


3 1761 11973890 4

Canada. Parliament. H. of C.
Standing Committee on External
Affairs and National Defence
Minutes
1973/4
no. 20-35



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119738904>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 20

Wednesday, March 24, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 20

Le mercredi 24 mars 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Estimates 1971-72
Department of National Defence

CONCERNANT:

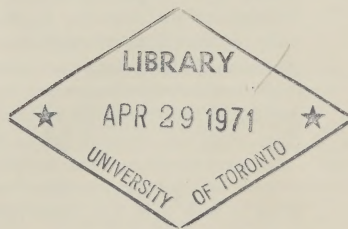
Le budget des dépenses 1971-1972
Ministère de la défense nationale

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Badanai	Haidasz
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Perrault
Macquarrie	Prud'homme
Marceau	Rowland
Nystrom	Stewart (<i>Marquette</i>)
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Penner	Yewchuk—(30)

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee



MINUTES OF PROCEEDINGS

Wednesday, March 24, 1971

(17)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this date at 4:15 p.m., the Vice-Chairman, Mr. Lachance, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Dupras, Forrestall, Gibson, Guay (*Saint-Boniface*), Haidasz, Hymmen, Lachance, Ouellet, Perrault, Prud'homme, Stewart (*Marquette*), Yewchuk (13).

Witnesses: From the Department of National Defence: Dr. J. C. Arnell, Assistant Deputy Minister (Finance); Rear Admiral S. E. Paddon, Deputy Chief of Engineering.

The Committee resumed consideration under *Item 5 of the Defence Services Program*, the Estimates 1971-72 of the Department of National Defence.

The Vice-Chairman introduced the witness who answered questions assisted by his colleague.

At 6:15 p.m. the questions continuing the Committee adjourned until 3:30 p.m., Wednesday, March 31st.

PROCÈS-VERBAL

Le mercredi 24 mars 1971

(17)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit cet après-midi à 4h15. Le vice-président, M. Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Dupras, Forrestall, Gibson, Guay (*Saint-Boniface*), Haidasz, Hymmen, Lachance, Ouellet, Perrault, Prud'homme, Stewart (*Marquette*), Yewchuk—(13).

Témoins: Du ministère de la Défense nationale: MM. J. C. Arnell, sous-ministre adjoint (finances); le contre-amiral S. E. Paddon, sous-chef du génie.

Le Comité reprend l'étude du poste 5 du programme des services de la défense, des prévisions budgétaires 1971-1972 du ministère de la Défense nationale.

Le vice-président présente le témoin qui répond aux questions avec l'aide de son collègue.

A 6h15 du soir, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 3h30 de l'après-midi le mercredi 31 mars.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, March 24, 1971

[Text]

The Vice-Chairman: This meeting will come to order. Gentlemen, I have sent to you, as I mentioned yesterday morning, the proposed agenda for future meetings. It seemed yesterday that all members of the Committee were agreeable to the proposed agenda.

Before we get to my introduction today, I want to mention that the Clerk of the Committee Mr. Travella, has received a letter from the Department of National Defence on behalf of the Minister. This letter is signed by Miss McPhee for Mr. Cowan of Parliamentary Returns of the Department of National Defence. I think I should read the letter to you, then I will ask the direction of the Committee afterwards about what to do. This is a letter to correct the statement which the Minister made on March 2. In fact, Mr. Macdonald considered that the proceedings do not give what he said.

He said he was answering a question asked by Mr. Marceau and that he was answering this question in French. I will read the letter to you, gentlemen:

Dear Mr. Travella,

Further to our conversation of 16 March, 1971, concerning Issue No. 15 of Tuesday, 2 March, 1971, of Minutes and Proceedings of the Committee, it is requested that the necessary steps be taken to have the following amendments read into the minutes on Wednesday, 24 March, 1971:

a. Issue No. 15, Tuesday, 2 March, 1971, Minutes and Proceedings, page 15 : 18—statement by Mr. Macdonald at top of page, left hand column, should be deleted and the following substituted: «M. Macdonald: A mon avis, il n'appartient pas aux forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous n'aurons pas une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne. Cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la force mobile, ses méthodes d'entraînement et de transport. Mais, à mon avis, les forces militaires pourraient faire une répétition.»

I checked with Issue No. 15 at page 15 : 18 and the answer to Mr. Marceau's question is as follows:

A mon avis, il n'appartient pas aux forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous aurons une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne. Cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la force mobile, ses méthodes d'entraîne-

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 24 mars 1971

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre. Messieurs, je vous ai fait parvenir hier le programme des prochaines réunions. Tous les membres du Comité sont bien d'accord à ce sujet.

Avant de passer à un autre sujet aujourd'hui, j'aimerais mentionner que le greffier du Comité, M. Travella, a reçu une lettre du ministère de la défense nationale. La lettre est signée par m^{lle} McPhee pour M. Cowan qui s'occupe des comptes rendus parlementaires concernant le ministère de la Défense nationale. Je lis la lettre, je demanderai ensuite au Comité ce qu'il entend faire. La lettre apporte des précisions au sujet d'une déclaration que le ministre a faite le 2 mars. En fait, M. Macdonald prétend que le compte-rendu n'indique pas ce qu'il a dit.

Il dit qu'il répondait en français à une question posée par M. Marceau. Je vous lis la lettre:

M. Travella,

Pour faire suite à notre conversation du 16 mars 1971 au sujet du fascicule n° 15 du mardi 2 mars 1971, nous vous demandons de prendre les mesures nécessaires pour que les modifications suivantes soient indiquées dans le compte-rendu du mercredi 24 mars 1971:

a. Fasc. n° 15, le mardi 2 mars 1971, Procès-verbaux et Témoignages, page 15 : 18—la déclaration de M. Macdonald, au haut de la page, colonne de gauche doit être tranché et remplacé par ce qui suit: M. Macdonald: A mon avis, il n'appartient pas aux forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous aurons pas une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne. Cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la force mobile, ses méthodes d'entraînement et de transport. Mais, à mon avis, les forces militaires pourraient faire une répétition.

J'ai vérifié à la page 15 : 18—du Fascicule n° 15 et la réponse donnée à M. Marceau est la suivante:

M. Macdonald: A mon avis, il n'appartient pas aux forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous n'aurons pas une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne. Cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la

[Texte]

ment et de transport. Mais, à mon avis, les forces militaires n'ont pas à faire une répétition.

In English, the translation is exactly what appears in Issue No. 15. To come back to this letter sent to Mr. Travella, it is a negative. It says:

... nous n'aurons pas une répétition des enlèvements, ...

while, in Issue No. 15, it says:

... rien n'indique que nous aurons une répétition.

which is positive while in fact it is negative in the statement made by the Minister. Therefore, it seems to be a very important correction.

Again, in the same paragraph, it says:

Mais, à mon avis, les forces militaires pourraient faire une répétition.

while it says in Issue No. 15:

mais, à mon avis, les forces militaires n'ont pas à faire une répétition.

There is a negation and it should be an affirmative. This is what I received.

And again:

b. On page 15 : 10 of the same minutes at bottom left of page in Mr. Macdonald's statement concerning Gibbs and Cox Report, please delete May 1954 and read as May 1964.

This seems to be only a mistake in the issue.

• 1620

We have no quorum this afternoon so we cannot entertain any motion, but I would like to know the direction of the Committee on how to proceed with this because we can do three things apparently. We can entertain a motion when we have a quorum to ask for a reprint of Issue 15 or we can have in today's proceedings a corrigendum, or I can just read this letter.

The Clerk: You have read it and it is part of the record, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: But it could happen that those who have received the issue will never know about that.

Mr. Forrestall: Well, they will never know about it in any event.

The Vice-Chairman: This is a very important error.

Mr. Macquarrie: I think we would be on rather dangerous grounds if we were ever able to go back into preceding printed evidence statements and make corrections. I have seen slight errors into reportage and they were not of the kind that people brought to the attention of a following meeting. I think your second alternative is the one, and this would parallel what is done in the House. If we find something incorrect in *Hansard*, the indulgence of the House is given to the member to stand up and say so and then that is in the *Hansard* of that day.

Another comment is that, without being picayune or negative myself, I am a little disturbed at the form of the request, a request that an amendment be made. I think one has to either admit that a mistake was made or affirm that a translation mistake was made or that the witness himself made a mistake. I do not think a mere request to amend a record is the correct form of doing this, although the person who wrote this is obviously one of great eminence. But I think for the future this would be a better way of handling it.

[Interprétation]

force mobile, ses méthodes d'entraînement et de transport. Mais, à mon avis, les forces militaires n'ont pas à faire une répétition.

En anglais, la traduction est telle qu'on l'indique dans la fascicule n° 15. Pour en revenir à la lettre adressée à M. Travella, il s'agit d'une négation. On dit:

... nous n'aurons pas une répétition des événements ...

tandis que dans le fascicule n° 15, on dit:

... rien n'indique que nous aurons une répétition

Ce qui est positif et dans sa déclaration, le ministre utilise la forme négative. Il s'agit donc d'une correction importante.

Au même paragraphe, on dit:

Mais, à mon avis, les forces militaires pourraient faire une répétition.

tandis que dans le fascicule n° 15, on dit:

mais, à mon avis, les forces militaires n'ont pas à faire une répétition.

C'est une négation, et le ministre a répondu dans l'affirmative. C'est la lettre que j'ai reçue.

Et plus loin, la lettre reprend:

b. A la page 15 : 10 du même fascicule, au bas de la page, à gauche, dans la déclaration de M. Macdonald au sujet du rapport Gibbs et Cox, prière de remplacer mai 1954 par mai 1964.

Il s'agit simplement d'une erreur dans le fascicule.

Nous n'avons pas le quorum cet après-midi nous ne pouvons accepter de motions, mais j'aimerais connaître les opinions du Comité sur ce qui doit être fait à ce sujet. Il y a trois possibilités. Quelqu'un pourra proposer une motion quand nous aurons le quorum demandant qu'on publie de nouveau le fascicule 15, nous pouvons faire une rectification dans les procès-verbaux d'aujourd'hui ou je peux lire la lettre.

Le greffier: Vous l'avez lue et elle figure au compte rendu, monsieur le président.

Le vice-président: Ceux qui ont déjà reçu le fascicule n'en savent rien.

M. Forrestall: Ils n'en prendront jamais connaissance de toute façon.

Le vice-président: C'est une erreur très grave.

M. Macquarrie: Il serait dangereux de commencer à revenir sur les comptes rendus et les déclarations antérieures afin d'apporter des rectifications. J'ai constaté qu'il y avait de petites erreurs, mais il ne s'agissait pas d'erreurs sur lesquelles on revenait à la réunion suivante. Je pense que la deuxième possibilité que j'ai mentionnée, c'est ce qui se passe à la Chambre, serait acceptable. S'il y a une erreur dans le *Hansard* on permet aux députés de se lever et de l'indiquer et cela figure au *Hansard* du jour suivant.

Je ne suis pas soucieux moi-même, mais je suis un peu surpris du genre de demandes, notamment une demande d'amendements. Je pense qu'il faut admettre qu'on a fait une erreur ou indiquer qu'il y a une erreur dans la traduction ou que le témoin lui-même s'est trompé. Je ne pense pas qu'il soit suffisant de demander tout simplement qu'on modifie le compte rendu, même si l'intéressé est un personnage haut placé. Je pense que c'est la meilleure façon de procéder.

[Text]

The Vice-Chairman: This is not a letter signed by the Minister. It is signed for Mr. Cowan of Parliamentary Returns in the Department of National Defence.

Mr. Macquarrie: Well, this is my suggestion.

The Vice-Chairman: Of course, it is at the request of the Minister.

Mr. Macquarrie: It would be preferable for the witness himself who appeared and whose recorded documentation or statement is in question to indicate that he was incorrectly copied or interpreted.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Macquarrie. In the House of Commons anyone can indicate an error and when they reprint the proceedings, it appears and the date it was done. Here we will know by reading issue number 20 that in issue number 15 there is a correction.

Mr. Macquarrie: Pardon me, they never go back to the issue of which a member has taken exception. They reprint it in the issue of the sitting where he brought it up and it always says that in yesterday's *Hansard*, such and such happened on page 91, but you never go back to page 91.

The Vice-Chairman: Mr. Macquarrie, when any member of the House of Commons makes a speech we all receive a copy of the speech we made the day after and it is well indicated that if we have any corrections, within so many days...

Mr. Forrestall: I think, Mr. Chairman, the point Mr. Macquarrie is making is that when a member rises in his place on a question of privilege...

The Vice-Chairman: Well, that is a different thing.

Mr. Forrestall: ...to correct an error in *Hansard*, no matter what the cause of the error, the error is perpetuated in *Hansard* and in the bound editions. The correction appears in the issue of the day in which the honourable member rose for his correction.

The Vice-Chairman: Yes, you are right, Mr. Forrestall, but it is because the member wants to make it public in the House. But if you decide to do it yourself you just send it to the Debates Office and it is corrected automatically when they make the official printing.

• 1625

Mr. Ouellet: Mr. Chairman, there are two ways to correct statements, one you could do it the next day publicly and then it is published in the *Hansard* of the next day, as has been mentioned by Mr. Macquarrie. But there is also a possibility to correct the copy of the blues that is sent to every M.P.'s office; this correction is made in the final publication that will be published at the end of the year in the book.

The Vice-Chairman: That is what I mentioned.

Mr. Ouellet: In fact, there are two printings made for every publication. There is a publication the same day of the debate in the House and then there is a second publication which is made about a month or month and a half later. Therefore, in the one that we consider the official debate which is the big black book that we receive a year later or so, you have the correction appearing correctly. This is not a procedure that is followed, I understand, for the debates of a Committee.

[Interpretation]

Le vice-président: La lettre n'est pas signée par le ministre. Elle vient d'un M. Cowan qui est chargé des comptes rendus parlementaires concernant le ministère de la Défense nationale.

M. Macquarrie: De toute façon, c'est ce que je propose.

Le vice-président: Je suppose que le ministre en avait fait la demande.

M. Macquarrie: Il serait préférable que le témoin lui-même, que la personne même qui a fait la déclaration, indique qu'on l'a mal comprise ou qu'on a fait une erreur dans le compte rendu.

Le vice-président: Merci, monsieur Macquarrie. A la Chambre des communes, tout le monde peut indiquer qu'il y a eu une erreur; la date à laquelle l'erreur est survenue figure au compte rendu. Même qu'à présent, on saura par le fascicule 20 qu'il y a eu une erreur dans le fascicule 15.

M. Macquarrie: Excusez-moi, mais on ne revient jamais aux fascicules mis en doute par le député. Cela figure au compte rendu le jour où on le signale; le *Hansard* de ce jour-là mentionne qu'à la page 91, par exemple, il y a eu une erreur, mais on ne revient jamais à la page 91.

Le vice-président: Monsieur Macquarrie, quand un député fait un discours à la Chambre des communes, nous recevons tous une copie de ce discours le jour suivant et on indique qu'il y a une rectification dans un certain délai...

M. Forrestall: Je pense, monsieur le président, que M. Macquarrie souligne le fait que le député se lève sur une question de privilège...

Le vice-président: C'est différent.

M. Forrestall: ...pour apporter une rectification au *Hansard*, quelle que soit la cause de l'erreur; l'erreur est indiquée dans le *Hansard*. La correction est apportée le jour où le député se lève pour prendre la parole à ce sujet.

Le vice-président: Vous avez raison, monsieur Forrestall, mais c'est parce que le député veut faire la connaître à la chambre. Si vous décidez de porter la rectification vous-même, vous la faites parvenir au bureau des débats et l'erreur est corrigée pour la publication.

M. Ouellet: Monsieur le président, il y a deux façons d'apporter des corrections: vous pouvez le faire publiquement le jour suivant, votre rectification figure alors au *Hansard* du jour suivant, M. Macquarrie a mentionné cette possibilité. Vous pouvez également apporter la rectification sur les copies qui sont envoyées à tous les députés; votre correction figure alors dans la publication définitive à la fin de l'année.

Le vice-président: C'est ce que j'ai dit.

M. Ouellet: En fait, il y a deux publications dans chaque cas. Il y a une publication qui est faite le jour du débat à la Chambre des communes; une autre est faite à peu près un mois et demi après. Dans la publication que nous considérons comme officielle, le gros livre que nous recevons à la fin de l'année, la correction est faite. Nous nous ne procédons toutefois pas de la même façon pour les débats des Comités.

[Texte]

The Vice-Chairman: Well, no because there is no second printing, there is only one. That is why, if it appears today...

Mr. Forrestall: What is it you are asking us to do, authorize the reprinting and redistribution of 1,000 copies of the *Minutes*?

The Vice-Chairman: I am in the hands of the Committee.

Mr. Forrestall: Well just so that we are clear.

The Vice-Chairman: No, personally I have no...

Mr. Ouellet: If I could make a suggestion, the first thing we could do today, otherwise we would be discussing this for a long period of time, is to accept to have this correction printed; I think that is the suggestion that has been made.

Now concerning the correction in the previous one, I think we should be guided by advice from the Secretariat and they could report to us at our next meeting when we will have a quorum and be in a position to vote on it.

The Vice-Chairman: Of course we have no quorum to entertain a motion, but we could do it next Wednesday, let us say, or maybe we could think about it until the next meeting.

Mr. Ouellet: But we have the right to accept the correction today.

The Vice-Chairman: No, no, except that I have not read the letter completely. I made comments when I read the letter. If you want me to read the letter, well it is going to be in the record. If we decide, or if after thinking this over we decide next week, when we have a quorum to order a reprint, we could do it. We cannot entertain any motions this afternoon. Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): All I was going to say—everybody has had their say, and some of them possibly more than once, and I certainly do not mind if they do, I only wanted to be recognized, Mr. Chairman. But the point is this. I feel that it would be equally as wrong for a minister to make a statement, and knowingly, that there has been a mistake, whether he said it verbally or whether it was printed, then knowingly he realized that this was the case and he does not bring it to our attention to have the record rectified, if I may use that word—and I think this is what you were saying—and I think it is very important that this Committee recognizes this. Whether or not we adopt it today it will be in the record anyway.

The point I am trying to emphasize is that I do not think you need to change the entire paragraph as is suggested in this letter here. To my knowledge, only two words need to be rectified, instead of using the word "may" in the last sentence, it should be "will not". That is the only change that I can see in there.

Mind you, I read it very quickly but these are the only words that will be different to what there is on the record of issue 15.

• 1630

That being the case I think it is the Minister's responsibility or the responsibility of any member of this Committee who notices there is a mistake, whether it is in translation or whether he even made a mistake himself, if he wants it changed for the record. I for one under Robert's rule—call it any rule you want—believe it is important that these things be changed when it is requested by the one who made it. Certainly nobody can object to that.

[Interprétation]

Le vice-président: En effet, il n'y a qu'une publication. C'est pourquoi, si la correction figure au compte rendu d'aujourd'hui...

M. Forrestall: Qu'est-ce que vous nous demandez, d'autoriser une nouvelle publication et une nouvelle distribution de quelques milles exemplaires du compte rendu.

Le vice-président: Je suis à la disposition du Comité.

M. Forrestall: C'est tout ce que je voulais savoir.

Le vice-président: Personnellement, je n'ai pas...

M. Ouellet: Ce que nous pouvons faire aujourd'hui, nous risquons de discuter la question pendant longtemps, c'est d'accepter de publier la correction; je pense qu'on l'a déjà proposé.

Pour ce qui est des rectifications à apporter aux comptes rendus antérieurs, je pense que nous devrions nous en remettre au secrétariat; nous aurons l'opinion du secrétaire pour la prochaine séance, nous aurons alors le quorum et nous pourrions voter.

Le vice-président: Évidemment nous n'avons pas le quorum pour recevoir la motion, mais nous pourrions attendre à mercredi, par exemple, ou à la prochaine réunion.

M. Ouellet: Mais nous pouvons accepter la correction aujourd'hui.

Le vice-président: Non, je n'ai pas lu toute la lettre. J'ai fait des observations en lisant la lettre. Si vous voulez que je la lise, elle figurera au compte rendu. Si vous décidez maintenant, ou la semaine prochaine quand nous aurons le quorum, de demander une nouvelle publication, très bien. Nous ne pouvons cependant accepter la motion cet après-midi. Monsieur Guay.

M. Guay (St. Boniface): Je veux simplement avoir la parole, monsieur le président; tout le monde a eu son mot à dire et certains députés ont parlé à plusieurs reprises. Je pense qu'il ne convient pas qu'un ministre fasse une déclaration et sachant qu'il a fait une erreur, quel que soit le genre d'erreur, nous n'en soyons pas avisés afin de rectifier le compte rendu. Selon moi, il est important que le Comité accepte ce fait. Que nous acceptions que ce soit fait ou non, aujourd'hui la correction figurera au compte rendu.

Ce que je veux dire c'est qu'il n'est pas nécessaire de changer tout le paragraphe comme on le propose dans la lettre. Il s'agit simplement de changer deux mots, d'indiquer «n'auront pas» dans la dernière phrase, au lieu de «peuvent». C'est le seul changement que je vois.

Je l'ai peut-être lu un peu vite, mais je pense que ce sont les seuls mots qui pourraient être changés dans le fascicule 15.

Je pense donc que c'est au Ministre ou à tout membre du Comité qui a remarqué l'erreur de l'indiquer que ce soit une erreur de traduction ou un autre genre d'erreur avant qu'on ne modifie le compte rendu. Je suis d'avis qu'il est

important que de telles modifications soient apportées, je ne vois pas pourquoi on s'y oppose.

[Text]

The Vice-Chairman: No, it is not so much a question of objecting to the evidence, it is a question of what we should do.

Mr. Guay (St. Boniface): How is it done in the House?

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, I would like to say a word.

The Vice-Chairman: Yes, Mr. Hymmen.

Mr. Hymmen: This is a very interesting point. We have heard the rules for changing *Hansard*, checking the blues and we all know what goes on in the House, but in my six years around here this is my first recollection of a change being requested. I support what Mr. Guay has said with regard to erroneous information being in committee reports, but when the committee reports come out, not the next day—at least I do not think they do—as *Hansard* comes out, and there is one copy and no more, maybe this sort of thing should be checked into. We should take this matter under advisement and not act hastily.

The Vice-Chairman: Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: I do not want to be accused of speaking twice or thrice but I am sure we all agree that as early as possible this correction should become a part of our record. Although I wish it had come from the witness himself, I am quite happy that it is here and it is in our interests that it be changed. I would agree with Mr. Hymmen that we must think pretty carefully about the suggestion of Mr. Guay. Now that we have the unrevised record of the Committee, if any member finds material there which he considers erroneously printed or reported and if it is a matter of changing the word "will" to "may not", as in this case, we have then moved, it seems to me, to the same situation which prevails in the House which is the distinction between the unrevised and the revised *Hansard*. If we do that in this Committee we are opening a door—I am not saying that it is wrong—and it puts the printed record into a certain temporary status. It allows for the opening out of questions, the scrutiny and it makes an entirely different operation. To have it incorporated into today's record is just fine, but I think we should reflect on the other pretty carefully.

The Vice-Chairman: Mr. Perrault.

Mr. Perrault: Mr. Chairman, I notice in this letter from Mr. Cowan to Mr. Travella, it says, "Further to our conversation of 16 March, 1971". What was the nature of that conversation? Did Mr. Cowan point out to Mr. Travella that there had been an error in the transcript?

The Vice-Chairman: This question was discussed with the Clerk. At that time he said he would send a letter asking what is being asked today.

Mr. Perrault: In other words, this was a request for an amendment?

The Vice-Chairman: He pointed out to the Clerk that there was an error and he would send a letter accordingly.

Mr. Perrault: Was it suggested that this was an error of the transcription service ...

[Interpretation]

Le vice-président: Là n'est pas la question, il s'agit de savoir comment nous devons procéder.

M. Guay (St-Boniface): Comment fait-on à la Chambre?

M. Hymmen: Je demande la parole, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Hymmen.

M. Hymmen: La question est intéressante. On nous a indiqué comment on procédait pour changer le *Hansard*, vérifier les copies des discours, nous savons tous comment on procède à la Chambre; et je siège depuis six ans en Comité, mais c'est la première fois qu'on demande un changement. Je suis d'accord avec M. Guay en ce qui a trait aux renseignements fautifs dans les comptes rendus des Comités. Les fascicules ne sont pas publiés le jour suivant comme le *Hansard* du moins je ne le pense pas. Il n'y a qu'un seul exemplaire, il faudra vérifier cette question. Nous devrions demander des avis et ne pas agir à la légère.

Le vice-président: Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Je ne veux pas qu'on m'accuse de parler deux ou trois fois, mais je pense que tout le monde est d'accord que cette ratification figure au compte rendu le plus tôt possible; même si j'aurais préféré que le témoin lui-même s'en occupe, je pense qu'il est dans notre intérêt que le changement soit fait. Je suis d'accord avec M. Hymmen au sujet de la proposition de M. Guay. Si nous acceptons l'idée de comptes rendus des comités non révisés, toutes les erreurs que pourront trouver les membres, qu'il s'agisse de changer des mots comme «doit» et «peut» comme dans le cas présent, ou d'apporter d'autres rectifications, il me semble que nous avons la même situation qu'à la Chambre où l'on fait la distinction entre le *Hansard* non révisé et le *Hansard* révisé. Si nous procédons de cette façon, nous créons un précédent, je ne dis pas que ce ne serait pas préférable que les comptes rendus publiés soient plus ou moins provisoires. Il est alors question d'examen minutieux et l'opération est complètement différente. Si nous décidons de l'inclure dans les procédures d'aujourd'hui. Je pense que nous devrions étudier la question de très près.

Le vice-président: Monsieur Peddle.

M. Perrault: Monsieur le président, j'ai remarqué qu'au début de la lettre de M. Cowan à M. Travella, on dit: «Pour faire suite à notre conversation du 16 mars 1971». Qu'a-t-on dit au cours de cette conversation? M. Cowan a-t-il indiqué à M. Travella, qu'il y avait une erreur dans les comptes rendus?

Le vice-président: Nous en avons parlé avec le Comité. M. Cowan a indiqué qu'il enverrait une lettre à ce sujet.

M. Perrault: En d'autres mots, c'est une demande de modification?

Le vice-président: Il a indiqué au greffier qu'il y avait une erreur et qu'il enverrait une lettre à ce sujet.

M. Perrault: A-t-on indiqué qu'il s'agissait d'une erreur de traduction?

[Texte]

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Perrault: ... or of the translators? If it is that kind of error then the ...

The Vice-Chairman: I am sorry, Mr. Perrault.

He said that the Minister felt that it was a mistake because he was answering in French.

Mr. Dupras: Were the words spoken in French?

The Vice-Chairman: Yes, that is right.

Mr. Perrault: Oh, I understand. He felt that this was not the purport of his intended remarks.

The Vice-Chairman: That is right. He answered in French to a question asked in French by Mr. Marceau.

Mr. Perrault: I think there is justification to have the transcript corrected.

The Vice-Chairman: You appreciate that it seems a very important correction.

Mr. Dupras: It is, I think.

Mr. Guay (St. Boniface): On a point of order, Mr. Chairman, can I say something, too, because I made the same mistake that possibly the Minister made.

En parlant en anglais tout à l'heure, j'ai mentionné le fait que le ministre voulait changer le mot en anglais qui était *may* à deux mots «*will not*», c'est le contraire de je voulais dire. Le ministre veut changer les mots de *will not* à *may* qui est compris dans la lettre qu'il nous a donnée ici. Tout à l'heure, je vous ai donné le contraire de ce qu'il voulait. C'est la seule remarque que j'avais à faire.

• 1635

The Vice-Chairman: On page 15:18 of issue No. 15, it says in English, "we will have a recurrence".

An hon. Member: The Minister would like it to read: "we will not have a recurrence".

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Yewchuk: It does not make any difference as far as the meaning is concerned, really, if you read the whole sentence. It says here that:

... nothing indicates that we will not have a recurrence ...

How does that differ from "nothing indicates that we will have a recurrence"? In meaning, really, it is the same thing.

Mr. Perrault: Mr. Chairman, had the Minister spoken in his mother tongue, I think that perhaps there would have been serious questions to be asked about changing the English transcript. I think he has a valid position here and I hope that the same understanding would be extended to members of all parties.

The Vice-Chairman: I have not read the whole letter; that is the problem you know. Perhaps I should read the letter and then at the next meeting when we have a quorum we will see what we can do.

Mr. Forrestall: How many is a quorum?

[Interprétation]

Le vice-président: Oui.

M. Perrault: Ou de traduction. Il s'agit d'une erreur de ce genre ...

Le vice-président: Pardon, M. Perrault.

Il a dit que le Ministre croyait qu'il y avait une erreur parce qu'il avait parlé en français.

M. Dupras: Est-ce qu'il a répondu en français?

Le vice-président: Oui.

Mr. Perrault: Je le comprends. Ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

Le vice-président: C'est exact. Il a répondu en français à une question posée en français par M. Marceau.

M. Perrault: Je pense que la modification est justifiée.

Le vice-président: Il s'agit d'une correction très importante.

M. Dupras: Ce l'est je crois.

M. Guay (St-Boniface): J'en appelle au Règlement, monsieur le président. J'ai fait la même erreur que le Ministre.

When I was speaking in English a minute ago, I mentioned the fact that the Minister wanted to change the word *may* in English for the word *will not*. I should have said it the other way around. The minister wants to change the words *will not* for the word *may* as it is understood from the letter he gave us here. A few minutes ago, I told you exactly the reverse of what he wanted. That is the only comment I wanted to make.

Le vice-président: A la page 15 : 18 du fascicule n° 15, on voit dans le texte français « nous aurons une répétition ».

Une voix: Le ministre voudrait qu'on lise à cet endroit: « nous n'aurons pas une répétition ».

Le vice-président: Oui.

M. Yewchuk: Cela ne fait absolument aucune différence en ce qui a trait au sens de la phrase, en réalité, si vous lisez toute la phrase. Elle se lit comme suit:

rien n'indique que nous n'aurons pas une répétition ...

Comment cela est-il différent de l'expression « rien n'indique que nous aurons une répétition »? Au point de vue du sens de la phrase, c'est exactement la même chose.

M. Perrault: Monsieur le président, si le ministre avait utilisé sa langue maternelle, je crois qu'il y aurait eu peut-être des questions très sérieuses qui auraient été posées pour modifier la transcription du texte anglais. Je crois que son intention est claire ici et j'espère que le même genre de compréhension sera de plaire aux membres de tous les partis.

Le vice-président: Je n'ai pas lu toute la lettre; c'est le problème vous savez. Je devrais peut-être lire la lettre en entier et ensuite à la prochaine réunion, lorsque nous aurons quorum, nous pourrions voir ce que nous pouvons faire.

M. Forrestall: Le quorum comprend combien de membres?

[Text]

The Vice-Chairman: A quorum is 16; it seems that next week we may have a quorum around 5 o'clock.

Mr. Macquarrie: If I may make one observation, Mr. Chairman. If anyone is reading these committee reports—and obviously the first two or three pages of No. 16 will be devoted to this—and this message does not get through, I do not know what more we can do.

The Vice-Chairman: But if they only read issue No. 15, they will now know.

Mr. Macquarrie: I would suggest you read the letter and that will cover it anyway.

Mr. Dupras: Let us wait until we have a quorum. Then we can vote on it right afterwards. Let us go on with the business at hand.

Mr. Forrestall: I think the Chairman would like to have it, and I think perhaps we would all agree that it should be a matter of the record at the earliest possible time.

An hon. Member: I would agree with that, Mr. Chairman.

Mr. Yewchuk: Could we just attach it to the proceedings, instead of reading it?

The Vice-Chairman: I think I had better read the letter.

A letter sent to:

Mr. N. Travella,

Clerk,

Standing Committee on External Affairs and National Defence,

Vanguard Building,

Ottawa, Ontario.

Dear Mr. Travella:

Further to our conversation of 16 March, 1971, concerning Issue No. 15 of Tuesday, 2 March, 1971, of Minutes and Proceedings of the Committee, it is requested that the necessary steps be taken to have the following amendments read into the minutes on Wednesday, 24 March, 1971:

a. Issue No. 15, Tuesday, 2 March, 1971, Minutes and Proceedings, page 15:18—statement by Mr. Macdonald at top of page, left hand column, should be deleted and the following substituted:

M. MacDonald: A mon avis, il n'appartient pas aux Forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous n'aurons pas une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne, cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la force mobile, ses méthodes d'entraînement et de transport. Mais à mon avis, les forces militaires pourraient faire une répétition which will result in the right hand column reading as follows:

"Mr. Macdonald (Rosedale): I believe it is not the military forces' responsibility to take measures against such a situation, and nothing indicates that we will not have a recurrence of kidnappings, murders and other events such as those which occurred last autumn. This is a civil authorities responsibility. But during the crisis, we had been in a position to test the efficiency of the mobile force, its training methods and transportation methods. But, according to me, military forces may have to perform such a job again."

[Interpretation]

Le vice-président: Le quorum est de 16; il est possible que la semaine prochaine nous puissions obtenir le quorum vers 5 heures.

M. Macquarrie: Si je peux faire un commentaire, monsieur le président. Si quelqu'un lit les Procès-verbaux et Témoignages des comités, et de tout évidence, les deux ou trois premières pages du fascicule n^o 16 seront consacrées à cette discussion, et que le message ne porte pas, je ne sais ce que nous pouvons faire de plus.

Le vice-président: Mais si les gens ne lisent que le fascicule n^o 15, ils ne le sauront pas.

M. Macquarrie: Je crois que vous devriez lire la lettre, ce qui répandra à la question de toute manière.

M. Dupras: Attendons d'avoir le quorum. Ensuite nous pourrions prendre un vote immédiatement. Poursuivons l'ordre du jour.

M. Forrestall: Je crois que le président serait d'accord et je crois que nous serons probablement tous d'accord que ce doit être inscrit au compte rendu le plus tôt possible.

Une voix: Je suis d'accord, monsieur le président.

M. Yewchuk: Pouvons-nous simplement joindre cette lettre au procès-verbal, plutôt qu'en faire lecture?

Le vice-président: Je crois que je devrais faire lecture de la lettre.

Cette lettre est adressée à:

M. N. Travella,

Greffier,

Comité permanent des Affaires extérieures et de la

Défense nationale,

Édifice Vanguard,

Ottawa, Ontario.

Monsieur,

Pour faire suite à notre conversation du 16 mars 1971, au sujet du fascicule n^o 15 du mardi 2 mars 1971, nous vous demandons de prendre les mesures nécessaires pour que les modifications suivantes soient inscrites dans le compte rendu du mercredi 24 mars 1971:

a. Fascicule n^o 15, le mardi 2 mars 1971, Procès-verbaux et Témoignages, page 15 : 18

La déclaration de M. Macdonald au haut de la page, colonne de gauche, doit être retranchée et remplacée par ce qui suit:

M. Macdonald: A mon avis, il n'appartient pas aux forces militaires de faire des arrangements et rien n'indique que nous n'aurons pas une répétition des enlèvements, des meurtres et des événements de l'automne. Cela relève des autorités civiles. Mais au cours de la crise nous avons pu évaluer l'efficacité de la force mobile, ses méthodes d'entraînement et de transport. Mais, à mon avis, les forces militaires pouvaient faire une répétition. Une telle modification ferait que la colonne de droite se lirait comme suit:

Mr. Macdonald (Rosedale): I believe it is not the military forces' responsibility to take measures against such a situation, and nothing indicates that we will have a recurrence of kidnappings, murders and other events such as those which occurred last autumn. This is a civil authorities responsibility. But during the crisis, we had been in a position to test the efficiency of the mobile force, its training methods and transportation methods. But, according to me, military forces will not have to perform such a job again.

[Texte]

b. On page 15:10 of the same minutes at bottom left of page in Mr. Macdonald's statement concerning Gibbs and Cox Report, please delete May 1954 and read as May 1964.

Yours sincerely,
(Miss) A. I. McPhee
for E. L. K. Cowan
Parliamentary Returns

• 1640

Today the Committee will continue its examination of the 1971-72 Estimates of the Department of National Defence. As agreed, we will continue consideration of Votes 5 and 10 covering the Defence Services Program and then proceed to the remaining votes covering the Defence Research Program, the Mutual Aid Program and the Civil Emergency Measures Program as well as Defence Construction (1951) Limited.

When discussion on each vote is completed, we will hold over the vote on that item and proceed immediately to the next one. It is my hope that we can conclude our vote-by-vote consideration of the National Defence estimates at today's meeting. If we do not, we will have to hold an additional meeting on Tuesday, March 30. In either event we shall proceed to vote on all the votes at 5 o'clock on March 31.

As on the previous occasions Dr. Arnell is here as a witness from the Department of National Defence, accompanied by officials with specific responsibilities in the various areas to be covered. I suggest that Dr. Arnell introduce the principal officials supporting him, following which we shall proceed with questioning.

Dr. J. C. Arnell (Assistant Deputy Minister, Finance Division, Department of National Defence): Thank you, Mr. Chairman. On the military side to support me in answering questions, once again there is Rear Admiral Paddon, the Deputy Chief of Engineering, who has been here at each of the meetings; Brigadier General Brown, also from the Engineering side to handle construction questions; Commodore Falls, who has been here before on the personnel side; three officers from the operational side because General Stovel who was here before is tied up today; Commodore Elcock, who has been with us all the way through as well, and several other supporting officers. I think that covers the military side.

In addition, Dr. Sheffer Vice-Chairman of the Defence Research Board, with several of his officers, is here together with several others from the Deputy Minister's office to support me. I think that is perhaps enough of the people to identify at the moment.

Mr. Chairman, we are going to deal with Votes 5 and 10 first, are we? So that we will finish that and then move on.

The Vice-Chairman: Are there any questions on Votes 5 and 10?

Department of National Defence Department—
defence Services Program

[Interprétation]

b. A la page 15 : 10, au bas de la page, à gauche, dans la déclaration de M. Macdonald au sujet du Rapport Gibbs et Cox, prière de remplacer mai 1954 par mai 1964.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

(Mlle) A. I. McPhee,
pour E. L. K. Cowan
Comptes rendus parlementaires

Aujourd'hui le Comité poursuivra l'étude des crédits de 1971-1972 du ministère de la Défense nationale. Tel que convenu, nous poursuivrons l'étude des crédits 5 et 10 touchant le programme des services de défense, ensuite nous poursuivrons par l'étude des autres crédits touchant le programme de recherches pour la défense, le programme d'aide mutuelle et le programme des mesures civiles d'urgence ainsi que la Construction de Défense (1951) Limitée.

Lorsque nous aurons terminé les débats sur chaque crédit, nous retiendrons le vote de ce crédit et passerons immédiatement au crédit suivant. J'espère que nous pourrions terminer l'étude crédit par crédit du budget de la Défense nationale au cours de la réunion d'aujourd'hui. Dans le cas contraire, nous devrions nous réunir de nouveau le mardi 30 mars. De toute manière, nous devrions prendre le vote sur l'ensemble des crédits à 5 heures le 31 mars.

Comme dans le cas des débats précédents, M. Arnell est ici en tant que témoin représentant le ministère de la Défense nationale, et il est accompagné des fonctionnaires spécifiquement concernés par les divers crédits à étudier. Je crois que M. Arnell pourrait présenter les principaux fonctionnaires qui l'accompagnent après quoi nous poursuivrons la période de questions.

M. J. C. Arnell (sous-ministre adjoint, division des finances, ministère de la Défense nationale): Merci, monsieur le président. Pour couvrir les questions touchant l'aspect militaire des prévisions budgétaires, j'ai de nouveau avec moi le contre-amiral Paddon, le chef adjoint des services de génie qui a assisté à chacune des réunions; le brigadier général Brown, aussi du service de génie qui pourra répondre aux questions touchant la construction; le commodore Falls qui m'a assisté précédemment dans le domaine du personnel; trois officiers du domaine opérationnel étant donné que le général Stovel qui a déjà assisté aux réunions antérieurement est retenu ailleurs aujourd'hui; le commodore Elcock qui nous a assistés depuis le début et plusieurs autres officiers de soutien. Je crois que cela couvre l'aspect militaire des prévisions budgétaires.

De plus, M. Sheffer, vice-président du Conseil de recherches pour la Défense, accompagné de plusieurs de ses officiers est ici avec plusieurs autres membres du cabinet du sous-ministre pour m'aider à répondre à vos questions. Je crois que cela suffit comme présentation des témoins présentement.

Monsieur le président, allons-nous traiter des crédits 5 et 10 en premier? Lorsque nous aurons terminé ces crédits, nous pourrions poursuivre.

Le vice-président: Y a-t-il des questions touchant les crédits 5 et 10?

Ministère de la Défense nationale Ministère—
programme des services de défense—

[Text]

Vote 5—Defence Services—Operating expenditures and the grant listed in the Estimates, \$1,306,256,000.

Vote 10—Defence Services—Capital expenditures, 245,930,000.

Mr. Forrestall: I have several, Mr. Chairman, and with apologies to the Committee and a firm undertaking not to keep us here until 7.30 a.m., I am going to try to get to the root of what I consider to be a fairly serious problem with respect to the DDH-280 program. I would ask your guidance as to whether you want to deal with Vote 5 first.

The Vice-Chairman: Votes 5 and 10.

Mr. Forrestall: Votes 5 and 10 jointly?

The Vice-Chairman: We can deal with Votes 5 and 10 jointly if you would like to.

Mr. Forrestall: It is up to you. I am prepared to wait until Vote 10 if you want to deal with Vote 5.

The Vice-Chairman: Mr. Forrestall, have you any questions on Vote 5?

Mr. Forrestall: No.

The Vice-Chairman: Are there any questions on Vote 5?

Mr. Guay (St. Boniface): There was one, Mr. Chairman, that I would have liked to bring up and this was in reference to search and rescue. This is also in reference to evidence given to the Subcommittee on the Maritime Forces in September 1969, where they indicated that the Department of National Defence did not recover all of the additional costs incurred by it in co-ordinating and carrying out search and rescue operations. Under what authority has the Department of National Defence been given the responsibility to carry out search and rescue operations? Secondly, what authority or obligation has the Department to recover costs incurred in carrying out this responsibility?

Some of us I think are aware of the questions I am asking, Mr. Chairman, but I do not believe this has been answered as yet.

• 1645

Dr. Arnell: I think I answered it two weeks ago Mr. Guay. I hope I can find the detail again.

Mr. Guay (St. Boniface): If it has been answered, Mr. Chairman, perhaps it could be pointed out to me and then I would not have to go through the whole matter again.

Dr. Arnell: The first decision on search and rescue was a letter from the Secretary of the Cabinet to the Chief of the Air Staff on June 24, 1947, reporting on decisions that had been reached at a Cabinet meeting of June 18, 1947, which approved some proposed arrangements under the Royal Canadian Air Force auspices for search and rescue organization for aircraft in distress. This was a plan that had been drawn up to allow Canada to meet the International Civil Aviation Organization standards and requirements as well as domestic needs. At that time the proposal that had been approved involved annual recurring costs of \$1.75 million a year and provided 142 air force personnel and 10 navy in order to do it. This has gradually grown and there are subsequent directives, the latest Cabinet one, I believe, being July 12, 1951. It spells out in consider-

[Interpretation]

Crédit 5—Service de défense—Dépenses de fonctionnement et subvention inscrite au Budget \$1,306,256,000.

Crédit 10—Services de défense—Dépenses d'investissements \$245,930,000.

M. Forrestall: J'ai plusieurs questions, monsieur le président, je m'excuse donc auprès du Comité et je m'engage à ne pas retarder les débats jusqu'à 7h.30 du matin et j'essaierai d'aller droit au but dans ce que je considère être un problème passablement sérieux en ce qui a trait au programme DDH-280. J'aimerais vous demander si vous désirez étudier le crédit 5 en premier lieu.

Le vice-président: Les crédits 5 et 10.

M. Forrestall: Les crédits 5 et 10 conjointement?

Le vice-président: Nous pouvons étudier les crédits 5 et 10 conjointement si vous le désirez.

M. Forrestall: Cette décision vous appartient. Je suis prêt à attendre l'étude du crédit 10 si vous désirez examiner d'abord le crédit 5.

Le vice-président: Monsieur Forrestall, avez-vous des questions relatives au crédit 5?

M. Forrestall: Non.

Le vice-président: Y a-t-il des questions sur le crédit 5?

M. Guay (St-Boniface): Il y en a une, monsieur le président, je l'aimerais présenter en ce qui a trait à la recherche et aux opérations de sauvetage. Je me reporte aux témoignages qui ont été donnés au sous-comité des forces maritimes en septembre 1969 et on mentionnait que le ministère de la Défense nationale n'avait pas recouvré tous les frais additionnels encourus dans la coordination et l'exécution de ses opérations de recherche et de sauvetage. En vertu de quelle autorité le ministère de la Défense nationale a-t-il reçu la responsabilité d'effectuer des opérations de recherche et de sauvetage? Deuxièmement, en vertu de quelle autorité ou obligation le Ministère doit-il recouvrer les frais encourus exécutant cette partie de son mandat?

Certains d'entre nous, je crois, sont au courant des questions que je pose, monsieur le président, mais je ne crois qu'on ait obtenu de réponse jusqu'à présent.

M. Arnell: Je crois avoir répondu à cette question il y a deux semaines, monsieur Guay. J'espère pouvoir retrouver ces données de nouveau.

M. Guay (St-Boniface): Si on a déjà répondu à cette question, monsieur le président, on pourrait peut-être me l'indiquer et je n'aurai donc pas à reprendre tout ce sujet de nouveau.

M. Arnell: La première décision relative à la recherche et le sauvetage était contenue dans une lettre du secrétaire du Cabinet adressée au Chef du personnel de l'Air, le 24 juin 1947, faisant rapport des décisions qui avaient été prises à une réunion du Cabinet, le 18 juin 1947, au cours de laquelle les ententes proposées avaient été approuvées sous l'égide de l'Aviation royale du Canada au sujet de l'organisation d'un service de recherche et de sauvetage pour les avions en détresse. Il s'agit d'un plan qui avait été conçu de manière à permettre au Canada de répondre aux normes et aux exigences de l'Organisation internationale de l'aviation civile autant qu'aux besoins intérieurs. A ce moment-là, le projet qui avait été approuvé comportait des frais annuels permanents de \$1,750,000 et demandait 142 membres de l'aviation et 10 membres de la marine pour

[Texte]

able detail just exactly what the RCAF was designated to do, since this has become the responsibility of the forces.

I might just read a few of the paragraphs out of this to bring out the role of the Department:

The RCAF has designated as the agency for co-ordinating all marine search and rescue services through its Rescue Co-ordination Centres at Halifax, Vancouver and Trenton. All departments concerned will co-operate fully with the RCAF Rescue Co-ordination Centres and keep them informed on the movements and state of readiness of their ships . . .

Then it deals with communications and all aspects of both marine and air search. But this is really where it stems from.

Mr. Guay (St. Boniface): If my next question has been answered then it need not be answered again. I can look it up. How much has been allocated for 1971-72 search and rescue operations?

The Vice-Chairman: I do not recall that that question has been answered before, sir.

Dr. Arnell: I explained two meetings back just in general terms, our method of allocation. We have actually identified personnel operating and maintenance costs of \$7 million for search and rescue, and this really pays for 472 military people who are directly assigned to the search and rescue units. This is not to say that they may not be used for other things when they are not there, but their primary task is operating the aircraft and helicopters that are part of search and rescue. In addition to that, in the estimates you are looking at at the moment there is \$675,000 for capital expenditure. So the total figure is \$7.755 million.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Hymmen: A supplementary, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: Yes, Mr. Hymmen.

Mr. Hymmen: It is a rather double-barrelled question. If other departments assist the Department of National Defence in certain rescue operations are the costs recovered from the Department of National Defence?

The other part of the double-barrelled question is this. The "Recoverable" item on 15-14 in the estimates is a fairly large amount—\$116,000. What is the breakdown? What is the source of these Recoverable funds?

• 1650

Dr. Arnell: On the search and rescue aspect of it, in air searches usually, civilian aircraft may participate in the search as well.

As I recall the situation, the civilian side is normally done on a volunteer basis because very often it is part of the same group that is looking for one of their own.

[Interprétation]

mener à bien ce programme. Ce programme s'est accru graduellement et il y a eu d'autres directives ultérieures, la dernière directive émanant du Cabinet est en date, je crois, du 12 juillet 1951. Cette dernière décrit en détail exactement ce que l'ARC a été mandatée d'exécuter depuis que ce programme est devenu l'une des responsabilités des Forces armées.

Je pourrais simplement lire quelques paragraphes de cette directive pour indiquer le rôle du Ministère:

L'Aviation royale du Canada a été désignée comme étant l'organisme de coordination de tous les services de recherche et de sauvetage maritimes par l'entremise de ses centres de coordination des sauvetages à Halifax, à Vancouver et à Trenton. Tous les ministères en cause accorderont leur plus entière collaboration aux centres de coordination des opérations de sauvetage de l'Aviation royale du Canada et ils les tiendront au courant des déplacements et de l'état de vigile de leurs navires . . .

On y parle ensuite des communications et de tous les aspects de la recherche tant par les airs que sur l'eau. Voilà vraiment d'où tout ce programme découle.

M. Guay (St-Boniface): Si ma prochaine question a déjà fait l'objet d'une réponse, il ne sera pas nécessaire d'y répondre de nouveau. Je pourrai retrouver cette réponse. Combien d'argent a été alloué pour les opérations de recherche et de sauvetage pour l'année 1971-1972?

Le vice-président: Je ne me souviens pas qu'on ait répondu à cette question antérieurement, monsieur.

M. Arnell: J'ai expliqué, il y a deux réunions de cela, en termes assez généraux, notre méthode de répartition des dépenses. Nous avons, de fait, déterminé les frais de personnel, de fonctionnement et d'entretien pour les opérations de recherche et de sauvetage se chiffrant par 7 millions de dollars, et cela tient compte de la solde de 472 personnes des Forces armées qui sont directement affectées aux unités de recherche et de sauvetage. Cela ne veut pas dire que ce personnel ne peut pas être affecté à d'autres fonctions lorsqu'ils ne sont pas là, mais leur fonction principale est de piloter l'avion et les hélicoptères qui sont affectés à la recherche et au sauvetage. De plus, dans les prévisions budgétaires que vous étudiez présentement, il y a une dépense de \$675,000 pour les investissements. Cela donne donc un chiffre total de 7.755 millions de dollars.

M. Guay (St-Boniface): Merci, monsieur le président.

M. Hymmen: Une question supplémentaire, monsieur le président?

Le vice-président: Oui, monsieur Hymmen.

M. Hymmen: Il s'agit plutôt d'une double question. Si d'autres ministères accordent leur aide au ministère de la Défense nationale dans certaines opérations de sauvetage, est-ce que les frais encourus sont recouverts du ministère de la Défense nationale?

L'autre partie de cette question double est la suivante: Le montant à recouvrer à l'indication 15-14 des prévisions budgétaires est un montant assez important, \$116,000.

Quelle est la ventilation? Quelle est la source de ces fonds récupérables?

M. Arnell: En ce qui concerne le secteur recherches et sauvetage, les aéronefs civils peuvent normalement participer aux recherches aériennes.

Si je me rappelle bien la situation, la participation civile est normalement de caractère bénévole lorsqu'il s'agit très souvent d'un groupe qui recherche un de ses membres.

[Text]

On the marine side, as I recall, any question of paying for additional ships is handled through the Department of Transport rather than ourselves. We co-ordinate marine search but the fundamental responsibility tends to be on the ship side. As I recall, it is with the Department of Transport.

With respect to the Recoverables, it is not \$116,046; it is \$116,046 million. The main items of recovery are the rentals which we recover for the permanent married quarters on all our bases, the charges we make for meals as they are supplied through the messes and a number of other personnel items. This results from the decision back in 1966 to change the military pay scheme from one of pay and allowances where, if you got rations, you lost your allowance. This was done to put everybody on a salary in attempting to meet the civil side. So that a very large amount of these Recoverables in fact, relate to just housekeeping within the service.

In addition, although less than these are the sizeable sums of money we recover as part of the joint North American defence side of things. That sum for communications which we supply as part of the joint defence is shared. This is shown as recoveries.

There is a smaller amount which comes out of support of civil authorities and this type of thing in assistance where we have been asked whether we will do something and the province has said, we will pay if you will help us. There is a certain amount but again—it gets down into smaller lots—where we undertake training programs for say, another NATO country. We have been training pilots as you know for a number of years. In all these, an agreement is made between countries. We recover a large part of the straight cost of training, not usually new overhead.

Mr. Hymmen: Dr. Arnell, Mr. Macdonald in his opening statement mentioned the emergency relief to Peru and East Pakistan. Would there be a recoverable item from CIDA or some other agency?

Dr. Arnell: We did get some recovery from External Aid, from the Department of External Affairs directly rather than from CIDA. However, there have been cases where we have undertaken things for CIDA directly and so on. I am wrong, and I am sorry. I thought it was External Aid. We did recover from CIDA. The Peruvian one was \$398,000 and the Pakistan one was \$306,000.

Mr. Hymmen: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Stewart, from the constituency of Marquette, on Vote 5?

Mr. Stewart (Marquette): Yes, I believe it comes under item No. 5, base consolidation. Dr. Arnell, I was wondering if you would be able to tell the Committee what the savings were to the department on the closure of Rivers Air Base and Gimli Air Base in Manitoba?

Dr. Arnell: I am told we do not have the actual detail in the true net savings. About all I could do right now is perhaps identify the size of the base support on those two bases, but this would not be a total saving in the sense that the consolidation does in fact have an increment of cost somewhere else. If you wanted the specific information,

[Interpretation]

Sur le plan maritime, autant que je sache, c'est normalement le ministère des Transports plutôt que nous qui s'occupe de payer les navires supplémentaires. Nous coordonnons les recherches maritimes, mais la responsabilité fondamentale revient aux équipages des navires; c'est donc le ministère des Transports qui s'en occupe.

En ce qui a trait au fonds récupérable, il s'élève à \$116,046 millions et non pas à \$116,046. Les principaux postes de récupération sont les loyers des logements permanents pour gens mariés à toutes nos bases, le prix des repas servis dans les (mess) et plusieurs autres articles personnels. Cet état de chose résulte de la décision qui a été prise en 1966 de modifier le régime de traitement dans les forces armées. Le militaire recevait autrefois un salaire et des allocations et, s'il recevait des rations, il perdait son allocation. Ce changement avait pour but de mettre tous les employés à salaire comme du côté civil. Ainsi, une très grande partie de ces fonds récupérables se rapporte simplement aux questions ménagères à l'intérieur des forces.

En outre, quoique les montants soient moins importants, nous recouvrons de grandes sommes d'argent dans le cadre du programme conjoint de défense de l'Amérique du nord. La somme que nous fournissons pour les communications dans le cadre de la défense conjointe est partagée. Ce poste paraît dans les fonds récupérables.

Il y a un montant moins élevé qui provient de l'appui que nous donnons aux autorités civiles et du genre d'assistance où on nous a demandé de faire quelque chose et la province a dit qu'elle nous paierait si nous l'aidions. Il y a un certain montant, mais il est encore moins élevé, pour les programmes de formation que nous dirigeons dans un autre pays de l'OTAN. Comme vous le savez, nous formons des pilotes depuis plusieurs années. Dans tous les cas, un accord est conclu entre pays. Nous recouvrons une grande partie des frais directs de la formation, mais nous ne recouvrons en général pas les frais supplémentaires.

M. Hymmen: Monsieur Arnell, M. Macdonald a mentionné dans sa déclaration d'ouverture les secours d'urgence offerts au Pérou et au Pékistan de l'est. Y aurait-il à ce sujet des montants récupérables de l'ACDI ou d'un autre organisme?

M. Arnell: Pour l'aide à l'étranger, nous avons récupéré des montants directement du ministère des Affaires extérieures plutôt que de l'ACDI. Cependant, il y a eu des cas où nous avons fait des travaux directement pour l'ACDI et ainsi de suite. Je me trompe et je suis désolé. Je croyais qu'il s'agissait d'aide extérieure. Nous avons récupéré l'argent de l'ACDI. Pour le Pérou, il s'agissait de \$398,000 et pour le Pakistan de \$306,000.

M. Hymmen: Merci.

Le vice-président: Monsieur Stewart, de la circonscription de Marquette, sur le Crédit n° 5?

M. Stewart (Marquette): Oui, je crois. Cela fait partie du Crédit n° 5, fusion des bases. Monsieur Arnell, je me demandais si vous pourriez donner au comité des renseignements sur les économies réalisées pour le ministère grâce à la fermeture des bases aériennes de Rivers et de Gimli au Manitoba?

M. Arnell: On m'indique que nous n'avons pas le détail exact pour les économies nettes. Ce que je peux faire maintenant tout au plus, c'est vous donner l'importance de l'aide apportée à ces deux bases, mais cela ne représenterait pas l'économie totale car la fusion entraîne, par d'autres égards, une augmentation des frais. Si vous voulez

[Texte]

we could provide it, for inclusion in the record. I am told by Commodore Elcock, just as a general statement, that we save about \$5 million a base annually.

Mr. Stewart (Marquette): Dr. Arnell, why were these two bases chosen as ones to be closed? What criteria do you in your department use? Is it the condition of the buildings or the general condition of the base itself compared with other ones?

Dr. Arnell: Actually there are a number of criteria. Obviously the condition of the base itself would be one. But one of the major criteria would be the purpose for which the base was designed. One might say that group of Prairie bases had been chosen collectively for the good weather for flying training, and with the run-down of the forces one of the major considerations was reduction in the requirement for flying training. The case for consolidation of flying training onto fewer bases would have been one of the major criteria there. In all cases of base consolidation in the past it has been a matter of really examining the total cost of continuing to do the things that needed to be done in whatever way. If there were two bases, neither of which was fully occupied, and you looked at putting them together on a single one, one of the obvious things was how much new capital would you require on a single base in order to combine the two. Obviously a base with newer buildings would tend to be chosen rather than one with World War II type of buildings and so on. As I recall it—and again I am only speaking from memory—I think in one of the bases you mentioned the problem was really one of the airstrip needing a very major reconstruction if it was to be . . .

Mr. Stewart (Marquette): This would be the one at Gimli.

Dr. Arnell: I think it was at Gimli.

Mr. Stewart (Marquette): Following along this line of questioning. Rivers and Gimli in Manitoba were closed and the reason for closing Gimli was the airfield itself, but why would a base like Rivers be closed and one like Portage remain open when you consider that Rivers is closer to Camp Shilo, and this type of thing that favours Rivers, and with the numerous joint training programs that the services have? Why would Rivers be closed before the Canadian Forces Base at Portage, also taking into consideration the condition of the buildings and the general premises?

Dr. Arnell: I cannot give you a detailed answer on this but I can say with respect to those particular bases that the final decisions were not in fact made by the Department of National Defence in isolation. We had identified, if you like, the superfluities in the area and in the function, but after our original analysis of what we needed for the future the whole question was in fact put into the hands of an interdepartmental committee which was concerned with everything from regional and economic problems to manpower, and so on. In fact, as I recall it, the interdepartmental committee was chaired by a deputy minister of another department and I also believe there was consultation with the provincial authorities. The final decision was arrived at on a broader look than purely the defence requirement.

[Interprétation]

une information exacte, nous pourrions vous la donner pour qu'elle soit incluse au Procès-verbal. Le commodore Elcock m'indique, de façon générale, que nous économisons environ 5 millions de dollars par base annuellement.

M. Stewart (Marquette): Monsieur Arnell, pourquoi a-t-on choisi de fermer justement ces deux bases? Quels sont les critères de votre ministère? S'agit-il de l'état des bâtiments ou de l'état général de la base elle-même comparée à d'autres?

M. Arnell: En fait, il y a plusieurs critères. Évidemment, l'état de la base en est un. Mais l'un des critères principaux serait celui du but pour lequel la base a été conçue. On pourrait dire que ce groupe des bases des Prairies avait été choisi collectivement pour les vols d'entraînement par beau temps et avec la diminution des Forces armées, l'une des considérations les plus importantes a été la réduction des besoins en entraînement au vol. Dans ce cas-là, l'un des critères principaux a été le problème de la fusion des entraînements en vol sur un nombre moins important de bases. Dans tous les cas de fusion de bases dans le passé, il s'est agi d'examiner les frais totaux, si on allait continuer à faire des choses qui allaient être, de toutes les façons. S'il y avait deux bases, dont aucune n'était complètement occupée, et si vous envisagiez de les réunir en une seule, l'une des choses principales était de savoir combien de nouveaux investissements il faudrait mettre sur une seule base pour permettre d'y réunir les deux. Donc, une base qui avait des bâtiments neufs serait plutôt choisie qu'une ayant des bâtiments datant de la Deuxième guerre mondiale, etc. Si je m'en souviens bien, et je parle selon le mémoire, je crois que pour l'une des pages dont vous avez parlé, la piste d'envol avait besoin d'être refaite, si . . .

M. Stewart (Marquette): Il doit s'agir de celle de Gimli.

M. Arnell: Je crois que c'était celle de Gimli.

M. Stewart (Marquette): Pour continuer ce genre de question, Rivers et Gimli avaient été fermées au Manitoba, la raison de la fermeture de Gimli étant l'état de la piste mais pourquoi une base comme Rivers a-t-elle été fermée alors que Portage était restée ouverte si l'on pense que Rivers est proche de camp Shilo et que c'est un argument qui serait en faveur de Rivers, et étant donné que nombreux programmes d'entraînement sont communs des forces armées? Pourquoi ferme-t-on Rivers avant la base des forces canadiennes à Portage si l'on prend en considération également l'état des bâtiments?

M. Arnell: Je ne peux pas vous donner une réponse précise à ce sujet mais je peux dire en ce qui concerne ces bases, que les décisions définitives n'ont pas été prises en fait par le Ministère de la Défense nationale et lui seul. Nous avons déterminé, si vous voulez, ce qui était inutile dans ce domaine et pour les fonctions recherchées, mais après notre analyse initiale de ce dont nos besoins à venir, la question a été en fait mise entre les mains d'un comité interministériel qui s'occupait de tout, qu'il s'agisse des problèmes régionaux ou économiques ou de la main-d'œuvre, etc. En fait, si je m'en souviens bien, le Comité interministériel était présidé par le sous-ministre d'un autre Ministère et je crois aussi qu'il y a eu des consultations avec les autorités provinciales. La décision définitive a donc été prise sur un plan plus général que seulement des besoins de la défense.

[Text]

Mr. Stewart (Marquette): Do I understand correctly that your department did not recommend the closure of the base at Rivers, looking at it strictly from a defence standpoint?

Dr. Arnell: I cannot in fact recall the precise recommendations, but what I am trying to convey at the moment is the fact that the final decision was arrived at on a very much broader base than just a departmental one. I am told that we did recommend its closure, yes.

Mr. Stewart (Marquette): The Rivers closure.

Dr. Arnell: Yes.

Mr. Stewart (Marquette): There was talk of base closure and consolidation last spring. It is a well-known fact that the British were negotiating with the department to lease certain bases—Rivers was one of the bases mentioned—for training programs. What happened to these negotiations?

Dr. Arnell: They are still under way. I think the Minister referred to this in the statement he made at the first meeting we had on these estimates. This whole question of providing training facilities for NATO countries is in fact quite an active study. The British have been out here—and I believe others have also been out here—and they have looked at a number of areas. In each case I believe the other countries indicated their preferences. At the moment I think the situation essentially is that it is being studied by the other countries and ourselves as to what is feasible and what is in the realm of the possible. To be perfectly honest, I cannot tell you where the choices lie at the moment. I have not followed the deliberations, I just know that they are on.

Mr. Stewart (Marquette): At the time these negotiations—this was a year ago—were taking place I know the British toured Rivers and noted its closeness to Camp Shilo because they wanted an artillery range and there are not too many places in Canada where they could find accommodation of this type available. Why would the base be closed before these negotiations were completed?

• 1705

Dr. Arnell: My recollection is that when they looked at Rivers and others, there were others that met their needs better than Rivers. One of the real problems, as I recall from the British requirement, is they wanted an area where they could throw live ammunition over quite a wide area, where there could be no guarantee that everything would have been detonated. One of the real problems was to find any area where you could quite safely say that for 100, 200 or 300 square miles no civilian could be allowed because of the danger of an unexploded shell.

Mr. Stewart (Marquette): It would be impossible to find an area of this type in Canada, would it not?

Dr. Arnell: This is the kind of negotiation that is going on as to what sort of training. The type of thing they used to do in the desert before the war when people could go to places where nobody went.

Mr. Stewart (Marquette): At this particular point have any negotiations taken place between your department and France as to possible training programs over here?

[Interpretation]

M. Stewart (Marquette): Il semble donc que votre Ministère n'est pas recommandé la fermeture de la base de Rivers uniquement du point de vue de la défense nationale?

M. Arnell: Je ne me souviens pas des recommandations exactes, mais je voudrais vous faire comprendre que la décision définitive a été prise à un niveau beaucoup plus général que celui d'un seul ministère. Je crois que nous avons recommandé cette fermeture, oui.

M. Stewart (Marquette): La fermeture de Rivers.

M. Arnell: Oui.

M. Stewart (Marquette): Au printemps dernier, on a parlé de fermeture de bases et de fusion, il est bien connu que les Britanniques étaient entrain de négocier avec le département pour pouvoir louer certaines bases, où Rivers était l'une de celles-ci, pour s'il y avait eu, qu'est-il advenu de ces négociations?

M. Arnell: Elles continuent. Je crois que le Ministre est fait allusion dans la déclaration qu'il a fait allusion à la première séance que nous avons eue sur ces prévisions budgétaires. Ce problème des possibilités d'entraînement pour les pays de l'OTAN et en fait l'objet d'études sérieuses. Les Britanniques sont venus et d'autres je crois également, pour examiner un certain nombre de régions. Dans chacun des cas, je crois les autres pays ont indiqué leur préférence. Je crois qu'actuellement la situation est celle-ci: les autres pays et nous-mêmes étudions ce qui est ou non dans le domaine du possible. Pour être honnête, je ne vais pas vous dire quels sont les choix actuels. Je n'ai pas suivi les délibérations des prévisions, je sais seulement qu'elles ont lieu.

M. Stewart (Marquette): Lorsque ces négociations avaient lieu, c'était il y a un an, je sais que les Britanniques sont passés à Rivers et ont remarqué que la place était proche du camp Shilo car ils voulaient pouvoir utiliser l'artillerie et il n'y a pas beaucoup d'endroits au Canada où cela serait possible. Pourquoi la base a-t-elle été fermée avant la fin de ces négociations?

Mr. Arnell: Je crois que lorsqu'ils ont examiné Rivers et d'autres bases également, d'autres leur ont paru mieux répondre à leurs besoins. L'un des problèmes principaux, je crois, pour les besoins britanniques est qu'ils voulaient une région où ils puissent jeter des munitions sur une large zone où ils seraient sûrs qu'il n'y ait pas de danger si des munitions n'explosaient pas. L'un des problèmes était de trouver une région où l'on pourrait avoir disons, 100, 200 ou 300 milles carrés où aucun civil ne risquerait d'être exposé au danger que représente un obus non explosé.

M. Stewart (Marquette): Il serait impossible de trouver une région comme ça au Canada, n'est-ce pas?

M. Arnell: C'est le genre de négociation qui se passe en ce qui concerne l'entraînement. Le genre de chose qu'ils faisaient dans le désert avant la guerre lorsqu'on pouvait se rendre dans des endroits où personne n'allait.

M. Stewart (Marquette): A ce point particulier, est-ce que des négociations ont eu lieu entre votre ministère et la France en ce qui concerne des possibilités d'entraînement ici?

[Texte]

Dr. Arnell: I am afraid I just do not know. I cannot recall hearing of one at all of actual training in the physical sense.

Mr. Stewart (Marquette): I have one final question. I do not know whether you can answer this or perhaps some of your assistants can. What is the status in the plans for the grade school at Canadian Forces Base Wainwright in Alberta? There has been some doubt in this area as to what is going to happen to the grade school.

Dr. Arnell: I am afraid we do not have the detail. However, I can probably get a personal answer to you, if you want to know.

Mr. Stewart (Marquette): I would appreciate that information. Thank you, Dr. Arnell.

The Vice-Chairman: Are there any more questions on Vote 5? Mr. Forrestall.

Mr. Forrestall: I have one or two brief questions under Vote 5. It has to do with the confusion in my mind, and I know a difficulty that must continue to exist within the department, and it has to do with the position that members of the Canadian Armed Forces from region to region or from province to province in Canada find themselves in with respect to health premiums and health insurance programs.

I know that indeed as recently as March 2 there was an indication in a written reply from the Minister that deliberations in this particular area had commenced to obtain recognition of the armed forces' sponsored plan which has to do a bit with disability to servicemen in a similar way that the public service D-1 plan is now recognized as an official plan. I am just wondering are we involved in doing anything to rationalize medical insurance programs for members of the Canadian Armed Forces and their families.

We have the confusion, of course, of a province such as Nova Scotia having a general sales tax to cover medical insurance programs. The province we are presently in has a premium. It differs and varies from province to province, and we have the difficult situation of some members of the armed forces being forced in a sense to pay twice for medical benefits for themselves and their families under certain circumstances. Is this area being looked at?

Dr. Arnell: This has been a matter that has been with the federal-provincial group in the Department of Justice or Finance who handle the deliberations with the provinces because it came up several years ago you may recall with respect to B.C. in particular. In this particular case it had been agreed that in fact the British Columbia provincial act would specifically leave the military out of their hospital insurance on the grounds that the military were taken care of within the military system. On the other hand, the dependants of the military are eligible for the government surgical/medical as everyone else.

• 1710

It is only the military man himself with respect to British Columbia, and I think this is perhaps why we moved into the area. It came up as I remember it with respect to a young serviceman who was seriously hurt in a car accident, somewhere up in the northern part of British Columbia and hospitalized. Because he was not covered by British Columbia hospital insurance the Department got a bill of \$60 a day, or whatever it was, of standard hospital expenses. The question that was really raised, was this a reasonable way of operating hospital expenses? This

[Interprétation]

M. Arnell: Je ne peux pas vous dire. Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler d'entraînement dans un sens physique.

M. Stewart (Marquette): J'ai une dernière question. Je ne sais pas si vous pourriez y répondre mais peut-être un de vos assistants. Quels sont les status prévus pour l'École militaire de la base des Forces canadiennes à Wainwright en Alberta? Cela a posé certains problèmes.

M. Arnell: Je crains de ne pas avoir les détails. Mais je peux vous obtenir une réponse si vous le voulez.

M. Stewart (Marquette): J'aimerais avoir ce renseignement. Merci, monsieur Arnell.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions sur le crédit n° 5? Monsieur Forrestall.

M. Forrestall: J'ai une ou deux brèves questions à ce sujet. Il y a une certaine confusion dans mon esprit, et je sais que le problème doit continuer à exister à l'intérieur du ministère, il s'agit de la situation dans laquelle se trouvent les membres des Forces armées canadiennes d'une région ou d'une province à l'autre en ce qui concerne les primes de santé et les programmes d'assurance-maladie.

Je sais que le 2 mars, dans une réponse écrite, le Ministre a indiqué que des délibérations concernant ce domaine avaient commencé pour obtenir la reconnaissance du plan soutenu par les Forces armées qui s'occupent des invalidités du personnel militaire de la même façon que le fait le programme D-1 de la Fonction publique qui est maintenant reconnu officiellement. Je me demandais si nous faisons quelque chose pour rationaliser les programmes d'assurance médicale des membres des forces armées canadiennes et de leur famille.

Nous connaissons par exemple la confusion qui existe dans une province comme la Nouvelle-Écosse où c'est une taxe générale sur les ventes qui couvre le programme d'assurance médicale. La province où nous sommes maintenant a une prime. Cela diffère d'une province à l'autre et nous obtenons cette situation pénible pour certains membres des Forces armées qui se trouvent obligés de payer deux fois pour les allocations médicales pour eux et leur famille selon le cas. S'occupe-t-on de ce problème?

M. Arnell: Ce sujet a été étudié par le groupe fédéral-provincial du ministère de la Justice ou des Finances qui s'occupe des délibérations avec les provinces car ce problème s'est posé il y a plusieurs années déjà en ce qui concerne en particulier la Colombie-Britannique. Dans ce cas particulier, il est convenu qu'en fait les modalités définies par la province de la Colombie-Britannique laisseraient les militaires en dehors de leur système d'assurance hospitalier pour la raison que les militaires étaient déjà couverts par le système militaire. D'autre part, les personnes à leur charge peuvent bénéficier de l'assurance chirurgicale et militaire du gouvernement comme quiconque.

En Colombie-Britannique il s'agit seulement du militaire lui-même. Et je crois que c'est peut-être pourquoi nous nous occupons de ce problème. Il a été soulevé si je m'en souviens bien, à cause d'un jeune soldat qui a été sérieusement blessé dans un accident de voiture, quelque part au Nord de la Colombie-Britannique et qui a été hospitalisé. Comme il n'était pas couvert par l'assurance hospitalière de la Colombie-Britannique, le ministère y a reçu une note de \$60. par jour ou quelque chose comme cela pour les dépenses normales hospitalières? C'est là que tout a com-

[Text]

is where it started and it has been on the books for deliberations between the federal and the provincial governments.

Mr. Forrestall: The poor fellows in Maritime Command in Nova Scotia are still paying 7 per cent and also paying the other one too and there is a doubling up. Perhaps it would be a useful thing if somebody could find some way around the dilemma. I recognize the complexity of it.

Dr. Arnell: I will certainly take note of it again.

Mr. Forrestall: I have a final question under Vote 5. I hope that you are getting closer to a rationalization of pay and allowances, the promised look at it that the Minister gave us some months now. Can we expect to have that before the end of April or so?

Dr. Arnell: The Minister, I can tell you, is actively looking at this. It is something that he is personally concerned with, trying to rationalize it.

Mr. Forrestall: If he gets concerned—he is a rational person—I hope the rationalization is for the benefit of the members of the forces. That is my only question under Vote 5.

The Vice-Chairman: Do you have a supplementary question, Mr. Guay?

Mr. Guay (St. Boniface): Mr. Chairman, I have a supplementary that I would like to follow up on the first question of Mr. Forrestall. I am one of those who believe that there are other inconveniences that can be caused to a serviceman who is transferred to various parts of Canada, one which is thought as costly possibly but is a lot of inconvenience, and that is education.

I would like to ask Dr. Arnell if that also is not being considered because the curriculum in various provinces is not the same. I know it is a problem when one is transferred from Manitoba to Ontario or Saskatchewan. I was just wondering if some consideration is not being given at the federal level to this end.

Dr. Arnell: This is another very active area but it is also one where the provincial right is really quite loud and clear. We have made, if you like, contracts with many provinces to provide education rather than try to run schools of our own. One question that was discussed on the first day the Minister appeared was that of providing schooling in French for servicemen where there were groups of the French units such as in Edmonton and so on, the problem of making sure that they had adequate education in their mother tongue. This is a very active area within the Department.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you, Mr. Chairman.
National Defence
Defence Services Program
Vote 10—Defence Services . . . \$245,930,000

The Vice-Chairman: Mr. Forrestall.

• 1715

Mr. Forrestall: I feel that I have to make a few comments about the DDH-280 program. I make these, Mr. Chairman, with some trepidation and fear born of the confusion that seem to surround this entire program and the approach we seem to have adopted to procurement of such a complex and complicated piece of equipment. In order to set some background I have to make a few comments so I can put my questions in their proper perspective and they are

[Interpretation]

mencé et cela a été l'objet de discussions entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

M. Forrestall: Les pauvres gens qui font partie de la marine en Nouvelle-Écosse payent toujours 7 p. 100 et aussi l'autre si bien qu'il y ait une duplication. Peut-être serait-il utile que l'on puisse trouver un moyen de résoudre ce dilemme. Mais j'en reconnais la difficulté.

M. Arnell: Je vais certainement y porter toute mon attention.

M. Forrestall: Une dernière question au sujet du crédit no. 5. J'espère que vous allez mieux rationaliser les salaires et les allocations, comme le ministre nous l'a promis, il y a quelques mois. Pouvons-nous espérer que cela sera fait avant la fin d'avril?

M. Arnell: Je peux vous le dire, le ministre s'occupe activement de cela. Cette rationalisation est quelque chose qui le préoccupe beaucoup.

M. Forrestall: Il est très raisonnable et si cela l'intéresse, j'espère que cette rationalisation profitera aux personnes militaires. C'est la seule question que je voulais soulever à propos du crédit 5.

Le vice-président: Avez-vous des questions supplémentaires, monsieur Guay?

M. Guay (St-Boniface): Monsieur le président, j'ai une question supplémentaire qui se rapporte à la première question de M. Forrestall. Je suis l'un de ceux qui croit qu'il peut y avoir pour les militaires transférés d'une région à l'autre du Canada d'autres inconvénients dont l'un est assez grave, il s'agit de l'éducation.

Je voudrais demander à monsieur Arnell si cela est pris en considération également, car le curriculum varie d'une province à l'autre. Je sais que cela crée un problème lorsque l'on est transféré du Manitoba à l'Ontario ou à la Saskatchewan. Je me demandais, si au niveau fédéral on avait examiné ce problème.

M. Arnell: C'est là aussi un domaine très important, mais l'un des droits provinciaux sont très nets, et précis. Nous avons conclus certains contrats avec plusieurs provinces pour qu'elles organisent l'éducation plutôt que d'essayer nous-mêmes d'avoir nos propres écoles. Une question qui a été discutée le premier jour où le ministre est apparu devant vous, a été celle de fournir un renseignement en français pour les militaires lorsqu'il y a des unités françaises comme à Edmonton par exemple, afin de faire en sorte qu'ils reçoivent un enseignement dans leur langue maternelle. C'est là quelque chose qui préoccupe beaucoup le ministère.

M. Guay (St-Boniface): Merci, monsieur le président.
Défense nationale
Programme des services de défense
Crédit 10—Services de dépense . . . \$245,930,000

Le vice-président: Monsieur Forrestall.

M. Forrestall: Je pense que je dois faire quelques commentaires à propos du programme DDH-280. Je le fais, monsieur le président, avec l'inquiétude qui naît de la confusion qui se semble entourer la totalité de ce programme et la façon dont nous semblons avoir adopté l'acquisition d'un équipement aussi complexe. Pour que les choses soient claires je crois qu'il me faut faire certains commentaires pour bien situer mes questions il s'agit de

[Texte]

questions seeking information. They have nothing to do with policy whatsoever.

In respect of the Minister's statement on the DDH, we have spent some considerable time looking at it. It was intended, as I understood it, to disclose or to reveal to us the program in its totality, how the escalation came about and ultimately what the cost was and is at the present time, and the factors that led up to this cost. However, I am afraid that the best effort we could make to arrive at a clear understanding was just not possible. In fact, quite the opposite has emerged from a very close review of it paired with statements that had been made and items taken from estimates of past years. Indeed, so much so that rather than be enlightening the report appears to me to be confused and very confusing. I could give perhaps one brief example.

On page 5 there is what is purported to be a breakdown of the items which led to the estimate of ship's cost going from the basic estimate that was arrived at on the base of the previous program, \$142 million, to the present \$252 million. Mr. Chairman, among the items listed there was the so-called main new systems and we find there is an item, a missile system, which includes fire control, and these items together come to some \$17 million. Yet the witness and Admiral Paddon in their testimony before this Committee last year and again this year have told us that the development of the missile system is not part of the DDH program costs at all, but part of the separately funded items. If that is so then I can only construe the Minister's report as being misleading. It is not a minor matter. It is a matter of this one item, it is a matter of some \$17 million.

In reviewing the report Mr. Chairman, it does not in any way come to the root of the problem, it seem to me. If the Minister's report tells me anything it tells me that the Department of National Defence is trying to protect the Department of Supply and Services. I am very, very concerned that there be a total and absolutely clear separation of the responsibilities. For example, I can demonstrate to you just on the basis of the information in the Minister's report that there is some \$73 million not accounted for anywhere. It is simply not apparent, you cannot find it. It is buried in such a confusion and proliferation of items, funded items, separately funded items, and this that and the other thing, that there is no way in the world I could attribute that to the military. Nowheres yet have we had any indication from anybody—and I do not know whether any of the gentlemen supporting Dr. Arnell here today are from the Department of Supply and Services—and I am getting very, very curious as to just what is the full extent of the responsibility for the apparent confusion in the Minister's report. I am sure it is not deliberate. I am sure it could not be, but if the evidence that is on the public record is examined by anyone as it has been examined in the last three weeks very carefully, not only by me but by some very able help, he is bound to wind up much more confused about the actual costs of this program and how the cost accounting was used to arrive at figures that have been stated time and time again as being its cost.

• 1720

I do not care if the program costs \$400 million or \$500 million, nor do the people of Canada, but I think they get a little upset and disturbed, Mr. Chairman, when they find there are four absolute levels they are not going to go beyond and then it has to go a little higher, and then it goes

[Interprétation]

questions qui cherchent à obtenir des renseignements. Elles n'ont rien à avoir avec la politique.

En ce qui concerne la déclaration du ministre sur le DDH, nous avons étudié pendant longtemps. Si j'ai bien compris, elles voulaient révéler le programme dans sa totalité, comment l'escalade est intervenue, quels ont été les frais finalement, ce qu'ils sont actuellement, et quels sont les facteurs qui ont entraîné ces frais. Cependant, je crains que quelque soit les efforts que nous puissions faire, nous ne puissions arriver à une compréhension totale. En fait, c'est le contraire qui a résulté à l'examen très précis ainsi que celui des déclarations qui ont été faites, et des crédits extrait des prévisions budgétaires des années précédentes. Un point tel d'ailleurs que loin d'être classé le rapport me semble être très peu clair. Je vais donner un exemple assez court.

À la page 5 il y a ce qui est sensé être une répartition des crédits qui entraîne l'expiration du prix de revient d'un navire à partir d'une prévision de base qui a été calculée sur la base du programme précédent. 142 millions de dollars, pour atteindre maintenant 252 millions de dollars. Monsieur le président, parmi les crédits cités il y avait ce que l'on appelle les nouveaux principaux. Et nous voyons un article, un système de missile comprenant un contrôle de lancement, article et crédit qui totalisés font 17 millions de dollars. Le témoin et l'Amiral Paddon dans son témoignage devant ce Comité l'année dernière et cette année à nouveau nous ont dit que la mise au point d'un système de missile ne fait pas partie du tout des frais du programme DDH, mais sont couverts par d'autres fonds. S'il en est ainsi, je dois dire que le rapport du ministre était trompeur. Cela n'est pas un sujet mineur. Cela concerne la somme de 17 millions de dollars.

En examinant le rapport, monsieur le président, on n'a pas l'impression qu'il vient de la racine même du problème.

Le rapport du ministre révèle surtout que le ministère de la Défense nationale essaye de défendre le ministère des Approvisionnements et services. Je serais désireux qu'il y ait une séparation totale et très claire des responsabilités. Par exemple, je peux vous montrer sur la base de l'information des informations contenues dans le rapport du ministre, qu'il y a 73 millions de dollars dont on retrouve nulle part la trace. Tout cela est enseveli dans une telle confusion et prolifération d'articles, de crédits, de crédits diversifiés, etc., qu'il n'y a aucun moyen de paraître d'attribuer cela au côté militaire. Nous avons reçu aucune indication de nulle part, et je ne sais pas si parmi les gens qui ont accompagné ici M. Arnell aujourd'hui, certains viennent du ministère des Approvisionnements et services, et je voudrais vraiment savoir à qui aboutit la responsabilité de la confusion apparente—dans le rapport du ministre. Je suis sûr que cela n'est pas délibéré. Je suis sûr que ce n'est pas possible mais si ce qui est dit sur le rapport public est examiné par quelqu'un comme cela a été très profondément pendant ces trois dernières semaines, non seulement par moi mais par des gens très capables, il ne comprendra pas mieux à la fin les coûts réels de ce programme et la façon dont les frais ont été calculés pour arriver aux chiffres qui ont été donnés.

Ni moi ni le peuple du Canada ne s'inquiète de savoir si le programme coûte \$400 ou \$500 millions de dollars, mais je crois que tout le monde s'inquiète, monsieur le président, lorsque l'on constate qu'il y a 4 niveaux absolus qui ne doivent pas être dépassés ensuite qu'on voit les choses

[Text]

a little higher and a little higher. Is it not possible to come out and make some kind of statement?

I have some fairly specific questions but I do not think they will take too much time. If they do I can come back on the second round but I am going to pursue them. I am curious, Mr. Chairman, about which department was actually responsible for letting the contracts to Davie and MIL for the DDH program in 1968. Was it the Department of National Defence or was it the Department of Supply and Services or its predecessor, the Department of Defence Production?

Dr. Arnell: The responsibility for letting the contract is, by statute, the DDP or DSS, so they let the contract.

Mr. Forrestall: That is fine. Now, these questions may seem disjointed but if they are not answered the evidence as it stands in the public record is going to confuse anybody that bothers to take a look at it.

Rear Admiral S. E. Paddon (Deputy Chief of Engineering, Department of National Defence): I would like to add to that response that while the responsibility is that of the Department of Supply and Services...

Mr. Forrestall: For letting the contract?

Rear Admiral Paddon: ... this was not done without consultation with the Department of National Defence.

Mr. Forrestall: I hope not; I am sure it was.

Rear Admiral Paddon: There was close consultation.

Mr. Forrestall: All right. On page 7 of the Minister's Report it is stated that neither of the companies bidding for the lead yard contract—that is, the package A contract—was fully aware of the detail of the 60 design changes when the contract was initially let. I understand why; I do not need an explanation of why this was done, but I am concerned about under whose explicit authority the contract was let when the details of the design changes were not fully available. Was that DDP or DND?

Rear Admiral Paddon: I would like to portray the situation and then try to answer the specific question. I am speaking now only of the shipbuilding contracts, which is two contracts out of some two hundred—over a thousand contracts in all are involved in this program over-all—but the two contracts to let packages of ships went out to several shipbuilders with a request for proposal. Accompanying that request for proposal was a specification that represented the development of the design as it was then recognized at that time.

That occurred, if my memory serves me correctly, roughly in April 1967. That information—which, by the way, included drawings which we call guidance drawings, some of which were mandatory; in other words, the contractor would have to meet the stated requirements of those drawings—was the basis on which these contractors were asked to respond in their reply, with their proposal for the tender, or a tender of costs.

• 1725

Because of the nature of the problem, what was to have been a six-month period initially, was extended as a result of the request of the shipbuilders to have more time to

[Interpretation]

monter un peu ensuite encore et continuer à monter. N'est-il pas possible de faire une déclaration à ce sujet?

J'ai des questions très précises mais je ne pense pas qu'elles prennent trop de temps. Sinon je peux repasser au second tour, mais je les poserai. Je voudrais savoir, monsieur le président, quel département a passé les contrats avec Davie et MIL pour le programme de DDH de 1968. S'agit-il du ministère de la Défense Nationale ou du ministère des Approvisionnements et Services ou de son prédécesseur, le ministère de la Production de la Défense?

M. Arnell: La responsabilité incombe, par statut, au ministère de la Production de la Défense ou au ministère des Approvisionnements et Services.

M. Forrestall: C'est bien. Comme ces questions peuvent sembler décousues mais si on n'y répond pas, le texte du procès-verbal semblera bien confu à quiconque se donnera la peine de le lire.

Contre-Amiral S. E. Paddon (sous-directeur du génie, ministère de la Défense Nationale): Je voudrais ajouter à cette réponse que, alors que la responsabilité incombe au ministère des Approvisionnements et Services...

M. Forrestall: Pour passer contrat?

Contre-Amiral Paddon: ... Cela ne s'est pas fait sans une consultation préalable avec le ministère de la Défense Nationale.

M. Forrestall: Je l'espère bien.

Contre-Amiral Paddon: Ce fut une consultation très étroite.

M. Forrestall: Très bien. A la page 7 du rapport du ministère, on dit qu'aucune des compagnies demandant le contrat principal, c'est le contrat à grand temps, connaissait vraiment le détail des 60 modifications de conception lorsque le contrat a été passé. Je comprends pourquoi; je n'ai pas besoin que l'on m'explique pourquoi cela a été fait mais je voudrais savoir sous quelle autorité explicite le contrat a été passé alors que les détails des modifications en conception n'étaient pas disponibles. C'est utile du ministère de la Production pour la défense ou du ministère de la Défense Nationale?

Contre-Amiral Paddon: Je voudrais brosser un tableau de la situation et ensuite essayer de répondre à votre question. Je parle maintenant seulement des contrats de construction de navires, bien qu'il s'agit là de deux contrats parmi quelque 200, ou plus de 1,000 contrats qui font partie de l'ensemble de ce programme, mais les deux contrats concernant des séries de navires ont été soumis à différents constructeurs demandant leurs propositions. Avec cela, on leur a donné une spécification qui représentait le développement de la conception des navires telle qu'elle était prévue à ce moment là.

Cela s'est passé, si je m'en souviens bien, en avril 1967. Ces renseignements comprenaient des dessins que nous appelons des dessins directifs, dont certains étaient obligatoires; en d'autres termes l'entrepreneur devait satisfaire aux exigences de ces dessins, c'était sur cette base qu'il devait répondre en proposant l'ordre dit.

Étant donné la nature du problème, ce qui devait être à l'origine une période de six mois a été prolongé à la

demande des constructeurs qui voulaient avoir plus de temps pour étudier les frais, je crois que l'on a alors fait une prolongation de trois mois.

[Texte]

analyse the costs from their point of view, to something like nine months, I believe I think it was a three-month extension.

After these bids were received, there was, of course, the analysis that must be done by both the Department of Supply and Services and the Department of National Defence on which bid best met the need in relation to costs and the capability of the areas involved.

That took considerable time and it was not until, I think, roughly April 1, 1968 that an actual contract was let to the then successful bidders. In effect, you have approximately a one-year period wherein data is being developed by DND, not DSS, on what we call the development of detail design for these ships, which was taking place during the period that the would-be-contractors were scanning the specification that they had sent with the request for proposal, which represented change to that specification in some instances. By a number of meetings with the would-be-contractors, word was given that in certain major areas there would be certain major changes.

Mr. Forrestall: Who gave that word?

Rear Admiral Paddon: Word was given from DND and DSS.

Let me be clear on this. This is where you are now getting into what we term "design change request". A design change request is intended to portray a requirement, initiated by the Department of National Defence, which is over and above whatever the specification called up and which is recognized by both National Defence and the Department of Supply and Services, and the contractor, as representing an additional cost to the contract that may have been let based only on the specification.

Are you with me here, Mr. Forrestall?

Mr. Forrestall: My mind is boggling, but I am trying to understand.

Rear Admiral Paddon: What I am trying to portray to you is that you never come to a point in time where you are able to say, "That is your ship". This is a progressive development of design which is constantly changing.

You make reference to 60 design changes. There were 60 design changes during that one-year period. Now if you want the whole story as of the last time I looked, we put a stop on this a couple of months ago, I think the total is 319 design changes.

Mr. Forrestall: What I am trying to do, Admiral, is to straighten out the record.

Rear Admiral Paddon: The design change request which calls up a requirement over and above that stated in the specification is a DND requirement. Each one of those design changes must be negotiated to form part of contracts. This is where we have had and are having our current difficulty, in that we have still, to this day, not negotiated some of these design changes.

Maybe I can refer back to one of your earlier comments. You stated that in no way could you gather together the figures in the Minister's paper in such a way that you could account for the several millions of dollars that equate the difference in cost from \$225 million up to \$252 million, or for that matter from \$142 million to the \$252 million. This was deliberate. Let me explain why.

We have over a thousand contracts. We have some 220 contractors, I believe the figure is. We are currently negotiating with these contractors. If we were to have provided this Committee with a document, which we understand

[Interprétation]

Après que leurs offres aient été reçues, une analyse en a été faite par les deux ministères, celui des Approvisionnements et Services et celui de la Défense nationale, pour savoir laquelle de ces offres correspondait le mieux en ce qui concerne aussi bien les frais que les possibilités des zones concernées.

Cela a pris beaucoup de temps et les contrats ont été passés seulement le premier avril 1968. En fait, on a donc à peu près une période d'un an pendant laquelle les données sont mises au point par le ministère de la Défense nationale et non pas celui des Approvisionnements et Services pour déterminer ce que nous appelons les conceptions des détails de ces navires, ce qui s'est passé pendant la période où les entrepreneurs concernés examinaient les spécifications qui leur avaient été données en même temps que la demande de propositions, ce qui représentait parfois certaines modifications apportées aux spécifications. A l'occasion de certaines réunions avec les entrepreneurs, pour leur indiquer qu'il y aurait certaines modifications importantes dans certains domaines.

M. Forrestall: Qui les disait?

Le contre-amiral Paddon: Les deux ministères.

Laissez-moi préciser les choses. C'est là que nous en arrivons à ce que nous appelons «demande de modifications de conceptions». Une demande de modifications de conceptions est faite pour représenter un besoin, déterminé par le ministère de la Défense nationale, qui est différent des spécifications énoncées et qui est reconnue par les deux ministères et l'entrepreneur comme représentant des frais supplémentaires par rapport au contrat qui peut avoir été passé sur la base des spécifications précédentes.

Est-ce que vous me suivez, monsieur Forrestall?

M. Forrestall: J'ai du mal, mais j'essaie de comprendre.

Le contre-amiral Paddon: Ce que j'essaie de vous faire comprendre, et que l'on en arrive jamais à un moment où l'on puisse dire «voilà le navire». Il y a un développement graduel de la conception qui est en modification permanente.

Vous parlez de soixante modifications. Il a eu soixante modifications pendant cette période d'un an. Mais si vous voulez tout savoir la dernière fois que j'ai regardé cela, j'ai constaté que nous avions fini il y a quelques mois seulement, le nombre total des modifications était de 319.

M. Forrestall: Ce que j'essaie de faire, un miracle, c'est de clarifier les choses.

Le contre-amiral Paddon: Les demandes de modifications et de conceptions qui concernent un besoin différent de celui énoncé dans les spécifications, proviennent du ministère de la Défense nationale. Chacune de ces modifications doit être négociée pour devenir fin intégrante des contrats. C'est là que nous rencontrons certaines difficultés et, à ce jour, certaines de ces modifications n'ont pas encore pu être négociées.

Puis-je en revenir à l'un de vos commentaires précédents. Vous avez dit que vous étiez incapable de rassembler les chiffres des documents du ministre de telle façon que vous puissiez retrouver les millions de dollars qui correspondent à la différence entre \$225 millions et \$252 millions, ou disons de \$142 millions et de \$252 millions. Cela a été délibéré. Laissez-moi vous expliquer pourquoi.

Nous avons plus de mille contrats, qui sont passés avec je crois 220 entrepreneurs. Nous sommes en négociations avec eux. Si nous avions donné à ce Comité un document

[Text]

must be public, we do not wish to arm our contractors with the ammunition to negotiate us right up the wall. These negotiations are going to continue for at least the next six or eight months. If we were to portray exactly what moneys we still have available to whatever contractor we are dealing with, we would pretty well undermine our negotiating position. So in that respect it was deliberate because we knew this document would become public. I may add these negotiations are continuing as of this moment.

• 1730

Mr. Forrestall: The word "deliberate" explains a lot of things because you were damned successful, let me tell you that . . .

Rear Admiral Paddon: We did not wish to arm . . .

Mr. Forrestall: . . . because the best brains I could gather round me could not sort it out. You see that was not the basis on which the Committee accepted the Report, Admiral, and this has been my confusion and my concern, but I accept your explanation, Mr. Chairman.

Rear Admiral Paddon: I think you . . .

Mr. Forrestall: Could I ask you for the very specifics? Do the instructions normally go from DND to DSS and they negotiate?

Rear Admiral Paddon: Yes. Any contractual negotiation is the responsibility and is done by DSS staff. Calling our support is necessary on technical considerations.

Mr. Forrestall: DSS is the mother who has the cheque book and she has to be responsible for signing it.

Rear Admiral Paddon: That is correct. The responsibility for the negotiation of any contract, not just this program, but any program, lies with DSS.

Mr. Forrestall: In respect of the negotiations that have been going on, I think we have had a good explanation of the MIL involvement and the conclusion of that. Could you or Dr. Arnell indicate where the negotiations with the Davie yards stand. Is this a matter—and I do not want to ask for any information that might compromise you—on which you might give us an indication as to . . .

Rear Admiral Paddon: Davie is the follow yard whereas MIL is the lead yard. I think one of the clear messages the Minister's paper did give you was that we had considerable difficulty in the issue, what we call the first issue, of the working drawings. Because of these difficulties and the content of them which did represent to a degree increased work over that which the contractor had bid on on the basis of the specification, we have partially, at least, completed some negotiations with Davie Shipbuilding resulting in the agreement on a figure, which I would prefer not to mention, which was directed at principally what we call work scope wherein he has demonstrated to our satisfaction that there is more work involved than what he thought he had bid on and we think this as a valid cost to this account.

[Interpretation]

qui je crois doit être rendu public, les entrepreneurs auraient entremettre une ammunition qui aurait pu nous mettre le dos au mur. Ces négociations doivent continuer pendant les six à huit mois à venir. Si nous disions exactement de quelles sommes nous disposons pour les entrepreneurs avec lesquels nous négocions, ça nuirait beaucoup à notre position. C'est pourquoi nous avons agi ainsi délibérément, car nous savions que ce document serait publié. Je peux vous dire que ces négociations d'ailleurs continuent actuellement.

M. Forrestall: Le mot «délibérément» explique beaucoup de chose car vous allez bien réussir, laissez-moi vous dire que . . .

Le contre-amiral Paddon: Nous ne voulions pas . .

M. Forrestall: . . . parce que les meilleurs esprits que j'ai pu réunir autour de moi n'ont pas pu démêler tout cela. Voyez-vous, ce n'est pas la base sur laquelle le Comité a accepté le rapport, Amiral, et c'est pourquoi j'étais assez confus, mais j'accepte votre explication, monsieur le président.

Le contre-amiral Paddon: Je pense que . . .

M. Forrestall: Pourrais-je vous demander des détails? Est-ce que les instructions vont normalement du Ministère de la Défense Nationale au Ministère des Approvisionnement et Services et qu'ensuite se font les négociations?

Le contre-amiral Paddon: Oui. Toute négociation contractuelle et du ressort y est faite par le personnel des Approvisionnements et Services. Mais notre aide est nécessaire du point de vue technique.

M. Forrestall: Le Ministère des Approvisionnements et Services est comme une mère qui a un chéquier et qui est responsable de la signature.

Le contre-amiral Paddon: C'est exact. La responsabilité des négociations de tout contrat avec non seulement pour ce programme mais tout autre programme, incombe au Ministère des Approvisionnements et Services.

M. Forrestall: En ce qui concerne les négociations qui se déroulent, je pense que nous avons reçu une bonne explication de la participation de MIL et de leur aboutissement. Pourriez-vous, vous-même monsieur Arnell, nous indiquer où en sont les négociations avec les chantiers Davie. Je ne voudrais pas vous demander des informations qui risqueraient nuire à votre situation, pouvez-vous nous donner des indications concernant . . .

Le contre-amiral Paddon: MIL est le chantier principal et Davie est le chantier suivant. Je pense que l'une des indications claires que vous donnait le document du Ministre était que nous avions d'importantes difficultés en ce qui concerne le premier problème, les dessins de travail. A cause de ces difficultés et de leur contenu, qui représentaient un travail plus important que celui sur lequel le contrat avait été conclu sur la base des spécifications, nous avons en partie au moins fait des négociations avec le chantier Davie qui ce sont conclues sur un chiffre que je préférerais ne pas citer, qui concernait principalement ce que nous appelons le sang de travail, il a pu nous montrer qu'il y avait plus de travail là-dedans que cela ne définit pas le contrat, et nous pensons que cela est juste envers lui.

[Texte]

Mr. Forrestall: This, I gather, has been concluded, so I will not ask you for any other details.

Rear Admiral Paddon: I would wish to add that there are still further negotiations in other areas. For example—and I can speak here in general terms—some of these design changes have not been negotiated with either shipbuilder at this moment in time and those negotiations are currently proceeding. I hasten to add we have negotiations with other contractors and it was a composite of our many, always-changing situations that gave rise to our increased estimates, and by the way, these are estimates. These are not true expenditures at this point in time. Much of this is still an estimate of costs.

Mr. Forrestall: I wish that word had been used a little bit more liberally or frequently three or four years ago.

My next three questions will get into areas on which you indicated you would not wish to be too explicit, so I will not be too explicit at this particular time, but I serve notice that I will be at some later date.

I am interested in what this ship is going to cost the Canadian taxpayer, operational and with its spares? If I buy a car it has a spare tire which is part of the price of the car and the same goes if it has a radio in it. I do not separate them. I just wonder—rather than prolong this—if we are going to be faced with more substantial increases in the separately-funded items or whether you feel relatively confident as to what that particular group of accountings is going to run to. I think it is something of the order of \$37 million. Are we relatively satisfied with that level now?

• 1735

Dr. Arnell: In your reference there are the two kinds of things that have been listed in the defence services program all along.

Mr. Forrestall: Listed in and out of the defence services program.

Dr. Arnell: No, the ones I am referring to have been listed all along.

You made reference at the beginning to the cost of development of the Sea Sparrow system. The development cost of that system has been listed in the estimates ever since it was originally put in. I think it was explained at the beginning that it was being developed not only for the DDH's but also for the operational support ships and, once the development was over, it could in fact be retrofitted on anything else. It has been traditional, in the defence development aspect, to show these as distinct developments and carry them as separate figures.

The figure shown on 15-26 for the Sea Sparrow is \$9.96 million. This can be divided six ways, if you like, and two-thirds of it charged up to the DDH. You can say that two-thirds of this \$10 million in fact can be attributed to the DDH, or you can state it any way you like. Or you could try and ascertain how many missiles will be bought and where those missiles will be used.

Mr. Forrestall: You also have to procure it.

Dr. Arnell: This is the point I was going to make. This is paying only for the development of it. Now once it becomes procurement, I would suggest that the figure in

[Interprétation]

M. Forrestall: Je pense que cela a été conclu, je ne vais donc pas vous demander d'autres détails.

Le contre-amiral Paddon: Je voudrais ajouter qu'il y a encore d'autres négociations dans d'autres domaines. Par exemple, et là je peux parler de façon générale, quelques-unes des modifications n'ont pas été négociées avec les entrepreneurs pour le moment et ces négociations sont en cours. Nous avons aussi des négociations avec d'autres entrepreneurs et c'est une résultante de nos situations de perpétuels changements qui ont entraîné l'augmentation de nos prévisions budgétaires, je précise qu'il s'agit seulement de prévisions budgétaires. Il ne s'agit pas encore de véritables dépenses. La plupart de ces choses ne sont que des estimations de prêts.

M. Forrestall: J'aimerais que ce mot ait été utilisé de façon moins libre ou fréquente qu'il y a trois ou quatre ans.

Mes trois prochaines questions vont concerner des domaines sur lesquels vous avez dit que vous aimeriez mieux ne pas être trop précis, donc je ne le serai pas moi non plus en ce moment mais je vous indique que je le serai plus tard.

Je voudrais savoir ce que ce navire coûtera aux contribuables canadiens, quand il sera opérationnel compte tenu de son équipement de remplacement éventuel? Si j'achète un car, il a une roue de secours qui est comprise dans le prix de la voiture et c'est la même chose s'il a une radio. Je ne les sépare pas. Au lieu de poursuivre dans cette veine, je me demandais si on pouvait s'attendre à des augmentations plus importantes des articles distincts ou si vous avez une assez bonne idée du montant auquel se chifferrait

ce groupe particulier de postes. Je pense qu'il s'agit de 37 millions de dollars à peu près. Est-ce que ce niveau nous satisfait à l'heure actuelle?

M. Arnell: Vous mentionnez deux types de poste qui ont figuré tout le temps dans le programme de services de la défense.

M. Forrestall: Qui a figuré de temps à autre dans le programme des services de la défense.

M. Arnell: Non, ceux auxquels je fais allusion y ont figuré tout le temps.

Au début, vous avez mentionné le coût de mise au point du système *Sea Sparrow*. Ce coût figure depuis le début dans les prévisions et je pense qu'au début, on avait expliqué qu'il n'était pas mis au point seulement pour les DDH mais également pour les navires auxiliaires une fois la mise au point faite, pourrait en fait les faire figurer ailleurs. Le côté du développement de la défense, la tradition est de les mettre à part avec des chiffres distincts.

Les chiffres indiqués des pages 15 à 26 pour le *Sea Sparrow* est 9.96 millions de dollars. Ceci peut être ventilé de six façons, si vous voulez, et les deux tiers facturés au DDH. On peut dire que, en fait, les deux tiers de ces dix millions peuvent être attribués au DDH, vous pouvez l'indiquer de la façon que vous voulez. Vous pourriez également vérifier combien de missiles ont été achetés et à quel usage ils ont servi.

M. Forrestall: Il faut le procurer également.

M. Arnell: C'est précisément là où je voulais en venir. Ceci paie uniquement la mise au point. Quand il s'agit de s'en procurer, je suppose que le chiffre cité par le ministre

[Text]

the Minister's thing as being additional is essentially the procurement of something after development, which becomes ammunition.

We have been replacing the old Mk. 43 torpedo with the Mk. 46. The DDH's are going to carry torpedoes. This torpedo item has been on procurement for many years and, as you see from that same page, we have spent up to the current year \$40 million on torpedoes, we are planning to spend \$2.5 million in this year, and the present replacement program of the 43's with 46 torpedoes is \$46 million.

I do not think anybody can tell you what percentage of those torpedoes are going to see use on the DDH-280's as opposed to the Argus aircraft, the DDE's and so on, and to attempt to get a total operating cost, which is really what these types of things refer to, is something that I do not think anybody can make an estimate of—because every time we lose a torpedo in training, if it is off a DDH, I think by your definition that should be part of the DDH cost—and a certain number of this type of equipment, even though they are recovered from training, get lost. But there are other things that in fact are expended every time you train. I just do not think you can charge up this area as part of the total cost of any system, because these same torpedoes, if we get an Argus replacement aircraft, will in fact become part of that.

Mr. Forrestall: Will we get replacements?

Dr. Arnell: If we get a replacement.

Mr. Forrestall: I appreciate and understand that. Again, I come back and ask if we have yet any fixed figure on turning this ship over to Admiral Porter and Maritime Command, fully operational with the required spares sitting somewhere in the warehouse or on board or whatever is required, say up to the half-light method.

• 1740

Rear Admiral Paddon: The best figure we can give you, which is open to criticism depending on how you want to analyse it, is \$288 million, \$252 million for the program plus the \$36 million for exclusions. I would like to clarify one thing on these exclusions. I did read the *Minutes* when I tried to respond to this earlier, and I am not satisfied with my answer. I would like to clarify it, if I may.

Mr. Forrestall: By all means.

Rear Admiral Paddon: That \$36 million includes a number of things. I would like to dwell on them just briefly to be clear.

Mr. Forrestall: Could I then ask you while you are doing it, perhaps the vote of \$4 million for the drawings, which...

Rear Admiral Paddon: This is part of what I will speak to; \$4 million does not strike a bell but I can speak to the drawings.

Mr. Forrestall: The \$4 million provided for working drawings under the separately funded vote.

Rear Admiral Paddon: Yes I will speak to it, but your \$4 million confuses me at the moment.

[Interpretation]

comme chiffre supplémentaire représente l'achat subséquent de munitions.

Le vieux Mk. 43 a été remplacé par le Mk. 46. Les DDH seront également porteurs de torpilles. Ces torpilles figurent parmi les acquisitions depuis un grand nombre d'années et comme vous pouvez le voir à la même page, nous avons acheté 40 millions de dollars de torpilles et nous projetons d'en acheter pour 2.5 millions cette année, et le programme de remplacement des 43 qui sont pourvus de 46 torpilles se chiffre à 46 millions de dollars.

Je ne pense pas que personne soit en mesure de nous dire le pourcentage que représenteront ces torpilles utilisées sur les DDH-280 par comparaison avec l'avion Argus, les DDE, et je pense qu'il est impossible de prévoir à combien se chiffrera le coût total d'opération, que ces deux articles représentent, en fait, parce que chaque fois qu'au cours de la formation nous perdons une torpille, il s'agit d'une torpille tirée par un DDH, je pense que par définition les coûts devraient être ajoutés à ceux du DDH, même s'ils sont encourus pendant la formation. En fait, il y a d'autres dépenses que l'on encoure chaque fois à la formation. Je ne pense pas que ceci puisse être inclus dans le coût total d'un système parce que si l'on a un avion de remplacement Argus, ces mêmes torpilles en fait en deviendront partie.

M. Forrestall: Est-ce qu'on les remplacera?

M. Arnell: Je dis pour le cas où.

M. Forrestall: Très bien. Je vous demande à nouveau si vous avez un chiffre précis à fournir au moment où vous remettez ce navire à l'Amiral Porter et au Commandement maritime avec les pièces de rechange entreposées à bord ou dans l'entrepôt, ou ce qui est nécessaire.

Le contre-amiral Paddon: Le chiffre que nous pouvons vous fournir, et que vous pouvez critiquer selon le point de vue duquel vous vous placez, est de 288,252 millions de dollars pour le programme, plus 36 millions pour les exclusions. J'aimerais éclaircir quelque chose au sujet de ces exclusions. J'ai lu le procès-verbal au moment où j'es-sayais de vous répondre un peu plus tôt et ma réponse ne me satisfait pas. Si vous me le permettez, j'aimerais la clarifier.

M. Forrestall: Je vous en prie.

Le contre-amiral Paddon: Ce total de 36 millions inclut un certain nombre de choses. J'aimerais en parler juste pour être clair.

M. Forrestall: Puis-je alors vous demander dans quel but, peut-être que le crédit de 4 millions pour les plans qui...

Le contre-amiral Paddon: Je vais en parler. Ce chiffre de 4 millions de dollars ne me rappelle rien mais je vais parler des plans.

M. Forrestall: Ce chiffre de 4 millions de dollars pour les plans de travail est prévu à part.

Le contre-amiral Paddon: Oui, j'en parlerai mais votre chiffre de 4 millions de dollars me brouille, pour le moment.

[Texte]

Mr. Forrestall: I am sorry.

Rear Admiral Paddon: What you must recognize is that the NCDO, where the working drawing is prepared was, previous to April 1, 1968 when we let a ship contract, run and controlled by the Crown, DND, by form of contracts to Vickers, wherein we hired this capability which they managed for us.

Prior to the letting of the contract to a shipbuilder wherein we changed the arrangement of NCDO whereby it became a subcontract to MIL, the lead yard, prior to that point in time, we had spent \$1.7 million on working drawings, done by NCDO in direct support of the Crown, under the old arrangement.

Our estimate now from April 1, 1968 on after we had a lead yard—we did not have one until then—on drawings is \$8.6 million. You could quite appropriately, I think, say that why should we not include these drawings as part of the program. I can only say it was never our policy to do so. This was a continuing facility which we separately funded for whatever project we had at the time.

That is my discussion on the drawings, and those figures are part of the \$36.5 million that we speak to.

On the spares side, I would like to be more clear than I was last time. Each of the many equipments, and there are some 180 systems of various kinds go into the ship, each of our contracts for that equipment to be installed in the ship does call up as part of that contract, what we call initial spares. In other words, there are certain spares available as part of the contract, let us say, for a communications set. Certain spares come with that communications set, as part of that contract.

Concerning the \$7.2 million lifetime spares, we wanted to take advantage of production lines while they were in being instead of having to pay at some later date at costs that would be completely out of proportion. So we analysed those spares, which we thought it made good sense to buy while the production lines were in being, and on that basis in that \$36.5 million there is \$7.2 million for such spares to maintain the ship over a lifetime.

Mr. Forrestall: But that is built right into that and is a separately funded vote.

Rear Admiral Paddon: That is in a separately funded vote.

Mr. Forrestall: Coming out of the total that is to be paid.

Rear Admiral Paddon: It is not part of the \$252 million.

Mr. Forrestall: Not part of the \$252 million.

Rear Admiral Paddon: None of these I am speaking of are part of the \$252 million.

Dr. Arnell has already spoken of such things as torpedoes and so on: these are what we call fleet buys. However, on ammunition, we also include the Sparrow Missiles. This is the first ship—and ultimately our supply vessels—will be the first ship to have this type of system. So we have made provision, quite separately out of the \$252 million to buy a certain number of missiles. And by the way, there is no development involved in that; on our own desire, we are completely in the hands of the United States Navy as to what they decide that missile is going to do and how much it is going to cost us. And there is an example where these costs have gone up fairly recently. But we have no choice. It would be ridiculous for us to try and set up our own manufacturing of these missiles. All we are doing are participating in production runs of these missiles, along with the United States Navy when they are

[Interprétation]

Mr. Forrestall: Je suis désolé.

Le contre-amiral Paddon: Il faut bien se rendre compte que, avant le 1^{er} avril 1968, époque à laquelle nous avons conclu un contrat naval, le NCDO, où sont préparés tous les plans, était dirigé et contrôlé par la Couronne, DND, au moyen de contrats passés à Vickers et ce sont eux qui se sont occupés d'accroître notre potentiel.

Avant la signature du contrat avec un armateur, contrat modifiant l'entente avec la NCDO en faisant un sous-contrat MIL, nous avions auparavant consacré \$1,700,000 au plan de travail exécuté par la NCDO en appui direct de la Couronne aux termes de l'ancienne entente.

A partir du 1^{er} avril 1968, soit le moment où nous avons mis en chantier, nous n'en avions pas jusque là, notre prévision pour les plans se chiffre à 8,600 mille dollars. Je pense que vous pourriez dire fort à propos que nous aurions dû inclure ces plans dans le programme. Je peux simplement vous dire que cela n'a jamais été notre politique. C'était une installation permanente que nous finançons à part des projets que nous avions à un moment donné.

Ceci clôt ma discussion des plans et ces chiffres font partie du total de 36,500 mille dollars dont nous parlons.

Du côté des réserves, j'aimerais être un peu plus clair que la dernière fois. Tous les nouveaux équipements, et il y a environ 180 systèmes de différentes sortes dans un navire, font partie du contrat, de ce que nous appelons les réserves initiales. En d'autres termes, il y a un certain nombre de réserves disponibles qui font partie de ce contrat disons pour un réseau de communication. Il y a certaines réserves qui sont associées à ce réseau de communication, et qui font partie du contrat.

En ce qui concerne les \$7,200,000 des réserves inusables, nous voulions profiter d'échelles de production actuelles au lieu de payer plus tard à des coûts qui seraient tout à fait disproportionnés. Nous avons donc analysé ces machines de remplacement, nous avons pensé qu'il était avantageux d'acheter et sur ces 36,500 mille dollars il y a 7,200 mille dollars qui ont été consacrés à ces achats pour l'entretien du navire.

Mr. Forrestall: Mais cela est inclus et constitue un crédit entièrement distinct.

Le contre-amiral Paddon: C'est exact.

Mr. Forrestall: Prélévé sur le total à payer.

Le contre-amiral Paddon: Cela ne fait pas partie des 252 millions de dollars.

Mr. Forrestall: Pas partie des 252 millions de dollars?

Le contre-amiral Paddon: Ce dont je parle n'est pas compris dans les 252 millions de dollars.

M. Arnell a déjà parlé de choses comme des torpilles etc., ce qu'on appelle des achats légers. Toutefois, parmi les munitions nous incluons aussi les missiles pour les Sparrow. C'est notre premier navire qui ait ce type de système et nos vaisseaux d'approvisionnement l'auront finalement. Nous avons donc prévu à part ces 252 millions de dollars, d'acheter un certain nombre de missiles. A propos, il n'est pas question de croissance ici; de notre plein gré, nous relevons entièrement de la Marine des États-Unis en ce qui concerne l'utilisation du missile et son prix de revient. Il y a un exemple où ces frais sont montés assez récemment, mais nous ne pouvons rien y faire. Ce serait ridicule si nous essayons de fabriquer nous-mêmes ces missiles. Nous ne faisons que participer à leur production avec les États-Unis lorsqu'ils achètent ce dont ils ont besoin, et nous prenons avantage de leur procédé contrac-

[Text]

buying their needs, and are taking advantage of their contractual processes and everything. We are paying the costs they charge us.

• 1745

The same type of thing applies on the 5"54 gun ammunition. Although the 5"54 is an Italian gun, the ammunition is American, because they have a large number of 5"54 guns in their Navy and we take advantage, again, of buys for our fleet along with their buys.

Of the \$36.5 million in those categories there is about \$6 million for ammunition not included in the 252s.

Dr. Arnell already spoke to the missile development. He quoted the exact figure but the round figure is roughly \$10.9 million. In that \$36.5 million we have allocated \$8 million to the DDH program, the remainder to the OSS program—just an arbitrary choice of figures which seemed to represent a logical division of the over-all cost of that development program. He is quite correct in saying the other figures you see within the 252 are for the production systems, not only of the handling arrangements which Canadian Raytheon are building for us here in Canada but for the fire control system which is being built for us by Hollandse in the Netherlands. That fire control system is not just for the missile; it also plays a part in the control system for the 5"54 gun. So it is rather hard to say how much of it is for the missile and how much for the gun. It is a composite control system that has the capability of controlling both weapon systems.

When you become specific in a question and say, "How much does this missile system cost?", it forces us into taking some arbitrary decision on how do you divide the money, and it is very difficult to do, one way or another.

The other item I would like to speak to is what we call first outfit allowance. All those amenities, if that is the right word—even sailors have a few—all those portable things that you have to put aboard a ship to allow the sailor to live in some comfort, is what we call first outfit allowance. It includes, as well as certain portable test equipment, the brooms, the mops, the lines, what we call general stores. These, too, are purchased on a big broad basis for the whole of the Navy. All we are doing is hauling them out of naval stores and saying, "All right, they need so much of this and that". That is what we call first outfit allowance, and for that we have estimated in this \$36.5 million a cost of \$4 million.

The other \$1 million that is missing in the \$36.5 million is called miscellaneous incidental costs.

Mr. Forrestall: I never should have gotten into it, Admiral. I am sure of that.

Rear Admiral Paddon: When reading the minutes of the previous occasion I note that I tried to respond to this. However, I was not happy with my answer, I thought it was misleading, and I was hoping for this opportunity to be more explicit.

Mr. Forrestall: I better pass for a moment because I am sure some of the other members would like to ask questions.

[Interpretation]

tuel et ainsi de suite. Nous payons les prix qu'ils nous demandent.

Le même genre de chose s'applique aux munitions pour le canon 5"54. Bien que le 5"54 soit un canon italien, les

munitions sont américaines parce qu'ils ont un grand nombre de canons 5"54 dans leur marine et nous achetons encore en même temps qu'eux ce dont nous avons besoin pour notre flotte.

Des \$36,500,000 dans ces catégories, il y a environ 6 millions de dollars pour les munitions qui ne sont pas inclus dans les 252.

Monsieur Arnell a déjà parlé de la mise au point des missiles. Il a cité le montant exact, mais le montant arrondi est d'environ 10.9 millions de dollars. De ces 36.5 millions de dollars, nous avons affecté 8 millions de dollars au programme DDH et le reste au programme OSS: ce n'est qu'un choix arbitraire de chiffres qui semblait représenter une répartition logique du coût d'ensemble de ce programme de mise au point. Il a tout à fait raison lorsqu'il dit que les autres chiffres que vous voyez à l'intérieur des 252 millions sont pour les systèmes de production, non seulement des systèmes de manutention que *Canadian Raytheon* construit pour nous au Canada, mais pour le système de lutte contre l'incendie que *Hollandse* construit pour nous en Hollande. Ce système de lutte contre l'incendie n'est pas construit seulement pour le missile; il fait aussi parti du système de lutte contre l'incendie pour le canon 5"54. Il est donc assez difficile de dire comment le montant de construction de ce système de lutte contre l'incendie sera réparti entre les deux systèmes d'armement.

Lorsque vous nous demandez exactement combien le système de missile coûte, nous devons prendre une décision arbitraire concernant la façon de répartir les sommes, et nous avons beaucoup de difficultés à le faire.

L'autre poste dont je voudrais parler est ce que nous appelons l'allocation pour le premier équipement. Tous les articles portatifs que nous devons placer à bord d'un navire pour qu'un matelot jouisse d'un certain confort sont ce que nous appelons le premier équipement. Cela comprend, en plus d'un certain matériel d'essai portatif, les balais, les vadrouilles, les lignes, et toutes sortes d'articles généraux. Ces choses sont aussi achetées sur une base d'ensemble pour toute la marine. Nous faisons seulement les prendre dans les entrepôts de la marine et nous disons: «nous avons besoin de ceci et de cela». C'est ce que nous appelons l'allocation de premier équipement, et nous avons prévu un fonds de 4 millions de dollars.

L'autre million de dollars qui complète les 36.5 millions est affecté aux frais divers imprévus.

M. Forrestall: Je n'aurais jamais dû en parler, amiral. J'en suis sûr.

Le vice-amiral Paddon: En lisant le compte rendu de la séance précédente, je me suis rendu compte que j'avais essayé de répondre à cette question. Cependant, je n'étais pas satisfait de ma réponse, je croyais qu'elle portait à confusion, et j'espérais avoir l'occasion de m'exprimer plus clairement.

M. Forrestall: Il serait préférable que je cède la parole pendant un certain temps, parce que je suis certain que d'autres membres du Comité aimeraient poser des questions.

[Texte]

The Vice-Chairman: I do not know whether any other members have any questions on Vote 10?

Mr. Guay (St. Boniface): I have, but I am wondering what time you want to adjourn this evening.

The Vice-Chairman: I do not know whether the Committee would like to sit until tomorrow morning, but I am in your hands, gentlemen.

Mr. Guay (St. Boniface): I am one of those who believes that you may do that during wartime but I do not believe in doing it in peacetime.

The Vice-Chairman: I thought maybe we could go through Vote 10 and then carry on with other votes at our next meeting—if we can.

Mr. Forrestall: I have one other question then that I would like to ask. The helicopters that will be used on board the DDH-280 program are, again, to be taken out of stock. They are the Sea Kings Helicopters.

• 1750

Rear Admiral Paddon: The CHSS2's are in being at the present time. As you remember, we used to carry a few of them on the *Bonaventure*. Now, with the *Bonaventure* gone, we are distributing them across our destroyers that have helicopter platforms and some are at sea on earlier versions of DDH ships.

Mr. Forrestall: The Sea King has now gone through its mid-life, has it not?

Rear Admiral Paddon: Not completely. We still have a program—I am not sure if it is catered for in the current estimates or not—for what we call the mid-life conversion. There are certain other plans for conversion to the Sea King. We are evaluating certain changes at this point in time, but I do not think I could say they are completed.

Mr. Forrestall: Is there no contemplation of a replacement vehicle in the immediate future, at all?

Rear Admiral Paddon: None at this moment.

Mr. Forrestall: I wonder if Dr. Arnell can tell us, Mr. Chairman, whether we have arrived at any decision on what are we going to do with the CF5?

Dr. Arnell: This is going to be part of the Minister's White Paper program.

Mr. Forrestall: Fine, then I will not pursue that then any more. I suppose so many other things are similar, a part of the White Paper. Can you tell us when we are going to get it?

Dr. Arnell: The Minister had said earlier to the Committee that he hoped it would be published before the end of the session and from his present timetable I think there is every reason to expect it will be.

Mr. Forrestall: Under terms of capital expenditure—I am just jumping as these things keep coming up in the mail that comes across my desk—could you shed any light on the disposition of a new hospital for the Canadian Forces Base Halifax? I notice it is not in the estimates and there was some anticipation that it might be.

[Interprétation]

Le vice-président: Je ne sais pas s'il y a d'autres membres qui ont des questions à poser au sujet du crédit 10?

M. Guay (Saint-Boniface): J'en aurais, mais je me demande à quelle heure vous voudriez ajourner ce soir.

Le vice-président: Je ne sais pas si le Comité veut siéger jusqu'à demain matin, mais je m'en remets à vous, messieurs.

M. Guay (Saint-Boniface): Je suis d'avis qu'on peut le faire en temps de guerre, mais je ne crois pas que ce soit utile en temps de paix.

Le vice-président: J'ai cru que nous pourrions régler la question du crédit 10 et étudier les autres crédits lors de notre prochaine séance, si nous le pouvons.

M. Forrestall: Il y a donc une autre question que je voudrais poser. Les hélicoptères qui seront utilisés dans le cadre du programme DDH-280 doivent aussi être retirés du service. Ce sont les hélicoptères *Sea King*.

Le contre-amiral Paddon: Le CHSS2 existe présentement. Vous vous rappelerez sans doute que nous avions l'habitude d'en transporter quelques-uns sur le *Bonaventure*. Maintenant que le *Bonaventure* n'est plus utilisé, nous les distribuons sur nos destroyers qui ont des plate-formes à hélicoptères et certains sont déjà en mer sur d'anciennes versions d'un navire DDH.

M. Forrestall: Le *Sea King* commence déjà à être périmé, n'est-ce pas?

Le contre-amiral Paddon: Pas complètement. Nous avons encore un programme (je ne sais pas s'il est prévu dans les prévisions budgétaires courantes) qui pour la modification de ces appareils. Nous envisageons certains changements, mais je ne crois pas que je puisse dire qu'ils sont terminés.

M. Forrestall: Vous n'envisagez pas le remplacement de véhicule dans l'avenir immédiat?

Le contre-amiral Paddon: Non.

M. Forrestall: Je me demande, monsieur le président, si M. Arnell peut nous dire si une décision a été prise concernant le sort des CF 5?

M. Arnell: Cela fera partie du programme que le ministre va annoncer dans son Livre blanc.

M. Forrestall: D'accord. Je ne poserai donc plus de questions à ce sujet. Je présume que beaucoup d'autres choses seront mentionnées dans le Livre blanc. Pouvez-vous nous dire quand nous pourrions en prendre connaissance?

M. Arnell: Le ministre a déjà dit au Comité qu'il espérait que le Livre blanc serait publié avant la fin de la session et selon le calendrier actuel, je ne crois pas qu'il y ait de raisons d'en douter.

M. Forrestall: En ce qui a trait aux dépenses d'investissements (ces questions qui viennent à l'idée d'après le courrier que je reçois, c'est pourquoi elles sont un peu mêlées), pourriez-vous me donner des explications concernant l'établissement d'un nouvel hôpital pour la base des forces canadiennes à Halifax? Je remarque que le budget n'en parle pas, mais on s'attendait qu'il y ait une prévision à ce sujet.

[Text]

Dr. Arnell: We will look it up and see if we can get you the answer in a minute, Mr. Forrestall.

I am told that it is one of the ones under consideration in future construction and you are quite right, it is not in the present estimates.

Mr. Forrestall: I just make the point that we need one very badly.

Dr. Arnell: We are fully aware of that.

Mr. Forrestall: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): I will be very brief, Mr. Chairman. I would like to make reference to the four Boeing 707's that the Department purchased in 1970. In the 1971-72 estimates the currently estimated total cost is given as almost \$56 million of which almost \$49 million was expended in 1970-71 and almost \$7 million proposed for future years. Under what year's vote was this expenditure to 1970-71 and subsequent years authorized and the expenditure actually made?

Dr. Arnell: I am just trying to think back to precisely when the Boeing first appeared in the program, whether it was in the last supplementary of 1969-70 or whether it was there for information.

Mr. Guay (St. Boniface): It was on March, 1970 that they announced the purchase of it.

Dr. Arnell: It was in the 1969 one, was it not?

A witness: The 1970-71 supplementary estimates.

Dr. Arnell: No, but that is only the fifth one. Where were the first four originally...

Mr. Guay (St. Boniface): March 3, 1970, I believe, was when the first four were announced.

• 1755

Dr. Arnell: The detailed information, Mr. Guay, on the expenditure is shown on page 15-24 under jet transport aircraft, which I believe is the figure you are looking at, and it shows that the expenditure to 1970-71 has been \$48.913 million. The breakout of that is that \$43.413 million was expended in the fiscal year 1969-70 and the \$5.5 million difference will be paid in 1970-71. It was actually authorized in the fiscal year 1969-70 and was in effect formally reported to Parliament in Supplementary Estimates A for 1970-71. The fifth Boeing, which was approved this year, has been reported to Parliament in Supplementary Estimates C for 1970-71. The remainder that are shown for this year's expenditure and into the future I think are largely related to the refueling retrofit that has been in progress on two of the four original Boeing aircraft. I believe the Minister reported earlier that they were just being delivered back and I think they have both been delivered back now or are just about back with their retrofit, and we will be getting the bills primarily next year for that.

[Interpretation]

M. Arnell: Nous allons regarder et essayer de vous donner une réponse dans quelques minutes, monsieur Forrestall.

On me dit que c'est un des projets de construction et vous avez raison, cela ne paraît pas dans les prévisions budgétaires.

M. Forrestall: Je crois que le besoin est urgent.

M. Arnell: J'en suis tout à fait conscient.

M. Forrestall: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Guay.

M. Guay (Saint-Boniface): Je ne parlerai pas longtemps, monsieur le président. Je me reporte au quatre Boeing 707 que le ministère a acheté en 1970. Le coût total prévu dans le budget de 1971-72 est de près de \$56 millions, dont près de \$49 millions ont été dépensés en 1970-1971 et à peu près \$7 millions sont prévus pour les années suivantes. En quelle année cette dépense pour l'année 1970-1971 et les années subséquentes a-t-elle été autorisée et en vertu de quel crédit?

M. Arnell: J'essaie de me rappeler la date exacte à laquelle le Boeing a commencé à faire partie du programme, et je me demande si c'était dans le dernier crédit supplémentaire de 1969-70 ou si ce montant y était inscrit qu'à titre de renseignement.

M. Guay (Saint-Boniface): On a annoncé l'achat de ces appareils le 3 mars 1970.

M. Arnell: N'était-ce pas dans le budget de 1969?

Un témoin: Les prévisions budgétaires supplémentaires de 1970-1971.

M. Arnell: Ce crédit était pour le cinquième appareil seulement. Quand l'achat des quatre premiers appareils...

M. Guay (Saint-Boniface): Je crois que l'achat des quatre premiers appareils a été annoncé le 3 mars 1970.

M. Arnell: Monsieur Guay, les détails concernant cette dépense figurent à la page 15-25 sous la rubrique avions de transport à réaction; je crois que c'est le chiffre dont vous parlez, et on indique que les dépenses jusqu'à 1970-1971 se sont élevées à 48,913,000 dollars. De ce montant, 43,413,000 dollars ont été dépensés au cours de l'année financière 1969-1970, et le seul de 5.5 millions de dollars sera payé en 1970-1971. Ce crédit a été autorisé au cours de l'année financière 1969-1970 et a été soumis de façon officielle au Parlement dans les prévisions budgétaires supplémentaires A de 1970 à 1971. Le cinquième boeing, qui a été approuvé cette année, a été signalé au Parlement dans les prévisions budgétaires supplémentaires C de 1970-1971. Les montants supplémentaires qui sont inscrits pour cette année et pour l'avenir se rapportent surtout à l'installation du dispositif de réapprovisionnement en carburant sur deux des quatre premiers aéronefs boeing. Je crois que le Ministre a déjà pensé que l'installation de ces dispositifs était presque terminée, et je crois que c'est présentement chose faite, et nous recevrons les factures surtout l'année prochaine.

[Texte]

Mr. Guay (St. Boniface): Dr. Arnell, we were told that the four 707 aircraft would replace the 12 Yukons and that four would be sufficient. The Minister said at that time:

Yes we do, we have a detailed study.

In other words, they made a study and a comparison was submitted to Treasury Board on a different proposition. He said:

... in every case we came out with some advantages in having four 707s and we have actually more seating capacity ...

Then he went on to say:

... it turned out that to answer your question directly we can replace the 12 Yukons by the four ...

On March 1, 1971, as you mentioned awhile ago, the purchase of a further 707 was announced and according to the newspaper reports—as you are probably aware—the Minister of Defence explained that the four original aircraft had proved insufficient to meet the peak demands made for their services. Are they insufficient as far as trips are concerned or are they insufficient as far as the number of passengers they hold? Also, have additional unanticipated demands been made for air transport services and, if so, what specific additional demands have been made or are anticipated?

Dr. Arnell: You are quite right in recalling that in terms of a straight numerical comparison four 707s replaced the twelve Yukons in terms of load-carrying capability. As long as one is looking at the purely military requirement in an emergency for airlift, this is precisely what the numbers show, provided you are not confronted with unserviceabilities, and so on. The military, in doing their arithmetic on this, always felt that the straight load-carrying comparison between the four and the twelve was probably a little unrealistic in that you lost a lot of flexibility. The real problem is the one that the cost-per-ton mile is much lower in the big jet. So you can show a saving by converting from a number of smaller aircraft to the bigger jets and the faster speeds. But you lose in flexibility.

• 1800

I think one of the things which has really come out in the last year or so is that under normal operating conditions, such as we have had in the last year, we have been able to respond to the Pakistan affair and so on, where you need a jet aircraft to take a big load fairly quickly. You suddenly see that with a total of four aircraft, two of which are equipped with refueling capability and have to devote some time to training, it does not really take much in the way of commitments—such as the trip which Mr. Sharp has just taken to Africa, and the Peruvian or Pakistan disaster—to find that your numbers, while they are literally correct, leave you very tight to respond to an incident. It is really to achieve a little flexibility.

The military's view is that the proper number of aircraft to give them the flexibility they feel they should have to respond to the many requirements outside the purely military role would be six rather than the four originally.

Mr. Guay (St. Boniface): Is no future consideration being given to perhaps smaller aircraft of a similar size to the Yukon? Is there not some inconvenience in some instances as to passenger and load with such a large aircraft as this, and should not consideration be given to a variety? In other words, instead of having a large aircraft when you have a half load, have an appropriate aircraft to use instead. Would that not reduce the cost?

[Interprétation]

M. Guay (St-Boniface): Monsieur Arnell, on nous a dit que les quatre aéronefs 707 remplaceraient les douze Yukon et que quatre appareils suffiraient. Le Ministre a dit à ce moment-là:

«Nous avons fait une étude détaillée.»

En d'autres termes, une étude comparative a été faite et présentée au Conseil du Trésor. Il a dit:

«... dans chaque cas, l'acquisition des quatre aéronefs 707 semble plus avantageuse, et nous pourrions transporter plus de passagers ...

Il a ensuite dit:

«... il a semblé, pour répondre à votre question directement, que nous pouvions remplacer les douze appareils Yukon par quatre ...

Le premier mars 1971, comme vous l'avez mentionné il y a un moment, on a annoncé l'achat d'un cinquième aéronef 707 et selon les journaux, comme vous le savez sans doute, le Ministre de la Défense a expliqué que les quatre premiers aéronefs n'avaient pas été suffisants pour répondre aux exigences de pointe. Sont-ils insuffisants quant au nombre de vols ou quant au nombre de passagers qu'ils peuvent contenir? De plus, y a-t-il eu une demande supplémentaire imprévue de services de transport aérien et, en l'occurrence, quelle est exactement la demande supplémentaire qui a été faite ou qui est prévue?

M. Arnell: Vous avez tout à fait raison lorsque vous dites qu'aux termes d'une simple comparaison numérique de la capacité de charge, les quatre boeing 707 remplacent les douze appareils Yukon. Quand on tient compte seulement des exigences militaires de transport aérien en cas d'urgence, c'est exactement ce que les chiffres indiquent, à condition que tous les aéronefs soient en état de service, et ainsi de suite. En faisant leur calcul là-dessus, on toujours pensé qu'il n'était pas très réaliste de comparer les quatre sections 7 et les douze sur le plan de capacité car on perdrait ainsi beaucoup de souplesse. Le coût par tonne mille est beaucoup moins élevé sur le gros avion. On fait donc des économies en abandonnant plusieurs petits avions pour de plus gros appareils à réaction, plus rapides, mais on perd de la souplesse.

On s'est rendu compte l'année dernière, que dans des conditions normales, comme celles que nous avons eues au cours de l'année, nous avons pu faire face à des affaires comme celles du Pakistan etc., où il faut très rapidement un appareil à réaction pour pouvoir transporter une grosse quantité de chargement. Avec 4 avions dont deux sont parfois utilisés pour l'entraînement, lorsque l'on doit assurer des voyages comme celui qui vient de faire M. Sharp en Afrique pour venir en aide à des régions sinistrées comme cela a été fait au début au Pakistan dernière-ment, on se rend compte que le nombre d'avions, bien que suffisants en théorie, ne vaut pas mieux guère de faire face à un incident imprévu. La souplesse n'est pas suffisante.

Selon les fonctionnaires de l'armée, il faudrait six avions pour pouvoir répondre à toutes les exigences, en dehors du domaine purement militaire.

M. Guay (St-Boniface): N'envisage-t-on pas de mettre un service un avion plus petit comparable au Yukon? Ces avions sont tellement grands et cela peut être parfois gênant pour les passagers ou même pour les chargements et ne devrait-on pas chercher à avoir une plus grande diversité? En d'autres termes, au lieu de ne charger qu'à moitié un gros appareil, on pourrait se servir d'un appareil plus petit. Cela ne reviendrait-il pas moins cher?

[Text]

Dr. Arnell: There just is not one. This is an area where the military are now essentially just another customer, and not that big a customer, of what has become the commercial air.

The problem here is that we must have a very long-range aircraft for this one particular job, an aircraft with the ability to fly 3,000 or 4,000 miles. The whole of transport aircraft development has been to bigger and bigger aircraft. The so-called smaller aircraft are basically, if you like, the feeder line type of thing. The DC9 is the short-range jet, and they are even stretching it in terms of commercial use, while the overseas type of aircraft all have been put into the very long range.

The one in which, at one stage, we were interested, and which was smaller than these, was the C141. In fact, when we tried to buy those they were no longer available and we were, in fact, left without. But they were a freighter rather than a proper passenger seat transport.

• 1805

I think we have to make the distinction between the aircraft that you can set up with passenger seats and fly like an airline, if you like, as opposed to the ones that you put in bucket seats and strap people along the sides with a truck in the middle. We do have the Hercules for that, of course, and it does have a trans-ocean capability but not as long a range as the 707.

Mr. Guay (St. Boniface): So, Doctor, do you believe we will need additional jet aircraft, or is the department considering this?

Dr. Arnell: No, as the program stands now, I do not see any more big jet aircraft being procured, but I must at least take refuge behind the fact that the Minister's white paper is in fact going to have some effect on force structure, and one cannot guess at this point what is going to flow out of some of that.

Mr. Guay (St. Boniface): Just two brief questions, Mr. Chairman. How many Yukons have been retired from service and how many remain in service?

Dr. Arnell: I am told that five have retired and the remaining seven are due to go on April.

Mr. Guay (St. Boniface): Fine. Thank you very much, Doctor. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Are there any more questions on Vote 10?

Mr. Forrestall: Thousands of them.

The Vice-Chairman: Mr. Perrault, do you have any questions?

Mr. Perrault: No, thank you, Mr. Chairman.

Mr. Forrestall: On page 15-22 under general military support services, special training equipment, we have a currently estimated total cost, we spent nothing in 1970-71 but we are going to spend \$876,000. What does that involve?

Dr. Arnell: I will see if I can identify it for you.

The things in this particular one include the provision of operational and technical training films, the rentals of some facilities and equipment and services that directly relate to training, some audio and visual aid equipment, some very minor items of trainers and simulators. There is a radar blind-pilotage anticollision trainer and a small thing related to an antisubmarine warfare piece of equipment.

I think this gives you just a general view of the types of things.

[Interpretation]

M. Arnell: Il n'y en a pas. L'armée est devenue un client parmi les autres, et ce n'est pas un très gros client, pour l'aviation commerciale.

Nous nous heurtons au problème dans la mesure où nous devons avoir un avion à très grande portée, capable de voler pendant 3,000 à 4,000 milles. Les avions sont de plus en plus gros. Il n'y a plus guère d'avions plus petits. Le DC9 et l'avion à réaction pour les petits et moyens courriers alors que les avions transatlantiques sont tous des appareils à très grande portée.

A un moment, nous nous intéressions à un avion plus petit que ceci, le C-141. En fait, il n'y en avait plus lorsque nous avons voulu en acheter et nous nous sommes trouvés à rien. De toute façon il s'agissait d'un avion de transport plutôt que d'un avion de passagers.

Il faut faire une distinction entre l'avion qu'on peut équiper de sièges passagers et exploiter comme le ferait une compagnie aérienne, si vous voulez, et les avions dans

lesquels on installe des sièges baquets et on attache les gens sur les côtés de part et d'autre d'un camion. Pour cela, nous avons les Hercules naturellement et, bien que leur portée ne soit pas aussi longue que celle du 707, ils peuvent effectuer des vols transatlantique.

M. Guay (St-Boniface): Pensez-vous que nous avons besoin d'autres avions à réaction? Le ministère envisage-t-il cette possibilité?

M. Arnell: Non, selon le programme actuel, aucun autre gros avion à réaction ne doit être acheté. Je me réfugie derrière le fait que le Livre blanc du ministre va avoir d'importantes répercussions et que l'on ne peut encore deviner ce qui va en résulter.

M. Guay (St-Boniface): Je voudrais poser deux petites questions, monsieur le président. Combien de Yukons a-t-on retirés du service et combien en reste-t-il?

M. Arnell: On me dit on en a retiré cinq et qu'il en reste sept qui doivent disparaître en avril.

M. Guay (St-Boniface): Très bien. Je vous remercie, monsieur. Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Y-a-t-il d'autres questions sur le crédit 10?

M. Forrestall: Des milliers.

Le vice-président: M. Perrault, avez-vous des questions à poser?

M. Perrault: Non, merci, monsieur le président.

M. Forrestall: A la page 15-22, sous la rubrique service de soutien militaire général, matériel spécial d'entraînement, nous avons un coût total courant, nous n'avons rien dépensé en 1970-1971 mais nous allons dépenser \$876,000 maintenant. Qu'est-ce que cela implique?

M. Arnell: Je vais voir si je peux vous répondre.

On prévoit dans cette rubrique, l'achat de films d'entraînement opérationnels et techniques, la location de certaines installations et de matériels nécessaires à l'entraînement, certains appareils audiovisuels ainsi que certains simulateurs. Il y a un appareil pour l'entraînement au pilotage anti-collision par radars et une petite somme doit servir à l'achat de matériels servant à la garantie sous-marine.

Cela vous donne une vue d'ensemble.

[Texte]

Mr. Forrestall: With respect to the general electronic communication equipment program, all of course ongoing, there are no new major acquisitions; these are just continuing programs pretty generally right across the board. We have the item under Canadian security and it shows up again under North American and under military contributions to NATO and under general military support services. These are just ongoing acquisitions?

Dr. Arnell: Generally speaking, in the whole of the estimates there is almost nothing in the way of large new equipment projects. There are a number of small things that have been fed in but I think there are only two over \$1 million that in fact are listed separately as being new items. So anything that is new is certainly less than \$1 million.

• 1810

Mr. Forrestall: To what extent, Mr. Chairman, do we have capital programs that might be described as offshore? Are we involved in any capital expenditures this year in Europe other and apart from the consolidation of the program with Lahr, apart from that are we involved in any gunnery sites or any programs in the Caribbean that would be of a capital nature at all?

Dr. Arnell: As far as the European one is concerned we will be discussing later the mutual aid program which is where a lot of the infrastructure comes out. I think that really will be the essential place. We will be discussing mutual aid at the next meeting, I suppose I think you will get the answer to your question then.

The Vice-Chairman: We have not considered all the items, however, we have a meeting scheduled for next Tuesday at 11 o'clock.

Mr. Forrestall: Why do we not stay and just finish these? I have no further questions to ask at all.

The Vice-Chairman: Are you ready to proceed with consideration of Item 15?

Mr. Forrestall: Yes.

Dr. Arnell: Could I then have your permission to allow the military representatives who are here with me leave. I do have the other people here, so we can go on with the other votes.

Mr. Perrault: Mr. Chairman, I have another engagement.

Mr. Forrestall: I will stay all night. No, quite seriously, without being facetious at all, I have no further questions to ask until we see the Minister's White Paper. It is rather pointless to get involved in it until we see what we are going to do. As far as the balance of the estimates are concerned, Mr. Chairman, I am quite prepared to vote on them as we had agreed to do. But of course, other members may have questions that they wish to pose.

The Vice-Chairman: All of the members knew this afternoon that we would consider all the estimates. Those who are not present I presume had no particular questions to ask. I had sent a copy of the agenda to all the members of the Committee. Would you have any questions, Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): All I am going to say is I am very pleased to see the members of the Opposition say they have no further questions. I certainly want to capitalize on it and agree with them wholeheartedly at this particular meeting and carry on with the votes as you had suggested

[Interprétation]

M. Forrestall: Il n'y a aucune nouvelle acquisition importante faite dans le cadre du programme d'équipement de communications électroniques; il ne s'agit que de programmes qui se poursuivent. Le poste se trouve sous la rubrique sécurité du Canada et on le retrouve sous les rubriques sécurité de l'Amérique du nord, contributions militaires à l'Otan et services de soutien militaires généraux. Cela fait partie d'un programme normal?

M. Arnell: D'une façon générale, il n'y a pratiquement aucun achat de matériels importants dans les prévisions budgétaires. Il y a plusieurs petites choses mais je crois qu'il n'y a que deux postes dépassant un million de dollars qui sont énumérés séparément. Par conséquent, toutes mes nouvelles acquisitions sont inférieures à un million de dollars.

M. Forrestall: Dans quelle mesure monsieur le président, il y a-t-il des programmes d'investissement que l'on pourrait appeler lointains? Avons-nous fait des dépenses d'investissement en Europe cette année en dehors du programme entrepris avec Lahr? Avons-nous entrepris des programmes aux Caraïbes qui pourraient être des programmes d'investissement?

M. Arnell: En Europe, nous allons bientôt discuter d'un programme d'assistance mutuelle. Je crois que nous le ferons lors de la prochaine réunion et vous obtiendrez alors une réponse.

Le vice-président: Nous n'avons pas étudié tous les postes, cependant une réunion est prévue pour mardi prochain à 11 heures.

M. Forrestall: Pourquoi ne restons-nous pas pour terminer? Je n'ai plus de questions à poser.

Le vice-président: Êtes-vous prêts à étudier le poste 15?

M. Forrestall: Oui.

M. Arnell: Me permettez-vous de laisser partir les représentants de l'armée qui sont là. Néanmoins, nous pouvons passer aux autres crédits, j'ai d'autres personnes avec moi.

M. Perrault: Monsieur le président, on m'attend ailleurs.

M. Forrestall: Je suis prêt à rester toute la nuit. Toute ironie mise à part, il est vrai que je n'ai pas d'autres questions à poser tant que nous n'avons pas connaissance du Livre blanc du ministre. Il est inutile de continuer tant que nous ne savons pas ce que nous allons faire. Je suis prêt, monsieur le président, à voter sur les prévisions budgétaires, comme nous en sommes convenus. Naturellement, d'autres députés ont peut-être des questions à poser.

Le vice-président: Tous les députés savaient que nous allions étudier toutes les prévisions budgétaires cet après-midi. Je suppose que ceux qui ne sont pas là n'avaient pas de questions particulières à poser. J'ai envoyé un exemplaire de l'ordre du jour à tous les membres du comité. Avez-vous des questions à poser, monsieur Guay?

M. Guay (St-Boniface): Je suis très heureux que de voir que les membres de l'opposition disent ne plus avoir de questions. Je suis tout à fait d'accord avec eux pour que nous étudions tous les crédits comme vous l'avez proposé au début de la réunion. Il ne nous restera qu'à obtenir le

[Text]

when we started. Then the only thing that will have to remain is to get approval at a subsequent meeting. I certainly agree with Mr. Forrestall.

There is one or two questions that I would like to ask. In regard to the provisions of information to the general public, you have an amount here in the estimates, I was going to ask you how much money is spent on public information out of that appropriation? I hope I am not delaying the meeting too long by asking this now.

Dr. Arnell: Are you referring to the item in Vote 1?

Mr. Guay (St. Boniface): No, I am away into Vote 30; the estimates show \$70,000 out of a total of \$1,953,000 for operating expenditures and is allocated for information; I would call it public information, I believe.

The Vice-Chairman: These are the only questions you have?

Mr. Guay (St. Boniface): The next question I would like to ask is with regard to musical instruments. I know it may seem to be an odd question but I was wondering if there was an appropriation in your budget in any one year pertaining to the purchase of musical instruments for various bands in the army?

Dr. Arnell: I can dig out that detail. The other question, while we are just checking on that, the information item that you were referring to, is the one that is under the Civil Emergency Measures Program, I believe.

Mr. Guay (St. Boniface): Yes, I think so.

• 1815

Dr. Arnell: This is the item that they have to support the small publication that they produce.

Some information has just been given to me. The specific item on musical instruments, for your information, has a special code at \$15,000.

Mr. Guay (St. Boniface): I see.

Dr. Arnell: If you are interested, the specific code we list it under is 07242.

That small item of information under EMO is to allow, as I say, for the publishing of their little publication, and also to provide for radio and television announcements and a bit of money to go towards film displays, photography, and so on. The plans they have include the production of some information material for peacetime disasters and for a bit of a reserve, should you have crises—where you need to disseminate some information after a crisis in a sort of brochure.

Mr. Guay (St. Boniface): You have a part there which says, in the estimates of Information Canada, "used for publication and also for sale or distribution of information originating from the Emergency Measures Organization." This all comes out of that \$1,953,000?

Dr. Arnell: EMO does not sell its material.

Mr. Guay (St. Boniface): They do not, I know.

How much money is spent on public information, then, to that end? How much money is allocated? I do not think you have mentioned that to me.

[Interpretation]

consentement général, dans une prochaine réunion. Je suis tout à fait d'accord avec monsieur Forrestall.

Je ne voudrais poser qu'une ou deux questions. Il y a un crédit dans les prévisions budgétaires concernant l'information de l'ensemble du public; je voulais vous demander combien d'argent on dépense pour informer le public. J'espère que je ne retarde pas trop la réunion en posant cette question.

M. Arnell: Voulez-vous parler du poste qui se trouve au crédit 1?

M. Guay (St-Boniface): Non, j'en suis au crédit 30; on a dit que sur une somme totale de \$1,953,000 consacrés aux dépenses de fonctionnement, \$70,000 dollars vont servir à l'information; je suppose qu'il s'agit de l'information du public.

Le vice-président: N'avez-vous plus de questions à poser?

M. Guay (St-Boniface): Je voudrais poser une autre question à propos des instruments de musique. Cela peut sembler curieux mais je me demandais si un crédit était prévu dans votre budget pour l'achat des instruments de musique qu'utilisent les divers orchestres de l'armée.

M. Arnell: Je pourrais trouver ce renseignement. Quant à votre première question sur l'information, je suppose que vous parlez du poste qui se trouve sous la rubrique programme des mesures civiles d'urgence.

M. Guay (St-Boniface): Oui, je crois.

M. Arnell: Ce poste est destiné aux petites publications.

On vient de me donner des renseignements. Si vous voulez le savoir, le poste concernant les instruments de musique se monte à 15,000 dollars et il a un code spécial.

M. Guay (St-Boniface): Je vois.

M. Arnell: Le code spécial sous lequel il se trouve est 07242.

Quant à ce petit poste sous la rubrique OME, il est destiné aux petites publications et aux annonces radiodiffusées et télévisées ainsi qu'à des films, des photographies etc. Il prévoit de produire certains documents d'information sur les désastres survenant en temps de paix et il y a une petite réserve, au cas où il serait nécessaire de diffuser certains renseignements après une crise.

M. Guay (St-Boniface): On voit, dans les prévisions budgétaires d'Information Canada, une part utilisée pour la publication et aussi pour la vente ou la distribution de renseignements émis par l'Organisation des Mesures d'urgence. Tout cela est-il pris sur les 1,953,000 dollars?

M. Arnell: L'OME ne vend pas ses documents.

M. Guay (St-Boniface): Non, je sais.

Combien d'argent dépense-t-on pour l'information du public? Vous ne m'avez pas répondu là-dessus.

[Texte]

Dr. Arnell: The actual amount that is provided in the estimates is on 15-42 of the estimates. You will find that there is \$70,000 that is actually provided within the Emergency Measures program.

Mr. Guay (St. Boniface): Is that the total amount of money that the federal government intends to spend directly on public information in regards to the Emergency Measures Organization across Canada?

Dr. Arnell: That is the money that the Emergency Measures Organization itself spent.

If you look at 15-42, there is a \$3 million item at the bottom: "Grants, Contributions and Other Transfer Payments, to provinces. Within the provincial program, where the province has the responsibility as well, it is estimated that about another \$70,000 will go into it. You might say that the federal government is contributing \$140,000 to the dissemination of information with the provinces spending half of that. But there is, undoubtedly, a certain amount of money that the provinces will put into this as well because the grants and contributions program is a shared thing and we only pay part.

Mr. Guay (St. Boniface): With regard to the \$3 million that you have referred to for the distribution to various provinces and, let us say, municipalities for civil defence purposes, what proportion of this expenditure is used for dissemination of information to the general public, which I was just talking about, and what proportion is used for payment of salary and wages and other operating expenditure, excluding information?

Dr. Arnell: The provinces are expected to spend about \$70,000 out of that \$3 million, for information.

• 1820

Mr. Guay (St. Boniface): I see. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Dr. Arnell, and I would like to ask you to thank all the officials on our behalf.

I understand that we can proceed to vote on all the items on March 30 so there will not be any meeting next Tuesday.

Mr. Forrestall: No, that was our understanding.

I would like to thank Dr. Arnell, as I think I attempted to do last year, for his patience and the clarity which has brought us to this point.

The Vice-Chairman: The meeting is adjourned until Wednesday, March 31 at 3:30 p.m.

[Interprétation]

M. Arnell: Ce montant est indiqué à la page 15-42 du budget. Vous verrez que 70,000 dollars sont prévus dans le cadre du programme des Mesures d'urgence.

M. Guay (St-Boniface): Est-ce tout l'argent que le Gouvernement Fédéral entend consacrer à l'information du public en ce qui concerne l'organisation des Mesures d'urgence?

M. Arnell: C'est la somme que dépense l'organisation des Mesures d'urgence.

Si vous regardez à la page 15-42, il y a un poste de 3 millions de dollars en bas de la colonne: «Subventions, contributions et autres paiements de transfert» aux provinces. Dans le cadre du programme provincial, pour lequel la province est également responsable, on pense dépenser encore 70,000 dollars. On peut dire que le gouvernement Fédéral verse 140,000 dollars pour la diffusion des renseignements, les provinces dépensant la moitié de cette somme. Il est certain que les provinces investiront également un certain montant d'argent dans ceci car le programme des subventions et contributions est partagé.

M. Guay (St-Boniface): Vous avez parlé de 3 millions de dollars pour la distribution aux diverses provinces et aux municipalités. Quelle partie de cette somme est consacrée à l'information de l'ensemble du public et quelle est la proportion utilisée pour payer les salaires et pour les autres frais d'exploitation, l'information mise à part?

M. Arnell: Les provinces devraient dépenser environ 70,000 dollars pour l'information sur ces 3 millions de dollars.

M. Guay (St-Boniface): Je vois. Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Arnell. Je vous demanderai de remercier pour nous tous les fonctionnaires.

Nous allons pouvoir procéder au vote sur tous les postes le 31 mars et nous ne nous réunirons donc pas mardi prochain.

M. Forrestall: C'est ce que nous avions compris.

Je tiens à remercier M. Arnell, comme je l'ai fait l'année dernière, de sa patience et de la précision avec laquelle il nous a répondu.

Le vice-président: La séance est levée jusqu'à mercredi 31 mars à 3h30 de l'après-midi.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Tuesday, April 6, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 21

Le mardi 6 avril 1971

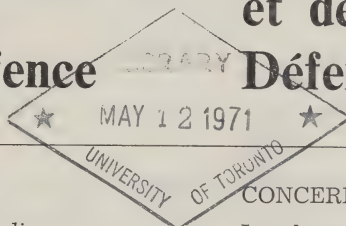
Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

**External Affairs
and
National Defence**

**Affaires extérieures
et de la
Défense nationale**



RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians"

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens»

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)

Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Badanai	Haidasz
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Perrault
Macquarrie	Prud'homme
Marceau	Rowland
Nystrom	Stewart (<i>Marquette</i>)
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Penner	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, April 6, 1971.

(18)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 11:15 a.m., the Vice-Chairman, Mr. Lachance, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Dupras, Guay (St. Boniface), Lachance, Macquarrie, Marceau, Nystrom, Thompson (Red Deer), Yewchuk—(9).

Witnesses: From the Canadian Chamber of Commerce: Mr. R. K. Carty, Chairman,—Executive Council; Mr. S. M. Gossage, Chairman,—Executive Council's Foreign Policy Committee; Mr. C. H. Scofield, General Manager; Mr. W. J. McNally, Secretary of the Committee and Manager, Chamber's Government Relations Department; Mr. Morgan Reed, Member of the Committee; Mr. J. E. Bradley, Member of the Committee.

The Committee resumed consideration of the Policy Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

The Vice-Chairman introduced Mr. Carty who gave an opening statement and proceeded to answer questions assisted by his colleagues.

It was agreed: that the brief submitted by the Canadian Chamber of Commerce as well as a document entitled "Precepts for Successful Business Operating Procedures" be printed as Appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence.—(See Appendices "L" and "M" respectively).

At 12:55 p.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 8:15 p.m. this day.

EVENING MEETING

(19)

The Standing Committee on External Affairs and National Defence reconvened this day at 8:40 p.m., the Vice-Chairman, Mr. Lachance, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Forrestall, Haidasz, Lachance, Macquarrie, Penner—(6).

Witnesses: From the Canadian Council, International Chamber of Commerce: Mr. John G. Crean, President; Mr. Leonard Hynes, Director.

The Committee continued consideration of its Policy Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

The Vice-Chairman introduced Mr. Crean who gave an opening statement and then answered questions assisted by his colleagues.

It was agreed: that the brief submitted by the Canadian Council of the International Chamber of Commerce be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence.—(See Appendix "N").

23560-14

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 6 avril 1971.

(18)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 11 h 15. Le vice-président, M. Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Dupras, Guay (Saint-Boniface), Lachance, Macquarrie, Marceau, Nystrom, Thompson (Red Deer), Yewchuk—(9).

Témoins: De la Chambre de Commerce du Canada: MM. R. K. Carty, président, conseiller exécutif; S. M. Gossage, président, Comité de la politique étrangère du Conseil exécutif; C. H. Scofield, gérant général; W. J. McNally, secrétaire du Comité et gérant, département des relations gouvernementales de la Chambre; Morgan Reed, membre du Comité et J. E. Bradley, membre du Comité.

Le Comité reprend l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des Canadiens».

Le vice-président présente M. Carty qui fait une déclaration et répond aux questions avec l'aide de ses collègues.

Il est convenu: Que le mémoire présenté par la Chambre de commerce du Canada et un document intitulé «directives pour la gestion efficace des entreprises» soient imprimés en appendices aux procès-verbaux et témoignages de ce jour.—(Voir appendices «L» et «M» respectivement).

A 12 h. 55 de l'après-midi, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 8 h. 15 du soir.

SÉANCE DU SOIR

(19)

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale reprend ses travaux à 8 h. 40 du soir. Le vice-président, M. Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Forrestall, Haidasz, Lachance, MacQuarrie, Penner—(6).

Témoins: Du Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale: M. John G. Crean, président, et Leonard Hynes, directeur.

Le Comité poursuit l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des Canadiens».

Le vice-président présente M. Crean qui fait une déclaration et répond aux questions avec l'aide de son collègue.

Il est convenu: que le mémoire présenté par le Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale soit imprimé en appendice aux procès-verbaux et témoignages de ce jour (Voir Appendice «N»).

At 10:10 p.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 11:00 a.m. Tuesday, April 20th, 1971.

A 10 h. 10 du soir, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 11 h. de l'avant-midi, le mardi 20 avril 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, April 6, 1971.

• 1112

[Texte]

The Vice-Chairman: The meeting will come to order. As the members are no doubt aware, the meeting which was scheduled for last Wednesday afternoon with the Canadian Council International Chamber of Commerce unfortunately did not take place because a number of the members of the Committee were needed in the House and I found it necessary to postpone this meeting. However, as your Chairman I discussed with the witnesses the possibility of an alternative meeting and I found that it would be possible for them to appear this evening at 8 p.m. This means that the Committee will now have to decide whether or not to hold a meeting this evening so that the witnesses can be alerted immediately.

Mr. Crean is at a conference at the Seignior Club and could stop in Ottawa on his way back to Toronto, and Mr. Hynes could make a detour to Ottawa on his return later today from Washington to Montreal. It is my opinion that the International Chamber of Commerce representatives have some things of importance to say to the Committee and they will have interesting and different viewpoints from those which we will hear this morning. Furthermore, it seems doubtful if our scheduling after the Easter break will allow us to hear these witnesses if we do not hold the meeting this evening. Therefore, if the Committee members are able to be present this evening, I think it would be desirable to meet at 8 p.m. in this same room. Could we decide on this point now, please.

Mr. Allmand: I move that we sit.

The Vice-Chairman: As you know, Mr. Allmand, we do not have a quorum now, so it would have to be an informal agreement.

Mr. Allmand: I agree with you.

Mr. Dupras: In any proposed agreement one will have to take into account that other committees are also sitting tonight.

Mr. Allmand: Fewer than are sitting now.

Mr. Dupras: Yes, I hope so.

The Vice-Chairman: Yes. I understood Mr. Allmand to say that he is in favour of it. Are you in favour?

Mr. Dupras: I have just committed myself to another committee at 8 o'clock tonight.
Ça devient difficile de...

The Vice-Chairman: Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Without departing from the view I expressed the other day that it was improper and wrong to postpone the meeting when the people were here and while admitting that tonight is a very difficult night considering that we have a delegation of members of the Italian Parliament, which tends to involve a good many

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 6 avril 1971

[Interprétation]

Le vice-président: La séance est ouverte. Les membres du Comité sont sans doute au courant que la séance qui devait avoir lieu mercredi après-midi dernier pour entendre le Conseil canadien de la Chambre de commerce international n'a pas eu lieu. La présence de plusieurs membres du Comité était requise en Chambre et j'ai dû remettre la séance à plus tard. Toutefois, à titre de président du Comité, j'ai consulté les témoins au sujet de la possibilité d'une séance ultérieure et j'ai été informé que les représentants du Conseil pourraient comparaître ce soir à 20 h. Le Comité doit donc décider dès à présent si oui ou non il y aura une séance ce soir, afin que les témoins en soient immédiatement avertis.

M. Crean assiste à une conférence au Seignior Club; il pourrait faire escale à Ottawa en route vers Toronto et M. Hynes pourrait faire un détour par Ottawa en route de Washington à Montréal. Je ne doute pas que la Chambre de commerce internationale ait, par la voix de ses représentants, des choses importantes à dire au Comité et des points de vue intéressants à exposer, différents de ceux dont on nous a instruits ce matin. En outre, il est peu probable que nous pourrions inscrire à notre programme après les vacances de Pâques la comparution de ces personnes si nous n'avons pas de réunion ce soir. Si les membres du Comité peuvent siéger ce soir, il serait donc souhaitable que la réunion ait lieu à 20 h dans cette même salle. Pourrions-nous en discuter maintenant, s'il vous plaît.

M. Allmand: Je propose qu'il y ait une séance.

Le vice-président: Vous constaterez, monsieur Allmand, que nous n'avons pas quorum présentement; il faudra donc nous en tenir à une entente de bon aloi.

M. Allmand: Je suis d'accord avec vous.

M. Dupras: Toute entente doit tenir compte du fait que d'autres comités siègent ce soir.

M. Allmand: Les séances sont maintenant moins nombreuses.

M. Dupras: Oui, je l'espère.

Le vice-président: Oui. J'ai cru comprendre que M. Allmand était en faveur. L'êtes-vous?

M. Dupras: Je viens de m'engager à siéger à un autre comité à 20 h ce soir.

It is getting difficult to...

Le vice-président: Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Sans renoncer à l'opinion exprimée l'autre jour portant qu'il est inconvenant et de mauvaise politique de remettre les séances quand les intéressés sont à notre disposition, il faut admettre qu'il sera très difficile de siéger ce soir, car nous recevons une délégation des représentants du Parlement Italien, ce qui attire

[Text]

of us who are interested in external affairs, if you are convinced that these people cannot come at a time after the recess and they seem desirous of coming now, I at least will be here. I cannot speak for my colleagues, nor would I advise in one way or the other.

• 1115

The Vice-Chairman: I understand you will be here?

Mr. Macquarrie: I would be here.

Mr. Thompson: I think it is only fair that we should make every effort to meet with them. It was rather a shame the other day. I was one of those who had to be absent because of responsibilities in the House.

I will make an effort to be here for part of the time, but I could not be here all of the time.

The Vice-Chairman: Are you going to be in attendance tonight?

Mr. Nystrom: I think I will be able to be here but I am not quite sure yet.

The Vice-Chairman: Well, I think we can count on enough people to contact these gentlemen immediately.

Mr. Allmand: There are probably others who are members of the Committee but who are not here now.

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Allmand: We will have fewer committees.

The Vice-Chairman: A notice is going to be sent to all members of the Committee at the earliest convenience.

An hon. Member: Mr. Chairman, this Italian delegation is having a dinner at six o'clock, I do not know whether that will be through at eight o'clock or not. What do you suggest we do about that?

The Vice-Chairman: This I understand. I do not think the Committee will be sitting before 8.15 p.m. Let us put it for 8.15 p.m., maybe it will be more appropriate. As there is a dinner with the Italian delegation maybe it would be more appropriate.

An hon. Member: I do not think it would be very appropriate to walk out in the middle of the dinner.

The Vice-Chairman: Yes. Well, I think...

Mr. Allmand: I think it is planned to finish at 8.00 o'clock because the House sits at 8.00 o'clock.

The Vice-Chairman: Let us set it for 8.15 p.m., all right?

Before introducing our witnesses today, I might say that as members know, the Committee will be considering the 1971-72 estimates of the Department of External Affairs after the Easter recess. Earlier this year, the steering committee agreed that it would be appropriate to

[Interpretation]

un bon nombre d'entre nous intéressés aux affaires extérieures. Si vous êtes certains que ces témoins ne pourront revenir après les vacances de Pâques et tiennent à témoigner à présent, alors, ça va. Moi du moins, je serai présent.

Je ne peux pas parler au nom de mes collègues, ni ne me commettrai d'une façon ou d'une autre.

Le vice-président: Si je comprends, vous serez présent?

M. Macquarrie: Je serai présent.

M. Thompson: Il me semble qu'il ne serait que juste que nous nous efforcions de discuter avec eux. La situation était plutôt humiliante l'autre jour. J'étais parmi ceux qui ont dû s'abstenir par suite de nos responsabilités vis-à-vis la Chambre.

Je ferai tout en mon possible pour être présent durant une partie de la séance, quoique je ne puisse assister à tous les débats.

Le vice-président: Serez-vous présent ce soir?

M. Nystrom: Je compte pouvoir être présent, mais je ne saurais promettre définitivement pour le moment.

Le vice-président: Eh bien, je pense que nous pouvons compter sur assez de présences pour communiquer avec ces messieurs.

M. Allmand: Il y aura sans doute d'autres membres du Comité qui ne sont pas présents en ce moment.

Le vice-président: Oui.

M. Allmand: Un moins grand nombre de comités doivent siéger.

Le vice-président: Nous allons aviser tous les membres du Comité dès que possible.

Une voix: Monsieur le président, il y a un dîner pour la délégation italienne à dix-huit heures, et je ne saurais dire si le repas sera terminé à vingt heures. Que proposez-vous à ce sujet?

Le vice-président: Je comprends cela. Je ne crois pas que le Comité siégera avant 20 h 15. Disons 20 h 15, cela sera peut-être mieux approprié. Puisqu'il y a dîner pour la délégation italienne, cela cadrera peut-être mieux.

Une voix: Ce ne serait pas très convenable de se défilier au milieu du repas.

Le vice-président: Oui. Eh bien, je pense...

M. Allmand: Il me semble que la fin du dîner est prévue pour 20 heures, car la Chambre siège à 20 heures.

Le vice-président: Alors fixons l'heure à 20 h 15. Ça va?

Avant de présenter nos témoins d'aujourd'hui, je dois dire, comme nos membres le savent, que le Comité doit étudier les crédits de 1971-1972 du ministère des Affaires extérieures après les vacances de Pâques. Le Comité directeur a convenu plus tôt cette année qu'il serait à

[Texte]

consider organizational and management aspects of *Foreign Policy for Canadians* when the estimates were being considered. In this respect, I wish to draw the members' attention to an article written by our adviser, Mr. Dobell, entitled, *The Management of a Foreign Policy for Canadians* which appeared in the Winter 1970-71 issue of *International Journal*. If it is the wish of the Committee, a suitable number of offprints of this article could be procured for distribution to members. Is it the wish of the Committee to have copies of this document?

Some hon. Members: Yes.

The Chairman: Agreed. This morning, gentlemen, it is a pleasure to welcome the Canadian Chamber of Commerce representatives before this Committee in its continuing study of the government's foreign policy papers. The Canadian Chamber of Commerce is a national federation of more than 800 Boards of Trade and Chambers of Commerce throughout Canada. I understand the chamber has some 2,700 corporation members comprising all types of business enterprises, including the production, marketing and service sectors in all parts of Canada, as well as 29 national business and professional association members.

We are happy this morning to welcome, on my right: Mr. Carty, Chairman of the Executive Council; Mr. Gossage, Chairman of the Executive Council of the Foreign Policy Committee; Mr. Scofield, General Manager; Mr. Morgan Reid, a member of the Committee and Mr. Bradley, also a member of the Committee.

Your brief already has been circulated to members of the Committee, gentlemen, so perhaps your spokesman could make an introductory statement followed by any comments the other witnesses may choose to add, after which members may wish to question you. Mr. Carty.

• 1120

Mr. R. K. Carty (Chairman, Executive Council, Canadian Chamber of Commerce): Thank you, Mr. Chairman. The Canadian Chamber does appreciate this opportunity to present to your Committee our views on foreign policy for Canadians, and also for receiving us personally in this manner. I would like to make the point that the Executive Council of the Canadian Chamber is the body which carries on the day-to-day, week-to-week, work of the Canadian Chamber, particularly between meetings of the Board of Directors of the Chamber.

Your Chairman did indicate the breadths of the Canadian Chamber of Commerce, and I would also like to point out that we are probably the most broadly-based business and community federation in Canada.

I would just like to make one or two points here. I would like to indicate that the Canadian Chamber of Commerce has a number of objectives related to the economic and social growth of Canada. Two of these general aims are to foster a strong vigorous economy, and to promote sound growth and development throughout Canada. Secondly, an aim is to further international trade and amity.

[Interprétation]

propos d'étudier le côté organisation et administration de la *Politique étrangère au service des Canadiens*, lors de l'analyse des crédits. Je tiens en l'occurrence à signaler aux membres du Comité qu'un article de notre conseiller M. Dobell, intitulé *The Management of a Foreign Policy for Canadians* paru dans un numéro de l'*International Journal* de l'hiver 1970-1971. Si le Comité le désire, cet article pourrait être reproduit en un nombre d'exemplaires suffisants pour être distribué aux membres du Comité. Est-ce que les membres du Comité désirent qu'on leur fasse tenir des exemplaires de ce document?

Des voix: Oui.

Le président: D'accord. Ce matin, messieurs, nous accueillons avec plaisir les représentants de la Chambre du commerce qui témoigneront devant notre Comité dans le cadre de son analyse permanente de la Politique étrangère du gouvernement au service des Canadiens. La Chambre de commerce du Canada est une fédération nationale comptant plus de 800 Conseils administratifs du commerce et Chambre de commerce du Canada. On me laisse entendre que la Chambre du commerce du Canada compte 2,700 sociétés dont les filiales s'étendent à tous les genres d'entreprises, y compris celles de la production, de la commercialisation et des services, partout au Canada, ainsi que 29 associations nationales dont les membres font partie du monde des affaires et professionnel.

Je salue donc avec plaisir ce matin, à ma droite, M. Carty, président du Conseil exécutif, M. Gossage, président du Conseil exécutif pour le comité de la politique étrangère; M. Scofield, directeur général de l'administration; M. Morgan Reid, membre du comité; et M. Bradley, également membre du comité.

Votre mémoire a déjà été distribué aux membres du Comité, messieurs, et votre porte-parole pourrait nous faire une brève allocution qui sera suivie des commentaires que les autres témoins voudront bien nous faire entendre, puis les membres du Comité vous poseront des questions. Monsieur Carty.

M. R. K. Carty (président du conseil exécutif de la Chambre de commerce du Canada): Merci, monsieur le président. La Chambre de commerce du Canada apprécie la faveur de présenter au Comité ses vues concernant la Politique étrangère au service des Canadiens de même que l'accueil personnel qui nous est accordé. Je tiens à faire ressortir que le Conseil exécutif de la Chambre de commerce du Canada est un organisme chargé des activités journalières ou hebdomadaires de la Chambre de commerce du Canada, plus particulièrement dans les intervalles entre les réunions du conseil de direction de la Chambre de commerce.

Votre président a décrit la portée des activités de la Chambre de commerce du Canada, et je tiens à ajouter que nous sommes probablement l'entreprise et la fédération autonome la plus répandue au Canada.

J'aimerais ici mettre en relief un ou deux points. Il importe de souligner que la Chambre de commerce du Canada vise un certain nombre d'objectifs concernant l'expansion économique et sociale du Canada. Deux de ses buts principaux sont la stimulation d'une économie forte et vigoureuse et l'intention de promouvoir de façon

[Text]

The brief which we have presented is directed towards these needs, and we hope it will be a contribution to your thinking and that of Parliament in dealing with this very important aspect of Canada's development.

With your permission, I would like to call on Mr. Gossage, who has chaired our committee, and who was chairman of the committee who made this brief.

Mr. S. M. Gossage (Chairman, Executive Council's Foreign Policy Committee, Canadian Chamber of Commerce): Mr. Chairman and gentlemen, I intend to give only a very brief summary of our submission, and I will leave the time for discussion. I make the point that we commend the Canadian government, and particularly the External Affairs Department, for publishing the booklet to which our submission is directed.

In our view, as we say, growth alone may not cure poverty. But poverty will most certainly not be cured without buoyant sustained growth. Distributed poverty may provide equality, but new growth must be produced and distributed if poverty is to be eliminated.

This leads us to emphasize strongly the need for economic growth, and the emphasis that is placed in *Foreign Policy for Canadians* on this question of economic growth. In our view this is fundamental to all other purposes which can flow only from a solid basis of economic growth.

In relation to economic growth, we have sought to make the point that the Chamber, as a business and community organization with international links, is in a position to assist government in its foreign activities, and equally as important, the Chamber welcomes and has received the advice of our competent public service people who practise foreign affairs day in and day out.

We make reference to the safeguarding of sovereignty and independence, and the working for peace and security. We then lay out some comments in respect of our most important customer, the United States of America, which is an economy rising rapidly towards the level of a trillion-dollar gross national product.

We express the view, with qualification, that foreign investment is welcome. We set out 15 points for successful business operating procedures by Canadian subsidiaries of foreign corporations. These points are drawn basically from a pamphlet which is entitled *Precepts for Successful Business Operating Procedures*.

This statement was prepared by the Canada-U.S. Joint Committee, which is as described in our brief. It is one of the international co-operative bodies that was formed through the Chamber, in this case, through the Canadian Chamber, and the United States Chamber. These 15 points have in fact been adopted as a basis by the International Chamber of Commerce for their statement on policy of multinational corporations.

• 1125

If it is in order, Mr. Chairman, we have sufficient copies of this document for distribution to the members of this Committee, and it is possible the Committee might

[Interpretation]

judicieuse l'expansion et le développement au Canada. En second lieu, nous préconisons de plus amples échanges internationaux et des relations de bonne intelligence.

Le mémoire que nous présentons est orienté vers ces nécessités et nous espérons qu'il contribuera à vous faire réfléchir et que le parlement estimera opportun de considérer cet aspect très important du développement qui intéresse le Canada.

Avec votre permission, je prierai M. Gossage, qui a été président de notre comité et du comité qui a préparé le mémoire, de vous donner quelques explications.

M. S. M. Gossage (président du conseil exécutif du comité pour la Politique étrangère de la Chambre de commerce du Canada): Monsieur le président, messieurs, je me contenterai de résumer brièvement le mémoire que nous soumettons afin de laisser plus de temps à la discussion. Nous sommes reconnaissants au gouvernement canadien et particulièrement au ministère des Affaires extérieures d'avoir publié la brochure qui a inspiré notre mémoire.

A notre avis, l'expansion ne peut à elle seule guérir la pauvreté. La pauvreté ne cédera qu'à une expansion en effervescence. Il est possible que de la répartition naisse l'égalité dans la pauvreté, mais il faut une production et une distribution pour la faire disparaître.

Ceci nous engage à insister sur le besoin d'expansion économique et l'emphase attachée à la *Politique étrangère au service des Canadiens* dans le contexte de cette expansion économique. Selon nous, ceci est sous-jacent à toutes fins qui ne sauraient découler que de la source puissante de l'expansion économique.

Relativement à l'expansion économique, nous avons voulu faire comprendre que la Chambre de commerce du Canada, comme organisme commercial et autonome ayant des liens internationaux, est en mesure de seconder l'État dans sa politique étrangère et, ceci n'est pas moins important. La Chambre de commerce reçoit et tire bon parti des conseils des fonctionnaires attachés aux affaires extérieures de façon constante.

Nous parlons de la sauvegarde de la souveraineté et de l'indépendance et des rouages menant à la paix et à la sécurité. Nous parlons en fait de notre attitude à l'égard de notre client le plus précieux, les États-Unis d'Amérique, dont la marche ascendante parvient au trillion, au niveau du produit national brut.

Nous exprimons l'avis, non sans réserve, que l'investissement étranger est désirable. Nous avons réparti en quinze points, les méthodes efficaces d'exploitation commerciale des filiales canadiennes des sociétés étrangères. Elles ont été tirées de pamphlets intitulés: *Precepts for Business Operating Procedures*.

C'est un état qui a été préparé par le comité mixte canado-américain dont il est question dans notre mémoire. C'est un des organismes coopératifs nationaux constitué par les soins de la Chambre de commerce, en l'occurrence la Chambre de commerce du Canada, et la Chambre de commerce des États-Unis. Ces quinze points ont été en principe approuvés par la Chambre de commerce internationale qui les a intégrés dans sa politique concernant les sociétés multinationales.

Si le Règlement le permet, monsieur le président, nous avons un nombre suffisant d'exemplaires de ce document pour le distribuer aux membres du Comité et le Comité

[Texte]

wish to make the document part of the record of the proceedings.

The Vice-Chairman: Do you have the copies here?

Mr. Gossage: Yes.

The Vice-Chairman: Is it the wish of the Committee that this document be appended?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Gossage: In addition, we deal with the important issues of technological and scientific developments, and comment on the reorganization of the External Affairs Department and of the support services for overseas.

I will read the conclusion where we say: in these days of rapid communication and transportation, what used to be foreign affairs can become swiftly and joltingly domestic affairs. Conversely, domestic happenings have a habit of intruding on the foreign scene. In such a situation it is important that Canada shore up its domestic policies because foreign policy is the extension abroad of national policy. "Foreign Policy for Canadians" is a commendable attempt to articulate how domestic policy and foreign policy are intertwined within a framework of realism and updated organization as we proceed through the next decade. Businessmen, be they travellers or traders, have a key role to play in the practice of foreign affairs.

The foregoing comments and judgments by the Executive Council are an attempt to refine this practice and to enlarge the role of the Canadian business community in regard thereto.

We have added two appendices to our submission, the first of which sets out pertinent and related policies adopted by the Canadian Chamber in its annual meetings, and the second being a table in respect of matters of capital formation in short form to which reference is made in the body of the submission.

Mr. Carly: Mr. Chairman, this in our opinion was thought the best way to approach it. We are now in your hands to carry on as you wish.

The Vice-Chairman: I am in the hands of the members of the Committee. Who will be the first questioner? Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, may I begin with my congratulations not only on the productions of the Canadian Chamber but on their interest in dealing so thoughtfully with this important project.

I would like to ask two minor questions, then get to my first one and then pass on.

Should I draw any significance at all from the fact that while you locate certain areas of the world and certain organizations such as the O.A.S. in the French-speaking countries and the United Nations, you do not mention the Commonwealth as such. Would this indicate your declining opinion of its declining value?

Mr. Gossage: No. We refer to the federation of the British Commonwealth Chambers and also the very

[Interprétation]

voudra peut-être le verser au dossier et l'annexer aux délibérations.

Le vice-président: Avez-vous les exemplaires ici?

M. Gossage: Oui.

Le vice-président: Est-ce que le Comité désire que ce document soit annexé au procès-verbal des délibérations?

Des voix: Oui.

M. Gossage: De plus, nous signalons des développements technologiques et scientifiques et commentons la réorganisation du ministère des Affaires extérieures et des services de soutien outre-mer.

Je vais vous lire notre conclusion: avec la rapidité des communications et des transports que nous connaissons aujourd'hui, ce qui autrefois relevait strictement des affaires étrangères peut brusquement passer dans le domaine des affaires nationales. Inversement, les événements de la scène nationale se répercutent habituellement sur la scène internationale. Il importe, étant donné cette situation, que le Canada renforce sa politique nationale puisque la politique étrangère n'en est que le prolongement à l'étranger. La brochure *«Politique étrangère au service des Canadiens»* représente une tentative louable pour expliciter, au seuil de la nouvelle décennie, l'implication de la politique étrangère et de la politique intérieure dans un contexte empreint de réalisme et dans un cadre administratif renoué. Qu'ils soient représentants ou commerçants, les hommes d'affaires ont un rôle de premier plan à jouer dans la pratique des affaires étrangères. En formulant les commentaires qui précèdent et en faisant part de son point de vue, le conseil exécutif s'efforce de faire progresser cette pratique et d'élargir le champ des responsabilités des milieux d'affaires.

Nous avons ajouté deux annexes à notre mémoire: le premier est un exposé des principes pertinents et connexes adoptés par la Chambre de commerce du Canada lors de sa réunion annuelle et, la seconde, un tableau relatif à la formation de capitaux et qui les résume et dont il est question dans le mémoire.

M. Carly: Monsieur le président, voici la meilleure façon dont nous avons cru pouvoir faire connaître notre opinion. Nous sommes maintenant à votre disposition.

Le vice-président: Je suis à la disposition des membres du Comité. Qui veut commencer la ronde des questions? M. Macquarrie.

M. Macquarrie: Monsieur le président, pourrais-je d'abord féliciter la Chambre de commerce du Canada non seulement pour ce qu'elle accomplit, mais pour l'intérêt manifesté par sa façon complète de traiter le sujet.

J'aimerais poser deux questions d'ordre secondaire, puis revenir à la première et terminer là.

Dois-je attacher quelque signification au fait que alors que vous mentionnez certaines régions du globe et certaines organisations comme la OEA, par exemple, les pays francophones et les Nations Unies, vous ne mentionnez pas le Commonwealth comme tel. Est-ce à dire que son prestige déclinant le fait déclinier de votre pensée?

M. Gossage: Non. Nous avons parlé de la Fédération des chambres de commerce du Commonwealth britanni-

[Text]

important Canada-U.K. Committee which meets every year and which has intimate relations between the Commonwealth and Canada. Perhaps you would like to comment further, Mr. Scofield.

Mr. C. H. Scofield (General Manager, Canadian Chamber of Commerce): Mr. Macquarrie, last May we attended and participated fully in the meeting of the Commonwealth Chambers of Commerce in Hong Kong. We are in the midst now, as the honourable Minister knows, of planning for a meeting with the federation of Commonwealth Chambers of the Caribbean in October in Canada so our interest is indeed an active one.

Mr. Macquarrie: I was not thinking so much of the international outreach of your organization of which I know, but your appraisal of the Commonwealth as an international political organization of which the country is a member.

Mr. Scofield: Mr. Chairman, I think Mr. Macquarrie is referring to page 15 of the brief, Appendix "A". Is that correct?

Mr. Macquarrie: I was thinking of that page, yes.

Mr. W. J. McNally (Secretary of the Committee, Manager, Chamber's Government Relations Department, Canadian Chamber of Commerce): Our reference there is perhaps to Britain under the EEC and EFTA with the anticipatory thought that perhaps Britain will then be a member of EEC and therefore our relations will be with a member of EEC.

• 1130

It is perhaps for that reason that we have not enlarged, and as Mr. Scofield said, we have these very full and complete ties with both the Commonwealth Chamber of Commerce, to indicate our interest in the Commonwealth, and with members of the Commonwealth because of the Canada-Caribbean Committee meeting which will probably take place this fall in Canada.

Mr. Macquarrie: But in your suggestions and recommendations as to what the country and the government should be doing, you are not suggesting any movement in a Commonwealth milieu. This is what I notice—not your organization but the government.

Mr. Carly: That is correct, sir.

Mr. Macquarrie: Now moving quickly to another area, your number 9 on page 17, after the thought that you have given to this question and your wise suggestion that it be studied further, if you were asked, from your own knowledge would you recommend that we proceed in fact toward membership in the OAS?

Mr. Gossage: The Chamber has not taken a position to that effect. Its position is as stated here, that this is a matter that is still subject to study and where the advantages and disadvantages are still not clear enough to lead to a statement either way. I think that would summarize our position.

The Vice-Chairman: Mr. Reid.

Mr. Morgan Reid (Member of the Foreign Policy Committee, Canadian Chamber of Commerce): This is a ques-

[Interpretation]

que et du Comité fort important canado-américain qui se réunit chaque année et demeure en rapport étroit avec le Commonwealth et le Canada. M. Scofield aimerait peut-être ajouter à ceci.

M. C. H. Scofield (Directeur de l'administration de la Chambre de commerce du Canada): Monsieur Macquarrie, nous avons assisté et participé entièrement à la réunion des Chambres de commerce du Commonwealth en mai dernier à Hong Kong. Nous projetons actuellement, comme l'honorable ministre le sait, une réunion avec la Fédération des chambres de commerce du Commonwealth pour les Antilles, en octobre, au Canada, et notre intérêt demeure donc très actif.

M. Macquarrie: Je ne pensais pas tant à la portée internationale de votre organisation qui m'est connue, qu'à votre appréciation du Commonwealth comme organisation politique internationale dont notre pays fait partie.

M. Scofield: Monsieur le président, je pense que M. Macquarrie fait allusion à la page 15 du mémoire, l'annexe «A». Est-ce exact?

M. Macquarrie: Je vérifiais cette page, oui.

M. W. J. McNally (Secrétaire du Comité et directeur des relations avec les administrations publiques pour la Chambre de commerce du Canada): Nous pensons peut-être là à la Grande-Bretagne dans le cadre d'organismes comme la CEE et EFTA, anticipant que la Grande-Bretagne voudra peut-être devenir membre de la CEE et que nous serons alors en relations avec un membre de la CEE.

C'est peut-être pour cette raison que nous n'avons pas élaboré, et, comme M. Scofield l'a dit, il existe ces liens très complets et absolus tant avec la Chambre de Commerce du Commonwealth, qui témoigne de notre intérêt au Commonwealth et avec les membres du Commonwealth comme participants pour le Canada aux réunions du comité des Antilles qui auront probablement lieu cet automne au Canada.

M. Macquarrie: Mais dans ce que vous proposez et recommandez au sujet de ce que vous attendez du pays et du gouvernement, vous ne parlez d'aucune activité au sein du Commonwealth. C'est ce que j'ai observé—non pas votre organisation, mais le gouvernement.

M. Carly: C'est exact, monsieur.

M. Macquarrie: Passons rapidement à un autre facteur, le numéro 9 à la page 17 de votre mémoire, après avoir réfléchi à cette question et judicieusement suggéré qu'elle soit remise à l'étude, si on vous demandait de le faire, d'après vos propres connaissances, recommanderiez-vous que nous cherchions à les affilier à l'OEAC?

M. Gossage: La Chambre de commerce ne s'est pas prononcée à ce sujet. Elle estime en principe qu'il s'agit là d'une question à remettre à l'étude et où les avantages et désavantages ne sont pas encore assez précis pour décider d'une façon ou d'une autre. Je crois que cela résume notre opinion.

Le vice-président: Monsieur Reid.

M. Morgan Reid (Membre du comité de la Politique étrangère, Chambre de Commerce du Canada): C'est une

[Texte]

tion which has been under consideration by committees of the Chamber for I guess over 10 years and it has been discussed very thoroughly. I think if I might summarize some of the views expressed, it is first of all that Canada has limited resources of diplomatic personnel and of finances, and that there are many, many international clubs which we could join. In our discussions this consideration was of some importance as to whether the Organization of American States as presently constituted is the appropriate vehicle to improve our social, economic and political relations with the Latin American countries. We do think, as you will see here, that there are other organizations aside from the Organization of American States where we can improve our relations in specialized areas with the Latin American countries, including the intergovernmental bank. And of course there is the Latin Affairs Committee of the United Nations which is becoming a fairly important organization.

There is also the question in the background as to what kind of military implications there might be if Canada joined the Organization of American States because of the Rio Treaty which set up certain defence considerations. So for these reasons, within the Chamber itself there has been a continuing analysis as to whether we should recommend to the government that we join the Organization of American States. We do believe this matter should be constantly under review, and it has been so expressed in this policy statement and has been for a number of years.

Mr. Macquarrie: As an academic I naturally am never prone to oppose a suggestion of studying, but I do have to remember that this was first studied in the second administration of Mackenzie King and has been studied ever since. I wonder if it is studied indifference that we are displaying?

I just have one more question. Would you like me to ask it now or leave it until later?

The Vice-Chairman: You can ask it now.

Mr. Macquarrie: I think my colleagues in the whole Committee would be interested in having a little further elaboration on 229 on page 15. This is without question one of the great issues to face this country and you people I think are uniquely qualified as leading businessmen. Would you accept an invitation to elaborate a little on what you feel this country should be doing as this important change takes place in the regional trading patterns across the way?

Mr. Gossage: We fully appreciate the enormous importance such a step involves and its effects on Canada's trade relations. I think this is a matter that the Canada-U.K. Committee is very well aware of. We have not yet come to a position where we have felt that we can make a policy statement and place it before the Canadian annual meeting of the Chamber for adoption. The Canada-U.K. Committee is really the forum in which we would expect developments on the part of the Chamber's

[Interprétation]

question que les comités de la Chambre de commerce étudient depuis plus d'une dizaine d'années il me semble et elle a été discutée à fond. Je pourrais peut-être résumer certaines opinions qui ont été exprimées, soit d'abord que le Canada dispose de ressources limitées en personnel diplomatique et finance et qu'il y a de nombreux clubs internationaux dont nous pourrions devenir membres. Au cours de nos délibérations, nous y avons attaché une certaine importance, à savoir si l'Organisation des États américains telle qu'elle est constituée présentement est le véhicule approprié pour améliorer nos relations sociales, économiques et politiques avec les pays de l'Amérique latine. Nous sommes d'avis, comme vous le constaterez ici, qu'il y a d'autres organisations en dehors de l'Organisation des États américains qui s'occupent d'améliorer nos relations dans des domaines spécialisés avec les pays de l'Amérique latine, y compris la banque intergouvernementale. Il y a aussi, naturellement, le Comité des affaires latines des Nations Unies qui prend pas mal d'importance.

Il y a aussi à l'arrière plan les implications militaires que suppose l'affiliation du Canada avec l'organisation des États américains, à cause du traité de Rio qui stipule sur certains moyens de défense. Pour ces raisons, nous n'avons cessé d'analyser au sein de la Chambre de commerce la question de recommander au gouvernement l'affiliation avec l'Organisation des États américains. Nous estimons qu'il faudrait sans cesse revoir la question et c'est ce que nous avons exprimé dans cet exposé de principe et ce que nous soutenons depuis nombre d'années.

M. Macquarrie: Faisant partie de l'enseignement, je ne suis jamais pressé naturellement de m'opposer à des demandes d'étude, mais je dois me souvenir que la question a d'abord été étudiée sous la seconde administration de Mackenzie King et n'a cessé de l'être depuis. Je me demande si nous ne manifestons pas plutôt une indifférence calculée?

J'ai une seule autre question à poser. Préféreriez-vous que je la pose maintenant ou que je la remette à plus tard?

Le vice-président: Vous pouvez la poser maintenant.

M. Macquarrie: Je pense que mon collègue du comité plénier serait intéressé à recevoir un peu plus d'explication au sujet du n° 229 de la page 15. Ce sera pour notre pays un des grands problèmes à envisager et j'estime que vous êtes particulièrement qualifiés, vous hommes d'affaires, pour en traiter. Accepteriez-vous d'élaborer un peu au sujet de ce que vous croyez que notre pays doit faire au cours de cette transition capitale des échanges régionaux en général?

• 1135

M. Gossage: Nous savons très bien quelle importance peut avoir une telle mesure et nous connaissons ses effets pour les relations commerciales du Canada. C'est une question dont le Comité Canada-Grande-Bretagne est au courant. Notre position ne nous permet pas encore d'indiquer notre politique et de la soumettre à l'étude lors de notre réunion annuelle pour le Canada. Le Comité Canada-Grande-Bretagne est vraiment le lieu de rencontre qui laisse espérer de nouveaux développements en ce

[Text]

attitude to take place. That is really our position at the moment. Would that not be it, Mr. Scofield?

Mr. Scofield: The last meeting we had with our friends in the U.K., at least the last meeting was in the U.K., and we are now in the process of planning for a British group to meet with us again in Canada in the fall, in October. At that last meeting, while we did not reach any conclusions we certainly were striving to determine the thinking of the U.K. businessmen with respect to the prospects, and beyond that, some of their views as to what would be the potential effects upon Canada and its position in world trade, particularly on the trade side. I think our discussions were largely on trade. Presumably the discussions in October are going to pursue this still further.

Some of us are off later this month to a meeting in Austria which is the ICC meeting, and I suppose to some degree we are going to rub shoulders again with British delegations, a strong British delegation there. However, the Chamber's policy as far as having a position with regard to developments or arising out of the possibility that Britain will be part of the EEC has not reached a policy stage.

Mr. Macquarrie: You are doing some serious thinking and perhaps rethinking on this terribly important issue?

Mr. Scofield: We sure are. Perhaps the most important phase of this is through this Canada-U.K. get-together.

Mr. Macquarrie: I am very glad to hear that. I am sometimes a little fearful that perhaps we are not sufficiently concerned about the ramifications. I wonder even perhaps at times if the government, if all of us, are sufficiently concerned. Thank you very much.

The Vice-Chairman: Dr. Yewchuk.

Mr. Yewchuk: Thank you, Mr. Chairman. In the brief the Chamber indicated they approve certain safeguards to sovereignty and independence. Would you care to comment on whether you agree with the government's action taken last year to prevent a large amount of the uranium industry from falling under U.S. control as an action in the economic field to protect Canadian independence?

Mr. Gossage: Mr. Reid, would you like to comment on that?

Mr. Reid: This perhaps will not be a direct answer to that question, Mr. Chairman. I think, and I think this is consistent with the view of most businessmen and the Chamber, that kind of *ad hoc* intervention is basically the sort of thing which is inimical to economic growth, to foreign investment, which is required in this country. On that basis, not only the intervention in the uranium area or in the more recent case, the question arises: what are the ground rules in which international investment is operating or can operate? For this reason, I think just from the uncertainty alone it is a matter of some significance. I certainly would not wish to make a statement whether that intervention in either case was warranted because

[Interpretation]

qui a trait à l'attitude de la Chambre de commerce. C'est notre position pour le moment, ne croyez-vous pas, monsieur Scofield?

M. Scofield: A la dernière réunion nous avions nos amis de Grande-Bretagne, c'est en Grande-Bretagne qu'avait lieu la réunion, et nous en sommes actuellement aux préparatifs pour la visite du groupe anglais au Canada à l'automne, soit au mois d'octobre. A cette dernière réunion donc, même si nous n'en sommes pas venus à des conclusions, nous avons essayé d'obtenir l'opinion des hommes d'affaires de Grande-Bretagne en ce qui a trait aux perspectives et aux effets possibles pour le Canada. Sa position dans le commerce mondiale, surtout en ce qui a trait aux échanges. Nos discussions ont surtout porté sur le commerce. Je suppose qu'au mois d'octobre nous continuerons dans cette veine.

Certains d'entre nous doivent se rendre à une réunion de l'ICC en Australie ce mois-ci et je suppose que nous cotoierons une fois de plus les délégations britanniques; il y aura sûrement une forte délégation de ce pays. La politique de la Chambre de commerce toutefois, en ce qui a trait du moins à son attitude à l'égard de nouveaux développements ou de la possibilité que la Grande-Bretagne joigne le EEC, n'est pas encore arrêtée.

M. Macquarrie: Vous suivez cette question de près, vous repensez peut-être votre attitude à cet égard?

M. Scofield: En effet. La phase la plus importante est peut-être cette rencontre entre le Canada et la Grande-Bretagne.

M. Macquarrie: Je suis heureux de vous l'entendre dire. Je crains parfois que nous ne nous occupions pas suffisamment des ramifications. Je me demande si le gouvernement et si nous-mêmes sommes suffisamment intéressés. Merci.

Le vice-président: Monsieur Yewchuk.

M. Yewchuk: Merci, monsieur le président. Dans son mémoire, la Chambre de commerce indique qu'elle approuve certaines garanties pour la souveraineté et l'indépendance. Pouvez-vous nous dire si vous êtes d'accord avec les mesures que le gouvernement a prises l'année dernière pour empêcher qu'une bonne partie de l'industrie de l'uranium passe aux mains des États-Unis, si vous approuvez ces mesures dans le domaine économique afin de protéger l'indépendance du Canada?

M. Gossage: Monsieur Reid, pourriez-vous répondre à cette question?

M. Reid: Je répondrai de façon indirecte, monsieur le président. Je pense, et c'est également l'avis de la plupart des hommes d'affaires qui font partie de la Chambre de commerce, que ce genre d'intervention spéciale est le genre de choses qui nuisent à la croissance économique, aux investissements étrangers dont le pays a besoin. C'est pourquoi nous posons la question suivante, non pas seulement en ce qui a trait à l'uranium mais à un cas plus récent: quelles sont les règles fondamentales en vertu desquelles l'investissement international travaille ou peut travailler? L'incertitude même est un facteur important. Je ne suis pas prêt de dire si cette intervention, dans les deux cas, était justifiée puisque la Chambre

[Texte]

the Chamber does not have a policy except to say that foreign investment in Canada is welcomed as long as it performs as good corporate citizens should.

Mr. Yewchuk: That brings me to the next question. You also indicated that each nation should avoid trying to extend its own laws into the territories of another. Which aspect of the extra-territorial extension of U.S. laws into Canada concern the Chamber most, control of export laws, antitrust laws, or balance of payments regulations?

• 1140

Mr. Reid: May I answer that? I think we can cite some examples of which I would think nearly everybody is aware. There were attempts to influence the direction of export trade by subsidiaries operating in Canada. There were United States regulations on a restrictive basis that would to apply to exports by Canadian subsidiaries of certain products if they contained technology or components originating in the United States. You will remember that the SEC at one time sought to extend its financial regulation of United States companies to certain Canadian corporations even when their shares were unlisted on any U.S. stock exchange.

I think many of these instances, Mr. Chairman, arise because of a basic communication problem. In nearly every one of these cases where there has been this extraterritorial extension of American law, and it is the United States in most cases, when this has been brought to the attention of the appropriate authorities and discussions have taken place there has been a satisfactory solution in almost every case.

Mr. Yewchuk: Your recommendations to prevent this then are simply to improve communications.

Mr. Reid: This is one of the basic problems of course of living next to the United States with 220 million people.

Mr. Yewchuk: I wonder if you would care to make a general comment on economic nationalism that seems to be very prevalent in the country today and whether you think it is doing our country any harm from the point of view of development?

Mr. Gossage: Mr. Bradley perhaps would have a comment on that.

Mr. J. E. Bradley (Member of the Committee, Canadian Chamber of Commerce): Certainly it is not doing our country a great deal of good. The reactions of some potential foreign investors indicate that they are confused. The tendency has been to interpret what is being said as the prelude to preclusion of their entry and I think to answer the question in reverse, this is not doing us any good.

Mr. Gossage: We have drawn attention to the very large requirements of capital that Canada must have if it is to reach its potential development. Clearly, it is not in the interests of Canada to make the provision of their capital unnecessarily difficult.

[Interprétation]

de commerce n'a pas de politique à cet égard; elle se contente d'indiquer que les investissements étrangers sont bienvenus au Canada pourvu qu'ils respectent les règles.

M. Yewchuk: Cela m'amène à une autre question. Vous avez également indiqué que toutes les nations devraient éviter d'étendre leurs lois à d'autres territoires. Quel aspect de l'étendue outre-frontières des lois américaines au Canada préoccupe le plus la Chambre de commerce? Le contrôle des lois d'exportation, les lois contre les coalitions ou les règlements ayant trait à la balance des paiements?

M. Reid: Puis-je répondre à cette question? Je peux donner des exemples que tout le monde connaît. Des filiales installées au Canada ont essayé d'influencer l'orientation de l'exportation. Une réglementation américaine devait s'appliquer d'une façon respectueuse aux exportations des filiales canadiennes pour certains produits s'ils contenaient des pièces provenant des États-Unis. Rappelez-vous que le secte a essayé à un certain moment d'étendre la réglementation financière des compagnies américaines à certaines actions canadiennes même si leurs actions n'étaient pas inscrites à la bourse américaine.

C'est ce que survient, M. le président, à cause de nos problèmes fondamentale de communication. Dans presque tous les cas de prolongement extraterritorial de la loi américaine, il s'agit des États-Unis le plus souvent, quand les autorités appropriées en ont pris connaissance, il y a eu des discussion et on a trouvé une solution satisfaisante.

M. Yewchuk: Je vous propose donc une amélioration des communications.

M. Reid: C'est un problème majeur puisque nous sommes voisins des États-Unis qui comptent 220 millions d'habitants.

M. Yewchuk: Pourriez-vous me dire ce que vous pensez du nationalisme économique dont on parle actuellement dans le pays? Croyez-vous que le pays en souffre du point de vue du développement?

M. Gossage: M. Bradley pourrait peut-être répondre à cette question.

M. J. E. Bradley (membre du Comité, Chambre de commerce du Canada): Cela n'est certainement pas le pays. Les réactions des sociétés de placements intéressés indiquent qu'elles sont dans l'incertitude. On interprète cette tendance comme le début d'une série d'événements qui leurs interdiront l'entrée; pour répondre de façon négative, je ne pense pas que cela aide beaucoup.

M. Gossage: Nous avons souligné la forte demande de capitaux au Canada, si le pays veut atteindre son potentiel. Il n'est sûrement pas dans l'intérêt du Canada de rendre difficile l'affaire capital.

[Text]

Mr. Yewchuk: Can you think of any examples of delayed investment or development as a result of this lack of confidence, for lack of a better word, that exists now?

Mr. Carty: Generally many businessmen could tell you these things but they are generally the kinds that are awfully difficult to prove specifically and not the kind that you want to talk about; but I think there are some around.

Mr. Yewchuk: To round this thing off, could you make any recommendations with regards to guidelines that the Government of Canada might accept to take away the lack of confidence that might be developing?

Mr. Carty: Mr. Reid with his ground rules would be something of a beginning so we would know which industries the government felt most strongly about. I think many business people would be very understanding and perhaps approving of certain industries where economic nationalism is acceptable and necessary. This area would be one place. I think this is perhaps a most important one so people know when they can move and when they cannot move. Would you like to enlarge on that, Morgan?

Mr. Reid: I think this gets back to communications.

Mr. Scofield: Mr. Chairman, may I preface this? Because of a meeting of our directors on Sunday in the Atlantic provinces at which our president was in attendance and because this presentation on foreign policy was before the directors at that time, there was only really one conclusion that came out of that meeting: the directors asked the president to be sure that we told the Committee today that in Canada it was time that our government establish some ground rules, as Mr. Reid referred to them.

• 1145

The president took this as a responsibility for our board and I believe is to bring this up at our national board meeting on the 10th. So the very point you are making is in the mill but the first part of the message was that government should establish some ground rules so that there are not misunderstandings which later have to be patched up.

Mr. Yewchuk: This is my final question, Mr. Chairman. What I was after was whether you are in a position now to recommend any particular ground rules or whether you are still thinking in general about it.

Mr. Scofield: As I explained to you this matter will be brought up at our board and presumably some committee may be set up. I think certain inherent ground rules are written into our policy now but to pull them together in the form, as you have, of these 15 precepts for appropriate business operations, this might well be done in that form but I imagine the Chamber would give serious consideration to this.

Mr. Carty: I think the Chamber too, in saying that they feel foreign investment is welcome if it pays attention to the rules of Canada and so forth I think we would certainly not feel that the government should cover 90 per cent of industries and so forth. We think that there

[Interpretation]

M. Yewchuk: Pouvez-vous nous donner des exemples où les placements ou le développement ont été retardés à cause de ce manque de confiance, je ne trouve pas d'autre mot?

M. Carty: Plusieurs hommes d'affaire pourraient vous donner des exemples, mais il est difficile de trouver ce fait de façon précise; il y a cependant des cas.

M. Yewchuk: Pour terminer, avez-vous des recommandations à l'égard des directives que le gouvernement du Canada pourrait établir afin de rétablir la confiance?

M. Carty: Les règles de base que M. Reid a mentionné seraient un début; nous saurions quels sont les districts qui importent le plus au gouvernement. Je pense que beaucoup d'hommes d'affaire comprendraient et approuveraient dans le cas d'industries pour lesquelles le nationaliste économique est acceptable et nécessaire. Ce serait un moyen. C'est probablement le point le plus important et qu'il permettrait aux gens de savoir s'ils peuvent aller de l'avant ou non. Avez-vous quelque chose à ajouter, Morgan?

M. Reid: Nous y revenons au problème de la communication.

M. Scofield: Monsieur le président, puis-je mentionner quelque chose? A cause de la réunion, dimanche, de nos directeurs dans les provinces de l'Atlantique, à laquelle assistait notre président, et du présent mémoire sur la politique étrangère qui était à l'étude à ce moment-là, il n'y a eu réellement qu'une conclusion: les directeurs ont demandé au président de bien dire au Comité aujourd'hui qu'il était temps au Canada que le gouvernement établisse des règles de base, comme l'a mentionné M. Reid.

Le président a accepté cette responsabilité comme membre de la Chambre de commerce et je pense qu'il en sera question à notre réunion nationale le 10. Ce que vous mentionnez est donc à l'étude, mais la première partie du message est que le gouvernement devrait établir des règles de base de façon à ce qu'il n'y ait pas de malentendus plus tard.

M. Yewchuk: Une dernière question, monsieur le président. Je voudrais savoir si vous avez des recommandations au sujet des règles ou si vous parlez de façon générale.

M. Scofield: Comme je l'ai dit, on abordera la question à notre réunion, et un comité sera probablement créé. La ligne de conduite que nous avons établie comporte déjà certaines règles fondamentales; la Chambre devra cependant étudier la possibilité de le réunir, comme dans le cas des 15 principes ou les affaires.

M. Carty: La Chambre de commerce également est d'avis que les investissements étrangers sont bienvenus s'ils respectent les règlements du Canada; nous ne croyons pas que le gouvernement devrait s'occuper de 90 p. 100 des industries. On devrait apporter des preuves à

[Texte]

are those things which are of very vital importance to the nation and should be proven that they could be of vital importance to the nation and perhaps uranium falls into this category. We would say that it should not be tremendously broad, in other words, make ground rules that says everything has got to be nationalized.

M. Reid: Universal application. Could we come back to a question of ground rules perhaps in a related but slightly different context, Mr. Chairman? The famous *Proposals for Tax Reform* contained a statement in paragraph 6.8:

For the foreseeable future, Canada's capital requirements will continue to exceed available domestic savings.

And Appendix B of the Canadian Chamber submission, which is a table, agrees with this statement in terms of arithmetic.

However, in this discussion of economic nationalism there is probably one area where there could be some agreement. It is simply this, that if we accept the fact that we are going to require large quantities of international capital over a period of years in order to ensure a high level of employment—we do have, I guess, the fastest rate of growth in the labour force of any country in the western world at the present time—if we are going to have an increasing standard of living; and if in the seventies we are going to try and improve the quality of life in this country in cleaning up the environment, then we come back to the very thing that Mr. Gossage stated: we need economic real growth in this country but we need the financial sinews with which to achieve it.

I would just like to take Section 6 of the white paper, because it is the international section and it is relevant, and put in these terms: the EEC countries and Japan are going to become increasingly sources of capital and we would hope particularly debt capital which is something that this country is going to require in the seventies both at the level of the corporation and at the level of government. Section 6, however, does a number of things which act as a deterrent to the foreign lender in Europe and when the time comes in Japan, which has a high savings rate. I would assume that that market may become with a greater liberalization of the Japanese economy a source of debt capital.

In this particular Section 6 there are three provisions.

• 1150

There is the recommendation on a higher withholding tax for those countries which do not have a tax treaty with Canada. Switzerland is a good example. However, in the development of pools of capital for investment in Canada, this sometimes involves more than just one country particularly in Europe. Switzerland might be the country which puts together a loan to this country in the debt capital area.

First of all, we have this proposal unless the countries which do not have tax treaties with us are willing to meet us on our terms. Second, we are proposing a capital gains tax which is quite unusual on nonresident investment. Third, of course, there is the rather difficult question of same capitalization but in general terms. It seems to me it is a desirable sort of thing to diversify and

[Interprétation]

l'appui quand on dit que certaines de nos industries sont d'une importance capitale pour la nation; l'uranium est peut-être dans cette catégorie. Il ne faudrait pas qu'on aille trop loin, c'est à dire en d'autres mots, que les règles fondamentales portent qu'il faille tout nationaliser.

M. Reid: L'application universelle. Pourrions-nous en revenir à la question des règles fondamentales, dans un contexte peut-être un peu différent, monsieur le président? Les fameuses propositions de réformes fiscales monsieur le ministre comportent la déclaration suivante au paragraphe 6.8:

Pour l'avenir rapproché, les besoins du Canada en capital continueront à dépasser l'épargne nationale disponible.

L'annexe B du mémoire de la Chambre de commerce du Canada, qui est un tableau, est d'accord avec cette déclaration, du moins pour ce qui est des chiffres.

Il y a cependant, au sujet du nationalisme économique, un domaine pour lequel il pourrait y avoir un certain consensus. Si nous acceptons le fait qu'on aura besoin d'un capital considérable de tous les pays pendant un certain nombre d'années afin d'assurer un haut niveau d'emploi, je pense que notre main-d'œuvre s'accroît à un rythme inconnu de tout autre pays occidental actuellement, et si nous voulons nous créer notre niveau de vie, si au cours des années 1970 nous voulons essayer d'améliorer la qualité de la vie dans ce pays, en nettoyant l'environnement, il nous faut en revenir au point que M. Gossage a mentionné. Il nous faut une croissance économique dans ce pays, il nous faut une armature financière pour y arriver.

Pour en revenir à l'article 6 du Livre blanc, c'est celui qui traite du domaine international et qui s'applique dans le cas présent, disons ceci: les pays de l'EEC et le Japon deviennent de plus en plus d'excellentes sources de capital, du genre de capital, nous l'espérons, dont le pays aura besoin au cours des années 1970 à l'échelon des corporations comme à l'échelon du gouvernement. L'article 6, toutefois, fait intervenir un certain nombre de facteurs négatifs pour le prêteur urbain, et éventuellement japonais, puisque le Japon a un haut niveau d'épargne. Je présume que ce marché avec la libéralisation de l'économie japonaise, deviendra une source de capital et de crédit.

Il y a trois dispositions dans l'article 6.

On recommande une retenue d'impôt majorée pour ces pays qui n'ont pas d'accord fiscal avec le Canada. La Suisse en est un bon exemple. Cependant, pour la création de sources communes de capitaux d'investissement au Canada, cela suppose parfois plus qu'un seul pays, surtout en Europe. Il arrivera que ce soit la Suisse qui fasse le prêt au Canada de capitaux d'amortissement de la dette.

Premièrement, la proposition est valable à moins que les pays qui n'ont pas d'accords fiscaux avec nous consentent à accepter nos termes. Deuxièmement, nous proposons un impôt sur les gains de capitaux, chose assez rare touchant l'investissement étranger. Troisièmement, se présente naturellement la question plutôt compliquée de la capitalisation commune mais dans des conditions générales. Il me semble opportun de diversifier et d'accroître

[Text]

increase the areas where we can obtain international capital. This particular section with those proposals is an inhibiting factor the way it stands at the present time.

I think everybody would agree that if we can utilize more than the United States market to meet some of our annual deficit, this is a desirable thing to do and we should be thinking in terms of incentives towards diversification. I think this is rather basic. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Yewchuk: We are getting into a very interesting discussion, Mr. Chairman, but I will pass to some other questioner.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Allmand.

Mr. Allmand: I would rather wait until later.

The Vice-Chairman: I see. I have Mr. Thompson now.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I wish to express appreciation for the interest of the Chamber in our foreign policies, particularly to the extent of appearing before us and presenting a brief as they have. It is reassuring that our business and commerce communities are actively concerned about something which, I think, involves all of us.

Having said that, I am continuing just on a little different approach than Dr. Yewchuk has been. I note the introductory remarks of the relationship between domestic and foreign policies and how domestic policies can very quickly become foreign policies and the relationship in a vice versa way as well.

We need capital in great amounts. I think the amount we need before 1975 has been mentioned. We speak about those needs being met largely from the outside but it seems to me that one of the reasons we are so dependent upon foreign investment is the slowness with which Canadians themselves invest in our own development. We more or less accept the fact that we do not have capital within from our own internal sources to meet our needs. My concern often is why we are not able to generate more capital. Why do the savings accounts of our own Canadian people build up to such astronomical figures while the investment of Canadians in our own resource development is very, very low comparatively. Why is it that approximately \$3 per capita Canadian is invested in the United States compared to \$1 per capita approximately of Americans invested here? What would our guest say in regard to how we might be able, on the governmental side, to produce greater incentives or do more to encourage the development of our own resources with our own capital that we have with direct participation of the people who have their savings in some form of capital?

Mr. Gossage: It is a little bit away from the international aspect but I think it affects this international thing very, very closely.

Mr. Bradley: I think, Mr. Chairman, the situation which has been described is truly one which exists. I think, perhaps, the problem as you have said, Mr. Thompson, is that we recognize the fact that we do not have sufficient capital in total to do these things. I think

[Interpretation]

les secteurs où nous pouvons obtenir du capital international. Cet article, étant donné ces dispositions, constitue une entrave suivant sa présente formulation.

Je pense que tout le monde sera d'accord que, si nous pouvons combler notre déficit annuel en ayant recours à d'autres marchés que celui des États-Unis, il est bon de le faire et nous devrions envisager l'encouragement à la diversification. Cela me semble fondamental. Merci, monsieur le président.

M. Yewchuk: La discussion était fort engageante, monsieur le président, mais je vais céder la place à un autre questionneur.

Le vice-président: Merci. Monsieur Allmand.

M. Allmand: Je préfère attendre à plus tard.

Le vice-président: Je vois. Monsieur Thompson.

M. Thompson: Monsieur le président, je désire signaler combien nous apprécions l'intérêt que la Chambre de commerce du Canada manifeste à l'égard de notre politique étrangère, au point de venir témoigner en notre présence et de soumettre un mémoire. Nous sommes rassurés à la pensée que le monde des affaires et du commerce se préoccupe activement de ce qui concerne tous et chacun d'entre nous.

Ceci dit, je m'écarte un peu de ce qu'a proposé M. Yewchuk. J'observe dans les remarques du début le rapport entre les politiques intérieures et extérieures et la manière dont les politiques intérieures peuvent promptement devenir des politiques extérieures et inversement.

Nous avons besoin d'énormes capitaux. Il me semble qu'on a mentionné le montant nécessaire avant 1975. Nous reconnaissons devoir chercher ailleurs ces sommes, mais il me semble qu'une des raisons pour lesquelles nous dépendons si complètement de l'investissement étranger est la réticence qu'ont les Canadiens eux-mêmes à investir dans notre propre développement. Nous nous résignons plus ou moins au fait que nous n'avons pas de capital à tirer de nos propres ressources pour subvenir à ces besoins. Je me tourmente bien souvent de savoir pourquoi nous ne pouvons produire nous-mêmes des capitaux. Comment se fait-il que les épargnes de nos Canadiens accumulent des sommes astronomiques alors que l'investissement canadien dans le développement de nos ressources demeure, comparativement, très très faible. Comment se fait-il que près de \$3 par habitant au Canada est investi aux États-Unis contre \$1 par habitant environ des argents américains investis ici? Que recommanderait au gouvernement notre invité pour mieux stimuler ou mieux encourager le développement de nos propres ressources avec nos propres capitaux, pour que nous participions plus directement à convertir nos épargnes en capitaux?

M. Gossage: Cela s'éloigne un peu du circuit international, mais je pense que cela ne l'en affecte pas moins.

M. Bradley: Je pense, monsieur le président, que cette situation existe vraiment. Il me semble que la difficulté est peut-être, comme le disait M. Thompson, que nous reconnaissons le fait que nous ne possédons pas assez de capitaux pour réaliser l'ensemble de ces objectifs. Je

[Texte]

this is probably the basic fact on which we base our recognition of the need for capital from other sources, foreign sources. It is a fact of life that it is not here.

• 1155

Mr. Thompson: May I just interject here? We have over \$12 billion in savings accounts of Canadian savings institutions. You say we do not have capital. That is a pile of money.

Mr. Carty: I think it is correct, and Mr. Brodley probably knows better than I, that when money is in a savings account it is not sort of sitting there; it is in use in some way. For example, if you have a savings account, my company is borrowing it to use, so that the money in all of our savings accounts is being utilized.

If I understand the situation here, Mr. Thompson, obviously the total amount is not enough, because what we are talking about is surplus. As I see it, what you would like to see would be more of Canadian money used in the resource area; two of those dollars per capita in the United States come back and be invested in Canada rather than in the U.S.

Mr. Thompson: All right. I am just trying to make a point because I think there is more capital here than we give credit for. On the other hand, two years ago there was a fantastic growth in the Chicago stockmarket and the basic reason for that growth was Canadian dollars.

Mr. McNally: Perhaps I might add to what Mr. Brodley has said and to respond to the very basic question Mr. Thompson is raising.

I am sure we do not know the exact reason why there are not more Canadians investing in more Canadian enterprises. We presented a brief to both the Senate Committee and the House of Commons Committee on Tax Reform. It was our submission, Mr. Thompson, that Canadians perhaps would be in a much better position as to capital if the tax reform resulted in more incentives for Canadians.

For example, the middle-income group of this country is taxed at a much higher rate than the middle-income group in the United States. This perhaps could explain one of the reasons why there used to be, and perhaps still is, a number of bright young Canadians going to the U.S. because they get a better standard of living and a lower tax rate. That is a hard combination to buck.

I noticed in the weekend papers that Britain and Mr. Heath's government has decided to cut the corporate tax rate to 40 per cent for incentive purposes as compared with an effective rate in Canada of 52 per cent. Against those odds it is sometimes difficult to accumulate capital.

Mr. Gossage: Mr. Reid, did you have something you wanted to say on this?

May I put in what you might call "a commercial"? At least I would call attention to the success of Canadian Pacific in having Canadians buy back Canadian Pacific with a tremendous resource development, from about 15 per cent after the war to a present level of some 64 per

[Interprétation]

pense que c'est là le principe fondamental sur lequel nous fondons notre évaluation du besoin provenant d'autres sources, de sources étrangères. C'est vrai comme la vie que nous ne l'avons pas ici.

M. Thompson: Puis-je ajouter quelque chose ici? Nous avons douze milliards de dollars dans nos comptes d'épargne des institutions canadiennes d'épargne. Vous dites que nous n'avons pas de capital. Ce montant est considérable.

M. Carty: C'est exact, et monsieur Bradley sait très bien, peut-être mieux que moi, que l'argent qui se trouve dans les comptes d'épargne ne restent pas là à rien faire; il est utilisé d'une façon ou d'une autre. Par exemple, si vous avez de l'argent dans un compte d'épargne, ma compagnie utilise de ces fonds; l'argent qui se trouve dans le compte d'épargne est utilisé.

La situation ici est la suivante, monsieur Thompson, le montant total n'est pas suffisant puisque nous parlons de surplus. Vous voudriez que l'argent des Canadiens soit utilisé davantage dans le domaine des ressources; 2 dollars par tête de ces fonds aux États-Unis reviennent et sont investis au Canada plutôt qu'aux États-Unis.

M. Thompson: D'accord. Je veux simplement dire qu'il y a plus de capital ici qu'on l'indique habituellement. Il y a deux ans, il y a eu une hausse incroyable à la bourse de Chicago et la raison principale en était les dollars canadiens.

M. McNally: Je pourrais peut-être ajouter quelque chose à ce que monsieur Bradley a dit et répondre à la question posée par monsieur Thompson.

Nous ne savons certainement pas de façon précise pourquoi plus de Canadiens n'investissent pas davantage dans les entreprises canadiennes. Nous avons présenté un mémoire et au comité du Sénat et au comité de la Chambre au sujet de la réforme fiscale. Nous avons indiqué dans ce mémoire, monsieur Thompson, qu'il serait peut-être préférable pour les Canadiens, en ce qui a trait au capital, si la réforme fiscale les engageait davantage.

Par exemple, ceux qui touchent des revenus moyens dans ce pays paient proportionnellement plus d'impôts que ceux du même groupe aux États-Unis. Ceci explique peut-être pourquoi depuis toujours bon nombre de jeunes Canadiens intelligents vont aux États-Unis puisqu'ils y trouvent un meilleur niveau de vie à un taux, une imposition moindre. Il est difficile de trouver mieux.

J'ai lu dans les journaux de fin de semaine que la Grande-Bretagne et le gouvernement de monsieur Heath ont décidé de réduire les impôts sur les corporations à 40 p. 100 comme mesure d'encouragement comparativement à un taux effectif de 52 p. 100 au Canada. Dans ces conditions, il est difficile d'accumuler du capital.

M. Gossage: Monsieur Reid, avez-vous quelque chose à ajouter?

Puis-je faire ici un peu de réclame? J'attire votre attention sur le succès qu'a connu le Canadien Pacifique dans sa tentative d'intéresser les Canadiens à racheter cette société; la propriété canadienne est portée à 15 p. 100 après la guerre à quelque 64 p. 100 actuellement. Il

[Text]

cent ownership in Canada. This represents a tremendous development of Canadian savings in Canadian resource development.

Mr. Thompson: I think also in the resource area, where we need capital so urgently today, that the same incentive to invest our savings before tax is not there, as it is in the United States. If it is a good investment dollar for somebody in Denver or in Phoenix to come up and invest in a certain resource development, why is it not a good investment dollar for a Canadian as well? However, that is another point.

Mr. Gossage: I think maybe that is a question of the size of sufficient pools of risk capital, which is not generated in small savings but requires generation of very large conglomerations of savings before they can be made effective. I think that is one of the problems.

• 1200

Mr. Thompson: Although the same incentive is not there either.

Mr. Gossage: No, quite.

Mr. Carty: Of course, Mr. Thompson, you were saying that we do need this money in Canada, that we do not need this resource and it seems to me, in answer to what can the government do, that they are making a wrong step in bringing in a capital gains tax in this area at this time—because this is the area where your benefit is, where you take a risk in a resource area, and if you put your money up you would hope to do it. You can argue that other people have and so forth, but as a point to encourage people, where there is a real need for it, I think this is a step in the opposite direction. It certainly cuts down the incentive.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I would like to switch away from this and ask our guests to comment on a portion of our foreign policy relating to development assistance or aid. Just recently Mr. Sharp was over in Africa and gave four or five countries rather large amounts of interest-free loans and capital aid. While our percentage of GNP is far from what might be the desired goal, what is the reaction of business (a) towards our policy outlined here in regard to development assistance; and (b) how does business itself see a more direct involvement for themselves in aid vis-à-vis, shall we say, government-direct involvement? Could we hear a comment on those two areas?

Mr. Gossage: Mr. Scofield, would you comment on the policy of the Chamber in that area?

Mr. Scofield: It is in the brief, Mr. Chairman. There is a policy under paragraph 244 on page 19, which speaks of the Chamber's endorsement of,

... the principle of establishing a favourable climate for trade with developing countries. The Canadian Government should continue to contribute to the economic development of countries in need of assistance, the level of such assistance being realistically related to the level of Canada's economic activity.

[Interpretation]

s'agit d'une réalisation importante au moyen des épargnes des Canadiens dans le développement des ressources du Canada.

M. Thompson: Dans le domaine des ressources, où nous avons tellement besoin de capital actuellement, il n'y a pas cet encouragement à investir nos épargnes avant l'impôt comme c'est le cas aux États-Unis. Si c'est une bonne affaire pour quelqu'un de Denver ou de Phoenix d'investir dans une certaine ressource, pourquoi c'est pas la même chose pour un Canadien? C'est un autre point.

M. Gossage: Je pense que c'est une question de capitaux spéculatifs suffisant qui ne proviennent pas des petits épargnants mais qui exigent des apports considérables d'épargne pour être efficaces. C'est un des problèmes.

M. Thompson: Il n'est pas non plus dans ce cas d'encouragement.

M. Gossage: En effet.

M. Carty: Vous disiez, monsieur Thompson, que nous avons besoin de ces fonds au Canada, que nous n'avons pas besoin de ces moyens. En réponse à la question de savoir ce que le gouvernement peut faire, je pense que c'est un pas dans la mauvaise direction que d'introduire l'impôt sur des gains de capitaux dans ce domaine actuellement puisqu'il n'est pas profitable de risquer des fonds dans les ressources; il faut pouvoir espérer réaliser des profits. Vous pouvez dire que d'autres l'ont fait, mais est-ce là une façon d'encourager les gens, dans un domaine où il y a un réel besoin de capitaux? Je pense que c'est un pas dans la mauvaise direction. Ce n'est sûrement pas un stimulant.

M. Thompson: Pour passer à autre chose, monsieur le président, je demanderais à nos invités de ce qu'ils pensent de cette partie de notre politique étrangère qui a trait à l'assistance ou à l'aide au développement. M. Sharp revient d'un voyage en Afrique où il a consenti des prêts considérables sans intérêt et de l'aide en capital à quatre ou cinq pays. Même si notre pourcentage du profit national brut est loin d'être celui que l'on voudrait, quelle est la réaction du monde des affaires d'abord à l'égard de notre politique en ce qui a trait a) à l'assistance au développement et b) comment envisage-t-elle sa participation comparativement à celle, disons, du gouvernement? Avez-vous une opinion à ce sujet?

M. Gossage: Monsieur Scofield, pourriez-vous expliquer la politique de la Chambre de commerce à cet égard?

M. Scofield: Il y a quelque chose à ce sujet dans le mémoire, monsieur le président. C'est au paragraphe 244 de la page 19, où nous disons que:

... nous donnons notre adhésion au principe tendant à établir un climat commercial favorable avec les pays en voie de développement. Le gouvernement du Canada devrait continuer à contribuer au développement économique des pays qui ont besoin d'assistance; il faudra faire preuve de réalisme et conserver

[Texte]

I am not sure that I can directly answer Mr. Thompson regarding the involvement of business in the foreign aid program directly. There are some passing things, of course, in which business is involved. For instance, we just recently had discussions with CIDA in trying to encourage Canadian business to become involved in other countries under the CIDA program with some assistance that is available in terms of exploration within a foreign country to develop the viability or the possibility that business development in that country would be possible and wise. Then there is the question of the feasibility studies which follow, where the government will pay a large percentage back if the feasibility study shows that it is not feasible. There are things of that nature in which business is involved. I am not sure I can answer your question beyond that.

Mr. Carty: I think, Mr. Thompson, also that generally the Chamber supports a move, if not all the way, towards the Pearson formula on that. However, coming back more specifically to this, I think we feel that where the money has to be spent in a developed country, it should be spent in Canada. I think there are questions that can be developed. I think business can also in many cases—and I know some specific instances where it is done—go out to do work on these development projects, where they really do training work for the people in a developing country. For example—I can speak for my own company—we built a bridge in Africa on this basis and there was a lot of training done of African workers by our people. We sent training people out and so forth. Therefore I think in this area we are attempting to do so.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I might refer to the fact there has been a very interesting development in the last couple of years under CIDA, where the nongovernment organizations, both voluntary and business, have now specific departments within CIDA with the direct purpose of involving NGO organizations from both sides. Probably the aid program of West Germany in particular is an example of how business can be involved directly, as well as other organizations. However, I will not take more time on that. I think it is a very interesting development and I would like to see the Chamber involved in studying ways of making more aid more direct.

I have a question I would like to pose in one other area. My colleague, Mr. Macquarrie, mentioned the EEC and the EFTA situation. I note with some satisfaction that you did refer to the other side of the world, the Pacific Basin, particularly with the incoming of so much capital from Japan, the resource development in western Canada and obviously the tremendous market for a finished product where there is not the same competition that there might be in the other direction across the Atlantic. Could the Chamber enlarge a little on what is actually being done towards accentuating greater emphasis on the Pacific Basin area and what we might be concerned with more from the government, from Parliament's standpoint in helping to bring this about? Mr. Scofield you might be...

• 1205

Mr. Scofield: Mr. Chairman, I attended the Pacific Basin Meetings in Kyoto last May which was the first time that Canada had been seated as a delegate country to the Pacific Basin Economic Cooperation Council. Start-

23560-21

[Interprétation]

un rapport entre l'importance de cette aide et l'importance de notre activité économique.

Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre avec précision à la question de M. Thompson en ce qui a trait à la participation directe du monde des affaires au programme d'aide à l'étranger. Le monde des affaires participe évidemment à un certain projet passé. Par exemple, des rencontres ont eu lieu dernièrement avec l'ACDI afin d'essayer d'encourager l'industrie canadienne à s'occuper d'autres pays en vertu du programme de l'ACDI; et il a été question de déterminer dans un pays étranger leur possibilité de développement économique. Il y a également les études de rentabilité dont les frais sont remboursés par le gouvernement lorsque les résultats sont négatifs. Le monde des affaires participe à des projets de ce genre. Je ne sais pas si cela répond bien à votre question.

M. Carty: Je pense, monsieur Thompson, que la Chambre de commerce appuie de façon générale, sinon entièrement, la formule proposée par M. Pearson à ce sujet. Nous croyons que lorsqu'il y a des fonds à investir dans un pays développé, ce pays doit être le Canada. Il y a d'autres possibilités. Les entreprises peuvent, et souvent le font, participer à des projets de développement où elles s'occupent de la formation des gens dans les pays en voie de développement. Par exemple, pour parler de la société où je travaille, nous avons construit un pont en Afrique, de cette façon; les gens se sont occupés de la formation des travailleurs africains. Nous avons envoyé des spécialistes, etc. Je pense donc que nous essayons de participer.

M. Thompson: Monsieur le président, j'aimerais souligner le fait qu'il y a du nouveau depuis deux ans à l'ACDI: les organismes non-gouvernementaux, volontaires et des entreprises, ont des départements déterminés au sein de l'ACDI chargés d'intéresser les autres organismes gouvernementaux des deux côtés. Le programme d'aide de l'Allemagne de l'Ouest est sûrement un exemple de participation pour les entreprises et les autres organismes. C'est tout ce que j'ai à dire. Mais je pense que c'est très intéressant et j'aimerais que la Chambre de commerce étudie la possibilité d'accorder une aide plus directe.

J'ai une question à un autre sujet. Mon collègue, M. Macquarrie, a mentionné l'EEC et le EFTA. Je remarque avec satisfaction que vous mentionnez l'autre partie du monde, les pays du Pacifique, avec tous ces capitaux qui proviennent du Japon, le développement de l'Ouest du Canada et ce marché formidable pour les produits finis où il n'y a peut-être pas cette confiance que l'on retrouve dans la direction opposée, soit outre Atlantique. La Chambre peut-elle expliquer davantage sa position et dire ce qui est fait pour souligner l'importance des pays du Pacifique et ce dont nous pouvons nous attendre de la part du gouvernement, du point de vue du Parlement, à cet égard? M. Scofield pourrait peut-être...

M. Scofield: Monsieur le président, j'étais présent aux réunions des pays du Pacifique à Kyoto au mois de mai de l'année dernière. C'était la première fois que le Canada occupait un siège comme pays délégué au Conseil

[Text]

ing May 11, the third annual congress of the Pacific Basin countries is to take place in Vancouver. In Canada, the Pacific Basin participation from the business side is jointly shared by the Canadian Manufacturers' Association and the Chamber. We are the ones who undertook to provide Canadian participation in and representation at Pacific Basin matters. I think this has the potential for a greater understanding between business as to the opportunities that are available in each other's country and for Canada, in the United States as one of the countries, as well as New Zealand, Australia and Japan.

Perhaps one of the most intriguing aspects of the Pacific Basin can be its concern and what it does with regard to the less developed countries. At the Kyoto Meeting last year there were observers from Malaysia, Indonesia, South Korea, Formosa and a fifth one escapes me at the moment. I understand this year at Vancouver there are to be some 14 less developed countries who are going to be seated as observers at the Pacific Basin meeting. I am not sure if the Pacific Basin Economic Co-operation Council, either from a governmental standpoint or from a business standpoint has yet reached the point where it really has its rails laid down and where the opportunities are defined for the development of Canada in its participation in the Pacific Basin and particularly its role with regard to less developed countries. I think the future in this area is now budding and the time is at hand for us to participate as we propose to do at the conference in Vancouver in May.

Mr. Thompson (Red Deer): I think I have taken enough time. It would be interesting to go on with this point. Thank you very much.

The Vice-Chairman: Mr. Dupras.

Monsieur Dupras.

M. Dupras: Monsieur le président, je désire me joindre aux autres députés et féliciter la Chambre pour leur très intéressant mémoire. J'ai eu l'honneur de participer aux activités des Chambres de commerce de ma localité et je sais tout l'intérêt qu'elles portent aux affaires canadiennes. On dit dans ce mémoire que pour assurer la continuité du développement au Canada 8 milliards seront requis. Croyez-vous que notre dépendance aux investissements étrangers devrait être restreinte ou diminuée? Si oui, de quelle façon pourrions-nous y arriver?

Mr. Carty: I would say that our table indicates that if we want the growth rates that the Economic Council has and so forth, certainly until 1975, they are going to be on an increasing basis as the country grows. I do not think there is any question there comes a time when the increasing tends to turn down. I do not think within the Chamber it is our work, and I have not seen—and Morgan you might comment on this—any indications of where the turnaround would come. They are still moving up in light of our growing population with our growing standard of living and our requirements for cleaning up the air and the water and so forth.

Mr. Reid: I think there is only one footnote, Mr. Chairman, I could add to that, a rather simple one, that fiscal policies that are developed both at the federal and at the provincial levels, which encourages savings, lessen our dependence on foreign sources of capital to maintain the

[Interpretation]

de coopération économique des pays du Pacifique. A compter du 11 mai, le troisième congrès annuel des pays du Pacifique aura lieu à Vancouver. Au Canada, la participation aux organismes des pays du Pacifique est assurée, pour ce qui est des entreprises, par l'Association des manufacturiers canadiens et la Chambre de commerce. C'est nous qui nous occupons de la participation et de la représentation du Canada dans les organismes des pays du Pacifique. Je pense que cela favorise une meilleure compréhension chez les entreprises des différents pays en ce qui a trait aux possibilités pour le Canada, les États-Unis, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et le Japon.

Un des aspects les plus complexes de l'organisation est peut-être ce qu'elle fait pour les pays moins développés. A la réunion de Kyoto où l'année dernière, il y avait des observateurs de la Malaisie, de l'Indonésie, de la Corée du Sud, de Formose et d'un cinquième pays dont je ne me souviens plus. Il y aura cette année à Vancouver 14 pays moins développés qui seront représentés par des observateurs à la réunion des pays du Pacifique. Je ne sais pas si le Conseil de coopération économique des pays du Pacifique, soit du point de vue du gouvernement, soit du point de vue des entreprises, a une politique bien définie et si les possibilités du Canada à sa participation sont délimitées, surtout en ce qui a trait à son rôle auprès des pays moins développés. Je pense que nous n'en sommes qu'au stade préliminaire et que le moment pour nous de participer, comme nous l'entendons, à cette conférence qui aura lieu à Vancouver au mois de mai.

M. Thomson (Red Deer): Mon temps est écoulé. Il serait intéressant de continuer. Merci.

Le vice-président: Monsieur Dupras.

Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Mr. Chairman, I join the other members to congratulate the Chamber of Commerce for its very interesting brief. I have the honor to participate in the activities of the Chamber of Commerce in my locality and I know the interest that they have for the Canadian affairs. Your brief states that eight billion dollars are necessary to assure the continuity of development in Canada. Do you think that our dependence on foreign investments should be restricted or limited? If so, how could we do it?

M. Carty: Notre tableau indique que si nous voulons un taux de croissance du conseil économique, etc. s'il reste avant 1975, nous serons sur une base croissante selon la croissance du pays. Quant à la question de savoir si à un moment donné, l'augmentation tend à baisser, elle ne se pose pas. A mon avis, cette question ne relève pas de la chambre. Monsieur Morgan pourrait faire des observations à ce sujet et établir où la baisse se produirait. Il continue d'agir en fonction de la croissance démographique, de l'augmentation du niveau de vie et des exigences relatives au nettoyage de l'air et de l'eau etc.

M. Reid: Monsieur le président, il n'y a qu'une simple note que je pourrais ajouter à cela, c'est-à-dire les politiques fiscales qui sont établies aux paliers fédéral et provincial qui encouragent l'épargne diminuent notre indépendance à l'égard des sources étrangères en matière

[Texte]

same rate of economic growth. At the moment, as the Chamber has pointed out and as certainly other business organizations have pointed out, the proposals in the White Paper on Tax Reform will tend, if anything, to reduce the savings structure of Canadians and that means that we are going to have increased dependence on foreign sources of capital if we are going to maintain a rate of growth compatible with high employment and a rising standard of living.

Mr. Gossage: May I also add that in looking at figures of total investment, these should really be related to levels of gross national product. The investment in relation to the gross national product of the country may not be so alarming as it looks in just global figures of requiring so many billions of capital, but I think over the course of the last 40 or 50 years, the dependence of Canada on foreign capital in that sense has declined, not grown; in other words, our proportion of self-generated capital. The GNP is tending to grow, not to decline.

Mr. Reid: This is a very interesting point. One of the most significant things is that in the pre-war years, pre World War I and up until about 1925, 1926, I have forgotten, which also happens to be the time the Statute of Westminster came into being and Canada became really a sovereign power, during all these years our dependence on foreign resources of capital was greater in relationship than it is today and this was the period when we were emerging as an independent nation. I think that is very interesting. It was not incompatible with the achievement of sovereignty.

Mr. McNally: Je voudrais ajouter seulement un mot, monsieur le président. Monsieur Dupras, nos industries qui donnent de l'emploi sont des industries à *intensive capital*, c'est-à-dire qu'elles ont besoin de beaucoup de capital et pas seulement de main-d'œuvre.

Mr. Dupras: In view of these, is it your judgment that new methods such as licensing or joint ventures in the latest technological advances can be obtained without increasing the degree of foreign ownership?

Mr. Carty: Certainly I think licensing and there is much of it used now, is one of the roots. I do not think this is the answer to try to move along. For example, I would be dubious if we could have the automotive industry in Canada providing the jobs and the wealth for Canada on a licensing basis. You just do not get it all in licences. My own company is a licensee and also a licensor in some cases and it is not the same as if you work yourself.

Mr. Dupras: What about joint ventures, where we could impose a certain percentage of Canadian ownership?

• 1215

Mr. Carty: I think joint ventures and I think this comes back a little bit to finding the Canadian capital to match

[Interprétation]

de capitaux pour conserver le même taux de croissance économique. A l'heure actuelle, comme la chambre est et certaines autres entreprises commerciales à fait remarquer les oppositions du Livre blanc tendront à réduire les structures d'épargne des Canadiens cela signifie que nous dépendrons davantage des sources étrangères en matière de capitaux si nous maintenons un taux de croissance incompatible avec un taux élevé d'emplois et un niveau de vie croissant.

M. Gossage: Puis-je aussi ajouter que, si l'on considère les chiffres relatifs au total des investissements ils devraient, en fait, se rattacher au niveau du produit national brut. Les investissements par rapport au produit national brut peuvent n'être pas aussi à l'avenant étant donné qu'ils ne tiennent compte de l'ensemble des chiffres pour exiger tant de milliards en capitaux, et je pense qu'au cours des 40 ou 50 dernières années, la dépendance du Canada à l'égard des capitaux étrangers en ce sens, a diminué, et non augmenté; en d'autres termes, la proportion de capital au to-produit. Le produit national brut tend à augmenter, non à diminuer.

M. Reid: C'est une question très intéressante. Une des choses les plus importantes, c'est que, au cours des années qui a précédé la dernière guerre mondiale, et jusqu'à 1925, 1926, j'ai oublié, l'époque de la signature du traité de Westminster, en vertu duquel le Canada est devenu une puissance vraiment souveraine, au cours de toutes ces années, notre dépendance à l'égard de ressources étrangères en matière de capitaux a été proportionnellement très importante qu'elle ne l'est à l'heure actuelle, et c'était à l'époque où nous commençons à nous faire connaître en tant que nation indépendante. Je pense que c'est très intéressant. Ce n'était pas incompatible avec la réalisation de la souveraineté.

Mr. McNally: I only want to add a word, Mr. Chairman. Mr. Dupras, our industries that provide employment are industries with intensive capital, that is they need lot of capital not only men power.

M. Dupras: Estimez-vous que de nouvelles méthodes, telles que les coentreprises dans les dernières découvertes technologiques, peuvent être obtenues sans augmenter le degré de propriété étrangère?

M. Carty: Certes, je pense, que l'autorisation (et elle est très employée à l'heure actuelle) est un des principaux moyens. Je ne pense pas que ce soit la réponse que d'essayer d'agir en ce sens. Par exemple, je douterais que l'industrie de l'automobile au Canada puisse fournir des emplois et assurer la prospérité au Canada sur une base d'octrois. Vous ne l'obtenez pas du tout par des permis. Ma propre société est un concessionnaire et aussi un octroyeur dans certains cas, mais ce n'est pas la même chose que si vous travaillez vous-même.

M. Dupras: Qu'est-ce à dire au sujet des causes entreprises auxquels nous imposerions un certain pourcentage de possession canadienne?

M. Carty: Je pense à des entreprises en coparticipation et je crois que cela revient en somme à trouver les

[Text]

the U.S. or the British or the French or the German capital who are venture-minded. So often you will find \$100 million of foreign capital, who would be willing in many cases, I would suspect, to take on a joint venture because in many many cases we are finding people over here looking for people to work a joint venture.

Mr. Bradley: It would be highly desirable if a way could be found to encourage this.

Mr. Dupras: I think this is the role of the Chambers of Commerce at either the provincial or federal level.

Mr. Carty: Again, we go back to perhaps saying that if the government and Canada at all, can encourage the formation of the capital in the hands of people and make the tax structure and so forth worth the venture in doing it, I think you will find it done. I think you would do this in your own case.

Mr. Dupras: Yes. In another vein, Mr. Chairman, the Chamber in its brief appears to agree with our government's defence policy although it warns that: wasteful and uncontrolled expenditure cannot be accepted. However, on page 8, the brief urges Canada to pledge even greater support to the United Nations.

Mr. Gossage: Is that not a case of the effective allocation of resources? We do not say that defence expenditures may not, in certain circumstances, need to be increased. We say that they should not be wasteful. I think we refer to the fact that resources devoted to defence should be related to the responsibilities that Canada wishes to assume and that those should be in balance.

Of course, until the White Paper on defence comes out, we must be in a position to take a more definite stand on defence matters. We are really waiting for the information from the White Paper on defence.

Mr. Dupras: Is the Chairman of the opinion that the budget for the next two years, which has been frozen to \$1,800 billion, should be continued, that this practice should be continued, or should we increase the budget for defence?

Mr. Gossage: That will depend upon what the defence objectives of Canada are. So long as resources devoted to defence are used effectively and economically in furthering the interests of Canada, then if they have to be increased, that is a burden Canada has to take because of the benefits that will flow from it. However, they must be used effectively and economically for the purposes that the people of Canada support.

Mr. Dupras: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, the brief of the Canadian Chamber of Commerce agrees with the government policy paper that foreign policy is an extension abroad of

[Interpretation]

capitaux canadiens pour rivaliser avec les capitaux américains britanniques français ou allemands qui sont à la recherche d'investissement. Bien souvent vous trouverez 100 millions de capitaux étrangers disponibles dans de nombreux cas pour des co-entreprises, parce que dans nombre de cas nous constatons que certaines personnes sont à la recherche d'associés pour travailler conjointement.

M. Bradley: Il serait souhaitable que l'on trouve un moyen d'encourager cette tendance.

M. Dupras: Je pense que c'est le rôle de la Chambre de commerce au niveau provincial ou fédéral.

M. Carty: Une fois de plus, cela revient à dire que si le gouvernement du Canada et le Canada dans son ensemble pouvaient encourager la formation du capital entre les mains de ces citoyens et rendre le régime fiscal favorable à ce genre d'entreprise je crois que cela favoriserait beaucoup la réalisation. Dans votre propre cas je crois que vous le feriez.

M. Dupras: Oui. Par ailleurs, monsieur le président, la Chambre dans son mémoire semble être d'accord avec notre politique de défense gouvernementale même si elle avertit que: le gaspillage et les dépenses non-autorisées ne peuvent être acceptés. A la page 8, pourtant, le mémoire presse le Canada d'accorder encore un plus grand soutien aux Nations-Unies.

M. Gossage: Ne s'agit-il pas d'une répartition effective des ressources? Nous ne disons pas que les dépenses consacrées à la défense ne peuvent, dans certains cas, avoir besoin d'être augmentées. Nous disons qu'il ne doit pas y avoir de gaspillage. Je crois que nous voulons parler du fait que les ressources consacrées à la défense doivent être en rapport avec les responsabilités que le Canada désire assumer et qu'il doit y avoir un équilibre.

Bien sûr, jusqu'à l'apparition du Livre blanc sur la défense, nous devons être en mesure de mieux définir notre position sur les questions de défense. En réalité nous attendons que le Livre blanc sur la défense nous renseigne à ce sujet.

M. Dupras: Le président est-il d'avis que le budget qui, pour les deux prochaines années, a été gelé à 1,800 milliards devrait être continué, que cette pratique devrait être poursuivie ou que nous devrions augmenter le budget pour la défense?

M. Gossage: Cela dépendra de ce que seront les objectifs de défense du Canada. Aussi longtemps que les ressources consacrées à la défense sont employées effectivement et économiquement à servir les intérêts du Canada, et si elles doivent être accrues, c'est un fardeau que le Canada devra accepter à cause des avantages qu'il en retirera. Cependant ces ressources peuvent être employées de façon effective et économique pour les objectifs que le peuple canadien approuve.

M. Dupras: Merci.

Le vice-président: Monsieur Marceau.

M. Marceau: Monsieur le président le mémoire présenté par la Chambre de commerce du Canada est d'accord avec le Livre blanc du gouvernement pour reconnaî-

[Texte]

national policy and that the theme of fostering economic growth should be given priority emphasis in foreign policy decision-making.

In the brief submitted by your organization, the Canadian Council of the International Chamber of Commerce, the growing interdependence of nations was stressed. That brief warned that a built-in national desk could distort the perception of international problems. Does the Chamber of Commerce disagree with this more international emphasis?

Mr. Gossage: Would you like to comment, Mr. Reid?

Mr. Reid: No. Have you any comments, Mr. McNally?

Mr. McNally: If I could locate the brief that Mr. Marceau is referring to. Is it the International Chamber of Commerce brief?

Mr. Marceau: Yes.

• 1220

The Vice-Chairman: Mr. Marceau, I think you are referring to the brief of the International Chamber of Commerce. We will have the hearing tonight.

Mr. Marceau: Oh, excuse me.

The Vice-Chairman: And maybe we can...

Mr. Marceau: Yes, yes, I made a mistake. I have no more questions at present.

The Vice-Chairman: Maybe you can leave your questions for this evening. Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, I would like to put the following question to the Chamber of Commerce. Does the Chamber think the Canadian government should restrict the investment of Canadian companies in countries where the laws of those countries require unjust racial and social policies? I particularly have in mind South Africa; but there are other countries, which have similar policies, which are not as bad. What do you think the action of the Chamber of Commerce would be if we were to introduce policies which would restrict Canadian investment in South Africa and other countries with similar policies?

Mr. Carly: I think I can say that the Chamber has not looked at this question, Mr. Allmand, so that as a delegate of the Canadian Chamber we cannot perhaps answer that. One of these gentlemen may like to answer it. I would suspect that this may become a question that will be before our committee as we go on as there has been considerable concern about it. We have had a case in one of the annual meetings of a large Canadian company just recently on it—Mr. Scott is the General Manager—but the Canadian Chamber, I do not believe has reviewed this as a situation.

Mr. Allmand: Fine.

[Interprétation]

tre que la politique étrangère est une extension à l'étranger de la politique nationale et que le principe visant à stimuler la croissance économique devrait bénéficier de la plus haute priorité lorsqu'il s'agit de mettre au point une politique étrangère.

Dans le mémoire présenté par votre organisme, le Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale, on a mis l'accent sur l'interdépendance croissante des nations. Ce mémoire contient une mise en garde, un organisme établi à l'échelle nationale pourrait déformer la perception des problèmes internationaux. La Chambre de commerce voit-elle des objections à cet approche plus international?

M. Gossage: Voulez-vous prendre la parole monsieur Reid?

M. Reid: Non. Avez-vous quelques commentaires, monsieur McNally?

M. McNally: Si je pouvais trouver le mémoire dont M. Marceau nous parle. Est-ce que c'est le mémoire de la Chambre de commerce internationale?

M. Marceau: Oui.

Le vice-président: Monsieur Marceau, je crois que vous faites allusion au mémoire de la Chambre de commerce international. Il sera présenté ce soir.

M. Marceau: Oh, excusez-moi.

Le vice-président: Nous pourrions peut-être...

M. Marceau: Oui, oui, je me suis trompé. Je n'ai plus de questions à poser.

Le vice-président: Vous pourriez peut-être garder vos questions pour ce soir. Monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur le président, je voudrais poser la question suivante à la Chambre de commerce. Est-ce que celle-ci pense que le gouvernement canadien devrait restreindre les investissements des sociétés canadiennes dans les pays où les lois entraînent des politiques raciales et sociales injustes? Je pense particulièrement à l'Afrique du Sud; mais il y a d'autres pays qui ont des politiques semblables, et qui ne sont pas dans une situation aussi grave. A votre avis, quelle mesure devrait prendre la Chambre de commerce si nous adoptions des politiques qui restreindraient les investissements canadiens en Afrique du Sud et dans d'autres pays qui ont des régimes semblables?

M. Carly: Je crois que je peux dire que la Chambre n'a pas étudié ce problème, monsieur Allmand, et que, en tant que délégué de la Chambre canadienne, nous ne pouvons répondre à cette question. Un de ces messieurs voudra peut-être y répondre. Je crois que cette question va souvent nous être posée, dans ce comité, car elle a l'air de préoccuper beaucoup de gens. Nous avons eu le cas, au cours d'une des réunions annuelles d'une grande société canadienne, récemment, à ce propos—M. Scott en est l'administrateur général—mais je ne crois pas que la Chambre canadienne ait étudié cette situation.

M. Allmand: Très bien.

[Text]

The Vice-Chairman: Maybe Mr. Gossage has some comments.

Mr. Gossage: I was going to say that perhaps it is a matter where international rather than national action is necessary. Business can hardly act on its own in regard to a separate sovereignty and even a sovereign country has difficulties in attempting to influence the internal policies of another sovereign country. It seems to me that this is a field where international standards may be required if action is called for.

Mr. Allmand: Well that may be. I was not thinking of trying to impose things on sovereign states but I was wondering how Canadian companies feel when they operate in a country like South Africa where they must impose employee-employer relations which they would never think of introducing in Canada; the restriction of blacks to certain areas of employment; and wage levels that apply to blacks that do not apply to whites. It seems to me that a Canadian businessman and a Canadian company setting up in South Africa must do some soul-searching when he has to operate under a legal system like that, and he must wonder whether he is promoting that kind of a system as long as he stays there.

However, I will not ask further questions on it because you have not developed a policy. I would urge the Chamber to perhaps study this in greater detail because it is a serious problem, not only in the world but in Canada as we have a lot of political pressure on it.

I want to ask you another question which might be related to it. Do you have any policy on the encouragement of Canadian companies to involve local people in the operation in the other country? I notice that with respect to Canada you state that Canada should take steps to see that... well on at page 2 of your brief, you say:

• 1225

(b) Each nation should avoid efforts, real or apprehended to extend its law into the territory of another,...

When Canadian companies go to other countries, do you have any policy which would encourage them to involve local people in their employment, in investment and that kind of thing? I am thinking particularly here of our investments in the Caribbean area and other countries like that.

Mr. Gossage: Mr. Allmand, I think if you refer to the fifteen points that we have distributed, those are set up as guides for the operation of all non-resident businesses in all countries, not merely in Canada. I think they have been adopted by the International Chamber of Commerce on that basis. We would certainly expect that the Canadian business would observe, in other countries, the same rule that we advocate other businesses should observe in Canada. These are our principles which, in our view, should be applied in any nonresident situations.

Mr. Carty: We think most Canadian businessmen, too, have found—and perhaps it is just selfish—in many of

[Interpretation]

Le vice-président: M. Gossage voudrait peut-être faire quelques remarques.

M. Gossage: J'allais dire qu'il s'agit peut-être d'un problème où une action internationale plutôt que nationale est nécessaire. Le monde des affaires seul ne peut pas prendre des mesures en ce qui concerne une autre souveraineté, et même un pays souverain a des difficultés lorsqu'il essaie d'influencer les politiques intérieures d'un autre pays souverain. Il me semble que c'est un domaine où des mesures internationales devraient être prises, si cela est nécessaire.

M. Allmand: C'est bien possible. Je ne pensais pas à essayer d'imposer des choses à des États souverains, mais je me demandais ce que pensent les sociétés canadiennes lorsqu'elles travaillent dans un pays comme l'Afrique du Sud, où elles doivent imposer des relations d'employé à employeur qu'elles n'auraient jamais pensé introduire au Canada; la délimitation des domaines d'emplois pour les Noirs; et des niveaux de salaires pour les Noirs, qui ne sont pas appliqués aux Blancs. Il me semble qu'un homme d'affaires canadien et une société canadienne s'établissant en Afrique du Sud doit se poser des questions lorsqu'il doit travailler dans le cadre d'un système juridique de ce genre, et il doit se demander s'il n'est pas en train d'aider ce genre de système, tant qu'il reste dans ce pays.

Cependant, je ne poserais pas d'autres questions à ce sujet, car vous n'avez pas mis au point de politique précise. Je demanderais instamment à la Chambre d'étudier ce sujet plus en détail, car c'est un problème grave, non seulement dans le monde, mais au Canada, où il donne lieu à de nombreuses pressions politiques.

Je voudrais vous poser une autre question qui est peut-être liée à ce dont je viens de parler. Avez-vous une politique qui encourage les sociétés canadiennes à employer des autochtones lorsqu'elles sont établies dans des pays étrangers? J'ai remarqué qu'en ce qui concerne le Canada, vous avez dit qu'il devrait prendre des mesures pour... à la page 2 de votre mémoire, vous dites:

b) chaque nation devrait empêcher des efforts, réels ou supposés, pour étendre son droit au territoire d'une autre...

Lorsque les sociétés canadiennes s'implantent dans d'autres pays, avez-vous une politique qui les encouragerait à utiliser la main d'œuvre et les investissements locaux? Je pense en particulier à un nouvel investissement dans la zone des Caraïbes et dans d'autres pays semblables.

M. Gossage: Monsieur Allmand, je pense qu'il serait bon que vous considériez les 15 points qui ont été distribués, ces 15 points ont été établis comme guide d'exploitation des affaires non présidentes dans tous les pays, pas uniquement au Canada. Je crois qu'ils ont été adoptés sur cette base par la Chambre internationale de commerce. Nous espérons que les hommes d'affaires canadiens observeront, dans les autres pays, les mêmes règles que nous demandons aux hommes d'affaires étrangers d'observer au Canada. Voici nos principes qui, à notre avis, devraient être appliqués dans toutes les situations de non résidence.

M. Carty: Dans toutes les réunions de la Chambre de commerce où nous avons abordé le problème de s'implan-

[Texte]

our meetings in the Chamber of Commerce where we have talked about moving into another country, that it just makes good business sense to operate with the people of the country.

Mr. Allmand: I see that you support a program of External Aid, but I want to ask you certain questions with respect to trade with developing countries. Although you mention this, you do not go into much detail.

At UNCTAD conferences—the United Nations Conference on Trade and Development—the developing countries made the point that while many of the developed countries were helping them to develop, were putting money into those countries and helping to build plants and so forth, they were not doing too much trade with them. They make the point that if we help them develop their productive capacities and then do not trade with them, what good does it do?

The Canadian Chamber of Commerce and all of commerce in Canada is in a bit of a difficult position on a matter like this because if we are to open up our doors to trade with these developing countries more, we might be taking trade away from our Canadian companies. This would mean that we would have to be willing to sacrifice a bit. Have you given any thought to our encouragement towards trading with developing countries and extending more trade to them, and how far would you be willing to do it, even if it should cut into some of our domestic trading abilities?

Mr. Carly: I do not doubt that the Chamber has particular policies on that type of thing.

One of the problems of the undeveloped nations is that they would like an opportunity to build up their manufacturing industries and trade in those kind of items while the problem with the Canadian businessman is to find items which are saleable on the Canadian market and are of a quality and condition that are required in the Canadian market, and which these plants are at this time producing. It is not just that easy, to say that you can buy something and Canadian business should be willing to do it, if that particular quality, that quantity and so forth, will not move in the market.

Mr. Reid, you might want to comment on this.

• 1230

Mr. Reid: Yes, I think that is quite true. This was envisaged in the original Kennedy Round where tariffs were going to disappear on certain products of the undeveloped nations. This was one of his original concepts. This was primarily in the raw material area, nevertheless it was still significant. I think there is an area of trade negotiation which could be of assistance to the undeveloped countries and which, as far as Canada is concerned, would not represent the kind of competitive atmosphere in this country which would create more unemployment, which none of us want to see. This is an area that in the next round, whenever it takes place, I would think would be given a high priority because it

[Interprétation]

ter dans des pays étrangers, il nous est apparu que la plupart des hommes d'affaires canadiens pensent également—et ce n'est peut-être que dans un but intéressé—qu'il est tout à fait logique sur un plan commercial de travailler avec les autochtones.

M. Allmand: Je vois que vous êtes en faveur d'un programme d'aide extérieure, mais je voudrais vous poser un certain nombre de questions en ce qui concerne le commerce avec les pays en voie de développement? Bien que vous en ayez parlé, vous ne l'avez pas fait en détail.

L'heure des conférences de la CNUCED—la conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement—les pays en voie de développement ont dit, bien que de nombreux pays développés les aident, investissent de l'argent pour aider à construire des usines etc., ces pays ne font pas beaucoup de commerce avec eux. Ils demandent à quoi sert de les aider à développer leur capacité de production si nous ne faisons aucun commerce avec eux?

La Chambre de commerce du Canada et l'ensemble du commerce au Canada se trouve dans une situation plutôt délicate, car si nous accroissons nos échanges commerciaux avec ces pays en voie de développement, nous enlevons de la sorte aux entreprises canadiennes une part du marché. Cela signifie que nous devons être prêts à faire quelques sacrifices. Avez-vous accordé quelque attention à notre encouragement au commerce avec les pays en voie de développement et à l'accroissement de ce commerce, et jusqu'à quel point seriez-vous prêt à le faire, même si cela restreignait quelque peu le marché canadien?

M. Carly: Je ne doute pas que la Chambre de commerce ait une politique particulière à ce propos.

Un des problèmes des pays sous-développés est qu'il recherche l'occasion de développer leurs industries et leur commerce pour certains types d'objets, tandis que le problème qui se pose aux hommes d'affaires canadiens est de trouver des objets qui peuvent être vendus sur le marché canadien et dont la qualité et la condition sont celles exigées sur le marché canadien, et qui sont produits à l'heure actuelle par ces usines. Il n'est pas aussi simple que ça de dire que vous pouvez acheter quelque chose et que le monde des affaires canadien devrait être d'accord, si ce produit est d'une qualité particulière, d'une quantité donnée etc., n'arrivait pas sur le marché.

Monsieur Reid, avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

M. Reid: Oui, je crois que cela est très vrai. Il en a été question dans la négociation Kennedy originale où les tarifs devaient disparaître sur certains produits des pays en voie de développement. C'était l'un de ses principes premiers. C'était surtout en ce qui concerne les matières premières mais néanmoins cela était significatif. Il y a un domaine de négociations de commerce qui pourrait être utile aux pays non industrialisés et en ce qui concerne le Canada ne créerait pas un atmosphère de concurrence qui créerait plus de chômage ce que personne de nous ne voudrait. C'est une question qui lors des prochaines négociations jouirait d'une grande priorité parce qu'il me semble que c'est l'une des plus importantes et l'une des

[Text]

seems to me that it is one of the most important and the most useful approaches that can be made to assisting the developing countries.

Mr. Allmand: Thank you. That is a very helpful answer. In your brief you refer to certain areas of the world where you feel that trade relations can be established. You refer to the Pacific Basin but you do not make any special reference to eastern Europe or China. I am wondering if you have any policies with respect to extending trade to China. We have just had diplomatic relations with China. There is a very large market in China and there may be a great possibility of trade with China. There are also all the countries in eastern Europe. We are now extending our relations to countries like Roumania, Czechoslovakia, and so on. Is the Canadian Chamber of Commerce taking any initiatives with respect to those two areas?

Mr. Carty: Mr. Chairman, I am not surprised that Mr. Allmand has not found the reference. On page 17, paragraph 234, the opening phrase reads:

Multilateral expansion of trade, with reasonable safeguards against destructive or unfair competition from abroad, is essential to the maintenance of Canada's continued economic growth.

That sentence is designed to cover off not only trade with western European countries but also with far eastern countries and people behind the Iron Curtain. The point of the qualification is that we do not want to have a flood of very, very cheap goods from places which would make difficulties for Canadian manufacturers.

So, that is our position. We are in favour of multilateral trade—that means with everybody, including Red China and the eastern European countries—with the qualification that you set out here. There is an extension of that idea in paragraph 236.

While bearing in mind our national interest and security, the government should continue to work towards overcoming the obstacles to trade with collectivist economies presented by the structural and conceptual differences between economic systems.

That is in paragraph 236 on page 18 of our brief.

Mr. Allmand: Yes. I saw both those paragraphs but you made special reference in the previous paragraphs with respect to the European Economic Community and the EFTA, the United States, French-speaking countries, Pacific Basin countries and Latin America, and since there seemed to be an opportunity for expansion of trade in both China and the eastern block of Europe I was wondering whether the Chamber itself or Canadian business itself were taking initiatives or were encouraging initiatives to try to increase trade in those particular countries.

Mr. McNally: Let me give you a case in point in respect of the USSR. Our general manager is here today and he was part of a delegation that went to Moscow late in January to participate in the signing of an agreement

[Interpretation]

plus utiles façons d'aborder l'aide aux pays non industrialisés.

M. Allmand: Merci. Cette réponse est très utile. Dans votre mémoire, vous mentionnez certaines régions où des relations commerciales pourraient être établies. Vous mentionnez le Bassin pacifique mais vous ne mentionnez pas l'est de l'Europe ou la Chine. Avez-vous l'intention d'étendre le commerce avec la Chine. Nous avons maintenant des relations diplomatiques avec ce pays. Il y a un marché très vaste en Chine et il y aurait peut-être possibilité de commercer avec ce pays. Il y a aussi tous les pays de l'Europe orientale. Nous entretenons des relations avec les pays comme la Roumanie, la Tchécoslovaquie et le reste. Est-ce que la Chambre canadienne du commerce fait quelque chose en ce sens?

M. Carty: Monsieur le président, je ne m'étonne pas que M. Allmand n'ait pas trouvé la référence. A la page 17, le paragraphe 234, la première phrase se lit comme suit:

Une expansion multilatérale du commerce ayant des garanties raisonnables contre une concurrence destructive et injuste de l'étranger, est essentielle à la croissance économique du Canada.

Cette phrase ne couvre pas seulement le commerce avec les pays de l'Europe occidentale mais aussi tous les pays orientaux y compris les pays derrière le rideau de fer. La réserve c'est que nous ne voudrions pas avoir une vague de produits de valeur très inférieure de certains endroits qui causeraient quelques ennuis aux fabricants canadiens.

Voilà notre position. Nous sommes en faveur d'un commerce multilatéral ce qui signifie tout le monde y compris la Chine communiste et les pays de l'Europe orientale avec la réserve que vous exposez ici au paragraphe 236.

Tout en ayant à cœur notre intérêt national et notre sécurité, le gouvernement devrait continuer à travailler à surmonter les obstacles au commerce que présentent les économies collectivistes par des différences de structures et de concepts entre les systèmes économiques.

Cela se trouve au paragraphe 236 à la page 18 de notre mémoire.

M. Allmand: Oui. J'ai vu ces deux paragraphes, mais vous avez mentionné des paragraphes précédents ayant trait à la communauté économique européenne, la AELE, les États-Unis, les pays francophones, les pays du Bassin pacifique et l'Amérique latine. Comme il semble y avoir une occasion d'étendre notre commerce avec la Chine et les pays du bloc de l'Est, je me demande si la Chambre de commerce avait songé à prendre des initiatives ou à encourager des initiatives en vue d'accroître notre commerce avec ces pays.

M. McNally: Permettez-moi de vous donner un exemple en ce qui concerne l'URSS. Notre directeur général est ici aujourd'hui et il fait partie d'une délégation qui est allée à Moscou en janvier dernier pour participer à la

[Texte]

with the USSR in terms of scientific and technological development, and in due course this was directed to the question of trading with the USSR and I believe it presages further meetings of this character with middle non-western countries.

• 1235

Mr. Carty: I think also you will find that particularly the eastern European countries are doing a lot of trading. One of the difficulties, of course, is that these countries tend to look for long terms and for various things. You will find special financing arrangements and I think you will find the Export Development Corporation is flooded with requests from business to do these items in Yugoslavia, Rumania, Czechoslovakia and so forth. I think there is a tremendous—I do not think business, in a manufacturing sense any way, has perhaps learned yet much about our relations with Red China, but you can be sure businessmen will be there pretty quickly as they open up the doors.

Mr. Gossage: Of course, you have to remember that we already have a very considerable volume of trade in agricultural products and this is to some extent preempting their supplies of available currency. We do not want to restrict this promising market of agricultural products by pre-empting necessary foreign exchange of those countries for other purposes which may not be desirable from a Canadian point of view.

Mr. Reid: Perhaps, Mr. Chairman, as a recommendation following what you have said, now that we have opened our embassy in Peking, if Canadian businessmen are going to take quick advantage of the market that may exist there—there is a market, but we do not know what that market is—it is important that there be a flow back of information from the embassy and from the officials who are conversant with the economics of the country as to what the market possibilities are and where Canadian businessmen may increase their exports in the area or alternatively bring in some of those things which are going to be useful in our total structure.

One of the proposals we make which has not been talked about is basically the need for very close relationships if our external economic policies are to be successful between Canadian citizens, businessmen in particular, and all departments and agencies in the foreign field and we reinforce this statement. It is important. The technology and the complexity of tariff bargaining has become quite a different thing today than it was in the years prior to World War II or even in the immediate years thereafter. Therefore, if Canada is to have a stance which is compatible with other nations who have very close relationships between their diplomatic personnel and the businessmen with the appropriate expertise, it seems to me this is something which we could well strengthen.

Mr. Allmand: Yes, sir, thank you very much. I notice that you suggested advisory committees. I think this is a very worthwhile suggestion. Thank you, Mr. Chairman.

[Interprétation]

signature d'un accord avec l'URSS sur des questions scientifiques et technologiques et il a été question de commerce avec l'URSS, et je crois que cela présage d'autres rencontres du même genre avec des pays de l'Europe centrale.

M. Carty: Vous verrez aussi, je crois, que les pays de l'Europe, ceux de l'Europe orientale plus particulièrement, font beaucoup de commerce. L'une des difficultés, c'est que ces pays sont enclins à rechercher des longs termes et différentes choses. Vous trouverez des conditions financières toutes spéciales et vous verrez que la Société d'expansion de l'exportation est submergée par les demandes d'affaires à l'égard de ces articles en Yougoslavie, Roumanie, Tchécoslovaquie, etc. Je crois qu'il y a une extraordinaire—je ne crois pas que le monde des affaires, du moins au sens manufacturier, a peut-être déjà entendu parler de nos rapports avec la Chine rouge, mais vous verrez que les hommes d'affaires s'y rendront en toute hâte dès que les portes s'ouvriront.

M. Gossage: Il vous faut bien sûr vous souvenir que nous avons un volume appréciable de commerces dans les produits agricoles, commerces, qui, jusqu'à un certain point, monopolisent leurs ressources de monnaie. Nous ne voulons pas restreindre ce marché promoteur de produits agricoles en monopolisant nécessairement l'échange étranger de ces pays vers d'autres buts qui ne sont peut-être pas souhaitables d'un point de vue canadien.

M. Reid: Peut-être, monsieur le président, à titre de recommandation qui découle de ce que vous avez dit, maintenant que nous avons ouvert une ambassade à Pékin, si les hommes d'affaires canadiens vont tirer rapidement avantage du marché qui existe peut-être là—il existe un marché sûrement, mais nous ne savons pas en quoi il consiste—il importe que l'ambassade et les fonctionnaires supérieurs qui connaissent bien l'économie du pays nous fassent parvenir des renseignements quand aux possibilités offertes par les marchés et quand aux moyens pour les Canadiens d'y augmenter leurs exportations ou, encore, de nous apporter ces choses qui seront utiles à notre structure.

L'une des propositions que nous faisons et dont nous n'avons pas parlé encore est en somme ce besoin de rapports très étroits qui assureront le succès de nos politiques économiques extérieures entre les citoyens canadiens, les hommes d'affaires en particulier, et tous les ministères et agences à l'extérieur et nous reforçons cette déclaration. C'est important. La technologie et la complexité des négociations tarifaires est bien différente aujourd'hui de ce qu'elle était au cours des années avant la Deuxième guerre mondiale ou même au cours des années juste après. Aussi, si le Canada doit courir une chance égale à celle que courent les autres pays qui entretiennent des rapports très étroits entre leur personnel diplomatique et les hommes d'affaires dotés d'expérience, il me semble que c'est là une situation qu'il conviendrait de renforcer.

M. Allmand: Oui, monsieur. Merci beaucoup. Je note que vous avez suggéré l'établissement de comités consultatifs. Je trouve que c'est une très bonne suggestion. Merci, monsieur le président.

[Text]

The Vice-Chairman: We have just finished our first round of questions and I have for the second round the names of Mr. Macquarrie, Mr. Yewchuk and Mr. Dupras. It is almost 12.40 p.m., but if you want to ask one short question...

Mr. Macquarrie: I shall be as succinct as usual, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: I know you are.

Mr. Macquarrie: In commending the chamber for its reference to the Canada Caribbean committee, I would like to ask *en passant* if this refers to dealings with some countries or businesses in the mainland as distinct from the West Indies? Primarily I would like you to tell us, tell me, about the unfavourable attitudes and I presume you have something beyond the demonstrations of April in Trinidad, the parade to Senator Martin's Hotel, the heckling of the Governor General. What are the continuing things from day to day which are probably troubling the people there and making it more essential that our people down there be sensitive to the environment in which they are practising?

• 1240

Mr. Carty: Mr. Bradley, do you have any comment?

Mr. Bradley: Certainly there seems to be a trend towards strengthening requirements in South American countries for the taking over of foreign-owned business by domestic ownership, governmental or otherwise. Certainly we, in the banking industry, see signs of strengthening nationalism in all these South American countries. There is not a great deal that can be done about it because we are in their hands. If you want to continue to do business there you have to play by their rules.

Mr. Macquarrie: That is what you are beginning to do more than ever.

Mr. Bradley: Right.

Mr. Macquarrie: I suppose Canadians should understand rampaging nationalism.

An hon. Member: It is a two-sided street.

Mr. Macquarrie: As we are short of time, those are all my questions.

The Vice-Chairman: Mr. Yewchuk.

Mr. Yewchuk: Mr. Chairman, perhaps just to go back to the economic nationalism and tax reform theme, some references were made to capital gains on nonresident investment and others to tax incentives for Canadian investment in our own country. Would somebody care to expand on these two points?

Mr. Reid: I do not think this is perhaps the appropriate time to offer a new program of tax reform to provide incentives. I do think though, coming back to Chapter 6 of the White Paper on Tax Reform, that the objectives

[Interpretation]

Le vice-président: Nous venons tout juste de terminer notre première série de question et j'ai sur ma liste, inscrits pour la deuxième, MM. Macquarrie, Yewchuk et Dupras. Il est presque 12.40 p.m. mais si vous voulez poser une brève question...

M. Macquarrie: Je serai aussi bref que d'habitude, monsieur le président.

Le vice-président: Je sais que vous êtes bref.

M. Macquarrie: Tout en félicitant la Chambre pour l'allusion qu'elle a faite au Comité canadien sur les Caraïbes, je demanderais en passant s'il s'agit là de transactions avec certains pays ou certaines maisons d'affaires situés sur le territoire par opposition? J'aimerais que vous nous disiez d'abord un mot de l'attitude non favorable et, je présume, que vous avez quelque chose d'autre que ce qui se rapporte aux démonstrations d'avril à Trinidad, la parade à l'hôtel Sénateur Martin, les questions embarrassantes posées au gouverneur général. Quelles sont les choses permanentes qui troublent probablement de jour en jour les gens là-bas et obligent nos gens là-bas à être sensibles à l'environnement dans lequel ils exercent?

M. Carty: Monsieur Bradley, avez-vous une observation à faire à ce sujet?

M. Bradley: Certainement il me semble que les pays d'Amérique du Sud essaient de nationaliser les entreprises étrangères ou encore permettent à l'entreprise privée de ces pays de se l'approprier. Certainement, le monde des institutions bancaires voit des signes de renforcement du nationalisme dans tous les pays de l'Amérique du Sud. Nous ne pouvons y faire grand-chose car nous sommes entre leurs mains. Si vous voulez encore poursuivre la marche des affaires, vous devez vous plier à leurs règles.

M. Macquarrie: C'est ce que vous commencez à faire et ce plus que jamais.

M. Bradley: C'est exact.

M. Macquarrie: Les Canadiens doivent donc comprendre qu'il s'agit d'un nationalisme rageur.

Une voix: Il s'agit d'une voie dans les deux sens.

M. Macquarrie: Comme le temps manque, c'étaient là mes questions.

Le vice-président: Monsieur Yewchuk, vous avez le parole.

M. Yewchuk: Monsieur le président, pour en revenir au nationalisme économique et au terme de la réforme fiscale, on a parlé des gains de capitaux concernant les investissements des non-résidents et des encouragements d'ordre fiscal pour les investissements canadiens dans notre pays. Est-ce que quelqu'un pourrait prendre la parole à ce sujet?

M. Reid: Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un excellent temps pour préconiser un nouveau programme de réforme fiscale concernant les encouragements d'ordre fiscal. Je ne crois pas, en revenant au chapitre 6 du Livre

[Texte]

are obviously to try to eliminate tax havens and tax evasion, and I think we all agree thoroughly with those objectives. However, in the process of the recommendations there is a much more important consideration of the whole question of fiscal policy and fiscal objectives, and surely one of the fiscal objectives which is really nonpolitical in character, I am coming back to this point again, is the diversification of the sources of foreign capital. What we are doing in this particular section is to make it more difficult to obtain from the European Common Market the kind of debt capital, and I underline that, that we are going to require in future years.

I am sure that the Americans with their particular balance of payments problem at the present time would not be unhappy if we found some means to encourage the West Germans, the other saving schools in the European economic community, to loan money to Canadians. It would certainly take some of the pressure off them.

Mr. Yewchuk: I was particularly interested in your suggestions for capital gains on nonresident investment.

Mr. Reid: Yes. To the best of my knowledge, though you can correct me, this just does not happen elsewhere. It is not a policy.

Mr. Yewchuk: Are you suggesting a tax on capital gain for our own investors different from that for foreign investors?

Mr. Reid: Right.

Mr. Yewchuk: Just what sort of difference are you suggesting?

Mr. Reid: I would suggest that there should not be a capital gains tax. It is going to be very difficult to enforce in the first place. It will probably inhibit the foreign investor ever selling his shares back to Canadians again, which is another effect if you are talking about economic nationalism.

Mr. McNally: He is locked in.

Mr. Reid: He gets locked in.

Mr. Carty: I think many of these things have been put forth in our submissions...

Mr. Reid: That is quite right.

Mr. Carty: ...on a tax basis, and the Canadian Chamber of Commerce is so on record.

The Vice-Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Yes, Mr. Chairman, it is stated in your fine brief on page 12 that pollution is a continuing social problem. Would you care to let us have your views on how Alaskan oil should be transported to the U.S., or do you have any views on this?

Mr. Gossage: I think the members of the Chamber are all in favour of the Mackenzie River pipeline, particularly our members in Alberta and generally in the oil producing territories.

[Interprétation]

blanc sur la réforme fiscale, que les objectifs sont réellement d'essayer d'empêcher les échappatoires fiscales, mais je crois que nous sommes tous d'accord avec ces objectifs. Cependant, à partir des recommandations, on a vu que l'on a attaché beaucoup plus d'importance à toute la question de la politique et des objectifs d'ordre fiscal, et sûrement l'un des objectifs fiscaux qui a réellement le caractère non politique est la diversification des sources du capital étranger. Ce que nous essayons de faire dans cet article particulier c'est de rendre plus difficile l'obtention de la part du Marché commun ce genre de dette d'établissement, et je le souligne, que nous allons exiger au cours des prochaines années.

Je suis sûr que les Américains avec leur problème particulier de balance des paiements actuellement, ne seraient pas très heureux s'ils voyaient que nous encourageons l'Allemagne de l'Ouest, les autres écoles d'épargne dans la communauté économique européenne, de prêter de l'argent aux Canadiens. Cela leur enlèverait probablement un poids.

M. Yewchuk: Votre proposition concernant le gain de capital ou l'investissement étranger m'a particulièrement intéressé.

M. Reid: Oui. Au meilleur de ma connaissance, et vous pourriez me corriger, ceci ne se produit pas ailleurs. Il ne s'agit pas d'une politique.

M. Yewchuk: Proposez-vous un impôt sur le gain de capital pour nos propres investisseurs et qui serait différent de celui des investisseurs étrangers?

M. Reid: Oui.

M. Yewchuk: Quelle sorte de différence proposez-vous?

M. Reid: Je proposerais qu'il n'y ait pas d'impôt sur les gains de capital. Ce serait très difficile de le mettre en vigueur en tout premier lieu. Ça empêchera probablement les investisseurs étrangers de vendre ses parts aux Canadiens nouveaux, ce qui serait un autre effet si vous parlez de nationalisme économique.

M. McNally: Il est prisonnier.

M. Reid: Il devient prisonnier.

M. Carty: Je crois que nous avons proposé plusieurs de ces mesures dans notre mémoire.

M. Reid: C'est exact.

M. Carty: La Chambre canadienne de commerce l'a déclaré officiellement.

Le vice-président: Monsieur Dupras.

M. Dupras: On dit dans votre rapport à la page 12 que la pollution est un problème social continu. Quelles sont vos vues concernant l'huile provenant de l'Alaska et qu'on veut transporter aux États-Unis?

M. Gossage: Je crois que tous les députés de la Chambre sont en faveur de la construction d'un oléoduc le long du fleuve Mackenzie, particulièrement les membres venant de l'Alberta et généralement des territoires producteurs de pétrole.

[Text]

Mr. Dupras: Yes.

The Vice-Chairman: Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Gentlemen, do you agree that Canada really has an international role to play outside of external economic policy, namely in development assistance and peacekeeping in francophone Africa?

• 1245

Mr. Gossage: I think the policy of the Chamber always has been that Canada has an international role, but I think we would agree with the attitude of Canadians in respect of foreign policy—that this is a role which should not be exaggerated or romanticized and that it should be kept in careful relationship to the national aims of Canadians.

Mr. Marceau: What do you mean by romanticized?

Mr. Gossage: Well, the picture of the honest broker and Canada as the great negotiator of all troubles is a somewhat romantic view and is very temporary. I think it is well deflated in the booklet on foreign policy.

Mr. Marceau: Thank you.

Mr. Dupras: I would like to get back to the Mackenzie River. Perhaps you explained your view on this and I missed it. I would like to know why you gave me such an answer.

Mr. Gossage: Because western interests could see a great development coming for Canadian Arctic oil through a pipeline routed that way, and certainly the B.C. fishing interests see great dangers of pollution in constant tanker traffic on what is still a dangerous coast at the best of times. One tanker wrecked on the way down could cause tremendous, irreparable damage. So from both those points of view I think the position of the Chamber would, if it is economically possible, favour the movement of oil through the Mackenzie pipeline.

Mr. Dupras: Have you expressed this view publicly?

Mr. Gossage: It has not yet come to a policy stage because these developments are pretty recent, but we have had rumblings from some of our Chamber members. Remember, much of our policy originates from local Chambers.

Mr. Dupras: Are you thinking of the river bed?

Mr. Gossage: No, the pipeline through the Mackenzie valley.

Mr. Dupras: Not actually using the river?

Mr. Gossage: No, no.

[Interpretation]

M. Dupras: Oui.

Le vice-président: Monsieur Marceau.

M. Marceau: Messieurs, êtes-vous d'accord que le Canada a réellement un rôle international à jouer dans la politique extérieure économique, notamment dans l'aide au développement et à la préservation de la paix dans l'Afrique francophone?

M. Gossage: Je pense que la politique de la Chambre de commerce a toujours fait état du fait que le Canada a un rôle international à remplir, mais je pense que nous serons d'accord avec l'attitude des Canadiens en ce qui concerne la politique extérieure, à savoir que c'est là un rôle qui ne devrait pas être exagéré ou exalté romantiquement, mais qu'il devrait être défini en fonction des objectifs nationaux des Canadiens.

M. Marceau: Que voulez-vous dire par exalté romantiquement?

M. Gossage: Eh bien, cette image du courtier honnête et du Canada comme le grand négociateur de tous les différends est une vue quelque peu romantique et très provisoire. Je pense qu'elle est ramenée à sa proportion dans la brochure sur la politique extérieure.

M. Marceau: Merci.

M. Dupras: Je voudrais revenir à la question de la Rivière Mackenzie. Peut-être avez-vous expliqué vos vues à ce sujet et que je ne les ai pas entendues. J'aimerais savoir pourquoi vous avez donné une telle réponse.

M. Gossage: Parce que les intérêts de l'Ouest peuvent avoir une grande source de développement pour le pétrole de l'Arctique canadien au moyen d'un pipeline installé de ce côté et il n'y a pas de doute qu'en Colombie-Britannique ceux qui ont des intérêts dans les opérations de pêche voient de grands dangers de pollution dans un mouvement constant de pétroliers le long d'une côte qui est encore dangereuse aux meilleures périodes de l'année. Un pétrolier qui ferait naufrage en se dirigeant vers le Sud pourrait causer des dommages considérables et irréparables. Donc, à la lumière de ces deux points de vue je pense que la position de la Chambre de commerce serait favorable au transport du pétrole au moyen de pipeline du Mackenzie si c'était possible économiquement.

M. Dupras: Avez-vous exprimé cet opinion publiquement?

M. Gossage: Ce n'est pas encore au stade d'une politique parce que les développements sont assez récents, mais certains des membres de notre Chambre de commerce en ont parlé. Rappelez-vous que la plus grande partie de notre politique s'inspire des chambres de commerce locales.

M. Dupras: Avez-vous pensé au lit de la rivière?

M. Gossage: Non, le pipeline à travers la vallée Mackenzie.

M. Dupras: Sans utiliser la rivière?

M. Gossage: Non, non.

[Texte]

Mr. McNally: There is another practical point, Mr. Chairman, which has nothing to do with Chamber policy. It is understood that Valdez is a very earthquake prone area and is not a good place to have this kind of operation take place.

Mr. Gossage: The Canadian route is somewhat less subject to earthquake disturbance.

Mr. Thompson: Another factor is that if you put pipeline over permafrost you do nothing but melt a cave along the total course. The Mackenzie valley and the Arctic shore is the only possibility of laying a pipeline where it might be put underground and where it does not have to be involved with the permafrost.

Mr. Dupras: I am informed that it is going to constitute a barrier for wild animals and they are not going to go across this.

Mr. Gossage: That is so, particularly for the caribou.

Mr. Thompson: Yes, they have to elevate it in order to evade it, if they follow across permafrost.

Mr. Dupras: They are not sure if they will go underneath.

Mr. Thompson: The Mackenzie valley basin is free of that; it is the only one that is.

Mr. Scofield: One of the substantial areas of discussions with the Russians two months ago was the question of transporting oil and I believe the Canadian group thought that the Russians were far in advance of us in this area of transport of oil by pipeline, particularly through the northern permafrost areas. But, if I am correct, they found out this was really not so. While they have the ability and do create a much larger diameter pipeline than we do; they have not been able to overcome the problems of permafrost in the transport of oil.

The Vice-Chairman: Is it agreed that the brief submitted by the Canadian Chamber of Commerce be printed as an appendix to this days minutes.

Some hon. Members: Agreed.

The Vice-Chairman: On behalf of the members of the Committee I want to thank the Canadian Chamber of Commerce representatives for their appearance before this Committee. We certainly had a very valuable discussion.

Mr. Thompson: We had a request, at the time it was referred to that the yellow brochure be printed as well. It is contained within the brief but it is numbered alphabetically rather than numerically and, while it is redundant to print that portion twice over, it would be very good to have that in that form, if that is possible.

• 1250

Mr. McNally: A material point is that the yellow document indicates that that document has been approved by the Chamber of Commerce of the United States and the

[Interprétation]

M. McNally: Un autre aspect pratique, qui n'a rien à voir avec la politique de la Chambre de commerce. Il est admis que Valdez est une région sujette aux tremblements de terre et il ne serait pas bon d'y entreprendre ce genre d'opération.

M. Gossage: La route canadienne est moins sujette aux tremblements de terre.

M. Thompson: Un autre facteur c'est que si vous installez un pipeline sur le pergélisol vous ne faites que creuser une caverne tout le long du parcours. La vallée Mackenzie et le rivage de l'Arctique sont les seules possibilités de poser un pipeline où il pourrait être installé souterrainement et où on ne reconstruirait pas le pergélisol.

M. Dupras: J'ai été informé que cela constituera une barrière pour les animaux sauvages et qu'ils ne la franchiront pas.

M. Gossage: C'est exact, particulièrement pour le Caribou.

M. Thompson: Oui, nous devons l'élever, s'il passe sur le pergélisol.

M. Dupras: Ils ne le savent pas exactement s'ils le poseront souterrainement.

M. Thompson: Le bassin de la vallée Mackenzie en est dépourvu, c'est le seul qui le soit.

M. Scofield: Un des domaines importants des discussions avec les Russes il y a deux mois a été la question du transport du pétrole et les Canadiens pensaient que les Russes étaient beaucoup plus avancés que nous dans ce domaine du transport du pétrole par pipeline, particulièrement dans la région du Nord où existe le pergélisol. Mais si je ne me trompe pas, ils ont découvert que ce n'était pas vraiment le cas. Bien qu'ils aient l'habileté et qu'ils fabriquent un pipeline dont le diamètre est plus grand que le nôtre, ils n'ont pas été capables de résoudre les problèmes du pergélisol pour le transport du pétrole.

Le vice-président: Il est accepté que le mémoire soumis par la Chambre de commerce canadienne soit imprimé en appendice au *procès-verbal* d'aujourd'hui.

Des voix: D'accord.

Le vice-président: Au nom des membres du Comité je tiens à remercier les représentants de la Chambre de commerce d'avoir comparu devant nous aujourd'hui. Il n'y a pas de doute que nous avons eu une discussion très instructive.

M. Thompson: Au moment où on s'en est référé, il a été demandé que la brochure jaune soit imprimée également. Elle se trouve dans le mémoire, mais elle est numérotée alphabétiquement au lieu de l'être numériquement et comme il n'est pas acceptable d'imprimer deux fois cette portion, il serait bon de la voir au *procès-verbal* sous cette forme si c'est possible.

M. McNally: Le fait est que le document jaune indique que ce document a été approuvé par la Chambre de commerce des États-Unis et la Chambre de commerce

[Text]

Canadian Chamber of Commerce, which we do not indicate in our brief.

Mr. Thompson: I think that is important, even though there is an overlap.

The Vice-Chairman: I understand the committee already has agreed.

This meeting will adjourn until 8.15 p.m. in this room, when we will hear from representatives of the International Chamber of Commerce.

EVENING SITTING

● 2035

The Vice-Chairman: This meeting will come to order. Gentlemen, this evening we will proceed with the meeting which was scheduled for last Wednesday with the Canadian Council of the International Chamber of Commerce representatives.

On behalf of the Committee I would like to express our sincere apologies for any inconvenience the postponement of the meeting has caused you both. We are most appreciative of your co-operation, gentlemen, in coming this evening in spite of the last minute changes in travel plans which this has meant for you.

The International Chamber of Commerce is a world organization for private enterprise operating in 70 countries throughout the world and, as such, it provides a link through which Canadian businessmen can keep abreast of current international attitudes on business practices and policies.

The Canadian Council of the International Chamber of Commerce is represented this evening by its President, Mr. J. Crean of Toronto and its Director, Mr. Leonard Hynes of Montreal. Mr. Crean is a past President of the Canadian Chamber of Commerce and he has served as a member of the Canada-U.S. Committee of the combined Chambers of Commerce. He is also a member of the Canadian Institute of International Affairs. Mr. Hynes is President and Director of CIL and is past Chairman of the Executive Council of the Canadian Chamber of Commerce.

I believe all members of the Committee have received a copy of your brief, gentlemen. May I ask you to proceed now, Mr. Crean, with your introductory remarks followed by any comments Mr. Hynes would care to add. The members may then wish to question you, Mr. Crean.

Mr. John G. Crean (President, Canadian Council, International Chamber of Commerce): Mr. Chairman, it was very kind of you to arrange this meeting and we welcome the opportunity of appearing before you. I know it has caused your members some inconvenience so maybe we are square.

I am not going to read this brief, but I thought it might be helpful if we sketched in just for a moment some of the things that have been happening in the international world over the past 20 years. I would like to make a contrast with what happened in the 20 years between 1918 and 1939 by comparison with what has happened over the past 20 years since, say, 1950.

[Interpretation]

canadienne, ce que nous n'indiquons pas dans notre mémoire.

M. Thompson: Je pense que c'est important, même s'il y a chevauchement.

Le vice-président: Je crois comprendre que les membres du Comité ont déjà exprimé leur accord.

Cette réunion est ajournée jusqu'à 20 heures et quinze minutes et nous reprendrons nos travaux dans cette salle où comparaitront devant nous des représentants de la Chambre de commerce internationale.

SÉANCE DU SOIR

Le vice-président: A l'ordre. Messieurs, la séance de ce soir était prévue pour mercredi dernier avec les représentants du Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale.

Au nom du Comité, je vous présente mes excuses pour les ennuis que la remise de la réunion a pu vous causer. Nous vous remercions de votre collaboration et d'être présents ce soir malgré les changements de dernière minute que vous avez dû apporter à votre programme.

La Chambre de commerce internationale est une organisation pour l'industrie privée présente dans 70 pays du monde; elle permet aux hommes d'affaires canadiens de se tenir au courant des attitudes internationales sur les pratiques et les lignes de conduite commerciales.

Le Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale est représenté ce soir par son président, M. J. Crean de Toronto et son directeur, M. Leonard Hynes de Montréal. M. Crean est un ancien président de la Chambre de commerce du Canada; il a été également membre du comité Canada-Etats-Unis de la Chambre de commerce. Il est membre de l'Institut canadien des affaires internationales. M. Hynes est président et directeur de la CIL, il a également été président du conseil exécutif de la Chambre de commerce du Canada.

Je pense que tous les membres du Comité ont un exemplaire du mémoire. Puis-je vous demander de prendre la parole, monsieur Crean; M. Hynes pourra poursuivre s'il le désire. Les députés pourront alors poser des questions. Monsieur Crean.

M. John G. Crean (président, Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale): Monsieur le président, nous vous remercions de cette occasion que vous nous donnez de comparaître devant le Comité. Je sais que les députés ont eu quelques ennuis également, nous sommes donc quittes.

Je ne veux pas lire le mémoire, mais je pense qu'il serait utile que je brosse un tableau des événements qui se sont produits sur la scène internationale depuis vingt ans. Je vais comparer également les années de 1918 à 1939 en regagnant vingt années depuis 1950.

Vous pourriez vous demander, comme nous l'avons fait nous-mêmes, pourquoi il y a une telle différence. Il y a

[Texte]

You might ask yourselves as we have done many times, why has there been this difference? I think you can answer it in two areas. The first area which we would like to emphasize is a technological one and I think probably forms one of the basic reasons why it has been so different. This technology which I am referring to is the change in the technology of communications. Since the end of the war you have been able to talk almost anywhere by telephone to any place in the world, including the moon, almost with the same degree of ease as you can call your next door neighbour. Secondly, you have had the rise of Telex systems and you are now seeing the flowering of EDP transfer of information. However, I think probably the most important thing of all is the fact that any international body can call a meeting of its members and expect them within 24 hours to be almost anywhere in the world. I think if one stops for a moment one will realize how much more effective an international body such as the IMF can be when, at a time of possible crisis, it can call all its members together in 24 hours.

● 2040

The second fact has much more to do with human beings and human thought—I do not mean by that to in any way downgrade the development and inventions of all these newer means of communication—and it primarily has to do with Europe and the North Atlantic Basin. At the end of the war, for one reason or another, the United States evolved what became known as the Marshall Plan, and when they began to get it going they found out very quickly that they had to get some kind of an organization made up of the European countries to which the aid was being directed. There had to be agreement of some kind on the degree of split of the moneys, and at the same time you had individuals such as Jean Monnet and Robert Schuman in Europe who were determined that Europe was not going to commit itself to another internecine war if it could possibly be avoided, so within Europe you had this drive toward greater co-operation, especially in economic matters, which eventually led to the Treaty of Rome and the European Common Market. I think if you, and especially if a businessman were to ask himself in 1950 whether he could have avoided the kind of international monetary crisis that plagued the world, especially from 1929 to 1933, or if you had seen industrial tariffs cut by more than 50 per cent or if you had seen the major nations of Europe come together with a treaty which eventually spelled out some degree of the loss of their national sovereignty you would have been looked upon as a rather wild person and that you might be talking about the year 2000 but certainly not about the year 1970. All these things have happened and in their happening you have had an increasing role played by international business, particularly through the International Chamber of Commerce, because of the fact that Europe is a relatively small area and has a great many countries and there are a great many border problems because almost any European country has less in common with its neighbour than we have with the United States and that borders were taken less for granted, and as a result you have the development of such things as incoterms.

[Interprétation]

deux facteurs. Le premier que nous voulons souligner c'est celui de la technologie; c'est probablement une des raisons fondamentales de la différence. Cette technologie dont je parle est celle des communications. Depuis la fin de la guerre, vous pouvez téléphoner n'importe où dans le monde, y compris la lune, presque de la même façon que vous pouvez communiquer avec votre voisin. Il y a eu également l'avènement des systèmes télex, et du traitement électronique des données. Toutefois, le fait le plus important est la possibilité pour un organisme international de convoquer une réunion de ses membres n'importe où dans le monde et de s'attendre qu'ils pourront être présents dans les vingt-quatre heures.

Le deuxième fait a trait aux personnes et à la pensée humaine, je ne veux pas, diminuer l'importance du développement et des inventions dans le domaine des communications; je veux parler surtout de l'Europe et des pays nord-atlantiques. À la fin de la guerre, pour une raison ou pour une autre, les États-Unis ont établi le plan Marshall; dès qu'il a commencé de fonctionner, on a trouvé qu'il lui fallait une organisation des pays de l'Europe qui pouvaient s'occuper de l'aide qui y était destinée. Il fallait une entente quelconque sur la façon de répartir les fonds; à cette époque, il y avait en Europe, des personnes comme Jean Monnet et Robert Schuman qui voulaient s'assurer que l'Europe n'allait pas s'engager de nouveau dans une guerre d'extermination. Il y avait donc en Europe cette volonté de coopération, surtout dans le domaine économique, ce qui a amené le traité de Rome et le marché commun européen. Si vous, et tout spécialement un homme d'affaires, vous étiez demandés en 1950, s'il leur était possible d'éviter le genre de crise monétaire internationale qu'a connue le monde entre les années 1929 et 1933, ou si vous aviez prévu des réductions dans les tarifs industriels de plus de 50 p. 100 ou le fait que les nations importantes de l'Europe allaient adopter un traité qui signifierait éventuellement la perte de leur souveraineté nationale, on vous aurait considéré comme irresponsables et on aurait dit que vous parliez des années 2000 et non pas de l'année 1970. Tous ces événements se sont produits depuis et ont donné lieu à une participation accrue du monde international des affaires, tout spécialement par l'entremise de la Chambre de commerce internationale; en effet, l'Europe est une région assez petite et compte plusieurs pays; les problèmes de frontières sont nombreux puisque presque tous les pays d'Europe ont moins en commun avec leurs voisins que nous en avons avec les États-Unis; on a moins tendance à prendre les frontières pour acquises, c'est pourquoi il y a l'événement de mesure comme les incoterms.

Passons à la signification des abréviations comme CIF et FOB. Ces expressions ont été définies par la Commission technique de la Chambre de commerce internationale et ont été adoptées pour recommandation par les Nations Unies à tous les pays membres. Il y a également le système *carnet*. Ce système permet aux produits de traverser les frontières avec un minimum de documentation s'ils doivent sortir des pays où ils entrent. Il s'applique également aux échantillons et je sais que si le Canada avait été membre du système *carnet* il y a quelques années, il nous aurait été plus facile d'envoyer des échantillons dans les pays où nous exportons. Ce système, par exemple, permet au Conseil américain de la

[Text]

Dealing now with the agreed definition of what CIF and FOB means. This was worked out by a technical commission of the ICC and it has now been adopted for recommendation by the United Nations to all member countries of the United Nations. At the same time you had the working out of what has come to be known as the carnet system. The carnet system is a system to enable goods to cross borders with a minimum amount of documentation in the case where they are going to be brought out of that country again. It covers samples, and I know from personal experience that if Canada had been a member of the carnet system some years ago it would certainly have facilitated our business in sending samples to the country where we were exporting. It is a system whereby, for instance, the American Council of the ICC will issue the necessary documents to a company on request. The company will make them out and then they will be certified and they will use those for all the necessary customs documents for the country to which the samples are destined, and with the same set they can be transferred from one country to another provided they are in the carnet system.

• 2045

It does away with all the government documentation and makes it a great deal simpler. It also applies to displays for trade fares. It applies to cameras or geodesic equipment going in for a limited period. It also has to do with the incoming and taking out of railway trucks, containers or things of this nature. To give you an idea of its size, in 1969 there were over 7,000 carnets issued between the member countries covering over \$300 million worth of merchandise. Canada is not yet a member. However, this matter now is in hand and, at the request of the government, the Canadian Chamber is doing a survey of its members along with members of the CMA and other business organizations. We have every hope that Canada will eventually become a member. I only cite this as an indication of how business and governments are working together in other parts of the world. It is an example of the changed conditions which have taken place between the trading countries of the world.

This leads to our brief, in which I have tried to outline two things: first, the changed conditions of the world in which we live and, secondly, how businessmen are going about making trade easier. This is extremely important to a country such as Canada for, if you take both sides of our current trade balance, you will find that it totals almost 50 per cent of our total GNP—something over \$40 billion for 1970. Therefore these new methods of fostering trade are of particular importance to a great trading nation such as Canada.

We have tried to stay within the bounds which have been set by your Committee, dealing with Volume I of *Foreign Policy for Canadians*, and we would like to commend you, as we do in our brief, for this kind of approach to the problems facing Canada. However, we have tried to think a bit further down the pike than the principles which are outlined in this first volume.

We do not in any way disagree with the principles which are enunciated but what we are really interested in is what the mechanics are going to be. How are these principles going to be carried into actual practice on almost a day-to-day basis? We ask this because we are

[Interpretation]

Chambre de commerce internationale d'envoyer les documents nécessaires sur demande à une compagnie. La compagnie remplit les documents, ceux-ci sont alors certifiés et ils sont utilisés pour tous les documents de douane du pays auquel les échantillons sont destinés; les mêmes documents peuvent servir à différents pays s'ils font partie du système carnet.

Il permet d'éviter toute la documentation du gouvernement et simplifie les choses. Il s'applique également aux exhibits des expositions commerciales. On l'emploie pour les caméras et l'équipement géodésique qui entre dans un pays pour une période limitée. Il couvre également l'entrée et la sortie de camions, de *containers* et de choses de ce genre. Pour vous donner une idée de sa portée, en 1969, on a délivré 7,000 exemplaires de ce document dans les pays membres, pour une valeur de 300 millions de dollars de marchandises. Le Canada n'en fait pas encore partie. Toutefois, la question est à l'étude et à la demande du gouvernement, la Chambre de commerce du Canada fait une enquête auprès de ses membres, des membres de la CMA et d'autres organismes commerciaux. Nous espérons que le Canada en fera partie. Je cite ce cas pour vous donner un exemple de collaboration entre le milieu des affaires et le gouvernement dans les autres pays du monde. C'est un exemple de l'évolution dans les différents pays commerçants du monde.

J'en arrive à notre mémoire dans lequel nous soulignons deux faits: le premier, est l'évolution dans le monde où nous vivons, le deuxième, l'attitude que doivent prendre les hommes d'affaires pour faciliter le commerce. C'est très important pour un pays comme le Canada parce que si vous prenez les deux côtés de notre balance actuelle du commerce, vous voyez qu'il s'agit de près de 50 p. 100 de notre produit national brut, soit plus 40 milliards de dollars pour 1970. Ces nouvelles méthodes de faciliter le commerce sont très importantes pour une nation commerciale comme le Canada.

Nous avons essayé de nous en tenir aux limites du Comité, soit au Volume I de la *politique étrangère au service des Canadiens*; nous voulons vous féliciter, nous le faisons dans notre mémoire également de votre attitude, face aux problèmes que connaît le Canada. Nous avons cependant essayé d'aller plus loin que les principes établis dans le premier Volume.

Nous sommes entièrement d'accord avec les principes qui sont établis, mais nous sommes particulièrement intéressés au mécanisme. Comment mettrait-on en pratique ces principes? Nous posons la question parce que nous vivons dans un monde complètement différent de celui de l'entre deux guerres. Les communications sont tellement plus rapides qu'il y a des possibilités du Canada, s'il a les mécanismes nécessaires, d'aller de l'avant. C'est donc une question de mécanisme. Le volume n'est pas très explicite à ce sujet. C'est pourquoi nous faisons la première de nos recommandations. Je ne veux pas citer le mémoire en détail, mais M. Hynes et moi-même, nous nous ferons un plaisir d'essayer de répondre à toutes les questions que vous voudrez poser.

J'en arrive à la première de nos quatre recommandations. Nous savons que le processus de décision n'est pas facile, mais nous croyons fermement, vu la vitesse avec laquelle les liens sont créés entre les pays, qu'il y a des possibilités pour le Canada d'agir rapidement et d'en tirer profit. En d'autres mots, c'est une question de sou-

[Texte]

living in a completely different world than existed in the interwar period. Your communications are so much more rapid that there are going to be opportunities for Canada to move, if she has the machinery to move quickly. It is therefore a problem of machinery, because we do not know what that is. This volume is not explicit in what machinery is going to be set up. This is why we make the first of our recommendations. I am not going into the detail in the brief but Mr. Hynes and myself will be quite happy to attempt to answer any questions you may ask.

This is why we come to the four points. We know that decision-making is not going to be the easiest thing in the world but we feel very strongly, in view of the speed with which relations between other countries is going to happen, that there may be opportunities for Canada to move quickly and to take advantage of same—in other words, our nimbleness. That is why we hope the machinery of decision-making will be kept as simple as possible. That may be trite but I think it is important to say it again.

The second point is that the problem of the co-ordinating authority for this decision-making should be made responsible to a minister or group. If we realize that in England there is somewhere in the neighbourhood of 15 members of the House of Commons who are one way or another directly connected with foreign policy, then it is highly important that the decision-making mechanics should be very closely connected with the elected representatives.

• 2050

The third point is that it is extremely important that this co-ordinating authority in a sense becomes a clearing house, not only in the interface between government and departments, but also in collating information that is flowing in from the other interested parties outside the government.

The fourth point which is important, in Mr. Hynes and my own travels and with the ICC—we see the kind of co-operation which exists between other foreign governments and their business communities. We suggest that these should be studied, not necessarily that they should be adopted, because obviously there are many practices in other countries which simply do not fit the Canadian scene. But there must be some areas where, if they were studied—and I hope they would be studied in co-operation with the Chambers of Commerce—there must be areas where it would be a good idea to have a look at them, and if they are applicable, then they can be adopted in this country.

I think, Mr. Chairman, those are the main four points. I have tried to give a lead in, why we think the way we do, and that is it.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Crean and Mr. Hynes. Would you have any comments at this time?

Mr. Leonard Hynes (Director, Canadian Council, International Chamber of Commerce): I would just like to supplement what Mr. Crean has said. I think the three sort of places—I have underlined a few sentences in the White Paper on page 24. It says:

Canada must earn its living in a tough and complicated world.

23560—34

[Interprétation]

plasse. Voilà pourquoi nous espérons que le mécanisme de décision sera le plus simple possible. Je pense qu'il est important de le mentionner.

La deuxième recommandation porte que l'autorité coordinatrice pour ce processus de décision devrait être comptable à un ministre ou à un groupe de ministres. Lorsqu'on voit qu'en Angleterre il y a environ 15 députés de la Chambre des communes qui s'occupent directement de la politique étrangère, l'on s'aperçoit qu'il est très important que le mécanisme des prises de décision reste étroitement lié aux élus du peuple.

Le troisième point est qu'il est très important que l'autorité coordinatrice devienne un bureau d'échange, non pas seulement pour ce qui est des relations entre le gouvernement et les ministères, mais aussi pour la collecte de renseignements qui proviennent d'organismes de l'extérieur.

La quatrième recommandation est importante, dans nos voyages, M. Hynes et moi-même, nous voyons quelle coopération existe entre les gouvernements étrangers et leurs milieux des affaires. Nous proposons qu'on étudie les méthodes subies, non pas seulement pour les adopter, il est évident qu'il y en a plusieurs qui ne conviennent pas au Canada. Il y a toutefois des domaines, et j'espère qu'on les utilisera avec les chambres de commerce, qu'il serait peut-être bon d'examiner.

Je pense, M. le président, que ce sont là les 4 principales recommandations. J'ai essayé d'indiquer brièvement pourquoi nous les faisons.

Le vice-président: Merci, messieurs Green et Hynes. Avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Leonard Hynes (Directeur, conseil canadien, Chambre de commerce internationale): J'ai quelques observations. J'ai souligné 3 passages dans le Livre blanc. A la page 24 on dit:

le Canada doit se faire une place dans un monde difficile et compliqué.

[Text]

On page 31 it says:

...it will be essential to maintain the strength of Canada's economy...

And on page 35, it says:

...if Canada's external economic policies are to be fully successful, there must be closer contact between Canadian citizens—businessmen in particular—operating abroad and all departments and agencies in the foreign field,...

My observations in the last few years as to the growing strength of our competitors, and the growing weakness of Canada, is a failure to find out how to implement these statements, which I agree with, that are in here.

First, I think we have a great need for a consensus on what are the goals for Canada, and secondly, I am sure that we are not going to be able to achieve them unilaterally by government or by business, because the forces that are against us are closely co-ordinated efforts by government and business.

I was the Canadian delegate at the meeting in December in Paris with the meeting between the International Chamber of Commerce and the UN organizations, and Mr. Desein of the UN who acted as the Chairman of this meeting said:

Governments must now seek ways of bringing private enterprise to play its rightful role in the implementation of this global and concerted action...

And he was talking about improving the lots of all people of the world.

This is our problem. We have a lack of machinery, first for establishing agreed consensus on goals for our country, as evidenced by the fact that you have a White Paper on taxation, which says goals are equity, a White Paper here which says something else, and a White Paper now on social goals which have nothing to do with either equity or growth. Therefore, we have no consensus. You are about to buy Bobby Brown while you still let Alberta sell the resources to Bobby Brown or even the French government. I mean, we are not tackling the situation. If we think it is wrong for foreigners to own our oil, why do we allow a province to go on selling them their oil? These are things we have not decided.

Businessmen can help. In the industry in which I am most intimately associated, we have established, after four years of studies with the government people, that the two disabilities of the chemical industry are inadequate markets and high cost raw materials. No government nor no industry by itself can fix these problems, but by a co-ordinated effort we could.

● 2055

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Hynes.

Before we pass to the question period, do the members of the Committee agree that the brief submitted by the Canadian Council of the International Chamber of Commerce be printed as an appendix to this days' Minutes of Proceedings and Evidence?

[Interpretation]

A la page 31, on dit:

...et il est essentiel que l'économie du Canada reste forte...

Enfin, à la page 35, on indique:

...si les politiques économiques du Canada pour l'étranger doivent réussir il faut des relations plus étroites entre les citoyens du Canada, en soit les hommes d'affaire un particulier, qui travaillent à l'étranger et tous les ministères et tous les organismes s'occupant des affaires extérieures...

Je veux simplement souligner, devant la montée de nos concurrents et la faiblesse accrue du Canada, le fait qu'on a pas encore trouvé le moyen de donner suite à ces déclarations avec lesquelles je suis entièrement d'accord.

D'abord, il faut qu'on en vienne à un consensus en ce qui a trait aux objectifs pour le Canada; deuxièmement, je suis certain que ni les gouvernements ni les milieux d'affaire pourront y arriver d'une façon unilatérale parce que nous faisons face aux forces concertées des autres gouvernements et leurs milieux des affaires.

J'étais le délégué du Canada à les réunions qui ont eu lieu au mois de décembre à Paris entre la Chambre de commerce internationale et les organismes des Nations Unies. M. Desein des Nations Unies agissait à titre de président et il a dit ce qui suit:

Les gouvernements doivent permettre à leurs entreprises privées de jouer le rôle qui leurs reviennent dans cette action globale et concertée...

Il parlait de l'amélioration du sort de tous les peuples du monde.

C'est notre problème. Nous n'avons pas les mécanismes pour en arriver à un consensus sur les objectifs pour notre pays; le Livre blanc sur la réforme fiscale dit que le but et la justice, un autre Livre blanc dit autre chose et il y a maintenant un Livre blanc sur les objectifs sociaux qui n'a rien à voir avec la justice ou la croissance. Nous n'avons pas de consensus.

Nous sommes sur le point de racheter Bobby Brown alors que nous permettons à l'Alberta de vendre des ressources à Bobby Brown et même au gouvernement français. Nous ne nous attaquons pas au problème. Si nous ne voulons pas que les étrangers aient notre pétrole, pourquoi permettons-nous à une province de leurs vendre son pétrole? Nous n'avons pas trouver de réponse à cette question.

Le milieu des affaires peut aider. Dans l'industrie que je connais plus particulièrement, nous avons établi, après 4 années d'étude avec les gens du gouvernement, que les deux principaux problèmes de l'industrie chimique était l'insuffisance des marchés et le coût des matières premières. Ni le gouvernement ni l'industrie peuvent résoudre seuls ces problèmes; mais un effort concerté pourrait y arriver.

Le vice-président: Merci, monsieur Hynes.

Avant de passer à la période des questions, les membres du comité consentent-ils à ce que le mémoire présenté par le Conseil Canadien de la Chambre de commerce internationale soit imprimé en annexe et versé au procès-verbal des délibérations et témoignages de ce jour?

[Texte]

Some hon. Members: Agreed.

The Vice-Chairman: I have, as a first questioner, Mr. Macquarrie, followed by Mr. Dupras, Mr. Penner, Mr. Allmand and Mr. Forrestall.

Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Thank you, Mr. Chairman. I would like to say how very much I appreciate the witnesses' coming to us, indeed coming to us twice, and I want to say how much I value their submission. Their own brief suggests that the main themes of volume 1 are highly philosophic and I have a feeling that their own brief is somewhat philosophic, and I commend them for that.

If the witnesses might pardon my saying so, they have been helpful to us in that there is a good deal of inward-looking prospect in the paper, in our six documents, and of course foreign policies are in some measure an emanation of values which are domestically imbedded and cherished; but I appreciated your bringing us to reflect, as you did in more than one place. For instance: "Their roots tend to be more deeply imbedded in domestic thinking than has been characteristic of foreign policy principles in the past; and you refer to: "A built-in bias favouring domestic interests can distort perceptions of international problems with undesirable long term effects".

You also reminded us that a trading nation like Canada will find her domestic business increasingly affected by external trends whether we like it or not. I think this is very wholesome, it is very salutary, and I tend to try and pick the brains of people far more conversant with commerce than I on this very field. I would be grateful if our witnesses would reflect with us, dialogue with us, for a while, in what is going to be, obviously, an informal but valuable meeting, on the prospects for us as Canadians—not just for Canadian businessmen but for all of Canadians—as we relate to, integrate with, and plan for the kind of thing which you mention on page 3, as we envisage these closer trading relations in the EEC and EFTA.

What should we be doing? What are we not doing? What are the private and public sectors concentrating upon, and have you advice for us in the public institution as to what priorities of concentration we should have? I think that it is terribly important that we be geared to what is ahead of us in this field.

Mr. Crean: Are you asking really in relation to Item 4 and the kind of co-operation which we are up against with other countries?

Mr. Macquarrie: I am thinking primarily of EFTA and EEC, and how Canada gets ready for what is over the horizon.

Mr. Crean: I think one of the great question marks that is facing us at the present time is, first of all, that you have had a relatively successful round of trade negotiations which were culminated in Geneva in 1967 and became known as the Kennedy Round. Those have not

[Interprétation]

Des voix: D'accord.

Le vice-président: M. Macquarrie a le premier droit de parole; puis MM. Dupras, Penner, Allmand et Forrestall. Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Merci, monsieur le président. Je tiens à dire aux témoins combien je leur sais gré d'avoir bien voulu comparaître à deux reprises devant le Comité ainsi que du mémoire qu'ils ont présenté. Leur mémoire suggère que les thèmes principaux du premier volume sont hautement philosophiques et je suis porté à attribuer le même esprit à leur mémoire, ce pourquoi je les félicite.

Si les témoins veulent bien me pardonner de m'exprimer ainsi, ils nous ont beaucoup éclairés par la nature introspective de leur mémoire par rapport à nos six documents et les politiques étrangères émanant dans une certaine mesure de valeurs nationales traditionnelles. J'apprécie que vous nous ayez forcés à réfléchir sur plus d'un point, par exemple: «Leurs racines semblent s'enfoncer plus profondément dans le terroir que ne le font les principes de politique étrangère typiques reconnus dans le passé; et vous dites encore: «Un préjugé inné à l'égard des intérêts nationaux peut déformer l'optique des questions internationales et produire à long terme de mauvais effets».

Vous nous rappelez également qu'un pays participant aux échanges commerciaux, comme le Canada, constatera que son commerce intérieur subit de plus en plus les tendances qui s'exercent du dehors, que nous le voulions ou non. Voici des pensées saines, des pensées salutaires, et je m'efforce de retenir l'essence des idées qui me sont fournies par des personnes beaucoup plus compétentes en matière commerciale que je ne le suis moi-même. Je serais très reconnaissant aux témoins s'ils étaient disposés à réfléchir avec nous, à dialoguer avec nous, pendant un moment, au cours de ce qui s'avère une rencontre non officielle, mais précieuse, sur les perspectives réservées aux Canadiens, non seulement les Canadiens engagés dans le commerce mais tous les Canadiens dans notre rapport et notre intégration au plan visant à produire ce que vous mentionnez à la page 3, alors que nous envisageons d'établir des relations plus étroites avec la CEE et EFTA.

Que devons-nous faire? Que ne faisons-nous pas? Quels sont les secteurs privés et publics sur lesquels nous devons concentrer nos efforts et avez-vous un conseil à nous offrir comme institution publique sur l'ordre prioritaire de la concentration de nos efforts? Il me semble urgent que nous soyons orientés vers ce qui nous attend dans ce domaine.

M. Crean: Discutez-vous du poste 4 et du genre de collaboration sur lequel nous pouvons compter avec les autres pays?

M. Macquarrie: Je pense surtout à EFTA et à la CEE et à la façon dont le Canada se prépare à ce qui apparaît au-delà de l'horizon.

M. Crean: Je pense que l'un des grands points d'interrogation auquel il faut répondre maintenant est, d'abord, que vous avez eu des négociations tarifaires commerciales relativement heureuses et qui ont atteint leur point culminant à Genève en 1967 et sont connues sous le nom

[Text]

been completely implemented in the United States. On the other hand, the Europeans are, at the present time, particularly interested in solving their own problems with the application of Britain. It is unlikely that any serious discussions can take place until some relatively obvious decision is going to be made on whether they are going to get in or whether they are not. On the other hand, through Mr. Pepin, Canada has been doing his best to bring along his colleagues in the international groups such as GATT to not allow the GATT membership to lose its momentum in taking down further trade barriers.

• 2100

There is a real threat that you may get into trade wars, and it would be disastrous for us. It would be far more disastrous for a small country such as Canada than it would be for any one of the big aggregations.

Canada has a real problem because if the columnist is right within approximately the next decade you can have three major groupings all of which will have roughly the same GNP: the United States, Europe and Japan; I am assuming that Britain is going in the Common Market. This means that a small country such as Canada is faced with very serious problems of being isolated from any one of those three groups. That is why I think Mr. Pepin is so completely right as to keep this momentum going so that we can have access to these larger markets and we can have the kind of productive capacities installed here as we have with the automobile pact.

I know Mr. Hynes has a great deal to say in this area in connection with the chemical industry and the textile industry which you are very close too, but I think it is to our advantage to try to keep this momentum up at GATT.

Now there are certain things that GATT have done. GATT was instructed by the Council of Ministers to prepare a list of imports and tariff rates for all its members. These have been put on computers and I am quite sure this kind of information which can be brought before the negotiating countries almost instantaneously and all kinds of permutations and combinations is going to alter the climate of the next negotiations because facts can be brought before the government and it is going to reduce the freedom to move of the individual negotiators who sometimes even themselves do not know all the individual details. On top of that, and this is another very growing important area, this is the non-tariff barriers to trade.

These have also been categorized by GATT and they did it rather well. They wrote all their members and asked their member governments to submit to them the kind of non-tariff barriers to trade which that country's exporters were facing in the other countries. The Department of Industry, Trade and Commerce requested Canadian exporters to submit to them this kind of information and then it was all sent to Geneva, and then it was all collated. Then last May, the permanent representatives of the various member governments sat down and tried to find out if there were any common denominators to eliminate some of these non-tariff barriers to trade.

This would cause great concern to some of the business community because, first of all so far as we know, they were not brought into consultations, especially as we

[Interpretation]

de Kennedy Round. Elles n'ont pas eu leurs applications absolues aux États-Unis. D'autre part, les Européens sont particulièrement intéressés à l'heure actuelle à régler leurs propres problèmes, compte tenu de la demande de participation de la Grande Bretagne. Il est peu probable qu'on puisse entreprendre des pourparlers sérieux avant qu'une décision relativement certaine soit prise au sujet de la participation. Par contre, par l'entremise de M. Pepin, le Canada a fait de son mieux pour convaincre ses collègues des groupes internationaux tel que GATT en vue d'empêcher que l'affiliation à GATT ralentisse l'essor tendant à abattre d'autres barrières tarifaires.

Il y a le risque réel de s'engager dans des conflits commerciaux qui seraient pour nous désastreux. Il serait beaucoup plus désastreux pour un petit pays comme le Canada que pour tout autre bloc puissant.

Le Canada fait face à une réelle difficulté, car, si les prévisions sont justes, il pourrait au cours de la prochaine décennie se constituer trois grands groupes disposant d'un PNB approximativement égal: les États-Unis, l'Europe et le Japon; je présume que la Grande-Bretagne entrera dans le marché commun. Cela veut dire qu'un petit pays comme le Canada doit envisager la perte active redoutable d'être isolé de l'un ou l'autre de ces trois groupes. C'est pourquoi j'abonde dans le sens de M. Pepin qui veut que l'élan se poursuive, afin que nous ayons accès à ces grands marchés, et que les moyens de production existent ici comme pour le pacte de l'automobile.

Je sais que M. Hynes a beaucoup à dire à ce sujet en ce qui concerne l'industrie des produits chimiques et du textile qui vous touchent de près, mais je pense que nous devons stimuler l'essor de GATT.

Certaines choses ont été accomplies par GATT. GATT a reçu du Conseil des ministres l'ordre de dresser la liste des tarifs sur les importations pour tous ses membres. Ces données ont été traitées à l'ordinateur et je suis persuadé que ce genre d'information, qui peut être transmise au pays négociateur presque instantanément, et tous les genres de permutations et combinaisons vont changer l'ambiance des futures négociations, car des faits peuvent être présentés au gouvernement et cela restreindra la liberté de mouvement de négociateurs particuliers qui, parfois, ne connaissent pas eux-mêmes tous les détails. En outre, et c'est un facteur important qui assume beaucoup d'importance, ce sont là des barrières non-tarifaires.

Ces aires ont été assez nettement circonscrites par GATT. GATT a demandé à tous les gouvernements participant d'être renseignés au sujet de toutes les barrières non-tarifaires s'opposant au commerce et auxquels les pays exportateurs se butaient dans d'autres pays. Le ministère de l'Industrie et du Commerce a demandé aux exportateurs canadiens de lui fournir ce genre de renseignements et toute l'information a ensuite été acheminée sur Genève et complétée. Enfin, en mai dernier, les représentants permanents des divers états participants ont eu un colloque en vue de prouver un commun dénominateur propre à faucher ces barrières non-tarifaires qui s'opposent au commerce.

Ceci provoquerait beaucoup d'inquiétude au sein du monde des affaires car, d'après ce que nous savons, il n'y a pas eu de consultation, sachant surtout que le monde des affaires dans les pays étrangères avaient été consciencieusement consultés au cours des négociations provisoires.

[Texte]

knew that the business community of other countries were closely consulted in these preliminary negotiations. I know perfectly well that these preliminary negotiations were off the record, they did not mean anything, but if, and I have no idea whether this "if" was actually so, but if there was a general agreement that some non-tariff barrier could be agreed to being eliminated it makes it very difficult when the matter comes before the ministers in council to go back on what has been quietly agreed to around the table. This was admitted to me by a prominent official of the GATT and this, of course is one of the advantages, it is the kind of technique which the Brussels Council of the EEC use all the time. The only thing that concerns us as Canadian businessmen is that as far as we know there was not sufficiently close consultation, sufficiently close in terms of the kind of consultation which we know takes place in other countries.

• 2105

Mr. Macquarrie: Thank you.

The Vice-Chairman: Are you through with your questions for the time being?

Mr. Macquarrie: For now, thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Mr. Chairman, the brief presented by I.C.C. emphasizes the need for co-ordinating authority in decision making, possibly, of course, by the Department of External Affairs, responsible to a minister or group of ministers who in turn would be responsible to the Cabinet. Would this mean that it would give some co-ordinating authority to the Department of External Affairs. Could the witness be more precise? Could you tell us precisely how this would operate?

Mr. Crean: Well in the item 2 we say, "possibly the Department of External Affairs". I have been very struck by the recent book by Dean Acheson called *Present at the Creation*. It is his biography of his years in the State Department immediately after the war and during the period until Mr. Eisenhower became President. If you look at the chapters dealing with the actual bringing into being of the North Atlantic Treaty Organization, and the later chapters around page 370, dealing with the establishment of the North Atlantic Treaty Organization, one of the things that becomes crystal clear is what Mr. Acheson did. He was Secretary of State as you know and their system is not necessarily comparable with our system of government. What he did was work with his colleagues in other countries, so he had some idea of what might be possible politically in those countries, but at the same time he kept the closest liaison with Senators Connally and Vandenberg, so he also knew what might be politically possible in the United States. I think at the same time there was the closest co-operation with other departments of the American government, particularly, obviously at that time, with the Department of Defence, and other departments. So I think what comes crystal clear is that he or his department played a very important co-ordinating role in finding out the art of the possible on both sides.

[Interprétation]

res. Je sais fort bien que ces négociations provisoires n'étaient pas officielles, qu'elles n'avaient aucune portée; mais, si—et je ne saurais dire que le «si» comporte quelque sens—mais, s'il y avait un accord général voulant que quelques barrières non-tarifaires soient abolies, il serait très difficile, au moment de soumettre la question au ministre en conseil, de revenir en arrière et ignorer les accords conclus en sourdine autour de la table des négociations. Un officiel de GATT m'en a fait l'aveu et c'est naturellement un des avantages, c'est le genre de techniques auxquelles la française recourt. Le Conseil de Bruxelles la CEE. Ce qui retient l'attention des hommes d'affaires canadiens, c'est que, pour autant que nous le sachions, la consultation personnelle n'a pas été suffisante, nous fondant sur le genre de consultation qui a lieu présentement entre divers pays.

M. Macquarrie: Merci.

Le vice-président: Avez-vous terminé pour le moment?

M. Macquarrie: Pour le moment, oui. Merci.

Le vice-président: Monsieur Dupras.

M. Dupras: Monsieur le président, le mémoire présenté par la C.C.I. met en relief le besoin de coordination au sommet où se prennent les décisions, soit par exemple le ministère des Affaires extérieures, organisme responsable auprès du ministre ou un groupe de ministres qui, à leur tour, feraient rapport au cabinet. Ceci conférerait-il un certain pouvoir de coordination au ministère des Affaires extérieures? Le témoin pourrait-il préciser davantage? Pourriez-vous nous expliquer exactement quel en serait le fonctionnement?

M. Crean: Voici. Au poste 2, nous disons: «Possiblement, le ministère des Affaires extérieures». J'ai été très impressionné par un ouvrage publié récemment par Dean Acheson et intitulé: *Present at the Creation*. C'est sa biographie, alors qu'il était secrétaire d'État, immédiatement après la guerre et durant la période qui a précédé l'élection de M. Eisenhower à la présidence des États-Unis. Les chapitres traitant de l'organisation de l'OTAN qui se dégage des nébuleuses, et les chapitres qui se trouvent plus loin, vers la page 370, et traitent de l'établissement de cet organisme, tirent parfaitement au clair le rôle joué par M. Acheson. Il était secrétaire d'État, vous ne l'ignorez pas, et le système de gouvernement américain n'est pas nécessairement comparable au nôtre. Il a travaillé de concert avec ses collègues dans les pays étrangers et il prévoyait donc ce qui pouvait se produire dans le champ politique de ces pays; mais, il est demeuré en même temps en étroit contact avec les sénateurs Connally et Vandenberg, et il savait donc également ce qui pouvait se produire sur la scène politique des États-Unis. Je pense qu'il existait en même temps une étroite collaboration entre les divers départements du gouvernement américain, et plus particulièrement à l'époque avec le ministère de la défense et autres départements connexes. Il ressort donc clairement qu'il a joué, comme son départ-

[Text]

Now, I think it is in that sense that we talk about a co-ordinating department and we only say,

"possibly the Department of External Affairs"

because I, for one, am not prepared to recommend any one department. However, in view of the great success which the United States had at that period in putting these things together, and Canada played a not small part in helping it, I think you could also say that Mr. Acheson knew how far we could go. It is the importance of that co-ordination. I have also had it said to me, of course, that whatever department does the co-ordinating has certain departmental advantages, the interface between various departments and probably between various industries as well. This is the problem though.

Mr. Dupras: Do you suggest then that the Canadian government should perhaps go outside of government agencies to seek talent to assist in policy making?

Mr. Crean: I think when it comes to those areas in which business is concerned, very definitely so, certainly on a consultative basis.

Mr. Hynes: I think both Mr. Macquarrie's question...

• 2110

Mr. Dupras: Yes.

Mr. Hynes: ...of how do we get ready to deal with the EEC and your question are much of the same order, and really they go back to where I came in, too. We have a political problem and a problem in the matter of implementation, but one of the first things we as Canadians need to do is decide what is it we want to do. This is where we have some difficulty. We seem to be more concerned about—I do not know whether it is the machinery of government or the status quo—than we are about where we are trying to go, and this is where we are having some of our confusion.

Mr. Dupras: This is very interesting.

Mr. Hynes: For example, when you were speaking I turned up the minutes of a meeting I attended which was held in December with Mr. Long of GATT in Paris. He refers to the fact that GATT now has all this information, not only about tariff rates but also about the non-tariff barriers, and is quite prepared to have any kind of a technical discussion that needs to take place. But nothing is happening because the interest in western Europe is on the EEC or groups moving into the EEC, you have this wave of protectionism in the United States, and therefore there is no initiative. He asks quite clearly, how can something be started—this is a political problem? Now I think we could help clearly in the commercial side of our country in finding some way of working between the business government interface to determine that when we do seek objectives they are ones that we can make pay off. If our real agreed disabilities are high-cost raw materials and inadequate markets then there is no point in the government negotiating a free entry to a market where we have not the ability to

[Interpretation]

tement, un rôle fort important de coordination dans l'art d'exploiter les possibilités des deux côtés.

C'est plutôt en ce sens que nous entendons un service de coordination et nous disons simplement:

«Possiblement le ministère des Affaires extérieures»,

car pour ma part je ne suis pas disposé à favoriser un ministère plutôt que l'autre. Toutefois, vu le succès extraordinaire obtenu aux États-Unis à l'époque dans ce travail de coordination et la participation notable du Canada, il me semble que l'on peut également affirmer que M. Acheson savait jusqu'où il pouvait étendre ses vues. C'est là l'importance de la coordination. On m'a également soufflé que le ministère qui s'occupe de la coordination bénéficie de certains avantages, la rencontre face à face avec les divers ministères et probablement diverses industries également. Là se pose un problème cependant.

M. Dupras: Proposez-vous donc que le gouvernement canadien recherche en dehors de ses cadres les compétences capables de lui aider à formuler ses principes?

M. Crean: Très certainement dans le domaine des affaires, au niveau de la consultation.

M. Hynes: Je pense que les deux questions posées par M. Macquarrie...

M. Dupras: Oui.

M. Hynes: ...sur la manière dont nous devons être prêts à traiter avec la CEE et la question que vous posez vous-même, appartiennent au même ordre d'idées, et à vrai dire, me ramènent à mon point de départ. Nous avons à résoudre un problème politique et un problème d'application; mais, nous devons d'abord, étant canadiens, savoir ce que nous voulons faire. C'est ici que se présentent les difficultés. Nous semblons plus préoccupés, je ne sais si c'est du mécanisme gouvernemental ou du statu quo, que de chercher à avancer et cela nous entraîne dans la confusion.

M. Dupras: Cela est très intéressant.

M. Hynes: Par exemple, tandis que vous parliez j'ai retrouvé les procès-verbaux de la séance du GATT à laquelle j'ai assisté avec M. Long en décembre dernier, à Paris. On mentionne que GATT possède maintenant tous ces renseignements, non seulement en ce qui concerne les tarifs mais également en ce qui a trait aux barrières non tarifaires et qu'on est prêt à entreprendre tout pour parler relatif à la technologie au besoin. Mais tout demeure au point mort parce que l'Europe occidentale concentre son intérêt sur la CEE où les groupes qui gravitent vers la CEE, à cause de la vague protectionniste qui sévit aux États-Unis et il n'y a donc pas d'initiative. La question se pose très clairement. Comment se lancer quand le problème est politique? Je suis d'avis que nous pourrions être très utiles du côté commercial aux intérêts de notre pays en trouvant un moyen d'établir des rapports entre l'élément interne du monde des échanges entre états, en vue de déterminer quels sont les objectifs qui peuvent être avantageux pour nous. Si nous nous butons vraiment au coût élevé des matières premières et à l'insuffisance des

[Texte]

supply it. So we need to know what we are going to get and then go get it, and this requires co-ordination.

We also have to create the political climate in which the governments who may be involved are willing to see that this is to the advantage of both their peoples.

Mr. Dupras: In fact the Trade and Commerce Department should know what the External Affairs is doing, and vice versa—and I am not saying that they do not.

Mr. Hynes: Right. Now from my observations in business over some 30 years, you could hardly say that we are expending much effort to assist research in industry in Canada. We have not looked at it in its total context. You may have grants authorized and administered by the Department of Industry Trade and Commerce, but if the Department of National Revenue are not informed about them they disallow most of them when you finally file your income tax return. And the Department of Finance does not make any arrangements to get markets for the product that you might have produced as a result of the research. So there is a lack of co-ordination.

I think we also have some mental blocks. You will remember that a terrific argument took place over Walter Gordon having some private people come along and help him on a budget about 10 years ago. During all this period we in the chemical industry were trying to point out to the Canadian government that it would be desirable to take a look at whether the conditions in Canada were appropriate to the development of our industry. The Kennedy Round then came along in the middle of all this. Meanwhile this whole thing was referred to the Tariff Board, which is not a place for a co-ordinated consultation on how you declare war commercially against other people and go get jobs for your developing populace, but rather it is a judicial affair to try and discuss why you should move from the status quo, which has nothing to do with the problems of real political management of the affairs. So we wasted a lot of time going through all this. Meanwhile we said, look, we could be very helpful to you if we would let some commercial and technical advisers participate in these discussions that are going on in Geneva. But, no, this was unlikely to happen, maybe partly because of any changes in the tariff, if that is what does happen, and our budget, which is supposed to be confidential, and partly because of the row about Walter Gordon.

But I am also a director of the American Chemical Manufacturers Association. They had the same argument with their State Department. But by 1965 they had a commercial and a technical adviser with them in Geneva the whole time. And when they finally came to the tough debate in June 1967 on the Kennedy Round, John Boyd was an official United Kingdom negotiator. We would not even talk to our people who knew what we should bargain for. I asked Mitchell Sharp, "What is the tariff on sulphuric acid worth? What are we going to get for it?", and he said that he did not know. I said, "Why do you not let me sit down there and get it for you?" But no, we are too "holier than thou" about this, you see, and we have now found ourselves in the horrible position of being the one industrialized nation of the world that has

[Interprétation]

marchés, inutile que le gouvernement négocie le libre accès aux marchés auquel nous ne pouvons rien fournir. Nous devons donc déterminer ce que nous pourrions obtenir et aller le chercher, et ceci exige la coordination.

Nous devons aussi créer le climat politique qui disposera les états participants à reconnaître que les accords sont mutuellement avantageux.

M. Dupras: Le ministère de l'Industrie et du Commerce devrait être au courant des activités du ministère des Affaires extérieures et vice versa et je n'entends pas par là qu'il l'ignore.

M. Hynes: Exactement. L'expérience que j'ai des affaires depuis une trentaine d'années, me porte à conclure que nous ne faisons pas beaucoup d'efforts pour aider à la recherche dans l'industrie au Canada. Nous ne l'avons jamais considéré dans son ensemble. Il est possible que des subventions soient accordées et administrées par le ministère de l'Industrie et du Commerce; mais, si le ministère du Revenu national n'est pas au courant, il les abolit à peu près complètement au moment de remplir la formule de l'impôt sur le revenu. Et le ministère des Finances ne prend pas de dispositions pour trouver des débouchés pour les produits que vous avez peut-être fabriqués par suite de vos recherches. Il y a donc manque de coordination.

Je crois que nous souffrons également de blocage mental. Vous vous souviendrez qu'un débat belliqueux a été soulevé parce que Walter Gordon avait fait appel à des personnes du secteur privé pour lui aider à préparer son budget il y a une dizaine d'années. Durant toute cette période, nous de l'industrie des produits chimiques nous efforçons de faire entendre au gouvernement canadien qu'il serait souhaitable de voir si les conditions au Canada étaient propices à l'expansion de notre industrie. Les Kennedy Round sont survenus au milieu des débats. Entre temps la question avait été référée à la Commission du tarif, lieu mal choisi pour la consultation coordinatrice sur la manière de déclarer la guerre sur le plan commercial et créer des emplois pour un peuple croissant alors qu'il s'agissait plutôt d'une question judiciaire tendant à dénouer pourquoi nous devons nous éloigner du statu quo qui n'a rien à voir avec les problèmes inhérents à la manipulation des affaires politiques. Nous avons donc perdu beaucoup de temps en vains efforts. Nous étions toutefois d'avis que nous pouvions être utiles pourvu qu'on permette à des conseillers commerciaux et techniques de participer aux pourparlers qui se poursuivent à Genève. Mais, non, ce n'était pas à prévoir, à cause en partie des changements de tarifs, si cela survenait, et notre budget, soit disant secret, et à cause en partie de la tempête soulevée au sujet de Walter Gordon.

Je suis également directeur de l'association des manufacturiers américains de produits chimiques, qui a eu maille à partir de la même manière avec le secrétariat d'État. Cependant, en 1965, un conseiller commercial et technique n'a jamais quitté ses représentants pendant son séjour à Genève et, quand est venu le moment définitif de la lutte ardue autour des Kennedy Rounds en juin 1967, John Boyd était un négociateur officiel du Royaume Uni. Il n'en a pas été fait mention à nos gens qui savaient ce que nous devons demander. J'ai demandé à Mitchell Sharp, «quel est le tarif sur l'acide sulfurique? Combien allez-vous recevoir?» Et il répondit qu'il ne le savait pas. Je

[Text]

inadequate markets to operate in the technological field which is so important today and which was pointed out to you so well by John Deutsch when he appeared here in November of 1969. We now have high-level technical unemployment and we are very worried about it. The graduates of our universities cannot find jobs.

• 2115

Mr. Dupras: Thank you very much, Mr. Hynes.

Mr. Macquarrie: That is amazing.

Mr. Hynes: You find it amazing, but is it not true?

Mr. Macquarrie: It is true and it is stupidity on our part.

Mr. Hynes: Exactly. That is what I am saying. I think we should be smart enough to figure out a way to get along instead of a way of enjoying this lack of prosperity.

Mr. Dupras: I would like to have your views, Mr. Hynes, on the ambition of our government to streamline its government and make it a little more efficient.

Mr. Hynes: I was talking to people who worked closely on the Glassco Commission—what is it, 10 years ago that the Glassco Commission reported on it?

Mr. Dupras: Yes, just about.

Mr. Hynes: And we have achieved very little. As I see it, one of the great problems in this is that we have too many split jurisdictions, and it becomes very hard to determine who is carrying the ball. Take the matter of what the tariff on sulphuric acid should be. This is a matter of interest to the Department of Industry, Trade and Commerce. It is a matter of interest, maybe, to the Department of External Affairs.

Mr. Dupras: And the Department of National Revenue.

Mr. Hynes: Until the Minister of Finance brings it into the House nothing happens, it does not even come up for discussion, and then maybe the Department of National Revenue will find some way of disallowing it under some other regulation. The Japanese and the Germans are sitting there laughing like hell at us.

Mr. Dupras: As a final remark, I suggest if you have some spare time tonight maybe you could sit in the House and see what we are doing.

Mr. Hynes: Every time I sit in the House I go home more and more despairing.

Mr. Dupras: Thank you very much, Mr. Hynes, I would like to ask a side question. Do you think with the tremendous electric power that we have in Canada and the

[Interpretation]

dis alors, «pourquoi alors ne me laissez-vous pas y aller?» Mais non, nous sommes beaucoup plus «sacrés que vous» à ce sujet, voyez-vous et nous nous sommes alors trouvés dans l'horrible position d'être une nation industrialisée du monde qui possède des marchés inadéquats pour fonctionner dans des domaines technologiques, lequel est très important aujourd'hui, et qui vous a très bien été signalé par John Deutsch lorsqu'il est apparu ici en novembre 1969.

A présent des personnes d'un haut niveau technique sont sans emploi et nous nous inquiétons de cette situation. Les diplômés de nos universités ne peuvent trouver de travail.

M. Dupras: Je vous remercie, monsieur Hynes.

M. Macquarrie: C'est étonnant.

M. Hynes: Vous trouvez cela étonnant, mais n'est-ce pas vrai?

M. Macquarrie: C'est vrai et c'est stupide de notre part.

M. Hynes: Exactement. C'est ce que je dis. Je pense que nous devrions trouver un moyen d'en sortir, au lieu de nous réjouir de ce manque de prospérité.

M. Dupras: J'aimerais connaître votre opinion, monsieur Hynes, sur l'ambition de notre gouvernement de canaliser ces services et de les rendre plus efficaces.

M. Hynes: Je parlais à des gens qui travaillaient en étroite collaboration avec la commission Glassco, il y a 10 ans que la commission Glassco a fait un rapport à ce sujet n'est-ce pas?

M. Dupras: Oui, à peu près cela.

M. Hynes: Et nous avons eu que très peu de résultat. Comme je vois les choses, l'un des grands problèmes dans ce domaine c'est que nous avons des juridictions beaucoup trop divisées, et il devient extrêmement difficile de savoir qu'il y a la responsabilité. Prenez la question de savoir quel doit être le tarif sur l'acide sulfurique. C'est une question qui concerne le ministère de l'industrie et du commerce. C'est une question aussi qui concerne peut-être le ministère des Affaires extérieures.

M. Dupras: Et le ministère du Revenu national.

M. Hynes: A moins que le ministre des finances n'en parle à la Chambre rien ne se produit, on en parle même pas et peut-être que le ministère du revenu national trouvera un moyen de l'interdire en vertu de quelque autre règlement. Les japonais et les allemands rient bien à nos dépens.

M. Dupras: Une dernière remarque, je vous propose que si vous avez du temps libre ce soir de venir à la Chambre et de voir ce que nous faisons.

M. Hynes: Chaque fois que je vais à la Chambre je rentre à la maison de plus en plus désespéré.

M. Dupras: Je vous remercie, monsieur Hynes. J'aimerais poser une question subsidiaire. Pensez-vous en tenant compte des ressources électriques immenses et des

[Texte]

large soft water resources that this will ever play a part in our getting more advantage with the United States?

Mr. Crean: Are you asking me or Mr. Hynes?

Mr. Dupras: Mr. Hynes.

Mr. Hynes: Yes, obviously, but here again we have a national disinclination to do anything about this. For example, you do not need to talk about water and power, let us talk about oil and gas. Energy comes in the form of water, in the form of minerals, in the form of gas, in the form of oil, in the form of atomic energy and it is probably there in the form of solar energy. The NASA group—I beg your pardon?

Mr. Forrestall: Not to mention the Bay of Fundy tidal power.

Mr. Hynes: Tidal power, which may be used here too. These are very real assets that we have and I think we have to think pretty hard about what we should do about this. If we are going to get an adequate market, and I will just stick with natural gas, which is the basic raw material we use in Edmonton to make plastics. We built that plant in the early nineteen-fifties and because the plastic was required to make radar for war it was agreed it would come in duty free. It was invented in England and brought in duty free. Radar would not have been available without it.

We asked that there be a tariff of 20 per cent, which was the normal tariff which was applied to any chemical that had not otherwise been specifically named during the war period. After many hearings the Tariff Board recommended 10 per cent in 1956 or 1957 and Mr. Harris, the then Finance Minister, made it 7.5 per cent and it is still 7.5 per cent. The U.S. tariff is so many cents a pound plus something else, and it has been cut under the Kennedy Round, but is still effectively about 25 per cent; it was about 45 per cent. So you cannot move material from Edmonton into Chicago.

• 2120

But now what are we going to do? We are going to pipe natural gas into the States and they are going to make the plastic in Chicago, out of our natural gas, and they are going to ship it back to us in Toronto and Montreal. These are high-quality jobs we have exported in a pipeline. We could say, all right, so many trillion cubic feet of gas, so many tons of plastic.

Mr. Crean: I think what Mr. Hynes is saying, and this is so important with the world getting to be more of a global village, it is markets that Canada is going to require. Any business deal if it is going to be good has to be a two-way street.

Mr. Hynes: This is not inconsistent with longterm Canadian policy either because when we found out that we could not use all the power at Niagara Falls, yet we were entitled to half of it, we said we would not export it, and as a result the Cyanamid company moved across

[Interprétation]

ressources en eau douce considérables que nous possédons au Canada que nous jouerons un rôle nous permettant d'obtenir des avantages sous les États-Unis?

M. Crean: Posez-vous cette question à moi même ou à M. Hynes?

M. Dupras: Monsieur Hynes.

M. Hynes: Oui, évidemment, mais de nouveau la nation semble se désintéresser de cette question. Par exemple, il n'est pas nécessaire de parler d'eau et de puissance électrique, parlons de pétrole et de gaz. L'énergie apparaît sous la forme d'eau, sous la forme de minerais, sous la forme d'énergie solaire. Le groupe de la Nasa, je vous d'énergie atomique et assurément elle se trouve sous la forme d'énergie solaire. Le groupe de la Nasa, je vous demande pardon?

M. Forrestall: Sans faire allusion à la station marémotrice de la Baie de Fundy.

M. Hynes: La station marémotrice, que l'on peut également utiliser. Ce sont les biens réels que nous possédons et je pense que nous devrions réfléchir à ce qui convient d'en faire. Si nous devons obtenir un marché adéquat, et je m'en tiendrai qu'au gaz naturel qui est la matière de base utilisée à Edmonton dans la fabrication du plastique. Nous avons construit cette usine au début des années 50 et parce qu'on demandait du plastique dans la construction des radars pour la guerre il fut convenu qu'ils entreraient sans payer de frais de douane. Il a été inventé en Angleterre et introduit sans taxe. Sans plastique il n'y aurait pas eu de radar.

Nous avons demandé qu'il y eut un tarif de 20 p. 100, qui était le tarif normal que nous appliquions à tous produits chimiques qui n'avaient pas été autrement nommé d'une façon spécifique pendant la période de guerre. Après plusieurs audiences, la commission des tarifs a suggéré 10 p. 100 en 1956 ou 1957 et M. Harris, alors ministre des Finances, en a fait 7.5 p. 100 et à l'heure actuelle il s'agit toujours de 7.5 p. 100. Le tarif américain est d'autant de cents à la livre plus quelque chose d'autre et il a été diminué en vertu du Kennedy Round, mais il est toujours effectivement d'environ 25 p. 100; il a été à environ 45 p. 100. Ainsi, vous ne pouvez pas transporter du matériel d'Edmonton à Chicago.

Mais maintenant, qu'allons-nous faire? Nous allons transporter du gaz naturel aux États-Unis et ils fabriqueront le plastique à Chicago, à partir de notre gaz naturel, et ils nous renverront le plastique à Toronto et Montréal. Ainsi, au moyen d'un oléoduc, nous avons exporté des travaux de haute qualité. Nous pourrions dire: «Parfait, autant de trillions en pieds cubiques de gaz, autant de tonnes de plastique».

M. Crean: Je pense que ce que M. Hynes dit, et ceci est important maintenant que le monde devient de plus en plus un grand village, ce qui manque au Canada, ce sont des marchés. Pour qu'une affaire soit excellente, il faut qu'elle soit à double-sens.

M. Hynes: Ceci n'est pas accompli avec la politique à long terme du Canada, car, lorsque nous avons découvert que nous ne pouvions pas utiliser toute la puissance disponible à Niagara Falls, et alors nous n'avions droit qu'à la moitié, nous avons dit que nous ne ferions pas d'export-

[Text]

and built a plant in Niagara Falls, Ontario, and made chemicals out of it, and then shipped the chemicals to the States. As a result of this, there is no reason why we should make aluminum is Arvida, except that it is cheap power, or was.

There are no raw materials there, there are no markets there. The only thing that is there is power, so you bring the raw materials in from great distances and you ship them out to markets to great distances, because we said we could not export power. We brought jobs to Canada. We have the same thing, you can see pictures of the Ottawa River, flooded with logs floating down here, then we decided we would not export pulp-wood. Now of course we are polluting the river more effectively, but we have jobs in Canada, or had for a while until we now decided that maybe the pulp and paper industry is expendable.

• 2200

These are basic strategies we have got to think pretty hard about. In past times we had a closer co-ordination between the possible results of a business deal and the government to help you get it, all in recognizing that the biggest thing we must have in this country is jobs.

Mr. Dupras: Thank you, sir.

The Vice-Chairman: Our next questioner will be Mr. Penner.

Mr. Penner: Mr. Chairman, we are right on my topic and maybe we can just pursue it a little bit further. Coming from a part of Canada where the economy is resource-based, I would like to discuss a little more the resource policy of Canada. In your brief you subscribe to the McLuhan world view, or you accept it, and you talk about world trends that we have to accept almost whether we like it or not.

It seems to me that one of these world trends is the tremendous hunger for raw materials, for resources, whether it is coal to Japan, crude oil to the refineries in the United States, iron ore to the blast furnaces of Pittsburgh, or whatever, it seems to me there is a tremendous hunger and we cannot send enough of the stuff out. It is partly because we want to create jobs where we are up tight about unemployment. I think also there is a feeling that technology is going to make our resources obsolete so let us make a buck while we can. I can say, and I am merely adding more evidence to what Mr. Hynes has said, that one of the best things that happened in North-western Ontario was when Mr. Frost disallowed the export of pulp-wood. This developed the north shore of Lake Superior.

There are people who are much better informed in both business and politics than me who have said that what we really ought to do with our resources is to put a padlock on them for six months and then we might be in a better position to bargain with the rest of the world. Others have said that the taxes on the resource industry should be significantly increased and therefore we would develop them at a much slower rate.

[Interpretation]

tation, et en résultat, la compagnie Cyanamid est venue construire une usine à Niagara Falls, dans l'Ontario, a fabriqué des produits chimiques, et ensuite les a exportés vers les États-Unis. En conséquence, nous n'avons pas de raison de fabriquer de l'aluminium à Arvida, sinon qu'il s'agit, ou s'agissait, d'une source d'électricité à bon marché.

Il n'y a pas de matières premières ni de marchés à cet endroit-là. La seule chose qui s'y trouve, c'est la source d'électricité. Aussi, on y apporte du matériau sur de grandes distances, et puis on se rend sur les marchés à de grandes distances également, simplement parce que nous ne voulons pas exporter d'énergie. Nous avons apporté des emplois au Canada. Nous avons la même chose, vous pouvez voir des photos de la rivière Outaouais, il y flotte des troncs d'arbres, et pourtant nous avons décidé que nous n'exporterions pas de pâte à papier. Maintenant, bien sûr, nous polluons la rivière d'une façon plus efficace, mais nous avons des emplois au Canada, ou nous en avions pendant un moment jusqu'à ce que nous avons décidé que peut-être l'industrie de la pâte à papier peut évoluer.

Telles sont les stratégies fondamentales auxquelles nous devons accorder beaucoup d'attention. Dans le passé, il existait une étroite coordination, entre les résultats possibles d'un accord commercial et le gouvernement, tout en reconnaissant que la chose la plus importante était de trouver des emplois dans ce pays.

M. Dupras: Je vous remercie, monsieur.

Le vice-président: La personne suivante à poser des questions sera M. Penner.

M. Penner: Monsieur le président, nous sommes en plein dans mon sujet et peut-être pourrions-nous poursuivre davantage. Venant d'une partie du Canada où l'économie est fondée sur les ressources, j'aimerais parler davantage de la politique des ressources. Dans votre mémoire, vous souscrivez aux vues sur le monde de McLuhan, où vous les partagez, et vous parlez des tendances mondiales que nous avons à accepter que nous le voulions ou pas.

Il me semble que l'une de ces principales tendances mondiales, c'est la demande gigantesque de matières premières, de ressources, qu'il s'agisse de charbon vers le Japon, de pétrole brut vers les raffineries des États-Unis, de minéral de fer vers les hauts fourneaux de Pittsburgh, ou quoi que ce soit d'autres, il me semble qu'il y a une demande gigantesque et nous ne pouvons pas y envoyer suffisamment de matériaux. Cela est dû en partie au fait que nous voulons créer des emplois là où nous connaissons un énorme chômage. Je pense aussi qu'il existe le sentiment que la technologie va rendre nos ressources caduques, aussi tirons-en des profits dès que possible. Je puis dire, et je ne fais qu'ajouter à ce que M. Hynes vient de dire, que l'une des meilleures choses qui s'est produite dans l'Ontario du Nord-Ouest a été la décision de M. Frost d'interdire l'exportation de pâte à papier. Il s'ensuit un développement sur la Côte nord du lac Supérieur.

Il y a des gens bien mieux informés que moi, à la fois dans le domaine des affaires et de la politique, qui ont dit que ce que nous devrions faire avec nos ressources, c'est de les bloquer pendant six mois et peut-être serions-nous dans une meilleure position pour discuter avec le reste

[Texte]

• 2125

The point that I am coming to, Mr. Chairman, in the face of this world trend, is this hunger to gobble up the resources that we have, whether we should not be taking very firm positive actions to counteract these trends. I know they exist but I would be interested to know if the witnesses believe that we as a nation have enough economic strength or social strength to withstand these forces and whether we should not take our licks and say that we are not going to allow ourselves to be stripped and that these resources are going to be processed here and that we are going to have a different kind of economic base for this country. Is this a realistic approach? Is it one that this government should be taking with some vigour and with some foresight?

Mr. Crean: I do not quite understand what you are saying because in what you said you have not discussed markets. I do not mean national markets; I mean world markets. I may not be reading you correctly but I gather that what you were saying is that we should make everything we can here, put an embargo or whatever you like to call it on exports so that we force them to be made here and we hope they may buy them in the finished state.

Mr. Penner: Or semifinished.

Mr. Crean: Or semifinished. Europe is not devoid of resources but Europe has gone through a period over the last 25 years in which it would be very difficult to prove that the reduction in trade barriers has not been beneficial to the countries within Europe. Therefore, surely a positive step would be to make sure that in our bargaining we have markets opened up to us so that there are no tariffs against our finished products, and then let us fight for our own share of those markets where there is access. There is a hunger for raw materials but they have been discovering quite a lot of unexpected raw materials in other parts of the world. I know there is a shortage of oil and of gas but there are lots of other raw materials. The opening up of Australia's mines has been fantastic and probably they have not scratched the surface. I think the more positive approach is surely, let us find out, let us try and get into other markets, get the barriers down and then let us take our own chance and let us put our own resources, our own human knowhow—and it is not bad either because we have companies which can compete internationally rather successfully and they do.

Mr. Hynes: I have tried to think about your question quite a bit. I do not know if this is typically Canadian but we seem to move from black to white without finding that there are so many shades of grey in between. I do not think we are going to find that you have it all one way or the other. In other words, we need to find the

[Interprétation]

du monde. D'autres ont dit que les impôts sur l'industrie des ressources devraient être augmentés d'une façon importante, et par conséquent, nous pourrions les développer à un taux plus bas.

Le point auquel j'arrive, monsieur le président, vis-à-vis des tendances mondiales, est de savoir si, devant cette demande qui est faite de nos ressources, nous ne devrions pas prendre des mesures positives afin de contrecarrer ces tendances. Je sais que cela existe, mais j'aimerais bien savoir si les témoins sont d'avis que nous avons, en tant que nation, suffisamment de puissance économique ou sociale pour résister à ces forces et si nous ne devrions pas plutôt nous rebeller et dire que nous ne permettrons plus désormais que l'on nous dépouille et que ces ressources seront exploitées sur place, car nous avons l'intention d'instaurer de nouvelle base économique pour notre pays. Cela ferait-il une conception plus réaliste? Est-ce là une attitude que notre gouvernement devrait adopter, et défendre avec plus de vigueur?

M. Crean: Je ne comprends pas très bien ce que vous dites, car vous n'avez pas parlé des marchés. Je ne veux pas parler des marchés nationaux; je veux parler des marchés mondiaux. Peut-être ne vous ai-je pas bien compris, mais il me semble que vous venez de dire que nous devrions peut-être faire tout ce que nous pourrions, ici sur place, mettre un embargo (appelez les choses comme vous le désirez) sur les exportations de manière à ce que les produits soient fabriqués ici; et malgré tout nous pourrions essayer qu'on nous les achète sous forme de produits finis.

M. Penner: Ou semi-finis.

M. Crean: Ou semi-finis. L'Europe ne manque pas de ressources; mais elle vient de traverser une période, pendant ces 25 dernières années, pour laquelle il serait extrêmement difficile de prouver que la réduction des barrières douanières n'a pas été profitable aux pays européens. Il conviendrait donc, à titre de mesure positive, de nous assurer, dans nos négociations, que des marchés s'ouvrent bien à nous et qu'il n'existe pas de barrières douanières contre nos produits finis; ensuite, il nous faudra nous battre pour obtenir notre part de ces marchés qui seront accessibles. Il y a une forte demande pour les matériaux bruts, mais on vient de découvrir toute sorte de source de matériaux bruts, alors qu'on ne s'y attendait pas, dans d'autres parties du monde. Je sais que l'on manque de pétrole et de gaz mais il existe bien d'autres matériaux bruts. L'ouverture des lignes d'Australie a constitué un phénomène fantastique, et de toute évidence on a fait que gratter la surface, pour l'instant. A mon avis, l'attitude la plus positive serait de dire: faisons des recherches, essayons d'obtenir d'autres marchés, faisons tomber les barrières douanières, prenons des risques, organisons nos propres ressources, organisons nos propres connaissances humaines; cela ne serait pas une mauvaise solution, car nous possédons des compagnies qui pourraient très bien entrer en compétition au niveau international, comme elles le font déjà.

M. Hynes: J'ai essayé de réfléchir quelque peu à votre question. Je ne sais pas si cette attitude est typiquement canadienne, mais nous semblons aller du noir au blanc sans réaliser qu'il y a autant de teinte intermédiaire de gris entre les deux. Je ne pense pas que l'on doive découvrir un jour que les choses sont tout à fait d'un côté

[Text]

machinery for appropriate consultation but we must have some criteria against which we will discuss the subject. It seems to me that the criterion I would like to feel we had was jobs, and jobs for an increasingly capable people. Then I think some of your raw materials you export in the crudest form, some of them you will try and find ways in which you will get more for them, but basically over the years we have been quick-buck artists. We have wanted to export them in the quickest forms. When I was a little boy we were the slaves of the British and they were the bad boys and we fought like hell to get out from under in the period from 1918 to 1939. Now we feel we are the slaves of the Americans but we are quite rapidly making ourselves the slaves of the Japanese by our own desire to export them coal and raw materials, iron ore, all the rest of it, you see, and we are bringing back very high-quality, sophisticated products with new inventions and new technology in them. The Japanese could not ship these things to us if we did not supply them. On the other hand, I remember before we went to war against Japan and I was travelling on a plane between New York and Montreal with a man by the name of Mr. Beatty who was then President of the Grandby Consolidated Mine, where we were shipping copper concentrates to Japan from Grandby on three-month permits. We were at war but the United States was not. New York was full of Japanese buying up everything. I was asking Mr. Beatty if he thought it a good thing for Canada to be shipping this copper to Japan when it looked as though they were going to be knocking some of us around shortly and he said, "It does not really matter very much." I have also drawn the contracts with the Japanese for the copper from Chile and it is about 48 hours difference from the first ship to Granby. The difference is that you have 1,000 men employed in Granby, which is maintaining a community of about 5,000 people. If you do not want to ship it to them that will just delay them 48 hours. They will send their ships into the Chilean ports. So we do not live in a simple world; we live in a great complex world.

Mr. Crean: Now you are speaking about Japan. Japan has had a very efficient method of keeping their home market to themselves. The co-operation has been very efficient. I am not holding them up as an example which Canada should follow. I would not want to see that, but they have had a very efficient way of controlling things. This is gradually easing but it is not easing nearly as quickly as some of Japan's partners would like to see. They want our raw materials. Is there any reason why we should not push a few business deals within the confines of the GATT agreement?

[Interpretation]

ou tout à fait de l'autre. En d'autres termes, nous devons trouver les mécanismes propres à de nouvelles consultations, mais nous devons également fixer certains critères en vertu desquels nous discuterons de ces questions. Il me semble que le critère que nous devrions avoir serait celui des emplois, de la possibilité de créer de nouveaux emplois pour des gens de plus en plus capables. Alors, au sujet de ces matériaux bruts que l'on exporte sous la forme la plus simple, on tâchera de trouver pour certains d'entre eux quelques méthodes qui permettent d'en tirer meilleur parti, mais il faut dire néanmoins au cours des années nous sommes conduits comme des artistes un peu pressés. Nous avons toujours voulu exporter ces matériaux le plus rapidement possible. Lorsque j'étais petit, nous étions des esclaves britanniques, nous considérions ces gens-là comme les «méchants» et nous les avons combattus de toutes nos forces pour nous libérer de leur tutelle entre 1918 et 1939. A l'heure actuelle, nous nous pensons les esclaves des Américains, mais en fait nous faisons de nous-mêmes, et très rapidement, les esclaves des Japonais, et ceci par notre désir de leur exporter du charbon, des matériaux bruts, du minerai de fer, toutes sortes de choses de ce genre, en échange desquels nous importons des produits finis de très haute qualité, bénéficiant de nouvelles inventions et de nouvelles technologies. Les Japonais ne pourraient pas nous expédier toutes ces affaires si nous ne leur fournissions pas les matériaux dont ils ont besoin. D'autre part, je me souviens qu'avant la guerre contre le Japon, je voyageais un jour à bord d'un avion faisant la ligne New-York-Montréal avec un homme du nom de Beatty qui était alors président de la Grandby Consolidated Mine; à l'époque, nous expédions des concentrés de cuivre vers le Japon, à partir de Grandby, dans le cadre de contrats de trois mois. Nous étions en guerre, mais les États-Unis ne l'étaient pas. New-York était plein de Japonais qui achetaient toutes sortes de choses. Je demandais alors à M. Beatty s'il pensait que le Canada pouvait continuer à exporter ce cuivre vers le Japon alors qu'il semblait évident que les Japonais s'approprieraient à nous battre dans un futur assez immédiat. Il m'a répondu: «Cela n'a pas grande importance». J'ai également participé à la signature des contrats avec les japonais pour le cuivre du Chili; la distance supplémentaire représente environ 48 heures de différence dans le trajet. Or, il y a 1,000 personnes employées à Granby, ce qui veut dire une communauté d'environ 5,000 personnes. Si donc on ne veut plus expédier aux Japonais le minerai dont ils ont besoin, cela les retardera tout simplement de 48 heures. Ils enverront leurs navires dans les ports chiliens. Ainsi donc, nous ne vivons pas dans un monde très simple; nous vivons plutôt dans un monde très complexe.

M. Crean: Vous parlez maintenant du Japon. Le Japon a employé des méthodes très efficaces pour garder pour lui-même son marché intérieur. La coopération a été extrêmement efficace; je ne les cite pas en tant qu'exemple que le Canada devrait suivre. Je ne désirerais pas voir que nous fassions la même chose; mais néanmoins ils ont trouvé une manière tout à fait efficace pour contrôler leurs problèmes. Ce problème se résorbe peu à peu, mais il ne se résoudra pas aussi rapidement que certains des partenaires du Japon le désiraient. Les Japonais désirent nos matériaux bruts. Pourquoi donc ne ferions-nous pas avec eux quelques affaires dans le cadre des limites des accords du GATT?

[Texte]

Mr. Hynes: I think we have another constitutional problem bothering us in all this, if you need to worry about Mr. Penner's question, that we have not been able to clarify who is responsible for these. You had this real debate about Bobby Brown the other day but nobody has brought up the question that Alberta should be stopped from selling oil to the French government and to the British government right out from under the Canadian government. We are very schizophrenic.

Mr. Dupras: Mr. Hynes, would you say that it would be reasonable of us Canadians to ask at least that a reasonable percentage of this oil that we are shipping to the States be transformed in Canada before we went into further agreements with them?

Mr. Hynes: Certainly, I would think maybe this is one of the objectives of the automotive trade agreement because there is a certain amount of steel floating around here and there in this thing. We gained 7 per cent of the North American market instead of 4 per cent of the North American market; therefore, presumably, more steel got fabricated in Canada somehow or other. Whether it was our steel or not, we do not quite know.

What bothers me again about the automotive trade agreement is that it took the high-quality jobs out of our country and left the low-quality jobs here; the mind and management went. This needs a little greater thinking through. It also creates great problems for the Province of Quebec. I remember when I had John Deutsch—he did not mention this to you when he was here, but he did at a meeting with us at C-I-L—down talking and we were concerned because we have been running a plant in Brownsburg for 100 years now making fabricated metal parts, upgrading copper, if you will, and so. We were paying what were recognized as the going rates in the Quebec community. However, you bring in General Motors of Canada in Ste. Therese and decide that the rates in Ste. Therese must be the rates in Detroit for assembling automobiles. These are quite different rates from what we are paying here. We had over 1,000 employed but we are now struggling to keep 700 of them employed and we may not be able to do it. So you pay another kind of a price.

Mr. Penner: Just to conclude this line of thinking for now anyway, Mr. Chairman, from my point anyway, I agree with Mr. Hynes that we have been fast-buck artists, that we have been selling off our resources indiscriminately. There is plenty of evidence around of the result of this: mining towns that are ghost towns, workers who have not developed any high skills, and so on. I agree with your point that if we took a second look at this and were much tougher in our bargaining for resources that we might build a different kind of economic base in this country. There are people who would sell anything we have got, because I repeat again, their fear is that technology is going to overtake us, and they may be right, too.

[Interprétation]

M. Hynes: Il me semble qu'il y a là un autre problème constitutionnel, problème qui pourrait nous tracasser au sujet de toutes ces questions; vous vous inquiétez peut-être au sujet de la question de M. Penner; nous n'avons pas été capable de définir clairement qui est responsable de cette situation. Nous avons eu une discussion sérieuse au sujet de Bobby Brown l'autre jour, mais personne n'a dit que la province de l'Alberta devrait cesser de vendre du pétrole au gouvernement français et au gouvernement anglais sous la protection du gouvernement canadien. En fait nous sommes complètement schizophrènes.

M. Dupras: Monsieur Hynes, voulez-vous dire que nous devrions, nous canadiens, demander qu'une proportion raisonnable de ce pétrole que nous expédions vers les États-Unis soit transformé au Canada même avant de conclure d'autres accords avec les U.S.A.?

M. Hynes: Certainement, et je pense que c'est là un des objectifs du pacte automobile car il a été question d'une certaine quantité d'acier dans toute cette histoire. Nous avons gagné 7 p. 100 du marché américain au lieu de 4 p. 100 seulement; donc, de toute évidence il s'est fabriqué plus d'acier au Canada d'une façon ou d'une autre. S'agissait-il vraiment de notre acier ou non, je ne le sais pas.

Ce qui me tracasse, une fois de plus, au sujet des accords automobile, c'est que cela a supprimé certains emplois de hautes qualités dans notre pays pour n'y laisser que les emplois de base qualité, les cerveaux et la direction sont partis. Il faudrait tout de même penser davantage à ce problème. Cela a également causé bien des difficultés à la province de Québec. Je me souviens avoir rencontré John Deutsch—il ne vous a pas parlé de ce problème lorsqu'il s'est présenté devant vous, ici, mais il nous en a parlé lors d'une réunion, et cela nous a beaucoup préoccupé car nous dirigeons depuis plus de 100 ans une usine à Brownsburg, usine qui fabrique maintenant les pièces métalliques qui travaille le cuivre, etc. Nous payions selon les taux reconnus officiellement dans la province du Québec. Or, lorsque la General Motors du Canada s'est installée à Sainte-Thérèse, elle a décidé que les taux de salaires devraient être les mêmes pour Sainte-Thérèse que pour Detroit, en ce qui concernait le montage des automobiles. Il s'agit là de taux tout à fait différents de ceux que nous payons ici. Nous avions plus de 1,000 employés mais nous luttons maintenant fortement pour en garder 700 et nous pourrions peut-être pas les conserver. Alors, il faut bien payer des prix plus élevés.

M. Penner: Pour en terminer avec cette question, pour l'instant tout au moins, monsieur le président, et à mon avis, je dirais que je suis d'accord avec M. Hynes. Nous avons été quelque peu négligents, nous avons vendu nos ressources sans aucun contrôle. Il existe des preuves multiples des résultats de ces opérations: des villes minières sont devenues des villes fantômes, les travailleurs qui ne se sont pas perfectionnés, etc. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que si nous étudions à nouveau ce sujet et si nous nous montrions plus durs dans nos négociations concernant les ressources naturelles, nous pourrions peut-être édifier un nouveau système économique pour ce pays. Il y a des gens qui vendraient tout ce que nous avons, parce que je le répète, ils ont peur que la technologie nous envahisse, et ils ont peut-être raison.

[Text]

• 2135

They may be right, but on the spin of the roulette wheel, I will take my chances, because if we lose out, at least we have still got an environment in which we can exist, and maybe we can use that as a resource. If nothing else, we might have a playground, but certainly it seems to me that the way in which we have been exporting our resources and selling them off at bargain-basement prices is doing nothing to build an economic base in which highly skilled people are going to be able to be utilized, and which we will be able to participate in a world that is becoming highly technological and specialized.

I do not know if I am sharing your point of view, but if that is it, then the question has been answered.

Mr. Hynes: Yes, that is right. I think really the question, though, is how do we stop doing this?

Mr. Penner: That is what I wanted to know.

Mr. Hynes: What I am suggesting is that I think our competitors in EEC and in Japan and in the United States, have found ways in which the commercial community and the political community are working much closer to obtaining agreed objectives, whereas Canada really has this solitude between the business and government group. It is a luxury which is becoming increasingly difficult to see that we can afford.

Mr. Penner: I find that just a little difficult to accept, because when you talk about the business community, who are you talking about? Obviously the people who exploit the resources, whether you are talking about oil companies or iron ore mining companies, or those who dig the coal out of Alberta, they are also part of the business community. So to whom do you make reference? Who are we talking about? Who is it, specifically?

Mr. Hynes: I go back to Mr. Long, maybe, and say this is a political problem.

Mr. Penner: But you know, there is a certain naivety here, and that is that somehow government is a monolithic thing, or that business is monolithic and government is monolithic, and in fact you have indicated that government is not, because you know there are jurisdictional problems in Canada.

I suggest that the same thing exists in the business community. There is no monolith there. There is no single voice that says you should consult with us, because who are we talking about?

There are so many interests. There are so many lobbies that present themselves here in Ottawa, and want their particular interest given a hearing, and given some special treatment.

Mr. Hynes: I agree with you. It is a very complex problem as I have tried to see it in operation recently. You have provided in the new Transport Act for transport research operations. I got this bit, because as a member of the Science Council, I was asked by Dr. Solandt to be Chairman of a committee to look at transportation research. After we talked to Mr. Stoner and the way in which that was being set up, there is provision there for an advisory group to this.

[Interpretation]

Ils ont peut-être raison, mais c'est comme pour la roulette russe, je tenterai ma chance parce que si nous perdons, nous avons toujours un milieu dans lequel nous pouvons vivre, et que nous pouvons peut-être utiliser comme ressource. A défaut du reste, nous aurions un terrain de jeux, mais il me semble que notre façon d'exporter nos ressources et de les vendre à des prix de solde n'avantage en rien la construction d'une base économique dans laquelle des personnes hautement qualifiées peuvent travailler et où nous pourrions participer dans un monde qui devient très technologique et très spécialisé.

Je ne sais pas si je partage vos vues, sur le sujet, dans l'affirmative, j'ai répondu à la question.

M. Hynes: Oui, c'est cela. Mais la question véritablement est celle-ci: comment nous arrêter?

M. Penner: C'est ce que j'aurais aimé savoir.

M. Hynes: Je suppose que nos concurrents de la CEE, au Japon et aux États-Unis, ont trouvé des moyens par lesquels la collectivité commerciale et la collectivité politique travaillent étroitement à atteindre des objectifs établis, alors que le Canada se sent vraiment seul entre le groupe industriel et le gouvernement. Il est de plus en plus difficile de se payer ce luxe.

M. Penner: Je trouve ce que vous dites difficile à accepter, parce que lorsque vous parlez de collectivité des affaires, de qui parlez-vous? Des gens qui exportent les ressources évidemment, que ce soit des sociétés pétrolières, minières (minerais de fer), ou des sociétés qui extraient le charbon en Alberta; elles font également partie de la collectivité des affaires. Par conséquent, de qui parlez-vous? A qui surtout faites-vous allusion?

M. Hynes: Je reviens à ce qu'a dit M. Long, et je répète que c'est un problème de nature politique.

M. Penner: Mais si vous savez, il y a une certaine naïveté dans ces propos et, d'une certaine façon, le gouvernement a un caractère monolithique. En fait, vous avez mentionné que le gouvernement ne l'est pas, parce que vous savez qu'il y a au Canada des problèmes de juridiction.

Je suppose que la même chose existe dans la collectivité des affaires. Il n'y a pas de monolithisme là. Aucune voix ne dit qu'il faudrait nous consulter, car de qui parlons-nous?

Il y a tant d'intérêts. Il y a tant de secteurs qui se présentent à vous ici à Ottawa et qui veulent se faire entendre et recevoir un traitement spécial.

M. Hynes: Je suis d'accord avec vous. C'est un problème complexe et j'ai tenté récemment de voir comment il fonctionnait. La nouvelle Loi sur les transports prévoit des opérations de recherche sur le sujet. J'ai eu cette information car comme membre du Conseil des sciences, M. Solandt m'a demandé de présider un Comité de recherches sur les transports. Après avoir parlé à M. Stoner, il y a également une disposition prévoyant un groupe consultatif dans ce domaine.

[Texte]

The legislation has been passed for several years, and even the statement of regulations or objectives have been made for a year or more. There is still no advisory group appointed.

One of the group troubles is that presumably this advisory group will have not only to represent different technologies or modes of transport, but also it will have to be appropriately bilingual and geographically distributed. And this becomes a very difficult thing for us to do.

Therefore, I think we have to get to another criteria. Is it important that it be so distributed, or so bilingual a zone? Or is it important that we succeed in becoming capable in transportation, in which case we are failing to get the criteria. And as I say, I think the criteria should be more jobs for more better qualified people.

The one thing that destroys nations is unemployment.

The Vice-Chairman: I am sorry, Mr. Penner, your time is up.

Mr. Penner: I was just going to say thank you, Mr. Chairman. And I also thank the witnesses for their patience.

The Vice-Chairman: Mr. Allmand.

• 2140

Mr. Allmand: Mr. Chairman, Mr. Crean and Mr. Hynes, I must admit that I am not clear on the message which you are trying to give us other than that we should have a co-ordinating and consulting agency between business and government. Mr. Hynes has suggested that we should try to develop more of our resources before exporting them. Mr. Crean has pointed out that we need markets. I agree with him.

The problem is that if we force the finishing of our resources within Canada, we are faced with a very small domestic market. We need to compete on the world market. By forcing the completing of our resources here, can we sell them at a competitive price with Japan, with the United States and so on and so on?

Mr. Hynes, you mentioned that we need jobs. That is true but I get the impression that if we are really going to compete on the world markets, we need capital-intensive industries rather than labour-intensive. Under our regional development program we are building plants now in Quebec which are multimillion dollar plants but seem to hire a very small number of people because they are fully automated, very efficient plants. I am not too clear on what...

Mr. Hynes: I do not think you are going to get very clear on it either, Mr. Allmand. I would refer you to page 24:

Canada must earn its living in a tough and complicated world.

It is. And it is getting tougher.

Mr. Allmand: I see.

Mr. Hynes: I think it was John Deutsch who said you have to be pragmatic in this. I think our trouble is that we try to be legalistic when we should be more pragmat-

[Interprétation]

La loi a été adoptée depuis plusieurs années et même la déclaration concernant les règlements ou les objectifs a été faite depuis une année ou plus. Et pourtant il n'y a pas encore eu de nomination pour ce groupe consultatif.

Un des problèmes c'est que probablement ce groupe consultatif aura à représenter non seulement les différentes technologies ou modes de transport, mais également il devra être bilingue et bien représentatif du point de vue géographique. C'est une chose difficile à réaliser.

Par conséquent, je crois qu'il nous faut obtenir un nouveau critère. Est-il important que ce groupe soit bien représentatif ou bilingue? Ou est-il important que nous réussissions dans le domaine des transports, dans lequel cas nous laissons tomber les critères. Comme je l'ai dit, je crois que le critère devrait être remplacé par plus d'emplois pour des gens mieux qualifiés.

La chose qui détruit un pays c'est le chômage.

Le vice-président: Je regrette, monsieur Penner, votre temps est écoulé.

M. Penner: J'allais justement vous dire: merci, monsieur le président. Je remercie également les témoins qui m'ont écouté patiemment.

Le vice-président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur le président, M. Crean et M. Hynes, je dois admettre que je ne comprends pas très bien votre message sauf, que nous devrions avoir un organisme de coordination et de consultation entre le monde des affaires et le gouvernement. M. Hynes a proposé que nous tentions de perfectionner plus de produits avant de les exporter. M. Crean a souligné que nous avons besoin de marchés. Je suis d'accord avec lui.

Le problème est que si nous essayons de perfectionner nos ressources au Canada, nous nous trouvons devant un très petit marché intérieur. Il nous faut concurrencer le marché mondial. Si nous terminons les produits ici, est-ce que nous pourrions faire concurrence aux prix japonais, américains et autres?

M. Hynes, vous avez dit qu'il nous fallait plus d'emplois. C'est vrai, mais j'ai l'impression que si nous devons concurrencer les marchés mondiaux il nous faut des industries de capital plutôt que des industries de main-d'œuvre. En vertu de notre programme de développement régional, nous construisons des usines au Québec qui coûtent des millions de dollars, mais qui n'embauchent qu'un très petit nombre de gens, car elles sont complètement automatisées, ce sont des usines très efficaces. Je ne comprends pas très bien...

M. Hynes: Je ne crois pas que vous pouvez avoir des éclaircissements sur le sujet non plus, M. Allmand. Je vous reporte à la page 24:

Le Canada doit gagner sa vie dans un monde difficile et complexe.

C'est vrai. Et ce monde devient de plus en plus dur.

M. Allmand: Je vois.

M. Hynes: Je crois que c'est John J. Deutsch qui a dit: il faut être pragmatique. Notre défaut je crois est que nous essayons d'être juridique au lieu d'être pragmatique. Par

[Text]

ic. For example, we achieved a Canadian pipeline at the expense of defeating a government but it was the right thing to do. The people at the time did not think so. We achieved a national railway as the expense of defeating a government back in the eighteen hundreds. We have lacked real conviction.

It is not going to be a black-and-white answer. If we can persist in exporting at the minimum amount of processing, there is no assurance that we are going to go on getting the business either because the recent type of things which have been happening to labour in our areas. Take as an example the long strike at Copper Cliff; the wage rates which were established have in fact turned a lot of rock in Nicaragua and New Caledonia into nickel ore and have turned a lot of nickel ore in Sudbury into rock because the difference between whether it is rock or ore is as to how much it costs you to get it out and what you can sell it for when you got it. Therefore, some of these public policies are reducing our resources.

Your national oil policy is in fact giving more income to the foreign-owned oil which Alberta sold to the foreign owners than they could get if they sold it on the world market.

Mr. Allmand: It is interesting that you should raise the question of the pipeline. I was in another committee this afternoon where the witness criticized the building of the pipeline and suggested that it should never have been done at all.

Mr. Hynes: It depends on whether you want to use your resources in the country or leave them in the ground.

Mr. Allmand: When you suggest a simple, yet flexible decision-making machinery, I think, as Keith Penner put it to us, that we have so many interests in this country and many of them are conflicting. Some of them are not even economic; they are nationalistic.

We have a situation in the Province of Quebec where people are clamouring for jobs, yet we have had a strike for a month and a half now at Ste. Scholastique on a technical thing. We have people walking out on other types of work for nationalistic reasons and we have all these conflicting interests with a country which has all sorts of regional problems.

• 2145

Mr. Hynes: Fortunately, they are doing this in Britain and Sweden at the same time.

Mr. Allmand: That is right. You gentlemen are with the International Chamber of Commerce and I think Mr. Crean is correct, that markets will be the answer to our problem, but he mentioned three...

Mr. Crean: Access to markets.

Mr. Allmand: He mentioned the American market, the Common Market and Japan. There are also, of course, the Warsaw Pact nations. Where do you think we are going to find these markets if we are going to develop our industries and trade? What is your suggestion to us?

[Interpretation]

exemple, nous avons construit un pipeline canadien au prix de la défaite d'un gouvernement, c'était la chose qu'il fallait faire. Les gens ne le croyaient pas à ce moment-là. Nous avons construit un chemin de fer national au prix de la défaite d'un gouvernement dans les années 1800. Mais nous avons manqué de conviction.

La réponse ne sera pas en blanc et noir. Si nous persistons à exporter tout en faisant le minimum de traitement, ce n'est pas sûr que nous aurons toujours des commandes à cause des choses qui sont arrivées récemment à la main-d'œuvre dans ces secteurs. Prenez par exemple la grève, la longue grève de Copper Cliff; les taux de traitement qui étaient établis ont résulté pour le Nicaragua et la Nouvelle Calédonie en minerais de nickel et à Sudbury ils ont eu plus de cailloux que de nickel, parce que la différence entre les cailloux et le nickel c'est le prix que cela vous coûte pour l'extraire et pour le vendre. Par conséquent, certaines méthodes que nous employons réduisent nos ressources.

Votre politique nationale pour le pétrole est en fait, accorde plus de revenu aux sociétés de pétrole qui appartiennent à l'étranger, et que l'Alberta a vendu à des propriétés à l'étranger qui ne pourraient obtenir s'il y avait vendu sur les marchés mondiaux.

M. Allmand: Il est intéressant que vous souleviez la question des pipe-lines. Je faisais partie de notre Comité de cet après-midi alors que le témoin critiquait la construction des pipe-lines et proposait qu'on n'aurait jamais dû le faire.

M. Hynes: Cela dépend si vous voulez utiliser vos ressources dans le pays ou les laisser dans le sol.

M. Allmand: Lorsque vous proposez un mécanisme simple mais souple de décision, comme l'a dit Keith Penner, nous avons tant d'intérêts dans le pays, et beaucoup d'entre eux entrent en conflit. Certains de ces intérêts ne sont même pas économiques, ils sont plutôt nationaux.

De la province de Québec vous avez des gens qui réclament à grand cri des emplois, et pourtant nous avons eu une grève d'un mois et demi à Saint-Scholastique pour une question technique. Vous avez des gens qui quittent d'autres genres de travail pourvu qu'il y est des raisons d'ordre national; et nous avons tous des conflits d'intérêt dans un pays qui fait face à toutes sortes de problèmes régionaux.

M. Hynes: Heureusement, on procède ainsi en Grande-Bretagne et en Suède en même temps.

M. Allmand: C'est exact. Vous faites partie, messieurs de la Chambre Internationale de Commerce et je crois que M. Crean a raison, ces marchés constitueront la réponse à notre problème, mais il a mentionné trois...

M. Crean: Accès aux marchés.

M. Allmand: Il a parlé du marché américain, du marché commun et du Japon. Il y a aussi naturellement les nations qui font partie du Pacte de Varsovie. Pensez-vous que nous allons trouver ces marchés si nous voulons assurer l'expansion de nos industries et de notre com-

[Texte]

Should we try to have some special kind of arrangement with the Common Market? Should we try to develop something with other countries such as Japan, maybe Red China or East European countries? Where should we look for this if it is going to be more of a group-type of world, a common market type of a world, with large markets and Canada is not in any of them? What do you suggest?

Mr. Crean: This is what I mean by access to markets, so there will not be tariff barriers against us in certain fields where we have some skills or where we should have some skills.

Mr. Hynes: To go back, the Bennett government put up the tariff, brought in the British preference and ever since then we have been endeavouring to bring it down by one means or another. Although in this interval the tariff has probably created in this country employment in industries which plants are now garbage. This is one of the problems we are facing. This is one of the things I think is only going to bear in on us more obviously in the next few years that we are bandaging garbage when we should really be looking much harder at this.

The difficulty is that there is not any one single thing you are going to do. You are going to work very hard doing a whole lot of things and you are going to have to get what you can when you can get it. It also must be borne in mind that you are going to have to watch very hard whether you can afford these regional development things, because the real problem is markets. Your problem is to deliver the product the customer wants at the price he will pay and when you fail to do this you do not have the market anymore. If you put a disability against yourself in the name of regional development which will create, say, a higher cost than what otherwise would be the case, then in the long run you aid and abet your competitors because you are giving yourself a disability. I think the secondary and tertiary reactions to some of our things are not well understood, just as I said about the automotive agreement, it created a new wage rate in the Province of Quebec which has obsoleted the textile industry in the Province of Quebec.

Mr. Allmand: I have another question, then. Your principal recommendation is that we have a co-ordinating authority with an advisory council from...

Mr. Hynes: Right. I think first in industry. Let me put it to you, and I did not say anything when you were talking about...

Mr. Allmand: Maybe you could include this in your answer. I was going to ask you if there is a prototype, any particular prototype in the world that you would like to refer to for special recommendation, whether it be Germany or Japan. Have you got one type of co-ordinating agency between government and business that you would think is a very good one for us to look at?

[Interprétation]

merce? Que préconisez-vous? Est-ce que nous devrions essayer d'établir des accords spéciaux avec le Marché Commun? Est-ce que nous devrions essayer de favoriser quelque chose comme des accords avec d'autres pays tels que le Japon, peut-être la Chine rouge ou avec les pays de l'Europe de l'Est? Où devrions-nous rechercher ces débouchés si le monde va constituer de plus en plus des groupes, un genre de Marché Commun mondial constitué d'immenses marchés et si le Canada ne peut entrer dans aucun? Qu'est-ce que vous proposez?

M. Crean: C'est ce que voulais dire lorsque je parle d'accès à des marchés, c'est qu'il n'y ait pas de barrière tarifaire qui soit élevée contre nous dans certains domaines où nous avons des compétences ou où nous devrions avoir des compétences.

M. Hynes: Pour revenir en arrière, le gouvernement de Bennett a institué des tarifs, a institué la préférence britannique et depuis nous avons essayé d'en réduire les effets d'une façon ou d'une autre. Bien que pendant cette période, les tarifs aient probablement créé de l'emploi dans notre pays, dans des industries et dont les installations sont maintenant au rebut. C'est là un des problèmes auxquels nous devons faire face. Je crois que le problème se posera de façon plus pressante dans les quelques prochaines années et qu'il nous faudra nous efforcer plus de nous occuper de ces problèmes.

La difficulté réside en ce qu'il n'y a pas qu'une seule chose que vous allez devoir faire. Il va vous falloir travailler dur et vous occuper de plusieurs domaines et il va vous falloir rechercher à obtenir ce que vous pouvez, lorsque vous pouvez l'obtenir. Il faut aussi se souvenir que vous devrez surveiller pour savoir si vous pouvez vous permettre d'avoir ces genres d'expansion régionale, car, le véritable problème c'est celui des marchés. Votre problème c'est de fournir le produit au client, le produit qu'il veut au prix qu'il veut payer et si vous ne le faites pas, vous n'avez pas de marché. Si vous vous pénalisez vous-mêmes, au nom de l'expansion régionale, qui créera, disons, un coût plus élevé que dans le cas contraire, alors, à longue échéance, vous fournissez de l'aide aux concurrents et vous mettez vous-mêmes un handicap. Je crois que les réactions qui se produisent en deuxième lieu et en troisième lieu au sujet de ces genres d'expansion régionale ne sont pas très bien comprises comme je l'ai dit dans le cas du pacte de l'automobile ceci a créé un nouveau taux de salaire dans la province de Québec qui a rendu l'industrie textile de la province de Québec désuète.

M. Allmand: Je voudrais poser une autre question alors. Votre principale recommandation c'est que nous ayons, que nous établissions une autorité de coordination avec un conseil consultatif provenant...

M. Hynes: C'est exact. Je crois que c'est d'abord une industrie qu'il fallait faire. Permettez-moi de vous dire, je n'ai rien dit lorsque vous parliez au sujet...

M. Allmand: Peut-être que vous pourriez inclure ceci dans votre réponse. Je voulais vous demander s'il y avait un prototype déterminé dans le monde que vous recommanderiez particulièrement, que ce soit l'Allemagne ou le Japon. Est-ce que vous pensez qu'il existe un genre d'organisme de coordination entre le gouvernement et les affaires qui serait à conseiller pour nous?

[Text]

Mr. Crean: I do not know another country in the world which is quite the same as Canada, so I do not think you could say there is any one country which you would want to go to. However, I would strongly suggest that we—and I do not mean only government—should seriously look at the type of co-operation and the mechanics of that co-operation existing in other parts of the world because it is highly important. If we get those mechanics set up then we will be in a position to respond to changes that are going on in the world rather than just being in a position of maybe reacting.

Mr. Allmand: Thank you.

• 2150

Mr. Hynes: I would like to say something on that. I think I am rather in Bryce Mackasey's court on this. He says he has looked at all the different labour things around the world and maybe ours is as good as any, because they all have their deficiencies. The difficulty is that we are not trying to make it work. You need—and I do not care whether it is external affairs or what it is—to get together those ministers who are responsible for your jobs, your development of resources, your exports, imports and what have you, and they must be a tight knit organization with a chairman and must work closely with the people who are going to be able to do it. The government can make a free trade arrangement with somebody but if there is not anything that moves, what good is it? It must be realistic in its bargaining. It has to be on a continuing basis. If you start opening the imaginations of some of the young people of this country, who have a better education, by letting them feel they can interplay, I think we will get great success. But at the moment you have a standoff on this. Look at the number of suggestions that have been made to Mr. Benson over this tax act. All he said was, "This is very interesting but I am not going to change my mind." This creates a philosophical discussion but it indicates an attitude of mind.

The Vice-Chairman: Since the white paper was mentioned maybe we should let Mr. Forrestall ask his questions.

Mr. Forrestall: I would not mind pursuing the white paper because it is not irrelevant to what we are talking about in many respects.

Thank you very much for coming. This has been the most enlightening hour I have spent in Ottawa in the last few months. I wonder how much of the necessity for us to run around brandishing garbage, to use your phrase, arises out of the obsolescence of ideas and concepts. You touched on this two or three times, you dip into it and out of it—the obsolescence of ideas that were given to us, I suppose, during the last year or two of the war. I am not an economist. As a matter of fact, in terms of this I am a grade four dropout. How much of the difficulty we

[Interpretation]

M. Crean: Je ne connais pas d'autre pays au monde qui est dans la même situation que le Canada par conséquent, je ne crois qu'il y ait un pays que vous voudriez prendre en exemple. Toutefois, je préconiserais très fermement que nous—je ne veux pas parler uniquement du gouvernement—devrions très sérieusement envisager d'étudier le genre de coopération et de mécanisme de coopération qui existe dans d'autres régions du monde, car ceci est de la plus haute importance. Si nous établissons ces lois, alors nous serons en mesure de faire face aux modifications qui se produisent dans le monde plutôt que de peut-être y réagir.

M. Allmand: Merci.

M. Hynes: J'aimerais dire quelque chose à ce sujet. Je crois que je suis d'accord avec ce que dit M. Bryce Mackasey. Il dit qu'il a examiné plusieurs situations du travail différentes dans le monde et que peut-être notre situation est aussi bonne que n'importe quelle autre car partout il y a des déficiences. La difficulté c'est que nous n'essayons pas de faire marcher nos affaires. Et vous avez besoin que ce soit au sujet des affaires extérieures ou à d'autres sujets, que ceci ne m'intéresse pas,—de vous mettre ensemble, vous ministres qui êtes responsables de vos missions, de vos ressources de l'expansion, de l'exportation, des importations, etc... il faut qu'il y ait là une organisation étroitement liée avec un président et cette organisation doit travailler en étroite collaboration avec les personnes qui seront en mesure de le faire. Le gouvernement peut passer des accords de commerce libre avec quelqu'un mais s'il n'y a pas d'expéditions de faites, à quoi cela sert-il? Il faut être réaliste en ce qui concerne les négociations. Il faut que celles-ci aient lieu sur une base continue. Il vous faut commencer à susciter de l'intérêt parmi les jeunes gens au pays, parmi ceux qui ont la meilleure éducation en leur faisant comprendre qu'ils ont un rôle à jouer et je crois que nous aurons beaucoup de succès alors. Mais je crois que dans ce domaine pour le moment il y a des objections à ce sujet. Voyez combien de propositions ont été présentées à M. Benson au sujet de cette loi de taxation. Tout ce qu'il a dit a été: «C'est très intéressant mais je ne veux pas changer d'idée.» Ceci peut créer une discussion de principes, mais ceci indique une certaine attitude de l'esprit.

Le vice-président: Puisque l'on a parlé du Livre blanc, peut-être devrions-nous permettre à M. Forrestall de poser ses questions.

M. Forrestall: Je ne m'objecterai pas à poursuivre le Livre blanc car ceci n'est pas en dehors de ce dont nous parlons.

Merci bien d'être venu. Cette heure a été la plus enrichissante que j'ai passée à Ottawa au cours des derniers mois. Je me demande pourquoi nous devrions passer notre temps à agiter des poubelles, pour répéter votre phrase en ce qui concerne ce qui est désuet au point de vue idée et principe. Et vous en avez parlé deux ou trois fois, et vous avez exposé le sujet. Il s'agit des idées périmées qui nous ont été fournies, je suppose, au cours de la dernière ou des deux dernières années de la guerre. Je ne suis pas économiste, en fait, je suis un «rejet des

[Texte]

find ourselves in today is a direct result of this continued utilization of economic theories that came about as a result of the talks the last year of the war and the major amendments resulting therefrom? How are we going to break that bond—that psychological barrier?

Mr. Hynes: The last little while I have been reading Creighton's *Canada's First Century*—I am not an historian either, I am just a chemist—and there is a paragraph at the beginning of the chapter where he starts into the St. Laurent era where he starts to talk about 1950—and he says almost what I was trying to say here tonight. Canada had no real consensus where it wanted to go or how it wanted to get there. And here we are, 20 years later, still in this same quandary. I think we thought we knew what we were doing and I think we were very clear from about 1935 through to 1967 that we were going from multilateral freeing of trade and that this was the thing we should do because Canada needed access to world markets to get the greatest amount. Now as we steadily move to multilateral freeing of trade we also have had to tear down the protection that created our regional plants. We now find ourselves in the position where the multilateral freeing of trade is backfiring a bit on us, to the extent that the other nations, having gone along with this, also have formed their own private clubs within which they play in big markets at free trade among themselves. The outstanding largest free trade group is the United States of America, which has had free trade within the states for 200 years, and this has enabled them to have markets. Curiously enough, they also have some very large and interesting local markets too certain products. And we have some of these as well. But I think Mr. Penner is right—that the type of opportunities we have, and this is what I think John Deutsch is trying to get at, tend to be those which come from basic resources that we have, they tend to be big investment, they tend to be mechanized so there is not very high job employment, but I think we have to use our imagination even that much more in order to do this.

• 2155

Mr. Crean: There are a couple of points I would like to mention. I do not think there is any question but that there were certain decisions made in Japan at the end of the war about which, because of their political set-up, they could do more readily than we could do in Canada. They decided very definitely that they were not going to stay in the industries for which Japan was noted during the inter-war period, that they were definitely going to try to get into the more modern technological industries.

Of course, they had a very peculiar set-up in the country itself: the rate of saving and the tremendous development which they made within a 90-million-person market. You might say, then, that does not apply to Canada, but then you go and look at Denmark which most people think is an agricultural country. It is not, any more than Canada is, an agricultural country. Only six per cent or seven per cent of our working force is on

[Interprétation]

écoles de 4^e année. Combien de difficultés résultent pour nous aujourd'hui, directement de l'utilisation continuelle de ces théories économiques qui découlent des pourparlers de la dernière année de la guerre et des modifications importantes qui en ont découlées. Comment allons-nous briser ce lien et cette barrière psychologique?

M. Hynes: La dernière fois que j'ai vu le *Canada First Century* de Creighton, je ne suis pas historien non plus, je suis simplement un chimiste—j'ai remarqué qu'il y a un paragraphe au début du chapitre où il parle de la région du St-Laurent, aux environs de 1950 et où il dit presque ce que j'essayais d'exprimer ici ce soir. Il n'y a pas de consentement réel au Canada en ce qui concerne l'objectif en vue et la façon d'y parvenir. Et nous voici vingt ans plus tard, toujours dans la même impasse. Je crois que nous pensions savoir ce que nous faisons et que tout était clair entre les années 1935 et 1967, soit que nous nous écartions de la libération multilatérale du commerce et que nous faisons bien car le Canada a besoin d'avoir accès aux marchés mondiaux le plus possible. Mais maintenant que nous nous engageons sûrement vers la libération multilatérale du commerce, nous avons dû aussi nous débarrasser des protections qui avaient permis la création de nos installations régionales. Nous nous trouvons à l'heure actuelle dans une situation où la libération multilatérale du commerce a un effet de réaction pour nous jusqu'au point où les autres nations ayant suivi la même voie que nous ont formé leurs propres clubs privés au sein desquels elle joue dans les grands marchés au commerce libre entre elles. Et le groupe de commerce libre le plus important, éminent, c'est celui des États-Unis d'Amérique qui possèdent un commerce libre au sein de ces États depuis 200 ans et c'est ce qui lui a permis d'obtenir des marchés. Il est assez curieux aussi de constater qu'il dispose aussi de certains marchés très importants et intéressants localement pour certains produits. Nous avons ceci aussi, mais je crois que M. Penner a raison de dire que le genre de possibilités que nous avons—et je crois que c'est ce que John Deutsch essaie de nous faire comprendre—ont tendance à être celles qui découlent des ressources de base dont nous disposons. Il y a tendance à y avoir de gros investissements, il y a une tendance à la mécanisation et par contre, il n'y a pas énormément de possibilités d'emploi, mais je crois que nous devons même là faire preuve de plus d'imagination.

M. Crean: Il y a quelques questions que j'aimerais signaler. Je crois qu'il ne fait aucun doute que le Japon a pris certaines décisions à la fin de la guerre mais ils ont pu les prendre bien plus facilement que nous, étant donné le contexte politique au Japon, à cette époque. Ils ont décidé d'écarter définitivement les industries qui faisaient la renommée du Japon dans l'entre-deux guerres, ils étaient décidés à se lancer dans les industries de pointe.

Bien sûr, la situation du Japon était unique en son genre: le taux d'épargne était élevé et le pays connaissait un essor formidable grâce à un marché de 90 millions de consommateurs. L'on pourrait dire que cela ne s'applique pas au Canada mais lorsque l'on étudie l'économie du Danemark, la plupart des gens pensent que c'est un pays agricole. Ce n'est pas vrai, pas plus que le Canada est un pays agricole. Six ou sept p. 100 seulement de notre

[Text]

the farm. In that sense I suppose they are, too, but they have done a most fantastic job. I stumbled upon it in working with some Danes.

As a reference, I could refer you to the special supplement of the *London Economist* of about two or three weeks ago. I was amazed at the technical development which Denmark has deliberately made and their shipping techniques for technical parts for machines to be incorporated in a lot of different countries. I have half a dozen Danish firms offering their kind of material. I think the number of types of exports is something like two or three thousand. That number sticks in the back of my mind but I would not want to be quoted on it; but, you see, they in their own way—and they are much more democratic than Japan—have somehow got round to making the same kind of decision, that they were going to get into the newer industries and not their older ones.

We have done that in Canada but we have not done it nearly enough.

Mr. Hynes: As an example, and I do not know if this is helping or not, take the public policy in the early nineteen-twenties when the railroads were broke, at the end of the 1914-18 war, and we formed the Canadian National Railway to take over those that were broke, as public policy. We had the misfortune of the Beauharnois scandal almost concurrent with this public policy and we did not want anybody to make any money out of running the Canadian National Railway so their purchasing policy was to get more than one quote and to chisel down the supplier.

If we had had, as a national policy, something like the Swedes or the Swiss, for example, such that we were going to become the transportation experts of the world and were prepared to direct research to improving transportation instead of buying from the cheapest supplier, we might have developed a competence in transportation, because we had all the geographic and weather problems and everything else. We would now have 50 years behind us of having put a research thing in, instead of going off and spending a lot of money on the National Research Council, trying to find out what makes something else tick or something that nobody gives a damn about.

We have not had a coordination of public policy to go out and win. This is all I am saying to you.

Mr. Forrestall: Let me ask you, on the other side of the coin, then, why have we not? Is it the political institution or is it the supporting public service?

Mr. Hynes: No, it is not either of those.

I was asked by some engineers, McGill students, to go and talk to them on the changing moral standards. This took me back to when I was in college, when you had the Ontario Temperance Act. This act was a reflection of the

[Interpretation]

population active travaille dans le secteur agricole. Sous cette optique, on pourrait dire que le Danemark est également un pays agricole mais il accomplit de grandes choses. Je m'en suis rendu compte en travaillant avec des danois.

A titre de documentaire, je pourrais vous renvoyer au supplément spécial du *«London Economist»* d'il y a deux ou trois semaines. J'étais surpris de constater les progrès techniques que le Danemark a pu réaliser notamment leur technique d'expédition des pièces de machine qui doivent être assemblées dans un grand nombre de pays différents. Je connais une demi douzaine d'entreprises danoises qui offrent sur leur marché leur matériel propre. Je pense que les différents types d'exportation doivent regrouper deux à trois milles produits. C'est le chiffre qui me vient à l'esprit mais je ne jugerais pas qu'il est exact. Comme vous le voyez, le Danemark, à sa façon, mais en se montrant bien plus démocratique que le Japon, s'est arrangé pour prendre la même décision, il a choisi de se consacrer à des industries nouvelles.

Nous avons fait la même chose au Canada mais à petite échelle.

M. Hynes: Prenez par exemple la politique publique du début des années 1920, lorsque les compagnies de chemin de fer étaient en déficit, à la fin de la guerre 1914-1918. Nous avons créé la compagnie de chemin de fer du canadien national qui devait racheter des sociétés déficitaires, c'était là une question politique et publique. Malheureusement, le scandale Beauharnois a éclaté à peu près à la même époque que nous lançons cette fameuse politique et nous ne voulions pas que qui que ce soit puisse faire des profits en dirigeant la compagnie de chemin de fer du canadien national aussi, sa politique a été de trouver plus d'une offre et de marchander les prix exigés par le fournisseur.

Si nous avions adopté une politique nationale semblable à celle de la Suède ou de la Suisse, par exemple, de façon à prendre la première place au rang des experts en transport, dans le monde, si nous étions prêt à mener des recherches afin d'améliorer nos systèmes de transport au lieu d'acheter auprès des fournisseurs le moins cher, nous aurions pu devenir un pays concurrentiel en matière de transport étant donné que nous connaissions tous les problèmes géographiques, climatiques et autre. A l'heure actuelle, nous aurions derrière nous 50 ans de recherche, et nous ne devrions pas dépenser des sommes considérables afin de financer le Conseil national de la recherche pour découvrir comment les affaires marchent ailleurs ou encore pour découvrir des choses qui n'intéressent personne.

Nous n'avons pas pu coordonner notre politique d'ensemble, ce qui nous a voué à l'échec. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

M. Forrestall: Si vous le voulez bien parlons du revers de la médaille, pourquoi n'avons-nous pas fait cela? Est-ce la faute de nos institutions politiques ou des services administratifs de la fonction publique?

M. Hynes: Non, aucune de ces deux institutions n'est responsable.

Certains étudiants de l'université de McGill ont demandé de venir leur parler de l'évolution des mœurs. A cette occasion, j'ai pu me rappeler de l'époque ou

[Texte]

people of that time and it was illegal to have any alcohol at that time.

• 2200

At the time I was talking to the McGill students. I had the Ontario Liquor Commission report for 1968, and the Ontario government made a profit of about \$175 million that year and they collected about another \$6 million in sales tax on liquor. They paid \$175 million in duties on imported materials and they collected another \$7 or \$8 million excise tax for the federal government on the hops going into the beer and they paid the municipalities of Ontario about another \$5 million on taxes in real estate and the buildings to conduct this business. A total of some \$400 million.

In that same year, the total education cost in Ontario was about \$925 million. So if you reverted to the standard of morality of the Ontario Temperance Act today you would have to close all the universities in Ontario, for example.

There is a changing standard of morality that is going on that comes in to us from outside. We could not legislate morality but we have a lot of legislative morality in our history here. We still think it is a bad thing to make money. We have public policy to take money away from anybody who makes any. We have the highest progressive income tax rates in the world now that the British have taken theirs down. We have the highest corporate income tax in the world. It is a bad thing. We would like E. P. Taylor in the Bahamas rather than in Canada.

I can remember when Harry Oakes would pay you to go up to Lakeshore in order to help him get that damned mine going but when he got it going we drove him into the Bahamas as fast as bloody hell. Success is not liked in this country. Break up the Yankees.

Mr. Forrestall: Very interesting.

Mr. Hynes: If you need public policy see John Deutsch. He put it very clearly to you on page 28. He said:

Incentives, adequate development of highly skilled personnel, support or research, development of administrative capacities in our young people through adequate levels of education, government incentives, yes, a system of taxation and so on which will result in encouraging risk-taking in these areas.

These are the things that are important and maybe in some cases I would not rule out direct government initiative. I think this is where you need to worry about the CDC. The CDC cannot make a profit and do the job it ought to do which we need done.

Mr. Forrestall: Just one final thing: is it the fault of the House of Commons or is it the fault of the several hundred thousand people who try and translate?

[Interprétation]

j'étais au collège et où la loi de prohibition était en vigueur dans l'Ontario. Cette loi reflétait la mentalité des gens de l'époque et il était illégal de se procurer de l'alcool.

A peu près à l'époque où je parlais aux étudiants de l'Université McGill, j'avais reçu le rapport de la Régie des alcools de l'Ontario pour l'année 1968 et le gouvernement de l'Ontario avait réalisé 175 millions de dollars de profits cette année-là, il avait recueilli en outre quelque six millions de dollars en taxe de vente sur l'alcool. Cent soixante quinze millions de dollars représentaient les droits qui frappaient les produits importés et le gouvernement avait perçu, en outre, 7 ou 8 millions de dollars en droits d'accise pour le gouvernement fédéral, sur le houblon utilisé dans la fabrication de la bière. Les municipalités de l'Ontario recevaient encore 5 millions de dollars en impôts sur la propriété immobilière nécessaire à ce commerce. Ce qui fait un total de 400 millions de dollars.

Au cours de la même année, l'ensemble des frais du système d'enseignement de l'Ontario s'élevait à 925 millions de dollars. Aussi, si l'on en revenait aux principes moraux en usage à l'époque de la loi sur la prohibition, il faudrait fermer toutes les universités de l'Ontario.

Les mœurs ont évolué suite à des influences de l'extérieur. On ne peut dicter la morale grâce à des lois mais notre Histoire connaît bien des lois morales. Néanmoins, faire de l'argent n'est pas chose louable. Notre politique est de grever les revenus de tous ceux qui font de l'argent. Notre impôt progressif sur le revenu est le plus élevé au monde depuis que la Grande-Bretagne a diminué ses taux d'impôt. Notre impôt sur le revenu des sociétés est également le plus lourd au monde. C'est un tort. Nous préférons voir M. E. P. Taylor aux Bahamas plutôt qu'au Canada.

Je puis me rappeler d'une époque où Harry Oakes vous aurait payé pour vous rendre à Lakeshore afin de l'aider à exploiter cette sacrée mine lorsque son affaire a enfin marché, nous l'avons expédié aux Bahamas. La réussite n'est pas appréciée dans notre pays. Que l'on en finisse avec les Yankees.

M. Forrestall: Très intéressant.

M. Hynes: Si vous devez mettre au point une politique d'ensemble, allez voir M. John Deutsch. A la page 28 il déclare, en termes précis:

Des mesures d'encouragement, le perfectionnement d'un personnel de soutien ou de recherche hautement compétent, le développement de capacités administratives des jeunes grâce à un système d'enseignement approprié, des incitations gouvernementales, oui, un système d'imposition, etc, tout cela favorisera l'initiative dans ce domaine.

Voilà l'essentiel et dans certains cas je n'éliminerai pas l'intervention directe du gouvernement. Voilà le problème de la société canadienne de développement. La société canadienne de développement ne peut à la fois faire des profits et remplir sa tâche.

M. Forrestall: Une dernière question: Est-ce la faute de la Chambre des communes ou est-ce la faute de quelques centaines de milliers de personnes qui essaient de se débrouiller et de comprendre?

[Text]

Mr. Hynes: It would be hard to say but I think it might be the fault of some of the political leaders who have found it easier to get elected. You find that the Canadian people elect funny people.

Mr. Dupras: Watch it now.

Mr. Hynes: No reflection on you fellows. No, but this is very true.

Mr. Crean: That is not peculiar to Canada.

Mr. Hynes: I think it reflects the people. In other words, I think you must admit that the people will get the government they deserve.

Mr. Forrestall: You said it, I did not. Do not blame me, I voted conservative. Thank you very much. I would like to thank both gentlemen, Mr. Chairman; their remarks have been enlightening and their recommendations I am sure are welcomed.

Mr. Hynes: Thank you.

The Vice-Chairman: Maybe we could leave the last word to Mr. Crean.

Mr. Hynes: Do you come from Niagara?

Mr. Forrestall: No, Nova Scotia.

The Vice-Chairman: Do you have a question, Mr. Allmand?

Mr. Allmand: Yes, please. It would seem to me, gentlemen, if we are going to do some of the things that you suggest maybe we have to encourage to a far greater extent than we do now monopolies in Canada. Instead of having so much competition maybe we should have one or two groups producing a product.

Mr. Hynes: I will go further than that. I think we really have to look at the North American market. This is where you are going to get markets. We have looked too frequently at just the Canadian market and we have even worried about a monopoly in Canada. When we were talking about handling the competitive computers so that we can handle computers which are something of the future, if we only confine ourselves to having two in Canada which only represents 10 per cent of North America, that means you only have 5 per cent of the market. Now you can go and talk to a lot of people who studied marketing. If you are only a 5 per cent factor in a market you are not there; you have no control; you are just at the mercy of the guy who pushes you around.

What we should be doing is that we should not only be creating a monopoly in Canada but we should go out and buy a big hunk of an American company and run a damn sight better computer service in the United States than anybody else can down there.

Mr. Allmand: You would also, Mr. Hynes, have to stop a lot of the branch plant economy.

Mr. Hynes: Sure but do not stop it by saying negative legislation, stop it by beating them.

[Interpretation]

M. Hynes: Ce serait difficile à dire mais je pense que les dirigeants politiques ont une part de responsabilité puisqu'ils ont décidé d'être élus. Il se trouve que les Canadiens élisent des gens assez bizarres.

M. Dupras: Prenez garde à ce que vous dites.

M. Hynes: Je ne vous visais pas, messieurs. C'est malheureusement une réalité.

M. Crean: Cela n'est pas propre au Canada.

M. Hynes: Je crois que cela reflète la mentalité des gens. Autrement dit, il faut admettre qu'un peuple a le gouvernement qu'il mérite.

M. Forrestall: C'est vous qui l'avez dit. Ne m'accusez pas, j'ai voté conservateur. Je vous remercie. J'aimerais remercier ces deux messieurs, monsieur le président, leurs remarques ont été précieuses et leurs recommandations seront les bienvenues, j'en suis sûr.

M. Hynes: Je vous remercie.

Le vice-président: Le dernier mot revient peut-être à M. Crean.

M. Hynes: Venez-vous de Niagara?

M. Forrestall: Non, de la Nouvelle-Écosse.

Le vice-président: Désirez-vous poser une question, M. Allmand?

M. Allmand: Oui, s'il vous plaît. Il me semble, messieurs, que l'on analyse vos suggestions, nous devrions peut-être encourager à plus grande échelle les monopoles, au Canada. Au lieu de permettre à la concurrence de se déchaîner, nous devrions peut-être en arriver à deux ou trois groupes de producteurs.

M. Hynes: Si vous le permettez, je m'étendrai sur cette question. Je crois que nous devons surtout voir le marché nord-américain, c'est là que nous trouverons des débouchés. Trop souvent, nous nous sommes limités au marché canadien et nous nous sommes inquiétés d'un monopole au Canada. Lorsque nous parlons d'ordinateurs de pointe qui nous permettraient de mettre au point des ordinateurs valables à l'avenir, si nous restons isolés pour n'en avoir que deux au Canada, ce qui ne représente que 10 p. 100 dans le continent, nous ne toucherons jamais que 5 p. 100 du marché. Or, il suffit de poser la question à des gens qui se sont spécialisés dans l'étude des marchés, si vous ne représentez que 5 p. 100 sur le marché, c'est comme si vous n'existiez pas; vous ne disposez d'aucun moyen de contrôle; vous êtes à la merci des requins.

Voilà ce que nous devrions faire, nous ne devrions pas seulement créer un monopole au Canada mais nous devrions monter une grosse entreprise américaine afin d'organiser aux États-Unis un service d'ordinateurs bien meilleur que ne pourraient le faire les Américains eux-mêmes.

M. Allmand: Monsieur Hynes, il faudrait également mettre fin aux activités des filiales, à ce moment-là.

M. Hynes: Bien sûr, mais n'y mettez pas fin avec des lois négatives, dépassez-les.

[Texte]

Mr. Allmand: That is right. One of the troubles is that we have so many branch plants of American companies.

Mr. Hynes: They are garbage now so you do not need to worry about them. The Americans are not interested in Canada anymore. I just came from Washington where I was told on good authority by fellows from St. Louis that they understand in Canada that the Canadian government is now prepared to expropriate industry in Canada and that is that. They are not interested. You do not have to worry about U.S. investment in this country.

Mr. Allmand: You must have been listening to the presidents of banks.

• 2205

Mr. Hynes: No, I was talking to Mr. Gillis of Monsanto and also to a Mr. Thayer.

Mr. Allmand: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Gentlemen, on behalf of the Committee I would like to thank you very much for your excellent submission before this Committee. To show you how much we appreciate you, you are among the very few who have been invited here twice.

Mr. Hynes: Thank you very much.

The Vice-Chairman: This meeting is adjourned until Tuesday April 20, 1971 at 11 a.m.

[Interprétation]

M. Allmand: C'est exact. Une des difficultés sur lesquelles nous butons, c'est que les sociétés américaines ont bien des filiales.

M. Hynes: Elles ne valent pas tripette, aussi, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. Les Américains ne s'intéressent plus au Canada. Je reviens de Washington où je me suis laissé dire par des gens de St-Louis qu'ils comprennent que le Canada, que le gouvernement canadien est disposé, à présent, à exproprier les industries implantées au Canada. Manifestement, les Américains ne s'intéressent plus au Canada. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter des investissements américains dans notre pays.

M. Allmand: Vous avez dû prêter une oreille attentive aux propos des présidents de banques.

M. Hynes: Non, j'ai parlé à M. Gillis de Monsanto également à un certain M. Mayer.

M. Allmand: Je vous remercie.

Le vice-président: Messieurs, j'aimerais vous remercier au nom du Comité, pour votre brillant exposé. Pour bien vous montrer combien nous vous apprécions, je vous dirai que vous êtes parmi les rares personnes que nous avons invitées deux fois.

M. Hynes: Je vous remercie infiniment.

Le vice-président: La séance est levée jusqu'au mardi 20 avril 1971 à 11:00 heure du matin.

APPENDIX "L"

SUBMISSION ON
**FOREIGN POLICY FOR
CANADIANS**

FEBRUARY 1971

to the Standing Committee on
External Affairs and National Defence

by the

Executive Council

of

THE CANADIAN CHAMBER OF COMMERCE

PREFACE

The Executive Council of The Canadian Chamber of Commerce welcomes this opportunity to present to the Standing Committee on External Affairs and National Defence its views on the document "Foreign Policy For Canadians" presented by the Honourable Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs.

This submission is presented in the name of, and on behalf of, the Executive Council of The Canadian Chamber of Commerce which acts during the interim between the meetings of the National Board of Directors. The following views are based on, and derived from, the Statement of Policy of the Chamber.

The Canadian Chamber of Commerce is the national voluntary federation of some 800 autonomous Boards of Trade and Chambers of Commerce (the terms are synonymous) in communities throughout Canada.

These community Boards of Trade and Chambers of Commerce exist to promote civic, commercial, industrial and agricultural progress in the areas in which they operate and to promote good government at all levels. Seventy per cent of them serve communities of less than 5,000 population. In addition, the Chamber has some 2,700 corporation members comprising businesses of all sizes, all types of enterprise engaged in production, marketing and service, and in all parts of Canada as well as twenty-nine national business and professional association members.

The Canadian Government is to be congratulated for developing and publishing "Foreign Policy for Canadians" and ancillary booklets in the field of foreign affairs. Moreover, they are to be commended for the realistic view that has been taken in the booklets, and for the plain language used. The style of the documents as well as their contents will, we believe, draw a responsive audience. We stress, as does the booklet (p. 32) that changing events and the dynamism of history calls for flexibility in applying principles to policy.

INTRODUCTION

The By-Laws of The Canadian Chamber of Commerce set out among the objects of the Chamber the following: "to encourage commercial and social relations with foreign countries and to promote international amity". This object is repeated among the General Aims of the Chamber which appear at the front of the Statement of Policy 1970/1971.

The Chamber also has adopted Statements of Policy on International Relations and International Trade Relations which are set out as Appendix "A".

The introductory statement under International Relations which relates to the document "Foreign Policy for Canadians" sets out the following principles which should guide the conduct of our international relations:

- (a) Each country must respect the sovereignty, territorial integrity and political independence of other countries.
- (b) Each nation should avoid efforts, real or apprehended to extend its law into the territory of another, and each should respect the other's exercise of its sovereign authority in legislation and the functioning of its judicial and economic systems.
- (c) Citizens of all countries should, individually and collectively, seek to develop greater mutual understanding and communication. To this end, cultural exchanges, goodwill visits, participation in international conferences and other opportunities to exchange views and ideas should be exploited.

COMMENTARY ON POLICY THEMES

Generally speaking, the Executive Council is in accord with the main policy themes which are the principal ingredients of Canadian Foreign Policy. We accept the view that Foreign Policy is the extension abroad of National Policy. Our views on the policy themes are as follows:

A. Fostering Economic Growth

It is our view that it is essential that the economic policies of Governments contribute to the achievement of a high rate of economic growth, maximum employment and relatively stable prices in order to promote rising standards of living for all Canadians. It was for this reason that we submitted to the Parliamentary Committees holding hearings on Tax Reform that the nation's first economic objective is prosperity for all Canadians. This can be achieved only through the generation of the maximum amount of wealth. We are glad to see that the Government shares our point of view concerning objectives (page 32, "Foreign Policy For Canadians").

International economic policies are support policies for domestic economic policies and should be developed for this support role against the background of an open economy, including trade policies, policies directed to foreign investment in Canada, exchange policy, international aspects of fiscal policy e.g. the negotiation of tax treaties with foreign countries. These policies deal with complex and dynamic issues and developments and great care must be taken in their conception and application that they do not work at cross purposes.

From the solid development of Economic Growth, can come advances in social justice, the quality of life and a harmonious natural environment. As we said in June 1970 in our submission on Poverty to the Senate Committee on Poverty—"Growth alone may not cure poverty, but poverty will most certainly not be cured without buoyant sustained growth. Distributed poverty may provide equality, but new growth must be produced and distributed if poverty is to be eliminated." The economy then is the engine for improving the lot of our people and for throwing up sufficient tax revenues for the support of our disadvantaged groups, for education and the support of cultural pursuits and for remedial action against such matters as pollution. Care must be taken that outlays in these areas are related to our economic advance, that amid many competing claims, priorities are established and that overall balance is maintained between economic resources and social demands.

1. Canadian Businessmen's Contacts with Foreign Counterparts

At page 35 of Foreign Policy for Canadians is the important statement "Of necessity too, if Canada's external economic policies are to be fully successful, there must be closer contact between Canadian citizens—businessmen in particular—operating abroad and all departments and agencies in the foreign field, so that there may be a full awareness by both sides of all the possibilities for promoting—most effectively and economically—essential Canadian interests in countries and areas concerned." We consider the foregoing raises a highly significant proposal given the pace of technology and the complexity of current issues. We fully concur with the proposal and suggest that even fuller consultation take place between government personnel and businessmen. The businessman does not expect that every consultation will result in agreement but he does believe that business expertise should be tapped.

One of the situations where Canadian Chamber representatives operate abroad is in their contacts with foreign counterparts. A capsule description of these contacts follow:—

(a) Canadian Council, International Chamber of Commerce

The Council for which the Canadian Chamber is providing management services put Canadian businessmen in touch with international thinking on business practices and policies. These views in turn are placed before major intergovernmental organizations. It is interesting to note that the I.C.C. has a Committee with the heads of U.N. economic organizations. This Committee prompts us to submit that consideration be given by Government to the formation of Advisory Committees from the business community which would be involved in relations with intergovernmental organizations.

(b) Canada-United States Committee

The Committee which meets semi-annually held last fall its 76th meeting. The membership is composed of representatives from the Canadian Chamber and The Chamber of Commerce

of the United States. Matters of mutual interest are discussed and representations are made to the respective Governments on agreed positions. Here too, we feel that advisory views could be sought from the Canadian positions developed at these meetings which could be used in connection with Ministerial Meetings or Meetings of Officials.

(c) Canadian Committee, Pacific Basin Economic Co-Operation Council

The Foreign Policy for Canadians singles out the Pacific Basin Countries for prime attention and there is reference to the important role being played by the Pacific Basin Economic Co-Operation Council. Through this organization formed four years ago (representing businesses in Japan, Australia, New Zealand, United States and Canada), the Canadian Chamber jointly with the Canadian Manufacturers' Association spearheads the means by which Canadian businessmen can maintain the close contacts required for participation in the dynamic future of the Pacific area.

Canada plays host to the next general meeting of the Pacific Basin Economic Co-Operation Council in Vancouver, May 11-14, 1971.

(d) Canada-Japan Businessmen's Conference

Since 1962, jointly with the Canadian Manufacturers' Association, the Canadian Chamber has been meeting every two years with representatives of Japan's leading business organization to improve trade and economic relationships.

The 5th Canada-Japan Businessmen's Conference was held in Tokyo, May 13-15, 1970. Among the topics discussed were Canada-Japan trade, foreign investment policies, and government and private business relations.

(e) Federation of Commonwealth Chambers of Commerce

This Federation, operative for a number of years, provides an opportunity to exchange views and adopt joint policies which are then conveyed to the respective Governments. At the latest meeting, it was agreed that there was a continuing need to assist Chambers in developing countries.

(f) Canada-United Kingdom Committee

This bilateral business committee, organized twenty years ago, meets annually under the auspices of the Chamber movement in both countries. The next meeting will be held in Canada this fall. The Committee provides a valuable forum for dealing with economic and trade relationships between Canada and Britain. Both sides recognize the importance of maintaining the strong tradition of trade and friendship between Britain and Canada for the future benefit of both countries. Canadian businessmen are watching with interest the course of British negotiations to get into the Common Market, knowing that our trade in the initial stages can be adversely affected through loss of preferences. Canadian businessmen have stressed to their opposite numbers, their hope that if Britain does get in, she will use her influence to liberalize trade that will eventually be to our advantage in a wider market.

(g) Canada-Caribbean Committee

Because of Canada's special relationship with the West Indies, the Canadian Chamber carries on continuing liaison with the Chamber movement in the Caribbean. A joint business committee under the auspices of the Chamber movement is concerned with maximizing the volume of trade, travel and investment and communication between Canada and the Caribbean. Emphasis is placed on preserving and strengthening the traditional trade and business relationships.

The 1970 report of the Senate's Standing Committee on Foreign Affairs on Canada-Caribbean Relations and Senator Paul Martin's mission to the Caribbean last fall have focussed renewed Canadian interest in the Caribbean. The Canadian Chamber is aware of some of the unfavourable attitudes toward Canada which have developed and is interested in working through the Caribbean business community to improve relations. Plans are now underway to hold the next meeting of the Canada-Caribbean committee in Canada this fall.

(h) The Canadian Business and Industry Advisory Committee

The Canadian Business and Industry Advisory Committee for O.E.C.D. comprises representation from the Canadian Manufacturers' Association, the Canadian Council of the International Chamber of Commerce and The Canadian Chamber of Commerce.

The Canadian business community is appreciative of the fact that C.B.I.A.C. exists and that it provides a pipeline into government for the transmission of business attitudes and policies in matters that are before Governments. C.B.I.A.C. arranges Canadian participation in international missions and seminars dealing with problems of manpower and social affairs.

(i) Canadian Employer Attendance at the I.L.O.

The Canadian Chamber has provided a member of the Canadian employer delegation attending annual International Labour Organization Conferences. At these Conferences where upwards of 120 nations attend, pre-conference consultation takes place as well as during the Conference itself. We know from experience that the Governmental Departments welcome these exchanges and the employers welcome the opportunity to be consulted as well as briefed. We are of the view that these arrangements make for a better Canadian stance and enhance Canada's position at an important international Conference.

The Executive Council believes that the recital of the foregoing structures demonstrates that the business community is in a favourable position to make an input to government postures in conducting foreign affairs and by its meeting with counterparts contributes considerably to the climate of Canadian acceptance in foreign locations. We should like to record with gratitude the considerable help afforded Canadian delegations in connection with the foregoing meetings by Ministers and Officials from Government especially the Depts. of Industry, Trade & Commerce, Finance, External Affairs and Labour.

It will be noted that in some of the foregoing meetings particularly those relating to C.B.I.A.C. and the I.L.O., there is a formal consultative procedure. We would suggest that this might be carried out with respect to the other meetings "so that there may be full awareness by both sides of all the possibilities for promoting most effectively and economically essential Canadian interests in countries and areas concerned". (page 35, "Foreign Policy for Canadians").

B. Safeguarding Sovereignty and Independence

We are in accord with the treatment accorded this theme at page 15, "Foreign Policy For Canadians." We would advert to the paragraph (a) and (b) that appears on pages 2 and 3 as a support statement to the views put forward.

The passage and Royal Assent given to the Arctic Waters Pollution Prevention Act and the Territorial Sea and Fishing Zones Act and the setting out of "fisheries closing lines" are a useful assertion of sovereignty and jurisdiction which the Executive Council supports.

C. Working for Peace and Security

The Executive Council commends the Government's intensive review of Canada's foreign policy and for the indication that a new White Paper on Defence is under preparation at this time. We submit that the aims of defence policy should support foreign policy.

The contribution of our armed forces in non-military situations, e.g., peace-time disasters, should not be overlooked. Nor should there be any downgrading of their current role in surveillance, warning and survival measures.

All Canadians are concerned with defence costs. Wasteful and uncontrolled expenditures cannot be accepted. Our defence budget must be a measure of our commitments, external and internal, no more and no less. Arbitrary allocation of defence funds on any other basis is unreasonable and will prove to be wasteful either in the short or the long run, or both.

AMERICAN IMPACT ON CANADA'S ECONOMY

In connection with the foregoing heading, we believe it will be interesting to set out below the Canadian Chamber policy on Foreign Investment in Canada.

Foreign Investment in Canada

283. *Foreign investment is welcomed.*

284. We expect, however, that non-resident owners, governments or their agencies will at all times recognize the fundamental principle underlying Canadian sovereignty and interests, as it pertains to companies non-resident-owned in whole or in part.

285. **Recommendations:**

1. *that the Government of Canada remain on the alert to ensure that the operations of non-resident-owned companies are not incompatible with the best interests of Canada.*
2. *that non-resident-owned businesses, and their parent companies, recognizing that good corporate citizenship is an essential element of good management and successful operations, be urged to consider and adopt the following precepts for successful business operations in Canada:*
 - (a) *pursuit of sound growth and realization of the company's productive potential within the industry, thereby sharing in national objectives of full and effective use of Canada's resources;*
 - (b) *realization of maximum competitiveness through the most effective use of the company's own resources, recognizing the desirability of progressively achieving appropriate specialization of productive operations within the international affiliated group of companies;*

- (c) *maximum development of export opportunities;*
- (d) *where applicable, to extend local processing of natural resource products to the extent practicable on an economic basis;*
- (e) *pursuit of a pricing and purchasing policy designed to achieve an arms-length relationship between parent and subsidiary companies;*
- (f) *insofar as is feasible and available, to search out and develop local sources of supply for components and services at competitive prices;*
- (g) *in matters of personnel administration and industrial relations, to conform with the practices and customs of Canada and to develop the skills and technical abilities of local staff and where control of a going concern is acquired, to refrain from disturbing existing personnel relationships more than is necessary;*
- (h) *to develop as an integral part of the local operation wherever practicable the technological research and design capability necessary to enable the company to pursue appropriate product development programs, so as to take full advantage of domestic and export market opportunities;*
- (i) *to work toward a broad outlook within management through purposeful training programs and promotion of qualified local personnel not only within the local organization but also within the international group;*
- (j) *while the program set out in Item (i) above is in process, to select personnel to serve in Canada who have the capacity to adapt to the local environment;*
- (k) *to give management of affiliates and subsidiaries the initial responsibility for developing and recommending operating plans for approval by parent companies and, thereafter, such approved plans should be executed by the responsible subsidiary management;*

- (l) *to encourage and participate in local community affairs and institutions directed toward the intellectual, social and cultural advancement of the community;*
- (m) *to have the objective of a financial structure which, if and when it becomes a public company, will provide the opportunity to the citizens of Canada to secure equity participation and representation on the Board of Directors;*
- (n) *to adhere strictly to the laws and practices of Canada, including the furnishing of financial information and other data;*
- (o) *to encourage their government to contain any extra-territorial governmental effort designed to regulate or restrain the operations of the company in Canada.*

Conclusions adopted by the 22nd Congress of the International Chamber of Commerce (Istanbul, June 1969) recognized Canadian experience with international corporations as basic guidelines for future development of this important business phenomenon.

We note the External Affairs Department is concerned about the sharing of the North American continent with the United States. We believe that economic growth and progress is heavily dependent upon productive capabilities, which, in turn, require high investments in order to achieve the improvements in productivity made possible by adopting the latest technological advances. The full magnitude of these capital needs is illustrated by the figures in the following table. If Canada were to grow at its full potential of 7% per year—which is well within our productive capabilities, given appropriate economic policies—then the need for imported capital rises to \$8.6 billion by 1975. (See appendix “B”)

Canada has the human and material resources necessary to achieve an increase of 7% per annum in gross national product. In fact, if this country's economy were to grow at a 7% rate for the rest of this century, Canadian G.N.P. by the year 2000 would be equal in size to that of the United States for 1963. This is truly a staggering potential. If Canada can achieve this steadily rising level of economic activity the benefits to every individual in Canada will be truly amazing and beneficial in terms of human dignity and quality of life.

TECHNOLOGICAL AND SCIENTIFIC DEVELOPMENTS

Scattered throughout the text of "Foreign Policy for Canadians" are references to the importance of technological and scientific developments not only to Canada's economic advance but also in yielding a rewarding life for Canadians. We underline these references and emphasize that there is the need for industry in Canada to grow more rapidly in size, productivity and profitability and progress rapidly to strong technically-advanced industries which through profitable innovation will provide the high living standards and high quality employment the nation desires. In this connection the importance of a strong and viable patent system should be recognized.

We welcome in this connection Volume I of the Report of the Senate Special Committee on Science Policy and its conclusion that "We must develop a coherent overall science policy so that we can not only meet our economic objectives more effectively but also more realistically face our mounting social problems."

One of our continuing social problems is pollution. The Chamber has taken a deep interest in this subject and believes that it is not only a national problem but a global one. The solution to this problem involves a web of policies that relate to standards, incentives to industry and municipalities, liaison work with the United States and continuing research and development in producing anti-pollution measures at an economic cost. The

input of business thinking concerning such matters as pollution and noise abatement, can make a valuable contribution to the solution of these problems.

RE-ORGANIZATION OF EXTERNAL AFFAIRS DEPARTMENT AND SUPPORT SERVICES OVERSEAS

We note that as of February 1, 1971, a re-organization took place in the External Affairs Department marking a basic change in the way in which relations with the United States, the Commonwealth and the French-speaking community of nations will be handled. We also note that support services for most federal posts abroad including those of the Immigration Department and those of the Industry, Trade and Commerce Department will be integrated April 1st under the External Affairs Department. We are pleased to note this forward step in the Government objective of maximum integration in its foreign operations. We appreciate that an integrated management system cannot be established immediately or easily. Nevertheless, we would encourage Government, through its new Committee on External Relations at the Deputy Minister level, to proceed along these lines as rapidly as possible.

CONCLUSION

In these days of rapid communication and transportation, what used to be foreign affairs, can become swiftly and joltingly, domestic affairs. Conversely, domestic happenings have a habit of intruding on the foreign scene. In such a situation, it is important that Canada shore up its domestic policies because foreign policy is the extension abroad of national policy. "Foreign Policy for Canadians" is a commendable attempt to articulate how domestic policy and foreign policy are intertwined, within a framework of realism and updated organization as we proceed through the next decade. Businessmen, be they travellers or traders, have a key role to play in the practice of foreign affairs.

The foregoing comments and judgements by the Executive Council are an attempt to refine this practice and to enlarge the role of the Canadian business community in regard thereto.

APPENDIX "A"

International Relations

International Relations

226. *The objective of Canada's international relations policies should be the promotion of world harmony and development, and Canada should continue to exercise active leadership in international affairs. To this end, it is essential that Canada recognize, and impress upon the developed countries, the urgent necessity to supplement and improve aid programs to underdeveloped countries. The following principles should guide the conduct of our international relations:*

- a) *Each country must respect the sovereignty territorial integrity and political independence of other countries.*
- b) *Each nation should avoid efforts, real or apprehended to extend its*

law into the territory of another, and each should respect the other's exercise of its sovereign authority in legislation and the functioning of its judicial and economic systems.

- c) *Citizens of all countries should, individually and collectively, seek to develop greater mutual understanding and communication. To this end, cultural exchanges, goodwill visits, participation in international conferences and other opportunities to exchange views and ideas should be exploited.*

United Nations

227. In order to reduce warfare; as a means of settling disputes; to make greater progress towards a just world society; to slow down the perilous arms race; and to organize a global assault on pollution, Canada should pledge to work for even greater support of the United Nations and its associated agencies, and for the development of more effective international law.

Relations with the United States

228. Every effort should be made to continue a high level of co-operation between Canada and the United States, and careful attention should be given to the following specific proposals:

- (1) that, in advance of decisions taken on emerging problems, there be early consultation between the governments of the two countries, thus providing for the fullest consideration of each other's views and improving the chances of resolving difficulties.
- (2) that the International Joint Commission, which has been a highly successful vehicle for dealing with Canada-United States problems, should have more issues of mutual concern referred to it using the already established system or methods provided for under the existing treaty.
- (3) that each country should have clearly in mind its balance of payments with the other, so that the impact on the other of any corrective action which may be needed is recognized; each country should keep the other fully informed of developments in its balance of payments and the underlying reasons for them.

Relations with the EEC and EFTA Countries

229. Relations of Canada with the countries of the European Economic Community and of the European Free Trade Association should continue

to be cultivated assiduously to the mutual advantage of these associations and Canada. Reasons of defence, cultural exchanges and mutual prosperity argue for these relationships, and Canada should be alert to seize all opportunities in this connection.

Relations with French-Speaking Countries

230. As a bilingual country, Canada and its business community would benefit from being better known in, and maintaining close and more effective communication with, other countries in which French is a commonly used language.

Relations with Pacific Basin Countries

231. With a large proportion of the world's population and of the world's total GNP, the countries of the Pacific area are forming an increasingly important economic group, comprising some of the fastest developing countries in the world and many less developed countries on the fringe of accelerated expansion. The Pacific Basin represents to Canada an important opportunity for trade and investment by Canadian firms, and as a source of investment funds for Canada. The development of the Pacific will exert an increasingly large influence on Canada's economic development. Canada, in turn, can have a meaningful influence in the Pacific area, to both the developed and developing countries there.

Relations with Latin America

232. There is a developing community of interest between Canada and Latin American countries, and Canada should demonstrate its good will towards the people of this area and our desire for mutual welfare and progress.

233. Recommendations:

1. *that the Federal Government, recognizing the International Joint Commission as a highly successful vehicle for dealing with Canada-United States problems which come within its ambit, should refer more issues to the Commission using the already established system or methods as provided for under the existing treaty.*
2. *that members support and promote actions which will lead to greater mutual understanding between citizens of the two countries; an example of such action would be the*

establishment of university departments devoted to Canadian and United States studies.

3. *that the Federal government continue to take a greater interest in the French-speaking countries by strengthening its diplomatic and information services therein.*
4. *that government support be given to initiatives likely to promote a climate of closer relations and co-operation between Canadian businessmen and those of other French-speaking countries.*
5. *that Canadian businessmen actively participate in trade and developments in the Pacific countries and through such organizations as the Pacific Basin Economic Co-operation Council develop and increase mutual business relations and exchange of information.*
6. *that the Federal Government continue to foster and enhance its relationship with the other countries of the Pacific Basin.*
7. *that a continuing interest by the Federal Government be taken in Latin America by continuing participation in the Inter-American Development Bank, by considering further strengthening Canada's diplomatic representation in Latin America and by further effective steps to develop relationships with Latin American countries.*
8. *that the Chamber participate actively in studies and discussions among those who are working to develop greater economic strength in the hemisphere and, especially, to assist in overcoming the urgent problems facing Latin America.*
9. *that the Federal Government continue to study the implications and probable consequences of membership in the Organization of American States.*

International Trade Relations

234. *Multilateral expansion of trade, with reasonable safeguards against destructive or unfair competition from abroad, is essential to the maintenance of Canada's continued economic growth. Canada's foreign trade policy should have the general aim of furthering the full and effective use of the nation's resources of manpower, raw materials, technological knowledge, production facilities and money. A policy with*

this as its aim must be based on a realistic assessment of world competition and be sufficiently flexible to further Canada's interests in the face of new trading patterns and relationships. Our trade policy must take into account the relative importance of agriculture, other primary industries and manufacturing in contributing to the nation's economic strength. Canada's competitive trade position will be strengthened by measures taken to stimulate research and Canadian business must extend its efforts to apply technology as a means of achieving expansion and diversification of our export trade.

235. Contemporary international trade relations, marked by major shifts in trade alignments characterized by the development of large trading blocs, and the emergence of the multi-national corporation as a significant factor, exert a determining influence on the volume and course of world trade. Canada should be in a position to adapt to these changing patterns in order to take advantage of the opportunities presented thereby.

236. While bearing in mind our national interest and security, the Government should continue to work towards overcoming the obstacles to trade with collectivist economies presented by the structural and conceptual differences between economic systems.

237. In the world's trading relationships, exclusive of agriculture, an encouraging trend continues among all nations toward achieving the movement of raw and semi-processed primary materials without tariff restriction. Canadian trade policy should aim toward the further elimination of remaining trade barriers for such materials.

238. There is recognition of the difficult problems presented by such universal protectionist agricultural policies as subsidies, quota controls and other devices aimed at regulating production without regard to cost. Such measures reflect basic socio-economic problems which are beyond the scope of normal trade negotiations and require special consultation by the Canadian Government with other governments.

239. Canadian manufactured products continue to face significant tariff barriers and other restrictions. Canada should not proceed further or faster in setting the example of freer trade between nations on such products than is justified by the actions of the other leading trading nations of the world. The most favourable possible economic climate must be maintained for achieving maximum industrial development so that, by effective use of all Canadian resources, a rising volume of employment and improved living standards may be achieved.

240. The general lowering of tariffs under the "Kennedy Round" carries

with it both increased opportunities for Canadian exports and increased competition from abroad in our domestic markets. To take advantage of the former and to avoid damage from the latter, the whole Canadian economy must continue to strive for stability and efficiency, and continuing efforts to achieve improved productivity in Canadian industry are essential.

241. With a large proportion of our national income involved in international trade, Canada's competitive position is highly vulnerable to the effects of rising costs. Direct and indirect taxation, caused by rising government expenditures, and labour rates must be maintained at reasonable levels in relation to other countries to ensure that goods of Canadian manufacture are fully competitive in domestic and export markets.

242. Negotiations under the General Agreement on Tariffs and Trade have had, and will continue to have, vital consequences on Canadian industrialization and future economic growth. Effective communications between all segments of Canadian business and the Federal Government are of paramount importance. The machinery established for pre-negotiation consultation between business and Government has been welcomed in recent negotiations, but would be more effective if more frequent consultation could occur while the negotiations are in progress as is the practice among other industrialized nations. To exercise effectively the provisions of Article 19 of the GATT relating to emergency action, the government should adopt means of providing greater flexibility in meeting rapidly changing trade situations which, from time to time, adversely affect the country's employment and utilization of industrial facilities.

243. Non-tariff obstacles continue to impede the free flow of goods between countries, and it is incumbent upon governments to strive for the elimination of such obstacles. Canadian business should continue to bring to the attention of the Federal Government cases where non-tariff barriers affect their own international trading position.

244. We endorse the principle of establishing a favourable climate for trade with developing countries. The Canadian Government should continue to contribute to the economic development of countries in need of assistance, the level of such assistance being realistically related to the level of Canada's economic activity.

245. **Recommendations:**

that the Canadian Government:

1. *encourage the development and use of the country's total resources and the acceleration of economically sound industrialization.*
2. *achieve flexibility in trade matters to meet new trading patterns now developing throughout the world.*
3. *extend the machinery for consultation with business during trade negotiations, recognizing the necessity for detailed industry-by-industry analysis as a prerequisite to any revisions in trade arrangements.*
4. *continue its efforts to promote the principles of multilateral trade with reasonable safeguards against destructive or unfair competition from abroad.*
5. *continue its economic support of the developing countries and continue to work towards achieving a greater measure of trade with such countries.*
6. *give early consideration to the further revision and modernization of the Canadian tariff classification structure, with careful attention given to the systems followed by the major trading nations.*
7. *continue to strive for the reduction of non-tariff trade barriers among all countries.*
8. *encourage those multi-national corporations which tend to restrain the export activities of their Canadian subsidiaries to allow or increase exports to markets hitherto restricted.*
9. *create an increasingly favorable environment for research and development considering that export growth is directly related to such activities.*

that Canadian businessmen:

10. *advise Government on the probable effects on their operations of contemplated courses of action in international trade arrangements.*
11. *continue study of foreign markets to develop and expand trade and investment opportunities.*
12. *continue to extend their efforts to apply technology for the purpose of developing products and achieving costs requisite for expansion of the country's export trade.*

APPENDIX "B"

CANADA: CAPITAL REQUIREMENTS AND
DOMESTIC SAVINGS

(billion current dollars)

	<u>1968</u>	<u>1975 Forecast</u>		
		<u>4%</u> <u>G.N.P.</u> <u>growth</u>	<u>5.5%</u> <u>G.N.P.</u> <u>growth</u>	<u>7%</u> <u>G.N.P.</u> <u>growth</u>
DOMESTIC DISPOSITION OF FUNDS				
Business Investment	9.9	20.3	24.4	33.0
Housing	2.8	5.9	6.1	6.3
Inventory Change	<u>.7</u>	<u>1.0</u>	<u>1.5</u>	<u>2.0</u>
Total Domestic Dis- position of Funds	13.4	27.2	32.0	41.3
DOMESTIC SOURCES OF FUNDS				
Personal Savings	4.0	9.8	10.5	11.2
Business Savings				
—undistributed profits	1.5	2.9	3.2	3.6
—capital consumption allowances	7.3	12.4	13.1	13.8
Government Balance				
—pension plans		1.0	1.2	1.4
—all other items	.8	-2.7	-1.2	2.7
Other items	<u>-.3</u>			
Total Sources of Funds	<u>13.3</u>	<u>23.4</u>	<u>26.8</u>	<u>32.7</u>
	<u>-0.1</u>	<u>-3.8</u>	<u>-5.2</u>	<u>-8.6</u>

Source: 1968 D.B.S. 13.001 National Income and Expenditure Accounts, 4th quarter 1968. 1975 Chamber of Commerce studies.

APPENDICE «L.»

MÉMOIRE SUR
**LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE
AU SERVICE DES CANADIENS**

FÉVRIER 1971.

présenté au comité permanent des
Affaires extérieures et de la défense nationale
de la Chambre des Communes

Conseil exécutif
de
LA CHAMBRE DE COMMERCE DU CANADA

PRÉFACE

Le Conseil exécutif de la Chambre de Commerce du Canada est très heureux d'avoir eu la possibilité de présenter devant le comité permanent des Affaires extérieures et de la défense nationale de la Chambre des Communes son point de vue sur le document "La Politique étrangère au services des Canadiens", déposé par le Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures, l'honorable Mitchell Sharp.

Ce mémoire est présenté au nom du Conseil exécutif de la Chambre de Commerce du Canada qui représente le Conseil national d'administration dans l'intervalle de ses réunions. Les points de vue énoncés ci-dessous s'appuient sur les principes directeurs de la Chambre ou en découlent.

La Chambre de Commerce du Canada est l'association nationale librement consentie de quelque 800 Chambres de Commerce et Boards of Trade (ces deux termes sont équivalents) répartis dans les diverses régions du Canada.

Le rôle de ces Chambres de Commerce et Boards of Trade est de promouvoir le progrès social, commercial, industriel et agricole dans les régions de leur ressort et d'encourager une administration saine à tous les niveaux. Soixante-dix pour cent des Chambres se trouvent dans des villes de moins de 5,000 habitants. La Chambre compte en outre 2,700 membres corporatifs. Ce sont des entreprises d'importance diverse et appartenant au domaine de la production, du commerce ou des services. Ces entreprises sont réparties sur toute l'étendue du Canada. Sont également affiliées à la Chambre vingt-neuf associations nationales professionnelles et patronales.

Le gouvernement canadien doit être félicité pour avoir mis au point et publié une série de brochures dans le domaine des affaires étrangères, notamment "Politique étrangère au service des Canadiens". Nous devons également le féliciter pour avoir adopté dans ces brochures un point de vue réaliste en utilisant un langage très simple. A notre avis, la forme aussi bien que le fond de ce document devraient encourager des réactions de la part des lecteurs. Reprenant les termes de la brochure (p. 32), nous insisterons sur le fait que l'évolution des événements et le dynamisme historique exigent une certaine flexibilité dans la mise en oeuvre de la politique étrangère.

INTRODUCTION

Nous pouvons lire dans les Statuts de la Chambre de Commerce du Canada que cette dernière a entre autres missions celle d'encourager les échanges commerciaux et la bonne entente avec les pays étrangers et de promouvoir de bonnes relations internationales". Ces mêmes termes sont répétés dans les objectifs généraux au début de la Déclaration de principes 1970-1971.

La Chambre a également adopté les déclarations de principes sur les relations internationales et le commerce international que l'on trouvera dans l'annexe "A".

Un autre passage de la Déclaration de principes se rapporte à la "Politique étrangère au service des Canadiens". Il s'agit des remarques préliminaires du chapitre des relations internationales. Nous déclarons, notamment, que les principes suivants devraient guider notre action sur le plan international:

- (a) Chaque pays doit respecter la souveraineté, l'intégrité territoriale et l'indépendance politique des autres pays.
- (b) Chaque nation doit éviter de s'efforcer ou de donner l'impression qu'elle s'efforce d'étendre sa sphère de juridiction en y incluant le territoire d'une autre nation. Chaque nation doit respecter l'exercice de l'autorité souveraine des autres nations en matière législative ainsi que leurs institutions judiciaires et économiques.
- (c) Les citoyens de tous les pays doivent, individuellement et collectivement, chercher à mieux se comprendre et à mieux communiquer entre eux. A cet effet, il convient de tirer parti des échanges culturels, des visites de bon voisinage, des possibilités de participer aux conférences internationales et de tout autre moyen permettant l'échange des points de vue et des idées.

OBSERVATIONS SUR LES ORIENTATIONS

D'une manière générale, le Conseil exécutif donne son adhésion aux grandes orientations politiques qui constituent l'essentiel de la politique étrangère du Canada. Nous acceptons le point de vue selon lequel la politique étrangère serait le prolongement à l'extérieur de la politique nationale. Voici quelles sont nos positions sur les orientations:

A. Stimuler la croissance économique

Selon nous il est essentiel que la politique économique des gouvernements soit un des facteurs permettant de parvenir à un degré élevé de croissance économique, au développement maximum de l'emploi et à des prix relativement stables, autant de conditions nécessaires si nous voulons voir augmenter le niveau de vie de l'ensemble de la population. C'est cette raison qui nous a incités à soutenir devant les comités parlementaires tenant audience pour recevoir des témoignages sur la réforme fiscale que le premier objectif économique du pays devrait être la prospérité pour tous. Cet objectif ne sera atteint que si nous produisons le maximum de richesses. Nous avons la satisfaction de constater que le gouvernement partage notre point de vue au sujet des objectifs ("Politique étrangère au service des Canadiens", page 32).

La politique économique sur le plan international est le "support" de l'économie nationale et doit par conséquent être conçue en vue de ce rôle de support dans le cadre d'une économie ouverte. Elle doit comprendre notamment un programme commercial, un programme orienté vers les investissements étrangers au Canada, une politique des changes, et tenir compte des aspects internationaux de la politique fiscale (signature de Conventions fiscales avec les pays étrangers). Ces programmes portent sur des questions et des situations complexes et en évolution. Il convient donc de les concevoir et de les appliquer avec une grande circonspection afin d'éviter les chevauchements.

L'expansion soutenue de la croissance économique peut donner lieu à des progrès dans le domaine de la justice sociale et à de meilleures conditions de vie dans un cadre naturel harmonieux. Comme nous l'avons dit en juin 1970 dans le mémoire sur la pauvreté que nous avons présenté au comité du Sénat sur la pauvreté: "*A elle seule l'expansion peut ne pas empêcher la pauvreté, mais on ne supprimera pas celle-ci sans une expansion soutenue. La répartition de la pauvreté peut conduire à l'égalité sociale, mais si on veut éliminer cette pauvreté, il faut produire et distribuer de nouveaux biens.*" Dans ces conditions, l'économie constitue le moteur qui permettra d'améliorer le lot de notre population, de consacrer une part suffisamment grande du revenu fiscal aux groupes désshérités, à l'enseignement, aux programmes culturels, et de porter

remède à des fléaux tels que la pollution. Il faut veiller à ce que les mises de fonds dans ces domaines ne soient pas disproportionnées aux progrès économiques et s'efforcer d'établir des priorités entre les nombreuses demandes entrant en compétition. Dans l'ensemble, un équilibre doit être maintenu entre les ressources économiques et les exigences d'ordre social.

1. Contacts des hommes d'affaires canadiens avec leurs homologues étrangers

A la page 35 de la brochure "Politique étrangère au service des Canadiens" figure l'importante déclaration suivante: "Enfin le succès des politiques économiques étrangères du Canada exige des contacts plus étroits entre les citoyens, surtout les hommes d'affaires, qui travaillent à l'étranger et les ministères et agences gouvernementaux qui y sont représentés. C'est ainsi que des deux côtés on s'aidera le mieux et à meilleur compte à exploiter toutes les chances qui s'offrent d'avancer les intérêts du Canada dans les pays et les régions intéressés". Ceci nous semble être, compte tenu du rythme de progression des techniques et de la complexité des problèmes actuels, une proposition des plus significatives à laquelle nous donnons notre entière adhésion. Bien plus nous suggérons que des consultations plus nombreuses soient établies entre les fonctionnaires et les hommes d'affaires. Ces derniers ne s'attendent pas, bien sûr, à ce que chaque consultation aboutisse à un accord, mais ils considèrent qu'on devrait exploiter les connaissances des spécialistes du monde des affaires.

L'action hors des frontières des représentants de la Chambre de Commerce du Canada se situe notamment au niveau de leurs contacts avec leurs homologues étrangers. Voici en résumé quels sont ces contacts:

(a) Conseil Canadien de la Chambre de Commerce Internationale

Par le truchement du Conseil Canadien, dont la Chambre de Commerce du Canada assure le secrétariat, les chefs d'entreprise canadiens sont confrontés avec les opinions émises dans le monde entier sur les pratiques et règles de conduite commerciales. Ces points de vue sont présentés aux grandes organisations intergouvernementales. Il n'est pas sans intérêt de faire observer que des dirigeants des institutions économiques des

Nations Unies siègent dans une commission de la CCI. Cette commission nous invite à demander au gouvernement de bien vouloir envisager la création de comités consultatifs. Ces comités, dont les membres seraient des hommes d'affaires, pourraient jouer un rôle dans les relations avec les organisations intergouvernementales.

(b) Comité Canada-Etats-Unis

Ce comité se réunit deux fois par an. En automne dernier s'est tenue sa 76ième réunion. Il se compose de représentants de la Chambre de Commerce du Canada et de la Chambre de Commerce des Etats-Unis. On y discute de questions d'intérêt mutuel, et des recommandations sont faites aux gouvernements respectifs sur des points à propos desquels on s'est mis d'accord. Là encore, il nous semble que l'on pourrait s'inspirer des thèses canadiennes mises en avant lors de ces rencontres et en tirer des éléments utilisables dans les réunions des ministères ou les assemblées de fonctionnaires.

(c) Comité canadien du Conseil de coopération économique des pays du Pacifique

Les pays du Pacifique font l'objet de la plus grande attention dans la brochure: "Politique étrangère au service des Canadiens" et le rôle important joué par le Conseil de coopération des pays du Pacifique y est mentionné. Par le canal de cet organisme dont la création remonte à quatre ans et qui représente les milieux d'affaires du Canada, des Etats-Unis, du Japon, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, la Chambre de Commerce du Canada en collaboration avec l'Association des Manufacturiers Canadiens explore les moyens permettant aux hommes d'affaires canadiens de maintenir les contacts étroits indispensables en vue de leur participation au futur essor de la zone du Pacifique.

Le Canada sera le siège de la prochaine assemblée générale du Conseil de coopération économique des pays du Pacifique qui se tiendra à Vancouver du 11 au 14 mai 1971.

(d) Conférence des hommes d'affaires du Canada et du Japon

Dans le dessein d'améliorer nos relations commerciales et économiques avec ce pays, la Chambre de Commerce, depuis 1962 et conjointement avec l'Association des Manufacturiers Canadiens, se réunit tous les deux ans avec des représentants de

la plus importante organisation patronale du Japon. La cinquième Conférence des hommes d'affaires du Canada et du Japon s'est tenue à Tokyo du 13 au 15 mai 1970. Au nombre des sujets abordés, citons: le commerce canadien et japonais, la politique d'investissements à l'étranger et les relations entre le gouvernement et les sociétés du secteur privé.

(e) Fédération des Chambres de Commerce du Commonwealth

Fonctionnant depuis un certain nombre d'années, cette fédération offre la possibilité d'échanger des points de vue et d'adopter conjointement des résolutions que l'on communique ensuite aux gouvernements respectifs. Lors de la dernière réunion, il fut convenu que les Chambres des pays en voie de développement nécessitaient une aide permanente.

(f) Comité Canada-Royaume-uni

Fondé voici vingt ans, ce comité bilatéral se réunit chaque année sous les auspices du Mouvement Chambre de Commerce des deux pays. La prochaine réunion se tiendra au Canada à l'automne prochain. Le comité permet d'ouvrir des débats très fructueux en ce qui concerne les relations économiques et commerciales entre le Canada et la Grande-Bretagne. De part et d'autre, on reconnaît qu'il importe, dans l'intérêt des deux pays, de maintenir les échanges commerciaux et les solides liens d'amitié entre le Canada et la Grande-Bretagne. Les hommes d'affaires canadiens surveillent avec beaucoup d'intérêt le déroulement des négociations de la Grande-Bretagne en vue de son adhésion au Marché Commun. Nous n'ignorons pas en effet que dans les premières phases notre commerce pourrait en être affecté par suite de la disparition du régime préférentiel. Les hommes d'affaires canadiens ont fait remarquer à leurs collègues britanniques qu'ils gardaient l'espoir que si, effectivement, la Grande-Bretagne entrait dans le Marché Commun, celle-ci pourrait user de son influence pour libéraliser les échanges commerciaux, ce qui, en fin de compte, tournerait à notre avantage dans un marché plus vaste.

(g) Comité Canada-Caraïbes

Etant donné le caractère spécial des relations du Canada avec les Antilles, la Chambre de Commerce du Canada maintient

une liaison permanente avec le Mouvement Chambre de Commerce aux Caraïbes. Placé sous les auspices du Mouvement Chambre de Commerce, un comité mixte des affaires commerciales s'efforce d'augmenter au maximum le volume des échanges commerciaux, du tourisme et des investissements, et d'améliorer les relations entre le Canada et les Caraïbes. L'accent est mis sur la nécessité de préserver et renforcer le commerce traditionnel et les relations économiques. Le rapport sur les relations Canada-Caraïbes publié en 1970 par le comité permanent des affaires étrangères (comité du Sénat) ainsi que la mission de Monsieur le Sénateur Paul Martin aux Caraïbes l'automne dernier ont fait ressortir un renouveau d'intérêt du Canada pour les Caraïbes. La Chambre de Commerce du Canada sait que certaines attitudes défavorables se sont manifestées à l'égard du Canada et aimerait travailler, par l'entremise de la collectivité d'affaires des Caraïbes, à l'amélioration de nos rapports avec ce pays. Des préparatifs sont actuellement en cours en vue de la prochaine réunion du comité Canada-Caraïbes qui se tiendra au Canada en automne.

(h) Comité Consultatif Economique et Industriel

Le Comité Consultatif Economique et Industriel auprès de l'O.C.D.E. comprend des représentants de l'Association des Manufacturiers Canadiens, du Conseil canadien de la Chambre de Commerce Internationale et de la Chambre de Commerce du Canada.

Les milieux d'affaires canadiens apprécient l'existence du C.B.I.A.C. qui permet de communiquer au gouvernement les positions et les résolutions du monde des affaires relatives à des questions dont sont saisis les pouvoirs publics. Le C.B.I.A.C. assure la participation des délégations canadiennes à des missions et séminaires internationaux sur la main-d'oeuvre et les questions sociales.

(i) Participation des employeurs canadiens à l'O.I.T.

La Chambre de Commerce du Canada a fourni un membre de la délégation des employeurs canadiens devant assister à la Conférence annuelle de l'Organisation Internationale du Travail. Des consultations s'établissent avant et même pendant la

Conférence elle-même à laquelle sont représentés plus de 120 pays. Nous savons par expérience que le gouvernement est favorable à ces échanges de vues et que les employeurs sont heureux de pouvoir être consultés et de recevoir des informations. A notre avis, ces arrangements permettent de présenter de meilleurs rapports et d'améliorer la position du Canada lors de cette importante Conférence internationale.

Le Conseil exécutif estime que les indications qui précèdent démontrent que les milieux d'affaires sont dans une situation privilégiée pour conseiller le gouvernement sur la politique à suivre dans le domaine des affaires étrangères. Les réunions entre groupements professionnels contribuent par ailleurs considérablement à l'instauration à l'étranger d'un climat favorable au Canada. A ce propos, nous sommes très reconnaissants aux ministres et fonctionnaires du gouvernement, en particulier du ministère de l'Industrie et du Commerce, des Finances, des Affaires extérieures et du Travail pour l'aide qu'ils ont apportée aux délégations canadiennes à l'occasion des réunions que nous venons de mentionner.

On pourra constater qu'il existe une procédure officielle de consultation pour certaines de ces réunions, notamment celles du C.B.I.A.C. et de l'O.I.T. Nous proposons que la même procédure soit appliquée pour les autres réunions.

"C'est ainsi que des deux côtés on s'aidera le mieux et à meilleur compte à exploiter toutes les chances qui s'offrent d'avancer les intérêts du Canada dans les pays et les régions intéressées". (page 35 "Politique étrangère au service des Canadiens").

B. Défense de notre souveraineté et de notre indépendance

Nous sommes d'accord sur la façon dont ce thème a été abordé dans "Politique étrangère au service des Canadiens", page 15. Nous renvoyons le lecteur à notre déclaration sur ce sujet (pages 3 et 4, paragraphes (a) et (b)), déclaration qui étaye ce point de vue.

En adoptant la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques et la Loi sur la mer territoriale et les zones de pêche, et en traçant des "lignes de fermeture des pêches", on a utilement affirmé le principe de souveraineté nationale, ce à quoi souscrit le Conseil exécutif.

C. Travailler à la paix et à la sécurité

Le Conseil exécutif félicite le gouvernement d'avoir réexaminé à fond la politique étrangère du Canada et est très heureux d'apprendre qu'un Livre blanc sur la défense paraîtra prochainement. Nous proposons que les objectifs de la défense viennent appuyer la politique étrangère.

L'intervention de nos forces armées, lors d'événements de nature non militaire, catastrophes en temps de paix, par exemple, doit être envisagée. Mais elles ne doivent pas cesser de jouer le rôle qu'elles jouent actuellement en ce qui concerne les mesures de protection civile.

Tous les Canadiens se préoccupent du coût de la défense. Des dépenses inutiles et sans frein sont inacceptables. Notre budget de défense doit être à la mesure de nos engagements, tant nationaux qu'extérieurs, ni plus ni moins. Une répartition arbitraire des fonds consacrés à la défense sur une autre base est injustifiable et se traduirait par des gaspillages à plus ou moins brève échéance.

INFLUENCE DES ÉTATS UNIS SUR L'ÉCONOMIE CANADIENNE

En ce qui concerne ce sujet, nous avons pensé qu'il serait intéressant de reproduire ici le texte de la Déclaration de principes de la Chambre de Commerce du Canada sur les investissements étrangers au Canada.

Investissements étrangers au Canada

283. *Nous sommes heureux d'accueillir les investissements étrangers.*

284. Nous nous attendons à ce que, néanmoins, les entreprises non résidentes ou les gouvernements étrangers et leurs établissements respectent en tout temps les principes fondamentaux qui sont à base de la souveraineté canadienne ainsi que les intérêts canadiens en ce qu'ils affèrent aux sociétés non résidentes en tout ou en partie.

285. **Recommandations:**

1. *que le gouvernement canadien veille à ce que les activités des filiales des entreprises étrangères au Canada ne soient pas contraires aux intérêts du Canada.*

2. *que les entreprises non-résidentes et leurs filiales, prennent conscience du fait qu'il incombe aux entreprises soucieuses de s'acquitter de leur devoir, de s'inspirer des préceptes qui suivent:*
- (a) *les entreprises devraient viser à une croissance équilibrée et à l'exploitation de leur potentiel de production dans le cadre de leur secteur économique; croissance qui assurerait leur participation aux objectifs respectifs nationaux et l'utilisation rationnelle des ressources nationales;*
 - (b) *une utilisation maximale des ressources aux entreprises qui sera garante d'un climat marqué de concurrence. Il convient ainsi que l'on fasse état des avantages de réaliser progressivement une spécialisation convenable sur le plan de la production dans le cadre de la structure internationale de leurs établissements;*
 - (c) *exploitation maximale des possibilités d'exportations;*
 - (d) *dans la mesure du possible, intensifier le traitement des ressources naturelles sur le plan local, compte tenu de la rentabilité économique;*
 - (e) *énoncer des politiques d'achat et de prix visant à établir des relations à distance entre les entreprises et leurs filiales;*
 - (f) *dans la mesure du possible, s'efforcer de développer et d'exploiter les ressources nationales entrant dans la composition de nos produits, compte tenu de l'importance de pratiquer des prix compétitifs;*
 - (g) *que les entreprises traitent leurs employés conformément aux usages des pays où elles exercent leurs activités, et qu'elles encouragent ces derniers à développer leurs talents et leurs aptitudes;*
 - (h) *de confier, dans la mesure du possible, aux succursales locales l'exécution des travaux de recherche technologique et de conception nécessaire à la création de produits rentables;*
 - (i) *d'inspirer à leurs cadres une largeur de vues, grâce à des programmes positifs de formation des compétences locales non seulement au sein des filiales mais aussi des structures internationales;*

- (j) *affecter à l'exécution du programme cité au par. 9, le personnel possédant les plus grandes facilités d'adaptation aux contingences locales;*
- (k) *confier aux cadres des filiales et des établissements la conception originelle et l'exécution des programmes de gestion qu'ils proposent aux entreprises mères;*
- (l) *participer aux activités communautaires et appuyer les organismes voués à l'avancement culturel, intellectuel et social;*
- (m) *que les entreprises se dotent d'une structure financière permettant, si elles deviennent des sociétés publiques, aux citoyens du pays où elles exercent leurs activités de souscrire des actions et d'être représentés aux conseils d'administration;*
- (n) *respecter formellement les lois et coutumes du pays où les entreprises font affaires et fournir des renseignements d'ordre financier ou autres;*
- (o) *que les entreprises mères et leurs filiales incitent leurs gouvernements respectifs à réprimer toute velléité d'ingérence outre-frontière de nature à limiter ou à contrôler les activités de l'autre société.*

Conformément aux conclusions adoptées par le 22ième Congrès de la Chambre de Commerce Internationale (Istanbul, juin 1969), il a été reconnu que l'expérience canadienne dans le domaine des sociétés internationales constituait les premiers jalons en vue du développement que serait appelé à prendre cet important phénomène économique.

Nous constatons que le partage du continent Nord-américain avec les Etats-Unis préoccupe le ministère des Affaires extérieures. Nous n'en pensons pas moins que la croissance économique et le progrès dépendent étroitement de la capacité de production, laquelle à son tour exige que l'on fasse de lourds investissements afin d'améliorer la productivité par l'application des récents progrès de la technique. Les chiffres du tableau ci-dessous illustrent toute l'ampleur de ces besoins de capitaux. A supposer que le Canada se développe au maximum de ses possibilités, c'est-à-dire au rythme de 7% par an—ce qui, à la condition d'avoir un programme économique approprié, s'inscrirait tout à fait dans le cadre de nos possibilités de production—à ce moment-là, disons-nous, les besoins en capitaux d'importation s'élèveraient à 8.6 milliards de dollars d'ici 1975.

(Voir annexe "B")

Le Canada possède les ressources humaines et matérielles permettant de parvenir à un taux d'accroissement annuel du produit national brut s'élevant à 7%. En fait, si l'économie nationale devait progresser au rythme de 7% jusqu'à la fin du siècle, le PNB du Canada aurait rejoint en l'an 2000 celui des Etats-Unis en 1963. Les possibilités sont donc extraordinaires. Si le Canada peut réussir à maintenir cette expansion soutenue de l'activité économique, les avantages pour chaque Canadien seront stupéfiants et se traduiront par une plus grande dignité humaine et de meilleures conditions de vie.

PROGRÈS SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

Tout au long du texte de la brochure "Politique étrangère au service des Canadiens", il est question de l'importance des découvertes scientifiques et des perfectionnements techniques non seulement pour le progrès économique mais aussi parce que cela signifie de meilleures conditions de vie. Nous soulignerons à ce propos la nécessité pour l'industrie canadienne de réaliser des progrès rapides en vue de devenir une industrie techniquement évoluée qui, grâce à une modernisation rentable, permettra d'avoir des niveaux élevés et fournira de bons emplois comme le souhaite le pays. A ce sujet, il conviendrait de reconnaître l'importance d'un système de brevets qui soit efficace.

A cet égard, nous souscrivons à la conclusion du rapport du Comité spécial du Sénat de la politique scientifique (Volume I): "Il faut donc mettre sur pied une politique scientifique globale et cohérente qui nous permettra non seulement d'atteindre plus efficacement nos objectifs économiques mais aussi de faire face d'une manière plus réaliste à l'aggravation de nos problèmes sociaux."

L'un des grands problèmes sociaux auquel nous devons constamment faire face est celui de la pollution. La Chambre s'est beaucoup intéressée à cette question. Elle estime qu'il s'agit non seulement d'un problème national mais d'un problème à l'échelle du globe. Pour résoudre ce problème il faudra prendre un ensemble de mesures relatives aux normes et aux primes d'encouragement à l'industrie et aux municipalités. Il faudra travailler en liaison avec les Etats-Unis et faire continuellement de la recherche afin d'établir

des programmes de lutte contre la pollution n'exigeant pas des investissements excessifs. Le point de vue des milieux d'affaires sur la lutte contre la pollution et contre le bruit peut contribuer d'une manière efficace à la solution de ces problèmes.

RÉORGANISATION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET SERVICES DE SOUTIEN OUTRE-MER

Nous constatons que le ministère des Affaires extérieures a été remanié en date du 1er février 1971. Ce remaniement entraînera un changement fondamental dans les relations que nous entretenons avec les Etats-Unis, les pays du Commonwealth et le groupe des pays francophones. Nous constatons aussi que le personnel de soutien de la majorité des postes relevant des services du gouvernement fédéral à l'étranger, notamment du ministère de l'Immigration et de l'Industrie et du Commerce, seront intégrés le 1er avril au ministère des Affaires extérieures. Nous sommes heureux de voir que le gouvernement a fait un pas de plus en direction de son objectif d'intégration maximum de ses activités à l'étranger. Une direction unifiée, nous le savons, ne peut être instaurée sur le champ et sans difficultés. Nous encourageons cependant le gouvernement à poursuivre sans délai, par l'entremise de son nouveau comité sur les relations extérieures au niveau du sous-ministre, ses efforts dans ce sens.

CONCLUSION

Avec la rapidité des communications et des transports que nous connaissons aujourd'hui, ce qui autrefois relevait strictement des affaires étrangères peut brusquement passer dans le domaine des affaires nationales. Inversement, les événements de la scène nationale se répercutent habituellement sur la scène internationale. Il importe, étant donné cette situation, que le Canada renforce sa politique nationale puisque la politique étrangère n'en est que le prolongement à l'étranger. La brochure "Politique étrangère au service des Canadiens" représente une tentative louable pour expliciter, au seuil de la nouvelle décennie, l'imbrication de la politique étrangère et de la politique intérieure dans un contexte empreint de réalisme et dans un cadre administratif rénové. Qu'ils soient représentants ou commerçants, les hommes d'affaires ont

un rôle de premier plan à jouer dans la pratique des affaires étrangères. En formulant les commentaires qui précèdent et en faisant part de son point de vue, le Conseil exécutif s'efforce de faire progresser cette pratique et d'élargir le champ des responsabilités des milieux d'affaires.

ANNEXE "A"

Relations Internationales

Relations internationales

226. *Les relations internationales du Canada devraient avoir pour objectif la bonne entente internationale et l'expansion de l'économie mondiale, et le Canada devrait continuer à jouer un rôle de premier plan dans les affaires internationales. A cet effet, il importe que le Canada reconnaisse et fasse bien comprendre aux pays en voie de développement l'urgence et la nécessité d'améliorer et de compléter les programmes d'aide aux pays sous-développés. Les principes suivants devraient guider notre action sur le plan international.*

- a) *chaque pays doit respecter la souveraineté, l'intégrité territoriale et l'indépendance politique des autres pays.*
- b) *chaque nation doit éviter de s'efforcer ou de donner l'impression qu'elle s'efforce d'étendre sa sphère de juridiction en y incluant le territoire d'une autre nation. Chaque nation doit respecter l'exercice de l'autorité souveraine des autres nations en matière législative ainsi que leurs institutions judiciaires et économiques.*
- c) *les citoyens de tous les pays doivent, individuellement et collectivement, chercher à mieux se comprendre et à mieux communiquer entre eux. A cet effet, il convient de tirer parti des échanges culturels, des visites de bon voisinage, des possibilités de participer aux conférences internationales et de tout autre moyen permettant l'échange des points de vue et des idées.*

Nations Unies

227. Afin de réduire l'état de guerre; régler les conflits; progresser plus rapidement en vue de l'instauration d'une société mondiale juste, ralentir la dangeureuse course aux armements; et mettre au point une attaque générale contre la pollution, le Canada doit prendre l'engagement de s'appliquer à renforcer encore le soutien qu'il accorde aux Nations Unies et à ses institutions associées et à travailler à l'élaboration d'un droit international plus efficace.

Relations avec les Etats-Unis

228. Tout doit être mis en oeuvre pour qu'une étroite coopération continue à exister entre le Canada et les Etats Unis, et il convient d'examiner avec soin les propositions précises suivantes:

- (1) que, préalablement aux décisions prises sur les problèmes soulevés, on établisse sans retard des consultations entre les gouvernements des deux pays, ce qui permettra d'examiner à fond les points de vue et de résoudre plus facilement les difficultés.
- (2) qu'un plus grand nombre de questions intéressant les deux pays soient transmises à la Commission mixte internationale dont l'efficacité dans le traitement des problèmes Canado-américains a été clairement démontrée, et que ces problèmes soient abordés dans le cadre des traités déjà en vigueur.
- (3) que chacun des deux pays ait une vision claire de la balance des paiements de son partenaire, de façon qu'il comprenne bien l'incidence pour l'autre pays de toute mesure de redressement qui peut se révéler nécessaire; les deux pays devront se tenir mutuellement informés des changements survenus dans leur balance de paiement et des raisons fondamentales de ces changements.

Relations avec les pays de la CEE et de l'EFTA

229. Il conviendrait d'encourager avec persévérance les relations du Canada avec les pays de la Communauté Economique Européenne et l'Association Européenne de Libre-Echange dans l'intérêt mutuel de ces associations et du Canada. Les impératifs de la défense, les échanges culturels et la prospérité mutuelle sont les raisons qui militent en faveur de ces relations, et le Canada devrait être prêt à saisir toutes les occasions susceptibles de se présenter à cet égard.

Relations avec les pays francophones

230. En tant que pays bilingue, le Canada et les milieux d'affaires canadiens auraient tout intérêt à se faire mieux connaître et à entretenir des relations plus étroites et plus efficaces avec les pays où la langue française est la plus communément utilisée.

Relations avec les Pays du Pacifique

231. Représentant un pourcentage élevé de la population du globe et du PNB mondial, les pays de la zone du Pacifique constituent un bloc économique d'importance croissante. Ils comprennent quelques uns des pays dont le développement est le plus rapide et un grand nombre d'autres pays moins développés mais sur le point de connaître une expansion accélérée. Les entreprises canadiennes trouvent dans les pays du Pacifique de larges débouchés commerciaux et financiers. Ces pays constituent également une autre source de fonds d'investissements pour le Canada. Le développement de la zone du Pacifique exercera une influence de plus en plus importante sur le développement économique du Canada. Inversement notre Pays peut jouer un rôle non négligeable dans la zone du Pacifique, à la fois vis-à-vis des pays industrialisés et des pays en voie de développement de cette région.

Relations avec l'Amérique latine

232. Il existe entre le Canada et les pays de l'Amérique latine une communauté d'intérêts qui va en s'amplifiant, et le Canada devrait faire la preuve de sa bonne volonté à l'égard des populations de cette région et de notre désir mutuel de progrès et de bien-être.

233. Recommandations:

1. *que le gouvernement fédéral, reconnaissant l'efficacité de la Commission mixte internationale dans le traitement des problèmes Canado-américains relevant de sa compétence, lui transmette un plus grand nombre de questions qu'elle abordera dans le cadre des traités déjà en vigueur.*
2. *que les membres soutiennent et encouragent les initiatives de nature à susciter une plus grande compréhension mutuelle entre les citoyens des deux pays. La création de cours universitaires de civilisation canadienne et de civilisation américaine est un exemple de telle initiatives.*
3. *que le gouvernement fédéral continue à s'intéresser aux pays francophones en développant dans ces pays ses services diplomatiques et d'information.*

4. *que le gouvernement encourage les initiatives propres à promouvoir des relations et une coopération plus étroites entre les hommes d'affaires canadiens et les hommes d'affaires des autres pays francophones.*
5. *que les hommes d'affaires canadiens participent activement au Commerce et aux travaux d'aménagement dans les pays du Pacifique et suscitent et développent des relations commerciales mutuelles ainsi que des échanges d'information par l'intermédiaire d'organisations telles que le Conseil de Coopération Economique des Pays du Pacifique.*
6. *que le Gouvernement fédéral continue à entretenir des relations avec les autres pays du Pacifique.*
7. *que le gouvernement ne cesse de s'intéresser à l'Amérique latine en continuant de participer aux activités de la Banque des règlements internationaux, en envisageant l'extension de ses services diplomatiques en Amérique latine et en encourageant des mesures concrètes en vue de développer les relations avec les pays de l'Amérique latine.*
8. *que la Chambre participe activement aux études et aux discussions avec ceux qui oeuvrent au développement économique de cet hémisphère et, plus particulièrement, aident l'Amérique latine à surmonter les difficultés auxquelles elle fait face.*
9. *que le gouvernement fédéral continue à étudier les répercussions éventuelles de son adhésion à l'organisation des Etats Américains.*

Commerce international

234. *L'expansion des échanges commerciaux, compte tenu des garanties raisonnables contre une concurrence néfaste et déloyale de l'étranger, est essentielle au maintien de la croissance économique du Canada. La politique du commerce extérieur du Canada devrait viser dans son ensemble au plein emploi des ressources du pays, main d'oeuvre, matières premières, connaissances techniques, moyens de production et capitaux. Une telle politique devrait être fondée sur une évaluation objective de la concurrence mondiale et être suffisamment flexible pour bien servir les intérêts nationaux face à des marchés et des relations commerciales en pleine évolution. Notre politique commerciale doit tenir compte de l'importance de l'agriculture et autres activités du secteur primaire et des industries de transformation dans la vie économique du pays. Les mesures prises en faveur de la recherche raffermiront la position concurrentielle du Canada. Les entreprises canadiennes doivent recourir à la technique pour réaliser l'expansion et diversifier les exportations.*

235. Aujourd'hui, les relations commerciales internationales, profondément modifiées par suite de la création de grands blocs économiques et de l'apparition de la société plurinationale -- fait très significatif -- exercent une influence déterminante sur les courants d'échanges et le volume des transactions internationales. Le Canada devrait être en mesure de s'adapter à cette évolution afin de pouvoir tirer parti des possibilités qui en découlent.

236. Sans négliger l'intérêt et la sécurité du pays, le gouvernement doit continuer de s'efforcer de lever les obstacles qui s'opposent aux échanges avec les pays à économie collectiviste, obstacles que constituent les différences de structure et de concept entre notre système économique et le leur.

237. En dehors de l'agriculture, on note une tendance générale vers des restrictions tarifaires moins sévères dans les échanges internationaux de matières premières et de produits semi-finis. La politique commerciale du Canada devrait tendre vers l'élimination des barrières douanières existant encore pour ces produits.

238. La Chambre s'inquiète des problèmes ardues que suscitent des mesures de politique agricole protectionnistes telles que subventions, réglementation des récoltes et autres, visant à régulariser la production, sans égard au prix de revient. Des restrictions de cet ordre sont le fait de situations socio-économiques qui dépassent les cadres des accords commerciaux normaux et nécessitent des consultations spéciales entre le gouvernement du Canada et ceux des autres pays.

239. Les fabricants canadiens ont à faire face à des tarifs douaniers élevés et autres restrictions. Nous ne devrions pas continuer à donner l'exemple d'une attitude libérale envers les autres pays si cet exemple n'est pas suivi par les grandes puissances commerciales. Il faut maintenir un climat très favorable, si l'on veut assurer une exploitation maximale de nos ressources grâce à leur utilisation rationnelle et maintenir un haut niveau d'emploi ainsi qu'un niveau de vie élevé.

240. La baisse générale des tarifs douaniers dans le cadre des "Kennedy Rounds" implique à la fois de plus grands débouchés pour les exportations canadiennes et une plus grande concurrence sur le marché intérieur. Pour tirer parti de ces avantages tout en évitant ces inconvénients, l'ensemble de l'économie canadienne doit continuer à rechercher la stabilité et l'efficacité. L'amélioration de la productivité de l'industrie canadienne exige que les efforts dans ce sens soient poursuivis.

241. Une large fraction de notre revenu national étant consacrée au commerce international, le Canada, par suite de sa position par rapport à la concurrence, sera très sensible aux effets d'une augmentation des prix de

revient. Les impôts directs et indirects résultant d'un accroissement des dépenses du gouvernement ainsi que le taux des salaires devront être maintenus à un niveau raisonnable par rapport aux autres pays pour que les produits de notre industrie soient compétitifs sur le marché intérieur et sur les marchés d'exportation.

242. Les négociations dans le cadre de l'Accord Général sur les Tarifs Douaniers et le Commerce ont eu et continueront à avoir des conséquences capitales sur l'industrialisation du Canada et son expansion économique future. Il est essentiel que s'établissent entre tous les secteurs de la collectivité d'affaires canadiennes et le gouvernement des communications efficaces. Lors des récentes négociations, on a bien accueilli la mise en place d'un appareil permettant au gouvernement et aux milieux d'affaires de délibérer avant l'ouverture des négociations. Mais si au cours de celles-ci les consultations pouvaient être plus fréquentes comme cela se fait dans les autres pays industrialisés, on y gagnerait en efficacité. Afin de pouvoir appliquer utilement les dispositions de l'article 19 du G.A.T.T. en ce qui concerne les mesures d'urgence, le gouvernement devrait adopter une méthode qui permettrait de mieux s'adapter à des situations commerciales évoluant très rapidement et ayant parfois une incidence défavorable sur l'emploi et l'utilisation des moyens de production.

243. Des obstacles d'ordre non-tarifaire continuent à s'opposer à la libre circulation des marchandises entre les pays; il appartient au gouvernement de s'efforcer d'éliminer de tels obstacles. Les milieux d'affaires devraient continuer à porter à l'attention du gouvernement fédéral les cas où de telles barrières non-douanières influent sur leur position commerciale internationale.

244. Nous donnons notre adhésion au principe tendant à établir un climat commercial favorable avec les pays en voie de développement. Le gouvernement du Canada devrait continuer à contribuer au développement économique des pays qui ont besoin d'assistance; il faudra faire preuve de réalisme et conserver un rapport entre l'importance de cette aide et l'importance de notre activité économique.

245. **Recommandations:**

que le gouvernement fédéral:

1. *encourage l'exploitation et l'emploi de toutes les ressources naturelles du pays et accélère l'industrialisation sur une base rentable;*
2. *fasse preuve de flexibilité dans la mise en oeuvre de sa politique commerciale dans le contexte des échanges internationaux contemporains;*

3. *multiplie les consultations entre le gouvernement et la collectivité d'affaires lors des négociations commerciales, tenant compte de la nécessité d'une analyse poussée pour chaque industrie avant de procéder à une révision des accords commerciaux;*
4. *continue à s'efforcer de promouvoir les principes du commerce multilatéral compte tenu de garanties raisonnables contre une concurrence néfaste et déloyale de l'étranger.*
5. *continue de venir en aide aux pays en voie de développement et de faire son possible pour intensifier les échanges commerciaux avec ces pays;*
6. *étudie sans tarder la possibilité de remanier et de moderniser la classification tarifaire pratiquée au Canada, en accordant une attention particulière aux régimes pratiqués par les principales puissances économiques;*
7. *continue à s'efforcer de réduire les barrières non-tarifaires des autres pays;*
8. *encourage les sociétés multinationales qui ont tendance à freiner les exportations de leurs filiales canadiennes pour pouvoir exporter ou exporter davantage sur des marchés jusque là limités.*
9. *suscite des conditions de plus en plus favorables aux travaux de recherche et de mise au point, le développement des exploitations étant directement lié à ces activités.*

que les hommes d'affaires canadiens:

10. *informent le gouvernement de l'incidence éventuelle sur leurs affaires des mesures que celui-ci envisage de prendre en ce qui concerne les accords économiques internationaux;*
11. *continuent à analyser les marchés étrangers afin de créer et de développer des débouchés pour les échanges commerciaux et les investissements.*
12. *poursuivent leurs efforts visant à tirer parti des progrès techniques dans le dessein de créer de nouveaux produits moins coûteux qui contribueraient au développement de l'exportation au Canada.*

ANNEXE "B"

BESOINS FINANCIERS ET ÉPARGNE NATIONALE
AU CANADA

(En milliards de dollars)

	1968	Prévisions pour 1975		
		Tx de crois- sance du PNB 4%	Tx de crois- sance du PNB 5.5%	Tx de crois- sance du PNB 7%
RÉPARTITION DES DÉPENSES NATIONALES				
Investissements des entreprises	9.9	20.3	24.4	33.0
Logement	2.8	5.9	6.1	6.3
Variation des stocks	.7	1.0	1.5	2.0
Total des dépenses nationales	13.4	27.2	32.0	41.3
SOURCE DU REVENU NATIONAL				
Épargne du public	4.0	9.8	10.5	11.2
Épargne des entreprises				
—bénéfices non distribués	1.5	2.9	3.2	3.6
—provisions pour consommation de capital	7.3	12.4	13.1	13.8
Solde du gouvernement				
—caisses de retraite		1.0	1.2	1.4
—tous les autres postes	.8	-2.7	-1.2	2.7
Autres postes	-.3			
Total du revenu	13.3	23.4	26.8	32.7
	-0.1	-3.8	-5.2	-8.6

Source: B.F.S. 1968, 13.001—Comptes nationaux, revenus et dépenses, 4ième trimestre 1968. Etude de la Chambre de Commerce pour l'année 1975.

APPENDIX "M"

Precepts for Successful Business Operating Procedures

IN CANADA AND THE UNITED STATE

The investments and operations of United States business enterprises have contributed significantly to the economic development of Canada and will continue to do so in the future. Canadian investments and operations in the United States have become of increasing importance. Both countries welcome such investments and operations on bases compatible with their economic and other national objectives. The mutual co-operation and understanding in this development process should be such as to provide an atmosphere for maximum economic growth consistent with freedom of enterprise and the national interests and aspirations.

Since good corporate citizenship is an essential element of good management and successful operations, the Chamber of Commerce of the United States and The Canadian Chamber of Commerce recommend the following principles as the foundations for successful business investment and operations:

- 1 * Pursuit of sound growth and realization of the company's productive potential within the industry, thereby sharing in national objectives of full and effective use of each nation's resources.*
- 2 * Realization of maximum competitiveness through the most effective use of the company's own resources, recognizing the desirability of progressively achieving appropriate specialization of productive operations within the internationally affiliated group of companies.*
- 3 * Maximum development of export opportunities.*
- 4 * Where applicable, to extend local processing of natural resource products to the extent practicable on an economic basis.*
- 5 * Pursuit of a pricing and purchasing policy designed to achieve an arm's length relationship between parent and subsidiary companies.*
- 6 * Insofar as is feasible and available, to search out and develop local sources of supply for components and services at competitive prices.*
- 7 * In matters of personnel administration and industrial relations, to conform with the practices and customs of the host country, and to develop the skills and technical abilities of local staff. Where control of a going concern is acquired, to refrain from disturbing existing personnel relationships more than is necessary.*
- 8 * To develop as an integral part of the local operation wherever practicable the technological research and design capability necessary to enable the company to pursue appropriate product development programs, so as to take full advantage of domestic and export market opportunities.*

9 * *To work toward a broad outlook within management through purposeful training programs and promotion of qualified local personnel not only within the local organization but also within the international group.*

10 * *While the program set out in Item 9 above is in process, to select personnel to serve in other countries who have the capacity to adapt to the local environment.*

11 * *To give managements of affiliates and subsidiaries the initial responsibility for developing and recommending operating plans for approval by parent companies. Thereafter, such approved plans should be executed by the responsible subsidiary management.*

12 * *To encourage and participate in local community affairs and institutions directed toward the intellectual, social and cultural advancement of the community.*

13 * *To have the objective of a financial structure which, if and when it becomes a public company, will provide the opportunity to the citizens of the host country to secure equity participation and representation on the Board of Directors.*

14 * *To adhere strictly to the laws and practices of the country where the operation exists, including the furnishing of financial information and other data.*

15 * *To urge both parent and subsidiary companies to encourage their respective governments to contain any extra-territorial governmental effort designed to regulate or restrain the operations of the other company.*

It is recognized that this statement of principles will require review from time to time and it is the intention of the Canada-United States Committee of the two National Chambers to keep it in harmony with changing business relationships between the two countries.



The Canada-United States Committee is a Joint Committee of the Chamber of Commerce of the United States and The Canadian Chamber of Commerce. Functioning since 1933, the Committee is concerned with working for the closest friendly relations between Canada and the United States. To this end, it discusses specific issues of interest to the two countries, such as,

- a) those subjects pertaining to internal developments in one country which parallel internal developments in the other country,
- b) those subjects concerning across-the-border developments mutually affecting both countries directly or indirectly,
- c) those subjects covering world problems and relationships affecting both Canada and the United States,

and from time to time the Joint Committee develops joint positions upon matters of mutual concern.

The foregoing precepts approved by the Boards of Directors of the two Chambers represent such a declaration upon an issue of interest to citizens of both Canada and the United States.

APPENDICE «M»

Directives pour la gestion efficace des entreprises

A U C A N A D A E T A U X E T A T S - U N I S

Les capitaux et les opérations des entreprises commerciales des Etats-Unis ont joué et continueront de jouer un rôle de premier plan dans la croissance économique du Canada. D'autre part, les mises de fonds et les activités commerciales canadiennes aux Etats-Unis prennent une importance sans cesse croissante. Nos deux pays y sont favorables dans la mesure où leurs objectifs économiques et nationaux respectifs s'en accommodent. Il importe à cet égard de créer un climat de coopération et de compréhension susceptible d'assurer une expansion économique maximale, compatible avec la liberté d'entreprise et les aspirations et intérêts nationaux en cause.

Etant donné que les devoirs de citoyen des entreprises comptent parmi les éléments essentiels d'une administration saine et d'un commerce florissant, la Chambre de Commerce des Etats-Unis et la Chambre de Commerce du Canada recommandent l'établissement des principes suivants:

*1 * Les entreprises devraient viser à une croissance équilibrée et à l'exploitation de leur potentiel de production dans le cadre de leur secteur économique; croissance qui assurerait leur participation aux objectifs nationaux respectifs et l'utilisation rationnelle des ressources nationales;*

*2 * Une utilisation maximale des ressources propres aux entreprises qui sera garantie d'un climat marqué de concurrence. Il convient ainsi que l'on fasse état des avantages de réaliser progressivement une spécialisation convenable sur le plan de la production dans le cadre de la structure internationale de leurs établissements;*

*3 * Exploitation maximale des possibilités d'exportation;*

*4 * Dans la mesure du possible, intensifier le traitement des ressources naturelles sur le plan local, compte tenu de la rentabilité économique;*

*5 * Enoncer des politiques d'achat et de prix visant à établir des relations à distance entre les entreprises et leurs filiales;*

*6 * Dans la mesure du possible, s'efforcer de développer et d'exploiter les ressources indigènes entrant dans la composition de nos produits, compte tenu de l'importance de pratiquer des prix compétitifs;*

*7 * Que les entreprises traitent leurs employés conformément aux usages des pays où elles exercent leurs activités, et qu'elles encouragent ces derniers à développer leurs talents et leurs aptitudes;*

*8 * De confier, dans la mesure du possible, aux succursales locales l'exécution des travaux de recherche technologique et de conception nécessaire à l'exploitation des possibilités des marchés intérieurs et d'exportation.*

9 * *D'inspirer à leurs cadres une largeur de vues, grâce à des programmes positifs de formation des compétences locales non seulement au sein des filiales et aussi des structures internationales;*

10 * *Affecter à l'exécution du programme cité au paragraphe 9, le personnel possédant les plus grandes facilités d'adaptation aux contingences locales;*

11 * *Confier aux cadres des filiales et des établissements la conception originale et l'exécution des programmes de gestion qu'ils proposent aux entreprises-mères;*

12 * *Participer aux activités communautaires et appuyer les organismes voués à l'avancement culturel, intellectuel et social;*

13 * *Que les entreprises se dotent d'une structure financière permettant, si elles deviennent des sociétés publiques, aux citoyens du pays où elles exercent leurs activités de souscrire des actions et d'être représentés aux conseils d'administration;*

14 * *Respecter formellement les lois et coutumes du pays où les entreprises font affaire et fournir des renseignements d'ordre financier ou autres.*

15 * *Que les entreprises-mères et leurs filiales incitent leurs gouvernements respectifs à réprimer toute velléité d'ingérence outre-frontière de nature à limiter ou à contôler les activités de l'autre société.*

Il est entendu que cette déclaration de principes devra faire l'objet de revisions périodiques et le Comité Canado-Américain des deux Chambres nationales compte l'adapter le cas échéant aux relations commerciales entre les deux pays.



Le Comité Canada-Etats-Unis est un comité mixte de la Chambre de Commerce des Etats-Unis et de la Chambre de Commerce du Canada. Institué en 1933, il a comme objectif d'assurer les rapports les plus cordiaux possibles entre le Canada et les Etats-Unis. A cette fin il aborde des problèmes spécifiques intéressants les deux pays tels que:

- a) les questions inhérentes aux développements dans un des deux pays qui trouvent leurs équivalents dans le pays voisin;
- b) les questions frontalières qui intéressent les deux pays;
- c) les questions d'envergure mondiale et les rapports internationaux intéressant à la fois le Canada et les Etats-Unis;

et le cas échéant le comité mixte de préciser les prises de positions relatives à des problèmes d'intérêt commun.

Les préceptes qui précèdent ont été ratifiés par les Conseils d'administration des deux organismes et traduisent un tel voeu commun relatif à un problème qui intéresse à la fois le Canada et les Etats-Unis.

APPENDIX "N"

**CANADIAN COUNCIL
INTERNATIONAL CHAMBER OF COMMERCE**

SUBMISSION ON

"FOREIGN POLICY FOR CANADIANS"

TO THE

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

HOUSE OF COMMONS

BY THE

BOARD OF DIRECTORS

CANADIAN COUNCIL, INTERNATIONAL CHAMBER OF COMMERCE

This submission is presented in the name of the Board of Directors of the Canadian Council, International Chamber of Commerce. The Canadian Council is the Canadian arm of the International Chamber of Commerce, the world organization for private enterprise operating in 70 countries.

The basic content of "Foreign Policy for Canadians" is on a plane of high abstraction. Such an approach to foreign policy is quite new to Canada and is to be much commended. This submission, however, is concerned not so much with the basic principles enunciated as with the difficulties of "policy projections" and the problems of translating broad philosophy into concrete decisions. We are concerned with the process of moving from a broad statement of foreign policy principles to the adoption of particular policy decisions. We are also concerned with the choice of the machinery necessary to conduct this ongoing process in the smoothest and most appropriate manner possible.

Foreign Policy for Canadians

Canada emerged from World War II as the third most powerful country this side of the Iron Curtain. The success of the Marshall Plan seemed to provide a guide for raising the standard of living in the less developed world. A feeling of euphoria about our position and influence on the international scene was generated by these two factors. The rehabilitation of Europe and Japan, the widening gap between the have and have not countries and the implications of our geographical position in the cold war have created a growing disillusionment. The realization of our limited ability to influence, let alone control, external events has led to a re-examination of our whole foreign policy.

The six main themes of Volume I are inclined to be highly philosophic. Their roots tend to be more deeply imbedded in domestic thinking than has been characteristic of foreign policy principles in the past. Nevertheless, any Canadian foreign policy, if it is to be successful, will have to stand up to the buffeting caused by the actions of the other nations over which we have little or no control. A built-in bias favouring domestic interests can distort perceptions of international problems with undesirable long term effects. Yet it is reasonable to expect, except in times of crisis, that external affairs tend to be peripheral to the mainstream of the nation's business.

"Foreign Policy for Canadians" discusses interrelationships, hard choices and criteria for choosing policies - all in a fairly abstract way. Under policy patterns, various mixes of the six themes are envisaged. However, any mix will entail trade-offs which will be influenced by our underlying economic analyses and our ability to look ahead; the knowledge of the magnitude and time path of the effects of economic actions is not yet sufficiently reliable. There is a great deal about economic behaviour which we simply do not know.

There is no question that the collecting and publishing of statistics - the facts for decision making - are improving and are influencing public thinking. The bases for more accurate forecasting are being developed, but the rapid growth of the communication media presents the average citizen with an increasing torrent of facts. Their sheer volume alone taxes his ability and willingness to evaluate them critically. Alternatively, he comes to rely on others for his information. Their opinions and comments vary from the thoughtfully objective, through the glib to the downright specious.

The choice of the picture on the cover of the booklets is significant. On the part of the mass of the citizens, there is a

growing interest in foreign relations. Foreign policy is no longer the preserve of a well educated elite with relatively homogenous views. Instead, an attempt is being made to practice participatory democracy in foreign policy determination in spite of two intensified conditions. The use of the mass media and the speed of communication permit vocal minorities to exert increased pressures calculated to draw disproportionate attention. At the same time, the web of international relations is not only expanding but is also becoming more intricate.

Foreign Policy

Foreign policy has been claimed to be the extension of domestic policies to the relations with other countries. The development of the global village has strengthened a reverse influence.

In the 'sixties the rate of growth in world trade has outstripped that of most national GNP's. Increased communications have facilitated the rise and influence of such bodies as the IMF, OECD and GATT. Canada's foreign commerce, merchandise as well as invisibles, is now about half that of her GNP. These external trends will increasingly affect the mainstream of our domestic business whether we like it or not.

Small nations complain about domination. They are concerned about the multinational enterprise. Large nations are worried about their dependence on the outside world. The appearance of domestic shortages of energy and raw materials are beginning to have political repercussions. Both fears are part of the same phenomenon, for interdependence not only brings benefits in rising standards of living but also costs by reducing a nation's freedom of action.

In peacetime, the major component of interdependence is economic in character and it is economics which presents some of the toughest problems in foreign relations. No matter what our abstract principles

may be, it is their translation into concrete decisions which will directly affect our trade and commerce. The dividing lines between economic and political factors are becoming blurred; actions taken for economic reasons tend to have political repercussions and vice versa.

That Canada is a medium power as well as a great trading nation emphasizes the fact of our interdependence. We must be prepared to encounter actions both of size and suddenness taken by other countries which can affect us favourably or badly. In order to maximize advantages and minimize losses, Canada will be forced to make concrete decisions on a pragmatic basis no matter what the abstract principles of foreign policy may be. The decision making body, whatever it may be, must therefore adopt a flexible approach. Its flexibility will be enhanced if the structure of that body is kept as simple as possible. But because of the political effects of its work, the decision making process must directly involve elected representatives in the government.

Such a body will be subject to conflicting pressures from federal and regional government departments as well as various groups from the public at large. In fact, one of its functions will be to co-ordinate incoming and outgoing information. Evidence of the importance of such a function is provided by the often inadvertent lack of communication between federal departments caused in part by the sheer volume of relevant documents. The recent moves toward establishing the Department of External Affairs in that position are to be commended. A communications network must also be established so that the ramifications of its own or other countries' actions can be evaluated for Canada as a whole. An example of the lack of communications occurred during a recent trade negotiation. It is claimed the government was unaware of the technological implications of a recent trade

agreement; the relevant information could have been readily obtained if a proper channel to industry had existed, and a serious mistake could have been avoided.

Indecision can also cause serious reactions. To waffle or postpone a decision in the hope that something will turn up merely creates doubt and uncertainty. The entrepreneur is delayed from working out his own future to the best of his ability. A current example is the delay in publishing the White Paper on Foreign Ownership. By adopting a firm policy for capital imports, a country establishes a climate in which foreign investors can formulate plans for their own and the host country's benefit.

While Canada is a rich country, our resources are not unlimited. Growing interdependence is causing new demands for representation abroad. Some methods of cost benefit analysis and co-ordination should be evolved so that our resources are deployed in our foreign missions in accordance with their importance. The recent amalgamation of the foreign service is to be commended. This brief would like to emphasize that in many other countries machinery is provided for business groups to co-operate with their governments more closely than in Canada. Indeed, they often have semi-official status. In the international economic field, these arrangements could well increase both effectiveness and efficiency.

Conclusion

"Foreign Policy for Canadians" is philosophic and abstract. Interdependence is growing throughout the world. Canada is attempting to practice participatory democracy. De Tocqueville may well have been prophetic in his conclusions of democracy and foreign policy. He wrote "It is incontestable that in times of danger a free people display(s) far more energy than any other (people). But I incline to believe that this is especially true of those nations in which

the aristocratic element preponderates. Democracy appears to me better adapted for the conduct of society in times of peace...Foreign politics demand scarcely any of those qualities which are peculiar to a democracy. They require the perfect use of almost all those in which it is deficient".

The trends in Canadian thinking on foreign policy are unlikely to alter in the near future. There is little reason to believe De Tocqueville's opinion to be wrong. The following recommendations, therefore, are made to improve the machinery of decision making within the framework of what appears to be government policy -

1. The machinery of decision making should be as simple as possible.
2. A co-ordinating authority for decision making should be established, (possibly the Department of External Affairs) responsible to a minister or group of ministers who, in turn, will be responsible to the Cabinet.
3. The co-ordinating authority should develop an efficient communication system between government departments on the one hand and business and other groups on the other.
4. The close and often semi-official positions accorded business groups in other countries by their governments should be examined and, where advantageous, be adapted for use by Canada.

APPENDICE «N»

**CONSEIL CANADIEN
CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE**

MEMOIRE SUR

"LA POLITIQUE ETRANGERE
AU SERVICE DES CANADIENS"

PRESENTE AU COMITE DES AFFAIRES
EXTERIEURES ET DE LA DEFENSE
NATIONALE DE LA
CHAMBRE DES COMMUNES

CONSEIL D'ADMINISTRATION
DU CONSEIL CANADIEN
DE LA CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE

Ce mémoire est présenté au nom du Conseil d'administration du Conseil Canadien de la Chambre de Commerce Internationale. Le Conseil Canadien est la section canadienne de la Chambre de Commerce Internationale, organisation mondiale représentant l'entreprise privée et aujourd'hui présente dans 70 pays.

Les éléments de base qui forment la substance de "Politique étrangère au service des Canadiens" se situent à un niveau très abstrait. Une semblable approche de la politique étrangère est toute nouvelle pour le Canada, et il y a lieu de s'en féliciter. Pourtant, l'accent, dans ce rapport, est mis non pas tant sur les principes de base énoncés que sur les difficultés de la "Prospective politique" et les obstacles rencontrés lorsqu'il s'agit de passer des principes généraux aux actes concrets. Ce qui nous intéresse, c'est le mécanisme par lequel, partant d'une déclaration très générale des principes de politique étrangère, nous sommes amenés à prendre des décisions d'un caractère plus particulier. Ce qui nous intéresse aussi, c'est le choix de l'appareil qui permette à ce processus progressif de se dérouler avec le moins de heurts possible et de la manière la plus appropriée.

Politique étrangère au service des Canadiens

Emergeant de la seconde guerre mondiale, le Canada était devenu la troisième grande puissance à l'ouest du rideau de fer. Le succès du plan Marshall semblait encourager les pays moins développés à s'en inspirer pour élever leur niveau de vie. Ces deux facteurs ont engendré chez nous un sentiment d'euphorie au sujet de notre position et de notre influence sur la scène internationale. La reconstruction de l'Europe et du Japon, le fossé grandissant entre les pays nantis et les pays non nantis et les implications de notre position géographique dans la guerre froide ont créé un désenchantement croissant. Comprenant que nos possibilités d'influencer, à plus forte raison de contrôler, les événements extérieurs étaient limitées, nous avons été amenés à reconsidérer notre politique étrangère dans son ensemble.

Les six principales orientations du volume I ont tendance à être très théoriques. D'autre part, des considérations d'ordre national semblent plus que ce ne fut le cas dans le passé pour les principes de politique étran-

gère, être à la base de ces orientations. Néanmoins, toute politique étrangère du Canada devra, pour être satisfaisante, permettre de résister aux attaques provenant des autres pays sur lesquels nous avons peu ou pas de pouvoir d'action. Des préjugés enracinés favorisant les intérêts nationaux peuvent fausser la perception des problèmes internationaux, ce qui, à long terme, serait susceptible d'entraîner des répercussions non souhaitables. Il est cependant logique de s'attendre à ce qu'en dehors des périodes de crise, les affaires extérieures tendent à être reléguées au second plan par rapport au centre d'intérêt que constituent les affaires intérieures du pays.

"Politique étrangère au service des Canadiens" étudie les convergences, les options difficiles et les critères présidant au choix politique, le tout d'une manière assez abstraite. Conformément aux "plans d'action politique", diverses combinaisons des six orientations sont envisagées, chacune de ces combinaisons donnant lieu à des alternatives qui subiront l'influence de nos analyses économiques fondamentales et de notre aptitude à prévoir l'avenir; mais les connaissances que nous avons sur l'ampleur et les effets dans le temps des agents économiques ne sont pas encore assez sûres. Et il y a précisément beaucoup de choses que nous ignorons sur la façon dont agissent les phénomènes économiques.

La collecte et la publication de statistiques, c'est-à-dire de données guidant les prises de décision, se sont certes améliorées - aucun doute à ce sujet - et influencent l'opinion publique. On est en train de jeter les bases d'une méthode prévisionnelle plus précise, mais il reste que, par suite de la rapide extension des organes d'information, l'individu moyen se trouve confronté à une masse de plus en plus torrentielle d'informations. Leur simple volume à lui seul met à l'épreuve sa capacité et son désir d'en faire une analyse critique. Comme alternative, il en vient à compter sur autrui pour obtenir

de la documentation, d'où toute une variété d'opinions et de commentaires depuis l'avis objectif mûrement réfléchi jusqu'à l'assertion tout à fait fallacieuse en passant par le verbiage spécieux.

La gravure choisie pour illustrer les fascicules est significative. Il y a en effet un intérêt croissant des masses pour les relations extérieures. La politique étrangère n'est plus le privilège d'une élite cultivée aux vues relativement homogènes. Au contraire on essaye de déterminer la politique étrangère par un processus de participation démocratique en dépit de deux conditions qui s'accroissent. L'utilisation des moyens d'information et la rapidité de communication permettent à des minorités bruyantes d'exercer des pressions de plus en plus fortes dans le but d'attirer une attention démesurée. Parallèlement, le réseau des relations internationales non seulement s'amplifie mais aussi devient plus complexe.

Politique étrangère

On a prétendu que la politique étrangère était le prolongement de la politique nationale. La création du "village global" a accredité une tendance opposée.

Dans les années soixante le taux de croissance du commerce mondial a distancé ceux de la plupart des PNB nationaux. L'accroissement des communications a facilité la naissance et l'influence d'organisations telles que le F.M.I., l'O.C.D.E. et le G.A.T.T. Le commerce extérieur du Canada, les marchandises aussi bien que les invisibles, représente actuellement environ la moitié de son PNB. Que nous le voulions ou non ces tendances extérieures affecteront de plus en plus le courant général de notre commerce national.

Les petits pays se plaignent de la domination étrangère. La société multinationale suscite leurs inquiétudes. Et les grandes puissances sont ennuyées d'avoir à dépendre du monde extérieur. La pénurie de matières premières et de ressources énergétiques qui se manifeste dans le pays commence à avoir des répercussions sur le plan politique. Ces craintes découlent d'un même phénomène, car si l'interdépendance apporte des avantages en favorisant l'augmentation du niveau de vie, elle n'est pas sans inconvénients, ne serait-ce que parce qu'elle limite la liberté d'action d'une nation.

En temps de paix, l'interdépendance repose essentiellement sur des facteurs de caractère économique et c'est justement "l'économique" qui soulève les problèmes les plus âpres dans les relations extérieures. Quels que puissent être nos théories, c'est au niveau des décisions concrètes qu'elles affecteront directement nos échanges commerciaux. Les lignes de démarcation entre les facteurs économiques et politiques s'estompent; les décisions prises pour des motifs d'ordre économique ont tendance à avoir des répercussions sur le plan politique et vice-versa.

Le fait que le Canada soit en même temps une puissance moyenne et un grand pays commerçant souligne notre situation d'interdépendance. Nous devons être prêts à affronter certaines mesures importantes et soudaines prises par d'autres pays, mesures qui peuvent avoir des effets favorables ou fâcheux. Pour tirer le meilleur parti des avantages et minimiser les dommages, le Canada sera obligé de prendre des décisions concrètes dans une optique pragmatique, et cela indépendamment des principes abstraits de la politique étrangère. L'organisme responsable de la politique, quel qu'il soit, doit faire preuve de flexibilité. Sa flexibilité sera d'autant plus grande que sa structure sera maintenue la plus simple possible. Enfin, étant donné l'incidence politique de

ses travaux, le processus de prise de décisions doit impliquer directement des représentants élus du gouvernement.

Un tel organisme sera soumis à des pressions contradictoires de la part des ministères du gouvernement fédéral et des provinces comme de la part de divers groupements représentant le grand public. En fait, l'une de ses fonctions sera de coordonner les informations obtenues et les informations diffusées. Le manque de communication, souvent dû à de la négligence et à la seule masse des documents utiles, prouve l'importance de cette dernière fonction. Nous devons applaudir aux récentes initiatives prises en vue d'établir cette fonction au ministère des affaires extérieures. Un réseau de communications doit également être mis sur pied. Il permettra d'évaluer les ramifications des propres décisions du ministère ou des décisions des autres pays pour le Canada dans son ensemble. Nous avons eu l'exemple de cette absence de communications lors de la récente négociation d'un accord commercial. Le gouvernement aurait, paraît-il, ignoré les incidences techniques de cet accord; la documentation nécessaire aurait pourtant pu être facilement obtenue et une grave erreur évitée si un circuit d'informations avait été établi entre le gouvernement et l'industrie.

L'indécision peut avoir également de lourdes conséquences. Faire de grands discours qui ne riment à rien ou remettre à plus tard une décision dans l'espoir d'une occasion plus favorable ne fait que créer le doute et l'incertitude. L'entrepreneur doit alors attendre pour se construire un avenir à la mesure de ses moyens. Le retard de publication du Livre blanc sur la propriété étrangère illustre bien ce fait. En adoptant une politique ferme pour l'importation des capitaux, un pays instaure un climat de nature à inciter les bailleurs de fonds étrangers à élaborer des programmes dans leur propre intérêt et dans celui du pays d'accueil.

Le Canada est, certes, un pays riche, mais nos ressources ne sont pas illimitées. L'interdépendance croissante entraîne de nouvelles exigences en ce qui concerne la représentation à l'étranger. Il conviendrait de mettre au point certaines méthodes d'analyse et de coordination des coûts et profits de façon à répartir nos ressources dans nos missions à l'étranger selon l'importance de celles-ci. La fusion récente de nos services à l'étranger est une excellente initiative. Nous aimerions souligner ici que dans de nombreux autres pays, on donne aux groupements d'affaires les moyens de collaborer avec le gouvernement d'une manière plus étroite qu'au Canada. En vérité, ces groupement ont souvent un statut semi-officiel. De tels arrangement pourraient augmenter l'efficacité économique sur le plan international.

Conclusion

"Politique étrangère au service des Canadiens" est un document de caractère théorique et abstrait. L'interdépendance des nations augmente dans le monde. Le Canada s'essaye à pratiquer la démocratie par la participation. Il y a peut-être bien quelque chose de prophétique dans les conclusions de De Tocqueville sur la démocratie et la politique étrangère. N'écrivait-il pas: "il est incontestable qu'un peuple libre déploie plus que tout autre(peuple) une énergie considérable pendant les périodes de grand danger. Mais j'incline à penser que ceci est particulièrement vrai des nations où domine l'élément aristocratique. La démocratie me semble mieux adaptée à la conduite de la société en temps de paix..... La politique étrangère n'a guère besoin des caractéristiques de la démocratie. En revanche, elle exige le recours indéfectible à presque tout ce dont cette dernière est dépourvue."

Il est peu probable que les principes adoptés par le Canada en matière de politique étrangère évoluent dans un proche avenir. Il y a peu de raisons de penser que Tocqueville se soit trompé. Nous faisons donc les recommandations suivantes dans le but d'améliorer le processus des prises de décision dans le cadre de ce qui semble être la politique du gouvernement.

1. Le processus des prises de décision devrait être le plus simple possible.
2. Il conviendrait de créer un pouvoir coordonnateur pour les prises de décisions (éventuellement le ministère des Affaires extérieures), lequel releverait d'un ministre ou d'un groupe de ministres qui, à leur tour, seraient responsables vis-à-vis du Cabinet.
3. Il conviendrait que le pouvoir coordonnateur mette en place un système efficace de communication entre les ministères du gouvernement d'une part, entre le monde des affaires et les autres groupements d'autre part.
4. Il conviendrait d'examiner le statut privilégié et souvent semi-officiel accordé par le gouvernement des autres pays aux groupements d'affaires et de l'adapter au Canada lorsque cela sera à l'avantage du pays.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Tuesday, April 27, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 22

Le mardi 27 avril 1971

Président: M. Ian Wahn

Gouvernement
Publication

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians"

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens»

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Badanai	Haidasz
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Perrault
Macquarrie	Prud'homme
Marceau	Rowland
Nystrom	Stewart (<i>Marquette</i>)
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Penner	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, April 27, 1971
(20)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 11:12 a.m., the Vice-Chairman, Mr. Lachance, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Forrestall, Guay (*St. Boniface*), Hopkins, Hymmen, Lachance, Laprise, Macquarrie, Thompson (*Red Deer*), Yewchuk—(10).

Witness: Mr. R. G. C. Smith, Past Foreign Service Officer and Consul General in New York.

The Committee resumed consideration of Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Vice-Chairman authorized that the brief submitted by the witness, Mr. R. G. C. Smith entitled "White Paper on Foreign Policy" be printed as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence—(*See Appendix "O"*).

The Vice-Chairman introduced Mr. Smith who proceeded to make an opening statement. He was then questioned.

At 12:30 p.m., the questions terminating, the Committee adjourned until 11:00 a.m., Tuesday, May 4, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 27 avril 1971
(20)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 11 h 12. Le vice-président, M. Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Forrestall, Guay (*St-Boniface*), Hopkins, Hymmen, Lachance, Laprise, Macquarrie, Thompson (*Red Deer*), Yewchuk—(10).

Témoin: M. R. G. C. Smith, ancien agent du service extérieur et consul général à New York.

Le Comité reprend l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des Canadiens».

Conformément à la motion adoptée au cours de la séance du 23 octobre 1970, le vice-président autorise que le mémoire soumis par le témoin, M. G. R. C. Smith, intitulé «Livres blancs sur la politique étrangère» soit imprimé en appendice aux Procès-verbaux et témoignages de ce jour—(*Voir appendice «O»*).

Le vice-président présente M. Smith qui fait une déclaration et répond ensuite aux questions.

A 12 h 30 de l'après-midi, à la fin de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 11 h du matin le mardi 4 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, April 27, 1971

● 1110

[Text]

The Chairman: This morning, gentlemen, after a pause of some weeks, we resume our hearings on the foreign policy papers. I might mention that this series of meetings is drawing to a close and we shall be discussing how to conclude them this afternoon in a meeting of the steering committee. I also wish to advise members that a meeting has been scheduled for Tuesday, May 4, at which the witnesses will be the Canadian Federation of Agriculture and the Fisheries Council of Canada.

Next Wednesday afternoon, May 5, we will begin hearings on the estimates of the Department of External Affairs. As members will recall, it was agreed that the organizational aspects of the department, including integration of the foreign service, would be discussed along with consideration of the estimates.

You have received a notice of this morning's meeting, and on the Orders of the Day you can read the Estimates 1971-72, Department of National Defence. Quite a few members of this Committee, at least seven or eight, I think, are members of the Constitution Committee, which is sitting in Montreal. I was in Montreal last night and I am returning to Montreal tonight. After talking it over with some members of the Committee—Mr. Brewin and Mr. Rowland are also in Montreal—I thought it would be pretty hard this morning to get a quorum to consider passing the estimates of National Defence. So I thought that maybe at the next meeting on Tuesday morning of next week, we could consider passing the estimates of National Defence if it is agreeable with the members of the Committee. I understand that Mr. Brewin said that if I cannot attend a meeting next week you can go ahead without me. That is why we are not going to consider the estimates of National Defence this morning.

This morning I extend a welcome to Mr. Guy Smith, a private individual whose thoughtful submission on "Foreign Policy for Canadians" led the steering committee to invite his appearance. Mr. Smith retired last year as Canadian Consul-General in New York after a career of almost 40 years in the foreign service of Canada, interrupted only by military service during the war. His experience abroad has been mainly in the trade field as a member of the Department of Trade and Commerce, and among other posts, he served as Commercial Minister in Washington and Tokyo and as Commissioner for Canada in the West Indies.

Your submission has been distributed to Committee members, Mr. Smith. Perhaps you could proceed with your introductory statement, after which members may wish to question you. Of course, your brief will appear as an appendix to the evidence.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi, 27 avril 1971.

[Interpretation]

Le président: Ce matin, messieurs, après une pause de quelques semaines, nous reprenons nos auditions concernant les documents sur la politique étrangère. Je vous signale que cette série de réunions tire à sa fin et nous allons nous entretenir sur la façon de la terminer lors d'une réunion du comité de direction cet après-midi. Je désire aussi signaler aux membres qu'une réunion a été prévue pour le mardi 4 mai à laquelle les témoins seront la Fédération canadienne de l'agriculture et le Conseil des pêches du Canada.

Dans l'après-midi du mercredi 5 mai, nous commencerons nos auditions concernant les prévisions budgétaires du ministère des Affaires extérieures. Les membres du Comité se souviendront que nous avons décidé d'étudier l'organisation du ministère, y compris l'intégration du service extérieur, en même temps que les prévisions budgétaires.

Vous avez reçu un avis de convocation pour la réunion de ce matin, et vous pouvez lire à l'ordre du jour le budget des dépenses 1971-1972 du ministère de la Défense nationale. Plusieurs des membres de notre comité, au moins 7 ou 8 je crois, sont aussi membres du comité de la Constitution qui siège présentement à Montréal. J'étais moi-même à Montréal hier soir et j'y retourne ce soir. Après avoir consulté certains membres du comité (M. Brewin et M. Rowland sont aussi à Montréal), j'ai cru qu'il serait difficile d'obtenir un quorum ce matin pour l'adoption des prévisions budgétaires de la Défense nationale. J'estime donc que lors de la prochaine réunion, mardi matin de la semaine prochaine, nous pourrions étudier la possibilité d'adopter les prévisions budgétaires de la défense nationale si les membres du Comité sont d'accord. Je crois que M. Brewin a dit que, s'il lui est impossible d'assister à une réunion la semaine prochaine, nous pourrions procéder sans lui. Ce sont là les raisons pour lesquelles nous n'allons pas étudier les prévisions budgétaires de la défense nationale ce matin.

Je tiens à souhaiter la bienvenue à M. Guy Smith, un particulier, dont la présentation sérieuse concernant «La politique étrangère au service des Canadiens» a incité le comité de direction à le convoquer. M. Smith qui était consul général du Canada à New York a pris sa retraite l'année dernière après avoir servi dans le service extérieur du Canada pendant une période de près de 40 ans et qui n'a été interrompue que par son service militaire au cours de la guerre. Son expérience à l'étranger a été surtout dans le domaine du commerce en tant que membre du ministère de l'Industrie et du Commerce et, entre autres postes, il a agi comme ministre commercial à Washington et à Tokyo et comme commissaire du Canada dans les Antilles.

Votre mémoire a été distribué aux membres du Comité, monsieur Smith. Vous pouvez prononcer votre déclaration d'ouverture, après quoi les membres du comité pourront vous poser des questions. Comme de raison, votre mémoire paraîtra en annexe au compte rendu des délibérations.

[Texte]

Mr. Guy Smith: Mr. Chairman, gentlemen, you have before you, as your Chairman has mentioned, copies of my paper. I do appreciate very much your courtesy in asking me to appear before you to answer questions and to present this paper. I hope that I can be of some help to the Committee and clarify any points you might want to raise concerning the contents of the paper.

The main thrust of the paper that I presented to you is that the white paper does not deal with the United States or with the Commonwealth relations in any particular aspect.

• 1115

Indeed, while the White Paper was in preparation which, I believe, started in 1968, most of the shape of the government's foreign policy became clearer, except that the relations with the United States and with the Commonwealth had not been clarified, and the paper does not indicate the government's attitude or intention to these most important aspects of our foreign policy.

Moreover, particularly in so far as the United States is concerned, it seems to me that the Canadian public is confused and is being confused by this lack of a clear indication from the government of what its policy in relation to the United States is.

Since the White Paper was issued, new policies have been established and decided and made abundantly clear —our policy in regard to NATO Communist China, the international development centre, the emphasis on the francophone countries, concern over and support for international co-operation in the environment, pollution and territorial seas, the continental shelf and the fishing zones, and the Canadian Development Corporation. All these have been very clearly demarcated by the action during this period when the White Paper was being prepared.

The first four pages of my submission deal with these United States relations, and begin by making the point that the Paper states that the United States relations are covered by numerous references to the United States in most papers.

I have suggested that this is unrealistic, because we cannot possibly operate independently of the United States. So we should start, surely, by defining our policy towards that country and its financial, strategic, and the social and close political inferences on Canada.

The problems in the White Paper are fairly stated. But policy, that is, as to how the government proposes to deal with these problems, is not. In particular, there is only scant reference to the vexing problem of foreign investment, which is very much discussed among Canadians today.

Specifically, at the bottom of page 3 in my paper, and following on page 4, I have suggested a number of questions that urgently need answering, but which are not dealt with in the White Paper. These are: the policy toward ownership of the productive capacity in Canada, whether as take-overs or as new investment; what control should be placed on the operation of foreign capital in Canada; what is the policy toward international unions and non-Canadian management negotiation for Canadian labour contracts what is the policy regarding the special position of *Time* and *Life* and the *Reader's*

[Interprétation]

M. Guy Smith: Monsieur le président, messieurs, comme votre président l'a mentionné, vous avez devant vous des exemplaires de ma communication. Je vous remercie de m'avoir convoqué devant votre Comité pour répondre à vos questions et pour présenter cette communication. J'espère que je pourrai vous être utile et que je pourrai préciser tous les points qui peuvent vous sembler obscur dans ma communication.

Je dis surtout dans mon mémoire que le Livre blanc ne traite pas de façon particulière des relations avec les États-Unis ou le Commonwealth.

De fait, lors de la préparation du Livre blanc qui, je crois, a débuté en 1968, la politique étrangère du Gouvernement s'est en général précisée, sauf dans le domaine des relations avec les États-Unis et avec le Commonwealth, et le Livre n'indique pas l'attitude ou les intentions du Gouvernement concernant ces aspects très importants de notre politique étrangère.

En outre, surtout en ce qui a trait aux États-Unis, il me semble que le public canadien est quelque peu indécis en raison du fait que le Gouvernement n'a pas précisé ce qu'était sa politique concernant les États-Unis.

Depuis la publication du Livre blanc, de nouvelles politiques ont été élaborées et énoncées clairement: notre politique à l'égard de l'OTAN, de la Chine communiste, du Centre de développement international, l'accent sur les pays francophones, l'intérêt pour la coopération internationale dans les domaines de l'environnement, de la pollution et des mers territoriales, le plateau continental et les zones de pêche, et la Corporation de développement du Canada. Toutes ces politiques ont été précisées par les mesures prises pendant la rédaction du Livre blanc.

Les quatre premières pages de mon mémoire traitent des relations avec les États-Unis et je signale que le Livre blanc déclare que les relations avec les États-Unis sont le sujet de nombreuses références aux États-Unis dans la plupart des communications.

J'ai exprimé l'avis que cela n'était pas réaliste, parce qu'il nous est impossible de fonctionner indépendamment des États-Unis. Nous devrions commencer par définir notre politique à l'égard de ce pays et de ces influences financières, stratégiques, sociales et politiques sur le Canada.

Les problèmes sont bien définis dans le Livre blanc, cependant, la façon dont le gouvernement entend les résoudre ne l'est pas. En particulier, on parle très peu du problème important de l'investissement étranger qui intéresse tellement les Canadiens de nos jours.

En particulier, au bas de la page 3 de ma communication, puis à la page 4, j'ai indiqué plusieurs questions auxquelles il nous faudrait obtenir des réponses le plus tôt possible, mais dont le Livre blanc ne traite pas. Ce sont: la politique concernant la propriété de la capacité productive au Canada, que ce soit sous la forme de prise en main ou de nouveaux investissements; la régie des investissements de capitaux étrangers au Canada; la politique à l'égard des syndicats internationaux et la gestion étrangère des négociations pour les contrats de travail du Canada; la politique concernant la position spéciale du *Time*, du *Life* et du *Reader's Digest*; la politique concernant l'application extra-territoriale des

[Text]

Digest and what is the policy regarding the extra-territorial application of United States law and SEC regulations to Canadian corporations.

All these things, I suggest, gentlemen, are of very vital interest to Canada, and very much to the fore today. Yet this paper does not really deal with these.

It seems to me that if a paper on foreign policy is to have any real impact and meaning, these questions should indeed form the basis, and perhaps a start of any such policy formation.

At the middle of page 4 of my paper, I mentioned the almost total lack of reference to the Commonwealth throughout these papers. Yes, the government stresses the need for countervailing influences to the United States. Surely further relations with the Commonwealth, or at least some reference to policy towards the Commonwealth, might be considered as one of the principal countervailing influences to the thrust of the United States.

Again when discussing regional groupings in the White Paper, no reference is made to the Commonwealth whatsoever, and this surely seems an odd omission. When referring to the forces that have contributed largely to Canada's distinct identity, again no reference is made to Britain or the Commonwealth.

Starting on page 5 of my paper, I suggest that the White Paper fails to reflect accurately what has happened to policy since 1968 when the study began. There is the emphasis on international co-operation for pollution control, but it gives no hint that Canada has followed unilateral action and will continue to do so, when circumstances are such as to require it, both in the interest of Canada and, I suggest, in the interest of the international community itself.

This, I submit, is most unfortunate because the Canadian position was clearly and logically spelled out by the Secretary of State for External Affairs in Parliament on April 16, 1970. The Secretary of State for External Affairs in Parliament made three most important points concerning Canadian policy in this field.

I submit that these three basic points of policy should be enshrined—if you will use that word—in this paper. These three points that the Secretary of State for External Affairs made were firstly, that pollution is now upon us; it is either threatened or actual and therefore we cannot wait for the slow process of international agreement and we will act unilaterally whenever Canadian interests are involved directly. Secondly, we will not admit that such unilateral action is subject to international courts where there is no international law existing to guide the court. Thirdly it is by unilateral action in the first place that international law is developed and until now this has been the historic method of developing international law.

Incidentally, gentlemen, I have not included these in my paper because I did not have the extract of Hansard available when I wrote the paper and I was really writing that section from memory. Since then I have been able to get the extract from Hansard and I make these points because it does seem to me that in this question of the environment in international co-operation, these three points which are clearly a definition of Canadian policy in this field are not only logical but are unexceptional and should indeed be put forward as original

[Interpretation]

lois américaines et des règlements SEC aux sociétés canadiennes.

A mon avis, messieurs, toutes ces choses sont d'un grand intérêt pour le Canada et constituent des points de mire de nos jours. Cependant, ce Livre n'en traite pas.

Il me semble que si une communication sur la politique étrangère doit avoir des répercussions et un sens réel, ces questions devraient former la base de l'élaboration de cette politique étrangère.

Au milieu de la page 4 de mon mémoire, j'ai mentionné le fait que cette brochure ne comporte presque aucune référence au Commonwealth. Le gouvernement déclare qu'il doit y avoir des influences pour contrecarrer celle des États-Unis. Des relations plus étroites avec le Commonwealth, ou du moins certaines références à la politique concernant le Commonwealth, pourraient être considérées comme une des principales influences pour contrebalancer la poussée des États-Unis.

Lorsqu'on parle des groupements régionaux dans le Livre blanc, il n'y a aucune référence au Commonwealth, et cela semble une omission plutôt curieuse. On ne mentionne pas non plus l'Angleterre ou le Commonwealth lorsqu'on parle des forces qui ont contribué fortement à l'identité particulière du Canada.

A partir de la page 5 de mon mémoire, je signale que le Livre blanc ne reflète pas de façon exacte ce qui s'est produit dans la politique depuis 1968 lorsque l'étude a commencée. On met l'accent sur la coopération internationale pour la lutte contre la pollution, mais on ne dit pas que le Canada a pris des mesures unilatérales et continuera de la faire, lorsque les circonstances le prescriront, tant dans l'intérêt du Canada que dans l'intérêt de la communauté internationale.

Je crois que cet état de chose est regrettable, parce que la position du Canada a été énoncée de façon claire et logique par le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures à la Chambre le 16 avril 1970. Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a alors fait trois déclarations très importantes concernant la politique du Canada dans ce domaine.

Je crois que ces trois déclarations de politique devraient être insérées dans le Livre blanc. Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a dit: premièrement, que la pollution est un fait; elle soit éminente ou existante et nous ne pouvons donc pas nous en remettre au processus lent des accords internationaux et nous agissons unilatéralement toutes les fois que les intérêts du Canada seront mis en vue directement. Deuxièmement, nous n'admettrons pas que de telles mesures unilatérales soient soumises aux tribunaux internationaux dans les domaines où il n'y a pas de loi internationale existante pour guider le tribunal. Troisièmement, ce sont des mesures unilatérales qui entraînent l'élaboration de lois internationales et, jusqu'à maintenant, c'est de cette façon que les lois internationales ont traditionnellement été élaborées.

En passant, messieurs, je n'ai pas inclu ces déclarations dans mon mémoire, parce que je n'avais pas l'extrait du Hansard à ma disposition lorsque je l'ai écrit et j'écrivais cette section de mémoire. J'ai depuis obtenu l'extrait du Hansard et j'ai parlé de cette déclaration parce qu'il me semble que, dans cette question de coopération internationale concernant l'environnement, ces trois points qui sont nettement une définition de la politique canadienne dans ce domaine sont non seulement logiques, mais

[Texte]

Canadian thinking in foreign policy fields.

In the paper, on page 5 also, I referred to the unilateral action of drastically reducing our NATO forces. I suggest that this is not adequately or even accurately covered by the white papers which indeed almost suggests that the action came about with the willing consent of and support from our NATO partners which I do not think is quite accurate, to say the least. The White Paper also emphasizes our interest in using the expert ties that we have developed in the peacekeeping field, yet the reduction in our armed forces that parallels our declared policy of safeguarding our independence, taking over greater responsibility for the defence of the far North, the need for armed forces in support of the civil power must throw some doubt on our ability to take on more peacekeeping roles or perhaps even to be as active in this role as we have been in the past. Yet, the papers suggest that this peacekeeping role is a major part of our foreign policy.

Under the section in the White Paper entitled "Sovereignty and Independence", policy is said to be directed towards sustaining Canada's identity in language, culture, customs and institutions. I underline the word "sustaining" because surely no government policy has been aimed at changing the Canadian image, its customs and institutions as much as current policy.

On page 6 of my paper I make reference to the frequent declarations concerning the limitations to responsibility that a small nation of 20 million can accept in the world; yet, the paper having made this point goes on to say that policy will be directed towards further involvement virtually all over the world with the exception of NATO and the Commonwealth, and the reduction in our NATO effort is to be offset by a greater Canadian continental defence. The paper suggests that we have great concern over Britain joining the EEC.

• 1125

It postulates increasing trade links with Europe, with China, with Soviet Russia. There is not much mention of Soviet Russia in the paper, but since the paper has been published, of course, clearly the government policy is directed to greater relations with Soviet Russia, as exemplified in the recently concluded exchange of technological information with that country.

In addition, the paper clearly postulates closer links with France and with francophone countries, it anticipates greater involvement in Africa, in Latin America and in the Pacific, and I question in the paper how and why we should be particularly concerned with Latin America and continue and, indeed, follow out the proposal in this paper that a concentration of effort is necessary. It seems to me the two are not exactly compatible.

As far as Latin America is concerned I also make the point that we should not be confused in thinking that joining the OAS will enhance our trade prospects there, because I think the two are totally unrelated.

On page seven of my paper I make the point that there are many references that suggest that our foreign policy is tending towards isolation, whereas I am quite sure it is not. This section also questions whether our moves in the aid field or in the immigration field are really almost

[Interprétation]

devraient être énoncées comme une idée canadienne originale dans le domaine de la politique étrangère.

Dans la communication, aussi à la page 5, j'ai parlé de la question de la réduction unilatérale de nos forces de l'OTAN. Je crois que le Livre blanc n'en parle pas suffisamment ou même exactement, puisqu'il semble presque indiquer que cette mesure a été prise avec le consentement et l'appui de nos partenaires de l'OTAN, ce qui ne me semble pas tout à fait exact. Le Livre blanc indique aussi que nous devrions utiliser les connaissances que nous avons acquises dans le domaine de la sauvegarde de la paix, mais la réduction de nos forces armées qui coïncide avec notre politique de sauvegarde de notre indépendance, la prise d'une plus grande responsabilité pour la sauvegarde du Grand Nord, le besoin de force armée à l'appui du pouvoir civil doivent mettre quelque peu en doute notre attitude à assumer d'autres rôles de sauvegarde de la paix ou même à être aussi actif dans ce rôle que nous l'avons été par le passé. Cependant, les communications indiquent que ce rôle de sauvegarde de la paix est une partie importante de notre politique étrangère.

Dans la partie du Livre blanc intitulé «Souveraineté et indépendance», on dit que la politique a pour but de maintenir l'identité du Canada quant à la langue, la culture, les coutumes et les institutions. Je souligne le mot «maintenir» parce qu'il n'y a certainement aucune politique gouvernementale qui se soit fixé comme objectif de changer les traditions, les coutumes et les institutions du Canada autant que notre politique actuelle.

À la page 6 de mon mémoire, je mentionne les déclarations fréquentes concernant les limitations de la responsabilité d'une petite nation de 20 millions d'habitants peut accepter dans le monde; cependant, le Livre blanc dit ensuite que la politique s'efforcera de jouer un plus grand rôle presque partout dans le monde à l'exception de l'OTAN et du Commonwealth, et la réduction de notre

effort dans l'OTAN sera contrebalancée par une plus grande défense continentale du Canada. Le Livre blanc indique nous nous inquiétons beaucoup du fait que l'Angleterre veut se joindre à la CEE. Il préconise des relations commerciales accrues avec l'Europe, la Chine et la Russie soviétique. Le Livre blanc ne parle pas tellement de la Russie soviétique, mais depuis sa publication, la politique du gouvernement a nettement favorisé de plus grandes relations avec la Russie soviétique, comme l'indique l'échange récemment terminée de renseignements techniques avec ce pays.

En outre, le Livre blanc préconise nettement des relations plus étroites avec la France et les pays francophones, il anticipe un rôle plus grand en Afrique, en Amérique latine et dans le Pacifique, mais je me demande pourquoi nous devrions nous intéresser particulièrement à l'Amérique latine et accepter l'idée qu'un effort concentré est nécessaire. Il me semble que ces deux choses ne sont pas exactement compatibles.

En ce qui a trait à l'Amérique latine, j'ai aussi indiqué que nous ne devrions pas nous leurrer en pensant que le fait de nous joindre à l'OAS va augmenter nos possibilités de commerce à cet endroit, parce que je crois que les deux choses n'ont aucun rapport entre elles.

[Text]

solely directed towards the benefit of Canada—a conclusion, I submit, that might be deduced from the reading of the White Paper, yet I am sure it is not what we intend.

Finally, under "Organization for the Seventies", the last part of the White Paper, I have said that the co-ordination of all the agencies of government within the embassies and consulates general abroad is long overdue and highly commendable. But I submit there is a danger, an over-emphasis now on solving the problems and increasing the effectiveness of our foreign services through organization and administration. I make the point that that is not going to be effective.

I want to emphasize that these moves are certainly in the right direction and long overdue, but fundamentally the real problem here is not one of organization. It is the almost total lack of co-operation and co-ordination in Ottawa between departments and a reluctance to accept the missions abroad as the primary source of accurate information concerning the countries where they serve. If they are not to be considered as such then they should not be maintained. The expensive business of operating a foreign service does require, I submit, that much more use should be made of these offices.

The problem is not one of administration or organization, but one of an attitude of mind. It is true the head offices in External or in Trade and Commerce tend to regard the offices abroad as sources of information. However, they do not consult them directly when a problem is under study. Very often policy is made in Ottawa and it filters down to the missions abroad without their direct consultation. In the past this has caused confusion and ineffectiveness in many of the offices abroad.

Quite sincerely, gentlemen—although I have belonged to the foreign service all my life, and I am very proud of that fact—I do not think I am being prejudiced or unreasonable when I tell you that our foreign service, as a whole, is made up of some of the most competent people that any country has been able to field in this role. The trouble is that they are not used enough. I do not know the reason for this because I have never served in Ottawa. Quite clearly I have the traditional attitude of people in the field towards head office because I have spent 40 years outside Ottawa. However, I have seen so many cases where we have got into trouble or where an operation had been less effective than it should have been because of the failure of Ottawa to consult and the failure of one department to regard the embassy as, indeed, part of the operation.

[Interpretation]

À la page 7 de mon mémoire, j'ai dit qu'il y a plusieurs références qui semblent indiquer que notre politique étrangère prend vers l'isolement, mais je ne suis pas du tout certain que ce soit le cas. Je mets aussi en doute l'idée que les mesures que nous avons prises dans les domaines de l'aide au développement ou de l'immigration soit presque complètement à l'avantage du Canada; c'est ce que laisse entendre le Livre blanc, mais je suis certain que ce ne soit pas là notre intention.

Enfin, sous la rubrique «Organisation pour les années 70», la dernière partie du Livre blanc, j'ai dit que la coordination de tous les organismes du gouvernement à l'intérieur des ambassades et des consulats généraux à l'étranger est pressante et recommandable. Il est cependant dangereux, à mon avis, qu'on attache une trop grande importance à la solution des problèmes et à l'augmentation de l'organisation et de l'administration. Je suisimentation de l'efficacité de nos services extérieurs au d'avis que cela ne sera pas efficace.

Je dois signaler que ces mesures sont dans la bonne direction et qu'elles se sont faites attendre longtemps, mais le problème fondamental n'en est pas un d'organisation. Il s'agit du manque presque total de coopération et de coordination à Ottawa entre les ministères et la répugnance qu'on a à accepter les missions à l'étranger comme la source principale de renseignements exacts concernant les pays où ces missions sont envoyées. Un service extérieur est suffisamment onéreux, à mon avis, pour qu'on s'en serve à bonne escient.

Le problème n'en est pas un d'administration ou d'organisation, mais d'attitude. Il est vrai que les bureaux centraux du ministère des Affaires extérieures ou du ministère de l'Industrie et du Commerce ont tendance à considérer les bureaux à l'étranger comme des sources de renseignement. Cependant, ils ne les consultent pas directement pour l'étude d'un problème. Très souvent, la politique est établie à Ottawa et est transmise aux missions à l'étranger sans qu'il y ait de consultations directes. Par le passé, cet état de choses a créé de la confusion et un manque d'efficacité dans plusieurs de nos bureaux à l'étranger.

Bien que j'ai fait partie du service extérieur pendant presque toute ma vie et que j'en sois très fier, messieurs, je ne crois pas que je fasse preuve de préjugés lorsque je dis que notre service étranger, en général, est composé de certaines des personnes les plus compétentes qu'un pays puisse trouver dans ce domaine. Le problème est qu'elles ne sont pas suffisamment utilisées. Je ne connais pas la raison de cet état de choses, parce que je n'ai jamais servi à Ottawa. J'ai nettement l'attitude traditionnelle des gens qui sont sur place envers le bureau central parce que j'ai passé 40 ans à l'extérieur d'Ottawa. Cependant, j'ai vu tant de cas où nous nous sommes vus ennuyés et où une opération a été moins efficace qu'elle n'aurait dû l'être en raison du fait que les ministères à Ottawa n'ont pas considéré l'ambassade comme une partie de l'opération.

In some cases one gets a feeling that the embassies are regarded by departments other than External Affairs or Industry, Trade and Commerce as almost the enemy, as people who are bucking the policy of, say, the Department of Fisheries or whoever it is, and they do not

Dans certains cas, on a l'impression que les ambassades sont considérées par les ministères autres que celui des Affaires extérieures ou du Commerce et de l'Industrie comme les ennemis, comme les gens qui contrarient la politique de, disons, le ministère des Pêches, ou quelque

[Texte]

consult the embassy concerning matters which deal with the fisheries problem, for example. I do not particularly mean to single out the Department of Fisheries. I am just using it as an example. But it is this change of attitude that needs to be implemented, and I am afraid that this emphasis on organization, administration, is not really going to achieve what it is supposed to achieve although it is certainly necessary and long overdue.

Now, gentlemen, that is a summary of what I have tried to put before you and I shall be very glad to answer any questions you might like to ask me concerning the points I have made in the paper.

Thank you so much for letting me introduce this paper.

The Chairman: Thank you, Mr. Smith. The first question is Mr. Hymmen, then Mr. Macquarrie, Mr. Thompson and whoever catches my eye after that. Mr. Hymmen, you are the first questioner.

Mr. Hymmen: I would like to compliment Mr. Smith on his very interesting clarification even though he is extremely critical of the so-called white paper. I have one general question and several specific questions to ask. I know that Mr. Smith from his many years of experience in the foreign service is probably in a quite specific position in order to make his presentation. I just want to ask Mr. Smith about the white paper. In the first place, my interpretation of a white paper is that it is always a statement of government policy. The most contentious white paper we have had in recent times is perhaps Mr. Benson's paper on proposals for tax reform, which was explained as not a white paper. I suggest that this very colourful volume which was prepared which is not specifically called a white paper may not be a white paper either but it is a statement of government policy in different fields in order to promote discussion and to receive representations as we have done this morning. Another thing, Mr. Smith. You are very critical of the lack of policy in regard to American ownership, American control, American takeover, *Time* and *Life* magazines, American extraterritoriality. You also said that this paper had been in preparation since 1968. I believe that at the time this Committee last summer did consider it at some length and made a very interesting report which touched on many of these aspects, this booklet, the series of booklets may well have been almost in print.

Another thing is the question of American control, on which we are awaiting with a great deal of interest another so-called white paper by the Minister of National Revenue. The question of NATO and our involvement in NATO and NORAD is going to be the subject of another white paper to be presented by the Minister of National Defence. In any statement of foreign policy or any policy in any department of government, there has to be some flexibility, and with the length of preparation of this material, two, two and one-half years, do you think this is the right approach? Would the government not be better to operate under the system which is used in the United States—subject to correction—whereby the President, for example, and it could be the Secretary of State for External Affairs, makes a general or detailed state-

[Interprétation]

soit, et il ne consulte pas les ambassades à propos des questions qui traitent du problème de pêche, par exemple. Je ne cherche pas à singulariser le ministère de Pêches et Forêts. Je l'utilise uniquement comme exemple. Mais c'est ce changement d'attitude qui doit être mis en vigueur, et je crains que l'accent qui est mis sur l'organisation, l'administration, ne va pas vraiment parvenir au but qu'il est sensé atteindre, bien que cela soit certainement nécessaire et accuse un long retard.

A présent, messieurs, il s'agit d'un résumé de ce que j'ai essayé de vous présenter et j'aurais plaisir à répondre à toute question que vous pourriez me poser concernant le temps que j'ai indiqué dans ce document.

Je vous remercie de m'avoir permis de présenter ce document.

Le président: Je vous remercie, monsieur Smith. Monsieur Hymmen posera la première question, ensuite ce sera M. Macquarrie, puis ce sera M. Thompson et quiconque nous le demandera ensuite. Monsieur Hymmen, vous avez la parole.

M. Hymmen: J'aimerais féliciter M. Smith des explications intéressantes, même s'il critique beaucoup ledit Livre blanc. J'ai une question d'ordre général et d'autres questions spécifiques à lui poser. Je sais que M. Smith, de par sa longue expérience dans le service extérieur est assurément dans une position spécifique pour faire cette présentation. Je veux simplement lui poser des questions au sujet du Livre blanc. Tout d'abord, mon interprétation d'un Livre blanc est qu'il s'agit toujours d'une déclaration de la politique gouvernementale. Le Livre blanc le plus critique que nous ayons eu au cours des récentes années est assurément celui de M. Benson sur des propositions concernant la réforme fiscale, qui a été présentée comme n'étant pas un Livre blanc. Je suggère que ce volume haut en couleur qui a été préparé et qui n'est pas spécifiquement appelé un Livre blanc n'est peut-être pas un Livre blanc, mais qu'il s'agit là d'une déclaration de la politique gouvernementale dans des domaines différents visant à promouvoir les discussions et énoncée en vue de recevoir des représentations comme celles de ce matin. Une autre chose, monsieur Smith. Vous critiquez beaucoup le nombre de politique à l'égard de la société américaine, du contrôle américain, de l'emprise américaine, des magazines *Time* et *Life*, de l'extraterritorialité américaine. Vous avez également dit que ce document était en préparation depuis 1968. Je crois que ce comité, l'été dernier, l'a réexaminé de façon détaillée et a présenté un rapport très intéressant concernant nombre de ces aspects. Il se peut que ce fascicule, la série de fascicules, dis-je, avait déjà été imprimée.

Une autre question concerne le contrôle américain, à propos duquel nous attendons avec grand intérêt un autre soi-disant Livre blanc émanant du ministre du Revenu national. La question de l'OTAN est de notre application dans le temps et le NORAD doit être le sujet d'un autre Livre blanc présenté par le ministre de la Défense nationale.

Dans toute déclaration de politique étrangère ou dans toute politique d'un ministère gouvernemental, il doit y avoir une certaine souplesse, et étant donné la longueur de la préparation de ce document, de 2 à 2½ ans, pensez-vous qu'il s'agisse de la meilleure approche? Le

[Text]

ment once a year on the general situation of the foreign policy which is determined or proposed at that time?

Mr. Smith: I do not know that I am very competent to answer your question as to whether it is better for an annual statement to be made rather than this, but I would agree, if this is the thrust of your argument, that the purpose of this document it seems to me is really not terribly relevant. I would agree with that because it is in fact almost out of date before it is published. As I think I have tried to indicate here, a lot of the points that have been made here have been overrun by subsequent events, or indeed they are merely stating what has already happened.

• 1135

I am well aware that there is a study being made now on the government policy towards United States foreign investment in Canada. This again reinforces the question as to whether this paper was worthwhile, all the trouble going into it, when I would submit that I do not think we can really write a paper on foreign policy until we start by dealing with the United States. That is the principal point I make here. I do not think it is logical to do so.

Therefore, I would agree with you there. I think it is indeed questionable. What value does this really have? It does, I think, postulate very cleverly in Chapters 4 and 5. It lays out the problems that we are likely to face in the next decade. I think it is done very well here, and that is a useful exercise. However, it does not really indicate policy on how we are going to deal with these problems. I do not think. Specifically, I do not think we can really write a paper like this without first settling this fairly important question of the United States.

Mr. Hymmen: Conversely, I refer to the statement of foreign policy so far as the United States is concerned, which, again subject to correction, is interpreted by the annual address of the President of the United States. In the latest paper I understand there is practically no reference to Canada which is their closest neighbour. This is more than a coincidence. It might have been done on both sides on purpose.

Mr. Smith: It was such, but you may remember this was corrected very considerably by a second, subsequent statement by Mr. Rogers, the Secretary of State in the United States. I think he did give a great deal of emphasis to Canada. The omission by the President was perhaps typical of the United States' attitude towards Canada; they take us for granted. When Mr. Rogers made his statement he brought Canada into it a great deal.

Mr. Hymmen: There are many interesting subjects. I just really wanted to touch on one in the latter part of

[Interpretation]

gouvernement ne ferait-il pas mieux de fonctionner en vertu du système qui est appliqué aux États-Unis, sous réserve de correction, dans lequel le président, par exemple, et ce pourrait être le secrétaire d'état aux Affaires extérieures, présente un document général détaillé, une fois par an sur la situation générale de la politique étrangère qui est fixée ou proposée à l'époque?

M. Smith: Je ne sais pas si je suis capable de répondre à votre question concernant la valeur d'une déclaration annuelle, mais je serais d'accord pour dire, si tel est le but de votre argument, que l'intention d'un tel document n'est pas selon moi terriblement pertinente. Je suis d'autant plus d'accord, car en fait il s'agit d'un document déjà vieux avant d'être publié. Comme je pense avoir essayé de l'indiquer ici, nombre des points qui ont été présentés ici ont été dépassés par des événements qui les ont suivis, ou en fait on se contente d'exprimer ce qui s'est déjà produit.

Je sais très bien que l'on fait une étude à l'heure actuelle sur la politique gouvernementale vis-à-vis des investissements des États-Unis au Canada. Ceci de nouveau confirme la question de savoir quelle est la valeur de ce document étant donné les difficultés qu'il rencontre lorsque je souligne qu'on ne peut pas écrire de Livre blanc sur la politique étrangère à moins que nous commencions à traiter avec les États-Unis. Tel est le point principal que j'énonce ici. Je ne sais pas s'il est logique d'agir de cette façon.

Par conséquent, je serais d'accord avec vous sur ce point. Je pense que en fait on peut poser la question. Quelle valeur a ce document en réalité? Selon moi, il présente un postulat très intelligent aux chapitres 4 et 5. Il présente le problème que nous aurons à affronter que nous aurons à affronter au cours de la prochaine décennie. Je pense que cela est très bien fait ici, et qu'il s'agit d'un exercice utile. Cependant, il n'indique pas réellement la politique que nous appliquerons pour traiter de ces problèmes. Je ne pense pas particulièrement que nous puissions écrire un document comme celui-ci sans avoir auparavant régler cette question très importante des États-Unis.

M. Hymmen: Réciproquement, je fais allusion à la déclaration de politique étrangère. Dans la mesure où il est question des États-Unis, ceci de nouveau est sujet à des corrections, la politique est interprétée par l'allocation annuelle du président des États-Unis. Dans le dernier document, il me semble qu'il n'y a aucune référence pratique au Canada qui est pourtant leur plus proche voisin. Il s'agit plus que d'une coïncidence. Cela aurait pu être fait des deux côtés à dessein.

M. Smith: Tel était le cas, mais vous devez vous souvenir que cela a été corrigé considérablement par une seconde déclaration de M. Rogers, secrétaire d'État aux États-Unis. Je pense qu'il a mis beaucoup d'accent sur le Canada. L'omission du président était peut-être typique de l'attitude des États-Unis envers le Canada, nous leur semblons acquis. Lorsque M. Rogers a fait sa seconde déclaration il y a introduit le Canada d'une façon marquée.

M. Hymmen: Il s'agit de sujet très intéressant. Je voulais en fait aborder l'un d'entre eux dans la dernière par-

[Texte]

your paper, sir. Because of your having been active in the foreign service under the Department of Industry, Trade and Commerce you endorse the section on page 39 with regard to amalgamation of the other departments with External Affairs.

Mr. Smith: May I just make a correction. I endorse the amalgamation of administration in the posts abroad. I really cannot say I endorse the idea of amalgamation of the two services because I do not know what form this is going to take. I would like to reserve my opinion on this until I see the form in which this amalgamation is going to take place. I believe it is a good thing but it will depend entirely how it is done. There is a danger, I am afraid, that the very excellent trade services may be somewhat adversely affected if the amalgamation of the two services does not take note of the totally different technique that the trade service uses in its operations abroad. If it is brought under the general method of operation of External, then I think it will be a bad thing. However, if it is done in such a way that the trade services are administered in their traditional way, which visualizes direct contact with Canadian industry rather than going through Ottawa, then it will be all right. Therefore, I am not sure that I entirely agree that amalgamation is good because I do not know what form it is going to take.

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, maybe I used the wrong word there. I really did not intend to use the word "amalgamation"; it just came out. Mr. Smith endorsed the idea but he had some reservations about how it was going to work. I want to ask Mr. Smith if he has any ideas as to how a more co-ordinated approach in Ottawa could be attained and how might other departments be induced to check with the posts in External Affairs before instituting policies affecting our foreign interests.

Mr. Smith: I wonder if I can deal with this question by examples. It is a very intangible thing.

• 1140

It really amounts to personalities, but I do not think that in Ottawa the different ministries and ministers have yet accepted the idea that if they have some policy they want to develop that affects a certain country that it might be a good idea to consult the embassy through External before they actually become committed.

I will give you an example of what I mean. You all know that in the last two or three years one of the factors that has been given more publicity in the United States than almost anything else is this relatively unimportant matter of sealing. I say "relatively unimportant" in the sense that it really is not a matter of tremendous economic importance, although it is in some areas. I suppose in New York we became the principal focus for this kind of opposition from Friends of Animals. Indeed, we were picketed. We received threats on the telephone. We even had policemen guarding us because of this, and all because of these seals. We were virtually prevented

[Interprétation]

tie de votre document, monsieur. En raison de votre activité dans les services extérieurs du ministère de l'Industrie et du Commerce, vous faites vôtre la partie de la page 39 concernant l'amalgamation des autres ministères à celui des affaires extérieures.

M. Smith: Puis-je faire une correction? Je souscris à l'amalgamation de l'administration dans les postes à l'étranger. Je ne saurais dire que je souscris à l'idée de l'amalgamation des deux services, car je ne sais pas quelle forme cela prendra. J'aimerais réserver mon opinion à ce sujet jusqu'à ce que je connaisse la forme que cette amalgamation prendra. Je crois qu'il s'agit d'une bonne chose, mais qui dépend entièrement de la façon dont elle sera faite. Il y a un danger, j'en ai peur, de voir les excellents services commerciaux, peut-être affectés d'une façon adverse si l'amalgamation des deux services ne tient pas compte de la technique tout à fait différente que ces services commerciaux utilisent dans ces opérations à l'étranger. Si cette pénétration a lieu en vertu de la méthode générale des opérations extérieures. Alors je pense qu'il s'agira d'une mauvaise chose. Cependant, si on la pratique d'une façon telle que les services commerciaux soient administrés d'une façon traditionnelle, qui visualise des contacts directs avec l'industrie canadienne plutôt que par l'intermédiaire d'Ottawa, alors ce sera parfait. Par conséquent, je ne suis pas entièrement d'accord pour dire que cette amalgamation est excellente, car je ne connais pas la forme qu'elle prendra.

M. Hymmen: Monsieur le président, peut-être ai-je employé la mauvaise expression. Je n'avais pas vraiment l'intention d'utiliser l'expression «amalgamation»; M. Smith a souscrit à cette idée, mais il a quelques réserves à faire quant à la façon dont cela fonctionnera. Je voudrais demander à M. Smith s'il a une idée de la façon dont une approche plus coordonnée à Ottawa pourrait être obtenue et comment d'autres ministères pourraient être amenés à s'adresser aux postes des affaires extérieures avant d'instituer des politiques affectant nos intérêts étrangers.

M. Smith: Je me demande si je peux traiter cette question par des exemples. Il s'agit de quelque chose de très intangible.

Cela concerne plus exactement les personnalités, mais je ne pense pas qu'à Ottawa les divers ministères ou ministres aient déjà accepté l'idée que, s'ils ont une politique qu'ils désirent voir développer qui affectera un certain pays, alors il serait peut-être bon de consulter l'ambassade par l'intermédiaire des affaires extérieures avant de faire quoi que ce soit.

Je vous donnerai un exemple de ce que je veux dire. Vous savez tous qu'au cours des deux ou trois dernières années l'un des facteurs qui a reçu plus de publicité aux États-Unis que n'importe quel autre est assurément cette question relativement peu importante de la pêche aux phoques. Je dis relativement peu importante en ce sens que ce n'est pas une question d'importance économique extraordinaire, bien que ce soit le cas dans certaines régions. Je suppose qu'à New York nous sommes devenus le principal centre d'intérêt pour ce genre d'opposition des amis des animaux. En fait, nous avons été mis en quarantaine. Nous avons reçu des menaces par téléphone.

[Text]

from being very effective in handling the question because the Department of Fisheries was issuing press releases which I think in fact were prepared with almost complete ignorance of the real thrust of the arguments. We in New York made a great many recommendations about what we should do. We recognized that there is no way you could win this battle against these fanatical people. There is just no way you can deal with that segment. It is going to happen anyway.

We were inhibited. We had all kinds of opportunities and offers to go on the air but we could not do this because the press releases coming out of Ottawa cut the ground from under our feet. The main problem was simply that these Friends of Animals, people like that, did their homework very well indeed and they knew more about the Canadian sealing regulations that we did, and we simply could not get the full facts of the case out of Ottawa because it seemed to us there was some reluctance to tell us, as if we were interfering with the business of the Department of Fisheries. We were not. We were trying to protect Canada. I do not give a damn what department it is, we are there on the firing line for Canada. In our discussions over the telephone with the External people who were handling their end of it they said that they could not get this out of Fisheries. We wanted to know exactly what the regulations were and they would give us a summary. We said, "Will you send us the actual regulations?" No, we could not get them. I finally got them by writing a person in the Department of Fisheries who happened to be a friend of mine. The press releases were specifically saying that the use of clubs in the killing of baby seals was prohibited. It was not. It was prohibited in certain zones but it was not prohibited all over, this is the point. Any weakness in our argument at all, any inaccuracy, would be picked up by these people right away, and we could not go on the air and say this because they would say, "Here is a release from the Department of Fisheries." What could we say? We were actually prevented from saying anything by this kind of lack of full co-operation and confidence in what we were doing.

I might also say that it was very hard to read in a committee of the Commons comments by hon. members to the effect that they assumed that the Canadian diplomatic representatives abroad did not take time out from their cocktailing to put the matter right and give the correct information to this public. Well, that was pretty rough. We were spending hours on this thing. One officer was spending almost his complete time for three months doing nothing but answering the telephone on sealing. It was all out of proportion. If we could have just got an agreed statement by the departments concerned as to what the situation was we could have dealt with this thing by merely handing out this statement. We could not get that because there was no desire, it seemed to us, to consider us as being on their side.

[Interpretation]

Nous avons dû demander la protection de la police pour cette raison, et cela, à cause de tous ces phoques. Il nous était virtuellement impossible d'être très efficaces en traitant de cette question, parce que le ministère des Pêches publiait des communiqués de presse qui en fait étaient préparés dans une complète ignorance de la réelle valeur de ces arguments. A New York, nous avons présenté de nombreuses recommandations quant à ce que nous devrions faire. Nous avons reconnu qu'il n'y avait pas de moyen de gagner cette bataille contre des fanatiques. Ce n'est vraiment pas la façon de traiter de cette question. Cela va se produire de toute façon.

On nous a complètement empêchés d'agir. Nous avons connu toutes sortes d'occasions et d'offres mais nous n'avons pas pu le faire à cause des communiqués de presse en provenance d'Ottawa qui coupaient l'herbe sous notre pied. Le principal problème était simplement celui de ces Amis des animaux, des gens comme ça, qui faisaient très bien leur travail, et savaient davantage de choses à propos de la réglementation de la chasse aux phoques au Canada que nous-mêmes, et il nous était simplement impossible d'obtenir tous les faits d'Ottawa parce qu'il nous semblait qu'il répugnait à nous de le dire, comme si nous nous mêlions des affaires du ministère des Pêches et Forêts. Et sa n'était pas le cas. Nous essayions de protéger le Canada. Peu m'importe de quel ministère il s'agit, nous sommes là-bas sur la ligne de feu pour le Canada. Au cours de nos discussions par téléphone avec les fonctionnaires des Affaires extérieures, on nous disait qu'ils ne pouvaient obtenir ces renseignements du ministère des Pêches et Forêts. Nous désirions savoir exactement quels étaient les règlements et ils voulaient nous en donner un résumé. Nous leur avons demandé de nous envoyer les règlements précis. Eh bien nous n'avons pas pu les obtenir. Finalement je les ai obtenus en écrivant à un ami au ministère des Pêches et Forêts. Les communiqués de presse disaient d'une façon spécifique que l'utilisation de bâtons pour tuer des bébés-phoques était interdite. Et ce n'était pas le cas. Cela était interdit dans certaines régions, mais ce n'était pas interdit partout, tel est le point. Toute faiblesse dans nos arguments et toute inexactitude étaient reprises par ces gens immédiatement, et nous ne pouvions pas dire tout ceci car ils répondaient: «Voici un communiqué émanant du ministère des Pêches et Forêts.» Que pouvions-nous répondre? En fait on nous empêchait de dire quoi que ce soit uniquement à cause de ce manque de coopération et de confiance dans nos affaires.

Je pourrais également dire qu'il était extrêmement difficile de lire dans un comité des Communes des déclarations par des membres qui prétendaient que les représentants diplomatiques canadiens à l'étranger étaient trop occupés par leurs soirées mondaines pour établir les faits et présenter des renseignements corrects au public. Eh bien, je crois que ceci est assez grave. Nous avons passé des heures sur cette question. Un agent a passé presque tout son temps pendant trois mois à ne rien faire d'autre qu'à répondre au téléphone à propos de la question de la chasse des phoques. Tout était hors de proportion. Si nous avions simplement pu obtenir une déclaration d'accord par les ministères en question, quant à la situation nous aurions tout simplement pu traiter cette question en présentant la déclaration. Cela a été impossible, car personne ne voulait, telle était notre impression, nous considérer comme alliés.

[Texte]

Mr. Yewchuk: May I ask a supplementary?

Mr. Smith: Yes.

Mr. Yewchuk: Did you try to get this information from the Minister?

Mr. Smith: I? Good gracious, no. I could not do that.

Mr. Yewchuk: Why not?

Mr. Smith: Because it is not the way things work. I would not mind doing it but I would have been skinned alive by External if I had tried to.

Mr. Yewchuk: I do not see anything wrong with phoning...

Mr. Smith: What I am trying to get at is that the...

Mr. Yewchuk: Did you check with the Minister of External Affairs?

Mr. Smith: Not directly with the Minister. Heavens, no. One does not do that. I am not saying it is not right.

• 1145

I am merely telling you these are the rules under which we have to operate and this is the thing I am coming to, this is the part I really want to get at—this is the problem. The problem here is not organization abroad, the problem is the recognition here in Ottawa of the need to take the embassies or councils into their full confidence and to use them.

Mr. Yewchuk: It sounds like sibling rivalry to me.

Mr. Smith: It may be, but if you think that, then I do suggest, I do hope, that your committee will deal with this problem of organization and more effectiveness by getting at what I think is the real nub of the problem. If this serves to do this, then it is worthwhile.

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, I think Mr. Smith has well illustrated his concern about the implementation of a new program.

I have one related question and then I will conclude. I believe in his paper he mentioned that there is some suspicion in the minds of other departmental officials in the Foreign Service that External is always the opposition to their pet ideas. Is there any particular reason for this? Would it be that External Affairs people might be considering the International Bureau whereas the departmental people might be more concerned with the Canadian views?

Mr. Smith: There is some of that. I do say, however, that is a natural and perfectly healthy approach. The main difficulty, I think, is that if other departments are considering the Canadian point of view, they are not, I do not think, sufficiently prepared to go to External and say, "Now, this is what we think, what do you think," and get

[Interprétation]

M. Yewchuk: Puis-je poser une question supplémentaire?

M. Smith: Oui.

M. Yewchuk: Est-ce que vous avez essayé d'obtenir ce renseignement de la part du Ministre?

M. Smith: Moi? Assurément non. Il m'était impossible de le faire.

M. Yewchuk: Pourquoi pas?

M. Smith: Parce que ce n'est pas la façon dont les affaires se traitent. Je n'aurais pas vu d'inconvénient à le faire, mais j'aurais été écorché vite par les Affaires extérieures si j'avais essayé de le faire.

M. Yewchuk: Je ne vois pas quel est le mal à montrer...

M. Smith: Ce que j'essaie de dire, c'est que...

M. Yewchuk: Avez-vous vérifié avec le ministre des Affaires extérieures?

M. Smith: Non pas directement avec le Ministre. Mon Dieu! non. Cela ne se fait pas. Je ne dis pas que ce n'est pas correct.

Je vous présente simplement les règles en vertu desquelles nous devons fonctionner, et c'est l'argument auquel j'arrive, c'est en fait le point pratique que je veux aborder. Quel est le problème. Le problème ici ne concerne pas l'organisation à l'étranger, le problème est la reconnaissance ici à Ottawa du besoin de prendre les ambassades et les conseils en pleine considération et de s'en servir.

M. Yewchuk: Cela me semble être de la rivalité réciproque.

M. Smith: Peut-être, mais si vous le pensez, alors je propose, j'espère que votre comité s'intéressera à ce problème d'organisation et de plus grande efficacité en examinant ce qui est, selon moi, le cœur même du problème. Si on arrive à ce résultat, alors ceci est utile.

M. Hymmen: Monsieur le président, je pense que M. Smith a bien exprimé son inquiétude quant à la mise en vigueur d'un nouveau programme.

Encore une dernière question et j'aurai terminé. Je crois que dans son document il a parlé d'une méfiance de la part de certains fonctionnaires ministériels des services extérieurs selon lesquels les affaires extérieures s'opposent toujours aux idées qui leur sont chères. Y a-t-il une raison particulière à ce fait? Cela viendrait-il du fait que les agents des affaires extérieures ont une plus grande considération pour le bureau international, tandis que les gens du ministère s'intéressent davantage au point de vue des Canadiens?

M. Smith: Il y a un peu de cela. Je dirais, cependant, que c'est là une approche naturelle et tout à fait saine. La principale difficulté est, selon moi, que si d'autres ministères prennent en considération le point de vue canadien, ils ne sont pas, à mon avis, suffisamment préparés pour s'adresser aux affaires extérieures et dire: «Quel est

[Text]

down to reasonable rational discussions, and the same thing applies abroad. So often, I think, for officers living abroad in most missions—it does not perhaps apply so much in Washington where you have a more direct relationship to Ottawa, I think, and where Ottawa pays more attention to Washington as a focal point in the development of foreign policy—there is a sense of frustration in the posts who are, of course, passionately, or should be, interested in relations between Canada and the country they happen to be in. This is the most important thing in their life and they put forward all kinds of suggestions for programs as to what should be done to enhance the Canadian image, to increase our trade opportunities or what not, and you spend your time working these things out and you put forward the programs, they drop into the hopper and that is the end of it. You do not get any playback at all. Very often you then write a couple of months later saying, "Look, what happened to this proposal" and they say "we did not think it was any good," period. There is no dialogue and this is what I say when I emphasize that there is a need for a change of attitude of mind. There should be a dialogue always about these matters, there should be a desire to discuss matters with the Ambassador.

I wonder if the Minister the Secretary of State for External Affairs or the Minister of Trade and Commerce, when he is facing a problem, for example, has ever said, "Yes, but what does the Ambassador think about this?" I do not think he ever says that and yet I think this is what he should say because he should be the best source of information on that country and if he is not, he ought not to be there and I think in most cases he is and I think we do not realize what a really dedicated group of people we have in these missions abroad. Obviously we are not 100 per cent perfect, no organization is, but, as a general rule, these people are really very knowledgeable about their countries and they are full of ideas as to what things can be done but they get discouraged when they keep on putting ideas forward and that is the end of it. There is no dialogue.

I do not want you to think that I have any sense of grievance or pique, I enjoyed my 40 years in the Foreign Service, I would do it again, I think it was a wonderful experience, but do you know when I was Consul General in New York how many times I was called back to Ottawa for discussions? Never. That to me, is absolutely ridiculous.

Mr. Hymmen: This is a very interesting point.

Mr. Smith: It was not through any lack of proposals. I cannot tell you how many proposals I put forward concerning the work of that particular area and most of them did not even get an answer.

• 1150

I do not suggest that this is through any slackness of the officials here in Ottawa. The point is that they have

[Interpretation]

notre opinion, qu'en pensez-vous? et parvenir ainsi à des discussions raisonnables et rationnelles. La même chose s'applique à l'étranger. Souvent, il me semble, pour des fonctionnaires habitant l'étranger dans la plupart des missions, ceci ne s'applique peut-être pas autant à Washington où il y a un contact plus direct avec Ottawa, il me semble, et lorsque Ottawa s'intéresse davantage à Washington dans le développement de la politique étrangère, il y a de la part des gens qui se trouvent dans des postes à l'étranger un sentiment de frustration, car ils s'intéressent bien sûr passionnément, ou bien ils le devraient, aux relations entre le Canada et le pays dans lequel ils sont en poste. Ceci est le but même de leur vie et ils présentent toute sorte de suggestions pour des programmes permettant de rehausser l'image canadienne, d'augmenter nos chances commerciales, ils passent leur temps à préparer de telles choses et à présenter des programmes, mais ceux-ci disparaissent dans des tiroirs et on en entend plus parler. Il n'y a absolument aucune coopération. Bien souvent vous écrivez plusieurs mois plus tard disant: «Eh bien, qu'est-il arrivé à cette proposition» et ils répondent: «Nous avons pensé qu'il n'était pas opportun de le faire». Il n'y a absolument aucun dialogue et c'est ce que je désire souligner lorsque je dis qu'il faut changer d'attitude. Il devrait toujours y avoir un dialogue à propos de cette question. Il devrait toujours y avoir le désir de discuter de cette question avec l'ambassadeur.

Je me demande si le ministre, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures ou le ministre du Commerce et de l'Industrie, lorsqu'il affronte un problème, par exemple, et se dit jamais: «Eh bien, mais qu'en pense l'ambassadeur»? Je ne pense qu'ils ne disent jamais cela, cependant il me semble que c'est ce qu'il devrait faire, car il devrait être la meilleure source de renseignements sur ce pays et s'il ne l'est pas, il ne devrait pas s'y trouver. Je pense que, dans la plupart des cas, il est la meilleure source de renseignements, mais il me semble que nous ne réalisons pas ce que représentent ces gens tout à fait dévoués que nous avons dans les missions à l'étranger. Évidemment, nous ne sommes pas absolument parfaits, aucune organisation ne l'est, mais en règle générale ces gens sont tout à fait au courant des questions concernant les pays où ils sont en poste et ils ont beaucoup d'idées en ce qui pourrait être fait, mais on les décourage lorsqu'ils présentent des idées et les choses s'arrêtent là. Il n'y a absolument aucun dialogue.

Je ne veux pas que vous pensiez que je me plains. J'ai goûté mes 40 années passées au service étranger, je l'ai souligné, je crois que c'était une expérience intéressante, mais savez-vous combien de fois, lorsque j'ai été consul général à New-York, j'ai été rappelé à Ottawa pour des discussions? Jamais. Cela me semble tout à fait ridicule.

M. Hymmen: C'est un cas très intéressant.

M. Smith: Cela n'était pas dû au manque de propositions. Je ne puis vous dire combien de propositions j'ai faites concernant le travail dans ce domaine particulier et la plupart d'entre elles n'ont pas reçu de réponse.

Je ne dis pas que c'est en raison de la mollesse des hauts fonctionnaires à Ottawa. Le fait est qu'ils n'ont pas

[Texte]

not the numbers to deal with all this information coming in. Also, they have not been attuned to this idea. I think it is traditional in External to expect information to come in, and they use this information in formulation of policy, which is all very well and good. But I do not think this is really good enough, that they ought to be bringing the people abroad into the formulation of policy while it is being formed. They should be batting back and forth and asking, "What do you think of this idea?", and this does not take place at all. This is why I emphasize that it is not an administration organization that is going to make the foreign services more effective. It is an attitude of mind, and this must start with the ministers. The ministers must ask what they think about this and so on. He must find out what the ambassador thinks, and have a meeting.

Mr. Hymmen: This is a very interesting point. I was going to say there is a parallel in Parliament because sometimes, even with the best of intentions, the member who probably knows more about his own constituency is not consulted either.

The Chairman: I am afraid, Mr. Hymmen, we had better pass to the second questioner.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, I would like to say that this is, in my opinion, one of the most detailed and sharp and helpful presentations that we have had. Two things, in particular, among many caught my attention. I noted the question on page 6 in reference to sustaining Canada's distinct identity. The witness asked:

Can it really be said that Government policy is not directed to changing rather than sustaining many of Canada's institutions. . .

I think this is a very searching question and one to which we should be directing ourselves. I am personally fearful, and I speak with great caution on this, that there is today an effort being made to use External policy in an effort to change some of the basic structural, social and symbolic life of our own country. The great example of that I think was the egregious and preposterous blunder in moving into Africa and being able to afford a mission in Algeria but not in Zambia where it is well known that there was intense desire that one be opened there. I link this with the witness' perception, as I call it, in that while there is reference to limitations and underlining our 20,000,000 population he points out that actually the white paper generally foresees an expanded role for Canada, with a couple of exceptions, one which is NATO and the other is the Commonwealth. It strikes me that the emanation and presentation of Canadian domestic values which deliberately downgrades the Commonwealth is a mistake. I note what the witness has said about the Commonwealth and I would like to ask him if he could give us some indication what he believes we might be doing and should be doing in reference to Canadian attention to and participation in the Commonwealth which, as he rightly says, is at a very crucial stage?

Mr. Smith: I do not know that I can really give you any suggestions. My service in the Commonwealth has been relatively limited. But I do put the matter forward

[Interprétation]

un personnel suffisant pour traiter de tous les renseignements qu'ils reçoivent. Ils ne sont pas non plus habitués à cette idée. Je crois qu'il est traditionnel aux Affaires extérieures de prévoir la venue de renseignements, et d'utiliser ces renseignements dans l'élaboration de la politique, ce qui est très bien. Cependant, je ne crois pas que ce soit suffisant, je crois qu'il faudrait faire participer les gens de l'extérieur dans l'élaboration des politiques. Ils devraient communiquer l'un avec l'autre et dire: «Que pensez-vous de cette idée?». Cela ne se produit cependant pas. C'est pourquoi je dis que l'organisation de l'administration ne suffira pas à rendre les services extérieurs plus efficaces. Il s'agit d'une attitude d'esprit, et il faut commencer par les ministres. Les ministres doivent demander ce que les gens en pensent et ainsi de suite. Ils doivent savoir ce que les ambassadeurs pensent et tenir des réunions.

Mr. Hymmen: C'est là un point très intéressant. J'allais dire qu'il y a un parallèle avec le Parlement, parce que quelquefois même avec les meilleures intentions du monde, le député qui est probablement très bien pour sa propre circonscription n'est pas consulté, lui non plus.

Le président: M. Hymmen, je pense qu'il serait préférable que vous cédiez la parole à un autre.

Mr. Macquarrie: Monsieur le président, je voudrais dire qu'à mon avis, le mémoire du témoin en est un des plus détaillé, un des plus concis et des plus utile que nous ayons entendu. Deux choses en particulier ont attiré mon attention. J'ai remarqué la question à la page 6 concernant la conservation de l'identité distincte du Canada. Le témoin a demandé:

Peut-on réellement dire que la politique du gouvernement n'est pas conçue dans le but de changer plutôt que de conserver plusieurs des institutions du Canada. . .

Je crois que c'est là une question très profonde sur laquelle nous devrions nous pencher. Je crains moi-même, et je parle avec une grande prudence là-dessus, que l'on fasse de nos jours un effort pour utiliser la politique extérieure dans le but de changer certains aspects fondamentaux de la vie sociale symbolique de notre propre pays. Je crois que le grand exemple de cela est l'erreur flagrante que nous avons faite lorsque nous nous sommes rendus en Afrique et nous avons établi une mission en Algérie, mais non pas en Zambie où on savait bien qu'elle serait très bien accueillie. Cela me rappelle la mention que le témoin a fait du fait qu'on parle des limites que nous impose notre population de 20,000,000, tandis que le Livre blanc prévoit en général un rôle accru pour le Canada, à quelques exceptions prêts dont l'OTAN et le Commonwealth. Il me semble que l'émanation et la présentation des valeurs intérieures du Canada qui abaissent délibérément le Commonwealth font une erreur. Je note ce que le témoin a dit au sujet du Commonwealth, et je voudrais lui demander s'il peut nous donner une indication de ce que nous devrions faire, à son avis, concernant la participation du Canada au Commonwealth qui, comme il l'a dit, franchit une étape difficile?

Mr. Smith: Je ne suis pas certain que je puisse vous offrir des suggestions. Mon service dans le Commonwealth a été relativement limité. Cependant, je signale et

[Text]

in a negative way, if you like—that the paper suggests foreign policy, and I think indeed not only the paper suggests but our foreign policy itself is being disseminated all over the place, without any particular emphasis in any one direction except perhaps in the francophone countries. I see no particular reason for now taking on Latin America and I submit my reason for not doing it—in the sense that it can only happen by taking away from operations elsewhere. For example, I was the Canadian Commissioner to the West Indies when there was the Federation. You may remember this was one of the areas where, at the beginning of the Federation, we became very intensely concerned and connected with it and started one of our first aid programs, outside the

• 1155

Colombo Plan, in the Federation. It was a relatively modest program and was supposed to spend \$10 million over five years, but at that time it was unique in the sense that it was the first time that we had developed a program before a country became fully independent. It was made up of an interim government, an interim constitution for four years. About a year or two later the Secretary of State for External Affairs made a tour of Latin America and became a passionate Latin American advocate. From then on the subject of the West Indies was dropped literally like a hot potato. I could not even get replies to letters concerning the development of the aid program. It was a most extraordinary turn of events that took place and simply because our whole interest had shifted from that area into another one. Here is an area where a few million dollars from Canada could do an enormous amount of good while the same amount of money spent in Latin America is rather like dropping a pebble into a well. What we are here, in this paper, suggesting is a complete overall approach instead of the concentration of our efforts in the areas where we have historical and cultural reasons for supporting the development of these areas, we are suggesting that we could be of greater help if we did more in a concentrated way rather than doing a little bit here, a little bit there and being not very effective anywhere. When you ask what can I suggest, I say that we ought to indicate whether we intend to go on supporting the Commonwealth or not. This is a matter of great policy decision which must be stated in the policy paper, and yet we do not deal with it. I ask myself why we have the paper at all if we do not deal with these issues which are very pertinent. I do not know at all what our attitude toward the Commonwealth is. One would think from the Prime Minister's action in Singapore, that we are indeed interested in preserving it, in encouraging it, but it does not say so here, it does not even suggest so. By ignoring it one implies that we have written it off.

Mr. Macquarrie: I was going to ask the witness to move into the West Indies having noticed his background there. I take it that you still believe that the Commonwealth Caribbean, as sometimes it is called, is still an area of sound, high priority for our efforts.

Dr. Smith: Yes, I think it is. It is an area where we can be very effective, where we have had a long history of trade and other type of contacts. Another example that proves the lack of attention paid to the people is when the federation broke down and when I proposed that we

[Interpretation]

de façon négative que notre politique étrangère est fragmentée, sans qu'il y ait d'effort particulier dans une direction, sauf peut-être dans les pays francophones. Je ne vois pas de raison particulière pour que nous nous occupions de l'Amérique latine, surtout puisque nous ne pouvons le faire sans diminuer nos opérations ailleurs. Par exemple, j'étais commissaire du Canada aux Antilles pendant la Fédération. Vous vous rappellerez sans doute que c'était un des domaines qui, au début de la Fédération, nous intéressait énormément; c'est là que nous avons initié un de nos premiers programmes d'aide à l'extérieur du plan Colombo dans la Fédération. C'était un programme relativement modeste auquel nous devions consacrer 10 millions de dollars répartis sur une période

de cinq années, mais il était unique à ce moment-là dans le sens que c'était la première fois que nous élaborions un programme avant qu'un pays ne devienne complètement indépendant. Il y a eu un gouvernement et une constitution intérimaire pendant quatre ans. Environ un an ou deux plus tard, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a fait une tournée de l'Amérique latine et en est devenu un mordu. À partir de ce moment-là, les on-dit ont été complètement oubliés. Je ne pouvais même pas obtenir de réponses aux lettres concernant le développement du programme d'aide. C'était un revirement de situations très extraordinaires, simplement parce que tout notre intérêt était passé de ce domaine dans un autre. C'est pourtant une région où quelques millions de dollars du Canada pourraient faire beaucoup de bien, tandis que le même montant en Amérique latine est à peu près comme une goutte d'eau dans l'océan. Le Livre blanc préconise une approche d'ensemble plutôt qu'une concentration de nos efforts dans des régions dont nous devrions favoriser le développement des raisons historiques et culturelles. Nous croyons que nous pourrions être plus utiles, si nous concentrions plus nos efforts plutôt que de faire un peu de choses partout sans être efficaces où que ce soit. Je crois que nous devrions indiquer clairement si nous avons l'intention de continuer à appuyer le Commonwealth. C'est une question qui devrait être tranchée dans le Livre blanc, mais il n'en traite même pas. Je me demande quelle utilité à ce document s'il ne traite pas des questions pertinentes. Je ne sais pas du tout ce qu'est notre attitude envers le Commonwealth. Selon l'attitude du premier ministre à Singapour, on pourrait présumer que nous sommes intéressés à préserver cet organisme, à l'encourager, mais on ne le dit pas. En le négligeant, on peut penser qu'on l'a laissé tomber.

M. Macquarrie: J'allais demander au témoin de parler des Antilles en raison de son expérience à cet endroit. Si je comprends bien, vous croyez encore que les Caraïbes du Commonwealth, comme on les appelle quelquefois, font toujours partie de la liste des priorités.

M. Smith: Oui, je le crois. C'est un endroit où nous pouvons être très efficaces, où nous entretenons depuis longtemps du commerce et d'autre genre de contacts. Un autre exemple qui prouve le manque d'attention qui est portée aux gens est le fait que, lorsque la fédération a

[Texte]

should explore the possibilities of a free trade area with Canada as a means of really supporting the federation. It would not have cost us very much and would have been of considerable advantage. This proposal of mine was not even acknowledged and when I came to Ottawa and asked questions about it they said that it was a silly thing to even have suggested. It was during the Montreal Conference which took place about two years later, just after I had made this suggestion as a matter of fact, that the Minister of Finance, the Honourable Mr. Flemming who was the Chairman of this Conference, asked for suggestions as to what we could put forward to help the Commonwealth. I happened to be in Ottawa at that time, I happened to be I was not asked to come here, and the question was put to me if there was anything in the West Indies? I told them I had made a proposal about this but that nothing had happened. When the Minister heard of this he was tremendously interested and put it on the agenda. It did not come up for discussion for other reasons which there is no need to go into, but this is a clear example of what I say that unless it emanates in Ottawa, the chances of it getting hearing is almost nil because of the existing attitude of mind.

Mr. Macquarrie: You are telling us that the Minister of Finance was unaware of them until you had met him in Montreal.

Dr. Smith: Completely unaware of it, because it never even was considered. It was not discussed with me at all.

Mr. Macquarrie: Just parenthetically it actually was being discussed in Private member's hours, in the House of Commons.

Mr. Smith: Of course, later on...

Mr. Macquarrie: It might not do it any good.

Mr. Smith: ...about 1966, when they had the Caribbean Conference here, it was then adopted. At least a standing committee was created to expose just this question. I had made this proposal about 1959, I suppose, or 1960, but it was not even considered.

When you ask me whether I think the West Indies is an area we should be dealing with, I would say, yes; but I have to warn you that, having worked with these people and knowing them all very intimately during these four years, I have, perhaps, a slightly prejudiced view, and an affection for the average. But I do not think that there is a logical reason for Canada being involved there. I think we can be of great help to the area, and it needs help badly; and it is important that we should try to understand their problems, and do what we can to help them.

An hon. Member: Hear, hear!

Mr. Smith: I think it would help us, too.

Mr. Macquarrie: Thank you, Mr. Smith.

The Chairman: Mr. Thompson.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I would just echo the words of my colleague in expressing my gratitude that Mr. Smith has made this very excellent presentation for the Committee. I had the privilege of knowing Mr. Smith

[Interprétation]

cessé d'exister, j'ai proposé que nous étudions la possibilité d'une région de commerce libre avec le Canada comme moyen d'appuyer la fédération de façon concrète. Cela ne nous aurait pas coûté beaucoup mais aurait été fort avantageux. On n'a même pas accusé réception de cette proposition et, lorsque je suis venu à Ottawa et que j'ai posé des questions à ce sujet, on m'a dit que c'était une idée ridicule. C'est au cours de la Conférence de Montréal qui a eu lieu environ deux années plus tard que le ministre des Finances, l'honorable M. Flemming qui était président de cette conférence, a demandé des suggestions qui pourraient aider au Commonwealth. J'étais en congé à Ottawa à ce moment-là et on m'a demandé s'il y avait quelque chose qu'on pouvait faire dans les Antilles. J'ai dit que j'avais présenté une proposition à ce sujet mais que rien ne s'était produit. Lorsque le Ministre a entendu cela, il a été très intéressé et l'a inscrit à l'ordre du jour. On n'en a pas parlé pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer, mais c'est là un exemple net de ce que je dis. A moins que l'idée vienne d'Ottawa, il est impossible qu'elle soit considérée en raison de l'attitude d'esprit.

M. Macquarrie: Vous dites que le ministre des Finances n'était pas au courant de votre proposition avant que vous le rencontriez à Montréal?

M. Smith: Il n'était pas au courant du tout, parce que la question n'avait même jamais été étudiée. On ne s'est pas entretenu du tout avec moi à ce sujet.

M. Macquarrie: Entre parenthèses, certains députés en parlaient entre eux, à la Chambre des communes.

M. Smith: Bien sûr, par la suite...

M. Macquarrie: Cela pourrait n'avoir aucun intérêt.

M. Smith: Aux environs de 1966, au cours de la Conférence des Caraïbes, cela a été adopté. Au moins, on a mis sur pied un comité permanent pour exposer cette question. J'ai fait cette proposition aux environs de 1959, il me semble, ou 1960, mais on ne l'a jamais examinée.

Lorsque vous me demandez si je pense que les Antilles sont une région que nous devrions examiner, alors je dirai oui; mais je dois vous avertir que, ayant travaillé avec ces gens, les connaissant d'une façon particulière, j'ai peut-être un léger préjugé, et dans l'ensemble une certaine affection. Mais je ne pense pas qu'il y ait une raison logique pour que le Canada soit impliqué là-bas. Je pense que nous pouvons beaucoup aider cette région, et elle a besoin d'aide; et il est important pour nous d'essayer de comprendre leur problème et de faire ce que nous pouvons pour les aider.

Une voix: Bravo, bravo.

M. Smith: Je crois que cela nous aiderait aussi.

M. Macquarrie: Je vous remercie, monsieur Smith.

Le président: Monsieur Thomson.

M. Thompson: Monsieur le président, je voudrais simplement reprendre les mots de mon collègue et exprimer ma gratitude à M. Smith qui nous a fait une excellente présentation ce matin. J'ai eu le privilège de connaître M.

[Text]

when he was on duty in several areas and I have always respected his diligence and his ability to sense the situation in an area. I just regret that we have to wait until retirement comes along to hear some of these things which I think are very important and very essential; but that does not detract from my appreciation of the fact that he has seen fit to take of his time and energy to give us this very excellent and relevant comment.

I would ask Mr. Smith, first of all, if he thinks that the omission of such vital basic areas of concern in the white paper, such as the United States, the Commonwealth and NATO, was an oversight in the drafting of the paper, or was this a very deliberate strategy in not wanting to come to grips with these areas?

Mr. Smith: Mr. Thompson, I cannot answer that at all. I have no idea of who wrote this paper or the way in which it was formed. I have absolutely no knowledge of this whatsoever.

Mr. Thompson: We were given to understand that, in 1968, when the announcement was made that there was going to be a complete review of foreign policy, many of the foreign service officers, and as I understood, both in External and Trade and Commerce, were called back for consultation and made direct contributions into the pool from which was to come a statement of foreign policy. Were none of you in the area more closely related to trade and commerce not included in this basic review?

Mr. Smith: Certainly I was not, and none of my officers in New York were. It is quite possible, indeed I am quite sure, that the ambassador in Washington was, but I certainly was not. I was never consulted about this at all.

Mr. Thompson: I suppose this is an unfair question to ask, but do you think that External Affairs, in its direct responsibility in carrying out its normal duties from month to month and year to year, as far as policy is concerned, is as far removed from world problems as they are, say, from some of the problems you faced in the United States, such as when you speak of the seal situation?

Mr. Smith: No, I do not think so. I think that the main difficulty—and, again, I have to emphasize I do not know what goes on in headquarters in Ottawa because I have never served at headquarters, either in Trade and Commerce or External—from what I could observe, and knowing, of course, a great many of the senior officers and their problems, is that they are so harassed with so many problems and so many questions that they really have not got time to deal with a lot of these problems which come in from the field. I think they are very often understaffed here too in the sense that they are understaffed and overstaffed, if I can make that suggestion. I think they are overstaffed in some respect and I think they are also understaffed in the sense that they do not have the officers available commensurate with the amount of information coming in. They have never taken the time, it seems to me, to indicate clearly what they want to come in.

[Interpretation]

Smith, lorsqu'il était en service dans plusieurs régions et j'ai toujours respecté la diligence et l'aptitude qu'il avait pour comprendre ces situations dans une région. Je regrette simplement que nous ayons dû attendre sa retraite pour entendre parler de telles choses qui, selon moi, sont très importantes, même essentielles; mais cela ne m'empêche pas d'apprécier le fait qu'il ait pensé devoir prendre de son temps et de son énergie pour nous présenter un rapport excellent et tout à fait adéquat.

J'aimerais demander à M. Smith, avant tout, s'il pense que l'omission d'une région aussi fondamentale que les États-Unis, le Commonwealth et l'Otan, était un oubli lors de la rédaction du document, ou s'il s'agissait d'une stratégie délibérée de ne pas aborder ces problèmes?

M. Smith: Monsieur Thomson, je ne puis répondre à votre question. Je ne sais qui a rédigé le Livre blanc et la façon dont cela a été fait. Je n'ai absolument aucun renseignement à ce sujet.

M. Thompson: On nous a laissé entendre que, en 1968, lorsqu'on a annoncé une révision complète de la politique étrangère, plusieurs des agents du service étranger, et je comprends également les Affaires extérieures et l'Industrie et le Commerce, furent rappelés pour des consultations et firent des contributions directes dans ce qui devait aboutir à une déclaration de politique étrangère. Est-ce que personne parmi vous dans cette région était étroitement en rapport avec l'Industrie et le Commerce, et qui n'était pas inclus dans cette révision fondamentale?

M. Smith: Assurément je n'y étais pas, et aucun de mes fonctionnaires à New-York n'y étaient. Il est tout à fait possible, et en fait, j'en suis sûr, que notre ambassadeur à New-York y était, mais moi je n'y étais absolument pas. On ne m'a jamais consulté à ce sujet.

M. Thompson: Je pense qu'il s'agit là d'une question assez délicate à poser, mais pensez-vous que le ministère des Affaires extérieures, dans ses responsabilités directes vis à vis de l'exercice de ses fonctions normales de mois en mois et d'années en années, pour autant qu'il est question de politique, soit aussi éloigné des problèmes mondiaux qu'on le dit, des problèmes que vous avez affrontés aux États-Unis, tels que ceux de la situation de la chasse aux phoques?

M. Smith: Non, je ne pense pas. Il me semble que la principale difficulté—et, de nouveau, il me faut souligner le fait—est que je ne connais pas la façon dont les choses se passent à Ottawa, car je n'ai jamais servi dans les quartiers généraux, soit au Commerce à l'Industrie, aux Affaires extérieures, mais de par ce que j'ai pu observer, et connaissant bien sûr bon nombre de fonctionnaires supérieurs et leurs problèmes, il me semble que la principale difficulté est qu'ils sont débordés par les problèmes et les questions et qu'ils n'ont pas le temps nécessaire pour s'en occuper. Il me semble que souvent il manque de personnel en ce sens que parfois ils n'ont pas assez de personnel et parfois ils en ont trop, si je peux m'exprimer ainsi. Je pense qu'ils ont trop de personnel dans certains cas, et je pense aussi qu'ils en manquent dans ce sens qu'ils n'ont pas les fonctionnaires disponibles en proportion avec la masse de renseignements qu'ils reçoivent. Ils n'ont jamais pris le temps, il me semble, d'indiquer clairement ce qu'ils désirent recevoir.

[Texte]

• 1205

The chaps in the field are—in a way it is a good thing—left on their own, but they need a little more guidance, it seems to me, as to what is useful and what is not. A lot of stuff comes in which they do not really need, which they cannot possibly use. They do not have the people to service it. The trouble is that when something really important comes in, it tends to get involved. I am only assuming this because I have never served at headquarters, but it just becomes another paper and it gets shifted about like all the rest of the stuff.

Mr. Thompson: Some of us in this committee are particularly concerned with international development assistance and I can say personally from my own field experience that sometimes it is disheartening to see the lack of co-ordination of both policy and administration between, shall we say, development assistance and External itself in its normal political responsibility.

You refer to a problem of fisheries: certainly there is a problem in general trade; emphasis on priorities is a very important one as well. How might you suggest that there be a greater degree of efficiency and co-ordination between the departments as it relates to our foreign relationships in these various areas?

Mr. Smith: One thing that might be done—and I do not know whether it is done—is that Ministers should get together a lot more at the very top, and say, now, “We are going to co-operate in these problems. If you have a problem, I do not want you to write me a letter, telephone me and we will discuss these things.” It always struck me as being perfectly extraordinary. While I was in New York and had a problem I would put it forward and nothing would happen. I would telephone External and say, “What has happened to this problem?”. “Well, we have not got a reply from our letter to Trade and Commerce”. I do not see why you have to write letters to people who are really on the same team, why they cannot pick up the telephone and say, “What is the score on this one; let us get together and discuss it, or let us have lunch or let us just discuss it,” and get an answer instead of writing letters to each other and then using an excuse for not having a reply for not dealing with the problem. I think this is important.

Another point that, I think, is terribly important also and here External has been remiss, perhaps, in the sense that they seem reluctant to tell ambassadors what they should do, or Consulars General. They always seem to be a little bit different about laying down priorities even. I have always felt, for example, that the real *raison d'être* of many of our posts abroad rests principally with the need to develop our commercial interests. We are not a world power in the sense that we are going to influence the defence arrangements and this kind of thing. Outside of perhaps London and Washington—perhaps they may be the only two where the trade is not or should not be the primary objective of these missions, but this is never said. It is different now; it is improving. Many ambassadors have considered that this is not their business. I think this is absolutely nonsense.

The ambassador should be instructed that his first priority is to look after Canadian commercial interest

[Interprétation]

Les gens sont laissés à eux-mêmes, mais ils ont besoin de directives, semble-t-il, quant à ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Ils reçoivent beaucoup d'information dont ils n'ont pas vraiment besoin, et qu'ils ne peuvent pas vraiment utiliser. Ils n'ont pas de gens pour s'en occuper. Le problème est que, lorsque quelque chose de très important arrive, cela risque de passer sous silence. Je ne dis pas seulement cela, parce que je n'ai jamais servi dans les quartiers généraux, mais cela devient simplement un autre document qui se passe comme tout le reste des renseignements.

M. Thompson: Certains d'entre nous, dans ce Comité, sont particulièrement intéressés par le développement de l'aide internationale et je puis dire que personnellement, de par ma propre expérience, je pense que parfois il est décourageant de voir le manque de coordination à la fois de la politique et de l'administration, entre le développement de l'aide et les Affaires extérieures dans la responsabilité politique normale.

Vous avez fait allusion à un problème de pêche, assurément il y a un problème du point de vue commercial; l'accent sur les priorités est un problème très important aussi. Que suggériez-vous pour qu'il y ait davantage d'efficacité et d'organisation entre les ministères à propos de nos relations à l'étranger dans ce domaine particulier?

M. Smith: Ce qui pourrait être fait,—je ne sais pas si on le fait—est que les ministres se réunissent davantage au sommet, et décident de coopérer dans ces domaines. Si vous avez un problème, je ne veux pas que vous m'expédiez une lettre, téléphonez-moi et nous en parlerons. Cela m'a toujours semblé parfaitement extraordinaire. Lorsque j'étais à New-York et avais un problème, je le présentais et rien n'arrivait. Je téléphonais aux Affaires extérieures pour demander ce qu'il advenait de ce problème. Eh bien, nous n'avons pas obtenu de réponse à notre lettre envoyée au Commerce et à l'Industrie. Je ne vois pas pourquoi vous devriez avoir à écrire des lettres à des personnes qui font partie de la même équipe; pourquoi ne peuvent-ils pas prendre le téléphone et dire que l'on se réunis et que l'on en discute, ou bien que l'on déjeune ensemble pour en discuter. Pourquoi n'obtiennent-ils pas de réponses au lieu de s'écrire des lettres et de se faire des excuses pour ne pas examiner les problèmes. Je crois que ceci est important.

Un autre point qui, me semble-t-il, est également important concerne le fait que les Affaires extérieures sembleraient répugner à dire aux ambassadeurs ou aux consuls généraux ce qu'ils devraient faire. Ils semblent toujours manquer d'un peu de confiance en exposant les priorités. J'ai toujours eu l'impression, par exemple, que la vraie raison d'être de la plupart de nos postes à l'étranger, était principalement le besoin de développer nos intérêts commerciaux. Nous ne sommes pas une puissance mondiale en ce sens que nous allons influencer les arrangements de défense et des choses de cet ordre. En dehors peut-être de Londres et de Washington—peut-être sont-ils les deux seuls où le commerce n'est pas ou ne devrait pas être le principal objectif de ces missions, mais on ne sait jamais. A présent, ceci est différent; la situation s'améliore. Nombre d'ambassadeurs ont pensé que ceci ne les concernait pas. Il me semble que c'est là une attitude tout à fait ridicule.

[Text]

and that is why it has a Commercial Consular and a Commercial Minister to help him, give him the nuts and bolts of the problem. He should realize that this is his primary objective.

I will give you an example. When I left the West Indies, when the federation broke up—Really it broke up so quickly nobody knew what to do with me—I came back to Ottawa pending appointment before I went out to Japan. During that period I went on an inspection trip of offices in Europe and in the Near East. This was a combined inspection trip by External and Trade and Commerce. When we were in our embassy in Greece, we discussed with the Ambassador what he thought about the primary objective of his office and he did not mention trade at all. When we came back after that trip, the arrangement was that the External members would write the report and I would then see it and give my interpretation of what we had found. In fact, the report was never handed to me until it was published. This was simply an oversight; there was no disagreement between us, no bad feeling of any kind. We worked very well together, but by an oversight they did not refer it to me before it was actually printed. It was printed as having been agreed to by me and I had to call up the Under Secretary of State and say: "Look, I have to disassociate myself in this report because it has nothing to do with me at all". I was on the mission, but I did not see the report in preparation. There are many points in it with which I would not have disagreed, but one of the points they made was that they said specifically we discussed with the Ambassador in Greece what his priorities were and he said: "Well, to follow with political development," and one thing and another. He did not mention one word about trade. Then it said the Committee agreed that these were the right priorities. I did not agree. I violently disagreed. These were not our right priorities. Certainly they were priorities, but to completely ignore the fact that the development of trade interests, commercial interests in Greece was not a major objective of the Embassy in Athens, I simply could not agree to and yet this was accepted by these chaps, I think, without thinking too much about it because they were not oriented towards that kind of thinking. This perhaps is one reason why I am little bit concerned about the possibility of amalgamation.

• 1210

If they would only say to an Ambassador, this commercial business is your business; if they would say to an Ambassador, as they are saying now, fortunately, you are not the Ambassador for External Affairs, but the Ambassador for Canada, this would help a lot, but this has never been said, ever. When I was in New York I used to get letters saying, will you please give us a return on the officers in your mission, meaning only External. I would not accept this.

Mr. Thompson: In your opinion would it be an impossible administrative procedure or would it be a difficult administrative procedure if in the case of the seal problem, you could have picked up the telephone and talked to the Minister of Fisheries direct? You were not allowed to do that, but...

Mr. Smith: It is a tempting idea, but I think the Minister would have been highly indignant with me if I

[Interpretation]

Les ambassadeurs devraient savoir que la première priorité est constituée par les intérêts commerciaux canadiens et que c'est la raison pour laquelle il a un consul commercial et un ministre commercial pour l'aider, lui donner les renseignements sur le problème. Il devrait se rendre compte que ceci est son objectif fondamental.

Je vous donnerai un exemple. Lorsque j'ai quitté les Antilles, lorsque la Fédération a cessé d'exister, cela s'est produit si vite que personne ne savait quoi faire avec moi et je suis rentré à Ottawa. Au cours de cette période, je suis allé en inspection en Europe et au Moyen-Orient. Il s'agissait d'une inspection combinée des Affaires extérieures et du Commerce et de l'Industrie. Lorsque nous nous sommes trouvés dans notre ambassade en Grèce, nous avons parlé avec l'ambassadeur de ce qu'il pensait être son premier objectif et il n'a pas du tout parlé du commerce. Lorsque nous sommes revenus de ce voyage, les arrangements étaient que les membres des Affaires extérieures écrivaient un rapport et que je le verrais et donnerais mon interprétation de ce que j'avais découvert. En fait je n'ai pas vu le rapport avant qu'il ne soit publié. C'était un simple oubli; il n'y avait aucun désaccord entre nous deux, aucune mésentente. Nous avons très bien travaillé ensemble, mais par oubli on ne l'a pas fait voir avant de l'imprimer. On l'a imprimé, comme si j'avais donné mon accord mais j'ai dû appeler le sous-secrétaire d'État et lui dire: «Écoutez, je dois me dissocier de ce rapport parce que je n'ai rien à y faire». J'ai fait partie de la mission, mais je n'ai pas pris part à la rédaction du rapport. J'aurais donné mon accord sur bien des points. Mais lorsqu'on mentionne notre entretien avec l'ambassadeur et qu'on parle de ses priorités il répond: «Et bien, on suivra le courant politique» et ainsi de suite. Il n'a rien dit au sujet du commerce: On dit ensuite que le Comité était d'accord sur ces priorités. Je n'étais pas d'accord. Je m'y suis totalement opposé. Ce n'était pas les bonnes priorités. Bien entendu, il s'agissait de priorités, mais qu'on fasse comme si l'expansion de nos intérêts commerciaux en Grèce n'était pas un objectif important de notre ambassade en Grèce je n'ai pu faire autre chose que m'y opposer. Les autres ont tout accepté sans bien s'en rendre compte, parce qu'ils n'étaient pas habitués à penser de cette façon. C'est peut-être pourquoi la possibilité de fusionnement me préoccupe un peu.

Si seulement ils disaient à un ambassadeur ces intérêts commerciaux sont votre affaire: s'ils parlaient à un ambassadeur, comme ils le font maintenant, heureusement vous n'êtes pas l'ambassadeur des affaires extérieures, mais l'ambassadeur du Canada, cela très utile, mais on n'a jamais parlé de le faire. Quand j'étais à New-York, je recevais des lettres me demandant de faire un rapport sur les gens des affaires extérieures. C'est une chose que je ne pouvais accepter.

M. Thompson: A votre avis, est-ce que ça aurait été une difficulté administrative ou encore une impossibilité administrative si dans le cas du problème des phoques vous auriez pu parler au ministre des Pêches directement par téléphone? Vous ne pouviez pas faire cela, mais...

M. Smith: C'est une belle idée, mais je crois que le Ministre se serait vivement indigné si j'avais agi de la

[Texte]

had done it. It was none of my business would have been the attitude, I think.

You see even now, this year, for example, to deal with this sealing thing, they did what we recommended two years ago. They put out a booklet explaining the Canadian position which could be handed out to people. This was excellent, but the booklet, although good as it was, made one very fundamental error. We would have picked this up at once if we had been consulted about it. It happened after I left incidentally, but still the officer would have picked it up at once.

In this booklet they said that the harvesting, as they called it, of the seal pups was necessary for the ecology of the area, that if they did not kill off so many the others would starve, they would all die from disease and all this kind of business. This is one point that the Friends of Animals are absolutely rabid on the subject because they say—and maybe quite rightly, I do not know—this is the argument that has always been used by people who refuse to institute proper control over or prohibit the killing of animals. They always use this argument to support their continued killing of animals of one kind or another and this leads to extermination. This is the thing that the Friends of Animals just love to use as a defence. They hop on this right away and say this is absolute nonsense.

In addition to that, having quoted the American expert who came up to the sealing fields about two years ago and gave us a very clean report in so far as the method of killing with clubs is concerned, as every other expert has done, he said, "I do not know and I cannot comment on whether the amount of killings is justified in terms of maintaining the numbers of the seal herds. I cannot comment on that because there is not enough research being done." We quote him in the booklet in so far as the killing is concerned, but we do not quote him obviously on this other question. Therefore, the Friends of Animals immediately say this is just nonsense; this is just propaganda. We would have spotted that right away because it is one point which we made very strongly. We must not try to excuse the killing on the grounds that it is a good thing for the animals. That is the wrong argument. Even if it is true it is the wrong argument, because you cannot really support this. Then, the Minister himself said in the pamphlet that the quota of 250,000 pelts or whatever it is, is considered to be right to maintain the herds, and this year he announces that next year we are going to cut down to 150,000 or something like that because we think now that 250,000 is too much. This kind of inconsistency simply destroys any argument you can use.

• 1215

Mr. Thompson: I realize, Mr. Chairman, we could follow this through for a much longer time than we have, but let me just ask one final question. Let us go to Japan where obviously our basic purpose in being there is trade and industry, yet it is very vitally connected with our whole political foreign policy and not only the Pacific rim but as it relates to China as well. Do you find that there is that same degree of lack of consultation and co-ordination shall we say, between the Departments of Industry, Trade and Commerce and External Affairs itself in a major post such as Japan.

[Interprétation]

sorte. Je crois qu'il m'aurait dit de me mêler de mes affaires.

Vous voyez même cette année par exemple on se sert de l'augmentation faite deux ans passés pour régler le problème de la chasse des phoques. Pour expliquer la position du Canada, on a publié une brochure qu'il ont distribuée aux gens. Excellente idée, mais la brochure contenait une erreur fondamentale. Si on nous avait consultés, nous l'aurions relevée immédiatement. Cela s'est passé après mon départ, mais même là le fonctionnaire l'aurait relevée tout de suite.

Dans cette brochure on disait que la récolte des jeunes phoques était nécessaire à l'écologie de la région, que si on n'en tuait pas un certain nombre, les autres mouraient de faim, qu'ils mouraient tous de maladie et ainsi de suite. C'est un point sur lequel tous les amis de la faune sont d'accord. Ils disent, peut-être avec raison, que c'est l'argument dont les gens qui refusent de maîtriser ou de défendre de tuer les animaux. Cet argument leur permet de continuer de les tuer jusqu'à ce qu'une espèce d'animaux ou une autre soit exterminée. C'est le point d'attaque préféré des amis de la faune. Et ils s'y mettent immédiatement disant que notre argument ne tient pas debout.

En plus, après avoir cité le spécialiste américain qui est venu assister à la chasse au phoque il y a deux ans et qui nous a donné un rapport favorable quant à la méthode de chasse avec le bâton, ce que tous les autres spectateurs ont fait depuis, il a dit: «Je ne sais pas et je ne peux pas dire si le nombre de phoques tués est justifiable par rapport à l'équilibre écologique des troupeaux de phoques. Je ne peux pas me prononcer là-dessus, parce qu'on n'a pas fait suffisamment de recherches dans le domaine.» Nous le citons seulement pour ce qu'il a dit au sujet de la méthode de chasse évidemment. Les amis de la faune, donc, ajoutent immédiatement que tout cela est absurde, que c'est de la pure propagande. Nous l'aurions repéré tout de suite parce que c'est une chose que nous avions avancée nous-mêmes. Il est inutile de vouloir justifier la chasse en disant que c'est pour le bien des animaux. C'est un mauvais argument. Même si c'est vrai, c'est un mauvais argument, parce qu'on ne peut pas vraiment le soutenir. Ensuite, le Ministre lui-même dit qu'un quota de 250,000 fourrures est le nombre qu'il faut pour le maintien des troupeaux, et cette année il annonce que l'année prochaine le quota sera d'environ 150,000 parce qu'il croit maintenant que 250,000 est un peu trop. C'est ce genre de manque de logique qui met fin à tous nos arguments.

M. Thompson: Monsieur le président, je sais bien que nous pourrions passer beaucoup de temps là-dessus, mais je voudrais seulement poser une dernière question. Parlons un peu du Japon où notre présence se fonde surtout sur l'industrie et le commerce, mais elle est très étroitement liée à toute notre politique étrangère, non seulement dans le Pacifique, mais aussi par rapport à la Chine. Trouvez-vous que le même manque de consultation et de coordination existe, mettons entre le ministère de l'Industrie et du Commerce et celui des Affaires extérieures dans un endroit aussi important que le Japon?

[Text]

Mr. Smith: There was, I do not know now. Things are much better now, but I will tell you one very distressing thing that happened when I was in Japan. As you know, one of four main difficulties with the Japanese is this voluntary restraints program. This is a problem in that it colours our whole political approach, the Japanese approach to us, their opinion of us and that sort of thing.

The Japanese are highly intelligent people. They understand the whole section of this voluntary restraints. They know that it is necessary and they know that they have to play the game, but we also know that they also will bargain and get the very best they can out of it. When I was appointed as Commercial Minister, before I left here I had time to bone up, if you like, on the problems relating to Japan, and I immediately thought it must be this voluntary restraints program as the most important thing that the embassy can do. At that time this program was administered by the Department of Finance. They were the ones who did all the bargaining with the Japanese and this struck me as being a strange thing. It has been changed since, I may say, and I am not suggesting that they were not terribly competent; they were. They knew the Canadian aspect of this thing and the Japanese one very well indeed. They really did, but they did not have, shall we say, the feeling of the Japanese towards this that I submit the embassy should have been able to develop, which we did, I think, too.

I had great difficulty in finding out from Finance before I went out just what the voluntary restraints program was. They were not very keen on telling me. When I got out to Japan I found that the embassy had had absolutely nothing to do with this program whatsoever. It was all negotiated in Ottawa and we were not even consulted on the problem. We were not told how the negotiations were going. We did not know what was going on at all.

Fortunately we had an ambassador who had been in the trade field and he was very much interested in this, and together we muscled in on this, and I say muscled in, against all kinds of opposition. Together we decided that one of the difficulties in this problem was that the Japanese foreign office was not getting the Canadian point of view from anybody, because the only link they had was their own embassy here who would be reporting to them. They were not getting the Canadian point of view direct, and we set about trying to instruct the foreign ministry of our point of view which was a perfectly logical one, in so far as we could. We had great difficulty getting the details of our own position from the Department of Finance or from External Affairs. We had great difficulty in doing this but we did.

Just before I left we came across one of the funniest in a way or one of the tragic examples of this lack of co-ordination. We got a telegram saying that this officer from Finance was coming out to do a negotiation in Formosa and they thought he would stop off in Japan on the way in order to instruct the Japanese about the Canadian attitude towards this voluntary restraint program, because they said in this telegram we have never been able to figure out how we can get the Canadian point of view across to the Japanese.

I went to the ambassador, I was absolutely furious. I said "What in the hell do they think we are supposed to be doing here?" What is the purpose of having the

[Interpretation]

M. Smith: Il en était ainsi, mais je vais vous raconter quelque chose de très sérieux qui est arrivé lors de mon séjour au Japon. Comme vous le savez, une de nos grandes difficultés avec le Japon tient du programme de restrictions volontaires. C'est un problème qui touche notre politique tout entière, celle des Japonais, leur attitude à notre égard et ainsi de suite.

Les Japonais sont des gens très intelligents. Ils comprennent toute la question de ces restrictions volontaires. Ils savent que c'est nécessaire et ils savent qu'ils devront se soumettre, mais nous savons aussi que nous devons négocier pour obtenir les meilleures conditions possibles. Quand on m'a nommé ministre du Commerce, j'ai eu le temps avant de partir pour le Japon d'étudier les problèmes qui s'y rapportaient, et tout de suite j'ai vu que ce programme de restrictions volontaires était la question la plus importante dont pouvait traiter l'ambassade. A cette époque, le programme relevait du ministère des Finances. J'ai été surpris d'apprendre qu'ils avaient mené toutes les négociations avec le Japon. Ceci a été changé depuis, et n'allez pas croire que je vais insinuer qu'ils n'étaient pas compétents; ils l'étaient. Ils connaissaient à fond le côté canadien et japonais de l'affaire. Il leur manquait seulement d'être plus conscients de l'attitude des Japonais à cet égard et c'est ce que l'ambassade aurait pu faire, à mon avis, et c'est ce qu'elle a fait.

J'ai pu difficilement obtenir des renseignements au sujet du programme de restrictions volontaires du ministère des Finances. Ils l'ont fait de mauvais gré. A mon arrivée au Japon, j'ai appris que l'ambassade n'avait absolument rien à faire au sujet du programme. Tout avait été réglé à Ottawa et nous n'avions même pas été consultés. On ne nous avait pas tenus au courant des négociations. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait.

Heureusement, notre ambassadeur s'y connaissait dans le domaine du commerce et la question l'intéressait beaucoup. Nous avons décidé de nous mêler de cette affaire contre toutes sortes d'opposition. Tous deux, nous avons décidé qu'une des difficultés était que les Japonais n'avaient aucune idée du point de vue canadien parce que leur seul lien était leur propre ambassade au Canada. Personne ne leur donnait le point de vue canadien de façon directe, ce que nous avons entrepris de faire. C'était une chose tout à fait logique. Le grand problème était d'extirper des détails au sujet de notre position du ministère des Finances ou des Affaires extérieures. Nous y sommes tout de même parvenu.

Tout juste avant mon départ, nous avons vu un exemple des plus comiques ou des plus tragiques de manque de coordination. Nous avons reçu un télégramme portant qu'un fonctionnaire des Finances en route pour l'île de Formose arrêterait au Japon pour renseigner les Japonais au sujet de l'attitude du Canada à l'égard du programme de restrictions volontaires parce que, selon le télégramme, on ne sait pas tout juste comment faire comprendre notre point de vue aux Japonais.

Je me suis rendu chez l'ambassadeur, j'étais tout à fait furieux. Je lui ai dit: «Que diable pensent-ils que nous sommes censés faire ici?» A quoi sert une ambassade, si on ne l'emploie pas pour faire ce que cet expert est chargé de faire.

[Texte]

embassy if they do not use us to do this very thing, which is that this man, this expert, was going to stop off in Japan and instruct the Japanese about the Canadian attitude.

• 1220

That has been changed because, first of all, the program is no longer being financed in Canada, and I am sure it is very much better now. But that did happen, as lately as 1963.

Mr. Thompson: Thank you very much. Mr. Chairman, again I would just like to express my appreciation. I would hope, Mr. Chairman, that we might get down to the nitty-gritty of some of the other points that are brought up at the Committee sometime, and that might affect our own responsibilities as a committee, particularly in those areas of omission that have been referred to, as far as foreign policy is concerned. Thank you very much.

The Chairman: Mr. Badanai.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman. I would like to have Mr. Smith's views on the Organization of American States.

Canada occupied the empty chair which, I understand, had been reserved for Canada. Does he think Canada should remain outside the O.A.S. areas, and if so, why?

Mr. Smith: I believe very strongly that we should remain outside. I have to admit that I do not think this would be the view of most of my colleagues who have served recently in Latin America. Of course, I have not served there for a great many years, but the reason I think we should keep out of this...

In the first place, I think that it is a complete mistake to assure that our joining the O.A.S. is going to improve our trade position in Latin America, because it will not. Whether we develop our trade in Latin America depends solely on whether we are in a competitive position to compete in Latin America, and we should be directing our attention to that and not to assume—and I think we do tend to assume—that the development of trade in an area depends more on what the government does than what private industry does. This is not true.

We can do a great deal to help, but if a Canadian commodity is not competitive, it is not going to be sold in Latin America, and this does not matter whether we belong to O.A.S., or not, and belonging does not make us more competitive. That is point one.

Secondly, if we join the O.A.S., from a political point of view, I think we would find ourselves in the very difficult position on many occasions where we would be either in opposition to the United States or we would be forced to take up a position which might be against the United States, or it might be against the Latin Americans. If it is against the Latin Americans, then we are regarded by Latin Americans as being pro-United States, and influenced by the United States. If it is the other way around, the United States would think that we are doing this in order to worry them.

I think we are much better off outside it, and apparently—and this is not an unimportant point—we have not got

[Interprétation]

Tout cela a changé parce que tout d'abord, le programme n'est plus financé au Canada. Je suis certain que cela va beaucoup mieux maintenant, mais cela s'est produit jusqu'en 1963.

M. Thompson: Merci beaucoup. Monsieur le président, j'espère que nous allons pouvoir entrer dans le fort du sujet à d'autres questions soulevées en comité. Peut-être que cela poussera le Comité à agir de façon responsable, surtout dans le domaine des omissions dont on a parlé au sujet de la politique étrangère. Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Badanai.

M. Badanai: Merci, monsieur le président. Est-ce que M. Smith pourrait nous parler au sujet de l'Organisation des États américains.

Le Canada a occupé le siège vide, qu'on avait je crois réservé au Canada. Croit-il que le Canada devrait rester à l'extérieur de l'OEA et si oui, pourquoi?

M. Smith: Je crois fortement que nous devrions rester à l'extérieur. Je dois avouer que la plupart de mes collègues qui ont été affectés en Amérique latine ne seraient pas de cet avis. Bien entendu, je n'y suis pas resté pendant bien des années, mais la raison pour laquelle je crois que nous devrions garder nos distances...

En premier lieu je crois qu'il est tout à fait erroné de croire que le fait d'adhérer à l'OEA va améliorer notre position commerciale en Amérique latine. Notre succès commercial en Amérique latine dépend seulement de notre capacité d'y établir une position concurrentielle. Nous devrions travailler dans ce but sans croire que l'expansion commerciale dans ce domaine relève plutôt du gouvernement que du secteur privé.

Nous pouvons prêter main forte, mais si un produit canadien n'est pas concurrentiel, il ne se vendra pas en Amérique latine que nous appartenions à l'OEA ou on. Le fait d'adhérer e ne nous rend pas plus concurrentiels. C'est mon premier point.

Deuxièmement, si nous nous joignons à l'OEA pour des raisons politiques, je crois que nous nous trouverons souvent dans des positions très difficiles où nous devrions nous opposer aux États-Unis ou prendre une position qui irait à l'encontre des États-Unis ou encore à l'encontre des Latino-Américains. D'un côté les Latino-Américains nous voient comme pro-américains, sous l'influence des États-Unis. Si nous adoptons la position contraire, les États-Unis seraient d'avis que nous le faisons pour leur causer des problèmes.

Je crois que nous sommes beaucoup mieux à l'extérieur et à ce qu'on dit, ce qui n'est pas un détail sans importance, nous n'avons pas le personnel suffisant pour occuper les postes essentiels que comporterait notre adhésion à l'OEA.

[Text]

the people to staff what the O.A.S., needs if we are going to do it properly. We simply have not got the people.

We have enough on our plates now. We have the Commonwealth; we have NATO; we have our relations with the United States. We have all these groupings which we are actively embroiled in.

Our aid programs all over the world take people, and we simply have not got enough trained people to do this. Our civil service is expanding like an amoeba. It is ridiculous—and incidentally, I think we were perfectly right to cut back in the foreign service, to cut back these little offices. I think we were wrong to open other ones in their place. I do not think this made any sense at all. And to open the Vatican—well, that would be getting onto another subject. But I think we were perfectly right to cut back the foreign service as we did.

This was the right thing to do, but we were wrong then to expand it again in other places which really do not, apart from the fact that they give an opportunity to use our French-speaking population in these areas—but it does not make any sense to me to cut down a place like Cyprus where we have a large Canadian contingent, and which is a flash-point in the Middle East, where you could get a lot of intelligence about what is going on there—we take that out.

But I think that to take on the Latin American operation, with the enormous number of committees, there would be a huge staff required to handle this thing. And

• 1225

for what purpose? We are not going to influence the Latin Americans, you can be sure of that. They are not interested. The paper builds us up in the Latin American paper as if they thought we were God's gift to humanity. Well, if we swallow that line, we are not being very sensible. They will flatter us every time we go down there, you would think we are the best fellows in all the world, but they say that to everybody. We are surely more sophisticated than to believe all this stuff. As the paper said, my God, when you read what Canadians are, according to Latin Americans, we are absolutely supermen. That is a lot of nonsense. I am sorry to say that but this is true. We should not be so gullible.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Are there any more questions that members of the Committee want to ask our witness?

Mr. Macquarrie: I was impressed with the witnesses' reference to our unilateral moves in the north and in the oceans generally. Does Mr. Smith have any anxiety—he has obviously given a great deal of thought to this—that we might be the "quo" of a quid pro quo from many of the other neighbours around us? I sometimes look at Greenland and St. Pierre and the American Panhandle and wonder if unilateralism might come back to haunt and hurt us one day.

Mr. Smith: We have to be very realistic about this. It is all very well to say we are going to protect the environment, we are going to do this, that and the other thing, but there comes a time, without the co-operation of our

[Interpretation]

Nous en avons assez du Commonwealth et de l'OTAN; nous avons nos rapports avec les États-Unis. Nous prenons une part active dans tous ces groupements.

Nos programmes d'assistance par tout le monde exigent bien des gens et il nous manque le personnel compétent pour y suffire. Notre fonction publique grandit comme une amibe. C'en est ridicule et, incidemment, je crois qu'on fait bien de réduire le service étranger, de diminuer le nombre de ces petits bureaux. Je crois qu'on a mal fait d'en ouvrir d'autres à leur place. Cela n'a aucun sens. Parler du Vatican serait encore autre chose, mais je crois qu'on a bien fait de réduire le service extérieur comme on l'a fait.

C'était toutefois une erreur de l'augmenter ailleurs en des endroits qui, sauf l'occasion d'affecter des francophones dans ces domaines n'offrent vraiment rien qui vaille. Il semble illogique d'abandonner Chypre où nous avions un nombre considérable de Canadiens et qui constitue un point critique du Proche-Orient qui offrait quantité de renseignements.

Mais pourquoi s'occuper de l'Amérique latine avec le grand nombre de comités et le personnel qu'il comporte? Pour quelle raison? Nous n'influencerons pas les Latins américains. Vous pouvez en être sûr. Ils ne sont pas intéressés. Ils parlent de nous, comme si nous étions des dieux. Eh bien, si nous croyons ce qu'ils disent, nous n'avons pas grand bon sens. Ils vont nous flatter chaque fois que nous irons les voir, c'est à croire que nous sommes les meilleures gens du monde, mais ils nous disent cela à tous et chacun. Sûrement nous avons mieux à faire que de croire ce genre de choses. Si l'on en croyait les rapports, les Canadiens seraient de vrais surhommes selon les Latins américains. Tout cela est absurde. C'est triste, mais c'est vrai. Il ne faut pas nous y laisser prendre.

M. Badanai: Merci, monsieur le président.

Le président: Est-ce que les membres du comité voudraient poser d'autres questions au témoin?

M. Macquarrie: Ce que les témoins ont dit de notre initiative dans le Nord et dans les océans en général m'a beaucoup impressionné. Est-ce que M. Smith n'est pas un peu inquiet de tous les voisins qui nous entourent? Je tourne parfois mes regards vers le Groenland, les îles St. Pierre et les... et je me demande si cette question d'unilatéralisme ne se retournera pas contre nous un jour.

M. Smith: Il nous faut être réaliste à ce sujet. Il est peut-être bien de dire que nous allons protéger l'environnement, que nous allons faire ceci ou cela, mais à un moment donné, il faut nous rendre compte que nous ne

[Texte]

friends and neighbours, when we will not have the power to do all these things. You can make these unilateral declarations but there comes a time when people may get a little fed up and say: "Very well boys, but we are the ones that gave you the muscle to do it and if you are not going to co-operate with us in other factors why the hell should we look after you in these factors"? I think we have to be pretty sensible about this. Mind you, I think we were absolutely right in what we did in the Arctic. My only comment on the paper is that we did not indicate in it that this was our policy in regard to these things, which seems to me was eminently sensible. The Secretary of State for External Affairs in the Commons made, I think, a perfectly brilliant statement about our defence of this attitude, I cannot see how anybody can really argue against it, and why that is not in here, I do not know.

The Chairman: Mr. Smith, on behalf of the members of the Committee I want to thank you very much for your excellent submission.

The next meeting, as I mentioned at the beginning, will be held next Tuesday, May 4. I would like to remind members of the Committee that there will be a brief meeting of the Steering Committee this afternoon immediately after the Orders of the Day in Room 306.

The meeting is adjourned until May 4.

[Interprétation]

pouvons rien faire sans la coopération de nos amis et de nos voisins. Nous pouvons faire des déclarations unilatérales, mais une bonne fois, les gens en ont assez et disent: «Très bien mes frères, mais c'est nous qui vous avons permis de faire cela et, si vous ne voulez collaborer avec nous dans certains domaines, pourquoi croyez-vous recevoir notre aide ailleurs?». Il faut voir la chose de façon réaliste. Ce que nous avons fait dans l'Arctique est bien. La seule chose est que nous n'avons pas dit dans le Livre blanc que telle était notre politique dans ce domaine, une chose très louable. Le secrétaire d'État a prononcé une défense de cette attitude à la Chambre des communes, et je ne vois vraiment pas comment on pourrait s'y opposer. Je me demande pourquoi cela ne figure pas au rapport.

Le président: Monsieur Smith, je voudrais vous remercier pour votre excellent rapport de la part de tous les membres du Comité.

Comme je l'ai dit au début, la prochaine session aura lieu mardi prochain, le 4 mai. Je voudrais rappeler aux membres du Comité qu'il y aura une brève réunion du comité directeur cet après-midi immédiatement après l'ordre du jour à la salle 306.

La séance est levée jusqu'au 4 mai.

APPENDIX "O"

WHITE PAPER ON FOREIGN POLICY

Page 41 of the general paper "Foreign Policy for Canadians" states that the papers "...are concerned with substantive policy rather than methods". It is understood that the papers are the result of a review started in 1968, and presumably they are to set the basis for "substantive" policy making in the immediate future. It is on this understanding that the following remarks are based. They are principally concerned with the general paper "Foreign Policy for Canadians" but there are also some comments on the regional papers.

I suggest that any foreign policy document that does not base its conclusions on a close examination of Canada's policy toward its principal partners must be artificial. Surely such a paper should have dealt primarily with Canadian relations with the United States and with the Commonwealth, the Communist countries, Europe and the Pacific as the basis, and other areas such as Latin America related to such fundamental relationships rather than vice-versa. Indeed, the paper appears to be more in the nature of an academic dissertation on an utopian policy that might be applied to any country that is unfettered by alliances, old loyalties or economic strait jackets and that is free to go on its own way regardless of the consequences internationally. Moreover, at least some of Canada's foreign policy developed after 1968 has not followed the "substantive policy" outlined in the paper, so that it appears to be an exercise without much real relevance to Government actions or intentions, except in the broadest and doctrinaire sense.

This may be an over-simplification of the weaknesses of a paper that contains many excellent proposals and postulates future possibilities with reasoned skill, but the following paragraphs will illustrate in some detail the basis for reaching these broad conclusions.

Canada/U.S. Relations: The second to last paragraph of the document (starting on Page 41) states that "The kind and degree of that involvement as regards Canada/United States relations is attested to by the numerous references to the U.S. in most of the papers." But is it really? Since, whether Canada likes it or not, we are tied economically, geographically and strategically to the U.S. surely it is unrealistic to dismiss our relations with it by "numerous references".

It is true that this relationship with the U.S. is outlined in the paper in the first paragraph of Page 21, but having stated it, the paper does not suggest even "Substantive Policy" the Government proposes to follow to cope with it except in a sense so broad as to leave both Canadians and outsiders in doubt as to what it really is. Again, there is a two page section "American Impact on Canada's Economy and Other Economic Developments" starting at Page 23. This states some of the current problems and those that reasonably can be expected to arise in the immediate future, but there is no guide to Government policy designed to meet these problems. The final paragraph of that section (Page 25) says that Canada can have both a high standard of living and political independence, if Canadians choose carefully in resolving those conflicts. This is a declaration of faith, not policy. Moreover, surely it is not Canadians (at least not directly) but the Government which must adopt suitable policies. In any case,

APPENDICE «O»

LIVRE BLANC SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

A la page 42 du document général intitulé Politique étrangère au service des Canadiens, il est dit que «ces rapports traitent de la politique, plus que des méthodes». Ces documents sont le résultat d'une étude commencée en 1968 et visent probablement à établir la base d'une politique qui serait appliquée dans un avenir immédiat. C'est ce sur quoi constitue le fondement des remarques suivantes. Elles se rapportent surtout au document général de la politique étrangère au service des Canadiens, mais vous trouverez aussi quelques commentaires sur les documents régionaux.

A mon avis, tout document de politique étrangère qui ne base pas ses conclusions sur une étude détaillée de la politique du Canada vis-à-vis ses principaux associés doit être artificiel. Un tel rapport aurait dû traiter en premier lieu des relations du Canada avec les États-Unis, le Commonwealth, les pays communistes, l'Europe et les pays du Pacifique; on aurait pu ensuite s'attarder à d'autres régions comme les pays de l'Amérique latine. En effet, le document prend la forme d'une dissertation sur une politique utopique qui pourrait être appliquée à tout pays qui n'est lié en aucune façon, qui est libre de faire ce qu'il veut sans se soucier des conséquences internationales. De plus, certaines politiques étrangères du Canada mises en œuvre après 1968 ne se sont pas conformées à la politique dont il est fait mention dans le document; on semble donc appliquer des politiques sans s'occuper des actions ou intentions du gouvernement sauf dans un sens large et doctrinaire.

On semble peut-être s'acharner sur un document qui contient pourtant d'excellentes propositions et entrevoit certaines possibilités avec un raisonnement sûr; cependant, les paragraphes suivants illustreront en détails sur quoi il faut se baser pour atteindre ce genre de conclusions.

Relations Canada-États-Unis: L'avant dernier paragraphe (page 42) se lit ainsi: «L'importance de cet élément, notamment des relations Canado-américaines, est soulignée par les nombreuses références que font ces rapports aux États-Unis.» Est-ce vraiment ce qui se produit? Puisque, que nous le voulions ou non, le Canada est économiquement, géographiquement et stratégiquement lié aux États-Unis, il n'est certainement pas réaliste de parler de nos relations avec ce pays en termes de «nombreuses références».

On parle de nos relations avec les États-Unis dans le document, mais après les avoir mentionnées, le document ne propose aucune politique précise au gouvernement de sorte que les Canadiens et les étrangers doutent beaucoup de ce que seront ces relations. Deux pages sont consacrées à «l'influence des États-Unis sur l'économie canadienne.» On énumère quelques problèmes courants et ceux qui peuvent survenir dans un avenir rapproché, mais aucune politique n'est conçue pour aider le gouvernement à faire face à ces problèmes. Le dernier paragraphe de cette section (page 25) dit que le Canada peut avoir un niveau de vie élevé et l'indépendance politique si les Canadiens savent choisir la solution à ces conflits. C'est là une déclaration de foi, non une politique. De plus, c'est le rôle du gouvernement d'adopter des politi-

isn't this what the paper is all about—the Government's approach to Foreign Policy?

Therefore, any foreign policy that does not start with a clear declaration of policy toward the U.S. must be based on quicksand; because of our geographic position, difference in size and power, and the enormous U.S. stake in Canada, we do not have complete freedom of action. It is axiomatic and so stated in the paper, that a healthy Canadian economy is the first pre-requisite to an effective foreign policy. The Canadian economy dependent as it is on our trade with, and on an unrestricted flow of capital from, the U.S. must be operated with these limitations in view. It is not a question whether this is palatable or not, it is a fact. (The Archbishop of Canadian independence from that foreign capital domination, the Hon. Walter Gordon, had to go cap-in-hand to Washington when the U.S. did not exempt Canada from the original interest equalization tax. Yet that tax should have played directly into the doctrine of more economic independence of Canada but it could not as it would have bankrupted Canada. Moreover, any Federal action that might alienate foreign capital will run headlong into intense Provincial opposition.)

The importance of foreign investment is touched on very briefly in the section "Fostering Economic Growth" on page 14, "...embraces...financial objectives in the foreign field...loans and investments" and again under "Economic Growth" on Page 34, "...requires intensive research and development studies...new patterns of trade and investment". But the paper contains no hint of what the Government policy is toward foreign investment in Canada (except to dwell on the need to assert and protect Canadian independence, which surely is an automatic responsibility of any Government and need not be stated).

It is impossible to say for how long Canada will be dependent on a large net import of foreign capital (and with it, its skills and knowledge) in order to grow, stimulate employment and to adequately balance its accounts. Although the overall current account deficit with the U.S. has dropped dramatically in the last year or so, in part this is because of the slowdown in Canada's economy which is traditionally reflected by a substantial reduction in Canada's imports of machinery and industrial equipment from the United States. On the other hand, as the United States becomes more and more dependent on outside sources (and therefore on Canada) for its raw materials Canada's exports to the U.S. of raw and semi-manufactured materials are going to increase (but hardly significantly in manufactured goods unless some other automobile type of pact can be found, which is doubtful) and could conceivably finance the current balance of payments. How soon this may happen is impossible to forecast, because the servicing of the capital invested in Canada continues to place a heavy load on the balance of payments and tends to increase faster than the interest and profits on new capital imported, since a considerable proportion of the increase of foreign owned capital is financed out of Canadian savings. In any case, probably for the foreseeable future Canada will continue to need a large net inflow of capital unless the Canadian public in general is prepared to accept a considerably lower standard of living, lower wages all round and such sacrifices that might be necessary to increase Canadian productivity to the point where it will at least equal that of the

ques, non celui des Canadiens. Le sujet du document n'est-il pas le suivant: Le gouvernement face à la politique étrangère.

Toute politique étrangère qui ne s'intéresse pas d'abord à la politique vis-à-vis les États-Unis est édifée sur des sables mouvants; à cause de notre position géographique, des énormes intérêts américains au Canada de la grandeur et du pouvoir de ce pays, nous n'avons pas cette liberté d'action. Il est évident, on le dit d'ailleurs dans le document, qu'une économie canadienne en santé est le principal prérequis si l'on veut que notre politique étrangère soit efficace. L'économie canadienne, puisqu'elle dépend de notre commerce avec les États-Unis, doit être menée sans oublier ses limitations. On n'a pas à se demander si la chose est agréable ou non, c'est un fait. (Le grand-prêtre qui veut que le Canada soit indépendant de toute domination capitaliste étrangère, l'honorable Walter Gordon, a dû se rendre à Washington quand les États-Unis ont refusé d'exempter le Canada de la taxe de redressement. Pourtant, cet état de choses aurait dû jouer un rôle important dans la doctrine de l'indépendance économique du Canada; c'était impossible car le Canada aurait fait faillite. De plus, les provinces s'opposeraient violemment à toute action que pourrait prendre le gouvernement fédéral pour aliéner les capitaux étrangers.)

On aborde brièvement la question de l'investissement étranger dans la section «Stimuler sa croissance économique» à la page 14: «...s'applique à tout un éventail d'objectifs à l'étranger, de nature économique, commerciale et financière»; on en parle de nouveau à la page 35 sous la rubrique «Croissance économique»: «...demande en outre un programme sérieux et mise à jour régulière de la recherche et développement en matière de plans d'action commerciaux». Cependant, le document ne traite pas de ce qu'est la politique du gouvernement face à l'investissement étranger au Canada (sauf pour insister sur le besoin d'assurer et de protéger l'indépendance canadienne qui est automatiquement la responsabilité du gouvernement et doit être citée).

Il est impossible de dire pendant combien de temps le Canada devra se baser sur les importations de capitaux étrangers (de même que sur l'habileté et la connaissance) afin de pouvoir croître, stimuler l'emploi et équilibrer ses comptes. Bien que le déficit total de notre compte courant américain a accusé une baisse dramatique au cours de la dernière année, ce qui est dû en partie au ralentissement de l'économie canadienne qui est traditionnellement reflété par une réduction substantielle des importations canadiennes de machinerie et d'équipement industriels des États-Unis. De plus en plus, les États-Unis devront faire appel à des sources extérieures pour leurs matières premières; les exportations de matières premières et de produits semi-manufacturés canadiens aux États-Unis augmenteront (cependant cette augmentation ne sera pas très importante en ce qui a trait aux produits manufacturés à moins que d'autres ententes automobiles puissent être signées, ce qui est douteux) et pourrait peut-être financer la présente balance des paiements. Quand la chose se produira-t-elle, il est impossible de le dire puisque les dépenses qu'exige le capital investi au Canada continuent à peser lourd sur la balance des paiements et tendent à s'accroître plus vite que l'intérêt et les bénéfices sur les nouveaux capitaux importés; en effet, une proportion importante de l'augmentation des capitaux étrangers est financée par les épargnes canadiennes.

United States. I doubt very much if there is the remotest possibility of the Canadian public agreeing to such sacrifices—witness the recent automobile labour contract agreements virtually dictated from the U.S. parents of both capital and labour. Since the Government has not laid down any precise nor comprehensive rules under which existing foreign capital investment must operate in the future, nor under which new capital will be expected to operate when it comes in, it would seem that a review of foreign policy should give high priority to setting forth such ground rules or at least "Substantive Policy" for both capital and labour.

If the paper is to be an effective instrument for stating foreign policy surely it should have come to grips with an outline of Government policy on this, one of the most fundamental corner stones on which policy must be built. Indeed, one wonders how long the United States will tolerate this constant harping about the danger to Canadian independence by its huge capital investment in Canada (plus the apparent anti-American bias as reflected in so many other fields,—Vietnam, recognition of China, unilateral declarations concerning the 100 mile off-shore zone, confusion over our attitude to co-operation on a Continental water policy, perhaps even the Dennison Mines affair, that seems to single out U.S. take-overs for special adverse treatment). That country would respect us more if we were to stop all this criticism (and I do not suggest that it comes necessarily from the Government, mostly not) and instead, lay down firm policy that Government was prepared to implement and defend in Parliament, even if such a policy were to impose some limitations on the free-wheeling of foreign capital and to firmly reject the extra-territorial application to Canada of non-Canadian law. For it is not regulation of capital that investors are mainly concerned about, but the economic growth, political stability and danger of arbitrary "take over", profit incentive or safe and economic source of raw materials. Capital can and will live with regulations imposed by the host Government, so long as it knows what such regulations are and that the regulations are reasonable. Japan is a good example, where foreign capital is rigidly restricted from outright control of any industry, aside from very few exceptions; but the performance of the economy is spectacular, it has a staple and reliable Government and the ground rules are precisely set out—and there foreign capital is lined up, begging for the right to enter.

What is the policy of the Government toward capital take-overs? Reference is made under "Emerging Policy" (Page 33) to the blocking of the sale of Dennison Mines, yet shortly after no objection was made to the sale of another uranium mine to foreign, but not U.S. control. What industries and resources does the Government think that foreign capital may control—or perhaps those that foreign capital may not control? What may owners of that capital do or not do when Canadian interests are in conflict with those of their own nation? What is the Government attitude to international unions dictating terms of settlement to their Canadian affiliate? Is the Government prepared to continue the special position of Time and Life and The Reader's Digest, seemingly to the detriment of the Canadian publishing industries? What is the "substantive policy" toward the extra-territorial application of U.S. law or of the SEC regulations (or of any foreign law and regulation) toward Canada and its institutions?

Quoiqu'il arrive, le Canada continuera probablement à avoir besoin d'un apport de capitaux à moins que le public canadien en général soit prêt à accepter un niveau de vie beaucoup plus bas, des salaires moins élevés et tous ces genres de sacrifices qui seraient nécessaires pour accroître la productivité canadienne et faire en sorte qu'elle soit égale à celle des États-Unis. Je doute que le public canadien accepte de faire de tels sacrifices; les récents accords automobile en sont témoins. Puisque le gouvernement n'a pas établi de règles précises et détaillées expliquant ce qu'il faudra faire face aux présents investissements de capitaux étrangers à l'avenir et comment il faudra agir face aux nouveaux capitaux, il me semble qu'une étude de politique étrangère devrait donner la première place à ce genre de règles ou tout au moins à une politique concernant le capital et la main-d'œuvre.

Si le document doit être un instrument efficace de politique étrangère, il devrait expliquer quelle sera la politique du gouvernement à ce sujet, ce sur quoi doit être basée toute politique. On se demande pendant combien de temps les États-Unis toléreront qu'on les ennuie avec cette idée que l'indépendance canadienne est en danger à cause des importants investissements de capitaux américains au pays (on ne cesse de critiquer les États-Unis dans bien d'autres domaines comme le Vietnam, la reconnaissance de la Chine, les déclarations unilatérales concernant la zone côtière de 100 milles, la confusion faite à notre attitude de collaboration à la politique des eaux continentales, peut-être même l'affaire (*Bennison Mines*). Ce pays nous respecterait beaucoup plus si nous arrêtons toute cette critique (je ne veux pas dire que la critique vient du gouvernement) et si nous présentons une politique que le gouvernement serait prêt à mettre en œuvre et à défendre devant le parlement même si cette politique devait imposer quelques limites quant à l'entrée des capitaux étrangers et devait rejeter l'application extra-territoriale au Canada de loi non canadienne. Les investisseurs ne s'intéressent pas d'abord à la réglementation du capital, mais à la croissance économique, à la stabilité politique, aux bénéfices ou aux sources sûres et économiques de matières premières. Le capital peut et doit vivre avec les règlements imposés par le gouvernement—hôte, dans la mesure où il sait que ces règlements existent et qu'ils sont raisonnables. Le Japon est un bon exemple; dans ce pays, le capital étranger ne peut être contrôlé par aucune industrie sauf quelques exceptions; la performance de l'économie est spectaculaire; le gouvernement est fiable et les règlements de base sont précis—aussi les capitaux étrangers sont-ils anxieux d'entrer dans ce pays.

Quelle est la politique du gouvernement face à la possession de capitaux? Sous la rubrique «Une politique qui se fait» la page 33, on parle d'interdire la vente de *Dennison Mines* et pourtant peu de temps après on a permis la vente d'une autre mine d'uranium à un pays étranger mais qui n'est pas contrôlé par les États-Unis. D'après le gouvernement, quelles industries et ressources devraient être contrôlées par les capitaux étrangers ou peut-être lesquelles ne devraient pas être contrôlées par les capitaux étrangers? Qu'est-ce que les propriétaires de ce capital devraient ou ne devraient pas faire quand les intérêts canadiens entrent en conflit avec ceux de leur propre nation? Quelle est l'attitude du gouvernement face aux syndicats internationaux qui dictent les termes d'entente à leur filiale canadienne? Le gouvernement est-il

All these problems and others are constantly being discussed, but no firm action is being taken and the Government in this paper does not give a hint concerning its attitude toward them. Surely the Canadian people, so frequently referred to in the paper as wanting this or that now and in the future, are entitled in this paper to know what the Government's position is in these matters. Moreover, foreign investors should know what to expect—some day they may take their business elsewhere.

Perhaps it may be agreed that the questions posed at the beginning of the pen-ultimate paragraph go beyond "substantive policy" and come under the heading of "direct policy". However, should there not be at least some indication of whether the Government's "substantive policy" is to deal with these vital matters, or whether it is considered best to leave them to drift?

Canada and the Commonwealth: There is much talk in this paper of the need to produce some countervailing pressures to U.S. domination if Canada's independence is to be preserved. To this end, under "The Conduct of Foreign Policy" on Page 28 et seq. it is stated, "...the Government sees no alternative to finding such countervailing influences (i.e. to the trend toward regionalism and Canada's domination geographically by the U.S.) and this will be reflected in the new policy emphasis on geographical diversification of Canada's interests—more attention to the Pacific and to Latin America, for example (the sentence might have included Francophonie and Africa to reflect the rest of the paper)—while taking fully into account new multilateral arrangements in Europe." There is no mention here of what surely would be the most effective and natural countervailing influence—increased Canadian attention to the Commonwealth. Indeed, the paper hardly mentions the Commonwealth at all. It is mentioned on Page 15 under "Promoting Social Justice", "...policies of political, economic and social nature pursued... with international groupings (the U.S. the Commonwealth and la Francophonie)", but not again, or certainly not in such a way as to outline the Government's policy or attitude toward it.

On the other hand, when discussing regional groupings and "international bodies composed of countries with common interests" ("The Conduct of Foreign Policy" pp. 28, 29) the fact that the Commonwealth is not mentioned could be taken to mean that the Government has written it off. Similarly, the failure to mention Canada's Commonwealth (and British) links and heritage as contributing largely to Canada's distinct identity, and therefore as a basis for sustaining that identity, suggests a deliberate downgrading of those links.

In any case, whatever the Government's policy toward the Commonwealth may be, the papers give no clue to it, yet the Commonwealth is facing a crossroads and surely the public is entitled to have some indication as to where the Government stands if the papers are to have any significance.

Does the paper accurately reflect foreign policy actually followed since 1968 and currently being followed? If the paper is to have any real purpose the answer to such a question must be in the affirmative. Yet, it is at least questionable that it does in several particulars.

(a) In the second paragraph on Page 16—"Ensuring a Harmonious Natural Environment" there is in the final

prêt à appuyer le *Time*, le *Life* et le *Reader's Digest* au détriment des industries canadiennes? Quelle est la politique face à l'application extra-territoriale de la Loi américaine ou de toute autre loi étrangère vis-à-vis le Canada et ses institutions?

On discute constamment de tous ces problèmes, mais on n'agit pas et le gouvernement, dans son document, ne donne aucune idée concernant son attitude à cet effet. Le peuple canadien, qui, dit-on dans le document, désire ceci et cela maintenant et à l'avenir, a le droit de savoir quelle est la position du gouvernement dans ces domaines. De plus, les investisseurs étrangers devraient savoir à quoi s'attendre sinon, un jour, ils feront peut-être affaires ailleurs.

Peut-être peut-on s'entendre pour dire que les questions posées vont au-delà de la politique en tant que telle et se rangent sous la rubrique «politique directe». Toutefois, ne devrait-il pas y avoir au moins quelque indication nous disant si la politique du gouvernement doit traiter de ces questions vitales ou si elles doivent simplement être laissées de côté?

Le Canada et le Commonwealth: On insiste beaucoup dans ce document sur le besoin de produire quelques pressions pour contrebalancer la domination américaine si l'indépendance du Canada doit être préservée. A cet effet, sous la rubrique «De la conduite de la politique étrangère» la page 28 et suivantes, il est dit: «...le gouvernement persistera à chercher de tel contrepois (c'est-à-dire la tendance vers le régionalisme et la domination du Canada, géographiquement, par les États-Unis) et cette volonté se manifestera dans la nouvelle tendance de notre politique à diversifier nos intérêts géographiques, entre autres dans le Pacifique et en Amérique latine, (la phrase aurait pu inclure la Francophonie et l'Afrique pour refléter le reste du document) tout en tirant le meilleur parti des nouveaux agencements multilatéraux en Europe.» On ne mentionne pas ce qui pourrait être l'influence la plus efficace et la plus naturelle: l'intention accrue du Canada au Commonwealth. Le document mentionne à peine le Commonwealth. Sous la rubrique «Promouvoir la justice sociale», à la page 15, il est dit: «...certaines politiques de nature économique, sociale ou politiques au sein des groupements internationaux comme les Nations Unies, le Commonwealth, la Francophonie.» Toutefois, on ne le mentionne pas de façon à souligner la politique ou l'attitude du gouvernement face au Commonwealth.

Quand on discute des groupements régionaux et «des organismes internationaux ou composés de pays ayant des intérêts communs» («De la conduite de la politique étrangère», pages 28 et 29), le fait que le Commonwealth ne soit pas mentionné pourrait signifier que le gouvernement s'en est retiré. Le fait qu'on ne mentionne pas le Commonwealth du Canada, les liens et l'héritage qui ont contribué largement à procurer au Canada sa propre identité, suppose qu'on les considère comme bien peu de choses.

Quant à la politique du gouvernement face au Commonwealth, le document n'en parle pas; pourtant le Commonwealth est à la croisée des chemins et le public a le droit de savoir quelle est la position du gouvernement si toute l'affaire doit avoir une signification.

Le document est-il le reflet exact de la politique étrangère suivie depuis 1968 et suivie présentement? Si le document a un but véritable, la réponse à cette question

sentence "...to assist in the development of international measures to combat pollution in particular". Countries reading this can scarcely have been prepared for Canada's unilateral declaration concerning its determination to control pollution within 100 miles of its own shore, which would be determined by base lines established by Canada alone. It is not suggested that such a policy is necessarily wrong, but it hardly conforms with policy declared in the paper—"development of *international measures*", particularly since the unilaterally declared measures, however logically the need for immediate action was argued (as it was) did not pledge them to amendment to conform with any internationally developed controls that might be worked out in the future. Yet again, in the last sentence on Page 27, reference is made to the international ramifications (in environmental problems headed by pollution) and the obvious need for *solid international co-operation*. And again in the section "Quality of Life" on Page 36 when referring to anti-pollution programmes,—"...plenty of scope... for more concrete *co-operative action*".

(b) The first paragraph on Page 7, under "The Changing World" which refers to changes in safe assumptions in the post-war period, says "International institutions which had been the focus and instrument of much of Canada's policy were troubled by internal divergences and by criticism about their continuing relevance". This suggests that Canada has had to adjust to external forces beyond its control. This is undoubtedly true, but is it not equally true that by Canada deliberately and unilaterally downgrading its role in NATO, Canada itself produced one of the "divergences", despite the unanimous objections of all its partners?

(c) Under "Criteria for Choosing Policy" p.ps.18 and 19, the Government is stated to be convinced that Canada's most effective contribution to international affairs in the future will be in the role of peace-keeping (among others). Reference to the importance that the Government places on this role for Canada is again contained in the excellent summation of the *limitations* on Canada's effectiveness in dealing with international crises, in the middle paragraph of Page 23, under "Power Relationships and Conflicts".

In the light of the very considerable reduction in the level of Canada's armed forces (more than those withdrawn from NATO), coupled with pledges to take on a bigger share of the defence of Canada's own territory (given as one of the reasons for a cut back in our NATO contribution), plus the demonstrated need for the maintenance of troops in Canada for aid to the civil power, how can we accept further commitments in this role of "peace-keeping"?

(d) Under "Sovereignty and Independence", the last point on page 39, declares that the Government should *sustain* "Canada's distinct identity including particularities of language, culture, custom and institution." Can it really be said that Government policy is *not* directed to *changing* rather than *sustaining* many of Canada's institutions—the armed forces, for example, and many of the symbols and traditions derived from the Crown and the British link?

Concentration of Efforts: Under "Sovereignty and Independence", starting on Page 38 when outlining four general guide-lines for policy there is the excellent and

doit être oui. Cependant, dans certains cas, on se demande si le document a un but.

(a) Au troisième paragraphe de la page 16 «Maintenir l'harmonie du milieu naturel» on peut lire dans la dernière phrase "...de participation à la réglementation internationale contre la pollution". Les pays qui lisent ces lignes sont très mal préparés à la déclaration unilatérale du Canada stipulant qu'il est déterminé à contrôler la pollution à 100 milles de ses côtes et ce grâce à des données établies par le Canada seul. Je ne veux pas dire qu'une telle politique est mauvaise, mais elle se conforme très mal à ce qui est dit dans le document (*Réglementation internationale*) surtout depuis la déclaration de mesures unilatérales; toutefois, le besoin d'agir immédiatement ne les oblige pas à se conformer aux contrôles internationaux qui seront peut-être appliqués à l'avenir. A la page 28 on parle de ramifications internationales (problèmes de l'environnement dont le premier est la pollution) et du besoin de *collaboration internationale*. Sous la rubrique «Qualité de la vie» à la page 37 quand on parle des programmes antipollution, il est dit: «elle est déjà ouverte aux échanges et à une action organisée de façon plus pratique et plus concertée.»

(b) Au dernier paragraphe de la page 6 sous la rubrique «Le monde évolue», on peut lire: «Des politiques internationales qui avaient été au centre des politiques canadiennes sont maintenant paralysées par leurs conflits internes et l'on doute de leur utilité dans le nouveau contexte international.» Cela veut dire que le Canada a dû s'habituer aux forces extérieures qu'il ne peut contrôler. C'est sans doute vrai, mais n'est-il pas également vrai que le Canada en décidant délibérément de ne pas prendre au sérieux son rôle au sein de l'OTAN a produit une des divergences, malgré l'objection unanime de tous ses associés?

(c) Sous la rubrique «Les critères d'un choix politique» aux pages 18 et 19, on dit que le gouvernement est convaincu que la contribution la plus efficace du Canada aux affaires internationales à l'avenir sera son rôle de gardien de la paix (entre autres choses). On souligne l'importance que le gouvernement accorde à ce rôle au deuxième paragraphe de la page 23 sous la rubrique «Des rapports de puissance et des conflits».

Compte tenu de la réduction importante des forces armées canadiennes (plus que celles qui ont été retirées de l'OTAN), associée à des engagements de prendre une part plus importante de la défense du territoire du Canada (indiqué comme l'une des raisons pour une réduction de notre contribution à l'OTAN), plus le besoin démontré du maintien de troupes au Canada pour aider le pouvoir civil, comment pouvons-nous accepter d'autres engagements dans ce rôle de «conservation de la paix»?

(d) Sous le titre «Sovereignty and Independence», le dernier point de la page 39, déclare que le gouvernement devrait *soutenir* l'identité distincte du Canada, y compris les particularités de langue, de culture, de coutumes et d'institutions. Peut-on dire véritablement que la politique du gouvernement *n'a pas* pour but de *changer* plutôt que de *soutenir* de nombreuses institutions canadiennes, les forces armées, par exemple, et un grand nombre des symboles et des traditions provenant de la Couronne et du lien avec la Grande-Bretagne?

Concentration de l'effort: Sous le titre «Souveraineté et Indépendance», qui commence à la page 38, en soulignant quatre principes directeurs généraux de politique, il y a

realistic reference to the development of Canada's resources (the third guide-line), "There are limitations on what a nation of little more than 20 million can hope to accomplish in a world in which much larger powers have a dominant role." However, the papers surely do just the opposite. There are few references to limitations; instead the paper suggests that policy is to be all things to all men. With the possible exception of a lessened NATO role, which however, is to be offset by acceptance of a greater share of Canada's continental defence, (re-stated on Page 15 under "Safeguarding Sovereignty and Independence") and the caveat concerning the need to ensure that in the role of peace-keeping "Canadian expertise will not be dispersed or wasted on ill-conceived operations but employed judiciously... where the Canadian contribution... seem(s) likely to improve chances for lasting settlement", the rest of the paper actually foresees an expanded role all over the world. In addition to our concern over Britain joining the EEC and our traditional links to Europe, our continued pre-occupation with the U.S., our expanding interest with Mainland China and efforts to develop closer links with Soviet Russia (not specifically mentioned in the paper but in fact being developed), our efforts to build up and strengthen our links with France, the paper calls for an expanding role with "Francophonie", Africa in general, Latin America and the Pacific. How does all this fit into the declared recognition of the limitations of a people of 20 million?

Again, under "Sovereignty and Independence" on Page 38 the paper states that "Seeing itself as a North American state, Canada has had to take a hard look... at the Western Hemisphere". But why? In this age of communications the Western Hemisphere is really just a geographical expression. Why does a "North American State" have to be particularly concerned with all the Western Hemisphere, when our limited resources are already over-committed? Can we in fact meet our traditional obligations and the new ones that are actually and directly calling upon our resources, the UN, the Pacific, the EEC, the USSR, China and still take on Latin America, where the amount of resources we can assign to it, unless we rob some other theatre, can have little if any real effect in helping with the overall problems of that area?

Isolationist? Although the real foreign policy is not isolationist (and there are numerous references to the need for International Co-operation in the paper), the way the paper is written one could sense an underlying selfishness that suggests that Canada will follow policies that are to benefit Canada regardless of the effects on other countries. While recognizing that all countries must devise foreign policies that are designed to protect and develop their own interests, there are and will be many occasions where a policy that benefits others and calls on some sacrifice by Canada will be in Canada's own best interest in the long run. Indeed, it is surely almost axiomatic that an aid programme designed to help less fortunate countries can only be really effective if it entails certain sacrifices by the more affluent countries. I believe that this is in fact a part of Canada's actual foreign policy, but the paper does not make this clear. In fact, it suggests the opposite:

(a) Under "Foreign Policy in Essence", starting on Page 8 the whole essence is toward "Canada". There is no

une mention excellente et réaliste concernant le développement des ressources du Canada (le troisième principe directeur), «Il y a des limites à ce qu'une nation d'un peu moins de 20 millions d'habitants peut espérer accomplir dans un monde dans lequel des pays beaucoup plus grands ont un rôle dominant.» Toutefois, les documents font juste le contraire. Ils se réfèrent peu aux limites; à leur place le document laisse entendre que la politique doit être toutes les choses pour tous les hommes. A l'exception d'une diminution du rôle que le Canada joue à l'OTAN, qui toutefois doit être compensée par l'acceptation d'une part plus grande de la défense du Canada continental, (réaffirmée à la page 5 sous le titre «Safeguarding Sovereignty and Independence» et l'avertissement concernant le besoin de s'assurer que dans le rôle de conservation de la paix «L'expérience du Canada ne sera pas dispersée ou mal employée sur des activités mal conçues mais employée judicieusement... lorsque la contribution du Canada... semble pouvoir améliorer les chances d'un règlement durable», le reste du document prévoit en fait l'expansion du rôle du Canada dans le monde entier. En plus de notre préoccupation concernant l'entrée de la Grande-Bretagne à la Communauté économique européenne et nos liens traditionnels avec l'Europe, en plus de nos préoccupations continues à l'égard des États-Unis, de l'expansion de nos intérêts avec la Chine continentale et des efforts pour développer des liens plus étroits avec l'Union soviétique (qui n'ont pas été spécifiquement mentionnés dans le document mais qui en fait sont en cours), en plus de nos efforts pour construire et renforcer nos liens avec la France, le document réclame une expansion du rôle du Canada avec «la Francophonie», l'Afrique en général, l'Amérique latine et les pays du Pacifique. Comment est-ce qui tout cela peut s'accorder avec la reconnaissance déclarée des limites d'un peuple de 20 millions d'habitants?

De nouveau, sous le titre «Souveraineté et Indépendance» à la page 38, le document déclare qu'«étant donné qu'il se considère comme un État nord-américain, le Canada ne doit pas quitter du regard... l'hémisphère occidental». Mais pourquoi? Dans cet âge de communications, l'hémisphère occidental n'est en vérité qu'une expression géographique. Pourquoi «un État nord-américain» doit-il s'intéresser tout particulièrement à l'ensemble de l'hémisphère occidentale, alors que nos ressources limitées sont déjà trop engagées? Pouvons-nous en fait remplir nos obligations traditionnelles et les nouvelles obligations qui existent actuellement et qui bénéficient directement de nos ressources, les Nations Unies, le Pacifique, la Communauté économique européenne, l'URSS, la Chine, et encore ajouter à cela l'Amérique latine, où le montant des ressources que nous pouvons attester à ce secteur, à moins que nous ne les prenions sur quelque autre théâtre, ne peut avoir qu'un effet minime, si toutefois il existe, pour aider les problèmes globaux de cette région?

Isolationnisme? Quoi que la politique réelle étrangère ne soit pas isolationnisme (et il y a de nombreuses indications quant au besoin d'une coopération internationale dans le document) d'après la manière dont le document a été rédigé on pourrait percevoir un égoïsme sous-jacent et qui indiquerait que le Canada suivrait des politiques qui doivent profiter au Canada sans tenir compte des effets qu'elles pourraient avoir sur les autres pays. Tout en reconnaissant que tous les pays doivent concevoir des

suggestion that the 'extension abroad of national policies' may require some sacrifice and will depend on a high degree of International Co-operation which is only possible with some give as well as take.

(b) Under 'Challenges Close to Home' on Page 29, reference is made to possible challenges to Canadian interests and lists "trade protectionism in the policies of *Foreign Governments*". Does this not ignore the possible need to counter protectionism in Canada? Is not this in fact an essential part of Foreign Policy?

(c) In the last paragraph of this same section reference is made to the need for international co-operation for effective utilization of natural resources, sustained economic growth, advances in science and technology, "... so that they serve to improve rather than impair the quality of life for *all Canadians*". What about policies directed toward the attainment of these goals for those countries that are in a much less favoured position than Canada and where the gap between standards of life of the "Haves" and the "Have Nots" is growing rather than becoming narrower?

(d) In the last part of 'Emerging Policy' on Page 34, foreign policy for the immediate future is summarized under three criteria. Each one of these deals only with benefits to Canada. There is no word here about helping others, no suggestion that these very goals may be best attained by acceptance of some sacrifice that may even entail some limitation (mutual) of sovereignty.

(e) Under "Economic Growth" on Page 35, reference is made to an Immigration Policy that is strictly selfish. It is to be "designed to ensure that the man-power requirements of a dynamic economy (of Canada) are fully met". Yet in the last sentence in the paragraph immediately above there appears "It (economic growth) requires a sound framework of international co-operation". Can these two criteria be realistically reconciled?

(f) Referring again to the last paragraph of "Power Relationships and Conflicts", Page 23, it is stated that the Government is determined that Canada's expertise in peace-keeping will not be wasted on ill conceived operations, but only when the Canadian contribution seems likely to impose chances of lasting settlement. If this is taken literally it must mean that Canada will only accept peace-keeping roles when it is believed they have a chance of success, leaving to others to take on the thankless task of relatively hopeless causes that nevertheless the UN has decided are worth a gamble. If all countries adopted a similar attitude, what would be the position of the UN? By such a declaration are we not weakening the UN which is one of the principal corner stones of our foreign policy? Would not this policy be better stated by saying that Canada in the UN will use its influence to ensure that peace-keeping missions are not mounted where there is no chance of success?

Organizing for the Seventies: (Page 39 et seq.) This section contains many excellent and long overdue reforms in the organization of Canada's foreign services. There is a danger, however, that at the present time there is far too much emphasis on organization and administration. Despite weaknesses in these fields in the past, Canada on the whole has been remarkably well served by its missions abroad. There can be no question that the administration of missions has been inefficient partly due to insufficiently trained administration personnel, partly through lack of emphasis by Ottawa on the

politiques étrangères qui sont destinées à protéger et à développer leurs propres intérêts, il y a et il y aura de nombreuses occasions où une politique qui profite aux autres et exige quelques sacrifices du Canada sera à longue échéance favorable au Canada. En vérité, c'est presque sûrement un axiome que de dire qu'un programme d'aide visant à aider les pays les moins favorisés peut seulement être efficace s'il exige certaines sacrifices par les pays les plus prospères. Je crois que ceci est en fait, une partie de la politique étrangère actuelle du Canada, mais le document ne l'indique pas clairement. En réalité, il laisse entendre le contraire:

a) Sous le titre "Foreign Policy in Essence", qui débute à la page 8, tout l'intérêt est concentré sur «le Canada». On ne suggère pas que «l'extension à l'étranger des politiques nationales» puisse exiger quelques sacrifices et dépendra pour une grande part de la coopération internationale qui est seulement possible si l'on donne en même temps que l'on reçoit.

b) Sous le titre «Challenges Close to Home» à la page 29, on parle de défis possibles aux intérêts canadiens et on mentionne «le protectionnisme commercial dans les politiques des *gouvernements étrangers*». Est-ce que ceci tient compte du besoin possible de contrer le protectionnisme au Canada? Est-ce que ceci n'est pas en fait une partie essentielle de la politique étrangère?

c) Dans le dernier alinéa de cette même section, on parle du besoin de coopération internationale pour une utilisation efficace des ressources naturelles une croissance économique soutenue, des progrès dans le domaine de la science et de la technique, «... afin que ces choses contribuent à améliorer plutôt qu'à nuire à la qualité de la vie de *tous les Canadiens*». Qu'en est-il en ce qui concerne les politiques visant à atteindre ces buts pour les pays qui sont dans une position beaucoup moins favorable que le Canada et où le fossé entre les niveaux de vie des «riches» et des «pauvres» augmente plutôt que diminue?

d) Dans la dernière partie de l'article ayant pour titre «Emerging Policy» à la page 34, on résume la politique étrangère pour l'avenir immédiat sous trois critères. Chacun d'entre eux parle seulement des bienfaits qui en résultera pour le Canada. On ne mentionne en aucun endroit l'aide aux autres, on ne fait aucune suggestion que ces mêmes buts peuvent être atteints beaucoup mieux en acceptant certains sacrifices qui peuvent même entraîner certaines restrictions (mutuelles) de souveraineté.

e) Sous le titre «Economic Growth» à la page 35, on parle d'une politique à l'immigration qui est essentiellement égoïste. Elle doit être «conçue pour permettre que les besoins en main-d'œuvre d'une économie dynamique (celle du Canada) soient pleinement satisfaits». Cependant, dans la dernière phrase de l'alinéa précédent, il est dit «la (croissance économique) exige un cadre sain de coopération internationale». Peut-on concilier ces deux critères de manière réaliste?

(f) Dans le dernier alinéa de l'article intitulé «Power Relationships and Conflicts», page 23, on déclare que le gouvernement est déterminé à faire que l'expertise acquise par le Canada en ce qui concerne le maintien de la paix ne soit pas gaspillé sur des opérations mal conçues, mais seulement lorsque la contribution du Canada semble pouvoir imposer des chances d'un règlement durable. Si l'on prend ceci littéralement, cela doit signifier que

administration of posts, partly because no department, including External Affairs, was prepared to admit, with all its implications, that the Embassies are the Embassies of Canada and not of External Affairs, and partly because the headquarters of External Affairs simply was not equipped to handle the flow of information or proposals for action, appeals for help, that poured in from "the field".

The proposals in this section are therefore excellent, particularly the references to centralized administration under one department of all the various departmental sections of the Mission, and most particularly the decision that "Heads of Posts" would be given clear authority over all operations (regardless of the department that may be involved). However, these excellent proposals do not really deal with the root of the main problems facing the Heads of Post and of their officers abroad. If one accepts the need to centralize the administration and the essential need to make the Head of Post responsible for all activities at his post, then even with no other changes, the system would work admirably *provided* there is a change in the attitude of mind in Ottawa toward the missions abroad. At the present time the very considerable expertise that is concentrated in the posts is not fully used by Ottawa. Clearly, it is Ottawa that must make decisions concerning policy vis-à-vis any one country, but frequently these are made without reference to the posts. Even within External and within Trade and Commerce there is no automatic full internal co-operation between divisions and between departments. There is no feeling that the Head of Post and his officers should be (indeed must be or they should not be there) the first authority and therefore to be consulted fully during policy formation and before new policy is actually put in motion. Other departments—and this even exists between External and Trade and Commerce—more often than not seem to regard External as the opposition to pet ideas they wish implemented in any particular country or area instead of consulting the Embassy and accepting the fact that it should be the first and most reliable source for information and guidance.

The proposals for re-organization and widened authority of the Ambassador or Consul General, are indeed excellent but unless there is this thorough going change in the attitude of mind in Ottawa vis-à-vis the "field", they will not bring about the desired result. What could happen if administration and organization are over-emphasized and there is no change in attitude, is that officers will come to recognize that the road to promotion lies in good administration instead of toward being good Ambassadors for Canada in every sense of the word and the first collective authority on the country that Canada possesses—which is what they should be or they should not be sent abroad.

PACIFIC

In the "Pacific" Paper frequent reference is made to the direct and indirect import restrictions imposed by Japan, and to the limitations these have imposed on the development of Canadian exports there—Page 15, "Canadian access to the Japanese market for manufactured goods is limited by a broad range of direct and indirect import restrictions"; Page 16, "Successful exploration of Canadian trade opportunities in Japan will depend upon the degree to which the Japanese are pre-

le Canada n'acceptera des rôles de maintien de la paix que lorsque l'on pense disons une chance de succès, laissant aux autres le choix de s'occuper de la tâche ingrate des causes relativement sans espoir dont l'ONU a néanmoins décidé de s'occuper. Si tous les pays adoptaient l'attitude du Canada, quelle serait la position de l'ONU? En faisant une déclaration semblable, n'affaiblissons-nous pas l'ONU qui est l'un des principaux fondements de notre politique étrangère? Ne serait-il pas mieux de dire que le Canada à l'ONU utilisera son influence pour veiller à ce que l'on n'établisse pas de missions en vue de conserver la paix là où il n'y a aucune chance de succès?

Organisation pour les années 70: (Page 40 et suivantes) Cette section contient de nombreuses réformes excellentes et longtemps attendues de l'organisation des services étrangers canadiens. Il y a un danger, toutefois, qu'à l'heure actuelle on insiste beaucoup trop sur l'organisation et l'administration. En dépit des faiblesses qui sont apparues dans ce domaine dans le passé, le Canada dans l'ensemble a été très bien servi par ses missions à l'étranger. Il ne fait aucun doute que l'administration des missions a été inefficace en partie à cause de l'insuffisance de la formation du personnel administratif, en partie à cause du fait qu'Ottawa n'a pas suffisamment insisté sur l'administration des postes, en partie parce que aucun ministère, y compris le ministère des Affaires extérieures, n'était prêt à admettre, avec toutes ces conséquences, que les ambassades sont les ambassades du Canada et non pas des affaires extérieures, et en partie parce que le siège du ministère des Affaires extérieures n'était tout simplement pas équipé pour traiter le flot de renseignements ou de demandes d'action, d'appel à l'aide, qui affluaient du «bled».

Les propositions contenues dans cette section sont donc excellentes, et en particulier les références à une administration centralisée sous un ministère de toutes les diverses sections ministérielles de la mission, et plus particulièrement la décision que les «chefs de postes» recevront les pleins pouvoirs à l'égard de toutes les activités (indépendamment du ministère impliqué). Toutefois, ces propositions excellentes ne traitent pas vraiment du fond des principaux problèmes auxquels ont à faire face les chefs de poste et leurs fonctionnaires à l'étranger. Si on accepte qu'il est nécessaire de centraliser l'administration et de rendre le chef de poste responsable de toutes les activités de son poste, alors, même s'il n'y a pas d'autres changements, le système fonctionnera admirablement *pourvu* qu'il y ait un changement dans l'état d'esprit d'Ottawa à l'égard des missions à l'étranger. A l'heure actuelle, la somme considérable d'expérience qui est concentrée dans ces postes, n'est pas pleinement utilisée par Ottawa. Il est clair que c'est Ottawa qui doit prendre les décisions concernant la politique à l'égard d'un autre pays, mais fréquemment ces décisions sont prises sans en informer les postes. Même au sein du ministère des Affaires extérieures et du commerce, il n'y a pas de coopération interne absolument automatique entre les divisions et les ministères. On estime pas que le chef de poste et ses fonctionnaires devraient être (en vérité doivent être ou ils ne devraient pas être là) la première autorité est donc être consulté pleinement au cours de l'établissement de la politique et avant qu'une nouvelle politique ne soit actuellement introduite. D'autres ministères—et ceci existe même entre le ministère des Affaires extérieures et du commerce—assez souvent semblent considérer le ministère des Affaires extérieures comme s'opposant aux

pared to modify their trade policies"—Page 17, "...efforts will be made to lower or to remove the existing non-tariff barriers to Canadian manufacturers and to open up opportunities for Canadian investment."

I suggest that the tone of these statements is misleading because it is not really the import restrictions or prohibitions on manufactured goods that limit Canadian exploitation of that market. I do not know at the time of writing what items are still on the Japanese "control list"—(and neither the Minister of Industry, Trade and Commerce, nor his officials at their interesting testimony before the Senate Committee on Foreign Affairs on the 4th of November 1970, cited any particular items that might be affected by those restrictions, except whisky), but I doubt if it will be found to contain many items, except whisky, where we could legitimately expect to significantly increase our trade in manufactured goods. While it is right that we should continue to press for the removal of these restrictions (which do not conform to the GATT rules and regulations), we are deluding ourselves if we think that on their removal depends the successful Canadian exploitation of trade opportunities for manufactured goods.

The main problem here is our ability to compete with Japanese manufactures, or with manufactures supplied by other countries. Apart from manufactured foods, if we are honest with ourselves, we must recognize that Japanese advanced technology, lower wage rates and the dedication of its highly skilled labour force, limits severely the range of manufactured goods we can sell in Japan. There are certain highly sophisticated goods in the electronics field, in heavy logging equipment and other specialized fields where our experience is a real asset in the competitive factor, but again in most cases the trend will be to have these goods made under licence or by joint venture. It is therefore, much to our advantage to do all possible (as the paper states) to try to persuade the Japanese to liberalize the access of Canadian investment in Japan in support of such joint ventures.

The "persuading" will be more effective if we handle the voluntary restraint programme with Japan skillfully, and ensure that the Japanese understand that in fact our handling of imports from Japan is more liberal than that of any other of their trading partners, and if we demonstrate that we are prepared to restrain over-protectionist tendencies in Canada and ensure that non-tariff barriers do not seem to be applied unfairly to imports from Japan.

INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Poverty is a problem that has existed since the time of recorded history. I suppose at any time in history if all the human wealth were to have been equally divided among the existing population of the world there would have been no poverty—for as long as it took the more industrious to accumulate more than their mathematical share—not very long. Thus, is it germane to say as claimed on Page 7 that "...for the first time in the history of the world the accumulated wealth and the technology of the affluent societies is sufficient to make possible the eradication of widespread endemic poverty in the world"? In theory it may be possible, but we all know that in practice it is not going to happen. No nation has even approached the elimination of endemic poverty within its own borders, so that is it not misleading to

idées qu'ils désirent voir appliquer dans un pays ou une région quelconque au lieu de consulter l'ambassade et d'accepter le fait qu'elle devrait être la première source et la source la plus solide de renseignement et de direction.

Les propositions en vue d'une réorganisation et d'un accroissement de l'autorité de l'ambassadeur ou du consul général, sont en vérité excellentes mais si un changement total ne se produit pas dans l'état d'esprit régnant à Ottawa à l'égard du «bled», ces propositions n'aboutiront pas au résultat désiré. Ce qui pourrait arriver si l'on insiste trop sur l'administration et l'organisation et qu'il n'y ait pas de changement d'attitude, c'est que les fonctionnaires en arriveront à reconnaître que le chemin menant à un avancement réside dans une bonne administration au lieu d'être de bons ambassadeurs du Canada dans tous les sens de ce terme et d'être la première autorité collective sur le pays que le Canada possède—ceci étant ce qu'il devrait être ou ne devrait pas les envoyer à l'extérieur.

LE PACIFIQUE

Dans le document concernant «le Pacifique» on mentionne à plusieurs reprises les restrictions directes et indirectes à l'importation imposées par le Japon, et les limites que ces restrictions ont imposées au développement des exportations canadiennes vers le Japon—page 15, «L'accès du Canada au marché japonais en ce qui concerne les produits manufacturés est limité par une série importante de restrictions directes et indirectes à l'importation»; page 16, «une exploration couronnée de succès des possibilités de commerce du Canada au Japon dépendra pour une large part du fait de savoir si les Japonais sont prêts à modifier leurs politiques commerciales...», page 17, «en fera des efforts pour abaisser ou pour abolir les barrières non-tarifaires existantes au producteur canadien et pour ouvrir des possibilités d'investissements canadiens.»

Je pense que le ton de ces déclarations porte à confusion parce que ce n'est pas véritablement les restrictions à l'importation ou les prohibitions concernant les produits manufacturés qui restreignent l'exploitation par le Canada de ce marché. Je ne sais pas au moment où j'écris quels articles sont toujours sur «la liste de contrôle» japonaise—(et ni le ministère de l'Industrie et du Commerce, ni ses fonctionnaires au cours des témoignages intéressés qu'ils ont fait devant le Comité du Sénat sur les Affaires étrangères le 4 novembre 1970 n'ont mentionné aucun article particulier qui pourrait être touché par ces restrictions, sauf le *whiskey*), mais je ne pense pas qu'elle contiendra beaucoup d'article, sauf le *whiskey*, pour lesquels nous pouvons nous attendre de manière légitime à augmenter considérablement notre commerce de produits manufacturés. S'il est convenable que nous continuions à demander l'abolition de ces restrictions, (qui ne sont pas conformes aux règles et règlements du GATT) nous nous trompons si nous pensons que de leur suppression dépendra l'exploitation par le Canada couronnée de succès des possibilités de commerce pour les produits manufacturés.

Notre principal problème est donc notre capacité de concurrencer les articles appelés ou les articles fournis par d'autres pays. Outre, les produits manufacturés, si nous sommes honnêtes envers nous-mêmes, nous devons reconnaître que la technique avancée des Japonais, les

suggest that it is a possibility internationally? Do not such meaningless claims tend to create despondency among those less advantaged nations and peoples?

While we must recognize the need to convince the Canadian public of the absolute necessity of helping others to increase their standards of living and to lessen the gap between "the Haves" and "the Have Nots", surely the motivation must not be to directly improve the lot of Canadians. What conclusions must the underdeveloped countries draw from the statement on Page 10—viz., "It (aid to less developed nations) provides an initial source of financing for export of Canadian goods and services to the less developed nations and provides Canadians with the kind of knowledge and experience which help support the expansion of Canadian commercial interests overseas."

It has become generally agreed that the donor countries should contribute 1 per cent of their G.N.P. toward International Aid, and I believe that Canada has accepted this goal in principle. Should not this paper give some indication of what the Government policy is toward accepting such a goal? On Page 14 there is a vague statement that the development assistance programme will provide a substantial increase in the proportion of resources allocated to development assistance, but there is no commitment to this goal of 1 per cent, nor any reference to it.

EUROPE

The European Paper curiously seems to link Britain as part of Europe with little particular significance to Canada, neither in the past nor in the present. For example, in the Introduction on Page 6 (middle paragraph) there is the statement: "The impact of European culture and scholarship on Canada remains strong, as do European traditions of political and economic democracy. Last but not least Canada participated on European soil in two world wars." Why should not an introductory paragraph pay tribute to the fact that the strongest influence on the development of Canada, its culture, scholarship, traditions of political and economic democracy came from Britain? This is not to say that Europe in general has not contributed to Canadian development, character, etc. but to ignore the British fact is as misleading as it would be to ignore the French fact. It is true that on Page 28 a fresh approach to cultural relations with Britain is said to be necessary, but is this being developed?

On Page 14 the United States is stated to be "Canada's closest friend and ally and will remain so". Why do we not pay tribute to our oldest and still one of our closest friends and allies, unless we choose to deny it,—the country that took almost the full burden of our defence in our formative years and saw us through economically until we could stand on our own feet? Do we forget so easily that though we fought two wars on European soil, it was primarily as an ally of Britain?

In the section *Continuing Role of NATO*, on Page 11, the paper says, "This means (i.e. the development of detente by NATO while maintaining the deterrence) maintaining appropriate military forces until a sufficient degree of security and stability is otherwise produced to make these forces unnecessary." On Page 24 reference is made to the Canadian role in NATO and relates it to the defence of Canada and North America and requirements of peacekeeping. It then goes on to refer to the current

bas taux de salaires et l'enthousiasme de leur main-d'œuvre hautement spécialisée, restreint d'une manière considérable, le nombre des produits manufacturés que nous pouvons vendre au Japon. Il existe des produits hautement sophistiqués dans le domaine électronique, dans le matériel lourd d'abattage d'arbres et dans d'autres secteurs spécialisés où notre expérience constitue un atout réel dans le facteur compétitif, mais de nouveau, dans la plupart des cas, la tendance existante sera de faire fabriquer ces produits sous permis ou par une entreprise conjointe. C'est donc, tout à notre avantage, de faire tout notre possible (comme le document le déclare) pour essayer de persuader les Japonais à libéraliser l'entrée des investissements canadiens au Japon pour appuyer des entreprises conjointes.

La «persuasion» sera plus efficace si nous abordons le programme volontaire de restrictions avec le Japon d'une manière habile, et nous assurons que les Japonais comprennent que en réalité notre manière de traiter les importations en provenance du Japon est plus libérale que celle de n'importe quelle autre de leurs partenaires commerciaux, et si nous démontrons que nous sommes prêts à restreindre les tendances trop protectionniste au Canada et à faire en sorte que les barrières non-tarifaires ne paraissent pas être appliquées d'une manière équitable aux importations en provenance du Japon.

DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

La pauvreté existe depuis toujours. Je suppose que si, à un moment donné dans l'histoire, les richesses humaines avaient toutes été partagées également entre les peuples de la terre, la pauvreté n'aurait pas existé (par et aussi longtemps qu'il a fallu aux plus industrieux pour accumuler plus que leurs parts mathématiques) en très peu de temps. Si, ils se seraient appropriés de réclamer comme à la page 7 que "...pour la première fois dans l'histoire du monde que les richesses accumulées et la technologie des sociétés opulentes sont suffisantes pour permettre d'enrayer la pauvreté dans le monde." En théorie, cela peut être possible, mais nous savons tous que, en pratique, cela ne se produira pas. Aucune population n'est jamais parvenue à éliminer la pauvreté endémique à l'intérieur de ses propres frontières, je souhaite que ce n'est pas une erreur que de prétendre que c'est une possibilité sur le plan international? Pareilles revendications demie naissance n'ont-elles pas créé le découragement parmi les nations et les peuples les moins avantagés?

Tandis qu'il faut se rendre compte de la nécessité de convaincre la population canadienne de l'absolu nécessité d'aider les autres pour augmenter leur niveau de vie pour combler la lacune entre les favorisés et les défavorisés, la motivation ne doit certes pas tendre à améliorer directement le taux des Canadiens. Quelles conclusions les pays en voie de développement doivent-ils tirer de la déclaration de la page 10? C'est-à-dire, l'aide aux pays en voie de développement assure une source initiale de financement dans l'exportation des produits canadiens et des services aux nations moins favorisées et apporte aux canadiens des connaissances et expériences et aide à appuyer l'expansion des intérêts commerciaux du Canada outre-mer.

On admet généralement que les pays donateurs devraient verser 1 p. 100 de leurs produits nationaux bruts à l'aide internationale, et je compte que le Canada a accepté cet objectif en principe. Ce document ne

reduction of Canadian forces in Europe,—"After extensive consultations with NATO allies". Surely all this is misleading and suggests that our reduction in our NATO forces was made (a) in order to strengthen our actual forces in Canada, both for the defence of North America and for peace-keeping roles elsewhere and (b) that this NATO reduction was made with the agreement of our NATO allies. Since the overall strength of our armed forces has been reduced beyond the amount of NATO withdrawal, and there was unanimous objection from our NATO allies to the Canadian reduction of our share of the NATO defence role, are these parts of the paper a real reflection of the situation?

In the section dealing with *Economic Co-operation with Europe*, starting Page 20, emphasis is made for the need of increased trade promotion efforts in Europe and on Page 22, "...more extensive trade promotion will be essential for Canada to obtain a larger share of Eastern European markets". This is most certainly true, but trade promotion is of no avail if we have not competitive manufactured goods. Surely the paper should make some reference to the need for industry and capital to recognize the paramount need to meet the challenge of increased productivity in order to keep up with the competition in these rapidly expanding markets and give some indication of Government policy toward a solution of this problem.

LATIN AMERICA

This paper generally emphasizes Canada's determination to become more involved in Latin American affairs, but it does not give any substantive reasons why this is necessary or how it will benefit Canada or make its foreign policy more effective. There is frequent reference to the Western Hemisphere with suggestions that this geographic term is of real significance to Canada. Yet the fact that Canada happens to be geographically located in the Western Hemisphere, really has no political or economic significance in this day of short distances and instant communications. Certainly it would be most satisfactory if Canada could intervene effectively to help with some of the problems of Latin America, but the region is so large, the problems so vast that any Canadian contribution can be at best only of marginal value. At the bottom of Page 13, it is stated that if Canada allocated a somewhat higher proportion of its total aid budget it could perhaps expand its capital assistance programme. This is obviously true, except it would require considerably more than a "somewhat higher proportion" to be significantly effective. Moreover, does this not mean that other sectors now receiving aid would have to be robbed in order to take on this added responsibility? Does it not tend to divide the total aid cake even more than it is now, to the point where each slice tends to be proportionately much less effective than fewer larger slices?

At the bottom of Page 6 it is stated that "closer relations with Latin American countries... would enhance Canadian sovereignty and independence". How would this be so? I suggest that there is too much carping on this theme of "Sovereignty and Independence" throughout the papers—if we go on stressing that we are sovereign and independent which most informed countries have thought Canada to be for a long time, some day someone is going to suspect that we really are neither!

devrait-il pas fournir certaines indications sur la politique du gouvernement à l'égard de l'acceptation de cet objectif? A la page 14, il y a une vague déclaration selon laquelle le programme d'aide au développement fournira une augmentation importante à la proportion des ressources allouées à l'aide au développement, mais il n'y a aucun engagement portant sur ce objectif de 1 p. 100, et on en fait aucune mention.

EUROPE

Le document européen semble rattacher curieusement l'Angleterre, comme faisant parti de l'Europe, au Canada avec peu d'importance particulière, ni dans le passé ni à l'heure actuelle. Par exemple, dans l'introduction de la page 6 (paragraphe du milieu) fut donné l'énoncé suivant: «L'influence de la culture et de l'impacte européenne au Canada demeure forte, comme le seront les traditions européennes de démocratie politique et économique. De plus, le Canada a participé, en terre européenne, à deux guerres mondiales. Pourquoi un paragraphe d'introduction ne traitait-il pas du fait que l'influence de plus en plus forte sur le développement du Canada, de sa culture, de sa science, de ses traditions de démocratie politique et économique a été transmis de l'Angleterre? Il ne s'agit pas de dire que, en général, l'Europe n'a pas contribué au développement du Canada, dans son caractère, et le reste; mais d'ignorer le fait anglais est aussi dénué de sens que d'ignorer le fait français. C'est vrai que au milieu de la page 28, on dit qu'une nouvelle façon d'aborder les relations culturelles avec l'Angleterre s'impose, et le fait-on?

On dit, à la page 14, que «les États-Unis sont les meilleurs amis alliés du Canada, et qu'ils le demeureront». Pourquoi ne reconnaissons-nous pas la vieille amitié qui nous lie toujours à nos amis et alliés, à mal choisir de dénier, le pays qui a assumé presque tout le fardeau de notre défense au cours des années de notre adolescence et qui nous a soutenu économiquement jusqu'à ce que nous puissions voler de nos propres ailes? Oublions-nous aussi facilement qu'eux, bien que nous ayons combattu deux guerres, en terre européenne, surtout à titre d'allié de l'Angleterre?

C'est la rubrique intitulée le rôle permanent de l'OTAN, à la page 11, selon le document, «cela signifie (c'est-à-dire le développement du climat de détente par l'OTAN tout en conservant un système de défense à titre préventif) maintenir des forces militaires convenables jusqu'à ce que nos mesures suffisantes de sécurité et de stabilité soient autrement produites pour rendre ces forces inutiles.» A la page 24, on mentionne le rôle du Canada à l'OTAN et le rattache à la défense du Canada et l'Amérique du Nord et aux exigences relatives au maintien de la paix. L'autre document montre ensuite la réduction actuelle des forces canadiennes en Europe, «après de nombreuses consultations avec les alliés de l'OTAN». Certes tout cela est dénué de sens et laisse entendre que la réduction de nos contingents de l'OTAN a été faite (a) pour renforcer effectivement nos forces au Canada, tant pour la défense de l'Amérique du Nord que pour le maintien de la paix ailleurs et (b) que cette réduction de nos contingents de l'OTAN a été effectuée avec le consentement de nos alliés de l'OTAN. Puisque la puissance générale de nos forces armées a été réduite au-delà du montant du retrait de l'OTAN, et que nos alliés de l'OTAN se sont unanimement opposés à la

One is reminded of the French proverb, "Qui s'excuse, s'accuse".

The first paragraph on Page 8, "The Quality of Life", states that "The development of relations with Latin America can significantly enhance the quality of life both in Canada and in Latin America . ." It then goes on to give a most idealistic idea that Latin Americans are alleged to hold about Canada. I suggest that the first supposition applies no more and probably less than increased relations with any group of countries will bring, and that the second assumption is what we "hope" Latin Americans think about us, rather than a fact.

At the end of the second paragraph on Page 9, it is stated that, "In future, maximum results (in the study of social science for Canadians, and in the studies in the physical or practical disciplines for Latin Americans) could be obtained from minimum expenditures by using resources to assist certain Canadian universities in developing closer relations with Latin American Universities of their choice". Is this really true? When we are constantly complaining of the lack of knowledge in the United States about Canada, would not our limited resources be put to better use helping and encouraging the study of Canada in the United States? Would there not be more benefit to be gained by a closer educational link between Japan and Canada, or between Asia and Oceanic Commonwealth countries? Or between British and European Universities?

With the improvement in communications and the shrinkage of distances, Canadians, like people all over the world, are becoming more aware of and more interested in happenings and in people all over the world. I wonder, however, if the statement at the bottom of Page 11, "Canadians are increasingly conscious of political and social trends in the Southern part of the hemisphere—become more aware of what is actually happening in Latin American countries, Canadians will become increasingly interested in learning more about the early history, etc.",—is not rather more of a hope expressed by way of support for increased Canadian political involvement in the area, rather than a fact.

The section that considers the question of whether or not Canada should join the O.A.S. (starting Page 20) does not consider the cost in skilled manpower, in money and in demands on our defence forces. Again, does such a proposition fit into the concept of how much a "nation of 20 million people can hope to accomplish"? There is also the suggestion that by joining the O.A.S. Canada will "facilitate the expansion of Canadian trade with Latin America and of Canadian investment there". (Page 22). We should be very clear in our thinking about this. The real problem of expanding our trade with Latin America lies in Canada's ability to compete there with other countries and this has nothing whatsoever to do with joining or not joining the O.A.S.

Economic and Trade Conditions: Clearly Canada must do everything possible to increase its trade with all parts of the world. There can be no limitation of effort here, for this is as much the responsibility of business and industry as it is of Government. Where this is discussed in the Latin America regional paper, it seems to me that it is considered more as a matter that depends on Government policy rather than on Canada's ability to compete with goods the Latin Americans need and on whether

réduction canadienne de notre part au rôle de défense de l'OTAN fait parti du document reflétant-elle véritablement la situation?

Au chapitre traitant de la coopération économique avec l'Europe, commençant à la page 20, il y a un accent sur le fait qu'il importe d'augmenter les efforts tendant à promouvoir le commerce en Europe et, à la page 22, "...j'importe d'encourager davantage le commerce pour que le Canada obtienne une plus grande part des marchés de l'Europe Orientale". Certes, cela est tout à fait vrai, mais il est impossible de promouvoir le commerce si nous n'offrons pas de produits manufacturés confédérationnels. Le document devrait certes traiter du besoin de l'industrie et du capital pour reconnaître le besoin extrême et relever le défi que la productivité accrue pour maintenir la concurrence sur ces marchés qui progressent rapidement et fournir certaines indications de la politique du gouvernement vers une solution à ce problème.

AMÉRIQUE LATINE

Ce document met généralement l'accent sur la détermination du Canada à participer davantage aux affaires de l'Amérique Latine, mais il ne donne pas de raisons importantes pour que cela s'impose ou sur la façon dont le Canada en profitera ou rendra sa politique étrangère plus efficace. On mentionne souvent l'hémisphère occidental en proposant que ce terme géographique est très important pour le Canada. Cependant, le fait que le Canada se trouve géographiquement situé dans l'hémisphère occidental, n'a vraiment pas d'importance d'ordre politique ou économique à l'heure des courtes distances et des communications rapides. Il y aurait certes lieu que le Canada puisse intervenir efficacement pour aider à résoudre certains problèmes de l'Amérique Latine, mais le pays est si grand, les problèmes si vastes, que toutes contributions canadiennes ne peut-être que de valeur marginale. Au bas de la page 13, tout est indiqué que si le Canada allouait une partie quelque peu plus importante du total de son budget d'assistances il pourrait sans doute augmenter son programme d'aide à l'investissement. Certes, c'est vrai, sauf qu'il exigerait beaucoup plus qu'une «certaine partie plus élevée» pour être tout à fait efficace. De plus, cela signifie-t-il que d'autres secteurs qui ne le sont pas d'aide devraient être laissés à semer quelques autres responsabilités? Cela ne tend-t-il pas à partager l'aide globale plus qu'elle ne l'est maintenant, au point où chaque tranche tente à être proportionnellement à fin efficace que quelques tranches plus importantes?

Au bas de la page 6, il est dit que «les rapports plus étroits avec les pays d'Amérique Latine... hausseraient la souveraineté d'indépendance du Canada». Comment en serait-il ainsi? J'estime que l'on formule trop de critiques sur ce thème de «souveraineté-indépendance» dont tout le document, si nous continuons de mettre l'accent sur la souveraineté et notre indépendance que la plupart des pays connaissent depuis longtemps, un jour on s'imaginera que nous n'avons vraiment ni l'un ni l'autre. Rappelons-nous le proverbe français «qui s'excuse s'accuse».

Selon le premier paragraphe de la page 8, intitulé «Qualité de la vie», le développement des relations avec l'Amérique Latine peuvent augmenter d'une façon importante la petite vie tant au Canada qu'en Amérique Latine.... Tant donne ensuite une idée très réaliste sur ce que les latino-américains doivent connaître du

Latin America has the goods at competitive prices that Canada needs.

At the bottom of Page 6, it is stated that increased trade and investment would augment Canada's capacity to "pay its way" in the world. This is true with any increase in trade and investment provided that by "trade and investment" is meant trade and investment favourable to Canada. If it is favourable to Canada, it must be unfavourable to Latin America—and is this what we really want our relation to be with an area generally regarded as in need of help?

In the section of Economic Growth (starting Page 15) full recognition is given to the need to increase imports from Latin America, and states that "The Canadian Governments may have a useful role to play . . .", toward that end. As this section points out the products available from Latin America are limited and the responsibility for developing sales depends on the "Latin Americans themselves". How then can the Government facilitate sales of Latin American products without discriminating against existing sources of supply? The paper points out that "generally speaking the Canadian market is a free market with few restrictions on imports and relatively low or non-existent tariffs on many of the products of interest to Latin American countries".

The ways in which the Canadian Government will facilitate imports from Latin America are given on pp. 30 and 31. If these methods are to be pursued actively, will they not be construed by other developing areas as being discriminatory unless applied equally to them?—especially (d) "by taking specific means to increase Latin American knowledge of Canadian markets, etc".

Under "Investment" (Page 31) the Government is to assist Canadian investment in Latin America by, among other things, "Encouraging Canadian investors to respect the policies and interests of host countries". Should this not be the responsibility of the host countries, rather than of the Canadian Government? In fact, how can the Canadian Government encourage respect for policies and interests of the host countries when these are beyond the control of the Canadian Government, and when the past record of many of the host countries in Latin America toward foreign investment has not always been conducive to encouragement?

Canada. J'estime que la première proposition comporte ni plus ni moins que des rapports accrus avec tous groupes de pays et la seconde prothèse c'est ce que nous «espérons» que les Latino-Américains pensent de nous, plutôt qu'un fait.

A la fin du deuxième paragraphe de la page 9, il est dit que, à l'avenir, les résultats maximums (en l'étude des fonds sociaux pour les canadiens, et dans l'étude des disciplines physiques et pratiques pour les Latino-Américains) pourraient être obtenus à partir d'un minimum de dépense en se servant des ressources pour aider certaines universités du Canada à développer des rapports plus étroits avec des universités de l'Amérique Latine de leur choix. Est-ce la vérité? Lorsque nous nous plaignons constamment de ce que les États-Unis ne connaissent pas le Canada, nos ressources limitées ne serviraient-elles pas mieux en encourageant l'étude du Canada aux États-Unis? Ne serait-il pas plus profitable un lien plus étroit en matière d'éducation entre le Japon et le Canada, ou entre l'Asie et les pays océaniques du Commonwealth? Ou entre les universités anglaises et européennes?

Grâce à l'amélioration des communications et à leurs réductions de distance, les canadiens, comme tous les peuples du monde entier, connaissent davantage les peuples du monde entier et s'y intéressent d'eux-mêmes. Je me demande, pourquoi que la déclaration au bas de la page 11, «les Canadiens sont de plus en plus conscients des tendances politiques et sociales de la partie sud de l'émisphère... Tel est davantage ce qui se produit dans les pays de l'Amérique Latine à l'heure actuelle, les canadiens s'intéresseront de plus en plus à étudier davantage leur histoire, et le reste», n'est-il pas davantage un espoir aux moyens de l'appui en faveur de la participation politique canadienne accrue dans ce domaine, plutôt qu'un fait.

L'article qui traite de la façon de savoir ou non si le Canada devrait se joindre à l'OEA (commençant à la page 20) ne tient pas compte du coût de la main-d'œuvre spécialisée en argent et en demande sur nos forces de défense. Encore une fois, pareille proposition s'adapte-t-elle au principe selon lequel on établit ce qu'une nation qui compte 20 millions d'habitants peut espérer accomplir? Il y a aussi la proposition selon laquelle, en se joignant à l'OFA, le Canada facilitera l'expansion du commerce canadien avec l'Amérique Latine et les investissements canadiens dans ce pays. (page 22). Il faut que nos vues à ce sujet soient exprimées clairement. Le véritable problème que pose l'expansion de notre commerce avec l'Amérique Latine tient à la capacité du Canada à y être concurrentiel avec d'autres pays et cela n'a rien à voir avec la question de se joindre ou non à l'OEA.

Conditions économiques et commerciales:

Il est clair que le Canada doit faire tout ce qui est possible pour augmenter son commerce avec les pays du monde. On peut limiter nos efforts dans ce domaine, car c'est autant la responsabilité du monde des affaires et de l'industrie que celle du gouvernement. Lorsque l'on traite de cette question dans les journaux de l'Amérique latine, il me semble qu'elle est considérée davantage comme une question qui dépend de la politique du gouvernement plutôt que la capacité pour le Canada de concurrencer avec les produits dont les latino-américains ont besoin et si l'Amérique latine offre des produits dont le Canada a besoin, à des prix concurrentiels.

Au bas de la page 6, il est dit que le commerce et les investissements accrus augmenteraient la possibilité au Canada de s'armer dans le monde. C'est vrai pour toute augmentation dans le commerce et les investissements pourvu que par «commerce et investissement signifie commerce et investissement favorables au Canada. Si c'est favorable au Canada, ce doit être défavorable à l'Amérique latine, est-ce vraiment ce que nous voulons que nos relations soient avec un pays que l'on considère généralement comme ayant besoin d'aide?

Prenons l'article traitant de la croissance économique (à partir de la page 15) on reconnaît tellement le besoin d'accroître les importations de l'Amérique latine, et «le gouvernement du Canada peut-il jouer un rôle utile...», à cette fin. Puisque cet article souligne que les produits dont dispose l'Amérique latine sont limités ils ont la responsabilité de promouvoir les ventes du temps des «latino-américains eux-mêmes». Comment alors le gouvernement peut-il solliciter la vente de produits de l'Amérique Latine sans discrimination à l'égard des sources d'approvisionnement existantes? Un document fait remarquer que «en général, le marché canadien est un marché libre avec quelques restrictions sur les importations et des tarifs relativement bas ou non existants pour bien des produits que les pays de l'Amérique latine intéressent».

Des moyens dont le gouvernement canadien facilitera les importations de l'Amérique Latine sont donnés aux pages 30 et 31. Si l'on doit appliquer ces méthodes, ne seront-elles pas considérées par d'autres pays en voie de développement comme étant discriminatoires à moins qu'elles ne le soient appliquées également? Surtout (d) «en prenant des moyens particuliers pour que l'Amérique latine connaisse davantage les marchés canadiens, et le reste.

Sous la rubrique «investissement» (page 31) le gouvernement doit aider les investissements canadiens en Amérique latine en encourageant, entre autres choses, l'investisseur canadien à respecter les politiques et les intérêts des pays dont ils sont les hôtes. Ne serait-ce pas à ces pays d'assumer cette responsabilité plutôt qu'au gouvernement du Canada? En fait, comment le gouvernement canadien peut-il encourager le respect à l'égard des politiques et intérêts des pays hôtes alors qu'ils échappent au contrôle du gouvernement canadien et que, au cours des années passées, bien de ces pays de l'Amérique latine n'ont pas toujours été encourageants à l'égard des investissements étrangers?

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 23

Tuesday, May 4, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 23

Le mardi 4 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians"

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens»

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Badanai	Haidasz
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Perrault
Macquarrie	Prud'homme
Marceau	Rowland
Nystrom	Stewart (<i>Marquette</i>)
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Penner	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, May 4, 1971.
(21)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 11:10 a.m., the Chairman, Mr. Ian Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Gibson, Hymmen, Lachance, MacLean, Marceau, Nystrom, Wahn, Walker, Yewchuk—(10).

Also present: Messrs. Gervais, Laflamme and McGleave.

Witnesses: From the Canadian Federation of Agriculture: Mr. Charles Munro, President; Mr. David Kirk, Executive Secretary; Mr. Roland Pigeon, First Vice-President; From the Fisheries Council of Canada: Mr. E. L. Harrison, President; Mr. D. J. Petrie, Director of the Council; Mr. W. O. Morrow, Past President of the Council.

The Committee resumed consideration of the Policy Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

The Chairman introduced Mr. Munro of the Canadian Federation of Agriculture. The witness gave an opening statement and answered questions assisted by his colleagues.

At 12:10 p.m., the Chairman thanked the witnesses from the Canadian Federation of Agriculture, who then retired.

The Chairman introduced Mr. Harrison of the Fisheries Council of Canada who gave an opening statement and then proceeded to answer questions assisted by his colleagues.

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Chairman authorized that the briefs submitted by the Canadian Federation of Agriculture and the Fisheries Council of Canada as well as the briefs submitted by Norman Z. Alcock and Drs. Alan and Hanna Newcombe (presented before the Committee on March 3, 1971) of the Canadian Peace Research Institute be printed as Appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See APPENDIX "P", "Q", "R" and "S" respectively)

At 12:45 p.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 3:30 p.m., Wednesday, May 5, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 4 mai 1971.
(21)

[Traduction]

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 11 h 10. Le président, M. Ian Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Gibson, Hymmen, Lachance, MacLean, Marceau, Nystrom, Wahn, Walker, Yewchuk—(10).

Autres députés présents: MM. Gervais, Laflamme et McCleave.

Témoins: De la Fédération canadienne de l'Agriculture: MM. Charles Munro, président; David Kirk, secrétaire exécutif; Roland Pigeon, premier vice-président; du Conseil des pêcheries du Canada: MM. E. L. Harrison, président; D. J. Petrie, directeur du Conseil; W. O. Morrow, ancien président du Conseil.

Le Comité reprend l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des canadiens».

Le président présente M. Munro de la Fédération canadienne de l'agriculture. Le témoin fait une déclaration et répond aux questions avec l'aide de ses collègues.

A 12 h 10 de l'après-midi, le président remercie les témoins de la Fédération canadienne de l'agriculture et ceux-ci se retirent.

Le président présente M. Harrison, du Conseil des pêcheries du Canada. Celui-ci fait une déclaration et répond ensuite aux questions avec l'aide de ses collègues.

Conformément à la motion adoptée à la séance de 23 octobre 1970, le président autorise que les mémoires présentés par la Fédération canadienne de l'agriculture et le Conseil des pêcheries du Canada ainsi que les mémoires présentés par MM. Norman Z. Alcock et Alan et Hanna Newcombe (présentés devant le Comité le 3 mars 1971) de l'Institut canadien des recherches sur la paix soient imprimés en appendice aux procès-verbaux et témoignages de ce jour. (Voir appendices «P», «Q», «R» et «S» respectivement)

A 12 h 45 de l'après-midi, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 3 h 30 de l'après-midi le mercredi 5 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, May 4, 1971

• 1112

[Text]

The Chairman: Gentlemen, perhaps we can begin. It is past the hour.

I would like to take this opportunity of thanking the Vice-Chairman, Mr. Lachance, for looking after the Committee while I was away. I would also like to express to the Committee my pleasure at being back after an enforced absence which was longer than I had expected.

Tomorrow afternoon at 3.30 we will begin our examination of the estimates of the Department of External Affairs, with Mr. A. E. Ritchie, the Under-Secretary of State for External Affairs, as witness.

As you will recall, it was agreed earlier that we would examine the question of the organizational changes within the department at the same time. Next Monday, May 10, it has been proposed that the Subcommittee on International Development Assistance plus any members of the main committee who are interested in that question, meet for the whole day to consider its draft report.

On Tuesday, May 11, we will hear what will likely be the last witnesses in our examination of the first volume of the Foreign Policy papers, the Toronto Progressive Conservative group.

This morning we will hear two important Canadian groups: the Canadian Federation of Agriculture and the Fisheries Council of Canada.

It so happens that both these groups are having their annual meetings in Ottawa this week.

Mr. Charles Munro, President of the Canadian Federation of Agriculture, and several members of his executive, have been kind enough to interrupt their meetings this morning to come over to testify before our Committee.

At 12 o'clock, we will hear from the President of the Fisheries Council of Canada.

As members are no doubt aware, these two associations represent a considerable body of opinion in their respective fields across the country. It is therefore pertinent that we should hear the views of their representatives on the government's foreign policy review.

May I remind members that I may be obliged to interrupt the testimony for a few moments, when we have a quorum, in order that we may proceed to vote on the Defence estimates, which the committee was unable to do before the Easter break. I hope the witnesses will excuse this unavoidable interruption.

Your submission has been circulated to all the members, Mr. Munro. Perhaps you would care to introduce the federation members who have accompanied you and then you could make your introductory statement, after which the members may wish to question you. Mr. Munro.

Mr. Charles Munro (President, Canadian Federation of Agriculture): Thank you, Mr. Chairman and gentlemen. We are happy to have this opportunity to be with you here this morning.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 4 mai 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, nous allons commencer puisqu'il se fait tard.

Je voudrais remercier le vice-président, M. Lafrance, qui a présidé les séances du comité pendant mon absence. Je suis heureux d'être revenu parmi vous après cette absence involontaire qui a duré plus longtemps que je ne l'avais prévu.

Demain après-midi à 3 h 30, nous entreprendrons l'étude des prévisions budgétaires du ministère des affaires extérieures et nous aurons comme témoin M. A. E. Ritchie, sous-secrétaire d'État aux affaires extérieures.

Vous vous souviendrez que nous avons décidé il y a quelque temps, d'étudier en même temps la question des changements d'organisation du ministère. Le lundi 10 mai prochain, on a proposé que le sous-comité sur l'assistance au développement international et tous les membres du comité principal qui s'intéressent à cette question se réunissent toute la journée pour étudier la rédaction du rapport.

Le mardi 11 mai, nous entendrons probablement le dernier témoin relativement à notre étude du premier volume des communications sur la politique étrangère, soit le groupe progressiste conservateur de Toronto.

Ce matin, nous entendrons deux groupes canadiens importants: la Fédération canadienne de l'agriculture et le Conseil canadien des pêcheries.

Ces deux groupes tiennent leur réunion annuelle à Ottawa cette semaine.

M. Charles Munro, président de la Fédération canadienne de l'agriculture, et plusieurs membres de son exécutif, ont bien voulu interrompre leur réunion ce matin pour comparaître devant notre comité.

À midi, nous entendrons le président du Conseil des pêcheries du Canada.

Comme les membres le savent sans doute, ces deux associations représentent de grands secteurs de leurs domaines particuliers au pays. Il est donc utile que nous entendions les opinions de leur représentant au sujet de la révision de la politique étrangère du gouvernement.

Je signale aux membres du comité qu'il me sera peut-être nécessaire d'interrompre les témoignages pendant quelques instants lorsque nous aurons un quorum pour adopter les prévisions budgétaires de la défense, ce que le comité n'a pas pu faire avant le congé de Pâques. J'espère que les témoins excuseront cette interruption inévitable.

Votre mémoire a été distribué à tous les membres, monsieur Munro. Je vous prie de présenter les membres de la Fédération qui vous accompagnent et vous pourrez ensuite faire une déclaration d'ouverture, après quoi les membres du comité pourront vous interroger.

M. Charles Munro (président de la Fédération canadienne de l'agriculture): Merci, monsieur le président et messieurs. Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est donnée de comparaître devant vous ce matin.

[Texte]

The members of our delegation are: Mr. David Kirk, the Executive Secretary and Treasurer of the Canadian Federation of Agriculture; Mr. Roland Pigeon of the Province of Quebec, the First Vice-President of the Federation; Mr. C. Mitchell from Saskatchewan, executive member; Mr. Dobson Lea from Alberta, executive member; Mr. George Franklin from Manitoba, executive member; Mr. Gordon Hill from the Province of Ontario, executive member; Mr. R. Blair from British Columbia, executive member; Mr. H. Laviolette, executive member, representing the Maritimes; Mr. Allan Smith, United Grain Growers Limited from Alberta; Mr. Albert Allain representing the Province of Quebec's UCC; and our Assistant Executive Secretary, Mr. William Hamilton.

That, Mr. Chairman, is our official delegation. Do you wish me to go further now, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, just proceed if you will.

• 1115

Mr. Munro: Yes, fine.

I must confess that we may have some lack of understanding of the work of the Committee and we are hoping to come out of this session enriched. We have submitted a short brief. I am not going to pretend to read the brief to you this morning for I trust that you have seen it and know the contents of it, but I would just like to pick out a few points.

On page 2 of the brief in the first paragraph, we note that the White Paper states, and this is a pertinent phrase:

... Foreign policy is the extension abroad of national policy. The shape of foreign policy at any given time will be determined by the pattern of emphasis which the government gives to national policy themes ...

To take account also of the position that we established from the Canadian Federation of Agriculture, in preparing ourselves for the Congress in Agriculture scheduled last fall in Ottawa by the Canada Department of Agriculture, we said:

... a solid unequivocal commitment by the federal government to give the interests and needs of agriculture a high priority in its international relations and negotiations ...

We are sure Canada has the economic strength and the authority to meet this commitment.

Then referring over to page 7 on the brief, we wind up with three concrete recommendations.

One is that the striking feature of the White Paper is that it looks to the development of a much more highly integrated policy making and action process in the policy field. At home it looks to interdepartmental integration through a committee on external affairs relations at the Deputy Minister level. Abroad it proposes to centralize authorities in their areas of jurisdiction in the heads of posts which will be accountable for all departmental interests. We would suggest that if policy integration is to effectively take place, systematic consideration must also be given to the process and flow of consultation and information between governments and private interests and groups. By this we mean more than general recognition of the principle. We also mean the development of

[Interprétation]

Les membres de notre délégation sont: M. David Kirk, secrétaire exécutif du trésorier de la Fédération canadienne de l'agriculture; M. Roland Pigeon de la province de Québec, premier vice-président de la Fédération; M. C. Mitchell de Saskatchewan, membre de l'exécutif; M. Dobson Lea, de l'Alberta, membre de l'exécutif; M. George Franklin, du Manitoba, membre de l'exécutif; M. Gordon Hill, de la province d'Ontario, membre de l'exécutif; M. R. Blair, de la Colombie-Britannique, membre de l'exécutif; M. H. Laviolette, membre de l'exécutif qui représente les Maritimes; M. Allan Smith; représentant, de *United Grain Growers Limited* de l'Alberta; M. Albert Allain qui représente l'UCC de la province de Québec; et notre secrétaire exécutif adjoint, M. William Hamilton.

Monsieur le président, c'est là notre délégation officielle. Voulez-vous que je poursuivre tout de suite, monsieur le président?

Le président: Oui, si vous le voulez.

M. Munro: Oui, d'accord.

Je dois admettre que nous ne sommes pas tout à fait au courant du travail du comité et que nous espérons sortir enrichis de cette séance. Nous avons présenté un court mémoire. Je n'ai pas l'intention de le lire parce que je crois que vous l'avez vu et que vous en connaissez le contenu, mais je voudrais en souligner certains points.

A la page 2 du mémoire, au premier paragraphe, nous notons une phrase pertinente dans le Livre blanc:

... la politique étrangère est le prolongement à l'extérieur de la politique nationale. La tendance de cette politique étrangère, à un moment donné, sera déterminée par l'importance relative que le gouvernement attribue à ces ... orientations (de la politique nationale).

Afin de tenir compte aussi de la position que la Fédération canadienne de l'agriculture a prise en se préparant pour le congrès de l'agriculture qui avait été convoqué l'automne dernier à Ottawa par le ministère canadien de l'Agriculture, nous avons dit:

... l'engagement ferme et sans équivoque de la part de l'Etat fédéral d'accorder aux intérêts et aux besoins de l'agriculture une haute priorité dans ses relations et négociations internationales.

Nous sommes convaincus que le Canada a la force économique et l'autorité nécessaire pour faire face à cet engagement.

A la page 7 du mémoire, nous faisons en conclusion trois recommandations précises.

La première est qu'une des caractéristiques frappantes du Livre blanc, c'est qu'il vise, dans le domaine de la politique, à la réalisation d'un processus beaucoup plus intégré de détermination et d'action. Au Canada, il se tourne vers une intégration interministérielle par la voie d'un nouveau comité des relations extérieures au niveau des sous-ministres. A l'étranger, il propose une centralisation de l'autorité auprès des chefs de missions dans leurs juridictions respectives, lesquels chefs de missions seront comptables de « tous les intérêts ministériels ». Nous croyons qu'une condition d'efficacité de cette intégration de la politique consiste aussi en une considération

[Text]

systematic laid down policies and principles, guiding these consultative relationships and determining information processes. To take our own case, if farmers through their organizations have no better way of understanding what is involved in the foreign policy issues which affect them and their relation to national policy, the chances of a necessary disruption of such an integrated approach and failure to reach optimum solutions will be greatly increased. We may add that as we have so often said before the ongoing role of Parliament and its Committees in this process is also and much more so a critical consideration in achieving the White Paper's aims in foreign policy development.

Two, we would gather from the White Paper that the Committee on External Relations is now in existence. To our knowledge, it does not include the Deputy Minister of Agriculture in its membership. We feel it most emphatically should.

Three, there should be a much more regular customary utilization of farm organization advisory members to international government delegations considering important matters of agriculture policy and agriculture development.

• 1120

The principle could, in our opinion, be very usefully extended. We should say that the Minister of Agriculture does not agree with this in principle.

The Chairman: Does not disagree.

Mr. Munro: Does not disagree, my mistake. Does not disagree with this in principle, but finds few occasions when he considers it necessary or useful in practice.

We think the government greatly under-estimates the value over time of such producer involvement.

This is, sirs, respectfully submitted on behalf of the Canadian Federation of Agriculture.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Munro. Does Mr. Kirk have anything to add.

Mr. Charles Kirk (Executive Secretary, Canadian Federation of Agriculture): I think we could open up the discussion.

The Chairman: We are open for questions. Mr. MacLean.

Mr. MacLean: If the United Kingdom joins the Common Market, what is the assessment of the effects that this will have on our exports to the United Kingdom chiefly?

Mr. Munro: Mr. Chairman, I think we are vitally concerned on the effects on Canadian agriculture of Britain joining the EEC. We are very much hoping and wishing that our government on our behalf takes a very active role in dealing with these issues on the movement of the various products, whether they be grains, fruits, vegeta-

[Interpretation]

systématique du processus de consultation et de l'échange d'informations entre le gouvernement et les groupes privés. Nous entendons par là plus que la reconnaissance générale d'un principe. Nous entendons, bien sûr, l'instauration d'un ensemble systématique de politiques et de principes qui guideront ces rapports de consultation et détermineront les modalités d'information. Prenons par exemple notre cas; si, par notre association, les agriculteurs n'ont pas les moyens de mieux comprendre ce que comportent les questions de politique étrangère qui les touchent où ils s'intègrent dans les politiques nationales, les risques de dislocation inutiles d'un tel processus d'intégration et d'échec au niveau des solutions optimales seront d'autant plus grands. Permettez-nous d'ajouter, comme nous l'avons si souvent signalé dans le passé, dans ce processus, que le rôle permanent du Parlement et de ses comités constitue aussi, d'une façon beaucoup plus marquée, une considération critique pour la réalisation des objectifs du Livre blanc dans le développement de la politique étrangère.

Deuxièmement, il semblerait, d'après le Livre blanc, que le comité des relations extérieures existe déjà. Or, il n'inclut pas, à notre connaissance, le sous-ministre de l'Agriculture. Il le devrait très certainement.

Troisièmement, il devrait y avoir une utilisation beaucoup plus régulière et plus courante de conseillers venant des organismes agricoles au sein des délégations internationales officielles qui étudient d'importantes questions de politique et de développement agricole.

Il y aurait tout avantage, à notre avis, à élargir cette pratique. Le ministre de l'Agriculture rejette cette idée en principe.

Le président: Ne la rejette pas.

M. Munro: Ne la rejette pas, je m'excuse. Ne rejette cette idée en principe, mais trouve peu d'occasions où il la considère comme nécessaire ou utile en pratique.

A notre avis, le gouvernement sous-estime grandement la valeur en longue période d'une telle participation des producteurs.

Ce mémoire, messieurs, est respectueusement soumis par la Fédération canadienne de l'agriculture.

Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Munro. M. Kirk désire-t-il ajouter quelque chose?

M. Charles Kirk (secrétaire exécutif de la Fédération canadienne de l'agriculture): Je crois que nous pouvons passer aux questions.

Le président: Nous sommes prêts à recevoir les questions.

M. MacLean: Si le Royaume-Uni entre dans le marché commun, quelles seront à votre avis les répercussions sur nos exportations, surtout au Royaume-Uni?

M. Munro: Monsieur le président, nous nous intéressons énormément aux effets qu'aurait l'entrée de la Grande-Bretagne dans la communauté économique européenne sur l'agriculture canadienne. Nous espérons que notre gouvernement s'occupera très activement en notre nom des questions qui touchent le mouvement des divers

[Texte]

bles, or cheese, or what it is. I think we have a very vital stake in this area, and I think it would be a very sad commentary on behalf of Canada if we lost through this process a significant position in this market. Mind you, I do not think we have been nearly as strong in recent years as we should have been.

Mr. Kirk, would you expand on that.

Mr. Kirk: Well as it happens, we had a discussion yesterday in our executive with two gentlemen from the Canada Department of Agriculture who are involved in the international trade area about this expansion of the Common Market. The picture they paint of course is not one to give us a lot of joy about the prospects for agriculture in this. Britain is already moving to a variable levy system, a system of raising prices at home and putting up variable levies as a price protection to the domestic industry which is the European system, the EEC system. They have taken the first steps actually moving towards that system.

When it is all finished, then we will lose. If it goes through, we will have lost our British preferences where they exist in the agricultural commodities and be subject to the common policy. As a result of that, partly as a result of losing the preferences in some important fields—not wheat I might say, there is no British preference in wheat, but there is in barley and in a number of other commodities—we are going to be faced not only with a preferred access to the British market of European producers, including Ireland and the Scandinavian countries, but also we are going to be faced with a flat out price competition with other suppliers to that market, without any preferences, and in a full exposed competitive position, you might say, much more fully even than it is today although it is bad enough today. The general picture is that agriculture is going to lose something by this. We were informed that the industrial tariff structure of the European Common Market is in fact on the whole on a lower level than the United Kingdom structure.

• 1125

Leaving aside the British preference aspect of it, the industrial side has been in a declining phase anyway. There is going to be some gains on the industrial side perhaps competitively, but not on the agricultural side. We were informed that under GATT, there will be following Britain's entry, again if it occurs, a process of negotiations which have to do with compensatory arrangements for loss of position which can take the form of guarantees of access or some kind of consideration.

The compensation would be for loss of agricultural markets and not for loss of industrial markets. This is a good example of what we mean by the commitment to agriculture. We think that that fact should be recognized in government policy, in national policy and in our relations with other nations. We do not know exactly how all these things will work out in detail, Mr. Chairman. Here is a complex field and we are not privy to the whole process. The point is that there are in fact circumstances of this kind, for example where negotiations go on about the Canadian interest and how it has been affected. In this case the agricultural interest will be adversely affect-

[Interprétation]

produits, que ce soit des céréales, des fruits, des légumes, du fromage ou quoi que ce soit. Je crois que ce domaine nous touche particulièrement et que ce serait dommage pour le Canada si nous perdions dans cette affaire une position importante dans ce marché. Je ne crois que nous ayons été aussi forts au cours des dernières années que nous aurions dû l'être.

Monsieur Kirk, pourriez-vous ajouter quelque chose à cela?

M. Kirk: Notre exécutif a eu un entretien hier avec deux représentants du ministère fédéral de l'Agriculture qui s'occupent du commerce international au sujet de cette expansion du marché commun. L'aperçu qu'ils nous ont donné n'est pas tellement encourageant en ce qui a trait aux possibilités de l'agriculture. L'Angleterre est déjà en train d'établir un système de taxes variables, c'est-à-dire qu'elle augmente les prix à l'intérieur du pays et impose des taxes variables à titre de protection des prix pour l'industrie intérieure, et c'est là le système de la communauté économique européenne. Elle a donc fait les premiers pas vers l'adoption de ce système.

Lorsque le tout sera terminé, nous y perdrons. Si cette méthode est adoptée, nous aurons perdu nos préférences en Grande-Bretagne quant aux marchandises agricoles et nous devons subir la politique commune. Ainsi, par suite de la perte de nos préférences dans certains domaines importants (non pas pour le blé, puisqu'il n'y a pas de préférence en Grande-Bretagne pour le blé, mais il y en a pour l'orge et diverses autres denrées), nous allons faire face non seulement à l'accès préférentiel au marché britannique des producteurs européens, y inclus l'Irlande et les pays scandinaves, mais aussi à une concurrence de prix sans réserve avec les autres fournisseurs de ce marché, sans aucune préférence, et dans une position concurrentielle complètement exposée, si je puis m'exprimer ainsi, beaucoup plus que ce n'est le cas maintenant même si la situation est déjà assez mauvaise.

Il semble, en général, que l'agriculture va y perdre. On nous a informé que la tarification industrielle du marché commun européen est, en général, à un palier moins élevé que la tarification du Royaume-Uni.

Sans tenir compte de l'aspect préférentiel britannique, le secteur industriel est au déclin de toute façon. Il y aura certains gains quant à la concurrence dans le secteur industriel, mais non pas dans le secteur agricole. On nous a signalé qu'en vertu des accords GATT, l'entrée de la Grande-Bretagne, si elle se produit, entraînera un procédé de négociations ayant trait aux ententes compensatoires pour les pertes de position qui pourront prendre la forme de garanties d'accès ou quelque chose du genre.

La compensation serait pour la perte des marchés agricoles et non pas pour la perte des marchés industriels. Voilà un bon exemple de ce que nous voulons dire lorsque nous parlons d'engagement à l'agriculture. Nous croyons que la politique gouvernementale devrait reconnaître ce fait, tant dans la politique nationale que dans ses relations avec d'autres nations. Nous ne savons pas exactement comment ces choses se régleront en détail, monsieur le président. C'est un domaine compliqué et nous ne sommes pas au courant de tout le procédé. La question est qu'il y a, en réalité, des circonstances de ce genre, par exemple dans les cas où il y a des négociations au sujet des intérêts du Canada et de la façon dont ils sont touchés. Dans ce cas particulier, les intérêts agricoles

[Text]

ed. We think this should be reflected somehow in the kind of consideration that is given to Canadian producers.

It is one thing for Canada as a whole to be granted that it has suffered agriculturally, but correspondingly so have the producers and that concession or negotiation should ultimately be reflected back in an improved position, one way or another, to the agricultural producers.

The Chairman: Thank you, Mr. Kirk. I have on my list Mr. Nystrom, Mr. Lachance, Mr. Yewchuk and Mr. Walker. Had you finished, Mr. MacLean?

Mr. MacLean: I will pass now, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Nystrom.

Mr. Nystrom: I was going to ask a question on the European Common Market, but since it has already been commented on perhaps I can ask the gentleman to comment a bit more on the whole international wheat picture. Do you have any suggestions about what the Canadian government should be doing to obtain more grain sales? Should it be establishing trade missions in China and places like this? Do you have any comments on the international grain situation, including the International Grains Arrangement? Are you optimistic that we can renegotiate one?

Mr. Munro: Mr. Kirk, do you wish to deal with this.

Mr. Kirk: Our position of course has been that we wish that there were a grains arrangement. We are very concerned about the danger of unrestrained price competition against major competitors who in fact subsidize their production to a far greater extent than anything we contemplate in this country.

I do not know whether or not the continuing negotiations provided for in the new agreement will result in price agreements or not. It is very difficult to say.

When you think of the grain situation, there has to be some kind of agreement reached. I mentioned unrestrained price competition. The idea that in fact the whole system could go to a fully unrestrained competition in view of all the government intervention that is involved is probably unrealistic. Some kind of *de facto* agreement is reached in the process of international consultation at some price level or other, in some way or other and perhaps shifting from day to day almost or from week to week. In fact, there is a *de facto* agreement. It is not a simple nonpolitical market situation. This re-emphasizes our point. Whether you have a formal minimum price arrangement or whether you do not, there is a process of some kind of bargaining and international deliberations and consultation in this field.

The essence of our point is that the Canadian interest in the total context of Canada's external relations should be given a high priority and a high commitment.

• 1130

Mr. Nystrom: What about on grain sales themselves? Do you have any suggestions as to what we should be

[Interpretation]

subiront un préjudice. Nous croyons qu'il faudrait tenir compte de cet état de choses d'une façon quelconque dans l'étude des besoins des producteurs canadiens.

Il est bon d'admettre que le Canada, dans son ensemble, a souffert sur le plan agricole, mais les producteurs ont toujours souffert et cette concession ou négociation devrait en fin de compte améliorer leur position d'une façon ou d'une autre.

Le président: Merci, monsieur Kirk. J'ai, sur ma liste, M. Nystrom, M. Lachance, M. Yewchuk et M. Walker. Avez-vous terminé, monsieur MacLean?

M. MacLean: C'est tout pour maintenant, monsieur le président.

Le président: Monsieur Nystrom.

M. Nystrom: Je voulais poser une question au sujet du marché commun européen, mais puisqu'on en a déjà parlé, je vais demander au témoin de nous donner quelques précisions au sujet de la situation internationale d'ensemble quant au blé. Y a-t-il, d'après vous, quelque chose que le gouvernement canadien pourrait faire pour augmenter les ventes de céréales? Devrait-il établir des missions de commerce en Chine et à des endroits de ce genre? Avez-vous des observations à faire quant à la situation internationale relativement aux céréales, y inclus l'Accord international sur les céréales? Espérez-vous que nous pourrions négocier un nouvel accord?

M. Munro: Monsieur Kirk, voulez-vous répondre à cette question?

M. Kirk: Comme de raison, nous aimerions qu'il y ait un accord concernant les céréales. Nous nous inquiétons énormément des dangers que représente une concurrence de prix sans réserve contre des concurrents importants qui subventionnent leur production beaucoup plus que notre pays n'a jamais pensé à le faire.

Je ne sais pas si les négociations continues, prévues dans le nouvel accord, entraîneront des accords de prix. C'est très difficile à dire.

Quant à la situation des céréales, il faut qu'un accord soit conclu. J'ai parlé d'une concurrence de prix sans réserve. Il est fort peu probable que tout le système passe à une concurrence sans réserve, étant donné toutes les interventions du gouvernement. Une entente quelconque est toujours conclue par suite de la situation internationale à un certain palier de prix, d'une façon ou d'une autre, mais les prix peuvent varier de jour en jour ou de semaine en semaine. De fait, il y a un accord tacite. Ce n'est pas une simple situation de marché à politique. Cela réitère ce que nous avons dit. Qu'il y ait ou non un accord officiel concernant le prix minimal, il y a un procédé quelconque pour les négociations et les délibérations internationales et la consultation dans ce domaine.

Nous disons, en résumé, qu'il faudrait donner une grande priorité aux intérêts du Canada dans l'ensemble des relations extérieures.

M. Nystrom: Qu'en est-il de la vente des céréales elle-même? Avez-vous des suggestions à ce que nous devrions

[Texte]

doing? Should we be extending more long-term credit in Communist countries?

Mr. Kirk: I think there is a general consensus that we must be much more aggressive in pursuing market expansion and particularly in what you might call non-price areas, such as market promotion and special long-term credit arrangements in which some progress has been made. The government is taking a much more aggressive approach to getting markets through an extension of special credit arrangements and we certainly think that that should be pursued. One point that came up in our discussions yesterday in that connection was that in the longer term development of the feed grains market especially, there seems very little doubt—and the Canada Grains Council has been investigating this area of problems especially in the developing and emerging countries—that the development of that market to a significant extent in the long run will depend upon an integration of our selling with actual activity in participating in some form or other in the development of the market through the process of building feed plants in the organization, the development of the poultry industry or whatever it is. You can get an access to that market that is not altogether just a competitive price question. The United States has done a great deal of this. It has sewed up large quantities of the market in the West Indies by having their plants there.

Now to do this well takes the co-operation of government, of industry and of farmers. It takes the consideration of whether there should be some degree of assistance to the market penetration in those forms, because investments are involved. We do think we have to work very hard at seeing that we get into those markets by whatever way is the right way and not just by a straight offering of grain hoping someone buys it.

Mr. Nystrom: I will pass for now, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. I would like to say that it was both a pleasure and an honour to chair the Committee for the last two months. We are very happy to see you back.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Mr. Chairman, on page 5 of the brief it says while favouring more liberalized trade policy, some degree of intervention by government in the free market should exist. It has come to my attention that the Dairy Commission has made direct sales to some governments, Mexico, Cuba and Yugoslavia, supposedly at the request of those governments. I just wonder what the members think of the government or Dairy Commission meeting directly with countries without passing through free trade. What do you think about that? The Dairy Commission made direct sales in the past two weeks. Is there anyone who can give an explanation of that?

Mr. Munro: Mr. Kirk probably will not give the same answer that I am going to give. Certainly from my point

[Interprétation]

faire? Devrions-nous étendre les crédits à long terme dans les pays communistes?

M. Kirk: Je pense que de l'avis général nous devrions être plus agressifs en recherchant à accroître les marchés et particulièrement dans ce que vous pourriez appeler les zones sans prix, telle que la promotion du marché et les arrangements de crédit à long terme spéciaux dans lesquels on a fait certains progrès. Le gouvernement prend une approche plus aggressive pour obtenir des marchés grâce au développement des dispositions spéciales de crédit et nous pensons que l'on pourrait poursuivre en ce sens. Une question qui est survenue dans nos discussions hier à ce propos était que dans le développement à plus long terme du marché de grains de provenances particulièrement, il y a peu de doute—et le Conseil des céréales du Canada a fait des recherches sur ces problèmes particulièrement dans les pays en voie de développement, montrant que le développement de ce marché dans une mesure importante à longue dépendra de l'intégration de nos ventes accompagnées d'une activité réelle dans la partie dépassant sous une forme ou une autre au développement du marché par le processus de construction d'usines alimentaires dans l'organisation, le développement de l'industrie des poulets ou quoique ce soit d'autre. On peut obtenir un accès à ce marché qui n'est pas entièrement une simple question de concurrence des prix. Les États-Unis en fait beaucoup en ce sens. Ils se sont emparé de grandes quantités du marché dans les Antilles grâce à l'implantation de leurs usines là-bas.

Pour ce faire il faut la coopération du gouvernement, de l'industrie et des cultivateurs. Il faut savoir si il y aura une certaine assistance permettant la pénétration du marché dans ces formes, car on a fait des investissements. Nous avons beaucoup de travail si l'on veut pénétrer ces marchés selon une forme qui soit régulière et non pas en faisant des offres directes de céréale espérant que quelqu'un les achètera.

M. Nystrom: Je laisse mon tour, monsieur le président.

Le président: Monsieur Lachance.

M. Lachance: Je vous remercie, monsieur le président. Je dirais que cela a été à la fois un plaisir un honneur de présider ce Comité au cours des deux derniers mois. Nous sommes heureux de vous voir de retour.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Lachance.

M. Lachance: Monsieur le président, à la page 5 du mémoire on dit, tout en étant en faveur d'une politique commerciale libéralisée, qu'il devrait y avoir une certaine intervention du gouvernement dans le marché libre. Il m'est apparu que la Commission laitière avait fait des ventes directes à certains gouvernements, celui du Mexique, de Cuba et de Yougoslavie, certainement à la demande de ces gouvernements, je me demande uniquement ce que les membres pensent du fait que le gouvernement ou la Commission laitière traite directement avec des pays sans passer par le libre commerce. Que pensez-vous de cela? La Commission laitière a fait des ventes directes au cours des deux dernières semaines. Qui pourrait donner une explication à cela?

M. Munro: M. Kirk donnerait certainement la même réponse que celle que je vais donner. Assurément de mon

[Text]

of view and I think this would be shared by many farmers, we have to deal on the basis with the country who wants to buy from us. If they do not want to buy necessarily from the traders, as it were, which I believe is your question, then I think we, in all conscience, should not lose a sale, because we cannot meet with them on the basis that they want to meet with us. I have a very clear conviction in my mind to make the sale. Whether or not private industry gets a cut out of the deal I am certainly not too deeply concerned with. We are representing thousands upon thousands of small entrepreneurs whom I think are vitally interested in this sale.

• 1135

Mr. Lachance: You said somebody may have a different view on this matter.

Mr. Kirk: Mr. Chairman, I do not think it is a different view. Of course, as with the grains, if we find situations where we might export more by utilizing the trade in the country then we would want to see it done that way. I think our people would say that the product belongs to the commission and that they see nothing wrong with the commission selling it if that is the best way to sell it, as opposed to adopting a principle of channelling sales always through a broker just for the sake of having done it.

Mr. Lachance: Do you not think it could kill the private enterprise business and finally be against Canada as a whole?

Mr. Munro: I think one of the areas of concern that many farmers have in the grains business is the usurping of our position in international trade to the world grain traders who are not Canadian at all. I think this same principle can apply to your specific question. I think this is a sad commentary on Canadians when we allow international trade to be conducted by non-Canadian companies.

Mr. Walker: Who have many other clients besides Canada.

Mr. Munro: Yes. They have no conscience as to whether they sell for us or not.

Mr. Lachance: For instance, yesterday telegrams were sent to the government that apparently a wheat sale could have been achieved at the same time as dairy milk products were sold to Mexico. The Dairy Commission decided to deal directly with Mexico and there were no wheat sales. I thought you would be interested in commenting on that.

Mr. Munro: Mr. Pigeon is fairly active in the dairy business. I am going to let him handle this question.

Mr. Roland Pigeon (premier vice-président, comité exécutif, Fédération canadienne de l'Agriculture): Monsieur le président, je pense bien que ce que vous rapportez, à savoir que la Commission canadienne du lait a fait des ventes de poudre de lait, c'est tout simplement parce qu'en la favorisant la poudre de lait, ils l'achètent.

M. Lachance: Oui, oui.

[Interpretation]

point de vue, et je pense que c'est le point de vue de plusieurs cultivateurs, nous devons traiter sur la base du pays qui veut nous acheter des produits. S'ils ne veulent pas nécessairement acheter aux négociants, pour ainsi dire, ce qui me semble-t-il est votre question, alors je pense que nous, en toute conscience, ne devrions pas perdre une vente, car nous ne pouvons pas prêter avec eux sur la base qu'ils veulent nous rencontrer. Je suis tout à fait convaincu qu'il faut réaliser la vente. Savoir si oui ou non l'industrie privée gagne quelque chose à ces affaires ne m'inquiète pas outre mesure. Nous représentons des milliers de petites entreprises qui, à mon avis, s'intéressent énormément à cette vente.

M. Lachance: Vous dites qu'il y en a qui peuvent avoir une opinion différente sur cette question.

M. Kirk: Monsieur le président, je ne crois pas que ce soit une opinion différente. Comme de raison, comme dans le cas des céréales, si nous trouvons des situations dans lesquelles nous pourrions exporter plus en utilisant le commerce dans le pays, nous voudrions alors que ce soit fait de cette façon. Je crois que nos gens diraient que le produit appartient à la Commission et qu'ils ne voient pas de mal à ce que la Commission le vende si c'est la meilleure façon de le vendre, par opposition à l'adoption d'un principe de canalisation constante des ventes par l'entremise d'un courtier seulement pour le plaisir de le faire de cette façon.

M. Lachance: Ne croyez-vous pas que cela serait néfaste pour l'entreprise privée, et, en fin de compte, pour le Canada en général?

M. Munro: Je crois qu'une des inquiétudes de plusieurs cultivateurs dans le domaine des céréales est l'usurpation de notre position dans le commerce international par les commerçants de céréales du monde qui ne sont pas des Canadiens du tout. Je crois que le même principe peut s'appliquer à votre question. Je crois qu'il est dommage que les Canadiens permettent que leur commerce international soit dirigé par des entreprises étrangères.

M. Walker: Qui ont beaucoup d'autres clients en plus du Canada.

M. Munro: Oui. Ils se fichent pas mal de vendre pour nous ou pour quelqu'un d'autre.

M. Lachance: Par exemple, des télégrammes ont été envoyés hier au gouvernement à l'effet qu'une vente de blé pourrait probablement avoir été faite au même moment où des produits laitiers ont été vendus au Mexique. La Commission du lait a décidé de négocier directement avec le Mexique et il n'y a pas eu de vente de blé. J'ai cru que vous aimeriez vous exprimer là-dessus.

M. Munro: M. Pigeon est très actif dans le domaine du lait. Je vais le laisser répondre à cette question.

Mr. Roland Pigeon (First Vice-President, Executive Committee, Canadian Agricultural Federation): Mr. Chairman, I think that what you are saying about the fact that the Canadian Dairy Commission sold milk-powder, it is simply that by giving preference to milk-powder, it is that.

Mr. Lachance: Yes, yes.

[Texte]

M. Pigeon: Au lieu de la remettre entre les mains de l'entreprise privée, ils ont préféré la vendre directement. C'est ce qui arrive depuis quelques années et c'est pour quoi nous avons des surplus de poudre de lait au Canada. Il s'agit seulement de la quantité qu'il y avait en surplus.

M. Lachance: Apparemment, il n'y a plus de surplus.

M. Pigeon: Non, présentement il n'y en a pas, c'est vrai, sauf un peu de beurre dans les entrepôts. Il n'y a pas de fromage et il n'y a plus de poudre de lait en excédent. Je pense bien que dans la mesure que ces agences commerciales seront d'aussi bons négociateurs que l'entreprise privée, on ne peut pas dire grand chose, mais dans le passé on a critiqué de temps en temps quand c'était vendu par des agences commerciales gouvernementales. On leur a reproché de temps en temps de ne pas être assez dynamiques, ni assez bons négociateurs, mais s'il le sont et s'ils peuvent obtenir de bons prix sur le marché international, je ne crois pas qu'on aie tellement à redire.

M. Lachance: Mais si les exportateurs pouvaient avoir de meilleurs prix, vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux que cela passe par l'entreprise privée?

M. Pigeon: Certainement.

M. Lachance: La concurrence est bonne.

M. Pigeon: Je n'y vois pas d'objection mais en ce moment, on négocie plus de poudre de lait par l'entremise de l'entreprise privée que par la Commission canadienne du lait.

M. Lachance: Pas pour l'exportation?

M. Pigeon: Oui. Je peux vous dire que l'organisation que je représente a exporté dans trente pays différents l'an dernier et au cours de l'année précédente aussi.

M. Lachance: Est-ce que vous croyez, que sur le plan international de l'exportation, il vaut mieux que le gouvernement ou l'entreprise privée fasse affaires? Quand je parle de l'entreprise privée, je parle des agents du Canada et non pas des étrangers.

M. Pigeon: Quand cela peut se faire, mais ce qui est arrivé...

M. Lachance: Je prends ce sujet parce qu'il est récent.

M. Pigeon: ... la Commission canadienne du lait déténait le commerce de la poudre de lait; elle ne l'a pas pris de l'entreprise privée.

M. Lachance: Elle l'a toujours en mains.

M. Pigeon: Non, pas nécessairement.

M. Lachance: Ou presque.

M. Pigeon: Pas nécessairement.

• 1140

M. Lachance: Puisqu'elle donne des subsides à l'exportation.

M. Pigeon: Elle achète quand il y a des surplus sur le marché, quand cela va directement à l'exportation, elle n'y touche pas.

[Interprétation]

Mr. Pigeon: Instead of putting it in the hands of private concerns, they chose to sell it directly. This has been happening for a few years and that is why we have milk-powder surpluses in Canada. This is only a question of the volume of the surplus they had.

Mr. Lachance: Apparently, there is no surplus anymore.

Mr. Pigeon: No, presently it is true that there is none, except for a little bit of butter in the warehouses. There is no cheese and there is no more surplus of milk-powder. I think that to the extent that those commercial agencies are as competent negotiators as private enterprise, there is not much that can be said, but there has been some criticism in the past when sales were made through government commercial agencies. They have been accused from time to time of not being sufficiently dynamic, or sufficiently good negotiators, but if they are and if they can obtain good prices on the international market, I do not think that there is much that can be said.

Mr. Lachance: But if exporters could obtain better prices, do you not think that it would be better to leave this in the hands of private enterprise?

Mr. Pigeon: Certainly.

Mr. Lachance: Competition is good.

Mr. Pigeon: I do not object to what you are saying, but we are presently selling more milk-powder through private enterprise than through the Canadian Dairy Commission.

Mr. Lachance: Not for exportation?

Mr. Pigeon: Yes. I can say that the agency which I represent exported in 30 different countries last year and during the preceding year.

Mr. Lachance: According to you, on the international exportation level, is it better for the government or for private enterprise to carry on the negotiations? When I speak of private enterprise, I mean Canadian and not foreign agents.

Mr. Pigeon: When it can be done, but what has been happening is that...

Mr. Lachance: I take that example because it occurred recently.

Mr. Pigeon: ... the Canadian Dairy Commission held the milk-powder market; it did not take it away from private enterprise.

Mr. Lachance: It always holds it.

Mr. Pigeon: No, not necessarily.

Mr. Lachance: Or nearly always?

Mr. Pigeon: Not necessarily.

Mr. Lachance: Since it subsidizes export.

Mr. Pigeon: It buys when there are surpluses on the market, it does not touch anything when it goes directly to exportation.

[Text]

M. Lachance: Mais vous savez que c'est 24c. actuellement...

M. Pigeon: Au niveau national?

M. Lachance: Au niveau national, oui, oui. A l'exportation, c'est 20c., disons.

M. Pigeon: Oui.

M. Lachance: Elle a eu un subside de 4c.

M. Pigeon: 20, 21, oui.

M. Lachance: 20, 21.

M. Pigeon: Présentement.

M. Lachance: De façon générale, quand on fait affaires sur le plan international, est-il préférable, à votre avis, que ce soit l'entreprise privée ou une agence gouvernementale?

M. Pigeon: Je vous dirai que dans un cas particulier, si la Commission canadienne avait été plus rapide à décider du montant du subside, une vente assez importante n'aurait pas été perdue, les clients ont acheté ailleurs.

M. Lachance: L'entreprise privée aurait-elle été plus rapide à ce moment-là? C'est ce que je veux dire.

M. Pigeon: Oui, mais à cause des subsides, de l'écart de 4c. entre le 20 et le 24. La Commission canadienne du lait n'a pas agi assez vite et nous avons perdu une vente à cause des subsides. Quand il n'y a pas de subsides, l'entreprise privée n'est pas en cause.

M. Lachance: Non, c'est sûr.

M. Pigeon: C'est la même chose pour ce qui est du blé. De temps en temps, il faut aider, il faut pouvoir concurrencer sur le marché international.

M. Lachance: Comme je le disais tantôt, apparemment le Canada perdu une vente de blé, parce que la Commission canadienne du lait n'aurait pas laissé faire l'entreprise privée, il y avait une offre de blé en même temps qu'une offre de lait en poudre du Mexique. La Commission du lait ne s'en est pas occupée, apparemment.

M. Pigeon: Je pense bien que cela ne les concerne pas non plus. Un courtier en produits laitiers aurait fait la même chose, il n'aurait pas vendu de blé en même temps que du lait.

M. Lachance: Non, mais vous savez, cela se fait parfois.

M. Pigeon: Pas tellement souvent à ce niveau-là. Je ne crois pas.

M. Lachance: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Mr. Yewchuk.

Mr. Yewchuk: Mr. Chairman, they were unhappy with the results of the International Grains agreement meetings in Geneva not too long ago particularly with reference to prices or failure to reach an agreement on prices of wheat. Have you any specific suggestions as to what

[Interpretation]

Mr. Lachance: But you know that it is 24 cents presently.

Mr. Pigeon: At the national level?

Mr. Lachance: At the national level, yes. For exportation, it is about 20 cents.

Mr. Pigeon: Yes.

Mr. Lachance: It got a 4 cents subsidy.

Mr. Pigeon: Twenty or twenty-one cents, yes.

Mr. Lachance: Twenty or twenty-one.

Mr. Pigeon: Presently.

Mr. Lachance: In general, when we deal on the international level, is it preferable according to you that it would be done by private enterprise or by government agency?

Mr. Pigeon: I can tell you that in a specific case, if the Canadian Commission had this added on the amount of the subsidy faster, a rather significant sale would not have been lost; the customers bought elsewhere.

Mr. Lachance: Would private enterprise have been faster in that case? That is what I mean.

Mr. Pigeon: Yes, but because of the subsidy, of the difference of 4c. The Canadian Dairy Commission did not act fast enough and we lost a sale because of the subsidies; when there are no subsidies, private enterprise is not involved.

Mr. Lachance: No, of course not.

Mr. Pigeon: The same thing applies to wheat. We must give assistance once in a while, we must be able to compete on the international market.

Mr. Lachance: As I said a while ago, Canada apparently lost a wheat sale because the Canadian Dairy Commission did not level that business in the hands of private enterprise; there was a request for wheat at the same time as a request for milk-powder from Mexico. The Dairy Commission apparently did not deal with this.

Mr. Pigeon: I do not think that it concerns them. A milk produce broker would have done the same thing. He would not have sold wheat with milk.

Mr. Lachance: No, but as you know, that is sometimes done.

Mr. Pigeon: Not very often at that level. I do not think so.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Monsieur Yewchuk.

M. Yewchuk: Monsieur le président, ils n'étaient pas satisfaits des résultats des réunions relativement à l'accord international concernant les céréales, tenues à Genève il n'y a pas très longtemps, surtout en ce qui a trait aux prix ou à l'impossibilité d'obtenir une entente

[Texte]

initiatives or new initiatives the government could be making to improve this situation?

Mr. Munro: Mr. Kirk.

Mr. Kirk: First of all, the consultative provisions contained in the agreement should be utilized. There is provision in the agreement for a continuing examination of the question of prices and the possibilities of price agreements. This should be pursued. Now, of course, the point about an agreement, of course, is that you do not get an agreement until everybody thinks that they are going to benefit from it. The Canadian position is not that we want an agreement no matter what the results of that agreement are. We want an agreement that benefits us. That is a matter of continuing examination of the market situation, of the policies of other exporting countries, both their national policies in terms of the supplies that they create on the market and their pricing and export policies. We can certainly say that if the United States, for example, should move into a state of very aggressive price competition and market expansion where we could do nothing but lose, then we would want a major Canadian government commitment—to repeat our phrase—to insist that this be stopped, that we reach some kind of an accommodation either through a formal price agreement or through an informal one as has been arrived at in the last year or two in fact. That is the plan. We do not have any specific suggestions to make about the day or the hour or the exact form in which this should take place except we do want the mechanism set-up under the agreement to be utilized.

Mr. Yewchuk: There are quite a few countries involved in this International Grains arrangement. Are you suggesting that we direct most of our effort at the United States at the present time?

Mr. Kirk: I am suggesting that the United States is a key factor in the situation. That is all it clearly is.

• 1145

Mr. Yewchuk: You mentioned in your opening remarks that the agricultural producers should be represented more in various foreign commissions or negotiations. Was the Federation represented at the United Nations at that meeting where the International Grains Arrangement was discussed?

Mr. Kirk: Indeed, the representation there was very good. As we noted in our brief, that is one area in which a good deal of care has been taken to involve producers.

Mr. Yewchuk: Can you indicate in what way you would consider the government does not represent your views internationally?

Mr. Kirk: It is not so much that we think they do not represent our views, it is the fact that we do not know what they do in the first place. We cannot say they do not represent our views; we do not know what they do precisely. Our assumption generally is that they try to do their best. Our point is simply to assist the government to make better decisions in our interest by our participation on the one hand, and on the other hand, by ourselves having a better in-depth understanding of precise-

[Interprétation]

concernant les prix du blé. Avez-vous des propositions particulières quant aux initiatives que les gouvernements pourraient prendre pour améliorer cette situation?

M. Munro: Monsieur Kirk.

M. Kirk: Tout d'abord, les dispositions de l'accord quant aux consultations devraient être utilisées. L'accord prévoit une étude continue de la question des prix et des possibilités d'accord sur les prix. Il faudrait se servir de cette disposition. Comme de raison, il est impossible de conclure un accord tant que toutes les parties intéressées ne sont pas convaincues qu'elles vont en bénéficier. Le Canada ne tient pas à obtenir un accord sans savoir quelles en seront les conséquences. Nous voulons un accord dont nous allons bénéficier. C'est une question de l'examen continu de la situation du marché, des politiques des autres pays exportateurs, tant de leurs politiques nationales quant à l'offre qu'ils créent sur le marché et de leurs prix et de leurs politiques d'exportation. Nous pouvons certainement dire que si les États-Unis, par exemple, décidaient de faire une concurrence de prix très agressive et d'étendre le marché de façon que nous ne pourrions que perdre, nous voudrions alors que le Gouvernement canadien s'engage sans réserve à insister pour que cela cesse, pour que nous obtenions un règlement quelconque au moyen d'un accord de prix officiel ou d'un accord non officiel comme ceux que nous avons conclus au cours des deux dernières années. C'est là notre objectif. Nous n'avons pas de proposition particulière quant au jour ou à l'heure ou à la forme exacte, sauf que nous voulons que le mécanisme établi en vertu de l'accord soit utilisé.

M. Yewchuk: Il y a plusieurs pays qui participent à l'accord international concernant les céréales. Croyez-vous que nous devrions présentement concentrer la plupart de nos efforts aux États-Unis?

M. Kirk: Je dis que les États-Unis sont un facteur clé dans cette situation. C'est tout ce qu'il y a de plus certain.

M. Yewchuk: Vous avez dit dans vos remarques au début que les producteurs agricoles devraient être davantage représentés dans les différentes commissions étrangères ou négociations. Est-ce que la Fédération a été représentée aux Nations Unies lors de la réunion où l'on a discuté des dispositions internationales sur les céréales?

M. Kirk: En fait, il y avait une grande représentation. Comme nous l'avons dit dans notre mémoire, c'est un domaine dans lequel on a fait beaucoup pour impliquer les producteurs.

M. Yewchuk: Pouvez-vous indiquer de quelles mesures vous pensez que le Gouvernement représente vos opinions à l'échelon international?

M. Kirk: Il ne s'agit pas tellement dont la façon il représente nos opinions, le fait est que nous ne savons pas ce qu'ils font, en premier lieu. Nous ne pouvons pas dire qu'ils ne représentent pas nos opinions, nous ne savons pas ce qu'ils font précisément. D'une façon générale nous pensons qu'ils font leur maximum. Nous voulons simplement aider le Gouvernement à prendre de meilleures décisions dans nos intérêts, grâce à notre participation d'un côté, et de l'autre en nous permettant de

[Text]

ly what is involved in international processes. Then we can on our side, domestically on the national policy end, structure our policy recommendations, and our thinking, and our information to producers in a much better way because we understand what is involved.

Mr. Yewchuk: Does this mean there is not sufficient communication between government and the industry?

Mr. Kirk: Yes, that is right. We think one major means of communication would be consistent participation in international deliberations on agriculture.

Mr. Yewchuk: Do you feel that other countries, such as the United States, for example, are communicating better or utilizing their producer organizations in this way, a little better than Canada is?

Mr. Kirk: I do not really know.

The Chairman: Mr. Walker.

Mr. Walker: Mr. Chairman, I want to reiterate that we are very glad to see you back hale and hearty and running the show although George did a great job.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Walker: Some of the members of this delegation might be wondering why a member of Parliament from the City of Toronto who cannot grow a crop of wheat or cannot catch a fish in the Don River, because all you get there is garbage now, is present at this meeting. To qualify myself, I should say I was born and raised and lived in Alberta for 28 years. You might take the boy out of Alberta but you do not take the West out of the boy in my opinion.

I have a few questions here and you can cut me off if I go over my time. I was very interested in what Mr. Munro had to say about the international grain traders. I felt for a long time that we were at their mercy and I have never understood why there was not a lot more pressure on the part of organizations who felt this way for much more direct sales rather than going through the international traders. At your conferences—for instance the one that is going on now—has this been discussed within your own ranks or in the resolution that you presented in your annual brief to the government? Does your organization concur or has it studied the subject of this international grain marketing?

Mr. Munro: Mr. Chairman, first of all we are in Ottawa at an executive meeting right now our annual meeting comes at a different time of the year. However, I think there is active concern within our membership on this, as a matter of fact I think their actions speak louder than anything else. We do have in our membership four major co-operative grain organizations: The United Grain Growers, and Alberta, Saskatchewan and Manitoba Pool organizations. These organizations have seen fit to structure XCAN. Part of their message is that these major

[Interpretation]

mieux comprendre exactement ce qui est impliqué dans les processus internationaux. Quant à nous, au Canada, en ce qui concerne la politique nationale, cela nous permettrait de structurer nos recommandations de politique, notre façon de penser, et nos renseignements donnés aux producteurs car nous comprendrions ce qui est impliqué.

M. Yewchuk: Est-ce que cela veut dire qu'il n'y a pas de communication suffisante entre le Gouvernement et l'industrie?

M. Kirk: Oui, c'est exact. Nous pensons que l'un des meilleurs moyens de communication serait une participation constante au niveau international lors des délibérations sur l'agriculture.

M. Yewchuk: Avez-vous l'impression que les autres pays, tel les États-Unis, par exemple, communiquent d'une meilleure façon ou utilisent leurs organisations de producteurs d'une meilleure façon qu'au Canada?

M. Kirk: A vrai dire je ne sais pas.

Le président: Monsieur Walker.

M. Walker: Monsieur le président, je voudrais dire que nous sommes très heureux de vous revoir à la direction des Débats, bien que George ait fait un bon travail.

Le président: Je vous remercie.

M. Walker: Certains des membres de cette délégation pourraient se demander pourquoi un député du Parlement de la cité de Toronto qui ne peut faire pousser le blé ou attraper de poisson dans la rivière du Don, car tout ce que nous trouvons là-bas sont des déchets, est actuellement présent à ce Comité. Pour me présenter, je dirais que je suis né et que j'ai été élevé et que j'ai vécu en Alberta pendant 28 ans. Vous pouvez faire sortir le garçon de l'Alberta mais vous ne pouvez pas faire sortir l'Ouest du garçon, selon moi.

J'ai quelques questions ici et vous pouvez m'interrompre si je dépasse le temps alloué. J'ai été très intéressé par ce que M. Munro a dit au sujet des négociations internationales en céréale. Pendant longtemps j'ai eu l'impression que nous étions à leur merci et je n'ai pas toujours compris pourquoi il n'y avait pas davantage de pression de la part des organisations qui avaient le même sentiment afin de promouvoir des ventes plus directes que celles réalisées par les négociants internationaux. Lors de vos conférences, par exemple celle qui se déroule à l'heure actuelle, en a-t-il été fait mention dans vos rangs ou dans la résolution que vous avez présentée dans votre mémoire annuel au Gouvernement? Est-ce que votre organisation y participe ou bien a-t-elle étudié le sujet de cette commercialisation des céréales à l'échelon international?

M. Munro: Monsieur le président, avant tout nous sommes à Ottawa pour une conférence exécutive, notre réunion annuelle se produit à une autre époque de l'année. Cependant, je crois que cela intéresse énormément nos membres, et que leurs actions parlent beaucoup plus qu'autre chose. Parmi nous on peut compter 4 organisations principales coopératives en céréale: le *United Grain Growers*, et les organisations du *Pool Alberta*, Saskatchewan et Manitoba. Ces organisations ont trouvé bon de structurer l'XCAN. Une partie de leur message est que

[Texte]

co-operatives which handle about 60 per cent or thereabouts of the prairie grains from the designated area in Canada moving actively into the international marketplace with that organization as a trader on behalf of Canadian grains. This is the best example that I can give you. I have noted with interest and with some consternation, because I also sit as a member of the Canada Grains Council, the fact that there is a major portion of our trading done by these international companies which are not Canadian-based companies. We have lost position badly in the world markets, and as a result, all I can go that way, is by statistics.

• 1150

Mr. Walker: But your organization is moving in the direction of possibly being much stronger on the presentation of the idea of doing more direct trading rather than through the international traders?

Mr. Munro: I am not sure that we even have a resolution.

Mr. Kirk: Our general position has certainly been, in the last number of years, that we felt that the Canadian Wheat Board, should, in fact, be much more active and much more present in searching out and developing markets. That has been our general position. I have not detected that we have sort of taken an ideological position on this business of whether the private trade should sell or the Wheat Board should sell. We want them all to sell and that it be done the best way. The job of our representatives on bodies like the Canada Grains Council and the Advisory Committee to the Wheat Board is to try to keep that under scrutiny.

Mr. Walker: Is the price of wheat in the agricultural industry diminishing? In this part of Canada, for members of Parliament that have not been out west or have not been further east, when you mention agriculture and agricultural marketing there is one word comes to their minds, and it is wheat. You may have seen some remarks of certain frustrated Toronto members who complained about how much time is spent in Parliament on the word "wheat", but is the price of wheat in your total agricultural industry, diminishing as opposed to other grains?

Mr. Munro: I think there is some shift here, Mr. Chairman, primarily because as new baking processes have been developed in the world, more locally grown wheats, are used in various countries. Although we do enjoy a distinct preference on our high quality, high protein wheats to blend with these locally grown wheats, there has not been an expansion. As a matter of fact, there has been some contraction even though the world population has grown larger. Certainly there has been no expansion in the market for these high quality wheats because of new processes in baking and so on.

Mr. Walker: Do you think this is a good thing for the agricultural industry as a whole?

Mr. Munro: Not so far as Canada is concerned. We have geared up an industry to produce these wheats

[Interprétation]

ces coopératives principales qui traitent environ 50 p. 100 ou à peu près des céréales de la Prairie en provenance de régions désignées du Canada participera activement dans les marchés internationaux avec cette Organisation, en tant que négociants, au nom des céréales canadiennes. C'est le meilleur exemple que je puis vous donner. J'ai remarqué avec intérêt, aussi consternation, car j'appartiens au Conseil de céréales canadien, le fait qu'il y a une part importante de notre commerce faite par ces compagnies internationales qui ne sont pas des compagnies canadiennes. Nous avons perdu une grande partie de notre position dans les marchés mondiaux, et comme résultat, tout ce que je puis vous donner sont des statistiques.

M. Walker: Mais votre organisation va dans le sens où elle sera certainement plus forte lors de la présentation de l'idée que l'on pourrait commercialiser directement au lieu de passer par ces négociants internationaux?

M. Munro: Je ne suis pas certain que nous ayons même une résolution.

M. Kirk: Notre position générale a certainement été, au cours des dernières années, que nous avions l'impression que la Commission du blé canadien, en fait, devrait être plus active et s'occuper davantage du développement des marchés. Telle a été notre position générale. Je n'ai pas remarqué que nous ayons pris une position en quelque sorte idéologique sur la question de savoir si le Commerce privé devait vendre ou si c'est la Commission du blé qui devrait vendre. Nous voulons tout ce qu'ils vendent, et que cela soit fait de la meilleure façon. Le travail de nos représentants aux organismes tel que le Conseil des grains du Canada et le Comité consultatif à la Commission du blé et d'essayer de garder ceci en mémoire.

M. Walker: Assistes-t-on à une diminution du prix du blé dans l'industrie agricole? Dans cette partie du Canada, pour les députés du Parlement qui n'ont pas été dans l'ouest, ou qui n'ont pas été plus à l'est, lorsque l'on parle d'agriculture et de commercialisation agricoles, il y a un mot qui vient à leur esprit, et c'est celui du blé. On a pu remarquer des remarques de la part de certains députés de Toronto frustrés qui se plaignaient des temps perdus au Parlement sur le mot «blé», mais est-ce que le prix du blé dans notre industrie agricole toute entière, diminue par rapport aux autres céréales?

M. Munro: Je pense que nous assistons à un changement ici, monsieur le président, tout d'abord à cause des nouveaux processus de planification qui sont développés dans le monde et de l'utilisation des blés locaux dans les différents pays. Bien que nous bénéficions d'une préférence distincte quant à la haute qualité de nos produits, quant au mélange de nos blés en haute teneur de protéines avec ces blés de production locale, il n'y a pas eu de développement. En fait, il y a une certaine contraction bien que la population mondiale ait augmenté. Assurément, il n'y a pas eu d'accroissement dans les marchés pour ces blés de haute qualité à cause de nouveaux processus de planification et ainsi de suite.

M. Walker: Pensez-vous qu'il s'agisse d'une bonne chose pour l'industrie agricole dans son ensemble?

M. Munro: Non pas en ce qui concerne le Canada. Nous avons mis en place une industrie qui produit ses blés et

[Text]

and one of the real tough things to do is the same as in any other industry when you start to contract. You have a slackening off in employment possibilities and income possibilities and a shift must necessarily take place to other crops. Where they are geared up to produce a crop and produce it well and the people have to shift, you have necessarily irritations from change, from loss of income and the inherent problems.

• 1155

Mr. Walker: Do you feel it is possible to rationalize, if you will, the wheat industry the same way as our Department of Industry is trying to get certain manufacturing firms to rationalize their industry. Because of this, we have the textile people and the shoe manufacturers and the radio tube people complaining very severely that they cannot make this changeover fast enough. So we have had to give them time to change over. The governments is insisting that, for competitive sales reasons, industry does rationalize. Would our wheat-growers faced with this same sort of general policy and given time to do it, accept the fact of world competition for their product and rationalize it by going into other products?

Mr. Munro: Certainly they are doing it now and with the same kind of problems as are faced in the rest of society. Society is made up of people, it is not made up of things.

Mr. Walker: That is right.

Mr. Munro: It is easy for management to decide to close a plant down but what do you do with the people? This is the same in agriculture. You can make a decision to close up "X" number of farms, but it still comes back to people. Who are you going to put out of business? Now, there is a shift in crops and we have discovered certain crops, for example, rapeseed, that we can grow exceedingly well in Canada. As of the moment, there is an exceedingly active world market and thank God there is.

Mr. Walker: Do your marketing organizations or your industry, get enough long-range sales forecasts from our Department of Agriculture or are you left to your own intuition? Is there enough information around in terms of long-range international sales forecasts for your industry?

Mr. Munro: I think again, Mr. Chairman, that this can always be improved upon. But an even bigger factor is where you have thousands of little private entrepreneurs interpreting this information and putting it into operation. They will interpret this information in different ways. We do have a physical problem right there, and certainly I think this is still a major problem within society. Getting information out to people in spite of the fact we have the greatest media that the world has ever known is still a problem.

Mr. Walker: But specifically do you get information from our Department of Agriculture or our Department of Fisheries and Forestry as to the probabilities of long-

[Interpretation]

l'une des choses difficile à faire c'est celle que l'on trouve dans toute autre industrie lorsqu'on commence à avoir des contrats. Il y a un ralentissement dans les possibilités d'emplois et les possibilités de revenus et il faut faire un changement vers d'autres récoltes. Lorsqu'ils sont à même de produire une récolte et la produisent bien et les gens ont à changer, cela entraîne obligatoirement des mécontentements, à cause des pertes de revenus et des problèmes inhérents.

Mr. Walker: Pensez-vous qu'il soit possible de rationaliser, si vous le voulez, l'industrie du blé de la même façon que notre ministère de l'Industrie essaie de faire en sorte que certaines entreprises rationalisent leurs industries? A cause de ceci, les gens de l'industrie textile et les fabricants de chaussures et de tubes de radio se plaignent très fortement de ne pas pouvoir faire ce changement suffisamment vite. Ainsi nous avons donné du temps pour changer. Le gouvernement insiste que, pour des raisons de concurrence dans les ventes, l'industrie se rationalise. Est-ce que nos producteurs de blé qui auraient à faire face à la même politique générale et se verraient donner le temps pour le faire, accepteraient le fait de la concurrence internationale pour leur produit et rationaliseraient leurs activités en se tournant vers d'autres produits?

Mr. Munro: C'est assurément ce qu'ils font à présent et ils ont à faire face aux mêmes problèmes que ceux que l'on rencontre dans le reste de la société. La société est composée de gens, elle n'est pas composée de choses.

Mr. Walker: C'est exact.

Mr. Munro: Il est facile à la direction de décider de fermer une usine mais que faites-vous des gens? La même chose s'est produit dans l'agriculture. Vous pouvez prendre la décision de fermer un nombre X d'exploitation, mais il demeure toujours le problème des gens. Qui allez-vous écarter de l'exploitation? A présent, il y a un changement dans l'électronique et nous avons découvert certaines récoltes, par exemple, le colza que nous pouvons faire pousser très bien au Canada. A l'heure actuelle le marché mondial est excessivement actif et Dieu merci.

Mr. Walker: Est-ce que vos organisations de commercialisation ou votre industrie, obtiennent des prévisions de vente à suffisamment long terme de la part de notre ministère de l'agriculture ou est-ce qu'on vous laisse à votre propre intuition? Y a-t-il suffisamment de renseignements fournis à propos des prévisions de vente internationale à long terme en ce qui concerne votre industrie?

Mr. Munro: De nouveau, monsieur le président, il me semble que l'on peut toujours améliorer les choses. Mais à chaque cas encore plus important vient du fait qu'il y a des milliers de petits entrepreneurs privés qui interprètent ces informations et les mettent en application. Ils l'interprètent de façon différente. Nous avons ici un problème physique et assurément je pense qu'il s'agit d'un problème important au sein de la société. Obtenir des informations émanant des personnes en dépit du fait que nous avons les plus grands moyens d'information que le monde a jamais connu demeure un problème.

Mr. Walker: Mais d'une façon spécifique est-ce que vous obtenez des renseignements de notre ministère de l'agriculture ou de notre ministère des pêches et forêts en ce

[Texte]

term trends in markets for your product?

Mr. Kirk: Mr. Chairman, we do get such projections of domestic demand and probable food needs and so on but the problem is what do you do with them. The year-to-year market fluctuations and the imponderables in the grain market, for example, are very large. From the point of view of producer decision-making, the question is what meaning do they have and how can you utilize them in fact. Of course, in the livestock industry, the basic determinant in the past and at the present time is price. Producers produce and get a price. Then when too much is produced the price goes down and the argument hinges on what you do about that. I am sure the market is going to go up but the problem is at what price. There are important uses that you can make of long-range forecasts but they do not give any easy answer to producer decision-making. They may give you the answers for our total context of agricultural policy in a short run. That is to say, they may give you direction as to whether or not panic by the short-term collapse of the market and whether or not to panic and that kind of thing. In terms of individual producer decision-making, I do not know if the producers agree but my impression is that it is pretty difficult to decide what to do on the basis of that kind of protection.

Mr. Walker: One quick question about food aid.

The Chairman: It will have to be very quick because I think our time is exhausted.

• 1200

Mr. Walker: All right. Just one quick question. You say in your brief that the problem of developing countries does not lie in being long-term recipients of food aid. This is at variance with your very real problem of disposing of your products. If we do not keep supplying food to many people who are literally in need of it, and literally starving—and we are not asking for free food from your producers at all—then I presume under our aid program we would be sending agricultural experts over teaching them how to become self-sufficient in the very products that your industry has to get rid of. It would seem to me that you are operating against your economic interests in my judgment when you suggest that food should not be used as being a long-term donation. Do you find any variance in your own thinking on these two points?

Mr. Munro: I think certainly there is a variance within ourselves. There must of necessity be. Sure, we are anxious in making sales and getting the food moving. We have great capacity to produce in this country.

Mr. Walker: Yes.

23691—2

[Interprétation]

qui concerne les probabilités des tendances à long terme dans les marchés pour vos produits?

M. Kirk: Monsieur le président, nous obtenons de semblables prévisions pour la demande intérieure et les besoins alimentaires probables et ainsi de suite mais le problème est de savoir quoi en faire. Les fluctuations du marché d'une année sur l'autre et les impondérables dans le marché des céréales, par exemple, sont très importants. En ce qui concerne la prise de décision par le producteur, la question est de savoir ce qu'il désire et comment l'on peut les utiliser en fait. Bien sûr, dans l'industrie du bétail, le déterminant fondamental dans le passé et à l'heure actuelle reste le prix. Les producteurs produisent et obtiennent un prix. Ensuite lorsque la production est trop importante le prix décroît et l'argument reste à savoir ce que l'on peut faire à ce sujet. Je suis sûr que le marché va augmenter mais le problème est de savoir à quel prix. Il y a des utilisations importantes faite des prévisions à long terme mais elles ne nous fournissent pas de réponse facile permettant la prise de décision par les producteurs. Elles peuvent vous donner les réponses pour le contexte total de la politique agricole à courte échéance. C'est-à-dire, elles peuvent vous donner des directions pour savoir si oui ou non on doit s'effrayer du démantèlement des marchés à court terme et toute chose de ce genre. En ce qui concerne la prise de décision par le producteur seul, je ne sais pas si les producteurs sont d'accord mais j'ai l'impression qu'il est extrêmement difficile de décider ce que l'on peut faire sur la base de ce genre de protection.

M. Walker: Une rapide question à propos de l'assistance alimentaire.

Le président: Il faudra qu'elle soit très brève car je crains que notre temps soit expiré.

M. Walker: Bien juste une courte question. Vous dites dans votre mémoire que le problème qui était en voie de développement ne se trouve pas dans le fait d'être des bénéficiaires à long terme à l'aide alimentaire. Ceci diffère quelque peu de votre problème réel qui consiste à trouver une utilisation pour vos produits. Si nous nous arrêtons de fournir de la nourriture à de nombreuses personnes qui en ont littéralement besoin, et qui meurent littéralement de faim et si nous ne demandons absolument pas à nos producteurs de fournir librement des produits alimentaires, alors je crois qu'en vertu de notre programme d'assistance nous enverrions des experts agricoles pour enseigner à ces gens la façon de se suffire à eux-mêmes dans les productions mêmes dont votre industrie veut se débarrasser. Il me semble que vous agissez contre vos intérêts économiques lorsque vous suggérez que la nourriture ne devrait pas être utilisée comme un aide à long terme. Voyez-vous une différence dans votre façon de penser sur ces deux sujets?

M. Munro: Assurément, je trouve qu'il y a une différence en ce qui nous concerne nous-mêmes. Il ne peut nécessairement pas en être autrement. Sans doute, nous désirons trouver des ventes et faire en sorte que les produits agricoles aient des débouchés. Nous pouvons produire énormément au Canada.

M. Walker: C'est exact.

[Text]

Mr. Munro: We have a tremendous land base which is suitable for agriculture but looking at the long term we also know that many of these developing countries lack the means of paying for this food. We are anxious to help them to get to that point of paying for their own food but ultimately we must recognize that their only salvation has got to be within themselves. We will always need a food aid program to take care of the variables in the nature of drought, flood or political insurrection. We will always need this.

Mr. Walker: When they get to that stage then you are in worse trouble than you are now in terms of getting rid of our Canadian produce.

Mr. Munro: Yes, perhaps so but the sheer dimensions of the problem of the need for increased food production with the population projections make it in our view not very sensible or very humane either to take the attitude that we should not help the developing countries to produce more food so as to increase our markets.

Mr. Walker: Thank you very much.

The Chairman: Gentlemen, we were a little late in getting started. I know there are two members who have additional questions. Could they be very brief? It was Mr. MarLean and Mr. Yewchuk I believe.

Mr. MacLean: I will pass.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Yewchuk, did you have a very quick question?

Mr. Yewchuk: When you were talking about net farm income one of the things, of course, is to increase the amount of sales and the second thing is to knock down the overhead. I wondered whether you had any comments to make about the Barber Commission's recommendations and the effectiveness with which the government is applying these.

Mr. Kirk: The government has not seen its way clear to doing much of anything about those recommendations on the prices. The answer they have given is that they had some discussions with the industry. They have done some inquiring around I think about alternative sources of supply but they certainly have made no decision to make systematically sure that those prices are kept down. I think our view is that it should be ensured. As a matter of fact, as an organization we are not really working terribly hard on that question just at the moment because the final Barber Report, unless it has come up in the last few days, is in fact not out. We are planning, when it does come out in its final form, to review that and insist that they take another "go" at it. We are not satisfied but we are not very active in this field just at the moment.

Mr. Munro: I think this is one of the clearest indications that we in Canada the international cartel is calling the tune. They can price farm machinery in Canada on a very much different basis than they are pricing it in some other markets of the world. We have to sell on an

[Interpretation]

M. Munro: Nous avons une infra-structure qui convient très bien à l'agriculture mais lorsque l'on considère l'avenir nous savons également que nombre de ces pays en voie de développement n'ont pas les moyens de payer ces produits alimentaires. Nous désirons les aider à obtenir ces moyens de paiement pour leur propre nourriture mais en fin de compte nous devons reconnaître que leur seul secours se trouve chez-eux. Nous aurons toujours besoin d'un programme d'aide alimentaire pour veiller aux impondérables de la nature tels que la sécheresse, les inondations ou les insurrections politiques. Assurément nous en aurons toujours besoin.

M. Walker: Lorsque vous parvenez à ce stade alors vous vous trouvez dans une situation pire que celle où vous vous trouvez maintenant, en ce qui concerne l'écoulement des produits canadiens.

M. Munro: Oui, peut-être en est-il ainsi mais le seul problème des besoins d'une production alimentaire accrue en tenant compte de la population fait que selon nous il n'est pas très raisonnable ou même humain de prendre l'attitude qui consiste à ne pas aider les pays en voie de développement à produire plus de nourriture afin de nous permettre d'accroître nos marchés.

M. Walker: Je vous remercie.

Le président: Messieurs, nous avons quelque peu tardé à commencer. Je sais qu'il y a deux membres de ce comité qui ont d'autres questions. Pourriez-vous être très brefs? Je crois qu'il s'agit de M. MacLean et de M. Yewchuk.

M. MacLean: Je laisserai mon tour.

Le président: Je vous remercie. Monsieur Yewchuk, avez-vous une question brève?

M. Yewchuk: Lorsque vous disiez que le revenu agricole net d'un produit, bien sûr, doit augmenter le nombre des ventes et que le second produit va diminuer l'ensemble, je me demandais si vous aviez des observations à faire à propos des recommandations de la Commission Barber et de l'efficacité avec laquelle le gouvernement les applique.

M. Kirk: Le gouvernement n'a pas trouvé clairement la façon d'appliquer ces recommandations aux prix. La réponse qu'ils ont donnée est la suivante, ils ont eu des discussions avec l'industrie. Ils ont fait certaines recherches à propos d'autres sources de nourriture mais sans aucun doute ils n'ont pas pris de décision pour s'assurer que ces prix resteraient à un bas niveau. Nous pensons qu'il faudrait s'en assurer. En fait, en tant qu'organisation nous n'accordons pas une grande importance à cette question à l'heure actuelle car le rapport Barber définitif, à moins qu'il soit apparu au cours des derniers jours, n'est pas encore publié. Lorsqu'il paraîtra dans sa forme définitive, nous prévoyons de revoir cela et d'insister pour qu'on l'examine à nouveau. Nous ne sommes pas satisfaits mais nous ne sommes pas très actifs dans ce domaine à l'heure actuel.

M. Munro: Il me semble que c'est là une des indications les plus claires selon laquelle au Canada le cartel international est le seul à décider. Ils peuvent fixer le prix de l'outillage agricole du Canada sur une base très différente de celle utilisée pour en fixer les prix sur d'autres mar-

[Texte]

open market in the world and we get less government support in selling our produce. Yet we are subject to the international cartel that are selling to our competitors the same farm machinery some place else in the world at a much different level than they are selling to us.

• 1205

Mr. Yewchuk: Could you indicate briefly what your organization has been doing to assist in the implementation of the interim recommendations that were made.

Mr. Munro: First of all, we went a long way to put the kind of documentation in Dr. Barber's hands so that he could make even the initial report that has been made. We did this primarily through the importation of machinery. To highlight a situation, the machinery from Europe, is bought in at the retail level of Europe. The farmer could save in the transaction a third of the cost of the machinery and pay the transportation on top of it. It certainly proved to us that something was wrong and this is how we chose to expose the situation.

The Chairman: I am afraid we must bring this part of this morning's session to an end. I know that our witnesses will realize from the questioning how helpful their brief and their evidence has been and on your behalf I would like to thank most sincerely, Mr. Munro, Mr. Kirk, Mr. Pigeon and their executive associates from the Canadian Federation of Agriculture for being here this morning and for giving us so much help. Thank you very much.

Mr. Munro: Thank you, gentlemen. May you have success in your researches.

The Chairman: We will next hear from the Fisheries Council of Canada.

Sorry to keep you waiting. We were a little late in getting started with the Federation of Agriculture.

We have with us this morning a number of representatives from the Fisheries Council. I will introduce the President, Mr. L. Harrison and then ask him to introduce his associates. On behalf of the Committee, Mr. Harrison, I am happy to welcome you this morning and to express our appreciation on the arrangements your group and the agricultural group made to appear here while you were in Ottawa. Perhaps you would like to introduce your associates and then proceed with your statement.

Mr. L. Harrison (President, Fisheries Council of Canada): Thank you very much, Mr. Chairman, and members of the Committee. The Fisheries Council of Canada does appreciate this opportunity to discuss the brief it filed with this Committee last January. We are most appreciative, Mr. Chairman, that you did arrange this meeting for today. As you can see from the badges that we are wearing, we are in conference. We have about 400 people over at the hotel all interested in fisheries and we have been discussing such matters as we are here to discuss with you today.

[Interprétation]

chés mondiaux. Nous devons vendre sur un marché ouvert dans le monde et nous recevons moins d'appui gouvernemental au niveau de la vente de nos produits. Pourtant, nous avons affaires à un cartel international qui vend des machines agricoles à nos concurrents dans une autre partie du monde à un niveau très différent de celui auquel il nous les vend.

M. Yewchuk: Pourriez-vous nous dire brièvement ce que votre organisation a fait afin d'assister à la mise en vigueur des recommandations intérimaires que nous avons faites.

M. Munro: D'abord, nous avons fait tous les efforts possibles afin de transmettre ce genre de documentation au docteur Barber afin qu'il puisse rédiger le rapport initial. Nous avons pu faire cela principalement par l'importation de machines. Afin de mettre la situation en relief, les machines sont importées d'Europe au prix du détail. Le cultivateur pourrait économiser, dans cette transaction, un tiers du coût des machines et même payer le transport en plus. Cela nous a certainement donné la preuve qu'il y a quelque chose qui cloche et c'est de cette façon-là que nous avons mis à jour la situation.

Le président: Je crois que nous devons terminer cette partie de la séance de ce matin. Je sais que nos témoins se rendent compte, grâce à nos questions, jusqu'à quel point leur mémoire et leur témoignage nous ont été utiles, et en votre nom je voudrais remercier très sincèrement, M. Munro, M. Kirk, M. Pigeon ainsi que leurs collègues au niveau administratif de la Fédération canadienne de l'Agriculture de leur présence ici ce matin et de nous avoir donné autant d'aide. Merci.

M. Munro: Merci, messieurs. Je vous souhaite bon succès dans vos recherches.

Le président: Le prochain témoignage sera de la part du Conseil des pêcheries du Canada.

Je m'excuse de vous avoir fait attendre. Nous étions un peu en retard lorsque nous avons commencé avec la Fédération canadienne de l'Agriculture.

Nous avons parmi nous ce matin un nombre de représentants du Conseil des pêcheries. Je vous présenterai d'abord le président, M. L. Harrison et ensuite je lui demanderai de vous présenter ses collègues. Au nom de notre comité, monsieur Harrison, il me fait plaisir de vous souhaiter la bienvenue ce matin et de vous dire combien nous sommes satisfaits des arrangements que votre groupe ainsi que le groupe de l'Agriculture avez fait afin de pouvoir être présent ici durant votre passage à Ottawa. Vous voudrez peut-être nous présenter vos collègues et ensuite nous faire votre déclaration.

M. L. Harrison (Président, Conseil des pêcheries du Canada): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, ainsi que les membres du Comité. Le Conseil des pêcheries du Canada est heureux de l'occasion qui lui est offerte de pouvoir discuter du mémoire qu'il vous a remis au mois de janvier dernier. Nous vous remercions, monsieur le président, d'avoir arrangé cette séance pour aujourd'hui. Comme l'indique les insignes que nous portons, nous sommes en conférence. Il y a à peu près 400 gens réunis à l'hôtel qui sont tous intéressés aux pêcheries, et nous avons discuté des mêmes questions que nous avons l'intention de discuter ici aujourd'hui avec vous.

[Text]

Mr. Walker: May I interject and ask you if you have any fish on your menu.

Mr. Harrison: Yes, sir. A doctor speaking to us yesterday told us how healthy we would be because of it.

• 1210

We do have a special interest in a foreign policy for Canadians.

My name is E. L. Harrison. I am President of the Fisheries Council of Canada and, in my private capacity, Executive Vice-President of British Columbia Packers Limited of Vancouver.

With me are Mr. W. O. Morrow of Halifax, a past president of the Council and President of National Sea Products Ltd. Next to Mr. Morrow is Mr. D. J. Petrie a Director of this Council and Manager of the Atlantic Fish Processors Limited of St. John's, Newfoundland. On my immediate right is Mr. Ian Langlands of Halifax, a Council Director and a Vice-President of National Sea Products Ltd., and on my extreme right is Mr. C. Gordon O'Brien, the Manager of our Council, from Ottawa.

Since you have received our brief on this subject, I assume that our purpose in being here today is to answer any questions which Committee members may wish to ask in respect of it. However, we also understand that a brief review of our proposals at this time might be an acceptable procedure.

If that is your wish, Mr. Chairman, I would just say that our main recommendation emphasized the importance of having a strong international fisheries section in the government headed by a person with senior status. We suggested that the importance of the work justified an assistant deputy minister. This was not a radical proposal as it was the status of Mr. Sam Ozere, former Assistant Deputy Minister in the Department of Fisheries and Forestry, who devoted most of his time exclusively to these international aspects. That position no longer exists.

I might, as an aside, say that we recognize that, at the present time, there is reorganization going on in the bill before the House with respect to the Department of the Environment, and that this undoubtedly will result in new arrangements within the organization.

Considering that Canada is a party to nine international fisheries conventions and has, in addition, bilateral agreements with the United States and the U.S.S.R., it is of the utmost importance that Canada conduct negotiations in this area with an adequate number of highly competent people.

There will be a Law of the Sea Conference in 1973 and we cannot stress too strongly the importance of intensive preparation for this meeting. Of primary importance, as an objective, should be agreement that the coastal states have jurisdiction over, and the responsibility for, the management of the fishery resources of the continental shelf and slope and the abstention principle applied to fish raised in Canada's rivers and lakes so that they will not be fished on the high seas.

In the interval before this 1973 meeting, we strongly urge that there be aggressive pursuit of bilateral and/or multilateral agreements with various nations to protect stocks which are presently over-fished or in danger of being over-fished.

[Interpretation]

M. Walker: Puis-je vous interrompre afin de vous demander si votre menu indique du poisson?

M. Harrison: Oui, monsieur. Hier, un médecin qui nous adressait la parole nous a dit que le poisson nous garantirait une très bonne santé.

Nous portons un intérêt particulier à la politique étrangère pour les Canadiens.

Je m'appelle E. L. Harrison. Je suis président du Conseil des pêches du Canada et, en ce qui me concerne personnellement, je suis vice-président de l'exécutif de la société *British Columbia Packers Limited* de Vancouver.

Avec moi se trouve M. W. O. Morrow d'Halifax, ancien président du Conseil et président de la société *National Sea Products Limited*. A côté de M. Morrow se trouve M. D. J. Petrie, l'un des directeurs de ce Conseil et responsable de la société *Atlantic Fish Processors Limited* de Saint-John, Terre-Neuve. Immédiatement à ma droite se trouve M. Ian Langlands d'Halifax, directeur conseil et vice-président de la société *National Sea Products Limited*, et à l'extrême droite se trouve M. C. Gordon O'Brien, le directeur de notre Conseil d'Ottawa.

Puisque vous avez reçu notre mémoire à ce sujet, je pense que nous sommes ici aujourd'hui pour répondre aux questions que les membres du comité voudront poser à cet égard. Cependant, nous comprenons qu'une revue même courte de nos propositions serait maintenant une procédure acceptable.

Si tel est votre désir, monsieur le président, je dirai que notre recommandation principale a mis l'accent sur l'importance d'avoir une section des pêches internationale très forte au gouvernement présidée par une personne au statut de responsable supérieur. Nous avons suggéré que l'importance du travail nécessitait la présence d'un vice-ministre adjoint. Cela n'a pas été une proposition radicale comme c'était le statut de M. Sam Ozere, ancien vice-président adjoint au ministère des Pêches et Forêts, qui a consacré la plus grande partie de son temps uniquement à ces aspects internationaux. Cette fonction n'existe plus.

En outre, je pourrais dire que nous reconnaissons, à l'heure actuelle, en pratique à une réorganisation dans le bill présenté à la Chambre en ce qui concerne le ministère de l'Environnement, et que ceci sans aucun doute aboutira à de nouveaux arrangements à l'intérieur de l'organisation.

Considérant que le Canada est l'un des neuf membres de la convention internationale des pêches et a, en outre, des accords bilatéraux passés avec les États-Unis et l'URSS, il est de la plus grande importance que le Canada mène les négociations dans ce domaine avec un nombre adéquat de gens hautement compétents.

Il y aura la Loi de la conférence maritime en 1973 et nous ne pouvons pas ne pas souligner l'importance d'une intense préparation pour cette réunion. En tant qu'objectif, il est d'une importance primordiale que l'on parvienne à un accord selon lequel les États côtiers et une juridiction, et une responsabilité, sur la direction des ressources en pêche du plateau continental est le principe d'abstention s'applique au poisson qui a son origine dans les rivières et les lacs du Canada de telle sorte qu'ils ne pourront pas être pêchés en haute mer.

Dans l'intervalle avant cette réunion de 1973, nous suggérons de poursuivre activement les accords bilatéraux et multilatéraux avec les nombreuses nations pour

[Texte]

In respect to international treaties, we recommend that two out-moded treaties, the 1713 Treaty of Utrecht and the 1818 Convention of Commerce between Great Britain and the U.S.A., be abrogated.

We also suggested action, Mr. Chairman, to arrange for a fairer division of West Coast salmon between Canada and the U.S.A.—in that case, meetings have been held—and to utilize Canada's influence to secure more international action on pollution control; also to ascertain the extent of any benefit to Canada by our giving port privileges to foreign fishing and/or supply vessels operating off our coasts.

Thank you, Mr. Chairman. If there are any questions, we would be pleased to try to answer them or to elaborate on any of the statements that we have made.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Harrison. Mr. Gibson.

Mr. Gibson: Mr. Chairman, I am not an expert on this line, so I hope you will forgive me, but I am very interested in it as we all are, and from two aspects particularly. One is the national defence aspect—defence of your rights; the other aspect is that of pollution.

On the first aspect, that of national defence, can you tell me what liaison, if any, there is with the U.S. government in joint protection of the rights of fishermen of both nations. Is there anything in existence of that type, to your knowledge—any active help available for fishermen, Canadian or American, from joint encroachment by foreign nations on your rights?

Mr. Harrison: Yes. Perhaps an example, would serve the purpose.

There is an international North Pacific Treaty Convention to which Canada is a party along with Japan and the United States. Under that treaty, there is agreement that salmon which originates in one country will not be fished by others. This does not give protection, if you are thinking of it in terms of protection for anadromous fish

• 1215

which go to sea. Let us take salmon from the West Coast as an example. They go to sea thousands of miles beyond our territorial zones and beyond our fishing zones. They could be caught by other nations when they are en route home on the high seas. The abstention principle to which we referred, and which we recommend very highly, would mean just that. It would mean that fish such as salmon, which are raised in the rivers of a country such as Canada or the United States, that go to sea and return to the river in the country in which they were born should belong to that country and should not be fished on the high seas. We sincerely believe that this is a principle that should be accepted in international law. This applies to Atlantic salmon as well. As you undoubtedly are well aware, Atlantic salmon are fished on the high seas and Canada had objected very strenuously to the fishery which Denmark has nursed because it is a depletion of

[Interprétation]

protéger les espèces que l'on pêche par excès à l'heure actuelle ou qui sont en danger de l'être.

En ce qui concerne les traités internationaux, nous recommandons que ces deux traités dépassés, celui de 1713 le traité d'Utrecht et la convention de 1818 du commerce entre la Grande-Bretagne et les É.-U., soient abrogés.

Nous suggérons également une action, monsieur le président, pour parvenir à une division équitable du saumon sur la côte ouest entre le Canada et les É.-U. Dans ce cas, il faudra tenir des réunions et se servir de l'influence du Canada pour assurer une action internationale plus grande sur le contrôle de la pollution; et pour assurer l'accroissement de tout avantage pour le Canada en fournissant des privilèges portuaires aux pêcheries étrangères ou pour approvisionner les bateaux qui opèrent au large de nos côtes.

Je vous remercie, monsieur le président. S'il y a des questions, nous serions heureux d'essayer d'y répondre et de donner des détails sur les déclarations que nous avons faites.

Le président: Je vous remercie, monsieur Harrison. Monsieur Gibson.

M. Gibson: Monsieur le président, je ne suis pas un expert en la matière, et j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, mais je m'intéresse beaucoup à cette question principalement sous deux aspects. Le premier est l'aspect de défense nationale, défense de nos droits, le second est celui de la pollution.

En ce qui concerne le premier aspect de défense nationale, pouvez-vous me dire quel rapport, s'il en a, existe-t-il avec le gouvernement américain dans la protection simultanée des droits des pêcheurs des deux nations? Existe-t-il quelque chose de ce genre, à votre connaissance, une aide active disponible aux pêcheurs, canadiens ou américains, pour se garder des tentatives simultanées émanant d'autres nations à propos de nos droits?

M. Harrison: C'est exact, peut-être un exemple conviendrait ici.

Il y a la convention du traité du Pacifique nord ratifié par le Canada, le Japon et les États-Unis. En vertu de ce traité, on a convenu que le saumon qui a pour origine un pays ne soit pas pêché par les autres pays. Cela ne donne pas de protection, si vous voulez dire par là protection pour le poisson anadrome qui se rend en haute mer.

Prenons le saumon de la côte occidentale par exemple. Ils doivent aller en mer à des milliers de milles au-delà de nos zones territoriales et au-delà de nos zones de pêche. Ils pourraient être capturés par les autres nations quand ils se dirigent vers leur foyer en haute mer. Le principe d'abstention que nous avons mentionné et que nous recommandons très fortement, signifierait justement cela. Il signifierait que le poisson tel que le saumon, et qui est élevé dans les rivières d'un pays, tel que le Canada ou les États-Unis, et qui va en mer et retourne dans la rivière du pays dans laquelle il est né, devrait appartenir à ce pays et ne devrait pas être pêché en haute mer. Nous pensons sincèrement que c'est un principe qui devrait être accepté en droit international. Ceci s'applique au saumon de l'Atlantique aussi bien. Comme vous le savez sans doute, les saumons de l'Atlantique sont pêchés en haute mer et le Canada a fait des objections très vigou-

[Text]

a stock which is entirely dependent upon Canada for its existence.

Mr. Gibson: Are there any arrangements between the fishermen themselves? Suppose a Canadian and an American ship were both fishing. Is the spirit between those two vessels one of divided interest? Naturally each one would get their catch—and perhaps this is too vague a question—but I am wondering whether the spirit between Canadian and American fishermen on the West Coast particularly is one of joint co-operation or whether it is exclusively individual catch.

Mr. Harrison: It is one of individual competitive catching as it is between fishermen of the same nation. The areas in which they fish depend, of course, upon the treaty arrangements which are made. For example, we have a treaty covering halibut fishing between the United States and Canada and the American and Canadian fishermen fish competitively on the same banks. The spirit between them is fine, if it is spirit you are talking about, but it is just straight competitive fishing. No problems originate from that unless it is a problem of the manner in which the fishery is to be operated, and being an international commission they set up rules which are decided after discussion with both American and Canadian fishermen. The rules are for conservation over-all and for the over-all benefit of the total fishery. There are other similar examples.

Mr. Gibson: And like many other Canadians you have a dread of a large tanker route being employed along the West Coast from the far north down to the areas in the west?

Mr. Harrison: Very much so. We are extremely concerned over the possibility of pollution, the routes that are chosen by the tankers, the conditions under which the tankers must sail, the question of flags of convenience, the matter of liability—in fact, everything that comes under the Canada Shipping Act as far as Canada is concerned and those matters which are international beyond that because it is obvious to all of us the tremendous damage that could be done to the fisheries if we had a serious accident resulting from the routing of oil in that fashion. We have been outspoken in our observations along that line.

Mr. Gibson: Thank you very much.

Mr. MacLean: I would first like to commend the Council for recommending that there be established in the new reorganization of the Department of Environment an international fisheries section headed by someone with the status of Deputy Minister. I think this is vitally important for a number of reasons; not only because of the international treaties that we are involved in but also because a great deal of the resource, if not all of it, lies in international waters and is the common property—taking it in the international law sense anyway—of all the countries of the world. Under the present international law anyone

[Interpretation]

reuses aux pêches que le Danemark a pratiquées car cela diminue un stock qui dépend entièrement du Canada pour son existence.

M. Gibson: Y a-t-il des arrangements entre les pêcheurs eux-mêmes? Supposons qu'un navire canadien et un navire américain pêchent tous les deux. Est-ce que l'esprit entre ces deux vaisseaux est un esprit d'intérêt partagé? Naturellement chacun d'entre eux obtiendrait sa prise et peut-être ceci est une question trop vague—mais je me demande si l'esprit régnant entre les pêcheurs canadiens et américains, sur la côte-Ouest particulièrement, est un esprit de coopération conjointe ou si c'est un esprit de capture individuelle exclusivement?

M. Harrison: C'est un esprit de capture individuelle et compétitive, comme cela existe entre les pêcheurs du même pays. Les zones dans lesquelles ils pêchent dépendent, bien entendu, des arrangements faits par traité que nous avons fait. Par exemple, nous avons un traité qui couvre la pêche au flétan entre les États-Unis et le Canada et les pêcheurs américains et canadiens pêchent d'une manière concurrentielle sur les mêmes bancs. L'esprit qui régne entre eux est bon si vous parlez d'esprit, mais il s'agit juste de pêche concurrentielle. Aucune difficulté ne provient de cela à moins qu'il n'y ait un problème en ce qui concerne la manière dans laquelle doit fonctionner la pêcherie, et comme ils sont une commission internationale, ils établissent des règlements qui sont adoptés après discussion avec les pêcheurs canadiens et américains. Les règlements prévoient la conservation globale et le bénéfice global de la pêcherie dans son ensemble. Il y a d'autres exemples semblables.

M. Gibson: Et comme beaucoup de Canadiens vous avez peur qu'on utilise la route pour les grands pétroliers le long de la côte occidentale de l'extrême-nord jusqu'en bas dans les régions de l'Ouest?

M. Harrison: C'est exact. Nous sommes extrêmement inquiets au sujet de la possibilité de la pollution, des routes qui sont choisies par les tankers, les conditions dans lesquelles les tankers doivent naviguer, de la question des drapeaux de convenances, de la question de responsabilité—en fait de tout ce qui vient sous la loi de la marine marchande du Canada pour autant que le Canada est concerné et que ses affaires qui sont internationales en plus de cela car il est évident pour nous tous qu'un dommage considérable pourrait être fait aux pêcheries si nous avions un accident sérieux à la suite du transport de pétrole de cette manière et sur cette route. Nous avons été très francs dans nos observations à ce sujet.

M. Gibson: Merci beaucoup.

M. MacLean: J'aimerais tout d'abord louer le Conseil pour avoir recommandé qu'on établisse dans la nouvelle réorganisation du ministère de l'Environnement une section sur les pêches internationales dirigée par quelqu'un ayant le statut de ministre-adjoint. Je pense que c'est essentiellement important pour un bon nombre de raisons; non seulement à cause des traités internationaux auxquels nous sommes partie mais également un bon nombre des ressources, sinon toutes, se trouvent dans les eaux internationales et sont la propriété commune—en prenant cela dans le sens du droit international toute-

[Texte]

who wants to fish in international waters is free to do so. I think it is likely important that the exploitation of the living resources of the sea should be done in a fair and equitable manner that will preserve these resources in perpetuity to the best advantage of the countries that are taking advantage of them.

● 1220

I have a specific question or two to ask. I would ask if you would like to comment or if you have any position on the legislation before Parliament at the present time with one regard, and that is the loss of the name "Department of Fisheries"; the complete dropping of that from the new department. There are many of us who felt strongly that the name "Fisheries" should be still included somewhere in the name of the new department.

Mr. Harrison: Mr. MacLean, as you know we have lived with the Department of Fisheries over many, many years, and naturally we feel the loss of the name. We recognize, however, the breadth of interest that government must have with respect to fisheries, the environment and all the segments of the environment that affect fisheries so that we are not officially on record as requesting one thing or the other in the name. We think it is most important that the status of fisheries within Canada's economy and within the councils and considerations of government be enhanced and in no way decreased. Of whether that is affected by the name or the manner in which the functions are carried out in the organization you are probably a better judge than I am.

Mr. MacLean: I was wondering, Mr. Chairman, if the President would like to make any comment at the present time—it is optional as far as I am concerned—as to the health of our present international treaties in the fisheries field. Which of them, for example, are functioning well and which leave much to be desired? I am concerned, for example, although it is not a matter of great interest directly to Canada, about the ineffectiveness, it would seem, of the Whaling Commission in preserving some species of whales. It would seem that blue whales have perhaps sunk below the level where they can be a viable species.

Mr. Harrison: Yes. Attached to our brief was a list of the nine international fisheries treaties to which Canada is a party. In each of these treaties, we have a stake of varying degree. It has been said that at the present time, the international law is probably in a more dynamic state than it has been for years and so have the fisheries and the development of the new fisheries and the new techniques. The law has been the same for a long time and because it has been the same, it has become unsatisfactory with the development of new techniques, these large fleets in fishing and so forth, so that there have been many changes where states have taken unilateral action. The big change is where we have these distant water fleets such as the Russians and the Japanese and the effect of that fishing on a large area such as our banks off the east coast and the decrease and availability of supply, then, to the Canadian fisherman.

With respect to these conventions, we have the International Pacific Halibut Convention. That covers the areas

[Interprétation]

fois—de tous les pays du monde. En vertu du droit international actuel, quiconque veut pêcher dans les eaux internationales est libre de le faire. Je crois qu'il est également important que l'exploitation des ressources vivantes de la mer se fasse d'une façon juste et équitable de façon à perpétuer la conservation de ces ressources pour le meilleur avantage des pays qui en profitent.

J'aurais une ou deux questions à poser. J'aimerais connaître votre opinion ou votre position au sujet de la loi qui est présentement devant le Parlement et qui élimine complètement le titre de ministère des Pêcheries dans le nouveau titre du ministère. Plusieurs d'entre nous sommes d'avis que le terme pêcheries devrait continuer à paraître dans le titre du ministère.

Mr. Harrison: Monsieur MacLean, comme vous le savez nous avons vécu pendant plusieurs années avec le ministère des pêcheries et naturellement nous regrettons de le voir disparaître. Toutefois, nous reconnaissons l'étendue de l'intérêt du gouvernement en ce qui concerne les pêcheries et l'environnement et tous les facteurs de l'environnement qui touchent aux pêcheries de sorte que nous ne sommes pas en mesure de demander que le titre du ministère comporte le terme pêcheries. Nous sommes d'avis qu'il est de la plus haute importance que la position des pêcheries dans l'économie canadienne et dans les conseils et dans l'esprit du gouvernement soit élevée plutôt que diminuée. Que cela soit changé par le titre ou la façon dont les fonctions sont exécutées dans l'organisme vous êtes meilleur juge que moi dans cette question.

Mr. MacLean: Je me demande, monsieur le président, si le président aurait quelque commentaire à faire en ce moment... en ce qui concerne l'état de nos présents traités internationaux dans le domaine des pêcheries. Quels sont ceux qui fonctionnent très bien et quels sont ceux qui laissent à désirer? Je m'inquiète même si ce n'est pas une question qui intéresse directement le Canada de l'inefficacité de la Commission sur les baleines à conserver certaines espèces de baleine. Il semble que les baleines bleues sont tombées à un niveau où l'espèce ne peut plus être viable.

Mr. Harrison: Oui. Neuf traités internationaux sur les pêcheries sont annexés à notre mémoire. Le Canada est signataire de ces traités et détient un enjeu de diverse importance dans chacun d'eux. Il semble que le droit international soit plus dynamique à l'heure actuelle qu'il n'a jamais été et qu'il en soit de même pour les pêcheries et le développement de nouvelles techniques de pêche. La loi est demeurée la même pendant très longtemps et de ce fait devient insatisfaisante en fonction des nouvelles techniques, ces larges flottilles de pêche, etc., de sorte que plusieurs pays ont pris des mesures unilatérales. Les grands changements concernent ces flottilles russes et japonaises qui viennent au large de nos côtes et de laisser de cette pêche sur nos bancs de la côte orientale et de la diminution de l'approvisionnement en poisson pour nos pêcheurs canadiens.

En ce qui concerne ces conventions, nous avons l'*International Pacific Halibut Convention*. Cela couvre les régions du nord de la Californie à la mer de Bering. Il

[Text]

from Northern California to the Bering Sea. It is an agreement between Canada and the United States. It has been effective in bringing the catch of halibut up from a very sick condition a few decades ago—actually the treaty was signed in 1923—to a reasonably healthy state where the production was closer to 70 million pounds between the two countries. There are problems with it now because there are problems that result, for example, from these large dragger fleets going over grounds that were previously fished by hand lines. I do not think you want me to get into detail on that sort of thing but that is one of the problems that exist there.

The International Pacific Salmon Fisheries Convention is the treaty that divides the sockeye salmon, originally the coho, sockeye and pink, which goes to the Fraser River. Because it goes through international territory between the United States and Canada, it was agreed that the salmon would be rehabilitated with the joint efforts of the commission and that the catch would be shared 50-50. We have been arguing that this is no longer a reasonable division because of the values which are and should be attached to the rivers and lakes in which the salmon is bred.

• 1225

Should the treaty be changed? Yes, as an industry we have said it should, but it may be that there is a counter-position here, and that is that the Americans have done a lot of development on hatchery work, much of which has been successful, and they have claimed that it has been so successful and will be more so that we are catching more of their salmon off the West Coast which is headed for these hatcheries in Washington and Oregon.

Discussions have been entered into and I am not at liberty to disclose the details of the discussions between Canada and the United States. Therefore a statement which is on page 5 was correct when written, when we said that Americans and Canadians intercept salmon bound for each others' rivers, but the balance is heavily in favour of the Americans. That was a true statement for 10 years ending in 1969. The 1970 figures may well show that we caught as many American fish as they caught Canadian fish, so within this area our contention has been that that treaty which has been a great success should be updated.

The North Pacific Fisheries Convention has problems because it takes in only the three countries in part, and because it does involve a very complex fishery of the Japanese which is a deep-sea fishery, in which they catch some of the Bering Sea fish. They have had some very good theories on it.

The International Convention for the North Atlantic Fisheries, ICNAF—well here our contention is that as good as some of these arrangements may be, and they certainly are better than not having arrangements, and they probably all could be improved, if Canada had the jurisdiction over the fisheries of its Continental Shelf and Slope, then you would only have one nation making the decisions of how you conserve, the extent of the fishery, and the action would be taken more promptly and therefore much more effectively. Commissions are slow, and with the best of intentions, by the time you get several governments to agree to do something you may well have

[Interpretation]

s'agit d'un accord entre le Canada et les États-Unis. Ce traité a été signé en 1923 et a beaucoup amélioré les prises de flétan qui étaient dans une très pauvre condition il y a quelque décennie, à une position très florissante où la production atteint presque les 70 millions de livres entre les deux pays. Il y a maintenant des problèmes à cause des flottilles de dragueurs naviguant sur des eaux où auparavant la pêche se faisait à la main. Je ne suppose pas que vous vouliez des détails techniques sur cette question mais c'est le genre de problèmes qui existent.

L'International Pacific Salmon Fisheries Convention est le traité qui divise le saumon sockeye qui était auparavant le coho sockeye et le saumon rose qui va dans le fleuve Fraser. Parce qu'il serait dans des eaux internationales entre le Canada et les États-Unis, il a été convenu que les prises se feraient moitié-moitié. Nous sommes d'avis que cette division n'est plus satisfaisante à cause de la valeur des rivières et des lacs où les saumons fraient.

Le traité devrait-il être modifié? Oui, en tant qu'industrie, nous avons dit qu'il devrait l'être, mais il y a là peut-être un autre point de vue, c'est que les Américains ont fait beaucoup de recherches en matière de pisciculture la plus grande partie de ces recherches a été fructueuse; ils ont affirmé qu'elle avait été si fructueuse et qu'elle le sera encore davantage nous attrapons une plus grande quantité de leur saumon sur la Côte Ouest qui est destinée à ces établissements piscicoles à Washington et dans l'Oregon.

Des discussions ont été entamées et je n'ai pas le droit de révéler les détails des discussions entre le Canada et les États-Unis. C'est ce qui explique qu'une déclaration qui se trouve à la page 5 était exacte lorsqu'elle a été imprimée alors que nous disions que les Américains et les Canadiens interceptent les saumons qui se dirigent vers les cours d'eau de l'un ou l'autre de ces pays, mais la balance est largement en faveur des Américains. C'est une affirmation qui a été vraie pour les 10 années qui se sont terminées en 1969. Les chiffres de 1970 indiqueront vraisemblablement que nous avons attrapé autant de poissons américains qu'ils ont attrapé de poissons canadiens, c'est pourquoi dans ce secteur, nous avons soutenu que ce traité qui a été un grand succès devrait être actualisé.

La Convention des pêcheries du Pacifique Nord a des problèmes parce qu'elle n'admet que les 3 pays, et parce qu'il est question d'un type de pêche très compliqué pratiqué par les Japonais, la pêche haudurière où ils pêchent le poisson de la mer de Béring. Ils ont quelques théories excellentes à ce sujet.

La Convention internationale pour les pêcheries de l'Atlantique Nord ICNAF, là-dessus notre opinion c'est que ces arrangements sont certainement très bons et certainement mieux que de les avoir que de ne pas les avoir du tout ils peuvent sans doute subir des améliorations si le Canada avait la juridiction sur les pêcheries de son plateau continental, alors vous auriez seulement un pays qui prendrait les décisions en matière de conservation, en matière de pêche, on agirait plus promptement et par conséquent de manière plus efficace. Le travail des commissions est lent et avec les meilleures intentions par le temps où vous obtenez que les divers gouvernements s'accordent pour faire quelque chose alors il se peut fort

[Texte]

lost the fishery that you were trying to protect. So we feel very strongly that the International Law of the Sea Conference to be held in 1973 must be a success. Canada must make it a success, and one of the features of this will be that the slope and the whole Shelf will be controlled by Canada. This does not mean that Canada would have the exclusive fishery and exclude everybody else, but they would have the total jurisdiction and the first rights would go to the shore country, Canada or any of the others.

Mr. MacLean: Is the attempt to have Denmark adhere to the abstention principle with regard to Atlantic salmon being done through ICNAF or on a bilateral basis directly, and what success is there?

Mr. W. O. Morrow (Past President, Fisheries Council of Canada): It is being done through ICNAF.

Mr. MacLean: Thank you.

Mr. Morrow: I understand there is direct pressure being put on the British government as well.

• 1230

Mr. Harrison: Convention on the Great Lakes Fishery—that was primarily designed to take care of the lamprey problem which it did.

Canada's interest in the International Convention on Whaling now is really very small, but we do have a whaling industry on the East Coast. The one on the West Coast went out of existence because of the competitive situation, lack of raw supply primarily.

Your question, Mr. MacLean, was directed at that. As I understand it the Whaling Convention really does not have any teeth. They sit and talk about these things, but if the reduction in the number of whales to be caught was to work any hardship on the industry, or the country, or the supply of protein to that country, then the recommendations were ignored. I think this is what has happened to a great extent in whaling. It has been ignored.

The International Council for Explorations of the Seas is really not a fisheries treaty. It is a scientific group that has been meeting since the early nineteen hundreds.

The Intertropical Tuna Convention and another one, a Convention for the Conservation of Atlantic Tunas. We participate in and to the best of my knowledge they are somewhat effective. Does anybody want to comment on those or does anybody have an opinion as to how effective they are?

Mr. D. J. Petrie (Fisheries Council of Canada): I think ours is the only Canadian company that has been involved in this tuna venture. We would have to say that the convention is doing its job. There are some criticisms of it, but I think it is a step in the right direction.

Mr. MacLean: Mr. Chairman, I think I should pass. I am monopolizing the Committee.

The Chairman: Thank you, Mr. MacLean. Mr. Hymmen.

[Interprétation]

bien que vous ayez perdu la pêche que vous essayez de protéger. Nous serions particulièrement en faveur que la Conférence internationale en droit maritime ait lieu en 1973 il faut qu'elle soit fructueuse. Le Canada doit faire tous ses efforts dans ce sens, et l'un des principaux points serait que le talus continental et le plateau tout entier soient contrôlés par le Canada. Cela ne signifie pas que le Canada devrait avoir le droit de pêche exclusif et exclure tous les autres, mais il aurait la juridiction entière et les premiers droits devraient appartenir au pays riverain le Canada ou tout autre pays.

M. MacLean: Est-ce que les efforts pour que le Danemark accepte le principe d'abstention en ce qui concerne le saumon de l'Atlantique, sont faits par l'intermédiaire de l'ICNAF ou directement sur une base bilatérale et quel est le résultat?

M. W. O. Morrow (Ancien président du Conseil des pêches du Canada): Ces efforts sont faits par l'entremise de l'ICNAF.

M. MacLean: Merci.

M. Morrow: Je crois comprendre que l'on exerce des pressions directes sur le Gouvernement britannique également.

M. Harrison: Nous parlons de la Convention pour les pêches dans les Grands lacs dont la préoccupation première était de s'occuper du problème des lamproies et c'est ce qu'il fit.

Le Canada a peu d'intérêt dans la convention internationale sur la pêche à la baleine, mais nous avons une industrie de la pêche à la baleine sur la côte est. Celle qui existait sur la côte ouest est disparue à cause de la concurrence et du manque de matériel.

Votre question, monsieur MacLean, concernait ce sujet. Si j'ai bien compris, la Convention sur la pêche à la baleine n'était pas prise au sérieux. Les membres s'assoyaient et discutaient, mais si la réduction du nombre de baleines qui pourraient être prises occasionnait des difficultés à l'industrie ou au pays, ou aux provisions de protéines de ce pays, alors on ignorait la recommandation. Je pense que c'est ce qui s'est produit dans le cas de la baleine. On a ignoré la Convention.

Le Conseil international chargé d'études d'explorations des mers n'est réellement pas un traité des pêches. Il s'agit d'un groupe scientifique dont les membres se rencontrent depuis les années mil neuf cent.

Nous participons à la Convention intertropicale du thon et à une autre que celle établie pour la conservation du thon de l'Atlantique. Nous y participons et nous pourrions dire qu'elles sont efficaces. Quelqu'un peut-il nous dire comment elles sont efficaces?

M. D. J. Petrie (Conseil des pêches du Canada): Je crois qu'il s'agit de la seule société canadienne qui s'y est intéressée autant. Nous pouvons dire que la Convention remplit bien son rôle. Il y a eu des critiques, mais je crois qu'il s'agit d'un pas dans la bonne direction.

M. MacLean: Monsieur le président, je crois que je devrais céder mon tour. Je parle trop.

Le président: Merci, monsieur MacLean. Monsieur Hymmen, vous avez la parole.

[Text]

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, I just have a short supplementary question for clarification in line with the question Mr. Gibson asked. Mr. Gibson and I are both inlanders and we bow to the Maritime experts like Mr. MacLean but I noticed one of your important points, and you touched on this earlier, was the jurisdiction of the living resources in the sea and the water column above the Continental Shelf. You made a strong point about the Atlantic and the Pacific salmon because they enter the western and eastern waters and go up the rivers for spawning. Asked entirely as an inlander, how far out do the salmon migrate? Is their normal habitat entirely above the Continental Shelf?

Mr. Harrison: Oh, no. These anadromous fish, the Atlantic salmon, go well out into the Atlantic and into one of the areas where the Danes have been fishing off Greenland. The Pacific salmon, the different species, go varying distances but they go to about the 170th meridian west, which is well out toward the Alaskan Islands, a matter of approximately 2,000 miles.

Mr. Hymmen: The important point you make about the jurisdiction of the resources over the Continental Shelf would not entirely solve the problem even though salmon were more closely identified with Canada than some of the other fish because of their spawning procedure.

Mr. Harrison: Your point is quite correct. That is why we are advocating that there are two important international principles to be established. One, not just the right to exploit but the management of the coastal state over the fisheries which do live above the Continental Shelf and its slope. That is the one principle.

The second principle is anadromous fish, which are born in the rivers, as you mentioned, go far to sea and then return to those rivers, shall not be fished by any other nation on the high seas. Those high seas mean all high seas wherever those salmon may go. We need both principles to protect Canada's interest in fishery.

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: We have a few minutes. Did you have a further question you wanted to ask Mr. MacLean.

Mr. Walker: May I ask a quick question before he does?

The Chairman: Yes, sorry, Mr. Walker.

Mr. Walker: Your suggestion was that we should utilize Canada's influence to secure more international action on pollution control. Have members of your association been asked to attend, or are you going to ask for the right to attend, Maurice Strong's United Nations Conference on the Environment in Sweden? They are getting it all headed up now. Will you be represented through government officials? Do you know? This is just a question of interest. I would think it is very damn important for somebody to be there.

• 1235

Mr. Harrison: We know that government officials will be represented there who are well versed in the fisheries

[Interpretation]

M. Hymmen: Monsieur le président, j'aimerais poser une question supplémentaire pour clarifier un point soulevé par la question de M. Gibson. M. Gibson et moi sommes deux insulaires et nous nous inclinons devant les experts des Maritimes comme M. MacLean, mais l'un des points importants dont on a parlé un peu plus tôt, concerne la juridiction des ressources vivantes de la mer et de l'eau au-dessus du Plateau continental. Vous avez parlé du saumon de l'Atlantique et du Pacifique qui entre dans les fleuves de l'Est et de l'Ouest et qui monte les rivières pour frayer. Jusqu'où le saumon va-t-il à sa migration? Est-ce que son habitat normal se limite au Plateau continental?

M. Harrison: Les poissons anadromes tels les saumons de l'Atlantique, vont bien loin dans l'océan et se rendent jusqu'au large des côtes du Groënland où les Danois le pêchent. Les saumons du Pacifique se rendent jusqu'à peu près au 170ième méridien ouest près des côtes de l'Alaska à peu près 2,000 milles.

M. Hymmen: Le point important que vous avez fait ressortir concernant la juridiction des ressources du Plateau continental ne résoudrait pas entièrement le problème même si on identifiait plus précisément le saumon avec le Canada que les autres espèces de poisson à cause de leur méthode de frai.

M. Harrison: C'est juste. C'est pourquoi nous proposons que deux plus importants principes internationaux soient établis. L'un, non seulement le droit d'exploiter mais bien de gérer les pêches côtières sur le Plateau continental et dans sa pente. Il s'agit là d'un premier principe.

Le second principe concerne les poissons anadromes, qui, nés dans la rivière, retournent à la mer et ensuite aux rivières et qui ne doivent pas être pêchés par une autre nation en haute mer. Il s'agit de toute haute mer où ces saumons peuvent aller. Nous avons besoin de ces deux principes pour protéger les intérêts du Canada dans le domaine des pêches.

M. Hymmen: Merci, monsieur le président.

Le président: Nous, il ne nous reste que quelques minutes. Est-ce que vous avez une autre question, monsieur MacLean?

M. Walker: Puis-je poser une autre question avant?

Le président: Très bien, monsieur Walker.

M. Walker: Vous avez suggéré que le Canada se serve un peu plus de son influence pour assurer une meilleure action internationale concernant le contrôle de la pollution. Est-ce qu'on a demandé à des membres de votre organisme de siéger ou allez-vous demander le droit de siéger à la Conférence Maurice Strong des États-Unis sur l'étude du milieu en Suède? Serez-vous représenté par l'intermédiaire de fonctionnaire du gouvernement? Je crois qu'il est très important que tous puissent assister à cette conférence.

M. Harrison: Nous savons que des fonctionnaires du gouvernement qui s'y connaissent dans le domaine des

[Texte]

and the fisheries' needs in relationship to environment. We have been assured that they are going to give that high priority.

The first part of your question, "have we been asked to attend", not to my knowledge but we are following it with very keen interest.

Mr. Walker: You are not quite as anxious to attend these delegations as advisers, such as the Federation of Agriculture, who were just here a few minutes ago. They made a point that they felt that they should have the right to go on government delegations, and I am not adverse to this at all. You are not pressing this point, Mr. Harrison?

Mr. Harrison: We might. We have still to meet with our new directors and resolution committees at the particular annual meeting we are at now. But in general our policy is to offer to have advisers wherever we think we can be helpful and where the government thinks we can be helpful. We have had in the past no differences of opinion that I am aware of as to whether or not we should have advisers on groups or delegations. For example, we do have advisers and negotiations; we do have members, who are on these various conventions and the various commissions, who are members of the industry. Our working relationship on this is and must be extremely close. I think the answer to your question is that we do participate and we do not have any particular problem that way.

The Chairman: Mr. MacLean.

Mr. MacLean: Mr. Chairman, of course the fishing industry in Canada is a very important export industry. I am wondering if the President of the Council has any recommendation or comment he would like to make with regard to international trade in the fishing industry or any difficulties that are especially uppermost in the minds of the industry at the present time? We export a great deal of our product to the United States and of certain types also to the U.K. and European markets. Perhaps you might have some comment on the success or otherwise whatever it is—I think it is success—of the Salt Fish Board.

Mr. Harrison: I am not in a position to comment on the last reference. On the others generally we are heavily engaged in international trade and it is most important to us that the facilities of government and the policies of government are complementary to our interest in that respect. In the European market, one of our concerns is that if the United Kingdom goes into the Common Market, we are going to have increases in the various tariffs that are applicable to us and to our products and they are quite substantial increases.

With respect to the American market we have been advocates of the lowering of tariffs on both sides, believing this would be a healthy thing for us; it enables us to be more competitive on more finished products. I will ask Mr. Morrow if he has any observations to make on this.

Mr. Morrow: If there is a problem, it probably lies in the tariff area. So far as marketing our products abroad, we have been mainly an export business over the years. We have been used to international trade. We do not see

[Interprétation]

pêches y seront représentés. On nous a assuré qu'on y accorderait priorité.

Pour ce qui est de la première partie de votre question, «vous a-t-on demandé de participer», on ne nous a pas demandé de participer mais nous suivons la chose avec beaucoup d'intérêt.

M. Walker: Vous n'êtes pas aussi anxieux de faire partie de ces délégations comme conseiller, telle est la Fédération de l'agriculture qui était ici il y a quelques instants. La Fédération a souligné qu'elle avait le droit de faire partie de délégations gouvernementales et je dois avouer que je ne suis pas contre cette idée. Vous ne travaillez pas dans ce sens, monsieur Harrison?

M. Harrison: Peut-être. Nous n'avons pas encore rencontré nos nouveaux directeurs et les comités à l'occasion de notre réunion annuelle. A règle générale, nous offrons nos services quand nous croyons pouvoir être d'un certain secours, quand le gouvernement croit que nous pouvons être d'un certain secours. Il n'y a jamais eu de divergence d'opinion, par le passé, quant aux conseillers qui devraient faire partie d'un groupe ou d'une délégation. Par exemple, nous avons des conseillers et des négociations; certains de nos membres assistent à divers congrès ou font partie de diverses commissions; ces personnes sont membres de l'industrie. Nos relations de travail doivent être très étroites. Je crois que la réponse à votre question est que nous participons et que nous n'avons aucun problème à cet égard.

Le président: Monsieur MacLean.

M. MacLean: Au Canada, l'industrie de la pêche est très importante dans le domaine de l'exportation. Je me demande si le président du Conseil aurait quelques recommandations ou commentaires sur les difficultés auxquelles doit faire face l'industrie de la pêche quand il s'agit de commerce international? Nous exportons beaucoup de produits aux États-Unis et quelques-uns au Royaume Uni et dans les divers marchés européens. Vous auriez peut-être quelques commentaires à faire sur les succès de l'office du poisson salé.

M. Harrison: Je ne suis pas en mesure de faire des commentaires à ce sujet. Règle générale, nous sommes engagés dans le commerce international et il est très important que les installations et les lignes de conduite du gouvernement viennent compléter nos intérêts à cet égard. Pour ce qui est du marché européen, nous nous intéressons particulièrement au fait que si le Royaume Uni se joint au marché commun, il y aura augmentation des divers tarifs applicables à nous et à nos produits et ces augmentations sont assez importantes.

Pour ce qui est du marché américain, on nous a suggéré de diminuer les tarifs des deux côtés, croyant que ce serait très bon pour nous; nous pouvons ainsi offrir plus de concurrence à l'égard de nombreux produits finis. J'aimerais demander à M. Morrow s'il a quelques observations à faire à ce sujet.

M. Morrow: S'il y a un problème, c'est dans le domaine des tarifs. Pour ce qui est de la commercialisation de nos produits à l'étranger, nous le faisons depuis des années. Nous avons l'habitude du commerce international. Nous

[Text]

where a board similar to your Salt Fish Board, could help the frozen industry. As a matter of fact we would be very much against it, I think, as an industry. We feel that we can do a better job ourselves. Long-range problems, I do not think, are in the marketing area.

Mr. MacLean: In the case of the Salt Fish Board, are you in a position to say whether it is functioning?

Mr. Morrow: No, I am not. I am not in the salt fish business. I have certain hunches but they are only hunches.

Mr. MacLean: That is all I have at the moment.

The Chairman: Mr. Walker.

Mr. Walker: I have one blunt question. Why is the price of canned salmon and lobster so high for my constituents in Toronto. Is this a shortage of stock or an artificial shortage?

• 1240

Mr. Harrison: Well, a very blunt answer is that I do not know where they will get a better bargain.

Mr. Walker: You should be sitting on this side of the table.

The Chairman: Gentlemen, are there any further questions? If not, on your behalf I would like to thank Mr. Harrison and his associates for being here today. It has been a very helpful presentation.

Mr. Harrison: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Gentlemen we will adjourn until tomorrow at 3:30 p.m., room 371 West Block, when we will start consideration of the estimates of the Department of External Affairs. Mr. Ritchie will be our witness. I believe the department wants a picture of Mr. Ritchie taken with the Committee, so I hope we will have our most distinguished turnout.

This meeting is adjourned.

[Interpretation]

ne voyons comment un office comme votre office du poisson salé pourrait venir en aide à l'industrie des produits surgelés. Nous serions contre en tant qu'industrie. Nous croyons pouvoir faire un meilleur travail nous-mêmes. A mon avis, les problèmes à long terme résident dans le domaine de la commercialisation.

M. MacLean: Dans le cas de l'office du poisson salé, pouvez-vous nous dire s'il fonctionne?

M. Morrow: Non. Je ne suis pas dans le commerce du poisson salé. J'ai une idée à ce sujet, mais seulement qu'une idée.

M. MacLean: Je n'ai pas d'autres questions pour le moment.

Le président: Monsieur Walker.

M. Walker: Pourquoi le prix du saumon et homard en conserve est-il si élevé pour les gens de ma circonscription à Toronto. Est-ce que les stocks sont bas ou se fait-on croire qu'ils le sont?

M. Harrison: Je répondrai carrément que j'ignore comment ils pourraient faire une meilleure affaire.

M. Walker: Vous devriez siéger de ce côté-ci de la table.

Le président: Messieurs, avez-vous d'autres questions? Si non, et en votre nom, je m'en vais remercier M. Harrison et ses associés de leur présence ici aujourd'hui. Leur exposé nous a été très utile.

M. Harrison: Merci infiniment monsieur le président.

Le président: Messieurs nous ajournerons jusqu'à demain 3 h 30 de l'après-midi, pièce 371 édifice de l'ouest, nous commencerons par étudier les prévisions budgétaires des Affaires extérieures. Notre témoin sera M. Ritchie. Je crois savoir que le ministère aimerait que l'on prenne une photo des membres du Comité et de M. Ritchie. C'est pourquoi j'espère que vous serez tous présents.

La séance est ajournée.

APPENDIX "P"

Submission to Standing Committee on External Affairs of House of Commons of Canada by the Canadian Federation of Agriculture

At the beginning, we would like to say that as farmers we are acutely aware of the great issues of national identity and independence, and of world peace and security that are involved in this whole subject. We are aware of the international issues of pollution and environmental protection that are exercising us all, and in some of which farmers are directly involved. If we do not dwell on these matters it is not because farmers as citizens are indifferent to them, or that they do not through their organizations wish to contribute. It is, of course, because as an organization we have dealt with those matters that are our particular business and concern. We make no apology for this, nor do we consider our concerns to be narrow or unimportant. As the White Paper stresses, how the world makes a living, and feeds and clothes itself, is of central importance. We did however, wish to make this reference to some of the broader, vital issues which concern us all.

On page 11 of "Foreign Policy for Canadians", the first title in the government's White Paper on foreign policy, the following words appear:

"Canada's foreign policy, like all national policy, derives its content and validity from the degree of relevance it has to national interests and basic aims. Objectives have to be set not in a vacuum but in the context in which they will be pursued, that is, on the basis of reasonable assumption of what the future holds. The task of the government is to ensure that these alignments and interrelationships are kept up-to-date and in proper perspective. In no area of policy-making is this whole process more formidable than in foreign policy."

A few lines later the paper states that "...foreign policy is the extension abroad of national policy. The shape of foreign policy at any given time will be determined by the pattern of emphasis which the government gives to ... (national policy) ... themes."

What the farmer will understand by these statements is that in the content of Canada's foreign policy the place of agriculture and agricultural concerns will be determined by:

1. The extent to which agricultural interests are conceived to involve "national interests and basic aims"—in other words we have to know what our interests are.

2. The nature of the conclusions reached about "what the future holds" in agricultural matters—in other words we have to know what we are likely to be up against.

3. The degree to which the "alignments and interrelationships" in which agricultural questions are involved are kept "up-to-date and in proper perspective"—in other words we have to keep on top of the situation.

4. The "pattern of emphasis" which we take largely to mean the importance and priority which the government gives to agricultural questions, and the manner in which they relate these questions to national policy themes, or goals—in other words, we

APPENDICE «P»

Mémoire au comité permanent des Affaires Extérieures de la Chambre des communes du Canada de la Fédération Canadienne de l'Agriculture

Permettez-nous de signaler tout d'abord qu'en tant qu'agriculteurs nous sommes extrêmement sensibles aux grandes questions d'identité nationale et d'indépendance, de paix et de sécurité mondiales qui sont en cause dans le domaine qui retirent aujourd'hui notre attention. Nous sommes éveillés aux questions internationales de la pollution et de la protection de l'environnement qui nous préoccupent tous et qui, pour certaines, touchent les agriculteurs directement. Si nous ne nous attardons pas sur ces sujets, ce n'est pas que nous y soyons indifférents en tant que citoyens ou que nous nous refusions, par nos organisations, à faire notre part. C'est que, précisément, en tant que groupement, nous avons déjà traité de ces questions qui sont pour nous d'une actualité particulière. Nous ne nous en excusons pas, pas plus d'ailleurs que nous tenons nos préoccupations pour étroites ou sans importance. Comme le souligne le Livre blanc, les moyens par lesquels le monde assure sa survivance, se procure l'alimentation et le vêtement est d'une importance capitale. Nous tenions cependant à rappeler brièvement quelques-unes de ces grandes questions qui sont au centre de nos préoccupations à tous.

À la page 13 du fascicule «Politique étrangère au service des Canadiens», premier titre du Livre blanc du gouvernement sur la politique étrangère, on trouve le passage suivant:

«La politique étrangère du Canada, comme toute politique nationale, doit correspondre aux intérêts et aux grands objectifs nationaux pour être valable et bien étoffée. On ne définit pas ces objectifs dans le vide mais on doit tenir compte du contexte auquel ils s'intègrent, ce qui revient à prévoir sensément ce que l'avenir nous réserve. Il incombe au gouvernement de s'assurer que ces orientations et ces convergences sont constamment mises à jour, et dans leur juste perspective. Il n'est pas de domaine où ce processus de décision politique soit plus malaisé qu'en politique étrangère.»

Quelques lignes plus loin, le document précise que «...la politique étrangère est le prolongement à l'extérieur de la politique nationale. La tendance de cette politique étrangère, à un moment donné, sera déterminée par l'importance relative que le gouvernement attribue à ces... orientations (de la politique nationale).»

Ce que l'agriculteur verra dans ces déclarations, c'est que dans le contenu de la politique étrangère du Canada, la place de l'agriculture et les préoccupations d'ordre agricole seront fonction de:

1. La mesure dans laquelle les intérêts agricoles sont conçus comme mettant en cause les «intérêts et grands objectifs nationaux». En d'autres termes, nous devons savoir quels sont nos intérêts.

2. La nature des conclusions auxquelles on arrivera sur «ce que l'avenir nous réserve» dans les domaines agricoles. En d'autres termes, nous devons savoir ce que nous allons vraisemblablement devoir affronter.

3. Le degré auquel «ces orientations et ces convergences» où les questions agricoles entrent en ligne de

have to decide how to play our cards in a very complicated game.

The basic position of the Canadian Federation of Agriculture, in the context of this submission, is found expressed in the Position Paper presented by the Federation to the recent Canadian Agricultural Congress. There we said that what is required is "a solid, unequivocal commitment by the Federal government to give the interests and needs of agriculture a high priority in its international relations and negotiations. We are sure Canada has the economic strength and authority to meet this commitment."

Our case for making this statement rests on several grounds:

First, agriculture is a major Canadian industry, with a high degree of dependence upon exports. Farmers sell more than four billion dollars of farm products annually, valuing the products at farm level. Out of this total, a very large proportion is represented by farmers costs for machinery, buildings, fuel, fertilizers, pesticides, repair services and so on. These expenditures provide the basis for a huge farm supply industry. Added to this four billion dollars, we have the equally huge distributive and processing industry that is dependent upon getting these farm products to market. Of that four billion dollars plus, about 1.9 billion dollars is exported.

Second, agriculture, for understandable reasons which are also reflected in our own national policies, is characterized by a high degree of government intervention. There will inevitably therefore, be a high political content in the determinants of what happens in agriculture. This in turn requires the closest, most devoted attention by our own government if our interests are to be adequately served, at international level.

Third, agriculture is faced with persistent, very difficult problems of expansion of production potential at a faster rate than commercial markets expand. This means first of all that we must, if these problems are to be minimized in their unfavourable economic impact on the farmer, have forward-looking leadership from government in long term export market development, and must give the most constant and active attention to export market expansion.

Fourth, because farming is made up of many tens of thousands of small individual enterprises—not concentrated in huge corporate enterprises—the assistance of government, working closely and sympathetically with producers, is needed if our aims are to be effectively pursued.

Fifth, in our view the future social health and quality of life of Canadian society will be significantly related to the success with which we give attention to the kind of farm and rural society that evolves in this country, and to its regional characteristics. The best solutions, socially and economically, will be made immeasurably easier of accomplishment insofar as we successfully pursue and negotiate the interests of farmers internationally.

The Canadian Federation of Agriculture has for many years been a member of the International Federation of Agricultural Producers, a federation of national farmers' organizations of 40 countries. It is a policy organization, and it will perhaps be appreciated that in a world of generally inadequate commercial markets for farmers, and intense competition among them, agreement on

compte seront maintenues «à jour et dans leur juste perspective». En d'autres termes, nous devons rester maîtres de la situation.

4. «L'importance relative» qui, à notre sens, veut surtout dire l'importance et l'ordre de priorité que le gouvernement accorde aux questions agricoles et la façon dont il les rattache aux orientations ou aux objectifs de la politique nationale. En d'autres termes, nous devons décider de la ligne de conduite à maintenir dans un ensemble de situations très complexes.

La position fondamentale de la Fédération canadienne de l'agriculture, dans le contexte du présent mémoire, est exprimée dans l'exposé de politique que la Fédération a présenté récemment au Congrès de l'agriculture canadienne. Nous disions dans cet exposé que ce qui est nécessaire c'est «l'engagement ferme et sans équivoque de la part de l'État fédéral d'accorder aux intérêts et aux besoins de l'agriculture une haute priorité dans ses relations et négociations internationales. Nous sommes convaincus que le Canada a la force économique et les pouvoirs voulus pour prendre un tel engagement».

Les motifs qui ont inspiré cette déclaration sont multiples:

Premièrement, l'agriculture est une grande industrie canadienne, fortement tributaire de l'exportation. Les producteurs agricoles vendent, en effet, pour plus de quatre milliards de dollars de produits agricoles par année, en évaluant ces produits aux prix de la ferme. Une très grande proportion de l'ensemble de l'industrie est représentée par les sommes que les agriculteurs doivent consacrer à l'acquisition de machines, de bâtiments, de combustibles, d'engrais, de pesticides, de services de réparation, et le reste. Ces dépenses constituent la base d'une vaste industrie d'approvisionnement agricole. A ces quatre milliards de dollars, il faut ajouter l'industrie tout aussi importante de distribution et de transformation qui repose sur l'acheminement des produits agricoles aux débouchés. Sur quatre milliards de dollars et plus de produits, il s'en vend pour environ 1.9 milliard à l'exportation.

Deuxièmement, pour des raisons compréhensibles qui se reflètent d'ailleurs dans nos politiques nationales, l'agriculture est caractérisée par un haut degré d'intervention de l'État. C'est dire qu'inévitablement les facteurs qui informent l'agriculture sont hautement politisés. Ce qui, en retour, exige du gouvernement l'attention la plus suivie et la plus minutieuse, si nous voulons que nos intérêts soient adéquatement servis au niveau international.

Troisièmement, l'agriculture est aux prises avec des problèmes constants et très difficiles d'expansion de sa capacité de production qui progresse plus rapidement que l'expansion des marchés. Cela signifie tout d'abord que nous devons, pour maintenir ces difficultés à leur minimum d'impact économique nuisible à l'agriculture, obtenir du gouvernement une direction progressiste pour le développement à long terme des marchés d'exportation et que nous devons, ensuite, porter une attention des plus constante et des plus minutieuse à l'expansion de nos marchés d'exportation.

Quatrièmement, notre agriculture étant éparpillée parmi des dizaines de milliers de petites entreprises individuelles au lieu d'être concentrée dans de grandes entre-

policy is not the easiest thing in the world. We mention this to note that the two basic types of agreement upon which IFAP is founded are: first, agreement that international co-operation and arrangements, instead of unrestrained competition, must be the road to constructive progress and reconciliation of differences, and second, agreement that in a hungry world there are large, and as yet not fully exploited uses for food to alleviate hunger and malnutrition among the peoples of the world. We are not so naive and inexperienced as to believe these basic policy directions offer simple or painless solutions to extremely difficult problems. They do not obviate the need for wise and co-ordinated national agricultural policies among the nations of the world. Nevertheless, we do believe in both these principles, and believe they hold out great hope for progress.

In our position paper to the Agricultural Congress we said:

"In the case of trade policy for agricultural products, we generally favour, as being in the Canadian interest as an agricultural exporter, policies for reduction of heavy subsidization which leads to over-production in many countries, and the expansion of international trade on a more liberalized basis in line with such policies. Nevertheless, the nature of the agricultural problem, in Canada and elsewhere, makes it clear that an oversimplified view cannot be taken of this matter. Canada has protectionist requirements in its agricultural policy. The development of marketing boards and supply management have implications for trade and import policy. It is in fact both certain and desirable that some degree of intervention by government in the 'free market' through agricultural price and marketing policies shall exist. Therefore free trade in the pure sense cannot be achieved agriculturally. The moral is that the closest possible approximation to agricultural free trade objectives may be best achieved by recognizing that some special international rules, principles and agreements will have to be worked out, on a commodity basis, as required. This is not merely a transitional problem. It is in the context of these realities that trade arrangements must be considered and negotiated."

In our position paper, in respect to food aid, we also said:

"The Federation agrees, essentially, with the view of the Task Force that food aid cannot be looked at as an easy solution to problems either of overproduction or of pressure for agricultural adjustment in the direction of fewer farmers. It agrees, too, that the solution for the developing countries does not lie in being long-term recipients of food aid. There is a place for food aid... on a planned, rational basis, in the form of milk powder, grains and other farm products, which involve forward commitments over perhaps five years and which do not depend for their justification on there being surpluses at any given moment. There is, in short, a place for producing food for aid in a rational, planned way. The occurrence of huge emergency requirements to meet crop failure is also an ever-present possibility. The scope for expanded planned use of food aid in development programs, and to meet nutritional needs of children,

prises industrielles, l'aide de l'État nous est nécessaire si nous voulons travailler efficacement à atteindre les buts que nous nous sommes fixés et cette aide doit comporter des rapports étroits et sympathiques avec les producteurs.

Cinquiniement, selon notre façon de voir, la santé sociale future et la qualité de la vie de la société canadienne dépendront dans une grande mesure du succès avec lequel nous assurerons la qualité de la société agricole et rurale qui se développera dans notre pays et ses caractéristiques régionales. Les meilleures solutions sur le plan social et sur le plan économique deviendront infiniment plus faciles de réalisation si nous parvenons à faire valoir, par la négociation, les intérêts de nos agriculteurs dans le domaine international.

La Fédération canadienne de l'agriculture est membre depuis de nombreuses années de la Fédération internationale des producteurs agricoles, organisme formé d'associations nationales d'agriculteurs de 40 pays. C'est un organisme qui établit des politiques. Or, on comprend facilement que, dans un monde où les marchés agricoles sont en général insuffisants, où la concurrence entre producteurs agricoles est intense, l'entente sur les politiques à suivre n'est pas des plus faciles à réaliser. Dans le même ordre d'idées, nous vous signalons que les deux types fondamentaux d'entente sur lesquelles repose la FIPA sont: premièrement, l'entente prévoyant que la voie d'un progrès positif et de la réconciliation des différends doit être celle de la coopération et de l'entente internationale et non celle d'une concurrence sans restriction; deuxièmement, l'entente selon laquelle dans un monde affamé, il subsiste d'énormes possibilités non encore pleinement exploitées d'utilisation des denrées alimentaires pour soulager la faim et la sous-alimentation parmi les peuples du monde. Nous ne sommes pas assez naïfs et inexpérimentés pour croire que ces orientations politiques fondamentales offrent des solutions simples ou faciles à des problèmes extrêmement difficiles. Elles ne peuvent tenir lieu de politiques agricoles nationales, sages et coordonnées, car celles-ci sont nécessaires. Nous avons néanmoins foi en ces deux principes et nous croyons qu'ils offrent de grands espoirs de progrès.

Dans notre exposé de politique devant le Congrès de l'agriculture, nous avons déclaré:

"Quant à la politique de vente des produits de l'agriculture, nous envisageons comme généralement favorable aux intérêts du Canada en tant qu'exportateur agricole, un programme en vue de réduire les fortes subventions aboutissant à une surproduction dans de nombreux pays, ainsi que l'élargissement du commerce international sur une base de libre-échange accru en conformité de ces principes politiques. Toutefois, la nature du problème agricole, tant au Canada qu'ailleurs, indique clairement qu'on ne saurait adopter à ce sujet une façon de voir trop simpliste. Dans sa politique agricole, le Canada introduit des éléments protectionnistes. La mise sur pied d'offices de mise en marché et de gestion des approvisionnements influe sur le régime du commerce et celui des importations. Il doit en fait exister et il est souhaitable qu'il existe un certain degré d'intervention étatique sur le 'marché libre' grâce à diverses politiques de prix et de commercialisation des produits de la ferme. Il s'ensuit que le libre-échange au sens strict ne peut pas se réaliser en agriculture. Par conséquent, il faut, pour se rapprocher le plus possi-

young people and mothers, is undoubtedly much larger than any programs yet attempted."

We would like to emphasize, in this connection, our belief that the potentialities for expanded reliance on multilateral food aid programs should not be neglected. The multilateral approach here seems to us in many respects the most effective and desirable one.

"The Canadian Federation of Agriculture would also wish to state, here, its strong support for expanded Canadian expenditures in the whole field of foreign aid to developing countries, and for Canada's early achievement of the U.N. foreign aid target for developed countries of one per cent of G.N.P."

We do not wish to extend the length of this submission unnecessarily. We have made our principle points. However, there are two or three more concrete recommendations we would like to make.

1. It is a striking feature of the White Paper that it looks to the development of a much more highly integrated policy-making and action process in the policy field. At home, it looks to interdepartmental integration through a new Committee on External Relations at the Deputy Minister level. Abroad, it proposes to centralize authority in their areas of jurisdiction in heads of post, who will be accountable for "all departmental interests". We would suggest that if policy integration is to effectively take place systematic consideration must also be given to the process and flow of consultation and information between government and private interests and groups. By this we mean more than general recognition of the principle. We also mean the development of systematic laid down policies and principles guiding these consultative relationships and determining information processes. To take our own case: if farmers, through their organizations, have no way of better understanding what is involved in the foreign policy issues which affect them, and their relation to national policies, the chances of unnecessary disruption of such an integrated approach, and failure to reach optimum solutions, will be greatly increased.

May we add that, as we have so often said before, the ongoing role of Parliament and its Committees in this process, is also, and much more so, a critical consideration in achieving the White Paper's aims in foreign policy development.

2. We would gather from the White Paper that the Committee on External Relations is now in existence. To our knowledge it does not include the Deputy Minister of Agriculture in its membership. It most emphatically should.

3. There should be a much more regular, customary, utilization of farm organization advisory members to international government delegations considering important matters of agricultural policy and agricultural development. Some of this is done now—notably to General Conferences of FAO, and to negotiations of international grain and wheat agreements. The principle could in our opinion be very usefully extended. We should say that the Minister of Agriculture does not disagree with this in principle, but finds few occasions when he considers it necessary or useful in practice. We think the government greatly underestimates the value, over time, of such producer involvement.

ble des objectifs de libre-échange agricole, reconnaître que des règles, des principes et des accords internationaux particuliers devront être mis en œuvre au besoin, selon les produits. Le problème qui se pose n'a rien de provisoire. C'est dans le contexte de ces réalités qu'il faut envisager et négocier les ententes commerciales."

A propos de l'aide à l'alimentation, nous déclarons aussi dans notre Exposé de politique:

«La Fédération convient avec la Commission de planification qu'en soi, l'aide alimentaire ne saurait être envisagée comme un élément de solution facile aux problèmes de la surproduction ou du rajustement agricole nécessitant la réduction du nombre d'exploitants. Elle admet également que, pour le pays en voie de développement, la solution ne consiste pas à rester trop longtemps tributaire d'un programme d'assistance en matière d'alimentation. Ainsi que la Commission le fait remarquer, l'aide alimentaire a sa place pourvu qu'elle repose sur une base ordonnée et rationnelle et qu'elle revête la forme d'envois de poudre de lait, de céréales et d'autres produits agricoles. De plus un programme ainsi planifié nécessite des engagements pour des périodes pouvant atteindre cinq ans mais qui ne pourraient trouver de justification du seul fait qu'il existerait des excédents à tel ou tel moment. Bref, il est possible de produire d'une façon rationnelle et ordonnée des aliments destinés à l'aide. Il est toujours possible d'ailleurs qu'il se produise d'énormes besoins urgents à la suite de récoltes manquées. L'ampleur d'une utilisation planifiée et accrue de l'aide alimentaire dans le cadre des programmes de développement des pays sous-développés et de ce même secours pour répondre aux besoins alimentaires des bébés, des adolescents, et des mères dépasse d'embellée tous les programmes que l'on a tenté de mettre en œuvre jusqu'ici.»

Permettez-nous de souligner sous ce rapport qu'à notre avis il ne faudrait pas négliger les grandes possibilités de développement qu'offrent les programmes multilatéraux d'aide à l'alimentation. La solution multilatérale nous semble, à bien des égards, la plus efficace et la plus souhaitable dans ce domaine.

«La Fédération canadienne de l'agriculture tient à déclarer qu'elle est fortement en faveur d'un accroissement des dépenses du Canada dans tout le domaine de l'aide extérieure aux pays en voie de développement et que le Canada réalise sans délai l'objectif d'un pour cent du PNB que les Nations Unies ont fixé comme objectif d'aide extérieure aux pays en voie de développement.»

Nous ne voulons pas étirer inutilement notre mémoire. Nous avons relevé les principales choses que nous avions à signaler. Nous aurions cependant deux ou trois autres recommandations concrètes à formuler.

1. Une des caractéristiques frappantes du Livre blanc, c'est qu'il vise, dans le domaine de la politique, à la réalisation d'un processus beaucoup plus intégré de détermination et d'action. Au Canada, il se tourne vers une intégration interministérielle par la voie d'un nouveau comité des relations extérieures au niveau des sous-ministres. A l'étranger, il propose une centralisation de l'autorité auprès des chefs de mission dans leur juridiction respective, lesquels chefs de mission seront compa-

bles de «tous les intérêts ministériels». Nous croyons qu'une condition d'efficacité de cette intégration de la politique consiste aussi en une considération systématique du processus de consultation et de l'échange d'information entre le gouvernement et les groupes privés. Nous entendons par là plus que la reconnaissance générale d'un principe. Nous entendons, bien sûr, l'instauration d'un ensemble systématique de politiques et de principes qui guideront ces rapports de consultation et détermineront les modalités d'information. Prenons par exemple notre cas: si, par notre association, les agriculteurs n'ont pas les moyens de mieux comprendre ce que comportent les questions de politique étrangère qui les touchent ou ils s'intègrent dans les politiques nationales, les risques de dislocation inutile d'un tel processus d'intégration et d'échec au niveau des solutions optimales seront d'autant plus grands.

Permettez-nous d'ajouter, comme nous l'avons si souvent signalé dans le passé, dans ce processus, que le rôle permanent du Parlement et de ses comités constitue aussi, d'une façon beaucoup plus marquée, une considération critique pour la réalisation des objectifs du Livre blanc dans le développement de la politique étrangère.

2. Il semblerait, d'après le Livre blanc, que le Comité des relations extérieures existe déjà. Or, il n'inclut pas, à notre connaissance, le sous-ministre de l'Agriculture. Il le devrait très certainement.

3. Il devrait y avoir une utilisation beaucoup plus régulière et plus courante de conseillers venant des organismes agricoles au sein des délégations internationales officielles qui étudient d'importantes questions de politique et de développement agricoles. Cette participation existe déjà, notamment pour les conférences générales de la FAO et pour la négociation des accords internationaux sur les céréales et le blé. Il y aurait tout avantage, à notre avis, à élargir cette pratique. Si le ministre de l'Agriculture ne rejette pas cette idée en principe, il trouve peu d'occasions où il la considère comme nécessaire ou utile en pratique. A notre avis, le gouvernement sous-estime grandement la valeur en longue période d'une telle participation des producteurs.

APPENDIX "Q"

A Submission from the Fisheries Council of Canada to the Standing Committee of the House of Commons on External Affairs and National Defence Respecting a "Foreign Policy for Canadians"

The Fisheries Council of Canada (membership detailed in Appendix A) is pleased to accept your invitation to comment on the subject of "Foreign Policy for Canadians." Our views will relate to those phases of Canada's foreign policy which are directly concerned with fisheries.

Canada has been a leading nation in advocating and originating international agreements on fisheries management and conservation. Our Atlantic and Pacific coastal areas contain some of the world's most prolific fishing grounds. A significant part of our national development has been associated with fisheries and as a result fisheries considerations have always been important in the formulation of Canada's international and domestic policies.

APPENDICE «Q»

Mémoire du Conseil canadien des Pêcheries au Comité permanent de la Chambre des communes sur les Affaires extérieures et la Défense nationale au sujet de la Politique étrangère au service des Canadiens

Le Conseil canadien des pêcheries (dont la composition figure à l'appendice A), est heureux d'accepter l'invitation à formuler des observations au sujet de la politique étrangère du Canada. Nos vues porteront sur les aspects de la politique extérieure du Canada en ce qui concerne directement les pêcheries.

Le Canada est une des nations qui appuie et préconise des accords internationaux relatifs à la gestion des pêcheries et à la conservation. Certaines des régions côtières du Pacifique et de l'Atlantique sont, dans le monde entier, parmi les plus favorables à la pêche. Les pêcheries ont constitué une part importante des richesses nationales et on en a toujours tenu compte dans l'établissement des politiques internationales et intérieures du Canada.

Canada is a party to nine international fisheries Conventions aimed at the study and management of various fisheries on both coasts and in the Great Lakes. In addition we have signed bilateral agreements with the United States and the U.S.S.R. concerning the fishing activities of those nations off our shores (Appendix B).

These are specifically fisheries treaties and, wholesome have decided weaknesses, they all have advantages of importance to Canada's fishermen, or to a Canadian resource, or to both. We have, however, a legacy of two ancient treaties negotiated by Great Britain which in no way favour Canada. The conditions which led to their adoption no longer apply and their provisions work to the detriment of Canadian fisheries management. One is the 1904 agreement between Great Britain and France which updated the 1713 Treaty of Utrecht and the other is the Convention of Commerce of 1818 between Great Britain and the U.S.A.

While Canada has preferred the route of multi-nation agreement to resolve fisheries problems, she has also been prepared to act unilaterally when it was obvious that developed international law was inadequate to deal with current problems. This was the case with the exclusive fishing zones or "12-mile limit" in 1964 and, more recently, with the straight baselines for purposes of measuring our Territorial Sea and with the fishery closing lines with which we assert fisheries jurisdiction over certain bodies of water on both coasts. The Minister of Fisheries and Forestry is to be commended for his firm action in this regard.

The slow development of international law has not kept pace with the realities of the operations of modern fishing fleets. The prolific fishing grounds which figured in Canada's development have attracted the fleets of the world to the point where some species have been fished beyond their maximum sustainable yield and some may be past the point of recovery. The situation is particularly acute on the extensive fishing grounds off our east coast.

Canada's experience with multi-nation fisheries management has shown us that the fewer nations involved in the management of a fishery the better the chances of good management. Further, we know that the fewer nations involved the better our chances of meeting the needs of our fishermen and our fishing industry.

We therefore advocate that the coastal state should have jurisdiction over the living resources of the Continental Shelf. This is supportable because:

1. Most of the commercial species are associated with the Continental Shelf.
2. Ownership of the resources on and under the seabed of the Continental Shelf is accepted international law.
3. Jurisdiction over the living resources in the water column above the seabed of the Continental Shelf is a logical extension of that law.

Jurisdiction of these resources would carry with it the responsibility for management of them. Where these resources were under-exploited or not exploited by the coastal state, other nations could be permitted to fish for them, but only subject to the conservation regulations of the coastal state.

Such a policy would serve the interests of Canada's resources and fishing industry with one very important

Le Canada participe à neuf ententes internationales relatives aux pêcheries dont le but est d'étudier et de planifier diverses pêcheries pour la côte de l'Atlantique et celle du Pacifique et dans les Grands lacs. Depuis, nous avons signé des accords bilatéraux avec les États-Unis et l'URSS au sujet de la pêche que ces deux nations pratiquent dans nos eaux territoriales (appendice B).

Ces traités ont particulièrement trait aux pêcheries mais, d'autant plus que certains comportent des lacunes, offrent des avantages importants aux pêcheurs canadiens, aux ressources canadiennes ou aux deux. Toutefois, il y a deux anciens traités négociés par la Grande-Bretagne qui ne favorisent le Canada en aucune façon. Les conditions qui ont conduit à leur adoption ne s'appliquent plus désormais et leurs dispositions défavorisent la gestion des pêcheries canadiennes. Un de ces traités est celui de 1904 entre le Canada et la France qui a renchérit le traité d'Utrecht de 1713 et l'autre est l'entente commerciale de 1818 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis.

Bien que le Canada ait préféré la formule de l'accord multinational pour résoudre les problèmes relatifs aux pêcheries, il s'est aussi préparé à agir unilatéralement lorsqu'il était manifeste que les lois internationales ne pouvaient résoudre les problèmes courants. Il en a été ainsi lorsqu'on a établi la limite des eaux territoriales à douze milles, en 1964, et, plus récemment, lorsqu'on a établi la limite des eaux territoriales pour la pêche dans certains cours d'eau des deux côtes. Il y a lieu de féliciter le ministre des Pêches et Forêts des mesures qu'il a prises à cette fin.

La lente évolution du droit international n'a pas tenu compte des méthodes modernes des flottes de pêche. Les lieux propices à la pêche qui figurent dans les richesses du Canada ont tellement attiré les flottes du monde que certaines espèces ont été pêchées au point qu'elles ne peuvent plus se reproduire. La situation est particulièrement grave au delà des limites territoriales de la Côte est.

L'expérience que le Canada a acquise dans la gestion multinationale des pêcheries nous a montré que moins il y a de nations qui y participent, plus il y a de chances qu'elle sera bonne. De plus, nous savons que moins il y a de nations qui y participent plus il y a de chances de répondre aux besoins de nos pêcheurs et de notre industrie de la pêche.

Nous vous recommandons donc que l'État côtier ait autorité sur les ressources vivantes du plateau continental. On peut soutenir cela parce que:

1. La plupart des espèces commerciales sont associées avec le plateau continental.
2. La propriété des ressources qui se trouvent sur ou en dessous du lit de la mer sur le plateau continental est acceptée en droit international.
3. L'autorité sur les ressources vivantes dans la colonne d'eau au-dessus du lit de la mer dans le plateau continental est une extension logique de cette loi.

La juridiction sur ces ressources comporterait la responsabilité de les exporter. Lorsque ces ressources sont sous-exploitées ou non exploitées par l'État côtier, d'autres nations pourraient les pêcher, mais seulement lorsqu'elles seraient assujetties aux règlements de l'État côtier relatifs à la conservation.

Une telle politique servirait les intérêts des ressources du Canada et des pêcheries avec une seule exception

exception. This exception is anadromous species—those which spend part of their life cycle at sea and part in fresh water. For these—particularly Atlantic and Pacific Salmon—we must have universal agreement that,

- (a) anadromous species belong to the nation in whose territory they spend their fresh water phase, and
- (b) no one will fish for anadromous species on the high seas.

Fisheries Questions Involving the U.S.

The United States is Canada's most important single market for fishery products. That market accounts for 49 per cent of our annual dollar sales and 67 per cent of our dollar exports (1969). Access to that market with as few fetters as possible is most important to us. Although recognizing some of the disadvantages of free trade, we take the position that free trade would provide significantly more advantages than disadvantages to Canada's fishing industry.

Being neighbours of the U.S., some of our fisheries overlap or conflict. Historically, U.S. fishermen recognized very early the potential of the rich fishing grounds off Canada's coasts. In some cases, Americans have taken larger catches off our shores than have Canadians. Disputes between the U.S. and Britain developed over U.S. fisheries off Newfoundland and Nova Scotia and in the Gulf of St. Lawrence. Americans still enjoy special privileges there from an 1818 treaty which requires re-examination in the light of present day conditions. On the Pacific coast, American and Canadian fishermen share in the catch of halibut and the U.S. and Canada jointly manage the resource under the International Pacific Halibut Fisheries Treaty.

American fishermen take more groundfish off British Columbia than Canadians do, and most of it in Canadian internal waters or exclusive fishing zones. The U.S. share 50-50 in the catch of Fraser River Sockeye and Pink Salmon under terms of the International Pacific Salmon Fisheries Convention, by virtue of the fact that some of the Fraser River salmon pass through U.S. territorial waters on their migration and are thus available to U.S. fishermen. Americans and Canadians intercept salmon bound for each other's rivers but the balance is heavily in favour of the Americans.

Most of these problems can be worked out. The U.S. and Canada have, in the main, similar views in respect to conversation and ownership of fishery resources. But these problems call for greater attention from the Canadian Government than is presently the case.

In some instances, the interests of U.S. fisheries resources are subordinate to other foreign policy considerations. Because of the desirability and importance (but not necessity) of having U.S. concurrence in declarations of sovereignty or jurisdiction, the Canadian Government has, in the past, occasionally been reluctant to carry out its own convictions.

The U.S. was opposed to Canada extending its fisheries jurisdiction to 12 miles. Later the U.S. took the same action. It has objected formally to our straight baselines and now to our fishery closing lines on the basis of a strong philosophical objection to any extension of authority over areas of the sea. It would be of the utmost significance for the conservation of the living resources of the sea if the U.S. would take a strong leadership role but, where conservation on what is now considered the

importante. Cette exception concerne les espèces anadromes (celles qui passent une partie de leur vie dans la mer et une partie dans l'eau douce). Pour ces espèces (surtout le saumon de l'Atlantique et du Pacifique) il doit y avoir un accord international selon lequel

- a) les espèces anadromes appartiennent au pays dans les territoires duquel elles passent leur période en eau douce, et
- b) la pêche en est interdite en haute mer.

Le problème des pêcheries avec les États-Unis

Les États-Unis constituent, pour le Canada, le marché le plus important pour les produits de la pêche. Ce marché compte pour 49 p. 100 des ventes annuelles et 67 p. 100 des exportations (1969). Il est important que le Canada ait accès à ce marché avec le moins d'entraves possibles. Tout en reconnaissant certains des désavantages du libre échange, nous sommes d'avis qu'il fournirait beaucoup plus d'avantages que de désavantages à l'industrie canadienne de la pêche.

Étant donné que les États-Unis sont nos voisins, certains de nos produits de la pêche ne trouvent pas de débouchés. Historiquement, les pêcheurs américains eurent tôt fait de se rendre compte du potentiel des riches territoires de pêche au delà des côtes canadiennes. Dans certains cas, les Américains en ont profité plus largement que les Canadiens. Des différends se sont produits entre les États-Unis et la Grande-Bretagne à propos de la pêche des pêcheurs américains au delà de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse et dans le golfe Saint-Laurent. Les Américains jouissent toujours de privilèges particuliers accordés par le traité de 1818 qui nécessite une nouvelle étude selon les conditions actuelles. Sur la côte du Pacifique les pêcheurs américains et canadiens se partagent la pêche au flétan et les États-Unis et le Canada gèrent complètement les ressources en vertu du Traité international sur le flétan du Pacifique.

Les pêcheurs américains prennent plus de poisson de fond dans les eaux de la Colombie-Britannique que les Canadiens, et la plupart de ces prises se situent dans les eaux intérieures du Canada ou dans les zones de pêche réservées. Les États-Unis participent pour 50 p. 100 à la pêche du saumon sockeye d'eau douce et du saumon rose en vertu de la Convention internationale sur les pêches du saumon de Pacifique, à cause du fait qu'une partie du saumon de la rivière Fraser passe par les eaux territoriales américaines lors de leur migration et que les pêcheurs américains peuvent ainsi le pêcher. Les Américains et les Canadiens interceptent le saumon de leurs rivières mais la balance est surtout en faveur des Américains.

La plupart de ces problèmes peuvent être résolus. Les États-Unis et le Canada ont, dans l'ensemble, des idées semblables concernant la conservation et la propriété des ressources de la pêche. Toutefois, le gouvernement canadien doit accorder plus d'attention à ces problèmes qu'il ne le fait actuellement.

Dans certains cas, les intérêts des ressources américaines en matière de pêche sont subordonnés à d'autres considérations relatives à la politique extérieure. Parce qu'il est souhaitable et qu'il importe (bien qu'il ne soit pas nécessaire) que les États-Unis approuvent les déclarations relatives à la souveraineté ou à l'autorité, le gouvernement du Canada a, dans le passé, été occasionnellement réticent à faire valoir ses convictions.

high seas is concerned, there seems little hope. The leadership will have to come from elsewhere, and Canada, having as it does some of the richest fishing grounds in the world off its coasts, is in a logical position to lead. The present administration is to be commended for the degree to which it has recognized this responsibility and opportunity.

Fisheries Questions Involving Other Nations

Our fisheries relations with other nations are similar but more general. In trade we are interested in the lowering of tariffs and artificial trade barriers. The high tariffs of the E.E.C. distress us and we are extremely concerned about the possibility of Britain assuming the Common Market's tariff structure when she joins that group.

Foreign fishing fleets off our Atlantic coasts are nothing new. The richness of Newfoundland's Grand Banks have been recognized by Europeans since the voyages of John Cabot and perhaps even before that. There were many disputes over the fisheries of our eastern seaboard but most of these concerned rights to fish close to shore—to take shelter—and to use the land for drying and processing the catch. Since the Second World War, however, the main problem posed by the operations of foreign fishing fleets has become that of conservation. The tremendous growth of distant water fleets fishing in the Northwest Atlantic has continued unabated and since 1965 has been true as well in the Northeast Pacific. Whereas at one time the abundance of the sea was thought to be inexhaustible, the stocks of a number of species, on both coasts, have now been fished well beyond their maximum sustainable yield level and some to the point that they may even be almost past recovery. For Canadians the implication, if it continues, is double-barrelled. Firstly, the prospects for expansion of our industry, based on the resources off our coasts, are stymied and, in fact, our production must decline. Secondly, the responsibility for conservation of these resources for future generations of Canadians is thwarted.

Canada's policy of allowing these foreign fleets the use of Canadian ports for servicing of their fishing and supply vessels should be re-examined. Recent disclosures regarding the difficulty some of these foreign countries are having in keeping these fleets at sea convince us that these service and repair privileges may, in fact, be worth much more to them than previously imagined. It is noteworthy that, in the recently concluded Canada-U.S.S.R. fishing agreement relating to the Pacific coast, Canada traded, as a major item, these port privileges for specific advantages to Canada—the agreement of the U.S.S.R. not to fish in certain areas off our coast—areas outside our territorial sea limits. On the Atlantic, these port privileges are given away without any compensating concessions to our fishing industry.

What is urgently needed is a cost benefit study to enable the Government to settle this issue.

International aspects of fisheries will become more complicated and more demanding of Government and industry attention in the next five to ten years.

Canada puts great stock in the next Law of the Sea Conference. We hope that it will result in agreement that the coastal state should have jurisdiction over and responsibility for the management of the fishery resources of the Continental Shelf and Slope. We hope

Les États-Unis se sont opposés à ce que le Canada porte à douze milles ses eaux limitrophes pour la pêche. Plus tard, les États-Unis ont adopté la même mesure. Les États-Unis se sont objecté formellement à cette politique et à celle des limites de pêche en se fondant sur une opposition de principes à toute extension de l'autorité sur la mer. Il serait de la plus haute importance pour la conservation des ressources vivantes que les États-Unis assument un rôle important dans ce domaine mais, là où la conservation de ce qui est maintenant considéré comme étant la haute mer qui est en cause, il y a peu d'espoir. Des directives devront venir d'ailleurs, le Canada qui possède les endroits les plus propices à la pêche dans le monde au delà de ses côtes, devrait logiquement assumer ce rôle. Il y a lieu de louer l'administration actuelle pour la mesure dans laquelle elle s'est rendu compte de cette responsabilité et de cette opportunité.

Le problème des pêcheries et les autres nations

Dans ce domaine, nos relations avec d'autres nations sont semblables mais plus générales. Dans le commerce extérieur, il nous intéresse de réduire le tarif et les barrières commerciales artificielles. Nous déplorons les tarifs élevés de la CEE et nous espérons que l'Angleterre pourra adopter les structures tarifaires du Marché commun lorsqu'elle se joindra à ce groupe.

Il y a toujours des flottes de pêche dans nos eaux territoriales de l'Atlantique. Les Européens se sont rendu compte de la richesse des grands bancs de Terre-Neuve depuis les voyages de Jean Cabot et peut-être même avant. La pêche sur notre littoral a fait l'objet de nombreuses controverses, mais la plupart concernaient les droits de pêcher près de la Côte (pour s'abriter) et pour sécher et traiter le poisson. Depuis la seconde guerre mondiale, toutefois, le principal problème que posaient les opérations des flottes de pêche étrangères portait sur la conservation. La croissance énorme de flotte opérant dans les eaux jointaines, et pêchant dans le nord-ouest de l'Atlantique a continué sans interruption et depuis 1965 elle s'est également vérifiée dans le nord-est du Pacifique. S'il fut un temps où l'on pensait que l'abondance de la mer était inépuisable, les réserves d'un certain nombre d'espèces, sur les deux côtes, ont été pêchées bien au delà du rendement maximum qu'elles peuvent soutenir et jusqu'à un point où il se peut qu'il n'y ait plus de remède. Cette affaire, si elle continue, est à double tranchant. Tout d'abord, elle interdit les possibilités d'expansion de notre industrie, qui dépendent des ressources au large de nos côtes et, en fait, notre production devra décliner. En deuxième lieu, la responsabilité concernant la conservation de ces ressources pour les générations futures de Canadiens se voit contrecarrée.

On devrait réexaminer la politique du Canada qui consiste à permettre à ces flottes étrangères d'utiliser les ports canadiens pour l'entretien de leurs navires de pêche et de ravitaillement. Des informations récentes concernant la difficulté qu'on certains pays étrangers à maintenir ces flottes en mer nous convainquent que ces privilèges d'entretien et de réparation peuvent, en fait, valoir beaucoup plus pour eux qu'on ne l'avait imaginé précédemment. Il est à remarquer que, dans l'accord de pêche récemment conclu entre le Canada et l'Union Soviétique concernant la côte du Pacifique, le Canada a échangé, et ceci constitue un point capital, c'est le privilège portuaire pour des avantages spécifiques concernant le Canada—

that the Conference will produce agreement to ban high-seas fishing for anadromous species.

There will be a considerable lag between the time the Law of the Sea Conference is convened and its decisions become accepted international law. In the meantime, bilateral and multilateral discussions and agreements will be necessary to deal with urgent problems of conservation or national interest. Some of our stocks are already in trouble from over-fishing and need to be protected from foreign pressures—haddock, in particular, but also Pacific herring, ocean perch on both coasts, Pacific halibut and petrale sole. Our salmon stocks are wide open to foreign exploitation on the high seas.

We must have a thoughtful and coordinated approach to international fisheries matters. It calls for planning, for expertise in fisheries and negotiating. It calls for the full time attention of an adequate number of highly trained people.

At the moment, we have a three man international section in the Fisheries Department which, we understand, is fully occupied representing Canada on some of the nine International Conventions to which we belong, and in handling the day to day paperwork relating to international agreements. We have a Deputy Minister and an Assistant Deputy Minister in that department who devote part of their time to International Commissions. The Department of External Affairs has a three-man team in its legal section assigned to fisheries matters, but not all of their time is devoted to this subject. Obviously, this is not enough—the field being covered has grown so fast that the limited number of personnel cannot do justice to it.

Pollution

Canada should be as active as it possibly can in promoting international control of pollution. We suffer more from the pollution of others than others do from pollution by Canada and, from a fisheries standpoint, preservation of clean water is vital to a continued, thriving fishing industry.

Recommendations

We recommend that:

(1) An international fisheries section, adequately staffed, be established in the new Department for the Environment, headed by an individual with the status equivalent to an Assistant Deputy Minister. He would be capable of negotiating with other countries in the interests of our fisheries and he and senior members of his staff would be capable of representing Canada on International Commissions. The section would be responsible for anticipating international problems, planning for collaboration and negotiation, researching international law and practices, representing the Canadian interest in all international fisheries matters and administering agreements to which Canada is a party.

(2) There be intensive and complete preparation for the 1973 Law of the Sea Conference so that the Canadian position regarding the Continental Shelf and Slope and high seas fishing for anadromous species may be presented in a manner calculated to result in adoption.

(3) Pending positive results of the Law of the Sea Conference there be aggressive pursuit of bilateral or multi-lateral agreements with the nations concerned—to protect stocks of fish on our Continental Shelf and Slope

l'accord de l'URSS de ne pas pêcher dans certaines zones au large de notre côte—des zones qui se trouvent en dehors des limites maritimes territoriales. Sur l'Atlantique, ces privilèges portuaires sont abandonnés sans aucune concession de compensation pour notre industrie de la pêche.

Ce dont on a grandement besoin est d'une étude concernant le rapport coût-bénéfice pour permettre au gouvernement de résoudre cette question.

Les aspects internationaux de la pêche deviendront plus compliqués et demanderont davantage l'attention du gouvernement et de l'industrie au cours des 5 à 10 prochaines années.

Le Canada a grande confiance dans la prochaine loi de la Conférence sur le droit de la mer. Nous espérons qu'elle aboutira à un accord suivant lequel l'état auquel appartient la côte devrait avoir la juridiction et la responsabilité de la gestion des ressources de pêche de la pente continentale et du plateau. Nous espérons que la Conférence aboutira à un accord pour interdire la pêche en haute mer des espèces anadromes.

Il se passera une période considérable entre le moment où la Conférence sur le droit de la mer se réunira et le moment où ses décisions seront acceptées comme loi internationale. Dans l'intervalle, des discussions et des accords bilatéraux et multilatéraux seront nécessaires pour traiter des problèmes urgents de la conservation ou de l'intérêt national. Certaines de nos réserves sont déjà en difficulté à cause d'une pêche trop abondante et devront être protégées des pressions étrangères—l'aiglefin, en particulier, mais aussi le hareng du Pacifique, la perchaude de l'océan sur les deux côtes, le flétan et la sole pétrale du Pacifique. Nos réserves de saumon se trouvent grandes ouvertes à l'exploitation étrangère en haute mer.

Nous devons avoir une manière intelligente et coordonnée d'aborder les affaires des prix internationaux. Cela nécessite de la planification, de l'expertise dans les pêcheries et de la négociation. Cela nécessite également qu'un nombre adéquat de personnel hautement qualifié y consacre toute leur attention.

A l'heure actuelle, nous avons une section internationale de trois hommes au ministère des Pêcheries, qui, d'après ce que je comprends, s'occupe pleinement à représenter le Canada à certaines des neuf conventions internationales auxquelles nous appartenons, et à traiter les travaux administratifs journaliers se rapportant aux accords internationaux. Nous avons un ministre adjoint et un ministre adjoint suppléant dans ce ministère, qui consacrent une partie de leur temps aux commissions internationales. Le ministère des Affaires extérieures a une équipe de trois hommes dans sa section juridique qui est affectée aux affaires concernant les pêcheries, mais cela n'occupe qu'une partie de leur temps. Manifestement, cela n'est pas suffisant. Le secteur qui est couvert s'est accru d'une manière si rapide que ce personnel limité ne peut y suffire.

Pollution

Le Canada devrait être aussi actif que possible en ce qui concerne la promotion du contrôle international de la pollution. Nous souffrons davantage de la pollution des autres que les autres ne souffrent de la pollution causée par le Canada et, du point de vue des pêcheries, la conservation de la pureté de l'eau est essentielle si l'on veut avoir une industrie de pêche qui se développe et prospère.

which are now or appear to be overfished, to prevent such a condition overtaking other stocks and to protect the special interests of Canadian fishermen in specific fisheries.

(4) The Government should look into the possibility of abrogating two treaties which are out-moded. These are the 1904 successor to the Treaty of Utrecht (France and Great Britain—a Convention concerning Newfoundland and Africa) and the 1818 Convention of Commerce. These treaties grant special privileges to France and the United States respectively regarding fishing within areas of Canada's territorial sea.

(5) Negotiation of an agreement with the United States be initiated which would provide that the fishermen of each country, wherever possible, avoid the interception of Pacific salmon migrating to the rivers of the other (including the Fraser River) and, to the extent that interception is inevitable, the fisheries of the two countries be so managed that the catch by each country of the other's salmon be approximately equal in total.

(6) Canada use its influence to promote international control of pollution, and

(7) A cost benefit study be made to ascertain the pros and cons of any benefit to Canada of giving port privileges to foreign fishing and/or supply vessels for the purpose of servicing and supplying foreign fishing fleets operating off our coasts.

Respectfully submitted

FISHERIES COUNCIL OF CANADA

per:

C. G. O'Brien, manager.

Recommandations

Nous recommandons:

(1) Qu'une section des pêcheries internationale, pourvue d'un personnel adéquat, soit établie au nouveau ministère de l'Environnement et soit dirigée par une personne avec un statut équivalent à celui de ministre adjoint suppléant. Cette personne serait capable de négocier avec d'autres pays dans les intérêts de nos pêcheries et elle pourrait, ainsi que les membres supérieurs de son personnel, représenter le Canada aux commissions internationales. La section serait responsable de la prévision des problèmes internationaux, de la planification concernant la collaboration et la négociation, des recherches faites dans le domaine de la Loi internationale et des pratiques de cette loi, de la représentation des intérêts du Canada dans toutes les affaires de pêche internationale et de l'administration des accords conclus par le Canada.

(2) Que l'on prépare, d'une manière intensive et complète, la Conférence sur le droit de la mer de 1973 afin que la position du Canada, en ce qui concerne la pêche sur le sol continental et la pêche en haute mer des espèces anadromes, puisse être présentée de telle manière qu'on aboutisse à une adoption.

(3) Qu'en attendant les résultats positifs de la Conférence sur le droit de la mer, on continue avec acharnement à essayer de conclure des accords bilatéraux ou multilatéraux avec les nations concernées—pour protéger les réserves de poissons sur notre socle et pente continentaux et qui semble maintenant faire l'objet d'un excès de pêche, pour empêcher que les autres réserves soient également trop pêchées, et pour protéger les intérêts spéciaux des pêcheurs canadiens dans les pêcheries spécifiques.

(4) Que le gouvernement examine la possibilité d'abroger les traités qui ne sont plus à la mode. Ceux-ci sont le Traité de 1904 qui a succédé au Traité d'Utrecht (entre la France et la Grande-Bretagne—une convention concernant Terre-Neuve et l'Afrique) et la Convention du commerce de 1818. Ces traités accordent des privilèges spéciaux à la France et aux États-Unis respectivement en ce qui concerne la pêche dans les zones des eaux territoriales canadiennes.

(5) Que l'on commence à négocier avec les États-Unis un accord qui veillerait à ce que les pêcheurs des deux pays, si possible, évitent d'intercepter le saumon du Pacifique lorsqu'il se dirige vers les rivières de l'autre pays (y compris la rivière Fraser) et, étant donné que cette interception est inévitable, que l'on administre les pêcheries des deux pays de telle façon que la prise par chaque pays du saumon appartenant à l'autre soit approximativement égale en total.

(6) Que le Canada use de son influence pour promouvoir le contrôle international de la pollution, et

(7) Que l'on fasse une étude des coûts pour déterminer les avantages et les inconvénients qu'il y a pour le Canada d'accorder des privilèges portuaires aux navires de pêche ou de ravitaillement étrangers afin qu'ils puissent entretenir et alimenter les flottes de pêche étrangères qui opèrent au large de nos côtes.

Respectueusement soumis

LE CONSEIL DES PÊCHERIES DU CANADA

par:

C. G. O'Brien, directeur.

APPENDIX A

MEMBER ASSOCIATIONS
FISHERIES COUNCIL OF CANADA

BRITISH COLUMBIA:

- Fisheries Association of B.C.
Manager: K. M. Campbell,
Room 400, 100 W. Pender St.,
Vancouver 3, B.C.
- Prince Rupert Fishermen's Cooperative Association
General Manager: K. F. Harding,
P.O. Box 520,
Prince Rupert, B.C.
- Prince Rupert Fish Exchange
Secretary-Treasurer: A. H. Hale,
P.O. Box 9,
Prince Rupert, B.C.
- Vancouver Wholesale Fish Dealers Association
Secretary-Treasurer: Barry McMillan,
J. S. McMillan Fisheries Limited,
Foot of Campbell Avenue,
Vancouver, B.C.

ONTARIO:

- Fish Distributors Association of Ontario
Secretary-Treasurer: Paul Mowat,
A. Roy Clouston and Sons (W) Ltd.,
1465 Yonge St., suite 7,
Toronto, Ont.
- Ontario Fish Processors, Packers and Producers Association
Secretary Treasury: H. Misner,
Henry H. Misner Limited,
Port Dover, Ont.

QUEBEC:

- Quebec Seafood Distributors Association
Secretary-Treasurer: J. Mills,
Gordon H. Mooney Limited,
795 Carson Avenue,
Dorval, P.Q.
- Quebec Fish Producers Association
President: Bernard Blais,
C.P. 307, Stn. B, (17 St. Jacques St.)
Quebec 2, P.Q.
- Quebec United Fishermen
General Manager: Guy Bernier,
P.O. Box 1100, Youville Stn.
787 Rue de Marche Central,
Montreal, P.Q.

NEW BRUNSWICK:

- New Brunswick Fish Packers Association
Secretary-Treasurer: J. W. Stewart,
c/o Canadian Manufacturers Assn.,
236 St. George Street,
Moncton, N.B.

NOVA SCOTIA:

- Atlantic Fishing Vessel Association
Secretary: R. C. Sterling,
P.O. Box 71,
Halifax, N.S.

APPENDICE A

ASSOCIATIONS MEMBRES
DU CONSEIL DES PÊCHERIES DU CANADA

COLOMBIE-BRITANNIQUE:

- Association des Pêcheries de Colombie-Britannique
Directeur: K. M. Campbell,
Salle 400, 100 W. Pender St.,
VANCOUVER 3, Colombie-Britannique.
- Coopérative des Pêcheurs de Prince Rupert
Directeur général: K. F. Harding,
P.O. Boîte 520,
PRINCE RUPERT, Colombie-Britannique.
- Bourse du Poisson de Prince Rupert
Secrétaire-Trésorier: A. H. Hale,
P.O. Boîte 9,
PRINCE RUPERT, Colombie-Britannique.
- Vancouver Wholesale Fish Dealers Association
Secrétaire-Trésorier: Barry McMillan, J. S. McMillan
Fisheries Limited,
Foot of Campbell Avenue,
VANCOUVER, Colombie-Britannique.

ONTARIO:

- Association des Distributeurs de poisson de l'Ontario
Secrétaire-Trésorier: Paul Mowat,
A. Roy Clouston & Sons (W) Ltd., 1465 Yonge St.,
Suite 7,
TORONTO, Ontario.
- Association des Producteurs, Emballeurs et Conditionneurs de poisson de l'Ontario
Secrétaire-Trésorier: H. Misner,
Henry H. Misner Limited,
PORT DOVER, Ontario

QUÉBEC:

- Association des Distributeurs de produits de la mer du Québec
Secrétaire-Trésorier: J. Mills, Gordon H. Mooney Limited
795 Carson Avenue,
DORVAL, Province de Québec.
- Association des Producteurs de poisson du Québec
Président: Bernard Blais,
C.P. 307, Station B, (17 St-Jacques)
QUÉBEC 2, Province de Québec.
- Les Pêcheurs unis du Québec
Directeur général: Guy Bernier,
C. P. 1100, Youville Stn,
787 Rue de Marche Centrale
MONTRÉAL, Province de Québec.

NOUVEAU-BRUNSWICK:

- Association des Emballeurs de poisson du Nouveau-Brunswick
Secrétaire-Trésorier: J. W. Stewart, a/s Canadian Manufacturers Assn., 236 St. George Street,
MONCTON, Nouveau-Brunswick.

NOUVELLE-ÉCOSSE:

- Atlantic Fishing Vessel Association
Secrétaire: R. C. Sterling, C.P. 71,
HALIFAX, Nouvelle-Écosse.

Atlantic Fisheries By-Products Association
Secretary-Treasurer: R. F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
Halifax, N.S.

Canadian Atlantic Salt Fish Exporters Association
Secretary-Treasurer: R. F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
Halifax, N.S.

Nova Scotia Fish Packers Association
Secretary-Treasurer: R. F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
Halifax, N.S.

PRINCE EDWARD ISLAND:

Prince Edward Island Fisheries Federation
Secretary-Treasurer: A. W. Gaudet,
P.O. Box 694,
Charlottetown, P.E.I.

NEWFOUNDLAND:

Newfoundland Fish Trades Association
Secretary-Manager: E. A. Harvey
P.O. Box 5730, (197 Water Street.,
St. John's, Newfoundland.

The Frozen Fish Trades Association Ltd.
Secretary-Manager: E. A. Harvey,
P.O. Box 5730, (197 Water St.,
St. John's, Newfoundland.

APPENDIX B

INTERNATIONAL FISHERIES TREATIES TO WHICH CANADA IS A PARTY

1. International Pacific Halibut Convention
2. International Pacific Salmon Fisheries Convention
3. International North Pacific Fisheries Convention
4. International Convention for the Northwest Atlantic Fisheries
5. North Pacific Fur Seal Convention
6. Convention on the Great Lakes Fishery
7. International Convention on Whaling
8. Intertropical Tuna Convention
9. International Council for Exploration of the Seas

In addition, Canada and the United States are a party to an agreement respecting fishing by one country in the exclusive fishing zones of the other and Canada and Russia have an agreement regarding Russian fishing activities off the Pacific coast of Canada.

APPENDIX "R"

To: Standing Committee on External Affairs and National Defence.

Re: Foreign Policy for Canadians.

(THIS ORGANIZATION APPEARED BEFORE THE COMMITTEE ON MARCH 3, 1971)

Canada is a significant country though often we are so caught up in the adolescence of our past that we still

Atlantic Fisheries By-Products Association
Secrétaire-Trésorier: R. F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
HALIFAX, Nouvelle-Écosse.

Canadian Atlantic Salt Fish Exporters Association
Secrétaire-Trésorier: R.F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
HALIFAX, Nouvelle-Écosse.

Nova Scotia Fish Packers Association
Secrétaire-Trésorier: R.F. Johnson,
P.O. Box 71, (1335 Lower Water St.)
HALIFAX, Nouvelle-Écosse.

ÎLE DU PRINCE-ÉDOUARD:

Fédération des Pêcheries de l'île du Prince-Édouard
Secrétaire-Trésorier: A. W. Gaudet,
C.P. 694,
CHARLOTTETOWN, Île-du-Prince-Édouard.

TERRE-NEUVE:

Newfoundland Fish Trades Association
Directeur Secrétaire : E. A. Harvey,
C.P. 5730, (197 Water St.,)
ST. JOHN'S, Terre-Neuve.

The Frozen Fish Trades Association Limited
Directeur Secrétaire: E. A. Harvey,
C.P. 5730, (197 Water St.,)
ST. JOHN'S' Terre-Neuve.

APPENDICE B

TRAITÉS RELATIFS AU PÊCHES INTERNATIONALES AUXQUELS LE CANADA A SOUSCRIT

1. Convention internationale sur le flétan du Pacifique.
2. Convention internationale sur les pêches du saumon du Pacifique.
3. Convention internationale sur les pêches du Nord-Pacifique.
4. Convention internationale concernant les pêches de l'Atlantique nord-ouest.
5. Convention relative au phoque à fourrure du Pacifique nord.
6. Convention sur les pêches dans les Grands Lacs.
7. Convention internationale sur la pêche à la baleine.
8. Convention intertropicale sur le thon.
9. Conseil international pour l'exploration des mers.

En outre, le Canada et les États-Unis ont souscrit à un accord concernant la pêche par un pays dans les zones de pêche exclusives de l'autre et le Canada et la Russie ont un accord concernant les activités de pêche russes au large de la côte Pacifique du Canada.

APPENDICE «R»

Au: Comité permanent des Affaires étrangères et de Défense nationale.

Re.: une politique étrangère pour les Canadiens.

(CETTE ORGANISATION A COMPARU DEVANT LE COMITÉ LE 3 MARS 1971)

Bien que le Canada soit un pays important aujourd'hui, nous sommes si pris dans l'adolescence de notre passé

shyly lower our head. Perhaps it is time to accept our adulthood and speak in a clear, firm voice.

There is no better illustration of this point of view than the handsomely bound series of booklets *Foreign Policy for Canadians* put out by Canada's Department of External Affairs. Very little is made of the following important facts, indeed some are not even mentioned:

- (a) Canada enjoys the third standard of living in the world (after Sweden and the USA).
- (b) Canada is the ninth most powerful nation in the world and thus belongs in the exclusive club of the big ten.
- (c) Canada is one of the top countries in the world for U.N. peace-keeping experience—we have taken part in all operations.
- (d) Canada is the largest of the seven nations of the world which have actually de-escalated their military budgets (1960 dollars) over the past eight years. 100 other countries have increased their budgets at a frightening average of 11 per cent per year.

Critique of Foreign Policy for Canadians

These booklets indicate a profound and realistic knowledge of the world. Thus there is a correct appreciation of the super-power competition in the development and deployment of offensive and defensive strategic weapon systems and nuclear warheads; there is an awareness of the adjustments made necessary by the emergence of Japan and Germany as new great powers; there is an appreciation of the enormous effect of the Canada-United States economic relationship.

However, we should like to bring to your attention what seems to us to be two serious weaknesses in *Foreign Policy for Canadians*.

(1) Canada's economic growth is too central a concern.

(2) The chauvinistic tone is unsuited to a world in the seventies, the decade specifically referred to.

That economic growth is our primary concern is unmistakably stated. A possible explanation may be that both the Economic Council of Canada and the Science Council of Canada have also given first position to economic growth. This may explain: but it cannot excuse, for surely the interest of the department of External Affairs should be *external* affairs. A second explanation may be that Canada is already being guided by this policy. We are the fifth nation in the world (after the U.S.A., the U.S.S.R., the U.K. and France) in the export of arms—a profitable but shabby business. We are well down the line of donor nations with respect to foreign aid. Canada spends half of one per cent of her GNP—for a wealthy nation a better figure might be two per cent.

We are too chauvinistic in a world of intertwined problems, and this leads to contradictions. On the one hand we can say: "National incomes will continue to increase at a constant and rapid rate in developed countries." On the other hand we can sanguinely observe that "The frustration of developing countries during the next decade will increase as they feel more acutely the limitations of their own technological and material progress, compared with that of industrialized countries." We can state "The Government is firmly convinced that Canada's

que nous marchons encore timidement la tête baissée. Il serait peut-être temps d'accepter le fait que nous sommes devenus des adultes et de parler d'une voix claire et ferme.

Rien n'illustre mieux cette attitude que la série de livrets si élégamment reliés, *Foreign Policy for Canadians* (une politique étrangère pour les Canadiens), publiée par le Ministère des Affaires étrangères du Canada. Les faits importants qui suivent ont été assez négligés et même certains ne sont pas mentionnés du tout:

- (a) Le Canada jouit du niveau de vie le plus élevé du monde après la Suède et les États-Unis.
- (b) Le Canada se tient en neuvième place dans le rang des nations les plus puissantes et fait ainsi partie du groupe exclusif des dix grands pouvoirs mondiaux.
- (c) Le Canada est un des pays du monde qui a le plus participé aux efforts des Nations Unies pour préserver la paix—en effet, nous avons pris part à toutes les opérations.
- (d) Le Canada est la plus grande des sept nations du monde qui ont effectivement réduit leur budget militaire (1960 dollars) durant les huit dernières années. 100 autres pays ont augmenté leur budget d'une moyenne inquiétante de 11 p. 100 par année.

Une Critique de la politique étrangère pour les Canadiens.

Ces livrets indiquent une connaissance profonde et réaliste du monde. Ainsi y trouve-t-on une appréciation exacte de la compétition des grands pouvoirs dans le développement et le déploiement de systèmes d'armes offensives et défensives stratégiques et d'armements nucléaires; on y trouve une conscience des ajustements rendus nécessaires à la suite de l'apparition du Japon et de l'Allemagne comme nouveaux grands pouvoirs; et on y trouve une évaluation de l'effet énorme des relations économiques entre le Canada et les États-Unis.

Toutefois, nous voudrions porter votre attention sur ce qui nous paraît être deux grandes faiblesses dans *Foreign Policy for Canadians* (une Politique étrangère pour les Canadiens).

(1) Le développement économique du Canada est une préoccupation trop centrale.

(2) Le ton chauvin ne convient pas au monde des années '70, période dont il est particulièrement question.

On affirme nettement que le développement économique est notre premier souci. Une explication possible pourrait être que le Conseil économique du Canada ainsi que le Conseil scientifique du Canada ont aussi mis le développement économique en première place. Ceci peut servir d'explication; mais ceci ne peut servir d'excuse; car sûrement le Ministère des Affaires étrangères devrait s'intéresser d'abord et surtout aux affaires étrangères. Une deuxième explication pourrait être que le Canada se fait déjà guider par cette politique. Nous sommes en cinquième place quant aux nations qui exportent des armes (après les États-Unis, l'U.R.S.S., le Royaume Uni et la France)—une affaire profitable, mais peu honorable. Nous sommes loin d'être parmi les premières nations quant à l'aide à l'étranger. Le Canada dépense la moitié d'un pour cent de son produit national brut—pour une nation riche, deux pour cent serait peut-être un chiffre plus convenable.

most effective contribution to international affairs in future will derive from...fields were Canadians excel...communications...light-aircraft. .” Yet we find no conflict of interest in the realization that in the Third World “Tensions exist there because of...wide dissemination of armaments from Western and Communist sources.”

Resolutions

In the light of the foregoing we should like to make the following recommendations to the government of Canada with respect to foreign policy in the seventies:

- (1) Make *peace-keeping, not economic growth*, Canada's foremost concern. Let us ask ourselves, if not Canada, what other country is going to lead in this field where we already excel.
- (2) Insure that any new Canadian constitution recognizes the need for world government. Let us borrow from and extend article 9 of the 1945 Japanese constitution; we “for ever renounce war as a sovereign right of the nation and the threat or use of force as a means of settling international disputes, *recognizing instead the force of world law whenever and wherever it exists.*”
- (3) Press for review of the United Nations charter. This might include *weighted voting in the Security Council in place of the veto* which, incidently, would give Canada a permanent seat.
- (4) Insist that more use be made of the existing charter, specifically the little used articles of Chapter VII, namely: articles 39, 41, 42, 43, 45, 46 and 47. Peace-keeping forces in certain instances should be empowered to act *before* the Security Council meets.
- (5) Work toward a world-wide *embargo on heavy arms shipments*. These would include specifically: war ships, war planes (including aircraft which can readily be used for war), missiles and tanks.
- (6) Balance our foreign aid contributions so that as much is given multilaterally through the United Nations as is given bilaterally, in accord with articles 55 and 56 of the U.N. Charter.

Norman Z. Alcock, for
The Canadian Peace Research Institute
Oakville, Ontario.

Nous sommes trop chauvins dans un monde plein de problèmes entremêlés et ceci nous mène à des contradictions. D'un côté nous pouvons dire: «Les revenus nationaux continueront d'augmenter dans une proportion constante et rapide dans les pays développés». De l'autre côté nous pouvons observer avec confiance que «La frustration des pays en développement augmentera dans les dix ans à venir au fure et à mesure qu'ils ressentiront plus intensément les 122 limitations de leurs progrès technologiques et matériaux en comparaison avec ceux des pays industrialisés.» Nous pouvons affirmer que «Le gouvernement est fermement convaincu que la contribution la plus efficace du Canada aux affaires internationales proviendra à l'avenir...de domaines où excellent les Canadiens...les communications...les avions légers...». Cependant nous ne voyons aucun conflit d'intérêts à dire que dans le Troisième Monde «les tensions y existent à cause d'une large dissémination d'armements provenant des pays de l'Ouest et des pays communistes.»

Résolutions.

En vue de ce qui précède nous voudrions faire les propositions suivantes au gouvernement canadien quant à la politique étrangère pendant les années '70:

- (1) Que la *préservation de la paix, et non le développement économique*, soit l'intérêt primaire du Canada. Demandons-nous bien quel pays, sinon le Canada, va mener dans ce domaine où nous excellons déjà.
- (2) Assurer que toute nouvelle constitution canadienne reconnaisse le besoin d'un gouvernement mondial. Empruntons à et élargissons l'article 9 de la Constitution japonaise de 1945: «nous renonçons pour toujours à la guerre comme un droit souverain de la nation et à la menace ou à l'emploi de force comme moyen de résoudre des disputes internationales, *reconnaissant plutôt la force d'une loi mondiale quand et où elle existe.*»
- (3) Réclamer la révision de la charte des Nations Unies. Ceci pourrait comprendre le *vote pondéré dans le Conseil de Sécurité au lieu du veto* ce qui, par ailleurs, donnerait au Canada une place permanente.
- (4) Insister pour un plus grand emploi de la charte qui existe présentement et, en particulier, des articles très peu employés du chapitre VII, notamment les articles 39, 41, 42, 43, 45, 46 et 47. Les forces pour le maintien de la paix devraient dans certains cas avoir le pouvoir d'agir *avant* même la rencontre du Conseil de Sécurité.
- (5) S'efforcer d'obtenir un *embargo mondial sur les expéditions d'armes lourdes* et en particulier sur les navires de guerre, les avions de guerre (ainsi que les avions qu'on peut facilement équiper pour la guerre), les projectiles et les tanks.
- (6) Balancer nos contributions d'aide à l'étranger afin de donner autant de façon multilatérale par l'intermédiaire des Nations Unies que nous donnons de façon bilatérale suivant les articles 55 et 56 des Nations Unies.

Norman Z. Alcock, pour
l'Institut canadien de Recherches
pour la paix.

APPENDIX "S"

A WORLD POLICY FOR CANADIANS

by

Dr. Alan Newcombe

and

Dr. Hanna Newcombe

of the

Canadian Peace Research Institute

(THIS ORGANIZATION APPEARED BEFORE THE COMMITTEE ON MARCH 3, 1971)

This paper is a criticism of only the first booklet in the series of six booklets on "Foreign Policy for Canadians", published by the Department of External Affairs. All page references to their booklet are to this first booklet in the series. Later papers may comment on the other booklets.

We include with this paper a manuscript by Hanna Newcombe, entitled, "WAWF Policy, Disarmament and Arms Control". The World Association of World Federalists requested her to prepare this manuscript as one of a series of booklets they hope to publish; it has not yet been accepted by the WAWF for publication.

The invitation to submit a paper on "Foreign Policy for Canadians" from Mr. Ian Wahn, Chairman of the Standing Committee on External Affairs and National Defence of the House of Commons was dated December 16, 1970. The Canadian Peace Research Institute is submitting two papers, the present one and another by Dr. Norman Alcock. The reason for this is not disagreement, but lack of time to merge our contributions.

WORLD POLICY VERSUS FOREIGN POLICY

If we limit the phrase *foreign policy*, as the Department of External Affairs does in its booklet, *Foreign Policy for Canadians*, to the simple idea that a foreign policy should represent Canada to other nations and should serve Canada's selfish interests abroad, then our decisions on what kind of foreign policy Canada has, or should have, is limited by our opinion on what kind of country Canada is, or should be. Foreign policy under this narrow definition is merely an extension of national policy and such questions as "What kind of Canada do we want?" (see page 42 of the booklet) can be regarded as essential questions in shaping our foreign policy.

If we change the question to *What kind of world do we want?* we develop a larger framework of reference in terms of shaping foreign policy. This type of question admits the possibilities of answers which would enable Canada to display initiative, as well as responses, in foreign affairs and would open the way for Canada to take its rightful place as one of the leaders of the larger middle powers. If *foreign policy* has the narrow meaning defined in the Government's booklet, then perhaps we

APPENDICE "S"

UNE POLITIQUE MONDIALE POUR LES CANADIENS

par

D^r Alan Newcombe

et

D^r Hanna Newcombe

de

L'Institut Canadien de Recherches pour la Paix.

(CETTE ORGANISATION A COMPARU DEVANT LE COMITÉ LE 3 MARS 1971)

Ce document est une critique de seulement le premier livret de la série de six livrets sur «Une Politique Étrangère pour les Canadiens», publiée par le Ministère des Affaires Étrangères. Tous les renvois à leur livret se rapportent au premier livret de cette série. Des documents subséquents pourraient commenter les autres livrets.

Nous joignons à ce document un manuscrit de Hanna Newcombe, intitulé, «La politique de l'WAWF, Le Désarmement et Le Contrôle des Armes». L'Association Internationale des Fédéralistes Mondiaux lui ont demandé de préparer ce manuscrit pour faire partie d'une série qu'ils espèrent publier; il n'a pas encore été accepté par l'WAWF pour la publication.

L'invitation à soumettre un document sur «Une Politique Étrangère pour les Canadiens» de la part de M. Ian Wahn, président du comité permanent sur les Affaires Étrangères et la Défense Nationale était daté le 16 décembre 1970. L'Institut Canadien de Recherches pour la Paix soumet deux documents, celui-ci et un autre de D^r Norman Alcock—ce n'est pas à cause d'une différence d'opinion, mais à cause du manque de temps pour fusionner les deux contributions.

POLITIQUE MONDIALE CONTRE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Si nous limitons la phrase *politique étrangère*, comme le fait le Ministère des Affaires Étrangères dans son livret *Une Politique étrangère pour les Canadiens* à la simple idée qu'une politique étrangère doit représenter le Canada aux autres nations et doit servir les intérêts égoïstes du Canada à l'étranger, alors nos décisions sur le genre de politique étrangère qu'a ou que devrait avoir le Canada seront limitées par nos idées sur le genre de pays qu'est ou que devrait être le Canada. Étant donné cette définition étroite de la politique étrangère, celle-ci devient simplement une extension de la politique nationale et des questions comme, «Quel genre de Canada est-ce que nous voulons» (voir p. 42 du livret) peuvent être considérées comme fondamentales dans la formulation de notre politique étrangère.

Si nous changeons la question en *Quel genre de monde est-ce que nous voulons?* nous mettons en valeur un cadre de référence plus grand pour la formulation de la politique étrangère. Ce genre de question laisse envisager des réponses qui permettraient au Canada de prendre l'initiative aussi bien que de montrer ses réactions en

should abandon the term and substitute *world policy*, as we do in our title, to denote the meaning we have in mind.

We shall not argue that one must make a choice between the two questions raised above. It is obvious that Canadian Embassies abroad must represent Canada to other nations, must be concerned about problems posed by Canadians living abroad, and must continue to seek to develop trade policies which will help both Canadian manufacturers and consumers as well as foreign consumers and manufacturers; that is we need a foreign policy in the narrow sense, but we also need a world policy. For this purpose we should have a clear-cut vision of the world we want to exist within one or two score years.

A WORLD POLICY GOAL

We believe that Canada needs a clearly defined goal for her foreign policy, so that any agreement made or actions taken can be based on sound planning, preparation and information. Canadians should decide what we want our role in the world to be and what changes we want to effect in the international situation. The formulation of an objective and regular reassessment of it will give us more opportunity for democratic participation in decision-making than is possible with an entirely pragmatic approach.

We understand that foreign policy is necessarily at least partly a matter of reacting to crises and to other nations' initiatives, whether friendly or hostile. However, if foreign policy is limited solely to such reactions, then we are giving up all opportunities of being initiators ourselves, we play no part in trying to prevent crises rather than merely trying to settle them or soothe them, and we also deny our citizens any participation in foreign policy making, since reactions to crises or day-to-day moves are carried out too quickly to make effective public debate possible before rather than after the action has taken place.

A problem that is raised today may have a dozen perfectly adequate solutions in today's terms; some of these solutions may also be a step towards the world we want to have, some may not be relevant to such a world, and some may actually be counter-productive in terms of the ultimate goal we may have in mind. Without having such an ultimate goal in mind, we have no criterion for judging which of the dozen policies we should choose, and our decision may as well be determined by throwing dice.

WORLD POLICY CHOICES

In determining the goal towards which our world policy should be directed, we do not have an infinite variety of choices. Newcombe (1969) states that there are

matière de politique étrangère et cela donnerait au Canada l'occasion de prendre la place qui lui revient, celle d'un des premiers parmi les plus grandes puissances moyennes. Si *politique étrangère* a la signification étroite que lui donne le livret gouvernemental, nous devrions peut-être abandonner cette expression et y substituer *politique mondiale*, comme nous avons fait dans notre titre, pour mieux exprimer la définition que nous envisageons.

Nous ne voulons pas dire qu'il faille faire un choix entre les deux questions posées ci-dessus. Il est évident que les Ambassades Canadiennes à l'étranger doivent représenter le Canada aux autres nations, qu'elles doivent s'occuper des problèmes des Canadiens vivant à l'étranger et qu'elles doivent continuer à chercher à développer des politiques commerciales qui aideront les manufacturiers et les consommateurs canadiens aussi bien que les consommateurs et les manufacturiers étrangers; c'est-à-dire que nous avons besoin d'une politique étrangère au sens étroit du terme, mais que nous avons besoin aussi d'une politique mondiale. Il est donc nécessaire d'avoir une vision nette du monde que nous voulons avoir dans une vingtaine ou quarantaine d'années.

UN OBJECTIF POUR LA POLITIQUE MONDIALE

Nous croyons que le Canada a besoin d'un objectif bien défini dans sa politique étrangère, de sorte que tout accord conclu ou toute mesure prise puisse être basé sur une planification, des préparations et des renseignements solides. Il faut que les Canadiens décident de leur rôle dans le monde et des changements qu'ils veulent effectuer dans la situation internationale. La formulation d'un objectif et sa ré-évaluation régulière nous donneront plus d'occasions pour la participation démocratique dans les prises de décisions que ne permettrait une façon de procéder purement pragmatique.

Nous comprenons que dans la politique étrangère il s'agit nécessairement, au moins en partie, de réagir aux crises et aux initiatives des autres pays, qu'ils soient amis ou ennemis. Cependant, si nous limitons notre politique étrangère à des réactions semblables, nous renonçons à toute occasion de prendre l'initiative nous-mêmes, nous n'avons aucun rôle en essayant d'empêcher les crises plutôt qu'en essayant de les résoudre ou de les calmer, et nous refusons aussi à nos citoyens la participation dans la formulation de la politique étrangère, puisque les réactions aux crises ou les démarches qui ont lieu de jour en jour sont effectuées trop vite pour qu'un débat public efficace soit possible avant d'agir plutôt qu'après avoir agi.

Un problème soulevé aujourd'hui peut avoir une douzaine de solutions qui sont parfaitement adéquates pour le moment; quelques-unes de ces solutions pourraient aussi constituer une étape vers le monde que nous souhaitons; quelques-unes n'auront pas de rapport avec ce monde souhaité, et d'autres pourraient être contraires à l'objectif final que nous envisageons. Sans cet objectif final, nous n'avons aucun critère pour juger laquelle entre la douzaine de politiques nous devons choisir, et notre décision pourrait être aussi bien fixée par un coup de dé.

CHOIX DANS LA POLITIQUE MONDIALE

En décidant du but vers lequel nous devrions diriger notre politique mondiale, nous n'avons pas une variété infinie de choix. Newcombe (1969) constate qu'il n'y a

basically only 4 choices available. They will be briefly discussed below.

(a) We could decide to mentally retreat within the borders of Canada and adopt an isolationist attitude. Because of Canada's historic ties with Britain and France, its membership in the Commonwealth, and the extremely large amount of inter-action between Canada and the USA, it is not likely that we would ever choose to adopt this attitude and it is almost impossible to think of a set of international conditions under which we could maintain such an attitude. One manifestation of this attitude could be called Fortress Canada, i.e. armed neutrality of the Swiss or Swedish type; but this manifestation is not open to a middle power situated between the two super-powers; Canada does not have the resources necessary to stand up against either super-power without benefit of an alliance system. A second manifestation of the same isolationist attitude would be for Canada to declare itself unilaterally disarmed. Newcombe (1969) on pages 78 to 80 of his *Review* shows that such a decision produces an unstable situation and is not a pathway towards peace for the world nor the country which adopts it. A third alternative, which has received some discussion, is the suggestion that Canada should withdraw from NATO and NORAD, and become *non-aligned*, without specifying what that means with respect to our arms level. The implication usually is that we should join the other non-aligned nations, mainly Asians and Africans. This alternative seems somewhat unrealistic. It has been shown by Russett that nations with similar social, economic and political characteristics tend to aggregate together, and Canada as an economically developed country with a Western-style democratic government and a market-type economy differs considerably from most of the Asian and African countries. Of course, if *non-aligned* means making up our own mind about policies and about our votes in the U.N., instead of being too much dominated by our friends and alliance partners, then this would be an advance. Deciding deliberately to play the role of mediator in disputes and peace-keeper and peace-maker for the U.N. would be an even greater advance, and a somewhat independent stance might support that role; although we have played that role effectively before on many occasions while being a full member of NATO and NORAD.

(b) We could choose the value of Social Justice and National Liberation as a guiding policy and become interventionist in terms of actively helping the oppressed peoples of the world to free themselves from their oppressors. Such a decision would logically lead us to assisting some people in South America in creating revolutions within their countries (a policy which the Minister of State for External Affairs has twice stated publicly). Such a decision would involve us deeply in African affairs and also entangle us in helping to create independent nations such as: Estonia, Latvia, Lithuania (at the price of fighting World War III), Kurdistan, Macedonia (at the price of fighting with our NATO allies).

While the furtherance of Social Justice and National Liberation must be a value in determining our foreign policy, we must not allow it to become our primary value, for such a decision would eventually lead to bloodshed, as most crusades do.

(c) We can opt for a policy of *more of the same*. In the absence of an ultimate goal for our foreign policy, each time we have several possible answers to a given

que quatre choix fondamentaux disponibles. Nous allons les discuter brièvement ci-dessus.

(a) Nous pourrions décider de nous retirer mentalement dans les frontières du Canada et d'adopter une attitude d'isolement. Étant donné les liens historiques qu'a le Canada avec la Grande Bretagne et la France, son appartenance au Commonwealth, et l'interaction très marquée entre le Canada et les États-Unis, il est peu probable que nous choisissons jamais cette attitude et il est presque impossible de concevoir un ensemble de conditions internationales qui nous permettraient de maintenir une telle attitude. Une manifestation de cette attitude pourrait être «Canada la Forteresse», c'est-à-dire une neutralité armée du genre suisse ou suédois; mais cette manifestation n'est pas possible pour une puissance moyenne située entre les deux super-puissances; le Canada n'a pas les ressources nécessaires pour combattre ni l'un ni l'autre des super-puissances sans l'aide d'un système d'alliances. Une deuxième manifestation de cette même attitude d'isolement serait la déclaration par le Canada d'un désarmement unilatéral. Newcombe (1969) aux pages 78-80 de sa *Revue* montre qu'une telle décision produit une situation instable et ne conduit pas à la paix ni dans le monde ni dans le pays qui la prend. Un troisième alternatif, qui a déjà été discuté, est la suggestion que le Canada se retire de l'OTAN et de NORAD pour devenir *non-aligné* sans précision sur l'effet que cela aurait sur notre niveau d'armement. D'habitude on implique que nous devrions nous joindre aux autres pays non-alignés, pour la plupart asiatiques et africains. Cet alternatif semble peu réaliste. Russet a démontré que les pays avec des caractéristiques sociales, économiques et politiques semblables ont tendance à former un bloc ensemble et le Canada en tant que pays économiquement développé, avec un gouvernement démocratique du style occidental et une économie mercantile diffère considérablement des pays asiatiques et africains. Naturellement si *non-aligné* veut dire prendre nos propres décisions sur notre politique et sur nos votes à l'ONU, au lieu d'être trop dominé par nos amis et nos alliés, alors cela serait un progrès. Décider consciemment de jouer le rôle de médiateur dans les disputes, de gardien de la paix et de pacificateur pour l'ONU serait un progrès encore plus important, et une attitude assez indépendante pourrait soutenir ce rôle; cependant nous avons déjà joué ce rôle plusieurs fois tout en étant membre à part entière de l'OTAN et de NORAD.

(b) Nous pourrions choisir comme valeur la Justice Sociale et la Libération Nationale pour servir de politique directrice et nous pourrions devenir un intermédiaire en aidant activement les peuples opprimés du monde à se libérer de leurs oppresseurs. Une telle décision nous amènerait logiquement à aider des gens dans l'Amérique du Sud à créer des révolutions dans leurs pays (une politique que le Ministre d'État des Affaires Étrangères a deux fois annoncé publiquement). Une telle décision nous impliquerait profondément dans les affaires africaines et nous serions embrouillés aussi, dans la création de nations indépendantes comme l'Estonie, la Latvie et la Lithuanie (au prix de nous engager dans la troisième guerre mondiale), le Kurdistan, la Macédoine (au prix de combattre nos alliés dans l'OTAN).

Bien que l'avancement de la justice sociale et la libération nationale doivent être une valeur dans la formulation de notre politique extérieure, il ne faut pas qu'elle devienne notre valeur principale, car une telle décision

immediate problem, if we have no criterion for choosing amongst the answers, we are leaving the choice essentially to chance and we thus ensure that the world of 1997, like the world of 1971 and the world of 1945, will consist of several score national units, each pursuing its national interests with respect to the others, each spending money in a futile effort to defend its people against the others and each resorting to war occasionally. The meaning of "occasionally" in this context can be judged by the fact that the Stockholm International Peace Research Institute (an institute operating with government funds but outside of governmental day-to-day control) in its 1969 publication lists 120 wars as having been fought since 1945.

Such a world will not be identical with the world of 1971, for integrative forces at present at work in the world will have continued to exert their effects and to increase in their rate of growth. The multi-national corporations, which to a large extent are beyond the reach of national law, will have increased their rate of growth and number and will have continued to foster an internationalist, world-minded attitude in their employees. Further development of the European Common Market together with the increasing tendency of the people within this market to regard themselves as Europeans rather than of a particular nationality may lead to an economically self-sufficient area outside the reach of Canadian trade. Similar forces at work in Central America and Africa, as pointed out by Lawler and Laulich (1970), may also produce larger and more economically self-sufficient groupings which would be less dependent on imports from Canada. Bearing in mind the fact that our major exports are wheat, lumber, pulp, paper and mineral ores and that with the exception of wheat we have mainly one importer of these items, the policy of *more of the same* will probably drive us closer and closer to economic and political union with the U.S.A. Glymph and Sloan (1969) in their initial work to find a scale by which to measure cooperation between nations had as the second highest cooperative act the integration of fighting forces with a Commander and a Deputy Commander from each nation, (NORAD for example) and as the highest cooperative act, political union.

(d) We can choose as our ultimate goal a world in which the United Nations has been strengthened to the point where it is serving as a limited form of world federation. Such a world could achieve general and complete disarmament with a vigorous and effective inspection system; and with the monies released by the cessation of national expenditures on arms, the world could proceed to improve rapidly the lot of the poor nations. Such a world will not come about overnight, but rather will be the product of picking those solutions to the problems of today which are steps in that direction. Such a world will come about as a result of using this criterion for the selection of such solutions and will therefore evolve slowly and with adequate opportunity to test each component of the over-all design a step at a time. Such a world will not be produced by leaving foreign policy decisions to chance. Such a world can not be achieved if our primary value choice is one of maintaining our national sovereignty at its present level, or by making our top goal our own economic growth, or by conceiving *foreign policy* as a means of representing Canada abroad.

aboutirait éventuellement à l'effusion du sang, comme la plupart des croisades.

(c) Nous pouvons opter pour une politique de *pas de changement*. Dans l'absence d'un objectif final pour notre politique extérieure, chaque fois que nous avons plusieurs réponses possibles à un problème immédiat donné, si nous n'avons pas de critère pour choisir parmi les réponses, en fait nous laissons le choix au hasard et ainsi nous assurons que le monde de 1997, comme celui de 1971 et celui de 1945 consistera en plusieurs dizaines d'unités nationales, chacune poursuivant ses intérêts nationaux par rapport aux autres, chacune dépensant son argent dans un effort vain de défendre sa population contre les autres, et chacun ayant recours parfois à la guerre. La signification de «parfois» dans ce contexte peut être jugée d'après le fait que l'Institut International de Recherche sur la Paix de Stockholm (un institut qui fonctionne avec des fonds du gouvernement, mais qui ne subit pas son contrôle de jour en jour) catalogue dans sa publication de 1969 120 guerres qui ont eu lieu depuis 1945.

Un tel monde ne sera pas identique à celui de 1971, car les forces d'intégration qui travaillent actuellement dans le monde auront continué à exercer leur influence et à augmenter leur taux d'accroissement. Les corporations multi-nationales, qui sont dans une grande mesure indépendantes de la loi nationale, auront augmenté leur taux d'accroissement à leur nombre et auront continué à développer chez leurs employés une attitude internationaliste et mondialiste. Le développement du Marché Commun Européen a la tendance croissante chez les peuples membres à se considérer comme Européens plutôt que comme étant d'une nationalité particulière pourraient aboutir à la création d'une région économiquement indépendante que le commerce canadien ne pourrait pas atteindre. Des facteurs semblables en Amérique Centrale et en Afrique, comme l'ont indiqué Lawler et Laulich (1970), pourraient mener à des groupements plus grands et économiquement indépendants, qui dépendraient moins des importations en provenance du Canada. Compte tenu du fait que nos principales exportations sont le blé, le bois de construction, la pulpe, le papier et les minerais et qu'à l'exception du blé nous avons un importateur principal de ces produits, une politique de *pas de changement* nous poussera probablement dans une union économique et politique de plus en plus serrée avec les États-Unis. Glymph et Sloan (1969), dans leurs premiers travaux visant à trouver une échelle pour mesurer la coopération entre les nations, ont noté comme acte coopératif le plus grand sauf l'intégration des forces sous les armes avec un commandant et un sous-commandant venant de chaque nation, (par exemple NORAD) et comme acte coopératif le plus grand, l'union politique.

(d) Nous pouvons choisir comme objectif final un monde dans lequel l'ONU aura été consolidée au point où elle sert comme une forme limitée de fédération mondiale. Un tel monde réaliserait le désarmement général et total, grâce à un système d'inspection vigoureux et efficace; et avec l'argent rendu disponible par la cessation des dépenses nationales sur les armes, le monde pourrait s'occuper d'améliorer rapidement le sort des nations pauvres. Un tel monde n'arrivera pas du jour au lendemain, mais il arrivera si l'on choisit les solutions aux problèmes d'aujourd'hui qui soient des pas dans cette direction. Un tel monde arrivera si l'on se sert de ce critère dans le choix des solutions, et il évoluera donc lentement en

UNITED NATIONS WEIGHTED VOTING

As an example of a present problem which has more than one solution, we can cite the micro-state problem at the United Nations. This problem is acute and troublesome. It is due to the fact that a poor system of weighted voting exists in the General Assembly; a system whereby the people of the world are represented according to self-proclaimed national units, with one vote being allowed for each nation. In practice this means that 100 citizens of Cameroun have the same representation as 22,400 citizens of the U.S.A. Of these two groups, only 3 of the Camerounians can read and write, while 21,950 of the Americans can. The 100 Camerounians produce annually a total of \$10,000 worth of goods and services; the 22,400 Americans, on the other hand, produce \$57,700,000 worth of goods and services annually. This method of weighted voting is so poor that less than 10 per cent of the people of the world can produce a $\frac{1}{3}$ vote in the General Assembly.

One solution to this problem is to have an Associate (non-voting) Membership in the United Nations for nations with less than a population of say, 1 million. While this would solve the current crisis with respect to the micro-states, it would not be a step towards a world federal government and would still leave the Assembly with the problem of injustice created by the one nation—one vote system. The problem of unfair representation is sufficiently acute at the United Nations that, as Barrett and Newcombe ('68) point out, even the attempt to create U.N. Committees with "balanced representation" has failed.

Another solution to the problem of a badly weighted system of voting is to correct the weighting to obtain a better representation. The system which immediately springs to the democratic mind is to have one vote in the Assembly for every 10 million people. The distribution of votes which would be produced by such a system has been investigated by Newcombe, Wert and Newcombe (1971); they concluded that it would not be acceptable to the major powers because political power would rest largely in the hands of people who would not be making a financial contribution to the U.N. of the same magnitude as the developed nations. (The U.N. Assessment made on each nation is a function of the population and the wealth (GNP) of each nation with some political negotiation added). They concluded that an equation which would calculate voting power on the basis of both population and wealth would be the most acceptable at this time and noted that, as the GNP/Capita (hopefully) became equal for all countries with the passage of time, this would then automatically become representation by population. This solution to a present critical problem not only solves the problem of today, but also constitutes a

fournissant suffisamment d'occasions pour éprouver chaque élément du dessein général pas à pas. Un tel monde n'arrivera pas si l'on laisse les décisions sur la politique extérieure au hasard. Un tel monde ne peut pas être réalisé si nous choisissons comme valeur première le maintien de notre souveraineté nationale au niveau actuel, ou si nous nous fixons comme but primordial notre propre croissance économique, ou si nous concevons notre *politique extérieure* comme un moyen de représenter le Canada à l'étranger.

LE VOTE PROPORTIONNEL AUX NATIONS UNIES

Comme exemple d'un problème immédiat qui a plus d'une solution, nous pouvons citer le problème des mini-états aux Nations Unies. Ce problème est aigu et ennuyeux. Il est causé par un mauvais système de vote proportionnel à l'Assemblée Générale; un système par lequel la population du monde est représentée selon des unités nationales autonomes, chaque nation ayant un vote. Cela veut dire en fait que 100 citoyens du Cameroun ont la même représentation que 22,400 citoyens des États-Unis. Dans ces deux groupes seulement 3 des Camerounais savent lire et écrire, tandis que 21,950 des Américains savent le faire. Les 100 Camerounais produisent un total de \$10,000 de biens et de services par an; les 22,400 Américains par contre produisent des biens et des services d'une valeur de \$57,700,000 par an. Cette méthode de vote proportionnel est si médiocre que moins de 10 p. 100 de la population du monde peut produire deux tiers du vote total à l'Assemblée Générale.

L'une des solutions à ce problème serait d'avoir comme membres associés (sans vote) aux Nations Unies les nations ayant une population de moins d'un million d'habitants, par exemple. Cela résoudrait la crise actuelle en ce qui concerne les mini-états, mais ne serait pas un progrès vers un gouvernement fédéral mondial et laisserait à l'Assemblée le problème de l'injustice créée par le système d'un vote par nation. Le problème de la représentation inéquitable à l'ONU est si aigu que, comme l'ont constaté Barrett & Newcombe (1968), même la tentative de créer des comités de l'ONU avec une «représentation équilibrée» a échoué.

Une autre solution au problème du mauvais système de vote proportionnel serait de corriger la proportion pour obtenir une meilleure représentation. Le système qui vient tout de suite à l'esprit démocratique est d'avoir un vote à l'Assemblée pour chaque 10 millions d'habitants. La distribution des votes qu'un tel système produirait a été examinée par Newcombe, Wert et Newcombe (1971); ils ont conclu qu'elle ne serait pas acceptable aux grandes puissances, parce que le pouvoir politique resterait en grande partie aux mains de gens qui ne donneraient pas à l'ONU une contribution financière aussi importante que celle versée par les nations développées. La cotisation fixée pour chaque nation à l'ONU est en fonction de la population et de la richesse (Produit National Brut) de chaque nation, avec un peu de négociation politique en plus). Ils ont conclu qu'une équation qui calculerait la distribution des votes en tenant compte de la population et de la richesse serait la plus acceptable à présent et ils ont noté que, (si tout allait bien) à mesure que le Produit National Brut par habitant s'égalisait dans tous les pays avec le passage du temps, cela deviendrait alors automatiquement une représentation par nombre d'habitants.

step towards making the United Nations a stronger world body.

STRENGTHENING THE UNITED NATIONS

Several ways suggest themselves for achieving a stronger United Nations.

(a) We should announce our willingness to bring all international conflicts in which we may become involved to the U.N. for mediation and settlement, and encourage other nations to do likewise. The U.N. Charter already requires this, but too often in recent times the nations have tried to act outside the U.N. as self-appointed world policemen, alone or through military alliances, often with disastrous results. The big powers should not try to settle unilaterally even conflicts within their own blocs or spheres of interest, as the USSR has done in Hungary and Czechoslovakia, China in Tibet, and the U.S. in Dominica and Guatemala. The U.N. Charter recognizes no spheres of influence. The doctrine of the Socialist Commonwealth is just as pernicious as the Monroe Doctrine, and for the same reason: This is one world, and must be governed as one world.

In order to make settlement of conflicts by the U.N. possible, the U.N. machinery for peaceful resolution of disputes needs strengthening. Peace-keeping must be supplemented by peace-making: we must have skilled mediators and conciliators, arbitration tribunals, and finally a more efficient and expanded system of international courts to which all nations would yield unconditional jurisdiction in all their international disputes. Again, Canada cannot create all this single-handed, but we can lead the way and work earnestly in the U.N. for its achievement.

(b) A very important requirement for a stronger U.N. is universality of membership. A world organization, in order to be truly representative of all of mankind, must include all the countries of the world. The present U.N. falls short of this ideal by the absence of: 1) China 2) the divided countries; Germany, Korea and Vietnam 3) the persistent neutrals; Switzerland 4) the remaining non-self-governing territories.

However, even before we succeed in transforming the U.N. into a World Legislature, limited forms of world law could be formulated by treaties and agreements between nations, especially multilateral covenants with nearly every country signing.

Such covenants or treaties should include a precise definition of aggression, of intervention, and of subversion, and methods for dealing with each, recognizing the differences in degree of gravity between them.

For example, an agreement might be reached that no intervention by a nation, an alliance or other group of nations is permitted in another nation's civil war, except that a U.N. force may intervene to stop the fighting without taking sides, and later supervise an election.

Non seulement cette solution a un problème actuel aigu résout le problème qui existe actuellement, mais aussi elle marque un progrès vers la consolidation des Nations Unies comme une organisation mondiale plus puissante.

LA CONSOLIDATION DES NATIONS UNIES

Plusieurs moyens de réaliser une ONU plus puissante viennent à l'esprit.

(a) Nous devrions annoncer que nous sommes prêts à porter tous les conflits internationaux dans lesquels nous nous trouvons embrouillés devant les Nations Unies en vue d'une médiation ou d'un règlement, et nous devrions encourager les autres nations à faire de même. La Charte de l'ONU l'exige déjà, mais trop souvent récemment les nations ont essayé d'agir en dehors de l'ONU, en se constituant gardiens de l'ordre dans le monde, seules ou par des alliances militaires, souvent avec des résultats désastreux. Les grandes puissances ne devraient pas essayer de régler unilatéralement même les conflits à l'intérieur de leurs blocs ou sphères d'intérêt, comme l'a fait l'URSS en Hongrie et en Tchécoslovaquie, la Chine au Tibet, et les É.-U. dans la République Dominicaine et au Guatemala. La Charte de l'ONU ne reconnaît pas de sphère d'influence. La doctrine de la Communauté socialiste est aussi pernicieuse que la Doctrine Monroe, et pour la même raison: c'est un seul monde, et qu'il faut gouverner comme un seul monde.

Afin de rendre possible le règlement des conflits par l'ONU, il faut renforcer le mécanisme dont dispose l'ONU pour le règlement pacifique des disputes. Au maintien de la paix doit s'ajouter la médiation; il faut avoir des médiateurs et des conciliateurs habiles, des tribunaux arbitraux, et enfin un système plus efficace et plus répandu de tribunaux internationaux auxquels toutes les nations céderaient la juridiction inconditionnelle dans toutes leurs disputes internationales. Certes, le Canada à lui seul ne peut pas créer tout cela, mais nous pouvons montrer la voie et travailler sérieusement à l'ONU dans ce sens.

(b) Une condition très importante requise pour que l'ONU soit forte est une représentation universelle. Une organisation mondiale, afin d'être vraiment représentative de tous les hommes, doit comprendre tous les pays du monde. L'ONU actuelle n'atteint pas cet idéal à cause de l'absence de:

1) la Chine 2) les pays partagés: l'Allemagne, la Corée et le Vietnam 3) les pays qui ne quittent jamais la neutralité absolue; la Suisse 4) les territoires qui ne sont pas encore autonomes.

Cependant, avant même la réalisation d'une ONU transformée en Législature Mondiale, des formes limitées de loi mondiale pourraient être formulées par le moyen de traités et accords entre nations, surtout de pactes multilatéraux dont presque tous les pays seraient signataires.

De tels pactes ou traités devraient contenir une définition précise de l'agression, de l'intervention, et de la subversion, reconnaissant les différences de degré de gravité entre celles-ci, ainsi que les méthodes pour y faire face.

Par exemple, un accord pourrait être conclu selon lequel l'intervention dans la guerre civile d'une nation par une autre nation, alliance ou groupe de nations serait interdite, sauf qu'une force de l'ONU pourrait intervenir pour faire cesser les combats sans prendre le parti d'au-

ARE CANADIANS READY?

If we choose a limited form of world government as the goal we wish to reach in the next 20 years, and we believe that we should, we can then ask ourselves several relevant questions. Is this the goal that the Canadian people would want to be chosen? Does Canada possess certain assets which would enable it to play certain roles in achieving this goal? We can also question how this choice of goal and any special role that we may play in achieving it will affect Canada and its national policies, and how such a function would interact with other roles and alliances.

We believe that the people of Canada are firmly in favour of the adoption of a goal of a limited world federal government. For the citizens of Halifax, Dartmouth, Fredericton, Ottawa, Toronto, Oakville, Hamilton, Dundas, West Flamborough, St. Catharines and London have, acting through their municipal councils, passed by-laws stating that they wished to live in peace, under a strengthened United Nations, in a world system of world law, with other municipalities in the world. This action, which has been termed *mundialization*, has been endorsed by Senator Paul Martin, Prime Minister Trudeau and the Honourable Mr. Mitchell Sharp.

CANADA'S STRENGTHS AND ASSETS

We can best ascertain the assets which Canada possesses by comparing it, on a quantitative basis, with other nations in the world. This has been done in Appendix I. Alcock and Newcombe (1970) have shown that, in the minds of a number of Canadians, the word *power* correlates highly with the GNP of the nations, and in those cases in which nations have been recently at war, the word *power* correlates even higher with the military expenditure of a nation. In terms of military expenditure, we can see in Appendix I that there are but two Super-Powers, followed by a small number of Large Powers; Canada is one of the larger of what could be called the Larger Middle Powers (the next group). When one compares this group of Larger Middle Powers on some other basis, as for example, GNP/Capita, one finds that Canada is essentially the most powerful of the Larger Middle Powers. As such we have the wealth and power to possess a leadership role for the Middle Powers if we choose to exercise it. Nor do we have a history which would prevent us from assuming such a role; on the contrary, for several reasons, which include Canadian experience and participation in every United Nations Peace-Keeping Force, Canada would be welcomed as a leader of a group of nations striving to strengthen the United Nations.

TRANSFORMATION OF ALLIANCE STRUCTURE

The U.N. Charter makes it clear that it permits regional arrangements and agencies, with the proviso that they take enforcement actions only under the direction of the Security Council. However, our reading of Articles 52 and 53 convinces us that the intention was that regional agencies should regulate conflicts among their own mem-

cun des combattants, et plus tard pour surveiller une élection.

LES CANADIENS SONT-ILS PRÊTS?

Si nous choisissons une forme limitée de gouvernement mondial comme objectif à atteindre dans les 20 prochaines années, et nous croyons que c'est ce qu'il faut faire, nous pouvons alors poser certaines questions pertinentes. Est-ce l'objectif que les Canadiens choisiraient eux-mêmes? Le Canada possède-t-il certaines qualités qui lui permettraient de jouer certains rôles en réalisant cet objectif? Nous pouvons aussi nous demander quel effet le choix de cet objectif et tout rôle spécial que nous pourrions jouer en le réalisant aura sur le Canada et sur sa politique nationale, et comment une telle fonction influencerait d'autres rôles et alliances.

Nous croyons que les Canadiens approuvent tout à fait l'adoption de cet objectif d'une forme limitée de gouvernement fédéral mondial. Car les habitants de Halifax, Dartmouth, Fredericton, Ottawa, Toronto, Oakville, Hamilton, Dundas, West Flamborough, St. Catharines, Rock Island et London ont, par l'intermédiaire de leurs conseils municipaux, fait passer des arrêtés exprimant leur volonté de vivre en paix, sous une ONU renforcée, sous un système mondial de loi mondiale, avec d'autres villes du monde. Cet acte, qu'on a appelé *mondialisation*, a été approuvé par le Sénateur Paul Martin, le Premier Ministre Trudeau et l'Honorable M. Mitchell Sharp.

AVANTAGES DONT JOUIT LE CANADA

Nous pouvons mieux déterminer les avantages dont jouit le Canada en le comparant, en termes de quantité, à d'autres nations du monde. Cela a été fait dans l'Appendice I. Alcock et Newcombe (1970) ont montré que, dans l'esprit de bon nombre de Canadiens, le mot *puissance* se rapporte dans une grande mesure au Produit National Brut, et dans les cas de nations récemment engagées dans des guerres, le mot *puissance* se rapporte encore davantage aux dépenses militaires d'une nation. En termes de dépenses militaires, nous pouvons voir dans l'Appendice I qu'il n'y a que deux super-puissances, suivies d'un petit nombre de grandes puissances; le Canada est l'une des plus grandes de ce qu'on pourrait appeler les puissances moyennes plus grandes (le groupe suivant). Quand on prend un autre point de comparaison entre ces puissances moyennes, comme par exemple le Produit National Brut par habitant, l'on trouve que le Canada est en fait le plus puissant des puissances moyennes plus grandes. Ainsi nous avons la richesse et la puissance pour jouer le rôle de chef de file des puissances moyennes, si nous choisissons de remplir ce rôle. Nous n'avons pas non plus une histoire qui nous empêcherait de remplir un tel rôle; au contraire, pour plusieurs raisons, dont l'expérience et la participation canadiennes dans toutes les forces de maintien de paix de l'ONU, le Canada serait accueilli comme chef de file d'un groupe de nations travaillant à renforcer l'ONU.

TRANSFORMATION DE LA STRUCTURE DES ALLIANCES

La Charte de l'ONU dit clairement que les accords et les organismes régionaux sont autorisés, à condition que toute mesure prise pour faire valoir les accords se fasse seulement sous la direction du Conseil de Sécurité. Cependant, notre interprétation des Articles 52 et 53 nous convainc que l'intention était que les organismes

bers, not that they should be directed, even defensively, against other regional agencies, as NATO and Warsaw Pact are. Defence and security was to be the sole responsibility of the U.N., especially the Security Council.

It could be argued convincingly that the U.N. has not fulfilled this function, owing to big power disagreements, and that therefore military alliances became a necessity. Yet this is a circular argument: the existence of the alliances weakens the U.N., so that it cannot discharge its security responsibility. All nations should work toward a state of affairs in which the responsibility for security is transferred from regional alliances to the world body.

Any sudden transfer is probably impossible. A gradual transfer might be facilitated by (a) a detente or tension reduction between the blocs, such as is already taking place; (b) an entente or cooperation between them, leading perhaps eventually to a merger in some form of all-European cooperation; (c) a system of interlinking alliances, in which at least some nations belong to more than one alliance.

Canada has been accustomed for many years to operating within a system of multiple interlinking alliances, in the sense of belonging both to NATO and the Commonwealth at the same time, as well as the special relationship with the U.S. The Commonwealth can act as a bridge between the Afro-Asian developing countries and the Western developed countries, and between the white and coloured races. This type of non-geographical grouping cutting across division lines (political, economic, racial) is very valuable, and should be encouraged. Unfortunately, the Commonwealth is not at present a very cohesive unit, since its members do not even vote together in the United Nations.

JOINING THE SCANDINAVIAN GROUP

We would like to propose another grouping in which Canada should take part, to the advantage of both ourselves and the world as a whole. The Scandinavian countries (Norway, Sweden, Denmark, Finland), as well as Iceland and Ireland, have often voted together in the U.N., *usually on matters promoting peace-keeping and peace-making. Some of them have also taken the initiative of ear-marking military contingents for U.N. peace-keeping and giving them special training. They have taken part prominently in the U.N. peace-keeping actions. Several of the commanders of U.N. forces came from these nations. They have provided and are still providing U.N. mediators and even Secretaries-General of the U.N.

Canada has participated with these countries in some of these efforts: e.g. peace-keeping actions and ear-marking contingents. In other respects, however, Canada has sided more with the hard-core West or even with the procolonial grouping, especially in U.N. voting. Canada would be a natural addition to the Scandinavian-Irish group, being like them a nation of the North. With the

régionaux règlent les conflits entre membres, et non qu'ils visent, même de façon défensive, d'autres organismes régionaux, comme c'est le cas avec l'OTAN et le Pacte de Varsovie. La défense et la sécurité devaient être la responsabilité de seule l'ONU, surtout du Conseil de Sécurité.

On pourrait soutenir de façon convaincante que l'ONU n'a pas rempli cette fonction, à cause des désaccords entre les grandes puissances, et donc que les alliances militaires sont devenues une nécessité. Cela serait cependant un argument en cercle: l'existence de ces alliances affaiblit l'ONU, de sorte qu'elle ne peut pas remplir ses responsabilités dans le domaine de la sécurité. Toutes les nations devraient travailler à créer une situation où la responsabilité pour la sécurité serait transférée des alliances régionales à l'organisation mondiale.

Un transfert subit est probablement impossible. Un transfert progressif pourrait être facilité par (a) une détente ou une réduction de la tension entre les blocs, ce qui se passe déjà; (b) une entente ou une coopération entre les blocs, qui mènerait peut-être éventuellement à une amalgamation sous une forme ou une autre de la coopération dans toute l'Europe; (c) un système d'alliances entrelacées, où quelques nations au moins appartiendraient à plus d'une alliance.

Le Canada a l'habitude depuis plusieurs années de fonctionner à l'intérieur d'un système d'alliances multiples entrelacées, dans la mesure où nous appartenons à la fois à l'OTAN et au Commonwealth, tout en ayant un rapport spécial avec les E.U. Le Commonwealth peut servir de pont entre les pays afro-asiatiques en voie de développement et les pays occidentaux développés, et entre les races blanches et celles de couleur. Ce genre de groupement non-géographique qui rassemble les peuples malgré les facteurs de division (politiques, économiques, raciales) est très utile, et devrait être encouragé. Malheureusement, le Commonwealth n'est pas à présent un ensemble très cohésif, puisque ses membres ne votent même pas ensemble aux Nations Unies.

L'IDÉE DE SE JOINDRE AU GROUPE SCANDINAVE

Nous voudrions proposer un autre groupement auquel le Canada pourrait s'associer, à notre avantage à celui du monde entier. Les pays scandinaves (la Norvège, la Suède, le Danemark, la Finlande), de même que l'Islande et l'Irlande, ont souvent voté ensemble à l'ONU, (Voir Newcombe, Ross et Newcombe [1970], d'habitude sur des questions de maintien de la paix et de conciliation. Quelques-uns de ces pays ont aussi pris l'initiative de réserver des contingents militaires pour le maintien de la paix par l'ONU et de leur donner un entraînement spécial. Ils ont aussi joué un rôle prominent dans le maintien de la paix par l'ONU. Plusieurs des commandants des forces de l'ONU sont natifs de ces pays. Ils ont fourni et continuent à fournir à l'ONU des médiateurs et même des Secrétaires-Généraux.

Le Canada a participé avec ces pays à ce genre d'initiative: par exemple, le maintien de la paix et l'affectation de contingents. A d'autres égards, cependant, le Canada s'est rangé plutôt du côté du noyau occidental ou même du groupe pro-colonial, surtout en ce qui concerne le vote à l'ONU. Ce serait logique que le Canada se joigne au groupe scandinave-irlandais, étant comme eux une nation du Nord. Avec l'adhésion du Canada, ce «grand Nord fort et libre» s'étendrait dans un grand arc de la frontière soviéto-finlandaise jusqu'à la côte ouest de la Colombie

* See Newcombe, Ross and Newcombe (1970).

addition of Canada, this "great North strong and free" would stretch in a great arc from the Soviet-Finnish border to the Western coast of British Columbia, from the Baltic to the Pacific.

Several members of the present Scandinavian group (which is quite informal and unorganized) are also members of NATO (Norway, Denmark, Iceland). This type of dual or overlapping membership provides the links to hold the system of interlinking alliances together. Canada could provide another such link between NATO and the Great North, and between Scandinavia and North America. Canada could then gradually shift the emphasis from the predominantly military-regional alliance of NATO to the peace-keeping grouping around Scandinavia.

The Scandinavian group should probably be both formalized and expanded: formalized under some such name as a Peacemaker Association of Nations, and expanded, if possible, to provide also some links with the Soviet bloc nations (at least Yugoslavia), some European neutrals (Austria, Switzerland), and perhaps some Afro-Asians and Latin Americans. Representation, as well as financial contributions, in the political arm of this Association should be based on a formula weighted according to population and wealth.

It would be very gratifying if Canada would lead in initiating both this formalization and this expansion of the Scandinavian Bloc.

Galtung has pointed out that conflict is most likely to erupt between two groups of people (or nations) if they are completely polarized, and conflict is reduced if they have some areas of overlap; for example, it was predicted several years ago (Smoker, MacRae, Jenkins) that conflict was likely to erupt in Northern Ireland because the Protestants and the Catholics there had no areas of overlap and lived completely segregated in all respects from each other. Conflict there would have been less likely if some members of each group had known each other as fellow members of Rotary clubs, etc. Smoker has similarly shown that International Non-Governmental Organizations are forces which tend to integrate the world and to prevent the outbreak of war. Yugoslavia might be ready to join the Scandinavian Group now; if at some future time enough relaxation in tension occurred in Europe, some other Eastern European countries might also join; the best guarantee of freedom in Czechoslovakia (if the Czechs should ever regain the comparative freedom of 1968) would be to lessen its dependence on the Warsaw Pact for defence.

ECONOMIC AID

In terms of economic aid, Canada should seriously reconsider its policy of giving small amounts of aid to many countries. Southwood (1967) has shown that there is a certain stability to both poverty and wealth and that political instability increases as a nation slowly moves from the stability of poverty towards the stability of wealth. In order to minimize the chances of riots and revolutions, one should therefore proceed from one stability to the other as quickly as possible. Certain areas of the world offer the possibility of large and dramatic change as the result of the application of large amounts of engineering aid. For example, the northern part of Ceylon used to be irrigated and grow large amounts of food, but as a result of a war several centuries ago, the irrigation system was disrupted and that part of Ceylon

Britannique, de la Baltique jusqu'au Pacifique.

Plusieurs membres du groupe scandinave actuel (qui n'est ni officiel ni structuré) sont aussi membres de l'OTAN (la Norvège, le Danemark, l'Islande). Le fait d'appartenir ainsi à deux groupements enchevêtrés fournit les liens qui maintiennent le système d'alliances entrecroisées. Le Canada pourrait constituer un autre lien pareil entre l'OTAN et le Grand Nord, entre la Scandinavie et l'Amérique du Nord. Le Canada pourrait alors graduellement mettre moins d'accent sur l'alliance surtout militaire et régional qu'est l'OTAN, et plus sur le groupement scandinave qui s'occupe du maintien de la paix.

Le groupe scandinave devrait probablement être élargi et rendu officiel: rendu officiel sous un titre comme l'Association des Nations Pacificatrices, et élargi, si possible, pour fournir aussi des liens avec les nations du bloc soviétique (au moins la Yougoslavie), des pays européens neutres (l'Autriche, la Suisse), et peut-être des pays afro-asiatiques et latino-américains. La représentation, ainsi que les contributions financières, dans l'opération politique de cette Association devraient être établies en fonction de la population et de la richesse.

Ce serait une excellente chose si le Canada prenait l'initiative pour élargir et rendre plus officiel le bloc scandinave.

Galtung a remarqué qu'il existe un grand risque de conflit entre deux groupes de personnes (ou de nations) si elles sont complètement polarisées, et le risque de conflit diminue si elles ont quelques activités communes; par exemple, il a été prédit, il y a plusieurs années (Smoker, Macrae, Jenkins), qu'un conflit allait sans doute surgir en Irlande du Nord, parce qu'aucune communication n'existait entre les Protestants et les Catholiques et qu'ils vivaient dans une ségrégation mutuelle totale. Le risque de conflit y aurait été moins grand si des membres de chaque groupe s'étaient rencontrés en tant que membres des mêmes clubs Rotary, etc. Smoker a également démontré que les Organismes Internationaux Non-gouvernementaux ont tendance à renforcer les liens entre les nations et à prévenir les guerres. La Yougoslavie sera peut-être prête à se joindre au groupe scandinave maintenant; si éventuellement la tension se dissipait suffisamment en Europe, d'autres pays de l'Europe de l'Est s'y joindraient également; la meilleure garantie de liberté en Tchécoslovaquie (à supposer qu'ils reviennent à la liberté relative qui existait avant 1968) serait de minimiser la dépendance de ce pays sur le Pacte de Varsovie pour sa défense.

L'AIDE ÉCONOMIQUE.

En matière d'aide économique, le Canada devrait sérieusement reconsidérer sa politique qui consiste à accorder une aide minime à beaucoup de pays. Southwood (1967) a démontré qu'il y a une certaine stabilité dans la pauvreté aussi bien que dans la richesse, et que l'instabilité politique augmente lorsqu'une nation évolue lentement de la stabilité de la pauvreté à celle de la richesse. De façon à minimiser les risques d'émeutes et de révolutions, l'évolution d'une stabilité à l'autre devrait donc se faire le plus rapidement possible. Certaines régions du monde offrent la possibilité de changements importants et dramatiques si on y fournit beaucoup d'aide technique. Par exemple, la partie nord de Ceylan était autrefois irriguée et produisait beaucoup de denrées alimentaires, mais à la suite de guerres, il y a plusieurs

ceased to produce food. Ceylon at present has an extremely left-wing government, owing to the discontent of its people (who happen, like many other nations of the world, to have a bilingualism problem). A Canadian engineering force could help the people of Ceylon to reclaim the northern half of their island for food production; if, by prior agreement, this land became the property of the landless peasants of Ceylon (a mortgage proposal similar to that of Iran could be worked out), a great deal of political stability would be introduced into a Commonwealth country teetering on the edge of a Communist take-over.

We would recommend that the Canadian Engineering force be made up of English and French speaking individuals. Sherif has shown that the only way he could find to reconcile animosity between two competing groups was to get them involved in a superordinate goal, that is, to get them involved in the solution of a problem which is bigger than the divisions within the two groups. Something of the same spirit is produced when the townspeople of a town threatened by a flood turn out together to build dikes. To have English and French speaking Canadians working together to help the people of Ceylon would do more for the unification of Canada than any other action aimed solely at the task of unifying Canada. In making this type of suggestion, we have reversed the statement that the Department of External Affairs makes on page 20 of its booklet, "While most of its (the problem of maintaining national unity) manifestations have a heavy bearing on Canada's external affairs... in essence they are questions whose answers are to be sought and found within Canada and by Canadians themselves." We feel that our conduct of external affairs can have a great bearing on Canada's internal affairs; anyone who has visited Holland since World War II has been made aware that it was Canadian troops, fighting as Canadians without hyphens, who liberated Holland and earned the undying gratitude of the Dutch; we are proposing a peace-time equivalent of this action in Ceylon. In suggesting that our foreign aid be largely concentrated for a while in one place we are in agreement with External Affairs statement on page 39 of their booklet that, "The Canadian contribution, to be most effective and distinctive, will have to be concentrated both as to kind and place."

NATION TWINNING

If our foreign aid were to concentrate heavily on Ceylon for a year or two it would strengthen a bond of friendship already existing with another Commonwealth country. Such a bond of friendship if often formalized when it exists between cities or towns by saying that they have "twinning" or have adopted "sister-city status". Many cities and towns have done this and some of them have twinned with more than one foreign city. Town twinning is one of the actions which forms part of the mundialization program of cities. When a city mundializes it passes a by-law which states that the city wishes to live in peace under a system of strengthened world law (phraseology varies from city to city, sometimes the reference is to a "strengthened United Nations" or to a

siècles, le système d'irrigation fut disloqué et cette partie de Ceylan cessa d'en produire. Ceylan a actuellement un gouvernement d'extrême-gauche, dû au mécontentement du peuple (qui, comme beaucoup d'autres nations, ont un problème de bilinguisme). Un contingent d'ingénieurs Canadiens pourrait aider les Cingalais à remettre en valeur la moitié nord de leur île pour la production de denrées alimentaires; si, par un accord préalable, ces terres devenaient la propriété des paysans cingalais sans terre (un projet d'hypothèques comme celui qui existe en Iran pourrait être élaboré), la stabilité politique serait ramenée dans une grande mesure à un pays du Commonwealth qui risque à tout moment de subir une prise de pouvoir communiste.

Nous recommandons qu'un tel contingent d'ingénieurs canadiens soit composé d'anglophones et de francophones. Sherif a indiqué que la seule façon qu'il ait pu trouver de dissiper l'animosité entre deux groupes en concurrence était de leur faire travailler ensemble vers un but supérieur, c'est-à-dire, de leur faire travailler ensemble pour trouver la solution à un problème plus grand que les divisions qui les séparent. Le même genre de phénomène se manifeste quand les habitants d'une ville menacée d'une inondation se mettent ensemble pour construire des digues. Faire travailler ensemble des Canadiens anglophones et francophones pour aider les Cingalais ferait plus pour l'unification du Canada que toute autre action ayant comme seul but l'unification du Canada. La recommandation que nous venons de faire est à l'encontre de ce qu'a déclaré le Ministère des Affaires Étrangères à la page 20 du livret: «Bien que les manifestations (du problème du maintien de l'unité nationale) aient une influence profonde sur la politique extérieure du Canada—elles sont essentiellement des questions dont les réponses doivent être cherchées et trouvées à l'intérieur du Canada et par les Canadiens eux-mêmes.» Nous pensons que la conduite des affaires extérieures peut avoir une influence capitale sur les affaires intérieures tous ceux qui ont visité la Hollande depuis la Deuxième Guerre Mondiale se sont rendus compte que ce sont des troupes canadiennes, combattant comme un groupe homogène, qui ont libéré la Hollande et gagné la gratitude éternelle des Hollandais; nous proposons dans une période de paix une entreprise équivalente à Ceylan. En suggérant que notre aide extérieure soit en grande partie concentrée pendant quelque temps en une seule région, nous rejoignons la déclaration du Ministère à la page 39 du livret, à savoir que «L'aide canadienne, pour être concentrée quant à la nature de cette aide et de la région qui en bénéficie.

LE JUMELAGE DES NATIONS

Si nous concentrons notre aide extérieure sur Ceylan pendant une ou deux années, cela resserrerait le lien d'amitié déjà existant avec un autre pays du Commonwealth. Un tel lien d'amitié prend souvent une forme officielle quand il existe entre cités ou villes: on dit alors qu'elles se sont «jumelées» ou qu'elles ont pris le «statut de villes-sœurs». Plusieurs cités et ville ont procédé ainsi, et quelques-unes se sont jumelées avec plus d'une ville à l'étranger. Le jumelage des villes est l'un des actes faisant partie du programme de mondialisation des villes. Une ville qui se mondialise passe un arrêté dans lequel elle exprime sa volonté de vivre en paix sous un système de loi mondiale renforcée (la terminologie varie d'une ville à l'autre, le texte peut parler d'une «ONU renfor-

system of "World Government" etc.) and as part of the by-law states that it will:

- 1) Fly the United Nations flag daily beside the Canadian Flag at City Hall.
- 2) Twin with another mundialized city in another country or one willing to mundialize.
- 3) Raise a sum of money, each year, by voluntary means, to be given to the United Nations Special Account, which will be equivalent to 0.01 per cent of the taxes raised by the city.

If Canada were to develop a special aid program with respect to Ceylon we could strengthen the bond of friendship (and the Commonwealth) by formalizing the relationship by means of a mundialization declaration by the governments of both countries. Operationally the third point above would not apply because the U.N. Assessment for Canada is already greater than 0.01 per cent of the taxes raised by the Government of Canada. (In passing it could be noted that the American government makes an extra contribution to the Special Account in addition to its assessment.) To fly the U.N. Flag beside the Canadian flag on Parliament Hill should be an act acceptable to a large majority of Canadians and Members of the House of Commons.

For Canada and Ceylon to mundialize could be a step towards world peace which would have great psychological significance to other nations in the world.

REFLECTING U.S. PROBLEMS

The booklet published by the Department of External Affairs has some peculiar confusions in it. For example, on page 7 it states that "Social attitudes had changed. Civil disobedience and the use of violence became the commonplace of the new confrontation politics." Where, we ask them, have such actions become *commonplace* in Canada? Perhaps the answer is to be found in their next sentence, "The basic values of most societies were called into question—perhaps nowhere more harshly than in North America." We suggest that this is not true of Canada, although it may be true of the U.S. Similarly the statement, (p. 25), "In an era of heavy demand for energy and other resources..." may reflect a confusion as to reality, in the sense that an "era" is thought of as a time dimension with a beginning and an end. There will be *no end* to the heavy demand for energy and other resources.

A QUESTION OF VALUE CHOICES

A far more important criticism of the booklet *Foreign Policy for Canadians*, lies in a consideration of their value choices. On page 32 they state, "...the foreign policy pattern for the seventies should be based on a ranking of the six policy themes which gives highest priorities to Economic Growth, Social Justice and Quality of Life policies—Policies related to other themes (Peace and Security, Sovereignty and Independence [and Harmonious Natural Environment]) would merely be placed in a new pattern of emphasis." What these sentences actually mean in operational terms is clearly revealed on page 24 of the booklet: "Improvements in United States relations with the Soviet Union and China—would

cée" ou d'un système de «Gouvernement Mondial» etc.) et l'arrêté déclare en partie que la ville s'engage à:

- (1) Hisser le drapeau de l'ONU tous les jours à l'Hôtel de Ville à côté du drapeau canadien.
- (2) Se jumeler avec une autre ville mondialisée dans un autre pays ou avec une ville qui accepte de se mondialiser.
- (3) Réunir chaque année, par des contributions volontaires, une somme d'argent à remettre au Compte Spécial de l'ONU, qui sera l'équivalent de 0.01 p. 100 des impôts perçus par la ville.

Si le Canada développait un programme d'aide spéciale pour Ceylan, nous pourrions resserrer davantage ce lien d'amitié (et le Commonwealth) en rendant les rapports plus officiels grâce à une déclaration de mondialisation par le gouvernement des deux pays. En l'occurrence, le troisième point mentionné ci-haut ne s'appliquerait pas au Canada parce que la contribution due à l'ONU est plus que 0.01 p. 100 des impôts perçus par le gouvernement du Canada. (Il faut noter en passant que le gouvernement des États-Unis fait un versement supplémentaire au Compte Spécial en plus de la contribution requise.) Le fait de hisser le drapeau de l'ONU à côté du drapeau canadien sur le Parlement serait sans doute acceptable à la grande majorité des Canadiens et des députés aux Communes.

La mondialisation du Canada et de Ceylan constituerait un pas vers la paix mondiale et qui aurait une grande influence psychologique sur les autres nations du monde.

LE REFLET DES PROBLÈMES DES ÉTATS-UNIS

Le livret publié par le Ministère des Affaires Étrangères comporte quelques confusions étranges. Par exemple, à la page 7, la déclaration suivante: «Les attitudes sociales ont changé, la désobéissance civile et l'emploi de la violence sont devenus monnaie courante dans la nouvelle politique de confrontation.» Où, leur demandons-nous, est-ce que ces actions sont devenues *monnaie courante* au Canada? Peut-être la réponse se trouve-t-elle à la phrase suivante, où ils déclarent: «Les valeurs fondamentales de la plupart des sociétés ont été remises en question—nulle part plus douloureusement peut-être qu'en Amérique du Nord.» Nous proposons que cela n'est pas vrai pour le Canada, quoiqu'il puisse être vrai pour les États-Unis. De même, l'affirmation (p. 25) «A une époque où l'énergie et les autres ressources sont en grande demande...» reflète peut-être une idée confuse de la réalité, dans la mesure où une époque suggère une mesure de temps qui a un début et une fin. Il n'y aura pas de fin à la demande intensifiée pour l'énergie et les autres ressources.

UNE QUESTION DE CHOIX DE VALEURS

Une critique beaucoup plus importante du livret «Une Politique Extérieure pour les Canadiens» se rapporte à la considération des valeurs qui produisent leurs choix. À la page 32, on dit: «...la politique extérieure pour les années 1970-1980 devrait se baser en principe sur un ordre d'importance donné aux six thèmes de la politique qui accorde la priorité aux idées politiques de Croissance Économique, de Justice Sociale et de la Qualité de la Vie...idées ayant rapport à d'autres thèmes. (La paix et la sécurité, la souveraineté et l'indépendance, et l'environnement naturel harmonieux) seraient simplement regroupées selon une échelle de valeurs relatives différente. «La signification réelle de ces phrases, en termes

enhance Canada's peace and security, but would also reduce trading advantages which Canada now enjoys with Eastern Europe and China." If Economic Growth is placed ahead of Peace and Security in the value choices of Canada, we will enjoy our trade with China right up to the day of World War III. For a nation as rich as Canada to place Economic Growth as its first value choice is a Phillistine decision of the type that the youth of the country is clearly rejecting. This is especially true since economic growth and increasing pollution and resource depletion are directly related.

Similarly the value *Quality of Life* selected by External as superior to Harmonious Natural Environment seems perverse, especially when one reads on page 36 that the items of concern under the heading *Quality of Life* are problems more likely found in the U.S.A. than in Canada. For example, the booklet is much concerned about hijacking and terrorism in the air, despite the fact that no Canadian aircraft has been hijacked! The whole first paragraph on page 36 seems to have been written by the U.S. State Department and included in External's booklet without any thought whether the material is relevant or not. To place this value ahead of Harmonious Natural Environment at a time when American cities on the Great Lakes continue to dump untreated sewage into our Lakes seems peculiar. External thinks that air hijacking constitute an urgent problem, although they have yet to occur, and downgrades problems of an international nature which have changed an inland sea (Lake Erie) into a septic tank in which the few fish that are left are inedible due to mercury content! But this situation is not viewed as an urgent problem by the U.S. State Department, so why should the Canadian External Affairs Department view it that way?

It is obvious that the Department of External Affairs has its values in reverse order and should be asked to change this order of values, so that it is more in agreement with the order of values held by the Canadian people. If this were done, we could then evolve a new foreign policy in which Canada could lead the Middle Powers into a better world.

ALTERNATIVE VALUE CHOICES

The government booklet outlines its *policy themes* on page 14, naming: 1) Economic growth of Canada. 2) Canadian sovereignty and independence. 3) Peace and security. 4) Social justice (around the world). 5) Quality of life. 6) Harmonious natural environment. These are not ranked in the order given above, but merely enumerated.

On page 18, the booklet gives 3 possible criteria for choosing policy. In our own abbreviated version, these are: 1) General political philosophy. 2) A reactive, pragmatic policy based on forecasts of future international situations. 3) A mix of 1 and 2, basing short-range policies more on forecasts, and long-range policies more on general philosophy; and also taking into account Canada's capabilities and special aptitudes.

de fonctionnement, se révèle clairement à la page 24 du livret: «Des relations améliorées entre les États-Unis et la Chine... augmenteraient la paix et la sécurité du Canada, mais réduiraient aussi les avantages commerciaux avec les pays de l'Europe de l'Est et la Chine, dont jouit actuellement le Canada.» Si on place la croissance économique avant la paix et la sécurité dans les valeurs prioritaires du Canada, nous continueront à profiter du commerce avec la Chine jusqu'au moment où éclatera la troisième guerre mondiale. Qu'une nation riche comme le Canada donne la préférence à la croissance économique comme valeur prioritaire, ce serait une décision barbare du genre que rejettent clairement les jeunes du pays. Cela est surtout vrai, vu que la croissance économique est directement liée à la pollution progressive et à l'épuisement graduel des ressources.

De même, la valeur «qualité de la vie» choisie par le Ministère comme étant supérieure à l'environnement naturel harmonieux semble curieux, surtout quand on lit à la page 36 que les sujets choisis pour considération sous le titre Qualité de Vie sont des problèmes qu'on trouve aux États-Unis plutôt qu'au Canada. Par exemple, le livret s'inquiète beaucoup de la piraterie et du terrorisme de l'air, bien qu'aucun avion canadien n'en ait été victime! Tout le premier paragraphe à la page 36 semble avoir été écrit par le Département d'État des États-Unis et incorporé dans le livret du Ministère, sans considérer si cela se rapporte au Canada ou non. Placer cette valeur avant celle de l'environnement naturel harmonieux au moment où les grandes villes américaines qui bordent les Grand Lacs continuent à déverser des eaux d'égouts directement dans nos lacs, cela nous semble étrange. Le Ministère trouve que les pirateries de l'air constituent un problème urgent, quoique cela n'ait pas encore eu lieu, et il accorde moins d'importance aux problèmes de caractère international qui ont fait d'une mer intérieure (le Lac Érié) une fosse septique où les quelques poissons qui survivent ne sont pas mangeable à cause de la quantité de mercure qu'ils contiennent! Mais le Département d'État des États-Unis ne voit pas là un problème urgent, donc pourquoi est-ce que cela en serait un pour le Ministère Canadien des Affaires Étrangères?

Il est évident que le Ministère a inversé l'ordre des valeurs et qu'on devrait leur demander de changer cet ordre, pour qu'il s'accorde davantage à celui du peuple canadien. Si cela se faisait, nous pourrions alors évoluer une nouvelle politique extérieure qui permettrait au Canada de montrer aux puissances moyennes la voie à un meilleur monde.

DES CHOIX DE VALEURS ALTERNATIFS.

Le livret du gouvernement esquisse à la page 14 les thèmes de sa politique, citant: 1) le développement économique du Canada. 2) la souveraineté et l'indépendance canadiennes. 3) la paix et la sécurité. 4) la justice sociale (dans le monde entier). 5) la qualité de la vie. 6) l'environnement naturel harmonieux. Ces thèmes ne sont pas rangés dans l'ordre donné ci-dessus, mais simplement énumérés.

À la page 18, le livret donne 3 critères possible pour la formulation d'une politique extérieure. Nous les résumons ainsi: 1) la philosophie politique générale. 2) une politique de réaction, pragmatique, basée sur des prédictions des situations internationales futures. 3) un mélange de 1) et 2), qui base la politique à court terme davantage sur les prédictions, et la politique à long terme davantage

On page 31, the booklet outlines 3 out of many possible policy patterns, based on combinations of the policy themes. It then chooses the pattern with the following ranking of policy themes: 1) Economic growth of Canada. 2) Social justice around the world. 3) Quality of life.

One strange aspect is that *peace and security* does not appear as even a third priority in any of the patterns considered, not even the two rejected patterns.

It might be a useful exercise if we outline our own themes, criteria, and patterns, as we would if we were drafting the booklet for Canadian world policy. This will illuminate the basic differences between our attitude and that of the Department of External Affairs.

As our policy themes, we would like to take the ten principles of international ethics outlined by Donald Evans. These are briefly summarized below:

a) Universalism: Any moral decision takes into account the interests of *all* people.

b) Nationalism: The national interest must have priority in decisions concerning foreign policy.

c) Stewardship: The rich and powerful have a responsibility for the interests of the poor and powerless, but this must not be paternalistic.

d) Non-Violence: Killing people is always evil, though at times it may be a lesser evil.

e) Materialism: All men have a right to life and the essentials to provide it; there is a responsibility on all to act to prevent starvation of others.

f) Pluralism: A variety of human value systems should be promoted and tolerated, provided that the values are humane and do not (as fascism would) destroy other value systems.

g) Reconciliation: Reconciliation, not hostility, should be promoted between men and nations by cultivation of whatever common ground exists.

h) Law: Respect for international law and world order should be increased by strengthening the U.N.

i) Utilitarianism: It is immoral to be cavalier about (or ignorant of) the consequences of one's actions because your cause is just. It is better to achieve some good and tolerate some evil than to insist futilely on absolutely pure good.

j) Democracy: The general public has a right to participation and protest in matters of foreign policy, and leaders should not deviate too far from the national moral will.

Evans does not provide any guide for an absolute preference ordering these ten principles, because he believes in a *principled situational ethic* by which the preference ordering would depend on the particular situation. He has therefore only outlined the principles governing the arguments that exist about foreign affairs. The advocate of revolution in poor countries will place the Materialism (e) or Stewardship (c) principle first and their opponents will place the Non-Violence principle (d) and an interest for national Law (h) very high.

While Evans, quite rightly, lists Nationalism as one amongst 10 principles, the 6 policy themes in the Department of External Affairs booklet (page 14) include three that are basically nationalistic: 1) foster economic growth, 2) safeguard sovereignty and independence, and 3) enhance the quality of life. The pattern preferred

sur la philosophie générale; et qui tient compte aussi des capacités et des aptitudes spéciales du Canada.

A la page 31, le livret esquisse 3 parmi les nombreuses politiques possibles, basées sur des combinaisons des thèmes politiques. Ensuite il choisit celle qui se base sur l'ordre suivant de thèmes politiques: 1) le développement économique du Canada. 2) la justice sociale dans le monde entier. 3) la qualité de vie.

Chose étrange, «la paix et la sécurité» ne paraît, même comme troisième priorité, dans aucune des politiques considérées, même pas dans les deux combinaisons rejetées.

Il serait peut-être utile que nous esquissons nos propres thèmes, critères et priorités, comme nous le ferions si nous rédigeons le livret sur la politique mondiale canadienne. Cela éclairera les différences fondamentales entre notre attitude et celle du Ministère des Affaires Étrangères.

Comme thèmes politiques, nous voudrions prendre les dix principes de morale internationale qu'indique Donald Evans. En voici un résumé bref:

a) Universalité: Toute décision morale tient compte des intérêts de tout le monde.

b) Nationalisme: L'intérêt national doit avoir la priorité dans toutes les décisions concernant la politique extérieure.

c) Gestion: Les riches et les puissants ont une responsabilité envers ceux qui sont pauvres et impuissants, mais cela sans paternalisme.

d) Non-violence: Tuer des gens est toujours un mal, quoique cela puisse être en certains cas un moindre mal.

e) Matérialisme: Tous les hommes ont droit à la vie et à ce qui est essentiel pour la maintenir; c'est la responsabilité de tous d'agir pour empêcher que les autres meurent de faim.

f) Pluralisme: Une variété de systèmes de valeurs humaines devrait être encouragée et tolérée, pourvu que ces valeurs soient humanitaires et ne détruisent pas d'autres systèmes de valeurs (comme le ferait le fascisme).

g) Réconciliation: La réconciliation, et non pas l'hostilité, devrait être encouragée entre les hommes et les nations, en cultivant tout terrain commun qui existe.

h) Loi: Le respect de la loi internationale et d'ordre dans le monde devrait être augmenté, en consolidant l'ONU.

i) Utilitarisme: Il est immoral de ne pas considérer, ou d'ignorer, les conséquences de ses actions, sous prétexte de la justice de sa cause. Il vaut mieux obtenir un peu de bien en tolérant un peu de mal, que d'insister futilement sur le bien absolu, dans toute sa pureté.

j) Démocratie: Le grand public a le droit de participer et de protester en matières de politique extérieure, et les chefs politique ne devraient pas trop s'éloigner de la volonté morale nationale.

Evans ne donne aucun guide pour établir un ordre de préférence absolu pour ces dix principes, car il croit en une «éthique de situation, selon des principes, par laquelle l'ordre de préférence dépendrait de la situation particulière. Il n'a donc qu'ébauché les principes gouvernant toute discussion sur les affaires étrangères. Les par-

(page 32) chooses two of these nationalistic values (Economic Growth and Quality of Life) in a combination of three!

We could make our preferred pattern from either the six listed by the Department or from the 10 listed by Evans. A more constructive approach is to ask Canadians how they rank the ten principles of Evans. We have done this with a total of 51 people divided into two groups: one group (the larger) was composed of students at a peace research summer school; the other group was a religion class at McMaster University. The rankings the two groups made are:

Rank	Summer School Students	McMaster Students
1	Universalism	Pluralism
2	Non-Violence	Reconciliation
3	Pluralism	Universalism
4	Reconciliation	Materialism
5	Democracy	Law
6	Materialism	Non-Violence
7	Utilitarianism	Democratic
8	Law	Utilitarianism
9	Stewardship	Nationalism
10	Nationalism	Stewardship

The low place given to Nationalism by both groups of students is quite apparent. This might seem to be due to the wording of the Evans 10 principles, but half of the Summer School students also answered a list of values prepared by Rokeach; the ordering of the values relevant to international affairs was: 1) Peace, 2) Equality, 3) Freedom, and 4) National Security. One could argue that the low ranking given again to Nationalism is due to the fact that the students were Canadian, but in a similar study done simultaneously in Norway, Poland and France by Stoetzel, the people (not students) overwhelmingly ranked peace as their first priority and nationalism as one of the last. The only difference between the three nations was in the size of the majority or plurality given to peace. The Canadian Department of External Affairs does not, of course, have to reflect the opinions of the French, Poles or Norwegians.

If we add the Evans concept of universalism to the six principles chosen by the Department of External Affairs, then the pattern of three themes the Department should have chosen, if it was to correspond with the Canadian sample studied, would have been: Universalism, Peace and Quality of Life. We assume that peace is equivalent to the summation of the reconciliation and non-violence themes, and that quality of life is equivalent to pluralism, in the sense that the examples given by the Department were relevant to aerial hijackings, organized crime and other evils afflicting American society that destroy other value systems.

tisans de la révolution dans les pays pauvres mettront le matérialisme (e) ou la gestion (c) en tête, et leurs adversaires mettront d'abord le principe de la non-violence (d) et l'importance de la loi dans les pays (h).

Tandis qu'Evans, avec raison, cite le Nationalisme comme l'un des 10 principes, des 6 thèmes politiques du Livret du Ministère des Affaires Étrangères (page 14) trois sont essentiellement nationalistes: a) d'encourager la croissance économique, 2) de protéger la souveraineté et l'indépendance, et 5) d'améliorer la qualité de vie. La politique préférée (page 32) choisit deux de ces valeurs nationalistes (la croissance économique et la qualité de vie) dans une combinaison de trois valeurs!

Nous pourrions tirer notre politique préférée soit des six principes cités par le Ministère, soit des dix indiqués par Evans. Une façon de procéder plus constructive serait de demander à des Canadiens dans quel ordre ils rangent les dix principes d'Evans: ce que nous (Newcombe, Wert et Bovard) avons fait avec 51 personnes en tout, divisées en deux groupes: un groupe (le plus grand) était composé d'étudiants assistant à un cours d'été consacré à la recherche sur la paix; l'autre groupe était une classe de religion de l'Université McMaster. Voici comment les deux groupes ont rangé les dix principes:

Rang	Cours d'été	McMaster
1	Universalité	Pluralisme
2	Non-violence	Réconciliation
3	Pluralisme	Universalité
4	Réconciliation	Matérialisme
5	Démocratie	Loi
6	Matérialisme	Non-violence
7	Utilitarisme	Démocratie
8	Loi	Utilitarisme
9	Gestion	Nationalisme
10	Nationalisme	Gestion

Il est tout à fait évident que les deux groupes d'étudiants mettent le Nationalisme très bas. Cela pourrait sembler être dû à la façon dont les dix principes d'Evans sont exprimés, mais la moitié des étudiants du cours d'été a aussi répondu sur une liste de valeurs préparée par Rokeach; voici l'ordre qu'ils ont donné aux valeurs qui se rapportaient aux affaires internationales: 1) La Paix, 2) L'Égalité, 3) La Liberté, et 4) La Sécurité Nationale. On pourrait objecter que les étudiants ont placé le nationalisme très bas parce qu'ils étaient Canadiens; mais dans une étude semblable qui a été faite en même temps en Norvège, en Pologne, et en France par Stoetzel, les gens (qui n'étaient pas étudiants) ont, par une grande majorité, choisi la paix comme priorité principale, et ont rangé le nationalisme parmi les dernières. La seule différence entre les trois nations était dans la grandeur de la majorité qui avait choisi la paix. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que le Ministère des Affaires Étrangères du Canada doit refléter les opinions des Français, des Polonais, ou des Norvégiens.

Si nous ajoutons le concept de l'université avancé par Evans aux six principes choisis par le Ministère des Affaires Étrangères, alors la combinaison de trois principes que le Ministère aurait dû choisir aurait été: universalité, paix, et qualité de vie. Nous supposons que la paix résume les deux thèmes de réconciliation et de non-violence, et que qualité de vie correspond à pluralisme dans le sens que les exemples donnés par le Ministère se rapportaient aux pirateries de l'air, au crime organisé et à d'autres maux qui affligent la société américaine et qui détruisent d'autres systèmes de valeurs.

PLANNED GRADUALISM

With respect to the implementation of the value pattern of peace, universalism and pluralism, we advocate a policy of *planned gradualism*. By this we mean that after we have answered the question, "What sort of world do we want to see in existence twenty years from now?" and have chosen a goal, we should approach it by gradual, slow, deliberate steps; not so fast that we lose our followers and not so slow that we lose our way. We agree with the statement made (page 32) in the booklet of the Department of External Affairs that, "Flexibility is essential, but so too is a *sense of direction and purpose* [our emphasis], so that Canada's foreign policy is not times from other nations and situations], but is oriented positively in the direction of national aims." We believe that Canada's aims should also be the aims of the world. Flexibility, not rigidity, is possible with the approach of planned gradualism, but to lack a guiding vision of the future is to fall into a shapeless morass.

Goal-seeking behaviour, as well as adaptability to external stimuli, are basic attributes of all life forms. In designing a vital foreign policy to ensure survival both for Canada and the world, these attributes are well worth following.

Table I clearly shows that there are two super-powers, each in a class by itself; West Germany, the U.K., France, Japan and China constitute a group, based on GNP, that might be called the Large Powers. Italy and Canada are clearly the leaders of those nations which could be called the Larger Middle Powers, i.e. nations with a GNP less than Italy and greater than that of Holland. Canada is the 9th power in the world in terms of GNP.

Some nations have a high GNP because they have a very large number of very poor people. Nations of this type have, of course, a very low GNP per Capita, and can not be expected to feel rich enough to give foreign aid. Canada was the 3rd richest power in terms of GNP/Capita of the 20 nations shown in Table I in the year 1966.

It has been shown by Alcock and Newcombe that there is a very high correlation between the rank order of nations in GNP and in Military Expenditure. In 1966 Canada was the 9th largest spender in the world for military purposes.

In 1966 Canada was the 8th largest donor for Foreign Aid in terms of millions of dollars given and was the 3rd largest donor in terms of dollars per capita. The similarity in the dollars per capita for the U.K., Australia and Canada is rather striking.

In view of the statistics shown in Table I, the sentence on page 39 of the booklet *Foreign Policy for Canadians* seems to be unjustified by the facts; the sentence reads, "There are limitations on what a nation of little more than 20 million can hope to accomplish in a world in which much larger powers have a dominant role." This sentence can hardly be applied to a nation which is the 9th power in the world in terms of GNP, 3rd in terms of GNP/Capita, 9th in Military Expenditure, 8th in terms of Foreign Aid and 3rd in terms of foreign aid given per capita.

LA MISE EN APPLICATION PLANIFIÉE ET PROGRESSIVE.

Quant à l'exécution de cette combinaison de 3 valeurs—paix, universalité, et pluralisme—nous proposons une politique de mise en application planifiée et progressive. Parce cela nous voulons dire qu'après avoir répondu à la question «Quelle sorte de monde voulons-nous voir dans une vingtaine d'années?» et après avoir choisi un objectif, nous devrions avancer vers cet objectif par des étapes progressives, lentes et délibérées; pas si vite que nous perdons ceux qui approuvent notre but, et pas si lentement que nous nous égarons. Nous sommes d'accord avec l'affirmation (page 32) dans le livret du Ministère que «la flexibilité est essentielle, mais une over-reactive [that is, not merely responding to *initiation générale et un but* (c'est nous qui soulignons) le sont également, afin que la politique extérieure du Canada ne soit pas trop une politique de réaction (c'est-à-dire, ne se limitant pas à réagir aux initiatives venant d'autres nations et aux situations), mais soit orientée de façon positive vers des objectifs nationaux.» Nous croyons que les objectifs du Canada devraient être aussi ceux du monde entier. La flexibilité, non pas la rigidité, est possible avec cette technique de mise en application planifiée et progressive, mais l'absence d'une vision générale pour l'avenir nous mènerait au chaos.

La poursuite des objectifs, de même que le réflexe de s'adapter aux stimulus externes, sont des attributs fondamentaux de toutes les formes de vie. En formulant une politique extérieure vitale pour assurer la survivance du Canada et du monde, nous ferions bien de nous inspirer de ces attributs.

Le Tableau I montre clairement qu'il y a deux super-puissances, chacune dans une classe à part; l'Allemagne de l'Ouest, le Royaume-Uni, la France, le Japon, et la Chine constituent un autre groupe, basé sur le Produit National Brut, qu'on pourrait appeler les grandes puissances. L'Italie et le Canada sont manifestement les chefs de file des nations qu'on pourrait appeler les puissances moyennes plus grandes, c'est à dire les nations ayant un Produit National Brut moins que celui de l'Italie et plus que celui de la Hollande. Le Canada est la 9^e puissance du monde en termes de Produit National Brut.

Quelques nations ont un Produit National Brut élevé parce qu'elles ont un grand nombre d'habitants très pauvres. De telles nations ont, bien entendu, un Produit National Brut par habitant très bas, et on ne peut s'attendre à ce qu'elles se considèrent assez riches pour donner de l'aide extérieure. Des 20 nations qui figurent au Tableau I pour 1966, le Canada était la puissance la plus riche sauf deux en termes de Produit National Brut par habitant.

Alcock et Newcombe ont démontré qu'il existe un rapport très étroit entre le rang des nations en termes de Produit National Brut et les dépenses militaires. En 1966 le Canada était le 9^e pays du monde en ce qui concerne les dépenses militaires.

En 1966 le Canada était le 9^e parmi les plus grands donateurs d'aide extérieure en termes de millions de dollars donnés, et 3^e en termes de dollars donnés par habitant. La ressemblance dans le nombre de dollars donnés en aide par le Royaume-Uni, l'Australie, et le Canada est assez frappante.

Étant donné les statistiques indiquées au Tableau I, la phrase qui se trouve à la page 39 du livret *Une Politique Extérieure pour les Canadiens* semble contraire aux faits;

ECONOMIC DATA FOR 1966*

Amounts in U.S. dollars at current prices and exchange rates

Country	Gross National Product (GNP)		Military Expenditures		Foreign Aid Given (- = Received)		Population Thousands
	Millions \$	\$ per Capita	Millions \$	Tension Ratio**	Millions \$	\$ per Capita	
USA.....	747,600	3,796	63,283	220	4,011	20.4	196,920
USSR.....	357,000	1,531	47,000	343	330	1.4	233,105
UK.....	105,310	1,924	6,150	147	610	11.15	54,744
West Germany.....	119,580	1,990	4,950	88	595	9.90	60,076
France.....	101,380	2,052	5,300	148	823	16.7	49,400
Japan.....	97,480	986	933	25	310	3.14	98,865
China***	80,000	104	6,500	211	80	1.11	772,000
Italy.....	61,440	1,182	2,125	75	247	4.76	51,962
Canada.....	53,300	2,658	1,600	78	237	11.8	20,050
India.....	36,895	74	1,400	103	-1,325	—	501,600
Poland.....	33,200	1,047	1,750	139	???	—	31,698
East Germany.....	28,300	1,668	1,100	103	???	—	17,067
Brazil.....	25,790	310	798	80	-354	—	83,175
Australia.....	25,130	2,178	1,065	100	128	11.07	11,541
Spain.....	24,570	771	753	81	-113	—	31,871
Czechoslovakia.....	23,800	1,671	1,400	157	???	—	14,240
Mexico.....	21,770	493	166	20	-166	—	44,145
Sweden.....	21,340	2,733	924	115	57	7.30	7,808
Netherlands.....	20,750	1,666	775	113	94	7.55	12,455

*Data obtained for those nations with a GNP greater than 20,000 million dollars from Table I, pp. 9-13, of "World Military Expenditures 1966-1967 published by the United States Arms Control and Disarmament Agency, December 1968. Research Report 68-52.

**The Tension Ratio is an index based on the Actual Military Expenditure which makes an allowance for the fact that Military Expenditure is partly determined by the GNP. Tension Ratios below 100 indicated a state of relaxation; values above 100 indicate a state of tension. Tension Ratios above 155 indicate a state of tension so critical that war is likely to occur. The original work is described in Newcombe (1969) and Newcombe & Newcombe (1971).

***Data for China and also for the Foreign Aid of the USSR are rough ACDA estimates. Also note that the relationships between GNP and other dollar amounts shown or implied for the Communist countries may not be valid due to use of differentiated conversion rates for particular sectors.

DONNÉES ÉCONOMIQUES POUR 1966*

Chiffres en dollars américains au cours et taux actuels

Pays	Produit national brut		Dépenses militaires		Aide donnée à l'étranger (- = Reçue)		Population Milliers
	Millions \$	\$ par habitant	Millions \$	Rapport de tension**	Millions \$	\$ par habitant	
États-Unis.....	747,600	3,796	63,283	220	4,011	20.4	196,920
URSS.....	357,000	1,531	47,000	343	330	1.4	233,105
Royaume-Uni.....	105,310	1,924	6,150	147	610	11.15	54,744
Allemagne de l'Ouest.....	119,580	1,990	4,950	88	595	9.90	60,076
France.....	101,380	2,052	5,300	148	823	16.7	49,400
Japon.....	97,480	986	933	25	310	3.14	98,865
Chine***	80,000	104	6,500	211	80	1.11	772,000
Italie.....	61,440	1,182	2,125	75	247	4.76	51,962
Canada.....	53,300	2,658	1,600	78	237	11.8	20,050
Inde.....	36,895	74	1,400	103	-1,325	—	501,600
Pologne.....	33,200	1,047	1,750	139	???	—	31,698
Allemagne de l'Est.....	28,300	1,668	1,100	103	???	—	17,067
Brésil.....	25,790	310	798	80	-354	—	83,175
Australie.....	25,130	2,178	1,065	100	128	11.07	11,541
Espagne.....	24,570	771	753	81	-113	—	31,871
Tchécoslovaquie.....	23,800	1,671	1,400	157	???	—	14,240
Mexique.....	21,770	493	166	20	-166	—	44,145
Suède.....	21,340	2,733	924	115	57	7.30	7,808
Pays Bas.....	20,750	1,666	775	113	94	7.55	12,455

*Les données pour les nations avec un Produit National Brut de plus de 20,000 millions de dollars proviennent du Tableau I, pp. 9-13, de "World Military Expenditures 1966-1967" publié par United States Arms Control and Disarmament Agency, Décembre 1968. Rapport de recherche 68-52.

**Le rapport de tension est un indice basé sur les Dépenses Militaires Actuelles tenant compte du fait que les dépenses militaires sont déterminées en partie par le Produit National Brut. Les Rapports de Tension de moins de 100 indiquent un état de détente; un rapport de plus de 100 indique un état de tension. Des rapports de tension de plus de 155 indiquent un état de tension si grave qu'il est probable que la guerre éclate. L'étude originale est décrite par Newcombe (1969) et Newcombe & Newcombe (1971).

***Les données pour la Chine et aussi pour l'aide extérieure donnée par l'URSS sont des approximations du Arms Control and Disarmament Agency. Il faut remarquer aussi que les rapports entre le Produit National Brut et d'autres sommes chiffrées en dollars indiquées ou suggérées pour les pays communistes ne sont pas nécessairement valables parce que des taux de conversion différents ont été employés pour certains secteurs.

REFERENCES

- Alcock, Norman and Newcombe, Alan, "The Perception of National Power", *Journal of Conflict Resolution*, 1970, in print.
- Barrett, Carol and Newcombe Hanna, "Weighted Voting in International Organizations", *Peace Research Reviews*, Vol. II, No. 2, April, 1968, 109 pp.
- Evans, Donald, "Ten Principles for Foreign Policy", in Donald Evans (ed.), "Peace, Power, and Protest", Ryerson Press, Toronto, 1967, pp. 14-40.
- Galtung, Johan, "Entropy and the General Theory of Peace", paper, Second Conference of International Peace Research Association, Tällberg, Sweden, June 1967; also Chapter 5 in Galtung's "Theories of Peace", UNESCO.
- Glymph, Robert and Sloan, Thomas, "Measuring on the Cooperation-Integration Continuum", Michigan State University, East Lansing, Michigan, 1969, Mimeo, 26 pp.
- Jenkins, Robin and Smoker, Paul, "Ireland: A Case Study or a Polarized Social System", Lancaster Peace Research Center, March 1966, 5 pp.
- Lawler, James and Laulich, Jerome, "International Integration in Developing Regions", *Peace Research Reviews*, Vol. III, No. 4, 1970, 95 pp.
- Newcombe, Alan, "Initiatives and Responses in Foreign Policy", *Peace Research Reviews*, Vol. III, No. 3, June, 1969, 123 pp.
- Newcombe, Allan and Newcombe, Nora, "The Development of an Inter-Nation Tensiometer" Submitted to the *Journal of Conflict Resolution* for publication 1971.
- Newcombe, Hanna, Bross, Michael and Newcombe, Alan, "United Nations Voting Patterns", *International Organization*, Vol. XXIV, No. 1, 1970, pp. 100-121.
- Newcombe, Hanna, Wert, James and Bovard, Meryl, "Ten Principles of International Ethics", Canadian Peace Research Institute, 1970, Mimeo, 10 pp.
- Newcombe, Hanna, Wert, James and Newcombe, Alan, "Comparison of Weighted Voting Formulas for the United Nations", *World Politics*, Spring, 1971, in print.
- Russett, Bruce, "International Regions and the International System: A Study in Political Ecology", Rand McNally, New York, 1967, 252 pp.
- Sherif, Muzafer, "Creative Alternatives to a Deadly Showdown", *Trans-Action*, January, 1964, pp. 3-7.
- Smoker, Paul, "Nation State Escalation and International Integration", *Journal of Peace Research*, 1967, No. 1, pp. 61-75.
- Southwood, Kenneth, "Riot and Revolt: Sociological Theories of Political Violence", *Peace Research Reviews*, Vol. I, No. 3, June, 1967, 87 pp.
- Stockholm International Peace Research Institute, "SIPRI Yearbook of World Armaments and Disarmament, 1968/69", Almquist and Wiksell, 1970, pp. 366-33.

il s'agit de la phrase: «Il y a des limites quant à ce qu'une nation d'à peine 20 millions d'habitants peut espérer d'accomplir dans un monde où des puissances bien plus grandes jouent le rôle dominant.» Cette phrase ne peut guère s'appliquer à une nation qui tient le 9^e rang au monde en termes de Produit National Brut, 3^e en termes de Produit National Brut par habitant, 9^e en dépenses militaires, 8^e en termes d'aide extérieure, et 3^e en termes d'aide extérieure donnée par habitant.

REFERENCES

- Alcock, Norman and Newcombe, Alan, "The Perception of National Power", *Journal of Conflict Resolution*, 1970, in print.
- Barrett, Carol and Newcombe Hanna, "Weighted Voting in International Organization", *Peace Research Reviews*, Vol. II, No. 2, April, 1968, 109 pp.
- Evans, Donald, "Ten Principles for Foreign Policy", in Donald Evans (ed.), "Peace, Power, and Protest", Ryerson Press, Toronto, 1967, pp. 14-40.
- Galtung, Johan, "Entropy and the General Theory of Peace", paper, Second Conference of International Peace Research Association, Tällberg, Sweden, June 1967; also Chapter 5 in Galtung's "Theories of Peace", UNESCO.
- Glymph, Robert and Sloan, Thomas, "Measuring on the Cooperation-Integration Continuum", Michigan State University, East Lansing, Michigan, 1969, Mimeo, 26 pp.
- Jenkins, Robin and Smoker, Paul, "Ireland: A Case Study of a Polarized Social System", Lancaster Peace Research Center, March 1966, 5 pp.
- Lawler, James and Laulich, Jerome, "International Integration in Developing Regions", *Peace Research Reviews*, Vol. III, No. 4, 1970, 95 pp.
- Newcombe, Alan, "Initiatives and Responses in Foreign Policy", *Peace Research Reviews*, Vol. III, No. 3, June, 1969, 123 pp.
- Newcombe, Alan and Newcombe Nora, "The Development of an Inter-Nation Tensio-meter", Submitted to the *Journal of Conflict Resolution* for publication 1971.
- Newcombe Hanna Ross, Michael and Newcombe, Alan, "United Nations Voting Patterns", *International Organization*, Vol. XXIV, No. 1, 1970, pp. 100-121.
- Newcombe, Hanna, Wert, James and Bovard, Meryl, "Ten Principles of International Ethics", Canadian Peace Research Institute, 1970, Mimeo, 10 pp.
- Newcombe, Hanna, Wert, James and Newcombe, Allan, "Comparison of Weighted Voting Formulas for the United Nations" *World Politics*, Spring, 1971, in print.
- Russett, Bruce, "International Regions and the International System: A Study in Political Ecology", Rand McNally, New York, 1967, 252 pp.
- Sherif, Muzafer, "Creative Alternatives to a Deadly Showdown", *Trans-Action*, January, 1964, pp. 3-7.
- Smoker, Paul, "Nation State Escalation and International Integration" *Journal of Peace Research*, 1967, No. 1, pp. 61-75.
- Southwood, Kenneth, "Riot and Revolt: Sociological Theories of Political Violence", *Peace Research Reviews*, Vol. I, No. 3, June, 1967, 87 pp.
- Stockholm International Peace Research Institute, "SIPRI Yearbook of World Armaments and Disarmament, 1968-1969", Almquist and Wiksell, 1970, pp. 366-373

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Wednesday, May 5, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 24

Le mercredi 5 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Estimates 1971-72,
Department of External Affairs

CONCERNANT:

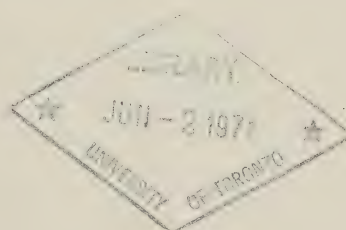
Le Budget des dépenses 1971-1972,
Ministère des Affaires extérieures

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session
Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la
vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Badanai	Hopkins
Barrett	Hymmen
Brewin	Laprise
Dupras	MacDonald (<i>Egmont</i>)
Forrestall	MacLean

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

Macquarrie	Prud'homme
Marceau	Rowland
Nystrom	St. Pierre
Ouellet	Stewart (<i>Marquette</i>)
Paproski	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Penner	Walker
Perrault	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Mr. St. Pierre replaced Mr. Haidasz on May 4, 1971.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

M. St. Pierre remplace M. Haidasz le 4 mai 1971.

MINUTES OF PROCEEDINGS

Wednesday, May 5, 1971

(22)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:42 p.m., the Chairman, Mr. Ian Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Barrett, Dupras, Guay (*Saint-Boniface*), Hopkins, Hymmen, MacDonald (*Egmont*), Lachance, Ouellet, Stewart (*Marquette*), Wahn—(11).

Witnesses: From the Department of External Affairs: Mr. A. E. Ritchie, Under-Secretary of State for External Affairs; Mr. Paul Tremblay, Associate Under-Secretary of State for External Affairs; W. H. Barton, Assistant Under-Secretary of State for External Affairs.

The Committee commenced consideration of the Estimates of the Department of External Affairs.

The Chairman called Item 1 (operating expenditures, Department of External Affairs) and introduced Mr. Ritchie who gave an opening statement. The witness then answered questions assisted by his colleagues.

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Chairman authorized that the Statement tabled by Mr. Ritchie entitled "Department of External Affairs—Headquarters Organization" be printed as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence—(See Appendix "T").

At 5:25 p.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 11:00 a.m., Tuesday, May 11, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le mercredi 5 mai 1971

(22)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit cet après-midi à 3 h 42. Le président, M. Ian Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Barrett, Dupras, Guay (*Saint-Boniface*), Hopkins, Hymmen, MacDonald (*Egmont*), Lachance, Ouellet, Stewart (*Marquette*), Wahn—(11).

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: MM. A.E. Ritchie, sous-secrétaire d'état aux affaires extérieures; Paul Tremblay, sous-secrétaire d'état associé aux affaires extérieures; W.H. Barton, sous-secrétaire d'état adjoint aux affaires extérieures.

Le Comité entreprend l'étude des prévisions budgétaires du ministère des Affaires extérieures.

Le président met en délibération le poste 1 (dépenses de fonctionnement, ministère des Affaires extérieures) et présente M. Ritchie qui fait une déclaration. Le témoin répond ensuite aux questions avec l'aide de ses collègues.

Conformément à la motion adoptée au cours de la séance du 23 octobre 1970, le président autorise que la déclaration déposée par M. Ritchie intitulée «ministère des Affaires extérieures—Organisation de l'Administration centrale» soit imprimée en appendice aux procès-verbaux et témoignages de ce jour—(voir appendice «T»).

A 5 h 25 de l'après-midi, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 11 h du matin le mardi 11 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, May 5, 1971

• 1540

[Text]

The Chairman: Gentlemen, perhaps we should begin.

This afternoon, the Committee will begin consideration of the 1971-1972 estimates of the Department of External Affairs. The Canadian International Development Agency and the International Joint Commission both report to Parliament through the Minister for External Affairs. Their estimates have been referred to this Committee.

The steering committee has felt that this year it would be desirable, in view of the substantial reorganization within the Department of External Affairs and the government's decision to move toward integration of the foreign service, to concentrate upon the departmental estimates and not to consider in detail those of CIDA and the IJC. In reaching this conclusion, the steering committee took into account the fact that its subcommittee is just completing an exhaustive study of international development assistance and that a detailed consideration of CIDA's estimates would be, to a certain extent, redundant.

With regards to the IJC, the Chairman of the Canadian section assumed office just this Monday and the steering committee felt it would be more useful to examine their estimates next year. I hope members agree with this procedure recommended by the steering committee.

I ask members to bear in mind as this meeting proceeds, how they would like to use the time that remains to examine the estimates for the Department of External Affairs. Mr. Ritchie, unfortunately, will not be in town throughout the month and therefore cannot appear again. The Minister will come before us later in the month but I have not yet a date to report. I assume that Committee members will want today to go into questions in more detail than is possible with Mr. Ritchie. If we follow the traditional approach, we should go through all of the department's estimates systematically. In that case, Mr. Barton who is with us today would probably be an appropriate witness.

This year, because of the significant organizational changes that have been introduced and because of our work on the policy papers, Committee members may prefer to concentrate on organizational questions. If this be the case we might think of seeking the views of other affected departments such as the Department of Industry, Trade and Commerce, the Department of Manpower and Immigration as well as officials responsible for the various interdepartmental committees that have been established to monitor and organize the movement toward integration. I do not think we need to take a decision on this point this afternoon, I only mentioned the question so that you can be thinking about it during our meeting, either directly or through your party representatives.

I believe all of you know Mr. Ritchie, the Under-Secretary, who is with us today. With him are Mr. Tremblay and Mr. Barton, the Assistant Under-Secretaries of State for External Affairs. I am sure that none of them need any further introduction. I would invite Mr. Ritchie to make his opening statement. Mr. Ritchie.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 5 mai 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, peut-être devrions-nous commencer.

Cet après-midi, le Comité commencera l'étude des crédits de 1971-1972 du ministère des Affaires extérieures. L'Agence canadienne de développement international et la Commission internationale mixte font rapport de leur activité au Parlement par l'entremise du ministre des Affaires extérieures. Leurs crédits ont été référés à ce Comité.

Le Comité de direction estime que cette année il serait désirable, étant donné la réorganisation importante qui a lieu au sein du ministère des Affaires extérieures et la décision du Gouvernement d'effectuer l'intégration du service extérieur, de nous concentrer sur les crédits du ministère et de ne pas étudier en détail ceux de l'ACDI et de la Commission internationale mixte. Pour arriver à cette conclusion, le Comité de direction a tenu compte du fait que le sous-comité achève actuellement une étude de l'aide au développement international et qu'une étude détaillée des crédits de l'ACDI serait jusqu'à un certain point inutile.

En ce qui concerne la Commission internationale mixte, le président de la section canadienne est entré en fonction lundi et le Comité de direction a eu le pressentiment qu'il serait plus utile d'étudier leurs crédits l'année prochaine. J'espère que les membres du Comité acceptent cette procédure recommandée par le Comité de direction.

Je demande aux membres du Comité d'avoir présent à l'esprit, à mesure que se déroule la réunion, comment ils voudraient employer le temps qu'il restera pour examiner les crédits du ministère des Affaires extérieures. M. Ritchie malheureusement ne sera pas à Ottawa pendant tout le mois et par conséquent il ne pourra pas comparaître à nouveau. Le Ministre comparaitra devant nous ultérieurement au cours du mois, mais je n'ai pas encore de date précise à vous communiquer. Je suppose que les membres du Comité désireront poser aujourd'hui à M. Ritchie des questions concernant autant de détails que possible. Si nous suivons la méthode traditionnelle, nous devrions étudier méthodiquement tous les crédits du Ministère. Dans ce cas, M. Barton qui est parmi nous aujourd'hui sera probablement un des témoins appropriés.

Cette année, à cause des changements importants d'organisation qui ont été introduits à cause d'autres travaux en ce qui concerne les documents de principes il est possible que les membres du Comité préfèrent se concentrer sur les questions afférentes à l'organisation. Si c'est le cas, il est possible que nous pensions à solliciter l'opinion des autres ministères, comme celui de l'Industrie et du Commerce, celui de la Main-d'œuvre et de l'Immigration, ainsi que des fonctionnaires responsables des divers Comités interministériels qui ont été établis et à organiser le mouvement vers l'intégration. Je ne pense pas que nous ayons besoin de prendre une décision à ce sujet cet après-midi, j'ai simplement mentionné ce sujet afin que vous y pensiez durant notre réunion. J'aimerais entendre vos opinions après la réunion, soit directement ou par l'entremise des représentants de votre parti.

Je crois que vous connaissez tous M. Ritchie, le sous-secrétaire d'État, qui est parmi nous aujourd'hui, il est accompagné de M. Tremblay et de M. Barton les sous-secrétaires adjoints aux Affaires Extérieures. J'inviterais monsieur Ritchie à faire sa déclaration d'ouverture. Monsieur Ritchie.

[Texte]

Mr. A. E. Ritchie (Under-Secretary of State, Department of External Affairs): Mr. Chairman and members of the Committee, I welcome the opportunity to talk before this Committee of what we have been trying to do in the Department of External Affairs and in the government generally with regard to the organization of the foreign service. With your permission, I will make a brief statement on that aspect, say a few words about our estimates and how they compare with the estimates for expenditures for previous years. I will speak of the organization of the department and of the steps that have been taken, towards fuller integration of the foreign service.

The first volume of *Foreign Policy for Canadians* that your Committee has been studying contains a section on organizing for the seventies. In that section, the government has pointed to the need for what it describes as a strong and flexible organization for carrying out its reshaped foreign policy. The government has indicated its decision that there should be maximum integration in its foreign operations that will effectively contribute to the achievement of national objectives.

The process we are engaged upon in implementing the government's decisions is a very complex one as we are finding more and more each day involving the development of new staffing structures, the application of better management techniques and an integrated management system. This whole process must be carried forward without impairing the quality of the service available to the Canadian government and to the Canadian people from established foreign operations.

• 1545

In this connection, the government has vested responsibility for the development of this integrated system to the Interdepartmental Committee on External Relations, a committee that goes by the not-too-elegant nickname of ICER, the Interdepartmental Committee on External Relations. I happen to be the Chairman of that committee and the members include the deputy heads of the departments and agencies with major operations abroad, the Department of Industry, Trade and Commerce, Manpower and Immigration and CIDA, plus the Secretary to the Cabinet and the Secretary of the Treasury Board. The deputy heads of other departments attend meetings of ICER when matters of particular concern to them are under consideration. In this connection with regard to information activities abroad the Director of Information Canada participates in this committee, in ICER, when it is dealing with information programs and activities abroad. The same would be true for other departments when matters of special concern to them were being considered in that committee.

The committee has a small secretariat made up of personnel provided from the departments mainly involved, under the direction of an experienced officer from External Affairs who is with us here today, Mr. Jack J. R. Maybee.

The work of the Interdepartmental Committee on External Relations can broadly be grouped under three main headings. First, the development of a country planning and programming system, which sounds very elaborate but which in fact we are finding represents a very practical approach. This is a key part in the development of an integrated management system.

The object of the system is to encompass or bring together all activities carried out by the Canadian government in

[Interprétation]

M. A. E. Ritchie (sous-secrétaire d'état, ministère des Affaires extérieures): Monsieur le président et messieurs les membres du Comité, je suis heureux de l'occasion de pouvoir m'adresser à votre Comité au sujet de ce que nous avons essayé d'accomplir au sein du ministère des Affaires Extérieures et du gouvernement en général en ce qui concerne l'organisation du service extérieur. Avec votre permission, je ferai une brève déclaration sur cet aspect, et je dirai quelques mots au sujet de notre budget des dépenses et comment il peut être comparé aux prévisions budgétaires relatives aux dépenses des années précédentes. Je parlerai de l'organisation du ministère et de mesures qui ont été prises en vue d'une intégration plus complète du service extérieur.

Le premier volume intitulé *Politique extérieure pour les canadiens* que votre Comité a étudié contient un chapitre concernant l'organisation pour les années 1970. Dans ce chapitre, le gouvernement a signalé le besoin de ce qu'il décrit comme une organisation solide et souple en vue d'appliquer la nouvelle politique étrangère. Le gouvernement a signalé sa décision qu'il devrait y avoir une intégration maximale de ces activités extérieures qui contribueraient fort efficacement à la réalisation des objectifs nationaux.

Le procédé selon lequel nous nous efforçons d'appliquer ces décisions gouvernementales est très complexe comme nous le découvrons de plus en plus chaque jour, exigeant de nouvelles structures pour le personnel, l'application de meilleures techniques de gestion et un régime de gestion intégré. Tout ce procédé doit être exécuté sans affaiblir la

qualité du service qui se trouve à la disposition du gouvernement canadien et du peuple canadien au moyen de service extérieurs établis.

A ce propos, le gouvernement a conféré la responsabilité du développement de ce système intégré au Comité interministériel des relations extérieures. A cet égard, le gouvernement a investi le comité interministériel des relations extérieures de la responsabilité de la gestion de ce système intégré, un comité qui a reçu le surnom pas très élégant de CIR, le comité interministériel des relations extérieures. Je me trouve être le président de ce comité et les membres comprennent les chefs adjoints des ministères et des agences qui fonctionnent principalement à l'étranger, le ministère de l'Industrie et du Commerce, la Main-d'œuvre et l'immigration et le CIDA, plus le secrétaire du Cabinet et le secrétaire du Conseil du Trésor. Les chefs adjoints des autres ministères assistent aux réunions du CIR quand des problèmes particuliers les concernant sont en discussion. En ce qui concerne les activités d'information à l'étranger, le directeur d'Information Canada participe aux travaux de ce comité, du CIR, quand on traite les informations et les activités à l'étranger. La même chose est vraie pour les autres ministères quand des problèmes d'intérêt particulier les concernant sont étudiés par le comité.

Le comité a un petit secrétariat constitué du personnel fourni par le ministère principalement concerné, sous la direction d'un fonctionnaire d'expérience venant du ministère des Affaires extérieures qui est avec nous aujourd'hui, M. Jack J. R. Maybee.

Le travail du comité interministériel des relations extérieures peut-être en gros groupé sous trois chapitres. D'abord, l'élaboration des prévisions pour le pays et le système de programmation, ce qui sonne très techniquement mais qui, en fait, représente une approche très pratique.

[Text]

any given country in one program, and that program is shaped by our missions and our departments back home in such a way that the various components are consistent with one another and with the government's objectives, and in such a way that the resources allocated, including both people and money are used with maximum effectiveness.

I believe one of your witnesses, an old colleague of mine, Mr. Guy Smith, referred to occasions in his experience when co-ordination among departments and their representatives abroad was not all it should have been. We are trying to improve things in this respect. As was pointed out in *Foreign Policy for Canadians*, the head of post is to be charged with and responsible for the general management of all Canadian government programs in his area of responsibility. It is under his supervision that the work in the field on the country programs takes place. This provides a basis for collaboration among departments abroad in a methodical way which did not exist in the past. The country plan, we are satisfied from the experience we have had with it in this very preliminary stage, will be an indispensable tool in carrying out the responsibilities of our respective departments and the function of the head of post abroad.

A second aspect of the ICER activities has to do with the integration of what are described as support services. As part of the development of new staffing structures and of an integrated management system, the Department of External Affairs was made responsible as of April 1 this year for the provision of support services for foreign operations of all Canadian government departments and agencies, except Crown corporations and those activities abroad which were in support of operational military formations. Those were the only exceptions.

Support services include administrative staff, the locally engaged staff at missions abroad, supplies and properties, the operation of vehicles and all other services that go into the support of our activities at missions abroad. For this purpose, certain resources were transferred from the estimates of other departments to the Department of External Affairs, and this accounts for the main portion of the increase in this year's estimates over last year's.

The third aspect of the work of the Interdepartmental Committee on External Relations is personnel management. At the same time as ICER itself was established the government set up a committee entitled: The Personnel Management Committee, which functions as a subcommittee of ICER. It is headed by the General Director of the Trade Commissioner Service, Mr. Mort Maddick who is also here today and includes representatives from the Departments of External Affairs, Manpower and Immigration, Industry, Trade and Commerce and CIDA, the Canadian International Development Agency, as well as the Director General of the Staffing Branch of the Public Service Commission, the Director of the Planning and Co-ordination Division of the Treasury Board and the representative of the Privy Council Office.

• 1550

The Personnel Management Committee is responsible for the development of a personnel management system based initially on the co-ordination of policies, recruitment, career development, classification, evaluation and the pay and allowances systems. The development for the use by ICER of criteria for the selections of the heads of posts, the heads of missions, in the light of the requirements in the different countries and the development of

[Interpretation]

Ceci représente la clé du développement d'un système de gestion intégré.

L'objet de ce système est de diriger et de mettre ensemble toutes les activités exportées par le gouvernement canadien dans plusieurs pays, en un programme, et ce programme est façonné par nos missions et nos ministères revenus au pays, de telle manière que les divers composants soient homogènes l'un avec l'autre et avec les objectifs du gouvernement, et de telle manière que les ressources allouées, incluant aussi bien les gens que l'argent, soient utilisées avec le maximum d'efficacité.

Je pense que l'un de nos témoins, un vieux collègue à moi, M. Guy Smith, a indiqué les occasions dans son expérience quand la coordination entre les ministères et leurs représentants à l'étranger n'était pas du tout ce qu'elle devrait être. Nous essayons d'améliorer les choses à cet égard. Comme cela a été noté dans la *Politique étrangère pour les Canadiens*, le chef des postes en est chargé et est responsable de la direction générale de tous les programmes du gouvernement canadien dans ce domaine de responsabilité. C'est sous son contrôle que le travail dans ce domaine des programmes du pays prend place. Cela fournit une base de collaboration entre les ministères à l'étranger de manière méthodique, ce qui n'existait pas dans le passé. Le plan des pays, et nous sommes satisfaits de l'expérience que nous avons eue auparavant, sera un instrument indispensable pour remplir les responsabilités de nos ministères respectifs et la fonction du chef des postes à l'étranger.

Le second aspect des activités du CIR a trait à l'intégration de ce qu'on appelle les services d'appoint. En tant que faisant partie du développement de nouvelles structures d'employés et d'un système de gestion intégré, le ministère des Affaires extérieures a été rendu responsable, le 1^{er} avril de cette année, pour l'attribution des services d'appoint pour les opérations à l'étranger de tous les ministères et agences du gouvernement canadien, excepté les sociétés de la Couronne et les activités à l'étranger qui ont trait à la formation militaire ou correctionnelle. Ce sont là les seules exceptions.

Les services d'appoint incluent le personnel administratif, le personnel engagé sur place pour les missions à l'étranger, les approvisionnements et les propriétés, le transport et tous les autres services qui viennent soutenir nos activités et nos missions à l'étranger. Pour cela, certaines ressources ont été transférées des prévisions des autres ministères au ministère des Affaires extérieures et ces montants pour la plupart ont augmenté dans le budget de cette année par rapport aux années passées.

Le troisième aspect des travaux du comité interministériel des relations extérieures est la gestion en personnel. Au même temps où le comité interministériel sur les relations extérieures était créé le gouvernement créait un comité intitulé: le comité de la gestion en personnel qui agit comme sous-comité au CIRE. Ce comité est présidé par le directeur général du service des délégués commerciaux, M. Mort Maddick qui est parmi nous aujourd'hui et

comprend des représentants des ministères des Affaires extérieures, de la Main-d'œuvre et de l'Immigration, de l'Industrie et du Commerce, de l'Agence canadienne de développement international ainsi que du directeur général de la division de la dotation en personnel de la Commission de la Fonction publique, du directeur de la division de la Planification et de la Coordination du Conseil du Trésor et du représentant du Conseil privé.

[Texte]

policies on diplomatic designations. These are among the activities of this Personnel Management Committee which is related to the Interdepartmental Committee on External Relations.

In addition to the steps which have been taken inter-departmentally to achieve effective integration of foreign operations, the Department of External Affairs has carried out an internal reorganization in order to better fulfil its role. One of the main elements of this reorganization is the establishment of regional or area directorates general and the delegation to them of the responsibility for the management of the posts within those regions and of the programs which those missions or posts are expected to carry out.

I might just note here again in reference to testimony which you had, quite properly I may say from my own experience, the difficulty of a department at home keeping in touch with its missions at great distances abroad. The establishment of regional directorates general should help greatly in bringing the missions abroad closer to the department at home; the missions abroad on all aspects of their activities are in touch now with the Director General for that region and he is able to deal directly and intimately with all aspects of the operation in that country. We hope this will help to reduce not the geographical but the spiritual, if you will, and the administrative remoteness of some of our posts from headquarters.

Another main element in the reorganization is a re-creation of functional directorates general with responsibility for ensuring that the objectives of the government in the foreign functional fields, economic, scientific, disarmament and defence, and the others that are mentioned on charts that we have passed around, to ensure that those functional interests are meshed in with our local interests and activities in the different geographical regions of the world.

The closest consultation by these various parts of the Department of External Affairs with other departments of the government is, of course, maintained and is intended to be maintained at all times. I am told that the management experts call this "matrix" management but those of us who are trying to work it in the Department of External Affairs are finding that it makes just good practical sense whatever lofty title may be applied to the particular administrative method.

• 1555

As I say, with your permission, we have passed around a memorandum on headquarters organization of the Department of External Affairs in English and in French with charts attached. I am not sure where it is in your set, but one chart is the ordinary box chart attempting to display what this organization of ours looks like. Another chart which may look like the map of some part of your home community, I am not sure, is an imaginative attempt by one of our colleagues to show how the thing really works in practice and to bring out graphically the way in which our interests peculiar to a particular area are meshed through these bureaux with the functional interest that is uppermost with regard to the particular problem. Functional bureaux are listed on one side and the area bureaux in general on another side.

The intention is to show that in practice the problems get dealt with by meshing together these different aspects of our relations or these different interests, interests of geographical or area character and interests of a technical functional character. Now, whether either version of those

[Interprétation]

Le Comité de la gestion en personnel est responsable de l'élaboration d'un système de gestion du personnel fondé en premier lieu sur les politiques de coordination, du recrutement, le perfectionnement, la classification, l'évaluation et les régimes de traitement et d'allocation, l'établissement de normes de sélection de dirigeants pour les postes, les chefs de mission, à la lumière des exigences de différents pays et l'élaboration de politiques pour les nominations diplomatiques. Voilà les tâches principales de ce comité de la gestion du personnel qui est relié au comité interministériel des relations extérieures.

En plus des mesures prises sur le plan interministériel en vue d'intégrer efficacement ces opérations étrangères, le ministère des Affaires extérieures a aussi effectué une réorganisation interne en vue de mieux remplir son rôle. L'un des principaux éléments de cette réorganisation est la création de direction générale régionale et la délégation des pouvoirs à ses directions en ce qui concerne la gestion des postes à l'intérieur de ces régions et des programmes que ces missions ou ces postes sont chargés d'exécuter.

Je me dois de signaler les grandes difficultés d'un ministère de se tenir en contact avec ces missions très loin à l'étranger. La création de ces directions générales régionales devrait aider grandement à rapprocher les missions du ministère à Ottawa; les missions étrangères peuvent maintenant se mettre en communication avec le directeur général de leur région sur tous les aspects de leurs activités et il peut traiter directement et intimement de tous les aspects de leurs tâches dans ce pays. Nous espérons que cela aidera à réduire la distance non géographique mais spirituelle et administrative de ces postes du siège du ministère.

Un autre élément important dans la réorganisation c'est le rétablissement de directions générales fonctionnelles chargées d'assurer que les objectifs du gouvernement dans les domaines fonctionnels étrangers, économiques, scientifiques, désarmement et défense et autres, qui sont mentionnés sur les graphiques que nous vous avons passés, d'assurer, dis-je, que les intérêts fonctionnels soient imbriqués avec nos intérêts locaux et les activités dans les différentes régions du monde.

La consultation la plus étroite de ces divers organismes du ministère des Affaires extérieures avec les autres ministères du gouvernement est bien entendu maintenue et se poursuivra en tout temps. On me dit que les experts

en gestion appellent cela de la gestion «mère» mais les fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures trouvent que c'est plein de bon sens quel qu'en soit le titre pompeux que l'on attribue à cette méthode administrative.

Nous vous avons passé un organigramme sur l'administration centrale du Ministère des Affaires extérieures en anglais et en français avec des graphiques annexés. L'un de ces graphiques représente l'organigramme du ministère. Un autre graphique qui peut vous sembler être la carte géographique de quelques parties de votre propre patelin, je ne suis pas sûr, est une tentative imaginative d'un de nos collègues de démontrer comment la chose marche en pratique et de démontrer graphiquement comment nos intérêts particuliers dans un certain domaine sont avancés par ces bureaux aux intérêts fonctionnels qui sont les plus importants à l'égard de ce problème spécial. Les bureaux fonctionnels sont énumérés d'un côté et les bureaux régionaux en général de l'autre côté.

Le but est de démontrer qu'en pratique les problèmes sont traités, agencés ensemble, avec différents aspects de

[Text]

charts help to explain the type of organization we are getting at, you can best say. If we can add to any of the explanation which they contain we will be happy to do so.

Mr. Chairman, I do not know whether you would wish me to go on to say a word about our estimates. I could do it very briefly and relating it a bit to what I have just been saying.

The Chairman: I think it would be helpful, Mr. Ritchie.

Mr. Ritchie: Good. The estimates for 1971-72 for External Affairs that you have before you reflect a gross increase of \$18,269,131 over 1970-71. Of this amount, as I suggested in my earlier remarks about integration of support services, 54 per cent or \$9,910,317 consists of individual amounts transferred from other government departments in connection with the integration of administrative support services for foreign operations. If we compare our main estimates for the two fiscal years, as shown on the first page of your version of the estimates, exclusive of the amount transferred for integration, we find an increase of \$7,176,300 in Vote 1, an increase of \$2,782,000 in Vote 5 and a decrease of \$1,732,486 in Vote 10, resulting in a net increase of \$8,225,814 for those parts.

With respect to Vote 1, under the operational budget, 17 per cent of the increase can be accounted for by 1 per cent for promotions, reclassifications and annual salary increments; 5 per cent for general salary increases arising from collective bargaining agreements; 7 per cent for communications costs due to rate or tariff increases announced by Canadian and international carriers; and 4 per cent for price inflation for other goods and services. That accounts for 17 per cent of the increase in Vote 1. The balance of the increase in Vote 1 can be explained by a 2.7 per cent increase in man-years intended to be authorized for the department and additional provision for salaries, allowances, removals, travel and training expenses and for minor increases in various other activities.

The increase in Vote 5, the capital vote, is accounted for by a 10 per cent increase in lease costs with the balance for construction and acquisition of properties abroad in three different places, in accordance with long-range departmental policy.

When we add the amounts transferred as a result of integration, we then find an increase of \$16,826,617 in Vote 1 and an increase of \$3,042,000 in Vote 5 for the department to meet all operating and capital expenditures at home and abroad, including administrative and financial responsibility for additional personnel numbering approximately 1,000 and 221 people for the maintenance, operation and control of additional properties abroad as a result of integrating the support services, numbering 22.

• 1600

The decrease in Vote 10 is due to certain items not being required for 1971-72 because they were taken care of in the previous year: La Maison canadienne in Paris, the curtain for the John F. Kennedy Centre for the Performing Arts in Washington and certain expenses of a one-time character in relation to NATO Headquarters, and a grant which did not have to be used for the International Civil Aviation Headquarters in Montreal. Those have already been completed. Then there was an item in the previous estimates

[Interpretation]

nos rapports ou de nos intérêts différents, les intérêts de caractère géographique ou régional et les intérêts d'un caractère fonctionnel technique. Maintenant, qu'une version de ces graphiques ou une autre aide à expliquer le genre d'organismes que nous envisageons, vous pouvez mieux le dire. Si nous pouvons ajouter à quelques explications qui y sont contenues, il nous fera plaisir de le faire.

Monsieur le président, je ne sais pas si vous voulez que je continue, au sujet de nos prévisions budgétaires. Je pourrais le faire très brièvement et le relire à ce que je viens de dire.

Le président: Je crois que ce serait utile, monsieur Ritchie.

M. Ritchie: Très bien. Prévisions budgétaires pour 1971-1972 pour les Affaires extérieures que vous considérez présentement reflètent une augmentation brute de 18,269,317 dollars à l'égard de 1970-1971. De ce montant, comme je l'ai suggéré dans mes remarques précédentes au sujet de l'intégration des services d'appui, 54 p. 100 ou 9,910,318 dollars comprennent des montants individuels transférés d'autres ministères à l'égard de l'intégration des services administratifs d'appui pour l'exploitation étrangère. Si nous comparons nos présentes prévisions budgétaires pour les deux années financières, comme on le démontre à la première page de notre version des prévisions budgétaires, compte non tenu du montant transféré pour l'intégration, nous avons eu augmentation de 7,176,300 dollars dans le crédit 1, une augmentation de 2,782,000 dollars dans le crédit 5 et une augmentation de 1,732,486 dollars dans le crédit 10, soit une augmentation nette de 8,225,814 dollars pour ces parties.

A l'égard du crédit 1, sous la rubrique des opérations, 17 p. 100 de l'augmentation peut-être justifiée par 1 p. 100 de l'avancement, les reclassifications et les augmentations de salaire annuel; 5 p. 100 pour les augmentations générales de traitement découlant des conventions collectives; 7 p. 100 pour les frais de communication dus à des augmentations de taux ou tarifs annoncés par les agences canadiennes et internationales; et 4 p. 100 pour les prix inflationnaires d'autres biens et services. Ceci justifie les 17 p. 100 d'augmentation du crédit numéro 1. La balance de l'augmentation du crédit 1 peut s'expliquer par une augmentation de 2.7 p. 100 en année-homme prévue par le département et les prévisions additionnelles pour salaires, allocations, transports, voyages, et frais de formation et autres augmentations mineures dans différents points.

L'augmentation du crédit 5 sous la rubrique d'investissements, compte 10 p. 100 d'augmentation des frais de location et la balance des frais de construction et d'acquisition de propriétés à l'étranger dans 3 différents endroits, selon la politique ministérielle à long terme.

Lorsque nous ajoutons les montants transférés en raison de l'intégration, nous trouvons que l'augmentation de 16,826,617 dollars dans le crédit 1 et l'augmentation de 3,042,000 dollars dans le crédit 5 pour le ministère pour

répondre aux dépenses de fonctionnement et d'investissement au pays et à l'étranger, comprennent des responsabilités administratives et financières pour un personnel additionnel se chiffrant à environ 1,000 personnes et à 221 personnes pour l'entretien, le fonctionnement et le contrôle des installations additionnelles à l'étranger résultant de l'intégration pour les services d'appui, ce chiffrant à 22.

La baisse du montant du Crédit 10 s'explique par le fait que certains articles ne furent pas nécessaires pour l'an-

[Texte]

for defence support assistance to Greece and Turkey which was withdrawn.

These produced decreases. There were certain increases having to do with the activities of l'Agence de coopération culturelle et technique de la Francophonie and related conference to be held in Canada which brought about increases. So this combination of decreases and increases gives you the result that you see in Vote 10.

This is a very rough identification of the changes, and I am afraid, not an explanation—we would be happy to go into the details—but an identification of the changes in our estimates for this year from the estimates for last year.

[Interprétation]

née 1971-1972 parce qu'ils furent compris dans le budget de l'année précédente: La Maison canadienne à Paris, le rideau pour le John F. Kennedy Centre for the Performing Arts à Washington, et certaines dépenses qui ne se répètent pas en ce qui a trait au quartier général de l'OTAN ainsi qu'un octroi qu'on n'a pas dû utiliser pour les quartiers généraux de l'Organisation de l'aviation civile internationale à Montréal. Cela a déjà été complété. Le budget précédent comprenait un article pour l'assistance dans le domaine de la défense à la Grèce et à la Turquie qui fut retiré.

Les montants ont été réduits à cause de cela. Il y a eu certaines augmentations à cause des activités de l'Agence de coopération culturelle et technique de la francophonie et la conférence ayant trait à cette agence qui doit avoir lieu au Canada. Donc, cette combinaison de baisse et d'augmentation produit le résultat que vous voyez au Crédit 10.

Il s'agit d'une identification très générale des changements et non une explication—il nous ferait plaisir d'examiner les détails—mais une identification des changements dans notre budget pour cette année comparé au budget de l'année dernière.

The Chairman: Thank you, very much, Mr. Ritchie. I will now call officially Vote 1 of the estimates of the Department of External Affairs:

THE DEPARTMENT OF EXTERNAL AFFAIRS Department

Vote 1—External Affairs—Operating expenditures, including the payment of remuneration and other expenditures subject to the approval of the Governor in Council in connection with the assignment by the Canadian Government of Canadians to the staffs of international organizations, and authority to make recoverable advances in amounts not exceeding the amounts of the shares of such organizations of such expenses; authority for the appointment and fixing of salaries by the Governor in Council of High Commissioners, Ambassadors, Ministers Plenipotentiary, Consuls, Commissioners (International Commissions for Supervision and Control in Indo China), Secretaries, and staff of such officials and recoverable assistance in the repatriation of distressed Canadian citizens and persons of Canadian domicile abroad, including their dependents; cultural relations and academic exchange programs with other countries—\$69,782,317

The meeting is open for questions. First, I have Mr. MacDonald, then Mr. Badanai.

Mr. MacDonald: I tried to follow Mr. Ritchie as he was explaining some of his organizations. I wonder if he could elaborate just a little bit more; perhaps Mr. Maybee, who is with you, and according to this last chart of the organization of the department, acts as the Secretary to the Interdepartmental Committee on External relations. I wonder if the role of the Committee could be a little more defined for us.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, as I have indicated, this is an interdepartmental committee at the deputy minister level. Its instructions are to work out arrangements for the maximum degree of integration of the foreign service that would provide the best service for the Canadian Government and Canadian public.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Ritchie. Maintenant, je présenterai officiellement le Crédit 1^{er} du budget du ministère des Affaires extérieures:

LE MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES Ministère

Crédit 1^{er}—Affaires extérieures—Dépenses de fonctionnement, y compris, sous réserve de l'approbation du gouverneur en conseil, la rémunération et les autres dépenses des Canadiens affectés par le gouvernement canadien au personnel d'organismes internationaux, et autorisation de faire des avances recouvrables jusqu'à concurrence des parts de ces frais payables par ces organismes; autorisation, au gouverneur en conseil, de nommer et d'appointer les hauts commissaires, ambassadeurs, ministres plénipotentiaires, consuls, commissaires (Commissions internationales pour la surveillance et le contrôle en Indochine), secrétaires et autres fonctionnaires; montant recouvrable pour l'assistance aux citoyens canadiens et aux personnes domiciliées au Canada, y compris les personnes à leur charge, qui sont dans le besoin à l'étranger, ainsi que leur rapatriement; programme de relations culturelles et d'échanges d'universitaires avec d'autres pays—\$69,782,317

Vous pouvez poser des questions. J'ai d'abord M. MacDonald, ensuite M. Badanai.

M. MacDonald: J'ai essayé de suivre M. Ritchie pendant qu'il expliquait certaines de ses organisations. Je me demande s'il pourrait approfondir un peu et peut-être que M. Maybee qui vous accompagne, pourrait prendre la parole. Selon ce dernier tableau de l'organisation du ministère, M. Maybee détient le poste de secrétaire du Comité interministériel sur les relations extérieures. Je me demande si on pourrait définir en plus grand détail le rôle de ce Comité.

M. Ritchie: Monsieur le président, comme je l'ai déjà indiqué, il s'agit du Comité interministériel au niveau du sous-ministre. Ce Comité est chargé d'élaborer les arrangements afin d'obtenir le degré maximum d'intégration du service extérieur qui peut garantir le meilleur service au gouvernement canadien ainsi qu'au public canadien.

[Text]

Mr. MacDonald: Is this a new creation in the department?

Mr. Ritchie: This is not an External Affairs body; it is an inter-departmental body established by the government, following on the decisions recorded in the foreign policy paper, in that section on organizing for the seventies regarding the desirability of making progress towards a high degree of integration. Following on those decisions, this Committee was established to work on that matter and it has been working on it. The first concrete result of its work along with the other committee related to it, the Personnel Management Committee, has been the steps taken to bring about, starting on April 1, the integration of support and administrative services abroad. That is the first practical result.

In addition, with the collaboration of the departments concerned and with the very effective assistance of Mr. Maybee's staff, progress has been made in making a beginning at our missions abroad and with the different parts of our departments concerned here at home on country programming or country planning, which is part of the process of integration of our activities abroad. These are the two main things, I would say, that concrete progress had been made on already as was indicated in some of the remarks that I made and in the announcements made at the time this Committee was created.

Beyond that, it has been concerning itself also, and again with the Personnel Management Committee, with the criteria for selections of heads of posts in different countries to ensure that the recommendations which go to the Minister and to the government reflect the agreed needs of the various departments of the government in those particular countries. The chances of selecting people best suited to furthering those purposes in those countries will be improved.

Mr. MacDonald: Does this mean in effect that increasing the heads of missions would likely come from outside the department, from either other departments of government or perhaps even outside government itself?

• 1605

Does this mean that the increasing heads of missions would likely come from outside the department—from other departments of government or even from outside government itself?

Mr. Ritchie: That was certainly noted as a possibility in the foreign policy papers—in the section "Organizing for the Seventies". It did talk about the desirability of more movement between departments and secondment from other elements in the community. That has happened, of course, in the past and it is envisaged in the foreign policy papers as something that could happen in the future, where that best met the requirements of the particular case.

Mr. MacDonald: I understand that at an interdepartmental committee, Mr. Maybee and his staff provide support. You are the chairman of this committee. Am I correct in that?

[Interpretation]

M. MacDonald: S'agit-il de quelque chose de nouveau dans le ministère?

Mr. Ritchie: Il ne s'agit pas d'un organisme du ministère des Affaires extérieures. Il s'agit d'un organisme interministériel établi par le gouvernement, à la suite des décisions proposées par le Livre sur la politique extérieure dans la partie où l'on traite des mesures d'organisation pour les années 70 et où l'on explique l'avantage de progresser vers un haut degré d'intégration. À la suite de ces décisions, ce Comité fut établi afin d'étudier ces questions et c'est ce qu'il a fait. Le premier résultat concret à la suite du travail accompli par ce Comité ainsi que celui de l'autre Comité connexe, le Comité de la direction du personnel, consiste des mesures prises afin d'établir, à partir du premier avril, l'intégration des services de support et administratifs à l'extérieur du pays. Voilà le premier résultat pratique.

En outre, avec la collaboration des services concernés et avec l'assistance très efficace du personnel de M. Maybee, des progrès ont été accomplis dans le domaine de la planification au niveau du pays dans nos missions à l'extérieur du Canada ainsi que dans les différentes parties de nos services concernés ici au pays. Ceci fait partie du processus de l'intégration de nos activités à l'extérieur du pays. C'est principalement dans ces deux domaines que nous avons accompli des progrès concrets comme ce fut indiqué dans certaines des remarques que j'ai faites ainsi que dans des déclarations faites lorsque ce Comité fut créé.

En plus de cela, le Comité s'est aussi occupé, et encore une fois en collaboration avec le Comité de la direction du personnel, des critères pour la sélection des chefs de poste dans différents pays afin d'assurer que les recommandations qui sont faites au ministre ainsi qu'au gouvernement reflètent les besoins au sujet desquels on est d'accord des différents ministères du gouvernement dans ces pays en particulier. Il y aura une amélioration dans la sélection des gens qui seront le mieux adaptés afin d'aider au succès de ces objectifs dans ces pays.

M. MacDonald: Est-ce que cela veut dire, en fait, qu'on chercherait du personnel en dehors du ministère, ou bien d'autres ministères du gouvernement ou bien même en dehors du gouvernement, afin de combler les nouveaux postes de chefs de missions?

Est-ce que cela signifie que les nouveaux chefs de mission viendront de l'extérieur du ministère soit d'autres ministères du gouvernement ou même de l'extérieur du gouvernement même?

Mr. Ritchie: Cela a certainement été considéré comme une possibilité dans les documents sur la politique étrangère dans la section intitulée «organisations pour les années 1970». Il était question de l'opportunité de plus de mouvements entre les ministères et de l'appui des autres éléments dans la collectivité. Cela s'est produit par le passé et le Livre blanc sur la politique étrangère considère que cela peut se produire dans l'avenir selon le cas.

M. MacDonald: Je crois savoir que M. Maybee et son personnel vous a appuyé lors d'une séance d'un comité interministériel. Vous êtes le président de ce comité si je ne me trompe?

[Texte]

Mr. Ritchie: That is correct, sir.

Mr. MacDonald: Without being in any way disrespectful, it would appear that there may be something of a closed shop on the possible opportunities for people outside the department to participate at that level. What procedures will be available to ensure that there will be a list of people provided either from other government departments or from outside government—from business life, from university life or some other area—in order that these people may be considered?

Mr. Ritchie: The committee represents a considerable number of departments and other departments that have an interest would be consulted on those occasions so that it is not a closed shop in any sense, with regard to the public service. It is a committee which represents all of the departments with substantial interest abroad and the deputy ministers on that committee, I can assure you, are in touch with other parts of the government and are aware of what the various possibilities are, and are fairly knowledgeable about the availabilities in the business community and in other parts of the country.

Mr. MacDonald: What procedures are there, Mr. Ritchie? What procedures have you established to ensure that there will be an adequate flow of names of candidates?

Mr. Ritchie: We do not place advertisements in the papers seeking candidates but short of that we do consider putting recommendations to the minister, we do consider all the possibilities known to us that fit what the personnel management committee has suggested are the requirements for that particular post, given the interests that are involved there which may be aid interest or trade interest or travel interest or cultural interest, or any other type of interest that you might care to mention.

Mr. MacDonald: The management committee will make the decision, I take it, as to the final selection of the candidate? Or who will make the decision?

Mr. Ritchie: The procedure is roughly as follows. The personnel management committee sets up the criteria for the individual post from their own knowledge of what is required at the post and what the objectives of the government are with regard to that particular country, and they do a good deal of consulting around in order to be certain that they have taken full account of the whole range of the government's and the country's interest in respect of that particular post.

Mr. MacDonald: Is the management committee entirely made up of people in External Affairs?

Mr. Ritchie: No, no. It is under the chairmanship of the Director of the Trade Commissioner Service.

Mr. MacDonald: I see.

Mr. Ritchie: It represents all the departments with major representations abroad which naturally are the principal source but by no means the exclusive source from which one would expect that persons to serve abroad would be drawn. They prepare these criteria or post profiles, these are discussed in the Deputy Minister Committee, a recommendation is then made to the Minister and the government takes the final decision as to the appointment.

[Interprétation]

M. Ritchie: C'est exact.

M. MacDonald: Avec tout le respect que je vous dois, il me semble que ce soit plutôt un atelier fermé en ce qui concerne les chances de participation des personnes en dehors du ministère. De quelle façon procéderez-vous pour assurer qu'il y ait une liste de personnes disponibles venant d'autres ministères du gouvernement ou de l'extérieur du gouvernement du domaine des affaires, des universités ou autres domaines afin que ces personnes aient l'occasion de participer?

M. Ritchie: Le comité représente un nombre considérable de ministères et d'autres ministères ayant des intérêts dans ce domaine seront consultés dans ces occasions de sorte que ce n'est pas du tout un atelier fermé en ce qui concerne la Fonction publique. C'est un comité qui représente tous les ministères ayant d'importants intérêts à l'étranger les sous-ministres faisant parti de ce comité sont en contact avec les autres organismes du gouvernement, sont au courant des possibilités et connaissent les disponibilités dans le monde des affaires et autres parties du pays.

M. MacDonald: Quelles procédures avez-vous établies afin d'assurer qu'il y ait affluence de noms de candidats?

M. Ritchie: Nous ne faisons pas de publicité dans les journaux mais nous présentons des propositions au ministre nous prenons en considération toutes les possibilités qui nous sont connues pour satisfaire aux exigences du comité sur la gestion en personnel selon les intérêts qui sont en cause que ce soit de l'aide du commerce du tourisme des intérêts culturels ou autres.

M. MacDonald: Il appartient au comité de la gestion de faire le choix du candidat? Sinon, qui le fera?

M. Ritchie: Le comité de la gestion du personnel établit les normes pour chaque poste selon les exigences du poste et les objectifs du gouvernement en ce qui concerne le pays en cause, ce comité fait beaucoup de consultations dans l'entourage afin de posséder tous les renseignements sur les intérêts du gouvernement et du pays en question en ce qui concerne un poste donné.

M. MacDonald: Le comité de la gestion est-il entièrement composé de fonctionnaires des Affaires extérieures?

M. Ritchie: Non. Il tombe sur la direction du directeur des services des délégués commerciaux.

M. MacDonald: Je vois.

M. Ritchie: Il représente tous les ministères à l'étranger qui sont la principale source, non pas l'unique source qui fournit du personnel nécessaire à l'étranger. Il prépare les critères, on discute ensuite en comité avec le sous-ministre, une recommandation est ensuite faite au ministre et le gouvernement prend ensuite la décision finale concernant la nomination.

[Text]

Mr. MacDonald: I will not pursue the matter. We can perhaps come back to it next year to see what progress was made.

I want to ask a question with regard to this organizational chart. You have placed just above the Interdepartmental Committee on External Relations, Security and Intelligence Liaison. There has been a good deal of interest lately in security procedures in this country and I wanted to know if the Department operates its own intelligence or espionage service?

Mr. Ritchie: The answer is, no.

Mr. MacDonald: In the estimates you have a listing on page 7-12 for Royal Canadian Mounted Police, 56 man years, where do these RCM Police fit into the framework of External Affairs activities?

Mr. Ritchie: This relates to the liaison officers which they have in some capitals, it relates to the need of facilitating their collaboration with other police forces. The extent to which we are involved, as a department since the integration of the support services, is in providing some of the accommodation and the basic services for those offices abroad. We will now be providing these for all other government offices abroad except as noted in my remarks, for certain of the military offices abroad which are related to operational commands and the Crown corporations. With these exceptions, wherever practicable, the support services for all Canadian government offices abroad are being provided for by External Affairs. Since the services required for a police liaison office abroad are the same as the services required for any other office, in terms of stenographic assistance and accommodation, we will be providing under this arrangement adopted in April the kind of support needed for these offices as for all other government departments with representation abroad.

Mr. MacDonald: This support service you provide to the RCMP abroad, does it include support to them in the carrying out of duties related to security or international espionage?

Mr. Ritchie: It is not for me to speak for the police, but to suggest that this is involved in their liaison posts abroad is not in keeping with my understanding of their activities. They are simply police liaison offices, which are a natural part of any police operation, and they involve collaboration with other countries in law enforcement.

Mr. MacDonald: You are not sure? You offer the support services but they are not obliged to make any reports to you? You do not receive from them any kind of intelligence or security information then? Is that correct?

Mr. Ritchie: The support services are provided to government offices without getting into the matter of which particular kinds of activities those government offices may be carrying out, whether they are immigration services, as many of them are; whether they are trade services or whether they are police liaison. These functions are still the functions of the separate departments concerned, and what we are doing in this stage of integration is simply providing the supporting facilities and services to enable them to carry out their proper work abroad whatever the government may have determined that to be.

Mr. MacDonald: Then are you suggesting that the Department has no knowledge of or no interest in any kind of intelligence or security work that the RCMP may be carrying out abroad?

[Interpretation]

M. MacDonald: Je n'irai pas plus loin, nous verrons l'année prochaine quels ont été les progrès.

J'aimerais poser une question se rapportant à l'organisme de l'organisme. Vous avez placé au-dessus du comité interministériel des relations internationales sur la sécurité et les services de renseignements. On s'est très intéressé dernièrement aux procédés de sécurité employés dans ce pays et je voulais savoir si le ministère a son propre service de renseignements?

M. Ritchie: Ma réponse est non.

M. MacDonald: D'après les prévisions budgétaires, à la page 7, on y voit que la gendarmerie royale y a 56 années-hommes transférés. Est-ce que ces officiers font parti des Affaires extérieures?

M. Ritchie: Il s'agit ici des officiers de liaison qui sont dans quelques capitales et dont le travail est d'assurer la collaboration avec les autres corps de police. De plus nous assurons comme ministère, l'intégration de services de soutien, nous fournissons les services de base pour les bureaux à l'étranger. Nous fournirons bientôt les services à tous les autres bureaux du gouvernement à l'étranger si ce n'est, comme je l'ai dit, certains bureaux militaires à l'étranger qui sont liés aux forces de commandement et aux sociétés de la Couronne. Le ministère des Affaires extérieures assure donc les services de soutien pour tous les bureaux du gouvernement à l'étranger. Depuis que les services requis pour un service de renseignements à l'étranger sont les mêmes que les services requis pour d'autres bureaux, en comparaison de l'aide au secrétariat des services, nous fournirons en vertu de cet arrangement acquisé en avril le genre d'aide à tous ces bureaux comme à tous les autres ministères du gouvernement à l'étranger.

M. MacDonald: Ce service de soutien que vous fournissez à la gendarmerie royale à l'étranger, est-ce qu'il comprend le soutien dans leur tâche reliée à la sécurité ou aux services de renseignements internationaux?

Mr. Ritchie: Je n'ai rien à dire concernant la police et de proposer d'après leurs stations de liaison à l'étranger que je ne connaisse pas leur domaine d'activité. Il s'agit de bureaux du renseignement, comme tout système de renseignements, ils comprennent la collaboration avec les autres pays en vue de respecter la loi.

M. MacDonald: Vous n'êtes pas sûr? Vous offrez des services de soutien ils ne sont pas obligés de vous faire rapport? Vous ne savez donc d'eux aucuns renseignements? Est-ce exact?

M. Ritchie: Les services de soutien sont fournis aux bureaux du gouvernement sans que l'on sache quels sont leurs domaines d'activité, qu'il s'agisse de services commerciaux ou de renseignements. Il s'agit de domaines d'activité propres à chaque ministère et tout ce que nous faisons c'est de leur fournir des installations de soutien et les services pour permettre d'être efficace l'étranger.

M. MacDonald: Donc vous dites que le ministère ne sait pas ou n'a pas d'intérêt dans les services de renseignements ou de sécurité que la gendarmerie royale possède à l'étranger?

[Texte]

• 1615

Mr. Ritchie: I am simply suggesting that I am not the Commissioner of the RCMP and that the RCMP office abroad is the responsibility of the Commissioner and subject to whatever decisions the government may have taken with regard to such offices. As I say, the function of those offices have to do with collaboration with other police authorities on the enforcement of our laws.

Mr. MacDonald: But you are the Deputy Minister of External Affairs and you do have, as outlined here and very close to your own responsibilities, a branch or an agency that is headed Security and Intelligence Liaison. There seems to be some consistency here. You seem to suggest that it is really not your responsibility to be informed or be aware of what kind of duties the RCMP might be exercising out of the various missions abroad when, on the other hand, there is very definitely an agency within your department which is concerned with these matters.

Mr. Ritchie: Concerned with which matters—security?

Mr. MacDonald: Security and intelligence.

Mr. Ritchie: Which does not have any sinister implications, I can assure you.

Mr. MacDonald: I am not suggesting that it has.

Mr. Ritchie: Obviously any foreign ministry has classified information. Any office that has classified information has a requirement for security and the material which is so classified is normally referred to as intelligence material. That does not mean that the foreign ministry involved is engaged in any other activities. It is simply a matter of our having information, which we choose to regard as intelligence, and of our having a need for secure operations and secure communications with our missions abroad.

Mr. MacDonald: This is somewhat different though than the question I was asking you. Am I to understand then that the department in no way concerns itself with questions related to security, with things related to possible sedition, or possible information with regard to potential conspiracy that in some way might affect the nation?

Mr. Ritchie: Well, we obviously are as concerned as other parts of the government with the national safety and we are, therefore, as in the case of other parts of the government, alive to the sorts of developments that could affect our national safety abroad. But this does not mean that we are engaged in any intelligence activities, we are not.

Mr. MacDonald: If you are not directly engaged in it then do you have some direct relationship between agencies of government that are? This is really the question to which I have been trying to get an answer, but perhaps I have not been putting it very well. If, as you indicate, it is not the responsibility of the department—and I would agree with that—to be engaged directly in Canada's security investigations, surveillance and this kind of thing, do you have some relationship with those agencies or bodies that do exercise responsibility in these matters?

[Interprétation]

M. Ritchie: Je veux dire simplement que je ne suis pas le commissaire de la Gendarmerie Royale et que le service de la Gendarmerie Royale à l'étranger relève du commissaire; ils doivent se soumettre à toutes les décisions que le gouvernement entreprendra relativement à ces bureaux. Comme je le dis, la fonction de fédéraux c'est de collaborer avec les autres autorités policières pour l'application de nos lois.

M. MacDonald: Cependant, vous êtes le sous-ministre des affaires extérieures et vous avez, comme on le déclare ici et relevant très étroitement de vos propres responsabilités, une division ou un organisme intitulé «Security and Intelligence Liaison». Il semble y avoir là quelques contradictions. Vous semblez dire qu'il ne relève pas réellement de votre responsabilité d'être informé ou d'être au courant du genre de tâche que la Gendarmerie Royale exerce dans les diverses missions à l'étranger et pourtant, il est bien établi qu'il existe un organisme au fin de votre ministère qui s'occupe de ces questions.

M. Ritchie: S'occupe des questions de sécurité?

M. MacDonald: De sécurité et de renseignements.

M. Ritchie: Cela ne représente aucune implication sinistre je puis vous l'assurer.

M. MacDonald: Ce n'est pas ce que je disais.

M. Ritchie: Bien sûr tout ministère étranger a des renseignements secrets. Tous les bureaux qui ont des documents secrets ont besoin d'en assurer la protection et ces documents qui sont ainsi classifiés sont normalement désignés comme document secret. Cela ne veut pas dire que le ministère des affaires étrangères est engagé dans d'autres activités. C'est simplement une question d'obtenir des renseignements que nous préférons considérer comme document secret et qui permettent de répondre au besoin de sécurité dans nos opérations et dans nos communications avec la mission à l'étranger.

M. MacDonald: C'est quelque peu différent de la question que je vous posais. Dois-je comprendre alors que le ministère reste étranger aux questions relatives à la sécurité, reste étranger à des choses comme une sédition éventuelle, et ne s'intéresse pas à des renseignements relatifs à un éventuel complot qui pourrait d'une certaine manière frappé la nation?

M. Ritchie: Bien sûr tout comme les autres secteurs du gouvernement nous nous préoccupons de la sécurité nationale et par conséquent comme si le cas pour les autres secteurs du gouvernement nous sommes sensibles à tout genre de développement qui pourrait affecter notre sécurité nationale à l'étranger. Et cela ne signifie pas que nous nous engageons dans des activités d'espionnage. Ce n'est pas le cas.

M. MacDonald: Si vous n'y êtes pas directement engagés avez-vous alors des relations directes entre les organismes de gouvernement qui y sont engagés? J'ai vraiment la question à laquelle j'essaye d'obtenir une réponse mais peut-être je ne l'ai pas explicité à ces liens. Si, comme vous le dites cela n'est pas de la responsabilité du ministère et je serais entièrement d'accord avec cela, d'être engagé directement dans les enquêtes de sécurité du Canada, surveillance et ce genre de choses, avez-vous quelques rapports avec ces agences ou organismes qui exercent leur pouvoir dans ces questions?

[Text]

Mr. Ritchie: As I was suggesting, Mr. MacDonald, the main activities of these few police offices abroad, for which we are providing these support services, have to do with law enforcement and with ordinary police liaison. I perhaps should have added that they have to do with some of the necessary security inquiries in the case of certain immigration matters. That sort of thing is obviously something which the police can do only with liaison facilities abroad. And this is the kind of activity basically in which these offices are engaged and for which we are providing now, in the interests of efficiency and economy, these basic support services of an administrative character.

• 1620

Mr. MacDonald: But what I am really trying to get a determination on is whether there is any link, any specific link, that obviously might be a two-way one, because I would assume in the nature of the various responsibilities that are carried out by your missions, information is acquired that might be of some use in the over-all security operations of the country. I am wondering if there is not some established channels by which this kind of information moves on a two-way street.

Mr. Ritchie: Well, Mr. MacDonald, this, I think, is what you would expect of a responsible foreign ministry. We keep ourselves as fully informed as we properly can, and in that connection we obviously are in touch with anybody who is knowledgeable about situations. But that is about the extent of it.

Mr. MacDonald: There are no regular procedures, no regular channels that are used, if not on a day-to-day, on a week-by-week basis?

Mr. Ritchie: Used by whom? I am not quite clear as to your meaning.

Mr. MacDonald: Well, used by your department in the on-going work that goes on with regard to security and investigation.

Mr. Ritchie: We keep ourselves regularly informed, if that is what you mean, from all sources available to us, because I think we would be remiss if we did not keep ourselves as fully informed as possible. To the extent that the police or any other agency may know something that is relevant to our proper activities abroad, then certainly we are anxious to be informed of that, and we do keep in touch, of course, with all the parts of the government.

Mr. MacDonald: How do you keep in touch specifically on this question? That is really what I am trying to get an answer to. How do you keep in touch with say the branch in the R.C.M.P., the security and intelligence division, which is basically responsible for these things?

Mr. Ritchie: As you very well know, sir, there are several ways that one keeps in touch within the government. Obviously we talk with various parts of the government on the telephone. We have meetings with various parts of the government on all kinds of subjects, and we correspond with each other. Mechanically that is the way we keep in touch...

[Interpretation]

M. Ritchie: Comme je l'ai déjà dit, monsieur MacDonald, les principales activités de ces quelques services policiers à l'étranger, à qui nous fournissons ces services de soutien se rapportent à l'application de la loi et avec quelle liaison de police ordonnée. Avait fait peut-être ajouter qu'elle se rapporte à certaines des enquêtes nécessaires sur la sécurité dans le cas de certaines questions d'immigration. Ce genre de chose ne peut être défait bien sûr par la police qu'en la liaison avec certains services à l'étranger. Et c'est là le principal travail auquel se consacre ces services et pour qui nous fournissons maintenant dans l'intérêt de l'efficacité et de l'économie ces services essentiels de soutien de nature

M. MacDonald: Au fond, je voudrais vraiment savoir s'il y a un lien quelconque, un lien précis, ce pourrait être évidemment un lien double, car on assume que dans le domaine des diverses responsabilités qui sont acquittées par vos missions, certains renseignements obtenus pourraient être utiles dans les opérations générales de sécurité au Canada. Je me demandais s'il n'y avait pas un quelconque canal établi par l'entremise duquel ce genre de renseignements pourrait circuler dans les deux sens.

M. Ritchie: Et bien, monsieur MacDonald, je pense que vous devriez vous attendre à ce genre de choses de la part du ministère des Affaires extérieures responsable. Nous nous gardons aussi bien informés que possible, et dans ce domaine nous sommes évidemment en contact avec tous ceux qui ont des renseignements sur certaines situations. Mais c'est à peu près tout ce qu'il y a.

M. MacDonald: Il n'y a pas de méthode établie aucun canal utilisé de façon régulière, si ce n'est à tous les jours du moins à toutes les semaines?

M. Ritchie: Utilisé par qui? Je ne suis pas certain de comprendre le sens de votre question.

M. MacDonald: Et bien, utilisé par votre ministère dans le travail continu d'enquêtes et de sécurité.

M. Ritchie: Nous nous informons, régulièrement, si c'est ce que vous voulez dire, auprès de toutes les sources dont nous disposons car je pense que nous ferions preuve de négligence si nous ne nous gardions pas aussi pleinement informés que possible. Dans la mesure où les corps policiers ou toute autre agence peut connaître un renseignement qui est pertinent à nos propres activités à l'étranger, nous sommes certainement anxieux d'en être informés, et évidemment, nous demeurons en contact avec tous les niveaux du gouvernement.

M. MacDonald: Comment précisément gardez-vous le contact? Voilà vraiment ce que je voudrais savoir. Comment restez-vous en contact avec, disons, la division de la Gendarmerie Royale du Canada chargée de la sécurité et des renseignements, c'est-à-dire la division responsable au fond de ces questions?

M. Ritchie: Comme vous le savez, monsieur, il existe plusieurs façons de rester en contact à l'intérieur du gouvernement. Évidemment nous communiquons avec différents services du gouvernement par téléphone. Nous avons des réunions avec différents services sur toutes sortes de sujets et nous correspondons pour certains autres domaines. Techniquement parlant, voilà la façon que nous avons de rester en contact...

[Texte]

Mr. MacDonald: But is there any ...

Mr. Ritchie: ... and that is true, excuse me, that is true of all parts of the government. That is not confined to such contact as we may have with the police or any other particular part of the government.

Mr. MacDonald: Within an area as sensitive as this, is there a committee, whether it is the one that is spelled out here or some other committee, or some regular instrument that is used to effect this two-way communication?

Mr. Ritchie: I think the most I could say accurately is that there is a regular exchange of information within the government by various means, and that would include such committees as may exist with regard to particular matters. That would include, as I say, the contacts by telephone or by written communication, and certainly there is a regular exchange of information throughout the government.

Mr. MacDonald: Yes, but this does not really answer my question. There is then, you are suggesting, no regular instrument or means of communication.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, what I am really suggesting is that there are many instruments and many means of communication, and that we do keep ourselves as fully informed as we possibly can.

Mr. MacDonald: Well, maybe I am not hearing you correctly, but apart from what would be, you know, an answer to almost any question, you seem to be suggesting to me that it is pretty much an ad hoc situation or, as issues arise, a kind of thing that gets communicated. I mean, it is very vague and general. There is not any specific responsibility that you can point to, or specific agency or branch or group or individual or instrument that effects this communication.

Mr. Ritchie: Quite honestly, sir, it does vary from one area to another.

Mr. MacDonald: Yes. Well, I have other questions, but I think I will pass at this moment because I know there are other members who want to—

The Chairman: I will put you down on the second round, Mr. MacDonald. Mr. Badanai.

Mr. Badanai: Mr. Chairman, under Vote 10 there is an item of \$750,000 for defence support assistance to Greece and Turkey. I wonder if Mr. Ritchie would explain what this assistance consists of.

Mr. Ritchie: Well, Mr. Badanai, this assistance did not in fact take place. This assistance to Greece and Turkey was intended to be some assistance in the communications area as a result of earlier discussions, several years ago, about a possible communications link in that part of the Mediterranean. As it turned out, the project did not materialize and that money was not spent for that purpose.

• 1625

Mr. Badanai: In other words, it is not a current expenditure.

[Interprétation]

M. MacDonald: Mais y-a-t-il ...

M. Ritchie: ... et ceci est vrai, pardonnez-moi, ceci est vrai pour tous les services du gouvernement. Cela n'est pas limité aux contacts que nous pouvons avoir avec les corps policiers ou avec les services quelconque du gouvernement.

M. MacDonald: Dans un domaine aussi sensible que celui-ci, y-a-t-il un comité, que ce soit le comité énoncé ici ou un autre, ou encore un instrument normal utilisé pour effectuer cette communication dans les deux sens?

M. Ritchie: Je pense que tout ce que je puisse dire avec certitude est qu'il existe un échange régulier de renseignements à l'intérieur du gouvernement par divers moyens. Ceci comprend des comités tels qu'ils peuvent exister pour des questions précises. Ceci comprendrait, comme je le disais, les communications par téléphone ou par lettre. Il y a sans aucun doute un échange régulier de renseignements à l'intérieur du gouvernement.

M. MacDonald: Oui, mais ceci ne répond pas directement à ma question. Vous semblez suggérer qu'il n'existe aucun instrument normal ou moyen de communication.

M. Ritchie: Monsieur le président j'essaie vraiment de suggérer qu'il existe de nombreux instruments et de nombreux moyens de communication et que nous nous gardons aussi pleinement informés que possible.

M. MacDonald: Et bien, peut-être que je vous entends mal, mais mis à part ce qui semblerait être, vous savez, une réponse à presque n'importe quelle question, il me semble que vous suggérez que les renseignements transmis sont plutôt du genre de la situation ad hoc ou des questions qui se posent par hasard. Je veux dire, que le tout est très vague et très général. Vous ne pouvez préciser le nom de personnes chargées de cette responsabilité ni d'un organisme spécial ni d'un service ou d'un service ou d'un groupe ou d'un individu ou encore d'un instrument qui accomplisse cette communication.

M. Ritchie: Très honnêtement, monsieur, cela varie d'un domaine à l'autre.

M. MacDonald: Oui. Et bien j'ai d'autres questions, mais je pense que je vais laisser la parole à quelqu'un d'autre car je sais qu'il y a d'autres députés qui veulent poser des questions.

Le président: Monsieur MacDonald, je vais inscrire votre nom pour le deuxième tour. Monsieur Badanai.

M. Badanai: Monsieur le président, je note que le crédit 10 comporte un item de \$750,000 pour une aide au service de soutien de la défense de la Grèce et de la Turquie. M. Ritchie pourrait-il expliquer en quoi consiste cette aide?

M. Ritchie: Et bien, monsieur Badanai, cette aide n'a pas été fournie en fait. Cette aide à la Grèce et à la Turquie devait être donnée dans le domaine des communications à la suite de discussions antérieures, il y a plusieurs années, à propos de chaînons possibles aux réseaux de communication dans cette partie de la Méditerranée. En fin de compte, le projet n'a pas été réalisé et l'argent n'a pas été dépensé dans ce but.

M. Badanai: Autrement dit, ce n'est pas une dépense courante.

[Text]

Mr. Ritchie: It is not a current expenditure, sir, that is, in the last year's forecast expenditures which did not occur for that purpose.

Mr. Badanai: Under the heading of integration of foreign services, I assume the reorganization has already taken place.

Mr. Ritchie: Within the department, sir, yes.

Mr. Badanai: Within the department, yes. Of a total of 971 persons transferred under this integration policy, Veterans Affairs is listed with only two. I was under the impression that we had more than two people abroad under the Department of Veterans Affairs.

Mr. Ritchie: Again this comes back to, I think, what I was trying to say about our other offices abroad. What we have taken over responsibility for is simply the basic housekeeping support.

Mr. Badanai: I see.

Mr. Ritchie: Which, in the case of Veterans Affairs abroad, I believe was this number. It does not, of course, include the operational people whom these people support.

Mr. Badanai: Yes, I presume the figure would be misleading, would it not?

Mr. Ritchie: It is an actual figure, sir, of the number—

Mr. Badanai: That you have taken over.

Mr. Ritchie: —that we have taken over and for whose functions we have taken responsibility.

Mr. Badanai: I see. Undoubtedly there are a great number over there.

Following Mr. MacDonald's questioning regarding the RCMP, where are they located, by the way?

Mr. Ritchie: I will tell you just roughly where I understand they are primarily. They are in the major capitals for police liaison, which would mean Washington, London and Paris. They are in some of the immigration centres such as Hong Kong. Do we know the other locations? In Brussels?

A witness: Brussels, Vienna, Germany.

Mr. Ritchie: They are, in large measure, related to immigration operations.

Mr. Badanai: I see.

Mr. Ritchie: In another very large measure they are related to the collaboration between police forces in support of the Interpol type of activity.

Mr. Badanai: In order to give other members of the Committee an opportunity to ask questions, I will pass, Mr. Chairman, for a time.

The Chairman: I will put you down for the second round then, Mr. Badanai.

Mr. Hymmen.

[Interpretation]

Mr. Ritchie: Ce n'est pas une dépense courante, monsieur, c'est-à-dire dans les dépenses prévues des années dernières qui ne se sont pas présentées dans ce but.

Mr. Badanai: Je suppose que dans le cadre de l'intégration des services extérieurs la réorganisation c'est déjà déroulée.

Mr. Ritchie: Au sein du ministère, oui monsieur.

Mr. Badanai: Oui, dans le cadre du ministère. Sur un total de 971 personnes qui ont été transférées en vertu de cette politique d'intégration, le ministère des Affaires des anciens combattants n'en comprend que deux. J'avais l'impression que nous avions plus de deux personnes à l'étranger dépendant du ministère des Affaires des anciens combattants.

Mr. Ritchie: Là encore, je pense qu'on en revient à ce que j'essayais de dire à propos de nos autres bureaux à l'étranger. Nous n'avons pris que la responsabilité de l'aide à l'entretien fondamental.

Mr. Badanai: Je vois.

Mr. Ritchie: Et je crois que dans le cas des Affaires des anciens combattants à l'étranger il s'agissait de ce nombre. Bien entendu, il ne comprend pas les employés qui sont aidés par ces gens là.

Mr. Badanai: Oui, je pense que ce chiffre pourrait prêter à confusion, n'est-ce pas?

Mr. Ritchie: Il s'agit du chiffre réel, monsieur, du nombre...

Mr. Badanai: Que vous avez pris en charge.

Mr. Ritchie: ...que nous avons pris en charge et dont nous avons pris la responsabilité des fonctions.

Mr. Badanai: Je vois. Il y en a sans aucun doute là-bas.

A propos des questions de M. Macdonald relatives à la Gendarmerie Royale, où sont-ils situés?

Mr. Ritchie: Je vous dirais en gros où je pense qu'ils sont. Ils sont dans les principales capitales pour assurer des liaisons de police, ce qui signifie Washington, Londres et Paris. Ils se trouvent également dans certains centres d'immigration tel que Hong Kong. Est-ce que nous connaissons les autres endroits? A Bruxelles?

Un Témoin: Bruxelles, Vienne et en Allemagne.

Mr. Ritchie: Dans une grande mesure, ils s'occupent des questions d'immigration.

Mr. Badanai: Je vois.

Mr. Ritchie: Dans une autre mesure très importante ils collaborent avec les autres forces de police dans les cadres des activités d'interpol.

Mr. Badanai: Monsieur le président, afin de donner à d'autres membres l'occasion de poser des questions, je cède la parole pour un moment.

Le président: Monsieur Badanai, je vous inscris donc pour le deuxième tour.

Monsieur Hymmen.

[Texte]

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Ritchie, in your earlier remarks you mentioned Mr. Smith and, of course, the Committee had a very interesting meeting with Mr. Smith, but by his own admission, being in a retired position, he probably was not familiar with the present situation. How long has Mr. Smith been retired from active service?

Mr. Ritchie: I think for about a year. Within the last year he retired from his position as Consul General in New York.

Mr. Hymmen: I may have missed part of this, but you mentioned the establishment of the interdepartmental committee. When was this move initiated? How long has this committee been in existence?

Mr. Ritchie: It came into existence at about the time when the foreign policy papers were published. I think it pretty well coincided with the formal establishment of the committee, which means about last May. Is that right?

A witness: Yes.

Mr. Ritchie: May of 1970.

Mr. Hymmen: Did you mention its actual composition, the representatives of what departments were on this committee?

Mr. Ritchie: The Deputy Ministers of External Affairs; Manpower and Immigration; Industry, Trade and Commerce; CIDA, the Canadian International Development Agency; the Secretary of the Treasury Board; the Secretary to the Cabinet; the Deputy Minister of Public Works is formally a member of the committee as well. Other deputy ministers would be involved when there was a matter of particular concern to them. I know that so far the Deputy Minister of Supply and Services has participated in the committee; the Director of Information Canada has participated in the committee, and this would apply to any other deputy minister whose department's interests were actually involved.

• 1630

Mr. Hymmen: I think this is an excellent move in providing better liaison and a better image in our foreign missions. Mr. Smith raised in his evidence about the consulates, for example, in New York, his particular problem with the official attitude on the ceiling question, would the benefits be derived from the interdepartmental committee work? Would it apply to consulates as well?

Mr. Ritchie: Certainly it does, sir, it applies to all regular government offices abroad.

Mr. Hymmen: I am interested in two items with regard to the estimates. One item was listed in the 1970-71 estimates as new missions unallotted while this year it is listed as miscellaneous unallotted, and there is a difference this year of \$3,137,000 while last year there was one of \$660,000. It is quite obvious that one of the new missions is China. Are there other new missions to be opened up and what is the budget allocation for the coming year for the China mission?

[Interprétation]

M. Hymmen: Merci, monsieur le président. M. Ritchie, au cours de vos observations antérieures vous vous avez parlé de M. Smith et, bien entendu, le Comité a eu une réunion très intéressante avec M. Smith, mais, comme il l'a reconnu lui-même, étant donné qu'il est à la retraite, il n'était certainement pas très au courant de la situation actuelle. Depuis combien de temps M. Smith a-t-il quitté le service actif?

M. Ritchie: Je pense depuis environ un an. Au cours de l'année dernière il a quitté son poste de Consul général à New York.

M. Hymmen: Vous avez parlé de la création du Comité interministériel. Quand ce Comité a-t-il été créé? Combien de temps a-t-il existé?

M. Ritchie: Il a été créé à peu près à l'époque où les documents sur la politique extérieure ont été publiés. Je pense que cela coïncidait juste avec la création officielle du Comité, donc aux environs du mois de mai. Est-ce exact?

Un Témoin: Oui.

M. Ritchie: En mai 1970.

M. Hymmen: Avez-vous parlé de sa composition actuelle, quels ministères y sont représentés?

M. Ritchie: Les sous-ministres des Affaires extérieures; de la main-d'œuvre et de l'immigration; de l'industrie et du commerce; l'ACDI: l'agence canadienne de développement internationale; le secrétaire du Conseil du Trésor; les secrétaires du Cabinet; les sous-ministres des travaux publics est également membre officiel de ce Comité. D'autres sous-ministres y participent lorsqu'il s'agit d'un problème qui les touche en particulier. Je sais également que le sous-ministre des Approvisionnements et services et le directeur d'information du Canada ont participé au Comité, et la même chose s'applique à tous les autres sous-ministres dès que les sujets en question ont un rapport avec leur ministère.

M. Hymmen: Je pense que ceci est une excellente mesure qui permet une meilleure liaison et donne une meilleure image à nos missions à l'étranger. Dans son témoignage sur les consulats, par exemple, à New York, M. Smith a parlé de son problème particulier qu'il a eu à propos de l'attitude officielle sur la question du plafond, les prestations proviendraient-elles du travail du Comité interministériel? Est-ce que cela s'appliquerait également au consulat?

M. Ritchie: Certainement, monsieur, cela s'appliquait à tout office gouvernemental régulier à l'étranger.

M. Hymmen: Dans le budget des dépenses, deux postes m'intéressent. Dans le budget des dépenses 1970-1971, un poste s'appelait nouvelle mission non allouée, tandis que cette année ce poste s'intitule frais divers et sommes non allouées, et il y a cette année une différence de \$3,137,000 alors qu'elle n'était que de \$660,000 l'année dernière. Il est évident que l'une de ces nouvelles missions est en Chine. Est-ce que d'autres nouvelles missions vont être ouvertes, et qu'elle est, pour cette année, l'allocation budgétaire pour la mission en Chine?

[Text]

Mr. Ritchie: It is a matter of differences in classification of the heads of expenditure and not a matter of a massive increase in outlays for new missions. This particular item with the heading that refers to new missions is a misleading one. There is in fact, included in each of the years, only a relatively small amount for new missions. China was in there for 1970-1971 and Algiers is in there for 1971-1972.

The bulk of the item is the miscellaneous category. This is why you get this apparent distortion from one year to the other, it is not because of a great change in the number of new missions. It has been a catch-all in the past for expenses of the Department of External Affairs, often quite minor, that were incurred at different posts abroad and which were the management responsibility of some other department. Such things as a small honorarium for the honorary consul in Iceland, a single information officer in an I.T.C. post in Sydney, Australia involved expenditures which were included in our estimates.

We are faced with the new responsibility of providing a minister to support services and in the final compilation of the estimates, we found that at 25 or so posts where we had previously no management responsibilities, we now became the employer of a large number of Canada-based and locally engaged support staff, the providers of rented office space, staff housing, official residences because it was too late to devise an entirely new framework in which to present our estimates. Faced with the need to maintain as much comparability as possible to previous years, in the data presented to Parliament, we included the costs of some of these things in the miscellaneous category. We recognize the amounts are much too significant for such a category and it was done, only as I say, in the absence of any other way of handling them at the last moment.

I think the direct answer to your question is that the difference between the two years is not a difference attributable to the number of new posts, but is a difference attributable to what has been included in this catch-all miscellaneous category which is not a very meaningful way to present the figures. We will certainly do better next year with the consultation with the Treasury Board.

Mr. Hymmen: The Committee has discussed in previous years the question of information services, and in another item on the same page of the estimates, the budget for information services is set at \$1,600,000 for this year, as against \$1 million for last year. What additional new services and information are being provided for 1971-1972?

• 1635

Mr. Ritchie: In 1970-1971 there was a very substantial cutback on our public information activity abroad, and plans which had been developed for opening informative information centres in certain localities and for carrying out some positive information work in various places were curtailed. This year we are referring those plans and are hoping to go ahead with those neglected activities as we feel that both in the information and in the cultural areas what we are able to do abroad within our practical limits in these areas brings very large returns to Canada of a very tangible character in many cases. A good information program can have very substantial and pretty direct effects on our development of trading opportunities and on our development of investment or consulting engineering activities or whatever it may be in those countries. So we have regarded these information programs as an essen-

[Interpretation]

Mr. Ritchie: Il s'agit là d'une différence de classification de dépenses et non d'une augmentation massive des dépenses pour la nouvelle mission. L'intitulé de ce poste particulier, qui parle des nouvelles missions, prête à confusion. En réalité il n'y a qu'une somme relativement faible qui est allouée chaque année aux nouvelles missions. Pour 1970-1971, la Chine était comprise, et pour 1971-1972, l'Algérie est comprise.

L'essentiel du poste est la catégorie divers. C'est pour cette raison que l'on constate une distortion apparente d'une année sur l'autre, et non parce qu'il y a eu une grande augmentation du nombre des nouvelles missions. Autrefois, c'était un fourre-tout pour les dépenses du ministère des Affaires Extérieures, souvent peu importantes, qui étaient dues à différents postes à l'étranger et dont la responsabilité de gestion dépendait d'autres ministères. Les dépenses telles que de faibles honoraires pour le consul honoraire en Islande, seul agent d'information dans un poste ITC à Sydney, en Australie entraînait des dépenses qui étaient comprises dans notre budget de dépenses.

Nous avons maintenant la charge nouvelle de fournir des services et, dans la compilation finale du budget des dépenses, nous avons constaté que pour environ 35 postes où avant nous n'avions aucune charge de gestion, nous sommes maintenant devenus employeurs d'un grand nombre de personnes au Canada et sur place, car il était trop tard pour concevoir un cadre entièrement nouveau pour présenter notre budget de dépenses. Obligés de maintenir un équilibre par rapport aux années précédentes des données présentées au parlement, nous avons inclus de telles dépenses dans la catégorie divers. Nous sommes conscients du fait que les sommes sont bien trop importantes pour une telle catégorie, mais nous ne l'avons fait, comme je le dis que parce qu'ils ne nous étaient pas possible de faire autrement au dernier moment.

Je pense que la réponse directe à votre question est que la différence entre les deux années n'est pas une différence imputable au nombre de postes nouveaux, mais une différence due à ce qui a été compris dans cette catégorie divers fourre-tout qui n'est pas la meilleure façon de présenter des chiffres. Nous ferons certainement mieux l'année prochaine en collaboration avec le Conseil du trésor.

Mr. Hymmen: Les années précédentes, le Comité a discuté la question des services d'informations, et dans un autre poste de la même page du budget des dépenses, la somme allouée aux services d'information se monte à \$1,600,000 pour cette année, contre là encore \$1 million pour l'année dernière. Pour 1971-1972, quels nouveaux services d'informations cette somme comprend-t-elle?

Mr. Ritchie: En 1970-1971, notre service d'informations public à l'étranger a subi une diminution très importante, et les plans qui avaient mis au point pour ouvrir des centres d'informations dans certaines localités et pour effectuer ainsi certains travaux positifs d'informations en différents endroits n'ont pas été entièrement réalisés. Cette année nous soumettons ces plans et nous essayons de progresser avec ces activités négligées étant donné que nous pensons que tant que dans le secteur de l'information que dans le secteur culturel ce que nous pouvons faire à l'extérieur dans nos limites pratiques dans ces domaines apportera de grands bénéfices au Canada d'un caractère très subtilien de nombreux cas. Un bon programme de renseignements peut avoir des effets importants et assez directs sur le développement de nos possibilités commerciales et le développement de nos investissements ou de

[Texte]

tial part of our operations abroad. As I say, we have within reasonable limits attempted to restore some of these programs during this year. So that is the sort of thing.

Now if you want the details on exactly what we plan to do we could provide more detail but the general object of the increase, or the restoration of the reduction made last year, is to give us a more effective information program in different parts of the world as I say, for some practical benefits for Canada.

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Stewart.

Mr. Stewart (Marquette): Thank you, Mr. Chairman. My question deals with page 7-10. In your "Capital Expenditures" on this page for "Construction and Acquisition of Land, Buildings and Equipment," I notice your estimates for this year are up approximately 33 per cent. Is this increase due to the new supporting services you are supplied, or what is the reason for this large increase?

Mr. Ritchie: Let me be quite clear on this, sir. This is the item on "Construction and Acquisition of Land, Buildings and Equipment"?

Mr. Stewart (Marquette): Yes, right.

Mr. Ritchie: Which has gone up from \$3,397,000 to \$5,045,000. This is, I take it, mainly the building sites, is that right? I want to be quite certain that this is correct as I had rather thought, this was basically the three building sites on which we are working in Brazilia, New Delhi and Islamabad. These were projects on which we had hoped to make further progress or more progress earlier. We had made only slight progress in the previous year and what is provided for here is the carrying forward of those particular projects. They involved staff quarters and the office in New Delhi and then the office in Brazilia, the new Brazilian capital, and similar facilities in Islamabad in Pakistan. That accounts for some \$4,340,000 of the total. The rest, I believe, is a collection of individually quite small items. There is no other big item in there. It is a collection of small items. Virtually all that amount is accounted for by those three developments, the only three that we are carrying out at the present time.

• 1640

Mr. Stewart (Marquette): That figure then is this year's share of those. What will be the total projected cost of these three locations?

Mr. Ritchie: The bottom of page 7-12 has the full detailed objectives. It gives the estimated total cost, as you will see, the previously estimated and the current total, to bring it up to date. The figures are explained there for the current year.

Mr. Stewart (Marquette): Very good.

On page 7-10, under OPERATING EXPENDITURES, the first item is Salaries and Wages. I notice there is an increase of \$6,797 million, approximately a 20 per cent increase. Is this due again to the supporting services you are supplying and, if not, what is the reason for this?

[Interprétation]

nos activités d'ingénieurs experts ou tout ce qui peut y avoir dans ces pays. Nous avons regardé jusqu'à présent ces programmes d'information comme une partie essentielle de nos activités à l'étranger. Comme je l'ai dit, nous avons dans des limites raisonnables essayé de restaurer certains de ces programmes au cours de cette année. Ainsi c'est ce qui s'est passé.

Maintenant, si vous voulez avoir les détails sur les plans que nous envisageons de faire, nous pourrions vous fournir plus de détails, mais le but général de l'augmentation, ou la restauration de la réduction faite l'année dernière, est de nous donner un programme d'information plus efficace dans différentes parties du monde comme je l'ai dit, pour le bénéfice pratique du Canada.

M. Hymmen: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Stewart.

M. Stewart (Marquette): Merci, monsieur le président. Ma question concerne la page 7-10. Dans votre rubrique «Dépenses d'investissement» à cette page, pour «Construction et acquisition de terrains, bâtiments et matériel». Je remarque que vos prévisions budgétaires pour cette année sont d'environ en hausse de 33 p. 100. Est-ce que cette augmentation est due au nouveau service de soutien que vous fournissez, ou quelle est la raison de cette large augmentation?

M. Ritchie: Je veux y voir clair sur ce point, monsieur. Est-ce que ceci est l'article sur «La construction et l'acquisition de terrains, bâtiments et matériel»?

M. Stewart (Marquette): Oui.

M. Ritchie: «Qui est passé de \$3,397,000 à \$5,045,000.» Ceci concerne à ce qui me semble principalement les emplacements de bâtiments, n'est-ce pas exact? Je veux être certain que ceci soit exact, étant donné que j'avais plutôt pensé, que ceci était fondamentalement les trois emplacements de construction sur lesquels nous travaillons à Brazilia, New Delhi et Islamabad. Ceci étaient des projets sur lesquels nous avions espéré faire davantage de progrès ou plus de progrès précédemment. Nous n'avons fait que peu de progrès au cours de l'année précédente et ce qui est prévu ici est la continuation de ces projets précis. Ils ont compris le siège du personnel et du bureau de New Delhi et également de Brazilia, la nouvelle capitale du Brésil, et des installations semblables à Islamabad au Pakistan. Ceci représente quelque \$4,340,000 du total. Le reste, je crois, est un ensemble d'articles relativement petits. Il n'y a pas d'autres grands articles ici. Il y a seulement une réunion de petits articles. En pratique tout ce montant est comptabilisé pour ces trois opérations les seules trois dont nous nous occupons en ce moment.

M. Stewart (Marquette): Alors, ce chiffre en est le partage de cette année. Quel sera le coût total prévu pour ces trois emplacements?

M. Ritchie: Au bas de la page 7-12 tous les détails sont inscrits clairement. On y donne le coût total prévu, comme vous pouvez le voir, les prévisions antérieures et le total courant afin de mettre cela à jour. Les chiffres sont expliqués pour l'année courante.

M. Stewart (Marquette): Très bien.

À la page 7-10, sous la rubrique DÉPENSES DE FONCTIONNEMENT, le premier article est Traitements et Salaires. Je note qu'il y a augmentation de 6,797 dollars, à peu près 20 p. 100 d'augmentation. Est-ce que c'est de nouveau dû aux services d'appoint que vous offrez et si non, quelle en est la raison?

[Text]

Mr. Ritchie: In part it is due to that and in part it is due to some of the increases that I mentioned in my comments on the estimates. Where there has been a 5 per cent increase arising out of the collective bargaining agreements and a 1 per cent increase for promotions, reclassifications and the annual salary increments, those account for part of the change, and then part of it is due to support service costs resulting from the integration of the basic support services.

Mr. Stewart (Marquette): Do you recover any of the costs for these support services that you offer the other departments from the departments?

Mr. Ritchie: Yes, notionally that is the way it happens. They no longer get money for those purposes, or they transfer the money to us. This is in fact the way it occurs—they transfer the money to us and the money is appropriated then for external affairs which would have been appropriated for those departments if they had continued to provide the same services. So, in effect, they do transfer the money to us with the responsibility.

Mr. Stewart (Marquette): Where does this transfer of money show up in your estimates? What amount would this be?

Mr. Ritchie: What amount would this be?

Mr. Stewart (Marquette): Yes, for this coming year.

Mr. Ritchie: It amounts to about \$9.910 million. It is only explained in man-years in the estimates. I believe 971 man-years has been transferred, as shown on page 7-12, and the money figure corresponding to that amount of transfer, I take it, is a substantial part of the \$9 million.

Mr. Stewart (Marquette): That is fine, Mr. Chairman.

The Chairman: Perhaps we can start the second round of questioning.

Mr. MacDonald: Perhaps I will start with another part of this organizational document.

You have an agency responsible for federal-provincial co-ordination? Could you give a brief description of the function of this particular body and its purpose.

Mr. Ritchie: Its function is federal-provincial co-ordination in regard to international interests of the different parts of the country. It is not federal-provincial co-ordination in general terms. The number of respects in which co-operation between the federal and the provincial authorities with regard to international activities is large and increasing. It may have to do with something as practical as a visit of a representative of one of the provinces to a foreign country where assistance is required in making arrangements for calls or where some advice is needed on the local situation, and that kind of practical help is provided. It may have to do with participation of provincial representatives on delegations to international conferences. Again the co-ordination division facilitates and arranges that kind of involvement of the provinces in delegations which are of particular and appropriate interest to them.

• 1645

It may have to do with the other sorts of activities that the provinces take an interest in abroad; access to documentation and publications from many international agencies which are producing interesting materials in fields where the provinces wish to be kept informed. There, too,

[Interpretation]

M. Ritchie: C'est dû en partie à cela et en partie c'est dû à certaines des augmentations que j'ai mentionnées dans mes observations sur les prévisions. Il y a là une augmentation de 5 p. 100 pour les accords des négociations collectives et 1 p. 100 d'augmentation pour les promotions, reclassification et l'augmentation annuelle des salaires, cela tient compte pour une partie des changements et donc, une partie est due aux coûts de services d'appoint qui résultent de l'intégration des services d'appoint fondamentaux.

M. Stewart (Marquette): Est-ce que vous recouvrez certains des coûts de ces services que vous offrez aux autres ministères de ces ministères?

M. Ritchie: Oui, à l'échelon national c'est ce qui arrive. Ils ne reçoivent plus d'argent pour cela, ou bien ils nous transmettent l'argent. C'est la façon dont cela se passe, ils nous donnent l'argent et il est utilisé alors pour les affaires extérieures qui ont trait à ces ministères s'ils continuent à fournir les mêmes services. Ainsi, en effet, ils nous donnent de l'argent mais ils demandent des services en retour.

M. Stewart (Marquette): Où ce transfert d'argent est-il indiqué dans vos prévisions? Et quel en est le montant?

M. Ritchie: Quel montant cela doit faire?

M. Stewart (Marquette): Oui, pour l'année qui vient.

M. Ritchie: Le montant est d'environ 9,910 mille dollars mais c'est seulement expliqué en hommes-années dans les prévisions. Je crois qu'il a été transféré 971 hommes-années, comme cela est indiqué à la page 7-12, et le chiffre qui correspond à ce montant est une part conséquente de ces 9 millions de dollars.

M. Stewart (Marquette): C'est bien, monsieur le président.

Le président: Peut-être pourrions-nous commencer le deuxième tour de questions.

M. MacDonald: Peut-être vais-je commencer une autre partie du document d'organisation.

Y a-t-il une office responsable de la coordination fédérale-provinciale? Pourriez-vous faire une brève description des fonctions de ce corps particulier et de ces buts.

M. Ritchie: Ses fonctions sont la coordination fédérale-provinciale en ce qui concerne les intérêts internationaux des différentes parties du pays. Il ne s'agit pas de coordination fédérale-provinciale en termes généraux. Le nombre des sujets qui ont trait à la coopération entre le fédéral et le provincial en ce qui concerne les activités internationales est important et augmente sans cesse. Cela peut se rapporter avec quelque chose d'une nature aussi pratique comme une visite d'un représentant de l'une des provinces à un pays étranger ou l'assistance est requise en arrangeant des rendez-vous, ou bien lorsque certains conseils sont nécessaires à la situation locale et lorsque ce genre d'aide pratique est fournie. Cela peut avoir à faire avec la participation de représentants provinciaux au sein des délégations qui se rendent à des conférences internationales. Une fois de plus la division de la coordination facilite et arrange ce genre de participation des provinces

dans les délégations qui représentent pour elle un intérêt tout particulier.

Cela peut se rapporter à d'autres sortes d'activités qui intéressent les provinces à l'étranger, l'accès à la documentation et au publication de nombreuses agences internatio-

[Texte]

the co-ordination division does its best to see that the provinces have the benefit of such material.

Mr. MacDonald: Is this a new body?

Mr. Ritchie: In the past we have had a co-ordination division in a somewhat smaller form. This is a body which I certainly hope will be able in the future to provide more comprehensive and more active assistance to the provinces with regard to things which they are properly interested in doing abroad than has been the case in the past. Therefore, if the Premier of Prince Edward Island, Nova Scotia, New Brunswick, Quebec, or wherever it may be, wishes to and sees benefit in contacts with business groups or other groups abroad, our department will be able to facilitate that service.

In my opinion it seems to make eminent good sense from all points of view, including from a financial point of view, for us to do our best to provide services to the provinces abroad and save them from the expense in some cases of attempting to provide those services for themselves.

What we aim to do—and this is a large part of the function of the federal-provincial co-ordination division of this bureau—is to provide the best possible service to the provinces so that they will get such benefits as they can derive from what is going on abroad.

Mr. MacDonald: You talk in terms of services. Do the provinces participate directly in this body? Do they have regular representatives who meet with this agency or relate to it in some formal sense? We have had problems in the past—and I am sure this is one of the reasons that increased emphasis has been placed on this kind of co-ordination—because of the situation in a federal country where there are some major areas of responsibility that are exercised by the provinces and we have had problems in a number of international agencies, including the United Nations, in ratifying certain agreements because they are basically matters of provincial jurisdiction. Is this instrument the basic vehicle by which we try to work out some of these difficulties and provide better access for the provinces in dealing more directly, perhaps, with people in similar fields of responsibility in other countries?

Mr. Ritchie: I think that is a very accurate description of what we are aiming to do, and for that purpose we do have regular contact with the provincial people in different fields. Sometimes it is in the form of an ad hoc meeting in Ottawa or elsewhere with regard to a particular matter in which one or several of them may be interested, but the object is to avoid problems and to have the federal government do what it can properly do and to have the provincial governments do what they can properly do, and finally to do all this thing as efficiently and as economically as possible. That is the purpose for which we have this federal-provincial unit.

• 1650

Mr. MacDonald: What I am really trying to find out is the nature of this unit. Is it simply a branch or an agency that decides on its own initiative when an issue comes up—or what it perceives to be an issue—and to then communicate with the various provinces involved or is there an ongoing

[Interprétation]

nales qui publient des documents d'intérêt dans les domaines qui sont d'un intérêt tout particulier pour les provinces. Là aussi, la définition de la coordination fait de son mieux pour que les provinces bénéficient de ces documents.

M. MacDonald: Est-ce que c'est un nouvel organisme?

M. Ritchie: Nous avons eu une division de la coordination non importantes dans le passé. C'est un organisme qui je l'espère sera en mesure à l'avenir de fournir une aide plus générale et plus active aux provinces relativement à des projets qui se cite vers l'intérêt à l'étranger, beaucoup plus facilement que cela n'a été le cas dans le passé. Par exemple, si le premier ministre de l'Île-du-Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick ou du Québec souhaite et veut des avantages à établir des contacts avec des groupes d'affaires ou d'autres groupes à l'étranger, notre ministère sera en mesure de faciliter ce service.

À mon avis, c'est une question de bon sens à tout les points de vue y compris le point de vue financier, de faire de notre mieux pour fournir des services aux provinces à l'étranger et leur épargner dans certains cas la peine et le prix de fournir ces services elles-mêmes.

Ce que nous essayons de faire... Et c'est en grande mesure une des fonctions de la division de coordination fédérale provinciale de ce bureau c'est de fournir les meilleurs services possibles aux provinces afin qu'elles obtiennent le plus d'avantages possibles de ce qui se fait à l'étranger.

M. MacDonald: Vous parlez en terme de service. Est-ce que les provinces participent directement dans cet organisme? Est-ce qu'elles ont des représentants réguliers qui travaillent avec cette agence ou qui sont en rapport avec elle de façon officielle? Nous avons eu des problèmes dans le passé, et je suis sûr que c'est une des raisons qui est à l'origine de l'emphase placée sous ce genre de coordination à cause de la situation dans un pays fédéral où il y a quelques zones importantes de responsabilité exercées par les provinces nous avons eu des problèmes dans un nombre d'organismes internationaux, y compris les Nations-Unis, pour ratifier certains accords parce qu'au fond ce sont des questions de juridiction provinciale. Est-ce que cet instrument est le véhicule principal qui nous servira à essayer d'éliminer certaines de ces difficultés et à fournir une meilleure possibilité aux provinces de traiter plus directement peut-être avec des personnes chargées du même genre de responsabilité dans d'autres pays?

M. Ritchie: Je crois que c'est une description très exacte de ce que nous essayons de faire et c'est pourquoi nous avons dans ce but des contacts réguliers avec les représentants des provinces dans divers domaines. Parfois cela s'est produit par une rencontre au début hoc à Ottawa ou ailleurs au sujet d'une question particulière qui intéresse un ou plusieurs. Mais le but est d'éviter des problèmes, de laisser le gouvernement agir là où il est le mieux en mesure de le faire et de laisser les gouvernements provinciaux agir là où ils peuvent le faire de façon appropriée et finalement conduire toute l'affaire de manière aussi efficace et économique que possible. Cette unité fédérale provinciale a été créée dans ce but.

M. MacDonald: Ce que je veux savoir c'est la nature de cette unité. Puisqu'il s'agit simplement d'une direction ou d'un office qui décide de sa propre initiative lorsqu'un résultat est connu ou ce qu'il prévoit être un résultat et alors le communiqué aux différentes provinces concernées

[Text]

kind of thing where there are people who are designated to participate in a regular way on the provincial side as well as on the federal side?

Mr. Ritchie: There are senior officials or ministers in the different provinces with whom this office is in regular contact. The office is staffed by foreign service officers, regular External Affairs officers in the case of our department, and they sometimes take the initiative in getting in touch with the provinces. The provinces frequently take the initiative in getting in touch with them with regard to a visit abroad or a visitor who is coming from abroad who wishes to go their part of the country.

Mr. MacDonald: Do the various Canadian missions abroad, at times, through this vehicle or because of this vehicle, contact directly the provinces that might have an interest in questions that come up or does this of necessity always have to be cleared within the department before this gets through to the various provincial jurisdictions?

Mr. Ritchie: Mr. MacDonald, it is not a matter so much of clearing it within the department; it is a matter of the mission abroad often not knowing with whom they could best get in touch in the province. This division or bureau, from its experience, is well placed to get in touch quickly with the right person in the province; so the mission abroad which has come across something of interest to the province shoots it back to Ottawa and it is then dealt with by this division in relation to the people with whom they are in contact in the particular province. It does not slow things up: I think it makes for more efficient and orderly conduct of our relations with the provinces, rather than having commissions in continuous direct contact with individual provinces. That does not mean that now and again they are not in direct contact. They are.

Mr. MacDonald: They can do this?

Mr. Ritchie: Oh, yes. There is not prohibition on that, but normally it is not the most efficient way of doing the thing.

Mr. MacDonald: Has this new arrangement, then, proved satisfactory to the provinces? Are the provinces satisfied with this setup? Because there is an obviously increasing interest, whether it is in the field of education or whether it is in trade, on the part of the provinces to be more aware and more directly in contact with situations that are of particular importance to them in other countries.

Mr. Ritchie: It may be a little early but I would have hoped that the provinces would come to see the great value in the kind of service that we can provide; and that is what we are setting out to do. We are taking a positive approach here and attempting to be as alert as we can to things of interest to them and to be as helpful as we can in regard to the activities abroad that they think would be of benefit to their people.

The Chairman: Mr. MacDonald, I wonder if I could come back to you in a second or two? Mr. Badanai has to leave very shortly; perhaps we could pick up his questions now and then I will revert to you.

Mr. Badanai.

[Interpretation]

s'agit-il de plusieurs personnes qui sont désignées pour participer de façon régulière pour la province aussi bien que pour le fédéral?

M. Ritchie: Il y a des fonctionnaires principaux ou des ministres dans les différentes provinces avec qui cet office est en contact régulier. L'office est dirigé par des fonctionnaires du service extérieur, fonctionnaires irréguliers des Affaires extérieures quant à notre ministère et ils prennent souvent l'initiative d'entrer en contact avec les provinces. Les provinces prennent souvent l'initiative d'entrer en contact avec eux concernant une visite à l'étranger ou un visiteur venant de l'étranger qui désire venir dans leur province.

M. MacDonald: Est-ce que les différentes missions canadiennes à l'étranger quelquefois, par l'intermédiaire de cet organisme ou à cause de cet organisme, prennent contact directement avec les provinces qui peuvent avoir un intérêt concernant les événements qui se produisent ou y a-t-il nécessité que le sujet soit clarifié au sein du ministère avant qu'il ne soit communiqué aux différentes provinces?

M. Ritchie: Monsieur MacDonald, il ne s'agit pas d'éclaircissement au sein du ministère, il s'agit de mission à l'étranger qui ne sait pas avec qui il devrait entrer en contact dans la province en question. Cette division ou bureau, d'après son expérience, est bien placée pour entrer en contact rapidement avec la personne désignée dans la province; la mission à l'étranger qui a marqué un sujet d'intérêt pour une province, l'envoie à Ottawa et alors la division entre en contact avec la personne désignée de la province en question. Ce procédé ne ralentit pas la procédure: Je crois qu'il la rend plus efficace et met de l'ordre dans nos relations avec les provinces, plutôt que d'avoir des commissions en contact direct continu avec les provinces. Cela ne veut pas dire maintenant et à nouveau qu'ils ne sont pas en contact direct. Ils le sont.

M. MacDonald: Ils peuvent le faire?

M. Ritchie: Oui. Il n'y a rien qui les empêche, mais normalement il ne s'agit pas de la façon la plus efficace de procéder.

M. MacDonald: Est-ce que ce nouveau procédé s'est révélé satisfaisant pour les provinces? Les provinces en sont-elles satisfaites? Il y a certainement une augmentation de l'intérêt qu'il s'agisse du domaine de l'éducation ou du domaine du commerce. Les provinces désirent connaître plus d'avoir des contacts plus directs et elles veulent connaître les situations d'importance particulière pour elles qui peuvent se produire dans d'autres pays.

M. Ritchie: C'est peut-être un peu tôt, mais j'aurais espéré que les provinces voient l'immense valeur du genre de service que nous pouvons assurer, et c'est ce que nous voulons organiser. Nous adoptons une ligne de conduite très positive, nous essayons d'être très alertes concernant les questions d'intérêt pour les provinces et nous essayons d'être très utiles concernant les domaines d'activités à l'étranger elles croient être utiles à leur population.

Le président: Monsieur MacDonald, M. Badanai doit quitter bientôt. Je me demande si nous pourrions revenir à vous dans quelques instants et permettre à M. Badanai de poser quelques questions.

Monsieur Badanai, vous avez la parole.

[Texte]

Mr. Badanai: I have a brief question, Mr. Chairman, thank you.

What was the disadvantage that prompted the reorganization, Mr. Ritchie?

Mr. Ritchie: The reorganization within the department?

Mr. Badanai: Yes. What disadvantages were there in the previous arrangement?

Mr. Ritchie: I can mention several disadvantages and my predecessor would be the first to state much the same sort of disadvantages, I am sure.

One is that under the old system, we had a pretty scattered organization. If you wanted to do any co-ordinating within the department, you had to have almost a town meeting. We have tried to group the different units in the department in clusters so that when one wants to have a co-ordinating session, one can get a manageable group together and exchange views. So this is one thing that we aimed at—grouping these country divisions into these regional bureaux to facilitate co-ordination within the department.

• 1655

More important is that, in the past, all of us have felt that the department's relations with missions abroad have been at different levels. They were getting told one thing by the area or functional people that they should do but from another side of the department, they were probably being denied resources which were required in order to permit them to do that thing. Now, with your regional directors-general responsible really for all aspects of the activities of the department in relation to a particular region, a regional director-general is going to have to work out the reconciliation between the thing that he wants done in that region and the availability or lack of availability of necessary resources.

So we will get harmonization, we hope, in the different regions under these regional bureaux, and the same will apply in some of the functional areas, among the different and sometimes conflicting things that it is desired to do in those regions or areas. I think this can bring a considerable sort of rationalization in our activities abroad.

Again, we hope that this organization which we are developing will give more authority for the director-general to exercise at that level. What you will get, then, at one and the same time, we hope, is better co-ordination, as I have tried to suggest, but along with it, more delegation, more decentralization. The sort of thing that Guy Smith was speaking of, the difficulty of a mission abroad being kept informed and consulted, will be lessened, we think, as a result of the fact that more responsibility has been delegated to the regional director-general whose interest is concentrated in that region and who will be better placed to keep in close touch with his people in that region and with their ideas.

Mr. Badanai: Was the integration of support services for foreign operation intended as a measure of economy? I look upon this question as a very important one: whether the economy end of it was considered in the integration or whether no economy has been made.

Mr. Ritchie: I think the desirability of avoiding duplication and support facilities abroad was very much in people's minds. In avoiding duplication, you do eventually

[Interprétation]

M. Badanai: J'ai une brève question à poser monsieur le président, je vous remercie.

Quel événement a amené la réorganisation, monsieur Ritchie?

M. Ritchie: La réorganisation au sein du ministère?

M. Badanai: Oui, quels étaient les désavantages dans le premier accord?

M. Ritchie: Je peux vous parler de plusieurs des avantages et mon prédécesseur serait le premier à vous parler de ses désavantages j'en suis sûr.

Dans l'ancien système, nous étions assez disséminés un peu partout. Si nous voulions un peu plus de coordination au sein du ministère, nous devions tenir une réunion de toute la ville. Nous avons essayé de regrouper les différentes directions du ministère en groupes de telle façon que lorsque nous voulions nous rassembler, nous pouvions organiser des groupes et échanger des points de vue. Nous tenions donc à grouper ces divisions à travers le pays au sein de bureaux régionaux pour faciliter la coordination au sein du ministère.

Par le passé, nous avons senti qu'il était encore plus important que les relations du ministère avec la mission à l'étranger avaient été entreprises à différents niveaux. Les responsables se trouvant dans une région leur disaient qu'ils devraient faire certaines choses mais un autre service du ministère leur refusait probablement les ressources qui leur permettraient d'accomplir cette chose. Or, aux directeurs régionaux-général étant réellement responsables de toutes les activités du ministère en ce qui concerne une région particulière, un directeur régional-général devra établir le rapport entre la chose qu'il désire voir accomplir dans cette région et la disponibilité ou le manque de disponibilités des ressources nécessaires.

Si, nous espérons obtenir une certaine harmonisation dans les différentes régions relevant de ces bureaux régionaux, et il en sera de même des domaines techniques, parmi les choses différentes et parfois contradictoires on désire accomplir dans ces régions ou dans ces domaines. Je pense que cela peut apporter une grande rationalisation d'une grande activité à l'étranger.

Nous espérons que l'organisation que nous développons permettra au directeur régional d'exercer plus d'autorité à ce niveau. Ce que vous obtiendrez en même temps, nous l'espérons, c'est une meilleure coordination comme j'ai essayé de le souligner, mais en même temps plus de délégation de pouvoirs, plus de décentralisation. Le genre de choses dont parlait Guy Smith, nous pensons que la difficulté de tenir informé et de consulter constamment une mission se trouvant à l'étranger sera diminuée à la suite du fait que plus de responsabilité a été déléguée au directeur régional, dont l'intérêt est concentré sur cette région et qui sera mieux placée pour se tenir en rapport avec ses subordonnés se trouvant dans cette région et de se tenir au courant de leurs idées.

M. Badanai: L'intégration des services de soutien pour nos activités à l'étranger étaient-elles une mesure d'économie? Je considère cette question comme importante: savoir si le fait de réaliser des économies par cette intégration a été considérée si aucune économie n'a été réalisée.

M. Ritchie: Je pense que la plupart des responsables pensaient qu'il était désirable d'éviter la répétition et les services de soutien à l'étranger. En évitant la double exé-

[Text]

achieve some economies. You also should achieve a better and more efficient service.

The main object has been to produce a more efficient operation, and the hope and expectation is that, in the process and in due course—and this will take some time, obviously, to bring to full growth—the more efficient service will result in economies beyond those which would have been achieved if the integration of support services had not occurred.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald (Egmont): In the 1970-71, estimates, in terms of contributions for defence support assistance there was an item of \$500,000 for non-NATO countries and an item of defence support assistance to Greece and Turkey for \$750,000. In this year's Estimates the only defence support assistance item is for non-NATO countries, and it is for \$440,000. Is there defence support assistance this year for Greece and Turkey? It is included in some other estimate here or are we providing any form of defence support assistance to these two countries?

• 1700

Mr. Ritchie: The answer is that it is not provided for in any other item. As I mentioned earlier, the item in the previous year was for a special project which never materialized and the offer was therefore withdrawn.

Mr. MacDonald: I see. That is fine.

Mr. Ritchie: It was a communications item in the Mediterranean.

Mr. MacDonald: Yes. I remember it was a communications item. The item that is listed for non-NATO countries, could you indicate what that item is for?

Mr. Ritchie: This is for the provision of technical assistance in the military field to a few countries. Malaysia is involved in a small way and some technical help is being provided to Malaysia and to Ghana. I believe there is still one officer in Tanzania who is providing technical advice and a certain amount of training is being provided at Canadian establishments for military personnel from similar countries abroad, but it is entirely a training and technical advice type of assistance.

Mr. MacDonald: Could we have a breakdown of that item?

Mr. Ritchie: I can tell you roughly what the position was in 1970-71, and it is for a continuation of the same kind of program that the money is being sought for 1971-72.

Mr. MacDonald: There will be no new items. In other words, it will be a perpetuation of the previous items. Is that correct?

Mr. Ritchie: Items of the same kind. Whether it will be exactly the same countries or exactly the same number of people will depend on the sorts of requests that are received. In the case of Malaysia, in 1970-71 one officer was providing technical assistance in their training establishment with regard to the DeHavilland Caribou aircraft. In fact, he is still providing that kind of technical training there and one officer is remaining in Tanzania, as I mentioned. I believe there is still a training team in Ghana, they were certainly there in 1970-71, and this is the sort of

[Interpretation]

cution du travail, finalement vous réalisez des économies. Vous devriez également obtenir un service de meilleure qualité et plus efficace.

L'objectif principal a été d'établir un service plus efficace, on espère et l'on s'attend que dans son application et au moment voulu, évidemment il faudra du temps pour assurer le plein épanouissement un service plus efficace ne permet pas de réaliser des économies supérieures qui ont été réalisées si l'intégration des services de soutien n'avaient pas été accomplis.

M. Badanai: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur MacDonald.

M. MacDonald: Dans le budget de dépenses de 1970-1971, en terme de contributions pour l'aide de soutien à la défense, il y a un crédit de \$500,000 à des pays n'appartenant pas à l'OTAN un crédit d'aide de soutien à la défense à la Grèce et à la Turquie à l'ordre de \$750,000. Dans les prévisions de cette année, le seul poste d'aide à la Défense rapporte à des pays qui n'appartiennent pas à l'OTAN, il est de 440,000 dollars. Y a-t-il une aide à la Défense cette année pour la Grèce et la Turquie? Est-ce que ces montants se trouvent dans d'autres prévisions ou fournissons-nous une assistance quelconque à ces deux pays?

M. Ritchie: Aucun autre poste n'en fait mention. Comme je l'ai dit plus tôt, le montant de l'année précédente se rapportait à un projet spécial qui ne s'est jamais matérialisé et l'offre par conséquent a été retirée.

M. MacDonald: Je vois c'est bien.

M. Ritchie: C'était un poste de communication dans la zone méditerranéenne.

M. MacDonald: Oui. Je me rappelle qu'il s'agissait de communication. Pour le poste relatif aux pays qui ne font pas parti de l'OTAN, pouvez-vous nous indiquer ce qu'il en est?

M. Ritchie: Ce poste se rapporte à la fourniture d'assistance technique dans le domaine militaire pour quelques pays. Pour la Malaisie dans une petite mesure et aussi une aide technique accordée à la Malaisie et au Ghana. Je crois qu'il y a encore un représentant en Tanzanie qui fournit des services des conseils techniques et une certaine formation est assurée dans des établissements canadiens pour le personnel militaire en provenance de pays semblables à l'étranger, mais c'est entièrement une assistance de type technique ou de formation.

M. MacDonald: Pourrions-nous avoir le détail de ce poste?

M. Ritchie: Je peux vous dire rapidement ce qu'il en était en 1970-1971 et c'est pour la continuation que ce genre de programmes que l'on destine l'argent en 1971-1972.

M. MacDonald: Il n'y aura pas d'autres nouveaux postes. En d'autres termes, ce sera une perpétuation des postes précédents. Et c'est bien inexact?

M. Ritchie: Ce sont des postes du même genre. La question de savoir si ce sera exactement les mêmes pays ou exactement le même nombre de personnes dépendra de la sorte de demandes que nous recevrons. Dans le cas de la Malaisie, en 1970-1971 il y avait un représentant qui fournissait l'assistance technique dans leur établissement de formation relativement *DeHavilland Caribou*. En fait, il est encore là-bas toujours dans le même genre de formation technique, en Tanzanie, il reste un représentant comme je l'ai dit. Il y a encore une équipe de formation je

[Texte]

thing we expect to go on doing in 1971-72. Originally there were some 30 people there, but I believe it is now down to 13 persons employed in advisory and training positions in the Ministry of Defence, Army Headquarters and the Military Academy and Training School.

Mr. MacDonald: That is in Ghana?

Mr. Ritchie: Yes. Then there is training in Canada for students from nine countries; Singapore, Korea, Kenya, Zambia, Uganda, Tanzania, Nigeria, Ghana and Jamaica. I believe that is pretty well the program as of last year. It is the sort of thing that the government wishes to continue in response to requests during the current year.

Mr. MacDonald: It is largely seen as a training program. Is that correct?

Mr. Ritchie: Technical advice and training.

Mr. MacDonald: When you say training, do you mean bringing people from the various countries you mentioned to train at our different military colleges? Is that the kind of training you envision?

Mr. Ritchie: I do not have the details here but it could be in staff colleges and it could be with regard to a particular form of training at one of the military camps. It would be the sort of military training that was desired by those countries. The Defence Research Board might be involved. Any kind of conventional military training would be possible.

Mr. MacDonald: Do you find it impossible to go into any other detail on that either on the present program or the specific kind of training they are presently being—

Mr. Ritchie: They are described here in the note I have, in the case of the trainees who come to Canada, as involving basic officer and staff courses. The technical people who might be sent out from Canada could be in various technical-military fields.

Mr. MacDonald: In light of the importance the military plays in many developing countries, the very often, sensitive role on what basis are decisions taken with respect to people that are brought to this country for certain kinds of specialized military training, or the sending out of technical advisers to the indigenous armed forces of these various countries? Who makes this kind of decision and on what basis? Obviously the Minister makes the decision, but on what basis?

Mr. Ritchie: Any application would be considered of course in the Department of National Defence and by our defence and arms control bureau, and also would be considered on the basis of the availability of the space to be considered on the basis of the requirement in the particular country, how important and valid a requirement it was.

Mr. MacDonald: Is any political assessment made of the role of the military in a specific country?

Mr. Ritchie: This is not likely, except in an extreme case, to have all that much bearing on the provision of basic training to a small number of people from any one country, and the countries from which the trainees are coming are generally countries where that sort of problem would not arise. There obviously are other countries where the

[Interprétation]

crois au Ghana, ils étaient certainement là-bas en 1970-1971 et sans doute la même chose continuera en 1971-1972. Au départ il y avait là-bas quelques 30 personnes mais je crois que ce chiffre est maintenant réduit à 13 personnes qui sont employées dans des services consultatifs et de formation au Ministère de la Défense, au quartier général de l'armée à l'Académie militaire et dans les collèges d'entraînement.

Mr. MacDonald: Et cela c'est au Ghana?

Mr. Ritchie: Oui. Ensuite nous assurons la formation au Canada des étudiants en provenance de neuf pays: Singapour, la Corée, le Kenya, la Zambie, l'Ouganda, la Tanzanie, le Nigéria, le Ghana, et la Jamaïque. Je pense que c'est à peu près le même programme que l'an dernier. C'est le genre de programme que le gouvernement désire poursuivre pour répondre aux demandes qui lui ont été faites durant l'année.

Mr. MacDonald: En principe, c'est considéré comme un programme de formation. Est-ce exact?

Mr. Ritchie: Conseil technique et formation.

Mr. MacDonald: Quand vous parlez de formation, est-ce que cela signifie que vous faites venir les gens de divers pays dont vous nous avez parlé pour les entraîner dans nos divers collèges militaires? Est-ce que c'est le genre de formation que vous envisagez?

Mr. Ritchie: Je n'ai pas les détails ici mais cela pourrait être dans des collèges d'officiers pour une forme particulière d'entraînement à l'un des camps militaires. Ce serait peut-être le genre d'entraînement militaire qui serait souhaité par ces pays. Il se peut que l'office des recherches de la Défense soit en cause. Il serait possible qu'il s'agisse d'une sorte d'entraînement militaire conventionnel.

Mr. MacDonald: Est-il impossible de nous donner plus de détails concernant le programme actuel ou le genre précis d'entraînement que l'on donne...

Mr. Ritchie: On décrit dans la note que j'ai ici, dans le cas des stagiaires qui viennent au Canada, comme mettant en cause des cours des fonctionnaires et du personnel. Les techniciens que l'on pourrait envoyer à l'étranger seraient dans divers domaines de la technique militaire.

Mr. MacDonald: A la lumière de l'importance des jeux militaires dans de nombreux pays en voie de développement, sur quoi se base-t-on quand on fait venir des gens au pays pour certain genre d'entraînement militaire spécialisé ou pour envoyer des conseillers techniques aux forces armées indigènes de ces divers pays? Qui prend ce genre de décisions et sur quoi se base-t-on? Il est évident que le ministre prend la décision, mais sur quoi se base-t-il?

Mr. Ritchie: Toute demande serait étudiée par le ministère de la Défense nationale et par notre bureau de contrôle de la défense et des armes; on étudierait aussi la disponibilité d'espace en se basant sur le besoin du pays, en se demandant s'il s'agit d'un besoin important et valable.

Mr. MacDonald: Fait-on une évaluation politique du rôle du militaire dans un pays en particulier?

Mr. Ritchie: C'est peu probable sauf dans un cas extrême; les pays d'où viennent les stagiaires sont habituellement des pays où ce genre de problèmes n'existent pas. Il existe évidemment d'autres pays où le rôle militaire est quelque peu différent et, en conséquence, la question pourrait se poser. L'aide que nous prévoyons n'est pas assez impor-

[Text]

role of the military may be somewhat different and, as a consequence, the question could arise. But the scale on which this assistance would be provided, I would suggest, is not such that this would be a very large problem in most of the cases we would be asked to consider and, in any event, we would consider them carefully on the individual case basis.

Mr. MacDonald: You say it would be from countries in which the problem would not arise. How do you make that determination?

Mr. Ritchie: It is a little invidious to make comparisons among countries, but I think most of these countries are countries with which our own armed services, with their traditions, are in touch. In the case of Jamaica, of course, it is a country where our own armed services themselves get some training in their exercises there, and in the other cases they are generally countries where the military condition is not that much different generally from our own.

Mr. MacDonald (Egmont): Do we keep a list of countries that we would not accept people from for training or that we would not send people to?

Mr. Ritchie: I have no such list, and if one had a list it would probably change from one time to another. We prefer to consider it on a case by case basis, and DND looks at the facts as of that time.

Mr. MacDonald: So, potentially, any country might participate in this program.

Mr. Ritchie: Any country might make a request but it would be open to the Department of National Defence and our defence and arms control bureau to recommend for or against filling the request. So judgment is exercised in the individual case.

Mr. MacDonald: Have any countries of the east bloc or of known Communist or Marxist persuasion ever participated in this program?

Mr. Ritchie: To my knowledge they have not requested to participate. Beyond that there is nothing I can say.

Mr. MacDonald: Have any countries with a military government participated in this program?

Mr. Ritchie: That would depend on your definition of course.

• 1710

I think some of these countries, the heads of the governments are military men but whether that makes them a military ... how did you describe it?

Mr. MacDonald: A government which would not have an elective system of government, obviously, and in some cases as you suggest in fact, have as the head of government a military individual.

Mr. Ritchie: This is true. Some of these gentlemen have military titles as do the heads of governments of several of these countries.

Mr. MacDonald: They have not had elections nor have they any parliamentary or democratic institutions operating at the present time, is that not correct.

Mr. Ritchie: I read off the list and I prefer not to comment on the situation in the individual countries.

[Interpretation]

tante pour provoquer un grave problème dans la plupart des cas que l'on nous demande d'étudier et, de toute façon, nous étudions chaque cas en détail.

Mr. MacDonald: Vous dites que ces gens viennent de pays où le problème ne se pose pas. Comment pouvez-vous prendre une telle décision?

Mr. Ritchie: Je n'aime pas comparer les pays, mais je crois que la plupart de ces pays entretiennent de bonnes relations avec nos forces armées. Pour ce qui est de la Jamaïque, il s'agit d'un pays où nos gens s'entraînent et dans les autres cas, il s'agit habituellement de pays où les conditions militaires ne sont pas très différentes des nôtres.

Mr. MacDonald: Existe-t-il une liste de pays dont nous n'accepterions pas les stagiaires et où n'enverrions pas nos gens?

Mr. Ritchie: Je n'ai pas ce genre de liste et si l'en existait une, il faudrait probablement y apporter des changements de temps à autre. Nous préférons étudier chaque cas et le ministère de la Défense nationale tient compte des faits à ce moment-là.

Mr. MacDonald: Il est donc possible pour tous les pays de participer à ce programme.

Mr. Ritchie: Tout pays peut en faire la demande, mais le ministère de la Défense nationale et notre bureau de contrôle de la défense et des armes pourraient les recommander ou non. Chaque cas est jugé individuellement.

Mr. MacDonald: Est-ce que des pays du bloc de l'Ouest ou des pays communistes ou marxistes ont déjà participé à ce programme?

Mr. Ritchie: Que je sache, il n'ont jamais demandé à participer.

Mr. MacDonald: Est-ce que des pays dirigés par un gouvernement militaire ont déjà participé à ce programme?

Mr. Ritchie: Tout dépend de votre définition de gouvernement militaire.

Je pense que certains de ces pays ont comme chef de gouvernement des militaires, mais si ceux-là les rend militaires ... comment décrivez-vous cela?

Mr. MacDonald: C'est un gouvernement qui n'a pas de gouvernement élu, évidemment, et dans certains cas comme vous le dites, ils ont comme chef de gouvernement des militaires.

Mr. Ritchie: C'est vrai. Certains de ces messieurs ont des titres militaires comme certains des chefs de gouvernement de plusieurs de ces pays.

Mr. MacDonald: Ils n'ont pas eu d'élection ni d'institution parlementaire ou démocratique qui fonctionnent en ce moment n'est-ce pas?

Mr. Ritchie: J'ai lu les listes et je préfère ne pas faire de remarque sur la situation sur les pays individuellement.

[Texte]

Mr. MacDonald: Let me put it the other way. In effect, some countries do have military governments that are now participating in this program, is that not correct?

Mr. Ritchie: Yes, but you know, the tradition of military training in Canada is such that I would have thought that any really militarist government would not necessarily find Canada the most likely place to send its personnel for military training. I think the tradition of the Canadian services is not one where personnel from such a background would feel particularly at home.

Mr. MacDonald: Some apparently do, though.

I would like to switch now to the allocation of money. In this year's estimates the sum of \$20,000 to the Laos International Commission, I notice a reduction by \$5,000 over the amount in last year's estimates. Does this mean a diminution in activity or interest in the role Canada is playing on that particular supervisory body?

Mr. Ritchie: As I think you realize, there is only one officer in Laos at the present time on the Commission, and our arrangement is that when more attention is required during the activities of the Commission in Laos, as happened recently, we send in an officer from a nearby place. In that particular instance we sent in our senior representative in Saigon for a meeting of the Laos Commission. The fact of the matter is that the Laos International Commission is down now, I believe, to one officer.

Mr. MacDonald: This is a reduction then from last year? Is that the reason for the drop of \$5,000? Everything else is going up in price, but I see from this thing that the cost is going down.

Mr. Ritchie: The reduction was made in February, 1970, so what accounts for the different rate of pay I am not able to say. It may be a different rank in the officer concerned, I am not sure. However, in any event the item is recovery of the costs really of the one officer who is assigned to the Laos International Commission.

Mr. MacDonald: This really operates pretty much as a token thing, is that correct?

Mr. Ritchie: A token, and keeping informed on the situation at the Commission in Laos and being in a position to enable us to act and to take part effectively if that should become necessary. As I said, in connection with the recent convening of the Laos International Commission, our chap who was on the spot was there and was able to help when our senior representative from Saigon went in to take part in the meeting.

Mr. MacDonald: When there is increased activity on the part of the Commission, is this a decision that we take by ourselves, on our own initiative, or must we wait until we are asked to participate?

Mr. Ritchie: On that particular occasion as you may remember, we did take the initiative and suggest that the Laos International Commission should inquire into the facts with regard to the presence of intruders from any direction. It was on our initiative that this was proposed and was discussed in the Commission.

[Interprétation]

M. MacDonald: Permettez-moi de le dire autrement. En effet, certains pays ont des gouvernements militaires qui participent à ce programme n'est-ce point vrai?

M. Ritchie: Oui, mais vous savez la tradition de la formation militaire au Canada est telle que je penserais que aucun gouvernement vraiment militariste ne trouverait nécessaire de trouver au Canada l'endroit le plus adéquat pour envoyer son personnel pour la formation militaire. Je pense que la tradition des services canadiens n'est pas celle qui attirerait les gens de cette sorte et l'endroit où ils se sentiraient particulièrement chez-soi.

M. MacDonald: Apparemment certains oui.

Je voudrais maintenant parler des allocations d'argent. Dans les prévisions de cette année la somme de \$20,000 pour la Commission internationale du Laos, je note qu'il y ait une réduction de \$5,000 par rapport au montant des prévisions de l'année passée. Est-ce que cela signifie une diminution des activités ou de l'intérêt du rôle que joue le Canada dans ce corps spécial de surveillance?

M. Ritchie: Je pense, et vous le savez qu'il y a seulement un seul officier au Laos en ce moment dans la Commission et notre disposition dit que quand plus d'attention est exigée durant les activités de la Commission au Laos comme cela a eu lieu récemment, nous envoyons un officier d'une place proche. Dans cet exemple particulier, nous avons envoyé là-bas notre représentant supérieur à Saigon pour une réunion de la Commission du Laos. Le fait est que dans la Commission internationale du Laos est composé, je crois d'un seul officier.

M. MacDonald: C'est une réduction alors par rapport à l'année passée? Est-ce la raison pour la diminution de \$5,000? Tout augmente, mais je vois d'après cela que le coût en diminue.

M. Ritchie: La réduction a été faite en février, 1970, et donc je ne puis dire quels sont les montants pour les différents degrés de paie. Cela peut-être une différence de grade de l'officier en question, je ne suis pas sûr. Cependant, en tout cas l'article couvre les coûts réels d'un officier qui est désigné pour la Commission internationale du Laos.

M. MacDonald: Cela fonctionne vraiment bien plus qu'un simple signe n'est-ce pas?

M. Ritchie: Comme un signe et comme information de la fluctuation de la Commission au Laos et est en position de nous rendre capable d'agir et de prendre part efficacement si cela devient nécessaire. Comme je l'ai dit, en relation avec la Convention récente de la Commission internationale du Laos, notre représentant qui était sur place était présent et était capable d'apporter une aide quand notre représentant supérieur de Saigon est venu pour prendre part à la réunion.

M. MacDonald: Quand il y a une activité plus forte de la Commission, y a-t-il une décision que nous prenons de nous-mêmes de notre propre initiative ou devons-nous attendre qu'on nous demande d'y participer?

M. Ritchie: A ce moment-là, comme vous pouvez vous le rappeler, nous avons pris l'initiative et avons suggéré que la Commission internationale du Laos devrait se renseigner du fait qui concerne la présence de forces qui s'étaient introduites dans toutes les directions. C'était sur notre initiative que cela a été proposé et a été discuté à la Commission.

[Text]

• 1715

Mr. MacDonald: So the commission did carry out a particular piece of activity at that time and it obviously must have made a report. Is that correct?

Mr. Ritchie: It debated a proposal, but in the end I think there was not agreement on the carrying out of the investigation we had urged.

Mr. MacDonald: Did we file a minority report? I know this has happened in the past.

Mr. Ritchie: There was no actual investigation on the basis of which a majority report could have been filed. There was simply a difference of view on the carrying out of the investigation. Therefore, it did not proceed.

I have been told that the reason the figure is probably somewhat lower this year than last year is that we are paying, not on the basis of the salary of our own individuals, but on the basis of our share of the cost of the whole commission and the commission as a whole has been reduced. Therefore, that includes a reduction in our component and our share of the costs consequently has been reduced.

Mr. MacDonald: Did we agree to the reduction of the commission?

Mr. Ritchie: I believe we did.

Mr. MacDonald: Is it then the view of the department that the commission is not likely to serve much useful purpose on the basis for which it was originally established?

Mr. Ritchie: It would be our view that to the extent it can serve a useful purpose, we can activate it on the basis of this limited presence there, as and when it can perform a useful purpose.

Mr. MacDonald: Surely, our recent experience, Mr. Ritchie, would not confirm that. In fact, when we tried the very thing you have just suggested, we found ourselves blocked. On what basis do you put your optimism?

Mr. Ritchie: I put my optimism, if such it is, in terms of "as and when". If we had had a full scale commission there I doubt it would have been capable of doing more than the skeleton commission was able to do, which does not mean that a skeleton commission fleshed-out on particular occasions will necessarily be capable of doing very much, but it does mean that in our judgment anyway, a stripped-down commission can be beefed up for particular activities as, if and when it appears that something can be accomplished. We can get people in there from nearby to participate in whatever activities the commission is willing to undertake of a constructive character on pretty short notice.

Mr. MacDonald: So basically our position is that we are sitting on the sidelines in the possibility that we may be able to do something, but we are really prevented from taking any action now which might forestall a worsening of the situation there.

Mr. Ritchie: We attempted to take an initiative that we thought would be helpful. We were not sitting on the sidelines when we did that.

[Interpretation]

Mr. MacDonald: Ainsi la commission a effectué un certain travail à ce moment-là et évidemment elle a dû faire un rapport, est-ce exact?

Mr. Ritchie: Elle a discuté une proposition, mais finalement les membres de la commission ne sont pas arrivés à se mettre d'accord sur l'accomplissement de l'enquête que nous les avions incités à faire.

Mr. MacDonald: Avons-nous remis un rapport minoritaire? Je sais que cela s'est produit dans le passé.

Mr. Ritchie: Enfin il n'y a pas eu d'enquête qui aurait permis de remettre un rapport majoritaire. Il y a simplement eu une différence d'opinions au sujet de l'accomplissement de l'enquête. Par conséquent, elle n'a pas eu lieu.

Il m'a été dit que la raison pour laquelle le chiffre est probablement un peu plus bas cette année qu'il ne l'était l'année dernière, est que nous payons, non en fonction du traitement de nos propres employés, mais en fonction de notre contribution aux frais qu'entraîne toute la commission et cette dernière a été réduite. Par conséquent, notre participation aux frais a été réduite.

Mr. MacDonald: Avions-nous approuvé la réduction du nombre des membres de la commission?

Mr. Ritchie: Je pense que oui.

Mr. MacDonald: Par conséquent, le ministère pense-t-il que la commission ne jouera pas un rôle utile sur la base pour laquelle elle avait été initialement instituée?

Mr. Ritchie: Nous pensons que dans la mesure où elle peut jouer un rôle utile nous pouvons la faire fonctionner en fonction du nombre réduit de membres qui la composent, comme et lorsqu'elle peut jouer un rôle utile.

Mr. MacDonald: Il est certain, monsieur Ritchie, que notre récente expérience ne confirmerait pas cela. En fait, lorsque nous avons essayé ce que vous venez de proposer, nous nous sommes trouvés dans une impasse. Sur quoi repose notre optimisme?

Mr. Ritchie: Mon optimisme repose, en termes de «comme et lorsque». Si nous avions eu une commission complète en fonction, je doute qu'elle aurait été capable d'accomplir quelque chose que ne l'a fait la commission réduite, ce qui ne veut pas dire qu'une commission réduite à laquelle on ajouterait des membres à des occasions particulières sera nécessairement capable d'accomplir beaucoup de choses, mais cela veut dire à notre avis en tout cas qu'on peut ajouter des membres à une commission réduite pour l'exécution d'activités particulières comme, si et lorsqu'il semble que quelque chose peut être accompli. Nous pouvons y ajouter des gens toujours disponibles qui participeraient pour l'accomplissement d'opérations que la commission consentirait à entreprendre de façon constructive et ceci à bref délai.

Mr. MacDonald: Ainsi fondamentalement notre proposition consiste à nous tenir dans les coulisses dans la possibilité de pouvoir faire quelque chose, mais enfin nous ne pouvons prendre aucune mesure actuellement qui pourrait empêcher la situation existant là-bas qu'empirer.

Mr. Ritchie: Nous avons essayé de prendre une initiative que nous pensions utile. Nous ne nous tenions pas dans les coulisses lorsque nous avons fait cela.

[Texte]

Mr. MacDonald: No.

Mr. Ritchie: However, as it turned out, that did not have any terribly useful effects. Our disappointment with the capacity of the commission to accomplish much in the circumstances there existing, I think, was reflected in our decision to reduce our participation—and I would emphasize—to be ready nearby if things changed and it turned out that something useful could be accomplished.

Mr. MacDonald: Just one final question to go. I was almost going to say, from the sublime to the ridiculous, but this is not ridiculous really. I think I raised this at another meeting, perhaps a year ago.

I think there was a good deal of personal embarrassment and some general ridiculousness about a decision taken by the department a year or two ago concerning the heads of missions travelling economy class. I have talked with a number of people who have been put in a rather awkward spot as representatives of this country and I wonder whether we have dispensed with this kind of nonsense and have realized that people, when they travel abroad representing this country, should travel as most heads of mission would and not—as I believe one individual had to—have to participate in the fraud of travelling economy class and then making sure he came out the first-class exit when he was being greeted as the head of mission at the other end of the trip. This really points out the kind of nonsense that occasionally we get into when we try to economize over something that I think . . .

• 1720

Mr. Ritchie: I think that shows how enterprising our heads of missions are capable of being.

Mr. MacDonald: I could tell a few other stories that I think are as amusing as that one, but I will stick to that one for the moment. Has that policy been altered?

Mr. Ritchie: This reflected the general tightness that we experienced during the past year.

Mr. MacDonald: Tightness is the word all right.

Mr. Ritchie: The measures we adopted with regard to economy travel, with all of their absurdities, did yield some savings which to us were pretty important at that time. Savings of the order of \$150,000 to \$200,000.

Mr. MacDonald: There is no flexibility though. Perhaps it could be argued that this would be a justifiable expense limitation in some senses, but there were situations that I know of from personal recollection that seemed to me to make no sense whatsoever. I hope there has been at least some measure of flexibility put into that.

Mr. Ritchie: There was intended to be a certain amount of flexibility in it originally, and a rule of reason was intended to be applied wherever possible. In any event we, as a department, are now putting our travel on a basis much closer to that of the public service as a whole. We would certainly expect where it was important that the head of mission be travelling in state that this would be permitted by our very flexible regulations.

[Interprétation]

M. MacDonald: Non.

M. Ritchie: Toutefois, d'après les résultats, cela n'a pas eu d'effets particulièrement utiles. Notre déception en ce qui concerne la capacité de la commission d'accomplir beaucoup de choses dans les circonstances prévalent là-bas, à mon avis, s'est manifesté dans la décision de réduire notre participation et je soulignerais, de nous tenir prêts si les choses changeaient et qu'il s'avérait que quelque chose d'utile pourrait être accomplie.

M. MacDonald: Juste une dernière question. J'étais presque sur le point de dire, du sublime au ridicule, mais ceci n'est pas réellement ridicule. Je crois que j'ai soulevé cette question à une autre réunion, peut-être un an auparavant.

Je pense que certains ont été personnellement embarrassés et il y avait l'aspect ridicule d'une décision prise par le ministère il y a un ou deux ans au sujet des chefs de mission voyageant en classe touriste. J'ai parlé à un certain nombre de gens qui se sont trouvés dans une situation assez embarrassante en tant que représentants de notre pays et je me demande si nous avons mis fin à ce genre d'absurdités et nous nous sommes rendus compte que lorsque les gens se rendent à l'étranger en tant que représentants du Canada, mieux devraient voyager comme le font le plupart des chefs de mission et non, comme je crois comme quelqu'un aurait dû le faire, d'avoir à contribuer à donner le change en voyageant en classe touriste, puis de s'assurer de franchir la sortie réservée aux passagers de première classe lorsque arrivé à destination, il était accueilli en tant que chef de mission. Cela démontre jus-

qu'à quel point nous pouvons être ridicules lorsque nous voulons économiser sur . . .

M. Ritchie: Je crois que cela démontre jusqu'à quel point nos chefs de mission peuvent être entreprenants.

M. MacDonald: Je pourrais vous raconter quelques histoires qui seraient aussi amusantes que celle-là mais je vais me contenter de celle-ci pour le moment. Est-ce que cette politique a été changée?

M. Ritchie: Cela reflète le resserrement général que nous avons expérimenté au cours de l'année dernière.

M. MacDonald: Resserrement est bien le mot.

M. Ritchie: Les mesures que nous avons prises en ce qui concerne l'économie sur les déplacements avec toutes leurs absurdités, nous ont permis de faire des épargnes qui étaient très importantes pour nous à ce moment-là. Des épargnes de \$150,000 à \$200,000.

M. MacDonald: Il n'y a pas de souplesse cependant. Cette restriction des dépenses est peut-être justifiable en certains cas mais il y a d'autres situations dont je me souviens qui à mon avis n'avaient aucun sens. J'espère qu'on y a mis un peu de souplesse par la suite.

M. Ritchie: Au début il devait y avoir une certaine souplesse et l'on devait se servir de son jugement autant que possible. Dans tous les cas, notre ministère considère les déplacements de la même façon que la Fonction publique en général. Lorsqu'il est important que le chef de mission voyage en grand équipage nous espérons que la chose soit permise d'après nos règlements très souples.

[Text]

Mr. MacDonald: Perhaps I will have an opportunity next year to let you have a progress report on how well it is working.

The Chairman: Gentlemen, before adjourning may I just remind members that I would like to get from party representatives and from anyone who is interested, some idea—I would like to get this after the meeting tonight or tomorrow if possible—whether we ought to proceed as we have done in previous years with the estimates in the normal fashion item by item, or whether we wish to concentrate this year upon the organizational question which has been discussed at some length today. May be I could have some assistance on that point.

I would also like to remind members that on Tuesday the main Committee will be meeting again, I think with the final witness in connection with the foreign policy papers. We will continue with the estimates of the Department of External Affairs next Wednesday.

I would also remind members it is essential that each party should have its representatives out on Monday to the subcommittee meeting to review its report on international development assistance. It is absolutely essential that we should get that report on its way if we are to meet our time schedule.

On your behalf I would like to thank Mr. Ritchie, Mr. Tremblay and Mr. Barton and their associates from the Department of External Affairs. We will be seeing at least some of them, if not Mr. Ritchie, again next week. Thank you very much, gentlemen.

[Interpretation]

M. MacDonald: Peut-être que l'an prochain j'aurai l'occasion de vous laisser savoir jusqu'à quel point cela fonctionne.

Le président: Messieurs, avant d'ajourner puis-je vous rappeler que j'aimerais avoir de la part des représentants de parti, et de tous ceux qui sont intéressés, ce soir ou demain si possible, si nous devons procéder comme par le passé avec l'étude des crédits, c'est-à-dire, poste par poste ou devons-nous plutôt nous concentrer sur la question de l'organisation que nous avons discutée très longuement aujourd'hui. Puis-je avoir votre aide sur cette question?

J'aimerais aussi vous rappeler que le Comité se réunira à nouveau mardi avec le dernier témoin en ce qui concerne le Livre blanc sur la politique étrangère. Nous procéderons avec les crédits du ministère des Affaires extérieures mercredi prochain.

Je veux aussi vous rappeler qu'il est indispensable que les représentants de chaque parti assistent à la réunion du sous-comité lundi pour passer en revue son rapport sur l'aide au développement international. Il est absolument indispensable que nous ayons ce rapport si nous voulons être fidèles à notre calendrier.

En votre nom, je désire remercier MM. Ritchie, Tremblay et Barton et leurs associés du ministère des Affaires extérieures. Nous en reverrons quelques-uns la semaine prochaine à l'exception de M. Ritchie. Merci beaucoup, messieurs.

APPENDIX "T"

DEPARTMENT OF EXTERNAL AFFAIRS

Headquarters Organization

In order to meet the challenges of coming decades the Government needs a strong and highly flexible foreign affairs department. In order better to respond to this need, the Department of External Affairs, during the past few months, has undergone a quite extensive reorganization. The purpose of this paper is to describe briefly the basic structures of the new organization.

The new organization conforms to the principles of integrated and accountable management which the Government is seeking to implement throughout the Public Service. Because Canada's external policies and programmes are subject to influences, sometimes profound, beyond the control of the Canadian Government, External Affairs headquarters has to be able to cope with special problems. The basic instrument of management is a system of country plans and programmes which provides the flexibility necessary to shape and manage programmes carried out in relatively small packages all over the world. In addition, however, continuous policy formulation and revision is needed, extending far beyond the compass of its country plans and programmes.

The organization of the headquarters has thus been designed to encourage the closest possible relationship between the discharge of operational responsibilities and the continuous development of the policy framework within which operations must be conducted.

ORGANIZATION

The main body of the Department is composed of a number of bureaux whose formation has been the principal focus of the new headquarters organization. The Bureaux have either (I) area, (II) functional, or (III) administrative responsibilities, and each is managed by a Director-General.

(I)—Four area bureaux have been established: African and Middle Eastern Affairs; Asian and Pacific Affairs; European Affairs; and Western Hemisphere Affairs. To the Directors-General of these bureaux, the Under-Secretary has delegated his authority for the management of operations in their regions, including country programme planning, resource planning and control, and policy guidance to missions. They will also participate in the policy development process as it applies to their respective areas of responsibility. It is through the development of effective country planning and programming, as the nucleus of the Department's integrated management system, that the Government intends to ensure that the conduct of its relations with other nations and the activities it carries out abroad are related to its overall policy objectives and that the human and financial resources are correspondingly deployed.

APPENDICE «T»

MINISTÈRE DES AFFAIRES EXTÉRIEURES

Organisation de l'Administration centrale

Afin de répondre aux défis qui se poseront au cours des prochaines décennies, le Gouvernement a besoin d'un ministère des Affaires étrangères fortement organisé et capable d'une grande souplesse de fonctionnement. Afin de mieux répondre à ce besoin, le ministère des Affaires extérieures a subi au cours des derniers mois une réorganisation très poussée dont le présent document cherche à exposer brièvement la structure fondamentale.

La nouvelle organisation est conforme aux principes de gestion intégrée et vérifiable que le Gouvernement s'efforce de mettre en œuvre dans l'ensemble de la Fonction publique. Les lignes de conduite et les programmes extérieurs du Canada étant soumis à des influences, parfois profondes, qui échappent au contrôle du Gouvernement canadien, l'administration centrale des Affaires extérieures doit pouvoir prendre en main des problèmes particuliers. L'instrument fondamental de gestion est un système de plans et de programmes par pays qui assure la souplesse nécessaire à la formulation et à l'application de programmes dont l'exécution se fait par blocs relativement restreints dans le monde entier. Il faut, en outre, assurer un processus permanent de formulation et de révision de la politique, qui dépasse de beaucoup la portée des plans et des programmes par pays.

La nouvelle organisation de l'administration centrale a donc été conçue de manière à encourager des rapports aussi étroits que possible entre l'exécution des tâches opérationnelles et l'élaboration continue du cadre politique dans lequel doit s'effectuer la conduite des opérations.

ORGANISATION

Le Ministère se compose en gros de bureaux dont la création est l'un des traits marquants de la nouvelle organisation. Les Bureaux ont des fonctions de caractère (I) régional, (II) fonctionnel ou (III) administratif, et sont dirigés chacun par un Directeur général.

(I) Quatre bureaux dits «régionaux» ont été créés: Bureau des affaires d'Afrique et du Moyen-Orient; Bureau des Affaires de l'Asie et du Pacifique; Bureau des affaires d'Europe; et Bureau des affaires de l'Hémisphère occidental. Les Directeurs généraux de ces bureaux ont reçu du Sous-secrétaire le mandat de gérer les opérations dans leurs régions respectives, ce qui comprend l'élaboration des programmes par pays, la planification et le contrôle des ressources, et l'orientation politique à donner aux missions. Ils participeront également à l'élaboration de la politique dans la mesure où elle intéresse leurs domaines respectifs de responsabilité. C'est par le développement d'une programmation efficace par pays, planification qui se situe au cœur du régime de gestion intégrée du Ministère, que le Gouvernement veut faire en sorte que la conduite de ses relations avec les autres nations et les activités qu'il exerce à l'étranger se rattachent aux objectifs de sa politique générale et que les ressources humaines et financières dont il dispose soient déployées en fonction de ces objectifs.

(II)—To correspond to the area bureaux, other bureaux are organized on a *functional* basis: Economic and Scientific Affairs; Defence and Arms Control Affairs; Legal and Consular Affairs; United Nations Affairs; Public Affairs; and Coordination (including Federal-Provincial Affairs in their international context). Issue-oriented or functional bureaux address themselves to several needs:

(a) Domestic departments of government are organized on a functional basis and the bureaux reflect these areas of direct concern to other government departments. Moreover, major issues of foreign policy are frequently, almost by definition, ones where significant and often varied domestic interests must be coordinated and reconciled. The functional units in External Affairs help to develop and maintain the coordinated approach toward these issues which is necessary to the Government's interests.

(b) In the event that several foreign countries have common interests to discuss in a functional discipline, it is useful to develop discussions from a functional point of view, once area interests have been taken into consideration. Also, multilateral institutions and agencies are generally organized on a functional basis.

(c) There are also issues which require a particular expertise to negotiate which might not normally be found elsewhere in the Department or the Government (e.g., specific economic or legal expertise).

Generally, therefore, the functional bureaux maintain an overview of international relations in their particular functional disciplines for purposes of planning, monitoring and evaluating policies. They develop and maintain a coordinated approach to matters of primary concern to other departments and agencies of the Government.

The Department's structures depend on a continuing dialogue between functional and area bureaux. Each regional bureau, in its capacity as the coordinating centre responsible for the shaping and management of country plans and programmes, ensures that the functional interests are appropriately reflected in post operations. Similarly, functional bureaux respect in the management of their operations the interests of the regional bureaux. The two perspectives are complementary, and in union generate a sensitive and thorough approach to the complexities of the Department's operations.

(III)—The *administrative* bureaux form the rest of the headquarters bureau structure: Communications and Information Systems; Finance and Administration; and Personnel. The importance of these support bureaux can hardly be overstated. They operate the machinery for External Affairs' widely-distributed operations and, in consultation with the area bureaux, help to administer the resources.

(IV)—The Under-Secretary and Associate Under-Secretary between them carry general responsibility for departmental policy and operations. Together with the Assistant Under-Secretaries they form a team with responsibility for the main areas of foreign policy and the application to

(II) Parallèlement aux bureaux régionaux, d'autres bureaux sont organisés sur le plan fonctionnel: Bureau des affaires économiques et scientifiques; Bureau de la défense et du contrôle des armements; Bureau des affaires juridiques et consulaires; Bureau des affaires publiques; et Bureau de la coordination (comprenant les affaires fédérales-provinciales dans leur contexte international). Ces bureaux, ayant une orientation plutôt pratique ou fonctionnelle répondent à plusieurs besoins:

a) Les ministères intérieurs du Gouvernement sont organisés sur une base fonctionnelle et les bureaux dits fonctionnels se font le reflet des secteurs d'activité qui intéressent directement d'autres ministères du Gouvernement. En outre, les grandes questions de politique étrangère sont souvent, de par leur définition même, des questions pour lesquelles il faut veiller à coordonner et concilier des intérêts nationaux importants et souvent divers. Les bureaux fonctionnels des Affaires extérieures sont là pour aider à mettre au point et à maintenir la coordination dans la façon d'aborder ces questions qui soit conforme aux intérêts de l'État.

b) Lorsque plusieurs pays étrangers ont des intérêts communs à faire valoir dans une discipline fonctionnelle, il est utile, après avoir fait la part des intérêts régionaux, d'entamer la discussion sur le plan fonctionnel. Par ailleurs, les institutions et organismes multilatéraux sont généralement organisés sur une base fonctionnelle.

c) Il y a aussi des questions dont la négociation exige des connaissances particulières souvent difficiles à trouver ailleurs au ministère ou au gouvernement (par exemple, des connaissances précises en matière économique ou juridique).

On peut donc dire, en général, que les bureaux fonctionnels font un examen d'ensemble des relations internationales dans leurs disciplines fonctionnelles propres pour les besoins de la planification, du contrôle et de l'évaluation des politiques. Ils mettent au point et révisent constamment des méthodes coordonnées pour l'examen de questions qui intéressent au premier chef d'autres ministères et organismes du gouvernement.

Les structures du ministère sont fondées sur un dialogue constant entre les bureaux fonctionnels et les bureaux régionaux. Chaque bureau régional, en tant que centre de coordination chargé de l'élaboration et de la gestion des plans et programmes par pays, veille à ce que les intérêts fonctionnels se reflètent de façon satisfaisante dans les opérations des postes. Pareillement, les bureaux fonctionnels respectent les intérêts des bureaux régionaux dans la conduite de leurs opérations. Les deux aspects sont complémentaires et leur réunion produit une façon sensée et approfondie d'envisager la complexité des opérations du ministère.

(III) Les bureaux administratifs forment le dernier élément de la structure de l'administration centrale: Bureau des communications et des systèmes informatiques; Bureau des finances et de l'administration; et Bureau du personnel. On ne saurait exagérer l'importance de ces bureaux de soutien. Ce sont eux qui font fonctionner l'appareil des opérations extrêmement diversifiées des Affaires extérieures et qui aident, en collaboration avec les bureaux régionaux, à administrer les ressources.

(IV) Le Sous-secrétaire et le Sous-secrétaire associé se partagent la responsabilité globale de la politique et des opérations du Ministère. Ils forment, avec les Sous-secrétaires adjoints, une équipe dont relèvent les principaux domaines de la politique étrangère et l'application des

them of the policy themes set out in *Foreign Policy for Canadians*.

In order for top management to be free to focus on the area of policy formulation and direction, responsibility for departmental operations within established policy has been delegated to the Directors-General of Bureaux. In this way, personnel resources can be utilized to the maximum, constantly providing management, against a background of rapidly-evolving events, the kind of information and policy options which the Government will require to be able to take advantage of new opportunities. The most evident structural characteristic is, therefore, the decentralization of the Department's new organization. The new structure intends to exploit the advantages offered by adoption of the concept of country planning and management. This concept, by its very nature, facilitates differentiation between those matters which require decisions to be taken at the senior management level and those which can now be made at the level of management immediately responsible for the direction of operations.

Decentralization has enabled the senior management to concentrate on policy, while keeping in touch with related operations whose primary management has been delegated to Directors-General. This is essential if we are to succeed in carrying out the design projected in the White Paper on foreign policy. The Assistant Under-Secretaries now have greater freedom to participate in discussions on specific problems with foreign governments, to undertake special assignments in areas of the world of particular current concern to them, to consult closely with other departments whose interests are reflected in our foreign activities, and to attend conferences at home and abroad. They are also available to head special teams or task forces on international subjects of exceptional importance and urgency, particularly when these span the interest of several bureaux with the department or several departments of the Government.

(V)—Linked with the exercise of the Under-Secretary's responsibilities are certain functions which must be carried out under the Under-Secretarial Group's direct control, such as security and relationships with the diplomatic corps. The Press Office is also associated with the Under-Secretarial Group. In addition, the Central Staff and the Operations Centre provide a briefing and administrative assistance secretariat, and perform a liaison and coordinating function. The Policy Analysis Group, with particular responsibilities for longer term considerations, also reports directly to the Under-Secretary.

It is believed that the structures described above are suitable for shaping foreign policy and conducting the foreign operations of the Government in the years to come.

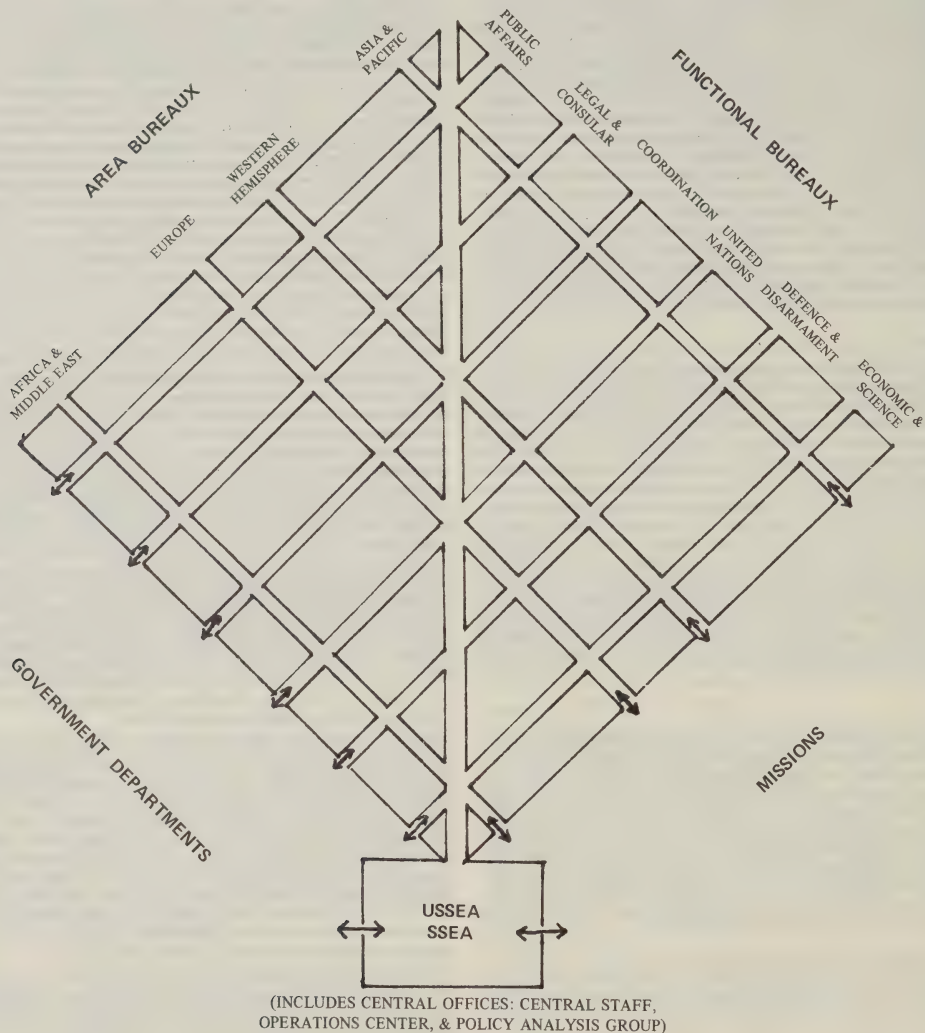
grands principes de politique exposés dans *Politique étrangère au service des Canadiens*.

Afin de permettre à la haute administration de se consacrer librement à l'élaboration et à l'orientation de la politique du Ministère, la conduite des opérations de celui-ci a été confiée, selon la politique établie, aux directeurs généraux des Bureaux. On utilise ainsi au maximum nos ressources en personnel afin de fournir constamment à l'administration, malgré la rapidité avec laquelle les événements se succèdent, le genre de renseignements et d'options politiques dont le gouvernement a besoin pour profiter des différentes occasions au fur et à mesure qu'elles se présentent. La caractéristique la plus frappante de cette structure est donc la décentralisation de la nouvelle organisation du Ministère. Le but de la nouvelle structure est d'exploiter les avantages qu'offre l'adoption du concept de la planification et de la gestion par pays. Ce concept facilite, de par sa nature, la distinction entre les questions qui appellent des décisions de la part de la haute administration et les questions qui peuvent maintenant faire l'objet de décisions au niveau administratif directement chargé de la conduite des opérations du Ministère.

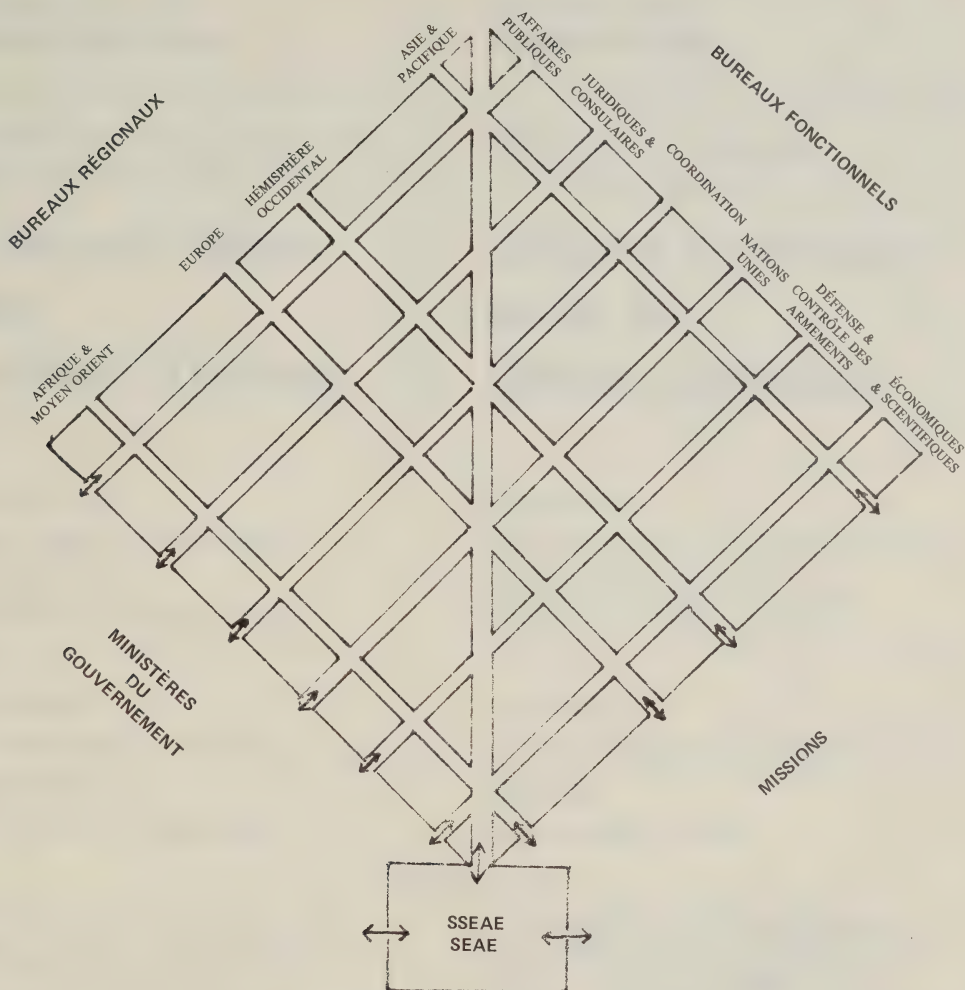
La décentralisation a permis aux échelons supérieurs de l'administration de se consacrer à la politique sans perdre de vue les opérations connexes dont la gestion proprement dite a été confiée aux Directeurs généraux. Cette nouvelle formule est essentielle si nous voulons réaliser le dessein esquissé dans le Livre blanc sur la politique étrangère. Les Sous-secrétaires d'État adjoints peuvent maintenant avec une plus grande liberté aborder des problèmes précis avec les gouvernements étrangers, entreprendre des tâches spéciales dans des régions du monde qui présentent pour eux un intérêt particulier, maintenir des contacts étroits avec d'autres ministères qui s'occupent de nos activités à l'étranger et assister à des conférences au Canada comme à l'étranger. Ils peuvent également diriger des équipes spéciales ou des groupes de travail qui s'attaquent à des questions internationales d'une importance capitale et d'une extrême urgence, surtout lorsque ces problèmes recoupent les intérêts de plusieurs bureaux du ministère ou encore d'autres ministères de l'État.

(V) Les responsabilités du Sous-secrétaire sont étroitement liées à certaines fonctions qui doivent être exécutées sous le contrôle direct du groupe du sous-secrétariat, par exemple, en matière de sécurité et de relations avec le corps diplomatique. Le Service de presse travaille également en étroite collaboration avec le groupe du sous-secrétariat. De plus, le Secrétariat central et le Centre d'opérations servent de secrétariat de soutien et de centre de renseignements; ils remplissent aussi des fonctions de liaison et de coordination. Le groupe d'analyse politique s'occupe particulièrement des questions à plus long terme et relève aussi directement du Sous-secrétaire.

Il est permis de croire que les structures décrites ci-dessus conviennent à l'élaboration de la politique étrangère et à la conduite des opérations du Gouvernement à l'étranger telle qu'elle devra se faire au cours des années à venir.



NOTE: OMITTED FROM DIAGRAM ARE ADMINISTRATIVE BUREAUX—
FINANCE & ADMINISTRATION, PERSONNEL, & COMMUNICATIONS & INFORMATION SYSTEMS—
AND SPECIAL UNITS REPORTING DIRECTLY TO USSEA — BILINGUALISM ADVISOR,
PRESS RELATIONS, PROTOCOL, INSPECTION SERVICE, & SECURITY & INTELLIGENCE



(COMPRENANT BUREAUX CENTRAUX:
 SECRÉTARIAT CENTRAL, CENTRE D'OPÉRATIONS
 ET GROUPE D'ANALYSE POLITIQUE)

À NOTER: SONT EXCLUS DE CE SCHÉMA LES BUREAUX ADMINISTRATIFS—
 FINANCES & ADMINISTRATION, PERSONNEL, COMMUNICATIONS & SYSTÈMES INFORMATIQUES
 ET SERVICES SPÉCIAUX RELEVANT DIRECTEMENT DU SEAE — CONSEILLER EN BILINGUISME,
 PRESSE, PROTOCOLE, DIRECTION DE L'INSPECTION

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Tuesday, May 11, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 25

Le mardi 11 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians"
Estimates 1971-72,
Department of National Defence

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens»
Le Budget des dépenses 1971-1972,
ministère de la Défense nationale

INCLUDING:

The First Report to the House

Y COMPRIS:

Le premier Rapport à la Chambre

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)

CORRIGENDUM

Statement made by Professor Gilles
Lalande, Director of the Department
of Political Science, University of
Montreal, at the meeting held on
Tuesday, February 2, 1971 and published
in Issue No. 9 is printed as an appendix
to this day's Issue.
(See Appendix "U")

A la présentation faite par le professeur
Gilles Lalande, directeur du Département
de science politique de l'Université de
Montréal, lors de sa comparution devant ce
Comité, le mardi 2 février 1971 et imprimée
dans le fascicule n° 9 apparaît en
appendice au présent fascicule.
(voir appendice «U»)

Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Forrestall
Asselin	Gibson
Badanai	Groos
Barrett	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Brewin	Hopkins
Dupras	Hymmen
Fairweather	Laprise

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacDonald (<i>Egmont</i>)	Prud'homme
MacLean	Rowland
Marceau	St. Pierre
Nystrom	Stewart (<i>Marquette</i>)
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Perrault	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4) (b)

Mr. Groos replaced Mr. Penner on May 10, 1971.

Mr. Fairweather replaced Mr. Macquarrie on May 10, 1971.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

M. Groos remplace M. Penner le 10 mai 1971.

M. Fairweather remplace M. Macquarrie le 10 mai 1971.

REPORT TO THE HOUSE

Wednesday, May 12, 1971.

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

FIRST REPORT

Pursuant to its Order of Reference of Wednesday, February 17, 1971, your Committee has considered the following Votes, listed in the Estimates for the year ending March 31, 1972:

Votes 1, 5, 10, 15, 20, 25 and 30 relating to the Department of National Defence.

Vote 35 relating to Defence Construction (1951) Limited.

Your Committee commends them to the House.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 12, 15, 18, 20 and 25*) is tabled.

Respectfully submitted,

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le mercredi 12 mai 1971

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mercredi 17 février 1971, le Comité a examiné les crédits suivants énumérés au Budget des dépenses pour l'année financière se terminant le 31 mars 1972:

Les crédits n^{os} 1, 5, 10, 15, 20, 25 et 30 relatifs au ministère de la Défense nationale.

Le crédit n^o 35 relatif à la Construction de défense (1951) Limitée.

Le Comité les recommande à l'approbation de la Chambre.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicules n^{os} 12, 15, 18, 20 et 25*) est déposé.

Respectueusement soumis

Le président

Ian Wahn

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, May 11, 1971

(23)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 11:15 a.m., the Chairman, Mr. Ian Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Badanai, Brewin, Dupras, Fairweather, Gibson, Groos, Hopkins, Hymmen, Lachance, Laprise, MacLean, Nystrom, Ouellet, Prud'homme, St. Pierre, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(18).

Witness: From the Toronto Progressive Conservative Forum: Mr. Alan M. Heisey, Chairman, Task Force on External Affairs.

The Committee continued consideration of the Policy Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

The Chairman introduced the witness who gave an opening statement before being questioned thereon.

The questions terminating, the Chairman thanked the witness who retired.

The Committee resumed further consideration of the Estimates 1971-72 of the Department of National Defence.

The Chairman called Item 1—"Program Expenditures".

Item 1 carried.

The Chairman called Item 5—"Operating Expenditures—Defence Services Program".

It was moved by Mr. Hymmen, that Item 5 carry, and debate arising thereon;

Mr. Brewin moved an amendment thereto that the Item entitled "*North American Security*" be reduced from \$193,869,000 to \$100,000,000.

After further debate, the question being put on the said amendment, it was, by a show of hands negatived: Yeas 3; Nays 12.

Then Mr. Nystrom moved as an amendment that the Item entitled "*Military Contributions to NATO*" be reduced from \$99,146,000 to 0 dollars.

After debate thereon, the question being put on the said amendment, it was, by a show of hands negatived: Yeas 1; Nays 13; Abstention 1.

Then the question being put on the main motion, Item 5 carried in the affirmative.

Items 10, 15, 20, 25 and 30 relating to the Department of National Defence carried.

Item 35 relating to Defence Construction (1951) carried.

On motion of Mr. Allmand,

Resolved: that the Chairman report to the House commending the estimates.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 11 mai 1971

(23)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 11 h 15. Le président, M. Ian Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Badanai, Brewin, Dupras, Fairweather, Gibson, Groos, Hopkins, Hymmen, Lachance, Laprise, MacLean, Nystrom, Ouellet, Prud'homme, Saint-Pierre, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(18).

Témoin: Du forum progressiste conservateur de Toronto: M. Alan M. Heisey, président du Comité d'étude sur les affaires extérieures.

Le Comité entreprend l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des canadiens».

Le président présente le témoin qui fait une déclaration et répond ensuite aux questions.

A la fin de la période de questions, le président remercie le témoin qui se retire.

Le Comité reprend l'étude des prévisions budgétaires 1971-1972 du ministère de la Défense Nationale.

Le président met en délibération le crédit 1—«dépenses du programme».

Le crédit 1 est adopté.

Le président met en délibération le crédit 5—«dépenses de fonctionnement—programme des services de défense».

M. Hymmen propose que le crédit 5 soit adopté et le débat se poursuit;

M. Brewin propose un amendement pour que le crédit intitulé «sécurité de l'Amérique du Nord» soit réduit de \$193,869,000 à \$100 millions.

Après le débat, l'amendement est mis aux voix et est rejeté par un vote à main levée: en faveur: 36 contre: 12.

M. Nystrom propose ensuite à titre d'amendement que le crédit intitulé «contributions militaires à l'OTAN»: soit réduit de \$99,146,000 à 0.

Après le débat, l'amendement est mis aux voix et est rejeté par un vote à main levée: en faveur: 1; contre 13; abstention: 1.

La motion principale est ensuite mise aux voix et le crédit 5 est adopté.

Les postes 10, 15, 20, 25 et 30 concernant le ministère de la Défense nationale sont adoptés.

Le poste 35 concernant la construction pour la défense (1951) est adopté.

M. Allmand propose, et il est

Résolu: que le président fasse rapport à la Chambre de l'adoption des prévisions budgétaires.

On motion of Mr. Hymmen, it was

Agreed,—that an amount of \$10.00 be reimbursed to the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade for their procurement of fifty off-prints of Mr. Peter Dobell's article entitled "The Management of a Foreign Policy for Canadians" which has been circulated to members of the Committee.

It was *agreed*,—that a corrected translation and text of the evidence given by Professor Gilles Lalande at our meeting of February 2, 1971 be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence—See Appendix "U".

At 12:45 p.m., the Committee adjourned until 3:30 p.m., Wednesday, May 12, 1971.

M. Hymmen propose, et il est

Convenu,—qu'une somme de \$10. soit remboursée au centre parlementaire des affaires extérieures et du commerce extérieur pour l'obtention de 50 tirés à part de l'article de M. Peter Dobell intitulé «La gestion d'une politique étrangère pour les canadiens» qui est distribué aux membres du Comité.

Il est convenu,—qu'une traduction révisée et un texte des témoignages rendus par le professeur Gilles Lalande lors de notre séance du 2 février 1971 soient imprimés en appendice aux procès-verbaux et témoignages de ce jour—(voir appendice «U»).

A 12 h 45 de l'après-midi, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 3 h 30 de l'après-midi le 12 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, May 11, 1971

(Text)

• 1113

The Chairman: Gentlemen, I think perhaps we can begin.

May I remind members that tomorrow afternoon at 3:30, the Committee will meet to continue examination of the Department of External Affairs estimates and re-organizational plans.

Fortunately, Mr. A. E. Ritchie, the Under-Secretary of State for External Affairs will be with us after all and will be accompanied by Mr. Tremblay and Mr. Barton as at last week's meeting.

Before introducing today's witness, I would like to mention that we have a visiting Polish journalist, Mr. Maksymilian Berezowski with us this morning. Mr. Berezowski is from the newspaper *Tribuna Ludu* in Warsaw and is currently in Canada under the Department of External Affairs program which sponsors visits by foreign journalists.

On behalf of the Committee may I extend to you a warm welcome, Mr. Berezowski.

This morning we will hear from Mr. Alan M. Heisey, representing the Toronto Progressive Conservative Forum. This group is made up of interested Torontonians who wish to voice a conservative opinion on political matters of current interest.

Foreign Policy for Canadians a special Task Force on External Affairs was formed. The Toronto statement was published in special newspaper issues and the Toronto Forum is the result. Mr. Alan M. Heisey is the Chairman of the Task Force. Welcome Mr. Heisey. The Toronto statement has been distributed to all members of the Committee, Mr. Heisey, so perhaps you could make a short introductory statement, after which the members may wish to raise questions. Mr. Heisey.

• 1115

Mr. Alan M. Heisey (Chairman, Task Force on External Affairs, Toronto Progressive Conservative Forum): Thank you very much, Mr. Chairman. It is a great honour for me to have an opportunity to appear before your Committee. I must begin by setting very limiting parameters on our effort, because we are a group of interested citizens in Toronto who met on four occasions in an attempt to review the first volume only of the *Foreign Policy for Canadians* paper. You recognize the limitations that four hour and a half meetings would have in terms of the result.

We still think there are some central premises that are perhaps worth a little discussion this morning, and I would have to add that when I leave this paper I speak only for myself. The paper speaks for the views of the 15 to 40 people who attended one or more sessions. We do not presume to speak for the Progressive Conservative party in Toronto totally or for any more than ourselves, in writing, and when I leave the paper I make it clear that I speak only for myself.

Our statement is substantially more confident an approach than the white paper first volume. Maybe it reflects the views of the people assembled and maybe the Toronto view, compared to other views in the country, of

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 11 mai 1971

(Interpretation)

Le président: Messieurs, je crois que nous pouvons commencer.

Puis-je rappeler aux députés que demain après-midi à 3 h 30 le Comité se réunira pour continuer l'étude du budget du ministère des Affaires extérieures et le plan de réorganisation.

Heureusement, M. A. E. Ritchie, sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures sera enfin présent et sera accompagné de MM. Tremblay et Barton, comme lors de la séance de la semaine dernière.

Avant de vous présenter le témoin, je voudrais vous indiquer que nous avons ici M. Maksymilian Berezowski, journaliste polonais qui participe à notre réunion ce matin. M. Berezowski travaille pour le journal *Tribuna Ludu* à Varsovie et se trouve en ce moment de passage au Canada dans le cadre des visites des journalistes étrangers organisées en vertu d'un programme du ministère des Affaires extérieures.

Au nom du Comité, nous vous accueillons chaleureusement, monsieur Berezowski.

Ce matin nous entendrons M. Alan M. Heisey qui représente le *Toronto Progressive Conservative Forum*. Ce groupe se compose de Torontois qui veulent exprimer leurs vues sur des questions politiques d'intérêt courant.

En réponse à notre annonce parue dans les journaux de décembre dernier par laquelle nous invitons le public à faire connaître ses vues sur la politique étrangère du Canada, on a établi un groupe spécial d'étude s'occupant des affaires extérieures. La déclaration de Toronto a été publiée dans des éditions spéciales de journaux et le *Toronto Forum* en est le résultat. M. Alan M. Heisey est président de ce groupe d'étude. Nous souhaitons la bienvenue

à M. Heisey. La déclaration de Toronto a été distribuée à tous les membres du Comité, monsieur Heisey, par conséquent vous pourriez peut-être nous faire une courte déclaration d'introduction, puis les députés pourront poser des questions. Monsieur Heisey.

M. Alan M. Heisey (Président, groupe d'études sur les affaires extérieures, Toronto Progressive Conservative Forum): Merci beaucoup, monsieur le président. C'est pour moi un grand honneur de comparaître ici devant votre Comité. Il me faut commencer par indiquer des paramètres très limitatifs en ce qui concerne notre effort, car nous constituons un groupe de citoyens à Toronto qui s'intéressent à cette question des affaires extérieures et qui se sont réunis quatre fois afin d'étudier le premier volume seulement de la *Politique étrangère pour les Canadiens*. Vous vous rendez compte que nous étions limités du fait que les séances duraient quatre heures et demie.

Je continue à penser qu'il y a quelques principes essentiels qui mériteraient d'être étudiés un peu plus ce matin et je dirais que, une fois ma déclaration terminée, je parlerai uniquement en mon propre nom. Le document ici représente l'opinion de 15 à 40 personnes qui ont assisté à une ou plusieurs séances. Nous ne prétendons pas parler entièrement au nom du parti conservateur progressif à Toronto pas plus qu'en notre nom dans un document comme celui-ci c'est pourquoi je vais préciser qu'après celui-ci, je ne parlerai plus qu'en mon nom propre.

Notre déclaration constitue une façon d'aborder le problème d'une façon plus confiante que ce qui est indiqué

[Texte]

the accomplishment of Canada and of Canada's roles in the world. We started off with a very expansionist, almost braggadocio, view of the country, but I think if you cannot start from that premise of the greatness of the Canadian accomplishment then it is hard to go on into external affairs with any sense of confidence.

We do not have the identity concerns that seemed to be a preoccupation of the white paper. We moved more experimentally and more aggressively into some of the larger international issues that I think the white paper pretty seriously omitted, at least in its first volume.

One other point: this looking for examples of where we can develop interdependence rather than for the need to clarify and strengthen our independence is again a very different mood that we would seek to project. I will get into some specifics of that in a moment.

I also think that one area where we may have offered a Canadian view that has not been brought forward is in the question of the preoccupation with racial prejudice in international affairs. There is an assumption made that this is one of the great issues in the world and of course it is, and of course we share it; but we think that in Canada racial prejudice is not a great problem, although it is always going to be some sort of a problem. We think that within the world there are examples of other kinds of prejudice and more particularly political prejudice that we do not have in Canada or that we have in Canada to a much lesser extent. We feel that if we are going to play our role in the world, we have to be vigorous in speaking against political prejudices which are, in their own way, every bit as hateful and destructive as the more obvious racial prejudices.

This is where you get into the questions of trading with other blocs, other areas and other countries that one has hesitations about with regard to their form of government. We do not think that racial prejudice in other countries should be a greater barrier to trade with those countries than political or other prejudices, which raises the very large question of whom would we trade with. Our view is, I guess, supposedly the traditional Protestant one that you trade with just about anybody because improved relations tend to follow trade, and that is a position that maybe sounds like Tory Toronto but there it is for what it is worth.

The area that I was most concerned with in the paper, and I think that is why it was first in the drafting, was the business of economic communities. I really do not understand how the political processes of the country regard the movement towards economic communities in various parts of the world as such a distant and unrelated phenomenon; and we raise these questions right off the bat: Should Canada seek associate membership in the European Economic Community? Should Canada seek a North American common market? What other large trading bloc options involving Canada should be considered?

If you gentlemen are considering these aggressively, I do not think it is being well understood in the media in Toronto: I do not think the message is getting through; and if you are not, we respectfully suggest that perhaps you should be.

• 1120

We recognize that this immediately raises questions of the Canadian-American relationship. Again, our view of this relationship is much more confident of our ability to cope in examining closer relationships with the United States and/or other societies than seems to be the mood in

[Interprétation]

dans le premier volume du Livre blanc. Peut-être qu'il reflète les opinions de personnes réunies, celles de Toronto comparativement aux autres opinions du pays en ce qui concerne les réalisations et le rôle du Canada dans le monde. Nous commençons par donner une opinion tout à fait expansionniste, presque de vantardise sur notre pays, mais je crois que si vous ne pouvez partir en vous basant sur l'hypothèse de la grandeur des réalisations du Canada, alors il vous sera difficile de prendre une attitude confiante en ce qui concerne les affaires extérieures.

Nous ne partageons pas ces inquiétudes au sujet de l'identité qui semblent être une préoccupation du Livre blanc. Il semble que dans son premier volume, le Livre blanc ait omis certaines questions en cause et les plus importantes sur le plan international et nous les abordons d'une façon expérimentale et plus dynamique.

Autre question: cette recherche d'instances où nous pourrions établir une interdépendance plutôt que la recherche d'éclaircissements et de renforcement de notre indépendance nous semble à nouveau une conception différente de la nôtre. Je donnerai des détails dans un instant.

Je crois qu'il y a aussi un domaine où nous pouvons fournir une opinion canadienne, alors que cela n'a pas été fait, c'est celle de la préoccupation au sujet des préjugés raciaux dans le cadre des affaires internationales. On prétend qu'il s'agit là d'une des grandes questions en cause dans le monde et naturellement cela est vrai et il va de soi nous partageons cette opinion; mais nous pensons qu'au Canada les préjugés raciaux ne constituent pas un problème très important, nous pensons qu'il, y a dans le monde d'autres genres de préjugés et particulièrement des préjugés politiques qui n'existent pas au Canada ou qui existent au Canada sur une plus petite échelle. Nous pensons que, si nous voulons jouer notre rôle dans le monde, nous devons nous élever vigoureusement contre ces préjugés politiques qui sont aussi détestables et qui sont aussi destructifs que les préjugés raciaux plus évidents.

C'est ici que nous entrons dans le problème du commerce avec d'autres groupes, d'autres hommes et d'autres pays et dont nous n'approuvons pas tout à fait le genre de gouvernement. Nous ne pensons pas que les préjugés raciaux dans les autres pays devraient constituer un obstacle plus important au commerce avec ces pays que les préjugés politiques ou autres, ce qui soulève la très importante question de savoir avec qui nous devons faire du commerce. Notre opinion est, je le suppose, l'attitude traditionnelle protestante que faire du commerce avec n'importe qui du fait que l'amélioration des relations commerciales améliore les autres relations et cette position est peut-être saine pour les conservateurs de Toronto et je la donne pour ce qu'elle vaut.

Le domaine qui m'inquiète le plus en ce qui concerne le Livre, et je pense que c'est pourquoi il a été indiqué au début de la rédaction, ce sont les affaires des communautés économiques. Je ne comprends vraiment pas comment les processus politiques du pays considèrent cette tendance vers des collectivités économiques dans les différentes parties du monde comme quelque chose de tellement éloigné et n'ayant rien à voir avec nous et nous soulevons ces questions: est-ce que le Canada devrait chercher à être

membre associé de la Communauté Économique Européenne? est-ce que le Canada devrait chercher à faire partie d'un marché commun nord-américain? Quels sont les autres choix qu'a le Canada de faire partie d'autres blocs économiques importants?

(Text)

Ottawa. I would like to quote from the position of the Prime Minister, as appears in Hansard on December 10, 1970. He was asked a question by Mr. Rondeau about a common market with the U.S., to which Mr. David Lewis interjected "I hope not"—to the idea. The point that Mr. Trudeau makes, which I think needs further examination is this. He does not think it would be advisable at this stage to speak about a complete common market between the two countries—to speak about it, for openers—and that it would not be beneficial for Canada. Now I am not aware of any study that establishes this unequivocally and I think if there is such a study it should be made a matter of public record.

He says it is perhaps a matter that could be considered in the distant future. It seems to me that with what is going on in Europe and in other parts of the world, in terms of regional relationships, that something more extensive than an industry-by-industry, item-by-item, inch-by-inch approach to Canada's economic relationships with nearby countries, transatlantic or other groups of countries, needs a somewhat larger and longer view, not with any presumptions as to conclusions but a more confident willingness to examine. Also, I would say, based entirely on this assumption of the nature of Canada, which our brief starts with and I would end with now, there is this question of the sureness with which I think our little group would presume to examine these larger questions.

Perhaps I could stop there.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Heisey. We are open for questions.

Mr. MacLean: Mr. Chairman, there may be some hesitancy on the part of some members to enter the discussion at the moment, so I, being a Conservative, will introduce the subject by playing the devil's advocate perhaps.

In the Toronto statement, on page 3 in the publication, you say:

In terms of construction and population we are one of the fastest-growing regions of North America.

You are speaking of the Toronto area, which of course is a fact. Then, later on, when you review some of the basic objectives which underlie our approach to foreign policy, one is to: enhance the quality of life. A second is to: ensure a harmonious natural environment.

Is it not possible that your thinking is coloured by a hang-over from the early days of pioneer development of Canada when growth, starting from a very low base, was obviously the essential thing, and that we have become worshippers of growth for growth's sake? Is it not possible that these two things, the rapid growth of the Toronto area and the provision of enhancing the quality of life, are contradictory? I strongly suspect that too rapid urbaniza-

(Interpretation)

Si vous, messieurs, vous envisagez ces questions d'une façon dynamique, je ne crois qu'elles sont très bien comprises par les moyens d'information à Toronto. Je ne crois pas que le message soit entendu et, si vous n'avez pas cette attitude, nous soulignons respectueusement que peut-être vous devriez l'avoir.

Nous reconnaissons que ceci pose immédiatement la question des relations canado-américaines. A nouveau, notre opinion au sujet de ces relations est beaucoup plus confiante en ce qui concerne notre capacité d'examen pour en revenir à des relations plus étroites avec les États-Unis ou avec d'autres sociétés que ce qui semble être courant à Ottawa. Je voudrais citer ce qu'a dit le premier ministre lorsqu'il a comparu, ceci figure au Hansard, le 10 décembre 1970. M. Rondeau lui avait posé une question au sujet du marché commun avec les États-Unis à laquelle M. David Lewis a interjeté: «J'espère que non.» M. Trudeau indique qu'il ne serait pas indiqué actuellement de parler de l'existence d'un marché commun entier entre les deux pays et que ceci ne serait pas au bénéfice du Canada. Autant que je sache, aucune étude n'a été faite pour établir ce fait d'une façon non équivoque et, si une étude de ce genre a été faite, on devrait la publier.

Il indique que c'est une question qui pourrait être étudiée dans un avenir éloignée. Il me semble que ce qui se passe en Europe et dans d'autres parties du monde, en ce qui concerne les relations régionales, nous devrions faire quelque chose de plus que d'aborder la question industrie par industrie, article par article, pouce par pouce, en ce qui concerne les relations économiques du Canada avec les pays qui en sont près ou avec les pays de l'autre côté de l'Atlantique ou avec d'autres groupes de pays, et qu'il faudrait adopter une attitude beaucoup plus compréhensive et des vues à plus longue échéance, non pas en arriver à supposer des conclusions, mais être prêts à examiner la question d'une façon plus confiante. De même, on me fondant entièrement sur cette hypothèse de la nature du Canada, qui est indiqué au début dans notre mémoire, j'en reviens à la fin à la même attitude: la question de la confiance avec laquelle, je crois, notre petit groupe serait prêt à examiner ces questions plus importantes.

Peut-être pourrais-je m'arrêter ici.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Heisey. Nous sommes prêts à entendre les questions.

M. MacLean: Monsieur le président, il se peut que certains députés hésitent à discuter pour l'instant; par conséquent, du fait que je suis conservateur, je me permettrai de commencer peut-être en jouant le rôle de l'avocat du diable.

Dans cette déclaration de Toronto, à la page 3 de la publication, vous dites:

En ce qui concerne la construction et la population, nous constituons une des régions d'expansion les plus rapides de l'Amérique du Nord.

Vous parlez de la région de Toronto, c'est un fait. Puis, plus loin, lorsque vous étudiez certains des objectifs fondamentaux sous-jacents à votre façon d'aborder la politique étrangère, vous dites qu'il faut améliorer la qualité de la vie; puis s'assurer que nous avons un environnement naturel harmonieux.

Est-ce que votre conception n'est pas nuancée par un relan des premiers jours des pionniers au Canada au même moment où la croissance, partant de très bas, ait constitué le fait essentiel, et ne pensez-vous pas que nous sommes devenus des adorateurs de l'expansion pour l'ex-

[Texte]

tion is one of the great problems of not only Canada but the entire world.

Some of our underdeveloped countries, for example, have horrendous problems in this regard where people who formerly, lived on a rural economy are flocking into the cities where they find they cannot provide for themselves adequate accommodation; the job opportunities are very low and although in absolute figures maybe these large cities are providing an ever-increasing standard of living for a group of people who are growing in absolute numbers, percentagewise there is an increasing number of people crowding into the urban areas who cannot hope to obtain an acceptable quality of life for themselves.

This is a huge problem I recognize, but in some of our older civilizations or more developed countries, such as the United Kingdom and France and to a lesser extent the United States, they have recognized this problem. For example, the government of the United Kingdom have decided that the City of London should not grow any more and it is not growing but satellite cities, model cities, are being set up as corporations and I visited one or two of these. The people living in them who have moved from London chiefly, say that they now have a standard of life, not in economic terms necessarily, but as far as the quality of life and harmonious natural environment is concerned, which is far better than they could have ever hoped for themselves or for their children had they continued to live in London.

I will stop there.

Mr. Heisey: Mr. MacLean, the one thing I think we took considerable exception to as a group and it was kind of interesting to see 15 people spend a couple of hours over that item by item and page by page and we concentrated on several sections, let us face it, in order to get through it but we rejected the preoccupation with economic wellbeing, Canadian economic wellbeing, as a first objective in our international affairs. I think that is an important difference in the sort of statement of values. We began actually with all those first three of the four points and we did not by any means develop an exhaustive list. We sort of thought that working for social justice and enhancing the quality of life, harmonious natural environment were sort of motherhood statements that you could not very much disagree with. We did take exception to some of the others and we came in with this statement, this stress for peace as a first priority in international affairs; the second, trust, rather than the pressure for asserting our independence from the rest of the world.

We did not take that approach at all. It was a very different approach and this third thing is a larger statement of values of our society we would like to see others consider, rather than purely the racial equality, rather than world Commonwealth rather than our domestic wellbeing. I think our statement, I hope, is not a big-city money-oriented statement. I like to think it is a little more than that.

[Interprétation]

pansion elle-même? Est-ce qu'il ne serait pas possible que ces deux choses, la croissance rapide de la région de Toronto et l'institution d'une qualité de vie soient contradictoires? Ai-je raison de penser, je crois, que l'urbanisation rapide constitue l'un des problèmes les plus importants, non seulement du Canada, mais du monde entier.

Certains de nos pays non industrialisés, par exemple, ont de graves problèmes à résoudre à ce sujet lorsque des gens qui habitaient auparavant des régions rurales, se jettent dans les villes où ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent pas trouver de logements convenables, où les possibilités d'emploi sont très faibles et bien que, d'après les chiffres pris en gros, les grandes villes semblent fournir un standard de vie toujours plus élevé une certaine catégorie de personnes, il y a un nombre de plus en plus important de gens qui ne pourront jamais obtenir une qualité de vie qui leur convienne.

Il s'agit là d'un problème d'envergure je le reconnais, mais dans certaines civilisations plus anciennes ou dans des pays plus développés tels que le Royaume-Uni ou la France et à un moindre degré, les États-Unis, on a reconnu l'existence de ce problème. Par exemple, le gouvernement du Royaume-Uni a décidé que la ville de Londres ne devait plus continuer à croître et cette croissance est arrêtée, ce sont des villes satellites qui maintenant croissent, des villes modèles qui sont établies à titre de corporations et j'en ai visité une ou deux. Mais les personnes qui y habitent et qui ont principalement déménagé de Londres disent qu'ils ont maintenant un niveau de vie—non pas nécessairement du côté économique,—mais en ce qui concerne la qualité de la vie et l'environnement naturel harmonieux—beaucoup plus élevé que ce qu'ils auraient pu jamais espérer eux-mêmes et pour leurs enfants, s'ils avaient continué de vivre à Londres.

Je vais m'arrêter ici.

M. Heisey: Monsieur MacLean, la seule chose que nous n'avons pas admis à titre de groupe,—il est intéressant de voir quinze personnes passer quelques heures à étudier article par article, page par page, cette question—c'est la question de la préoccupation du bien-être économique, du bien-être économique canadien indiqué comme premier objectif dans une affaire internationale. Je crois qu'il y a là une divergence importante au point de vue de genre de déclaration des valeurs. En fait, nous avons commencé avec tous ces trois ou quatre premiers points et nous n'avons pas établi une liste complète. Nous avons pensé en quelque sorte que l'amélioration de la justice sociale et de la qualité de la vie et de l'environnement naturel harmonieux, c'était des déclarations de base que l'on ne pouvait rejeter. Nous n'étions pas d'accord avec certains autres articles, et nous en sommes venus à déclarer que dans les affaires internationales, c'était la paix qui constituait la première priorité et en deuxième lieu la confiance plutôt que la pression mise pour faire reconnaître notre indépendance dans le reste du monde.

Nous n'avons pas abordé la question sous cet aspect du tout, et ce troisième article est une déclaration plus vaste des valeurs de notre société. Nous aimerions voir les autres la partager; ceci dépasse les questions purement égalitaires, raciales, de commonwealth mondial, de bien-être domestique. J'espère que notre déclaration n'est pas une déclaration faite par une grande ville qui s'occupe de finance. J'aimerais espérer qu'il s'agit un peu plus que cela.

[Text]

Mr. MacLean: My question is this. My view is that sometimes in our concern for economic progress and growth and so on, we embark on self-defeating programs in the wider sense of the term of wellbeing when one considers the effects of pollution, the quality of life that is available in some of our huge metropolitan areas and so on. I just have a slight feeling that when you talk about your interest in the quality of life and so on that maybe you are giving yourselves away and contradicting yourselves by saying in terms of construction and population we are one of the fastest growing regions in North America, since growth for itself was the objective. This to me sounds a bit like a person bragging that they have the biggest cancer in the hospital sort of thing and the fastest growing one. In the process of that growth, you are making it impossible to lend at reasonable costs, for workers to build houses and this sort of thing; you are putting that kind of life out beyond their reach. I will pass for the moment. I have said enough.

The Chairman: Mr. Badanai.

Mr. Badanai: In this statement you mention having world prosperity in mind. You are urging an aggressive international trading.

• 1130

You also go on to say that freedom of trade must not be sacrificed except where our own strategic security is threatened by it. I would like to have you, Mr. Heisey, explain what you mean by strategic security.

Mr. Heisey: Our shipping scrap iron to Japan in 1939 would qualify as a good example of strategic security being threatened. Since Japan was a warlike fascist state, as I understand it, having a record of military expansion on mainland Asia, I would think, in retrospect, that it would have been a good thing not to ship this iron.

Mr. Badanai: What specific saving policy do you advocate to achieve world prosperity as you indicate in your statement?

Mr. Heisey: We were speaking of the general principle of as few inhibitions as possible on trade and on investment.

I might make a point in that connection. This group was very much at ease on the question of investment, both of foreigners in Canada and of Canadians abroad. We do not want to see anything, for example, in our domestic policy that would discourage Canadians investing abroad. I think there is ample evidence that there are substantial intentions in that direction, sir.

Mr. Badanai: What is your position, then, with regard to foreign investments in Canada?

Mr. Heisey: I would prefer to speak personally. The paper sets forth a statement of favouring foreign investment. That is all the paper has to say.

I personally, would go considerably further. I think the country has very serious and hurtful restrictions on foreign investment now and I think, rather than increase those restrictions, we should examine the ones that we have now to see whether they are worth the cost. Most serious of all, of course, are the restrictions, as I see it, on investment in mass media that I believe have made our mass media protectionist and introspective. If there is anything we need in this country, it is a more confident and open approach than the mass media has. That is a very personal view.

[Interpretation]

M. MacLean: Ma question est celle-ci: il me semble que quelquefois, lorsque nous nous préoccupons de progrès économique et de croissance etc. . . . nous nous lançons dans des programmes qui se détruisent eux-mêmes dans le sens le plus vaste du terme «bien-être», lorsque nous considérons quels sont les effets de la pollution, quelle est la qualité de la vie disponible dans certaines de nos immenses régions métropolitaines etc. . . Je pense que, lorsque vous parlez de votre intérêt en ce qui concerne la qualité de vie etc., que peut-être alors là vous vous trahissez et vous vous contredisez vous-mêmes en disant que, en ce qui concerne la construction et la population, nous sommes une des régions à expansion les plus rapides dans l'Amérique du Nord, puisque vous avez mis l'expansion pour elle-même comme objectif. Je suis, il me semble, un petit peu comme si une personne se vantait d'avoir le cancer le plus important de l'hôpital, celui qui grandit le plus vite. Dans le processus de cette croissance, vous vous interdisez de prêter à un coût raisonnable pour un travailleur pour qu'il puisse construire des maisons etc.; vous mettez ce genre de vie en dehors de leur portée. Pour le moment, je m'en tiens à ceci.

Le président: Monsieur Badanai.

M. Badanai: Dans cette déclaration, vous indiquez que vous songez à la prospérité mondiale. Vous préconisez un commerce international dynamique.

Vous dites également que le libre-échange ne doit pas être sacrifié, sauf quand il porte atteinte à notre propre sécurité stratégique. Je voudrais savoir ce que vous voulez dire par là.

M. Heisey: Je crois que nos expéditions de ferraille au Japon en 1939 seraient un bon exemple. Étant donné que le Japon était à cette époque un État fasciste, guerrier, connu pour sa politique expansionniste sur le continent asiatique, je crois qu'il aurait été bon de ne pas faire ces expéditions.

M. Badanai: Quelle politique-épargne en particulier préconisez-vous pour en arriver à la prospérité mondiale dont vous parlez?

M. Heisey: Nous parlons du principe général d'éviter autant que possible les restrictions dans le domaine du commerce et de l'investissement.

Je pourrais peut-être vous dire autre chose à cet égard. Le groupe FORUM était très en faveur des investissements étrangers au Canada et des investissements canadiens à l'étranger. Nous ne voulons pas que la politique intérieure canadienne décourage les Canadiens d'investir à l'étranger. Cependant je crois que c'est dans ce sens que l'on se dirige.

M. Badanai: Quelle est votre opinion en ce qui concerne les investissements étrangers au Canada?

M. Heisey: Je préférerais parler ici en mon nom personnel. Le document est en faveur de l'investissement étranger. C'est là tout ce que dit le document.

Personnellement j'irais bien plus loin. Je crois que le pays a imposé des restrictions très sérieuses et nuisibles sur les investissements étrangers et je crois que, plutôt que d'augmenter ces restrictions, nous devrions examiner celles que nous avons pour voir si cela en vaut la peine. Les plus sérieuses sont les restrictions dans le domaine de l'investissement dans les mass-média; le Canada est devenu protectionniste et il s'est replié sur lui-même. Pourtant, je crois que nous avons réellement besoin au Canada d'être plus ouverts en ce domaine.

[Texte]

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman. I pass.

The Chairman: Mr. Thompson, are you ready for questioning now?

Mr. Thompson: I see there are some others who want to go ahead. I will wait.

The Chairman: Mr. Groos followed by Mr. Thompson.

Mr. Groos: Mr. Chairman, after reading this paper that we just received I would like to make one comment. Perhaps this is a point of view that you did not consider. Coming from British Columbia, we regard Ontario and particularly Toronto as being one of the areas that we are subsidizing. I just notice here that you talk about our massive good fortune involving us in a deep sense of obligation. I think that is absolutely right. You are obligated toward the rest of Canada for the good fortune that you have at the moment. When you say that you go along with free trade, a minimum of restrictions on trade and so forth, you will find a hardy "Hear, hear," from certain parts of Canada but that will be at your expense. I think you may find if my reading is correct, that you are not sitting in such an advantageous position once that free trade goes into effect.

Mr. Heisey: One of the things we say in here in that regard is that it behooves most businesses in Canada to develop capacities that are internationally involved and internationally competitive. If you do not have those, then, of course, you want a more protected domestic industry. As publisher of a manufacturing magazine, I am well aware of the problems that secondary manufacturing has in Canada. We can, of course, protect industries more and more as we have in the last 10 years protected a number of domestic industries however, there are other pressures in society. I represent the viewpoint that they risk minimizing the protection of Canadian investors against foreign investors or Canadian suppliers against foreign suppliers.

• 1135

Mr. Groos: Yes. A view from Canada outside of Toronto would not perhaps be quite as self-satisfied as this particular one. I have not had a chance to read your paper through entirely.

Mr. Heisey: It hurts to hear that it sounds self-satisfied. We want it to sound proud of the Toronto accomplishment and of the Canadian accomplishment. If our paper reflects a little self-satisfaction, I think it is that we have got the capabilities to set forth and do more than the white paper set forth to do.

Mr. Groos: The reason I brought this up was that you mentioned the fact that we were attacking in Canada, quite wrongly, the problem of international trade on a piecemeal basis, industry by industry, item by item. I feel it is the only way we can do it, without disrupting what is a very large sector of our economy, and without hurting very severely people in the Toronto window-manufacturing complex.

Mr. Heisey: You mean with regard to bilateral relationships with the United States in particular or with the whole question?

Mr. Groos: Bilateral and international, yes.

[Interprétation]

M. Badanai: Je vous remercie, monsieur le président, j'en ai terminé pour le moment.

Le président: Monsieur Thompson, êtes-vous prêts à poser des questions?

M. Thompson: Je vois qu'il y en a d'autres qui voudraient en poser et j'attendrai.

Le président: Monsieur Groos, suivi de M. Thompson.

M. Groos: Monsieur le président, j'aimerais formuler un commentaire après avoir lu le document qu'on vient de nous apporter. Peut-être s'agit-il d'un point de vue que vous n'aviez pas étudié. Nous qui venons de Colombie-Britannique considérons l'Ontario et plus particulièrement Toronto comme une des régions que nous subventionnons pour ainsi dire. Vous semblez, dans votre exposé, vous rendre compte du sort heureux qui est le vôtre et vous vous sentez obligés grandement envers le reste du Canada. Vous avez tout à fait raison. Quand vous dites que vous êtes d'accord avec le libre-échange et que vous préconisez un minimum de restrictions commerciales etc, vous me trouvez certainement d'accord avec vous, cependant je crois que ça sera à vos dépens. Je crois que si la politique canadienne en était une de libre-échange intégral votre situation ne serait pas aussi bonne.

M. Heisey: Ce que nous disons à cet égard est que la plupart des entreprises canadiennes devraient être capables de concurrencer les autres pays sur le marché international. Donc, il faut absolument établir une industrie protectionniste. En tant que rédacteur d'un magazine pour une industrie de transformation, je sais les problèmes que les industries secondaires rencontrent au Canada. Nous pouvons protéger cette industrie de plus en plus comme nous l'avons fait ces dix dernières années, cependant d'autres pressions s'exercent dans la société. Personnellement je suis d'avis que les investisseurs et les fournisseurs canadiens ne devraient pas être autant protégés par rapport aux investisseurs et aux fournisseurs étrangers.

M. Groos: Oui. D'autres Canadiens qui ne sont pas de Toronto ne seraient peut-être pas aussi satisfaits d'eux-mêmes. Personnellement je n'ai pas eu la possibilité de parcourir entièrement votre document.

M. Heisey: Il n'est pas agréable de s'entendre dire qu'on est satisfait de soi-même. Nous voulons simplement être fiers des réalisations de Toronto et du Canada tout entier. Si nous semblons faire preuve de satisfaction personnelle, c'est que nous avons peut-être pu aller plus loin que ce que le Livre blanc recommande.

M. Groos: La raison pour laquelle je soulève la question est que vous avez mentionné le fait que, au Canada, on s'attaque aux problèmes du commerce international, industrie par industrie, produit par produit. Je crois que c'est la seule façon dont nous puissions le faire sans porter atteinte à un secteur très important de notre économie et sans nuire très sérieusement aux industries de transformation de Toronto.

M. Heisey: Vous voulez parler des rapports bilatéraux avec les États-Unis en particulier ou de toute la question?

M. Groos: Des accords bilatéraux et des accords internationaux.

[Text]

Mr. Heisey: It seems to me that in GATT or other such arrangements we are tackling problems on a far more than industry-by-industry basis. The point that I raise personally, more aggressively than the paper sets forth, is that it may be in order to examine where we are going on an inch-by-inch approach with various industries. You must recognize, as I do, that we have a form of partial free trade with the United States in automobile manufacturing, in farm implements and in certain other restricted segments. What I ask is—and you see every day proposals for extending this into other industries—what is wrong with taking a slightly larger and longer view of that relationship.

Mr. Groos: I will support you in that. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Thompson.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I appreciate very much, Mr. Heisey's enthusiasm and his concern about External Affairs in taking the lead in making a presentation of this type before the Committee. I want to commend him for making honourable mention of one of our honourable members of the Committee in listing him one of our great international citizens, I refer here to Mr. Andrew Brewin. It is great to see him listed amongst great Liberal notes like Mr. Pearson, Mr. Martin and Mr. St. Laurent. After all that happened yesterday in our Subcommittee on International Development Assistance, we probably have a political re-alignment taking place without even knowing it.

I must confess I get a bit confused as I read over this statement. I commend you for being for peace I think that is a great thing. I searched through the statement to try and find those points that you say you mention in the latter part of it on how peace might be attained. You give great emphasis to world commonwealth approach, which I think is commendable, freedom of trade and communications. This approach might have a great deal to contribute to peace in the long run. I do not think we can make a full statement on foreign policy without making reference to the means we have of solving some of the problems that we face today. We have to make a reference to the problems that throw the world into turmoil and war rather than the objective of peace. I am bit confused in this regard and would like to hear your comments on this?

I notice you have two paragraphs in the second section relating to the United Nations. You deplore the white paper's slap in the face towards Canada in that we are no longer the helpful fixer that we have taken pride in being. I would have liked to have seen a little elaboration on that or else an alternative for it. You mention on the other hand in paragraph four something about the United Nations needing reform.

• 1140

In covering such broad areas as you cover I think there might well have been some elaboration in this regard. I again come back to this area of peace. Could we have your comments on some of these questions?

M. Heisey: There were 40 amateurs in the four sessions and we were trying to set forth some of the priorities. There is a section in the first volume on policy questions, national aims and international aims and we simply tried to set them forth in the priority that seemed and to us to come first the phrasing that seemed to us to come first. It seems to me that it would be presumptuous of us to do more than deal with the broad question of policy themes, which is mostly what we did, but I think we put a very

[Interpretation]

M. Heisey: Il me semble que dans le GATT par exemple et dans d'autres ententes semblables, nous ne nous attaquons pas au problème industrie par industrie secteur par secteur. Personnellement je le dis même avec plus d'insistance que le forum il serait peut-être bon d'étudier où nous dirigeons pour ce qui est des différents secteurs. Vous vous rendez compte comme moi que nous avons du moins en partie le libre-échange avec les États-Unis pour ce qui est de l'automobile, des instruments aratoires et d'autres secteurs particuliers. Personnellement je serais d'avis qu'il faut étendre cela à d'autres secteurs.

M. Groos: Je suis d'accord avec vous. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Thompson.

M. Thompson: Monsieur le président, j'apprécie beaucoup l'enthousiasme de M. Heisey et le fait qu'il estime que les Affaires extérieures doivent prendre l'initiative de présenter ce genre de proposition au Comité. Je veux le féliciter pour avoir rendu hommage à un des membres du Comité et l'avoir considéré comme un de nos citoyens éminents. Je veux parler ici de M. Andrew Brewin. Nous sommes très heureux de le voir figurer à côté des personnes comme MM. Pearson, Martin et St-Laurent. Il a fait cela hier au sous-comité de l'Aide au développement international et peut-être assiste-t-on ici à un réalignement politique que nous n'avions pas prévu.

Je dois vous dire que je suis un peu étonné de votre déclaration. Je vous félicite d'être en faveur de la paix, je crois que c'est une très bonne chose. Cependant j'ai essayé de trouver la façon dont vous pensez que cette paix peut-être réalisée. Vous attachez une importance au Commonwealth mondial, au libre-échange et à la libre circulation des informations. Je crois que cela pourrait contribuer à long terme à la réalisation de la paix. Je ne crois pas que l'on puisse parler de politique étrangère sans parler de moyens mis à notre disposition pour résoudre certains problèmes actuels. Nous devons nous occuper des problèmes qui agitent le monde plus tôt que d'essayer de vouloir réaliser l'objectif de la paix. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Je note que deux paragraphes de la seconde partie traitent des Nations Unies. Vous déplorez le fait que dans le Livre blanc le Canada n'est plus considéré comme le pays qui est prêt à sortir les autres de situations difficiles. J'aimerais que vous me donniez quelques détails là dessus. D'autre part, au paragraphe 4 vous parlez d'une réforme nécessaire aux Nations Unies.

Vous auriez peut-être pu vous attarder davantage sur certains sujets étant donné que la matière que vous cou-

vrez est vraiment très vaste. Pourriez-vous nous donner certains commentaires à ces questions?

M. Heisey: Nous nous trouvons 40 amateurs au cours des 4 sessions et nous avons essayé d'établir certaines des priorités. Il y a une partie dans le premier volume sur les questions de politique, les objectifs nationaux et internationaux que nous avons essayé de définir. Il serait présomptueux de notre part d'essayer de faire autre chose que de nous attacher à cette question assez vaste des termes de notre politique; cependant nous avons mis l'accent d'une façon très spéciale sur ce que doivent être nos

[Texte]

different emphasis on what our objectives have to be. For example, I feel that we have substantially hurt our credibility in international affairs by the increased attention we have been giving to the question of foreignness within our society. I believe the country prospered by the policy we had—generations long welcomed foreign capabilities within our society—but now there seems to be a hesitation domestically and that this is undesirable. If that hesitation internally is going to become a preoccupation it makes it difficult to worry about reform of the UN, or taking a lead in regional economic relationships. As long as you have that feeling internally you have the problem of too much of the world. The world is too much with us seems to me to be a recurring a domestic theme in Canada. I think it affects our ability to examine and to play a role. Of course, this expression "helpful fixer" seems to me to be a brutal reflection on the bi-partisan foreign policy tradition which I grew up in in the understanding of our post-war situation. I think it is totally unworthy of our useful contribution and our shared role in some of the world's big problems, where I think we have to go on playing a small but useful role. I think to use this idea of a helpful fixer that it reflects on us.

Mr. Thompson: Leaving that for the moment, you are very clear that you believe we should have unrestricted investment on the part of American capital in Canada and Canadians should have the same right of unrestricted investment in other parts of the world. Why do you think the white paper omitted any mention of U.S.-Canadian relations? I might also mention why do you suppose in the State of the Union address or the foreign policy statement of President Nixon recently he omitted all mention of Canada?

Mr. Heisey: Two wrongs do not make a right.

Mr. Thompson: Why do you think the white paper omitted this? Have you any ideas on this? You come out very strong on investment.

Mr. Heisey: I think it comes back to the domestic feelings. You recognize that there is a substantial feeling in Canada, according to the survey figures that I have with me, that we should set out to Canadianize our economy and our society. It seems to me if we are going to have that domestic mood we are not in any mood to examine relationships with other countries which might actually increase that dependency. The pressures on Canadians for economic independence are considerable, and it seems to me that you have to recognize that in Canada and in the Progressive Conservative Party, as in all the other parties, there are people who are not ashamed of our inter-dependence or dependence on other parts of the world. They think one of the natural directions that the world might take is towards a greater inter-dependence. It seems to me that this is now represented as a minority feeling in the country. I think it is a key question whether or not it is a minority feeling.

• 1145

Mr. Thompson: You also expressed dissatisfaction with the function of the Department of External Affairs, and do you suggest there should be a branch within the department created and staffed with persons seconded from provincial service to become the expert body within the department in connection with the expression of the foreign interests of the city and provincial governments in Canada, and that all other departments of the federal

[Interprétation]

objectifs. Par exemple, je crois que les autres pays sont plus sceptiques envers le Canada depuis que nous nous occupons tellement de nationalisme pour ainsi dire. Il me semble que notre pays a prospéré grâce à la politique que nous avons toujours eue d'accueillir des personnes venant de l'étranger, mais maintenant il semble que la politique change. Cela n'est pas souhaitable. Une telle attitude nous permet difficilement de nous inquiéter au sujet des réformes des États-Unis ou d'essayer de jouer un rôle prépondérant dans les relations économiques régionales. Nous ne pouvons examiner quelle est la situation mondiale et nous ne pouvons jouer un rôle. Quand on parle du Canada en tant que pays qui vient toujours en aide aux autres, c'est simplement à la suite de la tradition dite partisane de politique étrangère née de la situation d'après-guerre. Une telle attitude est indigne de nous; elle ne nous permet pas de faire une contribution utile dans le domaine international ni de jouer un rôle dans le règlement des grands problèmes mondiaux. Je crois que nous devons continuer à jouer un rôle, petit peut-être mais utile.

M. Thompson: Vous croyez que nous ne devrions pas restreindre les investissements de capitaux au Canada et les Canadiens devraient avoir les mêmes droits dans d'autres parties du monde. Pourquoi croyez-vous que le Livre blanc passe sous silence les rapports entre les États-Unis et le Canada? Pourquoi supposez-vous également que dans le discours sur l'État de l'Union du président Nixon, ce dernier n'a pas du tout parlé du Canada?

M. Heisey: Deux choses mauvaises n'en font pas une bonne.

M. Thompson: Pourquoi, à votre avis, le Livre blanc a-t-il omis de parler de ces relations?

M. Heisey: Vous vous rendez compte, sans doute, comme le montre notre enquête, que la population estime que l'on devrait canadianiser l'économie et la société canadienne. Il me semble que, si nous pensons de cette façon, nous ne pouvons étudier les relations avec d'autres pays. Les pressions exercées sur les Canadiens pour ce qui est de l'indépendance économique sont considérables et il me semble qu'il faille reconnaître qu'au Canada et dans le parti progressif conservateur de même que dans d'autres partis, il y a des personnes qui n'ont pas honte de cette interdépendance ou cette dépendance vis-à-vis d'autres parties du monde. Elles pensent au contraire que le monde évolue vers une interdépendance toujours plus grande. Il me semble que l'on veuille présenter cette évolution comme un sentiment qui n'est partagé que par une minorité du pays. Je crois que c'est une question très importante, qu'elle soit comprise par une minorité ou non.

M. Thompson: Vous vous êtes également plaints du rôle du ministère des Affaires extérieures; estimez-vous qu'il faudra créer une direction au sein du ministère dont le personnel recevra l'aide des services provinciaux, cette direction deviendrait le cœur du ministère, elle recevrait l'opinion des municipalités des provinces canadiennes pour ce qui est de la politique extérieure; vous estimez aussi que tous les autres ministères du gouvernement fédé-

[Text]

government be stripped of their branches outside of Canada except where they are temporary.

Would you elaborate on that? How do you think this might remedy the problems that apparently you are thinking of that relate to the city of Toronto or to Ontario? How would such a reform correct the problems that you see? Apparently you must have some problems in mind in making this one of your major positive suggestions?

Mr. Heisey: I think a businessman in Toronto, to illustrate, cannot be an involved businessman in that area without being very much involved with American-Canadian business relationships, and I think there is a classic example of an aspect of life of a greater part of the people of Ontario and of Toronto that is understressed in the first volume of the white paper. I think this was really a suggestion that would strengthen the primacy of the external affairs department in our external relationships, in the interests of perhaps a clear presence. But I think it may run a little against the federalist nature of things as they are.

Mr. Thompson: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Gibson, Mr. Brewin and Mr. St. Pierre.

Mr. Gibson: Mr. Heisey, on the subject of the United Nations reform, I realize that the white paper does not stress the United Nations to any great extent. I detect a note of criticism of our attitude to the United Nations. I wondered how you could be consistent in having that critical attitude to our position with respect to the United Nations in view of the somewhat lengthy and detailed suggestions of the Secretary of State for External Affairs that he delivered before the United Nations over a year ago, advocating rules reform, the streamlining of debate and various other matters, and I wondered if you had given that any consideration, and if you would comment on those proposals that he made.

Mr. Heisey: I think it may be an aspect of our ministers' dealings with the United Nations. But from where I sit, sort of in sub-suburbia in Toronto, I think United Nations reform has become very low on the list of domestic concerns, and it seems to me too low. I am not aware of the detail of those reforms, but I am aware of where the attitude I think may be. We were idealized. You know, what the U.N. could do for us in the length of the time after the war, going to college, and it was all going to be so easy, and it is not that easy. It just seems to me that a certain disillusionment has set in, and an indifference, and I just think—if I recall, I think it was the 1968 election or the 1965 election. I cannot remember any of the parties having had much of a position on this.

It seems to me something on which there could have been a fair degree of unanimity, and something that merited inclusion in a party platform, the search for a bi-partisan position that would represent the Canadian view on strengthening the U.N. I recognize that the Canadian government has views, but what I am talking about is how those views have sort of lost relevance to living in Toronto.

Mr. Gibson: For instance, on peacekeeping, I am aware that Canada has played a very major role in working out and attempting to work out a formula for peacekeeping. But is it not true that the two big superpowers have to be in agreement before an effective peacekeeping role can be ironed out at the United Nations, and are we not working satisfactorily within that framework?

[Interpretation]

ral devraient renoncer à leurs divisions à l'étranger, sauf dans les cas où il s'agit d'organisme temporaire.

Pourriez-vous nous donner des précisions à ce sujet. Comment estimez-vous que cela apporterait une solution aux problèmes dont vous parlez qui se rapportent à la ville de Toronto ou à l'Ontario? Je suppose que vous devez avoir certains de ces problèmes présents à l'esprit quand vous faites de cette recommandation une de vos quatre propositions très pratiques.

M. Heisey: Je crois que les hommes d'affaires de Toronto doivent beaucoup aux rapports entre les États-Unis et le Canada. Je crois que le premier volume du Livre blanc ne met pas assez l'accent sur cet aspect de la question et que la proposition permettrait au ministère des Affaires extérieures d'être le seul organisme compétent en relations extérieures et qu'il aurait un rôle beaucoup plus précis. Cependant, je me rends compte qu'une telle attitude pourrait peut-être déplaire à ceux qui prônent l'attitude fédéraliste actuelle.

M. Thompson: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Gibson, M. Brewin, puis M. St. Pierre.

M. Gibson: Monsieur Heisey, au sujet de la réforme des Nations Unies, je me rends compte que le Livre blanc ne parle pas beaucoup de cet organisme. Je crois voir dans votre document une note de critique à l'égard de notre attitude envers les Nations Unies. Je me demande comment vous pouvez critiquer cette attitude du gouvernement, alors que notre secrétaire d'État aux Affaires extérieures a, il y a un peu plus d'un an, fait un discours aux Nations Unies dans lequel il prônait la réforme des règlements, la réduction des débats et d'autres réformes. Je me demande si vous avez étudié ce discours et si vous pouvez formuler certains commentaires au sujet des propositions faites à cette époque?

M. Heisey: D'où je me trouve, dans un faubourg de Toronto, je crois que la réforme des Nations Unies n'occupe qu'une place de dernier rang sur la liste des intérêts nationaux et il me semble que cela ne soit pas suffisant. Je ne suis pas au courant des détails de ces réformes, mais je crois savoir d'où provient une telle attitude. Je crois que nous avons trop idéalisé le rôle des Nations Unies. Maintenant, il semble qu'on soit un peu désabusé et indifférent et, si je me souviens bien, au cours des élections de 68 ou peut-être de 65, aucun des partis n'avaient pu adopter une attitude bien définie à cet égard.

Il me semble que l'on pourrait pourtant s'entendre sur la question de savoir qui pourrait faire partie d'un programme politique: la recherche d'une situation bi-partisane qui représenterait le point de vue canadien afin de renforcer les Nations Unies. Je suis tout à fait d'accord que le gouvernement canadien a sa propre idée sur la question, mais je crois que pour celui qui habite Toronto, ces questions semblent ne plus avoir beaucoup d'importance.

M. Gibson: Pour ce qui est du maintien de la paix, je crois que le Canada a joué un rôle de premier plan dans la recherche d'une formule en ce domaine. Ne croyez-vous pas cependant que les deux super puissances doivent s'entendre avant que les Nations Unies ne puissent en arriver à définir exactement un rôle efficace de maintien de la paix? N'est-ce pas dans ce cadre que nous travaillons?

[Texte]

• 1150

Mr. Heisey: I think there tends to be, to my way of thinking, too much designation of powers as superpowers and powers in the sense of how many divisions has the Pope.

Mr. Gibson: How do you suggest we deal with that problem as we would be very anxious to know what steps we should take? Do you think a middlepower approach might work?

Mr. Heisey: I think it is a question of recognizing that in some of these larger international questions you have to be sort of in for a generations-long fight and it may take decades to actually achieve meaningful changes, but I do not think it means that these meaningful changes should get a lower priority just because they are going to take decades. I think, in Canada, as one of the accomplished societies of the world, we have to have a very continuing, relentless concern that these changes evolve, but I see this sort of short-term thinking in our own view with regard to other individual countries and other regional relationships in terms of our role in the United Nations. It seems to me that just because these problems are gigantic and are going to take our children and our children's children does not mean they should not receive a sort of steady continuing support from within the country.

Mr. Gibson: I would like to ask you whether you favour the weighted voting system reform suggested by some at the United Nations whereby nations with certain gross national products would be accorded a stronger vote in the General Assembly than smaller ones. Do you think that approach has any merit in working along that line to try to get a more balanced "rep by pop" or "rep by wealth and pop" input into the voting?

Mr. Heisey: I would never go for "rep by wealth" I do not think, but I could see some "rep by pop". I think it is somewhere down the road in the United Nations. It seems to me though that I am a guy who worries about this country and the sort of feeling that we have to secure ourselves in these big international melanges where we can be safe and where we can cope because there are so many other guys. We have to avoid examining by lateral relationships or multilateral relationships where we would not be so safe. I think we have a larger community of interest with the U.S. and with western Europe than we do with the nations of the world and I think it should show itself in our willingness to examine political relations which do not stress independence. That word "independence" comes through again and again along with the word "identity" and these are not the concerns of the people who wrote that statement in Toronto.

Mr. Gibson: What effect do you consider the admission of the People's Republic of China will have on the effectiveness of the United Nations in its peace and security role?

[Interprétation]

M. Heisey: A mon avis, on insiste trop sur les puissances à titre de superpuissances, de la même façon que l'on parlait des divisions dont disposait le Pape.

M. Gibson: Comment pensez-vous que nous devrions traiter le problème? Aborder les questions dans l'optique d'une puissance moyenne?

M. Heisey: Je crois qu'il faut reconnaître que, en ce qui concerne certaines de ces questions, la plus importante sur le plan international, il nous faudra faire face à une lutte qui durera des générations et qu'il pourrait se faire que nous ayons besoin de dizaines d'années pour en arriver à des modifications, à des changements effectifs, mais ceci ne veut pas dire que ces changements devraient avoir une moins haute priorité, parce qu'ils vont prendre longtemps à être réalisés. Je crois qu'au Canada, nous devons nous occuper continuellement, sans répit, de voir à ce que ces changements se produisent et, ce qui m'inquiète, c'est de voir que nous adoptons cette conception à brève échéance en ce qui concerne les autres pays et les autres relations régionales dans le cadre de notre rôle auprès des Nations Unies. Il me semble que ce n'est pas parce que ces problèmes sont immenses et impliqueront nos enfants et nos petits-enfants que nous ne devons pas nous en occuper continuellement avec une volonté d'acier dans notre pays.

M. Gibson: Je me demande si vous êtes en faveur de cette réforme du système du vote pondéré, tel que préconisé par certaines personnes aux Nations Unies qui voudraient que certaines nations ayant un certain produit national brut obtiendrait plus de votes auprès de l'Assemblée générale que d'autres ayant un produit national brut moins important. Est-ce que vous pensez que cette façon d'aborder les choses présente quelque intérêt dans l'optique d'essayer d'obtenir une représentation plus équilibrée par population ou par richesses et population en ce qui concerne les votes?

M. Heisey: Je n'accepterais jamais la conception de représentation selon la richesse, mais je puis concevoir quelque représentation selon la population. Je crois qu'il y a là quelque chose qui a été lancé et est en cours auprès des Nations Unies. Il me semble que je suis une personne qui s'inquiète au sujet de notre pays et qui s'inquiète du fait que nous essayons d'obtenir pour nous-mêmes au sein de ces mélanges internationaux importants une position sûre, une position que nous pouvons tenir du fait qu'il y a tellement d'autres personnes impliquées. Il nous faut éviter d'examiner les questions de relations latérales ou multilatérales où notre position ne serait pas sûre. Je crois que nous avons une communauté d'intérêts plus importante avec les États-Unis et avec l'Europe occidentale qu'avec les autres nations dans le monde et que ceci devrait se refléter dans notre volonté d'examiner les relations politiques qui n'insistent pas sur l'indépendance. Ce mot «indépendance» et l'autre mot «identité» reviennent constamment et ne constituent pas du tout des inquiétudes pour les personnes qui ont écrit cette déclaration à Toronto.

M. Gibson: Quelles seront les répercussions d'après vous de l'admission de la République populaire de la Chine au sein des Nations Unies en ce qui concerne l'efficacité de son rôle au point de vue paix et sécurité?

[Text]

Mr. Heisey: I should think it would be immense and favourable. You know, I am no authority on that, I am just a citizen when it comes to questions such as that.

Mr. Gibson: Thank you.

The Chairman: Mr. Brewin.

Mr. Brewin: I would like to preface my question by commending the paper for its priority. I think the policy paper seems to put priority on economic growth and in your paper you put priority on peace. It seems to me that this is very sound and I think your general internationalist approach is to be commended. However, I wanted to ask you about two aspects.

One is with regard to foreign aid. Under the heading "World Commonwealth" you express your faith in a mixed state and individual enterprise economy. Then you go on from that to say that rather than a purely state-run economy, "we should not assist the development of economies which do not reflect our view of effectively meeting the world's economic needs." We have been studying foreign aid in a subcommittee of this committee and no one has suggested any criteria such as that. It seems to me that this borders on telling other countries that may be in need of assistance how they shall run their economy. I think we have to be very sensitive about that. What comment have you to make on that?

• 1155

Mr. Heisey: I think that is a fair comment, Mr. Brewin, I think we felt that our foreign aid resources are restricted and that they obviously have to be handed out on some sort of priority and that there must be amongst the nations of Africa, for example, some countries which have greater concern for domestic political freedom than others, and we would favour those kind of countries getting more support from us.

Mr. Brewin: We do have areas of concentration now. As you know, we concentrate for historical or geographical reasons in the Caribbean, but supposing one Caribbean island adopted a more socialized economy than the other, would it not be very invidious to say, "Well, we will give you aid, and we will take it away from you." It seems to me that is the wrong process of selection. I agree there has to be selection. After all what is suitable in one country is not necessarily suitable in another.

Mr. Heisey: I think there is a values overtone in what we are saying that we think, for instance, the totally state-run society would not, at least from Canadian experience, be the best direction for most economies to go. I think that is quite correct, that is an attempt to influence domestic affairs of other societies, but I do not find that such an unwholesome idea. I think this idea of the totally independent isolated domestic state is just another question of a whole lot of questions.

Mr. Brewin: You do not think in a field such as International Development Assistance, it is very necessary to take count of the sensitivities of the nations receiving such aid? I mean they want to run their own show, and we are trying to put more and more, rather than less and less emphasis on that, your proposal seems to me to run counter to that principle.

[Interpretation]

M. Heisey: Je crois que les répercussions seront immenses et favorables. Mais je ne suis pas une autorité à ce sujet, je suis un simple citoyen.

M. Gibson: Merci.

Le président: Monsieur Brewin.

M. Brewin: Je vais introduire ma question en félicitant le document pour la priorité qu'il a établie. Mais je crois que le document sur la politique a mis une priorité en ce qui a trait à la croissance économique tandis que votre document insiste pour mettre une priorité au sujet de la paix. Il me semble que cette dernière attitude est très saine et que vous devez être félicité pour votre façon d'aborder les questions sur le plan international en général. Toutefois, j'aimerais vous poser des questions dans deux domaines.

Premièrement, dans le domaine de l'aide extérieure. Sous le titre «Commonwealth mondial», vous indiquez que vous croyez en un État mixte et une économie d'entreprise individuelle. Puis, plus loin, à partir de cela, vous dites que plutôt d'avoir une économie administrée par l'État, nous «ne devrions pas aider l'expansion d'économies qui ne sont pas d'accord avec notre façon d'envisager la réponse que nous considérons efficace aux besoins économiques du monde». Nous avons étudié l'aide extérieure dans un sous-comité du présent Comité et personne n'a proposé un critère de ce genre. Il me semble qu'ici nous disons pres-

que aux autres pays qui ont besoin de notre aide comment ils doivent gérer leur propre économie. Je crois que nous devons être très conscients de ceci. Que dites-vous à ce sujet?

M. Heisey: Je crois que c'est une remarque appropriée, M. Brewin. Je pense que nous avons cru que nos ressources en aide étrangère étaient restreintes et qu'il fallait les utiliser en établissant quelques priorités qui doivent exister parmi les nations d'Afrique, par exemple, des pays qui ont plus de respect de la liberté politique domestique que d'autres et que nous leur donnerions la préférence au point de vue aide.

M. Brewin: Il y a des régions où nous concentrons notre aide à l'heure actuelle, comme vous le savez, nous concentrons notre aide pour des régions historiques ou géographiques dans les Antilles. Mais supposons qu'une île des Antilles adopte une économie plus socialiste qu'une autre, ne serait-il pas très désobligeant de dire: «Nous donnerons de l'aide et nous vous la retirerons». Il me semble que c'est un processus de choix erroné. Je suis d'accord qu'il doit y avoir choix, après tout, ce qui convient à un pays ne convient pas nécessairement à un autre.

M. Heisey: Je crois qu'il y a une nuance de valeurs lorsque nous disons par exemple que nous pensons que les sociétés entièrement dirigées par l'État ne le sont pas—du moins d'après l'expérience du Canada—la meilleure voie où la plupart des économies devraient se diriger. Je crois que c'est exact, il s'agit là d'influencer les affaires domestiques d'autres sociétés, mais je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une idée malsaine. Je crois que cette conception qu'un État totalement indépendant et isolé sur le plan domestique ne constitue qu'une des questions de toute une série.

M. Brewin: Vous ne pensez pas que dans un domaine tel que celui de l'aide au développement international, il soit nécessaire de tenir compte des sensibilités des nations recevant une telle aide? Je veux dire que ces nations veulent être maître chez elles et nous insistons en fait de plus en plus sur ce principe et votre proposition semble lui être contraire.

[Texte]

Mr. Heisey: It seems to me there is an assumption in the sort of disbursement of foreign aid funds, that the decisions can be made without regard to what might be called the values of these various states. I should think just theoretically some of these states must be developing in a way that we think will be more beneficial to their domestic citizens than other states. Maybe we ought not to have those views about those countries, but I'm sure that our External Affairs people must have those views. So I do not see why those views should not have a bearing on where our funds are distributed. I think, in fact they do and I think all this statement does is recognize that as not unreasonable.

Mr. Brewin: There is one other subject I would like to ask you about. Under the heading Minimum Restrictions on Trade and Communications, You make this statement:

We do not share the apprehensions of the present government about any so called American cultural invasion.

The government's policy paper says that the American impact represents a constant danger to Canadian sovereignty, independence and cultural identity. You speak of the apprehensions of the present government. I would like to suggest to you that these apprehensions are spread outside the present government and are fairly widely shared by Canadians and they are certainly not entirely without reasons, but you dismiss these apprehensions, rather lightly, and perhaps my question should be: do you think there should be no effort to restrict or restrain foreign ownerships of banks, publishing houses, uranium resources?

Mr. Heisey: You are asking me personally?

Mr. Brewin: Yes, no restrictions at all, we just watch this wave of control come over our vital industries and resources without being concerned at all. Is that your attitude? It seems to be in your paper, and I am surprised.

• 1200

Mr. Heisey: That was not my particular phrasing. That was the phrasing of a former Conservative member, as a matter of fact. But I share in it, and I think you have to recognize that this may be a minority view now within the public life of the country. I am not sure that it is, but I think that the policy that we have accepted is that foreign ownership in strategic industries is so inimical to the Canadian interest, and we are so incapable of coping with its hazards as a people and as a political process, that we will effectively exclude it. In our mass media, for example, the CRTC regulations, and I am speaking strictly personally, we had a situation where there are two foreign-owned newspapers in Canada and there will never be another one because our regulations have been set up in such a way that it is effectively impossible for a foreigner to establish a newspaper.

Well I maintain, sir, that we have in this country today, at a time when racial and religious prejudices are excluded by law, the systematic encouragement of nationalist prejudice against foreigners on every hand and in every party.

[Interprétation]

M. Heisey: Il me semble que, dans le cadre de ces dépenses de fonds d'aide extérieure, on doit supposer que les décisions doivent être prises sans tenir compte de ce que l'on pourrait appeler les valeurs de ces différents États. Je suppose que du point de vue théorique certains de ces États devraient suivre une expansion qui, à notre avis, serait plus avantageuse pour leurs citoyens à la différence d'autres États. Peut-être nous ne devrions pas avoir cette conception au point de vue de ces pays, mais je suis sûr que nos fonctionnaires aux Affaires extérieures ont cette conception. Par conséquent je ne vois pas pourquoi cette conception n'aurait pas une influence sur la façon dont les fonds sont répartis et je crois que tout ce que fait cette déclaration ici, c'est reconnaître que ce fait n'est pas déraisonnable.

M. Brewin: Il y a un autre sujet, dans un autre domaine, dont je voudrais parler sous le titre: «Restrictions minimales en ce qui concerne le commerce et les communications» vous faites cette déclaration:

Nous ne partageons pas les appréhensions du gouvernement actuel en ce qui concerne ladite invasion de la culture américaine...

Le document gouvernemental sur la politique indique que la répercussion de la puissance américaine constitue un danger continu pour la souveraineté, l'indépendance et l'identité culturelle du Canada. Vous parlez des craintes du gouvernement actuel; je dirais que ces craintes sont répandues en dehors du gouvernement que nous avons, qu'elles sont largement partagées par les Canadiens et qu'elles ne sont certainement pas sans fondement, mais vous écarterez ces appréhensions plutôt cavalièrement. Peut-être pourrais-je vous poser cette question: ne pensez-vous pas que nous devons nous efforcer des restreindre l'accès à la propriété de nos banques, des maisons d'éditions de nos ressources d'uranium par

M. Heisey: Vous me posez cette question à titre personnel?

M. Brewin: Oui, retirer toutes restrictions simplement assister à cette prise de contrôle de nos industries et ressources vitales, sans nous inquiéter, ce serait-là votre attitude? Ceci est indiqué dans votre document et ceci me surprend.

M. Heisey: En fait, cette phrase n'est pas de moi, mais d'un ancien membre du parti conservateur. Cependant, je suis du même avis et je pense qu'il faut reconnaître que c'est probablement l'opinion d'une minorité d'hommes publics du pays. Je crois que la politique que nous avons acceptée est que la propriété étrangère dans les industries stratégiques va à l'encontre des intérêts canadiens et nous sommes prêts à supprimer cette propriété étrangère, parce que nous ne pouvons affronter de tels dangers en tant que peuple et en tant que politiciens. Et les règlements du CRTC par exemple, et je parle ici en mon nom personnel, sont telles qu'il ne pourra jamais y avoir d'autres journaux étrangers au Canada que les deux qui y sont déjà.

Je prétends, monsieur, que à un moment où les préjugés raciaux et religieux sont interdits par la loi, notre pays encourage systématiquement les préjugés nationalistes, et cela se passe dans tous les partis.

C'est une opinion qui n'est pas l'opinion de la majorité, mais je m'en rends très bien compte. Cependant le fait d'être étranger semble être un crime au Canada et je crois qu'il s'agit là d'une situation fort malsaine.

[Text]

That is a minority view, and I recognize it. But I say that we have a situation in which foreignness is of itself a crime, and I think it is a very unwholesome situation. Let me put it this way. I nearly sought the Progressive Conservative nomination against Walter Gordon in 1965, so that that illustrates a different view of our national concern.

I think we have a choice in the country towards greater independence, and we have exercised that in uranium mining, in the banking industry, in the financial industries, and in the mass communications industries, and we can go on restricting our involvement and our dependence on the rest of the world, or we can permit it to happen. I personally am quite confident of the ability of the Canadian people individually and of the Canadian government to cope with the hazards of such a shrinking world.

Mr. Brewin: You say, Mr. Heisey, that it is a minority view. I presume you are talking about Canada as a whole. Do you assess it? It is the view expressed by your forum in Toronto, which contains many distinguished names, I notice. Do you think that it is a minority view within your own party?

Mr. Heisey: As a matter of fact I do not. But I think you have to face the fact that my party is as torn on this issue as are the other two parties. And the other two parties are torn, and I think that the three political parties in this country are consumed and preoccupied with the question of foreignness in our society, and I think it has damaged our ability internationally accordingly.

Mr. Brewin: Thank you very much.

The Chairman: I have Mr. St. Pierre, Mr. Fairweather, and Mr. Dupras.

Mr. St. Pierre: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Heisey, in answer to another question, touched on the matter that I would like his further comments on, and that was, how many divisions has the Pope, which I think is a pretty important question considering international affairs. The Pope in the Vatican is not the best example to choose because when you have two millenia of religious history behind you, there is a great moral force presumably in the Vatican which the Swiss Guards form a small part of.

But I get the impression, reading this document—I am left with the impression that you give Canada a position of far more force in the world than I think she has, and I would like your assessment as to how much the rest of the world really cares about our views. Our position vis-à-vis the rest of the world, I suggest, has changed immensely since 1945 when by some accident of history we discovered ourselves temporarily to be what—about the third or fourth biggest military power in the world for a space of a year or two,—and one of the most advanced economically. Surely we are no longer a major force militarily. On a comparative basis we are not a major economic force. Where is our force in the world, and how much do you really think it amounts to?

Mr. Heisey: Well, I think that is a bit like recognition. I think we tend to get the recognition we deserve, and I think that we have to recognize the reality of our role, both on the high sides and the low sides. We have a modest role to play in the world and I just think that there is a certain feeling in Canada that because we do not have any unique

[Interpretation]

Je crois que le Canada doit choisir entre une plus grande indépendance, ce qu'il a déjà fait dans le domaine des mines d'uranium, dans le domaine des banques et des industries de financement de même que dans le secteur des mass-média; notre pays peut être de moins en moins indépendant du reste du monde. Personnellement, je crois que le peuple canadien et le gouvernement du Canada peuvent très bien affronter les dangers qu'ils rencontrent.

M. Brewin: Vous dites que vous exprimez l'opinion d'une minorité. Je suppose que vous voulez parler de tout le Canada dans son ensemble. Je crois me rendre compte que c'est également l'opinion exprimée par votre Forum qui compte beaucoup de personnalités éminentes. Estimez-vous qu'il s'agit là d'une opinion minoritaire dans votre propre parti?

M. Heisey: Personnellement je ne le crois pas. Cependant vous devez bien vous rendre compte que le parti est aussi divisé sur la question que les deux autres partis. Les trois partis se préoccupent grandement de la question de la propriété étrangère et je crois qu'une telle attitude est néfaste sur le plan international.

M. Brewin: Je vous remercie.

Le président: J'ai sur ma liste les noms de MM. St. Pierre, Fairweather et Dupras. Monsieur St. Pierre.

M. St. Pierre: Je vous remercie, monsieur le président. Monsieur Heiley, en réponse à une autre question, on a parlé des différentes divisions, si l'on peut dire celles du pape. Je crois qu'il s'agit là d'une question importante dans le domaine des affaires internationales. Le pape n'est pas le meilleur exemple à choisir, car les 2,000 ans d'histoire religieuse de la papauté représentent en fait une force morale importante; la garde Suisse n'est qu'un vestige.

En lisant votre document, j'ai l'impression que vous donnez au Canada une place beaucoup plus importante dans les affaires internationales qu'il n'a réellement et j'aimerais que vous me disiez si le reste du monde s'intéresse vraiment à notre opinion. Je prétends que notre situation internationale a changé énormément depuis 1935 quand, à la suite d'un accident de l'histoire, nous nous sommes retrouvés la troisième ou la quatrième puissance militaire du monde pour une période d'un ou deux ans et un des pays les plus avancés au point de vue économique. Il est certain que nous ne sommes plus une puissance militaire importante. Comparativement à d'autres pays, nous ne sommes pas une puissance de premier plan dans le domaine économique. Quelle est notre véritable force dans le monde et comment l'évaluez-vous?

M. Heisey: Nous voulons être reconnus pour ce que nous valons et nous devons être réalistes. Notre rôle est relativement modeste. Parfois j'ai l'impression que c'est parce que nous ne jouons pas un rôle unique dans les affaires internationales. Nous estimons trop facilement que nous n'en avons aucun. De là à nous préoccuper seulement du

[Texte]

ordained role, therefore we have no role, and let us get on with our own affairs or, you know, our domestic preoccupation.

• 1205

I just think that in these big issues we have a small role. We always had a small role. I do not feel we have had any great loss of stature in the world because other nations have done well. The thing that worries me the most is that where other people see our weakness, I see our strength. We are one of the most international of nation states. We have more foreign influences in us than most countries have, and I think we have benefited from them. This puts us in a position where we really ought to be much more confident in going forward from those than we seem to have become recently.

For instance, in this business of regional economic communities, whether we like it or not, the French and the Germans are past getting down to discussing and are well along in much more substantial economic relationships than we have with any other country. We say, "But they are the same size, so that is the answer." I say that is not the answer; that that is one of many considerations; and that in our relationships with western Europe in particular and with the United States in particular, we should be prepared to examine more substantially.

Mr. St. Pierre: I recall a briefing in Brussels at the EEC Centre in which we were met with great politeness, courtesy and friendliness, but I was left in no doubt that really the European Economic Community placed Canada's feelings concerning that community very, very low on their list of considerations, if, in fact, it was visible. Surely our foreign policy is much better based on realism than idealism. I wonder if even the white paper itself shows enough realism and you, in yours, seem to have gone much further in the direction of idealism.

Mr. Heisey: That is the advantage of just doing it on weekends.

Mr. St. Pierre: I will just change to one other rather more precise question. Your paper is strongly directed toward internationalism and the rule of international law. What was the reaction of your group? Did it have a reaction? If not, do you personally have a reaction to the Canadian unilateral action in the North, in imposing the Arctic pollution control zone, which was unilateral, was outside the present framework of international law and which brought some protests from our old friends and acquaintances.

Mr. Heisey: No, we did not discuss that, sir, but I am sure our group would endorse that in the absence of a mechanism to act internationally on it. But it behooves us to play our part in working towards some better way of handling that sort of thing. We felt it was an emergency; I believe that the House voted unanimously in favour, and I guess that is excusable as an interim action. I do not think it is any ideal, long-term solution; and I think it illustrates problems where we get up against other nation states and their conflicting interests. One would hope that eventually we can have a body of international law that will bear on that.

Mr. St. Pierre: Since I find myself in total agreement with you on that, it might be a good place for me to stop my questioning, but I will ask you one more which is also of a general nature.

[Interprétation]

Canada, il n'y a qu'un pas que nous franchissons rapidement.

Je crois que nous avons un petit rôle à jouer dans ces questions importantes. Nous avons toujours eu un petit

rôle à jouer. Je ne crois pas que nous soyons dans une mauvaise position parce que d'autres pays sont dans une situation meilleure. La chose qui m'inquiète le plus, c'est que beaucoup de gens voient nos faiblesses personnellement je crois notre force. Nous sommes un des pays les plus internationaux au monde. Je crois que nous avons bénéficié des différentes cultures que nous avons à l'intérieur de notre pays. Je crois que cela devrait nous faire aller bien plus de l'avant.

Les Français, les Allemands sont en train de discuter un accord économique. Nous donnons comme excuse que ce sont là deux pays de la même grandeur. Personnellement, je ne le crois pas. Cela n'est qu'un aspect de la question; nous devrions étudier la possibilité d'ententes plus étroites avec l'Europe de l'Est en particulier, les États-Unis.

M. St. Pierre: Je me rappelle une séance à Bruxelles au centre CEE où la réunion était fort courtoise et amicale; cependant, je n'ai aucun doute que la CEE ne fait pas grand cas de l'attitude du Canada. Je crois que nous devons être réaliste plutôt qu'idéaliste en matière de politique extérieure. Je me demande si le Livre blanc est suffisamment réaliste et je crois que vous-même, vous êtes beaucoup trop idéaliste.

M. Heisey: C'est l'avantage d'étudier ces questions au cours des fins de semaine.

M. St. Pierre: J'aimerais passer à une question plus précise. Vous êtes partisan de l'internationalisme et de règles de droit international. Comment réagit votre groupe? A-t-il réagit? Si non, que pensez-vous de l'action unilatérale du gouvernement canadien dans les Territoires du Nord où le Canada a imposé une zone de lutte contre la pollution dans l'Arctique; notre pays l'a fait en dehors du cadre du droit international, ce qui a provoqué des protestations de la part de certains de nos anciens amis.

M. Heisey: Non, nous n'avons pas discuté la question, mais je suis sûr que notre groupe serait d'accord avec l'action du gouvernement étant donné qu'il n'existe aucun mécanisme permettant d'agir de façon internationalement en ce domaine. Nous estimons qu'il s'agissait là d'une situation d'urgence. Je crois que la Chambre a voté de façon unanime pour cette initiative et je crois que c'est une action provisoire excusable. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une situation idéale à long terme. Je crois que cela met simplement en lumière certains problèmes qui existent en réalité. Il faudrait en fait un code de droit international portant sur la question.

M. St. Pierre: Je suis tout à fait d'accord avec vous sur la question. Je pourrais peut-être me borner par conséquent à en rester là, mais j'aimerais vous poser une question un peu plus générale.

[Text]

What do you foresee as the prime duty of the Canadian External Affairs Department? Again, I refer to the tone of your brief which, as I read it, is that it should be playing a part in setting an example to the world and concerning itself about not only the external activities of other nations but to some extent their internal activities, where we are giving aid.

I would suggest to you that really it has only one prime function and that is to preserve the identity and independence of Canada and that everything else is remotely secondary. What is your reaction to that view?

Mr. Heisey: I do not think that preservation is the nature of life. The identity of Canada, in my opinion, is sure and clear. That is a minority view but that is mine. I talk about "my Canada" and our Canadian accomplishment, and I can do it very easily which most people apparently have a lot of trouble doing. I do not think they do: I think that is a minority view.

As to our independence, I do not find any problem with that. We have, in the last 10 years in this country, introduced more restrictions into some aspects of international trade than we introduced in any other 10-year period; and we are proposing further restrictions on international trade, particularly with regard to investment domestically and Canadians investing abroad. I think that is an undesirable direction in our affairs.

• 1210

I do not think we should be looking for ways of strengthening our independence; I think we should be looking for opportunities where we can test our dependence. What breaks me up is to see the Europeans discussing common commercial law at a time when in Canada we cannot even get domestic agreement on a national securities commission. I think we are just running a generation behind. In a lot of these issues I think we are missing the boat and are running behind. I think it is because the federal-provincial battle for power and authority is preoccupying us. I think those of us who are nationalists and internationalists should remind Canadians that it is possible to have a securities exchange commission that operates between countries and that it is being actively discussed in Europe at a time when we cannot even get a national term of reference.

So I am not worried about our independence. There are hazards from dependence but none that we cannot cope with. My attitude is, and I think this is a classic illustration, that we have been so frightened, for example, of the role of foreign financial institutions within our affairs that we have excluded them.

My attitude is that they come in on sufferance, and then when they act against the national interest they will be brought before a court of law, tried, found guilty, their resources expropriated and their officers jailed. That is what I was brought up to understand. But the mood today in this country is that the risks of the foreigner and many aspects of our society are so serious that we have to progressively exclude them more and more from more and more segments of our society. You cannot talk international relations and international dependencies with that kind of a domestic attitude. So apparently I am basically out of tune with the mood.

Mr. St. Pierre: Thank you.

[Interpretation]

Quel est à votre avis le rôle principal du ministère des affaires extérieures du Canada? Si je m'en tiens à votre mémoire, le Canada devrait être un exemple pour le reste du monde et devrait s'occuper non seulement des activités extérieures, mais également des affaires internes de certains pays.

Personnellement, je prétends que cela n'a qu'un but primordial, celui de préserver l'identité et l'indépendance du Canada, et que tout le reste n'est que secondaire. Que pensez-vous de cette attitude?

Mr. Heisey: Je ne crois pas qu'il faille se borner à préserver un des deux situations existantes. L'identité du Canada est, à mon avis, sûre et certaine. C'est évidemment une opinion minoritaire qui est la mienne. Je pense à «Mon Canada» et aux réalisations canadiennes, mais je me rends compte que ce n'est pas là l'attitude de tout le monde.

Pour ce qui est de notre indépendance, je crois qu'il n'y a rien de drôle là dedans. Au cours des dix dernières années, nous avons imposé plus de restrictions à certains aspects du commerce international qu'au cours d'aucune autre décennie: nous voulons imposer d'autres restrictions en ce domaine particulièrement en ce qui concerne les investissements au Canada et à l'étranger. Je crois que cela n'est pas une solution souhaitable.

Je ne crois pas que nous devrions chercher les moyens de renforcer notre indépendance, je crois que nous

devrions chercher les occasions où nous pouvons éprouver notre dépendance. Ce qui me renverse, c'est de voir les Européens discuter de la Common Law commerciale pendant que, qu'Canada, nous ne pouvons arriver à un accord interne concernant la Commission nationale de sécurité. Je crois que nous sommes une génération en arrière. Je crois que nous sommes «en train de manquer le bateau et que nous courrons derrière». Je crois que c'est parce que le combat fédéral-provincial pour le pouvoir de l'autorité nous préoccupe. Je crois que ceux qui parmi nous sont nationalistes et internationalistes devraient rappeler aux Canadiens qu'il est possible d'avoir une commission du marché des titres qui fonctionne entre les pays. On discute présentement de cela en Europe au moment où nous ne pouvons même pas avoir un mandat national.

Ainsi, je ne m'inquiète pas pour notre indépendance. L'indépendance présente des dangers, mais aucun que nous ne puissions surmonter. A mon avis—et c'est là un exemple classique—le rôle des institutions financières et étrangères à l'intérieur de nos affaires nous a effrayés à un tel point que nous les avons exclues.

Je crois qu'elles sont tolérantes et lorsqu'elles agissent contre l'intérêt national, elles sont traînées en cour, jugées, trouvées coupables; leurs ressources sont expropriées et leurs cadres emprisonnés. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé. Toutefois, la tendance actuelle au pays, c'est que dans plusieurs aspects de notre vie sociale, les étrangers présentent des risques si graves que nous devons les exclure progressivement des secteurs toujours plus nombreux de notre société. On ne peut parler ni de relations internationales ni de dépendance internationale en ayant, sur le plan intérieur, cette attitude. Donc, apparemment, je ne suis pas dans le ton pour ce qui est de la tendance.

Mr. St. Pierre: Merci.

[Texte]

The Chairman: Mr. Fairweather is next.

Mr. Fairweather: I would like to pursue this aspect, because I am out of tune with the witness.

The Forum seems to feel that interdependence is exclusive of economic independence. Either you or the Forum speaks of interdependence, and I think this is an objective that every member of this committee recognizes. But I do not think that the pursuit of the goal of interdependence in the world has to be confused with national control over some parts of our economy, such as banking, the media, or newspapers, as I think you mentioned, the media being a general term.

Mr. Heisey: The mass media generally.

Mr. Fairweather: Yes. Why can we not have both?

Mr. Heisey: We can have national economic independence and cultural interdependence. We have that. We will have more cultural interdependence, whether or not we make ourselves totally independent economically, just because of improved international communications.

My point is that it is stupid. That is the only thing that is wrong with excluding foreigners from big parts of Canadian economic enterprise. It just denies the Canadian working man the benefits of a wider term of reference. It protects the Canadian investor. It makes him introspective when he ought to be expansionist and looking abroad.

Sure, we can go on protecting more and more of our industry, but we happen to have a lot of industries in this country with great international competence and I would like to see them encouraged to get out and compete in an international term of reference. I am not worried about our banking industry surviving in competition, but frankly—and I think this is a classic illustration—I think we have a great deal to gain from Canadian banks being negotiated into access into the American domestic market in return for American banks coming into the Canadian market. Now that is a heresy, and you will excuse me for even thinking it, gentlemen, but it seems to me that the Canadian banking community might be better off and the Canadian total community might be better off, not to mention the Americans. However, if you are going to take the viewpoint that we have to protect and build walls, then obviously you cannot even consider tearing down walls.

Mr. Fairweather: I wonder what the Forum thinks of—I guess I know the answer but it seems to follow—the key sector approach to domestic control.

Mr. Heisey: Mr. Chairman, we did not discuss that, so I will have to offer only a personal view. My own view is that it looks as if all three parties are agreed on that and that is what we are going to have. I just happen to represent a minority, I guess, within the parties that thinks that it is hurtful—and I do not think there is any place where it is more hurtful than in our mass media, because I think that in the interests of protecting our mass media we have made them protectionists.

• 1215

That is the most dangerous situation that the country could live with, the idea that its mass media had become a little bit afraid of the world; and I think they have been protected and that they exude protectionism. It is a very unwholesome by-product of specific legislation in the sixties to make Canadian media represent a Canadian point of view.

[Interprétation]

Le président: Monsieur Fairweather est le suivant.

M. Fairweather: J'aimerais poursuivre cet aspect, car comme le témoin, je ne suis pas au même diapason.

Le «forum» semble croire que l'interdépendance ne tient pas compte de l'indépendance économique. Vous parlez, ou bien c'est le forum, ou l'interdépendance et c'est, selon moi, un objectif que chaque membre du Comité reconnaît, mais je ne crois pas que la poursuite du but de l'interdépendance dans le monde doive être confondu avec le contrôle national de certains secteurs de notre économie, tels que les affaires bancaires, les média ou les journaux. Comme vous l'avez mentionné, média est le terme général.

M. Heisey: On dit généralement moyens d'information.

M. Fairweather: Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir les deux?

M. Heisey: Nous pouvons avoir l'indépendance économique nationale et l'interdépendance culturelle. Nous avons cela. Nous aurons plus d'interdépendance culturelle sous réserve de notre indépendance économique, seulement à cause des communications internationales améliorées.

A mon avis, c'est stupide. Je crois qu'il est mauvais d'exclure les étrangers de la plupart des entreprises économiques canadiennes. Cela empêche le travailleur canadien de bénéficier d'un plus gros mandat. Cela protège l'investisseur canadien. Cela fait que l'investisseur étranger sera plus sûr de lui-même alors qu'il devrait avoir l'esprit expressionniste et ouvert vers le marché extérieur.

Bien sûr, nous pouvons continuer à protéger nos industries de plus en plus, mais nous aurons au Canada des industries qui ont une grande compétence internationale et j'aimerais qu'elles soient encouragées à présenter leur concurrence dans un mandat international. Je ne suis plus inquiet pour la survivance des entreprises bancaires par la concurrence, mais franchement... et je crois que c'est un exemple classique... je crois que nous aurons beaucoup à gagner si les banques canadiennes négocient l'action sur le marché intérieur américain en échange de l'entrée des banques américaines sur le marché canadien. Maintenant, c'est une hérésie, et j'espère que vous me pardonneriez d'y penser, mais il me semble que la situation des entreprises bancaires canadiennes serait améliorée ainsi que celle de toutes les entreprises canadiennes, sans mentionner les entreprises américaines. Toutefois, si l'on considère le point de vue que nous devons protéger et construire des murs, on ne peut évidemment songer à arracher les murs.

M. Fairweather: Je me demande ce que le forum pense de... Je crois connaître les réponses, mais il semble suivre... le secteur-clé au contrôle intérieur.

M. Heisey: Monsieur le président, nous n'avons pas discuté de cela, ainsi je voudrais donner mon opinion. Selon moi, les trois partis sont d'accord sur ce point et c'est ce que nous aurons. J'ai représenté une minorité dans les partis qui croient que cela est nuisible et je crois que nulle part ailleurs, cela peut-être plus nuisible que dans nos média d'information. Ce que je crois, c'est que dans le but de protéger les média d'information, nous les avons faits protectionnistes.

C'est la situation la plus dangereuse dans laquelle le pays puisse se trouver, vivant avec l'idée que ces média d'information et de communication commencent à avoir peur du monde. On les a protégés et ils exsudent même de protectionnisme. Ce protectionnisme est une conséquence malsaine de la loi spéciale adoptée au cours des années 60 qui fait des média d'information le reflet du point de vue canadien.

[Text]

Mr. Fairweather: Is it, though, a phenomenon of the sixties or does it not have its origin back substantially before the sixties, in the late twenties and thirties?

Mr. Heisey: The internationalization of media has accelerated in the sixties—satellite television and cable that connect not only cities but continents; and it seems to me that it is a great concept, it is just a generation out of tune with what is going on in the world. The idea that, for example, Canadian mass media owners could not make an immense contribution taking their expertise elsewhere to the world, I will not accept.

Mr. Fairweather: I did not know that they had been prevented from doing this.

Mr. Heisey: If we are going to apply the corollary, if we believe that mass media in Canada should be owned by Canadians, then it behooves us, surely, to ask that Canadian mass media owners stay within Canada. That is all we would ask for them, surely. If they cannot compete or face competition within Canada, how could we ask them to go abroad?

Mr. Fairweather: For my last question, I had made a note or two, but I am assisted by your concept of a common commercial law and your statement that Europe may be moving towards this.

I happen to believe that the phenomenon of the multinational corporation urgently needs a common international law and I would hope that, because of the position of Canada, vis-à-vis the multinational—most of it United States—we are the logical people to initiate an international conference on the whole phenomenon of the multinational, and to try and get international agreement on guidelines. Does that fit your concept of a common commercial law, or am I being a protectionist?

Mr. Heisey: No, no, sir. I would say that the businessman has been far more successful internationally than the politician because business is, of course, a lot easier than politics. However, you have to face the fact of international efforts of scale of which I think the multinational corporation is the classic illustration, and they have run far ahead of the politicians' equivalent success. It seems to me that there is far more needed in commercial law internationally. There is a whole body of law and, of course, I just like to be represented as a sort of naive post-war student in Toronto that thinks that we seem to have down-graded that as one of our national objectives.

Mr. Fairweather: Thank you.

The Chairman: May I ask this supplementary question? Our great Canadian banks operate in many countries abroad. You spoke of the importance of being internationally competitive. Would you regard our banks as being internationally competitive?

Mr. Heisey: I would regard our banks as having the best of both worlds in many ways. In California, they can compete to an extent to which California banks cannot compete in Canada and I think it is a great arrangement as long as it lasts.

[Interpretation]

M. Fairweather: Est-ce vraiment un phénomène caractéristique des années 60 ou ses origines ne remontent-elles pas plutôt à la fin des années 20 et au début des années 30?

M. Heisey: L'internationalisation des média d'information s'est accélérée au cours des années 60. On n'a qu'à remarquer la télédiffusion par satellites et les câbles qui ne relient pas que les villes mais aussi les continents. Je pense que c'est une très bonne idée et qu'il s'agit d'autre part d'une génération qui n'est pas au diapason avec ce qui se passe dans le monde. Toutefois, je ne puis accepter l'idée que des propriétaires des média d'information et de communications au Canada ne puissent apporter une très grande contribution en étendant leurs connaissances techniques au reste du globe.

M. Fairweather: Je ne savais pas qu'on les avait empêchés de faire cela.

M. Heisey: Si nous désirons appliquer le corollaire, si nous estimons que ce sont des Canadiens qui devraient exploiter les média d'information et de communication au Canada, il nous appartient de demander à ces propriétaires de demeurer au Canada. C'est tout ce que nous pourrions leur demander, assurément. S'il ne peuvent pas subir la concurrence, à l'intérieur même du Canada, comment pourrions-nous donc leur demander d'aller à l'étranger?

M. Fairweather: J'ai pris quelques notes et voici ma dernière question: je m'appuie sur votre conception de loi commerciale commune et sur votre déclaration portant que l'Europe tend vers ce but.

A mon avis, le phénomène de la société multinationale a un besoin urgent d'une loi internationale commune et j'espère qu'à cause de la position du Canada vis-à-vis du caractère multinational—qui se résume pratiquement uniquement aux États-Unis—nous sommes ceux qui devrions convoquer une conférence internationale qui traiterait de ce caractère multinational et essayer d'en venir à un accord international sur les lignes de conduite à adopter. Est-ce que c'est ce que vous entendez par votre idée de loi commerciale commune ou est-ce que je fais montre de protectionnisme?

M. Heisey: Non, monsieur. Je dirais que l'homme d'affaires a eu beaucoup plus de succès sur le plan national que n'en a eu le politicien, parce que les affaires sont évidemment un sujet beaucoup plus facile à traiter que la politique. Toutefois, vous devez admettre que les efforts internationaux que nous avons faits, et je pense ici à la corporation multinationale, ont eu beaucoup plus de succès que n'en ont eu les politiciens. Il me semble que nous devrions remodeler la loi commerciale sur le plan international. Il y a tout un ensemble de lois et je voudrais qu'on ne considère comme un étudiant naïf d'après-guerre à Toronto qui estime que nous avons mis cet ensemble de lois au niveau de

M. Fairweather: Merci.

Le président: Puis-je poser une autre question? Nos banques transigent à l'étranger. Vous avez parlé de l'importance de la concurrence internationale. Diriez-vous que nos banques font preuve de cet esprit de concurrence internationale?

M. Heisey: J'estime que nos banques font vraiment preuve de concurrence à l'étranger. La concurrence des banques canadiennes en Californie est plus forte que celle des banques de la Californie au Canada; j'estime que c'est bien ainsi tant que ça durera.

[Texte]

It is the same in the Caribbean: the Canadian banking community plays a far bigger role in the Caribbean than we would ever permit any independent-minded Caribbean bank to try to play in Toronto. I just find it ludicrous: the wealthiest and, I believe, quite efficient Canadian banking system, but a semi-monopolistic banking system—ten banks, three of them controlling 70 per cent of the assets. We have set out to protect the Canadian investor from foreign competition and what it means is that the Canadian working man gets his bank loan from a Canadian investor in the banking industry or he goes without a bank loan, and all three political parties endorse that and I think it is unfortunate, that is all.

The Chairman: Your remarks seem to indicate that you fear that protection of industries within Canada would probably prevent those industries from being competitive internationally. How do you explain the fact that the banking business, which has been most highly protected from foreign encroachments since the formation of this country, seems to be about our most effective group internationally. It is an odd situation.

• 1220

Mr. Heisey: Most of the banks of course, you recognize, did not want the protection which was forced on them by the government in the sixties. They did not ask for that and most of them did not want it, but most of them sort of yielded to this tremendous pressure in the community that our strategic industries had to be protected from foreign encroachment. The facts are that the Canadian banks do not face such restrictions in other parts of the world, and they are big enough and they have the economies of skill. I think the Canadian banks ought to achieve access to the American market by Canadian political initiatives, and it would be a very small price to pay to allow American banks to compete in the Canadian market. I think the trade-off there could not help but act to the best interests of both societies. Apparently, that is just not the way we are supposed to think.

The Chairman: A supplementary, Mr. Nystrom.

Mr. Nystrom: I would like to ask the witness whether he distinguishes between continentalism and internationalism?

Mr. Heisey: Yes, I do.

Mr. Nystrom: I am thinking of the media once again. I am a very strong advocate for what has happened there and I think it should happen in other sectors. Do you not think that by having laws such as you have passed by the CRTC that Canada and the media, to use that as a specific example, can be more international? I do not see the United States as the only foreign country, but if we do assert our independence in an area does it not give us greater choice to involve more of the world in a real international sense? I am very fearful of American cultural, economic, social domination. That does not mean I am not an internationalist.

[Interprétation]

C'est la même chose aux Caraïbes: les banques canadiennes jouent un rôle beaucoup plus grand aux Caraïbes que ne pourrait le faire une banque des Caraïbes qui s'installerait à Toronto. Je trouve cela grotesque: nous avons les banques les plus riches et le système bancaire le plus efficace, mais un système bancaire qui est semi-monopolisant, dix banques dont trois contrôlent 70 p. 100 des avoirs. Nous avons pris des mesures visant à protéger les investisseurs canadiens de la concurrence étrangère et ceci implique que le travailleur canadien obtient son prêt de la banque, d'un investisseur canadien dont les entreprises bancaires, ou bien il ne reçoit pas de prêt de la banque, et les trois partis politiques sont d'accord avec cette décision; c'est ce que je trouve de plus malheureux.

Le président: Vos remarques semblent indiquer que vous craignez que la protection des entreprises à l'intérieur même du Canada empêcherait probablement ces mêmes entreprises d'avoir un esprit de concurrence internationale. Comment expliquez-vous le fait que les entreprises bancaires, qui ont été le plus protégées de l'empiètement étranger depuis le début de ce pays, semble être le groupe qui ait le plus de succès à l'échelle internationale? C'est une situation bizarre.

M. Heisey: Vous savez que la plupart des banques n'ont pas voulu la protection que leur a accordé le gouvernement pendant les années 60. Elles ne l'ont pas demandée et la plupart d'entre elles ne la voulaient pas, mais la plupart d'entre elles ont cédé aux pressions de notre communauté qui voulaient protéger nos industries clés de l'empiètement étranger. Les faits demeurent que les banques canadiennes ne font pas face à des restrictions dans les autres parties du monde, et elles sont assez importantes et elles connaissent les rouages de l'économie. Je crois que les banques canadiennes devraient avoir accès au marché américain par voie des initiatives de politiques canadiennes. D'ailleurs, cela ne nous coûterait pas cher de permettre aux banques américaines d'avoir une situation concurrentielle sur le marché canadien. Je crois que ces négociations ne pourraient que servir au mieux les intérêts des deux sociétés. Apparemment, ce n'est vraiment pas ainsi que nous devons penser.

Le président: Une autre question, monsieur Nystrom.

M. Nystrom: J'aimerais savoir si le témoin fait une distinction entre le continentalisme et l'internationalisme.

M. Heisey: Oui, j'en fais une.

M. Nystrom: Je pense encore une fois aux médias d'information. Je plaide en faveur de ce qui s'est passé et je crois que la même chose devrait se passer dans les autres secteurs. Ne croyez-vous pas qu'en ayant des lois comme celles que vous avez passées par le truchement du CRTC que le Canada et les médias d'information—à titre d'exemple—auraient un caractère plus international? Je ne parle pas seulement des États-Unis en tant que pays étranger, mais, si nous affirmons notre indépendance dans une région donnée, cela ne nous donne-t-il pas un choix plus vaste pour engager une plus grande partie de la terre dans des relations internationales? Je crains beaucoup la domination sociale économique et culturelle américaine. Cela ne vaut pas dire que je ne suis pas internationaliste.

[Text]

Mr. Heisey: I have been called a continentalist but I reject that. I consider that I am an optionalist. I think there are many options open to the country and I think we have to examine them all very calmly, confident of our ability to decide which ones will be best for Canada. I do not believe in a policy of indefinite generations-long protection for any Canadian industry or activity. In other words I think it can be argued, for example, that the percentage of Canadian records on radio stations is an excusable interim policy but I think it ought to have a time limit. And I think at the end of that time limit the rights of Canadian radio stations to play what Canadians want to hear and choose to listen to should be untrammelled. In that regard I guess I am little more of a free society man. I think it is possible that the state can aid the establishment of a strong Canadian industry where it does not exist. I think indefinite protection of the Canadian cultural or banking apparatus acts against its best interests.

The Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: I went through your paper, Mr. Heisey, almost as quickly as it was drawn. The part that I agree with is the introduction, where you say our massive good fortune involves for us a deep sense of obligation. Then you say further down;

... the objectives which this big country of 20 million skilled, rich, healthy citizens ...

I would agree with you on that.

I would like to come back to your opening remarks in which you stated an answer by the Right Honourable the Prime Minister to Mr. Rondeau. I have the French version of the complete answer. Would you care to read the complete answer in English, or should I read the French version? It sort of misleads this committee if we do not read the whole answer to the question asked by Mr. Rondeau on December 10, 1970 in regards to our market with the U.S.

Mr. Heisey: I would be happy to read it into the record, sir. He makes the point that the problem of the establishment has been discussed in the House, but then he says that:

... the government has concluded in certain fields, in the automobile sector for instance, agreements quite profitable for all parties concerned. If other similar cases occurred, we would gladly consider them,

This sounds very much as if they will have to come to us—"We will consider them."

... but I do not think that it would be advisable at this stage to speak about a complete common market between the two countries.

Then he says:

It would not be beneficial for Canada.

I say the answer to that is it all depends. It is just like the Britons going into the Common Market in Europe. Under certain circumstances it may be very desirable; under certain other circumstances it may be very undesirable. I do not think it is as simple as the Right Honourable Prime Minister has said.

• 1225

Mr. Dupras: Would you care to explain why it is so desirable that we should join with the U.S. economic market now?

[Interpretation]

Mr. Heisey: On m'a taxé de continentaliste, mais je ne suis pas d'accord. Je suis partisan du libre-choix. Je crois que plusieurs choix s'offrent à notre pays et nous devons les utiliser tous calmement, fort de notre capacité de décider lesquels seront les plus rentables pour le Canada. Je ne crois pas à une politique de générations indéfinies, une longue protection pour toute industrie ou activité canadienne. En d'autres termes, je crois qu'on peut soulever l'argument selon lequel le pourcentage des disques canadiens que l'on fait tourner dans les stations radiophoniques est une politique provisoire excusable, mais je crois qu'elle devrait être limitée dans le temps. De plus, je crois qu'à la fin de cette limite on ne devrait plus en tracer les droits qu'ont les stations radiophoniques canadiennes de faire jouer ce que les Canadiens veulent entendre et choisissent d'entendre. En ce sens, je suppose que je suis un homme partisan de la libre société. Je crois qu'il est possible pour l'État d'aider à l'établissement d'une industrie canadienne là où elle n'existe pas. Je crois qu'une protection indéfinie de l'appareil bancaire ou culturel du Canada agit contre ses intérêts.

Le président: Monsieur Dupras.

Mr. Dupras: J'ai lu votre rapport, monsieur Heisey, presque aussi rapidement qu'il a été établi. Je suis d'accord avec ce que vous dites dans l'introduction, à savoir que notre bonne fortune exige un profond sens d'obligation dans notre part. Vous dites plus loin:

... les objectifs de notre pays fort de 20 millions de citoyens riches, compétents et en bonne santé ...

Je suis d'accord avec vous à ce sujet

J'aimerais revenir à vos remarques préliminaires au cours desquelles vous avez cité la réponse du très honorable premier ministre à M. Rondeau. J'ai la version française de la réponse au complet. Aimerez-vous lire la réponse au complet en anglais, ou dois-je lire la version française? Le Comité sera un peu induit en erreur si je ne lis pas la réponse au complet à la question qu'à demandée M. Rondeau le 10 décembre 1970 en ce qui a trait à notre marché avec les États-Unis.

Mr. Heisey: Je serais heureux de la lire pour qu'elle soit versée au dossier, monsieur. Il dit que le problème de l'établissement a été discuté à la Chambre, mais il dit:

... le gouvernement a conclu des marchés dans certains secteurs, dans le secteur de l'automobile par exemple, qui seront très profitables pour toutes les parties en cause. Si d'autres cas semblables se présentaient, nous nous ferions un plaisir de les étudier,

Il me semble qu'ils viendront nous voir. Nous les étudierons.

... mais je ne crois pas qu'il serait sage à ce stade de parler d'un Marché commun complet entre les deux pays.

Puis il dit:

Ce ne serait pas avantageux pour le Canada.

Je dis, en réponse, que tout dépend. C'est tout comme le cas des Britanniques qui veulent entrer dans le Marché commun en Europe. Dans certains cas, la participation au Marché commun peut sembler très désirable; et dans d'autres cas elle peut paraître non souhaitable. Je ne crois pas que ce soit aussi simple que le très Honorable premier ministre l'a dit.

Mr. Dupras: Voudriez-vous nous expliquer pourquoi il est si désirable que nous nous joignons au marché économique américain à l'heure actuelle?

[Texte]

Mr. Heisey: Well, I basically believe that it would give our secondary manufacturing industry competitiveness in terms of skill that it would have a very difficult time achieving otherwise. I want to make it clear, however, that I am very open-minded on this question but I just feel that you have to face the fact that in this country there have been no serious discussion of substantially close or economic relations with the United States since 1911. In 1911 it was put to a public vote and it was rejected, and I just say that enough time has gone by and enough confidence in the Canadian people ought to be established and that it may just be time for another fairly substantial look. With the initiative in our courts I am not really interested in American initiative in this respect because I think there are certain advantages to rational, calm and extended discussions without any conclusions being presumed. May I say, sir, that I believe what I just said is a very popular view in this country, which is not recognized by any of the political parties, and I frankly believe the reason it is not recognized is that there is a presumption that we could not cope with the hazards of the negotiations or the consequences.

Mr. Dupras: I think perhaps the political parties do not want to take the chance on a vote.

Mr. Heisey: That is right. It is a risk.

Mr. Dupras: It is quite a risk . . .

Mr. Heisey: Oh, yes.

Mr. Dupras: . . . and it is not a calculated risk right now.

Mr. Heisey: Pardon?

Mr. Dupras: It is not a calculated risk as of now. I do not think we have all the . . .

Mr. Heisey: It is an uncalculated risk.

Mr. Dupras: It is an uncalculated risk.

The Chairman: Gentlemen, before adjourning I have one or two announcements. I would first remind party representatives that there is a meeting of the steering subcommittee this afternoon after Orders of the Day. It is essential that representatives of each party be there because we hope to settle the draft outline for our report on the first volume of the white paper and to settle our program for the rest of the period before the summer break, so I hope that representatives of all parties will attend.

Mr. Brewin, I believe you have several resolutions you want to move with regard to the Defence estimates. Would you prefer to do that tomorrow rather than today?

Some hon. Members: We have a quorum.

The Chairman: We have a quorum, so if you are prepared to do it now we might be able to dispose of the Defence estimates while we have a quorum. However, if you would prefer to leave it until tomorrow . . .

[Interprétation]

M. Heisey: Eh bien, je crois fermement que cela rendrait concurrentielle en termes de compétence, notre industrie manufacturière secondaire à un degré qu'il serait difficile d'atteindre autrement. Je voudrais qu'il soit clair toutefois que je suis très ouvert sur cette question. J'estime simplement que vous devez admettre que la dernière discussion sérieuse portant sur des relations économiques ou des relations plus rapprochées avec les États-Unis date de 1911. A cette époque, on demanda au public de voter sur cette question et il la rejeta. J'estime qu'assez de temps s'est écoulé et que le peuple canadien devrait avoir acquis une assez grande confiance en lui-même. Il pourrait bien être temps de revoir cette attitude en profondeur. Nos tribunaux sont bien à la hauteur dans ce domaine et je ne suis pas vraiment intéressé à ce qu'il y ait ingérence américaine dans ces affaires, car je crois qu'il y a certains avantages à tenir des discussions prolongées qui sont à la fois rationnelles et calmes sans présumer des conclusions. Puis-je ajouter, monsieur, que je crois que ce que je viens de déclarer est une opinion très répandue au pays. Elle n'est pas reconnue par aucun parti politique et je crois franchement que la raison de cette reconnaissance est que l'on présume que nous ne pourrions faire face aux dangers de la négociation, ni à ses conséquences.

M. Dupras: Je pense que peut-être les partis politiques ne veulent pas prendre le risque d'un vote sur cette question.

M. Heisey: C'est exact. Il y a un risque.

M. Dupras: C'est tout un risque.

M. Heisey: Oh, oui.

M. Dupras: . . . et ce n'est pas un risque calculé à l'heure actuelle.

M. Heisey: Pardon?

M. Dupras: Ce n'est pas un risque calculé à l'heure actuelle. Je ne pense pas que nous ayons tous les . . .

M. Heisey: C'est un risque non calculé.

M. Dupras: C'est bien ça.

Le président: Messieurs, avant de lever la séance, j'ai une ou deux annonces à faire. Je rappellerai tout d'abord aux représentants des partis que le sous-comité de direction se réunit cet après-midi après l'étude des questions d'ordre du jour. Il est essentiel que les représentants de chaque parti y assistent car nous espérons mettre la dernière main au brouillon du résumé de notre rapport sur le premier volume du Livre blanc ainsi qu'établir notre programme de travail pour le reste de la session. J'espère donc que les représentants de tous les partis y assisteront.

Monsieur Brewin, je crois savoir que vous voulez présenter plusieurs motions de résolutions en ce qui a trait aux prévisions de Défense. Préfereriez-vous faire cela demain plutôt qu'aujourd'hui?

Des voix: Nous avons le quorum.

Le président: Nous avons le quorum. Donc si vous êtes prêt à le faire maintenant, nous pourrions peut-être nous débarrasser des prévisions de Défenses alors que nous avons ce quorum. Cependant, si vous préférez remettre ces questions à demain . . .

[Text]

Mr. Brewin: Yes.

The Chairman: If you are prepared to proceed, I will call the items of the Defence estimates now in order to permit you to put that motion.

Mr. Brewin: I will co-operate with your direction. If you want to proceed now I will be glad to proceed.

The Chairman: All right. I will call the various votes in the Defence estimates, namely, Votes 1, 5, 10, 15, 20, 25 and 30, and that will certainly cover the resolutions that you wish to move, Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Yes. Thank you. I will call them on Vote 5.

The Chairman: I believe it is Vote 5.

Mr. Brewin: Vote 5, yes.

The Chairman: Yes.

Mr. Brewin: Did you call Vote 5?

The Chairman: Yes, I called that one as well as the others.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, Vote 5 of the Estimates on pages 15-14 includes a list of the proposed estimates as applied to various roles of our armed forces. One of them is North American Security, which I think is largely, if not entirely, our NORAD defences. That item is for \$193 million. There is another item on the same page, military contributions to NATO, \$99 million, and then there is general military support services, which includes support for \$598 million. Mr. Chairman, I think as a Committee on the Defence estimates we have a responsibility to survey them as well as we can and, if we have criticisms, to bring them forward. I do not think we are here to rubber stamp the estimates. On the other hand, I think that it is very difficult for us, with the information we have available, to deal with individual items of hardware, as it were, to deal with the detailed figures. We have very little background information in order to deal with that, but I do believe we have a responsibility to review the main roles of the Canadian Armed Forces.

• 1230

In order to demonstrate the view that I hold, and I think it is partisan view, if you will, and one certainly not shared by all the parties, I move that the vote "North American Security" be reduced from \$193,869,000 to \$100,000,000, a reduction of some \$93,000,000. In other words, to cut that estimate in half.

It would take a long time to explain all the reasons for it. Basically this is our NORAD commitment, and it has been my view for a long time that commitment is obsolete.

I have not moved to take it out entirely because I admit there must be a *transition* period. The NORAD defences are against a *manned-bomber* attack from the U.S.S.R., and I think for the past 10 years such an attack has been practically inconceivable. First of all, it would telegraph its approach in time, in the missile age, for the whole Russian system to be smashed to pieces by American missiles long before the manned bombers got here. It would give at least two hours' notice.

Secondly, the Russians have downgraded on the whole—they certainly have not upgraded—their bomber force. They have based their whole strategic theory on the development of missiles; we are in the missile age, not the manned-bomber age. I do not think we should go on maintaining a defence that is no longer meaningful. We are

[Interpretation]

M. Brewin: Oui.

Le président: Si vous êtes prêts à poursuivre, je mettrai maintenant en délibération les crédits de prévisions de Défense afin de vous permettre de présenter cette motion.

M. Brewin: Je suis prêt à collaborer avec vos directives. Si vous voulez poursuivre maintenant, je serai heureux de le faire.

Le président: Très bien. Je mets en délibération les différentes critiques des prévisions de Défense, nommément, les Crédit 1, 5, 10, 15, 20, 25 et 30. Ceci devrait certainement couvrir les motions de résolution que vous voulez présenter monsieur Brewin.

M. Brewin: Oui, merci beaucoup. Je mettrai en délibération le crédit 5.

Le président: Je crois qu'il s'agit du crédit 5.

M. Brewin: Le crédit 5, en effet.

Le président: C'est ça.

M. Brewin: Avez-vous mis en délibération le crédit 5?

Le président: Oui, j'ai mis celui-ci en délibération ainsi que d'autres.

M. Brewin: Monsieur le président, le crédit 5 des prévisions aux pages 15-14 comprend une liste des crédits demandés pour les différentes activités de nos Forces armées. Il y a entre autres le domaine de Sécurité de l'Amérique du Nord qui est, je pense, en grande partie, si ce n'est entièrement, nos défenses de NORAD. Ce crédit est de l'ordre de 193 millions de dollars. Un autre crédit à la même page pourvoit aux contributions militaires de l'OTAN: 99 millions de dollars. Il y a également les services de soutien militaire général qui comprennent un soutien de 598 millions de dollars. Monsieur le président, je pense qu'en tant que Comité chargé des prévisions de Défense, nous avons la responsabilité de les examiner aussi attentivement que possible et, si nous avons des critiques, de les faire connaître. Je ne pense pas que nous soyons ici pour entériner pour la forme les révisions. D'autre part, j'estime qu'il est très difficile pour nous, étant donné les renseignements dont nous disposons, de nous occuper des crédits particuliers, c'est-à-dire, de parler des

chiffres détaillés. Nous sommes très peu informés pour nous occuper de cette question, mais je crois que nous avons une responsabilité d'examiner attentivement les principales utilisations des Forces armées canadiennes.

Afin de démontrer le point de vue que je soutiens, je crois que c'est un point de vue partisan, si vous me le permettez, et qui n'est pas partagé par tous les partis, je propose que le crédit portant sur la sécurité du Continent nord-américain soit réduit de 193,869,000 dollars à 100 millions de dollars, soit une réduction de quelque 93 millions de dollars. En d'autres termes, de réduire de moitié cette estimation.

Il serait long d'expliquer les raisons qui justifient cela. C'est principalement un engagement envers le NORAD, et je suis depuis longtemps d'avis que cet engagement est périmé.

Je n'ai pas proposé qu'il soit entièrement brisé, car j'admets qu'il doit y avoir une période de transition. La stratégie de la NORAD vise une défense contre une offensive de l'U.R.S.S. au moyen de bombardiers avec équipage, et je crois que, depuis 10 ans, une offensive de ce genre est pratiquement impensable. D'abord, à l'Âge des missiles, son approche serait repérée à temps, de sorte que les missiles américains réduiraient en pièces le système russe

[Texte]

frequently called on to try and see that there is not waste in various fields and to me this is a wasteful role and no longer appropriate.

This is not a new view I have expounded here because most of the Committee have heard it before and I do not propose to elaborate at length; but I move that we recommend, if that is the right form, that the item on page 15-14 of \$193,869 be reduced to one hundred million dollars.

The Chairman: Members have heard the motion. May I just mention that I was aware, of course, that Mr. Brewin was going to make this motion. I checked with some party representatives. They felt that both the question of NORAD and the question of NATO have been discussed in some detail in the Committee at other times and for that reason the party representatives, I believe, felt that they would like to express their views as to whether or not they agree with Mr. Brewin's motion but did not feel it was necessary to debate the matter at length. However, the motion has been moved and it is open for discussion. We do not need a seconder.

Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, when we had a review in this Committee of NORAD about a year or so ago, I took a position that was similar to what Mr. Brewin is putting forward now. I said at that time that I felt the real defence against a bomber attack on North America or a missile attack on North America was the deterrent of a massive retaliation or a retaliation by missiles in the United States, and I felt that the defence against a bomber attack was no longer valid. Since that time, there is more and more evidence that we do not need a defence against a bomber attack, so to be consistent with my own position, I would have to support that motion, although I am not too sure whether reducing it from one hundred and ninety three million to one hundred million really deals with what we are trying to accomplish, but at least it is symbolic of our disapproval of NORAD and it expresses our point of view. As I say, it is consistent with what I have said before and I feel that I would have to along with it.

Mr. Fairweather: I have a point of order.

The Chairman: Mr. Fairweather.

• 1235

Mr. Fairweather: I do not want to be a disturber here but I was asked to stay because of a quorum. I am supposed to be on the U.S.-Canada briefing group. If there is going to be a debate I am going to have to break the quorum, but I will stay if this thing is going to be resolved soon. I am sorry, but that is the way it is.

[Interprétation]

bien avant que les bombardiers ne parviennent ici. Un préavis d'au moins deux heures serait reçu.

Ensuite, les Russes ont réduit dans l'ensemble. Ils n'ont certainement pas augmenté leur effectif en avions de bombardement. Toute leur stratégie est basée sur le développement des missiles, nous sommes à l'Âge des missiles, non pas à l'âge des avions de bombardement avec équipement. A mon avis, nous ne devons pas maintenir une politique de défense qui est périmée. On me demande souvent d'essayer de voir qu'il n'y ait pas de gaspillage dans divers domaines, à mon avis, c'est un rôle sans valeur et qui n'est plus de notre temps.

Je viens d'exposer un nouveau point de vue, car la plupart des membres du Comité ne l'ont pas entendu encore et je propose que nous n'élaborions pas sur ce sujet. Je propose que soit recommandé, si c'est dans l'ordre que le point à la page 15-14 au sujet des 193,869,000 dollars soit réduit à 100 millions de dollars.

Le président: Les membres ont entendu la motion. Puis-je mentionner que je savais, bien sûr, que M. Brewin allait présenter cette motion. J'ai vérifié auprès de certains représentants des partis. Selon eux, les questions de la NORAD et de l'OTAN ont été discutées en détails en Comité par le passé et, pour cette raison, ils estiment, je crois, qu'ils aimeraient exprimer leur accord ou leur désaccord avec la motion de M. Brewin mais qu'ils ne jugent pas nécessaire d'analyser ce point plus longuement. Toutefois, la motion a été proposée et est ouverte à la discussion. Nous n'avons pas besoin que quelqu'un appuie la motion.

Monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur le président, lorsque le Comité a révisé la question de NORAD, il y a environ un an, j'ai soutenu un point de vue semblable à celui de M. Brewin. J'ai dit à l'époque que j'estimais que la véritable politique de défense contre une offensive d'avions de bombardement en Amérique du Nord, une offensive de missiles, constituait des mesures préventives de représailles ou une contre-attaque avec des missiles de la part des États-Unis. J'estime également qu'une politique de défense contre une offensive d'avions de bombardement est désormais désuète. Depuis lors, il y a de plus en plus de preuves qui démontrent que nous n'avons pas besoin d'une politique de défense contre une offensive de bombardiers. Donc, pour être logique avec moi-même, je dois appuyer cette motion, bien que je ne sois pas convaincu que la réduction de 193 millions de dollars à 100 millions de dollars soit la véritable solution que nous recherchions. Du moins, cela exprime symboliquement notre désaccord avec la NORAD et c'est là notre point de vue. Comme je dis, c'est logique avec ce que j'ai dit précédemment et j'estime que je dois maintenir ma position.

M. Fairweather: J'invoque le Règlement.

Le président: Monsieur Fairweather.

M. Fairweather: Je ne veux pas être un perturbateur ici, mais on m'a demandé de demeurer à cause du quorum. Je suis censé faire partie du groupe Canada-Amérique de renseignements. S'il doit y avoir un débat, je vais être obligé de briser le quorum, mais je vais rester si ce problème doit être résolu bientôt. Je suis désolé, mais c'est comme ça que ça se présente.

[Text]

The Chairman: I quite understand, Mr. Fairweather. I believe there is a disposition to dispose of the motion promptly. If it is prolonged we will have to postpone it.

Mr. Fairweather: I notice a couple of my friends pouring on coal.

The Chairman: Mr. Gibson and then Mr. Prud'homme.

Mr. Gibson: Mr. Chairman, I think for the surveillance and detection alone that this decision might be very serious for Canada's defence, and I am opposed to it.

The Chairman: Mr. Prud'homme.

Mr. Prud'homme: I think, to be logical, either the proposition should read from \$193 million to zero . . . even though you like phasing out, I do not think you can separate the principle.

Mr. Brewin: You have an ally to deal with. It seems to me that I would be in favour of next year removing it altogether, but this year it seems to me to make sense to start phasing it out.

Mr. Prud'homme: Either you are for it or against it, and if this motion were to pass it would be up to those authorities to adjust to the wish of Parliament. Maybe you prefer a phasing out and, if so, that is your privilege. But I will oppose the motion.

The Chairman: Is there any further discussion, or can I put the question?

Mr. Laprise: I would like to say only one word, Mr. Chairman. It is a very serious motion and I intend to vote against the motion for one particular reason. This is a very serious matter and I understand that in a very short time the Minister of National Defence is going to present the white paper on National Defence and I think that would be a good time to discuss this matter.

The Chairman: Are you ready for the question?
Motion negated: yeas, 3; nays, 12.

The Chairman: Mr. Brewin, did you have another one?

Mr. Brewin: Mr. Nystrom has another one but I am not sure whether I am in agreement with it.

Mr. Nystrom: I will be very brief to comply with your wishes, Mr. Chairman. I move that the vote "Military Contributions to NATO" be reduced from \$99,146,000 to zero dollars.

The Chairman: Thank you. Is there any further discussion?

Mr. Nystrom: I would just like to make one small point here, Mr. Chairman. There are many points that I could put forward here but I think the Committee would know all the arguments pro and con. However, I would like to make one point—that I think there is an increasing minority in Canada, especially amongst the young people, who want to see us sort of redirect our entire foreign policy, especially when it comes to military organizations. I think there is a growing awareness amongst the younger people that we should concentrate more and more on organizations like the U.N. rather than on regional pacts. I could go on but I think, in view of the time, that perhaps I will stop here.

[Interpretation]

Le président: Je comprends, monsieur Fairweather. Je crois qu'il y a une disposition permettant de résoudre la motion rapidement. Si cependant elle se prolonge, nous devrons la renvoyer à plus tard.

M. Fairweather: Je vois que quelque-uns de mes amis attisent les cendres.

Le président: M. Gibson et ensuite M. Prud'homme.

M. Gibson: Monsieur le président, je pense qu'au point de vue de la surveillance et de la détection que cette décision pourrait être très grave pour la défense du Canada, et je m'y oppose.

Le président: Monsieur Prud'homme.

M. Prud'homme: Je pense que, pour être logique, que la proposition se lise allant de 193 millions de dollars à zéro même si vous aimez éliminer graduellement, je ne pense pas que vous pouvez diviser le principe.

M. Brewin: Vous devez faire affaires avec un allié. Il me semble que je favoriserais d'éliminer l'année prochaine au complet, mais cette année, il me semble que nous devrions commencer à l'éliminer.

M. Prud'homme: Soit que vous soyez en faveur ou contre, mais si cette motion passait ce serait aux autorités de s'adapter aux désirs du Parlement. Peut-être que vous préférez une élimination graduelle et, si tel est le cas, c'est votre privilège. Mais je vais m'opposer à la motion.

Le président: Y a-t-il d'autres discussions, ou puis-je poser la question?

M. Laprise: J'aimerais tout simplement ajouter quelques mots, monsieur le président. C'est une motion très importante et j'ai l'intention de voter contre cette motion pour une raison particulière. C'est une question très sérieuse et je comprends que le ministre de la Défense nationale va présenter un Livre blanc sur la défense nationale et je pense que ce serait le moment opportun d'étudier cette question.

Le président: Etes-vous prêts à vous prononcer?
La motion est rejetée: pour (3); contre (12).

Le président: Monsieur Brewin, aviez-vous une autre question?

M. Brewin: M. Nystrom a une autre question à poser, mais je ne suis pas certain si je suis d'accord avec lui.

M. Nystrom: Afin de me soumettre à vos désirs, cette question sera très brève, monsieur le président. Je propose que le crédit appelé «Contributions militaires à l'OTAN» passe de \$99,146,000 à zéro dollar.

Le président: Merci. Y a-t-il d'autres questions?

M. Nystrom: J'aimerais tout simplement souligner un point ici, monsieur le président. Il y a d'autres sujets que j'aurais pu présenter ici, mais je pense que le Comité connaîtrait tous les arguments pour et contre. Je pense qu'il y a une minorité de plus en plus considérable au Canada, surtout chez les jeunes gens, qui désire que nous donnions une nouvelle orientation à toute notre politique étrangère, surtout en ce qui a trait aux organismes militaires. Je pense que parmi, les jeunes gens, il y a un esprit de conscience qui désire que nous concentrions de plus en plus nos efforts sur des organismes comme l'ONU plutôt que sur les pactes régionaux. Je pourrais continuer, mais je pense que, étant donné le temps, il serait peut-être mieux que je m'arrête ici.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Nystrom. Is there any further discussion?

Mr. Allmand: Mr. Chairman, on this motion I am going to vote against it, and I am going to be consistent with myself. In the past I took the position that we should withdraw all our troops from Europe but I thought that we should maintain a position in NATO and contribute to NATO in accordance with the treaty. I think this motion goes much beyond the type of withdrawal or change in role that I visualized. So I will vote against that motion.

The Chairman: Mr. Prud'homme.

Mr. Prud'homme: I will vote against the motion, too, but I would like to know why my colleague thinks that if we vote for the phasing out of NATO, to be consistent, we should also, according to his judgment, vote for the phasing out of NATO because the same difficulty that you encounter with the phasing out of NORAD, I suppose, you should be prepared to face with NATO. But our views are very well known. We have discussed them very extensively in the past on NATO.

• 1240

I was one of those who believed in phasing out gradually according to the armaments we have to see what we do when we do not have them anymore or when they are not useful anymore. I will vote against the motion. I believe in NATO but I would not like to extend it as has been done quite clearly in the past.

The Chairman: Mr. MacLean.

Mr. MacLean: The Committee has extensively studied Canada's contribution to NATO. I believe that the vote as it stands is consistent with the position that the Committee previously took.

Mr. Thompson: That is correct.

Mr. MacLean: I will vote against the motion.

The Chairman: I will put the question then.
Motion negatived: yeas 1; nays 13

Mr. Brewin: Mr. Chairman, before you deal with Vote 5, if the last two motions had been passed I would have made a motion to reduce the figure for General Military Support Services because some part of them are made available to NATO and NORAD. As that motion has been defeated I will not waste the time of the Committee. May we say that if we had won the vote, we would have moved to lop another substantial amount off for savings of \$200 million altogether in these estimates.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Brewin.
Vote 5 agreed to.

Votes 1, 10, 15, 20, 25 and 30 relating to the Department of National Defence agreed to.

Vote 35 relating to Defence Construction (1951) agreed to.

The Chairman: Shall I report to the House that the Committee commends the estimates.
Agreed.

[Interprétation]

Le président: Merci, monsieur Nystrom. Y a-t-il d'autres questions?

M. Allmand: Monsieur le président, je vais voter contre cette motion et je vais être logique avec moi-même. Par le passé, j'étais en faveur du retrait de toutes nos troupes de l'Europe, mais je pensais que nous devions demeurer au sein de l'OTAN et contribuer à l'OTAN en conformité avec le traité. Mais je pense que cette motion va plus loin que le genre de retrait ou changement du rôle du Canada que j'avais imaginé. Donc, je vais voter contre cette motion.

Le président: Monsieur Prud'homme.

M. Prud'homme: Je vais voter contre la motion également, mais j'aimerais savoir pourquoi mon collègue pense que si nous votons pour l'élimination graduelle de l'OTAN, pour être logique, nous devrions également voter pour l'élimination de l'OTAN parce que la même difficulté que vous rencontrez avec l'élimination progressive de NORAD, je suppose, vous les rencontrerez avec l'OTAN. Mais nos vues sur ce point sont très bien connues. Nous les avons discutées de manière très extensive par le passé en ce qui a trait à l'OTAN.

J'étais un de ceux qui croyaient en l'élimination graduelle selon les armements dont nous disposions afin de ne plus en être encombrés lorsqu'ils n'étaient plus utiles. Je voterai contre la motion. Je crois en l'OTAN, mais je n'aimerais que cet organisme soit élargi comme cela a été fait de façon si évidente dans le passé.

Le président: Monsieur MacLean.

M. MacLean: Le Comité a étudié de façon très approfondie la contribution canadienne à l'OTAN. Je pense que l'opinion actuelle est conforme à la position adoptée précédemment par le Comité.

M. Thompson: C'est exact.

M. MacLean: Je voterai contre la motion.

Le président: Je vais mettre la question aux voix.
La motion est rejetée: Oui 1; Non 13.

M. Brewin: Monsieur le président, avant d'aborder le crédit 5, si les deux dernières motions ont été passées, j'aimerais présenter une motion en vue de réduire le montant réservé aux services de soutien militaire en général, parce qu'un certain nombre d'entre eux sont mis à la disposition de l'OTAN et de NORAD. Puisque cette motion a été rejetée, je ne gaspillerai pas le temps du Comité. Puis-je dire que si nous avions gagné aux voix, nous aurions essayé de supprimer un autre montant important afin d'épargner un montant de 200 millions de dollars en tout dans ces prévisions budgétaires.

Le président: Merci monsieur Brewin.

Le crédit 5 est adopté.

Les crédits 1, 10, 15, 20, 25 et 30 relatifs au ministère de la Défense nationale sont adoptés.

Le crédit 35 relatif à la Construction de la Défense (1951) est adopté.

Le président: Puis-je faire rapport à la Chambre que le Comité approuve le budget.
Adopté.

[Text]

The Chairman: Can I have the following motion carry, if agreeable to the members:

That an amount of \$10 be reimbursed to the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade for their procurement of 50 off-prints of Mr. Peter Dobell's article entitled *The Management of a Foreign Policy for Canadians* which has been circulated to members of the Committee.

Is that agreed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Is it agreed that the corrected translation and text of the evidence given by Professor Gilles Lalonde at our meeting of February 2, 1971 be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Gentlemen, thank you for your co-operation. We will adjourn until tomorrow when we will deal with the estimates of the Department of External Affairs.

[Interpretation]

Le président: Si les membres y consentent la motion suivante peut elle être adoptée afin que:

Un montant de \$10 soit remboursé au Centre parlementaire des Affaires étrangères, des Affaires extérieures et du Commerce extérieur pour les 50 exemplaires qu'il nous a fourni de l'article de M. Peter Dobell's intitulé *The Management of a Foreign Policy for Canadians* dont les membres du Comité ont pu prendre connaissance.

Est-ce convenu?

Des voix: D'accord.

Le président: Il est convenu que la traduction révisée et le texte du témoignage donné par le professeur Gilles Lalonde lors de notre séance du 2 février 1971 soit imprimé en appendice aux procès-verbaux de ce jour?

Quelques voix: C'est entendu.

Le président: Messieurs, je vous remercie de votre coopération. Nous ajournons jusqu'à demain alors que nous étudierons les prévisions budgétaires du ministère des Affaires extérieures.

APPENDIX "U"

Address given by Gilles Lalande to the Standing Committee on External Affairs and National Defence at its Meeting on February 2, 1971.

Mr. Chairman, members of the Committee. As you have just heard, I have been asked to come this morning to give you my impressions of the first of a series of pamphlets published on the occasion of the review of our foreign policy. This pamphlet is entitled "Foreign Policy for Canadians". Some of you may perhaps remember a short article which appeared under my name in the August 1970 edition of "Behind the Headlines", an article in which I, together with two members of your committee, Mr. Andrew Brewin (N.D.P.) and Mr. Gordon Fairweather (P.C.), made a critical analysis of this pamphlet and of the one dealing with the relations of Canada with the Pacific world. At that time I gave my first impressions of the results of two years of effort by the Canadian Government in reviewing foreign policy. I am therefore delighted to-day to have this opportunity of either confirming or reversing my opinion of the first of these pamphlets and of giving whatever explanations are necessary.

To begin with, I think it would be helpful for you to know that I have followed very closely—albeit rather sceptically—this whole operation, which at its inception Prime Minister Trudeau described as a "review in depth" of Canada's foreign policy.

Like some of my colleagues in Canadian universities, I had the privilege of taking part in two of the five or six seminars which were organized jointly by the Canadian Institute of International Affairs and the Department of External Affairs as part of this review. The first seminar in which I took part was held in Hull on January 3 and 4, 1969; its theme was the relations of Canada with Europe. The other was held in Victoria from February 27 through March 1st, 1970 and dealt with the relations of Canada with the Pacific world. Incidentally, I have read with considerable interest the minutes of the meetings held by your Committee since October 23 last on the review of foreign policy; and I have before me a series of questions prepared by your President and the Director of the Parliamentary Centre for External Affairs and Commerce, which will enable me to deal broadly with the matters which you have under consideration.

My preliminary presentation to your committee is divided into three distinct parts:

- The first will be a comment on the timeliness of the review of Canada's foreign policy;
- the second will be a reminder of what is happening abroad as far as a review of foreign policy is concerned;
- the third will deal with the value and merits of the pamphlet entitled "Foreign Policy for Canadians".

I shall therefore begin my remarks by discussing the advisability of reviewing Canada's foreign policy.

There is no question at all as to whether Canada should review its foreign policy, if one acknowledges the fact that any government has the responsibility of constantly reviewing both its external and its internal policies. However, we might try to find the reasons which prompted the Prime Minister to announce on May 29, 1968 a thorough and comprehensive review of foreign policy. You will recall that in support of such a review it was stated that the world situation had rapidly changed in the sixties, and

APPENDICE «U»

Témoignage de Gilles Lalande devant le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale à sa réunion du 2 février 1971

Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, comme on vient de vous le rappeler, on m'a demandé de venir vous exprimer ce matin mon point de vue sur le premier des fascicules publiés à l'occasion de la révision de la politique étrangère, fascicule qui est intitulé «Politique étrangère au service des Canadiens». Certains d'entre vous se souviendront peut-être d'un court texte publié sous ma signature dans la livraison d'août 1970 de *Behind the Headlines* dans lequel je faisais, en compagnie de deux de vos membres, M. Andrew Brewin (N.P.D.) et M. Gordon Fairweather (P.C.), un commentaire critique de ce fascicule et de celui qui est consacré aux rapports du Canada avec les pays du Pacifique. Il s'agissait alors d'une première impression de ma part sur les résultats de deux ans d'efforts du gouvernement canadien en matière de révision de la politique étrangère. Je me réjouis donc de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de confirmer ou d'infirmer mon jugement sur le premier de ces fascicules et d'y apporter les précisions nécessaires.

Il n'est pas inutile que vous sachiez d'abord que j'ai suivi avec beaucoup d'attention, quoique d'un œil sceptique, l'ensemble de cette opération qualifiée dès le départ par le Premier Ministre Trudeau de «révision en profondeur» de la politique étrangère du Canada.

Comme certains de mes collègues dans les universités canadiennes, j'ai eu l'honneur d'être associé à deux des cinq ou six séminaires organisés conjointement dans le cadre de cette révision par l'Institut canadien des affaires internationales et le Ministère des Affaires extérieures. Le premier séminaire auquel j'ai participé a été tenu à Hull les 3 et 4 janvier 1969; il portait sur les relations du Canada avec l'Europe. L'autre fut tenu à Victoria du 27 février au 1^{er} mars 1970 et portait sur les relations du Canada avec les pays du Pacifique. J'ai lu par ailleurs avec intérêt les procès-verbaux des réunions tenues par votre Comité sur la révision de la politique étrangère depuis le 23 octobre dernier, et j'ai en mains une série de questions préparées par votre président et le directeur du Centre parlementaire sur les Affaires extérieures et le Commerce extérieur qui me permettront de tenir largement compte de vos préoccupations.

J'ai divisé mon exposé préliminaire devant votre Comité en trois parties distinctes:

- La première sera une réflexion sur l'opportunité de la révision de la politique extérieure canadienne;
- La deuxième sera un rappel de ce qui se fait à l'étranger en matière de révision de la politique étrangère;
- La troisième portera sur l'utilité et les mérites de la brochure intitulée «Politique étrangère au service des Canadiens».

J'aborde donc mon exposé en posant la question de l'opportunité de la révision de la politique étrangère canadienne.

La question de savoir si le Canada devait réviser sa politique extérieure ne se pose même pas si l'on reconnaît que, tant en politique extérieure qu'en politique intérieure, la révision est une des tâches constantes de tout gouvernement. On peut néanmoins chercher à savoir ce qui a poussé le Premier Ministre à annoncer le 29 mai 1968, une révision de la politique étrangère qui se voulait générale et fondamentale. Vous vous souviendrez qu'on invoquait à l'appui de ce type de révision que la situation mondiale

that Canada itself had passed through a period of fundamental change. In the circumstances one can understand the need felt by the Government to take stock, to redefine its objectives and to reassess the action it could take; in other words, to adjust Canadian foreign policy to national and international realities. Furthermore it should be noted that, give or take a little, the two major federal parties, the Liberals and the Conservatives, felt the same way about the question.

However, one cannot help being surprised that it was not until 1968 that the Liberal Government became aware of such fundamental changes in the world; or, if you prefer, that it could have waited until 1968 to make our foreign policy effectively compatible with the new state of affairs. For, rightly or wrongly, the initiation of the "review in depth" created the impression that Canada was either unaware or not sufficiently interested in changes which were considered to be important in the field of foreign policy. At the same time the impression was given that the present government was not aware of the fact that previous governments, although they too were Liberal governments, had taken steps to clarify the principles that should govern relations between Canada and the United States—and I refer to the Heeney-Merchant Report of 1965—and, furthermore, that Canada, as a member of NATO, had just taken part in a study of the future commitments of the Atlantic Alliance, and in December 1967 had subscribed to a report known as the Harmel Report, which outlined the future policies of the Atlantic Alliance. It is true that it was easy to set aside the first of these impressions in the light of the development of Canadian policy in the sixties, either within the Commonwealth, the United Nations or NATO. Proof of this was the progressive re-orientation of Canada's development assistance program for Africa, which was designed to help francophone countries; further proof was the modification of Canada's traditionally skeptical attitude towards economic sanctions, and the gradual development of Canada's attitude towards problems such as decolonization and racial segregation.

Whilst admitting the possible justification for a review of Canadian foreign policy in 1968, it may, however, be asked whether the near approach of a new decade did not weigh quite heavily in the decision to start "operation review". For reasons which remain rather obscure, governments like individuals often feel the need at the close of a decade to ponder their actions and to try to start again on a new basis. Perhaps it was not by mere chance that the review was undertaken in 1968, and that its first results did not appear until June 1970; unless, of course, the intention to review Canadian foreign policy can be explained mainly by a change in the leadership of the party in power in the spring of 1968. This seems to me a likely assumption, on account of the fact that it was the Prime Minister himself who loudly heralded the review in May 1968. Besides, one only has to look abroad to confirm the rule that a change of government or a change of government leader means inevitably a rather fundamental change in policies. However, if the first hypothesis should prove to be well-founded, it goes without saying that, whether there is a change of government or not, preoccupation with a review of policy at the end of a decade should be a fairly general law which could supposedly be verified in other countries. I am therefore led to a consideration of the practices commonly followed abroad in reviewing foreign policy.

avait évolué rapidement dans les années 60 et que le Canada était passé lui-même par une période de profonde transformation. On imagine dans ces circonstances le besoin ressenti par le Gouvernement de faire le point, de redéfinir ses objectifs, de repenser ses moyens d'action, en somme d'ajuster la politique extérieure canadienne à la réalité nationale et internationale. Il faut d'ailleurs remarquer qu'à quelques nuances près, les deux principaux partis politiques fédéraux, le parti libéral et le parti conservateur-progressiste, avaient là-dessus des points de vue identiques.

On peut cependant s'étonner que le gouvernement libéral n'ait pris conscience de tels profonds changements dans le monde qu'en 1968. Ou si vous préférez, qu'il ait pu attendre jusqu'en 1968 pour rendre la politique étrangère effectivement compatible avec les réalités nouvelles. Car à tort ou à raison, le déclenchement de l'opération «révision en profondeur» créait l'impression, ou bien d'une absence de sensibilité, ou bien d'un intérêt insuffisant de la part du Canada à l'égard de changements qu'on jugeait importants dans le champ de la politique étrangère. On créait de même l'impression que le gouvernement actuel n'était pas au courant du fait que les gouvernements antérieurs, pourtant libéraux, avaient agi de façon à tirer au clair les principes devant régir les relations entre le Canada et les États-Unis—je fais ici allusion au rapport Heeney-Merchant de 1965—. Et d'autre part que le Canada venait de prendre part dans le cadre du Conseil de l'OTAN à un examen des tâches futures de l'Alliance atlantique et souscrire, en décembre 1967, à un rapport connu sous le nom de Rapport Harmel dégageant l'orientation pour l'avenir de l'Alliance atlantique. Le premier de ces soupçons, il est vrai, était facile à écarter à la lumière de l'évolution qu'avaient connue au cours des années 60 les politiques canadiennes, soit à l'intérieur du Commonwealth, soit aux Nations Unies, soit dans le cadre de l'OTAN. La preuve en était dans la réorientation progressive des programmes canadiens d'aide à l'Afrique faite au profit des pays francophones; la preuve en était dans la modification de l'attitude traditionnellement sceptique du Canada à l'égard des sanctions économiques; la preuve en était dans l'évolution des positions canadiennes vis-à-vis des problèmes tels que la décolonisation ou la ségrégation raciale.

Tout en admettant qu'on pouvait reconnaître en 1968 le bien-fondé d'une révision de la politique étrangère canadienne, on peut toutefois se demander si l'approche d'une nouvelle décennie n'y a pas été pour beaucoup dans le déclenchement de l'opération «révision». Pour des raisons qui restent assez mal définies, les gouvernements comme les individus éprouvent souvent le besoin au fur et à mesure qu'approche la fin d'une décennie de repenser leur action et de tenter de repartir sur une base nouvelle. Ce n'est peut-être pas par hasard que la révision a été entreprise en 1968 et qu'elle n'a connu son premier dénouement qu'en juin 1970. A moins, bien sûr, que l'intention de réviser la politique extérieure canadienne ne soit explicable surtout par un changement à la tête du parti gouvernemental au printemps de 1968. Cette dernière hypothèse paraît à mon sens vraisemblable si on en juge par le fait que le Premier Ministre lui-même emboucha le premier la trompette de la révision en mai 1968. On n'a d'ailleurs qu'à se tourner vers des cas étrangers pour vérifier la règle qu'un changement de gouvernement, qu'un changement de chef de gouvernement, entraîne fatalement une révision plus ou moins profonde des politiques. Si la première hypothèse devait toutefois s'avérer fondée, il va sans dire que changement de gouvernement ou pas, la préoccupation d'une révision de politique en fin de décennie devrait

In considering an act of such a kind and as far-reaching in its effect as the review of Canadian foreign policy, it is helpful to take a look at other countries, especially those in which the way of thinking, administrative traditions and political procedures are approximately the same as those in Canada. In Great Britain, for example, which had a radical change of government as a result of the elections of June 18, 1970, and I am referring to the Conservatives' coming to power, there followed, as is usually the case on such occasions, a redefinition of the Government's stand as regards the main problems of foreign policy. Once Parliament was reassembled, the Prime Minister himself and his chief ministers in reply to the speech from the throne informed the House of the direction in which the Government intended to lead the foreign policy of Great Britain. In principle at least, Mr. Heath's government, like the government of Canada, could have undertaken a comprehensive and fundamental review of British foreign policy, for it is easy to see that the important changes that had taken place in the world affected Great Britain just as much as Canada.

Such an eventuality would have been all the more understandable, as there could well be a considerable divergence in foreign policy resulting from the different philosophies of the Conservative and the Labour parties. Now, neither the time nor the circumstances indicated that it would be appropriate for Britain to launch out into a prolonged review of its foreign policy, a review which might well have been unnecessarily disrupting. On the contrary, Parliament having been convened by the new Prime Minister soon after the election, the Prime Minister had to announce as early as July 2, in other words two weeks after his victory at the polls, the Government's stand in foreign policy. Now Mr. Heath's government more or less reaffirmed all the major policies of his predecessor for the one good reason that, as the Foreign Secretary, Sir Alex Douglas Home put it, and I quote "the basic facts on which British policy rests do not vary with changes of Government".

Quite simply, the new Prime Minister declared in the House that "the main aim of our foreign policy must be to make a modern and broadly-based assessment of where British interests lie". He immediately added, as if no doubt could exist in his mind as to the fundamental interests of Great Britain, that "It was a British interest to work out a way of establishing a common European voice on world affairs" and that, according to him, the same thing was true of Europe; that in the same way Great Britain shared with its partners "a critical interest in the maintenance of a strong North Atlantic Alliance"; that NATO was the means by which a constant aim of British foreign policy could be achieved, that is, "to prevent the domination of the centre of Europe by one single power". In the same vein the Prime Minister of Britain emphasized that in South-East Asia, "it was a British interest that we should work out with our Commonwealth allies in Malaysia and Singapore, in Australia and New-Zealand a way in which we can join effectively with them in helping to maintain stability in that area"; that Britain recognized that it had a

être une loi assez générale, et une loi qu'on pourra, je suppose, vérifier à l'étranger. Ceci m'amène aux pratiques utilisées habituellement à l'étranger en matière de révision de la politique extérieure.

Pour un acte de la nature et de la portée de la révision de la politique étrangère canadienne, il est en effet utile de se tourner vers d'autres pays et surtout vers les pays étrangers dans lesquels les habitudes de pensée, les traditions administratives et les processus politiques sont en gros similaires à ceux qu'on trouve au Canada. En Grande-Bretagne, par exemple, qui a connu un véritable changement de gouvernement à l'occasion des élections du 18 juin 1970, et j'entends par là l'accession au pouvoir des Conservateurs, on a procédé comme on le fait habituellement en de telles occasions à une redéfinition des positions gouvernementales face aux principaux problèmes de politique étrangère. Dès l'ouverture du Parlement, et dans le cadre du débat en réponse au discours du Trône, le Premier Ministre lui-même et ses principaux ministres responsables ont fait connaître en Chambre dans quel sens le gouvernement entendait mener la politique étrangère de la Grande-Bretagne. En principe du moins, le gouvernement de monsieur Heath aurait pu s'engager, comme le Canada, dans une révision globale ou fondamentale de la politique étrangère britannique, car on imagine facilement que les changements profonds qui s'étaient opérés dans le monde valaient tout autant pour la Grande-Bretagne que pour le Canada.

D'autant plus qu'il pouvait y avoir des divergences assez profondes en politique étrangère entre la philosophie du parti conservateur et celle du parti travailliste. Or ni le temps, ni les circonstances n'indiquaient l'à-propos pour les Britanniques de se lancer dans une révision prolongée—et qui aurait pu être inutilement déchirante—de la politique étrangère de la Grande-Bretagne. Bien au contraire, le Parlement ayant été convoqué par le nouveau Premier Ministre dans les jours qui ont suivi l'élection, il fallait que celui-ci fasse connaître dès le 2 juillet, soit 15 jours après sa victoire électorale, les dispositions de son gouvernement à l'égard de la politique extérieure. Or à peu de choses près, le gouvernement de monsieur Heath a ni plus ni moins que reconduit ou reconfirmé dans les faits toutes les orientations majeures de son prédécesseur pour la bonne et unique raison, comme le déclarait le Secrétaire d'État au Foreign Office, Sir Alex Douglas Home, et je cite: «the basic facts on which British policy rests do not vary with changes of Government».

Très simplement, le nouveau Premier Ministre déclara en Chambre que "the main aim of our foreign policy must be to make a modern and broadly based assessment of where British interests lie". Il ajoutait aussitôt, comme si aucun doute ne pouvait exister dans son esprit quant aux intérêts fondamentaux de la Grande-Bretagne, que "It was a British interest to work out a way of establishing a common European voice on world affairs" et qu'il en allait de même selon lui pour l'Europe; que de la même façon la Grande-Bretagne partageait avec ses partenaires "a critical interest in the maintenance of a strong North Atlantic Alliance"; que l'OTAN répondait à un thème constant de la politique étrangère britannique, à savoir "to prevent the domination of the centre of Europe by one single power". Ainsi de suite, le Premier Ministre britannique souligna que dans le Sud-est asiatique, "it was a British interest that we should work out with our Commonwealth allies in Malaysia and Singapore, in Australia and New-Zealand a way in which we can join effectively with them in helping to maintain stability in that area"; que la Grande-Bretagne

special responsibility in maintaining the security of South Africa; Mr. Heath also reaffirmed that aid to emerging countries was an essential part of the role that Great-Britain must play in the world. That, briefly, is what amounts practically to an up-dating if not a review of foreign policy for the beginning of the seventies.

However, the British Prime Minister was not satisfied simply with this up-dating, however satisfactory it may have seemed to him two weeks after his coming to power. In a speech given on November 16 last on the occasion of the Lord Mayor of London's Annual Banquet, Mr. Heath brought up again the question of Great-Britain's interests in foreign policy; and he deplored the fact that, having contributed more than any other country over the past twenty-five years towards the settling of international conflicts, the maintenance of peace and the progress of under-developed countries, "in this process British interests have not always been sufficiently defined and clarified", and that consequently "the voice of Britain has not always sounded in international counsels as clearly as it should have done". The time has come, added Prime Minister Heath, "to establish clearly and unmistakably that British policies were determined by British interests".

The second example which merits our attention is that of the United States. Here again a change of government was involved, when Richard Nixon succeeded Lyndon B. Johnson as President of the United States. Of course, on account of the essential differences between the parliamentary system of government, in which the opposition can at any time in the House ask the government for an account or a clarification of internal or external policy, and the presidential form of government, which gives more latitude to the president in making decisions concerning foreign policy, the revision of foreign policy in the United States did not follow quite the same lines as those followed in Britain. The result of the American review of foreign policy was announced to Congress on February 18, 1970 by the President himself in a report entitled "*U.S. Foreign Policy for the 1970's—A New Strategy for Peace*." This document, I believe, is the equivalent of the series of six pamphlets covering the review of Canadian foreign policy.

Evidently this report bears the stamp of President Nixon himself. It is subdivided into three main parts. The first part is essential, as it postulates that, if the United States is to form a new foreign policy for the seventies, "we had to begin with a basic restructuring of the process by which policy is made". Furthermore, President Nixon declared in this report that he considered it necessary first of all to re-establish the authority of the *National Security Council*, which, as you know, consists of the President, the Vice-President, the Secretary of State, the Secretary of Defence and the director of the *Office of Emergency Preparedness*, and is the principal forum for the consideration of problems of foreign policy.

Unlike the declarations of the British Government referred to earlier in this address, which are confined to statements of British interests in foreign policy, the report of President Nixon is not limited to an explanation of the interests of the United States. On the contrary, it sets forth a new concept of world order, which, whilst admitting that living conditions throughout the world have undergone profound changes over the past twenty-five years, does not

se reconnaître une responsabilité particulière sur le plan de la sécurité en Afrique du Sud; monsieur Heath réaffirma, en outre, que l'aide au pays en voie de développement était une partie essentielle du rôle que la Grande-Bretagne doit jouer dans le monde. Voilà, en somme, ce qui équivalait en pratique à une mise à jour, sinon à une révision de la politique étrangère pour le début de la décennie '70.

Le Premier Ministre britannique ne s'en est pas tenu toutefois à cette seule mise à jour, si heureuse qu'elle ait pu lui paraître quinze jours après son accession au pouvoir. Le 16 novembre dernier, dans un discours de circonstance au banquet annuel du Lord Mayor de Londres, monsieur Heath reprit le thème des intérêts de la Grande-Bretagne en politique étrangère et déplora le fait que tout en ayant contribué plus que quiconque au cours des vingt-cinq dernières années au règlement des conflits internationaux, au maintien de la paix et au progrès des pays sous-développés, ajoutant que "in this process British interests have not always been sufficiently defined and clarified", et que conséquemment, "the voice of Britain has not always sounded in international counsels as clearly as it should have done". Le temps est venu, ajoutait le Premier Ministre Heath, to establish clearly and unmistakably that British policies were determined by British interests".

Le deuxième exemple qui peut nous retenir est celui des États-Unis. Encore là, il s'est agi d'un changement de gouvernement, le passage de la présidence de Lyndon B. Johnson à celle de Richard Nixon. En raison sans doute de la différence essentielle existant entre le système parlementaire de gouvernement, dans lequel l'opposition peut en Chambre demander à tout moment des comptes ou des éclaircissements au gouvernement en matière de politique intérieure comme en matière de politique extérieure, et le régime présidentiel de gouvernement, qui laisse plus de latitude au président pour se prononcer en matière de politique étrangère, la révision de la politique étrangère aux États-Unis a pris une allure quelque peu différente de celle qu'elle avaient eue en Grande-Bretagne. Le résultat de la révision américaine de la politique étrangère a été communiqué le 18 février 1970 au Congrès américain par le président lui-même dans un rapport intitulé "*U.S. Foreign policy for the 1970's—A new strategy for Peace*." Ce document correspond, je crois, à l'ensemble des six brochures de la révision de la politique étrangère canadienne.

Ce rapport porte évidemment la marque personne du président Nixon. Il est subdivisé en trois parties principales. La première est essentielle puisqu'elle postule que si les États-Unis doivent se donner une nouvelle politique étrangère pour la décennie '70, "we had to begin with a basic restructuring of the process by which policy is made". Le président Nixon y annonce d'ailleurs qu'il a cru nécessaire avant tout de rétablir l'autorité du *National Security Council* qui comme vous le savez est composé du Président, du Vice-président, du Secrétaire d'État, du Secrétaire à la Défense et du directeur de l'*Office of Emergency Preparedness*, comme le principal forum pour la considération des problèmes de politique étrangère.

Ce rapport ne se contente plus comme dans le cas des déclarations du gouvernement britannique dont j'ai parlé plus haut d'expliquer les intérêts des États-Unis. Il propose au contraire une conception nouvelle de l'ordre mondial qui tout en admettant que les conditions de la vie internationale ont été profondément modifiées au cours des vingt-cinq dernières années ne tourne pas le dos à l'histoire. Par exemple, le rapport soutient que "for the foreseeable

disregard the lessons of the past. For example, the report maintains that "for the foreseeable future, Europe must be the cornerstone of the structure of a durable peace", and throughout the report the author doggedly suggests that the United States should play a part in working out structures of partnership which will stimulate the initiative of its allies and its partners over a period, which President Nixon calls a "period of negotiation". This report admits the military bipolarity and the political multipolarity which characterises the international situation at the present time. It gives a review of how the United States intends to act in the different areas of the world, and gives an indication of the spirit in which the United States plans to tackle international politico-economic problems, and what the United States believes should be the role of the United Nations.

The Nixon Report does not hide the conviction of the American Government that "America's strength is the second pillar of the structure of a durable peace". Therefore, the whole of the third part of the report is devoted to a study of the strength of the United States.

The report states what the United States considers to be the principal problems in the foreseeable future. These are: 1) the limitation of strategic arms; 2) the sale of arms in areas of conflict; 3) the political problems between the East and the West; 4) the necessary co-operation between the United States and the USSR with a view to facing up to the possibility of international crises; which finally empowers President Nixon to finalize a new definition of the concept of peace.

Like me, you can already realize that the British and American governments went about their review of foreign policy in a manner different from that adopted by Canada. Neither of these countries began by announcing that they planned to undertake such a review; and even less did they hasten to declare, as Canada did, that they intended, if I may use the words of Mr. Trudeau, "to take a new look at the basic facts of our foreign policy." On the contrary, as far as Britain was concerned, the pronouncements of the Prime Minister and the Foreign Secretary left no doubt as to the conviction of the British leaders that the basic facts do limit foreign policy. Consequently, the review of British foreign policy amounted to putting British interests before all other considerations and stating the nature of these interests.

In line with British tradition, this re-definition, or this up-dating was the result of work which apparently is the responsibility of the Foreign Office. Perhaps, because the Conservative Party already had a well-defined concept of the national interests of Great Britain which was also very close to that of the Labour Party, except in so far as Britain's responsibility in South Africa and the British presence east of Suez are concerned, this re-definition did not take the form of a White Paper, but, as I have already stated, the form of successive statements of policy. It should be noted also that in its first phase this review was carried out swiftly and efficiently, and, as far as I know, without any formal consultation with extra-governmental bodies. However, it must be remembered that it is the practice in Britain to publish a White Paper every year on defence and often, as in 1970, even a *Supplementary Statement on Defence Policy*, which enables the Government periodically to get its bearings and to bring its policy up-to-date in relation to the international situation. Even so, the White Paper of 1970 stated that "prospects on the

future, Europe must be the cornerstone of the structure of a durable peace", et son auteur s'applique tout au long à proposer que les États-Unis participent à l'élaboration de structures de partnership qui stimuleront l'initiative de ses alliés et de ses partenaires au cours d'une période que le président Nixon qualifie «d'ère de négociation». Ce rapport reconnaît la bipolarité militaire et la multipolarité politique qui caractérisent présentement le système international. Il passe en revue comment les États-Unis entendent agir dans les diverses régions du monde et indique dans quel esprit les États-Unis envisagent d'aborder les problèmes de politique économique internationale et comment les États-Unis conçoivent le rôle des Nations Unies.

Le rapport Nixon ne fait pas mystère de la conviction du gouvernement américain que "America's strength is the second pillar of the structure of a durable peace", et il consacre en conséquence toute sa troisième partie à la puissance des États-Unis.

Le texte établit ce que les États-Unis estiment être les principaux problèmes de l'avenir prévisible et qui sont 1) les limitations des armes stratégiques; 2) la vente des armes dans des régions de conflit; 3) les problèmes politiques entre l'Est et l'Ouest; 4) la coopération nécessaire entre les États-Unis et l'URSS dans le but de faire face aux éventuelles crises internationales; ce qui permet en définitive au président Nixon de conclure sur une nouvelle définition du concept de paix.

Vous pouvez déjà vous rendre compte, comme moi, que le gouvernement britannique et le gouvernement américain ont procédé d'une façon différente de celle du Canada dans la révision de leur politique étrangère. Ni l'un ni l'autre n'ont d'abord annoncé qu'ils entendaient procéder à une telle révision, et encore moins, comme on l'a fait au Canada, pour citer le Premier Ministre Trudeau «d'examiner d'un œil nouveau les données fondamentales de notre politique étrangère». Bien au contraire, du côté britannique, les propos tenus par le Premier Ministre et par le Secrétaire d'État au Foreign Office ne laissent aucun doute sur la conviction des dirigeants britanniques quant aux limitations qu'imposent à la politique étrangère les données fondamentales. En conséquence, la révision de la politique étrangère britannique a consisté à remettre en toute première place la promotion des intérêts britanniques et à préciser la nature de ces intérêts.

Conformément à la tradition britannique, cette redéfinition ou cette mise à jour a été le fruit d'un travail dont la responsabilité a appartenu selon toute évidence au Foreign Office. Peut-être parce que les Conservateurs britanniques avaient une conception déjà clairement établie des intérêts nationaux de la Grande-Bretagne, qui était d'ailleurs très proche de celle des Travailleurs, sauf en ce qui concerne les responsabilités britanniques en Afrique du Sud et en ce qui a trait à la présence britannique à l'est de Suez, cette redéfinition n'a pas pris la forme d'un Livre blanc mais elle a pris la forme, comme je l'ai indiqué précédemment, de déclarations successives de politique. Il est à remarquer aussi que dans sa première phase, cette révision a été conduite très rapidement et très efficacement, et à ce que je sache, sans recours à des consultations formelles avec des milieux extérieurs au gouvernement. Il faut rappeler cependant qu'on a l'habitude en Grande-Bretagne de publier chaque année un Livre blanc sur la défense et souvent même, comme en 1970, un *Supplementary Statement on Defence Policy* qui fournit au gouver-

international scene look somewhat different today from how they appeared two years ago". It was also emphasized in this paper, as President Nixon had affirmed in his report of February 1970, that the world was on the threshold of an era of negotiation.

In the United-States, where it is an established practice for there to be a constant exchange of communication between certain university circles, especially those of the north-eastern universities, and the chief government agencies which are responsible for the conduct of foreign policy, for example, the State Department and the President's close associates, it definitely seems that the review of foreign policy was completed without formal consultation with non-governmental bodies and without any outside assistance. For example, it is known that President Nixon's special advisor in matters of national security, Mr. Henry A. Kissinger, who was on leave of absence from Harvard University, was largely responsible for the re-definition of American foreign policy.

However, we should be careful not to make too close a comparison between the situation in the United-States and that existing in Canada in this field. The United States has an abundance of human resources and research facilities in all aspects of their foreign policy. These are severely lacking in Canada. The American administration has so to speak an over-abundance of documentation of all kinds to consult when it comes to reviewing its foreign policy. Furthermore, it has often happened in the past that Senate commissions have given financial backing for studies on foreign policy to be carried out in certain research centres in the United-States. Even better than that, in 1958—note the coincidence that this date should be at the end of the preceding decade—the Foreign Affairs Commission of the American Senate undertook on its own account, with the help of a large number of private institutions, what was in fact a general review of American foreign policy. At that time it was spoken of as a "full and complete study of United-States foreign policy". This study was to be completed by June 1960—note once again the coincidence with the publication, ten years later, of the six pamphlets of our review—for in both cases it was a question of an operation undertaken at the beginning, or near the beginning of a decade. The budget for the study undertaken by the Foreign Affairs Commission of the American Senate was not to exceed \$300,000. Judging by a statement made by its promoter, Senator Fulbright, the aim of this study was, in more precise terms, what the Canadian Government in 1968 stated succinctly as "an in-depth review of foreign policy".

I should like to quote an extract from the preface of one of the studies, signed by Senator Fulbright, which will show you to what extent the concern of the American Senate at that time resembled broadly speaking the preoccupations of the Canadian Government, but it went much further and was much more precisely stated. I quote Senator Fulbright:

"Broadly speaking, I hope these studies will supply essential background to enable the Committee on Foreign Relations to accomplish the following basic purposes:

1. Provide the Senate and the American people with a simple, understandable, and forthright statement of the basic foreign policy aims of the United States

nement l'occasion de faire le point périodiquement et de mettre à jour sa politique étrangère en fonction de la situation internationale. Le Livre blanc de 1970 ne constatait pas moins que "prospects on the international scene look somewhat different today from how they appeared two years ago". On y soulignait aussi, comme l'avait affirmé le président Nixon dans son rapport de février 1970, que le monde était sur le point d'entrer dans une ère de négociations.

Aux États-Unis, où la pratique veut qu'il y ait un va-et-vient constant entre certains milieux universitaires, notamment ceux des universités du nord-est, et les principales agences gouvernementales responsables de la conduite de la politique étrangère, par exemple le State Department et l'entourage immédiat du Président, il semble bien que la révision de la politique étrangère a été réalisée sans consultations formelles avec l'extérieur, sans le concours d'apports extérieurs. On sait par exemple que le conseiller spécial du président Nixon en matière de sécurité, monsieur Henry A. Kissinger, lui-même en congé de l'Université Harvard, a assumé une part prépondérante de la responsabilité de la redéfinition de la politique étrangère américaine.

Il faudrait toutefois se garder de comparer de manière trop stricte la situation aux États-Unis et au Canada en ce domaine. Les États-Unis ont en effet une abondance de ressources humaines et de moyens de recherche dans tous les aspects de leur politique étrangère qui manquent cruellement au Canada. L'administration n'y a pour ainsi dire que l'embaras du choix pour s'inspirer au moment de réviser sa politique étrangère de telle ou telle étude publiée. En outre, il est arrivé à plusieurs reprises dans le passé à des commissions du Sénat américain de commander des études de politique étrangère dans certains centres de recherche aux États-Unis. Mieux encore, la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain a entrepris pour son compte en 1958—à noter la coïncidence avec l'approche de la fin de la décennie précédente—avec l'aide d'une foule d'institutions privées, ce qui était en fait une révision générale de la politique étrangère américaine. On parlait alors de "full and complete study of United States foreign policy". Cette étude devait être complétée pour juin 1960—à noter encore la coïncidence avec la date de publication, dix ans plus tard, des six brochures de notre révision—car dans les deux cas, il s'est agi d'une opération faite à l'occasion du début ou de l'approche du début d'une décennie. Le budget de l'étude de la Commission des affaires étrangères du Sénat américain ne devait pas dépasser \$300,000. A en juger par une déclaration de son promoteur, le sénateur Fulbright, cette étude visait de façon plus précise ce que le gouvernement canadien, lui, a résumé en 1968 dans les termes de «révision en profondeur de la politique étrangère».

Je voudrais citer un extrait de la préface d'une des études, signée par le sénateur Fulbright, qui va vous montrer jusqu'à quel point le souci du Sénat américain, à cette époque-là, rejoignait en somme les préoccupations du gouvernement canadien, mais en allant beaucoup plus loin et en étant beaucoup plus précis. Je cite le sénateur Fulbright:

"Broadly speaking, I hope these studies will supply essential background to enable the Committee on Foreign Relations to accomplish the following basic purposes:

1. Provide the Senate and the American people with a simple, understandable, and forthright statement of the basic foreign policy aims of the United States

which reflects the motivations and aspirations of the American people.

2. Identify those forces, domestic as well as foreign, which now or in the future may tend to frustrate or to promote the basic foreign policy aims of the United States.

3. Suggest, and if possible, determine feasible ways to deal with such forces so that they may promote the basic foreign policy aims of the United States.

4. Examine the impact of those forces and trends, foreign and domestic, upon the conduct of American foreign policy in the various geographic areas of the world.

5. Examine the foreign policy decision-making machinery to determine whether it is of the maximum efficiency consistent with our democratic processes."

If we recognize anything in this statement, we recognize what was in the mind of the Canadian Government in 1968. Several of the studies carried out within the Committee on Foreign Relations of the American Senate were just as remarkable. I have specially in mind one of these studies, which was prepared by an organization which has, or had the name *Conlon Associates Ltd.* This study was dated November 1st 1959 and dealt thoroughly with the relations of the United States with the Asian countries; I personally found it very useful.

As far as the more recent review of American foreign policy is concerned, the one I referred to a moment ago, it should perhaps be stated that it was prepared in a different form, the form of a presidential report and that it was, in fact, a declaration of foreign policy.

But now, please, let us turn our attention again to Canada where the Government has decided to publish certain documents which, according to the Secretary of State for External Affairs, constitute "a statement of the Government's foreign policy", but which in many respects correspond to a White Paper, or to a popular introduction to Canada's foreign policies for the seventies. Here I am thinking especially of the general pamphlet entitled "Foreign Policy for Canadians".

And this leads me to my third and final point, the usefulness and merits of this pamphlet. If we first consider the complete series of six pamphlets, as a statement of the Government's foreign policy, we have no alternative but to state that this statement is really quite incomplete. Whole sectors of Canadian foreign policy, in many cases some of the most important, the most significant, the most vital, are conspicuous by their absence, or are briefly touched upon quite incidentally.

Why is there no mention of the whole field of Canada's relations with the United States? Why this discretion in dealing with Canada's role within the Commonwealth and Francophonie? Why this refusal to treat the African continent on the same footing as the Pacific or Europe? Why was the Prime Minister's declaration of April 4, 1969 concerning NATO and NORAD not included as an essential part of the philosophy of the new foreign policy? Why was the European Economic Community not given the special attention it deserves on account of its intrinsic weight and its importance in the economic future of Canada?

which reflects the motivations and aspirations of the American people.

2. Identify those forces, domestic as well as foreign, which now or in the future may tend to frustrate or to promote the basic foreign policy aims of the United States.

3. Suggest, and if possible, determine feasible ways to deal with such forces so that they may promote the basic foreign policy aims of the United States.

4. Examine the impact of those forces and trends, foreign and domestic, upon the conduct of American foreign policy in the various geographic areas of the world.

5. Examine the foreign policy decision-making machinery to determine whether it is of the maximum efficiency consistent with our democratic processes."

Si là n'étaient pas les préoccupations du gouvernement canadien en 1968, je crois que nous n'y reconnaitrions rien. Plusieurs des études faites dans le cadre de la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain étaient ni plus ni moins que remarquables. J'ai particulièrement à l'esprit l'une de ces études, celle qui avait été faite par une entreprise qui porte ou qui portait le nom de *Conlon Associates Ltd.*, datée du 1^{er} novembre 1959, qui traitait de façon approfondie des rapports des États-Unis avec les pays de l'Asie et que j'avais trouvée, pour ma part, très utile.

En ce qui concerne la révision plus récente de la politique étrangère américaine, celle à laquelle j'ai fait allusion il y a un moment, il convient peut-être de faire remarquer qu'elle a pris une forme différente qui a été celle d'un rapport émanant de la présidence, et qui était en fait une déclaration de politique étrangère.

Mais revenons si vous le voulez bien au Canada, où le gouvernement a choisi pour sa part de mettre en circulation des documents qui constituent, selon le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures «un exposé de la politique étrangère du gouvernement», mais qui correspondent à maints égards à une espèce de Livre blanc, ou à une introduction populaire à la politique étrangère du Canada pour les années 1970. Je pense surtout ici au fascicule à caractère général intitulé «Politique étrangère au service des Canadiens».

Ceci m'amène à mon troisième et dernier point qui est l'utilité et les mérites de ce fascicule. Si nous considérons d'abord l'ensemble des six fascicules comme un exposé de la politique étrangère du gouvernement, force nous est de constater que cet exposé est fort incomplet. Des secteurs entiers de la politique étrangère canadienne et souvent des plus importants, des plus significatifs, des plus vitaux, brillent par leur absence, ou ne sont abordés que brièvement au passage.

Pourquoi ce silence sur l'ensemble des relations du Canada avec les États-Unis? Pourquoi cette discrétion au sujet du rôle du Canada à l'intérieur du Commonwealth et de la francophonie? Pourquoi ce refus de traiter sur le même pied que le Pacifique ou l'Europe, le continent africain? Pourquoi ne pas avoir intégré dans la philosophie de la nouvelle politique étrangère, la déclaration du 4 avril 1969 du Premier Ministre à l'égard de l'OTAN et du NORAD? Pourquoi ne pas avoir accordé à la Communauté économique européenne l'attention particulière à laquelle son poids intrinsèque et son importance pour l'avenir économique du Canada lui donnent droit?

I must admit that I find it hard to accept the fact that within the framework of an in-depth review of foreign policy and in a statement of the line of action the Government intends to follow in foreign policy, a kind of white paper could be published in which all these essential questions are either disregarded or just skipped over. However, let us admit, for the sake of argument, that the aim of the government in the first pamphlet entitled "Foreign Policy for Canadians" was to enlighten the general public. I mean by this an attempt to give an explanation of the basic facts of Canada's foreign policy which would be simple enough for everybody to understand. If such should be the case, I imagine that it would be helpful for your committee to ascertain what the average Canadian—and I leave it up to you to define the meaning of "average Canadian"—has been able to glean from the rather elementary reflexions on the nature of foreign policy to be found in this pamphlet.

And I ask myself a simple question. Would not the average Canadian become confused by this pamphlet? Let us begin with the title, which, in French at least, is a perfect example of redundancy. What was meant by "foreign policy for Canadians"? Is it implied that Canada's foreign policy might not be in the service of Canadians? That it might be in the service of the French? In the service of the British? In the service of the Americans? Or was the implication that until the present time it has not been in the service of Canadians? Yet it would have been so simple to say, or rather to write, "Canada's Foreign Policy." If we pass now from the title to the content, which, you will agree with me, is much more important and more interesting, one cannot help being struck by the absence of historical perspective. Necessary as may have been the review that was undertaken in Canada in 1968, and an attempted justification of which appears in the first chapter of this pamphlet, it would in my opinion have been desirable to give in an introduction a broad outline of the development of Canadian foreign policy up to the present time. Probably it was the intention to present something new, but there is a danger in giving the impression that everything begins in 1968 and to imply that there might not be a basic thread of continuity between the foreign policy of Canada in the seventies and that of previous decades.

Apart from the historic dimension, and since the first intention was to review the fundamental data of Canadian foreign policy, I think that it would have been advisable to devote part of this pamphlet to the basic facts of this foreign policy, especially the geopolitical situation of Canada, the unparalleled economic interdependence which exists between Canada and the United States, the ability to take action, or the strength of Canada in the international scene, without forgetting to discuss the international system itself and how Canada fits into the present international system.

Unfortunately I cannot be much more positive in my criticism of the attempt made in chapter II to clarify Canada's objectives in foreign policy. I do not think that it was appropriate to attempt within the framework of this review to establish the global policy of Canada, to attempt to define the whole of our national policy, as was done, nor, above all, to relate our policy in external affairs too closely to our policy in internal affairs. To acknowledge that foreign policy is only an extension of internal policy, even if the truth of the statement can be confirmed by the facts, can only lead to confusion, because it may often happen that the order of priority of internal objectives is not coincidental with that of external objectives.

J'avoue qu'il m'est personnellement difficile d'admettre que dans le cadre d'une révision en profondeur de la politique extérieure, et dans un exposé qui trace la ligne de conduite que le gouvernement entend suivre en politique étrangère, on ait pu publier un espèce de Livre blanc qui ignore ou qui escamote presque toutes ces questions essentielles. Admettons toutefois, par hypothèse, que le but visé par le gouvernement dans le premier fascicule intitulé «Politique étrangère au service des Canadiens», en ait été un d'éducation populaire. J'entends par là une tentative d'explication simple et par conséquent, à la portée de tous, des données fondamentales de la politique extérieure du Canada. Si tel devait être le cas, j'imagine que votre Comité aurait avantage à vérifier ce que le Canadien moyen, et je vous laisse le soin de définir ce qu'il faut entendre par un «Canadien moyen», a pu tirer des considérations plus ou moins élémentaires sur la nature de la politique extérieure que contient ce fascicule.

Et la question que je me pose est simple. Le Canadien moyen pourrait-il s'y reconnaître? Commençons par le titre qui, en français du moins, est le parfait exemple d'une tautologie. Qu'a-t-on voulu dire par «politique étrangère au service des Canadiens»? A-t-on voulu signifier par là que la politique étrangère du Canada pourrait ne pas être au service des Canadiens? Qu'elle pourrait être au service des Français? Au service des Britanniques? Au service des Américains? Ou a-t-on voulu signifier qu'elle n'a pas été jusqu'à maintenant au service des Canadiens? Il aurait été pourtant si simple de dire ou d'écrire «Politique étrangère du Canada». Si nous passons maintenant du titre au contenu, ce qui vous en conviendrez avec moi est beaucoup plus important et plus intéressant, on ne peut pas éviter d'être frappé par l'absence de la perspective historique. Si nécessaire qu'ait pu être la révision entreprise au Canada en 1968, et qu'on s'efforce d'ailleurs de justifier dans le chapitre premier de ce fascicule, il aurait été souhaitable, à mon sens, de rappeler dans une introduction les grandes lignes de la politique étrangère canadienne jusqu'à ce jour. On a probablement voulu faire neuf, mais il n'est pas sans risque de laisser croire que tout commence en 1968 et de laisser entendre qu'il pourrait ne pas exister une profonde continuité entre la politique étrangère du Canada des années 1970 et celles des décennies antérieures.

Outre la dimension historique, et puisque l'intention première était de revoir les données fondamentales de la politique étrangère canadienne, il aurait été souhaitable, je crois, de consacrer une partie de ce fascicule aux données de base de cette politique étrangère, notamment à la situation géopolitique du Canada, à l'interdépendance économique sans parallèle qui existe entre le Canada et les États-Unis, à la capacité relative d'action ou à la puissance du Canada sur la scène internationale, sans oublier de toucher au système international lui-même et à l'articulation du Canada au système international actuel.

Je ne peux malheureusement pas être beaucoup plus positif à l'égard de la tentative faite au chapitre II pour clarifier les objectifs du Canada en matière de politique étrangère. Je ne crois pas qu'il était approprié de tenter d'établir dans le cadre de cette révision la politique globale du Canada; de tenter de définir l'ensemble de notre politique nationale, comme on l'a fait, ni surtout de lier étroitement la politique extérieure à la politique intérieure. Reconnaître que la politique extérieure n'est que le prolongement de la politique intérieure, même si cela peut se vérifier parfois dans les faits, ne peut qu'engendrer la confusion parce que l'ordre prioritaire des objectifs internes et l'ordre prioritaire des objectifs externes peuvent souvent ne pas coïncider dans le temps.

To turn to another point, I do not think that the attempt made in this first pamphlet to identify the Canadian interests in foreign policy can be considered a great success judging by the number of occasions during your previous meetings on which members of your committee tried to get clarification from the Secretary of State himself and from the principal witness from the Ministry of External Affairs, Mr. G. Murray. The hexagon submitted for your consideration and which appears as an annex to the minutes of your meeting of December 15, 1970, gave me an impression which I can only describe as puzzling, in that this hexagon seems to me to confuse on the one hand ways and means and on the other hand national policy, internal policy and external policy. And even the terminology used in chapters II and III of the first pamphlet is surprisingly imprecise and inconsistent. At one point there is reference to principles, at another to national aims, here to themes of national policy and there to topics which are means of reaching objectives, and I give up.

The theoretical plan of the new Canadian foreign policy which we are provided with in this pamphlet, hardly passes the test of simplicity and clarity, to say the least. On the other hand, let us see if use can be made of it in dealing with practical, concrete questions such as the sale of arms to South Africa, or the recognition of the People's Republic of China. In considering the first of these questions, the sale of arms to South Africa, it seems that nothing better could be done than to split the difference and to apply two of the six major objectives of national policy: to foster economic growth by maintaining commercial ties with South Africa, and to promote social justice by deciding not to sell arms to this country nor to sell spare parts for the arms that had already been sold. But you will agree with me in admitting that there may be other secondary motives for the decision of Canada to impose a semi-boycott on South Africa.

These reasons are not always apparent. They may very well be of a political nature, as for example a desire to avoid a polarization on racial lines on the question of South Africa, or a desire to lessen tensions within the Commonwealth. If we try to bring the reasons to light or to identify them precisely, they add even more to the confusion in understanding why Canada has acted in such or such a way in such a situation. The same thing applies to Canada's recognition of Communist China in support of which one could quote many more of the preoccupations of international security. I have in mind the bringing of Communist China back into the family of nations and the international system. In short I have this in mind much more than the aims of fostering economic growth, or promoting social justice, at least in the immediate future, unless one can see in Canada's gesture an intention to strengthen Canada's position of independence of the United States.

So it is apparent that it will never be easy, even under the best conditions, to make Canadians realize merits of every one of the decisions taken by the Government in foreign policy. Nevertheless, I wish good luck to all those who may be tempted to do so with the help of this first pamphlet.

However, in spite of my feeling of intense dissatisfaction with the form and content of this first pamphlet, I would like to state in conclusion what seem to me to be its merits.

Je doute par ailleurs qu'on puisse qualifier de réussie la tentative faite pour identifier dans ce premier fascicule les intérêts canadiens en politique étrangère si j'en juge par les éclaircissements que plusieurs membres de votre Comité avez cherché à obtenir, au cours de vos séances antérieures, du secrétaire d'État lui-même et du principal témoin du Ministère des Affaires extérieures, M. G. Murray. L'hexagone qu'on a soumis à votre considération, et qui apparaît en annexe du procès-verbal de votre réunion du 15 décembre 1970, a eu sur moi un effet que je qualifierais presque de mystifiant, en ce sens que cet hexagone m'est apparu comme confondant fins et moyens d'une part, et politique nationale, politique interne, politique externe d'autre part. Et le vocabulaire même qu'on utilise aux chapitres II et III du premier fascicule étonne par son imprecision et par son caractère fuyant. On y traite tantôt de principes, tantôt d'objectifs nationaux, tantôt d'orientations de la politique nationale, tantôt de «thèmes qui sont des moyens d'atteindre des objectifs», et j'en passe.

Le schéma théorique de la nouvelle politique étrangère canadienne qu'on nous présente dans ce fascicule, pour dire le moins, ne passe pas le test de la simplicité et de la clarté. Mais voyons en revanche si on en peut faire l'utilisation à propos de questions pratiques, de questions concrètes comme celles de la vente d'armes à l'Afrique du Sud ou de la reconnaissance de la République populaire de Chine. En ce qui a trait à la première de ces questions, la vente d'armes en Afrique du Sud, il semble bien qu'entre les six grandes orientations de la politique nationale, on n'a pu faire mieux que de trancher la poire en deux: l'une à l'appui de l'expansion économique via le maintien de liens commerciaux entre le Canada et l'Afrique du Sud, l'autre à l'appui de la promotion de la justice sociale via la décision de ne pas vendre d'armes à l'Afrique du Sud ni de fournir de pièces de rechange pour des armes déjà vendues. Mais vous admettez avec moi qu'il peut y avoir d'autres raisons sous-jacentes aux décisions du Canada de boycotter ainsi à demi l'Afrique du Sud.

Ces raisons ne sont pas toujours apparentes. Elles peuvent fort bien être d'ordre politique, comme par exemple le souci d'éviter une polarisation selon des lignes raciales sur la question sud-africaine, ou celle reflétant une préoccupation d'atténuer des tensions à l'intérieur du Commonwealth. Si on les fait apparaître et si on essaie de les identifier de façon précise, elles ajoutent alors à la confusion de savoir pourquoi le Canada a agi dans une telle situation de telle ou telle façon. Il en va de même de la reconnaissance par le Canada de la République populaire de Chine pour laquelle on pourrait invoquer beaucoup plus des préoccupations de sécurité internationale, j'entends par là de ramener la Chine populaire dans le concert des nations, dans le système international. Beaucoup plus en somme que des fins de promotion économique ou de justice sociale, du moins dans l'immédiat, à moins qu'on ne puisse voir dans le geste posé par le Canada, un geste visant à renforcer l'indépendance du Canada vis-à-vis des États-Unis.

On voit donc qu'il ne sera jamais facile, même dans les meilleures conditions, de faire voir aux Canadiens le bien-fondé de chacune des décisions de politique étrangère. Je souhaite néanmoins bonne chance à tous ceux qui seraient tentés de le faire à l'aide de ce premier fascicule.

Malgré la grande insatisfaction que j'éprouve à son égard tant sur le plan du fond que sur le plan de la forme, je voudrais néanmoins vous dire en conclusion ce qui me

Certainly, the intention to clarify our objectives in foreign policy and to set these objectives in order of priority was quite valid. Equally valid was the intention to rationalize and to systematize decision-making in foreign policy. But in my opinion quite different steps should have been taken to obtain these results. If this first pamphlet should be revised, and I urge you to recommend such a revision to the Government, I should hope that this time persons outside the government rather than civil servants would be consulted. I have the greatest respect for the senior civil servants of the Federal Government, but I consider that perhaps they were the least qualified to re-examine within the terms of reference as laid down by the Trudeau Government the fundamental data of Canadian foreign policy. In fact they had neither the necessary perspective or objectivity, nor in many cases the attitude of mind necessary to conceive policy and to produce on their own a valid theoretical plan of foreign policy.

Now, this is precisely what in fact happened. It is quite significant—and here I speak in parentheses—that of all the joint seminars organized by the Canadian Institute of International Affairs and the Ministry of External Affairs, the only one that did not in fact take place was the one dealing with the first pamphlet. The others dealt with geographical regions, or the United Nations, for example, but people who by profession or office are accustomed to thinking of these problems were not invited to take part in the deliberations or in the task of clarifying objectives and developing a concept of Canadian foreign policy, and this is significant. It means quite simply that the senior civil servants to all intents and purposes directed the operation as far as the first pamphlet was concerned, and they did it literally on their own account.

I would go further and state that never to my knowledge, and certainly not during the two seminars in which I took part with the senior civil servants involved in this review, was there any question, within the terms of reference of this first pamphlet, of national aims, of foreign policy objectives, or of putting such objectives in order of priority. It is quite significant that this first pamphlet was prepared without there being in this operation of considering and re-defining Canadian foreign policy any consultation with, participation of or association with any extra-governmental circles. In the circumstances one cannot be surprised by the impression given that the theoretical plan given in the pamphlet that it had been superimposed upon the remainder of the text, in the same way as one puts on one's hat before going outside. However, if the Government considers this whole series of pamphlets as a White Paper, or according to the British tradition as a Green Paper, it goes without saying that the foremost merit of the operation, which I do not consider to be inconsiderable, will have been that it has aroused the interest of Canadians in a very important field of national life. The second merit, which is not inconsiderable, is that it should indicate to the present government what must not be done when one wishes to "take a new look at the basic facts of Canadian foreign policy". To put it briefly, "operation review of foreign policy" should not perhaps be started all over again, but it seems evident to me that it is desirable for this operation to be continued and carried out more thoroughly by the Government in association with the Canadian population.

Thank you, Mr. Chairman.

paraît être les mérites de ce premier fascicule. Certes l'intention de clarifier nos objectifs de politique étrangère, d'établir un ordre de priorités parmi ces objectifs était entièrement valable, de même que celle de rationaliser et de systématiser la prise de décision en matière de politique étrangère. Mais à mon sens il aurait fallu procéder bien autrement pour atteindre ces résultats. Si ce premier fascicule devait être repris, comme je vous incite à en faire la recommandation au gouvernement, je souhaiterais qu'on s'adresse cette fois à des gens de l'extérieur du gouvernement plutôt qu'à des fonctionnaires. Je respecte infiniment les hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral, mais j'estime qu'ils étaient peut-être les moins bien placés pour réexaminer dans les termes voulus par le gouvernement Trudeau les données fondamentales de la politique étrangère canadienne. Ils n'avaient en effet ni le recul nécessaire, ni souvent la tournure d'esprit requise pour conceptualiser la politique et pour produire seuls un schéma théorique valable de la politique extérieure.

Or voilà précisément ce qui s'est produit dans les faits. Il est assez significatif, et j'ouvre ici une parenthèse, que de tous les séminaires organisés conjointement par l'Institut canadien des affaires internationales et le Ministère des Affaires extérieures, le seul qui n'ait pas été organisé en fait a été celui touchant le premier fascicule. Les autres ont porté sur des régions géographiques ou sur les Nations Unies par exemple, mais jamais on a associé des gens qui, par profession, par fonction, ont l'habitude de penser à ces problèmes-là, jamais on ne les a associés à ce travail de clarification des objectifs et de conceptualisation de la politique extérieure canadienne, et ceci est significatif. Cela veut tout simplement dire que les hauts fonctionnaires ont, à toutes fins pratiques, mené cette opération en ce qui concerne le premier fascicule, littéralement seuls.

J'irais plus loin: jamais à ma connaissance et certainement pas au cours des deux séminaires auxquels j'ai participé avec les hauts fonctionnaires associés à la révision, il ne fut question, dans les termes retenus dans le premier fascicule, de buts nationaux, d'objectifs de politique étrangère et de mise en ordre de priorité de tels objectifs. Il est assez significatif de voir que ce premier fascicule a été fait en dehors de la consultation et de la participation, de l'association en somme de milieux extérieurs au gouvernement à cette opération de réflexion et de redéfinition de la politique extérieure canadienne. On ne s'étonnera pas, dans les circonstances, que l'on puisse croire que le schéma théorique du fascicule apparaît aujourd'hui comme ayant été superposé au reste, comme on met un chapeau avant de sortir à l'extérieur. Si le gouvernement considère toutefois l'ensemble de cette publication comme un Livre blanc ou selon la tradition britannique, comme un Green Paper, il va sans dire que le premier mérite de l'opération, qui n'est pas mince à mon sens, aura été de susciter l'intérêt des Canadiens pour un domaine très important de la vie nationale. Le deuxième mérite, qui n'est pas mince non plus, est d'indiquer au gouvernement actuel ce qu'il ne faut pas faire quand on veut "examiner d'un œil nouveau les données fondamentales de la politique étrangère canadienne." Bref l'opération révision de la politique étrangère n'est peut-être pas à reprendre en entier, mais il m'apparaît évident et souhaitable que cette opération soit poursuivie et approfondie par le gouvernement en association avec la population canadienne.

Merci, monsieur le président.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Wednesday, May 12, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

Government
Publications

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 26

Le mercredi 12 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Estimates 1971-72,
Department of External Affairs

CONCERNANT:

Le Budget des dépenses 1971-1972,
Ministère des Affaires extérieures

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand
Asselin
Badanai
Barrett
Brewin
Dupras
Forrestall

Gibson
Guay (*St. Boniface*)
Hopkins
Hymmen
Laprise
MacDonald (*Egmont*)
MacLean

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

Macquarrie
Marceau
Nystrom
Ouellet
Paproski
Perrault
Prud'homme

Rowland
Stewart (*Marquette*)
St. Pierre
Thompson (*Red Deer*)
Walker
Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

Wednesday, May 12, 1971.
(24)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:45 p.m., the Chairman, Mr. Ian Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Barrett, Dupras, Gibson, Hymmen, Lachance, MacDonald (*Egmont*), Thompson (*Red Deer*), Wahn, Walker—(10).

Witnesses: From the Department of External Affairs: Messrs. A. E. Ritchie, Under-Secretary of State for External Affairs; Paul Tremblay, Associate Under-Secretary of State for External Affairs and W. H. Barton, Assistant Under-Secretary.

The Committee pursued consideration of the Estimates 1971-72 of the Department of External Affairs on *Item I—Operating Expenditures*.

The Chairman introduced Mr. A. E. Ritchie who answered questions assisted by his colleagues.

At 5:25 p.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 3:30 p.m., Wednesday, May 19, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le mercredi 12 mai 1971.
(24)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit cet après-midi à 3 h 45. Le président, M. Ian Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Barrett, Dupras, Gibson, Hymmen, Lachance, MacDonald (*Egmont*), Thompson (*Red Deer*), Wahn, Walker—(10).

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: MM. A. E. Ritchie, sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures; Paul Tremblay, sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures; W. H. Barton, sous-secrétaire adjoint.

Le Comité continue l'étude des prévisions budgétaires 1971-1972 du ministère des Affaires extérieures sur le crédit I—*dépenses de fonctionnement*.

Le président présente M. A. E. Ritchie qui répond aux questions avec l'aide de ses collègues.

À 5 h 25 de l'après-midi, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 3 h 30 de l'après-midi le mercredi 19 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, May 12, 1971

[Text]

The Chairman: Gentlemen, I think, perhaps we can get started.

Today we will continue our consideration of the 1971-72 Estimates of the Department of External Affairs. As announced yesterday, the Under-Secretary of State for External Affairs, Mr. A. E. Ritchie, is appearing as a witness accompanied by Mr. Tremblay, Associate Under-Secretary of State for External Affairs; Mr. Barton, Assistant Under-Secretary, and other officials of the department.

At our last meeting on estimates I called Vote 1. I think perhaps it would be most convenient if I call all votes at this point and then discussion and questioning can range over any votes in which members may be interested.

I indicated at the last meeting that we probably would not get into the Canadian International Development Agency or the International Joint Commission in any detail, but I think perhaps I should call those votes just in case there are any questions which members want to ask of a general nature.

I will call Votes 1, 5, 10, L12, 15, 20, L25 and 30.

Before throwing the meeting open for questioning perhaps I should report on the meeting of the steering subcommittee which was held yesterday. We thought possibly that we might finish our questioning of officials of the department today, in which event we would hear from the Minister next Wednesday. If we do not finish questioning the officials today, we thought possibly we might finish at a meeting next Tuesday. If we finish today, then we would cancel our meeting next Tuesday.

• 1545

The United Nations Association in Canada has asked us to arrange to hear them with regard to the first volume of the white paper on foreign policy. We have agreed to do that at a short meeting to be held a week from Friday, that is on May 21, at 9.30 a.m.

I anticipate that the report of our subcommittee on international development should be available for the Committee by the end of this week. Tentatively, we have scheduled a meeting for consideration of that report on May 25. I believe that represents the program that we have for the immediate future.

Work is commencing on the draft report on the first volume of the policy white paper. I would hope that that draft would be available for Committee members by the end of this month. The committee would then be in a position to deal with it in June.

Mr. Ritchie made an opening statement when he was last before the Committee. Now, he and other officials of the department are available for questions.

Mr. Hymmen.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi, 12 mai 1971.

[Interpretation]

Le président: Messieurs, je pense que nous pouvons commencer.

Aujourd'hui nous poursuivrons notre examen des prévisions budgétaires de 1971-1972 pour le ministère des Affaires extérieures. Comme on l'a dit hier, le sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. A. E. Ritchie, apparaît comme témoin accompagné de M. Tremblay, sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures, M. Barton, sous secrétaire d'État et d'autres fonctionnaires du ministère.

Au cours de notre dernière réunion à propos des prévisions budgétaires nous en étions au crédit no 1. Je pense qu'il serait intéressant d'évoquer tous les crédits maintenant et ensuite mener la discussion et de poser des questions à propos des crédits qui intéressent les membres.

J'ai dit également au cours de la dernière réunion que peut-être nous n'examinerions pas en détail l'Agence canadienne de développement international et la Commission mixte internationale, mais je pense que nous pourrions évoquer ces crédits juste pour le cas où il y aurait des questions de nature générale.

Je cite les crédits 1, 5, 10, L12, 15, 20, L25, L30.

Avant de laisser la parole aux gens qui veulent poser des questions peut-être faire mon rapport sur la réunion d'hier du sous-comité de direction. Nous avons pensé qu'il serait peut-être possible d'en terminer avec nos questions auprès des fonctionnaires auprès du ministère aujourd'hui, au cas où nous entendrions le ministre mercredi prochain. Si nous n'avons pas terminé les questions aujourd'hui, peut-être pourrions-nous les terminer mardi prochain. Si nous terminons aujourd'hui, nous annulerons notre réunion mardi prochain.

L'Association des Nations Unies au Canada nous a demandé de faire en sorte de les entendre à propos du premier volume du Livre blanc des politiques étrangères. Nous avons convenu de le faire au cours d'une brève réunion dans une semaine d'ici vendredi, c'est-à-dire le 21 mai à 9 h. 30 du matin.

Je pense que le rapport de notre sous-comité sur le développement international sera disponible aux membres du comité d'ici la fin de cette semaine. Dans ce but, nous avons prévu une réunion pour examiner ce rapport le 25 mai. Je crois que cela représente le programme que nous avons pour l'avenir immédiat.

Le travail est commencé sur le projet de rapport concernant le premier volume du livre blanc de politique. J'espère que ce projet sera disponible aux membres du comité d'ici la fin du mois. Le comité sera alors à même de l'étudier en juin.

M. Ritchie a ouvert le débat la dernière fois qu'il est apparu devant le comité. À présent, lui et d'autres fonctionnaires du ministère sont à même de répondre aux questions.

Monsieur Hymmen.

[Texte]

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman. I know in Mr. Ritchie's statement and discussion last meeting we got on to the subject of integration, a very important aspect. I have a couple of specific questions I would like to ask.

I believe the Secretary of State, last January, made a general announcement about the integration of support services and foreign operations. He specifically mentioned the Department of National Defence. The estimates of the department, on page 7-12, show the transfer of personnel but do not specifically mention the Department of National Defence. Just a general question, then, as to why this discrepancy and why was the Department of National Defence not included actually in the estimates.

Mr. A. E. Ritchie (Under-Secretary of State for External Affairs): Mr. Chairman, I believe, in Mr. Sharp's announcement, that he indicated that the Department of National Defence, except where the personnel were involved in the support of the operational activities or an operational command in so far as it was located abroad, would be part of the process of the integration of support services. That is the intention of the government.

The main aggregations of support personnel for national defence establishments abroad, apart from commands, are in Washington and London. In both of those cases, the problem of sorting out the personnel, the related funds and other resources to be transferred has proved somewhat difficult, purely as a technical matter, but work on that is proceeding. The intention would be, when that work is completed, to make the transfer of the personnel effective in support of nonoperational activities in those places. It is a matter of timing and not a matter of any omission.

Mr. Hymmen: You have answered the first part of my second question. In other words, you say that the transfer will take place eventually both in London and Washington. What about the military attache's in smaller posts: for example, Moscow? Will the transfer be taking place there as well?

Mr. Ritchie: The support staff for those posts has already been transferred.

Mr. Hymmen: The staff has been transferred?

Mr. Ritchie: Yes. And I should say that this is really true also of the London establishment. I mentioned London and Washington as being the main places where there were substantial aggregations of support personnel but the problem in sorting out is really mainly a problem in the larger establishment in Washington.

• 1550

The London support personnel has all been transferred as of April 1.

Mr. Hymmen: I have a related question. The Chairman has already mentioned that we were not going to get into ACDI but under this estimate it shows the transfer of one

[Interprétation]

M. Hymmen: Je vous remercie, monsieur le président. Je vois un aspect très important dans les déclarations de M. Ritchie et les discussions que nous avons eues au cours de notre dernière réunion à propos de l'intégration. J'ai quelques questions à poser.

Je crois que le secrétaire d'État, en janvier dernier, a fait une déclaration d'ordre général à propos de l'intégration des services de maintien et les opérations étrangères. Il a mentionné d'une façon spécifique le ministère de la Défense nationale. Les prévisions budgétaires de ce ministère, à la page 7.12, montrent le transfert de personnel mais ne mentionnent spécifiquement le ministère de la Défense nationale. Une question d'ordre général alors en ce qui concerne cette différence et la raison pour laquelle on n'a pas inclus effectivement dans les prévisions budgétaires le ministère de la Défense nationale.

M. A. E. Ritchie (sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Monsieur le président, je crois que dans la déclaration de M. Sharp il était question du ministère de la Défense nationale, sauf lorsque le personnel s'occupait du maintien des activités opérationnelles pour autant que cela se trouvait à l'étranger, le ministère devant être partie intégrante du processus d'intégration des services de maintien. C'était l'intention du gouvernement.

Les principales concentrations de personnel de maintien pour les établissements de la Défense nationale à l'étranger, excepté les lieux de commandement, se trouvent à Washington et à Londres. Dans ces deux cas, le problème de choix du personnel, le problème du transfert des fonds dont il est question à des autres ressources s'est révélé assez difficile, simplement du point de vue technique, mais des travaux sont en cours à l'heure actuelle à ce sujet. L'intention serait, une fois ces travaux terminés, de rendre effectif le transfert du personnel vers les activités non opérationnelles de ces endroits. C'est une question de temps et non pas une omission.

M. Hymmen: Vous avez répondu à la première partie de ma seconde question. En d'autres termes, vous dites que le transfert aura lieu à la fois à Londres et à Washington. Qu'advient-il des attachés militaires dans des postes plus petits, par exemple, Moscou? Est-ce qu'il y aura là aussi un transfert?

M. Ritchie: Le personnel de maintien de ces postes a déjà été transféré.

M. Hymmen: Le personnel a déjà été transféré?

M. Ritchie: C'est exact. Et je dirai que c'est également le cas du centre de Londres. J'ai mentionné Londres et Washington comme étant les deux endroits principaux où il y avait des compléments importants de personnel de maintien mais le problème du triage ne se pose vraiment que dans le centre important de Washington. Tout le personnel de soutien de Londres a été transféré le 1^{er} avril.

M. Hymmen: J'ai une question qui se rapporte. Le président a déjà mentionné que nous allons participer à A.C.D.I., mais d'après les crédits que nous étudions le

[Text]

man-year from the Canadian International Development Agency. Have any CIDA support services personnel been previously transferred to the Department of External Affairs?

Mr. Ritchie: That is the answer. The personnel had been transferred previously and as far as the CIDA was concerned it was always one operation so far as support services was concerned.

Mr. Hymmen: Is this the total complement then?

Mr. Ritchie: All of the support services of the CIDA abroad will have been transferred with the transfer of that one person. That is correct.

Mr. Hymmen: Again on the integration question there is the question of the executive, scientific and professional types. How many people in this category, administrative and foreign service categories, other than the Department of External Affairs are presently stationed abroad?

Mr. Ritchie: You mentioned all three categories—executive, scientific and professional?

Mr. Hymmen: Executive, scientific and professional.

Mr. Ritchie: I will give you the numbers of Canadian officers located abroad in the categories to which you referred and mention at the same time the departments to which they are attached. There are in Industry, Trade and Commerce, that is the Trade Commissioner Service, 198; Industry, Trade and Commerce, the Travel Bureau, 64; Industry, Trade and Commerce, the Defence Production area, 20; Manpower and Immigration, 152; National Defence, 82; RCMP, 48; National Health and Welfare, 28; CIDA, 24; National Research Council, 14; Defence Research Board, 13; Department of Supply and Services, 12; the National Film Board, 10; Department of Public Works, 4; Department of Veterans Affairs, 2; Labour, 2; Information Canada, 2; Department of Transport, 1; Public Archives, one person in London, I believe.

I gave a figure for National Research which should have been National Revenue. I was going on the abbreviation therefore National Revenue, 14; National Research Council, 5.

Mr. Hymmen: It would appear from the figures you have given that the transfer has gone well.

Mr. Ritchie: I beg your pardon, sir?

Mr. Hymmen: It would appear from the figures, and if I am looking at the right table here, that the transfer of these other departmental personnel has gone well.

Mr. Ritchie: Yes, the transfer has proceeded very well, but of course, in the categories to which I was referring, that is, the officer categories of those various departments, the transfer has not occurred. It was only in the support services personnel that it took place.

Mr. Hymmen: Right.

Mr. Ritchie: It is because of the work of those officers that the transfer has in fact occurred and the extent to

[Interpretation]

transfert d'un seul homme-année de l'Agence canadienne de développement international est indiqué. Est-ce que les services de soutien de la A.C.D.I. a déjà transféré son personnel au ministère des Affaires extérieures?

M. Ritchie: Voilà la réponse. Le personnel avait déjà été transféré et, dans le cas de la A.C.D.I., il y a eu une seule opération concernant les services de soutien.

M. Hymmen: Est-ce que cela englobe le tout?

M. Ritchie: Tous les services de soutien de la A.C.D.I. à l'étranger auront été transférés par le transfert de cette unique personne. C'est exact.

M. Hymmen: Au sujet de l'intégration, surgit la question du personnel exécutif, scientifique et professionnel. Combien de personnes de la catégorie administrative et service extérieur, autre que le personnel du ministère des Affaires extérieures, font un poste à l'étranger?

M. Ritchie: Vous avez mentionné les 3 catégories: personnel exécutif, scientifique et professionnel?

M. Hymmen: Exécutif, scientifique et professionnel.

M. Ritchie: Je vais vous donner le nombre de fonctionnaires supérieurs canadiens en service à l'étranger dans les catégories précitées et je vais en même temps vous indiquer dans quel ministère ils sont employés. Le ministère de l'Industrie et du Commerce, soit le Bureau des commissaires, 198; Industrie et Commerce, tourisme, 64; Industrie et Commerce, production de défense, 20; Main-d'œuvre et Immigration, 152; Défense Nationale, 82; Gendarmerie Royale, 48; Santé Nationale et Bien-être Social, 28; A.C.D.I., 24; Conseil national de recherches, 14; Conseil de recherches pour la défense, 13; ministère des Approvisionnements et Services, 12; Office national du film, 10; ministère des Travaux Publics, 4; ministère des Affaires des Anciens Combattants, 2; Travail, 2; Information Canada, 2; ministère des Transports, 1; Archives nationales, 1, personne à Londres, je pense.

Le chiffre que j'ai donné pour le Conseil national de recherches devrait être attribué au ministère du Revenu National. J'ai été trompé par l'abréviation; et donc, Revenu National, 14; Conseil national de recherches, 5.

M. Hymmen: D'après les chiffres que vous donnez les transferts semblent avoir procédé de façon régulière.

M. Ritchie: Pardon?

M. Hymmen: J'estime, d'après les chiffres que vous avez donné, et si c'est bien le bon tableau que je consulte, que le transfert du personnel d'autres ministères a procédé de façon normale.

M. Ritchie: Oui, tout s'est bien passé; mais, dans les catégories pour lesquelles j'ai donné des statistiques, soient les cadres supérieurs de ces divers ministères, il n'y a pas eu de transfert. Ceci n'a eu lieu que dans les services de soutien.

M. Hymmen: En effet.

M. Ritchie: C'est par suite des travaux de ces hauts fonctionnaires que le transfert a eu lieu, mais quant au

[Texte]

which and the manner in which integration will proceed with regard to officer personnel, that is what is being worked on progressively in this interdepartmental committee on external relations that we mentioned at your last hearing, will depend on them.

• 1555

Mr. Hymmen: I have another rather important question. I do not think this was touched on last week. Does the government's decision that all heads of posts shall be given clear authority over all operations in accordance with approved plans and that the heads of posts must represent and be accountable for all departments interested in this area of jurisdiction mean that each head of a post will not only be directly responsible to the appropriate Director General and eventually to the Secretary of State for External Affairs, but also report and be directly responsible to the appropriate officials in other government departments and ministers when such departments, for example some that you have mentioned, have operations in the countries concerned?

Mr. Ritchie: The heads of posts do report to the whole government. This has been the position and this is the position. They report to the whole government through the Department of External Affairs. What is new is that in the arrangements which are now being made, the heads of posts will have a more specific responsibility for co-ordinating the work of the various departments in the country where he is located and he will be responsible for their work. However, the officers of the individual departments will in this period continue their connections with and their responsibilities to their departments at home as well, so that what you really have is a mixed situation where the officers of the various departments have a responsibility to the head of post as the person who in turn will be held responsible for our activities in general in that country, and they have a responsibility also to their individual departments, to which they remain attached.

Mr. Hymmen: In other words, you have an entirely different situation from the one Mr. Smith explained as effective in the past at a previous meeting.

Mr. Ritchie: A substantially different situation, yes, sir.

Mr. Hymmen: I have one final question, Mr. Chairman, and then I will pass on to someone else. The Interdepartmental Committee on External Relations, ICER, referred to a statement in regard to harmonization of departments' country plans. I am wondering about the interpretation of this phrase. Will there be a plan for each separate country, and will this be determined through ICER or will it be interpreted in the mission? What is the situation in the interpretation of these country plans, and what kind of correlation will there be between these various plans in the different countries?

Mr. Ritchie: The answer to your question is in several parts. In the first place the intention is to have country plans and programs for each country where we have a mission. Secondly, those plans or programs will be cleared jointly by the departments concerned in Ottawa

[Interprétation]

degré et au procédé d'intégration des fonctionnaires supérieurs, c'est à quoi on s'attache présentement au sein de ce Comité interministériel des relations extérieures mentionnées lors de votre dernière séance, en dépendra.

M. Hymmen: Il me reste une question assez importante. Je ne crois pas qu'on l'ait soulevée la semaine dernière. La décision du gouvernement, voulant que tous les chefs de service aient entière autorité sur toutes les opérations, conformément au plan préétabli, et que les chefs de service représentent et soient comptables à tous les ministères intéressés touchés par ce secteur juridique, signifie-t-elle que chaque sorte de service sera non seulement directement responsable auprès du directeur général du ressort duquel serait l'opération et, éventuellement, auprès du secrétaire d'État pour les affaires extérieures, tout en faisant rapport étant directement responsables auprès des hauts fonctionnaires d'autres ministères et ministres du gouvernement quand ces ministères, par exemple ceux que vous avez mentionnés, opèrent dans les pays en cause.

M. Ritchie: Les chefs de service sont comptables à l'État. Tel fut le cas, tel il demeure. Ils font rapport au gouvernement par l'intermédiaire du ministère des Affaires extérieures. Ce qui est nouveau, ce sont les dispositions en vertu desquelles les chefs de service devront, à partir de maintenant, assumer plus directement la responsabilité de la coordination des tâches assignées aux divers ministères dans le pays ou la mission se trouve et ils seront responsables du travail. Toutefois, les fonctionnaires supérieurs de ministères particuliers demeureront durant ce temps liés à leur ministère dont ils relèveront à l'étranger comme au pays, de façon que les cadres des divers ministères seront soumis aux chefs des missions, qui, à son tour, assumera la responsabilité de nos activités en général en ce pays, sans pour cela être affranchi des responsabilités particulières à son propre ministère auquel il demeure attaché.

M. Hymmen: La situation est donc entièrement différente de celle que M. Smith a exposée comme procédé efficace au cours d'une séance antérieure.

M. Ritchie: La situation est en effet très différente.

M. Hymmen: Une dernière question, si vous le permettez, monsieur le président, et j'aurai terminé. Le comité interministériel pour les relations extérieures, (CIRE), traitait d'une étude pour la normalisation de projets interministériels intéressant le pays. J'entretiens des doutes au sujet de l'interprétation de cette phrase. Est-ce qu'un plan est prévu pour chaque pays en particulier et sera-t-il élaboré par (CIRE) ou l'interprétation en sera-t-elle faite à la mission? Quelle est l'interprétation actuelle de ces plans nationaux et qu'elle sera la corrélation entre ces divers plans dans les divers pays?

M. Ritchie: Votre question exige de toucher divers éléments. L'intention première est de dresser des plans et d'organiser des programmes visant chaque pays où nous avons des missions. En second lieu, ce plan ou programme seront approuvés conjointement pas les ministères

[Text]

and by the personnel in the missions abroad at the different stages in the process. At one stage the departments in Ottawa will be formulating the objectives to be pursued. At another stage the personnel located at the mission working under the Ambassador will be formulating the manner in which those objectives might be carried out in that particular place and the kinds of resources that would be required to carry them out effectively. After going through a process at the mission abroad and among departments back here at home, it then becomes the plan for that country.

Now these in the nature of foreign operations will be flexible plans. You cannot fix and freeze a position in a great variety of countries around the world within concrete or ice, as may be, without allowing a good deal of flexibility as requirements shift and change during the year. The plan, and the program derived from the plan, will provide the framework within which our activities will be carried out in those countries during that year.

• 1600

Mr. Hymmen: It should result in better consultation between the two groups in the country and Ottawa.

Mr. Ritchie: Yes, sir, that is intended to be the effect.

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Thompson: Mr. Ritchie, continuing for a moment on the line of questioning by Mr. Hymmen on the area of integration, in the Foreign Policy for Canadians the government has stated that the PMC will also concern itself with the formulation of programs of rotation and secondment between foreign service on the one hand and government departments, the business world and the academic community on the other so that foreign service officers will be familiar and sympathetic with all the various government departments. How many foreign service officers does the department intend to second under each of these headings during the coming fiscal year?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, we have not set any fixed number for these different categories. The number that will be seconded will depend very much on the number required in the different places, in the different activities and what the availabilities are.

Mr. Thompson: How many are in that position of secondment now?

Mr. Ritchie: I will see if we can produce the statistics on this. I am talking now in terms of secondment from outside the public service. One is involved at the present time primarily in the scientific area, in the cultural area and also in the CIDA area. The aid and development area where, as you know so well, a considerable variety of personnel with experience in various fields are now serving abroad and are serving in collaboration with and as part of our missions in the various development countries. Those are the areas in which this kind of secondment from outside the regular civil service has been most pronounced. The intention is that we shall be flexible within the established rules of the Public Service Commission aimed at protecting the integrity of the public

[Interpretation]

res intéressés à Ottawa et par le personnel des missions à l'étranger au cours des diverses phases des procédés. A un certain stade, les ministères formuleront à Ottawa des objectifs visés. A un autre stade, le personnel, sous l'autorité de l'ambassadeur, établira de quelle manière ces objectifs peuvent être réalisés à cet endroit particulier et quelles sont les ressources nécessaires pour les mener à bien. Après avoir suivi la filière à la mission située en pays étranger et à l'intérieur des ministères au Canada, le plan deviendra le plan définitif concernant ce pays.

Ces plans seront d'une grande souplesse et de la nature des opérations à l'étranger. On ne peut pas fixer une position dans de nombreux pays du monde sans béton ou sans glace et sans permettre une certaine flexibilité étant donné les conditions qui changent tout au long de l'année. Le plan et le programme qui découle du plan fourniront le cadre dans lequel s'exerceront nos activités dans ces pays au cours de cette année-là.

Mr. Hymmen: Il devrait en résulter de meilleures consultations entre les deux groupes du pays et Ottawa.

Mr. Ritchie: Oui c'est en effet notre intention.

Mr. Hymmen: Merci monsieur le président.

Mr. Thompson: Monsieur Ritchie, toujours dans le même ordre d'idée, c'est-à-dire le domaine de l'intégration, dont le document intitulé la Politique étrangère au service des Canadiens, le gouvernement a déclaré que le PMC se préoccupe également de formuler des programmes de rotation et d'aide entre les services étrangers d'une part, et les ministères gouvernementaux, le monde des affaires et le milieu universitaire d'autre part de sorte que les fonctionnaires chargés des services étrangers connaîtront bien les divers ministères gouvernementaux. Combien de fonctionnaires attachés à ce service de l'étranger le ministère a-t-il l'intention d'aider dans le cadre de chacun de ces objectifs au cours de la prochaine année fiscale?

Mr. Ritchie: Monsieur le président, nous n'avons pas encore fixé un nombre déterminé pour ces différentes catégories. Ce chiffre dépendra beaucoup des nécessités qui varieront selon les endroits, les activités et les personnes disponibles.

Mr. Thompson: Combien se trouvent dans cette situation à l'heure actuelle?

Mr. Ritchie: Peut-être puis-je vous fournir des statistiques à ce sujet. J'aborde maintenant le problème de l'aide extérieure à la fonction publique. C'est tout d'abord dans le domaine scientifique, dans le domaine culturel ainsi que sur le plan de l'Agence canadienne de développement international. L'aide et le développement, comme vous le savez, possèdent un personnel extrêmement varié et doué d'une expérience dans de nombreux domaines; ces gens servent à l'étranger en collaboration avec nos missions dont quelquefois ils font partie dans les différents pays en voie de développement. Quels sont donc les domaines qui font appel à une aide extérieure à la fonction publique et où cette aide est la plus importante. Notre intention est d'être suffisamment souple tout en respectant les

[Texte]

service, with regard to secondments in and out of the foreign service and the community generally. Exactly what number will be involved at any one time, as I said and I think you will understand, will depend on what is needed and on what is available in comparison with the other availabilities.

Mr. Thompson: You did not refer specifically to governmental departments other than CIDA.

Mr. Ritchie: CIDA, as one of our newer departments, is, of course, one that has brought in more personnel from outside than some of the more established departments. There is a good deal more mobility now between the permanent foreign service and the rest of the public service than there has been in the past and this includes a developing amount of mobility between the public service and the rest of the community.

Mr. Thompson: Do you mean business community when you say that?

Mr. Ritchie: This is certainly one of the possibilities that will be developed. On your request for statistics, I have some statistics here, but I would like to be quite certain what they mean. Forty-six officers are in the foreign service now from outside the Department of External Affairs.

A Witness: No, it is the other way around. Those are 46 officers from the department.

• 1605

Mr. Ritchie: Pardon me. If I may start again. The 46-officer figure refers to officers from the Department of External Affairs now on service in other government departments. That is part of the mobility. The other part of the question is how many from outside are now serving within the foreign service. I am not sure that we have the exact statistics on that.

Mr. W. H. Barton (Assistant Under-Secretary of State for External Affairs): There are eight officers who are on secondment to us at the moment. There are other officers who have come into the foreign service from other departments, on appointment as the head of a mission, for example. I do not have the statistics on those in that form because they are now members of our department.

Mr. Thompson: Is there any attempt to move the other way, bringing academics or businessmen into the department for orientation and integration purposes?

Mr. Ritchie: This clearly is a possibility that is open. It has not happened on any significant scale yet but, in the cultural area, it has occurred over the past two or three years. The number of businessmen who have been brought in fresh from business to serve in the foreign service—and I am speaking now of both the regular trade commissioner service and the rest of the foreign service—has not been that large but it is one of the possibilities that the government indicated was open in that statement in the foreign policy paper to which Mr. Thompson referred.

[Interprétation]

règles établies par la commission de la fonction publique, règles qui ont pour but de protéger l'intégrité de la fonction publique en ce qui concerne l'aide aux services de l'étranger et à la communauté en général. Vous comprendrez, dès lors, que le nombre exact de personnes auxquelles on fera appel dépendra des besoins et des disponibilités.

M. Thompson: Mais vous n'avez pas parlé spécifiquement d'organismes d'État autres que l'Agence canadienne de développement international.

M. Ritchie: L'ACDI, en tant que l'une de nos organisations les plus récentes et, bien entendu, celle qui a recruté le plus de personnel de l'extérieur par rapport aux autres organismes. La mobilité est beaucoup plus grande à l'heure actuelle entre le service permanent de l'étranger et le reste de la fonction publique si l'on songe à ce qu'elle était autrefois et cela veut dire qu'il existe également une plus grande mobilité entre la fonction publique et le reste de la communauté.

M. Thompson: Voulez-vous dire le nom des affaires?

M. Ritchie: C'est en effet l'une des possibilités. Quand aux statistiques que vous me demandez, j'ai des chiffres en main mais je voudrais m'assurer de leur signification. 46 hauts fonctionnaires appartiennent au service de l'étranger et sont extérieurs au ministère des Affaires étrangères.

Un témoin: Non c'est le contraire. Il existe 46 hauts fonctionnaires du ministère.

M. Ritchie: Excusez-moi. Permettez-moi de recommencer. Ces 46 hauts fonctionnaires viennent donc du ministère des affaires extérieures et sont attachés à d'autres organismes d'État. Cela fait partie de la mobilité que j'ai évoquée. Quand à la deuxième question qui consiste à savoir combien de personnes de l'extérieur sont actuellement attachées au service de l'étranger. Je ne suis pas certain que nous ayons les statistiques exactes à ce sujet.

M. W. H. Barton (sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures): Huit fonctionnaires nous secondent à l'heure actuelle. D'autres fonctionnaires provenant d'autres ministères se sont joints aux services extérieurs où ils ont été nommés comme chefs de mission, par exemple. Je n'ai pas de chiffre précis puisqu'ils font partie maintenant de notre ministère.

M. Thompson: Cherchez-vous à obtenir des universitaires ou des hommes d'affaires au sein du ministère où ils seraient chargés de l'orientation et de l'intégration?

M. Ritchie: C'est une éventualité. Cela ne s'est pas encore produit de façon assez significative, mais, dans le domaine culturel, cela s'est produit au cours des deux ou trois dernières années. Le nombre d'hommes d'affaires qui, de but en blanc, étaient attachés aux services extérieurs—et je parle à la fois des hauts-commissaires au commerce et du reste du service extérieur,—n'a pas été extrêmement élevé, mais c'est l'une des possibilités envisagées par le gouvernement dans ce mémoire sur la politique étrangère dont M. Thompson a parlé.

[Text]

Mr. Thompson: Has there been or is there any consultation between the Professional Association of Foreign Service Officers and the department in regard to integration?

Mr. Ritchie: There has been very close consultation, sir, on all aspects of integration as it has gone along, and they obviously have an interest in many aspects of it.

Mr. Thompson: My next area of questioning, Mr. Ritchie, refers to some of the criticisms that we...

The Chairman: Excuse me, Mr. Thompson. I believe Mr. Hymmen had a supplementary on that.

Mr. Thompson: I am sorry but I did not see him.

Mr. Hymmen: It is a supplementary to my previous question, Mr. Chairman, not to Mr. Thompson's. Carry on, please.

The Chairman: Mr. Thompson.

Mr. Ritchie: Perhaps I should add to what I said to Mr. Thompson. It is not just the Professional Association of Foreign Service Officers with whom there has been consultation. There has also been consultation with the Public Service Alliance and the other associations that are affected by integration. With regard to the integration of the support services, the part that has gone furthest, there has been close consultation.

Mr. Thompson: Mr. Ritchie, you are familiar with the paper by Mr. Guy Smith that was presented to us in our review of the *Foreign Policy for Canadians*. While the paper itself did not bring out substantive criticisms, the discussion later did. From my own familiarity with the service and travelling about, it seemed to me that some of these criticisms were very legitimate.

He said that the co-ordination of the activities of the government within the embassies and consulates-general has improved a great deal and is much more satisfactory than it was some years ago, but he made the statement that there is an overemphasis now on the solving of problems and the increasing of effectiveness of our foreign services through organization administration. While these moves are certainly in the right direction and long overdue, fundamentally, the problem here is not one of organization. It is the almost total lack of co-operation and co-ordination in Ottawa between departments and the reluctance to accept the missions abroad as the primary source of accurate information concerning the countries in which they serve. The problem is not so much one of administration or organization but one of attitude—attitude of mind, I think he said.

• 1610

You have just come back from Washington where perhaps the most important aspect of this might be found. Do you regard this statement as a fair or accurate account of the attitude in Ottawa towards missions abroad?

[Interpretation]

M. Thompson: En ce qui concerne l'intégration, y a-t-il eu des entretiens entre l'association des fonctionnaires du service extérieur et le Ministère?

M. Ritchie: Il y a eu des consultations très régulières sur tous les aspects de l'intégration et, naturellement, bien des aspects de l'intégration les intéressent.

M. Thompson: Je voudrais maintenant vous interroger sur certaines critiques qui ont été...

Le président: Excusez-moi, monsieur Thompson. Je crois que M. Hymmen voudrait poser une question supplémentaire.

M. Thompson: Excusez-moi, je ne l'avais pas remarqué.

M. Hymmen: Cette question complète celle que j'avais posée auparavant et non pas celle de M. Thompson. Continuez, je vous en prie.

Le président: Monsieur Thompson.

M. Ritchie: Peut-être devrais-je compléter ce que j'ai dit à M. Thompson. Les consultations n'ont pas seulement eu lieu au niveau de l'association professionnelle des fonctionnaires du service extérieur. Il y a également eu des consultations avec l'Alliance de la Fonction publique et les autres associations que l'intégration intéresse. En ce qui concerne l'intégration des services de soutien, il y a eu de nombreux entretiens.

M. Thompson: Monsieur Ritchie, vous connaissez très bien le mémoire de M. Guy Smith qui nous a été présenté lorsque nous avons étudié le document intitulé: *La politique étrangère au service des Canadiens*. Le mémoire n'a pas soulevé, en lui-même, des critiques substantielles, contrairement au débat qui lui a fait suite. D'après mon expérience et mes voyages, il me semble que certaines de ces critiques étaient très pertinentes.

Il a affirmé que la coordination des activités du gouvernement au sein des ambassades et des consulats en général s'est énormément améliorée et elle est beaucoup plus satisfaisante qu'il y a quelques années. Mais il a ajouté qu'on cherchait beaucoup trop maintenant à résoudre des problèmes et qu'on insistait beaucoup trop sur le fait qu'il faut augmenter l'efficacité de nos services extérieurs et de notre administration des organisations. Si ces critiques sont pertinentes et attendues depuis longtemps, il semble pourtant que le problème ne soit pas celui de l'organisation. C'est un manque presque total de coopération et de coordination à Ottawa entre les ministères et la mauvaise volonté que l'on met à accepter les missions à l'étranger comme la source essentielle d'une information exacte concernant les pays où ces missions sont établies. Le problème n'est pas tant un problème d'administration ou d'organisation, mais un problème d'attitude—d'attitude d'esprit pour reprendre ses propres termes, je comprends.

Vous arrivez à peine de Washington où vous avez peut-être découvert l'aspect le plus important de la question. D'après vous, cette déclaration donnait-elle un compte rendu juste de l'attitude d'Ottawa vis-à-vis les missions à l'étranger?

[Texte]

Mr. Ritchie: I think Mr. Smith's comments, and I have not read all of them, but the ones that I have read, have had at one time or another in the past a good deal of substance to them and it is in fact the kind of constructive criticism that Mr. Smith has uttered that has been in the minds of other people when some of the changes that have been in the course of being introduced over the past several years were initiated to overcome just the kinds of problems to which Mr. Smith referred in terms of co-ordination abroad and in terms of co-operation back here in Ottawa.

The particular comment about the attitude of mind is a subjective matter and one that is difficult to comment on with absolute certainty, but I would say that the attitude of mind reflected in the co-operation through the new mechanisms is very constructive and that those of us who have been involved, and are being involved, in the Interdepartmental Committee on External Relations and in the Personnel Management Committee, are finding it perhaps a good deal easier to collaborate effectively than we might have anticipated.

Mr. Smith spoke of the preoccupation with organization.

Mr. Thompson: Basically here I think his first criticism is of other government departments towards foreign mission heads.

Mr. Ritchie: Yes. My comment was intended in any event to cover those as well, that they are the attitudes towards co-operation abroad partly as a result of the introduction of country planning even in an embryonic form and the attitude displayed in the interdepartmental committee in the Personnel Management Committee back home here has been a good attitude on the part of the several departments involved. As you know, there are in those committees the Department of External Affairs, the Department of Industry, Trade and Commerce, Department of Manpower and Immigration, the Privy Council Office, Treasury Board, CIDA, it is quite a varied aggregation and it includes the departments with major operations abroad and the collaboration among them I would say on some very difficult problems and problems where there is an understandable and a perfectly proper desire to protect the positions of the employees involved. I think with all those difficulties nonetheless the co-operation is proving very full and constructive.

Mr. Thompson: You would give an affirmative answer then to the question that you now in the department itself are conferring with your mission heads in the various countries in an effective way, as far as they are concerned?

Mr. Ritchie: I would not say perfect, but we hope in an improving way. This is something that has been going on for a good while. We do bring mission heads back for discussions. We bring them back for specific jobs, and in the process we are able to have consultations with them. We are having through our regional directors general in the department now more frequent visits by such persons from headquarters to the missions abroad to talk with the several departments represented there and, of course, the visits to diverse parts of the world by the Prime Minister and the Secretary of State for External Affairs and other figures from the government and Parliament

[Interprétation]

M. Ritchie: Les interventions de M. Smith que je n'ai d'ailleurs pas lues dans leur ensemble étaient à un moment donné de l'histoire très juste. D'ailleurs, la critique constructive qu'a formulée M. Smith se traduisait dans les esprits d'autres personnes quand les changements auxquels on avait changé au cours des nombreuses dernières années ont été concrétisés pour résoudre les problèmes de coordination à l'étranger et de collaboration à Ottawa.

Tout ce qui s'est dit à propos de l'attitude d'esprit est chose assez subjective. C'est une intervention qui ne nous donne pas de certitude absolue mais je dois dire que l'attitude qui se retrouve dans l'esprit de collaboration dans le cadre des nouveaux mécanismes en est une vraiment positive. Par ailleurs, ceux qui se sont engagés dans le Comité interministériel sur les relations extérieures et dans le Comité de la gestion du personnel se sentent plus aptes à collaborer efficacement, bien plus d'ailleurs que nous ne l'avions anticipé.

M. Smith a parlé de l'inquiétude des esprits au sujet de l'Organisation.

M. Thompson: Fondamentalement, il a critiqué en premier lieu d'autres ministères du gouvernement à propos de leurs choix des chefs des missions étrangères.

M. Ritchie: Oui. L'intervention que j'ai faite avait pour but de couvrir aussi ce sujet en effet, ce sont là les attitudes adoptées face à la collaboration à l'étranger par suite de l'introduction de la planification du pays même sous sa forme embryonnaire. D'ailleurs, l'attitude adoptée par le Comité interministériel au sein du Comité de la gestion du personnel au Canada en a été une fort excellente de la part des divers ministères en cause. Comme chacun sait, ces comités comptent: le ministère des Affaires extérieures, le ministère de l'Industrie et du Commerce, le ministère de la Main-d'œuvre et de l'Immigration, le Bureau du Conseil privé, le Conseil du trésor, l'ACDI. Il s'agit donc d'un assemblage de divers organismes qui comprennent aussi les ministères qui ont des entreprises importantes à l'étranger. Ils collaborent tous entre eux pour résoudre des problèmes extrêmement complexes puisqu'ils souhaitent protéger les postes des employés en cause. En dépit de ces difficultés cette collaboration s'avère extrêmement constructive.

M. Thompson: Me répondriez-vous par l'affirmative si je vous posais cette question? Votre ministère s'entretient-il d'une façon fructueuse avec les chefs des missions étrangères du moins du point de vue des chefs concernés?

M. Ritchie: Je ne dirais pas que nos échanges de vues sont parfaites mais elles se sont certainement améliorées. Nous nous sommes entretenus avec eux depuis déjà très longtemps. Nous faisons revenir ces chefs de mission pour entamer des débats. Ils reviennent pour accomplir des tâches particulières et, ce faisant, nous pouvons entreprendre des pourparlers avec eux. Grâce à nos directeurs régionaux du ministère, les représentants du siège social des missions étrangères nous rendent des visites beaucoup plus fréquentes en vue d'entamer des pourparlers avec les divers ministères qui y sont représentés. Il ne faut pas oublier les visites du premier minis-

[Text]

generally have all helped and are helping to keep our posts abroad more intimately informed on what is going on back home and giving them more of an opportunity to make their inputs into the discussions back in Ottawa.

Mr. Thompson: Is perhaps a counsellor whose responsibility is basically External Aid or CIDA able to have direct contact, shall we say, with the senior officers in the Department of Industry, Trade and Commerce or perhaps directly into CIDA, or does everything have to be routed through the department itself?

Mr. Ritchie: No, he has direct contacts on matters where they are the ones primarily concerned, he is quite free to have direct contacts.

Mr. Thompson: Is he allowed to do that?

● 1615

Mr. Ritchie: Yes. The trade commissioners, for example, have direct with the business community, with individual businessmen and their problems. We have no desire in the course of such integration to interfere in any way with this direct contact.

Mr. Thompson: When you were in Washington were you consulted about policy as it related to the United States in the drafting of the statement on foreign policy for Canadians?

Mr. Ritchie: There was a good deal of discussion and consultation between the embassy in Washington and the departments in Ottawa. The feeling, when one is in Washington, is that consultation is very easy. The telephone is readily available and travel between Washington and Ottawa is not a very arduous process, so that consultation between the embassy in Washington and in Ottawa has usually been pretty frequent.

Mr. Thompson: The answer then is that they do not take your advice. You ask in such position that you would undoubtedly not let them omit altogether the United States from an important policy statement. Am I not right?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, I do not want to be argumentative but I was not aware that the document had in fact omitted altogether the main concerns of Canadians with regard to relations with the United States.

Mr. Thompson: I cannot find any mention of it at all.

Mr. Ritchie: I thought that our foreign policy papers were more like the State Department foreign policy papers and these followed Mr. Nixon's paper which contained quite a number of references to Canada.

Mr. Thompson: The last did not mention it.

Mr. Ritchie: The Secretary of State's document did refer in some detail to relations with Canada, sir.

[Interpretation]

tre et du secrétaire d'État aux Affaires extérieures et d'autres notables du gouvernement et du Parlement qui ont visité plusieurs coins de la terre qui ont contribué généralement à tenir nos missions étrangères intimement au courant de ce qui se passe ici en leur donnant aussi l'occasion de faire valoir leurs points de vue à Ottawa.

M. Thompson: Un conseiller dont la responsabilité principale est l'aide extérieure ou l'ACDI est-il en mesure de communiquer directement avec les haut fonctionnaires du ministère de l'Industrie et du Commerce, voire même directement avec l'ACDI ou tout doit-il passer par le truchement du ministère?

M. Ritchie: Non, il peut directement communiquer avec eux pour des questions qui les préoccupent.

M. Thompson: On lui permet d'agir ainsi?

M. Ritchie: Les délégués commerciaux ont accès directement au monde commercial, aux hommes d'affaires et à leurs difficultés. En faisant cette intégration, nous n'avons aucunement l'intention de nous ingérer de quelque façon dans cette communication directe.

M. Thompson: A Washington, vous a-t-on consulté sur la politique ou ses aspects touchant les États-Unis dans la rédaction du volume de la politique étrangère au service des Canadiens?

M. Ritchie: Il y a eu beaucoup de débats et de consultations entre l'ambassade de Washington et les ministères à Ottawa. A Washington, on se rend bien compte qu'il est très facile d'obtenir une consultation. Le téléphone est à la disposition de tous et les voyages entre Washington et Ottawa n'ont rien de tellement compliqué. Dès lors, les propos échangés entre l'ambassade de Washington et les ministères à Ottawa sont assez fréquents.

M. Thompson: Ces gens-là ne suivent donc pas votre avis. Vous adoptez une telle prise de position qu'il vous est impossible d'oublier les États-Unis lorsqu'il s'agit de formuler une importante déclaration de principes. Ai-je raison?

M. Ritchie: Monsieur le président, je ne veux pas soulever d'argument, mais il me semble que ce document n'a pas supprimé totalement les principales préoccupations des Canadiens vis-à-vis leur rapport avec les États-Unis.

M. Thompson: On en fait mention, nulle part, semble-t-il.

M. Ritchie: Je croyais que nos documents sur la politique étrangère ressemblaient beaucoup à ceux du département d'État des États-Unis qui suivirent de près le document de M. Nixon faisant de nombreuses références au Canada.

M. Thompson: Le dernier document n'en a fait aucune mention.

M. Ritchie: Le document du secrétaire d'État a parlé d'une façon détaillée des relations avec le Canada, monsieur.

[Texte]

Mr. Thompson: Going over Mr. Smith's statement, he says this:

One wonders how long the United States will tolerate this constant harping about the danger to Canadian independence by its huge capital investment in Canada.

He is not necessarily accusing here the department or the government. How much back flow in your opinion is there to the department of the attitude, shall we say, of Americans to this constant criticism that you can read about in any issue of any press you happen to pick up these days?

Mr. Ritchie: I would think that the Americans would regard that as our affair. If we choose to comment on the state of investment in Canada this is something that is within our competence to do. I would not think that they would regard that as, carping criticism or as harping on a particular theme.

Mr. Thompson: Mr. Smith brought out in relation to this, that there was reluctance in the department itself here in Canada to accept the counsel or advice given by missions abroad as a primary source of information concerning the countries where the missions are located.

Mr. Ritchie: The advice of a particular mission is obviously not always accepted. What the mission reports or the views that it expresses to the government can be a major input, a major element in the government's consideration of particular matters. The government would not necessarily automatically accept the advice that was given on every subject by every mission. It would have if it did so a lot of conflicting policies. The government has to judge among the different advices which it receives from all directions, and the missions abroad are a very important source of it.

Mr. Thompson: He also mentions that communications very often pass into the department from the mission over a period of a year to two or three and that it never even receives an acknowledgement. He sort of inferred that maybe this was as much a lack of staff and personnel as it was deliberate policy. Is that fair criticism?

• 1620

Mr. Ritchie: I am sure that the department at all times has felt that it was not doing everything it should to show that it was interested in what was being reported from missions abroad. Partly this is because of limitations of staff. You would have to have a very substantial staff to reply to or to comment on every communication that came in from a mission abroad. Partly I think it is simply that if what one reports back has an impact on government thinking, you will get your comment and reply from Ottawa in the shape of the policies that result. You do not necessarily wait for a written communication from head office commenting on that particular report.

But there is a problem and we are very conscious of it in responding to the multitudinous communications that are received from our missions. As I was saying at the previous session of this Committee, in establishing the

[Interprétation]

M. Thompson: Pour en revenir à la déclaration de M. Smith, il est mis:

on peut se demander pendant combien de temps les États-Unis toléreront-ils cette turlutaine au sujet de l'indépendance du Canada mis en danger par l'investissement énorme des capitaux au Canada.

Il n'accuse pas nécessairement le ministère ou le gouvernement. Comment le ministère se ressent-il de l'attitude des Américains quant à cette critique constante qui fait l'objet de tous les journaux récents?

M. Ritchie: A mon avis, les Américains croient que cela nous regarde. S'il nous plaît de discuter des investissements au Canada, il nous appartient de le faire. Je ne crois qu'ils considèrent cette attitude comme une critique pointilleuse où le refrain d'une même...

M. Thompson: Monsieur Smith affirme aussi que le ministère hésite à suivre le conseil des missions étrangères comme une source principale de renseignements sur les pays où se trouvent ces missions.

M. Ritchie: Le Conseil d'une mission particulière n'est pas toujours très bien reçu. On tiendra certainement compte des points de vue exprimés par la mission au gouvernement en mettant un élément important. En effet, ce rapport rendra service au gouvernement dans l'étude qu'il fait au sujet donné. En revanche, le gouvernement n'accepte pas automatiquement tous les conseils que leur donne une mission sur toute espèce de sujets. Ce gouvernement aurait alors un tas de politiques contradictoires. Au contraire, le gouvernement fait un prix parmi tous ces différents conseils qu'il reçoit de toute part, et les missions à l'étranger sont une source de renseignements fort importants.

M. Thompson: Il déclare aussi que très souvent que les missions se sont adressées au ministère et n'ont pas reçu d'accusé de réception pendant un an, voir même deux ou trois ans. Il a semblé insinuer que c'était autant un manque de personnel qu'une politique délibérée. Est-ce juste?

M. Ritchie: Je suis sûr que le ministère a toujours cru qu'il ne faisait pas tout le temps son pouvoir pour montrer qu'il était intéressé à ce que lui signalaient les missions à l'étranger. Le manque de personnel est un facteur. Il faut évidemment un personnel considérable pour répondre à toutes les communications qui proviennent des missions à l'étranger. La question se résume à ceci: si les rapports qui proviennent de l'étranger ont une influence sur le gouvernement, la réponse d'Ottawa est évidente dans les politiques qui en résultent. Il n'est pas nécessaire d'obtenir une réponse écrite du bureau principal au sujet d'un rapport.

Répondre aux nombreuses communications qui proviennent de nos missions pose cependant un problème et nous le reconnaissons. Comme je l'ai dit à la dernière réunion du Comité, en créant des bureaux régionaux comme ceux que nous avons actuellement au ministère,

[Text]

regional bureaux which we now have in the department and in delegating more responsibility to the directors general of those regional bureaux, we have tried to establish a more intimate contact between a senior officer in the department and each of the missions abroad. We would hope that this would permit those senior officers to keep closer to missions abroad, to visit them more frequently, to correspond with them more regularly, to respond more promptly to their communications than perhaps has been true under our previous organization.

Mr. Thompson: Do you consider the distribution of staff in reasonable proportions as it relates to field service and home department basically satisfactory or is it disproportionate in any way?

Mr. Ritchie: We made, as you know, sir, a certain amount of redeployment over the last year or year and a half. This has resulted in rather more personnel being at headquarters, at a rather higher proportion than had previously been the case. Some of our missions are finding themselves pretty hard pressed with the number of personnel that have been left abroad. We are making some adjustments in individual cases. But again this becomes a matter for judgment by the director general of that particular region in consultation with the personnel bureau in the department as to where the personnel that is available can best be used. It may be that the conclusion in one case will be to keep the personnel at home; in another case, it may be to send more of the personnel abroad; and in another case, it may be to resort to rather more travelling rather than permanent posting abroad. Flexibility is the watchword here, and the exercise of judgment by the directors general of the regional and functional bureaux involved is the method by which we attempt to exercise this flexibility in a way that meets our changing requirements at home and abroad.

Mr. Thompson: One of the illustrations that Mr. Smith brought out concerned the Department of Fisheries at a time when the antisael publicity was at its height and how in New York, probably in Washington and certainly in London, the missions were plagued with demonstrators and this type of thing. He mentioned the complete lack of communication between the mission and the Minister of Fisheries or the Department of Fisheries to the extent that there was no communication or information passing to the department to give him some idea of what propaganda techniques or demonstration techniques were being used as far as propaganda was concerned. Likewise, because there was little communication, there were statements, press releases, official statements being made from here that were completely out of line with reality as far as concerned giving answers to the pressures that were being faced, and many times such documents never even came to their attention until they read them in the press or until people themselves were making fun of such statements. Is there a better co-ordination now between other government departments and missions as it relates to the multiplicity of problems that, shall we say, you face in the United States between the mission in Washington or the Consul General in New York?

• 1625

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, this matter of the campaign with regard to sealing was a rather special almost

[Interpretation]

et en donnant plus de pouvoirs aux directeurs généraux de ces bureaux, nous avons essayé d'établir un lien plus étroit entre un haut fonctionnaire du ministère et chacune des missions à l'étranger. Nous espérons que ces fonctionnaires pourront ainsi communiquer ainsi plus facilement avec les missions à l'étranger, les visiter plus souvent, s'en occuper plus régulièrement, leur répondre plus rapidement que par le passé sous l'ancien régime.

M. Thompson: Croyez-vous que la répartition du personnel entre le service à l'étranger et le service au pays est satisfaisante, adaptée aux besoins, ou non?

M. Ritchie: Comme vous le savez, nous avons redéployé nos effectifs l'année dernière ou il y a un an et demi. Le personnel qui est maintenant affecté au bureau principal est en plus grand nombre qu'auparavant. Certaines de nos missions sont en assez mauvaise posture pour ce qui est du personnel qui reste à l'étranger. Nous apportons certaines modifications selon les cas. Il appartient toutefois au directeur général de la région, de concert avec le bureau du personnel du ministère, de déterminer l'endroit où l'on veut tirer le meilleur parti des effectifs. Dans un cas, il se peut qu'on décide de garder le personnel au pays, dans l'autre, d'envoyer plus d'effectifs à l'étranger; dans un troisième cas, on emploiera peut-être pour les déplacements plutôt que pour l'affectation permanente à l'étranger. C'est une question de souplesse, de jugement, de la part des directeurs généraux et des bureaux régionaux et fonctionnels; c'est ainsi que nous pouvons faire face aux besoins nouveaux qui se présentent à nous au pays tant à l'étranger.

M. Thompson: Un des cas que M. Smith a cités est celui du ministère des Pêches au moment où la campagne publicitaire pour abolir la chasse aux phoques battait son plein et quand, à New York, et probablement à Washington et certainement Londres, les missions étaient assaillies par des manifestants et toute sorte de problèmes. Il a fait allusion au manque total de communication entre la mission et le ministre des Pêches ou le ministère des Pêches au point que le ministère n'a reçu aucune information qui aurait pu lui donner une idée des moyens employés ou des manifestations organisées aux fins de la propagande. C'est aussi parce qu'il y avait un manque de communication que les affirmations, communiqués de presse, déclarations officielles qui ont été faites ici ne répondaient pas du tout à la réalité pour ce qui était des pressions auxquelles nous avions à faire face, et dans plusieurs cas, on ne prenait connaissance de ces documents qu'au moment où la presse en faisait état ou au moment où les gens mêmes en manquaient. Y a-t-il maintenant une meilleure collaboration entre les ministères du gouvernement et les missions, à l'écart des nombreux problèmes auxquels nous faisons face aux États-Unis, surtout pour la mission de Washington ou le consul général à New York?

M. Ritchie: Monsieur le président, cette question de la campagne contre la chasse aux phoques était un cas assez

[Texte]

emergency situation. It was an experience incidentally which Guy Smith shared with Mr. Tremblay and me, Mr. Tremblay then being in Brussels where there was a good deal of concern over this problem, and I being in Washington and Guy Smith in New York. This was quite a substantial campaign, it took many forms and I am sure each of us in his location dealt with it as intelligently as he could and with such information as he could get...

Mr. Thompson: Particularly if he did not have communication with the Department of Fisheries.

Mr. Ritchie: I think we had not too bad communications with the departments back home. Not every mission got in touch directly with the Minister of Fisheries, but it could have. There was no formal obstacle to that if that were thought necessary.

Mr. Thompson: Or vice versa.

Mr. Ritchie: Exactly, this is possible as well. However, that particular campaign in the year when Guy Smith was subjected to it along with the rest of us involved, I suppose, 15 or 20 missions, counting the several in the United States and the ones in Western Europe. Obviously not everyone of them was in touch with the Department of Fisheries about the particular questions that were being raised, but I do remember on that particular issue that we did send back questions and we did get some pretty authoritative briefing. While New York may have been a hotter seat than some of the others, I think New York along with our other posts did get a considerable volume of material. Whether the situation has improved from then, it is hard to say. I think it has improved. I think this year we were in a position to issue—and this was partly, may I say this, due to Guy Smith's prodding from New York at that time—an informative pamphlet which was widely distributed in both the United States and I believe also in Europe attempting to anticipate some of the questions which we had encountered in previous years.

Mr. Thompson: When Mr. Smith was before the Committee someone asked him the question, "Why did you not pick up the telephone and phone the Minister of Fisheries?" and he said this was impossible. Could his replacement phone the Minister of Fisheries without any objection from the Undersecretary of State?

Mr. Ritchie: You know, as an old colleague of Guy Smith's, I cannot imagine Guy Smith finding it impossible to call any minister if the spirit moved him.

Mr. Thompson: Are you of the opinion that this question of communication and co-ordination is improving?

Mr. Ritchie: I believe so, sir. May I again add that we did have a session with Guy Smith with pretty well all parts of the department assembled at the time of his retirement to get the full benefit and brunt of his views, and those views have had an impact on our subsequent arrangements.

Mr. Thompson: Just one very brief area before we leave this and then I will stop, Mr. Chairman.

[Interprétation]

spécial. En passant, c'est une expérience que M. Guy Smith a vécu avec M. Tremblay et moi-même, M. Tremblay était à ce moment-là à Brussels où il y avait passablement d'inquiétude à ce sujet, j'étais à Washington et M. Guy Smith, à New York. Ce fut une campagne assez forte, elle a pris plusieurs formes et je suis sûr que chacun de nous y a fait face aussi intelligemment qu'il était possible, avec les renseignements qui étaient disponibles...

M. Thompson: Surtout s'il n'y a pas eu de communication avec le ministère des Pêches.

M. Ritchie: Je pense que la communication avec les ministères au pays a été assez bonne. Toutes les missions n'ont pas communiqué directement avec le ministre des Pêches mais elles auraient pu le faire. Il n'y avait rien qui les en empêchait si cela avait été nécessaire.

M. Thompson: Ou l'inverse.

M. Ritchie: En effet, c'était également possible. Toutefois, cette campagne, l'année où M. Guy Smith a dû y faire face avec nous tous, impliquait, je suppose, 15 ou 20 missions, dont plusieurs aux États-Unis et les missions en Europe occidentale. Il est évident qu'elles n'ont pas toutes communiqué avec le ministère des Pêches au sujet du problème qui se posait, mais je me souviens que nous avons envoyé au pays un certain nombre de questions et que nous avons reçu à ce sujet un dossier assez considérable. C'était à New York où les situations étaient peut-être plus difficiles et je pense que New York, de même que nos autres bureaux, disposaient d'une documentation considérable. Il est difficile de dire si la situation s'est améliorée depuis. Je pense que oui. Nous ne pouvons publier cette année, et je pense que nous le devons en partie aux efforts de M. Guy Smith à New York à ce moment-là, une brochure d'intérêt général qui sera diffusée partout aux États-Unis et en Europe qui essaiera de répondre d'avance aux questions qui nous ont causées des difficultés auparavant.

M. Thompson: Quand M. Smith a témoigné devant le Comité, on lui a demandé pourquoi il n'avait pas utilisé le téléphone et appelé le ministre des Pêches. Il a répondu que c'était impossible. Est-ce son successeur peut appeler le ministre des Pêches sans que le sous-secrétaire d'État s'y objecte?

M. Ritchie: Vous savez, j'ai travaillé longtemps avec M. Guy Smith et je ne le vois pas considérant comme impossible d'appeler n'importe quel ministre si le cœur lui en dit.

M. Thompson: Croyez-vous que cette question de communication et de coordination s'améliore?

M. Ritchie: Je le crois. Je dois dire que nous avons eu une réunion avec M. Guy Smith et presque tous les éléments du ministère au moment où il a pris sa retraite afin de profiter de ses opinions et de ses idées qui ont eu une influence sur les arrangements que nous avons conclus par la suite.

M. Thompson: Une dernière question avant de terminer, monsieur le président.

[Text]

There seems to be an increasing tendency by a number of the provinces, particularly the larger provinces, of opening their own offices in the United Kingdom, France, the United States and perhaps in other areas. Is there adequate co-ordination, liaison and co-operation between those provincial offices and your missions in those same countries?

Mr. Ritchie: That varies from one situation to another. Certainly our missions in those several countries are expected to assist and collaborate fully with any provincial offices that may exist in those areas and also with any provincial delegations that may be visiting on their business in those countries. As I was mentioning in the description of our organization the other day, and as one of the members also pointed out, we do have a bureau now, a Coordination Bureau, which includes a division concerned with federal-provincial co-operation relating to activities abroad.

• 1630

Mr. Thompson: How long has that been in existence?

Mr. Ritchie: In its present form it has existed only since January. It existed previously as part of a more general co-ordination operation. We are now trying to provide a more active assistance to the provinces and municipalities which have interests abroad in order to enable them to get effective service as economically as possible.

Mr. Thompson: Does that involve a regional desk or a separate department?

Mr. Ritchie: There is a division within the Coordination Bureau whose purpose is to assist the provinces with their activities in foreign countries.

Mr. Thompson: In those countries where there are no provincial offices, what is the communication between missions and provincial governments? Is it direct or is everything being channeled now through this new division?

Mr. Ritchie: Normally it would come through the new division. This happened with regard to one of the Prairie Provinces very recently in connection with a visit of a delegation to Scandinavia. This was arranged very happily by an approach from that province to this office in Ottawa, which in turn worked out the arrangements with our mission in Scandinavia.

Mr. Thompson: Mr. Ritchie, in provinces such as B. C. and Alberta, which are having an increasing relationship with Japan, would you say that that situation is in hand?

Mr. Ritchie: I certainly hope that it is, sir; the two western provinces know that our facilities in Tokyo are at their disposal. My impression is that they are using them, not just by going through the department in Ottawa, but, as you were suggesting, by direct contact as well; sometimes by delegations, not necessarily governmental, perhaps private delegations that arrive from those

[Interpretation]

Il semble qu'un certain nombre de provinces surtout les plus considérables, ait tendance de plus en plus à établir leur propre bureau au Royaume Uni, en France, aux États-Unis et ailleurs. Y a-t-il coordination, communication et coopération entre ces bureaux provinciaux et vos missions dans ces pays?

Mr. Ritchie: La situation n'est pas la même partout. On demande certe à nos missions dans plusieurs de ces pays d'aider les bureaux provinciaux qui sont installés et de collaborer avec; c'est le cas également pour toutes les délégations provinciales en visite d'affaire dans ces pays. Comme je l'ai dit quand j'ai expliqué notre organisation l'autre jour, et comme l'un des députés l'a signalé, nous avons maintenant un bureau de coordination qui comprend une division fédérale-provinciale qui s'occupe des activités à l'étranger.

Mr. Thompson: Depuis combien de temps cela existe-t-il?

Mr. Ritchie: Sous sa forme actuelle seulement depuis janvier. Auparavant, cela existait comme faisant partie d'une opération de coordination plus générale. Nous essayons à présent de donner une assistance plus active aux provinces et aux municipalités qui ont des intérêts à l'étranger, de manière à leur permettre d'obtenir un service efficace dans des conditions aussi économiques que possible.

Mr. Thompson: Est-ce que cela suppose l'existence d'un bureau régional ou d'un ministère particulier?

Mr. Ritchie: Il y a une division au sein du bureau de coordination dont le but est d'assister les provinces engagées dans des activités avec les pays étrangers.

Mr. Thompson: Dans les pays où il n'y a pas de bureaux provinciaux j'aimerais savoir quel est le système qui permet aux gouvernements provinciaux de communiquer avec les missions? Est-ce qu'il y a un système de communication directe ou est-ce que tout passe par cette nouvelle division?

Mr. Ritchie: Normalement, cela devrait passer par la nouvelle division. Ce qui s'est passé tout à fait récemment lors d'une visite d'une délégation en Scandinavie. Ceci a été organisé de manière très heureuse par une demande qui avait été faite par cette province au bureau d'Ottawa qui a son tour a pris les dispositions nécessaires avec notre mission en Scandinavie.

Mr. Thompson: Monsieur Ritchie, dans des provinces telles que la Colombie-Britannique et l'Alberta, qui ont des relations toujours croissantes avec le Japon, est-ce que vous pensez que cette situation est favorable?

Mr. Ritchie: Je l'espère, monsieur; les deux provinces occidentales savent que nos organismes à Tokyo sont à leur disposition. Je pense qu'ils les utilisent non seulement en recourant au Ministère à Ottawa, mais, comme vous l'avez laissé entendre, par le contact direct; parfois par l'intermédiaire de délégations, qui ne sont pas toujours des délégations gouvernementales, parfois pas des

[Texte]

provinces in Tokyo and even after arriving there come to the embassy for help in their arrangements. But more often, and this obviously is a more orderly way, the approach is made by those provinces to the department which in turn mobilizes such facilities as we have—and we think they are good facilities—in Japan to assist them.

The Chairman: Mr. Thompson, I hesitate to interrupt your questions but I have a number of other members. Perhaps I could put your name on the list for the next round of questioners.

Mr. Thompson: Thank you very much.

The Chairman: On my list I have Mr. Badanai, Mr. Dupras, Mr. Walker...

Mr. Dupras: No.

The Chairman: Mr. Walker then

Mr. Walker: I have just a few quick ones, Mr. Chairman. That is what I always say and then I get cut off half an hour later. I notice you are building an embassy in Pakistan, I believe, or somewhere overseas. Does the embassy do its own building or does Public Works handle your offshore building program?

Mr. Ritchie: Perhaps I could ask Mr. Barton to comment on that.

Mr. Barton: The construction program in both Pakistan, and in Delhi too where we have another big project, is being handled by the Department of Public Works in consultation with us. When it involves straight rentals we usually look after it ourselves.

Mr. Walker: It is very interesting. I do not want to get into the actual figures on the estimates, but you know an original estimate costs so much, 3.5 million; a revised estimate a few months later is up \$600,000 or \$700,000. That is such a normal pattern for Canadian operations in Canada that I was wondering who makes the estimates and all this sort of thing. Is it DPW in that case?

Mr. Barton: The Department of Public Works is engaged in this and so are the architects. Part of the problem is the lead time that it necessary in these projects. By the time the thing has reached the stage where you are ready to go there has been an escalation of costs, or the country has raised duties, or wages have gone up, or we changed our minds about some detail in the building, and before you know it the cost has escalated considerably. It is essentially these same problems as we have in Canada.

Mr. Walker: Should I be talking to you or to DPW about it? I think it is getting out of hand.

Mr. Barton: I suspect both, Mr. Chairman.

[Interprétation]

délégations privées qui partent de ces provinces et vont à Tokyo; ils leur arrivent souvent de s'adresser à l'ambassade pour demander une assistance. Le plus souvent, et je pense que c'est là une meilleure méthode, ce sont les provinces qui s'adressent au Ministère le quel à son tour mobilise les organismes existants au Japon pour les aider. Je me permettrai de faire remarquer en passant qu'à mon avis nos agences au Japon sont excellentes.

Le président: Monsieur Thompson, il m'est désagréable de devoir vous interrompre, mais il y a d'autres personnes sur la liste. Je pourrais peut-être vous inscrire pour le deuxième tour?

M. Thompson: Merci beaucoup.

Le président: J'ai à présent sur ma liste M. Badanai, M. Dupras, M. Walker...

M. Dupras: Non.

Le président: Monsieur Walker

M. Walker: J'ai quelques questions très brèves à poser, monsieur le président. En tout cas c'est ce que je dis toujours, et vous devez ensuite m'interrompre une demi-heure plus tard. Je vois que vous construisez une ambassade au Pakistan ou ailleurs à l'étranger. Est-ce que c'est l'ambassade elle-même qui entreprend cette construction ou est-ce que le ministère des Travaux publics dirige les travaux de construction à l'étranger?

M. Ritchie: Peut-être pourrais-je demander à M. Barton de commenter cette question.

M. Barton: Le programme de construction au Pakistan et à New Delhi où nous avons également un grand projet est érigé par le ministère des Travaux publics en consultation avec nous. Lorsqu'il s'agit simplement de location, c'est nous-mêmes qui nous occupons de la question.

M. Walker: C'est extrêmement intéressant. Je ne voudrais pas que nous entrons dans le détail des chiffres des prévisions budgétaires, mais vous savez que le coût initial prévu était de 3.5 millions de dollars; quelques mois plus tard, on a ajouté \$600,000 ou \$700,000 à ces prévisions. Est-ce que vous pensez qu'il s'agit là de chiffre normal pour le Canada; j'aimerais savoir qui fait ces estimations. Est-ce que c'est le ministère des Travaux publics dans ce cas?

M. Barton: Le ministère des Travaux publics s'en occupe, ainsi que les architectes. Le temps nécessaire à ces projets constitue une variable importante. Par exemple, au moment où on est prêt à se rendre sur place pour entreprendre les travaux, les coûts ont augmenté, ou bien alors le pays en question a augmenté les droits ou encore les salaires ont augmenté; il se peut également que nous ayons changé d'avis au sujet de tel ou tel détail de l'édifice, et ainsi sans qu'on s'en rende compte, les coûts augmentent considérablement. Le même problème se rencontre au Canada.

M. Walker: Est-ce à vous que je dois m'adresser ou au ministère des Travaux publics, pour avoir des éclaircissements à ce sujet?

M. Barton: Je pense que c'est au deux.

[Text]

Mr. MacDonald: May I ask a supplementary?

The Chairman: Yes.

● 1635

Mr. MacDonald: Is it the practice in the construction of foreign posts abroad to make use of local manpower and materials? What is the policy with regard to the utilization of both materials and manpower in the construction of these buildings?

Mr. Barton: I think for basic construction we attempt to use local materials where possible. Where you may get into the possibility of importing is for some aspect that we want to make particularly Canadian. I also think—and I stand to be corrected on this by my colleagues—that on occasion we have used local architects and on other occasions the Department of Public Works has engaged Canadian architects. Of course, if they engage Canadian architects it usually means that we also have to engage a local architect to work with the Canadian architect.

Mr. MacDonald: What I am getting at is that there is really no policy with regard to...

Mr. Barton: I think there is a policy. Obviously we are going to use local construction materials or construction materials that can be obtained at the lowest price. If you are interested in maintaining relations with a country in which you are building an embassy you are particularly going to use local workmen, and local materials. We may send a construction foreman over, as we have done in India, for instance. We can also run into difficulties, for instance, if the Canadian architect comes up with a type of construction that the local construction people are not familiar with. We have run into this problem once or twice.

Mr. MacDonald: You say that both would apply. What determines the use of a Canadian architect in one instance and a local architect in another?

Mr. Barton: My colleague tells me that major projects are invariably Canadian and for local small jobs we hire a local architect.

Mr. MacDonald: With respect to major projects, do you mean that all missions that are constructed are built...

Mr. Barton: If we were building a chancellery of any size whatever. If it was an alteration, of course we would just use a local architect. For instance, in Delhi—and we just finished one in Warsaw—we used a Canadian architect.

Mr. MacDonald: Let us take the Delhi situation...

The Chairman: You are asking quite a few supplementary question...

Mr. MacDonald: I am sorry, it is just in this general area. Perhaps it would save time if there could be a tabling of some document along the lines of the question

[Interpretation]

M. MacDonald: Puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Oui.

M. MacDonald: Est-ce qu'en général, lors de la construction d'édifices à l'étranger, on utilise la main-d'œuvre et les matières premières locales?

M. Barton: Je pense que nous essayons d'utiliser les matériaux locaux dans la mesure du possible. Lorsque nous importons, nous essayons d'importer de la marchandise canadienne. Je pense également, sauf correction de la part de mes collègues, que nous avons une fois fait appel à des architectes indigènes et que dans d'autres cas, le ministère des Travaux publics a engagé des architectes canadiens. Il est évident que lorsque nous engageons un architecte canadien nous faisons également appel à un architecte indigène.

M. MacDonald: J'aimerais s'il y a en fait une politique en la matière.

M. Barton: Je pense qu'il y a une politique. Nous essayons bien sûr d'obtenir les matériaux de construction sur place de manière à ce que le prix soit aussi bas que possible. Il est d'autre part normal que lorsqu'on cherche à entretenir et à maintenir de bonnes relations avec un pays dans lequel on construit un édifice, on emploie de la main-d'œuvre locale ainsi que des matières premières trouvées sur place. Il se peut également que nous rencontrions des difficultés; cela a été le cas en Inde car l'architecte canadien avait conçu un édifice qui était peu usuel pour la région. Cela nous est déjà arrivé une ou deux fois.

M. MacDonald: Vous dites par conséquent que les deux solutions sont possibles. En fonction de quels critères est-ce que vous décidez d'utiliser un architecte canadien ou au contraire un architecte indigène?

M. Barton: Les projets principaux sont toujours canadiens. Mes collègues ici présents me font savoir que lorsqu'il y a de petits travaux à entreprendre nous avons recours à des architectes locaux.

M. MacDonald: En ce qui concerne les grands projets, cela signifie donc que toutes les missions sont construites...

M. Barton: Cela serait le cas pour la construction d'une chancellerie, quelle que soit sa taille. Mais lorsqu'il s'agit d'une simple transformation, nous employons un architecte indigène. Par exemple, à New Delhi, et à Varsovie, où nous venons de terminer un édifice, nous avons employé un architecte canadien.

M. MacDonald: Prenons l'exemple de New Delhi...

Le président: Je pense que vos questions supplémentaires se prolongent...

M. MacDonald: Je vous demande pardon, ce sont des questions d'ordre général. Je pense qu'un document traitant des questions que monsieur Walker et moi-même

[Texte]

that Mr. Walker and I have raised because I think a number of members are concerned about this and I would like to know...

The Chairman: I have your name next on the list, Mr. MacDonald, so perhaps Mr. Walker could...

Mr. Walker: I believe Mr. MacDonald is right, an increasing number of members are quite concerned about the original estimate—not just your estimates, but the whole general construction business—and I am afraid I have often wondered if in order to get a project approved—not your department, of course, Mr. Ritchie—other departments come in and say, “This is only going to cost two and quarter million; let us do it”, and then we get hooked on it, you see, and then the overages come in.

Mr. Barton: I am not sure if you could hear our private consultations, Mr. Walker, but the point we were making is that from the time we plan a building and do a calculation on the price until the time that we are able to get on with the construction there can be a very long time lag, in some cases even as long as 10 years, and obviously the price calculations that were a part of the calculation in the first instance no longer have any reality.

Mr. Walker: Then you could make yourself look an awful lot better by calculating and building that right into your original estimate. In any event, that may be beside the point. I am sure you are exaggerating when you say 10 years, but if it is 10 years, I wonder how many preliminary plans have had to be put on a shelf or thrown away, having paid the architect for them.

At any rate, Mr. Ritchie, the personnel of the missions abroad, in terms of salary and wages, are they on the same basis of statutory increases as your staff here?

Mr. Ritchie: The Canadian-based personnel are on the same basis, yes.

Mr. Walker: The Canadian...

Mr. Ritchie: The Canadian-based personnel. Local personnel employed within a native category.

Mr. Walker: All right. That is fine. You mentioned the consolidation policy that we have at foreign posts and the fact that you have shut down some missions. Was this a financial success, or is this a fair question? All right, I will go on to the next one.

• 1640

Mr. Ritchie: Financially it did save money.

Mr. Walker: Do you attach any importance, Mr. Ritchie, to responding to invitations from missions at the UN to staff them with Canadian personnel? I do not mean many, but my understanding is that we have had a number of requests from certain missions where they want Canadians in certain posts at things that Canadians are doing well. Frankly there has been a pretty negative response. Is this an attitude or are we short of staff? Is there a policy that we do not want to get too involved?

[Interprétation]

avons posées pourrait être utile à l'ensemble des membres du Comité.

Le président: Monsieur MacDonald, vous êtes suivant sur ma liste, peut-être que monsieur Walker pourrait-il...

M. Walker: Je pense que monsieur MacDonald a raison, un nombre toujours croissant de députés sont intéressés par les prévisions budgétaires initiales; je ne parle pas seulement de vos prévisions, mais du processus général de construction et je crains que, lors de l'approbation d'un projet, monsieur Ritchie, d'autres ministères n'interviennent pour dire: Cela ne coûtera que 2.25 millions de dollars; nous pouvons donc le faire. Et c'est ainsi que nous nous trouvons attrapés car les augmentations surviennent par la suite.

M. Barton: En fait, ce qui se passe, monsieur Walker, c'est qu'il y a un grand écart entre le moment où les prix sont calculés et le moment où l'on peut entreprendre la construction; dans certains cas, ce laps de temps peut aller jusqu'à 10 années et il est certain qu'à ce moment-là les estimations initiales ne présentent plus aucune espèce de réalisme.

M. Walker: Par conséquent, je pense que vous exagérez lorsque vous parlez de 10 ans, mais je me demande pourquoi, une fois qu'on a payé les architectes, on met au panier ou dans des étagères pour les y oublier des plans de construction.

Quoi qu'il soit, monsieur Ritchie, le personnel des missions à l'Étranger est-il payé sur les mêmes bases et reçoit-il les mêmes augmentations statutaires que votre personnel sur place au Canada?

M. Ritchie: Oui, monsieur, les critères sont les mêmes.

M. Walker: Les Canadiens...

M. Ritchie: Je parlais du personnel canadien. Il y a également le personnel indigène recruté sur place.

M. Walker: Très bien. Vous avez parlé de la politique de consolidation à l'Étranger et de la fermeture de certaines missions. Est-ce que cela s'est avéré un succès financier? Eh bien écoutez je vais passer à la question suivante.

M. Ritchie: Financièrement cela a été une économie.

M. Walker: Attachez-vous de l'importance, monsieur Ritchie, à répondre aux invitations émanant des missions aux Nations Unies pour les pourvoir en personnel canadien? Je ne veux pas dire de nombreuses personnes, mais je comprends qu'il y a certaines demandes émanant de certaines missions où ils désirent des Canadiens dans certains postes où des Canadiens se sont révélés capables. Franchement, il y a eu une réponse plutôt négative. Est-ce là une attitude ou manquons-nous de personnel? Notre politique est-elle de ne pas être impliquée d'une façon trop importante?

[Text]

Mr. Paul Tremblay (Associate Under-Secretary of State for External Affairs): Mr. Walker, do you mean the problem of having Canadians in the UN Secretariat or in UN bodies or missions abroad?

Mr. Walker: Right. I am not suggesting we push it, but do we respond?

Mr. Tremblay: I think the policy is for us to try to fill our quota of Canadians because in the UN each country has a certain number of personnel which is allocated to that particular country. As far as Canada is concerned we try to do this; it is not always easy. I think, in absolute number, we probably pretty well fill our quota. But then the question of the type of people that you have in mind comes up; do you have the senior officers in certain strategic positions where you want to exercise some influence in the Secretariat? The answer on that one is that we are short, I think, of the number of that kind of people; I think we should have more. But there is a question of salary involved; there is a question sometime of living in New York which poses difficulties for people who have families and so forth. So we have some problems. But in brief, the answer to your question is that we try as much as we can to fill our quota and be well represented in UN bodies or in the UN organization itself.

Mr. Walker: Would it assist by having more personnel available—even some of your mission heads or people who know that business by having outside people in the external service itself rather than just the career people?

Mr. Tremblay: Indeed, Mr. Walker, that is the practice: when a position opens in the UN we carefully assess it and try to contact as wide a net of people, through universities mainly. We try also to keep a list of possible people, not only our own people but people from the outside who could fill those positions. This could save a lot of time because sometimes you have to act very quickly if you are going to have the job for Canada. So indeed, this is what we try to do. But even there it is difficult.

Mr. Walker: Is there an open mind, Mr. Ritchie, in the department to the benefits there might be to the service by having creatures other than career diplomats—I am talking about politicians and ex-members of Parliament and this sort of thing—in the service?

An hon. Member: Hear, hear.

Mr. Walker: Is this a closed subject with the department? In my view, the United States goes overboard on this. There are certain political reasons why people get posted to the embassy in London and high commissions somewhere else; I do not go for that at all. But would there be benefits to having new blood from outside the service, people who have something to do with politics?

Mr. Ritchie: I would say two things, Mr. Walker. In the first place the foreign policy for Canadians did recognize the advantages in a policy of secondment from outside as

[Interpretation]

M. Paul Tremblay (sous-secrétaire adjoint aux Affaires extérieures): Monsieur Walker, parlez-vous du problème des Canadiens au Secrétariat des Nations Unies ou dans les organismes des Nations Unies ou les missions à l'étranger?

Mr. Walker: Exactement, je ne suggère pas que nous brusquions les choses, mais est-ce que nous répondons?

M. Tremblay: Je pense que la politique est d'essayer de remplir notre quota de Canadiens car aux Nations Unies chaque pays a un certain nombre de personnel qui est alloué à ce pays particulier. En ce qui concerne le Canada, nous essayons de le faire; ce n'est pas toujours facile. Je pense, en chiffre absolu, que nous arrivons à remplir notre quota. Mais il faut encore définir de quel genre de personnes il s'agit; y a-t-il des hauts fonctionnaires dans des positions stratégiques où l'on veut exercer une influence au secrétariat? La réponse est que nous manquons de gens de ce genre; je pense que nous devrions augmenter leur nombre. Mais il y a aussi une question de traitement; le fait de résider à New York pose certaines difficultés aux personnes qui ont des familles et ainsi de suite. Ainsi, nous avons des problèmes. Mais en bref, la réponse à votre question est que nous essayons autant que possible de remplir notre quota et d'être bien représentés dans les organismes des Nations Unies ou à l'organisation des Nations Unies.

Mr. Walker: Serait-il intéressant de disposer davantage de personnes même parmi vos chefs de missions ou des gens qui sont au courant de ces affaires en utilisant les gens qui se trouvent en des services extérieurs plutôt que les personnes dont c'est la carrière?

M. Tremblay: En fait, monsieur Walker, c'est la pratique actuelle: lorsqu'un poste est disponible aux Nations Unies, nous faisons des estimations prudentes et nous essayons de contacter autant de gens que possible à travers les universités principalement. Nous essayons aussi de garder une liste des gens susceptibles d'être intéressés, non seulement parmi nos services mais aussi des gens venant de l'extérieur pouvant remplir ces fonctions. On pourrait ainsi économiser beaucoup de temps car parfois il faut agir rapidement quand les affaires du Canada sont en jeu. Ainsi, c'est ce que nous essayons de faire. Mais même de cette façon, nous avons des difficultés.

Mr. Walker: Est-ce que la politique du ministère est suffisamment ouverte pour utiliser les services de personnes autres que des diplomates de carrière—je parle des politiciens ou d'anciens députés du Parlement et des gens de ce genre—dans le service?

Une voix: Bravo, bravo.

M. Walker: Est-ce que ce sujet est uniquement cantonné à l'intérieur du ministère? Selon moi, les États-Unis ont la prédominance. Il y a certaines raisons politiques pour assigner des personnes à l'ambassade de Londres et dans les hautes commissions à l'étranger; mais ne serait-il pas bénéfique d'introduire de nouvelles personnes de l'extérieur, des gens qui ont affaire à la politique?

M. Ritchie: Je dirais deux choses, monsieur Walker. Tout d'abord, la politique étrangère pour les Canadiens a reconnu les avantages d'une aide extérieure aussi bien

[Texte]

well as from within the public service. Secondly, so far as infusing new blood is concerned, I think the appointment of Léo Cadieux to Paris is a good example of a very substantial infusion of very vigorous blood.

• 1645

Mr. Walker: Yes, very good. Just one last question. Are you giving bilingual courses in ping-pong?

The Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald: Well, that is a tough act to follow. What action is your department pursuing with respect to maintaining sanctions with respect to Rhodesia? In what way do we give evidence of pursuing a policy of maintaining sanctions against Rhodesia, either in international organizations or independently by representations we might be making?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, administratively we give evidence by the rigorous application of our export controls, export prohibitions, administered under the Export and Import Permits Act. As far as making statements or speeches about our embargo on such relations with Rhodesias is concerned, these are being made and said in many contexts. I do not know whether there is more than that that you would expect.

Mr. MacDonald: Well, have we attempted to make a determination as to who in fact were violating the U.N. sanctions? Have we made representations either in the context of the United Nations or directly to these countries, some of whom we may have direct access to, having missions in these countries?

Mr. Ritchie: As you know, there have been Commonwealth consultations on the application of sanctions towards Rhodesia in the past. Certainly we keep informed on what is happening or not happening with regard to economic relations with Rhodesia, but I am not aware that we have made any specific representations to any individual country.

Mr. MacDonald: For instance, it is well known I think that one of the countries that most flagrantly violates these sanctions is South Africa. Do we in any way make representations or have we made representations to South Africa about this? Have we attempted to use any of our influence at the United Nations on this question with regard to South Africa?

Mr. Ritchie: The answer I think is no. We have not made specific representations to South Africa on this matter. The government of South Africa is fully familiar with our attitude and indeed of the attitude of so many other countries and is aware of what we are doing to give effect to our view.

Mr. MacDonald: Has any consideration been given to doing more than simply to say they know what our position is? For what reasons have we not communicated our views directly to the government of South Africa?

[Interprétation]

que d'une aide propre à la Fonction publique. Deuxièmement, pour autant qu'il est question d'introduire de nouvelles personnes, je pense que la nomination de Léo Cadieux à Paris est un excellent exemple de la pénétration substantielle d'un nouveau personnel dans le service.

M. Walker: Oui, très bien. Juste une dernière question. Donnez-vous des cours de tennis de table bilingue?

Le président: Monsieur MacDonald.

M. MacDonald: Eh bien, c'est une action qu'il faudrait suivre. Quelle est l'action poursuivie par votre ministère en ce qui concerne le maintien des sanctions vis-à-vis de la Rhodesie? De quelle façon pouvez-vous prouver la poursuite de la politique de maintien des sanctions contre la Rhodesie, soit dans les organisations internationales ou indépendamment par des représentations que nous ferions?

M. Ritchie: Monsieur le président, d'une façon administrative nous le prouvons par l'application rigoureuse du contrôle sur l'exportation, des interdictions à l'exportation, régit sous le couvert de la Loi sur les permis d'exportation et d'importation. Pour ce qui est des déclarations et des discours concernant notre embargo sur les relations avec la Rhodesie, on peut en trouver de nombreux exemples dans plusieurs endroits. Je ne sais pas si vous vous attendez à davantage de choses de notre part.

M. MacDonald: Eh bien, avons-nous essayé de déterminer qui violait les sanctions des Nations Unies? Avons-nous fait des représentations soit dans le contexte des Nations Unies ou directement auprès des autres pays, notre accès à ces pays est en direct puisque nous avons des missions chez eux.

M. Ritchie: Comme vous le savez, il y a eu des consultations de la part du Commonwealth sur l'application des sanctions vis-à-vis de la Rhodesie dans le passé. Assurément nous sommes restés informés de ce qui se produisait ou ne se produisait pas en ce qui concerne les relations économiques avec la Rhodesie, mais je suis conscient que nous avons fait peu de représentations spécifiques à un pays en particulier.

M. MacDonald: Par exemple, c'est un fait connu je pense que l'un des pays qui a violé d'une façon la plus flagrante de ces sanctions est bien sûr l'Afrique du Sud. Est-ce que d'une façon ou d'une autre nous faisons des représentations ou avons-nous fait des représentations à l'Afrique du Sud à ce sujet? Avons-nous essayé d'utiliser notre influence aux Nations Unies sur cette question de l'Afrique du Sud?

M. Ritchie: La réponse est me semble-t-il non. Nous n'avons pas fait de représentations spécifiques à l'Afrique du Sud à ce sujet. Le gouvernement d'Afrique du Sud connaît particulièrement bien notre attitude et en fait l'attitude de nombreux autres pays et il est conscient de ce que nous faisons pour rendre effectif notre opinion.

M. MacDonald: A-t-on pensé à faire autre chose pour que reconnaître simplement qu'ils reconnaissent notre position? Pour quelle raison n'avons-nous pas communiqué directement avec le gouvernement de l'Afrique du

[Text]

They certainly are more than anxious to communicate their views in this country directly to members of Parliament. There is no country that I know of that circulates so much propaganda on a daily basis as the government of South Africa.

Mr. Ritchie: I suspect that the South African authorities, including members of their legislature, are made aware of the policies being followed by Canada and by many other countries.

Mr. MacDonald: But you cannot give any reasons why we have not gone farther than simply a public declaration for this.

Mr. Ritchie: I am not quite sure what kind of representations you think would have effect beyond what we have already done by our own example.

Mr. MacDonald: Well, I am sure that you have much more experience in this field than I have. There are many kinds of representations that can be made directly and indirectly that would have an effect upon a country that is violating this kind of important agreement, involving as it does such a fundamental principle, self-determination.

Mr. Ritchie: I would not suggest that I have had any great experience in this area but I think our own example is probably the best representation that we can make to any country with regard to this matter.

Mr. MacDonald: It has not been very effective, unfortunately.

Mr. Ritchie: We have obviously been forgoing gain in order to give effect to this policy and that is there for all to see.

Mr. Walker: May I ask a supplementary?

The Chairman: Yes.

Mr. Walker: Are you suggesting that Canada should be a policeman for the sanctions committee of the UN?

• 1650

Mr. MacDonald: I have not suggested it, although that is obviously one possibility, but it seems to me that there are other steps in between that could have been taken as it is obvious from the testimony that we have taken none of those steps.

I would like then to come to another question. Last week when we met I raised some questions about the secretariat or the division within the department that deals with federal-provincial relations, an important body as it is. I was wondering in terms of the participation of Canadians in foreign conferences whether there is a policy now or a plan that effectively allows for joint participation of provincial and federal representatives. As you know, we got into considerable difficulty on this matter over the past few years. I am wondering now whether your department has worked out with the provinces an acceptable formula for participation, particularly in conferences that are primarily in a jurisdiction that is that of the provinces themselves.

[Interpretation]

Sud? Assurément ils désirent communiquer leurs opinions dans ce pays directement aux membres du parlement. Il n'y a aucun pays que je connaisse où le gouvernement distribue autant de propagande tous les jours que l'Afrique du Sud.

Mr. Ritchie: Je pense que les autorités sud-africaines, y compris les membres de leur Assemblée nationale, sont conscients des politiques suivies par le Canada et par d'autres pays.

Mr. MacDonald: Mais vous ne pouvez pas expliquer pourquoi nous ne sommes pas allés plus loin qu'une simple déclaration publique.

Mr. Ritchie: Je ne crois pas que les représentations auxquelles vous faites allusion auraient un effet supplémentaire à celui atteint déjà.

Mr. MacDonald: Eh bien, je suis certain que vous avez plus d'expérience dans ce domaine que moi-même. Il y a de nombreuses représentations qui peuvent être faites directement et indirectement, et qui auraient un effet sur un pays qui viole ce genre d'accords importants, impliquant comme c'est le cas un principe fondamental de l'autodétermination.

Mr. Ritchie: Je ne pense pas avoir eu beaucoup d'expérience dans ce domaine mais selon moi notre exemple est certainement la meilleure représentation que nous pouvons faire à un pays à propos de ce sujet.

Mr. MacDonald: Malheureusement cela n'a pas été très efficace.

Mr. Ritchie: Nous avons évidemment anticipé les avantages afin de rendre effective notre politique.

Mr. Walker: Puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Oui.

Mr. Walker: Suggérez-vous que le Canada devrait être le policier du Comité des sanctions des Nations Unies?

Mr. MacDonald: Je ne l'ai pas proposé, bien que ce soit évidemment une possibilité, mais il me semble qu'il y a d'autres mesures qui auraient pu être prises dans cette direction et il est évident d'après les témoignages que nous n'avons pris aucune de ces mesures.

Je vais maintenant passer à une autre question. Lors de la séance de la semaine dernière, j'ai posé certaines questions au sujet du secrétariat ou de la division du ministère qui traite des relations fédérales-provinciales, puisque c'est un organisme important. Je me demandais en ce qui a trait à la participation des Canadiens dans les conférences à l'étranger, s'il y a présentement une politique ou un programme qui permet la participation conjointe de représentants provinciaux et fédéraux. Comme vous le savez, beaucoup de problèmes se sont posés à ce sujet il y a quelques années. Je me demande si votre ministère a maintenant élaboré avec les provinces une formule acceptable pour leur participation, surtout dans les conférences qui traitent de domaines qui sont principalement de compétence provinciale.

[Texte]

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, I would say there is no single rule but there is a variety of practices which lead to provincial representation on quite a number of delegations these days. When we have a delegation go to Washington to talk about possible pollution in Juan de Fuca we include an officer from the Government of British Columbia. When we have a conference of ministers to talk about pollution in the Great Lakes we have a delegation made up of representations from the federal government and the provincial governments involved. In various institutions of francophonie there is a good deal of federal and provincial collaboration in delegations. There is quite a variety of patterns for provincial representation in delegations and I would say the general policy is to invite provincial participation where important provincial interests are involved.

Mr. MacDonald: Is the pattern sufficiently developed, and I realize that there are a variety of situations which we can face, but I assume now we have had enough experience and enough difficulty in these areas to evolve some formula that is acceptable to the provinces, or have we not arrived at that stage yet?

Mr. Ritchie: I think it is rather like shaping the common law. It is something that is being done by experience and by individual cases and I think it is evolving into a system which is being found increasingly satisfactory all round but undoubtedly there are improvements to be made in regard to provincial participation and these I have no doubt will be made with experience.

Mr. MacDonald: Then there are conferences, say with regard to educational matters. Is it now common practice that the chairmen of these delegations will in effect be provincial representatives?

Mr. Ritchie: This has been quite common and, of course, provincial participation is very substantial in delegations of that kind. I should add that with regard to an organization such as the International Labour Organization the inclusion of provincial representation has been practised for a long while but the inclusion of provincial participants in one capacity or another in delegations is becoming a much more common practice than it has been in the past.

Mr. MacDonald: Perhaps I could come to my last question. I think the Chairman would like to shift off to someone else in a moment so I would like to ask a couple of questions about an area that is of the greatest importance to this country, that is, our relations with the United States.

It would seem that with the improvement of relations particularly between the Soviet Union and the United States and perhaps now even in the last few months between China and the United States that Canada's special position on international matters with relationship to the United States is undergoing a substantial change. Has this been felt by your department in terms of the amount of consultation that takes place between the two departments of external affairs and foreign affairs, and must we now reassess the rather close role that we have

[Interprétation]

M. Ritchie: Monsieur le président, je dirais qu'il n'y a pas de règle précise, mais qu'il y a une variété de pratiques qui entraînent la participation provinciale à un grand nombre de délégations de nos jours. Lorsqu'il y a une délégation qui se rend à Washington pour parler de la pollution à Juan de Fuca, cette délégation comporte un agent du gouvernement de la Colombie-Britannique. Lorsqu'il y a une conférence de ministres au sujet de la pollution dans les Grands-Lacs, la délégation est composée de représentants du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux intéressés. Dans diverses institutions de francophonie, il y a beaucoup de collaboration fédérale et provinciale dans les délégations. Les provinces sont représentées dans les délégations dans beaucoup de cas et je dirais que la politique générale est de demander la participation provinciale où l'intérêt des provinces entre en jeu.

M. MacDonald: Cette règle est-elle assez générale? Je réalise que chaque cas est différent, mais je présume que nous avons maintenant suffisamment d'expérience et que nous avons eu suffisamment de difficultés dans ces domaines pour élaborer une politique qui serait acceptable aux provinces, où ne croyez-vous pas que nous en sommes arrivés là?

M. Ritchie: Je crois que le problème est à peu près le même que la mise au point du droit commun. C'est un procédé qui se fait progressivement au moyen de cas particuliers et je crois que le système devient de plus en plus satisfaisant pour tous, mais il peut évidemment avoir des améliorations en ce qui a trait à la participation provinciale et je ne doute pas qu'il y en aura lorsque notre compétence augmentera dans ce domaine.

M. MacDonald: Il y a des conférences, par exemple, au sujet de questions d'éducation. Le président de ces délégations est-il maintenant en général un représentant provincial?

M. Ritchie: Cela arrive très souvent, et comme de raison, la participation provinciale est très grande dans des délégations de ce genre. Je dois ajouter que dans le cas de d'une organisation comme l'organisation internationale du travail, il y a depuis longtemps des représentants provinciaux, mais il arrive de plus en plus fréquemment qu'il y ait des représentants provinciaux dans les délégations dans une capacité quelconque.

M. MacDonald: Voici ma dernière question. Je crois que le président voudrait donner la parole à quelqu'un d'autre dans un instant, et je voudrais donc poser quelques questions au sujet d'un domaine qui est d'un grand intérêt pour un pays, c'est-à-dire nos relations avec les États-Unis.

Il semble qu'en raison de l'amélioration des relations, surtout entre l'Union soviétique et les États-Unis, et peut-être au cours des derniers mois même entre la Chine et les États-Unis, que la position spéciale du Canada dans les questions internationales relativement aux États-Unis soit en voie de changer énormément. Votre ministère s'en est rendu compte d'après le montant de consultations entre notre ministère des Affaires extérieures et le ministère des Affaires étrangères des États-Unis, et nous devons maintenant réévaluer le rôle que nous avons joué

[Text]

played from time to time with United States and consider this in the light of many of our commitments and attitudes externally?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, that is a very broad and fundamental question and it is one I am sure you are going to want to discuss at considerable length with the Minister when he appears.

• 1655

Within the department we have and are again increasingly endeavouring to equip ourselves to deal more comprehensively with our relations with the United States. We have a regional bureau for the Western Hemisphere. This includes a division which has existed in a different form with regard to the United States. We intend that this set-up, under a very strong Director General, will be used to take a more comprehensive view of our relationship with the United States than has been possible in the past.

Mr. MacDonald: You have had a unique opportunity, having returned not too long ago from being head of a mission in Washington. From your own experience there, and now with a rather different over-view from here, I am wondering whether you do not feel that there have been substantial developments that will affect very greatly the traditional relationship of Canada and the United States in dealing with many international questions, whether these involve disarmament, nuclear testing, and things of that nature?

Mr. Ritchie: I do not know how much of one's experience one can draw on to answer that kind of question. As you say, things are changing, and what may have been valid a little while ago may not continue to be valid. What I think remains true is that we are in a position to consult with the United States on major questions where we feel we have a contribution to make in ideas or otherwise, and this includes some of the subjects to which you have referred.

I would hope that we would use the opportunities presented by the changes that occur, whether it is with regard to disarmament, relations with China, or whatever it may be, to help get acceptance of the wisest possible policies on all sides on some of these international issues. That may sound presumptuous. Whatever changes have occurred, I think our relationship with the United States becomes not less important but more important.

Mr. MacDonald: I think it is true that our relationship is important. But what I am really asking is whether or not you might feel that in the intimate relationship that we have occupied, particularly on some strategic questions because of the increasing détente between the Soviet Union and the United States, Canada does not occupy quite the preferred position that it did with respect to the United States' strategic or foreign interests. Perhaps now it is too early to assess what will be happening between China and the United States.

Mr. Ritchie: Not quite the preferred position that it did when?

[Interpretation]

de temps à autre en relation étroite avec les États-Unis et étudier cette question à la lumière de plusieurs de nos engagements et de nos attitudes à l'étranger.

M. Ritchie: Monsieur le président, cette question est très vaste et fondamentale et je suis certain que vous voudrez en parler longuement avec le ministre lorsqu'il comparaitra.

Dans notre ministère nous nous efforçons de plus en plus de nous mettre en mesure de nous occuper de façon plus complète de nos relations avec les États-Unis. Nous avons un bureau régional pour l'hémisphère occidental. Il comprend une division qui existait précédemment sous une forme différente en ce qui concerne les États-Unis. Nous voudrions que cette installation, sous la conduite d'un directeur général très puissant, soit employée à envisager de façon plus complète que cela n'a été fait dans le passé nos relations avec les États-Unis.

M. MacDonald: Vous avez eu une occasion unique, venant juste d'être le fait d'une mission envoyée à Washington. D'après votre expérience, et puisque vous voyez les choses maintenant de façon différente, je me demande si vous ne pensez pas qu'il y a une évolution importante qui pourra exercer une influence déterminante sur les relations traditionnelles du Canada avec les États-Unis en ce qui concerne de nombreuses questions internationales, qu'il s'agisse du désarmement, des essais nucléaires ou de sources de cette nature?

M. Ritchie: Je ne sais pas très bien comment utiliser ma propre expérience pour répondre à cette sorte de question. Comme vous le dites, les situations évoluent et ce qui était valable il y a peu de temps ne peut plus l'être maintenant. Ce qui, à mon avis, reste vrai, c'est que nous pouvons nous permettre de débattre avec les États-Unis des questions importantes lorsque nous pensons que nous pouvons apporter une contribution sur le plan des idées ou autrement, et cela inclut quelques-uns des sujets que vous avez mentionnés.

Les modifications qui se produisent, qu'elles concernent le désarmement, les relations avec la Chine ou d'autres sujets, peuvent nous permettre de faire accepter plus facilement les solutions les plus raisonnables possibles sur tous les aspects de certains de ces sujets internationaux. Cela peut sembler présomptueux. Quelles que soient les modifications qui se produisent, je pense que nos relations avec les États-Unis loin de perdre de l'importance, au contraire en regagnent.

M. MacDonald: Je pense qu'il est vrai que nos relations sont importantes. Mais ce que je vous demande, c'est de savoir si vous ne pensez pas que nous avons eu autrefois une sorte de relations intimes avec les États-Unis, surtout sur certaines questions stratégiques, mais peut-être qu'avec la détente croissante entre l'Union Soviétique et les États-Unis, le Canada n'occupe plus tout à fait cette position privilégiée en ce qui concerne les intérêts stratégiques ou étrangers des États-Unis. Peut-être est-il trop tôt pour essayer de préjuger de ce qui va se passer entre la Chine et les États-Unis.

M. Ritchie: Plus la position privilégiée de quelle époque?

[Texte]

Mr. MacDonald: I would say about six years ago.

Mr. Ritchie: These are difficult things to compare. Obviously positions in the world have changed for many countries, and the changes in the position of one group of countries has an effect on the position of another group of countries or of another country.

Mr. MacDonald: This is a very special relationship that exists between Canada and the United States. Therefore, it is fundamental if there has been a basic shift here. That is why I think it is very important for both countries to realize that something very basic has, in fact, occurred.

Mr. Ritchie: There have been some very important and very basic things occurring in the world, but I do not think that means that our ability to discuss things with the United States—and where we have views that we can press convincingly to get those views accepted or given proper weight.

Mr. MacDonald: I should perhaps apologize. I know I have put you in a rather difficult position as an Under-Secretary expressing views that are primarily policy matters but I thought, in terms of their administrative importance as well, you might want to comment on them.

• 1700

Mr. Dupras: Yes, Mr. Chairman. Going through the list of rents and contributions, I wonder if I could get some information as to a grant that is listed here International Institute for Tropical Agriculture, \$760,500.

Mr. Ritchie: It could be the CIDA assistance given to the agricultural developing countries.

We could get further information if you wished it sir for it is not a matter on which we are very well informed.

The Chairman: We must have the officials of CIDA before us, Mr. Dupras; but if you require the information I am sure Mr. Ritchie will furnish it.

Mr. Dupras: I would like the information if it is possible. On page seven contribution payments approved by Governor-in-Council to facilitate sales of wheat on credit to developing countries totalling \$4,419,000, what information do you have on this item.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, this is again an item in the Canada International Development Agency budget. All I can say on that is that it is part of the food element of the aid program. It is part of that food component.

Mr. Dupras: That is all the questions I had, sir.

Mr. Walker: Let us have somebody else.

The Chairman: For the second round I have Mr. Thompson who I had to interrupt before followed by Mr. Hymmen.

[Interprétation]

M. MacDonald: D'il y a six ans environ.

M. Ritchie: Ce sont des choses difficiles à comparer. Il est clair que la situation de nombre pays dans le monde a changé et les modifications qui affectent un groupe de pays influencent également la situation d'un autre groupe de pays ou d'un autre pays.

M. MacDonald: La relation qui existe entre le Canada et les États-Unis est particulière. Si une modification s'est produite, elle est donc très importante. C'est pourquoi je pense que nos deux pays devraient se rendre compte que quelque chose de fondamental s'est passé.

M. Ritchie: Des événements très importants et fondamentaux se sont produits dans le monde, mais je ne pense pas que cela nous empêche de discuter de certains sujets avec les États-Unis et, lorsque nous avons des points de vue définis, de faire des efforts pour essayer de les faire accepter, au moins de les mettre en valeur.

M. MacDonald: Je devrais peut-être m'excuser. Je sais que je vous ai mis dans une situation difficile en tant que Sous-secrétaire en vous demandant d'aborder des problèmes qui sont surtout des problèmes politiques, mais, étant donné leur importance administrative également, je pensais que vous voudriez peut-être faire des commentaires.

M. Dupras: Oui, monsieur le président. J'ai parcouru la liste des locations et allocations, et je voudrais vous demander des détails sur une subvention qui est intitulée ici Institut international pour l'agriculture tropicale, \$760,500.

M. Ritchie: Il peut s'agir de l'aide au titre de l'ACDI donnée aux pays agricoles en voie de développement.

Nous pourrions vous donner de plus amples détails si vous le voulez plus tard car c'est un sujet sur lequel nous disposons de peu d'informations.

Le président: Nous en parlerons avec les responsables de l'ACDI quand ils paraîtront devant nous, monsieur Dupras. Mais si vous voulez des détails, je suis sûr que M. Ritchie vous les communiquera.

M. Dupras: Je voudrais bien avoir des détails si c'est possible. A la page 7, quels détails pouvez-vous nous donner sur les paiements de subventions approuvées par le gouverneur-en-conseil afin de faciliter la vente du blé sur crédit dans les pays en voie de développement pour un total de \$4,419,000?

M. Ritchie: Monsieur le président, cela fait également partie du budget de l'Agence canadienne du développement international. Tout ce que je peux vous dire, c'est que cela fait partie du secteur alimentaire du programme d'aide.

M. Dupras: Je n'ai pas d'autres questions.

M. Walker: Passons à quelqu'un d'autre.

Le président: Pour le deuxième tour, j'ai M. Thompson que j'ai dû interrompre précédemment, il sera suivi par M. Hymmen.

[Text]

Mr. Hymmen: I was on before Mr. Thompson. I am on the second round.

Mr. Walker: I have got to go and if you are going to argue about it let me ask my question.

The Chairman: We will let Mr. Walker ask his question because he has to leave.

Mr. Walker: There has been an increasing amount of criticism about the members of Parliament's "junkets" abroad. Are there going to be increasing visits with parliamentaries from this country and those of other countries, for instance, the Commonwealth Parliamentary Association and the Parliamentary Union and the Canadian-U.S. groups? Is this a detriment to work, these personal relationships that the parliamentaries build up? Is it of great assistance? Do you just put up with it or do you have views on the value of these parliamentary exchanges, Mr. Deputy?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, I should not have views on parliamentaries in any respect but I can say—and officially I should not—that from all the reports we have from our missions abroad that they welcome the sight and the presence of parliamentaries. These visits keep the missions in touch with what is going on back in Canada and give the parliamentaries the opportunity of having discussions with the legislators of the country they are visiting. These visits can therefore obviously be helpful. I know myself from my stay in Washington that the contacts between the Canadian and the American legislators were invaluable and had practical consequences in relation to particular measures under consideration in the legislatures.

The Chairman: Do you wish a supplementary, Mr. Dupras?

Mr. Dupras: Since the British sent a team of 14 skiers to France this year, do you agree that Canadians should go back next year if they are invited?

Mr. Ritchie: Since I am not, myself, a very good skier I cannot be sure. It depends, I say, on how keen the competition is.

Mr. Dupras: It is very keen.

The Chairman: We could perhaps reserve this question for the Minister next week. I have Mr. Thompson's name down first, Mr. Hymmen. Are you leaving immediately?

Mr. Thompson: I am not arguing, I have not said anything.

Mr. Hymmen: I started off, Mr. Chairman. I have a few supplementaries.

The Chairman: Is it satisfactory Mr. Thompson, to hear Mr. Hymmen first?

Mr. Thompson: I have only one question to ask and I have to go. You could maybe let me ask it first?

[Interpretation]

M. Hymmen: J'étais avant M. Thompson. C'est à mon tour.

M. Walker: Je dois m'en aller et si vous devez vous lancer dans des discussions, laissez-moi d'abord poser ma question.

Le président: Nous laisserons M. Walker poser sa question car il doit s'en aller.

M. Walker: On a fait des critiques croissantes en ce qui concerne les excès des députés à l'étranger. Les visites vont-elles se multiplier entre les parlementaires de notre pays et ceux d'autres nations, par exemple dans le cadre de l'Association parlementaire du Commonwealth ou de l'Union parlementaire, ou du groupe canado-américain? Ces relations personnelles que se créent entre eux les parlementaires nuisent-elles à leur travail? Y aident-elles beaucoup? Est-ce que vous y êtes résignés ou que pensez-vous enfin de ces échanges parlementaires, monsieur le sous-ministre?

M. Ritchie: Monsieur le président, officiellement je ne devrais pas me permettre de donner d'opinions à ce sujet mais je peux vous dire que d'après les rapports que nous avons reçus de nos missions à l'étranger, la présence de parlementaires est toujours bienvenue. Ces visites permettent aux missions de rester en contact avec ce qui se passe au Canada et donnent aux députés la possibilité d'avoir des discussions avec les politiciens du pays qu'ils visitent. Ces visites peuvent donc avoir une grande utilité. Mon propre séjour à Washington m'a montré que les contacts entre les politiciens canadiens et américains sont inestimables et peuvent avoir des conséquences pratiques en ce qui concerne certaines mesures à l'étude.

Le président: Voulez-vous poser une question supplémentaire, monsieur Dupras?

M. Dupras: Les Anglais vont envoyer une équipe de 14 skieurs en France cette année, pensez-vous que les Canadiens devraient retourner l'année prochaine s'ils y sont invités?

M. Ritchie: Etant donné que je ne suis pas moi-même un très bon skieur, je ne peux pas vous dire. Il faut savoir si la concurrence est grande.

M. Dupras: Elle est très grande.

Le président: Nous pourrions peut-être poser cette question à nouveau au ministre la semaine prochaine. C'est maintenant au tour de M. Thompson, monsieur Hymmen. Voulez-vous partir tout de suite?

M. Thompson: Je ne plains pas, je n'ai rien dit.

M. Hymmen: C'est moi qui ai commencé, monsieur le président. J'ai quelques questions supplémentaires à poser.

Le président: Acceptez-vous, monsieur Thompson, de donner d'abord la parole à M. Hymmen?

M. Thompson: Je n'ai qu'une question à poser et je dois m'en aller ensuite. Peut-être pourrais-je d'abord poser ma question?

[Texte]

The Chairman: I am going to call Mr. Thompson, if I may, on just one short question.

• 1705

Mr. Thompson: I notice that you have increased your miscellaneous nonallotted expenditure considerably over last year. Last year it was \$660,000 and this year it is \$3,137,000. I imagine this is for new missions. Is that correct?

Mr. Ritchie: No, sir. It is not for new missions. As I think I explained at the last meeting, this is a rather catch-all category, the miscellaneous category.

Mr. Thompson: My question related to new missions. Could you tell us what your priority is for this coming year as far as the opening of new missions? Are you limited budget-wise in the opening of new missions?

Mr. Ritchie: The only mission for which provision has been made in the estimates is, I believe, Algeria. As you know, there has been discussion about several other possibilities. They have been mentioned in the House of Commons and elsewhere, but there have been no decisions.

Mr. Thompson: What provision do you have in these for such?

Mr. Ritchie: We have provision in here only for the mission in Algeria as a new mission.

Mr. Thompson: That is all.

Mr. Ritchie: That is the only one on which the government has taken a decision.

Mr. Thompson: My only other question, Mr. Chairman, was this. Are there going to be officials specifically from CIDA or not?

The Chairman: We thought not because of the fact that the subcommittee had gone into the question.

Mr. Thompson: Could we find out or determine what development loans or soft loans have been made for another session? Could we get that information, about what countries and what amounts?

The Chairman: Yes, I think we can make arrangements to obtain that.

Mr. Thompson: Perhaps for both the last fiscal year and so far this year. Could we have a list of the soft loans or development loans that have been made during the last fiscal year and so far this year, and if there is a special budget allotment for that type of thing in this year, say for another meeting?

Mr. Ritchie: Yes, sir.

Mr. Thompson: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Thompson. Mr. Hymmen.

[Interprétation]

Le président: Avec votre permission, je vais d'abord donner la parole à M. Thompson pour une brève question.

M. Thompson: J'ai remarqué que l'an dernier vous avez augmenté considérablement vos dépenses diverses. Le chiffre pour l'an dernier était de \$660,000 et pour cette année il est de 3 millions 137 mille dollars. Je suppose que la différence est consacrée à de nouvelles missions. Est-ce exact?

M. Ritchie: Non, monsieur, ce n'est pas pour de nouvelles missions. Comme je l'ai expliqué à la dernière réunion, je pense, qu'il s'agit d'une catégorie qui regroupe un peu de tout, la catégorie des divers.

M. Thompson: Ma question touchait les nouvelles missions. En ce qui concerne leur ouverture cette année pourriez-vous nous dire quelles sont vos priorités? Est-ce que votre budget est limité en ce qui concerne la création de nouvelles missions?

M. Ritchie: Je pense que la seule mission qui était prévue dans le budget est l'Algérie. Comme vous le savez on a envisagé plusieurs autres possibilités. On en a parlé à la Chambre des communes et ailleurs mais aucune décision n'a été prise.

M. Thompson: Quelles sont les dispositions?

M. Ritchie: Il y a seulement la mission en Algérie qui soit prévue.

M. Thompson: C'est tout.

M. Ritchie: Le gouvernement n'a pris de décisions qu'en ce qui touche cette mission.

M. Thompson: Je voudrais maintenant vous demander s'il y aura des représentants officiels de la CIDA?

Le président: Le sous-comité a étudié la question et a décidé qu'il n'y en aurait pas.

M. Thompson: Pourriez-vous déterminer quels sont les prêts d'expansion qui ont été accordés à l'autre session? Pour quels pays et quels montants pourrions-nous obtenir ces renseignements?

Le président: Je pense que je puis obtenir ces renseignements.

M. Thompson: Peut-être à la fois pour le dernier exercice et pour cette année fiscale. Pourrions-nous avoir une liste des petits prêts ou des prêts d'expansion qui ont été accordés durant le dernier exercice et, cette année jusqu'à présent et pourriez-vous nous dire s'il y a un budget spécial prévu pour ce genre de chose pour l'exercice courant disons au cours d'une prochaine réunion?

M. Ritchie: Certainement, monsieur.

M. Thompson: Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur Thompson. Monsieur Hymmen.

[Text]

Mr. Hymmen: Thank you, Mr. Chairman. I was asking Mr. Ritchie earlier about country plans, and I find this a rather interesting matter in line with the new operation, because in response to questioning at the last meeting I think Mr. Ritchie said that the interdepartmental committee had only been established coincidental with the preparation of the white paper. In an External Affairs publication last October the department themselves suggested the country plans are a key element in the whole operation of the interdepartmental committee. How many country plans have been prepared to date?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, as I think I mentioned, the country plans for this first year are bound to be of a somewhat embryonic tentative character. We are feeling our way and we want to keep these plans realistic and as practical as possible. But we have had prepared in that sort of manner something like 85 country mission plans. These are provisional country plans. They are the base from which we will go on to develop more definitive plans for subsequent years.

Mr. Hymmen: Well then, on the same question, you say they are provisional plans. Will this be a continuing situation? It will not be a case of bringing out a plan and that is it.

The other question I was going to ask is if a plan is prepared, how often will it be revised?

Mr. Ritchie: These plans would be prepared, as we see it, every year. There would be a cycle in which the department and the missions abroad would participate in the preparation of plans for each country, and these would be revised from one year to the next. As I attempted to say, we would, as a practical matter, wish to keep these plans sufficiently flexible so that changes could be made to meet changes in circumstances that can occur without much warning. So they will never be infinitely detailed rigid schemes.

• 1710

They will be guidance plans which will have some bearing, of course, on the resources that are made available to each mission to carry out the purposes that have been specified in those plans. They will not be something that will be so rigid as to hamper our effective operation or to lead us to go on doing something later in the year that in fact turns out not to have been quite what we should have been doing. We will keep flexibility within the plans that will generally guide our activities in each of those countries.

Mr. Hymmen: Has any consideration been given, in order to provide more flexibility to the foreign policy paper, to making any of these plans public?

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, these are plans to guide our operations. They are not intended as public documents particularly, and obviously in some respects it might reduce the usefulness of the plans if they were to be regarded as documents for publication.

[Interpretation]

M. Hymmen: Merci, monsieur le président. J'ai questionné M. Ritchie un peu plus tôt au sujet des plans de campagnes et j'ai découvert que c'était un sujet assez intéressant; en réponse à une question posée à la dernière réunion je pense que M. Ritchie a répondu que le Comité interministériel avait été créé pour coïncider avec la préparation du Livre blanc. Un bulletin publié par les Affaires extérieures en octobre dernier le ministère laisse entendre que les plans de campagne sont un élément clé de toute l'activité du comité interministériel. Combien de plans ont été préparés jusqu'à présent?

M. Ritchie: Monsieur le président, je l'ai dit, je pense les plans de campagne pour cette année ont nécessairement un caractère d'essai. Nous cherchons notre voie et nous voulons que ces plans soient aussi réalistes et aussi pratiques que possible. Par contre, nous avons préparé de la même façon environ 85 plans de campagne pour des missions. Il s'agit de plans provisionnels qui serviront de base pour finalement mettre au point des plans plus définitifs pour les années subséquentes.

M. Hymmen: Vous dites donc qu'il existe des plans provisionnels. Est-ce que cela continuera d'être le cas? Il ne s'agira pas de mettre un plan au point et de s'en tenir là.

Je voudrais aussi vous demander combien de fois le plan est révisé une fois préparé?

M. Ritchie: Dans notre optique ces plans seront préparés tous les ans. Les ministères et les missions à l'étranger participeraient à la préparation des plans pour chaque pays et ces plans seraient révisés tous les ans. Comme j'ai essayé de l'expliquer pour des raisons d'ordre pratique nous essaierons d'avoir des plans suffisamment souples pour qu'on puisse leur apporter des changements à l'improviste lorsque les circonstances l'imposent. Il n'y aura donc pas de programmes rigides détaillés à l'infini.

Il y aura des plans directeurs qui auront une certaine influence touchant les ressources qui seront fournies aux missions pour répondre aux objectifs précisés dans ces plans. Il est entendu que les plans seront fort rigides au point d'entraver toute notre activité pour nous obliger à faire quelque chose que nous n'aurions pas dû faire en fait. Nous aurons des plans suffisamment souples qui pourront guider de façon générale votre activité dans chacun de ces pays.

M. Hymmen: A-t-on envisagé d'assouplir la politique étrangère qui permette de faire connaître ces plans?

M. Ritchie: Monsieur le président ce sont des plans qui servent à rigidifier notre activité. Le but n'est pas d'en faire des documents publics et il est clair que à certains égards leur utilité pourrait être réduite si l'on estimait qu'ils doivent être publiés.

[Texte]

Mr. Hymmen: Will any costs involved in the preparation of these plans be included in the present budget, or will they be supplementary estimates?

Mr. Ritchie: The preparation of the plans is intended to be included in the basic budget. Personnel who prepared the plans would be the personnel of the missions and of the various departments involved back here. I hope it is clear that these are plans that involve several departments and not just External Affairs.

I have talked in terms of plans. Perhaps technically one should say that it is a matter of plans for a period of time, and then of a more detailed program for the particular year. They have both plans and programs, but I have used the term "plans" to cover the whole process.

Mr. Hymmen: Are there any plans proposed for countries where we do not have a mission?

Mr. Ritchie: No, sir, not at this stage. That would be something on which we would want the advice of a mission. When you say "do not have a mission"...

Mr. Hymmen: Do not have a mission.

Mr. Ritchie: Do not have a resident mission?

Mr. Hymmen: A resident mission or a non-resident mission.

Mr. Ritchie: I am sorry. We do have plans with regard to countries where we do not have resident missions if we have a mission accredited to those countries. I think this is right.

Mr. Hymmen: But where there is no mission at all accredited, you have no plans?

Mr. Ritchie: No. The implication of our not having any mission accredited there, either in that capital or from a nearby capital, would be that our relations with that country were not at that time to that degree of activity.

Mr. Hymmen: Is there a country plan for the United States?

Mr. Ritchie: There certainly are country plans covering our interests in the United States being developed. Yes, sir.

Mr. Hymmen: Being developed?

Mr. Ritchie: Yes. Please do not misunderstand these plans. They are not great strategic documents; they are practical programs for doing the things that will serve the sorts of interests that are discussed in the foreign policy papers for Canada in each of these countries. They get down to the nuts and bolts.

Mr. Hymmen: But as you say, sir, because it is a departmental document, it could not be used to fill a void that has been expressed in this Committee in a direct reference to our southern neighbour in the foreign policy papers. Thank you, Mr. Chairman.

[Interprétation]

M. Hymmen: Que les coûts que comportent la préparation de ces plans seront inclus dans le budget actuel ou est-ce qu'ils feront l'objet de crédits supplémentaires?

M. Ritchie: L'intention est d'inclure ces frais dans le budget de base. C'est le personnel des missions et des divers ministères impliqués qui s'occuperont de la préparation des plans. Il est clair, je l'espère, que le seul ministère des Affaires extérieures n'est pas imputé ici.

Je parlais en terme de plans. De façon technique on pourrait peut-être dire qu'il s'agit de plans pour une certaine période et ensuite d'un programme plus détaillé pour une année précise. Il y a à la fois plans et programmes mais j'utiliserai le terme plans comme un terme global.

M. Hymmen: A-t-on proposé d'autres plans pour les pays qui n'ont pas de missions?

M. Ritchie: Non monsieur, pas pour le moment. Nous aimerions être conseillés par une mission là-dessus. Quand vous dites «qui n'ont pas de mission»...

M. Hymmen: Qui n'ont pas de mission.

M. Ritchie: Qui n'ont pas de mission sur place?

M. Hymmen: Qui n'ont pas de mission sur place ou autrement.

M. Ritchie: Je m'excuse. Nous ayons des plans touchant les pays qui n'ont pas de mission sur place car une mission est prévue pour ces pays. Je pense (que) juste.

M. Hymmen: Mais quand il n'y a pas de mission reconnue vous n'avez pas de plans?

M. Ritchie: Non. Le fait que l'on n'ait pas de mission reconnue dans une capitale donnée ou dans une capitale voisine signifie qu'à ce moment nos relations avec le pays en question ne sont pas suffisamment étroites.

M. Hymmen: Y a-t-il un plan pour les États-Unis?

M. Ritchie: On n'est certainement en train de mettre au point des plans en ce qui concerne nos intérêts dans les États-Unis. Certainement monsieur.

M. Hymmen: En train de mettre au point.

M. Ritchie: En effet. Ne vous méprenez pas. Ces plans ne sont pas des documents hautement stratégiques, ce sont des programmes pratiques permettant d'accomplir certaines choses et de servir toute sorte d'intérêt qui font l'objet de discussion dans les documents de politiques étrangères pour le Canada dans chacun de ces pays. Ils ont vraiment la racine des choses.

M. Hymmen: Mais comme vous dites monsieur étant donné qu'il s'agit d'un document ministériel on ne pourrait s'en servir pour combler à un vide qu'on a souligné devant ce Comité pour une référence directe de notre voisin du Sud d'un document de politique étrangère. Je vous remercie monsieur le président.

[Text]

The Chairman: Are there any other questions?

Before adjourning, may I just remind members that since we have completed the questioning of the officials of the department, we will cancel our meeting which we had scheduled for next Tuesday. Our next meeting will be a week from today, when we will hear from the Minister winding up the discussion of the External Affairs estimates. That meeting will be at 4 p.m. rather than 3.30.

On your behalf, I would like to thank Mr. Ritchie, Mr. Tremblay, Mr. Barton and the other members of the staff of External Affairs for their assistance.

[Interpretation]

Le président: Il y a-t-il d'autres questions?

Avant d'ajourner je rappellerais aux membres étant donné que l'interrogation des témoins du Ministère est terminée nous annulons notre réunion telle que prévue pour mardi prochain. Nous nous réunirons donc dans une semaine et le Ministre animera la discussion des prévisions budgétaires des Affaires extérieures. La réunion aura lieu à 4h au lieu de 3:30.

En votre nom je remercie MM. Ritchie, Tremblay et Barton et les autres membres du personnel des Affaires extérieures pour l'aide qu'ils nous ont fournie.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Wednesday, May 19, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 27

Le mercredi 19 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Estimates 1971-72,
Department of External Affairs

CONCERNANT:

Le budget des dépenses 1971-1972,
ministère des Affaires extérieures

APPEARING:

Honourable Mitchell Sharp,
Secretary of State for External Affairs

A COMPARU:

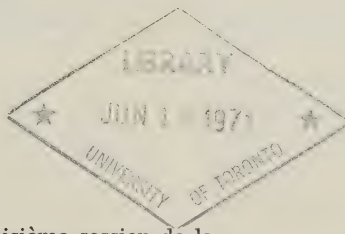
L'honorable Mitchell Sharp,
secrétaire d'État aux Affaires extérieures

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Groos
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Prud'homme
Macquarrie	Rowland
Marceau	Stewart (<i>Marquette</i>)
Nystrom	St-Pierre
Ouellet	St. Pierre
Paproski	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Perrault	Walker
	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

Wednesday, May 19, 1971

(25)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 3:45 p.m., the Chairman, Mr. Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Barrett, Brewin, Dupras, Groos, Guay (*St. Boniface*), Hymmen, Marceau, Ouellet, Prud'homme, Rowland, Stewart (*Marquette*), St. Pierre, Thompson (*Red Deer*), Wahn, Walker, Yewchuk—(17).

Appearing: The Honourable Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs.

Witnesses: From the Department of External Affairs: Mr. W. H. Barton, Assistant Secretary of State for External Affairs; Mr. L. Legault, Head, Law of the Sea Section.

The Committee resumed consideration of the Estimates 1971-72 of the Department of External Affairs on *Item 1*—Operating Expenditures.

The Chairman introduced the Minister who read an opening statement and then proceeded to answer questions.

Vote 1 Carried

Votes 5, 10, L12, relating to the Department of External Affairs severally Carried.

Votes 15, 20, L25 relating to the Canadian International Development Agency severally Carried.

Vote 30 relating to the International Joint Commission Carried.

It was agreed,—

That the Chairman be authorized to report to the House commending the Estimates.

At 4:50 p.m., the Chairman having to retire, he called upon Mr. Badanai to preside as Acting Chairman.

At 5:25 p.m., the questions terminating, the Committee adjourned until 9:30 a.m., Friday, May 21, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le mercredi 19 mai 1971

(25)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures de la défense nationale se réunit cet après-midi à 3 h 45. Le président, M. Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Barrett, Brewin, Dupras, Groos, Guay (*Saint-Boniface*), Hymmen, Marceau, Ouellet, Prud'homme, Rowland, Stewart (*Marquette*), St-Pierre, Thompson (*Red Deer*), Wahn, Walker, Yewchuk—(17).

Comparait: L'honorable Mitchell Sharp, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: MM. W. H. Barton, secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures et L. Legault, directeur, législation de la division maritime.

Le Comité reprend l'étude des prévisions budgétaires 1971-1972 du ministère des Affaires extérieures sur le poste 1—Dépenses de fonctionnement.

Le président présente le ministre qui fait lecture d'une déclaration et répond ensuite aux questions.

Le crédit 1 est adopté.

Les crédits 5, 10 et L12 ayant trait au ministère des Affaires extérieures sont adoptés séparément.

Les crédits 15, 20 et L25 ayant trait à l'Agence canadienne de développement international sont adoptés séparément.

Le crédit 30 ayant trait à la Commission internationale mixte est adopté.

Il est convenu,—

Que le président soit autorisé de faire rapport à la Chambre de l'adoption des prévisions budgétaires.

A 4 h 50 de l'après-midi, comme le président doit se retirer, il demande à M. Badanai de lui suppléer.

A 5 h 25 de l'après-midi, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 9 h 30 du matin, le vendredi 21 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, May 19, 1971.

[Text]

The Chairman: Gentlemen, it is past the appointed hour so perhaps we can begin. Today the Committee will continue its consideration of the 1971-72 estimates of the Department of External Affairs.

This afternoon I would like to welcome the Secretary of State for External Affairs, the Honourable Mitchell Sharp, who is with us to answer questions relating to his department's estimates.

This is to be our last meeting on the External Affairs estimates and we plan to call for a vote either at the end of this meeting if we can get a quorum, or if not, next week at the same time as the Committee is considering the Report on Developmental Assistance.

Before asking Mr. Sharp to proceed with his statement I want just to outline briefly the Committee's program until the end of June. The Subcommittee on International Development Assistance has now completed its draft report. This must now be considered by the full Committee and we are arranging one or two, if necessary, in camera meetings for this next week, probably on Tuesday and Wednesday at our regular meeting times. The members will be advised later, however, of the exact date and times, and the text will be circulated to all members of the Committee as soon as it is available, probably tomorrow, so that they will have an opportunity to give it a thorough examination prior to the next meeting.

The steering subcommittee met last week and agreed on a general outline of its draft report on "Foreign Policy for Canadians" and hopes to have a draft report ready for consideration by the Committee by the first week in June.

Finally, in accordance with authorization given by the steering subcommittee, a very limited number of hearings on Canadian policy on South Africa are to be held in June. A number of written briefs to the Committee on *Foreign Policy for Canadians* included reference to this issue. In addition the Clerk has received various letters expressing views on this subject. A first meeting has been arranged on June 1 to hear critics of present Canadian policies as enunciated in *Foreign Policy for Canadians* and other official statements. The Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa, including authors of the "Black Paper", the Young Women's Christian Association and CUSO have all submitted substantial briefs on the issue and have indicated they will attend this meeting. In addition interested organizations, including the Development Education Centre, Project Mozambique, the Vancouver Committee and Miles for Missions have also been invited to attend.

On June 15 the Committee will hear Professor Margaret Doxy, Trent University, and Professor Peter MacLaughlin, University of New Brunswick, and it is possible that other witnesses may wish to appear as well. Professor Doxy has just completed a book dealing with the efficacy of sanctions while Professor MacLaughlin, a development economist, has a special interest in the effect of punitive measures on the development process.

On June 16, the Secretary of State for External Affairs will again appear before this Committee to make a statement and answer questions on Canadian policy toward Africa.

Before asking you to make a statement, Mr. Minister, I should like on behalf of the Committee to say how grateful

• 1544

TÉMOIGNAGE

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 19 mai 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, comme nous avons dépassé l'heure prévue pour le début de la réunion, nous allons sans plus tarder nous mettre au travail. Aujourd'hui, le Comité continue son étude des prévisions budgétaires de 1971-1972 du ministère des Affaires extérieures.

J'aimerais souhaiter la bienvenue, cet après-midi, au secrétaire d'État aux Affaires extérieures, l'hon. Mitchell Sharp, qui répondra aux questions portant sur les prévisions budgétaires de son ministère.

Il s'agit ici de notre dernière réunion touchant l'étude des prévisions budgétaires des Affaires extérieures et nous aimerions prendre le vote soit à la fin de cette réunion si nous sommes en nombre. Sinon, ce sera la semaine prochaine lorsque le Comité étudiera le rapport touchant l'aide au développement.

Avant de demander à M. Sharp de nous présenter sa déclaration d'ouverture, je voudrais expliquer brièvement le programme du Comité d'ici la fin de juin. Le sous-comité de l'assistance au développement international a maintenant complété la rédaction de son rapport préliminaire. Ce rapport doit être étudié car le Comité plénier et nous organisons une ou deux réunions, selon les besoins, qui seront tenues à huis clos au cours de la semaine prochaine, probablement mardi et mercredi aux heures habituelles de nos réunions.

Les membres seront informés plus tard, toutefois, des dates et des heures exactes, et le texte du rapport sera distribué à tous les membres du Comité dès qu'il sera disponible, c'est-à-dire probablement demain, de sorte que tous les membres auront l'occasion de l'étudier à fond avant la tenue de notre prochaine réunion.

Le Comité de direction s'est réuni la semaine dernière et a adopté le plan général de son rapport préliminaire sur la «Politique étrangère au service des Canadiens» et espère que ce rapport préliminaire sera prêt pour fins d'étude par le Comité au cours de la première semaine de juin.

Finalement, selon l'autorisation reçue par le comité de direction, un nombre très limité d'auditions seront tenues pour discuter la politique canadienne touchant l'Afrique du Sud et ces témoignages seront reçus en juin. Un certain nombre des mémoires présentés au Comité touchant la «Politique étrangère au service des Canadiens» portaient mention de cette question. De plus, le greffier a reçu un grand nombre de lettres portant différents points de vue sur ce point. Une première réunion a été arrêtée pour le 1^{er} juin afin d'entendre différentes critiques touchant les politiques canadiennes, telles qu'elles sont décrites dans le livre blanc «Politique étrangère au service des Canadiens». Le Comité d'étude, pour une politique canadienne juste à l'égard de l'Afrique, y compris les auteurs du Livre Noir, la *Young Women's Christian Association* et le SUCO ont tous présentés des mémoires d'envergure sur cette question et ont mentionné le fait qu'ils assisteraient à cette réunion. De plus, nous avons aussi invité des organismes intéressés, y compris le *Development Education Centre*, le projet Mozambique, le Comité de Vancouver et l'organisme Miles for Missions, à assister à cette réunion.

Le 15 juin, le Comité recevra le témoignage du professeur Margaret Doxy, de l'Université Trent, et du professeur Peter MacLaughlin, de l'Université du Nouveau-Brunswick et il est possible que d'autres témoins demandent à être entendus. Le professeur Doxy vient de termi-

[Texte]

we are that at a time when you are Acting Prime Minister you can find time to be with us, not only today, but again in mid-June. Mr. Sharp.

Hon. Mitchell Sharp (Secretary of State for External Affairs): Thank you, Mr. Chairman. The purpose of my being here this afternoon is to answer or to try to answer any questions you may have arising out of the estimates of my department. What I have to say by way of introduction will, therefore, be very brief.

When I appeared before the Committee to discuss the estimates last year, the department was facing a very difficult budget situation. We had to close certain missions, recruitment of officers had stopped and staffs at our missions abroad were being cut back. Criticism of the department was coming from all directions, and the very role, function and future of the department were under questioning. In the face of these adversities, morale in the department was suffering.

From that low point we have made tremendous progress. Two missions, to the People's Republic of China and the Vatican, have been opened. In the current year we will be opening a mission in Algeria. The opening of a mission in Zambia in which I know this Committee is particularly interested, is under study, and plans are advancing for the opening of a permanent observer mission to the OAS in Washington. Opening missions is not an end in itself, or in itself significant evidence of progress, but in all these cases the aim is the furtherance of essential Canadian objectives and interests.

We are again hiring officers. Many of our missions overseas continue to be understaffed with their resources stretched to the limit. The re-organization of the department and the moves toward greater integration of the whole foreign service will through time ease this problem. I understand that my Under-Secretary, Mr. Ritchie, reported fully to the Committee on these organizational changes. Morale in the department is now, I believe, much improved. The publication of the foreign policy papers last June has given the department a clear mandate from the government and a new sense of direction. This in turn has given the department's officers a sense of accomplishment and the feeling that once again they have an opportunity to serve their country.

Foreign Policy for Canadians has had a mixed reception from the interested public. Anything else would have been a miracle. It has stimulated dialogue between the department and its friends and critics from which both sides have benefited. Your Committee in its hearings on the general paper has made an important contribution to this dialogue.

• 1550

In preparing for my appearance this afternoon I have been reflecting on the way in which the policy guidance

[Interprétation]

ner un livre traitant de l'efficacité des sanctions, alors que le professeur MacLaughlin, économiste du développement, s'intéresse particulièrement aux répercussions des mesures punitives dans le processus de développement.

Le 16 juin, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures viendra témoigner de nouveau devant notre Comité. Il présentera une déclaration et répondra aux questions que nous voudrions lui poser touchant la politique canadienne relative à l'Afrique.

Avant de vous demander de procéder avec votre déclaration, monsieur le ministre, j'aimerais, au nom des membres du Comité, vous dire jusqu'à quel point nous vous savons gré, au moment où vous assumez les fonctions de premier ministre intérimaire, de trouver tout de même le temps de venir nous rencontrer non seulement aujourd'hui, mais encore une fois, à la mi-juin. Monsieur Sharp.

L'hon. Mitchell Sharp (Secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Merci, monsieur le président. La raison de ma présence ici cet après-midi est de répondre ou du moins essayer de répondre aux questions que vous aimeriez poser touchant les prévisions budgétaires de mon ministère. Les commentaires que je présenterai comme introduction seront donc très brefs.

Lorsque je me suis présenté devant votre Comité, l'an dernier, pour discuter les prévisions budgétaires de cette année-là, le ministère faisait face à une situation financière difficile. Nous avions dû fermer certaines missions, interrompre le recrutement de fonctionnaires et le personnel de nos missions à l'extérieur avait été réduit. Le ministère faisait l'objet de critiques fusant de toutes parts, et le rôle même, la fonction et l'avenir du Ministère étaient entièrement remis en question. Face à de telles situations adverses, le moral à l'intérieur du ministère était passablement affecté.

Malgré ce point de départ difficile, nous avons tout de même réalisé des progrès considérables. Deux missions, l'une en République de Chine et l'autre au Vatican ont été ouvertes. Au cours de la présente année, nous ouvrirons une mission en Algérie, et nous procédons actuellement à l'étude touchant l'ouverture d'une mission en Zambie, ce qui intéresse particulièrement ce Comité selon les renseignements que je possède. De plus, nos plans avancent rapidement touchant l'ouverture d'une mission d'observation permanente auprès de l'OAS à Washington. L'ouverture d'une mission n'est pas un objectif en soi et ne présente pas en soi des preuves significatives de progrès, mais dans tous ces cas, l'objectif poursuivi était la poursuite d'objectifs essentiels au Canada.

Nous avons repris le recrutement de fonctionnaires. Nombre de missions à l'extérieur continuent à souffrir d'un manque de personnel, alors que leurs ressources s'étendent à leurs limites extrêmes. La réorganisation du ministère et les mesures prises visant une plus grande intégration de l'ensemble du service extérieur viendra avec le temps adoucir ce problème. Je crois que le sous-ministre, M. Ritchie, a fait un rapport complet au Comité touchant ces modifications dans notre organisation.

Le moral à l'intérieur du ministère s'est amélioré énormément, à mon avis. La publication du Livre blanc sur la politique étrangère en juin dernier a donné au ministère un mandat précis venant du gouvernement et une nouvelle orientation. Il découle de cela que les fonctionnaires du ministère ont repris un sens d'autoréalisation et qu'ils ont

un sentiment qu'une fois de plus ils ont l'occasion de servir leur pays.

[Text]

provided by the foreign policy papers is being given effect. I would like to give you some brief highlights which will make clear that the foreign policy papers are not a theoretical exercise but a present reality in our work.

The papers stated the government's intention to seek permanent observer status with the Organization of American States. This decision was conveyed to the Organization at its General Assembly in Washington last year and stated in more detail by the Parliamentary Secretary at the General Assembly at San José last month. The Assembly passed a resolution to establish the status of permanent observership on the basis of association with the activities of the OAS. The permanent council is working out the details of timing and modalities and as I suggested, we are studying the establishment of a mission in Washington.

As forecast in the papers, the funds available to CIDA have been increased by 17 per cent. Some progress has been made with aid untying and the percentage of assistance flowing through multilateral channels will reach the forecast figure of 25 per cent. The international Development and Research Centre has been set up under Mr. Pearson and Dr. Hopper and is now operational.

A common criticism of the papers was that they seemed to presage a de-emphasis of Europe among Canada's foreign policy preoccupations. I always found this difficult to understand since it is not what the papers said. In fact, as anticipated, our relations with Europe have been strengthened and intensified in the past year. Their importance has never been more clearly seen.

Throughout the year in Canada, and on several occasions in Europe, I and other ministers have been engaged in a series of discussions with European leaders of the greatest significance for our relations with that part of the world.

Relations with eastern Europe have not been neglected. The Prime Minister's visit to the Soviet Union is dramatic evidence of our determination to broaden and deepen our relations with the nations of eastern Europe in terms of trade, scientific and technological exchange, and cultural exchange.

The opening of our mission in Peking is the most notable event in the Pacific. The papers suggested that Canada might make a contribution toward bringing China into a more constructive relationship with the world community, a process in which we have been able to take the first step. Canada has made clear its view that Peking should take the China seat at the United Nations.

There has been an important series of ministerial visits back and forth between Canada and Australia and New Zealand. The Prime Minister has visited those countries and also India, Ceylon, Japan, Singapore and Indonesia.

The papers suggested that Canada should seek non-regional membership in E.C.A.F.E. This we are postponing until after some questions of a constitutional and organizational nature within E.C.A.F.E. have been resolved by the membership. This is an example of the constraints placed upon freedom of action internationally with which the general paper deals.

The foreign policy papers pledge Canada's continuing support for the United Nations as it strives to fulfil its two great functions, to keep the peace and to improve the conditions of life on earth. Much of the work of the organization is ongoing in character and not less important for this reason. But the United Nations is striking out in new directions, as new or newly-realized international prob-

[Interpretation]

Le Livre blanc «Politique étrangère au service des Canadiens» a été reçu dans le public de diverses façons. Toute autre réaction aurait vraiment été un miracle. Cela a stimulé le dialogue entre le ministère et ses amis et la présentation de critiques a vraiment bénéficié à tout le monde. Avec les témoignages présentés touchant le Livre blanc, le Comité a fait une contribution importante à la stimulation de ce dialogue.

En me préparant à comparaître devant vous cet après-midi, j'ai réfléchi sur la manière dont l'orientation politique indiquée dans l'Étude est mise en œuvre. J'aimerais soumettre quelques brèves observations qui démontreront que les documents de politique étrangère ne sont pas un exercice purement académique, mais plutôt une réalité effective dont s'inspire notre travail.

Le Livre blanc précisait l'intention du gouvernement de demander la création d'un statut d'observateurs permanent auprès de l'OEA. Cette décision a été communiquée lors de l'Assemblée générale de l'Organisation tenue à Washington l'année dernière et exposée en détails par le secrétaire parlementaire à l'Assemblée générale qui a eu lieu à San José le mois dernier. L'Assemblée a adopté une résolution visant à créer le statut d'observateurs canadiens comme mode d'association aux travaux de l'OEA. Le Conseil permanent travaille présentement sur le détail des questions relatives à l'entrée en vigueur et aux modalités du statut et, comme je l'ai déjà dit, nous examinons actuellement le problème de la création d'une mission à Washington.

Tels que prévus dans le Livre blanc, les fonds affectés à l'ACDI ont été augmentés de 17 p. 100. En ce qui concerne l'aide accordée sans condition, on constate les progrès faits en ce sens. De plus, l'aide multilatérale atteindra la proportion prévue de 25 p. 100. Le Centre de développement international et de recherche relève de l'autorité de M. Pearson et de M. Hopper et fonctionne à l'heure actuelle.

Dans les critiques qui ont été dirigées contre le Livre blanc, on a dit que la politique étrangère du Canada accorderait moins d'importance à l'Europe que dans le passé. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela, puisque le document ne renferme rien de tel. En fait, comme il y était prévu, nos relations avec l'Europe se sont renforcées et intensifiées depuis un an. Leur importance n'a jamais été aussi clairement établie.

Pendant toute l'année au Canada et à plusieurs occasions en Europe, d'autres ministres et moi-même avons participé à maintes discussions avec les dirigeants européens sur l'importance capitale de nos relations avec cette partie du monde.

Les relations avec l'Europe de l'Est n'ont pas été négligées. La visite du premier ministre en Union soviétique est bien la preuve éclatante de notre ferme résolution d'étendre et de renforcer nos relations avec les nations de l'Europe de l'Est et ce, sur le plan des échanges commerciaux, scientifiques, techniques et culturels.

La création de notre mission à Pékin constitue l'événement le plus important touchant cette partie du monde. Le Livre blanc a proposé que le Canada aide la Chine à «entretenir des relations plus constructives avec la communauté mondiale» et nous avons d'ailleurs pu prendre l'initiative d'une telle démarche. Le Canada a clairement émis l'opinion que Pékin devrait occuper le siège de la Chine aux Nations Unies.

Le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont tour à tour échangé maintes visites ministérielles. Le premier

[Texte]

lems come to the fore. Of particular interest to Canada with its long shoreline and technologically advanced society is the worldwide move towards the control of pollution, the protection of the environment, and the enhancement of the quality of life.

The United Nations is responding by the holding of a major conference on the human environment in Stockholm next year, with Maurice Strong as Secretary-General. UNESCO is in the process of launching an international undertaking of scientific co-operation among member states to be known as the Man and the Biosphere project. Other international bodies to which Canada belongs are active in the field. NATO has its Committee on the Challenges of Modern Society. The OECD has recently established an Environment Committee to deal with questions of air and water management, pollution by automobiles, industrial pollution and the environmental problems of urban society, among others.

The Economic Commission for Europe is now holding a conference on problems relating to the environment in Prague. Canada is represented. It also plans a seminar on air and water pollution arising in the iron and steel industry in Leningrad in August.

On June 10 I will lead the Canadian delegation to the second ministerial meeting of the I.J.C. on Great Lakes pollution. The delegation will include representatives of interested provinces. It is hoped that at this meeting agreement can be reached on quality standards for Great Lakes water and that arrangements can be made to enable the I.J.C. to exercise increased responsibilities for the maintenance of these standards.

The sudden multiplication of activities related to the quality of life has not caught the Department unprepared. The Scientific Relations and Environmental Problems Division was established in 1970, and reorganized this year as the Bureau of Economic and Scientific Affairs.

• 1555

In addition to co-ordinating Canada's contributions to the various international initiatives I have described, the scientific affairs arm of the Bureau is responsible for the establishment of bilateral exchanges such as the scientific and Technological Agreement reached with the Soviet Union last fall. In addition, this Bureau has the day-to-day management of all Canada's specific national interests in the allied fields of science in general and protection of the environment in particular.

Returning for a moment to the United Nations, the foreign policy papers state that in the 1970's Canada should give a high priority to work on arms control and disarmament. In this field Canada made an important contribution to the recently concluded Seabed Arms Control Treaty and is continuing its efforts towards progress in the search for a comprehensive nuclear test ban and the outlawing of chemical and biological weapons in warfare. In NATO we are working with our allies for mutual balanced force reductions in Europe and, as a group, consulting with the United States on the SALT talks—Strategic Arms Limitation Talks.

The papers discuss the need for Canada to project abroad its distinctive bilingual and multicultural nature. Progress is being made, in the normalization of our relations with France, in increased development assistance to Francophone countries of Africa, Asia and the Caribbean. *L'Agence de Coopération culturelle et technique* has been successfully founded and its first formal conference will

[Interprétation]

ministre a été reçu dans ces pays, tout comme en Inde, à Ceylan, au Japon, à Singapour et en Indonésie.

Le Livre blanc propose en outre que le Canada demande de faire partie sur un plan non régional de la CEAE. Nous remettons cette affaire à plus tard, c'est-à-dire après que certaines questions relatives à la Constitution et à l'organisation au sein de la CEAE auront été réglées par ses membres. Voilà un exemple des contraintes qui s'exercent sur la liberté d'action dans le domaine international et dont traite le document général.

Dans ces documents portant sur la Politique étrangère, le Canada confirme son appui aux grands objectifs de maintien de la paix et d'amélioration de la vie sur terre des Nations Unies. L'Organisation est actuellement engagée dans un ensemble de projets d'importance, mais elle se tourne maintenant vers des problèmes parfois nouveaux, parfois plus anciens, qui surgissent à l'échelle internationale. Vu la longueur de ses côtes et la société postindustrielle qui le caractérise, le Canada est tout spécialement intéressé aux efforts qu'on déploie pour tenter d'enrayer la pollution, de protéger l'environnement et d'améliorer la qualité de la vie.

Les Nations Unies se sont déjà engagées en convoquant à Stockholm, pour l'an prochain, une importante conférence sur le milieu humain dont les secrétaires généraux M. Maurice Strong. L'UNESCO s'occupe actuellement de lancer parmi ses membres un mouvement international de coopération scientifique qui sera connu sous le nom de «l'Homme et la Biosphère». D'autres organisations internationales dont le Canada est membre abattent beaucoup de besogne dans ce domaine. L'OTAN a mis sur pied un comité d'étude sur les défis de la société moderne et l'OCDE a dernièrement institué un comité de l'environnement chargé, entre autres, des questions de gestion rationnelle de l'air et de l'eau, de pollution par l'automobile et de pollution industrielle et des problèmes écologiques des sociétés urbaines.

La Commission économique pour l'Europe tient présentement à Prague une conférence sur les problèmes relatifs à l'environnement et le Canada y est représenté. La Commission projette également la tenue à Leningrad, en août, d'un colloque sur la pollution de l'air et de l'eau dans l'industrie du charbon et de l'acier.

Le 10 juin, je dirigerai la délégation canadienne qui participera à la deuxième réunion ministérielle de la Commission mixte internationale chargée d'étudier la question de la pollution des Grands lacs. La délégation se composera de représentants des provinces concernées par ce problème. Il est à espérer que la réunion permettra à toutes les parties en cause de faire l'accord sur les normes de qualité des eaux des Grands lacs et que des dispositions seront prises pour permettre à la Commission mixte internationale d'assumer des responsabilités accrues en ce qui concerne la protection de ces normes.

Le ministère était cependant prêt à faire face à cette soudaine multiplication de travaux sur la qualité de la vie. La Direction des relations scientifiques et des problèmes de l'environnement, créée en 1970, a été restructurée et porte maintenant le nom de Bureau des affaires économiques et scientifiques.

En plus de coordonner la participation du Canada aux divers mouvements internationaux, le Bureau est chargé de l'établissement d'accords bilatéraux, tel l'Accord scientifique et technique conclu avec l'Union Soviétique l'automne dernier. Le Bureau s'occupe également de tous les

[Text]

be held in Canada this fall. This makes clear that Canada has been successful in its effort to be accepted internationally as being equally a French-speaking and an English-speaking country.

Recently I visited five of the developing countries of Africa, both Anglophone and Francophone. I believe now you will be turning your attention to African problems and I look forward to discussing these with you next month.

All of these activities and all of Canada's activities must be seen against the background of our complex and intricate relations with the United States. The general paper identifies Canada's central problem as being: "how to live in harmony with, but distinct from the greatest power on earth." It also identifies the United States as our closest friend and ally. This is familiar ground. I will not cover it again except to say that while we must accept, live with and be grateful for our interdependence with our North American neighbours, we must constantly be watchful to protect that essential independence of thought and action that is basic to our continued national existence.

These brief comments only touch the surface of the work that has been done in the department to implement the foreign policy papers, much more lies ahead. I am satisfied that a strengthened and renewed Department will fulfil its renewed mandate competently and effectively.

[Interpretation]

intérêts nationaux particuliers au Canada, dans le domaine général des sciences et dans celui, plus particulier, de la protection de l'environnement.

Revenant pour quelques instants aux Nations Unies, mentionnons que l'étude sur la politique étrangère déclare que le Canada donnera, au cours de la décennie actuelle, la priorité aux efforts de l'O.N.U. visant à régler la question du contrôle des armements et du désarmement. Dans ce domaine, notre pays a fait une importante contribution au Traité sur le contrôle des armements dans le fond des mers dont la conclusion a eu lieu dernièrement, et il poursuit ses efforts en vue d'un arrêt complet des essais nucléaires et de l'interdiction d'utiliser des armes chimiques et biologiques en temps de guerre. A l'OTAN, nous travaillons avec nos alliés à mettre au point la réduction équilibrée des forces en Europe et, en tant que groupe, nous participons aux consultations tenues avec les États-Unis en vue des négociations sur la limitation des armements stratégiques.

L'étude parle aussi de la nécessité où le Canada se trouve de projeter à l'étranger l'image d'un pays bilingue et multiculturel. La normalisation de nos relations avec la France fait actuellement des progrès et il en est de même de notre aide au développement des pays francophones d'Afrique, d'Asie et des Caraïbes. L'Agence de Coopération culturelle et technique, dont la création est un succès, tiendra sa première conférence officielle au Canada, l'automne prochain. Tout ceci démontre clairement que le Canada a réussi par ses efforts à se faire accepter sur le plan international comme pays d'expression française aussi bien que d'expression anglaise.

J'ai visité dernièrement cinq pays en voie de développement d'Afrique, certains francophones et d'autres anglophones. Je crois savoir que vous allez bientôt porter votre attention sur les problèmes de ce continent et je serai heureux d'en discuter avec vous le mois prochain.

Toutes ces activités, et toutes celles du Canada ne peuvent s'envisager en dehors de la toile de fond que constituent nos relations extrêmement complexes avec les États-Unis. Le document général dit, en parlant du problème qui est au centre des préoccupations du Canada, qu'il s'agit de «vivre en harmonie avec la plus grande puissance du monde, tout en conservant nos caractéristiques propres». Il reconnaît également, dans les États-Unis, notre ami et notre allié le plus sûr. Nous sommes là en terrain connu. Je ne m'y engagerai pas une nouvelle fois ici, sinon pour préciser que, tout en acceptant de vivre en état d'interdépendance avec notre voisin nord-américain et d'être reconnaissants de cette situation, nous devons veiller constamment à préserver l'indépendance de pensée et d'action essentielle et fondamentale qui nous permet de conserver notre identité nationale.

Ces brefs commentaires n'ont fait qu'effleurer le travail accompli par le Ministère pour mettre en pratique les documents sur la politique étrangère du Canada, mais notre tâche est loin d'être terminée. Je suis convaincu que le Ministère, raffermi et modernisé, continuera de remplir sa tâche avec compétence et efficacité.

Le président: Merci, monsieur Sharp. J'ai sur ma liste ici MM. Guay, Yewchuk et Brewin. Monsieur Guay.

M. Guay (Saint-Boniface): Merci, monsieur le président. Ma question a trait au cinquième paragraphe à la première page des commentaires de M. Sharp relatif au moral de son Ministère. Je cite:

Le moral à l'intérieur du Ministère s'est beaucoup amélioré.

The Chairman: Thank you, Mr. Sharp. I have on my list Mr. Guay, Mr. Yewchuk and Mr. Brewin. Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you, Mr. Chairman. My question is in reference to the fifth paragraph on the first page of Mr. Sharp's comments in regard to the morale of the department. I quote:

Morale in the Department is now, I believe, much improved.

[Texte]

I would like first—this will be my first question—to ask him to possibly explain it a little further because my question really is to Mr. Sharp. Have you anything to do with promotions within the department? The reason I am asking that, Mr. Chairman, is because I am told that some of the employees within the department are not happy with certain promotions that have taken place recently. So possibly, along with the comment that Mr. Sharp has made, he might be able to explain to me what I have in mind.

Mr. Sharp: Mr. Chairman, let me answer the specific question first. The Minister has nothing whatever to do with promotions in the Department. I learn about them after they have been made. There is a board established under the control of the Public Service Commission which handles such matters. As a former public servant, I always thought this was in order to avoid political interference in the process of promotions the minister might like to have a hand in the promotions, but he never does. The only appointments the minister has anything to do with are discussions he might have with the Prime Minister about the appointment of the Under Secretary or people of equivalent rank which are made by Order in Council, but within the department itself the questions of promotion are handled by the Public Service Commission under their procedures.

• 1600

I am very conscious myself of the improvement in the morale in the department. I attribute it to some of the reasons that I have set out in this paper, and also I believe to the fact that the department has been very much concerned with the whole series of problems that have a close relation to Canada. They have not been engaged in dealing with what is happening in other countries so much as they have been dealing with the effect of our foreign policy upon Canada itself: For example, the problems of the Arctic, the problems of the territorial waters, the problems of pollution, all these things are matters that are very much at the heart of Canadian affairs as well as the field of international relations.

Mr. Guay (St. Boniface): So then, Mr. Sharp, this committee—you call it a board—is composed of all employees within the department.

Mr. Sharp: I would have to ask. I think that it is established by the Public Service Commission, but I am not sure on what basis.

Mr. Barton: Mr. Chairman the boards are chaired by a member of the Department of External Affairs, usually but not inevitably, and the other members include representatives from other departments that are engaged in foreign operations as well as the department or the Public Service Commission.

Mr. Guay (St. Boniface): So if any of the employees, Mr. Chairman, are not happy with certain promotions that have taken place, they would have the right to appeal to this particular board, I presume.

[Interprétation]

Je voudrais tout d'abord—il s'agit là de ma première question—lui demander d'expliquer un peu plus ce commentaire, car ma question s'adresse vraiment à M. Sharp. Avez-vous quoi que ce soit à faire en ce qui a trait aux promotions à l'intérieur du Ministère? La raison pour laquelle je pose cette question, monsieur le président, c'est qu'on m'a dit que certains fonctionnaires de ce Ministère ne sont pas très heureux à la suite de certaines promotions qui ont été effectuées récemment. Il se peut donc que M. Sharp, à la suite du commentaire qu'il vient de faire, puisse m'expliquer la chose.

M. Sharp: Monsieur le président, laissez-moi répondre à la première question précise tout d'abord. Le ministre n'a absolument rien à voir en ce qui a trait aux promotions à l'intérieur du Ministère. J'en prends connaissance une fois qu'elles ont été effectuées. Il y a un jury qui est établi sous le contrôle de la Commission de la Fonction publique qui s'occupe de ces domaines, de sorte qu'étant un ancien fonctionnaire moi-même, j'ai toujours cru favorable d'éviter toute interférence politique dans le processus de promotions. Le Ministre pourrait être intéressé à faire quelque chose, mais il ne le fait jamais. Les seules nominations avec lesquelles le Ministre a quelque chose à faire comportent les discussions qu'il peut avoir avec le Premier ministre touchant la nomination du sous-secrétaire d'État ou de fonctionnaires d'un niveau équivalent, lesquelles nominations sont faites par un décret ministériel, mais à l'intérieur du Ministère lui-même, les questions de promotion sont traitées par la Commission de la Fonction publique aux termes de leurs propres procédures.

J'ai moi-même pleinement conscience de l'amélioration du moral au sein du ministère. Je l'attribue à certaines des raisons que j'ai mentionnées dans ce document, et également, je crois, au fait que le ministère s'est préoccupé en grande partie de toute la série de problèmes qui ont une relation étroite avec le Canada. Ils ne se sont pas occupés de ce qui se passe dans d'autres pays autant qu'ils se sont occupés de l'effet de notre politique étrangère sur le Canada même. Par exemple, les problèmes de l'Arctique, les problèmes des eaux territoriales, les problèmes de la pollution, toutes ces choses sont des questions très importantes dans les affaires canadiennes, aussi bien que dans le domaine des relations internationales.

M. Guay (Saint-Boniface): Alors, monsieur Sharp, ce Comité que vous appelez un jury est composé entièrement des employés du Ministère.

M. Sharp: Il faudrait que je m'informe. Je pense qu'il est établi par la Commission de la Fonction publique, mais je ne sais pas à partir de quel fondement.

M. Barton: Monsieur le président, les jurys sont présidés par un membre du ministère des Affaires extérieures, habituellement mais non inévitablement, et les autres membres comprennent des représentants d'autres ministères intéressés aux affaires étrangères du ministère ou de la Commission de la Fonction publique.

M. Guay (Saint-Boniface): Si certains employés, monsieur le président, ne sont pas contents de certaines promotions qui ont eu lieu, ils auraient alors le droit d'en appeler auprès de ce jury particulier, je présume.

[Text]

Mr. Sharp: Yes, that is my understanding.

Mr. Barton: Mr. Chairman, may I say that they appeal to a special appeal board set up by the Public Service Commission and chaired by a member of the Public Service Commission appeal staff.

Mr. Guay (St. Boniface): In other words, when a promotion takes place, it has nothing to do, and you accept the recommendation of the board, as they are vacant from time to time.

Mr. Sharp: As a matter of fact, I do not think I even have to accept it. I am just told that that is what has happened. I do not think I have even the right of accepting.

Mr. Guay (St. Boniface): That is the point I wanted to make clear. There is another point that I have. There are many questions, but one refers to the Americans when we deal with some of these briefs. We always make reference to the Americans south of us, but very little is mentioned in regards to the north of us. Is there a particular reason why we do not show any concern in regards to what may take place from the north?

Mr. Sharp: Do you mean in relation to our great neighbour to the north, the Soviet Union?

Mr. Guay (St. Boniface): Yes.

Mr. Sharp: I would have thought that it was quite central to our defence posture, for example, because we belong to the NATO Alliance which was originally established and still continues as a means of protecting the countries of Western Europe against possible attack from the Soviet Union. As I have often said, in the event of a breakdown between the Soviet Union on the one side and the United States on the other, Canada would be the first country to be destroyed. So our whole purpose in our defence policy and in our foreign policy, in so far as it relates to these matters, is to prevent a nuclear war between these two great powers.

Indeed, one of the developments that is now taking place that I hope the Committee welcomes is the gradual breaking down of the kind of barriers that at one time existed. We talked about the Iron Curtain and so on. Well, the Iron Curtain is becoming full of holes. One evidence of this, of course, is the visit of our Prime Minister to the Soviet Union today who will be discussing and has been discussing with the Soviet government the question of the machinery of consultation between Canada and the Soviet Union, which is a remarkable development.

Mr. Guay (St. Boniface): I will pass for now, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Yewchuk.

Mr. Yewchuk: My first question might be considered a supplementary. It deals with our relations between your department and other departments of the government. We had a witness before us previously who indicated that communications have not always been as good as they could have been from the point of view of obtaining information on what is happening in other departments. What is the general policy of your department with regards to communication with other departments for information purposes?

[Interpretation]

M. Sharp: Oui, c'est ce que je crois comprendre.

M. Barton: Monsieur le président, puis-je dire qu'ils en appellent à un jury spécial d'appel établi par la Commission de la Fonction publique et présidé par un membre du Personnel d'appel de la Commission de la Fonction publique.

M. Guay (Saint-Boniface): En d'autres termes, lorsqu'une promotion a lieu, vous acceptez la recommandation du jury lorsqu'il y a des postes vacants de temps à autre.

M. Sharp: En fait, je ne pense pas que j'ai même à l'accepter. On me dit seulement que c'est ce qui s'est passé. Je ne pense pas avoir même le droit d'accepter.

M. Guay (Saint-Boniface): C'est ce que je voulais clarifier. J'ai plusieurs autres questions, mais l'une d'entre elles se rapporte aux Américains dans notre étude de certains de ces mémoires. Nous parlons toujours des Américains, nos voisins du Sud, mais très peu de nos voisins du Nord. Est-ce qu'il y a une raison particulière pour laquelle nous ne nous préoccupons pas de ce qui peut se passer au Nord?

M. Sharp: Voulez-vous dire en ce qui concerne notre puissant voisin du nord, l'Union Soviétique?

M. Guay (Saint-Boniface): Précisément.

M. Sharp: J'aurais pensé que c'était une question tout à fait primordiale dans notre position de défense, par exemple, car nous appartenons à l'alliance de l'OTAN qui a été originellement établie comme moyen de protéger les pays de l'Europe occidentale contre une attaque possible de l'Union Soviétique, et cette alliance continue d'être ce moyen. Comme je l'ai dit souvent, si les hostilités étaient toujours déclenchées entre l'Union Soviétique d'une part et les États-Unis d'autre part, le Canada serait le premier pays à être détruit. Ainsi donc l'objectif que nous visons dans nos politiques de défense aussi bien que dans nos politiques étrangères, en ce qui concerne ces questions, est d'empêcher qu'une guerre nucléaire n'éclate entre ces deux grandes puissances.

En effet, l'un des événements qui se produit maintenant et qui sera le bienvenu de la part du Comité, je l'espère, est l'écroulement graduel du genre de barrières qui ont un jour existé. Nous avons parlé du Rideau de fer et d'autres questions de ce genre. En fait le Rideau de fer a de plus en plus de brèches. Une preuve de cela, bien sûr, est la visite de notre premier ministre en Union Soviétique aujourd'hui où il discutera et a discuté avec le gouvernement soviétique de la question d'un mécanisme de consultations entre le Canada et l'Union Soviétique, ce qui constitue un avancement remarquable.

M. Guay (Saint-Boniface): Je cède maintenant la parole, monsieur le président.

Le président: Monsieur Yewchuk.

M. Yewchuk: Ma première question pourrait être considérée comme une question supplémentaire. Elle traite de nos relations entre votre ministère et les autres ministères du gouvernement. Nous avons entendu précédemment un témoin qui a indiqué que les communications n'avaient pas été toujours aussi bonnes qu'elles auraient pu l'être en ce qui concerne l'obtention de renseignements sur ce qui se passe dans d'autres ministères. Quelle est la politique générale en ce qui concerne la communication avec d'autres ministères aux fins des renseignements à obtenir?

[Texte]

• 1605

Mr. Sharp: Perhaps, you could be more specific on the subject and I could answer it a little more specifically.

Mr. Yewchuk: I will give you the example that was given to us by a witness who was stationed in Washington. He indicated that he wanted some information on the seal hunt in Canada and was not able to obtain it from Fisheries. We thought this was a rather peculiar situation where our representative in another country was not able to obtain information from other parts of our government on this.

Mr. Sharp: I could not explain it. Indeed it has been one of our purposes recently, at least in the last few years, to try to get information out to our posts abroad about the true facts on the seal hunt so as to try to diminish the rather ignorant attacks that have been made. We had a very real interest in trying to get out the real facts about the seal hunt. If one of our representatives abroad could not get the information, I do not understand why because we have been passing it out freely in order to reduce what we considered were unwarranted attacks upon Canadian government policy.

Mr. Yewchuk: Just to change the subject a bit, Mr. Chairman. I wonder whether we could be brought up to date on what is happening now between Canada and Taiwan. Since the recognition of the People's Republic we have had no formal relations with Taiwan. Are any initiatives being made to try to re-establish some sort of a relationship even though on an informal basis?

Mr. Sharp: We made it clear to the Government of the People's Republic of China that we had a one-China policy and that we, when they raised the question of Taiwan, neither accepted nor challenged their claim to sovereignty over Taiwan. We also made it clear that trade would continue between Canadians and the people who lived on that island and this has been the general framework within which we have operated. We have not recognized any other government of China or any part that Peking claims is part of China.

Therefore we have not recognized that a Republic of China Government situated in Taiwan is the Government of China or the Government of Taiwan.

This has not meant that we have cut off trade relations between the people of Taiwan and the people of Canada which continues and, so far as I know, is at a reasonably good level. This is the framework within which we have been operating. We have made no efforts, of course, to intervene between Taiwan and Peking or anything like this because we have told the Chinese that our policy is that that question of how big China is and whether it includes Taiwan is really irrelevant to the question of the mutual recognition between Peking and Ottawa.

Mr. Yewchuk: Who do we recognize to be the Government of Taiwan?

Mr. Sharp: The question is up in the air. There is a dispute about it.

[Interprétation]

M. Sharp: Si vous pouviez être plus spécifique à ce sujet, je pourrais peut-être vous répondre un peu plus spécifiquement.

M. Yewchuk: Je vais vous donner l'exemple qui nous a été donné par un témoin autrefois en poste à Washington. Il a dit qu'il voulait des renseignements sur la chasse aux phoques au Canada et n'avait pu en obtenir du ministère des Pêches. Nous pensions que c'était une situation plutôt singulière que notre représentant dans un autre pays n'ait pu obtenir de renseignements à ce sujet de la part d'autres secteurs de notre gouvernement.

M. Sharp: Je ne pourrais pas l'expliquer. En effet, c'était l'un de nos objectifs récemment, du moins au cours des dernières années, d'essayer de faire parvenir des renseignements à nos postes à l'étranger au sujet des faits véritables concernant la chasse aux phoques afin d'essayer de diminuer les attaques plutôt ignorantes qui étaient faites. Nous nous sommes vraiment occupés d'essayer de faire connaître les faits véritables au sujet de la chasse aux phoques. Si l'un de nos représentants à l'étranger n'a pu obtenir les renseignements, je ne comprends pas pourquoi, car nous les avons transmis librement de façon à diminuer ce que nous considérons comme des attaques injustifiées contre les politiques gouvernementales du Canada.

M. Yewchuk: Je vais changer un peu de sujet, monsieur le président. Je me demande si l'on pourrait nous mettre à jour en ce qui concerne nos relations avec Taïwan. Depuis la reconnaissance de la République populaire de Chine, nous n'avons pas eu de relations officielles avec Taïwan. Est-ce que l'on a pris des initiatives afin de rétablir une sorte de relation, même sur une base officieuse?

M. Sharp: Nous avons dit clairement au gouvernement de la République populaire de Chine que nous avions une seule politique en ce qui concerne la Chine et lorsqu'ils ont soulevé la question de Taïwan, nous leur avons dit que nous n'acceptons ni ne rejetons leurs prétentions à la souveraineté sur Taïwan. Nous avons également dit assez clairement que le commerce continuerait entre les Canadiens et les personnes qui vivent sur cette île et c'est là le cadre général à l'intérieur duquel nous devons fonctionner. Nous n'avons pas reconnu d'autres gouvernements de la Chine ou toute partie que Pékin peut réclamer comme étant partie de la Chine.

Nous n'avons donc pas reconnu que le gouvernement de la République de Chine situé à Taïwan était le gouvernement de la Chine ou le gouvernement de Taïwan.

Cela ne veut pas dire que nous avons interrompu les relations commerciales entre le peuple de Taïwan et le peuple du Canada, car elles continuent et, autant que je sache, ces relations sont à un niveau raisonnablement bon. C'est là le cadre à l'intérieur duquel nous avons à travailler. Nous n'avons pas fait d'efforts, bien sûr, pour intervenir entre Taïwan et Pékin ou toutes autres choses de ce genre, car nous avons dit aux Chinois que notre politique est que cette question de savoir de quelle dimension est la Chine, et de savoir si elle comprend Taïwan n'a pas vraiment d'importance dans le cadre de la reconnaissance mutuelle entre Pékin et Ottawa.

M. Yewchuk: Qui reconnaissons-nous comme constituant le gouvernement de Taïwan?

M. Sharp: La question demeure sans réponse. Il y a une controverse à ce sujet.

[Text]

Mr. Yewchuk: What is your thinking on that?

Mr. Sharp: Shall I repeat the formula? We neither accept nor challenge the claim of Peking.

Mr. Yewchuk: I see.

Mr. Sharp: This question is an extremely interesting one because it was the answer to the problem that we and many other countries were faced with. It arises out of a very simple proposition that when you recognize a government of a country, you do not have to state what its jurisdiction is.

As I said to the Chinese, we are not asking you to recognize our sovereignty over the Arctic; it is ours and do not say anything about it because we do not want you to comment one way or another. We claim sovereignty over the Arctic; it is part of Canada. We are not asking them to accept that; that is just our claim. When they recognize the government at Ottawa, they recognize that there is a government in Ottawa that has some jurisdiction. How big it is, we are not asking them to say because otherwise we would get involved in all the territorial disputes between the governments we recognize and their neighbours.

• 1610

Mr. Yewchuk: The situation is a wee bit different because we do not have a government in the Arctic that is claiming any authority over that area.

Mr. Sharp: We hope we are not.

Mr. Yewchuk: Can you indicate what your views on the jurisdiction of the government under Chiang Kai-shek. Does it have any jurisdiction over any land at all as far as you are concerned?

Mr. Sharp: It may have control but whether it has legal right is quite a different question. I do not think there is any about doubt that at the present time the Chiang Kai-shek Government has effective *de facto* control over the Island of Taiwan. Whether it is the Government of Taiwan, the legal government, is a question, fortunately, I do not have to answer.

Mr. Yewchuk: Are we making any efforts to establish a trade mission in Taiwan?

Mr. Sharp: No.

Mr. Yewchuk: They have indicated desire to buy our wheat and that sort of thing.

Mr. Sharp: No, we have been carrying on trade with them. We do not have to have a trade mission there and I would doubt whether we would.

Mr. Yewchuk: By what method do we make trade agreements with Taiwan then, without having a trade mission there?

Mr. Sharp: In the same way as we had trade with the mainland when we recognized the Republic of China Government as the Government of China, when we concluded our trade agreement many years ago we exchanged most favoured nation treatment between Canada and China and when the Chiang Kai-shek Government retired to Taiwan, we continued to extend Most Favoured Nation treatment to trade with the mainland as well as with the Island. That continues to be the situation. We, in fact, extend Most Favoured Nation treatment to all trade with China including the Island of Taiwan. That is the situation. So we have not had to face up to the necessity of negotiating a new trade agreement.

[Interpretation]

M. Yewchuk: Quelle est votre opinion là-dessus?

M. Sharp: Dois-je répéter la formule? Nous n'acceptons ni ne rejetons aucune revendication de Pékin.

M. Yewchuk: Je vois.

M. Sharp: Cette question est extrêmement intéressante, car c'était la réponse aux problèmes auxquels nous-mêmes et plusieurs autres pays avons dû faire face. La réponse ressort d'une proposition très simple, c'est-à-dire que, lorsque l'on reconnaît le gouvernement d'un pays, on n'a pas à déterminer quelle est sa juridiction.

Comme je l'ai dit aux Chinois, nous ne leur demandons pas de reconnaître notre souveraineté sur l'Arctique; c'est à nous et vous n'avez rien à dire à ce sujet, car nous ne voulons pas que vous vous prononciez d'une manière ou d'une autre. Nous proclamons notre souveraineté sur l'Arctique; c'est une partie du Canada. Nous ne leur demandons pas d'accepter ça; ce n'est qu'une revendication de notre part. Lorsqu'ils reconnaissent le gouvernement d'Ottawa, ils reconnaissent qu'il y a un gouvernement à Ottawa qui a une certaine juridiction. Nous ne leur demandons pas quelle en est l'importance, car cela risquerait d'entraîner des disputes territoriales entre les gouvernements que nous reconnaissons et

M. Yewchuk: La situation est légèrement différente, parce que dans l'Arctique il n'y a pas de gouvernement qui réclame juridiction sur ce territoire.

M. Sharp: Nous ne le faisons pas, j'espère.

M. Yewchuk: Vous pouvez nous dire quelles sont vos vues sur la juridiction du gouvernement de Chiang Kai-shek? A-t-il juridiction, que vous sachiez, sur un territoire donné?

M. Sharp: Il se peut qu'il le contrôle, mais quant à savoir s'il en a légalement le droit, c'est une autre question. Je pense qu'il ne fait aucun doute pour le moment, que le gouvernement de Chiang Kai-shek a effectivement de fait le contrôle de l'île de Taiwan. Je ne puis malheureusement vous dire si ce gouvernement est le gouvernement légal de Taiwan.

M. Yewchuk: Essayons-nous d'établir une mission commerciale à Taiwan?

M. Sharp: Non.

M. Yewchuk: Ils ont indiqué l'intention d'acheter notre blé et ce genre de choses.

M. Sharp: Nous faisons des affaires commerciales avec eux. Il n'y a pas lieu d'avoir de mission commerciale là-bas et je doute fort que nous le fassions.

M. Yewchuk: Comment voulez-vous conclure des accords commerciaux avec Taiwan, si vous n'avez aucune mission commerciale là-bas?

M. Sharp: De la même façon que nous faisons le commerce avec le territoire principal au moment où nous l'avons reconnu comme gouvernement de la Chine, le gouvernement de la république de Chine. Quand nous avons conclu notre entente commerciale il y a de très nombreuses années, nous avons eu des échanges préférentiels entre le Canada et la Chine et, quand le gouvernement de Chiang Kai-shek prit le pouvoir en Taiwan, nous avons continué d'appliquer ce même traitement de faveur au territoire principal comme à l'île. C'est là la situation. En ce qui concerne les relations commerciales toute la Chine y compris l'île de Taiwan jouit de traitement de faveur. Nous n'avons pas eu à négocier un nouvel accord commercial.

[Texte]

Mr. Yewchuk: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, Mr. Sharp in his survey mentions the Pacific and reconciliation, if you might call it that, with the People's Republic of China. There is no mention whatever of the war in Viet Nam which has been described by U Thant as the most inhuman war in history, I think. I am wondering, does our government from time to time make it clear to our American friends that Canada will favour and welcome a complete and early withdrawal of American forces from Viet Nam?

Mr. Sharp: I do not think we have ever put it in those terms, Mr. Chairman. We have said that we would welcome an end to hostilities in Viet Nam, an end to the war. The question whether it would be necessary for all American troops to withdraw before there is peace, I really do not know, but I certainly have favoured personally, and so has the government, the policy of withdrawal that the United States is now engaged upon. There has been a very, very big withdrawal of troops and that has, of course, been a development we have welcomed and we hope it continues, but whether all troops should have to be withdrawn before there can be a peace is something I am not really competent to give an opinion on.

Mr. Brewin: Are you of the opinion, Mr. Sharp, may I ask, that one of the main reasons for American involvement in Viet Nam was said to be the strategic threat to the whole area from the People's Republic of China now there seems to be a great thaw in the cold war, as far as China is concerned. Is it your appreciation that there is any continuing threat in this area from aggressive designs of the People's Republic of China?

Mr. Sharp: That belief has never lain at the base of any Canadian foreign policy, no. We have not accepted that kind of analysis of the situation in Viet Nam nor in Asia.

• 1615

Mr. Brewin: I would like to ask one or two questions in regard to international development. This, as you know, is being studied by a subcommittee of this committee.

There is reference made in your statement to an increase in funds available to CIDA by 17 per cent. I think in the policy papers there is a general vague reference to continuing increases, but I wonder, is the government now ready to commit itself to reach the target set by the Pearson Commission on Development of .7 per cent direct aid by a definite date, say, 1975, because my understanding is that the 17 per cent increase, if carried on each year, would by 1975 in all probability hit the target. Is there any reason why the government should not accept that target now? Of course, if we have a total breakdown or something, it might not be able to fulfil the commitment, but short of that, is there any reason why Canada should not commit itself to the minimum target suggested by this international report? Minimum, I said.

Mr. Sharp: First of all, may I say, Mr. Chairman, that I am pleased Mr. Brewin has chosen the .7 per cent rather than the 1 per cent target for Canada.

[Interprétation]

M. Yewchuk: Merci, monsieur le président.

Le président: M. Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, dans son étude, M. Sharp mentionne le Pacifique et, si vous vous en souvenez, la réconciliation avec la République populaire de Chine. On ne fait nulle part mention de la guerre au Vietnam que M. U Thant a décrit comme la guerre la plus inhumaine de toute l'histoire du monde, je pense. Je me demande si de temps à autre notre gouvernement dicte de façon très claire à nos amis américains que le Canada souhaiterait qu'ils retirent rapidement et entièrement du Viet Nam toute leur puissance militaire.

M. Sharp: Je ne pense pas que nous ne l'ayons jamais exprimé en ces termes, monsieur le président. Nous avons dit que nous sommes en faveur d'une cessation des hostilités au Viet Nam, que nous aimerions que la guerre se termine. La question de savoir qu'il est nécessaire que les troupes américaines soient retirées avant que la paix ne soit signée, je ne saurais vraiment y répondre, mais personnellement, je serais certainement en faveur de cette solution. Et c'est cette politique que poursuivent actuellement les États-Unis. Énormément de troupes ont été retirées. Nous avons évidemment fort bien accueilli cette mesure, nous espérons que ce retrait se poursuivra, mais je ne suis pas qualifié pour juger si toutes les troupes vont être retirées avant que la paix ne soit signée.

M. Brewin: Monsieur Sharp, on me dit qu'une des raisons principales pour lesquelles les États-Unis étaient intéressés au Vietnam c'est parce qu'ils constituaient une menace stratégique de la part de la République populaire de Chine et qu'en ce qui concernait la Chine, la guerre froide semblait s'atténuer; êtes-vous de cet avis? Pensez-vous que cette partie du monde continue d'être menacée d'agression éventuelle par la République populaire de Chine?

M. Sharp: Aucune politique canadienne étrangère ne repose sur cette croyance. Nous n'avons pas accepté ce genre d'analyses de la situation du Viet Nam ni de l'Asie.

M. Brewin: J'aimerais poser une ou deux questions touchant l'expansion internationale. Comme vous le savez, cette question est étudiée par un sous-comité de notre Comité.

Dans votre déclaration, vous mentionnez une augmentation de 17 p. 100 des fonds affectés à CIDA. Je pense que dans les documents sur la politique étrangère, on fait mention de façon vague à des augmentations constantes, mais je me demande si le gouvernement préfère s'engager à atteindre l'objectif fixé par la Commission Pearson sur l'expansion, soit 7 p. 100 d'aide directe à une date précise, disons en 1975 parce que, si je comprends bien, cette augmentation de 17 p. 100 sera augmentée d'une année à l'autre et atteindra certainement l'objectif en 1975. Est-ce qu'il y a une raison pour laquelle le gouvernement ne pourrait accepter cet objectif maintenant? Bien sûr, s'il se produit un effondrement total, il se peut qu'il n'atteigne pas son objectif, mais autrement, pour quelle raison le gouvernement ne s'engagerait-il pas à atteindre l'objectif minimal proposé par ce rapport international? Objectif minimal, ai-je dit.

M. Sharp: Tout d'abord, monsieur le président, j'aimerais dire que je suis heureux de voir que M. Brewin a choisi l'objectif de 7 p. 100 au lieu de l'objectif de 1 p. 100 pour le Canada.

[Text]

Mr. Brewin: Direct, that is.

Mr. Sharp: Yes. This is official aid. This is the amount of aid provided by the taxpayer, you might say, of Canada to international aid.

The figure of 1 per cent that is also a target relates not only to official aid but what might be termed private aid. This includes many things. We have not been a big exporter of capital from Canada; indeed, until the last couple of years we have been a big importer of capital. Therefore, we have never built up, as many other countries such as England and France and Germany and the United States have, a large amount in the private sector that could be put into international aid.

The more meaningful figure is the one that Mr. Brewin has suggested, namely, the target for official aid, the amount that is provided by governments out of the taxpayer. We considered very carefully whether we should commit ourselves to a date for the achievement of this target and after some debate, we decided that we should not. We did, instead, commit ourselves to another kind of a target that is resulting in a very, very substantial annual increase in our allocations for development aid; that is, we will increase the proportion of the gross national product that is devoted to this purpose. This is resulting already in the preparation of the estimates for the coming year, in another very substantial increase because our gross national product, notwithstanding the high unemployment that now exists, is still going up very rapidly. We expect, you know, that we will have something like a 5 per cent or 6 per cent real increase in output, apart altogether from anything that there may be in prices. So even that, in order to keep pace with the GNP, results in a very substantial increase in the appropriations for aid. If on top of that you add an increase in the percentage, then we find that in budgeting, the increase for international aid represents one of the most substantial items in the budget for increased expenditures.

• 1620

We decided, however, that to lock ourselves into a date for the achievement of the .7 per cent would be inadvisable. Perhaps the Committee is not as sensitive to these kinds of matters as I am, having been the Minister of Finance, but one of the great problems facing any government is to find itself unable to manoeuvre in meeting emergency requirements or a changing situation because it has locked itself into a program that requires a very substantial increase in expenditures for stated purposes. For example, if I may divert just for a moment, Mr. Chairman, the fact that we pay one half of the cost of medicare and hospitalization, and one half of the operating cost of institutions of higher education will take up a very, very substantial amount of the increase in tax revenues out of existing taxes for years and years to come. So we have limited the manoeuvrability of the government to meet other, which may be equally important, objectives at the time that we have to appropriate.

We came to the conclusion that we should be honest and say we intend to go on increasing the proportion of our aid but not say when we will attain the 0.7 per cent. I have been quite honest about this, Mr. Chairman. These are the arguments that prevailed with us. It will, nevertheless, result in a very substantial annual increase in the amount devoted to international aid.

Mr. Brewin: Just one more question if I may, Mr. Chairman. Is it significant that in the discussion of international

[Interpretation]

M. Brewin: Direct.

M. Sharp: Oui. Cela, c'est l'aide officielle. C'est le montant d'aide fournie par le contribuable canadien, disons à l'aide internationale.

Le chiffre de 1 p. 100 qui est également un objectif s'applique non seulement à l'aide officielle mais à ce qu'on pourrait appeler l'aide privée. Ceci comporte bien des choses. Nous n'avons guère exporté de capitaux canadiens; en fait, jusqu'à très récemment nous en avons beaucoup importés. Par conséquent, contrairement à d'autres pays comme la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et les États-Unis, nous n'avons pas accumulé un montant considérable pour le secteur privé qui puisse être consacré à l'aide internationale.

Un chiffre plus significatif est celui que M. Brewin a proposé comme objectif de l'aide officielle fournie par les gouvernements par l'entremise des contribuables. Nous avons étudié très soigneusement la question de savoir si nous devions nous engager à atteindre cet objectif pour une date précise et après quelques discussions nous avons décidé du contraire. En revanche, nous sommes attachés à un autre type d'objectif qui aboutit à une augmentation annuelle très substantielle de nos allocations d'aide à l'expansion, c'est-à-dire que nous augmenterons la proportion du produit national brut consacré à cet objectif. Cela représente pour les prévisions budgétaires de l'année prochaine une augmentation très substantielle du fait que malgré le niveau élevé de chômage, notre produit national brut est en croissance rapide. Nous nous attendons à une augmentation réelle de 5 à 6 p. 100 dans la production, toute question de prix mise à part. Ainsi, simplement pour rester en ligne avec le PNB, il en découle une augmentation très substantielle des crédits à l'aide. Si par-dessus le marché, vous ajoutez une augmentation du pourcentage, vous verrez que, en ce qui concerne le budget, l'augmentation de l'aide internationale représente un des articles les plus importants du budget touchant les dépenses accrues.

Nous avons toutefois décidé qu'il n'était pas souhaitable de nous engager à atteindre ce point de 7 p. 100 pour une date précise. Peut-être que les membres du comité ne s'intéressent pas autant à ce genre de choses que moi parce que j'ai été ministre des Finances, mais un des plus grands problèmes pour un gouvernement, c'est de se trouver incapable de manoeuvrer pour faire face à une situation d'urgence ou à une situation qui se modifie parce qu'il s'est enfermé dans un programme qui exige une augmentation très importante des dépenses dans les buts déclarés. Par exemple, si vous me permettez de prendre la tangente pour l'instant, monsieur le président, le fait que nous défrayons la moitié des coûts de médecins et d'hospitalisation et la moitié des coûts d'opération d'une institution scolaire croque un montant très important de l'augmentation du revenu fiscal pour les années à venir. Par conséquent, le gouvernement est moins libre pour atteindre d'autres objectifs également importants.

Nous en sommes venus à la conclusion qu'il fallait être net et dire que nous avons l'intention de continuer à augmenter le pourcentage de notre aide, mais sans fixer la date à laquelle nous obtiendrons ce 0.7 p. 100. J'ai été très honnête là-dessus, monsieur le président. Ce sont les arguments qui nous ont guidés. Il s'ensuivra néanmoins une augmentation très substantielle du montant annuel consacré à l'aide internationale.

M. Brewin: J'ai encore une question si vous me le permettez, monsieur le président. Il est intéressant de noter que,

[Texte]

development there is no reference to what I think the developing countries think is of high importance and that is greater access to our markets for their trade, for their goods. This, I think, they regard as important as the actual assistance that we give them because it enables them to gain funds to develop themselves.

Mr. Sharp: I think the reason for this, Mr. Chairman, is that in fact plans are under way to extend a privileged position to the underdeveloped countries. Canada has made an offer of new preferences to the developing countries and so has Europe and so has the United States. This is in the process of negotiation. I believe that the developing countries are waiting for the outcome of these discussions. In principle we are all committed to it.

Mr. Brewin: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Thompson.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I might say to Mr. Sharp that I was very pleased to hear the Prime Minister inform us just two short weeks ago that he now considered the hon. Minister as an expert on Africa. I look forward to . . .

Mr. Sharp: I am more of an expert than the Prime Minister maybe.

Mr. Thompson: I look forward to your return to the Committee when we are discussing African problems.

I was just going to make one comment which is really complementary to questions asked by Mr. Brewin. Only a matter of two hours ago the twelfth annual world conference on the Society for International Development was completed, and due to the fact that 650 delegates represented a "who's who" of international development such as we have never had before in Canada, I was a little disappointed at just this very short paragraph on international development. I thought it might have been a very opportune time to make a statement that might be a parting thought to those returning to the countries of the world on Canada's objectives and goals in the area of international development. However, I think the answers you have given to Mr. Brewin tend to say what I had hoped you might have said in the paper itself.

In your presentation today, Mr. Sharp, you mentioned on several occasions the paper which is the statement for Canadians on international affairs, and I note that in regard to the United States the only real reference you make is where you talk about the coming meeting relating to pollution of the Great Lakes, to which you will lead Canada's delegation. Then you mentioned briefly just at the close; your second last paragraph, a single sentence relating to the United States, our neighbour to the south.

• 1625

In expressing satisfaction as you have done in regard to this statement, the white paper, I just would remind you that nothing was said whatsoever in those papers in regard to Canada's relationship with the United States; the United States was omitted. Your reference here is very brief. Is it your intention to publish a supplement to the white paper that sets out some guidelines in some specific areas of policy as far as our relationship with the United States is concerned?

[Interprétation]

au cours de la discussion de l'expansion internationale, on n'a pas fait allusion à ce que, selon moi, les pays en voie de développement considèrent que quelque chose de très important, soit l'accès plus libre à nos marchés pour leur commerce et leurs marchandises. Je pense qu'ils considèrent ceci aussi important que l'aide actuelle que nous leur donnons parce que cela leur permet de prendre davantage d'essor.

Mr. Sharp: La raison, monsieur le président, je pense, c'est que, en fait, des plans sont en préparation en vue d'octroyer des privilèges spéciaux aux pays en voie de développement. Le Canada a fait une proposition, une nouvelle préférence pour les pays en voie de développement; l'Europe et les États-Unis également. Ceci est en train de se négocier. Je pense que les pays en voie de développement attendent l'issue de ces discussions. En principe, nous sommes tous engagés.

M. Brewin: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Thompson.

M. Thompson: Monsieur le président, j'aimerais dire à M. Sharp que j'étais ravi d'entendre le premier ministre nous dire il y a juste deux semaines qu'il considérait désormais l'honorable ministre comme un expert au sujet de l'Afrique. J'attends avec impatience . . .

Mr. Sharp: Je suis peut-être plus qualifié que le premier ministre.

M. Thompson: J'attends avec impatience que vous retourniez au comité quand nous discuterons des problèmes de l'Afrique.

J'étais sur le point de faire une remarque qui, en fait, complète les questions soulevées par M. Brewin. Il y a deux heures que s'est terminée la Douzième conférence mondiale annuelle de la Société de l'expansion internationale. Mais du fait qu'il y avait 650 délégués et représentants de l'élite de l'expansion internationale, chose qui ne s'était jamais produite au Canada auparavant, j'étais un peu déçu de voir qu'il y avait simplement un très court paragraphe consacré à l'expansion internationale. Je pense que le moment aurait peut-être été bien choisi de faire une déclaration qui aurait été un discours d'adieu à ceux qui rentrent chez eux, déclaration mentionnant les objectifs et les buts du Canada en ce qui concerne l'expansion internationale. Toutefois, je pense que les réponses que vous avez fournies à M. Brewin sont à peu près celles que j'aurais voulu voir dans les journaux.

Dans votre discours aujourd'hui, monsieur Sharp, vous avez mentionné à plusieurs reprises la déclaration des Canadiens au sujet des affaires internationales. Je remarque, en ce qui concerne les États-Unis, que vous avez fait simplement allusion à la prochaine réunion concernant la pollution des Grands lacs, réunion à laquelle vous serez à la tête de la délégation canadienne. Vers la fin de votre

discours, à l'avant-dernier paragraphe, vous avez simplement une petite phrase touchant les États-Unis, notre voisin du Sud.

En ce qui concerne la satisfaction que vous avez exprimée touchant cette déclaration je vous rappellerai simplement qu'il n'y a rien dans ces documents touchant les liens du Canada avec les États-Unis; on n'a pas fait mention des États-Unis. Votre allusion a été très brève. Avez-vous l'intention de publier un complément ou livre blanc qui donne certaines lignes de conduite dans certains domaines précis de politique en ce qui concerne notre relation avec les États-Unis?

[Text]

Mr. Sharp: May I begin with two comments, Mr. Chairman, to this question of Mr. Thompson's. First of all, it is not quite true to say that *Foreign Policy for Canadians* does not cover the United States; a very large proportion of the main paper, of course, is concerned with our relations with the United States. What is true is that we did not publish a special study as we did on Latin America, the Pacific, United Nations, International Aid and so on. That is the first comment.

The second comment I would like to make is one that was brought to my attention the other day when I was speaking to a group of academics. We have now for quite some time been having regular meetings with academics from around the country who are interested in questions of foreign affairs, and I perhaps rather mischievously pointed out to them that the Institute of International Affairs had published a 25th anniversary edition of the *International Journal* which is Canada's main academic journal dealing with Canadian foreign affairs. It was 100 pages longer than the *Foreign Policy for Canadians* that our Department published and throughout that whole long book, there is only passing reference to relations between Canada and the United States. Well some of them admitted that this was perhaps fair comment upon the criticism that they had made of *Foreign Policy for Canadians*. But they recognized the same problem as we did, that the problem of relationships with the United States is so central to Canada that to try to comprehend those relations in an essay or in a book is virtually impossible and that one must, therefore, deal with relations with the United States not as such but in relation to particular questions.

Relations with the United States on energy is a subject in itself; it would take a book, and perhaps one will be produced; relations on foreign investment is a subject in itself; relations of the media, of television, radio, magazines, newspapers, is a subject in itself; tourism is a subject in itself. Our affairs are so interrelated that it is impossible really to write a book about it. You have to write many volumes and that is why I hope we will see in the future; a series of papers coming out which deal particularly with aspects of Canadian and American relations. The first of them, for example, will be on defence. I have seen the first draft of the paper, and it deals at some length with relations between Canada and the United States in defence matters. I hope that whatever we publish on foreign investment will deal with this; it must, because it is American foreign investment that we usually think about. And so on. This is the only answer I can give, Mr. Chairman to this question.

However, as I say, when I saw these academics who had been criticizing us for not having written a paper after they reviewed 25 years of Canadian foreign policy, they only made passing reference to the United States. I think it does indicate how difficult it is to deal with that as a subject.

Mr. Thompson: You say in your second last paragraph that all of the activities which you outline in the preliminary pages of your statement must be seen against the background of our complex and intricate relations with the United States. It is one thing for you as Secretary of State for External Affairs speaking on behalf of the government to say that we must accept, live with and be grateful for our interdependence with our North American neighbour. It is another thing with a constant

[Interpretation]

M. Sharp: Pour répondre à la question de M. Thompson je ferai deux déclarations pour commencer. Tout d'abord, il n'est pas tout à fait exact de dire que la politique étrangère du Canada ne vise pas les États-Unis; une grande partie du document principal touche nos relations avec les États-Unis. Ce qui est juste c'est que nous n'avons pas publié une étude particulière comme nous l'avons fait pour l'Amérique latine, le Pacifique, les Nations Unies, l'Aide internationale, etc. Voilà ma première remarque.

Ma deuxième remarque en est une sur laquelle on a attiré mon attention l'autre jour alors que je discutais avec un groupe de professeurs d'université. Cela fait déjà quelque temps nous avons des réunions régulières avec des professeurs d'université qui s'intéressent à la question des affaires extérieures, je leur ai fait remarquer avec un peu de malice peut-être que l'Institut des affaires internationales avait publié une 25^e édition anniversaire du journal international qui est le principal journal académique canadien qui traite des affaires extérieures canadiennes. Le livre avait 100 pages de plus que la politique étrangère pour les Canadiens que notre ministère a publié et dans tout le livre on ne fait que vaguement allusion aux relations entre le Canada et les États-Unis. Quelques-uns d'entre eux ont reconnu que c'était une bonne façon de répondre aux critiques que l'on avait faites à l'égard de la politique étrangère pour les Canadiens. Mais comme nous ils ont vu que le problème des relations avec les États-Unis est si important pour le Canada qu'il est impossible d'essayer d'expliquer ces liens dans un essai ou dans un livre; il faut donc traiter la question des liens avec les États-Unis non pas comme liens comme tels mais par rapport à des questions particulières.

Les liens avec les États-Unis sur l'énergie constituent un sujet en soi; il serait nécessaire d'écrire un livre, on en écrira peut-être un; les relations touchant les investissements étrangers sont un sujet en soi; les relations des media, de la télévision, de la radio, des magazines, des journaux sont un sujet en soi; le tourisme est un sujet en soi. Il y a tellement de liens entre nous qu'il est impossible d'écrire un livre sur chaque sujet. Il faudrait écrire de nombreux livres c'est pourquoi j'espère qu'à l'avenir on publiera une série de documents touchant certains aspects des liens entre le Canada et les États-Unis; le premier d'entre eux par exemple serait consacré à la défense et j'ai vu la première version du document qui traite en profondeur des liens entre le Canada et les États-Unis en ce qui concerne la défense. J'espère que ce que nous publierons sur les investissements étrangers traitera de la chose; c'est essentiel parce que c'est généralement à l'investissement étranger américain que l'on pense. C'est la seule réponse que je puis donner à cette question, monsieur le président.

Toutefois, comme je l'ai dit, ces professeurs d'université qui nous reprochaient de n'avoir pas écrit de document après avoir passé en revue 25 années de politique étrangère canadienne, n'ont fait allusion en pensant aux États-Unis. Je pense que cela indique qu'il est difficile de le traiter comme sujet.

M. Thompson: Dans votre deuxième paragraphe, vous dites que toutes les activités que vous soulignez dans les pages préliminaires de votre préparation peuvent être envisagées dans la perspective de nos relations complexes et compliquées avec les États-Unis. A titre de secrétaire d'État aux Affaires extérieures vous parlez au nom du gouvernement et dites que nous devons accepter de vivre en état d'interdépendance avec notre voisin nord-américain et d'être reconnaissant de cette situation. Quand il

[Texte]

harangue that becomes an increasing crescendo from politicians, from newspapers, from academics, which to me, can only be interpreted by Americans as an anti-American attitude developing in this country.

• 1630

I appreciate what you say but do you not think there is some urgency because there is an increasing voice that does represent official policy that overrides some of the other less responsible statements that keep appearing and which make so much noise as generally related to our relationship? Would you not say that that represents somewhat of an urgent area within our foreign policy?

Mr. Sharp: Yes. I do not question the urgency of the matter. I just suggest that it cannot be debated generally as Canadian-American policy. That is too broad a concept on which to have an effective discussion. May I point out to you, Mr. Thompson, and I am sure you have noticed it, that when the question, for example, of foreign ownership comes up and there is the beating of the drums of anti-Americanism, how quickly the atmosphere changes when you get down to particulars. How differently it sounds if you say that you are going to deny to the less developed parts of this country access to foreign capital. How quickly the atmosphere changes. Then it suddenly appears; "Oh, that is not what we meant". So I think in this discussion of Canadian-American relations it is so easy to be general and so difficult to be particular.

Mr. Thompson: I do not mean to be promoting any particular publication, but I would suggest that there is a new book just off the press or just coming off the press in which a group of distinguished Canadians, if I may describe them that way, have decided for themselves to make some statements in this regard. They call it *The Star Spangled Beaver*. However, that is a passing comment.

In relations, specifically not pollution and territorial claims in the Arctic, do you feel that the whole situation regarding energy, particularly petroleum from the north and the transportation of petroleum, is being satisfactorily dealt with as far as the conclusion that can meet our particular needs, as far as being possibly seriously affected in this, as far as potential pollution, but also in bringing our own resources south from the north?

Mr. Sharp: No, I am not altogether satisfied and I do not think anyone is. We are just at the beginning of this process of trying to determine what is the best method of bringing those resources from the frozen North. As you know, the United States has a proposal before it to bring oil from Prudhoe Bay across Alaska, down the Pacific Coast. This has very, very serious dangers, some of which I have been pointing out and some of which are being pointed out by other people. I am not the only person who is drawing attention to this.

On the other hand, the building of an oil pipeline down the Mackenzie Valley has its problems, too. One of the dangers I have been trying to avoid is that we should put ourselves in the position where we are trying to buy off the Americans from building a pipeline down the Pacific Coast by offering to build a pipeline through Canada before we know how that pipeline ought to be built in order to protect the ecology. I think the answer to the

[Interprétation]

s'agit d'une harangue constante que les politiciens, les journaux, les professeurs d'université proclament de plus en plus fort, les Américains, selon moi, ne peuvent qu'interpréter comme une attitude anti-américaine qui se manifeste dans le pays, c'est une chose bien différente.

Je reconnais le bien-fondé de ce que vous dites, mais ne pensez-vous pas que la question revêt un caractère d'urgence étant donné que la politique officielle fait entendre sa voix avec de plus en plus de force et couvre tout le bruit que font des personnes moins responsables au sujet de nos relations? Ne pensez-vous pas que ce soit là une question pressante dans le cadre de nos politiques étrangères?

M. Sharp: Oui. Je ne discute pas de l'urgence de la question politique. Je dis simplement que l'on ne peut en discuter dans le contexte général de la politique canado-américaine. C'est un concept trop large qui ne peut circonscrire une discussion valable. Pourrais-je vous signaler, monsieur Thompson, et je suis sûr que vous l'aurez remarqué, que lorsque l'on traite par exemple de la propriété étrangère avec toute la propagande anti-américaine que cela entraîne la situation change du tout au tout lorsque l'on aborde des problèmes particuliers. Lorsque l'on dit que l'on va refuser aux régions les moins développées de notre pays la possibilité de trouver des investissements étrangers, c'est un tout autre son de cloche. Le climat politique change soudainement et l'on entend tout à coup: «ce n'est pas du tout ce que nous voulions». Aussi, je pense que dans le cadre de notre discussion sur les relations canado-américaines, il est très facile de traiter des problèmes généraux mais bien plus difficile d'en traiter en détails.

M. Thompson: Je ne voudrais faire de la propagande pour quelques publications que ce soient mais j'aimerais vous signaler qu'il y a un livre qui vient de sortir de presse et dont les auteurs en groupe d'éminents Canadiens, si je puis le décrire ainsi, ont décidé de publier certaines déclarations à ce sujet. Il s'appelle «The Star Spangled Beaver». Toutefois, ce n'est là qu'une indiscrétion.

Dans le contexte de nos relations, je ne parle pas de la pollution et de la revendication territoriales dans l'Arctique, pensez-vous que tout le problème de l'énergie, notamment le pétrole du nord et le transport de ce pétrole, c'est l'objet d'une étude satisfaisante dont on pourrait tirer des conclusions—et répondre à nos propres besoins, j'entends les conséquences que cela pourrait avoir pour nous, l'éventuelle pollution mais également la nécessité de canaliser nos ressources du nord vers le sud.

M. Sharp: Non, je ne suis pas entièrement satisfait et je crois que personne ne peut l'être. Nous venons de nous lancer dans une étude des moyens les plus adéquats qui nous permettraient de récupérer ces ressources du grand Nord. Comme vous le savez, les États-Unis ont proposé de ramener le pétrole de Prudhoe Bay en traversant l'Alaska pour descendre ensuite la côte Pacifique. Ces propositions impliquent de sérieux dangers, je vous en ai mentionné quelques-uns, et d'autres se chargent de vous signaler ce que j'aurais oublié. Je ne suis pas la seule personne qui attire l'attention du public sur cette question.

D'autre part, la construction d'un oléoduc dans la vallée du Mackenzie pose également certains problèmes. L'un des dangers que j'ai essayé d'éviter c'est que nous pourrions donner l'impression de vouloir éliminer le projet de pipe-line américain sur la côte pacifique, en envisageant la construction d'un oléoduc à travers le Canada avant même de savoir comment il faudrait construire cet oléoduc afin

[Text]

question I must give is that we are not yet quite sure what should be done and nobody is quite sure. We are just at the beginning of a process that may take some time before we know exactly how to bring that oil and gas out with a minimum of damage to our ecology. I am pretty confident on the other hand that it will be brought out. It will be needed.

Mr. Thompson: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Badanai.

• 1635

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman. On page 2 of the Minister's statement there is a reference to Latin America and more specifically to the Organization of American States to the effect that a permanent observer status with the OAS is being contemplated. Does this indicate that a decision to join the OAS is predicated in the foreseeable future?

Mr. Sharp: The answer is no. We are not making a decision to join the OAS. We have made a decision to apply to have permanent observer status. We think this is more appropriate at the present time and this was the basis upon which we have made that application that André Ouellet had appeared for us in Washington.

Mr. Badanai: Would the Minister agree that full membership in the OAS would have a beneficial result in our trade relations resulting in more trade and cultural contacts.

Mr. Sharp: Mr. Chairman, I doubt really whether membership in the OAS would have very much effect upon our trade relations. It was my observation when I worked in Latin America for a while, and when I was in the Department of Trade and Commerce, that the fact that they were not members of the OAS did not inhibit the Germans or the Italians or the Spaniards or the Portuguese from doing business in Latin America. Indeed, they seemed to be doing extremely well, even as against the United States, which was a member of the OAS.

The advantages of membership in OAS it seems to me lie rather in other directions although membership in OAS would not hurt us in our trade relations because presumably relations with those countries would be a bit closer as a result of membership in that organization, but the membership in the OAS would have other advantages by way of cultural relations, political developments, aid and so on.

However, we are proceeding also to look at the question of membership in the Inter-American Bank and we have reason to believe that we do not have to be a member of the OAS in order to be a full member of that bank and that question is under discussion now. That is much more important to the question of trade than is membership in OAS.

Mr. Badanai: Is this a new organization?

Mr. Sharp: No, this was established in 1958.

Mr. Badanai: It seems to me that we are very keen to develop contacts with European, Asian and African nations but are being consistently hesitant to join the Organization of American States, to take what appears to be a natural step. We are still hesitant, are we not?

[Interpretation]

de protéger notre environnement. Pour répondre à cette question, je pense que nous ne sommes pas encore certains de ce qu'il faudrait faire et personne ne l'est. Nous venons de nous lancer dans un processus qui prendra quelque temps avant d'aboutir, avant que nous sachions comment transporter le pétrole et le gaz naturel en limitant au maximum les éventuels dommages à notre environnement. D'autre part, je suis persuadé que ce processus aboutira. C'est l'essentiel.

M. Thompson: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Badanai.

M. Badanai: Je vous remercie, monsieur le président. A la page 2 de la déclaration du Ministre, on trouve une référence à l'Amérique latine et plus particulièrement à l'Organisation des États américains dans la mesure où l'on envisage de bénéficier d'un statut d'observateur permanent à l'OEA. Cette déclaration signifie-t-elle que l'on prévoit notre adhésion à l'OEA dans un proche avenir?

M. Sharp: Je dois vous répondre par la négative. Nous n'avons pas décidé d'adhérer à l'OEA. Nous avons décidé de demander un statut d'observateur permanent. Nous pensons que c'est plus souhaitable à l'heure actuelle; c'est pourquoi nous avons fait la demande qu'André Ouellet nous représente à Washington.

M. Badanai: Le Ministre serait-il d'accord avec moi pour dire qu'une adhésion à part entière à l'OEA n'aurait que des conséquences bénéfiques dans nos relations commerciales, car elle entraînerait plus d'échanges et plus de contacts culturels.

M. Sharp: Monsieur le président, je ne suis pas du tout certain que notre adhésion à l'OEA pourrait avoir une incidence sur nos relations commerciales. En travaillant en Amérique latine pendant un certain temps et au ministère de l'Industrie et du Commerce, j'ai pu remarquer que les Allemands et les Italiens, les Espagnols et les Portugais, bien qu'ils ne fussent pas membres de l'OEA ne les empêchaient pas de faire affaires avec l'Amérique latine. En fait, ils semblaient se débrouiller très bien même par rapport aux États-Unis qui était membre de l'OEA.

Les avantages d'une adhésion à l'OEA participent plutôt d'un autre domaine, selon moi, bien que notre adhésion à l'OEA n'affecterait pas nos relations commerciales étant donné que nos relations avec ces pays seraient un peu plus étroites suite à notre adhésion. Toutefois, si nous nous affilions à l'OEA nous en tirerions d'autres avantages sur le plan des relations culturelles, politiques ainsi que sur le plan de l'aide, etc.

Cependant, nous envisageons également notre adhésion à la Banque interaméricaine et nous croyons à juste titre que nous ne devons pas être membres de l'OEA pour participer pleinement aux activités de cette banque. Cette question est à l'étude actuelle. Elle est beaucoup plus importante pour nos relations commerciales que ne peut l'être notre adhésion à l'OEA.

M. Badanai: S'agit-il d'une nouvelle organisation?

M. Sharp: Non elle a été créée en 1958.

M. Badanai: Il me semble que nous nous efforçons d'établir de plus en plus de rapports avec les pays européens, asiatiques et africains mais que nous nous montrons toujours hésitants lorsqu'il s'agit d'adhérer à l'Organisation des États américains. Nous sommes hésitants à franchir cette étape qui ne serait que naturelle, n'est-ce pas?

[Texte]

Mr. Sharp: Yes.

Mr. Badanai: Are we anywhere nearer than we were, say, 10 years ago?

Mr. Sharp: If we become permanent observers, we will be closer, yes. We will not have made the decision to join the Organization but we will be sitting there during their meetings and they will know that we have a sympathetic interest.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, may I ask a supplementary?

The Chairman: Mr. Badanai, would you allow a supplementary to Mr. Thompson?

Mr. Badanai: Yes.

Mr. Thompson: Do you not think, Mr. Sharp, that participation in the bank and a number of other organizations relating to South America is automatically drawing us into that position anyway, just because we are involved in an increasing way?

Mr. Sharp: I would put it otherwise and I would say that if we can be associated with the Bank and in other organizations the question of whether we are members of the OAS is less important.

The Chairman: Mr. Badanai.

Mr. Badanai: That is all I wanted to ask. I am very much interested in Latin America for personal reasons perhaps. My father owned a coffee plantation in Brazil and I went to school in Brazil when I was a child and probably I would have been selling coffee now had it not been for the fact that I had a brother who died and my mother refused to remain there.

I have always had a soft spot in my heart for Latin America and I think that we should be in closer contact with Latin America. We have a lot to gain from Latin America.

Mr. Sharp: I am entirely in agreement Mr. Badanai, but I do not think that membership in the O.A.S., is essential to the development of good relations with Latin America.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I have on the first round of questions, Mr. St. Pierre and Mr. Prud'homme and on the second round, Mr. Yewchuk. Mr. St. Pierre.

Mr. St. Pierre: Mr. Chairman, just following on Mr. Badanai's remarks as a person who has found Mexico his second favourite country in the world, I think I share some of his affection for Latin America, but I would say to the Minister that if we are a little bit pregnant in relation to O.A.S., now let us not get any more pregnant than we are. I can see no merit in this.

Mr. Thomson: It is inevitable.

Mr. St. Pierre: No, it is not any more since we passed the abortion law.

Mr. Chairman: I wanted to follow up briefly on some questioning of Mr. Guay's at the beginning of this meeting regarding the matter of promotion in the civil service by the board... the exact title of which I have forgotten... does this also apply to hirings and does it apply to appointments?

[Interprétation]

M. Sharp: Oui.

M. Badanai: En sommes-nous plus près qu'il y a dix ans, disons?

M. Sharp: Si l'on nous accorde le statut d'observateur permanent, ce sera le cas. Nous n'aurons pas pris la décision d'adhérer à l'Organisation mais nous assisterons aux séances et les pays membres connaîtront l'intérêt que nous leur manifestons.

M. Thompson: Monsieur le président, pourrais-je poser une question supplémentaire?

Le président: Monsieur Badanai, seriez-vous disposé à permettre à M. Thompson de poser une question supplémentaire?

M. Badanai: Oui.

M. Thompson: Ne pensez-vous pas, monsieur Sharp, que notre participation à la Banque et à un certain nombre d'autres organisations latino-américaines nous amènera automatiquement à prendre cette position ne fut-ce que parce que nous serons plus engagés?

M. Sharp: Je préférerais aborder le sujet sous une autre optique et dire que si nous devenons membres de la Banque et d'autres organisations, notre adhésion à l'OEA revêtira moins d'importance.

Le président: Monsieur Badanai.

M. Badanai: C'est tout ce que je voulais poser comme question. Je m'intéresse vivement à l'Amérique latine pour des raisons personnelles sans doute. Mon père possédait une plantation de café au Brésil et je suis allé à l'école dans ce pays lorsque j'étais enfant et je vendrais probablement du café présentement n'eût été du fait que j'avais un frère qui est décédé et ma mère a refusé de rester là.

J'ai toujours eu une préférence pour l'Amérique latine et je pense que nous devrions avoir des contacts plus étroits avec cette partie du monde. Nous avons beaucoup à gagner de l'Amérique latine.

M. Sharp: Je suis entièrement d'accord avec M. Badanai, mais je ne crois pas qu'être membre de l'OEA soit essentiel à de bonnes relations avec l'Amérique latine.

M. Badanai: Merci, monsieur le président.

Le président: Pour le premier tour de questions j'ai les noms de M. St-Pierre et M. Prud'homme, et pour le deuxième tour, M. Yewchuk. Monsieur St-Pierre.

M. St-Pierre: Monsieur le président, pour faire suite aux remarques de M. Badanai, ayant personnellement découvert le Mexique comme étant mon deuxième pays favori au monde, je crois partager quelque peu l'affection qu'il porte à l'Amérique latine, mais je dirais au ministre que si nous avons eu quelques relations avec l'OEA, n'allons pas plus loin que cela maintenant. Je ne vois rien à y gagner.

M. Thomson: C'est inévitable.

M. St-Pierre: Non, cela ne l'est plus depuis que nous avons adopté la loi sur l'avortement.

Monsieur le président, je voulais enchaîner sur les questions de M. Guay au début de cette réunion, lorsqu'il a parlé de la promotion au sein de la Fonction publique, déterminée par le Conseil... J'ai oublié le titre exact... Est-ce que cela s'applique également à l'embauche et est-ce que cela s'applique aux nominations?

[Text]

Mr. Sharp: I guess I had better ask—not because I am embarrassed by the question, Mr. Chairman, but because I am not as familiar now with the practice as I once was and I wonder whether I might not ask one of my officials to give the factual answers to this.

The Chairman: Mr. Sharp, before we go on, could I interrupt for just a second, please? I believe from the discussions at our steering subcommittee meeting that there was a disposition to pass the estimates of the Department today, in view of the fact that we have considered them in some detail at previous meetings.

We have a quorum at the present time and because of the number of committees meeting it may be rather difficult to hold it. I see a few members are showing signs of restlessness and upon the understanding that questioning would not be inhibited in any way, would it be satisfactory if I put the Votes on the estimates at this point.

Agreed.

The Chairman: Shall Votes 1, 5, 10, and L12 related to the Department of External Affairs carry.

Votes 1, 5, 10, L12 agreed to.

The Chairman: Shall Votes 15, 20 and L25, relating to CIDA carry?

Votes 15, 20, L25 agreed to.

The Chairman: Shall Vote 30 relating to International Joint Commission carry?

Vote 30 agreed to.

The Chairman: Shall I report the estimates in to the House?

Thank you very much, gentlemen.

Mr. Thomson: Very nice strategy, Mr. Chairman.

Mr. Barton: Mr. Chairman, I am not sure I heard the question. Do you talk about hirings, people joining the Department on first employment?

Mr. St. Pierre: Yes. I have forgotten the name of the body which decides on promotions, perhaps you could give me that?

Mr. Barton: First of all, on recruitment the procedure is that there is a standard Public Service Commission system where they determine an eligible list of candidates, the technique varies depending on the type of people you are attempting to recruit. In the case of foreign service officers, for example, we and the other departments that are recruiting for the foreign service work with the Public Service Commission in carrying out examinations of applicants all over the country. They take the examination, they are graded by the Public Service Commission and order of eligibility is determined and then departments hire from this order of eligibility.

In the case of promotions within the Department, we set up promotion boards and these promotion boards vary in composition depending on the group being considered for promotion and the results are determined and approved by the Public Service Commission, published and of course are subject to appeal.

[Interpretation]

M. Sharp: Je crois que je fais mieux de demander... Ce n'est pas que la question m'embarrasse, monsieur le président, mais parce que je ne suis pas aussi au courant de ce qui se fait que l'ai déjà été, et je me demande si je ne pourrais pas demander à l'un de mes hauts fonctionnaires de donner la réponse exacte à cela.

Le président: Monsieur Sharp, pourrais-je vous interrompre une seconde, s'il vous plaît? Je crois, d'après les discussions qui ont eu lieu à la réunion du sous-comité de direction, que l'on a proposé d'adopter les prévisions budgétaires du ministère aujourd'hui, étant donné que nous les avons étudiées en détail au cours de séances précédentes.

Nous avons un quorum présentement et vu le nombre de comités qui se réunissent il peut être difficile de conserver ce quorum. Je vois quelques membres montrer des signes d'agitation et en sachant que cela n'empêchera pas du tout les questions, est-ce que vous seriez tout d'accord pour que je fasse voter les crédits des prévisions budgétaires présentement.

D'accord.

Le président: Est-ce que les crédits 1, 5, 10 et L12 concernant le ministère des Affaires extérieures sont adoptés.

Les crédits 1, 5, 10 et L12 sont adoptés.

Le président: Est-ce que les crédits 15, 20 et L25, concernant l'ACDI sont adoptés?

Les crédits 15, 20, L25 sont adoptés.

Le président: Est-ce que le crédit 30 concernant la Commission mixte internationale est adopté?

Le crédit 30 est adopté.

Le président: Est-ce que je vais faire rapport des prévisions budgétaires à la Chambre?

Merci beaucoup, messieurs.

M. Thomson: Très bonne stratégie, monsieur le président.

M. Barton: Monsieur le président, je ne suis pas certain d'avoir bien compris la question. Parlez-vous de l'engagement des personnes dans le Ministère pour la première fois?

M. St-Pierre: Oui. J'ai oublié le nom de l'organisme qui décide des promotions, peut-être que vous pourriez me le donner?

M. Barton: En premier lieu, en ce qui concerne le recrutement, la procédure est celle-ci: il y a un système standard de la Commission de la Fonction publique qui permet de déterminer une liste de candidats admissibles, la technique varie selon le type de personnes que vous essayez de recruter. Dans le cas des agents de service étrangers, par exemple, nous-mêmes et les autres ministères qui font du recrutement pour du service à l'étranger travaillent avec la Commission de la Fonction publique lorsqu'il s'agit d'examiner les candidats de tout le pays. Les candidats passent les examens, ils sont classés par la Commission de la Fonction publique et l'ordre d'admissibilité est déterminé pour que les ministères engagent ensuite selon cet ordre d'admissibilité.

Dans le cas des promotions au sein du ministère, nous établissons des conseils de promotion dont la composition varie selon le groupe qui est jugé en vue de la promotion, et les résultats sont déterminés, et approuvés par la Commission de la Fonction publique, et ils sont publiés pour faire bien sûr l'objet d'un appel s'il y a lieu.

[Texte]

Mr. St. Pierre: Now in both cases, hirings and promotions, would it be true that the Minister would not know until the matter has been accomplished?

Mr. Barton: I doubt that he even knows then, unless he takes the trouble to read these personnel administrative notices that we publish that announce these things, or unless somebody complains and draws it to his attention.

• 1645

Mr. St. Pierre: The point of my questioning, and I consider it an important one, is this. I am not suggesting that there should be political interference in the lower and medium levels but I happen to believe there should be a strong political input at the top.

At what point do you as a minister, Mr. Sharp, decide on appointments? I realize the deputy minister would be one. How far down from there do you go? Does it apply in the case of ambassadors?

I might expand on this a little bit. I think your department is a political one. Its task is to represent the political views of the government of the day.

Mr. Sharp: Yes. May I attempt to answer with a question? Appointments of the deputy head of the Department of External Affairs, the under secretary, and I think the associate under-secretary, too, are made by Order in Council under the statute that governs the department. The appointment of a deputy minister is not made by the minister of the department. We always hope the Prime Minister will discuss with us who he is putting in charge of our department, but he is not required to do so. When the matter comes before Cabinet, it comes before Cabinet as a prime ministerial recommendation.

One of the theories behind this, as I have always understood it, is that the Prime Minister can then be sure that he has in the department, a man in whom he has confidence as the permanent head of the department and that the minister is not in a position to bring in somebody whom he likes. Indeed, I believe there is some sort of procedure available whereby if a deputy head was asked by his minister to do something that he considered was contrary to the public interest, he could appeal to the Prime Minister. So, this is, I think the reason why deputy ministers are prime ministerial recommendations to Cabinet.

Ambassadors are appointed by the Governor in Council. They are appointed on my recommendation with the approval of the Prime Minister. I bring these appointments before Cabinet telling my colleagues that these have been approved by the Prime Minister. They are approved as are other appointments.

This also related to heads of agencies, head of CIDA, the head of the International Research Development Centre. Those appointments are made by the Prime Minister, on his recommendation.

This is the extent to which the minister has influence. The ambassadorial posts are most important...

Mr. St. Pierre: I would agree: they are.

Mr. Sharp: Yes, I agree with Mr. St. Pierre that it is important to consider not only the competence of the ambassador as a public service officer but also whether he is suitable for the post and whether he has other qualities that may be important. Indeed, all ambassadorial appoint-

[Interprétation]

M. St-Pierre: Dans les deux cas, c'est-à-dire l'engagement et les promotions, serait-il vrai que le ministre ne serait pas au courant avant le fait accompli?

M. Barton: Je doute qu'il soit au courant même alors, à moins qu'il ne prenne la peine de lire les avis administratifs concernant le personnel, que nous publions pour annoncer ces choses, ou à moins que quelqu'un ne porte plainte et n'attire son attention là-dessus.

M. St-Pierre: Voici l'objet principal de ma question, car je considère qu'il est important. Je ne suggère pas qu'il devrait y avoir une interférence politique aux échelons inférieurs et moyens, mais je crois personnellement qu'il devrait y avoir une forte influence politique à l'échelon le plus élevé.

A quel point décidez-vous des nominations, en tant que ministre, monsieur Sharp? Je crois que la nomination du sous-ministre serait un cas. Jusqu'à quel niveau allez-vous? Est-ce que cela s'applique dans le cas des ambassadeurs?

Je pourrais élaborer quelque peu là-dessus. Je pense que votre ministère est un ministère politique. Sa tâche est de représenter les opinions politiques du gouvernement du jour.

M. Sharp: Oui. Puis-je essayer de répondre par une question? Les nominations du sous-ministre du ministère des Affaires extérieures, du sous-secrétaire et également du sous-secrétaire adjoint, je crois, sont faites par décret du conseil, en vertu de la loi qui régit le Ministère. La nomination d'un sous-ministre n'est pas faite par le Ministre. Nous espérons toujours que le premier ministre discutera avec nous de la personne qu'il met à la tête de notre ministère, mais il n'est pas obligé de le faire. Lorsque la question est devant le cabinet, elle y vient en tant que recommandation du premier ministre.

D'après ce que j'ai toujours compris, l'une des théories qui justifie cela est que le premier ministre peut alors être sûr qu'il a dans un ministère, un homme en qui il a confiance comme chef permanent du ministère et que le ministre n'est pas dans une position qui lui permette d'amener quelqu'un de son choix. En effet, je crois qu'il existe une sorte de procédure selon laquelle si un ministre demandait à son sous-ministre de faire quelque chose qu'il considérerait contraire à l'intérêt général, il pourrait en appeler au premier ministre. Je pense que c'est là la raison pour laquelle les sous-ministres sont nommés par recommandation du premier ministre au cabinet.

Les ambassadeurs sont nommés par le gouverneur en conseil. Ils sont nommés sous ma recommandation, avec l'approbation du premier ministre. Je propose ces nominations au cabinet en disant à mes collègues que ces personnes ont été approuvées par le premier ministre. Il y a alors approbation comme pour les autres nominations.

Cela s'applique également au directeur des organismes comme l'ACDI, ainsi que le Centre de recherches sur le développement international. Ces nominations sont faites par le premier ministre, sur sa recommandation.

C'est là la portée de l'influence du Ministre. Les postes d'ambassadeurs sont les plus importants...

M. St-Pierre: Je suis d'accord qu'ils le sont.

M. Sharp: Oui, je suis d'accord avec M. St-Pierre qu'il est important de considérer non seulement la compétence de l'ambassadeur en tant qu'agent du service public, mais également de savoir s'il est apte à occuper le poste et s'il a d'autres qualités qui peuvent être importantes. En effet,

[Text]

ments are not necessarily made from within the Public Service. We now have a very distinguished ambassador in Paris who was formerly a cabinet minister who was appointed because of his special qualities. We wanted a man like Léo Cadieux in Paris and this recommendation I made to the Prime Minister with which he agreed.

Mr. St. Pierre: Thank you. That answers my question. My other question is not related at all; it deals with the problem of west-coast tanker shipments down the west coast.

I know we are all familiar with our Arctic pollution-zone legislation that we consider to be a special régime in international law. First, is there any possibility that you can see, that we could establish a similar extended jurisdiction on either the Pacific or the Atlantic coasts?

• 1650

Mr. Sharp: I do not think we would have any success at the present stage of the development of international law. However, we have been urging in all our international negotiations the principle that the freedom of the seas is no longer a sufficient justification for the rules that are acceptable internationally, in other words, that coastal states nowadays have rights that were not once recognized particularly relating to the areas stretching out from their coast where there could be danger of pollution of the coast. We do not accept the view that what happens, say beyond 12 miles is not of concern to us because we may have to clean up the mess from a tanker that breaks up.

We are pressing as effectively as we can, and I think with some success, the principle that coastal states have rights that should now be recognized more than they have been in the past. I doubt very much, however, whether we could, for example, apply the principles that we have in the Arctic Ocean to the areas of the ocean stretching out from the Pacific Coast or from the Atlantic Coast. We have now established fisheries zones that enclose certain areas contiguous to our coasts or contained within Canadian territory. That is being challenged which indicates that it is not a principle that is as yet widely accepted. However, it was for this reason that we included the fisheries zones as exceptions to the jurisdiction of the International Court of Justice as we did the Arctic.

There is a particular question, of course, that perhaps I ought to mention and that is the fact that there are areas of the Pacific Coast in which we fear damage to our ecology, namely the Strait of Juan de Fuca, for example, where we could certainly not extend our jurisdiction into the territorial waters of the United States anymore than we would recognize the right of the United States to extend their jurisdiction into our waters. The most we could ever hope for would be to extend our jurisdiction out into what is now regarded as the high seas.

Mr. St. Pierre: Is it correct to say that with international law at its present stage of development there is nothing legally which Canada could do to prevent the American shipments if the Americans choose to go ahead with it? Have we any legal leverage to use in the international law courts?

Mr. Sharp: I do not know whether I have any of my legal advisers here. I had better ask him because I would not want to say anything that would weaken his case.

[Interpretation]

toutes les nominations d'ambassadeurs ne sont pas nécessairement faites au sein de la Fonction publique. Nous avons présentement un ambassadeur très réputé à Paris, qui était auparavant ministre, et qui a été nommé à cause de ses qualités particulières. Nous voulions un homme comme Léo Cadieux à Paris et j'ai fait cette recommandation au premier ministre, qu'il a acceptée.

M. St-Pierre: Merci. Cela répond à ma question. Mon autre question n'a pas du tout trait à cela; elle traite du problème d'expéditions par pétroliers sur la côte ouest.

Je sais que nous sommes tous au courant de la Loi sur la pollution de la zone Arctique que nous considérons être un régime spécial des droits internationaux. Premièrement, est-ce qu'il y a possibilité, d'après vous, que nous puissions établir une juridiction étendue semblable sur la côte du Pacifique ou la côte de l'Atlantique?

M. Sharp: Je ne crois pas que nous pourrions réussir au stade actuel de l'évolution du droit international. Toutefois, nous avons insisté, dans toutes nos négociations internationales, sur le principe selon lequel la liberté des mers n'est plus une justification suffisante acceptable sur le plan international; autrement dit, que les États côtiers possèdent de nos jours des droits qui n'étaient pas autrefois reconnus, particulièrement en ce qui concerne les zones adjacentes à leur littoral où existe un danger de pollution des rives. Nous n'admettons pas que ce qui se passe à plus de 12 milles de nos côtes ne doivent pas nous intéresser, car nous pouvons avoir à nettoyer les

Nous essayons d'imposer, et non sans succès, le principe que les États côtiers ont des droits qui doivent être reconnus autrement qu'ils l'ont été dans le passé. Je doute beaucoup, cependant, que nous puissions par exemple appliquer les principes que nous préconisons dans l'Océan Arctique dans les zones maritimes s'étendant à partir de la côte du Pacifique ou de la côte de l'Atlantique. Nous avons maintenant circonscrit des zones de pêche qui englobent certaines étendues adjacentes à nos côtes ou à l'intérieur du territoire canadien. Cela a été contesté, ce qui indique que ce n'est pas un principe encore généralement accepté. Toutefois, c'est pour cette raison que nous avons inclus les zones de pêche parmi les exceptions pour ce qui relève de la Cour internationale de justice, comme nous l'avons fait pour l'Arctique.

Il y a une question particulière sur laquelle je devrais peut-être attirer votre attention et c'est le fait qu'il existe des régions de la côte du Pacifique où nous craignons les ravages causés à notre écologie, spécifiquement dans le Détroit de Juan de Fuca, par exemple, où nous ne pourrions certainement pas étendre notre juridiction aux eaux territoriales américaines, pas plus que nous saurions permettre aux États-Unis d'étendre leur juridiction dans nos eaux. Le plus que nous puissions espérer, c'est d'étendre notre juridiction à ce que nous considérons présentement comme la haute mer.

M. St-Pierre: Est-il exact de dire qu'au stade actuel de l'évolution du droit international, le Canada ne peut rien faire pour empêcher les expéditions américaines si les Américains le veulent? Avons-nous prise de quelque façon dans les cours internationales?

M. Sharp: Je ne sais si j'ai un de mes conseillers juridiques ici. Mieux vaudrait que je le laisse répondre, car je ne voudrais rien faire pour affaiblir sa cause.

[Texte]

Mr. St. Pierre: I would not want to ask any questions to weaken his case either, I might say. If you want to hedge, go ahead.

Mr. L. Legault (Head, Law of the Sea Section, Legal Operations Division, Department of External Affairs): There is certainly something that we could do to prevent pollution damage in the event an incident were to occur off our coast. Customary international law recognizes that a coastal state has the right, when there has been an incident on the high seas, to intervene to prevent any pollution damage to its coastal interests.

Mr. St. Pierre: This is after the event.

Mr. Legault: After there has been an incident, not after there has been damage, before there has been damage in order to prevent that damage. But to say that international law permits us to prevent the United States from sending vessels out on the high seas would be saying a great deal.

Mr. St. Pierre: What would you describe as an incident?

Mr. Legault: If a vessel has foundered, if two vessels have had a collision, something in that nature. And as for instance happened in the *Torrey Canyon* incident, if the British government had moved promptly at the time of the *Torrey Canyon* incident a great deal of the damage which occurred could have been prevented. The British government, however, delayed for quite some considerable time before taking preventive action.

Mr. St. Pierre: The British have since passed a law which I believe is in accord with an IMCO resolution. Is it a law or a resolution that they will sink a dangerous ship?

• 1655

Mr. Legault: The British passed a law which incorporates precisely the principle I was referring to and that principle is incorporated in an IMCO Convention negotiated in Brussels in 1969. That Convention is not yet in force so that the British government in a sense is moving unilaterally in advance of the conventional international law in adopting this legislation.

Mr. St. Pierre: That is very interesting. The British will in turn then support our unilateral action in the Arctic, being given to fair play as they are. Thank you. That completes my questioning I think Mr. Walker had a supplementary if he wants to put it in on my time.

The Acting Chairman (Mr. Badanai): Mr. Walker.

Mr. Walker: You speak of an incident where two tankers collide and there are oil slicks and oil is slowly leaking out. Under this action they would have the right, in their own judgment the best thing to do is to sink those vessels, to tow them to some place else, to get rid of them. Are these the specific things that are covered?

Mr. Legault: That is correct.

Mr. Walker: This is established in international law?

Mr. Legault: Customary international law, yes, and incorporating the Convention which, however, is not yet in force.

[Interprétation]

M. St-Pierre: Ce n'est pas non plus mon intention de poser des questions susceptibles d'affaiblir sa cause. Si vous voulez bien aider, ne vous gênez pas.

M. L. Legault (chef de la division du droit de la mer de la direction des Affaires juridiques au ministère des Affaires extérieures): Nous pouvons certainement prendre des mesures pour empêcher les dommages causés par la pollution lorsqu'un incident se produit au large de nos côtes. Le droit international coutumier reconnaît que l'État côtier a le droit, lorsqu'un incident survient en mer, d'intervenir pour empêcher des dommages causés par la pollution sur ces rives.

M. St-Pierre: Ceci, après l'incident.

M. Legault: Après l'incident, non après les dégâts; avant que des dégâts ne soient causés, en vue de prévenir les dégâts. Mais de dire qu'en vertu du droit international nous pouvons empêcher les États-Unis de naviguer en haute mer serait beaucoup exagéré.

M. St-Pierre: Qu'entendez-vous par incident?

M. Legault: Si un navire a sombré, si deux navires sont entrés en collision, ou autres cas de cette nature. Ce qui est survenu, par exemple, dans l'incident du *Torrey Canyon*; si le gouvernement britannique avait agi promptement lors de l'incident du *Torrey Canyon*, une grande partie des dégâts aurait pu être évitée. Cependant, le gouvernement britannique a beaucoup tardé avant de prendre des mesures pour prévenir l'incident.

M. St-Pierre: Les Britanniques ont depuis adopté une loi qui est conforme, ce me semble, à la résolution IMCO. Est-ce une loi ou une résolution qui leur fera couler un navire qui présente un danger?

M. Legault: Les Britanniques ont en effet adopté une loi qui incorpore précisément le principe dont j'ai parlé et ce principe est intégré à une convention IMCO, négociée à Bruxelles en 1969. Cette convention n'est pas encore conclue et le gouvernement britannique agit donc en quelque sorte à titre unilatéral, anticipant sur la Loi conventionnelle internationale en adoptant cette loi.

M. St-Pierre: Cela est fort intéressant. Les Britanniques seront donc à leur tour disposés à donner leur appui à notre action unilatérale dans l'Arctique, vu leur sens du *fair play*. Merci. Ceci met fin à mes questions; je pense que M. Walker avait une question supplémentaire à poser, il pourrait le faire sur mon temps.

Le président suppléant (M. Badanai): Monsieur Walker.

M. Walker: Vous parlez d'une collision possible entre deux pétroliers et du mazout qui pourrait s'en échapper lentement. Supposant que ceci se produise, ils auraient le droit, si en leur âme et conscience ils estimaient que la meilleure chose à faire est de couler ce navire, de le remorquer en quelque endroit et de s'en débarrasser. Est-ce bien précisément ce dont il est question?

M. Legault: C'est exact.

M. Walker: Ceci est reconnu en droit international?

M. Legault: En droit international coutumier, oui, et cela a été intégré à la Convention qui n'est cependant pas encore conclue.

[Text]

Mr. Walker: The incident has to take place or the threat of such an incident; it does not matter.

Mr. Legault: No. In a sense you can lock this deficiency into the situation. You are compelled to lock the barn door only after the horses have been stolen but you are allowed to prevent the culprits, so to speak, from getting away with the horses.

Mr. Walker: I see. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Badanai): Mr. Prud'homme.

An hon. Member: Then you have a hard job getting him back inside the locked barn.

M. Prud'homme: Monsieur le ministre, j'avais évidemment plusieurs questions ayant trait au développement international, mais puisque le rapport du sous-comité sur le Développement international est maintenant terminé et est entre les mains du Comité des Affaires extérieures et de la défense nationale, je préférerais pour le moment m'abstenir, si ce n'est de dire que c'est un excellent rapport. Je veux aussi prévenir les gens qui s'intéressent au développement international qu'ils trouveront certainement matière à discussion dans ce rapport qui est très volumineux, d'ailleurs.

Ma question a trait à une partie du monde qu'à mon avis, nous sommes portés à négliger, le Moyen-Orient. Nous savons que des centaines de milliers de Canadiens sont préoccupés par la situation qui existe des deux côtés du canal de Suez, si on peut prendre le canal de Suez comme ligne de démarcation, ce que je me garderais bien de faire. J'aimerais vous demander d'abord quel rôle le Canada joue dans ce conflit qui, pour moi, est un des plus explosifs parmi les conflits explosifs du monde entier?

Mr. Sharp: First of all, may I say Mr. Prud'homme that I am looking forward to the report of this Committee to see what recommendations they have to make in this whole field. I say this quite sincerely. It is an area in which ideas are changing. At the conference that was held here in Ottawa, for example, there was a good deal of frank talk about the methods and the aims of international aid. We do not in our administration think we know all the answers yet and if this Committee can help us we will be listening.

• 1700

On the specific question of the Near East, if we are talking about Israel—I am not quite sure whether we are or not—Israel is not a country, of course, that could receive development aid from Canada because its general level of living is well above what we consider the threshold level. We give our aid in countries that have a very low standard of living and, of course, Israel does not. Israel has a relatively high standard of living and, moreover, we have had no requests from Israel, which does not consider itself in the same category as developing countries generally.

In the other countries, which are developing countries in our sense and in the generally internationally accepted sense, we are prepared, and we do extend development aid all along the north coast of Africa. I am not certain whether we have any programs at all in Syria or Iraq.

[Interpretation]

M. Walker: L'incident doit s'être produit ou être imminent; l'un ou l'autre?

M. Legault: Non. Dans un certain sens, vous pouvez faire jouer cette lacune à la situation. Vous fermez l'écurie après que le cheval a été volé, mais disons que vous pouvez empêcher les coupables d'emporter le butin.

M. Walker: Je vois. Merci.

Le président suppléant (M. Badanai): Monsieur Prud'homme.

Une voix: Mais vous avez beaucoup de misère à amener le cheval à l'écurie.

Mr. Prud'homme: Mr. Minister, I had a few questions, but since the report of the sub-committee on International Development is complete and is in the hands of the External Affairs and National Defence Committee, I will abstain for the moment except to say that it is an excellent report. I also wish to inform people who are interested in international development that they will find food for thought and matter for debate in this rather thick report.

My question relates to a part of the world that, according to me, we are inclined to neglect, the Middle East. We know that hundreds of thousands of Canadians are concerned about the situation observed on both sides of the Suez canal, if we can properly use the Suez canal as a dividing line, which I want to do. First, I would like to know what is the part played by Canada in this conflict, in my estimation one of the most explosives among all explosive situations in the world?

M. Sharp: Permettez-moi d'abord de mentionner, M. Prud'homme, que j'attends avec impatience le rapport de ce Comité, afin d'étudier leurs recommandations qu'il contient touchant l'ensemble de ce secteur. C'est très sincèrement que je le dis. C'est un secteur où l'opinion évolue. Lors de la conférence qui a eu lieu à Ottawa, par exemple, de francs propos ont été échangés concernant les méthodes et les fins de l'Aide internationale. Notre administration ne prétend pas connaître toutes leurs réponses encore et, si le Comité peut nous éclairer, nous sommes prêts à l'entendre.

En ce qui concerne spécifiquement le sort du proche Orient, si nous parlons d'Israël, car je ne suis pas très certain qu'il en soit question, Israël n'est pas un pays qui puisse attendre de l'aide du Canada car son niveau de vie est très supérieure à celui que nous estimons être au seuil. Nous accordons notre aide à des pays dont le standard de vie est très inférieur, ce qui n'est évidemment pas le cas d'Israël. Le standard de vie en Israël est plutôt supérieur, et en outre, Israël ne nous a adressé aucune demande et n'estime pas faire partie de la catégorie des pays en voie de développement comme nous l'attendons en général.

Dans d'autres pays, des pays en voie de développement au centre des accords internationaux, nous sommes prêts, mieux, nous accordons de l'aide au développement sur toute la longueur du littoral septentrional de l'Afrique. J'ignore si nous avons des programmes en Syrie ou en Iraq.

[Texte]

An official with Mr. Sharp: Not at the moment, sir. But I believe there is some food aid to the U. A. R.

Mr. Sharp: Yes, I was including Egypt in the northern African group. But as yet, I do not think we have any programs with Syria and Iraq. That is, generally speaking, our posture. We are, of course, providing very substantial aid to the Palestinian refugees, but that is rather of a different character. It is relief rather than development aid.

Mr. Prud'homme: Sir, I like your answer on the aid program, but I am much more interested in asking what Canada is doing as a political mediator, if I may use this expression, between the Arab world and the Israel government as a rapprochement. I know that in Canada we have enough powerful citizens—Canadian citizens—who happen to be very close to Israel. Do we ask their support in trying to get the message to the Israel government that the feeling of the Canadian population is strong enough that maybe they should show a policy of *une politique raisonnable* in the actual difficulties?

Mr. Sharp: We are in constant communication, Mr. Chairman, with the governments of Israel, Egypt, and Lebanon, in particular, which have representatives here and where we have representatives. I receive the ambassadors of those countries frequently, and they place before me their views about this crisis in the Near East, and I comment upon the problem to them.

You may recall that Canada was a member of the Security Council in November 1967 when Resolution 242 was drafted. We were one of the draftsmen. It has been our policy throughout to support Resolution 242 as the basis for the resolution of this conflict. We have never wavered in this. We have given the strongest possible support to Ambassador Jarring, and we have urged both sides to do the same thing, to be prepared to co-operate with him in his efforts. I know Mr. Prud'homme has been in the Near East and he knows something about the nature of the difficulty.

Mr. Prud'homme: And I made sure that I went to the other side, too.

Mr. Sharp: Yes. It is a problem, one of the most intransigent problems facing the world. If it were not, there would long since have been a resolution of it. We do not have any formula for settling the conflict. We try to be rather modest in our attitude towards it and not try to act as a great power or one of those that can have a determining influence upon the course of events. I think it is important that we should always project that image.

The Prime Minister said the other day in talking about another subject, "We do not pretend to be a super power". Our function is of a more limited character. It may be a very useful one, and from time to time it has been very useful. But we try to act within those limitations.

• 1705

Mr. Prud'homme: Sir, on this same question, do you not think it would be possible to bring to the Israel Government the message that we really strongly support Resolution 242? I have the feeling that the Arab side is thinking that we are rather kind of benevolent, neutral people and make a point, myself, of convincing both sides that we are really neutral and that when we support Resolution 242, we really mean exactly what was written in it, rightly so or

[Interprétation]

Un conseiller de M. Sharp: Pas en ce moment. Mais je crois que nous accordons une aide alimentaire à la République Arabe Unie.

M. Sharp: Oui, j'englobais l'Égypte dans le groupe Nord africain. Mais je ne crois pas que nous ayons encore entrepris des programmes en Syrie ou en Iraq. Voici notre situation générale présentement. Nous aidons beaucoup, vous n'en doutez pas, les réfugiés palestiniens; mais c'est là une autre question. Il s'agit de secours plutôt que d'aide au développement.

M. Prud'homme: Je suis très satisfait, monsieur, de la réponse que vous me donnez au sujet du programme d'aide, mais je tiens beaucoup plus à savoir ce que le Canada fait à titre de médiateur politique, si on veut bien me passer l'expression, entre le monde arabe et le gouvernement d'Israël, en vue d'un rapprochement. Je sais que nous avons assez de citoyens influents au Canada, des Canadiens, à qui Israël tient à cœur. Est-ce que nous avons recours à eux pour faire comprendre au gouvernement d'Israël que le sentiment canadien est assez fort pour les engager à se montrer enclins à une politique raisonnable au sein des difficultés actuelles?

M. Sharp: Nous sommes sans cesse en communication, monsieur le président, avec les gouvernements d'Israël, d'Égypte et du Liban, plus particulièrement car ils ont des représentants ici et nous avons aussi des représentants dans ces pays. Je reçois souvent leurs ambassadeurs qui m'exposent leurs vues au sujet de la crise qui ébranle le Proche-Orient et je discute avec eux de ces problèmes.

Vous vous souvenez sans doute que le Canada était membre du Conseil de sécurité en novembre 1967 quand la résolution 242 a été schématisée. Nous sommes un de ceux qui ont aidé à la formuler. Nous avons eu comme politique constante d'appuyer la résolution 242 comme constituant la base d'une solution au conflit. Nous ne nous sommes jamais désistés. Nous avons appuyé très fermement l'ambassadeur Jarring et supplié l'une et l'autre faction de faire de même, de veiller à la soutenir dans ses efforts. Je sais que M. Prud'homme a visité le Proche-Orient et qu'il n'est pas sans connaître la nature de ces difficultés.

M. Prud'homme: Et je me suis consciencieusement renseigné des deux côtés.

M. Sharp: Oui. C'est un des problèmes les plus obstinés que le monde ait à régler. Sans quoi, il serait depuis longtemps résolu. Nous ne connaissons pas de formules secrètes susceptibles d'abréger le conflit. Nous adoptons une attitude plutôt modeste qui est de ne pas jouer les grandes puissances ou de poser en maître capable de changer le cours des événements. J'estime que nous devons conserver cette image intacte.

Le Premier Ministre, traitant l'autre jour d'une autre question, a déclaré: «Nous ne prétendons pas être un pouvoir supérieur.» Notre fonction s'exerce dans un champ plus étroit. Notre rôle peut être utile, il l'a été beaucoup parfois. Mais nous nous efforçons de ne pas dépasser nos limites.

M. Prud'homme: Poursuivant cette même idée, monsieur, ne pensez-vous pas qu'il serait possible de transmettre au gouvernement d'Israël le message qui lui ferait comprendre que nous sommes réellement très en faveur de la Résolution 242? J'ai l'impression que le côté arabe nous juge d'une neutralité plutôt bienveillante et je m'efforce personnellement de convaincre l'une et l'autre des parties que nous sommes entièrement neutres et qu'en appuyant

[Text]

wrongly. So it seems that for many people, not only outsiders, if I may say "outsiders" but for many Canadians it seems that we are extremely interested in other parts of the world and yet over there where we were with the force of the United Nations that we are rather soft.

Mr. Sharp: Perhaps the correct interpretation of our position is this. We begin with the right of Israel to exist. That is where we begin in our policy. From there on we try to take a position, an objective position and I think it is the most useful stance that we can have. Certainly if we were to appear to be partisan, then whatever influence we have would, I think, disappear very quickly. It is only because we do found our policy on these two principles that we continue to be consulted and that people continue to use us in limited ways to advance the cause of peace. That is the best answer I think I can give, Mr. Chairman, to this question.

The Acting Chairman (Mr. Badanai): Is that all, Mr. Prud'homme?

Mr. Prud'homme: Yes.

The Acting Chairman (Mr. Badanai): Mr. Groos.

Mr. Groos: Mr. Chairman, thank you. I am sorry, the Minister seems to be playing to an ever-windling house but I think it is probably because a lot of questions have been answered already, and in fact, mine has been partially answered.

You opened up on page 3 of your statement the matter of pollution which has been covered by two or three of the members, but there is one specific thing I wanted to ask the Minister about, Mr. Chairman. I am thinking in particular of the problems of the West Coast of Canada, somewhat naturally, and I regard the Strait of Juan de Fuca as being very similar to a river. In fact, it is very similar to the St. Lawrence Seaway where the United States is on one side and Canada on the other. The Minister has said in regard to the protection of the environment and pollution control and so forth what the United Nations is doing in response to this threat and what NATO is doing and OECD and so on, but in this particular area we are most interested in our relationships with the United States. I think we tend to overlook that they are just as much aware of and concerned with the problem, the people that live out there, as we are in Canada. The one thing that we seem to lack, however, is the proper machinery to deal with this quickly.

The Minister has said that he is going to lead the Canadian Delegation to the IJC on Great Lakes pollution. It seems to me that perhaps we should be considering extending the terms of reference of the IJC to include this area I am speaking of, the Strait of Juan de Fuca and the very real threat that is looming up at this moment as the result of the potential Alaska pipeline. I am really seeking some sort of machinery that is already in existence that we could perhaps augment, such as the IJC.

• 1710

The Minister could perhaps give me some thoughts on this matter that would eventually result in a bilateral organization or arrangement with the United States which would respond quickly and would not be as unwieldy as the machinery that we have to deal with at the moment.

[Interpretation]

la Résolution 242, nous lui donnons son sens intrinsèque, que ce soit à tort ou à raison. Il semble donc pour nombre de personnes, et non pas seulement les personnes de l'extérieur, soit des personnes désintéressées si je puis dire, mais pour nombre de Canadiens il semble que nous soyons extrêmement intéressés au sort d'autres parties du monde mais que nous sommes plutôt défaillants dans cette zone où nous avons exercé de la surveillance avec les forces des Nations Unies.

M. Sharp: Voici peut-être la juste interprétation de notre position. Nous partons du principe qu'Israël a droit à l'existence. C'est sur ce principe qu'est fondée notre politique. De là, nous nous efforçons d'assumer une attitude objective et j'estime que c'est là l'attitude idéale. Si nous posions en partisans, notre influence serait vite anéantie. C'est parce que nous appuyons toujours notre politique sur ces deux principes que nos conseils sont écoutés et qu'on continue de recourir à nous, si modestement que ce soit, en vue de faire triompher la cause de la paix. C'est la meilleure réponse que j'avais à offrir à cette question, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Badanai): Est-ce tout, monsieur Prud'homme?

M. Prud'homme: Oui.

Le président suppléant (M. Badanai): Monsieur Groos.

M. Groos: Monsieur le président, merci. Je regrette que le Ministre s'exécute en présence d'un auditoire sans cesse réduit, mais sans doute est-ce parce que de nombreuses questions ont déjà eu leur réponse et, en fait, une partie de la réponse à ma propre question a été donnée.

Vous avez mentionné à la page 3 de votre déclaration, des aspects de la pollution déjà mentionnés par deux ou trois des membres du Comité, mais il demeure un point particulier que j'aimerais faire élucider par le Ministre, monsieur le président. Je pense très spécialement aux problèmes surgis sur la côte ouest du Canada, par un sentiment naturel, et je considère le détroit de Juan de Fuca comme une rivière. En réalité, son cours l'assimile à la voie maritime du Saint-Laurent où les États-Unis naviguent d'un côté et le Canada de l'autre. Le Ministre a mentionné, relativement à la protection de l'environnement et à la lutte contre la pollution et autres questions du genre, ce que les Nations Unies ont entrepris en vue de parer à cette menace et ce que l'OTAN accomplit et de même l'OCDE et autres organismes, mais nous sommes en l'occurrence surtout intéressés aux rapports avec les États-Unis. Il me semble que nous avons tendance à oublier que les Américains sont tous aussi conscients et inquiets du problème, que nous le sommes au Canada. Ce qui semble nous manquer, cependant, c'est le rouage qui nous permette de maîtriser rapidement la situation.

Le Ministre a dit qu'il sera à la tête de la délégation canadienne de la CMI tendant à résoudre le cas de la pollution des Grands lacs. Il me semble que nous devrions peut-être étendre les attributions de la CMI à la région dont je parle, le détroit Juan de Fuca, de la réelle menace qui existe présentement au sujet de la construction éventuelle du pipeline de l'Alaska. Je tâte le terrain en vue de

découvrir un mécanisme déjà existant et dont le rouage pourrait être amplifié, par exemple un organisme comme la CMI.

Le Ministre pourrait peut-être m'accorder quelques réflexions sur ce qui pourrait éventuellement se résumer en une organisation ou un accord bilatéral avec les États-

[Texte]

Mr. Sharp: Mr. Chairman, Mr. Groos has raised what is undoubtedly one of the more urgent problems facing our two countries. I would like to say that I entirely agree with him that the danger to the ecology is as great to the residents of the United States as to the residents of Canada in that area and both are probably as equally concerned. This is one of the reasons why in answer to various questions in the House of Commons I had said that I hoped that the people of Canada and the United States would make their views known before a final decision is made about the building of the TAP line if it is built.

As I said earlier, the Straits of Juana de Fuca are divided by the Canadian-American border so that we are not free to extend our jurisdiction into the United States waters as some people seem to think we could do by forbidding ships that might menace the shores of Canada. We have told the United States that we would hold them responsible for any damage to the Canadian side from tankers on their side. We have said this quite explicitly. You may recall, Mr. Chairman, that in the statement I made in the House of Commons about the discussions that took place recently between officials of the two sides I set forth a summary of the brief that we presented to the United States.

I am inclined to share the views of Mr. Groos that some new mechanism is desirable. We have raised this in a very general way with the United States. Whether it should be the IJC that looks at that problem is a possibility, but it would have to have its jurisdiction extended to include that area, and this would not be beyond its competence if both sides agree to refer that question to it.

Mr. Groos: Mr. Chairman, I have one more question in a completely different field. There has been reference made, particularly recently, because of the recent Russian statements on the matter, that we have been bandying around a well-rounded phrase called mutual balanced force reductions for quite some time in NATO. I am wondering exactly what this means. It may mean one thing to us and a completely different thing to the Russian or the Warsaw Pact nations. To reduce forces mutually or balance the reduction in forces on what we would call, I suppose, the Western front, but not reduce them overall, seems to me not a mutual balanced force reduction. I do not know if I am making myself very clear. The Russians may have a very good use to which they could put those troops elsewhere in their great country. Would the withdrawal of forces from the NATO shield be a mutual balanced force reduction? What is your interpretation of that phrase?

• 1715

Mr. Sharp: Mr. Chairman, the phrase has been used because it is an attempt to express what we had in mind as the NATO alliance in making the original proposal and I add this as I did in the House of Commons today when Mr. Brewin asked the question as to what response we were going to make to the Soviet initiative. I pointed out that this had been a NATO initiative which the Soviet Union is now responding to. Our general purpose is to reduce the confrontation of armed forces in the central area of

[Interprétation]

Unis, qui pourrait réagir promptement plutôt que le rouage mal huilé qui a ralenti notre avance en ce moment.

M. Sharp: Monsieur le président, Monsieur Groos a soulevé ce qui, sans nul doute, constitue un des problèmes les plus pressants qu'affrontent nos deux pays. Je tiens à dire que je suis entièrement d'accord avec lui, que le danger auquel est exposé l'écologie est aussi menaçant pour les Américains que pour les Canadiens à cet endroit et que les peuples en sont probablement au même point inquiets. C'est pourquoi en réponse à diverses questions posées à la Chambre des communes, j'ai répondu que j'espérais que les Canadiens et les Américains exposeraient leurs vues avant qu'une décision définitive soit prise au sujet de la construction du pipeline dit TAP s'il n'est jamais construit.

Comme je l'ai déjà dit, le détroit Juan de Fuca chevauche la frontière canado-américaine, et nous ne sommes donc pas libres d'étendre notre juridiction dans les eaux américaines comme certains semblent le croire en éloignant les navires qui menacent nos rives. Nous avons déclaré aux États-Unis que nous allions les tenir responsables de tout dégât causé par les pétroliers de l'autre côté de la frontière dont les ravages s'étendraient à l'intérieur de nos frontières. Nous l'avons déclaré d'une façon explicite. Vous vous appellerez peut-être monsieur le président, que dans une déclaration que j'ai faite à la Chambre des communes au sujet de pourparlers récents entre hauts fonctionnaires des deux pays, j'ai résumé le mémoire que nous avions présenté aux États-Unis.

Je suis enclin à me ranger à l'avis de M. Groos qui estime qu'il serait souhaitable de mettre en œuvre un nouveau mécanisme. Nous en avons parlé de façon très générale aux États-Unis. Appartiendrait-il à la CMI d'enquêter? C'est possible, mais il faudrait que sa juridiction s'étende à cette zone. Cela n'outrepasserait pas sa compétence, pourvu que les deux parties, d'un commun accord, lui en remettent la charge.

M. Groos: Monsieur le président, j'ai une autre question qu'il s'écarterait complètement du sujet que nous discutons. Il a été question, et surtout récemment, à cause des déclarations récentes faites par la Russie, qu'on joue depuis assez longtemps avec une phrase bien arrondie par l'OTAN mais qui se cristallise en ces termes, la réduction réciproque équilibrée des forces. Je me demande quel est le sens exact de cette phrase. Elle peut avoir un sens pour nous et un sens entièrement différent pour les Russes ou les nations faisant partie du Pacte de Varsovie. De réduire les forces réciproques ou équilibrer la réduction des forces sur ce que nous pourrions appeler, je suppose, le front occidental, sans en réduire la masse, ne me semble pas une réduction réciproque équilibrée des forces. Je ne sais si je me fais bien comprendre. Les Russes auraient peut-être bon usage à faire de ces troupes ailleurs dans leur vaste pays. Le retrait des forces du bouclier de l'OTAN consti-

tuerait-il leur réduction réciproque équilibrée des forces? Comment interprétez-vous cette phrase?

M. Sharp: Monsieur le président, cette phrase voudrait rendre ce que nous avions à l'esprit, vu que l'alliance de l'OTAN a fait la proposition initiale, et j'ajoute, comme je l'ai fait en Chambre aujourd'hui, quand M. Brewin a demandé comment nous allions réagir à l'égard du mouvement soviétique. J'ai signalé qu'il s'agissait d'une initiative de l'OTAN à laquelle l'Union Soviétique n'a pas réagi. Notre but général est d'atténuer l'affrontement des forces armées dans le centre de l'Europe. Nous croyons pouvoir

[Text]

Europe. We believe it is possible to reduce that confrontation without in any way jeopardizing the security of either side with over-all economies in the budgets and the defence budgets of the Warsaw Pact and the NATO organization. It would require the most detailed and careful negotiation to achieve that purpose.

Various theories have been suggested for carrying out the mutual and balanced force reductions and there are some differences of view even amongst the allies as to what is the best method and what would constitute balanced force reductions. The point is that it results only in a reduction of the confrontation without changing the balance of the forces themselves. We consider this as a forward step in the détente in Europe.

The Acting Chairman (Mr. Badanai): Gentlemen, if there are no further questions, on your behalf, I wish to thank the Minister for appearing before the Committee and for being very patient, gracious and effective in his replies.

This Committee stands adjourned until Friday at 9:30 a.m. when we will hear from the representatives of the U.N. Association in Canada.

[Interpretation]

atténuer cet affrontement sans compromettre la sécurité des parties engagées, en pratiquant des économies budgétaires et en réduisant le budget des dépenses du Pacte de Varsovie et de l'OTAN. On y parviendra à force de négociations scrupuleuses.

Diverses théories ont été avancées sur la manière de pratiquer la réduction réciproque et équilibrée des forces, et les avis sont partagés même parmi les alliés sur ce qui serait la meilleure méthode et ce qui pourrait constituer la réduction équilibrée des forces; mais le principe fondamental est qu'il n'en résulte que l'amenuisement de l'affrontement sans le déséquilibre des forces. Nous estimons que c'est un pas en avant vers la détente en Europe.

Le coprésident (M. Badanai): Messieurs, s'il n'y a pas d'autres questions, je désire remercier de votre part le Ministre qui a bien voulu témoigner auprès du Comité et répondre avec beaucoup de patience et de courtoisie aux questions que vous lui avez posées.

Ce Comité s'ajourne à 9h30 vendredi matin, alors que nous entendrons des représentants de l'Association des Nations Unies au Canada.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Friday, May 21, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 28

Le vendredi 21 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians"

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens»

INCLUDING:

The Second Report to the House

Y COMPRIS:

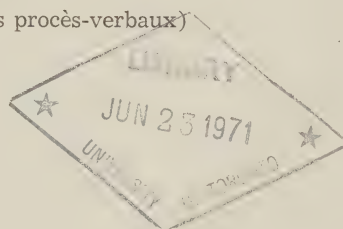
Le deuxième rapport à la Chambre

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Groos
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Prud'homme
Macquarrie	Rowland
Marceau	Stewart (<i>Marquette</i>)
Nystrom	St. Pierre
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Perrault	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

REPORT TO THE HOUSE

Friday, May 21, 1971

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

SECOND REPORT

Pursuant to its Order of Reference of Wednesday, February 17, 1971, your Committee has considered the following Votes, listed in the Estimates for the year ending March 31, 1972:

Votes 1, 5, 10 and L12 relating to the Department of External Affairs;

Votes 15, 20 and L25 relating to the Canadian International Development Agency;

Vote 30 relating to the International Joint Commission.

Your Committee commends them to the House.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 24, 26 and 27*) is tabled.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le vendredi 21 mai 1971

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mercredi 17 février 1971, le Comité a examiné les crédits suivants énumérés au Budget des dépenses pour l'année financière se terminant le 31 mars 1972:

Les crédits n°s 1, 5, 10 et L12 relatifs au ministère des Affaires extérieures;

Les crédits n°s 15, 20 et L25 relatifs à l'Agence canadienne de développement international;

Le crédit n° 30 relatif à la Commission mixte internationale.

Le Comité les recommande à l'approbation de la Chambre.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicules n°s 24, 26 et 27*) est déposé.

Le président

IAN WAHN

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

Friday, May 21, 1971
(26)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:45 a.m., the Chairman, Mr. Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Badanai, Brewin, Dupras, Gibson, Guay (*St. Boniface*), MacDonald (*Egmont*), Marceau, Wahn—(8).

Witnesses: From the United Nations Association in Canada: Dr. J. A. Gibson, Vice-President; Mr. W. L. S. Trivett, Q.C., Chairman, Policy Council; Mrs. B. Bazar, President, Montreal Branch; Mr. R. Skuce, National Director.

The Committee resumed consideration of the Policy Papers entitled "Foreign Policy for Canadians".

The Chairman introduced Dr. Gibson who read an opening statement. Mrs. Bazar also gave short introductory remarks. All witnesses then answered questions.

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Chairman authorized that the document submitted by the U.N. Association entitled "United Nations Association" be printed as an appendix to this day's "Minutes of Proceedings and Evidence"—(*See Appendix "V"*).

At 10:55 a.m., the questions continuing, the Committee adjourned until 8:00 p.m., Thursday, May 27, 1971.

PROCÈS-VERBAL

Le vendredi 21 mai 1971
(26)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 9 h 45. Le président, M. Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Badanai, Brewin, Dupras, Gibson, Guay (*St-Boniface*), MacDonald (*Egmont*), Marceau, Wahn—(8).

Témoins: De l'Association des Nations Unies au Canada: MM. J. A. Gibson, vice-président; W. L. S. Trivett, c.r., président du Conseil politique; M^{me} B. Bazar, présidente, division de Montréal et R. Skuce, directeur national.

Le Comité reprend l'étude des documents intitulés «Politique étrangère au service des Canadiens».

Le président présente M. Gibson qui fait lecture d'une déclaration. M^{me} Bazar ajoute également de brèves remarques. Tous les témoins répondent ensuite aux questions.

Conformément à la motion adoptée à la séance du 23 octobre 1970, le président autorise que le document présenté par l'Association des Nations Unies au Canada intitulé «Association des Nations Unies» soit imprimé en appendice aux procès-verbaux et témoignages de ce jour—(*Voir appendice «V»*).

A 10 h 55 du matin, au cours de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 8 h 00 du soir, le jeudi 27 mai 1971.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, May 21, 1971.

[Texte]

The Chairman: Gentlemen, in view of the fact that the House will sit at 11.00 a.m. I think perhaps we should get started. Other members will be coming in shortly.

This morning before turning to our witnesses I wish to inform members that the draft report passed by the Subcommittee on International Development will be considered by the full Committee next Thursday evening, May 27, instead of Tuesday as indicated on the face of the report. The text along with the summary has been circulated in order that members can examine it in detail before the meeting.

Today's meeting is the last in a series on the foreign policy paper and the Committee hopes to consider the main Committee's report on these investigations early in June. In addition, the first hearing on the subject of Canadian policy on Southern Africa will be held on Tuesday, June 1.

Today we are pleased to have representatives of the United Nations Association with us for our final hearing on *Foreign Policy for Canadians*. The delegation is led by Dr. James Gibson, President of Brock University and Vice-President of the United Nations Association in Canada. Dr. Gibson is no stranger to Ottawa. He worked with the federal government in External Affairs, in the Prime Minister's office from 1938 to 1947, and later he was a professor at Carleton University where he became Dean of Arts and Deputy to the President. He then resigned to go to Brock University as its first President. Dr. Gibson is accompanied by Mr. W. L. S. Trivett, Q.C. who is Chairman of the Policy Council of the Association; Mrs. B. Bazar, President of the Montreal Branch and Mr. R. Skuce, National Director of the UN Association.

If you would care to make a short introductory, Dr. Gibson, after which we would throw the meeting open to questions.

Dr. J. A. Gibson (Vice-President, United Nations Association in Canada): Thank you, Mr. Chairman. The document which is brought to the Committee today is a stage along the way of a kind of continuing dialogue on review of the white paper, *Foreign Policy for Canadians*. When this was first published, the Policy Council set up eight working committees, some of which have reported. Others will report at the annual meeting of the association in Quebec City a month hence.

The tasks of these working groups were a detailed review of the white paper. I suppose it is true that no voluntary organization in Canada has given such consecutive attention to a most interesting and unusual document in our concern for foreign policy. The document circulated today is technically and addendum to a preliminary statement handed in at the end of January. There will, in a month's time, be a further addendum not

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 21 mai 1971.

[Interprétation]

Le président: Messieurs, étant donné que la Chambre siégera à 11 heures ce matin, je pense que nous devrions peut-être commencer. Les autres membres viendront sous peu.

Ce matin, avant de nous tourner vers nos témoins, je voudrais informer les membres que le projet de rapport voté par le sous-comité du Développement international sera étudié par le Comité en entier jeudi prochain 27 mai, le soir, à la place de mardi comme cela a été indiqué sur le rapport. Le texte en entier avec le sommaire a été distribué afin que les membres puissent l'examiner en détail avant la séance.

La séance d'aujourd'hui est la dernière de toute une série sur le document de la politique étrangère et le Comité espère étudier le rapport principal du Comité sur ses enquêtes au début de juin. De plus, la première audience sur la politique canadienne en Afrique du Sud aura lieu le mardi 1^{er} juin.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'avoir des représentants de l'Association des Nations Unies pour notre dernière audience sur la *Politique étrangère pour les Canadiens*. La délégation est conduite par le docteur James Gibson, président de Brock University et vice-président de l'Association des Nations Unies au Canada. Monsieur Gibson n'est pas un étranger à Ottawa. Il a travaillé avec le Gouvernement fédéral aux Affaires extérieures, dans le Cabinet du Premier ministre de 1938 à 1947, et plus tard il fut professeur de l'Université de Carleton où il est devenu doyen des Arts et assistant au président. Ensuite il a démissionné pour joindre l'Université Brock en tant que son premier président. Monsieur Gibson est accompagné de monsieur W. L. S. Trivett, du Québec qui est le président de l'Association de conseil politique; de madame B. Bazar, présidente de la division de Montréal et monsieur R. Skuce, directeur national de l'Association des N.U.

Si vous voulez vous donner la peine de faire une courte introduction, monsieur Gibson, après quoi nous poserons des questions.

M. J. A. Gibson (vice-président de l'Association des Nations Unies au Canada): Merci, monsieur le président. Le document qui est présenté au Comité aujourd'hui est une étude sur le genre dialogue continu sur la révision du Livre blanc, *Politique étrangère pour les Canadiens*. Quand il a été publié pour la première fois, le Conseil politique a établi 8 comités de travail, certains d'entre eux ont fait un rapport. Les autres feront un rapport à l'assemblée générale de l'Association à Québec d'ici un mois.

L'état de ces groupes de travail était de revoir en détail le Livre blanc. Je supposerais par une organisation bénévole du Canada a donné une attention aussi soutenue à ce document aussi intéressant inhabituel concernant notre politique étrangère. Le document distribué aujourd'hui est techniquement un appendice à une déclaration préliminaire qui a eu lieu fin janvier. Il y aura, d'ici un

[Text]

to enter into a public hearing but to round out the discussion that has been under way. The Committee will, I think, understand that sometimes democratic procedures work slowly and this explains why we have no final recommendations to bring forward today. Thirty-two branches are concerned. It is not easy to bring representatives together. That will happen next month.

The document, if I may proceed to the main headings on it—"Principles Underlying Support for the United Nations". This was the main concern I think of the association as a whole. This was the part of the white paper to which we addressed ourselves originally. The consensus is that we hope at least equal emphasis will be laid on Canadian leadership towards improved peace-keeping capability even though this may not in the short run appear directly to affect our economic growth.

To the extent that our economic growth is fed by demand for increased war potential anywhere, it must be a source of anxiety and not a satisfaction to the Canadian people. We think this is in fact the policy of the Government of Canada. There is perhaps not surprisingly a certain dichotomy in the white paper. One statement is that external activity should be directly related to national policies pursued within Canada and serve the same objectives and the extension abroad of national policies. On the other side, there is the recognition that Canada may have to protect itself from certain external, economic and social influences, particularly because of our relationship to the United States. The true and fair analysis of foreign policy was once described as something of a juggling act. We had an original impression that the white paper was strangely silent on the positive need to build world order, satisfying itself with efforts at "harmonizing the actions of nations" through the existing incomplete machinery of the United Nations itself.

• 0950

Well, the Secretary of State for External Affairs has modified this in one or two statements to put the white paper in perspective. The association at this moment finds it difficult to concur in the white paper's acceptance that achievements in the short run must be limited and actual accomplishments few, that protestations of sincerity will have to suffice, that we will continue in our unwillingness to increase our admittedly inadequate level of development assistance.

I think this is the key of the association's concern. We want to strengthen peacekeeping machinery. We want to see that development assistance runs in parallel and we think the exercise would have been worthwhile even on this basis alone.

There are some points in the white paper that we endorse very strongly. The first is to seek understanding and support for the goals we are pursuing in the United Nations as well as the broadest possible participation in carrying them out.

The second is to improve the record of the government of Canada with respect to the continuity of representation in the United Nations bodies, and we point out that

[Interpretation]

mois, d'autres appendices non pas pour faire des audiences publiques, mais pour synthétiser la discussion qui a eu lieu. Le Comité, je pense, comprendra que quelquefois les procédures démocratiques travaillent lentement et cela explique pourquoi nous n'avons pas de recommandations définitives à vous apporter aujourd'hui. Trente-deux divisions sont concernées. Il n'est pas facile de rassembler des représentants ensemble. Cela arrivera le mois prochain.

Le document, si je puis procéder à son exposé fondamental, «Principes sous-jacents le soutien pour les Nations Unies». C'est l'objet principal je pense de l'Association en entier. C'était la partie du Livre blanc à laquelle nous nous sommes intéressés de manière originale. Le consensus est que nous espérons qu'une insistance au moins égale sera donnée par la suprématie canadienne pour une possibilité de maintien de la paix amélioré même si cela ne paraît pas à court terme influencé directement notre croissance économique.

Dans la mesure où notre croissance économique est nourrie par les exigences de commenter le potentiel de guerre, par pource cela sera une source de crainte et non de satisfaction pour le peuple canadien. Je pense que c'est en fait la politique du Gouvernement du Canada. Il y a peut-être sans surprises une dichotomie dans le Livre blanc. Une déclaration dit que l'activité étrangère doit être directement reliée aux politiques nationales poursuivies au Canada et servir les mêmes objectifs, et l'extension hors des frontières des politiques nationales. D'autre part, il y a la reconnaissance que le Canada doit avoir pour se protéger soi-même contre certaines influences externes économiques et sociales, particulièrement en vertu de nos relations avec les États-Unis. On a déjà décrit l'analyse de la politique étrangère comme une loi de passe passe. Nous avons eu l'impression générale que le Livre blanc restait étrangement muet sur le besoin réel d'établir l'ordre mondial, se contentant seulement de faire certains efforts pour «créer de l'harmonie entre les nations» en passant par la machine incomplète des Nations Unies.

Le Secrétariat d'État a modifié ceci pour les Affaires extérieures dans une ou deux déclarations, pour remettre le Livre blanc à plus tard. A ce moment, l'Association a trouvé que c'était difficile d'être d'accord avec la proposition du Livre blanc, c'est-à-dire que les réalisations à court terme devraient être limitées ainsi que certaines réalisations actuelles, et que les protestations de sincérité devront suffire, que nous continuerons dans notre mauvaise volonté d'accroître notre niveau reconnu inadéquat à l'assistance du développement.

Je crois que c'est là la clé en ce qui concerne l'association. Nous voulons renforcer la machine de la paix. Nous voulons que l'aide au développement y soit parallèle et nous croyons que l'exercice aura été sur cette base seulement.

Il y a certains points dans le Livre blanc qui nous concernent très fortement. Premièrement, il faut chercher une entente et un support pour les buts que nous poursuivons aux Nations Unies aussi bien que la plus grande participation possible pour les mettre à exécution.

Deuxièmement, c'est pour améliorer le procès-verbal du Gouvernement canadien en ce qui a trait à la conti-

[Texte]

we have a variety of members who have served in government and elsewhere who would be willing to serve further in this important continuity of representation.

The third is to give special attention to carrying on more extensive consultations with elected developing countries, particularly the Latin Americans not omitting the Caribbean.

We are aware, Mr. Chairman, that the Senate study of relations with the Caribbean will condition this up to a point.

The fourth is to strengthen machinery for co-ordinating and reorganizing the activities of the United Nations family or organizations.

I think it would be fair to say that the association would find it difficult to accept the notion of a passive role. The particular point that arose was because of some pulling back from an international trade organization, which we assume was an original intent of the United Nations and in present circumstances a very important part of it. We have asked whether Canada as a major trading nation in its own right and one very much in need of greater markets to give it adequate employment at home, should not be taking the initiative in promoting the establishment of the international trade organization originally contemplated to provide machinery to safeguard an every-expanding global trade.

A particular point in our discussions concerned the riches of the ocean floor requiring some new initiative. The control of commerce on the high seas and the concern for pollution on the high seas, all link together in this point.

The second main interest, Mr. Chairman, concerns trade development and human rights and the fact that we link the titles together suggests a possible weakness in stating external policy as an extension of domestic policy. As one of the top 10 nations of the globe enjoying the third highest standard of living, we wonder whether we should not be doing more and we outline in this paper a point of view not supposing that any intention exists on the part of our leaders not to expand trade. Our feeling is that if we do not qualify valid and necessary trade objections with a parallel intention to promote social justice and to enhance the quality of life outside as well as inside Canada, the latter objective will have only a secondary and a subsidiary importance which we think would not harmonize very well with our main interests. It would not square very well with the somewhat erratic, indifferent support for global development. This is not a lack of intention but perhaps it is a lack of application.

We have urged for a number of years that development aid is good for Canada because it creates employment in Canada. We have said it is necessary in global terms if our policy of social justice is to appear as more than lip service.

There will be a resolution at our annual meeting recommending serious and careful consideration of the contents of the so-called black paper.

[Interprétation]

uation de représentation aux Nations Unies, et nous avons remarqué que nous avons diversifié dans les membres qui ont travaillé pour le gouvernement et qui désiraient aller plus loin dans cette poursuite importante de la représentation.

Troisièmement, c'est pour accorder une attention particulière à la poursuite de plus amples consultations avec les pays en voie de développement, particulièrement l'Amérique latine sans omettre les Caraïbes.

Nous savons, monsieur le président, que l'étude du Sénat sur les relations avec les Caraïbes vont conditionner cela jusqu'à un certain point.

Quatrièmement, c'est de renforcer la machine pour coordonner et rationaliser les activités des organisations des Nations Unies.

Je crois qu'il serait juste de préciser qu'il sera difficile pour l'association d'accepter l'idée d'un rôle passif. On a soulevé un point particulier à cause d'une traction en arrière d'une organisation internationale de commerce, qui était un but des Nations Unies et dans les circonstances actuelles en est une très importante partie. Nous avons demandé si le Canada, en tant qu'importante nation commerciale dans ses propres droits et en tant que nation qui a besoin d'un plus grand marché pour fournir plus de travail à l'intérieur du pays, ne devrait pas prendre l'initiative de promouvoir l'établissement d'une organisation internationale de commerce qui aurait pour but de fournir les moyens nécessaires pour sauvegarder un commerce global toujours croissant.

Un point particulier dans nos discussions concerne les richesses du fond sous-marin qui aurait besoin de quelque initiative. Le contrôle du commerce en haute mer et le problème de pollution en haute mer sont tous deux rattachés à ce point.

Le deuxième grand intérêt, monsieur le président, concerne le développement du commerce et les droits de l'homme et le fait que nous unissons les titres l'un à l'autre suggère une faiblesse possible de fixer la politique extérieure comme une extension de la politique intérieure. En tant qu'une des dix plus importantes nations du globe ayant le troisième plus haut niveau de vie, nous nous demandons si nous ne devrions pas faire plus et nous soulignons, ici, un point de vue selon lequel aucune intention n'existe de la part des chefs pour étendre le commerce. Nous croyons que si nous n'apportons pas des objections au commerce valides et nécessaires-avec une intention parallèle de promouvoir une justice sociale et d'améliorer le niveau de vie à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur du Canada, ces derniers objectifs n'auront qu'une importance secondaire et auxiliaire qui, selon nous, ne serait pas en très belle harmonie avec nos principaux intérêts. Cela ne cadrerait pas tellement avec le support irrégulier et indifférent au développement global. Ce n'est pas un manque d'intention, mais c'est peut-être un manque d'application.

Nous avons encouragé pendant plusieurs années l'aide au développement parce que cela crée du travail au Canada. Nous avons dit que c'était nécessaire en termes globaux si notre politique de justice sociale doit paraître plus qu'un service de parole.

Il y aura une résolution à notre réunion annuelle recommandant une considération sérieuse au contenu du Livre blanc.

[Text]

● 0955

You have mentioned, Mr. Chairman, there will be inquiries into relations with South Africa. I think it is fair to say that no single item of discussion has evoked wider interest and attention or brought forth stronger criticism. I think the point to be made is not that the policy of the Government of Canada in this respect is misguided. It probably is not all embracing enough. It probably does not go far enough. The point is whether Canada should be according preferential tariff treatment to countries which notoriously violate the Declaration of Human Rights; whether Canada should be circulating materials aimed at stimulating trade with such countries particularly in southern Africa and when trade in like products with nations closer to our own market operating in free societies appears to stand in need of some stimulation. I think the particular reference, Mr. Chairman, is in trade with the Caribbean. The proposal contained in the white paper that multilateral aid be increased to a quarter of the total program in five years time is of course greatly welcomed by the association. We are hoping to advocate more acceptance, of such channels including those of the UN itself, of procedures recently worked out by CIDA in Canada, widely recognized as needed, confidence building and truly advantageous. We have given some attention, Mr. Chairman, to Canadian use of economic aid. The development aid procedures we would hope will ensure that development assistance is carefully integrated into the development strategy of each developing country. That phrase is quoted from the white paper. We are not sure about any massive transfer of resources. We recall there was a substantial capital investment in European recovery. Without it our trade would have of necessity collapsed in the face of a clear buying incapacity on the part of the war ravaged countries.

There is some uncertainty whether there was a demonstrable will to support anything approaching "massive nation to nation flow of financial assistance". We are going to give further attention to that. We think the arguments advanced in the white paper on international development are in a sense, technical, abridged and perhaps oversimplified. Some of our members feel they are condescending arguments and we think there will be a case for more attention. If international development is to be seen as a means of increasing our markets, stabilizing our trade, stabilizing the world and rectifying the ravages of the past which have fallen more heavily on some than on others, then we think this will have to be a matter of continuing review. Having explored these items, Mr. Chairman, the association is likely to request that the briefs which were submitted during the review of foreign policy subject to the judgment of this Committee should be made available to Canadians at low cost, that Information Canada might make the white paper itself in a popular edition or some portions of it available in quantity to schools and for public forums that would make use of it. As will be seen from our subcommittee reports when these are handed in, recommendations relating to encouraging venture capital and trade abroad within nationally established codes of trading ethics, orientation programs, quota and credit guarantees are also the subject of discussion. The question of universality of membership has received great encouragement

[Interpretation]

Vous avez mentionné, monsieur le président, qu'il y aura des enquêtes sur les relations avec l'Afrique du Sud. Je pense qu'il est bon de dire que pas un seul sujet de discussion a été évoqué avec un intérêt plus large d'une attention plus complète ou avec une critique plus forte et ferme. Je pense que ce que l'on doit dire n'est pas que la politique du gouvernement du Canada est mitigée à cet égard. Probablement qu'on ne fait pas assez. Probablement nous n'allons même pas assez loin. L'affaire est de savoir si le Canada devrait accorder des tarifs préférentiels aux pays qui violent notoirement la Déclaration des droits de l'homme; si le Canada devrait distribuer du matériel destiné à stimuler le commerce avec de tels pays particulièrement l'Afrique du Sud et quand le commerce de tels produits avec les nations plus proches de notre marché dans les sociétés libres paraît être nécessité de stimulation. Et monsieur le président, je pense tout particulièrement à notre commerce avec les Caraïbes. La proposition contenue dans le Papier blanc d'augmentation d'aide multilatérale au quart du programme entier dans les cinq années qui viennent est, bien entendu, fort bien accueillie par l'Association. Nous espérons militer en faveur d'une plus grande acceptation de telle chose incluse dans les Nations Unies elles-mêmes, de procédures récemment établies par le CIDA au Canada, largement reconnues comme nécessaires, établissant la confiance et vraiment avantageuse. Nous avons porté notre attention, monsieur le président, à l'utilisation canadienne de l'aide économique. La continuité des procédures d'aide nous espérons, assurera que l'assistance au développement soit soigneusement intégrée à la stratégie du développement de chaque pays en voie de développement. Cette phrase est citée du Livre blanc. Nous ne sommes pas en faveur des transferts massifs de ressources. Nous rappelons qu'il y avait un investissement de capital substantiel en Europe à recouvrer. Sans cela, notre commerce devra par nécessité tomber à la face de l'incapacité flagrante d'achat de la part des pays ravagés par la guerre.

Nous ne sommes pas certains qu'il y ait eu une volonté claire d'assurer quelque chose approchant «l'assistance financière massive de nation à nation». Nous allons continuer à y porter notre attention. Nous pensons que les arguments avancés dans le Livre blanc sur le développement international sont dans ce sens techniques, abrégés, et peut-être sursimplifiés. Certains de nos membres pensent qu'il y a des arguments condescendants et nous pensons qu'il y aura des cas pour plus d'attention. Si le développement international sera considéré comme un moyen d'augmenter nos marchés, de stabiliser notre commerce, en stabilisant le monde et réparant les dommages du passé qui se sont écroulés plus lourdement sur les uns que sur les autres, alors nous pensons que ce sera l'objet d'une révision continue. Ayant passé en revue ces problèmes, monsieur le président, l'Association va probablement demander que les mémoires qui ont été soumis durant la révision du sujet de la politique étrangère au jugement de ce comité devrait être disponible aux Canadiens à un prix réduit, que Information Canada pourrait éditer elle-même le Livre blanc dans une édition populaire ou quelques morceaux choisis disponibles en quantité aux écoles aux places publiques qui pourraient l'utiliser. Comme nous le verrons dans nos rapports du

[Texte]

because of Canada's recognition of the Peoples Republic of China and the Canadian posture about membership of the people's Republic in the UN. We are proud of the stand the Government of Canada has taken. The circumstances have been difficult. I think this is also an example of the extent to which Canada can exercise a dynamic independent role in certain circumstances. I think the association will continue to urge strong support by the Government of Canada for seating of the Peoples Republic of China at the UN. We would hope this would not become entangled in questions of procedure and it could be worked out without prejudice to the continued recognition of the independence of the Taiwan regime. The white paper speaks of the newly effective and rejuvenated UN structure. We think if the Peoples Republic of China is to be seated at the UN, there would be a case for dealing in some realistic way with the divided nations, more particularly Germany. Mr. Sharp has pointed out that Canada has not repudiated the valuable work it has done in the past in the mediator's role. We are, as our paper says, mulling over the need to point out that generally speaking, only the stronger of the noncombatants in cold or hot wars can afford to present themselves repeatedly with fresh suggestions for resolution of the fray.

[Interprétation]

sous-comité quand ils seront achevés, les recommandations qui ont trait à l'incitation du capital placé et le commerce à l'étranger dans un code d'éthique du commerce établi nationalement, des programmes d'orientation, des contingentements et des garanties de crédit sont aussi sujets à discussion. La question de l'universalité des membres a reçu un grand encouragement à cause de la reconnaissance par le Canada de la République populaire de Chine et la position canadienne sur le fait d'être membre des républiques populaires aux Nations Unies. Nous sommes fiers de la position du gouvernement du Canada. Les circonstances ont été difficiles. Je pense que c'est aussi un exemple dans lequel le Canada peut exercer un rôle indépendant et dynamique dans certaines circonstances. Je pense que l'Association continuera à exiger un soutien ferme du gouvernement du Canada pour l'introduction de la République populaire de Chine aux Nations Unies. Nous espérons que cela ne sera pas étranglé dans des questions de procédures et que cela puisse être élaboré sans préjudice à la reconnaissance ultérieure de l'indépendance du régime de Taiwan. Le Livre blanc parle de la structure des Nations Unies nouvellement renouvelée et efficace. A notre avis, si la République populaire de Chine doit siéger à l'ONU, cela permettrait de traiter de façon réaliste avec les nations divisées, surtout l'Allemagne. M. Sharp a fait remarquer que le Canada n'a pas désavoué l'œuvre qu'il a accomplie dans le passé à titre de médiateur. Selon nous, il importe de souligner que, généralement parlant, seuls les plus forts, les non combattants, dans des guerres froides ou déclarées peuvent se permettre de se présenter à plusieurs reprises avec des nouvelles propositions pour mettre fin au conflit.

● 1000

This brings me, Mr. Chairman, to the notion of a stand-by force, which in my hearing was the most interesting of all the ideas to emerge from the discussion of the white paper. The association will consider bringing forward a recommendation that a training establishment should be equipped and made available to the UN by Canada with the support of whichever nations might choose to support it. Sometimes called a "Sandhurst" of the world, more correctly a college of peace maintenance training. This could experiment not only in the usual and necessary arts of unified command framework, but also in mediation, nonviolence control and a kind of meaningful communication on a multilingual basis. The notion of a stand-by force, Mr. Chairman, involves a highly mobile, compact force, not forming part of any regular defence force specifically trained to deal promptly with what are sometimes called brush-fire outbreaks and not to be troops in occupation, not to be a military government but to be there for a quite specific purpose. We think this may be a time for other novel approaches to the solution of disputes. A viable, acceptable means, once made available may be more likely to be used when proper circumstances present themselves. We have had an account of over 50 occasions in the past 25 years when force was resorted to, to settle disputes often by nations which were themselves members of the UN. The proposal for the stand-by force does not rule out the importance we attach to the maintenance of the rule of law. We think that Canada ought to urge others to accept binding obligations upon members of the UN to employ the existing

Cela m'amène, monsieur le président, à la notion d'une force permanente qui, à mon avis, était la plus intéressante de toutes les idées qui ressortent de l'étude du Livre blanc. L'Association considérera la possibilité de présenter une recommandation selon laquelle un établissement d'entraînement devrait être équipé et mis à la disposition de l'ONU par le Canada avec l'appui de toute nation qui choisirait de l'appuyer. Quelquefois désigné comme un «Sandhurst» du monde, plus exactement une école de formation pour le maintien de la paix. Cela pourrait être expérimenté non seulement selon les moyens habituels et nécessaires d'un cadre de commande unifié, mais aussi dans la médiation, la non violence, le contrôle et une forme de communication significative sur une base multilingue. La notion de force permanente, monsieur le président, comporte une force compacte très mobile qui ne constitue pas une partie de toute force de défense régulière, particulièrement entraînée pour régler promptement des déclenchements émeutes, qui ne sont pas des troupes de l'occupation, ni un gouvernement militaire, mais pour y être pour un but très particulier. Nous pensons que c'est peut-être le temps d'adopter de nouvelles formules pour résoudre les différends. Une fois qu'on dispose de moyens acceptables et rentables, ils peuvent servir dans des circonstances particulières. Au cours des 25 dernières années, on a eu recours à la force à maintes reprises pour régler des différends, souvent par des nations qui étaient elles-mêmes membres des Nations Unies. La proposition visant dans la création d'une force permanente ne diminue pas

[Text]

machinery of the International Court of Justice by positive commitment, by reducing reservations in a wide variety of circumstances. An example of Canadian interest in proclaiming sovereignty in the Arctic regions and the coastal shelf waters is clearly important in terms of what the people of Canada think should be done. The question will have to be answered. Will unilateral action enhance our reputation as a nation dedicated to the rule of law? We add, that if Canada lacks confidence in the rule of law in international disputes, it should be seeking a convention to prepare a restatement, calculated to inspire the needed confidence and to reverse the steady drift to the jungle. We expect to propose expanded support for the valuable work of the International Law Commission. The President of the association, Mr. Chairman, who regrets he cannot be present today, has been directly involved in some of that work.

In conclusion, I suppose the most urgent issue that comes out of all our considerations—the central nature of peace keeping and peace building—is the question of poverty. We think that the problem of poverty is urgent. We think it is dangerous and we wonder whether this is sufficiently reflected in the white paper. As part of the 20 per cent of the world's population which is consuming 90 per cent of its resources, we think there may be a greater obligation to express and demonstrate concern in the matter. I already mentioned, Mr. Chairman, that the references to Latin America and the Caribbean are under study in another context. We wonder still whether there is enough urgency directed to the desperate poverty in some parts of the world. We wonder whether development incentives into Latin America have ever been sufficiently considered. There is one statement in the white paper which speaks of aid to Latin America as absorbing a relatively high proportion of Canada's total development assistance budget. We are not quite sure whether this is more than intention, whether it is a demonstration of uncertainty in the event. We think that the provision for development assistance should be substantially increased. If the Declaration of Human Rights and the Atlantic Charter and generally the freedoms to which we are devoted are not going to be a source of alienation, if we are serious about creating jobs for Americans, then we think one way of doing this would be to stimulate trade with Latin America and the Caribbean for mutual benefit.

• 1005

Mr. Chairman, these remarks may seem general in their context. They will become more specific after our annual meeting. We want to make it clear that the Government of Canada should be complimented for beginning to articulate foreign policy in a reasonable way, a readable way, an approachable way. I express the thanks of the association for this opportunity to come to present a statement of our views. We would hope that the white paper mentality will be expanded to cover relations with

[Interpretation]

l'importance que nous attachons au maintien de l'application de la loi. A notre avis, il faut que le Canada incite les autres nations à accepter des obligations solidaires à l'égard des membres des Nations Unies pour utiliser le moyen actuel de la Cour internationale de justice par engagement positif, en réduisant les restrictions dans une grande variété de circonstances. Un exemple de l'intérêt du Canada en proclamant la souveraineté dans les régions de l'Arctique et les eaux côtières, est très important quant à ce que la population du Canada pense des mesures qui devraient être prises. Il faudra répondre à la question. Une action unilatérale augmentera-t-elle notre réputation de nation consacrée à l'application de la loi? Nous ajoutons que, si le Canada n'a pas confiance en l'application de la loi dans les différends internationaux, il devrait envisager une convention pour préparer une nouvelle déclaration, calculée pour inspirer la confiance nécessaire et pour renverser le mouvement permanent du recours à la force. Nous songeons à proposer un appui plus soutenu aux travaux remarquables de la Commission du droit international. Le président de l'Association, qui regrette ne pas être présent aujourd'hui, a participé à certains de ces travaux.

En conclusion, je suppose que la question la plus urgente qui ressort de nos considérations, c'est que la pauvreté est à l'origine de tous les problèmes concernant le maintien de la paix. A notre avis, le problème de la pauvreté est urgent et dangereux, et nous nous demandons s'il se reflète suffisamment dans le Livre blanc. Étant parmi les 20 p. 100 de la population mondiale qui consume 90 p. 100 de ses ressources, nous pensons qu'il importe peut-être davantage d'exprimer et de démontrer notre inquiétude à ce sujet. J'ai déjà dit, monsieur le président, que les références à l'Amérique latine et aux Caraïbes, sont à l'étude dans un autre contexte. Nous continuons de nous demander si l'on met suffisamment d'empressement à régler l'urgent problème de la pauvreté dans certaines parties du monde. Nous nous demandons si les stimulants au développement en Amérique latine ont été suffisamment considérés. Selon le Livre blanc, l'aide à l'Amérique latine absorbe une partie relativement élevée de l'ensemble du budget du Canada consacré à l'aide au développement. Nous ne sommes pas tout à fait sûrs si c'est plus qu'une intention, si c'est une démonstration d'incertitude dans l'événement. Nous croyons qu'il faudrait augmenter sensiblement l'aide au développement. Si la Déclaration des droits de l'homme, la Charte de l'Atlantique et, en général, les libertés auxquelles nous nous consacrons, ne constitueront pas une source d'aliénation, si nous sommes sérieux au sujet de la création d'emplois pour les Américains, nous pensons alors qu'une façon de le faire serait d'encourager le commerce avec l'Amérique latine et les Caraïbes pour en bénéficier mutuellement.

Monsieur le président, ces remarques peuvent sembler générales dans leur contexte. Elles deviendront plus spécifiques après notre rencontre annuelle. Nous voulons complimenter le gouvernement canadien d'avoir enfin cherché à définir sa politique étrangère d'une manière raisonnable, d'une manière concise, d'une manière sensée. Je voudrais exprimer les remerciements de l'association pour nous avoir permis d'exprimer nos vues. Nous espérons que la mentalité du Livre blanc sera élargie pour

[Texte]

Commonwealth countries, the future of an expanded Colombo Plan type operation in relations with the Middle East, Africa and Asia.

I mentioned the annual meeting, Mr. Chairman. We hope it will be widely attended. It will begin in Quebec City on June 17. Thank you.

The Chairman: Thank you, Dr. Gibson.

Before throwing the meeting open for questions, would any of your colleagues wish to add anything—Mrs. Bazar or Mr. Trivett? If so, perhaps they could do so now and then the members could question any one of you.

Dr. Gibson: Mr. Chairman, perhaps it would be courteous to say that a policy of evaluation of Canadian policy on the environment has been drawn up in some detail. This is a working group with which Mrs. Bazar has been associated. Although this document has not been in this shape before Policy Council, the subjects are of such interest that I think it might be of interest to the Committee if Mrs. Bazar were to report quite briefly on one or two aspects of it.

The Chairman: Mrs. Bazar.

Mrs. B. Bazar (President, Montreal Branch, United Nations Association in Canada): Thank you, Mr. Chairman.

I would like to refer to Dr. Gibson's mentioning our interest in the question of the sea bed and would like to commend the Canadian government for showing initiatives in this direction by offering to have a voluntary international development pact which would go to all countries of the world, if and when an international agency is established dealing with the sea bed.

On page 3, the whole question of industrial pollution and the protection of industry is discussed.

Our committee is suggesting that certain measures be taken in order to encourage industry to include antipollution mechanisms. On the one hand, to reward them if they do and, perhaps more important, is the protection of Canadian industry if they do include such a mechanism.

As an example, I am referring you to the Anti-dumping Act. I would just like to read this one section.

The Tribunal shall inquire into and report to the Governor in Council on any other matter or thing in relation to imports that might be injurious to the trade or commerce of Canada that the Governor in Council refers to the Tribunal for inquiry and report.

I stress this because the pressure against industry at the present time is essential. They are in a competitive world and it is as essential for our own economy that industry be encouraged. They can be encouraged in two ways: by giving tax concessions or whatever the law provides or by protecting Canadian industry through this very amendment to the Anti-dumping Act. We should go ahead to show many countries what is possible.

[Interprétation]

couvrir les relations avec les pays du Commonwealth, l'avenir d'un plan de Colombo élargi dans les relations avec le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Asie.

J'ai parlé de la rencontre annuelle, monsieur le président. Nous espérons que l'assistance sera nombreuse. Elle débutera à Québec le 17 juin. Merci.

Le président: Merci docteur Gibson.

Avant d'entamer la période de questions, certains de vos collègues ont-ils quelque chose à ajouter, M^{me} Bazar ou M. Trivett? Si oui, ils pourraient peut-être le faire maintenant et ensuite les membres du Comité pourraient les questionner.

M. Gibson: Monsieur le président, il serait peut-être bon de préciser qu'une évaluation de la politique canadienne sur l'environnement a été établie de manière approfondie. Il s'agit d'un groupe d'études auxquels M^{me} Bazar a été associée. Même si ces documents n'ont pas été sous cette forme avant le conseil sur la politique les sujets sont d'un tel intérêt que je pense que les membres du Comité seraient intéressés si M^{me} Bazar voulait bien s'étendre assez brièvement sur un ou deux aspects.

Le président: Madame Bazar.

Mme B. Bazar (Présidente de la division de Montréal de l'Association des Nations Unies au Canada): Merci, monsieur le président.

J'aimerais parler de ce qu'a dit le docteur Gibson au sujet de notre intérêt dans la question des fonds marins et j'aimerais féliciter le gouvernement canadien d'avoir pris des initiatives dans cette voie en offrant de mettre au point un pacte international volontaire de développement qui pourrait s'appliquer pour tous les pays du monde, si un organisme international était créé pour s'occuper des fonds marins.

À la page 3, il est question de la pollution industrielle et de la protection industrielle.

Le Comité propose que certaines mesures soient prises afin d'encourager l'industrie à faire usage des appareils antipollution. Une récompense serait peut-être alors appropriée, mais la protection de l'industrie canadienne est encore plus importante si ils adoptent ce genre d'appareils.

À titre d'exemple, je vous ai parlé de la Loi antidumping. J'aimerais vous citer un article.

Le tribunal doit enquêter et faire rapport au gouverneur en conseil sur toute autre question en relation avec les importations qui pourraient faire du tort aux échanges commerciaux du Canada que le gouverneur en conseil réfère au tribunal pour enquête et rapport.

Je souligne ce point parce que la pression contre l'industrie actuellement est nécessaire. Ils sont dans un monde concurrentiel et il est essentiel pour notre propre économie canadienne que l'industrie soit encouragée. Ils peuvent être encouragés de deux manières: en accordant des concessions fiscales ou tout autre stimulant prévu par la loi ou en protégeant l'industrie canadienne par le recours à cet amendement précis à la loi antidumping. Nous devrions montrer à plusieurs pays ce qu'il est possible de faire.

[Text]

• 1010

There is one other important thing on the question of industrial pollution and protection of industry. It would be very worthwhile if the Canadian delegation to Stockholm would encourage participation both in from our own free-enterprise system as well as socialist systems of the managers of such enterprises because they have many problems in common.

While I am at it, we feel very strongly that the Canadian delegation to Stockholm should also include at least one member of an antipollution group because we feel these are the groups that all over the world made us aware of the problems originally.

There is only one other thing I would like to mention and that is the question of the Arctic. It is not only a question of the environment, but it is becoming more and more a political question—the question of oil and the question of our relations with the Soviet Union. The fact that this is on the agenda now in the talks between Mr. Trudeau and Mr. Kosygin underlines the importance of taking this into consideration not only as an environmental problem but also as a problem of foreign policy.

If I may refer finally to our attitude to the International Court of Justice. We think it is important to develop an orderly system of international law. We are suggesting that whatever unilateral legislation Canada has initiated that in essence it be convertible when the time is ripe into international law.

That is all I have for now, Mr. Chairman thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mrs. Bazar. Mr. Trivett, did you have anything you wanted to add before we throw the meeting open to questions?

Mr. R. Skuce (National Director, United Nations Association): I will be quite happy to wait for the questions Mr. Chairman.

Mr. W. L. S. Trivett (Chairman, Policy Council, United Nations Association): Rather than just wait for the questions, I could draw an over-all relationship to your attention. It seemed to me that in reading the white paper almost everyone came away with a very strong impression of a trade emphasis which was felt to be an over-all emphasis. The longer one studies it, the more one sees that there is a balance there, but strangely enough people came away with this single emphasis time and time again. I think the fact that the Minister has himself reacted to this in his speeches and so on indicates that you are fully aware of that.

We seem to have in our deliberations come up with no real diminution of the enormous importance of developing trade, that is what we live by, that is how Canada has succeeded and that is what we can do with other people. We are not diminishing that at all. We simply seem to have come up with a balance which suggests that quite apart from trade—and even if one is quite adequately and well developed in one's trade relationships, separate from it, is the development of peace-controlling forces, this imaginative idea which has come up and which Dr. Gibson spoke about. It is a separate line of thought. It does not necessarily evolve out of trade.

The third aspect which comes out very strongly, perhaps more for those of us who are lawyers, is that if one

[Interpretation]

Il y a une autre chose très importante concernant la pollution industrielle et la protection de l'industrie. Il serait bon que les délégations canadiennes à Stockholm encouragent la participation du système d'entreprise libre et du système socialiste, des directeurs de ces entreprises parce que beaucoup de leurs problèmes sont les mêmes.

Je crois que la délégation canadienne à Stockholm devrait aussi inclure au moins un membre du groupe antipollution, en effet, ce sont ces groupes du monde entier qui nous ont éveillé aux problèmes de la pollution.

J'aimerais de plus dire quelques mots sur la question de l'Arctique. A l'origine, ce n'est qu'une question de milieu; mais la chose prend une tournure politique; la question du pétrole et la question de nos relations avec l'Union soviétique. Le fait que M. Trudeau et M. Kosygin en parleront démontre que nous devons considérer la chose non seulement comme un problème du milieu, mais aussi comme un problème de politique étrangère.

Je parlerai pour terminer de notre attitude vis-à-vis la Cour internationale de justice. Nous croyons qu'il est important de mettre en œuvre un nouveau système juridique international. Nous croyons que quelques législations unilatérales que le Canada ait initiées, elles peuvent être converties quand vient le temps en lois internationales.

Merci.

Le président: Merci beaucoup, M. Bazar. M. Trivett, avez-vous quelque chose à ajouter avant que l'on commence à poser des questions?

M. R. Skuce (Directeur national, Association des Nations Unies): Je suis prêt à répondre aux questions.

M. W. L. S. Trivett (président, Conseil politique, Association des Nations Unies): Au lieu d'attendre la période de questions, j'aimerais vous dresser un tableau de nos relations. En lisant le Livre blanc, tout le monde a eu l'impression qu'on s'attachait fortement au commerce. Si on l'étudie de plus près, on se rend compte qu'il y a un équilibre; cependant, on a continué à penser qu'on avait accordé beaucoup d'importance au commerce. Le fait qu'un Ministre lui-même ait réagi indique que vous en êtes conscients.

Lors de nos délibérations, nous n'avons pas pu accorder plus d'importance au commerce; c'est ce qui nous permet de vivre, c'est ce qui a permis au Canada d'en arriver au succès. Nous ne voulons pas diminuer l'importance du commerce. Nous en sommes tout simplement arrivés à un équilibre qui nous dit qu'en plus du commerce, il y a aussi le développement des forces de contrôle de la paix, idée brillante dont M. Gibson a parlé. C'est une toute autre ligne de penser. Ça ne laisse pas nécessairement le commerce de côté.

Le troisième aspect, qui est peut-être plus important pour ceux d'entre nous qui sont avocats, est que si nous regardons 25 ans en arrière, nous nous rendons compte qu'on a peu fait pour développer la loi qui pourrait permettre à la nation de vivre en vertu d'une loi et d'avoir le genre de confiance qu'il faut avoir dans les

[Texte]

looks back on this 25-year period, little really has been done in terms of developing law which would enable the nation states to bring themselves under a rule of law and to have the kind of confidence that you have to have in the adjudication of court before you will bring your disputes to them.

These three aspects, it seems to me, run hand-in-hand and one could go on as trading states for a considerable period and right into conflict of divergent points of view running out of divergent trade patterns without ever having set to one side and looked at the whole situation and tried to develop a pattern of law which was acceptable and by which one had to be governed. The result of this is that we see the trade emphasis of the paper is excellent. However, there is not nearly sufficient emphasis on the building of peacekeeping machinery, some kind of force which is accepted by other states as being an impartial force brought to the scene when a small conflict arises. We do not see the development of anything like adequate restatement of international law, codification or bringing together of international law against this great diversity of states that would give you much hope of nations like Canada allowing their disputes to go to the court. In a short succession, we deal with two things like the Arctic and the continental shelf for fisheries and so on, and we find ourselves lacking in confidence to allow these matters to go to a world court for adjudication. It seems to me that this is a red flag. We should be concerned but the law is such that we are not confident to allow these matters to go to adjudication and we should then be doing something about it with a much greater emphasis than is to be found in these papers. Those are the only points that I wanted to bring together.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Trivett. We will throw the meeting open for questions. I have on my list Mr. Walker, followed by Mr. Brewin. Mr. Walker.

• 1015

Mr. Walker: Thank you, Mr. Chairman. Could I just follow up on this last bit about the world court. You know we can still be taken to the world court, the Government of Canada, in connection with what we did in the Arctic. The government has never said that what we have done precludes somebody who may be opposed to our unilateral action from taking the problem to the court. There was no force involved and this is what you were mentioning in your remarks. You were relating our action in the Arctic to other incidents in a different context where force was actually used—50 cases in the last 25 years. Surely these are not in the same category as our unilateral action.

Dr. Gibson: I would hope not, Mr. Chairman. I think we are holding out a warning that we should be aware exactly of what Mr. Walker says. I think it is important that what he says should be recognized by the people of Canada.

Mr. Walker: Could I ask you just something about the association. How many active political elected people are members? Do you make an effort to enlist this type of support for your categories of memberships?

[Interprétation]

décisions des tribunaux avant de leur présenter quelque cause que ce soit.

A mon avis, ces trois aspects vont de paire; on peut être un État commerçant pendant une longue période, faire face à un conflit et se rendre compte tout à coup qu'on a jamais étudié la situation et qu'on a jamais essayé de mettre en œuvre une loi acceptable et par laquelle on peut être gouverné. Il en résulte que l'importance accordée au commerce par le document est excellente. Toutefois, l'importance accordée à l'établissement d'un instrument de paix, une sorte de force qui est acceptée par d'autres États comme étant une force impartiale amenée à la scène lorsque surgit un conflit. Nous ne voyons pas ces développements comme une reformulation adéquate de la loi internationale, une codification ou un rapprochement de la loi internationale contre la grande diversité des États ce qui donnerait plus d'espoir aux nations comme le Canada, qui pourraient alors présenter leurs disputes en cours. Nous avons discuté les problèmes de l'Arctique et les problèmes continuentaux pour les pêcheries et nous avons découvert que nous manquons de confiance pour permettre que ces questions aillent dans une cour mondiale pour y être jugées. Cela me semblait être une lumière rouge. Nous devrions être concernés mais la loi est telle que nous ne sommes pas rassurés en envoyant ces questions au jugement et nous devrions alors y faire quelque chose en lui accordant plus d'importance que ne leur a accordée ce document. Ce sont les seuls points que je voulais mettre ensemble.

Le président: Merci beaucoup monsieur Trivett. La séance des questions peut commencer. J'ai sur ma liste M. Walker et M. Brewin. Monsieur Walker.

M. Walker: Merci, monsieur le président. Je voudrais seulement continuer un peu en ce qui concerne la cour mondiale. Vous savez que nous pouvons toujours être amenés devant la cour mondiale, le gouvernement du Canada en rapport avec ce qu'il a fait dans l'Arctique. Le gouvernement n'a jamais vu que nous avions déjà écarté quelqu'un qui aurait pu être opposé à notre action unilatérale en allant devant la cour. Il n'y a eu aucune contrainte et c'est ce que vous avez dit dans vos remarques. Vous avez rattaché notre action dans l'article à d'autres événements qui ont eu lieu dans un contexte différent où on employait la contrainte dans 50 p. 100 des cas dans les 25 dernières années. Cela n'entre certainement pas dans la même catégorie que l'autre action unilatérale.

M. Gibson: J'espère que non, monsieur le président. Je crois que c'est là un avertissement et que nous devrions tenir compte de ce que M. Walker a dit. Je crois qu'il est important qu'il ait dit que les gens du Canada peuvent voir la chose de cette façon.

M. Walker: Puis-je vous poser une question concernant l'Association. Combien de gens politiques actifs élus sont membres? Faites-vous un effort pour recruter ce même genre de support pour vos catégories de membres?

[Text]

Mr. Skuce: Mr. Chairman, we have approximately 30 people, that is a very rough figure. We have not made any concerted effort to enlist members of Parliament in the association. We are aware that the World Federalists for example do this kind of thing and have a parliamentary group. To this point we have not made that kind of effort.

Mr. Walker: Do you think it would be useful to have such a group.

Mr. Skuce: I think so. There are many traditions for that. The British House has a very strong UN group which is not actually part of the UN Association of the United Kingdom but it is a very strong parliamentary group in support of the United Nations.

Mr. Walker: I was not suggesting actually the forming of a group. I am just talking about this broad support of possibly some key people across the country. I am referring specifically to the group that are denigrated periodically and elected members at large. Do you think this would be a useful exercise?

Dr. Gibson: It would indeed, Mr. Chairman, and as our resources are gradually picking up again after what one must say frankly were some lean and awkward years, this is one of the directions in which we would hope to go.

Mr. Walker: You do a great deal of work with the school children I understand.

Dr. Gibson: Yes. This is the primary thrust at the moment. Even there, we could go further but you have to establish some priorities and this is where we elected to concentrate.

• 1020

Mr. Walker: The next logical question is what contacts do you have with either the government or External Affairs? Is it on a day-by-day basis a month-by-month basis or just an annual presentation of a brief to whom-ever will listen to it here?

Mr. Skuce: It is varied. We do have specific annual contact with the department to brief and to request for a federal grant actually which itself implies a presentation of a brief of the association's activities. We do submit resolutions to the Minister of External Affairs periodically, particularly after the annual meeting. The Policy Council of the association in between annual meetings submits resolutions also and there is a week-to-week perhaps contact with the United Nations Division of External Affairs about a variety of matters. There is a fair bit of consultation about documentation, for example, and that kind of thing.

Mr. Walker: I find the Sandhurst concept very imaginative but is there not already in Vienna such a college established? I think Canada contributes to this, does it not?

Mr. Trivett: The difference in the concepts here, as I understand it, is that this would be a positive invitation. This would be setting up a force to which those who

[Interpretation]

Mr. Skuce: Monsieur le président, nous avons approximativement 30 membres, et c'est un nombre très approximatif. Nous ne faisons pas un effort précis pour engager les membres du Parlement dans notre Association. Nous savons que les fédéralistes internationaux par exemple font ce genre de chose et ont un groupe parlementaire. Sur ce point nous n'avons pas fait ce genre d'effort.

Mr. Walker: Croyez-vous qu'il serait utile d'avoir un tel groupe?

Mr. Skuce: Je le pense. Il y a plusieurs traditions pour ça. La Chambre des communes britannique a un groupe très fort de l'ONU qui fait actuellement partie de l'Association de d'ONU du Royaume-Uni, mais c'est un très bas groupe parlementaire à l'appui des Nations Unies.

Mr. Walker: Je ne proposais pas la formation d'un tel groupe. Je parlais seulement de ce grand support, de gens très importants à travers le pays. Je me référais spécialement aux groupes qui sont dénigrés périodiquement et aux membres élus. Croyez-vous que ce serait un exercice utile?

Mr. Gibson: Ce le serait en effet, monsieur le président, et nos ressources deviennent de plus en plus considérables après quoi un membre pourra dire franchement qu'elles étaient maigres ou que les années étaient mauvaises, c'est une des directions dans lesquelles nous croyons.

Mr. Walker: Vous faites beaucoup de travail avec les étudiants.

Mr. Gibson: Oui. Mais la première étape. Même là, nous pourrions aller plus loin, mais vous devez établir certaines priorités et c'est là où nous devons nous concentrer.

Mr. Walker: Donc, quels rapports entretenez-vous avec le gouvernement ou avec le ministère des Affaires extérieures? Ces rapports sont-ils journaliers, quotidiens, ou ne s'agit-il que de la soumission d'un mémoire annuel pour qui veut bien l'entendre?

Mr. Skuce: Nos rapports sont variés. Chaque année, nous entrons en communication avec le ministère pour demander une subvention fédérale ce qui implique la soumission d'un mémoire concernant l'activité de l'association. Nous proposons des résolutions au ministre des Affaires extérieures? Ces rapports sont-ils journaliers, quotidiens, ou l'assemblée annuelle. Le Conseil d'orientation de l'association apporte aussi des résolutions entre les assemblées annuelles. Il y a des rencontres hebdomadaires entre les divisions des Nations Unies du ministère des Affaires extérieures sur plusieurs questions. Par exemple, nous nous consultons sur la documentation et autres choses de ce genre.

Mr. Walker: Je trouve le projet *Sandhurst*, mais n'avons pas déjà à Vienne un collège de ce genre? Je crois que le Canada y contribue n'est-ce pas?

Mr. Trivett: Mais il y aurait là une véritable invitation c'est, à mon avis la différence entre les deux projets. C'est le Canada qui rémunérerait ces gens. Vous pour-

[Texte]

desire would contribute. These people would actually be paid for by Canada. You would be saying to the United Nations: we think the United Nations should have such a force. But since the United Nations has not determined to have a force, we will create it, and it is here. You can use it any time you want to. This is different from the Viennese concept.

Mr. Walker: I know very little about the Vienna set-up but what would be the difference?

Mr. Trivett: They provide a certain training and a certain background but you could not tomorrow, as I understand it, take the training group in Vienna as a force and simply put it down in any particular point around the world. It does not have the support aircraft. It is not a total complement which can be moved from here to there or somewhere else.

Mr. Walker: With the concept that you wish for Canada, could the Vienna present operation be expanded to do that very thing.

Mr. Trivett: It certainly could but I doubt that they have the training facilities. In Canada, you can train people virtually from our rain forest in British Columbia which assimilates jungle conditions to desert areas of the country.

Mr. Walker: Ottawa, itself, 178 inches of snow.

Mr. Trivett: Right. You really can put a force in condition to deal with all kinds of terrain. Possibly the location is a preferable one. We in no way rule out the possibility that the same sort of thing we are proposing here could not be done somewhere else. If Canada is going to start putting up the purse for such a thing then one would think one is going to spend one's money at home. That is not an unnatural thing to do. I do not see anything wrong with that. If there were a sufficient group and we were only one of the people starting it and the contribution was much smaller, then I would see us starting it in Austria. But basically Austria is not as financially able to start the kind of thing we are talking about. They do not have the capability that this nation has and of those who might do it—who are perhaps judged in the world to be relatively independent to do such a thing and so forth—perhaps this is the country that could best do it. I do not know that Austria could even do the air training that our people could do. They do not have the space.

Mr. Walker: With the present structure of the United Nations, do you see much hope of the nations giving up their sovereignty, if the United Nations is going to work and if so, do you foresee the time when "world government" that the United Nations will in fact become a *Parliament of Man* if you wish to call this? This is a long way off possibly but is that the structure that you think the United Nations must move to if they are going to accomplish some of the desires of your own association?

• 1025

Dr. Gibson: Mr. Chairman, I think the short answer is, yes. But I think the notion is a cumulative one and I think it depends substantially on some of the personali-

[Interprétation]

riez dire aux Nations Unies: «Les Nations Unies devraient avoir de telles troupes. Comme elle n'en a pas et ne semble pas désirer en avoir», nous avons dû la créer; voilà les résultats. Vous pouvez vous en servir quand bon vous semble. C'est donc différent du projet de Vienne.

M. Walker: Je suis très peu au courant de ce qui se passe à Vienne mais quelle serait la différence?

M. Trivett: Ils offrirait une certaine formation et un certain fonds, mais vous ne pourriez pas prendre ce groupe d'entraînement à Vienne et l'utiliser comme troupe à travers le monde, ils n'ont pas l'aviation de soutien. Ce groupe ne forme pas une unité qui peut être déplacée d'un endroit à l'autre.

M. Walker: Avec le projet que vous proposez pour le Canada, les troupes à Vienne seraient-elles en mesure de faire ces choses?

M. Trivett: Certainement, mais je doute qu'ils aient les dispositifs d'entraînement nécessaires. Les forêts pluvieuses de la Colombie Britannique où nous entraînons nos troupes réunissent à la fois les conditions qui prévalent dans la jungle de même que les conditions qui prévalent dans les régions désertiques.

M. Walker: Il y a eu 178 pouces de neige à Ottawa.

M. Trivett: C'est exact. Vous pouvez former des troupes de façon qu'ils puissent s'adapter à tous les genres de terrains. L'emplacement me semble bon. Mais nous ne quittons pas la possibilité de conclure la même chose ailleurs. Si le Canada contribue financièrement il me semble logique de dépenser notre argent chez nous. Je ne vois rien d'anormal à cela. Si le groupe était assez considérable, qu'il n'avait instigateur, et que la contribution était beaucoup plus faible, alors je ne verrais pas pourquoi nous ne commencerions pas ce projet en Australie. Mais l'Australie n'est pas capable de faire démarrer un tel genre de projet car elle n'a pas les ressources financières suffisantes, ils n'ont pas les possibilités ni ce caractère d'indépendance qu'a le Canada pour accomplir ce genre de chose le Canada, à mon avis, est donc le pays tout désigné. L'Australie pourrait même donner des cours de pilotage au même titre que nous; ils n'ont pas l'espace nécessaire.

M. Walker: Avec la structure actuelle de Nations Unies, croyez-vous que les Nations soient désireuses d'abandonner leur souveraineté que l'organisme des Nations Unies va subsister? Si tel est le cas, croyez-vous en un «gouvernement mondial», croyez-vous que les Nations Unies deviendront un parlement de l'homme, si je peux m'exprimer ainsi? C'est peu être une éventualité assez lointaine, mais croyez-vous que les Nations Unies doivent changer leurs structures s'ils veulent réaliser certains des désirs de votre association?

M. Gibson: Monsieur le président, je crois que oui. Je crois d'autre part que cette notion cumulative et que le tout dépend en grande partie des personnes qui sont

[Text]

ties that are involved. I remember once hearing Ernest Bevin use the word "abridgement" of sovereignty not forfeiting, not alienating. His word was "abridging" and I think the cumulative abridgement will lead to a stronger structure. One of the obstacles I have heard is that there are too many members. You have in the UN as a whole, more members, entirely new nations than existed at San Francisco in 1945. The new nations could outvote the others if they chose. One group in the UN Association has done an interesting study of the effects of weighted voting without coming to any conclusion. My guess is that we will but not necessarily in our lifetime get to a stage where the United Nations is a kind of world government because all the interests will be on that side and the particularists at the fringes will have such a thin time of it, if you like, that they will not have any object in contracting out of general obligations.

I think it is important if you accept the objective—this is almost a philosophical approach to the question, if you like—that you also pay attention to some balance in UN between structure and substance. From my point of view, it is important that the structure should not get so out of hand that it waters the substance down and makes it appear as a matter of indifference.

No doubt this is a philosophical approach. I have seen something of this in action. I think this is the direction in which effort ought to lie.

Mr. Walker: I will ask Mrs. Bazar, just one question. Rather, I will point something out to you in this. In your brief, there is no question of environment and I presume this is going to be attached to the brief in our records here.

Dr. Gibson: Mr. Chairman, if I may, this document is one of eight rather specialized reports. This one happens to have been completed ahead of the others.

Mr. Walker: You mention the possible imposition of special requirements on imports coming into the country from underdeveloped countries. This is going to be the big fight at the pollution conference in Sweden, is it not? At the moment, as I understand it, the underdeveloped countries are saying, it is all very well for you rich nations, you have contaminated everything, and now you have the money to clean it up. But they are saying if we impose standards on them, we are in effect stopping their development. They cannot afford it. So there is this problem if we load on them extra costs in order to make up for our carelessness in the past. Do you recognize this?

Mrs. Bazar: I recognize that and it is contained in here. We are suggesting two things; one, that our new Research and Development Institute undertake to examine the hidden costs to the underdeveloped countries of not doing what we think is healthy for them. Secondly, we have to assess very carefully and repeat it over and over that it is not only industrial pollution that is the problem. Poverty and ill health and hunger are as great

[Interpretation]

concernées. Je me souviens que Ernest Bevin a utilisé ce terme «diminution de souveraineté». Il n'a pas parlé d'abandon ou d'aliénation. Il a utilisé le terme «diminution» et je crois que cette diminution cumulative conduira à une structure qui sera plus forte.

Un des obstacles dont j'ai entendu parler est qu'il y a trop de membres. Vous avez dans l'ONU dans l'ensemble, plus de membres, de nations entièrement nouvelles qu'il en existait à San Francisco en 1945. Les nouvelles nations pourraient l'emporter du point de vue des votes sur les autres si elles le voulaient. Un groupe dans l'Association de l'ONU a fait une étude intéressante des effets du vote pondéré sans en arriver à aucun résultat. Je pense que nous en arriverons à une étape, pas nécessairement au cours de notre vie, où les Nations Unies seront une sorte de gouvernement mondial parce que tous les intérêts de ce côté et les particularistes sur les bords auront un temps si difficile, si vous voulez, qu'ils n'auront aucune objection à se retirer des obligations générales.

Je pense qu'il est important d'accepter l'objectif, ceci est presque une manière d'aborder d'un point de vue philosophique la situation, si vous voulez, que vous devez également veiller à un certain équilibre dans l'ONU entre la structure et la substance. De mon point de vue, il est important que la structure reste sous contrôle et qu'elle réduise la substance et la fasse apparaître comme une affaire d'indifférence.

Il ne fait aucun doute que ceci est une manière d'aborder le problème philosophique. J'ai vue quelque chose de cela en action. Je pense que c'est la direction dans laquelle l'effort devrait être fourni.

M. Walker: Je vais poser à M^{me} Bazar juste une question. Ou plutôt je vais vous souligner quelque chose. Dans votre mémoire, il n'est pas question de l'environnement, et je suppose que ceci sera rattaché à votre mémoire dans nos documents ici.

M. Gibson: Monsieur le président, ce document est un des huit rapports plutôt spécialisés. Celui-ci a dû être terminé avant les autres.

M. Walker: Vous mentionnez l'imposition possible, ou les conditions spéciales sur les importations qui viennent dans le pays des pays sous-développés. Ceci va être le grand combat aux conférences sur la pollution en Suède, n'est-ce pas? A l'heure actuelle, comme je le comprends, les pays sous-développés disent, c'est très bien pour vous les pays riches, vous avez contaminé tout, et maintenant vous avez l'argent pour faire le nettoyage. Mais ils disent que si nous leur imposons des normes, nous stoppons en fait leur développement. Et ils ne peuvent se permettre cela. Aussi il y a ce problème si nous leur imposons des frais supplémentaires afin de réparer notre négligence dans le passé. Est-ce que vous reconnaissez cela?

Mme Bazar: Je reconnais cela et c'est contenu ici. Nous suggérons deux choses: L'une que notre nouvel Institut de recherche et de développement entreprenne d'examiner les coûts cachés pour les pays sous-développés de ne pas faire ce que nous pensons qui est sain pour eux. Deuxièmement, nous devons évaluer très soigneusement et répéter cela de nouveau et de nouveau que ce n'est pas seulement la pollution industrielle qui est le problème. La

[Texte]

a form of pollution to the underdeveloped countries as industrialized pollution is to the environment.

Mr. Walker: We are a bit schizophrenic in our country then if our own economic domestic policy really is geared to GNP regardless of the out of work and if our aid is based on another policy that it is people that we should be concerned with in aid rather than GNP. That is just a comment. Thank you very much.

The Chairman: Thank you Mr. Walker. Mr. Brewin and then Mr. Badanai. Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I was interested and impressed with page 7 of the main brief where it is said:

...that the problem of POVERTY is URGENT and DEEPLY DANGEROUS.

and then at the foot of the page.

Our Association is firmly convinced and has repeatedly stated that our total development assistance budget must be increased, SUBSTANTIALLY increased.

I wonder if the delegation would like to be a little more specific on that? Various targets have been set by the Pearson Report on Development and I wondered if you want to be a little more specific? Our government has increased the contribution I think by 17 per cent last year and Mr. Sharp told us the other day that they intend to go on increasing it. I wondered if you would be more specific about what you thought was the sort of substantial increase needed. Perhaps I could couple that with another question. A lot of people in Canada are conscious that we are in some sort of recession and that there are regions of our country where there are very large numbers of unemployed and people who seem to need government assistance. There are quite a few people who say you should worry about the problems in your own country before you start expanding development or other aids in other parts of the world. Your organization is in touch with perhaps an enlightened branch of public opinion but do you think the Canadian people are ready to give political support to substantially increase our total development assistance budget?

• 1030

Dr. Gibson: Mr. Chairman, the figure that we have talked about as a target figure was one per cent of the GNP but having talked about that we are not ourselves sure whether in present circumstances that is realistic or not. We had talked about this figure before Mr. Sharp made his latest statement.

I can couple this, if I may, with the second point. I think our general feeling would be that if you abate or slacken again, a kind of cumulative contribution to international development assistance, no matter how urgent the needs are thought to be at home, you may never get back to that point again or you may achieve it with great difficulty.

[Interprétation]

pauvreté et la mauvaise santé et la faim sont une forme de pollution aussi grave pour les pays non développés que la pollution de l'industrie l'est pour le milieu.

M. Walker: Nous sommes un peu schyzophrènes dans notre pays alors si notre politique économique intérieure propre est dirigée réellement vers le produit national brut sans tenir compte de ceux qui sont en chômage et si notre aide se base sur une autre politique suivant laquelle c'est avec les gens que nous devrions être le plus préoccupés et non du produit national brut. C'est juste un commentaire. Merci bien.

Le président: Merci, monsieur Walker. M. Brewin et ensuite M. Badanai. Monsieur Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, j'ai été intéressé et impressionné par la page 5 du mémoire principal où il est dit:

...que le problème de la pauvreté est urgent et très dangereux.

et ensuite, au bas de la page,

Notre Association est fermement convaincue et a déclaré à plusieurs reprises que notre budget d'assistance totale au développement doit être augmenté d'une manière substantielle.

Je me demande si la délégation aimerait être un peu plus précise à ce sujet? Différents objectifs ont été établis par le Rapport Pearson sur le développement et je me demande si vous pourriez être un peu plus précis. Notre Gouvernement a augmenté la contribution de 17 p. 100, l'année dernière, et monsieur Sharp nous a dit l'autre jour qu'on avait l'intention de continuer de l'augmenter. Je me demandais si vous préciseriez votre opinion sur la sorte d'augmentation importante qui s'impose. Peut-être pourrais-je ajouter cela à une autre question. Au Canada, bien des gens se rendent compte que nous sommes dans une certaine forme de récession et qu'il y a des régions de notre pays qui comptent de très nombreux chômeurs et les gens qui semblent avoir besoin de l'aide du Gouvernement. Certains sont d'avis qu'il faudrait d'abord se préoccuper des problèmes de notre propre pays avant de venir en aide aux autres pays du monde. Votre organisme est en rapport avec une partie bien informée de l'opinion publique, mais pensez-vous que la population du Canada est prête à donner son appui politique pour augmenter sensiblement l'ensemble du budget d'aide au développement?

M. Gibson: Monsieur le président, le chiffre que nous avons fixé comme objectif était 1 p. 100 du produit national brut, mais après réflexion, nous ne sommes plus certains que, dans les circonstances actuelles, ce soit un chiffre réaliste ou non. Nous avions parlé de ce chiffre avant que monsieur Sharp fasse sa dernière déclaration.

J'aimerais ajouter, s'il m'est permis, une seconde remarque. Je pense que, de l'avis général, si vous diminuez ou relâchez encore les contributions cumulatives à l'aide au développement international, peu importe l'urgence des besoins nationaux, vous pouvez encore ne jamais revenir à ce point, ou vous pouvez le réaliser avec beaucoup de difficulté.

[Text]

I think you have to keep the larger objective in view in dealing with an immediate situation at home. This would not perhaps be popular in political terms, Mr. Chairman. It might not win a nomination or a by-election or an election for anyone who espoused it but the proportion of our own disposable wealth that goes into an international program of assistance in absolute terms is a considerable sum, in relative terms is a very small fraction of the total resources we dispose. I think the association's point of view was that there ought to be something cumulative about this also. If the amount had to be reduced in any one year, this would be understood but if it were reduced without indicating that the pace was going to pick up again, I think that would be very nearly disastrous in terms of the larger Canadian interest. I think in the short run, this is difficult to document but I have a hunch that this is the way it ought to be.

I should explain, frankly, Mr. Chairman, that we have come to no final resolution about this. It is easier to say that external aid development assistance should be substantially increased than to put an actual figure on it. I think the instinct is right.

Mrs. Bazar: Mr. Chairman, I just wanted to add that very obviously Canada has no monopoly upon these kind of domestic internal problems of inflation or regional disparity. Canada's record is not as good in total amount or percentage given in foreign aid as many other countries', notably France or Holland or Denmark, who surely face very similar internal problems in many cases.

Mr. Trivett: Mr. Chairman, we might also add in that connection that we point out in part of the paper on Canadian use of economic aid that much of Canadian thought about development assistance seems to be couched in language of a give-away, that one is taking one's cash and delivering it abroad, as it were. Of course, we all know very well that this is far from the truth. In fact, the overwhelming majority of the dollars are spent here. They create Canadian employment.

• 1035

To the extent that those dollars create Canadian employment at a time when there is unemployment, though the product is given away, it seems to me that you are, in fact, improving your status at home because were the persons not employed, the product would not be created. The thing requires a bigger view than we have been giving it. You may, in fact, be employing the unemployed, if that can be accomplished. It is not all that easy because sometimes the things that are needed away are the very part that is overheated in the economy and to employ the underemployed in something which is required by the other nations is not easy. We are not oversimplifying the problems involved. It is very difficult but in principle, to the extent that we are able to employ the unemployed factor of the economy and export the product, you create some capability in the foreign jurisdiction, to in turn return trade with you and we are really doing what we did when we dealt with the Marshall plan to Europe on a sufficiently large scale. We really create a balanced return and I do not think anyone has ever lamented that enormous investment in Europe

[Interpretation]

Je pense qu'il faut tenir compte du but ultime en traitant d'une situation sur le plan national. Cela ne pourrait ne pas rencontrer la faveur populaire, mais la proportion de nos propres richesses disponibles apportent un programme international d'aide, en terme absolu, est une somme considérable, en terme relatif, c'est une très petite partie de l'ensemble des ressources dont nous disposons. Je pense que le point de vue de l'Association, s'était aussi qu'il devait y avoir quelque chose de cumulatif à ce sujet. Si le montant devait être réduit annuellement, cela serait compris. Même si c'était réduit sans indiquer que le rythme reprendrait, je pense que cela serait désastreux pour l'intérêt du Canada. A court terme, c'est difficile à établir, mais j'ai le sentiment que c'est ainsi que ça devrait être.

Je devrais expliquer, franchement, monsieur le président, que nous en sommes venus à une résolution finale à ce sujet. Il est plus facile de dire que l'aide au développement extérieur devrait être augmentée sensiblement que d'y mettre un chiffre réel. Je pense que l'instinct a raison.

Mme Bazar: Monsieur le président, je voulais seulement ajouter que, bien entendu, le Canada n'a pas le monopole de ces genres de problèmes nationaux, qu'il s'agisse d'inflation ou de disparités régionales. Dans l'ensemble, l'aide que le Canada accorde aux pays en voie de développement ne se compare pas à celle de bien d'autres pays, dont la France, la Hollande ou le Danemark qui sont certainement aux prises avec des problèmes internes semblables, dans bien des cas.

M. Trivett: Monsieur le président, nous pourrions aussi ajouter, dans le même ordre d'idées, que nous avons souligné dans une partie du document sur l'usage canadien de l'aide économique que beaucoup de la pensée canadienne concernant l'aide au développement semble être rédigée comme s'il s'agissait d'un don. Bien entendu, nous savons tous très bien que c'est loin d'être la vérité. En fait, la plupart des fonds sont dépensés ici. Ils créent des emplois pour les Canadiens.

Dans la mesure où ces dollars créent de l'emploi au Canada à un moment où il y a du chômage, même si le produit est donné, il me semble que vous améliorez votre statut national parce que si les gens n'étaient pas employés, le produit ne serait pas créé. On aurait dû accorder plus d'importance à la question. Vous pouvez en fait employer le chômeur si la chose peut être accomplie. Ce n'est pas très facile car il arrive souvent que ce dont on a besoin est cette partie même de l'économie qui est surchauffée et employer le sous-employé pour quelque chose qui est exigé d'une autre nation ce n'est pas facile. Nous ne simplifions pas les problèmes. C'est très difficile, mais en principe, dans la mesure où nous pouvons employer le facteur chômage de l'économie et exporter le produit, vous créez la possibilité pour une juridiction étrangère de vous retourner le commerce. Nous créons véritablement un retour équilibré et je ne crois pas que personne se soit vraiment lamenté de l'investissement énorme en Europe après la fin de la guerre parce que c'est ce qui a permis au monde de recommencer à tourner.

[Texte]

after the end of the war because it just got the world on a running basis again.

This then is the point that we are talking about and why we are a little reluctant to put it in any given percentage of product or anything of this kind. It seems to me that one has to set one's objective and then put to that objective whatever is required in order to accomplish it. It may be that we have to take some particular area of the globe where we are really going to accomplish something and enable an exchange of trade between that area and ourselves by putting to the development of trade between these areas sufficient resources to make the thing go. One could spend one's time over the next 20 years on various development programs, none of which added up to being sufficient to really make any viable exchange, and there is some fear that this may be the sort of thing that we are doing, so we are unable to bring you as clear an answer as you would like because merely talking about percentages is not enough anymore. One has to think about this thing a little more deeply. What we are saying is that the Canadian public perhaps is not thinking about this enough and if we can get some of this sort of thinking out into the schools and amongst the teachers and so on, then the politician will have a better chance.

We have always felt that the Parliament of Canada was ahead of the people of Canada on this sort of thing. Over the 15 or 18 years, I have been working with the association, we have found that to be the case and I think it is valid. Therefore what we have said on Canadian use of economic aid strangely enough boils down to can we get some more paper out to the public and that does not seem to be very much to be asking for but it may be the necessary step at the present moment. I am sorry to take so long.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I am a little surprised to hear Mr. Trivett suggest that we should justify this program by saying that it is sort of a self-help program, that it is tied to purchase of goods in Canada. I had thought that those who studied this field were of the impression that the further we got away from tied aid and the freer we allowed our loans and grants to be spent where the recipient developing countries want to spend them, the more valuable our aid would be and it would be a little dangerous for us to suggest to the Canadian people that really one of the things we succeed in doing in this is stimulating our own employment and growth.

Mr. Trivett: Mr. Chairman, that is just empirical. That is what it has been.

Mr. Brewin: Yes, but do you think it should be changed?

Mr. Trivett: As long as there was enough of it, I would not think that it needed to be changed. The main thrust of our argument, I believe, and I think Dr. Gibson will agree with me on this, is that there has never been anything like enough to achieve the objective, other than in the Marshall aid era.

Mr. Brewin: Perhaps we are misunderstanding each other. I am talking about the tying of aid, making it obligatory to buy the products of the country that is extending the aid, and we have reduced the obligation to

[Interprétation]

C'est ce dont nous parlons et c'est pourquoi nous sommes un peu réticents à l'exprimer en pourcentage d'un produit donné ou quelque chose de ce genre. Il faut se fixer un objectif et faire l'impossible pour l'atteindre. C'est peut-être que nous devons choisir une région du globe où nous allons accomplir quelque chose et permettre un échange commercial entre cette région et nous-mêmes en employant pour le développement du commerce entre ces régions suffisamment de ressources pour faire fonctionner le tout. On pourrait passer vingt ans à élaborer de nouveaux programmes d'expansion; aucun d'entre eux même si on les additionne ne seraient suffisants pour permettre un échange viable et l'on craint que c'est ce que nous sommes à faire; nous ne pouvons pas vous répondre aussi clairement que nous l'aimerions parce que parler de pourcentage n'est plus suffisant. Il faut véritablement s'y attarder. Nous croyons que le peuple canadien n'y pense peut-être pas suffisamment et si nous pouvions faire circuler ce genre de choses dans les écoles, les politiciens auraient peut-être une meilleure chance.

Nous avons toujours cru que le Parlement du Canada était plus avancé que le peuple du Canada à ce sujet. Je fais partie de l'Association depuis 15 ou 18 ans, et nous avons trouvé que cette réflexion était valable. C'est pourquoi quand il est question de l'utilité économique de l'aide canadienne, il faudrait distribuer des documents au peuple; cela semble peut-être peu de chose mais je crois que c'est ce qu'il faut faire présentement. Je m'excuse d'être aussi long.

M. Brewin: Je suis un peu surpris de voir que M. Trivett suggère que nous devrions justifier ce programme en disant que c'est un genre de programme visant à nous aider nous-mêmes qui est lié à l'achat de biens au Canada. J'avais cru que ceux qui ont étudié la question avaient l'impression que si nous permettions aux pays en voie de développement de dépenser nos frais et subventions à leur guise, notre aide serait beaucoup plus valable et ce serait dangereux pour nous de suggérer au peuple canadien que l'une des choses que nous avons réussi à faire est de stimuler notre propre emploi et notre propre croissance.

M. Trivett: C'est tempérique.

M. Brewin: Croyez-vous que ça devrait changer?

M. Trivett: Dans la mesure où il y en a suffisamment, je crois que c'est nécessaire de changer. Le principal point de notre argument est que l'on a jamais pu réaliser l'objectif sauf à l'époque de l'Aide Marshall.

M. Brewin: Peut-être nous comprenons-nous mal. Je parle de l'obligation qu'entraîne l'Aide; c'est-à-dire rendre obligatoire d'acheter les produits du pays qui fournit de l'aide; nous avons réduit l'obligation à 50 p. 100.

[Text]

50 per cent now. Some of us think it should be reduced further. Some of the Scandinavian countries and the Netherlands—which have an excellent record in this field—continue to diminish this tied feature of the aid that they are extending. Do you not think we should do the same in Canada?

Mr. Trivett: Yes, I would say there is a difference though between tying it and following as a statistical matter where, in fact, the money is spent. People tend to come to you for your expertise and tend to spend the money there. I think that one tends to give in this type of endeavour where one sees that it works with one's own society and so you are concerned as to what is, in fact, being spent within your society as distinct from saying, I will only give it if it is spent here. I think that is wrong but, on the other hand, people will be coming to Canada for its expertise and they will be spending in this country. As a matter of fact, as I understand it, more of the money which is spent through the UN assistance is spent in Canada than Canada gives through the foreign technical assistance.

• 1040

That is because of the choice of the people coming rather than it being tied. I am saying that it does in fact benefit us, not that we should tie it.

Mr. Brewin: I understand the difference. Thank you very much.

The Chairman: Mr. Badanai and then Mr. Dupras. Mr. Badanai.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman. The submission indicates a difference of opinion regarding South Africa. On page 5 it reads:

In particular there appears to be unanimity that our Association question whether Canada should at this time be according preferential tariff treatment to countries which notoriously violate the Declaration of Human Rights, and also whether Canada should be circulating materials aimed at stimulating trade with such countries, notoriously South Africa, particularly when trade in like products with nations closer to our market operating in free societies appears to stand in need of such stimulation.

Canada having taken a middle position with regard to our relationship while disagreeing with the South African policies and prohibiting arms sales continues to trade with that country. What is the real position of the United Nations Association? I should like to ask Dr. Gibson for a clarification of the association's stand on this matter.

Dr. Gibson: Mr. Chairman, I think there are two things to be said. The association would be opposed to unlimited incentives to trade with a country whose record under the United Nations Declaration of Human Rights is observably not a good record. I think this is a general principle. In discussions within the association, questions

[Interpretation]

Certains d'entre nous croient que ça devrait être diminué. Certains pays scandinaves et les Pays-Bas, qui ont un excellent dossier dans ce domaine, continuent à diminuer l'obligation rattachée à l'aide qu'ils fournissent. Croyez-vous que nous devrions faire de même?

M. Trivett: Oui, je crois qu'il y a une différence entre l'obligation et le fait de consulter les statistiques pour savoir comment l'argent est dépensé. Les gens tendent à consulter vos études avant de dépenser l'argent. On tente de se lancer dans ce genre d'affaires quand on se rend compte que ça fonctionne et vous aimeriez savoir si l'argent est dépensé au sein de votre société plutôt que de demander: je vous donnerai l'argent que si vous la dépensez ici. Je crois que c'est faux, mais les gens viendront au Canada et dépenseront.

En fait, d'après ce que je comprends, les sommes dépensées au Canada par le truchement de l'assistance qu'offrent les Nations Unies sont supérieures aux sommes qu'octroie le Canada par le truchement de l'assistance technique aux pays étrangers.

C'est parce que ces gens choisissent de s'adresser à nous plutôt que ce soit une condition. Je dis qu'en fait nous en bénéficions, mais nous ne devrions pas en faire une condition.

M. Brewin: Je comprends la différence. Merci beaucoup.

Le président: M. Badanai puis M. Dupras. Monsieur Badanai.

M. Badanai: Merci, monsieur le président. Dans le mémoire il est fait mention d'une différence d'opinion à l'égard de l'Afrique du Sud. Il est écrit à la page 5:

En particulier il semble qu'il y ait unanimité à ce que notre Association demande si actuellement le Canada devrait accorder des tarifs douaniers préférentiels à des pays qui notoirement violent la Déclaration des droits de l'homme, et également, si le Canada devrait distribuer de la documentation visant à promouvoir le commerce avec de tels pays, notamment l'Afrique du Sud, particulièrement lorsque notre commerce dans le domaine de produits semblables avec des nations plus proches d'un autre marché opérant dans des sociétés démocratiques semble avoir besoin d'une telle stimulation.

Le Canada ayant adopté une position mitoyenne en ce qui concerne nos relations, bien qu'il soit en désaccord avec les politiques sud-africaines et interdise qu'on leur envoie des armes, il continue à faire du commerce avec ce pays. Quelle est la position réelle de l'Association des Nations Unies? J'aimerais demander à M. Gibson de nous donner des éclaircissements sur la position de l'Association à ce sujet.

M. Gibson: Monsieur le président, je pense que l'on doit dire deux choses: l'Association serait opposée à la promotion illimitée du commerce avec un pays dont les activités en vertu de la Déclaration des Nations Unies relatives aux droits de l'homme sont manifestement mauvaises. Je pense que c'est un principe général. Au

[Texte]

were asked as to how you could justify the stance of the white paper on this particular point and in effect publicize investment opportunities in the Republic of South Africa. That is one quite specific point.

A second point that entered into discussion was continuing preferential agreements because they have never been done away with. Some of them date from as far back as 1932 perhaps to save an economic principle of a notion of the Commonwealth that existed in 1932 and which I doubt exists today, justifying it for a minute part of the total Canadian market, but at the same time blocking out that segment of the market. Things are imported into Canada—specifically raw sugar—when it could be brought with I think more apparent benefit from some of the countries in the Caribbean.

Mr. Chairman, this is not spelled out in a single paragraph here but in the specific paper on this subject that comes forward I think it will be. I was quoting two quite specific instances, Mr. Chairman. We have indeed examined others.

If our facts are wrong then they need to be corrected. It seems to me there is an obligation on government to see that the information that is published is correct information. If the facts are right then we think the government has a case to answer for.

Mr. Walker: Would Mr. Badanai allow me to ask a supplementary right on this line?

Mr. Badanai: Yes, surely.

The Chairman: Mr. Walker.

Mr. Walker: This is a very sensitive area. Some people think that the basic human rights today are being violated in the USSR, in the USA, in Pakistan. Where do you draw this line on this whole business?

• 1045

Dr. Gibson: Mr. Chairman, we have not been able to make up our mind. The precise points that Mr. Walker raises now were raised in our own discussion and it was almost a hammer and tongs discussion, good tempered, but exactly this point. If you point the finger at the Republic of South Africa, what are you going to say about U.S.S.R. and Pakistan and any number of other places. I suppose what we would say is that without denying these multiple situations, you make a beginning somewhere and the specific question that came up, was, of course, beamed at our trading interests and trading opportunities in the Caribbean on the specific point that I mentioned, but we must say frankly that having put this in a paragraph here, we would not have a complete statement by any means, unless we brought in the other things and I think I ought to be frank to say that we do not know the answer, at this point, to all of those problems.

The Chairman: Mr. Badanai.

Mr. Badanai: Thank you. Mr. Chairman, Mr. Walker asked precisely the next question that I had in mind and I am grateful to Dr. Gibson for his reply.

[Interprétation]

cours de discussions au sein de l'Association, il a été demandé comment pouvoir justifier la position du Livre blanc sur ce point particulier et en effet faire de la publicité pour les possibilités d'investissements dans la République d'Afrique du Sud. Il s'agit là d'un point précis.

Un deuxième point qui a été discuté était le maintien d'accords préférentiels parce qu'ils n'ont jamais été abolis. Certains d'entre eux remontent à 1932 peut-être pour sauvegarder un principe économique d'une notion du Commonwealth tel qu'il existait en 1932 et sur l'existence actuelle duquel j'ai des doutes, le justifiant dans le cas d'une portion très réduite du total du marché canadien, mais en même temps bloquant cette portion du marché. Certains produits sont importés au Canada, spécifiquement le sucre brut alors qu'il aurait pu être importé plus avantageusement des pays des Caraïbes.

Monsieur le président, cela n'est pas exprimé ici dans un seul paragraphe mais dans un document spécifique sur le sujet qui sera publié. J'ai cité deux exemples spécifiques. Nous en avons étudié d'autres.

Si nos exemples sont incorrects, ils devraient être rectifiés. Il me semble qu'il incombe au gouvernement de s'assurer que les renseignements qui sont publiés sont exacts. Si les faits sont exacts alors nous pensons que les gouvernements ont à se justifier.

M. Walker: M. Badanai me permettrait-il de poser une question supplémentaire sur ce sujet?

M. Badanai: Oui, certainement.

Le président: Monsieur Walker.

M. Walker: C'est un domaine très délicat. Certaines personnes pensent qu'actuellement les droits fondamentaux de l'homme sont violés en URSS, aux États-Unis, au Pakistan. Où établissez-vous une différence dans ce domaine?

M. Gibson: Monsieur le président, nous n'avons pas pu nous décider. Les points précis que M. Walker soulèvent maintenant ont été soulevés lors de notre discussion mais nous ne sommes venus aux mêmes résultats. Si l'on parle de la République de l'Afrique du Sud, qu'allons-nous dire au sujet de l'URSS et du Pakistan et de nombreux autres pays. Nous devons commencer quelque part et la question précise qui s'est présentée concernait les intérêts commerciaux et les occasions de marchés dans les Caraïbes. Nous devons dire franchement qu'après avoir inclus ici, nous n'aurions pas une complète déclaration à moins d'y apporter d'autres points, mais nous devons dire que nous n'avons pas présentement de réponse à tous ces problèmes.

Le président: Monsieur Badanai, vous avez la parole.

M. Badanai: Merci, monsieur le président. M. Walker a posé la question que j'avais à l'esprit et je remercie monsieur Gibson d'y avoir répondu.

[Text]

What are your association's views on Canada's joining the Organizations of American States, if any?

Dr. Gibson: Mr. Chairman, I am not sure that the association has any posture on this. This has been discussed within my hearing inside the association for the better part of 25 years. I would guess at the answer. The Government of Canada presumably might now make up its mind. We are, I think, aware that there will, in fact, be a working association through some of the specialized bodies answering to OAS. Once upon a time it was supposed this was not a matter of direct concern, perhaps not a matter that the government of Canada needed to occupy itself with, but if our underlining of assistance to combat poverty has any relevance at all, then it clearly has to apply in Latin America generally. My view, which has changed over the years, is that it would now be realistic for the Government of Canada to associate itself formally with the Organization of American States, primarily as a channel for helping in directing the assistance in kind and not primarily because some notion of political symmetry or inclusiveness required Canada to be a member. I think it has to be on very practical grounds.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman.

Mrs. Bazar: I, as president of the Montreal branch, would like to add, that we have had a number of discussions on this very point over the years. Historically, there are much stronger ties with Latin America and Quebec than with the rest of Canada probably. Therefore, the approach has been modified by this tradition in Quebec and I venture to suggest that if Canada decides to join the OAS on the basis as outlined by Dr. Gibson, it would be acceptable certainly, although other branches in our association present annually resolutions that say: absolutely not.

Mr. Badanai: Thank you.

The Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Dr. Gibson, pursuant to your comments a while ago on the founding nations of UN, what do you expect will be the effect of the admission of Red China to the UN? Will it increase or diminish the UN's capacity for action?

Dr. Gibson: I think the short answer is that it would increase it, Mr. Chairman, because there would have to be a process of sorting out. I think that the rules of procedure of the Security Council would have to be thoroughly overhauled. I think they would have to distinguish again between questions of procedure and questions of substance. The biggest advantage psychologically would be that you would have some offsetting in my view of a super power mentality which though it may apply in the world at large ought not to apply within the Security Council itself.

To turn the argument around, I think there would be a catalytic effect. If Mainland China comes in, it has to come in on its own merits. It has to be received on exactly the same basis as other members of the Security Council and my assumption is that it would have to have

[Interpretation]

Dites-moi, monsieur Gibson, que pense votre organisation du fait que le Canada peut se joindre à l'organisation des États américains?

M. Gibson: Monsieur le président, je ne crois pas que l'association se soit prononcée à ce sujet. Nous en avons quand même parlé au cours des 25 dernières années. Je vais essayer de donner une réponse. Le gouvernement du Canada devrait probablement dès maintenant se décider. Je crois que nous avons d'ailleurs une association de former et il y aura une association formée à partir des différents organismes spécialisés de l'OAS. On a déjà proposé qu'il ne s'agissait pas d'un sujet dont le Canada devait s'occuper mais s'il faut s'occuper de l'aide pour combattre la pauvreté, il faut que ce soit fait en Amérique latine. Maintenant, je crois qu'il serait réaliste pour le Canada de s'associer à l'Organisation des États américains, en tout premier lieu pour aider à l'acheminement de l'aide et non pas pour faire politiquement partie d'une organisation. Il faut que cela soit fait dans un but pratique.

M. Badanai: Merci monsieur le président.

Mme Bazar: En tant que présidente de la section de Montréal, j'aimerais ajouter que nous avons eu beaucoup de discussions à ce sujet au cours des dernières années. Historiquement, il y a beaucoup plus de liens qui se sont créés entre l'Amérique latine et le Québec qu'entre l'Amérique latine et le reste du Canada. Cependant, la démarche s'est modifiée par tradition au Québec, et je crois que si le Canada se décidait à se joindre à l'OAS comme l'a proposé M. Gibson, ce serait acceptable, je crois que différentes sections de notre association actuelle présente des résolutions annuelles pour que cette décision ne se prenne pas.

M. Badanai: Merci.

Le président: Monsieur Dupras vous avez la parole.

M. Dupras: Monsieur Gibson, pour faire suite à vos commentaires concernant les nations fondatrices de l'ONU, quels seront d'après vous les effets de l'admission de la Chine rouge à l'ONU? Est-ce que le rôle de l'ONU sera augmenté ou diminué?

M. Gibson: Je crois que ce rôle serait plus important monsieur le président, car il y aurait des changements. Je crois que le règlement de procédure du conseil de sécurité devra être révisé. Il faudrait alors distinguer entre les questions de procédure et les questions importantes. Psychologiquement, le plus grand avantage serait qu'il y aurait une mentalité de super puissance, qui pourrait avoir court dans le monde entier mais non pas nécessairement au sein même du conseil de sécurité.

Je crois que le fait serait catalytique. Si la Chine populaire entre, elle doit se joindre aux Nations unies pour en tirer avantage. Elle doit être reçue exactement comme les autres membres du conseil de sécurité et d'après moi elle devrait avoir un siège permanent jusqu'au moment où on aura révisé les règles de procédure. Je crois qu'à ce moment-là l'ONU s'interrogera pour savoir si ces règles

[Texte]

a permanent seat until they have revised the rules of procedure. I think it would be a step that would turn the UN generally in on itself for a season to see whether its own rules of procedure were satisfactory. If they could minimize the emphasis that has sometimes been put on procedure, elevate the notion of questions of substance, I think the whole organization would benefit. I think this might take 15 or 20 years but I think it is something that should be worked at.

• 1050

Mr. Dupras: In your judgment, Dr. Gibson, do you foresee a changing role for smaller nations like our nation?

Dr. Gibson: This again, Mr. Chairman, would be part of what I called the sorting-out process. I think we have moved visibly away from the 1943 notion of functional representation. I think that was important at the time as a formulation of ideas when the scope of the organization was still untried. Functional representation, as a Canadian initiative, antedates the UN itself. I think many things have changed that notion. It was a notion important on paper. It needs to be revamped in terms of actual experience. I would hope that nations—not the great powers, not the smallest nations—would be given many more things to do a turn at a time with less emphasis on being elected to this commission, that committee, the Security Council: More input of what one individual country can do. This notion of a UN standby force might engage the attention of a number of these countries, building on the experience there is already.

To turn my argument around. I do not think you could draw out an organization chart of UN in 1971 or anytime in the next 10 years and make it stick. I think it would have to be much more flexible than that. I think the effort would be worth making.

Mr. Dupras: What is then, in your judgment, the fate of Taiwan in the UN?

Dr. Gibson: I think, Mr. Chairman, it should continue as a member. I think it should not have a vested interest. I think it should fit into place.

Mr. Dupras: How? Would you care to explain how? On what grounds?

Dr. Gibson: It is a nation. Presumably it speaks for a group of people. I think it should not have a privileged position any longer. This is not a satisfactory answer. I have not explored all the mechanics of it. I do not think you can bring in the Peoples' Republic and exclude Taiwan. I do not think you can continue what I regard as a privilege, that is to say an unrepresentative position, for Taiwan and ignore the claims of six or seven hundred millions of people in mainland China.

Mr. Dupras: Yes, but would this not make the presence of Red China almost impossible in the UN?

[Interprétation]

de procédure sont satisfaisantes. Si l'on peut minimiser l'importance que l'on a pour les questions de procédure, attacher de l'importance aux questions essentielles, je crois que toute l'organisation en bénéficierait. Je crois qu'il faudrait 15 ou 20 ans, mais je crois qu'il faudrait s'y mettre.

M. Dupras: Selon vous, monsieur Gibson, entrevoyez-vous un rôle modifié pour des petites nations comme la nôtre?

M. Gibson: Cela, monsieur le président, ferait partie de ce que j'ai appelé le processus de classification. Je pense que nous nous sommes visiblement éloignés de la notion de représentation fonctionnelle qui avait cours en 1943. Je pense que c'était important à l'époque comme une formulation des idées lorsque la portée de l'organisation était encore à l'essai. La représentation fonctionnelle, comme initiative canadienne, devance les Nations Unies elles-mêmes. Je pense que bien des choses ont modifié cette notion. Il s'agissait d'une notion importante sur papier. Il a fallu le renouveler en termes d'expérience actuelle. J'espère que les Nations, non les grandes puissances et les petites nations, auraient beaucoup autre chose à faire, une à la fois, en insistant moins pour être élu à ce comité, le comité de sécurité: plus d'insistance sur ce qu'un pays particulier peut faire. Cette notion d'une force permanente des Nations Unies pourrait engager l'attention d'un certain nombre de ces pays, établie selon l'expérience acquise.

Pour présenter mon argument d'une autre façon, je ne pense pas que vous pourriez rédiger une charte d'organisation des Nations Unies en 1971, ou à tout autre moment au cours des dix prochaines années et de faire en sorte qu'elle soit durable. Je pense qu'elle devrait être beaucoup plus souple que cela. Je pense que l'effort en vaudrait la peine.

M. Dupras: Quel est alors, selon vous, le sort de Taiwan au Nations Unies?

M. Gibson: Je pense, monsieur le président, qu'il devrait continuer d'en faire partie. A mon avis, il ne devrait pas y avoir un droit acquis.

M. Dupras: Comment? Voudriez-vous expliquer comment? Quelle raison?

M. Gibson: C'est une nation. Elle parle probablement pour un groupe de personnes. Je pense qu'il ne devrait pas avoir une position privilégiée plus longtemps. Ce n'est pas une réponse satisfaisante. Je n'en ai pas étudié tout le mécanisme. Je ne pense pas que vous puissiez y amener la République populaire et exclure Taiwan. Je ne pense pas que vous puissiez continuer d'accorder ce que je considère comme un privilège, pour ainsi dire, une position non représentative, pour Taiwan et ignorer la demande de six ou sept cent millions d'habitants en Chine.

M. Dupras: Oui, mais cela ne rendrait-il pas la présence de la Chine rouge presque impossible aux Nations Unies?

[Text]

Dr. Gibson: I would not say so. I think this can be worked out. This is another example where Canadian initiative will have to come in.

Mr. Trivett: I might say, Mr. Chairman, you know, that there are other actual combatants who are there.

Mr. Dupras: Yes, I realize that, but, of course, Red China is a new entry into the UN. I was worried about the reaction from Taiwan. How can you explain the great popularity of Canada in Russia these days? Of course, you must have an explanation for this. Do you think that Canada is seen as the country that kept the world together?

Dr. Gibson: Well, I have always felt, Mr. Chairman, that the Canadian abroad is a person basically of good sense, not spectacular, sometimes with a certain flair, a person who is beginning to know his way about, who is willing to listen to other people, who has some gifts of persuasion in dealing with people who sometimes have been almost too close at hand as neighbours. It is easier to design this I think, Mr. Chairman, outside the country than inside. I do not think it is unusual. I hope it is not overplayed. I hope equally that it is not undervalued. It is something that deserves to succeed because I think that is what Canada is about.

Mr. Dupras: Thank you very much.

The Chairman: Before we break up, perhaps I could just ask one or two supplementary questions following along the point Mr. Walker raised some time ago.

• 1055

It seems to most of us that resolutions of the General Assembly of the United Nations perhaps do not bear the authority that they ought to because people realize that each state has one vote no matter how large or how small the state may be or what its population may be. Do you feel it is important that something should be done to remedy that defect, if it is a defect, and if so, what is your organization doing about it? Following up that point, you mention that one of your subcommittees was doing some work on weighted voting. I would think that any suggestion for weighted voting—this is just my personal feeling—would never be acceptable simply because it runs counter to a very basic principle which we have adopted in our own political life—namely one man, one vote. I would ask you whether it really would be a very radical suggestion in view of the control exercised in the United Nations by the Security Council for an association such as yours to consider the desirability of basing votes in the general Assembly upon population which is the principle accepted by us here in Canada, for example.

Mr. Gibson: Mr. Chairman, we have looked at all of these alternatives without coming to any conclusion. We had under notice a computer-mounted study of the offer to the effect of weighted voting over five years and on the questions on which it would have applied, it would have made no substantial difference.

[Interpretation]

M. Gibson: Je ne dirais pas cela. Cela peut être étudié. C'est un autre exemple où l'initiative du Canada devra se manifester.

M. Trivett: Je pourrais dire, monsieur le président, vous savez, qu'il y a d'autres combattants qui sont là.

M. Dupras: Oui, je m'en rends compte, mais, bien entendu, la Chine populaire est un nouveau membre des Nations Unies. Je m'inquiétais de la réaction de Taiwan. Pouvez-vous expliquer la grande popularité du Canada en Russie, à l'heure actuelle? Bien entendu, vous devez pouvoir l'expliquer. Pensez-vous que le Canada est considéré comme le pays qui maintient l'unité mondiale?

M. Gibson: J'ai pensé, monsieur le président, que le Canadien qui voyage à l'étranger est une personne fondamentalement de bon sens, discrète, ayant parfois un certain flair, une personne qui commence à se faire une opinion, qui veut bien écouter les autres, qui a une certaine qualité de persuasion pour traiter avec les autres, qui a parfois été trop près des voisins. Il est plus facile de concevoir cela, monsieur le président, à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays. Je pense que c'est normal. J'espère ne pas trop en ajouter. Je pense aussi que ce n'est pas aussi sous-estimé, c'est quelque chose qui mérite de réussir, je pense que c'est ce qui fait le Canada.

M. Dupras: Merci beaucoup.

Le président: Avant la pose, je pourrais peut-être poser une ou deux autres questions portant sur le point que M. Walker a soulevé il y a quelque temps.

Certains parmi nous ont l'impression que les résolutions de l'Assemblée générale des Nations Unies n'ont peut-être pas toute l'autorité qu'elles devraient avoir parce que les gens se rendent compte que chaque État a un vote que cet État soit petit ou grand ou qu'importe le taux de sa population. Croyez-vous qu'il soit important de faire quelque chose afin de remédier à ce défaut, s'il s'agit d'un défaut, et s'il s'agit en effet d'un défaut, quelle mesure votre organisation a-t-elle l'intention de prendre? Pour faire suite à ce sujet, vous avez dit qu'un de vos sous-comités est en train de faire une étude au sujet du vote selon l'importance. Je suis d'avis que toute suggestion d'imposer le vote selon l'importance—il s'agit simplement de mon avis personnel—ne serait jamais acceptable pour la simple raison que cela va à l'encontre du principe fondamental que nous avons adopté dans notre propre vie politique, c'est-à-dire un homme, un vote. Je voudrais vous demander, étant donné le contrôle exercé au sein des Nations Unies par le Conseil de sécurité, si ce serait très radical de suggérer qu'une association telle que la vôtre devrait considérer l'avantage de baser les votes à l'assemblée générale sur la population ce qui est le principe accepté par nous ici au Canada, par exemple.

M. Gibson: Monsieur le président, nous avons étudié toutes ces alternatives, sans arriver à aucune conclusion. Nous avons fait une étude par voie d'ordinatrice au sujet du vote selon l'importance sur une période de 5 ans, et cela n'aurait fait aucune grande différence dans le domaine des questions où cela aurait pu s'appliquer.

[Texte]

Dupras: I am sorry, you have made the calculation?

Mr. Gibson: No, we have seen it. We did not do it ourselves. If voting by population could apply in the General Assembly with much simplified roles in the Security Council, I think we would certainly be in favour of trying it out. You could not argue against that. You would either have to entrust more and different kinds of authority to the Security Council, let it be an enabling body rather than a compressing, containing, bossing sort of body. This may have been the original intention. If you are going to have voting by population in 128 member states in the United Nations then your executive body would have to be armed with different sorts of powers and it would have to exercise them with a very great deal of restraint. I think we could take some lessons from voting procedures in other United Nations agencies of which the Economic and Social Council is the best example. Their roles were worked out with much greater clarity than the Security Council in the beginning. There was some Canadian initiative in this. I would like to see the same initiative go into the general rules of procedure of Security Council as a starting point before you touched the basis of voting in the General Assembly.

The Chairman: A final and much more radical question is whether anyone has every given any thought to the desirability of having the delegates to the General Assembly of the United Nations elected by the people of the countries involved rather than being nominated by governments because until that is done I think that people generally will have reservations as to the authority of the resolutions passed by the United Nations General Assembly. It goes without saying that the voting would be carried out by the Secretariat of the United Nations.

Dr. Gibson: I think it would have to be demonstrated, Mr. Chairman, whether this was worth the effort. I think you could not do this in a vacuum. Before you embarked on election of members at large, which would give free rein to all kinds of ideologies and this might be important, you would still have to be sure of what your executive body could do after all the legislative kind of discussion that there was.

• 1100

Mr. Trivett: Mr. Chairman, when we concentrate on this kind of new development of the organization, I think all too often we forget that we never finished really building the thing that we started out to build. The thing we have omitted is perhaps that which is causing the greatest problem and the greatest concern. That is this whole question of the trade organization.

Today when the budget of the United Nations is struck, and we talk about the administrative budget, we find efforts being made to try to get development aid funds and so on mixed in to the purely administrative costs which were contemplated.

If there were a trading organization—and this whole question of controlling and equalizing in the world, and bringing forward trade and so on were where it

[Interprétation]

M. Dupras: Je m'excuse, vous l'avez calculé?

M. Gibson: Non, nous l'avons vu. Nous ne l'avons pas fait nous-mêmes. Si le vote par population pouvait s'appliquer à l'assemblée générale et de façon très simplifiée au sein du Conseil de sécurité, je crois que nous serions certainement en faveur de l'essayer. On ne pourrait pas s'y opposer. Dans ce cas, il faudrait confier plus d'autorité et un genre d'autorité différent au Conseil de sécurité et en faire un organisme qui puisse accorder des pouvoirs plutôt qu'un organisme qui impose son autorité. Ceci fut peut-être l'intention originale. Si on aura un système de vote par population dans 128 pays membres aux Nations Unies, l'organisme exécutif devra être accordé les pouvoirs différents et il devra les exercer avec beaucoup de contrainte. Je crois que nous pourrions prendre quelques leçons au sujet des procédures de vote dans d'autres organismes des Nations Unies dont le Conseil économique et social en est le meilleur exemple. Leurs rôles furent établis au début avec beaucoup de clarté que celui du Conseil de sécurité. Le Canada a pris une certaine initiative à cet égard. Je voudrais qu'on prenne la même initiative en ce qui a trait aux règles générales de procédures du Conseil de sécurité comme point de départ avant d'entamer la question des systèmes de vote à l'assemblée générale.

Le président: Une dernière question qui est beaucoup plus radicale. Est-ce qu'on a jamais songé à l'avantage de faire élire les délégués de l'assemblée générale des Nations Unies par les gens des pays concernés plutôt que de les faire nommer par les gouvernements, parce qu'aussi longtemps que cela n'aura pas été fait, je crois que les gens en général auront des réservations au sujet de l'autorité des résolutions adoptées par l'assemblée générale des Nations Unies. Il va sans dire que c'est le secrétariat des Nations Unies qui s'occuperait du vote.

M. Gibson: Je crois, monsieur le président, qu'il faudrait démontrer que cela en vaut la peine. Je ne crois pas que l'on peut établir une telle chose dans un vide. Avant d'entamer l'élection des membres en général, et ceci impliquerait une liberté complète d'afficher toutes sortes d'idéologies et cela pourrait être important, il faudrait tout de même être certain des pouvoirs qui seront accordés à l'organisme exécutif une fois que toutes les discussions de caractère législatif auront pris fin.

M. Trivett: Monsieur le président, lorsqu'on se concentre sur ce genre de nouveau développement de l'organisation, je crois que nous oublions trop souvent que nous avons vraiment jamais fini à élaborer ce que nous avions commencé à créer. C'est ce que nous avons oublié qui nous cause peut-être le plus grand problème et qui est devenu notre plus grande préoccupation. Il s'agit de la question au sujet de l'organisation du commerce.

Aujourd'hui, lorsqu'on entame le budget des Nations Unies, et il est question du budget administratif, on découvre qu'on fait des efforts d'immiscer les fonds d'aide au développement avec les frais de caractère purement administratif.

S'il y avait une organisation commerciale—et si toute la question au sujet du contrôle et de l'équilibre dans le

[Text]

belonged in this kind of an organization—it could very well take advantage of that which has already been done when dealing with the Economic and Social Council, when dealing with the International Labour Organization where various means of voting are created, which create checks and balances. The man who is going to be taxed has a certain say. The employer has a say, The labourer has a say and so on. I think that in finishing that original component, which was omitted, and which is causing us a great deal of trouble, we could work out some of these suggestions which are really required in that limited area before you can move over into the total area. If you do not have the confidence in dealing in this critical development area, then it is unlikely we are going to have the over-all political. It seems to me that more study needs to be done on this completion of the original organization. The instruments of those original councils of FAO and WHO and so on, all said that the organization could not work without ITO and perhaps this is where we have to go back.

Mr. Dupras: Mr. Chairman, I would like to say that this session has been all too brief. I hope that members of the association can come back at some later date.

The Chairman: Mr. Dupras has expressed the views that I was just about going to express. On your behalf, I would like to thank Dr. Gibson and Mr. Trivett and Mrs. Bazar and Mr. Skuce for being with us this morning, and for your contribution to our work.

Mr. Trivett: It was our pleasure, thank you very much.

The Chairman: We will adjourn until next Thursday.

[Interpretation]

monde ainsi que de la promotion du commerce, et ainsi de suite, était confiée, comme de droit, à ce genre d'organisation—elle pourrait très bien tirer avantage de ce qui a déjà été réalisé dans ces échanges avec le Conseil économique et social, ou lorsqu'il s'agit de rapports avec l'Organisation internationale du travail où on a créé plusieurs systèmes de vote qui établissent un système de contrôle et de contre-poids. L'individu qui sera imposable a son mot à dire. L'employeur a son mot à dire, ainsi que l'ouvrier et ainsi de suite. Je crois qu'en terminant ce composant originel, qui fut oublié et qui nous cause beaucoup de problèmes, nous pourrions élaborer certaines de ces suggestions dont on a vraiment besoin dans ce domaine restreint avant qu'on puisse tourner notre attention vers le problème général. Si vous n'avez pas de confiance dans vos démarches dans ce domaine critique de développement, il s'en suit que vous n'aurez probablement pas de politique générale. Il me semble qu'il soit nécessaire d'entamer d'autres études afin de pouvoir compléter l'organisation originale. Les membres de ces conseils originaux de la OAA et de la OMS et ainsi de suite, étaient tous d'avis que l'organisation ne pouvait pas fonctionner sans l'OIC et c'est peut-être ici que nous devons entamer le travail.

M. Dupras: Monsieur le président, je voudrais dire que cette séance a été trop courte. J'espère que les membres de l'association pourront revenir à une date ultérieure.

Le président: Monsieur Dupras vien d'exprimer ce que j'allais dire moi-même. En votre nom, je voudrais remercier le D^r Gibson ainsi que M. Trivett, M^{me} Bazar et monsieur Skuce d'être venus ici ce matin, et je voudrais aussi les remercier de leur contribution et du travail qu'ils ont fait.

M. Trivett: Je vous remercie. Le plaisir fut nôtre.

Le président: Nous ajournerons jusqu'à jeudi prochain.

APPENDIX "V"

UNITED NATIONS ASSOCIATION

Evaluation of Canadian Policy on the Environment

Preamble

Two Government Documents:

1. Foreign Policy Review for Canadians
2. National Report of Canada to the United Nations Conference on Problems of the Human Environment.

Problems Requiring Settlement Within Canada:

- Legal and constitutional
- Research of hidden costs
- Industrial Pollution and Protection of Industry

Settlements Requiring International Agreements:

- Urbanization
- Population rates
- Development aid programmes
- Specialized Agencies
- International Court of Justice
- International Maritime Consultative Organization

Canadian Initiatives:

- Universal Declaration
- Acceptance of universal standards
- Monitoring systems
- Eliminate contradictory policies
- Need of enforcement machinery
- Controls in Arctic and sub-Arctic regions
- Formula for wide attendance on a non-political basis at Stockholm
- National delegation to include also voluntary sector

United Nations Association Initiatives:

- Forward pertinent recommendations to World Federation of UNA
- Forward proposals to Non-Governmental Organizations
- Forward proposals to community organizations for support, comments and their recommendations.

UNITED NATIONS ASSOCIATION
EVALUATION OF CANADIAN POLICY ON THE
ENVIRONMENT

(for presentation to the Policy Council and Annual General Meeting)

Mrs. B. Bazar, President, Montreal Branch

Preamble

The following evaluation refers to two documents: the White Paper on Foreign Policy for Canadians as it relates to the environment, (Policy Review), and the National Report of Canada to the United Nations Conference on Problems of the Human Environment, (National Report).

APPENDICE «V»

ASSOCIATION DES NATIONS UNIES

Évaluation de la politique canadienne sur l'environnement

Préface

Deux documents officiels:

1. Politique étrangère au service des Canadiens
2. Rapport national du Canada à la Conférence des Nations Unies sur les problèmes de l'environnement humain.

Problèmes nécessitant une solution nationale:

- Questions d'ordre légal et constitutionnel
- Étude des coûts non apparents
- Pollution industrielle et protection de l'industrie

Solutions nécessitant des accords internationaux:

- Urbanisation
- Taux de population
- Programmes d'aide au développement
- Agences spécialisées
- Cour internationale de justice
- Organisation intergouvernementale maritime internationale de consultation

Initiatives canadiennes:

- Déclaration universelle
- Acceptation de normes universelles
- Systèmes de surveillance
- Élimination des politiques contradictoires
- Nécessité d'un mécanisme d'application
- Mécanismes de contrôle dans les régions arctiques et sub-arctiques
- Participation importante mais apolitique à Stockholm
- Secteur volontaire adjoint à la délégation nationale

Initiatives de l'Association des Nations Unies:

- Soumettre des recommandations pertinentes à la Fédération mondiale des Associations des Nations Unies
- Soumettre des propositions aux organismes non-gouvernementaux
- Soumettre des propositions aux organisations de collectivité, sollicitant leurs appui, commentaires et recommandations

ASSOCIATION DES NATIONS UNIES
ÉVALUATION DE LA POLITIQUE CANADIENNE
SUR L'ENVIRONNEMENT

(A soumettre au Conseil d'orientation politique à l'Assemblée générale annuelle)

M^{me} B. Bazar, présidente de la branche de Montréal

Préface

L'évaluation qui va suivre se rapporte à deux documents: Le Livre blanc sur la politique étrangère au service des Canadiens, pour autant qu'il concerne l'environnement, (Revision de la politique), et le Rapport national du Canada soumis à la Conférence des Nations Unies sur les problèmes de l'environnement humain (Rapport national).

New information mounts daily modifying yesterday's assumptions. Nevertheless, an extensive amount of literature, both fascinating and frightening, forms part of the background of these comments. In an effort to clarify some of the reading material, discussions were held with members of the International Civil Aviation Organization, the International Law Association, the International Air Transport Association, l'Institut Canadien des Affaires Internationales, leaders of several large industries and labour organizations, as well as several experts in constitutional and international law.

These discussions underlined the importance of taking into account political values, national pride, the sloppy use of statistics and research, all of which affect not only governments but scientists and anti-pollution groups as well. An analysis of different emphasis regarding the American SST, the British-French Concorde and the Russian TU-144 reveals examples of the "double standard" referred to above. The Canadian Position as stated by the Honourable Mr. D. Jamieson, Federal Minister of Transport remains that "We have not granted any rights to permit civil flights over Canada at supersonic speeds."

Bearing in mind public interest in the environment, neither the Policy Review nor the National Report stresses the urgency of the problem. Neither document reflects the dramatic interactions, effective initiatives nor the international significance of Canada's policies. In addition, neither document acknowledges the vital role played by some two hundred anti-pollution organizations in Canada. Their pressure on all levels of government has been seriously underrated.

Crown Corporations and Agencies have shown sensitivity to public concern:

(a) The Canadian Broadcasting Corporation has produced informative and controversial programmes.

(b) Air Canada, as part of the International Air Transport Association, has taken action to minimize environmental pollution from its aircraft engines.

(c) The National Film Board spearheaded "Survival Week" in Montreal, involving some sixty anti-pollution groups from both English and French Communities.

(d) The National Research Council is conducting important scientific studies with a view to setting criteria and standards for national and international agencies.

World public opinion has changed in a short few years due mainly to the concern and actions of individuals of organizations in many countries. For example:

In 1963, President John F. Kennedy's appeal to the United Nations for a global effort to defend the environment elicited no support. In 1968, the Swedish proposal to hold a Conference on the Human Environment received enthusiastic support.

Two competent Canadians have been entrusted to lead the work, Maurice Strong, relieved of his other duties, will be the Secretary-General of the Stockholm Conference, and the Honourable Jack Davis has been named head of the new Canadian Department of the Environment.

Two Documents

The Policy Report outlines policies and indicates their general direction. Certainly the "hard choices" outlined

De nouveaux renseignements modifient chaque jour les présomptions de la veille. Cependant, un nombre considérable de documents qui fascinent autant qu'ils effraient, servent de toile de fond à ces commentaires. En vue de jeter la lumière sur certains d'entre eux, des discussions ont eu lieu avec les membres de l'Organisation de l'aviation civile internationale, l'Association du droit international, l'Association internationale des transports aériens, l'Institut canadien des affaires internationales, les chefs de diverses entreprises industrielles importantes et d'associations de travailleurs, ainsi que plusieurs experts en droit constitutionnel et international.

Ces discussions ont fait ressortir l'importance qu'il y a de tenir compte des valeurs politiques, de l'orgueil national, de l'inexactitude des statistiques et des recherches, qui tous influent non seulement sur le gouvernement, mais sur les hommes de science et les groupes qui luttent contre la pollution. Une analyse des différentes importances accordées à l'avion supersonique américain (SST), le Concorde anglo-français et le TU-144 russe, met en évidence la pratique de la «double norme» dont on a parlé plus haut. La position du Canada n'a pas changé depuis que M. D. Jamieson, ministre fédéral des Transports, l'a définie en disant: «Nous n'avons pas octroyé de droits autorisant les appareils commerciaux à survoler le Canada à des vitesses supersoniques.»

Ayant en vue l'intérêt du public pour l'environnement, ni le Livre blanc ni le rapport national ne soulignent l'urgence du problème. Aucun des documents ne reflète les interactions frappantes, les initiatives efficaces ou la signification internationale de la politique canadienne. En outre, les deux documents ignorent le rôle vital que remplissent environ deux cents organisations qui luttent au Canada contre la pollution. Leur intervention auprès de tous les niveaux de gouvernement a été sérieusement sous-estimée.

Les sociétés de la Couronne et les agences se sont montrées réceptives à la préoccupation du public; ainsi:

a) La Société Radio-Canada a réalisé des programmes informatifs et controversés.

b) Air Canada, en tant que membre de l'Association internationale des transports aériens, a pris des mesures en vue de réduire la pollution de l'environnement due aux moteurs d'avions.

c) Le Conseil national du film a mis en train à Montréal, «la semaine de survie» à laquelle ont participé soixante groupements de lutte contre la pollution formés de membres des deux collectivités française et anglaise.

d) Le Conseil national des recherches mène des études scientifiques importantes afin d'établir des normes et es critères à l'intention des organismes nationaux et internationaux.

Le changement constaté dans l'opinion publique mondiale au cours des quelques dernières années est en particulier le résultat de l'intérêt et des initiatives qu'ont prises des particuliers et des organismes de plusieurs pays. Par exemple:

En 1963, l'appel que le président John F. Kennedy a lancé aux Nations Unies pour un effort global en vue de défendre l'environnement, n'a pas rallié d'appui. En 1968, la proposition suédoise de tenir une conférence sur l'environnement humain a reçu un appui enthousiaste.

on page 17 reflect current dilemmas,—e.g. economic growth which may adversely affect the natural environment,—or increased development assistance programmes which may reduce funds to attack domestic pollution. The National Report on the other hand has a two-fold purpose: to report what Canada is doing and, hopefully, to influence other governments. The National Report states that Canada holds a "unique position from which to view problems on the human environment." Many environmental problems facing the world are common either to Canada and the developed countries, or to Canada and the developing countries. This dual perception of environmental problems from opposite ends of the development spectrum" marks an original approach and should stimulate interest in both industrialized and developing countries. In addition to perceiving Canada from an economic viewpoint with special problems of a constitutional nature, other factors must be stressed:

(a) Canada is adjacent not only to the world's largest industrialized country, but also to the world's most industrialized heartland.

(b) Canada shares with that country a very long inland waterway system.

(c) Canada is bounded by the world's longest shoreline on three oceans.

Each of these realities requires special solutions. Some problems relating to the environment may be resolved within Canada.

Internal Problems:

Legal or Constitutional:

The National Report states (E-5) that the 'Legal structure has been strongly oriented to protecting property rights with a lack of well-defined legal rights re environmental quality.' However, the Supreme Court of Canada recently judged certain cases in the context of present public needs and human rights. So too can the courts interpret existing legislation that takes into account harm to the environment. Other solutions require agreement between the federal government and the provinces or even between adjacent provinces. Hopefully a new Canadian Constitution will ensure regulatory mechanisms.

Hidden Costs

The Policy review mentions that with "7 per cent of the world's population, North America consumes 50 per cent of the world's resources." The National Report (3-F-2) asserts that "Ecosystem alterations and social disbenefits also cost us in dollar terms." Neither document, however, specifies the actual amount to the tax-payer of the hidden cost of pollution. In order to underline the necessity for effective cooperation from all sections of the population, the "real dollar" cost must be calculated and publicised. Adequate research could effect changes in attitudes at provincial and municipal levels, and encourage public support for constructive actions.

Industrial Pollution and Protection Of Industry

Business and industry must be encouraged to assume greater responsibility for protecting the environment. Government contracts, tax incentives or concessions or even licenses could be withdrawn from those firms which do not comply with acceptable standards. On the other

Deux Canadiens compétents se sont vu confier la direction de ce travail: M. Maurice Strong, déchargé de ses autres responsabilités, sera le secrétaire-général de la Conférence de Stockholm, alors que l'honorable M. Jack Davis a été nommé à la tête du nouveau ministère canadien de l'Environnement.

Deux Documents

Le Livre blanc trace les lignes de conduite et en indique la direction générale. Les «nœuds gardiens» dont il est question à la page 17 reflètent certainement les dilemmes actuels, c'est-à-dire la croissance économique qui peut influencer désavantageusement sur l'environnement naturel, ou les programmes accrus d'assistance en vue du développement qui réduiraient les fonds consacrés à la lutte contre la pollution intérieure. Par ailleurs, le Rapport National se propose un double objectif: relier les initiatives que prend le Canada et souhaiter qu'il influera sur les autres gouvernements. Le Rapport National déclare que le Canada occupe une «situation unique pour voir les problèmes concernant l'environnement humain». Bon nombre de ceux qui surgissent dans le monde sont communs au Canada et aux pays industrialisés, ou bien au Canada et aux pays en voie de développement. Cette double perception des problèmes de l'environnement à partir de pôles opposés du «spectre du développement», constitue une façon originale de les aborder et elle devrait stimuler l'intérêt aussi bien des pays industrialisés que des pays en voie de développement. Le Canada ne doit pas être envisagé seulement d'un point de vue économique auquel viendraient s'ajouter des questions d'ordre constitutionnel, mais il y a lieu également de souligner l'existence d'autres facteurs:

a) Le Canada est mitoyen non seulement avec le pays le plus industrialisé du monde, mais également avec la zone de plus grande concentration industrielle qui soit.

b) Les côtes canadiennes sur trois océans sont très étendu de navigation intérieure.

c) Les côtes canadiennes sur trois océans sont les plus longues du monde.

Chacune de ces réalités demandent des solutions particulières. Certains problèmes concernant l'environnement peuvent être résolus à l'intérieur du Canada.

Problèmes intérieurs:

Questions d'ordre légal ou constitutionnel:

Le Rapport National note (E-5) que la «structure juridique a été fortement orientée vers la protection des droits de propriété en négligeant de bien définir les droits légaux concernant la qualité de l'environnement.» Toutefois, la Cour suprême du Canada a récemment jugé certaines affaires dans le contexte des besoins actuels du public et des droits de l'homme. Les tribunaux peuvent également interpréter de la sorte les dispositions législatives en vigueur qui ne tiennent pas compte des dégâts causés à l'environnement. D'autres solutions nécessitent un accord entre les gouvernements fédéral et provinciaux ou entre des provinces voisines. Il faut espérer qu'une nouvelle constitution canadienne prévoira des mécanismes régulateurs à cet effet.

Coûts non apparents

Le Livre blanc note que l'Amérique du Nord comprend le quinzième de la population mondiale: elle consomme environ la moitié des ressources mondiales. «Le Rapport

hand, in order to protect Canadian industries, certain restrictions could be placed on imports which do not comply in their manufacturing, processing or transportation standards set for Canadian firms.

Perhaps Bill S-6 to amend the Anti-Dumping Act may serve as an example of possible usefulness:

"The Tribunal shall inquire into and report to the Governor in Council on any other matter or thing in relation to imports that might be injurious to the trade or commerce of Canada that the Governor in Council refers to the Tribunal for inquiry and report."

The National Report states (2-B-5) that modern industrial plants "employing the latest technological and production processes may be the most environmentally acceptable." Of interest to both industry and the trade union movement are studies undertaken at leading business schools which show that these modern plants may also be the most profitable, particularly if waste materials are recycled for commercial purposes.

An attempt to deal with industrial pollution problems took place in Washington recently. Representatives of seventy major industries from Canada, the United States, Great Britain, France, Italy, West Germany and Japan met to discuss problems of pollution. As one leading industrialist stated in *Fortune Magazine*—"We want to clean up air and water, but we don't want to be at a competitive disadvantage."

Problems requiring international agreements

Both the Policy Review and the National Report point out that certain problems of the environment transcend national boundaries. At the international level contradictions and obstructions present almost insoluble difficulties. The Policy Review and the National Report do not discuss these, perhaps for reasons of diplomacy.

Urbanization

For most developing countries the most menacing form of pollution today is not the industrial kind, but the result of unsolved problems of sewage disposal and water supply in and around the major urban centres.

Migration from rural areas, added to an unprecedented natural population growth has created conditions in which the lack of even the most basic municipal services, such as sewage disposal and water supply, threatens the very survival of people forced to live in crowded slums. Industrial development, with built-in anti-pollution devices, often offer the only promise to finance urgently needed basic services.

We welcome Mr. Yvon Beaulne's offer before an informal meeting of the preparatory committee for the Stockholm Conference that "the Canadian Government is willing to offer assistance to developing countries in terms of both manpower and funds in preparing national reports and case studies."

Population Rates

Some control of population growth is necessary in all countries. Estimates show that industrial countries have a per capita pollution index many times greater than that of developing countries. Many developing countries, however, view population control as directed mainly against them.

National (3-F-2) affirme que (les modifications de l'écologie et les avantages sociaux coûtent également de l'argent.) Aucun de ces documents ne dévoile le montant réel du coût non apparent de la pollution que le contribuable supporte. En vue de souligner la nécessité d'une coopération effective de la part de tous les secteurs de la population, le coût «effectif et numéraire» doit être calculé et divulgué. Une étude appropriée pourrait amener des changements dans l'attitude des provinces et des municipalités et encourager le public à donner son appui à des initiatives constructives.

Pollution industrielle et protection de l'industrie

Il faut encourager le commerce et l'industrie à assumer une plus grande part de responsabilité pour la protection de l'environnement. On pourrait annuler les contrats du gouvernement, les stimulants fiscaux, les concessions ou même les permis accordés aux entreprises qui ne se conforment pas à des normes acceptables. D'autre part, en vue de protéger les industries canadiennes, certaines restrictions seraient placées sur les importations dont la fabrication, le traitement ou le transport ne seraient pas conforme aux normes imposées aux entreprises canadiennes.

Le projet de loi S-6 destiné à modifier la loi Anti-Dumping pourrait peut-être servir d'exemple utile. Cette loi stipule:

«Le tribunal doit faire enquête et faire rapport au gouverneur en conseil sur toute autre question ou chose relative aux importations qui pourraient nuire au commerce du Canada que ce dernier lui renvoie pour enquête et rapport.»

Le Rapport National déclare (2-B-5) que les installations industrielles modernes «utilisant les procédés techniques et les moyens de production les plus modernes seraient les plus acceptables du point de vue de l'environnement.» Les études entreprises par les principales écoles d'administration d'affaires seraient utiles aussi bien à l'industrie qu'aux syndicats ouvriers; elles démontrent que les installations modernes peuvent être également les plus profitables, en particulier si les déchets sont traités à des fins commerciales.

On a récemment essayé à Washington de traiter les problèmes de la pollution industrielle. Des représentants de 70 industries principales du Canada, des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de France, d'Italie, d'Allemagne de l'Ouest et du Japon se sont réunis pour en discuter. Un industriel de renom a déclaré à la revue *Fortune* ce qui suit: «Nous voulons nettoyer l'air et l'eau, mais nous ne voulons pas nous retrouver en face de la concurrence dans une position désavantageuse.»

Problèmes nécessitant des accords internationaux

Le Livre blanc et le Rapport National font ressortir que certains problèmes de l'environnement transcendent les frontières nationales. Sur le plan international, les contradictions et les obstructions présentent des difficultés presque insurmontables. Le Livre blanc et le Rapport national ne discutent pas ces points, peut-être par souci de diplomatie.

Urbanisation

Pour la plupart des pays industrialisés, la forme la plus menaçante de pollution ne provient pas aujourd'hui de l'industrie, mais elle est le résultat des problèmes encore non résolus de l'évacuation des déchets et de la

This delicate problem suggests that greater emphasis be placed on Canada's falling birth rate while simultaneously encouraging planned population rates.

Development Aid Programmes

The Policy Review states that development aid programmes "involving effective anti-pollution remedies" are likely to prove costly. Canada and the United Nations must ensure that foreign aid takes into account environmental safeguards. However this policy too takes on a sinister aspect: developing nations consider these safeguards as additional proof that industrialized countries act in a hypocritical manner when they do not follow similar guidelines at home.

To the underdeveloped nations "a healthy environment is a luxury they are willing to forgo while they raise their living standards". Perhaps the research into the precise cost in dollar terms of the hidden price of pollution to the economy may modify attitudes of delegates in some of the Specialized Agencies.

Specialized Agencies

The Food and Agriculture Organization and the World Health Organization have not accepted a global ban on DDT, claiming that immediate health and food requirements outweigh other considerations. Nor do development agencies always take into account the long-term effects of major installations on the ecology of an area.

We welcome the establishment in Canada of the International Development and Research Centre "which will apply the latest advances in science and technology to problems of international development." We should like to suggest the following projects for consideration:

- (a) how to encourage rapid industrial growth in developing countries;
- (b) how to plan and build urgently needed water supply and sewage disposal systems for major cities in developing countries (and in Canada too);
- (c) how to manufacture in Canada low cost and easily serviced antipollution devices for export and for the home market.

International Court of Justice

Stating that the International Court of Justice has a history of judging in favour of shipping interests, the Canadian Government decided not to refer the substance of the Canadian legislation on the Arctic Seas Pollution Prevention Act to the Court. It is also true that the International Court of Justice has sometimes interpreted international law in narrow out-dated terms rather than in the context of present social concepts.

Although the Canadian Government acted in the best interests of environmental control, we urge continuing discussions for international agreements with possible future referral to the International Court.

International Maritime Consultative Organization

Another Agency of the United Nations, the International Maritime Consultative Organization, refused to accept Canada's proposals regarding meaningful preventive regulations on pollution. As a result, Canada introduced amendments to the Canada Shipping Act which provide stiff fines for ships or cargo owners who pollute coastal waters. The not-so-subtle threats made by the president

fourniture d'eau aux principales agglomérations urbaines et à leurs alentours.

La migration rurale ajoutée à un accroissement démographique sans précédent a engendré des conditions où même l'absence des services municipaux les plus essentiels comme l'évacuation des déchets et la fourniture d'eau, menace l'existence même de la population contrainte de vivre dans des taudis surpeuplés. Le développement industriel, s'il s'accompagne de moyens de lutte contre la pollution, offre souvent la seule promesse de financer les services essentiels urgents.

Nous applaudissons à l'offre qu'a faite M. Yvon Beaulne lors d'une réunion officielle du Comité préparatoire de la Conférence de Stockholm lorsqu'il a dit que «le gouvernement canadien est disposé à accorder une aide en personnel et en numéraire aux pays en voie de développement pour qu'ils préparent des rapports nationaux et des études de cas d'espèces.»

Taux de population

Il est nécessaire que tous les pays contrôlent d'une certaine façon leur poussée démographique. Les statistiques révèlent que l'indice de pollution par habitant des pays industrialisés est un multiplicateur de celui des pays en voie de développement. Nombreux parmi ces derniers considèrent cependant le contrôle démographique comme une mesure prise à leur encontre.

Ce problème délicat montre qu'il faut accorder plus d'importance au taux décroissant de natalité au Canada tout en encourageant simultanément la planification des taux de population.

Programmes d'aide au développement

Le Livre blanc déclare que les programmes d'aide au développement «impliquant des remèdes effectifs contre la pollution» seraient apparemment coûteux. Le Canada et les Nations Unies devraient faire en sorte que l'aide étrangère tienne compte des précautions en faveur de l'environnement. Cette politique revêt, cependant, elle aussi, un aspect sinistre: en effet, les pays en voie de développement jugent que ces précautions sont une preuve supplémentaire que les pays industrialisés adoptent une attitude hypocrite, puisqu'ils ne se conforment pas chez eux à des directives semblables.

Pour les pays en voie de développement, «un environnement sain est un luxe auquel ils sont disposés à renoncer tout le temps qu'ils relèvent leur niveau de vie.»

Il se pourrait que la recherche en vue de déterminer exactement le coût non apparent de la pollution modifie l'attitude des délégués membres de certaines agences spécialisées.

Agences spécialisées

L'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture ainsi que l'Organisation mondiale de la Santé n'ont pas accepté une interdiction globale de l'emploi du DDT, alléguant que les nécessités immédiates de santé et d'alimentation prévalent sur d'autres considérations. Les agences de développement n'ont pas toujours tenu compte des effets à long terme que des installations importantes exercent sur l'écologie d'une région.

Nous sommes heureux de constater la création au Canada d'un Centre international de développement et de recherches «qui appliquera les dernières connaissances de la science et de la technique au problème du déve-

of the International Chamber of Shipping that "We don't have to send our ships to Canada" underlines the need for consistent standards for all countries. George F. Keenan in *Foreign Affairs* goes so far as to suggest replacement of ships that fly the "flag of convenience" by a "single international regime and a set of insignia for vessels plying the high seas." It must be pointed out that Canada passed the Arctic Seas Pollution Prevention Act and amended the Canada Shipping Act only after intensive efforts failed to obtain international agreements.

In discussing Canada's unilateral legislation, Douglas M. Johnston writes in "Behind the Headlines" in July that "National initiatives of this kind should be inherently convertible in their essentials to an acceptable international scheme of management." The Canadian delegates at Stockholm should stress this interpretation with countries affected by our legislation.

International Initiatives

The National Policy Council of the United Nations Association supports the recommendations for possible future action as listed at the end of the *NATIONAL REPORT*. (See attached page). We also wish to commend the Government in stressing a policy of *prevention of damage* to the environment. We welcome also the Canadian proposal for a "voluntary international tax" if a new international agency is established for the seabed.

In addition to the above-mentioned comments, the National Policy Council of the United Nations Association supports:

1. The need for a Universal Declaration on the Human Environment;

2. The need for states to develop and accept universal standards;

3. The need to establish acceptable monitoring systems even though certain states react negatively to any system which may be thought to infringe upon their sovereignty. The world Meteorological Organization and other systems already in existence may serve as appropriate examples for possible international cooperation.

4. The need to eliminate contradictory policies by Specialized Agencies of the United Nations by suggesting that the Economic and Social Council coordinate long-term plans;

5. The need to support the Secretary-General of the United Nations in his efforts to ensure *enforcement* machinery. As the United Nations Association indicated in its resolution at the Annual General Meeting in 1970, grave violations might be referred to the Security Council, not as a threat to the peace, but as a threat to life;

6. The need for special international controls in the Arctic and sub-Arctic region. The proposal in the *POLICY REVIEW* for a "Circum-polar arrangement" for "purposes of Arctic research and development" requires urgent attention. A special declaration designating the Arctic Region as a "Circum-Arctic Conservation Area" could be adopted. Such a declaration might curb irreversible damage while gaining time to permit adequate research. Terms of scientists are at present seeking to determine what area of the Arctic can support exploration for natural

loppement international. Nous aimerions soumettre pour étude les projets suivants:

- a) comment encourager une rapide croissance industrielle dans les pays en voie de développement;

- b) comment planifier et construire d'urgence des systèmes de fourniture d'eau et d'évacuation de déchets dans les villes importantes des pays en voie de développement; (et au Canada également)

- c) comment fabriquer au Canada des appareils de lutte contre la pollution de prix modique et d'entretien facile pour usage domestique et pour l'exportation.

La cour internationale de justice

Selon le gouvernement du Canada, les annales de la Cour de Justice montre que celle-ci a toujours favorisé les intérêts maritimes, c'est pourquoi il a décidé de ne pas soumettre à cette cour la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques. Il est également vrai que la cour internationale de justice a parfois interprété le droit international de façon étroite et démodée sans tenir compte des concepts sociaux actuels.

Bien que le gouverneur canadien ait agi dans les meilleurs intérêts du contrôle de l'environnement, nous demandons instamment qu'il poursuive les discussions en vue d'aboutir à des accords internationaux qui pourraient éventuellement être soumis à la Cour internationale.

Organisation intergouvernementale consultative de la navigation maritime:

L'organisation intergouvernementale consultative de la navigation maritime, qui est une agence des Nations-Unies, a rejeté les propositions du Canada concernant la réglementation préventive concernant la pollution. En conséquence, le Canada a proposé des modifications à la loi sur la Marine marchande du Canada prévoyant l'imposition d'amendes élevées aux armateurs de navires ou de cargos qui pollueraient les eaux côtières. Les menaces non voilées que le président de la Chambre internationale de navigation a faites en disant que «Nous ne sommes pas obligés d'envoyer nos bateaux au Canada», souligne la nécessité d'établir les normes cohérentes pour tous les pays. Dans la revue *Foreign Affairs* M. George F. Keenan va jusqu'à proposer de substituer aux navires qui battent un «pavillon de complaisance» par un «seul régime international et une série d'insignes qu'arboreront les navires de haute mer.» Il y a lieu de souligner que le Canada n'a promulgué la loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques et modifié la Loi sur la Marine marchande du Canada qu'après l'échec des efforts intenses qu'il a déployés en vue d'aboutir à des accords internationaux.

Parlant des mesures législatives unilatérales du Canada, M. Douglas M. Johnston écrit dans la parution de juillet de la revue «Behind the Headlines» ce qui suit: «De pareilles initiatives internationales devraient essentiellement pouvoir se convertir en un plan de gestion internationalement inacceptable.» Il faudrait que les délégués du Canada mettent l'accent sur cette interprétation auprès des pays qui sont touchés par nos lois.

Initiatives internationales

Le Conseil national d'orientation politique de l'Association des Nations unies appuie les recommandations au sujet d'une éventuelle initiative future telle qu'elles figurent à la fin du «Rapport international» (Voir page

resources with a minimum damage to the tundra. The current debate on a pipeline through the Arctic area underlines the urgency for thorough investigation;

7. The need to devise a special formula to enlarge attendance at the Stockholm Conference to countries not at present members of the United Nations. This suggestion by Richard N. Gardner, United Nations Representative to the United Nations Institute for Training and Research, merits investigation. Since non-governmental organizations may be included, experts from non-member countries may thus be present, including some that may not necessarily be members of Specialized Agencies.

8. The need to place the Conference on the Human Environment outside blocs and national interests thereby eliminating unprofitable political debates. This suggestion assumes additional importance if attendance to the Conference includes non-member representatives.

9. The need for Canada as a member of the Preparatory Committee to encourage national delegations to include not only government representatives, but economists, scientists, conservationists and representatives of large enterprises from both the free-enterprise and socialist-controlled economic systems.

10. The need for the Canadian delegation to include at least one representative of the public voluntary anti-pollution organizations.

ROLE OF THE UNITED NATIONS ASSOCIATION RE THE ENVIRONMENT

(a) The United Nations Association should forward pertinent recommendations to the World Federation of United Nations Associations for inclusion on the agenda at the international meeting in May 1971.

(b) The United Nations Association should forward proposals to the Non-Governmental Organizations at the United Nations for their consideration and action with their respective organizations and governments.

(c) The United Nations Association, in preparation for the Stockholm Conference should forward proposals to organizations in Canada interested in the environment for their consideration and support as well as requesting from them their proposals, with a view to holding regional meetings.

(d) The United Nations Association should prepare a special resolution and programme on problems of the Arctic Region for the Annual General Meeting in June.

Report submitted at the request of
the National Policy Council of the
United Nations Association.

annexe) et il nous faut également féliciter le gouvernement d'avoir appuyé une politique préventive en ce qui a trait aux dommages causés à l'environnement. Nous appuyons également la proposition canadienne visant à instaurer une «taxe internationale volontaire» au cas où un organisme international pour le fond de la mer serait créé.

Outre les commentaires spéciaux le Conseil national d'orientation politique de l'Association des Nations Unies se déclare pour:

1. La nécessité d'une déclaration universelle de l'environnement humain.

2. La nécessité pour les États d'élaborer et d'accepter des normes usuelles.

3. La nécessité d'établir un système de surveillance acceptable en dépit du fait que certains pays réagissent négativement à tout système qui serait soi-disant de nature à enfreindre leur souveraineté. L'organisation météorologique mondiale et d'autres organismes actuels peuvent servir d'exemple approprié en vue d'une coopération internationale éventuelle.

4. La nécessité d'éliminer les politiques contradictoires des Institutions spécialisées des Nations unies en proposant que le Conseil économique et social se charge de coordonner les plans à long terme.

5. La nécessité d'appuyer le Secrétaire général des Nations unies dans ses efforts pour établir un mécanisme d'application. L'Association des Nations unies a déjà fait part, dans sa résolution à l'Assemblée générale annuelle de 1970, que les violations graves pourraient être déferées au Conseil de sécurité non pas en tant que menace à la paix, mais comme menace à la vie.

6. La nécessité de contrôle international spécial dans les régions arctiques et subarctiques. La proposition du Livre blanc en vue d'arriver à un «arrangement circumpolaire» pour «des fins de recherches et de développement dans l'Arctique» réclame une attention urgente. On pourrait adopter une résolution spéciale faisant de la région de l'Arctique une «zone de conservation circo-arctique». Une telle déclaration pourrait faire fléchir la courbe irréversible des dégâts tout en permettant de gagner du temps pour entreprendre les recherches nécessaires. Des équipes scientifiques cherchent aujourd'hui à déterminer quelle est la zone arctique dont les ressources naturelles peuvent être exploitées avec le minimum de dégâts à la toundra. Le débat actuel sur Le Pipeline à travers l'Arctique met en relief le caractère urgent d'une enquête approfondie.

7. La nécessité de trouver une formule spéciale permettant à un plus grand nombre de pays qui ne sont pas aujourd'hui membres des Nations unies, de participer à la conférence de Stockholm. Cette suggestion qu'a présenté M. Richard N. Gardner, représentant des Nations unies à L'Institut des Nations Unies pour la formation et la recherche, mérite d'être étudiée. Du fait que des organismes non-gouvernementaux pourraient y être inclus, des experts délégués des pays non membres pourront ainsi se présenter, y compris certains qui ne seraient pas nécessairement membres des agents spécialisés.

8. La nécessité de soustraire la Conférence sur l'environnement humain aux influences de bloc et aux influences internationales et évitant ainsi les discussions politiques stériles. Cette proposition revêt une importance additionnelle au cas où des représentants non-membres assisteraient à la Conférence.

9. La nécessité pour le Canada, en tant que membre du Comité préparatoire, d'encourager les délégations internationales à comprendre non seulement des agents gouvernementaux, mais des économistes, des hommes de sciences, des conservationnistes et des représentants de groupes d'entreprises fonctionnant aussi bien sous le régime de la libre entreprise que sous celui de l'économie socialiste dirigée.

10. La nécessité pour la délégation canadienne d'inclure un représentant au moins d'organisations publiques pour en faire une lutte contre la pollution.

Le rôle de l'Association des Nations Unies quant à l'environnement:

a) L'Association des Nations Unies devrait adresser des recommandations pertinentes à la Fédération mondiale des associations des Nations unies pour qu'elles figurent à l'ordre du jour de l'Assemblée internationale prévue pour le mois de mai 1971.

b) L'Association des Nations Unies devrait adresser des propositions aux organismes non-gouvernementaux des Nations Unies afin qu'ils puissent, après étude, prendre les mesures nécessaires avec leurs organismes et gouvernements respectifs.

c) L'Association des Nations Unies, en prévision de la Conférence de Stockholm, devrait soumettre des propositions aux organisations canadiennes intéressées au problème de l'environnement sollicitant leur attention ainsi que leur demander des contre-propositions en vue de tenir des assemblées régionales.

d) L'Association des Nations Unies devrait préparer une résolution spéciale et un programme sur les problèmes concernant la région arctique afin de les soumettre à l'Assemblée générale annuelle du mois de juin.

Rapport soumis à la demande du Conseil national d'orientation de la politique de l'Association des Nations Unies.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 29

Président: M. Ian Wahn

The Standing Committee on External Affairs and National Defence

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale

Sub-committee on

INTERNATIONAL DEVELOPMENT
ASSISTANCE

Chairman: Mr. Georges Lachance

Sous-comité de

L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT
INTERNATIONAL

Président: M. Georges Lachance

INCLUDING:

The Third Report to the House

Y COMPRIS:

Le troisième rapport à la Chambre

JUNE 1971

Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

JUIN 1971

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday, May 27, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 29

Le jeudi 27 mai 1971

Président: M. Ian Wahn

*Proceedings of the
Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Délibérations du
Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

Sub-committee on

INTERNATIONAL DEVELOPMENT
ASSISTANCE

Chairman: Mr. Georges Lachance

Sous-comité de

L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT
INTERNATIONAL

Président: M. Georges Lachance

INCLUDING:

The Third Report to the House

Y COMPRIS:

Le troisième rapport à la Chambre

Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Forrestall
Asselin	Gendron
Badanai	Gibson
Béchar	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Brewin	Honey
Crossman	Hopkins
Dupras	Laprise

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacDonald (<i>Egmont</i>)	Perrault
MacLean	Rowland
Macquarrie	Stewart (<i>Marquette</i>)
Marceau	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Morison	Walker
Nystrom	Whelan
Paproski	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On May 27, 1971:

Mr. Morison replaced Mr. Barrett.
Mr. Gendron replaced Mr. Groos.
Mr. Crossman replaced Mr. Hymmen.
Mr. Béchar

replaced Mr. Ouellet.

Mr. Whelan replaced Mr. Prud'homme.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le 27 mai 1971:

M. Morison remplace M. Barrett.
M. Gendron remplace M. Groos.
M. Crossman remplace M. Hymmen.
M. Béchar

remplace M. Ouellet.

M. Whelan remplace M. Prud'homme.

TABLE OF CONTENTS

HIGHLIGHTS OF CONCLUSIONS
AND RECOMMENDATIONS

	Paragraph
INTRODUCTION	1
I The Canadian Interest in International Development Assistance	5
A. The rationale for Canadian involvement	5
B. Public interest and support	20
C. The level of development assistance	27
D. The allocation of development assistance	45
(i) the destination	45
(ii) the channels	55
(iii) the content	63
II The National Effort	82
A. Official policies and development	82
(i) an integral strategy for development cooperation, consistency and coordination	82
(ii) trade issues, policies and mechanisms	87
(iii) immigration and the "brain drain"	108
(iv) the administrative structure	117
B. Activities of non-governmental organizations	131
(i) dimensions and effectiveness	131
(ii) official cooperation and encouragement	134
(iii) changing nature and roles	139
C. Business and industry	
(i) the size and contribution of Canadian investment	149
(ii) official cooperation and encouragement	157
III The "Aid" Relationship	177
(i) the possibility of partnership	177
(ii) terms and conditions of aid	186
(iii) New Challenges	197
APPENDIX A—List of witnesses heard	
APPENDIX B—Index of Evidence	

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ DES CONCLUSIONS ET DES
RECOMMANDATIONS

	Paragraphe
INTRODUCTION	1
I L'Intérêt du Canada pour l'aide au développement	5
A. La raison d'être de la participation canadienne	5
B. L'intérêt et le soutien du public	20
C. La portée de l'aide au développement	27
D. L'attribution de l'aide au développement	45
(i) Sa destination	45
(ii) les moyens	55
(iii) le contenu	63
II L'Effort national	82
A. Les politiques officielles et le développement	82
(i) une stratégie intégrale pour la coopération, l'uniformité et la coordination au développement	82
(ii) les problèmes commerciaux, les politiques et les mécanismes	87
(iii) l'immigration et l'exode des cerveaux	108
(iv) la structure administrative	117
B. Activités des organismes non-gouvernementaux	131
(i) importance et efficacité	131
(ii) coopération et appui officiels	134
(iii) évolution de la nature et du rôle	139
C. Commerce et industrie	149
(i) l'envergure et la contribution des investissements canadiens	149
(ii) la coopération et l'encouragement officiels	157
III Relations entre fournisseurs et bénéficiaires de l'aide	177
(i) la possibilité d'une association	177
(ii) conditions se rattachant à l'aide	186
(iii) nouveaux défis	197
APPENDICE A—Liste des témoins entendus	
APPENDICE B—Index des témoignages	

REPORT TO THE HOUSE

Friday, June 4, 1971

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

THIRD REPORT

Pursuant to its Order of Reference of Monday, October 26, 1970, your Committee has considered the subject of International Development Assistance.

The Committee assigned responsibility for detailed consideration of this subject-matter to its Subcommittee on International Development Assistance under the Chairmanship first of Mr. Bruce Howard, M.P. and then of Mr. Georges Lachance, M.P.

The Subcommittee on International Development Assistance has submitted its Report which the Committee has adopted, with amendments. The Report of the Subcommittee, as amended, reads as follows:

RAPPORT À LA CHAMBRE

Vendredi 4 juin 1971

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Faisant suite à son Ordre de renvoi du lundi 26 octobre 1970, votre Comité a étudié la question de l'aide au développement international.

Le Comité a confié l'étude détaillée de cette question à son sous-comité de l'aide au développement international sous la présidence d'abord de M. Bruce Howard, député, puis de M. Georges Lachance, député.

Le sous-comité de l'aide au développement international a présenté son rapport que le Comité a adopté, y compris les amendements. Le texte du rapport du sous-comité, tel qu'amendé est le suivant:

HIGHLIGHTS OF CONCLUSIONS AND RECOMMENDATIONS

"The widening gap between the developed and developing countries has become a central issue of our time."
("Partners in Development"—The Pearson Commission Report)

"Development is the new name for Peace". (Pope Paul VI)

Inspired by these powerful statements the Subcommittee's Report has one underlying theme: the emergence of what was described to the Subcommittee by Mr. Maurice Strong as "a much more human attitude toward development". This new attitude is reflected in a number of the present directions and priorities of the Canadian programme of development assistance, particularly:

—An increased emphasis on "social development" as such and on the more equitable distribution, within developing countries, of the benefits of economic growth.

—A major priority on "awakening the interest and involvement of the Canadian people."

The Subcommittee strongly endorses these priorities and particularly stresses a number of related points:

—The urgent need for the creation of the vast number of productive jobs needed to avert the social danger of mass unemployment in many developing countries.

—The need for a sensitive and more consistent Canadian approach to development cooperation as a genuine partnership between equals. This implies a recognition of the primacy of self-help in the development process and the consequent need for improved policies in areas such as trade to complement traditional "aid" activities and allow developing countries eventually to achieve self-sustaining growth.

—The need for a broader conception of economic development to encourage the adaptation of modern industry and technology to the values of different societies and cultures and to the preservation of the natural environment.

Most of the Subcommittee's detailed conclusions and recommendations relate to these broad priorities.

The Canadian Interest in International Development Assistance*

A. The Rationale for Canadian Involvement

- (i) The most fundamental, durable and important reason for Canada assisting less-developed countries

*Each of the highlights here is followed by a reference to the relevant paragraph numbers in the Main Report.

is a concern for "international social justice". This concern is a natural outgrowth of basic Canadian values, of parallel, domestic priorities and of Canada's particular position as "one of the most international of nations". (5-6)

- (ii) While recognizing that Canada itself is still a developing country, with its own less-developed regions, the Subcommittee sees no conflict between the tasks of development at home and abroad. On the contrary, the two goals are totally intertwined and spring from the same motivation. (7-8)

- (iii) The Subcommittee recognizes a number of other important and urgent reasons for Canadian aid to developing countries: (a) There can be no durable peace or stability on the planet as long as the gulf between rich and poor is allowed to persist or widen; (b) The long-term economic welfare of all countries will also be closely interrelated, so that all will benefit from economic progress in developing countries; (c) Canada's credibility, prestige and effectiveness as a member of the community of nations will hinge to an important extent on the acceptance of its responsibilities in the collective effort to promote human welfare. (9-12)

- (iv) Other specific Canadian interests are also served by the development assistance programme. Canadian knowledge of different regions of the world is expanded, an impetus is provided to Canadian exporters of goods and services, and there are new outlets for the expression of the bilingual and bicultural nature of the country. (13)

- (v) All of these specific interests are real and legitimate so long as they do not distract Canadian attention from the central task, the promotion of "social and economic development" in developing countries. The Subcommittee welcomes the Government's acceptance of this goal as "the primary objective of the Canadian development assistance programme"—which sets a high standard against which future efforts may be judged. (14)

- (vi) The Subcommittee welcomes the explicit acknowledgement that the greatest share of effort is being borne by the developing countries, themselves. The aid of developed countries, while marginal in quantitative terms, is important as a catalyst. (15-17)

- (vii) The commitment to help developing countries to help themselves cannot be discharged by mere "handouts". It involves a sustained effort—even some sacrifices—by developed countries to allow the developing countries fair opportunities in the global economic system. (18-19)

B. Public Interest and Support

- (i) The policy of expanding international development assistance enjoys the general support of the Canadian people, although the Subcommittee is

POINTS SAILLANTS DES CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

«Le fait que l'écart va grandissant entre les économies des pays industrialisés et celles des pays en voie de développement constitue l'un des problèmes majeurs de notre temps.» («Vers une action commune pour le développement du tiers-monde.—Le Rapport Pearson)

«Paix est aujourd'hui synonyme de développement.» (Le Pape Paul VI)

Ces fortes déclarations ont inspiré au sous-Comité un seul thème sous-jacent, à savoir: la naissance de ce que M. Maurice Strong a qualifié devant le sous-comité d'«attitude bien plus humaine envers le développement». Cette nouvelle attitude se reflète dans un certain nombre de tendances et de priorités qui caractérisent le programme actuel de l'aide canadienne au développement et qui consistent spécialement à:

—Accentuer davantage le «développement social» comme tel et une répartition plus équitable, au sein des pays en voie de développement, des fruits de la croissance économique.

—Accorder une priorité importante à l'éveil de l'intérêt et de la participation des Canadiens.

Le sous-comité appuie fermement ces priorités et il souligne en particulier un certain nombre de points qui s'y rattachent, à savoir:

—Le besoin urgent de créer un grand nombre d'emplois productifs pour éviter le péril social que représente le chômage massif dans plusieurs pays en voie de développement.

—Le besoin d'une politique réceptive et plus cohérente du Canada envers la coopération pour le développement considérée comme une véritable association entre égaux. Cette attitude entraîne la reconnaissance de la primauté de l'auto-assistance dans le processus de développement et la nécessité conséquente de politiques améliorées dans des domaines comme celui du commerce afin de compléter les fonctions traditionnelles de l'aide et permettre aux pays en voie de développement d'atteindre éventuellement un rythme de croissance qui leur assure l'auto-suffisance.

—La nécessité de donner une plus large acception à la notion de développement économique afin d'encourager les industries et la technologie modernes à s'adapter aux valeurs qui ont cours dans différentes sociétés et cultures et de préserver l'environnement naturel.

La plupart des conclusions et recommandations détaillées du sous-comité se rapportent à ces priorités générales.

L'intérêt du Canada pour l'aide au développement international*

A. La raison d'être de la participation canadienne

(i) La raison la plus fondamentale, la plus constante et la plus importante de l'aide aux pays en voie de

développement est le souci du Canada envers la «justice sociale internationale». C'est là un prolongement naturel des valeurs canadiennes fondamentales, des priorités nationales parallèles et de la position du Canada en tant «qu'une des nations les plus internationales». (5-6)

(ii) Tout en reconnaissant que le Canada lui-même est toujours en voie de développement et que certaines régions y sont encore insuffisamment développées, le sous-comité n'estime pas que les travaux de développement national et extérieur soient incompatibles. Les deux objectifs sont au contraire intimement liés et procèdent d'une même motivation. (7-8)

(iii) Le sous-comité reconnaît qu'un certain nombre d'autres raisons importantes et urgentes justifient l'aide canadienne aux pays en voie de développement, à savoir: a) que le monde ne pourra jouir d'une paix durable ni de stabilité tant que l'écart entre les nations nanties et les nations pauvres continuera de se maintenir ou de s'agrandir; b) que le bien-être économique à long terme de chaque pays sera intimement lié à celui des autres, faisant ainsi que toutes les nations profiteront du progrès économique réalisé dans les pays industrialisés; c) que la crédibilité, le prestige et l'efficacité du Canada en tant que membre de la communauté des nations dépendront, dans une importante mesure, de son acceptation des responsabilités qui lui incombent dans l'effort collectif en vue de promouvoir le bien-être de l'homme. (9-12)

(iv) Le programme d'aide au développement répond par ailleurs à d'autres intérêts canadiens. Le Canada étoffe ses connaissances sur les différentes régions du globe, imprime un élan aux exportations canadiennes de biens et services et ouvre de nouveaux débouchés permettant au caractère bilingue et culturel du pays de se manifester. (13)

(v) Tous ces intérêts sont réels et légitimes dans la mesure où ils ne détournent pas l'attention du Canada de sa tâche principale qui est de promouvoir «le développement social et économique» dans les pays en voie de développement. Le sous-comité est heureux que le gouvernement ait souscrit à ce dessein qu'il considère comme «l'objectif primordial des programmes canadiens d'aide au développement», ce qui établit des normes élevées permettant d'évaluer les efforts futurs du Canada. (14)

(vi) Le sous-comité soutient la reconnaissance explicite que les nations en voie de développement accomplissent le plus gros de l'effort. L'aide que fournissent les pays développés, quoique marginale du point de vue quantitatif, constitue un catalyseur important. (15-17)

(vii) L'engagement d'aider les pays en voie de développement à s'aider eux-mêmes, ne peut être rempli par de simples «libéralités». Il demande un effort soutenu et même des sacrifices de la part des pays industriels pour donner aux pays en voie de développement des possibilités raisonnables de participer au système économique mondial. (18-19)

B. L'intérêt et le soutien du public

(i) La politique consistant à étendre l'aide au développement international jouit du ferme appui des Canadiens bien que le sous-comité soit profondément

*Chacun des points saillants du rapport est suivi de chiffres qui renvoient aux paragraphes correspondants du rapport principal.

deeply concerned that much of this support is somewhat passive and acquiescent in the face of government—to government programmes which often seem complex and remote. (20-22)

(ii) To maintain and reinforce the support of Canadians and to avert a “weakening of will” in this area, vigorous new efforts at public education and involvement will be required. (23)

(iii) The Subcommittee is pleased that this has been accepted as one of the main priorities by the new President of CIDA. It will involve not only stepping up CIDA's own information programmes but continued and expanded indirect support of the public education activities of non-governmental organizations and community groups. (23-25)

(iv) Above all education and involvement problems must now stress the urgency, magnitude and complexity of the international development problem. (26)

C. The Level of Development Assistance

(i) With some qualifications, the Subcommittee has concluded that the setting of “aid targets” (particularly those recommended by the Pearson Commission) is basically a valid and useful technique for mobilizing efforts nationally and internationally. A primary objective is to achieve stable flows of resources. The suggested minimum should not be viewed as a maximum. (27-30)

(ii) Against the background of declining aid expenditures by several major donors, Canada's quantitative aid “performance” assumes considerable importance. As the Policy paper states, “Canada's example can at this time make a significant difference in the precarious balance in which the future of the entire development enterprise is now poised”. (31-32)

(iii) The Government is committed to “regular and dependable” growth in its aid expenditures “to move toward the internationally-accepted targets”. On the basis of its own calculations, and available projections of G.N.P., the Subcommittee has concluded that if the Government maintains the rate of increase set in 1971-72 (approximately 16.5 per cent) Canada could come very close to achieving the .7 per cent target in the 1975-76 appropriations. The Subcommittee accordingly recommends that the Government maintain the rate of increase in CIDA allocations set in 1971-72 with a view to achieving the .7 per cent target as a minimum by 1975-76. (37, 39-41)

(iv) The “lag” between allocations and disbursements of Canadian development assistance appears to be transitional in nature and is now being overcome. A certain “lag” or “pipeline” is normal and unavoidable, although changes suggested in this report could produce further improvements. (42)

(v) The Subcommittee recommends that the Government give special impetus to its study of the proposal

for “linking” Special Drawing Rights (SDR's) to development finance. It is to be hoped that by 1972 the Canadian Government will be able to take a firm position and, if at all possible, energetically support this new aid measure. (43-44)

D. The Allocation of Development Assistance

1. The destination

(i) The Subcommittee fully supports the emphasis being placed on “social development” in the Canadian programme and the particular concern for the equitable distribution of the benefits of progress within developing countries. This concern should be a primary determinant of the type and extent of development assistance offered by Canada to different countries. (45-46)

(ii) The rationale for the geographical concentration of the Canadian programme is a convincing one, providing it is flexibly applied. In general the policies of allocation and concentration have been realistically and legitimately related to Canada's interests and capabilities. (47-54)

(iii) A side-effect of this policy is that a concentrated programme of Canadian assistance can in smaller developing countries lead to a greatly expanded and very noticeable Canadian presence. This may arouse feelings of overdependence and possible suspicion about Canadian intentions. Canadians being unaccustomed to this kind of relationship, care will be required to prevent such a situation from reducing the effectiveness of aid programmes or even damaging overall relations. (52)

(iv) The needs of Latin American and Pacific countries, where Canadian aid has traditionally not been great, are immense. In expanding Canadian assistance in these areas it will be important not to arouse unrealistic expectations as to the volume of help that Canada will be able to provide. (54)

2. The Channels

(i) Bilateral and multilateral channels of aid should not be viewed as conflicting alternatives, but as mutually complementary elements in the overall Canadian effort. (55)

(ii) The Government's commitment to increase the multilateral proportion of Canadian official aid to 25 per cent of the total is an important demonstration of Canadian support for multilateral aid and for cooperative international action in general. Canadian skills and talents should also be made available as fully as possible for work with multilateral agencies. (56)

(iii) The Subcommittee hopes that the U.N. development system will soon be able to absorb increased Canadian assistance, through the implementation of the kind of reforms recommended in the Jackson Report. (57-58)

(iv) The Subcommittee has concluded that Canadian bilateral assistance, not being provided by a great power, and not having political strings attached, is

préoccupé du caractère d'acceptation quelque peu passive que cet appui suscite dans l'ensemble à l'égard des programmes intergouvernementaux qui semblent complexes et ne présentent aucun intérêt immédiat. (20-22)

(ii) Afin de maintenir et de renforcer l'appui des Canadiens et d'éviter un «féchissement de la volonté», il faudra faire de nouveaux efforts en vue de l'éducation et de la participation du public. (23)

(iii) Il est flatteur pour le sous-comité que le nouveau président de l'ACDI ait considéré cet objectif comme l'une des plus haute priorité. Cet objectif entraînera non seulement l'accélération des programmes d'information de l'ACDI, mais également le large appui indirect, mais constant, envers l'éducation du public par les organisations non-gouvernementales et les groupements de collectivité. (23-25)

(iv) Il faudra que l'éducation et la participation mettent avant tout l'accent sur l'urgence, l'importance et la complexité de la question du développement international. (26)

C. La portée de l'aide au développement

(i) Sous certaines réserves, le sous-comité a conclu que la technique consistant à «fixer les objectifs» (notamment ceux que recommande le rapport de la Commission Pearson) est un instrument valable et utile en vue de mobiliser les efforts au niveau national et international. Un objectif prépondérant consiste à assurer un flot constant de ressources. Le minimum proposé ne doit pas être envisagé comme un maximum. (27-30)

(ii) En face de la diminution des dépenses d'aide constatée chez plusieurs pays donateurs importants, la «performance» de l'aide canadienne du point de vue quantitatif prend une importance considérable. Comme le dit le Livre blanc: «L'exemple du Canada peut, à l'heure actuelle, faire beaucoup pour assurer un équilibre plus stable à l'avenir de l'effort de développement dans son ensemble». (31-32)

(iii) Le gouvernement s'est engagé à fournir un programme d'aide qui croîtra «de façon continue et régulière afin de se rapprocher des objectifs acceptés à l'échelle internationale». En partant de ses propres calculs et des extrapolations du produit national brut, le sous-comité a conclu que si le gouvernement maintenait le taux d'accroissement fixé en 1971-1972, environ 16,5 p. 100, le Canada serait prêt à réaliser l'objectif voulant que des crédits de l'ordre de 0,7 p. 100 soient prévus en 1975-1976. Le sous-comité recommande par conséquent que le gouvernement maintienne le taux d'augmentation des subventions à l'ACDI tel qu'il a été fixé en 1971-1972, en vue d'atteindre l'objectif minimum de 0,7 p. 100 en 1975-1976. (37, 39-41)

(iv) Le «retard» entre l'octroi des subventions et le paiement des fonds d'aide canadienne au développement est de nature transitoire et tend aujourd'hui à disparaître. Un certain «retard» ou «pipeline» est normal et inévitable, bien que des améliorations puissent résulter des modifications proposées dans ce rapport. (42)

(v) Le sous-comité recommande que le gouvernement active de façon spéciale l'étude de la proposition

voulant «relier» les droits de tirage spéciaux au domaine financier du développement. Nous espérons qu'en 1972, le Gouvernement canadien sera en mesure d'adopter une position ferme et, si c'est possible, de soutenir énergiquement cette nouvelle mesure d'aide. (43-44)

D. L'attribution de l'aide au développement

1. La destination

(i) Le sous-comité appuie sans réserve l'importance qu'attache le programme canadien au «développement social» et en particulier le souci d'une répartition équitable des bénéfices du progrès au sein des pays en voie de développement. Ce souci devrait constituer le facteur primordial pour fixer le genre et la portée de l'aide au développement que le Canada offre aux différents pays. (45-46)

(ii) La raison d'être de la concentration géographique du programme canadien est convaincante pourvu qu'elle soit d'application souple. Dans l'ensemble, les politiques d'allocation et de concentration se sont, de façon réaliste et légitime, rattachées aux intérêts et aux capacités du Canada. (47-54)

(iii) Un effet secondaire de cette politique réside dans le fait que dans de petits pays en voie de développement, un programme concentré d'aide canadienne peut rendre plus forte et plus remarquable la présence du Canada. Ce phénomène engendrerait la crainte d'une trop grande dépendance et pousserait ces pays à s'interroger sur les intentions du Canada. Les Canadiens n'ayant pas l'habitude de ce genre de relations, il faudra faire en sorte de prévenir qu'une telle situation ne diminue l'efficacité des programmes d'aide et ne porte atteinte aux relations générales. (52)

(iv) Les besoins de l'Amérique latine et des pays du Pacifique, où l'aide canadienne n'a jamais été très importante, sont immenses. En augmentant l'aide à ces régions, il importera que le Canada ne suscite pas d'espérance chimérique quant à l'importance de l'aide qu'il pourra fournir. (54)

2. Les moyens

(i) Les moyens d'aide bilatéraux et multilatéraux ne doivent pas être envisagés comme des solutions opposées l'une à l'autre, mais au contraire ils se complètent dans le contexte de l'effort général du Canada. (55)

(ii) L'engagement du gouvernement d'augmenter la proportion de l'aide officielle du Canada affectée aux programmes multilatéraux jusqu'à 25 p. 100 du total est une démonstration importante de l'appui canadien à l'aide multilatérale et à la coopération internationale en général. Il faudrait que les organismes multilatéraux puissent faire appel, aussi souvent que possible, aux compétences et aux talents canadiens. (56)

(iii) Le sous-comité espère que le régime des Nations Unies pour le développement sera bientôt en mesure d'absorber une aide canadienne accrue grâce à l'application de réformes analogues à celles que recommande le rapport Jackson. (57-58)

(iv) Le sous-comité a conclu que l'aide canadienne bilatérale n'étant pas accordée par une grande puissance et n'étant pas assortie de conditions politiques,

particularly welcomed by developing countries because of the direct connection and the speedier response which the close relationship permits. Changes being made in the terms of Canadian bilateral programmes will significantly reduce some of the shortcomings of bilateral assistance. (60-61)

(v) Regional and other specialized development institutions merit strong Canadian encouragement and support. New types of institutions, such as agricultural research institutes, have some remarkable achievements to their credit, and show great potential for further effectiveness. Official Canadian support is fully justified. (59)

(vi) Other new kinds of channel such as the "consortium approach" and assistance in the framework of schemes for regional economic integration, appear very promising and Canadian support should be maintained and expanded wherever possible. (62)

3. The Content

(i) All decisions as to fields of aid activity should now be conditioned by the newly-recognized priority in the developing countries—"the importance of creating as many productive jobs as possible, rather than concentrating on more abstract figures of growth rates". (Maurice Strong) (65)

(ii) Changing requirements in the field of technical assistance make it important that aid agencies be able to attract and utilize the best-qualified talent available in Canada to fill technical aid requests. This is likely to involve some re-thinking on matters such as remuneration and the flexibility of employment terms and conditions. (66-69)

(iii) Many witnesses felt that Canadian administrative skills in both the governmental and corporate spheres could be used with advantage in developing countries. Canada might help in particular in the improved marketing of exports from some low-income countries. (70-71)

(iv) The direct training of personnel from developing countries is also undergoing basic changes. As a result of the development of their own capabilities in university and technical education, the need of developing countries to utilize Canadian institutions will increasingly be restricted to a few advanced and highly specialized fields. The present CIDA policy of providing scholarships for third-country training is to be welcomed and should be expanded wherever possible. (73)

(v) Another important dimension of technical assistance is the whole process of the transfer and adaptation of technology. This need for a more equitable distribution of basic scientific research and development activity (and of its results) justifies the establishment of the International Development Research

Centre. The Centre is now launched on a programme of relevant international cooperation for development. (74-76)

(vi) The provision of support for activities in the field of population and family planning, which is an innovation in the Canadian programme, is restricted to multilateral channels or to responses to direct requests on a bilateral basis. While recognizing the need for these limitations, because of the sensitivity of this subject, the Subcommittee believes that Canada should respond to such requests quickly and generously. (77)

(vii) Apart from famine and disaster-relief, the relationship between food aid and basic economic development is highly complex. Food aid should not be allowed to impede the growth of self-sufficiency in food production, where this is possible. Canadian expertise may be particularly useful in overcoming a number of problems in the full utilization of foods in developing countries. (78-81)

The National Effort

A. Official Policies and Development

1. An Integral Strategy for Development Cooperation

(i) The challenge of development does not involve the operation of an isolated programme. Diverse areas of policy are closely inter-related and there is need for greater consistency and improved coordination. (82-84)

(ii) Too often a more effective policy of development cooperation has been equated with larger allocations of funds. A comprehensive approach to development cooperation by Canada will require a CIDA input in many areas of policy beyond its formal sphere of responsibility. (84-85)

(iii) A comprehensive conception of development cooperation will involve overlapping responsibilities. There must be effective mechanisms at appropriate levels for interdepartmental communication and consultation. At the same time, CIDA must have available sufficient information and expertise to develop, advocate and defend policies within the councils of government which will bring benefits to developing countries. (85)

(iv) Given the commitment to development cooperation, other departments should become increasingly sensitive and responsive to the "developmental" implications of their policies. (86)

2. Trade Issues and Policies

(i) Several witnesses were extremely critical of the omission of a detailed examination of trade issues from the Government's Policy paper on international development. (87)

est particulièrement bien accueillie par les pays en voie de développement par suite des rapports directs et de la réaction rapide que permettent des relations étroites. Les modifications qu'on est en voie d'apporter aux conditions des programmes bilatéraux du Canada réduiront de façon appréciable certaines lacunes de l'aide bilatérale. (60-61)

(v) Les organismes régionaux et spécialisés de l'aide au développement méritent l'encouragement et le soutien vigoureux des Canadiens. De nouveaux types d'organismes comme les instituts de recherche agricole ont réalisé des remarquables projets et démontrent qu'ils ont une réserve de potentiel pour accomplir d'autres travaux. L'appui officiel du Canada est pleinement justifié. (59)

(vi) D'autres moyens nouveaux comme «le système de consortium» et l'aide fournie dans le cadre des programmes d'intégration économique et régionale, semblent très prometteurs et il faudrait maintenir et accroître l'aide canadienne partout où cela est possible. (62)

3. Le contenu

(i) Toutes les décisions relatives au domaine où s'exercera l'aide au développement devraient aujourd'hui se subordonner à la priorité nouvellement reconnue dans les pays en voie de développement, c'est-à-dire à «l'importance de créer autant d'emplois productifs que possible, plutôt que de concentrer sur les chiffres plus abstraits des taux de croissance». (Maurice Strong) (65)

(ii) Les modifications qui se manifestent dans le domaine de l'assistance technique rendent nécessaire que les organismes d'aide soient en mesure de se procurer et d'utiliser les personnes les plus qualifiées du Canada pour répondre aux besoins techniques. De ce fait découlera vraisemblablement le besoin de réétudier certaines questions comme la rémunération ainsi que la souplesse des contrats et les conditions d'engagement. (66-69)

(iii) Plusieurs témoins ont estimé que les compétences administratives des Canadiens dans les secteurs privés et publics pourraient être avantageusement mises à profit dans les pays en voie de développement. Le Canada pourrait notamment aider à améliorer la commercialisation des exportations provenant de pays à revenus limités. (70-71)

(iv) La formation directe de personnel des pays en voie de développement subit des transformations fondamentales. En raison des possibilités actuelles dont disposent les pays en voie de développement dans le domaine de l'enseignement technique et des universités, le besoin de ces pays à recourir aux institutions canadiennes se réduira de plus en plus à certains secteurs de pointe hautement spécialisés. La politique actuelle de l'ACDI d'accorder des bourses pour la formation dans un pays tiers est bienvenue et il faudrait l'étendre partout où cela est possible. (73)

(v) Une autre dimension importante de l'assistance technique est la procédure d'ensemble concernant le transfert et l'adaptation de la technologie. Le besoin d'une répartition plus équitable de la recherche scientifique fondamentale et de l'activité de développement (et de ses résultats) justifie la création du

Centre de recherches pour le développement international. Ce Centre est engagé aujourd'hui dans un programme de coopération internationale pour le développement. (74-76)

(vi) L'aide aux travaux entrepris dans le domaine de la démographie et du contrôle des naissances constitue une innovation dans le programme canadien et elle se restreint aux organismes d'aide multilatéraux quand elle n'est pas fournie en réponse à des demandes directes sur une base bilatérale. Il s'agit là d'un sujet délicat et le sous-comité, tout en reconnaissant la nécessité de telles restrictions, estime que le Canada devrait répondre rapidement et généreusement à ces demandes. (77)

(vii) Mis à part les cas de famine et de désastre, la relation entre l'aide alimentaire et le développement économique de base est très complexe. Il ne faudrait pas permettre que l'aide alimentaire fasse obstacle à l'auto-suffisance de la production agricole partout où cela est possible. Les connaissances techniques du Canada permettraient en particulier de résoudre certains problèmes relatifs à l'utilisation maximale des produits alimentaires, dans les pays en voie de développement. (78-81)

L'effort national

A. Les politiques officielles et le développement

1. Une stratégie intégrale pour la coopération en matière de développement

(i) Le défi que pose le développement ne consiste pas à exécuter un programme isolé. De nombreux domaines d'orientation sont étroitement liés et il y a place pour une plus grande cohérence et une meilleure coordination. (82-84)

(ii) Trop souvent une politique plus efficace de coopération en vue du développement a été synonyme de subventions plus importantes. Une conception d'ensemble de la part du Canada touchant la coopération en vue du développement nécessitera que l'ACDI joue un rôle dans plusieurs domaines d'orientation qui dépassent le cadre officiel de ses responsabilités. (84-85)

(iii) Une conception d'ensemble de la coopération en vue du développement entraînera le chevauchement des responsabilités. A cet effet, il faudra que des mécanismes efficaces de communication et de consultation interministérielles soient institués aux échelons appropriés. Dans le même temps, l'ACDI doit disposer d'informations et de compétences suffisantes pour élaborer, préconiser et défendre dans les conseils de gouvernement, des lignes de conduite avantageuses pour les pays en voie de développement. (85)

(iv) Une fois admis l'engagement en vue d'une coopération pour le développement, il faudra que d'autres ministères soient de plus en plus réceptifs et qu'ils réagissent aux conséquences de leurs politiques sur le développement. (86)

2. Les problèmes commerciaux et les politiques

(i) Un certain nombre de témoins ont violemment critiqué le fait que le Livre blanc sur le développement international ne comportait pas d'étude détaillée des questions commerciales. (87)

(ii) The Canadian market is a small factor in the overall trade of the developing countries. To have an appreciable impact in solving the trade problems of the developing world, Canada must strive to influence the major traders and, on a multilateral basis, the international trading community. No amount of Canadian rhetoric will be as persuasive as a tangible Canadian example. (89)

(iii) One specific step already being taken on a selective basis, is to provide information and expertise relating to marketing in Canada. This kind of assistance, if followed up with aid for production, transport and quality control, could well achieve substantial results in helping developing countries toward lasting, self-generated development. (91)

(iv) A second and related measure which seems immediately practicable would be to direct Canadian trade commissioners in developing countries to work actively in the promotion of two-way trade. (92)

(v) Difficult problems arise, particularly in a period of widespread unemployment at home, over exports of developing countries which compete with Canadian producers. While acknowledging these difficulties, witnesses stressed that developing countries must have export outlets for light manufactures if they are ever to diversify their economies, industrialize, and eventually to reduce their present dependence on external assistance. (93-94)

(vi) Delay in rationalizing Canadian industry to take account of low-cost competition will probably increase the difficulty and costliness of eventual solutions. Protection may be justified in the short run, but should be linked with rationalization programmes to ensure the long-term viability of Canadian industry. The burden of adjustment must not fall solely on the workers, firms, localities or regions directly affected, but be equitably shared throughout the community. (94-97)

(vii) Existing trade barriers present a major obstacle to developing countries endeavouring to increase their exports. The Subcommittee is concerned that these barriers (and especially quantitative controls which are more difficult to surmount than tariffs) seem generally to be proliferating and tightening. (98)

(viii) Canada cannot single-handedly reverse or even indefinitely withstand a world trend toward protectionism. Canada's own record in this area may be less protectionist than many other developed states and it is manifestly in the Canadian interest to resist protectionist tendencies. (99)

(ix) The Subcommittee notes that the Canadian offer of a Generalized Preference System (G.P.S.) for manufactured and semi-manufactured products of

developing countries, although not as generous as some others, would not involve tariff preference quotas or "indicative limits". It is to be hoped that the "safeguard procedures" in the Canadian offer would be implemented as rarely as possible and only when absolutely essential. The provisions for prior consultation are to be welcomed. (100-105)

(x) The G.P.S. should not be looked upon as a panacea to the trade problems of developing countries. Nevertheless the Subcommittee recommend the earliest possible implementation of the Canadian G.P.S. offer, due regard being paid to some possible harmful side effects. (101-105)

(xi) Freer international trade in primary commodities and the improvement and stabilization of commodity prices are matters of continuing importance to Canada and the developing countries. (106)

(xii) In addition to existing trade-assistance measures, the developing countries will continue to require special consideration (and assistance) within a framework of freer global trade. As M. Jean-Luc Pepin has pointed out, "the erosion of basic trading rules through discriminatory arrangements could only benefit the strong rather than the weak". (17)

3. Immigration and the Brain Drain

(i) The 1967 changes in Canadian immigration policy and the principles of non-discrimination and universality have resulted in a significant shift of immigration patterns with substantial increases in the intake from developing countries. However, immigration to Canada cannot provide more than a minor measure of relief to population pressure and then only in some developing countries. (109-110)

(ii) The primacy of skill-criteria in selecting immigrants from developing countries has sometimes induced a "brain drain" effect which can set back development prospects. The present Canadian policy is not to solicit immigration in developing countries, but to offer the usual facilities to those who apply and it is difficult for Canada without discrimination to impose new restrictions on the present flow. (111-112)

(iii) Some other possibilities might be considered, including: increased "third-country" training to discourage student emigration; recruitment of expatriates to return and work in their home countries; and temporary assignments for surplus personnel in other developing countries. Beyond these rather limited suggestions, the Subcommittee considers that the onus of responsibility for limiting the emigration of

(ii) Le marché canadien est un secteur très peu important dans l'ensemble du commerce des pays en voie de développement. S'il veut avoir une certaine influence dans la solution des problèmes commerciaux du monde en voie de développement, le Canada doit chercher à influencer les principaux commerçants et, sur une base multilatérale, la collectivité commerciale internationale. Aucun discours ne persuadera autant qu'un exemple canadien tangible. (89)

(iii) Une mesure bien précise, déjà appliquée de façon sélective, serait de fournir des renseignements et des détails techniques sur le marché canadien. Cette forme d'aide, si elle est suivie d'une aide à la production, au transport et au contrôle de la qualité, pourrait donner de bons résultats et aider les pays en voie de développement à s'engager dans la voie d'un essor continu et autonome. (91)

(iv) Une deuxième mesure, liée à ce que nous venons de dire pourrait, semble-t-il, être prise immédiatement; elle consisterait à demander aux représentants commerciaux du Canada dans les pays en voie de développement de travailler activement à la promotion du commerce à double sens. (92)

(v) Des problèmes difficiles surgissent, particulièrement au cours d'une période de chômage généralisé au Canada, au sujet des marchandises importées des pays en voie de développement et qui concurrencent les producteurs canadiens. Tout en reconnaissant que de telles difficultés existent, les témoins ont souligné que les pays en voie de développement doivent disposer de débouchés d'exportation pour leurs produits industriels légers si on veut qu'ils arrivent à diversifier leur économie, à s'industrialiser et, finalement, à moins dépendre de l'aide extérieure. (93-94).

(vi) Le retard dans la rationalisation de l'industrie canadienne pour tenir compte de la concurrence à bas prix rendrait probablement plus difficiles et plus coûteuses les solutions éventuelles. La protection se justifie peut-être à court terme, mais elle ne devrait pas être liée aux programmes de rationalisation pour assurer la viabilité à long terme de l'industrie canadienne. Le fardeau de l'ajustement ne doit pas retomber uniquement sur les travailleurs, les sociétés, les localités ou les régions directement concernées, mais devrait se répartir équitablement sur toute la collectivité. (94-97)

(vii) Les barrières commerciales actuelles constituent un obstacle important pour les pays en voie de développement qui essaient d'augmenter le volume de leurs exportations. Le sous-comité se préoccupe du fait que de telles barrières (et spécialement les restrictions quantitatives qui sont plus difficiles à surmonter que les restrictions tarifaires) semblent, de façon générale, se multiplier et se resserrer. (98)

(viii) Le Canada ne saurait, seul, renverser la situation ou s'opposer indéfiniment à un courant mondial de protectionnisme. Le Canada adopte peut-être dans ce domaine une attitude moins protectionniste que plusieurs pays industriels et il est clairement dans son intérêt de s'opposer à ces tendances. (99)

(ix) Le sous-comité note que l'offre canadienne d'adopter un régime général des tarifs préférentiels en ce qui concerne les produits manufacturés ou semi-

manufacturés en provenance des pays en voie de développement, bien qu'elle ne soit pas aussi libérale que d'autres, n'entraîne pas l'application de contingents tarifaires préférentiels ou «de limites indicatives». Il faut espérer que les «mesures de sauvegarde» qui contient l'offre du Canada seront appliquées aussi rarement que possible et seulement en cas d'absolue nécessité. Les dispositions relatives à la consultation préalable sont bienvenues. (100-105)

(x) Il ne faut pas envisager le régime général de tarifs préférentiels comme une panacée qui résoudre les problèmes commerciaux des pays en voie de développement. Néanmoins, le sous-comité recommande d'appliquer aussi vite que possible l'offre canadienne d'un régime général de tarifs préférentiels en tenant compte, comme il se doit, de certains effets secondaires éventuellement préjudiciables. (101-105)

(xi) Un système d'échange international plus libre des produits de base ainsi que l'amélioration et la stabilité des prix de ces produits sont des sujets qui revêtent une importance constante aussi bien pour le Canada que pour les pays en voie de développement. (106)

(xii) A part les mesures d'assistance commerciale actuellement en vigueur, les pays en voie de développement auront toujours besoin d'une attention (et d'une aide) spéciale dans le cadre d'un régime global d'échange plus libre. Comme l'a souligné M. Jean-Luc Pepin: «l'érosion des règles fondamentales des échanges au moyen d'arrangements discriminatoires, profiterait uniquement aux puissants plutôt qu'aux faibles.» (107)

3. L'immigration et l'exode des cerveaux

(i) Les changements intervenus en 1967 dans la politique d'immigration du Canada et les principes de non-discrimination et d'universalité ont entraîné une modification appréciable du profit de l'immigration, caractérisée par une augmentation sensible de l'apport des pays en voie de développement. Toutefois, l'immigration vers le Canada ne soulagera pas de façon appréciable la pression démographique, sauf dans quelques pays en voie de développement. (109-110)

(ii) La primauté reconnue au critère de la compétence professionnelle pour la sélection des immigrants de pays en voie de développement, a entraîné parfois un «exode de cerveaux» qui peut retarder les perspectives de développement. La politique actuelle du Canada consiste à ne pas inviter d'immigrants des pays en voie de développement, mais de mettre les services habituels à la disposition de ceux qui en font la demande; il est difficile pour le Canada d'imposer de nouvelles restrictions au courant migratoire actuel, sans faire preuve de discrimination. (111-112)

(iii) Quelques autres solutions peuvent être envisagées, par exemple: la formation accélérée dite du «troisième pays» qui découragerait l'émigration des étudiants; le recrutement d'expatriés qui retourneront travailler dans leur pays natal et l'emploi temporaire du personnel excédentaire dans d'autres pays en voie de développement. A part ces suggestions de portée restreinte, le sous-comité estime que la res-

skilled manpower from developing countries must rest with their governments. (113-116)

4. The Administrative Structure

(i) The need for greater consistency and improved coordination of Canada's overall aid effort cannot be brought about by any simple administrative or hierarchical reorganization. What is needed is continuing political commitment to ascribing a high priority to all aspects of international development assistance. In combination with this impetus, a number of structural changes may prove beneficial. (117-118)

(ii) The Subcommittee considered suggestions that CIDA be raised to the status of a full ministry, or be given increased autonomy as a Crown Corporation. The Subcommittee concurred with the judgment of Mr. Maurice Strong that, under present circumstances, CIDA operates under "a pretty workable arrangement". (119-120)

(iii) Looking to future possibilities, the Subcommittee concluded that the crown corporation structure would be unlikely to enhance the stature or effectiveness of the aid agency, and would sacrifice an important element of accountability. A separate ministry for international development would be desirable if it could be assured the standing of a senior department—but the Subcommittee does not now believe this would be the case. In the future the Agency may grow to the point where separate, yet prominent, representation in the cabinet will be both practicable and necessary. (119-123, 125, 126)

(iv) Under present conditions the appointment of a junior minister at the level of Minister of State, subordinate to the Secretary of State for External Affairs, and without a seat in the Cabinet, might strengthen CIDA's voice at the political level in Canada and abroad. (124)

(v) While the Subcommittee has found the present structural arrangements for CIDA to be generally satisfactory, it considers some of the former President's arguments for "a greater degree of operating flexibility" to be quite convincing. As he said, this should be possible, in view of CIDA's peculiar needs and circumstances, "without sacrificing any of the essential principles of government control and effectiveness". (122, 127)

(vi) CIDA's overseas operations will presumably be fundamentally affected by the trend toward integration of Canada's foreign services. In countries where Canada's official relations primarily involve development cooperation, it is desirable to continue and extend the present practice of giving CIDA personnel and other officials with experience in development assistance senior responsibilities. It is also important that these missions have channels of easy and direct communication with the responsible agencies and departments in Canada. (128)

(vii) The de-centralization of CIDA's decision-making authority to personnel operating in recipient countries could reduce the delay between allocations and disbursements of funds. This would require permitting officers in the field to approve small projects. (129)

(viii) The Canadian International Development Board and other interdepartmental committees at lower levels should meet frequently and regularly. The CIDA representatives, in particular, should act as a major source of proposals for interdepartmental consideration which naturally will have to be well-supported if they are to gain support. (130)

B. Activities of Non-Governmental Organizations

(i) Although official development assistance is a relatively new phenomenon, the social development and technical assistance activities of churches and other non-governmental organizations have a long and impressive history. In Canada, the voluntary sector, involving about 150 organizations and more than 8500 overseas personnel, now provides assistance valued at about \$40 million per year. (131, 133)

(ii) These non-official channels of development cooperation have a number of important advantages, and in many respects, tend to reinforce and complement official aid programmes. (132, 134)

(iii) Official support, through CIDA's Special Programs Division, of the development activities of non-governmental organizations is administered on a "matching grant" basis. This programme is expanding very rapidly. The Subcommittee recognizes the basic validity of the "matching grant system" but recommends that it be applied flexibly so that CIDA could supply a larger proportion of the cost of projects showing exceptional promise. It is also particularly important that the system give full recognition to the element of participation and support provided to projects locally (i.e. within developing countries). This principle is already applied to the financing of certain agencies such as CUSO, to very good effect. Similar standards should be applied to other agencies. (134-137)

(iv) The voluntary agencies face rapidly-changing conditions in their work in developing countries. The need for external personnel is narrowing to highly-trained and experienced specialists who are hard to recruit. Poor countries ask, not for charity, but for opportunities to progress through their own efforts. Assistance must fit in with their system of values and their development priorities. The non-governmental agencies are generally sensitive to these changing conditions and are attempting to respond to the new challenges. (138-142)

(v) An increasingly important role for these agencies is at home in Canada, in the fields of information and public education about development. A number of community-based groups have sprung up with this as their prime objective. These tasks are changing

pensabilité de freiner l'émigration de la main-d'œuvre spécialisée des pays en voie de développement, incombent aux gouvernements de ces derniers. (113-116)

4. La structure administrative

(i) Une plus grande uniformité et une meilleure coordination de l'effort d'ensemble pour l'aide au développement ne peuvent résulter d'une simple réorganisation administrative ou hiérarchique. Il faudrait un engagement politique constant en vue d'accorder une grande priorité à tous les aspects du programme d'aide au développement international. De pair avec cette impulsion, un certain nombre de modifications de structure seraient alors avantageuses. (117-118)

(ii) Le sous-comité a examiné les propositions pour que l'ACDI soit élevée au rang de ministère ou qu'on lui accorde plus d'autonomie en la transformant en société de la Couronne. Le sous-comité est d'accord avec le jugement de M. Maurice Strong selon lequel l'ACDI fonctionne, dans les circonstances actuelles, en vertu «d'un arrangement assez pratique». (119-120)

(iii) Envisageant les possibilités futures, le sous-comité a conclu que l'ACDI ne serait pas plus influente ou plus efficace si on en faisait une société de la Couronne; au contraire un élément important de la responsabilité serait sacrifié. Un ministère distinct du développement international serait souhaitable si on pouvait lui assurer le rang d'un ministère principal, mais le sous-comité ne croit pas, actuellement, qu'il en sera ainsi à l'avenir. Il est possible toutefois que l'Agence se développe au point qu'une représentation sinon séparée, du moins importante, soit faisable et nécessaire au sein du Cabinet (119-123, 125, 126).

(iv) Dans les circonstances actuelles, la nomination d'un ministre subalterne au niveau de ministre d'État dépendant du secrétaire d'État aux Affaires extérieures, sans fauteuil ministériel, donnerait à l'ACDI plus de poids dans les milieux politiques aussi bien au Canada qu'à l'étranger. (124)

(v) Bien que le sous-comité ait généralement trouvé satisfaisante la structure actuelle de l'ACDI, il estime que certains arguments évoqués par l'ancien président de ce organisme en faveur «d'une plus grande souplesse dans le fonctionnement», sont bien fondés. On pourrait y parvenir, comme il l'a souligné, eu égard aux besoins particuliers de l'agence et aux circonstances, «sans sacrifier aucun des principes essentiels de surveillance ou d'efficacité gouvernementale». (122, 127)

(vi) L'activité de l'ACDI outre-mer sera vraisemblablement et foncièrement touchée par la tendance à l'intégration des différents services du Canada à l'étranger. Dans les pays où les relations officielles du Canada se rapportent en premier lieu à la coopération en vue du développement, il est souhaitable de continuer la pratique actuelle consistant à doter l'ACDI du personnel et des agents ayant de l'expérience dans le domaine de l'aide au développement et de leur reconnaître des responsabilités de premier plan. Il est également important que ces missions disposent de voies de communication directes et faciles avec les organismes et les ministères compétents au Canada. (128)

(vii) La décentralisation du pouvoir de décision de l'ACDI en faveur du personnel travaillant dans les pays bénéficiaires réduirait le décalage entre l'attribution et le paiement des subventions d'aide. Cette mesure exigerait qu'on permette aux agents locaux de l'ACDI d'approuver des projets secondaires. (129)

(viii) Le Conseil canadien pour le développement international et d'autres comités interministériels à des niveaux inférieurs devraient se rencontrer fréquemment et régulièrement. Il faudrait, en particulier, que les représentants de l'ACDI constituent une source principale de propositions qui seront soumises à l'examen des comités interministériels; il y aura lieu de bien étayer ces propositions afin de leur assurer l'appui nécessaire. (130)

B. Activités des organismes non-gouvernementaux

(i) Bien que l'aide officielle au développement soit une phénomène relativement récent, l'histoire de l'aide sociale et technique que fournissent les institutions religieuses et les organismes non-gouvernementaux est déjà longue et édifiante. Au Canada, le secteur volontaire, qui comprend environ 150 organisations et plus de 8,500 Canadiens affectés outre-mer, fournit actuellement une aide annuelle évaluée à 40 millions de dollars. (131, 133)

(ii) Ces moyens officiels de coopération en vue du développement présente un certain nombre d'avantages importants et, à bien des égards, renforce et complètent le programme d'aide officielle. (132, 134)

(iii) L'appui officiel accordé par la Division des programmes spéciaux de l'ACDI à l'activité des organismes non-gouvernementaux pour le développement, est consenti sur une base «paritaire». Ce programme prend un vif essor. Le sous-comité reconnaît que le système des «subventions paritaires» est fondamentalement valable, mais il recommande de l'appliquer avec plus de souplesse de façon que l'ACDI puisse assumer un pourcentage plus élevé des frais de tout projet présentant des perspectives exceptionnelles de succès. Il importe également que le régime tienne pleinement compte de la participation et de l'appui locaux donnés aux projets (c'est-à-dire dans les pays en voie de développement). Ce principe est déjà adopté de façon très efficace pour le financement de certains organismes comme le SUCO. Des normes analogues devraient s'appliquer aux autres organismes. (134-137)

(iv) Les organismes volontaires font face, dans les pays en voie de développement, à des conditions en rapide évolution. Le besoin en main-d'œuvre étrangère est restreint à un personnel hautement spécialisé et à des spécialistes chevronnés qu'il est difficile de recruter. Les pays pauvres ne demandent pas qu'on leur fasse la charité, mais qu'on leur donne l'occasion de progresser par leurs propres moyens. L'aide doit convenir à leur système de valeurs et à leurs projets prioritaires de développement. Les organismes privés sont en général sensibles à cette évolution et tâchent de relever les nouveaux défis. (138-142)

(v) Un rôle toujours plus important dévolu à ces organismes au Canada, se rattache au domaine de l'information et de l'éducation du public sur le développement. Un certain nombre de collectivités ont formé des associations dont tel est l'objectif princi-

the nature of the voluntary agencies and are affecting their relationships with official bodies. This can place a new strain on the overall Canadian effort unless acrimony is avoided and highly-contentious issues kept in perspective. (143-145)

C. Business and Industry

(i) Under the proper conditions, private investment from abroad can provide a great stimulus to development and is welcomed by most of the governments of developing countries. (149)

(ii) In the past the flow of private investment from Canada to developing countries has been among the lowest of industrialized countries. This reflects Canada's own internal need for development capital. This situation presents an opportunity to ensure that future Canadian investment enters developing countries on a basis of genuine partnership which will enhance overall relations. (150, 152)

(iii) One immediate need is for much-improved information, so that governments and the public, both in Canada and in developing countries, can have some accurate idea of the extent and location of the holdings of Canadian-based investors. Provisions for proper disclosure should be among the conditions placed on investors receiving Canadian official incentives and subsidies. Measures for requiring disclosure may have to be considered in cases where secrecy by Canadian corporate nationals begins seriously to impair other private or official interests. (151)

(iv) Canadian-based investment in developing countries must be encouraged to respond to the new conditions prevailing for foreign investors. Many of these new conditions, relating to the type and scale of enterprises involved, and to "good corporate citizenship" in general, are closely paralleled by growing concerns among Canadians. (155)

(v) Outside investment is likely to be increasingly limited in sensitive sectors, such as resource industries, utilities, financial institutions and tourist facilities. Many countries are now seeking small and medium-scale industrial enterprises, a situation which should in certain industries correspond to Canada's own scale of operations. (153-154)

(vi) Ideally Canadian investments should promote the following objectives: stimulate employment and ancillary economic activity; involve the maximum input of relevant technological, managerial and marketing "know how"; provide for local participation;

and pay careful attention to local employee development and good community relations in general. (153)

(vii) The Canadian Government encourages Canadian firms to invest in developing countries through programmes of both CIDA and the Export Development Corporation (EDC). On condition that investments are made on fair and mutually-beneficial terms, Canadian official incentives can serve as a useful catalyst in speeding overall development. (A detailed discussion of some of the main schemes is found in section C (ii) of the full Report). (157-164, 167-176)

(viii) In addition to financial incentives, CIDA is developing a service to provide information relating to investment in developing countries. This kind of service should prove invaluable both to potential Canadian investors and to governments and entrepreneurs of developing countries who may be seeking sources of capital in this country. (165-166)

THE AID RELATIONSHIP

A. The Possibility of Partnership

(i) Official and public attitudes toward development have been evolving steadily over the past few years. Canadians have ceased to speak of "foreign aid" or "external aid" and have increasingly thought in terms of "international development assistance" or "development cooperation". These changes reflect a new sensitivity and hopefully a new conception of the relationship between Canada and the less-developed countries. (177-179)

(ii) The recent reviews of international development together constitute a kind of charter of rights and responsibilities involved in a true "partnership for development" (to use the Pearson Commission's phrase). The difficulties involved in achieving this kind of relationship should not be under-estimated. (180)

(iii) Evaluation of aid-use presents particular problems in reconciling the sovereignty and sensitivity of the recipient government with the legitimate concerns of the donor. Under the proper conditions, however, evaluation can be a useful and constructive process. It appears to work best in a multilateral forum and under broad and flexible criteria which give full weight to the social goals and aspirations of the people of developing countries, as defined by themselves. (181-183)

(iv) In line with a flexible and long-range approach to evaluation, the Subcommittee recommends that the Government consider allocating more "programme aid" to countries with which Canada has had successful experience in development cooperation. (184)

pal. Ces nouvelles tâches modifient la nature des organismes volontaires et leurs relations avec les corps officiels ce qui constitue un nouveau motif de tension pour l'ensemble de l'effort canadien, à moins qu'on n'évite un sentiment d'acrimonie et qu'on ne place les controverses dans leur propre perspective. (143-145)

C. Commerce et Industrie

(i) Dans des conditions appropriées, l'investissement privé étranger peut imprimer un grand élan au développement et il est bien accueilli par la plupart des gouvernements des pays en voie de développement. (149)

(ii) Par le passé, les investissements privés canadiens dans les pays en voie de développement ont constitué l'un des apports les plus faibles des pays industrialisés. Cet état de chose reflète les besoins intérieurs du Canada dans le secteur des investissements et il fournit l'occasion de s'assurer que les investissements futurs de capitaux canadiens dans les pays en voie de développement se feront sur la base d'une véritable association qui améliorera l'ensemble des relations. (150, 152)

(iii) Il est nécessaire qu'une meilleure publicité soit immédiatement faite de façon que les gouvernements et le public, aussi bien au Canada que dans les pays en voie de développement, aient une idée précise de l'importance et de l'emplacement des avoirs détenus par les investisseurs établis au Canada. Parmi les conditions imposées aux investisseurs qui reçoivent les subventions et les stimulants officiels, il faudrait prévoir des dispositions concernant une divulgation suffisante ainsi que des mesures propres à assurer cette divulgation dans les conditions imposées aux investisseurs qui bénéficient officiellement de subventions et de stimulants canadiens. Des sanctions assurant cette divulgation seraient prises si le silence de représentants de sociétés canadiennes compromettrait sérieusement d'autres intérêts privés et officiels. (151)

(iv) Les investissements privés canadiens dans les pays en voie de développement doivent s'adapter aux nouvelles conditions applicables aux investisseurs privés étrangers. Bon nombre de ces nouvelles conditions ont trait au genre et à l'importance des entreprises intéressées et au «civisme des sociétés» en général, et vont étroitement de pair avec les préoccupations croissantes des Canadiens. (155)

(v) Les investissements étrangers seront vraisemblablement de plus en plus réduits dans les secteurs délicats comme les industries de ressources, les services publics, les institutions financières et l'industrie du tourisme. Nombreux sont les pays qui recherchent des entreprises industrielles de faible ou de moyenne envergure, ce qui dans certains secteurs industriels, est à l'échelle du Canada. (153-54)

(vi) Il serait idéal que les investissements canadiens se proposent les objectifs suivants: stimuler l'emploi et l'activité économique ancillaire; apporter un maximum de «connaissance» dans les domaines de la technologie, de la gestion et de la commercialisation;

prévoir une participation locale et enfin, veiller attentivement au perfectionnement du personnel local et au maintien de bonnes relations avec la collectivité. (153)

(vii) Le gouvernement du Canada encourage les sociétés canadiennes à investir dans les pays en voie de développement en recourant aux programmes que l'ACDI et la société d'expansion des exportations mettent à leur disposition. A condition que de tels investissements soient assortis de conditions équitables et mutuellement avantageuses, les stimulants officiels du Canada peuvent servir de catalyseurs avantageux permettant d'activer le développement général. (Une étude détaillée de certains plans principaux figure à la partie C (ii) du rapport complet. (157-164, 167-176)

(viii) A part les stimulants d'ordre pécuniaire, l'ACDI est en voie de créer un service d'information ayant trait aux investissements dans les pays en voie de développement. Cet organisme rendra des services inestimables aux éventuels investisseurs du Canada ainsi qu'aux gouvernements et aux chefs d'entreprises des pays en voie de développement qui seraient en quête de capitaux canadiens. (165-166)

Relations entre fournisseurs et bénéficiaires de l'aide

A. La possibilité d'une association

(i) L'attitude officielle et celle du public à l'égard du développement ont évolué constamment au cours des quelques dernières années. Les Canadiens ne parlent plus de «l'aide étrangère» ou de «l'aide extérieure» qu'ils conçoivent de plus en plus comme étant une «aide au développement international» ou «une coopération en vue du développement». Ces changements indiquent une nouvelle réceptivité et, heureusement, une toute nouvelle conception des relations entre le Canada et les pays moins développés. (177-179)

(ii) Les quelques études entreprises récemment sur le développement international constituent une sorte de charte des droits et obligations qui découlent d'une véritable «action commune pour le développement» (d'après les termes même de la Commission Pearson). Il ne faudrait pas sous-estimer les difficultés que soulève l'établissement de tels rapports. (180)

(iii) L'évaluation de l'emploi de l'aide présente des difficultés particulières lorsqu'il s'agit de concilier la souveraineté et la susceptibilité des pays qui la reçoivent avec les inquiétudes légitimes des pays donateurs. Dans des conditions appropriées, cette évaluation peut cependant être avantageuse et constructive. Il semble qu'elle s'exerce le mieux dans les forums multilatéraux et en vertu de critères souples et larges qui concèdent leur pleine valeur aux aspirations et aux objectifs sociaux des peuples en voies de développement tels qu'ils les ont définis eux-mêmes. (181-183)

(iv) Le sous-comité se fonde sur une attitude souple et de longue haleine concernant l'évaluation pour recommander que le gouvernement examine la possibilité d'allouer un «programme d'aide» plus important aux pays où la collaboration canadienne dans le domaine du développement a été couronnée de succès. (184)

B. Terms and Conditions of Aid

(i) The terms and conditions attached to the use of aid have a major effect on the real value of the resources transferred, the ease or difficulty of administration, and judgments regarding the sincerity of stated motives for assistance. (187)

(ii) In the area of "financial terms" (interest rates and the terms of repayment), Canada has made steady progress in liberalization over the past few years. In view of the present debt-servicing problems of some developing countries, it is important to maintain the most liberal terms possible. (189)

(iii) In the field of procurement terms (or tying of aid) the Canadian record is not as good. Tying reduces the value of aid, complicates its administration and causes frictions between donor and recipient. Canada and other DAC countries have made steady progress in "untying" their aid and the Policy Paper included some major changes for the better. (190-192)

(iv) The best long-term solution would lie in agreement among donor countries on measures to untie aid on a multilateral basis. There is a need for energetic Canadian advocacy of multilateral action. If such action does not appear imminent, however, the Canadian Government should proceed without delay to untie Canadian aid funds for procurement in other developing countries. (193-194)

(v) As untying progresses, vigilance will be required to prevent a number of possible side-effects. Untying must be "de facto" as well as "de jure". Tying requirements must not be replaced with harder financial terms or other restrictions such as project tying. Special efforts may be needed to maintain public support and prevent the reduction of the volume of Canadian aid. (195)

C. New Challenges

(i) The most important change taking place in the whole development field is the ascendancy of a "much more human attitude toward development" (Maurice Strong). This involves increased concern for social development, fuller involvement of the people of developing countries themselves, and a particular concern for the problem of employment. (198)

(ii) Borrowed "growth standards" from the industrialized world are no panacea for the problems of developing countries. On the broadest social and economic grounds, technological growth must be re-defined and adapted to their needs and aspirations. Canada too can learn from this process. (199)

(iii) The overall Canadian effort in development cooperation will increasingly involve fields of interest to the provinces. The patterns of communication and coordination which have evolved in recent years may have to be strengthened in order to minimize duplication and diffusion of effort. There are expanding outlets for contributions from French-speaking Canadians and the aid programme will continue to be an important factor in the development and projection of the bilingual and bicultural nature of Canada. (200)

(iv) In the whole area of environmental protection there is a major difference of perspectives between developed and developing countries. If "clean" development is to be asked of the poor countries, they cannot be expected to pay the extra costs alone. (201-202)

(v) The final challenge is for Canadians to continue to progress in their understanding of, and involvement in, international development. The fundamental objective, as M. Gérin-Lajoie told the Subcommittee, is for Canada to play "a significant, if not a leading, role in developing a new international community with a different set of values...". (203)

B. Conditions se rattachant à l'aide

(i) Les conditions se rattachant à l'aide ont un effet majeur sur la valeur réelle des ressources transférées, la facilité ou la difficulté de l'administration et les jugements sur la sincérité des motifs avoués de cette aide. (187)

(ii) Dans le domaine des «conditions financières» taux d'intérêt et modalités de remboursements), le Canada a réalisé, au cours des quelques dernières années, un progrès constant dans la voie de la libéralisation. En raison des difficultés que les frais de service de la dette soulèvent pour certains pays en voie de développement, il est essentiel de maintenir les conditions les plus libérales possibles. (189)

(iii) En ce qui concerne les conditions d'obtention de l'aide (ou aide conditionnelle) la pratique canadienne ne s'est pas révélée aussi bonne. Assortir l'aide de conditions équivaut à en réduire la valeur, à en compliquer l'administration et à occasionner des frictions entre le donateur et le bénéficiaire. Le Canada et un certain nombre de pays membres du CAD ont réalisé un constant progrès pour élaguer les conditions restrictives de leur aide et le Livre blanc renfermait des modifications importantes et avantageuses. (190-192)

(iv) La meilleure solution à longue échéance serait que les pays donateurs s'entendent entre eux sur les mesures multilatérales à prendre en vue de libéraliser les conditions de l'aide. Il est nécessaire que le Canada plaide énergiquement en faveur d'une initiative multilatérale. Si elle ne semble pas imminente, le gouvernement canadien devrait s'efforcer de libéraliser les fonds d'aide pour l'acquisition de fournitures dans d'autres pays en voie de développement. (193-194)

(v) A mesure que s'étudiera la libéralisation, il faudra qu'une vigilance s'exerce en vue de prévenir des effets secondaires possibles. La libéralisation sera faite «de facto» comme «de jure». Les restrictions ne seront pas remplacées par des conditions financières plus onéreuses ou de nouvelles restrictions imposées à des projets. Il sera nécessaire de déployer des efforts en vue de maintenir l'appui du public aussi bien que le volume de l'aide canadienne. (195)

C. Nouveaux défis

(i) Le changement le plus important qui se manifeste dans le domaine du développement est la suprématie «d'une attitude bien plus humaine envers le développement» (Maurice Strong). Ceci suppose un intérêt accru pour le développement social, une participation plus générale des peuples en voie de développement et un souci particulier pour la question de l'emploi. (198)

(ii) Les «normes de croissance» empruntées aux pays industriels ne sont pas une panacée pour les problèmes des pays en voie de développement. Sur les plans économique et social les plus généraux, la croissance technologique doit être redéfinie et adaptée à leurs besoins et à leurs aspirations. Ce processus peut être également utile au Canada. (199)

(iii) L'ensemble de l'effort canadien en vue de la coopération pour le développement s'étendra de plus en plus à des domaines intéressant les provinces. Il faudra peut-être consolider les moyens de communication et de coordination qui se sont dégagés au cours des dernières années afin de réduire autant que possible le double emploi et la diffusion de l'effort. Des occasions toujours plus nombreuses s'offrent aux Canadiens francophones de contribuer à l'aide au développement, et les programmes d'aide constitueront toujours un élément important pour développer et mettre en évidence le caractère bilingue et biculturel du Canada. (200)

(iv) Le point de vue des pays en voie de développement s'écarte nettement de celui des pays industriels en ce qui concerne la question de la protection de l'environnement. Si l'on exige des pays pauvres un développement «propre», on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils en payent seuls le coût supplémentaire. (201-202)

(v) Le dernier défi pour les Canadiens est de continuer à progresser en faisant preuve de compréhension envers le développement international et en y participant. L'objectif fondamental, dont M. Gérin-Lajoie a parlé devant le sous-comité, consiste pour le Canada à jouer «un rôle significatif, sinon prépondérant, en vue de créer une collectivité internationale nouvelle dont l'échelle des valeurs serait différente...». (203)

"The widening gap between the developed and developing countries has become a central issue of our time."
 ("Partners in Development"—The Pearson Commission Report)

"Development is the new name for Peace". (Pope Paul VI)

INTRODUCTION

1. In recognition of these challenges, the Committee on External Affairs and National Defence constituted, on 27 November 1969, a Subcommittee to examine Canadian international development assistance policy.*

2. In the course of its hearings, the Government tabled a policy paper on "International Development". In introducing this paper (and its companion pieces) the Secretary of State for External Affairs stated before the Standing Committee on 27 October 1970:

"The Foreign Policy Papers record decisions made by the Government and give notice of action it intends to take. To this extent they state government policy. To a much greater extent the papers, particularly the general paper, that is *Foreign Policy for Canadians*, present the government's views about Canada's place in the world, about national aims and interests, and about how these can best be fostered.

When the government expresses views in this way, it invites the widest possible discussion of them..." (p. 1:7)

During the Third Session the Subcommittee has responded to this invitation.

3. In addition to its own extensive testimony (an index to which is appended to this report) the Subcommittee took account of a number of parallel reassessments being undertaken elsewhere. These included: the Pearson Commission Report (published in September 1969); the Jackson Report on the United Nations Development System (September, 1969); the Peterson Report on U.S. Foreign Assistance in the 1970's (March 1970); the Prebisch Report on Change and Development in Latin America (July 1970); and the adoption of the U.N. International Development Strategy for the Second Development Decade (to go into effect on 1 January 1971). The mere listing of the titles gives an indication of the breadth and intensity of the global reassessment. Since the Subcommittee's mandate was primarily concerned with the Canadian paper on international development, it was neither possible nor desirable to engage in an intensive study of any of these other documents. They were,

*The Subcommittee was originally constituted under the chairmanship of Mr. Bruce Howard, M.P., with M. Gilles Marceau, M.P. as Vice-Chairman. In the autumn of 1970 the Subcommittee was reconstituted with a new Order of Reference and with new officers—M. Georges Lachance, M.P. being elected Chairman and Mr. James E. Walker, M.P. as Vice-Chairman.

however, referred to in testimony and did form a very useful background for the Subcommittee's more specific study. Also available for reference were the special background studies commissioned by the Canadian Government for the aid policy review, and tabled in the House on 13 January, 1970.

4. The Subcommittee, from the outset, adopted a very broad approach to its study of "Canadian international development assistance policy." The hearings were organized so as to provide exposure to the viewpoints of developing countries themselves, multilateral organizations, non-official agencies and corporations, as well as official Canadian views and those of academic specialists. The scope of the inquiry was also comprehensive in another important sense, namely that it was actively concerned with all aspects of Canadian relationships, both official and unofficial or non-governmental with developing countries. (A list of witnesses is attached as Appendix "A")

I. The Canadian Interest in Development Assistance

a. The Rationale for Canadian Involvement

"Concern with the needs of other and poorer nations is the expression of a new and fundamental aspect of the modern age—the awareness that we live in a village world, that we belong to a world community.

It is this which makes the desire to help into more than a moral impulse felt by an individual; makes it into a political and social imperative for governments..." (p. 8)

5. The Pearson Commission presents this as the paramount argument for development assistance in the contemporary world. This basic rationale is echoed by the Government's policy paper. In its discussion of "why the eradication of poverty in developing countries should be given priority by Canada" the primary emphasis is given to a concern for "international social justice". This concern, it is stressed, is a natural outgrowth of basic values subscribed to by the Canadian people. It is a simple extension abroad of the standards of social justice aspired to by Canadians for their own society. This extension is logical (and probably inevitable) because, although it is not always sufficiently recognized, "In many respects, Canada is one of the most international of nations."

6. The Subcommittee fully accepts this basic rationale for international cooperation for development. Clearly there is no longer a need for apologetic or defensive arguments for development assistance in this country—it has become an established fact of contemporary international and Canadian life. To say this is not, however, to counsel complacency. Too often an active concern for development assistance can slip into a passive acquiescence in ongoing programmes at a static level. This problem may now be particularly acute because development cooperation has come to involve mainly government-to-government relationships which seem, to many of the public, remote and somewhat sterile. The maintenance of active concern and informed involvement is therefore

«Le fait que l'écart va grandissant entre les économies des pays industrialisés et celles des pays en voie de développement constitue l'un des problèmes majeurs de notre temps». (Vers une action commune pour le développement du tiers monde.—Le rapport de la Commission Pearson)

«Paix est aujourd'hui synonyme de développement» (Le pape Paul VI)

INTRODUCTION

1. Considérant ces défis, le comité des affaires extérieures et de la défense nationale a constitué, le 27 novembre 1969, un sous-comité chargé d'examiner la politique du Canada en matière d'aide à l'expansion économique internationale.*

2. Dans le temps que le Comité tenait ses audiences, le gouvernement a déposé un document sur la politique concernant le «développement international». En présentant ce document (et les autres brochures qui l'accompagnaient), le secrétaire d'État aux affaires extérieures a fait, le 27 octobre 1970, devant le comité permanent, la déclaration suivante:

«Les documents sur la politique étrangère font état de décisions du gouvernement et présentent la ligne de conduite qu'il entend suivre. Ils constituent de ce fait, un exposé de la politique gouvernementale. Dans une plus large mesure, les diverses brochures de cette étude et en particulier celle qui traite de la «politique étrangère au service des Canadiens», présentent les idées du gouvernement sur le rôle du Canada dans le monde, ses objectifs et ses intérêts nationaux et sur la meilleure façon d'en assurer la réalisation.

En exprimant ainsi ses opinions, le gouvernement appelle à leur sujet la discussion la plus étendue... (p. 1:7).

Le sous-comité a répondu à cette invitation au cours de la troisième session.

3. A part les témoignages considérables qu'il a reçus (dont un index est annexé au présent rapport), le sous-comité a tenu compte d'un certain nombre d'études parallèles entreprises dans d'autres secteurs. Parmi celles-ci, il faut citer: le rapport de la Commission Pearson (publié en septembre 1969); le rapport Jackson sur le système de développement de l'ONU (septembre 1969); le rapport Peterson sur l'aide étrangère des États-Unis dans les années 1970 (mars 1970); le rapport Prebisch sur l'évolution et le développement en Amérique latine (juillet 1970); et l'adoption de la Stratégie pour la deuxième décennie de développement de l'ONU, (qui doit entrer en vigueur le 1^{er} janvier 1971). La simple énumération de ces titres donne une idée de l'ampleur et de l'intensité de cette étude globale. Étant donné que le mandat du sous-comité concernait principalement le Livre blanc canadien sur le développement international, il n'était ni possible ni souhaitable de s'engager dans

l'étude approfondie d'aucun de ces documents. Cependant, ceux-ci ont été mentionnés dans les témoignages, et ont constitué un point de départ très utile pour l'étude plus spécialisée du sous-comité. Ont également servi de référence les documents de travail spéciaux que le gouvernement canadien avait commandés pour la révision de la politique d'aide, et qui ont été déposés à la Chambre le 13 janvier 1970.

4. Dès le début, le sous-comité a étudié avec un esprit très ouvert «la politique canadienne d'aide au développement international». Il a organisé ses réunions de manière à entendre les points de vue des pays en voie de développement eux-mêmes, ceux des organisations multilatérales, des sociétés et des organismes non-officiels, ainsi que les opinions officielles du Canada, et celles de spécialistes universitaires. Cette étude était globale également dans un autre sens, non moins important; elle consistait, en effet, à étudier tous les aspects des relations, tant officielles que non-officielles ou non-gouvernementales, du Canada avec les pays en voie de développement. (Une liste des témoins se trouve à l'appendice «A».)

I. L'intérêt du Canada pour l'aide au développement

a. La raison d'être de la participation canadienne

«L'intérêt porté aux besoins d'autres nations plus pauvres est l'expression d'un sentiment nouveau et fondamental de l'ère moderne—la prise de conscience du fait que le monde est un village, que nous appartenons à une communauté mondiale.

C'est cela qui fait que le désir d'aider est plus qu'une impulsion morale ressentie par un individu; c'est un impératif politique et social pour les gouvernements...» (p. 26)

5. La citation qui précède sert à la commission Pearson d'argument principal en faveur de l'aide actuelle au développement. Le document sur la politique étrangère du gouvernement fait écho à cette raison d'être. En discutant la question de savoir «pourquoi le Canada devrait accorder la priorité à l'élimination du paupérisme dans les pays en voie de développement», le gouvernement met en relief le besoin d'une «justice sociale internationale». Cette préoccupation, souligne-t-il, est un prolongement naturel des valeurs fondamentales auxquelles ont souscrit les Canadiens. C'est une simple extension à l'étranger des normes sociales auxquelles les Canadiens aspirent pour leur propre société. Cette extension est logique (et probablement inévitable) en raison du fait insuffisamment reconnu que «le Canada est, à beaucoup d'égards, une des nations les plus internationales.»

6. Le sous-comité accepte sans réserve la raison d'être fondamentale de la coopération en vue du développement international. Il n'est évidemment plus nécessaire d'en faire l'apologie ou d'exciper d'arguments défensifs pour la justifier; elle est un fait établi de la vie contemporaine et internationale du Canada. Ce n'est pas conseiller une vaine complaisance que de l'affirmer. Le vif souci envers l'aide au développement fait trop souvent place à une acceptation passive de programmes en cours devenus statiques. Cette difficulté peut revêtir aujourd'hui un caractère aigu une fois que la coopération pour le développement s'effectue dans la plupart des cas au moyen de relations intergouvernementales qui, pour un large secteur du public, semblent lointaines et un peu stériles. Un

*Le sous-comité, constitué à l'origine sous la présidence de M. Bruce Howard, député, et la vice-présidence de M. Gilles Marceau, député, a été reconstitué au cours de l'automne de 1970 et doté d'un nouvel ordre de renvoi et de nouveaux dirigeants parmi lesquels MM. Georges Lachance et James E. Walker, députés, ont été élus aux postes de président et de vice-président, respectivement.

a vital challenge and it is the focus of the next section of this report.

7. It must be recognized that Canada is still, in many respects, a developing country with its own less-developed regions.* An understandable feeling of urgency about meeting these domestic needs has on occasion led some Canadians to question or oppose the role of development assistance abroad. The Subcommittee wishes to stress that it is acutely conscious of the gravity of these needs at home, while emphasizing just as strongly that it sees no conflict between the two objectives.

8. On the contrary, the two goals are totally intertwined and spring from the same motivation. As the Policy Paper aptly puts it:

"A society able to ignore poverty abroad will find it much easier to ignore poverty at home; a society concerned about poverty and development abroad will be concerned about poverty and development at home. We could not create a truly just society within Canada if we were not prepared to play our part in the creation of a more just world society. Thus our foreign policy in this field becomes a continuation of our domestic policy." (p. 9)

9. Apart from the over-riding imperative of basic social justice, there are a number of other important and urgent reasons for Canadian aid to developing countries.

10. The quotation from Pope Paul at the beginning of this report dramatically conveys the simple truth that there can be no durable peace or stability on the planet as long as the gulf between rich and poor is allowed to persist or widen. While there is evidence that, in the short-run, economic progress does not eliminate (and may even aggravate) certain types of social ferment and conflict, the long-term relationship between development and peace is indisputable.

11. Similarly, in the Subcommittee's view, the long-term economic welfare and quality of life of all countries will be closely inter-related. The economic development of poor countries will therefore ultimately benefit

*At this stage of the Report it may be useful to quote from the Pearson Report about the use of terms in this field:

"Words like 'rich' and 'poor', 'advanced' and 'backward', 'highly developed' and 'underdeveloped', even 'donor' and 'recipient' are unsatisfactory as they may be misinterpreted. There is far more to development than economic and material progress, and gross national product is no assurance of the possession of other values and qualities.

"The words that have become most common are 'developed' and 'developing' and they are the ones which have generally been used in this Report even though the Commission is very much aware that all countries are, or should be, 'developing', and no country is fully 'developed'." (p. ix)

Canadians themselves—both producers and consumers—as participants in a more thriving and efficient world economy.

12. On the political plane, too, full Canadian participation in international development is essential from many points of view. Canada's credibility, prestige, and effectiveness as a member of the community of nations will hinge to an important extent on the acceptance of its responsibilities in the collective effort to promote human welfare. This is, of course, particularly true in Canada's direct relationships with developing countries, but it will spill over to other issues and other international forums. Among the developed countries, a generous and innovative Canadian role in development assistance will give Canada a basis for influencing the volume and quality of other programmes.

13. Other specific Canadian interests are also served by the development assistance programme. It is an important channel for expanding Canadian knowledge of different regions of the world, and provides an impetus to Canadian exporters of goods and services. By fostering ties with countries sharing both of Canada's main languages and cultures, the aid programme provides outlets for, and stimulus to, the bilingual and bicultural character of the country.

14. All of these factors are mentioned in the Policy Paper and all are endorsed by the Subcommittee as real and legitimate Canadian interest in this field. None of them, however, should distract Canadian attention from the central task at hand—promoting the economic and social development of the developing countries. This is adopted by the Government as "the primary objective of the Canadian development assistance programme". The Subcommittee welcomes this statement which sets up a high standard against which all future Canadian efforts may be judged.

15. "Social and economic development" is defined in the Policy Paper in the following terms:

"...to support and foster the growth and evolution of the social, educational, industrial, commercial and administrative systems of the developing countries in such a way that their people can improve their own organization and capacity to produce, distribute and consume goods and services and thereby improve the quality of life in their countries." (p. 12)

This is a good definition, in the Subcommittee's view, since it clearly acknowledges the paramount role of the people and governments of developing countries themselves in propelling and guiding their own economic and social advancement.

16. The Pearson Commission Report has pointed out that aid resources have amounted to only about 2 per cent of the total income of the developing countries and that external resources as a whole (including private flows) have only financed some 15 per cent of their total investment. The Subcommittee has noted with satisfac-

intérêt soutenu et une participation constante constituent un défi qu'il convient essentiellement de relever; ce sera d'ailleurs l'objet de la partie suivante de ce rapport.

7. Il faut reconnaître que le Canada est toujours, à plusieurs égards, un pays en voie de développement et que certaines régions y sont moins développées que d'autres.* On comprend que des Canadiens mus par le sentiment pressant de pourvoir aux besoins nationaux, aient parfois mis en doute ou marqué leur opposition à l'aide extérieure. Le sous-comité souligne qu'il est pleinement conscient de l'importance des nécessités intérieures, mais il insiste autant à dire qu'il n'existe, à ses yeux, aucun conflit entre les deux objectifs.

8. Au contraire, les deux but à atteindre se confondent et procèdent de la même motivation. Le document sur la politique étrangère dit à juste titre ce qui suit:

«Une société qui se permet d'ignorer la pauvreté à l'étranger pourra plus facilement l'ignorer chez elle; une société qui se préoccupe de la pauvreté et du développement à l'étranger s'occupera de la pauvreté et du développement chez elle. Nous ne parviendrons pas à créer une société véritablement juste au Canada même, si nous ne sommes pas prêts à faire notre part pour la création d'une société mondiale plus juste. Ainsi, notre politique extérieure dans ce domaine devient un prolongement de notre politique nationale.» (p. 10)

9. Mis à part l'impératif premier que constitue la justice sociale fondamentale, un certain nombre d'autres raisons urgentes et importantes plaident en faveur de l'aide aux pays en voie de développement.

10. Les propos du pape Paul, mis en exergue, au début de ce rapport, expriment de façon saisissante cette vérité toute simple qu'il ne peut y avoir de paix durable ou de stabilité dans le monde aussi longtemps qu'on permettra à la brèche qui sépare les nations riches des nations pauvres de se maintenir ou de s'élargir. S'il appert que l'essor économique à court terme n'élimine pas (mais au contraire peut aggraver) certains maux et conflits sociaux, le rapport à long terme entre le développement et la paix est indiscutable.

11. De l'avis du Comité également, le bien-être économique à long terme et la qualité de la vie de chaque pays seront intimement liés à ceux des autres. L'essor économique des nations pauvres profitera en définitive aux

*Il serait bon à ce stade, d'extraire le passage suivant du rapport Pearson au sujet des expressions qui ont cours dans ce domaine et de leur emploi. Il est dit:

«Des vocables tels que «riches» et «pauvres», «avancés» et «arriérés», «très développés» et «peu développés», voire «donateur» et «bénéficiaire» ne sont pas satisfaisants, car ils risquent d'être mal interprétés. Le développement ne se limite pas au progrès économique et matériel et le produit national brut n'est nullement la garantie que le pays possède d'autres valeurs et qualités.

Les expressions les plus courantes sont «développés» et «en voie de développement» et elles ont été généralement utilisées dans ce rapport, encore que la Commission sache parfaitement que tous les pays sont, ou devraient être, en voie de développement et qu'aucun pays n'est totalement «développé».

Canadiens eux-mêmes, qu'ils soient producteurs ou consommateurs, puisqu'ils participent à une économie mondiale plus florissante et plus efficace.

12. Sur le plan politique, une pleine participation canadienne au développement international est également essentielle à plusieurs égards. La crédibilité, le prestige et l'efficacité du Canada en tant que membre de la communauté internationale dépendront, dans une importante mesure de son acceptation des responsabilités qui lui incombent dans l'effort collectif en vue de favoriser le bien-être de l'homme. Cette notion est particulièrement vraie, bien sûr, quant aux rapports directs que le Canada maintient avec les pays en voie de développement, mais elle se répercutera sur d'autres questions et d'autres assemblées internationales. Par son aide généreuse et novatrice au développement, le Canada sera en mesure d'exercer sur les pays industrialisés une influence quant au volume et à la qualité des autres programmes d'aide.

13. Le programme d'aide au développement répond par ailleurs à d'autres intérêts canadiens. C'est un moyen important pour le Canada d'étoffer ses connaissances sur les différentes régions du globe, et d'imprimer un élan aux exportations canadiennes de biens et de services. En favorisant les liens avec les pays qui partagent les principales langues et cultures du Canada, le programme d'aide ouvre de nouveaux débouchés encourageants qui permettent au caractère bilingue et culturel du pays de se manifester.

14. Le document sur la politique étrangère expose tous ces éléments que le sous-comité endosse comme étant des intérêts réels et légitimes du Canada dans ce domaine. Aucun d'eux, cependant, ne devrait détourner l'attention du Canada de sa tâche principale qui est de promouvoir le développement social et économique des pays en voie de développement. Le gouvernement a souscrit à ce dessein qu'il considère comme «l'objectif primordial des programmes canadiens d'aide au développement». Le sous-comité applaudit à cette déclaration qui établit des normes élevées permettant d'évaluer les efforts futurs que déploiera le Canada.

15. Le document sur la politique étrangère définit «le développement social et économique» dans les termes suivants:

«...soutenir et favoriser la croissance et l'évolution des régimes sociaux, éducatifs, industriels, commerciaux et administratifs des pays en voie de développement de sorte que leurs habitants soient en mesure de parfaire leur propre organisation et d'accroître leur capacité de produire, de distribuer et de consommer des biens et des services et, par là fait même, d'améliorer leur sort dans leur pays.» (p. 13)

Le Comité estime que c'est là une bonne définition puisqu'elle affirme clairement le rôle primordial des peuples et des gouvernements des pays en voie de développement en ce qui a trait à la mise en train et à la direction de leur progrès économique et social.

16. Le rapport de la Commission Pearson a signalé que les ressources d'aide aux pays en voie de développement ne se sont élevées qu'à environ 2 p. 100 de leur revenu total et que l'ensemble de leurs ressources extérieures (y compris les fonds privés) n'ont financé qu'environ 15 p. 100 de la totalité de leurs investissements. Le sous-comité

tion that these facts are also clearly recognized in the Canadian Policy Paper—such a recognition is essential to place Canadian assistance efforts in their proper perspective.

17. The acknowledgement that external aid provides only a relatively small proportion of total development resources is not, however, to denigrate its importance. As the Pearson Report demonstrates, aid has served as a vital catalyst of development and, as the Policy Paper adds: "Development assistance can provide the extra margin of support that will enable their (the developing countries') sacrifices to be tolerable."

18. The help which developed countries can provide, of course, extends far beyond the traditional pattern of direct transfers of goods and services. Many of the broader possibilities are discussed later in this report. At this point, however, it is worth quoting at some length from the testimony of Dr. G. K. Helleiner about the Canadian role in international development:

"Underlying our participation must be the realization that economic development is the business of the poor nations themselves, not ours. The path to be selected, their friends, the policy resolutions, step by step, issue by issue, are matters for these countries themselves. There will be mistakes made. There will be political, economic and social instability. Our role is not to stand in their way, not to climb on their backs, not to block their path.

If we can we should help, honestly, quietly, without tub-thumping, but the bulk of their effort will be their own. Eighty-five per cent and more of their total investment is financed from their own internal sources; a still higher proportion of their total foreign-exchange earnings accrue from their sale of exports".*

19. Viewed in this light, it is all the more crucial to maximize the beneficial impact of the overall Canadian contribution. What will be required is a concerted effort at development cooperation involving all Government policies affecting relationships with developing countries and all aspects of those relationships—bilateral and multilateral, official and private.

b. Public Interest and Support

20. A basic assumption of the foregoing discussion is that Canadian involvement in international development assistance is in accord with (and indeed is dictated by) basic values held by the Canadian people. The Subcom-

mittee believes that this underlies the consistent public support for the allocation of growing sums to development assistance over the past two decades.

21. As with any government programme, it is extremely difficult to obtain a precise measure of public interest and support for international development assistance. No comprehensive survey of opinion has been made to date, but the Subcommittee's witnesses and the writers and commentators on the subject are virtually unanimous in the judgment that Canadians generally are firm supporters of this policy.* Further recent evidence is the general public approval of the decision taken by the Canadian Government to continue increasing the budget for foreign economic assistance at a time of austerity in most governmental programmes. It is consistent with the basic rationale discussed in section A above that among the other programmes exempted from cutbacks were those directed to Canada's own slow-growth areas and to the disadvantaged sectors of Canada society. The Subcommittee has concluded that these priorities do in fact enjoy a large measure of support from the Canadian people.

22. As has been indicated, however, the Subcommittee is deeply concerned that much of this support is somewhat passive and acquiescent. As official aid programmes have grown, so has their complexity and the bureaucratic machinery required to administer them. As a consequence, it may even be that individuals have had a lessening awareness of, and involvement in, development cooperation as a whole. This situation will not provide a dependable base of public support for the continued expansion of aid to which the Canadian Government is committed. In fact, unless real changes are made, Canadians may not be immune much longer to the "weakening of will" which has afflicted some other countries.

23. In order to maintain (and reinforce) the essential public support, the Subcommittee believes that vigorous new efforts at public education and involvement will be required. It was pleased to note, therefore, that this objective has been set as one of CIDA's five highest priorities by the new President of the Agency. As Monsieur Gérin-Lajoie said in his testimony:

"We should all admit that this work until now has been done in a spotty and not very methodical way.

*Evidence, Standing Committee on External Affairs and National Defence, 2nd Session, 28th Parliament, Issue No. 35, p. 315. All of the Subcommittee's evidence is contained in Issue No. 35 for the 2nd Session, and Issues Nos. 4, 6, 8 and 11 for the 3rd Session. Future references to testimony will include the Issue number, a colon, and the page number—e.g. 35:315.

*The Canadian Council for International Cooperation has conducted nation-wide surveys of the attitudes of youth on this subject, while interested groups in cities like London, Ontario and Calgary have polled representative sample groups in their communities. Another indication of public sentiment is the strong support voiced by mass-membership organizations like the Canadian Labour Congress and, indeed, by the policy conferences of the national political parties. The membership, participation and financial contributions of broadly-based non-governmental organizations concerned with development also represents a wide and committed aid constituency.

note avec satisfaction que le document canadien sur la politique étrangère reconnaît clairement ces faits et cette admission est essentielle si l'on veut placer les efforts d'aide canadienne dans leur propre perspective.

17. Le fait d'admettre que l'aide extérieure ne s'élève qu'à une faible proportion des ressources totales de développement ne signifie pas, toutefois, qu'il faille la dénigrer. Comme le prouve le rapport de la Commission Pearson, l'aide a servi de catalyseur important au développement, et le document sur la politique étrangère d'ajouter: «L'aide au développement peut apporter cet appui supplémentaire qui leur (les pays en voie de développement) permettra de supporter ces sacrifices».

18. L'aide des pays industrialisés peut revêtir d'autres formes que les transferts traditionnels et directs de biens et de services. Le rapport étudie plus loin plusieurs possibilités d'ordre général. Il est utile, à ce stade, de citer, en s'y attardant quelque peu, le témoignage du docteur G. K. Helleiner sur le rôle du Canada dans le développement international. Le Dr. Helleiner a dit ce qui suit:

«Nous devons réaliser qu'en plus de notre participation, le développement économique est l'affaire des nations pauvres elles-mêmes et non pas la nôtre. Ce sont ces pays eux-mêmes qui doivent déterminer le chemin à suivre, qui doivent choisir les pays amis et qui doivent élaborer leur politique étape par étape. Il se peut qu'on commette des erreurs. Il se peut de plus que se crée ainsi une instabilité politique économique et sociale. Nous avons pour rôle de ne pas entraver leurs efforts, de ne pas leur causer d'ennuis et de ne pas leur fermer toutes les issues.

Si nous le pouvons nous devons leur fournir notre aide honnêtement et sans fanfare, mais ils devraient eux-mêmes fournir la plus grande partie de l'effort. Plus de 85 p. 100 de leurs investissements totaux sont financés à même leurs propres sources internes; une plus grande proportion encore de leurs gains totaux en devises étrangères proviennent de la vente de leurs produit d'exportation.»*

19. Dans cette optique, il est encore plus nécessaire que la contribution canadienne totale produise le maximum de profits. Il faudra un effort concerté dans la coopération pour le développement qui tiendra compte de toutes les politiques gouvernementales régissant les relations avec les pays en voie de développement et tous les aspects de ces relations qu'elles soient bilatérales, multilatérales, officielles ou privées.

b. L'intérêt et le soutien du public

20. L'idée sur laquelle se fonde l'exposé concernant la raison d'être de la coopération canadienne en vue du développement est que cet effort est conforme aux valeurs fondamentales du peuple canadien (et, pour-

rait-on dire, est dicté par elle). Le sous-comité est d'avis que cette idée soutend l'appui continu que le public manifeste envers l'allocation de montants toujours plus importants à l'aide au développement au cours des deux dernières décennies.

21. Comme pour tout programme gouvernemental il est extrêmement difficile d'évaluer avec précision l'intérêt et le soutien du public pour l'aide au développement international. Aucun sondage d'opinion complet n'a été effectué jusqu'à présent, mais les témoins du sous-comité et les personnes qui ont écrit et fait des commentaires à ce sujet s'accordent presque tous à dire que les Canadiens, en général, soutiennent avec force cette politique.* Une autre preuve récente en a été donnée par l'appui général dont jouit la décision du gouvernement canadien de continuer à accroître le budget de l'aide économique à l'étranger, à une époque d'austérité dans la plupart des programmes gouvernementaux. Cela correspond bien à la raison d'être fondamentale étudiée plus haut, (voir «a»), à savoir, que parmi les programmes qui n'ont pas été touchés par l'austérité, on compte ceux qui concernent les régions du Canada où le développement est le plus lent, ainsi que les secteurs désavantagés de la société canadienne. Le sous-comité en a déduit que ces priorités jouissent en fait de l'appui général du peuple canadien.

22. Le sous-comité craint vivement, comme il l'a déjà dit, que cet appui soit pour une bonne part, passif et consentant. La complexité et les rouages administratifs des programmes officiels d'aide ont emboîté le pas à l'accroissement de ces programmes. Il se pourrait donc que les particuliers prennent encore *moins* conscience de la coopération en vue du développement et qu'ils y participent de façon moins tangible. Une telle situation ne peut servir de base à l'appui public pour une expansion soutenue de l'aide à laquelle le gouvernement du Canada s'est engagé. En fait, et à moins de changements manifestes, les Canadiens seront bientôt victimes du «fléchissement de volonté» que certains autres pays ont déjà éprouvé.

23. Cependant, afin de maintenir (et de renforcer) le soutien essentiel du public, le sous-comité estime qu'il faudra faire de nouveaux efforts dans le domaine de l'éducation et de la participation de celui-ci. Le sous-comité note avec satisfaction que le nouveau président de l'ACDI a considéré cet objectif comme l'une des cinq plus hautes priorités de l'Agence. M. Gérin-Lajoie déclare dans son témoignage:

«Nous devrions tous reconnaître que ce travail s'est effectué jusqu'à présent d'une manière décousue

*Témoignages, Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale, 2^e session de la 28^e législature, fascicule n° 35, page 315. Tous les témoignages reçus par le sous-comité figurent au fascicule n° 25 de la 2^e session ainsi qu'aux fascicules n° 4, 6, 8 et 11 de la 3^e session. Les références à ces témoignages renverront au fascicule correspondant dont le numéro sera suivi de la ponctuation de deux points et du numéro de la page; par exemple 35:315.

*Le Conseil canadien pour la coopération internationale a étudié, sur le plan national, les attitudes des jeunes sur ce sujet; dans des villes comme London (Ontario), et Calgary, des associations de personnes intéressées ont consulté des groupe-échantillons représentatifs de leurs collectivités. L'opinion publique se fait encore sentir dans le soutien exprimé par des organisations très représentatives comme le Congrès du travail du Canada et aussi, par les Congrès des partis politiques nationaux, où s'adoptent leurs lignes de conduite. La participation et les contributions financières des membres des grandes organisations non-gouvernementales qui s'intéressent au développement révèlent aussi à quel point le public est favorable à ces programmes.

To say that is not to underestimate the enthusiasm and bright ideas of those who have worked to tell Canadians about the issues of international development. There have been good starts—the Miles for Millions Walks are an example—but they are no more than starts.

There needs to be a much more concerted effort to involve the Canadian public. The people and the talents are clearly available.” (11:13)

24. The Subcommittee has heard some fairly detailed suggestions as to specific programmes which might be undertaken in this area. M. Gérin-Lajoie referred to these proposals and stated, “Together with officials of the Agency I am studying these and other possibilities carefully.” (11:14) It is to be hoped, therefore, that a substantial effort by CIDA to inform and involve the Canadian public will be underway in the near future.

25. Not only is development cooperation generally supported by the Canadian public, but there is also a clear consensus of support among all political parties on the importance of active Canadian participation. There should not, therefore, be any major political difficulty in allocating government funds for the indirect support of independently-run educational programmes. These, in fact, are a logical and desirable complement of CIDA's own informational activities. In cases where government programmes are criticized or other differences exist, there is a possibility for constructive dialogue which is, in itself, of great educational value. Nevertheless, some of the issues relating to public information and involvement on development are surprisingly controversial. The Subcommittee considers it vital that these questions be kept in perspective and that unnecessary and damaging divisiveness and competition, particularly when this occurs between non-governmental agencies, be avoided.

26. Development is an emotional issue, concerned with some of the most fundamental values of a good many people. The potential problems (and serious stresses have arisen in the past) seem to occur when issues are discussed on a superficial level, without clear distinctions being made among varying foreign policy objectives. The solution then is more education, more informed discussion and dialogue. Above all, education and involvement programmes must now stress the urgency, magnitude and complexity of the international development problem. It must be made clear that there are no panaceas or quick solutions and that a sustained and intense global effort is required. A widespread public understanding is needed to counteract any tendency toward public cynicism and should impart a more constructive tone to political and public debate.

c. The Level of Development Assistance

27. A great deal of the discussion of development assistance in the past has revolved around the issue of aid levels or “targets”. This preoccupation is understandable when it is recalled that development assistance is a relatively new phenomenon and one in which a multi-

plcity of international and national agencies are constantly pressing for expansion.

28. The technique of “target-setting” is a familiar one, widely used to mobilize and maintain interest and effort by posing a challenge and perhaps inducing healthy competition. In the field of international development, where the challenge is effectively limitless, the “targets” suggested are an attempt to have an appreciable impact, and, perhaps most importantly, to achieve stable flows of resources to make possible the long-term planning which is so vital in the development process. In no case should the suggested minimum targets become viewed as maximum limits.

29. It is also important to stress that aid targets, by their very nature, are a crude index, “a political device”, which can be very misleading. In the past, such targets have sometimes overlooked the vital distinction between development assistance and colonial administration or military aid. Sometimes they have also failed to distinguish clearly enough between official aid and private investment. The OECD statistics have been gradually improved to the point where to the initiated they convey a fairly accurate picture. But it is difficult in the simplified gross statistics which are normally used in debate to reflect the wide variations in aid terms which can substantially alter the real impact of aid allocations. As the Policy Paper points out, “a somewhat lower volume of development assistance on concessional terms may be better than a larger volume on harder terms. Thus the quantity and quality of aid are within certain limits interchangeable.” (p. 14)

30. With these important reservations in mind, however, the Subcommittee has concluded that aid targets, (and particularly those recommended by the Pearson Commission Report), are a valid and useful instrument for mobilizing efforts on both the national and international levels. This is particularly true at present because of the widespread “weakening of will” which the Pearson Commission was intended to reverse.

31. In the face of declining aid expenditures by several major donors (most notably the United States), Canada is one of a number of middle-ranking donor countries (e.g. Japan, the Netherlands, the Scandinavian countries) which have been consistently increasing their contributions. The Subcommittee believes that it is against this background that Canada's quantitative aid “performance” assumes its greatest importance. As the Policy Paper states:

“...in this aspect of our international relations Canada's example can at this time make a significant difference in the precarious balance in which the future of the entire development enterprise is now poised.” (p. 11)

As Professor Helleiner noted, the association of the targets with Mr. Pearson's role adds further to the international implications of the Canadian effort.

et pas très méthodique. Prétendre cela ne revient pas à sous-estimer l'enthousiasme et les excellentes idées de ceux qui ont essayé de dire aux Canadiens ce qu'étaient les problèmes du développement international. Il y a eu de bons débuts—les Marches des millions, par exemple—mais ce ne sont que des débuts.

Il faut en arriver à un effort beaucoup plus concerté, auquel participe le public canadien. Les bonnes volontés et les compétences ne manquent pas.» (11:13).

24. Le sous-comité a entendu des propositions assez détaillées relatives à des programmes particuliers qui pourraient être mis en œuvre dans ce domaine. Se référant à ces propositions, M. Gérin-Lajoie a déclaré: «En collaboration avec des fonctionnaires de l'Agence, j'étudie très soigneusement ces possibilités ainsi que d'autres.» (11:14) Il faut espérer, dès lors, que l'ACDI déploiera bientôt d'importants efforts en vue d'informer le public canadien et l'amener à participer.

25. Outre le mouvement d'opinion publique en faveur de la coopération, tous les partis politiques attachent une grande importance à la participation active du Canada. Par conséquent, utiliser des fonds gouvernementaux pour le soutien indirect de programmes éducatifs émanant d'organismes indépendants ne devrait pas présenter de sérieuses difficultés sur le plan politique. En réalité, ces programmes sont le complément logique et souhaitable des activités d'information de l'ACDI. Quand les programmes gouvernementaux font l'objet de critiques, ou lorsqu'il y a des divergences, un dialogue constructif pourrait s'instaurer, qui en lui-même, aurait une grande valeur éducative. Toutefois, certaines questions relatives à l'information du public et à sa participation au développement sont étonnamment sujettes à controverse. Le sous-comité estime qu'il est vital de les maintenir dans leur propre perspective et d'éviter les scissions et la concurrence préjudiciables et inutiles lorsqu'elles surviennent entre des organismes non gouvernementaux.

26. Cependant, le développement est un problème émotionnel, qui implique certaines des valeurs les plus fondamentales de bien des gens. Les problèmes éventuels (et il y a eu de graves conflits dans le passé) semblent se présenter lorsque les questions sont étudiées d'une manière superficielle, sans faire de distinction entre les divers objectifs de politique étrangère. La solution consiste alors en une meilleure éducation, et une discussion et un dialogue plus informés. Aujourd'hui surtout, les programmes d'éducation et de participation doivent surtout faire ressortir l'urgence, l'importance et la complexité du problème du développement international. Il faut que l'on comprenne bien qu'il n'existe ni panacée ni solution expéditive, mais qu'il faut un effort global soutenu et intense. Il faut que le public comprenne bien ces problèmes si l'on veut neutraliser toute tendance au cynisme, et afin que les débats politiques et publics soient plus constructifs.

c. La portée de l'aide au développement

27. Au cours des dernières années, une bonne partie des discussions sur l'aide au développement a tourné autour de la question de sa portée ou de ses «objectifs». Cette préoccupation est compréhensible, lorsqu'on se souvient que l'aide au développement est un phénomène

relativement nouveau, dont de multiples organismes internationaux et nationaux encouragent constamment l'essor.

28. La technique connue qui consiste à «choisir des objectifs» sert souvent à mobiliser et à maintenir l'intérêt et l'effort, en posant un défi et en faisant parfois naître une concurrence saine. Dans le domaine du développement international, où le défi est en réalité illimité, les «objectifs» proposés consistent à essayer d'avoir un influence considérable et, ce qui est peut-être plus important, à obtenir une certaine stabilité des ressources, pour permettre la planification à long terme si essentielle au processus du développement. On ne devra en aucun cas considérer les objectifs minimaux proposés comme des limites maximales.

29. De même, il est important de souligner que ces objectifs, de par leur nature, ne sont que des ébauches, «des mécanismes politiques», qui peuvent être très dangereux. Il est parfois arrivé que ces objectifs aient dissimulé les distinctions essentielles entre l'aide au développement et l'administration coloniale ou l'aide militaire. Parfois aussi, ils omettaient de distinguer nettement entre l'aide officielle et l'investissement privé. Les statistiques de l'OCDE se sont successivement améliorées si bien que l'expert peut en tirer des conclusions assez exactes. Mais il est difficile que les statistiques approximatives dont on se sert normalement au cours des débats reflètent les fluctuations considérables des conditions de l'aide, qui peuvent modifier la portée de façon substantielle. Comme le fait remarquer le Livre blanc: «Il est possible qu'un volume relativement moins élevé d'aide au développement consentie à des conditions de faveur se révèle plus profitable qu'une aide plus considérable consentie à des conditions plus rigoureuses. Ainsi, sous certaines réserves, la quantité et la qualité sont des notions très relatives lorsqu'il s'agit d'aide.» (Page 15)

30. Cependant, tout en ayant ces réserves importantes présentes à l'esprit, le sous-comité a conclu que les objectifs d'aide, (et notamment ceux que recommande le rapport de la Commission Pearson), sont un instrument valable et utile lorsqu'il s'agit de mobiliser les efforts au niveau national et international. Ceci est particulièrement vrai à l'heure actuelle, à cause du «manque de volonté» général que la Commission Pearson devait faire disparaître.

31. En face de plusieurs des pays donateurs les plus importants, dont les dépenses d'aide diminuent (notamment les États-Unis), le Canada fait partie d'un certain nombre de pays donateurs de moyenne importance (comme le Japon, la Hollande, les pays Scandinaves) qui accroissent leurs contributions de manière substantielle. Le sous-comité estime que c'est dans cette optique que la «performance» du Canada quant au volume de l'aide accordée, prend le plus d'importance. Comme le déclare le Livre blanc:

«... sous cet angle de nos relations internationales, l'exemple du Canada peut, à l'heure actuelle, faire beaucoup pour assurer un équilibre plus stable à l'avenir de l'effort de développement dans son ensemble.» (page 11)

Comme l'a fait remarquer le professeur Helleiner, l'association de ces objectifs au rôle de M. Pearson ne fait qu'accroître les implications internationales de l'effort canadien.

32. The former President of CIDA reiterated the importance of this general factor when he pointed out that the combined contributions of the medium-sized donors are impressive in both psychological and purely material terms:

"We can best influence the United States by being positive ourselves. If all the other donor countries doubled their contributions we would more than make up for the half that the United States has contributed in the past."

33. In strictly domestic terms, too, "targets" are an issue of considerable importance. In the Policy Paper, the Government expresses its intention "to increase the amount of funds allocated to international development assistance to move toward the internationally-accepted targets." (p. 11) This commitment is combined with a pledge to increase the Canadian official allocation by \$60 million in the fiscal year 1971-72. In a period of continuing austerity, this is encouraging evidence of the Government's firm intention to continue assigning a high priority to this programme.

34. For all of these reasons the Subcommittee has focussed on the Pearson Commission's recommendation that developed countries by 1975 devote .7 per cent of their GNP to official development assistance. In this connection it has noted that at the United Nations in October 1970, the Canadian representative, while expressing the Government's acceptance of this target figure, refrained from specifying the time-period in which it was to be achieved.

35. In the Subcommittee's view, Canada realistically set the goal of attaining this target by 1975. The Policy Paper acknowledges that the developing countries need and "can utilize as much assistance as the donor countries can conceivably make available," (p. 15) and, on the other hand that "it is within the ability of the Canadian economy to make available the resources for any level of development assistance that is within the range of practical consideration". (p. 14) Indeed, the Government concluded from its review "that this sacrifice can be made without lowering Canadian standards of living, and even without affecting significantly the rate of improvement in the standards of living". The Policy Paper then went on to say

"There is therefore no basic Canadian inability to transfer resources. The main constraints arise because the largest portion of the transfer of resources takes the form of official development assistance, and must be directed through the public sector accounts. The question of what can be "afforded" is thus a budgetary one and not a question of the basic availability of resources in Canada." (p. 14)

36. This statement is followed by an important acknowledgement that "development is a long-term commitment that will require a steady and increasing stream of resources". (p. 14) The Paper continues:

"The development process must therefore be insulated against fluctuations in the allocation of

development assistance that might arise from budgetary or financial considerations. To provide this stability, and to recognize the priority of the development assistance programme, the Government will endeavour to increase each year the percentage of the national income allocated to international development assistance." (p. 14)

37. The Subcommittee appreciates that the Government is aiming for "regular and dependable" growth and is clearly reluctant to undertake to reach specific targets which may not subsequently be met. To do so would not only be damaging to morale, both domestically and internationally, but would also have a very detrimental effect on the development planning process.

38. The Subcommittee is likewise aware that the provision of the additional funds which the Government has stated it will endeavour to allocate to foreign assistance raises at this time serious questions of competing demands and priorities. The Subcommittee is fully sensitive to these factors and recognizes that these decisions each year hinge on both political will and the maintenance of public support. In the face of domestic needs of undeniable gravity and urgency, the Canadian public cannot be expected to remain immune to the loss of interest and concern which has occurred in a number of donor-countries. As the Prime Minister said in the Throne Speech debate in October, 1969, "It must continue to be the responsibility of all of us, here to ensure that Canadians will understand the need, and support increasing expenditures, for developmental programmes". (CHCD, 24 October 1969)

39. The overall topic of public support has been discussed in a previous section of this Report and the Subcommittee has stressed the need for a concerted programme of activity in this area involving the very considerable resources of the voluntary agencies and community groups. In the context of such a programme, adoption of the Pearson Commission's targets could prove to be a very beneficial factor.

40. In considering whether it would be realistic at this time to recommend the formal adoption of the Pearson Commission's target for official aid, the Subcommittee has had to take account of a statistical problem, namely, the difficulty of determining the probable Canadian Gross National Product in 1975. The Dominion Bureau of Statistics declines to make an estimate and the Economic Council of Canada acknowledges that its figures are only crude projections. On the basis of these projections of GNP the Subcommittee has been surprised and pleased to discover through its own calculations that Canada could, by maintaining the rate of increase set in 1971-72 (approximately 16.5 per cent), come close to achieving the .7 per cent target in the 1975-76 appropriations. In other words, by maintaining (or slightly increasing) the present priority on efforts in this field, the Pearson Commission target for official aid could be met. It must be noted, however, that the target refers specifically to "net disbursements", on which basis somewhat more effort would be required.

41. The Subcommittee accordingly recommends that the Government maintain the rate of increase in CIDA

32. L'ancien président de ACIDI a de nouveau souligné l'importance de ce facteur général et a fait remarquer que le total des contributions des donateurs d'importance moyenne est considérable, tant du point de vue psychologique que purement matériel:

C'est en étant nous-mêmes positifs que nous pouvons le mieux influencer les États-Unis. Si tous les autres pays donateurs doubleraient leurs contributions, cela représenterait plus de la moitié de l'aide américaine dans le passé.»

33. Dans un cadre purement national, les «objectifs» ont également une importance considérable. Dans le Livre blanc, le gouvernement exprime son intention «d'augmenter le montant des fonds affectés à l'aide au développement international au cours des années qui viennent afin de se rapprocher ainsi des objectifs acceptés à l'échelle internationale.» (page 11) Cet engagement s'ajoute à la décision d'accroître de \$60 millions l'aide officielle du Canada au cours de l'année financière 1971-1972. Dans une période d'austérité continue, c'est une preuve encourageante que le gouvernement a la ferme intention de continuer à accorder une haute priorité à ce programme.

34. Pour toutes ces raisons, le sous-comité s'est particulièrement intéressé à la recommandation de la Commission Pearson, selon laquelle les pays développés devraient, d'ici 1975, consacrer .7 p. 100 de leur produit national brut à l'aide officielle au développement. A ce même sujet, il a remarqué qu'en octobre 1970, aux Nations Unies, le représentant canadien n'a pas voulu préciser au bout de combien de temps ce chiffre serait atteint, tout en disant que le gouvernement l'acceptait comme objectif.

35. Selon le sous-comité, le Canada peut, de façon réaliste, se fixer d'atteindre cet objectif en 1975. Le Livre blanc reconnaît que les pays en voie de développement doivent et «sont en mesure d'absorber autant d'aide que les pays donateurs peuvent leur procurer.» (page 14) et, d'un autre côté, que «l'économie canadienne est en mesure de fournir les ressources requises, quel que soit le volume d'aide au développement qui s'avère souhaitable sur la plan pratique.» (page 15) De plus, le gouvernement a conclu de cet examen «que ce sacrifice pourrait être consenti sans pour cela abaisser le niveau de vie des canadiens, et même sans en ralentir sensiblement l'amélioration.» Le Livre blanc continue en ces termes:

«Du point de vue du Canada, il n'existe donc aucun obstacle fondamental au transfert des ressources. Les principales restrictions proviennent du fait que la majeure partie du transfert des ressources a lieu sous forme d'aide publique au développement, laquelle est nécessairement portée au compte public. Le montant d'aide que l'on peut «se permettre» est donc une question d'ordre budgétaire et n'est pas essentiellement fonction de la disponibilité des ressources au Canada.» (page 15)

36. Cette déclaration est suivie d'une remarque importante: «le développement présuppose un engagement à long terme qui exige un apport régulier et croissant de ressources.» (page 15) Le Livre blanc dit ensuite:

«Il faut donc éviter que la marche du développement soit ralentie, pour diverses considérations d'or-

dre budgétaire ou financier, par des fluctuations du volume de l'aide au développement. Afin d'assurer cet équilibre et de mettre en lumière la priorité du programme d'aide au développement, le gouvernement tâchera d'accroître, chaque année, le pourcentage du revenu national qu'il affecte à l'aide publique au développement.» (page 15)

37. Le sous-comité est sensible au fait que le gouvernement recherche une croissance «régulière et sûre», et qu'il ne se fixe pas d'objectifs particuliers qu'il ne pourrait pas atteindre ensuite. Une telle éventualité serait non seulement désastreuse pour le moral, tant national qu'international, mais aurait aussi une influence très néfaste sur la planification du développement.

38. De même, le sous-comité est au courant du fait que le gouvernement a déclaré son intention d'accorder des fonds supplémentaires à l'aide à l'étranger ce qui entraîne de graves difficultés en ce qui concerne les autres besoins et priorités. Le sous-comité est parfaitement conscient de ces facteurs et reconnaît que, chaque année, ces décisions dépendent de la volonté politique et de la continuité du soutien public. On ne peut pas s'attendre à ce que le public canadien, confronté avec des besoins nationaux d'une gravité et d'une urgence indéniables reste insensible au manque d'intérêt qui s'est fait jour dans bon nombre de pays donateurs. Comme l'a dit le Premier ministre au cours du débat sur le discours du Trône, en octobre 1969: «Nous tous avons toujours le devoir de faire comprendre cette nécessité aux Canadiens et de leur faire accepter les dépenses accrues pour les programmes de développement.» (débat de la Chambre, 24 octobre 1969)

39. Le problème général du soutien du public a fait l'objet d'une précédente partie de ce rapport, et le sous-comité a souligné la nécessité d'avoir un programme d'activités concerté dans ce domaine, comprenant les ressources très importantes des organismes bénévoles et des groupes communautaires. Dans le contexte d'un tel programme, l'adoption des objectifs de la Commission Pearson pourrait apparaître comme un facteur très profitable.

40. En cherchant à savoir s'il serait réaliste, à l'heure actuelle, de recommander l'adoption formelle des objectifs de la Commission Pearson quant à l'aide officielle, le sous-comité a dû tenir compte d'un problème statistique, à savoir: qu'il est difficile de déterminer quel sera le produit national brut du Canada en 1975. Le Bureau fédéral de la statistique refuse de faire des prévisions et le Conseil économique du Canada reconnaît que ces chiffres ne sont que de pures conjectures. D'après ces prévisions du produit national brut, le sous-comité a eu la surprise et le plaisir de découvrir, en faisant ses propres calculs, que le Canada pourrait, en maintenant le taux de croissance de ses contributions de 1971-1972 (soit environ 16.5 p. 100), arriver très près de l'objectif de .7 p. 100 en 1975-1976. Autrement dit, en maintenant (ou en augmentant légèrement) la priorité donnée actuellement aux efforts dans ce domaine, on pourrait atteindre les objectifs de la Commission Pearson pour l'aide officielle. Il y a lieu de noter qu'il s'agit clairement dans cet objectif de «déboursés nets» ce qui nécessiterait, en l'occurrence, un complément d'efforts.

41. Par conséquent, le sous-comité recommande que le gouvernement maintienne le taux de croissance de 1971-

allocations set in 1971-72 with a view to achieving the .7 per cent target as a minimum by 1975-76.

42. A further issue relating to the level of Canadian allocations is the much-discussed "lag" between allocations and disbursements. This "lag", the Subcommittee believes, has been misunderstood in some quarters to imply a fundamental incapacity on the part of the Canadian Government, multilateral agencies or recipient governments to utilize effectively the present volume of aid resources. The Subcommittee has considered this subject at some length and has concluded that this is not the case. The actual situation is convincingly explained in a background paper prepared by CIDA and appended to Issue No. 11 (4 February 1971) of the Proceedings of the Standing Committee. In summary, the Subcommittee is persuaded that a certain "lag" or "pipeline" is a normal and unavoidable element in programmes of this kind. Its excessive length in the past now appears to have been essentially a transitional problem which is being overcome quite satisfactorily. Many of the delays have been a result of policies which have been substantially improved by the policy review. A number of additional changes suggested in later sections of this report could be expected to further alleviate these difficulties.

43. The Subcommittee has also been impressed by the possibilities of another proposal for stepping-up the volume of international development assistance. This is the scheme for "linking" Special Drawing Rights (SDR's) to the provision of development finance. The Subcommittee heard a number of opinions on this subject, but it is clearly too early to take a final position on the complex and controversial "link" proposal. This is the current view of the Canadian Government, as expressed in the House by the Secretary of State for External Affairs on 17 February, 1971. Mr. Sharp stated, however, that "We do... regard it as an important proposal requiring serious consideration" and noted that the proposal has been the subject of numerous, and continuing, international discussions.

44. In view of the striking potential of such a scheme (if practical), and the support given the plan by many developing countries and a number of international bodies, the Subcommittee recommends that the Canadian Government give special impetus to its study of the "link" proposal. In this connection, the Subcommittee noted that the proposal is likely to come up for serious consideration by the international community as a whole in 1972. It is to be hoped that at that time the Canadian Government will be able to take a firm position and, if at all possible, energetically support this new aid measure.

d. The Allocation of Development Assistance

(i) The Destination

45. The Subcommittee has expressed support for the Government's identification of "economic and social development" as the primary objective of the Canadian programme. Within that overall objective, however, there has emerged in the recent climate of reassessment a new priority to which Canadians and others have become

increasingly sensitive. In his testimony, the former President of CIDA expressed it this way:

"...I would suggest that there is a much more human attitude toward development current these days and a greater acknowledgement that economic development is really a means to the achievement of the social goals and social aspirations of people and not an end in itself". (p. 6.25)

He also pointed out that

"There has been far greater concern expressed that gaps should not open up and elites become rich and isolated in the low-income countries; that development should, in fact, benefit the neediest in this world." (p. 25)

His successor at CIDA announced very early that this concern was to be one of his foremost priorities.

46. Naturally, the Canadian concern with the equitable distribution of the benefits of development within developing countries will be a matter involving considerable sensitivity in inter-governmental relationships. Nevertheless, the Subcommittee considers this a thoroughly legitimate and indeed urgent concern for the Canadian Government. It should be a primary determinant of the types of development cooperation engaged in by Canada, and of the extent of cooperation offered to different countries.

47. With regard to more specific "allocation" policies for bilateral development assistance, two major questions emerge. The first concerns the principle of "concentration" which has been adopted by the Canadian Government. The second concerns the criteria for the selection of the countries with which Canada will cooperate, particularly on a basis of concentration.

48. The rationale for the concentration of the Canadian programme is a convincing one. Canada's resources, even if substantially expanded, could not have any significant impact if they were spread over a very large number of developing countries. This in fact seems to have been a weakness of the Canadian programme at the time when it first underwent significant expansion. The burden and cost of administration would also be greatly magnified. The basis of bilateral cooperation is the assumption that the donor country has some particular capability, familiarity or technical expertise which is especially required by the recipient partner. On this basis, different donors have quite naturally concentrated their efforts in the past in different countries or areas.

49. The criteria for selecting areas of Canadian concentration in the past appear to have varied from time to time, but a definite pattern has now emerged and is being fairly consistently maintained. Although the Policy Paper did not specify the areas designated for future concentration, the Subcommittee understands that, in general, the present pattern will be maintained.

50. At present the countries or areas of concentration under the Canadian program are India, Pakistan, Ceylon and Malaysia in Asia; Ghana and Nigeria in Commonwealth Africa; Francophone Africa, particularly Tunisia,

1972 pour les subventions de l'ACDI, dans le but d'atteindre l'objectif de .7 p. 100 en 1975-1976.

42. Un autre problème se pose à propos du niveau des subventions canadiennes: il s'agit du «retard» entre l'octroi des subventions et leur versement effectif, qui a fait l'objet de nombreuses discussions. Selon le sous-comité, certaines personnes ont cru, à tort, que ce retard était le fruit d'une incapacité fondamentale du gouvernement canadien, des organismes multilatéraux ou des gouvernements bénéficiaires, à utiliser de manière efficace le volume actuel des ressources d'aide. Le sous-comité a étudié ce sujet de manière approfondie, et en a conclu que ce n'est pas le cas. La situation réelle est expliquée de manière convaincante dans un document préparé par l'ACDI et imprimé en appendice au fascicule n° 11 (4 février 1971) des délibérations du Comité permanent. En résumé, le sous-comité est persuadé qu'un certain «retard» ou «pipeline» est normal et inévitable dans des programmes de ce genre. Sa durée excessive d'autrefois apparaît aujourd'hui comme un simple problème transitoire qui a été surmonté d'une manière tout à fait satisfaisante. Nombre de ces retards étaient dus à des lignes de conduite qu'on a considérablement améliorées par la révision de la politique. Bien d'autres modifications, proposées dans les parties suivantes de ce rapport, permettront peut-être de surmonter encore mieux ces difficultés.

43. Le sous-comité a été frappé également par les possibilités qu'offre une autre proposition tendant à accroître le volume de l'aide au développement international. Elle consiste à «rattacher» les droits de tirage spéciaux (DTS) à la fourniture de fonds pour le développement. Le sous-comité a entendu un certain nombre d'opinions à ce sujet, mais il est évident qu'il serait prématuré de prendre position de façon définitive sur la question complexe et sujette à controverse de ce «rattachement». C'est le point de vue actuel du gouvernement canadien qu'a exprimé à la Chambre le secrétaire d'État aux Affaires extérieures, le 17 février 1971. M. Sharp a cependant déclaré que «nous tenons pour importante cette proposition qui mérite une étude sérieuse» et il a fait observer qu'elle a été l'objet de nombreuses et constantes discussions internationales.

44. En raison du potentiel considérable d'un tel plan (s'il est réalisable) et de l'appui que lui donnent plusieurs pays industrialisés et un certain nombre d'organismes internationaux, le sous-comité recommande que le gouvernement canadien accélère de façon spéciale l'étude de ladite proposition de «rattachement». A ce propos, le sous-comité a observé que cette proposition sera vraisemblablement étudiée, en 1972, par l'ensemble de la communauté internationale. Il y a lieu d'espérer qu'à ce moment le gouvernement canadien sera en mesure d'adopter une position bien établie et, si c'est possible, d'appuyer énergiquement une telle mesure d'aide.

d. L'attribution de l'aide au développement

(i) Sa destination.

45. Le sous-comité s'est déclaré en faveur du gouvernement quand il fixe comme objectif primordial du programme canadien le «développement économique et social». Cependant, dans le cadre de cet objectif général, une priorité nouvelle à laquelle le Canada et d'autres pays attachent de plus en plus d'importance est apparue

dans le contexte actuel de ré-évaluation. L'ancien président de l'ACDI en témoigne de la manière suivante:

«...je dirais qu'il existe actuellement une attitude beaucoup plus humaine face au courant de développement, et une meilleure connaissance du fait que le développement économique est en réalité un moyen d'atteindre les objectifs sociaux et les aspirations sociales des peuples, et non une fin en soi.» (page 6.25)

Il a également fait remarquer que:

«Il semble très important d'éviter que des fossés se créent, et que seules les élites s'approprient les richesses, dans les pays à faible revenu; il faut faire en sorte que ceux qui en ont le plus besoin, dans ce monde, bénéficient du développement.» (page 25)

Son successeur à l'ACDI a, dès son arrivée, annoncé que cet objectif serait une de ses plus hautes priorités.

46. Naturellement, la volonté canadienne de répartir équitablement les bénéfices du développement dans les pays en voie de développement dépendra en grande partie de la qualité des relations inter-gouvernementales. Cependant, le sous-comité considère qu'il s'agit là d'un objectif urgent et tout à fait légitime pour le gouvernement canadien. Il devrait être déterminant pour fixer les types de coopération dans lesquels le Canada doit s'engager, et l'importance de la coopération qui sera offerte aux différents pays.

47. En ce qui concerne les politiques plus particulières «d'attribution» pour l'aide bilatérale au développement, deux importantes questions se posent. La première concerne les principes de «concentration» qui ont été adoptés par le gouvernement canadien, et la seconde les critères de sélection des pays avec lesquels le Canada va coopérer, notamment sur une base de concentration.

48. La raison d'être de la concentration du programme canadien est très convaincante. Les ressources du Canada, même si elles étaient notablement accrues ne seraient pas très utiles si elles étaient offertes à un très grand nombre de pays en voie de développement. Cela semble avoir été l'une des faiblesses du programme canadien lors de la première expansion importante qu'il a subie. Le poids et le coût de l'administration s'en trouveraient également accrus de façon importante.

Sous-jacent au principe de la coopération bilatérale se trouve le principe que le pays donateur dispose de certaines connaissances et d'une certaine expérience technique dont le pays bénéficiaire a particulièrement besoin. A partir de là, les différents pays donateurs ont, par le passé, tout naturellement concentré leurs efforts dans différents pays ou régions.

49. Autrefois, les critères de sélection des régions de concentration canadienne semblent avoir varié d'une époque à l'autre, mais un système a maintenant été mis au point et semble être régulièrement utilisé. Bien que le Livre blanc n'ait pas précisé quels seraient les futures zones de concentration, le sous-comité pense que le système actuel serait maintenu dans son ensemble.

50. A l'heure actuelle, les pays ou zones de concentration du programme canadien sont l'Inde, le Pakistan, Ceylan et la Malaisie en Asie; le Ghana et le Nigéria dans l'Afrique du Commonwealth; en Afrique franco-

Senegal and the Cameroun; the Commonwealth Caribbean; and to a lesser extent Latin America. Indonesia has recently been designated as an additional country of concentration. Apart from the original reasons for the selection of these countries or areas, two further arguments for continuing to focus Canadian efforts there have now emerged. The first is that, by all international standards, these Canadian programmes have in the main enjoyed a large measure of success. The second is that the working experience in these countries has provided the agencies and individuals involved with an invaluable familiarity with conditions, procedures, and personnel. As one witness pointed out to the Subcommittee this kind of expertise is particularly scarce in Canada because of the lack of a pool of former colonial officials. The working relationships established may now be expected to lead to increased effectiveness in the programmes in present countries of concentration.

51. Although the Subcommittee supports the principle of concentration, and the general pattern of concentration now in effect, this principle should not and cannot be applied too rigidly. In practice, there are bound to be year-to-year fluctuations of allocations which will appear to depart from this principle. An inflexible approach may also impede gradual adjustments in emphasis to respond to new needs and opportunities. The Subcommittee therefore suggests that, while the concept remains valid and the approach useful as a planning tool, repeated public commitment to "countries (or areas) of concentration" could fix the Canadian aid programme in an inflexible mould.

52. A further side-effect of a policy of concentration must also be noted, however. In the smaller developing countries, a concentrated programme of Canadian assistance can lead to a greatly expanded and very noticeable Canadian presence. This, in turn, may result in concern about over-dependence and possible suspicion about Canadian intentions in some sectors of opinion in the country concerned. Canadians are, of course, unaccustomed to this kind of relationship, and a good deal of sensitivity will be required to prevent it from reducing the effectiveness of aid programmes or even damaging overall relations.

53. The present policy envisages the allocation of approximately 80 per cent of total bilateral assistance to countries of concentration, with the remainder allocated to other countries "primarily for education and technical assistance and for occasional capital projects of high development priority". (p. 19) This additional amount, together with increased allocations to multilateral agencies, should enable Canada to continue to make a worthwhile contribution to development in countries other than countries of concentration.

54. The criteria for selecting countries and regions of concentration are outlined in the Policy Paper (p. 8), and it is clear that in each case the selection involves the attribution of different weights to several different kinds of principle. While the Subcommittee would not venture a detailed critique of specific country-allocations, it does, in general, believe that these policies of allocation and

concentration have been realistically and legitimately related to Canada's interests and capabilities. A note of caution should be sounded, however, about planned directions for the future. Bilateral programmes are now projected for Latin American and, increasingly, for certain Pacific countries such as Indonesia. These plans do relate to Canada's broad foreign policy priorities, and the countries involved could effectively utilize expanded Canadian aid. It is extremely important, however, to recognize that the assistance needs of these areas are immense, dwarfing statistically almost all the areas in which Canada now has its most concentrated programmes. For these reasons, it will be vitally important not only to be highly selective in practice, but also to take great pains to avoid arousing unrealistic expectations in these countries as to the volume of help that Canada will be able to provide.

(ii) The Channels

55. In the past, a great many discussions of the channels of development assistance have been couched in terms of "bilateral versus multilateral aid". It is now clear that this formulation is an artificial dichotomy, and that there is scope for both forms and for new forms which combine characteristics of both. Almost all of the Subcommittee's witnesses have stressed that both forms have distinctive merits and are mutually-complementary elements in the overall Canadian effort.

56. In this respect, a very important commitment was the announcement in the Policy Paper that the Government intends to "increase the proportion of Canadian assistance allocated to multilateral programmes to about 25 per cent of total official assistance". (p. 11) In this area, where the Canadian record was already a relatively good one, the new commitment substantially exceeds the minimum of 20 per cent recommended by the Pearson Commission. This is considered by the Subcommittee to be a very positive step and an important demonstration of Canadian support for multilateral aid and for cooperative international action in general. Increased allocations to multilateral agencies have the additional advantage (from which Canada has clearly benefitted in the past) of permitting continuing growth in overall aid efforts even when the facilities for bilateral administration are fully occupied or strained. It is important to add, however, that Canadian participation in multilateral aid programmes cannot be considered complete on the basis of financial contributions alone. The Subcommittee considers it vital that Canadian skills and talents be made available as fully as possible for roles in the operations and secretariats of multilateral aid organizations.

57. Within this overall expansion of multilateral aid the Policy Paper states that "additional contributions to the IDA (International Development Association of the World Bank Group) deserve a special priority". (p. 18) The IDA (the "soft loan window" of the Bank) is described as "a particularly effective organization through which to channel development assistance". (p. 18) The Policy Paper goes on to say,

phone; la Tunisie, le Sénégal et le Cameroun notamment, des Antilles du Commonwealth; et, dans une moindre mesure, l'Amérique latine. Il est probable que l'Indonésie vient de s'ajouter à ces pays. Outre les premières raisons pour lesquelles ces régions ou ces pays ont été choisis, il y a deux nouveaux arguments pour que le Canada continue à y concentrer ses efforts. Le premier est que, selon toutes les normes internationales, les programmes canadiens ont, dans l'ensemble, été couronnés de succès dans une grande mesure. Le second est que l'expérience du travail dans ces pays a permis aux agences et aux particuliers d'en mieux connaître les conditions, les procédés, et le personnel. Comme un témoin l'a fait remarquer au sous-comité, ce genre d'expérience est très peu courant au Canada, car il n'y a pas d'anciens fonctionnaires coloniaux. Les relations de travail établies vont probablement entraîner une plus grande efficacité des programmes dans les pays actuels de concentration.

51. Bien que le sous-comité soit en faveur du principe de la concentration et des modalités de son application actuelle, un tel principe ne saurait et ne pourrait s'appliquer de façon trop rigide. En pratique, il y aura nécessairement des fluctuations annuelles dans les allocations qui sembleraient s'écarter de ce principe. Une ligne de conduite rigide peut également faire obstacle à des ajustements progressifs des priorités en vue de répondre aux nouveaux besoins et aux nouvelles possibilités. Le sous-comité estime dès lors que, tout en maintenant le concept et les moyens d'action comme des instruments utiles de planification, un engagement reconduit de la part du public envers les «pays (ou zones) de concentration» pourrait figer le programme d'aide canadien dans un moule rigide.

52. Cependant, il faut noter que la politique de concentration a un autre effet secondaire. Dans les petits pays en voie de développement, un programme concentré d'aide canadienne peut rendre la présence canadienne beaucoup plus forte et remarquable (en lui donnant une sorte de statut de «grande puissance»). Mais ce phénomène pourrait à son tour pousser certains secteurs d'opinion du pays concerné à craindre une trop grande dépendance et à s'interroger sur les intentions du Canada. Bien sûr, les Canadiens n'ont pas l'habitude de ce genre de relations, et il faudra faire en sorte que ce manque d'expérience ne diminue pas l'efficacité des programmes d'aide ni ne porte atteinte aux relations générales.

53. La politique actuelle envisage l'attribution d'environ 80 p. 100 de l'aide bilatérale totale aux pays de concentration; le reste sera affecté aux autres pays et sera «surtout consacré à l'instruction et à l'assistance technique ainsi qu'à certains projets d'aide économique hautement prioritaires au titre du développement». (page 20). Ce montant supplémentaire, ainsi que les subventions accrues aux agences multilatérales, devraient permettre au Canada de continuer à contribuer utilement au développement des pays autres que ceux de concentration.

54. Le Livre blanc explique les critères de sélection des pays et des régions de concentration (page 8), et il est évident que dans chaque cas, la sélection dépend de l'importance que l'on attribue aux différents genres de principes. Le sous-comité n'a pas l'intention de faire une critique détaillée de la façon dont ont été choisis les pays, et il croit qu'en général, ces politiques d'attribution et de

concentration correspondent de manière réaliste et légitime aux intérêts et aux possibilités du Canada. Cependant, à l'avenir, il faudra prendre beaucoup de précautions à l'égard de cette planification. On envisage à l'heure actuelle des programmes bilatéraux pour l'Amérique latine et, de plus en plus, pour certains pays du Pacifique, comme l'Indonésie. Ces plans correspondent aux vastes priorités de la politique étrangère du Canada, et les pays intéressés pourront certainement tirer profit d'un accroissement de l'aide canadienne. Cependant, il est de la plus haute importance de savoir que les besoins en aide de ces pays sont immenses et qu'ils font presque disparaître, sur le plan statistique, toutes les régions où le Canada applique à l'heure actuelle ses programmes les plus concentrés. C'est pourquoi, il sera vital non seulement d'avoir des normes de sélection très élevées en pratique, mais aussi d'éviter le plus possible que ces pays se fassent une idée peu réaliste du volume d'aide que le Canada pourra leur fournir.

(ii) Les moyens—

55. Dans le passé, on a souvent parlé des moyens de contribuer au développement de l'aide bilatérale par rapport à l'aide multilatérale. Il est maintenant évident que cette formulation est une dichotomie artificielle, et qu'il est possible d'utiliser les deux systèmes en combinant leurs caractéristiques respectives. Presque tous les témoins du sous-comité ont insisté sur le fait que les deux systèmes présentent des avantages distinctifs et des éléments mutuellement complémentaires de l'effort général du Canada.

56. A ce propos, le gouvernement a annoncé, dans le Livre blanc, son intention «d'augmenter la proportion d'aide canadienne affectée aux programmes multilatéraux jusqu'à 25 p. 100 environ de l'aide publique globale» (page 11); voilà un engagement très important. Dans ce domaine, où la part canadienne était déjà relativement importante, ce nouvel engagement est nettement supérieur au minimum recommandé par la Commission Pearson. Le sous-comité considère qu'il s'agit là d'une étape très positive, et d'une démonstration importante de l'appui canadien à l'aide multilatérale et à la coopération internationale en général. L'accroissement des subventions aux organismes multilatéraux présente l'avantage supplémentaire (dont le Canada a nettement bénéficié dans le passé) de permettre une croissance continue dans l'ensemble des efforts d'aide, même lorsque les services de l'administration bilatérale sont entièrement occupés ou même débordés. Il est important d'ajouter, cependant, que la participation du Canada aux programmes d'aide multilatérale ne serait pas complète si elle se limitait à des contributions financières. Le sous-comité recommande qu'on puisse recourir dans toute la mesure du possible aux compétences et aux talents canadiens pour tout ce qui concerne le fonctionnement et la dotation en personnel des secrétariats des organismes d'aide multilatérale.

57. Dans le cadre de cette expansion générale, le Livre blanc déclare que : «une contribution accrue à l'AID (l'Association internationale de développement de la Banque mondiale) mérite donc de se voir accorder une priorité particulière.» (page 19) L'AID d'organisme «qui prête dans de bonnes conditions» est décrit comme étant «particulièrement efficace pour ce qui est de canaliser l'aide au développement» (page 19). Le Livre blanc continue:

"The Government also proposes to increase its support of the United Nations Development Programme on evidence that its effectiveness is being improved, and to support regional and other specialized development institutions." (p. 18)

58. The Subcommittee firmly supports these objectives. In particular it is hoped that the U.N. system will soon be in a position to absorb increased Canadian assistance, through the implementation of the kind of reforms recommended in the Jackson Report. (A number of these recommendations have subsequently been approved by the UNDP Governing Council).

59. Similarly, the regional and other specialized development institutions merit strong Canadian encouragement and support, particularly because of the important share of decision-making held by the developing countries themselves in these organizations. As the Paper also points out, the new types of institutions, such as the agricultural research institutes, have some remarkable achievements to their credit, and show great potential for further effectiveness. Official Canadian support, either through CIDA or through the International Development Research Centre, is fully justified.

60. The policies on the allocation of bilateral assistance have been discussed in paragraphs 46 to 54 and a number of issues regarding the terms of bilateral aid will be examined in paragraphs 186 to 196. It is important to note here, however, that a number of the changes in the terms of Canadian bilateral programmes will significantly reduce the shortcomings of this form of assistance from the viewpoint of the developing countries. Once its objectionable aspects have been eliminated, bilateral assistance has several important merits.

61. Canadian bilateral assistance, not being provided by a great power and not having political strings attached, is often particularly welcomed by developing countries. In the close cooperative relationship which grows up, responsiveness is found to be high and the partner-governments find the involvement and commitment of Canadians to be a considerable advantage. From the Canadian point of view, the identifiable Canadian contribution makes it easier for people in this country to follow and feel involved in the Government's activities in this field and, indeed, for significant numbers of Canadians to gain from personal exposure to developing countries and their citizens. At the same time, bilateral programmes permit the Government to maintain some detailed scrutiny of the effectiveness of aid expenditures. This scrutiny, while it should not impinge upon the rights and prerogatives of the partner-government, serves a legitimate and essential interest of the Canadian Government and its taxpayers. (Further discussion of performance and evaluation will be found in the final section of this report entitled "The Aid Relationship".)

62. A final point to be noted is that new channels of development assistance are emerging and appear very

promising. The "consortium approach", for example, encourages the most effective utilization of the resources of a number of donors and the fullest coordination and consultation by the government of the developing country involved. In some cases, it has also been possible for Canada to offer assistance in the framework of schemes for regional economic integration among developing countries. Very often, these schemes offer the best long-term hope for progress and eventual economic viability in the developing world. Canadian support should be maintained and expanded wherever possible.

(iii) The Content

63. As in the matter of geographical distribution, the Policy Paper opts for a strategy of concentration in the selection of fields of aid activity. The Government states its intention "to specialize in assisting particular sectors ... in which Canada has special competence." (p. 18-19) Canadian competence, of course, has always conditioned the types of request received for Canadian aid as well as the response given. It has been pointed out to the Subcommittee that the liberalization of procurement provisions on Canadian aid will be likely to broaden the range of activities involved, increasing the flexibility of the programme and the speed with which allocations can be disbursed.

64. While a measure of functional specialization is natural and desirable, the policy of concentration by field cannot be applied without some flexibility. As Mr. Gordon Goundrey of the Commonwealth Secretariat in London pointed out to the Subcommittee, certain recipient countries might (for various reasons) particularly want Canadian participation in fields where Canada's competence is not pre-eminent. The Subcommittee assumes that Canada will, therefore, be prepared to respond to requests in fields in which Canadian capabilities are modest, not only in those in which Canada is "best in the world."

65. Before proceeding to a discussion of its specific aspects, the Subcommittee must stress one general guideline regarding the "content" of the Canadian assistance programme. One of the main results of the global reassessment of development needs is the realization that the developing countries are confronted with a severe (and worsening) "employment crisis". Present unemployment statistics in many countries are intolerable, and a projected trend reveals appalling social and economic prospects. For this reason, the international development community has finally recognized as a major priority in itself "the importance of creating as many productive jobs as possible, rather than concentrating on more abstract figures of growth rates" (to use Mr. Strong's words). This priority, in the Subcommittee's view, must underline and to some extent condition all other decisions as to fields of aid activity.

66. As the policy paper states, Canada has, in the past, placed "considerable emphasis on the provision of technical assistance to the developing countries as a means of transferring knowledge and expertise." The overall tech-

«Le gouvernement se propose également d'accroître son concours au programme des Nations Unies pour le développement, après y avoir constaté une plus grande efficacité, et d'appuyer les institutions de développement régional et autres organismes spécialisés.» (page 19)

58. Le sous-comité soutient fermement ces objectifs. Il espère en particulier que le système des Nations Unies pourra bientôt absorber une aide canadienne accrue grâce à l'application de réformes comme celles que recommande le rapport Jackson. (Un certain nombre de ces recommandations ont été par la suite approuvées par le Conseil directeur du programme des Nations Unies pour le développement.)

59. De même, les organismes de développement régional et les autres institutions spécialisées devraient être fortement encouragés et soutenus par le Canada, notamment parce que les pays en voie de développement eux-mêmes détiennent une bonne partie du pouvoir de décision dans le cadre de ces organismes. Comme le fait aussi remarquer le Livre blanc, il faut porter au crédit de ces nouvelles institutions, comme les instituts de recherche agricole, des réalisations remarquables et il faut reconnaître qu'elles deviendront certainement de plus en plus efficaces. Accordé soit par l'intermédiaire de l'ACDI ou du Centre de Recherches pour le Développement international, l'appui officiel du Canada est parfaitement justifié.

60. Nous avons étudié, aux paragraphes 46 à 54, les politiques d'attribution de l'aide bilatérale, et nous examinerons dans les paragraphes 186 à 196 un certain nombre de problèmes relatifs aux conditions de cette aide. Il est toutefois important de noter que certains changements dans les conditions des programmes bilatéraux canadiens vont sensiblement réduire les désavantages de cette forme d'aide, du point de vue des pays en voie de développement. Si l'on élimine ces aspects contestables, l'aide bilatérale offre plusieurs avantages importants.

61. L'aide bilatérale canadienne ne venant pas d'une grande puissance et n'étant pas assortie de conditions politiques est souvent très bien accueillie par les pays en voie de développement. Les relations d'étroite coopération qui se développent sont harmonieuses, et les gouvernements bénéficiaires considèrent que la participation et l'engagement des Canadiens constituent un avantage très important. Du point de vue du Canada, cette contribution pousse les Canadiens à suivre les activités du gouvernement dans ce domaine et à s'y sentir engagés, et elle permet à un nombre appréciable de Canadiens de profiter de leurs expériences au contact des pays et des populations en voie de développement. Les programmes bilatéraux permettent, en même temps, au gouvernement d'évaluer en détail l'efficacité des dépenses d'aide. Cette évaluation ne doit pas violer les droits et les prérogatives des gouvernements bénéficiaires; elle demeure quand même un intérêt légitime et essentiel du gouvernement canadien et de ses contribuables. (Ces activités et cette évaluation seront étudiées de façon plus détaillée dans la dernière section de ce rapport intitulée «Relations entre fournisseurs et bénéficiaires de l'aide.»)

62. Il faut enfin noter que s'ouvrent dans l'aide au développement de nouvelles voies qui semblent très pro-

metteuses. Le «système de consortium», par exemple, encourage l'utilisation la plus efficace possible des ressources d'un certain nombre de donateurs, et la meilleure coordination et consultation possibles des gouvernements des pays en voie de développement intéressés. Dans certains cas, le Canada a en outre pu offrir son aide dans le cadre des programmes d'intégration économique et régionale, dans les pays en voie de développement. Ces programmes offrent, à long terme, les meilleurs espoirs de progrès et de viabilité économique dans le monde sous-développé. L'aide canadienne doit être maintenue et accrue partout où cela est possible.

(iii) Le contenu

63. En ce qui concerne la répartition géographique, le Livre blanc opte pour une stratégie de concentration dans la sélection des domaines d'activité de l'aide. Le gouvernement exprime son intention «de venir surtout en aide aux secteurs dans lesquels notre pays est particulièrement compétent.» (page 20) Bien entendu, cette compétence a toujours conditionné le genre d'aide qui était demandée au Canada et celle qu'il accordait. On a fait remarquer au sous-comité que la libération des dispositions régissant l'obtention de fonds pour l'aide canadienne devrait permettre d'élargir la gamme des activités, en accroissant la souplesse du programme et la rapidité avec laquelle les fonds peuvent être effectivement versés.

64. Bien qu'une certaine spécialisation fonctionnelle soit naturelle et souhaitable, on ne peut appliquer la politique de concentration par domaine sans quelque souplesse. Comme l'a fait remarquer, au sous-comité M. Gordon Goundrey, attaché au secrétariat du Commonwealth à Londres, certains pays bénéficiaires pourraient (pour diverses raisons) avoir particulièrement besoin de la participation du Canada dans les domaines où sa compétence n'est pas prééminente. Le sous-comité suppose, par conséquent, que le Canada sera prêt à répondre à des demandes dans les domaines où ses possibilités sont modestes, et non pas seulement dans ceux où il est «le meilleur du monde.»

65. Avant d'entamer l'étude de ces aspects particuliers, le sous-comité doit souligner une idée directrice générale à propos du «contenu» du programme d'aide canadien. Un des principaux résultats de la réévaluation d'ensemble des besoins de développement est la prise de conscience du fait que les pays en voie de développement doivent faire face à une «crise de chômage» très grave (et qui ne fait qu'empirer). Dans de nombreux pays, les chiffres actuels du chômage sont intolérables, et l'avenir semble alarmer sur le plan social et économique. C'est pour cette raison que la communauté de développement international a finalement accordé une très haute priorité à la nécessité de créer autant d'emplois productifs que possible, plutôt que de se concentrer sur les chiffres plus abstraits des taux de croissance» (selon les propres paroles de M. Strong). Le sous-comité estime que cette priorité doit sous-tendre et, dans une certaine mesure, conditionner toutes les autres décisions relatives aux domaines d'activité de l'aide.

66. Comme le dit le Livre blanc, le programme canadien a, autrefois, «surtout consisté à fournir de l'assistance technique aux pays en voie de développement pour assurer un transfert de connaissance et d'expérience.» On

nical assistance programme, it is noted, includes the provision of Canadian advisers, teachers and expert consultants to developing countries, and brings students from those countries to Canada for enrolment in Canadian educational institutions.

67. Much of the Subcommittee's testimony has related to questions of technical assistance. On the whole, the Subcommittee has been impressed by the changing requirements of the developing countries and the need for Canadian programmes to keep pace.

68. Many of the developing countries have made great strides in developing their own human resources, and now have the capability to fill internally a great many manpower categories where foreign personnel were formerly required. The scope for foreign generalists and line teachers seems to be rapidly diminishing. With the increasing importance of highly-specialized experts, consultants and teacher-trainers, it is quite apparent that the whole technical assistance relationship is being transformed. Young "volunteers" will be less common and more experienced senior technical specialists will be more in demand. (A general trend away from all operational personnel toward more advisers is already in evidence.) It seems highly important that these changing conditions be recognized and that aid agencies be able to attract and utilize the best-qualified talent available in Canada to fill technical aid requests. This is likely to involve some rethinking on matters such as remuneration, but also (and probably most importantly) on the flexibility of employment terms and conditions.

69. In some countries, of course, more junior personnel (particularly those with specialized training) will continue to be required to fill temporary needs. In Canada, this field is largely handled by the Canadian University Service Overseas (CUSO), the work of which is discussed in a later section (paragraphs 138 to 145).

70. One field of expert assistance which has been repeatedly stressed in testimony is the broad area of administration, both governmental and corporate. Here, many witnesses felt, Canadian skills could be used to full and immediate advantage in expediting development priorities. It should be made as easy as possible for Canadian officials (in all specialties and at all levels) to be seconded for temporary service on advisory or operational assignments in developing countries. Canadian private enterprises should be strongly encouraged to follow similar policies.

71. Here again, however, the Subcommittee believes that this help should be directed to the cultivation of indigenous capabilities rather than substituting for them and creating patterns of continuing dependence. One specific area where Canadian help might be of particular benefit from the outset would be in the improved marketing of the exports of low-income countries in developed countries.

72. In general, it seems particularly important that programmes of technical assistance be planned on a long-range basis, rather than being vulnerable to disruptive year-to-year fluctuations. This will enable the host country to take full advantage of the assistance offered and, through coordination, make the best use of all the expertise made available from all sources. This coordination, among the technical assistance programmes of different donors, itself presents problems on occasion. The dangers of duplication and waste are clear—all donor agencies must recognize the need for close coordination with the host government.

73. The second broad aspect of the technical assistance programme is the flow of students from developing countries to Canadian universities, technical schools, or special industrial courses. This too, is undergoing basic changes. Many developing countries have now developed extensive capabilities in university and technical education and can accommodate their own students and those of neighbouring countries. Increasing, then, the need to utilize Canadian institutions will be restricted to a few advanced and highly-specialized fields. This is considered by the Subcommittee to be a healthy sign of progress. As well as reducing the "brain drain", home-country or third-country training ensures that students from developing countries learn under relevant conditions and help to build up the capabilities of their own national and regional educational institutions. The present CIDA policy of providing scholarships for third-country training is to be welcomed and should be implemented and expanded wherever possible.

74. Apart from the two-way flow of people, (experts and trainees), technical assistance is increasingly being recognized to have other important dimensions. The transfer and adaptation of technology will necessarily involve a more equitable distribution of basic scientific research and development activity, and of its results.

75. This important need was the basis of the Canadian Government's decision to establish the International Development Research Centre. The legislation came before this Subcommittee and the Standing Committee in the middle of the Second Session, and the relevant testimony and reports may be found in Issue No. 13 of the Committee's *Proceedings* (dated February 1970). The Subcommittee has not heard further formal testimony on the work of the Centre, but Members have met informally with its President, Dr. Hopper, and have kept abreast of its operations. It seems clear that the Centre, under the guidance of its officers, and with the active participation of its eminent and expert Board of Governors, is well-launched on a programme of vitally relevant international cooperation for development. The Centre's initial priorities, announced on March 2nd, 1971, appear, to the Subcommittee, to reflect a practical, realistic approach to development needs and to the cooperative utilization (and enhancement) of the capabilities of institutions in the developing countries and in Canada. The Centre stresses the need for improved communication of development information—both the results of its own programmes and other existing knowledge. A substantial

y fait remarquer que l'ensemble du programme d'aide technique consiste notamment à fournir des conseillers, des enseignants et des experts-conseil canadiens aux pays en voie de développement, et à faire venir des étudiants de ces pays dans les institutions canadiennes d'enseignement.

67. Une grande partie des témoignages que le sous-comité a recueillis concernait les questions d'assistance technique. D'une façon générale, le sous-comité a été frappé par le fait que les besoins des pays en voie de développement changeaient, et que les programmes canadiens devaient être adaptés en conséquence.

68. De nombreux pays en voie de développement ont fait de grands progrès dans l'exploitation de leurs propres ressources humaines, et sont maintenant capables de pourvoir par eux-mêmes les nombreuses catégories d'emplois où il fallait jusqu'à présent faire appel à du personnel étranger. Les besoins de professeurs étrangers dans les disciplines générales et spécialisées semblent diminuer rapidement. Étant donné l'importance croissante des experts hautement spécialisés, des conseillers et des enseignants—formateurs, il est évident que l'ensemble des relations d'assistance technique se transforme. Il y aura moins de jeunes «volontaires» mais on demandera davantage de techniciens spécialistes ayant une plus grande expérience. (On constate déjà une tendance générale à demander plus de conseillers et moins de personnel opérationnel.) Il semble extrêmement important que cette évolution des conditions soit reconnue et que les organismes d'aide soient en mesure de se procurer et d'utiliser les personnes les plus qualifiées du Canada pour répondre aux besoins techniques. De ce fait découlera probablement la nécessité d'étudier de nouveau des questions comme la rémunération, mais aussi (ce qui est probablement des plus importants) la souplesse des contrats et des conditions de travail.

69. Certains pays auront, bien entendu, toujours besoin de personnes jeunes (notamment celles qui ont une formation spécialisée) pour répondre aux besoins temporaires. Au Canada, cette tâche est assumée en grande partie par le service universitaire canadien d'outre-mer (SUCO), dont les travaux feront l'objet d'une prochaine partie de ce rapport (paragraphes 138 à 145).

70. L'un des domaines d'assistance spécialisée dont on a souligné l'importance à plusieurs reprises au cours des témoignages est celui de l'administration, tant gouvernementale que privée. Selon de nombreux témoins, l'expérience canadienne présenterait là un avantage certain et immédiat en accélérant les priorités du développement. Il faudrait faciliter le plus possible le détachement de fonctionnaires canadiens (dans toutes les spécialités et à tous les niveaux) pour un service temporaire à titre de conseillers ou d'employés, dans les pays en voie de développement. On devrait fortement encourager certaines entreprises privées canadiennes à adopter des politiques similaires.

71. Là encore, cependant, le sous-comité estime que cette aide devrait avoir pour objectif de cultiver les possibilités indigènes plutôt que de les remplacer et de les maintenir dans un état de dépendance. L'aide canadienne pourrait, dès le début, être très utile pour améliorer le domaine particulier de la commercialisation des exportations des pays à faible revenu vers les pays développés.

72. D'une manière générale, il semble extrêmement important que les programmes d'assistance technique soient planifiés à long terme, plutôt que de dépendre des fluctuations annuelles. Le pays bénéficiaire pourrait ainsi tirer tous les avantages de l'assistance qui lui est offerte et, grâce à la coordination, le meilleur profit de l'expérience provenant de toutes les sources. Cette coordination présente elle-même des problèmes, parfois, dans le cadre des programmes d'assistance technique des différents donateurs. Les risques de double emploi et de perte sont évidents—tous les organismes donateurs doivent reconnaître qu'il est nécessaire de travailler en coopération étroite avec le gouvernement bénéficiaire.

73. La venue d'étudiants des pays en voie de développement dans les universités, les écoles techniques, ou les cours industriels spécialisés du Canada, constitue le deuxième aspect important du programme d'assistance technique. Là aussi apparaissent des transformations fondamentales. De nombreux pays développés disposent maintenant de très larges possibilités dans le domaine de l'enseignement technique et des universités, et peuvent recevoir leurs propres étudiants ainsi que ceux des pays voisins. Par conséquent, la nécessité de faire appel aux institutions canadiennes se réduira de plus en plus à certains secteurs de pointe hautement spécialisés. Le sous-comité voit en cela un signe de progrès. Tout en réduisant «l'exode des cerveaux», la formation sur place ou dans un pays tiers permet aux étudiants des pays en voie de développement d'étudier dans de bonnes conditions et contribue à accroître les possibilités de leurs propres institutions nationales et régionales. La politique actuelle de l'ACDI qui consiste à accorder des bourses pour la formation dans un pays tiers, est excellente et devrait être appliquée et étendue partout où cela est possible.

74. Outre ce mouvement à double sens, (experts et stagiaires), on considère de plus en plus que l'assistance technique a d'autres dimensions importantes. Le transfert et l'adaptation de la technologie entraîneront nécessairement une répartition plus équitable de la recherche scientifique fondamentale et des activités de développement, ainsi que de ses résultats.

75. Ce besoin important était à la base de la décision du gouvernement canadien de créer le Centre de Recherche pour le Développement international. Cette mesure législative a été déferée au sous-comité et au Comité permanent au milieu de la 2^e session et le fascicule n° 13 des délibérations du Comité (11 février 1970) contient les témoignages et rapports pertinents. Le sous-comité n'a pas entendu d'autres témoignages officiels sur les travaux du Centre, mais des députés ont rencontré M. Hopper, son président, et se sont tenus au courant de ses travaux. Il semble certain que sous l'égide de ses dirigeants et avec la participation active de son excellent Conseil des gouverneurs, le Centre a mis au point un programme de coopération internationale fondamentale pour le développement. Le sous-comité pense que les priorités initiales du Centre, annoncées le 2 mars 1971, reflètent une attitude pratique et réaliste face aux besoins de développement ainsi qu'à l'utilisation (et à l'augmentation), dans un but de coopération, des possibilités qu'offrent les institutions des pays en voie de développement et du Canada. Le Centre souligne la nécessité d'une meilleure communication des informations relatives au développement, que ce soient les résultats de ses propres programmes ou les

part of its resources will be directed to increasing the flow of information among different developing countries and to work with other bodies to promote better global adaptation and utilization of available development data.

76. A further point of importance about the International Development Research Centre is that this Canadian initiative has attracted a great deal of favourable international attention. A number of governments apparently have demonstrated great interest in aspects of the Canadian approach, and some are said to be considering the establishment of similar institutions. These new channels (and a major redirection of existing efforts) will be fully necessary to begin to offset the present massive imbalance of research activity between developed and developing countries. Initiatives like the IDRC of course, must be viewed as supplementary to continuing direct support of educational and research institutions in developing countries.

77. Another recent and most welcome innovation in the Canadian programme of development cooperation is the provision of support for activities in the field of population and family planning. Soon after the basic policy was decided upon, the Canadian Government made substantial contributions (\$4,250,000. over two years) to two international agencies (the United Nations Fund for Population Activities, and the International Planned Parenthood Federation). It was also announced that CIDA would provide assistance under its bilateral programme in response to specific requests from developing countries. Population and health sciences have been selected as priority-areas by the IDRC, and CIDA has also been authorized to offer direct support to organizations engaged in population research. Several of the Subcommittee's witnesses were very emphatic about the urgency of the population aspects of the development problem. They also stressed, however, that because of various kinds of sensitivity in some developing countries, this type of assistance should only be extended through multilateral agencies or, bilaterally, in response to direct requests. While the Subcommittee considers these limitations to be prudent, in view of the gravity of the overall problem, Canada should meet such requests as quickly as possible and should be prepared to expand the programme in response to requests.

78. Another type of assistance mentioned in the policy paper and in many of the Subcommittee's hearings is the broad category of food aid. In discussing this issue, it is essential to distinguish between famine and disaster relief on the one hand, and development assistance on the other. Clearly, when the former need arises, there can be little question that all available international help should be mobilized to meet it. The relationship of food aid to basic economic development, however, is much more complex. As the policy paper points out,

"The ultimate objective must be to help the less-developed countries to develop and improve their

own food-production capabilities. Food aid must be provided with some discretion since large amounts of food, when not directly required to meet shortages, can depress agricultural prices in the developing countries and discourage investment and expansion in the agricultural sectors of their economies". (p. 16).

79. Fortunately for the developing countries, technology has intervened, in the form of the so-called "Green Revolution" despite the relative neglect of agricultural policy for too long a period. There is now a real prospect that an increasing number of developing countries will become self-sufficient in food grain production—at least in the short-term—and some will even develop exportable surpluses. In many cases, however, there remain major problems in such crucial areas as grain storage and transportation, fertilizer and pesticide production and the development of new techniques of food preservation in tropical climates. (These are all areas where Canadian expertise has and should be made available to work on overcoming these problems). These countries must also cope with the manifold social and economic side-effects of the "Green Revolution".

80. Nevertheless, it now seems quite clear, that, while there will continue to be some scope for Canadian food aid to meet emergency needs or fluctuations in crop conditions, the need of most developing countries for regular food imports has declined. This trend is likely to continue in the near future, it is also likely that in future these needs will be less concentrated in a few commodity areas. In the interests of basic development, it will be necessary to ensure that Canadian agricultural commodities on concessional terms do not pre-empt market opportunities for efficient food export-producers among other developing countries.

81. It is also vitally important that the diminution of the need for Canadian food surpluses not be allowed to lead to any reduction in the overall volume of Canadian development assistance.

II The National Effort

A. Official Policies and Development

i. An Integral Strategy for Development Cooperation

82. Probably the point which has emerged most frequently and forcefully in the course of the Subcommittee's whole inquiry is that the challenge of development (and of development cooperation) is not an isolated exercise or programme, but part of a total picture in which many diverse areas of policy are vitally important and closely interrelated. It is quite clear that there is a general need for much greater consistency and much improved coordination. As Mr. Edward Hamilton, the Executive Secretary of the Pearson Commission told the Subcommittee,

"One of the principal problems in this field is the divorce or at least the estrangement between the

autres connaissances. Une partie substantielle de ses ressources sera consacrée à améliorer le mouvement des informations entre les différents pays en voie de développement, et à travailler avec d'autres organismes pour promouvoir une meilleure adaptation et une meilleure utilisation des connaissances disponibles dans le domaine du développement.

76. Soulignons un autre point important au sujet du Centre de Recherche pour le Développement international, soit que l'opinion internationale était très favorable à cette initiative canadienne. Apparemment, un certain nombre d'autres gouvernements ont manifesté beaucoup d'intérêt pour certains aspects de l'attitude canadienne et, semble-t-il, certains se proposent de créer des institutions similaires. Ces nouveaux moyens (et une réadaptation des moyens existants) seront très utiles pour commencer à éliminer le grand déséquilibre qui existe dans le domaine de la recherche, entre les pays développés et ceux en voie de développement. Des initiatives comme le CRDI doivent, bien entendu, être considérées comme un complément à l'aide directe que continuent de dispenser les organismes d'enseignement et de recherche dans les pays en voie de développement.

77. Le programme canadien de coopération pour le développement comporte une innovation des plus souhaitées qui consiste à accorder une aide dans le domaine de la démographie et du contrôle des naissances. Peu après l'adoption de la politique fondamentale, le gouvernement canadien a versé une contribution substantielle (\$4,250,000, en deux ans) à deux organismes internationaux (le Fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population et la Fédération internationale pour le planning familial). On a également annoncé que l'ACDI fournirait de l'aide, en vertu de son programme bilatéral, en réponse à des demandes précises émanant de pays en voie de développement. Le CRDI estime que la démographie et la santé sont des domaines prioritaires, et l'ACDI a reçu l'autorisation d'aider directement les organisations qui se consacrent à des recherches démographiques. Plusieurs témoins du sous-comité ont souligné devant le sous-comité l'importance des aspects démographiques du problème du développement. Cependant, ils ont aussi fait remarquer qu'en raison de divers facteurs propres aux pays en voie de développement, il ne faudrait fournir ce genre d'aide que par l'intermédiaire des organismes multilatéraux ou bilatéraux, en réponse à des demandes directes. Bien que le sous-comité juge prudentes de telles restrictions en raison de la gravité du problème dans son ensemble, le Canada devrait faire face à ces demandes aussi rapidement que possible et être en mesure d'élargir son programme pour y répondre.

78. La grande catégorie de l'aide alimentaire a aussi été mentionnée dans le Livre blanc et au cours de nombreuses réunions du sous-comité comme un autre type d'assistance. Lorsqu'on étudie ces problèmes, il est extrêmement important de distinguer entre l'aide offerte en cas de famine ou de désastre d'une part, et l'aide au développement d'autre part. Dans le premier cas, il est incontestable que toute l'aide internationale disponible doit être mobilisée. Cependant, la relation qui existe entre l'aide alimentaire et le développement économique fondamental est plus complexe. Comme le fait remarquer le Livre blanc:

«En dernière analyse, l'objectif visé doit être celui d'aider les pays en voie de développement à dévelop-

per et à améliorer leur propre capacité de production alimentaire. Il faut dispenser l'aide alimentaire avec mesure car de trop grandes quantités, lorsqu'elles ne sont pas destinées à faire face à une pénurie, peuvent faire fléchir les prix des produits agricoles dans les pays en voie de développement et freiner les investissements et l'expansion dans le secteur agricole de leur économie.» (page 17)

79. Heureusement pour les pays en voie de développement, la technologie est intervenue sous la forme de la prétendue «Révolution verte», bien que la politique agricole ait été relativement négligée pendant longtemps. On peut maintenant envisager avec réalisme qu'un nombre croissant de pays en voie de développement vont pouvoir subvenir—du moins à court terme—à leurs propres besoins en ce qui concerne la production de céréales et que certains d'entre eux pourront même exporter leurs excédents. Dans de nombreux cas, cependant, de graves problèmes subsistent dans des domaines aussi importants que l'entreposage et le transport du grain ainsi que la production d'engrais et d'insecticides et la mise au point de nouvelles techniques pour conserver les aliments dans les climats tropicaux. Ce sont tous là des domaines où l'expérience canadienne a été et doit être accessible pour résoudre ces problèmes. Ces pays doivent également faire face aux diverses répercussions sociales et économiques de la «Révolution verte».

80. Néanmoins, il semble maintenant à peu près certain que, même si l'aide alimentaire canadienne devait encore être utile en cas de crise ou en raison des fluctuations des récoltes, les besoins des pays en voie de développement d'importer régulièrement des produits alimentaires ont diminué. Cette tendance se maintiendra sans doute pour un certain temps. Par ailleurs, il est probable qu'à l'avenir ces besoins seront moins concentrés dans un petit nombre de produits. Dans l'intérêt du développement fondamental, il faudra faire en sorte que les produits agricoles canadiens fournis sous condition ne ferment pas les marchés aux exportateurs de produits alimentaires des autres pays en voie de développement.

81. Il est aussi extrêmement important d'empêcher que la diminution des besoins en produits alimentaires canadiens n'entraîne une réduction du volume total de l'aide canadienne au développement.

II L'EFFORT NATIONAL

A. Les politiques officielles et le développement

i. Une stratégie intégrale pour la coopération en matière de développement.

82. Pendant toute la durée de l'étude qu'a menée le sous-comité, l'idée qui est ressortie le plus souvent et avec le plus de force est que le problème du développement (et de la coopération en matière de développement) ne constitue pas un exercice ou un programme isolé, mais fait partie d'un ensemble où de nombreux domaines de la politique ont une importance considérable et sont étroitement liés. Il est certain qu'en général, une plus grande coopération et une meilleure coordination seraient nécessaires. Comme l'a dit au sous-comité M. Edward Hamilton, secrétaire exécutif de la Commission Pearson:

«L'un des principaux problèmes dans ce domaine est le divorce, ou du moins la séparation entre les

various kinds of resource instruments in the development field. That is to say, the trade people do not talk to the aid people, the aid people do not talk to the capital movements people, and the capital movements people do not talk to the private investment regulations people. That is overstating it, but the point is very much there, and there are innumerable cases in which a country that is presumably trying to support development in a less developed country takes away with one hand what it gives with the other. It provides through aid something which it promptly nullifies through some change or some rigidity in its trade policy.... The right hand simply has to know what the left hand is doing, and it would be very pleasant if they were doing the same things." (35-24)

83. This comment was a general one, referring to all donor countries, but the Subcommittee has concluded that it definitely seems applicable to Canada. Indeed Prof. Helleiner stated that "Canada is relatively backward in its acknowledgement of the importance of the trade relationship..." (35-322) and supported his assertion by comparisons with six other donor nations. In other fields (e.g. population, immigration, public education and the encouragement of non-governmental agencies and private investors) the Canadian record is mixed. Specific comments will be found in the appropriate sections of this report.

84. Part of this general problem seems to be attributable to the relatively new and unprecedented character of the development task. It must be remembered that not too many years ago it was very widely assumed that a massive infusion of capital was all that would be required to develop the poor countries practically overnight. While there is much still to be learned about the development process, few now underestimate its immensity or complexity.

85. A second problem, which is also related to the short history of development assistance, is that its managers and advocates in officialdom are not yet fully established in the governmental apparatus. As long as the task was viewed as a kind of "relief" operation or as the simple distribution of funds (or goods and services) this was not a major problem. Too often a more effective policy of development cooperation has been equated simply with larger allocation of funds. A more comprehensive (or "total") view of development cooperation, however, will require a CIDA input in many areas of policy which have traditionally been reserved to other departments. This, in turn, will lead to overlapping responsibilities and, on occasion, to actual conflicts of interest. Until there is more general acceptance of the broader conception of development cooperation and of the legitimacy of a broader CIDA role, the viewpoints of aid officials are unlikely to prevail over those of other agencies with differing perspectives. Even when the government of the day places a very high priority on international development assistance, it would, of course, be highly unrealistic and unhealthy to expect that the development viewpoint would prevail wherever its concerns touch those of other departments. In all such cases, however, it is imperative that the Government give full consideration to the implications of its policies for the

welfare of the developing countries. In order to ensure that this is done, there must be effective mechanisms at appropriate levels for inter-departmental communication and consultation. At the same time, the aid agency must have available sufficient information and expertise to develop, advocate and defend policies which will bring benefits to the developing countries.

86. In the context of an integrated strategy for development cooperation, the other departments themselves should become increasingly sensitive and responsive to the "developmental" implications of their policies. The present Government has clearly set international development as one of its highest foreign policy priorities, and the plans now underway for improving overall foreign policy coordination should therefore lead to a more consistent and concerted approach among official agencies.

ii. Trade Issues and Policies

87. References in the previous section reflect the frequent and intense concern expressed to the Subcommittee on issues relating to trade with developing countries. Subsequent to the publication of the Policy Paper on International Development, a number of witnesses were extremely critical of the omission of a detailed discussion of trade from that document. Referring to these criticisms, Mr. Strong told the Subcommittee

"...I think that many of these comments are very well taken. There has been a movement within government for some time to give CIDA a much greater voice in these affairs and I can say with all the strength that I can command that this is something which simply must be done. It does not make sense at all to operate a development assistance programme in isolation from other important policy areas by which Canadians affect the development of a developing world..."

88. Mr. Strong cited the establishment within CIDA of an Economics Division as tangible evidence of the recognition of the need in this area and the determination to do something about it.

89. Before offering recommendations for further Canadian action in this field, the Subcommittee considers it important to outline its conclusions regarding the actual situation in regard to Canadian trade with developing countries.*

To keep the issue in perspective, it must immediately be recognized that the Canadian market, in itself, is necessarily (and will remain) a very small factor in the overall trade of the developing countries. (In 1969, Canada received only 2.1 per cent of the total exports of less developed countries—which represented 7.6 per cent of

*Detailed discussions of this subject were held in the meetings of 10th and 17th December, 1970 with Dr. Manuel Perez-Guerrero and Dr. Grant Reuber respectively (See *Proceedings* Issue No. 6 with appended documentation).

différentes sortes d'instruments de ressources dans le domaine du développement. Par exemple, les gens qui s'occupent du commerce ne parlent pas à ceux qui s'occupent de l'aide, ces derniers ne parlent pas à ceux qui s'occupent des mouvements de capitaux, et ceux-ci ne parlent pas aux gens qui établissent les règlements pour les investissements privés. J'exagère un peu, mais il y a là un problème réel; on peut trouver d'innombrables cas où des pays qui, tout en prétendant contribuer au développement d'un pays moins développé, reprennent d'une main ce qu'ils ont donné de l'autre. Ils offrent, sous forme d'aide, quelque chose qu'ils reprennent rapidement en modifiant ou en raidissant leur politique commerciale. Il faudrait simplement que la main droite sache ce que fait la main gauche, et ce serait bien agréable si elles faisaient la même chose.» (35-24)

83. Il s'agissait là d'une observation générale sur tous les pays donateurs, mais le sous-comité a estimé qu'elle s'applique parfaitement au Canada, semble-t-il. En effet, le professeur Helleiner a déclaré que «le Canada ne reconnaît pas assez l'importance des relations commerciales...» (35-322) On étaye cette affirmation en faisant une comparaison avec six autres pays donateurs. Dans d'autres domaines, par exemple la démographie, l'immigration, l'enseignement public et le soutien des organismes non-gouvernementaux et des investisseurs privés, la position du Canada est variable. On trouvera des remarques à ce sujet dans les parties correspondantes de ce rapport.

84. Ce problème général semble être attribuable en partie au caractère relativement nouveau du travail de développement. Il faut se souvenir qu'il n'y a pas si longtemps, beaucoup de gens croyaient qu'un apport massif de capitaux suffisait à développer les pays pauvres du jour au lendemain. Nous avons encore beaucoup à apprendre sur le processus de développement mais peu nombreux sont ceux qui sous-estiment son ampleur ou sa complexité.

85. Un deuxième problème, dû aussi à la nouveauté de l'aide au développement, est que ses dirigeants (et ses partisans) officiels n'ont pas encore tout à fait trouvé leur place dans le mécanisme gouvernemental. Tant que l'œuvre à accomplir était considérée comme une sorte d'opération de «secours» ou comme une simple répartition de fonds (ou de biens et de services), ce n'était pas un problème très grave. On a trop souvent pensé que pour rendre une politique de coopération plus efficace, il suffisait d'y consacrer des fonds plus importants. Cependant, si l'on veut envisager la coopération pour le développement d'une manière plus complète (ou plus «totale»), il faudra que l'ACDI entre dans bien des domaines de la politique qui étaient traditionnellement réservés à d'autres ministères. Et cela, à son tour, entraînera le chevauchement des responsabilités et, à l'occasion, de véritables conflits d'intérêt. Tant qu'il n'y aura pas d'accord plus unanime sur une conception plus large de la coopération pour le développement et le bien-fondé d'une extension du rôle de l'ACDI, il est peu probable que les points de vue des représentants des programmes d'aide seront adoptés par les autres organismes qui ont des objectifs différents. Même si le gouvernement actuel accordait une très haute priorité à l'aide au développement international, il serait évidemment très peu réaliste et dangereux de croire que l'opinion du développement prévaudrait, au détriment des autres ministères. Dans de tels cas, cepen-

dant, il est extrêmement important que le gouvernement soit conscient des répercussions de ses politiques sur le bien-être des pays en voie de développement. Afin d'être sûr qu'il en sera ainsi, il faut qu'il y ait à tous les niveaux, des mécanismes efficaces de communication et de consultation interministérielles. L'organisme d'aide doit d'autre part disposer d'informations et de compétences suffisantes pour tracer, préconiser et défendre des politiques qui avantagent les pays en voie de développement.

86. Dans le contexte d'une stratégie intégrée pour la coopération dans le domaine du développement, les autres ministères devraient tenir davantage compte des implications «de développement» de leurs politiques. Le gouvernement actuel a déclaré ouvertement que le développement international constituait l'une des plus hautes priorités de sa politique étrangère et, par conséquent, les programmes en cours destinés à améliorer la coordination de la politique étrangère en général devraient avoir pour résultat une attitude plus uniforme et plus concertée des organismes officiels.

ii. Les problèmes commerciaux et les politiques

87. Les opinions exprimées dans la partie précédente reflètent une profonde préoccupation quant aux problèmes du commerce avec les pays en voie de développement, telle qu'elle a été exprimée au sous-comité. À la suite de la publication du Livre blanc sur le développement international, un certain nombre de témoins ont critiqué le fait que ce document ne comportait pas d'étude détaillée des questions commerciales. À propos de ces critiques, M. Strong a déclaré au sous-comité:

«...Je crois que bon nombre de ces observations sont fondées. Depuis quelque temps, il y a au sein du gouvernement un mouvement qui tend à donner à l'ACDI un rôle beaucoup plus important dans ce domaine, et je dirais de toutes mes forces que c'est là une chose qui doit être faite. Il est absolument ridicule d'avoir un programme d'aide au développement isolé de tous les autres domaines importants de la politique où le Canada a une influence sur l'évolution d'un monde en voie de développement...»

88. M. Strong a parlé de la création d'une Division économique au sein de l'ACDI comme preuve tangible de la reconnaissance de cette nécessité et de la détermination de faire quelque chose dans ce domaine.

89. Avant de faire des recommandations pour que le Canada prenne de nouvelles mesures dans ce domaine, le sous-comité considère qu'il est important de dire quelles conclusions il a tirées au sujet de la situation réelle du commerce canadien avec les pays en voie de développement.* Dans le même ordre d'idée, il faut immédiatement reconnaître qu'en soi le marché canadien est (et restera) nécessairement un facteur très peu important dans l'ensemble du commerce des pays en voie de développement. (En 1969, le Canada n'a reçu que 2.1 p. 100 de l'ensemble des exportations des pays moins développés—ce qui représentait 7.6 p. 100 de l'ensemble de ses importations). Par

*Ce sujet a été étudié de manière très détaillée, au cours des réunions du 10 et du 17 décembre 1970, avec MM. Manuel Perez-Guerrero et Grant Reuber, respectivement (Voir *comptes rendus fascicule* n° 6, et la documentation qui se trouve en appendice).

Canada's total imports). It is therefore amply clear that in order to have an appreciable impact in solving the trade problems of the developing world, Canada must strive to influence the major traders and indeed, on a multilateral basis, the international trading community. In attempting to exert such influence, as Dr. Reuber pointed out, no amount of Canadian rhetoric will be as persuasive as a tangible Canadian example. A vigorous multilateral approach would, as he said, maximize the beneficial impact on the developing countries and also distribute the burden of adjustment more fairly among developed countries.

90. The basis question of what specific steps Canada can or should take to help resolve these immense problems is an extremely complex, controversial and sensitive one. Certain steps, however, appear not only immediately feasible but straightforward and relatively inexpensive.

91. In some product-areas, where there is no problem of competition with Canadian producers and where developing countries are efficient producers by world standards, the only obstacle to the Canadian market often appears to be their lack of knowledge of marketing conditions in this country. Here the Canadian Government can quite easily provide valuable assistance. The recent innovation of CIDA-financed market surveys for Mexican and Brazilian products, if properly followed up, may well achieve substantial results and justify the extension of similar schemes to assist other countries and areas. Once again, the limited size of the Canadian market must be borne in mind, but for some producer-countries and some products it could provide a very appreciable stimulus. A further possible benefit is that growing familiarity with marketing conditions in Canada may open up broader opportunities in the overall North American market. Where market potential exists, as Dr. Reuber suggested, Canada could follow up on the market surveys and assist the less developed countries "directly and indirectly to improve the quality of their production for export, to expand and improve their marketing systems, and to reduce transport costs."

92. A second, and related, measure which seems immediately practicable would be to direct Canadian trade commissioners posted in developing countries to work actively in the promotion of two-way trade. Assisting efficient exporters in these countries to gain access to the Canadian market is by no means in conflict with their primary responsibility for the promotion of Canadian exports and, indeed, should augment their effectiveness in that regard. The developing countries, at the same time, could benefit immensely from the expertise, contacts and resources of these officials.

93. A further need in Canada is for official vigilance to ensure that imports from developing countries are not adversely affected by restrictive or unfair business practices on the part of other suppliers. Beyond these specific measures, which are mainly applicable to items which do

not compete with Canadian products, there are few simple or painless steps available to assist exporters in developing countries. It is in this field that some short-term Canadian interests come most clearly into conflict with the needs of the developing countries. It will be, therefore, the most serious test of the political will behind the Canadian commitment to development cooperation. As Mr. Strong said last September,

"Aid is in one sense the easy stage, the stage of buying time to do the more difficult job of changing the world trading patterns which are dictated today by the developed countries."

94. The problem, of course, is that of "low-cost imports"—such labour-intensive products as textiles, footwear, sporting goods, toys, clothing, and electronic tubes—in which developing countries are often highly efficient (i.e. low cost) producers by international standards. The effect of this competition is keenly felt by the affected industries in Canada, which unfortunately tend to be concentrated in the less-developed regions of this country. It is difficult to exaggerate the social and political importance of this problem, particularly in a period of widespread unemployment. These difficulties were recognized by the Subcommittee's witnesses but they stressed at the same time that the developing countries must have export outlets for light manufactures if they are ever to diversify their economies, industrialize, and eventually to reduce their present dependence on external assistance. It was also emphasized that delay in rationalizing Canadian industry to take account of low-cost competition will probably increase the difficulty and costliness of eventual solutions. As Professor Reuber said, "The sooner this adjustment is undertaken in a purposive manner, the better for all concerned, in my view." (59)

Or, in Professor Helleiner's words,

"We are likely to be better at types of production which involve high skill-levels, engineering, research and development, modern, progressive more capital-intensive industries. That is certainly where our future lies and the future of other industrial nations, and the sooner we begin to plan for that, the better for ourselves and, of course, the better for those nations who suffer from our short sightedness in not getting out of those in which we cannot compete." (p. 35-334)

95. It is also generally recognized that the burden of adjustment must not fall solely on the workers, firms, localities or regions directly affected, but should, through various measures, be equitably shared throughout the community. As Professor Helleiner said,

"There may be some transitional difficulties from granting access to semi-processed and manufactured goods, in particular, from poor countries. So the first

conséquent, il est tout à fait évident que s'il veut avoir une certaine influence dans la solution des problèmes commerciaux du monde sous-développé, le Canada doit chercher à influencer les principaux commerçants et même, sur une base unilatérale, la collectivité commerciale internationale. Comme l'a fait remarquer le D^r Reuber, dans cette tentative, rien ne sera plus efficace qu'un exemple tangible du Canada au lieu de théories. Une approche multilatérale solide, comme il l'a dit, donnerait aux pays en voie de développement les plus grands avantages et répartirait aussi le fardeau de l'ajustement d'une manière plus équitable parmi les pays développés.

90. La question fondamentale de savoir quelles sont les mesures particulières que le Canada peut ou doit prendre afin de contribuer à résoudre ces problèmes immenses est extrêmement complexe, controversée et délicate. Cependant, il semble que certaines mesures qui peuvent être prises immédiatement auraient un résultat très direct et seraient relativement peu coûteuses.

91. Dans certains domaines de production, où il n'y a pas de problème de concurrence avec les producteurs canadiens et où les pays en voie de développement sont des producteurs efficaces, compte tenu des normes internationales, il semble que le seul obstacle au marché canadien soit leur méconnaissance des conditions commerciales de notre pays. Dans ce cas, le gouvernement canadien pourrait très facilement les aider. L'innovation récente des études de marché financées par l'ACDI pour les produits mexicains et brésiliens (et aussi, semble-t-il, antillais) ont de grandes chances de donner de bons résultats, si elle est adéquatement appliquée, et de justifier l'utilisation de systèmes semblables pour venir en aide aux autres pays et aux autres régions. Une fois encore, il ne faut pas oublier que le marché canadien est limité, mais il pourrait servir de stimulant très appréciable pour certains pays producteurs et certains produits. De même, il est probable qu'une meilleure connaissance des conditions du marché canadien ouvrirait de plus larges possibilités dans l'ensemble du marché nord-américain en général. Lorsqu'un potentiel de marché existe, comme l'a dit le D^r Reuber, le Canada pourrait poursuivre l'étude des marchés et aider les pays moins développés «directement et indirectement à améliorer la qualité de leur production destinée à l'exportation, à étendre et à améliorer leur système de commercialisation, et à réduire les coûts de transport».

92. Une deuxième mesure, liée à ce que nous venons de dire, pourrait apparemment être prise immédiatement; elle consisterait à demander aux représentants commerciaux du Canada dans les pays en voie de développement de travailler activement à la promotion du commerce à double sens. Le fait d'aider les gros exportateurs vers ces pays à avoir accès au marché canadien n'est absolument pas en contradiction avec leur responsabilité première de promouvoir les exportations canadiennes et devrait même augmenter leur efficacité dans ce domaine. Les pays en voie de développement pourraient, en même temps, tirer un très grand avantage de l'expérience, des relations et des ressources de ces personnes.

93. En outre, on a besoin au Canada d'une surveillance officielle pour éviter que les importations venant des pays en voie de développement ne soient touchées par des pratiques commerciales restrictives ou injustes de la part des autres fournisseurs. Après avoir pris ces mesures

particulières, qui s'appliquent principalement à des articles qui ne sont pas en concurrence avec les produits canadiens, on peut avoir recours à quelques autres mesures simples et inoffensives pour aider les exportateurs dans les pays en voie de développement. C'est dans ce domaine que certains intérêts canadiens à court terme entrent le plus évidemment en conflit avec les besoins des pays en voie de développement. C'est donc là que la volonté politique sera le plus sérieusement mise à l'épreuve dans le cadre de l'engagement canadien dans la coopération pour le développement. Comme l'a dit M. Strong en septembre dernier:

«Dans un sens, l'aide est une étape facile, celle où l'on prend le temps d'exécuter le travail le plus difficile, qui consiste à modifier le système commercial international imposé par les pays développés.»

94. Le problème réside, bien entendu, dans les «importations à bas prix» comme les produits des industries de main-d'œuvre, du textile, de la chaussure, des articles de sports, du jouet, de l'habillement, et des lampes électroniques—dont les pays en voie de développement sont souvent des producteurs très efficaces (c'est-à-dire à bas prix), selon les normes internationales. L'effet de cette concurrence est nettement ressenti par les industries canadiennes correspondantes, qui ont malheureusement tendance à se concentrer dans les régions les moins développées de notre pays. Il serait difficile d'exagérer l'importance sociale et politique de ce problème, notamment dans une période de chômage généralisé. Les témoins du sous-comité ont reconnu ces difficultés mais ils ont insisté sur le fait que les pays en voie de développement devaient avoir des débouchés pour l'exportation de leurs produits manufacturés, si on voulait qu'ils arrivent à diversifier leur économie, s'industrialiser, et finalement devenir moins dépendants de l'aide extérieure. On a aussi insisté sur le fait qu'un retard dans la rationalisation de l'industrie canadienne pour tenir compte de la concurrence à bas prix, rendrait probablement les solutions éventuelles plus difficiles et plus coûteuses. Comme l'a dit le professeur Reuber: «Plus tôt ces ajustements seront faits d'une manière appropriée, et mieux cela ira pour tout le monde, à mon avis.»(59) Ou, selon les paroles du professeur Helleiner:

«Nous allons probablement faire des progrès dans le genre d'industries de capital modernes et progressistes où la production exige de hauts indices de compétence, de la technique, de la recherche et des applications pratiques. C'est là que se trouve notre avenir et celui des autres nations industrielles et, plus tôt nous nous y préparons, mieux cela vaudra pour nous ainsi que, bien entendu, pour les nations qui souffrent de notre manque de prévoyance, lorsque nous ne voulons pas abandonner les domaines où nous ne sommes pas concurrentiels.» (page 35-334)

95. De même, on reconnaît généralement que le fardeau de l'ajustement ne doit pas retomber uniquement sur les travailleurs, les sociétés, les localités ou les régions directement concernées mais qu'il devrait, grâce à diverses mesures, être réparti équitablement sur toute la collectivité. Comme l'a dit le professeur Helleiner:

«Il y aura peut-être quelques difficultés provisoires quand on accordera l'entrée aux produits semi-finis et manufacturés provenant, en particulier, des pays

step has to be an expanded adjustment assistance program to permit any industries which may be in transitional difficulties to adjust. These assistance programs have to provide both for the workers and for the owners of the capital. They could take the form of credits for various purposes, consulting, retooling, allowances of one sort and another for labour retraining and, if necessary, movement.

These industries, then will have to be encouraged to diversify, restructure, modernize, and before you have an effective adjustment assistance program of this sort, you are unlikely to get very much political support for a program of improved market access."

96. It has been pointed out that Canada has had important experience in the area of adjustment programmes (in connection with the Auto Parts Agreement). Also of major interest was the highly successful experience of adjustment in the European coal industry, and, in Britain, with the phasing out of large segments of the Lancashire cotton industry. In the latter case, as Professor Reuber said,

"This industry was transformed with relatively little disruption, once it was clearly decided to proceed. Few would now argue that the U.K. would be better off had it resisted these changes with more protective measures of various kinds."

97. The Subcommittee is fully conscious of the possible transitional costs involved in programmes of this kind, and of the need for very careful planning and timing. In Canada, of course, special attention must also be given to the implications of these changes for regional economic disparities. With careful planning, however, these measures can be coordinated with existing schemes for regional economic expansion and the two policies could in fact, be mutually reinforcing.

98. With regard to the present lines of trade policy affecting the developing countries, it seems clear that the tariffs maintained by developed countries are much less important obstacles, in general, than are a wide range of "non-tariff barriers". Particularly formidable are the quantitative restrictions involved in formal import-quotas or "voluntary restraint" schemes. As a number of developing countries have demonstrated in the past, tariff barriers can be surmounted by exporters with a sufficient margin of extra efficiency, but a quantitative limit defies all the laws of economic competition. The subcommittee is urgently concerned about the fact that rather than diminishing, trade barriers, and especially these quantitative trade controls, seen generally to be proliferating and tightening. Such a trend can only be deleterious in the long run to all trade-dependent nations (like Canada) and particularly so to the weakest among them, those in the developing world. Basically for these reasons, Professor Reuber told the Subcommittee,

"...I think that first priority in our trade policy vis-à-vis the L.D.C.'s (less developed countries) should be given to encouraging others through international action and by our own example to arrest the extension of quantitative and other non-tariff barriers to L.D.C. trade.

Second priority should be given to the reduction and elimination of the many non-tariff barriers that already exist."

99. Clearly, Canada cannot single-handedly reverse or even indefinitely withstand a world trend toward protectionism. Canada's own record in this area may be less protectionist than many other developed states. Nevertheless, it is manifestly in the Canadian interest to resist as strongly as possible, however, as it is in the vital interests of the developing countries. In those situations where it is felt essential to protect vulnerable Canadian industries from low-cost competition in the developing world, such protection should be made clearly contingent on the kind of re-structuring which will ensure the long-term viability of the Canadian producers.

100. In this context, the Subcommittee notes that the Canadian offer of a Generalized Preference System (G.P.S.) for manufactured and semi-manufactured products of developing countries, although not as generous as some others, would not involve tariff preference quotas or "indicative limits". While it does contain "safeguard procedures" for the withdrawal of preferences on sensitive imports, it also provides for prior consultation in such situations. In the spirit of the preceding sections it is to be hoped that these safeguard procedures will be implemented as rarely as possible and only when absolutely crucial from the Canadian point of view. Imports currently under restraint, (and others restrained prior to implementation of the G.P.S.), would be excluded from the preferences from the outset. The present list contains a number of items (mainly textiles and clothing) which are of primary importance to developing countries. Clearly, if the scheme is to have any real impact in the short run, this list must be reduced whenever possible. Any additions (such as the "certain categories of footwear" mentioned in the revised Canadian offer) should be made only in cases of extreme need.

101. In general, the Canadian G.P.S. offer is a helpful response to the expressed wishes of the developing countries for this sort of scheme. It obviously should not be looked upon, however, as a panacea or as any kind of "total" solution to the trade problems of developing countries. As the Minister of Industry, Trade and Commerce has pointed out, Canada has already "completely eliminated tariffs on almost 70 per cent of imports from developing countries." The new preference scheme can be expected to stimulate a broader range of manufactured imports, but it would be wrong to expect a very dramatic, overnight influx. Nor is the G.P.S. without its own dangers. Great vigilance will be necessary to ensure that it does not inhibit further multilateral liberalization.

pauvres. La première mesure doit donc consister à mettre sur pied un programme étendu d'ajustement de l'aide, pour que toutes les industries qui pourraient y trouver des difficultés de transition puissent s'adapter. Ces programmes d'aide doivent être destinés à la fois aux travailleurs et aux propriétaires du capital. Ils pourraient prendre la forme de crédits destinés à des fins diverses, des conseils, de renouvellement du matériel, de toutes sortes de subventions pour la formation professionnelle et, si nécessaire, pour les mouvements de personnel.

Il faudra alors encourager ces industries à se diversifier, se restructurer, et se moderniser et, tant que l'on n'aura pas de programmes d'ajustement de l'aide de ce type, il n'y aura pas beaucoup de soutien politique pour un programme d'ouverture du marché.

96. On a souligné que, dans le domaine des programmes d'ajustement (notamment avec l'accord canado-américain sur les pièces d'automobiles), le Canada a eu une bonne expérience. Il faut aussi tenir compte, pour leur grand intérêt, de l'expérience très réussie d'ajustement dans l'industrie européenne du charbon et, en Angleterre, de l'élimination progressive de secteurs importants de l'industrie cotonnière du Lancashire. Dans ce dernier cas, ainsi que le déclare le professeur Reuber:

«Cette industrie a été transformée sans interruption importante, une fois que la décision a été prise. Peu de gens oseraient dire maintenant que le Royaume-Uni serait dans une meilleure situation s'il avait résisté à ces changements en prenant différentes sortes de mesures de protection.»

97. Le sous-comité est parfaitement conscient des frais de transition que pourraient entraîner des programmes de ce genre, et de la nécessité d'une planification très soignée. Au Canada, il faut évidemment faire bien attention aux répercussions qu'auront ces transformations sur la disparité économique régionale. Cependant, grâce à une bonne planification, ces mesures peuvent être adaptées aux systèmes d'expansion économique régionale qui existent et, en fait, les deux politiques pourraient se renforcer l'une l'autre.

98. En ce qui concerne la politique commerciale actuelle à l'égard des pays en voie de développement, il semblerait que les tarifs adoptés par les pays industriels constituent des obstacles bien moins importants, en général, qu'une gamme étendue de «barrières non tarifaires». Les restrictions quantitatives sur les contingents officiels des importations, ainsi que les plans de «restriction volontaire» sont particulièrement redoutables. Comme l'ont déjà démontré bon nombre de pays en voie de développement, les barrières tarifaires peuvent être surmontées par les exportateurs suffisamment avisés, alors qu'une limitation quantitative défie toutes les lois de la concurrence économique. Le sous-comité est vivement soucieux du fait que ces entraves au commerce au lieu de diminuer, semblent plutôt se multiplier et se resserrer, particulièrement celles qui visent à contrôler quantitativement les échanges commerciaux. Un tel courant ne peut qu'être nuisible à la longue à toutes les nations dont l'économie est basée sur le commerce (comme le Canada) et en particulier aux plus faibles d'entre elles, celles des pays en voie de développement. C'est pour ces motifs en particulier que le professeur Reuber a déclaré au sous-comité, ce qui suit:

«... Je crois que la première priorité vis-à-vis de ces pays (les pays moins développés), en matière de politique commerciale serait d'encourager les autres pays, par des initiatives internationales et par notre propre exemple, à arrêter la multiplication des contingents quantitatifs et autres barrières tarifaires pour les pays en voie de développement.

La deuxième priorité serait la réduction et l'élimination des nombreuses barrières non tarifaires qui existent déjà.»

99. Il est évident que le Canada ne saurait tout seul renverser la situation ou s'opposer indéfiniment à un courant mondiale de protectionnisme. Le Canada s'est peut-être montré moins protectionniste que d'autres pays industrialisés. Toutefois, il est manifestement dans l'intérêt du Canada de s'y opposer avec le plus de vigueur possible, comme il en va également des intérêts vitaux des pays en voie de développement. Dans les cas où il serait essentiel de protéger les industries canadiennes vulnérables contre les prix inférieurs du marché dans les pays en voie de développement, une telle protection devrait clairement se rattacher à une restructuration qui assurerait à la longue la viabilité des producteurs canadiens.

100. Dans ce contexte, il est encourageant pour le sous-comité de voir que le Canada offre un régime général des tarifs préférentiels pour les produits manufacturés et semi manufacturés des pays en voie de développement qui, s'il n'est pas aussi libéral que certains autres, n'implique pas des contingents à tarifs préférentiels ou «des limites indicatives». Bien que ce système prévoie des «mesures de protection» pour la suppression des tarifs préférentiels sur les importations dont le marché se ressentirait, il prévoit également dans de telles contingences, des consultations préalables. Dans l'esprit qui se dégage des parties précédentes du rapport, il faut espérer qu'on appliquera ces mesures de protection aussi rarement que possible et seulement lorsqu'il serait crucial pour le Canada d'y recourir. Les importations qui sont aujourd'hui restreintes (et celles qui l'ont été avant la mise en vigueur du régime général des tarifs préférentiels) seraient, dès l'abord, exclues de ces tarifs. La nomenclature actuelle contient certains articles (principalement les textiles et le vêtement) qui revêtent une importance capitale pour les pays en voie de développement. Il est évident, si le régime est appelé à produire un effet à court terme, qu'il faudra réduire cette liste, chaque fois que cela est possible. Toute nouvelle restriction (comme pour «certaines catégories de chaussures» figurant dans l'offre révisée du Canada) ne devrait être faite qu'en cas d'extrême nécessité.

101. D'habitude, le régime général des tarifs préférentiels du Canada est une réponse utile aux souhaits que les pays en voie de développement ont exprimé en ce qui concerne ce genre de programme. Il ne faudrait pas cependant y voir une panacée ou une solution «totale» aux problèmes de échanges dans les pays en voie de développement. Comme l'a souligné le Ministre de l'Industrie et du Commerce, le Canada a déjà «supprimé complètement les droits douaniers sur 70 p. 100 environ des importations provenant des pays en voie de développement.» Il faut s'attendre à ce que le nouveau régime préférentiel stimule une gamme plus variée d'importations de produits manufacturés, mais on aurait tort d'espérer qu'un afflux exceptionnel de marchandises se pro-

that the new preferences do not induce undesirable trade patterns or disrupt existing patterns; and that the "safeguard" provisions not become easy "escape clauses".

102. A further concern with the G.P.S. relates to the timing of its implementation. In announcing the Canadian offer, the Government stated that it "will continue to participate constructively in international deliberations" aimed at bringing about early implementation. The Com-muni-qué then added,

"However, it will wish, at the same time, to ensure that the scheme does not place an undue burden on Canada. As the preference system evolves, the Canadian position will be that Canada is ready to move in concert with other countries so that the burden of adjustment to the reduced tariffs, and the impact on the imports and exports of preference-giving countries will be equitably distributed."

103. Naturally the other preference-giving countries are taking a similar position, with the United States, (where Congressional approval will be required), being the primary source of uncertainty and delay. If other major preference-givers, (such as the EEC, Japan, the Scandinavian countries), are prepared to move ahead prior to U.S. action, the Subcommittee recommends that Canada join them in early implementation. The Subcommittee is aware that this would involve special risks for Canada because the North American market is rather homogeneous and Canada might be subject to extra export efforts by developing countries anxious to gain a foothold in the American market. However, a time limit might be placed on the Canadian action which would at the same time be a clear demonstration of the Canadian commitment to the scheme and, in combination with the action of other advanced countries, might favorably influence the course of action in the U.S.

104. It is also indicated in the Canadian offer that "the tariff reductions might be staged over a two-year period." While "staging" is an accepted and necessary principle in implementing liberalization of this kind, the Subcommittee hopes that in this case it will be applied selectively and sparingly so as to minimize further delays in the effective impact of the scheme.

105. The specific tariff reductions referred to in the Canadian offer are described as "the first step in liberalizing tariff treatment for developing countries." It is stated that "the Canadian authorities would consider further reductions in the light of experience." This objective, the Subcommittee believes, should be kept in the forefront of trade policy considerations and should prob-

ably be one of the prime continuing concerns of CIDA's new Economic Division.

106. On the basis of common interest, Canada has in the past worked actively for freer international trade in primary commodities and the improvement and stabilization of commodity prices. This is of continuing importance. A sizeable list of agricultural exports of developing countries will benefit under the Canadian Generalized Preference System. Although industrial primary commodities, (most of which already enter Canada duty-free), will not, in principle, be eligible for preferences, the Canadian offer notes that "In practice... it may be possible for Canada to grant preferences on selected individual primary commodities." In the cases of both agricultural products and industrial materials of special importance to developing countries, the Subcommittee hopes that it will be possible for Canada to steadily widen and deepen the preferential coverage offered. It should also be noted that in the recent past there have been important experiments in which producer-countries in specific commodities, particularly in oil, have come together to improve their bargaining power in price negotiations. It remains to be seen how much broader the applicability of this kind of cooperation may be, but from a number of points of view, including that of development assistance, it is a precedent of importance to Canada.

107. As was noted earlier, the present limited measures of trade assistance to developing countries do not represent a full or instant solution to their trade problems. They will continue to require special consideration (and supporting assistance) within a framework of freer global trade. Canadian resistance to spreading protectionist tendencies in the developed countries may therefore be potentially one of this country's more important contributions. As M. Jean-Luc Pepin has recently pointed out, "the erosion of basic trading rules through discriminatory arrangements could only benefit the strong rather than the weak."

(iii) Immigration and the "Brain Drain"

108. The relationship between immigration and development has not been extensively discussed in the Subcommittee's hearings, and only a few major points will be referred to here.

109. Since a number of important changes in 1967, non-discrimination and universality have been accepted as the guiding principles of Canadian immigration policy. These changes have resulted in a significant shift in immigration patterns with substantial increases in the intake from developing countries, particularly from Asia and the Commonwealth Caribbean.

110. Insofar as population pressure is a major problem of some developing countries, it does not seem realistic to hope that, in the foreseeable future, immigration to Canada will provide any substantial measure of relief. The selection criteria for independent applicants are geared mainly to the manpower needs and absorptive

duise d'un jour à l'autre. Le régime des tarifs préférentiels ne va pas lui-même sans danger. Il faudra veiller soigneusement à ce qu'il n'empêche pas plus de libéralisation multilatérale; que les nouveaux tarifs préférentiels n'engendrent pas des modalités d'échange indésirables ou qu'ils en bouleversent d'autres qui sont saines et que les dispositions de «protection» ne deviennent pas des «échappatoires».

102. Il y a lieu également de se soucier de la date d'entrée en vigueur du régime général des tarifs préférentiels. En faisant part de l'offre canadienne, le gouvernement a déclaré qu'il «continuera de participer de façon constructive aux délibérations internationales» à l'effet d'appliquer ce régime dans un proche avenir. Le communiqué ajoute ensuite ce qui suit:

«Par ailleurs, le gouvernement souhaite, cependant, s'assurer que le régime ne soit pas indûment onéreux pour le Canada. A mesure que le régime des tarifs préférentiels évoluera, le Canada sera prêt, de concert avec les autres pays, à faire en sorte que le fardeau de l'ajustement aux tarifs réduits et l'effet sur les importations et les exportations des pays accordant des tarifs préférentiels, soit équitablement réparti.»

103. Les autres pays accordant des tarifs préférentiels adoptent, bien sûr, une position analogue, les États-Unis (où l'assentiment du Congrès est nécessaire) constituant la principale source d'incertitude et de retard. Si d'autres nations parmi celles qui accordent des tarifs préférentiels (comme la CEE, le Japon, les pays scandinaves), sont disposées à le faire avant les États-Unis, le sous-comité recommande que le Canada se joigne à elles pour mettre rapidement en vigueur ce régime. Le sous-comité est conscient que cette mesure entraînerait des risques spéciaux pour le Canada étant donné que le marché nord-américain est plutôt homogène et que le Canada pourrait être victime des efforts supplémentaires que déploieraient les pays en voie de développement pour accroître leurs exportations et prendre pied sur le marché américain. Cependant, l'initiative canadienne pourrait être limitée dans le temps, et elle constituerait du même coup une preuve de l'engagement du Canada envers ce régime, tout en contribuant avec l'initiative des autres pays développés, à influencer favorablement sur la décision des États-Unis.

104. L'offre canadienne indique également que «les réductions tarifaires pourront s'échelonner sur une période de deux ans». Bien que «l'échelonnement» soit un principe nécessaire et admis dans une telle initiative de libéralisation, le sous-comité souhaite que dans ce cas, il soit appliqué sélectivement et modérément de façon à permettre, sans plus de retard, que ce régime produise un effet réel.

105. Les réductions tarifaires contenues dans l'offre canadienne, sont considérées comme «le premier pas vers une libéralisation des tarifs à l'égard des pays en voie de développement». Il est dit encore que «les autorités canadiennes envisageraient d'autres réductions à la lumière de l'expérience acquise». Le sous-comité estime que la politique commerciale devrait tenir compte en tout premier

lieu de cet objectif qui devrait probablement constituer l'une des préoccupations majeures de la nouvelle Direction économique de l'ACDI.

106. Se fondant sur l'intérêt réciproque, le Canada a œuvré activement, dans le passé, pour un système d'échange plus libre des produits de base et pour l'amélioration et la stabilité des prix de ces produits. Ces objectifs sont toujours importants. Le régime général des tarifs préférentiels avantagera l'exportation d'un nombre appréciable de produits agricoles des pays en voie de développement. Bien que les matières premières industrielles (dont la majorité est franche de droit au Canada) ne bénéficient pas, en principe, des tarifs préférentiels, l'offre canadienne relève cependant que «dans la pratique, ... il sera peut-être possible pour le Canada d'accorder des tarifs préférentiels à des produits de base déterminés et sélectifs.» Dans les cas où les produits agricoles et industriels revêteraient une importance spéciale pour les pays en voie de développement, le sous-comité espère qu'il sera possible au Canada d'augmenter et d'étendre constamment la couverture du régime préférentiel proposé. Il faudrait également noter que des essais importants ont été effectués ces dernières années par les pays producteurs de certaines denrées, particulièrement les huiles, qui se sont groupés en vue d'améliorer leur position lorsqu'il s'est agi de débattre les prix. Il reste à savoir jusqu'où pourra s'étendre cette coopération, mais à certains points de vue, y compris celui de l'aide au développement, c'est un précédent important pour le Canada.

107. Comme on l'a observé précédemment, les mesures d'aide limitées destinées à venir en aide au commerce des pays en voie de développement, ne résoudront pas de façon immédiate et définitive les problèmes des échanges qui se posent à ces pays. Ces derniers auront toujours besoin d'une attention spéciale (et d'une aide) dans le cadre d'un régime d'échanges plus libres entre les nations du globe. La réticence du Canada à répandre les courants protectionnistes dans les pays développés est peut-être potentiellement, l'une de ses principales contributions. Comme l'a souligné récemment M. Jean-Luc Pepin: «L'érosion des règles fondamentales des échanges au moyen d'arrangements discriminatoires, profiterait uniquement aux puissants plutôt qu'aux faibles.»

iii) L'immigration et l'exode des cerveaux»

108. Le sous-comité n'a pas longuement discuté, au cours des audiences, le rapport qui existe entre l'immigration et le développement; c'est pourquoi on ne traitera ici que de quelques points importants.

109. Depuis les changements importants survenus en 1967, on a admis que la non-discrimination et l'universalité seraient les principes directeurs de la politique canadienne d'immigration. Ces changements ont entraîné une modification appréciable du profil de l'immigration, caractérisée par une augmentation sensible de l'apport des pays en voie de développement, en particulier de l'Asie et des pays des Caraïbes, membres du Commonwealth.

110. Dans la mesure où la pression démographique constitue pour certains pays en voie de développement un problème majeur, il ne semble pas réaliste d'espérer que, dans un proche avenir, l'immigration vers le Canada apportera un soulagement appréciable. Les critères de sélection pour des postulants tiennent surtout compte des

capacity of the Canadian society and economy. Of necessity, then, a great deal of emphasis is placed on education and training and occupational skills and, (with the exception of applicants in the "dependent" or "nominated relative" categories), Canada can provide little outlet for unskilled emigrants.

111. For these reasons, past immigration from developing countries to developed countries has not only been of little positive value to the sender countries, it has sometimes served to undermine or set back their development prospects. As the policy paper notes, "Immigration can deplete their supply of skilled manpower." (p. 19) This is through the familiar phenomenon of the "brain drain", in which disproportionate numbers of badly-needed professional and technical workers take up the opportunity to emigrate to more advanced countries. This outflow is a source of considerable concern to many developing countries, but it is extremely difficult for them to devise solutions which are compatible with the principle of "the free movement of peoples" enshrined in the U.N. Charter. In many cases, as one witness pointed out, they are already required to offer financial inducements which constitute a real strain and serve to further widen income disparities within their own societies.

112. From the viewpoint of immigrant-receiving countries, like Canada, the problem is even more delicate. In addition to the principle of free movement, Canada must apply those of non-discrimination and universality. Any unilateral attempts on Canada's part to impose restrictions would be widely misinterpreted and bitterly resented. For these reasons, (and because of the primacy of skill-criteria in Canada's immigrant selection), the present Canadian policy is not to solicit immigration in developing countries, but to offer the usual facilities to those people who apply.

113. A significant part of the "brain drain" at present is induced or stimulated by the tendency of highly trained students from those countries to settle and remain in Canada or more often to use their training and contacts to re-migrate some time after returning to their home countries. This problem is being alleviated by a growing trend toward "third country" training, in which students are assisted to pursue programmes in neighboring countries whenever possible. This trend is to be welcomed from many other points of view: it stimulates the development of local or regional educational facilities; it offers students more relevant programmes and working conditions; and it is likely to be less costly (than bringing students to Canada) and thus enable a larger number of students to benefit.

114. Another way to limit the "student drain" is to ensure that, where the terms of scholarships or fellowships specify that the recipient return to work in his or her home country, this provision be carefully enforced sub-

ject to reasonable limitations to take account of individual cases. Students and other skilled expatriates are often very much in demand by corporations and other agencies operating in their home countries. Wherever possible the facilities of CIDA, Manpower and Immigration and other agencies should be made available to assist in locating and recruiting such personnel.

115. Another point worth stressing is that not all skilled or educated emigrants represent a loss to their home countries. In some instances, where educational programmes do not mesh with manpower requirements, there are large pools of unemployed graduates who represent an economic burden and sometimes lead to serious social and political problems. One logical solution is to assist these personnel to find temporary employment (under technical assistance programmes in some cases) in other developing countries where their skills are in short supply. Temporary terms will almost certainly be necessary in order to assure host countries that opportunities will be available for their own trained nationals as they become qualified.

116. Beyond these rather limited suggestions, the Subcommittee considers that the onus of responsibility for limiting the emigration of skilled manpower from developing countries must rest with their governments.

(iv) The Administrative Structure

117. In the course of the Subcommittee's hearings, witnesses have offered numerous criticisms and suggestions, both general and specific, regarding the administrative structure of Canada's official development assistance effort. A great many of these points related to specific instances or circumstances, and while interesting and relevant, could not be catalogued here. The attempt in this section will be to cover a number of the most important issues in this field.

118. Early in this section of the report, the Subcommittee stressed the need for greater consistency and improved coordination among the various government departments and agencies involved in Canadian policies affecting developing countries. It was implied there and is re-stated here that these changes cannot be brought about by any simple administrative or hierarchical reorganization. Above all what is needed is continuing evidence of a firm political will at the highest level to ascribe a high priority to all aspects of international development assistance. This priority, and a sense of urgent concern, must be transmitted in turn to all the relevant arms of the Canadian Government. Without such a firm political basis, all other attempts to mobilize a more dynamic and concerted official effort can amount to little more than tinkering.

119. Two recommendations which have been aired repeatedly are that CIDA should either be raised to the status of a full ministry, or that it be given more autonomy, perhaps as a crown corporation. The basic rationale

besoins en main-d'œuvre et de la capacité d'absorption de l'économie et de la société canadiennes. Il est dès lors nécessaire de mettre fortement l'accent sur l'éducation, la formation et la compétence professionnelle, puisque le Canada présente des perspectives limitées pour les immigrants non qualifiés (à l'exception de ceux qui se classent dans la catégorie des «personnes à charge» ou des «parents désignés»).

111. C'est pourquoi, les pays en voie de développement ont retiré, par le passé, un profit négligeable de leur mouvement d'immigration vers les pays développés et que, d'autre part, leurs perspectives de développement en ont été parfois minées ou retardées. Comme le note le Livre blanc, «l'immigration peut tarir leur source de main-d'œuvre qualifiée» (page 21). Cette conséquence est le résultat du phénomène connu de l'exode des cerveaux», où un nombre disproportionné de techniciens et de professionnels dont le pays a grand besoin, saisit l'occasion d'émigrer vers des pays plus avancés. Ce courant est une source considérable d'inquiétude pour de nombreux pays en voie de développement, mais il est extrêmement difficile pour eux de trouver des solutions compatibles avec le principe du «libre mouvement des personnes» que consacre la Charte des Nations Unies. Dans bien des cas, comme l'a souligné un témoin, on engage ces pays à offrir des stimulants d'ordre financier qui constituent pour eux un véritable fardeau et contribuent à accroître encore plus la disparité des revenus au sein de leur société.

112. La question est encore plus délicate pour les pays d'immigration comme le Canada. Au principe du libre mouvement des personnes s'ajoutent ceux de la non-discrimination et de l'universalité que le Canada doit appliquer. Toute tentative du Canada d'imposer unilatéralement des restrictions, provoquerait partout de fausses interprétations et du ressentiment. Pour ces raisons, (et à cause de la primauté du critère de la compétence dans le choix des immigrants) la politique actuelle du Canada consiste à ne pas inviter d'immigrants des pays en voie de développement, tout en mettant les services habituels à la disposition de ceux qui en font la demande.

113. L'exode des cerveaux» est actuellement provoqué ou stimulé en grande partie par la tendance que manifestent les étudiants de formation supérieure originaires de ces pays, à s'établir définitivement au Canada ou bien le plus souvent à profiter de leur formation et de leurs relations pour émigrer une nouvelle fois après leur retour au pays natal. Ce problème trouve une solution partielle dans la tendance croissante à une politique de formation dite du «troisième pays», qui consiste à aider les étudiants à poursuivre leurs études dans un pays avoisinant, chaque fois que cela est possible. Cette tendance doit être favorisée à plus d'un égard: elle stimule le développement et l'aménagement d'institutions d'enseignement locales ou régionales; elle offre aux étudiants des programmes et des conditions de travail mieux adaptés; et elle est probablement coûteuse (que l'envoi d'étudiants au Canada), ce qui permet à un plus grand nombre d'entre eux d'en tirer profit.

114. On peut également limiter l'exode des cerveaux» en s'assurant que les bourses d'études universitaires et post-universitaires stipulent que le bénéficiaire retournera travailler dans son pays natal, et que cette obliga-

tion soit rigoureusement respectée, sous certaines réserves normales et pour tenir compte des cas particuliers. Les sociétés et divers organismes installés dans les pays d'origine des étudiants ou des professionnels expatriés, sont souvent à court de main-d'œuvre spécialisée. L'Agence canadienne de développement international (ACDI), le ministère de la Main-d'œuvre et de l'Immigration, ainsi que d'autres organismes devraient, autant que possible, mettre à contribution leurs services afin de trouver et de recruter un tel personnel.

115. Il serait bon de souligner d'autre part, que les immigrants éduqués ou qualifiés ne représentent pas forcément une perte pour leur patrie. Quand les programmes d'éducation ne correspondent pas aux besoins de main-d'œuvre, un grand nombre de chômeurs diplômés constitue un fardeau économique et parfois même provoque de sérieux problèmes sociaux et politiques. Une solution logique consisterait, par exemple, à aider cette catégorie de travailleurs à trouver des emplois temporaires (en vertu parfois de programmes d'aide technique) dans d'autres pays en voie de développement qui manquent de personnel qualifié. Il faudra presque toujours que ces emplois soient temporaires afin de garantir aux pays d'accueil que leurs propres ressortissants, une fois formés, trouveront eux-mêmes des emplois.

116. A part ces suggestions de portée restreinte, le sous-comité estime que la responsabilité de freiner l'émigration de la main-d'œuvre spécialisée des pays en voie de développement incombe aux gouvernements de ces derniers.

iv) La structure administrative

117. Au cours des audiences qu'a tenues le sous-comité, les témoins ont formulé de nombreuses critiques et propositions d'ordre général et particulièrement sur la structure administrative de l'aide officielle du Canada au développement. Bon nombre des points soulevés traitaient de circonstances ou de cas déterminés, et bien qu'ils fussent intéressants et pertinents, ils ne pouvaient être relatés ici. On essaiera dans cette partie, d'étudier certaines des plus importantes questions dans ce domaine.

118. Le sous-comité a souligné, au début de cette partie, le besoin d'une plus grande uniformité et d'une meilleure coordination entre les divers ministères et organismes gouvernementaux impliqués dans les politiques du Canada envers les pays en voie de développement. On a soutenu alors, et on le redit ici, que de tels changements ne peuvent résulter d'une simple réorganisation administrative ou hiérarchique. Il faut avant tout avoir la preuve qu'il existe toujours aux échelons les plus élevés, une volonté politique ferme d'accorder une grande priorité à tous les aspects du programme d'aide au développement international. Cette priorité et un sens du caractère urgent du problème doivent se répercuter à leur tour sur toutes les branches intéressées du gouvernement canadien. A défaut d'une base politique bien établie, tout autre tentative destinée à mobiliser les efforts officiels pour une action plus dynamique et plus concertée, équivaudrait sans plus à du rafistolage.

119. Deux recommandations ont été constamment reprises pour que l'ACDI soit élevée au rang de ministère ou qu'on lui accorde plus d'autonomie la transformant éventuellement en une société de la Couronne. La logique

underlying both suggestions seems to be that the aid agency needs more stature and/or independence in those circumstances where its jurisdiction overlaps with those of other departments. The Subcommittee has stated earlier that "development assistance viewpoint" must be more forcefully expressed and more fully heeded in the determination of all Canadian policies vis-à-vis the developing countries. With regard to the effect of formal jurisdictional arrangements, the Subcommittee was most impressed by the candid and considered judgments expressed by Mr. Maurice Strong in his testimony. On this topic he stated,

"As to the question of a separate ministry, I have to say that the arrangement I have worked under has worked extremely well. I have been reporting to a senior minister, the Minister of External Affairs. Although they do not call them junior and senior ministers, I think anyone who is realistic realizes that some departments and some ministers have more weight around the Cabinet table than others, and the Minister of External Affairs is always a man of considerable weight in the Cabinet. Having that man, that minister speak for you I think is a great advantage. I do believe we have evolved out of our peculiar Canadian history a pretty workable arrangement."

120. When he was asked about the aid structures in the governments of other donor countries, Mr. Strong, in a series of specific references, questioned the assumption that development assistance enjoys stronger advocacy in their Cabinet councils. He added that he had discussed this question with his counterparts in those countries and "concluded that for us our system was the best system." Mr. Strong also pointed out that, under the present system, it would be possible in future to transfer responsibility for CIDA to some other senior portfolio if that became desirable.

121. As to the question of a crown corporation, Mr. Strong was most frank about the evolution of his own views. He said,

"... I have thought a lot about this particular question. When I first came to CIDA I had the predisposition towards a Crown Corporation type of arrangement, but I have come around to the view that because it gets its money from the government because of what I mentioned earlier that development no longer is just a matter of aid but is a matter of influencing the totality of government policies vis-à-vis the developing countries, I think CIDA has to be close to the power centre of government. Inherently in a national government the aid agency is never really part of a central power structure, it is just not in the nature of things. Therefore, if it were a Crown corporation it would probably have more operating flexibility in terms of operating its programs, but it would really have far less influence than it must have on the central organs of government policy. So I am persuaded that it should not be

a Crown corporation, that it should be part of the departmental structure of government."

122. Having questioned the value of either a separate aid ministry or a Crown corporation structure, Mr. Strong made his own recommendations on the basis of his experience.

"What I would like to see and what I fought for all the time I was there was a greater degree of operating flexibility. I think it is quite unreal to expect the aid agency, CIDA, will be subjected to exactly the same rules as, say, the Department of Public Works and the Post Office running a domestic operation. When you have to work in a co-operative relationship with 50 or 60 different governments and you are trying to adjust, trying to accommodate to their situation, to try to force our bureaucratic procedures on them is quite wrong. I think it should be possible, and we have made some progress in this area. I do not want to suggest it is entirely negative. One of the things that always frustrated me in government is the sameness. Uniformity seems to be the great god. Everything that you do must be applied uniformly throughout the government. I think that a good strong case could be made for giving CIDA more operating flexibility without sacrificing any of the essential principles of government control or effectiveness."

123. In considering these various alternatives, the Subcommittee began with the assumption that, if the overall official aid effort is to be concerted and effective, CIDA must be able to exercise effective influence in the highest decision-making councils of government. Ideally, on this basis, the solution would be to raise the Agency to a full ministry with clearly senior status attaching to the portfolio. Apart from augmenting the influence of the "aid viewpoint", this kind of action would be a clear demonstration, in this country and abroad, of Canada's firm and continuing commitment to a sustained, long-term international development effort. Unfortunately, however, it is clear that powerful ministries and senior portfolios cannot be created by simple fiat. As Mr. Strong pointed out, in other countries where high priority has been placed on this portfolio in theory, in practice it has generally slipped into a position of lesser importance. While not inevitable, such an outcome would appear likely in Canada at present. The Subcommittee is not convinced that CIDA would occupy a more influential position than at present as a junior ministry. Indeed, a net loss of political influence might be suffered as it would probably prove more difficult to recruit men of the eminence of M. Paul Gérin-Lajoie or his predecessor to the operating direction of the agency. The strength of its current leadership under the present semi-autonomous structure represents an important asset in its struggle for an expanded role and a greater place in the consciousness of Canadians. Full departmental status, in itself, would be unlikely to improve its prospects. It is important to add, however, that if the Government continues to place a high priority on the official aid effort and to increase its allocations for this purpose, the Agency may in future grow to the point where separate, yet promi-

de base sous-jacente aux deux propositions semble indiquer qu'il faut accorder à l'organisme d'aide plus d'importance ou d'indépendance, ou l'une et l'autre, dans les cas où son autorité chevauche celle des autres ministères. Le sous-comité a déclaré plus tôt qu'il fallait exprimer avec plus d'énergie et tenir compte avec plus de soin « du point de vue concernant l'aide au développement » au moment d'établir les lignes de conduite que le Canada suivra à l'égard des pays en voie de développement. En ce qui concerne l'effet des dispositions relatives à la compétence officielle, le sous-comité a été vivement frappé par les opinions franches et étayées que M. Maurice Strong a exprimées dans son témoignage. Il a dit à ce propos :

« Quant à la question d'un ministère distinct, je dois dire que le régime sous lequel j'ai travaillé s'est montré extrêmement efficace. Je rendais compte à un ministre principal, celui des Affaires extérieures. Bien qu'il n'y ait pas de distinction entre les ministres, quiconque a le sens des réalités constate, je pense, que certains ministères et certains ministres exercent, aux réunions du Cabinet, plus d'influence que d'autres; il en est ainsi du ministre des Affaires extérieures dont l'importance est considérable au sein du Cabinet. Il y a grand avantage, à mon avis, à s'assurer l'appui de cet homme, de ce ministre. Je suis convaincu que nous sommes parvenus, en parlant de l'histoire particulière du Canada, à un arrangement assez pratique. »

120. Interrogé sur les formes d'aide qu'adoptent les gouvernements d'autres pays donateurs, M. Strong, citant une série de cas d'espèces, a contesté l'assertion selon laquelle l'aide au développement jouit de plus d'appui dans les conseils ministériels de ces pays. Il a ajouté qu'il avait discuté cette question avec ses homologues étrangers et « il en avait conclu que notre système était, pour nous, le meilleur. » M. Strong a également souligné qu'en vertu du présent régime, il serait possible qu'à l'avenir l'ACDI soit prise en charge par un autre ministère important si cette mesure devenait souhaitable.

121. Quant à la création d'une société de la Couronne, M. Strong a exposé très franchement l'évolution de ses idées en disant :

« ... j'ai longuement réfléchi à cette question. A mon arrivée à l'ACDI, j'étais bien disposé envers une solution comme une société de la Couronne. Étant donné toutefois que pareille société dépendrait de l'appui financier du gouvernement et du fait, dont j'ai déjà parlé, que le développement ne se limite plus désormais à fournir une aide, mais qu'il influe sur l'ensemble de la politique gouvernementale à l'égard des pays sous-développés. J'en ai conclu que l'ACDI devait se rapprocher de l'autorité centrale du gouvernement. Il n'est pas dans la nature des choses qu'un organisme d'aide fasse jamais partie intégrante du pouvoir central d'un gouvernement national. Si l'on en faisait une société de la Couronne, il aurait plus de souplesse dans l'exécution de ses programmes mais une bien moindre influence qu'il ne le faudrait sur les rouages centraux de la politique gouvernementale. C'est pourquoi je suis persuadé qu'il ne

faudrait pas instituer une société de la Couronne mais que l'agence d'aide fasse partie de la structure ministérielle du gouvernement. »

122. Ayant ainsi mis en doute aussi bien la valeur d'un ministère de l'aide distinct que celle de la création d'une société de la Couronne, M. Strong a soumis ses propres recommandations d'après son expérience.

« J'aimerais, et c'est la raison pour laquelle j'ai tant lutté durant tout mon mandat, que l'Agence fonctionne avec plus de souplesse. Je pense qu'il est illusoire de s'attendre à ce que l'ACDI soit en tous points assujettie aux mêmes règlements que le ministère des Travaux publics ou l'administration des Postes, par exemple, qui gèrent une activité interne. On aurait tort de vouloir imposer nos méthodes bureaucratiques à 50 ou 60 gouvernements distincts avec lesquels il faut travailler en coopération étroite en s'adaptant et en se conformant à leur situation. Il serait possible, à mon avis, d'en arriver à ce résultat vers lequel nous avons déjà progressé. Je ne veux pas dire que ce soit tout à fait négatif. J'ai toujours été frustré par le manque de variété qui règne au gouvernement. On ne jure que par l'uniformité. Toute initiative doit être appliquée uniformément dans tous les services du gouvernement. Je pense qu'on peut justifier avec raison l'octroi d'une plus grande souplesse de fonctionnement à l'ACDI, sans sacrifier aucun des principes essentiels de surveillance ou d'efficacité gouvernementales. »

123. Dans l'étude des diverses solutions qui se présenteraient à lui, le sous-comité est parti de l'hypothèse que l'ACDI devrait être à même d'exercer une influence marquée dans les hautes sphères gouvernementales de décision, si l'on voulait que l'ensemble des efforts officiels concernant l'aide, soient concertés et efficaces. A cette fin, la solution idéale serait d'élever l'agence au plein rang de ministère et de reconnaître à ce portefeuille un statut de premier plan. Sans compter que le « point de vue concernant l'aide » en acquerra plus d'influence, une telle initiative prouvera clairement, aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, que le Canada est résolu à s'engager de façon constante et soutenue dans un effort à long terme en vue du développement international. Cependant, il va de soi qu'on ne peut malheureusement créer des ministères importants et des portefeuilles principaux par un simple acte de volonté. Ainsi que l'a souligné M. Strong, il est arrivé que certains pays où ce portefeuille était en principe hautement prioritaire, l'ont relégué la plupart du temps, à un rang inférieur. S'il n'est pas inévitable, un tel résultat semblerait probable aujourd'hui au Canada. Le sous-comité n'est pas convaincu que l'ACDI exercerait plus d'influence qu'à l'heure actuelle si on l'élevait au rang de ministère secondaire. Au contraire, une perte d'influence politique en résulterait puisqu'il serait probablement plus difficile de recruter des hommes du calibre de M. Paul Gérin-Lajoie ou de son prédécesseur pour diriger l'agence. La vigueur actuelle de cette direction, sous le présent régime de semi-autonomie, est un atout précieux dans les efforts que l'agence déploie en vue de s'assurer un rôle plus important et une place plus notable dans la conscience des Canadiens. Un plein statut ministériel ne saurait vraisemblablement pas à lui seul améliorer ces perspectives. Il est important d'ajouter, cependant, que si le gouvernement continue d'accorder une grande priorité

ment, representation in the Cabinet will be both practicable and, indeed, necessary.

124. A further possibility, which under present conditions might strengthen the CIDA voice at the political level would be the appointment of a junior minister subordinate to the Secretary of State for External Affairs. Such a minister—possibly a Minister of State—would not normally sit in Cabinet, and the Secretary of State for External Affairs would usually speak for CIDA in that forum. The junior minister would add, however, to the political weight of CIDA in governmental circles and would permit expanded political representation, both in Canada and abroad.

125. The Subcommittee finds Mr. Strong's critique of the Crown corporation suggestion a convincing one. Direct accountability is an important principle, particularly where these substantial sums of public money are involved. Under the present system, CIDA is fully accountable to the Canadian Government which is, in turn, fully accountable to the Canadian people and to the governments and peoples of the developing countries for its policies and performance. In Canada, where international development assistance is generally accepted as being free from ulterior political motives, and enjoys substantial public support, this seems a very healthy situation.

126. Perhaps Mr. Strong's most important point on this topic was the importance of the aid agency being "close to the power centre of government" so that it can "influence the totality of government policies vis-à-vis the developing countries." A Crown corporation or other independent body might, within limits, be freer to criticize policies in areas under the jurisdiction of various departments. It would normally be unable, however, convincingly to recommend or initiate positive action or to participate meaningfully in the implementation of substantive changes.

127. At the same time, however, the former President's arguments for a "greater degree of operating flexibility" for CIDA are well supported, in the view of the Subcommittee. It should be possible, in recognition of the agency's peculiar needs and circumstances, to give CIDA more flexibility "without", as Mr. Strong said, "sacrificing any of the essential principles of government control and effectiveness."

128. This need seems to relate particularly, at times, to CIDA's overseas operations. Presumably, these operations will be fundamentally affected by the trend toward integration of Canada's various foreign services. This policy may well result in improved administrative efficiency in the development assistance programme, as long as the needs of that programme are given full consideration in the allocation of staff and other resources to overseas missions. In many instances, the official Canadian relationship with developing countries is almost totally related to issues of development cooperation. It is obviously vital that the present practice be continued whereby CIDA personnel and other officials with experience in development as-

sistance are given senior responsibilities in these missions. This practice should be extended where appropriate. It is also important that the missions have channels of easy and direct communication with the responsible agencies and departments in Ottawa. These steps would help to ease bureaucratic delays and complications which may impede the effectiveness of aid operations and may dampen enthusiasm for such programmes both in Canada and in the developing countries.

129. A further step toward the same objective would be to decentralize, for some purposes, CIDA's decision-making authority to personnel operating in recipient countries. This possibility was mentioned by Messrs. Strong and Gérin-Lajoie before the Subcommittee. Permitting officers in the field to approve small projects up to a specified ceiling of funds would bypass a great deal of time-consuming paperwork in moving worthwhile projects toward implementation and would thus help to reduce the present lag between allocations and disbursements of aid funds. The Subcommittee is convinced that this improvement would be much appreciated by hard-pressed governments in developing countries.

130. A final point relating to the administrative structure of the Canadian aid effort relates to the mechanisms available for coordinating the relevant policies of the various departments involved. The most prominent vehicle, of course, is the Canadian International Development Board, which is chaired by the CIDA President and includes representation, at the deputy minister level, from the Departments of External Affairs; Finance; Industry, Trade and Commerce, and the Bank of Canada. This Board of course, has the ultimate responsibility for formulating recommendations to the Minister on major policy questions. Beneath it, however, at the Divisional and Departmental levels, there are a number of other inter-departmental committees which include representatives of the above and other departments and agencies. These committees, in addition to their regular administrative tasks, can and should play a vital role in generating proposals to improve consistency and coordination in different policy areas. The Subcommittee believes that they should be encouraged to meet frequently and regularly. The CIDA representatives, in particular, should have sufficient information and support facilities to properly analyse basic policy-issues and prepare proposals for inter-departmental discussion and action.

B. Activities of Non-Governmental Organizations

(i) Dimensions and effectiveness

131. Although official development assistance is a relatively new phenomenon, the social development and technical assistance activities of churches and other non-governmental organizations have a long and impressive history. While changing, these activities are still growing, and it is estimated that about one-sixth of the net global

à l'aide officielle en augmentant ses subventions à cette fin, l'agence prendrait à l'avenir une telle ampleur qu'il serait pratique, et même nécessaire, de prévoir une représentation distincte, quoique importante, au sein du Cabinet.

124. Il serait également possible, dans les conditions actuelles et pour accroître l'influence politique de l'ACDI, de nommer un ministre subalterne dépendant du secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Ce ministre, qui pourrait être un ministre d'État, ne siègerait pas habituellement au Cabinet et le secrétaire d'État aux Affaires extérieures serait le porte-parole de l'ACDI dans cette assemblée. Ce ministre subalterne ajouterait à l'importance politique de l'ACDI dans les cercles gouvernementaux et permettrait une plus grande représentation politique, aussi bien à l'intérieur du Canada qu'à l'étranger.

125. Le sous-comité trouve convaincante la critique que M. Strong a formulée au sujet de la proposition relative à une société de la Couronne. La responsabilité directe est un principe important, surtout lorsqu'il s'agit de fonds publics importants. En vertu du présent régime, l'ACDI est pleinement comptable envers le gouvernement canadien et ce dernier l'est à son tour envers les Canadiens ainsi qu'envers les gouvernements et les peuples des pays en voie de développement en ce qui concerne sa politique et son rendement. Cette situation semble très saine au Canada puisqu'il fournit, comme on l'admet généralement, une aide inconditionnée au développement international laquelle jouit de l'appui appréciable du public.

126. Le point le plus important peut-être qu'a soulevé M. Strong à ce propos, est la nécessité que l'agence d'aide soit «proche du foyer de pouvoir gouvernemental» de façon à ce qu'elle puisse «exercer une influence sur l'ensemble de la politique du gouvernement à l'égard des pays en voie de développement». Une société de la Couronne, ou tout autre organisme indépendant, pourrait dans une certaine mesure, se sentir libre de critiquer les lignes de conduite suivies dans certains domaines qui relèvent de plusieurs ministères. Il ne lui serait pas possible, cependant, de recommander une action positive ou d'en prendre l'initiative, ou de participer de façon significative à la mise en application de changements formels.

127. Par ailleurs, le sous-comité estime que les arguments invoqués par l'ancien président de l'ACDI en faveur d'une «plus grande souplesse de fonctionnement», sont bien fondés. Il devrait être possible, eu égard aux besoins particuliers de l'Agence et aux circonstances, d'accorder à l'ACDI plus de souplesse «sans sacrifier», comme le dit M. Strong, «aucun des principes essentiels de surveillance ou d'efficacité gouvernementales.»

128. Ce besoin semble parfois caractériser particulièrement l'activité de l'ACDI outre-mer. On peut penser que cette activité sera foncièrement touchée par la tendance à l'intégration des différents services du Canada à l'étranger. Une administration plus efficace du programme d'aide au développement pourrait bien naître de cette politique aussi longtemps qu'on tiendra pleinement compte des besoins du programme, au moment de doter les missions canadiennes à l'étranger en personnel et en ressources. Dans bien des cas, les rapports officiels que le Canada maintient avec les pays en voie de développement sont presque entièrement fonction de la coopération en vue du développement. Il est évidemment essentiel de

maintenir la pratique actuelle qui donne au personnel de l'ACDI et à d'autres agents versés dans les questions d'aide au développement, des responsabilités importantes dans ces missions. Cette pratique devrait s'étendre partout où cela est possible. Il est également important que les missions disposent de voies de communication directes et faciles avec les organismes et les ministères compétents d'Ottawa. Pareilles mesures contribueraient à réduire les retards et les complications bureaucratiques qui peuvent gêner l'exécution efficace des programmes d'aide et éteindre l'enthousiasme à leur égard, tant au Canada que dans les pays bénéficiaires.

129. Un autre pas en avant dans la poursuite de cet objectif consisterait à décentraliser, à certaines fins, le pouvoir de décision de l'ACDI en faveur du personnel travaillant dans les pays bénéficiaires. MM. Strong et Gérin-Lajoie ont parlé de cette possibilité devant le sous-comité. Le fait de permettre aux agents locaux d'approuver des projets secondaires dont la valeur ne dépasserait pas un certain montant, éviterait de longues formalités bureaucratiques et permettrait ainsi que des projets intéressants en arrivent à la phase d'exécution, tout en réduisant le décalage entre l'attribution et le paiement des subventions d'aide. Le sous-comité est convaincu qu'une telle amélioration serait bien accueillie par les gouvernements des pays en voie de développement qui sont à court d'argent.

130. Le dernier point concernant la structure administrative de l'aide canadienne a trait aux rouages actuels qui coordonnent les lignes de conduite pertinentes qu'adoptent les divers ministères intéressés. L'organisme le plus important est, bien sûr, le Conseil canadien pour le développement international que préside le directeur de l'ACDI et qui comprend, au niveau sous-ministériel, des représentants des ministères des Affaires extérieures, des Finances, de l'Industrie et du Commerce et de la Banque du Canada. Ce conseil décide évidemment en dernier ressort des recommandations à formuler au ministre ainsi que des principales questions de politiques. Viennent ensuite, au niveau de la direction et du département, un certain nombre de comités interministériels groupant des représentants de divers ministères et organismes, y compris ceux qu'on a cités ci-dessus. Ces comités, outre leur fonction administrative normale, peuvent et doivent jouer un rôle essentiel, en formulant des propositions pour améliorer la logique et la coordination de différentes politiques. Le sous-comité estime qu'il faut les encourager à se rencontrer fréquemment et régulièrement. Le représentant de l'ACDI, en particulier, devrait obtenir les services auxiliaires et les services d'information appropriés pour lui permettre d'analyser comme il se doit les questions fondamentales de politique, et de rédiger les propositions qu'il soumettra à l'examen des comités interministériels qui en décideront.

B. Activités des organismes non-gouvernementaux

(i) Importance et efficacité

131. Bien que l'aide officielle au développement soit un phénomène relativement récent, l'histoire de l'aide sociale et technique que fournissent les institutions religieuses et les organismes non-gouvernementaux est déjà longue et édifiante. Cette activité, quoique en évolution, augmente sans cesse et on estime qu'environ un sixième

total of external development assistance resources is generated by these agencies and groups. In Canada, the voluntary sector (involving about 150 organizations*) is now providing assistance valued at about \$40 million per annum to developing countries. In terms of personnel, it is estimated that more than 8,500 Canadians have served, or are now serving, overseas. Of that total, about 56 per cent are English-speaking Canadians, and 44 per cent French-speaking Canadians.**

132. These non-official channels of development cooperation, if properly undertaken, have a number of very important advantages in the Subcommittee's view. On a practical plane, perhaps the first merit is that this aid is virtually all offered on a grant (rather than loan) basis. Perhaps the most important virtue of these channels, however, is that they provide considerable scope for close people-to-people contact, in contrast to official programmes which sometimes tend to be impersonal and over-institutionalized. Another asset of these non-governmental programmes is their freedom to operate in fields (such as population, until recently) where governments are unwilling or unable to act. Similarly, in countries where the Canadian government, for various political reasons, could not effectively mount programmes of official development assistance, non-governmental agencies may be able to provide important channels of relief and social aid.

133. The overseas personnel of the voluntary agencies are heavily concentrated in two major professional fields of service: education (56 per cent); and medical work (19 per cent). In these two areas, of course, these agencies have particular experience and are well established. The remaining quarter of the personnel are spread over a number of broad fields: technological (9 per cent); community development (8 per cent); administration (4 per cent); agriculture (2 per cent); and other fields (2 per cent). The geographical distribution of Canadian volunteers shows concentration in Africa (44 per cent) and Asia (27 per cent), with 15 per cent in Latin America, 11 per cent in the Caribbean, and 3 per cent in the Middle East.

(ii) Official cooperation and encouragement

134. In many respects, then, the activities of the non-governmental organizations tend to reinforce and complement official aid programmes. This fact has been recognized by the Canadian Government, and CIDA has established a Special Programs Division (now renamed the Non-governmental Organizations Divisions) to direct supporting assistance to their overseas projects. CIDA grants are normally made on a "matching" basis to the national or parent body of a Canadian organization, which provides one-half to two-thirds of the project's support. In 1968-69, CIDA's expenditure for this programme was \$6.4 million. In 1970-71 the forecast grew to \$8.5 million, and

the proposed estimate for 1971-72 is \$11.9 million. The size of these allocations, and their very rapid expansion, indicate that a high priority is being placed on this channel of development cooperation.

135. CIDA's matching grants, it should be stressed, are allocated strictly to projects of a developmental character. The organizations assisted, apart from the voluntary agencies concerned mainly with development, can include churches, universities, technical institutions, industrial and labour organizations, cooperatives, professional societies, etc. The Subcommittee recognizes the basic validity of the "matching grant" system but recommends that it be applied flexibly so that CIDA could supply a much larger proportion of the costs of projects showing exceptional promise.

136. The "matching-grant" system also requires liberalization in another important respect. At present, the value of the contribution by the non-governmental organization, which CIDA will then "match", is almost always calculated on the basis of the dollar input to the project from the organization in Canada. This system may have highly undesirable side-effects. It tends to favour projects which are already relatively well supported from outside, while inadvertently discriminating against smaller projects which may have a much greater element of local participation (i.e. support within the developing country). The latter type of projects, of course, are by far the most durable and worthwhile from all points of view. Examination of the one major exception to this system bears out the criticism above. For purposes of "matching grant" calculations, the contribution of the Canadian University Service Overseas (CUSO) is taken to include the salaries paid to CUSO personnel by their local employers. By all reckoning, this arrangement has worked very well for CUSO and the Subcommittee recommends that similar standards should be applied to other agencies.

137. The local contribution may not always be as readily measurable as local salaries paid to CUSO personnel, but it is essential, in the Subcommittee's view, to devise some standard for giving particular recognition and support to those projects which are carried out by Canadian agencies in the closest partnership with local people and communities. In reality this amounts to no more than "untying" this form of aid, and to demonstrating confidence in the capacities of local people and of Canadian agencies with proven records of achievement.

138. In 1970, by far the largest single grant made under this plan was one of \$4.5 million to CUSO. The Subcommittee heard representatives of CUSO at its meeting of 8 April, 1970, and there have been numerous references to CUSO's work in other hearings. The organization, which now has more than 1100 "co-operants", serving in 44 countries, has had a tremendous impact in those countries and in Canada itself. Apart from the considerable contribution represented by the actual work of its per-

*Many of these groups are listed in the "Directory of Canadian Non-Governmental Organizations engaged in International Development Assistance", CCIC, Ottawa, 1970.

**These estimates, and much of the other material for this section, is based on evidence received in the Subcommittee's meetings of 3, 11, 18 March, 1970, 8 April 1970, and 20 January, 1971.

du total mondial des ressources d'aide au développement extérieur provient de ces organismes et groupements. Au Canada, le secteur volontaire (composé d'environ 150 organisations*) fournit aux pays en voie de développement, une aide annuelle évaluée à 40 millions de dollars. On estime à 8,500 Canadiens le personnel qui a été affecté outre-mer ou l'est encore. De ce nombre, 56 p. 100 environ sont des Canadiens anglophones et 44 p. 100 des francophones**.

132. Bien gérés, ces moyens officiels de coopération en vue du développement présentent aux yeux du sous-comité, un certain nombre d'avantages très importants. Le premier d'entre eux, d'ordre pratique, est que cette aide constitue en fait une subvention (plutôt qu'un prêt). Mais le principal avantage de ces organismes est de permettre de nombreux contacts personnels, par opposition aux programmes officiels qui revêtent parfois un caractère impersonnel et exagérément rigide. Les programmes d'aide privée présentent, comme autre atout, celui de pouvoir s'engager librement dans des domaines (comme tout récemment celui de la population) où les gouvernements ne veulent pas agir ou en sont incapables. De même, les organismes non-gouvernementaux peuvent canaliser une aide et des secours importants partout où le gouvernement du Canada ne pourrait, pour diverses raisons politiques, instituer effectivement des programmes officiels d'aide au développement.

133. Le personnel d'outre-mer des organismes volontaires se concentre en particulier dans deux secteurs de services professionnels: l'éducation (56 p. 100) et l'activité médicale (19 p. 100). Dans ces deux domaines, ces organismes ont acquis bien sûr une expérience spéciale et ils sont bien établis. Le dernier quart du personnel se répartit entre des secteurs variés: technologie (9 p. 100), développement des collectivités (8 p. 100), administration (4 p. 100), agriculture (2 p. 100), autres domaines (2 p. 100). La répartition géographique des volontaires canadiens indique une concentration en Afrique (44 p. 100) et en Asie (27 p. 100), alors que ce pourcentage est de 15 p. 100 pour l'Amérique latine, 11 p. 100 pour les Caraïbes et 3 p. 100 pour le Moyen-Orient.

(ii) Coopération et appui officiels.

134. L'activité des organisations privées tend, à plusieurs égards, à renforcer et à compléter les programmes d'aide officiels. Le Gouvernement canadien a reconnu ce fait, et l'ACDI a établi une division des programmes spéciaux (dont le nom est aujourd'hui Divisions des organisations non-gouvernementales) en vue d'accorder un appui direct aux projets de ces organismes outre-mer. Les subventions de l'ACDI sont habituellement consenties sur une base «paritaire» à la branche nationale ou à une filiale d'un organisme canadien qui souscrit à un projet pour la moitié ou pour les deux tiers de sa valeur. En 1968-1969 ce programme a coûté à l'ACDI 6.4 millions de

dollars. Les prévisions pour 1970-1971 se sont élevées à 8.5 millions de dollars, et celles de 1971-1972 atteignent 11.9 millions de dollars. L'importance et l'augmentation très rapide de ces subventions sont à la mesure de la priorité qu'on accorde à ce moyen de coopération en vue du développement.

135. Il faudrait souligner que les subventions paritaires de l'ACDI concernent strictement des projets de développement. Outre les organismes volontaires intéressés en premier lieu au développement, les associations bénéficiaires peuvent comprendre des églises, des universités, des institutions techniques, des organisations industrielles et de travail, des coopératives, des sociétés professionnelles, etc. Le sous-comité reconnaît que le système des «subventions paritaires» est fondamentalement valable, mais il recommande de l'appliquer avec plus de souplesse, de façon que l'ACDI puisse assumer un pourcentage bien plus élevé des frais de tout projet présentant des perspectives exceptionnelles de succès.

136. A un autre égard, le régime des «subventions paritaires» exige également la libération. La valeur de la contribution consentie par un organisme non-gouvernemental, dont l'ACDI versera «l'équivalent», est presque toujours calculée aujourd'hui en fonction de la mise de fonds faite par cet organisme au Canada même, en vue du projet à réaliser. Ce système peut entraîner des effets secondaires indésirables. Il tend à favoriser des projets qui déjà jouissent à l'étranger d'un appui relativement appréciable et il désavantage involontairement les petits projets où la participation locale est plus sensible (c'est-à-dire qui jouissent de l'appui au sein du pays en voie de développement). Ce dernier type de projet est de loin, bien sûr, plus permanent et utile à tous les points de vue. L'examen de la seule exception importante à ce sujet confirme la critique ci-haut. Pour les besoins de calcul concernant les «subventions paritaires», la contribution du Service universitaire canadien d'outre-mer (SUCO) est censé comprendre les salaires que verse l'employeur local au personnel de cet organisme. Tout compte fait, cet arrangement s'est révélé très satisfaisant pour le SUCO, et le sous-comité recommande que des normes analogues s'appliquent aux autres organismes.

137. La contribution locale n'est pas toujours aussi facile à évaluer comme dans le cas des salaires payés localement au personnel du SUCO, mais le sous-comité estime qu'il est essentiel d'établir une norme qui permette de mettre en relief de façon spéciale et d'appuyer les projets que des organismes canadiens exécutent en étroite collaboration avec la population et les collectivités locales. En réalité, il ne s'agit rien d'autre que d'une «libéralisation» de cette forme d'aide et d'une démonstration de confiance dans la compétence des populations indigènes et des organismes canadiens dont le succès n'est plus à faire.

138. En 1970, la plus importante subvention consentie en vertu de ce plan a été de 4.5 millions de dollars en faveur du Service universitaire canadien d'outre-mer, (SUCO). Le sous-comité a entendu des représentants du SUCO lors de sa réunion du 8 avril 1970, et on a fait de nombreuses allusions à l'activité de cet organisme au cours d'autres réunions. Le SUCO qui compte aujourd'hui plus de 1,100 «coopérants» dans 44 pays, a eu des répercussions énormes dans ces pays et au Canada même. Mise

*Un bon nombre de ces associations figurent dans le «Directory of Canadian Non-Governmental Organizations engaged in International Development Assistance» CCIC, Ottawa 1970.

**Ces chiffres, comme beaucoup d'éléments de cette partie, se fondent sur les témoignages que le Comité a recueillis au cours de ses audiences des 3, 11 et 18 mars 1970, du 8 avril 1970 et du 20 janvier 1971.

sonnel, CUSO has served as a very important vehicle for expanded mutual awareness between large numbers of Canadians and people of developing countries. Because of its familiarity and the dimensions (both human and financial) of its involvement, the testimony received on CUSO, in the Subcommittee's view, illustrates a number of important points about the changing role of non-governmental organizations in the development field.

(iii) Changing nature and roles

139. CUSO, in its early days, was renowned for the dominant role of youth in its operations. It is significant, as CUSO's Executive Director, Mr. Bogdasavich, pointed out to the Subcommittee, that in the last few years the average age of CUSO teachers has risen from twenty-one to twenty-four or twenty-five years. Mr. Bogdasavich put the reason for this change quite simply.

"The overseas governments are the people who make the requests to us annually. We try and find people to fill them. These requests have been escalating in terms of professional qualifications." (35:227-8)

140. This change is in itself clear testimony to the progress achieved by many of the developing countries. More and more positions can be filled by their own nationals, generally trained at their own institutions. The need for external help is thus narrowing to fewer categories of highly-trained and experienced specialists. This kind of change, of course, has implications for the whole tenor of relationships between voluntary agencies and their host countries.

141. Goodwill, generosity and enthusiasm no longer suffice. Attempts to impose non-indigenous values or methods will be resented and resisted. The people of developing countries refuse to be made to feel that they are recipients of "charity" from rich countries. Rather than direct personal philanthropy, they increasingly ask of concerned individuals in the industrialized world that they press for the kind of changes in international economic relationships that will allow poor countries the opportunity to progress through their own efforts. Assistance is sought, where it is specifically needed, on a basis of cooperation, to fit in with their systems of values and their development priorities.

142. Judging from the Subcommittee's evidence it seems clear that, in general, the non-governmental agencies are sensitive to these changing conditions and are attempting to respond to the new challenges. CUSO, for instance, has de-centralized its administration with the object of providing better liaison with, and service to, the authorities in host countries. In recognition of the fact that its personnel are paid at the same rate as their local counterparts, the organization has dropped the term "volunteers". Another sign is that CUSO, like many other agencies, is placing much greater emphasis on its informational and public-educational activities in Canada.

143. This new role for the voluntary agencies at home has been discussed in a previous section of the report. It

was mentioned not only that existing agencies are devoting a greater share of their resources to these activities, but that a number of community-based groups have sprung up with this as their primary objective. The communication and coordination activities of the Canadian Council for International Cooperation have expanded, and intensified attempts have been made to use fund-raising events like the "Miles for Millions" marches to inform and arouse large numbers of Canadians about the deeper causes and consequences of world poverty.

144. These new roles, in particular, are changing the nature of the non-governmental agencies and are affecting their relationship with official bodies. An active concern with international development is now less likely to be manifested in unobjectionable sentimentality and periodic donations. People are increasingly exposed to the real clash of interests which occurs in the world economy and in international society. The non-governmental agencies sometimes provide a forum for this kind of debate though they usually refrain from taking official positions on political questions. Their members (and returned volunteers) are often very active participants.

145. The urgency of the development task intensifies this debate and the criticisms which result from it. As mentioned earlier, the Subcommittee believes that the intent behind this debate is constructive from an overall Canadian point of view. All Canadians concerned with the maintenance and improvement of the national effort must recognize that unrestrained acrimony or the introduction of controversial issues unrelated to development cooperation could seriously undermine Canadian participation.

146. In view of the fact that religious organizations account for well over half the value of non-official aid, and for approximately 51 per cent of the overseas personnel of non-governmental groups, it is important to note that their activities are very much in line with the general trends. In fact, Mr. Archer made the following appraisal:

"Of the 150 organizations, about 50 are religious in character, but of course this doesn't mean that they are exclusively concerned with proselytizing or evangelizing. In fact many of the religious denominations are undertaking some of the most innovative development programs overseas.

"I might say in passing on this point that our own organization did a study of Canadians who are serving overseas. We were concerned from the beginning of this study about the work of the tremendous number of religious in various areas. We found in practically all of the categories including trade union leadership; skills and carpentry; teaching in technical and vocational institutes; that personnel from religious organizations were involved. In fact, we even discovered two nuns who were responsible for the organizing of a trade union movement among stevedores in Uruguay."

147. Another development reflecting the changing needs of these countries was the foundation in 1967 (and subsequent rapid expansion) of the Canadian Executive

à part la contribution importante que constitue le travail effectif de son personnel, cette organisation a largement contribué à étendre la conscience qu'ont prise les uns des autres, de nombreux Canadiens et plusieurs peuples en voie de développement. Par l'importance de sa participation (sur les plans humain et financier) et de sa connaissance de la question, le témoignage du SUCO illustre, aux yeux du sous-comité, un certain nombre de points importants relatifs à l'évolution du rôle que les organisations non-gouvernementales jouent dans le domaine du développement.

iii) Évolution de la nature et du rôle

139. Le rôle prédominant des jeunes avait fait la réputation du SUCO à ses débuts. Il est significatif, comme l'a souligné M. Bogdasavich, directeur exécutif du SUCO, que l'âge moyen des professeurs se soit élevé au cours des dernières années, de 21 à 24 ou 25 ans. M. Bogdasavich a expliqué fort simplement la raison de ce changement en disant que:

«Les gouvernements d'outre-mer nous soumettent annuellement leurs besoins. Nous essayons d'y pourvoir en recrutant le personnel nécessaire. Ces demandes ont de plus en plus mis l'accent sur les compétences professionnelles.» (35:227-8)

140. A lui seul, ce changement témoigne du progrès accompli par les pays en voie de développement dont les ressortissants, formés en général dans des institutions locales, peuvent occuper un nombre croissant de postes. L'aide extérieure se restreint de plus en plus à des secteurs qui exigent un personnel spécialisé et hautement qualifié. Bien sûr, cette évolution se répercute sur l'ensemble des relations entre les organismes volontaires et les pays hôtes.

141. La bonne volonté, la générosité et l'enthousiasme ne suffisent plus. Les pays bénéficiaires s'opposent à toute tentative pour leur imposer des valeurs et des procédés qui leur sont étrangers et ils s'en offenseront. Les pays en voie de développement refuseront que les pays riches leur fassent sentir qu'ils reçoivent la «charité». Au lieu d'une philanthropie directe et personnelle, ils demandent de plus en plus que les ressortissants des pays industriels que la question intéresse, insistent pour que de nouvelles relations internationales d'ordre économique permettent aux nations pauvres de progresser par leurs propres moyens. Ils demandent que l'aide fournie dans des domaines bien déterminés se fonde sur la coopération et qu'elle convienne à leur système de valeurs et à leurs projets prioritaires de développement.

142. Il appert des témoignages recueillis par le sous-comité, que les organismes privés sont en général sensibles à cette évolution et tâchent de relever les nouveaux défis. Le SUCO, par exemple, a décentralisé son administration afin d'assurer une liaison plus étroite avec les autorités des pays hôtes et leur fournir un meilleur service. Du fait que les membres de son personnel sont rémunérés au même taux que leurs homologues locaux le SUCO ne les qualifie plus de «volontaires». En outre, et à l'instar de plusieurs autres organismes, le SUCO met «davantage l'accent aujourd'hui, sur son rôle d'information et d'éducation du public canadien.»

143. Le nouveau rôle des organismes volontaires au Canada a fait l'objet d'une précédente partie de ce rap-

port. Non seulement y a-t-on dit que les organismes actuels affectent une plus grosse part de leurs ressources à cette fin, mais qu'un certain nombre de collectivités ont formé des associations dont tel est l'objectif principal. L'activité du Conseil canadien pour la coopération internationale dans le domaine des communications et de la coordination s'est étendue, et l'on a déployé plus d'efforts pour que des manifestations destinées à ramasser des fonds comme la «Marche des millions» servent à éveiller et à informer de nombreux Canadiens sur les causes profondes et les conséquences de la pauvreté dans le monde.

144. Ces nouveaux rôles, en particulier, modifient la nature des organismes non-gouvernementaux et influent sur leurs relations avec les corps constitués officiels. Le souci actif du développement international se risquerait moins aujourd'hui de se manifester par un sentimentalisme de bonne aloi et des bons périodiques. Les gens sont de plus en plus exposés aux conflits d'intérêts qui naissent sur la scène économique mondiale et dans la société internationale. Les organismes non-gouvernementaux constituent parfois un forum pour ce genre de débat, bien qu'ils s'abstiennent en général de prendre officiellement position sur des questions politiques. Leurs membres (et les anciens volontaires) y participent souvent de façon active.

145. L'urgence du développement intensifie le débat et les critiques qui en résultent. Comme on l'a dit précédemment, le sous-comité estime, du point de vue général du Canada, que ce débat est constructif. Tous les Canadiens qui s'intéressent au maintien et à l'amélioration de l'effort national, doivent admettre qu'un sentiment effréné d'acrimonie ou que des controverses étrangères à la coopération pour le développement, porteraient sérieusement atteinte à la participation du Canada.

146. Étant donné que les organisations religieuses fournissent bien plus de la moitié de l'aide privée et 51 p. 100 environ du personnel non-gouvernemental d'outre-mer, il est important de noter que leurs activités suivent de près les tendances générales. M. Archer a fait à ce propos la remarque suivante:

«Sur 150 organismes, 50 environ sont de caractère religieux, ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'ils s'occupent exclusivement de prosélytisme ou d'évangélisation. En fait, plusieurs sectes religieuses appliquent outre-mer des programmes de développement qui comptent parmi les plus modernes.

Je dirais, en passant, à ce sujet que notre organisme a fait une étude sur les Canadiens qui servent outre-mer. Nous étions préoccupés, dès le début de cette étude, par le très grand nombre de religieux qui œuvraient dans des secteurs divers. Nous en avons trouvé dans presque tous les domaines d'activité y compris la direction des syndicats, les métiers, la menuiserie et le personnel enseignant des instituts techniques et professionnels. En fait, nous avons même découvert que deux religieuses organisaient un mouvement syndical pour les débardeurs de l'Uruguay.»

147. L'exclusion des besoins des pays en voie de développement se manifeste aussi par la création, en 1967, du Service exécutif canadien d'outre-mer (SECO) (et son

Service Overseas (CESO). This group, which provides senior Canadian executives as volunteer consultants to public and private enterprises in developing countries, has also received substantial support through CIDA's Special Programmes Division. To judge from the response in developing countries, CESO deserves the continuing vigorous encouragement of the Government and of the private sector.

148. One other institutional possibility, which has not yet grown up in the development field in Canada, is the private foundation. The Subcommittee has heard (and been much impressed by) testimony on the activities of these institutions elsewhere. For a variety of reasons it seems unlikely that precise Canadian counterparts will be established. The new International Development Research Centre, however, because of its autonomous structure, offers many of the advantages of the foundation structure. In many areas of development work, the officers and Governors of the IDRC will find an excellent model in the experience of these foundations.

C. Business and Industry

i. The Size and Contribution of Canadian Investment

149. In his testimony before the Subcommittee, M. Gérin-Lajoie made the following statement about the role of private investment:

"Many developing countries, with memories of their colonial experience, are suspicious of foreign business and tend to overlook the creative contribution which the free enterprise system could make to their development.

Canada, as a nation which is very familiar with the problems of foreign investment, could perhaps play a more understanding and sensitive role in this respect. Canadian private investment could, if it proceeds wisely and carefully, help to create a new image of the foreign investor as a partner rather than as a potential exploiter in the developing countries. This is no easy role to play, but I believe CIDA should make efforts to help businessmen who look upon investment in low-income countries as a genuine partnership out of which can come a shared and mutual benefit." (11:14)

150. As M. Gérin-Lajoie went on to point out, "up to now, Canada's private flow has been one of the small-est..." In fact, in 1968 and 1969, the flow of private capital to developing countries from Canada (as a proportion of G.N.P.) was the lowest among the sixteen members of the OECD's Development Assistance Committee (D.A.C.) (In 1968 the figure was .14 per cent; in 1969, .09 per cent of Canadian G.N.P.) These statistics are, of course, a clear reflection of Canada's own internal need for development capital which, in broad terms, leaves relatively little for export overseas. Available estimates indicate that in 1967 the book-value of total Canadian direct investment in developing countries amounted to

about \$750 million, of which approximately 75 per cent was concentrated in the Caribbean area.

151. One immediate need, if Canadian private investment is to work toward the ideal outlined by M. Gérin-Lajoie, is for much-improved information, so that governments and the public, both in Canada and in developing countries, can have some accurate idea of the extent and location of the holdings of Canadian-based investors. Lack of adequate disclosure tends to feed suspicions in developing countries and strengthen the hand of the opponents of foreign private investment. From the Canadian viewpoint, the lack of detailed knowledge about the operations of private investors can severely reduce the effectiveness of other efforts, official and private, at development cooperation, and can seriously hamper or even undermine Canada's overall image and policy in the country concerned. Adequate disclosure of the activities of Canadian corporate nationals is, then, a pre-requisite to an atmosphere of trust and good-will and to the kind of "genuine partnership" sought by M. Gérin-Lajoie. Provisions for proper disclosure should be among the conditions placed on investors receiving Canadian official incentives and subsidies. Measures for compelling disclosure may have to be considered in cases where secrecy by Canadian corporate nationals begins seriously to impair other private or official interests.

152. The relatively light flow of Canadian private investment in the past presents an opportunity, in most developing areas, for Canadians to adjust to the new conditions prevailing for foreign private investors. Many of these new conditions, relating to the type and scale of enterprises involved, and to "good corporate citizenship" in general, are closely paralleled by growing concerns among Canadians.

153. In the past, Canadian-based investment in developing countries (like that of other developed countries) has been concentrated in resource industries, utilities, financial institutions, and tourist facilities. In Canada itself, all of these sectors are increasingly being recognized as sensitive areas where foreign ownership and control must not be allowed to become excessive. Accordingly, many of the developing countries are now seeking different types of private investment and, as the Policy Paper states "many are now at a stage in their development which require small-scale and medium-scale industrial enterprises." (21) With this type of operation, the host country can obtain the most important benefits of foreign investment, without incurring its most serious costs. These enterprises can produce substantial new employment and stimulation of ancillary economic activity, with a maximum input of relevant technological, managerial and marketing "know-how". They are amenable to joint ventures and other arrangements for local participation and for the rapid assumption of operational control by trained nationals of the host country. Indeed, since the regime of outright ownership by foreign investors is

expansion rapide). Cette association, qui recrute des volontaires canadiens parmi le haut personnel de direction pour servir de conseillers auprès d'entreprises privées et publiques dans les pays en voie de développement, a reçu également l'appui appréciable de la Division des programmes spéciaux de l'ACDI. Si on en juge par les réactions des pays intéressés, le SECO mérite l'encouragement soutenu et constant du gouvernement et du secteur privé.

148. Une autre forme d'institution qui n'a pas encore vu le jour dans le domaine du développement au Canada, est la fondation privée. Le sous-comité a entendu des témoignages (qui l'ont beaucoup frappé) sur l'activité de ces institutions à l'étranger. Pour une foule de raisons, il est improbable que de pareilles institutions soient établies au Canada. Par sa structure autonome, le nouveau centre de recherches pour le développement international offre plusieurs des avantages inhérents aux fondations. Les agents et les gouverneurs du CRDI pourraient avantageusement tirer profit de l'expérience acquise par ces fondations.

C. Commerce et industrie

(i) L'envergure et la contribution des investissements canadiens.

149. Au cours de son témoignage devant le sous-comité, **M. Gérin-Lajoie a fait la déclaration suivante sur le rôle des investissements privés:**

«Plusieurs pays en voie de développement, se souvenant de leur passé colonial, se méfient des entreprises étrangères et risquent d'oublier que la entreprise peut apporter une contribution originale à leur développement.

Le Canada est un pays qui connaît bien les problèmes créés par les investissements étrangers, ce qui peut le rendre plus compréhensif que d'autres à l'égard de certaines appréhensions. Aussi, s'il est mené avec prudence et discernement, l'investissement privé canadien peut aider à développer une image de l'entreprise étrangère qui soit nouvelle, celle d'un associé et non pas d'un exploitateur éventuel des pays en voie de développement. C'est là se fixer une tâche qui n'est pas facile, mais je crois que l'ACDI devrait s'efforcer d'aider les hommes d'affaires canadiens à concevoir leurs investissements dans les pays en voie de développement comme une véritable association dont on doit équitablement partager les bénéfices.» (11:14)

150. M. Gérin-Lajoie a souligné en outre, que: «justqu'ici, la part du secteur privé a été l'une des plus faibles qui soient...» En 1963 et 1969, l'investissement privé canadien dans les pays en voie de développement (en pourcentage du produit national brut), était en fait, le plus faible par rapport à celui des seize membres du Comité d'aide au développement (C.A.D.) de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE). (En 1963, le pourcentage était de .14 p. 100 et en 1969, de .09 p. 100 du produit national brut canadien). Ces statistiques reflètent clairement, bien sûr, les besoins intérieurs du Canada dans le secteur des investissements qui, dans l'ensemble, laisse peu de place à l'exportation

de capitaux outre-mer. Les chiffres publiés indiquent qu'en 1967 la valeur comptable de tous les investissements directs du Canada dans des pays en voie de développement s'est élevée à près de \$750 millions dont 75 p. 100 environ étaient affectés dans les Antilles.

151. Pour atteindre l'idéal fixé par M. Gérin-Lajoie, il est indispensable que l'investissement privé canadien soit l'objet d'une meilleure publicité, de façon que les gouvernements et le public, aussi bien au Canada que dans les pays en voie de développement, sachent précisément l'importance et l'emplacement des avoirs détenus par les investisseurs établis au Canada. Ne pas révéler complètement ces renseignements nourrit les soupçons des pays en voie de développement et affermit la position des détracteurs du capital privé étranger. Quant au Canada, l'absence de renseignements détaillés sur l'activité des investisseurs étrangers peut gravement nuire à l'efficacité des efforts privés et officiels de coopération pour le développement et entraver sérieusement, sinon déformer parfois toute l'image et la politique du Canada dans le pays intéressé. Une divulgation suffisante de l'activité des représentants de sociétés canadiennes est donc une condition préalable à l'atmosphère de confiance et de bonne volonté et à la réalisation de ce type «d'association véritable» que recherche M. Gérin-Lajoie. Il faudrait que des dispositions propres à assurer cette divulgation soient prévues dans les conditions imposées aux investisseurs qui bénéficient officiellement de subventions et de stimulants canadiens. On pourrait prévoir des mesures coercitives en vue de cette divulgation, si le silence des représentants de sociétés canadiennes compromettrait sérieusement d'autres intérêts privés et officiels.

152. Le flot, jusqu'ici relativement faible, des investissements privés canadiens, donne à nos ressortissants dans la plupart des pays en voie de développement l'occasion de s'adapter aux nouvelles conditions applicables aux investisseurs privés et étrangers. Bon nombre de ces nouvelles conditions ayant trait au genre et à l'importance des entreprises intéressées et au «civisme des sociétés» en général, vont étroitement de pair avec les préoccupations croissantes des Canadiens.

153. Les investissements canadiens dans les pays en voie de développement (comme ceux des autres pays industriels) se sont concentrés par le passé sur les industries de ressources, les services public, le institutions financières et l'industrie du tourisme. Au Canada même, on considère de plus en plus que ces secteurs d'activités constituent des domaines délicats où l'on ne saurait permettre une mainmise et un contrôle étrangers excessifs. C'est pourquoi, de nombreux pays en voie de développement, recherchent différents types d'investissements privés et, comme le dit le Livre blanc, «nombreux sont ceux qui en sont rendus à une étape où leur développement exige l'établissement d'entreprises industrielles de faible ou de moyenne envergure.» (p.23) Ce genre d'opérations permet aux pays hôtes de tirer, sans frais excessifs, le meilleur profit de l'investissement privé. De telles entreprises créent un nombre appréciable d'emplois et stimulent l'activité économique secondaire tout en apportant le maximum de «savoir-faire» dans le domaine de la technologie pertinente, de la gestion et de la commercialisation. Elles peuvent être lancées conjointement et faire l'objet d'accords en vue d'une participation indigène et de

likely to continue to diminish, the maximum scope for Canadian participation in developing countries may be through such devices as licensing agreements, management contracts, and fixed-term arrangements for ownership reversion.

154. Under all these conditions, and in the face of the continuing preoccupation with Canadian internal development, it is unlikely that there will soon develop any massive increase in Canadian corporate involvement. At the same time, it is true, as the policy paper says, that "Canadian experience with this (small and medium) scale of operation and in such sectors as food-processing, wood-products and raw-material processing is often particularly relevant to their (developing countries') requirements." (p. 21) There is, therefore, substantial scope for increasing cooperation of the most mutually-beneficial kind.

155. It must also be pointed out, however, that if potential investors were to operate exclusively on the basis of short-term competitive commercial considerations, little investment would today flow from Canada to developing countries, or it would be so buttressed by lavish concessions as to be of little or no real benefit to the host country. If developing countries which seek foreign investment are prepared to offer reasonable incentives, and stable and reasonable ground-rules for foreign investors, it seems fair to assume that the private business sector should take on its share of the responsibility for international development. A generous and cooperative approach from the outset is likely to provide a much more secure return to the investor in the long-term than are onerous terms exacted under harsh and lop-sided bargaining. Needless to say, all the conditions of "good corporate citizenship" at home are fully applicable to Canadian corporations overseas. Involvement in and support of community activities can be very important. As mentioned earlier, the secondment of skilled personnel for technical assistance activities can also be highly beneficial to all concerned.

156. Under the right conditions, the Canadian government can and should stimulate and encourage this corporate activity, and the next section discusses many of the measures available.

(ii) Official Corporation and Encouragement

157. As the policy paper notes, "a number of recipient countries now wish to increase and diversify their sources of (foreign) capital", and Canadian investors are evidently very welcome under such circumstances. On this basis, the Canadian Government has incorporated measures intended to encourage Canadian investment into the programmes of both CIDA and the Export Development Corporation (EDC). As long as such investments are geared to serve (and continue to serve) the objective of social and economic development and the mutual interests of both the host country and the Canadian investor, they are a valuable part of the development

assistance programme, and a very positive element in overall Canadian relations with developing countries.

158. There are a large number of possible measures available to governments of developed countries to encourage or facilitate investment in developing areas.* In general, however, these measures fall into a few broad categories. The first of these can be described as "fiscal measures." Canada, like most other developed countries, does not offer positive tax incentives to encourage investment in developing countries, but does make efforts, on a number of fronts, to remove obstacles and specific disincentives. The existing Income Tax Act contains various provisions to eliminate double-taxation effects, and bilateral tax agreements with similar objectives are maintained with a growing number of countries. The Subcommittee has not considered in any detail the possible impact of some of the tax reform proposals on Canadian investment in developing countries. In general, however, it is considered highly important that no new obstacles be raised, and that, if possible, positive encouragement be provided.

159. The second broad category of measures for encouraging investors in developing countries are the various schemes for guaranteeing investment against "non-commercial risks". Canada moved into this area in 1969 when the Export Development Corporation was established, with an investment-insurance capability, covering the following risks: Expropriation; Inability to repatriate earnings or capital; Insurrection, revolution or war. While the Subcommittee did not hold hearings specifically on the work of the EDC, a detailed letter of inquiry was sent to the Corporation. The material received in response to this inquiry was annexed to the *Proceedings* for 15 December 1970 (See Appendices "B" and "C" to the *Proceedings* of Standing Committee, Issue No. 6). This material outlines in some detail the policies and procedures governing the insurance scheme. The Subcommittee will add only a few comments here.

160. Perhaps the most important point about the scheme is the determination to ensure that investment projects covered by it serve the economic interests of the host country and carry the full approval of its government. The recent amendment to the Export Development Act made the obtaining of host government approval a mandatory requirement for any insurance coverage. The EDC's statement to the Subcommittee further stated,

"In addition, the Corporation will attempt to establish the benefits to be accrued by the host country prior to issuing a policy and will also attempt to measure these benefits after the fact." (6:78)

*A comprehensive review (with details of the comparative performance of different countries) is *Investing in Developing Countries*, OECD, 1970. 120 pages.

l'accès rapide des ressortissants qualifiés du pays bénéficiaire aux fonctions d'exécution. En fait, dès lors que le régime de la propriété intégrale des investisseurs étrangers continuera vraisemblablement de décroître, la participation canadienne dans les pays en voie de développement se fera tout au plus par le moyen d'accords sur les permis de fabrication, de contrats de gestion et d'ententes à terme pour la rétrocession de propriété.

154. Dans cette conjoncture, et face à la préoccupation constante que suscite le développement intérieur du Canada, il est peu probable que la participation des sociétés canadiennes augmente considérablement. Il est vrai par ailleurs, comme le dit le Livre blanc, que «l'expérience que le Canada a acquise dans ce genre d'opération (c'est-à-dire les entreprises industrielles de faible ou de moyenne envergure) et dans des domaines comme le traitement des produits alimentaires, les produits forestiers et la transformation des matières brutes peut se révéler particulièrement précieuse (pour les pays en voie de développement).» (p.23) Le champ est donc vaste pour une coopération plus active dont les partis tireront des avantages réciproques.

155. Il faut noter cependant que si l'on obligeait les investisseurs éventuels à s'en tenir exclusivement à des considérations de concurrence commerciale à court terme, il y aurait peu d'afflux de capitaux canadiens dans les pays en voie de développement, ou bien on assortirait ces investissements de concessions si libérales que le pays bénéficiaire en tirerait peu de profit, sinon aucun. Si les pays en voie de développement qui recherchent des capitaux étrangers sont disposés à offrir aux investisseurs des stimulants appropriés et des conditions de base permanentes et équitables, il semble logique de s'attendre à ce que le secteur privé assume sa part du fardeau en ce qui concerne le développement international. Une coopération libérale à l'origine est de nature à garantir à long terme un rendement à l'investisseur, plus que ne le feraient des conditions onéreuses arrachées au cours d'âpres négociations entre des parties inégales. Il va sans dire que toutes les conditions relatives au «civisme des sociétés» au Canada, s'appliquent intégralement aux sociétés canadiennes outre-mer. La participation et l'appui aux collectivités peuvent être très importants. Comme on l'a dit plus tôt, le détachement d'un personnel qualifié à des fins d'aide technique, pourrait aussi se révéler très avantageux pour tous les intéressés.

156. Dans les conditions appropriées, le gouvernement canadien peut et devrait stimuler et encourager l'activité des sociétés, et nous traiterons dans la prochaine partie de plusieurs mesures dont on dispose à cette fin.

(ii) La coopération et l'encouragement officiels.

157. Le Livre blanc note «qu'un certain nombre de pays bénéficiaires désirent accroître et diversifier leurs sources de capitaux (étranger)», et dans de telles circonstances, les investisseurs canadiens sont évidemment les bienvenus. De ce fait, le gouvernement canadien a pris un ensemble de mesures pour encourager les investissements canadiens dans les programmes de l'ACDI et de la Société pour l'expansion des exportations (SEE). Aussi longtemps que de tels investissements sont axés (et continueront de l'être) sur le développement social et économique et sur les intérêts réciproques tant du pays hôte que de l'investisseur canadien, ils constituent une partie

importante du programme d'aide au développement et un élément positif dans le contexte global des relations du Canada avec les pays en voie de développement.

158. Les gouvernements des pays industriels disposent d'un large éventail de mesures leur permettant d'encourager ou de faciliter les investissements dans les régions en voie de développement.* Ces mesures se rangent dans quelques catégories d'ordre général. La première comprendrait les «mesures fiscales.» Le Canada, à l'instar de la plupart des pays industriels, n'offre pas de stimulants fiscaux pour encourager les investissements dans les pays en voie de développement, mais il déploie des efforts à plus d'un égard, pour lever les obstacles et supprimer les causes spécifiques de découragement. La Loi de l'impôt sur le revenu contient diverses dispositions tendant à supprimer les effets de la double imposition; de même des accords fiscaux bilatéraux sont maintenus; à cet effet, avec un nombre croissant de pays. Le sous-comité n'a pas étudié en détail les répercussions possibles que certaines propositions de réforme fiscale pourraient avoir sur les investissements canadiens dans les pays en voie de développement. Dans l'ensemble, cependant, il est primordial, estime-t-on, d'éviter de nouvelles entraves, mais au contraire d'encourager, si possible ces investissements.

159. La deuxième catégorie générale de mesures propres à encourager les investissements dans les pays en voie de développement a trait aux divers plans établis pour garantir les investissements contre les «risques non-commerciaux.» Le Canada s'est lancé dans ce domaine, en 1969, au moment où fut créée la Société pour l'expansion des exportations qui assure les investissements contre les risques suivants: expropriation, blocage des bénéfices ou du capital, insurrection, révolution ou guerre. Bien que le sous-comité n'ait pas consacré de séances à l'examen des travaux de la SEE, il a fait parvenir à cette dernière une lettre détaillée pour en obtenir des renseignements. Les informations obtenues en réponse à cette demande ont été annexées aux *procès-verbaux* de la séance du 15 décembre 1970 (voir appendices «B» et «C» du fascicule n° 6 des *procès-verbaux* du comité permanent). Ces informations donnent des détails sur les principes directeurs et les procédures relatives au programme d'assurance. Le sous-comité se contentera de faire ici quelques observations.

160. L'élément le plus important qui se dégage de ce programme est probablement l'exigence que les investissements assurés présentent des avantages économiques pour le pays hôte qui les aura pleinement approuvés. La récente modification de la Loi sur l'expansion des exportations fait de cette approbation une condition statutaire pour tout genre d'assurance. La Société pour l'expansion des exportations a également déclaré au sous-comité ce qui suit:

«En outre, la société s'efforcera non seulement de déterminer à l'avance les avantages résultant des investissements assurés dans les pays hôtes, mais encore d'évaluer ces avantages une fois que les investissements seront effectués.» (6:78)

*Pour une étude d'ensemble (et des détails comparatifs sur le rendement de différents pays), voir *Investing in Developing Countries*, OCDE, 1970, 120 pages.

The Subcommittee strongly endorses these efforts to ensure that all Canadian private investment underwritten in this way by the Canadian Government actually furthers the objective of social and economic development and fits the development priorities of the host government. A welcome change in the legislation affected by the recent amendments is the removal of the requirement for formal inter-governmental assurances on safe-guarding foreign investment. The governments of developing countries generally appear to have found this condition objectionable and it was a serious obstacle to the finalization of insurance contracts. The Subcommittee hopes, with the EDC, that as a result of the removal of this obstacle, the programme will now experience rapid growth.

161. Other policies which are particularly important are those relating to the size and nature of investment projects insured. Partly as a result of the limits of its resources and the need to "spread the risk", the Corporation will concentrate its insurance coverage on investment projects of small and medium sizes. As noted earlier, this type of investment is anyway increasingly preferable from the viewpoint of both the host country and Canada.

162. The Corporation also states that it

"... encourages but does not require that the investment include in addition to a capital outlay, such things as production, management or marketing. It also encourages local participation in the investment on the part of persons in the host country." (6:72)

163. Both of these policies should serve to promote secure, harmonious and mutually-rewarding relationships between Canadian investors and the host countries. Since this is also clearly in the interest of the Canadian Government and people, the Subcommittee recommends that the EDC should give definite preference to projects with a manufacturing, processing or high-technology content and to ventures undertaken jointly with host-country nationals. The Corporation's ongoing evaluation of the local benefits derived from investments insured should give full consideration to such factors as: the investor's readiness to permit local equity participation; profit-reinvestment; stimulation of local supplying industries; readiness to employ and develop local personnel at all levels; cooperation with host-government plans and priorities; and good community relations in general. All of these factors will relate to the development impact of the investment, the maintenance of Canada's national image, and, indeed, to the long-term security of the investment and the risk thereby incurred by the Canadian Government. These factors should, therefore, be carefully examined in the assessment of any application for new or extended coverage by insured investors.

164. In the light of the preceding considerations, it is to be hoped that with the new, more flexible legislation in effect, the Corporation will be able to take action quickly on the many applications received from potential investors.

If the experience with this programme demonstrates that it is likely to promote both basic development and good overall relations, the limits of the Corporation's liability should be further expanded as the need arises. It should also be mentioned that efforts are underway to coordinate the various national schemes and to devise an international investment insurance scheme under multilateral auspices. The Subcommittee believes that Canada should co-operate actively in these efforts. A multilateral scheme, under the proper conditions, might eventually prove to be a most desirable channel for certain types of such activities. In that event, it could effectively supplement the present Canadian plan.

165. Apart from fiscal measures and investment guarantee schemes, another main method for encouraging investment is the collection and dissemination of information and promotional material on investment needs and opportunities, and the provision of supporting assistance for the preliminary investigation of possible projects. In Canada, all of these activities have been undertaken, at an increasing tempo, by the Business and Industry Division of CIDA.

166. In the area of investment-related information, the Division will make available its resources and expertise relating to:

- (1) Obstacles and incentives to private investment in many developing countries;
- (2) Economic conditions in individual developing countries;
- (3) Persons to communicate with, in government and in private industry, in developing countries;
- (4) Names and addresses of Canadian government representatives in developing countries;
- (5) Sources of capital for international development and conditions governing international lending agencies;
- (6) Lists of enterprises in developing countries which seek capital investment and participation, and
- (7) Technical assistance available from CIDA and international agencies.

This kind of service should prove invaluable not only to potential Canadian investors but also to the governments and entrepreneurs of developing countries who may be seeking sources of capital in this country. In the past, the simple inadequacy of information has often been a factor in impeding effective co-operation, and this problem should now be overcome.

167. As a logical complement to the information services, CIDA's Business and Industry Division has now also undertaken a programme of pre-investment assistance to encourage Canadian businesses to establish or expand operations in developing countries. This programme involves the subsidization by CIDA of Starter Studies (up to a limit of \$2500) and Feasibility Studies (up to 50 per cent of the cost in some cases) by potential investors. Details of this programme are given in a CIDA

Le sous-comité appuie sans réserve les efforts tendant à assurer que tous les investissements privés canadiens garanti de cette manière par le gouvernement du Canada, servent effectivement au progrès social et économique et répondent aux priorités de développement du pays hôte. Les récentes modifications de la loi ont, entre autres, heureusement écarté l'exigence d'un accord officiel inter-États sur la protection des investissements privés. Les gouvernements des pays en voie de développement ont généralement critiqué cette exigence qui faisait sérieusement obstacle à la signature des contrats d'assurance. Le sous-comité et la société pour l'expansion des exportations souhaitent, maintenant que cet obstacle est levé, que le programme évolue rapidement.

161. D'autres mesures particulièrement importantes concernent l'envergure et la nature des projets d'investissement assurés. En raison d'une part de ces ressources limitées et, d'autre part, de la nécessité de «répartir le risque», la Société se limitera à couvrir les projets d'investissement de petite et moyenne importance. On a déjà souligné que ce type d'investissement est celui vers lequel penchent de plus en plus aujourd'hui aussi bien les pays bénéficiaires que le Canada.

162. La Société dit également:

«... qu'elle préfère, sans l'exiger, que l'investissement comprenne, outre les capitaux, la prestation de services, notamment en matière de productions, de gestion ou de commercialisation. Elle encourage aussi la participation de citoyens du pays hôte à l'investissement.» (6:72)

163. Toutes ces mesures devraient conduire le Canada et les pays hôtes à établir des relations harmonieuses, stables et mutuellement avantageuses. Dans l'intérêt évident du gouvernement et du peuple canadiens, le sous-comité recommande que la SEE donne nettement préférence aux projets de fabrication, de transformation, aux projets hautement techniques ainsi qu'aux entreprises conjointe menées en association avec les ressortissants des pays hôtes. Dans l'évaluation progressive des avantages locaux que procurent les investissements assurés, la Société devrait tenir pleinement compte des éléments suivants: l'acceptation par l'investisseur d'une participation locale dans la propriété de l'entreprise, le réinvestissement des bénéfices, l'encouragement accordé aux industries locales de fournitures, la volonté d'embaucher et de former un personnel indigène à tous les échelons, la participation aux projets et aux priorités du pays hôte et les bonnes relations de l'investisseur avec les collectivités en général. Tous ces éléments se rattachent à l'incidence de l'investissement sur le développement, au maintien du prestige du Canada et, bien sûr, à la sécurité à long terme de l'investissement et à la garantie du risque qu'assume de ce fait le gouvernement canadien. Il faudrait tenir compte avec soin de tous ces facteurs au moment de l'examen des demandes présentées par les investisseurs assurés en vue d'obtenir une nouvelle couverture, ou d'étendre celle qui est en vigueur.

164. A la lumière de ce qui précède, il y a lieu d'espérer que cette nouvelle mesure législative plus souple permettra à la Société de prendre une décision rapide au sujet des nombreuses demandes présentées par les inves-

tisseurs éventuels. Quand l'expérience aura démontré que ce programme contribue au développement de base et aux bonnes relations générales, il faudra étendre, au fur et à mesure des besoins, la limite des obligations que pourra assumer la Société. Il y a lieu également de noter qu'on déploie des efforts en vue de coordonner les divers programmes nationaux et de mettre sur pied un plan international et multilatéral d'assurance des investissements. Le sous-comité pense que le Canada devrait participer activement à ces efforts. Bien mené, un plan multilatéral deviendrait éventuellement un moyen très souhaitable de canaliser certaines activités de ce genre. Dans ce cas, il compléterait efficacement le plan canadien actuel.

165. En dehors des mesures fiscales et des programmes de garantie des capitaux, un autre moyen d'encourager les investissements consiste à rassembler et à diffuser des informations et des publications promotionnelles sur les besoins et les possibilités d'investissement, tout en prévoyant des services auxiliaires chargés de l'étude préliminaire des projets éventuels. La Direction du commerce et de l'industrie de l'ACDI a déjà entrepris cette action, qui prend toujours plus d'ampleur.

166. Dans le domaine de l'information relative aux investissements, la Direction met à la disposition des intéressés ses ressources et son savoir en ce qui concerne:

- (1) Les obstacles que l'investisseur privé rencontre et les stimulants qu'il trouve dans de nombreux pays en voie de développement;
- (2) Les conditions économiques dans un pays en voie de développement déterminé;
- (3) Les représentants des gouvernements et les membres du secteur privé de l'industrie auxquels on peut s'adresser dans les pays en voie de développement;
- (4) Les noms et adresses des représentants du gouvernement canadien dans les pays en voie de développement;
- (5) Les sources de capitaux en vue de développement international et les conditions qui régissent les organismes internationaux de crédit;
- (6) Une liste des entreprises qui recherchent des investissements de capitaux ou une participation dans les pays en voie de développement et;
- (7) L'aide technique que peuvent fournir l'ACDI et les organismes internationaux.

De tels services se révéleront inestimables, non seulement pour les investisseurs canadiens éventuels, mais aussi pour les gouvernements et les hommes d'affaires des pays du Tiers monde qui recherchent les capitaux canadiens. La simple carence de l'information a souvent entravé la coopération dans le passé et il faudrait aujourd'hui surmonter cette difficulté.

167. En guise de complément logique à ce service d'information, la Direction du commerce et de l'industrie de l'ACDI met actuellement sur pied un programme d'aide aux études de préinvestissement, afin d'encourager les entreprises canadiennes à s'établir ou à étendre leur champ d'activité dans les pays en voie de développement. Ce programme prévoit des subventions aux investisseurs éventuels, (jusqu'à concurrence de \$2,500) pour une étude préliminaire, et, dans certains cas, jusqu'à concurrence

pamphlet entitled "Assistance to Canadian Companies Contemplating Investment in Developing Countries". Once again the Subcommittee will restrict itself to a few general comments.

168. In his testimony before the Subcommittee, Mr. Gérin-Lajoie remarked that:

"CIDA's Business and Industry Division has met a lively response in its few months of offering help with starter surveys and feasibility studies. The initial response suggests there may be a reservoir of investment as yet untapped". (p. 11:14)

169. It is to be hoped that this inference is valid, that is, that the CIDA help is encouraging interest on the part of firms which would not otherwise have explored opportunities in developing countries rather than simply subsidizing activities which were already planned and budgeted. This, of course, will be very difficult to regulate, but the Subcommittee believes that this type of programme, too, should stress the encouragement of small and medium-sized investment projects of new (preferably labour-intensive) types. To achieve this result, special efforts will be required to make these facilities known to a very broad range of enterprises across Canada, many of which do not have prior experience overseas. In this way, the "seed-money" provided by CIDA can most effectively serve as a catalyst of innovative new investment relationships.

170. The qualifications governing eligibility for this type of assistance and the criteria for assessing submissions are outlined in the CIDA pamphlet mentioned above. They are designed to ensure the seriousness of an applicant's interest in the investment opportunity involved, as well as the acceptability of the project to the host government. These pre-conditions are reasonable and, indeed, essential if the programme is to meet its objectives and "result in the establishment of permanent and profitable enterprises complementing the effort being made by the official Canadian aid program." In view of the ambitious and (in Canada) novel character of the scheme, it should be carefully reviewed after a reasonable trial period and its effectiveness evaluated in relation to other types of aid expenditure.

171. A final possible vehicle for mobilizing resources for investment in developing countries is the government-sponsored investment corporation of the type represented by the British Commonwealth Development Corporation (CDC), the German Deutsche Entwicklungsgesellschaft (DEG) or, in some senses, by the International Finance Corporation (IFC) of the World Bank Group. Building on their limited base of official resources, these organizations have been able to mobilize very substantial quantities of private capital, in both developed and developing countries. They have given a great impetus to all kinds of joint undertakings, forming bridges between the private sectors at both ends of the development spectrum. They have become important

repositories of international entrepreneurial expertise and work to reconcile considerations of profitability to the special needs of developing countries.

172. In addition to the examples cited above, a number of other countries have established, or are in the process of establishing, comparable corporations. It may well be that Canada should now consider similar action. While there is no merit at all, of course, in the proliferation of agencies for its own sake, there are certain developing areas where a Canadian presence of this sort could be both welcome and highly effective—the Caribbean, and Francophone and Commonwealth Africa are all possibilities. In each case it would be relatively easy and very valuable for such a corporation to work closely with local businessmen and promote their increased cooperation with Canadian investors.

173. In the absence of such a Canadian corporation, it has fallen to the World Bank's IFC to attempt to enlist the aid of Canadian industry in financing and managing direct investment enterprises in the less developed countries. Referring to a quiet two-year campaign by the IFC in Canada, the *Toronto Globe and Mail* reported last autumn:

"Its overtures—largely limited to public speeches, whenever a Canadian platform was available—have been notably unsuccessful". (17 September, 1970 p. B5)

IFC officials had felt that certain types of Canadian business expertise might be particularly valuable, but failed to interest any significant number of Canadian businessmen. The Subcommittee believes that a similar organization with a purely Canadian character and an intimate knowledge of the Canadian business community might achieve considerably more success.

174. In terms of overall development assistance allocations, these corporations do not involve very large amounts of official resources. A Canadian equivalent would probably have to begin modestly and expand its contacts, expertise and capabilities gradually. Even if it should not appear immediately practicable at present, the Subcommittee believes that the prospect has sufficient merit that it should be re-examined regularly in the light of changing needs and circumstances.

175. One final aspect of official cooperation relates particularly to the stimulation of viable enterprises owned and managed by nationals of the developing countries themselves. The assistance provided by the non-profit Canadian Executive Service Overseas, (which is partially financed through CIDA's Special Programs Division, has made a substantial impact in a relatively short period of operation. (It was founded in 1967). This scheme should be maintained and expanded. In addition to its basic pool of retired executives, CESO attempts to enlist specialized personnel now serving with Canadian companies. More corporations should be encouraged to release serving

(de 50 p. 100 du coût) lorsqu'il s'agit d'une étude de rentabilité. Les détails de ce programme figurent dans une publication de l'ACDI intitulée «L'Aide aux sociétés canadiennes qui envisagent d'investir dans les pays en voie de développement». Une fois de plus, le sous-comité se bornera à faire quelques observations générales.

168. Lors de son témoignage devant le sous-comité, M. Gérin-Lajoie s'est exprimé en ces termes:

«Dès ses premiers mois d'activité, la Direction du commerce et de l'industrie de l'ACDI a enregistré une réaction très favorable à ses offres d'aide pour des études de préinvestissement et des études de rentabilité. Ces premières réactions donnent à penser qu'il existe une source d'investissement qui n'a pas encore été exploitée». (p. 11:14-15)

169. Il faut souhaiter que cette déduction soit fondée, c'est-à-dire que l'aide fournie par l'ACDI stimule l'intérêt de sociétés qui autrement n'auraient pas examiné les possibilités qui s'offrent à elles dans les pays en voie de développement, et que cette aide ne serve pas à subventionner des projets déjà établis et financés. Il sera sans doute bien difficile de réglementer tout cela, mais le sous-comité est convaincu que ce genre de programme doit également mettre l'accent sur la nécessité d'encourager les investissements de petite et moyenne envergure, orientés vers de nouvelles entreprises, (de préférence les industries de main-d'œuvre). Pour atteindre ce résultat, il faudra déployer des efforts soutenus pour faire connaître ces services à un très large spectre d'entreprises à travers le Canada, dont bon nombre n'ont aucune expérience étrangère. C'est de cette façon que l'argent des semailles pourra le mieux jouer le rôle de catalyseur pour de nouvelles relations nées d'investissements innovateurs.

170. La publication de l'ACDI dont on a parlé plus haut retrace, dans leurs grandes lignes, les conditions d'admissibilité à cette aide et les critères d'évaluation des demandes. Ces conditions ont pour but de s'assurer que l'occasion d'investir intéresse sérieusement le candidat et que le gouvernement du pays hôte acceptera le projet en question. Poser de telles conditions au préalable est logique, et même essentiel, si l'on veut que le programme réalise ses objectifs et qu'il aboutisse à l'établissement d'entreprises permanentes et avantageuses qui complètent l'effort déployé par le programme d'aide officiel du Canada». Après une période d'essai normale, il y aura lieu de revoir attentivement ce programme qui est nouveau (pour le Canada) et ambitieux, et d'en évaluer l'efficacité eu égard à d'autres dépenses relatives à l'aide au développement.

171. Enfin, il est possible de mobiliser les ressources pour l'investissement dans les pays du Tiers-monde, par le truchement d'une société d'investissement financée par le gouvernement à l'instar de la *Commonwealth Development Corporation* (CDC), en Angleterre, de la *Entwicklungsgesellschaft* (DEG), en Allemagne ou, sous certains rapports, de l'*International Finance Corporation* (IFC) établie par le groupe de la Banque mondiale. Partant de ressources officielles limitées, ces organismes ont pu mobiliser des capitaux privés très appréciables aussi bien dans les pays industriels que dans les pays en voie de développement. Ils ont imprimé un grand élan à toutes sortes d'entreprises communes, permettant ainsi aux secteurs privés des deux extrémités du spectre de se rejoindre.

Ces organismes sont devenus des dépositaires importants des techniques particulières aux entreprises internationales, et ils essaient de concilier le point de vue du profit avec les besoins spéciaux des pays en voie de développement.

172. Outre les exemples cités plus haut, un certain nombre de pays ont formé, ou sont en train de former des sociétés de ce genre. Il serait bon peut-être que le Canada envisage de prendre une initiative analogue. Bien que la multiplication des organismes ne soit pas du tout à conseiller, il existe néanmoins certaines régions de développement où une présence canadienne de cette nature serait souhaitable et très efficace, par exemple: dans les Antilles, l'Afrique francophone et les pays d'Afrique membres du Commonwealth. Dans chaque cas, il serait relativement simple et très utile pour une telle société de collaborer étroitement avec les hommes d'affaires locaux et de resserrer la collaboration de ces derniers avec les investisseurs canadiens.

173. En l'absence d'une pareille société canadienne, c'est l'*International Finance Corporation* (IFC), affiliée à la Banque mondiale, qui s'est chargée d'obtenir l'aide de l'industrie canadienne pour financer et gérer les entreprises d'investissement direct dans les pays moins développés. Parlant d'une campagne tranquille que l'IFC a entreprise pendant deux ans au Canada, le *Globe and Mail* de Toronto a rapporté, l'an dernier, ce qui suit:

«Ces initiatives, limitées en grande partie à des discours publics, lorsqu'une tribune canadienne était accessible, ont notoirement échoué». (Le 17 septembre 1970, p. B5).

Les agents de l'IFC avaient eu que l'expérience de certaines industries canadiennes pouvait être particulièrement utile, mais ils n'ont pas réussi à intéresser un nombre appréciable d'hommes d'affaires du Canada. Le sous-comité estime qu'un organisme analogue, de caractère purement canadien et connaissant intimement le monde des affaires du Canada pourrait beaucoup mieux réussir.

174. En ce qui concerne l'ensemble des subventions d'aide au développement, ces sociétés n'engagent pas de ressources officielles importantes. Les débuts d'une société canadienne équivalente seraient probablement modestes en attendant qu'elle étende peu à peu ses contacts, son expérience et ses capacités. Même s'il n'est pas pratique aujourd'hui de créer une telle société, le sous-comité pense que le projet mérite d'être constamment revu, à la lumière de l'évolution des besoins et des circonstances.

175. Enfin, l'un des aspects de la coopération officielle concerne tout particulièrement les stimulants offerts aux entreprises viables détenues et dirigées par des ressortissants des pays en voie de développement. L'aide bénévole du Service exécutif canadien d'outre-mer (qui est financé en partie par la Division des programmes spéciaux et l'ACDI) a eu, après une période d'activité relativement courte, un retentissement remarquable (sa fondation date de 1967). Ce programme devrait être maintenu et élargi. Bien qu'il dispose d'une réserve de personnel de direction en retraite, le SECO tâche d'embaucher un personnel spécialisé, employé aujourd'hui par des sociétés canadiennes.

executives for temporary service on overseas projects, under CESO's auspices.

176. The initiatives for such requests may come through various channels, (e.g. government-to-government; business-to-business; or some less direct route), but good communication at the Canadian end can effectively mobilize and coordinate efforts in the private sector.

3. The Aid Relationship

(i) The Possibility of Partnership

177. Many of the viewpoints in this report are at variance with traditional ways of thinking in Canada about international development. Official and public attitudes, however, have been evolving steadily over the past few years. Canadians have ceased to speak of "foreign aid" or "external aid" and have increasingly thought in terms of "international development assistance" or "development cooperation." These changes are more than mere semantics. They represent a new sensitivity and hopefully a whole new conception of the relationship between Canada and the less-developed countries.

178. Canadian cooperation, the Subcommittee has concluded, is motivated by the extension of a sense of social obligation and justice beyond the national borders. The primary objective of this cooperation is the generation of self-sustaining economic and social development in poor countries. It is increasingly being recognized that the achievement of this goal will involve a sustained and concentrated global effort. The assistance of Canada and other developed countries, even at a much-increased level, will be a quantitatively small factor in relation to the total resources generated by the developing countries themselves. Under the proper conditions, however, these additional resources, supplemented by cooperative policies in other areas, can ease the task of development very appreciably.

179. Viewed from this perspective, the observations and recommendations advanced in the previous sections of this report are all aimed at a more sensitive and consistent overall Canadian approach to international development. The same is true of these final proposals which deal with some of the more intractable problems involved in the actual management of international development cooperation.

180. The several international reviews undertaken in recent years together represent a kind of charter of the rights and responsibilities involved in a true "partnership for development", (to use the Pearson Commission's phrase). Like any partnership, this one can only be operated successfully on a basis of mutual respect, confidence, and good communication. These conditions are rarely achieved with ease anywhere, and in the development relationship the difficulties are particularly severe. The developing states are generally very nationalistic and jealous of their newly acquired sovereignty. This often makes them sensitive about attempts (real or imagined) by rich countries to dictate internal policy. At the same time, the governments of "donor" countries are

intent upon ensuring that assistance funds, raised through taxation at home, are being utilized as effectively as possible. Clearly, the potential for friction is high, and it frequently occurs.

181. Economic progress is a basic shared objective of both parties to development cooperation, and there are a number of indicators available for measuring overall economic performance. The Pearson Commission made a series of proposals, (mainly in Chapter 6), which showed that the process of evaluation, undertaken through close consultation on a basis of equality, can be not only harmonious but very constructive in its own right. It was pointed out that consortia, consultative groups and various kinds of multilateral organizations can be extremely useful forums for this kind of joint planning and review.

"The most important advantage of the multilateral process is the fact that it is mutual. It gives recipients an opportunity to monitor donors, and donors to monitor other donors, as to the performance of their commitments, the quality and terms of proffered aid, the criteria of performance and the ties and strings attached to aid. Foreign aid becomes a matter of mutual cooperation between many partners, and not as it has sometimes been an awkward political relationship between two countries." (Pearson Commission Report, p. 130).

Evidently it would be advantageous for Canada to cooperate actively in the trend toward more multilateral evaluation of this kind.

182. Whatever the forum for review, the Subcommittee urges that Canada adopt, and press for, broad and flexible criteria in the evaluation of development performance. The Pearson Commission notes that the interpretation of simple economic data must be tempered by a recognition of other factors. The Subcommittee would add that the Canadian attitude, in particular, should reflect the trend stressed by Mr. Strong when he said (as cited earlier),

"...I would suggest there is a much more human attitude toward development current these days and a greater acknowledgement that economic development is really a means to the achievement of the social goals and social aspirations of people and not an end in itself." (6:25)

183. This acknowledgement clearly implies that full weight must be given to the social goals and aspirations of the people of developing countries, as defined by themselves. The evaluation of overall development performance must take "non-economic" considerations into account, and recognize special social and political problems and needs in different developing countries. Even on a purely economic plane, statistical indicators should be recognized as limited and imprecise—no statistical cost-benefit analysis should ever be the sole basis of decision. Evaluation should be made, on a long term basis, of fair samples or "bundles" of projects, rather than through the minute scrutiny of individual projects which may be

nes. Il faudrait encourager un plus grand nombre de sociétés à détacher des membres actifs de leur personnel de direction pour collaborer temporairement à l'exécution de projets outre-mer sous les auspices du SECO.

176. L'initiative de telles demandes se ferait par divers moyens (par exemple: de gouvernement à gouvernement, d'entreprise à entreprise, ou par des moyens plus indirects); du côté canadien, un bon réseau de communications contribuerait efficacement à mobiliser et à coordonner les efforts du secteur privé.

3. Relations entre fournisseurs et bénéficiaires de l'aide

(i) La possibilité d'une association

177. Bon nombre de points de vue exprimés dans ce rapport s'écartent des modes traditionnels de penser suivis par le Canada en ce qui concerne le développement international. L'attitude officielle et celle du public ont toutefois évolué constamment au cours des quelques dernières années. Les Canadiens ne parlent plus de «l'aide étrangère» ou de «l'aide extérieure» qu'ils conçoivent de plus en plus comme une «aide au développement international» ou «une coopération en vue du développement». Ce changement n'est pas uniquement de nature sémantique. Il indique une nouvelle sensibilité et, heureusement, une toute nouvelle conception des relations entre le Canada et les pays moins développés.

178. Le sous-comité a conclu que la coopération du Canada est due à un sens plus aigu de devoir social et de justice qui dépasse les frontières nationales. Le premier objectif de cette coopération est de promouvoir, dans les pays pauvres, un développement économique et social autonome. On admet de plus en plus que cet objectif requiert des efforts mondiaux concentrés et soutenus. Même si l'aide canadienne et celle des pays industriels augmentaient considérablement, elles ne représenteraient qu'un élément quantitatif insignifiant par rapport aux ressources totales qui sont engendrées par les pays en voie de développement eux-mêmes. Dans les conditions voulues, ces ressources supplémentaires, ajoutées à des politiques de coopération dans d'autres domaines, faciliteraient de façon appréciable le développement.

179. Toutes les observations et recommandations faites dans les parties antérieures du présent rapport visent à ce que le Canada aborde les questions du développement international avec plus de perception et de logique. Il en va de même pour les propositions finales qui traitent des problèmes plus enchevêtrés que soulève en fait la gestion de la coopération internationale pour le développement.

180. Les quelques études internationales entreprises ces dernières années constituent une sorte de charte des droits et obligations qui découlent d'une véritable «action commune pour le développement» (d'après les termes mêmes de la Commission Pearson). Comme tout association, celle-ci doit se fonder, pour réussir, sur le respect mutuel, la confiance et les bons rapports. Ces conditions ne se réalisent nulle part sans difficulté, surtout lorsqu'il s'agit de relations qui se rattachent au développement, lesquelles présentent des difficultés particulièrement sérieuses. Les pays en voie de développement nourrissent d'habitude des sentiments très nationalistes, et sont jaloux de leur souveraineté récemment acquise, ce qui les rend susceptibles envers les tentatives (réelles ou imaginaires) des puissances

ces nanties, de leur dicter leur politique interne. Dans le même temps, les gouvernements de pays «fournisseurs d'aide» sont résolus à garantir que les fonds constitués par l'argent de leurs contribuables soient employés aussi efficacement que possible. Il est clair que les frictions latentes sont nombreuses et elles surgissent fréquemment.

181. Le progrès économique est un objectif que partagent les deux partis intéressés au développement, et il existe un certain nombre d'indicateurs permettant d'évaluer le rendement économique d'ensemble. La Commission Pearson a fait une série de propositions (spécialement au chapitre 6) prouvant que les processus d'évaluation menés en consultation étroite et sur une base d'égalité, est non seulement harmonieux, mais, par lui-même très constructif. On a souligné que les consortiums, les groupes consultatifs et divers autres organismes multilatéraux constituent des forums très utiles pour une planification et une étude conjointe.

«Le grand avantage des procédures multilatérales réside dans leur réciprocité. Elles donnent aux bénéficiaires la possibilité de renseigner les fournisseurs d'aide, et à ceux-ci la possibilité de se transmettre des renseignements en ce qui concerne l'exécution de leurs engagements, la valeur et les conditions de l'aide offerte, les critères d'appréciation des résultats et les conditions auxquelles l'aide est soumise. L'aide extérieure devient ainsi une coopération mutuelle entre plusieurs partenaires au lieu d'être comme cela a parfois été le cas, un lien politique empreint de gêne entre deux pays.» (Rapport Pearson, p. 181 et 182).

Il serait évidemment avantageux pour le Canada de collaborer activement en vue d'une évaluation multilatérale de cette sorte.

182. Quelle que soit l'assemblée qui se charge de cette étude, le sous-comité engage le Canada à adopter et à exiger des critères souples et généraux en ce qui concerne l'évaluation du rendement de l'aide au développement. La Commission Pearson souligne que l'interprétation de simples données économiques doit être modérée par la reconnaissance d'autres éléments. Le sous-comité ajoute que l'attitude canadienne devrait refléter en particulier la tendance que monsieur Strong a soulignée lorsqu'il a dit (comme on l'a cité précédemment):

«...Je pense qu'il y a une attitude plus humaine face au progrès de ces temps-ci. Nous nous rendons davantage compte que le progrès économique est véritablement le moyen d'atteindre des aspirations et des objectifs sociaux pour les gens et non pas une fin en soi.» (6:25)

183. Cette reconnaissance signifie clairement qu'il faut concéder plus de poids aux aspirations et aux objectifs sociaux des peuples du tiers-monde, tels qu'ils les ont définis eux-mêmes. L'évaluation du rendement économique général doit tenir compte des questions «non-économiques» et reconnaître que les pays en voie de développement ont chacun des problèmes et des besoins politiques et sociaux différents. Même sur le plan de l'économie pure, il faut admettre que les indicateurs statistiques sont imprécis et limités; jamais une analyse statistique de rentabilité ne devrait servir seule de base à une décision. Les évaluations doivent être faites à long terme et porter sur un échantillon équitable ou sur une

unrepresentative. Any such attempts at excessive supervision and "checking-up" could also quickly result in serious irritation.

184. On this basis, the Subcommittee also recommends that consideration should be given to the allocation of more program aid to countries with which Canada has had successful experience in development cooperation. This kind of non-project assistance amounts to the allocation of overall support to a country in its development program. It permits increased flexibility and independence in the allocation of resources to fit national priorities. It also reduces substantially the amount of scrutiny and supervision exercised by the donor and thus serves as an important demonstration of confidence, respect and partnership. The technical problems which may arise are not insuperable, and in Canadian relationships with certain developing countries or areas, this arrangement could have a great deal to commend it.

185. The foregoing are general recommendations for the more harmonious and constructive conduct of development cooperation. Underlying these proposals is a clear overall message about the basic attitudes involved. This, and some of the more specific points to follow, were highlighted in the testimony of Professor Helleiner, when he said:

"The aid relationship is a difficult one. It is a relationship at present between a charitable type donor and a welfare recipient. It is not an automatic transfer of resources from rich to poor; it involves constant inspection, evaluation, filling out forms, requesting of information, justification on the part of the recipient. Many recipients are tired of this relationship, but most of all they are angered by the continued hypocrisy of the donors themselves in their pursuit of several objectives simultaneously while proclaiming that their sole objective is development assistance." (35:316-17)

(ii) Terms and conditions of Aid

186. A great deal of the testimony heard by the Subcommittee has related to the terms and conditions under which Canada provides international development assistance. These issues are unquestionably very important.

187. The Policy Paper correctly points out that "the quantity and quality of aid are within certain limits interchangeable". (p. 14) As this implies, assessments of gross allocations and targets should be made in the light of the terms and conditions which determine the actual amount and "usability" of aid. This factor, in turn, relates very closely to the ease or difficulty with which development cooperation can be managed. The terms and conditions attached to aid are also a fundamental element in judgements, both at home and abroad, regarding the

actual motivation for aid-giving and the sincerity of stated objectives and commitments.

188. The Policy Paper refers to three categories of terms and conditions affecting aid: financial terms ("interest rates and the terms of repayment"); procurement terms ("how much of the assistance must be used to pay for Canadian goods and services and how much can be used for purchases in the recipient country or third countries"); and conditions on counterpart funds (governing the use of the local currency obtained by the government of the recipient country through the sale to its own people of commodities and food supplied on a grant basis from Canada).

189. "Historically", the Policy Paper states, Canada's official development assistance "has been provided on very soft financial terms" (p. 16) On the basis of the most commonly-used test (the 1965 DAC Terms of Aid Recommendation) it is clear that Canada has made steady progress over the last few years in liberalizing its aid terms. In 1969, Canada was for the first time in full compliance with those recommendations by virtue of meeting all three alternative provisions relating to loans and grants. (In two previous years, 1968 and 1966, Canada complied temporarily by having more than 70 per cent of its total aid in the form of grants) Canada and eight other DAC nations, (out of a total membership of sixteen), are now in compliance. In view of the very rapid increase in overall Canadian aid expenditures, the Subcommittee considers this a good record, and welcomes the undertaking, in the Policy Paper, "to continue to provide the major portion of Canadian bilateral assistance on the basis of either grants or 50-year interest-free loans with ten years' grace on repayment", (p. 16) In view of the present debt-servicing problems of some developing countries, the need to maintain the most liberal terms possible (and to steadily increase the grant proportion) is critical.

190. As Professor Helleiner told the Subcommittee, "Canadian aid performs quite well on its loan terms. It performs quite badly on its procurement provisions". (35:318) A very useful CIDA position paper on the question of procurement (or "Aid Tying and Untying") was presented to the Subcommittee and may be found as Appendix F to the *Proceedings of the Standing Committee* for 4 February 1971.

191. As this paper points out, the practice of tying is now generally recognized to have resulted in serious problems and in a general reduction in the value and effectiveness of aid. Several witnesses have argued that tying requirements hamper the overall assistance process, lengthening the gap between allocations and disbursements, and greatly increasing the difficulties for recipient governments in finding and implementing suitable projects. These problems and extra costs aggravate the basic frictions which can occur between donor and recipient and can lead to considerable resentment. The Canadian commercial interest represented by tying requirements

«liasse» de projets, plutôt que sur un examen minutieux de projets séparés qui ne reflèteraient pas la réalité. Toute tentative pour exercer une surveillance excessive et un «contrôle» provoquerait rapidement de graves contrariétés.

184. Le sous-comité recommande sur cette base, qu'on examine la question de l'allocation «programme d'aide» plus important aux pays où la collaboration canadienne dans le domaine du développement a été couronnée de succès. Cette sorte d'aide, qui ne concerne aucun projet, équivaut à donner un appui général au programme de développement d'un pays déterminé. Elle permet plus de souplesse et d'indépendance dans l'affectation de ressources aux priorités nationales. Elle réduit également de façon appréciable l'examen minutieux et la surveillance exercée par le pays fournisseur d'aide et constitue une preuve importante de confiance, de respect et d'esprit de collaboration. Les problèmes techniques qui peuvent surgir ne sont pas insurmontables et cette procédure mérite d'être soulignée dans les rapports que le Canada maintient avec certaines régions ou pays en voie de développement.

185. Les recommandations générales qui précèdent visent à ce que la collaboration en vue du développement soit constructive et harmonieuse. Une leçon se dégage clairement de ces propositions générales sur les modes de pensées fondamentaux qui sont en jeu. Ce point, et certains autres qui vont suivre, ont été mis en relief par le professeur Helleiner qui s'est exprimé ainsi:

«Dans le domaine de l'aide qu'on peut apporter au développement, les rapports entre deux pays sont l'une des choses les plus difficiles à établir. A l'heure actuelle, il s'agit du rapport qui peut exister entre un donateur charitable et un assisté social. Ce n'est pas un transfert automatique de ressources d'une personne pauvre à une personne riche. C'est un procédé qui suppose des vérifications, des évaluations constantes, des formules à remplir, des demandes d'information et la justification de l'aide demandée de la part de celui qui la reçoit. Bon nombre de ces pays qui doivent demander de l'aide sont vexés de ce rapport avec le pays donateur, mais la plupart d'entre eux s'indignent devant l'hypocrisie que les donateurs eux-mêmes continuent de démontrer dans leur poursuite de plusieurs objectifs simultanés, alors qu'ils proclament par ailleurs, que leur seul objectif est celui de l'aide au développement.» (35:316-17)

(ii) Conditions se rattachant à l'aide

186. Une bonne partie des témoignages que le Comité a entendus avait trait aux conditions relatives à l'aide que le Canada fournit pour le développement international. Nul doute que ces questions sont très importantes.

187. Le Livre blanc souligne à juste titre que «sous certaines réserves, la quantité et la qualité sont des notions très relatives lorsqu'il s'agit d'aide». (p. 15) Cela signifie que l'évaluation des allocations brutes et des objectifs devrait être faite à la lumière des conditions qui déterminent le montant effectif et la «capacité d'utilisation» de l'aide fournie. A son tour, cet élément est étroitement lié à la facilité ou à la difficulté que présente la gestion de la coopération pour le développement. Les conditions qui se rattachent à l'aide constituent, au Canada et à l'étranger, un élément fondamental lorsqu'il

s'agit de porter un jugement sur les motifs réels de l'octroi de l'aide et de la sincérité des objectifs et des engagements avoués.

188. Le Livre blanc répartit les conditions qui se rattachent à l'aide en trois catégories: les conditions financières («les taux d'intérêt et les modalités relatives au remboursement»); les conditions d'obtention («la quantité d'aide qui doit être affectée à l'achat de biens et de services canadiens et le montant d'aide qui peut être consacré à des achats dans le pays bénéficiaire ou ailleurs»); les conditions relatives au fonds de contrepartie («l'usage des devises nationales que le gouvernement du pays bénéficiaire a reçues de ses citoyens en leur vendant des produits de base et des denrées alimentaires fournis par le Canada à titre de don»).

189. Le Livre blanc dit encore que «les conditions financières se rattachant au programme canadien d'aide au développement ont, de tout temps, été très souples». (page 18). En se fondant sur le test le plus répandu (la recommandation faite en 1965 par le comité d'aide au développement, au sujet des conditions d'aide), il est évident que le Canada a constamment élargi, au cours des dernières années, les conditions de l'aide au développement. Pour la première fois, en 1969, le Canada s'est pleinement conformé à ces recommandations en appliquant les trois dispositions relatives aux prêts et dons (en 1966 et en 1938, le Canada avait temporairement rempli ces conditions et accordé 70 p. 100 du montant total de l'aide fournie, sous forme de dons). Le Canada et huit autres pays membres du Comité d'aide au développement (qui en compte 16), se conforment aux conditions. Le sous-comité estime que l'accroissement très rapide de l'aide totale fournie par le Canada constitue un résultat appréciable et il se réjouit de noter qu'il s'engage, comme le dit le Livre blanc «à continuer de dispenser la majeure partie de son aide bilatérale soit sous la forme de dons, soit sous la forme de prêts avec échéance de 50 ans sans intérêt et délai de grâce de 10 ans». (p. 18) En raison des difficultés que les frais de service de la dette soulèvent pour certains pays du tiers-monde, il est essentiel de maintenir à leur profit les conditions les plus libérales (et d'augmenter constamment la proportion des dons).

190. Comme l'a dit le professeur Helleiner au sous-comité: «Au Canada, le système d'aide fonctionne assez bien quant aux conditions de ces prêts. Par ailleurs, il fonctionne assez mal quant à la façon dont les subventions sont faites». (35-318) L'ACDI a présenté au sous-comité un rapport de situation fort utile sur la question de l'obtention d'aide (ou «aide conditionnelle et inconditionnelle») qu'on trouvera à l'appendice F aux comptes rendus du comité permanent, du 4 février 1971.

191. Comme le souligne le rapport, on admet généralement aujourd'hui que la pratique d'aide conditionnelle a entraîné de sérieuses difficultés et une diminution de la valeur d'ensemble et de l'efficacité de l'aide accordée. Plusieurs témoins ont soutenu que les conditions dont on assortissait l'aide ont entravé tout le processus, allongé l'intervalle entre les affectations et les déboursés et rendaient plus difficile pour le gouvernement bénéficiaire la recherche et la mise en œuvre de projets appropriés. Ces difficultés, jointes aux frais supplémentaires, sont de nature à envenimer les frictions qui, à la base, peuvent survenir entre le donateur et le bénéficiaire, provoquant

also leads many critics, at home and abroad, to question the basic motivations for Canadian development assistance.

192. As the CIDA position paper points out, Canada and a number of other DAC countries have steadily increased their efforts to untie development assistance. In the Policy Paper decisions were announced which could, in some cases, reduce the tied proportion of Canadian aid from two-thirds to somewhat less than half. A comparison with some other DAC countries, however, indicates that Canada has not been among the most forthcoming in this regard. A number of other countries have, at least, released their aid funds for procurement in third countries which are themselves in the developing category and the United States recently expanded an arrangement of this kind formerly limited to Latin America to encompass all developing areas. Other countries make similar provisions for third-country procurement, either on a selective or general basis, and a number of countries make special efforts to mitigate the adverse effects of tying.*

193. It is generally recognized that there are important dangers involved in unilateral or selective untying and that the best long-term solution would lie in agreement among donor countries on measures to untie aid on a multilateral basis. Agreement of this kind would permit global competitive bidding and the most efficient overall allocation of aid resources. Definite progress has now been made in negotiations among donor-countries and the possibility of eventual agreement now seems much brighter. The Subcommittee recommends, however, that if agreement on multilateral untying does not appear imminent, the Canadian Government should proceed without delay to untie Canadian funds for procurement in other developing countries. With the proper safeguards on import-content, this step will not grant unfair advantages to competitive suppliers in other rich countries, and it should not impede agreement on generalized untying. Such a step would be an important demonstration of Canadian concern for liberalized procurement, and it could be of substantial tangible benefit to potential supplier-countries in the developing world.

194. As the position paper points out, a number of other recent changes in the Canadian program (such as the inclusion of shipping costs as a non-local component) have had the effect of further liberalization of procurement terms. Nevertheless, there is a need for further determined measures and particularly for energetic Canadian advocacy of multilateral action.

195. At the same time, Canadians must be vigilant about the possible side-effects of untying, some of which

are mentioned in the position paper. Care must be taken to ensure that untying by all countries is "de facto" as well as "de jure" and that tying requirements are not replaced by harder financial terms or other restrictions such as project tying. Special efforts may be needed to maintain the continuing support of all sectors (including the commercial) in Canada for the development assistance effort and for further increases in its overall volume. With the removal of the special market access provided by tying, it will be necessary for Canadian suppliers to be more aggressive and competitive in international bidding. However, it should also be stressed that the overall opportunities will be much wider, and that with energetic salesmanship and sufficient official support, Canadian suppliers could obtain a greatly increased share of the burgeoning market in the developing countries for their goods and services.

196. With respect to counterpart funds, the Policy Paper announced that they will continue as a requirement for recipients of food aid and commodity aid. The conditions relating to use of these funds are, however, flexible, and these sums may, under certain circumstances, be released for the support of the country's general development program.

(iii) New Challenges

197. Throughout this report it has been stressed that the field of international development is undergoing constant change. Much of this change, the Subcommittee believes, reflects a more sophisticated understanding of the very complex problems involved, and a more progressive attitude toward their rapid solution. Many of the areas of innovation have been mentioned, with varying amounts of discussion. In this final section it is appropriate to reiterate a number of major points and open up discussion on some of those which may become crucial in the future.

198. In a very broad sense, the most important change taking place in the whole development field is the ascendancy of "a much more human attitude toward development". The intensity of this new concern is reflected in the fact that the first priority of the present President of CIDA (as stated to the Subcommittee on 4 February, 1971) is to be on "taking fuller account of the local and social impact of our assistance." By no means unrelated to this objective is the new recognition that policies to promote the fullest possible employment of the burgeoning population of the world must hold a primary place in any plan for meaningful development. Economic growth, defined in gross statistical increases, is not synonymous with development unless it is accompanied by true improvements in the quality of the lives of whole peoples. These improvements imply both an equitable distribution of the benefits of growth, and an opportunity for all individuals to participate productively in the economy and the society.

199. It is now generally recognized that borrowed "growth standards" from the industrialized world are no panacea for the problems of developing countries. On the broadest social and economic grounds, technological growth must be redefined and adapted to their needs and

*An up-to-date survey is the 1970 Review of the Development Assistance Committee of the OECD, especially pages 52 to 57.

ainsi un vif ressentiment. L'intérêt commercial du Canada, qui se reflète dans les conditions imposées à l'aide, pousse bon nombre de critiques canadiens et étrangers, à mettre en question les motifs fondamentaux de l'aide canadienne au développement.

192. Comme le note le rapport de situation présenté par l'ACDI, le Canada et un certain nombre de pays membres du CAD ont déployé de constants efforts pour élargir les conditions restrictives de l'aide au développement. Le Livre blanc fait part de décisions qui, dans certains cas, réduiraient la proportion de deux tiers à un peu moins de la moitié de l'aide conditionnelle canadienne. Comparé à d'autre pays membres du CAD, le Canada, à cet égard, n'est pas à l'avant-garde. Un certain nombre de pays ont, à tout le moins, libéré leurs fonds d'aide pour permettre aux pays bénéficiaires de s'approvisionner dans des pays-tiers, eux-mêmes en voie de développement, et les États-Unis ont récemment étendu à toutes les régions en voie de développement, des dispositions analogues autrefois limitées à l'Amérique latine. D'autres pays ont pris des mesures analogues, sélectives ou générales, alors qu'un certain nombre d'autres déploient des efforts spéciaux en vue d'atténuer les désavantages de l'aide conditionnelle.*

193. On admet généralement que la libération unilatérale ou sélective présente des risques importants et qu'il conviendrait mieux, à longue échéance que les pays donateurs s'entendent entre eux sur les mesures multilatérales à prendre en vue de libéraliser les conditions de l'aide. Un tel accord permettrait qu'une concurrence mondiale de l'offre s'établisse et que la distribution de toutes les ressources d'aide se fasse le plus efficacement possible. Les négociations entre les pays donateurs ont marqué un réel progrès et la perspective d'un accord éventuel apparaît aujourd'hui plus nettement. Le sous-comité recommande, cependant, si un accord multilatéral n'était pas imminent, que le gouvernement canadien s'empresse de libéraliser les fonds pour l'acquisition de fournitures dans d'autres pays en voie de développement. Des garanties appropriées portant sur le volume des importations éviteraient qu'une telle mesure désavantage les fournisseurs concurrents des pays nantis, sans faire obstacle à un accord général de libéralisation. Ce faisant, le Canada prouverait son souci de libéraliser les conditions d'achat de fournitures, ce qui constituerait également un avantage tangible pour d'éventuels pays fournisseurs en voie de développement.

194. Comme l'observe le Livre blanc, les modifications récentes du programme canadien ont eu pour effet de libéraliser encore plus les conditions d'acquisition de l'aide (c'est ainsi que les frais d'expédition des marchandises sont maintenant compris dans le programme d'aide). Néanmoins, il y a place pour d'autres mesures concrètes, en particulier l'appui du Canada à une initiative multilatérale.

195. Parallèlement, les Canadiens doivent prévenir les effets secondaires de la libéralisation de l'aide; le rapport

de situation en détail un certain nombre. Il faut veiller à ce que cette libéralisation soit appliquée de fait et en droit par tous les pays, et que les dispositions conditionnelles ne soient pas remplacées par des conditions financières plus onéreuses ou d'autre restrictions ayant trait au projet. Des efforts soutenus seront nécessaires pour s'assurer l'appui de tous les secteurs canadiens (y compris le secteur commercial) au programme d'aide au développement et pour en étendre encore l'envergure. Les conditions spéciales garantissant l'accès au marché étant supprimées, il faudra que les fournisseurs canadiens se montrent plus entreprenants et à même de soutenir la concurrence internationale sur le marché de l'offre. Il y a lieu de souligner, cependant, que les occasions d'affaires seront plus nombreuses et qu'une commercialisation énergique, sous l'égide des autorités officielles, permettrait aux Canadiens d'accéder à une part accrue du marché grandissant des services et des fournitures dans les pays en voie de développement.

196. Le Livre blanc révèle que les fonds de contrepartie devront toujours être établis pour ce qui concerne les denrées alimentaires et les produits de base. Les conditions d'emploi de ces fonds sont toutefois assouplies et ils pourront être libérés, dans certains cas, pour venir en aide aux programmes de développement du pays intéressé.

(iii) Nouveaux défis

197. Tout au long de ce rapport, on a mis l'accent sur l'évolution constante qui se manifeste dans le domaine du développement international. Le sous-comité pense que ces changements reflètent pour une bonne part, une compréhension plus grande des problèmes complexes qui sont en cause et une attitude plus éclairée dans la recherche d'une solution rapide. Bon nombre de ces innovations ont fait l'objet de discussions plus ou moins approfondies. Il serait bon, dans cette dernière partie, de rappeler un certain nombre de points principaux et d'engager la discussion sur certains d'entre eux dont l'importance pourrait être cruciale à l'avenir.

198. De façon générale, le changement le plus important qui se manifeste dans le domaine du développement est la suprématie «d'une attitude bien plus humaine envers le développement». La vigueur de cette nouvelle attitude apparaît du fait que la première priorité de l'actuel président de l'ACDI (comme il l'a déclaré devant le sous-comité, le 4 février 1971) et de «mieux tenir compte de l'effet que notre aide produit localement et socialement.» A cet objectif s'apparente celui de promouvoir l'emploi maximal des populations en voie d'éclosion de par le monde et qui doit occuper une place prépondérante dans tout plan de développement sensé. La croissance économique, reflétée par des statistiques de croissance, n'est pas synonyme de développement, à moins qu'elle ne s'accompagne d'améliorations réelles de la qualité de vie d'un groupe de population: ces améliorations supposent une distribution équitable des bénéfices de la croissance et l'occasion pour chacun de participer de façon productive sur le plan économique et social.

199. On admet généralement aujourd'hui que les «normes de croissance» empruntées aux pays industriels ne sont pas une panacée pour les problèmes des pays en voie de développement. Sur les plans économique et social, la croissance technologique doit être redéfinie et

*La revue du Comité d'aide au développement de l'OCDE, de 1970, contient une étude mise à jour sur la situation. (Voir en particulier les pages 52 à 57).

aspirations. This will involve a whole new field of applied research which will fully test the capabilities of the new International Development Research Centre. In the process, it is likely that the people of Canada and of other industrialized countries will learn more about some of their own most fundamental problems.

200. Because of the changing and widening of activities involved in international development assistance, the overall Canadian effort will increasingly encompass fields of interest to the provinces. The patterns of communication and coordination which have evolved in recent years may have to be strengthened in order to minimize duplication and diffusion of effort. In addition to existing bilateral and multilateral programs, the aid arrangements of *La Francophonie* offer expanding outlets for contributions from French-speaking Canadians. On a non-official level, as has been noted, this contribution has always been extremely important. Another of the immediate priorities of CIDA, as stated by M. Gérin-Lajoie, is "to put greater impetus behind assistance to Francophone Africa." This objective will continue to be an important factor in the development and projection of the bilingual and bicultural nature of the country. It is paralleled, of course, by existing programs of cooperation with Commonwealth countries, and by Canadian participation in the new Commonwealth fund for international development.

201. Another related dimension of the new concern for the global quality of life is, of course, the whole issue of environmental protection. Here, it must be realized, there is a major difference of perspective between the developed and developing countries. The implications were pointed out to the Subcommittee by the former President of CIDA who has gone on to a pivotal role in the global struggle to restore and protect the environment. Mr. Strong stated,

"I must say as I get into my new field of environment, as I hear the advice of the world scientific community that is now made available to me and I see the costs of economic growth to our own societies, I cannot help but believe if we are not prepared to exert a much larger effort to help to bring the developing people into the ambit of the modernized

economy where they can start to enjoy some of the benefits that science and technology now makes possible, they will not have an incentive to participate with us in those measures on which, for the improvement of the environment, the future of man on this planet may depend. I would say if you looked objectively at the evidence of whether or not we will do this in the next 30 years, the present evidence suggests that the odds are we will not do it, but we have to proceed on the basis that it is possible."(6:37)

202. It is cleared that the combined challenges of development and environmental protection are both immense and forbidding. The demands of international social justice will permit no hypocritical double-standards to the industrialized countries, however. The poor countries must be helped to develop economically and if "clean" development is to be asked of them (as it surely should), they cannot be expected to pay the extra costs alone.

203. The final challenge for Canadians in the future is to be able to continue to progress in the understanding of, and involvement in, international development. Here again, one of CIDA's main stated priorities is involved, but M. Gérin-Lajoie made clear its full scope in his summary of the "fundamental objectives of Canadian international development activities."

"... there is the task of playing a significant, if not a leading role in developing a new international community with a different set of values as expressed in terms of national expenditure, from the values accepted today. I look towards an international community where smaller and smaller sums of money and effort are spent on military activities, and even traditional diplomatic activities, and where we all make increasing contributions to the task of improving the living conditions of all humanity. This objective is founded on the belief that humanity, for all its superficial divisions, is an indivisible and closely-knit community where any significant development in one group has an inevitable and swift repercussion on the whole. We cannot avoid our responsibilities; the challenge is to face them with spirit and imagination." (11:16)

A copy of the Evidence relating to this subject-matter (*Issue No. 35 of the previous Session*) is returned and a copy of the Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues No. 4, 6, 8, 11 and 29 of the present Session*) is tabled.

IAN WAHN

Chairman

adaptée à leurs besoins et à leurs aspirations. On s'engage ainsi dans un tout nouveau domaine de recherches appliquées où les possibilités du nouveau Centre de recherche pour le développement international seront soumises à une épreuve totale. Il est probable que les Canadiens et les citoyens des autres pays industrialisés seront mieux informés sur quelques-uns de leurs problèmes les plus sérieux.

200. Le champ d'activité des programmes d'aide au développement international prend plus d'ampleur et se modifie de sorte que l'effort canadien s'étendra de plus en plus à des domaines intéressants les provinces. Il faudra peut-être consolider les moyens de communication et de coordination qui se sont dégagés au cours des dernières années afin de réduire autant que possible le double emploi et la diffusion de l'effort. Aux programmes d'aide bilatéraux et multilatéraux viennent s'ajouter les accords de la *Francophonie* qui offrent aux collectivités francophones du Canada des occasions sans cesse plus nombreuses de contribuer à l'aide au développement. Officieusement, comme on l'a fait observer, cette contribution, a toujours été extrêmement importante. Comme le souligne M. Gérin-Lajoie, l'une des priorités immédiates de l'ACDI, consiste à «imprimer plus d'élan à l'aide aux pays francophones d'Afrique.» Cet objectif continuera d'être un élément important pour développer et mettre en évidence le caractère bilingue et biculturel du Canada. Cet aspect trouve son pendant dans le programme actuel de coopération avec les pays du Commonwealth et dans la participation du Canada au Fonds du Commonwealth nouvellement institué pour le développement international.

201. A l'importance nouvelle que revêt la qualité globale de la vie, se rattache, bien sûr, la question de la protection de l'environnement. Il faut reconnaître à ce sujet que le point de vue des pays en voie de développement s'écarte nettement de celui des pays industriels. Les implications qui en découlent ont été mises en évidence par M. Strong, ancien président de l'ACDI, qui occupe actuellement un poste clé dans le domaine de la lutte mondiale pour restaurer et protéger l'environnement. M. Strong s'est exprimé ainsi:

«A l'heure où je m'engage dans le nouveau domaine de l'environnement, où m'arrivent les avis de la collectivité scientifique mondiale à laquelle j'ai maintenant accès et où je me rends compte du coût de croissance de nos sociétés, je dois croire que si nous ne sommes pas prêts à faire plus d'efforts pour aider les pays en voie de développement à moderniser leur

économie de façon à pouvoir bénéficier des avantages que la science et la technologie mettent à leur disposition, ils ne seront pas encouragés à participer avec nous aux mesures destinées à améliorer l'environnement et dont dépend le futur de l'humanité. Si l'on examine les faits permettant de dire si nous réussirons à atteindre cet objectif au cours des trente prochaines années, je dirais que tout porte à croire le contraire, mais nous devons nous y engager comme si cela était possible.» (6:37)

202. Il est évident que les défis que posent le développement et la protection de l'environnement sont énormes et redoutables. La justice sociale internationale ne permettra plus que les pays industriels appliquent hypocritement deux poids et deux mesures. Il faut aider les nations pauvres à se développer économiquement et si l'on exige un développement «propre» (comme il se doit), on ne peut s'attendre à ce qu'elles en supportent toutes seules le coût supplémentaire.

203. Le dernier défi pour les Canadiens est de pouvoir continuer à l'avenir à progresser en faisant preuve de compréhension envers le développement international et en y participant. Une fois encore, il s'agit d'une priorité principale de l'ACDI dont M. Gérin-Lajoie a expliqué la portée dans le résumé qu'il a fait des «objectifs fondamentaux des activités du Canada pour le développement international.»

«...Notre devoir est de jouer un rôle significatif, sinon prépondérant, en vue de créer une collectivité internationale dont l'échelle des valeurs exprimée par les dépenses nationales serait différente de celle qui a cours aujourd'hui. J'envisage une communauté internationale où l'on consacrerait de moins en moins d'argent et d'efforts aux activités militaires et même aux activités diplomatiques traditionnelles, où tous apporteraient une contribution croissante à l'amélioration des conditions de vie de toute l'humanité. Cet objectif trouve son fondement dans la conviction que l'humanité, malgré toutes les différences superficielles qu'on y trouve, est une collectivité indivisible et très unie où tout événement très important survenant dans un groupe a des répercussions inévitables et rapides sur l'ensemble. Nous ne pouvons nous dérober à nos responsabilités; le défi consiste à y faire face avec vigueur et ingéniosité.» (11:16)

Un exemplaire du témoignage relatif à ce sujet (*fascicule n° 35 de la session précédente*) est retourné et un exemplaire des procès-verbaux et témoignages (*fascicules n° 4, 6, 8, 11 et 29 de la présente session*) est déposé.

Le président

IAN WAHN

APPENDIX "A"

SUBCOMMITTEE ON INTERNATIONAL
DEVELOPMENT ASSISTANCE

LIST OF WITNESSES HEARD

<i>Date</i>	<i>Witness</i>	<i>Description</i>
10-13 Nov., 1969	Various informal meetings (United Nations, New York)	See pages 35:70-106
4 Dec., 1969	Mr. Edward K. Hamilton	Executive Director, The Pearson Commission
21 Jan., 1970	Mr. Roy MacLaren	Massey-Fergusson Ltd.
17 Feb., 1970	Prof. E. Stabler	University of Western Ontario
26 Feb., 1970	Mr. G. K. Goundrey	Commonwealth Secretariat
3 Mar., 1970	Mr. Donald MacDonald	President, C.L.C.
11 Mar., 1970	Prof. C. F. Bentley Mr. H. Trueman	University of Alberta Cdn. Hunger Foundation
18 Mar., 1970	Mr. Angus Archer	Cdn. Council for International Cooperation
8 Apr., 1970	Mr. F. Bogdasavich Mr. R. Sallery Mr. B. Bailey	C.U.S.O.
14 Apr., 1970	Mr. Thomas J. Bata	Bata Shoe Organization
12 May, 1970	Prof. S. G. Triantis	University of Toronto
7 Oct., 1970	Prof. G. K. Helleiner	York University
18 Nov., 1970	Prof. G. Eaton	Université d'Ottawa
25 Nov., 1970	Prof. L. Sabourin	
2 Dec., 1970	Dr. M. Perez-Guerrero	U.N.C.T.A.D.
10 Dec., 1970	Mr. Sidney Dell	
15 Dec., 1970	Mr. Maurice Strong	Former President, C.I.D.A.
17 Dec., 1970	Prof. G. Reuber	University of Western Ontario
20 Jan., 1971	Prof. Duncan Edmonds	Carleton University
4 Feb. 1971	Mr. Angus Archer M. Paul Gérin-Lajoie	C.C.C.I. President, C.I.D.A.

APPENDICE «A»

SOUS-COMITÉ DE L'AIDE AU
DEVELOPPEMENT INTERNATIONAL

LISTE DES TÉMOINS ENTENDUS

<i>Date</i>	<i>Témoin</i>	<i>Description</i>
10-13 nov. 1969	Diverses réunions officielles (Nations Unies, New-York)	Voir pages 35:70-106
4 déc. 1969	M. Edward K. Hamilton	Directeur exécutif, Commission Pearson
21 janv. 1970	M. Roy MacLaren	«Massey-Fergusson Ltd»
17 fév. 1970	Professeur E. Stabler	Université de l'Ouest de l'Ontario
26 fév. 1970	M. G. K. Goundrey	Secrétariat du Commonwealth
3 mars 1970	M. Donald MacDonald	Président, C.T.C.
11 mars 1970	Professeur C. F. Bentley M. H. Trueman	Université d'Alberta Fondation canadienne contre la faim
18 mars 1970	M. Angus Archer	Conseil canadien de coopération internationale
8 avril 1970	M. F. Bogdasavich M. R. Sallery M. B. Bailey	S.U.C.O.
14 avril 1970	M. Thomas J. Bata	Organisation Bata Shoe
12 mai 1970	Professeur S. G. Triantis	Université de Toronto
7 oct. 1970	Professeur G. K. Helleiner	Université de Toronto
18 nov. 1970	Professeur G. Eaton	Université York
25 nov. 1970	Professeur L. Sabourin	Université d'Ottawa
2 déc. 1970	M. M. Perez-Guerrero	U.N.C.T.A.D.
10 déc. 1970	M. Sidney Dell	
15 déc. 1970	M. Maurice Strong	Président sortant, A.C.D.I.
17 déc. 1970	Professeur G. Reuber	Université de l'Ouest de l'Ontario
20 janv. 1971	Professeur Duncan Edmonds	Université Carleton
4 fév. 1971	M. Angus Archer M. Paul Gérin-Lajoie	C.C.C.I. Président, A.C.D.I.

APPENDIX "B"

SUBCOMMITTEE ON INTERNATIONAL DEVELOPMENT ASSISTANCE

INDEX TO TESTIMONY

Note: The evidence taken by the Subcommittee was printed in the following issues of the Proceedings of the Standing Committee on External Affairs and National Defence . .

Second Session: Issue No. 35

Third Session: Issue Nos. 4, 6, 8 and 11

References in this index thus include the issue number, a colon and the page number.

Adjustment assistance (see under Canada; trade and development)

Administration of programmes (see under CIDA; programmes)

Africa, Francophone: 35:38, 157, 177, 234; 4:28, 47; 6:30; 11:6, 7, 11, 23, 24, 29.

Africa, general: 35:38, 51, 80, 90, 113-4, 118, 177, 180, 196, 215, 284; 4:28, 30, 47; 6:30; 11:8.

—Cameroon 35:80, 82

—Dahomey 11:23

—Ghana 35:81, 84, 113, 127

—Kenya 35:51, 110, 123, 127, 176, 289-90

—Morocco 11:7

—Nigeria 35:138, 180, 215

—Tanzania 35:116, 118, 127, 176, 260

—Uganda 35:176

—Zambia 35:176

African Development Bank (see under regional development banks)

Agencies (see separate references, e.g. CIDA; UNDP; Voluntary)

Agricultural development (see also under education; research) 35:10, 51-2, 81, 89, 110, 113, 173, 177, 180, 182, 187, 198-9, 200, 288-9, 329; 4:11, 25; 6:23, 68-9; 11:8

—food processing and storage: 35:181; 4:9, 12; 6:16

—"Mysore Project" 35:181-2, 199

—"Green Revolution": 35:10-11, 50-1, 75, 172, 175, 179, 180, 194-5; 6:23, 69

—voluntary programme for: 35:188, 200

Aid relationship: 35:15-17, 24-5, 37, 42-7, 59, 73, 112, 134-6, 247-8, 253, 315, 316-7, 327-8; 4:7, 32-5, 47; 6:32, 33, 43; 8:10, 13; 11:16

Allocation criteria (see also under CIDA; donors) 35:16-17, 19-21, 23-5, 85, 97, 134-6, 138, 193, 235, 245, 257-9; 6:18, 22, 30-1, 53; 11:6-7, 27-8

—statistical base for: 35:9, 131, 134

Appropriations, parliamentary (see under Canada)

Areas of concentration (see also allocation criteria; programmes) 35:21, 115, 138; 4: 18; 6:22, 30, 42-3; 11:8

—"growth centre": 35:138

Asia, general: 35:10, 21-3, 24, 74, 138, 184; 6:30; 11:11, 29

—Ceylon 35:127, 188

—Hong Kong 35:176

—India 35:10, 21-3, 50, 82-3, 109, 179, 184, 194-5, 240, 260, 276, 284-5; 6:27

—Indonesia 35:22

—Pakistan 35:21-3, 50, 82, 184; 6:27; 11:29

—Thailand 35:127

—Vietnam 35:213

Asian Development Bank (see under regional development banks)

Australia, development policies: 35:322

Banks (see capital assistance; consortia; Peterson and Prebisch Reports; regional development banks; World Bank Group)

Bilateral Aid (see under Canada; multilateral and bilateral aid; programmes)

Birth control (see developing countries; family planning assistance)

"Brain drain" (see under education)

Buffer stocks (see under commodities)

Canada, development policies (see also specific references and CCIC, CIDA, CUSO, IDRC)

—appropriations, parliamentary: 35:210, 317-8; 6:27, 33, 40, 42; 11:20, 27-8, 30

—bilateral aid: (see also procurement provisions) 35:84, 106, 136-7, 177-9, 189, 275; 4:10, 36-7; 6:27, 30, 46-7; 11:6, 9, 10, 19, 27, 29, 32

—capabilities and initiatives: 35:31, 33, 65-9, 111, 115, 117, 122, 172, 196, 209, 217, 255, 272-5; 4:18, 22, 24, 36; 6:6-8, 11, 13, 29, 52, 56, 57, 61; 8:6-7, 11; 11:8, 13-14

—cooperation in programmes

—with business: 35:214-5, 221, 242-3, 245, 272-3, 275, 281-2; 6:45, 70-79; 11:14-15

—with multilateral agencies: 35:66-9, 76, 80, 91, 97, 103, 192, 195-6, 215, 246, 254; 4:29, 36; 6:8, 29, 46-8; 8:29; 11:9, 10, 23, 33

—with voluntary agencies: 35:209, 214-16, 275; 8:17-18, 29; 11:13-14

—fields of aid: 35-31, 97, 111, 112-4, 117, 121, 127, 137, 138, 143, 172, 175-9, 182, 195-6, 203, 210, 220, 224, 246-7, 275, 282; 4:11, 17-18, 24, 39, 44-5; 6:10, 26-7, 31, 68-9; 11:6, 7-8, 11, 23, 27, 32

—French speaking Canadians participation of: 35:157, 203, 234-8; 4:43-6; 11:11, 24

—immigration policies: 35:160-4

—interdepartmental coordination: 35:25, 323, 328-9; 4:28-9, 35, 38, 55-6, 58, 64-5; 6:47-9, 65; 8:30; 11:26

—Canadian International Development Board: 6:49

—performance: 35:29-31, 93, 118, 139, 175, 181-2, 187-9, 193, 195-7, 245-7, 275, 317-21, 325; 4:10-11, 17-18, 22, 30, 47; 6:7-9, 11, 25-31, 53; 8:6-7, 10; 11:7, 9, 11, 12

—policy paper: 35:295, 314-7, 321, 323, 327-8; 4:7, 16, 27, 28, 31, 32, 34-5, 53; 6:26-7, 51-2; 8:20, 23; 11:8, 9, 16, 32

—politics and aid: 35:229-31, 249-50, 262, 264, 267, 323, 327, 330; 6:42, 44-5, 48-9; 8:17; 11:20

—public interest and support: 35:144-5, 147, 153, 154, 159, 192, 207-9, 216, 219-20, 249-51, 261-2, 303; 6:30, 35-6, 44-5, 52; 8:6, 24, 30; 11:20-1

- targets: 35:29-31, 129, 144-5, 209, 281, 317-8, 331-2; 4:37, 53-5; 6:11, 13, 14, 25, 35-6, 40, 52; 8:5, 12-13, 17; 11:12, 14, 20
- trade policies: 35:43, 208, 217, 274-5, 281-2, 316, 324-6, 329; 4:10, 35; 6:9, 10, 51-61, 63-4; 8:23
- rationalization and adjustment assistance: 35:154-6, 248, 279-80, 334-5; 4:20-1; 6:17, 57, 59, 67; 11:15
- union activities: 35:141-69, 261-2
- universities: 35:90, 118, 126-7; 6:31; 8:11; 11:24
- Canadian Catholic Organization for Development and Peace (see under voluntary agencies)
- Canadian Council for International Cooperation: 35:202, 205-7, 211, 213, 222; 8:7, 15-16, 18, 21, 22, 28-32; 11:21-3
- Canadian Executive Service Overseas (see under voluntary agencies)
- Canadian Hunger Foundation (see under voluntary agencies)
- Canadian Labour Congress: 35:141-69, 261-2
- Canadian International Development Agency (CIDA)
 - administration of programmes: 35:189, 196-7; 4:16, 29, 30, 38-9, 46-50; 4:16, 29-30, 38-9, 48, 55; 6:25-31, 32, 43; 11:10, 11, 12, 29, 32-3
 - allocation, commitments and disbursements: 35:114-5, 116, 210, 260, 317-8, 320-1, 328; 4:16, 30, 39, 47, 50; 6:27-9, 41-3, 46, 52-3; 11:12, 27-30
 - cooperation with other agencies: 35:90, 143, 147-8, 159, 166, 220, 224, 227-230, 246, 275; 8:17, 29; 11:10
 - matching grants: 35:182, 218-9, 224, 229; 6:41; 8:7, 16; 11:16-17, 21, 33
 - decentralization of: 4:18, 39, 46, 49; 6:31-2; 11:12, 25
 - feasibility studies: 35:114-5, 116-7, 197-8, 247-8; 4:16, 18, 39, 48; 6:42-3
 - for business and industry: 11:14
 - French speaking Canadians, participation in: 4:40, 43-6
 - information activities: 6:26, 40-42; 8:6-7, 26-8, 29; 11:14-16, 21
 - new programme proposals: 8:8-10, 15; 11:14, 21, 22
 - personnel: 35:116-7, 118, 139, 187-8, 197, 228-9, 246, 312; 4:29, 39, 48; 6:28; 11:12, 24-5
 - relationship with trade: 35:322-3, 325, 327; 4:12, 16, 35; 6:26-7; 8:5; 11:15
 - structural reform of: 35:267-8, 323, 327, 328-31; 4:38, 56-7; 6:38-9, 48
- Canadian University Service Overseas (CUSO): 35:67, 118, 126, 200, 203, 209, 213-14, 223-38, 249-51, 260, 263-4, 275; 4:61-2; 8:20; 11:13, 18
- francophone programme (SUCO) 35:234-7
- personnel: 35:118, 126, 200, 203, 228-9, 232-4; 11:13
- Capital assistance: (see also consortia; DAC; IMF; investment, private; regional development banks; UNCDF; UNDP; World Bank Group) 35:21, 81-2, 95-8, 137, 299-302, 307-9, 310, 318; 6:19, 27, 51; 11:8, 9, 28-9, 32, 35
- local costs financing: (see also under procurement) 35:78; 11:8, 32
- management contracts: 35:137
- pre-investment (see also infrastructure) 35:58, 75-6, 79, 97, 256-7, 300
- special drawing rights: 35:87, 321; 6:19; 11:26
- supplementary financing proposal: 35:87
- CARE (see under voluntary agencies)
- Caribbean, general: 35:83, 99, 179, 196, 233, 263, 329; 4:8-26, 30; 6:22, 26, 30, 31; 8:13; 11:8, 11, 25, 29
- Barbados 4:9, 16, 17, 19, 20
- Guyana 4:9, 19; 11:8
- Jamaica 4:9, 10, 13-17, 19, 20; 6:31; 11:8
- Trinidad and Tobago 35:83, 196; 4:9
- Churches (see voluntary agencies)
- CIAP (see under coordination, developmental)
- CIAT (see under research)
- Colombo plan: 35:50, 246; 4:30
- Commission on International Development (Pearson Commission): 35:6-9, 15, 67, 69, 88, 133, 143, 170, 209, 264-81, 296-7, 299, 301, 306-9, 316-18, 323; 4:8, 29; 6:7, 25, 35; 8:12; 11:26, 31
- Commitments (see under Canada; CIDA; donors)
- Committee for Economic Development, (U.S.): 35:49
- Commodities (see also agricultural development; research; trade)
 - agreements re: 35:85-6, 88, 333; 4:12, 35; 6:12-13, 17, 58
 - buffer stocks: 35:43
 - lobbying: 35: 85, 86
 - cocoa 35:81, 85, 333
 - coffee 35:86, 333
 - rice 35:11, 33, 42, 172, 181
 - sugar 35:41-2, 86, 217-18, 325, 329; 4:11, 12, 18-20; 6:17, 68; 11:15
 - rebate 35:329
 - wheat 35:11, 126, 172, 185, 194; 6:12
- Common Market (see EEC)
- Commonwealth: 35:138; 6:30; 11:11, 23
- Communications and development: 35:93-5; 8:10, 26
- Communist countries, aid participation of: 35:39-40, 262
- Community development (see under social and community development)
- Conditions of aid (see allocation criteria; procurement provisions; terms of aid)
- Consortia and Consultative groups: (see also coordination, developmental) 35:22, 23, 24, 137, 185, 193, 194; 6:47; 11:34
- Contracts, awarding of (see procurement)
- Coordination, developmental (see also aid relationship; Canada; CIDA; consortia; OECD; UNDP)
 - among donors: 35:31-2, 46, 58-60, 63-6, 69, 88, 91-2, 102, 104, 106, 129, 157, 193, 226; 4:37; 6-8:9, 25, 53; 11:6, 7, 9, 10, 35
 - donors and recipients: 35:22-5, 45-6, 73, 89, 113, 131-2, 134, 149, 193, 197, 214, 227, 244, 247-8, 253, 257-8, 311; 4:16, 18, 37; 11:1, 34
 - Alliance for Progress Committee (CIAP): 35:24

- government and private sector: 35:12-13, 25, 90-1, 102-3, 137, 148, 193-4, 216, 226, 242-3, 248, 252, 272-3, 281-2, 311; 4:37; 6:10-1, 19-20, 26-7
- lack of: 35:58-64; 196; 6:65
- machinery for improvement: 35:6-5, 73-5; 11:7

Criteria for Aid (see allocation criteria; terms of aid)

Date, target: 35:26, 27, 28; 6:37-8, 53

Death rate, drop in: 35:9, 54, 110, 183

DERRO-Tetuan Project (see under social and community development)

Developing countries (see also under Africa, Latin America, etc; aid relationship; coordination, developmental; rationalization; separately listed aid programmes, e.g. agricultural development, technical assistance, etc.)

- aid programmes of: 35:133
- development priorities of: 35:39, 45, 54-5, 81-5, 87, 113-4, 134-5, 175, 189, 195, 198, 227-8, 240-1, 247, 257-8, 282, 315; 4:8, 10, 23-5, 55; 6:44, 64; 11:8, 11
- economic conditions, general: 35:10-1, 19, 51-3, 75, 108-10, 175, 179-80, 199, 240, 284, 288-9, 298-9, 4:8-9, 11, 25-6, 47; 6:9-10, 66; 11:7-8
- “plantation economy”: 4:8, 9, 11, 12
- education policies and needs: 35:108-29, 240; 4:22-4
- expectations, level of: 35:296; 4:7, 8, 21, 24
- growth rate: 35:9, 11, 18, 19, 43, 52-3, 131, 133, 171, 270, 296-7, 301-2, 308-10; 4:7, 9, 20; 6:21, 54, 56
- income disparities: 35:35, 51-2, 54, 239-41, 271, 283-5, 296, 298, 307, 309; 4:7, 8, 21; 6:36-7; 8:4-5; 11:7, 8
- industrialization of: 35:79, 81-3, 93-4, 110, 247, 271, 288-9, 334; 4:8-9, 10, 24-5; 6:22-3, 54-6, 66-7
- manpower and employment: 35:75, 108-11, 117, 131-4, 191, 240-1, 243-4, 261, 283-5; 4:9, 17-18, 20-21, 23, 25-6; 6:25; 11:8
- performance: 35:9-11, 16-17, 98, 131-2, 186-7, 259-60, 297, 300; 4:10-11, 19, 47; 6:18
- political pressures in: 35:17, 46-7; 260; 4:14, 24
- population growth and control: 35:54-5, 81, 110-1, 120, 122-3, 171, 179, 183, 190-1, 297-9; 4:7, 25; 6:25
- rationalization and diversification: 35:41, 100, 103; 4:12-13, 17, 19, 25-26; 6:9-10
- self-help: 35:73, 11, 133, 178, 186, 315; 4:18, 21-22; 6:18, 21
- self-sufficiency: 35:51, 174, 179, 308, 309; 4:12, 13
- sensitivities: 35:24, 37, 113, 121, 136, 306, 310, 317, 320, 329; 4:34; 6:63; 11:14
- trade problems: (foreign exchange and marketing) 35:42, 51-3, 271, 273-4, 315, 319, 322; 4:11-15, 35; 6:9, 13, 38, 53-6
- unions: 35:149-50, 261, 284-5, 294

Development Assistance Committee (see under OECD)

Disbursements (see CIDA; donors)

Diversification (see developing countries)

Donor-recipient relationship (see aid relationship; coordination)

Donors (see also aid relationships; coordination; foundations; programmes; separately listed agencies and countries; under trade)

- aid motivation or rationale: 35:15, 17-18, 34-7, 144-5, 153, 300, 302-7, 315, 327, 329; 4:7, 29, 31-2, 42; 6:25, 34, 52; 8:5, 11:16
- flow of aid (disbursements): 35:13, 28, 60, 74-5, 275, 321; 6:28-9, 36-8, 53; 8:12-13
- major donors: 35:23, 32, 44, 46-7, 60; 6:61
- performance of: 35:44-5, 56-69, 84-5, 97, 302, 317; 6:25
- political pressures on: 35:17, 20, 45-7, 91, 134-5, 251, 305-7; 6:38; 8:17
- priorities of: 35:32-3, 40-1, 42-3, 75, 86-8, 90-1, 95-6, 98-9, 101-3, 104-6, 111, 115, 137-8, 172-3, 175-7, 181, 203, 226-7, 275, 292; 4:39; 6:29, 31, 8:23; 11:7-8
- targets: 35:8, 18-19, 25-7, 75, 144, 238, 306, 308, 317; 6:14, 37-8, 52-3; 8:12; 11:9

Duties (see under trade)

Economic development (see agricultural development; capital assistance; industrial development; investment, private; resources development; technical assistance; trade and development)

ECOSOC (see resources development; under UN)

Education and development (see also under Canada; CUSO; research; technical assistance; UNESCO; UNICEF)

- adult education: 35:111, 114, 116; 4:45
- agricultural extension services: 35:89, 110-11, 113-14, 119, 228, 288; 11:6-7
- “brain drain”: 35:92, 124-6, 160, 299; 4:18, 23
- higher education: 35:90, 117-8; 4:23; 6:31; 11:23
- scholarships to donor countries: 35:92, 117-8, 124-7
- third country training: 35:92, 121, 181-2; 11:11
- university to university links: 35:92, 118, 126-7
- middle level manpower: 35:104, 108, 112, 117-8
- primary and secondary education: 35:90, 104, 108-9, 118, 120-1, 132, 228; 4:17, 22-3; 11:8, 32
- public administration and management training: 35:75, 80, 90, 101, 132, 271; 4:23-4; 6:31
- qualifications of teaching personnel: 35:90, 121-2, 228; 4:45
- teacher training: 35:117, 124; 4:23
- technical and trades training: 35:75, 84, 102-3, 119, 126, 142-3, 147, 149-50, 156-7, 181, 203, 288-9, 311; 4:23; 11:23
- Labour colleges: 35:142-3, 157, 164-5, 167, 261

Emergency relief (see relief)

Emigration (see under education)

Employment, creation of: 35:271; 4:17, 20, 21, 25; 6:25; 11:8

Environment and development: 35:190, 299; 6:7-8, 37; 8:14

European Economic Community (EEC): 35:36, 274, 277; 6:15, 17, 58, 59, 62-3

—effects of British entry on LDCs: 6:62-3

Evaluation of development assistance (see allocation criteria; under Canada; CIDA; Jackson, Pearson, Peterson and Prebisch Reports; programmes)

Expectations, level of (see developing countries)

- Export Development Corporation (see under Canada)
- Export promotion (see under trade and development)
- Family planning assistance: (see also under developing countries; International Planned Parenthood Federation) 35:74, 82, 89, 95, 99, 106, 123, 171, 176, 184, 186, 191, 192, 221, 311; 4:7, 25; 11:8
- Feasibility studies (see allocation criteria; CIDA)
- Fields of aid (see under Canada; donors; programmes)
- First Development Decade (see under UN)
- Flow of aid (see under Canada; donors)
- Food and Agricultural Organization (FAO) (see under UN)
- Food aid: 35:50-1, 82, 173, 185, 194-6; 4:59; 6:27, 68-9; 11:27, 30, 33
—edible protein: 35:106, 185, 187, 220
—storage, grain: 35:182, 183, 185
—World Food Programme: 35:79, 184, 185, 195-6; 11:33
- Food processing (see under agricultural development)
- Footwear (see manufactured goods)
- Foreign exchange (see under developing countries; trade and development)
- Foster Parents Plan (see Voluntary agencies)
- Foundations:
—Carnegie: 4:49
—Ford: 35:11, 89-92, 127, 175; 4:49
—Rockefeller: 35:11, 116, 175
- France, development policies: 35:8, 29, 277, 322; 4:37, 54; 11:23
- Francophone Africa (see Africa)
- GATT (see under trade)
- Generalized Preference Scheme (see under trade)
- Germany, development policies: 35:8, 30, 49, 152-3, 319, 321; 4:37, 58
- Grants (see capital assistance)
- Grants, matching (see under CIDA)
- Great Britain, development policies: 35:8, 92, 217, 218, 322, 325; 6:31-2, 63
- "Green revolution" (see under agricultural development)
- "Growth centre" (see under areas of concentration)
- Growth rate (see under developing countries)
- Health programmes: 35:54, 104, 105, 176; 11:8
- Humanitarianism: 35:34-5, 105, 303-4; 4:32, 42; 6:52; 8:24, 25
- ICFTU (see also unions) 35:141, 143, 151, 152, 157, 164, 262
- Immigration (see under Canada: education)
- Incentives (see Developing countries; investment, private)
- Income disparities (see developing countries)
- Industrial development: (see also under developing countries; investment, private; technical assistance; resources development; UNIDO) 35:79-80, 1, 2, 3, 100-3, 114, 248, 271, 278, 288-9; 6:10-11, 23, 66-7
- Industrialization (see developing countries)
- Information, public: (see under Canada; CCIC; under CIDA; UN) 35:49, 76-7, 92, 192, 206-9, 210, 211, 216-7, 222, 231-2, 251, 272-3, 312; 4:57, 58-60; 6:41; 8:4, 6, 14-5; 11:13
- Infrastructure, development of: (see also capital assistance; industrial development; technical assistance) 35:14, 82, 95, 110, 139, 282, 290; 4:11, 23
—Mekong Delta Scheme: 35:74
- Insurance, investment (see investment, private)
- Inter-American Development Bank (see regional development banks)
- International Bank for Reconstruction and Development (IBRD) (see World Bank Group)
- International Development Association (IDA) (see World Bank Group)
- International Development Institute (US): 35:311
- International Development Research Centre (IDRC): 35:32, 39-41, 91, 126, 192-3, 220-1, 329; 4:39-40, 43-5; 6:29; 11:33-4 (see also Issue No. 13 of *Proceedings*)
—International Development Board 4:40, 43-4, 6:49
- International Finance Corporation (see World Bank Group)
- International Institute of Tropical Agriculture (see under research)
- International Investment Insurance Agency: (see also investment, private) 35:273; 6:21, 79
- International Monetary Fund (IMF): 35:87; 11:26
—Special Drawing Rights (SDR's): 35:87, 321; 6:19; 11:26
- International Planned Parenthood Federation; (see also family planning assistance): 35:191-2
- Interparliamentary Conference, Lima: 35:186, 189
- Investment, private: (see also under Canada; CIDA; coordination, developmental; manufactured goods; OECD; resources and development) 35:12, 13, 14, 15, 79-80, 137, 238-9, 241, 256-7, 264, 271-3, 275 291-3 310-1 322-3; 6:20-1
—government assistance and incentives to: 35:12, 14, 242, 243, 272-3, 281, 282, 300, 311; 4:37; 6:11, 21, 70-9
—Export Development Corporation: 6:70-9
—insurance: 35:273, 292-3; 6:11, 21, 70-9
—Overseas Private Investment Corporation (US): 35:311
—International Private Investment Advisory Council (US): 35:311
—joint ventures: 35:137; 6:11, 19, 20; 11:14
—multinational corporations: 35:225-6, 239, 241-4, 248, —nationalization of: 35:241-2, 252-3, 272, 293

- regulation of: 35:241-5, 281, 283
- Convention on the Settlement of Investment Disputes: 35:273, 293
- Jackson Report (see also UN): 35:48, 61, 63-6, 76, 128-9, 193, 295, 311, 312, 4:29; 6:25
- Japan, development policies: 35:31, 32; 6:58
- Joint ventures (see under investment, private)
- Kennedy Round (see GATT)
- Labour, aid activities: 35:141-69
- Latin America: 35:49, 164-5, 180, 184, 191, 259, 260, 293; 6:19-20; 11:6, 11, 12
 - Brazil: 35:290; 6:26; 11:1
 - Central America: 11:11
 - Colombia: 35:180; 11:11
 - Cuba: 35:213, 256
 - Mexico: 35:128, 180, 191
 - Peru: 11:11
- Liberalization of trade (see under trade)
- Living standards (see under developing countries)
- Loans (see capital assistance)
- Lobbying (see under commodities)
- Local costs financing (see under capital assistance)
- Management training (see under education)
- Manpower (see under developing countries; employment)
- Manufactured goods: (see also industrial development; trade) 35:43, 81, 82, 271, 273, 278-80, 324, 333; 4:10; 6:26, 55, 57, 58, 66
 - electronic tubes: 6:58, 59
 - footwear: 35:278-80 286, 9, 334; 6:55, 59
 - synthetics: 6:17-18
 - textiles: 35:41, 43, 52, 154-6, 274, 277, 280, 288, 324, 326, 334-5; 6:15-16, 26, 55, 59; 11:15
- Marketing assistance (see under trade)
- Marketing problems (see under developing countries)
- Mekong Delta Scheme (see under infrastructure)
- Middle East: 35:19
- Miles for Millions (see voluntary agencies)
- Military aid: 35:28 29
- Mining (see resources and development)
- Ministry of Aid, proposal for: 35:267-8, 4:56; 6:39-40
- Motivation, aid (see developing countries; donors)
- Multilateral and bilateral aid, relative merits: (see also under Canada; programmes; separately listed agencies and countries) 35:17, 21, 37-8, 45-7, 57, 74, 84-5, 122, 136-7, 253; 4:36; 6:4, 6-7; 11:9, 19
- Multilateral agencies (see IMF; OECD; regional development banks; research institutions; United Nations; World Bank Group)
- Multinational corporations (see under investment, private)
- Mysore Project (see under agricultural development)
- Netherlands, development policies: 35:31, 77, 103, 217-8, 250, 322; 4:37, 55; 11:34
- Non-official aid (see foundations; investment, private; unions; universities; voluntary agencies)
- Objectives, development (see under Canada; developing countries; donors)
- Office of Public Information (see under UN)
- Office of Technical cooperation (see under UN)
- Organization for Economic Cooperation and Development (OECD): 35:13, 88, 269, 270, 3, 5, 7, 335; 4:29; 6:8, 9, 53; 11:31
 - Business and Industry Advisory Committee: 35:268-70
 - Development Assistance Committee: 35:13, 28, 45, 270, 275; 6:25, 26; 11:9, 34-6
- Overseas Development Council (US): 35:92
- OXFAM (see voluntary organizations)
- Pearson Report (see Commission on International Development)
- Performance, aid (see under Canada; developing countries; donors; Jackson, Pearson, Peterson and Prebisch Reports; multilateral and bilateral aid, relative merits of)
- Personnel, aid qualifications: (see also under CIDA; CUSO; education) 35:59-60, 132, 188, 200, 203-4, 254, 312; 11:12, 13, 14
- Peterson Task Force and Report (US): 35:310-11; 4:29; 6:25, 29; 11:31, 32, 34
- Planning (see allocation criteria; coordination, developmental)
- Plantation economy (see under developing countries)
- Policies, development (see separately listed agencies and donors; programmes)
- Political pressures in aid (see under Canada; developing countries; donors)
- Pollution (see environment and development)
- Population growth and control (see under developing countries; family planning assistance)
- Portugal, development policies: 35:29; 4:37
- Prebisch Report: 35:48-9; 4:29; 6:8
- Preferences (see under trade)
- Price stabilization (see commodities; under trade)
- Priorities (see under developing countries; donors)
- Private sector (see foundations; investment, private; unions; universities; voluntary agencies)

- Procurement provisions in aid: 35:14, 19, 30, 300, 306, 319-20, 329; 4:17-18, 50; 6:28, 31; 11:31-5
- awarding of contracts: 4:16; 6:44; 11:35
 - costs of tying: 35:317, 318, 319-20; 4:17-18; 6:25, 43-4, 53; 8:10; 11:8-10, 31-2
 - untying: 35:319, 320-1, 332; 4:16, 18, 30; 6:25-6, 43, 44; 11:34-5
 - Dutch proposal: 11:10, 34
 - payment of shipping costs: 4:17; 6:26, 57; 11:29, 33
- Productivity (see developing countries)
- Programme assistance: 35:22-4, 116; 11:9, 16
- Programmes, development:
- administration of (see under CIDA; performance)
 - evaluation of (see also allocation criteria) 35:24-5, 48-9, 56-9, 295, 315; 4:29; 6:25, 27
 - fields of operation (see following separate listings):
 - agricultural development
 - capital assistance
 - education
 - export promotion and marketing assistance (under trade)
 - family planning assistance
 - food aid
 - health
 - industrial development
 - infrastructure, development of
 - relief
 - research
 - resources development
 - social and community development
 - technical assistance
 - trade liberalization
 - sponsorship:
 - bilateral: 35:21, 44-5, 47, 74, 84, 136-7, 253; 4:36; 6:19; 11:9
 - multilateral: 35:17, 21-3, 46-7, 57-8, 74, 84-5, 86-8, 91, 136, 253-4; 6:22, 29, 46-7; 11:9, 33
- Protein, edible (see under Food aid)
- Public administration assistance (see under education)
- Public information and support (see under Canada; CCIC; CIDA; information; under UN)
- Quebec, development activities: (see also under Canada; CUSO) 35:235-237; 8:31-2; 11:18
- Rationalization, economic (see under developing countries; trade)
- Recipients of aid (see aid relationship; developing countries)
- Redistribution of income: (see also under developing countries) 35:306-8; 6:33
- Regional cooperation (see consortia; regional development banks; under trade)
- Regional development banks: 35-43, 98, 129, 246-7, 310; 4:36; 6:29; 11:9-10
- African Development Bank: 35:38, 129; 11:9
 - Asian Development Bank: 35:38, 129; 11:9
 - Caribbean Development Bank: 11:9
 - Inter-American Development Bank: (see also Pre-bis Report) 35:49, 98, 102, 129; 11:9, 11
- Relief aid (see also UNRWA): 35:105-6, 185; 4:66; 11:17-18, 33
- Research and development: (see also agricultural development, IDRC; technical assistance) 35:11, 32, 33, 40-1, 74, 75, 89-91, 101, 106, 126-7, 172, 180-1, 217-8, 220, 311; 4:39; 6:18, 29
- research institutions
 - Brookings Institute: 35:40
 - CIAT (tropical agriculture): 35:89, 180
 - IDRC (see separate listing)
 - International Institute of Tropical Agriculture: 35:89, 180
 - International Maize and Wheat Improvement Centre: 35:11, 89, 180
 - International Rice Research Institute: 35:11, 89, 91, 172, 180-1
 - Rockefeller Research Institute: 35:116
- Resources and development: (see also investment, private; technical assistance) 35:79, 80, 82, 96, 137, 244-5, 270, 298, 306-7; 4:8, 9, 12, 13, 19; 6:66
- Savings-income ratio (see developing countries)
- Scandinavian countries development policies: 35:31, 129, 217, 218, 253, 319, 322, 325; 4:37, 39, 55, 58; 6:9, 13, 14, 30, 45
- Schools (see under education)
- Second Development Decade (see under UN)
- Self-help (see under developing countries)
- Shipping costs payment of (see under procurement provisions)
- Social and community development: (see also agricultural, industrial, infrastructure development) 35:75, 110-1, 114, 175, 177, 226-7, 248, 257, 288-9, 311; 4:18, 24-6; 6:25, 37, 44; 8:10, 14; 11:6-8, 11, 32
- Special Drawing Rights (see IMF)
- "Special Fund" (see under UNDP)
- Statistical base (see under allocation criteria)
- Statistics, trade (see under trade)
- Storage problems, grain (see under agricultural development; food aid)
- Supplementary finance scheme (see under capital assistance)
- Targets (see under Canada: donors; UN)
- Tariffs (see under trade)
- Tax incentives (see investment, private)
- Teacher training (see under education)
- Teachers (see under CUSO; education)
- Technical assistance: (see also under education; research; UNDP; UNIDO) 35:59, 73, 75-6, 81, 83, 89, 97, 102-3, 115, 134, 147-8, 176-7, 247, 288-9, 306, 307, 309, 311; 4:17-8; 6:44, 46; 11:8, 11, 29
- Terms of aid: (see also allocation criteria; procurement provisions) 35:14, 16-17, 19, 30, 38-9, 85, 97, 122-3, 137, 318, 320; 4:35; 6:53; 8:14; 11:9-11

Textiles (see under manufactured good)

Third-country training (see under education)

Tied Aid (see procurement provisions)

Tourism: 4:12-16, 25

Trade and development (see also under Canada; CIDA; commodities; under developing countries; manufactured goods; OECD; procurement; UNCTAD)

—export promotion and marketing assistance: 35:42-3, 52-3, 325; 4:12, 24; 6:10, 13, 15, 26, 31, 57, 58

—International Trade Centre: 35:83; 6:10, 13

—foreign exchange: 35: 271-2, 274, 315; 6:13, 11:31, 33

—GATT: 35:87-8, 326; 6:10, 13, 55, 56, 58

—non-tariff barriers: (quotas and restrictions) 35:43, 86, 324-6; 6:15, 38, 55-6, 59, 62

—procurement provisions (see separate listing)

—regional trading arrangements: 35:43, 274-5; 4:35; 6:12; 11:33

—reverse preferences: 35:86

—statistics: (import-export) 35:316; 6:38, 53-4, 80-8

—tariffs: (see also manufactured goods) 35:81, 86-8, 278, 322, 325-6, 335; 4:35; 6:38, 53, 55-8, 61, 64

—trade liberalization: 35:42-3, 81-3, 155, 321-3; 6:12, 26, 51, 53, 58, 62

—Generalized Preference Scheme: 35:43, 86, 88, 277; 6:8-9, 14, 38, 57, 58

—marker access: 35:42, 83, 87, 272, 274, 277-9, 323-6, 333-4; 4:10-12; 6:26, 59

—price stabilization: 35:42, 83, 85, 323; 4:11, 12, 14, 15, 18-20; 6:13

—rationalization: 35:41-2, 44, 52-3, 87, 100, 154-6, 248, 274, 279, 280, 324-5, 334-5; 4:12, 20-1; 6:59, 67-8

—adjustment assistance: 35:52-3, 87, 154-5, 280, 324, 335; 6:17, 57, 59, 67; 11:15

—untying of aid: 35:319, 20-1, 332; 4:30; 6:26; 11:34-5

Trades training (see under education; unions)

Unemployment (see under developing countries; employment)

Unions: (see also under Canada; developing countries; education; (CFTU) 35:141-69, 261-2, 284-5, 294

Unitarian Service Committee (see under voluntary agencies)

United Nations (see also Commission on International Development; coordination, developmental; donors; Jackson Report; World Bank Group)

—Development Decade Committee: 35:18, 27

—First Development Decade: 35:8, 9, 72-4, 171, 328

—Second Development Decade: 35:18, 69, 77; 6:7, 25, 37; 8:4, 6-7, 11, 29-30; 11:5-6, 11, 13-14

—ECOSOC: 35:68, 79

—FAO: 35:177, 178, 181, 184, 196

—ILO: 35:59

—International Conference on Human Environment: 4:36

—Office of Public Information: (OPI) 35:77, 254

—Volunteer Corps: 35:67

—UNCTAD: 35:85

—UNCTAD: 35:27, 43, 58, 73, 85-8, 217, 218, 277; 4:29; 6:5-11, 14, 16, 19-22

—UNDP: 35:37, 57-9, 62-7, 73-80, 91, 101, 254; 6:10, 46; 11:33

—Office of Technical Cooperation: 35:78-81

—Special Fund: 35:73, 75, 79, 80; 11:33

—UNESCO: 35:84, 94; 4:37

—UNIDO: 35:73, 85, 99-103; 6:10, 16

—UNRWA: 4:66; 11:33

—World Health Organization: 35:84, 104

United States, development policies: (see also Peterson, Presbisch Reports) 35:8, 13, 28, 34-6, 47, 49-50, 86, 168, 307, 310-1, 319, 320, 322, 325, 332; 4:37, 58, 59; 6:26, 34-5, 58-9, 61; 11:34

Universities (see under Canada; CUSO; education)

Untying of aid (see under procurement; trade)

Voluntary agencies: (see also under Canada; CCIC; under CIDA; CUSO; foundations; unions; universities) 35:147, 174-9; 188, 192, 193-4, 201, 202-222; 4:62; 6:41; 8:6-8, 17-18, 28-9; 11:13, 20

—Canadian Catholic Organization for Development and Peace: 208-9, 211

—Canadian Executive Service Overseas: 35:204, 275

—Canadian Hunger Foundation: 35:177-9, 189

—CARE: 35:177, 203

—Churches: 35:147, 175, 177-8, 203, 204, 214, 250, 260; 4:62

—Foster Parents Plan: 35:177, 203

—Miles for Millions: 35:178, 204-5, 207, 211-2, 221; 8:6, 15, 21; 11:13

—Oxfam: 35:177, 203, 209, 211, 213

—Unitarian Service Committee— 35:177, 203

Waste in Aid: 35:114, 175, 181, 187-9, 193, 196, 245-7, 300, 312; 4:17, 22; 6:18-19; 8:22

Wheat (see under commodities; food aid; research)

White Paper (see under Canada)

World Bank Group: 35:7, 44-5, 60, 80, 95-9, 123, 129, 134, 273, 292-3; 6:22, 46; 11:19

—IBRD: 35:95-8; 6:10, 18, 21

—IDA: 35:21-3, 37, 45, 47-8, 62, 74, 85, 87, 96-8, 129; 4:36; 6:28-9, 48; 11:9-10, 33

—IFC: 35:96-8, 137

World Citizenship Day, proposal: 8:9, 17

World Food Program (see under food aid)

World Health Organization (see under UN)

•APPENDICE B•

SOUS-COMITÉ DE L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

INDEX DES TÉMOIGNAGES

Note: Les témoignages entendus par le sous-comité ont été imprimés dans les fascicules suivants des délibérations du comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale.

Deuxième session: Fascicule n° 35

Troisième session: Fascicules n° 4, 6, 8 et 11

Par conséquent, les références de cet index comprennent le numéro du fascicule, suivi de deux points et du numéro de page.

Administration des programmes (voir ACIDI; programmes)

Afrique, francophone: 35:38, 157, 177, 234; 4:28, 47; 6:30; 11:6, 7, 11, 23, 24, 29.

Afrique, en général: 35:38, 51, 80, 90, 113-4, 118, 177, 180, 196, 215, 284; 4:28, 30, 47; 6:30; 11:8.

Afrique, pays particuliers:

- Cameroun 35:80, 82
- Dahomey 11:23
- Ghana 35:81, 84, 113, 127
- Kenya 35:51, 110, 123, 127, 176, 289-90
- Maroc 11:7
- Nigeria 35:138, 180, 215
- Tanzanie 35:116, 118, 127, 176, 260
- Uganda 35:176
- Zambie 35:176

Agences (voir chaque référence, par exemple: ACIDI; PNUD; bénévoles)

Agence canadienne de développement international (ACDI)

- activités d'information: 6:26, 40-42; 8:6-7, 26-8, 29; 11:14-16, 21
- administration des programmes: 35:189, 196-7; 4:16, 29, 30, 38-9, 46-50; 4:16, 29-30, 38-9, 48, 55; 6:25-31, 32, 43; 11:10, 11, 12, 29, 32-3
- attribution, engagements et paiement: 35:114-5, 116, 210, 260, 317-8, 320-1, 328; 4:16, 30, 39, 47, 50; 6:27-9, 41-3, 46, 52-3; 11:12, 27, 30
- Canadian Francophones, participation: 4:40, 43-6
- coopération avec d'autres organismes: 35:90, 143, 147-8, 159, 166, 220, 224, 227-30, 246, 275; 8:17, 29; 11:10
- subventions équivalentes: 35:182, 218-9, 224, 229, 6:41, 8:7, 16, 11-16-17, 21, 33;
- décentralisation de l': 4:18, 39, 46, 6:31-2; 11:12, 25
- étude des possibilités: 35:114-5, 116-7, 197-8, 247-8; 4:16, 18, 39, 48; 6:42-3
- pour le commerce et l'industrie: 11:14
- nouvelles propositions de programmes: 8:8-10, 15; 11:14, 21, 22
- personnel: 35:116-7, 118, 139, 187-8, 197, 228-9, 246, 312; 4:29, 39, 48; 6:28; 11-12, 24-5
- relations avec le commerce: 35:322-3, 325, 327; 4:12, 16, 35; 6:26-7; 8:5; 11:15
- réforme structurale de l': 35:267-8, 323, 327, 328-31; 4:38, 56-7; 6:38-9, 48

Aide alimentaire: 35:50-1, 82, 173, 185, 194-6; 4:59; 6:27, 68-9; 11:27, 30, 33

- entreposage des céréales: 35:182, 183, 185
- programme mondial d'alimentation: 35:79, 184, 185, 195-6; 11:33
- protéines comestibles: 35:106, 185, 187, 220

Aide au Planning familial (voir aussi à pays en voie de développement; fédération internationale du Planning familial) 35:74, 82, 89, 95, 99, 106, 123, 171, 176, 184, 186, 191, 192, 221, 311; 4:7, 25; 11:8

Aide bilatérale (voir Canada; aide multilatérale et bilatérale; programmes)

Aide de commercialisation (voir à commerce)

Aide de secours (voir aussi UNRWA): 35:105-6, 185; 4:66; 11:17-18, 33

Aide de transition (voir à Canada; commerce et développement)

Aide en capitaux: (voir aussi à consortiums; CAD; FMI; investissement, privé; Banques de développement régional; FENU; PNUD; Groupe de la Banque mondiale) 35:21, 81-2, 95-8, 137, 299-302, 307-9, 310, 318; 6:19, 27, 51; 11:8, 9, 28-9, 32, 35

- contrats de gestion: 35:137
- Droits de tirage spéciaux: 35:87, 321; 6:19; 11:26
- financement des dépenses locales: (voir aussi à approvisionnements) 35:78; 11:8, 32
- pré-investissement (voir aussi infrastructure) 35:58, 75-6, 79, 97, 256-7, 300
- proposition de financement supplémentaire: 35:87

Aide militaire: 35:28,29

Aide multilatérale et bilatérale, mérites relatifs: (voir aussi à Canada; programmes; divers organismes et pays) 35:17, 21, 37-8, 45-7, 57, 74, 84-5, 122, 136-7, 253; 4:36; 6:4, 6-7; 11:9, 19

Aide non-officielle (voir fondations; investissement privé; syndicats; universités; organismes bénévoles)

Aide pour l'administration publique (voir à éducation)

Allemagne, politiques de développement: 35:8, 30, 49, 152-3, 319, 321; 4:37, 58

Amérique latine: 35:49, 164-5, 180, 184, 191, 259, 260, 293; 6:19-20; 11:6, 11, 12

- Amérique centrale: 11:11
- Brésil: 35:290; 6:26; 11:11
- Colombie: 35:180; 11:11
- Cuba: 35:213, 256
- Mexique: 35:128, 180, 191
- Pérou: 11:11

Antilles, en général: 35:83, 99, 179, 196, 233, 263, 329; 4:8-26, 30; 6:22, 26, 30, 31; 8:13; 11:8, 11, 25, 29

La Barbade: 4:9, 16, 17, 19, 20

—Guyane: 4:9, 19; 11:8;

—Jamaïque: 4:9, 10, 13-17, 19, 20; 6:31; 11:8

—La Trinité et Tobago: 35:83, 196; 4:9

Asie, en général 35:10, 21-3, 24, 74, 138, 184; 6:30; 11:11, 29

—Ceylan: 35:127, 188

—Hong Kong: 35:176

- Indes: 35:10, 21-3, 50, 82-3, 109, 179, 184, 194-5, 240, 260, 276, 284-5; 6:27
- Indonésie: 35:22
- Pakistan: 35:21-3, 50, 82, 184; 6:27; 11:29
- Thaïlande: 35:127
- Vietnam: 35:213
- Assistance technique: (voir aussi à éducation; recherche; PNUD; ONUDI) 35:59, 73, 75-6, 81, 83, 89, 97, 102-3, 115, 134, 147-8, 176-7, 247, 288-9, 306, 307, 309, 311; 4:17-8; 6:44, 46; 11:8, 11, 29
- Association internationale de développement (AID) (voir groupe de la Banque mondiale)
- Assurance, investissement (voir investissement privé)
- Australie, politiques de développement: 35:322
- Auto-assistance (voir à pays en voie de développement)
- Banques (voir aide en capitaux; consortiums; les rapports Peterson et Prebisch; banques de développement régional; le groupe de la Banque mondiale)
- Banque africaine de développement (voir à banques de développement régional)
- Banque asiatique de développement (voir à banques de développement régional)
- Banques de développement régional: 35:43, 98, 129, 246-7, 310; 4:36; 6:29; 11:9-10
 - Banques africaines de développement: 35:38, 129; 11:9
 - Banque asiatique de développement: 35:39, 129; 11:9
 - Banque antillaise de développement: 11:9
 - Banque inter-américaine de développement: (voir aussi Rapport Prebisch) 35:49, 98, 102, 129; 11:9, 11
- Banque inter-américaine de développement (voir Banques de développement régional)
- Banque internationale pour la reconstruction et le développement (BIRD) (voir groupe de la Banque mondiale)
- Bénéficiaires de l'aide (voir relations d'aide; pays en voie de développement)
- Blé: (voir à produits; aide alimentaire; recherche)
- Canada, politiques de développement (voir aussi les références particulières et CCCI, ACIDI, SUCCO, CRDI)
 - activités syndicales: 35:141-69, 261-2
 - aide bilatérale: (voir aussi dispositions d'approvisionnement) 35:84, 106, 136-7, 177-9, 189, 275; 4:10, 36-7; 6:27, 30, 46-7; 11:6, 9, 10, 19, 27, 29, 32
 - aide de rationalisation et de transition: 35:154-6, 248, 279-80, 334-5; 4:20-1; 6:17, 57, 59, 67; 11:15
 - Canadiens francophones—participation des: 35:157, 203, 234-8; 4:43-6; 4:11, 24
 - Conseil canadien de développement international: 6:49
 - coopération dans les programmes—
 - avec les entreprises: 35:214-5, 221, 242-3, 245, 272-3, 275, 280-2; 6:45, 70-79; 11:14-15
 - avec des organismes multilatéraux: 35:66-9, 76, 80, 91, 97, 103, 192, 195-6, 215, 246, 254; 4:29, 36; 6:8, 29, 46-8; 8:29; 11:9, 10, 23, 33
 - avec des organismes bénévoles: 35:209, 214-16, 275; 8:17-18, 29; 11:13-14
 - coordination interministérielle: 35:25, 323, 328-9; 4:28-9, 35, 38, 55-6, 58, 64-5; 6:47-9, 65; 8:30; 11:26
 - domaines d'application: 35:31, 97, 11, 112-4, 117, 121, 127, 137, 138, 143, 172, 175-9, 182, 195-6, 203, 210, 220, 224, 246-7, 275, 282; 4:11, 17-18, 24, 39, 44-5; 6:10, 26-7, 31, 68-9; 11:6, 7-8, 11, 23, 27, 32
 - Intérêt et soutien du public: 35:144-5, 147, 153, 154, 159, 192, 207-9, 216, 219-20, 249-51, 261-2, 303; 6:30, 35:6, 44-5, 52; 8:6, 24, 30; 11:20-1
 - Livres blancs: 35:295, 314-7, 321, 323, 327-8; 4:7, 16, 27, 28, 31, 32, 34-5, 53; 6:26-7, 51-2; 8:20, 23; 11:8, 9, 16, 32
 - objectifs: 35:29-31, 129, 144-5, 209, 281, 317-8, 331-2; 4:37, 53-5; 6:11, 13, 14, 25, 35-6, 40, 52; 8:5, 12-13, 17; 11:12, 14, 20
 - performance: 35:29-31, 93, 118, 139, 175, 181-2, 187-9, 193, 195-7, 245-7, 275, 317-21, 325; 4:10-11, 17-18, 22, 30, 47; 6:7-9, 11, 25-31, 53; 8:6-7, 10; 11:7, 9, 11, 12
 - politiques commerciales: 35:43, 208, 217, 274-5, 281-2, 316, 324-6, 329; 4:10, 35; 6:9, 10, 51-61, 63-4; 8:23
 - politiques d'immigration: 35:160-4
 - politiques et aide: 35:229-31, 249-50, 262, 264, 267, 323, 327, 330; 6:42, 44-5, 48-9; 8:17; 11:20
 - possibilités et initiatives: 35:31, 33, 65-9, 111, 115, 117, 122, 172, 196, 209, 217, 255, 272-5; 4:18, 22, 24, 36; 6:6-8, 11, 13, 29, 52, 56, 57, 61; 8:6-7, 11; 11:8, 13-14
 - subsidés parlementaires: 35:210, 317-8; 6:27, 33, 40, 42; 11:20, 27-8, 30
 - universités: 35:90, 118, 126-7; 6:31; 8:11; 11:24
- Care (voir à organismes bénévoles)
- «Centre de croissance» (voir à zones de concentration)
- Centre de recherche pour le développement international (CRDI): 35:32, 39-41, 91, 126, 192-3, 220-1, 329; 4:39-40, 43-5; 6:29; 11:33-4
(voir aussi fascicule n° 13 des débats)
- Chaussure (voir produits manufacturés)
- Chômage (voir à pays en voie de développement; emploi)
- CIAP (voir à coordination du développement)
- CIAT (voir à recherche)
- CISL (voir syndicats) 35:141, 143, 151, 152, 157, 164, 262
- Comité d'aide au développement (voir à OCDE)
- Comité des services unitaires (voir à organismes bénévoles)
- Commerce et développement (voir aussi à Canada; ACIDI; produits; pays en voie de développement; produits manufacturés; OCDE; approvisionnement; CNUCED)
 - barrières non-tarifaires: (contingents et restrictions) 35:43, 86, 324-6; 6:15, 38, 55-6, 59, 62
 - dispositions d'approvisionnement (voir classification séparée)
 - devises: 35: 271-2, 274, 315; 6:13; 11:31, 33
 - ententes commerciales régionales: 35:43, 274-5, 4:35, 6:12; 11:33
 - GATT: 35:87-8, 326; 6:10, 13, 55, 56, 58
 - libéralisation du commerce: 35:42-3, 81-3, 155, 321-3; 6:12, 26, 51, 53, 58, 62

- accès aux marchés: 35:42, 83, 87, 272, 274, 277-9, 323-6, 333-4; 4:10-12; 6:26, 59
 - accord sur les préférences généralisées: 35:43, 86, 88, 277; 6:8-9, 14, 38, 57, 58
 - aide de transition: 35:52-3, 87, 154-5, 280, 324, 335; 6:17, 57, 59, 67; 11:15
 - désengagement: 35:319, 20-1, 332, 430; 6:26; 11:34-5
 - rationalisation: 35:41-2, 44, 52-3, 87, 100, 154-6, 248, 274, 279, 280, 324-5, 334-5; 4:12, 20-1; 6:59, 67-8
 - stabilisation des prix: 35:42, 83, 85, 323; 4:11, 12, 14, 15, 18-20; 6:13
 - préférences réciproques: 35:86
 - promotion des exportations et aide de commercialisation: 35:42-3, 52-3, 325; 4:12, 24; 6:10, 13, 15, 26, 31, 57, 58
 - Centre international de commerce; 35:83; 6:10, 13
 - statistiques (importation-exportation) 35:316; 6:38, 53-4, 80-8
 - tarifs: (voir aussi produits manufacturés) 35:81, 86-8, 278, 322, 325-6, 335; 4:35; 6:38, 53, 55-8, 61, 64
- Commission sur le développement international (Commission Pearson): 35:6-9, 15, 67, 69, 88, 133, 143, 170, 209, 264-81, 296-7, 299, 301, 306-9, 316-18, 323; 4:8, 29; 6:7 25, 35; 8:12; 11:26, 31
- Committee for Economic Development, (É.-U.): 35:49
- Commonwealth: 35:138; 6:30; 11:11, 23
- Communauté Économique Européenne (CEE) 35:86, 274, 277; 6:15, 17, 58, 59, 62-3
- effets de l'entrée de la Grande-Bretagne sur les pays moins développés: 6:62-3
- Communications et développement: 35:93-5; 8:10, 26
- Condition de l'aide (voir aussi critères d'attribution; dispositions d'approvisionnement) 35:14, 16-17, 19, 30, 38-9, 85, 97, 122-3, 137, 318, 320, 4:35; 6:53; 8:14; 11:9-11
- Conditions de l'aide (voir critères d'attribution; dispositions d'approvisionnement; conditions de l'aide)
- Conférence interparlementaire de Lima: 35:186, 189
- Congrès du travail du Canada: 35:141-69, 261-2
- Conseil canadien pour la coopération internationale: 35:202, 205-7, 211, 213, 222; 8:7, 15-16, 18, 21, 22, 28-32; 11:21-3
- Consortiums et groupes consultatifs: (voir aussi coordination du développement) 35:22, 23, 24, 137, 185, 193, 194; 6:47; 11:34
- Contrats, octroi de: (voir approvisionnement)
- Contrôle des naissances (voir pays en voie de développement; aide au planning familial)
- Contrôle et croissance démographique (voir à pays en voie de développement; aide au Planning familial)
- Coopération régionale (voir consortiums; banques de développement régional; commerce)
- Coordination du développement (voir aussi relations d'aide; Canada; ACIDI; Consortiums; OCDE; PNUD)
- donateurs et bénéficiaires: 35:22-5, 45-6, 73, 89, 113, 131-2, 134, 149, 193, 197, 214, 227, 244, 247-8, 253, 257-8, 311; 4:16, 18, 37; 11:11, 34
 - Comité de l'Alliance pour le progrès (CIAP): 35:24
 - entre les donateurs: 35:31-2, 46, 58-60, 63, 69, 88, 91-2, 102, 104, 106, 129, 15, 193, 226; 4:37; 6:8-9, 25, 53; 11:6-7, 9, 10, 35
 - gouvernement et secteur privé: 35:12-13, 25, 90-1, 102-3, 137, 148, 193-4, 216, 226, 242-3, 248, 252, 272-3, 281-2, 311; 4:37; 6:10-1, 19-20, 26-7
 - manque de: 35:58-64; 196; 6:65
 - mécanisme d'amélioration: 35:62-5, 73-5; 11:7
- Critères d'attribution (voir aussi ACIDI; donateurs) 35:16-17, 19-21, 23-5, 85, 97, 134-6, 138, 193, 235, 245, 257-9; 6:18, 22, 30-1, 53; 11:6-7, 27-8
- fondement statistique des: 35:9, 131, 134
- Critères de l'aide (voir critères d'attribution; conditions de l'aide)
- Date, objectif: 35:26, 27, 28; 6:37-8, 53
- Dépenses locales, financement (voir à aide en capitaux)
- Désengagement de l'aide (voir à approvisionnement; commerce)
- Développement agricole (voir aussi à éducation; recherche) 35:10, 51-2, 81, 89, 110, 113, 173, 177, 180, 182, 187, 198-9, 200, 288-9, 329; 4:11, 25; 6:23, 68-9; 11:8
- «La révolution verte»: 35:10-11, 50-1, 75, 172, 175, 179, 180, 194-5; 6:23, 69
 - «Le projet Mysore»: 35:181-2, 199
 - Programme bénévole pour le: 35:188, 200
 - transformation et entreposage des produits alimentaires: 35:181; 4:9, 12; 6:16
- Développement de la collectivité (voir à développement social et collectif)
- Développement économique (voir développement agricole; aide en capitaux; développement industriel; investissement privé; développement des ressources; assistance technique; Commerce et développement)
- Développement industriel: (voir aussi à pays en voie de développement; investissement privé; assistance technique; développement des ressources; ONUDI) 35:79-80, 1, 2, 3, 100-3, 114, 248, 271, 278, 288-9; 6:10-11, 23, 66-7
- Deuxième décennie de développement (voir à ONU)
- Développement social et collectif: (voir aussi développement agricole, industriel, de l'infrastructure) 35:75, 110-1, 114, 175, 177, 226-7, 248, 257, 288-9, 311; 4:18, 24-6; 6:25, 37, 44; 8:10, 14; 11:6-8, 11, 32
- Devises (voir pays en voie de développement; conditions économiques; commerce et développement)
- Disparité des revenus (voir pays en voie du développement)
- Dispositions d'approvisionnement dans l'aide: 35:14, 19, 30, 300, 306, 319-20, 329, 4:17-18, 50; 6:28, 31; 11:31-5
- coûts d'engagement: 35:317, 318, 319-20; 4:17-18; 6:25, 43-4, 53; 8:10; 11:8-10, 31-2

- de désengagement: 35:319, 320-1, 332; 4:16, 18, 30; 6:25-6, 43, 44; 11:3-45
- formule Hollandaise: 11:10, 34
- paiement des frais de transport: 4:17; 6:26, 57; 11:29, 33
- octroi de contrats: 4:16; 6:44; 11:35

Diversification (voir pays en voie de développement)

Domaines de l'aide (voir à Canada; donateurs; programmes)

Donateurs (voir aussi relations d'aide; coordination; fondations; programmes; différents organismes et pays; commerce)

- masse de l'assistance (paiements): 35:13, 28, 60, 74-5, 275, 321; 6:28-9, 36-8, 53; 8:12-13
- motivation ou raison d'être de l'aide: 35:15, 17-18, 34-7, 144-5, 153, 300, 302-7, 315, 327, 329; 4:7, 29, 31-2 42; 6:25, 34, 52; 8:5; 11:16
- objectifs: 35:8, 18-19, 25-7, 75, 144, 238, 306, 308, 317; 6:14, 37-8, 52-3; 8:12; 11:9
- pressions politiques sur les: 35:17, 20, 45-7, 91, 134-5, 251, 305-7; 6:38; 8:17
- principaux donateurs: 35:23, 32, 44, 46-7, 60; 6:61
- priorités des: 35:32-3, 40-1, 42-3, 75, 86-8, 90-1, 95-6, 98-9, 102-3, 104-6, 111, 115, 137-8, 172-3, 175-7, 181, 203, 226-7, 275, 292, 4:39; 6:29, 31; 8:23; 11:7-8
- rendement 35:44-5, 56-69, 84-5, 97, 302, 317, 6:25

Droits de douane (voir à Commerce)

Droits de tirage spéciaux (voir FMI)

Écoles (voir à éducation)

Économie de plantations (voir à pays en voie de développement)

ECOSOC (voir développement des ressources; ONU)

Éducation et développement (voir aussi à Canada; SUCO; recherche; assistance technique; UNESCO; UNICEF)

- administration publique et formation en gestion: 35:75, 80, 90, 101, 132, 271; 4:23-4; 6:31
- éducation des adultes: 35:111, 114, 116; 4:45
- enseignement primaire et secondaire: 35:90, 104, 108-9, 118, 120-1, 132, 228, 4:17, 22-3; 11:8, 32
- enseignement supérieur: 35:90, 117-8; 4:23, 6:31; 11:23
- Bourses pour les pays donateurs: 35:92, 117-8, 124-7
- formation dans un pays du tiers monde: 35:92, 121, 181-2; 11:11
- liens entre les universités: 35:92, 118, 126-7
- exode des cerveaux: 35:92, 124-6, 160, 299; 4:18, 23
- formation des enseignants: 35:117, 124; 4:23
- formation technique et commerciale: 35:75, 84, 102-3, 119, 126, 142-3, 147, 149-50, 156-7, 181, 203, 288-9, 311; 4:23; 11:23
- Collèges de travail: 35:142-3, 157, 164-5, 167, 261
- main-d'œuvre moyennement qualifiée: 35:104, 108, 112, 117-8
- qualifications du personnel de formation: 35:90, 121-2, 228; 4:45
- Services d'expansion agricole: 35:89, 110-11, 113-14, 119, 228, 288; 11:6-7

Églises (voir à organismes bénévoles)

Émigration (voir à éducation)

Emplois, création d': 35:271; 4:17, 20, 21, 25; 6:25; 11:8

Engagements (voir à Canada; ACIDI; donateurs)

Engagements mutuels dans l'aide (voir dispositions d'approvisionnement)

Enseignants (voir à SUCO; Éducation)

Environnement et développement: 35:190, 299; 6:7-8, 37; 8:14

Épargne, part du revenu (voir pays en voie de développement)

Espoirs, degré des (voir pays en voie de développement)

États-Unis, politiques de développement: (voir aussi rapports Peterson, Prebisch) 35:8, 13, 28, 34-6, 47, 49-50, 86, 168, 307, 310-1, 319, 320, 322, 325, 332; 4:37, 58, 59; 6:26, 34-5, 58-9, 61; 11:34

Études des possibilités (voir critères d'attribution; ACIDI)

Évaluation de l'aide au développement (voir critères d'attribution; Canada; ACIDI; Rapports Jackson, Pearson, Peterson et Prebisch, Programmes)

«Exode des cerveaux» (voir à éducation)

Fédération internationale du Planning familial (voir aussi aide à Planning familial): 35:191-2

Fonction commerciale (voir à Éducation; syndicats)

Fondations:

- Carnegie: 4:49
- Ford: 35:11, 89-92, 127, 175; 4:49
- Rockefeller: 35:11, 116, 175

Fondation canadienne contre la faim (voir à organismes bénévoles)

Fondement statistique (voir à critères d'attribution)

Fonds monétaire international (FMI): 35:87, 11:26

- Droits de tirage spéciaux (DTS): 35:87, 321, 6:19; 11:26

«Fonds spéciaux» (voir PNUD)

Formation dans les pays du tiers-monde (voir à éducation)

Formation des enseignants (voir à éducation)

Formation en gestion (voir à éducation)

Frais de transport, paiement des (voir à dispositions d'approvisionnement)

France, politique de développement: 35:8, 29, 277, 322; 4:37, 54; 11:23

GATT (voir à commerce)

Grande-Bretagne, politiques de développement: 35:8, 92, 217, 218, 322, 325; 6:31-2, 63

Groupe de la Banque mondiale: 35:7, 44-5, 60, 80, 95-9, 123, 129, 134, 273, 292-3; 6:22, 46; 11:19

- AID: 35:21-3, 37, 45, 47-8, 62, 74, 85, 87, 96-8, 129; 4:36; 6:28-9, 48; 11:9-10, 33

- BIRD: 35:95-8, 6:10, 18, 21
- SFI: 35:96-8, 137
- Hollande, politiques de développement: 35:31, 77, 103, 217-8, 250, 322; 4:37, 55; 11:34
- Humanitarisme: 35:34-5, 105, 303-4; 4:32, 42; 6:52; 8:24, 25
- Immigration (voir à Canada: éducation)
- Industrialisation (voir pays en voie de développement)
- Information du public: (voir à Canada; CCCI; ACDI; ONU) 35:49, 76-7, 92, 192, 206-9, 210, 211, 216-7, 222, 231-2, 251, 272-3, 312; 4:57, 58-60; 6:41; 8:4, 6, 14-15; 11:13
- Information et soutien du public (voir à Canada; CCCI; ACDI; information; ONU)
- Infrastructure, développement de l': (voir aussi aide en capitaux; développement industriel; assistance technique) 35:14, 82, 95, 110, 139, 282, 290; 4:11, 23
- Projet du delta du Mékong: 35:74
- Institut international de l'agriculture tropicale (voir à recherche)
- International Development Institute (É.U.): 35:311
- International Investment Insurance Agency: (voir aussi investissement privé) 35:273; 6:21, 79
- Investissement privé: (voir aussi à Canada; ACDI; coordination du développement; produits manufacturés (OCDE); ressources et développement) 35:12, 13, 14, 15, 79-80, 137, 238-9, 241, 256-7, 264, 271-3, 275, 291-3, 310-1, 322-3; 6:20-1
- aide et encouragements du gouvernement: 35:12, 14, 242, 243, 272-3, 281, 282, 300, 311; 4:37; 6:11, 21, 70-9
- assurance: 35:273, 292-3; 6:11, 21, 70-9
- International Private Investment Advisory Council (É.-U.): 35:311
- Overseas Private Investment Corporation (É.-U.): 35:311
- Société pour le développement des exportations: 6:70-9
- responsabilités partagées: 35:137, 6:11, 19, 20; 11:14
- Sociétés multinationales: 35:225-6, 239, 241-4, 248, 252, 264, 265, 272, 273, 283-5; 11:35
- Conférence sur le règlement des disputes d'investissement: 35:273, 293
- nationalisation des: 35:241-2, 252-3, 272, 293
- réglementation des: 35:241-5, 281, 283
- Japon, politiques de développement: 35:31, 32; 6:58
- Journée mondiale du citoyen, proposition: 8:9, 17
- Kennedy Round (voir GATT)
- Libéralisation du commerce (voir à commerce)
- Livre blanc (voir à Canada)
- Main-d'œuvre (voir à pays en voie de développement; emploi)
- Marche pour les millions (voir organismes bénévoles)
- Marché commun (voir CEE)
- Mines (voir ressources et développement)
- Ministère de l'aide, proposition pour un: 35:267-8; 4:56; 6:39-40
- Montant de l'aide (voir à Canada; donateurs)
- Motivation de l'aide (voir pays en voie de développement; donateurs)
- Moyen-Orient: 35:19
- Nations Unies (voir aussi commission sur le développement international; coordination du développement; donateurs; Rapport Jackson; Groupe de la Banque mondiale)
- CNUCED: 35:27, 43, 58, 73, 85-8, 217, 218, 277; 4:29; 6:5-11, 14, 16, 19-22
- Comité de la décennie de développement: 35:18, 27
- Première décennie de développement: 35:8, 9, 72-4, 171, 328
- Deuxième décennie de développement: 35:18, 69, 77; 6:7, 25, 37; 8:4, 6-7, 11, 29-30; 11:5-6, 11, 13-14
- Conférence internationale sur l'environnement humain: 4:36
- Corps bénévoles: 35:67
- ECOSOC: 35:68 79
- FDCONU: 35:85
- OAA: 35:177, 178, 181, 184, 196
- OIT: 35:59
- UNRWA: 4:66; 11:33
- ONUDI: 35:73, 85, 99-103; 6:10, 16
- Organisation mondiale de la santé: 35:84, 104
- PNUD: 35:37, 57-9, 62-7, 73-80, 91, 101, 254; 6:10, 46; 11:33
- Office of Technical cooperation: 35:78-81
- Special Fund: 35:73, 75, 79, 80, 11:33
- Service d'information publique: 35:77, 254
- UNESCO: 35:84, 94; 4:37
- Niveaux de vie (voir à pays en voie de développement)
- Objectifs de développement (voir à Canada; pays en voie de développement; donateurs)
- Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix (voir à organismes bénévoles)
- Organisation mondiale de la santé (voir à ONU)
- Organisation pour l'alimentation et l'agriculture (OAA) (voir à ONU)
- Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE): 35:13, 88, 269, 270-3-5-7, 335; 4:29; 6:8, 9, 53; 11:31
- Comité consultatif des affaires et de l'industrie: 35:268-70
- Comité d'aide au développement: 35:13, 28, 45, 270, 275, 6:25, 26; 11:9, 34-6
- Organismes bénévoles: (voir aussi à Canada; CCCI; ACDI; SUCO; fondations; syndicats; universités) 35:147, 174-9, 188, 192, 193-4, 201, 202-222; 4:62; 6:41; 8:6-8, 17-18, 28-9; 11:13, 20
- CARE: 35:177, 203
- Comité des services unitaires: 35:177, 203
- églises: 35:147, 175, 177-8, 203, 204, 214, 250, 260; 4:62
- Fondation canadienne contre la faim: 35:177-9, 189

- marches des millions: 35:178, 204-5, 207, 211-2, 221; 8:6, 15, 21, 11:13
- Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix: 35:203, 208-9, 211
- Oxfam: 35:177, 203, 209, 211, 213
- programme Foster Parents: 35:177, 203
- Service administratif canadien outre-mer: 35:204, 275
- Organismes multilatéraux (voir FMI; OCDE; banques de développement régional; organismes de recherche; Nations Unies; groupe de la Banque mondiale)
- Overseas Development Council (É.-U.): 35:92
- OXFAM (voir organismes bénévoles)
- Paiements (voir ACDI; donateurs)
- Pays communistes, participation à l'aide: 35:39-40, 262
- Pays en voie de développement (voir aussi à Afrique, Amérique latine, etc.; relations d'aide; coordination du développement; rationalisation; différents programmes d'aide par ex. développement agricole, assistance technique, etc.)
 - autarcie: 35:51, 174, 179, 308, 309; 4:12, 13
 - auto-assistance: 35:73, 111, 133, 178, 186, 315; 4:18, 21-22; 6:18, 21
 - conditions économiques générales: 35:10-1, 19, 51-3, 75, 108-10, 175, 179-80, 199, 240, 284, 258-9, 298-9, 4:8-9, 11, 25-6, 47; 6:9-10, 66; 11:7-8
 - Économie de plantations: 4:8, 9, 11, 12
 - croissance et contrôle démographiques: 35:54-5, 81, 110-1, 120, 122-3, 171, 179, 183, 190-1, 297-9; 4:7, 25; 6:25
 - disparité des revenus: 35:35, 51-2, 54, 239-41, 271, 283-5, 296, 298, 307, 309; 4:7, 8, 21; 6:36-7; 8:4-5; 11:7, 8
 - éducation, politiques et besoins: 35:108-29, 240; 4:22-4
 - espoirs, degré des: 35:296; 4:7, 8, 21, 24
 - industrialisation des: 35:79, 813, 93-4, 110, 247, 271, 288-9, 334; 4:8-9, 10, 24-5; 6:22-3, 54-6, 66-7
 - main-d'œuvre et emploi: 35:75, 108-11, 117, 131-4, 191, 240-1, 243-4, 261, 283-5; 4:9, 17-18, 20-21, 23, 25-6; 6:25; 11:8
 - Syndicats: 35:149-50, 261, 284-5
 - pressions politiques dans les: 35:17, 46-7, 260; 4:14, 24
 - priorités de développement des: 35:39, 45, 54-5, 81-5, 87, 113-4, 134-5, 175, 189, 195, 198, 227-8, 240-1, 247, 257-8, 282, 315; 4:8, 10, 23-5, 55; 6:44, 64; 11:8, 11
 - problèmes commerciaux (devises et commercialisation): 35:42, 51-3, 271, 273-4, 315, 319, 322; 4:11-15, 35; 6:9, 13, 38, 53-6
 - Programmes d'aide des: 35:133
 - rationalisation et diversification: 35:41, 100, 103; 4:12-13, 17, 19, 25-26, 6:9-10
 - rendement: 35:9-11, 16-17, 98, 131-2, 186-7, 259-60, 297, 300; 4:10-11, 19, 47; 6:18
 - sensibilités: 35:24, 37, 113, 121, 136, 306, 310, 317, 320, 329; 4:34; 6:63; 11:14
 - syndicats: 35:149-50, 261, 284-5, 294
 - taux de croissance: 35:9, 11, 18, 19, 43, 52-3, 131, 133, 171, 270, 296-7, 301-2, 308-10; 4:7, 9, 20; 6:21, 54, 56
- Pays scandinaves, politiques de développement: 35:31, 129, 217, 218, 253, 319, 322, 325; 4:37, 39, 55, 58, 6:9, 13, 14, 30, 45
- Personnel, qualifications pour l'aide: (voir aussi à ACDI; SUCO; Éducation) 35:59-60, 132, 188, 200, 203-4, 254, 11:12, 13, 14
- Pertes dans l'aide: 35:114, 175, 181, 817-9, 193, 196, 245-7, 300, 312; 4:7, 22; 6:18-19; 8:22
- Peterson Task Force and Report (É.-U.): 35:310-11; 4:29, 6:25, 29; 11:31, 32, 34
- Plan de Colombo: 35:50, 246; 4:30
- Planification (voir critères d'attribution; coordination du développement)
- Politiques de développement (voir divers organismes et donateurs; programmes)
- Pollution (voir environnement et développement)
- Portugal, politiques de développement: 35:29; 4:37
- Préférences (voir à commerce)
- Première décennie de développement (voir ONU)
- Pressions politiques dans l'aide (voir à Canada; pays en voie de développement donateurs)
- Prêts (voir aide en capitaux)
- Priorités (voir à pays en voie de développement; donateurs)
- Problèmes de commercialisation (voir à pays en voie de développement)
- Problèmes d'entreposage des céréales (voir à développement agricole; aide alimentaire)
- Productivité (voir pays en voie de développement)
- Produits (voir aussi à développement agricole: recherche; commerce)
 - accords concernant: 35:85-6, 88, 333; 4:12, 35; 6:12-13, 17, 58
 - stocks de réserve: 35:43
 - manœuvres de coulisse: 35: 85, 86
 - blé: 35:11, 126, 172, 185, 194; 6:12
 - cacao: 35:81, 85, 333
 - café: 35:86, 333
 - riz: 35:11, 33, 42, 172, 181
 - sucre: 35:41-2, 86, 217-18, 325, 329; 4:11, 12, 18-20; 6:17, 65; 11:15
 - diminution sur les exportations: 35:329
- Produits manufacturés (voir aussi développement industriel; commerce) 35:43, 81, 82, 271, 273, 278-80, 324, 333; 4:10; 6:26, 55, 57, 58, 66
 - chaussures: 35:278-80, 286-9, 334; 6:55, 59
 - lampes électroniques: 6:58, 59
 - produits synthétiques: 6:17-18
 - textiles: 35:41, 43, 52, 154-6, 274, 277, 280, 288, 324, 326, 334-5; 6:15-16, 26, 55, 59; 11:15
- Programmes d'aide: 35:22-4, 116; 11:9, 16
- Programmes de développement:
 - administration des (voir à ACDI; rentabilité)
 - Domaines d'application (voir la liste qui suit):
 - aide alimentaire
 - aide en capitaux
 - aide au Planning familial

- assistance technique
- développement agricole
- développement de l'infrastructure
- développement des ressources
- développement industriel
- développement social et collectif
- éducation
- libéralisation du commerce
- promotion des exportations et aide de commercialisation (voir commerce)
- recherche
- santé
- secours
- Évaluation des (voir aussi critères d'attribution)
- patronage:
 - bilatéral: 35:21, 44-5, 47, 74, 84, 136-7, 253; 4:36; 6:19; 11:9
 - multilatéral: 35:17, 21-3, 46-7, 57-8, 74, 84-5, 86-8, 91, 136, 2534; 6:22, 29, 467; 11:9, 33
- Programmes de santé: 35:54, 104, 105, 176; 11:8
- Programme «Foster Parents» (voir organismes bénévoles)
- Programme mondial d'alimentation (voir à aide alimentaire)
- Projet de financement supplémentaire (voir aide en capitaux)
- Projet DERRO Tétouan (voir à développement social et collectif)
- Projet du Delta du Mékong (voir à infrastructure)
- Projet Mysore (voir à développement agricole)
- Promotion des exportations (voir à commerce et développement)
- Protéines comestibles (voir à aide alimentaire)
- Québec, activités de développement (voir aussi à Canada; SUCO) 35:235-237; 8:31-2; 11:18
- Rapport Jackson (voir aussi ONU): 35:48, 61, 63-6, 76, 128-9, 193, 295, 311, 312; 4:29; 6:25
- Rapport Pearson (voir commission sur le développement international)
- Rapport Prebisch: 35:48-9; 4:29; 6:8
- Rationalisation économique (voir à pays en voie de développement; commerce)
- Recherche et développement (voir aussi développement agricole; CRDI; assistance technique) 35:11, 32, 33, 40-1, 74, 75, 89-91, 101, 106, 126-7, 172, 180-1, 217-8, 220, 311; 4:39; 6:18, 29
 - organismes de recherche
 - Centre d'amélioration du maïs et du blé: 35:11, 89, 180
 - CIAT (agriculture tropicale): 35:89, 180
 - CRDI (voir classification séparée)
 - Institut Brookings: 35:40
 - Institut de recherches Rockefeller: 35:116
 - Institut de recherches sur le riz: 35:11, 89, 91, 172, 180-1
 - Institut international de l'agriculture tropicale: 35:89, 180
- Relations d'aide: 35:15-17, 24-5, 37, 42-7, 59, 73, 112, 134-6, 247-8, 253, 315, 316-7, 327-8; 4:7, 32-5, 47; 6:32, 33, 43; 8:10, 13; 11:16
- Relations entre fournisseurs et bénéficiaires (voir relations d'aide; coordination)
- Rendement de l'aide (voir à Canada; pays en voie de développement; donateurs; Rapports Jackson, Pearson, Peterson et Prebisch; aide multilatérale et bilatérale, mérites relatifs)
- Répartition du revenu: (voir aussi à pays en voie de développement) 35:306-8; 6:33
- Responsabilités partagées (voir à investissement privé)
- Ressources et développement (voir aussi investissement privé; assistance technique) 35:79, 80, 82, 96, 137, 244-5, 270, 298, 306-7; 4:8, 9, 12, 13, 19; 6:66
- «Révolution verte» (voir à développement agricole)
- Secteur privé (voir fondations; investissement privé; syndicats; universités; organismes bénévoles)
- Service administratif canadien outre-mer (voir à organismes bénévoles)
- Service de coopération technique (voir à ONU)
- Service de l'information (voir à ONU)
- Service universitaire canadien outre-mer (SUCO): 35:67, 118, 126, 200, 203, 209, 213-14, 223-38, 249-51, 260, 263-4, 275; 4:61-2; 8:20; 11:13, 18
 - personnel: 35:118, 126, 200, 203, 228-9, 232-4; 11:13
 - programme francophone (SUCO): 35:234-7
- Société de développement des exportations (voir à Canada)
- Société financière internationale (voir groupe de la Banque mondiale)
- Sociétés multinationales (voir investissement privé)
- Stabilisation des prix (voir produits; commerce)
- Statistiques commerciales (voir à Commerce)
- Stimulants (voir pays en voie de développement; investissement privé)
- Stimulants fiscaux (voir investissement privé)
- Stocks de réserve (voir à produits)
- Subsides parlementaires (voir à Canada)
- Subventions (voir aide en capitaux)
- Subventions équivalentes (voir à CIDA)
- Syndicats (voir aussi à Canada; pays en voie de développement; éducation; CISL) 35:141-69, 261-2, 284-5, 294
- Système général préférentiel (voir à Commerce)
- Tarifs (voir à commerce)
- Taux de croissance (voir à pays en voie de développement)
- Taux de mortalité, baisse: 35:9, 54, 110, 183
- Textiles (voir à produits manufacturés)

Tourisme: 4:12-16, 25

Transformation des produits alimentaires (voir à développement agricole)

Travail, activités d'aide: 35:141-69

Travail de coulisse (voir à produits)

Universités (voir Canada; SUCO; éducation)

Zones de concentration (voir aussi à critère d'attribution; programmes) 35:21, 115, 138; 4:18, 6:22, 30, 42-3; 11:8

—«centre de croissance»: 35:138

MINUTES OF PROCEEDINGS

Thursday, May 27, 1971.
(27)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met (*IN CAMERA*) at 9:45 a.m. this day. The Vice-Chairman, Mr. Lachance, presided.

Members present: Messrs. Allmand, Béchard, Brewin, Crossman, Dupras, Gendron, Gibson, Guay (*St. Boniface*), Lachance, MacLean, Macquarrie, Marceau, Morison, Perrault, Thompson (*Red Deer*), Whelan—(17).

Also present: Mr. Honey.

Pursuant to the Order of Reference of Friday, October 23, 1970, the Chairman of the Subcommittee on International Development Assistance presented the First Report of the Subcommittee.

It was *moved* by Mr. Brewin that the Report be amended by deleting Section C, paragraph III of the *Highlights and Recommendations* of the Report and that paragraph IV be renumbered as paragraph III and that subsequent paragraphs of Section C be renumbered accordingly.

After debate thereon, the question being put on the said proposed amendment, it was agreed to.

On motion of Mr. Marceau,

Resolved,—that the Report, as amended, be adopted.

It was *agreed* that the Clerk of the Committee in co-operation with the Adviser to the Committee be hereby authorized to make whatever technical and grammatical changes which seem to be necessary in order to render the Report in an appropriate form.

It was *Agreed* that an Index of the relevant issues of the Minutes of Proceedings and Evidence be prepared by the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade.

It was *agreed* that a Special Issue be printed containing the Minutes of today's meeting as well as the Index prepared by the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade.

On motion of Mr. Marceau,

Resolved,—that the Chairman be instructed to report to the House accordingly.

On motion of Mr. Marceau,

Resolved,—that the Chairman be hereby authorized to issue a Press Release, prepared in consultation with the Adviser of the Committee, after the Report is tabled in the House.

At 12:25 p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le jeudi 27 mai 1971
(27)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit à huis clos à 9 h 45 du matin. Le vice-président, M. Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Béchard, Brewin, Crossman, Dupras, Gendron, Gibson, Guay (*Saint-Boniface*), Lachance, MacLean, Macquarrie, Marceau, Morison, Perrault, Thompson (*Red Deer*), Whelan—(17).

Aussi présent: M. Honey.

Conformément à l'ordre de renvoi du vendredi 23 octobre 1970, le président du sous-Comité de l'aide au développement international présente le premier rapport du sous-Comité.

M. Brewin propose que le rapport soit modifié par le retranchement de l'article C, paragraphe III des *faits saillants et recommandations* du rapport et que le paragraphe IV soit renuméroté comme paragraphe III et que les paragraphes suivant l'article C soient renumérotés en conséquence.

Après le débat, l'amendement proposé est mis aux voix et est adopté.

M. Marceau propose, et il est

Résolu,—Que le rapport soit adopté tel que modifié.

Il est *convenu* que le greffier du Comité, en coopération avec le conseiller du Comité, soit autorisé à faire des changements techniques et grammaticaux, selon le cas, qui semblent nécessaires dans le but de donner au rapport une forme appropriée.

Il est *convenu* qu'un index des fascicules pertinents des procès-verbaux et témoignages soit préparé par le Centre parlementaire des affaires extérieures et du commerce extérieur.

Il est *convenu* qu'un fascicule spécial soit imprimé contenant les procès-verbaux de la séance d'aujourd'hui ainsi que l'index préparé par le Centre parlementaire des affaires extérieures et du commerce extérieur.

M. Marceau propose et il est

Résolu,—que le président soit autorisé à faire rapport à la Chambre.

M. Marceau propose et il est

Résolu,—que le président soit autorisé à émettre un communiqué de presse, préparé avec la collaboration du conseiller du Comité, après que le rapport aura été déposé à la Chambre.

A 12 h 25 de l'après-midi, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Tuesday, June 1, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 30

Le mardi 1 juin 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians" (Southern Africa)

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens» (Afrique du Sud)

WITNESSES:

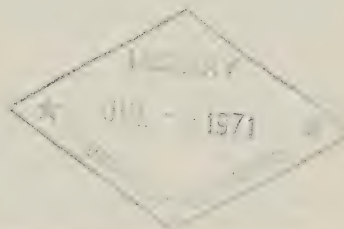
(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)

Third Session
Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la
vingt-huitième législature, 1970-1971



STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Groos
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Hopkins
Brewin	Hymmen
Dupras	Laprise
Forrestall	MacDonald (<i>Egmont</i>)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean	Prud'homme
Macquarrie	Rowland
Marceau	Stewart (<i>Marquette</i>)
Nystrom	St. Pierre
Ouellet	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Paproski	Walker
Perrault	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On June 1, 1971:

Mr. Prud'homme replaced Mr. Whelan
Mr. Groos replaced Mr. Gendron
Mr. Ouellet replaced Mr. Béchard
Mr. Barrett replaced Mr. Morison
Mr. Hymmen replaced Mr. Crossman

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le 1^{er} juin 1971:

M. Prud'homme remplace M. Whelan
M. Groos remplace M. Gendron
M. Ouellet remplace M. Béchard
M. Barrett remplace M. Morison
M. Hymmen remplace M. Crossman

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, June 1, 1971.
(28)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:45 a.m., the Vice-Chairman, Mr. Georges Lachance, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Brewin, Forrestall, Gibson, Guay (*St. Boniface*), MacDonald (*Egmont*), MacLean, Macquarrie, Thompson (*Red Deer*)—(9).

Also present: Messrs. Fairweather and Sköberg, M.P.'s.

Witnesses: Representatives from: 1) *Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa:* Professor Gerald Helleiner and Professor Robert Matthews. 2) *Young Women's Christian Association of Canada:* Mrs. Ryrie Smith; Mrs. Cranford Pratt. 3) *Canadian University Service Overseas:* Mr. Lawrence Cumming; Mr. Brian Slattery—Member of Board of Directors; Mr. Antonio Boutscha; Miss Mary Krug—Assistant Director of the East and Central Africa Orientation Programme; Professor Robert McKinnel—Former Secretary/Treasurer of the Committee on African Studies in Canada; Mr. Donald Mothobi.

The Committee resumed consideration of the Foreign Policy Papers dealing more specifically with Southern Africa.

The Vice-Chairman introduced Professor Helleiner from the *Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa*, who gave an opening statement and answered questions assisted by his colleague. The witnesses then retired.

The Vice-Chairman then introduced Mrs. Pratt from the *Young Women's Christian Association of Canada*, who read an opening statement and answered questions assisted by her colleague. The witnesses then retired.

The Vice-Chairman introduced Mr. Cumming of the *Canadian University Service Overseas*, who gave an opening statement and answered questions assisted by his colleagues.

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Chairman authorized that the briefs presented by "The Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa", "The Young Women's Christian Association of Canada", "The Canadian University Service Overseas", "The New Democratic Party of Canada", "Project Mozambique", "The Law Union of Ontario", "The Committee on the Church and International Affairs of the United Church of Canada", "The Development Education Centre, Toronto" be printed as Appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence—(See Appendix "W1, W2", "X", "Y", "Z", "AA1, AA2", "BB", "CC1, CC2", "DD" respectively)

At 12:30 p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 1^{er} juin 1971.
(28)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 9 h. 45. Le vice-président, M. Georges Lachance, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Brewin, Forrestall, Gibson, Guay (*Saint-Boniface*), MacDonald (*Egmont*), MacLean, Macquarrie, Thompson (*Red Deer*)—(9).

Autres députés présents: MM. Fairweather et Sköberg.

Témoins: Représentant: a) *Le Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe:* le professeur Gerald Helleiner et le professeur Robert Matthews. 2) *La Young Women's Christian Association of Canada:* M^{me} Ryrie Smith et M^{me} Cranford Pratt. 3) *Le Service universitaire canadien Outre-mer:* M. Lawrence Cumming; M. Brian Slattery—membre du bureau de direction; M. Antonio Boutscha; M^{lle} Mary Krug—directrice adjointe du programme de l'orientation de l'Afrique orientale et centrale: le professeur Robert McKinnel—ancien secrétaire-trésorier du Comité des études africaines au Canada; M. Donald Mothobi.

Le Comité reprend l'étude des documents sur la politique étrangère traitant tout spécialement de l'Afrique australe.

Le vice-président présente le professeur Helleiner du *Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe*, qui fait une déclaration et répond aux questions avec l'aide de son collègue. Les témoins se retirent ensuite.

Le vice-président présente ensuite M^{me} Pratt de la *Young Women's Christian Association of Canada*, qui fait lecture d'une déclaration et répond aux questions avec l'aide de son collègue. Les témoins se retirent ensuite.

Le vice-président présente ensuite M. Cumming du *Service universitaire canadien Outre-mer* qui fait une déclaration et répond ensuite aux questions avec l'aide de ses collègues.

Conformément à la motion adoptée au cours de la séance du 23 octobre 1970, le président autorise que les mémoires présentés par «Le Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe», «La Young Women's Christian Association of Canada», «Le service universitaire canadien Outre-mer», «Le Nouveau parti démocratique du Canada», «Le Projet Mozambique», «L'Union des avocats de l'Ontario», «Le Comité sur l'église et les affaires extérieures de l'Église Unie du Canada», «Le Centre pour la promotion de l'éducation, Toronto» soient imprimés en appendices aux procès-verbaux et témoignages de ce jour—(Voir Appendices «W 1, W 2», «X», «Y», «Z», «AA1, AA2», «BB», «CC1, CC2», «DD» respectivement)

A 12h30 de l'après-midi, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, June 1, 1971

[Text]

• 0947

The Vice-Chairman: This meeting will come to order.

This morning the Committee begins its hearings on "Foreign Policy for Canadians, Southern Africa."

As the Chairman announced two weeks ago at a Committee meeting, it was decided to hear today from groups who have asked to submit views on this question. At that time arrangements had already been made with representatives of the Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa, Young Women's Christian Association of Canada, the Development Education Centre, CUSO and Project Mozambique who were invited to give evidence today.

Professors Margaret Doxey, Trent University and Peter McLaughlin, University of New Brunswick, have been invited to give evidence on June 15, and the Secretary of State for External Affairs to appear on June 16.

The Balck Paper, published under the auspices of the Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa, as well as written briefs submitted by the YUCA and CUSO have been submitted in advance as has other background material.

A written brief received from the Development Education Centre which had earlier asked to be heard, was received too late for prior distribution, but is being distributed by the Clerk at this meeting.

Last Friday, two further requests for permission to submit written briefs and to appear before the Committee were received. These were from Mr. Eastman, representative of the Law Union of Ontario and Mr. Skoberg, member for Parliament, representing the New Democratic Party. We have also this morning The United Church of Canada but I have already submitted the brief. Mr. Eldon Comfort from The United Church of Canada has asked for a few minutes to present his views.

Today's hearing has been scheduled for 9:30 a.m. We have until the lunch hour if members are agreed to stay until then. Even if the hearing continues until 12:30 p.m., the Committee will have only a limited time to hear the five witnesses originally invited and even less to hear the three additional ones.

• 0950

I would like an indication from the Committee whether they are prepared to sit until 12:30. If the Committee is prepared to do this and wishes to accommodate the Law Union of Ontario and hear Mr. Skoberg as a witness and Mr. Comfort from the United Church, then we will have to be fairly strict in apportioning the approximately two and one-half hours available. In this case I suggest that each group be allocated 25 minutes both for an introductory statement and for questioning by the Committee. I know members will appreciate it if introductory statements are kept short to permit questioning particularly

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 1^{er} juin 1971

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre, messieurs.

L'audience de ce matin est consacrée à la «Politique étrangère au service des Canadiens» (Afrique du Sud).

Ainsi que le président l'a annoncé il y a deux semaines lors d'une séance du Comité, nous allons entendre aujourd'hui les groupes qui avaient manifesté le désir de faire connaître leurs opinions sur la question. Les dispositions ont été prises pour que les représentants du Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe, l'Union chrétienne des jeunes gens—jeunes filles du Canada, les Centres de développement éducatif, SUCO et le Projet Mozambique sont invités à témoigner aujourd'hui.

Les professeurs Margaret Doxey, de l'Université Trent et Peter McLaughlin, de l'Université du Nouveau-Brunswick doivent venir témoigner le 15 juin et le secrétaire d'état pour les affaires extérieures doit comparaître le 16 juin.

Le Livre noir publié sous les auspices du Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe de même que le mémoire écrit présenté par le YMCA et SUCO ont été soumis à l'avance de même que d'autres documents de base.

Le Centre de développement éducatif qui avait déjà demandé à se faire entendre a envoyé un mémoire écrit mais qui a été reçu trop tard pour la distribution. Le greffier nous en donna une copie à cette séance.

On nous a demandé, vendredi dernier, la permission de présenter des mémoires écrits et de comparaître devant le Comité. Ces demandes venaient de M. Eastman, représentant de la *Law Union of Ontario* et de M. Skoberg, député représentant le nouveau parti démocratique. Nous avons également avec nous ce matin, Église Unie, mais j'ai déjà déposé le mémoire. Monsieur Eldon Comfort de l'Église Unie du Canada m'a demandé de lui accorder quelques instants pour présenter ces vues.

La séance de ce matin était prévue pour 9h 30. Nous avons jusqu'à l'heure du lunch pour entendre les témoins si les députés veulent bien rester. Même si la séance continue jusqu'à 12h 30, le Comité n'aura quand même qu'un temps très limité pour entendre les 5 témoins invités au départ, mais il y aura peu de temps pour entendre les trois témoins qui se sont ajoutés.

J'aimerais que les membres du Comité me disent s'ils sont prêts à siéger jusqu'à 12h30. Si le Comité est prêt à le faire, et veut bien entendre la *Union of Ontario* et monsieur Skoberg et monsieur Comfort de l'Église Unie, il nous faudra bien répartir ces 2 heures et demie. Dans ce cas, je propose que chaque groupe dispose de 25 minutes pour faire leur déclaration d'ouverture et répondre aux questions des députés. Je sais que les députés vous seront grés de faire de courtes déclarations d'ouverture afin de permettre des questions, étant donné que la plupart des groupes qui ont présenté des mémoires écrits

[Texte]

as most groups have submitted written briefs outlining their cases in detail and these briefs, I understand, as usual will be appended to the Minutes of Proceedings. I am in the hands of the Committee on this matter of procedure whether the Committee is ready to sit until 12:30 today.

Mr. MacDonald : Mr. Chairman, I think we are in almost a ridiculous position right at the moment...

The Vice-Chairman : I agree to some extent, Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald : It seems to me that on a question of this importance—and I believe the subcommittee on the agenda has been considering this matter for some time,—we should not be trying to hear so many important groups in such a short space of time. Obviously we will do none of them justice in this kind of a situation. I wonder whether or not it is possible in view of the fact that many of these people I presume have come to Ottawa today to make a presentation, to arrange to break up the sitting somewhat perhaps meeting in two sections this morning and this afternoon. I would have suggested had we had an opportunity to consider this situation before today, that we in fact not have more than two or three groups at the most at any one session and then have two or three sessions to deal with this. In view of the importance attached to the question before us by the international community I think we should not make a farce of the situation by trying to hear so many points of view in such a short space of time.

I do not know whether there are other devices, it may be that to do this whole question justice we should have established a special subcommittee as we have done on four or five other occasions and given the subcommittee an opportunity really to go into the matter in some detail. The difficulty with the general Committee as we see here this morning is that it involves so many members who are obviously committed as well to other committee sessions.

The Vice-Chairman : I thought maybe this matter would arise so yesterday I asked the Clerk of the Committee whether we could have a room this afternoon. If the members decide that we should hold a meeting this afternoon I know this room is available for our afternoon session. Whether after that we need additional meetings—well the members of the Committee could decide.

Mr. MacDonald : Perhaps it could be ascertained from the groups that are here any that could with ease make their submission on a day other than today. I presume these will be groups who are primarily based in Ottawa. But I would assume for groups that have come here from outside the city today that they should be given preference in making a presentation today. It does not seem like a very good piece of planning to be faced with eight presentations in about two and one-half hours.

The Vice-Chairman : Well if we had an additional meeting this afternoon that would give approximately five hours.

Mr. MacDonald : That will be better.

[Interprétation]

ont très bien expliqué leur position dans ce mémoire. D'ailleurs, les mémoires seront comme à l'habitude imprimés à l'appendice aux procès-verbaux du jour. Je suis entre vos mains, vous devez décider si vous voulez ou non siéger jusqu'à 12h30 aujourd'hui.

M. MacDonald : Monsieur le président, je crois que nous sommes placés dans une situation un peu ridicule présentement.

Le vice-président : Je suis d'accord avec vous jusqu'à un certain point, monsieur MacDonald.

M. MacDonald : Il me semble que sur un sujet de cette importance, et je crois que le sous-comité de la Procédure a étudié la question pendant quelque temps, nous ne devrions pas essayer d'entendre tant de groupes importants en si peu de temps. Nous ne serions leur rendre justice. Étant donné que beaucoup de ces personnes sont venues à Ottawa aujourd'hui faire leur présentation c'est que je me demande si oui ou non nous ne pourrions diviser la séance en deux parties, une ce matin et une cet après-midi. Si nous avons pu étudier la situation avant aujourd'hui, j'aurais suggéré que 2 ou 3 groupes seulement soient présents à chaque session. Vu l'importance qu'attache la communauté internationale à l'étude, il ne faudrait pas que l'audience tourne en comédie et que nous tentions d'écouter tant d'opinions en un si court laps de temps.

Je ne sais pas s'il y a d'autres moyens, et si pour rendre justice à cette question il aurait fallu établir un sous-comité spécial comme nous l'avons fait en 4 ou 5 autres occasions pour donner à ce sous-comité la chance vraiment d'étudier le sujet en détail. La difficulté, c'est que le Comité général se compose de nombreux députés qui doivent également siéger à des séances d'autres comités.

Le vice-président : J'ai songé que cette question se poserait et c'est pourquoi j'ai demandé au greffier de réserver une pièce cet après-midi. Si les députés le désirent nous pourrions de nouveau nous réunir cet après-midi dans cette pièce-ci. S'il nous faut nous réunir de nouveau après cela, les membres du Comité pourront le décider plus tard.

M. MacDonald : Il nous faudrait peut-être demander aux groupes présents ici s'ils peuvent facilement présenter leur mémoire présenter leurs opinions un autre jour. Je suppose que ces groupes ont pour la plupart des bureaux à Ottawa. Mais pour ceux qui viennent de l'extérieur, nous devrions aujourd'hui leur accorder la préférence. Ce n'est pas un très bon arrangement que d'entendre 8 présentations en 2h30.

Le vice-président : Si nous avons une autre séance cet après-midi, nous aurons 5 heures au total.

M. MacDonald : C'est déjà mieux.

[Text]

The Vice-Chairman: I am not trying to impose any limitations. Mr. Brewin, have you any comments?

• 0955

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I just want to reinforce what Mr. MacDonald has said. I see no reason at all why these hearings should be rushed or hurried or why we should say to those who have taken the trouble to come here that we are going to push them through in a hurry. I think we should get through as much as we can and do the best we can, giving priority, as Mr. MacDonald has suggested, to those from out of town. But I would strongly object to any unreasonable limitation on the right of the witnesses to present their case or the right of members of the Committee to question if they see fit.

The Vice-Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Chairman. I support the proposals put forward by Mr. MacDonald and Mr. Brewin. I think we should start this morning by hearing those who were scheduled in the first place. Perhaps at noon the steering committee could meet very quickly to schedule the others, if that is necessary, and if some of them can come, as Mr. MacDonald says, at a later date, especially those who are centred in Ottawa; we should arrange to have them at a later date. As far as Mr. Skoberg is concerned, we can hear him in the House of Commons at any time.

The Vice-Chairman: Are there any comments? Mr. Thompson.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, we can talk about sitting five hours today but it happens that there are other committees, and the work of the House must go on, too. It is impossible for some of us to be here for five hours. Perhaps the Committee is wrong in trying to put this all on in one day. I would think that sitting all day on this topic is neither, going to resolve the information nor make it possible for all of us to participate as we would like to. So I think some arrangement should be made in that regard.

I would agree that we should carry on this morning and that noon is a more realistic time as far as expecting to have very many of our members here—we are already very short this morning—and that the steering committee should sit at noon and discuss ways whereby we can continue the hearings on a more satisfactory basis than we will today if we just allot the whole day, because we just will not have representation.

Mr. MacDonald: My only concern was for the people who have already come. I think you are absolutely right were we planning this day in advance, but we are faced with a situation in which we have a number of people who may have travelled some distance to make a presentation today. To be fair to them, while it creates some difficulties for us with other committees and the sittings of the House, I do not really see, unless we are going to inconvenience a number of people, how we would handle that.

Mr. Thompson: The problem is: is there any advantage in having these witnesses talk to two or three people. We are already very low in representation this morning for the very reasons we have mentioned. Perhaps for the

[Interpretation]

Le vice-président: Je n'essaie pas de vous imposer des restrictions. Monsieur Brewin, est-ce que vous avez des remarques?

M. Brewin: Monsieur le président, je voudrais supporter monsieur MacDonald. Je ne vois pas pourquoi il faudrait nous gêner et bousculer les gens qui ont pris la peine de venir ici. Je crois qu'il nous faut entendre le plus de gens possible, en donnant la priorité comme l'a dit M. MacDonald à ceux qui viennent de l'extérieur. Je m'objecte, toutefois, fortement à toute restriction déraisonnable concernant le droit des témoins à présenter leur cas ou le droit des membres du Comité à poser des questions s'ils le désirent.

Le vice-président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur le président, je suis d'accord avec les propositions avancées par MM. MacDonald et Brewin. Je crois que nous devrions commencer ce matin avec les groupes prévus. Le Comité de direction pourrait peut-être se réunir ce midi et prévoir un programme pour les autres si nécessaire. Si certains groupes peuvent venir, comme M. MacDonald l'a mentionné, un peu plus tard, particulièrement ceux qui ont un bureau à Ottawa, nous pourrions prendre des dispositions pour les accommoder ultérieurement. Quant à M. Skoberg, nous pouvons l'entendre à la Chambre des communes n'importe quand.

Le vice-président: Avez-vous des commentaires? Monsieur Thompson.

M. Thompson: Monsieur le président, nous pouvons toujours parler de séances qui durent cinq heures aujourd'hui, mais il se trouve qu'il y a d'autres comités qui siègent et que le travail de la Chambre doit continuer. Certains d'entre nous ne peuvent demeurer ici cinq heures. Peut-être le Comité a-t-il tort d'essayer de tout entendre aujourd'hui. Je ne crois pas qu'une séance qui durerait toute la journée nous fournirait les renseignements désirés et nous permettrait de participer autant que nous le voudrions. Je crois qu'il nous faut prendre d'autres dispositions.

Nous devrions poursuivre ce matin et ce midi, nous pourrions décider de façon plus réaliste, peut-être aurons-nous plus de députés présents, nous sommes en très petit nombre ce matin. Le Comité de direction devrait se réunir ce midi et discuter de moyens nous permettant de continuer les séances de façon plus satisfaisante que nous le faisons aujourd'hui.

M. MacDonald: Je m'inquiète des gens qui sont déjà rendus ici. Vous avez raison, nous aurions dû établir notre programme à l'avance, mais nous sommes placés dans une situation et nous avons des gens qui sont venus d'assez loin pour faire leur présentation aujourd'hui. En toute justice pour eux, même si cela présente des difficultés pour nous, qu'avons d'autres comités et des séances à la Chambre, je ne vois pas comment nous en sortir sans déranger un certain nombre de personnes.

M. Thompson: Le problème est le suivant: Y a-t-il avantage à ce que les témoins parlent à deux ou trois personnes. Nous avons très peu de députés ici ce matin pour les raisons que je vous ai mentionnées. Pour le

[Texte]

sake of the record, it is as important as anything to at least get their remarks and submissions on record as it is carrying on a half-hearted, somewhat frustrated, discussion that really is not dealing with the issues as we all would like them dealt with.

The Vice-Chairman: Do I understand that the members of the Committee would be ready to sit until 12.30 p.m. today and that the steering committee try to meet some time? Do I understand, too, that it would be impossible to hold a meeting this afternoon?

Mr. MacDonald: Could we take a check and see how many members would be free and are willing to meet after the question period this afternoon?

The Vice-Chairman: Mr. Macquarrie, can you be here this afternoon?

Mr. Macquarrie: It is not likely that I can, unfortunately.

The Vice-Chairman: Mr. Brewin, can you?

Mr. Brewin: Until 5 p.m.

The Vice-Chairman: From 3.30 to about 5 p.m.

Mr. Skoberg?

Mr. Skoberg: Yes.

Mr. Thompson: I cannot be here all day but I will give as much time as I can. However, I would remind you, Mr. Chairman, that the Opposition is well represented this morning.

The Vice-Chairman: Very well.

Mr. Thompson: We will need some government members here, too.

The Vice-Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: I support the Committee's sitting this afternoon but I have another committee meeting at 3.30 p.m. I agree with the point that Mr. MacDonald makes, that we should try to hear these people from out of town. However, I have two committee meetings this afternoon already scheduled at the same time so it leaves me in a bit of a dilemma.

The Vice-Chairman: I presume that there are other members of the Committee who could attend this afternoon. When I say I am sure, I presume there could be other members.

• 1000

Mr. Allmand: There are some who might be tied up with other committees this morning who might be able to come in this afternoon. This Committee has 30 members.

The Vice-Chairman: In view of the discussion we have had, I think maybe we can proceed right away to hear the five witnesses who were scheduled for this morning, at least three or four if we can. How about giving about 25 minutes to each of these groups? Does this suit the members of the Committee?

Mr. Allmand: I have read some of the briefs and many of the points made by the different groups are the same. I

[Interprétation]

procès-verbal, il est aussi important d'enregistrer vos opinions que de poursuivre à contrecoeur une discussion forcée qui ne concerne pas vraiment les problèmes dont nous aimerions parler.

Le vice-président: Est-ce que les membres du Comité veulent bien siéger jusqu'à 12h30 aujourd'hui et permettre au Comité de direction de prévoir une autre séance plus tard? Sera-t-il impossible de nous réunir cet après-midi?

M. MacDonald: Nous pourrions peut-être demander aux députés et voir combien sont libres et désireux de revenir après la période des questions cet après-midi?

Le vice-président: Monsieur Macquarrie. Pouvez-vous venir cet après-midi?

M. Macquarrie: Malheureusement, je ne crois pas pouvoir le faire.

Le vice-président: Monsieur Brewin, le pouvez-vous?

M. Brewin: Jusqu'à cinq heures.

Le vice-président: De 15h30 à 17h00.

Monsieur Skoberg?

M. Skoberg: Oui.

M. Thompson: Je ne puis siéger toute la journée, mais je viendrai aussi longtemps que possible. Toutefois, je dois vous rappeler, monsieur le président, que l'opposition est très bien représentée ce matin.

Le vice-président: Très bien en effet.

M. Thompson: Nous avons besoin de députés du gouvernement également.

Le vice-président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Je suis d'avis que le Comité devrait se réunir cet après-midi, mais j'ai une autre séance de comité à 15h30. Je suis d'accord également avec M. MacDonald, nous devrions entendre les gens de l'extérieur d'abord. Toutefois, je dois assister à deux séances de comité cet après-midi qui sont déjà prévues, et cela me pose un problème.

Le vice-président: Je suppose qu'il y a d'autres membres du Comité qui pourraient venir siéger cet après-midi. Je veux dire que je présume que cela serait possible.

M. Allmand: Il y en a certains qui sont à d'autres comités ce matin qui pourraient peut-être venir cet après-midi. Le Comité a 30 membres.

Le vice-président: D'après l'entretien que nous venons d'avoir, je crois que nous pouvons commencer à entendre les cinq témoins qui sont censés parler ce matin, ou du moins trois ou quatre d'entre eux. Les membres du Comité seraient-ils d'accord pour que nous accordions 25 minutes à chacun de ces groupes?

M. Allmand: J'ai lu certains des mémoires et plusieurs des groupes disent les mêmes choses. Je me demande s'il

[Text]

am wondering whether some of the groups who are here might not want to get together at noon themselves and see whether they could not agree to combine their efforts and be questioned together. I think after we hear three or four of the briefs we are going to have a certain amount of repetition. Sometimes repetition is valuable but this might help us. We should try and resolve it from our side and maybe the witnesses might be able to get together at noontime and see if they can sit together and pick a spokesman or two spokesmen from among them but answer questions together. I just put that forward as a possibility.

The Vice-Chairman: This has never proved good procedure. We are not here for a discussion. We are here to hear briefs.

Mr. Allmand: I notice that most of the points are very similar.

The Vice-Chairman: Yes. Quite a few points are repeated in different briefs.

Let us begin. First of all, where are the five groups from? The Committee for a Just Policy Towards Africa, the Young Women's Christian Association, Project Mozambique and the Development Education Centre are from Toronto. Canadian University Service Overseas is from Ottawa. I think we should proceed first with the groups from outside Ottawa. Would the Canadian University Service Overseas agree to be the last of the five?

A Witness: Some of the members of our group appearing today are from out of town, four of them.

The Vice-Chairman: Then we should try to get through the five briefs this morning if we can. Let us start.

The first witnesses to appear for the Committee for a Just Policy Towards Africa are Professor Helleiner and Professor Matthews. Professor Helleiner.

• 1005

Professor Helleiner: Mr. Chairman, we are very grateful for this opportunity to address the Committee on a subject of great concern to our committee. Our basic submission, the Black Paper, was turned over to you some time ago, and I have brought with me some further notes updating the Black Paper for the use of the committee, which is in fact a summary also of what I intend to say this morning.

Professor Matthews, sitting beside me, is jointly responsible for our submission this morning but we both speak for the entire committee.

In order not to waste our time let me move directly to the points in this brief. On pages 13 to 16 of the original black paper are summarized 21 recommendations which we have offered as an alternative policy for Canada towards southern Africa. I think, again in view of the time, we simply have to assume that you are aware, at least broadly, of what these recommendations are.

There has been action by the Government of Canada on only parts of two. In the first place the Canadian Trade Commissioner in Cape Town no longer lists Namibia, South West Africa, among the areas for which

[Interpretation]

ne serait pas possible que certains des groupes se réunissent ce midi et s'entendent pour réunir leurs efforts et répondre aux questions en même temps. Je crois que lorsque nous aurons entendu trois ou quatre des mémoires, il y aura certainement quelque peu de répétition. La répétition peut parfois être utile, mais cela serait peut-être une bonne façon de procéder. Nous pourrions nous entendre de notre côté et les témoins pourraient peut-être se réunir ce midi pour voir s'il serait possible de choisir un ou deux porte-parole communs pour répondre aux questions. Ce n'est là qu'une suggestion.

Le vice-président: Cette méthode ne s'est jamais révélée très efficace. Nous sommes ici pour entendre des mémoires et non pas pour faire un débat.

M. Allmand: Je remarque que plusieurs des questions sont très semblables.

Le vice-président: Oui. Plusieurs choses sont répétées dans les divers mémoires.

Nous allons commencer. Tout d'abord, d'où viennent les cinq groupes? Le Comité pour une politique juste envers l'Afrique, l'Association chrétienne des jeunes femmes (YWCA), le Projet Mozambique et le Centre de développement de l'éducation sont de Toronto. Le Service universitaire canadien outre-mer est d'Ottawa. Je crois que nous devrions commencer par les groupes qui viennent de l'extérieur d'Ottawa. Le Service universitaire canadien outre-mer serait-il d'accord pour être le dernier des cinq groupes?

Un témoin: Quatre des membres de notre groupe qui comparaissent aujourd'hui sont de l'extérieur.

Le vice-président: Nous allons donc essayer d'étudier les cinq mémoires ce matin, si possible.

Les premiers témoins comparaitront pour le compte du Comité pour une politique juste envers l'Afrique, sont MM. Helleiner et Matthews. Professeur Helleiner.

M. Helleiner: Monsieur le président, nous sommes très reconnaissants de l'occasion qui nous est donnée de parler au comité d'un sujet qui nous intéresse vivement. Notre communication principale, le Livre noir, vous a été distribuée il y a un certain temps et j'ai apporté avec moi d'autres notes à titre de mise à jour du Livre noir; il s'agit aussi en réalité d'un résumé de ce que j'ai l'intention de dire ce matin.

M. Matthews, qui est assis à ma gauche, a participé à la rédaction de notre mémoire de ce matin, et nous parlons au nom de tout le comité.

Afin de ne pas perdre de temps, passons directement aux questions soulevées dans le mémoire. Les pages 25 à 30 du Livre noir original comportent un résumé de 21 recommandations que nous avons présentées relativement à la politique du Canada envers l'Afrique du Sud. En raison du temps limité, il nous faut présumer que vous êtes quelque peu au courant de ces recommandations.

Le gouvernement du Canada n'a pris des mesures qu'à l'égard de deux de ces recommandations. Tout d'abord, le commissaire du commerce du Canada à Cape Town ne compte plus Namibia, dans le sud-ouest de l'Afrique,

[Texte]

he is responsible, although this still apparently appears in the Canadian Almanac. We presume that this reflects a Canadian government decision no longer to promote trade or investment in the illegally administered Namibia. This step, however, does not go as far as the one we recommended, nor as far as the policy of the United States government which actively dissuades American participation in Namibia. The Canadian government has not taken that recommended step.

The second favourable point recently made by the Government of Canada is the extension of the ban on the sale of military material to South Africa to include spare parts, in keeping with the United Nations Security Council resolution which called for that. Both of these recommendations were in the original black paper.

Unfortunately these two modest steps in the appropriate direction have been more than offset by some backwards steps.

In the first place, at the time that we wrote the black paper, we welcomed the government's decision to withdraw its Polymer Corporation investment in South Africa. It was our assumption, incorrect as it turned out, that it was now the policy of the Government of Canada not to permit Crown corporations to assist in the development of South Africa. Since that time another Crown corporation, Air Canada, has entered into a sales agreement with the publicly owned South African Airways. Apart from its inconsistency with earlier policy with respect to Canadian Crown corporation activities in South Africa, this agreement has already involved Air Canada in a breach of the Government of Canada's own Order in Council with respect to Rhodesian sanctions and has produced seriously misleading advertising in Canada, which we intend to make the subject of a formal complaint to the Minister for Consumer and Corporate Affairs. What possible rationale can there be for close co-operation between Air Canada and South African Airways?

The second backward step is as follows. In Recommendation 7 of the black paper we warned quite specifically against any Canadian involvement in the Cabora Bassa Dam Project in Mozambique, which has become a symbol of the efforts of the white redoubt in Southern Africa to strengthen its defences. There will be further submissions on this matter. Let me leave to them the elaboration of the legal implications. There can be no question that it takes some stretching of the law, both of its letter and its spirit for the Government of Canada to continue to wink at the contract to sell aluminium rods for use in the dam, but even without the Order in Council, there would be strong grounds for official dissuasion of these aluminium sales and it is even conceivable that the corporations concerned would be grateful now for a means of retreating gracefully from what has become something of a public relations disaster.

[Interprétation]

dans les régions dont il est responsable, bien que l'almanach canadien ne semble pas avoir été changé sur ce point. Nous présumons que cela résulte d'une décision du gouvernement canadien de ne plus promouvoir le commerce ou les investissements en Namibia, où le gouvernement est illégal. Cette mesure, cependant, n'est pas aussi forte que celle que nous avions recommandée, ni celle aussi forte que celle du gouvernement des États-Unis qui déconseille fortement la participation américaine en Namibia. Le gouvernement du Canada n'a pas pris les mesures recommandées.

La seconde mesure louable prise récemment par le gouvernement du Canada est l'extension de l'embargo sur la vente de matériel militaire à l'Afrique australe ou pièces de rechange, conformément à la résolution du conseil de sécurité des Nations Unies à cet effet. Ces deux recommandations figuraient dans le Livre noir original.

Malheureusement, certains pas en arrière ont plus que contrebalancé les deux mesures progressives dont je viens de parler.

En premier lieu, lorsque nous avons rédigé le Livre noir, nous nous sommes dit heureux de la décision que le gouvernement avait prise de retirer ses investissements dans la société Polymer en Afrique australe. Nous avions présumé à tort que le gouvernement du Canada avait décidé de ne pas permettre aux sociétés de la Couronne de participer au développement de l'Afrique australe. Depuis, une autre société de la Couronne, Air Canada, a conclu une entente commerciale avec *South African Airways* qui appartient à l'État. En plus du fait qu'il s'agit d'une dérogation à la politique antérieure concernant les activités des sociétés de la Couronne en Afrique australe, cet accord constitue une infraction de la part d'Air Canada au décret du conseil du gouvernement du Canada relativement aux sanctions à la Rhodésie, et elle a entraîné au Canada de la publicité trompeuse au sujet de laquelle nous avons l'intention de nous plaindre officiellement au ministre de la Consommation et des Corporations. Quelle raison valable peut-il y avoir pour une collaboration étroite entre Air Canada et *South African Airways*?

Voici la deuxième mesure rétrograde. À la recommandation 7 du Livre noir, nous avons mis le gouvernement du Canada en garde contre la participation à la construction du barrage Cabora Bassa en Mozambique, qui est devenu un symbole des efforts des Blancs en Afrique australe pour renforcer leur position. D'autres groupes feront des représentations à ce sujet; je leur laisserai le soin de parler des implications juridiques. Il est évident qu'il faut que le Gouvernement du Canada soit très indulgent sur le plan juridique pour continuer à convoiter les contrats pour la vente de barres d'aluminium qui seront utilisées dans le barrage, mais même sans le décret du conseil, il y aurait de bonnes raisons pour désapprouver officiellement ces ventes d'aluminium et il est même possible que les sociétés intéressées seraient heureuses de trouver un moyen d'éviter un désastre sur le plan des relations publiques.

• 1010

Third, we argued in the black paper recommendations 16 and 17, that Canada should continue to oppose

Troisièmement, nous avons dit dans le Livre noir aux recommandations 16 et 17, que le Canada devrait conti-

[Text]

the resumption of British arms sales to South Africa and to provide constructive leadership on this issue. We subsequently produced and made available to all members of Parliament a paper, outlining in detail our position on this—*The Commonwealth At Stake*. The Commonwealth is still at stake, the arguments have not altered and we commend this as well, although we have for normally submitted it to the Committee's attention. If the British engage in more serious arms sales than they have so far undertaken, as they well may, either the U.K. or some of its key members among which might be Canada will have to leave the Commonwealth. This being so, we regret and find inexplicable the statement of the Prime Minister on his return from Singapore, that Canada would, on no account, leave the Commonwealth over this issue.

Apart from these specific matters of progress and regress in Canadian policy towards Southern Africa, we would like further to emphasize a general set of recommendations contained in the original black paper and seriously misunderstood, we believe. The most unfortunate aspect of the government's present policy, with respect to South Africa, is its continuing encouragement and indeed positive discrimination which it offers to economic relationships with South Africa. We will not at this point again go through the arguments against developing close, economic relationships with the Republic of South Africa. Our purpose at this point is simply to explain what is taking place. There are very few advocates in Canada of a total trade boycott of South Africa, despite the persistent efforts of the Minister of External Affairs to make boycotts the issue, they are not the issue, they have never been the issue. The real issues are the considerable sums which the government spends upon the promotion of economic ties with South Africa and even more serious the discrimination in South Africa's favour which is found in Canadian trading policy.

In the first place, as is I hope by now well known, Canada grants and enjoys tariff preferences in its trade with South Africa. As we have a favourable balance of merchandise trade with South Africa we no doubt receive more from this than we lose, but the net value to the Canadian economy in the aggregate of these reciprocated Commonwealth preferences cannot possibly be greater than one hundredth of 1 per cent of Canadian export value. Moreover, this position of Canadian trade commission personnel in Africa is very peculiar for a government which states that it intends to promote trade equitably around the world. Canada at present, has a full trade commissioner in each of Johannesburg and Cape Town and three more assistant trade commissioners in South Africa. For all of the rest of independent Africa where one would think, all the evidence suggests that trade prospects both today and in the further are far brighter, and where according to the white paper, our relations are much more friendly, there are only four offices and a grand total of seven personnel. This in all the rest of the continent as against five in the one nation, South Africa.

The result is that for the last many, many years, Canada is one of only two developed countries which export more to South Africa every year than to all of independent Africa. This was reversed for the first time in 1970—the latest data have just come in—but even so

[Interpretation]

nuer à s'opposer à ce que la Grande-Bretagne reprenne ses ventes d'armes à l'Afrique du Sud et qu'il devrait prendre l'initiative dans cette affaire. Nous avons ensuite rédigé et distribué à tous les députés une communication dans laquelle nous expliquions en détail notre position là-dessus. L'enjeu et le Commonwealth. Si les Anglais commencent à faire de plus importantes ventes d'armes, le Royaume-Uni ou certains de ses principaux membres, dont peut-être le Canada, devront laisser le Commonwealth. En raison de cet état de chose, nous trouvons inexplicable que le premier ministre ait dit à son retour de Singapour que le Canada ne laisserait certainement pas le Commonwealth par suite.

Outre ces questions particulières de progression et de rétrogradation de la politique canadienne envers l'Afrique australe, nous voudrions attirer votre attention sur un ensemble générale de recommandations du Livre noir original qui ont été très mal comprises, à notre avis. L'aspect le plus malheureux de la politique actuelle du gouvernement concernant l'Afrique du Sud est le fait qu'il continue d'accorder un traitement de faveur à l'Afrique du Sud sur le plan économique. Nous ne répéterons pas les arguments contre l'établissement de relations économiques étroites avec la république de l'Afrique du Sud. Nous tenterons seulement d'expliquer ce qui se produit. Il y a très peu de gens au Canada qui préconiseraient un embargo total du commerce avec l'Afrique du Sud, malgré les efforts constants que fait le ministre des Affaires extérieures pour nous convaincre que c'est là la question principale. Le problème réel provient des sommes importantes que le gouvernement dépense pour promouvoir les relations économiques avec l'Afrique du Sud et encore plus de la discrimination sérieuse que pratique le Canada en faveur de l'Afrique du Sud dans sa politique de commerce.

Tout d'abord, et c'est un fait bien connu, le Canada et l'Afrique du Sud s'accordent mutuellement des tarifs préférentiels pour le commerce. Comme nous avons un équilibre favorable de commerce avec l'Afrique du Sud, nous sommes probablement les plus avantageux par ce état de chose, mais la valeur nette à l'économie canadienne de l'ensemble de ces préférences réciproques du Commonwealth ne peut certainement pas dépasser un centième de un pour cent de l'exportation totale du Canada. De plus, la répartition du personnel des missions de commerce en Afrique est difficile à comprendre pour un gouvernement qui déclare qu'il a l'intention de promouvoir un commerce équitable dans le monde. Le Canada a présentement des commissaires de commerce à Johannesburg et à Cape Town et trois commissaires de commerce adjoints en Afrique du Sud. Dans tout le reste de l'Afrique indépendante, où tout semble indiquer que les possibilités de commerce présentes et futures sont de loin meilleurs et où, selon le Livre blanc, nos relations sont beaucoup plus amicales, il n'y a que quatre bureaux et un grand total de 7 employés. Ce chiffre pour tout un continent se compare à cinq dans une seule nation, soit l'Afrique du Sud.

Il en résulte donc que depuis de nombreuses années, le Canada est un des deux seuls pays développés qui exporte plus à l'Afrique du Sud chaque année qu'à toute l'Afrique indépendante. Nous avons fait marche arrière pour la première fois en 1970. Les données les plus récentes viennent d'arriver, mais nous ne sommes pas du

[Texte]

we look nowhere like any other developed nation. The only other exception is Australia, which is geographically better suited to deal with South Africa than we are. Why should our trading relationships look like this when those of Denmark, France, Germany, Israel, Italy, Japan, the Netherlands, Norway, Sweden, the British and the U.S.A. look differently? They clearly reflect our trading policy.

Despite the relative importance of the trade with South Africa when viewed in relation to the trade with independent Africa, our exports to South Africa are nevertheless of minuscule importance. Only about 0.5 per cent of Canadian exports go to South Africa every year. It follows from that, and I quote the white paper:

"whatever better than normal opportunities for trade and investment"

may exist for Canadian firms in South Africa, they must be very heavily concentrated in a few firms. The firms that possess these better-than-normal opportunities must have a quite disproportionate influence on the policies of the Government of Canada. One simply cannot make a case for continued encouragement to and discrimination in favour of South African trade which is firmly based on the Canadian national interest.

Even if the Republic of South Africa were to retaliate against all Canadian exports for our failure to continue an extraordinarily cosy relationship—which I think is unlikely, it would not be in their interests, although it seems to exercise the Department of Industry, Trade and Commerce considerably—even if this occurred the implications with respect to the Canadian economy are of extremely minor importance and of no great consequence and they could easily be overcome and compensated for.

One therefore has to ask whether the interests of a relatively few Canadian firms can be permitted to prevail over the broader economic and other foreign policy objectives—not to speak of higher aspirations—of the Canadian people and of the Canadian government.

We would therefore like to re-emphasize our original recommendations in the black paper that the tariff preferences offered to South Africa be abrogated, that we cut back and eventually eliminate our trade commissioners' posts in South Africa and substantially expand our efforts to build trading relationships with the independent African states.

On the last point, we were extremely pleased to see in a recent issue of *Foreign Trade* some attention devoted to the West African trading prospects.

We hope that the Government of Canada, despite its continuing ambivalence—to put it at its best—on this question may still take up the challenge which the President of Tanzania specifically threw to Canada on a visit to the University of Toronto that we pay attention to the demands for freedom and dignity on the part of the majority of the people living in Africa and Southern Africa. In these words—and I have several copies of the

[Interprétation]

tout sur le même pied que les autres nations développées. La seule exception peut-être est l'Australie qui géographiquement est mieux placée pour s'occuper de l'Afrique du Sud que nous le sommes. Pourquoi nos relations commerciales devraient-elles avoir cet aspect alors que celles d'autres pays, comme: le Danemark, la France, l'Allemagne, Israël, l'Italie, le Japon, les Pays-Bas, la Norvège, la Suède, la Grande-Bretagne et les États-Unis ont un aspect différent? Nos relations reflètent clairement notre politique commerciale.

En dépit de l'importance relative du commerce avec l'Afrique du Sud, nos exportations à l'Afrique du Sud sont néanmoins d'une importance minime si on les compare au commerce avec l'Afrique indépendante. Environ 0.5 p. 100 seulement des exportations canadiennes vont à l'Afrique du Sud chaque année. Il s'ensuit, et je cite à partir du Livre blanc:

«d'opportunités exceptionnelles pour les échanges commerciaux et les investissements»

qui existent pour les maisons canadiennes en Afrique du Sud, se trouvent concentrées fortement dans ces quelques maisons. Les maisons qui peuvent jouir de cette opportunité exceptionnelle ont donc une influence tout à fait disproportionnée sur la politique du gouvernement du Canada. On ne peut rien prouver en matière d'encouragement et de discrimination pour le commerce avec l'Afrique du Sud qui soit fondé sur l'intérêt national canadien.

Même si la république de l'Afrique du Sud devait user de représailles contre toute exportation canadienne parce que nous n'avons pu poursuivre ces rapports tout à fait confortables, même ce que je crois improbable, cela ne serait pas dans leur intérêt, même si le ministère de l'Industrie et du Commerce s'en préoccupe beaucoup. Et même si cela se produisait, les effets sur l'économie canadienne seraient de moindre importance et ne porteraient pas à conséquence étant donné qu'on pourrait facilement les surmonter et les équilibrer.

Par conséquent, il faut nous demander si les intérêts de quelques maisons canadiennes surpassent les objectifs économiques et de politique étrangère pour ne pas parler des hautes escalades du peuple canadien et du gouvernement du Canada.

Nous aimerions souligner de nouveau nos recommandations originales contenues dans le Livre noir: l'abrogation des tarifs préférentiels accordés à l'Afrique du Sud, la diminution et éventuellement l'élimination des postes de délégués commerciaux en Afrique du Sud et une multiplication importante de nos efforts pour établir des rapports commerciaux avec les États africains indépendants.

A ce sujet, nous avons été très heureux de lire dans un numéro récent de *Commerce extérieur* un article consacré aux possibilités de commerce avec l'Afrique de l'Ouest.

Nous espérons que le gouvernement du Canada, en dépit de son ambivalence actuelle, sur la question, pourra relever le défi lancé par le président de la Tanzanie en visitant l'université de Toronto demandant que nous soyons attentifs aux demandes de liberté et de dignité que soulève une grande majorité des gens qui vivent en

[Text]

full speech for any members who may be interested in it—he concluded:

"Will Canada at least understand that freedom means as much to us in Africa as it does to any other people? And, if Canada cannot support our struggle, will it at least be able to refrain from giving comfort and help to those who would deny freedom and dignity to us?"

For the sake of Tanzania and Africa most of all, but also for the sake of future relations between men of different colours and different creeds, I hope the Canadians will be able to give attention to these problems.

With these few remarks we commend to your attention the original submission, the black paper. Thank you very much, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Professor Helleiner. Does Professor Matthews have any additional comments or would you prefer to wait?

Professor Robert Matthews (Committee for a Just Canadian Policy Towards Southern Africa): I would prefer to respond.

The Vice-Chairman: May I draw to the attention of the members of the Committee that on the back page of the black paper there is a good map of South Africa which may help the members to better understand the problem. The first questioner will be Mr. Thompson, followed by Mr. MacLean, Mr. Brewin and Mr. Allmand. Mr. Thompson.

• 1020

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I was not planning on asking questions in any depth because I think we would like to hear the other members.

I will just make one comment and one very short question. I think Professor Matthews has brought up some very valid points, and I commend him for the reasonable and logical approach that he takes to the problems that are presented in South Africa. There is one question I would ask him that relates to British sales of arms to South Africa.

Do you think it is really fair to blanket the sale of arms without differentiating between what might be called surveillance of the shipping lanes for the southern seas, and thus confuse the issue as far as our policy is concerned with the sales of hand guns and land—usable arms that really have an altogether different usage and purpose as far as South Africa is concerned? I mention this because the tremendous amount of shipping that today goes around the Cape of Good Hope, particularly in view of the Suez Canal situation, places a responsibility on someone, as far as the free world is concerned—the western world is concerned—in regard to the south sea shipping, and I refer specifically just to the Cape of Good Hope and the shipping lanes that go around it. I mention this only because I hear the critics of South Africa—of the British sales of arms to South Africa—just using sale of arms to South Africa without really differentiating between these two aspects, which is a reflection of a

[Interpretation]

Afrique et en Afrique australe. Il terminait pas ces mots, et j'ai plusieurs exemplaires de la déclaration du président avec moi:

«Est-ce que le Canada pourra au moins comprendre que le mot liberté a autant de signification pour nous en Afrique qu'elle en a pour d'autres peuples? Et, si le Canada ne peut nous supporter dans notre lutte, pourra-t-il au moins cesser d'accorder aide et confort à ceux qui nient la liberté et la dignité à notre peuple?»

Pour la Tanzanie et l'Afrique, mais surtout pour nos futures relations entre humains de différentes couleurs et de différentes créances, j'espère que les Canadiens pourront porter attention à ces problèmes.

Avec ces quelques remarques, nous vous soumettons notre mémoire original, le Livre noir. Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Helleiner. Est-ce que le professeur Matthews aura des remarques additionnelles à faire ou préfère-t-il attendre?

M. Robert Matthews (Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique et l'Afrique australe): Je préfère répondre.

Le vice-président: Puis-je attirer l'attention des membres du Comité sur la carte de l'Afrique du Sud, sur la dernière page du Livre noir. Cette carte peut peut-être mieux vous aider à comprendre le problème. M. Thompson prendra d'abord la parole suivi de MM. MacLean, Brewin et Allmand. Monsieur Thompson.

M. Thompson: Monsieur le président, je ne désire pas poser de questions très complexes, parce que je crois que nous aimerions entendre d'autres témoins.

J'aimerais faire un commentaire et poser une courte question. Je crois que le professeur Matthews a soulevé des points très valables et je le félicite pour son approche raisonnable et logique aux problèmes que présente actuellement l'Afrique du sud. J'aimerais lui poser une question concernant la vente d'armes britanniques à l'Afrique du sud.

Croyez-vous qu'il soit équitable de tout rassembler sous ce titre vente des armes sans faire de différence entre ce qu'on pourrait appeler la surveillance des voies d'expédition dans les mers du sud et ainsi créer la confusion concernant notre politique pour la vente des armes et des armes utilisés sur le terrain qui servent à un tout autre usage et à une toute autre fin en Afrique du sud? Je soulève cette question à cause des énormes envois qui se font présentement par le cap de Bonne Espérance, particulièrement à cause de la situation actuelle du canal de Suez. Chacun a sa responsabilité dans le monde libre, les pays occidentaux, pour ce qui est des envois dans les mers du Sud et je parle particulièrement du cap de Bonne Espérance et des routes maritimes qui l'entourent. J'en fais mention car j'entends souvent des critiques de l'Afrique du sud, de la vente d'armes britanniques à l'Afrique du Sud sans qu'on fasse vraiment la différence entre ces deux aspects et qui reflète une double norme

[Texte]

doubled standard which we hear Canadian foreign policy accused of constantly.

Professor Matthews: My name is Professor Matthews. This is Professor Helleiner.

Mr. Thompson: Excuse me.

Professor Matthews: You were addressing him before. I think the concern that we expressed in the Commonwealth at stake, and that we still express today, is virtually that most of the arms that were going to be considered as possible sales, even for helicopters that were just recently sold, were arms that can be used for a multiplicity of purposes, including anti-liberation or anti-guerilla warfare, and including surveillance kind of aircraft as well. I suppose it might be pushing it too far to suggest that submarines themselves might be used for this kind of operation, although they might be used to control the coastline.

I think if you look at the response of the South African press to the sale of arms that was being considered, and that has been processed so far, it is that they looked upon this more in symbolic terms than they did in terms of the military significance vis-à-vis a Soviet threat. I do not think that a few helicopters or a few ships are going to match the Soviet strength in the Indian Ocean or in the South Atlantic. And I think that from the South African perspective, they were more concerned with the respectability that this might confer upon them in the world community than they were with whatever military or strategic significance these arms might have had.

Mr. Thompson: I am concerned with consistence in your argument, and I do not think your answer is really consistent. You can talk about the helicopters if you wish, but they were specifically equipped for naval surveillance, and I do not think it is a matter of putting in an armed naval force to counteract Soviet traffic in these waters, but it is a question of surveillance, and we would regard even our responsibility, and do regard our responsibility. And it seems to me that in developing an alternative policy, you have to be very careful in being consistent, even as you criticize Canadian foreign policy or British foreign policy of being inconsistent as well.

The Vice-Chairman: Mr. Thompson, may I ask you to refrain from playing with your microphone?

Mr. Thompson: That is the only point I have to raise. I do not want to carry on any questioning at this point.

Professor Helleiner: I recommend this to you.

• 1025

Mr. Thompson: Yes, I have read it very carefully. I was more or less raising the question because you used it in your supplementary remarks as well.

The Vice-Chairman: Mr. MacLean.

Mr. MacLean: I have read most of the documentation, not as thoroughly as I would have liked to have done, of the briefs that are being presented, not only this one. I see throughout them an attitude which seems to indicate that Canada should restrict its trade relations with South Africa. I realized immediately that your concern is chief-

[Interprétation]

dont se voit souvent accuser la politique étrangère canadienne.

M. Matthews: Mon nom est M. Matthews et voici à mes côtés M. Helleiner.

M. Thompson: Je m'excuse.

M. Matthews: Vous vous adressez à moi précédemment. Je crois que l'inquiétude que nous avons exprimé au sujet du Commonwealth, et que nous exprimons toujours, c'est que la plupart des armes qui devaient être considérées comme étant des ventes possibles même d'hélicoptères que nous avons vendues récemment étaient des armes qui pouvaient être utilisées pour bien d'autres fins, y compris pour la guerre de libération ou le guerilla, et également pour la surveillance. Je suppose que ce serait trop m'avancé de dire que les sous-marins peuvent être utilisés pour ce genre d'opération, même s'ils peuvent être utilisés pour le contrôle des lignes côtières.

Si vous regardez la réponse de la Presse sud-africaine sur le sujet des ventes d'armes, vous verrez qu'on les considère comme étant plutôt symboliques que militaires vis-à-vis une menace soviétique. Je ne crois pas que quelques hélicoptères ou quelques navires peuvent se mesurer à la force soviétique dans l'Océan indien ou dans le sud de l'Atlantique. Du point de vue sud-africain, on s'intéressait plus à la question respect qu'on pouvait en retirer qu'à la signification militaire ou stratégique que ces armes pouvaient avoir.

M. Thompson: Je m'inquiète de la solidité de votre argument et je ne crois pas que votre réponse soit vraiment fondée. Vous pouvez parler d'hélicoptères si vous le voulez, mais ils étaient armés convenablement pour une surveillance navale, et je ne crois pas qu'il soit question de mettre sur pied une force navale armée pour contre-attaquer le trafic soviétique dans ces eaux, mais c'est une question de surveillance et nous devons tenir compte de notre responsabilité nous le faisons. En créant une politique nouvelle, il vous faut être très prudent et très ferme, même si vous critiquez la politique étrangère ou britannique d'être inconstante.

Le vice-président: Monsieur Thompson, voulez-vous s'il vous plaît cesser de jouer avec le microphone?

M. Thompson: C'est la seule question que je voulais soulever. Je ne veux pas poursuivre ma question sur ce sujet.

M. Helleiner: Je vous le recommande.

M. Thompson: Oui, je l'ai lu très attentivement. Je soulevais cette question parce que vous l'avez utilisé dans vos remarques supplémentaires également.

Le vice-président: Monsieur MacLean.

M. MacLean: J'ai lu presque toute la documentation contenue dans les mémoires qui ont été présentés, et non pas seulement celui-ci. Je perçois une attitude qui me semble indiquer que le Canada devrait restreindre ses relations commerciales avec l'Afrique australe. Je vois que votre inquiétude relève surtout de l'Afrique du Sud

[Text]

ly with South Africa but you are also concerned with consistency with Canadian foreign policy. To me there seems to be an anomaly here in one respect when certain Canadians laud the increase of contact including trade, cultural and scientific exchanges with such countries as the U.S.S.R., Red China, Nigeria, Cuba and so on. This is looked upon as a forward step, apparently, but not so in the case of South Africa.

I just want to be clear as to why you believe, if you do, that communication with these countries is beneficial while it is not in the case of South Africa, as I interpret it, on the basis that we do not approve of the régime in power in South Africa. Does this mean an inconsistency on one hand? Does it mean approval of the régimes that make no pretext at having any respect for human rights, such as the U.S.S.R., Nigeria, Cuba or any of these countries? I would like some further explanation of your thinking in this general overview of the situation so that Canadian foreign policy can be consistent.

Professor Helleiner: Mr. Chairman, I am very happy for an opportunity to make a further statement to this point. We are advocating consistency. I am a trade economist by profession. What strikes me about the position of the present Department of Industry, Trade and Commerce and the Department of Finance, is that they are not practising the principles which the ministers say they are practising with respect to trade.

If we truly believed that South Africa should be treated in the same way as Bulgaria, Romania, Outer Mongolia and some other places, we would in fact have it on the general tariff. If we wanted South Africa treated in the same way as China, we would put it on the most-favoured-nation tariff, which is slightly more favourable. What in fact we have is a preferential tariff, a Commonwealth tariff, which is better than either the most-favoured-nation or the general tariff. We are discriminating heavily in favour of South Africa. Moreover, I would be happy to produce a list of trade commissioners and show you the distribution around the Soviet Union, Cuba, China or anywhere else that you would care to disprove of.

We are not treating the various portions of the world trading community equitably and equally. That, as a nondiscriminating trade economist, is what I think we ought to do. What really upsets me most is the substantial discrimination we provide in favour of South Africa. We are not advocating restriction; I thought I made that point; we are simply advocating the cessation of discrimination in favour of economic relationships in that direction.

Mr. MacLean: If you carry your reasoning to its final conclusion, you would have to eliminate the category of most-favoured nation, even. Surely there is some economic interest, if you wish, for some reason or other because of the nature of the economy of the country concerned, where trade is more logical between certain countries than others. If you carry your reasoning to its final conclusion I think you would have to argue that you would have one set of tariffs for all countries.

[Interpretation]

mais que vous vous inquiétez également de l'uniformité de la politique étrangère canadienne. Il me semble qu'il y a une anomalie ici lorsque certains Canadiens font l'éloge d'un renouvellement de contacts du domaine commercial, culturel et scientifique avec des pays comme l'URSS, la Chine rouge, le Nigeria, Cuba, etc. On le considère comme étant une nouvelle étape, mais, apparemment, il n'en va pas de même pour l'Afrique du Sud.

Je voudrais que vous expliquiez pourquoi vous croyez, si tel est le cas, que les communications avec ces pays sont bénéfiques alors qu'elles ne le sont pas avec l'Afrique du Sud, se fondant, si je me m'abuse, sur le fait que nous n'approuvons pas le régime au pouvoir en Afrique du Sud. N'est-ce pas un manque d'uniformité d'une part? Approuvons-nous les régimes qui ne se préoccupent pas de respecter les droits humains comme c'est le cas pour l'URSS, le Nigeria, Cuba et d'autres pays? Je voudrais que vous m'expliquiez ce que vous pensez de la situation afin que la politique étrangère canadienne soit uniforme.

Mr. Helleiner: Monsieur le président, je suis très heureux de l'occasion qui m'est donnée de faire une nouvelle déclaration sur le sujet. Nous demandons qu'il y ait uniformité. Je suis un économiste du commerce par profession. Ce qui me frappe dans la position adoptée actuellement par le ministère de l'Industrie et du Commerce et le ministère des Finances, c'est qu'ils ne mettent pas en pratique les principes préconisés par leurs ministres.

Si nous croyons vraiment que l'Afrique australe doit subir le même traitement que la Bulgarie, la Roumanie, la Mongolie extérieure et d'autres endroits, nous la placerions dans le groupe du tarif général. Si nous voulons que l'Afrique du Sud soit traitée de la même façon que la Chine, elle fait partie du groupe des nations les plus favorisées; le tarif étant légèrement plus favorable. Ce que nous avons, en fait, c'est un tarif préférentiel, un tarif du Commonwealth qui constitue un tarif meilleur que soit celui des nations les plus favorisées ou que le tarif général. Nous faisons de la discrimination envers l'Afrique du Sud. De plus, il me ferait plaisir de vous fournir une liste des délégués commerciaux et de vous montrer la répartition à l'Union soviétique, à Cuba, en Chine ou dans d'autres pays pour lesquels vous ne seriez pas d'accord.

Nous ne traitons pas les diverses parties du monde commercial et communautaire de façon juste et équitable. Et je crois, en tant qu'économiste du Commerce non discriminatoire, que nous devrions le faire. Ce qui me trouble le plus c'est cette discrimination importante en faveur de l'Afrique du Sud. Nous ne demandons pas de restriction, je pense que je l'ai souligné, mais simplement que l'on cesse d'exercer de la discrimination en faveur de relations économiques dans ce secteur.

M. MacLean: Si vous poussez votre raisonnement jusqu'au bout, il vous faudra même éliminer la catégorie des nations les plus favorisées. Il y a sûrement un certain intérêt économique, si vous le désirez, pour une raison ou une autre étant donné la nature de l'économie du pays concerné où le commerce semble plus logique entre certains pays qu'avec d'autres. Si vous poussez votre raisonnement jusqu'au bout, comme je l'ai déjà dit, il vous faudrait parler d'une série de tarifs pour tous les pays.

[Texte]

• 1030

Professor Helleiner: That is certainly what I would prefer. Most Favoured Nation tariffs should apply to everyone without exception. There should be none on the general tariff nor on any other preferential tariff, certainly, and the distribution of trade commissioners should reflect our perception of the world scene on political and economic grounds.

Mr. MacLean: I will pass for now.

The Vice-Chairman: Mr. Brewin.

Mr. Brewin: I would like to ask either of our witnesses if they can expand at all on the agreement between Air Canada and the South African Airways?

The Vice-Chairman: Mr. Brewin, would you please get to the microphone?

Mr. Brewin: I would like to ask whether our witnesses can tell us a little more about the agreement between Air Canada which is a Canadian Crown corporation and South African Airways. Does it mean that Air Canada sells tickets for transportation on the South African Airways?

Professor Helleiner: Yes, it does. Moreover, it is an agreement which involves Air Canada in the distribution of tourist literature which promotes tours both in South Africa and Rhodesia. You can pick them up in any local Air Canada office. A Rhodesia one would be subject to our Order in Council. There is clear evidence of misleading advertising in that the Air Canada brochure makes a statement which should have appended to it "for whites only" when, in fact, it does not. It describes hotels in South Africa and Rhodesia which have never had a black enter its front door as being the object of the tour and Air Canada literature states that there is no visa required for Commonwealth citizens. If you then go to the South African Airways literature covering exactly the same situation it says that no visa is required for Commonwealth citizens of pure European descent. It follows that a Canadian of dark complexion who applies for one of these tours will be ineligible and that Air Canada is a party to this deception and breach of Rhodesian sanctions.

Mr. Brewin: Direct racial discrimination.

Professor Helleiner: Not to speak of direct racial discrimination. We have investigated the possibility of applying to the Ontario Human Rights Commission and are told the provincial jurisdiction is the problem there. I hope that the members of the Committee may find some means at the federal level for dealing with this quickly.

Mr. Brewin: I have just a further question. I saw that the novelist, Alan Paton, was speaking in Toronto and it suggested that one of the greatest contributions Canadians could make would be if Canadian companies in South Africa were to pay the same wages to coloured labour as to white labour. Has your Committee any view on that?

Professor Matthews: I think certainly if Canadian companies were to put into practice the principles in which we supposedly believe in this country, we would be

[Interprétation]

M. Helleiner: C'est certainement ce que je préconiserais. La plupart des tarifs des nations favorisées devraient sacrifier à toutes les nations sans exception. Il ne devrait pas y avoir de tarif général ou d'autre tarif préférentiel, et la répartition des commissaires de commerce devrait refléter notre optique de la scène mondiale sur les plans politique et économique.

M. MacLean: C'est tout pour tout de suite.

Le vice-président: Monsieur Brewin.

M. Brewin: Je voudrais demander à l'un ou l'autre des témoins s'ils peuvent nous donner des précisions au sujet de l'Accord entre Air Canada et *South African Airways*?

Le vice-président: Monsieur Brewin, pourriez-vous parler dans le micro, s'il vous plaît.

M. Brewin: Je voudrais savoir si nos témoins peuvent nous donner plus de renseignements au sujet de l'accord entre Air Canada, qui est une société de la Couronne canadienne, et *South African Airways*? Cela signifie-t-il qu'Air Canada vend des billets pour les vols de *South African Airways*?

M. Helleiner: Oui. En outre, Air Canada distribue en vertu de cet accord de la publicité touristique pour des tournées de l'Afrique du Sud et de la Rhodesie. Vous pouvez vous procurer cette publicité à n'importe quel bureau local d'Air Canada. Un prospectus au sujet de la Rhodesie tomberait sous le coup du décret du conseil dont nous avons parlé. Il s'agit de toute évidence de publicité trompeuse puisque le prospectus d'Air Canada contient une déclaration qui devrait être suivie des mots «pour les Blancs seulement», et ce n'est pas le cas. Il décrit des hôtels en Afrique du Sud et en Rhodesie qui font partie de la tournée et qui n'ont jamais eu un client noir et la publicité d'Air Canada déclare qu'aucun visa n'est nécessaire pour les citoyens du Commonwealth. La publicité de *South African Airways* pour la même tournée dit qu'aucun visa n'est nécessaire pour les citoyens du Commonwealth de descendance européenne pure. Il s'ensuit qu'un citoyen noir du Canada est inadmissible pour ces voyages et Air Canada participe donc à cette fraude et à cette infraction des sanctions à la Rhodesie.

M. Brewin: C'est de la discrimination raciale directe.

M. Helleiner: Nous avions l'intention de nous adresser à la Commission des droits de l'homme de l'Ontario, mais on nous dit que ce n'est pas une question de juridiction provinciale. J'espère que les membres du Comité trouveront un moyen au palier fédéral de régler ce problème rapidement.

M. Brewin: Je n'ai qu'une autre question. Lorsque l'écrivain Alan Paton a parlé à Toronto, il a dit que les Canadiens auraient déjà accompli une tâche énorme si les compagnies canadiennes en Afrique du Sud payaient les mêmes salaires aux travailleurs noirs qu'aux travailleurs blancs. Avez-vous une opinion à ce sujet?

M. Matthews: Je suis convaincu que si les compagnies canadiennes mettaient en pratique les principes dans lesquels nous sommes censés croire, la situation serait gran-

[Text]

certainly very happy to do so. Whether that might be to encourage on-job training, similar wages for blacks and whites in South Africa, this I think would be admirable. Unfortunately, to the best of my knowledge the experience or the practice of Canadian firms in South Africa is that they more or less conform to apartheid legislation in South Africa.

Mr. Brewin: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Gentlemen, if I understand correctly, you are not suggesting that we cease trade with South Africa but that we do away with trade preferences?

Professor Helleiner: Both on trade commission personnel and in the tariff.

• 1035

Mr. Allmand: What would that do to accomplish the objectives that we really had in mind of doing something for the oppressed people of South Africa. I am inclined to believe that if they took away the trade preference and gave the same distribution of trade commissioners in South Africa as they have, let us say, in the Soviet Union or some place, that would not change things one whit. You would still have as much trade and so forth, and I am wondering if this is not just a lot of window dressing. It would make us feel that we are doing something if we did what you said, but we are in fact doing nothing.

Mr. MacLean talked about consistency. I personally just from what I know do not feel there is the discrimination in the Soviet Union that there is in South Africa. I think it is much worse in South Africa, and I am just wondering if we did what you say what good would that do? Would it make us all feel better, but things would be just as bad as far as I can see. I cannot see those companies that you are talking about just because there is no longer a trade preference changing their trade patterns, or if you reduce even by one-fifth the number of trade commissioners that these companies will put in their own trade people. They will just promote trade themselves. They have made the contacts long ago. A trade commissioner really only helps where you are trying to develop new patterns of trade. What good will this do to the oppressed peoples of South Africa if we in fact do what you suggest?

Professor Helleiner: In some respects it will not make much difference to present trading patterns. In at least one it will. In the case of sugar, which enjoys a substantial Commonwealth preference and that preference counts at least in large part for the fact that we import 25 per cent of our Canadian sugar consumption from South Africa, that would be altered, because it would no longer be nearly as profitable for the sugar importers to import from South Africa as it is as present.

It would make some marginal changes in other directions, but let us not for a minute pretend that any Canadian action is going to produce anything beyond marginal changes in the progress of the South African economy. It is not. Our object is to prevent the development in Canada and South Africa of vested interests

[Interpretation]

dement améliorée. Je crois que serait admirable si des salaires semblables pour les Noirs et les Blancs en Afrique du Sud pouvaient favoriser la formation en cours d'emploi. Malheureusement, au meilleur de ma connaissance, les compagnies canadiennes en Afrique du Sud se conforment plus ou moins aux lois discriminatoires de l'Afrique du Sud.

M. Brewin: Merci.

Le vice-président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Messieurs, si je comprends bien, vous ne proposez pas que nous cessions de commercer avec l'Afrique du Sud mais plutôt que nous cessions de lui accorder un traitement de faveur?

M. Helleiner: Tant pour la quantité de personnel que pour les tarifs.

M. Allmand: Comment cela pourrait-il nous aider à atteindre les objectifs que nous nous étions réellement fixés, c'est-à-dire d'aider les gens opprimés de l'Afrique du Sud? Je suis porté à croire que si on retirait les préférences de commerce et que si l'on répartissait les commissaires de commerce en Afrique du Sud de la même façon qu'en Union soviétique, par exemple, que cela ne changerait rien. Il y aurait toujours autant de commerce, et je me demande si ce ne serait pas jeter de la poudre aux yeux des gens. Cela nous ferait penser que nous accomplissons quelque chose, mais nous n'accomplissons en réalité rien.

Mr. MacLean a parlé de la constance. Selon moi, il n'y a pas de discrimination en Union soviétique qu'en Afrique du Sud. Je crois que la situation est beaucoup plus grave en Afrique du Sud et je me demande quel bien nous ferions si nous suivions vos conseils. Nous nous sentirions tous mieux, mais la situation serait toujours aussi mauvaise, selon moi. Je ne crois pas que les compagnies dont vous parlez changeraient leurs méthodes de commerce même si les préférences étaient abolies, et si le nombre de commissaires de commerce était réduit, ces compagnies enverraient leur propre représentant. Elles s'occuperaient elles-mêmes de la promotion du commerce. Il y a longtemps que les ententes sont conclues, et un commissaire de commerce n'est vraiment utile que lorsqu'on cherche à établir de nouveaux marchés. Quel sera l'avantage pour les noirs opprimés de l'Afrique du Sud si nous faisons ce que vous proposez?

M. Helleiner: Dans un certain sens, les marchés actuels ne changeront pas tellement. Il y aura cependant un changement dans un domaine: dans le cas du sucre, qui bénéficie d'une préférence importante du Commonwealth, cette préférence est une des principales raisons pour lesquelles nous importons 25 p. 100 de notre sucre de l'Afrique du Sud, et cela changerait, parce que ce ne serait plus aussi avantageux pour les importateurs de sucre d'importer de l'Afrique du Sud.

Il y aurait d'autres changements marginaux dans d'autres domaines, mais nous ne prétendons pas que les mesures que peut prendre le Canada peuvent changer sensiblement le progrès de l'économie de l'Afrique du Sud. Nous voulons simplement empêcher l'établissement au Canada et en Afrique du Sud d'intérêts qui défén-

[Texte]

which will defend the racist South African government when it comes to a more serious confrontation, as many of us believe it will and certainly as the President of Tanzania told us that it would.

When that confrontation occurs along race lines in Southern Africa, I personally believe it is inevitable, I would prefer not to have entrenched groups and large numbers of firms in Canada defending the South African position in effect defending them at least in part because of the promotional activities of our own government at an earlier stage. I would prefer not to have that and to have whatever trade areas and investment firms who have an interest in this at all to be defending the interests of the oppressed black peoples in Southern Africa. That is why we advocate at the same time considerably more attention to the expansion of trade with the independent states immediately to the North. But not, these moves will not have much effect either positive or negative upon the development of South Africa or the level of income of its poorer people, and that is why for that matter Mr. Sharp's concern with whether Canadian investment will assist the poor people of black Africa or not is basically irrelevant, that is not the point.

Mr. Allmand: My next question to you was .

The Vice-Chairman: Your last question, I hope.

Mr. Allmand: Yes, my last question. What sort of support do we in Canada or in other countries have from black leadership, both within South Africa and in the neighbouring countries for the type of policies that you have proposed? When we hear them and we are of good faith we naturally tend to accept them, but we are all white people a long way off and very often when we try to do things for people we do not do the things that help them best. Can you give me any evidence of support for your suggestions from black leadership in Southern Africa?

• 1040

Professor Matthews: I think the best evidence of this is the statement that Professor Helleiner is passing out here of a speech made by President Nyerere at the University of Toronto in October 1969.

It has always been somewhat surprising to me that Canada has such a favourable image in black Africa despite what I think are considerable inconsistencies in its policies. I suspect this is due more not to official Canadian policy but to the sympathetic approaches and relationships that have been established by Canadians as individuals with, often as it may be, the presidents of republics in Africa. The author of the Black Paper, Professor Pratt, is perhaps a striking example of this.

One could go on to read the submissions from Canadian High Commissions or Embassies in Africa and one would get similar evidence of support for Canada taking initiatives like this, as is true, I think, of the tremendous support that has flown out towards Sweden that has gone along the lines that we would very much like the Canadian government to do.

I would go further than Professor Helleiner in suggesting that, really, the question of trade is not going to be crucial. An important initiative that we should take is to recognize the legitimacy of the National liberation move-

[Interprétation]

draient le gouvernement raciste de l'Afrique du Sud lors d'une confrontation plus sérieuse telle que prévue par le président de la Tanzanie, ainsi que par plusieurs d'entre nous.

Lorsque cette confrontation se produira sur des questions raciales en Afrique du Sud, et je crois que c'est inévitable, je préférerais qu'il n'y ait pas un grand nombre de sociétés au Canada qui défendent la position de l'Afrique du Sud par suite des activités antérieures de notre propre gouvernement. Je préférerais que les sociétés d'investissement intéressées défendent plutôt les intérêts des noirs opprimés de l'Afrique australe. C'est pourquoi nous préconisons en même temps qu'une plus grande attention soit accordée à l'expansion du commerce avec des états indépendants du Nord. Ces mesures n'auront pas de répercussions positives ou négatives très fortes sur le développement de l'Afrique du Sud ou sur le niveau de revenu de ses habitants les plus pauvres, et c'est pourquoi je dis que M. Sharp ne s'attaque pas bien au problème lorsqu'il se préoccupe de savoir si les investissements du Canada aideront les pauvres de l'Afrique noire.

Mr. Allmand: Ma prochaine question...

Le vice-président: J'espère que ce sera la dernière.

Mr. Allmand: Oui, ce sera ma dernière question. Sur quel genre d'appui le Canada et les autres pays peuvent-ils compter de la part des chef noirs, tant dans l'Afrique du Sud que dans les pays avoisinants, pour le genre de politique que vous avez proposé? Un homme de bonne foi qui entend des recommandations a tendance à les accepter, mais nous sommes des blancs très loin de l'Afrique et très souvent, les choses que nous faisons ne sont pas nécessairement ce qu'il y a de mieux à faire. Pouvez-vous me dire si les dirigeants noirs de l'Afrique du Sud appuient vos recommandations?

M. Matthews: Je crois que le meilleur exemple que nous puissions donner est la déclaration que M. Helleiner est en train de distribuer et qui est tirée des discours prononcés par le président Nyerere à l'Université de Toronto en octobre 1969.

J'ai toujours été surpris de voir que le Canada avait toujours une réputation aussi favorable en Afrique noire malgré ce que ne semble être de contradiction importante dans nos politiques. Je crois que cela résulte principalement, non pas de la politique officielle du Canada, mais des relations sympathiques qui ont été établies par des Canadiens particuliers avec, entre autres, les présidents des républiques de l'Afrique. L'auteur du Livre noir, le professeur Pratt, en est un exemple frappant.

On pourrait lire les communications de hautes commissions ou des ambassades du Canada en Afrique et y trouver des exemples semblables d'appui pour les initiatives de ce genre de la part du Canada, comme c'est le cas pour l'appui fantastique qu'a reçu la Suède qui a suivi la voie que nous aimerions que le gouvernement du Canada suive.

J'irais plus loin que M. Helleiner lorsqu'il dit que, en fin de compte, la question du commerce n'aura pas tellement d'importance. Une mesure importante que nous

[Text]

ment in southern Africa. We have to go beyond just simply trying to act in a negative way towards South Africa's white minority regime: we must extend a hand to the blacks that are, in fact, engaged in a violent struggle already.

To pretend, as I think the government does now, that peaceful change may and hopefully will occur in the future sometime is, as someone suggested, either disingenuous or naive. I think one has to go beyond just simply trade questions. We simply focused on it to avoid the overlapping kind of testimony that will be made here today.

Professor Helleiner: May I just add a further piece of evidence you might like to have which is the Lusaka Manifesto which was produced by the major heads of state in Africa some years ago on this very question, and also the proceedings of the conference held again in Lusaka last September of all the nonaligned states, which included all the African states in question.

Mr. Allmand: Thank you.

Mr. Fairweather: A supplementary. Is there not a statement on this very subject by Chief Luthuli and would it not be helpful to produce that statement as part of the record at this stage?

Professor Helleiner: Yes, of course. I am sorry in this case we do not have it with us.

Mr. Fairweather: Will, I will get it and insert it.

The Vice-Chairman: What is the document you are referring to?

Mr. Fairweather: The Nobel Prize winner, Chief Luthuli, who is now held in captivity who has made a very interesting statement on this subject which is part of the literature on the whole. It is very pertinent and might fit in with the record here.

The Vice-Chairman: Has this document been circulated before hand?

Mr. Fairweather: I will circulate it to my colleagues, if there is an administrative problem.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Fairweather.
Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, the pressure of time prevents the kind of questioning I would like to give to this very important document.

The Vice-Chairman: As you know, we have far exceeded the 25 or 30 minutes, but since it is the first brief I thought maybe we could go ahead with the questioning.

Mr. Macquarrie: That is what I plan to do.

I note that your document this morning suggests that we should be opposing British arms sales. I have always been troubled by groups such as this that there seems to be a special emphasis placed upon *British* arms sales. To plagiarize terribly Ralph Waldo Emerson, it seems to me that a shotgun is a shotgun no matter who sells it or makes it. Is there no thought that perhaps arms sales

[Interpretation]

devrions prendre, c'est de reconnaître la légitimité du Mouvement de libération nationale en Afrique du Sud. Il ne faut faire plus que d'agir de façon négative envers le régime de la minorité blanche de l'Afrique du Sud: nous devons aider les Noirs qui ont déjà engagé une lutte violente.

Il faut être naïf pour prétendre, comme le gouvernement le fait présentement, qu'un changement paisible viendra à se produire. Il faut aller plus loin que les questions de commerce. Nous nous sommes seulement concentrés sur ce problème pour éviter les témoignages répétitifs que vous entendrez ici aujourd'hui.

M. Helleiner: Puis-je ajouter un autre exemple qui est le Manifeste de Lusaka qui a été rédigé par les principaux chefs d'État de l'Afrique il y a quelques années à ce sujet, et aussi le compte rendu des délibérations de la conférence de tous les états non alignés qui a été tenue de nouveau à Lusaka en septembre dernier, et à laquelle ont participé tous les États africains en question.

M. Allmand: Merci.

M. Fairweather: Je voudrais poser une question supplémentaire. Le chef Luthuli n'a-t-il pas fait une déclaration à ce sujet et ne serait-il pas utile de publier cette déclaration dans le compte rendu?

M. Helleiner: Oui. Malheureusement, nous ne l'avons pas avec nous.

M. Fairweather: Je vais l'obtenir.

Le vice-président: Quel est le document dont vous parlez?

M. Fairweather: Le gagnant du Prix nobel, le chef Luthuli, qui est maintenant en captivité, a fait une déclaration très intéressante à ce sujet. Elle est très intéressante et nous pourrions la publier dans le compte rendu.

Le vice-président: Ce document a-t-il été distribué aux membres du comité?

M. Fairweather: Je vais le distribuer à mes collègues, s'il y a un problème administratif.

Le vice-président: Merci, monsieur Fairweather.
Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Monsieur le président, le temps limité m'empêche de poser les questions que j'aimerais poser au sujet de ce document très important.

Le vice-président: Comme vous le savez, nous avons dépassé de loin les 25 ou 30 minutes que nous avions fixées, mais comme il s'agit du premier mémoire, j'ai cru que nous pourrions lui accorder un peu plus de temps.

M. Macquarrie: C'est ce que j'ai l'intention de faire.

Je note que vous proposiez dans votre communication que nous nous opposions aux ventes d'armes de la Grande-Bretagne. Pourquoi vous attaquer seulement à la Grande-Bretagne? Les ventes d'armes par la France ne peuvent-elles pas être aussi nuisibles? Si c'est le cas, pourquoi ne pensez-vous pas à le mentionner?

[Texte]

from France might be unhelpful in this situation, and if so, do you ever think of mentioning that?

Professor Matthews: Oh, indeed, certainly, we would be very happy if the Canadian government were to make forceful representations to the French government. I think the important question here and the reason why we have particularly focused on this was simply because it was to mark a reversal of a decision that had been made by the previous Labour government in London. And it seems symbolically important to focus on that but certainly I would be very happy that we have not focused our attention on that specifically, I think, as explained within the context of the Commonwealth Conference but that the Canadian government should make forceful representations in Paris to whatever European country is selling arms. That is in contradiction, it seems to me, of the Security Council resolution. I would be most happy to support that.

• 1045

Mr. Macquarrie: One more brief question, Mr. Chairman. On page 4, it seems to me you regret that Canada either did not leave the Commonwealth or suggest that it should. What benefits do you see flowing from such a move on the part of Canada?

Professor Helleiner: Mr. Chairman, we did not regret that we did not leave the Commonwealth but we regretted the statement of the Prime Minister which said he would not do so under any circumstances over this issue. That appears to be giving all the cards to Prime Minister Heath quite unnecessarily. In our view, the Canadian position in the Commonwealth deliberations over the issue of arms sales to South Africa was a crucial one, a key one. Upon our stance depended a very great deal with respect to the future of the Commonwealth.

Our concern for the Commonwealth and the only rational long-term approach to it is that it serves as a bridge between races and people living at vastly different levels of income in a world where there are very few bridges of this sort.

If these substantial British arms sales led large numbers or even a few key members of the Commonwealth to leave the Commonwealth on the issue of racial prejudice, race war in Southern Africa, then to my mind the present Commonwealth is dead. We should on no account be left as one of the few white members in a rump Commonwealth from which all the black and brown people have fled. At that point I would hope that either the British would leave or that we would leave and immediately set about constructing a new commonwealth which continues the principles in which we believe and which we believe exists in the present Commonwealth.

The Chairman: Thank you, Mr. Macquarrie.
Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald: Could I just ask one question? If this question has already been asked just tell me and I will stop. In The Black Paper you refer to the fact that the preoccupation with trade and export to South Africa seems to involve not a great number of companies but a number of very powerful ones. Have you referred speci-

[Interprétation]

M. Matthews: Nous serions certainement très heureux si le gouvernement du Canada faisait des représentations auprès du gouvernement de la France. Je crois que la question importante ici est la raison pour laquelle nous avons surtout parlé de la Grande-Bretagne, c'est qu'il s'agit du renversement d'une décision qui avait été prise par l'ancien gouvernement travailliste à Londres. Ici par ailleurs il semble important de se concentrer sur ce point, mais certainement je serais très heureux que nous n'ayons pas concentré notre attention sur ce point précis, tel qu'expliqué dans la conférence du Commonwealth mais que le gouvernement canadien devrait faire des représentations fermes à Paris aux pays européens qui vendent des armes. Il me semble que ça soit en contradiction avec les résolutions du Conseil de sécurité. Je serais très heureux d'appuyer cette idée.

M. Macquarrie: J'ai une brève question, monsieur le président. A la page 4, vous semblez dire que vous regrettez que le Canada n'ait pas soit quitté le Commonwealth ou suggéré de le faire. Quels avantages découleraient d'une décision de ce genre?

M. Helleiner: Monsieur le président, nous n'avons pas dit regretter que le Canada n'ait pas quitté le Commonwealth mais nous regrettons les déclarations du premier ministre qui déclare qu'il ne le ferait en aucune circonstance sur cette question. Il semble que ce soit donner au premier ministre Heath toutes les cartes du jeu. A notre avis, la position du Canada dans les délibérations du Commonwealth sur la question de vente d'armes en Afrique du Sud est une question cruciale. De notre position dépend en grande partie l'avenir du Commonwealth.

Notre inquiétude pour le Commonwealth est la seule approche rationnelle à long terme dans ce sens c'est que le Commonwealth serve de pont entre les races et les gens qui vivent avec des niveaux de revenu très différents dans un monde où il existe très peu de ponts de ce genre.

Si ces ventes d'armes britanniques importantes a poussé un grand nombre ou même un petit nombre de membres du Commonwealth à quitter celui-ci sur des questions de préjugés raciaux, de guerres raciales en Afrique australe, alors, à mon avis le Commonwealth actuel est mort. Nous ne devrions pas rester comme un des quelques membres de race blanche dans un Commonwealth qui croupit et qu'ont fui toutes les autres personnes de race noire et brune. A ce moment-ci, j'ose espérer que soit les Britanniques sortiraient ou que nous quitterions le Commonwealth pour immédiatement construire un nouveau Commonwealth qui perpétuerait les principes dans lesquels nous croyons et qui existent, croyons-nous, dans le Commonwealth actuel.

Le président: Je vous remercie monsieur Macquarrie.
Monsieur MacDonald.

M. MacDonald: Puis-je poser une question? Si cette question a déjà été posée, dites-le moi et je m'abstiendrai. Dans votre Livre noir, vous mentionnez le fait que le commerce et les exportations avec l'Afrique du Sud semblent comprendre un nombre de compagnies qui ne sont pas très importantes mais qui sont très puissantes. Parlez-

[Text]

cally to these companies are or in which amounts they are trading? If you have, I think it would be useful to be specific if that is possible.

Professor Helleiner: The Black Paper provides some references but it is by no means an exhaustive list.

Mr. MacDonald: Is this on page 12?

Professor Helleiner: On pages 10 and 12. Among those firms in question are Alcan, Weston, Falconbridge, Sun Life, Manufacturers Life, etc. Garfield Weston accounts for something in the order of 50 per cent of the total to the extent that we have data on this.

Mr. MacDonald: Fifty per cent of the total from Garfield Weston.

Professor Helleiner: Something of that order.

Mr. MacDonald: Was Massey-Fergusson, the other one?

Professor Helleiner: Massey-Fergusson, thank you very much.

Mr. MacDonald: Do you have the amounts for these other companies?

Professor Helleiner: No. They are very difficult to acquire and if we could possibly persuade the Dominion Bureau of statistics to collect some data on the extent of Canadian investment in Southern Africa this would be of service both to this Committee and to the entire nation.

Mr. MacDonald: You have had some difficulty then getting specific information as to the amounts with regard to specific companies, is that correct?

Professor Helleiner: They are not available in any publicly available source.

Mr. MacDonald: The companies themselves have not published in their annual reports any information that would be useful in this regard?

Professor Helleiner: Alcan in particular has yet to admit in its annual report that it has a subsidiary in Rhodesia.

Mr. MacDonald: Thank you.

The Vice-Chairman: On behalf of the members of the Committee I want to express our thanks to Professor Helleiner and Professor Matthews of the Committee for a Just Canadian Policy towards Southern Africa for their excellent presentation this morning. Thank you very much.

• 1050

The next witnesses are from the Young Women's Christian Association of Canada, Mrs. Smith and Mrs. Pratt. I want to note that Mrs. Pratt's husband is the co-author of the Black Paper that we just studied a moment ago.

Mrs. Cranford Pratt (Young Women's Christian Association): Thank you very much, Mr. Chairman, and thank you and your committee for inviting us to appear before you. What I am going to read to you is a contraction of

[Interpretation]

vous des compagnies elles-mêmes ou des montants de leurs échanges commerciaux? Je crois qu'il serait utile d'être un peu plus précis sur cette question.

M. Helleiner: Le Livre noir en mentionne quelques-unes mais ne donne pas de liste détaillée.

M. MacDonald: A la page 12?

M. Helleiner: Aux pages 10 et 12 du texte anglais (à la page 20 du texte français). Parmi ces compagnies, il est question de l'Alcan, Weston, Falconbridge, Sun Life, Manufacturers Life, etc. Je crois que la Garfield Weston a la plus grande part, 50 p. 100 du total.

M. MacDonald: 50 p. 100 du total pour Garfield Weston.

M. Helleiner: Je crois quelque chose du genre.

M. MacDonald: Est-ce que Massey-Fergusson en est une autre compagnie?

M. Helleiner: Oui, Massey-Fergusson également.

M. MacDonald: Est-ce que vous avez les montants pour ces autres compagnies?

M. Helleiner: Non. Ils sont très difficiles à obtenir et si nous pouvions persuader le Bureau fédéral de la statistique de réunir des données concernant les montants des investissements canadiens en Afrique du Sud, le Comité et la nation toute entière en profiteraient.

M. MacDonald: Vous avez eu de la difficulté à obtenir des renseignements précis concernant l'importance de l'investissement de ces compagnies particulières, n'est-ce pas?

M. Helleiner: Ces renseignements ne sont pas donnés au public.

M. MacDonald: Les compagnies elles-mêmes n'ont-elles pas publié dans leurs rapports financiers des renseignements qui seraient utiles à ce sujet?

M. Helleiner: L'Alcan n'a pas encore admis dans son rapport annuel qu'elle a une filiale en Rhodesie.

M. MacDonald: Je vous remercie.

Le vice-président: Au nom des membres du comité je désire exprimer mes remerciements aux professeurs Helleiner et Matthews du Comité pour une politique plus juste envers l'Afrique australe pour leur excellente présentation de ce matin. Je vous remercie beaucoup.

Les prochains témoins font partie de l'Union chrétienne des jeunes gens-jeunes filles du Canada: Mme Smith et Mme Pratt. Je veux souligner que le mari de Mme Pratt est coauteur du Livre noir que vous venons d'étudier il y a un moment.

Mme Cranford Pratt (Union chrétienne des jeunes gens-jeunes filles du Canada): Je vous remercie beaucoup monsieur le président. Et je remercie les membres du Comité de nous avoir invitées aujourd'hui. Je veux vous

[Texte]

the brief we presented to you, which will bring out the major points.

The YWCA of Canada is an affiliate of a worldwide Christian organization. We are committed to work for social and economic justice and to oppose racial injustice. We therefore welcomed the identification of the guiding principles in the Foreign Policy Review, particularly the recognition of the importance and relevance to foreign policy of a concern for social justice and the quality of life.

The brief which we have presented to you dealt with those aspects of the Canadian Foreign Policy Review which, in our view, did not strike the correct balance between the principle of social justice and the quality of life on the one hand and the pursuit of Canadian economic growth on the other.

We understand that it is the committee's wish that we should limit our comments today to Canadian foreign policy towards Southern Africa.

We endorse the government's commitment to racial equality and its opposition to the perpetuation of the white minority regimes of Southern Africa, together with the recognition that racial oppression constitutes an insurmountable obstacle to the full human development of the nonwhite citizens in these states. In its consideration of specific policies towards Southern Africa, however, the government has given preponderous weight to the promotion of Canadian economic interests and has made little effort to ensure that its foreign policy reflects our concern to alleviate poverty and to promote respect for human rights.

We have endeavoured to identify three aspects of the Canadian foreign policy towards Southern Africa where the social justice principle and the principle of the quality of life have been sacrificed for short-term self-interested expediency. The first is the expansion of economic links with the Republic of South Africa; second, the continuation of the Commonwealth Preferential Tariff Agreement with the Republic of South Africa; and third, Canadian involvement in the construction of the Cabora Bassa Dam in Mozambique.

First, expansion of economic links with the Republic of Southern Africa: Trade and investment policies are an integral part of foreign policy. The YWCA welcomed the decision of the Canadian government to instruct Polymer Corporation to divest itself of its South African investments. Any Canadian company, public or private, which invests in South Africa thereby reinforces the regime and is party to its racist labour laws. This practice deeply offends the social values expressed by Canadian society and by the YWCA of Canada. We oppose the expenditure of public funds to promote new economic links with the white minority regimes of Southern Africa. We recommend, therefore, the withdrawal of Canadian Trade Commissioners from these states. We also ask for a detailed assessment of the extent to which Canadian firms in Southern Africa contribute to human debasement because of their need to conform to oppressive laws.

We recommend, secondly, the continuation of the Commonwealth Preferential Tariff Agreement with the Republic of South Africa. Despite the fact that race conflict is stated to be one of the two major issues which will shape Canadian foreign policy, no mention is made in the Foreign Policy Review of the continuation of the

[Interprétation]

lire un résumé du mémoire que nous vous avons soumis afin de mettre en lumière les points importants.

Le YWCY du Canada est membre d'une organisation chrétienne à l'échelle mondiale. Nous nous sommes engagés à travailler pour la justice sociale et économique et à nous opposer à l'injustice sociale. Nous avons été très heureux d'accueillir les principes directeurs contenus dans l'étude sur la politique étrangère et particulièrement de reconnaître l'importance et le rapport à la politique étrangère d'une unique étude touchant la justice sociale et la qualité de la vie.

Le mémoire que nous vous avons présenté a trait à tous ces aspects de l'étude de la politique étrangère canadienne qui, à notre avis, n'établit pas le bon équilibre entre le principe de justice sociale et la qualité de la vie d'une part et la poursuite de l'expansion économique canadienne d'autre part.

Nous savons que les membres du comité désirent que nous limitions nos commentaires aujourd'hui à la politique étrangère canadienne envers l'Afrique du Sud.

Nous appuyons l'engagement du gouvernement pour l'égalité raciale et son opposition à la continuation du régime de la minorité blanche en Afrique du Sud de même que la reconnaissance de répression raciale qui constitue un obstacle insurmontable au développement humain total des citoyens de couleur de ces états. Dans son étude des politiques particulières envers l'Afrique du Sud, cependant, le gouvernement a donné une importance prépondérante à l'avancement des intérêts économiques canadiens mais il a fait très peu d'efforts pour garantir, pour s'assurer que sa politique étrangère reflète notre inquiétude d'éliminer la pauvreté et de favoriser le respect des droits humains.

Nous avons tenté d'identifier trois aspects de la politique étrangère canadienne envers l'Afrique australe où le principe de justice sociale et le principe de la qualité de la vie ont été sacrifiés pour de l'opportunisme à court terme. Le premier a trait à l'expansion des liens économiques avec la république de l'Afrique du Sud; le second au prolongement de l'accord du tarif préférentiel du Commonwealth avec la république de l'Afrique du Sud; et le troisième, l'engagement canadien dans la construction du barrage Cabora Bassa au Mozambique.

Le premier aspect, expansion de liens économiques avec la république de l'Afrique du Sud; le commerce et les investissements font partie intégrale de la politique étrangère. Le YWCA accueille avec plaisir la décision du gouvernement canadien de demander à la corporation Polymer de se désengager de ses investissements sud-africains. Toute compagnie canadienne, publique ou privée, qui investit en Afrique du Sud renforce par le fait même le régime et participe aux lois racistes. Cette pratique choque profondément les valeurs sociales préconisées par la société canadienne et par le YWCA du Canada. Nous nous opposons à la dépense de fonds publics pour favoriser de nouveaux liens économiques avec les régimes minoritaires blancs de l'Afrique du Sud. Nous recommandons par conséquent le retrait des délégués commerciaux canadiens de ces États. Nous demandons également une évaluation détaillée de la participation canadienne des compagnies canadiennes en Afrique du Sud qui contribuent à l'avalissement des personnes humaines, vu qu'elles sont obligées de se conformer aux lois oppressives.

[Text]

Commonwealth Preferential Tariff Agreement with the Republic of South Africa, 10 years after that country left the Commonwealth. The monetary value of these reciprocal tariff preferences to Canada do appear to be marginal—one-fiftieth of 1 per cent of the total value of our export trade. The government's conclusion "that Canadian interests would be best served by maintaining its current policy framework on the problems of Southern Africa" seems to us to advocate a preponderate emphasis on very marginal Canadian economic interest at the expense of a very grave and important expression of Canadian values.

We endorse wholeheartedly the Canadian Government's efforts to promote human equality within Canada as an aspect of the quality of life. We ask the Standing Committee to consider whether these efforts can remain totally credible if the government is at the same time giving unequivocal preferential treatment to the South African Government whose policy is based on white supremacy.

Third, Canadian involvement in the construction of the Cabora Bassa Dam in Mozambique. The construction of the Cabora Bassa Dam will have major political implications for the future of the white dominated states of Southern Africa. It is therefore profoundly relevant to Canada's foreign policy.

The planned settlement of 1,000,000 Portuguese immigrants in the area will have adverse political consequences for the aspirations of the people of Mozambique to gain their rights to self-determination. Future involvement of the Rhodesian regime in the construction of the dam and its future purchase of power generated by the dam will contravene UN sanctions against Rhodesia. Finally, the Republic of South Africa as a major investor in the dam and a main recipient of its power output will be bound to feel itself all the more committed to the maintenance of white rule in Mozambique.

The Canadian Government at the UN General Assembly voted for Resolution 2395 XXIII on November 29, 1968 and thereby declared itself to be "deeply disturbed about the continued and intensified activities of foreign economic, financial and other interests which impede the realization of the legitimate aspirations of the African peoples in the Portuguese territories." The Foreign Policy Review, however, notwithstanding the government's UN voting record ignores this issue altogether and several Canadian firms have felt free to secure major contracts related to the construction of the dam.

We urge the Standing Committee to review the logic of Canadian foreign policy on this issue very seriously and to ask itself in particular:

a) whether the involvement of Canadian firms in the Cabora Bassa project will contravene the mandatory economic sanctions of the United Nations against the Rhodesian regime, which Canada supports, and

b) whether Canada's firm rejection of Apartheid and its condemnation of the white minority regimes in Southern Africa will be credible if she does not dissuade Canadian firms from being involved in a project such as this, which would significantly reinforce and strengthen those regimes.

Finally, we welcome the government's decision to open a diplomatic mission in one of the independent states bordering on Southern Africa. We wish to recommend

[Interpretation]

Nous recommandons, en deuxième lieu, la continuation de l'accord du tarif préférentiel du Commonwealth avec la République de l'Afrique australe. En dépit du fait que le conflit racial est sensé être l'une des deux questions importantes qui vont modeler la politique étrangère canadienne, on ne fait pas mention dans l'étude sur la politique étrangère du prolongement de l'accord tarifaire préférentiel du Commonwealth avec la République de l'Afrique du Sud, 10 ans après que ce pays eut quitté le Commonwealth. La valeur monétaire de ces préférences tarifaires réciproques pour le Canada semble être marginale, un cinquantième du 1 p. 100 de ces exportations commerciales. La conclusion du gouvernement «que les intérêts canadiens seraient mieux servis par le maintien de sa politique actuelle concernant les problèmes de l'Afrique du Sud» semble accorder une importance prépondérante à des intérêts économiques canadiens très marginaux au dépend d'une expression des valeurs canadiennes sérieuses et importantes.

Nous appuyons totalement les efforts du gouvernement canadien pour favoriser l'égalité humaine au Canada comme un des aspects de la qualité de la vie. Nous demandons au Comité permanent de décider si ces efforts sont dignes de foi si le gouvernement en même temps accorde un traitement préférentiel non équivoque au gouvernement de l'Afrique du sud dont la politique est fondée sur la prémisse des blancs.

En troisième lieu, l'engagement canadien dans la construction du barrage Cabora Bassa au Mozambique. La construction de ce barrage aura des effets politiques importants sur l'avenir des états dominés par les blancs en Afrique australe. Il s'apparente donc sérieusement à la politique étrangère canadienne.

Le projet d'établissement de 1 million d'immigrants portugais dans ce secteur aura des conséquences politiques désastreuses pour les aspirations de la population au Mozambique qui veulent gagner leurs droits à l'autodétermination. L'engagement future du régime de la Rhodesie dans la construction du barrage et son achat de pouvoir électrique fournit par le barrage serait en contravention versé par les Nations Unies contre la Rhodesie. Enfin, la République de l'Afrique australe en tant qu'investisseur important dans le barrage et de bénéficiaire principal de son rendement en énergie se sentirait encore plus engagée dans le maintien de la domination blanche au Mozambique.

Le gouvernement canadien, lors de la réunion de l'Assemblée générale des Nations Unies a voté en faveur de la Résolution 2395 XXIII le 29 novembre 1968 et s'est déclaré: «sérieusement troublé par les activités persistentes intensifiées des intérêts économiques étrangers, financiers et autres qui font obstacle à la réalisation des aspirations légitimes des peuples africains en territoire portugais». L'étude sur la politique étrangère, toutefois, ne tient pas compte du vote du gouvernement aux Nations Unies et ignore cette question complètement; plusieurs compagnies canadiennes se sont senties libres de soumissionner pour des contrats importants qui ont trait à la construction de ce barrage.

Nous exhortons le comité permanent à étudier sérieusement la logique de la politique canadienne étrangère sur cette question et à se demander surtout:

a) si l'engagement des compagnies canadiennes dans le projet de Cabora Bassa enfreindra les sanctions économi-

[Texte]

that this mission be established in Lusaka, Zambia with all urgency. It is important that our government's support for the course of freedom and equality in Southern Africa be demonstrated in one of the key states of independent Africa.

[Interprétation]

ques mandataires des Nations Unies contre le régime Rhodésien, que le Canada supporte, et

b) si la firme de rejet du Canada vis à vis l'Apartheid et sa condamnation des régimes à minorité blanche en Afrique australe est digne de fois si elle ne tente pas de dissuader les compagnies canadiennes à s'engager dans un projet de ce genre qui renforcerait de façon significative ce régime.

Enfin, nous accueillons avec joie la décision du gouvernement d'ouvrir une mission diplomatique dans un des états indépendants en bordure de l'Afrique septentrionale. Nous désirons recommander que cette mission soit établie à Lusaka, en Zambie de toute urgence. Il est important que l'appui de notre gouvernement pour la liberté et l'égalité dans l'Afrique du Sud soit illustré dans l'un des principaux États de l'Afrique indépendante.

• 1100

Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mrs. Pratt. Do you have any further comments?

Mrs. Pratt: No.

The Vice-Chairman: The first questioner will be Mr. Brewin.

Mr. Brewin: I will ask if you could amplify the statements made in the briefs that Swedish and Italian governments have intervened so as to persuade corporations in those countries to withdraw from participation in the Cabora Bassa Dam. Is that correct?

Mrs. Pratt: As I understand it, the Swedish firm which had offered a tender had been asked by the Swedish government to seek assurance from the consortium which is building the dam that no power would be sold to the Rhodesian régime and the consortium was unable to give that reassurance and consequently the Swedish government could not guarantee that firm that they would not be prosecuted if they would get involved and if Rhodesia would buy the power and so the Swedish firm withdraw.

Mr. Brewin: Is Canada bound by the same obligations to the United Nations to demand sanctions?

Mrs. Pratt: I believe there is an order in council pertaining to the UN sanctions, yes.

Mr. Brewin: So far as you know there is no reason why the Canadian government could not do the same as the Swedish government?

Mrs. Pratt: That is our view.

Mr. Brewin: Further to that, it perhaps has an obligation to do so.

Mrs. Pratt: Even without an order in council, politically it is very important that Canada does not get involved in an entrenched economic position which protects the white economy and it has recognized the legitimacy of the struggle of the people of Mozambique. Even if the

Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, madame Pratt. Avez-vous d'autres observations?

Mme Pratt: Non.

Le vice-président: Le premier interrogateur sera M. Brewin.

M. Brewin: Je vous demanderais simplement si vous pouvez réitérer les déclarations que vous avez faites dans les mémoires à l'effet que les gouvernements suédois et italiens sont intervenus afin de persuader les sociétés dans ces pays de retirer leur participation Cabora Bassa. Est-ce exact?

Mme Pratt: Si je comprends bien, le gouvernement de la Suède a prié la société suédoise qui avait présenté une offre de demander au consortium qui construit le barrage de lui assurer qu'il n'y aurait pas d'électricité de vendue au régime de la Rhodésie, mais le consortium n'a pas pu se rendre à cette demande. Par conséquent, le gouvernement de la Suède n'a pas pu garantir à cette société qu'elle ne serait pas poursuivie en justice si elle participait à la construction du barrage et si la Rhodésie achetait de l'électricité, et la société suédoise s'est donc retirée du projet.

M. Brewin: Le Canada s'est-il aussi engagé envers les Nations Unies d'imposer des sanctions?

Mme Pratt: Oui, je crois qu'il y a un décret du Conseil au sujet des sanctions des Nations Unies.

M. Brewin: D'après vous, il n'y a pas de raisons pour lesquelles le gouvernement du Canada ne pourrait pas faire la même chose que le gouvernement de la Suède?

Mme Pratt: C'est notre opinion.

M. Brewin: De plus, il est peut-être obligé de le faire.

Mme Pratt: Même sans un décret du conseil il est très important sur le plan politique que le Canada ne prenne pas une position économique qui protège l'économie blanche et qu'il reconnaisse le légitimité de la lutte du peuple de Mozambique. Même si la question de la Rhodésie

[Text]

issue on Rhodesia were not involved we still believe that Canada should dissuade its firms not to contribute.

Mr. Brewin: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, I am always very pleased when public bodies and organizations present their views on these matters. I wonder if the witness could tell us how much discussion there has been in the YWCA. Do your local groups participate in discussions on international matters and is this a sort of evolution of their point of view?

Mrs. Ryrie Smith (Young Women's Christian Association): Perhaps I could answer that one, Mr. Chairman. The YWCA of Canada as our statement sets forth is an affiliate of the worldwide organization of the YWCA; this organization has historically had an open racial policy and in fact will not affiliate an organization which discriminates against people coming to their organization on the basis of race. The world organization has had a statement setting this forth also through a long period of time. That statement was revised, updated, strengthened, we think, a matter of four years ago when the world organization met in its quadrennial council meeting in Australia.

The procedure of a national organization like the YWCA of Canada with respect to a statement like that is to submit it to its national body, which is our national convention which met in June of 1969 in Hamilton. That convention had present there and participating in it in delegate capacity representatives of all of our associations across Canada. Prior to that convention a statement had been distributed, local associations had been asked to study it and to come to the convention prepared to take a position on it. At that convention in Hamilton this world statement was endorsed.

The procedure of the Canadian association is to try to develop an informed membership and hopefully, beyond the membership an informed public. In pursuance of that policy, we have had a good deal of study across the country in local groups, community groups, around our statement on racial discrimination.

• 1105

Mr. Macquarrie: So the girls are discussing foreign policy. I am very glad to hear this. I just want to observe in reference to the mission in a country near South Africa, while I, too, welcomed the decision, I was looking forward to its execution and the actual opening of that mission.

Mrs. Pratt: You are referring to the mission in Zambia.

Mr. Macquarrie: Zambia. It seems rather long delayed.

Mrs. Pratt: We had hoped when the Minister was visiting Zambia he might make an announcement. We were disappointed when he did not.

Mr. Macquarrie: He made one about Algeria instead.

Mrs. Pratt: That is it.

Mr. Macquarrie: Thank you.

[Interpretation]

n'entrerait pas en jeu, nous croyons que le Canada devrait décourager la participation de ses sociétés.

M. Brewin: Merci.

Le vice-président: Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Monsieur le président, je suis toujours heureux lorsque des organismes publics exposent leurs opinions sur ces questions. Je me demande si le témoin pourrait nous dire combien d'entretiens il y a eu à ce sujet dans le YWCA. Vos groupes locaux participent-ils aux entretiens sur les questions internationales et s'agit-il là d'un genre d'évaluation de leurs opinions?

Mme Ryrie Smith (Association chrétienne des femmes—YWCA): Je pourrais peut-être répondre à cette question, monsieur le président. Le YWCA du Canada, comme nous le disons dans notre déclaration, est affilié à l'organisation mondiale du YWCA; historiquement, cette organisation a une politique raciale libérale et n'accepte pas comme membre une organisation qui pratique la discrimination raciale. L'organisation mondiale a depuis longtemps fait une déclaration à ce sujet. Cette déclaration a été révisée, mise à jour et renforcée il y a environ 4 ans lors de la réunion du Conseil de l'organisation mondiale en Australie.

Le YWCA du Canada présente normalement une déclaration de ce genre à son organisme national, et c'est ce qui s'est produit lors de notre convention nationale qui a été tenue à Hamilton en juin 1969. Il y avait à cette convention des délégués de toutes les associations locales du Canada. Avant la convention, une déclaration avait été distribuée, on avait demandé aux associations locales de l'étudier et de se rendre à la convention prêts à prendre une position à ce sujet. Lors de la convention à Hamilton, cette déclaration mondiale a été approuvée.

L'Association canadienne tente de bien renseigner ses membres et, ainsi, de bien renseigner le public. Conformément à cette politique, les groupes locaux et les groupes communautaires dans le pays ont étudié très attentivement notre déclaration au sujet de la discrimination raciale.

M. Macquarrie: Je suis très heureux de voir que les femmes parlent de la politique étrangère. Je voudrais aussi dire au sujet d'une mission dans un pays près de l'Afrique du Sud que j'ai été heureux de la décision prise à ce sujet et que j'attends avec impatience la mise en vigueur du projet de l'ouverture de cette mission.

Mme Pratt: Vous parlez de la mission en Zambie.

M. Macquarrie: Zambie. Il me semble que cela tarde énormément.

Mme Pratt: Nous espérons que le ministre ferait une déclaration à ce sujet lorsqu'il a visité la Zambie. Nous avons été désappointés parce qu'il ne l'a pas fait.

M. Macquarrie: Il a fait une déclaration au sujet de l'Algérie, plutôt.

Mme Pratt: C'est exact.

M. Macquarrie: Merci.

[Texte]

The Vice-Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald: I just want to follow up in a way Mr. Macquarrie's question. Along with the study that is taking place in respect to Southern African—and I am not sure, Miss Smith whether you said it was just on the general question of race or whether the various YWCAs across the country were focussing directly on South Africa, the Portuguese colonies or Rhodesia—has there been specific discussion along the line, say, of the black paper, or have they been more directed toward general discussions?

Perhaps I will put my second question with the first one and ask whether, along with the study, the membership have been encouraged to take any particular action with respect to boycotts, for instance, the exertion of any kind of pressure?. From my point of view, at least, I do not think the concern of Canadians generally about Canada's relations with South Africa or indeed with Portugal and toward Amsterdam has been a very major one. Unless there is much more general Canadian interest and a visible demonstration of the need for a change in Canadian foreign policy in this regard, I am not sure to what extent the Canadian government would feel the people of the country were concerned that there should be a change.

Mrs. Smith: Yes, we feel that this is part of our job in helping to build an informed public throughout Canada whether it is on the question of Southern Africa or any other matter of public policy. Tax reform, to use another example, is something we have tried to do some educational work on across the country. Before the black paper appeared last April I think it was, again following out our implementation of the policy after the Hamilton convention, we prepared a little folder—a grey folder we call it; it happens to be grey—setting out information about what is going on in Southern Africa; Rhodesia; the Portuguese colonies; Angola, and Mozambique with respect to rates. This we saw as an educational tool. It was a small thing; it could slip into a long envelope; it could be put in the mail; it could be distributed at meetings and so on, and it could be used by teenagers; it could be used by adults—any kind of group. It simply set out some straight-forward facts.

In it, we suggested that individuals if they felt so disposed should contact the government to let the government know what they felt about this in the same way that we are doing today for the total organization. We also set forth on that sheet, a list of products that are Canadian purchases from Southern Africa, South Africa in particular in this instance. We did not say, "Boycott these products," but we said, "If you feel this way, here is something you can do that is concrete, that is real, that will be a demonstration of your resistance to this kind of policy, which we feel strengthens the racist policy of the white minority government."

• 1110

Mr. MacDonald: I am rather surprised. If the YWCA does take a strong position on this question I do not know why you would say, "Here are some products that you may not feel like using if you were upset by policies of the South African government." Because your group is

[Interprétation]

Le vice-président: Monsieur MacDonald.

M. MacDonald: Je veux seulement poursuivre d'une certaine façon la question de M. Macquarrie. En même temps que l'étude qui est en cours concernant l'Afrique du Sud, et je ne suis pas sûr, madame Smith, si vous avez dit que c'était seulement sur la question générale des races ou si les divers YWCA du pays se préoccupaient des différents pays de l'Afrique du Sud, des colonies portugaises ou de la Rhodésie, y a-t-il eu des entretiens particuliers dans les mêmes lignes disons, que le Livre noir, ou s'agissait-il surtout d'entretiens généraux?

Je vais poser ma deuxième question en même temps que la première et demandez si, en même temps que l'étude, les membres n'ont pas été encouragés à prendre des mesures particulières en ce qui a trait aux embargos, par exemple, ou à l'utilisation d'autres genres de pression? A mon avis, du moins, je ne crois pas que les Canadiens en général s'intéressent énormément aux relations du Canada avec l'Afrique du Sud ou même avec le Portugal et Amsterdam. A moins que les Canadiens en général ne manifestent un plus grand intérêt et qu'il y ait des preuves tangibles que des changements de la politique étrangère du Canada à cet égard sont nécessaires, je ne sais pas dans quelle mesure le gouvernement du Canada croira que les gens du pays s'intéressent à obtenir un changement.

Mme Smith: Nous croyons qu'une partie de notre rôle est d'aider à informer le public du Canada que ce soit sur la question de l'Afrique du Sud ou sur toute autre question de politique publique. La réforme fiscale, par exemple, est un autre domaine au sujet duquel nous cherchons à éduquer le public canadien. Avant la publication du Livre noir en avril dernier, je crois, pour mettre en vigueur notre politique après la convention de Hamilton, nous avons rédigé une petite brochure qui contenait des renseignements au sujet de ce qui se produit en Afrique du Sud, en Rhodésie, dans les colonies portugaises, à Angola et à Mozambique relativement au tarif. Nous croyons que c'était un moyen d'éducation. Ce document n'était pas gros, et pouvait être inséré dans une grande enveloppe, posté, distribué lors de réunion et ainsi de suite et il pouvait être utilisé par les adolescents ou par les adultes ou qui que ce soit. Il contenait seulement des faits nets.

Nous proposons aux gens qui s'intéressaient à cette question de communiquer avec le Gouvernement pour lui dire ce qu'il pensait de cette affaire de la même façon que nous le faisons aujourd'hui pour le compte de toute l'organisation. Nous avions aussi inscrit dans ce document une liste des produits que le Canada achète de l'Afrique du Sud en particulier. Nous ne demandions pas aux gens de boycotter ces produits mais nous leur disions que c'était une façon concrète et réelle de démontrer leur résistance à ce genre de politique, qui, à notre avis, renforce la politique raciste du gouvernement minoritaire blanc.

M. MacDonald: Cela me surprend quelque peu. Si le YMCA a une opinion nette à ce sujet, je ne vois pas pourquoi vous diriez: «Voici certains produits il se peut que vous ne vouliez pas utiliser si les politiques du gouvernement de l'Afrique du Sud vous répugnent.»

[Text]

broadly based and is in touch with thousands of consumers across the country I would think that considerable impact could be achieved by the mounting of a boycott, whether it be with regard to the products of the western industrial empire or whether it be some of the South African consumer products which come into this country. I would think a definite decision by YWCAs to have a boycott would have a substantial impact. A decision of that kind would be recognized by many people as being a basic commitment and I would think that if the YWCA, with its kind of membership across the country and the obvious concern that you have shown here this morning, were to make that decision that could be very important to create both a climate of public opinion as well as to convince the government of the seriousness of the question with regard to the Canadian public.

Mrs. Smith: We think that perhaps a good many of our members are doing this. We find that it is extremely difficult to measure what the impact is. I know that when I go to my fruit market and see the lovely South African grapes, which I like very much, I say, "Are you still stocking those grapes? Sorry, I will wait until the ones come in from Chile."

The Vice-Chairman: Mr. MacLean.

Mr. MacLean: In the briefs that have been presented so far—

Mrs. Smith: I will not follow up Chile.

Mr. MacLean:—I am somewhat concerned about the accent which seems to be placed on injustice across racial lines, colour lines, as if this—maybe it is, I do not know your views—is an especially evil sort of human oppression, as alleged is the case in South Africa. I am wondering why there seems to be a minimum of concern about racial discrimination and oppression as practised by one race on other members of that race, which is a far more prevalent thing in the world than oppression, which happens to be the case in South Africa, of one race over another.

Most of the so-called liberated countries of South Africa have governments that have made no pretext at being democratic. Nigeria is a case in point. What is the specific concern of the YWCA with regard to this sort of thing or, if you want to get away from Black Africa, the concern, for example, of whites oppressing other whites, as is the case in the Baltic States, Latvia and Lithuania, and so on, by the U.S.S.R. I would like an approach to objectivity on the part of all of us to as great an extent as we can achieve. I am wondering if perhaps our thinking is coloured by the fact that as Christians, as most of us are, we are a minority in the global village and also as whites we are a minority in the global village. Is there some subconscious thought arising from these situations, or what is the basis of this special abhorrence—do not misunderstand me, I do not approve of it—of injustice when it is practised by one race against another race rather than by people of the same race against one another?

• 1115

Mrs. Smith: Well, this is just the question of the colour of a man's skin, the colour of a person's skin, and it is

[Interpretation]

Comme votre groupe a beaucoup de membres et est en contact avec beaucoup de consommateurs dans le pays, je crois que vous pourriez accomplir beaucoup au moyen d'un boycott; que ce soit à l'égard de produits de l'empire industriel occidental ou de certains produits de consommation de l'Afrique du Sud qui entrent dans notre pays. Je pense que si le YMCA décidait de faire un boycott, cela aurait de très grandes répercussions. Une décision de ce genre serait interprétée par un grand nombre de gens comme un engagement fondamental et je pense que si le YMCA, avec son grand nombre de membres dans le pays et en raison de l'intérêt évident qu'il a manifesté ici ce matin, prenait cette décision, cela aiderait à créer un climat d'opinions publiques ainsi qu'à convaincre le gouvernement du caractère sérieux de la question dans l'esprit du public canadien.

Mme Smith: Nous croyons qu'il y a peut-être un grand nombre de nos membres qui le font. Nous croyons qu'il est très difficile de mesurer les répercussions. Je sais que lorsque je vais au marché et que je vois les magnifiques raisins de l'Afrique du Sud, que j'aime beaucoup, je dis: «Vous vendez encore ces raisins? Je m'excuse, mais je vais attendre pour acheter ceux du Chili.»

Le vice-président: Monsieur MacLean.

M. MacLean: Dans les mémoires qui ont été présentés jusqu'ici...

Mme Smith: Je ne dirai rien de plus au sujet du Chili.

M. MacLean:...je m'inquiète quelque peu de l'importance qu'on semble accorder à l'injustice sur les questions raciales, les questions de couleurs, comme s'il s'agissait là d'un genre d'oppression humaine particulièrement audieuse comme on le prétend dans le cas de l'Afrique du Sud. Je me demande pourquoi on s'inquiète si peu de la discrimination et de l'oppression raciale pratiquée par une race sur d'autres membres de la même race, ce qui se produit beaucoup plus fréquemment dans le monde que l'oppression, comme dans l'Afrique du Sud, d'une race par une autre.

La plupart des soi-disant pays libérés de l'Afrique du Sud ont des gouvernements qui n'ont jamais prétendu être démocratiques. Le Nigéria en est un exemple. Quelle est l'opinion du YMCA à ce sujet, ou si vous voulez vous éloigner de l'Afrique noire prenons l'exemple des blancs qui oppriment d'autres blancs, comme c'est le cas dans les États baltes, à Latvia et en Lituanie et ainsi de suite, qui sont opprimés par l'Union soviétique. J'aimerais que nous ayons toujours autant d'objectivité que possible. Je me demande si notre raisonnement ne provient pas quelque peu du fait que nous sommes des chrétiens, pour la plupart, et que nous sommes par le fait même une minorité dans le monde, tout comme nous le sommes en tant que blancs. Y a-t-il une pensée subconsciente qui provient de ces situations, et pourquoi l'injustice qui est pratiquée par une race contre une autre nous est-elle plus répugnante que celle qui est pratiquée par les gens d'une même race les uns contre les autres?

Mme Smith: Eh bien, il s'agit simplement de la couleur de la peau, d'un homme, de la couleur de sa peau, il s'agit

[Texte]

purely on that basis. I sit beside a person here who has black skin. I am just saying this could not happen there. We are not allowed to sit beside each other in a public place to eat a meal. There are all sorts of things, just because of the colour of the person's skin.

I am not saying this is the only kind of oppression that exists in the world, but this is a matter of discrimination purely on the colour of a person's skin, and this is apparent to the nth degree.

Mrs. Pratt: Could I add to that? There are many oppressions in the world, and I think we should be concerned with all of them. But I think we cannot start tackling them all. I think we have to choose those in which we can hope to have some influence, and the matter of South Africa in its relation to the present is something in which the YWCA of Canada believes that the Government of Canada can be effective in taking a stand against racial oppression and taking a stand with those governments we have already aligned ourselves with, in words at the United Nations and in the foreign policy review, and we are asking to that this be followed up by consistent action.

Mr. MacLean: You are concerned, I take it, with the relative position more than you are with the absolute position. The black people of South Africa are the most literate in Africa as a nation. They have the highest medical services of any country in Africa.

Mrs. Pratt: I just do not think that that is correct. I think that is something which has been on the propaganda books of the South African government for many years. But I think it is getting out of date. I think the educational drives which have been made in independent African states are vastly better and offer far more hope than for those who are black in South Africa.

You have over 2,000,000 school children at school, but how far can they go in school? Most of them only receive up to Grade 3 education. The rest is closed off to them. As you know, it is the foreclosing of life expectancy and hope which is the devastating thing in South Africa.

Mrs. Smith: Moreover, you see, he is not a free man. Even if he was the most literate person in the world, he is not a free man. And this, I think, is a human right which should not be deprived of any person because of skin colour.

We think that not only are we speaking in this position. We are speaking for blacks in Africa. We are speaking for blacks anywhere. The position that Canada is put in by the kind of anomalies that we see happening, that we see developing, are an affront to our own citizens, when we say what we do about racial policy in this country, and about human rights and so on.

We are speaking not for our white citizens, really. We are speaking for our total population, including our black population, and then when they can see our policies with respect to black countries, our policies where the white minority is strongly in control, this does not ring true.

Mr. MacLean: I do not want to be offensive, but I think that with that attitude we are taking a holier-than-thou attitude. Canada, ever since its formation as a country, has maintained a very restricted immigration policy with

[Interprétation]

simplement de cela. Je suis maintenant assise près d'un Noir. Tout simplement que là-bas, cette situation ne se présenterait pas. Nous n'avons pas le droit de nous asseoir côte à côte dans un lieu public pour manger. Parce que quelqu'un a la peau d'une couleur différente, il y a toute sorte d'interdictions comme ça.

Je ne dis pas que c'est le seul genre d'oppression qui existe dans le monde, mais il s'agit d'une discrimination qui repose uniquement sur la couleur de la peau, et cela se voit jusqu'à vitam aeternam.

Mme Pratt: J'aimerais dire un mot. Il y a bien des oppressions dans le monde et je pense que nous devrions nous en occuper, mais je ne pense pas que nous puissions les accepter toutes en même temps. Je pense qu'il faut faire le choix de nous occuper de celles que nous pensons pouvoir améliorer. Et en ce qui concerne cette question d'Afrique du Sud, c'est là un problème pour le YMCA du Canada parce que le gouvernement du Canada peut prendre une position contre l'oppression raciale et adopter l'attitude de certains gouvernements, comme ceux des Nations Unies.

M. MacLean: Si je vous comprends bien, vous vous préoccupez davantage de la position relative que de la position absolue. Les Noirs de l'Afrique du Sud devant la nation africaine la plus cultivée. Ils ont les meilleurs services médicaux de toute l'Afrique.

Mme Pratt: Je ne pense pas que ce soit exact. Je crois que cela tient à la propagande qui figure dans les livres publiés depuis de nombreuses années par le gouvernement d'Afrique du Sud, mais ces livres sont démodés. Je pense qu'au point de vue éducation, les Noirs des États africains indépendants ont bien plus de chance que les Noirs d'Afrique du Sud.

Vous avez plus de 2 millions d'écoliers, mais jusqu'à quel âge resteront-ils à l'école? La plupart d'entre eux n'iront pas au-delà de la troisième année. Comme vous le savez, le grave problème en Afrique du Sud, c'est la moyenne de vie et l'absence d'espoir.

Mme Smith: En outre, vous voyez, le Noir n'est pas un homme libre. Même s'il est la personne la plus cultivée du monde, il n'est pas libre. Et c'est là, je pense, un droit humain, il devrait être retiré à personne sous couleur de sa peau.

Nous pensons que nous avons non seulement cette attitude, mais nous parlons pour tous les Noirs d'Afrique et nous parlons pour tous les Noirs du monde. La situation dans laquelle se trouve le Canada du fait du genre d'anomalie qui s'est produite sont une insulte à nos citoyens. Nous parlons de ce que nous faisons pour la politique raciale dans notre pays et droits de l'homme, etc.

Nous ne parlons pas vraiment pour notre citoyen de peau blanche. Nous parlons pour l'ensemble de la population, les Noirs y compris. Mais quand on jette un coup d'œil sur nos politiques touchant les pays noirs où la minorité blanche a la mainmise, cela sonne vraiment faux.

M. MacLean: Je ne voudrais pas vous offenser mais je pense que nous essayons d'être plus royaliste que le roi. Depuis sa création, le Canada a toujours conservé une politique d'immigration très restreinte touchant les autres

[Text]

regard to coloured races. We have a history with regard to our own native peoples that we cannot be too proud of, I do not think, when we start to tell other people how they should run their national affairs. If South Africa, which was a pretty empty country when the first whites arrived, had had as restrictive an immigration policy as Canada has had, there would be relatively few blacks in South Africa, in the country of South Africa, I am speaking of.

• 1120

Mrs. Smith: I think you will find in the files a brief from the YWCA of Canada about the immigration policy of Canada with respect to West Indians and so on...

Mr. MacLean: Yes.

Mrs. Smith: ... of some years standing now and I would agree we do need to be a great deal more liberal in that area and the same thing applies.

Mr. MacLean: My previous statement I think was questioned a bit. I would like to quote some figures according to the latest World Health Organization statistics with regard to some countries in Southern Africa. For example, the statistic as to the number of doctors per ten thousand of population.

Mr. Helleiner: Black or white?

Mr. MacLean: Both. Sorry. I presume, it does not actually state: Algeria, 1.1; Ethiopia, .2; Ghana, .8; Liberia, .9; Nigeria, .4; South Africa, 6.6. The figures I have used with regard to education have been—I have not used figures but the statement I made has been called into question but I prefer to maintain my own point of view on this that illiteracy among the black people of South Africa is lower than it is in any other black country in Africa.

Mrs. Pratt: Yes, that may well be true but I think that simply proves that in order to be useful to the white economy, the white economy needs some very elementary skills and so you have illiteracy more widespread than is at the moment economically possible in other independent African states but their literacy is for very elementary skills and only goes up to Grade 3.

Mr. MacLean: In 1968, the last year for which I have figures, there were 2,236 Bantu attending university in South Africa, which is a little beyond...

Mrs. Pratt: Out of an African population of almost 30 million, it is not very much.

Mr. MacLean: No, not very much but I think it compares fairly well with a number of other countries.

Mrs. Pratt: I doubt that.

Mr. MacLean: With the Congo, for example?

Mrs. Pratt: If I may go back to health services, the figures on South Africa by the World Health Organization I presume have not been broken down into white doctors or black doctors.

Mr. MacLean: I think that is right. It does not say so.

[Interpretation]

racés. Mais nous pouvons guère nous enorgueillir de nos expériences passées avec nos propres indigènes et nous ne devrions pas dire aux autres comment diriger leurs affaires nationales. Si l'Afrique du Sud, qui était à peu près vide à l'arrivée des premiers Blancs, avait eu la même politique d'immigration restrictive que le Canada, il y aurait relativement peu de Noirs en Afrique du Sud, dans le pays d'Afrique du Sud dont je parle.

Mme Smith: Je pense que vous trouverez dans les dossiers un mémoire du YMCA canadien sur la politique d'Immigration du Canada touchant les Antillais, etc....

M. MacLean: En effet.

Mme Smith: ... ce mémoire date de quelques années mais je reconnais que nous devrions être beaucoup plus libéraux dans ce domaine ou la même chose là aussi.

M. MacLean: Je pense que l'on a soulevé quelques doutes touchant ma déclaration précédente. J'aimerais vous citer certains chiffres provenant des dernières statistiques de l'Organisation mondiale de la santé touchant quelques pays d'Afrique du Sud. Par exemple, en ce qui concerne le nombre de docteurs pour dix mille habitants.

M. Helleiner: Des blancs ou des noirs?

M. MacLean: Les deux. Je regrette, je ne pense pas que ce soit en fait mentionné: Algérie L.1; Éthiopie 2; Ghana .8; Liberia .9; Nigeria .4; Afrique du Sud 6.6. Les chiffres que j'ai utilisés touchant l'instruction ont été—je n'ai pas utilisé de chiffres mais ma déclaration a été mise en doute, mais je préfère maintenir ma position et dire que l'analphabétisme est moins élevé chez les noirs d'Afrique du Sud que dans aucun autre pays d'Afrique.

Mme Pratt: C'est peut-être vrai mais je pense que cela prouve tout simplement que l'économie des blancs a besoin de quelques aptitudes très élémentaires et si vous avez donc peu d'analphabétisme qu'il serait économiquement souhaitable dans d'autres États indépendants africains mais leur culture est très limitée et ne va pas au-delà de la troisième année.

M. MacLean: En 1968 qui est l'année pour laquelle j'ai les derniers chiffres, il y avait 2,236 Bantus à l'université d'Afrique du Sud, ce qui représente un peu plus de...

Mme Pratt: Sur une population africaine de près de 30 millions ce chiffre n'est guère élevé.

M. MacLean: Non, mais ce chiffre se compare assez bien à un certain nombre d'autres pays.

Mme Pratt: J'en doute fort.

M. MacLean: Avec le Congo, par exemple.

Mme Pratt: Pour en revenir aux services de santé, je suppose que les chiffres fournis par l'Organisation mondiale de la santé pour l'Afrique du Sud n'ont pas été ventilés en docteurs blancs et docteurs noirs.

M. MacLean: Je pense que non. Ce n'est pas précisé.

[Texte]

Mrs. Pratt: In 1969 it was reported that 332 white doctors graduated from university while only 10 African doctors graduated in this same year. So it is extremely relevant whether these doctors are white or black.

Mr. MacLean: Many of their patients are not their own colour, I would think. I will pass.

The Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: I wanted to know whether the YMCA or the YWCA operated in South Africa?

Mrs. Smith: Yes.

Mr. Allmand: Are they segregated or are they integrated?

Mrs. Smith: There has been a very interesting history of the YWCA in South Africa. I will speak of the YWCA. There are now two organizations operating in South Africa, one which calls itself the YWCA which serves whites only and the world affiliated YWCA which is multiracial.

Mr. Allmand: I see. So the one that serves whites only does not belong to the world organization?

• 1125

Mrs. Smith: No, it became disaffiliated a long way back and not over a racial question, but over a policy of Evangelical church membership. It serves and did serve only whites. It was at this point that it was disaffiliated with the world YWCA.

It is therefore quite possible for a visitor, and this is a bit insidious, you see, to visit South Africa and think that he or she has seen the YWCA when, in fact, she has not seen the association that is affiliated with the world organization and supports the multiracial policy.

The organization which is affiliated with the world body, stands firmly on the multiracial policy. It operates, with great difficulty, many many blocks being put in its path, but insisting that it must serve all.

Last Spring when I attended a conference in Botswana on Leadership development, there were representing the YWCA of South Africa, both white and black delegates.

Mr. Allmand: Thank you.

The Vice-Chairman: Are there any other questions?

On behalf of the committee, I want to thank Mrs. Smith and Mrs. Pratt from the Young Women's Christian Association of Canada.

May I call upon the Canadian University Service Overseas representatives now.

I understand that there are quite a few representatives of the Canadian University Service Overseas here today. Their spokesman will be Mr. Lawrence Cumming.

He is accompanied by quite a few people. I have a list here which I am afraid is not complete. I have the name of Mr. Brian Slattery, a Member of the Board of Directors of CUSO. Is Professor McKinnel here?

Professor Robert McKinnel is Former Secretary-Treasurer of the Committee on African Studies in Canada. I have the name of Miss Mary Krug, Assistant

[Interprétation]

Mme Pratt: On a rapporté en 1969 que 332 docteurs blancs terminaient leurs études à l'université contre 10 docteurs africains pour la même année. Il serait donc extrêmement intéressant de savoir si ces docteurs sont blancs ou noirs.

M. MacLean: Je suppose qu'un grand nombre de leurs patients ne sont pas de la même couleur qu'eux.

Le président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Est-ce qu'ils pratiquent la ségrégation en Afrique du Sud.

Mme Smith: Oui.

M. Allmand: Est-ce qu'ils pratiquent la ségrégation ou est-ce qu'ils sont intégrés?

Mme Smith: L'histoire du YMCA en Afrique du Sud est fort intéressante et je vais en parler. Il y a maintenant deux organismes en Afrique du Sud, un qui s'appelle YMCA pour les blancs seulement et le YMCA international qui est multiracial.

M. Allmand: Je vois. Celui qui est réservé aux blancs n'appartient donc pas à l'organisation mondiale?

Mme Smith: Non, ils n'en font plus partie depuis très longtemps et pas pour une question raciale mais pour une question de politique de participation à l'église évangélique. Comme par le passé, c'est uniquement réservé aux blancs. C'est à se moment-là qu'il s'est détaché du YMCA mondial.

Il est fort possible pour un touriste de visiter l'Amérique du Sud de s'imaginer avoir vu le YMCA alors qu'en fait il n'a pas vu l'organisme affilié à l'organisation mondiale qui est en faveur de la politique multi-raciale.

L'organisme qui est affilié à l'organisme mondial a une attitude ferme touchant la politique multi-raciale. Il y a beaucoup de difficultés, on y met beaucoup de bâtons dans les roues, mais il insiste pour être ouvert à tous.

Au printemps dernier, j'ai assisté à une conférence à Botswana sur la formation en leadership. Il y avait des représentants du YMCA de l'Afrique du Sud, des délégués noirs et des blancs.

M. Allmand: Je vous remercie.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions?

Au nom du Comité, j'aimerais remercier M^{me} Smith et M^{me} Pratt de la Young Women Christian Association du Canada.

Je demanderais maintenant aux représentants du Service canadien universitaire d'outre-mer de prendre la parole.

Si je comprends bien, il y en a quelques-uns qui sont ici présents aujourd'hui. Leur porte-parole est M. Lawrence Cumming.

Il est accompagné de quelques personnes. J'ai une liste ici, mais je crains qu'elle ne soit complète. J'ai M. Brian Slattery, qui est membre du Conseil d'Administration du CUSO. Est-ce que le professeur McKinnel est présent?

Professeur Robert McKinnel est l'ancien secrétaire-trésorier du Comité canadien sur les études africaines. J'ai

[Text]

Director of the East and Central Africa Orientation Program; Mr. Donald Mothobi; and Mr. Antonio Boutscha. Mr. Cumming.

Mr. Lawrence Cumming (Member of Canadian University Service Overseas): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman and hon. members, the Chairman of the committee has asked me to go into a little more detail about the members of the panel who appear before you today.

Starting on your left is Mr. Don Mothobi. Mr. Mothobi is a graduate student in education at the Ontario Institute for Studies in Education, Toronto. He is from Zimbabwe, better known to the world as Rhodesia.

Next, is Professor Robert McKinnel who has already been introduced by the Chairman and Miss Krug who has also been introduced. Next to her is Mr. Antonio Boutscha, who is a graduate student in economics at McGill University. Mr. Boutscha is from Mozambique. Mr. Slattery on my immediate right is presently a lecturer in law at McGill University in Montreal. As the Chairman indicated, he is a member of CUSO's Board of Directors. He has previously served four years in Tanzania on CUSO assignment, first teaching at an institute for refugees in Dar es Salaam, and later lecturing in law at the University of Dar es Salaam.

• 1130

Finally, I am the Director of CUSO's Eastern Central Africa Program. I formerly served as a teacher in Kenya and later as a CUSO field officer in Uganda. I hope that hon. members of the Committee will feel free to address questions to any member of the panel. We have some diversity of experience and expertise and we hope that we can answer any questions you may have satisfactorily.

I would like to make special mention of the presence of Mr. Mothobi, and Mr. Boutscha on the panel. We felt that it was important to include these gentlemen in our presentation panel so that members of the Committee can seek some first-hand experience of what it means to live as a member of an oppressed majority in Southern Africa today.

Mr. Chairman, the following candid and forthright statement was made by 13 leaders of independent African countries on April 16, 1969. This is the Lusaka Manifesto which has already been referred to by Professor Helleiner this morning. I think it is extremely worth quoting.

None of us...

The leaders are referring to themselves.

4. None of us would claim that within our own States we have achieved that perfect social, economic and political organisation which would ensure a reasonable standard of living for all our people and establish individual security against avoidable hardship or miscarriage of justice. On the contrary, we acknowledge that within our own States the struggle towards human brotherhood and unchallenged human dignity is only beginning. It is on the basis of our commitment to human equality and human dignity, not on the basis of achieved perfection, that we

[Interpretation]

aussi sur la liste M¹¹ Mary Krug, Assistante-directrice pour le programme d'orientation en Afrique centrale et en Afrique de l'Est, M. Donald Mothobe et M. Antonio Boutscha. Monsieur Cumming.

M. Lawrence Cumming (membre du Service universitaire canadien d'outre-mer): Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, messieurs, le président du Comité m'a demandé de donner quelques détails sur les membres de l'équipe qui vient témoigner aujourd'hui devant vous.

A gauche se trouve M. Don Mothobe. M. Mothobe est diplômé en éducation de l'Institut d'études en éducation de l'Ontario à Toronto. Il est natif de Zimbabwe que l'on connaît plus souvent sous le nom de Rhodésie.

A côté de lui se trouve M. Robert McKinnel que le président vous a déjà présenté et M¹¹ Krug qui a déjà été présentée également. A ses côtés se trouve M. Antonio Boutscha qui est diplômé en sciences économiques à McGill University. M. Boutscha est natif de Mozambique. A ma droite se trouve M. Slattery qui est chargé de cours de droit à l'université McGill à Montréal. Comme l'a mentionné le président, il fait partie du Conseil d'administration de CUSO. Il a travaillé pour CUSO pendant quatre ans à Tanzanie où il a d'abord enseigné à l'Institut pour réfugiés du Dar es Salaam, puis il a enseigné le droit à l'université de Dar es Salaam.

Et finalement moi-même qui suis directeur des programmes CUSO pour l'Afrique de l'est et du centre. J'étais auparavant professeur au Kenya puis agent régional de CUSO en Uganda. J'invite les membres du Comité à adresser des questions à ceux qui sont présents ici. Notre expérience est diverse et nous espérons pouvoir répondre à vos questions de façon satisfaisante.

J'aimerais souligner que M. Mothobie et M. Boutscha font partie de l'équipe. Nous avons pensé qu'il était important qu'ils y figurent pour que les membres du Comité puissent avoir des réponses directes des membres de la majorité opprimée d'Afrique du sud.

Monsieur le président, la déclaration que je vais vous lire est une déclaration franche et directe qui a été faite par les 13 chefs des pays indépendants d'Afrique le 16 avril 1969. C'est le manifeste Lusaka auquel le professeur Helleiner a déjà fait allusion ce matin. Je pense qu'il vaut la peine d'être lu:

Aucun d'entre nous...

Les chefs font allusion à eux-mêmes.

4. Aucun d'entre nous ne prétendra que dans nos pays nous avons atteint l'organisation sociale, économique, politique parfaite qui permettrait d'assurer un standard de vie raisonnable pour tout le monde et d'établir la sécurité individuelle pour les protéger des erreurs inévitables de la justice. Nous reconnaissons au contraire que dans nos pays la lutte pour obtenir la fraternité humaine et la dignité humaine ne vient que de commencer. Parce que nous voulons obtenir l'égalité et la dignité humaines et pas parce que nous avons atteint la perfection que nous prenons position contre le colonialisme et la discrimination raciale qui se pratique en Afrique du sud. C'est uniquement à cause de ces principes universels que nous deman-

[Texte]

take our stand of hostility towards the colonialism and racial discrimination which is being practised in Southern Africa. It is on the basis of their commitment to these universal principles that we appeal to other members of the human race for support.

Later in the same document, the leaders continue:

6. The truth is, however, that in Mozambique, Angola, Rhodesia, South-West Africa, and the Union of South Africa, there is an open and continued denial of the principles of human equality and national self-determination. This is not a matter of failure in the implementation of accepted human principles. The effective Administration in all these territories are not struggling towards these difficult goals. They are fighting the principles; they are deliberately organising their societies so as to try to destroy the hold of these principles in the minds of men. It is for this reason that we believe the rest of the world must be interested. For the principle of human equality, and all that flows from it, is either universal or it does not exist. The dignity of all men is destroyed when the manhood of any human being is denied.

I might add gentlemen that this document was later endorsed by Canada and most of the other members of the United Nations at the United Nations.

Mr. Chairman, one of the most important statements to have been made in recent years concerning the relationship between Africa and the West, was a speech also referred to earlier by President Nyerere of Tanzania. The speech entitled "Stability and Change in Africa" was delivered to the University of Toronto on October 2, 1969. President Nyerere referred in his speech, among other things, to Canadian technical assistance personnel working in Tanzania. He said:

• 1135

This kind of technical assistance is very valuable to us. It also has a byproduct which is, I believe, important to Canada as well. For not only have we learned something about Canada from these workers. As intelligent people who have lived with us and worked with us, they have learned something about us. When they return to this country...

...referring to Canada.

...they are therefore frequently able to spread an understanding of what we are trying to do. They can tell of our successes and our failures; more important, they can also put our actions into the context of our circumstances and our motives. I believe this to be important to both countries.

It is in response to this kind of challenge that we appear before you today.

In closing, Mr. Chairman, CUSO's motto since its inception has been "Serve and Learn." These two aspects of the CUSO role are in fact inseparable. Serving is not merely something that we do for two years in a distant country. Serving involves learning and learning causes us to seek other means of serving. Our experience in Africa has clearly demonstrated to us the suffering which colonialism and racism has brought to that conti-

[Interprétation]

dons aux autres êtres humains de nous fournir leur aide.

Dans le même texte, un peu plus loin, les chefs poursuivent:

6. Le fait est toutefois qu'en Mozambique, en Angola, en Rhodésie, dans l'Afrique du sud-ouest et dans l'Union sud-africaine, on nie perpétuellement les principes d'égalité humaine et d'auto-détermination nationale. Ce n'est pas parce que des principes humains reconnus n'ont pas été mis en application. L'administration de tous ces territoires ne cherche pas à obtenir ces objectifs difficiles. Ils luttent contre les principes. Ils organisent délibérément leurs sociétés pour essayer de détruire la base de ces principes dans l'esprit des hommes. C'est pour cette raison que nous pensons que le reste du monde devrait s'y intéresser car si le principe de l'égalité humaine et ce qui en découle n'est pas universel n'existe pas. La dignité de tous les hommes est détruite quand on nie à un être humain sa qualité d'être humain.

J'ajouterais messieurs que ce document a été approuvé par la suite par le Canada et par les autres membres des Nations Unies aux Nations Unies.

Monsieur le président, parmi les déclarations les plus importantes qui ont été faites récemment touchant les liens entre l'Afrique et l'Ouest, il y a également un discours auquel le professeur Nyerere de Tanzania a fait allusion un peu plus tôt. Le discours intitulé «Stabilité et Changement en Afrique» a été prononcé à l'université de Toronto le 2 octobre 1969. Dans son discours, le professeur Nyerere se réfère entre autre chose au personnel d'aide technique canadien qui travaille en Tanzanie. Il déclare:

Ce genre d'aide technique nous est très précieux. Il a aussi son côté qui est précieux pour le Canada. Non seulement ses travailleurs nous ont appris des choses au sujet du Canada, mais par leur intelligence et vivant et en travaillant avec nous, ils ont aussi appris à nous connaître. Quand ils reviennent au pays,...

...il s'agit du Canada.

...ils peuvent faire également faire comprendre ce que nous cherchons à réaliser. Ils peuvent signaler nos réussites et nos faillites; mieux encore, ils peuvent situer nos actions dans le contexte des circonstances qui nous sont particulières et de nos mobiles. Cela me semble d'égale importance pour les deux pays.

C'est pour répondre à cet appel que je me présente ici aujourd'hui.

Pour conclure, monsieur le président, la devise de CUSO depuis son origine a été «servir et apprendre». Ce sont les deux aspects indissolubles de CUSO. Servir ne consiste pas simplement à travailler pendant deux ans dans un pays lointain. Servir. Suppose acquérir des connaissances et nous incite à trouver d'autres moyens de servir. Notre expérience en Afrique nous a clairement démontré les souffrances infligées par le colonialisme et

[Text]

ment. It urges us also to serve again by seeking to influence those with whom we may have some small amount of influence to adopt policies which we believe to be in the best interests not only of Canada and the vast majority of the peoples of Africa but mankind as a whole. Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Cumming. Mr. Thompson will be the first questioner, followed by Messrs. Allmand and MacDonald.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, I want to give a personal word of welcome to our CUSO representatives this morning.

I think in our discussions it might be well to say that there is no question of anyone, as far as I know on this Committee, approving of apartheid of the right of self-determination of African peoples. This is not the question really before us. It is how best to reach a mutually acceptable or desirable goal to eliminate all forms of discrimination, and we might put racial discrimination at the top.

I never have been in southern Africa. I happened to have served nearly 16 years, if I might use the word—I do it reluctantly but I do not know how else to describe it—with governments of “black” Africa. It was never expedient for me, in my position as an official of some of those countries, to directly associate myself in that way. Therefore anything that I have to say is very much oriented and very much directed at the goals which I am sure that every CUSO volunteer and others who have appeared before us have, that in bringing, in the first instance, Africa into its own we cannot separate the economic and social progress that is desirable from equality and justice for all in every sense of that word. That must be the goal of the human race if it is to survive at all. The question is: How do we reach that goal most effectively? Having said that, there are several black African countries that are either within the territorial area of South Africa itself or else closely related to the general area of southern Africa, and I am thinking of such countries as Malawi and Lesotho and some of the countries actually surrounded by South Africa.

Would you not think that we must be rather careful in the strategies adopted so as to not harden the resistance against the elimination of racial prejudice and the freeing of the African peoples themselves in, shall we say, countries like Botswana, and even Zambia, which cannot really exist today without trade with Rhodesia, and are we not running the danger, in taking too radical viewpoints, of seriously prejudicing the hope of those people or reaching the objectives which we are talking about. What would your opinion be on that, Mr. Cumming? I say this particularly because I used to know the Central African Federation very, very well when it was a federation, and the East African countries, which you are familiar with as well.

[Interpretation]

le racismisme sur ce continent. Cette expérience ne s'engage à servir encore en exerçant notre influence sur ceux avec qui nous pouvons avoir quelques crédits, en vue d'adopter des politiques que nous estimons dans le meilleur intérêt non seulement du Canada et de la majorité des peuples africains mais de l'humanité toute entière. Merci.

Le vice-président: Merci, monsieur Cumming. M. Thompson a le plancher et puis MM. Allmand et MacDonald.

M. Thompson: Monsieur le président, j'aimerais personnellement adresser un mot de bienvenue aux représentants de notre organisme CUSO ce matin.

Il me semble utile de mentionner au cours de nos délibérations que nul, dans ce Comité, à ma connaissance n'approuve la ségrégation ou ne conteste le droit à l'autodétermination des peuples de l'Afrique. Ce n'est pas la question que nous avons à discuter. L'objet de nos débats est de fixer un objectif commun acceptable ou souhaitable tendant à faire disparaître toutes formes de discrimination, et il y a lieu de placer en tête la discrimination raciale.

Je n'ai jamais visité l'Afrique du sud. J'ai fait du service pendant près de 16 ans—j'aimerais ne pas employer le terme qui me vient à l'idée mais je n'en trouve pas de plus approprié—avec des gouvernements de l'Afrique «noire». L'occasion ne s'est jamais présentée pour moi, dans mes fonctions officielles, de me situer dans ce contexte dans ces pays. Tout ce que j'ai à dire s'oriente donc en un sens unique et vise directement les objectifs qui sont communs à tous volontaires de CUSO et autres personnes ayant témoigné à notre présence, soit pour rendre à l'Afrique ses pleins droits, de partager le progrès économique et social que nous estimons désirable pour l'égalité et la justice à l'égard de tous dans toute l'acceptation du terme. C'est à cela que doit aspirer la race humaine si elle veut en tout survivre. Voici la question: comment pouvons-nous le mieux atteindre cet objectif? L'ayant dit, plusieurs pays de l'Afrique noire se trouvent soit à l'intérieur de la zone territoriale de l'Afrique du sud ou s'y rattachent de très près et je pense à des pays comme Malawi et Lesotho et à certains pays entièrement encadrés dans l'Afrique du sud.

Ne croyez-vous pas que nous devons être plutôt prudents dans notre rôle de stratège afin de ne pas rendre encore plus inflexible la résistance contre l'élimination du préjudice racial et la libération des peuples africains eux-mêmes, des pays tels que Botswana et même la Zambie, qui ne peuvent subsister sans les échanges commerciaux avec la Rhodésie et ne courons-nous pas le danger, en inclinant vers les radicaux, de compromettre gravement l'espoir qu'entretiennent ces peuples de réaliser les objectifs dont nous parlons. Quel serait votre sentiment à ce propos, monsieur Cumming? Je le dis en particulier parce que je connaissais la Fédération centre africaine très très bien alors, que c'est une fédération, de même que les pays de l'Afrique orientale que vous connaissez également bien.

• 1140

Mr. Cumming: I would agree that our choice of strategies must be very careful, however Mr. Thompson, I am not certain precisely what strategies you are proposing and therefore I find it. . .

M. Cumming: Je suis d'avis que nos stratégies doivent être soigneusement prévues; toutefois, monsieur Thompson, je ne sais en quoi précisément en quoi doivent consister ces stratégies que vous proposez et je trouve donc, . . .

[Texte]

Mr. Thompson: I am talking generally, I am not particularly talking to your brief.

Mr. Cumming: Yes.

Mr. Thompson: I am thinking of any form of activism that might harden the attitude, shall we say, of the present South African government, or the colonial governments of Angola and Mozambique, and the effect this might have on the peoples of the countries that I refer to who are independent in a sense today, certainly as far as government is concerned, but not very independent tradewise or economically in their own geographic position.

Mr. Cumming: I think that Mr. McKinnel would like to comment.

Professor Robert McKinnel (Former Secretary-Treasurer of the Committee on African Studies in Canada): I think this question of policy towards states like Botswana, Lesotho, Swaziland, on the borders or within South Africa is very important. I think our policy towards critical states like Zambia and Tanzania is important also, and certainly towards Malawi. There was some dispute earlier about what kind of trade policy was appropriate. I think there is one area where Canadian policy could be quite unanimously agreed upon, and that is in the area of international development assistance. I think all of these states are anxious to promote economic growth, one of the objectives of the white paper. They are anxious to promote it within the framework of a nonracial, democratic society. I think it is explainable why Canada should adopt countries like Nigeria, obvious countries for aid, and this aid should continue. I think there is a danger of neglect of minute countries, countries of less than 1 million people, but I think here is an area where Canada's leverage is very, very great.

The kind of initiative recently in Botswana had a tremendous impact on that country, it is highly consistent with Canadian objectives. It cannot induce greater hostility in the Republic of South Africa itself. One development project, for example, in Lesotho which seems to offer some promise is the Oxbow scheme. Where can Lesotho turn for aid at present except to South Africa? If Canada offers an alternative this gives these countries an option. One can ask whether Malawi might have been less anxious to identify herself commercially with South Africa if she had had more alternatives. Here again I think Canada could unequivocally reinforce her policy in the aid field in these neighbouring and nearby states.

Mr. Thompson: In regard to Malawi and several of the other countries mentioned, they have actually opened not only full-fledged trade relationships but even diplomatic relationships with the Republic of South Africa.

A witness: Only Malawi, I think.

Mr. Thompson: Well, diplomatic only Malawi, but trade, much more so, others as well.

Supposing Canada did block the sale of aluminum rod for the dam project in Mozambique, this might be a

[Interprétation]

M. Thompson: Je parle en général. Je ne discute pas particulièrement votre mémoire.

M. Cumming: Oui.

M. Thompson: Je pense à toute forme d'activisme susceptible de provoquer une attitude inflexible de la part par exemple du gouvernement au pouvoir en Afrique du Sud, ou les gouvernements coloniaux d'Angola et de Mozambique et à l'effet que cela pourrait avoir sur les peuples des pays que j'ai mentionnés qui sont en un certain sens indépendants aujourd'hui, du moins au point de vue administratif, mais qui ne le sont pas au point de vue commercial ou économique à cause de leur situation géographique.

M. Cumming: Je pense que M. McKinnel a un commentaire à faire.

M. Robert McKinnel (Ancien secrétaire-trésorier du Comité pour les études africaines au Canada): Je pense que cette question de politique à l'égard des états tels que Botswana, Lesotho, Swaziland, qui se trouvent sur les frontières ou à l'intérieur de l'Afrique du Sud est très importante. Je suis d'avis que notre politique à l'égard des états dont la situation est critique comme la Zambie, et la Tanzanie a aussi son importance et certainement à l'égard de Malawi. On a discuté plus tôt de la politique appropriée concernant les échanges. Il me semble qu'il y a un facteur où la politique canadienne serait approuvée à l'unanimité et c'est le secteur de l'aide au développement international. Je pense que tous ces états tiennent beaucoup à promouvoir le progrès économique, et c'est là un des objectifs du Livre blanc. Ils tiennent à le promouvoir dans une société non raciste mais démocratique. On peut s'expliquer pourquoi le Canada adopte des pays comme le Nigeria, des pays qui ont évidemment besoin d'aide, et il faut continuer de fournir cette aide. Nous avons tendance à négliger les pays sans importance, soit ceux qui comptent moins d'un million d'habitants, mais ce sont des pays où le Canada possède un levier puissant.

L'initiative lancée récemment au Botswana a eu de grandes répercussions dans le pays et est parfaitement conforme aux objectifs que se propose le Canada. Elle n'est pas de nature à fomentier l'hostilité à l'intérieur de la République sud-africaine. Un projet de développement par exemple, est le plan Oxbow au Lesotho, qui semble assez prometteur. A qui Lesotho peut-il demander de l'aide présentement sinon à l'Afrique du Sud? Si le Canada offre une alternative, cela donne à ces pays une option. On peut se demander si Malawi n'aurait pas mieux aimé s'identifier commercialement l'Afrique du Sud s'il y avait eu quelques alternatives. Je pense qu'ici encore le Canada pourrait sans équivoque consolider sa politique d'aide à ces états voisins ou adjacents.

M. Thompson: En ce qui concerne Malawi et plusieurs autres pays mentionnés, non seulement il sont établis des relations commerciales complètes mais aussi des relations diplomatiques avec la République de l'Afrique du Sud.

Un témoin: Seulement Malawi, je pense.

M. Thompson: Pour ce qui est des relations diplomatiques, Malawi seulement; mais pour ce qui est des relations commerciales, encore plus intenses, d'autres l'ont fait aussi.

[Text]

moral stand for Canada to take but is this going to have any effect on the completion of that dam at all, or is France or even Russia for that matter going to pick up that market immediately?

Mr. Antonio Boutscha (Canadian University Service Overseas): It is difficult for me, of course, to predict that if ALCAN gets out of that project the project will not be completed, or that no other company would get in, but at the same time I cannot predict that any other company that may get in will not find the same difficulties and the same opposition just as the other companies have had.

Mr. Brian Slattery (Member of the Board of Directors, Canadian University Service Overseas): If I may add to that, it would appear to me that we have to consider the interests of such countries as Lesotho, Malawi, Botswana and Zambia, but I think there is no better spokesman for the interests of those countries than the men themselves and, with the single exception of Malawi, all of these countries, to my knowledge, support the Lusaka Manifesto, which Canada also voted for, and which clearly says that dialogue has become impossible in relation to southern Africa, that they have tried that and it has not worked, has not gotten anywhere. I think that Canada cannot ignore the voices of those who might be affected, detrimentally, economically, by any stand that Canada might make.

• 1145

Mr. Thompson: I do not disagree with that statement at all, but what I am concerned about is that while the very people who were the drafters of that manifesto pledge themselves to it, they likewise develop trade relationships on an increasing scale with the very countries that this manifesto is aimed against.

Where does this strategy get us, as far as we are concerned here in Canada, at this particular point? I am very concerned about this talk of the sale of arms by Great Britain but I hear nothing about the sale of arms from other countries, by Canadians either, and our leadership is not just for ourselves. Our leadership, to be effective, has to be wider than that.

I have a note here that is dated February, 1971, which reports that, last year, France sold 72 military helicopters and 100 Mirage jet fighters, that there were several hundreds of light transport aircraft from Italy, 590 armoured cars, all of which is a land-operation, anti-guerilla, type of military equipment, with not a peep, as far as I can hear, from Canadian organizations. It is this area of inconsistency that bothers me as we attempt to find a way to a desirable goal which is to stand against and eliminate racial prejudice and this type of thing. This is where, while we can condemn ourselves for being hypocritical and having a two-faced policy, have to face up to the thing on a broader sense because it is one thing to put ourselves on a little throne of self-righteousness while the world goes to pot around us and quite another thing to try to lead on to the desirable objective for all the peoples of Africa, and I am including those of Malawi, Botswana, Swaziland, Zambia and all the rest of them.

May I have your comments?

[Interpretation]

En supposant que le Canada place un embargo sur la vente de l'aluminium en barre destiné au barrage de Mozambique, cela représentera une attitude morale de la part du Canada, mais est-ce que cela empêcherait de compléter le barrage, ou est-ce que la France ou même la Russie ne prendront pas aussitôt le marché?

M. Antonio Boutscha (CUSO): Il est difficile pour moi, naturellement, d'augurer que si ALCAN se retire du projet, le projet demeurera en suspens, ou qu'une autre entreprise ne voudra le poursuivre; mais je ne peux pas non plus prédire qu'une autre entreprise qui voudra s'y aventurer n'aura pas à faire face aux mêmes difficultés et à la même opposition ouverte par les autres entreprises.

M. Brian Slattery (Membre du conseil d'administration du CUSO): Si vous me permettez d'ajouter à ce propos, il me semble que nous avons à considérer les intérêts de pays comme lesotho, Malawi, Botswana et la Zambie; mais personne ne peut mieux défendre les intérêts de ces pays que les hommes eux-mêmes et sauf l'unique exception de Malawi, tous ces pays, à ma connaissance, appuient le manifeste de Lusaka en faveur duquel le Canada a aussi voté et qui déclare nettement que le dialogue est devenu impossible avec l'Afrique du Sud, qu'ils y ont eu recours sans succès. J'estime que le Canada ne peut pas refuser d'entendre la voix de ceux qui peuvent souffrir économiquement de l'attitude du Canada.

M. Thompson: Je n'entretiens aucun sentiment contraire à cette déclaration, mais ce qui me préoccupe c'est que, tandis que les personnes mêmes qui ont rédigé ce manifeste en prennent l'engagement, elles entreprennent en même temps des relations commerciales de plus en plus étendues avec les pays attaqués par ce manifeste.

Où nous conduit ce stratagème, en ce qui nous intéresse ici au Canada, à ce moment particulier? Je suis très inquiet en apprenant que la Grande-Bretagne a l'intention de vendre des armes alors que je n'entends pas parler de ventes d'armes par d'autres pays, non plus que par les Canadiens, et notre responsabilité d'État ne se confine pas à nos propres besoins. Notre rôle d'État, pour le jouer de façon efficace, doit s'étendre plus loin.

J'ai une note ici datée de février 1971 et qui m'apprend que, l'année dernière, la France a vendu 72 hélicoptères militaires et 100 avions de combat supersonique du type Mirage, que plusieurs centaines d'aéronefs légers de transport ont été expédiés d'Italie, 500 chars d'assaut tous du type militaire de répression au sol, sans qu'aucun organisme canadien ne souffle mot. C'est cet aspect contradictoire de la question qui m'inquiète, alors que nous cherchons à en venir à un objectif souhaitable d'opposition aux préjugés raciaux en vue de l'abattre. C'est dans un cas comme celui-là que nous pouvons nous accuser d'hypocrisie et de jouer un double jeu, ayant considéré l'aspect plus général, car c'est une chose de se flatter de bonnes intentions tandis que le monde se désagrège autour de nous, mais c'est une autre chose que de battre la marche vers l'objectif souhaitable pour tous les peuples d'Afrique et d'inclure ceux de Malawi, Botswana, Swaziland, de la Zambie et tous les autres.

Me permettez-vous certaines observations?

[Texte]

Mr. Mothobe: It would seem to me, and I must apologize but since I am not a Canadian, therefore I cannot express a Canadian opinion, that if any Canadian is concerned about support for apartheid, the first person he would approach is his own government. It seems rather an impossible task for Canadian citizens here to go and make representations, say, to the French Government.

Mr. Thompson: Dear friend, we are doing that; we are doing that very well, I think. Not only are you here now but there are the Black Paper and other expressions, and certainly I am not against that at all. I am assuming that we are doing that.

Mr. Mothobe: I am sure that the French students, for instance, as far as I know, and the British students, have made very strong representations to their government.

Mr. Thompson: I do not hear it from any of the former French colonial countries. They go along with it very well and they are part of black Africa, too. In fact, I hear very little complaint from former French colonial African countries with regard to this.

Mr. Mothobe: If you followed up the Houphet Boigny case, the students and some of the trade unions did demonstrate quite vocally in Abidjan itself after he made the statement. It is only that the press reports that come out here confine themselves just merely to the leader of the country and do not report what else goes on.

Mr. Slattery: If I may add to that, I think that we have to agree that there are many weaknesses in the foreign policies of many other countries, but as long as we agree together here in Canada that they are weaknesses, why should we imitate them? If we disagree with the policy of France, surely we should clean up our own backyard first and I think that is what we should be doing. Then we can say to France: "By God, you should be doing as we are doing." Perhaps we should be doing that already, I do not know; but that should not stop us from making the stand that we consider appropriate. It is not for France to tell us what to do.

Mr. Thompson: Mr. Chairman, that is not the argument at all. I agree that we must clean up our own backyard, but at the same time, if our own self-righteousness should result, we would hope, from some positive action better than we have at the present time against the evil of apartheid or racial discrimination, it seems to me that if we are going to be consistent we had better also be vocal about some of the things that are far greater in scope and that really make our own position rather insignificant as far as the ultimate elimination of the problem. This is where I am concerned, the ultimate elimination of the problem as well as our own position and this I do not hear from some of the organizations that are involved. I think CUSO is very active French-speaking Africa, francophone Africa as well, however, I do not want to belabour the point, Mr. Chairman, our time is going along. I just wanted to make a point.

[Interprétation]

M. Mothobe: J'ai l'impression, mais vous devez m'excuser n'étant pas Canadien de ne pouvoir exprimer une opinion canadienne, que si le Canadien se tourmentait de l'appui accordé à la ségrégation, la première personne à laquelle il s'adresserait serait son propre gouvernement. Il semble plutôt impossible aux citoyens canadiens d'aller faire des représentations, par exemple, au gouvernement français.

M. Thompson: Mais, cher ami, c'est ce que nous faisons; et nous le faisons très bien, ce me semble. Non seulement vous êtes ici mais il y a le Livre noir et autres modes d'expression et croyez bien que je ne m'y oppose pas du tout. Je présume que nous le faisons.

M. Mothobe: Je suis sûr que les étudiants français, par exemple, autant que je sache, et les étudiants britanniques ont fait de fortes représentations à leur gouvernement.

M. Thompson: Il ne m'en parvient pas d'écho des anciennes colonies françaises. Ils s'en accommodent très bien et font aussi partie de l'Afrique Noire. En fait, j'entends très peu de plaintes des pays africains des colonies françaises à ce propos.

M. Mothobe: Si vous avez suivi la cause Houphet Boigny, vous n'êtes pas sans savoir que les étudiants et certains syndicats ouvriers ont fait des démonstrations retentissantes à Abidjan après sa déclaration. C'est simplement que les rapports de la presse qui parviennent ici s'en tiennent aux nouvelles concernant les leaders des pays et rien d'autre.

M. Slattery: Si je puis ajouter un commentaire, je pense que nous devons reconnaître qu'il y a de nombreuses faiblesses dans les politiques étrangères de beaucoup d'autres pays; mais, du moment que nous sommes d'accord ici au Canada qu'il existe des faiblesses, pourquoi les limiter? Si nous ne sommes pas d'accord avec la politique de la France, pourquoi ne pas nettoyer d'abord notre propre cour et c'est ce que je pense que nous devons faire. Nous pourrions alors dire à la France: Bon Dieu, vous devriez faire ce que nous faisons. Peut-être devrions-nous déjà le faire, je ne sais pas; mais cela ne devrait nous empêcher de manifester en faveur de ce que nous estimons devoir être fait. Ce n'est pas à la France de nous dire ce que nous devons faire.

M. Thompson: Monsieur le président, cela n'a rien à voir avec la question. J'admets que nous devons nettoyer notre propre cour mais, en même temps, si notre propre estime doit résulter, nous l'espérons, de quelques actions positives que celles que nous avons adoptées jusqu'à présent à l'égard de la sinistre ségrégation discrimination raciale, je juge que si nous devons être logiques nous devons aussi élever la voix dans des circonstances d'une plus grande portée et cela nous impose un rôle beaucoup plus grave dans la solution ultime du problème central. Voici ce qui captive mon attention, la solution ultime du problème ainsi que l'attitude que nous devons adopter que je n'entends pas de la part des organismes intéressés. Je pense que CUSO est très actif en Afrique française, en Afrique francophone également; toutefois, je ne veux pas éroder ce point, monsieur le président, car le temps s'écoule. Je désirais simplement le signaler.

[Text]

• 1150

The Vice-Chairman: Thank you Mr. Thompson. Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Well, on that last point, I wanted to ask a question with respect to the brief. I have a brief which is called The CUSO Brief on Southern Africa and I have another brief which is called Mémoire de SUCO and it appears to be a direct translation, is it a brief of SUCO which as I know it is a pretty separate organization from CUSO or is it merely a translation of the CUSO brief?

Mr. Cumming: This is a translation of the CUSO brief. The brief, in fact, was prepared on behalf of CUSO by our Eastern Central Africa program which is an anglo-phone African program.

Mr. Allmand: So we really have no representations from SUCO before us?

Mr. Cumming: Well it depends on your definition of SUCO you know, whether it is a translation from the English or whether it is SUCO, the organization which has a very autonomous status with relation to CUSO.

Mr. Allmand: That is what I meant. SUCO as I know it is fairly autonomous of CUSO.

Mr. Slattery: Yes, but we have a joint board of directors.

Mr. Allmand: But would they, what I was...

Mr. Slattery: This has been endorsed by the board of directors and therefore has been endorsed by CUSO-SUCO.

Mr. Allmand: Oh, good, well that is what I was really getting at. So the French speaking representatives in SUCO, Canadians who served in SUCO in mostly French African countries, back up this brief? Good, well that is what I really wanted to know.

The Vice-Chairman: At least the board of directors do.

Mr. Allmand: Yes, the board of directors. My next question relates to recommendations in the black paper brief and certain recommendations in your brief requesting recognition of the liberation movements. The black paper brief it seems to go a little bit further. It says that we should declare publicly that armed resistance is justified, it was stated more or less like that. One has to be sympathetic to armed opposition to the regimes in those countries because one feels that maybe there is no other way of doing it; however, it is rather difficult to know how a country like Canada can give support to armed movements, military movements against those regimes and I was going to ask you how can we do it, and keep within the terms of international law. I also wanted to find out if there were more than one liberation movement, let us say,—maybe these men here can help us,—in Angola or in Mozambique or in Rhodesia. Is there a united armed resistance group in those countries so that it would be much easier, I would think, to help them and what form of support does one country give to these things publicly, or how do you do it?

[Interpretation]

Le vice-président: Merci, monsieur Thompson. Monsieur Allmand.

M. Allmand: Au sujet du dernier point qui a été soulevé, j'aimerais poser une question ayant trait au mémoire. J'ai un mémoire intitulé le *mémoire de CUSO sur l'Afrique australe* mais j'ai un autre mémoire intitulé: *mémoire de SUCO* et la traduction semble littérale; c'est un mémoire de SUCO que je sais être un organisme parfaitement distinct de CUSO ou s'agit-il simplement d'une traduction du mémoire de CUSO?

M. Cumming: C'est une traduction du mémoire de CUSO. Le mémoire a été en réalité rédigé au nom de CUSO par l'intermédiaire de notre programme de l'Afrique centrale orientale qui est un programme anglophone africain.

M. Allmand: Nous n'avons donc entendu aucune représentation du SUCO?

M. Cumming: Tout cela dépend de la définition que nous donnons à SUCO, à savoir s'il s'agit d'une traduction de l'anglais ou s'il s'agit de l'organisme SUCO dont le statut est parfaitement autonome par rapport à CUSO.

M. Allmand: C'est ce que je voulais dire. CUSO.

M. Slattery: Oui, mais nous avons le même conseil de direction.

M. Allmand: Mais est-ce que...

M. Slattery: Le mémoire a été approuvé par le Conseil d'administration et il l'est donc également par CUSO et SUCO.

M. Allmand: Ah! très bien, c'est ce que je voulais savoir. Alors les représentants de langue française de SUCO, les Canadiens qui ont servi SUCO dans la plupart des pays africains français approuvent ce mémoire? Bon, c'est exactement ce que je voulais savoir.

Le vice-président: Tout au moins le Conseil d'administration.

M. Allmand: Oui, le Conseil d'administration. Ma prochaine question se rapporte aux recommandations du mémoire sur le Livre noir et certaines recommandations faites dans votre mémoire voulant que les mouvements de libération soient reconnus. Le mémoire sur le Livre noir semble s'avancer davantage. Il dit que nous devrions déclarer publiquement que la résistance armée est justifiée, ou quelque chose à cet effet. On ne peut manquer de sympathie à l'égard de la rébellion armée contre certains régimes de ces pays, car il ne semble pas y avoir d'autres moyens de s'y opposer; toutefois il est plutôt difficile de déterminer de quelle manière un pays comme le Canada peut se faire le partisan de mouvements armés, d'entreprises militaires contre ces régimes, et j'allais vous demander comment nous pouvons le faire sans enfreindre la Loi internationale. Je voulais également savoir s'il y avait plus d'un mouvement de libération—et je présume que les témoins présents peuvent nous renseigner—en Angola ou en Mozambique ou en Rhodesie. Existe-t-il un groupe uniforme de résistance armée dans ces pays, de façon qu'il serait beaucoup plus facile il me semble de les

[Texte]

Mr. Boutscha: First of all, I could never expect to get any military support from the western countries, so as far as I am concerned, and as far as the people of Mozambique are concerned they are very well aware now that because of your alliance with Portugal within NATO, there is no way officially that we can get any military support from the western countries except those weapons that we captured in the battlefield.

Now as far as other support that you can give is concerned I think they are quite well stated in some of the briefs. I do not think there is any need for me to elaborate on what kind of help the western countries can do. All I can say is that if one looks around at what other western countries are doing it is very easy to see what you can do. Sweden, for instance, has succeeded in convincing the government to allocate some funds each year in their budget in support, for instance, of their nationalist movements from the Portuguese colonies. I do not know whether the Canadian government could do it, but this would be a kind of help that it could give.

• 1155

The United States, for instance, where the government is so influential with Portugal, cannot give that kind of help openly. There are certain organizations like the African-American Institute and the American Committee on Africa, who give some support in terms of money, in terms of clothing, in terms of medicine and so forth that are necessary for the guerilla movements to operate. As far as what kind of nationalist movements or guerilla movements you would support this you would find difficult since there are so many. It is unfortunate and we do recognize that it should not be that way but there are many explanations. Those who have read about the Algerian Revolution are aware that there were also splinter groups which existed. These are things that are inevitable. The people who are most acquainted with the situation is the Organization of African Unity. The Organization of African Unity has established a policy whereby they have created the African Liberation Committee which is in Dar es Salaam. This African Liberation Committee assesses what kind of nationalist movements should be supported. Each time there is any organization which believes that the only solution to change this situation is a military struggle, it will make its proposals, and give its suggestions. It will approach the OAU to be recognized and the OAU will stop this situation and sometimes will not even recognize it. I would think that one of the criteria for those people who are interested in helping would be to help those organizations that have been recognized by the OAU.

Mr. Allmand: Is the OAU giving assistance, nonmilitary assistance or any kind of recognition itself to liberation movements within the countries? I presume it is not giving military assistance as an organization, but is it giving nonmilitary assistance in the same way as Sweden?

Mr. Boutscha: Yes. According to OAU, all the members are supposed to pay a certain percentage each year which goes to the African Liberation Committee which will allocate the money and the other necessary things that the OAU can afford to give to those organizations that have been recognized by it.

[Interprétation]

aider, et quel est le genre d'appui officiel qu'un pays peut offrir et de quelle manière?

M. Boutscha: D'abord, je n'espérerais jamais obtenir l'appui militaire des pays occidentaux et, pour ma part, et en ce qui concerne la population de Mozambique, nous nous rendons parfaitement compte que par suite de votre alliance avec le Portugal au sein de l'OTAN, nous ne pouvons d'aucune façon espérer de l'appui militaire des pays occidentaux, si non en nous saisissant des armes laissées sur les champs de bataille.

Pour ce qui est des autres formes d'appui que vous pouvez nous donner, elles sont clairement précisées dans les mémoires. Il est inutile de m'attarder sur le type d'aide que les pays occidentaux sont à même de fournir. Pour voir ce qu'on peut faire, il suffit de retarder ce que font les autres pays de l'Ouest. Aussi en Suède le peuple a réussi de convaincre le gouvernement d'attribuer une certaine somme chaque année au titre d'aide au mouvement nationaliste dans les colonies portugaises. J'ignore si le gouvernement canadien pourrait en faire autant, mais voilà un type d'aide qui peut être accordé.

Par contre, aux États-Unis, en dépit du fait que le gouvernement exerce une forte influence sur le Portugal, il n'est pas à même de fournir cette aide overtement. Des organisations telle que l'Institut amérique-afrique et le comité américain pour l'Afrique fournissent de l'aide en argent, en vêtements et en médicaments nécessaires au mouvement de guerilla. Il est difficile de dire quel mouvement nationaliste aux mouvements engagés dans la guerre de guerilla il convient d'aider, en raison du nombre important de ces organisations. Cette situation déplorable est attribuable pour plusieurs raisons. Ceux qui sont au courant de la révolution algérienne savent que là aussi le mouvement s'est scindé en plusieurs sections, ce qui semblerait inévitable. Les personnes faisant partie de l'organisation pour l'Unité africaine sont les mieux au courant de cette situation. Cette organisation a en effet établi le comité de libération africaine dont le siège est situé à Dares-Salaam. C'est ce comité qui décide quels sont les mouvements nationalistes qui bénéficieront d'une aide. Toutes les organisations qui sont d'avis que seul un conflit armé est susceptible de modifier la situation, soumettent leurs suggestions au Comité. Ils demandent à être reconnu par l'organisation pour l'Unité africaine, mais une telle reconnaissance peut être refusée. Je suggérerais dès lors que les personnes désireuses d'aider ces mouvements accordent leur aide aux organisations reconnues par cette organisation pour l'Unité africaine.

M. Allmand: Est-ce que l'OUA accorde une aide non militaire ou une reconnaissance quelconque aux mouvements de libération à l'intérieur de ce pays? Je suppose qu'elle n'accorde pas une aide militaire à proprement parler mais plutôt une aide non militaire comme le fait la Suède.

M. Boutscha: C'est bien ainsi. Tous les membres de l'OUA versent un certain pourcentage au Comité de libération africaine, lequel attribue ses fonds aux organisations reconnues par l'OUA.

[Text]

Mr. Allmand: You have in your brief here a paragraph about what Sweden is doing. Is it doing this with respect to both the Portuguese colonies and South Africa, Namibia and Rhodesia?

Mr. Boutscha: I do not know. All I know is that as far as the Portuguese colonies are concerned, Sweden is doing this. Maybe my friend could answer that question.

Mr. Mathobe: Sweden does most of its help to the Portuguese colonies but it also gives, as far as I know, to the Rhodesian movements. It also gives nonmaterial support to the Rhodesian movements although not as much as to the Portuguese ones.

Mr. Allmand: And, what about South Africa itself?

Mr. Mathobe: I have no idea.

• 1200

Mr. Slattery: I wanted to say something about the policy of the Canadian government because to my own surprise when I investigated the matter, the Canadian government in its voting record in both the Security Council and the General Assembly of the United Nations has recognized the legitimacy of the liberation movement. The strongest statement of that is found in a resolution of the Security Council at a time when Canada was a member. This resolution was adopted unanimously. It is Resolution 253 passed on May 29, 1968. In the preamble, this resolution which Canada voted for says that they recognize the legitimacy of the struggle of the people of Southern Rhodesia and later on they make that more explicit. In Article 13 Canada urges all states, members of the United Nations, to render moral and material assistance to the people of Southern Rhodesia in their struggle to achieve their freedom and independence. I think that is a rather strong and unequivocal statement on the part of the Canadian government.

Similar resolutions were voted for: there is one on October 31, 1969, in which Canada recognized the legitimacy of the struggle of the people of Namibia; South Africa on November 21, 1969; and Mozambique and Angola on November 29, 1969. In fact this would not be a new policy on the part of the Canadian government; this would really be carrying out a policy which it has already declared itself publicly to be in favour of.

Mr. Allmand: The difficulty for me is that I see a distinction because I think it is much more difficult to implement a policy than to vote for it at the United Nations. You are a lawyer, I am just wondering what the implications are for such things as international law with respect to war and peace and intervention if one country actually helps a liberation movement in another country even though it is nonmilitary assistance. I will have to check into this. It would seem to me there is a difference between doing that and voting at the United Nations.

Mr. Slattery: In international law in the case of South West Africa, Southern Rhodesia and Mozambique and Angola, the occupation of these countries is recognized as illegal by not only Canada but the international community.

Mr. Allmand: Yes.

[Interpretation]

M. Allmand: Un paragraphe de votre mémoire traite de l'aide fournie par la Suède. Est-ce qu'elle fournit de l'aide aussi bien aux colonies portugaises qu'à l'Afrique du Sud, aux Nanimes et à la Rhodésie?

M. Boutscha: Je ne sais pas. Je sais seulement que la Suède fournit de l'aide aux colonies portugaises. Mon ami pourrait peut-être répondre à votre question.

M. Mathobe: Le gros de l'aide suédoise est destinée aux colonies portugaises mais je crois savoir que qu'elle aide également les mouvements en Rhodésie. Elle soutient les mouvements rhodésiens, mais pas à la même échelle que ceux des colonies portugaises.

M. Allmand: Et qu'en est-il de l'Afrique du Sud?

M. Mathobe: Je ne suis pas du tout au courant.

M. Slattery: Je voudrais dire un mot au sujet de la politique du gouvernement canadien, car à ma propre surprise, j'ai pu constater d'après les forces canadiennes au Conseil de sécurité et à l'assemblée générale des Nations unies, qu'il reconnaissait les mouvements de libération. Ceci est clairement expliqué dans une résolution du Conseil de sécurité faite au moment où le Canada siégeait au Conseil. La résolution a été adoptée à l'unanimité, il s'agit de la résolution 253 du 29 mai 1968. Le préambule de cette résolution approuvée par le Canada déclare que le Conseil reconnaît le bien-fondé de la lutte du peuple de la Rhodésie du Sud, et cette position est explicitée plus loin dans le texte de la résolution. A l'article 13, le Canada invite tous les états membres des Nations Unies à accorder une aide morale et matérielle au peuple de la Rhodésie du Sud dans sa lutte pour sa liberté et son indépendance. C'est à mon avis une déclaration énergique et inéquivoque de la part du gouvernement canadien.

Des résolutions analogues furent adoptées notamment le 31 octobre 1969 aux termes de laquelle le Canada reconnaît le bien-fondé de la lutte du peuple du Namib; la résolution du 21 novembre 1969 concernant la lutte en Afrique du Sud et la déclaration du 29 novembre 1969 concernant le Mozambique et l'Angola. Ceci ne constituerait donc pas une nouvelle politique pour le gouvernement canadien, ce serait au contraire la continuation d'une politique ouvertement appuyée par le gouvernement.

M. Allmand: Le fait c'est qu'il est plus difficile de mettre une politique en œuvre que de voter en sa faveur aux Nations Unies. En tant qu'avocat, vous pourriez peut-être me dire quelles seraient les répercussions en droit international en ce qui concerne la guerre et la paix et les interventions militaires au cas où un pays soutient un mouvement de libération nationale dans un autre pays, même si cette aide est de caractère non-militaire. Ce n'est pas la même chose, je pense, d'accorder une telle aide et de voter aux Nations Unies.

M. Slattery: L'occupation de l'Afrique du Sud-ouest, de la Rhodésie du Sud, du Mozambique et de l'Angola est considérée comme illégale, non seulement par le Canada, mais par la Communauté internationale toute entière.

M. Allmand: Je sais.

[Texte]

Mr. Slattery: Therefore, if the occupation of, say Mozambique, is illegal, resistance to an illegal occupation of a country is lawful under the charter of the United Nations, as I think you know yourself, being a lawyer.

Mr. Allmand: Yes. Thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Allmand. I asked Mr. Cumming whether he could give some figures about the number of CUSO volunteers in the different countries of South Africa. Do you have volunteers in all these different countries?

Mr. Cumming: We have no volunteers in those countries which are currently under a white minority government such as South Africa, Rhodesia, Mozambique and Angola, for example. However, we do have a number of volunteers in countries that are either bordering on or virtually surrounded by Southern African countries. I refer particularly to Tanzania which borders on Mozambique, Fambia which borders on Rhodesia and Angola, Botswana which is virtually surrounded by South Africa and Rhodesia, and also Malawi. I would say, Mr. Chairman, that we do consider this as a gesture, perhaps more than a gesture of support to independent African countries in that area. We hope that we are assisting those countries to build up strong and dynamic societies capable of withstanding pressures from the countries of South Africa, capable also of acting as examples of nonracialism in practice. So we do consider our contribution to the countries in that area to be of great importance.

The Vice-Chairman: Do I understand that it is a CUSO decision that no volunteers would work in the discriminating countries?

• 1205

Mr. Cumming: Yes, that is correct. We have never to the best of my knowledge received a request from any one of those countries, but I think I can safely say that we would not respond if we did.

The Vice-Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald: I would like to put a couple of questions to the two witnesses from Mozambique and Rhodesia. In connection with Mozambique, we have had suggestions from time to time that there has been direct evidence of Canadian military equipment being used by the Portuguese government to put down and suppress these liberation movements. The suggestion is that this military equipment has been acquired through our joint alliance in NATO. Do you have any evidence of this, or is there any consciousness in Mozambique that Canada may be lending some kind of unwitting support to the Portuguese government in suppressing the liberation movement?

Mr. Boutscha: Yes, we have some of the planes that were shot down in Mozambique. They had some marks of "Alouette" and so on. I understand they were not given directly by Canada to Portugal, but they were somehow I do not know, sold or given to Germany and from Germany they went to Portugal and from Portugal they ended up in Mozambique and Angola.

[Interprétation]

M. Slattery: Dès lors, si l'occupation du Mozambique est illégale, la résistance à cette occupation illégale est parfaitement légale aux termes de la Charte des Nations Unies. Ce que en tant qu'avocat, vous devez certainement savoir.

M. Allmand: Je le sais en effet. Merci beaucoup.

Le vice-président: Merci, monsieur Allmand. J'ai demandé à M. Cumming s'il pouvait me fournir des chiffres concernant le nombre des volontaires de la CSO dans les différents pays de l'Afrique du Sud. Avez-vous des volontaires dans tous les pays?

M. Cumming: Nous n'avons pas de volontaires dans les pays dirigés par un gouvernement minoritaire de blancs, tel que l'Afrique du Sud, la Rhodésie, le Mozambique et l'Angola. Nous avons cependant des volontaires dans des pays soit voisins, soit entourés par les pays de l'Afrique du Sud. Il s'agit en particulier de la Tanzanie, voisine du Mozambique, de la Zambie, voisine de la Rhodésie et de l'Angola, du Botswana entouré par l'Afrique du Sud et la Rhodésie ainsi que du Malawi. Ceci est un geste de soutien vis-à-vis des pays indépendants d'Afrique dans cette région. Nous espérons que notre aide contribue à ériger dans ces pays des sociétés fortes et dynamiques, susceptibles de résister aux pressions des pays de l'Afrique du Sud et de fournir un exemple d'une politique non raciale. Nous estimons donc que notre aide à ces pays revêt une grande importance.

Le vice-président: Est-ce bien la CUSO qui a décidé qu'il n'y aurait pas de volontaires dans les pays où il y a une discrimination?

M. Cumming: C'est bien juste. Autant que je sache, aucune demande ne nous est jamais parvenue d'un de ces pays, mais je puis vous assurer que nous n'y donnerions pas suite si une telle demande nous était faite.

Le vice-président: Monsieur MacDonald.

M. MacDonald: Je voudrais poser quelques questions aux deux témoins du Mozambique et de la Rhodésie. En ce qui concerne le Mozambique, des bruits ont couru qu'il y aurait des preuves suivant lesquelles de l'équipement militaire canadien est utilisé par le Gouvernement portugais dans la lutte contre le Mouvement de libération. Cet équipement militaire aurait été acquis par le canal de notre participation au sein de l'OTAN. Avez-vous des preuves qui pourraient corroborer cette déclaration et existe-t-il un courant d'opinions en Mozambique selon lequel le Canada accorde une aide involontaire au Gouvernement portugais dans sa lutte contre le Mouvement de libération?

M. Boutscha: Il y a eu les avions abattus au Mozambique. Ils portaient les marques «Alouette». Ils n'avaient pas été donnés directement par le Canada au Portugal mais d'une façon ou d'une autre vendus à l'Allemagne d'où ils auraient été dirigés sur le Portugal pour être utilisés au Mozambique et Angola.

[Text]

The people of Mozambique actually do not know how these transactions are made. All they know is that when the plane is shot down we see where it comes from.

Mr. MacDonald: Do you know if this is still the case today, that there is still some Canadian military equipment that may in fact be used by the Portuguese authorities?

Mr. Boutscha: The most recent planes which were shot down as far as I know we did not see any mark of Canada, but it was from the United States and Germany, but we did get some from Canada.

Mr. MacDonald: A question to the representative from Rhodesia. It seems clear now that the program of sanctions implemented by the United Nations has not been terribly effective in achieving any pressure on the Smith régime to alter their policies. Do you think there are any further steps that can be done collectively through the United Nations in this way that might strengthen the international pressure on the Smith régime?

Mr. Mothobe: It is possible that if the United Nations was quite willing to take measures against, say, Rhodesia's main supporters which are South Africa and Portugal, who are both members of the United Nations and therefore breaking the United Nations resolution, that perhaps sanctions could be effective, but it is ridiculous at present because you put sanctions, say, on Rhodesian tobacco and all that any buyer does is buy the tobacco from South Africa who then buys whatever stocks they need from Rhodesia. This has been the game that has been going on. Japan is doing the same thing, Italy and France, who I assume are still members of the United Nations.

Another thing that could be done is that the people who support sanctions should get it out of their mind that they can have sanctions while at the same time the African population does not suffer much more, because I think the major weakness has always been that we want to make sanctions effective in such a way that the white population will surrender. This is either very good gamesmanship or just terrible naivety, because the white population is in control in Rhodesia all they could do is divert the effect of the sanctions to the African population. It would seem to me that it should be accepted by now that the African is suffering anyway, and anything more that happens to us is nothing new.

Mr. MacDonald: Are you suggesting, I am not quite clear, a willingness or not on the part of the black majority in Rhodesia to see some form of tightening of sanctions that as you suggest will make it more difficult not only for the white population but for the black population as well. Do you think there is common agreement among the black population in Rhodesia to accept this?

• 1210

Mr. Mothobe: It is kind of difficult to measure, but I would say since 90 per cent of the black population in Rhodesia is dependent on the subsistence sector where they grow their own food and virtually live off what they do for themselves, it seems to me that any effect of sanctions is actually on say the cash economy, of which many of us are not members. Therefore if sanctions came

[Interpretation]

Le peuple du Mozambique ignore les modalités de ces transactions. Mais au moment où l'avion est abattu, il peut constater son origine.

M. MacDonald: Savez-vous si, encore, à l'heure actuelle les autorités portugaises utilisent de l'équipement militaire canadien?

M. Boutscha: Les derniers avions à être abattus ne venaient pas du Canada, mais des États-Unis et d'Allemagne.

M. MacDonald: J'aimerais maintenant poser une question au représentant de la Rhodésie. Il est clair que les sanctions mises en œuvre par les Nations Unies n'ont pas réussi à obliger le régime Smith à modifier sa politique. Croyez-vous que d'autres mesures collectives mises en œuvre par les Nations Unies puissent renforcer la pression internationale contre le régime Smith?

M. Methobe: Peut-être que si les Nations Unies se décidaient de prendre des mesures contre les principaux soutiens de la Rhodésie, c'est-à-dire l'Afrique du Sud et le Portugal, tous deux membres des Nations Unies et qui ne respectent donc pas la résolution adoptée par les Nations Unies, il se pourrait que dans ce cas les sanctions portent fruit: mais pour le moment nous avons une situation ridicule mais en dépit de l'interdiction d'acheter le tabac de Rhodésie, il suffit à quiconque d'acheter du tabac à l'Afrique du Sud qui elle s'approvisionne en Rhodésie. Ce petit jeu se pratique depuis tout un temps déjà. Le Japon, l'Italie et la France, tous membres des Nations Unies, font de même.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'en appuyant ces sanctions, la population africaine soutient le gros des conséquences car notre faiblesse majeure a toujours été de vouloir promulguer des sanctions qui auraient pour effet d'obliger la population blanche à capituler. Or, la population blanche détient la totalité du pouvoir en Rhodésie et lorsque des sanctions sont appliquées elle en fait supporter les effets à la population africaine. Il faut se rendre compte que la population africaine souffre en tout état de cause et que des nouvelles brimades ne constituent pas une nouveauté.

M. MacDonald: Voulez-vous dire que la majorité noire de la Rhodésie est en faveur d'un renforcement des sanctions qui aurait pour effet de rendre la vie plus difficile non seulement pour la population blanche mais également pour la population africaine. Pensez-vous que la population africaine de la Rhodésie soit d'accord pour accepter une telle mesure?

M. Mothobe: Je pense que 90 p. 100 environ de la population noire de la Rhodésie vit de ce qu'elle arrive à cultiver et à produire pour ses propres besoins; or les sanctions offrent principalement sur l'économie de marché à laquelle nombre d'entre nous ne participent pas. Dans ces conditions, ces sanctions n'auraient que peu d'effet pour les personnes appartenant au secteur de sub-

[Texte]

the effect really on say the people in the subsistence sector would be extremely marginal. Or if it has any effect it would be as I said just nothing new.

Mr. MacDonald: I think this is an important point because what you are suggesting is that even though there has been some discussion about the difficulties that would be created for the black majorities in some of these countries, perhaps that problem has been over-emphasized in view of the different kind of economic structure that exists for them as compared to the white and more highly industrialized and interdependent economy that exists in these countries. Is that correct?

Mr. Mothobe: Yes. My suspicion is that the British in their call for sanctions in fact have never deviated from their basic statement. They told a representative of one of the liberation movements that they did not think that the African at present in Southern Rhodesia is capable of handling or administering a sophisticated economy. Therefore any of the sanctions that are being tried just now are so nicely put that as the British Government tries to do, they will affect say the leadership people but somehow are not supposed to affect the rest of the white population. I do not quite see how they expect this to happen, but it seems to me that the ineffectiveness is because of trying to isolate what is called the racist leadership as from the rest of the population, who are supposed to be quite reasonable.

Professor McKinnel: Mr. Chairman, may I add a note on that. I think going back it is clear that the African leaders were correct when they said that sanctions would not succeed in the sense of bringing about meaningful political change. I think they have succeeded in the sense of constructing economic growth in Rhodesia quite significantly. At this stage, however, one should argue surely that the sanctions should be made more effective and if that is not politically possible—it certainly seems difficult—I think it would be a tragedy if sanctions were then withdrawn so that there would not be any political change. The white minority, and it is a very small minority, would have then the economic privilege ensured and enhanced for them. So, whatever the limitations of sanctions policy, and there never has been an effective sanctions policy, it is my view, and perhaps others, that sanctions should be maintained.

Mr. MacDonald: I would like to return to this question with regard to the Portuguese colonies. You mentioned in your brief a recommendation that Canada not attend the NATO meetings in Lisbon later this week. I think likely they will attend, although I understand that the foreign minister did raise some objection about the meetings being held in Lisbon. In light of the fact that we will obviously be sitting down at the NATO meetings in Lisbon, you suggest that at some meeting we should argue pretty strenuously to cut off all kinds of military assistance with Portugal. Do you think this is a role that Canada should take on to itself very seriously later this week, or are there other things that you think might be helpful in this situation?

Mr. Cumming: I think this would be very high priority. It is obvious that Portugal cannot continue its colonial wars in Africa without significant military support from other western NATO countries. Portugal, of course, is not an arms manufacturing nation, and it is perfectly obvious

[Interprétation]

sistance. Ou si le fait se faisait sentir, ce ne serait pas une nouveauté.

M. MacDonald: C'est un point fort important car bien que l'on ait parlé de difficultés qui seraient suscitées pour les majorités noires dans certains de ces pays, ces difficultés ont peut-être été exagérées, étant donné les différences de structure économique entre les communautés noires et les communautés blanches plus industrialisées. Est-ce bien ainsi?

M. Mothobe: Certainement. Je crois que les Britanniques en demandant des sanctions ne se sont pas départis de leur principe de base. Ils ont dit en effet au représentant d'un des mouvements de libération qu'ils ne pensaient pas que les Africains de la Rhodésie du Sud soient à l'heure actuelle à même de diriger et d'administrer une économie hautement évoluée. Ce qui fait que toutes les sanctions appliquées en ce moment font le jeu du gouvernement britannique en ce sens qu'elles affectent les dirigeants mais non pas le gros de la population blanche. A mon sens, l'inefficacité de ces sanctions est due au fait qu'on essaie d'isoler les dirigeants racistes du reste de la population blanche, sensée être raisonnable.

Professeur McKinnel: Monsieur le président, puis-je ajouter quelques mots à ce sujet. Il est évident que les dirigeants africains ont eu raison lorsqu'ils ont dit que les sanctions ne réussiraient pas à provoquer une évolution politique significative. Je pense cependant qu'elles ont réussi à ralentir très sérieusement la croissance économique de la Rhodésie. Il faudrait néanmoins que les sanctions deviennent maintenant plus efficaces et si cela est impossible du point de vue politique, et telle semble bien être le cas, ce sera à mon sens tragique que les sanctions soient levées sans qu'il y ait eu changement politique. La minorité blanche, et il s'agit d'une très petite minorité, verrait ainsi ces avantages économiques renforcés. Donc quelles que soient les réserves en ce qui concerne la politique des sanctions, j'estime que celles-ci doivent être maintenues.

M. MacDonald: J'aimerais revenir aux colonies portugaises. Vous recommandez dans votre mémoire que le Canada ne participe pas à la réunion de l'Otan qui aura lieu à Lisbonne en fin de semaine. Le Canada participera sans doute bien que le ministre des Affaires extérieures se soit élevé contre le fait que la réunion ait lieu à Lisbonne. Donc étant donné que nous participerons aux réunions de l'Otan à Lisbonne, vous suggérez qu'à une des ces réunions nous propositions énergiquement de suspendre toute aide militaire au Portugal. A votre avis le Canada doit-il soulever ce problème et y a-t-il d'autres contributions qu'il pourrait utilement faire?

M. Cumming: Cette question est de la plus haute priorité. Il est évident en effet que le Portugal serait dans l'impossibilité de poursuivre sa guerre coloniale en Afrique sans l'aide militaire considérable que lui accorde d'autres pays occidentaux membre de l'Otan. Le Portugal

[Text]

that it carries on with support from other countries, so I think the answer would be yes, that we ought to stress this in the councils of NATO as strongly as possible.

Mr. MacDonald: I just want to raise one other question. I notice that in your recommendations you also talk about the switching of sugar purchases from South Africa. Are you at all alarmed by the fact that even though we have expressed an interest in increasing trade with the Caribbean countries, actually there has been a change in inverse proportion of the buying of sugar from South Africa as compared to the Caribbean? Can you give any reasons why you think that in light of our public statements on this we seem to be doing exactly the opposite to what we have said publicly on this important question?

Professor McKinnel: We are back on this theme of consistency in mentioning some difficult areas where they seem to detect a conflict between social justice and economic growth. Here we have the case where in my view, it is simple to coincide the two. We can back up our verbal statement with an action which simultaneously reinforces our detestation of apartheid and also benefits an important area, and sugar-producing countries in the Commonwealth, particularly in the Caribbean area, have no explanation of why it is so but certainly it seemed to me that it could easily be altered. The reason, of course, as was mentioned earlier, is the residual Commonwealth preference which makes sugar from South Africa a desirable source. Just to repeat, this is discrimination in favour of South Africa and it is inconsistent with our stand on apartheid and discrimination.

• 1215

Mr. MacDonald: Thank you.

The Vice-Chairman: Would you like to add some comments now or wait until Mr. Gibson has finished? Mr. Gibson.

Mr. Gibson: I would like to ask a question on a different subject. I do not think this has been touched on. So countries like Tanzania, Uganda, Malawi, Zambia and Botswana have any well-integrated court structures, either civil or criminal?

Mr. Slattery: Oh, yes.

Mr. Gibson: Does Canada or CUSO in any way play any role in advising or assisting them in developing the rule of law, habeas corpus and that type of thing?

Mr. Slattery: No. CUSO has no direct role. Of course, many of these countries now have their own judges and lawyers who preside very competently. In a few of the other countries—I think increasingly so as you go South—you will find judges from outside, and often either from England or the Caribbean. Until two years ago there were many Trinidadian Judges in Tanzania, and also Nigerian judges, but CUSO does not play a role in that directly, nor is there any need for it as far as I can...

Mr. Gibson: How about police forces in these emerging states? Are they developing well? Is there a tremendous variety in the method of enforcing the law?

[Interpretation]

ne possède pas lui-même une industrie d'armement et il est donc évident que cette guerre se fait grâce à l'aide obtenue d'autres pays; j'estime donc que nous devons soulever ce point aux réunions de l'Otan avec la dernière énergie.

M. MacDonald: Je voudrais soulever une dernière question. J'ai vu que dans vos recommandations, il est question d'arrêter les achats de sucre à l'Afrique du sud. Que pensez-vous du fait qu'en dépit de l'intérêt que nous avons exprimé de voir augmenter nos échanges commerciaux avec les Antilles, nos achats de sucre de l'Afrique du sud ont en fait augmenté par rapport à ceux des Antilles? Comment pouvez-vous expliquer le fait que nous semblons agir en contradiction avec nos déclarations publiques sur une question aussi importante?

Professeur McKinnel: Il s'agit encore une fois de la difficulté à faire coïncider justice sociale et expansion économique. Dans ce cas précis cependant je pense que la chose serait facile à réaliser. Nous pouvons donner suite à notre énoncé de principe en prenant certaines mesures qui en même temps seraient une nouvelle dénonciation de l'apartheid et aideraient une région importante; la région du Commonwealth qui produit son sucre, particulièrement dans les Antilles, mais ne savent pas pourquoi c'est ainsi, mais il me semble qu'on pourrait facilement modifier cet état de chose. La raison en est, comme on l'a dit plus tôt, et cette préférence en somme accordait aux pays du Commonwealth tirant le sucre de l'Afrique du sud que dans notre région. Et je le répète, c'est de la discrimination en faveur de l'Afrique du sud et cela va à l'encontre de notre position sur l'apartheid et la discrimination.

M. MacDonald: Merci.

Le vice-président: Voulez-vous poursuivre maintenant ou attendre que M. Gibson ait terminé? Monsieur Gibson.

M. Gibson: J'aimerais passer à un autre sujet. Je ne crois pas qu'on en ait parlé. Est-ce que les pays comme la Tanzanie, l'Uganda, Malawi, la Zambie et Botswana ont maintenant des tribunaux bien établis, soit civils, soit criminels?

M. Slattery: Certainement.

M. Gibson: Est-ce que le Canada ou SUCO les conseille ou les aide de quelque façon que ce soit à établir les principes du droit, l'habeas corpus, etc?

M. Slattery: Non. SUCO n'a pas de rôle direct. La plupart de ces pays ont maintenant leurs propres juges et avocats qui sont très compétents. Dans les autres, plus vous allez au sud, je pense, il y a des juges de l'extérieur, souvent de l'Angleterre ou des Antilles. Jusqu'à il y a deux ans, il y avait plusieurs juges de Trinidad en Tanzanie ainsi que des juges nigériens, mais SUCO n'est pas impliqué directement, et ce n'est pas nécessaire autant que je puisse...

M. Gibson: Et que penser des forces policières dans ces nouveaux états? Est-ce que les méthodes employées pour faire respecter sont bien diversifiées?

[Texte]

Mr. Slattery: My only comment is that it really seems very much like here. There is both good and bad. Every country has its problem with law enforcement, as we know very well ourselves. We all try. We all have police forces and they all more or less enforce the law. I do not think the crime rate is greater in these countries than it is here. Rather, I think the opposite is true. That may be accounted for by the fact that we are more urbanized and urbanization appears to breed crime. In small rural communities people control anti-social behaviour much better by themselves. Often they do not need police forces.

Mr. Gibson: Thank you very much. I would now like to ask about prisoners who have not been tried. Do you receive references for help? Do you act as a funnel in obtaining legal aid for prisoners who are incarcerated in any of these lands or is this very rare in these nations?

Mr. Slattery: To which nations are you now referring?

Mr. Gibson: To any of the ones where you have been operating.

Mr. Slattery: The answer is no. We do not operate in this sphere at all. There are international organizations like Amnesty International, I believe, and various others that do this sort of work. We are really not equipped to do so.

Mr. Gibson: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Are there other questions? Mr. Skoberg.

Mr. Skoberg: Mr. Chairman, not being on the Committee, I thank you. I would like to ask Mr. Cumming whether or not they are phasing out the operation of CUSO in Malawi to any extent?

Mr. Cumming: No. It is quite the contrary, in fact. It is expanding slightly this year.

Mr. Skoberg: I was disappointed to hear that CIDA has been pretty well phased out of Malawi. I was there last summer and I think it is still a good sounding board between South Africa and Malawi to be able to have Canadians in there.

I would also like to ask the gentlemen from that area whether or not they believe the approach now being taken by President Banda in suggesting that if you live together you can try to change the position of the South African people—whether he believes this will in effect bring about a sort of ballot-box approach sometime in South Africa with this particular approach.

• 1220

Mr. Mothobe: I happen to have lived with this gentleman for the better part of 26 years and in all of 26 years I was never able to see any sign that in the longer residence they might be willing to accept me more as a human being and as an equal. My decision to leave that part of the world was based on this and by that time I had reached what they themselves considered the pinnacle of educational achievement which was the ability to get myself a university degree. The first thing that I did when I achieved that was what someone suggested I applied for a civil service job. It was at the time when the civil service, just after federation broke, was supposed to be open to blacks. I received in answer a very nice little letter which said that they had no opportuni-

[Interprétation]

M. Slattery: Tout ce que je puis dire c'est que ceci me semble assez bon. Il y a du bon et du mauvais. Tous les pays ont du mal à faire respecter la loi, nous le savons bien. Nous essayons tous. Nous avons des forces policières et elles font respecter la loi plus ou moins bien. Je ne crois pas que les crimes soient plus nombreux dans ces pays qu'ici. Je pense que c'est plutôt le contraire. Il se peut que cela ait quelque chose à voir avec le fait que notre société est une société urbaine, que l'urbanisation semble favoriser les crimes. Dans les petites localités rurales, les gens contrôlent mieux la conduite antisociale. Ceux-là n'ont pas besoin des forces policières.

M. Gibson: Une question maintenant au sujet des prisonniers qui n'ont pas eu de procès. Recevez-vous des demandes? Servez-vous d'intermédiaire lorsqu'il s'agit d'obtenir des avocats pour les gens qui sont emprisonnés dans ce pays ou le cas ne se produit que très rarement?

M. Slattery: De quel pays parlez-vous?

M. Gibson: Des pays où vous travaillez.

M. Slattery: La réponse est non. Nous ne nous occupons pas de cette question. Il y a des organismes internationaux comme *Amnesty International*, je crois, qui font ce travail. Nous ne pouvons nous en occuper.

M. Gibson: Merci.

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions? Monsieur Skoberg.

M. Skoberg: Monsieur le président, comme je ne fais pas partie du Comité, je vous remercie. J'aimerais demander à M. Cumming si on réduit actuellement l'action de SUCO à Malawi de quelque façon que ce soit?

M. Cumming: Non. Et c'est plutôt le contraire. Notre travail a pris un peu plus d'ampleur cette année.

M. Skoberg: J'ai été surpris d'apprendre que la CPI a plus ou moins cessé de fonctionner à Malawi. Je suis allé l'été dernier je pense qu'il est utile d'avoir des Canadiens à cet endroit afin de voir ce qui se passe entre l'Afrique du sud et Malawi.

J'aimerais également demander aux témoins qui viennent de cet endroit s'il croit que l'attitude avec le cas ou le président Banda qui propose de vivre avec les gens de l'Afrique du sud afin d'essayer de changer leur position modifiera la situation à ce train où va l'Afrique du Sud?

M. Mothobe: J'y ai vécu pendant presque 26 ans et au cours de toutes ces années je n'ai rien vu qui aurait pu me permettre d'espérer qu'avec le temps on pourrait m'accepter davantage comme être humain et comme égal. C'est pourquoi j'ai pris la décision de quitter cette partie du monde au moment où j'avais atteint ce qu'on considère là-bas comme le plus haut niveau d'éducation, le diplôme universitaire. Quand j'ai obtenu mon diplôme, on m'a suggéré de présenter une demande d'emploi à la Fonction publique. C'était à l'époque où la Fonction publique, tout de suite après les ruptures de la fédération, était censée être accessible aux Noirs. J'ai reçu en réponse une gentille petite lettre me disant qu'il n'y avait pas de vacances pour les Africains. Il me semble qu'il est

[Text]

ties for African employment. It would seem to me quite ludicrous that a system that legally, as in South Africa, says a black person cannot be an equal to a white person, can be expected when we read every day what these people say to their own people in their electorate can be expected just by the mere appearance of foreign Africans within South Africa who are known not to be staying there long, can be expected to really want to change. Vorster himself says that the dialogue is not to get South Africa to change but is to get the policy of apartheid accepted by the outside world.

Mr. Skoberg: In your opinion, do you believe that the now most welcomed approach by the World Council of Churches and also participation across the world will assist in the longrun in breaking down the apartheid and racist movements in South Africa to the extent that there may be an opportunity for the ballot box to be used by the people of South Africa and not just the white people there as it is now in the majority of the cases?

Mr. Mothobe: Yes, I would certainly agree with the position that the longer we fail to recognize just how intransigent the white people in South Africa are in Rhodesia and the Portuguese, the longer it will take for this system to change. While they are talking about dialogue they are not stopping the apartheid in fact they are taking even greater measures to strengthen it.

Mr. Skoberg: In our discussions—and I was fortunate to be on the CPA Conference last summer over in Central and East Africa—in our discussions with the Liberation Movement and the Freedom Fighters, it seemed that they thought it was utter nonsense to consider that we are going to bring about change by peaceful means. Do you think that if there was support given to the Liberation Movement and the Freedom Fighters—and hopefully it would be a united movement rather than having too many people trying to do the same job—do you think that through the action of the Liberation Movement and Freedom Fighters it would be possible to bring about change within South Africa and Rhodesia?

Mr. Mothobe: The nature of these structures in South Africa now suggest that the peaceful approach would be bound to fail and that the only way to deal with it would be the liberation way.

Mr. Skoberg: As long as Canada is associated in NATO with Portugal—we leave that inference with the people of those areas that are trying to break down the racist policies of South Africa—do you think there is any way that Canada is going to be credible in the eyes of the Central and East African people?

Mr. Mothobe: No. In fact, I think, that the longer the struggle goes on in Southern Africa the easier it will be to identify who is the friend and who is the enemy not just in terms of the rest of Africa with whom I would assume Canada is trying to have more links. In two or three years I am sure that everyone is going to realize just how much hogwash all this is and at that time friends are going to start to be counted. The one thing that cannot remove is that the Africans are black, and they feel tight about this problem.

• 1225

Mr. Skoberg: Mr. Gibson was mentioning a few moments ago about law and order. I think we could

[Interpretation]

ridicule de s'attendre qu'un système comme celui de l'Afrique du Sud où devant la loi le Noir n'est pas l'égal d'un Blanc, quand nous lisons tous les jours ce que ces gens disent à leurs propres électeurs, on change simplement avec la présence en Afrique du Sud d'Africains étrangers qui n'y restent d'ailleurs pas très longtemps. M. Vorster lui-même dit que le dialogue n'a pas pour but de changer l'attitude de l'Afrique du Sud, mais de faire accepter la politique d'apartheid par le reste du monde.

M. Skoberg: Croyez-vous que l'attitude adoptée à juste titre par le Conseil mondial des églises et aussi la participation dans le monde contribueront à long terme à briser l'apartheid et les mouvements racistes en Afrique du Sud au point que les gens de l'Afrique du Sud pourront un jour voter, non pas seulement les Blancs comme c'est le cas actuellement la plupart du temps?

M. Mothobe: Oui, je suis certain que plus on fermera les yeux sur les transigeances des Blancs de l'Afrique du Sud, de Rhodesie, sur l'intransigeance des portiers, plus le système mettra du temps à changer. On parle du dialogue, mais on ne met pas fin à l'apartheid, au contraire, on prend des mesures pour l'établir plus solidement.

M. Skoberg: Dans nos entretiens, j'ai eu le plaisir de faire partie de la Conférence du CPA l'été dernier en Afrique Centrale et Orientale, avec le mouvement de libération et les combattants pour la liberté, il m'a semblé qu'on considérait comme tout à fait idiot de penser qu'on pouvait changer la situation par des moyens pacifiques. Croyez-vous que si une aide est accordée au mouvement de libération et aux combattants pour la liberté, et j'espère que ce sera un jour un mouvement unique plutôt qu'un certain nombre de personnes essayant de faire le même travail, croyez-vous que le mouvement de libération et combattants pour la liberté pourront modifier et les situations en Afrique du Sud et en Rhodesie?

M. Mothobe: Les structures sont telles en Afrique du Sud maintenant qu'il semble que les moyens pacifiques ne pourront avoir de résultat et que la seule façon de procéder est celle qui est envisagée par les mouvements de libération.

M. Skoberg: Aussi longtemps que le Canada fera partie de l'OTAN avec le Portugal, j'ai l'impression que nous donnons aux gens de ces régions qui essaient de briser les politiques racistes en Afrique du Sud, croyez-vous qu'il lui sera possible de bien paraître aux yeux des gens d'Afrique Centrale et Orientale?

M. Mothobe: Non. De fait, je pense que plus la lutte durera dans le Sud de l'Afrique, il sera facile de dire qui sont les amis et qui sont les ennemis, il ne s'agit pas seulement des gens du Sud de l'Afrique mais du reste de l'Afrique avec qui je pense le Canada essaie d'établir des liens. Dans deux ou trois ans, je pense qu'on verra jusqu'à quel point la situation est ridicule et ce sera le moment où l'on verra qui sont les amis. Il faut bien se dire que les Africains sont noirs et que le problème les touche de très près.

M. Skoberg: Monsieur Gibson parlait il y a quelques minutes de la loi et de l'ordre publique. Je puis l'assurer

[Texte]

assure him that I would rather walk down the streets of Lusaka, Dares Salaam, and some of those cities and towns and villages over there, than I would in New York. I think we would be much safer as far as law and order is concerned.

The other point I would like to mention is that in conversation with the Tanu people in Tanzania we were able to get copies of the book *Ujamaa*, which in my language means familyhood. I have been trying to obtain copies of this book. It is rather difficult to obtain, and if anybody from CUSO can help in making this book available in the Canadian bookstores, I think it would be most valuable.

Many people get frightened off, because it is essays of socialism by Nyerere, but there is a good lesson in those essays and whether it is socialism or otherwise, I think a lot of Canadians could take a little close look at it, exactly what he is speaking about.

Mr. Fairweather: Did you have it on the stand at the NDP convention?

Mr. Skoberg: No, unfortunately, if I could have, I would have.

Mr. Fairweather: Apparently, it is very hard to buy and sell books there.

The Vice-Chairman: Are you through, Mr. Skoberg?

Professor McKinnel: I was just going to ask, if I might follow up that point, I would think that we would all hope that dialogue would produce change in these regimes. I used to believe it would, but there is no evidence in the last decade that this can happen, and could I mention another equally appealing argument which is this, that if we were able to assist South Africa to develop economically, then everything would change. Now, South Africa has had an extraordinary growth rate in the last ten years, but the evidence we have is that the apartheid system has become more entrenched, and more harsh in some ways. So I think when an assignment is presented, it is incumbent on those who use it to demonstrate that economic growth in the past has produced change, that dialogue in the past has produced some softening in these very harsh policies.

The Vice-Chairman: Do you have any final comments, Mr. Cumming?

Mr. Cumming: Yes, Mr. Chairman. I feel that there may have been a misunderstanding earlier in the discussion on a point raised by Mr. Allmand, and I feel I ought to clarify that for the record. As Mr. Allmand pointed out, CUSO is a very uniquely structured organization. I know none other like it. This brief was prepared on behalf of CUSO by the Eastern Central African Program at the request of our last year's annual general meeting and the board of directors. However, the actual document was not considered by the board in the meeting. It was circulated to board members for their comments, but not considered as such by the CUSO board of directors. The timing of this meeting was such that the rather infrequent board meetings were not able to consider it.

However, having said that, I will go on to say that I think there is no doubt that the sentiments expressed in the brief do reflect the feelings of the vast majority of CUSO people.

[Interprétation]

que je préfère marcher dans les rues de Lusaka, Dares Salaam et quelques autres villes et villages de ces pays plutôt que de me trouver à New York. Je pense qu'on y est plus en sécurité pour ce qui est de la loi et de l'ordre public.

Je veux également souligner le fait que dans nos entretiens avec les gens du peuple Tanu en Tanzanie, nous avons pu obtenir des exemplaires du livre *Ujamaa* ce qui dans ma langue signifie la vie de famille. J'ai essayé d'obtenir des exemplaires de ce livre. C'est assez difficile et si quelqu'un du SUCO peut obtenir des exemplaires de ce livre pour les librairies canadiennes, je pense que ce serait un excellent point.

Plusieurs personnes prennent peur parce qu'il s'agit d'essais sur le socialisme par Nyerere, mais il y a d'excellents points dans ces essais et qu'il s'agisse de socialisme ou non, je pense qu'un grand nombre de Canadiens pourraient les étudier de plus près, voir exactement de quoi ils parlent.

M. Fairweather: En avez-vous des exemplaires à la Convention du Nouveau Parti Démocratique?

M. Skoberg: Non, malheureusement, si j'avais pu en obtenir, je n'aurais certainement pas hésité.

M. Fairweather: Il semble qu'il soit bien difficile d'acheter et de vendre des livres à cet endroit.

Le vice-président: Est-ce tout monsieur Skoberg?

M. McKinnel: J'aimerais pouvoir ajouter à cet égard que nous espérons tous que le dialogue fera amener des changements dans ce régime. Je le croyais auparavant mais rien ne s'est produit au cours des dix dernières années qui permettent d'espérer que cela pourra se produire; il y a un autre aspect très important dont il faut tenir compte et c'est le fait que ici nous pouvons aider l'Afrique du Sud à se développer économiquement, la situation serait totalement différente. L'Afrique a eu une croissance extraordinaire au cours des dix dernières années et il semble bien que le régime de l'Apartheid est maintenant plus solide et plus dur que jamais. Il faut donc demander à ceux qui apportent ces arguments de prouver que la croissance économique dans le passé a entraîné des changements, que le dialogue dans le passé a fait réfléchir quelque peu ces politiques.

Le vice-président: Avez-vous des observations monsieur Cumming?

M. Cumming: Oui, monsieur le président. Il se peut qu'il y ait eu un malentendu plus tôt dans la discussion au sujet d'un point qu'avait soulevé M. Allmand. Je pense que je dois apporter certaines précisions. Comme M. Allmand l'a fait remarquer, SUCO a des structures très particulières. Il n'y a pas d'organisme semblable. Le présent mémoire a été préparé au nom du SUCO par le programme d'Afrique orientale et centrale à la demande de l'assemblée de l'année dernière et du Conseil d'administration. Toutefois, le document lui-même n'a pas été étudié par le conseil à la réunion. Il a été distribué aux membres, mais il n'a pas été étudié comme tel par le conseil d'administration du SUCO. Cette réunion, a eu lieu à un moment où il était difficile pour le conseil de l'étudier.

Je dois cependant ajouter qu'il n'y a aucun doute que les opinions exprimées dans le mémoire sont celles de la grande majorité des gens qui font partie du SUCO.

[Text]

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Cumming. On behalf of the Committee, I want to thank the representatives of CUSO for their excellent brief and for coming in front of this Committee today. Thank you very much.

Now, gentlemen, we have reached 12.30 p.m. We still have two groups, initially Project Mozambique, and Development Education Centre, and then we have Mr. Skoberg's brief on behalf of the New Democratic Party, and the United Church National Affairs Committee would like to make additional comments.

Mr. Comfort told me that they were short comments, and Mr. Skoberg said that he would be satisfied just to append his New Democratic Policy.

• 1230

Mr. Skoberg: Yes, that would be very satisfactory because of the limited time, if it is agreeable to the Committee.

The Vice-Chairman: Of course, Mr. Skoberg, your brief will be appended to the Minutes of Proceedings of today. Oh I am sorry. I was forgetting The Law Union of Ontario. So what should we do? Should we proceed until 1 o'clock and try to finish all the briefs or should we come back this afternoon at 3.30?

An hon. Member: Come back this afternoon at 3.30.

The Vice-Chairman: The meeting is adjourned until 3.30 this afternoon. A notice will be sent to all members of the Committee.

[Interpretation]

Le vice-président: Merci, monsieur Cumming. Au nom du Comité, je remercie les représentants du SUCO de leur excellent mémoire et d'avoir bien voulu rencontrer le Comité aujourd'hui.

Messieurs, il est midi trente. Il reste deux groupes, le Projet Mozambique et le Centre de développement de l'Éducation; il y a également le mémoire que présente M. Skoberg au nom du Nouveau Parti Démocratique; le Comité de l'Église Unie sur les affaires nationales pour sa part a d'autres observations à présenter.

M. Comfort m'a dit que ce serait très court et M. Skoberg a indiqué qu'il suffira d'annexer le document du Nouveau Parti Démocratique.

M. Skoberg: Oui, ce sera suffisant, à cause du temps si le Comité est d'accord.

Le vice-président: Certainement, monsieur Skoberg, votre mémoire sera annexé aux procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui. Je m'excuse. J'allais oublier le *Law Union of Ontario*. Comment allons-nous procéder? Devons-nous continuer jusqu'à 1 h afin de recevoir tous les mémoires ou revenir cet après-midi à 3 h 30?

Une voix: Revenons cet après-midi à 3 h 30.

Le vice-président: La séance est levée jusqu'à 3 h 30 cet après-midi. Un avis sera envoyé à tous les membres du Comité.



APPENDIX "W-1"

This Black Paper is a response to Canada's policy towards southern Africa as it appears in the government's White Paper, Foreign Policy for Canadians. Many Canadians who have worked in independent Africa were distressed by our government's primary concern with our own economic advantage in this area. A conference of Canadians with a major and continuing involvement in Africa was held at Carleton University in May of this year. At that meeting a wide consensus emerged for a stranger Canadian policy. Simultaneously, a group was formed in Toronto provisionally calling itself The Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa. Its members include churchmen, officials of voluntary organizations, trade unionists, businessmen, academics, and returned CUSO volunteers.

This committee asked four of its members to prepare this response to the government's White Paper. The authors are Dr. Garth Legge, associate secretary, Board of World Mission, United Church of Canada; Professor Cranford Pratt of the University of Toronto; Mr. Richard Williams, a returned CUSO volunteer and active member of the International Education Project; and Mr. Hugh Winsor, a journalist with The Globe and Mail who is also a returned CUSO volunteer. They are extremely indebted to Miss Linda Freeman, research officer of Oxfam of Canada, for excellent editorial revisions throughout this paper and for major assistance with the sections on Mozambique and Angola. This booklet first appeared as the September 1970 issue of Behind the Headlines, a publication of the Canadian Institute of International Affairs.

This Black Paper may be obtained at 70 cents a copy from the Canadian Council for International Cooperation, 75 Sparks St., Ottawa 4, Ontario, which has undertaken this additional distribution of the paper as a contribution to public discussion. Organizations or individuals wishing to purchase the booklet in bulk (at a special price of 50 cents a copy) may write either to the Canadian Council for International Cooperation or to The Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa. The Committee invites your assistance. Contributions should be made out to: The Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa, and may be sent to Miss Jean Campbell, Secretary, The Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa, 571 Jarvis Street, Toronto 5, Ontario.

THE BLACK PAPER:
AN ALTERNATIVE
POLICY FOR CANADA
TOWARDS SOUTHERN AFRICA

On what possible scales can Canada's revulsion from the immoral, inhuman indignity of apartheid be overbalanced by the returns from less than one-half of one per cent of this country's total foreign trade?

It is in the terms of such an equation that the Canadian government's new foreign policy statement attempts to deal with the inconsistencies of Canada's posture on the question of southern Africa. By attempting to weigh Canada's oft-stated "broad revulsion" against the racial discrimination practised in southern Africa against the "better-than-normal opportunities for trade and investment in the growing economy of South Africa," the government has consciously placed a price tag on the basic social and political values which Canadians might

APPENDICE «W-1»

Ce LIVRE NOIR est une réponse à la politique du gouvernement canadien envers l'Afrique australe telle qu'exprimée dans son LIVRE BLANC pour une «Politique étrangère au service des Canadiens». Des Canadiens qui ont travaillé en Afrique sont inquiétés par l'attitude de notre gouvernement qui met ses priorités sur les avantages économiques qu'il reçoit de cette région. Au mois de mai 1970, à l'université de Carleton à Ottawa, se tenait une conférence de Canadiens intéressés au sort de l'Afrique. Lors de la rencontre, on exprima le désir d'une politique plus consistante pour le Canada. En même temps, à Toronto, se formait un groupe provisoirement appelé le Comité pour une politique canadienne plus juste envers l'Afrique. Ce comité était composé d'ecclésiastiques, de responsables d'organismes privés, de membres d'Unions, d'hommes d'affaire, d'académiciens, d'anciens coopérants du Service universitaire canadien d'outre-mer.

Ce comité demanda à quatre de ses membres de rédiger une réponse au LIVRE BLANC du gouvernement. Cette réponse est le LIVRE NOIR. Ses auteurs sont le Dr Garth Legge de l'Eglise Unie du Canada, le professeur Cranford Pratt de l'université de Toronto, M. Richard Williams, un ancien coopérant du SUCO et un membre actif du «International Education Project», M. Hugh Winsor, journaliste au «Globe and Mail» et ancien coopérant du SUCO.

La version française du texte a été préparée avec le concours du Conseil canadien pour la coopération internationale (CCCC), 75 rue Sparks, Ottawa et 4824, chemin Côte-des-Neiges, Montréal.

LE LIVRE NOIR: UNE ALTERNATIVE POUR LA POLITIQUE DU CANADA ENVERS L'AFRIQUE AUSTRALE

Comment les profits de moins de la moitié du 1 p. 100 du commerce canadien à l'étranger peuvent-ils contrebalancer la désapprobation du Canada pour l'indignité inhumaine et immorale de l'apartheid?

C'est pourtant par une telle équation que la nouvelle politique étrangère du gouvernement canadien s'efforce de solutionner les inconstances de sa position sur la question de l'Afrique australe. Dans ses efforts pour concilier la «vive désapprobation» officielle du Canada pour la politique de discrimination raciale pratiquée en Afrique australe et «l'opportunité exceptionnelle que procure l'économie grandissante de l'Afrique du Sud» (1) pour les échanges commerciaux et les investissements, le gouvernement a consciemment placé une étiquette sur les valeurs sociales et politiques de base que devrait refléter la politique étrangère canadienne. Le prix sur cette étiquette est honteusement petit et sans proportion avec le bien-être économique total du Canada.

Au mois de mars de cette année le premier ministre Pierre Trudeau a admis n'être pas fier de cette politique: «elle n'est pas consistante... nous devrions arrêter nos échanges commerciaux ou mettre un terme à notre condamnation.» (2) Malheureusement, le «Livre blanc» ne fait rien pour solutionner cette contradiction. Au contraire, il a accentué la dichotomie entre la claire affirmation des politiques de base et leurs faibles et inconstantes réalisations.

La thèse centrale de ce «Livre noir» est que le Canada a une occasion unique et, en effet, l'obligation de relever

expect their foreign policy to reflect That price tag is pitifully small and almost inconsequential to the broad economic welfare of this nation.

In March of this year Prime Minister Pierre Trudeau admitted he was not proud of this policy: "It's not consistent... we should either stop trading or stop condemning."⁷² Unfortunately, the White Paper does nothing to resolve this inconsistency. Rather, it has entrenched the dichotomy between the strong affirmation of basic policies and the weak and inconsistent implementation of them.

The central thesis of this Black Paper is that Canada has a unique opportunity and, indeed, an obligation to take up the challenge posed by President Nyerere of Tanzania when he told a Toronto audience last year: "We believe that this country [Canada] has both the opportunity and the willingness to try to build bridges in the world and, in particular, to build a bridge across the chasm of colour."⁷³ Canada has the opportunity at a time when many of the independent nations are looking to us as one of their few trustworthy friends in the white Western world. But does it have the willingness? The government's White Paper shows a declining interest in Canada's role in preventing this destructive polarization.

The first section of this paper sketches the realities of the ruthless oppression to which the indigenous black majorities in southern African are subjected; it also outlines the threat which South African expansionism poses to the independent states to the north. The second section proposes an alternative Canadian policy towards southern Africa.

1: THE POLICIES OF WHITE DOMINATION

"The Portuguese territories are essentially a manifestation of an outdated colonialism, South Africa is possessed by the cancer of apartheid, South West Africa and Rhodesia have elements of both. But there is one common underlying characteristic: each is governed by a white minority whose prosperity and power is based on command of the resources of the country and the subordination of a black majority, and each recognizes that the application of the concepts of political and racial equality would be ruinous to the existing way of life and is therefore to be resisted to the bitter end."⁷⁴

South Africa

To single out the internal policies and practices of any country for censure and attack is a step taken only reluctantly by a world community composed of nation-states for whom sovereignty is a cornerstone principle. The exception which the world community has made for South Africa is dictated by the intrinsic nature of apartheid. While tyranny and political oppression are familiar evils, apartheid is more reprehensible because its oppression is based not only on differing political ideologies and the lust for power exercised by a minority, but also centrally and fundamentally on the criterion of race. The concept that a man's every facet—his legal, economic, and social position—is determined by his colour is so repugnant to civilized society that the system and the states which practise it have been deemed a universal concern. The real meaning and underlying purpose of apartheid was made transparently clear by Dr. Verwoerd, the late South African prime minister and oft-termed founder of the apartheid doctrine, in the House of Assembly in January 1963: "We want to keep South

le défi posé par le président de Tanzanie, M. Nyerere lorsque, l'an dernier, il s'adressa à un auditoire de Toronto en ces termes: «Nous croyons que ce pays (le Canada) a l'occasion et la volonté d'essayer de construire des ponts sur le monde et, en particulier, de construire un pont sur la «division des couleurs» (3). Cette occasion vient à un moment où plusieurs nations indépendantes considèrent le Canada comme l'un des quelques amis sûrs dans le monde blanc occidental. Le Canada a-t-il la volonté de construire ce pont? Le «Livre blanc» du gouvernement démontre un intérêt décroissant dans le rôle du Canada comme agent de prévention de cette polarisation destructive.

La première partie de ce document décrit sommairement les faits de la cruelle oppression que la majorité indigène noire doit subir en Afrique australe; elle souligne le danger de l'expansionisme de l'Afrique du Sud pour les états indépendants du nord. La seconde partie propose l'alternative d'une politique étrangère canadienne envers l'Afrique australe.

I LES POLITIQUES DE LA DOMINATION BLANCHE

«Les territoires portugais sont essentiellement une manifestation d'un colonialisme dépassé; l'Afrique du Sud est rongée par le cancer de l'apartheid. Le Sud-Ouest africain et la Rhodésie sont touchés par des éléments des deux. Cependant, on rencontre une caractéristique commune: chacun de ces pays est gouverné par une minorité blanche dont la prospérité et le pouvoir sont fondés sur le contrôle des ressources du pays et la sujétion de la majorité noire. De plus, ces minorités reconnaissent que l'application des notions d'égalité politiques et raciales serait désastreuse pour le mode de vie actuel et qu'il faut y résister coûte que coûte.» (4)

Afrique du Sud

Une communauté mondiale composée d'états-nations pour qui la souveraineté est un principe essentiel ne censure et n'attaque qu'après beaucoup d'hésitation les politiques internes et les pratiques d'un pays en particulier. L'exception que la communauté mondiale a faite pour l'Afrique du Sud est dictée par la nature intrinsèque de l'apartheid. Alors que la tyrannie et l'oppression politique sont des maux familiers, l'apartheid est encore plus néfaste car son oppression est basée non seulement sur des idéologies politiques différentes et sur l'appât du pouvoir dans les mains d'une minorité mais aussi, essentiellement et fondamentalement, sur le critère racial. Le concept que tous les aspects d'un homme—sa position légale, économique et sociale, sont conditionnés par la couleur de sa peau, est si répugnant pour une société civilisée, que les systèmes et les états qui le pratiquent ont reçu un blâme universel. Le sens réel et l'idée maîtresse de l'apartheid fût clairement expliqué par le Docteur Verwoerd, ancien premier ministre de l'Afrique du Sud et celui qu'on appelle souvent le fondateur de la doctrine de l'apartheid. En janvier 1963 à la Chambre de l'assemblée il affirmait: «Nous voulons garder l'Afrique du Sud blanche... la garder blanche ne peut vouloir dire qu'une chose: domination blanche, non pas «leadership», non pas «direction», mais «contrôle» «suprématie». (5)

Ainsi, en Afrique du Sud, ceux qui ne sont pas blancs n'ont jamais pu bénéficier des droits d'égalité politique. Certes, certains droits politiques limités leur furent concédés par la constitution de 1910. Ces droits

Africa White.... 'Keeping it White' can only mean one thing, namely, White domination, not 'leadership', not 'guidance', but 'control', 'supremacy'.⁷⁵

Accordingly, non-whites have never enjoyed anything approaching equal political rights in South Africa. Although there were certain limited political rights conceded to them under the 1910 constitution, these have now been entirely taken away. Today, no black, coloured, or Indian South African has the right to vote in the elections that choose the membership of the South African parliament. Nor has he the right even to voice his opposition to the racially repressive laws. The rationalization offered is that South Africa consists of a number of nations, not one. The white areas belong to the whites. They alone have political rights therein and have exclusive access to almost all decently paid jobs. But, so the rationalization continues, the Africans have their areas and, within those areas, they may achieve their own separate development.

"Separate development," this new pseudonym for apartheid, is not necessarily an evil or oppressive idea. The crucial question is not the abstract principle but what its implementation actually involves. "In South Africa it involves racial arrogance, economic injustice and political oppression."⁷⁶ The reality of apartheid is not that of Africans living in homelands which are a just portion of South Africa's total area and in which they enjoy an increasing measure of independence. Firstly, only one-third of the nearly 13 million Africans live on the reserves. A policy which concedes rights only to Africans on the reserves therefore offers little to the millions of Africans living in the towns or in the European farming areas. Secondly, the reserves occupy only 6,500 square miles. Thus less than 14 per cent of the total area of South Africa is reserved for 70 per cent of the population.⁷ Thirdly, the reserves consist of 260 different land areas. It is ludicrous to see these reserves as other than possible bases for local governments. Even in the Transkei, one of the more substantial tribal areas and a showpiece of separate development, the South African government concedes little more than local government functions, exercises close supervisory powers, maintains an ultimate veto, and insists that a majority of the council should be appointed chiefs.

Land on the reserves is desperately overworked; it cannot possibly provide the food and the cash which are needed by those living on the reserves, let alone absorb large numbers from the towns. "They are, in fact, vast rural slums whose chief export is their manpower."⁷⁸

Many of the worst features of apartheid follow from this effort to assure that the racial communities remain socially separate though economically interdependent. Inter-racial marriages are forbidden; sexual relations between members of different races are a serious criminal offence; and all social activities and public services are rigidly segregated. Government legislation harasses and strips the African of basic human rights. No African lawfully residing in a town by virtue of a permit issued to him is entitled to have his wife and children living with him. No friend of his who is an African is entitled to visit and remain with him for more than seventy-two hours.

Under South Africa's clutch of security laws, Africans are prevented from any political activity, particularly from registering opposition to apartheid. Verbal or writ-

leur ont depuis été retirés. Aujourd'hui, nul Sud-Africain qu'il soit noir, de couleur, ou d'origine indienne, n'a le droit d'élire les membres du parlement de l'Afrique du Sud. Il lui est même impossible de marquer son opposition aux lois répressives raciales. Le raisonnement s'appuie sur le principe que l'Afrique du Sud est un conglomérat de nations, non pas un pays. Les régions blanches appartiennent aux blancs. Là, ils possèdent seuls, les droits politiques et ont accès presque exclusif aux occupations bien rémunérées. Cependant, continue le raisonnement, les Africains possèdent eux aussi leurs régions à l'intérieur de ces territoires et peuvent réaliser leur propre développement séparé.

Le «Développement séparé», ce nouveau nom pour l'apartheid, n'est pas nécessairement un concept mauvais ou oppressif. La question fondamentale n'est pas le principe abstrait mais ce qui est impliqué en réalité. «En Afrique du Sud, le «Développement séparé veut dire: arrogance raciale, injustice économique et oppression politique.» (6) En réalité, l'apartheid est à cent lieux de l'image d'Africains vivant dans une partie qui est une portion juste des territoires entiers de l'Afrique du Sud et bénéficiant de mesures d'indépendance toujours croissantes. D'abord, un tiers seulement de quelque 13 millions d'Africains habitent dans des réserves. Une politique qui ne concède des droits qu'aux seuls Africains résidant dans les réserves offre bien peu aux millions d'autres habitant dans les villes ou les régions rurales européennes. Ensuite, la réserve occupe seulement 6,500 milles carrés. Ainsi, moins de 14 % du territoire total de l'Afrique du Sud est réservé aux 70 % de la population. (7) Enfin, les réserves consistent en 260 régions différentes. Il serait difficile de voir en ces réserves autre chose que des bases possibles pour les gouvernements locaux. Même dans le Transkei, une des régions tribales, les plus importantes et un modèle du développement séparé, le gouvernement sud-africain n'attribue que des fonctions de responsabilité de gouvernement local. Il exerce des pouvoirs de contrôle très étroit, détient un droit de veto ultime et insiste pour que la majorité du Conseil soit composé de chefs nommés par lui.

Les terres sur les réserves sont exploitées plus qu'à leur maximum; elles ne peuvent fournir la nourriture et le comptant nécessaire à ceux qui y vivent et encore moins absorber les larges populations urbaines. «Les réserves sont en fait de vastes bidonvilles ruraux dont la principale exportation demeure leur population.» (8)

Plusieurs des conséquences les plus néfastes de l'apartheid résident dans l'effort pour s'assurer que les communautés raciales demeurent socialement séparées bien qu'inter-dépendantes économiquement. Les mariages inter-raciaux sont défendus. Les relations sexuelles entre les membres de races différentes sont des crimes sérieux. Toutes les activités sociales et les services publics sont réglementés par les lois strictes de la ségrégation. La législation gouvernementale harcasse et vole les droits humains de base des Africains. Nul Africain qui possède légitimement un permis résidentiel urbain ne peut amener en ville sa femme et ses enfants pour y vivre. Ses amis africains ne peuvent prolonger leur visite plus de 72 heures.

Sous la poigne des lois sécuritaires sud-africaines, les Africains ne peuvent poursuivre d'actions politiques et manifester en particulier leur opposition à l'apartheid.

ten protests or the encouragement of active or passive resistance to discriminatory laws can mean restriction, banishment, detention, or imprisonment for lengthy periods. The Suppression of Communism Act has been amended eighty times since it was originally passed in 1950, each time making it more restrictive. Under its very loose definition of communism, almost any form of opposition to the policies of the South African government (whether or not this opposition has anything to do with the ideology of communism) is likely to be labelled communist. The legal definition includes: "any doctrine or scheme... which aims at bringing about any political, industrial, social or economic change within the Union by the promotion of disturbance or disorder, by unlawful acts or omissions or by threats... or which aims at the encouragement of feelings of hostility between European and non European races of the Union the consequences of which are calculated to further the achievement of any object referred to..."⁹ "Finally, the definition of communist includes any person the head of the state deems to be a communist.

Detention without trial is a standard aspect on South Africa's repressive laws. The Criminal Procedure Act¹⁰ allows the attorney-general to detain for successive periods of 180 days persons whom he considers may be able to give evidence in serious criminal cases. The more recent Terrorism Act of 1967 permits detention for an unlimited period of time for interrogation. Under the General Law Amendment Act of 1962, any person who paints on the wall of any building (including a private residence) words which call for the granting of increased political rights for African people is guilty of the offence of sabotage and, on conviction, is liable to imprisonment of not less than five years. Any person convicted of sabotage may be detained in prison for an indefinite period on the expiry of his sentence on the order of the minister of justice.¹¹

This outline is by no means exhaustive. However, it is sufficient to show that South Africa is a repressive police state and that the trend over the past two decades has been towards increasingly restrictive legislation. The churchmen were right in their judgment that "South African apartheid... involves a permanent subordination of one group to the other group, a subordination which has many similarities to slavery."¹² Nor is there any indication of change. Prime Minister Vorster, asked during his recent European tour whether he intended any change from apartheid, replied: "Why should there be a change of policy. I have just fought an election on my policy and won."¹³ He did not add that the electorate constituted less than one-fifth of the adult population.

Militarily, in comparison with the rest of Africa, South Africa has large modern armed forces and sophisticated equipment purchased from France, Britain, and other Western countries. It produces its own light arms and is developing its own ground-to-air missiles. Compared with the other members of the southern Africa entente, South Africa is therefore not only more developed, but also more "stable"; its severely regimented police state ensures internal political control and enhances its ability to deal with a hostile world.

South Africa has the highest proportion of white people of any African country. It is also Africa's wealthiest and most important country in terms of world trade and of foreign investment. For example, South Africa is

Les protestations verbales ou écrites, les encouragements à la résistance active ou passive contre les lois discriminatoires peuvent signifier restriction, bannissement, détention ou emprisonnement pour des périodes de temps indéterminées. L'Acte de Suppression du Communisme a été amendé huit fois depuis qu'il fut mis en application en 1950 et chaque fois il devient plus restrictif. Grâce à sa définition très générale du Communisme, presque toutes les formes d'opposition aux politiques du gouvernement sud-africain, que cette opposition prône ou non l'idéologie communiste, peut recevoir l'étiquette communiste. La définition légale contient: « toute doctrine, toute stratégie qui a pour but d'apporter à l'intérieur de l'Union des changements politiques, industriels, sociaux ou économiques, au moyen du trouble ou du désordre par des actes illégitimes, des omissions ou des menaces... ou qui a pour but d'encourager les sentiments d'hostilité entre les races européennes et non-européennes de l'Union, avec comme conséquence l'intention de poursuivre la réalisation des objectifs qui se rapporte au... » (9) Finalement, la définition d'un communiste inclut toute personne jugée telle par le chef de l'état.

La détention sans procès est une caractéristique normale des lois répressives de l'Afrique du Sud. L'acte sur la Procédure criminelle (10) permet au procureur général de détenir pour des périodes successives de 180 jours les personnes qu'il considère comme pouvant donner l'évidence de cas criminels sérieux. Plus récemment, l'Acte contre le terrorisme de 1967 permet la détention pour une période indéterminée à seule fin d'interrogation. Selon l'Acte de la Loi générale d'amendement (General Law Amendment Act) de 1962, toute personne qui écrit sur les murs d'un édifice (résidence privée y compris) des mots demandant des droits politiques plus grands pour le peuple africain, est coupable d'offense de sabotage et, sur conviction, est susceptible d'une peine d'emprisonnement d'au moins cinq ans. Toute personne convaincue de sabotage peut, sur les ordres du ministre de la Justice, être détenue en prison pour une période indéfinie après l'expiration de sa sentence. (11)

Ces données sont loin d'être complètes. Cependant, elles sont suffisantes pour montrer que l'Afrique du Sud est un état policier répressif et que l'orientation des deux dernières décades s'est portée vers une législation toujours plus restrictive. Des ecclésiastiques avaient raison d'affirmer que l'apartheid sud-africain implique la sujétion permanente d'un groupe par un autre. Une sujétion bien ressemblante à l'esclavage. (12) Il n'y a aucune indication de changement. Questionné durant son récent périple européen sur ses intentions d'abandonner l'apartheid, le premier ministre Vorster répondit: « Pourquoi devrait-on changer de politique? Récemment, j'ai établi ma campagne électorale sur cette politique et ai gagné mes élections. » Il se garda bien d'ajouter que l'électorat ne constituait que le 1/5 de la population adulte.

Du point de vue militaire, comparée au reste de l'Afrique, l'Afrique du Sud possède des forces armées modernes et nombreuses et un équipement complexe acheté de la France, de l'Angleterre et des autres pays occidentaux. Ce pays fabrique ses propres armes légères et développe actuellement ses propres missiles terre-air. Comparée aux autres membres de l'entente de l'Afrique australe, l'Afrique du Sud est donc non seulement plus

Britain's second largest export market, about equal to Australia and Germany in taking 5 per cent of Britain's exports, second only to the United States which takes 12 per cent.¹⁴ In 1966, 1.1 per cent of United States private direct investment overseas was in South Africa as compared with 3.8 per cent for all of Africa. Nine per cent of British overseas investment was in South Africa. For the United States, that investment provided earnings of \$124 million (2 per cent of all overseas investment earnings) at a rate of return of 20.6 per cent. In 1966, South Africa was Britain's second most important source of investment earnings, worth \$190 million (or 14 per cent of total) at a rate of return of 12.1 per cent (the highest Britain received).¹⁵ Thus, compared with the predominantly agricultural subsistence economies of the rest of Africa, South Africa is highly industrialized and has achieved self-sufficiency in a wide range of essential goods and services.

Apartheid is a racist social and political system. It is also a system of economic exploitation based on race—a system designed to ensure that the white minority retains political power, economic control, and a disproportionately high share of the national wealth. Whites, constituting some 19.2 per cent of the total population receive an estimated 73.3 per cent of all cash incomes. In 1969, the per capita income for Africans was US\$117 per annum compared to US\$1,591 for whites.¹⁶ Apologists for South Africa have often argued that the wage levels for Africans there compare favourably with the average incomes of Africans in independent countries to the north. While in many cases this is true, it is irrelevant. The evil of apartheid is not manifested in any particular wage level but in the fact that the national wealth of South Africa is distributed strictly on a racial basis.¹⁷

The total economic consequences of apartheid are more complex than this unequal and racist distribution of wealth. Apartheid was an integral part of South Africa's economic transformation. The extensive exploitation of its abundant economic resources was facilitated by that combination of cheap labour,¹⁸ which apartheid assured, and Western managerial and technological skills and foreign capital which the stability and profitability of apartheid attracted. The severe inequality of incomes also meant a high rate of internal savings and investment (by whites).

Now that its economy has become more differentiated and less dependent on mineral exploitation and primary products, the rigidity of apartheid has in one sense become economically counterproductive. Many commentators argue that "separate development" *per se* will be contradicted by the integration of the economy and that many of the restrictions enforced in the name of apartheid are now constraints on maximum economic growth. This can be said particularly of job reservations which have created severe labour shortages in many categories of skilled and semiskilled jobs and at the same time have prevented employers from upgrading African employees and thereby filling jobs at much less cost.

It would be wrong, however, to conclude that these economic factors will undermine apartheid. The economic growth that the régime seeks to promote is that growth which will bring maximum wealth to the white minority. A national rate of growth that is greater but would undermine the economic privileges and social and political supremacy of the whites does not appeal to the white

développée mais encore plus stable; son état policier fortement discipliné assure un contrôle politique interne et l'aide à traiter avec un monde hostile.

De tous les pays africains, l'Afrique du Sud a la plus grande proportion de blancs. C'est aussi le pays le plus riche et le plus important en terme d'échanges commerciaux ou mondiaux et d'investissements à l'étranger. Par exemple, l'Afrique du Sud est le deuxième plus large marché d'exportation de l'Angleterre, presque à l'égal de l'Australie et de l'Allemagne. Il prend 5% de l'exportation britannique et vient à la suite des États-Unis qui détiennent 12% du marché de l'Angleterre (14). En 1966, 1.1% des investissements directs et privés des États-Unis à l'étranger se trouvaient en Afrique du Sud, comparé au 3.8% pour toute l'Afrique. 9% des investissements à l'étranger de l'Angleterre se trouvaient en Afrique du Sud. Les investissements américains rapportaient 124 millions (2% des profits obtenus par l'investissement total à l'étranger) à un taux de profit de 20.6%. En 1966, l'Afrique du Sud fut la seconde plus importante source de profit pour les investissements britanniques. L'Angleterre encoffra 190 millions (ou 14% des profits sur l'investissement total à l'étranger) ce qui constitue un taux de profit de 12.1% (le plus haut taux de profit perçu par l'Angleterre). (15) Ainsi, comparée aux économies de subsistance à prédominance agricole du reste de l'Afrique, l'Afrique du Sud est hautement industrialisée et peut se suffire à elle-même pour une large quantité de biens et de services essentiels.

L'apartheid est un système social et politique raciste. C'est aussi un système d'exploitation économique basé sur les races, un système conçu pour assurer à une minorité blanche le pouvoir politique, le contrôle économique, et une part disproportionnée de la richesse nationale. Les blancs qui constituent 19.2% de la population totale reçoivent 73.3% des revenus en espèces. En 1969, le revenu per capita des Africains s'élevait à \$117 dollars américains par année, comparé à un revenu de \$1,591 pour les blancs. (16) Ceux qui admirent l'Afrique du Sud ont souvent souligné que la moyenne salariale des Africains en Afrique du Sud se compare favorablement aux revenus moyens des Africains des pays indépendants du nord. Bien que cette affirmation soit en plusieurs cas véridique, là n'est pas le problème. Le mal de l'apartheid ne réside pas dans le niveau particulier des salaires, mais dans le fait que les richesses nationales de l'Afrique du Sud sont distribuées exclusivement sur une base raciale. (17)

La totalité des conséquences économiques causées par l'apartheid est plus complexe que la seule distribution inégale de richesses selon des critères racistes. L'apartheid a été un facteur essentiel dans la transformation économique sud-africaine. L'exploitation systématique de ses ressources économiques abondantes a été facilitée par les composantes d'une main-d'œuvre bon marché assurée par l'apartheid, de talents techniques et administratifs occidentaux, de capitaux étrangers attirés par la stabilité et la rentabilité provoquées par l'apartheid. L'inégalité profonde des revenus a aussi signifié à l'intérieur du pays un haut pourcentage d'épargne et d'investissements (pour les blancs).

Maintenant que l'économie de l'Afrique du Sud est plus diversifiée et moins dépendante de son exploitation minière et des matières premières, la rigidité de l'apar-

minority. Apartheid is essential to the pattern of life, the power, and the disproportionately high standard of living of the whites as a community.

To maintain a high rate of growth without undermining apartheid at home, South Africa has turned outward. South Africa needs new investment and new technology to fuel the carefully planned growth of its manufacturing and industrial sectors. It also needs new markets for its products. The Nationalist government of Prime Minister Vorster is therefore attempting to break out of its self-imposed isolation. By diplomatic initiatives South Africa's new outward-looking policy is attempting to counter the distaste for its domestic policies. Since South Africa sees important long-term markets for its manufactured products and its sources of raw materials in Africa to the north, it has begun an upward thrust to become to Africa what Japan is to eastern Asia.

At the same time, the government is encouraging foreign investment with considerable success. Western capital has responded readily, attracted by the "stability" of the rigid régime, and the combination of resources, cheap labour, taxes, markets, and infrastructure which produce exceptionally high rates of return on capital. Although this new approach has been termed *verlitge* or enlightened, it merely reflects a forward-looking appraisal of South Africa's economic and political self-interest. It has not changed the repressive superstructure of apartheid at home; quite the opposite. As Zambian President Kenneth Kaunda told a United Nations seminar on apartheid in 1967: "Apartheid is on the offensive. The old commando spirit in South Africa is being implemented to extend the boundaries of the influence of apartheid. The Boer Trek is still on and is now instrumental to the wider concept of neo-colonialism."¹⁰

The African strategy is twofold. Its first concern is to counteract or neutralize the liberation struggles. By surrounding itself with a buffer of white minority states—Rhodesia and the Portuguese territories—or compliant African states—Lesotho, Swaziland, and Malawi—South Africa hopes to keep the guerrilla movements at arm's length. It has already intervened in these areas with South African troops in Rhodesia, at the Cunene dam site in Angola, and at the Cabora Bassa dam site in Mozambique.

Using a combination of economic suasion and economic blackmail, South Africa has developed relations with Malawi¹⁰ and Botswana and is making overtures to other African states. "Decolonization has left a vacuum in Black Africa which South Africa is quietly moving out to fill. South Africans are playing an important role as expatriate experts vital to newly independent nations. Their companies are busy in such lands as Malawi and Mozambique. Their money is financing the projects. And their intelligence men are building a chain of listening posts across the continent. This 'outward-looking' policy has been spectacularly successful in countries like Malawi, Swaziland, Botswana and Lesotho, but bridges are now being built to nations like Malagasy, Ivory Coast, Senegal, Congo—even Kenya and Uganda."¹¹ (This sort of claim in a government public relations publication shows the arrogant self-confidence of the régime. There is much evidence to suggest that most of the states listed in the last clause of this quotation have been unmoved by South African enticements.)

heid est, en un certain sens, économiquement non-productive. Plusieurs commentateurs affirment que le «développement séparé» entrera de soi en contradiction avec l'intégration de l'économie et que plusieurs des restrictions mises sur pied au nom de l'apartheid ralentissent actuellement la croissance économique maximum. Ceci est particulièrement vrai de la «job reservation» qui a créé un manque important de main-d'œuvre dans plusieurs catégories de tâches spécialisées et semi-spécialisées et en même temps a empêché des employeurs à faire avancer des employés africains, ce qui aurait permis de combler des postes vacants pour un coût moindre.

Il serait cependant faux de conclure que ces facteurs économiques vont saper à la base l'apartheid. La croissance économique recherchée par le régime est celle qui apportera le maximum de richesses à la minorité blanche. Une augmentation de richesses nationales plus grande mais qui diminuerait les privilèges économiques et la suprématie sociale et politique des blancs ne plaît pas à cette minorité. L'apartheid est condition sine qua non du pouvoir, du standard et du mode de vie élevés et disproportionnés de la communauté blanche.

Afin de maintenir le pourcentage élevé de croissance sans détruire l'apartheid, l'Afrique du Sud se tourne vers l'extérieur. L'Afrique du Sud a besoin de nouveaux investissements et d'une nouvelle technologie pour alimenter la croissance savamment élaborée de ses secteurs manufacturiers et industriels. Le pays a aussi besoin de nouveaux marchés pour ses produits. Le gouvernement du Parti nationaliste du premier ministre Vorster s'efforce donc de sortir de l'isolation qu'il s'est imposé jusqu'ici. Par des initiatives diplomatiques, la nouvelle politique dite «d'ouverture» de l'Afrique du Sud s'efforce de vaincre les répugnances causées par ses politiques domestiques. Depuis que la république sud-africaine s'aperçoit que le nord de l'Afrique peut devenir à long terme un marché important pour ses produits manufacturiers et ses sources de matières premières, elle s'efforce de devenir en Afrique ce que le Japon est en Asie orientale.

En même temps, le gouvernement encourage les investissements étrangers avec un succès considérable. Attiré par la stabilité de ce régime rigide, et une combinaison de ressources, de main-d'œuvre à bon marché, de taxes, de marchés, et d'infrastructures qui sont à l'origine du taux exceptionnellement élevé de profits sur le capital, le capital étranger a répondu rapidement. Bien qu'on ait qualifié cette façon de faire du terme «*Verlitge*», «éclairé», elle ne reflète que positivement l'égocentrisme politique et économique de l'Afrique du Sud. Cette nouvelle position n'a rien changé à la superstructure répressive de l'apartheid à l'intérieur du pays. Bien au contraire! Comme le président du Zambie, Kenneth Kaunda, l'a déclaré dans un séminar sur l'apartheid aux Nations Unies en 1967: «L'apartheid passe à l'offensive. Le vieil esprit commando de l'Afrique du Sud est mis à contribution pour étendre les frontières de l'influence de l'apartheid. Le Boer Trek est encore vivant et devient maintenant l'instrument du concept plus large du néo-colonialisme.» (19)

La stratégie sud-africaine est double. Son premier but est d'abord de contre-attaquer ou de neutraliser les luttes de libération. En s'entourant d'une bande d'états minoritaires blancs—la Rhodesie et les territoires Portugais—ou d'états africains complaisants—le Lesotho, le Swazi-

A second feature of this sophisticated campaign has been to seek Western support by proclaiming South Africa to be an integral part of the Western defence alliance against communism. "South Africa and Portugal patrol a gap in the free world's defences which no other nation has seen fit to fill. Indeed, with Britain's withdrawal east of Suez and the penetration of the Indian Ocean by Russian warships, our contribution becomes even more vital," was the way South African Minister of Defence PW Botha put it recently.²² It has succeeded in having a proposal for an associate membership for South Africa in NATO (with reference to the South Atlantic) discussed at a NATO Council meeting in Washington. South Africa's campaign to win Western acceptance gained momentum when Britain's new Conservative government announced its intent to resume arms sales to South Africa to "defend the Cape sea route against Russian warships" although this contravened a United Nations Security Council arms embargo. Pursuing the economic side of South Africa's European courtship, Prime Minister Vorster recently visited several European capitals seeking associate status for his country in the European Economic Community. He also sought to counter pressures for European companies to withdraw from the joint South African-Portuguese hydroelectric project at Cabora Bassa in Mozambique.

In summary, for economic and strategic reasons, South Africa has embarked upon an ambitious policy of expansion, with all the trademarks of economic and military imperialism. Any attempt to alleviate oppression or injustice in southern Africa will be seen as a direct challenge to South Africa's manifest interest. Africa, first to the Zambezi and perhaps later to the equator, will become its "sphere of interest" with military intervention, dependent states, and perhaps even a South African Monroe Doctrine as the trappings of domination.

Namibia (South West Africa)

Namibia demonstrates in microcosm the history of white domination in Africa. At the Berlin Conference of 1885 which formalized the "scramble for Africa," this area was parcelled out to Germany. German colonization continued until 1915 when the territory was occupied by South African troops during World War I. South African control was given legal status as a Class C mandate of the League of Nations. The principal significance for the African population was that harsh German rule was replaced by equally harsh South African control.

A major legal attempt to wrest control of Namibia away from South Africa was an application to the International Court of Justice by two members of the old League of Nations, Liberia and Ethiopia. They wished the court to declare the mandate void because South Africa had failed to live up to the conditions of the mandate; it had failed to "promote to the utmost the interest and moral well-being of the inhabitants." In 1966 the court gave no judgment on the substantive issues raised but dismissed the application on a legal technicality.

This dismissal shifted the focus to the United Nations where, on 27 October 1966, the General Assembly voted to terminate South Africa's administration of the territory. Canada voted with the substantial majority for this resolution. This termination has been followed by the creation of a United Nations council charged with administering the territory until self-rule can be established

land et le Malawi—l'Afrique du Sud espère garder les mouvements de guérillas à portée de bras. En Rhodésie, en Angola, au barrage de Cunene, et au Mozambique au barrage de Cabora Bassa, la république Sud-africaine est déjà intervenue par l'envoi de troupes.

Grâce à un mélange de persuasion et de chantage économique, l'Afrique du Sud a développé des relations avec le Malawi noire et le Botswana et fait des avances aux autres états africains. En Afrique noire la décolonisation a laissé un vide et l'Afrique du Sud vient silencieusement le combler. Les experts expatriés de la république Sud-africaine jouent un rôle important et vital chez les nations nouvellement indépendantes. Par exemple, leurs compagnies besognent au Malawi et au Mozambique. Leur argent finance des projets. Et à travers tout le continent, des hommes de leur service d'intelligence construisent des réseaux de postes d'écoute. Cette politique «d'ouverture» a particulièrement payé dans des pays comme le Malawi, le Swaziland, le Botswana et le Lesotho, mais actuellement l'Afrique du Sud établit des liens avec d'autres nations comme les états Malgaches, la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Congo et même le Kenya et l'Ouganda. (21) Ce genre de déclaration parue dans une publication de relation publique du gouvernement montre l'arrogante confiance en soi du régime. On trouve assez d'évidences pour suggérer que la plupart des états nommés plus haut n'ont pas succombé à la séduction sud-africaine.

La seconde caractéristique de cette campagne très subtile fut de chercher l'appui occidental en proclamant que l'Afrique du Sud constitue une partie essentielle de l'alliance occidentale de défense contre le communisme. «Pour la défense du monde libre, l'Afrique du Sud et le Portugal jouent un rôle que nulle autre nation n'a pu remplir. En effet, depuis le retrait britannique à l'Est du canal de Suez et la pénétration des vaisseaux de guerre soviétiques dans l'océan indien, notre contribution devient encore plus nécessaire.» C'est en ces termes que le ministre de la Défense sud-africain, P.W. Botha, l'a proclamé récemment. (22) Ainsi, dans une réunion du Conseil de l'OTAN à Washington on discuta une proposition voulant faire de l'Afrique du Sud un membre associé de l'OTAN (en rapport avec l'Atlantique du sud). La campagne de l'Afrique du Sud pour se gagner l'acceptation occidentale prit de l'importance quand le nouveau gouvernement conservateur britannique annonça son intention de reprendre avec l'Afrique du Sud ses ventes d'armement pour «défendre la route maritime du Cap contre les navires de guerre soviétiques» bien que cette décision soit contraire à l'embargo sur les armes du Conseil de la Sécurité des Nations Unies. Poursuivant sa cour à l'Europe dans le domaine économique, le premier ministre Vorster a récemment visité plusieurs capitales du continent avec l'intention d'associer l'Afrique du Sud au marché commun européen. Il s'est efforcé aussi de contre-carrer les pressions exercées sur les compagnies européennes par ceux qui voudraient que ces compagnies se retirent du projet hydro-électrique de Cabora Bassa au Mozambique conjointement entrepris par le Portugal et l'Afrique du Sud.

En résumé, pour des raisons d'économie et de stratégie, l'Afrique du Sud s'est aventurée dans une politique d'expansion ambitieuse qui a toutes les caractéristiques d'un impérialisme économique et militaire. Toute tentative pour adoucir l'oppression ou l'injustice en Afrique aus-

and several Security Council demands that South Africa vacate the territory. South Africa has refused to comply with any of these resolutions and has not permitted United Nations representatives to enter the territory, South Africa's continued defiance has underlined the United Nations inability to give effect to its decisions on the whole range of issues regarding white minority rule in southern Africa.

Not only has South Africa ignored the United Nations order to end its administration in the territory, but it has also moved to consolidate its control and to integrate Namibia further into South Africa. The South African policy of creating Bantustans has been applied to Namibia and, in 1968, the South African Departments of Bantu Education and Bantu Affairs had their administrative functions extended to cover that territory. Repressive legislation like the Suppression of Communism Act and the Terrorism Act have been applied with full force in Namibia. In fact, the General Law Amendment Act of 1967 purposely backdated the Terrorism Act to 1962 to facilitate the prosecution of thirty-seven Namibians who were already in jail at the time. White members of parliament, representing the 75,000 whites in Namibia (out of a total population of 586,000) now sit in the South African legislature. Finally, South African military bases have been built on the Caprivi strip bordering Angola and Zambia, South African leaders have thus made it clear that they have no intention of releasing their grip on Namibia.

Beyond the strategic significance of Namibia as a buffer zone for South Africa, the territory is potentially one of the richest in Africa.²¹ Mineral resources, particularly the offshore and mainland diamond beds, are being exploited by South African, American, and British companies. The most important long-term development plan, however, is a scheme co-ordinated with the Portuguese administration in Angola for the construction of a dam on the Cunene River. The irrigation works provided for in the agreement are expected to cover approximately 1.23 million acres of presently unproductive land in Namibia, while the harnessing will produce 6800 kilowatt hours of electric power per year.²² A second important development project has arisen out of the discovery in the Tsumeb series in Namibia, of what may be one of the world's largest copper reserves. Oil exploration has also been accelerated since 1968.

Despite international efforts to the contrary, Namibia is thus firmly under the control of the South African government. Its economic potential and strategic significance are of sufficient value to South Africa that it is unlikely, at least for the near future, that Namibia will be surrendered without a struggle.

Rhodesia

The pattern of white domination in Rhodesia grows more similar to that in South Africa with each passing year, a fact which the Canadian government's White Paper recognizes. As in South Africa, the white minority has entrenched in law a highly discriminatory social and economic system which it must maintain if it is to protect its socially exclusive and economically privileged position of dominance.

One example will suffice to illustrate this. Most of the land of Rhodesia is divided into areas in which only Europeans may own land and native reserve areas of

trale sera regardée comme un défi direct aux intérêts exprimés par l'Afrique du Sud par à des interventions militaires, des états dépendants, et peut-être même par une doctrine Monroe sud-africaine qui servira de couvert à la domination; l'Afrique, d'abord jusqu'au Zambezi et peut-être plus tard jusqu'à l'équateur deviendra le «champ d'intérêt» de la république sud-africaine.

La Namibie (le Sud-ouest africain)

La Namibie raconte en petit l'histoire de la Domination blanche en Afrique. A la conférence de Berlin de 1885 qui marqua les débuts du «Scramble for Africa», cette région fut découpée et donnée à l'Allemagne. La colonisation germanique continua jusqu'en 1915, jusqu'au moment de l'occupation du territoire par les troupes sud-africaines durant la première guerre mondiale. Le contrôle sud-africain obtint un statut légal par un mandat de classe C de la Ligue des Nations. Pour la population africaine, ceci voulut dire que la férule germanique était remplacée par la rude poigne sud-africaine.

Une importante tentative légale pour soustraire la Namibie au contrôle de l'Afrique du Sud fut l'application à la cour internationale de justice faite par deux membres de la vieille Ligue des Nations—la Libérie et l'Éthiopie—. Ces deux pays désiraient que la cour annule le mandat donné à la république sud-africaine, parce que celle-ci avait failli aux conditions de ce mandat; elle n'avait pas vu «à la promotion du bien-être moral et aux intérêts des habitants.» En 1966, la cour s'abstint de tout jugement et pour une raison de technicalité légale écarta l'application.

Cette abstention obligea les Nations-Unies à s'instruire du problème. Le 27 octobre 1966, l'Assemblée générale vota donc en faveur de l'abandon de ce territoire par l'administration sud-africaine. Le Canada appuya cette résolution et vota du côté d'une majorité substantielle. Ce développement fut suivi de la création d'un Conseil des Nations-Unies chargé de l'administration du territoire jusqu'à ce qu'un gouvernement autonome puisse être établi. Par la suite, plusieurs fois, le Conseil de sécurité demanda à l'Afrique du Sud d'abandonner le territoire. La république Sud-africaine refusa de se soumettre à ces résolutions et ne permit pas aux représentants des Nations-Unies d'entrer dans le territoire. La résistance continue de l'Afrique du Sud a mis en lumière l'incapacité des Nations-Unies à appliquer ses décisions sur la grande variété des problèmes résultant du pouvoir minoritaire blanc en Afrique australe.

La république sud-africaine n'a pas seulement fait fi à la demande des Nations-Unies pour mettre un terme à son administration dans le territoire, mais elle s'est encore attachée à consolider son contrôle et à s'intégrer davantage la Namibie. Les politiques sud-africaines sur les régions bantous furent appliquées à la Namibie et, en 1968, les départements de l'Éducation et des Affaires bantous sud-africaines étendirent leurs fonctions administratives sur ce territoire. Une législation répressive comme celle de l'Acte de suppression du Communisme et l'Acte contre le terrorisme est en pleine force en Namibie. De fait, à l'Acte contre le terrorisme, le «General Law Amendment Act» de 1967 inscrit volontairement l'année 1962 pour faciliter le recours en justice contre 37 Namibiens déjà en prison à cette époque. Les membres du parlement de couleur blanche qui représentent les 75,000 blancs vivant en Namibie (sur une population totale de 586,000)

several types. The white population of less than 250,000 thereby has exclusive access to over 45 million acres of land and the 4,500,000 Africans have some 41 million acres reserved for their use. There are some 7000 European farmers owning farms in the European areas in contrast to 350,000 separate African family holdings. The average size of a European farm is 5000 acres, of an African holding 12 acres. The contrast is even more severe than these bald figures suggest. Of the total of 3,980 square miles of land suitable for intensive agriculture, 3,149 are in the European areas.²²

The white minority recognizes that no genuinely representative legislature in Rhodesia would tolerate for long the discriminatory laws on which the white population depends for its privileged position. Therefore, in Rhodesia, as in South Africa, there has never been any serious likelihood of the white minority agreeing to extend political rights to the large African majority. Rhodesia differs from South Africa in two important respects, however: firstly, the white population is much smaller; secondly, Rhodesia was and still is legally a British colony. Much of the present crisis in Rhodesia is a product of this second factor; its future is likely to be dominated by the political and military significance of the first factor.

Britain's formal authority stood between the white minority and full and unquestioned control. Britain had conceded Rhodesia internal self-government in 1923, but, as long as Britain remained ultimately responsible, the European community could not be certain that a British Government might not reassert its authority over Rhodesia. The detailed story of the negotiations between the Rhodesian government and the British government which finally led to a unilateral declaration of independence by Ian Smith's régime need not be retold here.

After that declaration Britain refused to intervene with force to put down the rebellion. However, it did call upon the United Nations to introduce economic sanctions against Rhodesia. In December 1967 Britain re-opened negotiations with Smith. Only after these broke down did Britain finally agree to the proposition, urged upon it by the Commonwealth and by the United Nations, that there must be no settlement with Rhodesia save on the basis of the principle of no independence before majority rule (NIBMAR). This principle has been publicly and strongly endorsed by Canada. It is based on the realistic expectation that if ultimate power is legally transferred to the white minority—if independence is conceded before majority rule—then that minority would use its power to assure that majority rule would never come about.

Sanctions have failed to unsettle, let alone to unseat, the Smith régime. They have somewhat slowed the economic growth of Rhodesia and they have had a strong impact on certain major Rhodesian exports. However, with neighbouring Mozambique and South Africa openly defying the Security Council's sanction resolutions and with enough other countries ready to accept Rhodesian products shipped from South Africa and Mozambique as if they were in fact South African or Mozambique products, Rhodesia has been able successfully to surmount the sanctions.

The Smith régime has made it clear that it is moving Rhodesia ever closer to a full apartheid policy and that it will never permit majority rule. The first point is illustrated by the new Land Tenure and Property Owners

siège à l'assemblée législative sud-africaine. Enfin, des bases militaires sud-africaines ont été construites sur la bande de Caprivi à la frontière de l'Angola et du Zambie. Les chefs sud-africains ont ainsi signifié clairement qu'ils n'ont pas l'intention de relâcher leur poigne sur la Namibie.

En plus de la valeur stratégique de la Namibie comme zone tampon pour l'Afrique du Sud, ce territoire est potentiellement l'un des plus riches en Afrique. (23) Les ressources minières, particulièrement les lits de diamants de la région côtière et du continent sont exploités par des compagnies sud-africaines, américaines et britanniques. Le plus important programme de développement à long terme est cependant un plan conjoint avec l'administration portugaise d'Angola pour la construction d'un barrage sur le fleuve Cunene. Les travaux d'irrigation prévus par l'accord devraient couvrir près de 1.23 million d'acres du sol namibien présentement improductif, alors que le harnachement du fleuve produira 6,800 Kilowatt-heures de pouvoir électrique par année. (24) Un second projet de développement important provient de la découverte des successions du Tsumeb en Namibie, qui pourrait être l'une des plus larges réserves de cuivre au monde. Depuis 1968, l'exploration oléifère a aussi été accélérée.

Malgré des efforts internationaux, la Namibie est donc fermement sous le contrôle du gouvernement sud-africain. Son potentiel économique et sa valeur stratégique ont, pour l'Afrique du Sud, assez d'importance pour qu'au moins, dans un futur rapproché, il soit improbable que la Namibie puisse être abandonnée sans lutte.

La Rhodésie

Avec le cours des ans, les caractéristiques de la domination blanche en Rhodésie deviennent de plus en plus semblables à celles qu'on rencontre en Afrique du Sud. Le « Livre blanc » du gouvernement canadien reconnaît ce fait. Comme en Afrique du Sud, la minorité blanche s'est construit à force de lois un système économique et social hautement discriminant qui doit être maintenu pour protéger une position de domination socialement exclusive et économiquement privilégiée.

Un exemple suffira pour illustrer ce fait. La plus grande partie du territoire de la Rhodésie est divisée en régions que seuls les Européens peuvent posséder et en réserves de plusieurs genres pour les autochtones. Ainsi, une population blanche de moins de 250,000 a un accès exclusif à plus de 45 millions d'acres de terre tandis que les 4,500,000 Africains ne possèdent que les 41 millions d'acres réservés à leurs usages. Il y a environ 7000 fermiers européens. Ils possèdent des fermes dans les régions européennes, ce qui contraste avec les 350,000 propriétés familiales africaines séparées. La dimension moyenne d'une ferme européenne est de 5000 acres; celle d'une propriété africaine, de 12 acres. La différence est encore plus marquée que ces chiffres grossiers le suggèrent. 3,149 milles carrés des 3,980 milles carrés de terre propres à l'agriculture intensive, sont situés dans les régions européennes. (25)

La minorité blanche reconnaît qu'aucune législature vraiment représentative en Rhodésie ne pourrait tolérer longtemps les lois discriminatoires qui assurent à la population blanche sa position privilégiée. C'est pourquoi en Rhodésie, comme en Afrique du Sud, la minorité blanche n'a jamais sérieusement considéré de donner des

(Residential Protection) Acts which will enforce a racially exclusive social system similar to that created by the South African Group Areas Act of 1953. The second is illustrated by the republican constitution of 1969 which assures white control of the legislature virtually forever and which, until overturned, would certainly guarantee that there can never be majority rule.³⁰

For Africans, the whole Rhodesia story is sad and embittering. A community of 240,000 whites has been permitted to defy Britain, the Commonwealth, and the United Nations and to confirm the establishment of another South Africa. It is difficult for the African not to conclude, as indeed it is hard for us not to conclude, that the fact that this minority is white is an important element in Britain's reluctance to intervene with force, especially as in so many other colonies—Aden, Kenya, Cyprus, and British Guiana, for example—it has reacted promptly with force to put down local rebellions. Africans are now facing more realistically the hard truth that they must themselves win their own political freedom. They have already begun what is bound to be a long and arduous struggle.

It is in this context that the significance of the size of the European community becomes clear. Tiny and outnumbered 20 to 1, the white community is unlikely to be able by itself to contain African resistance over the long term.³¹ Already South African troops are on the Zambezi helping to check African guerrilla fighters who infiltrate across the river. It is not yet absolutely certain that South Africa really wants a full de facto incorporation of a white-dominated Rhodesia into its orbit. However, only such an absorption is likely to secure the present pattern of white minority domination. The process seems to have begun. Hypothetically South Africa might prefer a placid African client régime in Rhodesia to an unsettled and insecure white minority régime. But, as African resistance developed, South Africa has cast its mantle over the Rhodesian régime to protect and expand its own northward trust.

Mozambique and Angola

The outbreak of liberation struggles in the Portuguese colonies of Angola and Mozambique, in 1961 and 1964 respectively, focused international attention at the United Nations on the repressive nature of the Portuguese régime in these territories. It also exposed the shallow official myth that they were no longer colonies but "overseas provinces" of Portugal (a change made in 1951), and that their sovereign control was thus an internal matter beyond the reach of international concern. As early as 1960, the United Nations General Assembly had decided that the territories under Portuguese administration were "non self-governing territories" within the meaning of the Charter. In 1962 the General Assembly reaffirmed the right of the Angolan people to self-determination and independence, calling on Portugal to cease repressive measures and to undertake reforms with a view to the transfer of power to the Angolan people. The question of the Portuguese territories has been under continual United Nations scrutiny since that time. And, especially since the Rhodesian crisis, there has been a widespread and growing appreciation of the significance of these colonies in the developing racial conflict in southern Africa as a whole.

droits politiques à la large majorité africaine. Cependant, la Rhodésie diffère de l'Afrique du Sud par deux aspects importants. D'abord la population blanche est beaucoup plus petite; ensuite, la Rhodésie fut et demeure encore légalement une colonie britannique. En Rhodésie la crise actuelle est principalement un résultat de ce second facteur; tandis que son avenir sera vraisemblablement dominé par les implications politiques et militaires du premier facteur.

L'autorité formelle de la Grande-Bretagne se maintenait entre la minorité blanche et un contrôle total et sans réplique. En 1923, l'Angleterre concéda à la Rhodésie son propre gouvernement interne. Mais, aussi longtemps que la Grande-Bretagne demeurerait ultimement responsable, la communauté européenne ne put être certaine que le gouvernement britannique ne réaffirmerait pas son autorité sur la Rhodésie. L'histoire détaillée des négociations entre le gouvernement rhodésien et le gouvernement britannique, qui aboutit finalement à une déclaration unilatérale d'indépendance par le régime de Ian Smith, n'a pas besoin d'être redite ici.

Après cette déclaration, l'Angleterre refusa d'intervenir par la force pour écraser la rébellion. Cependant, elle recourut aux Nations Unies pour introduire des sanctions économiques contre la Rhodésie. Au mois de décembre 1967, la Grande-Bretagne recommença ses négociations avec Smith. C'est seulement après l'échec de ces dernières que la Grande-Bretagne accepta finalement la proposition recommandée par le Commonwealth et par les Nations Unies. Ainsi, aucun règlement ne serait possible avec la Rhodésie, qui ne soit basé sur le principe: pas d'indépendance avant l'établissement d'un pouvoir majoritaire (no independence before majority rule—NIBMAR). Le Canada a publiquement et vigoureusement souscrit à ce principe. Il s'appuie sur la conviction réaliste que si le pouvoir ultime est légalement transmis à la minorité blanche—si l'indépendance est concédée avant le pouvoir majoritaire—alors cette minorité emploiera son pouvoir pour s'assurer qu'un gouvernement majoritaire ne pourra jamais s'implanter.

Les sanctions n'ont pas ébranlé ou jeté par terre le régime Smith. Elles ont un peu ralenti la croissance économique de la Rhodésie et ont eu de fortes répercussions sur certaines exportations importantes de la Rhodésie. Cependant, grâce au voisinage du Mozambique et de l'Afrique du Sud qui défient ouvertement les résolutions de sanction du Conseil de sécurité; grâce aussi à l'assez grand nombre de pays prêts à accepter les produits rhodésiens partant de l'Afrique du Sud et du Mozambique sous l'étiquette sud-africaine ou du Mozambique, la Rhodésie a pu contrecarrer avec succès ces sanctions.

Le régime a démontré clairement qu'il veut amener la Rhodésie toujours plus près d'une politique basée sur l'apartheid et qu'il ne permettra jamais un pouvoir majoritaire. Le premier point est illustré par les Actes récents «Land Tenure and Property Owners» (protection résidentielle) qui mettront en vigueur un système social exclusivement racial semblable à celui qui fut créé par l'acte des «South African Group Areas» de 1953. Le second point est prouvé par la constitution républicaine de 1969 qui assure pratiquement pour toujours le contrôle blanc sur la législature et qui, jusqu'au renversement de celle-ci, garantira certainement qu'il ne peut jamais y avoir un pouvoir majoritaire. (26)

Angola and Mozambique are variations on the southern Africa theme of oppressive white minority control of a majority African population. The Portuguese have provided only minimal social services for the African people under their control. By 1964, there was not a single African doctor in Mozambique and that territory had one of the highest mortality rates in Africa.²⁸ The Africans' economic situation has continued to the present to be markedly inferior to that of the white minority. Africans in both territories have been subject to harsh contract or forced labour policies. The only exceptions to this are African *assimilados* who are deemed to have crossed the culture barrier and as "black Portuguese" receive better, but not equal, treatment. By 1966 Angola had assimilated 0.75 per cent of its population and Mozambique only 0.008 per cent, scarcely a dramatic example of Portuguese success.²⁹

Since its African wars began in 1961, Portugal has made, on paper, certain concessions to international pressure and opinion. It has expanded its educational services, especially on the primary level. Yet only 12 out of 100 primary school age children in Angola go on to secondary education,³⁰ and illiteracy is generally estimated at more than 90 per cent of the population.³¹ Citizenship has been granted to all inhabitants but the normal consequence of citizenship, the vote, is denied to almost all Africans, by high franchise qualifications. The vast majority of Africans continue to be identified, administered, and educated separately from whites, despite Portuguese "citizenship." Reforms of the forced labour system have had little effect, since the imposition of a head tax facilitates the continuance of non-voluntary labour practices in order to meet the required cash payments.

The Portuguese colonial system has deprived the African people of political power, despite its official claim to a policy of non-racial assimilation. PIDE, the political police, maintained rigid control through constant surveillance, harassment, and imprisonment without trial. In 1969 a new General Office of Security officially replaced PIDE, but there are no indications of a genuine liberalization of police state policies. Premier Caetano has permitted discussion of the African wars in Portugal, but there has been no relaxation in the prosecution of the wars. Portugal is now spending 51 per cent³² of its annual budget and 9 per cent of its annual GNP on military "defence."

The value of these territories to Portugal and, indeed, to the whole of white-dominated southern Africa is both economic and strategic. For its own economic stability, Portugal must retain the colonies. Between them, Angola and Mozambique contribute directly or indirectly up to 25 per cent of Portugal's national budget.³³ The colonies provide the metropolitan centre with raw materials and with markets for its industrial production. Furthermore, methods of production reflect the interests of the white minority. Africans are compelled either to raise a quota of cotton or rice for sale at a low price to a concessionary company or they are forced to work on large sugar cane, coffee, tea, or sisal plantations for low wages. The colonies also provide an outlet for Portugal's poverty, overpopulation, and underemployment at home. (Angola's white population climbed from 44,000 in 1940 to 78,000 in 1950 to 200,000 in 1960, while Mozambique's white population climbed from 27,000 in 1940 to 80,000 in 1960. More

Pour les Africains, la Rhodésie est une triste histoire. Elle aigrit. Une communauté de 240,000 blancs a eu la liberté de défier la Grande-Bretagne, le «Commonwealth» et les Nations Unies pour créer une autre Afrique du Sud. Pour nous comme pour l'Africain, il est difficile de ne pas conclure que c'est parce qu'elle a affaire à une minorité blanche que la Grande-Bretagne hésite à intervenir par la force alors que dans bien d'autres colonies —par exemple, Aden, le Kenya, Chypre, et la Guyanne britannique—elle a réagit rapidement «*manu militari*» et brisé des rebellions locales. Les Africains font donc face à une vérité sans fard. Ils doivent eux-mêmes gagner leur propre liberté politique. Une longue et pénible lutte est déjà commencée.

Dans ce contexte, la dimension de la communauté européenne devient importante. Petite et à vingt contre un, la communauté blanche est vraisemblablement incapable par elle-même de contrôler, sur une longue période, la résistance africaine. (27) Déjà les troupes sud-africaines sont sur le Zambezi et aident à contenir les guérillas africaines qui s'infiltrent par le fleuve. Il n'est pas encore absolument certain que l'Afrique du Sud veut réellement s'incorporer la Rhodésie dominée par le blanc. Cependant, seule une telle incorporation semble pouvoir maintenir la situation actuelle de la domination minoritaire blanche. Le processus d'incorporation semble avoir commencé. Par hypothèse, l'Afrique du Sud pourrait préférer une Rhodésie avec un régime africain paisible, qui deviendrait son client plutôt qu'un régime minoritaire blanc branlant et sans sécurité. Cependant, à mesure que la résistance africaine augmente, l'Afrique du Sud favorise le régime rhodésien pour protéger et augmenter sa propre poussée vers le nord.

Le Mozambique et l'Angola

En 1961 et 1964, l'éruption des luttes de libération dans les colonies portugaises de l'Angola et du Mozambique attira aux Nations Unies l'attention mondiale sur la nature répressive du régime portugais dans ces territoires. Cette éruption permit aussi d'exposer au grand jour le mythe officiel qu'il n'y avait plus de colonies au Portugal mais des «provinces outre-mer» (un changement fait en 1951), et que leur contrôle souverain devenait matière interne hors de la sollicitude internationale. Dès 1960, l'Assemblée générale des Nations Unies avait déclaré que les territoires administrés par le Portugal étaient, selon le sens de la Charte, «sans gouvernement propre». En 1962, l'Assemblée générale réaffirma les droits du peuple angolais à l'auto-détermination et à l'indépendance. Elle demanda au Portugal de cesser ses mesures répressives et d'entreprendre des réformes en vue d'un transfert de pouvoirs au peuple angolais. A partir de cette époque, la question des territoires portugais fut continuellement débattue aux Nations Unies. Et, spécialement depuis la crise rhodésienne, on constata l'importance grandissante des colonies portugaises dans le conflit racial de l'Afrique australe pris comme un tout.

L'Angola et le Mozambique sont en Afrique australe une variation du contrôle oppressif d'une population majoritaire africaine par une minorité blanche. Les Portugais n'ont procuré que des services sociaux minimes au peuple africain sous leur contrôle. Jusqu'en 1964, il n'y avait pas un seul docteur africain au Mozambique et ce territoire avait alors l'un des plus hauts taux de mortalité en Afrique.⁽²⁸⁾ Jusqu'à présent, la situation économique des Africains continue d'être inférieure à celle de la mi-

than 10,000 white immigrants now enter the two African colonies each year.³⁴⁾

Angola is the richest territory, especially with the discovery and exploitation of vast oil and iron ore reserves. Other major resources are coffee, diamonds, fisheries, and sisal. Angola's foreign trade doubled between 1960 and 1967 with the rapid expansion of its economy.³⁵⁾ The Cambambe project on the Quanza River will provide a dam with a generating power of 260,000 kilowatts (20 times Angola's present production). Two dams on the Cunene River developed jointly with South Africa will provide a common power grid and enormous possibilities for agricultural development, particularly cattle-raising, in Angola.

Until recently, Mozambique has been of less economic importance than Angola. Its principal exports have been cotton, sugar, tea, cashew nuts, copra, and sisal. With the planned development of the Cabora Bassa hydro electric project on the Zambezi River, all this is meant to change. Not only will the scheme provide an eventual capacity of 4 million kilowatts—twice the capacity of the Aswan High Dam—for sale to South Africa, Rhodesia, and other neighbouring states, but the accompanying irrigation of 3.7 million acres will permit a massive settlement of one million settlers to farm some of the richest land in Mozambique. The dam will also provide power for industries based on the products of the region. The total cost of the project, if it proceeds, will exceed \$450 million, a large proportion of which is to be supplied by South African and European investors. The actual construction work will be undertaken by Zamco, a consortium organized by the Anglo-American Corporation of South Africa in collaboration with several European companies. Portugal is, in fact, staking the future prosperity of Mozambique and, in the long term, the strength of the escudo, on the completion of the Cabora Bassa dam.³⁶⁾ The proposed settlement is intended to consolidate white rule in Mozambique. Generation of the cheapest power in the world will increase the economic interdependence of a southern African economic bloc and will strengthen South Africa's buffer zone with independent black Africa by the creation of a hydro-electric Maginot line.³⁷⁾

But the attempt to involve Western capital in the dam's construction and to commit the West to the success of the project is part of a larger strategy to enlist support for Portugal's increasing battle with the African liberation movements. Portugal is greatly assisted in its colonial wars by its membership in NATO and its economic links in Europe. Without massive injections of military aid from the United States, France, West Germany, and Britain, Portugal, with a per capita income of only \$300 a year, would not be able to support an army of 150,000 troops in its African territories. Portugal's claim that independence in its colonial territories would be followed by chaos and communist takeover while their present status as Portuguese "provinces" makes them a bastion preserving "Western Civilization" falls on sympathetic ears in the West. Between 1962 and 1968, the United States gave \$33.7 million in military aid to Portugal. West Germany provided \$40 million in loans in 1961, \$35 million in 1962, \$15 million in 1963 and so on; while France places absolutely no restrictions on the use of weapons supplied to Portugal.³⁸⁾ In return, the United States and France are allowed to establish military bases

norité blanche. Dans les deux territoires, les Africains ont été victimes de politiques de travaux forcés et de contrats injustes. Des exceptions sont faites pour les Africains assimilados qui, ayant traversé la barrière culturelle reçoivent comme «Portugais noirs» des traitements meilleurs mais non égaux. Jusqu'en 1966, l'Angola a assimilé 0.75 p. 100 de sa population et le Mozambique seulement 0.08 p. 100. Ce qui est exemple dramatique du succès portugais.³⁹⁾

Depuis que les guerres africaines ont commencé en 1961, le Portugal a fait, sur papier, certaines concessions aux pressions et à l'opinion internationales. Il a agrandi ses services éducatifs, spécialement au niveau primaire. Cependant, en Angola, sur 100 enfants d'âge primaire, 12 seulement continuent au secondaire,⁴⁰⁾ et on estime généralement que plus de 90 p. 100 de la population est sans instruction.⁴¹⁾ La citoyenneté a été accordée à tous les habitants mais la conséquence normale de la citoyenneté, le vote, est refusé à presque tous les Africains car les qualifications exigées pour le droit de vote sont très exigeantes. Malgré la «citoyenneté» portugaise, la grande majorité des Africains continue à être identifiée, administrée et éduquée, séparément des blancs. Les réformes du système des travaux forcés ont eu peu de résultat puisque l'imposit on d'une taxe per cap ta facilite la continuat on des pratiques du travail non volontaire afin de rencontrer les exigences des paiements en argent sonnait.

Malgré des déclarations officielles de politiques d'assimilation non raciale, le système colonial portugais a privé le peuple Africain du pouvoir politique. PIDE, la police politique, maintient un contrôle strict par une surveillance constante, des vexations, des emprisonnements sans procès. Un nouveau Bureau général de la sécurité remplaça officiellement PIDE. Il n'y a cependant aucune indication d'une libération véritable des politiques d'un état policier. Au Portugal, le premier ministre Caetano a permis des débats sur les guerres africaines; il n'y a eu pourtant aucune diminution des actions guerrières. Le Portugal dépense maintenant 51 p. 100 de son budget annuel et 9 p. 100 de son produit national brut annuel pour la «défense» militaire.

Pour le Portugal, comme pour toute l'Afrique australe dominée par le Blanc, l'importance de ces territoires est aussi économique et stratégique. Pour sa propre stabilité économique, le Portugal doit maintenir ses colonies. Conjointement, l'Angola et le Mozambique contribuent directement ou indirectement plus de 25 p. 100 du budget national du Portugal.⁴²⁾ Les colonies approvisionnent le centre métropolitain en matière première et procurent des marchés pour sa production industrielle. De plus, les méthodes de production sont élaborées au bénéfice de la minorité blanche. Les Africains sont soit forcés de fournir aux compagnies concessionnaires un quota particulier de coton ou de riz et de leur vendre à petit prix, ou de travailler pour une maigre paie sur des immenses plantations de canne à sucre, de café, de thé ou de sisal. Les colonies sont aussi un débouché à la pauvreté du Portugal, sa surpopulation, et son chômage. En 1940, la population blanche de l'Angola était de 44,000; en 1950, elle était de 78,000; en 1960, 200,000. En même temps, la population blanche du Mozambique, qui était de 27,000 en 1940 devient 80,000 en 1960. Chaque année, plus de 10,000 immigrants blancs s'établissent maintenant dans les deux colonies africaines.⁴³⁾

in the Azores and West Germany has military bases in Portugal. With one of the lowest economic growth rates in Europe and a constant shortage of domestic capital, Portugal is managing to control territories twenty times its size and populations 50 per cent greater than its own.

The Portuguese territories in southern Africa are therefore a major instance of the alliance of white-dominated southern African governments backed by Western powers pitted against a black African majority who have begun to unite in a struggle for liberation and independence.

The Liberation Struggle

"The prospect in southern Africa is for a heightening of tension and increased risks of conflict. There is a likelihood of the liberation movements (which so far have only limited support from Africans themselves) increasing their activities within the territory, coupled with countermeasures by white regimes against insurgents and against the neighbouring states (already a cause for concern to Zambia). The conflicting and essentially irreconcilable aims of the white and black populations in southern Africa are even now producing situations which inevitably will lead to a more direct confrontation in the area and at the United Nations."¹⁰⁰

In the last ten years, the liberation movements in southern Africa have increasingly confronted the oppressive minority regimes which, in turn, have met their challenge for freedom with increased repression.

By the mid-1960s the position of African nationalist parties throughout southern Africa had eroded dramatically. With Sharpeville and the Angolan massacres of 1961, any hope of freedom through internal constitutional development faded. After Rhodesia's declaration of independence and South Africa's arbitrary annexation of South West Africa, the African majority lost any confidence that intervention by the Western powers or by the United Nations might be of any help to them. Many African leaders despaired. But, in each case, in each country, there was a minority who turned to the only alternative which remained, armed resistance and rebellion.

The liberation movements of southern Africa are in an early stage of development. They have had to recruit and train forces in the basic tactics of guerrilla action. Since the beginning of the military struggle, almost all the original nationalist movements have experienced internal dissension and division. The divisions have reflected traditional tribal animosities overlaid with ideological differences and personal rivalry. In several instances, the traditional leadership of the earlier nationalist movements has been challenged by a young militant leadership forged in combat and, in several cases, by the unique realities of administration in liberated areas.

At present, some 26,000 African guerrillas are engaged in the struggle against a combined force of over 250,000 government soldiers. In Mozambique, FRELIMO (The Mozambique Liberation Front) claims to have some 10,000 members engaged either in the fight or in the administration of liberated areas. Against them are ranged some 60,000 Portuguese and 40,000 local levies, and, in the Cabora Bassa area, two South African battalions. In Angola, the two largest movements, GRAE (Angolan Revolutionary Government in Exile) and MPLA (Popular Movement for the Liberation of Angola),

Spécialement depuis la découverte et l'exploitation de vastes gisements d'huile et de fer, l'Angola est le plus riche territoire. D'autres ressources principales sont le café, les diamants, les pêcheries et le sisal. Entre 1960 et 1967, avec l'expansion rapide de son économie, les échanges commerciaux de l'Angola avec l'étranger ont doublé.⁽¹⁰¹⁾ Le projet de Cambambe sur le fleuve Quanza prévoit un barrage avec un pouvoir générateur de 260,000 kilowatts (20 fois la production actuelle de l'Angola). Deux barrages sur le fleuve Cunene conjointement mis sur pied avec l'Afrique du Sud formeront un gril de pouvoir commun et des possibilités énormes pour le développement agricole et particulièrement pour l'élevage du bétail en Angola.

Jusqu'à présent, le Mozambique a eu moins d'importance économique que l'Angola. Ses importations principales sont le coton, le sucre, le thé, les noix d'acajou, le copra et le sisal. Avec le développement planifié du projet hydro-électrique de Cabora Bassa sur le fleuve du Zambezi, tout ceci est appelé à changer. Non seulement le projet prévoit une capacité éventuelle de 4 millions kilowatts—deux fois la capacité du barrage d'Aswan—qui seront vendus à l'Afrique du Sud, à la Rhodésie, et aux autres états voisins, mais l'irrigation de 3.7 millions d'acres permettra le peuplement massif de 1 million de colons et la culture de l'une des plus riches terres du Mozambique. Le barrage fournira aussi le pouvoir électrique aux industries fondées sur les produits de la région. S'il est mis en marche, le coût total du projet dépassera les \$450 millions. Ce montant sera avancé en grande partie par l'Afrique du Sud et des investisseurs européens. Les travaux de construction seront entrepris par Zamco, un consortium organisé par la Corporation anglo-américaine de l'Afrique du Sud en collaboration avec plusieurs compagnies européennes. En réalité, lorsque le barrage de Cabora Bassa sera terminé, le Portugal compromettra la prospérité future du Mozambique et à long terme la force de l'escudo.⁽¹⁰²⁾ La colonisation proposée veut fortifier le pouvoir blanc au Mozambique. La production du pouvoir le moins coûteux au monde augmentera l'interdépendance d'un bloc économique en Afrique australe et consolidera, par la création d'une ligne magnétique hydro-électrique, la zone-tampon entre l'Afrique du Sud et l'Afrique noire indépendante.

Les efforts pour engager le capital occidental dans la construction du barrage et pour compromettre l'Ouest dans le succès du projet font partie d'une stratégie plus large qui permettrait au Portugal de se gagner des appuis dans sa lutte croissante contre les mouvements de libération africains. Dans ses guerres coloniales, le Portugal est grandement aidé par son appartenance à l'OTAN et ses liens économiques avec l'Europe. Sans injections massives d'aide militaire de la part des États-Unis, de la France, de l'Allemagne de l'Ouest, de la Grande-Bretagne, le Portugal, avec un revenu per capita de \$300 par année, ne pourrait pas supporter une armée de 150,000 hommes sur les territoires africains. Le Portugal affirme que l'indépendance de ses colonies serait suivie par un chaos et par une prise du pouvoir par le communisme. Il déclare que le statut actuel de «provinces Portugaises» de ses territoires fait d'eux un bastion qui préserve «la civilisation occidentale». En occident, cette déclaration tombe dans des oreilles sympathiques. Entre 1962 et 1968, les États-Unis ont donné \$33.7 millions d'aide militaire au Portugal. L'Allemagne de l'Ouest lui a prêté \$40 millions

command 8,000 and 4,000 guerrillas respectively, while UNITA (National Union for the Total Independence of Angola), with fewer men, is based inside Angola itself. The Portuguese maintain a counterforce of 62,000 metropolitan troops and 40,000 local levies. SWAPO (South West Africa People's Organization), with several hundred fighters, carries out occasional hit-and-run operations. The ANC (African National Congress) guerrillas from South Africa work with FRELIMO, SWAPO, and ZAPU (Zimbabwe African People's Union). In South Africa they are trying to establish bases of operation for the future and to maintain clandestine contacts with the people. In Rhodesia, ZAPU operates with close to two thousand guerrillas and ZANU (Zimbabwe African National Union) has a few hundred irregulars engaged in sabotage and organization work. Against them are the regular army of 3,600 supplemented by 2,700 South African troops and combined South African and Rhodesian air units. In reserve are some 3,000 white militia, 6,400 police, and 20,000 police reserves for use in paramilitary work. About half of the total police forces, active and reserve, are white.

South Africa's defence budget in 1968 reached £190 million, a sixfold increase since 1960.⁴⁰ Its army consists of 5,700 regulars and 22,000 conscripts and other ranks. It can call up some of its 42,000 white army reservists, 15,000 white police reservists, or, in emergency, the 51,500 rural "home guard" white *kommandos*. Regular army units operate as well in South West Africa. Its army and airforce are equipped with modern counterinsurgency equipment—over 100 Panhard armoured cars and over 400 riot trucks, a French-trained squadron of Mirage fighter bombers and more than forty Alouette helicopters.⁴¹

In most cases the guerrillas are equipped and trained by communist China, East European countries, or Russia. They are also extensively assisted by a number of African states. They receive non-military assistance from Sweden and from a wide range of Western voluntary organizations.

To date the movements in Angola and Mozambique have met with moderate success. According to reliable reports, the two northern provinces of the latter country are now almost completely under guerrilla control, their one weakness being their vulnerability to air attack. Large sections of the rural areas of eastern Angola have been liberated and are administered by the movement. In Rhodesia, serious clashes have taken place in the last year, and the government has had to take strong action to counter this threat. As yet, South Africa and South West Africa remain free of any major anti-government activities. The movements are beginning to recognize the necessity of developing their collective strength through operations against the weaker régimes and are working towards this end.

A few independent African countries are taking significant steps to limit South African expansion. But the only direct action to change the white minority régimes thus far has been the military action of the freedom fighters.

II: CANADIAN POLICY TOWARDS SOUTHERN AFRICA

The section of *Foreign Policy for Canadians* dealing with southern Africa offers no rationalization for the admitted inconsistencies in Canadian policy other than to

en 1961, \$35 millions en 1962, \$15 millions en 1963, etc. De son côté, la France n'a stipulé aucune restriction sur l'usage des armes fournies au Portugal (36). En retour, le Portugal permet aux États-Unis et à la France d'établir des bases militaires dans les Açores et à l'Allemagne de l'Ouest, au Portugal. Malgré l'un des taux de progrès économique les plus bas en Europe et un manque constant de capital domestique, le Portugal parvient à contrôler des territoires vingt fois sa dimension et des populations 50 pour cent plus grandes que la sienne.

Les territoires portugais en Afrique australe sont donc un exemple majeur de l'alliance de gouvernements à domination blanche en Afrique australe aidés par les pouvoirs occidentaux et menacés par une majorité africaine noire qui a commencé à s'unir dans une lutte de libération et d'indépendance.

Les luttes de libération

L'avenir de l'Afrique australe devrait voir s'accroître la tension et les risques de conflit. Il est probable que les mouvements de libération (qui ne reçoivent jusqu'ici qu'un infime support des Africains eux-mêmes) augmenteront leurs activités à l'intérieur du territoire alors que les régimes blancs agiront contre les insurgés et les états voisins (déjà une source de problèmes pour la Zambie). En Afrique australe, les objectifs essentiellement irrécyclables et opposés entre les populations blanches et noires sont actuellement la cause de situations qui déboucheront inévitablement sur une confrontation encore plus directe dans ces régions du monde et aux Nations Unies. (39)

Depuis les dix dernières années, les mouvements de libération en Afrique australe ont de plus en plus défilé les régimes minoritaires oppressifs qui, en réponse à ce défi pour la liberté, opposent une répression croissante.

Au milieu des années '60, la position des partis nationalistes africains de l'Afrique australe s'est dramatiquement effondrée. Avec le massacre de Sharpeville et le massacre angolais de 1961, tout espoir de liberté par un développement institutionnel interne s'évanouit. Après la déclaration de l'indépendance de la Rhodesie et l'annexion arbitraire du Sud-Ouest africain par l'Afrique du Sud, la majorité africaine perdit tout espoir dans l'intervention des pouvoirs occidentaux ou des Nations Unies. Plusieurs chefs africains se désespérèrent. Cependant, dans chaque cas, dans chaque pays, il y eut une minorité pour se tourner vers la seule alternative qui restait: la résistance armée et la rébellion.

En Afrique australe, les mouvements de libération sont à un stage initial de développement. Il leur a fallu recruter et entraîner des forces selon les tactiques de base de l'action du guérilla. Depuis les débuts de la lutte armée, presque tous les mouvements nationalistes des premières heures ont eu à souffrir de dissensions internes et de divisions. Les divisions reflètent les animosités tribales traditionnelles accentuées par des différends idéologiques et des rivalités personnelles. En plusieurs cas, le leadership traditionnel des mouvements nationalistes des débuts a été défié par un jeune leadership militant entraîné au combat et, dans plusieurs cas, formé aux réalités d'ordre administratif des régions libérées.

A présent, quelque 26,000 guérillas africains sont aux prises avec les forces combinées de plus de 250,000 soldats gouvernementaux. Au Mozambique, le FRELIMO (le Front de libération du Mozambique) affirme avoir quelque dix milles membres qui sont au combat ou qui adminis-

state that the government has arrived at some balance, by a process as yet unexplained, between its moral position and what it perceives as the country's economic interest.

The Canadian position, to its credit, no longer gives prominence to two pseudo-liberal views which are frequently encountered in discussions about southern Africa. Although these views are still expressed by Canadian officials, they are not offered with much sign of conviction that they are valid. Indeed, they are usually prefaced by remarks such as "some would say..." The first of these pseudo-liberal arguments claims that economic development is a liberalizing force and that, therefore, if Canada wishes to undermine apartheid and the racist régimes of southern Africa, it ought to increase its trade and investment with these régimes. The second of these arguments is that we should remain on friendly terms with the régimes in southern Africa in order to influence their policies.

These are sham arguments. The Western world has had open economic relations with southern Africa for decades, and during these decades government policies there have grown increasingly repressive. Western investors have not challenged the policies of these régimes; they have become apologists for them. For example, Garfield Weston, Canada's leading investor in South Africa, casts himself in the role of a vigorous, if unsophisticated, defender of apartheid. "Believe me," he said, "every black pickaninny or black mammy can call on the Government for a solution to any social problem."⁴² Even if Canadian investors do not agree with the racial policies of the régime, they have adopted them. Thus, we understand that the subsidiary of the Aluminum Company of Canada structures its share participation programme for employees on a racial basis with shares offered to "all white employees, some coloreds, and a few Africans."⁴³ Indeed, Western investors are in South Africa because of the larger than normal economic returns facilitated by the racist policies of the régimes.

Nor is it realistic to think of Canadian diplomats in the all-white cocoon of Pretoria having any impact, when there is no indication the Canadian government will back up its diplomatic initiatives with substantive action. We are not dealing with minor wayward prejudices which South Africa can be shamed into abandoning. We are dealing with a system which secures status, power, and a very high standard of living for its white ruling class by using the full power of the state to ensure that the non-white majorities are kept in permanent subjugation. There is no evidence to suggest that there are any significant liberal tendencies within these régimes which may yet transform them. As we have seen, all evidence is to the contrary. As recently as February 1970, against a background of acute labour shortages in all sectors of South African business, the régime issued decrees under the Bantu Laws (Amendment) Act to exclude Africans from working as counter assistants in shops or waiters or waitresses in restaurants, as telephonists, clerks, cashiers, or typists in the white area—that is in all but a tiny fraction of the businesses in South Africa. Labour Minister Marais Viljoen, in a recent radio address, admitted the "shortage of skilled manpower in certain sectors," but added that this "should not be allowed to undermine the Republic's fine record of industrial peace.... There can indeed be no real industrial peace in any undertaking if

trent les régions libérées. S'opposent à eux, quelques 60,000 Portugais et 40,000 conscrits locaux et, dans la région de Cabora Bassa, deux bataillons sud-africains. En Angola, les deux plus larges mouvements, le GRAE (le Gouvernement révolutionnaire Angolais en exil) et le MPLA (le Mouvement populaire pour la libération de l'Angola), comptent respectivement dans leurs rangs, 8,000 et 4,000 guérillas. L'UNITA (l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola), avec un effectif moins nombreux, a ses bases à l'intérieur de l'Angola elle-même. Pour leur faire face, les Portugais ont levé 62,000 troupes métropolitaines et 40,000 conscrits locaux. La SWAPO (l'Organisation du peuple du Sud-Ouest africain), avec plusieurs centaines de combattants, dirige occasionnellement des opérations éclair. Les guérillas du CNA (le Congrès national Africain) opèrent en collaboration avec le FRELIMO, le SWAPO et le ZAPU (l'Union du peuple africain du Zimbabwe) à partir de bases en Afrique du Sud. Là, ces mouvements essaient d'établir des bases d'opérations pour l'avenir et s'efforcent de maintenir des contacts clandestins avec le peuple. En Rhodésie, le ZAPU opère avec près de 2,000 guérillas et le ZANU (l'Union nationale africaine du Zimbabwe) est composé de quelques centaines d'irréguliers engagés dans des opérations de sabotage et d'organisation. Une armée régulière de 3,600 hommes composée de 2,700 troupes sud-africaines combinées à des unités aériennes sud-africaines et rhodésiennes leur font face. En réserve, quelque 3,000 miliciens blancs, 6,400 gendarmes et 20,000 policiers de réserves sont affectés à des travaux paramilitaires. Près de la moitié des forces policières actives et en réserve, sont blanches.

Le budget de l'Afrique du Sud consacré à la défense en 1968 a été de \$190 millions, six fois le budget de 1960 (40). Son armée comprend 5,700 réguliers et 22,000 réservistes blancs, 15,000 policiers réservistes blancs et, en cas d'urgence, de 51,500 «Kommandos» blancs, les «home guard» ruraux. Les unités de l'armée régulière opèrent aussi bien dans le Sud-Ouest africain. Ses armées de l'air et de terre sont équipées avec un matériel contre-insurrectionnel moderne: plus d'une centaine de voitures blindées Panhard, près de 400 camions anti-émeutes, un escadron de mirages français et plus de 40 hélicoptères Alouettes. (41)

Dans la plupart des cas, les guérillas sont équipés et formés par la Chine communiste, par les pays de l'Europe de l'Est, ou par la Russie soviétique. Un nombre d'états africains leur procurent aussi une aide considérable. Ils reçoivent une assistance non-militaire de la Suède et d'une très grande variété d'organisations privées occidentales.

Jusqu'ici, les mouvements en Angola et au Mozambique ont eu des succès modérés. Selon des rapports dignes de foi, les deux provinces du nord du Mozambique sont maintenant presque complètement sous le contrôle des guérillas, leur seule faiblesse étant leur vulnérabilité aux attaques aériennes. De larges sections des régions rurales à l'est de l'Angola ont été libérées et sont administrées par le mouvement. En Rhodésie, cette dernière année, des échauffourées sérieuses ont eu lieu et le gouvernement a eu à agir vigoureusement pour parer à cette menace. Jusqu'ici, l'Afrique du Sud et le Sud-Ouest africain sont libres de toute activité anti-gouvernementale importante. Les mouvements ont commencé à reconnaître la nécessité de roder leurs forces collectives par des opérations contre

tension or friction exists between workers of the different racial groups. Due account is taken of this aspect in our labour laws.¹⁹⁶⁶

Canadian policy-makers recognize the force of this. They do not suggest that there is any consistency between their policies and their rhetoric over southern Africa. However, there has been a rationale of sorts for that combination of forthright rhetoric and negligible implementation which continues to be a feature of Canadian policy. This rationale, drawn from several conversations between two of the authors and the Secretary of State for External Affairs and officials of his department, can be summarized in these terms:

1. Canada is a trading nation. Except when we follow explicit United Nations sanctions, we ought not to permit political or moral judgments to influence our economic relations with other countries. If we do not hold fast to this principle, we shall be pressed by groups in our country and by others to cut our economic relationships with the Soviet Union, Cuba, the Arab-Countries, Greece, Portugal, and Brazil, to name but a few of the countries whose policies are widely disliked within Canada. We should therefore accept the moral inconsistency of the Canadian position rather than correct it.

2. If Canada were to restrict its economic links with southern Africa, other Western interests would replace Canadian involvement. No damage would be done to the régimes of southern Africa, but some Canadian economic interests would be hurt. Moreover, if Canada were to cease to encourage trade with South Africa and if it rescinded the Commonwealth preferences, it would not only lose preferential access to the South African market, but would also face possible additional reprisals from South Africa.

3. Any gains to Canada from a more liberal policy have been seen primarily in terms of African approval of such a policy. This approval is expected to be short-lived and not worth any economic sacrifice.

4. Canada must always deplore the use of violence in the settlement of disputes and therefore cannot accept or support the use of violence by Africans in southern Africa.

Let us examine the points in the government's rationale more closely:

1. Should political or moral judgments influence Canada's economic relations with other countries and, if not in Cuba or the Soviet Union, why then in southern Africa? There are three aspects to a reply to this question. Firstly, for many, South Africa is unique, partly because of the scale of the repression, but above all because this repression is based totally on differentiation by race. In few other cases of political repression is the situation so morally unambiguous. Secondly, Canada has already singled out the régimes of southern Africa for special censure at the United Nations and in the Commonwealth. Canada has already concurred with the Security Council resolution of 1963 forbidding arms sales to South Africa and has complied with sanctions on Rhodesia. Canada has voted to condemn apartheid. Canada has ceased supplying military goods to Portugal so as not to aid in suppressing African majorities in its overseas possessions. All are examples of moral and political considerations being applied to our relations with southern Africa. Thirdly, it is sophistry to suggest that Canadian policy towards oppressive régimes must be the same in each

les régimes les plus faibles. Ils travaillent actuellement à cet objectif.

Quelques pays africains indépendants prennent actuellement des mesures significatives pour limiter l'extension sud-africaine. Mais la seule action directe pour changer les régimes minoritaires blancs a été jusqu'ici l'action militaire des soldats de la liberté.

II—LA POLITIQUE CANADIENNE ENVERS L'AFRIQUE AUSTRALE

La section de la politique étrangère au service des Canadiens sur l'Afrique australe n'apporte aucun éclaircissement sur les inconstances de la politique canadienne, inconstances admises par le gouvernement lui-même. Cette section affirme seulement que le gouvernement, grâce à un processus encore inexpliqué, est arrivé à une sorte d'équilibre entre sa position morale et ce qu'il perçoit comme l'intérêt économique du pays.

La position canadienne, ce qui va à son crédit, n'attache pas d'importance à deux vues pseudo-libérales fréquemment rencontrées dans des discussions sur l'Afrique australe. Bien que ces vues soient encore exprimées par des officiels canadiens, leur validité ne semble pas défendue avec beaucoup de conviction; en effet, elles sont ordinairement préfacées par des remarques telles que d'aucuns diraient... Le premier de ces arguments pseudo-libéraux affirme que le développement économique est une force libéralisante et que, par conséquent, si le Canada désire détruire l'apartheid et les régimes racistes de l'Afrique australe, il doit augmenter ses échanges commerciaux et ses investissements avec ces régimes. Le second de ces arguments propose que nous devrions continuer nos relations amicales avec ces régimes de l'Afrique australe pour influencer leur politique.

Arguments fallacieux! Durant des décades, le monde occidental a eu avec l'Afrique australe des relations économiques ouvertes et durant ce temps les politiques des gouvernements minoritaires n'ont pas cessé d'être de plus en plus répressives. Ceux de l'occident qui ont investi, n'ont pas défilé les politiques de ces régimes; au contraire, ils en sont devenus les défenseurs. Par exemple, Garfield Weston, un de ceux qui, au Canada, ont investi le plus en Afrique du Sud, joue le rôle d'un vigoureux, bien que peu subtil, défenseur de l'apartheid. «Croyez-moi», dit-il, n'importe quel problème social.» (42) Même si les Canapèut en appeler au gouvernement pour la solution de n'importe quel problème social.» (42) Même si les Canadiens qui ont investi ne sont pas d'accord avec les politiques raciales du régime, ils les ont adoptées. Ainsi, nous savons que la filiale de la Compagnie Aluminium du Canada organise sur une base raciale son programme de participation aux parts de la compagnie. Des parts sont offertes à «tous les employés blancs, à quelques employés de couleur et à une poignée d'Africains» (43). Ainsi, nous occidentaux qui investissons en Afrique du Sud le font à cause des profits économiques plus grands que la normale, facilités par les politiques racistes des régimes.

Lorsqu'il n'y a aucune indication que le gouvernement canadien épaulera ses initiatives diplomatiques par une action substantielle, il n'est pas non plus réaliste de penser que le diplomate canadien dans le cocon tout blanc de Prétoria aura une influence sur les régimes minoritaires. Il n'est pas question ici de petits préjugés capricieux qu'une Afrique du Sud honteuse pourrait abandonner. Il s'agit d'un système qui garantit un statut,

case. The appropriate policy towards a tyrannical régime can never be merely the application of a general rule. To decide to wage war as we did in 1939 is not to say that Canada should fight every tyrant. To decide to promote trade with China is not to recommend that Canada promote increased trade with every authoritarian régime. Each situation must be judged separately and in the light of the total complex of factors relevant to it. In our view such an assessment in regard to Canada's policy towards southern Africa leads to the conclusion that Canada ought to be following much stronger policies.

2. "It must always be borne in mind that economic and political sanctions are not ends in themselves, but are for the purpose of bringing about improvements in the racial policies of the régimes against which they are directed."⁴⁵ The Secretary of State for External Affairs, Mitchell Sharp, has elaborated on this point, saying that there is no point in sanctions if they merely make Canadians feel good while other Western countries move in to fill the gap.

It is certainly true that Canada is of marginal economic importance to southern Africa. By itself, Canada cannot do anything that will significantly upset the governments of this area. But this in itself is not an argument for doing nothing. Firstly, foreign policy cannot be considered apart from trade policy. In a very real sense, Alcan's and George Weston Limited's extensive investments in South Africa and Falconbridge's copper and silver explorations in Namibia are at least as important an aspect of Canada's foreign policy as the rhetoric or the voting record of our representatives at the United Nations. If we do nothing, we are not thereby neutral. The Canadian economic involvement, which such a "doing nothing" stance permits, reinforces these régimes by its contribution to the strength of their economies and by the evidence it provides that there are important Canadian investors and importers who are unmoved by the official Canadian attitude towards these régimes.

Secondly, the value of Canada's economic disengagement from southern Africa should not be measured in immediate economic terms. It is important that some at least of the Western nations demonstrate publicly that they are more concerned with the denial of basic human rights in southern Africa and the implications this has for human dignity everywhere than they are with short-run financial benefit. A stronger Canadian policy would help to prevent the southern African confrontation from becoming an alliance of the white and wealthy West against the black majority. Already the southern African issue is causing serious rifts at the United Nations and within the Commonwealth. It is in Canada's national interest that these institutions operate successfully and expand their capabilities as multinational, multiracial forums for the resolution of international tensions. This factor has not been given adequate weight in Canada's definition of its policies towards southern Africa.

It is accepted that every foreign policy must have built into it a cutoff point at which principles must be sacrificed to preserve economic well-being. No state can be completely idealistic but few are likely to sacrifice principles for negligible and minor gains. In its policy towards southern Africa, Canada appears to be opting for this latter materialist extreme. Our trade with southern Africa is neither significant nor important. Tables I and II show the main categories of that trade for 1967 and 1968. The total Canadian exports to South Africa are only

un pouvoir, et un standard de vie élevé à sa classe dirigeante blanche en se servant du plein pouvoir de l'état pour assurer que la majorité de couleur sera à jamais assujettie. Il n'y a aucune évidence pour suggérer que ces régimes se tournent vers une tendance libérale significative qui puisse les transformer. Comme nous l'avons vu, l'évidence prouve le contraire. Récemment, tous les secteurs du commerce sud-africain souffraient d'une grave pénurie de main-d'œuvre. Cependant, au mois de février 1970, sous l'Acte des lois bantous, le régime décréta l'exclusion, dans les régions blanches, des Africains aux postes d'assistant au comptoir dans les boutiques, de garçon de table, de serveuse de restaurant, de téléphoniste, de commis, de caissier, de dactylographe. Ce qui signifie l'exclusion de toute fonction, sauf pour une infime fraction du commerce en Afrique du Sud. Dans une adresse récente à la radio, le ministre du travail, Marais Viljoen, a admis la pénurie de la main-d'œuvre spécialisée dans certains secteurs, «mais, ajouta-t-il, ceci ne devrait pas permettre une moins bonne renommée de la paix industrielle dans la république... Dans toute entreprise, une vraie paix industrielle ne peut se maintenir si des tensions ou des frictions existent entre les travailleurs des différents groupes radicaux. Nos lois de travail tiennent compte de ce fait.» (44)

Ceux qui élaborent les politiques canadiennes reconnaissent l'inanité de l'argumentation pseudo-libérale. Ils ne suggèrent pas qu'il y ait constance entre leur politique et leur rhétorique sur l'Afrique australe. Cependant, derrière la combinaison d'une rhétorique bien pensante et les réalisations négligeables qui continuent à être la caractéristique de la politique canadienne se trouve une certaine façon de penser. Plusieurs conversations entre deux des auteurs de ce document et le Secrétaire d'état aux Affaires étrangères et des officiels de son département ont jeté de la lumière sur cette façon de penser. Elle peut se résumer ainsi:

1. Le Canada est une nation commerçante. Excepté quand nous obtiendrions aux sanctions formulées par les Nations Unies, nous ne devons pas nous permettre de jugements politiques ou moraux qui influencent nos relations économiques avec les autres pays. Rejetons ce principe et nous deviendrions la proie des groupes de pression qui, au pays et ailleurs, veulent que le Canada coupe ses relations économiques avec l'Union soviétique, Cuba, les pays arabes, la Grèce, le Portugal et le Brésil, pour ne nommer que quelques-uns des pays dont les politiques ne sont pas prises à l'intérieur du Canada. Nous devrions donc accepter l'inconsistance morale de la position canadienne plutôt que de la corriger.

2. Si le Canada devait restreindre ses liens économiques avec l'Afrique australe, d'autres intérêts occidentaux remplaceraient la contribution canadienne. Les régimes de l'Afrique australe ne subiraient aucun dommage mais des bénéfices économiques canadiens pourraient en souffrir. De plus, si le Canada cessait d'encourager le commerce avec l'Afrique du Sud et s'il refusait les privilèges que le Commonwealth lui apporte, il perdrait non seulement son accès préférentiel au marché de l'Afrique plus libérale ont principalement été comparés à l'additionnelles de la part de ce pays.

3. Les gains que le Canada perçoit grâce à une politique plus libérale ont principalement été comparés à l'approbation africaine d'une telle politique. Or, on prévoit que cette approbation sera de courte durée et qu'elle ne vaut pas un sacrifice économique.

one-half of one per cent of Canada's total exports. In 1969 these exports to South Africa totalled \$78.5 million and Canadian imports from South Africa were \$45.9 million.⁴⁶

Canadian investments in southern Africa are not extensive but they include a few important companies. The major Canadian investors in South Africa appear to be George Weston Limited, Alcan, Manufacturers Life, Sun Life, and Massey-Ferguson, with a total investment reportedly exceeding \$100 million of which a major portion is that of George Weston Limited.⁴⁷ Falconbridge is engaged in extensive explorations in Namibia and a few Canadian firms like Ford of Canada and Massey-Ferguson have investments in Rhodesia.

These economic links are limited, even marginal. Yet the recent White Paper on foreign policy is constrained from recommending any significant policy application of the government's concern for social justice because it considers that any severance of these limited economic relationships would involve "substantial economic cost."

3. Canadian policy-makers have argued that the only gains from a more consistent policy towards Africa would be in terms of African approval of such a policy, gains that may be short-lived and not worth any economic sacrifice. This is an extraordinarily shallow judgment of the consequences of a stronger policy. The issue must be seen in a much broader perspective. The South African crisis can easily escalate into a major international confrontation in which some Western powers would see the struggle of Africans for their freedom in cold-war terms and would support South Africa in order to check communism. This possibility was referred to by President Nyerere in his Toronto speech: "I am talking of what seems to me to be a terrifying series of events unless some effort is made to break the chain of logic in African and Western bloc relations... The pattern I have outlined is the way things might well look to us from our different sides. The people in the West would be seeing us as communists who wish them ill; we would be seeing them as supporters of racialism and tyranny. These possibilities are real. If they develop, the effect on Africa could be terrible, and Africa's freedom struggle will bring great trouble to the world instead of releasing new energies for human growth." He goes on to ask: "Will Canada at least understand that freedom means as much to us in Africa as it does to any other people? And, if Canada cannot support our struggle, will it at least be able to refrain from giving comfort and help to those who would deny freedom and dignity to us? For the sake of Tanzania and Africa most of all, but also for the sake of future relations between men of different colours and different creeds, I hope that Canadians will be able to give attention to these problems.⁴⁸ The objective of the Black paper is to awaken the Canadian government so that an answer to Tanzania is not made by default.

4. The White Paper makes only passing reference to the fact that the conflict in southern Africa has already begun. Canada should recognize that the cycle of repression and rebellion poses a threat to the international peace the United Nations exists to preserve. Canada's pious and uncritical repetition of such platitudes as

4. Le Canada doit toujours déplorer l'usage de la violence dans les règlements de dispute. C'est pourquoi il ne peut accepter ou appuyer l'usage de la violence par des Africains en Afrique australe.

Examinons de plus près les façons de penser du gouvernement:

1. Est-ce que des jugements politiques et moraux devraient influencer les relations économiques du Canada avec d'autres pays? Ce n'est pas le cas pour Cuba ou l'Union soviétique. Pourquoi alors le serait-il pour l'Afrique australe? Notre réponse contient trois composantes. D'abord, en partie à cause de l'étendue de la répression, mais par-dessus tout parce que cette répression est basée totalement sur une différence raciale, le cas de l'Afrique du Sud est, pour plusieurs, unique. Il existe peu de cas de répression politique où la situation est moralement si peu ambiguë. Ensuite, aux Nations Unies et au Commonwealth, le Canada a déjà demandé une censure spéciale contre le régime de l'Afrique australe. Le Canada a déjà accepté la résolution de 1963 du Conseil de sécurité interdisant la vente des armes en Afrique du Sud et a mis en vigueur les sanctions contre la Rhodésie. Le Canada a voté la condamnation de l'apartheid. Le Canada a cessé ses envois de matériel militaire au Portugal pour ne pas contribuer à la sujétion des majorités africaines dans ses territoires d'outre-mer. Tous ces exemples à implications politiques et morales peuvent s'appliquer à nos relations avec l'Afrique australe. Enfin, il serait aberrant de vouloir appliquer une seule politique canadienne envers des régimes oppressifs différents. La politique appropriée envers un régime tyrannique ne peut jamais être l'application simple d'une règle générale. Notre décision de déclarer la guerre en 1939, n'impliquait pas que le Canada devrait combattre tous les tyrans qui se présentent. La promotion commerciale avec la Chine ne veut pas dire que le Canada doit accroître ses échanges commerciaux avec tous les régimes autoritaires. A la lumière de tous les aspects du problème, chaque situation doit être jugée séparément. Selon nous, une telle évaluation de la politique du Canada envers l'Afrique australe nous mène à la conclusion que le Canada doit poursuivre des politiques beaucoup plus fermes.

2. «On doit toujours avoir à l'esprit que les sanctions politiques et économiques ne sont pas des fins en elles-mêmes. Elles visent à améliorer les politiques raciales des régimes contre lesquelles elles sont dirigées.» (45) Le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Mitchell Sharp, a explicité ce point disant qu'il n'y a aucune raison d'apporter des sanctions si elles n'ont pour but que d'apaiser la bonne conscience des Canadiens et de permettre à d'autres pays occidentaux de prendre la place du Canada et de combler le vide.

Il est certain que le Canada a peu d'importance économique en Afrique australe. De soi, le Canada ne peut rien faire qui puisse déranger vraiment les gouvernements de cette région. Cependant, devrait-on se croiser les bras? D'abord, une politique étrangère doit tenir compte de la politique commerciale. En vérité, les larges investissements d'Alcan et de George Weston Limitée en Afrique du Sud et les exploitations de cuivre et d'argent de la Falconbridge en Namibie sont un aspect de la politique

"Canada remains committed to the cause of peaceful change in southern Africa" has become irrelevant and only serves to destroy our credibility.

Table I. CANADIAN EXPORTS OF SELECTED COMMODITIES TO SOUTH AFRICA, 1967 and 1968

	1967 \$ million	1968 \$ million
Wheat	16.6	—
Sulphur	2.3	4.9
Lumber, woodpulp, veneers, newsprint, paper	9.0	9.6
Steel	2.0	.8
Aluminum	12.1	11.4
Zinc	1.3	—
Automobiles, trucks, chassis, and parts	16.9	22.7
Aircraft engines and parts	1.4	2.2
Total South African Imports from Canada (including smaller items)	\$78	\$68

Table II. CANADIAN IMPORTS FROM SOUTH AFRICA

	1967 \$ million	1968 \$ million
Sugar	1.50	16.4
Ferrochrome	3.2	2.7
Ferromanganese	3.4	1.9
Manganese	.6	1.1
Oranges	1.8	2.3
Wood pulp dissolving	1.2	1.3
Total (including small trade items)	37.0	39.0

Source: Canada, Dominion Bureau of Statistics, *Trade of Canada: Exports by Countries* (Ottawa, 1969).

There is a disheartening ambiguity in the attitude towards the liberation movements taken by the Secretary of State for External Affairs. He recognizes the oppressive character of governments in southern Africa. He does not offer any grounds to hope that there will be a peaceful transition to a significantly more just and democratic society. Yet he will not accept as legitimate the struggle of the African peoples for their freedom. Instead, when he is asked to comment on their struggle, he is content to deplore the use of violence.⁴⁰ This is most misleading. The violence to be deplored in southern Africa is the violence now exercised in the name of the state. When an oppressed people to whom one cannot honestly suggest any other alternative finally reacts to

étrangère du Canada. Ces investissements sont aussi importants que la rhétorique et les bulletins de vote de nos représentants aux Nations-Unies. Si nous ne faisons rien, nous ne sommes pas neutres. Grâce à l'attitude «détachée» du gouvernement, grâce aussi à la contribution aux forces économiques de ces régimes et aux Canadiens influents qui investissent et qui importent sans se soucier de l'attitude officielle du Canada, la participation économique canadienne raffermi ces régimes.

De plus, la valeur du désengagement économique canadien envers l'Afrique australe ne devrait pas être mesurée en terme simplement économique. Il est important qu'au moins quelques pays occidentaux démontrent publiquement qu'ils sont plus concernés par la négation en Afrique australe des droits humains de base et par les implications de cette négation sur la dignité humaine partout dans le monde que par l'appât de bénéfices financiers à court terme. Une politique canadienne plus ferme aiderait à prévenir la confrontation qui, en Afrique australe, oppose l'alliance des blancs et des richards occidentaux à la majorité noire. Déjà, le problème de l'Afrique australe cause de sérieuses discordes aux Nations-Unies et dans le Commonwealth. Les intérêts nationaux du Canada sont liés au bon fonctionnement et au succès de ces institutions qui devront grandir et devenir des forums multi-nationaux et multiraciaux pour résoudre les tensions internationales. Lorsque le Canada a voulu définir ses politiques envers l'Afrique australe, ce facteur n'a pas reçu une attention suffisante.

On admet communément que toute politique étrangère doit posséder une valve de sûreté qui permette de sacrifier des principes au bien-être économique de la nation. Aucun état ne peut être complètement idéaliste. Peu cependant sont prêts à sacrifier des principes pour des gains négligeables et sans importance. Dans sa politique envers l'Afrique australe, le Canada semble opter pour cette dernière forme de matérialisme extrême. Notre commerce avec l'Afrique australe n'est ni significatif, ni important. Les tableaux I et II tiennent compte des principales catégories de ce commerce pour les années 1967 et 1968. Les exportations totales du Canada en Afrique du Sud sont seulement la moitié du 1 p. 100 de l'exportation totale canadienne. En 1969, les exportations canadiennes en Afrique du Sud totalisaient \$78.5 millions et ses importations de provenance sud-africaine étaient de \$45.9 millions.⁴⁰

Les investissements canadiens en Afrique australe ne sont pas volumineux mais ils impliquent quelques compagnies importantes. Parmi les compagnies canadiennes principales qui investissent en Afrique du Sud, on retrouve la George Weston Limited, l'Alcan, la manufacturers Life, la Sun Life, et Massey-Ferguson. On rapporte que leurs investissements dépassent les \$100 millions et que la George Weston Limited en a la plus grande part.⁴⁷ La Falconbridge est engagée dans des explorations extensives en Namibie et que quelques firmes canadiennes comme Ford Canada et Massey-Ferguson possèdent des investissements en Rhodésie.

that violence and strikes out in the name of values which are our own values one can hardly then deny the legitimacy of their struggle. (In another context Mr. Sharp has expressed the hope that Canadian aid would give some people "the sinews they need to rise and cast aside the cruel weight of unjust and unprincipled government".) Yet Mr. Sharp draws back not only from providing non-military aid to the liberation movements of southern Africa, but even from acknowledging the legitimacy of their struggle.)

Canadian policy-makers would be wise to consider the advice given by a former American ambassador, Robert C. Good, to the United States Senate subcommittee on Africa: "Common sense should teach us that privileged minorities do not forswear their privileges under some sort of duress. When the privileged minority and the dispossessed majority are defined racially and where the history of repression has been long and often violent, voluntary accommodations are doubly illusory. Since it is not very helpful to favour self-determination and at the same time inveigh against violence when we have nothing better to offer, we would do well to leave the subject of violence out of our public discourse. As a policy prescription, our so-called 'commitment to nonviolent solutions' in southern Africa is considered by most observers who are sympathetic to change in that part of the world as either naive or desingenuous. It is like saying that we are committed to the creation of a multiparty system in Russia—desirable but not very realistic."⁶¹

This is not to dismiss non-violence as the preferred path or as a possibility at a later stage in the struggle. But surely it is not too much to accept and declare publicly that armed resistance is justified in cases of flagrant injustice where no alternate means of relief are available or in sight.

An Alternative Policy for Canada

We have therefore rejected the rationale on which our own government's policies towards southern Africa are based. We suggest instead that Canadian policies should derive from the value which Canada attaches to

(a) a lessening of the polarization of international politics along racial lines;

(b) helping the independent countries to the north of southern Africa who are under immediate threat from the southern régimes;

(c) checking the eroding effect which the southern Africa question is having on both the United Nations and on the Commonwealth;

(d) limiting Canadian economic involvement in southern Africa so as not to compromise our ability to take joint economic action at a later date in concert with other nations;

(e) maintaining and increasing awareness in the West of the profoundly offensive nature of the southern Africa régimes and, by our example, helping to check the efforts of these régimes to achieve a greater acceptance in the West;

Ces liens économiques sont limités, voire même marginaux. Cependant le Livre blanc sur la politique étrangère se refuse à recommander l'application d'une politique qui reflète l'intérêt du gouvernement pour la justice sociale car il considère qu'une coupure faite à ces relations économiques limitées impliquerait «une perte économique substantielle».

3. Ceux qui font les politiques canadiennes apportent l'argument suivant: les seuls avantages qui découleraient d'une politique plus rationnelle en Afrique consisteraient en une approbation africaine. Or, cet avantage pourrait être de courte durée et trop insignifiant pour exiger un sacrifice économique. Ce jugement sur les résultats d'une politique plus ferme est d'une extraordinaire superficialité. La question doit être considérée dans une perspective beaucoup plus large. La crise sud-africaine peut aisément escalader jusqu'à devenir une confrontation majeure internationale. Ainsi, certains pouvoirs occidentaux interpréteraient en termes de guerre froide la lutte des Africains pour la liberté et, pour freiner le communisme, appuieraient l'Afrique du Sud. Dans son discours à Toronto, le président Nyerere avait cette possibilité à l'esprit quand il affirma: «Je veux parler de ce qui me semble devenir une terrifiante série d'événements à moins qu'on s'efforce de briser l'enchaînement des faits qui durcissent les positions africaines d'une part et le bloc occidental d'autre part... Ce que j'ai essayé de décrire dans les grandes lignes sont les perceptions différentes d'une part et d'autre. En occident, on nous regarderait comme de méchants communistes; de notre côté, nous considérerions l'Occident comme le supporteur du racisme et de la tyrannie. Ces possibilités sont réelles. Si elles devenaient réalité, le sort de l'Afrique serait terrible et les luttes pour la liberté qui en suivraient, au lieu d'aider la libération de nouvelles énergies consacrées au développement humain, auraient leurs répercussions sur le monde». Le président continua: «Le Canada comprend-il au moins que la liberté est aussi importante à nous, Africains, qu'elle l'est pour les autres peuples? Et, si le Canada ne peut nous aider dans nos luttes, peut-il s'abstenir d'apporter son concours à ceux qui nous lèsent dans notre liberté et notre dignité? Dans l'intérêt de la Tanzanie et par-dessus tout de l'Afrique, mais aussi dans l'intérêt des relations futures entre tous les hommes de différentes couleurs et de différents credos, j'espère que les Canadiens seront capables de réfléchir à ces problèmes.⁽⁶²⁾ Le Livre Noir a pour but de secouer le gouvernement canadien de sorte qu'il ne réponde pas à la Tanzanie par défaut.

4. Le Livre blanc ne fait que mentionner le conflit qui a déjà commencé en Afrique australe. Le Canada devrait reconnaître que le cycle de la répression et de la rébellion est une menace à la paix internationale que les Nations-Unies ont pour mission de préserver. Les répétitions pieuses du Canada, son manque de sens critique, des phrases creuses comme: «le Canada s'est donné à la cause de l'évolution pacifique de l'Afrique australe» manquent d'à-propos et ne servent qu'à détruire notre crédibilité.

(f) achieving a foreign policy which reflects rather than defies the basic values of human dignity and equality which are fundamental to our way of life;

(g) achieving greater integrity in our foreign policy by bringing our specific policies into harmony with our affirmation of basic principles.

A wide range of specific changes in Canadian policies towards southern Africa is needed if our policies are to reflect and to promote these basic objectives. In developing these specific policy recommendations, we accept as depressingly realistic the judgment that, until international and Canadian opinion is prepared for an economic confrontation with southern Africa, it is unreasonable to ask our government to impose a full embargo on Canadian trade with southern Africa. However, as we have seen, it is illogical to move from that proposition to the conclusion that no changes should be introduced in our trade and investment policies. The first set of policy changes should be introduced in our trade and investment policies. The first set of policy changes which we recommend would bring to an end special arrangements which give South Africa important trading advantages in Canada over other nations and would discourage increased Canadian economic involvement with southern Africa.

We note the recent statement by the Secretary of State that the Canadian crown corporation, Polymer, will be withdrawing its \$4 million investment in a South African synthetic rubber concern. No company can invest in South Africa without enforcing apartheid laws and without strengthening the régime by its investment. Therefore, no corporation owned by the Canadian government ought to have invested in South Africa. We recommend that Polymer Corporation now proceed to withdraw its investment and that it cease any technological agreements which it has with this or other South African concerns. (*Recommendation 1*)

The government White Paper makes no reference to the continuation of Commonwealth preferences with South Africa. Thus, nearly ten years after Canada was instrumental in securing the withdrawal of South Africa from the Commonwealth and despite repeated expressions of our distaste for these régimes, we continue to give South African goods preferential access to Canadian markets and to enjoy a similar access to South African markets. Moreover, Canada does this even though this preferential access to the South African market is estimated to be worth a negligible 1/50 of 1 per cent of our total export trade and the total value of Canadian exports receiving preferential access to South Africa is of the order of \$10.2 million.²²

These preferences are not crucial but they are valuable to South Africa. For example, since leaving the Commonwealth, South Africa has increased its share of the Canadian sugar market from 5.3 per cent in 1961 to 23 per cent in 1969, aided by the tariff advantage of the preference. In 1969 Canada was importing over \$17 million worth of sugar from South Africa, more than twice the amount being imported from the Caribbean. While Canadian sugar interests benefit from the purchase of South African sugar, they do not benefit when sugar is purchased from areas not receiving preferential access to the Canadian market. The most favoured nation tariff rate on sugar is \$1.29 per cwt. The preferential rate is \$.29. The importation of South African sugar does not

TABLEAU I UN CHOIX DE PRODUITS CANADIENS
EXPORTÉS EN AFRIQUE DU SUD, 1967
et 1968

	1967 \$ millions	1968 \$ millions
Blé	16.6	—
Sulfure	2.3	4.9
Bois de charpente, pulpe de bois, bois plaqué, papier journal, papier	9.0	9.6
Acier	2.0	.8
Aluminium	12.1	11.4
Zinc	1.3	—
Automobiles, camions, châssis et pièces	16.9	22.7
Moteur d'avions et pièces	1.4	2.2
Total des importations sud- africaines de provenance canadienne (incluant les plus petits items)	\$78	\$68

TABLEAU II LES IMPORTATIONS CANADIENNES
DE PROVENANCE SUD-AFRICAINE

	1967 \$ millions	1968 \$ millions
Sucre	15.0	16.4
Ferro-chrome	3.2	2.7
Ferromanganèse	3.4	1.9
Manganèse	.6	1.1
Oranges	1.8	2.3
Pulpe de bois dissous	1.2	1.3
Total (incluant les petits items de commerce)	37.0	39.0

Source: Canada, le Bureau des statistiques du Dominion, le Commerce du Canada: Les exportations par pays (Ottawa, 1969).

Chez le Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, il existe une ambiguïté désespérante sur les mouvements de libération. Il reconnaît le caractère oppressif des gouvernements en Afrique australe. Il ne semble pas croire que l'Afrique australe évoluera paisiblement vers une société plus juste et plus démocratique. Cependant, il n'accepte pas la légitimité de la lutte des peuples africains pour leur liberté. Au contraire, quand on lui demande de commenter leurs luttes, il se contente de déplorer l'usage de la violence. (49) Cette attitude est des plus trompeuse. En Afrique australe, on devrait déplorer la violence, mais celle qui est exercée au nom de l'état. Quand un peuple opprimé à qui on ne peut honnêtement suggérer une autre alternative réagit finalement contre cette violence et prend les armes au nom des valeurs qui sont nos propres valeurs, on peut difficilement nier la légitimité de sa lutte. (Dans un autre contexte, M. Sharp a exprimé l'espoir que l'aide canadienne procurerait à des personnes, «le cran qu'ils ont besoin pour se lever et pour repousser le fardeau d'un gouvernement injuste et sans principe.» (50) Cependant, M. Sharp recule non seulement en ne procurant pas aux mouvements de libération de

mean cheaper sugar in Canada. The dollar per cwt. which is saved on South African sugar is divided between the South African exporter who gets about 75 per cent and the Canadian importer who gets 25 per cent. This 25 per cent gives the Canadian importer a good reason to support the maintenance of Commonwealth preferences for South Africa.⁶⁸ We find it unsupportable that Canada continues preferential trade relations with South Africa. We recommend that Canada give formal notice to South Africa of its intention to abrogate the 1932 trade agreement which embodies the exchange of preferential tariff entries between Canada and South Africa. (*Recommendation 2*) It is important that the impact of an abrogation of the preferential tariff agreement between Canada and South Africa not be diminished by doing this not on the grounds of principle, but over South Africa's limiting of Canadian exports. South Africa has consistently sought to limit access to its markets. As it withdraws its import restrictions under international pressure it may choose to raise tariffs to the point where many Canadian exports, even with a preferential rate, are no longer profitable. This could provide an occasion to abandon the 1932 agreement. However, there are firm and unimpeachable reasons of principle for doing this; these ought to be the basis of our decision.

We further recommend that Canada cease the expenditure of public funds to promote trade and investment in southern Africa. This would involve the withdrawal of Canadian trade commissioners from South Africa and the cessation of a variety of other government services which presently promote commercial relationships with southern Africa. *Foreign Trade*, the official journal of the Department of Industry, Trade and Commerce, makes frequent appeals to Canadian investors and traders to take advantage of the opportunities of "stable" South Africa. Never is the basis of this stability—political and racial repression—mentioned. Nor is the official Canadian disapproval of the régime presented. Always, southern Africa conditions are described in the language of a travel brochure. Never is it explained that Canadian companies investing in South Africa have to follow severe racially discriminatory labour practices there. Even the most obvious racist regulations are accepted by *Foreign Trade* as a matter of course. For example, *Foreign Trade* unquestioningly informs its readers that, "if you are of pure white descent, you will not need a visa."⁶⁹ Until the contradiction between our public criticism of the racist régimes of southern Africa and our expenditure of public funds to increase our economic ties with these régimes and thus to reinforce them is corrected, there will continue to be every reason for our Prime Minister not to be proud of our policy. This decision would remove one of the most glaring contrasts between the rhetoric of our government and its actual policies. (*Recommendation 3*)

We further recommend the preparation and publication of a detailed study of the extent of Canadian economic involvement in southern Africa. The study should include citation of any racially discriminatory practices accepted by Canadian investors and any involvement with activities of strategic or military importance to the southern African régimes. (*Recommendation 4*)

Canada ought to limit the future growth of economic relations with southern Africa. The reasons for this are multiple: to minimize our support for the régimes, to

l'Afrique australe une aide non-militaire mais encore en ne reconnaissant pas la légitimité de leur lutte.)

Ceux qui font les politiques canadiennes devraient réfléchir au conseil donné par un ancien ambassadeur américain, Robert C. Good, au Sous-comité du Sénat des États-Unis sur l'Afrique: «Le bon sens devrait nous enseigner que les minorités privilégiées poussées au mur m'abandonnent pas aisément leurs privilèges. Quand un principe racial a servi à créer une minorité privilégiée et une majorité démunie de tout et là où l'histoire des répressions a été longue et souvent violente, les ententes de plein gré sont doublement illusoires. Puisqu'il n'est pas pratique de favoriser l'auto-détermination et en même temps de fulminer contre la violence quand nous n'avons rien de mieux à offrir, nous ferions bien de ne pas mentionner la violence dans nos discours publiques. De plus la plupart des observateurs qui sont sympathiques aux changements dans cette partie du monde qualifient de naïve ou de fausse l'usage politique que nous faisons de notre soit-disant «engagement aux solutions de non-violence» en Afrique australe. C'est comme si nous disions que nous nous sommes engagés à créer un système multipartis en Russie, ce qui serait désirable mais pas très réaliste.» (51)

Ceci dit, nous n'écarterons pas le principe de la non-violence comme la voie préférée ou comme une possibilité dans un stage ultérieur de la lutte. Mais, certainement, dans des cas flagrants d'injustice, il n'est pas trop d'accepter et de déclarer publiquement que la résistance armée est justifiée, quand aucun autre remède n'est pas à la portée ou en vue.

Une alternative à la politique canadienne

Nous avons donc rejeté les raisons qui motivent nos politiques gouvernementales envers l'Afrique australe. A leurs places, nous suggérons que les politiques canadiennes devraient dériver des valeurs que le Canada attache à:

- a) une diminution de la polarisation politique internationale sur les questions raciales;
 - b) une aide aux pays indépendants au nord de l'Afrique australe, qui sont sous la menace immédiate des régimes du sud;
 - c) une étude de la question de l'Afrique australe et ses effets de corrosion sur les Nations-Unies et le Commonwealth;
 - d) une limite de la participation économique canadienne en Afrique australe qui, pour une date ultérieure, ne compromettrait pas notre habileté à entreprendre une action économique de concert avec les autres nations;
 - e) le maintien et l'accroissement de la conscientisation de l'Occident sur la nature profondément offensive des régimes de l'Afrique australe; et, par notre exemple, une opposition aux efforts de ces régimes pour obtenir une plus grande acceptation de la part de l'Ouest;
 - f) la réalisation d'une politique étrangère qui soit à l'image et non pas un défi des valeurs de base de la dignité humaine et d'égalité qui sont fondamentales à notre mode de vie;
 - g) une plus grande intégrité dans notre politique étrangère qui puisse harmoniser nos politiques spécifiques avec notre affirmation des principes de base.
- Pour que nos politiques puissent refléter et promouvoir ces objectifs de base, la politique canadienne envers l'Afrique australe a besoin d'un vrai coup de barre. En

lessen the element of apparent hypocrisy in our position, and to lessen the risk that, at a future date, Canada would be inhibited from desirable policies towards South Africa because of the strength of Canadian economic interests there. We recommend that the Canadian government should clearly indicate to Canadian companies investing in South Africa that such investments are made without the support of the government. (*Recommendation 5*)

The economic cost of partial economic disengagement would be slight. However, a few export industries might be significantly affected, particularly if South Africa responded to Canadian moves by imposing penalties on Canadian firms in southern Africa. We recommend that the government be ready to offer appropriate assistance to those industries which are specifically affected by these policy initiatives. (*Recommendation 6*)

It is of paramount importance that there should be no Canadian participation whatsoever in the building or equipping of the Cabora Bassa Dam in Mozambique. As stated above, this dam is a major hydro-electric and irrigation project, which would greatly strengthen the economies of Mozambique and South Africa. It would break the sanctions on Rhodesia both by the Rhodesian materials it would employ and by the sale of power to Rhodesia; it would give South Africa a major interest in assuring that Mozambique stays under white minority rule; and it would lead to a major Portuguese effort to secure an additional influx of up to one million white settlers to Mozambique. African leaders have urged that the political implications of the dam are so obvious and so detrimental that Western countries must not support it. Sweden has already convinced its own interested firms not to be involved at all in the project, and the Italian government has withdrawn financial guarantees to a prospective Italian participant. The Canadian response, thus far, has been to draw to the attention of Canadian suppliers the significant contracts that are open for their bids in connection with the dam. We recommend that the government take whatever steps are required to assure that there is no such participation. (*Recommendation 7*)

The second set of policy recommendations relates to Rhodesia and Namibia. In these territories the white régimes are defying international opinion with full impunity. In both cases, the Western world has failed to intervene in ways that would restore constitutional rule. At the very least, these issues must not be allowed to pass from public notice; at the very least, the nations of the world should demonstrate that they do not and will not accept the legitimacy of these two régimes. To these ends, we recommend that in no way should Canada moderate its position that there can be no legitimate independence settlement in Rhodesia save on the basis of majority rule. (*Recommendation 8*) In addition, Canada should continue to support full mandatory sanctions on trade with Rhodesia, should actively support the systematic identification of those states (in addition to Portugal and South Africa) who are breaking the sanctions on Rhodesian trade, and should apply international pressure upon those states to make them cease breaking sanctions. (*Recommendation 9*)

The United States has recently announced that it is discouraging investment and denying export credit guarantees to firms wishing to invest in Namibia. In contrast,

faisant ces recommandations spécifiques nous acceptons comme une réalité qui nous porte au pessimisme le fait qu'à moins que l'opinion internationale et canadienne soit prête à une confrontation économique avec l'Afrique australe, il n'est pas raisonnable de demander à notre gouvernement l'imposition d'un embargo complet du commerce canadien avec cette région. Cependant, comme nous l'avons constaté, il est illogique de conclure à partir de cette prémisse que nos politiques de commerce et d'investissements ne devraient pas changer. Notre première série de recommandations mettra fin à certains accords spéciaux qui avantagent grandement le commerce entre l'Afrique du Sud et le Canada au détriment d'autres nations. Ces recommandations veulent décourager l'augmentation de la participation économique canadienne avec l'Afrique australe.

Nous notons la déclaration récente faite par le Secrétaire d'état à l'effet qu'une corporation de la Couronne canadienne, Polymer, retirera de l'Afrique du Sud ses quatre millions d'investissements dans une entreprise de caoutchouc synthétique. Aucune compagnie ne peut investir en Afrique du Sud sans être forcée de mettre en vigueur l'apartheid et sans renforcer le régime par ses investissements. En conséquence, aucune corporation du gouvernement canadien ne doit investir en Afrique du Sud. Nous recommandons que la corporation Polymer retire dès maintenant ses investissements et qu'elle cesse ses accords technologiques avec cette entreprise de caoutchouc synthétique comme avec toute autre entreprise sud-africaine (*Recommendation 10*).

Le Livre blanc du gouvernement ne mentionne aucunement le marché préférentiel du Commonwealth avec l'Afrique du Sud. Ainsi, près de dix ans après que le Canada eut servi d'instrument à l'expulsion de l'Afrique du Sud du Commonwealth et après avoir maintes et maintes fois manifesté notre répulsion pour ces régimes, nous continuons à donner aux produits sud-africains l'accès préférentiel sur les marchés canadiens et nous bénéficions du même accès sur les marchés sud-africains. Bien plus, le Canada continue d'agir ainsi même si son accès préférentiel sur le marché sud-africain lui procure un négligible 1/50 du 1 p. 100 de son exportation commerciale totale et même si la valeur totale de ces exportations constitue environ 10,2 millions.

Pour l'Afrique du Sud, ces préférences ne sont pas une question de vie ou de mort, mais elles sont importantes. Par exemple, depuis qu'elle s'est retirée du Commonwealth, l'Afrique du Sud, grâce au tarif préférentiel, a augmenté son marché du sucre au Canada de 5,3 p. 100 en 1961 à 23 p. 100 en 1969. En 1969 le Canada a importé plus de \$17 millions en sucre de l'Afrique du Sud, le double des importations antérieures. Tandis que ceux qui bénéficient de l'industrie de sucre sud-africain font des profits, ils ne retirent aucun profit quand ils achètent leur sucre des régions qui n'ont pas d'accès préférentiel sur le marché canadien. Le «Most favored Nation Rate» est de \$1,29 par quintal. Le taux préférentiel est de \$0,29. Malgré cela, l'importation sucrière sud-africaine ne veut pas dire un sucre à meilleur compte pour le Canada. Le dollar par quintal qui est épargné sur le sucre sud-africain est divisé entre l'exportateur sud-africain qui reçoit à peu près \$0,75 et l'importateur canadien qui prend \$0,25. Ce \$0,25 motive l'importateur canadien à appuyer et à maintenir les préférences du Commonwealth envers l'Afrique du Sud (53). On supporte mal que le Canada

Canada, who also voted for the United Nations resolution condemning South Africa's continued illegal rule of Namibia, encourages and facilitates Canadian economic involvement in that occupied mandated territory.⁵⁵ We recommend that Canadian firms be effectively dissuaded by the government from undertaking any further investments in Namibia. (*Recommendation 10*)

A third set of recommendations relates to the continuing struggle of black people of southern Africa to win their freedom. The Canadian government accepts that the white régimes will resist political and racial equality "to the bitter end." The government can offer no real grounds for hope that the situation in southern Africa will be transformed by any change of heart in the white community. The liberation movements are divided and still weak, but they represent the beginning of a struggle by Africans to win political independence for themselves. We recommend that the government publicly recognize the legitimacy of this struggle of the liberation movements. (*Recommendation 11*) Canada should also provide assistance to these liberation movements as Sweden has done.⁵⁶ We recommend that Canada provide financial, technical, and medical assistance to the liberation movements preferably through the United Nations or the Organization of African Unity. (*Recommendation 12*)

Canada ought also to advocate that freedom fighters who are captured by government forces should be treated as prisoners of war. (*Recommendation 13*) Whole armies are deployed against them and they fight for national objectives, not for criminal ends. It is inhuman that they should be tried and often executed as common criminals when captured.

Canada has generously opened its doors to political refugees from numerous Communist tyrannies. Yet Canada has been reluctant and parsimonious in its assistance to refugees from southern Africa. We recommend a more generous policy on their right of entry to Canada and on educational and other assistance programmes for them. (*Recommendation 14*)

One of the more untenable compromises which the Canadian government has made with its principles is its exceptions to the embargo on the sale of arms to South Africa and Portugal. Canada continues to service and to provide spare parts for military equipment sold to Portugal and South Africa before the embargo. We welcome Mitchell Sharp's review of the government policy of permitting the sale of spare parts for military aircraft to South Africa in response to the Security Council resolution of 23 July 1970. We hope that by the time this Paper is distributed, our recommendation 15 will in fact be government policy. More recently Canada permitted a sale of jet engines. This sale is in direct contradiction to the undertaking given by Mr. Paul Martin at the time of the arms embargo, when he excluded from the embargo only spare parts and piston engines. Someone must have convinced the government that these jet engines, intended for F-86s, were non-military. It is no surprise that no publicity was given to this sale. These sales are hardly significant to the Canadian economy or even to the Canadian companies involved. They constituted a very small percentage of the sales of the aerospace division of Orenda Aircraft Corporation. Yet they are important to the southern Africa régimes. Portugal was particularly agitated a few years ago when Canada held back briefly on the sale of replacement parts. Replacement parts and

continue ses relations commerciales préférentielles avec l'Afrique du Sud. Nous recommandons donc que le Canada notifie officiellement l'Afrique du Sud de son intention d'abroger l'accord commercial de 1932 ratifiant les échanges d'entrées à tarif préférentiel entre le Canada et l'Afrique du Sud. (*Recommandation 2*) Il est important que les résultats causés par l'annulation de l'accord sur les tarifs préférentiels entre le Canada et l'Afrique du Sud ne soient affaiblis du fait que cette décision soit prise non pas en vertu d'un principe mais en considérant l'embargo sud-africain aux exportations canadiennes. L'Afrique du Sud a constamment cherché à limiter l'accès de ses marchés. A mesure qu'elle est forcée par une pression internationale à retirer les restrictions mises sur son importation, l'Afrique du Sud peut choisir d'augmenter ses tarifs jusqu'à ce que les exportations canadiennes, même avec leurs taux préférentiels, ne soient plus rentables. Cette action pourrait fournir l'occasion de révoquer l'accord de 1932. Cependant, il y a d'autres raisons de principe plus solides et plus justes pour le faire; ces raisons doivent être à la source de notre décision.

En plus, nous recommandons au Canada de cesser ses dépenses de fonds publics pour la promotion du commerce et des investissements en Afrique australe. Cette action a pour conséquence le retrait des commissaires commerciaux canadiens de l'Afrique du Sud et la fin d'un choix d'autres services gouvernementaux qui encouragent présentement les relations commerciales avec l'Afrique australe. Le journal officiel du département de l'Industrie et du commerce, le *Foreign Trade*, sollicite souvent les Canadiens qui investissent et qui s'occupent de commerce pour qu'ils prennent avantage d'une Afrique du Sud «stable». La répression politique et raciale, base de cette stabilité, n'est jamais mentionnée; la désapprobation canadienne officielle au régime n'est pas non plus présentée. Les conditions rencontrées en Afrique australe sont toujours décrites dans un style d'agence de voyage. Il n'est pas dit que les compagnies canadiennes investissant en Afrique du Sud doivent mettre en vigueur des pratiques de main-d'œuvre discriminatoires et basées sur le racisme. Le «*Foreign Trade*» accepte comme une situation de fait les lois racistes les plus apparentes; par exemple, il informe ainsi ses lecteurs: «Si vous êtes de pure race blanche, vous n'aurez pas besoin de visa.» (54) Jusqu'à ce que soit corrigée la contradiction qui existe entre notre critique publique des régimes racistes de l'Afrique australe et nos dépenses de fonds publics pour augmenter nos liens économiques avec ces régimes et ainsi les renforcer, notre premier ministre aura raison de n'être pas fier de notre politique. Cette décision mettrait un terme à l'une des plus apparentes contradictions entre la rhétorique de notre gouvernement et ses politiques actuelles. (*Recommandation 3*)

De plus, nous recommandons la préparation et la publication d'une étude détaillée sur l'étendue de la participation économique canadienne en Afrique australe. L'étude devrait inclure, s'il s'en trouve, les pratiques discriminatoires et raciales acceptées par les Canadiens qui investissent, et leur participation quelle qu'elle soit aux activités d'importance stratégique ou militaire des régimes de l'Afrique australe. (*Recommandation 4*)

A l'avenir, le Canada doit limiter ses relations économiques avec l'Afrique australe. Les raisons en sont multiples: minimiser notre appui au régime; diminuer l'apparente hypocrisie de notre position; enlever ce qui, à

engines for the F-86 and the Harvards are clearly a contribution to South Africa's capacity to enforce apartheid. Canada should therefore adhere completely to the ban on the sale of military materials to Portugal and to South Africa and should extend the ban to include the sale of spare and replacement parts for military equipment and for piston and jet engines. (*Recommendation 15*)

Canada should continue to oppose strongly the resumption of arms sales by Britain to South Africa. (*Recommendation 16*) In a world in which B-52 bombers are now used in anti-guerrilla operations, it is hard to accept the distinction between arms which are for external defence against an alleged Soviet threat to the Pacific sea lanes and arms which will be used to enforce apartheid. Moreover, no distinction can possibly be made between arms to protect the sea lanes, and arms which would be appropriate to resist a future United Nations embargo on South African trade. There can hardly be a clearer gesture of confidence in a régime than the sale of arms to it. That Britain should make such a gesture to South Africa will have a profound effect upon the Commonwealth. We recommend that the Canadian government should provide leadership within the Commonwealth on this issue lest there be a division along purely racial lines which could do it severe harm. (*Recommendation 17*)

Portuguese rule in Africa has been criticized by Canadian representatives at the United Nations. Canada has voted for strong resolutions in the General Assembly calling upon Portugal to give political independence to its colonies but has not spoken out on this issue in NATO, the one organization in which Canadian influence might be significant. A great deal of German and French military assistance has been given to Portugal. Particularly before 1961, Portugal had also received significant American military aid. Not only have these materials been used to repress the liberation movements of Angola and Mozambique but this aid has also sustained Portugal's ability, year after year, to devote approximately one-half of its budget to military expenditures. We recommend that, in the councils of NATO and in bilateral communications, Canada should advocate that military and other assistance to Portugal should cease until that country has conceded independence to its African colonies. (*Recommendation 18*)

Finally, several recommendations are offered in regard to Canada's policy towards the independent states of Zambia, Botswana, and Tanzania who are immediately to the north of the white régimes of southern Africa. These states have neither the resources nor the skills of South Africa. They are poor; their national unity is still insecurely established. But each is refusing to accept a subservient relationship to South Africa and each is concerned with the welfare and freedom of the African majority to the south. Moreover, they represent a major endeavour to build political systems in Africa based not on an alleged inequality of men but on an affirmed faith in man's equality. Their continued success as stable developing societies is a major challenge to the warped racism of southern Africa and a serious check to South Africa's northward thrust.

Canada already has a close relationship with these states. Canadians serve in large numbers in each of these countries. However, more should be done. The Canadian

l'avenir, pourrait gêner la formulation et la réalisation de politiques souhaitables envers l'Afrique du Sud à cause de l'importance des intérêts économiques canadiens dans ce pays. Nous recommandons au gouvernement canadien d'indiquer clairement aux compagnies canadiennes qui investissent en Afrique du Sud qu'ils le font sans l'appui du gouvernement. (*Recommendation 5*)

Les pertes encourues à cause de ce désengagement économique partiel seraient légères. Cependant, quelques industries d'exportation pourraient être significativement affectées par cette décision, particulièrement si l'Afrique du Sud exerçait des représailles sur les firmes canadiennes établies en Afrique australe. Nous recommandons donc que le gouvernement soit prêt à offrir une aide appropriée à ces industries qui sont spécialement touchées par ces initiatives politiques. (*Recommendation 6*)

Pour le Canada, il est de prime importance de ne pas participer à la construction et à l'équipement du barrage Cabora Bassa au Mozambique. Comme on l'a mentionné plus haut, ce barrage est un projet d'hydro-électrique et d'irrigation qui raffermirait grandement l'économie du Mozambique et de l'Afrique du Sud. Il ferait fi des sanctions exercées sur la Rhodésie par l'usage du matériel rhodésien et par la vente de pouvoir électrique à la Rhodésie; il fournirait à l'Afrique du Sud une raison majeure pour s'assurer que le Mozambique restera dominé par le blanc; de plus, le barrage permettrait au Portugal une contribution importante en assurant un apport additionnel de plus d'un million de colons blancs au Mozambique. Les chefs africains sont unanimes à dire que les implications politiques du barrage sont si faciles à reconnaître et si désastreuses que les pays occidentaux ne doivent pas lui donner leur appui. La Suède a déjà convaincu ses entreprises intéressées à ne pas donner suite à ce projet. Le gouvernement italien a refusé une garantie financière à une entreprise italienne qui voulait participer au projet. La réponse canadienne, jusqu'ici, fut d'attirer l'attention des industriels canadiens et de souligner l'importance des contrats mis aux enchères. Nous recommandons que le gouvernement prenne toutes les mesures appropriées pour assurer qu'il n'y aura pas de participation canadienne au projet de Cabora Bossa. (*Recommendation 7*)

Notre seconde série de recommandations concerne la Rhodésie et la Namibie. Dans ces territoires, les régimes blancs défient impunément l'opinion internationale. Dans ces deux régions, le monde occidental n'a pas réussi à instaurer un pouvoir constitutionnel. A tout le moins, on doit avertir l'opinion publique de ce qui se passe là; et les nations du monde doivent démontrer qu'elles n'accepteront pas la légitimité de ces deux régimes. En conséquence, nous recommandons que le Canada ne devrait pour aucun cas modifier sa position et qu'il ne peut y avoir d'accord sur l'indépendance légitime de la Rhodésie qui ne soit basée sur le pouvoir majoritaire. (*Recommendation 8*) De plus, le Canada devrait continuer à supporter les sanctions commerciales obligatoires contre la Rhodésie. Il devrait appuyer activement la mise en liste systématique des états (en plus du Portugal et de l'Afrique du Sud) qui ne rendent pas effectives les sanctions commerciales contre la Rhodésie. Enfin, le Canada devrait appliquer des pressions internationales sur ces états pour les obliger à reprendre les sanctions. (*Recommendation 9*)

International Development Agency (CIDA) has identified a small number of states as "areas of concentration," to which 80 per cent of our bilateral aid will go. Other countries are assisted but they must share between them the final 20 per cent. Tanzania, Zambia, and Botswana should be categorized as areas of concentration in the Canadian development effort. (*Recommendation 19*) These countries have all the attributes desirable for an area of concentration—a political leadership and administration seriously committed to the welfare of their peoples, open and friendly relations with Canada, and shared political values. A more visible, more active and more committed Canadian presence in these countries would be evidence of a serious Canadian interest in the peace and security of these states and in the welfare of their peoples.

We welcome the Canadian decision to give high priority to the opening of a high commission in Lusaka. It is long overdue and will be important further evidence of the direction of our sympathy and of our concern. We recommend that this "decision in principle" be implemented as soon as possible. (*Recommendation 20*)

Finally, we recommend that there should be a full public statement by the Prime Minister of the reasons for Canada's disapproval of the present régimes in southern Africa, of the long-term objectives in southern Africa which Canada wishes to promote, of our acceptance of the legitimacy of the struggle of the African peoples in this area, and of the policies Canada plans to follow in order to be consistent with its principles. (*Recommendation 21*)

These proposals take into account the policies of other governments and the realities of southern Africa. In our judgment, they are practicable within the present context of Canadian politics. They are an application of the basic values expressed in the White Paper. This Black Paper is an alternative to the White Paper in that it explores and elaborates on the values which are affirmed by the present government. Therefore, these recommendations are policies which the government ought to be implementing already. The White Paper includes the promise that the government intends "to give more positive expression to the Social Justice policy theme."¹⁰ Much more must be done before the forthright reaffirmation of the government's antipathy to the régimes of southern Africa can be regarded as a meaningful guide to policy rather than a misleading and rhetorical essay.

NOTES

1. Canada, Department of External Affairs, *Foreign Policy for Canadians* (Ottawa, 1970), United Nations section, p. 19.
2. Claude Henault, "Canada May Cut Trade Links with South Africa," *The Telegram* (Toronto), 25 February 1970, p. 70.
3. Julius K Nyerere, *Stability and Change in Africa* (Dar es Salaam, Government Printer, 1969), p. 14.
4. *Foreign Policy for Canadians*, United Nations, p. 18.
5. As quoted in Pierre Van der Berghe, *South Africa: A Study in Conflict* (Los Angeles, 1967), p. 118.
6. *The Church and World Society*, Eleventh Report of the Committee on Church and International Affairs to the Twenty-Second General Council of the United Church of Canada (Toronto, 1966), p. 76.

Les États-Unis ont récemment annoncé qu'ils n'encouragent plus les investissements et qu'ils refusent les garanties de crédits d'exportation aux firmes qui veulent investir en Namibie. Au contraire, le Canada qui a aussi voté une résolution aux Nations-Unies condamnant l'ingérence continuelle de l'Afrique du Sud en Namibie, encourage et appuie la participation économique canadienne dans ce territoire occupé. (55) Nous recommandons au gouvernement de dissuader effectivement les firmes canadiennes qui veulent faire d'autres investissements en Namibie. (*Recommendation 10*)

Une troisième série de recommandations se rapporte à la lutte continuelle du peuple noir en Afrique australe pour leur liberté. Le gouvernement canadien reconnaît que les régimes blancs résisteront «jusqu'au bout» à l'égalité politique et raciale. Le gouvernement ne peut espérer changement de cœur chez la communauté blanche et une transformation de la situation actuelle en Afrique australe. Les mouvements de libération sont divisés et encore faibles, mais ils représentent le commencement de la lutte par les Africains pour se gagner l'indépendance politique. Nous recommandons que le gouvernement reconnaisse publiquement la légitimité de la lutte des mouvements de libération. (*Recommendation 11*)

Le Canada devrait leur fournir une aide comme la Suède l'a fait. (56) Nous recommandons que le gouvernement leur procure une assistance financière, technique et médicale préférentiellement par le truchement des Nations-Unies ou l'Organisation de l'unité africaine. (*Recommendation 12*)

Le Canada devrait aussi se faire l'avocat des combattants de la liberté qui sont capturés par les forces gouvernementales. Ils devraient être traités en prisonnier de guerre. (*Recommendation 13*) Des armées entières sont déployées contre eux et ils combattent pour des objectifs nationaux, non pour des criminelles. Il est inhumain qu'ils soient jugés et souvent exécutés comme des criminels ordinaires quant ils sont capturés.

Le Canada a généreusement ouvert ses portes aux réfugiés politiques de nombreuses tyrannies communistes. Cependant, il hésite et offre une assistance parcimonieuse aux réfugiés de l'Afrique australe. Nous recommandons une politique plus généreuse envers ces réfugiés: Que le Canada élargisse ses droits d'entrée et ses programmes éducatifs et d'assistance en leur faveur. (*Recommendation 14*)

Un des compromis les plus insoutenables aux principes du gouvernement canadien est l'exception qu'il fait sur l'embargo de la vente des armes à l'Afrique du Sud et au Portugal. Le Canada continue son service de pièces de rechange pour l'équipement militaire vendu avant l'embargo au Portugal et à l'Afrique du Sud. Nous accueillons avec joie la remise en question de la politique gouvernementale par le ministre Mitchel Sharp en réponse à la résolution du Conseil de sécurité du 23 juillet 1970. Cette politique permettrait la vente des pièces de rechange pour les avions militaires de l'Afrique du Sud. Au moment où ce document sera distribué, nous espérons que notre recommandation 15 sera déjà politique gouvernementale. Plus récemment, le Canada a permis la vente de moteurs réactés. Cette vente entre en conflit avec l'action prise par M. Paul Martin au moment de l'embargo sur les armes. A ce moment, M. Martin exclut seulement de l'embargo les pièces de rechange et les moteurs à pistons. Quelqu'un a dû convaincre le gou-

7. Leo Marquard, *Peoples and Policies of South Africa* (London, 1969), pp. 32, 33.
8. *Ibid.*, p. 34.
9. The Suppression of Communism (Amendment) Act, 1951, s. 1(i).
10. The Criminal Procedure Act (Amendment), 1965.
11. General Law Amendment Act No 76, 1962, s. 21; General Law Amendment Act No 37, 1963, s. 15.
12. *The Church and World Society*, p. 76.
13. "Vorster Pleased With Tour," *The Times* (London), 18 June 1970.
14. *The Economist* (London), 29 June 1968, p. x.
15. United Nations, Department of Political and Security Council Affairs. *Foreign Investment in the Republic of South Africa* (New York, 1968).
16. *A Survey of Race Relations in South Africa 1969* (Johannesburg, 1970), p. 83.
17. Africans who constitute 86 per cent of the mining work force in South Africa earn just over \$300 per annum while their white counterparts' average annual income is \$4,989. Average annual income of Africans in the manufacturing sector in 1968 was \$806 compared with \$4,401 for white workers in this sector. Africans in the construction industry averaged \$636 per annum compared with \$5,700 for whites. *Ibid.*, pp. 104, 94 and 106.
18. The pit-head price of South African coal is estimated to be one-fifth of that of British coal. Coincidentally, African coal miners earn one-fifth the wage of British miners. This cheap supply of coal is also important in South Africa's ability to supply cheap electricity to its manufacturing industry. *Economist*, 29 June 1968, p. xii.
19. Quoted in Christopher R Hill, "U.D.I. and South African Foreign Policy," in *Journal of Commonwealth Political Studies*, VII (July 1969), 98.
20. South Africa has undertaken to build Dr Banda a new capital at Lilongwe at a cost of 11.3 million dollars. There is substantial evidence that Lilongwe will also provide South Africa with its most northerly military base. "The Return of Enlightenment," *Economist*, 23 May, 1970, p. 43.
21. Martin Spring, "How Strong is South Africa?" *South Africa in World Strategy* (London, South African embassy, 1969), p. 10.
22. *Ibid.*, p. 9.
23. Margaret Roberts, "South West Africa," in Colin Legum, ed., *Africa: A Handbook to the Continent* (New York, 1966), p. 356.
24. Colin Legum and John Drysdale, eds., *Africa: Contemporary Record, Annual Survey, and Documents 1968-1969* (London, 1969), p. 353.
25. This and other material on land apportionment in Rhodesia is from Montague Yudelman, *Africans on the Land* (Cambridge, Mass., 1964), chap. 3. Yudelman's figures on the division of high-quality land are from a Ministry of Agriculture bulletin, *Farming Systems in Southern Rhodesia* (Salisbury, 1961).
26. The techniques whereby this is done are ingenious but too complex to be given in detail here. They are analysed in *Africa Research Bulletin*, VI (June 1969), 1415-17.
27. Dan van de Vat, London *Times* correspondent, estimates this ratio will rise to 40:1 by the year 2000.

vernement que les moteurs réactés pour les F-86 n'étaient pas matériel militaire. Il n'est pas surprenant de constater qu'aucune publicité n'a été faite à cette vente. Ces ventes rapportent peu à l'économie canadienne et même aux compagnies canadiennes qui y sont impliquées. Elles constituent un pourcentage très minime des ventes de la division aérospaciale de la corporation Arenda Aircraft. Cependant, elles sont importantes au régime sud-africain. Il y a quelques années déjà, le Portugal devint singulièrement nerveux quand le Canada retint pour quelque temps ses ventes de pièces de rechange. Les pièces de rechange et les moteurs de F-86 et de Harvards aident manifestement l'Afrique du Sud à maintenir l'apartheid. Le Canada devrait donc soutenir complètement l'interdiction des ventes de matériel militaire au Portugal et à l'Afrique du Sud. Cette interdiction devrait inclure les pièces de rechange pour l'équipement militaire et pour les moteurs à pistons et à réaction. (Recommandation 15)

Le Canada devrait continuer à s'opposer vigoureusement à ce que la Grande-Bretagne reprenne ses ventes d'armes à l'Afrique du Sud. (Recommandation 16) A une époque où on utilise les bombardiers B-52 dans des opérations anti-guérillas, il est difficile de faire une distinction entre les armes qui peuvent servir à parer l'éventuelle menace soviétique dans les corridors de la mer du Pacifique et celles qui seront employées pour aider l'apartheid. Bien plus, comment distinguer entre les armes qui serviraient à protéger les corridors de la mer et celles qui pourraient s'élever contre un embargo possible du commerce sud-africain par les Nations-Unies? Vendre des armes à un régime, c'est lui exprimer clairement sa confiance! Que la Grande-Bretagne vende des armes à l'Afrique du Sud et ce geste aura de profondes répercussions sur tout le Commonwealth. Nous recommandons au gouvernement canadien de fournir, au sein du Commonwealth, le leadership nécessaire pour apporter les correctifs à ce problème; autrement, une division basée uniquement sur des critères raciaux affecterait grandement le Commonwealth. (Recommandation 17)

Les représentants canadiens aux Nations Unies ont critiqué la domination portugaise. A l'Assemblée générale, le Canada a voté en faveur de résolutions très rigoureuses qui demandaient au Portugal d'accorder l'indépendance politique à ses colonies. Cependant, à l'OTAN, là où l'influence canadienne peut vraiment se faire sentir, le Canada n'a rien fait sur cette question. L'Allemagne et la France apportent une aide militaire au Portugal et, particulièrement avant 1961, les États-Unis lui ont aussi donné une assistance militaire appréciable. Ce matériel n'a pas seulement été utilisé contre les mouvements de libération en Angola et au Mozambique mais, d'une année à l'autre, il a soutenu l'habileté du Portugal à consacrer près de la moitié de son budget à des dépenses militaires. Nous recommandons que dans les Conseils de l'OTAN et dans les discussions bilatérales, le Canada préconise l'arrêt de l'aide militaire et de toute autre forme d'assistance au Portugal jusqu'à ce que celui-ci eût concédé l'indépendance à ses colonies africaines. (Recommandation 18)

Enfin, nous offrons plusieurs recommandations concernant la politique du Canada envers les états indépendants du Zambie, du Botswana et de la Tanzanie. Ces états sont voisins immédiats au nord des régimes blancs sud-africains. Ils n'ont pas les ressources matérielles et techniques de l'Afrique du Sud. Ils sont pauvres. Leur unité nationale est encore imparfaite. Pourtant, chacun de ces

"Rhodesia Poll Shows Total Failure on Sanctions," *The Times*, 13 April 1970.

28. Eduardo Mondlane, *The Struggle for Mozambique* (Harmondsworth, 1969), p. 181.

29. James Duffy, "The Portuguese Territories," in Legum, ed., *Africa: A Handbook to the Continent*, p. 290.

30. United Nations, A/AC.109/L.451 Add. 1, p. 44.

31. *Portugal in Africa* (American Committee on Africa, December 1968), p. 4. For Mozambique, Mondlane, *Struggle for Mozambique*, p. 65, has given a figure of 95 to 98 per cent.

32. United Nations, A/AC.109/L.538, 19 March 1969.

33. Duffy, "Portuguese Territories," p. 291.

34. *Ibid.*, p. 292.

35. Legum and Drysdale, eds., *Africa 1968-1969*, p. 391.

36. Elizabeth Morris, "Over The Border," *Spectator* (London), 4 April 1970.

37. Frederic Hunter, "Vast African Grid May Mold Mozambique's Future," *Christian Science Monitor*, 18 May 1970, p. 14.

38. S J Bosgra and Chr van Krimpen, *Portugal and NATO* (Amsterdam, Angola Comité, 1969), pp. 36, 42.

39. *Foreign Policy for Canadians*, United Nations, p. 18.

40. *Military and Police Forces in the Republic of South Africa* (New York, United Nations, 1967), p. 1.

41. The information in this paragraph and the preceding one is from "Black Man's War," *Economist*, 10 May 1969. The Institute for Strategic Studies (London) reports that South Africa has 80 helicopters and that its citizen airforce operates eight squadrons of C-47s and 100 Harvards, with another 150 in storage. *The Military Balance, 1969-70* (London, 1970), p. 54.

42. "Weston Firmly Backs Apartheid System," *Globe and Mail*, 21 April 1964.

43. Magnus Gunther, speech at Carleton University (Ottawa), 23 May 1970.

44. *News from South Africa*, No 19 (New York, Information Service of South Africa, 12 May 1970).

45. *Foreign Policy for Canadians*, United Nations, p. 20.

46. Clyde Sanger, "A New Look at Southern Africa," *Globe and Mail*, 20 May 1970, p. 7.

47. *Ibid.*

48. *Stability and Change in Africa*, pp. 13, 15.

49. This reaction was noted on three separate occasions, once by Richard Williams, and twice by Cranford Pratt.

50. Quoted in Clyde Sanger, *Half a Loaf: Canada's Semi-Role among Developing Countries* (Toronto, 1969), p. x.

51. Quoted in Douglas Anglin, *Southern Africa in the 1970's* (Ottawa, School of International Affairs, Carleton University, 1970), p. 23.

52. See *Foreign Policy for Canadians: Comments on the White Paper* (Toronto, Canadian Institute of International Affairs, 1970), p. 9; and Canada, House of Commons, *Debates*, 22 June 1970, p. 8407.

53. Cf. Brewster Kneen, "The Economy of Sugar" (typescript) (Toronto, 1970), p. 18.

54. *Foreign Trade* (Ottawa), 26 October 1968, p. 21.

55. "Interested exporters should write to the Canadian Trade Commissioner, P.O. Box 683, Cape Town... We

états se refuse à servir l'Afrique du Sud et ils désirent le bien-être et la liberté des majorités de l'Afrique australe. De plus, ces états s'évertuent à organiser en Afrique des systèmes politiques fondés non pas sur l'inégalité des races mais sur l'affirmation d'une foi en l'égalité de tous les hommes. Le succès continu de ces sociétés en voie de développement progressif est un défi capital au racisme voilé de l'Afrique australe et un obstacle sérieux à la poussée vers le nord de l'Afrique du Sud.

Le Canada a déjà établi d'étroites relations avec ces états. De nombreux Canadiens servent dans ces pays. Cependant, on devrait faire davantage. L'Agence canadienne pour le développement international (ACDI) a désigné comme «région de concentration» un petit nombre d'états qui recevront 80 p. 100 de notre aide bilatérale. D'autres pays sont aussi aidés, mais ils doivent défrayer entre eux le dernier 20 p. 100. L'effort de développement du Canada devrait considérer la Tanzanie, le Zambie et le Botswana comme «régions de concentration». (Recommandation 19) Ces régions possèdent toutes les conditions pour devenir régions de concentration: un leadership politique, une administration sérieuse et engagée au bien-être de leur peuple, des relations ouvertes et amicales avec le Canada, des valeurs politiques partagées par ce dernier. Une présence canadienne plus visible, plus active et plus engagée dans ces pays prouverait l'intérêt sérieux du Canada pour la paix et la sécurité de ces états et le bien-être de leurs peuples.

Nous accueillons avec plaisir la décision canadienne de donner la priorité à l'ouverture d'une mission diplomatique à Lusaka. Cette décision aurait dû être prise depuis longtemps mais elle manifesterait davantage la direction de notre sympathie et de notre attention. Nous recommandons que cette «décision encore sur papier» devienne réalité au plus tôt. (Recommandation 20)

Enfin, nous recommandons que le premier ministre explique publiquement les raisons de la désapprobation canadienne pour les régimes actuels de l'Afrique australe; qu'il décrive les objectifs à long terme du Canada en faveur de cette région; qu'il approuve la légitimité des luttes des peuples africains; qu'il dévoile les politiques que le gouvernement se propose de poursuivre et qui seront conséquentes à ses principes. (Recommandation 21)

Ces propositions tiennent compte des politiques des autres gouvernements et des réalités en Afrique australe. D'après notre jugement, ces politiques sont réalisables dans le contexte actuel des politiques canadiennes. Elles sont une application des valeurs de base telles qu'elles sont exprimées dans le Livre blanc. Le présent Livre noir est une alternative au Livre blanc en ce qu'il est un approfondissement et une élaboration des valeurs qui sont affirmées par le gouvernement actuel. Ainsi, ces recommandations contiennent des politiques que le gouvernement aurait dû mettre en vigueur. Le Livre blanc promet que le gouvernement «accordera plus d'importance au thème d'une politique basé sur la justice sociale». (57) Avant qu'une réaffirmation de l'antipathie du gouvernement pour les régimes de l'Afrique australe puisse être considérée plus comme un guide vrai de politique que comme une figure de rhétorique trompeuse, on devra accomplir beaucoup plus.

NOTES

1. *Politique étrangère au service des Canadiens* (Ottawa 1970), fascicule sur les Nations-Unies, p. 19.

will have reliable firms undertake initial market surveys on their behalf." Donald Leavitt, Canadian assistant trade commissioner in Cape Town, so advises Canadians interested in the Namibia market in *Foreign Trade*, 1 April 1967, p. 29.

56. Sweden has provided direct financial assistance to FRELIMO to an estimated total of \$200,000. Basil Davidson, "Arms and the Portuguese," *Africa Report*, XV (May 1970), 11.

57. *Foreign Policy for Canadians*, United Nations, p. 20.

2. Claude Henault, «Canada May Cut Trade Links with South Africa», (Toronto) 25 février, 1970, p. 14.

3. *Stability and Change in Africa*, (Dar es Salaam, Government Printer, 1969), Julius K. Nyerere, p. 14.

4. *Politique étrangère au service des Canadiens*, Nations-Unies, p. 18.

5. Selon Pierre der Berghe, *South Africa: A Study in Conflict* (Los Angeles, 1967), p. 18.

6. *The Church and World Society*, Onzième compte-rendu du Comité sur l'Église et les Affaires étrangères du vingt-deuxième Conseil général de l'Église-Unie du Canada, (Toronto, 1966), p. 76.

7. Leo Marquart, *Peoples and Policies of South Africa* (London, 1969), pp. 32, 33.

8. *Ibid.*, p. 34

9. L'Acte du «Suppression of Communism» (Amendment), 1951, s. 1(1).

10. L'Acte du «Criminal Procedure» (Amendment), 1965.

11. L'Acte du *General Law Amendments*, no. 76, 1962, s. 21 no. 37, 1963, s. 15.

12. *The Church and the World Society*, p. 76

13. «Voster pleased With Tour», *The Times* (London) 18 juin 1970.

14. *The Economist* (London), 29 juin 1968, p. x.

15. Nations-Unies, *Department of Political and Security Councils Affairs, Foreign Investment in The Republic of South Africa* (New York, 1968)

16. *A Survey of Race Relations in South Africa*, 1969 (Johannesburg, 1970.) p. 83.

17. Les Africains qui constituent 86% de la main-d'œuvre minière en Afrique du Sud sont payés un peu plus de \$300.00 par année alors leur contre-partie blanche reçoit \$4,989. Dans le secteur manufacturier, le revenu annuel moyen de l'Africain était, en 1968, de \$806 comparé à \$4,401 pour le blanc. Dans l'industrie de la construction, l'Africain reçoit en moyenne \$663 par année comparé à \$5,700 pour le blanc. *Ibid.*, pp. 104, 94 et 106.

18. Le prix du charbon sud-africain se vend 1/5 du prix du charbon britannique. Pure coïncidence, les mineurs africains gagnent 1/5 de ce que les mineurs anglais reçoivent. Cette production à bon compte du charbon est aussi un facteur important dans l'abilité sud-africaine à fournir une électricité à bas prix à l'industrie manufacturière. *Economist*, 29 juin 1968, p. xii.

19. Selon Christopher R. Hill, «U.D.I. and South African Foreign Policy», dans le «*Journal of Commonwealth Political Studies*, VII (juillet 1969), 98.

20. L'Afrique du Sud a entrepris de construire au D' Banda une nouvelle capitale à Lilongwe au coût de 11.3 millions de dollars. Il semble certain qu'en retour Lilongwe garantira à l'Afrique du Sud ses bases militaires les plus au nord. *The Return of Enlightenment* *Economist*, 23 mai 1970, p. 43.

21. Martin Spring, «How Strong is South Africa?» *South Africa in World Strategy* (London, South African embassy, 1969), p. 10.

22. *Ibid.*, p. 9.

23. Margaret Roberts, «South West Africa», dans Colin Legum, ed., *Africa: A Handbook to the Continent* (New York, 1966), p. 356

24. Colin Legum and John Drysdale, eds., *Africa: Contemporary Record Survey, and Documents 1968-1969* (London, 1969), p. 353.
25. Ce document et d'autres document sur le partage des terres en Rhodésie sont de Montagnes Yudelman, *Africans on the Land* (Cambridge, Mass, 1964) chap. 3. Les statistiques de Yudelman sur la division de terres très productives proviennent d'un bulletin du Ministère de l'agriculture *Farming Systems in Southern Rhodesia* (Salisbury, 1961).
26. Les techniques employées sont très ingénieuses mais trop complexes pour être rapportées ici en détail. Elles sont analysés dans le «*Africa Research Bulletin*,» VI, (juin 1969) 1415-17.
27. Le correspondant au London Times, Dan van de Vat estime que cette proportion augmentera de 40.1 d'ici à l'an 2000. «*Rhodesia Poll Shows Total Failure of Sanctions*», The Times, 13 avril 1970.
28. Eduardo Mondlane, *The Struggle for Mozambique* (Hanondsworth, 1969), p. 181.
29. James Duffy, «*The Portuguese Territories*,» dans Legum, ed., *Africa: A Handbook to the Continent*, p. 290.
30. Nations Unies, A/AC, 109/L. 451 Add. 1, p. 44.
31. *Portugal in Africa* (American Committee on Africa, décembre 1968), p. 4. Pour le Mozambique, Mondlane, *Struggle for Mozambique*, p. 65, a donné le chiffre de 95 à 98%.
32. Nations Unies, A/AC, 109/L. 538, 19 mars 1969.
33. Duffy, «*Portuguese Territories*,» p. 291.
34. Ibid., p. 292.
35. Legum et Drysdale, eds., *Africa 1968-1969*, p. 391.
36. Elizabeth Morris, «*Over The Border*,» Spectator (London) 4 avril 1970.
37. Frederic Hunter, «*Vast African Grid May Mold Mozambique's Future*,» Christian Science Monitor, 18 mai 1970, p. 14.
38. S. J. Bosgra et Chr van Krimpen, *Portugal and NATO* (Amsterdam, Comité Angola, 1969), pp. 36, 42.
39. Politique étrangère au service des Canadiens, *Nations-Unies*, p. 18.
40. *Military and Police forces in the Republic of South Africa* (New York, Nations-Unies, 1967), p. 1.
41. Les informations de ce paragraphe et du précédent proviennent de l'article *Black Man's War* Economist, 10 mai 1969. L'«*Institute for Strategic Studies*» (London) rapporte que l'Afrique du Sud possède 80 hélicoptères et que son «*citizen airforce*» opère 8 escadrons de C-47 et 100 Harvards avec 150 autres appareils en entreposage. *The Military Balance, 1969-1960* (London, 1970), p. 54.
42. *Weston Firmly Backs Apartheid System*» Globe and Mail, 21 avril 1964.
43. Discours de Magnus Gunther à l'université de Carleton (Ottawa, 23 mai 1970).
44. *News from South Africa*, N° 19, le service d'information de l'Afrique du Sud, 21 mai 1970.
45. Politique étrangère au service des Canadiens, *Nations-Unies*, p. 20.
46. Clyde Sanger, «*A New Look at Southern Africa*» Globe and Mail, 20 mai 1970, p. 7.
47. Ibid.

48. *Stability and Change in Africa*, pp. 13, 15.

49. Cette réaction a été remarquée à trois reprises, une fois par Richard Williams et deux fois par Cranford Pratt.

50. Selon Clyde Sanger *Half a Loaf: Canada's Semi-Role among developing Countries* (Toronto, 1969), p. x.

51. Rapporté par Douglas Anglin, *Southern Africa in the 1970's* (Ottawa, School in International Affairs, université de Carleton, 1970), p. 23.

52. Cf. *Foreign Policy for Canadians: Comments on the White Paper* (Toronto, Canadian Institute of International Affairs, 1970), p. 9; et les *Débats de la Chambres des Communes du Canada*, 22, juin 1970, p. 8407.

53. Cf. Brewster Knee, «*The Economy of Sugar*» (Document dactylographié) (Toronto, 1970), p. 18.

54. *Foreign Trade* (Ottawa), 26 octobre 1968, p. 21.

55. «Interested exporters should write to the Canadian Trade Commissioner, P. O. Box, 683, Cape Town... We will have reliable firms undertake initial market surveys on their behalf», Donald Leavitt, assistant-commissaire du commerce au Cape Town conseille ainsi les Canadiens intéressés au marché namibien. (*Foreign Trade*, 1 avril 1967, p. 29).

56. La Suède a fourni une aide financière directe au FRELIMO qui s'élèverait à \$200,000. Brasil Davidson, *Arms and the Portuguese*, *Africa Report*, XV (Mai 1970), 11.

57. Note du traducteur: Cette référence au document sur «la Politique étrangère au service des Canadiens; nations-unies, p. 20, ne se retrouve pas dans la version française officielle.

APPENDIC "W-2"

Further Notes on An Alternative Policy for Canada Towards Southern Africa Prepared for The Standing Committee on External Affairs and National Defence.

It is nearly one year since the Committee for a Just Canadian Policy towards Africa prepared the Black Paper, which offered an alternative policy for Canada towards Southern Africa. During this period some 15,000 copies have been sold and growing numbers of Canadian organization are adopting policy positions which are in keeping with its recommendations. These include, among others, the United Church of Canada, the Anglican Church in Canada, and the Canadian Y.W.C.A. Outside Canada there is also growing concern demonstrated most dramatically by the decision of the World Council of Churches to offer nonmilitary assistance to the freedom movements in Southern Africa.

Recent Developments

On pages 13 to 16 of the Black Paper can be found 21 specific recommendations to the Government of Canada. There has been action on only two of them:

1) the Canadian Trade Commissioner in Capetown no longer lists Namibia (Southwest Africa) among the areas for which he is responsible; this presumably reflects a Canadian Government decision not to promote trade or investment with the illegal administration in Namibia.

2) the Government of Canada has extended the ban on the sale of military materials to South Africa to include spare parts which were not previously covered; this is in accord with the United Nations' Security Council resolution of July 23, 1970.

These steps, which were included within the Black Paper's recommendations 10 and 15 are welcomed by our Committee, although they do not go quite as far as we had recommended. In particular, the Government of Canada has not attempted, as the Black Paper recommended, to dissuade Canadian investors in Namibia in the same way as has the Government of the United States.

Unfortunately these two modest steps in the appropriate direction have been more than offset by some backward steps:

1) The Black Paper welcomed the Government's decision to withdraw \$4 million of investment in South Africa by the Polymer Corporation. Our assumption that it was not the policy of the Canadian Government not to permit its Crown Corporations to assist in the development of South Africa turns out, however, to have been too hopeful. Another Crown Corporation, Air Canada, has since entered into a sales agreement with South African Airways. Apart from its inconsistency with earlier policy with respect to Canadian Crown Corporation activities in South Africa, this agreement has already involved Air Canada in a breach of the Government's own order-in-council with respect to Rhodesian sanctions, and produced seriously misleading advertising in Canada which will be the subject of a formal complaint to the Minister for Consumer and Corporate Affairs. What possible rationale can there be for the close cooperation of Air Canada with South African Airways?

APPENDICE «W-2»

Remarques complémentaires relatives à une nouvelle politique canadienne à l'égard de l'Afrique australe. Préparées pour le comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale.

Il y aura bientôt un an que le Comité pour une politique canadienne juste à l'égard de l'Afrique a rédigé le «Livre noir», qui proposait au Canada une nouvelle politique à l'égard de l'Afrique australe. Au cours de cette période, environ 15,000 exemplaires ont été vendus, et un nombre croissant d'organismes canadiens adoptent des attitudes politiques qui se conforment à ces recommandations. On y compte, entre autres, l'Église unie du Canada, l'Église anglicane du Canada, et la YWCA canadienne. À l'extérieur, on s'intéresse également de plus en plus à cette question, comme l'a montré de manière frappante la décision du Conseil mondial des Églises d'offrir une aide non militaire aux mouvements de libération en Afrique australe.

Mesures récentes

Aux pages 13 à 16 du «Livre noir» se trouvent 21 recommandations particulières au gouvernement du Canada. Seules deux d'entre elles ont donné lieu à des mesures:

(1) Le délégué commercial du Canada au Cap n'est désormais plus chargé de la région du Namib (Afrique du sud-ouest); cela reflète sans doute une décision du gouvernement canadien de ne pas encourager les investissements et le commerce avec l'administration illégale qui gouverne cette région.

(2) Le gouvernement du Canada a étendu aux pièces détachées, qui n'étaient jusqu'alors pas concernées, l'interdiction de vendre du matériel militaire à l'Afrique du sud; cette décision est conforme à la résolution prise par le Conseil de sécurité des Nations-Unies le 23 juillet 1970.

Le Comité est satisfait de ces deux mesures, qui faisaient partie des recommandations 10 et 15 du «Livre noir», bien qu'elles n'aient pas aussi loin que ce que nous demandions. Notamment, le gouvernement du Canada n'a pas cherché, comme le recommandait le «Livre noir», dissuader les actionnaires canadiens d'investir dans la région du Namib, de la même manière que le gouvernement des États-Unis l'a fait.

Malheureusement, ces deux modestes mesures dans la bonne direction ont été plus qu'éclipsées par certaines mesures contraires:

Le «Livre noir» accueillait favorablement la décision du gouvernement de retirer 4 millions de dollars d'investissements en Afrique du Sud, par l'intermédiaire de la société Polymer. Nous pensions que le gouvernement canadien avait désormais décidé d'interdire à ses sociétés de la Couronne d'aider l'Afrique du Sud à se développer. Cependant, il semble que nous ayons trop espéré. Une autre société de la Couronne, Air Canada, a depuis lors conclu un accord de vente avec *South African Airways*. Outre le fait qu'il soit en contradiction avec l'ancienne politique relative aux activités des sociétés de la Couronne canadiennes en Afrique du Sud, cet accord a déjà engagé Air Canada dans une violation du décret du Gouvernement relatif aux sanctions contre la Rhodésie, et a donné lieu au Canada à une publicité très trompeuse qui

2) In recommendation 7 of the Black Paper we warned quite specifically against any Canadian involvement in the Cabora Bassa dam project in Mozambique, which has become a symbol of the efforts of the white redoubt in Southern Africa to strengthen its defences. Since then two Canadian companies, Aluminum Company of Canada Limited and Reynolds Cable Company Limited, have contracted to sell aluminum rods for use on the dam project. While we cannot presume to offer a legal interpretation of the order-in-council on Rhodesian sanctions it would certainly take some stretching, both of its letter and its spirit, for the Government of Canada to continue to wink at this contract. Even without the order-in-council there would be strong ground for official dissuasion of these aluminum sales. The Cabora Bassa dam is a special case not merely because of the breach of Rhodesian sanctions which are involved but also because of its strategic significance and symbolic importance. The President of Zambia, among others has recently suggested that the Government of Canada might discourage the Aluminum Company of Canada from supplying the project. It is even conceivable that the corporations concerned would be grateful for a means of retreating gracefully from what has become something of a public relations disaster.

3) In recommendations 16 and 17 of the Black Paper we argued that Canada should continue to oppose the resumption of British arms sales to South Africa and should provide constructive leadership on this issue within the Commonwealth. Our committee subsequently prepared a paper—"The Commonwealth at Stake"—which dealt with this issue in much greater detail and called for a firm position should the British resume their sales of arms. The Government of Canada did play an important role in the negotiation of a compromise at the Singapore conference.

The issue has since been somewhat clouded by the British sale of 7 helicopters to South Africa which, though it made a mockery of the compromise Commonwealth study group so laboriously constructed at the Singapore conference and made it impossible for it to take up its work, was not sufficiently significant to overcome the tolerance of the most affected members. The Commonwealth is still at stake and the arguments in our paper still stand. We value the Commonwealth, above all, for its fundamental recognition of the principle of racial equality. It acts as a bridge across the chasms of colour and income differentials. If the British engage in more serious arms sales to South Africa, as they well may, either the U.K. or some of its other key members will have to leave the Commonwealth. This being so, we regret and find inexplicable the statement of the Prime Minister on his return from Singapore that Canada would on no account leave the Commonwealth over this issue.

Trade Policy and South Africa

Apart from these specific matters of progress and regress in Canadian policy towards Southern Africa we would like further to emphasize one general set of recommendations which has been much misunderstood.

The most unfortunate aspect of the Government's present policy stance with respect to South Africa is the continuing encouragement and indeed positive discrimination which it offers to economic relationships with South Africa. There is no need to rehearse again here the

fera l'objet d'une plainte officielle au Ministre de la Consommation et des Corporations. Quelle justification peut-il y avoir à la coopération étroite d'Air Canada et de *South African Airways*?

(2) Dans la recommandation 7 du « Livre noir », nous mettions tout particulièrement en garde le Canada contre toute participation au projet de barrage de Cabora Bassa au Mozambique, qui est devenu le symbole des efforts que fait l'arrière-garde blanche en Afrique australe pour renforcer ses défenses. Depuis lors, deux sociétés canadiennes, *Aluminum Company of Canada Limited* et *Reynolds Cable Company Limited*, ont signé des contrats pour la vente de tiges d'aluminium destinées au projet de barrage.

Bien qu'il ne nous appartienne pas de donner une interprétation juridique du décret relatif aux sanctions contre la Rhodésie, il nous semble qu'en continuant de tolérer ce contrat, le gouvernement du Canada n'est fidèle ni à sa lettre ni à son esprit. Même sans ce décret, il y aurait de bonnes raisons pour que le gouvernement cherche à empêcher ces ventes d'aluminium. Le barrage de Cabora Bassa est un cas spécial, non seulement parce qu'il entraîne la violation des sanctions contre la Rhodésie mais aussi en raison de sa signification stratégique et de son importance symbolique. Le président de la Zambie, entre autres, a récemment demandé que le gouvernement du Canada dissuade l'*Aluminum Company of Canada* de fournir des matériaux pour ce projet. Il est même probable que les sociétés intéressées y trouveraient un moyen honorable de se retirer de cet engagement qui est devenu une sorte de désastre, pour leurs relations publiques.

(3) Dans les recommandations 16 et 17 du « Livre noir », nous déclarâmes que le Canada devrait continuer à s'opposer à la reprise des ventes d'armes britanniques à l'Afrique du Sud, et, au sein du Commonwealth, devrait prendre la tête d'un mouvement constructif sur cette question. Par la suite, le Comité a préparé un livre blanc—« Le Commonwealth au pied du mur »—qui traitait de ce problème d'une manière beaucoup plus détaillée et qui demandait que le gouvernement prenne une position ferme, au cas où les Britanniques recommenceraient à vendre des armes. En effet, le gouvernement du Canada a joué un rôle important dans la négociation d'un compromis, à la Conférence de Singapour.

Le tableau s'est un peu assombri depuis, en raison de la vente par les Britanniques de 7 hélicoptères à l'Afrique du Sud, vente qui, bien qu'elle ait tourné en dérision le compromis que le groupe d'études du Commonwealth avait eu tant de mal à mettre au point à la Conférence de Singapour et bien qu'elle ait rendu son application impossible, n'était pas suffisamment grave pour dépasser les limites que les membres les plus concernés pouvaient tolérer. Le Commonwealth est encore au pied du mur et les arguments de notre livre blanc sont encore valables. Nous accordons de la valeur au Commonwealth, par-dessus tout, parce qu'il reconnaît de manière fondamentale le principe de l'égalité raciale. C'est un pont sur les abîmes de la couleur et des différences de revenus. Si les Britanniques s'engagent dans des ventes d'armes plus importantes à l'Afrique du Sud, comme cela est possible, soit le Royaume-Uni ou certains de ses autres membres principaux devront quitter le Commonwealth. Cela étant, nous regrettons et trouvons inexplicable que le premier ministre, à son retour de Singapour, ait déclaré que, sous

arguments against developing close economic relations with the Republic. Our purpose is simply to explain what is at present taking place.

There are very few advocates anywhere in Canada of a trade boycott of South Africa. Despite the persistent efforts of the Minister of External Affairs to make boycotts the issue they are *not* the issue. The Minister is attacking a straw man. The *real* issues are the considerable sums which the Government spends upon the promotion of economic ties with South Africa, and, even more serious, the discrimination in South Africa's favour which is found in Canadian trading policy.

Canada grants (and enjoys) tariff preferences in its trade with South Africa. Since Canada has a favourable balance of merchandise trade with South Africa it no doubt receives more from this reciprocal arrangement than it gives up; but the net value to the Canadian economy of these "Commonwealth preferences" with South Africa cannot possibly exceed 1/100 of 1 per cent of the value of Canadian exports.

Canada at present has a Trade Commissioner in each of Johannesburg and Capetown and three more Assistant Trade Commissioners in South Africa. For all of the rest of Africa, where all the evidence suggests that the trade prospects both today and in the future are far brighter and the relationships (if we are to believe the rhetoric of the White Paper) are more friendly, there are only 4 offices and a grand total of 7 trade personnel.

The result is that Canada is one of only two developed countries which export more to South Africa every year than to all of independent Africa. (The other is Australia). Why should this be the case for Canada when it is not the case for Denmark, France, Germany, Israel, Italy, Japan, the Netherlands, Norway, Sweden, the U.K., or the U.S.A.?

Despite its relative importance when viewed in the perspective of our trade with independent Africa, our exports to South Africa are still of minuscule importance. Only about 0.5 per cent of Canadian exports go to South Africa every year. It follows that whatever "better-than-normal opportunities for trade and investment" may exist for Canadian firms in South Africa must be heavily concentrated in a very few firms; and those who possess them must have quite disproportionate influence on the policies of the Government of Canada.

One simply cannot make a case for continued encouragement to and discrimination in favour of South African trade which is firmly based in the Canadian national interest. Even if the Republic were to retaliate against Canadian exports for our failure to continue an extraordinarily friendly trading relationship, which is an unlikely outcome since it would not be in South Africa's interest but which nevertheless seems to excite the fears of the Department of Industry, Trade and Commerce, the implications for the Canadian economy are of no great consequence. One must therefore ask whether the interests of relatively few Canadian firms can be permitted to prevail over the broader economic and other foreign policy objectives, not to speak of higher aspirations, of the Canadian Government and people?

Canada should therefore, as recommended in the Black Paper, abrogate the tariff preferences it offers to South Africa, cut back and eventually eliminate its trade commissioners' posts in South Africa, and substantially

aucun prétexte, le Canada ne quitterait le Commonwealth pour cette raison.

La politique commerciale et l'Afrique du Sud

Outre ces questions particulières relatives à l'avance et au recul de la politique du Canada à l'égard de l'Afrique australe, nous voudrions aussi souligner l'importance d'une catégorie de recommandations qui a été très mal comprise.

L'aspect le plus déplorable de la politique actuelle du gouvernement à l'égard de l'Afrique du Sud réside dans l'encouragement continu et même dans la discrimination positive qu'il montre pour les relations économiques avec l'Afrique du Sud. Il est inutile de rappeler ici les raisons pour lesquelles l'établissement de relations économiques étroites avec cette république n'est pas souhaitable. Notre propos se limite à expliquer ce qui se passe actuellement.

Où que ce soit au Canada, il y a extrêmement peu de défenseurs d'un boycott commercial de l'Afrique du Sud. Malgré l'effort soutenu du ministre des Affaires extérieures pour faire du boycott le problème principal, ce n'est pas le problème. Le ministre s'attaque à un épouvantail. Les *véritables* problèmes sont les sommes considérables que le gouvernement dépense pour l'établissement de liens économiques avec l'Afrique du Sud, et, plus grave encore, la discrimination de la politique commerciale canadienne en faveur de l'Afrique du Sud.

Le Canada accorde des tarifs préférentiels (et en bénéficie) dans ses relations commerciales avec l'Afrique du sud. Étant donné que le Canada a une balance commerciale des marchandises favorable avec l'Afrique du sud, il gagne certainement plus, dans cet accord réciproque, qu'il ne perd; mais, pour l'économie canadienne, la valeur nette de ces «préférences du Commonwealth» avec l'Afrique du sud ne peut en aucune manière excéder 0.01 p. 100 de la valeur totale des exportations canadiennes.

À l'heure actuelle, le Canada a un délégué commercial à Johannesburg et un autre au Cap, ainsi que trois autres délégués commerciaux adjoints en Afrique du sud. Pour tous les autres pays d'Afrique, où tout tend à prouver que les perspectives commerciales, tant actuelles que futures, sont bien meilleures, et avec lesquelles les relations (si l'on en croit la rhétorique du Livre blanc) sont plus amicales, il y a seulement 4 bureaux, et le personnel commercial n'excède pas 7 personnes.

Le résultat en est que le Canada est l'un des deux seuls pays développés qui exportent plus, chaque année, vers l'Afrique du sud que vers l'ensemble de l'Afrique indépendante. (L'autre est l'Australie). Pourquoi en est-il ainsi pour le Canada, alors que ce n'est pas le cas du Danemark, de la France, de l'Allemagne, d'Israël, de l'Italie, du Japon, de la Hollande, de la Norvège, de la Suède, du Royaume-Uni, ou des États-Unis?

Malgré l'importance qu'elles revêtent relativement à notre commerce avec l'Afrique indépendante, nos exportations vers l'Afrique du sud n'en sont pas moins extrêmement limitées. Seulement 0.5 p. 100 environ des exportations canadiennes se font vers l'Afrique du sud, chaque année. On peut en déduire que les prétendues «possibilités supérieures à la moyenne pour le commerce et les investissements» que peut offrir l'Afrique du sud aux sociétés canadiennes sont probablement concentrées sur un très petit nombre de sociétés; et ceux qui les possè-

expand its efforts to build trading relationships with the independent African states.

We hope that the Government of Canada may yet take up the challenge thrown us by the President of Tanzania (and quoted in the Black Paper): "Will Canada at least understand that freedom means as much to us in Africa as it does to any other people? And, if Canada cannot support our struggle, will it at least be able to refrain from giving comfort and help to those who would deny freedom and dignity to us? For the sake of Tanzania and Africa most of all, but also for the sake of future relations between men of different colours and different creeds, I hope that Canadian will be able to give attention to these problems."

With these further notes we commend to your attention the 21 recommendations of the Black Paper.

Robert Matthews

Gerald Helleiner

For the Committee for a Just Canadian Policy towards Africa.

(The Committee for a Just Canadian Policy towards Africa was formed in Toronto in June 1970. Its members include churchmen, officials of voluntary organizations, trade unionists, businessmen, academics and returned CUSO volunteers).

Robert Matthews teaches international relations and political science, and Gerald Helleiner teaches international economics and development economics, both in the Department of Political Economy, University of Toronto. Both have experience in independent Africa.

dent doivent avoir une influence tout à fait disproportionnée sur les politiques du gouvernement du Canada.

Il est strictement impossible de dire que l'intérêt national du Canada justifie l'encouragement continu et la discrimination qui s'exerce en faveur du commerce sud africain. Même si la république prenait des mesures de représaille contre les exportations canadiennes au cas où nous mettrions fin à ces relations commerciales extrêmement amicales, ce qui est peu probable étant donné que l'Afrique du sud n'aurait pas intérêt à le faire, mais qui semble néanmoins animer les craintes du ministère de l'Industrie et du Commerce, les implications que cela aurait dans l'économie canadienne ne seraient pas d'extrême importance. Cependant, on doit se demander s'il faut permettre que les intérêts d'un nombre relativement faible de sociétés canadiennes l'emportent sur de plus larges objectifs économiques et autres de la politique étrangère, sans parler de plus hautes aspirations, du gouvernement et du peuple du Canada.

Par conséquent, comme le recommande le « Livre noir », le Canada devrait mettre fin aux tarifs préférentiels qu'il accorde à l'Afrique du sud, réduire le nombre de ces délégués commerciaux en Afrique du sud, pour finir par les éliminer, et augmenter de manière substantielle ces efforts pour établir des relations commerciales avec les États africains indépendants.

Nous espérons que le gouvernement du Canada pourra encore relever le défi que nous a lancé le Président de la Tanzanie (et qui est cité dans le « Livre noir »): « Le Canada voudrait-il au moins comprendre que la liberté signifie la même chose pour nous, en Afrique, que pour tout autre peuple? Et, si le Canada ne peut soutenir notre lutte, pourrait-il au moins éviter d'aider ceux qui veulent nous refuser la liberté et la dignité? Dans l'intérêt de la Tanzanie et de l'Afrique, principalement, mais aussi dans l'intérêt des relations futures entre les hommes de différentes couleurs et de différentes croyances, j'espère que les Canadiens pourront accorder leur attention à ces problèmes. »

Outre ces remarques complémentaires, nous vous demandons d'examiner avec soin les 21 recommandations du « Livre noir ».

Robert Matthews

Gerald Helleiner

Pour le Comité pour une politique canadienne juste à l'égard de l'Afrique.

(Le Comité pour une politique canadienne juste à l'égard de l'Afrique a été constitué en juin 1970, à Toronto. Il comprend des ecclésiastiques, des représentants d'organismes bénévoles, des syndicalistes, des hommes d'affaires, des universitaires et des volontaires du SUCO revenus au Canada).

Robert Matthews enseigne les relations internationales et les sciences politiques, et Gerald Helleiner enseigne l'économie internationale et l'économie de développement, tous deux au département d'économie politique, à l'université de Toronto. Pour y avoir été, ils connaissent bien la situation en Afrique indépendante.

APPENDIX "X"

Brief to the Standing Committee of External Affairs and National Defence of the House of Commons by the National Board of the YWCA of Canada on the White Paper on Foreign Policy

The YWCA of Canada is committed to work for social and economic justice both within Canada and abroad. We are therefore pleased to note that two of the stated themes in the foreign policy review are economic growth and social justice. We wish, however, to comment on their relationship and on the comparative emphasis given to them in the review, which recognizes that these two principles are likely on occasion to stand in conflict with each other and therefore need to be balanced one against the other.

We are encouraged to note that there are sections within the foreign policy paper which identify the very factors we wish to stress. The first booklet, for example, on page 34 of *Foreign Policy for Canadians* identifies as one of its three features of "the most appropriate foreign policy for the future," that it should give:—

"Canadians satisfaction and self respect about their distinct identity, about the values their country stands for, about shouldering their share of international responsibility, about the quality of life in Canada."

In the booklet, *International Development*, the Government recognizes that it is not only for reasons of self-respect that our foreign policy ought to reflect our basic values. Our commitment to these values as a people will lag and falter if we do not accept their relevance to our activities beyond our borders. In a most admirable passage in this booklet, the policy paper argues this viewpoint in these terms:—

"The increasing awareness of poverty in the developing countries will thus be imposed upon a Canadian society in which concern for the welfare of others is one of the central values. To ignore that awareness would therefore be tantamount to a repression to a form of society in which the values of that society are inverted at its boundary. On the other hand, to recognize and act on the awareness would, in a real sense, reflect, expand and reinforce both values which are central to the creation of the kind of society which Canadians wish for themselves. A society able to ignore poverty abroad will find it much easier to ignore it at home; a society concerned about poverty and development abroad will be concerned about poverty and development at home. We could not create a truly just society within Canada if we were not prepared to play our part in the creation of a more just world society. Thus our foreign policy in this field becomes the continuation of our domestic policy."

(Page 9 of International Development Section of Foreign Policy for Canadians)

Despite this recognition of the importance of the social justice theme, it is undeniably clear from the policy review that when this theme appears to conflict with

APPENDICE .X.

Mémoire présenté au comité permanent de la Chambre des communes sur les affaires extérieures et la défense nationale par la commission nationale du YWCA du Canada sur le Livre blanc de politique étrangère

La Société YWCA du Canada s'engage à orienter ses efforts vers une plus grande justice sur les plans social et économique au sein même du Canada et à l'étranger. Nous sommes donc heureux de constater que deux des principaux objectifs de la révision de politique étrangère sont la croissance économique et la justice sociale. Nous aimerions, toutefois, faire des commentaires sur la relation qui existe entre ces deux éléments et l'importance comparative qui leur a été donnée lors de leur examen. Nous avons là la preuve évidente que ces deux principes peuvent, à certaines occasions, entrer en conflit et que nous devrions établir le pour et le contre de chacun de ces principes.

Nous constatons avec plaisir que certaines parties du Livre blanc de politique étrangère traitent des éléments sur lesquels nous voulons insister. La première brochure, par exemple, à la page 34 de *Politique étrangère au service des Canadiens* souligne que l'une des trois caractéristiques dominantes de «La politique étrangère la plus appropriée dans l'avenir» devrait être de donner:

«Aux Canadiens la fierté et le respect de leur personnalité nationale, des valeurs que leur pays défend, du sens des responsabilités internationales qui sont les leurs et de la qualité de la vie au Canada.»

Dans la brochure intitulée *Développement international*, le Gouvernement soutient que ce n'est pas seulement pour des raisons de fierté que notre politique étrangère devrait être le reflet des valeurs auxquelles nous tenons. En tant que peuple, notre engagement envers ces valeurs chanceliera si nous n'acceptons pas leur pertinence à notre activité au-delà de nos frontières. Dans un passage des plus remarquable de cette brochure, le Livre souligne ce point de vue en ces termes:

«La conscience grandissante de la pauvreté dans les pays en voie de développement s'imposera ainsi à une société canadienne où le souci du bien-être des autres est une valeur fondamentale. Ignorer cette conscience équivaudrait à vouloir retourner à une forme de société où les valeurs communautaires n'ont de sens qu'à l'intérieur de ces frontières. Par contre, reconnaître cette conscience et agir en conséquence serait en réalité traduire, étendre et raffermir ces valeurs, essentiel à la création du genre de société à laquelle les Canadiens aspirent eux-mêmes. Une société qui se permet d'ignorer la pauvreté à l'étranger pourra plus facilement l'ignorer chez elle; une société qui se préoccupe de la pauvreté et du développement à l'étranger s'occupera de la pauvreté et du développement chez elle. Nous ne parviendrons pas à créer une société véritablement juste au Canada même, si nous ne sommes pas prêts à faire notre part pour la création d'une société mondiale plus juste. Ainsi, notre politique extérieure dans ce domaine devient un prolongement de notre politique nationale.»

Canadian economic interest the government gives preponderant weight to the promotion of those interests and withholds any serious effort to assure that its policy reflects our concerns to alleviate poverty and to promote respect to human rights. This willingness to sacrifice principle for self-interested expediency is illustrated by the references in the policy paper to our policy towards Southern Africa and to international development.

CANADIAN FOREIGN POLICY TOWARD SOUTHERN AFRICA

The foreign policy review describes in unequivocal terms Canada's rejection of the outdated colonialism in the Portuguese territories of Southern Africa, the cancer of Apartheid in the Republic of South Africa, and elements of both in South West Africa and Rhodesia. Each recognizes clearly that these white minority governments base their prosperity and power on the subordination of a black majority and that each of these governments "recognizes that the application of the concept of political and racial equality would be ruinous to the existing way of life and therefore is resisted to the bitter end." (p. 18, U.N. section)

We endorse this affirmation of Canada's commitment to racial equality and her opposition to the white minority regimes of Southern Africa. We are, however, distressed at how little regard is given to this commitment and to this opposition when the policy paper discusses actual policies.

We welcome the decision of the Canadian Government to open a diplomatic mission in one of the independent states bordering on Southern Africa to "demonstrate its continuing support of the course of freedom and equality in Southern Africa." The expressed intention of offering "further economic assistance to black African states of the area and to increase Canadian contributions to the U.N. Educational Training Program for Southern Africa" are meaningful contributions to social and economic justice in the area. We would wish the committee to consider that independent Southern Africa should be included in the "areas of concentration" in the Canadian Development Assistance Program. The Canadian Government's recent decision to divest itself of its South African holdings of the Polymer Crown Corporation gives proper emphasis to the social justice theme in its foreign policy formation. However, the character of oppression in Southern Africa and the firm and forthright condemnation of that oppression by the Canadian Government render these initiatives severely inadequate. Canadian industries, public, or private, operating within the Republic of South Africa reinforce the economic strength of the regime and must conform to her Apartheid laws. This practice deeply offends the values expressed by Canadian society. The expenditures of public funds to promote new economic links with South Africa cannot under present conditions be reconciled with the principle of social justice, and the extent to which Canadian firms contribute to human debasement because of their necessity to conform to Apartheid policies needs close examination.

ECONOMIC GROWTH AT THE EXPENSE OF SOCIAL JUSTICE

The foreign policy review is cognizant of a conflict between the themes of economic growth and social justice in regard to its Southern Africa policy. It presents two alternatives:—

(Pages 9 et 10 de la partie Développement international de Politique étrangère au service des Canadiens)

En dépit de la reconnaissance de l'importance de ce thème de la justice sociale, il est indéniable, si l'on se base sur la révision de la politique que lorsque ce thème semble entrer en conflit avec les intérêts économiques du Canada, le Gouvernement accorde plus d'importance au développement de ses intérêts et ne fait aucun sérieux effort pour assurer que sa politique reflète bien notre désir de soulager la pauvreté et de promouvoir le respect des droits de l'homme. Cette volonté de sacrifier le principe pour des raisons de convenance intéressées est illustrée par les rappels à notre politique vis-à-vis de l'Afrique australe et du développement international, dans le livre sur la politique.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA VIS-À-VIS DE L'AFRIQUE AUSTRALE

La révision de la politique étrangère décrit en termes non équivoques le rejet du Canada de ce colonialisme d'antan dans les territoires portugais de l'Afrique australe, du cancer de l'Apartheid dans la république de l'Afrique du sud et de la position intermédiaire du sud-ouest africain et de la Rhodesie. Tous reconnaissent nettement que ces gouvernements formés d'une minorité blanche assoient leur prospérité et leur puissance d'exploitation de la majorité noire et que chacun de ces gouvernements «maintient que l'application du principe d'égalité politique et raciale détruirait leur présent mode de vie et est d'accord pour y résister jusqu'au bout.» (page 18, section des Nations-Unies).

Nous appuyons cet engagement du Canada visant à une égalité des races et son opposition au régime de minorité blanche de l'Afrique australe. Toutefois, nous sommes surpris du peu d'importance qui est accordée à cet engagement et à cette opposition au moment même où le livre sur la politique traite des politiques actuelles.

Nous accueillons chaleureusement la décision du gouvernement canadien d'entreprendre une mission diplomatique auprès d'un des états indépendants qui bordent l'Afrique du sud pour «réitérer son appui à la cause de la liberté et de l'égalité en Afrique australe.» L'intention formulée de «renforcer ses liens avec les états indépendants de l'Afrique noire et d'accroître sa contribution au programme d'éducation et de formation des Nations Unies pour les Sud-Africains» constituent des contributions importantes à la justice sociale et économique de la région. Nous aimerions que le Comité considère d'inclure l'Afrique australe indépendante dans les «régions de concentration» programme canadien d'assistance au développement. La décision récente du gouvernement canadien de se départir de ses actions de la Société de la couronne Polymer en Afrique du sud reflète bien l'importance qu'il accorde à la justice sociale dans son programme de politique étrangère. Toutefois, l'oppression qui existe en Afrique australe et la condamnation directe de cette oppression par le gouvernement canadien font que ces initiatives sont très inappropriées. Les entreprises canadiennes soient publiques ou privées qui exploitent au sein de la république de l'Afrique du sud renforcent la puissance économique du régime et doivent se conformer à ses lois d'Apartheid. Cette pratique va à l'encontre des valeurs exprimées par la société canadienne. Une dépense de fonds publics en vue de promouvoir de nouveaux liens

"...toward an enhancement of economic relations with white southern Africa or toward an intensification of Canadian support of the principle of freedom. ...these would have involved either (a) pursuit of economic benefit without regard for the consequences for Canada's reputation with the black African states and its position in the United Nations or (b) furthering its support of the aspirations of Africans and of the fundamental human rights involved, without regard to the substantial economic cost of the severance of Canadian economic and political relations with the white regimes of Southern Africa." (the emphasis is ours) (p.20, United Nations section of the *Foreign Policy for Canadians*)

It seems to us that the choice should not be hard:— the values Canada stands for should be reflected in its foreign policy.

"A society able to ignore poverty" (and we would add racism) "abroad will find it much easier to ignore it at home; a society concerned about poverty and development abroad will be concerned about poverty and development at home..." (p. 9 International Development section of *Foreign Policy for Canadians*).

Moreover, it appears that "the substantial economic cost of the severance of Canadian economic and political relations with the white regimes of Southern Africa" is overstated. Canada's trade with the Republic of South Africa is estimated to be of the order of one-half of one per cent of our total export trade. (reg. D.B.S., Exports to Foreign Countries, 1969). Despite the fact that on page 15 of the *Foreign Policy for Canadians*, race conflict is stated to be one of two major issues which will shape Canadian foreign policy, no mention is made of the continuation of Commonwealth preferential tariff agreement with the Republic of South Africa, ten years after that country left the Commonwealth. The monetary value of these reciprocal tariff preferences to Canada do appear to be very marginal:—one-fiftieth of one per cent of the value of our total export trade. (See *Foreign Policy for Canadian Institute of International Affairs*, 1970, p.9)

"The Government has concluded that Canadian interests would be best served by maintaining its current policy framework on the problems of Southern Africa, which balances two policy themes of importance to Canadians." (p. 20, United Nations section of *Foreign Policy for Canadians*.)

This seems to us to advocate a preponderate emphasis on very marginal Canadian economic interests at the expense of a very grave and important expression on Canadian values.

THE CABORA BASSA DAM

We wish to draw the attention of the Standing Committee of External Affairs and National Defence to one specific aspect of Canada's increasing involvement in Southern Africa—the construction of the Cabora Bassa Dam in Mozambique. The building of this dam would have major political implications for Southern Africa; it cannot be viewed as being without relevance to our foreign policy. Because Rhodesia would supply materials for the building of the dam and would be a major user of the power it would ultimately generate, its construction

économiques avec l'Afrique du sud ne peuvent, dans les conditions actuelles, être réconciliées avec le principe de justice sociale et la part qui revient aux entreprises canadiennes dans la dégradation humaine par suite de la nécessité de se conformer aux politiques d'Apartheid méritent qu'on s'y arrête longuement.

CROISSANCE ÉCONOMIQUE AU DÉTRIMENT DE LA JUSTICE SOCIALE

La révision de la politique étrangère reconnaît qu'il y a un conflit entre la croissance économique et la justice sociale en ce qui concerne sa politique sur l'Afrique australe. Il y a deux possibilités:

«...d'un côté, l'accroissement des relations économiques avec l'Afrique australe blanche et, de l'autre, un engagement plus prononcé du Canada à la cause de la liberté. ...d'un côté, on rechercherait (a) le profit économique, sans souci de la réputation du Canada en Afrique noire ni de sa position aux Nations Unies ou (b) on s'engagerait à fond à appuyer les revendications africaines, au nom des droits de l'homme, sans se soucier des perspectives engageantes de succès, ni de la perte considérable que subirait le Canada en rompant toutes relations économiques et politiques avec les régimes blancs de l'Afrique australe.» (c'est nous qui avons souligné) (page 20, Nations Unies, *Politique étrangère au service des Canadiens*).

Il nous semble que le choix ne devrait pas être difficile; les valeurs que le Canada chéri devraient se refléter dans sa politique étrangère.

«Une société qui se permet d'ignorer la pauvreté» (et nous pourrions ajouter le racisme) «à l'étranger pourra plus facilement l'ignorer chez elle; une société qui se préoccupe de la pauvreté et du développement à l'étranger s'occupera de la pauvreté et du développement chez elle...» (page 9 Développement international, *Politique étrangère au service des Canadiens*)

De plus, il semble que «la perte considérable que subirait le Canada en rompant toutes relations économiques et politiques avec les régimes blancs de l'Afrique australe» est exagéré le commerce du Canada avec la république de l'Afrique du Sud s'élève à $\frac{1}{2}$ p. 100 de notre marché d'exportation. (Bureau fédéral de la Statistique, exportation aux pays étrangers, 1969). Malgré le fait qu'à la page 15 de la brochure *Politique étrangère au service des Canadiens*, que les conflits raciaux formeront l'un des deux principaux facteurs qui détermineront la politique étrangère du Canada, on ne mentionne pas la continuation d'accords de tarifs préférentiels du Commonwealth avec la République de l'Afrique du Sud, 10 ans après que ce pays ait quitté le Commonwealth. La valeur monétaire de cette préférence tarifaire réciproque pour le Canada semble être très marginale: 1/50 p. 100 de la valeur de notre commerce d'exportation. Voir *Politique étrangère au service des Canadiens*: commentaires sur le Livre blanc, Toronto, Institut canadien des Affaires internationales, 1970, page 9)

«Le gouvernement a donc décidé que, face au problème de l'Afrique australe, il maintiendrait la politique actuelle, qui consolide les orientations politiques également valables aux yeux des Canadiens.» (page 20, Nations Unies, *Politique étrangère au service des Canadiens*)

and its operation would contravene the UN sanctions against Rhodesia. The planned settlement of one million Portuguese, following the irrigation of the area, would have obvious political consequences. Finally, the Republic of South Africa, which would be a major investor in the dam and a main recipient of its power output, would be bound to feel itself all the more committed to the maintenance of white rule in Mozambique if the dam were built.

The Cabora Bassa Dam therefore has become, understandably and rightly, a test case of the integrity of Western condemnation of Apartheid. For these reasons the respective governments already have acted to dissuade Swedish and Italian firms from involvement in the financing and construction of the dam. The Swedish government felt itself legally bound by the U.N. Mandatory sanctions against the Rhodesian regime. Since the Canadian government has not yet taken a position on this, several Canadian firms have felt free to secure major contracts related to the building of the dam. We urge the Standing Committee to review this question, asking itself in particular (a) whether the involvement of Canadian firms in the Cabora Bassa project contravenes the mandatory economic sanctions of the U.N. against the Rhodesian regime, which Canada supports, and (b) whether Canada's firm rejection of Apartheid and its condemnation of the white minority regimes in Southern Africa will be credible if we do not also dissuade Canadian firms from being involved with a project such as this, which would significantly reinforce and strengthen those regimes.

We offer these comments on the foreign policy review in regard to Canadian foreign policy towards Southern Africa because we feel that the right balance between the themes of Canadian economic growth and social justice has not been struck and we hope that the Committee will give them due weight in its deliberations.

INTERNATIONAL DEVELOPMENT

On page 5 of *Foreign Policy for Canadians* reference is made to the timeliness of this review because of the concurrent publication of the Pearson Report, *Partners in Development*, to the World Bank. The foreign policy review, however, does not discuss three of the central recommendations of the Pearson Report. Indeed it is not at all apparent that the Pearson Report has had any influence in the formulation of Canadian policy in regard to international development. The prevailing emphasis on economic growth for Canada at the expense of social justice is reflected in the failure of the policy paper to respond adequately to the moderate and cautious recommendations of the Pearson Report.

The YWCA of Canada, in a letter to the Canadian Government in December 1969, expressed its concern for the implementation of three of the most important recommendations of the Pearson Report.

1. An increase of the net official aid to 0.7 per cent of a country's GNP.
2. The untying of aid.
3. The introduction of a non-reciprocal preferential trade system which would grant the poor nations preferential access to developed countries' markets for their processed and semi-processed products, a system to which the Canadian Government has committed itself at the UNCTAD II at New Delhi in 1968.

Cela nous semble soutenir davantage les intérêts économiques des Canadiens très marginaux au prix de l'affirmation sérieuse et importante des valeurs canadiennes.

LE BARRAGE DE CABORA BASSA

Nous aimerions attirer l'attention du Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale un aspect précis de la participation sans cesse croissante du Canada en Afrique australe—la construction du barrage de Cabora Bassa en Mozambique. La construction de ce barrage comporte des implications politiques fondamentales pour l'Afrique australe; on ne peut pas considérer ce projet comme n'étant pas pertinent à notre politique étrangère. Étant donné que la Rhodésie fournirait les matériaux pour la construction du barrage et serait un des principaux usagers du pouvoir électrique qu'il produirait, sa construction et son exploitation va à l'encontre des sanctions de l'ONU contre la Rhodésie. L'établissement projeté d'un million de Portugais, après l'irrigation de la région, aurait des conséquences politiques évidentes. Finalement la République de l'Afrique du Sud qui serait un des principaux investisseurs dans ce barrage et qui profiterait de l'énergie électrique ainsi produite, serait portée à se croire davantage engagée à maintenir l'autorité blanche en Mozambique si le barrage était construit.

Par conséquent la construction du barrage de Cabora Bassa est devenue, à juste titre, une épreuve de l'intégrité de la condamnation de l'apartheid par les pays de l'ouest. Pour ces raisons, les gouvernements respectifs ont déjà agi afin de déconseiller les sociétés suédoises et italiennes à participer dans le financement et la construction du barrage. Le gouvernement suédois se croyait légalement tenu d'observer les sanctions obligatoires de l'ONU contre le régime rhodésien. Étant donné que le gouvernement canadien n'a pas encore adopté une position à ce sujet, plusieurs compagnies canadiennes se sont crues libres de s'assurer des contrats se rattachant à la construction de ce barrage. Nous exhortons le Comité permanent d'examiner cette question, et se demander particulièrement si la participation des sociétés canadiennes à la construction du barrage de Cabora Bassa va à l'encontre des sanctions économiques obligatoires de l'ONU contre le régime rhodésien, que le Canada appuie, et (b) si le rejet résolu du Canada de l'apartheid et sa condamnation des régimes minoritaires blancs en Afrique australe sera dit: si nous ne déconseillons pas ou si les sociétés canadiennes à participer à un projet tel que celui-ci, qui renforcerait de manière significative ces régimes.

Nous donnons ces commentaires sur la révision de la politique étrangère en ce qui concerne la politique étrangère du Canada envers l'Afrique australe parce que nous croyons qu'un juste équilibre entre les thèmes de croissance économique et justice sociale n'ont pas été entendus et nous espérons que le Comité leur accorderont l'importance qu'ils méritent dans ces délibérations.

DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

À la page 5 de *Politique étrangère au service des Canadiens*, on fait allusion à l'opportunité de cette révision à cause de la publication en même temps du rapport Pearson, vers une stratégie pour le développement du Tiers Monde, à la Banque mondiale. La révision de la politique étrangère, cependant, n'aborde pas trois des recommandations fondamentales du rapport Pearson. En effet, il n'est pas du tout évident que le rapport Pearson

1. Canadian Net Official Aid

Having studied the Canadian White Paper on International Development, we welcome the Government's intention to increase its official development assistance by \$60,000,000.00 in 1971-72. We are disappointed that the government did not accept the recommendation of the Pearson Report that the official aid target should be 0.7 per cent of a country's GNP. This obvious backing away from a once accepted target leaves one with the impression that Canada is quite content, despite its "firm commitment" pronouncements, to stay in the lowest division of Western aid donors. Even with the increase of \$60,000,000 for 1971-72, Canada's total official aid figure will only be just over half of the Pearson target.

2. Canadian Tied Aid

The YWCA of Canada has already urged the Government to introduce policies which would do away with the tying provisions in our development assistance program altogether. The announcement that twenty per cent of our bilateral aid will be completely untied is a desirable advance in Canada's aid policy but it still leaves us far behind a number of less affluent "middle powers".

The continuation of tied aid tends to lead to aid projects for the developing countries which are beneficial for the donor country's economy but may be of marginal value to the developing country's interest. The choice for that country may often be to apply for this kind of aid or nothing at all.

3. Access to Canadian Markets

The YWCA agrees with the Government's pronouncement on page 35 of *Foreign Policy for Canadians*:—

"Development assistance—which now implies trade and aid—is fully recognized as an expanding area of the Government's external activity, which has substantial benefits of an international significance transcending the relatively moderate national cost opportunity for a significant and distinctive Canadian contribution in the contemporary world. It is, moreover, a principal manifestation of Canada's continuing willingness to accept its share of international responsibility, a self-imposed duty to help improve the human condition."

And again with the passage of page 25 of the same issue:—

"In addition, a shift of emphasis can be expected from direct development assistance to a range of more sophisticated methods of effecting resource transfers to developing countries and of increasing their export earnings. Industrialized states will be called upon to make meaningful steps to facilitate the access to their markets of products from developing countries, and such other measures as financing unexpected short falls in the foreign exchange receipts of developing countries."

Our development assistance which should enable poor nations to acquire increasing competence in new industrial and agricultural production, in our view, cannot be separated from our willingness to grant access to our markets to the products of these new industries and to the fruits of this agricultural expansion. The fact is that at present, far from facilitating the absorption of products that developing countries can most competitively produce

ait eu une influence quelconque dans l'élaboration de la politique étrangère canadienne en ce qui a trait au développement international. L'accent prédominant sur la croissance économique du Canada au dépens de la justice sociale se reflète dans l'échec des Livres blancs à réagir favorablement aux recommandations les plus importantes du rapport Pearson.

Le YWCA du Canada, dans une lettre adressée au gouvernement canadien en décembre 1969, a exprimé son inquiétude pour l'application de trois des recommandations les plus importantes du rapport Pearson.

1. Une augmentation de l'aide officielle nette se chiffrant à .7 p. 100 du produit national brut.

2. L'abandon de l'aide conditionnelle.

3. L'introduction d'un système de commerce préférentiel non réciproque qui accorderait aux nations pauvres l'accès préférentiel aux marchés des pays développés pour leurs produits finis et semi-finis, système auquel s'est engagé le gouvernement canadien à la Conférence des Nations-Unies sur le commerce et le développement. (CNUCED) tenue à New Delhi en 1968.

1. Aide officielle nette du Canada

Après avoir étudié le Livre blanc présenté par le Canada sur le développement international, nous nous réjouissons de son intention d'augmenter de \$60,000,000.00 en 1971-1972 l'aide officielle au développement. Nous sommes déçus que le gouvernement n'ait pas accepté la recommandation du Rapport Pearson selon laquelle l'objectif de l'aide officielle devrait être de 0.7 p. 100 PNB d'un pays. L'abandon évident de l'objectif préalablement accepté donne l'impression que le Canada est très satisfait, malgré ses déclarations «d'engagement ferme», de sa position au plus bas de l'échelon parmi les pays donateurs occidentaux. Malgré cette augmentation de 60 millions de dollars en 1971-1972, l'aide officielle totale du Canada n'atteindra à peine que la moitié de l'objectif fixé par M. Pearson.

2. Aide canadienne sous condition

Le YWCA du Canada a déjà instamment prié le Gouvernement de présenter des politiques qui élimineraient totalement les dispositions conditionnelles de notre programme d'aide au développement. En déclarant que 20 p. 100 de notre aide bilatérale serait inconditionnelle le gouvernement a franchi une étape souhaitable dans sa politique d'aide, mais cette mesure nous laisse loin derrière un certain nombre de «puissances moyennes» moins opulentes.

Le maintien des programmes d'aide conditionnelle tend à promouvoir des programmes d'aide aux pays en voie de développement dont bénéficie l'économie du pays donateur mais qui peuvent n'avoir qu'une valeur marginale pour les pays en voie de développement. Ces pays n'ont souvent d'autre choix que de faire une demande pour ce genre d'aide ou ne rien recevoir du tout.

3. Accès aux marchés canadiens

Le YWCA se déclare d'accord avec la déclaration que fait le gouvernement à la page 36 de la brochure intitulée *Politique étrangère au service des Canadiens*:

«L'aide au développement, qui inclut maintenant l'aide aux échanges, emploie désormais une part croissante de l'activité extérieure du Gouvernement,

(with the possible exception of some primary products), our trade policies provide for high import tariffs and even more damaging import quotas. These are imposed at precisely the point at which the developing countries have gained competitive strength with our industries.

A meaningful way to a solution of the present situation is seen in the *Foreign Policy for Canadians* on page 26:—

"This... would entail developed countries agreeing to make structural changes in their economy that would allow them to absorb the products that developing countries can produce most competitively."

The foreign policy review section, *International Development*, however, presents no planned initiative by the Canadian Government in this respect. It reiterates that aid and trade are related issues but admits disconcertingly that it did not examine these in depth, "because their primary considerations lie outside the Canadian Development Assistance Program"—presumably in the Department of Industry, Trade and Commerce where one can assume the principle of economic growth gains primary considerations over the social justice principle. We ask the Standing Committee to face this issue squarely, especially as its omission in the policy paper follows so swiftly upon the publication of the Pearson Report which deals with this issue at considerable length.

CANADIAN FOREIGN POLICY TOWARD LATIN AMERICA AND THE CARIBBEAN

Our concern for economic and social justice also impels us to look for much greater attention to be paid to our share of development aid for Latin America and for a closer examination of our present programs of assistance to our Commonwealth partners in the Caribbean. We are pleased to note that there is a growing recognition of our need to look much further south than the United States, and would strongly urge that in this area as in Africa the immediate expansion of Canadian economic interests should not be permitted to outweigh the element of social justice which we hope ultimately to achieve.

CANADA AND THE UNITED STATES

We should also like to comment on what appears to us a serious omission in the delineation of a Canadian foreign policy position, namely, the failure to formulate a clear statement on Canadian relationship with its nearest neighbour and largest trading partner, the United States. This relationship is the predominant and pervasive concern for Canadians from coast to coast. Although reference is made to the impact which "the economic and technological ascendancy of the United States" will continue to have on all aspects of Canadian life, it would seem to us that a balanced review would require that a much clearer direction be indicated than we find in the general statements that future developments "will require a conscious effort on Canada's part to keep the whole situation under control" and that "active pursuit of trade diversification and technological cooperation with Europe and other developed countries will be needed to provide countervailing factors". (p. 24, *Foreign Policy for Canadians*)

The YWCA wishes to urge our Government to re-examine the foregoing aspects of the *Foreign Policy for Canadians* in the light of the comments presented here.

car elle donne des résultats considérables sur le plan international, qui dépassent de beaucoup le coût de l'apport plutôt modeste qu'on doit fournir. L'aide au développement ouvre un vaste champ d'action où le Canada pourra trouver un rôle à sa mesure dans le monde d'aujourd'hui. C'est aussi une des meilleures expressions de la volonté constante du Canada de prendre sa part des responsabilités internationales et une tâche qu'il s'impose à lui-même pour aider à améliorer la condition humaine."

Il se déclare également en accord avec la déclaration faite à la page 25 de la même brochure:

"Il faut aussi s'attendre à ce que l'on recherche moins l'assistance directe au développement que des procédures plus complexes de redistribution des richesses pour aider les pays en voie de développement à accroître le produit de leur exportation. On demandera aux États industrialisés de prendre des mesures efficaces pour ouvrir leurs marchés aux produits des pays en voie de développement. On leur demandera aussi de financer les pertes subites de devises étrangères."

A notre avis, l'aide au développement, qui devrait permettre aux nations défavorisées d'acquiescer une plus grande compétence dans les nouvelles techniques industrielles et agricoles, ne peut être séparée de notre volonté d'accorder aux produits de ces nouvelles industries et aux fruits de cette expansion agricole le droit d'accéder à nos marchés. En fait, à l'heure actuelle, nos politiques commerciales sont loin de faciliter l'absorption des produits, à l'exception peut-être de certaines matières premières, que peuvent produire le plus facilement à un niveau concurrentiel les pays en voie de développement; elles prévoient au contraire des tarifs d'importation élevés et des contingents d'importation encore plus dommageables. Ces restrictions sont imposées au moment précis où les pays en voie de développement ont atteint une force qui est concurrentielle par rapport à nos propres industries.

La brochure *Politique étrangère au service des Canadiens* offre, à la page 26, une solution positive à la situation actuelle:

"C'est-à-dire que les pays développés devront accepter de changer leur structure économique, pour leur permettre d'absorber les produits que les pays en voie de développement peuvent fabriquer de façon concurrentielle."

Toutefois, la brochure traitant de la révision de la politique étrangère intitulée *Développement international* ne présente aucun plan d'action dans ce domaine par le gouvernement du Canada. Elle réitère que l'aide et le commerce sont des questions connexes, mais admet de façon déconcertante ne pas les avoir étudiées en profondeur car «toutes ces questions ne concernent pas directement le programme canadien d'aide au développement». Nous présumons qu'on veut parler du ministère de l'Industrie et du Commerce où le principe de la croissance économique supplante les intérêts des principes de la justice sociale. Nous demandons au Comité permanent d'aborder cette question de front, surtout que son omission dans le Livre blanc sur la politique gouvernementale suit de si près la publication du Rapport Pearson qui traite de cette question assez longuement.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA À L'ÉGARD DE L'AMÉRIQUE LATINE ET DES CARAÏBES

L'intérêt que nous portons à la justice économique et sociale nous pousse à chercher à obtenir qu'une plus grande attention soit apportée à notre aide au développement de l'Amérique latine et que nos programmes actuels d'aide aux membres du Commonwealth dans les Caraïbes soient revus de plus près. Nous notons avec satisfaction que l'on reconnaît de plus en plus que nous avons besoin de voir beaucoup plus au sud que les États-Unis. Nous vous demandons instamment de ne pas permettre que l'expansion immédiate des intérêts économiques du Canada dans cette région, comme en Afrique, ne supplante pas l'objectif de justice sociale que nous espérons atteindre éventuellement.

LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS

Nous aimerions également commenter ce qui nous semble être une omission sérieuse dans la présentation d'une position canadienne dans le domaine de la politique étrangère, nommément, l'absence d'une déclaration nette sur les relations canadiennes avec son plus proche voisin et principal partenaire commercial, les États-Unis. Ces relations sont d'une importance générale et prédominante pour les Canadiens d'un océan à l'autre. Bien qu'il soit fait mention de l'influence que «l'ascendance économique et ethnologique des États-Unis» continuera à avoir sur tous les aspects de la vie canadienne, il nous semble qu'une révision équilibrée devrait donner une orientation beaucoup plus nette que celle révélée par les déclarations générales à l'effet que les mises en valeur futures obligeront le Canada à «porter une attention soutenue et en contrôler constamment le développement» et que «une politique active de diversification du commerce et de coopération technologique avec les pays développés d'Europe et d'ailleurs, sera nécessaire pour maintenir l'équilibre». (p. 24, *Politique étrangère au service des Canadiens*)

La YWCA veut exhorter le gouvernement du Canada à revoir les aspects susmentionnés de la *Politique étrangère au service des Canadiens* la lumière des observations faites dans le présent mémoire.

APPENDIX "Y"

CUSO Brief on Southern Africa

Summary of Recommendations:

On Trade: CUSO reaffirms the call made by several organizations already, not for a total embargo of trade with South Africa, but for:

1. removal of Canadian trade commission staff from South Africa.
2. ending of "Commonwealth Preference" on trade with South Africa.
3. switching of sugar purchases from South Africa to open up Canadian market for more sugar from Third World producers.

On Investment:

1. Canadian Government should not encourage or actively help Canadian investors to establish themselves in South Africa.
2. The Government should hold meetings with those Canadian companies already established there, to work out ways these companies can improve opportunities for their non-white employees.
3. Government should actively discourage Canadian investment Namibia, following U.S. example.
4. Government should warn Alcan that it would be making itself liable to prosecution for violating the Rhodesian sanctions law by providing aluminum rods for the Cabora Bassa dam.

On economic assistance:

1. There should be much more urgency shown in setting up a Canadian High Commission in Lusaka.
2. There should be a solid increase in economic assistance to the "border states" which neighbor the white-run territories, with particular regard to Malawi and Lesotho.

On refugees:

1. Canada should more actively work to place refugees in "Third Country training" positions, following the Scandinavian examples.
2. More humane treatment for those refugees applying as immigrants to Canada.

On the Portuguese territories:

1. Canada should urge, through the Councils of NATO and outside, that all military assistance to Portugal be suspended until that country has conceded independence to Angola, Mozambique and Guiné-Bissau.

On liberation movements:

1. Canada should give official recognition to the liberation movements of Limbabwe and Namibia, and the Portuguese-controlled territories. (p. 18-20)
2. The Canadian Government should offer non-military support in terms of funds for relief and educational work in Tanzania, Zambia and Congo-Kinshasa for refugees from Southern Africa.

INTRODUCTION

There are two reasons why Canadian University Service Overseas has wished to appear before your Standing Committee when, in your examination of the Foreign

APPENDICE «Y»

Résumé des recommandations.

Commerce:

Le SUCO réaffirme l'appel déjà lancé par plusieurs organismes, c'est-à-dire, non pas mettre un embargo commercial total sur l'Afrique du Sud, mais:

1. La révocation des délégués commerciaux canadiens en Afrique du Sud.
2. Mettre fin à la «Préférence du Commonwealth» sur le commerce avec l'Afrique du Sud.
3. Dériver l'achat du sucre de l'Afrique du Sud afin que le Canada puisse acheter plus de sucre des producteurs du Tiers Monde.

Investissements:

1. Le Gouvernement Canadien ne devrait pas encourager, ni aider activement les investisseurs Canadiens à s'établir en Afrique du Sud.
2. Le Gouvernement devrait organiser des rencontres avec les compagnies canadiennes déjà établies en Afrique du Sud afin de trouver des moyens par lesquels celles-ci pourraient travailler à améliorer les occasions pour les employés non blancs.
3. Le Gouvernement devrait activement décourager l'investissement canadien en Namibia selon l'exemple des États-Unis.
4. Le Gouvernement devrait avertir l'Alcan qu'elle pourrait devenir passible de poursuites judiciaires pour avoir violé les lois de la Rhodésie en fournissant des bâtonnets d'aluminium pour le barrage Cabora Bossa.

Assurance Économique:

1. Il faudrait montrer beaucoup plus d'empressement à créer un Haut-Commissariat à Lusaka.
2. Accorder beaucoup plus d'aide économique aux «états voisins» des territoires contrôlés par les blancs, en particulier, Malawi et Lesotho.

Réfugiés:

1. Le Canada devrait s'occuper plus activement à placer des réfugiés dans les tiers pays où ils recevraient une formation, selon l'exemple de la Scandinavie.
2. De traiter plus humainement les réfugiés qui demandent d'immigrer au Canada.

Territoires Portugais:

1. Par l'intermédiaire de l'OTAN et autres organismes, le Canada devrait exiger que toute aide militaire au Portugal soit suspendue jusqu'à ce que ce pays ait accordé l'indépendance à Angola, Mozambique et Guiné-Bissau.

Mouvement de libération:

1. Le Canada devrait reconnaître officiellement les mouvements de libération de Zimbabwe et Namibia, et des territoires contrôlés par le Portugal.
2. Le Gouvernement Canadien devrait accorder son appui non militaire sous forme de fonds pour le travail de secours et d'éducation en Tanzanie, Zambie et Congo-Kinshasa à l'intention des réfugiés de l'Afrique australe.

Policy Review papers, you came to the issue of Southern Africa.

The first reason is that for nearly 10 years CUSO has had volunteers working in Africa, where now 860—or about 75 per cent of our 1,160 personnel serving overseas—are to be found. There are at present some 275 CUSO workers posted in Tanzania, Uganda, Malawi, Zambia and Botswana—countries in one way or another closely involved with the problems of Southern Africa. Volunteers have worked in Zambia since before its independence in 1964. The programmes there and in Tanzania are the largest (except only for the Nigeria programme) in which CUSO is involved anywhere in the world. This large involvement, as employees of these governments at a crucial time of nation-building, has made many volunteers form strong views about the racial tensions in Southern Africa and the denial by the ruling white regimes of self-determination for the majority of people there.

While there are differences in approach among our host governments to the problem posed by South Africa and its allies, there is no government in independent Africa which is not strongly opposed in principle to the racist systems practised in the white minority dominated status of Southern Africa. CUSO shares these feelings of revulsion and urges Canadian policy-makers to identify, in the most forthright way, with the aspirations of independent Africa and with the legitimate desires of the majorities in Southern Africa not yet in control of their own destinies. We do not as an organization presume to make judgements about the foreign policies of our various host countries; but our hope is to interpret them in rather more depth than seems to have been done publicly in Canada up to now. As Canadians with some knowledge of and experience in Africa, we feel a duty to offer certain constructive suggestions to the Canadian people, Parliament and Government which, if implemented, will firmly indicate where Canada's sympathies lie.

We have seen the suffering which colonialism and racism have brought to that continent, and we fear very much the dangers of far greater suffering. There is the horrendous prospect of a major war in Southern Africa, unless changes are conceded by the present white rulers; Mr. Trudeau himself has warned of the possibility of "another Vietnam."⁽¹⁾ To do our part to ward off such a conflict, where sides would almost certainly be drawn along the lines of race, Canada has an important role to play in making a stand firmly on the right side.

This leads to our second reason for appearing today. We see distressing inconsistency in the many activities of Canada in Africa, and the inconsistency is only too clearly mirrored in the Foreign Policy Review. We in CUSO are engaged in what we hope is useful development work in response to requests from our friends in Africa. In contradiction, though, are the activities of some Canadian businesses which have chosen to invest in South Africa and Namibia, or to support the Portuguese administration in Mozambique. Industry, Trade and Commerce officials also work to build links with South Africa, and create thereby vested interests which will increase the difficulties of aligning Canada unmistakably on what the Foreign Policy Review has identified as the side of Social Justice.⁽²⁾ We in Canada seek to develop friendly relations with independent Africa—while at the same time we are involved in a military alliance with Portugal, an enemy

INTRODUCTION

Lorsque votre Comité a révisé l'Étude sur la Politique Étrangère, vous avez abordé la question de l'Afrique australe, et depuis, le Service Universitaire Canadien Outre-mer a voulu paraître devant votre Comité pour deux raisons.

Premièrement parce que depuis presque 10 ans le SUCO a eu des volontaires travaillant en Afrique; à l'heure actuelle nous avons 860 volontaires en Afrique, c'est-à-dire, 75 p. 100 de notre personnel outre-mer qui se chiffre à 1160. Le SUCO a présentement 275 volontaires travaillant en Tanzanie, Uganda, Malawi, Zambie et Botswana—qui sont tous des pays étroitement engagés d'une façon ou d'une autre, dans les problèmes de l'Afrique australe. Nos volontaires ont travaillé en Zambie depuis 1964, avant l'indépendance de ce pays. Les deux plus grands programmes (sauf le programme de la Nigérie) que le SUCO possède à travers le monde sont ceux de la Zambie et de la Tanzanie. En ce temps où naissent des nations, ce profond engagement, à titre d'employés de ces gouvernements, a poussé bien des volontaires à prendre position vis-à-vis les tensions raciales en Afrique australe, et vis-à-vis les régimes blancs au pouvoir qui refusent à la majorité des gens le droit de choisir leur propre destinée.

Bien que nos gouvernements-hôtes diffèrent dans leur façon d'envisager le problème posé par l'Afrique australe et ses alliés, il n'existe aucun gouvernement en Afrique indépendante qui n'est pas fortement opposé en principe aux systèmes racistes pratiqués dans les états de l'Afrique australe, c'est-à-dire ceux qui sont dominés par une minorité blanche. Le SUCO partage ces sentiments de revulsion, et supplie les dirigeants Canadiens de s'identifier ouvertement avec les aspirations de l'Afrique indépendante, et avec les désirs légitimes des majorités en Afrique australe qui ne contrôlent pas encore leurs propres destinées. En tant qu'organisation nous ne prétendons pas juger les politiques étrangères de nos divers pays-hôtes, mais nous espérons les dénoncer clairement comme il ne l'a jamais été fait publiquement au Canada. En tant que Canadiens possédant une certaine connaissance et expérience de l'Afrique, nous croyons que c'est notre devoir de soumettre des suggestions constructives au peuple Canadien, à notre Parlement et Gouvernement, et si elles sont mises en pratique nous saurons avec qui le Canada sympathise.

Nous avons vu la souffrance qu'on apportée le colonialisme et le racisme à ce continent, et nous craignons que cette souffrance ne s'aggrave. L'affreuse possibilité d'une guerre en Afrique australe existe à moins que les dirigeants blancs ne concèdent certains changements; M. Trudeau lui-même nous mis en garde contre le danger «d'une autre guerre semblable à celle du Vietnam»⁽¹⁾. Afin d'éviter un tel conflit, alors que la question de race déterminera sans doute de quel côté nous appartenons, le Canada a un rôle important à jouer en déclarant fermement de quel côté il appartient.

Voici maintenant la deuxième raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui. Les diverses activités canadiennes en Afrique font preuve d'inconsistances déprimantes, et celles-ci reflètent clairement dans l'Étude sur la Politique Étrangère. Nous, le SUCO, sommes engagés dans un programme utile de développement à la demande expresse de nos amis de l'Afrique. Par contre, nous

of Africa. In the face of these destructive inconsistencies, it is important to speak out.

Other organizations have offered submissions on Southern Africa to your committee. We will try as far as possible to avoid overlap. This brief will concentrate on three matters. It will present, in political interpretation, some facts about a subject that has been a major talking-point in recent months: the worth of any dialogue with the white rulers of South Africa. In economic interpretation, it will suggest Canada's commercial as well as moral interests lie with the states north of the Zambezi, and also show how some Canadian firms which have invested in South Africa are not only respecting but also propagating apartheid. Finally, it will offer some specific recommendations for action which it should not be difficult for the Canadian Government to implement.

POLITICAL INTERPRETATION

The "Dialogue" Theory

1. The African Spectrum

Discussion of a possible "dialogue" between the leaders of independent Africa and the South African government came to the fore last November when President Houphouët-Boigny of the Ivory Coast revived such a proposal. It was suggested that Dr. Busia, the Ghanaian Prime Minister, fully supported this proposal as well as others such as Chief Leabua Jonathan of Lesotho and Dr. Banda of Malawi. There was an obvious (although superficial) attraction in the proposal of President Houphouët-Boigny, as far as Canada was concerned: if black leaders were talking with Mr. Vorster and his ministers, the Canadian Government could claim that the position it took in the Foreign Policy Review was substantiated, that others who should know shared the view that trading and talking with white South Africa was the best way to influence that country's policies, and that African leaders were turning away from support of an armed liberation struggle in Southern Africa. In April Mr. Vorster set out to discredit President Kaunda of Zambia with a statement claiming he had had frequent contacts with the Zambian leader since 1968, that President Kaunda had promised to hold meetings with him privately but had continued to attack his government publicly—and so was clearly exposed as a double-talker.⁽⁶⁾

It is important to clarify this situation with quotations from these African leaders. This will show that there is a spectrum of opinion among them. At one end are Houphouët-Boigny and a few francophone African leaders from Chad, Dahomey, Madagascar and Gabon who apparently favor a "dialogue" without any qualifications. A few facts may suggest why they take this viewpoint. They rule states that have not known any significant white settlement on their own lands. They are heavily dependent upon France economically, and hence susceptible to political pressure from France to be friendly towards South Africa—and thus give some respectability in Africa to the French policy of selling helicopters, fighter jets, armored cars and other weapons to the South African government. As well, both Houphouët-Boigny and President Tsiranana of the Malagasy Republic are conspicuous in their anti-Communist convictions, and are susceptible to South Africa's claim that it is a buttress against Russian and Chinese penetration of Africa. In contrast, at least several other francophone African governments have declared themselves against a "dialogue"

sommes témoins des activités de certaines firmes canadiennes qui ont choisi d'investir en Afrique du Sud et en Namibia, ou qui ont choisi d'appuyer l'administration Portugaise en Mozambique. Les représentants du Ministère de l'Industrie et du Commerce travaillent également à établir des liens avec l'Afrique du Sud; conséquemment nos intérêts deviennent calculés ce qui rend la tâche plus difficile pour le Canada de se ranger indubitablement du côté de la Justice Sociale² tel que le mentionne l'Étude sur la Politique Étrangère. Nous, Canadiens, cherchons à établir des relations amicales avec l'Afrique indépendante—mais en même temps nous participons à une alliance militaire avec le Portugal qui est ennemi de l'Afrique. En face de telles incohérences destructives nous nous devons de parler.

D'autres organismes ont paru devant votre Comité au sujet de l'Afrique australe. Nous essayerons donc le plus que possible d'éviter toute répétition. Nous nous concentrerons sur trois points principaux. Ce Mémoire relate en langage politique quelques faits sur une question qui a fait parler bien des gens depuis quelques mois—à savoir, cela vaut-il la peine de dialoguer avec les dirigeants blancs de l'Afrique du Sud. En langue économique, ce Mémoire suggère que le Canada dirige ses intérêts, au point de vue moral et commercial, vers les états situés au nord de Zambezi; aussi il démontre comment certaines firmes canadiennes ayant investi en Afrique du Sud, non seulement respectent l'apartheid mais comment elles le propagent. Finalement, ce Mémoire suggère certaines recommandations précises que le Gouvernement Canadien ne devrait pas avoir de difficultés à mettre en pratique.

INTERPRÉTATION POLITIQUE

La Théorie du «Dialogue»

1. Le Spectre Africain

La possibilité d'un «dialogue» entre les autorités de l'Afrique indépendante et le Gouvernement de l'Afrique du Sud est revenue à la surface en Novembre dernier lorsque le Président Houphouët-Boigny de la Côte d'Ivoire a fait renaître une telle proposition. Il avait été suggéré que Dr. Busia, le Premier Ministre de Ghana, appuyait entièrement cette possibilité ainsi que d'autres dirigeants tels que le Chef Leabua Jonathan de Leretho et Dr. Banda de Malawi. Pour le Canada, la proposition du Président Houphouët-Boigny avait un certain attrait bien que superficiel; si les dirigeants noirs allaient dialoguer avec M. Vorster et ses ministres, il est évident que le Canada pourrait alors justifier sa prise de position telle que mentionnée dans l'Étude sur la Politique Étrangère et que d'autres partageraient le même point de vue, à savoir, que le dialogue et le commerce avec l'Afrique du Sud blanche est la meilleure façon d'influencer la politique de ce pays et que les dirigeants Africains commencent à refuser d'appuyer une telle armée pour la libération en Afrique australe. En avril, M. Vorster s'est appliqué à discréditer le Président Kaunda de Zambie, en déclarant qu'il avait eu de fréquents pourparlers avec le leader Zambien depuis 1968, que celui-ci avait promis maintes fois de le rencontrer privé, mais avait plutôt continué d'attaquer son Gouvernement publiquement, et c'est ainsi qu'il l'accusait de n'être qu'un beau parleur.⁸

Il est important de tirer au clair cette situation avec quelques citations de leaders Africains. Ceci démontrera qu'il existe parmi eux une gamme d'opinions. D'un côté,

with South Africa, most notably President Mobutu of Congo-Kinshasa and Daddah of Mauritania.⁽⁴⁾

Dr. Busia of Ghana is a distance away along the spectrum from President Houphouët-Boigny. Speaking to his National Assembly on December 10th, 1970, he said:

"... To begin with, we must talk as equals. Let me emphasise that dialogue, as we conceive it, is neither a declaration of peace nor an acceptance of the status quo, but another weapon in the armory of the strategy for the elimination of apartheid and the erection of a multiracial society in South Africa. Dialogue and armed pressures are not necessarily incompatible in this strategy."⁽⁵⁾

In the same speech Dr. Busia pointed out that his government had just paid its contribution for the current year to the Organization for African Unity's Liberation Committee, and that Ghana's total payments since 1964 stood at £250,000. The Ghanaian policy, therefore, is a two-pronged approach: support a fight for liberation, but explore whether black-white equality in South Africa can be achieved peacefully.

Chief Leabua Jonathan, whose Lesotho is entirely surrounded by South Africa, said this at a press conference during the Singapore Commonwealth Conference:

"I do not go along with the proposition for a dialogue as outlined by the President of the Ivory Coast. I stand fully behind the Lusaka Manifesto, whose terms I fully endorse for a dialogue."⁽⁶⁾

The Lusaka Manifesto, subscribed to by representatives of 13 East and Central African governments in April 1969, after declaring that the liberation of Africa was based on the principle of human equality, goes on to say:

"On the objective of liberation as thus defined, we can neither surrender nor compromise. We have always preferred, and we still prefer, to achieve it without physical violence. We would prefer to negotiate rather than destroy, to talk rather than kill. We do not advocate violence; we advocate an end to the violence against human dignity which is now being perpetrated by the oppressors of Africa. If peaceful progress to emancipation where possible, or if changed circumstances were to make it possible in the future, we would urge our brothers in the resistance movements to use peaceful methods of struggle even at the cost of some compromise on the timing of change. But while peaceful progress is blocked by actions of those at present in power in the states of Southern Africa, we have no choice but to give to the peoples of those territories all the support of which we are capable in their struggle against their oppressors."

The Lusaka Manifesto, in essence, was proposing a dialogue as a means of getting agreement about fundamental changes that are necessary to achieve equality for Africans; and it was saying that this agreement would be a prerequisite to ending South Africa's isolation on the continent. President Kaunda's own correspondence with Mr. Vorster, which lasted for four months during 1968, had this same aim but was directed towards effecting changes in Rhodesia. The correspondence, as published in the Zambia Daily Mail (April 24th, 1971), shows Kaunda trying to win Vorster's support for a full and free referendum in Rhodesia at a time when South Africa seemed

se trouver Houphouët-Boigny et quelques leaders francophones Africains du Chad, Dahomey, Madagascar et Gabon, qui apparemment sont en faveur d'un «dialogue» sans condition. Voici quelques raisons pour lesquelles ils adoptent cette attitude. Ils dirigent des états qui n'ont jamais été tellement peuplés par des blancs. Ils dépendent énormément de la France au point de vue économique, par conséquent ils sont sensibles aux pressions politiques Françaises voulant qu'ils aient des relations amicales avec l'Afrique du Sud—ce qui pousse l'Afrique à respecter la politique Française quant à la vente d'hélicoptères, avions de combat, chars blindés, et autres armes au Gouvernement de l'Afrique du Sud. En plus, Houphouët-Boigny et le Président Tairanana de la République de Malagasy se font tous deux remarquer par leurs convictions anti-communistes, et sont sensibles au dire de l'Afrique du Sud qui prétend n'être qu'un butoir contre l'ingérence Russe et Chinoise en Afrique. Par contre, plusieurs autres gouvernements francophones de l'Afrique se sont prononcés contre un «dialogue» avec l'Afrique du Sud, notamment le Président Mobutu du Congo-Kinshasa et Daddah de Mauritania.⁴

Dr. Busia de Ghana diffère de beaucoup avec le Président Houphouët-Boigny. Le 10 décembre 1970, lorsqu'il s'adressait à l'Assemblée Nationale, il a dit:

«... Tout d'abord, nous devons parler en tant qu'égaux. Je désire souligner que le dialogue, tel que nous le concevons, n'est ni une déclaration de paix, ni une acceptation du statu quo, mais une autre arme dans la science héraldique du stratagème visant à faire disparaître la ségrégation en Afrique australe. Le dialogue et les pressions au moyen d'armes ne sont pas nécessairement incompatibles à ce stratagème.⁵

Lors de ce même discours, Dr. Busia a mentionné que son gouvernement venant de payer sa cotisation pour l'année en cours, à l'Organisation pour African Unity's Liberation Committee, et que depuis 1964, le Ghana avait versé £250,000, au total. Ce qui fait que le Ghana a une politique double: Il appuie une lutte pour la libération, mais il explore les possibilités d'en arriver paisiblement à une égalité entre blancs et noirs en Afrique du Sud.

Le Chef Leabua Jonathan de Lesotho—payés entièrement entouré par l'Afrique du Sud—a déclaré lors d'une conférence de presse pendant la Conférence du Commonwealth à Singapour:

«Je ne suis pas d'accord avec la proposition d'un dialogue tel que le suggère le Président de la Côte d'Ivoire. J'appuie entièrement le Manifesto Lusaka, et j'endosse toutes ses conditions pour un dialogue».⁶

Après avoir déclaré que la libération de l'Afrique était basée sur le principe de l'égalité humaine, 13 gouvernements de l'Afrique Centrale et de l'Est ont appuyé le Manifesto Lusaka en avril 1969. Ce manifeste mentionne:

«Se basant sur l'objectif de la libération, nous ne pouvons accepter ni défaite, ni compromis. Nous avons toujours préféré, et préférons encore, atteindre notre but sans violence physique. Nous préférons négocier plutôt que de détruire, parler plutôt que de tuer. Nous ne préconisons pas la violence; nous préconisons un terme à la violence contre la dignité humaine, crime que commettent présentement les oppresseurs de l'Afrique. S'il était possible d'en arriver à l'émancipation sans violence, ou si des circons-

disposed to shoulder the Ian Smith regime out of power in favor of a "tame" black government which Britain and others would recognize diplomatically. The correspondence also shows that Kaunda was consistent in his public and private statements about South Africa, and never initiated the idea of a meeting with Vorster.

The South African government rejected the spirit and terms of the Lusaka Manifesto totally and immediately. Instead, it has tried to promote a "dialogue" with individual African leaders as a means of ending the trade and diplomatic boycott of South Africa, and without making any commitments to change its policies. Four times Mr. Vorster sent envoys on this sort of errand after the Zambian leader, and finally decided upon the "exposure" of President Kaunda in hopes of discrediting him as OAU chairman before the Heads of State meeting due this month (June).

Canada is among the large majority of member states of the U.N. which voted for a General Assembly resolution in 1969 supporting the Lusaka Manifesto.⁶⁾

2. The "dialogue", as interpreted by Mr. Mitchell Sharp

During his tour of five African states in March, statements by Canada's External Affairs Minister shifted profoundly. At his first stop, in the Ivory Coast, Mr. Sharp was quoted as saying he was impressed by the views of President Houphouët-Boigny and adding that Canada might act as mediator to effect a dialogue. There was some confusion about whether he meant he was impressed by Houphouët-Boigny's dialogue proposal, or his general desire for peace; whether he offered Canada as a mediator, or simply the Canadian embassies as meeting places. He later met four heads of government (General Gowon, Presidents Mobutu, Nyerere and Kaunda) who had no sympathy with the Houphouët-Boigny approach. At his last stop, in Lusaka, Mr. Sharp replied to questions about a dialogue by saying that the sort of dialogue that now seemed reasonable to him was a dialogue between black and white who live *inside* Southern Africa—a view which both Gowon and Mobutu had expressed forcefully to him. Reporting to the Commons on his return, Mr. Sharp said on March 22nd:

"I think we should realize and accept that our capacity to influence the white racist minorities in Southern Africa is limited, and can best be exercised multi-laterally through the United Nations and the Commonwealth. What we can do ourselves is to offer economic and political support for the developing countries of Black Africa."⁶⁾

CUSCO believes that the evolution of Mr. Sharp's approach to the whole question of "dialogue" has been profound, and welcomes his conclusion that the only worthwhile dialogue is between black and white inside Southern Africa.

3. The hollowness of South Africa's words

South African white leaders have made clear that they will not make internal changes as a result of any "dialogue" with black leaders from other states. Dr. Muller, the Minister of External Affairs, reassured his parliament on this point on March 12th. Are they then going to discuss and negotiate changes with black leaders from inside South Africa?

Legislation is moving through the South African parliament which would allow that government to proclaim

tances nouvelles devaient surgir, nous prierions nos frères de la résistance de lutter sans violence même si nous devions en venir à des compromis quant à la date d'un changement. Mais tant que le progrès non violent est entravé par les actions des dirigeants actuels dans les États de l'Afrique du Sud, nous ne pouvons faire autrement que d'accorder aux peuples de ces territoires toute l'assistance que nous pouvons dans leur lutte contre leurs oppresseurs.

En fait, si le Manifeste Lusaka proposait un dialogue, c'était dans le but d'obtenir une entente au sujet des changements fondamentaux qui sont nécessaires pour atteindre l'égalité entre Africains—cette entente devant être une condition essentielle pour mettre fin à l'isolement de l'Afrique du Sud. L'échange de correspondance entre le Président Kaunda et M. Vorster, qui a duré pendant 4 mois en 1968, avait le même but, mais en vue d'effectuer des changements en Rhodésie. Cette correspondance telle que publiée par le *Zambia Daily Mail* (24 avril 1971) démontre que Kaunda essayait de convaincre Vorster à appuyer un référendum libre en Rhodésie, à un moment où l'Afrique du Sud semblait être disposée à rejeter le régime Ian Smith en faveur d'un gouvernement noir «privoisé» qui aurait été reconnu diplomatiquement par la Grande Bretagne et les autres pays. Cette correspondance démontre également que Kaunda était logique dans ses déclarations tant publiques que privées, au sujet de l'Afrique du Sud, et qu'il n'avait jamais lancé l'idée d'une rencontre avec Vorster.

Le Gouvernement Sud-Africain a rejeté en totalité et immédiatement l'esprit et les conditions du Manifeste Lusaka. Au lieu de ce faire, il a essayé de promouvoir un "dialogue" avec chaque leader Africain dans le but de mettre fin au boycottage commercial et diplomatique de l'Afrique du Sud, mais sans s'engager à changer ses politiques. M. Vorster a envoyé des porte-paroles auprès du leader Zambien à quatre reprises, et finalement a décidé de «dénoncer» le Président Kaunda dans l'espoir de le discréditer en tant que Président du OAU (Organisation for African Unity) avant la réunion des Chefs d'État qui aura lieu en juin.

Le Canada fait partie de la majorité des États-membres des Nations Unies qui ont voté une résolution à l'Assemblée Générale en 1969, appuyant le Manifeste Lusaka.⁷⁾

2. Le «dialogue» tel que l'interprète M. Mitchell Sharp

Lors de son voyage dans cinq États Africains en mars dernier, le Ministre des Affaires Extérieures a fait plusieurs déclarations au sens très varié. En tout premier lieu, l'Honorable Sharp a visité la Côte d'Ivoire où il a déclaré qu'il était impressionné par les idées du Président Houphouët-Boigny tout en ajoutant que le Canada pourrait jouer le rôle de médiateur advenant un dialogue. Voulait-il dire qu'il était impressionné par la proposition de Houphouët-Boigny de dialoguer ou par son désir de paix; qu'il offrait le Canada à titre de médiateur ou tout simplement les ambassades canadiennes comme lieux de rencontre. Ensuite il a rencontré quatre Chefs du Gouvernement (Général Gowon, Président Mobutu, Président Nyerere et Président Kaunda) qui n'avaient aucune sympathie avec le point de vue de Houphouët-Boigny. Lorsqu'en dernier lieu il a visité Lusaka, et interrogé à cet effet, l'Honorable Sharp a déclaré que le genre de dialogue qui lui semblait maintenant le plus raisonnable, était

limited self-government in a number of "Bantustan" homelands, in addition to the Transkei. In recent months, white leaders have said that neither economic viability nor consolidation of the "pieces" of land making up a particular Bantustan was a precondition for its independence. In September, Mr. Vorster said a Bantustan could ask for independence "tomorrow" and the government would readily enter the negotiations.

It sounds like apartheid at its most openhanded. What are the actual facts and figures, however?

1. Under the Bantu Trust and Land Act, a final total of only 13.7 percent of all South Africa is to be set aside for these "homelands". These are fragmented into 88 blocks of land—Zululand in Natal, for instance, consists of 29 such separate blocks.

2. Each year some 41,000 males come onto the labor market from the existing population of the "homelands", and another 50,000 African males who have grown up in the "white areas". A five-year development plan for the Bantustans launched last year aims to provide only 25,000 new jobs. ⁽⁵⁾ Exodus to the "white area", where blacks are denied any citizen rights, or growing idleness and malnutrition in the homelands are the alternatives.

3. The Transkei is less able to support itself now than before it was established as the first Bantustan in 1963. The *Financial Times* of Johannesburg pointed out (June 22nd, 1970) that the ratio of domestic income to income from migrant workers (i.e. those sending remittances back from "white South Africa") had swung in five years from 47:53 to 42:58—a swing of 5% in the opposite direction from self-sufficiency.

4. Chief Kaiser Matanzima, who as Chief Minister of the Transkei has accepted the government's apartheid line, made in April an uncompromising demand for full independence. He asked for the transfer of all powers, including the control of police: the Transkei has been uninterruptedly under a state of emergency since 1960. He also demanded the handing over of the "white spots" inside the Transkei, including the capital Umtata and the only sizeable harbor Port St. Johns. Mr. Vorster soon afterwards in parliament discussed these demands in strong general terms. Earlier during the October provincial elections, white voters were assured by government spokesmen that no Bantustans would be allowed to acquire control of any part of South Africa's coastline. ⁽⁶⁾

There is little or no evidence to suggest a fruitful dialogue between the white rulers of South Africa and the black leaders of these legislated homelands. There is even less dialogue with the nationalist leaders, who like their counterparts in Rhodesia and in the Portuguese-controlled territories are either in prison, restriction or exile, or dead.

ECONOMIC INTERPRETATION

This section will come closed to Canada's direct concerns with Southern Africa and Africa as a whole; but we believe the foregoing political commentary could help set the scene for this section.

The Foreign Policy Review concludes its section on Southern Africa by suggesting that

"Canadian interests would be best served by maintaining its current policy framework on the problems of Southern Africa, which balances two policy themes of importance to Canadians."

un dialogue entre blancs et noirs vivant à l'intérieur de l'Afrique australe—une idée que Gowon et Mobutu lui avait fortement exprimée. De retour aux Communes, M. Sharp a déclaré le 22 mars:

«Nous devrions, je crois, nous rendre compte du fait que nos moyens d'influencer les minorités blanches racistes de l'Afrique australe sont limités et peuvent surtout s'exercer sur le plan multilatéral, par l'intermédiaire des Nations Unies et du Commonwealth. Mais nous pouvons offrir notre appui économique et politique aux pays en voie de développement de l'Afrique noire». ⁽⁶⁾

Le SUCO croit que la façon dont M. Sharp a envisagé la question du «dialogue» a subi une profonde évolution, et accueille sa conclusion, à savoir, que le seul dialogue valable est entre les blancs et les noirs vivant à l'intérieur de l'Afrique australe.

3. *Le manque de sincérité dans les déclarations de l'Afrique du Sud.*

Les leaders Sud-Africains ont mentionné clairement qu'aucun changement interne ne prendrait place à la suite d'un «dialogue» avec les leaders noirs d'autres états. Dr. Muller, Ministre des Affaires Extérieures, a réassuré son parlement à ce sujet le 12 mars. Comment pourraient-ils maintenant discuter et négocier des changements avec les leaders noirs de l'intérieur de l'Afrique australe?

Le Parlement Sud-Africain est à passer une loi qui permettrait à ce gouvernement de proclamer une autonomie partielle dans un nombre de Bantustan en plus du Transkei. Depuis quelques mois, les leaders blancs ont déclaré que ni une rentabilité économique ni une consolidation des morceaux de terre constituant un Bantustan ne devenait une condition préalable à leur indépendance. En septembre, M. Vorster disait que si un Bantustan demandait l'indépendance «demain» le gouvernement entamerait immédiatement des pourparlers à cet effet.

Il ne semble pas exister d'apartheid plus généreux! Quels sont donc les vrais faits?

1. Selon le Bantu Trust and Land Act, un total final de seulement 13.7 p. 100 de toute l'Afrique du Sud est mis à la disposition des «Bantustans». Ces terres sont divisées en 88 morceaux. Par exemple, Zululand à Natal consiste en 29 morceaux séparés.

2. Chaque année quelques 41,000 hommes viennent de ces terres se joindre au marché du travail, en plus de 50,000 autres Africains qui ont grandi dans les «milieux blancs». Le plan de développement de cinq ans pour les Bantustan qui a été lancé l'an dernier, ne vise qu'à fournir 25,000 nouveaux emplois. ⁽⁶⁾ La seule alternative, c'est l'exil vers les «milieux blancs» où les noirs sont privés de tous droits civils, ou encore l'oisiveté et la sous-alimentation dans les Bantustan.

3. Le Transkei est moins capable de se suffire qu'auparavant alors qu'il avait été reconnu comme le premier Bantustan en 1963. Le *Financial Times* de Johannesburg (22 juin 1970), souligne que la proportion du revenu domestique par rapport au revenu des travailleurs nomades (i.e. ceux qui envoient leurs salaires de l'Afrique blanche dans leur pays) est allé de 47.53 à 42.58 en cinq ans—donc 5 p. 100 en direction opposée de l'indépendance.

4. Le Chef Kaiser Matanzima, qui à titre de Ministre en chef pour le Transkei avait accepté l'apartheid du

This "reconciliation" of Social Justice with Economic Growth gives disproportionate weight to minor Canadian economic interests in South Africa. In 1970, trade with all of Africa amounted to about 1 percent of Canada's total foreign trade. Trade with South Africa is less than half that amount, and is already a declining proportion of Canada's trade with Africa. In 1970 exports to South Africa increased by 32% over the 1969 figure, but exports to independent Africa increased by 161 per cent.¹¹ The potential for vastly increasing this trade with independent Africa is clearly enormous. South Africa has less than 6 per cent of Africa's total population, and at present about 25 per cent of the continent's total wealth. The Maghreb countries already match South Africa in total income; Nigeria has three times the population of South Africa, and needs only to achieve one-third of South Africa's per capita income (now about \$600) to offer the same size market. It is a reasonable forecast that Nigeria will soon do so. The same points may be made about other countries or regions of black Africa—Congo-Kinshasa and East Africa, in particular.

The April 24th, 1971 issue of *Foreign Trade*, a special issue on the growing market of 22 countries in sub-Saharan west and central Africa, was a welcome sign that Industry, Trade and Commerce is moving quite fast to explore this area. The issue carried the exhortation that "we could do better", especially in sales of machinery and equipment in francophone Africa, and the assurance that these 22 countries "are eager for Canadian private investment". The posting of Commercial Secretaries to Kinshasa, Abidjan and Lagos was certainly a significant and progressive move by the government.

The question this brief wishes to pose, however, is the following:—how long can Canada continue in its trading relationships in Africa to "play both ends"? Mr. Sharp, when commenting on his African tour, several times said that no African leader had asked Canada through him to institute a trade embargo against South Africa. This is a straw man he is knocking down. Neither CUSO nor anyone else we know is calling for a total embargo on South Africa trade at this point. What is being asked are a few specific changes: a) a removal of Canadian trade commission staff from South Africa, so that our tax money is not put towards drumming up further trade and investment there; for the end-result of these men's work must be the building up of vested interests in Canada which will support the continuance of a regime that is diseased (as the Foreign Policy Review notes) with "the cancer of apartheid".

b) the ending of the 1932 bilateral arrangement, under which Canada grants "Commonwealth preference" to South African exports.

c) the switching of sugar imports from South African producers to other sources in the Third World. Canada's imports of raw sugar from South Africa have more than doubled during the last five years, and now amount to 23 per cent of the total. Uganda is looking for export markets, so is Swaziland. Incidentally, there seems no valid reason why Canada should import 12 per cent of its robusta coffee from Portuguese controlled Angola rather than from Uganda.

The question remains: How long can Canada continue to "play both ends" in building up trade with South Africa and independent Africa? No precise answer is possible but it would be foolish to assume that Canadian

Gouvernement, a exigé en avril une indépendance totale sans compromis. Il a demandé le transfert de tous les pouvoirs, y compris le contrôle de la police: Le Transkei n'a jamais cessé d'être en état d'urgence depuis 1960. Il a aussi exigé l'abandon des «cellules blanches» à l'intérieur du Transkei, y compris la capitale Umtata et le seul port d'envergure, le Port St. Johns. Peu de temps après, M. Vorster a soulevé ces demandes au Parlement en termes très généraux. Plus tôt, lors des élections générales d'octobre, les porte-parole du Gouvernement assuraient les électeurs blancs qu'il ne serait pas permis à aucun Bantustan de contrôler aucune partie côtière de l'Afrique du Sud. Il n'existe donc aucune ou très peu d'évidence pour espérer un dialogue fructueux entre les dirigeants blancs de l'Afrique du Sud et les dirigeants noirs de ces terres gouvernées.

Il existe encore moins de dialogue avec les dirigeants nationalistes, qui, comme leurs homologues en Rhodésie et dans les territoires contrôlés par le Portugal, sont soit en prison, contraints, exilés ou morts.

INTERPRÉTATION ÉCONOMIQUE

Cette section touche de plus près les rapports commerciaux du Canada avec l'Afrique australe et avec l'ensemble de l'Afrique; mais le commentaire politique qui vient de précéder pourrait peut-être servir d'entrée en matière.

L'Étude sur la Politique Étrangère termine sa section sur l'Afrique australe en disant que:

«Les intérêts du Canada seraient mieux servis en gardant sa politique actuelle sur les problèmes de l'Afrique australe, laquelle équilibre deux thèmes de politique importants aux Canadiens.»

Cette «Réconciliation» de la Justice Sociale avec la Croissance Économique a tendance à disproportionner les intérêts économiques canadiens de moindre envergure en Afrique du Sud. En 1970, notre commerce avec toute l'Afrique s'est chiffré à 1 p. 100 de notre commerce total à l'étranger. Le commerce avec l'Afrique du Sud est moins que la moitié de ce chiffre, et la proportion de notre commerce avec l'Afrique est déjà sur son déclin. De 1969 à 1970, les exportations dans l'Afrique du Sud ont augmenté de 32 p. 100, mais les exportations dans l'Afrique indépendante ont augmenté de 161 p. 100.¹² Les possibilités d'augmenter de beaucoup ce commerce avec l'Afrique indépendante sont évidemment vastes. L'Afrique du Sud a moins de 6 p. 100 de la population totale de l'Afrique, et à l'heure actuelle possède à peu près 35 p. 100 de la richesse totale du continent. Le revenu total des pays Maghreb correspond déjà à celui de l'Afrique du Sud. La population de la Nigérie est trois fois celle de l'Afrique du Sud, et n'a besoin d'atteindre qu'un tiers du revenu per capita de l'Afrique du Sud (\$600.) afin d'avoir le même commerce, et sans doute l'aura-t-elle bientôt. L'on peut en dire autant d'autres pays ou régions de l'Afrique noire—en particulier le Congo-Kinshasa et l'Afrique de l'Est.

Le «Foreign Trade» du 24 avril 1971, un numéro spécial sur la croissance du marché de 22 pays dans l'ouest du bas-Sahara et Afrique Centrale, a enfin laissé entendre que le Ministère de l'Industrie et du Commerce se dépêche d'explorer cette région. Ce numéro spécial avait pour slogan: «Nous pouvons faire mieux» surtout en ce qui concerne la vente de machines et d'équipement en Afrique francophone, et assurait le public que ces 22 pays «étaient avides de capital privé canadien». L'affectation

trade with South Africa will never become a cause of friction with the independent states. Rather, as Canada's trade increases both with South Africa (whether officially stimulated or not) and with the independent states, so will the likelihood of friction increase. The hint made by the Nigerian Government this year that there could be economic repercussions on Britain if she went ahead with arms sales to South Africa is a straw in the wind for Canada.

Canadian investment in South Africa

It is difficult to obtain detailed information about Canadian foreign investment and profits anywhere, and particularly so in Southern Africa. We suggest it would be helpful, for an assessment of Canadian interests in Africa, for such information to be made public. It is known, however, that about \$100 million of private Canadian investment has been placed in South Africa, while the Government has responded to pressures and set in motion the withdrawal of the \$4 million investment it had in South Africa through the Polymer Corporation.

How do these Canadian firms—Falconbridge Nickel, Alcan, Massey-Ferguson, Ford of Canada, Manufacturers Life, Sun Life Assurance, the Weston food interests, to name the largest—behave in South Africa? Robert Duffy in a revealing article (*Globe and Mail*, March 25th, 1971) wrote:

"In the first place, no businessman or industrialist that I met, Canadian or other, likes or supports the apartheid system in South Africa... Yet all companies must be duly respectful of the apartheid laws. This means, for example, that there are no black or colored executives, foremen or skilled workers in certain specified trades. Job reservation holds these skilled jobs for white employees only, and the rock-hard core of the whole system is that no white employee may come under the supervision of a non-European."

Duffy went on to claim that Canadian companies were "steadily undermining the job reservation system"—and in fact proved the opposite with this example from the Weston interests:

"In some cases, whole sections of business can be converted from white to non-white operation. It was Premier Milling, discovering that the limited supply of white girls was demanding more and more pay for less and less work punching computer cards, that switched the whole office over to colored girls."

Job reservation is a flexible instrument designed to ensure job apartheid continues despite changing economic conditions. Garfield Weston and his men were undermining nothing: They were simply switching to cheaper labor while maintaining the apartheid rules.

Another incident recorded by Robert Duffy shows a Canadian company actually trying to export apartheid to a neighboring black independent state:

"Sun Life employs colored salesmen, mainly because there is an important insurance market among South Africa's 2,000,000 people of mixed blood. Nearly a third of the Capetown branch's 50 salesmen are colored. The company manages to achieve a certain amount of social integration among its white and colored employees and their families,

d'attachés commerciaux au Kinshasa, Abijan et Lagos est certainement une mesure révélatrice et progressive de la part du Gouvernement.

Toutefois, la question que désire poser le présent mémoire est la suivante: Combien de temps encore le Canada peut-il continuer à «jouer des deux côtés» dans ses rapports commerciaux en Afrique? M. Sharp a répété plusieurs fois, en parlant de sa tournée en Afrique, qu'aucun chef africain ne lui avait demandé que le Canada mette un embargo commercial sur l'Afrique du Sud. C'est là un homme de carton qu'il renverse. Ni le SUCO ni personne que nous connaissons ne demande, pour le moment, un embargo total sur le commerce de l'Afrique du Sud. Nous demandons, en réalité, quelques changements particuliers: a) que le personnel de la commission canadienne du commerce quitte l'Afrique du Sud, afin que l'argent perçu de nos impôts ne soit pas utilisé dans le but de recruter encore d'autres investissements et encore plus de commerce là-bas; car le résultat ultime du travail de ces hommes sera inévitablement l'établissement de droits acquis au Canada qui appuyeront la continuation d'un régime qui (ainsi que le fait remarquer l'Étude sur la Politique Étrangère) est atteint du «cancer de ségrégation».

b) Que prenne fin l'entente bilatérale de 1932, en vertu de laquelle le Canada accorde la «préférence du Commonwealth» aux articles d'exportation de l'Afrique du Sud.

c) Que le sucre importé des producteurs de l'Afrique du Sud soit importé, dorénavant, d'autres sources du Tiers-Monde. Au cours des cinq dernières années, au Canada, l'importation de sucre de l'Afrique du Sud a plus que doublé et elle détient maintenant 23 p. 100 du total. L'Ouganda, ainsi que le Swaziland, cherchent des marchés pour leurs articles d'exportation. Soit dit en passant, il ne semble exister aucune bonne raison justifiant que le Canada importe 12 p. 100 de son café robusta de l'Angola, contrôlé par le Portugal, plutôt que de l'Ouganda.

La question se pose encore: Combien de temps encore le Canada peut-il continuer à «jouer des deux côtés» dans l'établissement du commerce avec l'Afrique du Sud et avec l'Afrique indépendante? Aucune réponse précise n'est possible; mais il serait absurde de supposer que le commerce du Canada avec l'Afrique du Sud ne deviendra jamais un point de friction avec les états indépendants. Au contraire, à mesure que le commerce du Canada augmentera d'une part avec l'Afrique du Sud (qu'il soit encouragé de façon officielle ou non) et d'autre part avec les états indépendants, la probabilité de friction augmentera aussi. L'insinuation faite par le gouvernement nigérien cette année, à l'effet qu'il pourrait y avoir des répercussions économiques sur la Grande-Bretagne si la vente d'armes à l'Afrique du Sud se faisait vraiment, est, pour le Canada, une indication de l'opinion publique.

Les investissements canadiens en Afrique du Sud

Il est difficile d'obtenir des renseignements détaillés sur les investissements et les profits canadiens n'importe où à l'étranger, mais cela est particulièrement vrai en ce qui touche l'Afrique du Sud. Nous suggérons qu'il serait utile, aux fins d'une évaluation des intérêts canadiens en Afrique, de faire connaître de tels renseignements. Toutefois, nous savons qu'environ cent millions de dollars en investissements canadiens privés ont été placés en Afrique du Sud, tandis que le gouvernement a réagi à des pressions et a commencé à retirer l'investissement de

in spite of apartheid. The annual dinner-dance is an integrated affair."

"A recent sales convention presented a different problem. It was to be held in Swaziland (Swinging Swaziland in the tourist publicity) but it was necessary to book separate hotels for whites and coloreds because, as the Capetown manager explained, 'We cannot do things outside this country that are not permitted within.' But the Swaziland Government came to hear of this obeisance to apartheid and refused to permit it. As a result the convention had to be split: one group in Swaziland, the other in Lourenco Marques, Mozambique."

The name of Canada is smirched by such behaviour. We suggest there are two things the Canadian Government can do. The first thing is not to encourage or actively help Canadian investors to establish themselves in South Africa, knowing that such investors will be under pressure to conform to these obnoxious practices. The second is to hold meetings with executives of Canadian companies already established there, to work out ways in which those companies can work to improve opportunities for their non-white employees. There are some ambiguities about the reforms announced by Polaroid for their South African subsidiary, but at least the company has begun to recognize the need to offer better terms to its non-white workers. There is some evidence, following the recent adult education exercise at the Alcan annual general meeting, that some Canadian executives are starting to reflect deeply upon their role in this racial situation. We suggest it is now the Canadian Government's part to help lay down rules of decent human behaviour in consultation with companies investing in South Africa.

Namibia and Cabora Bassa

The government should go further than that in the cases of Namibia and Cabora Bassa hydro-electric dam.

Canada was very much to the fore in October 1966 when the U.N. General Assembly voted, by 114 votes to 2 with three abstentions, to terminate South Africa's mandate over what was then called South West Africa: it in fact accepted a place on the 14-nation Ad Hoc Committee which had the task of recommending "practical means by which the territory should be administered, so as to enable the people to exercise the right of self-determination and achieve independence". But it has taken little action since then to help the Namibian people, beyond some brief denunciations of South Africa for exporting apartheid and Bantustans to Namibia, and for instituting a retroactive Terrorism Act under which Namibians have been tried for their lives. It has certainly done less than the United States, which warned¹³ any American companies investing in Namibia that they should not expect U.S. assistance to protect their investments against any claims of "a future lawful government"; by several other means Washington is officially discouraging trade and investment under South African auspices in Namibia. By contrast, Canada is host to Brilund Mines, which is essentially a New York company registered in Toronto and which through Etosha Petroleum Company (Pty) Ltd. has vast mineral concessions in Namibia; this company may qualify for Canadian protection even though its real government has warned it against the consequences of dealing with an illegal administration. Similarly Oamites

quatre millions de dollars qu'il avait placé en Afrique du Sud par l'entremise de la *Polymer Corporation*.

De quelle façon ces compagnies canadiennes—*Falconbridge Nickel, Alcan, Massey-Ferguson, Ford of Canada, Manufacturers Life, Sun Life Assurance and Weston food interests*, pour nommer les plus importantes—se comportent-elles en Afrique du Sud? M. Robert Duffy, dans un article révélateur (*Globe and Mail* du 25 mars 1971) écrivait:

"Tout d'abord, aucun commerçant ou industriel que j'ai rencontré, Canadien ou autre, n'aime ou n'appuie le système de ségrégation en Afrique du Sud... Toutefois, toutes les compagnies doivent respecter les lois ségrégationnistes. C'est donc dire qu'il n'y a pas, par exemple, d'agents exécutifs, de contre-maître ou d'ouvriers spécialisés, noirs ou de couleur, dans certaines professions particulières. La réservation des emplois détient ces emplois spécialisés pour des employés blancs seulement, le principe fondamental du système dans son ensemble voulant qu'aucun employé blanc ne puisse être sous la surveillance d'un non-Européen."

Monsieur Duffy prétend ensuite que les sociétés canadiennes «sont de façon soutenue le système de réservation d'emplois»—et, de fait, prouve le contraire par un exemple qui concerne la société Weston:

"Dans certains cas, des sections entières d'un commerce peuvent être transformées d'un service blanc à un service de non-blancs. C'est le premier ministre Milling qui, s'apercevant que le nombre restreint de jeunes blanches chargées de poinçonner des cartes d'ordinateurs, exigeaient de plus en plus d'argent en rémunération de moins en moins de travail, a transformé tout le personnel du bureau en un personnel de jeunes noires."

La réservation d'emplois est un instrument flexible visant à assurer que la ségrégation se poursuive dans le domaine des emplois, en dépit de l'évolution des conditions économiques. Garfield Weston et ses hommes ne savaient rien: Ils ne faisaient que se procurer une main-d'œuvre moins coûteuse, tout en respectant les lois ségrégationnistes.

Un autre incident rapporté par Robert Duffy démontre une compagnie canadienne tentant véritablement d'exporter la ségrégation chez un état noir indépendant du voisinage:

"Sun Life engage des agents de couleur, surtout à cause de fait qu'il existe un marché important pour l'assurance au sein du groupe sud-africain de 2,000,000 de personnes de sang mêlé. Presque un tiers des 50 agents de la succursale de Capetown sont de couleur. La compagnie réussit à atteindre à un certain degré d'intégration sociale en qui touche ses employés blancs et de couleur et à leurs familles, en dépit de la ségrégation. La danse et le dîner annuels sont une activité sociale intégrée."

"Récemment, lors d'une assemblée d'agents, il s'est manifesté un tout autre problème. L'assemblée devait avoir lieu au Swaziland (le Swaziland enlevant comme on l'appelle dans la publicité pour attirer les touristes), mais on a dû réserver des hôtels séparés pour les blancs et les gens de couleur puisque, comme l'expliquait le directeur à Capetown: «Nous ne pouvons faire à l'extérieur du pays ce qu'il nous est

Mining Co. (Pty) Ltd. owned 75 per cent by Falconbridge, is about to start production at a copper mine near Windhoek with a Falconbridge production investment of about \$5 million. Its miners are recruited as "bachelor migrants" under SWANLA (South West African Native Labor Association) contracts, under which they are not eligible for vocational or apprentice training. Other laws¹³ make clear that any trade unions they form are unrecognized, any strikes they start are illegal. The Canadian government should do everything possible to discourage investment under an illegal administration, and investment in industry which offers only such primitive conditions.

It is the present contention of both Alcan and Industry, Trade and Commerce officials that Alcan's contract to supply 12,500 metric tons of aluminum rods for the Cabora Bassa dam in Mozambique does not constitute a violation of Rhodesian sanctions. There are, they argue, no plans as yet announced for exporting any of this dam's eventual 2500 megawatt capacity to Rhodesia. There is a disingenuousness about that argument. The Portuguese and their South African backers have had enough trouble over the dam—notably over the withdrawal of the Swedish electro-manufacturing firm ASEA from a contract worth \$37 million, because the firm had no assurance that it would not be prosecuted for break of the sanctions law.¹⁴ They are certainly not going to say definitely that power is to be exported to Rhodesia. However, an article in the November 8th, 1969 issue of *Foreign Trade* by Mr. George Orban, Canada's assistant Trade Commissioner in Johannesburg, clearly said that power might be exported to Rhodesia. We believe it is the government's duty to warn Alcan that, by fulfilling this contract, it could be making itself liable to prosecution under the sanctions law.¹⁵ Likewise, it should officially discourage other Canadian businessmen from prospecting for business from this dam construction, which is patently planned by South African interests to buttress white rule in Mozambique as a northern buffer for South Africa. *Foreign Trade* has been doing the opposite.

The experience of Sweden and ASEA should be a positive encouragement, not simply a negative warning, to Canada and Alcan. The Swedish authorities were concerned that the giving up of the ASEA contract would mean the loss of 500 jobs in Sweden. ASEA withdrew nevertheless. Soon afterwards, President Kaunda invited a Swedish business mission to Zambia to find contracts and trade that would recompense the Swedes for the losses they had incurred. It is probable that similar invitations would be made to Alcan and Canada, and Alcan in present circumstances in the Caribbean might be pleased to have this proof that it was welcome in another part of the Third World.

Some other specific recommendations

1. There should be much more urgency shown in the setting up of a *High Commission in Lusaka*. The Foreign Policy Review, published in June 1970, called it a matter of high priority. But Mr. Ritchie, testifying before your committee last month, said that the only new foreign mission planned under the 1971-72 Estimates was in Algeria, and no decisions had been taken about other places. Mr. Sharp, testifying last month before your committee, merely said that the opening of a mission in Lusaka was

défendu de faire à l'intérieur du pays». Mais le gouvernement du Swaziland a entendu parler de cet hommage à la ségrégation et a refusé de l'autoriser. Par conséquent, la réunion a dû être divisée en deux, un groupe au Swaziland, l'autre à Lourenço Marques, en Mozambique.»

Le nom du Canada est sali par un tel comportement. Nous suggérons deux choses que le gouvernement canadien peut faire. Tout d'abord, il devrait ne pas encourager, ou aider activement, des actionnaires canadiens à s'établir en Afrique du Sud, sachant qu'on essaiera de les forcer à se conformer à ces pratiques odieuses. En second lieu, il devrait organiser des rencontres avec les agents exécutifs des compagnies canadiennes qui sont déjà installées là-bas dans le but de trouver des moyens par lesquels ces compagnies peuvent travailler à améliorer les occasions pour leurs employés qui ne sont pas des blancs. Il existe certaines ambiguïtés dans les réformes annoncées par Polaroïd en ce qui a trait à leur succursale sud-africain, mais au moins, la compagnie a commencé à reconnaître le besoin d'offrir de meilleures conditions à ses employés qui ne sont pas blancs. Par suite de la récente cérémonie ayant trait à l'éducation des adultes, lors de l'assemblée générale annuelle de la compagnie Alcan, nous avons pu constater que quelques-uns des agents exécutifs canadiens commencent à réfléchir profondément sur leur rôle dans cette situation raciale. Nous suggérons que c'est maintenant le tour du Canada d'aider à établir, en collaboration avec les compagnies qui ont des investissements en Afrique du Sud, des règlements d'un comportement humain acceptable.

Namibia et Cabora Bassa

Le gouvernement devrait pousser encore plus de l'avant dans le cas du barrage hydro-électrique de Namibia et de Cabora Bassa.

Le Canada s'est fait remarquer en octobre 1966, alors que l'assemblée générale des N.U. a voté par 114 voix contre 2, 3 pays s'étant abstenus, de mettre fin au mandat que possède l'Afrique du Sud par rapport à ce qui s'appellerait alors le Sud-ouest africain: De fait, il a accepté de siéger au Comité spécial de 14 nations qui a été chargé de recommander «des moyens pratiques selon lesquels le territoire devrait être dirigé, de manière à permettre au peuple d'exercer son droit à l'auto-détermination et d'obtenir son indépendance». Mais le Canada a fait très peu depuis ce temps pour aider la population de Namibia, à part certaines brèves critiques contre l'Afrique du Sud pour avoir exporté la ségrégation et des Bantoustans à Namibia et pour avoir décrété une loi rétroactive sur le terrorisme, en vertu de laquelle des habitants de Namibia ont dû passer en cour d'assises sous le coup d'une accusation capitale. Il a certainement fait moins que les États-Unis, qui ont averti⁽¹⁶⁾ toutes les compagnies américaines qui investissent à Namibia qu'elles ne devraient pas s'attendre à recevoir de l'aide des États-Unis pour protéger leurs investissements contre toute réclamation provenant «d'un éventuel gouvernement autorisé»; par plusieurs autres moyens, Washington travaille officiellement à essayer d'empêcher le commerce et les investissements à Namibia, sous des auspices sud-africains. Au contraire, le Canada, lui, accueille les *Britilund Mines*, essentiellement une compagnie new-yorkaise qui est inscrite à Toronto et qui possède, par l'entremise de l'*Etosha Petroleum Company (Pty) Ltd.*, de vastes concessions à Nami-

"under study".¹⁶ Canada cannot hope to play a full and sensitive role in the problems of Southern Africa if it has no mission or listening-post between Dar es Salaam and Pretoria. Without a diplomatic mission established in Lusaka, the presence of CIDA officials continues to be a fleeting and irregular one, while it is virtually unexplored territory for trade officials.

2. The economic assistance to the "border states" on the fringe of, or encircled by, the white-ruled territories should be solidly increased. There have been some welcome moves in this direction recently: the \$20 million loan for power-generating equipment in Botswana, followed by the \$1 million assistance to the University of Botswana, Lesotho and Swaziland. Economic and technical assistance to Zambia has also begun to increase. However, the border states—including Malawi, Swaziland and Lesotho—should be given much higher priority for CIDA assistance. Those three, with Botswana, were left as weak and poor states by the withdrawing British administration which had spent very little money on developing any of them. They have been almost obliged to turn even more to South Africa, and the economic assistance coming from that source binds them more closely as hostages to that country. Canadian assistance, for instance, with the Oxbow water storage scheme in Lesotho or with road-building projects in northern Malawi could help to lessen these countries' dangerous dependence upon South Africa and the Portuguese in Mozambique.

3. Canada's present help to refugees from Southern Africa is minimal. It consists of a \$50,000 grant to the United Nations training programme for Southern African refugees, a figure that was increased this year to compensate for the closing off of Canada's bilateral help to "post-UDI Rhodesian trainees"; and of some support to the Commonwealth Secretariat in its efforts to place Zimbabwians in institutions in Africa. The reason given for ending the post-UDI training scheme was that they tended to remain in Canada after their period of training, and it was better altogether if they did not leave Africa or the Third World. We urge that a modest programme of training in Canada be continued for "post-UDI Rhodesians" and be extended to include CIDA scholarships for Africans from Angola, Mozambique and Guiné-Bissau. There is obviously a great deal to be said in favor of stressing "Third Country training"—CUSO is trying to promote such programmes in a small way itself—but we suggest Canada should also take more initiative in placing refugees in African institutions, rather than paying the U.N. or the Commonwealth Secretariat to do the job. Canada might, for instance, follow the example of Sweden which through its SIDA is ensuring that some 20 places are available for Mozambique refugees at Kivukoni Adult Education College in Dar es Salaam by financing both those places and same number of places for Tanzanians. More substantially still, the three governments of Norway, Denmark and Sweden have this year contributed \$485,000 to the International University Exchange Fund, a Geneva-based organization which in March 1971 had 529 refugees from Southern Africa on their scholarship list: 85 per cent of this number were placed in African institutions. We believe that IUEF should be considered as a particularly effective channel for Canadian aid to refugees from Southern Africa.

Two further points: we suggest CIDA should make every effort to recruit "post-UDI Rhodesians" who have

bia; cette compagnie peut avoir droit à la protection du Canada, même si son véritable gouvernement l'a mise en garde contre les conséquences possibles d'un commerce avec une administration illégale. De façon semblable, la *Oamites Mining Co. (pty) Ltd.* dont 75 p. 100 appartient à Falconbridge, est sur le point de commencer à produire dans une mine de cuivre près de Windhoek, ayant placé environ cinq millions de dollars dans la production de Falconbridge. Ses mineurs sont recrutés à titre d'émigrants célibataires aux termes d'accords conclus avec la *SWANLA (South West African Native Labor Association)*, en vertu desquels ils ne sont pas admissibles à une formation professionnelle ou un apprentissage. D'autres lois¹⁷ indiquent clairement que tout syndicat qu'ils pourraient former ne sera pas reconnu, toute grève qu'ils pourraient déclencher sera illégale. Le gouvernement canadien devrait faire tout ce qu'il lui est possible de faire pour dissuader les investissements relevant d'une administration illégale et les investissements dans une industrie qui n'offre que des conditions à ce point primitives.

A l'heure actuelle, les représentants d'Alcan et de l'Industrie et du Commerce prétendent que l'accord signé par Alcan, promettant de fournir 12,500 tonnes métriques de bâtonnets d'aluminium pour le barrage de Cabora Bassa en Mozambique, ne constitue pas une infraction aux règlements rhodésiens. Il n'y a pas encore, disent-ils, d'annonce de projets visant à exporter en Rhodésie aucune partie de la capacité éventuelle de 2500 mégawatts de ce barrage. Cet argument comporte une certaine finasserie. Les Portugais et leurs soutiens sud-africains ont eu suffisamment de troubles au sujet du barrage—notamment par rapport à la rétraction de la compagnie suédoise ASEA qui fabrique de l'électricité, d'un accord valant 37 millions de dollars, vu le fait que la compagnie n'avait pas l'assurance qu'elle ne serait pas poursuivie en justice pour avoir enfreint la loi.¹⁸ Bien entendu, ils ne diront pas avec certitude que la puissance sera exportée en Rhodésie. Toutefois, un article de M. George Orban, délégué commercial adjoint du Canada à Johannesburg, dans le numéro du 8 novembre 1969 de *Foreign Trade*, déclare nettement que la puissance pourrait de fait être exportée en Rhodésie. Nous croyons qu'il est du devoir du gouvernement d'avertir la compagnie Alcan que, en exécutant cet accord, elle pourrait devenir passible de poursuite judiciaire, en vertu de ces règlements.¹⁹ Aussi, il devrait dissuader officiellement d'autres commerçants canadiens de chercher à tirer profit de la construction de ce barrage, qui est manifestement organisé par des intérêts sud-africains dans le but de soutenir la direction par les blancs en Mozambique, comme tampon au nord de l'Afrique du Sud. *Foreign Trade* a fait le contraire.

L'expérience de la Suède et de l'ASEA devrait être un encouragement positif et non pas seulement un avertissement négatif pour le Canada et la société Alcan. Les autorités suédoises se souciaient du fait que l'abolition de l'accord de l'ASEA éliminait 500 emplois en Suède. L'ASEA s'est toutefois retirée. Peu de temps après, le président Kaunda a invité une mission commerciale suédoise en Zambie dans le but d'y trouver un commerce et des accords qui récompenseraient les Suédois des pertes qu'ils avaient subies. Il est probable que des invitations semblables seraient faites à la compagnie Alcan et au Canada, et Alcan, vue les circonstances actuelles dans les Caraïbes, aimerait peut-être être assurée d'un bon accueil dans une autre partie du Tiers-Monde.

completed their training and perhaps even become Canadian landed immigrants, and give them experience in development work abroad against the day when they can go home and play a worthwhile role in rebuilding their country. Secondly, we would urge the Immigration Department to show more understanding and humane treatment of refugees from Southern Africa, who too often are refused entry because (for fairly obvious reasons) they are unable to obtain a positive clearance report from the government from whose oppressive rule they fled. The point has often been made by black South Africans who have applied to come to Canada after fleeing to, say, Zambia or Tanzania that they receive from Canadian immigration officials very different treatment from that offered to the refugees who fled from Hungary and Czechoslovakia.

4. The support being offered to the Portuguese authorities in the building of the Cabora Bassa dam is only aspect of the kind of assistance Portugal receives which allows this impoverished European state to continue its anachronistic daydream of being a colonial power in Africa. Certainly without the *military assistance* which flows to Portugal through its membership of NATO, it could not maintain 150,000 troops in Africa and fight three heavy colonial wars in Guinée-Bissau, Angola and Mozambique. Details have been given elsewhere of the military assistance offered to Portugal through NATO in years past; we would only mention the latest item—the authorizing by the Nixon Administration of the sale this year to the Portuguese Government of two Boeing 707 aircraft. These 180-seat aircraft are not going to be used by the state airline TAP, and reports from Lisbon have flatly stated they will be mainly used to ferry troops to and from Portugal's African Territories.¹⁷

The grave inconsistency which Canada faces in remaining a military ally of Portugal in NATO while showing some eagerness to become friends with independent African states was highlighted during the five years Canada provided a military training mission to Tanzania, for we were busy training the Tanzanian army and air force, while they faced the threat of land and air incursions from Portuguese forces fighting the liberation groups in neighboring Mozambique. Canada moved last year to close off its final avenue of military aid to South Africa, when it implemented a directive from the U.N. Security Council and ceased to supply aircraft engines and other parts. The continuing military relationship with Portugal has become the outstanding affront. With great earnestness CUSO endorses the recommendation in the Black Paper that "in the councils of NATO and in bilateral communications, Canada should advocate that military and other assistance to Portugal should cease until that country has conceded independence to its African colonies". We have a single reservation: Canada should delay such advocacy briefly, for the next NATO ministerial meeting is due to be held in Lisbon and we believe Canada should refrain on principle from attending such a meeting in the Portuguese capital.

5. A final recommendation concerns *non-military support of the liberation movements*. This brief, in the section dealing with the "dialogue theory", has already pointed out that Dr. Busia saw dialogue as "neither a declaration of peace nor an acceptance of the status quo, but another weapon in the armory of the strategy for the elimination of apartheid" and not incompatible with

Autres Recommandations particulières

1. Il faudrait montrer beaucoup plus d'empressement à créer un *haut-commissariat à Lusaka*. L'Étude sur la Politique Étrangère, publiée en juin 1970, a parlé d'une question de haute priorité. Mais M. Ritchie, témoignant devant vous le mois passé, a déclaré que la seule nouvelle mission étrangère prévue en vertu des évaluations de 1971-1972 était en Algérie et qu'il n'y avait pas eu de décisions prises dans le cas d'autres endroits. M. Sharp, témoignant devant vous le mois passé, a tout simplement dit que la question de l'ouverture d'une mission à Lusaka était «à l'étude».¹⁸ Le Canada ne peut espérer jouer un rôle complet et sensibilisé dans les problèmes de l'Afrique du Sud s'il n'a pas de mission ou de poste d'écoute entre Dar es Sallam et Pretoria. Sans l'installation d'une mission diplomatique à Lusaka, la présence des représentants de l'ACDI continue d'être éphémère et irrégulière, tandis que pour les agents commerciaux, le territoire est virtuellement inexploité.

2. *L'assistance économique aux «états-frontières»* situés en bordure de territoires dirigés par des blancs ou entourés par de tels territoires, devrait être augmentée sensiblement. Il y a eu récemment des gestes fort appréciés dans ce sens: Le prêt de 20 millions de dollars pour des appareils générateurs de puissance à Botswana, puis le million de dollars versé pour aider l'Université de Botswana, de Lesotho et du Swaziland. L'aide économique et technique accordée à la Zambie a aussi commencé à augmenter. Toutefois, les états-frontières—y compris le Malawi, le Swaziland et le Lesotho—devraient se voir accorder une priorité encore plus haute en ce qui touche à l'aide fournie par l'ACDI. Ces trois états, ainsi que le Botswana, sont restés des états pauvres et faibles par suite du départ de l'administration anglaise qui avait dépensé très peu d'argent pour les développer. Ils ont été presque forcés à se tourner davantage vers l'Afrique du Sud et l'aide économique en provenance de cette source les lie encore plus étroitement, en tant qu'otages, à ce pays. L'assistance canadienne, par exemple, par le système Oxbow de réserve d'eau au Lesotho ou par des projets de construction de routes dans le nord de Malawi, pourrait aider à diminuer la dépendance risquée qu'ont ces pays sur l'Afrique du Sud et les Portugais du Mozambique.

3. *L'aide accordée présentement aux réfugiés de l'Afrique du Sud* est minime: Une subvention de \$50,000 au programme de formation des Nations Unies pour les réfugiés sud-africains, chiffre qui a été augmenté cette année pour compenser la cessation de l'aide bilatérale du Canada aux «stagiaires rhodésiens d'après la déclaration d'indépendance», ainsi qu'une certaine assistance accordée au Secrétariat du Commonwealth dans ses efforts visant à placer des habitants de Simbabwe dans des établissements en Afrique. La raison donnée pour justifier la cessation du système de formation d'après la déclaration d'indépendance est qu'ils étaient portés à demeurer au Canada après leur période de formation et qu'il valait mieux, somme toute, qu'ils ne quittent pas l'Afrique ou le Tiers-Monde. Nous préconisons qu'un programme modeste de formation au Canada pour les «Rhodésiens d'après la déclaration d'indépendance» se continue et s'élargisse au point d'y inclure des bourses d'étude de l'ACDI pour les Africains de l'Angola, du Mozambique et du Guinée-Bissan. Évidemment, il y a beaucoup à dire en faveur de l'accentuation d'une «formation dans un tiers-

armed pressures; that the representatives of 13 African governments signed the Lusaka Manifesto which inter alia said: "We would prefer to negotiate rather than destroy, to talk rather than kill... But while peaceful progress is blocked by actions of those at present in power in the states of Southern Africa, we have no choice but to give to the peoples of those territories all the support of which we are capable in their struggle against their oppressors"; and that Canada voted for a U.N. General Assembly resolution supporting the Lusaka Manifesto.

The CUSO Board of Directors, in a statement on Southern Africa last December, also noted that Canada at the United Nations "has voted in favor of resolutions which specifically affirmed the legitimacy of the struggle of the people of Namibia against South African occupation (General Assembly Resolution 2498 of October 1969); the legitimacy of the struggle of Southern Rhodesians against the illegal regime (Security Council Resolution 253 of May 1968); and the legitimacy of the struggle of the people of Mozambique and Angola to achieve self-determination and independence (General Assembly Resolution 2395 of November 1968)." It could also have added that Canada voted for another General Assembly Resolution (2507 of November 1969) which urged all states "to increase, in co-operation with the Organization of African Unity, their moral and material assistance to the peoples of the territories under Portuguese domination who are struggling for their freedom and independence".

The question we would pose to this committee, to MPs and to the Government is whether it is not utterly hypocritical to vote this way several times, and then not follow the logic of the words, and the conviction behind them, into any action at all. The Swedish Government has taken considerable action; it has given official recognition to the liberation movements, and provides a subsidy for a representative of each movement to set up a bureau in Stockholm; through a committee linked with SIDA, it provides non-military support to these organizations in Africa.

During the last few months a number of noteworthy organizations have given non-military support to the liberation movement in Mozambique. The well-publicized grant from the World Council of Churches has been followed in April by a grant of £30,000 from the Joseph Rown tree Social Service Trust to the Mozambique Institute, which organizes educational and relief services in the liberated areas of Mozambique and among refugees who have fled into Tanzania. Soon afterwards the Lutheran World Federation announced a gift of \$100,000 for similar purposes. It is noteworthy that leading Church organizations, together with a trust fund associated with a famous Quaker family, have concluded that this is crucial humanitarian work. They have been satisfied with the system under which the books of the Mozambique Institute are kept separate from the funds available to the Mozambique Liberation Front (Frelimo), and are audited each year.

CUSO believes that these organizations have been right, as well as courageous, in making these grants. The need for humanitarian relief, for health services, for education and for other development in the liberated areas of Angola and Mozambique as well as among the refugees is enormous. Portuguese neglect of the Mozam-

pays.—le SUCO essaie lui-même un peu de favoriser de tels programmes—mais nous suggérons que le Canada devrait prendre aussi plus d'initiative par rapport au placement de réfugiés dans des établissements africains, au lieu de payer les Nations Unies ou le Secrétariat du Commonwealth pour ce faire. Le Canada pourrait, par exemple, suivre l'exemple de la Suède qui, par son ASDI, voit à ce que 20 places environ soient disponibles pour des réfugiés du Mozambique au Collège Kivukoni d'éducation des adultes, à Dar es Salaam, en défrayant le coût de ces places et du même nombre de places pour des Tanzaniens. Mieux encore, les trois gouvernements de la Norvège, du Danemark et de la Suède ont versé cette année \$485,000 à la *International University Exchange Fund*, un organisme situé à Genève qui, en mars 1971, accordait une bourse d'étude à 529 réfugiés de l'Afrique du Sud; 85 p. 100 de ce nombre ont été placés dans des établissements africains. Nous croyons que la IUEF devrait être considérée comme un réseau particulièrement efficace pour transmettre l'aide canadienne aux réfugiés de l'Afrique du Sud.

Deux autres choses: Nous suggérons que l'ACDI devrait faire son possible pour recruter des «Rhodésiens d'après la déclaration d'indépendance» qui ont terminé leur formation et qui sont peut-être déjà arrivés au Canada et leur donner de l'expérience du travail de développement à l'étranger, en prévision du moment où ils pourront retourner chez-eux et jouer un rôle significatif dans la reconstruction de leur pays. Deuxièmement, nous incitons le ministère de l'Immigration à se montrer plus compréhensif et plus humain dans ses rapports avec les réfugiés de l'Afrique du Sud qui, trop souvent, se voient refuser l'entrée au pays parce que (pour des raisons évidentes) ils ne peuvent se procurer un certificat de loyalisme du gouvernement dont ils fuyaient l'autorité oppressive. Des Sud-africains noirs qui ont déjà demandé à venir au Canada après s'être réfugiés—disons en Zambie ou en Tanzanie, ont souvent rapporté avoir été traités par les autorités canadiennes de l'immigration d'une toute autre façon que les réfugiés venant de la Hongrie et de Tchécoslovaquie.

4. L'appui offert aux autorités portugaises dans la construction du barrage de Cabora Bassa n'est qu'un aspect du genre d'assistance que reçoit le Portugal, permettant par là à cet état européen appauvri de poursuivre son rêve anachronique de devenir un jour une puissance coloniale en Afrique. Il est certain que sans l'assistance militaire qui est accordée au Portugal en vertu de sa participation à l'OTAN, il ne pourrait maintenir 150,000 troupes en Afrique et trois lourdes guerres coloniales en Guinée-Bissau, en Angola et en Mozambique. On a donné ailleurs des détails sur l'assistance militaire offerte au Portugal dans le passé par l'entremise de l'OTAN; nous voulons simplement mentionner le dernier article—l'autorisation par l'administration de Nixon de vendre cette année deux appareils Boeing 707 au gouvernement portugais. Ces avions de 180 pieds ne seront pas utilisés par la ligne aérienne TAP de l'état, et des rapports provenant de Lisbonne ont platelement déclaré qu'ils serviraient surtout à traverser des troupes en direction et en provenance des territoires africains appartenant au Portugal.¹⁷

L'inconscience sérieuse à laquelle le Canada fait face en demeurant un allié militaire du Portugal par l'entremise de l'OTAN, tout en manifestant le désir de se lier

bique peoples has meant, for instance, that the illiteracy rate is around 90 percent.

We therefore recommend that the Canadian government follow the logic of its own U.N. voting record, and follow also these organizations' examples. Specifically, the Canadian government should state publicly that it considers the nationalist movements in Southern Africa, as recognized by the Organization for African Unity, to be more representative of the peoples of those countries than the governments and administrations presently in control. Furthermore, Canada should move towards giving official recognition to the liberation movements of Zimbabwe, Namibia and the Portuguese-controlled territories, since it has declared illegal the regimes now in control in those countries; and should offer funds for relief and educational work in Tanzania, Zambia and Congo-Kinshasa for refugees who have fled there from Southern Africa.

Footnotes

1. (CUSO Brief 2) Prime Minister Pierre Trudeau, at press conference following Singapore Commonwealth Leaders' Meeting, January 22, 1971. (Text quoted in *Globe and Mail*, January 24)
2. (CUSO Brief 2) Foreign Policy for Canadians, United Nations booklet Page 20.
3. (CUSO Brief 3) John Vorster, during Budget debate in South African Parliament, April 21, 1971.
4. (CUSO Brief 4) For discussion of points raised in this paragraph, see *The Guardian*, April 29, 1971; *L'Action of Tunis*, May 1, 1971; and *Le Monde of Paris*, May 2, 3, 1971.
5. (CUSO Brief 4) Dr. Busia's speech reprinted in the *Legon Observer*, January 1, 1971.
6. (CUSO Brief 5) Chief Jonathan's comments at Singapore quoted in XRAY, publication of the Africa Bureau, London, and edited by Colin Legum. Volume 1, number 9, April 1971.
7. (CUSO Brief 6) U.N. General Assembly resolution 2505 (XXIV) 26 November 1969. The Lusaka Manifesto was also endorsed by the OAU Heads of States and Governments, and by leaders attending the Non-Aligned Conference in Lusaka in September 1970.
8. (CUSO Brief 7) External Affairs Minister Mitchell Sharp, in Statement on Motions to Commons, March 22, 1971.
9. (CUSO Brief 7) Figures from XRAY, the Africa Bureau, Volume 1, number 9, April 1971.
10. (CUSO Brief 8) *The Times of London* (quoted in *Globe and Mail*, April 14, 1971.
11. (CUSO Brief 9) Statistics extracted from "Exports by Countries by Commodities" January-December 1970.
12. (CUSO Brief 13) Charles Yost, U.S. Ambassador to the United Nations, May 1970.
13. (CUSO Brief 13) Bantu Labor Act, Industrial Conciliation Act.
14. (CUSO Brief 14) "Why ASEA quit Cabora Bassa" in *African Development*, October 1969, page 28.
15. (CUSO Brief 14) Order-in-Council PC 1968—2339 dated December 20, 1968, implementing U.N. Security Council resolution 253 of May 29, 1968. See also operative paragraph 3b of that resolution, prohibiting "any

d'amitié avec des états africains indépendants, a paru en pleine lumière durant les cinq années au cours desquelles le Canada fournissait à la Tanzanie une mission de formation militaire, car nous étions occupés à former l'armée et l'aviation de la Tanzanie, tandis qu'elle risquait d'être envahie, par voie aérienne ou par voie de terre, par les troupes portugaises luttant contre les mouvements de libération de l'état voisin du Mozambique. L'an passé, le Canada a proposé de mettre fin au dernier genre d'aide militaire à l'Afrique du Sud, lorsqu'il a mis en application une directive provenant du Conseil de sécurité des N.U. et a cessé de fournir des moteurs et d'autres parties d'avions. L'assistance militaire qui continue d'être accordée au Portugal est devenue l'insulte suprême. En toute sincérité, le SUCO appuie la recommandation du Livre noir, à l'effet que «dans les conseils de l'OTAN et dans les communications bilatérales, le Canada devrait préconiser que toute assistance militaire ou autre au Portugal cesse jusqu'à ce que ce pays ait accordé l'indépendance à ses colonies africaines». Nous n'avons qu'une seule réserve: le Canada devrait attendre un peu avant de le faire, car la prochaine assemblée ministérielle de l'OTAN doit avoir lieu à Lisbonne et nous croyons que, par principe, le Canada devrait refuser d'assister à une réunion qui se tiendra dans la capitale du Portugal.

5. Une dernière recommandation a trait à l'appui non militaire des mouvements de libération. Le présent mémoire a déjà fait remarquer, dans la section sur la «théorie du dialogue» que le Dr. Busia conçoit le dialogue «ni comme une déclaration de paix ni comme une acceptation du statu quo, mais comme une autre arme dans la science héraldique du stratagème visant à faire disparaître la ségrégation», et non incompatible avec l'idée de pressions au moyen d'armes; que les représentants de 13 gouvernements africains ont signé le Manifeste de Lusaka qui, entre autres choses déclare: «Nous aimerions mieux négocier plutôt que détruire, parler plutôt que tuer... Mais tant que le progrès non violent est entravé par les actions des dirigeants actuels dans les états de l'Afrique du Sud, nous ne pouvons faire autrement que d'accorder aux peuples de ces territoires toute l'assistance que nous pouvons dans leur lutte contre leurs oppresseurs»; aussi que le Canada a voté en faveur d'une résolution de l'Assemblée générale des N.U. qui appuyait le Manifeste de Lusaka.

Le Comité de direction du SUCO, dans une déclaration sur l'Afrique du Sud en décembre dernier, a aussi fait remarquer que le Canada, aux N.U.: «a voté en faveur de résolutions qui affirment spécifiquement la légitimité de la lutte des gens de Namibia contre l'occupation par l'Afrique du Sud (Résolution 2498 de l'Assemblée générale en octobre 1969); la légitimité de la lutte des Rhodésiens du Sud contre un régime illégal (Résolution 253 du Conseil de sécurité en mai 1968) ainsi que la légitimité de la lutte des gens du Mozambique et de l'Angola pour obtenir leur indépendance et l'auto-détermination (Résolution 2395 de l'Assemblée générale en novembre 1968)». Il aurait pu aussi ajouter que le Canada a voté en faveur d'une autre résolution de l'Assemblée générale (n° 2507, novembre 1969) qui incitait tous les états «à augmenter, en collaboration avec l'Organization of African Unity, leur assistance matérielle et leur appui moral aux peuples des territoires qui sont sous la domination du Portugal et qui luttent pour obtenir leur libération et leur indépendance».

activities...calculated to promote the export of commodities or products from Southern Rhodesia".

16. (CUSO Brief 15) Mitchell Sharp to Standing Committee on External Affairs, May 19, 1971.

17. (CUSO Brief 17) "Nixon sells Lisbon 707s for troops" by Bruce Loudon, the *Daily Telegraph*, London, January 13, 1971.

La question que nous voulons poser au présent comité, aux députés et au gouvernement est la suivante: n'est-il pas complètement hypocrite de voter ainsi plusieurs fois, sans ensuite poursuivre la logique des mots et les convictions sous-jacentes à ces mots, dans une action quelconque? Le gouvernement de la Suède a beaucoup agi: il a reconnu officiellement les mouvements de libération et il accorde des subventions qui permettent à un représentant de chacun des mouvements d'installer un bureau à Stockholm; par l'entremise d'un comité associé à l'ASDI, il fournit un appui non militaire à ces organismes en Afrique.

Au cours des quelques derniers mois, bon nombre d'organismes importants ont accordé un appui non militaire au mouvement de libération du Mozambique. La subvention du conseil mondial des Églises, qui a reçu beaucoup de publicité a été suivie, en Avril, d'une subvention de £30,000 accordée par le *Joseph Rowntree Social Service Trust*. L'Institut de Mozambique, qui organise des services d'éducation et de secours dans les secteurs libérés du Mozambique et auprès des réfugiés en Tanzanie. Peu de temps après, la *Lutheran World Federation* a annoncé qu'elle versait \$100,000 à des fins semblables. Il est digne de mentionner que des organismes religieux importants ainsi qu'un fonds fiduciaire associé à une famille Quaker très connue, en soient arrivés à la conclusion qu'il s'agit là d'un travail humanitaire vital. Ils sont satisfaits du système qui veut que les livres de l'Institut du Mozambique soient tenus séparément des fonds accessibles au mouvement de libération du Mozambique (Frelimo) et soient vérifiés chaque année.

Le SUCO croit que ces organismes ont eu raison d'accorder ces subventions et croit aussi qu'ils ont eu beaucoup de courage. Le besoin de secours humanitaire, de services de santé, d'éducation et d'autres développements est grand dans les régions libérées de l'Angola et du Mozambique et aussi auprès des réfugiés. L'indifférence du Portugal pour les peuples du Mozambique est responsable, par exemple, du fait qu'environ 90 p. 100 des gens n'y savent ni lire ni écrire.

Nous recommandons donc que le gouvernement canadien poursuive la logique de ses propres affirmations aux N.U. et suive l'exemple de ces organismes. Tout particulièrement, le gouvernement canadien devrait déclarer publiquement qu'il considère que les mouvements nationalistes en Afrique du Sud, tels que les reconnaît l'*Organization for African Unity*, sont plus représentatifs des gens de ces pays que ne le sont les gouvernements et les administrations qui les dirigent présentement. De plus, le Canada devrait décider de reconnaître officiellement les mouvements de libération de Zimbabwe, de Namibia et des territoires sous la direction du Portugal, étant donné qu'il a déclaré que les régimes actuels dans ces pays sont illégaux; le Canada devrait aussi offrir des fonds pour le travail de secours et d'éducation en Tanzanie, en Zambie et au Congo-Kinshasa, à l'intention des gens qui ont fui l'Afrique du Sud et qui se sont réfugiés là.

NOTES:

1. (CUSO Brief 2) Prime Minister Pierre Trudeau, at press conference following Singapore Commonwealth Leaders' Meeting, January 22, 1971. (Text quoted in *Globe and Mail*, January 24)

2. (CUSO Brief 2) Foreign Policy for Canadians, United Nations booklet Page 20.

3. (CUSO Brief 3), John Vorster, during Budget debate in South African Parliament, April 21, 1971.

4. (CUSO Brief 4) For discussion of points raised in this paragraph, see *The Guardian*, April 29, 1971; *L'Action of Tunis*, May 1, 1971; and *Le Monde of Paris*, May 2, 3, 1971.
5. (CUSO Brief 4) Dr. Busia's speech reprinted in the *Legon Observer*, January 1, 1971.
6. (CUSO Brief 5) Chief Jonathan's comments at Singapore quoted in XRAY, publication of the Africa Bureau, London, and edited by Colin Legum. Volume 1, number 9, April 1971.
7. (CUSO Brief 6) U.N. General Assembly resolution 2505 (XXIV) 26 November 1969. The Lusaka Manifesto was also endorsed by the OAU Heads of States and Governments, and by leaders attending the Non-Aligned Conference in Lusaka in September 1970.
8. (CUSO Brief 7) External Affairs Minister Mitchell Sharp, in Statement on Motions to Commons, March 22, 1971.
9. (CUSO Brief 7) Figures from XRAY, The Africa Bureau, Volume 1, number 9, April 1971.
10. (CUSO Brief 8) *The Times of London* (quoted in *Globe and Mail*, April 14, 1971.)
11. (CUSO Brief 9) Statistics extracted from Exports by Countries by Commodities, January-December 1970.
12. (CUSO Brief 13) Charles Yost, U.S. Ambassador to the United Nations, May 1970.
13. (CUSO Brief 13) Bantu Labor Act, Industrial Conciliation Act.
14. (CUSO Brief 14) "Why ASEA quit Cabora Bassa" in *African Development*, October 1969, page 28.
15. (CUSO Brief 14) Order-in-Council PC 1968-2339 dated December 20, 1968, implementing U.N. Security Council resolution 253 of May 29, 1968. See also operative paragraph 3b of that resolution, prohibiting "any activities . . . calculated to promote the export of commodities or products from Southern Rhodesia".
16. (CUSO Brief 15) Mitchell Sharp to Standing Committee on External Affairs, May 19, 1971.
17. (CUSO Brief 17) Nixon sells Lisbon 707s for troops" by Bruce Loudon, the *Daily Telegraph*, London, January 13, 1971.

APPENDIX "Z"

CANADIAN INVOLVEMENT IN THE CABORA BASSA DAM

A Brief to the Standing Committee on External Affairs and National Defense by the New Democratic Party of Canada.

Presented by: John L. Skoberg, MP

June 1, 1971.

Any analysis of southern Africa invariably hinges on the unholy alliance of Portugal, South Africa and Rhodesia. The Canadian Government chooses to differentiate among these three on the question of trade and investment. Thus, while it prohibits business with Salisbury it encourages all manner of transaction between Canadian firms and those of the other racist and colonial countries of southern Africa.

The New Democratic Party of Canada does not make such fine legal distinctions: racial oppression and colonial exploitation are of a piece wherever they occur.

We wish to make our position clear, therefore, on Canadian involvement in the construction of the massive Cabora Bassa dam in Mozambique, for this is a project which will do more to entrench these white minority regimes than to benefit the people of southern Africa.

The Government of Canada and the particular companies now involved in the project—Aluminum Company of Canada Limited and Reynolds Cable Company Limited—stand condemned for their role in the re-enforcing of white supremacy in southern Africa. For that will undoubtedly be the impact of Cabora Bassa. As President Kaunda of Zambia pointed out in his speech on June 8, 1970 at the Opening of the Third Session of the Second Zambian National Assembly:

More European Governments and peoples who have for a long time seen South Africa as it was many years ago, who have heard no other opinion than that of the minority regimes, have now begun to listen to the voice of the oppressed peoples, to the voice of the supporters of democracy and freedom. Hence we have witnessed recently the withdrawal of Sweden from participation in the Cabora Bassa Dam Hydro-electric Scheme in Mozambique; the withdrawal of Italy from the same scheme, not because it was not economically viable, but because this is essentially a South African project to satisfy and further South African influence. There can be no doubt what the establishment of South African presence politically, economically, socially and militarily, means for Mozambique. The presence of South Africa in Angola is manifested in the Kuene River Hydro-electric scheme and other investments and many people in the world are beginning to understand the South African determination to extend its tentacles northwards.

Furthermore, Cabora Bassa holds a special interest for Rhodesia. There is every indication that she has already profited much from its construction, for Salisbury is the nearest major city to the dam and a natural source of supportive supplies. Plans have been drawn which include a navigable route from the Rhodesian border, by-passing the dam to the Indian Ocean, thus affording

APPENDICE -Z-

PARTICIPATION CANADIENNE AU BARRAGE DE CABORA BASSA

Mémoire présenté par le Nouveau Parti Démocratique du Canada au Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale.

Présenté par: John L. Skoberg

le 1^{er} juin 1971.

Toute analyse de l'Afrique du Sud dépend invariablement de l'alliance du Portugal et de l'Afrique du Sud et de la Rhodesie. Le gouvernement canadien choisit d'établir des distinctions entre ces trois pays sur les questions de commerce et d'investissement. Ainsi, alors qu'il interdit le commerce avec Salisbury, il encourage les transactions de tous genres entre les sociétés commerciales du Canada et celles des autres pays racistes et coloniaux de l'Afrique du Sud.

Le Nouveau Parti Démocratique du Canada ne fait pas de telles distinctions: l'oppression raciale et l'exploitation coloniale vont de pair, peu importe où cela se produit.

Nous désirons clarifier notre position en ce qui concerne la participation du Canada à la construction du barrage de Cabora Bassa au Mozambique, parce que c'est un projet qui fera plus pour retrancher ces régimes de minorité blanche que pour rapporter des avantages au peuple de l'Afrique du Sud.

Le gouvernement du Canada et les sociétés particulières qui participent à ce projet—la Compagnie d'Aluminium du Canada limitée et la Société Reynolds Cable limitée—se font condamner pour leur rôle dans la renforcement de la suprématie blanche en Afrique du Sud. Cela sera sans aucun doute le cas à Cabora Bassa. Comme le président Kaunda de Zambie a souligné dans son discours du 8 juin 1970 à l'ouverture de la troisième session de la deuxième Assemblée nationale zambienne:

Plusieurs gouvernements européens et plusieurs personnes qui ont vu pendant longtemps l'Afrique du Sud telle qu'elle était il y a très longtemps, qui n'ont entendu aucune autre opinion que celle d'un régime minoritaire, ont maintenant commencé à écouter la voix des peuples opprimés, la voix des défenseurs de la démocratie et de la liberté. Nous avons récemment témoigné le retrait de la Suède dans la participation au programme hydroélectrique du barrage de Cabora Bassa en Mozambique; le retrait de l'Italie au même programme, non pas parce qu'ils n'étaient pas économiquement viables, mais parce qu'il s'agit essentiellement de mettre en œuvre le projet de l'Afrique du Sud et l'influence sud-africaine. Il ne peut y avoir aucun doute sur ce que représente pour la Mozambique la constatation d'une présence sud-africaine sur le plan politique, économique, social et militaire. La présence sud-africaine à Angola se manifeste par le programme hydroélectrique de la rivière Kuene ainsi que par d'autres investissements, et plusieurs personnes dans le monde, commencent à comprendre la détermination de l'Afrique du Sud pour étendre ses tentacles au nord.

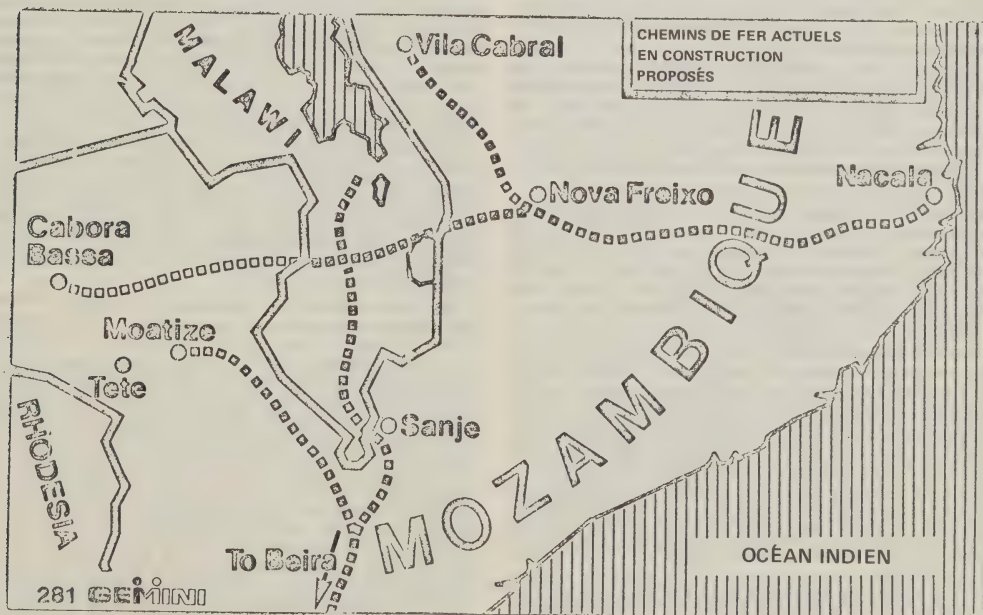
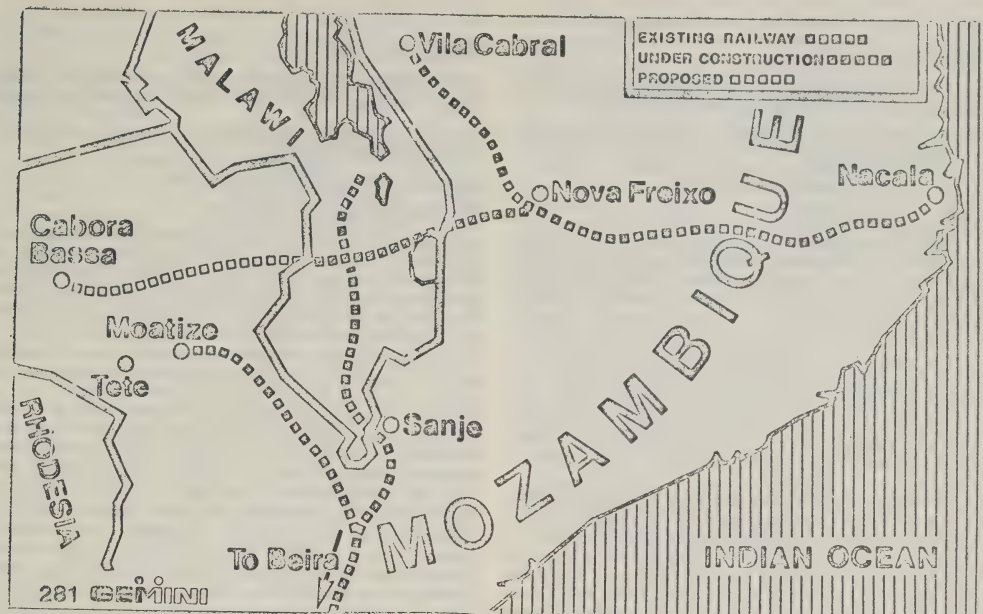
En outre, Cabora Bassa représente un intérêt particulier pour la Rhodesie. Tout indique qu'elle a déjà retiré de nombreux avantages de la construction, parce que

Mr. Smith's regime an efficient trade outlet. Finally, it is impossible to conceive that Rhodesia, along with South Africa and Portugal, will not want her share of the cheapest hydro-electric power in Africa. Talks have already been held between Lisbon and Salisbury to this end, although lately with much secrecy for fear of alienating potential western investors.

The New Democratic Party shares the view expressed by the Organization for African Unity Summit Conference, held last year in Lusaka, namely, that Cabora Bassa will do much to prolong the liberation of southern Africa. We therefore urge the Government of Canada to firmly encourage Aluminum Company of Canada Limited and Reynolds Cable Company Limited to withdraw from any direct or indirect participation in this project.

Salisbury est la ville importante la plus proche du barrage et une ressource naturelle de fournitures de soutien. On a tracé des plans qui comprennent une route navigable de la frontière rhodésienne, en évitant le barrage de l'océan Indien, et offrant au régime de M. Smith une bonne porte de sortie pour le commerce. Finalement, il est impossible de concevoir que la Rhodésie, l'Afrique du Sud et le Portugal ne voudront pas leur part d'une source d'énergie hydroélectrique peu coûteuse en Afrique. On a déjà tenu des pourparlers entre Lisbonne et Salisbury à cette fin, bien que récemment avec beaucoup de discrétion afin d'éloigner les investisseurs éventuels de l'Ouest.

Le Nouveau Parti Démocrate partage le point de vue exposé à la Conférence du sommet de l'Organisation pour l'unité africaine, tenue l'an dernier à Lusaka, c'est-à-dire que Cabora Bassa fera beaucoup pour continuer la libération de l'Afrique du Sud. Nous avons aussi exhorté le gouvernement du Canada à encourager fermement la Compagnie d'Aluminium du Canada limitée et la Compagnie de Câble Reynolds limitée à retirer leur participation directe ou indirecte dans ce projet.



APPENDIX "AA"

CANADIAN PARTICIPATION IN THE CABORA BASSA HYDRO-ELECTRIC PROJECT, MOZAMBIQUE

A Brief to the Standing Committee on External Affairs and National Defence

PROJECT MOZAMBIQUE, TORONTO

PORTUGAL IN AFRICA

Throughout southern Africa the violence of oppression has spawned the violence of liberation. Nowhere is the struggle more furious than in Mozambique and Angola.¹ Here lingers a fearful balance between liberation and the remorseless intensification of racial and colonial repression.

Yet Portugal is an unlikely colonial power since it is itself an underdeveloped country, both socially and economically. It is by far the poorest country in all of Europe. How then does it muster every kind of modern weaponry for its air, ground and sea forces and manage three colonial wars at a cost of more than half its total annual budget?

No doubt most of the war material it needs is made directly available to Portugal by its NATO allies. In the past, Britain, France, the United States and West Germany have been the chief suppliers of armaments.² Happily, Canada has so far resisted the temptation of entering into an arms trade with Portugal. But direct dealing in arms is only one way, and not the most important way, in which Portugal maintains its costly position. For, as in Vietnam, if the struggle between a people and an army could be decided by a superior show of arms, these wars would have ended long ago.

Essential to Portugal's military efforts in Africa is its ability to attract western trade, capital and technological investment. Together with loans from sources like the World Bank and the International Monetary Fund, it is western economic support that enables Portugal to forcibly impose a colonial administration on unwilling African peoples. Consider, for example, the facts which follow:

1. In 1963 at the beginning of the war in Angola, Portugal's defence budget was £37 million; in 1968 it had grown to £98 million, an increase of 265 per cent in eight years. This represents about 9 per cent of the 1968 GNP. The proportionate expenditure for other, more economically viable European countries was 3-4 per cent of their GNP for the same year.

2. The Portuguese colonial wars annually absorb more than one half of Portugal's total annual budget. In 1967 this was 51.5 per cent. But, as a West German financial paper, *Deutsche Verkehrs Zeitung* calculated, if one took into account the air fields and roads built or modified for strategic reasons in the colonies, the figure for 1967 would be approximately 59 per cent of the budget.³

Although the least able to afford it, Portugal is the second biggest defence spender in the NATO alliance. Only the United States, with an estimated GNP per capita ten times greater spends a larger proportion in the military sector.

Much of the inevitable slack in Portugal's own development is taken up by its western allies who indirectly enable Portugal to finance its colonial policy. Thus, for-

APPENDICE -AA-1-

PARTICIPATION CANADIENNE AU PROJET HYDRO-ÉLECTRIQUE DE CABORA BASSA AU MOZAMBIQUE

Mémoire au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

PROJET MOZAMBIQUE TORONTO.

LE PORTUGAL EN AFRIQUE

La violence de l'oppression a fait naître la violence de la libération dans toute l'Afrique australe. C'est au Mozambique et en Angola que la lutte est la plus acharnée.¹ Dans ces pays, il subsiste encore un équilibre terrible entre la libération et l'intensification, sans remords, de la répression raciale et coloniale.

Pourtant, on ne s'attendrait pas à ce que le Portugal soit une puissance coloniale, étant donné qu'il est lui-même un pays sous-développé, tant au point de vue social qu'au point de vue économique. Il est de loin le pays le plus pauvre de toute l'Europe. Comment donc réussit-il à rassembler tous les genres d'armes défensives modernes pour ses forces armées sur terre, sur mer et de l'air, et entreprendre trois guerres coloniales qui ont coûté plus de la moitié de son budget annuel total?

Il n'y a pas de doute que la plupart du matériel de guerre dont a besoin le Portugal lui est fourni directement par ses alliés de l'OTAN. Par le passé, l'Angleterre, la France, les États-Unis et l'Allemagne de l'Ouest lui ont fourni la majeure partie du matériel de guerre.² Heureusement, le Canada a su résister à la tentation de faire le commerce des armes avec le Portugal. Cependant, le commerce direct des armes n'est qu'une façon, et non pas la plus importante par laquelle le Portugal réussit à garder sa situation coûteuse. Comme pour le Vietnam, d'ailleurs, si la lutte entre un peuple et une armée aurait pu se décider par une démonstration d'armes, il y a bien longtemps que ces guerres auraient été finies.

Il est essentiel pour les efforts militaires du Portugal en Afrique de pouvoir attirer le commerce occidental, le capital et l'investissement technologique. En plus des prêts de la part de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, l'aide économique occidentale permet au Portugal d'imposer, par la force, une administration coloniale aux peuples africains. Envisagez, par exemple, les faits suivants:

1. En 1963, au début de la guerre en Angola, le budget des dépenses du Portugal se chiffrait à 37 millions de livres; en 1968 il avait atteint 98 millions de livres soit une augmentation de 265 p. 100 en huit années. Cette somme représente environ 9 p. 100 du PNB de 1968. La plupart des autres pays européens dont la situation économique est plus stable n'ont consacré que 3 à 4 p. 100 de leur PNB de la même année au budget des dépenses.

2. Les guerres coloniales du Portugal engloutissent plus de la moitié du budget annuel total du Portugal chaque année. En 1967, le chiffre s'élevait à 51,5 p. 100. Mais, comme l'a calculé un journal financier de l'Allemagne de l'Ouest, *Deutsche Verkehrs Zeitung*, si l'on tient compte des terrains d'atterrissage qui ont été aménagés et des chemins qui ont été construits ou modifiés pour des raisons stratégiques dans les colonies, le chiffre, pour l'année 1967, représenterait environ 59 p. 100 du budget.³

eign capital and technical experience invested in an airport, a highway or a dam in Portugal frees certain resources for use in Africa; the presence of NATO troops in Portugal allows the government to conscript masses of young Portuguese men for service in the colonies. Portugal has often exploited its NATO membership in the past. For example:

NATO installations on Portuguese soil, completed or under construction, are in the nature of £14,500,000., towards which Portugal's contribution is less than £1,500,000. These figures were given by Colonel Sousa Meneses in the closing session of the Portuguese National Assembly before Christmas. But besides the obvious economic value to Portugal of these installations he also said another £750,000 has been spent on local scholarships and scientific research of which Portugal's share was not more than £55,000. This is valuable military know-how and vital to Portugal at the time when she is engaged in an African war on three fronts.⁴

Clearly, this kind of support allows Portugal to divert its own energies into three brutal wars. It stands to reason that the limited economy of this country would soon collapse if left to face the cost of these ventures alone. We question, therefore, the freedom with which peaceful Canadian resources flow to Portugal or to its colonies when these serve ultimately to enable Portugal to continue the slaughter of Africans.

Four hundred fifty-five thousand Portuguese now rule more than twelve million Africans. This minority, which maintains a monopoly of political and economic power, will inevitably appropriate the fruits of social and economic development through the exploitation of those who lack such power. The situation of the African worker is an example of this: one which bears directly on the proposition that even peaceful development in Angola and Mozambique is of doubtful benefit to the African.

Angola under the Portuguese thrived on slave labour until after the turn of this century. Although the terms of employment were altered slightly over the years, forced labour remained a feature of modern Angola. The same was true of Mozambique: "In the first three decades of the twentieth century," writes as SCM research committee, "Portugal made little attempt to develop her colonial resources, save by selling 'contract labour'. From Angola, young men were shipped to the cocoa island of Sao Tome into 'modern slavery'. From Mozambique, African manpower was virtually sold to South Africa and Rhodesia, the men being sent on a system of indentured labour."⁵

The essential condition of the African worker has not changed to this day. The use of contract labour is still widespread in the Portuguese colonies, as indeed it is throughout southern Africa.⁷ In the early sixties, the Portuguese tried to disguise these vicious practices with a series of legal reforms. These reforms, however, as Dr. Eduardo Mondlane documents in his book, *The Struggle for Mozambique*, brought about some changes in the law but had little effect in practice.⁸ The lot of the African worker should be borne in mind when we come to consider Canadian involvement in the economic development of these colonies, and specifically in the construction of the Cabora Bassa dam project in Mozambique.

Bien que le Portugal soit le pays le plus faible du point de vue économique, il est, toutefois, le pays qui dépense le plus pour la défense de tous les pays de l'OTAN. Il n'y a que les États-Unis, dont le PNB par capita est dix fois plus élevé, qui dépensent une plus grosse proportion de leur budget dans le secteur militaire.

Le ralentissement inévitable du développement du Portugal est compensé par ses alliés occidentaux qui permettent indirectement au Portugal de financer sa politique coloniale. Ainsi, le capital étranger et l'expérience technique investis dans la construction d'un aéroport, d'une grande route ou d'un barrage au Portugal libèrent certaines ressources qui seront utilisées en Afrique. La présence de troupes de l'OTAN au Portugal permet au gouvernement d'enrôler des foules de jeunes hommes portugais pour le service militaire dans les colonies. Le Portugal, par le passé, a souvent exploité la situation qu'elle a en tant que membre de l'OTAN. Par exemple:

Les installations de l'OTAN sur le sol portugais qui sont construites ou en voie de construction sont de l'ordre de 14,500 mille livres et le Portugal y a contribué moins de 1,500 mille livres. C'est le colonel Sousa Meneses qui a fourni ces données à la dernière session de l'Assemblée nationale portugaise avant Noël. Selon le colonel Meneses, ces installations étaient évidemment utiles du point de vue économique. De plus, il a ajouté que 750 mille livres avaient été dépensées pour des bourses d'études locales et la recherche scientifique. Le Portugal n'a contribué que 55 mille livres. C'est là une manifestation du savoir-faire militaire qui est vital au Portugal puisqu'il est engagé dans une guerre africaine sur trois fronts.⁴

Il est évident que ce genre d'aide permet au Portugal de canaliser ses propres énergies dans trois guerres brutales. Il ne fait pas de doute que l'économie restreinte de ce pays s'effondrerait bientôt si elle devait seule faire face au coût de ses entreprises. Nous mettons donc en question la liberté avec laquelle les ressources pacifiques canadiennes parviennent au Portugal ou dans ses colonies alors qu'en fin de compte elles servent à permettre au Portugal de continuer de massacrer des Africains.

A l'heure actuelle, 455 mille Portugais gouvernent plus de 12 millions d'Africains. Cette minorité qui garde le monopole du pouvoir politique et économique s'appropriera inévitablement les fruits du développement social et économique réalisés par l'exploitation de ceux qui ne participent pas à un tel pouvoir. La situation du travailleur africain en est un exemple; elle illustre directement la proposition selon laquelle l'Afrique ne bénéficie probablement pas du développement même pacifique en Angola et en Mozambique.

Sous le régime portugais, l'Angola s'est développée à partir de la main-d'œuvre servile jusqu'à la période suivant le tournant du siècle. Malgré les légères modifications apportées au cours des années aux conditions de travail, la main-d'œuvre forcée a continué de caractériser l'Angola moderne. La même chose s'applique au Mozambique.⁵ «On dit dans le rapport d'un comité de recherches SCM: «Dans les trois premières décennies du vingtième siècle, le Portugal a peu essayé de développer ses ressources coloniales, sauf par la vente d'ouvriers à contrat». D'Angola, des jeunes gens furent expédiés à l'île cacaoyère de Sai Pao où un «esclavage moderne» est

THE CABORA BASSA DAM

The status quo in the Portuguese colonies is not maintained by Portugal alone. Not its secret police, nor its 200,000 soldiers and all their NATO weapons—not even the residual strength of centuries of colonial presence and domination can now stem the impatient tide of liberation without the essential reinforcement of investment, trade and technical knowhow from the west. "Economic development" has become the key to Portugal's efforts to smash those groups like FRELIMO in Mozambique and MPLA in Angola who are struggling for freedom. The Cabora Bassa dam has become symbolic of such projects for although it is economically viable and could probably raise the living standards of everyone in its compass, its strength will not serve Africans but those who rule in Africa. In the light of Portugal's past record of development in its colonies, Cabora Bassa must be seen for what it is: "an ambitious attempt to secure, with the assistance of massive foreign investment, what they have failed to secure by force of arms; that is, the perpetual domination of Mozambique."⁹⁹

Cabora Bassa is often compared with similar projects throughout Africa. But it is not a dam like any other. It has a more sinister dimension which overshadows its natural promise of economic development, as Lord Gifford suggests. In that same debate in the House of Lords, Lord Brockway explored the dilemma in greater depth:

I recognize at once that these great engineering schemes for the distribution of electrical power can contribute immensely to the economic development of Africa and to the livelihood of its peoples.

Then we come to this dilemma—and this is the real dilemma before this House tonight. The Volta scheme, in Ghana, was done by the African people for themselves; the Aswan Dam system in the U.A.R. was done by the Egyptian people for themselves. Whatever financial support they got from other countries—from America in the case of the Ghana dam; from the Soviet Union in the case of the Egyptian dam—loans which will be repaid in time, they are projects of the people for the people; for the development of the people and not for exploitation from outside...

This project is not similar to Volta; this is not similar to the Aswan dam; it is the exploitation by a colonial power in the interests of its own financiers... at the expense of the Africans who are living there.¹⁰⁰

An indication of how the benefits of Cabora Bassa will eventually be distributed is already visible in the Zambezi valley. In preparing the flooding and construction, Portugal has forcibly relocated about 24,000 Africans indigenous to the region, making room for the proposed major influx of new European settlers.

CABORA BASSA—A BOON TO RHODESIA

Of special concern to Canada in the realization of the Cabora Bassa is the question of Rhodesian involvement in the scheme. The following excerpt from "Newsreel" Report was broadcast by the Salisbury Home Service in English, 16:30 GMT (African Service) 29 December, 1967:

The Importance of the Cabora-Bassa Project for Southern Africa

(Announcer:) According to recent reports, leading construction companies from many countries are

pratiqué. Du Mozambique, des ouvriers africains ont été effectivement vendus à la Rhodésie et à l'Afrique du Sud, puisque les hommes étaient envoyés d'après un système de main-d'œuvre sous contrat.⁴

Jusqu'à présent, la condition fondamentale du travailleur africain n'a pas changé. L'emploi de la main-d'œuvre contractuelle est encore répandue dans les colonies portugaises comme c'est d'ailleurs le cas partout en Afrique du Sud. Au début des années 1960, les Portugais ont essayé de déguiser ces pratiques odieuses par une série de réformes législatives. Toutefois, ces réformes, comme le démontrent les documents du livre de M. Eduardo Mundlana, *The Struggle for Mozambique*, ont apporté certains changements législatifs, mais ont eu peu de conséquence pratique⁵. Il faut garder présent à l'esprit, l'ensemble des travailleurs africains lorsque nous considérons l'engagement du Canada dans le développement économique de ces colonies et, en particulier, dans le projet de construction du barrage de Cabora Bassa.

LE BARRAGE DE CABORA BASSA

Le Portugal ne maintient pas à lui seul le statu quo dans ses colonies. Sa police secrète, ses 200,000 soldats et leur armement provenant de l'OTAN—pas plus que la force résiduelle des siècles de domination et de présence colonialiste ne peuvent endiguer le courant de libération sans le renforcement fondamental de l'investissement, des connaissances techniques et commerciales de l'Occident. Le développement économique sert maintenant de prétexte au Portugal pour éliminer des groupes comme FRELIMO au Mozambique et MPLA en Angola, qui combattent pour la liberté. Le barrage de Cabora Bassa est devenu le symbole des réalisations de ce type, car bien qu'il soit économiquement viable et qu'il puisse probablement élever le niveau de vie de tous les gens de l'endroit, la force ne sera pas au service des Africains mais de ceux qui gouvernent en Afrique. A la lumière des antécédents portugais du développement dans ses colonies, Cabora Bassa doit être considéré pour ce qu'il est: «une tentative audacieuse d'assurer avec l'aide d'un investissement massif de l'étranger ce que les Portugais n'ont pas réussi à assurer par la force des armes: c'est-à-dire une domination éternelle sur le Mozambique.»⁶

Cabora Bassa est souvent comparé à d'autres réalisations semblables en Afrique. Toutefois, ce n'est pas un barrage comme les autres. Comme le dit Lord Gifford, il a une plus sinistre stature qui assombrit ses promesses de développement économique. Au cours du même débat à la Chambre des lords, le lord Brockway a examiné à fond le dilemme:

Je sais que ces grands projets de génie pour la distribution de l'énergie électrique peuvent grandement contribuer au développement économique de l'Afrique et au niveau de vie de ses peuples.

Par conséquent nous arrivons à ce dilemme (et c'est un vrai dilemme qu'a saisi la Chambre ce soir). Le projet Volta, au Ghana, a été réalisé par les Africains pour leurs propres intérêts; le barrage d'Aswan en Egypte a été construit par le peuple égyptien pour leurs propres intérêts. Quelque soit l'appui financier qu'ils aient obtenu d'autres pays (de l'Amérique dans le cas du barrage du Ghana; de l'Union soviétique dans le cas du barrage égyptien) des emprunts qui seront payés au cours des années, ce sont des projets du peuple et pour le peuple; pour le développement

rushing to secure the contracts to deal with the giant Cabora-Bassa dam in Mozambique. Alex Hill reports.

(Hill:) ... The Cabora-Bassa dam will be built in the inland bulge of Mozambique between Malawi, Rhodesia and Zambia near Tete. It is expected to generate about 17,000 million kwh., double Kariba's output... The cost will be about 25,000,000 pounds and if all goes well the Portuguese leader Dr. Salazar is expected to give the go-ahead to set the work in motion in the near future. Economists estimate that by 1972 power could be fed into the Mozambique, Rhodesian and Transvaal grids at a little over 0.1 South African cents a unit, which would make it the cheapest electricity in Africa...

The way planners see it, the generation of electricity will eventually have a small part in the overall plan to tame the Lower Zambezi. Their blueprint envisages a network of mines and factories, flanked by farms and forests. Geologists estimate that there is a (word indistinct) 12 miles long near Tete, iron deposits at at Mozka and Moendi (phonetic) which could produce 1,000,000 tons a year, a 35,000,000 ton reserve of titaniferous magnetites from which (?radium) can be produced, and areas of manganese, nickel copper, fluorspar, chrome and asbestos.

With iron ore, electricity, and plenty of water available, the Portuguese will have the ingredients for steel industry and cheap nitrogenous fertiliser as a by-product. At the same time cheap fertiliser, plenty of water and the rich local top soil could bring into production nearly 4,000,000 acres under irrigation—sugar, grains, citrus, vegetables, beef, jute and cotton. Another 2,100,000 acres of dry land farming and 1,000,000 acres of present and potential forest land and would be available for settlement. An ambitious plan has been put forward in Lisbon to send 1,000,000 workers from Portugal to help develop the Valley.

The 1968 Report of the Rhodesian Secretary for Transport and Power, Lt.-Col. Leslie, included the following comment on the dam's potential for Rhodesia:

The Cabora Bassa project, as an important alternative source of power in prospect, received very careful consideration. A delegation of Rhodesian officials opened discussions with a Portuguese delegation in Salisbury during June and a second round of talks between the delegates took place in Lisbon in November, 1967. Indications then were that Cabora Bassa power might be available to Rhodesia by the end of 1973 just in advance of a possible Rhodesian plant shortage in the first half of 1974. Further meetings are to be held.

The news story of negotiations was reported in Salisbury in the *Financial Times*, Wednesday, November 15, 1967.

On May 11, 1968, the Johannesburg *Star* reported the visit of the Rhodesian Minister of Transport and Power, Brigadier Andrew Dunlop, to Lisbon:

During his stay in Lisbon, Brigadier Dunlop held talks with officials concerned with the Cabora Bassa dam. He thought Rhodesian manufacturing industries

du peuple et non pas pour l'exploitation étrangère... Ce projet n'est pas semblable au projet de la Volta; il n'est pas semblable au barrage d'Aswan; il s'agit de l'exploitation par une puissance coloniale dans les intérêts de ses propres financiers... aux dépens des Africains qui vivent dans ces régions.¹⁰

L'indication de la manière dont seront répartis les avantages de ce barrage de Cabora Bassa est déjà visible dans la vallée du Zambèze. En préparant l'inondation et la construction du barrage, le Portugal a été obligé d'établir ailleurs 24 mille indigènes africains de la région, faisant ainsi de la place pour l'arrivée massive de nouveaux colons européens que l'on envisage.

CABORA BASSA—UN GRAND AVANTAGE À LA RHODÉSIE

Ce qui concerne spécialement le Canada dans la réalisation du barrage de Cabora Bassa est la participation de la Rhodésie à ce projet. L'extrait suivant de «Newsreel» a été diffusé par le *Salisbury Home Service* en anglais, 16h.30 GMT (African Service) le 29 décembre 1967:

L'importance du projet de Cabora Bassa pour l'arctique austral

(L'annonceur:) D'après des rapports récents, d'importantes compagnies de construction de bon nombre de pays s'empressent de s'assurer des contrats pour la construction du gros barrage de Cabora Bassa en Mozambique. Alex Hill nous fait rapport de la situation.

(Hill:) Le barrage de Cabora Bassa sera construit dans le renflement intérieur du Mozambique entre Malawi, la Rhodésie et la Zambie près de Tete. On s'attend à ce que le barrage produise environ 17 milliards de kilowatts-heures, soit le double de la production du barrage de Dariba... Le coût s'élèvera à environ 25 millions de livres et, si tout va bien, le président du Portugal, le docteur Salazar, devrait donner le feu vert pour le début des travaux dans un avenir rapproché. Les économistes estiment que d'ici 1972 on pourrait alimenter les réseaux du Mozambique, de la Rhodésie et du Transvaal à un coût légèrement supérieur à 0.1c. sud-africain l'unité, ce qui en ferait l'électricité la moins coûteuse en Afrique...

D'après ceux qui ont créé le projet, la production d'électricité jouera éventuellement un petit rôle dans le plan d'ensemble visant à dompter le Bas Zambèze. Leur projet prévoit un complexe industriel et minier, flanqué de fermes et de forêt. Les géologues estiment qu'il y a un (mot illisible) d'une longueur de 12 milles près Tete, des gisements de fer à Mozka et Moendi (phonétique) dont on pourrait extraire 1 million de tonnes par année, une réserve et 35 millions de tonnes de magnétique ferreuse de titane à partir de laquelle on peut produire le (radium?), et des gisements d'oxyde noir de manganèse, de nickel-cuivre, de spathfluor, de chrome et d'amiante.

Riches en minéral de fer, en électricité, et en eau disponible, les Portugais pourront mettre sur pied une industrie de l'acier et de fabriquer de l'engrais azoté qui soit très peu coûteux comme sous-produit. En même temps, de l'engrais peu coûteux, des réserves d'eau considérables et la richesse de la terre végétale locale pourraient permettre la mise en culture de près de 4 millions d'acres de terre irriguée (sucre,

could do very well as suppliers to the builders of the dam, and cited cement and steel as examples.

Other Rhodesian government agencies have not neglected to indicate the benefits of Cabora Bassa to the Rhodesian economy. A Rhodesian National Export Council booklet, "The Way to Cabora Bassa", describes the project as "surely one of the greatest opportunities to present itself to our industry for many years." Rhodesia is "ideally placed to supply the needs of the Cabora Bassa community from foodstuffs to feed them, through the clothing they will wear... up to the vast quantities of cement to be poured into the dam and the timber shuttering to contain it."

Further, the value of such trade is estimated by the National Export Council at £125 million over five years.¹¹ This is possibly an inflated figure, but the trade is bound to be substantial. Recently, the Rhodesian Transport Operators Association made an examination of the road between Salisbury and the dam which has now been widened and strengthened.¹² Moreover, Air Rhodesia has requested permission to open an air route to the nearest existing airport in the Province of Tete, where the Cabora Bassa is located and later to extend this line through to the dam itself.¹³

During the summer following the spring visit of Brigadier Dunlop to Lisbon, the following broadcast was monitored from Salisbury radio on July 15, 1968:

Rhodesia has a triple interest in this venture. The country must welcome the project, for its successful completion can only enhance the prospects for continued political stability and economic expansion in southern Africa. More immediately, Rhodesian firms should be well placed in the supply of goods and materials for the dam site for at least a foreseeable period of up to five years. Lastly, Rhodesia has a very real interest in the power that will be generated at Cabora Bassa, as with her economy expanding at its present rate and spurred on by sanctions, Rhodesia's requirements for industrial use alone will outstrip present suppliers by the early 1970s.

... Taken as a whole, the Cabora Bassa dam scheme paints a very bright picture indeed for political and economic interdependence for go-ahead southern Africa and will go far to demonstrate to the world the stability of the whole area.

Finally, as concerns Rhodesia, there is yet one more way in which the dam will inevitably serve Rhodesian economic interests. The lake to be formed by the dam will make the Zambezi River navigable 150 miles back to the Rhodesian border, thus providing Rhodesia with a valuable outlet to the sea. There are plans for building a harbour in the Zambezi delta which will be connected by canal to the river further upstream and also an artificial port a Cuama near the Zambian border. Thus, through a series of locks by-passing the dam, the river will be navigable for barges from the Rhodesian frontier to the sea. These possibilities were pointed out in the radio broadcast of December 29, 1967, quoted above:

ALEX HILL:

Another plan is to turn the Zambezi into a navigable waterway. Once the Cabora Bassa dam controls the flow of the river, it should be possible to build locks,

céréales, agrumes, légumes, bœuf, jute et coton). 2,100 mille acres de terre de culture sec et 1 million d'acres de forêt qui sont exploitées seulement ou le seront à l'avenir lors de l'établissement. A Lisbonne, on a proposé de façon ambitieuse d'envoyer 1 million de travailleurs portugais pour aider à la mise en valeur de la Vallée.

Dans le rapport de 1968 du secrétaire des Transports et de l'Energie de la Rhodésie, le lieutenant-colonel Leslie, on pouvait lire le commentaire suivant sur le potentiel qu'offrirait le barrage pour la Rhodésie:

les projet de Cabora Bassa, étant considéré comme une importante source alternative d'énergie, a été étudié minutieusement. Une délégation de fonctionnaires de la Rhodésie a entrepris des discussions avec une délégation portugaise à Salisbury au cours du mois de juin puis, en novembre 1967, à Lisbonne, il y a eu une autre séance de discussions entre les délégués. On a indiqué alors que la Rhodésie pourrait utiliser à la fin de 1973 l'électricité de Cabora Bassa juste avant une pénurie possible pour les usines de Rhodésie dans la première moitié de 1974. D'autres réunions doivent être tenues.

L'histoire des nouvelles des négociations a été rapportée à Salisbury dans le *Financial Times* du mercredi 15 novembre 1967.

Le 11 mai 1968, le *Johannesburg Star* a rapporté la visite du ministre rhodésien des Transports et de l'Electricité, le brigadier Andrew Dunlop, à Lisbonne:

Au cours de son séjour à Lisbonne, le brigadier Dunlop a eu des conversations avec des fonctionnaires en ce qui concerne le barrage de Cabora Bassa. Il a estimé que les industries de production rhodésiennes pourraient très bien agir comme fournisseurs ou pour les constructeurs du barrage, et il a cité le ciment et l'acier comme exemples.

D'autres organismes du gouvernement rhodésien n'ont pas négligé d'indiquer les avantages que représentera le barrage de Cabora Bassa pour l'économie rhodésienne. Un petit livre du Conseil national à l'exportation de la Rhodésie, «The Way to Cabora Bassa», décrit le projet comme étant «surement l'une des plus grandes chances qui se présente à notre industrie depuis plusieurs années.» La Rhodésie est idéalement placée pour fournir les besoins de la communauté de Cabora Bassa en produits alimentaires pour les nourrir, des vêtements qu'ils porteront... aux importantes quantités de ciment qui seront déversées dans le barrage et de coffrage de bois pour le contenir.

D'autre part, la valeur de cette opération commerciale est estimée par le Conseil national de l'exportation à 125 millions de livres sterling pendant cinq ans.¹⁴ Ceci est peut-être un chiffre qui a été gonflé, mais l'opération doit être substantielle du point de vue commercial. Récemment, l'Association des opérateurs de transport rhodésien a examiné la route entre Salisbury et le barrage qui a maintenant été élargi et renforcé.¹⁵ De plus, Air Rhodesia a demandé la permission d'ouvrir une route aérienne vers l'aéroport le plus proche existant dans la province de Tete, où le barrage de Cabora Bassa se trouve et plus tard de prolonger cette ligne jusqu'au barrage lui-même.¹⁶

lifts and short rail links. This will mean that barges with a draught of seven feet and carrying loads of 1,000 tons will be able to navigate from the Zambian border 500 miles away to rail lines with the Indian Ocean. Another plan is for the establishment of a new port at Cuama at the mouth of the river.

ANNOUNCER:

... Part of the Cabora Bassa lake will reach back as far as Rhodesia, and when the water is high it is expected to raise the level of the Mzongezi river.

An extension of the issue of Rhodesian involvement in the Cabora Bassa is the whole question of its general impact in southern Africa. Whatever the intention was in the building of the dam, its potential as an instrument for political manoeuvring has not been overlooked, least of all by South Africa. The following report appeared in the pro-government financial journal, *News-Check*:

Cabora Bassa's message is more than merely electric. Recognizing similar possibilities for Zambia and Kariba, and looking as well to the Cunene as a further power source, van Eck's reasoning begins to have meaning on a far wider scale. It implies a closely knit southern Africa and it implies too a signal contribution by an outward-looking Republic to all the African countries clustered in the south.¹⁴

CANADIAN ECONOMIC INVOLVEMENT IN CABORA BASSA:

ALCAN & REYNOLDS CABLE CO.

The question of Canadian economic involvement in the dam has arisen in the year since two Canadian companies, Aluminum Company of Canada Ltd., and Reynolds Cable Company Ltd., both of Montreal, contracted to supply 6,000 metric tons of aluminum rod to a Portuguese firm, Quintas y Quintas, for use on the Cabora Bassa project.¹⁵

It seems clear to us that if the builders of the dam are guilty of promoting the economic strength of Rhodesia and the rest of white-ruled southern Africa and of thwarting the struggle of those Africans now fighting for their liberation, then those who assist the building by supplying materials are equally culpable.

Last year, President Kaunda personally led a delegation from the Organization of African Unity Summit Conference in Lusaka to European countries, directly and indirectly involved in the construction of the dam, in an effort to persuade them to withdraw. This delegation included the Foreign Ministers of Algeria, Cameroun, Kenya and Mali. As a result, in January 1971, the Italian government informed the OAU that it had cancelled the export credit of £20 million previously granted to a firm in Milan responsible for the construction of high-tension mains between Cabora Bassa and the Republic of South Africa. Earlier, a large Swedish firm, ASEA, withdrew from the scheme to avoid the risk of violating Swedish regulations regarding Rhodesian sanctions. British corporations, including English Electric, have shied away from Cabora Bassa for similar reasons.

More recently, the United States government, too, has backed off from the dam. Earlier this year, the General Electric Company applied to the Export-Import Bank for financial assistance in the sale of transformers worth \$55 million. In a letter to the American Committee on Africa

Au cours de l'été qui a suivi la visite faite au printemps par le brigadier Dunlop à Lisbonne, l'émission suivante a été captée de radio Salisbury le 15 juillet 1968:

La Rhodésie a un triple intérêt dans cette entreprise. Le pays doit approuver le projet car sa réalisation-couronnée de succès peut seulement rehausser les perspectives d'une stabilité politique continue et d'une expansion économique continue dans l'Afrique du Sud. Plus immédiatement, les firmes rhodésiennes devraient être bien placées pour la fourniture de produits et de matériaux à l'emplacement du barrage pour au moins une période que l'on peut prévoir allant jusqu'à cinq ans. Enfin, la Rhodésie a un intérêt très réel dans l'électricité qui sera produite à Cabora Bassa, étant donné qu'avec l'expansion de son économie à son rythme actuel et du fait qu'elle est stimulée par les sanctions, les besoins de la Rhodésie dans le domaine industriel seulement dépasseront l'offre actuelle dans le début des années 1970.

Pris dans son ensemble, le projet du barrage de Cabora Bassa s'inscrit comme un tableau très brillant en vérité pour l'interdépendance politique et économique des pays d'avant-garde d'Afrique du Sud et il démontrera au monde la stabilité qui règne dans toute cette région.

Finalement, en ce qui concerne la Rhodésie, il existe encore une manière de plus par laquelle le barrage servira inévitablement les intérêts de l'économie rhodésienne. Le lac qui sera formé par le barrage rendra le Zambèze navigable sur 150 milles jusqu'à la frontière rhodésienne, fournissant ainsi à la Rhodésie un débouché important vers la mer. Il y a des plans pour la construction d'un port sur le delta du Zambèze, qui sera relié par un canal au fleuve davantage en amont et aussi pour la création d'un port artificiel à Cuama près de la frontière zambienne. Ainsi, grâce à une série d'écluses qui contourneront le barrage, le fleuve sera navigable pour les chalands qui viennent de la frontière rhodésienne et se dirigent vers la mer. Ces possibilités ont été soulignées dans une émission radiodiffusée du 29 décembre 1967, citée au-dessus:

ALEX HILL:

Un autre projet consiste à faire du Zambèze une voie d'eau navigable. Une fois que le barrage de Cabora Bassa contrôle le débit du fleuve, il devrait être possible de construire des écluses, des chutes et de courtes voies ferrées de raccordement. Cela signifiera que les péniches qui ont un tirant d'eau de sept pieds et qui transportent des chargements de 1,000 tonnes seront en mesure de naviguer de la frontière de la Zambie qui est à une distance de 500 milles pour atteindre les voies ferrées s'étendant jusqu'à l'océan Indien. Un autre projet prévoit la construction d'un nouveau port à Cuama à l'embouchure du fleuve.

ANNONCEUR:

... Une partie du lac de Cabora Bassa s'étendra jusqu'à la Rhodésie, et lorsque le niveau de l'eau sera haut on prévoit qu'il s'élèvera jusqu'au niveau du fleuve Mzongezi.

Une extension de la question de l'engagement de la Rhodésie dans l'exécution du projet de Cabora Bassa porte sur tout le problème de son effet général sur le Sud de

dated May 10, 1971, Mr. Henry Kearns, the President and Chairman of Eximbank, stated:

The General Electric Company has withdrawn its request for Export-Import Bank financing assistance in the proposed sale of U.S. equipment related to the Cabora Bassa Dam in Mozambique. Therefore, this case has been closed. The Export-Import Bank is not participating in the project.

If we seem to stress the importance of withdrawing all Canadian support for Cabora Bassa, no matter how indirect, it is because Africans themselves, have urged this as a priority for Canadians interested in hastening the day of freedom from colonial and racial domination. Recently, for example, while the Canadian Minister for External Affairs was still in his country, President Kaunda was asked by a group of Canadian reporters what Canada could do in terms of the southern Africa issue. He replied by saying that "the Canadian government might, if possible, discourage the Aluminum Company of Canada Ltd. from supplying aluminum for the construction of the Cabora Bassa dam".²⁶

However, Alcan has consistently defended its involvement in Cabora Bassa. In a statement to the press released on the morning of the company's last annual general meeting in Montreal, April 1st 1971, Alcan's President, Nathanael V. Davis, said: "We fully support the aspirations of the black people of the world for a better way of life. Most of us believe that trade and investment which bring about improved standards of living and increased understanding will serve to benefit the African people and contribute to their social and political progress."

But as we have seen, Mozambique and Angola are ruled by an administration forcibly imposed by a colonial power upon an unwilling, indigenous people. This rule thrives on the trade and investment of which Mr. Davis speaks. From the point of view of the African living in a Portuguese colony, nothing has changed essentially in centuries. If anything, repression has now intensified with the violence it gave birth to.

Those who continue to take comfort from the thought that, at the same time as their economic relations in Southern Africa turn a profit, they are also helping to change an evil system, have become our most articulate and sophistic apologists of racial and colonial oppression. By selling aluminum for the Cabora Bassa dam, both Alcan and Reynolds Cable Co. have done much to enhance the credibility of the Portuguese colonial presence in Africa and to hinder the cause of freedom in the southern part of that continent.

For Canadians, Angola, Mozambique and Portuguese Guinea to the north are the forgotten wars of Africa. They are the common playground of multi-national corporations and the last vestiges of nineteenth century imperialism. Africans in all these countries have taken up arms in defiance of a ruthless system which allows no other possible means of social change. It is difficult for many Canadians to imagine a condition so desolate. One recalls the lines which the poet Noémia de Sousa wrote in 1964 as the war began in Mozambique. They speak more eloquently than the prose of political briefs:

And ask no more
to know what I am
I'm nothing but a lump of flesh

L'Afrique. Quelle que soit l'intention à l'origine de la construction du barrage, son potentiel en tant qu'instrument de manœuvre politique n'a pas été négligé, notamment par l'Afrique du Sud. Le rapport suivant a paru dans le journal financier pro-gouvernemental, *News-Check*:

Le message de Cabora Bassa n'a pas uniquement trait à l'apport d'électricité. Reconnaisant des possibilités similaires pour la Zambie et Kariba, et considérant également le Cunene comme une autre source d'énergie, le raisonnement de van Eck commence à avoir une signification à une beaucoup plus grande échelle. Il implique une Afrique du Sud étroitement unie et le signal d'une contribution qu'apportera une république qui n'est pas isolationniste, à tous les pays africains assemblés dans le sud.²⁴

L'ENGAGEMENT ÉCONOMIQUE DU CANADA À CABORA BASSA:

ALCAN & REYNOLDS CABLE CO.

La question d'un engagement économique du Canada en ce qui concerne le barrage s'est manifesté au cours de l'année puisque deux entreprises canadiennes, *Aluminum Company of Canada Ltd.*, et *Reynolds Cable Company Ltd.* toutes deux de Montréal, se sont engagées par contrat à fournir 6,000 tonnes métriques de barre d'aluminium à une entreprise portugaise, Quintas y Quintas, qui seront utilisées au cours des travaux effectués à Cabora Bassa.

Il nous semble clair que si les constructeurs du barrage sont coupables de promouvoir la prospérité économique de la Rhodésie et du reste des régions du sud de l'Afrique dominées par la race blanche et de contrarier les efforts des Africains luttant actuellement pour leur libération, alors, ceux qui aident à l'exécution de cette construction fournissant les matériaux sont également coupables.

L'année dernière, à la tête d'une délégation de la conférence au sommet de l'Organisation de l'unité africaine qui siège à Lusaka le président Kaunda s'est rendu dans les pays européens directement et indirectement engagé à la construction du barrage, en vue de les persuader de cesser d'y contribuer. Les ministres des affaires étrangères de l'Algérie, du Cameroun, du Kenya et du Mali faisaient partie de cette délégation. A la suite de cette démarche, en janvier 1971, le gouvernement italien a informé l'Organisation de l'unité africaine qu'il avait annulé un crédit à l'exportation d'une valeur de 20 millions de livres octroyés antérieurement à une entreprise de Milan entreprenant la construction de lignes de haute tension entre Cabora Bassa et la république d'Afrique du Sud. Avant cela, une entreprise suédoise importante, l'ASEA, s'est retirée du projet pour éviter le risque de violer les règlements suédois relatifs aux sanctions contre la Rhodésie. Des corporations britanniques, y comprises English Electric, ont évité de participer au projet de Cabora Bassa pour des raisons similaires.

Plus récemment, le gouvernement des États-Unis s'est également abstenu de participer à la construction de ce barrage. Au début de cette année, la General Electric Company a adressé une demande d'aide financière à la banque d'exportation et d'importation dans la vente de transformateurs d'une valeur de \$55 millions. Dans une lettre au comité américain sur l'Afrique datée du 10 mai 1971, M. Henry Kearns, le président de l'Eximbank a déclaré:

in which, its cry swollen great with hope
the revolt of Africa has merged.

RECOMMENDATION:

We recommend that the Government of Canada take all practical steps to ensure that the Aluminum Company of Canada Limited and Reynolds Cable Company immediately withdraw their proposed supply of aluminum rod to the Portuguese Company Quintas y Quintas for use on the Cabora Bassa dam.

Footnotes

1. The same may be said of Portugal's more northerly colony, Portuguese Guinea, where the African Party for the Independence of Guinea and Cape Verde (PAIGC) has now freed at least two-thirds of the country from Portuguese control.
2. Sietse Bosgra, *Portugal and NATO* (Netherlands: Angola Comite, 1970).
3. *Deutsche Verkehrs Zeitung*, 30 January 1969.
4. *Observer Foreign News Service*, No. 23405, 5 January 1967.
5. See H. W. Nevinson, *A Modern Slavery* (London: Background Books, 1963).
6. *Violence in Southern Africa: A Christian Assessment* (London: SCM Press Ltd., 1970), p. 33.
7. See the United Nations publication recently banned in South Africa: *Industrialization, Foreign Capital and Forced Labour in South Africa*.
8. Harmondsworth: Penguin, 1969.
9. Lord Gifford, House of Lords, 15 December 1969, p. 926.
10. House of Lords, 15 December 1969, 941,943.
11. *Rhodesian Journal of Economics*, September 1968.
12. See: *African Development*, November 1969 and February 1970.
13. *Marchés Tropicaux et Méditerranéens*, January 24, 1970.
14. *News-Check*, South Africa, 9 September 1966.
15. *Globe and Mail*, Toronto, 15 October 1970.
16. *Globe and Mail*, Toronto, 19 March 1971.

La Société Générale électrique a retiré sa demande relative à l'aide financière de la banque exporte-importe dans la vente proposée de matériel américain pour la construction du barrage de Cabora Bassa Dam en Mozambique. Ainsi cette affaire a été classée. La banque exporte-importe ne participe pas au projet.

Si nous semblons souligner l'importance de retirer tout soutien canadien pour Cabora Bassa, qu'il soit direct ou indirect, c'est parce que les Africains eux-mêmes, ont demandé aux Canadiens qui sont intéressés à hâter la libération de toute domination coloniale et raciale de considérer cette affaire comme prioritaire. Ainsi, tout récemment, alors que le ministre des Affaires extérieures du Canada était encore dans ce pays, un groupe de reporters canadiens demandaient au président Kaunda ce que le Canada pouvait faire au sujet de la question d'Afrique du Sud. Le président répondit «que le gouvernement canadien pourrait, si possible, décourager l'Aluminum Company of Canada Ltd de fournir l'aluminium nécessaire à la construction du barrage de Cabora Bassa.»¹⁶

Cependant, l'Alcan a toujours défendu sa participation à Cabora Bassa. Dans une déclaration à la presse, le 1^{er} avril 1971 le matin de la dernière assemblée générale et annuelle de la compagnie à Montréal, le président de l'Alcan, M. Nathanel V. Davis, déclarait: «Nous appuyons entièrement les aspirations de tous les Noirs du monde vers une meilleure vie... La plupart d'entre nous sommes convaincus que les échanges commerciaux et les investissements qui permettent d'améliorer les conditions de vie et qui sont à la base d'une meilleure compréhension bénéficieront au peuple africain et contribueront à ses progrès sociaux et politiques.»

Pourtant comme nous l'avons vu, le Mozambique et l'Angola sont gouvernés par une administration comme pouvoir colonial à imposer de force à une population indigène qu'elle accepte à contrecœur. Cette administration prospère sur les échanges commerciaux et les investissements dont parle M. Davis. Selon les Africains qui vivent dans une colonie portugaise, rien n'a changé en fait depuis des siècles sauf que l'on assiste à une intensification de la répression avec toute la violence qu'elle suscite.

Ceux qui continuent à tirer un certain réconfort de la pensée que tout en profitant des avantages que leur procurent leur relation économique en Afrique du Sud, ils aident aussi à changer un mauvais régime, sont devenus nos plus ardents défenseurs de l'oppression raciale et coloniale. En vendant de l'aluminium pour le barrage de Cabora Bassa, les deux sociétés Alcan et Reynolds Cable Co. ont fait beaucoup pour rehausser la crédibilité de la présence coloniale du Portugal en Afrique et pour entraîner la cause de la liberté dans la partie sud de ce continent.

Pour les Canadiens, l'Angola, le Mozambique et au Nord, la Guinée portugaise sont des guerres oubliées de l'Afrique. Ils sont le terrain de chasse commun de sociétés multi-nationales et les derniers vestiges de l'impérialisme du 19^{ème} siècle. Les Africains de tous ces pays ont pris les armes pour manifester leur opposition à un régime impitoyable qui ne permet aucune autre voie possible pour obtenir des changements sociaux. Il est difficile pour nombre de Canadiens d'imaginer une situa-

tion aussi affligeante. On se rappelle ces vers de la poétesse Noémia de Sousa écrits en 1964 alors que la guerre commençait au Mozambique. Il parle plus éloquemment que la prose des mémoires politiques:

On ne m'interroge plus pour savoir qui je suis
Je ne suis rien qu'un peu de chair,
Je suis le cri rempli d'espoir
de l'Afrique en révolte.

RECOMMANDATION

Nous recommandons que le gouvernement du Canada prenne toutes les mesures nécessaires pour assurer que l'Aluminum Company of Canada Ltd. et Reynolds Cable Company retirent immédiatement leur proposition visant à fournir des tiges d'aluminium à la société portugaise Quintas y Quintas pour la construction du barrage de Cabora Bassa.

Remarques

1. La même situation prévaut dans la colonie portugaise située plus au nord, la Guinée portugaise où le parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap Verde (PAIGC) a maintenant libéré les deux tiers du pays de la domination portugaise.
2. Sietse Bosgra, *Portugal and NATO* (Pays-Bas: Angola Comite, 1979).
3. *Deutsche Verkehrs Zeitung*, 30 janvier 1969.
4. *Observer Foreign News Service*, No. 23405, 5 janvier 1967.
5. See H. W. Nevinson, *A Modern Slavery* (London: Background Books, 1963).
6. *Violence in Southern Africa: A Christian Assessment* (London: SCM Press Ltd., 1970), p. 33.
7. Voir la publication des N.-U. interdite récemment en Afrique du Sud: *Industrialization, Foreign Capital and Forced Labour in South Africa*.
8. Harmondsworth: Penguin, 1969.
9. Lord Gifford, Chambre des Lords, 15 décembre 1969, p. 926.
10. Chambre des Lords, 15 décembre 1969, 941,943.
11. *Rhodesian Journal of Economics*, septembre 1968.
12. Voir: *African Development*, novembre 1969 et février 1970.
13. *Marchés Tropicaux et Méditerranéens*, janvier 24, 1970.
14. *News-Check*, Afrique du Sud, 9 septembre 1966.
15. *Globe and Mail* Toronto, 15 octobre 1970.
16. *Globe and Mail*, Toronto, 19 mars 1971.

APPENDIX "AA-2"

Aluminum Co. of Canada Ltd, and Reynolds Cable Co. Ltd, Both of Montreal, are to sell about 12,000 metric tons of aluminum rod for fabrication into wire and cable for a hydro-electric project in Mozambique. Each Company will deliver about half the rod, during a period of more than a year, to Quintas Y Quintas of Portugal, which will manufacture wire and cable for The Cabora Bassa Dam Project, to be built in the Portuguese possession of Mozambique by a consortium. Details of the transaction have not been disclosed.

The Globe and Mail, Oct. 15, 1970.

CABORA BASSA Reprinted from Anti-Apartheid News-London.

Just before midnight on Christmas Day 1969 a goods train crossed the border from Botswana into Rhodesia. Six wagons in a row carried identical drilling equipment. On big black letters, each piece of equipment bore the legend: CABORA BASSA—TO INGERSOLL RAND SALISBURY FROM INGERSOLL RAND SOUTH AFRICA. Ingersoll Rand is an American-owned corporation with sub-sidiaries round the world. Its British subsidiary has office in Queen Victoria Street in the heart of London.

Ingersoll Rand is just one of the companies helping to build the Cabora Bassa Dam in Mozambique. If it is ever completed—the Portuguese hope it will start supplying power in 1975—the dam will be the biggest in Africa, twice the size of the Kariba Dam and 70 per cent bigger than Egypt's Aswan. But even though work on the dam has only just begun, the dam has become the centre of an international political storm which threatens to shake apartheid to its very roots. More than any other single event in Southern Africa, what happens at Cabora Bassa during the 1970s could determine the speed with which Southern Africa's white supremacists are defeated.

CAPACITY

The dam is planned to span the Zambesi in Mozambique's Tete province, 60 miles from the Rhodesian border and 200 miles from Salisbury. The site is 300 miles up river from the mouth of the Zambesi. The size of the dam is impressive: the dam wall will be 550 feet high and at its crest 1,000 feet long. 1.1 million cubic yards of cement and 9,500 tons of reinforcing steel will be used in its construction. At full capacity the dam will be used in its construction. At full capacity the dam will generate 4,000 megawatts, or 17,000 million kilowatt-hours a year.

But it is in human terms that the size of the project takes on its true proportions. On the one hand the Portuguese authorities intend displacing 24,000 Mozambiquans from the land to be flooded. On the other hand the Portuguese are encouraging 1 million whites to emigrate from Portugal (population 8 million) to Mozambique to help create the African Ruhr which the colonial regime hopes to build up in its attempts to counter the growing strength of FRELIMO.

The area round Cabora Bassa is lonely scrubland ideal for guerilla infiltration. Portugal plans to use the dam to irrigate nearly four million acres and to develop the vast

APPENDICE «AA-2»

L'Aluminium Co. of Canada Ltd, et Reynold Cable Co. Ltd, toutes deux de Montréal, vendront environ 12,000 tonnes métriques de tige d'aluminium destinées à la fabrication de fils et câbles pour une installation hydro-électrique au Mozambique. Chaque compagnie livrera environ la moitié des tiges, au cours d'une période de plus d'un an, à la Quintas Y Quintas du Portugal, qui fabriquera les fils et câbles destinés aux barrages de Cabora Bassa, qui doit être construit dans la possession portugaise du Mozambique par un consortium. Les détails de la transaction n'ont pas été révélés.

The Globe and Mail 15 octobre 1970.

CABORA BASSA Extrait du *Anti-Apartheid News*—Londres

Juste un peu avant minuit le jour de Noël 1969 un train de marchandises traversait la frontière en provenance du Botswana et à destination de la Rhodésie. Six wagons de suite transportaient un équipement de forage identique. Chaque pièce d'équipement portait en grandes lettres noires les mots suivants: CABORA BASSA—TO INGERSOLL RAND SALISBURY FROM INGERSOLL RAND SOUTH AFRICA. La INGERSOLL RAND est une société américaine à filiale mondiale. Sa filiale britannique a ses bureaux sur la rue Queen Victoria au cœur de Londres.

La Ingersoll Rand n'est qu'une des nombreuses compagnies qui participent à la construction du barrage de Cabora Bassa au Mozambique. Si jamais on le termine—les Portugais espèrent qu'il commencera à fournir de l'électricité en 1975—ce barrage sera le plus gros d'Afrique, de deux fois la taille du barrage de Kariba et 70 p. 100 plus grand que le barrage égyptien d'Aswan. Bien que les travaux de construction ne fassent que débuter, le barrage est devenu le centre d'un orage politique international qui menace d'ébranler l'apartheid jusque dans ses plus profondes racines. Plus que tout autre événement en Afrique australe, les événements qui se produiront à Cabora Bassa durant les années 1970 pourraient déterminer la vitesse avec laquelle les suprémacistes blancs de l'Afrique australe seront défaits.

CAPACITÉ

Le barrage doit enjamber le Zambèze dans la province Tete du Mozambique, à 60 milles de la frontière de la Rhodésie et à 200 milles de Salisbury. Il sera situé à 300 milles en amont de l'embouchure du Zambèze. Les dimensions du barrage sont impressionnantes. Les parois du barrage s'élèveront à une hauteur de 550 pieds et feront une longueur de 1,000 pieds à la crête. Sa construction nécessitera l'utilisation de 1.1 million de verges cubes de ciment et de 9,500 tonnes d'acier de renfort. A pleine puissance, le barrage générera 4,000 megawatts, ou 17,000 millions kilowatt-heures d'électricité par année.

Mais c'est en termes humains que les dimensions du barrage prennent leurs véritables proportions. D'une part, les autorités portugaises ont l'intention de déplacer 24,000 Mozambiens des terres qui doivent être inondées. D'autre part, le gouvernement portugais encourage un million de blancs à émigrer du Portugal (population 8 millions) au Mozambique pour aider à créer la Ruhr

mineral reserves which the area possesses—copper, nickel, manganese, iron and steel. Then the area will become an easily defensible industrial complex.

SOUTH AFRICA'S ROLE

Most significant and most ominous of all is the role which South Africa is playing. The Zamco consortium which is to build the dam is led by the South African industrial giant, Anglo-American whose chairman, Harry Oppenheimer, is possibly the most influential man in South African industry. ZAMCO's chairman is E.T.S. Brown, one of the directors of Anglo American. Much of the finance for the dam will come from the South African subsidiary of Barclays Bank DCO, a wholly-owned subsidiary of the British Barclays Bank. (DCO stands for Dominion, Colonial and Overseas). There are even four battalions of South African troops with the Portuguese forces in Tete. And finally, the bulk of the power generated by the dam will feed South Africa's growing electricity needs. As work on the dam proceeds, therefore, Portugal and South Africa must inevitably draw even closer together in their unholy alliance to deny freedom to the peoples of Southern Africa.

It was, indeed, a South African who made the Cabora Bassa scheme a viable proposition for the Portuguese. The possibility of building a dam to harness the Zambesi as it flows through the narrow Kebrabasa Gorge was first mooted in the mid-1950s. Portugal was finding it increasingly expensive to prop up the tottering Mozambique economy, and was searching desperately for ways to exploit the country's considerable potential wealth while fulfilling its historic mission of saving Mozambique from the evident chaos of majority African rule.

In 1966, Hennie Van Eck decided that the Cabora Bassa project was worth supporting: his conversion marks the real opening of the whole saga. Van Eck was then Chairman of South Africa's powerful Industrial Development Corporation. During frequent visits to Lisbon during the early survey work on the dam site he was wooed by the Portuguese government. Eventually he was won over, and he in turn went on to persuade ESCOM—the South African Electricity Supply Commission—to take three-quarters of the power that would be generated by the dam. With this commitment, the Portuguese could safely go ahead and plan the dam in greater detail.

Van Eck evidently considered the project in more than straight commercial terms. In September 1966 the well-informed pro-nationalist magazine *News-Check* reported that "Van Eck's reasoning...implied a closely knit Southern Africa, and it implies too a signal contribution of an outward-looking Republic to all the African countries clustered in the south."

Southern Africa, led by South Africa is drawing together and the dam is an important part of the process. Power from the dam will be fed into a subcontinental power-grid together with power from a series of power projects embracing the whole of Southern Africa. In Lesotho South Africa is financing the Oxbow River hydro-electric scheme, which will harness the head waters of the Orange River. Further down the Orange, over towards South-west Africa, South Africa has embarked on a huge hydro-electric and irrigation project. In Swaziland, South Africa is collaborating on the building of a coal-fired power plant. On the Kunene River in Southern Angola South Africa and Portugal are building a smaller version of Cabora Bassa. Portugal

africaine que le régime colonial espère établir pour essayer de contrer l'augmentation de la force du FRELIMO.

La région de Cabora Bassa en est une de savane idéale pour l'infiltration de guérilleros. Le Portugal a l'intention d'utiliser le barrage pour irriguer près de 4 millions d'acres de terre et pour mettre en valeur les vastes réserves de minéraux de la région: cuivre, nickel, manganèse, fer et acier. La région deviendra alors un complexe industriel facilement défendable.

LE RÔLE DE L'AFRIQUE DU SUD

Mais plus important et plus inquiétant est le rôle joué par l'Afrique du Sud. Le consortium Zamco qui doit construire le barrage est dirigé par le géant industriel sud-africain l'*Anglo-American*, dont le président Harry Oppenheimer, est peut-être l'homme le plus influent de l'industrie sud-africaine. Le président de la Zamco est M. E. T. S. Brown, un des directeurs de l'*Anglo-American*. La construction du barrage sera financée en grande partie par la filiale sud-américaine de Barclays Bank DCO, une filiale à part entière de la British Barclays Bank. (Le sigle DCO signifie Dominion, Colonial and Overseas). Il y a même quatre bataillons de troupes sud-africaines cantonnées à Tete avec les forces portugaises. Et enfin, la majeure partie de l'électricité générée par le barrage alimentera les besoins croissants en électricité de l'Afrique du Sud. Par conséquent, au fur et à mesure que progressent les travaux, le Portugal et l'Afrique du Sud seront inévitablement attirés plus étroitement ensemble dans leur alliance impie pour refuser la liberté aux peuples de l'Afrique australe.

En fait, ce fut un Sud africain qui a rendu rentable pour les Portugais la proposition d'un barrage à Cabora Bassa. C'est vers le milieu des années 1950 que l'on parla pour la première fois de la possibilité de construire un barrage pour harnacher le Zambèze alors qu'il s'écoule dans l'étroite gorge de Kebrabasa. Le Portugal trouvait de plus en plus coûteux les paiements de l'économie vacillante du Mozambique et cherchait désespérément des façons d'exploiter les richesses latentes considérables du pays tout en accomplissant sa mission historique de préservation du Mozambique du chaos évident qui résulterait d'un gouvernement africain majoritaire.

En 1966, Hennie Van Eck décida que le projet de Cabora Bassa valait la peine d'être appuyé: sa conversion marque le véritable début de toute cette saga. Van Eck était alors président de la puissante Société sud-africaine *Industrial Development Corporation*. Au cours de visites fréquentes à Lisbonne alors que l'on procédait aux premiers travaux d'arpentage sur l'emplacement des barrages il fut l'objet d'une cour assidue par le gouvernement portugais. Il fut éventuellement gagné à la cause et à son tour, il alla persuader l'ESCOM (la *South African Electricity Supply Commission*) d'acheter les trois quarts de l'électricité qui serait produite par le barrage. A la suite de cet engagement, les Portugais pouvaient procéder en toute sécurité et pousser plus avant la préparation des plans du barrage.

Il est évident que Van Eck voyait beaucoup plus loin que l'aspect purement commercial du projet. En septembre 1966, le *News-Check*, magazine pronationaliste bien informé, rapportait que «le raisonnement de Van Eck... supposait une Afrique australe étroitement unie, et il suppose également une importante contribution de la

plans to settle half a million white immigrants around the Kunene dam site and to use water from the dam to irrigate land in South West Africa.

The Johannesburg Star writes that the dam "heralds the establishment of a Common Market in Southern Africa." Lesotho, Swaziland and Botswana's customs systems are already integrated with South Africa's. South Africa has recently overtaken Britain as the second largest supplier of goods to Mozambique (Portugal is the largest) and has become the largest investor in new mining projects in Rhodesia.

Military, as well as economics, collaboration is growing. South African "paramilitary police" are fighting along side Rhodesian troops in Zimbabwe. South African planes are bombing villages in Angola and South Africa has recently begun building a military camp near the Kunene dam site.

South Africa would like to extend her influence from the countries south of Zambesi to the black-ruled states to the north. Its only success so far has been Malawi. Malawi accepts South Africa technical and financial 'assistance' and supports South Africa internationally. When last month's Conference of East and Central African Foreign Ministers condemned the Cabora Bassa dam scheme the Foreign Minister of Malawi was the only delegate to defend it. Malawi, he said, wanted power from the dam to develop its reserves of bauxite.

The chief target of South Africa's 'forward' policy is Zambia. South Africa has been keen to show Zambia how it can benefit from the dam. It could draw power from it and could also gain a new outlet to the sea down the Zambesi which will become navigable up to the Zambian border. So far Zambia has resisted. But the building of the dam has provoked a row between the government-controlled Chilanga Cement Company which wanted to supply cement for the dam and the Ministry of Foreign Affairs which said that under no circumstances could permission for this be granted.

It was against this background that South African companies featured in each of the three consortia which tendered for the contract. At first the British-led consortium which had built the Kariba Dam was considered to be the favourite. GEC—English Electric headed the consortium and it also included British Insulated Callenders Company and Mitchell Construction, as well as Italian and Portuguese companies and Concor-Grinaker (Pty) of Johannesburg. A US-French group calling themselves Cabora Bassa Builders also tendered for the contract, but their bid at £143 million, was easily the highest of the three.

The third consortium—and, in the end the one which proved to be successful—was ZAMCO, short for Zambesi Consorio Hidra Electrico. With Anglo-American in the consortium were a number of Europe's biggest engineering companies, including Siemens and AEG Telefunken from Germany, Compagnie Générale d'Entreprises Électriques from France, and ASEA from Sweden. Their bid was for £103.4 million.

In July 1968, the Portuguese government announced that ZAMCO were to build the dam. Preparatory work was scheduled to begin on November 1 and probably would have done, had Dr. Salazar not ceased to be Prime Minister following a stroke in September 1968. On September 26, Dr. Marcelo Caetano succeeded him, and

part d'une république qui a les yeux tournés vers l'extérieur à tous les pays africains du Sud.

L'Afrique australe, menée par l'Afrique du Sud, se regroupe et le barrage joue un rôle important dans le processus. L'électricité produite par le barrage sera acheminée dans une grille hydro-électrique subcontinentale avec l'électricité produite par une série de barrages dans toute l'Afrique australe. Au Lesotho, l'Afrique du Sud finance le projet hydroélectrique de la rivière Orange. Plus en aval de Orange, en direction du Sud-Ouest africain, l'Afrique du Sud a entrepris un énorme programme d'irrigation et d'électricité. Au Swaziland, l'Afrique du Sud collabore à la construction d'une usine électrique à charbon. Sur la rivière Kunene en Angola du Sud, l'Afrique du Sud et le Portugal construisent une version réduite du Cabora Bassa. Le Portugal prévoit installer un demi-million d'émigrants blancs dans la région du barrage de Lunene et d'utiliser l'eau du barrage pour irriguer les terres dans le Sud-Ouest africain.

Le Johannesburg Star écrit que le barrage «annonce l'établissement d'un Marché commun en Afrique australe.» Les systèmes douaniers du Lesotho, du Swaziland et du Botswana sont déjà intégrés à celui de l'Afrique du Sud. L'Afrique du Sud a récemment dépassé la Grande-Bretagne en tant que deuxième plus grand fournisseur de marchandises au Mozambique, le Portugal est le plus important fournisseur, et est devenu le plus grand investisseur dans les nouveaux projets miniers de la Rhodésie.

La collaboration militaire tout comme la collaboration économique s'intensifie peu à peu. «La police paramilitaire de l'Afrique du Sud» s'est jointe aux troupes rhodésiennes en Zimbabwe. Les avions de l'Afrique du Sud bombardent des villages en Angola et l'Afrique du Sud a récemment commencé la construction d'un camp militaire près du barrage de Kunene.

L'Afrique du Sud aimerait étendre son influence des pays situés au sud de Xambesi aux États noirs du nord. Jusqu'à présent, son seul succès a été Malawi qui accepte l'aide économique et financière de l'Afrique du Sud et l'appuie sur le plan international. Quand la Conférence des ministres des affaires étrangères de l'est et du centre de l'Afrique a condamné le projet de barrage de Cabora Bassa, le ministre des Affaires étrangères de Malawi a été le seul délégué à approuver l'idée. Malawi, a-t-il dit, désire le pouvoir de ce barrage pour développer ses réserves de bauxite.

La principale cible de la politique de l'Afrique du Sud est la Zambie. L'Afrique du Sud s'est appliquée à démontrer à la Fambie comment elle pourrait profiter du barrage. Elle pourrait en tirer du pouvoir et s'approprier une nouvelle sortie vers la mer par le Zambésie qui deviendra navigable jusqu'à la frontière zambienne. Jusqu'à présent, la Zambie a résisté. Cependant, la construction du barrage a provoqué un froid entre la Chilanga Cent Company contrôlée par le gouvernement qui voulait fournir le ciment pour le barrage, et le ministère des Affaires étrangères qui a déclaré qu'en aucune circonstance la chose pouvait être permise.

C'est ainsi que les sociétés de l'Afrique du Sud ont fait bonne figure dans chacun des trois consortia qui ont soumissionné pour les contrats. Le consortium britannique qui avait construit le barrage Kariba semblait d'abord avoir toutes les chances. GEC-English Electric était

immediately postponed the start by delaying the signing of the final contract.

Whereas Salazar had simply wanted as many white settlers, and as much private capital, as possible in Mozambique, Caetano wanted also to avoid depending too much on South Africa for the dam's construction and subsequent commercial viability. He was especially keen to attract British and American capital, feeling that Portugal would as a result receive less international criticism of its colonial policies. Caetano's excuse for stalling was that the arrangements for financing the dam were incomplete. So, in the best Whitehall tradition, he established a Commission to study the arrangements. On April 20, 1969 Caetano announced that ZAMCO might not get the final contract. "It has been considered convenient", he said, "to initiate negotiations with other consortiums who originally presented themselves to tender."

Once again, GEC—English Electric's hopes rose. On July 1 Bridget Bloom, the Financial Time's African Correspondent, reported from Lourenco Marques that 'well-informed' sources were predicting success for the British-led consortium. But once again their hopes were dashed, when the Portuguese government announced on September 4 that they had re-awarded the contract to ZAMCO—although the estimated cost had now risen to £150 million.

One of the most powerful arguments in ZAMCO's favour was that the consortium included ASEA, the most experienced company in the world at setting up long-distance, high-voltage, direct-current transmission systems. Normally, A/C transmission systems are used for long distance cables, but the D/C system developed by ASEA cost 30 per cent less over the 800 mile line from Cabora Bassa to South Africa.

But the day before ZAMCO had been finally awarded the contract, ASEA withdrew. The story of ASEA's withdrawal must itself count as one of the major successes for anti-apartheid activists in Europe in recent years. A series of demonstrations, sit-ins and protests embarrassed ASEA's directors who, in turn attempted to get a commitment from the Swedish government that it would support the company in its attempt to keep its £15 million share of the deal.

In this connection, ASEA's own account, as presented in a 2000 word 'Review of Events' published at the end of last September makes interesting reading. ASEA says it feared breaking Sweden's laws on sanctions against Rhodesia, because ZAMCO refused to give an understanding that no Rhodesian supplies would be used, during the dam's construction. But even after it announced that it no longer wished to be part of the consortium, ASEA still sought an assurance from the Swedish government that it would be not prosecuted if it took part in the project. In effect they wanted to shift the political responsibility from themselves onto the Stockholm government.

The government refused to give any such assurance. Indeed, it could hardly have acted otherwise, for the ruling Social Democratic Party gives regular financial support to FRELIMO and ASEA were asking for a government decision just a few days before the Party's annual conference at which Marcellino Dos Santos, one of FRELIMO'S leaders, was to be a guest speaker.

ASEA's departure from the consortium was a serious blow to ZAMCO. The Financial Mail, South Africa's

à la tête du consortium qui comprenait aussi la *British Insulated Callenders Company* et la *Mitchell Construction*, de même que des sociétés italiennes et portugaises et la *Concor-Grinaker (Pty)* de Johannesburg. Un groupe Américano-Français nommé *Cabora Bassa Builders* ont aussi présenté une soumission; leur soumission, 143 millions de livres, a été la plus élevée.

Le troisième consortium, celui qu'on a choisi, était ZAMCO, c'est-à-dire *Zambesi Consorio Hidra Electrico*. En plus d'Anglo-Américains, le consortium était formé d'un bon nombre des plus grandes sociétés d'ingénieurs de l'Europe, y compris Siemens et AEG/Telefunken d'Allemagne, la compagnie Centrale d'entreprises électriques de France et ASEA de Suède. Leur soumission était de 103.4 millions de livres.

En juillet 1968, le gouvernement portugais a annoncé que ZAMCO construirait le barrage. Un travail préparatoire devait commencer le 1^{er} novembre si M. Salazar n'avait cessé d'être premier ministre à la suite d'une attaque en septembre 1968. Le 26 septembre, M. Marcelo Caetano lui a succédé et a immédiatement retardé la construction en retardant la signature du contrat final.

Salazar voulait attirer le plus de Blancs et de capitaux privés possibles en Mozambique, Caetano ne voulait pas dépendre de l'Afrique du Sud pour la construction du barrage et sa viabilité commerciale. Il était anxieux d'attirer des capitaux britanniques et américains croyant que le Portugal recevrait moins de critiques internationales pour ses politiques colonialistes. L'excuse de Caetano pour ce retard était que l'entente pour le financement du barrage était incomplète. Il a créé une commission pour étudier les ententes. Le 20 avril 1969, Caetano a annoncé que ZAMCO pourrait bien ne pas obtenir le contrat final. «On a cru bon» dit-il «de négocier avec d'autres consortia qui avaient tout d'abord présenté des soumissions.»

Une fois de plus, la GEC - *English Electric* a recommencé à espérer. Le 1^{er} juillet, Bridget Gloom, le correspondant africain du *Financial Time*, a annoncé que des sources bien informées prédisaient le succès du consortium britannique. Ce dernier a, une fois de plus, cessé d'espérer quand le gouvernement portugais a annoncé le 4 septembre qu'il redonnait le contrat à ZAMCO bien que le coût soit maintenant évalué à 150 millions de livres.

L'un des principaux arguments en faveur de ZAMCO était que le consortium comprenait ASEA, la société ayant le plus d'expérience au monde dans l'installation de systèmes de transmission interurbains, à haut voltage et à courant direct. Normalement, les systèmes de transmission A/C sont utilisés pour les communications interurbaines; cependant, le système D/C mis au point par l'ASEA coûte 30 p. 100 de moins pour une ligne de 800 milles de Cabora Bassa à l'Afrique du Sud.

Toutefois, le jour précédant celui où ZAMCO a finalement obtenu le contrat, l'ASEA s'est retirée. L'histoire du retrait de l'ASEA doit compter comme l'un des principaux succès des activistes anti-apartheid de l'Europe au cours des récentes années. Une série de démonstrations et de protestations ont embarrassé les administrateurs de l'ASEA qui, en retour, ont tenté de convaincre le gouvernement suédois d'appuyer la société afin que cette dernière puisse conserver sa part de 15 millions de livres.

L'ASEA a publié une revue des événements à la fin de septembre dernier. L'ASEA dit qu'elle craignait d'aller à l'encontre des lois suédoises puisque ZAMCO refusait de

equivalent to The Economist, said it was "a body blow to the entire scheme... If the situation is not swiftly resolved, there appear to be serious setbacks in prospect."

Of the few companies which were capable of taking ASEA's place, the one with the highest hopes was... GEC-English Electric. GEC-EE have an information-swap agreement with ASEA, and could therefore use the system which ASEA had built up over the years. When the contract was signed in Lisbon on Friday, September 19, GEC-EE looked as if they might get a third bite at the Cabora Bassa cherry.

But if ASEA had had problems in Sweden, GEC-EE ought to have faced even greater difficulties here in Britain. For Sweden was only going along with British requests at the UN when it refused ASEA immunity from prosecution. It seemed rather odd that a Swedish firm might be denied a share in the dam contract because of Britain's policy over Rhodesia, and that a British firm might move in instead. And the fact that GEC-EE were only able to move in because they were permitted to use ASEA's know-how just added salt to the wound.

Clearly the delicacy of the situation was completely lost on Lord Nelson, Chairman of GEC-EE, who announced that his company were interested in the deal—in Sweden! At the beginning of October, during a visit to Stockholm, Lord Nelson told the Svenska Dagbladet reporter: "We are completely prepared to take ASEA's place in the consortium; we have done all the preliminary work. There is no public feeling against us in Britain, and no legislation preventing us from taking part." This statement infuriated the Swedes even more.

Lord Nelson's complacency was soon shattered. On November 9 the Sunday Times Business News revealed that a row was brewing in the British parliament over GEC-EE's possible involvement. In the House of Lords Lord Gifford had put down a question for debate on the government policy. In the House of Commons, Labour MPs were mobilizing to call on the government not to allow any participation by GEC-EE.

In both cases the argument centre round Britain's sanctions policy. The case was that GEC-EE would infringe the sanctions laws by taking part. Rhodesia is likely to benefit from the building of the dam in three ways:

Firstly Rhodesia will supply a large part of the construction materials for the dam. A Rhodesian National Export Council booklet 'The Way to Cabora Bassa' describes the project as "surely one of the greatest opportunities to present itself to our industry for many years." In the first stage of the building of the dam, says the booklet, Rhodesia is "ideally placed" to supply all the needs of the Cabora Bassa community from "foodstuffs to feed them, through the clothing they will wear... up to the vast quantities of cement to be poured into the dam and the timber shuttering to contain it."

Secondly, Rhodesia is negotiating for power from the dam. She no longer wants to meet her expanding power needs from the second stage of the Kariba dam, because this is being built in Zambia, on the north bank of the Zambezi. Cabora Bassa could fill the gap. According to the annual report of the Secretary for Transport and Power, Lt.-Col. Leslie, published in Salisbury in July 1968, and covering events in 1967: "The Cabora Bassa project, as an alternative source of power in prospect, received very careful consideration. A delegation of

prometteur qu'elle n'emploierait aucuns matériaux rhodésiens pour la construction du barrage. Même après avoir annoncé qu'elle ne désirait pas faire partie du consortium, l'ASEA a cherché à s'assurer que le gouvernement suédois n'interdirait pas de poursuites si elle prenait part au projet. En effet, on voulait que le gouvernement de Stockholm ait toute la responsabilité politique.

Le gouvernement a refusé de donner une telle assurance. Il pouvait difficilement faire autrement puisque le Parti social démocrate donne un appui financier à FRELINO et l'ASEA demandait au gouvernement de prendre une décision quelques jours seulement avant la conférence annuelle du Parti au cours de laquelle Marcellino Dos Santos, l'un des chefs de FRELINO, devait être l'orateur invité.

Le départ de l'ASEA du consortium a causé un véritable choc à ZAMCO. Le *Financial Mail*, l'équivalent de *The Economist* en Afrique du Sud, a dit: «Si la situation n'est pas rétablie promptement, il y a des difficultés en vue.»

Une des quelques compagnies capables de prendre la place de l'ASEA, celle qui avait les plus grands espoirs était—la GEC—English Electric. La GEC—EE a un accord d'échange de renseignements avec l'ASEA et elle pourrait donc utiliser le système que l'ASEA a mis au point pendant des années. Quand le contrat a été signé à Lisbonne le vendredi 19 septembre, il semblait que la GEC—EE pourrait obtenir une troisième part du gâteau de Cabora Bassa.

Mais si l'ASEA a eu des problèmes en Suède, la GEC—EE devrait avoir rencontré des difficultés encore plus grandes ici en Angleterre. Car la Suède s'alignait tout simplement sur les demandes britanniques faites à l'ONU lorsqu'elle a refusé l'immunité à l'ASEA en matière de poursuite. Il semblait plutôt bizarre qu'une firme suédoise puisse se voir refuser une part dans le contrat concernant le barrage à cause de la politique de la Grande-Bretagne sur la Rhodésie, et qu'une firme britannique puisse se présenter à sa place. Et le fait que la GEC—EE a pu simplement intervenir parce qu'on leur a permis d'utiliser les connaissances accumulées par l'ASEA ajoutait juste quelque sel à la blessure.

Il est clair que le côté délicat de la situation a été complètement ignoré par Lord Nelson, président de la GEC—EE, qui a annoncé que sa compagnie était intéressée dans le marché—en Suède! Au commencement d'octobre, durant une visite à Stockholm, Lord Nelson a dit aux reporters du journal Svenska Dagbladet: «Nous sommes tout à fait prêts à prendre la place de l'ASEA dans le consortium; nous avons fait tout le travail préliminaire. Il n'y a aucun sentiment de la part du public contre nous en Grande-Bretagne, et aucune loi ne nous empêche de participer.» Cette déclaration a rendu les Suédois encore plus furieux.

La suffisance de Lord Nelson a été bientôt réduite en morceaux. Le 9 novembre le Sunday Times Business News a révélé qu'une dispute couvait au parlement britannique sur la participation possible de la GEC—EE. A la Chambre des Lords, Lord Gifford avait déposé une question pour qu'il y ait un débat sur la politique gouvernementale. A la Chambre des communes, les députés du Labour Party mobilisaient pour demander au gouvernement de n'autoriser aucune participation par la GEC—EE.

Dans les deux cas, l'argument se basait sur la politique de sanction prise par la Grande-Bretagne. Le cas était

Rhodesian officials opened discussions with a Portuguese delegation in Salisbury during June and a second round of talks between the delegates took place in Lisbon in November 1967... Further meetings are to be held."

Thirdly, the dam will make the Zambezi navigable up to the Rhodesian border and will give Rhodesia a valuable outlet to the sea. There are plans for building a harbour in the Zambezi delta which will be connected by canal to the river further upstream and also an artificial port at Cuama near the Zambian border.

In all these respects there is a strong case that Britain's sanctions law would be broken if GEC-EE took part in the project. The 1968 UK Sanctions Order makes it an offence to "do any act calculated to promote the exportation of any goods from Rhodesia" (Article II). It also makes it illegal to supply any goods to any person "having reasonable cause to believe... that they will be used for the purpose of any business... operated from Rhodesia" (Article IV).

In legal terms the treatment revolves round what constitutes an act "calculated to promote" exports from Rhodesia, and what gives rise to "reasonable cause to believe" that a transaction would aid and abet Rhodesian business. Right-wingers in Britain and Rhodesia seem in no doubt. The Right (sic) Honourable (sic) Julian Amery said on the BBC Ten o'clock programme on November 11, 1969 "If the Government was serious about sanctions against Rhodesia they would prevent British participation in the scheme." Perhaps he had in mind the words of J. C. Graylin, Chairman of Rhodesia's National Export Council a few months earlier: "This promises to be a field with long-term prospects and one which should now be cultivated and nurtured with a view to reaping the handsome harvest which will inevitably follow."

But the British Government refused to apply the very legislation which, through the United Nations, it had persuaded the rest of the world to adopt. According to the Sunday Times Business News of November 9 "The Foreign Office and the Board of Trade have been giving quiet encouragement to GEC-English Electric. Talks were held earlier this year between GEC-EE and the Export Credits Guarantee Department when GEC-EE was organising a consortium to compete with ZAMCO. It appears that these talks, which ceased when the GEC-EE-led bid to build the dam failed, have now been resumed." Furthermore, the Foreign Office tried to persuade the BBC African service not to carry interviews with people critical of the project, following one broadcast in September when an Anti-Apartheid executive member suggested that FRELIMO would stop the dam ever being completed.

But just as ASEA had been embarrassed by Swedish public opinion, so GEC-EE found the publicity attending their bid distinctly unpalatable. Despite private government assurances that they would not be prosecuted for sanctions-busting, GEC-EE announced on December 1 that they were abandoning their bid. The Times Business News quoted a company spokesman as saying: "The present situation has come about as a result of commercial discussions leaving aside the sanctions issue altogether." This statement was, however, at variance with the words of D. R. Love, GEC-EE's man in charge of the bid, on 28 November: "We have been thoroughly embarrassed by the publicity accorded to our attempts to get involved in

que la GEC-EE en participant ne respecterait pas les lois sur les sanctions. La Rhodésie bénéficierait vraisemblablement de la construction d'un barrage de trois manières:

Premièrement, la Rhodésie fournira une grande partie des matériaux de construction nécessaires pour la création du barrage. Un petit livre publié par le Conseil national de l'exportation de la Rhodésie *«The Way to Cabora Bassa»* décrit le projet comme étant «sûrement l'une des plus grandes chances qui se présente à notre industrie pour de nombreuses années.» Dans le premier stade de la construction du barrage, dit le petit livre, la Rhodésie est «idéalement située» pour fournir tous les besoins de la communauté de Cabora Bassa en allant «des produits alimentaires pour les nourrir, des vêtements que les gens porteront ou—pour terminer par les vastes quantités de ciment qui seront déversées dans le barrage et des coffrages qui contiendront ce ciment.»

Deuxièmement, la Rhodésie négocie pour obtenir l'électricité du barrage. Elle ne veut plus satisfaire ses besoins croissants en électricité du second stade du barrage de Kariba, parce que celui-ci est construit en Zambie, sur la rive nord du Zambé. Cabora Bassa pourrait remplir ce vide. D'après le rapport annuel du secrétaire au transport et à l'énergie, le lieutenant-colonel Leslie, publié à Salisbury en juillet 1968, et couvrant les événements de 1967: «Le projet de Cabora Bassa, en tant qu'autre source d'électricité en perspective, a fait l'objet d'une étude très approfondie. Une délégation de fonctionnaires Rhodésiens a entamé des discussions avec une délégation portugaise à Salisbury au cours du mois de juin et une seconde tournée de conversation entre les délégués a eu lieu à Lisbonne en novembre 1967—d'autres réunions auront lieu.»

Troisièmement, le barrage rendra le Zambé navigable jusqu'à la frontière de la Rhodésie et donnera à la Rhodésie un débouché précieux vers la mer. Il y a des plans pour la construction d'un port dans le delta du Zambé qui sera relié par le canal au fleuve plus en amont et aussi d'un port artificiel à Cuama près de la frontière avec la Zambie.

Étant donné ces circonstances, il ressort clairement que la loi britannique concernant les sanctions serait rompue si la GEC-EE prenait part au projet. L'ordre britannique de 1968 concernant les sanctions déclare que cela constitue un délit de «faire toute action visant à promouvoir l'exportation de biens quels qu'ils soient de la Rhodésie.» (Article 2.) Il rend également illégal le fait de fournir des marchandises à une personne «lorsqu'il y a une cause raisonnable de pensée—qu'ils seront utilisés pour les fins de toute affaire—fonctionnant à partir de la Rhodésie» (Article 4).

En termes juridiques, le traitement tourne autour de ce qui constitue un acte «calculé à promouvoir» les exportations venant de Rhodésie, et ce qui permet «de croire avec raison» qu'une transaction aidera et stimulera les affaires rhodésiennes. Les membres de la droite en Grande-Bretagne et en Rhodésie ne semblent pas avoir de doute à ce sujet. Le Très (sic) Honorable (sic) Julian Amery a dit au programme de dix heures de la BBC le 11 novembre 1969 «Si le gouvernement était sérieux en ce qui concerne les sanctions à prendre contre la Rhodésie, et il empêcherait la participation britannique dans le projet.» Peut-être avait-il à l'esprit les paroles de J. C. Graylin, président du Conseil national de l'exportation de

Cabora Bassa. It has reduced the possibilities of English Electric participating in the project."

BARCLAYS DCO

If GEC-EE are now out of the running—West Germany's Siemens is now expected to build the transmission lines—Barclays Bank DCO are still very much in the fight. Although DCO in South Africa is a wholly-owned subsidiary of the British company, it acts to a large extent independently. In this way the fiction of Barclays Bank in London having nothing to do with the sordid business of promoting apartheid is maintained. Nevertheless an inspection of the annual reports of Barclays Bank DCO and Anglo-American reveals some interesting links.

The companies have two directors in common: Harry Oppenheimer himself, and Sidney Spiro. Another Anglo-American director, Sir Frederick Crawford, is on SCO's Rhodesia Board (Oppenheimer and Spiro sit on DCO's main, London, board). In May 1968 when Crawford came to Britain for a holiday his passport was confiscated. In a subsequent debate in the House of Commons, George Thomson, then Secretary of State for Commonwealth Affairs, said Crawford was one of the Smith regime's "active supporters". Sir Humphrey Gibbs, is another member of DCO's Rhodesia board. But quite apart from the personnel, the most important link between DCO and Anglo-American is a simple one: Anglo-American are DCO's biggest customers anywhere in the world.

DCO is the only British company known to be involved in the building of the dam so far. But ZAMCO's members will certainly subcontract some of the work for which they are responsible. They will also buy materials from abroad. It is here that British firms are still likely to be involved.

The attitude of the British Government was spelt out by Lord Shepherd, Minister of State for Foreign and Commonwealth Affairs, in the House of Lords on December 15: "There is nothing in the sanctions legislation which makes it an offence for a British bank or the South African branch of a British bank to finance the operations of a South African company constructing a dam in Mozambique." The only thing which DCO had to avoid was the direct financing of dealings in goods of Rhodesian origin.

So the British government by its refusal to stop British participation on the dam, is effectively supporting Portugal's policy of exploitation as are companies in Southern Africa, Europe and North America.

INTERNATIONAL CONSPIRACY

Conspiracy views of history carry with them the danger of obscuring the basic economic driving force which motivates most actions. It is not, therefore, necessary to postulate the existence of wicked cabals of South African, Rhodesian and Portuguese racists plotting with the captains of European and North American industry to impede the progress of the peoples of Southern Africa towards freedom. They are simply acting out the roles in which they find themselves. The fact that behind the Cabora Bassa project is an interlocking network of free-world capital represents a normal rather than an exceptional state of affairs. It is just that in the case of Cabora Bassa it is a little easier than normal to lay these links bare.

It is therefore understandable that FRELIMO is dedicated to the destruction of the Cabora Bassa project,

la Rhodésie quelques mois auparavant: ceci promet d'être un champ comportant des perspectives à long terme et un champ qui devrait maintenant être cultivé et soigné afin de moissonner la belle moisson qui en résultera inévitablement."

Mais le gouvernement britannique a refusé d'appliquer la législation, que, par l'entremise des Nations Unies, il a persuadé le reste du monde d'adopter. Suivant le Sunday Times Business News du 9 novembre «Le Foreign Office et le Board of Trade ont donné des encouragements dociles à la GEC—English Electric. Des conversations ont eu lieu au début de cette année entre la GEC—EE et le ministère des garanties au crédit d'exportation, lorsque la GEC-EE organisait un consortium pour concurrencer la ZAMCO. Il semble que ces conversations qui ont cessé lorsque l'offre conduite par la GEC-EE de construire le barrage a échoué, ont maintenant été reprises.» De plus, le Foreign Office a essayé de persuader le service africain de la BBC de ne plus faire d'interviews avec les gens qui s'opposent au projet, à la suite d'une émission au mois de septembre dans laquelle un membre de l'exécutif Anti-Apartheid a suggéré que la FRELIMO empêcherait le barrage d'être jamais terminé.

Mais, de même que l'ASEA a été embarrassé par l'opinion publique suédoise, ainsi la GEC-EE a trouvé que la publicité concernant leur offre était véritablement désagréable. En dépit des assurances privées du gouvernement qu'elle ne serait pas poursuivie pour s'être opposée aux sanctions, la GEC-EE a annoncé le 1^{er} décembre qu'elle abandonnait son offre. Le Times Business News a cité un porte-parole de la société qui aurait dit: la situation actuelle provient du résultat des discussions commerciales en laissant de côté le problème des sanctions complètement.» Cependant cette déclaration était en contradiction avec les paroles de D. R. Love, l'homme en place de GEC-EE, du 28 novembre: «Nous avons été extrêmement embarrassés par la publicité donnée à nos essais de participation dans Cabora Bassa. Cela a réduit les possibilités de *English Electric* de participer à ce projet».

BARCLAYS DCO

Si GEC-EE est maintenant hors de course, la société Ouest-Allemande Siemens va, on pense, construire les lignes de transmission, et *Barclays Bank DCO* lutte encore de toutes ses forces. Bien que DCO ait, en Afrique du Sud, une filiale entièrement contrôlée par la société britannique, elle agit dans une large mesure de façon indépendante. De cette façon, le mythe selon lequel *Barclays Bank* de Londres n'a rien à faire dans la sordide affaire de défense de la politique «d'apartheid» reste vivante. Néanmoins, une inspection des rapports annuels de *Barclays Bank DCO* et de l'*Anglo-American* révèle certains liens intéressants.

Les sociétés ont deux directeurs communs: Harry Oppenheimer lui-même et Sidney Spiro. Un autre directeur de l'*Anglo-American*, Sir Frederick Crawford dirige la section rhodésienne de la SCO (Oppenheimer et Spiro se trouvent au siège de Londres de la DCO). En mai 1968, quand Crawford était venu passer des vacances en Grande-Bretagne, son passeport lui fut retiré. Dans un débat ayant trait à la Chambre des communes, George Thomson, alors secrétaire d'État aux Affaires du Commonwealth dit que Crawford était l'un des «supporteurs actifs» du régime de M. Smith. Sir Humphrey Gibbs, est un autre membre de l'agence rhodésienne de la DCO.

which, they say, is "aimed at the further oppression of the people of Mozambique and of Southern Africa as a whole... it is another device being used by capitalism, racism and colonialism in Southern Africa." FRELIMO is committed to harass and destroy the dam at every stage of its construction: already it has blown up bridges on supply routes in the area round the dam and a lorry carrying supplies to the dam site. It is important for the struggle to free Southern Africa that FRELIMO does destroy the dam—and that we help them.

UNITED NATIONS ACT

UNITED NATIONS RHODESIA REGULATIONS

P.C. 1968-2339

Ottawa, 20 December 1968

Relevant Portions

2. No person shall knowingly do anything, in Canada or any other place, to promote or that is calculated to promote the sale or supply of any goods that are outside Rhodesia to any person in Rhodesia...

4. No person shall knowingly do anything outside Canada that causes or assists or is intended to cause or assist any shipment, transshipment or diversion of any goods (other than goods of the kind described in subsection (3) of section 3) to be made, from Canada or any other place, to Rhodesia.

5. No person shall knowingly do anything, in Canada or any other place, that causes or assists or is intended to cause or assist any shipment, transshipment or diversion of any goods produced or manufactured in Rhodesia to be made, from Rhodesia or any other place, to any other place...

(N.B. FINE FOR SUMMARY CONVICTION IS \$200.)

GENERAL ASSEMBLY RESOLUTIONS, 1970

ON CABORA BASSA

From Resolution 2703-xxv:

The General Assembly...

5. *Condemns* the present activities and operating methods of foreign economic and other interests in the Territories under colonial domination.

6. *Condemns* in particular the construction of the Cabora Bassa project, which is contrary to the vital interests of the people of Mozambique and represents a plot designed to perpetuate the domination, exploitation and oppression of the peoples of this part of Africa and Southern Rhodesia, and which would lead to international tensions;

7. *Requests* the colonial Powers and States concerned, whose companies are participants in the construction of the Cabora Bassa project, to withdraw their support from the scheme and put an end to the participation of their companies in the project;...

THIS RESOLUTION WAS PASSED BY A VOTE OF 85 TO 11, WITH CANADA VOTING AGAINST

From Resolution 2707-xxv:

The General Assembly...

10. Welcomes the action taken by the financial groups in certain States to withdraw their participation in the Cabora Bassa project, but requests the Governments which have not yet done so to withdraw from activities relating to the Cabora Bassa project in Mozambique and the Cunene River Basin project in Angola and to take all

Mais en laissant de côté les problèmes des personnes, le lien le plus important entre la DCO et l'*Anglo-American* est simple: l'*Anglo-American* est le client le plus important du monde de la DCO.

La DCO est la seule société britannique connue pour être impliquée dans la construction de barrage. Mais les membres de ZAMCO vont certainement sous-contracter une partie du travail pour lequel ils sont responsables. Ils vont aussi acheter des matériaux à l'étranger. C'est ici que les firmes britanniques sont toujours probablement impliquées.

La position du gouvernement britannique a été définie par Lord Shepherd, ministre d'État des Affaires extérieures et du Commonwealth à la Chambre des Lords de 15 décembre: «Il n'y a rien dans les lois de sanctions qui considérerait comme un délit qu'une banque britannique ou le bureau sud-africain d'une banque britannique finance les opérations d'une société sud-africaine pour la construction d'un barrage en Mozambique». La seule chose que la DCO devait éviter était le financement direct du commerce de produits d'origine rhodésienne.

Ainsi, par son refus d'arrêter la participation britannique pour le barrage, le gouvernement britannique soutient en fait la politique portugaise d'exploitation comme le font les sociétés d'Afrique du Sud, d'Europe et d'Amérique du Nord.

CONSPIRATION INTERNATIONALE

Les conspirations au cours de l'histoire ont eu pour compagnon le danger de bloquer la force motrice économique fondamentale qui est le fondement de la plupart des actions. C'est pourquoi, il n'est pas nécessaire de postuler l'existence de balles perverses des racistes de l'Afrique du Sud, de Rhodésie et du Portugal qui complotent avec les capitaines de l'industrie européenne et nord américaine pour entraver le progrès des peuples d'Afrique du Sud vers leur liberté. Ils jouent simplement jusqu'au bout les rôles dans lesquels ils se trouvent eux-mêmes. Le fait que derrière le projet de Cabora Bassa se trouve un réseau enchevêtré de capitaux du monde libre représente un état d'affaires normal plutôt qu'exceptionnel. Il y a que simplement dans le cas de Cabora Bassa il est un peu plus facile que de coutume de mettre ces liens à nu.

C'est pourquoi il est compréhensible que la FRELIMO est destinée à la destruction du projet de Cabora Bassa qui, disent-ils, «a pour but l'oppression continuelle de Mozambique et de l'Afrique du sud... C'est une autre installation utilisée par le capitalisme, le racisme et le colonialisme en Afrique du sud». La FRELIMO doit empêcher et détruire le barrage à quelque état de sa construction soit-il: déjà elle a fait sauter des barrages sur les routes d'accès dans la région environnant le barrage et un camion transportant des matériaux vers l'emplacement du barrage. Il est important pour la lutte de libération de l'Afrique du sud que la FRELIMO détruise le barrage et nous l'aiderons en cela.

LOI DES NATIONS-UNIES

RÈGLEMENTS DES NATIONS-UNIES CONCERNANT

LA RHODÉSIE

C.P. 1968—2339

Ottawa, le 20 décembre 1968

Extraits pertinents.

...2. Aucune personne ne devra faire sciemment, au Canada ou dans un autre pays, quoique ce soit qui encoura-

the necessary measures to prevent the participation therein of any companies or individual under their jurisdiction;

THIS RESOLUTION PASSED BY A VOTE OF 101 TO 7, WITH CANADA ABSTAINING.

The following is extracted from a booklet published by Alcan, *Alcan Facts 1970*, and may give you some idea of the priorities and philosophies of the company and its directors.

Page 11 ALCAN IN CANADA

Alcan's business and facilities in Canada have been built up on the fundamental belief that international trade is a desirable and necessary pursuit, and that each country should use its resources to produce those goods which it can produce most efficiently and exchange them in foreign trade for goods in the production of which it is less efficient.

The facts which particularly favoured undertaking aluminum production in Canada can be summed up as the unrivalled opportunity to develop hydroelectric for this purpose, the locating of smelters near tidewater for incoming materials and outgoing metal shipments, the availability of suitable plant and technical staff, and an acceptable political and economic climate for capital investment.

Hydroelectric power is costly to develop but its subsequent operation does not involve heavy operating, labour or fuel costs. It is, therefore, a hedge against inflation—an important factor in an industry which seeks to establish increased volume uses in competition with other materials.

The attainment of Alcan's present statute in Canada and in the world aluminum markets has been possible only by serving the export trade. Although Canada has one of the highest per capita usage of aluminum in the world—some 25½ lb per person per year—and the prospects for growth are good, the basic fact remains that Canada must continue, as it has done in the past, to look to export markets to consume some 80 per cent of its domestic primary aluminum production. Along with other producers, Alcan plays its part in stimulating the growth of aluminum consumption in many countries and Alcan must continue as it has done in the past, to judge the effect of all its decisions and actions on the markets of the world.

Alcan's success or failure depends in large part not only on its ability to compete internationally, but upon the effective utilization of assets located in many parts of the world and upon the efficient performance of its personnel of many nationalities in many countries. Alcan, a Canadian company, must therefore have a multinational character and outlook...

208 Major Street

Toronto.

19th January 1971

Mr. Nathanael V. Davis,
President,
Alcan Luminium Limited
1 Place Ville Marie
MONTREAL, Quebec.

Dear Mr. Davis,

We are writing on behalf of a group of concerned Canadians, individuals and others broadly representative

rage ou soutient pour but d'encourager la vente ou l'approvisionnement de produits se trouvant hors de Rhodésie à toute personne s'y trouvant...

...4. Aucune personne ne devra sciemment faire hors du Canada, quoique ce soit qui entreprend ou aide ou qui a l'intention d'entreprendre ou d'aider tout chargement ou transport ou la dispersion de produits (autres que ceux du genre décrit dans le paragraphe (3) de l'article (3)), à partir du Canada ou d'autres pays à la Rhodésie.

5. Aucune personne ne devra sciemment faire quoique ce soit, au Canada ou ailleurs, rendre possible ou aide ou a l'intention de rendre possible ou d'aider tout chargement, tout transport ou dispersion de tout produit fabriqué ou produit en Rhodésie, de Rhodésie ou ailleurs à d'autres pays...

(N.B. L'amende pour flagrant délit est de \$200.)

RÉSOLUTIONS DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE SUR CABORA BASSA, 1970

Tiré de la résolution 2703-XXV:

L'Assemblée générale...

5. Condamne les activités présentes et les méthodes de travail de l'économie et des autres intérêts étrangers dans les territoires sous domination coloniale.

6. Condamne en particulier l'élaboration du projet de Cabora Bassa, qui est opposé aux intérêts vitaux du peuple de Mozambique et représente un complot destiné à maintenir la domination, l'exploitation et l'oppression des peuples dans cette région de l'Afrique et en Rhodésie du sud et qui conduirait à des tensions internationales;

7. Exige que les puissances et les États coloniaux concertés, dont les sociétés participent l'élaboration du projet de Cabora Bassa, de retirer leur aide à ce projet et mettre une fin à la participation de leurs sociétés dans ce projet;...

CETTE RÉSOLUTION A ÉTÉ VOTÉE PAR 85 CONTRE 11, LE CANADA ÉTANT CONTRE.

Tiré de la résolution 2707-XXV:

L'Assemblée générale...

10. Accueille favorablement l'action entreprise par les groupes financiers de certains États qui retirent leur participation du projet de Cabora Bassa, mais exigent que les gouvernements qui n'ont pas encore fait en sorte de se retirer des activités ayant trait au projet de Cabora Bassa en Mozambique et du projet du bassin de la rivière Cunene en Angola et de prendre toutes les mesures nécessaires pour y empêcher la participation de toute société ou individu se trouvant sous leur juridiction; CETTE RÉSOLUTION A ÉTÉ VOTÉE PAR 101 VOIX CONTRE 7, LE CANADA S'EST ABSTENU.

LE TEXTE SUIVANT TIRÉ D'UN LIVRET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ALCAN, «ALCAN FACTS 1970», VOUS DONNERA DES IDÉES DES PRIORITÉS ET DES PHILOSOPHIES DE LA SOCIÉTÉ ET DE SES ADMINISTRATEURS

Page 11 L'ALCAN AU CANADA

Les opérations et installations commerciales de l'Alcan, au Canada, se fondent sur la croyance que le commerce international est une réalité souhaitable et nécessaire et que chaque pays devrait se servir de ses ressources pour produire les marchandises qu'ils peuvent produire le plus efficacement et les échanger dans le commerce étranger

of many churches, voluntary agencies and other organizations.

It was with dismay that we read the recent announcement of an agreement between Alcan and the Portuguese company, Quintas y Quintas, to provide a large quantity of aluminum rods. According to the announcement in the Toronto Globe and Mail, 15th October 1970, these rods will eventually find their way to the Cabora Bassa Dam in Mozambique. This fact was later confirmed to us by a company representative here in Toronto.

The decision to supply aluminum to the Portuguese for eventual use on the Cabora Bassa Dam is an economic decision with far-reaching political consequences for Canada and for southern Africa. The white minority governments of South Africa, Rhodesia and the Portuguese colonial regimes in Angola and Mozambique, have an immeasurable interest in seeing this project through, for it will provide their economies with hydro-electric power in large quantity. While it thus appears to be a major contribution to the development of that part of Africa, in fact it will aid in the development only of white colonial rule. In preparation for the building of the dam the Portuguese have already begun to remove the local population of 24,000 Africans to less fertile grounds, making room for an influx of up to one million new immigrants from Portugal over the next ten years.

You may be aware too of the political controversy surrounding the involvement of European companies in this vast project. Every western government whose corporations have been involved in Cabora Bassa has experienced embarrassment at home and vigorous reaction abroad, especially from other independent African states. Under personal pressure from President Kaunda of Zambia, the Italian government withdrew guarantees from a Milanese company totalling twenty million pounds sterling. On the very day the final contract was awarded to the ZAMCO consortium to build the dam, the huge Swedish company, ASEA, pulled out of the group because the Swedish government refused to guarantee that the company would not be charged with breaking sanctions against Rhodesia if that country received hydro-electric power from Cabora Bassa. Some short while following this episode, English Electric came under fire in the House of Lords and the British Commons when it tried to take ASEA's place. English Electric too, withdrew its bid.

In addition to all of this, we call your attention to the support the World Council of Churches offered last September to those African movements who vehemently oppose the construction of Cabora Bassa; to the firm stands taken against the dam by many African leaders, including Presidents Nyerere and Kaunda of Tanzania and Zambia respectively, countries which economically stand to gain much from Cabora Bassa; to the expressed concern of Caribbean heads of state that bauxite mined in their countries might contribute to the dam; and finally, we point out that the Trusteeship Committee of the United Nations has recently added its voice to the general condemnation of Cabora Bassa.

As Canadians we find it unconscionable that Alcan should in any manner, directly or indirectly, provide materials which will eventually find their way to Cabora Bassa through companies like Quintas y Quintas. Besides contradicting the spirit of Canadian foreign policy on southern Africa as expressed in the United Nations over

pour des marchandises qu'ils ne peuvent pas produire aussi efficacement.

Les facteurs qui ont le plus particulièrement favorisé la production de l'aluminium au Canada sont les suivants: la possibilité sans concurrence de fournir de l'énergie hydro-électrique pour la production de l'aluminium, l'établissement de fonderies près des lits de la marée pour l'arrivée de matériaux et l'expédition de métaux, la disponibilité d'un personnel et de techniciens compétents et un climat politique et économique propice aux investissements.

L'aménagement d'une centrale d'énergie hydro-électrique est coûteux, mais son exploitation ne nécessite pas des frais élevés d'exploitation, de main d'œuvre ou de carburants. Une telle entreprise sert donc de sauvegarde contre l'inflation—facteur important pour une industrie qui cherche à accroître l'utilisation de l'électricité par rapport aux autres matériaux.

Si l'Alcan a atteint son statut actuel au Canada et dans les marchés mondiaux de l'aluminium, c'est grâce à sa participation au commerce de l'exportation. Bien que le Canada soit l'un des plus importants consommateurs d'aluminium au monde—environ 25½ livres par personne par année—et que les perspectives d'avenir soient encourageantes, le fait demeure que le Canada doit continuer comme il l'a fait par le passé de se tourner vers les marchés d'exportations pour vendre environ 80 p. 100 de sa production primaire d'aluminium. Comme d'autres producteurs, l'Alcan a un rôle à jouer pour encourager la consommation d'aluminium dans bon nombre de pays, et l'Alcan doit continuer, comme il l'a fait par le passé, de juger de l'effet de ses décisions et actions sur les marchés mondiaux.

Les succès de l'Alcan dépendent en grande partie de son habilité à faire la concurrence à l'échelle internationale et aussi d'une utilisation rentable des avoirs situés dans différentes parties du monde et du rendement maximum de son personnel de différentes nationalités dans bon nombre de pays. L'Alcan, société canadienne, doit donc avoir un caractère et une conception multinationals. . .

208, rue Major

Toronto

Le 19 janvier 1971

M. Nathanael V. Davis,
Président,
Aluminium du Canada Ltée
1, Place Ville Marie
Montréal, (Québec).

Monsieur,

Nous vous écrivons au nom de Canadiens, particuliers et autres intéressés qui représentent dans leur ensemble de nombreuses églises, agences bénévoles et autres organismes.

C'est avec regret que nous avons pris connaissance de l'accord entre l'Alcan et la société portugaise «Quintas y Quintas» de fournir une grande quantité de barres d'aluminium. Selon l'article du 15 octobre 1970 publié dans le «Toronto Globe and Mail», les barres d'aluminium seront un jour expédiées au barrage de Cabora Bassa au Mozambique. Ce fait à d'ailleurs été confirmé par un représentant de la société même à Toronto.

La décision qui a été prise de fournir de l'aluminium aux Portugais pour un emploi ultérieur dans le barrage

the last decade, this sale threatens to undermine whatever mediating efforts are being made at this very moment by the Canadian Prime Minister in the current Commonwealth crisis.

We therefore ask you, as President of Alcan Aluminum Limited, to initiate whatever action is necessary to prevent the shipment of these or any other goods produced by the company to Portugal, or to any other country from which they may find their way to Cabora Bassa.

We urge you to give this matter your immediate attention and anxiously away your reply.

Respectfully,

Mary Krug

Jack Seaton

REPLY FROM ALCAN'S PRESIDENT, NATHANAEL V. DAVIS

12 February 1971

Miss Mary Krug
Mr. Jack Seaton
208 Major Street
Toronto, Ontario

Dear Miss Krug and Mr. Seaton,

I have received your letter of 19 January in which you indicate your concern that Alcan's shipment of primary materials for eventual end use in the development of the Cabora Bassa project in Mozambique may be contrary to the spirit of Canadian trade regulations and Canadian foreign policy on southern Africa. I apologize for the delay in this reply but, as you were advised, I have lately been out of Canada on business.

As Mr. Tishshaw of Alcan's Toronto office has indicated to you, we accepted an order for aluminum rod from Quintas y Quintas in Portugal as a normal commercial undertaking. Quintas y Quintas is a long-established customer of Alcan. In accepting this order we were aware that the rod would be used in Portugal to fabricate electrical transmission cable for the Mozambique project, but these circumstances did not make the proposed export in any way questionable under Canadian trade regulations. That they should make it inconsistent or even contradictory, as you suggest they do, with the spirit of Canadian policy is, you will agree, entirely a matter of opinion.

In this respect, I must admit that there can be varying shades of opinion and I certainly agree that you and those associated with you have every right to express your views. As you will I am sure appreciate, a business concern like Alcan, engaged in foreign trade on a world-wide basis, may from time to time encounter comment from some section of the Canadian public in regard to trading with one or another of many countries. It belongs, however, to the government elected by the majority of citizens in the country to interpret public opinion in such matters and to adjust, if need be, Canada's foreign policy accordingly. Business, therefore, must look to government for guidance rather than attempt establishing policy itself.

In regard to southern Africa, Canadian policy as expressed in the United Nations General Assembly and in the Government paper on foreign policy has unquestionably been favourable to the black African peoples, but the official line is reasonably clear and has neither

de Cabora Bassa est une décision économique qui aura des conséquences politiques à long terme pour le Canada et l'Afrique Australe. Les gouvernements de la minorité blanche de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie ainsi que les régimes colonialistes portugais en Angola et en Mozambique ont tout intérêt à voir la réalisation de ce projet, car celui-ci leur fournira de l'énergie hydro-électrique en grande quantité. Bien que ce projet puisse sembler être une contribution d'importance au développement de cette partie de l'Afrique, en réalité, il ne fera que perpétuer l'emprise colonialiste des blancs. Les Portugais ont entrepris les préparatifs de la construction du barrage en déplaçant la population locale de 24,000 africains pour les installer dans des terres moins fertiles, libérant ainsi le territoire pour le million d'immigrants portugais qui viendra s'installer d'ici les 10 prochaines années.

Vous êtes peut-être au courant aussi de la controverse politique qui entoure la participation de sociétés européennes à ce vaste projet. Tous les pays occidentaux dont les sociétés ont participé au projet de Cabora Bassa se sont trouvés dans une situation embarrassante dans leur pays et ont fait l'objet de réactions énergiques de la part des États africains indépendants. A la suite de demandes pressantes de la part du président Kaunda de la Zambie, le gouvernement italien a retiré ses garanties à une société milanaise pour un montant de 20 millions de livres sterling. Le jour même où le contrat définitif a été accordé au consortium ZAMCO pour construire le barrage, l'importante société suédoise, l'ASEA, s'est retirée du groupe parce que le gouvernement suédois refusait de garantir que la société ne serait pas accusée d'avoir violé les sanctions contre la Rhodésie si ce pays recevait de l'énergie hydro-électrique de Cabora Bassa. Quelque temps plus tard, l'English Electric, lorsqu'elle essaya de remplacer l'ASEA, a dû essuyer le feu de la Chambre des Lords et de la Chambre des communes britanniques. L'English Electric a dû, elle aussi se retirer.

De plus, nous attirons votre attention à l'appui qu'a donné le Conseil mondial des églises, en septembre dernier, au mouvement africain qui s'oppose avec véhémence à la construction du barrage de Cabora Bassa. Nous attirons aussi votre attention sur l'attitude intransigeante de nombreux chefs africains, y compris les présidents Nyerere et Kaunda de la Tanzanie et de la Zambie respectivement, présidents de pays qui du point de vue économique profiteraient énormément du barrage de Cabora Bassa et qui pourtant s'opposent à la construction de ce barrage. Nous aimerions aussi souligner le fait que les chefs d'état des Antilles s'inquiètent du fait que la bauxite exploitée dans leur pays pourrait contribuer à la construction du barrage. En dernier lieu, nous vous ferons remarquer que le Conseil de l'ONU a récemment désapprouvé la construction du barrage de Cabora Bassa.

En tant que Canadiens, nous trouvons qu'il est inconcevable que l'Alcan, de façon directe ou indirecte, fournisse des matériaux qui pourront un jour aider à la construction du barrage de Cabora Bassa par l'intermédiaire de sociétés telles que «Quintas y Quintas». En plus de contredire l'esprit critique étranger canadien en Afrique Australe ainsi qu'il a été exprimé aux Nations-Unies au cours de la dernière décennie, cette vente menace de saper les efforts de médiation du premier ministre canadien au cours de la crise actuelle du Commonwealth.

condemned the Cabora Bassa project nor suggested boycotting it.

As recently as December 14 last, Canada voted, as you know, against United Nations General Assembly Resolution 2703 (XXV), a resolution that purported expressly to condemn the construction of the Cabora Bassa project and called upon the General Assembly to request States whose companies participated in that construction to put an end to such participation. This vote confirms, in our view, that Canada does not consider the Cabora Bassa project to be in contradiction with the spirit or the letter of its foreign policy.

Additionally, on February 9th, answering in the House of Commons a question on Somalia, Hon. Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs, said, according to Hansard (page 3230):

"I might add, however, that we have carefully considered the general question of cutting off trade with South Africa. In the foreign policy papers which were published last year we discussed the issues that are involved. I would point out to the hon. member that the principle that Canada has adhered to for a long time, with the exception of sanctions which have been approved by the United Nations, is one of not refusing to trade with a nation because we disapprove of its form of government so find its action to be repugnant. I can assure the hon. member that the actions of the South African government in enforcing apartheid are as repugnant to us as they are to him.

"We have been urged on many occasions to break off trading with countries because people do not agree with the policies followed by those countries. I would remind my hon. friend that we have been urged to break trading relations with Cuba and with Communist China. We have refused to do so. We believe that we should encourage trade as a means of making useful contacts between peoples. We believe that this is a principle that is worth preserving and that we should follow our practice, as in the past, of breaking trading relations only when sanctions are approved by the United Nations."

In these circumstances, I do not believe we would be justified in carrying out your suggestion that Alcan cancel the shipment of these goods to Portugal.

I would like to thank you again for your courteous letter and for the interest you express in the affairs of the Company.

Yours sincerely,
Nathanael V. Davis

ALCAN AROUND THE WORLD

Ottawa Citizen Jan. 28/71

CHARGES AGAINST ALCON: GUYANA SEEKS BETTER DEAL FROM COMPANY

Carl Mackman, Gemini News

Georgetown Guyana—The Co-operative Republic of Guyana and the Aluminum Company of Canada are locked in a battle that could have far-reaching consequences for the entire third world.

Forbes Burnham's government of this former British colony is demanding a 70 per cent share of the assets of

Nous vous demandons donc, puisque vous êtes le président de l'Aluminium du Canada Ltée de prendre les mesures nécessaires pour empêcher l'expédition des matériaux de la société au Portugal ou à tout autre pays à partir duquel ces matériaux pourraient se rendre jusqu'à Cabora Bassa.

Nous vous prions instamment de bien vouloir accorder votre plus grande attention à ce sujet, et dans l'attente de votre réponse, nous vous prions d'agréer, monsieur Davis, nos sentiments respectueux,

Mary Krug

Jack Seaton

RÉPONSE DU PRÉSIDENT DE L'ALCAN, M. NATHANAEL V. DAVIS

Le 12 février 1971

Mlle Mary Krug
Mr. Jack Seaton
208 rue Major
Toronto (Ontario)

Mademoiselle Krug et monsieur Seaton,

J'ai reçu votre lettre du 19 janvier dans laquelle vous indiquez votre inquiétude au sujet de l'envoi par l'Alcan de matériaux de base dans le but d'aménager le barrage de Cabora Bassa, ce qui irait à l'encontre de l'esprit des règlements de commerce du Canada et de la politique extérieure du pays relative à la politique sud africaine. Je m'excuse pour le retard de cette lettre mais, comme on vous a prévenus, j'étais récemment à l'extérieur du pays pour raison d'affaire.

Comme M. Tisshaw du bureau de Toronto de l'Alcan vous a indiqué, nous avons accepté une commande pour des tiges d'aluminium de la compagnie Quintas y Quintas du Portugal en tant que transaction commerciale normale. La compagnie Quintas y Quintas est un client de l'Alcan de longue date. En acceptant cette commande, nous savions que ces tiges seraient utilisées au Portugal pour fabriquer des tables de transmission électrique pour le projet de Mozambique, mais ces circonstances ne rendaient pas l'exportation de ces tiges suspectes en vertu des règlements commerciaux du Canada. Quelle transaction incompatible et même en contradiction, comme vous le prétendez, avec l'esprit de la politique extérieure du Canada c'est, vous y conviendrez, entièrement une affaire d'opinion.

A cet égard, je dois admettre qu'il peut y avoir des opinions de toute couleur et certes convient de vous et ceux qui sont associés avec vous ont le droit d'exprimer leur opinion. Comme vous vous en rendez compte, une maison commerciale telle que l'Alcan, qui se livre au commerce extérieur sur une base mondiale peut de temps à autre faire face à des commentaires d'une partie quelconque du public canadien en ce qui concerne le commerce avec un pays déterminé ou un autre parmi plusieurs. Il revient, cependant, au gouvernement élu par la majorité des citoyens du pays d'interpréter l'opinion publique sur de tels sujets et de réajuster, si besoin existe, la politique étrangère du Canada en conséquence. Ainsi donc, le monde des affaires doit compter sur le gouvernement pour se guider plutôt que d'essayer d'établir sa propre politique.

En ce qui concerne l'Afrique australe, la politique canadienne telle qu'exprimée à l'Assemblée générale des

the Demerara Bauxite Company (Demba), a wholly owned subsidiary of Alcan.

Demba's assets which include draglines, alumina kilns and other installations at a company town 65 miles from the capital of Georgetown, are conservatively estimated at around U.S. \$150 million.

BOOK VALUE

But the Guyana government stipulates that the value will be Demba's written-down book value.

Tax concessions have allowed the company a fast write-off for depreciation so the book value for income tax purposes may only be about \$60 million.

And the Burnham government has said it will pay for these assets out of future profits, a move which businessmen call disguised expropriation.

However, despite Alcan's warning that it would seek new bauxite sources elsewhere, Alcan officials flew down for talks early in January.

There has been little indication of the negotiations except for a joint communique which stated that Demba recognizes the sovereign right of Guyana to acquire ownership of its bauxite.

There will be months of tough bargaining and both sides have trump cards.

Guyana produces some of the highest grade bauxite in the world with a recovery rate of over 50 per cent. It is the world's fourth largest producer (4 million tons a year) and supplies 90 per cent of the world's requirements of calcined ore for refractory products.

In 50 years Demba has produced \$1.2 billion worth of bauxite and according to government spokesmen Guyana has only collected one per cent of this in taxes, royalties, rentals and duty.

They also complain that Demba sells to the parent company at deflated prices and assert that while the price of U.S. bauxite doubled between 1939 and 1959, the selling price of Guyana bauxite remained static.

Alcan has resisted all attempts to set up a smelter in Guyana which abounds with more than 300 rivers.

Guyanese see this as part of Alcan's plan to extract, but do little else to raise the prosperity of the country.

JOBS NEEDED

Tests show that the cassava starch can be used for processing bauxite but Demba still uses wheat flour from Canada, Kaolin, which covers the bauxite, goes unused although Japanese say it can be used for coating paper.

The Guyana government stresses that only control of the industry will bring more profits to Guyana and the establishment of ancilliary industries to provide more jobs in a country with a 20 per cent unemployment ratio.

Burnham had hoped that if Jamaica, the world's No. one producer and Surinam which ranks third, took similar stands North American bauxite companies would have bowed to the combined pressure and would have quickly come to terms.

The Shearer government of Jamaica, however, refused and since Surinam is not yet independent and its foreign relations are controlled by The Hague, it could not embark on such a radical plan.

Nations unies et dans le Livre blanc du gouvernement sur la politique étrangère sans l'ombre d'un doute favorable les peuples africains de race noire, mais la position officielle est assez claire et ni ne condamne le projet de Cabora Bassa ni ne propose de le boycotter.

Il n'y a pas tellement longtemps, le 14 décembre dernier, comme vous le savez, le Canada a voté contre la résolution 2703 (XXV), de l'Assemblée générale des Nations unies, une résolution qui visait expressément à condamner la construction du barrage de Cabora Bassa et ce n'est l'Assemblée générale de demander aux états dont les sociétés participaient à la construction de ce barrage de mettre un terme à cette participation. Ce vote confirme, à notre avis, que le Canada ne pense pas que le barrage de Cabora Bassa contredit l'esprit ou la lettre de sa politique extérieure.

De plus, le 9 février, en répondant à la Chambre des communes une question sur la Somalie, l'honorable Mitchell Sharp, Secrétaire d'État pour les Affaires extérieures, dit, d'après le *Hansard* (page 3230):

«Cependant, j'ajoutai que nous avons examiné attentivement le problème d'ensemble que pose la cessation des relations commerciales avec l'Afrique du Sud. Dans les documents sur la politique extérieure qui ont été publiés l'an dernier, nous avons évoqué les données du problème. Je tiens à signaler aux députés que, mise à part le cas de sanction approuvé par les Nations-unies, le principe qui est depuis longtemps à la base de la politique canadienne consiste à ne pas refuser les échanges commerciaux avec un autre pays dont nous désapprouvons la forme de gouvernement ou dont nous réprouvons les actes. Je puis donner aux députés l'assurance que nous partageons la répugnance qu'il éprouve pour les initiatives prises par le gouvernement sud africain dans l'application de sa politique apartheid.

«On nous a souvent exhortés à renoncer à tout commerce avec certains pays parce que les gens ne sont pas d'accord avec les politiques qui y sont en vigueur. Je rappelle à mon honorable ami qu'on nous a incités à rompre nos relations commerciales avec Cuba et la Chine communiste. Nous avons refusé. Nous croyons devoir encourager des échanges comme moyen d'établir des contacts utiles entre les peuples. Nous croyons qu'il vaut la peine de maintenir ce principe et que nous devrions continuer de faire comme par le passé et de rompre nos relations commerciales seulement lorsqu'il s'agit de sanctions approuvées par les Nations unies.»

Étant donné ces circonstances, je ne crois pas que nous serions justifiés de mettre en pratique votre suggestion de l'Alcan annule l'expédition de ses produits au Portugal.

Tout en vous remerciant encore pour votre lettre courtoise et pour l'intérêt que vous portez aux affaires de la compagnie, je vous prie d'agréer, mademoiselle Krug et monsieur Seaton, l'expression de nos sentiments distingués.

Signé,

Nathanael V. Davis

So Burnham goes it alone while the business community shows some apprehension. They say Alcan would not accede to Guyana's terms because there would be a chain reaction of similar demands throughout the Caribbean.

They point to the fact that Bauxite is Guyana's main export contributing some U.S. \$60 million to the country's total exports of U.S. \$130 million.

Bauxite wages are also the highest in the country and if Alcan pulls out the economy will go into a tailspin.

The Burnham government does not seem perturbed. It is confident that Guyana can provide 90 per cent of expertise to run the company. Top management can be hired from other sources.

Local economists and the Opposition People's Progressive Party led by Dr. Jagan are clamoring for complete nationalization but Burnham, well aware of marketing and management problems is not in favor of this step.

BURNHAM HOPEFUL

He believes Alcan's know-how could keep the company turning out profits and though the company claims it only makes nine cents on every dollar invested, Burnham is certain the true profits will be increased and production expanded to make Guyana at least the world's third largest producer.

According to company estimates there is only enough bauxite (80 million tons) to keep the company going for another 20 years but local geologists believe there is at least another 300 million tons of high grade bauxite as yet undiscovered.

Even in preliminary discussions, it seems clear than Alcan does not wish to pull out of Guyana which provides it with one third of the bauxite for its plants in Canada.

While it may try to cut the Guyana government's proposed control from 70 per cent to between 50 and 60, the real crunch will come on marketing and management arrangements.

The negotiations are likely to last at least until March. Burnham does not head the Guyana team, but he is almost hourly in touch with his negotiators. He is determined to take control of the bauxite industry, even if he has to nationalize it completely.

The Black Power riots which raged through Trinidad and threatened to ignite the Caribbean did not reach Guyana.

Burnham feels that unless the region secures ownership and control of its resources the explosion is bound to come.

TORONTO DAILY STAR

February, 1971

Dear Sir,

We take it for granted that racism is not acceptable in Canadian society. I was surprised—and dismayed—therefore, to learn that Alcan (to be exact, The Aluminium Company of Canada) has decided to supply Portugal with material for the Cabora Bassa Dam in that country's African colony, Mozambique (Toronto Star, 26 January, "Ottawa Should Regulate Trade with Southern Africa.")

As a Canadian and a human being with an ordinary sense of right and wrong, I am moved to protest what

L'ALCAN EST PARTOUT!

Ottawa Citizen, 28 janvier 1971

ACCUSATION PORTÉE CONTRE L'ALCAN: LA GUYANNE DEMANDE DE MEILLEURES CONDITIONS À LA COMPAGNIE

Carl Mackman, Gemini News

Georgetown, Guyanne—La république coopérative des Guyannes et la société d'aluminium du Canada sont engagées dans une lutte qui pourrait avoir de très grandes conséquences pour tout le tiers monde.

Le gouvernement de Forbes Burnham de cette ancienne colonie britannique demande une part de 70 p. 100 de l'actif de la compagnie de Bauxite Demerara (Demba), une filiale à part entière de l'alcan.

Les biens de Demba y comprennent des draglines, des fours à aluminium et certaines autres installations à une ville de la compagnie située à 65 milles de la capitale de Georgetown, sont évaluées à un minimum de 150 millions de dollars américains.

VALEUR COMPTABLE

Toutefois le gouvernement des Guyannes stipule que la valeur correspondra à la valeur comptable de la Demba.

Les concessions fiscales ont permis à la compagnie un amortissement de dépréciation de sorte que la valeur comptable pour l'impôt sur le revenu peut être de 60 millions de dollars seulement.

Le gouvernement Burnham a dit qu'il paiera pour les avoirs en des profits futurs, ce que les hommes d'affaires appellent une expropriation déguisée.

Toutefois, en dépit de l'avertissement de l'Alcan qu'il chercherait des nouvelles sources de bauxite ailleurs, les employés de l'Alcan ont commencé les pourparlers au début du mois de janvier.

On a eu quelques informations concernant les négociations excepté pour un communiqué conjoint qui déclare que la Demba reconnaît le droit suprême de la Guyanne pour acquérir le droit d'une propriété de sa bauxite. Il y aura des mois entiers de dur marchandage et les deux parties ont des atouts.

La Guyanne produit une partie de la meilleure qualité de bauxite au monde avec un taux de récupération supérieur à 50 p. 100. C'est le quatrième plus grand producteur au monde (4 millions de tonnes par année) et il assure 90 p. 100 des besoins mondiaux en minerai calciné par la fabrication du produit rétracteur.

En 50 ans la Demba a produit pour 1.2 milliards de dollars de bauxite et selon le porte-parole du gouvernement la Guyanne en a recueilli seulement 1 p. 100 en taxe, redevance, la question des douanes.

Ils se plaignent aussi du fait que la Demba vend à la maison mère à des prix réduits et ils soutiennent que pendant que les prix de bauxite ont doublé aux États-Unis de 1939 à 1959, le prix de vente pour la bauxite en Guyanne est demeuré le même.

L'Alcan a résisté à l'essai d'établir une fonderie en Guyanne qui possède plus de 300 cours d'eau.

Les Guyanais voient cela comme une partie du projet de l'Alcan en vue de l'extraction, ce qui ne contribue que très peu à accroître la prospérité dans le pays.

BESOIN D'EMPLOI

Des tests ont prouvé que la fécule de manioc peut être utilisée pour traiter le bauxite mais la Demba continue

seems to me to be material support and encouragement to the Portuguese in a project which will inevitably add to the oppression of the black majority in Mozambique, South Africa and Rhodesia.

One very reluctant beneficiary of this sale, ironically enough, will be the government of Guyana which at this moment is negotiating to gain control from Alcan over its own bauxite resources. These mines supply Alcan with about a third of its alumina consumption.

Guyana was one of the majority of countries to vote in favour of the two United Nations General Assembly resolutions concerning Cabora Bassa. One of these condemned the building of the dam and requested "States concerned, whose companies are participants in the construction of the Cabora Bassa project, to withdraw their support from the scheme" (2703-xxv) while another "welcomed the action of companies themselves withdrawing their participation" (2707-xxv).

One can understand the impatience and desire of the Guyanese government to control their own bauxite deposits when they see to what use there are put by Alcan.

Yours sincerely,
James A. Renwick, MPP
(Riverdale)

WORLD CHURCHES URGE CABORA BASSA BOYCOTT

UK Times Jan 21/71

Addis Ababa, Jan 20—Outside forces are the main threat on the African continent and the struggles now going on in Africa carry "the risks of a major world conflict", the World Council of Churches said today.

The policy-making committee of the council, in a statement on human rights in Africa, said that the search for unity and self-determination "is impeded not only by the legacies of the colonial epoch but also the interference of the rich and powerful nations in the affairs of Africa."

It urged the 235 member churches representing 400 million Christians in 90 countries belonging to the council, to apply pressure to their own governments and

d'utiliser la farine de blé du Canada. Le Kaolin, qui recouvre la bauxite, est inutilisé bien que les Japonais prétendent qu'il ne peut être utilisé pour en enduire le papier.

Le gouvernement guyanais insiste sur le fait que seul le contrôle de l'industrie donnerait plus d'avantages à la Guyanne que l'établissement d'industries auxiliaires fournira plus d'emploi au pays avec une proportion de chômage de 20 p. 100.

Burnham souhaitait que si la Jamaïque, le premier producteur au monde et Surinam qui en est le troisième, prenaient des décisions semblables, les compagnies de bauxite nord-américaines auraient plié sous le poids de la pression combinée et en seraient vite venues à un accommodement.

Le gouvernement Shearer de la Jamaïque, a cependant refusé et parce que Surinam n'est pas encore indépendante et que ses relations extérieures sont contrôlées par la Haye, il le ferait participer à un plan aussi radical.

C'est pourquoi Burnham l'a fait seul pendant que le monde des affaires montrait une certaine appréhension. Ils disent que l'Alcan n'adhérerait pas aux accords de la Guyanne parce que vu qu'il y aurait une réaction en chaîne de demandes semblables d'un bout à l'autre des Caraïbes.

Ils ont aussi fait remarquer que la bauxite est le principal produit d'exploitation de la Guyanne qui contribue pour une somme de 60 millions de dollars américains au total des exploitations du pays qui est de 130 millions de dollars américains.

Les salaires des employés de la bauxite sont aussi les plus élevés dans le pays et si l'alcan se retire l'économie tombera.

Le gouvernement Burnham ne semble pas inquiet. Il est convaincu que la Guyanne peut fournir 90 p. 100 des spécialistes pour gérer la compagnie. La haute direction sera engagée à partir de d'autres sources.

Les économistes locaux et le parti progressiste des gens de l'opposition dirigé par M. Jagan réclament une nationalisation complète mais Burnham, très au courant des problèmes du commerce et de la direction n'est pas en faveur de cette nationalisation.

BURNHAM EST PLEIN D'ESPOIR

Elle croit que le savoir faire de l'alcan pourrait permettre à la compagnie de continuer à enregistrer des profits et bien que la compagnie affirme que cela fait seulement 9c sur chaque dollar investi, Burnham est certain que les profits réels seront augmentés et que la production sera étendue pour faire de la Guyanne au moins le troisième plus gros producteur au monde.

Selon les prévisions de la compagnie il y a seulement du bauxite (80 millions de tonne) pour que la compagnie fonctionne encore pendant 20 ans mais les géologues locaux croient qu'il y a au moins un autre 300 millions de tonne de bauxite de la plus grande qualité qui n'a pas encore été découvert.

Même dans les discussions préliminaires, il semble clair que l'alcan ne désire pas se retirer de la Guyanne qui lui fournit le tiers du bauxite pour ces usines au Canada.

Bien que cela puisse réduire le contrôle que se propose le gouvernement de la Guyanne de 70 p. 100 à 50 ou

businesses to cease supporting "schemes like the Cabora Bassa dam" in Portuguese Mozambique, and other projects that entrench racist and colonial minority regimes in Africa. It also advocated national legislation against support for mercenaries.

A STATEMENT OF SUPPORT FROM THE GOVERNMENT OF ZAMBIA

25 January, 1971.

Miss Mary Krug,
167 Howland Avenue,
Toronto 179, Canada.

Dear Miss Krug,

I would like to refer to your letter of January 5, 1971 addressed to Mr. Simuchimba, our Senior Education Attache, which he has kindly brought to my attention. At the outset, may I say how very deeply touched I am about your concern for the Cabora Bassa project in Mozambique, which obviously must stem from your feelings and concern for the indigenous people of that part of Africa, who are still under colonial rule of the Portuguese. Please pardon me for the delay in writing back. I was away from Washington and have just returned. . .

The basic reasoning behind Zambia's objection to the Cabora Bassa project is not that the project will be economically unviable. On the contrary, it will be very viable. Our objection is based on the fact that the benefits to derive from this project will not be for the betterment of the livelihood and political advancement of the indigenous people of Mozambique and Southern Africa generally. As you may be aware, the strongest supporter for this project is the South African Government, which aims at extending its influence to the north. In the opinion of the South African Government, the Cabora Bassa project would give added strength to the Portuguese Government to maintain its own position of colonial domination in Mozambique; thereby forestalling the determined fight by the black people against South Africa's apartheid policy.

Presently, the total population of Mozambique is 7,274,000 people, and only 1.5 per cent of these are actually of white decent. When the Cabora Bassa project has been completed, it is known (although denied by the Portuguese Government) that approximately 1 million Europeans from Portugal will be resettled in the Mozambique area. Resettlement of 1 million Europeans on African soil can only be viewed as a sinister move by Portugal and South Africa to make the effort of liberation in that part of Africa more and perhaps dangerously difficult. Our appeals, therefore, to governments of freedom loving peoples, have been to ask them to see to it that their companies do not get themselves involved in the Cabora Bassa project because of its sinister connotations. That appeal, I am glad to say, has not fallen on deaf ears, as my President pointed out in his speech on January 8th at the Opening of the Third Session of the Second Zambian National Assembly:

"More European Governments and peoples who have for a long time seen South Africa as it was many years ago, who have heard no other opinion than that of the minority regimes, have now begun to listen to the voice of the oppressed peoples, to the voice of the supporters of democracy and freedom. Hence we have witnessed recently the withdrawal of

60 p. 100, cela briserait les accords commerciaux et administratifs.

Les négociations dureront probablement au moins jusqu'au mois de mars. Burnham ne dirige pas l'usine de la Guyanne, mais il est presque continuellement en contact avec ces négociateurs. Il est déterminé à prendre le contrôle de l'industrie de bauxite, même s'il doit la nationaliser au complet.

Le rassemblement du Pouvoir noir qui tempête à Trinidad et qui essaie de mettre le feu dans les Caraïbes n'a pas atteint les Guyannes.

Burnham croit qu'à moins que la région assure la propriété et le contrôle de ces ressources il y aura explosion.

TORONTO DAILY STAR

Février 1971.

Monsieur,

Nous prenons pour acquis que le racisme est inacceptable dans la société canadienne. Je suis surpris—et donc, consterné—d'apprendre que l'Alcan (ou plus précisément, l'Aluminium du Canada Limitée) a décidé de fournir au Portugal des matériaux pour le barrage de Cabora Bassa dans la colonie africaine de ce pays, le Mozambique (Toronto Star, 26 janvier, «Ottawa devrait régler le commerce avec l'Afrique du Sud»).

En tant que Canadien et être humain capable de distinguer entre le bien et le mal, je suis porté à protester contre ce qui me semble constituer un appui matériel et un encouragement aux Portugais pour une réalisation qui contribuera inévitablement à l'oppression de la majorité noire au Mozambique, en Afrique du Sud et en Rhodésie.

Ironie du sort, c'est le gouvernement de la Guyanne qui bénéficiera à contrecœur de cette vente, gouvernement qui, à l'heure actuelle, entretient des pourparlers afin d'obtenir l'autorité de l'Alcan sur ses propres ressources de bauxite. Ces gisements fournissent à l'Alcan le tiers de sa matière première environ.

La Guyanne faisait partie de la majorité des pays qui ont voté en faveur des deux résolutions de l'assemblée générale des Nations Unies au sujet de Cabora Bassa. L'une d'elle reprochait la construction du barrage et demandait que: «les états concernés, dont les compagnies participent à la construction de la réalisation de Cabora Bassa retirent leur appui de ce plan» (2703-XXV), tandis qu'une autre: «se réjouit de l'action des compagnies qui retirent d'elles-mêmes leur participation» (2707-XXV).

On comprend l'impatience du gouvernement guyanais à régler ses propres dépôts de bauxite lorsqu'il voit l'utilisation qu'en fait l'Alcan.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

James A. Renwick, M.A.L.
(Riverdale)

LES ÉGLISES DU MONDE ENCOURAGENT LE BOYCOTTAGE DE CABORA BASSA

UK Times 21 janvier 1961

Adis Abéba, 20 janvier—Les forces étrangères constituent la principale menace pour le continent africain et les combats qui se poursuivent présentement en Afrique

Sweden from participation in the Cabora Bassa Dam Hydro-electric Scheme in Mozambique; the withdrawal of Italy from the same scheme, not because it was not economically viable, but because this is essentially a South African project to satisfy and further South African influence. There can be no doubt what the establishment of South African presence politically, economically, socially and militarily, means for Mozambique. The presence of South Africa in Angola is manifested in the Kuene River Hydro-electric Scheme and other investments and many people in the world are beginning to understand the South African determination to extend its tentacles northwards."

Zambia's campaign is definitely not designed to prevent international organizations from taking part in the development of Mozambique. All we are saying is that the timing of the project is premature since it is designed to postpone the achievement of independence for the indigenous people of that part of Africa, if not actually prevent it. Zambia has, in the past, sought the assistance of many a foreign government and many a foreign company to help in its development. More recently, I might mention, we concluded an agreement with a Canadian Railway Company to manage our railways in Zambia. I have no doubt in my mind that when Mozambique has achieved its independence from Portugal, there will be ample opportunity for any foreign government or organization that may wish to invest in that part of Africa. I know it because of my knowledge of the natural resources that abound in Mozambique. Our appeal, therefore, centers on the question of priorities. We think that in this particular situation, the attainment of independence for Mozambique should come first and Cabora Bassa can follow later.

I hope that you will find this brief explanation of some assistance in your campaign to discourage a Canadian firm which wishes to contract in the Cabora Bassa project. I wish you every success in this respect.

My very kind regards,

Yours sincerely,

A. B. MUTEMBA, M.P.
AMBASSADOR (USA)

ADDRESS BY
JULIUS K. NYERERE
PRESIDENT OF TANZANIA
GENERAL ASSEMBLY OF THE UNITED NATIONS
15 OCTOBER 1970

Yet although Africa has no choice but to side with the freedom struggle of southern Africa, it has at the present time very little power to affect the outcome. We are all poor nations. We have no effective economic power to use. Further, we do not even manufacture arms which could be made available to the Freedom Fighters. All that we can do is to allow the peoples of southern Africa to receive help through our territories and to use our land for their offices, their hospitals and so on, until they have effectively reoccupied their homeland. This little we do. And we do it because we have already, without effect implemented all the non-violent pressures within our power.

entraînent «les risques d'un important conflit mondial», déclarait aujourd'hui le Conseil mondial des Églises.

Le comité de direction du conseil, dans une déclaration sur les droits de l'homme en Afrique, proclamait que la recherche de l'unité et de l'autodétermination «n'est pas seulement menacée par les résidus de l'époque coloniale mais également par les interventions des nations riches et puissantes dans les affaires de l'Afrique.»

Il incitait les 235 églises membres représentant 400 millions de chrétiens dans 90 pays d'exercer des pressions auprès de leurs propres gouvernements et entreprises afin qu'ils cessent d'appuyer des «plans comme celui du barrage de Cabora Bassa» au Mozambique portugais et d'autres réalisations qui soutiennent les régimes minoritaires racistes et colonialistes en Afrique. Il favorisait également des mesures législatives nationales allant à l'encontre de l'appui accordé aux mercenaires.

DÉCLARATION D'APPUI DU GOUVERNEMENT DE LA ZAMBIE

Le 25 janvier 1971

M^{lle} Mary Krug,
167, avenue Howland,
Toronto 179, Canada.

Mademoiselle,

J'aimerais vous référer à votre lettre du 5 janvier 1971 que vous avez fait parvenir à M. Simuchimba, le premier attaché à l'éducation, qu'il a portée à mon attention. Tout d'abord, puis-je vous dire comment je suis profondément touché de l'inquiétude que suscite le projet du barrage de Cabora Bassa en Mozambique, qui de toute évidence doit provenir de vos sentiments et vos préoccupations secondaires de peuples indigènes de cette partie de l'Afrique, qui sont encore sous l'autorité coloniale des Portugais. Je vous prie de me pardonner pour le retard qu'accuse cette réponse. J'étais absent de Washington et je viens justement de revenir.

Les raisons fondamentales derrière l'opposition de la Zambie au projet de Cabora Bassa n'est pas que ce projet n'est pas économiquement rentable. Au contraire, il sera très rentable. Notre opposition se fonde sur le fait que les avantages provenant n'iront pas pour l'amélioration du niveau de vie et de l'épanouissement politique de la population indigène du Mozambique et de l'Afrique australe en général. Comme vous le savez peut-être, c'est le gouvernement de l'Afrique du sud qui appuie le plus fortement ce projet, qui vise à étendre son influence au nord. D'après le gouvernement sud-africain, le projet de Cabora Bassa donnerait plus de force au gouvernement portugais en vue de maintenir sa position de domination coloniale en Mozambique; et de fait empêchant la lutte éternelle des peuples noirs contre la politique apartheid de l'Afrique du sud.

Actuellement, la population totale du Mozambique se chiffre à 7,274,000 habitants, et seulement 1.5 p. 100 sont de descendance blanche. Lorsque le projet de Cabora Bassa aura été terminé, on sait, bien que cela est nié par le gouvernement du Portugal, qu'environ 1 million d'Européens provenant du Portugal seront établis dans la région du Mozambique. L'établissement d'un million d'Européens sur le sol africain ne peut être envisagé que comme une mesure funeste par le Portugal et l'Afrique

But what of other—non-African—nations? They all claim opposition to apartheid, and to colonialism. Yet the sad truth is that—far from using their power for justice, many nations represented in this Assembly give continuing and expanding practical support to South Africa, and to the Portuguese colonial war effort.

Does anyone imagine that one of the poorest states of Europe could, unaided, fight colonial wars in three territories, which are together twenty times its own size? On the contrary; its NATO membership allows it to meet an otherwise intolerable burden. And things like the planned foreign investment in the Cabora Bassa Project enable Portugal to increase its exploitation of Africa.

A LETTER FROM THE MINISTER OF INDUSTRY, TRADE & COMMERCE.

January 14, 1971

Mr. Jack Seaton

Dear Mr. Seaton,

I am writing further to the question regarding a sale by Alcan of aluminum rod to Portugal for reprocessing there and eventual exportation to the Cabora Bassa Dam Project in Mozambique, which you addressed to me after my speech at Glendon College on November 25.

This contract represents a normal commercial sale on the part of the Canadian company concerned and the Canadian Government was not involved in the transaction. As the Government emphasized in the Foreign Policy Paper issued last year, Canada trades in peaceful goods with all countries and territories regardless of political considerations—the sole exception being, of course, Rhodesia where Canada fully complies with the UN mandatory embargo. Commercial transactions of this kind, entered into by Canadian companies in pursuit of normal trading opportunities, are not to be interpreted as reflecting any political judgment by the Canadian Government on events in the area concerned.

I might add that this transaction has been carefully reviewed by experts in this Department and in the legal Division of the Department of External Affairs. Their conclusion is that the sale in question falls outside the scope of the relevant provisions of the Rhodesia Regulations, under which Canada complies with the United Nations mandatory sanctions against Rhodesia.

Yours sincerely,

Jean-Luc Pepin

"Mr. Kaunda at first said he couldn't think of anything more that Canada could be doing in terms of the southern Africa issue... But then he said the Canadian Government might, if possible, discourage the Aluminum Company of Canada Ltd. from supplying aluminum for the construction of the Cabora Bassa dam in Mozambique."

The Globe and Mail, March 19, 1971.

WESTERN INTERESTS CHARGED WITH SUPPORTING RACIST COUNTRIES

LUSAKA (CP)—Western countries will help expand southern African racial conflict into ideological conflict if they continue to shore up white-minority governments, President Kenneth Kaunda said yesterday.

At a news conference for Canadian reporters visiting Zambia with External Affairs Minister Mitchell Sharp, Mr. Kaunda, although he had kind words for Canada's

du sud pour rendre le mouvement de libération dans cette partie de l'Afrique plus et peut-être dangereusement difficile. Nos requêtes, par conséquent, aux gouvernements dont les peuples chérissent la liberté se sont limitées à leur demander de veiller à ce que leurs sociétés ne participent pas elles-mêmes au projet de Cabora Bassa étant donné la connotation funeste qu'il comporte. Cette requête, je suis heureux de vous l'affirmer, n'est pas demeurée lettre morte, comme mon président l'a signalé dans son discours du 8 janvier à l'ouverture de la troisième session de la deuxième assemblée nationale de la Zambie:

«Plus de gouvernements européens et de peuples qui ont depuis longtemps entrevu l'Afrique du sud telle qu'elle était il y a bon nombre d'années, qui ont entendu aucune autre opinion que celle des régimes minoritaires, ont maintenant commencé d'écouter la voix des peuples opprimés, la voix de ceux qui appuient la démocratie et la liberté. Ainsi, nous avons récemment été témoins du retrait de la Suède à la participation d'aménagement du barrage hydro-électrique de Cabora Bassa en Mozambique; du retrait de l'Italie de l'aménagement de ce même projet, non pas qu'il n'était pas économiquement rentable, mais parce que c'était essentiellement un projet sud-africain visant à étendre et à satisfaire l'influence sud-africaine. On ne peut douter de la signification pour la Mozambique de la présence sud-africaine au point de vue politique, économique, social et militaire. La présence de l'Afrique du sud en Angola se manifeste par le projet hydro-électrique sur la rivière Kuene et d'autres investissements; plusieurs pays dans le monde commencent à comprendre la détermination sud-africaine pour étendre ses tentacules vers le nord.»

La campagne de la Zambie n'a pas précisément pour but d'empêcher les organismes internationaux de prendre part au développement de la Mozambique. Tout ce que nous disons c'est que le projet est prématuré puisqu'il a pour but de remettre à plus tard l'accession à l'indépendance de la population indigène de cette partie de l'Afrique sinon l'empêcher réellement. La Zambie a, par le passé, recherché l'aide de bon nombre de gouvernements étrangers et de nombreuses compagnies étrangères pour l'aider dans son développement. Plus récemment, je pourrais mentionner que nous avons conclu une entente avec le Canadien national pour administrer nos chemins de fer en Zambie. Je ne doute guère que lorsque la Mozambique pourra obtenir son indépendance du Portugal, il y aura de nombreuses occasions pour un gouvernement étranger ou un organisme étranger quel qu'il soit qui désirerait investir dans cette partie de l'Afrique. Je le sais à cause de ma connaissance des ressources naturelles dont regorge la Mozambique. Par conséquent, notre requête se circonscrit autour de la question des priorités. Nous croyons que dans cette situation particulière, l'accession à l'indépendance pour la Mozambique devrait passer en premier et Cabora Bassa pourrait venir ensuite par après.

J'espère que cette explication vous aidera dans votre campagne pour déconseiller une compagnie canadienne qui désire obtenir des contrats pour le projet de Cabora Bassa. Dans l'espoir que vous obtiendrez du succès à cet

attitude toward the racial question, said Western interests are supporting racist countries in southern Africa with investment and military assistance, while asking black African leaders to be friends.

The West is helping the Portuguese in Angola, Mozambique and Portuguese Guinea and the South Africans and Rhodesians "to oppress us, to kill us, to destroy us," he said.

"And they expect us, as in the old slave-trade days, to say how wonderful the West is."

Western governments are protecting their investments in southern Africa Mr. Kaunda said. Commitments to these investments prohibited Western countries from supporting black guerillas in the white-minority areas.

Mr. Kaunda told the news conference that it is no use pretending the racial conflict in southern Africa has not already begun, because guerilla forces in the Portuguese colonies are fighting strongly and have captured a great deal of territory.

And yet NATO countries continue to support "dying" Portuguese efforts, he said.

"The only bloc that can save the situation today is the Western bloc."

The President spoke warmly of Canadian aid and Canada's attitude toward the racial question.

In fact, Mr. Kaunda at first said he couldn't think of anything more that Canada could be doing in terms of the southern Africa issue, other than putting even more pressure on Portugal to discontinue its white rule of its African territories.

But then he said the Canadian Government might, if possible, discourage the Aluminum Co. of Canada Ltd. from supplying aluminum for the construction of the Cabora Bassa dam in Mozambique.

The dam is regarded by black African leaders as an attempt by the Portuguese, Rhodesians and South Africans to further entrench white rule south of the Zambezi River.

A large Swedish firm has pulled out of the consortium building the dam on the grounds that participation would violate Sweden's laws against supporting Rhodesia economically.

CANADIAN PARTICIPATION IN THE CABORA BASSA HYDRO-ELECTRIC PROJECT IN MOZAMBIQUE

Excerpts from a brief to the Standing Committee on External Affairs, 1 June, 1971. Submitted by "Project Mozambique, Toronto."

Throughout southern Africa the violence of oppression has spawned the violence of liberation. Nowhere is the struggle more furious than in Mozambique and Angola. In these wars lingers a fearful balance between liberation and the remorseless intensification of racial and colonial repression. 455,000 Portuguese now rule more than 12 million Africans. This minority, which maintains a monopoly of political and economic power, will inevitably appropriate the fruits of social and economic development through the exploitation of those who lack such power.

But this status quo is not maintained by Portugal alone. Not its secret police, nor its 200,000 soldiers and all their NATO weapons—not even the residual strength of cen-

égard, je vous prie d'agréer, mademoiselle Krug, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

L'AMBASSADEUR (ÉTATS-UNIS)
A. B. MUTEMBA, M.P.

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR

JULIUS K. NYERERE

PRÉSIDENT DE LA TANZANIE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES

le 15 octobre 1970

Bien que l'Afrique n'ait pas d'autre choix que de se joindre à l'Afrique du Sud dans la lutte pour la liberté, elle a, à l'heure actuelle, très peu de pouvoir pour en influencer le résultat. Ce sont toutes des nations pauvres. Nous n'avons aucun pouvoir économique efficace à utiliser. De plus, nous ne fabriquons pas d'armes qui pourraient approvisionner les Combattants de la liberté. Tout ce que nous pouvons faire c'est de permettre au peuples de l'Afrique du Sud de se servir de nos territoires pour leurs bureaux, leurs hôpitaux, etc., jusqu'à ce qu'ils puissent réintégrer leur propre territoire. Ce peu, nous le faisons. Nous le faisons parce que nous avons déjà sans résultat, exercé toutes les pressions non violentes en notre pouvoir.

Mais qu'en est-il des autres nations, les nations non africaines? Elles s'opposent toutes à l'apartheidisme et au colonialisme. La triste vérité c'est que, au lieu de se servir de leur pouvoir en faveur de la justice, plusieurs nations représentées dans cette Assemblée, appuient continuellement et de plus en plus l'Afrique du Sud et l'effort de guerre du Portugal.

Peut-on imaginer que l'un des plus pauvres États de l'Europe, sans aide, puisse entretenir des guerres coloniales dans trois territoires qui sont ensemble cinq fois plus grands que lui-même? Au contraire, son adhésion aux Nations Unies lui permet de supporter un tel ardeau.

L'investissement étranger planifié dans le projet Cabora Bassa permet au Portugal d'accroître son exploitation de l'Afrique.

UNE LETTRE DU MINISTRE DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

le 14 janvier 1971

Monsieur Jack Seaton

Monsieur,

Je réponds à la lettre que vous m'avez adressée à la suite de mon discours prononcé au collège Glendon, le 25 novembre dernier, au sujet d'une vente de tiges d'aluminium par Alcan au Portugal aux fins de transformation et exportation éventuelle au projet du barrage Cabora Bassa de Mozambique.

Ce contrat représente une vente normale de la part de la compagnie canadienne en cause et le gouvernement canadien n'a rien à voir dans cette transaction. Comme le gouvernement l'a souligné dans le Livre blanc sur la politique étrangère publié l'an dernier, le Canada fait le commerce de marchandises servant à des fins pacifiques avec tous les pays et territoires indépendamment de considérations politiques, sauf évidemment, la Rhodesie où le Canada se conforme à l'embargo obligatoire des Nations Unies. Les transactions commerciales de ce genre effec-

turies of colonial presence can now stem the impatient tide of liberation without the essential reinforcement of investment, trade and technical know-how from the west. Symbolic of the oppressiveness of increased economic strength in the colonies is the Cabora Bassa dam in Mozambique. The benefits of this dam will not serve Africans within in compass, but will serve those who rule in southern Africa: Portugal, Rhodesia and the Republic of South Africa.

Cabora Bassa, as Lord Gifford pointed out in the British House of Lords, must be seen for what it is: "an ambitious attempt to secure, with the assistance of massive foreign investment, what they (the Portuguese) have failed to secure by force of arms; that is, the perpetual domination of Mozambique.

CABORA BASSA—A BOON TO RHODESIA

The National Export Council of Rhodesia has estimated the value of trade connected with the construction of the dam alone at £125 million. The road between the dam and Salisbury, the nearest major city, has been strengthened; Rhodesia has requested permission to open an air route to the site; and finally, the Smith regime is obviously counting on the proposed navigable route from the Rhodesian border around the dam to the Indian Ocean as a handy trade outlet. All of the above is documented in this brief and presented together with the transcripts of radio broadcasts from Salisbury which indicate how valuable the Rhodesians consider Cabora Bassa to be for their economic growth.

CANADIAN INVOLVEMENT-ALCAN AND REYNOLDS CABLE CO.

It seems clear to us that if the builders of the dam are guilty of promoting the economic strength of Rhodesia and the rest of white-ruled southern Africa, and of thwarting the struggle of those Africans now fighting for their liberation, then those who assist the building by supplying materials are equally culpable.

Alcan's president, Nathanael V. Davis, has defended his company's supply of material to the dam in the "belief that trade and investment which bring about improved standards of living and increased understanding will serve to benefit the African people and contribute to their social and political progress." But Mozambique and Angola are colonies ruled by an administration forcibly imposed by a colonial power upon an unwilling, indigenous people. This rule thrives on the trade and investment of which Mr. Davis speaks.

Those who continue to take comfort from the thought that, at the same time as their economic relations in southern Africa turn a profit, they are also helping to change an evil system, have become our most articulate and sophisticated apologists of racial and colonial oppression. By selling aluminum for the Cabora Bassa dam, both Alcan and Reynolds Cable Co. have done much to enhance the credibility of the Portuguese colonial presence in Africa and to hinder the cause of freedom in the southern part of that continent.

tuées par des compagnies canadiennes à la recherche d'occasions normales de commerce, ne reflètent aucun jugement politique de la part du gouvernement canadien sur les événements qui ont cours dans la région en question.

Je tiens à dire que cette transaction a été étudiée à fond par les experts de mon Ministère et de ceux du contentieux du ministère des Affaires extérieures. Ils en ont conclu que cette vente ne tombe pas sous le coût des provisions des règlements de la Rhodésie en vertu desquels le Canada se conforme aux sanctions obligatoires des Nations Unies contre la Rhodésie.

Veuillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

Jean-Luc Pepin

«M. Kaunda a déclaré au début qu'il ne pouvait imaginer rien de plus que le Canada puisse faire en fonction de la question de l'Afrique du Sud... mais ensuite il a déclaré que le gouvernement canadien pouvait peut-être dissuader l'*Aluminum Company of Canada Limited* de fournir de l'aluminium pour la construction du barrage de Cabora Bassa de Mozambique.»

Le Globe and Mail, le 19 mars 1971.

LES INTÉRÊTS OCCIDENTAUX ACCUSÉS D'APPUYER LES PAYS RACISTES

LUSAKA (PC)—Les pays occidentaux aideront l'Afrique du Sud à transformer le conflit racial en un conflit idéologique s'ils continuent à appuyer les gouvernements minoritaires blancs, a déclaré hier le président Kenneth Kaunda.

A une conférence de presse les journalistes canadiens visitant la Zambie avec le ministre des Affaires extérieures, M. Mitchell Sharp, M. Kaunda, bien qu'il ait eu des mots amables à l'égard de l'attitude du Canada sur la question raciale, a déclaré que les intérêts occidentaux appuient les pays racistes en Afrique du Sud par des investissements et de l'aide militaire tout en demandant aux dirigeants de l'Afrique noire d'être leurs amis.

L'Occident aide les Portugais à Angola, au Mozambique et dans la Guinée portugaise et les Sud-Africains et les Rhodésiens «à nous opprimer, à nous tuer, à nous détruire,» a-t-il déclaré.

Et ils s'attendent à ce que nous trouvions l'Ouest merveilleux comme au jour de la traite des esclaves.

M. Kaunda a déclaré que les gouvernements occidentaux protégeaient leurs investissements en Afrique du Sud. Les engagements envers leurs investissements a empêché les pays occidentaux à appuyer les guérillas noirs dans les régions où les Blancs sont en minorité...

M. Kaunda a affirmé à la conférence de presse qu'il était inutile de prétendre que le conflit racial en Afrique du Sud n'était pas engagé parce que les forces de guérillas dans les colonies portugaises combattent énergiquement et ont gagné beaucoup de territoire.

Et malgré tout, les pays qui font partie des Nations Unies continuent à appuyer les derniers efforts portugais a-t-il dit.

«Le seul bloc qui puisse sauver la situation aujourd'hui est le bloc de l'Ouest.»

Le président a parlé chaleureusement de l'aide canadienne et de l'attitude du Canada envers la question raciale.

De fait, M. Kaunda a déclaré qu'il ne voyait rien d'autre que le Canada puisse faire sur la question de l'Afrique du Sud autre que d'exercer encore plus de pression sur le Portugal à faire cesser sa domination sur ses territoires africains.

Mais ensuite il a dit que le gouvernement canadien pouvait peut-être dissuader l'*Aluminum Company of Canada Limited* de fournir de l'aluminium pour la construction du barrage de Cabora Bassa au Mozambique.

Ce barrage est considéré par les chefs de l'Afrique noire comme une tentative de la part des Portugais, des Rhodésiens et des Africains du Sud pour fortifier davantage la domination blanche au sud de la rivière Zambesi.

Une grande entreprise suédoise s'est retirée du consortium qui construit le barrage parce que sa participation enfreindrait les lois suédoises contre l'appui économique à la Rhodésie.

Participation du Canada au projet hydro-électrique de Cabora Bassa au Mozambique extrait d'un mémoire soumis au comité permanent sur les Affaires extérieures le 1er juin 1971. Mémoire soumis par «Projet Mozambique, Toronto.»

Partout en Afrique australe, la violence de l'oppression a donné naissance à la violence de la libération. Nul part la lutte n'est-elle plus féroce qu'au Mozambique et en Angola. Il y a, dans ces guerres, un équilibre redoutable entre la libération et l'augmentation impitoyable de la répression raciale et coloniale. 455,000 Portugais gouvernent maintenant plus de 12 millions d'Africains. Cette minorité qui monopolise les pouvoirs politiques et économiques s'appropriera inévitablement des fruits du développement économique et social en exploitant ceux qui ne détiennent pas de tels pouvoirs.

Mais il n'y a pas que le Portugal qui maintienne ce status quo. Sa police secrète, ses 200,000 soldats et toutes ses armes qui lui viennent de l'OTAN et même leur puissance qui résulte de siècles de présence coloniale ne peuvent suffire à freiner la vague de libération sans le renforcement essentiel d'investissements de commerce et de savoir technique qui leur viennent de l'Ouest. Le barrage de Cabora Bassa au Mozambique et un symbole de cette oppression qui est le fruit d'une augmentation de distance économique dans les colonies. Les bénéfices qu'on retirera de ce barrage ne profiteront pas aux Africains mais bien à ceux qui gouvernent en Afrique australe soit le Portugal, la Rhodésie et la République de l'Afrique du Sud.

Comme Lord Gifford l'a souligné à la Chambre des Lords, le barrage de Cabora Bassa soit être considéré pour ce qu'il est vraiment: «une tentative ambitieuse de s'assurer, avec l'aide d'importants investissements étrangers ce qu'ils (les Portugais) n'ont su s'assurer par la force des armes, soit, la domination perpétuelle du Mozambique.

CABORA BASSA: UNE FAVEUR FAITE À LA RHODÉSIE

Le Conseil national d'exportation de la Rhodésie estime que le commerce qui se rattache à la construction du barrage s'élève à 125 millions. La route entre le barrage et Salisbury, l'importante ville la plus proche, a été remise à neuf; la Rhodésie a demandé l'autorisation d'établir une ligne aérienne qui se rende sur l'emplacement; en dernier lieu, il est évident que le régime Smith mise

beaucoup sur la proposition d'une voie navigable qui part des frontières de la Rhodésie et qui contourne le barrage pour aller jusqu'à l'océan Indien; il se servirait de cette voie comme débouché commercial. Tout ceci fait partie du mémoire et a été présenté accompagné de copies de communiqués radiophoniques provenant de Salisbury et tout semble indiquer que les Rhodésiens considèrent le barrage de Cabora Bassa comme étant un élément important à la croissance de leur économie.

PARTICIPATION DU CANADA: ALCAN ET SOCIÉTÉ REYNOLDS CABLE

Il nous semble évident que si les constructeurs du barrage sont coupables de promouvoir la puissance économique de la Rhodésie et du reste de l'Afrique australe dirigée par les blancs, et de faire obstacle à la lutte des Africains qui combattent pour leur libération, alors, nous devons considérer les fournisseurs de matériaux pour le barrage comme étant tout aussi coupables.

Le président de la société Alcan, M. Nathanael V. Davis a défendu le point de vue de la société en disant qu'à son avis «le commerce et l'investissement qui amènent une amélioration du niveau de vie et accroissent la compréhension mutuelle bénéficieront aux Africains et contribueront à leur progrès social et politique.» Mais le Mozambique et l'Angola sont des colonies qui sont gouvernées par une administration qu'une puissance coloniale a imposée de force aux Indigènes. Ce gouvernement profite du commerce et de l'investissement dont parle M. Davis.

Ceux qui soutiennent toujours que tout en retirant profit de leurs relations économiques avec l'Afrique australe, ils contribuent à transformer une mauvaise administration sont devenus nos plus ardents défenseurs de l'oppression raciale et coloniale. En vendant de l'aluminium au barrage de Cabora Bassa, l'Alcan et la Reynolds Cable ont beaucoup contribué à augmenter la crédibilité de la présence coloniale des Portugais en Afrique et à faire obstacle à cet appel à la liberté dans la partie méridionale de continent.

APPENDIX "BB"

Brief of The Law Union of Ontario and other interested lawyers on the legal consequences respecting Canadian companies' transactions with Quintas Y Quintas of Portugal relating to The Cabora Bassa Hydro-Electric Project, Mozambique

A Brief to the Standing Committee on External Affairs and National Defence

THE PROBLEM

Participation of two Canadian companies—Aluminum Company of Canada, Limited and Reynolds Cable Company, Limited—in the construction of a dam, Cabora Bassa, in Mozambique. The dam will significantly contribute to the consolidation of white supremacist rule in that part of Africa.

EFFECTS OF BENEFITS FROM THE DAM

African leaders such as President Kenneth Kaunda of Zambia and President Julius Nyerere of Tanzania, have fervently opposed Cabora Bassa, although each of their respective countries stand to benefit economically from the dam.

African leaders are keenly aware of the political implications arising from the dam. It would break the sanctions against Rhodesia as a consequence of the exports it would generate from Rhodesia and by the sale of power to Rhodesia. It would stabilize the economics of the white supremacist African states of Mozambique, Rhodesia and South Africa. It would, as a consequence of its economic benefits, further entrench the power of White Minority Rule. It would strengthen the efforts of the Portuguese to establish White Minority Rule in Mozambique, since the Portuguese predict the dam will secure an influx of up to one million white settlers.

NATURE OF THE DAM

A brief sketch of the dam's potential engenders an appreciation of the political consequences of Cabora Bassa.

The dam will span the Zambezi River in Mozambique's Tete province, 60 miles from the Rhodesian border and 200 miles from Salisbury.

The dam will be the biggest in Africa, twice the size of Kariba Dam and 70 percent bigger than Egypt's Aswan. The dam wall will be 550 feet high and at its crest, 1,000 feet long. At full capacity the dam will generate 4,000 megawatts, or 17,000 million kilowatt hours a year.

The effect on population stimulated by the dam is a factor that is inordinately critical in assessing the political ramifications. The Portuguese authorities plan to remove and "resettle" 24,000 Mozambicans from the land to be flooded. Indeed, this "resettling" is presently taking place. At the same time the Portuguese are encouraging one million whites to emigrate from Portugal to help create the African Rhur which the colonial regime hopes to build around Cabora Bassa.

Southern Africa, led by South Africa, is drawing together to solidify the rule of white supremacists, and the dam is a vital part of their solidification. Power from the dam will be fed into a super continental power grid together with power from other projects that will embrace the whole of South Africa. The unification of

APPENDICE "BB"

Mémoire de l'Union des avocats de l'Ontario et d'autres avocats intéressés sur les conséquences juridiques concernant les transactions des sociétés canadiennes avec Quintas et Quintas du Portugal relatives au projet Hydro électrique de Cabora Bassa, Mozambique.

Mémoire présenté au comité permanent des Affaires étrangères de la défense nationale

LE PROBLÈME

La participation de deux sociétés canadiennes—*Aluminum Company of Canada*, et la *Limited and Reynolds Company Limited*—dans la construction d'un barrage à Cabora Bassa, Mozambique. Le barrage contribuera d'une manière importante à la consolidation du règne de la suprématie blanche dans cette partie de l'Afrique.

AVANTAGES RÉSULTANT DE LA CONSTRUCTION DU BARRAGE: LEURS EFFETS.

Les leaders africains tel que le président Kenneth Kaunda de la Zambie et le président Julius Nyerere de la Tanzanie se sont opposés avec force au barrage de Cabora Bassa quoique chacun de leurs pays respectifs doivent bénéficier du point de vue économique de la construction du barrage.

Les leaders africains se rendent parfaitement compte des implications politiques qui résulteront de la construction de ce barrage. Il constituera une rupture, une sanction contre la Rhodésie et en conséquence des exportations qu'il produira à partir de la Rhodésie et par la vente d'électricité à la Rhodésie. Il stabilisera l'économie des états africains à suprématie blanche de Mozambique, Rhodésie et Afrique du sud. La conséquence de ces avantages économiques, sera qu'il renforcera le pouvoir du règne de la minorité blanche. Il renforcera les efforts des Portugais établi la règle de la minorité blanche en Mozambique, étant donné que les Portugais président que le barrage permettra l'arrivée de jusqu'à un million de colons blancs.

NATURE DU BARRAGE

Un bref aperçu du potentiel du barrage permettra une appréciation des conséquences politiques de ce barrage à Cabora Bassa.

Le barrage traversera le Zambèze dans la province. Tete de Mozambique, à 60 milles de la frontière rhodésienne et à 200 milles de Salisbury.

Le barrage sera le plus grand d'Afrique, deux fois la taille du barrage de Kariba et 70 p. 100 plus important que le barrage s'Aswan en Egypte. Le mur du barrage sera de 550 pieds de haut et d'une longueur de 1000 pieds à son sommet. A plein rendement, le barrage produira 4,000 megawatts ou 17,000 millions de kilowatt heures par année.

L'effet sur la population qui résultera du barrage est un facteur qui produit beaucoup de critiques en évaluant les ramifications politiques. Les autorités pro portugaises projettent de déplacer et de «replacer» 24,000 habitants de la Mozambique du terrain qui doit être inondé. En vérité, ce «replacement» est actuellement en cours. En même temps les Portugais encouragent 1 million de blancs à immigrer au Portugal pour créer la Rhur afri-

white supremacist powers in South Africa is already developed in military and economic matters.

South African troops are fighting alongside Rhodesian troops in Zimbabwe. South African planes are bombing villages in Angola.

The political implications of Cabora Bassa are severe and devastating to the struggle of the native people of South Africa for their freedom.

The construction of Cabora Bassa Dam effects the very results that the United Nations Resolutions and Canadian Regulations are specifically designed to prevent. Any participation in the construction of Cabora Bassa by a Canadian person or corporation can be a violation of International Law, a contravention of United Nations resolutions and an infraction of Canadian domestic law.

CANADIAN DOMESTIC LAW

The United Nations Rhodesia Regulations became part of Canadian law on December 20, 1968 by Order in Council P.C., 1968-2339. These regulations were passed in pursuance of Canada's obligation under the United Nations Charter, Article 25.

Any violation by a Canadian citizen or company incorporated in Canada of the UN Rhodesia Regulations (hereafter referred to as the Regulations) subjects the violator to the penalties set out in the Regulations to be enforced through Canadian judicial process in the same manner as a violation of any federal law (such as the Criminal Code). Thereby to violate the Regulations is to commit a crime, punishable in Canada.

In order to assess whether the activities of the two named Canadian companies constitute a criminal offence, it is necessary to examine their activities in light of the specific prohibitions of the Regulations.

1. Activities that involve the Regulations

Each company will sell approximately 6,000 metric tons of aluminum rod to Quintas y Quintas of Portugal. This Portuguese company will manufacture wire and cable from the rods for the construction of Cabora Bassa Dam in Portuguese Mozambique.

2. The Regulations

To establish a violation of the Regulations a nexus between the activities of a Canadian citizen or company and a resultant impact on the Rhodesian economy must be established.

It is submitted that the activities of the companies constitute a violation of the following sections of the Regulations; Section 3 (2), Section 4, Section 5 and Section 6 (2).

Important Definitions of terms in the United Nations Rhodesia Regulations:

(1) "Persons" means in respect of the doing of any act or thing in any place outside Canada means a Canadian citizen or a Canadian corporation; and

(2) Under the regulations section 2(a) "business" in respect of goods means the business of manufacturing, transporting, purchasing, supplying, selling, storing or dealing in those goods.

(3) Goods includes anything but (Section 3(3)) medical supplies, news material, educational equipment and materials for use in schools, universities or

caine que le régime colonial espère construire aux alentours de Cabora Bassa.

L'Afrique méridionale, sous la direction de l'Afrique du sud, se rassemble pour consolider le règne de la suprématie blanche, et le barrage est une partie essentielle de cette consolidation. L'électricité provenant du barrage sera déversée dans un réseau supercontinental en même temps que l'électricité provenant d'autres projets qui incluent l'ensemble de l'Afrique du sud. L'unification des pouvoirs des éléments de suprématie blancs en Afrique du sud de réalise déjà dans les affaires militaires et économiques.

Les troupes sud-africaines combattent au côté des troupes rhodésiennes à Zimbabwe. Les avions sud-africains bombardent les villages en Angola.

Les conséquences politiques entraînées par la construction du barrage de Cabora Bassa sont importantes et terribles pour la lutte des peuples autochtones d'Afrique qui luttent pour leur liberté.

La construction du barrage de Cabora Bassa aboutit à produire les résultats que les résolutions des Nations Unies et les règlements canadiens ont spécifiquement essayé d'empêcher. Toute participation à la construction de Cabora Bassa par une personne ou une cité canadienne peut être une violation du droit international, une violation des résolutions des Nations Unies et une infraction du droit intérieur canadien.

LE DROIT INTÉRIEUR CANADIEN

Les règlements des Nations Unies concernant la Rhodésie sont devenus un élément du droit canadien le 20 décembre 1968 par l'Ordre en conseil P.C., 1968-2339. Ces règlements furent adoptés en application de l'obligation du Canada en vertu de la Charte des Nations Unies, article 25.

Toute infraction de la part d'un citoyen canadien ou d'une société constituée au Canada des règlements des Nations Unies sur la Rhodésie (appelés les Règlements) soumet le contrevenant aux sanctions prévues dans les règlements devant être mis en application par la procédure canadienne de la même façon que toute infraction à la loi fédérale (comme pour le Code pénal). En conséquence, toute infraction aux règlements est un crime passible de sanctions au Canada.

Pour déterminer si les activités des compagnies canadiennes mentionnées constituent un délit criminel, il faut examiner leurs activités à la lumière des interdictions particulières des Règlements.

1. Activités concernant les règlements

Chaque société vendra environ 6,000 tonnes métriques de barres d'aluminium à Quintas y Quintas du Portugal. Cette société portugaise fabriquera à partir des barres des fils et des câbles pour la construction du barrage de Cabora Bassa au Mozambique portugais.

2. Règlements

Pour établir un délit aux règlements, un lien doit être établie entre l'activité d'une société ou d'un citoyen canadiens et la répercussion qui en résulte sur l'économie rhodésienne.

other educational institutions, or books, newspapers, magazines or periodicals.

Thus the scope of business transactions is extremely broad. Any business in any goods except those goods aforementioned, is contemplated by the regulations.

Submissions re: Section 3(2).

Section 3(2) "No person shall knowingly do anything in Canada or any other place, to promote or that is calculated to promote the sale or supply of any goods that are outside Rhodesia to any person in Rhodesia."

Section 3(2) is extremely broad. It prohibits not only sales by Canadians to Rhodesia, but as well prohibits anything done in Canada, or any other place to promote or that is calculated to promote the sale or supply of any goods outside Rhodesia to any person in Rhodesia.

Thus a violation of Section 3(2) with respect to these companies' supply of 12,000 metric tons of aluminum rod to a Portuguese company involves establishing:

- (1) that these rods are to be used in the construction of Cabora Bassa;
- (2) that the construction of Cabora Bassa will result in the promotion of sales of goods outside Rhodesia to Rhodesia;
- (3) that the corporations know:
 - (a) that the sale of the rods to the Portuguese company will be used in the construction of the Cabora Bassa Dam, and
 - (b) that the construction of Cabora Bassa will promote the sale of goods outside Rhodesia to persons in Rhodesia.

Re (1)—These Canadian companies are dealing directly with Quintas y Quintas, a Portuguese company. The Portuguese company has contracted to supply wire and cable fabricated from aluminum rods for the construction of Cabora Bassa. Quintas y Quintas, to supply the necessary wire and cable for the dam, must rely on its supply of aluminum rods from Alcan and Reynolds. Therefore, these materials are being used in the construction of Cabora Bassa.

Re (2)—There can be little doubt that the construction of the dam will result in promoting or calculating to promote the sale of goods outside Rhodesia to Rhodesia. In the United Nations Regulations "goods" is defined to include everything but (section 3(3)) medical supplies, news material, educational equipment and materials for use in schools, universities, or other educational institutions, or books, newspapers, magazines or periodicals. It is submitted that in the absence of specific definitions of what constitutes "goods", any economic advantage accruing to Rhodesia as a consequence of a sale may constitute a "good".

Hydro-electric power generated by the dam constitutes a "good" within the intent of section 3(2). Rhodesia, no longer able to meet her expanding power needs from the Kariba Dam is slated to participate in power benefits emanating from Cabora Bassa. The reasons for the fruition of the plans to construct Cabora Bassa stem from the agreements of South Africa and Rhodesia to purchase large portions of the power generated by the dam.

The words of J. C. Graylin, Chairman of Rhodesia's National Export Council bear witness to the import of

Il est proposé que l'activité des compagnies constitue une violation des articles suivants des Règlements: article 3(2), article 4, article 5, et article 6(2).

Définitions importantes des termes dans les règlements des Nations Unies sur la Rhodesie:

- (1) Le terme «personne» désigne, en rapport à toute action commise à l'extérieur du Canada, un citoyen canadien ou une société canadienne; et
- (2) En vertu de l'article 2(a) des règlements, «affaires» concernant des biens désigne la fabrication, le transport, l'achat, la fourniture, la vente, l'entreposage ou la concession de ces biens.
- (3) Le terme biens comprend tout bien, sauf (article 3(3)) matériel médical, journalistique, éducatif et matériel pour utilisation dans des écoles, des universités ou dans toute autre institution d'éducation, ou livres, journaux, magazines ou périodiques.

Ainsi donc, l'éventail des transactions commerciales et industrielles est extrêmement étendu. Toute entreprise concernant des biens quelconques, sauf ceux qui sont ci-haut mentionnés est soumise aux règlements.

Optique concernant: Article 3(2)

«Personne ne devra consciemment faire quoi que ce soit au Canada ou ailleurs pour encourager directement ou indirectement la vente ou la fourniture de tout bien provenant de l'extérieur de la Rhodesie à toute personne étant en Rhodesie.»

L'article 3(2) est très général. Il défend non seulement des ventes par des Canadiens à la Rhodesie, mais encore toute action faite au Canada ou ailleurs dans le but d'encourager directement ou indirectement la vente ou la fourniture de tout bien provenant de l'extérieur de la Rhodesie à une personne étant en Rhodesie.

Donc, une violation de l'article (2) concernant la fourniture par ces compagnies de 12,000 tonnes métriques de barres d'aluminium à une compagnie portugaise complique l'établissement:

- (1) Que ces barres sont destinées à la construction de Cabora Bassa;
- (2) Que la construction de Cabora Bassa entraînera l'encouragement de la vente de biens provenant de la Rhodesie à la Rhodesie;
- (3) Que les sociétés savent:
 - (a) que la vente des barres à la compagnie portugaise serviront à la construction du barrage de Cabora Bassa et
 - (b) que la construction de Cabora Bassa encouragera la vente de biens provenant de l'extérieur de la Rhodesie à des personnes vivant à l'intérieur de la Rhodesie.

OBJET (1)— Ces compagnies canadiennes font directement affaires avec Quintas y Quintas compagnie portugaise. La société portugaise a entrepris de fournir des fils et les câbles fabriqués à partir des barres d'aluminium pour la construction de Cabora Bassa. Quintas y Quintas, pour pouvoir fournir les câbles et les fils nécessaires à la construction du barrage, doit se fier sur la fourniture de barres d'aluminium de l'Alcan et de Reynolds. En conséquence, ces matériaux servent à la construction de Cabora Bassa.

Cabora Bassa for Rhodesia. "This (Cabora Bassa) promises to be a field with long term prospects and one which should now be cultivated and nurtured with a view to reaping the handsome harvest which will inevitably follow".

Cabora Bassa promotes the sale of power to Rhodesia.

Further evidence may be found in the following statements: A "Newsreel" Report broadcast by the Salisbury Home Service in English, 16:30 GMT (African Service) 29 December, 1967:

The Importance of the Cabora Bassa Project for Southern Africa

(Announcer:) According to recent reports, leading construction companies from many countries are rushing to secure the contracts to deal with the giant Cabora Bassa dam in Mozambique. Alex Hill reports. (Hill:) ... The Cabora Bassa dam will be built in the Zinland bulge of Mozambique between Malawi, Rhodesia and Zambia near Tete. It is expected to generate about 17,000 million kwh., double Kariba's output. ... The cost will be about 25,000,000 pounds and if all goes well, the Portuguese leader, Dr. Salazar, is expected to give the go-ahead to set the work in motion in the near future. Economists estimate that by 1972, power could be fed into the Mozambique, Rhodesian and Transvaal grids at a little over 0.1 South African cents a unit, which would make it the cheapest electricity in Africa. ...

The way planners see it, the generation of electricity will eventually have a small part in the overall plan to tame the Lower Zambezi. Their blueprint envisages a network of mines and factories, flanked by farms and forests. Geologists estimate that there is a (word indistinct) 12 miles long near Tete, iron deposits at Mozka and Moendi (phonetic) which could produce 1,000,000 tons a year, a 35,000,000 ton reserve of titanic ferrous magnetites from which (?radnium) can be produced, and areas of manganese, nickel, copper, fluorspar, chrome and asbestos.

With iron ore, electricity, and plenty of water available, the Portuguese will have the ingredients for steel industry and cheap nitrogenous fertiliser as a by-product. At the same time, cheap fertiliser, plenty of water and the rich local top soil could bring into production nearly 4,000,000 acres under irrigation—sugar, grains, citrus, vegetables, beef, jute and cotton. Another 2,100,000 acres of dry land farming and 1,000,000 acres of present and potential forest land would be available for resettlement. An ambitious plan has been put forward in Lisbon to send 1,000,000 workers from Portugal to help develop the valley.

The 1968 Report of the Rhodesian Secretary for Transport and Power, Lt.-Col. Leslie, included the following comment on the dam's potential for Rhodesia:

The Cabora Bassa project, as an important alternative source of power in prospect, received very careful consideration. A delegation of Rhodesian officials opened discussions with a Portuguese delegation in Salisbury during June and a second round of talks between the delegates took place in Lisbon in November, 1967. Indications then were that Cabora Bassa power might be available to Rhodesia by the

OPTIQUE (2)—Il ne peut y avoir de doute que la construction du barrage reviendra à encourager directement ou indirectement la vente de biens provenant de l'extérieur de la Rhodésie à la Rhodésie. Selon les règlements des Nations Unies, la définition du terme «bien» comprend toute réalité sauf, (article 3(3)) le matériel pour usage dans les écoles, les universités ou dans toute autre institution d'éducation, ou livres, journaux, magazines ou périodiques. Il est proposé que faute de toute définition bien déterminée de ce qui constitue des «biens», tout avantage économique provenant de la Rhodésie par la suite d'une vente constitue un «bien».

Le courant électrique produit par le barrage constitue «une marchandise» aux fins du paragraphe 2 de l'article 3. La Rhodésie, qui ne peut plus satisfaire ses besoins d'électricité en expansion à partir du barrage de Cariba doit participer aux avantages sur le plan de l'électricité provenant du barrage de Cabora Bassa. Les raisons de la réalisation des plans pour construire le barrage de Cabora Bassa proviennent de l'accord de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie d'acheter une partie importante d'électricité produite par le barrage.

Les paroles de J. C. Graylin, président du Conseil national à l'exportation de la Rhodésie souligne l'importance de Cabora Bassa pour ce pays. «Celui-ci (Cabora Bassa) promet d'être un champ avec des perspectives à long terme et un champ qui devrait être cultivé et soigné maintenant afin de récolter une moisson abondante qui en découlera inévitablement.»

Cabora Bassa permet la vente d'électricité à la Rhodésie.

Dans les déclarations qui suivent on peut trouver de nouveaux témoignages: Un rapport «de nouvelles» radio-diffusé par le service de Salisbury en anglais, à 16h.30 GMT (Service africain) le 29 décembre 1967 déclare:

L'importance du projet de Cabora Bassa pour l'Afrique méridionale

(Annonceur:) Suivant des rapports récents, des compagnies de construction importantes de différents pays cherchent à obtenir les contrats qui permettront d'édifier le barrage de Cabora Bassa à Mozambique, Alex Hill fait le rapport suivant:

(Hill:)...Le bassin de Cabora Bassa sera construit dans la faille intérieure de la Mozambique entre la Malawi, la Rhodésie et la Zambie, près de Tete. Il doit produire environ 17 millions de kwatts/heure, soit le double de la production du barrage de Kariba—le coût sera environ de 25 millions de livres et si tout va bien, le chef portugais, le docteur Salazar, doit donner le feu rouge pour commencer le travail dans un proche avenir. Les économistes estiment que vers 1972, l'électricité pourra être envoyée aux réseaux de la Mozambique, de la Rhodésie et du Transvaal à un peu plus de 0.1c. sud-africain, l'unité, ce qui en ferait l'électricité la moins chère d'Afrique. ...

D'après la manière dont les planificateurs voient la chose, la production d'électricité contribuera pour une faible partie seulement dans le plan global consistant à dompter le Sambèze inférieur. D'après leurs plans, on envisage un réseau de mines et d'usines, bordé de fermes et de forêts. Les géologues estiment qu'il y a un (mot mal prononcé) de 12 milles de long près de Tete, des dépôts de fer à Mozka et à Moendi (phonétique) qui pourrait produire un mil-

end of 1973 just in advance of a possible Rhodesian plant shortage in the first half of 1974. Further meetings are to be held.

The news story of negotiations was reported in Salisbury in the *Financial Times*, Wednesday, November 15, 1967.

Re (1) and (2)

To establish a violation of Section 3(2) it is not necessary to establish direct dealings between Canadians and Rhodesia, only to establish that activities by Canadians promote or are calculated to promote sales to Rhodesia. It is quite apparent that the construction of the dam results in promoting sales to Rhodesia. Therefore any Canadian company involved in the construction project or supply of materials for the construction of the dam acts in violation of Section 3(2) since that project promotes sales to Rhodesia. There are two possible interpretations of what activities of Canadians under Section 3(2) would involve a violation of Section 3(2):

(i) *Broad Interpretation:*

Consistent with the language of Section 3(2), there is no need to establish any direct dealings by Canadians with Cabora Bassa Dam or with Rhodesia to constitute an infraction of that section. The prohibited activity includes (1) "anything done in Canada, or (2) any other place that (3) promote or is calculated to promote the sale or supply of goods that are outside Rhodesia to Rhodesia."

(1) *Anything* cannot be narrowly interpreted, but must be interpreted in light of the entire section to mean any activity that promotes or is calculated to promote, sales ... is a prohibited activity.

Anything would therefore include assistance given by a Canadian to any person who acts to promote the sale of goods to Rhodesia. The activities of Canadians may be profitable or non-profitable, they may direct or indirect, the infraction arises when activities by Canadians result in the promotion of sales to Rhodesia.

(2) *Any Other Place*. Activities constituting the infraction need not take place in Canada. Thus, the supply, delivery, sale or other activity that ultimately promotes sales to Rhodesia may take place outside of Canada and still be covered by section 3(2).

(3) *Promotes or is Calculated to Promote Sales* ... an infraction of section 3(2) is not restricted to acts by Canadians that result in promotion of sales from Canada to Rhodesia. Any sale to Rhodesia by anyone that is promoted by Canadian activities involves an infraction of section 3(2).

If there is a causal link between the supply of materials to the Portuguese company and the promotion of sales to Rhodesia, Alcan and Reynolds have violated the prohibitions of section 3(2). This causal link is constituted by the use of the companies' materials in the construction of the dam, which in turn promotes sales of goods (power) to Rhodesia. ... Thus a Canadian activity (supply of materials for the construction of the dam) that involves a promotion of the sale or supply of goods (sale of power from the dam) to Rhodesia, violates section 3(2).

(ii) *Narrow Interpretation*

Section 3(2) only contemplates Canadians dealing directly with the construction of Cabora Bassa Dam. Since the companies are not dealing with Cabora Bassa

lion de tonnes par an, une réserve de 35 millions de tonnes de magnétites ferreuses titaniques desquelles on pourra produire du (radmium?) et des zones de manganèse, de nickel, de cuivre, de spatfluor, de chrome et d'amiante.

Ayant à leur disposition du minerai de fer, de l'électricité, et beaucoup d'eau, les Portugais auront de quoi constituer une industrie de l'acier et des engrais achetés bon marché comme sous-produits. En même temps, les engrais à bon marché, l'abondance de l'eau, et la riche couverture de sol de la région pourrait permettre la mise en production d'environ 4 millions d'acres au moyen de l'irrigation—de sucre, grains, citrons, légumes, bœuf, jute et coton. Il y aura en outre 2,100,000 hectares de terrain où l'on fera du dry farming et 1 million d'acres de terrain forestier actuel et potentiel pourront être utilisés pour établir de nouveau des colons. Un plan ambitieux a été élaboré à Lisbonne pour envoyer un million de travailleurs du Portugal pour aider à développer cette vallée.

Le rapport de 1968 du secrétaire rhodésien pour le transport et l'électricité, le lieutenant colonel Leslie, comprenait le commentaire suivant sur le potentiel du barrage pour la Rhodésie:

Le projet de Cabora Bassa, en tant que source importante d'électricité en perspective, a été étudié très soigneusement. Une délégation de fonctionnaires rhodésiens a commencé les discussions avec une délégation portugaise à Salisbury au cours du moins de juin et un second tour de discussions a eu lieu entre les délégués à Lisbonne en novembre 1967. On indique que l'électricité de Cabora Bassa pourrait être disponible pour la Rhodésie à la fin de 1973 juste avant une pénurie possible pour les usines de Rhodésie dans la première moitié de 1974. D'autres réunions doivent être tenues.

Le *Financial Times* de Salisbury a rapporté l'histoire des négociations, le mercredi 15 novembre 1967.

Objet: (1) et (2)

Pour établir une violation du paragraphe (2) de l'article 3 il n'est pas nécessaire qu'on établisse des rapports directs entre les Canadiens et la Rhodésie, mais seulement d'établir que les activités des Canadiens encouragent ou sont calculées à encourager les ventes à la Rhodésie. Il est tout à fait évident que la construction du barrage entraînera la promotion des ventes à la Rhodésie. Aussi toute compagnie canadienne impliquée dans le projet de construction ou dans la fourniture des matériaux pour la construction du barrage agit en violation du paragraphe (2) de l'article 3 étant donné que ce projet encourage les ventes à la Rhodésie. Il y a deux interprétations possibles concernant les activités des Canadiens en vertu du paragraphe (2) de l'article 3 qui impliqueraient une violation du paragraphe (2) de l'article 3:

(i) *Interprétation large:*

En conformité avec le langage du paragraphe (2) de l'article 3, il n'y a pas besoin d'établir des rapports commerciaux directs pour les Canadiens avec le barrage de Cabora Bassa ou avec la Rhodésie pour constituer une infraction à cet article. L'activité prohibée comprend (1) toute chose faite au Canada, ou (2) en tout autre lieu qui (3) encourage ou vise à encourager

but with a Portuguese company, it is not the companies that are involved in the activities (building of the dam) that result in promotion of sales to Rhodesia, but only the Portuguese company. This interpretation of Section 3(2) is both contrary to the language of the section as well as the spirit of the section.

If A is prohibited from dealing with B, A is also prohibited from dealing with C, if the transaction with C is merely a conduit for dealing with B.

Similarly, if any Canadian is prohibited from activities relating to the construction of Cabora Bassa, then they are also prohibited from dealing with a Portuguese company, when the Portuguese company is simply employed as a conduit for prohibited transactions with Cabora Bassa.

There would be neither sense nor substance to a prohibition that would be avoided simply by adding a middleman to the otherwise prohibited transaction. Neither the judiciary nor the international community can be fooled by such transparent devices.

Re (3)

The companies cannot profess, and do not profess, to deny their knowledge that:

- (a) their materials are being used for the construction of Cabora Bassa;
- (b) Cabora Bassa promotes the sale of goods to Rhodesia. It is therefore submitted to the companies in supplying materials to Quintas y Quintas violate section 3(2), since this transaction results in the promotion of sale or supply of goods to Rhodesia.

SUBMISSIONS RE SECTION 4

It is submitted that the companies' activities constitute a violation of Section 4.

"No person shall knowingly do anything outside Canada that causes or assists or is intended to cause or assist any shipment, transshipment or diversion of any goods (other than goods of the kind described in subsection (3) of section 3 to be made, from Canada or any other place, to Rhodesia".

The applicable provisions of section 4 are that: "no person shall knowingly do anything outside Canada that is intended to cause or assist any shipment or diversion of any goods to be made in any place, to Rhodesia."

The construction of Cabora Bassa will result in the shipment or diversion of goods (power) to Rhodesia. The companies, in supplying materials to Quintas y Quintas, assists in the construction of the dam.

As a consequence of these companies' assistance in the construction of the dam, these companies are party to the final diversion of shipment of power to Rhodesia, and therefore violate section 4.

SUBMISSIONS RE SECTION 5

It is submitted that the corporations' activities constitute a violation of Section 5.

"No person shall knowingly do anything, in Canada or any other place, that causes or assists or is intended to cause or assist any shipment, transshipment or diversion of any goods produced or manufactured in Rhodesia to be made, from Rhodesia or any other place, to any other place."

ger la vente ou la fourniture de marchandises qui se trouvent à l'extérieur de la Rhodésie à la Rhodésie."

(1) *Rien* ne peut être interprété à la légère; il faut interpréter à la lumière de l'article tout entier afin d'inclure toute activité qui favorise ou est calculée pour promouvoir les ventes... est une activité interdite.

Rien (qui signifie tout) inclut donc l'aide donnée par un Canadien à toute personne qui agit pour promouvoir la vente de biens à la Rhodésie. Les activités des Canadiens peuvent être lucratives ou non, elles peuvent être directes ou non, l'infraction existe quand les activités de Canadiens résultent dans la promotion de ventes à la Rhodésie.

(2) *Tout autre endroit*. Les activités qui constituent l'infraction n'ont pas à avoir lieu au Canada. Ainsi, l'approvisionnement, la livraison, la vente ou toute activité qui favorisent les ventes à la Rhodésie peuvent avoir lieu à l'extérieur du Canada et être inclus dans l'article 3 (2).

(3) *Favorise ou est calculé pour promouvoir les ventes...* Une infraction à l'article 3 (2) n'est pas restreinte aux actes commis par des Canadiens et qui résultent de la promotion de ventes du Canada à la Rhodésie. Toute vente à la Rhodésie par qui que ce soit et qui est favorisée par des activités canadiennes constitue une infraction à l'article 3 (2).

S'il y a un lien entre l'approvisionnement de matériaux aux sociétés portugaises et la promotion de ventes en Rhodésie, l'Alcan et la Reynolds violent les interdictions de l'article 3 (2). Le lien est constitué par l'usage des matériaux de compagnies dans la construction du barrage qui en retour favorise la vente de biens (pouvoir) à la Rhodésie... Ainsi, une activité canadienne (approvisionnement de matériaux pour la construction du barrage) qui met en cause une promotion de la vente ou de l'approvisionnement de biens (vente de pouvoir pour le barrage) à la Rhodésie, viole l'article 3 (2).

(ii) Interprétation étroite

L'article 3 (2) ne tient compte que des Canadiens directement en cause avec la construction du barrage Cabora Bassa. Puisque les sociétés ne font pas affaire avec Cabora Bassa mais avec une société portugaise. Ce ne sont pas les sociétés qui sont en cause dans les activités (construction du barrage) qui résultent en la promotion de ventes à la Rhodésie, mais seulement la société portugaise. Cette interprétation de l'article 3 (2) est contraire au langage de l'article tout comme à l'esprit de l'article.

S'il est interdit à la A de faire des affaires avec B, il est aussi interdit à A de faire des affaires avec C si ces transactions avec C ne sont qu'une porte pour traiter avec B.

Ainsi, si toutes activités relatives à la construction de Cabora Bassa sont interdites à tout Canadien, il est aussi interdit à ces derniers de faire des affaires avec une société portugaise quand la société portugaise n'est là que pour permettre des transactions interdites avec Cabora Bassa.

Une interdiction n'aurait aucun sens si le fait d'ajouter un tiers permettait d'arriver à ces fins. La collectivité juridique et internationale ne peuvent être lésées par des mesures aussi évidentes.

OBJET (3)

Les sociétés ne peuvent nier et ne nient pas savoir que:
a) leurs matériaux sont utilisés pour la construction de Cabora Bassa;

If the companies' activities constitute lending assistance to the construction of Cabora Bassa, then they are implicated in acts that assist the shipment of goods produced in Rhodesia to another place.

The lake to be formed by the dam will make the Zambezi River navigable 150 miles back to the Rhodesian border, thus providing Rhodesia with a valuable outlet to the sea. There are plans for building a harbour in the Zambezi Delta which will be connected by canal to the river further upstream and also an artificial port at Cuama near the Zambian border. Thus, through a series of locks by-passing the dam, the river will be navigable for barges from the Rhodesian frontier to the sea. These possibilities were pointed out in the radio broadcast of December 29, 1967, quoted above:

Alex Hill:

Another plan is to turn the Zambezi into a navigable waterway. Once the Cabora Bassa dam controls the flow of the river, it should be possible to build locks, lifts and short rail links. This will mean that barges with a draught of seven feet and carrying loads of 1,000 tons will be able to navigate from the Zambian border 500 miles away to rail lines with the Indian Ocean. Another plan is for the establishment of a new port at Cuama at the mouth of the river.

Announcer:

...Part of the Cabora Bassa lake will reach back as far as Rhodesia, and when the water is high it is expected to raise the level of the Mzongezi river.

Therefore, the activities of Alcan and Reynolds that assist in the construction of the dam, necessarily assist Rhodesian shipments of exports as a consequence of the navigable river created by the dam. This assistance of the companies constitutes a violation of Section 5.

SUBMISSION RE SECTION 6

It is submitted that the companies' activities constitute a violation of section 6 (2).

"No person shall knowingly do anything in Canada or any other place, to promote or that is calculated to promote the export from Rhodesia of any goods produced or manufactured in Rhodesia to any other place."

Rhodesia offers one of the best markets to acquire many of the supplies required for construction of Cabora Bassa. A Rhodesian National Export Council booklet, "The Way to Cabora Bassa" describes the project as "Surely one of the greatest opportunities to present itself to our industry for many years. Rhodesia is ideally placed to supply all the needs of Cabora Bassa community from foodstuffs to feed them, through clothing they will wear... up to the vast quantities of cement poured into the dam and the timber shuttering to contain it."

Thus the construction of the dam promotes and is calculated to promote the export from Rhodesia of goods manufactured in Rhodesia to another place (Mozambique).

On May 11, 1968, the Johannesburg Star reported the visit of the Rhodesian Minister of Transport and Power, Brigadier Andrew Dunlop, to Lisbon:

During his stay in Lisbon, Brigadier Dunlop held talks with officials concerned with the Cabora Bassa

b) Cabora Bassa favorise la vente de biens à la Rhodésie. Il est donc soumis que les sociétés en fournissant des matériaux à Quintas y Quintas violent l'article 3(2) puisque cette transaction favorise la vente ou l'approvisionnement de biens en Rhodésie.

SOUSSIONS CONCERNANT L'ARTICLE 4

Il est dans l'opinion que les activités de la compagnie constituent une violation de l'article 4.

«Aucune personne ne fera sciemment quoique ce soit à l'extérieur du Canada qui puisse occasionner ou aider ou a pour but d'aider ou d'occasionner des expéditions des transbordements ou des détournements de marchandises d'autres que celles énumérées dans le paragraphe (3) de l'article (3) à partir du Canada ou de tout autre endroit, vers la Rhodésie».

Les dispositions applicables de l'article 4 sont que:

«aucune personne ne fera sciemment quoique ce soit à l'extérieur du Canada qui a pour but d'occasionner ou d'aider toute expédition ou détournement de marchandises à quelque endroit que ce soit vers la Rhodésie.»

La construction du barrage de Cabora Bassa occasionnera l'expédition ou le détournement de marchandises (d'énergie électrique) vers la Rhodésie. Les compagnies, fournissant les matériaux à la société Quintas y Quintas aideront à la construction du barrage.

Comme conséquence de l'aide de cette compagnie dans la construction du barrage, cette compagnie participe au détournement final du transport de l'énergie hydro-électrique vers la Rhodésie, et par conséquent, viole l'article 4.

SOUSSIONS CONCERNANT L'ARTICLE 5

Il est allégué que les activités des sociétés constituent une violation de l'article 5.

«Aucune personne ne fera sciemment quoique ce soit, au Canada ou en quelque endroit que ce soit, qui puisse occasionner ou aider ou a pour but d'occasionner et d'aider toute expédition, transbordement ou détournement de marchandises produit ou fabriqué en Rhodésie, à partir de la Rhodésie à tout autre endroit, vers un endroit quelconque.»

Si les activités des compagnies consistent à accorder de l'aide pour la construction de Cabora Bassa, alors, ils sont impliqués dans des actes qui aident au transport de marchandises produits en Rhodésie vers un autre endroit.

Le lac qui sera formé après la construction de ce barrage rendra le Zambèze navigable sur une distance de 150 milles allant jusqu'à la frontière de la Rhodésie ainsi donnant à la Rhodésie un débouché précieux sur la mer. On projette de construire un port sur le delta du Zambèze qui sera relié par canal à la rivière plus loin en amont et également un port artificiel à Cuama près de la frontière de la Zambie. Ainsi donc, grâce à une série d'écluses contournant le barrage, la rivière sera navigable pour les péniches à partir de la frontière de la Rhodésie jusqu'à la mer. Ces possibilités ont été signalées dans l'émission de radio du 29 décembre 1967, citée ci-dessous:

Alex Hill:

Un autre projet consiste à rendre le Zambèze navigable. Lorsque le barrage de Cabora Bassa régularisera l'écoulement de la rivière, il devrait être possible de

dam. He thought Rhodesian manufacturing industries could do very well as suppliers to the builders of the dam, and cited cement and steel as examples.

Further, the values of such trade is estimated by the National Export Council at 125 million over five years.¹ This is to possibly an inflated figure, but the trade is bound to be substantial. Recently, the Rhodesian Transport Operators Association made an examination of the road between Salisbury and the dam which has now been widened and strengthened.² Moreover, Air Rhodesia has requested permission to open an air route to the nearest existing airport in the Province of Tete, where the Cabora Bassa is located and later to extend this line through to the dam itself.³

During the summer following the spring visit of Brigadier Dunlop to Lisbon, the following broadcast was monitored from Salisbury radio on July 15, 1968:

Rhodesia has a triple interest in this venture. The country must welcome the project, for its successful completion can only enhance the prospects for continued political stability and economic expansion in southern Africa. More immediately, Rhodesian firms should be well placed in the supply of goods and materials for the dam site for at least a foreseeable period of up to five years. Lastly, Rhodesia has a very real interest in the power that will be generated at Cabora Bassa, as with her economy expanding at its present rate and spurred on by sanctions, Rhodesia's requirements for industrial use alone will outstrip present suppliers by the early 1970's.

... Taken as a whole, the Cabora Bassa dam scheme paints a very bright picture indeed for political and economic interdependence for go-ahead southern Africa and will go far to demonstrate to the world the stability of the whole area.

Since the decision to embark on construction of the dam will require assurance that the vital materials such as aluminum rods will be available, Alcan and Reynolds (two of the few suppliers of such materials) transactions with Quintas y Quintas are crucial to the realization of Cabora Bassa.

Without the vital materials, there will be no construction on Cabora Bassa: no dam, no lucrative boom of exports from Rhodesia. Any construction or assistance to the construction of the dam is a promotion of Rhodesian exports.

Therefore, it is submitted that the activities of the Canadian companies relating to the construction of Cabora Bassa promotes the sale of Rhodesian exports and is therefore a violation of section 6(2).

SUMMARY OF VIOLATIONS

The United Nations Rhodesia Regulations were enacted to prevent the very activities pursued by our corporate nationals.

The broad language of especially sections 3 (2) and section 6 (2) is directed against and prohibits the sale of

construire des écluses, des biefs et des voies de raccordement. Cela veut dire que des péniches ayant un tirant d'eau de 7 pieds et transportant 1000 tonnes pourront naviguer à partir de la frontière de la Zambie située à 500 milles jusqu'aux lignes de chemins de fer reliant l'Océan Indien. Un autre projet consiste à établir un nouveau port à Cuama à l'embouchure de la rivière. L'Annonceur:

Une partie du lac Cabora Bassa s'étendra jusqu'à la Rhodésie, et lorsque les eaux seront à leur crue on s'attend à ce qu'elles élèvent le niveau de la rivière Mzongezi soit élevé.

Par conséquent, les activités d'Alcan et Reynolds qui aident à la construction du barrage, aident nécessairement à l'expédition des exportations rhodésiennes à la suite de l'existence du fleuve navigable créé par le barrage. Cette aide des entreprises constitue une violation de l'article 5.

PÉTITIONS CONCERNANT L'ARTICLE 6

Il est signalé que les activités des entreprises constituent une violation de l'article 6 (2).

«Aucune personne n'agira volontairement au Canada ou dans tout autre pays, pour promouvoir ou ce qui est calculé pour promouvoir de Rhodésie l'exportation vers tout autre pays, de marchandises produites ou fabriquées en Rhodésie.

La Rhodésie offre l'un des meilleurs marchés pour l'acquisition de plusieurs de fournitures nécessaires à la construction de Cabora Bassa. une brochure du «Rhodesian National Export Council» intitulé «Vers Cabora Bassa» décrit le projet comme étant sans aucun doute l'une des opportunités les plus importantes qui se soit présentée à notre industrie depuis plusieurs années. La Rhodésie est très bien placée pour subvenir aux besoins de toute la collectivité de Cabora Bassa, depuis la fourniture de produits alimentaires pour les nourrir, les vêtements qu'ils devront porter... jusqu'aux énormes quantités de ciment qui sera utilisé pour l'édification du barrage et l'armature de bois pour le contenir.

Ainsi la construction du barrage stimule et vise à stimuler à partir de la Rhodésie l'exportation vers un autre pays (Mozambique) des marchandises fabriquées en Rhodésie.

Le 11 mai 1968, «le Johannesburg Star» a mentionné la visite à Lisbonne du ministre rhodésien des transports et de l'Énergie, monsieur le brigadier Andrew Dunlop:

Au cours de son séjour à Lisbonne, monsieur le brigadier Dunlop a eu des conversations avec les personnalités s'occupant de la construction du barrage de Cabora Bassa. Il a pensé que les industries rhodésiennes de fabrication pourraient réaliser de gros profits en tant que fournisseurs aux constructeurs du barrage, et il a cité le ciment et l'acier comme exemple.

D'autre part, le Conseil national des exportations évalue un tel commerce à 125 millions de livres au cours d'une période de cinq ans.¹ Il est possible que ce chiffre soit exagéré, mais les transactions seront certainement importantes. Récemment, l'Association rhodésienne des entrepreneurs des transports ont effectué une étude de la route reliant Salisbury au barrage, qui a été maintenant élargie

¹ Rhodesian Journal of Economics, September 1968.

² African Development, November 1969 and February 1970.

³ Marchés Tropicaux et Méditerranéens, January 24, 1970.

¹ Rhodesian Journal of Economics, sept. 68

aluminium rods by them for the construction of Cabora Bassa.

ESCAPE CLAUSE

No person commits an offence under these Regulations by doing an act or thing prohibited by these Regulations if, before he does such act or thing, the Minister of Trade and Commerce certifies to him in writing that, in the opinion of the Minister, United Nations Security Council resolution 253 (1968) of May 29, 1968, did not intend that the doing of such act or thing be prohibited.

The Minister of Trade and Commerce may exculpate Alcan and Reynolds from any liability for violation of the Regulations under section 13 (2). It is submitted that an examination of the United Nations Security Council Resolution 253 (1968) in light of the Companies' activities denies the prospect of exculpation from prosecution under the saving provisions of section 13 (2) of the Regulations.

It is impossible to be "of the opinion" that Alcan and Reynolds are not acting in contravention of the intentions of the U.N. resolutions. Section 13 (2) is inapplicable.

PENALTIES FOR VIOLATIONS OF CANADIAN UNITED NATIONS RHODESIA REGULATIONS

Every person who violates any provision of the Regulations is guilty of an offence and liable,

- (a) upon summary conviction, to a fine not exceeding two hundred dollars or to a term of imprisonment not exceeding three months or to both; or
- (b) upon indictment, to a fine not exceeding five thousand dollars or to a term of imprisonment not exceeding five years or to both.

The primary responsibility lies with the Minister of Justice of Canada to initiate prosecutions under the Regulations. Canada as a member of the United Nations has a legal as well as a moral obligation to abide by her international responsibilities. Canada has undertaken to ensure that the laws promulgated in the international community are not only enacted but enforced within Canadian borders.

INTERNATIONAL LAW

The United Nations Rhodesia Regulations were enacted in Canada in accordance with Canada's obligation under Article 25 of the United Nations Charter. The Regulations were established to give effect to the resolution of the United Nations dated May 29, 1968;

- (a) reaffirmed that the present situation in Rhodesia constitutes a threat to international peace and security; and
- (b) decided upon certain measures to be employed to give effect to its decisions in the resolution and has called upon all members of the United Nations to apply such measures.

Large corporations in Italy, Sweden and England faced with regulations similar to the Canadian regulations were forced to withdraw from participation in Cabora Bassa.

Canada is obligated by the Charter of the United Nations and by International Law to prevent any Canadian corporation participating in any manner in the construction of Cabora Bassa.

et consolidée. En outre, Air Rhodésie a demandé la permission d'ouvrir une route aérienne vers l'aéroport le plus proche se trouvant dans la province de Tete, où le Cabora Bassa se trouve et ultérieurement de prolonger cette ligne jusqu'à barrage lui-même.

Durant l'été faisant suite au printemps qui fut marqué par la visite à Lisbonne de brigadier Dunlop, l'émission suivante fut diffusée le 15 juillet 1968 à la radio de Salisbury:

La Rhodésie a un triple intérêt dans l'exécution de cette entreprise. Notre pays doit accueillir favorablement le projet, le succès de son achèvement ne peut que renforcer les perspectives de stabilité politique continue et l'expansion économique dans le sud de l'Afrique. Actuellement, les entreprises rhodésiennes devraient être en bonne position pour la fourniture de marchandises et de matériaux pour l'édification du barrage pendant une période prévisible de moins 5 ans. Finalement, la rhodésie s'intéresse réellement à l'énergie qui sera produite à Cabora Bassa, vu que son économie se développant au rythme actuel est stimulée par les sanctions, les besoins de la Rhodésie dans le domaine industriel seulement dépassent les possibilités des fournisseurs actuels vers le début des années 70.

... Considéré dans son ensemble, le projet de barrage à Cabora Bassa projette une image très flatteuse de l'interdépendance politique et économique des régions dynamiques du sud de l'Afrique et prouvera au monde la stabilité de toute la région.

Puisque la décision d'entreprendre la construction du barrage exigera l'assurance que les matériaux essentiels telles que les barres d'aluminium seront disponibles, les transactions d'Alcan et Reynolds (deux des rares fournisseurs de tels matériaux) avec Quintas y Quintas sont d'importance cruciale pour la réalisation du projet de Cabora Bassa.

Sans les matériaux essentiels, il n'y aura pas de construction à Cabora Bassa, pas de barrage, pas d'effort lucratif des exportations rhodésiennes. Toute construction ou toute aide à la construction du barrage est une promotion des exportations rhodésiennes.

Par conséquent, il est signalé que les activités des entreprises canadiennes concernant la construction du barrage de Cabora Bassa stimule la vente des exportations rhodésiennes et sont par conséquent une violation de l'article 6 (2).

RÉSUMÉ DES INFRACTIONS

Les Règlements de Rhodésie des Nations unies ont été adoptés afin d'empêcher les activités que poursuivent nos sociétés nationales.

De façon générale, l'article 3 (2) et l'article 6 (2) vise et défend la vente de bâtonnets d'aluminium par ces sociétés pour la construction du barrage de Cabora Bassa.

CLAUSE DE SAUVEGARDE

Personne ne commet d'infraction en vertu de ces Règlements en faisant une chose ou une action défendue par des Règlements si, avant de faire une action de ce genre ou une chose de ce genre, le ministre du Commerce lui certifie par écrit que, selon le ministre, la résolution

² African Development, novembre 69 et février 70

³ Marchés Tropicaux et Méditerranéens, January 24, 1970.

The United Nations has repeatedly reiterated its unequivocal opposition to the construction of Cabora Bassa.

During the 25th Regular Session of the General Assembly in 1970 the following resolutions were passed during plenary meetings:

(1) Resolution 2703. Vote: 85 in favour, 11 against.

SUBJECT: Activities of foreign economic and other interests which are impeding the implementation of the Declaration on the granting of independence to colonial countries and peoples in Southern Rhodesia, Namibia and Territories under Portuguese domination and in all other territories under colonial domination and efforts to eliminate colonialism apartheid and racial discrimination in southern Africa.

The General Assembly...

Condemns the present activities and operating methods of foreign economic and other interests in the Territories under colonial domination.

Condemns in particular the construction of the Cabora Bassa project, which is contrary to the vital interests of the people of Mozambique and represents a plot designed to perpetuate the domination, exploitation and oppression of the peoples of this part of Africa by the Government of Portugal and the minority racist regimes of South Africa and Southern Rhodesia, and which would lead to international tensions.

Requests the colonial Powers and States concerned, whose companies are participants in the construction of the Cabora Bassa project, to withdraw their support from the scheme and put an end to the participation of their companies in the project;

Requests the colonial Powers and States concerned, whose companies and nationals are engaged in such activities, to comply fully with the provisions of General Assembly Resolutions 2288 (xxii) of 7 December 1967, 2425 (xxiii) of 18 December 1968, and 2554 (xxiv) of 12 December 1969, and also to adopt effective measures to prevent new investments, particularly in southern Africa, which run counter to the above-mentioned resolutions.

(2) Resolution 2707; Vote: 94 in favour; 6 against.

SUBJECT: Question of territories under Portuguese Administration.

The General Assembly,

Having heard the question of Territories under Portuguese domination,

Having heard the statements of the petitioners, (See A/C 4/SR 1888, 1889, 1892 and 1897)

Having examined the chapter of the report of the Special Committee on the Situation with regard to the Implementation of the Declaration of the Granting of Independence to Colonial Countries and Peoples relating to the question of Territories under Portuguese domination (A/8023/Add. 3, Chapter vii) and the report of the Special Committee's Delegation of Observers to the International Conference in support of the Peoples of Portuguese Colonies, held in Rome, Italy, from 27 to 29 June 1970...

Welcomes the action taken by the financial groups in certain States to withdraw their participation in the Cabora Bassa project, but requests the Governments which have not yet done so to withdraw from the activities relating to the Cabora Bassa project in

253 (1968) du 29 mai 1968, du Conseil de la sécurité des Nations unies n'avait pas l'intention de défendre une action de ce genre ou une chose de ce genre.

Le ministre de l'Industrie et du Commerce peut disculper Alcan et Reynolds de toute responsabilité d'infraction des Règlements en vertu de l'article 13 (2). Il est proposé qu'un examen de la résolution 253 (1968) du Conseil de sécurité des Nations unies à la lumière des activités des sociétés nie le projet d'exonération de poursuite en vertu des dispositions de l'article 13 (2) des Règlements.

Il est impossible d'être «d'opinion» que l'Alcan et Reynolds n'agissent pas à l'encontre des intentions des résolutions des Nations Unies. L'article 13 (2) n'est pas applicable.

PÉNALITÉS CONCERNANT LES INFRACTIONS AUX RÈGLEMENTS CANADIENS DES NATIONS UNIES À L'ÉGARD DE LA RHODÉSIE

Toute personne qui fait une infraction à toute stipulation des Règlements est coupable d'une offense et est responsable

- a) sur condamnation sommaire, à une amende ne dépassant pas \$200 ou à un terme d'emprisonnement ne dépassant pas trois mois ou aux deux; ou
- b) sur inculpation, à une amende ne dépassant pas \$5,000 ou à un terme d'emprisonnement ne dépassant pas cinq ans ou aux deux.

La première responsabilité demeure auprès du ministre de la Justice du Canada d'amorcer les poursuites en vertu des Règlements. Le Canada en tant que membre des Nations unies a une obligation légale ainsi que morale de se conformer à ses responsabilités internationales. Le Canada a entrepris de voir à ce que les lois promulguées dans la communauté internationale ne soient pas seulement adoptées mais aussi appliquées en deçà des limites territoriales canadiennes.

Les Règlements des Nations unies concernant la Rhodésie ont été adoptés au Canada en accord avec l'obligation du Canada en vertu de l'article 25 de la Charte des Nations unies. Les règlements ont été établis afin de donner effet à la résolution des Nations unies datée du 29 mai 1968.

- a) a réaffirmé que la situation actuelle en Rhodésie constitue une menace à la paix internationale et la sécurité; et
- b) a décidé selon certaines mesures devant être employées de donner effet à ses décisions dans la résolution et a demandé à tous les membres des Nations unies d'appliquer des mesures de ce genre.

Les corporations importantes en Italie, en Suède et en Angleterre qui ont fait face à des règlements semblables aux règlements canadiens ont été obligées de se retirer de leur participation au projet de Cabora Bassa.

Le Canada est obligé par la Charte des Nations unies et par le droit international d'empêcher toute corporation canadienne de participer de façon que ce soit à la construction de Cabora Bassa.

Les Nations unies ont réitéré à de nombreuses reprises leur opposition non équivoque à la construction du barrage de Cabora Bassa.

Au cours de la 25^e session régulière de l'Assemblée générale en 1970 les résolutions suivantes ont été passées au cours des réunions plénières:

- (1) Résolution 2703. Vote: 85 en faveur, 11 contre. Sujet: Les activités des intérêts étrangers économi-

Mozambique and the Cunene River Basin project in Angola and to take all necessary measures to prevent the participation therein of any companies or individuals under their jurisdiction.

The paramount reason underlying the opposition of the United Nations to Cabora Bassa stems from the beneficial economic impact generated by the dam flowing to Rhodesia.

In an effort to thwart the threat the world peace fostered by the activities of white supremacist governments in southern Africa, the United Nations sought to break the power of the White minority government of Rhodesia through economic sanctions. In order to establish effective economic sanctions against Rhodesia, all member states were directed to enact and enforce regulations prohibiting any transaction by a citizen or corporation of that state that might ultimately benefit Rhodesia. To this end, states enacted as part of their national law in accordance with their obligations to the corporate decisions of the United Nations, regulations similar to the Canadian United Nations Rhodesia Regulations. These regulations contemplate the very activity that Alcan and Reynolds are pursuing.

It cannot be disputed that the actions of the Canadian corporate nationals contribute to the construction of Cabora Bassa, an action that the United Nations has overwhelmingly condemned. It cannot be disputed that the dam confers direct economic benefits to Rhodesia, either as a consequence of hydro-electric power supplied to Rhodesia, or as a consequence of the lucrative export markets made available to Rhodesia. The dam significantly thwarts the effectiveness of the economic sanctions.

The dam enables Rhodesia to persevere, notwithstanding the United Nations economic sanctions.

Any participation or contribution to the construction of the Cabora Bassa is a breach of the United Nations economic sanctions and is therefore a breach of all national legislation enacted in pursuance of each member state's obligation to give national effect to the levy of economic sanctions against Rhodesia.

Canada's obligation to the United Nations is not fulfilled by the mere enactment of regulations into domestic law.

Fundamental to compliance with Canadian international commitments is that all laws enacted in accordance with obligations arising from membership in the United Nations be enforced in good faith.

Canada must enforce the regulations. Failure to enforce the regulations suggests that the enactment was merely a facade, and any intentions by Canada to comply with the spirit of the collective decision of the United Nations were fraudulent.

Finally, aside from international law, the government has a responsibility to ensure that all laws of Canada are properly enforced.

The United Nations Rhodesia Regulations are valid national legislation. The Government of Canada, acting through the Attorney-General is bound to prosecute all violations of the regulations in the same manner as violations of any provision of other federal legislation.

RECOMMENDATION

The Standing Committee on External Affairs and National Defense should make such recommendations as are necessary to ensure that Canada's legal and moral

ques et autres qui empêchent l'implantation de la déclaration lors de l'indépendance des pays coloniaux et des peuples en Rhodésie du Sud, en Namibia et en territoires sous la domination portugaise et dans tous les autres territoires sous domination coloniale et les efforts afin d'éliminer l'apartheid colonialiste et la discrimination raciale en Afrique du sud.

L'Assemblée générale...

Condamne les activités actuelles et les méthodes d'exploitation des intérêts étrangers économiques et autres dans les territoires sous domination coloniale.

Condamne en particulier la construction du projet de Cabora Bassa, qui est contraire aux intérêts vitaux du peuple de Mozambique et représente un complot visant à perpétuer la domination, l'exploitation et l'oppression des peuples de cette partie de l'Afrique par le gouvernement du Portugal et les régimes minoritaires racistes d'Afrique du Sud et de Rhodésie du Sud et ce qui entraînerait des tensions internationales.

Demande aux Puissances coloniales et aux États en question, dont les compagnies participent à la construction du barrage Cabora Bassa, de retirer leur appui du projet et faire cesser la participation de leur compagnie dans ce projet;

Demande aux Puissances coloniales et aux États en question, dont les compagnies et les citoyens participent à ces activités, de se conformer pleinement aux provisions des Résolutions 2288 de l'Assemblée générale (xxii) du 7 décembre 1967, 2425 (xxiii) du 18 décembre 1968, et 2554 (xxiv) du 12 décembre 1969, et aussi d'adopter des mesures efficaces pour empêcher de nouveaux investissements, particulièrement en Afrique du Sud qui vont à l'encontre des résolutions ci-dessus mentionnées.

a) Résolution 2707; Mise aux voix: 94 voix contre 6.

SUJET: La question des territoires sous l'administration portugaise.

L'assemblée générale,

Ayant entendu la question des territoires sous la domination portugaise,

Ayant entendu les déclarations des pétitionnaires, (voir A/C 4/SR 1888, 1889, 1892 et 1897)

Ayant examiné le chapitre du rapport du Comité spécial sur la situation concernant la mise en vigueur de la Déclaration sur l'octroi de l'indépendance aux pays coloniaux et aux peuples coloniaux ayant trait à la question des territoires sous la domination portugaise (A/8023/Add. 3 chapitre vii) et le rapport de la délégation des observateurs du Comité spécial à la conférence internationale à l'appui des peuples des colonies portugaises, tenue à Rome, en Italie, du 27 au 29 juin 1970...

Accueille avec bienveillance les mesures prises par certains groupes financiers dans certains États de retirer leur participation au projet Cabora Bassa, mais demande aux gouvernements qui ne l'ont pas déjà fait de se retirer des activités relatives au projet Cabora Bassa au Mozambique et du projet de la rivière Cunene en Angola et de prendre toutes les mesures nécessaires pour empêcher la participation de toutes compagnies ou de tous individus relevant de leur compétence.

La raison principale de l'opposition des Nations Unies au projet Cabora Bassa provient des effets économiques

position regarding any support whatsoever to the Cabora Bassa project preserves our international credibility.

avantageux provenant du fait que le barrage s'écoule en Rhodésie.

Dans un effort pour étouffer la menace à la paix mondiale nourrie par les activités des gouvernements blancs en Afrique du Sud, les Nations Unies ont cherché à briser le pouvoir du gouvernement minoritaire blanc en Rhodésie par des sanctions économiques. En vue d'établir des sanctions économiques efficaces contre la Rhodésie, on a demandé à tous les États membres d'adopter et de mettre en vigueur des règlements interdisant toute transaction par un citoyen ou une société de cet État qui pourrait, en fin de compte, être avantageuse à la Rhodésie. A cette fin, certains États ont adopté comme faisant partie de leur loi nationale, conformément à leurs obligations aux décisions des Nations Unies, des règlements semblables aux règlements canadiens des Nations Unies sur la Rhodésie. Ces règlements visent l'activité même que Alcan et Reynolds poursuivent.

Il est hors de doute que les actions de la société canadienne participent à la construction du projet Cabora Bassa, un geste que les Nations Unies condamnent avec véhémence. Il est hors de doute que ce barrage apporte des avantages économiques à la Rhodésie, soit par l'énergie hydroélectrique qu'il fournit à la Rhodésie ou encore par les marchés d'exportation lucratifs qu'il met à la disposition de la Rhodésie. Ce barrage enraie l'efficacité des sanctions économiques.

Ce barrage permet à la Rhodésie de persévérer en dépit des sanctions économiques des Nations Unies.

Toute participation ou contribution à la construction du barrage de Cabora Bassa est une infraction aux sanctions économiques des Nations Unies et, par conséquent, est une infraction à toute loi nationale adoptée en conformité à l'obligation pour chaque État membre de mettre en vigueur des sanctions économiques contre la Rhodésie.

Les obligations du Canada envers les États-Unis ne sont pas remplies par la simple adoption de règlements intégrés à ces lois nationales.

En principe, le respect des engagements canadiens sur le plan international c'est que toute loi adoptée conformément aux obligations suscitées par son adhésion aux Nations Unies soit mise en vigueur de bonne foi.

Le Canada doit mettre ces règlements en vigueur. Le fait que ce pays n'applique pas les règlements suppose que l'adoption de ces règlements n'était qu'une façade et que toute intention de la part du Canada de se conformer à l'esprit de la décision collective des Nations Unies était une fraude.

Finalement, en plus du Droit international, le gouvernement doit assurer que toutes les lois du Canada soient appliquées de façon appropriée.

Le règlement des Nations Unies sur la Rhodésie est une loi nationale valide. Le gouvernement du Canada par le truchement de son procureur général doit punir toute infraction aux règlements de la même façon que toute infraction à une disposition d'une autre loi fédérale.

RECOMMANDATION

Le Comité permanent sur les Affaires extérieures et la Défense nationale doit faire les recommandations nécessaires pour assurer que la position morale et légale du Canada à l'égard de tout appui, quel qu'il soit, au projet Cabora Bassa conserve notre crédibilité internationale. Veuillez agréer, messieurs, mes salutations distinguées.

APPENDIX "CC-1"

Brief to the Standing Committee of External Affairs and National Defence of the House of Commons by the Committee on the Church and International Affairs on the United Church of Canada as a supplement to a brief from the Canadian Council of Churches

The Committee on the Church and International Affairs of the United Church of Canada wishes to commend the Standing Committee of External Affairs and National Defence of the House of Commons for inviting Canadian citizens to take part in public discussion of the Government's foreign policy review. This democratic process is one of the things that makes us hopeful about the future of Canada.

In response to the Standing Committee's invitation, we wish first of all to associate ourselves with the submission of the Committee on International Affairs of the Canadian Council of Churches, regarding the general principles on which Canada's foreign policy is based. We would emphasize the concern of The Canadian Council of Churches that when the promotion of social justice appears to conflict with Canadian economic interests, the Government tends to give priority to those economic interests. This betrayal of principle has implications for the quality of life not only of the people in the developing countries, but of Canadians too. The International Development Section of "Foreign Policy for Canadians" itself spells out these implications:—

"The increasing awareness of poverty in the developing countries will thus be imposed upon a Canadian society in which concern for the welfare of others is one of the central values. To ignore that awareness would therefore be tantamount to a repression to a form of society in which the values of that society are inverted at its boundary. On the other hand, to recognize and act on the awareness would, in a real sense, reflect, extend, and reinforce those values which are central to a creation of the kind of society which Canadians wish for themselves. A society able to ignore poverty abroad will find it much easier to ignore it at home; a society concerned about poverty and development abroad will be concerned about poverty and development at home. We could not create a truly just society within Canada if we were not prepared to play our part in the creation of a more just world society. Thus our foreign policy in this field becomes the continuation of our domestic policy."

(p. 9 of International Development Section of Foreign Policy for Canadians)

Any full application of the principle stated in this paragraph would mean that we would greatly increase our contributions to aid both at home and abroad. We would, accordingly, urge the Government to reconsider the balance between economic growth and social justice in its foreign policy, and to recognize in deed as well as in words the prior claim for social justice in today's world.

We would point specifically to inadequacy in the application of the principle of social justice in the foreign policy review's treatment of Southern Africa, of the Caribbean, and of Latin America.

Southern Africa

We welcome the decision of the Canadian Government to open a diplomatic mission in one of the independent

APPENDICE «CC-1»

Mémoire présenté au comité permanent de la Chambre des Communes sur les affaires extérieures et la défense nationale par le comité sur l'Église et les affaires extérieures de l'Église Unie du Canada, en supplément à un mémoire soumis par le Conseil des Églises du Canada.

Le Comité sur l'Église et les Affaires extérieures de l'Église unie du Canada voudrait recommander au Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale de la Chambre des communes qu'il invite les citoyens canadiens à prendre part aux discussions publiques concernant le réexamen de la politique étrangère du gouvernement. Ce phénomène démocratique est une des choses qui nous donne de l'espoir pour l'avenir du Canada.

En réponse à l'invitation du Comité permanent, nous voudrions tout d'abord nous associer au mémoire présenté par le Comité sur les Affaires extérieures du Conseil des Églises du Canada, relatif aux principes généraux sur lesquels se fonde la politique étrangère du Canada. Nous voudrions souligner que le Conseil des Églises du Canada déplore que, lorsque la promotion de la justice sociale semble entrer en conflit avec les intérêts économiques canadiens, le gouvernement ait tendance à donner la priorité à ces derniers. Cette trahison de principe se répercute non seulement sur la qualité de la vie des populations des pays en voie de développement, mais aussi sur celle des Canadiens. Le volume de «Politique étrangère au service des Canadiens» qui est consacré au développement international mentionne d'ailleurs ces répercussions:

«La conscience gradissante de la pauvreté dans les pays en voie de développement s'imposera ainsi à une société canadienne où le souci du bien-être des autres est une valeur fondamentale. Ignorer cette conscience équivaudrait à vouloir retourner à une forme de société où les valeurs communautaires n'ont de sens qu'à l'intérieur de ses frontières. Par contre, reconnaître cette conscience et agir en conséquence serait en réalité traduire, étendre et raffermir ces valeurs, essentielles à la création du genre de société à laquelle les Canadiens aspirent eux-mêmes. Une société qui se permet d'ignorer la pauvreté à l'étranger pourra plus facilement l'ignorer chez elle; une société qui se préoccupe de la pauvreté et du développement à l'étranger s'occupera de la pauvreté et du développement chez elle. Nous ne parviendrons pas à créer une société véritablement juste au Canada même, si nous ne sommes pas prêts à faire notre part pour la création d'une société mondiale plus juste. Ainsi, notre politique extérieure dans ce domaine devient un prolongement de notre politique nationale.»

(pages 9 et 10 du volume sur le Développement international de la Politique étrangère au service des Canadiens)

Si l'on veut appliquer complètement le principe énoncé dans ce paragraphe, il faudrait que nous augmentions considérablement nos dépenses d'aide, tant au Canada qu'à l'étranger. Par conséquent, nous demandons au gouvernement que dans sa politique étrangère, il reconsidère l'équilibre entre la croissance économique et la justice sociale, et qu'il reconnaisse en pratique comme en théorie le besoin fondamental de justice sociale dans le monde d'aujourd'hui.

states bordering on Southern Africa to "demonstrate its continuing support of the course of freedom and equality in Southern Africa." The expressed intention of offering "Further economic assistance to black African states of the area and to increase Canadian contributions to the U.N. Educational Training Program for Southern Africa" are meaningful contributions to social and economic justice in the area. The Canadian Government's recent decision to divest itself of its South African holdings of the Polymer Crown Corporation gives proper emphasis to the social justice theme in its foreign policy formation.

However, the character of oppression in Southern Africa and the firm and forthright condemnation of that oppression by the Canadian Government render these initiatives severely inadequate. Canadian industries, public or private, operating within the Republic of South Africa reinforce the economic strength of the regime and must conform to her apartheid laws. This practice belies the values expressed by Canadian society, and cannot under present conditions be reconciled with the principles of social justice.

We wish to draw attention to one further aspect of Canada's increasing involvement in Southern Africa—the construction of the Cabora Bassa Dam in Mozambique. Since the building of this dam would have major political implications for the whole of Southern Africa, it cannot be viewed as being without relevance to our foreign policy. Because Rhodesia would supply materials for the building of the dam and would be a major user of the power it would ultimately generate, its construction and its operation would contravene the UN sanctions against Rhodesia. The planned settlement of one million Portuguese, following the irrigation of the area, would have obvious political consequences. Finally, the republic of South Africa which would be a major investor in the dam and a main recipient of its power output, would be bound to feel itself all the more committed to the maintenance of white rule in Mozambique if the dam were built.

It has become, in fact, a test case of the integrity of Western condemnation of apartheid and we urge the Standing Committee to review this question, asking itself in particular whether Canada's firm rejection of apartheid and its condemnation of the white majority regimes in South Africa will be credible if we do not also dissuade Canadian firms from involvement in a project which would significantly reinforce and strengthen those regimes.

Canadas' Foreign Policy Toward Latin America and The Caribbean

Our concern for economic and social justice also impels us to look for much greater attention to be paid to our share of development aid for Latin America and for a closer examination of our present programs of assistance to our Commonwealth partners in the Caribbean. We are pleased to note that there is a growing recognition of our need to look much farther south than the USA, and would strongly urge that in this area, as in Africa, the immediate expansion of Canadian economic interests should not be permitted to outweigh considerations of social justice.

Our concern for a better quality of life for ourselves as Canadians, as well as for the peoples of the Caribbean and of South American countries, requires that our national and foreign policies should pay more heed to the

Nous voudrions tout particulièrement faire remarquer que le Livre blanc applique inégalement le principe de la justice sociale à l'Afrique australe, aux Antilles, et à l'Amérique latine.

L'Afrique australe

Nous approuvons la décision du gouvernement canadien d'établir une mission diplomatique dans l'un des États indépendants limitrophes de l'Afrique australe pour «réitérer son appui à la cause de la liberté et de l'égalité en Afrique australe.» Son intention explicite «de renforcer ses liens avec les États indépendants de l'Afrique noire et d'accroître sa contribution au programme d'éducation et de formation des Nations Unies pour les Sud-Africains», représente une contribution significative à la justice sociale et économique dans cette région. La récente décision du gouvernement canadien de renoncer à sa participation en Afrique du Sud dans la société *Polymer* montre bien l'importance qu'il accorde au thème de la justice sociale dans sa politique étrangère.

Cependant, le régime d'oppression de l'Afrique Australe et la condamnation ferme et sans équivoque de cette oppression par le gouvernement canadien rend ces initiatives insuffisantes. Les industries canadiennes, nationales ou privées, qui fonctionnent dans la République d'Afrique du sud renforcent la puissance économique du régime et doivent se conformer à ces lois discriminatoires. Cette pratique trahit les valeurs exprimées par la Société canadienne, et ne peut, dans les conditions actuelles, être conciliée avec les principes de la justice sociale.

Nous voudrions attirer l'attention sur un autre aspect de l'engagement croissant du Canada en Afrique Australe—la construction du barrage de Cabora Bassa, au Mozambique. Étant donné que la construction de ce barrage doit avoir des répercussions politiques importantes dans toute l'Afrique Australe, on ne peut nier qu'elle soit liée à notre politique étrangère. Étant donné que la Rhodesie fournira des matériaux de construction pour le barrage et qu'elle sera l'un des principaux utilisateurs de l'électricité qu'il fournira, sa construction et son fonctionnement iraient à l'encontre des sanctions qu'a prises les Nations-Unies contre la Rhodesie. L'établissement prévu d'un million de Portugais, lorsque la région sera irriguée, aurait des conséquences politiques évidentes. Enfin, la République d'Afrique du Sud, qui serait un des principaux investisseurs et l'un des plus grands utilisateurs de l'électricité de ce barrage, risquerait de se sentir encore plus obligée de maintenir un régime blanc au Mozambique, si le barrage était construit.

En réalité, il s'agit maintenant d'une mise à l'épreuve de l'intégrité de la condamnation de l'apartheid par le monde occidental et nous recommandons au Comité permanent de revoir cette question et de se demander notamment si le rejet de l'apartheid par le Canada et sa condamnation des régimes à majorité blanche en Afrique du sud pourraient être dignes de foi, si l'on ne dissuade pas aussi les sociétés canadiennes de s'engager dans un projet qui renforcerait considérablement ces régimes.

La politique étrangère du Canada à l'égard de l'Amérique latine et des Antilles

Notre volonté de justice sociale et économique nous oblige aussi à demander que l'on accorde beaucoup plus d'attention à notre participation à l'aide au développement de l'Amérique latine, et que l'on examine de plus près nos programmes d'aide actuels, destinés à nos partenaires du Commonwealth dans les Antilles. Nous remar-

way in which both the Canadian government and private companies carry on business in these countries. In its editorial of April 3rd, 1970, the conservative Cali Colombia newspaper, *Occidente*, accused Canadians and other industrialized people of hypocrisy when they claim that their aid projects are for any purpose other than to stimulate their own economies.

INTERNATIONAL DEVELOPMENT

The United Church of Canada passed a resolution on this subject in February, 1971, which has already been forwarded to the Government.

The conclusions drawn from the First Development Decade reveal the total inadequacy of the traditional development programs defined in economic terms and underscore the urgency for greater emphasis to be given human need. We urge the Canadian Government to adopt the campaign for development cooperation which the Pearson Commission On International Development and most other authorities have concluded is imperative.

CANADA AND THE UNITED STATES

We should also like to comment on what appears to us to be a serious omission in the delineation of a Canadian foreign policy position: the failure to formulate a clear statement on Canada's relationship with the United States. This relationship is the predominant and pervasive concern of Canadians from coast to coast. Although reference is made to the impact which "the economic and technological ascendancy of the United States" will continue to have on all aspects of Canadian life, it would seem to us that a balanced review would require that a much clearer direction be indicated than we find in the general statements that future developments "will control" and that "active pursuit of trade diversification and technological cooperation with Europe and other developed countries will be needed to provide countervailing factors." (p. 24, *Foreign Policy for Canadians*)

We should have a clear and specific outlining of the limits and the terms within which Canada can achieve a national community less controlled by American interests and priorities. By setting these limits and terms for ourselves according to the values we choose, we shall gain new national self-respect and maturity.

The Committee on the Church and International Affairs of the United Church of Canada urges our Government to reconsider the foregoing aspects of the *Foreign Policy for Canadians* in the light of these comments.

quons avec plaisir que l'on reconnaît de plus en plus que nous devons nous intéresser à des pays plus méridionaux que les États-Unis, et nous recommandons vivement que dans cette région, comme en Afrique, on ne permette pas à l'expansion immédiate des intérêts économiques canadiens de l'emporter sur les considérations de justice sociale.

Notre recherche d'une meilleure qualité pour nous-mêmes, en tant que Canadiens, ainsi que pour les populations des pays des Antilles et de l'Amérique du sud, exige que nos politiques nationales et étrangères accordent plus d'attention à la manière dont le gouvernement canadien et les sociétés privées prennent leurs affaires dans ces pays. Dans son éditorial du 3 avril 1970, *Occidente*, le journal conservateur de Cali Colombia, a accusé le Canada et d'autres pays industrialisés d'hypocrisie, lorsqu'ils soutiennent que leurs projets d'aide n'ont d'autres objectifs que de stimuler leurs propres économies.

DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

L'église Unie du Canada a adopté une résolution à ce propos, en février 1971, résolution qui a déjà été adressée au gouvernement.

Les conclusions tirées de la première décennie de développement révèlent que les programmes traditionnels de développement définis en termes économiques sont entièrement inadaptés, et souligne qu'il est nécessaire d'accorder une plus grande attention aux besoins humains. Nous recommandons au gouvernement canadien d'adopter la campagne de coopération au titre du développement qui est absolument impérative, aux yeux de la Commission Pearson sur le développement international et de la plupart des autres autorités.

LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS

Nous voudrions aussi faire quelques remarques au sujet de ce qui nous semble être une grave omission dans l'esquisse de l'attitude que devrait prendre la politique étrangère au Canada: on n'y trouve rien de précis quant aux relations du Canada avec les États-Unis. Ces relations font l'objet des principales préoccupations des Canadiens, dans tout le pays. On fait allusion à l'influence que «la prédominance économique et technique que les États-Unis» continueront d'avoir sur tous les aspects de la vie canadienne. Cependant, il nous semble qu'une révision équilibrée exigerait que l'on indique une orientation plus précise que celle dont les déclarations générales disent qu'elle sera contrôlée par la pollution future et qu'une politique active de diversification du commerce et de coopération technologique avec les pays développés d'Europe et d'ailleurs, sera nécessaire pour maintenir l'équilibre». (page 24, *Politique étrangère au service des Canadiens*)

Nous voudrions que l'on définisse plus clairement et plus précisément les limites et les conditions dans lesquelles le Canada peut arriver à soustraire sa communauté nationale aux priorités et aux intérêts américains. Si nous établissons nous-mêmes ces limites et ces conditions conformément aux valeurs que nous choisirons, nous parviendrons à une nouvelle fierté et à une nouvelle maturité nationale.

Le Comité sur l'église et les affaires extérieures de l'Église unie du Canada recommande au gouvernement de réexaminer, à la lumière de ces commentaires, les aspects de la *politique étrangère au service des Canadiens* que nous venons de mentionner.

APPENDIX "CC-2"

Submission of The Committee on International Affairs of The Canadian Council of Churches in Response to the Government's Paper on Canadian Foreign Policy

The Government's Paper on Foreign Policy enunciates principles and makes many affirmations which we believe should commend themselves to all thoughtful citizens of this country. We have had the opportunity to discuss the material with the Hon. Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs, at a one-day Churchmen's Seminar held in Toronto, Saturday, January 30, 1971. This proved a very useful exercise in elucidating the general position and approach taken by the Government.

In the light of our discussion with Mr. Sharp, we would make the following submission to encourage the Government in the direction which the Minister's explanatory remarks indicated as constituting the Government's real intent but which, we believe, does not come through as clearly and strongly in the Paper itself. Our particular concern is in regard to the possible unfortunate interpretation which might be put on what appears to be the determining principle of the Government's position and general stance—that Canada's foreign policy must be based primarily on this nation's narrow self-interest.

It is true that any realistic assessment of a national Government's primary responsibility must conclude that it is to achieve the fullest possible well-being of its own citizens. A nation and its governmental machinery is not a church which in the very nature of its life must have a catholic or universal outlook and objective if it is to fulfill its proper function and retain its credibility. To claim otherwise would be to fall into sentimentality and demand of a nation more than it is constituted to achieve.

At the same time, any nation which claims to stand within the general framework of the Christian tradition should at least be sensitive to and influenced by the essential truth of the Christian gospel in interpreting and implementing its basic responsibility of achieving the fullest possible well-being of its own citizens. A value system is involved in this process. Our concern is that the presentation which the Paper sets forth could be understood to mean that "fullest possible well-being" is to be interpreted as an individual and national prosperity conceived almost exclusively in terms of economic growth, physical security, national independence and cultural enrichment. Surely something is missing here if an adequate expression of what constitutes "fullest possible well-being" is being sought.

Any mature conception of human well-being must include the clear recognition that in the long run our own well-being cannot be defined in a way that adversely affects the dignity, self-respect and self-determination of others anywhere in the world. Our national life cannot be deemed healthy, happy and enjoyable if it is achieved at the expense of others or if it simply accepts in perpetuity a relative gap between affluence and poverty.

In today's world of instant global intercommunication which makes impossible ignorance of the conditions under which fellow human beings live and the reasons for the ever-widening gap between affluence and poverty, no one can be regarded as in a state of fullest possible well-being who consciously thrives through the privation

APPENDICE «CC-2»

Proposition soumise par le Comité sur les Affaires Internationales du Conseil Canadien des Églises en réponse au Livre blanc du gouvernement sur la politique étrangère du Canada

Le Livre Blanc du Gouvernement sur la politique étrangère énonce des principes, et avance de nombreuses affirmations, qui, selon nous, devraient rencontrer l'approbation de tous les citoyens réfléchis de notre pays. Nous avons eu l'occasion d'en discuter le contenu avec l'honorable Mitchell Sharp, Secrétaire d'État aux Affaires extérieures, lors d'un séminaire d'hommes d'Église qui s'est tenu à Toronto le samedi 30 janvier 1971. Cette discussion a largement contribué à éclaircir le point de vue et la position d'ensemble du Gouvernement.

A la lumière de notre conversation avec M. Sharp, nous voudrions soumettre la proposition qui suit au Gouvernement. Nous voudrions ainsi l'encourager dans la direction qui, selon les explications du Ministre, constitue l'intention véritable du Gouvernement, mais qui, selon nous, n'apparaît pas avec la même clarté et la même force dans le Livre Blanc lui-même. Nous craignons spécialement qu'on puisse interpréter dans un sens malheureux ce qui apparaît être le principe déterminant dans la position d'ensemble du Gouvernement—à savoir, que la politique étrangère du Canada doit être fondée avant tout sur l'étroit intérêt personnel de notre nation.

Il est vrai que toute estimation réaliste de la responsabilité première d'un Gouvernement national doit nécessairement conclure que celle-ci consiste à accomplir le plus grand bien-être possible pour ses citoyens. Une nation, avec son appareil gouvernemental, diffère d'une Église, laquelle, dans la nature même de sa vie, doit posséder une perspective et un objectif «catholiques» ou universels, si elle veut remplir sa fonction propre et conserver sa crédibilité. Prétendre le contraire serait tomber dans la sentimentalité et exiger d'une nation plus qu'elle n'est susceptible d'accomplir.

En même temps, toute nation qui prétend se situer dans le cadre général de la tradition chrétienne devrait au moins être sensible au message de l'Évangile. Elle devrait se laisser influencer par celui-ci lorsqu'elle interprète et met en œuvre sa responsabilité fondamentale, qui est d'accomplir le plus grand bien-être possible pour ses propres citoyens. C'est un système de valeurs qui est ici impliqué. Nous croyons que la présentation du Livre Blanc puisse être comprise comme une indication que «le plus grand bien-être possible» consiste en une prospérité individuelle et nationale qui serait conçue presque exclusivement en termes de croissance économique, de sécurité matérielle, d'indépendance nationale et d'enrichissement culturel. Assurément, quelque chose fait ici défaut, s'il est vrai qu'on cherche une expression adéquate de ce qui constitue «le plus grand bien-être possible.»

Toute conception adulte du bien-être humain doit nécessairement reconnaître qu'en fin de compte, notre propre bien-être ne saurait être défini d'une façon qui soit préjudiciable à la dignité, à la fierté et à la liberté d'autrui, n'importe où dans le monde. Notre vie nationale ne saurait être jugée saine et heureuse si elle se réalise aux dépens des autres ou si elle accepte simplement, à tout

of others or makes his essential decisions in life entirely on the basis of what will contribute to his own welfare. In reality, modern man must rise to the maturity of seeing his own fullest well-being inextricably linked with that of his fellow humans if he is to survive as a truly human being or if, indeed, he is to survive at all. And the recognition of this must arise, not as an expression of "enlightened self-interest" but as a positive realization of what truly human existence is all about.

It is true that the Government's Paper rightly deals with this theme of human, national and global interdependence and says many good things about it. The sections, "The Rich-Poor Nation Imbalance" (p. 25 ff), "Technological progress and Environmental problems" (p. 26 ff), and "Social Justice" (p. 35 ff) in the first booklet are particularly notable in this regard. Our concern is that the expression of this theme should be somewhat stronger and more positive than in its present form to indicate more clearly that the Government and people of Canada are firmly committed to a foreign policy unambiguously founded on the principle that this nation will play its full role as a responsible member of the world community and will be guided by this principle in all its planning, decision-making and action.

We believe that this is essentially the position which the Paper seeks to express and Mr. Sharp's elucidation referred to above has strengthened us in this belief. In regard to such matters as peace and security, economic growth and prosperity, human well-being including the ecological concern for the total and global environment, cultural enrichment and intelligent co-operation in using and developing responsibly the resources of the earth for the benefit of all mankind, the universal note has been struck and we would commend the Government for the breadth of its vision and its sense of national responsibility in this regard.

Our concern is simply that the Paper might be further clarified and strengthened as an expression of national foreign policy by some additional interpretation to avoid any unfortunate misinterpretation which might lead to the conclusion that, in final analysis, Canada is only interested in the rest of the world in so far as it can contribute to our own self-interest narrowly conceived. We believe that Canadians should be prepared to rise to a higher, more mature, global challenge than that and that both church and government have the responsibility of helping them to do so, even when, at certain points, following such a course might mean acting *against* our self-interest in its narrow meaning.

We respectfully offer these suggestions together with our commendation for the positive spirit and aims of the Paper and the assurance of our encouragement and support of any effort to strengthen and develop a role for Canada in today's world in which all Canadians can take justifiable pride.

jamais, un écart relatif entre l'abondance et la pauvreté.

Les rapides moyens de communication du monde actuel nous interdisent d'ignorer les conditions dans lesquelles vivent des êtres humains qui sont nos frères, et les raisons qui expliquent l'écart toujours croissant entre l'abondance et la pauvreté. Nul ne saurait donc être considéré comme bénéficiant du plus grand bien-être possible si sa prospérité résulte consciemment de la privation d'autrui, ou s'il prend les décisions essentielles de son existence sur la seule base de ce qui contribuera à sa propre satisfaction. En réalité, l'homme moderne doit accéder à la maturité et bien voir que son plus grand bien-être personnel est inextricablement lié à celui d'autrui, s'il veut survivre en tant qu'être véritablement *humain*—si, en fait, il veut tout simplement survivre. Et la reconnaissance de cette vérité ne doit pas être l'expression d'un «intérêt personnel éclairé». Elle doit être prise de conscience positive de la valeur de l'existence véritablement humaine.

Il est vrai que le Livre blanc du Gouvernement traite avec raison ce thème de l'interdépendance humaine, nationale et universelle, et qu'il dit beaucoup de choses pertinentes à ce sujet. Les sections du premier fascicule intitulées «Déséquilibre national entre les riches et les pauvres» (pp. 25 sq.), «Progrès technique et problèmes du milieu naturel» (pp. 26 sq.), et «Justice et sociale» (pp. 35 sq.) sont particulièrement remarquables à cet égard. Mais nous persistons à penser que ce thème devrait être exprimé de façon sensiblement plus forte et positive que sous sa forme présente. On indiquerait ainsi plus clairement que le Gouvernement et le peuple canadiens sont fermement engagés dans une politique étrangère fondée sans ambiguïté sur ce principe: notre nation est disposée à jouer son plein rôle de membre responsable dans une communauté mondiale, et se laissera guider par un tel principe dans tous ses projets, ses décisions et ses actions.

Nous sommes convaincus que telle est, pour l'essentiel, la position que le Livre blanc veut exprimer, et les éclaircissements de M. Sharp, auxquels nous avons fait allusion plus haut, nous ont renforcés dans cette conviction. L'accent de l'universalité a bien été mis sur des sujets tels que la paix et la sécurité, la croissance et la prospérité économiques, le bien-être humain accompagné du souci écologique pour la totalité du milieu naturel, l'enrichissement culturel et la coopération intelligente dans l'usage et le développement responsables des ressources de la terre pour le bénéfice de toute l'humanité. Nous aimerions louer le Gouvernement pour l'ampleur de sa vision et son sens de responsabilité nationale à cet égard.

Nous aimerions simplement que le Livre blanc fût davantage clarifié et renforcé en tant qu'il exprime la politique étrangère de la nation. Des précisions supplémentaires écarteraient le danger d'une interprétation erronée qui amènerait à conclure qu'en dernière analyse, le Canada ne s'intéresse au reste du monde que dans la mesure où celui-ci peut contribuer à notre propre intérêt personnel, conçu en termes étroits. Nous croyons que les Canadiens devraient être prêts à relever un défi plus ambitieux, plus adulte, plus universel, et que le Gouvernement comme l'Église ont la responsabilité de les y aider, même lorsque, sur certains points, poursuivre une telle ligne signifierait agir *contre* notre intérêt personnel au sens étroit.

C'est respectueusement que nous soumettons les présentes suggestions, en même temps que notre approbation de l'esprit et des objectifs positifs du Livre blanc. Nous apporterons notre encouragement et notre appui à tout effort visant à renforcer et à développer pour le Canada, dans le monde d'aujourd'hui, un rôle qui puisse remplir tous les Canadiens d'une juste fierté.

APPENDIX "DD"

CANADIAN POLICY ON SOUTHERN AFRICA:
THE ISSUE OF VIOLENCE.

A BRIEF PREPARED BY THE DEVELOPMENT
EDUCATION CENTRE TORONTO, MAY, 1971

INTRODUCTION

It is a matter of prime concern to us that Canadian policy on Southern Africa should be derived from an intensive analysis of the structural nature of the situation there and its relationship to Canada, and from an examination of the human dimensions of apartheid and colonial rule. It is our feeling that to this point Canadian policy has been dominated by a narrow self-interest which has obscured and mis-represented the reality. This to some extent may account for the gaps between our theory and our actions, and between our definitions of the situation and its future and the actual events that arise from it.

Given the necessity for national policy to be made on the basis of national interest, it is nonetheless the case that national interest can only be defined on the basis of the nature and clarity of our understanding of the external reality. On every hand we are presented with the necessity of choice: How are our values and aspirations to be expressed in the external context? What future will we pursue in the world (or will we continue to allow the future to simply arrive upon us)? What real choices about the future does the world provide us or allow us to make? We feel that it is of crucial importance that the Canadian position *vis-à-vis* Southern Africa be explored and developed within the context of such questions. It is again of crucial importance that the medium by which this position is developed will be such that it will allow such questions to be pre-eminent.

On the basis of these perceptions, it is our intention here to present a brief analysis in a manner which we hope will lend itself to a serious and rather open-ended examination of Canada's involvement in, and relationship to, Southern Africa. Recommendations arise from this analysis more as a further articulation of the analysis and the implication than as an attempt to urge the adoption of particular alternative actions disguised as solutions.

Our analysis here is limited, thematic and hypothetical. That is to say, it is concerned primarily with apartheid rule in South Africa, with violence, and with the future. Our decision to proceed in this manner is based on the following assumptions:

In terms of the defense of white-minority rule and colonialism in Southern Africa, South Africa is now the most important actor and, by means of a variety of involvements and strategies, will increasingly be so in the future;

—In terms of both the defense of white-minority rule and colonialism and the attempts to alleviate or end it, violence is not the most critical factor or variable effecting the lives of most of the people of South (and Southern) Africa. It is also the factor which Canadian public opinion is least prepared to deal with;

—Whereas the situation in South (and Southern) Africa is of little practical import in, is far divorced from, the lives of most Canadians, it will not remain so in the future. Therefore, Canadian policy on this issue (as

APPENDICE «DD»

LA POLITIQUE CANADIENNE EN
AFRIQUE AUSTRALE:

LA QUESTION DE LA VIOLENCE

Mémoire préparé par
le Centre pour la
promotion de l'éducation
Toronto, mai 1971

INTRODUCTION

Il est pour nous de la plus haute importance que la politique du Canada à l'égard de l'Afrique Australe soit établie à partir d'une analyse intensive de la situation fondamentale de cette région et ses rapports avec le Canada, et d'un examen des dimensions humaines de l'apartheid et de la domination coloniale. Nous croyons que la politique canadienne a été jusqu'à maintenant dominée par un égotisme étroit qui a obscurci et faussé la réalité. Cette situation peut dans une certaine mesure expliquer l'écart entre notre théorie et nos actions, et entre nos définitions de la situation et de son avenir et les événements qui en ont réellement découlé.

Tout en admettant qu'une politique nationale doit nécessairement être établie en fonction des intérêts nationaux, il n'en demeure pas moins que les intérêts nationaux ne peuvent être définis qu'en fonction de notre degré de compréhension de la réalité extérieure. La nécessité de choisir nous entoure de tout côté: comment allons-nous exprimer nos valeurs et aspirations dans ce contexte extérieur? Quel objectif allons-nous viser pour l'avenir dans le monde, ou allons-nous continuer à laisser simplement se matérialiser pour nous? Quels les choix véritables pour l'avenir que le monde nous offre ou nous permet de faire? Nous estimons qu'il est d'importance cruciale que la position canadienne vis-à-vis l'Afrique Australe soit étudiée et établie en fonction de telles questions. Il est également d'importance cruciale que le moyen utilisé pour établir cette position soit tel qu'il permettra aux questions de ce genre de jouer un rôle pré-éminent.

En nous fondant sur ces hypothèses, nous voulons présenter ci-dessous une brève analyse dont le format se prêtera, nous l'espérons, à un examen sérieux et plutôt ouvert des engagements et des rapports du Canada avec l'Afrique Australe. Les recommandations découlant de cette analyse sont beaucoup plus une articulation poussée de l'analyse et de ses implications qu'une tentative d'amener l'adoption de possibilités précises d'actions sous le déguisement de solutions.

Notre analyse est limitée, thématique et hypothétique. C'est-à-dire, qu'elle aborde principalement la domination d'apartheid en Afrique du Sud, la violence et l'avenir. Notre décision de procéder ainsi est fondée sur les hypothèses suivantes:

—En ce qui concerne la défense de la domination par la minorité blanche et le colonialisme en Afrique Australe, l'Afrique du Sud est à l'heure actuelle le principal protagoniste et, par l'entremise d'une variété d'engagements et de stratagèmes, le sera encore plus dans l'avenir;

—En ce qui concerne à la fois la défense de la domination par la minorité blanche et le colonialisme et les

on any other issue) must take effective cognizance of the future as existing far in advance of the embryo stage. It must be aware of the alternatives upon which choices can be made and perhaps must be made now.

1. *The Dimensions of the Apartheid State*

Apartheid is both an operative system and a rigid structure of social, political and economic stratification. Color or race is the prime means by which the strict division of the society into economic classes and social status groups is made and maintained. To understand apartheid and its future it is not sufficient to treat it simply as a system of racial discrimination, nor can it adequately be explained purely in terms of economic inequality and exploitation. The reality of apartheid integrates both of these factors in a highly defined political culture whose principle dynamic or sources of energy is perpetual and pervasive conflict.

The history of South Africa is a history of conflict, beginning with the conquest of indigenous peoples, the erection of a settler dominated agricultural economy, and the development of resource industries based on the cheap and abundant labor of the Africans. The 1920's and 30's saw the rise of organized and modernized oppositional movements led by such figures as Chief Albert Lithuli and Mahatma Gandhi. In the post-war period things appeared to hang in the balance until the Nationalist Party, led by Vervoerd, provided the blueprint for the maintenance of white hegemony in perpetuity, the doctrine of apartheid.

The plan involved the geographical separation of the races, the assignment to each of a permanent political and social status, and the restructuring of the economy to provide the whites with the maximum benefits and security and the minimum dependency (or possibility for open and serious economic conflict) on the non-whites. It is interesting to note that many South African whites felt at the time that apartheid was too "liberal" in that it theoretically would provide the non-whites with separate areas of independent control and activity, and because of its recognition that some degree of material progress would have to accrue to the non-whites if the larger status-quo were to be maintained and stabilized (Legum, 1967).

By the end of the 1950's the tide of nationalist aspiration and protest among the non-whites was being countered with determination. Relative to events of the period in Angola, Mozambique, Kenya and the Congo, the murder of 69 unarmed protestors at Sharpeville in 1960 was an "incident". For white and non-white South Africans it was an event of terrible significance. For the former, it symbolized the degree and kind of actions that would be required if their control were to be maintained. For the latter, it was tangible evidence of the hopelessness of their situation and the inappropriateness of traditional non-violent strategies. Sharpeville was followed in rapid succession by the banning of all important non-white political and trade union organizations and the enactment of legislation which defined all serious political activity against the status-quo as terrorism or communist subversion.

Events in South Africa since 1960 are well known. The polarization which Allen Paton predicted has occurred. With the recent moves by the government against liberal white churchmen and academics, it is increasingly clear

tentatives faites pour le diminuer ou y mettre fin, la violence est aujourd'hui le facteur ou variable le plus critique influant sur la vie de la plus grande partie de la population de l'Afrique Australe et du Sud. Ce facteur est également celui que l'opinion publique canadienne est la moins préparée à aborder;

—Attendu que la situation en Afrique Australe et du Sud est de peu d'importance pratique dans, et est fortement divorcée, de la vie de la plupart des Canadiens, cette situation ne demeurera pas inchangée dans l'avenir. Par conséquent, la politique canadienne sur cette question, comme sur toute autre question, doit effectivement prendre acte de l'avenir comme étant une réalité qui a depuis longtemps dépassé l'étape embryonnaire. Elle doit être au fait des différents choix qu'elle peut faire et qu'elle doit peut-être faire dès maintenant.

1. *Les dimensions de l'État à apartheid*

L'apartheid est un système fonctionnel et une structure rigide d'une stratification sociale politique et économique. La couleur ou la race constitue les premiers moyens par lesquels la stricte division de la société en classe économique et en groupes sociaux est faite et maintenue. Pour comprendre l'apartheid et ce qui en adviendra, il n'est pas suffisant d'en parler en tant que système de discrimination raciale on ne peut non plus l'expliquer en terme d'inégalité et d'exploitation économique. La réalité de l'apartheid comprend ces deux facteurs au sein d'une culture politique hautement définie dont la principale dynamique ou source d'énergie est le conflit perpétuel et pénétrant.

L'histoire de l'Afrique du Sud est une histoire de conflit, commençant avec la conquête des peuples indigènes, l'érection d'une économie agricole dominée par l'envahisseur et l'expansion des industries de ressources basées sur une main-d'œuvre peu coûteuse et abondante, les africains. Les années 20 et 30 ont vu s'ériger les mouvements d'opposition organisée et moderne dirigés par les gens comme Albert Lithuli et Mahatma Gandhi. Au cours de la période d'après-guerre, les choses ont paru être en équilibres jusqu'à ce que le parti nationaliste, sous la direction de Vervoerd, fournissent le feu vert qui permettait de maintenir l'hégémonie perpétuelle des blancs, la doctrine de l'apartheid.

Le plan comprenait la séparation géographique des races, l'attribution à chacun d'un statu politique social permanent et la restructuration de l'économie afin de donner aux blancs les bénéfices à sécurité maximum et la dépendance maximum (ou la possibilité de conflits économiques ouverts et sérieux) sur les non-blancs. Il est intéressant de noter que beaucoup de blancs de l'Afrique du Sud ont cru à l'époque que l'apartheid était trop libérale parce qu'elle prévoyait en théorie des régions séparées de contrôles et d'activités indépendants pour les non-blancs et parce qu'elle reconnaît que certains progrès matériels devraient être laissés aux non-blancs si le statu quo devait être maintenu et stabilisé.

Vers la fin des années 50, la vague de protestations et d'aspirations nationalistes au sein des non-blancs étaient contre-balançées par la détermination. Comparativement aux événements de la période en Angola, au Mozambique, au Kenya et au Congo, le meurtre de 69 protestataires non-armés à chaque ville en 1960 était un incident. Pour les blancs et non-blancs de l'Afrique du Sud, c'était un événement très significatif. Pour le premier, cet évé-

that the middle ground is fast disappearing. Non-white leaders, driven into exile, have begun to organize and mobilize the people for armed struggle. The militarization of the government has been rapid and comprehensive. "Today South Africa's security system and army ranks with the strongest among the minor powers of the world. Annual military expenditure now runs to almost \$500 million, more than six times as much as the 1960 allotment (Legum, 1967, p. 495)."

For the purposes of analysis it is important to distinguish the structural and human dimensions of this reality. The status quo is a concept which describes the condition of the overall structure. It remains in a condition of status quo not in spite of, but because of the human dynamics of conflict and change which it literally contains.

We are often informed of the structural contradiction between the need for economic growth on the one hand, and the underdevelopment of the productive capacities of the non-white population on the other. We are unable to comprehend the possibility that the South African government would choose to maintain the underdevelopment. In the human dimension we are able to understand this situation much more clearly if the word "underdevelopment" is taken to mean not a passive condition, but a conscious action or process. That is to say, the non-white population does not live in conditions of poverty, dependency and powerlessness because it has not been lifted out of conditions, but rather because such conditions have been forced upon them. Their development, again in human terms, would mean the process by which they came to control and consume the products of their own labor, to decide their own destinies independently, and to take the actions necessary to achieve their destinies. Such "development" would obviously be in direct contradiction to, and antithetical to, the maintenance of the structural status-quo.

Structures will serve to prevent "development", i.e. to oppress the people, but cultural (i.e., integrated human) adaptation to oppressive structures is the core of "underdevelopment" as a process. This adaptation can be described in psychological terms as *Internalization*. The black man who must act inferior in order for the system to work, must come to feel, to be, inferior. The human reality that he is not inferior and the existential reality that he acts, feels, sees himself, and is seen as inferior together form the content of his therefore inherently unstable identity. The same internalization is necessary for the white man: his possible humanity (freedom among and equality with men) is repressed by the structural necessity that he oppress other men. (i.e. deny them their humanity). This phenomenon, an essential political schizophrenia, is the human factor which determines irrevocably that conflict, present to some degree in all situations, will be pathological and that it will therefore manifest itself behaviorally through violence.

2. Scientific Underdevelopment In South Africa

In the savagery of these oppressed peasants, does he not find his own settler's savagery, which they have absorbed through every pore and for which there is no cure? The reason is simple; this imperious being crazed by his absolute power and by the fear of losing it, no longer remembers clearly that he was once a man; he takes himself for a horsewhip or a gun he has come to believe that the domestication of

ment symbolisait le degré et le genre d'action requis pour maintenir le contrôle. Pour le second, c'était une preuve tangible que la situation était désespérée et que les stratégies non-violentes traditionnelles n'étaient pas appropriées. Après Sharpeville, on a rapidement banni toutes les organisations syndicales ouvrières et politiques dirigées par des non-blancs et on a adopté les lois qui définissaient toute activité politique grave contre le statu quo comme terrorisme ou subversion communiste.

Ce qui s'est passé en Afrique du Sud depuis 1960 est très bien connu. La polarisation prédite par Alan Paton s'est produite. Le récent mouvement du gouvernement contre les blancs membres du clergé libéral et académicien, il est de plus en plus évident que tout s'effondre. Les chefs non-blancs, exilés, ont commencé à organiser et à mobiliser des gens pour se battre. La méditarrisation du gouvernement a été rapide et complète. «Le système de sécurité de l'Afrique du Sud et son armée se comparent au plus fort parmi les petites puissances du monde. Les dépenses militaires annuelles se chiffrent à près de \$500 millions, plus de 6 fois ce que l'on avait dépensé en 1960 (Legum, 1967, p. 495).»

Pour fin d'analyse, il est important de distinguer les dimensions structurelles et humaines de cette réalité. Le statu quo est un concept qui décrit la condition de toute la structure. La condition de statu quo demeure non en dépit de, mais à cause des dynamiques humaines de conflits et du changement qu'il contient.

On parle souvent de contradiction de structure entre le besoin de croissance économique d'une part et le sous-développement des capacités de productions de la population non-blanche d'autre part. On ne peut concevoir la possibilité que le gouvernement de l'Afrique du Sud choisirait de maintenir le sous-développement. Du point de vue humain, nous pouvons comprendre cette situation beaucoup plus fermement si le mot «sous-développement» signifie non pas une condition passive, mais une action consciente ou un processus. La population non-blanche vit dans des conditions de pauvreté, de dépendance et de non-pouvoir parce que ce sont là des conditions qu'on leur a imposées. Leur développement, en termes humains signifierait le processus par lequel ils en arriveraient à contrôler et à consommer des produits de leur propre travail, à décider de leur propre destin et à prendre les mesures nécessaires pour y arriver. Un tel développement serait évidemment en contradiction avec la théorie de ceux qui désirent maintenir le statu quo.

Les structures serviraient à empêcher le développement, c'est-à-dire opprimer le peuple, mais l'adaptation culturelle aux structures oppressives est le nœud du sous-développement en tant que processus. Cette adaptation peut être décrite en terme psychologique comme *internalisation*. Le noir qui doit être inférieur pour que le système puisse fonctionner, doit accepter de se sentir inférieur. La réalité humaine qui prouve qu'il n'est pas inférieur et la réalité existentielle qui démontre qu'il agit, se sent, se voit et est considéré comme inférieur forme le contenu de son identité inhérente et instable. Le même genre d'internalisation est nécessaire pour le blanc: son humanité possible (liberté parmi et égalité avec les hommes) est réprimée par la nécessité structurelle qui veut qu'il oppresse d'autres hommes (c'est-à-dire nier qu'ils sont des hommes). Ce phénomène, une schizophrénie politique intégrale est le facteur humain que le conflit, présent d'une certaine manière dans toutes les situations, sera pathologique et qu'il se manifestera par la violence.

the 'inferior races' will come about by the conditioning of their reflexes. But in this he leaves out of account the human memory and the ineffaceable marks left upon it; and then, above all there is something which perhaps he has never known: we only become what we are by the radical and deep-seated refusal of that which others have made of us.

Jean-Paul Sartre

Preface to

The Wretched of The Earth

Perhaps the most accurate prescription of what the apartheid state must ultimately create in order to survive is to be found in George Orwell's 1984; the ruling class of technocratic and bureaucratic totalitarians over which Michael Harrington (in *The Accidental Century*) has termed a "permanent non-revolutionary proletariat". A definition of such a society would be total dehumanization of all, the underdevelopment process having reached a static and irreversible end condition. Before examining the feasibility of such a future, we should question further whether in fact this is an accurate definition of the process and direction of change.

There has been ample documentation of the rigidity and pervasiveness of the discriminatory mechanism by which non-white peoples are contained and humiliated on all sides. In some cases these measures seem ludicrous, but when they are seen in terms of psychological reinforcement of the larger context the method in the madness is clear:

it was as if a Moloch needed to force each citizen, at some point in each day's course, to bow in his direction. Many people use railway stations so these were a favorite place for enforcing Moloch-worship. The large entrances would be allocated to various 'races'. Sometimes, as at Cape Town, the segregatory notices would be three feet high and twenty feet long. Mingling on the street, the 'races' would be compelled under the eye of the railway police, to pass through the entrance allocated to each 'race'. But these separate entrances led to the same concourse, where, once again, the 'races' would mingle. (Duncan, 1964, p. 17).

The "pass laws" have meant that the movements of millions of people have come to be under constant surveillance subject to arbitrary harassment.

The latest report of the Commissioner of the South African Police, for 1968-69, showed that 632,077 persons were that year sent for trial for infringement of the 'pass laws'. (Officially, there are no pass laws: the report lists the various acts and regulations concerned.) These cases represented 26.5 per cent of the total number of prosecutions of persons of all races for all offences. The average number prosecuted per day for infringements of the pass laws was 1732. (Horrell, 1971, p. 164).

Clearly the existence of this system is not justified solely by conventional ideas of efficiency, economy, or practical usefulness, but rather by another economy or practicality—that which is appropriate to the ongoing state of psychological warfare.

Personal relations within and between the races are equally subject to control and manipulation. During the

2. Le sous-développement scientifique en Afrique du Sud

Dans la barbarie de ces paysans opprimés, ne retrouvent-ils pas celle de ces propres colons; ils ont absorbé par chaque part et pour laquelle il n'y a pas de remède? La raison est simple; cet être impérieux rendu fou par son pouvoir absolu et par la crainte de le perdre, ne se souvient plus désormais qu'il a été homme; il se prend pour une crevasse ou un fusil; il en est venu à croire que la domestication des «races inférieures» sera réalisée par le conditionnement de leurs réflexes. Mais en cela il ne tient pas compte de la vie humaine et des souvenirs dont elle est imprégnée; et ensuite, il y a par dessus tout quelque chose qu'il n'a peut-être jamais connu: nous devenons ce que nous sommes que par le refus radical et profond de ce que d'autres ont fait de nous.

Jean-Paul Sartre

Préface à *The Wretched of The Earth*

Peut-être la prescription la plus juste de ce que l'état apartheid doit créer en dernier lieu pour survivre se trouve-t-elle dans George Orwell's 1984; la classe dirigeante de totalitaris technocratiques et bureaucratiques que Michael Harrington (dans *The Accidental Century*) a désigné comme un «prolétaria non-révolutionnaire permanent». Une définition de pareille société serait la complète déshumanisation de tous, le processus de sous-développement ayant atteint une condition finale stable et irréversible. Avant d'étudier la faisabilité de pareil avenir, il faut nous demander si, en fait, c'est une définition convenable du processus et de l'orientation du changement.

Il existe de nombreuses preuves de la rigidité et de la perversité du mécanisme discriminatoire par lequel les peuples non blancs sont contraints et humiliés de toutes parts. Dans certains cas, des mesures semblent ridicules mais lorsqu'ils sont envisagés en terme de renforcement psychologique du contexte plus important, la méthode dans la folie est précise:

c'était comme s'il fallait qu'un Moloch oblige chaque citoyen à un certain moment au cours de la journée, à saluer dans sa direction. Bien des gens se servaient des gares, de sorte qu'ils étaient dans un lieu favori pour imposer leur culte Moloch. Les larges entrées seraient attribuées aux diverses «races». Parfois, comme à Cape Town, les avis ségrégationnistes auraient trois pieds de haut et vingt pieds de long. Se mêlant dans la rue, les «races» seraient tenues sous l'œil de l'agent des chemins de fer, de passer par l'entrée attribuée à chaque «race». Mais ces entrées distinctes conduisent au même lieu, ou encore une fois, les «races» se mêleraient. (Duncan, 1964, p. 17).

Les «règlements d'admission» signifiaient que les mouvements de millions de personnes faisaient l'objet d'une surveillance constante soumise au harcèlement arbitraire.

Le dernier rapport du commissaire de police de l'Afrique du sud, pour 1968-1969, montrait que 632,077 personnes ont comparu cette année, devant les tribunaux pour avoir enfreint les «règlements d'admission». (Officiellement, ce règlement n'existe pas: le rapport mentionne les diverses lois et règlements concernés). Ces cas représentaient 26.5 p. 100 du nombre total des poursuites de personnes de toutes

year ending June, 1969, 617 men and 567 women were charged under the Immorality Act governing sexual relations between the races resulting in 679 convictions. Approximately 95 per cent of the cases involved white men and non-white women (Horrell, 1971, p. 29). Numerous instances of personal tragedy including suicides resulted from these charges. But the laws do not effect only inter-racial contact.

An African wife may live with her husband in a town if he has established her 'qualifications'. But to do so she must be able to prove that she ordinarily and lawfully resides with him. Since African men, married and unmarried, are more and more allowed to seek work in town only if they take accommodation in so called 'bachelor quarters', it is often impossible for the wives to prove that they ordinarily reside with them. Nor may a wife be with her husband during the period during which he is establishing his 'qualifications'. She may then visit him for periods of up to 72 hours without permission. Special extensions of the 72 hours may be given to women who wish to conceive. (Duncan, 1964, p. 21).

The educational system is equally dominated by the overall needs of the context. Most African children receive either no education at all or else the bare minimum required for functional literacy and labor competency.

In the years before the introduction of the Bantu Education Act, the period 1943 to 1953, the enrollment in secondary classes increased from 1.69 to 3.47 per cent of the total enrollment. It is true that in the period 1953 to 1963 the number of those enrolled in secondary classes increased from 30,838 to 53,544. However, the proportion of the total enrollment dropped from 3.47 to 3.02 per cent. (Horrell, 1971, p. 52).

The use of vernacular languages as media of instruction:

The problem of the choice of the medium of instruction, at the primary level, does not of course exist only in South Africa. It is a world-wide problem. It should, however, be underlined that it presents itself in completely different terms outside South Africa, because it is not viewed from the angle of a discriminatory policy. In South Africa, however, the policy of apartheid has had recourse to the choice of the mother tongue as the main medium of instruction at the primary level (beyond which, it has been shown, the vast majority of African children do not pursue their studies) in order to reinforce the linguistic, social, and cultural isolation of the African population within the country as well as from the world at large. (Unesco, 1967, p. 67).

White children, in their schools and religious education programs are taught the biological superiority of the white man, and that the Africans are the sons of Ham condemned by God to eternal punishment, the implementation of this divine policy being the God-given responsibility of the Afrikanen.

These few examples give evidence to the pervasive nature of human oppression in South Africa. It is necessary, however to examine the behavioral and cultural patterns which arise from this scientific underdevelopment.

racés pour tous genres de délits. La moyenne quotidienne des poursuites pour infractions aux règlements d'admission était de 1,732 (Horrell, 1971, p. 164).

Il est manifeste que l'existence de ces systèmes n'est pas justifié que par les principes conventionnels d'efficacité, d'économie, ou d'usage pratique, mais plutôt par une autre économie au sens pratique qui convient à l'état permanent de bien-être psychologique.

Le rapport personnel à l'intérieur des races et entre elles sont aussi soumis au contrôle et à la manipulation. Au cours de l'année se terminant en juin 1969, 617 hommes et 567 femmes ont fait l'objet d'accusations en vertu de la loi sur l'immoralité qui régit les rapports sexuels entre les races, ce qui a résulté en 679 condamnations. Dans environ 95 p. 100 des cas, des hommes blancs et des femmes non blanches étaient en cause (Horrell, 1971, p. 29). Il est résulté de ces accusations de nombreux exemples de tragédie personnelle, y compris les suicides. Mais les lois ne touchent pas que les rapports interraciaux.

Une épouse africaine ne peut vivre avec son marié dans une ville, s'il a établi «ses qualifications». Mais pour le faire, elle doit pouvoir prouver qu'elle réside habituellement et légalement avec lui. Étant donné qu'on ne permet de plus en plus aux Africains, mariés et non mariés, de ne chercher du travail en ville que s'ils logent dans des soi-disant «logements réservés aux célibataires», il est souvent impossible aux épouses de prouver qu'elles habitent habituellement avec un mari. Une épouse ne peut non plus habiter avec son mari au cours de la période pendant laquelle il établit «ses qualifications». Elle peut alors lui rendre visite pour des périodes allant jusqu'à 72 heures sans permission. Des prolongations spéciales de la période de 72 heures peuvent être accordées aux femmes qui souhaitent concevoir (Duncan, 1964, p. 21).

Le système scolaire est aussi dominé par les besoins généraux du contexte. La plupart des enfants africains ne reçoivent aucune éducation, ou ils ne reçoivent que le strict minimum exigé pour un degré d'instruction fonctionnel et pour le travail.

Au cours des années qui ont précédées l'application de la loi Bantu sur l'éducation, de 1943 à 1953, l'inscription aux cours secondaires a augmenté de 1.69 à 3.47 p. 100 de toute inscription. Il est vrai que, de 1953 à 1963, le nombre des inscrits aux classes secondaires est passé de 30,838 à 53,544. Toutefois, la proportion de l'inscription globale a baissé de 3.47 à 3.02 p. 100. (Horrell, 1971, p. 52).

L'usage des idiomes nationaux comme moyen d'instruction:

Le problème du choix des moyens d'instruction, au niveau primaire, n'existe pas qu'en Afrique du sud, bien entendu. C'est un problème mondial. Et cependant, il conviendrait de souligner qu'il se présente sous des aspects entièrement différents à l'extérieur de l'Afrique du sud, parce qu'il n'est pas considéré à partir de l'angle d'une politique discriminatoire. En Afrique du sud, toutefois, la politique d'Apartheid a eu recours au choix de la langue maternelle comme le principal moyen d'instruction au niveau primaire (au delà duquel, ainsi qu'il a été démontré, la grande

Where individuals are concerned, a positive negation of common sense is evident. While the settler or the policeman has the right the livelong day to strike the native, to insult him and make him crawl to them, you will see the native reaching for his knife at the slightest hostile or aggressive glance cast on him by another native; for the last resort of the native is to defend his personality *vis-à-vis* his brother... Thus collective auto-destruction in a very concrete form is one of the ways in which the native's muscular tension is set free. All these patterns of conduct are those of the death reflex when faced with danger, a suicidal behavior which proves to the settler (whose existence and domination is by them all more justified) that these men are not reasonable human beings. In the same way the native manages to bypass the settler. A belief in fatality removes all blame from the oppressor; the cause of misfortunes and of poverty is attributed to God: He is Fate. (Fanon, 1968, p. 54).

Africans comprise nearly 70 per cent of the population of South Africa and they receive approximately 19 per cent of the national personal cash income. Numbering close to 15 million, they officially reside on 13 per cent of the land, the "bantustans". These are greatly overcrowded and provide a bare subsistence for the proportion of the people who are actually there. Approximately 53 per cent of the African population are in "white areas"—the towns, the mining and industrial complexes, and the white farming areas. In any of these places, conditions are largely similar: overcrowding and lack of privacy, poor housing, the absence or inadequacy of services, the constant surveillance and harassment by the police and the ever-present possibility of being "re-located". "About 50,000 people are 'endorset out' of South Africa's main industrial complex, the Witwatersrand, each year. They are promptly replaced by new labour recruited from the poverty-stricken bantustans. So the futile cycle goes on. Hundreds of thousands of Africans are affected: husbands separated from wives, parents from children." (The Economist, 9/10/68, p. 53).

Under such conditions the rates of incidence of violent crime, petty crime, capital punishment, mental breakdown, family break-up and suicide are all amongst the highest in the world. Since 496,000 people received sentences for punishable offences between June 1963 and June 1969. Approximately 8,000 of them were white. The daily average number of persons in prison, sentenced and unsentenced was over 88,000. Three thousand of them were white. (Horrell, 1971, p. 42).

Jaycee in Cape Town (the Junior Chamber of Commerce) has published the results of a survey it conducted of victims of violence. The assault victims treated in hospital, it was found, were most commonly African and Coloured people, in their 20's and 30's. Knives, sticks, and bottles accounted for the majority of injuries, which did not often result in death. Two-fifths of those concerned claimed that they had been assaulted more than once previously. The majority were assaulted during their leisure hours, mostly after dark, and in about one-tenth of the cases, in poorly-lit streets. About one-half of the victims and the majority of their assailants were intoxicated at the time. Robbery appeared to be a significant motive.

majorité des enfants africains ne poursuivent pas leurs études) pour renforcer l'isolationisme linguistique, sociale et culturelle de la population africaine à l'intérieur du pays tout comme dans le monde. (Unesco, 1967, p. 67).

La supériorité biologique de l'homme blanc est enseignée aux enfants blancs dans leurs écoles et aussi par l'entremise de leurs programmes d'éducation religieuse. On leur enseigne aussi que les Africains sont les fils de Ham condamnés par Dieu au châtiment éternel, et que Dieu lui-même a accordé aux Africains la responsabilité de mettre en vigueur cette politique divine.

Ces quelques exemples témoignent du caractère pénétrant de l'oppression humaine en Afrique du sud. Toutefois, il est nécessaire d'examiner les motifs sur le plan du comportement et de la culture qui résulte de ce sous-développement scientifique.

Les individus font preuve d'une négation évidente du sens commun. Tandis que le colon ou l'agent de police a le droit de frapper, d'insulter ou de faire ramper les autochtones toute la journée, l'autochtone lui-même portera sa main à son couteau au moindre regard hostile ou agressif que lui lance un autre autochtone, car le dernier recours qu'a un autochtone c'est de défendre sa personnalité vis-à-vis son frère... Donc, de façon très concrète, l'autodestruction collective est une des façons par lesquelles l'attention musculaire de l'autochtone est libérée. Tous ces genres de conduite représentent le réflexe de la mort en face du danger, c'est-à-dire une conduite qui fait preuve d'une tendance au suicide qui démontre au colon (dont l'existence et la domination est justifiée d'autant plus par eux) que ces hommes ne sont pas des êtres humains raisonnables. Les autochtones contournent le colon de la même façon. Leur croyance à la fatalité ôte tout blâme de leur primeur; la cause des malheurs et de la pauvreté sont attribués à Dieu: il est le Destin. (Fanon, 1968, p. 54).

Les Africains représentent environ 70 p. 100 de la population de l'Afrique du sud et ils reçoivent à peu près 19 p. 100 du revenu personnel en argent sur le plan national. Avec une population d'environ 15 millions, ils habitent officiellement ce qu'on appelle les «bantustans» qui représentent 13 p. 100 du territoire. Les bantustans sont très surpeuplés et permettent aux gens qui y habitent de s'assurer à peine de leur subsistance. Environ, 53 p. 100 de la population africaine se trouve dans les «régions blanches» — les villes, les complexes miniers et industriels, et les régions blanches de cultivation. Les conditions dans tous ces lieux différents se ressemblent généralement: le surpeuplement et le manque de vie privée, une qualité inférieure d'habitation, le manque ou l'insuffisance de service, la surveillance et le harcèlement constant de la police et la possibilité continuelle d'être envoyé à un autre endroit. «Environ 50,000 personnes sont débauchées chaque année du principal complexe industriel de l'Afrique du sud, le Witwatersrand. Ces gens sont immédiatement remplacés par de nouveaux ouvriers recrutés dans les bantustans où règne la pauvreté. Donc, le cycle futile se perpétue. Il y a des centaines de milliers d'Africains qui sont affectés: des maris qui sont séparés de leurs femmes, des parents qui sont séparés de leurs enfants.» (The Economist, 9/10/68, p. 53).

The investigators found an almost exclusive association of such conduct with poverty and prolonged, persuasive, socio-economic frustration. 'These experiences do massive violence to one's identity' it was said, 'and cripple one's capacity for relatively full self-realization...'

'As each new local township has been populated during the last decade, it has been smitten with a wave of social chaos and street violence which lasts for a couple of years or until it is suppressed by energetic police action. (Horrell, 1971, p. 47)

Clearly, then, violence is inherent in the situation. It is not an event or series of events which occur at an arbitrary point in time.

With the establishment of a relationship of oppression, violence has already begun. Never in history has violence been initiated by the oppressed. How could they be the initiators, if they themselves are the result of violence? How could they be the sponsors of something whose objective inauguration called forth their existence as oppressed? There would be no oppressed had there been no prior situation of violence to establish their subjugation.

For the oppressors, however, it is always the oppressed (whom they obviously never call 'the oppressed' but—depending on whether they are fellow country-men or not—those people' or 'the blind and envious masses' or 'savages' or 'natives' or 'subversives') who are disaffected, who are 'violent', 'barbaric', 'wicked' or 'ferocious' when they react to the violence of the oppressor. (Freire, 1970, p. 41)

South Africa can have only one of two futures: the continuing and intensifying violence of oppression, or the cathartic violence which seeks to destroy oppression.

3. Violence And Liberation

Precisely because men cannot live without hope, the one whose hope has been utterly destroyed hates life. Since he cannot create life, he wants to destroy it, which is only a little less of a miracle—but much more easy to accomplish. He wants to avenge himself for his unlivd life and he does it by throwing himself into total destructiveness so that it matters little whether he destroys others or is destroyed. (Fromm, 1968, p. 21)

Violence against the apartheid state could occur spontaneously on a massive scale without being motivated by any vision of hope or victory. This could involve massive destruction of life without any positive change as a result.

The alternative possibility is that an effective leadership will successfully demystify the oppression for the people, demonstrating to them its true source and nature. This would be the basis for revolutionary struggle which would consciously and purposefully use violence as a means to liberation. Only through such conscious destruction of the oppressive structure can there be created the possibility for the humanization of oppressors and the oppressed.

4. The Humanization Of Canadian Policy

We are convinced that if its future is seriously considered it will be seen to contain possibilities very similar to

Dans de telles conditions les taux d'incidence des crimes de violence, des délits de peu d'importance, de dépression nerveuse, de désagrégation de la famille ainsi que du suicide sont tous parmi les plus élevés au monde. Environ 496,000 personnes furent condamnées pour des infractions délictueuses entre le mois de juin 1968 et juin 1969. Environ, 8,000 de ces gens-là étaient blancs. Le nombre moyen journalier de personnes incarcérées, soient condamnées ou non, se chiffrait à au-delà de 88,000, dont 3,000 étaient des blancs. (Horrell, 1971, p. 42).

La Chambre de commerce des jeunes de Cape Town a publié les résultats d'une enquête qu'elle a mené au sujet des victimes de la violence. On a établi que les victimes de tentatives de voie de fait qui furent traitées à l'hôpital étaient pour la plupart des Africains et des mulâtres qui étaient dans la 20 et la 30. La plupart des blessures furent infligées par des couteaux, des bâtons, et des bouteilles et il n'y avait pas souvent de morts. Les deux cinquièmes des personnes concernées ont déclaré qu'ils avaient été l'objet d'une tentative de voie de fait à plus d'une reprise. La majorité de ces gens furent assaillis durant leurs heures de loisir, très souvent dans l'obscurité, et, dans à peu près un dixième des cas, dans des rues mal éclairées. Environ la moitié des victimes et la majorité de leurs assaillants étaient ivres à l'époque. Le vol semblait être une des principales raisons.

Les enquêteurs ont découvert que ce genre de conduite était associée presque exclusivement avec la pauvreté et la frustration socio-économique continue et accablante. 'Ces expériences violent de façon excessive l'identité de la personne' d'après certains, 'et paralyse la capacité de l'individu de s'épanouir relativement à fond...'

'Au fur et à mesure que chaque commune locale a été peuplée durant la dernière décennie, elle a été frappée d'une vague de chaos sociale et de violence dans les rues qui dure durant un an ou deux ou jusqu'à ce que l'action énergique de la police y met fin. (Horrell, 1971, p. 47)

Il est donc clair que la violence est inhérente à la situation. Il ne s'agit pas d'un événement ou d'une série d'événements qui ont lieu à un point arbitraire dans le temps.

Avec l'établissement d'une relation d'oppression, la violence a déjà commencé. Jamais au cours de l'histoire la violence n'a débuté par les gens opprimés. Comment peuvent-ils être les initiateurs si eux-mêmes sont le résultat de la violence? Comment pourraient-ils être garants de quelque chose dont l'inauguration objective demandait leur existence en qualité d'opprimés? Il n'y aurait pas de personnes opprimées s'il n'y avait pas eu de situation antérieure de violence pour établir une situation de subjugué.

Pour les oppresseurs cependant c'est toujours les opprimés (ils ne les appellent bien entendu jamais 'les opprimés' mais—selon qu'ils sont leurs compatriotes ou non—'ces gens' ou 'les masses aveugles et envieuses' ou 'sauvages' ou 'indigènes' ou 'subversifs' (qui sont désaffectés, qui sont 'violents', 'barbares', 'féroces' lorsqu'ils réagissent à la violence de l'opresseur. (Freire, 1970, p. 41)

those we have discussed. Within the context of this form of analysis, the following major criticism of the Canadian Government's present policies come forth:

(1) The government's policies to date, while bemoaning the fate of the non-white population living under apartheid and colonialism in Southern Africa, have in fact implicitly treated the non-white peoples as a non-existent or invisible factor in the situation. We will "dialogue" with the South African Government and the Portuguese in NATO, regardless of the fact that we are not allowed to "dialogue" with the majority peoples because they have no political rights and no voice. We accept the apartheid government as the only voice of the majority peoples whose interests are directly contradictory to it. We applaud the good work of white liberals regardless of the clearly hopeless position they occupy. There are no black "liberals" to support.

Mr. Sharp went to Africa to tell the Africans that Canadians supported non-violence and dialogue with the oppressor. Since non-violence clearly doesn't work, and the oppressor doesn't listen to our protestations at the United Nations, our sanctions in Rhodesia, and our table-talk at the High Commission, in Pretoria, Canadians, *ipso facto* support apartheid and colonial rule because they clearly do not support anything which has a serious possibility of changing the *status-quo*. Mr. Sharp was telling the Africans to wait it out, to live with their poverty and powerlessness until the white-man softens up. Mr. Sharp cannot contemplate the possibility that Canada might sacrifice its tiny economic interests in South Africa, but he urges the Africans to continue to pay the daily price of their oppression. Such policies, reduced to their essence, show a complete lack of real understanding and concern for the situation of millions of people, and a conviction that for us peace and stability in Southern Africa are of primary importance while the rights of the majority peoples are a secondary consideration.

RECOMMENDATION: Our policy on Southern Africa should primarily have to do with ends, not means, and with people, not structures. We should support neither violence nor non-violence, but human beings and their right to achieve their humanity. It is for them to choose the means which are available and appropriate.

2. As has been pointed out by the *Black Paper* and other briefs, and by Pierre Elliot Trudeau, our economic ties to South Africa cannot realistically be seen as marginal or neutral factors:

(i) according to any scenario for the future that we can see, economic links with the West are crucial to the maintenance of the apartheid state;

(ii) in the very likely event of violent conflict, Canada should have the minimum of dependency on the apartheid state and the maximum freedom of action;

(iii) to receive profit from economic interaction with the apartheid state is to contradict in a very tangible way our stated position and values.

RECOMMENDATION: We support the positions taken by the brief presented to the Government in May of 1970 by the International Education Project of Toronto:

(i) a comprehensive investigation of Canadian economic involvement in Southern Africa should be made by the Government and the findings should be made public;

L'Afrique du Sud ne peut avoir que l'un de ces deux avenir: la poursuite et l'intensification de la violence de l'oppression, ou la violence purifiante qui cherche à détruire l'oppression.

3. Violence et libération

Précisément parce que l'homme ne peut vivre sans espoir, celui dont l'espoir a été détruit totalement est la vie. Puisqu'il ne peut créer la vie, il peut la détruire, ce qui est seulement un petit peu moins qu'un miracle—mais qui est beaucoup plus facile à accomplir. Il veut se venger de sa vie qui n'est pas vécue et il le fait par se jeter dans la destruction de sorte que peu lui importe qu'il détruise les autres ou qu'il soit lui-même détruit. (Fromm, 1968, p. 21)

La violence envers l'état de l'apartheid peut arriver de façon spontanée sur une échelle massive sans être motivée par une vision d'espoir ou de victoire. Cela peut impliquer une destruction massive de la vie sans aucun changement positif comme résultat.

La possibilité de rechange est qu'une direction efficace démystifiera de façon heureuse l'oppression pour le peuple en lui démontrant sa source et sa nature vraies. Cela peut être la base d'une lutte révolutionnaire qui utiliserait de façon consciente la violence en tant que moyen de libération. C'est seulement à l'aide d'une destruction consciente de la structure oppressive qu'on peut créer la possibilité de l'humanisation des oppresseurs et des opprimés.

4. L'humanisation de la politique canadienne

Nous sommes convaincus que si son avenir est considéré de façon sérieuse on verra qu'il peut contenir des possibilités très semblables à celles que nous avons discuté. Au sein du contexte de cette forme d'analyse, se présentent les points de critique importants concernant les politiques actuelles du gouvernement canadien:

1) Jusqu'à maintenant les politiques du gouvernement, tout en déplorant le sort des populations non blanches vivant sous l'apartheid et la colonialisme en Afrique du Sud, ont en réalité de façon implicite traité les gens non blancs comme non existants ou comme un facteur invisible de la situation. Nous «dialoguerons» avec le gouvernement sud-africain et avec les Portugais à l'OTAN, sans tenir compte du fait que nous ne pouvons pas «dialoguer» avec les peuples majoritaires étant donné qu'ils n'ont pas de droits politiques et n'ont pas de voix. Nous acceptons le gouvernement de l'apartheid comme la seule voix des peuples majoritaires dont les intérêts sont directement contradictoires à ce gouvernement. Nous applaudissons en voyant le bon travail des libéraux blancs sans tenir compte de la position clairement désespérée qu'ils occupent. Il n'y a pas de noirs «libéraux», à supporter.

M. Sharp a été en Afrique pour dire aux Africains que les Canadiens supportaient la non-violence et le dialogue avec l'opresseur. Étant donné que la non-violence ne marche pas de façon évidente, et que l'opresseur n'écoute pas nos protestations aux États-Unis, nos sanctions en Rhodesie et nos discussions de table à la haute Commission à Pretoria, les Canadiens, *ipso facto*, supportent l'apartheid et la règle coloniale parce qu'ils ne supportent pas de toute évidence quelque chose qui a une possibilité sérieuse de changer le *statu quo*. M. Sharp disait aux Africains d'attendre, de vivre dans leur pauvreté et dans leur manque de pouvoir jusqu'à ce que l'homme blanc s'adoucisse. M. Sharp ne peut pas envisager la possibilité

(ii) a plan for the phasing out of these involvements should be developed which would include a process of consultation and participation involving major corporations and business leaders—these are the people with whom the Canadian Government can properly and effectively “dialogue.”

3. The Canadian Government has a very direct responsibility for the present and future states of public opinion regarding Southern Africa. We foresee that public opinion will be a very important factor in terms of Canada's actions and reactions when the situation in Southern Africa intensifies. It is our general feeling that the Government's present position is detrimental to the creation of awareness and critical thinking among the sectors of the public most directly involved. The White Paper (Foreign Policy for Canadians), the various references to Southern Africa in the *Foreign Trade* magazine, and the off-hand and ill-informed remarks of the Minister of Industry, Trade and Commerce, are good examples of this. In the context of public opinion our external policy of pacifism clearly translates as one of passivity and acceptance of the situation. Our naive optimism (e.g., dialogue) barely disguises the hopelessness and impotence which derives from a lack of understanding or empathy with, and commitment to, people. If the Canadian people, led by the Government, continue to see nothing but intensifying fascism or a more horrible rising of “black barbarism”, then those perceptions have a significantly better chance of becoming realities.

RECOMMENDATION: The Canadian Government should institute an ongoing and open-ended review of its policy on Southern Africa which will involve significant contact with Canadians whose interests will either in the short or long term be directly affected. As well as a means of re-making of policy, such a review should be an educational device encouraging critical examination of the subject and dialogue between opposing groups. The Government should investigate carefully its own publications and pronouncements on Southern Africa to ascertain their effect on public opinion and to evaluate the need for change.

The Government should give specific and tangible support to public groups which are carrying out educational programs on the problems and issues of Southern Africa. As well as grants of money, this could involve research and support services.

4. Canada cannot choose to support a non-violent solution in Southern Africa—the possibility, as we have demonstrated, does not exist. We can only choose to continue our implicit support of apartheid and colonial rule, or we can choose to support the revolutionary alternative represented in embryonic form by the liberation movements. It is only by some form of the second choice that we may possibly avoid a position of deep moral ambivalence in the future.

RECOMMENDATION: Canada must recognize the legitimacy of the liberation struggles. It must recognize the movements as the more appropriate spokesmen for the majority peoples of Southern Africa. In the foreseeable future, it is only by this means that Canadian policy can have some effective relationship to the reality of apartheid and colonial rule and the serious efforts to change that reality.

que le Canada puisse sacrifier ses petits intérêts économiques en Afrique du Sud, il dit aux Africains de continuer de payer le prix quotidien de leur oppression. Des politiques de ce genre, réduites à leur essence, indiquent un manquement complet de bonne compréhension et de souci de la situation de millions de gens, et une conviction que pour nous la paix et la stabilité en Afrique du Sud sont de première importance tandis que les droits des peuples majoritaires sont une considération d'ordre secondaire.

RECOMMANDATION: Notre politique concernant l'Afrique du Sud devrait tout d'abord s'occuper des faits, non des moyens, et avec les gens, non les structures. Nous ne devrions pas supporter ni la violence ni la non-violence, mais les êtres humains et leur droit de s'épanouir dans leur humanité. C'est à ceux de choisir les moyens qui sont disponibles et appropriés.

2. Comme il a été remarqué par le «Livre noir» et d'autres exposés, et par Pierre Elliot Trudeau, nos liens économiques avec l'Afrique du Sud ne peuvent pas de façon réaliste être considérés comme marginaux ou comme des facteurs neutres:

i) Selon tout scénario du futur que nous pouvons entrevoir, les liens économiques avec l'Ouest sont fondamentaux pour le maintien de l'état de l'apartheid;

ii) dans l'éventualité très vraisemblable de conflit violent, le Canada devrait avoir un minimum de dépendance sur l'état de l'apartheid et une liberté maximum d'action;

iii) recevoir des profits de l'interaction économique avec l'état apartheid et contredire de façon très tangible notre position et nos valeurs établies.

RECOMMENDATION: Nous supportons les positions prises par l'exposé présenté au gouvernement en mai 1970 par le projet éducatif international de Toronto:

i) une enquête complète de l'implication canadienne économique en Afrique du Sud devrait être faite par le gouvernement et les trouvailles devraient être rendues publiques;

ii) un plan afin de se retirer de ces implications devrait être mis au point et devrait comprendre un processus de consultation et de participation comprenant les chefs des principales corporations et commerces—ce sont les gens avec qui le gouvernement canadien peut de façon efficace «dialoguer».

3. Le gouvernement canadien a une responsabilité très directe envers les états présents et futurs de l'opinion publique en ce qui concerne l'Afrique du Sud. Nous prévoyons que l'opinion publique sera un facteur très important en termes d'actions et de réactions du Canada parce que la situation en Afrique du Sud s'intensifiera. C'est notre sentiment général que la présente position du gouvernement est au détriment de la création d'une confiance et d'une pensée critique parmi les secteurs du public les plus impliqués directement. Le Livre blanc (politique étrangère pour les Canadiens), les diverses références à l'Afrique du Sud dans le magazine *Foreign Trade* et les remarques à la sauve et mal informées du ministre de l'Industrie et du Commerce sont des bons exemples de cela. Si nous tenons compte de l'opinion publique, notre politique extérieure depuis la solution

REFERENCES

- Duncan, P. *South Africa's Rule of Violence*. London: Methuen & Co., Ltd., 1964.
- Fanon, F. *The Wretched of the Earth*. New York: Grove Press 1968. (Preface by Jean-Paul Sartre.)
- Freire, P. *Pedagogy of the Oppressed*. New York: Herder & Herder, 1970
- Fromm, E. *The Revolution of Hope*.
- Horrell M. A *Survey of Race Relations in South Africa. 1970 Report*. Johannesburg: South African Institute
- Legum, C. *Color and Power in the South African Situation*. *Daedalus*, 1967, Spring.

pacifique, montre clairement que nous sommes passifs et que nous acceptons la situation telle qu'elle est. Dans notre optimisme naïf (dialogue) cache difficilement le peu d'espoir et l'impuissance qui proviennent d'un manque de connaissance ou d'apathie. Si le peuple canadien, à la suite du gouvernement, continue à ne rien voir mais bien à intensifier le facisme ou à augmenter le «barbarisme noir» alors ces éléments perceptibles vont devenir des réalités.

RECOMMANDATION: Le gouvernement canadien devrait ouvrir le dossier de sa politique vis-à-vis l'Afrique du Sud, ce qui entraînerait l'établissement de rapports importants avec les Canadiens dont les intérêts seraient touchés directement plus ou moins à brève échéance. Tout en établissant la politique, une telle révision aurait une portée éducationnelle qui encouragerait l'examen critique du sujet et le dialogue entre groupes opposés. Le gouvernement devrait étudier soigneusement sa publication et ses déclarations concernant l'Afrique du Sud pour s'assurer de leur effet sur l'opinion publique et pour voir le besoin de changement.

Le gouvernement devrait apporter une aide spéciale intangible aux groupes d'intérêt public qui mettent à exécution des programmes éducationnels portant sur les problèmes et les points controversés qui prévalent en Afrique du Sud. Cette aide pourrait aussi bien comprendre des montants d'argent, des subventions à la recherche et au service de soutien.

4. Le Canada ne peut pas choisir d'appuyer une solution non violente pour régler le conflit en Afrique du Sud—la possibilité, comme nous l'avons démontré, n'existe pas. Nous pouvons simplement choisir de continuer à appuyer implicitement la politique d'apartheid et coloniale, ou nous pouvons choisir d'appuyer la solution révolutionnaire qui se manifeste à l'état embryonnaire sous forme de mouvements de libération. Ce n'est qu'en appuyant la deuxième solution que nous pouvons éviter de soutenir la position de profonde ambivalence morale dans l'avenir.

RECOMMANDATION: Le Canada doit reconnaître la légitimité des combats pour la libération. Il doit reconnaître les mouvements comme les seuls porte-parole de la majorité des nations de l'Afrique du Sud. Dans un proche avenir, c'est le seul moyen par lequel la politique canadienne peut établir une relation efficace face à la réalité de la politique coloniale et d'apartheid et faire de sérieux efforts pour changer cette réalité.

BIBLIOGRAPHIES

- Duncan, P. *South Africa's Rule of Violence*. London: Methuen & Co., Ltd., 1964.
- Fanon, F. *The Wretched of the Earth*. New York: Grove Press 1968. (Preface by Jean-Paul Sartre.)
- Freire, P. *Pedagogy of the Oppressed*. New York: Herder & Herder, 1970
- Fromm, E. *The Revolution of Hope*.
- Horrell, M. A *Survey of Race Relations in South Africa. 1970 Report*. Johannesburg: South African Institute of Race Relations, 1971.
- Legum, C. *Color and Power in the South African Situation*. *Daedalus*, 1967, Spring.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 31

Wednesday, June 23, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 31

Le mercredi 23 juin 1971

Président: M. Ian Wahn

The Standing Committee on

**External Affairs
and
National Defence**

Le Comité permanent des

**Affaires extérieures
et de la
Défense nationale**

Fourth Report respecting "Foreign Policy for
Canadians"

Quatrième rapport concernant la «Politique
étrangère au service des Canadiens»

Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand
Asselin
Barrett
Brewin
Deakon
Douglas
Dupras
Forrestall

Gibson
Groos
Guay (*St. Boniface*)
Haidasz
Hymmen
Laprise
Lessard (*LaSalle*)
MacDonald (*Egmont*)

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacLean
Macquarrie
Marceau
Marchand (*Kamloops
Cariboo*)
Nystrom
Ouellet
Paproski

Prud'homme
Stewart (*Marquette*)
St. Pierre
Thompson (*Red Deer*)
Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Mr. Douglas replaced Mr. Rowland on June 10, 1971.
On June 23, 1971:

Mr. Haidasz replaced Mr. Walker.
Mr. Deakon replaced Mr. Badanai.
Mr. Marchand (*Kamloops Cariboo*) replaced Mr.
Perrault.
Mr. Lessard (*LaSalle*) replaced Mr. Hopkins.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

M. Douglas remplace M. Rowland le 10 juin 1971.
Le 23 juin 1971:

M. Haidasz remplace M. Walker.
M. Deakon remplace M. Badanai.
M. Marchand (*Kamloops Cariboo*) remplace M.
Perrault.
M. Lessard (*LaSalle*) remplace M. Hopkins.

REPORT TO THE HOUSE

Tuesday, June 29, 1971

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

FOURTH REPORT

Pursuant to its Order of Reference of Monday, October 26, 1970, your Committee has considered the subject of "Foreign Policy for Canadians" and has agreed to report as follows:

Summary of the Report

Foreign Policy for Canadians

"Nations cannot go alone on their isolated and often divergent paths, preoccupied only with national priorities and problems"—U Thant

I INTRODUCTION

The Committee's report deals with the first general volume of "Foreign Policy for Canadians" which outlines underlying principles for Canadian foreign policy and sets out a new perspective for the 70's.

The Committee considers that the policy review has been of benefit most particularly to the Ministers and officials involved in the formulation of foreign policy. (8, 19) An important function of the review may have been the reconciliation of the differing approaches of the Cabinet and the Department of External Affairs. (124)

II INTERDEPENDENCE OR THE EXTENSION ABROAD OF DOMESTIC POLICY?

The new and vigorous insistence with which foreign policies are linked to domestic policies is questioned by the Committee. While a restatement of the importance of the national interest is considered valuable and timely, the Committee is concerned lest a too-intensive preoccupation with domestic interests could result in a failure to perceive opportunities, as well as dangers, in an increasingly interdependent world. (33)

"The Committee is convinced that there are, in fact, differences in the goals Canada wishes to attain in the internal context and those to be worked for in an international context". There would seem to be "no reason why Canada cannot promote its domestic policies and defend its national interest, while at the same time, recognizing more emphatically the different environment, the different problems and therefore the different responses needed in the global village." (36) Further, there is the danger that a continued emphasis on national objectives may make it harder to sustain Canadian commitment to the broader "transcendent" goals not linked directly to the national self-interest. (37)

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le mardi 29 juin 1971

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du lundi 26 octobre 1970, le Comité a étudié la question de la «Politique étrangère au service des Canadiens» et a convenu d'en faire rapport, dont voici le texte:

Résumé du rapport

Politique étrangère au service des Canadiens

«Les pays ne peuvent plus continuer de vivre dans l'isolement et la divergence, ne se préoccupant que de leurs priorités et leurs problèmes nationaux.»—U Thant

I INTRODUCTION

Le rapport du Comité traite du premier volume général de *Politique étrangère au service des Canadiens* qui expose les principes fondamentaux de la politique étrangère du Canada et dresse une perspective nouvelle pour les années 1970.

Le Comité considère que la révision de la politique a été d'une grande utilité, particulièrement pour les ministres et les fonctionnaires de qui relève la formulation de la politique étrangère. (8,19) La conciliation des idées différentes du Conseil des ministres et du ministère des Affaires extérieures a constitué l'un des résultats de cette révision. (124)

II INTERDÉPENDANCE OU EXTENSION À L'ÉTRANGER DE LA POLITIQUE INTÉRIEURE?

Le Comité remet en question les liens nouveaux et fermes qui unissent les politiques étrangères aux politiques nationales. Bien qu'il reconnaisse l'importance de l'intérêt national et son caractère opportun, le Comité s'inquiète de ce qu'une trop grande préoccupation concernant les intérêts nationaux ait pour conséquence l'inaptitude à percevoir les occasions, ainsi que les dangers, dans un monde où l'interdépendance s'accroît de jour en jour. (33)

«Le Comité est convaincu qu'en fait, il y a des différences entre les objectifs que le Canada souhaite atteindre dans le contexte intérieur, et ceux qui entrent dans le contexte international». Le Comité ne voit pas «pourquoi le Canada ne pourrait promouvoir cette politique nationale et défendre ses intérêts nationaux, tout en reconnaissant plus explicitement qu'il existe des environnements différents, des problèmes différents et, par conséquent, qu'il faudra avoir des réactions différentes à leur égard dans le village global.» En outre, il y a danger que le fait d'insister constamment sur le critère des objectifs nationaux n'empêche dans une certaine mesure le Canada de tendre vers les objectifs «transcendants» qui ne sont pas directement liés à l'intérêt national. (37)

III CANADA'S RELATIVE POSITION AND IMPORTANCE

One of the premises of the foreign policy paper is that Canada's relative power and influence have declined since the end of the Second World War and therefore its ability to exert significant international influence has diminished accordingly. The Committee would agree that the possibility of "a Suez role" for Canada in international confrontations now appears remote. (43) Nevertheless the Committee has noted with interest the testimony of witnesses who have pointed out the absolute growth of Canada's economic position, the rise in the GNP, the important trading position it occupies. It would appear that there are certain areas and certain issues—development assistance or certain types of peacekeeping for example—where Canada is in a good position to exert a significant impact in international terms. (46-50)

IV CANADA IN THE ROLE OF "HELPFUL FIXER"

Faced with the inconsistency between the belittling of the "helpful fixer" role in the policy paper and Canada's role as intermediary at the Singapore Conference, the Committee favours the action rather than the theory. Although it recognizes that opportunities for Canada to play a useful intermediary role in the world today are more restricted than they were in the past, the Committee believes that certain types of mediatory roles are natural and beneficial ones for Canada. It is important that these activities be "conducted without too much fanfare, too much rhetoric or too many hopes pinned on them." (69-70) The Committee also questions the rejection by the paper of "reactive" policies. A country in Canada's position is bound to be faced with developments to which it must react and the essential need is "to ensure that Canada is prepared to react effectively and speedily and constructively when the need arises." (55)

V THE IMPORTANCE OF PEACE AND SECURITY

The Committee is disturbed by the lower priority accorded to "peace and security", and by the more cautious attitude toward peacekeeping and the support of the United Nations in the general paper. Many witnesses considered "the desirable domestic goals can only be attained under conditions of international peace and therefore peace and security should be "the supreme priority". (79-80) The Committee recognizes that there is no direct security threat to Canada itself, nor has Canada anything but "a modest capacity" to affect international peace and security. (81) It is pleased moreover to note that the United Nations section paper takes "a more positive approach" to peacekeeping, to the UN and to disarmament, and it supports these expressed intentions. (86-89)

The Committee concludes that "a rather narrow interpretation of the national interest" has led to the downgrading of peace and security. (90) The basic fault may lie in an over-rigid application in the policy paper of the domestically-oriented conceptual framework, which appears "too constraining for the complex motivations

III LE CARACTÈRE RELATIF DE LA POSITION ET DE L'IMPORTANCE DU CANADA

Le Livre blanc sur la politique étrangère fait ressortir au départ que les pouvoirs et l'influence du Canada ont diminué depuis la fin du deuxième conflit mondial et que son aptitude à exercer une influence majeure sur le plan international a diminué du même coup. Le Comité convient qu'à l'heure actuelle, il semble peu probable que le Canada puisse jouer sur la scène internationale le même rôle que celui qu'il avait joué lors de la « crise du canal de Suez. » Néanmoins, le Comité a trouvé intéressant le témoignage de ceux qui ont fait ressortir l'essor de l'économie, l'augmentation du PNB, et la position importante du Canada dans le commerce international. Il semblerait que le Canada est en mesure d'exercer une influence assez importante dans certains domaines comme l'aide au développement ou certaines opérations de maintien de la paix. (46-50)

IV LE CANADA DANS LE RÔLE « D'HOMME À TOUT FAIRE »

Conscient de l'incompatibilité entre la diminution du rôle « actif utile » dans le Livre blanc et le rôle du Canada comme intermédiaire lors de la Conférence de Singapour, le Comité est en faveur de l'action plutôt que de la théorie. Bien qu'il reconnaisse qu'aujourd'hui le Canada a moins d'occasions de jouer un rôle d'intermédiaire utile que dans le passé, le Comité juge que certains rôles médiateurs conviennent particulièrement au Canada et qu'ils sont avantageux pour lui. Il importe que ces activités soient « exercées sans qu'on y attache trop d'importance, de rhétorique ou d'espoir » (69-70) et le Comité met aussi en question le rejet des politiques de « réaction » dont fait état le Livre blanc. Il est inévitable qu'un pays comme le Canada doive faire face à des situations l'appelant à réagir et il faut avant tout « s'assurer que le Canada est prêt à réagir efficacement, rapidement et de manière constructive lorsque le besoin s'en fait sentir. » (55)

V L'IMPORTANCE DE LA PAIX ET DE LA SÉCURITÉ

Le Comité ne voit pas d'un bon œil le fait que l'on relègue la paix et la sécurité à un échelon inférieur dans le Livre blanc et le fait que l'on propose « plus de prudence en matière de maintien de la paix » et en ce qui concerne l'appui des Nations Unies. Un grand nombre de témoins ont jugé que « l'on ne pouvait atteindre les objectifs nationaux désirés que dans un contexte de paix internationale » et que la paix et la sécurité devraient donc être « la priorité suprême ». (79-80) Le Comité reconnaît que la sécurité du Canada n'est pas menacée directement et que le Canada ne peut que dans une mesure très restreinte exercer une influence sur la paix et sur la sécurité internationales. (81) Il remarque avec satisfaction que le fascicule sur les Nations Unies adopte « une approche plus positive pour ce qui est du maintien de la paix, des Nations Unies et du désarmement et il appuie les intentions exprimées. (86-89)

Le Comité conclut « qu'une interprétation plutôt limitée de l'intérêt national » a entraîné une régression de la paix et de la sécurité. (90) La lacune fondamentale résulte peut-être d'une application trop rigide dans le Livre

behind foreign policy decisions." (91) Priorities for foreign policy, the Committee believes, need not be the same as those applicable to domestic policy. Peace and security should be accorded "a high priority, equal and not subordinate to economic growth". (92-93)

Some members of the Committee consider that the promotion of peace and security should outweigh all other considerations in the formulation of foreign policy and consequently that the apparent priority given to economic growth in the policy papers should be reversed. (26)

VI EMPHASIS ON PROMOTING ECONOMIC GROWTH

The priority emphasis accorded the economic growth theme has been praised by business groups and criticized by others as "selfish" and "inward looking". (95-96) The Committee has concluded that Canada being exceptionally dependent on international trade, must accord major importance to economic growth in its foreign policy. Canada's capacity to play a responsible international role depends in large measure on its economic strength. (103) Further, the Committee cannot agree that actual policies of the Government such as those relating to development assistance are "selfish" and "inward-looking". (102)

VII OMISSIONS

Although many countries and issues were mentioned by witnesses as having been wrongly omitted from the policy paper, "by far the strongest criticism was levelled at the absence of a declaration of substantive policy toward the United States." (105) The Committee recognizes "how complex and intricate the ties between the two countries are" and "the overwhelming difficulty which would face the authors of a comprehensive document on the subject." (111) Nevertheless it believes such "an assessment, even if couched in general terms, would have beneficial results in terms of co-ordination of policies between Ministers and Departments." (112) "The Committee hopes that the Government will in due course, given serious consideration to the preparation of a paper on Canadian relations with the United States." (113)

VIII INTEGRATION OF FOREIGN POLICY OPERATIONS

The Committee attaches special importance to the need for "consistent and co-ordinated policies in foreign relations". It would seem "doubtful that the Interdepartmental Committee formed by Deputy Ministers could by itself ensure such co-ordination". "The real co-ordinating force... must be at the Ministerial, not the official level". "Integration is therefore in the final analysis a political rather than an administrative problem." (119) The Committee agrees that the general authority accorded heads of missions abroad can have "beneficial results" for a more co-ordinated policy abroad. (120)

blanc du concept qui s'oriente vers l'intérêt national et qui semble «trop restreint pour les motivations complexes qui donnent lieu aux décisions de politiques étrangères.» (91) D'après le Comité les priorités concernant la politique étrangère ne doivent pas nécessairement être les mêmes que celles qui s'appliquent à la politique nationale. La paix et la sécurité devraient avoir «une priorité élevée qui soit équivalente et non subordonnée à la croissance économique.» (92,93)

Certains députés du Comité estiment que la promotion de la paix et de sécurité devrait dominer toute autre considération dans la formulation de la politique étrangère et qu'il faudrait par conséquent, inverser la priorité qu'on semble attribuer à la croissance économique dans la révision de politique.

VI LA PRIORITÉ ACCORDÉE À LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE

Les représentants du monde des affaires ont loué l'importance qu'on a accordée au thème de la croissance économique tandis que d'autres y ont vu de «l'égoïsme» et de «l'étroitesse». (95,96) Le Comité en a conclu que le Canada, dont la dépendance est exceptionnelle et ce qui a trait au commerce international, doit accorder une importance majeure à la croissance économique dans sa politique étrangère. L'aptitude du Canada à jouer un rôle responsable sur le plan international dépend dans une large mesure de sa puissance économique. (103) En outre, le Comité ne peut accepter que l'on qualifie «d'égoïstes» et «d'étroites» les politiques du gouvernement dans le domaine de l'aide internationale. (102)

VII OMISSIONS

Abstraction faite de l'omission du nom de bien des pays et de plusieurs sujets, signalée par les témoins, dans la déclaration de principe, c'est à l'endroit de l'absence d'une déclaration de principe compréhensive envers les États-Unis que s'est dirigée la critique la plus acerbe. (105) Le comité est conscient de «la complexité des liens entre les deux pays» comme de «la quasi insurmontable difficulté que présenterait à ses auteurs la rédaction d'un document couvrant tout ce sujet». (111) Cependant, de l'avis général, l'établissement «d'une appréciation de cette nature, même en termes généraux, concourrait fortement à amener la coopération entre ministres et ministères.» (112) «C'est le désir du comité que le gouvernement ne laisse pas passer le moment propice à la préparation d'un document portant sur les rapports canado-américains.» (113)

VIII LA COORDINATION DES ÉLÉMENTS DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le comité s'intéresse au plus haut point à «la coordination intelligente de la politique en matière de relations extérieures». Il semble «douteux qu'un comité composé de sous-ministres puisse mener à bien pareille coordination». «Celle-ci doit être entreprise au niveau ministériel et non pas par des fonctionnaires». «Ainsi, en fin de compte, on constate qu'il s'agit d'un problème politique et non pas d'une tâche administrative.» (119) Le comité reconnaît que les pouvoirs conférés aux chefs de missions à l'étranger peuvent aboutir à une meilleure coordination des éléments de la politique étrangère. (120)

IX CONCLUSION

The Committee considers that the conceptual framework developed in the policy paper has resulted in certain misunderstanding and misinterpretation. The distinction between "objectives" and "themes" and the operational priorities accorded the themes has been at times confusing. The Committee considers that this framework can best be used as a "guide for the examination and analysis of policies", but "it is of doubtful value as a prescription for the specific formulation of policies." "If the mechanics of the framework are taken too seriously or adhered to too rigidly, much of the value of the review will be lost." (126)

Finally, although the Committee agrees with the "re-affirmation of national objectives" at this time, it considers the paper has overemphasized the integration of foreign policy and domestic policy objectives and priorities. In considering foreign policy, it is not only necessary to ask "What kind of Canada do we want?" but also, as one witness did, "What kind of world do we want?" (127)

IX CONCLUSION

Le Comité considère que ce concept aura la plus grande utilité s'il sert de «guide pour l'étude et l'analyse des politiques» mais «que l'on doute de sa valeur comme prescription pour la formulation des politiques». «Si on prend trop au sérieux le mécanisme du concept ou qu'on s'y attache de façon trop rigoureuse, la révision perdra une grande partie de sa valeur.» (126)

En fin de compte, bien que le Comité accepte la «réaffirmation des objectifs nationaux pour le moment, il considère que le Livre blanc a accordé trop d'importance à l'intégration des objectifs et des priorités de la politique étrangère et de la politique nationale. Lorsqu'on étudie la politique étrangère, il ne faut pas seulement se demander: «dans quel genre de Canada voulons-nous vivre?» mais aussi, comme le mentionnait un témoin: «dans quel genre de monde voulons-nous vivre?». (127)

TABLE OF CONTENTS

	Paragraph
I INTRODUCTION	1
A. Utility of the General Policy Paper	8
B. Difficulties and Disadvantages of a Policy Review	19
II INTERDEPENDENCE OR THE EXTENSION ABROAD OF DOMESTIC POLICY?	28
III CANADA'S RELATIVE IMPORTANCE AND POSITION	39
IV CANADA IN THE ROLE OF "HELPFUL FIXER"	51
A. Is Reaction Inevitable?	52
B. Roles and Public Disenchantment	56
C. Influence and International Cooperation	63
D. Limitations and Danger to the Intermediary Role	65
E. Conclusion	69
V THE IMPORTANCE OF PEACE AND SECURITY	71
A. Peace and Security, "the Ground Roots" of All Foreign Policy?	77
B. Can Canada Contribute to International Security?	81
C. A More Cautious Attitude to U.N. Peacekeeping?	83
D. A More Positive Note	86
E. Conclusion	90
VI EMPHASIS ON PROMOTING ECONOMIC GROWTH	94
A. Approval of Emphasis on Economic Growth	95
B. Criticism of the Economic Growth Emphasis	96
C. Are All Policies Based on Economic Considerations?	97

TABLE DES MATIÈRES

	Paragraphe
I INTRODUCTION	1
A. Utilité de l'exposé de politique générale	8
B. Difficultés et avantages d'une révision de politique	19
II INTERDÉPENDANCE OU EXTENSION À L'ÉTRANGER DE LA POLITIQUE INTÉRIEURE	28
III L'IMPORTANCE RELATIVE ET LA POSITION DU CANADA	39
IV LE CANADA DANS LE RÔLE «D'HOMME À TOUT FAIRE»	51
A. La réaction est-elle inévitable?	52
B. Le rôle du Canada et la déception du public	56
C. L'influence et la coopération internationale	63
D. Limites et dangers du rôle d'intermédiaire	65
E. Conclusion	69
V L'IMPORTANCE DE LA PAIX ET DE LA SÉCURITÉ	71
A. Paix et sécurité: les «bases» de toute politique étrangère	77
B. Le Canada peut-il contribuer à la sécurité internationale?	81
C. Une attitude plus circonspecte envers le maintien de la paix des Nations Unies	83
D. Un aspect plus positif	87
E. Conclusion	90
VI LA PRIORITÉ ACCORDÉE À LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE	94
A. Approbation de la priorité à la croissance économique	95
B. Critiques de la priorité à la croissance économique	96
C. Toutes les politiques dépendent-elles de considérations économiques?	97

D. How Important Is Economic Strength?	100	D. Quelle est l'importance de la puissance économique?	100
VII OMISSIONS	105	VII OMISSIONS	105
VIII INTEGRATION OF FOREIGN POLICY OPERATIONS	114	VIII INTÉGRATION DES SERVICES ÉTRANGERS	114
IX CONCLUSION	121	IX CONCLUSION	121

Report: Foreign Policy For Canadians

"Nations cannot go alone on their isolated and often divergent paths, preoccupied only with national priorities and problems".—U Thant

Rapport sur la publication intitulée:

Politique étrangère au service des Canadiens
«Les pays ne peuvent plus continuer de vivre dans l'isolement et la divergence, ne se préoccupant que de leurs priorités et de leurs problèmes nationaux».—U Thant

I INTRODUCTION

1. The six small volumes of Policy Papers, entitled *Foreign Policy for Canadians*, were tabled in the House on June 25, 1970, and referred to the Committee for its consideration on October 26, 1970.

2. The Committee decided that it should concentrate initially on the *general volume* which elaborates broad principles governing Canadian foreign policy. The paper dealing with *International Development* has been referred to the Committee's Subcommittee on International Development Assistance and is the subject of a Committee report tabled in the House on June 4, 1971. The Committee decided not to hold hearings on the *Pacific* paper, as it had already been included in the terms of reference of the Senate Committee on Foreign Affairs. Some subject treated in the papers on the United Nations and on Canadian relations with *Europe* had already been reviewed in earlier Committee reports on NATO and on peacekeeping. However the Committee decided that its next subject of study from the policy paper should be Southern African questions, with specific reference to government policy as formulated in the paper on the United Nations and it held one preliminary meeting on that subject on June 1, 1971.

3. These six Policy Papers were the fruit of the "thorough and comprehensive review of Canadian foreign policy which embraces defence, economic and aid policies" announced by the Prime Minister on May 29, 1968. The process was undoubtedly a lengthy one, more than two years having elapsed between the Prime Minister's announcement and the tabling of the Papers in the House.

4. Presumably it was also a costly one in both money and manpower. According to an estimate by Mr. Murray of the Department of External Affairs, over a hundred people worked on the review and this included "some 10 to 15 government departments engaged in foreign activities. They were involved in the evolution of various positions in the sector paper and in the general paper too." (2:8) In addition seminars attended by academics, businessmen and officials were organized by the Canadian Institute of International Affairs at the request of the Department of External Affairs to examine and discuss the various background sector papers. (The first general paper was not presented at the seminars.) Subsequently:

I INTRODUCTION

1. C'est le 25 juin 1970 que la série de six petites brochures intitulée *Politique étrangère au service des Canadiens* a été déposée à la Chambre qui l'a déferée au Comité, pour examen, le 26 octobre 1970.

2. Le Comité a décidé de concentrer tout d'abord son attention sur la *première brochure* qui expose les principes généraux de la politique étrangère du Canada. Le titre relatif au *Développement International* a fait l'objet d'un examen par un sous-comité de l'aide au développement international, relevant de notre Comité qui, le 2 juin 1971, a déposé à la Chambre le rapport y afférent. Le Comité a résolu à ce stade de ne pas tenir de réunion pour étudier la publication concernant le Pacifique puisque le comité sénatorial des affaires extérieures en est déjà saisi. Le Comité a par ailleurs déjà examiné dans ses rapports sur l'OTAN et sur le maintien de la paix, certaines questions dont traitent les publications relatives aux *Nations Unies* et aux rapports du Canada avec l'*Europe*, mais il a néanmoins décidé que les questions touchant l'Afrique du Sud feraient l'objet de sa prochaine étude, eu égard tout spécialement à la politique du gouvernement telle que ce dernier l'a formulée dans la brochure traitant des Nations Unies; le Comité a déjà tenu une réunion préliminaire à ce propos.

3. Comme l'avait déjà annoncé le premier ministre en date du 29 mai 1968, ces six brochures politiques sont le fruit de la «revue approfondie et générale de la politique extérieure [canadienne] qui comprend les politiques touchant la défense, l'économie et l'aide». Le processus en a sans doute été lent puisque plus de 2 ans se sont écoulés entre la déclaration du premier ministre et le dépôt des publications à la Chambre.

4. L'ouvrage a également exigé, semble-t-il, beaucoup d'argent et de labeur. D'après une estimation qu'a faite M. Murray, attaché au ministère des Affaires extérieures, plus de 100 personnes ont collaboré à cette étude y compris «10 à 15 ministères de l'État s'occupant d'affaires extérieures, qui ont participé à l'évolution de diverses attitudes adoptées soit dans les brochures spécialisées de la série, soit dans l'exposé général». (2:8) L'Institut canadien des Affaires internationales a, en outre et sur la demande du ministère des Affaires extérieures, tenu des colloques auxquels ont participé des universitaires, des hommes d'affaires et des personnalités officielles en vue d'étudier et de discuter les diverses toiles de fond qui ont servi à la rédaction des brochures spécialisées (ces colloques n'ont pas pris connaissance de l'exposé général).

"The papers were not only submitted to the Cabinet Committee on External Affairs, but also to the senior Committee of Cabinet on Priorities and Planning, and finally... Cabinet and Ministers made very substantial contributions to the content of these papers before they were ultimately approved." (Hon. M. Sharp, press conference June 25, 1970)

Altogether a major effort.

5. What emerged from the effort, in addition to the statement of policy on five specific areas of study, was the general, theoretic paper setting forth "new ways of thinking about foreign policy" based on an unusual conceptual framework. Such a framework was needed, Mr. Sharp explained in a press conference on June 25, 1970, when the papers were first tabled, because "Canadians were confused about the purposes of foreign policy." They seemed to feel that the Canadian purpose was to play a role in the world

"... somehow or other people weren't sure what it was all about... and what we needed was to develop a framework within which we could see... various aspects in relation one to another... and... we could present it in such a way that Canadians could see that the object of Canadian foreign policy was the attainment of national goals."

The Minister has pointed out (and other witnesses have confirmed) the unusual nature of the conceptual framework:

"This aspect of the documents is something for which we have found no precedent... This is the first time... any government where has undertaken to explain the conceptual basis of its foreign policy."

6. Other governments have of course published reviews of their foreign policy and set forth their programmes and aims for the future, but the general Canadian policy paper is more than that. It outlines a guiding philosophy upon which foreign policy decisions for the 70's are to rest.

7. In view of the scale and cost of the effort, the Committee has been interested to press a number of preliminary, yet basic questions: Was it a worthwhile undertaking? Who has benefited from it? How useful has it been? How effective? And, bearing in mind the acknowledged novelty of the general paper, the Committee put many more basic questions: What did the general paper on Canadian foreign policy set out to achieve. Has it achieved these or other objectives? Does the Committee agree with the objectives of policy or the specific policies derived from them? Is actual policy consistent with the government's stated objectives?

A. Utility of the general Policy Paper

8. Benefits to the Government and officials.

The Committee considers that the process of examining foreign policy was more useful within the Government itself than elsewhere. In appraising and challenging the policies of previous governments and in shaping and selecting their own foreign policy objectives and priori-

Plus tard, «les projets de texte des publications ont été minutieusement revus par le ministre, le comité du Cabinet sur les priorités et la planification et, finalement, par le Cabinet qui les a revus une dernière fois avant de les approuver.» (Hon. M. Sharp, conférence de presse du 25-6-70)

Dans l'ensemble, une somme d'efforts considérable.

5. Mis à part les exposés politiques concernant cinq études distinctes, cette initiative a donné lieu à un exposé d'ordre général et théorique établissant de «nouvelles façons de concevoir la politique extérieure» dans un cadre conceptuel inusité. Un tel cadre était nécessaire car, ainsi que l'a expliqué M. Sharp au cours de sa conférence de presse du 25 juin 1970 après le dépôt à la Chambre des brochures, «les Canadiens n'avaient pas une idée nette des objectifs de la politique étrangère». Ils avaient apparemment l'impression que le dessein du Canada était de jouer un rôle dans le monde

«... d'une façon ou d'une autre, le public ne saisisait pas exactement ce dont il s'agissait... et il était nécessaire que nous établissions un cadre nous permettant de voir... divers aspects de la question et leur corrélation... et il nous était possible de les exposer de telle sorte que les Canadiens puissent se rendre compte que la politique étrangère du Canada consistait à atteindre des objectifs nationaux.»

Le ministre a souligné (et d'autres témoins ont corroboré) la nature exceptionnelle du cadre conceptuel lorsqu'il a dit:

«cette caractéristique des documents est sans précédent. C'est la première fois... qu'un gouvernement entreprend d'expliquer le fondement conceptuel de sa politique étrangère.»

6. D'autres gouvernements ont, bien sûr, publié une revue de leur politique étrangère et en ont fixé les programmes et les objectifs futurs, mais l'exposé général de la politique du Canada va plus loin. Il esquisse des principes philosophiques directeurs sur lesquels se fondera la politique extérieure des années 70.

7. En raison de l'importance de cette initiative, le comité s'est naturellement intéressé à un certain nombre de questions préliminaires, mais fondamentales, à savoir: cette initiative en valait-elle la peine? qui en a profité? quelle en a été l'utilité? l'efficacité? Tenant compte également du fait reconnu que l'exposé général sur la politique constitue une innovation, le Comité a soulevé d'autres questions fondamentales, à savoir: que se proposait l'exposé d'ensemble sur la politique du Canada? a-t-il réalisé les objectifs qu'il poursuivait, ou en a-t-il atteint d'autres? le comité est-il d'accord sur les objectifs politiques ou sur les politiques particulières qui en découlent? la politique actuelle est-elle compatible avec les objectifs avoués du gouvernement?

A. Utilité de l'exposé de politique générale

8. Avantages pour le Gouvernement et ses agents.

Le Comité estime que l'examen de la politique étrangère a été plus utile au sein du Gouvernement même qu'en dehors de celui-ci. Les membres du Cabinet ont été amenés à réfléchir sur les conséquences des options politiques lorsqu'ils ont évalué et mis en question les lignes de

ties, Cabinet Ministers had to think through the implications of policy choices. The decisions to prepare a general policy paper ensured that the examination would be thorough since the underlying principles of Canadian domestic and foreign policy were being examined and a whole new perspective formulated. One of the witnesses (Dr. R. Osgood) referred to the process as "self-education within the government." Undoubtedly the study of the entire policy picture caused government Ministers to explore more fully the interrelationship between domestic and foreign policies, to appreciate the inter-action of policies, to confront "the hard choices" which inevitably have to be made and to visualize future international developments and how they might affect Canada.

9. Officials, too, appear to have found the process of preparing the review useful. According to Mr. Murray:

"To have a general review of policy and to get down to the roots of its aims, its interests and the value of it are things which I am sure are of very great benefit to officials in the Department." (2:8)

He pointed out the potential value of the framework concept in effecting better co-ordination between different government departments (5:25) and also considered that junior officials would probably find more meaning in their work because of "a kind of philosophical base for their activities." (2:8) Professor Holsti observed that younger officers in the Department of External Affairs probably found the preparation of the review of value because it "gave them a formal mechanism by which they could put forth some ideas that perhaps they would not have done otherwise." (7:7)

10. For both the Cabinet and officials, it is difficult to judge just how useful the conceptual framework with the policy themes and the ranking of priorities will be in day-to-day policy formulation. Professor Holsti commented that while "the documents may provide some very broad guidelines for future decisions", he did not see policy-makers in the Department of External Affairs or the Cabinet constantly coping with particular problems in accordance with the priorities laid down. Dr. Osgood saw the document not as "a blueprint or cookbook but only as a set of guidelines that are operationally significant, hopefully, but which essentially indicate a basic thrust or direction." (4:5) Nonetheless, the Committee considers that the principle of considering interrelatedness of policies has been of advantage in clarifying the "hard choices" which have to be made and the "trade-offs" are involved.

Benefits to Parliament

11. It is more difficult to estimate the utility of the general paper to Parliament and to the Committee on External Affairs and National Defence. It has not been easy for the Committee to come to grips with the paper. This being admitted, the Committee believes that its examination of the general booklet has given its members a better understanding of the reasoning behind the government's focus on national objectives for Canadian

conduite des gouvernements antérieurs et lorsqu'ils ont formulé et choisi les objectifs et les priorités de leur propre politique étrangère. La décision de rédiger une revue générale de politique étrangère a garanti le sérieux de cette étude puisqu'on se penchait ainsi sur les principes sous-jacents des politiques intérieure et étrangère du Canada et qu'on entrevoyait une perspective toute nouvelle. L'un des témoins (le Dr R. Osgood) a qualifié ce procédé d'autoéducation au sein du gouvernement. L'étude d'ensemble du tableau politique a sans doute poussé les ministres de l'État à approfondir l'examen de la corrélation des politiques intérieure et étrangère, à évaluer l'interaction de ces politiques, à faire face aux «options difficiles» qu'il faut inévitablement prendre et à entrevoir les événements futurs de la scène internationale et leur répercussion sur le Canada.

9. Les agents du gouvernement semblent aussi avoir reconnu l'utilité de cette revue de politique. Selon M. Murray:

«La revue d'ensemble de la politique et l'examen profond de ses objectifs, de ses avantages et de sa valeur sont, j'en suis convaincu, très avantageux pour les agents du ministère.» (2:8)

Il a fait ressortir la valeur latente du cadre conceptuel pour assurer une meilleure coordination entre les différents ministères de l'État (5:25), et il a estimé que les jeunes fonctionnaires trouveront peut-être plus de sens à leur travail à cause «d'une sorte de fondement philosophique donné à leur activité». (2:8) Le professeur Holsti a fait observer que les jeunes cadres du ministère des Affaires extérieures ont probablement trouvé avantageuse la préparation de l'exposé de politique parce qu'il leur a permis de «se servir d'une mécanique officielle sans lequel ils n'auraient pu exprimer certaines idées.» (7:7)

10. Le Cabinet, aussi bien que les fonctionnaires, éprouveront de la difficulté à juger dans quelle mesure le cadre conceptuel où s'inscriront les orientations politiques et l'ordre des priorités sera utile pour la formulation, jour après jour, de la politique. Le professeur Holsti a déclaré que si «les documents traçaient de très vagues lignes directrices pour la prise de décisions futures», il ne voyait pas comment les responsables de la politique au ministère des Affaires extérieures ou au Cabinet feraient constamment face à des problèmes déterminés en se réglant sur les priorités établies. Le docteur Osgood estime que le document n'est pas «un plan d'action ou un livre de cuisine, mais seulement une série de directives qui ont heureusement leur importance du point de vue fonctionnel et qui indiquent essentiellement aussi une ligne d'action ou une direction.» (4:5) Le Comité estime, néanmoins, que le principe de corrélation des politiques a permis avantageusement de faire la lumière en ce qui concerne les «options difficiles» qu'on doit prendre et les «concessions» qui en découlent.

Avantages pour le Parlement

11. Il est plus difficile de connaître le degré d'utilité que représente pour le Parlement et le Comité des Affaires extérieures et de la Défense nationale l'exposé général de politique. Ce n'est pas sans difficulté que le Comité a abordé cette revue. Ceci dit, le Comité estime que l'étude de l'exposé général a permis à ses membres de mieux comprendre le raisonnement qui a poussé le gouvernement à concentrer son attention sur les objectifs

foreign policy decisions and of the interrelatedness of policy choices and the difficulty in making them. Dr. Osgood saw *Foreign Policy for Canadians* primarily as

"... an exercise in public accountability. I think governments ought to explain their foreign policy for a number of reasons having to do with the democratic process and with the effective conduct of foreign policy... It is in a way what the Government owes to its people and to the world." (14:6 and 14:11)

The Committee would agree. If a government considers that its new interpretation of events derives from "new ways of thinking about foreign policy" then such a policy review is relevant to the democratic process.

Benefits to the interested public

12. Although some members of academic and business communities had an opportunity to participate in discussion of the sector papers with officials prior to publication, few persons were involved in these consultations and there was little opportunity to discuss the general paper. After the policy papers were tabled in the House, the Canadian Institute of International Affairs published an issue of *Behind the Headlines* devoted to views on the papers by 17 academics, businessmen, trade unionists, politicians and others while newspapers across the country carried some comments. Their reactions to the review have been both favourable and unfavourable and some debate has been stimulated. In addition, the Committee's hearings have provided an opportunity for the interested public to participate in this process.

13. The Committee has held a total of 17 meetings in connection with the first general paper *Foreign Policy for Canadians*. The Secretary of State for External Affairs, the Honourable Mitchell Sharp, introduced the hearings on October 23. A senior official of the Department of External Affairs, Mr. Geoffrey Murray, who had responsibility for coordinating the papers, appeared before the Committee on three consecutive occasions to help clarify the details and elaborate on the policy choices made. In the last week of December 1970, the Committee placed an advertisement in 18 newspapers across the country⁽¹⁾ inviting the interested general public to submit briefs on the policy papers to the Clerk of the Committee before January 31, 1971 and specific written invitations for submissions were sent to 46 organizations⁽²⁾ judged to have more than passing interest in foreign affairs. In response to the advertisements and the invitations, the Committee received 29 submissions from organizations and 34 submissions from individuals or groups of individuals.⁽³⁾

14. The Committee would like to express its thanks to those who submitted these briefs. In several cases when the submissions did not deal directly with the general policy paper but with a special issue or one of the five

nationaux pour décider de sa politique étrangère et sur l'interdépendance des options politiques et la difficulté de les prendre. Le D^r Osgood a considéré que la *Politique étrangère aux services des Canadiens* constituait en premier lieu

"... une manière de rendre compte au public. Il faut, à mon avis, que les gouvernements expliquent leur politique étrangère pour un certain nombre de raisons qui se rattachent au processus démocratique et à la conduite efficace de cette politique... C'est en sorte une dette que le Gouvernement doit à son peuple et au monde." (14:11)

Le Comité est enclin à partager cet avis. Si un gouvernement estime que sa nouvelle interprétation des événements découle de «nouveaux modes de penser concernant la politique étrangère», la revue d'une telle politique s'accorde avec le processus démocratique.

Avantages pour le public intéressé

12. Bien que certains membres des collectivités universitaires et des affaires aient eu l'occasion, avant la publication des brochures spécialisées, d'en discuter avec les agents du gouvernement, seul un petit nombre d'entre eux a participé à ces consultations sans avoir, sinon rarement, l'occasion d'étudier l'exposé général. Après que les documents de politique aient été déposés à la Chambre, l'Institut canadien des affaires internationales a publié un exemplaire de *Behind the Headlines* consacré aux points de vue qu'exprimaient à ce propos 17 universitaires, hommes d'affaires, syndicalistes, hommes politiques et autres, cependant que les journaux du Canada publiaient quelques commentaires. Leurs réactions à l'endroit du document, tantôt favorables et tantôt défavorables, ont soulevé quelques débats. Les séances du Comité ont permis au public intéressé de participer à la discussion.

13. Le Comité a tenu en tout 17 réunions pour examiner la première brochure intitulée *Politique étrangère au service des Canadiens*. Le 23 octobre, l'honorable Mitchell Sharp, secrétaire d'État aux Affaires extérieures a ouvert les débats. Monsieur Geoffrey Murray qui était chargé de la coordination des documents a comparu à trois reprises consécutives devant le Comité pour faire le point sur certains détails et expliquer les options politiques que le gouvernement avait prises. Le Comité a publié, au cours de la dernière semaine de décembre 1970, un avis dans 18 journaux du Canada⁽¹⁾ invitant le public intéressé à présenter au greffier du Comité, avant le 31 janvier 1971, des mémoires sur les documents de politique étrangère, comme il a adressé à cette fin des invitations à 46 organismes⁽²⁾ qui, à son avis montraient un intérêt plus suivi envers les affaires extérieures. En réponse à l'avis et aux invitations, le Comité a reçu 29 mémoires provenant d'organismes et 34 autres rédigés par des particuliers ou des groupes de particuliers⁽³⁾.

14. Le Comité tient à remercier ceux qui ont présenté ces mémoires. A plusieurs reprises, lorsque le document ne traitait pas du Livre blanc en général mais d'une question particulière, ou de l'un des cinq fascicules portant

⁽¹⁾ Appendix A.

⁽²⁾ Appendix B.

⁽³⁾ Appendix C.

⁽¹⁾ Appendix A

⁽²⁾ Appendix B

⁽³⁾ Appendix C

sector papers, they were held for possible future consideration. If a brief dealt with development assistance it was brought to the attention of the Subcommittee on International Development Assistance. Copies of all submissions received have been made available to members of the Committee on External Affairs and National Defence and are being held as exhibits by the Clerk of the Committee.

15. At the subsequent Committee hearings five professors from the Canadian academic community, one professor from Johns Hopkins University in Washington, D.C., and eight Canadian interest groups or organizations and one private individual with considerable foreign affairs experience appeared as witnesses.⁽⁴⁾ The American professor, Dr. Robert Osgood, had worked on a similar foreign policy document prepared by the U.S. Government and was able to compare the two studies. As a measure of public interest, it is interesting to note that in addition to the 20,000 sets of the policy papers distributed by the Department of External Affairs, Information Canada has handled over 4,000 sets and over 8,000 single copies of individual booklets, not including a special order from CIDA of 13,000 copies of the Development Assistance booklet.

16. Benefits to interest groups and organizations.

The evidence indicates that certain major Canadian interest groups have found the Government statement on foreign policy most useful. Some groups have found the Government statement on foreign policy most useful. Some groups like the Canadian Export Association, and the Canadian Chamber of Commerce are obviously delighted with the new national perspective which gives priority to economic growth considerations; other groups such as the Canadian Labour Congress, the Canadian Peace Research Institute or the United Nations Association are more critical. Their comments have been valuable in themselves and they have also been useful to the Committee in forming the judgments which are set out in this report. The Government should also consider the opinions expressed as valuable "feed back" in this important area of policy.

17. Usefulness to foreign governments

Traditionally one of the principal functions of national foreign policy reviews has been to inform other governments of the priorities, the probable responses and any major shift in policy of a country's government. In respect to this sort of communication to other governments, witnesses before the Committee are of the opinion that the foreign policy papers are likely to be helpful in lending a "degree of predictability to relations in the future". (Holsti 7:7)

18. The Committee has concluded that despite the time, effort, manpower and money involved, the publication of the policy review has been beneficial. It has been and should continue to be of use to a number of Canadians, particularly to those most closely associated with the

sur une question particulière, on a retenu le mémoire afin de l'étudier éventuellement. Les mémoires portant sur l'aide au développement, ont été portés à l'attention du sous-comité de l'aide au développement international. Les membres du Comité des affaires extérieures et de la défense nationale ont obtenu une copie de tous les mémoires reçus et le greffier du Comité les conserve au dossier.

15. Au cours des séances ultérieures du Comité, cinq professeurs d'université du Canada, un professeur de l'Université John Hopkins de Washington, D.C., et huit groupes constitués de Canadiens intéressés ou d'organismes ainsi qu'un particulier ayant acquis une expérience considérable des affaires extérieures, ont comparu en qualité de témoins.⁽⁴⁾ Le professeur américain Robert Osgood avait déjà participé à la rédaction d'un document analogue par le gouvernement des États-Unis et il était en mesure de comparer les deux études. Pour juger de l'intérêt du public envers ces publications, il est intéressant de noter qu'en plus des 20,000 exemplaires de la série de brochures sur la politique étrangère qu'a distribués le ministère des Affaires extérieures, Information Canada en a vendu au delà de 4,000 autres ainsi que plus de 8,000 exemplaires de l'un ou l'autre des titres de la série, sans compter la commande de 13,000 exemplaires de la brochure concernant l'aide au développement qu'a passé l'ACDI.

Avantages pour les groupements intéressés et les organismes

16. Il semble probable que certains groupes importants d'intérêts canadiens ont trouvé utile l'exposé du gouvernement sur la politique étrangère. Des organismes comme l'Association canadienne des exportateurs ou la Chambre de commerce du Canada sont évidemment enchantés de la nouvelle perspective nationale qui accorde la priorité à la croissance économique; d'autres organismes, comme le Congrès du travail du Canada, l'Institut canadien de recherches pour la paix ou l'Association des Nations Unies, ont fait preuve d'un esprit plus critique. Leurs observations ont été précieuses et le Comité en a tiré profit pour formuler les opinions exposées dans le présent rapport.

Utilité pour les gouvernements étrangers

17. L'un des principaux objectifs que se propose traditionnellement une revue de politique étrangère nationale est de renseigner les gouvernements étrangers sur les priorités, les réactions probables ainsi que sur tout changement important de la politique gouvernementale d'un pays. A propos de ce moyen de communication avec les gouvernements étrangers, les témoins ont opiné devant le Comité en disant que la revue de politique étrangère sera probablement utile pour permettre «de prévoir jusqu'à un certain point quels seront les rapports futurs». (Holsti 7:7)

18. Le Comité a conclu qu'en dépit du temps, de l'effort, du personnel et des dépenses qu'elle a exigés, la publication de la revue de politique étrangère a été bénéfique. Elle a été et devrait être utile pour un certain nombre de Canadiens et en particulier pour ceux qui sont

⁽⁴⁾ Appendix D

⁽⁴⁾ Appendice D

formulation of Canadian foreign policy. Ministers and officials have been forced to sit down and think not only of the present international scene and how Canada fits into it but of the long-range forecasts of events and situations, how they are likely to affect Canada and what Canadian actions should be.

B. Difficulties and Disadvantages of a Policy Review

19. Inevitably, however, certain risks and disadvantages are involved in a study of this kind, particularly one which seeks to look at the whole policy picture and to formulate a new rationale for it. First there is the rather obvious risk of being challenged at every turn as to why this or that issue or country has not been included (5) and to have erroneous conclusions drawn from the omissions. But more important perhaps are the difficulties involved in attempting to define and identify the aims of Canadian foreign policy.

20. Nothing is more central to *Foreign Policy for Canadians* than the concept of identifying foreign policy with domestic policies and ensuring that they serve the same national objectives, in order that:

"...the Canadian people [should] know, as nearly everybody else in the world does, that foreign policy is directed, as domestic policy is, to the achievement of national objectives." (The Hon. Mitchell Sharp: Encounter TV interview, June 26, 1970.)

As the three most important objectives of government to-day on the domestic scene relate to national unity, economic growth and a sense of national identity, the three basic national aims are consequently set forth as:

"—that Canada will continue secure as an independent political entity;

—that Canada and all Canadians will enjoy enlarging prosperity in the widest possible sense; and

—that all Canadians will see in the life they have and the contribution they make to humanity something worthwhile preserving in identity and purpose." (p. 10, *Foreign Policy for Canadians*)

21. Subsequently, framework was devised "...within which we could see the various aspects, in relation one to another... The supporting framework is made up of the means by which these aims can be achieved... presented as themes of national policy." (Hon. M. Sharp—press conference, June 25, 1970). These themes are explicitly set out as: fostering economic growth, safeguarding sovereignty and independence, working for peace and security, promoting social justice, enhancing the quality of life and ensuring a harmonious natural environment.

22. One of the most criticized features of the presentation of the policy themes has been the question of the

étroitement mêlés à la formulation de la politique étrangère du Canada. Les ministres et les agents du gouvernement se sont vus contraints de s'asseoir et de réfléchir non seulement sur la situation internationale actuelle et la place qu'occupe le Canada, mais également sur les prévisions à long terme des événements et des situations, leurs répercussions probables sur le Canada et les initiatives que ce dernier devrait prendre.

B. Difficultés et désavantages d'une revue de politique

19. Une telle étude entraîne inévitablement, toutefois, des risques et des désavantages, en particulier si elle cherche à embrasser l'ensemble du tableau politique et à établir une nouvelle analyse raisonnée. Il y a en premier lieu, le risque évident que présentent les contestations soulevées à chaque instant au sujet de l'omission de telle question ou de tel⁽⁶⁾ pays et des conclusions erronées auxquelles conduisent ces omissions. Mais plus importantes peut-être sont les difficultés qui surgissent au moment de définir et d'identifier les objectifs de la politique étrangère du Canada.

20. L'idée maîtresse de la *politique étrangère au service des Canadiens* est d'identifier les politiques étrangère et intérieure qui doivent servir ensemble à atteindre les objectifs nationaux afin que:

"...les Canadiens sachent, à l'exemple de presque tous les habitants du globe, que la politique étrangère se propose, à l'instar de la politique intérieure, la réalisation des objectifs nationaux." (L'honorable Mitchell Sharp: Interview télévisée, le 26 juin 1970)

Les trois objectifs que le gouvernement estime être aujourd'hui les plus importants sur la scène intérieure sont l'unité nationale, la croissance économique et le sens d'une identité nationale; c'est pourquoi il a ainsi défini les trois objectifs nationaux de base:

"—que le Canada maintiendra en toute sécurité son indépendance politique;

—que le Canada et tous les Canadiens jouiront d'une prospérité générale et croissante;

—que tous les Canadiens trouveront dans leur vie et dans leurs rapports avec les autres peuples des valeurs à conserver et à enrichir." (*Politique étrangère au service des Canadiens* p. 10 et 11)

21. Plus tard, on a établi un plan de travail "...qui nous permettrait de voir les divers aspects de la question et leurs rapports réciproques... Le plan auxiliaire de travail se rapporte aux moyens permettant d'atteindre ces objectifs... considérés comme orientations de la politique nationale." (M. Sharp—conférence de presse du 25 juin 1970). Ces orientations sont les suivantes: stimuler la croissance économique, préserver la souveraineté et l'indépendance, travailler à la paix et à la sécurité, promouvoir la justice sociale, enrichir la qualité de la vie et maintenir l'harmonie du milieu naturel.

22. L'importance comparative des diverses orientations politiques a fait l'objet du plus grand nombre de critiques formulées sur la présentation de ces orientations.

⁽⁶⁾ The Committee has found it somewhat inconvenient to examine the policy papers without an index. It has therefore decided to attach for the benefit of those interested in *Foreign Policy for Canadians*, as Appendix F, an index to the six booklets.

⁽⁶⁾ Le Comité a jugé peu commode d'étudier le Livre blanc de politique sans disposer d'un index. Pour la gouverne de ceux qu'intéresse «Politique étrangère au service des Canadiens», il a donc décidé de joindre au rapport à l'appendice un index des six brochures.

relative importance of the various themes. Which theme is more important? Why is the economic growth theme listed first? In his testimony before the Committee on October 23, the Secretary of State for External Affairs denied that any priority was intended in the listing of the six themes:

"There is no particular magic to the number six or to the terminology used... the difficulty with a listing of any kind, particularly in a printed document, is that people see an expression of priority in the order of presentation. No such priority is intended and it would make no sense. All these themes are essential ingredients of national policy and all engage the government's attention at all times." (1:9)

23. Originally, the Minister said, there had been an attempt to represent diagrammatically by means of a hexagon, the themes and their interaction. However it had been not included in the final published version. The problem of the relative importance of the themes arises again later in the policy paper where "policy projections" are discussed. On page 32, a clear indication is given that the Government considers three themes should be given priority over the others:

"...the Government is of the view that the foreign policy pattern for the seventies should be based on a ranking of the six policy themes which gives highest priority to Economic Growth, Social Justice and Quality of Life policies... Policies related to other themes... would merely be placed in a new pattern of emphasis." (p. 32)

The Secretary of State for External Affairs explained:

"To use [the framework] effectively and to give a sense of direction to our future policy, we had to decide upon some pattern of emphasis among them." (1:9)

24. In the opinion of the Committee and a number of witnesses, one is left with a confused impression concerning the policy themes. In theory, no policy themes are to be predominant. In actual practice, three policy themes are to have "highest priority". Further, a majority of the witnesses before the Committee made it clear in their testimony that they considered that the Economic Growth theme was being accorded undisputed priority throughout the paper by the Government. Possibly this was at least partly due to the fact that in the original listings and explanation of the themes, Economic Growth was listed first.

25. The Committee questions whether it would not, after all, have been more useful to have retained the hexagon form (which is reprinted as Appendix E) in presenting the framework and the themes. The undeniable advantage of the hexagon is that no priority of emphasis can be interpreted, whereas in a printed list, inevitably, the top listed item seems most important. Further, the interrelatedness of policies can be more easily grasped. The Committee has noted Mr. Sharp's explanations of

Quelle est la plus importante? Pourquoi la croissance économique occupe-t-elle la première place? Dans son témoignage du 23 octobre devant le Comité, le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures a réfuté l'idée qu'une priorité quelconque s'attachait à l'énumération des six orientations. Il a dit:

«Le chiffre six ou les termes employés n'ont aucun caractère magique. La difficulté que pose une énumération de ce genre, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un document imprimé, réside dans le fait que les gens interprètent l'ordre de présentation comme un ordre de priorité. Un tel ordre n'est pas voulu et il n'aurait aucun sens. Toutes ces orientations sont des éléments essentiels de la politique nationale qui retiennent en tout temps l'attention du gouvernement.» (1:9)

23. Le ministre avait déclaré, au début, qu'on avait essayé d'illustrer ces orientations et leur corrélation au moyen d'un diagramme représentant un hexagone. Cette illustration ne figure cependant pas dans le texte final. L'importance comparée des orientations apparaît encore une fois en rapport avec le chapitre ultérieur de l'exposé général sur la «prospecte politique». On retrouve, à la page 32, l'indication bien nette que, selon le gouvernement, ces trois orientations devraient avoir préséance sur les autres. On y lit ce qui suit:

«...le gouvernement croit que le plan d'action générale de sa politique étrangère dans les années 1970 devrait être fondé sur un ordre de priorité qui accorde la plus grande importance à la Croissance économique, à la Justice sociale et à la Qualité de la vie... les politiques orientées vers la Paix et la sécurité et vers la Souveraineté et l'Indépendance seraient simplement replacées dans un nouvel ensemble de priorités.» (p. 32)

Et le secrétaire d'État aux Affaires extérieures de renchéir:

«Pour qu'il (le plan d'action) soit efficace et afin de donner un sens de direction à notre politique future, il nous fallait décider d'un ensemble de priorités parmi ces orientations.» (1:9)

24. Le Comité, comme un certain nombre de témoins, est d'avis que les orientations politiques laissent une impression déroutante. Aucune d'entre elles ne devrait théoriquement avoir préséance, mais dans la pratique, il faut donner la «plus grande priorité» à trois orientations. En outre, la majorité des témoins ont dit au Comité qu'ils estimaient que le gouvernement avait incontestablement accordé, tout au long de son exposé sur la politique, la priorité à la croissance économique. Cette impression résulte en partie à tout le moins du fait que la croissance occupe la première place dans l'énumération et l'exposé des orientations politiques.

25. Le Comité se demande s'il n'aurait pas mieux valu, en somme, retenir l'illustration du plan de travail et des orientations présentées sous forme d'hexagone et (qui figure à l'appendice E) ci-joint. L'avantage indiscutable de l'hexagone réside en ce qu'il ne met en relief aucune priorité alors que les sujets qui apparaissent en premier dans une énumération imprimée semblent revêtir plus d'importance. En outre, avec le modèle de l'hexagone, la corrélation des diverses politiques peut aisément être

why it was decided not to use the hexagon: "...we thought... that too much would be concentrated on the geometry and not enough on the substance" (1:9) and "...because we didn't want it to appear that this was a mechanistic concept..." (June 25, 1970 press conference). Nevertheless, the Committee considers that the present presentation of the themes, as set out in the general policy paper, is inconsistent and ambiguous, leading to serious misinterpretations. The Committee would have preferred that in such theoretical explanation of the basis of Canadian foreign policy, no priority be indicated. All the themes should have been accorded importance as valid means by which Canada can achieve its national and international objectives under varying circumstances.

26. Some members of the Committee feel they are not able to concur with the Committee's findings, even though they approve a number of specific conclusions. In their view, the evidence and the facts which emerged from the Committee's examination justify a much more critical assessment of the first policy paper. In particular, these members consider that the promotion of peace and security should outweigh all other considerations in the formulation of foreign policy and consequently that the apparent priority given to economic growth in the policy review should be reversed.

27. These members are also unable to agree with the underlying tone of the policy paper in its repudiation of the earlier idealistic internationalism in foreign affairs. Inspired by such an internationalist approach, they consider Canada has shown a leadership which has made and can continue to make significant contributions to international peace. These members are concerned that the policy paper indicates Canada may be lapsing into a negative isolationism or an unannounced continentalism which they strongly reject.

II INTERDEPENDENCE OR THE EXTENSION ABROAD OF DOMESTIC POLICY?

28. The basic rationale underlying the general policy paper is set out in the following terms:

"External activities should be directly related to national policies pursued within Canada, and serve the same objectives... foreign policy... is the extension abroad of national policies." (p. 9)

This approach has been widely criticized by a number of witnesses who have described the policy papers in terms such as "isolationist" and "nationalistic". The Committee tried to assess whether such charges were justified.

29. The idea of linking domestic and foreign policies is not new. To a greater or lesser degree, consciously or unconsciously, domestic concerns have always shaped Canadian foreign policy. As early as 1938 in *Canada*

comprise. Le Comité a pris note des raisons que M. Sharp a fournies pour expliquer le rejet de la figure hexagonale: «... nous avons pensé... que l'on concentrera trop d'attention sur la géométrie et pas assez sur la substance» (1:9) et «... parce que nous ne voulions pas donner l'impression qu'il s'agissait d'un concept mécanique...» (Conférence de presse du 25 juin 1970). Le Comité estime, néanmoins, que la présentation actuelle des orientations, telle qu'elle est faite dans l'exposé général, est contradictoire et ambigu. Elle a donné lieu à de fausses interprétations de nature sérieuse. Le Comité souhaiterait qu'une telle explication théorique du fondement de la politique étrangère du Canada ne comporte aucune priorité apparente. Il faudrait accorder la même importance à toutes les orientations en tant que moyens valables permettant au Canada d'atteindre, dans différentes conjonctures, ses objectifs nationaux et internationaux.

26. Certains députés estiment qu'ils ne peuvent être d'accord avec les constatations du Comité, même s'ils approuvent certaines recommandations particulières. A leur avis, les faits et preuves qui ressortent de l'examen du Comité justifient une évaluation beaucoup plus critique de la première brochure du Livre blanc de politique étrangère. En particulier, ces députés estiment que la promotion de la paix et de la sécurité devrait dominer toute autre considération dans la formulation de la politique étrangère et qu'il faudrait, par conséquent, inverser la priorité qu'on semble attribuer à la croissance économique dans la révision de politique.

27. Ces députés ne peuvent non plus donner leur accord à ce que sous-entend le Livre blanc lorsqu'il répudie l'ancien idéal d'internationalisme dans les affaires étrangères. Se réclamant de cette approche internationaliste, ils considèrent que le Canada a démontré un certain talent de leader, talent qui lui a permis de contribuer, et lui permettra encore de contribuer de façon importante à la paix internationale. Ces députés s'inquiètent du fait que le Livre blanc de politique indique que le Canada risque de sombrer dans un isolationisme négatif ou dans un continentalisme imprévu qu'ils rejettent vigoureusement.

II INTERDÉPENDANCE OU EXTENSION À L'ÉTRANGER DE LA POLITIQUE INTÉRIEURE?

28. La raison fondamentale qui soutient la revue générale de politique étrangère est formulée dans les termes suivants:

"L'action à l'étranger doit émaner directement des politiques nationales établies au Canada et servir les mêmes fins... Elle... la politique étrangère... est le prolongement de la politique nationale à l'étranger." (p. 8 et 9)

La façon d'aborder cette question a suscité de nombreuses critiques formulées par un certain nombre de témoins pour lesquels les brochures sur la politique étrangère étaient entachées d'isolationisme et de «nationalisme». Le Comité a essayé de savoir si de telles accusations étaient justifiées.

29. L'idée de rattacher les politiques intérieures et étrangères n'est pas nouvelle. Les questions intérieures ont toujours, consciemment ou inconsciemment, modelé plus ou moins la politique étrangère du Canada. Déjà en 1938,

Looks Abroad, Professor R. MacKay and E. B. Rogers examined the relationship and pointed out:

"...In many respects foreign policy is merely the extension of domestic policy to the world outside the state. Broadly speaking the end in both cases is the same—the promotion of the welfare and the safety of the state and of its people. Like domestic policy, moreover, foreign policy must take account of the internal conditions of the state..." (xi)

Policies promoting wheat sales abroad, for example, have been related to wheat surpluses at home. The Act to amend the Territorial Sea and Fishing Zones Act of 1970 reflected the national interest in the protection of Canadian fishermen and the national concern for territorial sovereignty in the Arctic.

30. What is new in *Foreign Policy for Canadians* is the emphatic assertion the principle has been given and the elaborate framework into which it has been set, which links foreign and domestic policies more formally, more consciously and more insistently than ever previously. Foreign policy is to be the product of the Government's progressive definition of the national interest, which is spelled out, first in terms of the three national aims and subsequently in terms of the six somewhat abstract policy themes. These are intended to serve as a framework for reaching decisions on domestic and foreign policy decisions. Throughout the document, the focus remains strongly on national objectives and all Canadian foreign policies are set forth and justified in relation to them and the policy themes. As a Department of External Affairs official, Mr. Geoffrey Murray, put it "...there are no international interests that are separate from national interests, ... one flows from the other." (2:15)

31. There were witnesses (for example, the Canadian Export Association and the Canadian Chamber of Commerce) who applauded this emphasis on domestic policies and the national interest. There were others, however, who drew the Committee's attention to the concept in more critical tones. Mr. Guy Smith commented on the "underlying selfishness" in the tone of the review, although he expressed doubt that Canadian foreign policy was actually isolationist:

"While recognizing that all countries must devise foreign policies that are designed to protect and develop their own interests, there are and will be many occasions where a policy that benefits others and calls on some sacrifice by Canada will be in Canada's own best interests in the long run" (22:31).

Dr. Gibson of the United Nations Association suggested that:

"...there was a possible weakness in stating external policy as an extension of domestic policy... If we do not qualify valid and necessary [Canadian] trade objectives with a parallel intention to promote social justice and to enhance the quality of life outside as well as inside Canada... [It] would not square very well with our main interests." (28:7)

les professeurs F. MacKay et E.-B. Rogers examinaient dans l'ouvrage intitulé *Canada Looks Abroad*, cette corrélation et ils concluaient que

"...à bien des égards, la politique étrangère n'est qu'une extension de la politique intérieure au monde extérieur. En gros, les fins sont les mêmes dans les deux cas, c'est-à-dire la promotion du bien-être et de la sécurité de l'état et du peuple. En outre, comme la politique intérieure, la politique étrangère doit tenir compte de la situation intérieure du pays..." (XI)

C'est ainsi, par exemple, que la promotion des ventes de blé à l'étranger a toujours été fonction de l'excédent de blé au Canada. La Loi de 1970 modifiant la Loi sur la mer territoriale et les zones de pêche reflétait l'intérêt national quant à la protection des pêcheurs canadiens et le souci de la nation pour sa souveraineté territoriale dans l'Arctique.

30. L'élément nouveau dans la *politique étrangère au service des Canadiens* réside dans l'affirmation catégorique du principe et le cadre minutieux où il s'inscrit et au moyen duquel les politiques intérieure et étrangère sont rattachées de façon plus formelle, plus délibérée et plus insistante que jamais. La politique étrangère doit être le résultat de la définition progressive que le gouvernement donne de l'intérêt national qui est fonction en premier lieu des trois objectifs nationaux et, ensuite, des six orientations politiques quelque peu abstraites. Ces dernières sont destinées à servir de cadre pour la prise de décisions de politique intérieure ou étrangère. L'intérêt national a constitué, tout au long du document, le point focal essentiel, et toutes les politiques étrangères du Canada sont exposées et justifiées en fonction de cet intérêt et des orientations politiques. M. Geoffrey Murray, fonctionnaire du ministère des Affaires extérieures, a dit à ce propos: "...il n'existe pas d'intérêts internationaux qui soient distincts des intérêts nationaux, ... ils découlent les uns des autres." (2:15)

31. Certains témoins, comme l'Association canadienne des exportateurs et la Chambre de commerce du Canada, ont salué l'importance accordée à la politique intérieure et à l'intérêt national. D'autres ont cependant, en termes plus critiques, attiré l'attention du Comité sur ce concept. M. Guy Smith a parlé de l'«égoïsme sous-jacent» qu'on décèle dans le ton de l'exposé politique, quoiqu'il ait douté que la politique extérieure du Canada fût effectivement isolationniste. Il a dit à ce propos:

"Tout en reconnaissant que tous les pays doivent concevoir des politiques étrangères qui se proposent de protéger et de développer leurs propres intérêts, de nombreuses occasions se présentent et se présenteront encore où une politique qui profite aux autres et exige quelques sacrifices du Canada sera, à la longue, favorable à celui-ci." (22:31 et 32)

Le docteur Gibson, de l'Association des Nations Unies, a déclaré que:

"...peut-être y a-t-il une faiblesse éventuelle dans le fait de prétendre que la politique étrangère est une extension de la politique intérieure... si nous n'établissons pas d'objectifs commerciaux (canadiens) en parallèle avec l'intention de promouvoir la justice sociale et de relever la qualité de la vie tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Canada... (cela) ne s'accordera pas avec nos principaux intérêts. (28:7)

32. Professor Osgood, an American witness, spoke of the "rather rationalistic belief in the power of principles and logical concepts" which is common to both the present American and Canadian administrations. He spoke of the debate between "ideals and self-interest" and the "intellectual hand-writing about abstract interests and principles" which he saw in the Canadian paper. In one of the Canadian Peace Research Institute briefs, Dr. Alan Newcombe criticized "the narrow definition" of foreign policy which he found in Volume I and suggested "a larger framework of reference in terms of shaping foreign policy". (23:43) He considered that the question should be "What kind of a world do we want?" *not* "What kind of Canada do we want?" Yet another witness, Mr. Crean, of the Canadian Council of the International Chamber of Commerce, was critical of the Government's definition of foreign policy as being "the extension of domestic policies to the relations with other countries". Instead, he suggested, "... the development of global village has strengthened a reverse influence". (21:113) His emphasis was on the increasing interdependence of countries in the world, and particularly the interdependent position of Canada as "a medium power and a great trading nation". (21:114) His brief made the following point:

"... Any Canadian policy if it is to be successful will have to stand up to the buffeting caused by actions of other nations over which we have little or no control. A built in bias favouring domestic interests can distort perceptions of international problems with undesirable long-term effects." (21:112)

33. While the Committee considers that the restatement of the importance of national objectives in foreign policy decisions is valuable and timely, it is nevertheless anxious lest a too-intensive preoccupation with domestic interests in this context could result in a failure to perceive the opportunities as well as the dangers for Canada in an increasingly interdependent world. In the fields of trade, finance, science and technology, communications, the environment with particular reference to population and pollution, development assistance, multinational firms, military security, energy and resources, Canada's domestic interests are increasingly vulnerable to the policy decisions of other nations.

34. The Committee was interested in seeing to what extent the government's specific foreign programmes and activities conform in actual practice to the principle of being "the extension abroad of national policies". On examination many policies did, in fact, seem to reflect primarily the domestic objectives of the Government, for example, the reduction in NATO forces, Canadian selective immigration policies which funnel primarily skilled workers into Canada, a shift in emphasis toward francophone countries in the aid field, the conclusion of the pact concerning cooperation in the industrial application of science and technology with the USSR, recognition of the Vatican, ministerial statements which resulted in preventing the sale abroad of Denison Mines and Home Oil, and the unilateral declarations regarding Arctic sovereignty and pollution. On the other hand, the Committee

32. Un témoin américain, le professeur Osgood, a parlé de la « croyance plutôt rationaliste dans le pouvoir des principes et des concepts logiques » qui caractérise aussi bien le gouvernement américain actuel que celui du canadien. Il a évoqué le débat entre « les idéaux et l'intérêt personnel » et « l'inquiétude intellectuelle au sujet d'intérêts et de principes abstraits » qu'il a décelé dans le document canadien. Le docteur Alan Newcombe a critiqué, dans un mémoire présenté par l'Institut canadien de recherches pour la paix, la définition étroite « de la politique étrangère » telle qu'elle figure au titre premier de la publication et il a proposé « un cadre de référence plus ample pour la formulation de la politique étrangère ». (23:43) Il a estimé que la question devrait être la suivante: « Quel genre de monde voulons-nous? » et *non* « Quel genre de Canada voulons-nous? ». M. Crean, autre témoin délégué du Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale a critiqué le principe disant que la politique étrangère devait être « le prolongement des politiques intérieures en ce qui concerne les relations avec les pays étrangers ». Il a dit qu'au contraire. « ... la création du petit monde a renforcé la tendance opposée ». (21:120) Il a insisté sur l'interdépendance croissante de tous les pays et en particulier sur celle du Canada en tant que « puissance moyenne et grand pays commerçant ». (21:121) Son mémoire a fait ressortir ce qui suit

« ... pour réussir, toute politique canadienne, devra affronter les attaques des nations étrangères sur lesquelles nous n'avons pour ainsi dire pas de contrôle. Un parti pris en faveur des intérêts nationaux peut déformer la compréhension des problèmes internationaux, et entraîner à long terme, des effets peu souhaitables. » (21:112)

33. Bien que, selon le Comité, la réaffirmation de l'importance des objectifs nationaux dans les décisions de politique étrangère soit utile et opportune, il craint néanmoins que, dans ce contexte, une trop grande préoccupation à l'égard des intérêts nationaux n'empêche de percevoir les possibilités ainsi que les dangers qui se présentent pour le Canada dans un contexte international de plus en plus interdépendant. Dans les domaines du commerce, des finances, de la science et de la technologie, des communications, de l'environnement et notamment celui de la démographie et de la pollution, de l'aide au développement, des sociétés multinationales, de la sécurité militaire, de l'énergie et des ressources, les intérêts nationaux du Canada sont de plus en plus affectés par les décisions politiques des autres nations.

34. Le Comité a voulu savoir dans quelle mesure les programmes et les activités de politique étrangère du gouvernement étaient effectivement conformes au principe de « projection à l'étranger des politiques nationales ». Après examen, de nombreuses politiques semblent, en effet, refléter principalement les objectifs nationaux du gouvernement; par exemple, la réduction de ses forces militaires à l'OTAN, les politiques d'immigration sélective au Canada, qui laissent surtout entrer des travailleurs qualifiés, la part plus importante accordée aux pays francophones dans le domaine de l'aide, la conclusion de l'accord de coopération avec l'URSS dans le domaine des applications industrielles de la science et de la technologie, la reconnaissance du Vatican, des déclarations ministérielles qui ont eu pour conséquence d'interdire la vente à l'étranger de la société *Denison Mines and Home Oil*, et

found that there were also a number of major Canadian foreign policies which could not be seen as primarily reflecting Canada's domestic objectives and which were much broader in their approach—for example, the increases in funds appropriated for development assistance, the establishment of the International Development Research Centre, the condemnation of Britain's arms sales to South Africa, the initiatives taken at Singapore to resolve a Commonwealth crisis, the request to a Canadian Crown Corporation (Polymer) to withdraw from business activities in South Africa, and the recognition of the People's Republic of China.

35. It would seem, therefore, that domestic priorities have not always been rigidly applied in the continuing process of elaborating Canadian foreign policy. In this connection the Committee has been impressed with the testimony of Dr. Robert Osgood who made a distinction between the internal and external "self-interested" goals:

"Now the self-interested goals you can think of as internal goals and as external goals. Internal goals are those pertaining to the effects within a country; that is, territorial security, independence, economic welfare of the country, the quality of life and so on. The external goals are those that pertain to the international environment; that is, the balance of power, deterrence of aggression against allies and friends, the economic and political welfare and political stability of other states in whose welfare you have interest and that sort of thing." (14:7)

36. The Committee is convinced that there are, in fact, differences in the goals Canada wishes to attain in the internal context and those to be worked for in an international context. In the paper's carefully structured framework there is too little room for an adequate appreciation of the interdependent position of Canada and the other nations of the world. The Committee sees no reason why Canada cannot promote its domestic policies and defend its national interest, while at the same time recognizing more emphatically the different environment, the different problems and therefore the different responses needed in the "global village".

37. Another potential problem related to the nationally-oriented guidelines is the possibility that continued emphasis on the national or domestic objectives may make it harder to sustain Canadian commitment to what Dr. Osgood called in his testimony "the transcendent goals... the goals of self-determination, of international law and other rules of international conduct, the humanitarian goals, the missionary goals..." (14:7) Without some recognition of the importance of transcendent goals, the Committee is concerned that it may prove difficult in future to arouse public enthusiasm or support for programmes such as increased development assistance. As Dr. Osgood put it:

"The transcendent goals are not necessarily in conflict with these goals of self-interest. They add inspiration and drive but are most compelling when they

les déclarations unilatérales concernant la souveraineté dans l'Arctique et la pollution dans cette région. D'autre part, le Comité a également constaté que certaines mesures importantes de la politique étrangère du Canada ne pouvaient être considérées comme reflétant les objectifs nationaux de notre pays, et qu'elles étaient le fruit d'une attitude beaucoup plus large; on pourrait mentionner, par exemple, l'accroissement des fonds consacrés à l'aide au développement, la création du Centre de recherche pour le développement international, la condamnation des ventes d'armes à l'Afrique du Sud par la Grande-Bretagne, les initiatives prises à Singapour pour résoudre la crise du Commonwealth, le terme mis aux activités commerciales en Afrique du Sud d'une société canadienne de la Couronne (Polymer), et la reconnaissance de la république populaire de Chine.

35. Par conséquent, il semble que les priorités intérieures n'ont pas été toujours strictement appliquées dans le processus continu d'élaboration de la politique étrangère du Canada. A cet égard, le Comité a été vivement intéressé par le témoignage du Dr. Robert Osgood qui a fait une distinction entre les objectifs «d'intérêt national» intérieurs et extérieurs:

«De nos jours, on peut dire que les objectifs d'intérêt national peuvent être intérieurs ou extérieurs. Les objectifs intérieurs sont ceux dont les effets se font sentir au sein du pays; c'est-à-dire, la sécurité territoriale, l'indépendance, le bien-être économique du pays, la qualité de la vie etc. Les objectifs extérieurs concernent l'environnement international, c'est-à-dire, l'équilibre des puissances, la dissuasion des agressions contre les alliés et les amis, le bien-être économique et politique et la stabilité politique d'autres États dont le bien-être nous intéresse etc....» (14:7)

36. Le Comité est convaincu qu'en fait, il y a des différences entre les objectifs que le Canada souhaite atteindre dans le contexte intérieur, et ceux qui entrent dans le contexte international. Dans le cadre soigneusement structuré du Livre blanc, il n'y a pas suffisamment de place pour apprécier exactement l'interdépendance du Canada et des autres nations du monde. Le Comité ne voit pas pourquoi le Canada ne pourrait promouvoir cette politique nationale et défendre ses intérêts nationaux, tout en reconnaissant plus explicitement qu'il existe des environnements différents, des problèmes différents et, par conséquent, qu'il faudra avoir des réactions différentes à leur égard dans le «village global».

37. Aux yeux du Comité, les directives «d'intérêt national» posent un autre problème. S'il continuait à mettre l'accent sur le critère des objectifs intérieurs ou nationaux, le Canada éprouverait peut-être de ce que M. Osgood a appelé dans son témoignage «les objectifs transcendants... les objectifs d'auto-détermination, de droit international et d'autres règlements de conduite internationale, les objectifs humanitaires, les objectifs missionnaires.» (14:7) Si l'on ne reconnaissait pas d'une manière ou d'une autre l'importance des objectifs transcendants, le Comité craint qu'il ne devienne difficile, à l'avenir, de faire appel à l'enthousiasme ou au soutien du public pour des programmes qui consisteraient par exemple, à accroître l'aide au développement. Comme le dit M. Osgood:

coincide somehow with the goals of self-interest." (14:7)

38. The Committee has already stated its opinion that some re-affirmation of the principle that the country's foreign policy goals should reflect and promote basic national aims has been both necessary and useful at this time. Nevertheless the Committee has concluded that the systematic integration of domestic and foreign policies in the general paper has been over-emphasized and overstated. It agrees with the writers on Canadian foreign policy who stated:

"... In foreign policy, as in domestic policy, there can be no ultimates, no principles of universal application."*

III CANADA'S RELATIVE IMPORTANCE AND POSITION

39. One of the premises on which the foreign policy papers are based is the decline in recent years of Canada's relative power and influence in international affairs. From a strong "middle power" position after World War II the policy paper contends that Canada's ability and opportunity to influence international events have been reduced by the re-establishment of the major European nations, as well as of China and Japan, and the emergence of the U.S.A. and the U.S.S.R. as the two superpowers.

40. Several witnesses reacted to this approach by stressing the absolute growth in Canada's economic position. The Canadian Chamber of Commerce brief points out:

"Canada has the human and material resources necessary to achieve an increase of 7 per cent per annum in gross national product. In fact, if this country's economy were to grow at a 7 per cent rate for the rest of this century, Canadian G.N.P. by the year 2000 would be equal in size to that of the United States for 1963. This is a truly staggering potential." (21:70)

(notwithstanding the fact that GNP as a valid measure of a country's wealth is being increasingly questioned, the Committee believes it still retains a significance in relative international terms.) Other business groups before the Committee, the Canadian Export Association, the Canadian Pulp and Paper Association, and the Canadian Council of the International Chamber of Commerce, also pointed out the actual and potential position of Canada as "a great trading nation".

41. Dr. Norman Alcock of the Canadian Peace Research Institute put it in this way:

"... Canada is a rich and powerful nation. For so long we have thought of ourselves as third class or second class and it is hard to realize that we have reached the maturity we have. We are the third most

«Les objectifs transcendants n'entrent pas nécessairement en conflit avec les objectifs d'intérêt national. Ils leur apportent inspiration et énergie mais c'est lorsqu'ils coïncident d'une façon ou d'une autre avec les objectifs d'intérêt national qu'ils prennent toute leur force.» (14:7)

38. Le Comité a déjà déclaré qu'à son avis, avoir réaffirmé le principe selon lequel les objectifs fondamentaux de politique étrangère du pays devraient refléter et promouvoir l'intérêt national a été à la fois nécessaire et utile jusqu'à aujourd'hui. Le Comité a conclu, cependant, que l'on avait accordé trop d'importance à l'intégration systématique des politiques nationales et étrangères dans le Livre blanc. Il est enclin à adopter l'opinion de ceux qui ont écrit sur la politique étrangère du Canada, et qui ont déclaré:

"... Il n'existe pas de principe définitif ou d'application universelle, lorsqu'il s'agit de politique étrangère, tout comme de politique intérieure.*"

III L'IMPORTANCE RELATIVE ET LA POSITION DU CANADA

39. L'un des faits sur lesquels se fondent les Livres blancs de politique étrangère est qu'au cours de ces dernières années la puissance et l'influence relatives du Canada dans les affaires internationales ont décliné. Le Livre blanc estime que le Canada, après avoir joui du statut de «forte puissance intermédiaire», après la Deuxième Guerre mondiale, a vu restreindre ses possibilités d'influencer les événements internationaux, par le relèvement des principales nations européennes, ainsi que de la Chine et du Japon, et par l'émergence des États-Unis et de l'URSS comme les deux superpuissances.

40. Plusieurs témoins ont réagi contre cette attitude, en insistant sur la croissance absolue de l'économie canadienne. La Chambre de commerce du Canada note que:

«Le Canada dispose des ressources humaines et matérielles nécessaires pour arriver à une croissance de 7 p. 100 par an du produit national brut. En fait, si son économie devait continuer à croître à un taux de 7 p. 100 jusqu'à la fin de ce siècle, le PNB du Canada, en l'an deux mille, serait comparable à celui des États-Unis pour 1963. C'est là un potentiel réellement stupéfiant» (21:70).

(Bien que l'on conteste de plus en plus la validité du PNB comme mesure valable de la richesse d'un pays, le Comité estime qu'il a néanmoins une signification en termes internationaux relatifs.) D'autres groupes d'affaires, l'Association canadienne des exportateurs, l'Association canadienne de la pâte à papier et le Conseil canadien de la Chambre internationale de commerce ont également fait remarquer au Comité que le Canada est et peut devenir une «grande nation commerciale».

41. Le Dr Norman Alcock de l'Institut canadien de recherche pour la paix s'exprime en ces termes:

«... Le Canada est une nation riche et puissante. Nous nous sommes considérés pendant si longtemps comme une nation de troisième ou de deuxième catégorie qu'il est difficile de se rendre compte que nous

*Canada Looks Abroad, MacKay and Rogers, 1938, p. (xii).

*Canada Looks Abroad; MacKay and Rogers, 1933, p. (XII).

important country in GNP per capita. We are the eighth or ninth country in GNP in the world. We are within the top ten countries in the world in importance..." (16:7)

Consequently the Canadian Peace Research Institute argued, Canada has a responsibility because of her economic strength to play a leading role in international affairs, particularly in peacekeeping. Another witness from the Institute, Dr. Hanna Newcombe, considered that "the authors of the paper are a little too timid about the possibilities we have in the world" (16:15) and Dr. Alan Newcombe said:

"If we look at the GNP figures for 1966 for countries the question I ask is who else can give the leadership...? The United States is a superpower very much caught up in the cold war; the Soviet Union is a superpower very much caught up in the cold war. Then we have nations that are suffering from the fact that they were former colonial powers: the United Kingdom, West Germany, France, Japan, China which is not a member of the United Nations, Italy with a low GNP per capita; and then Canada. If Canada cannot afford to go out and make some peace in the world, who else can? If we say we cannot do it, then we are going to have to look to India, Poland, East Germany, Brazil, Australia, Spain and a few other countries. ... We are the men on the spot. We have the money, the power, the respect." (16:16)

42. The fundamental question which faced the Committee was this: if, as these witnesses maintained, Canada is a great trading nation, standing among the top ten nations in the world in terms of economic importance, should Canadians be urged to think of their relative power and ability to exert international influence in as modest terms as those set out in the policy papers?

43. The Committee is in agreement with the policy review that at the beginning of the seventies a reassessment of Canada's standing and power was justified and necessary. Circumstances have indeed changed since the end of the Second World War. In the context of a superpower confrontation and with membership of the United Nations increased and transformed, the possibility of Canada playing "a Suez role" in the United Nations now appears remote. It is difficult to see what effective major influence Canada can wield in the Vietnam war, in the Strategic Arms Limitation Talks, in the Arab-Israeli dispute or in a possible future Berlin crisis. These issues are being and will be resolved without a significant Canadian "input".

44. Up until the mid 60's and even into the late 60's, Canada had held on to the belief that it might still influence major developments but when initiative after initiative attempted by Canada had failed (over Vietnam for example), there was a gradual recognition of the limitations imposed by the changing circumstances. Speaking before the Committee, Mr. Geoffrey Murray of

sommes arrivés à la maturité que nous avons aujourd'hui. Notre PNB per capita se classe au troisième rang et notre PNB se classe au huitième ou au neuvième rang. Nous sommes parmi les dix pays du monde les plus importants..." (16:7).

Par conséquent, comme le soutient l'Institut canadien de recherche pour la paix, le Canada, en raison de sa force économique, était tenu de jouer un rôle prépondérant dans les affaires internationales, notamment dans le maintien de la paix. Un autre témoin de l'Institut, le Dr. Hanna Newcombe, estimait que «les auteurs du Livre blanc font preuve d'un peu trop de timidité à l'égard des possibilités que nous avons dans le monde» (16:15) et déclarait:

«Si l'on examine les PNB des différents pays pour 1966, je me demande qui d'autre peut prendre une place prépondérante...? Les États-Unis sont une superpuissance qui est très engagée dans la guerre froide; l'Union Soviétique est une superpuissance qui est très engagée dans la guerre froide. Il y a ensuite les nations qui subissent les conséquences du fait qu'elles sont d'anciennes puissances coloniales: le Royaume-Uni l'Allemagne de l'Ouest, la France, le Japon, la Chine qui n'est pas membre des Nations Unies, l'Italie qui a un faible PNB par tête; et ensuite le Canada.

Si le Canada n'est pas en mesure de rechercher la paix internationale, qui d'autre peut le faire? Si nous disons que nous ne pouvons le faire, il va falloir se tourner vers l'Inde, la Pologne, l'Allemagne de l'Est, le Brésil, l'Australie, l'Espagne et quelques autres pays... Nous sommes bien placés. Nous avons l'argent, la puissance, le respect... (16:16).

42. La question fondamentale qui se posait au Comité était la suivante: Si, comme l'ont soutenu ces témoins, le Canada est une grande nation commerciale, une des dix plus importantes nations du monde, faut-il demander aux Canadiens de considérer leur puissance relative et leur possibilité d'exercer une influence internationale d'une manière aussi modeste que le propose le Livre blanc?

43. Le Comité reconnaît, comme le suggère le Livre blanc, qu'une réévaluation de la situation et de la puissance du Canada, au commencement des années 70, était justifiée et nécessaire. En effet, les circonstances ont changé depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Dans le contexte de la confrontation entre les superpuissances et de l'augmentation et de la transformation des membres des Nations Unies, il semble maintenant peu probable que le Canada ait à jouer un rôle de «Suez» au sein des Nations Unies. On peut difficilement imaginer quelle influence importante le Canada pourrait avoir dans la guerre du Vietnam, dans les négociations SALT (négociations sur la limitation des armements stratégiques) dans la crise israélo-arabe ou dans une éventuelle crise de Berlin. Ces problèmes évoluent et évolueront sans que le Canada y joue un rôle important.

44. Jusqu'au milieu et même jusqu'à la fin des années 60, le Canada pensait qu'il pouvait encore influencer des événements de grand importance mais, après l'échec des initiatives canadiennes (par exemple sur le Vietnam), on a peu à peu reconnu que l'évolution des conditions imposait des limites. Venant témoigner devant le Comité, M. Geoffrey Murray, du ministère des Affaires extérieures, a

the Department of External Affairs reflected that the earlier years had been:

"...a golden age of Canadian foreign policy. ...it was a time when we all considered that we were making a very exceptional contribution to world affairs... it is very difficult in to-day's world, with the changed circumstances... to see Canada playing the kind of role that was played at these earlier periods in quite the same way". (2:13)

The Committee is inclined to agree.

45. Undoubtedly Canada, in terms of GNP, is a rich and powerful country. It is a country of vast energy and resource potential, a country whose length of shoreline is exceeded only by the Soviet Union, a country half of whose productive capacities go for export. Nonetheless, in terms of actual international power politics the Committee doubts that this trading and economic power position can be translated into major impact or influence in East-West talks, in the Middle East crisis or in other disputes not closely related to Canadian economic or financial interests. Moreover, Canada's peculiar geographic conditions limit it from having the kind of regional influence exerted by states such as India, Indonesia and Egypt.

46. This does not mean that the Committee believes that Canada should show a diminished concern over the resolution of international problems. It agrees with the American witness, Dr. Osgood, who said that there are certain areas and certain issues in international affairs where Canada "can exert an influence that is even quite disproportionate to its material power" (14:18) and he gave as his example the Canadian recognition of the People's Republic of China "which probably exert(s) an important influence toward what you might call a more normal relationship between the United States and China..." (14:19). Further, the Committee considers that Canada has an interest in world order and should continue, where possible, to participate in internationally-approved peacekeeping operations and in efforts to strengthen the United Nations' capacity to promote international peace and security.

47. One area in which the Committee considers Canada could have a major influence, a major impact is the field of international development assistance. The booklet on *International Development* appears to agree:

"...in this aspect of our international relations, Canada's example can at time make a significant difference in the precarious balance in which the future of the entire development enterprise is now poised." (p. 11, *International Development* booklet)

48. In this regard, the Committee heard some interesting testimony from Le Centre d'Études et de Documentation Européennes which has been studying this question:

"...we think that Canada could innovate vigorously to take an incontestable leadership role in the field of international aid..." (19:10)

rappelé avec nostalgie ce qu'avaient été les années précédentes:

"...l'âge d'or de la politique étrangère canadienne ...c'était une époque où nous pensions tous que nous apportions une contribution exceptionnelle aux affaires internationales... il est très difficile, dans le monde d'aujourd'hui, dans de nouvelles conditions ...d'imaginer que le Canada pourrait jouer le genre de rôle qu'il a joué à cette époque, de la même manière". (2:13)

Le Comité en convient volontiers.

45. Sans aucun doute, le Canada, en termes de PNB, est un pays riche et puissant. C'est un pays qui a de vastes réserves d'énergie et de ressources, un pays qui a le plus grand littoral du monde, après l'Union soviétique, un pays dont la moitié de la capacité de production va à l'exportation. Néanmoins, en ce qui concerne les politiques des puissances internationales, le Comité doute que l'on puisse transposer cette situation de puissance économique et commerciale en une influence sur les négociations est-ouest, sur la crise du Moyen-Orient ou sur d'autres crises qui ne concernent pas directement les intérêts économiques ou financiers du Canada. En outre, la situation géographique particulière du Canada l'empêche d'exercer le genre d'influence régionale qu'ont des États comme l'Inde, l'Indonésie et l'Égypte.

46. Tout cela ne veut pas dire que le Comité estime que le Canada devrait moins s'intéresser à la résolution des problèmes internationaux. Il est d'accord avec le témoin américain, M. Osgood, qui a dit qu'il y a certains domaines et certains problèmes dans les affaires internationales où le Canada «peut exercer une influence beaucoup plus importante que sa puissance matérielle» (14:18), et il a donné comme exemple la reconnaissance par le Canada de la République populaire de Chine «qui peut considérablement influer sur ce que l'on pourrait appeler des relations plus normales entre les États-Unis et la Chine...» (14:19). En outre, le Comité considère que le Canada aurait intérêt à ce que l'ordre règne dans le monde, et qu'il devrait continuer, partout où c'est possible, à participer à des mouvements de paix internationalement approuvés, et aux efforts visant à renforcer les possibilités des Nations Unies de promouvoir la paix et la sécurité internationales.

47. L'un des domaines où, selon le Comité, le Canada pourrait avoir une grande influence et un poids important est celui de l'aide au développement international. La brochure consacrée au *Développement international* semble en convenir:

"...sous cet angle de nos relations internationales, l'exemple du Canada peut, à l'heure actuelle, faire beaucoup pour assurer un équilibre plus stable à l'avenir de l'effort de développement dans son ensemble." (p. 11, brochure sur le Développement international)

48. A cet égard, ce Centre d'Études et de Documentation Européennes, qui a étudié cette question, a présenté un témoignage intéressant au Comité:

"...nous pensons que le Canada pourrait fortement innover et avoir un rôle de *leadership* incontestable dans la politique d'aide internationale." (19:10)

The President of CIDA, Mr. Gérin-Lajoie also spoke of a task for Canada:

"...of applying a significant if not a leading role in developing a new international community with a different set of values as expressed in terms of national expenditures from the values accepted today." (11:16)

49. Considering the present level of Canadian assistance, the Committee contends that without too great an additional effort, the Canadian contribution could become of major international significance.

50. In terms of affecting confrontations of the large world powers it is wise that Canadians realize, as the policy paper has stated, that the country's capacity is limited. In areas such as development assistance or peacekeeping, however, there seems to be no reason why Canada should assess its capabilities so modestly and timidly.

IV CANADA IN THE ROLE OF "HELPFUL FIXER"

51. One of the most controversial sections in the policy review concerns the criticism of the "reactive" policies of earlier governments and the belittling of the role of "helpful fixer" for Canada in international affairs.

"At times in the past, public disenchantment with Canada's foreign policy was produced in part by an over-emphasis on role and influence obscuring policy objectives and actual interests. It is a risky business to postulate or predict any specific role for Canada in a rapidly evolving world situation. It is even riskier—certainly misleading—to base foreign policy on an assumption that Canada can be cast as the "helpful fixer" in international affairs. That implies, among other things, a reactive rather than an active concern with world events which no longer corresponds with international realities or the Government's approach to foreign policy". (p. 8, *Foreign Policy for Canadians*)

Subsequently, in discussing policy patterns, the paper warns that "flexibility is essential but so too is a sense of direction and purpose, so that Canada's foreign policy is not over-reactive but oriented positively in the direction of national aims". (p. 32)

A. Is reaction inevitable?

52. Witnesses have questioned the paper's assumption that Canada will be able to plan its foreign policy actions in such a rational and orderly fashion as to avoid having to react to unexpected external developments. They argue that the authors of the paper have misjudged the degree to which international events are foreseeable and controllable. On this point, Professor Lalande commented critically:

"...externally you have to react to circumstances on which you have no control. If there is pressure, if there is a war, if there is something that goes out of hand in some part of the world you have to react

Le président de l'ACDI, M. Gérin-Lajoie, a également parlé du devoir du Canada:

"...de jouer un rôle très important, sinon celui de suggérer un rôle de *leader* dans le développement d'une communauté internationale nouvelle dont l'échelle des valeurs, exprimée par les dépenses nationales, serait différente de celle qui a cours aujourd'hui." (11:16)

49. Étant donné le niveau actuel de l'aide canadienne, le Comité estime que, sans effort supplémentaire trop notable, la contribution du Canada pourrait prendre une très grande importance internationale.

50. En ce qui concerne l'influence que le Canada peut avoir sur les conflits entre les grandes puissances internationales, il faut que les Canadiens comprennent, comme l'a déclaré le Livre blanc, que les pouvoirs de leur pays sont limités. Néanmoins, dans des domaines comme l'aide au développement et le maintien de la paix, il semble qu'il n'y ait aucune raison pour que le Canada accorde une importance aussi modeste et timide à ses possibilités.

IV LE CANADA DANS LE RÔLE D'HOMME À TOUT FAIRE

51. Dans le Livre blanc, l'un des chapitres qui prête le plus à controverse critique les politiques «de réaction» des gouvernements précédents, et la diminution du rôle «d'homme à tout faire» du Canada dans les affaires internationales.

«Dans le passé on critiquait souvent la politique étrangère du Canada au nom de notre rôle et de notre influence, en négligeant de parler de nos objectifs et de nos intérêts politiques. Il est déjà téméraire d'oser prévoir et prédire quel sera le rôle du Canada dans un monde en évolution constante. Il est plus téméraire encore et même présomptueux de fonder une politique étrangère sur un rôle, celui d'homme à tout faire international, qu'on assignerait d'office au Canada. Cette attitude implique d'ailleurs qu'on préfère la réaction à l'action directe dans les affaires mondiales; elle ne répond donc pas aux nécessités de l'heure ni à l'idée que se fait le gouvernement de la politique étrangère». (p. 8 *Politique étrangère au service des Canadiens*)

Par la suite, au sujet des modèles de politique, le Livre blanc dit qu'il faut de la flexibilité; mais il faut aussi que la politique étrangère du Canada ait un sens et un but, si l'on veut qu'elle ne se contente pas de *réagir* aux événements, mais qu'elle s'oriente résolument vers la poursuite de grands objectifs nationaux». (p. 32)

A. La réaction est-elle inévitable?

52. Les témoins contestent l'affirmation du Livre blanc selon laquelle le Canada pourrait, planifier sa politique étrangère d'une manière rationnelle et coordonnée, afin d'éviter d'être obligé de réagir à des événements extérieurs inattendus. Ils soutiennent que les auteurs du Livre blanc ont mal évalué la mesure dans laquelle on peut prévoir et contrôler les événements internationaux.

A ce propos, le professeur Lalande a fait la critique suivante:

"... sur le plan extérieur, il faut réagir aux circonstances que l'on ne peut pas contrôler. S'il y a une

and this is not necessarily in line with your basic needs or basic problems internally". (9:26)

53. Professor Holsti in his testimony turned the argument of the policy paper against itself. With "no new initiative and no new ideas" proposed in the area of peace and security, he said, Canada would be obliged to "react" and "go along" in this field.

"I find it rather disturbing for example that the discussion on SALT talks, Eastern Europe and disarmament focusses entirely on procedures; ... I see no evidence whatsoever that... any independent Canadian position will be developed. The whole tone in many of these areas in Western Europe on peace and security is one of reaction rather than action and attempts at control" (7:11)

54. It is apparent that the Government hoped and expected that the new focus on national objectives and the emphasis on explicit priorities would permit a more planned, rational foreign policy and that the Government would accordingly be able "to avoid... too much improvisation" as Mr. Sharp put in his press conference. However the Minister himself has admitted that "forecasting is perhaps more difficult in this field than any other" (1:8).

55. The Committee questions how far a power such as Canada, with limited possibilities for policy initiatives, can successfully plan its foreign policy. It may have been unwise to criticize as much as the policy paper has the inappropriateness of "reactive" policies. In foreign affairs it is inevitable that there will have to be reaction to unexpected developments or crises. No degree of concentration on national aims can immunize Canada from their effects in an increasingly interdependent world. What is more important in the Committee's opinion is to ensure that Canada is prepared to react effectively and speedily and constructively when the need arises.

B. Roles and public disenchantment

56. Members of the Committee and certain witnesses have had difficulty in interpreting exactly what is meant by "the helpful fixer" reference. What aspect of foreign policy did the "helpful fixer" role refer to? Primarily Canada's peacekeeping and mediating activities? What period of time was being referred to in the assertion that over-emphasis on role and influence obscured objectives and interests and resulted in "public disenchantment"? What objectives and interests were obscured?

57. In undertaking the policy review, the Government must have made a detailed assessment of previous policies, and considerable discussion undoubtedly centred around this section which serves as a point of departure for the new perspective. It would have been useful had

pression, ou s'il y a une guerre, s'il y a quelque chose qu'on ne peut plus contrôler dans une partie du monde, il faut réagir, ce qui ne convient pas toujours avec vos besoins fondamentaux ou vos problèmes internes fondamentaux". (9:26)

53. Dans son témoignage, le professeur Holsti, a retourné l'argument du Livre blanc contre lui-même. Sans «aucune nouvelle initiative et sans aucune nouvelle idée dans le domaine de la paix et de la sécurité, a-t-il dit, le Canada serait obligé de «réagir» et de «faire comme tout le monde» dans ce domaine.

«Je pense qu'il est assez désagréable, par exemple, que les négociations SALT, l'Europe de l'Est et le désarmement soient orientés entièrement sur des questions de procédures... A mon avis, rien ne tend à prouver que... le Canada puisse en tirer une certaine indépendance. A l'égard de la paix et de la sécurité, plusieurs pays de l'Europe de l'ouest penchent plutôt vers la réaction que vers l'action et les tentatives de contrôle. (7:11)

54. Il semble que le gouvernement ait espéré que la nouvelle importance des objectifs nationaux ainsi que de priorités explicites permettraient de mettre au point une politique étrangère plus planifiée et rationnelle, et qu'il pourrait en conséquence «éviter... de trop improviser» comme l'a dit M. Sharp lors de sa conférence de presse. Le ministre a néanmoins admis lui-même qu'il est peut-être plus difficile de prévoir dans ce domaine que dans tout autre domaine». (1:8)

55. Le Comité se demande jusqu'où une puissance comme le Canada, dont les possibilités en matière d'initiatives politiques sont limitées, peut planifier avec succès sa politique étrangère. Il est peut-être dangereux de critiquer autant que l'a fait le Livre blanc le caractère inopportun des politiques «de réaction». Dans le domaine des affaires extérieures, il est inévitable qu'il y ait une réaction à des événements ou à des crises inattendus et que, de quelque manière que l'on se concentre sur des objectifs nationaux, cela ne peut immuniser le Canada contre leurs effets, dans un monde de plus en plus interdépendant. Ce qui, selon le Comité, est plus important, c'est de s'assurer que le Canada est prêt à réagir efficacement, rapidement et de manière constructive lorsque le besoin s'en fait sentir.

B. Le rôle du Canada et la déception du public

56. Des membres du Comité et certains témoins ont eu quelques difficultés à comprendre exactement ce que l'on entendait par le rôle «d'homme à tout faire». A quel aspect de la politique étrangère ce terme s'applique-t-il? Est-ce, en premier lieu, aux activités de maintien de la paix et de médiation du Canada? A quelle période se référerait-on lorsqu'on a dit que le fait d'accorder trop d'importance au rôle et à l'influence masquait les objectifs et les intérêts, et entraînait une «déception du public»? Quels objectifs et quels intérêts cela masquait-il?

57. Lorsqu'il a entrepris la révision de sa politique, le gouvernement a dû procéder à une évaluation détaillée des politiques précédentes, et il est certain que de nombreuses discussions ont tourné autour de ce sujet, qui sert de point de départ pour la nouvelle politique envisagée. Il

there been more attempt to justify the assertions in this section. Professor Lalonde expressed his view:

"...we cannot help being astonished by the absence of historical perspective. However necessary the revision undertaken in Canada may have been, and there is an attempt to justify it in the first chapter of this booklet, I think it would have been proper to briefly state the main line of Canadian foreign policy until that date" (9:12)

58. In Committee, an official of the Department of External Affairs, (Mr. Murray) asked to clarify some of the difficulties, said the expression "public disenchantment" was meant to apply to the mid-sixties or late sixties rather than the nineteen fifties (2:14) and gave, as an example of Canadian policies which caused disenchantment, those relating to Vietnam "about 1966" (2:9).

59. The Committee is inclined to agree that there may have been some "public disenchantment" with the rather ritualistic character of some Canadian statements at the time and the defence of "quiet diplomacy" which was sometimes seen as an excuse for doing nothing. It accepts that public expectations may have developed to a point where there were found to be disappointments because they were incapable of attainment, but the Committee doubts whether the interested public rejected—as the policy paper suggest—a genuine mediatory role where Canada's position and authority equipped it to play such a role and where the parties involved were willing to see Canada involved.

60. Speaking before the press in June 1970, Mr. Sharp set out his views of "roles" in foreign policy:

"...the purpose of foreign policy is not to find a role for Canada, it isn't to decide whether we're going to be the intermediaries between the Americans and the British or whether we're going to play a role in the Commonwealth to try to mitigate the conflicts... the purpose of foreign policy is to achieve certain national goals and while you may play a role in trying to attain these, the search for foreign policy is not the search for a role for Canada. The role for Canada is to advance its national objectives."

61. Some witnesses remain unconvinced by this minimizing of "roles" for Canada. They argue that whether we want to play a role or not, it may be thrust upon us. Professor Holsti said roles cannot always be self-determined:

"Roles have to be seen also in terms of the expectations of other governments. It is not just a question of a government saying we will play this role or that role, it is a question also of what kinds of opportunities and expectations other governments expect you to undertake. I think we can certainly see in the present set of circumstances that there are a number of voices emanating from Africa who are arguing that because of certain policies undertaken by the British there is definitely a role for Canada vis-à-vis the Commonwealth". (7:9)

aurait été utile que l'on essaie de mieux justifier les affirmations contenues dans ce chapitre. A ce propos, le professeur Lalonde a déclaré:

«on ne peut pas éviter d'être frappé par l'absence de la perspective historique. Si nécessaire qu'ait pu être la révision entreprise au Canada en 1968, et qu'on s'efforce d'ailleurs de justifier dans le chapitre premier de ce fascicule, il aurait été souhaitable, à mon sens, de rappeler dans une introduction les grandes lignes de la politique étrangère canadienne jusqu'à ce jour.» (9:12)

58. Un fonctionnaire du ministère des Affaires extérieures (M. Murray), à qui l'on avait demandé de clarifier certaines difficultés, a déclaré devant le Comité que l'expression «déception du public» devait s'appliquer au milieu ou à la fin des années 60 plutôt qu'aux années 1950 (2:14); il a donné comme exemple des politiques canadiennes qui donnaient lieu à ces déceptions celles qui concernaient le Vietnam, «aux environs de 1966» (2:9).

59. Le Comité est enclin à reconnaître que le public a peut-être été «dégçu» par le caractère un peu rituel de certaines déclarations du Canada à cette époque, et par la défense d'une «diplomatie tranquille» que l'on a parfois considérée comme une excuse pour ne pas intervenir. Il reconnaît que les espoirs du public ont peut-être fini par se transformer en déceptions, parce qu'on n'avait pas pu les satisfaire, mais le Comité doute que le public intéressé ait rejeté, comme le dit le Livre blanc, un rôle de médiateur authentique, à un moment où la situation et l'autorité du Canada lui donnaient les pouvoirs de jouer ce rôle et où les parties concernées désiraient que le Canada intervienne.

60. En juin 1970, M. Sharp a exposé devant la presse son opinion sur les «rôles» dans la politique étrangère:

«...le but de la politique étrangère n'est pas de trouver un rôle pour le Canada, de décider si nous allons être les intermédiaires entre les Américains et les Britanniques ou si nous allons, au sein du Commonwealth, tenter d'apaiser les conflits... Le but de la politique étrangère est d'atteindre certains objectifs nationaux, et bien que l'on puisse jouer un rôle en essayant de les atteindre, la recherche d'une politique étrangère n'est pas la recherche d'un rôle pour le Canada. Le rôle du Canada consiste à atteindre ses objectifs nationaux.»

61. Certains témoins ne sont pas satisfaits du fait que l'on minimise les «rôles» du Canada. Selon eux, que l'on veuille jouer un rôle ou non, celui-ci peut nous être imposé. Le professeur Holsti a dit que l'on ne peut pas toujours choisir personnellement son rôle:

«Il faut aussi envisager les rôles dans le cadre des espérances des autres gouvernements. Il ne suffit pas qu'un autre gouvernement dise qu'il va jouer tel ou tel rôle; cela dépend également de ce que les autres gouvernements attendent de vous. Dans les circonstances actuelles, il est facile de constater qu'un certain nombre de pays africains soutiennent qu'en raison de certaines politiques des Britanniques, le Canada a un rôle précis à jouer vis-à-vis du Commonwealth». (7:9)

62. As a persuasive example he referred to the Singapore Conference earlier this year when Canada had a role thrust upon her by the African countries and had responded. (7:17,18)

C. Influence and International Cooperation.

63. One other area in this troublesome section demands comment; namely the implication that "roles and influence" are something which are pursued apart from policy objectives in order that Canada may be well-liked.

"Roles and influence may result from pursuing certain policy objectives—and these spinoffs can be of solid value to international relations—but they should not be made the aims of policy. To be liked and to be regarded as good fellows are not ends in themselves, they are a reflection of but not a substitute for policy". (p. 8 *Foreign Policy for Canadians*.)

This seems to mean that any "influence" that comes Canada's way as a result of policy decisions is useful and to be welcomed, but it is not really of much importance.

64. The Committee wonders if, in the interdependent environment existing to-day, "influence" is not of considerable importance. It was impressed and agrees with one commentator's critical analysis of this passage:

"Influence is presented as a result, a by-product of sound policies in pursuit of appropriate national objectives, not as an end in itself. This is surely true, but in international affairs, influence is a fairly vital intermediate end: once you have clear objectives, can you wait for influence to come to you naturally as a reward, or must you seek it and be prepared to "invest" some energies and resources to maintain and enhance it?" (J. Hyndman: *International Journal* Vol. XXVI, p. 16)

D. Limitations and Danger to the Intermediary Role.

65. The Committee recognizes that opportunities for Canada to exercise a mediating influence will arise less frequently than in the immediate post-war period. As Mr. Murray said, this sort of experience,

"... was something which happened 10, 15 years ago and cannot be duplicated to-day no matter how much the government might want to do it". (2:14)

66. In this regard, the Committee further recalls an analysis provided by Mr. Claude Julien in an earlier hearing, of the validity of Canada's intermediary role:

"A great deal has been said some years ago of the role Canada could play as a link between the United States and Europe. Historical reasons were mentioned, also the fact that Canada is a country with two cultures. But this does not seem to me that these are convincing arguments because the United States indicates quite definitely that when they want to deal with someone they can do without intermediaries. They prefer not to have intermediaries. They are sufficiently powerful and they know it, to deal directly. So if Canada proposes its good offices as a good-will intermediary, what will the US reaction be?

62. Il a donné comme exemple la conférence de Singapour au début de cette année où les pays africains ont attribué un rôle au Canada, rôle qu'il a assumé. (7:17,18)

C. Influence et coopération internationales.

63. Dans ce chapitre problématique, un autre domaine exige quelques observations: on prétend que «le rôle et l'influence» se différencient, en fait, des objectifs politiques, de façon à faire estimer le Canada.

«Son rôle et son influence doivent être le résultat d'une action politique axée sur des objectifs précis. Certes, ce ne sont pas des avantages à négliger en matière de relations internationales mais on ne peut en faire le but de sa politique. La popularité et la considération ne sont pas des fins en soi; elles reflètent le succès d'une politique, elles ne la créent pas.» (p. 8 *Politique étrangère au service des Canadiens*.)

Cela semble signifier que «l'influence» peut avoir le Canada en raison de décisions politiques est utile et non négligeable, mais qu'elle n'est pas vraiment d'une importance capitale.

64. Le Comité se demande si, avec les relations d'interdépendance actuelles, «l'influence» n'a pas une importance considérable. Il a, d'autre part, été très intéressé par l'analyse critique qu'un commentateur a faite de ce passage:

«L'influence est présentée comme le résultat, le sous-produit de politiques saines tendant à la réalisation d'objectifs nationaux appropriés et non comme une fin en soi. C'est certainement vrai, mais dans les affaires internationales, l'influence est une fin intermédiaire assez importante; une fois que vous avez défini des objectifs précis, pouvez-vous attendre que l'influence vous soit naturellement offerte comme une récompense, ou devez-vous la rechercher et vous préparer à «investir» de l'énergie et des ressources afin de la maintenir et de la renforcer?» (J. Hyndman: *International Journal*—Volume XXVI, p. 16)

D. Limites et danger du rôle d'intermédiaire.

65. Le Comité reconnaît que le Canada aura moins souvent l'occasion de jouer un rôle de médiateur qu'au moment de l'immédiate après-guerre. Comme l'a dit M. Murray, ce genre d'expérience:

«... est arrivé il y a 10 ou 15 ans, et ne peut se renouveler aujourd'hui, quel qu'en soit le désir du gouvernement.» (2:14)

66. A cet égard, le Comité se souvient de l'analyse que M. Claude Julien, au cours d'une des premières réunions, a faite sur la validité du rôle du Canada en tant qu'intermédiaire:

«On a beaucoup parlé, voilà quelques années déjà, du rôle que le Canada pourrait jouer comme trait d'union entre les États-Unis et l'Europe. On invoque pour cela des raisons historiques, des raisons de peuplement qui ne me paraissent pas entièrement convaincantes, parce que les États-Unis montrent amplement que lorsqu'ils veulent traiter avec quelqu'un, ils savent fort bien se passer de tout intermédiaire. Ils préférèrent se passer d'intermédiaire. Ils sont assez grands, ils le savent, pour traiter directement. Alors, si le Canada leur propose ses bons offices comme

They will say, "we do not need Canada, but we do not want to offend Canada, so we shall accept Canada's good offices." But you will find yourselves in an embarrassing position because you will have the illusion of having been invited to act as a mediator, but no account will be taken of your mediation and in spite of this you will be involved in a situation in which you have played an unimportant role. So in terms of politics and diplomacy I personally do not put much faith in this role". (1969-70 Committee Hearings on Canada-U.S. relations. (6:40)

This is still, in the opinion of the Committee, a realistic assessment of the limitations and some of the drawbacks to mediatory initiatives at the present time.

67. There are dangers too in over-emphasizing this intermediary position. As the paper recognizes, when too much attention is focussed on role-playing, inevitable unrealistic expectations are built up, public and parliamentary pressures mount to take initiatives and frustrations develop when expectations are not lived up to. Mr. Murray expressed his view on this point:

"I think there was a great expectation built up out of our position and role in Vietnam which never did materialize... that there was general pressure to try to accomplish more than we were likely to be able to accomplish at that time." (2:9)

68. On the other hand public pressures may induce a government to undertake useful action which it might otherwise not take:

"...in the Congo crisis of 1960, Canada was almost certainly pressured into participation at a time when the government wanted to do nothing. The pressure came from the press and public... from the Liberal opposition and from the United Nations and the United States. Those were formidable pressures and the Diefenbaker government was unable to withstand them..." (Granatstein, *CIIA Behind the Headlines*: Vol XIX p. 8)

E. Conclusion.

69. Faced with the inconsistency between the belittling of the "helpful fixer" role in the policy paper and the Prime Minister's initiatives both before and during the Singapore Conferences to bridge differences with the Commonwealth over the sale of British arms to South Africa, the Committee comes down in favour of the action rather than the theory. It regards the Prime Minister's response as justified and very much in Canada's interest. The members have also noted Dr. Osgood's assessment:

"...I would think that if Canada is to have a satisfactory identity in the world it would have to be related in some significant fashion to the most important issues in the world rather than focussing solely on those issues which Canada can affect in the largest way." (14:13)

intermédiaire bienveillant, quelle sera la réaction des États-Unis? En eux-mêmes, ils diront: «Nous n'en avons pas besoin, mais nous ne voulons offenser le Canada, donc nous acceptons les bons offices canadiens.» Mais vous serez dans une fâcheuse posture, car on fera semblant de vous utiliser comme trait d'unions et, en fait, tout se passera en vous court-circuitant et vous serez malgré tout, compromis, impliqués dans une négociation à trois dans laquelle vous n'aurez pas pu jouer un rôle très important. Alors, ce rôle de trait d'union, en termes politiques, diplomatiques, personnellement, je n'y crois pas beaucoup.» (1969-1970)—Délérations du Comité sur les relations canado-américaines; 6:40)

Voilà, selon nous, une évaluation réaliste des limites et de certains des inconvénients que comportent les initiatives de médiation à l'heure actuelle.

67. Il est dangereux d'accorder trop d'importance à cette situation d'intermédiaire. Comme le reconnaît le Livre blanc, lorsqu'on s'attache trop au rôle que l'on doit jouer, on se crée des espoirs irréalistes, le public et le Parlement accentuent leur pression pour que des initiatives soient prises et quand on ne répond pas à cette attente, des frustrations apparaissent. Voilà ce que disait M. Murray à ce sujet:

«Je crois que l'on espérait beaucoup de notre situation et de notre rôle au Vietnam, mais que ces espoirs ne se sont jamais matérialisés... que tout le monde a fait pression pour que nous réalisions plus que nous n'étions capables de réaliser à cette époque.» (2:9)

68. D'un autre côté, les pressions du public peuvent pousser un gouvernement à prendre des mesures utiles qu'il n'aurait peut-être pas prises autrement:

«...lors de la crise du Congo en 1960, il est à peu près certain que l'opinion publique a poussé le Canada à s'engager dans cette affaire, à une époque où le gouvernement ne voulait pas intervenir. Cette pression a été exercée par la presse et le public... l'opposition libérale, les Nations Unies et les États-Unis. Ces pressions étaient considérables et le gouvernement Diefenbaker a été incapable d'y résister...» (Granatstein, *ICAI Behind the Headlines* Vol. XXIV p. 8)

E. Conclusion

69. Confronté à la contradiction qui existe entre la diminution du rôle «d'homme à tout faire» dans le Livre blanc, et les initiatives prises par le premier ministre, tant avant que pendant les conférences de Singapour pour aplanir les divergences qui ont surgi avec le Commonwealth à propos des ventes d'armes britanniques à l'Afrique du sud, le Comité est plus en faveur de l'action que de la théorie. Il considère que la réponse du premier ministre est justifiée et tout à fait dans l'intérêt du Canada. Les membres du Comité ont également remarqué la déclaration suivante du docteur Orgood:

«...A mon avis si le Canada veut tenir une place importante sur la scène internationale, il doit faire porter son attention sur les problèmes internationaux les plus importants au lieu de se concentrer uniquement sur ceux où il peut jouer un rôle prédominant.» (14:13)

70. The Committee questions, therefore, the implication in the criticism of the "helpful fixer" role that Canada should in future refrain from such actions and responses. It recognizes the limits, which have grown, to Canada's ability to play this role effectively. But providing these limitations are clarified and understood, the Committee is strongly of the opinion that certain types of mediatory roles are a natural and beneficial ones for Canada. The Committee agrees that such efforts are likely to be more effective if they are conducted without too much fanfare, too much rhetoric or too many exaggerated hopes being pinned on them.

V. THE IMPORTANCE OF PEACE AND SECURITY

71. In the first booklet, the promotion of peace and security is treated not as a goal nor as a basic national objective but simply as one of six themes which comprehend the whole of Canadian domestic and foreign policy. These themes are to be subject to varying emphasis by the Government in the formulation of policy. For the 70's, peace and security have been ranked on a lower priority than three other themes: Economic Growth, Social Justice and the Quality of Life.

"...the Government is of the view that the foreign policy for the seventies should be based on a ranking... which gives highest priorities to Economic Growth, Social Justice and Quality of Life policies... Policies related to other themes (Peace and Security, Sovereignty and Independence) would merely be placed in a new pattern of emphasis." (p. 32—Foreign Policy for Canadians)

72. The importance of the peace and security theme seems to be diminished even further when, in the listing of the basic national aims which "encompass the main preoccupations of Canada and Canadians" mention of peace or better relations among nations is omitted altogether. (p. 11) Security is listed but linked to unity, giving it a restricted internal connotation.

73. Somewhat different than the ranking of the themes but operationally more important is the recommended criteria for actual policy choices. In a selected listing of some of "the talents and skills, knowledge and experience" from which "Canada's most effective contribution to international affairs" will come, "peacekeeping" appears, but on an equal footing with "light aircraft manufacturing" and "geological survey". (p. 19) The general impression therefore is that the emphasis on "peace and security" has been significantly lessened.

74. In seeking to understand the Government's reasoning behind this diminished concern, the Committee found it useful to recall an earlier speech of the Prime Minister at Calgary on April 12, 1969 in which he emphasized that Canadian defence policy should give priority to the North American continent, and in particular should recognize that Canada is at one and the same time an Atlantic, Pacific and Arctic country. He downgraded the priority of security considerations and particularly of European security when he stated that "...humanity is increasingly subject to perils from sources in addition to an East-West conflict in Europe."

70. Par conséquent, le Comité conteste ce qu'implique la critique du «rôle d'homme à tout faire», c'est-à-dire que le Canada devrait, à l'avenir, s'abstenir de telles actions et de telles réponses. Il reconnaît que le Canada a été, et est de plus en plus, limité dans ses possibilités de jouer ce rôle efficacement. Dans la mesure, cependant, où ces limites sont connues et comprises, le Comité est convaincu que certains rôles de médiateur sont naturels et bénéfiques pour le Canada. Ce faisant, le Comité reconnaît que les efforts faits en ce sens seront certainement plus efficaces si on n'y attache pas trop d'importance, de rhétorique ou d'espoir.

V—L'IMPORTANCE DE LA PAIX ET DE LA SÉCURITÉ

71. Dans la première brochure, la promotion de la paix et de la sécurité n'est pas envisagée comme un but ou un objectif national fondamental mais simplement comme l'un des six thèmes qui englobent l'ensemble de la politique étrangère et intérieure du Canada. En élaborant sa politique, le gouvernement doit accorder différentes priorités à ces thèmes. Pour les années 70, il a accordé une moins grande priorité à la paix et à la sécurité qu'aux trois autres domaines: croissance économique, justice sociale et qualité de la vie.

"...le gouvernement croit que le plan d'action général de sa politique dans les années 70 devrait être fondé sur un ordre de priorités qui accorde la plus grande importance à la croissance économique, à la justice sociale et à la qualité de la vie... Les politiques orientées vers la paix et la sécurité et vers la souveraineté et l'indépendance seraient simplement replacées dans un nouvel ensemble de priorités." (p. 32—Politique étrangère au service des Canadiens)

72. Il semble que l'importance du thème de la paix et de la sécurité soit encore plus réduite lorsque, dans l'énumération des objectifs nationaux fondamentaux qui «répondent aux grandes préoccupations des Canadiens et du Canada», il n'est pas du tout fait mention de la paix ou de meilleures relations entre les pays. (p. 11) Il est question de la sécurité, en relation avec l'unité, ce qui lui confère un aspect interne limité.

73. Quelque peu différents de l'ordre de priorités des thèmes mais plus importants sur le plan pratique sont les critères de choix des politiques proposés. Dans une énumération alphabétique des «talents, de la compétence, des connaissances et de l'expérience» d'où découlera «l'action internationale la plus efficace pour le Canada», «le maintien de la paix» figure mais sur un pied d'égalité avec «la fabrication d'avions légers» et les «relevés géologiques». (Page 19). On a donc l'impression générale que la priorité accordée à «la paix et la sécurité» a été nettement abaissée.

74. En cherchant à comprendre les raisons pour lesquelles le gouvernement accordait moins d'importance à cette question, le Comité a pensé qu'il était utile de rappeler un discours que le premier ministre a prononcé à Calgary le 12 avril 1969, et dans lequel il soulignait que, dans sa politique de défense, le Canada devrait accorder la priorité au continent nord-américain et reconnaître en particulier que le Canada est également un pays de l'Atlantique, du Pacifique et de l'Arctique. Il accordait une priorité moindre aux questions de sécurité et en particulier de sécurité européenne lorsqu'il déclarait:

75. The policy paper appears to reflect this new orientation. The emphasis on national objectives and the assertion that "external activities should be directly related to national policies pursued within Canada" has put a different and more limited perspective on peace and security concerns. Since Canada faces no direct military threat, peace and security, from a domestic viewpoint, may seem less relevant to the national objectives of internal unity, economic growth and national identity than the three themes (economic growth, social justice and quality of life) accorded a higher priority in policy formation.

76. It is assumed, moreover, that Canada will be able to avoid involvement in foreign crises and instabilities, and in any case, the paper forecasts that "Europe is likely to remain for some time an area of relative peace and stability". (p. 22) In addition, the impression is given that not only is peace and security less relevant in national interest terms than three other themes, but also that there is very little Canada can do effectively to forward peace and security internationally that it is not already doing. And that initiatives in this field are likely to be useless, so why emphasize such considerations in policy formation? Professor Holsti points to this aspect:

"... this document... starts with the assumption that there is not much we can do about this area, that generally, things will not be so bad in the future, so we had better concentrate on meeting our domestic needs." (7:12)

A. Peace and Security, the "Ground Roots" of all foreign policy?

77. Many witnesses and commentators have taken issue with the apparent downgrading of peace and security considerations. Professor Holsti pointed out the contrast between the present government's position and its predecessors.

"I think the position of previous governments was that the whole matter of peace and security was really the ground roots of all foreign policy because one cannot realistically talk about extending trade, about meeting domestic needs of various kinds, unless one makes some contribution to creating a positive international environment". (7:12)

He recognized that the focus of concentration by the present government was on economic, technological and cultural relationships abroad but he criticized the "very optimistic view about the future"

"... the paper really rests on the assumption of a very benign international environment". (7:10)

However Professor Holsti pointed out that the lower priority for peace and security could have been predicted

«... l'humanité est menacée par des dangers toujours plus nombreux, outre celui que constitue la possibilité d'un conflit entre l'Est et l'Ouest en Europe.»

75. Le Livre blanc semble refléter cette nouvelle orientation. L'accent mis sur les objectifs nationaux et l'affirmation selon laquelle «l'action à l'étranger doit émaner directement des politiques nationales établies au Canada et servir les mêmes fins» a placé les problèmes de paix et de sécurité dans une perspective nouvelle mais plus limitée. Étant donné que la Canada n'est pas directement menacé sur le plan militaire, la paix et la sécurité peuvent, d'un point de vue national, sembler moins importantes, dans le cadre des objectifs d'unité nationale, de croissance économique et d'identité nationale, que les trois thèmes (croissance économique, justice sociale et qualité de la vie) auxquels une plus grande priorité est accordée dans l'élaboration de la politique.

76. On pense d'autre part que le Canada pourra éviter de s'engager dans des crises et des mouvements d'instabilité à l'étranger; en tout état de cause, le Livre blanc prévoit que «l'Europe peut donc entrevoir une période de paix et de stabilité relative». (p. 22) De plus, on a l'impression que non seulement le Canada attache moins d'intérêt aux questions de paix et de sécurité qu'aux trois autres thèmes mais encore qu'il ne peut pas faire grand-chose de plus qu'il ne fait déjà pour développer la paix et la sécurité sur le plan international. Les initiatives ont dans ce domaine également, semble-t-il, de grandes chances de rester lettre-morte. Pourquoi faudrait-il alors mettre l'accent sur de telles questions en élaborant la politique? Le professeur Holsti souligne cette idée en déclarant:

«... ce document... suppose à priori que nous ne pouvons faire grand-chose dans ce domaine, qu'en général les choses n'iront pas si mal à l'avenir et que, par conséquent, nous ferions mieux de nous préoccuper des besoins nationaux.» (7:12)

A. Paix et Sécurité: les «bases de toute politique étrangère?»

77. De nombreux témoins et commentateurs se sont préoccupés du fait que l'on accorde, semble-t-il, moins d'importance aux questions de paix et de sécurité. Le professeur Holsti a souligné le contraste qui existe entre la position du gouvernement actuel et celle des gouvernements précédents:

«Je pense que, pour les gouvernements précédents les questions de paix et de sécurité constituaient vraiment la base de toute politique étrangère car il n'est pas possible de parler sérieusement de l'expansion du commerce, de la satisfaction des divers besoins intérieurs sans participer à la création d'un environnement international positif.» (7:12)

Il a reconnu que le gouvernement actuel a concentré son attention sur les relations économiques, techniques et culturelles à l'étranger mais a critiqué ces «prévisions très optimistes pour l'avenir.»

«... Le Livre blanc repose en réalité sur la supposition que l'environnement international est peu important.» (7:10)

Cependant, le professeur Holsti a souligné qu'on aurait pu prévoir la priorité moins grande accordée à la paix et

from the Prime Minister's earlier defence policy statements:

"I think this is indicative of the whole perception of the government, of living in a very benign environment that we can... have the luxury of talking about how best to protect Canada's coastline when in fact there are things in the realm of defence and strategy and arms control which strike me as being extremely more important." (7:23)

78. Dr. Alcock of the Canadian Peace Research Institute challenged the reduced emphasis on peace and security and strongly urged that Canada give this theme first priority because, he said, "the world has become a more dangerous place in the past 10 years" due to the East-West arms race, to the arms race among the Third World nations, to poverty and to the problem of non-renewable resources. Further he stressed that Canada should take the lead internationally in this field because "Canada is an outstanding country in the matter of peacekeeping... we are looked up to by many countries." (16:5-7) The Toronto Progressive Conservative Forum stated similarly in its brief that "our first priority is peace."

79. Other commentators argued that the desirable domestic goals can only be attained under conditions of international peace, and therefore peace and security should be "the supreme priority". General E. M. L. Burns wrote:

"The achievement of economic growth, social justice and three other themes of the proposed national policy depend on the maintenance of peace and security or at least on the prevention of a world war..." (CIIA *Behind the Headlines*: Vol XXIX, p. 3)

80. In commenting on the reduction of Canadian forces in Europe the American witness, Dr. Osgood, admitted he felt:

"... a certain apprehension that Canada in looking for a somewhat revised role in the world might be losing a sense of responsibility for participating in the most important issues in the world." (14:17-18)

He would be concerned, he said, that Canada might be "turning inward" rather than "take a role commensurate with its effective power in the more difficult issues of security in the world." (14:18)

B. Can Canada contribute to internal security?

81. In the Committee's evaluation of what should be the appropriate emphasis for peace and security, a basic question to be asked was "does Canada have major direct security concerns?". Dr. Osgood contended that "the plain fact is that Canadian military security is not in jeopardy", (14:8) and that since Canada had no compelling military security threat which would serve to clarify its goals, this made policy priorities more difficult to sort out. It seems evident to the Committee that Canada's geographic position does, in fact, give it special protec-

à la sécurité d'après les déclarations antérieures de politique de défense du premier ministre:

«A mon avis, c'est une indication de la conception d'ensemble du gouvernement, à savoir de vivre dans un environnement très minime, que de nous permettre... le luxe de parler de la meilleure façon de protéger le littoral du Canada alors qu'en réalité certaines questions relatives à la défense, à la stratégie et au contrôle des armements me semblent extrêmement plus importantes.» (7:23)

78. Le docteur Alcock, de l'Institut canadien de recherches pour la paix, a protesté contre la priorité moindre accordée à la paix et à la sécurité et a recommandé fortement que le Canada leur accorde une place de premier plan car, selon lui: «Au cours des dix dernières années, le monde est devenu un endroit bien plus dangereux» à cause de la course aux armements que se livrent l'Est et l'Ouest, de la course aux armements que se livrent les pays du Tiers monde, de la pauvreté et du problème de l'épuisement des ressources. En outre, il a insisté sur le fait que le Canada doit, dans ce domaine, jouer un rôle de tout premier plan sur la scène internationale car, «le Canada est un pays éminent dans le domaine du maintien de paix... nous sommes bien considérés par de nombreux pays». (16:57) De même, le *Toronto Conservative Forum* a déclaré dans son mémoire que «la paix est notre première priorité.»

79. D'autres commentateurs ont déclaré que l'on ne pouvait atteindre les objectifs nationaux souhaités que dans un contexte de paix internationale et que, par conséquent, la paix et la sécurité devraient être «la priorité suprême.» Le général E. M. L. Burns écrit:

«La réalisation de la croissance économique, de la justice sociale et des trois autres thèmes de la politique nationale proposée dépend du maintien de la paix et de la sécurité ou tout au moins de la prévention d'une guerre mondiale.» (ICAI: *Behind the Headlines*: Volume XXIX, p. 3)

80. Alors qu'il parlait de la diminution des forces canadiennes en Europe, le témoin américain, M. Osgood, a reconnu qu'il ressentait:

«... Une certaine crainte qu'en cherchant à avoir un rôle quelque peu différent dans le monde, le Canada ne perde le sens de sa responsabilité dans la participation aux problèmes internationaux les plus importants.» (14:17-18)

Il a déclaré qu'il serait inquiet si le Canada «se tournait vers l'intérieur» plutôt que «de se charger d'un rôle à la hauteur de son pouvoir dans les problèmes plus difficiles de la sécurité du monde». (14:18)

B. Le Canada peut-il contribuer à la sécurité internationale?

81. Quand le Comité a étudié dans quelle mesure il fallait mettre l'accent sur la paix et la sécurité, la question fondamentale suivante a été posée: «le Canada se préoccupe-t-il sérieusement des problèmes directs de sécurité?» M. Osgood a affirmé «qu'en fait, la sécurité militaire du Canada n'est pas en danger», (14:8) et que, le Canada ne connaissant pas de menace grave contre sa sécurité militaire qui lui servirait à préciser ses objectifs, il était plus difficile de déterminer les priorités politiques. Il semble évident au Comité que sa position géographique

tion except in the extreme case of nuclear war between the superpowers. No one is directly threatening Canadian territorial integrity with military force.

82. The next question in logical order concerns the possible effectiveness of Canadian actions in the promotion of international peace and security. Granted, as the booklet on Europe states that: "Canada contributes to its own defence but... relies ultimately on American military power for its security" (p. 14), the reality of the nuclear-equipped superpowers seems to have limited the possibility of substantial Canadian contribution in the overlapping field of peace and security. In addition setbacks and frustrations in peacekeeping had produced a scepticism about how much influence Canada really had in this field. As a medium power, Canada has, as Dr. Osgood realistically put it: "a relatively modest capacity to affect the international environment". (14:8)

C. A more cautious attitude to UN peacekeeping?

83. The Committee has noted that the first booklet implies a rather more cautious attitude towards Canadian participation in UN peacekeeping than formerly. Although peacekeeping is included in the examples of fields wherein Canada can make its most effective contribution to international affairs, it is listed, as has been noted earlier, along with light aircraft manufacturing, pollution control and geological survey. The paper rightly points out the limitations to Canadian peacekeeping, (discussed in this report in paragraphs 65-68 in respect to a Canadian intermediary role), but recognizes there "could be further international demands for Canadian participation in peacekeeping operations—specially in regional conflicts." (p. 23). The paper then introduces a somewhat restricting proviso:

"The Government is determined that this special brand of Canadian expertise will not be dispersed or wasted on ill-conceived operations but employed judiciously where the peacekeeping operation and the Canadian contribution to it seem likely to improve chances for a lasting settlement." (p. 23)

Later it is acknowledged that Canada «has more experience than many other countries when it comes to action in the peacekeeping field» and it is stated that there is "no intention of relagating that know-how and experience to the national archives". The paper warns again, however, that before undertaking any such operation, the Government must be convinced it is feasible, essential and will be "solidly helpful".

84. Coupled with this more restrained attitude to peacekeeping is an impression gained from the first booklet that the United Nations itself among other international institutions will be downgraded in Canadian priorities, that its importance is considered as diminishing. Although the paper pledges continued support for the UN, there is evidence of disillusionment, frustration or impatience with the "international divergences" and the question of its "continuing relevance in new world situa-

confère en réalité au Canada une protection particulière sauf dans le cas extrême d'une guerre nucléaire entre les super-puissances. Personne ne menace directement l'intégrité territoriale du Canada d'une façon militaire.

82. La question suivante, selon un ordre logique, a trait à l'efficacité possible des actions du Canada en vue de promouvoir la paix et la sécurité internationales. Supposons, comme la brochure sur l'Europe le déclare, que: «le Canada contribue à sa propre défense mais dépend finalement de la puissance militaire américaine pour sa sécurité». (p. 14). La réalité des superpuissances nucléaires semble avoir réduit la possibilité d'une participation importante du Canada dans le domaine de la paix et de la sécurité. En outre, des déceptions et des frustrations en ce qui concerne le maintien de la paix ont donné naissance à un certain scepticisme quant à l'influence réelle du Canada dans ce domaine. Puissance moyenne, le Canada a, comme l'exprime de façon réaliste M. Osgood: «une capacité relativement modeste pour agir sur l'environnement international».

C. Une attitude plus circonspecte envers le maintien de la paix des Nations Unies?

83. Le Comité a remarqué que la première brochure impliquait une attitude un peu plus circonspecte qu'auparavant quant à la participation canadienne au maintien de la paix des Nations Unies. Bien que le maintien de la paix fasse partie des exemples de domaines où le Canada peut participer le plus efficacement aux affaires internationales, il est énuméré, comme nous l'avons déjà remarqué, en même temps que la fabrication d'avions légers, la lutte contre la pollution et les relevés géologiques. Le Livre blanc souligne, à juste titre, les limites au rôle du Canada dans le maintien de la paix, (dont nous avons parlé dans ce rapport aux paragraphes 65-68 à propos d'un rôle intermédiaire pour le Canada), mais il reconnaît qu'on «pourrait demander au Canada de participer encore à des opérations de maintien de la paix, surtout dans les conflits régionaux.» (p. 23). Le Livre blanc présente ensuite une disposition plutôt restrictive:

«Le gouvernement est déterminé à maintenir la compétence acquise par les Canadiens dans ce domaine, à éviter qu'elle ne soit gaspillée dans des opérations mal engagées et à l'employer judicieusement lorsque les opérations de maintien de la paix rehausseront les chances de régler des conflits de façon durable avec l'aide du Canada.» (p. 23)

Plus loin, il reconnaît que le Canada, «a bien plus d'expérience que de nombreux autres pays en ce qui concerne le maintien de la paix» et qu'il n'y a «aucune intention de reléguer ce savoir-faire et cette expérience dans les archives nationales». Cependant, le Livre blanc précise encore qu'avant d'entreprendre toute opération de ce genre, le gouvernement doit être persuadé qu'elle est réalisable, essentielle et qu'elle sera «très utile.»

84. À côté de cette attitude plus réservée envers le maintien de la paix, la première brochure donne l'impression que le Canada attachera une priorité moindre à l'Organisation des Nations Unies elle-même, parmi d'autres institutions internationales et qu'on considère son importance comme en voie de régression. Bien que le Livre blanc réitère son soutien aux Nations Unies, on y trouve des preuves de désenchantement, de frustration ou d'impatience envers les «conflits internes» et la question

tions" (p. 7). One commentator has noted that "Exceptional support for international organizations, in fact, became the chief distinguishing feature of Canada in its post 1945 external relations" (P. Lyon, *International Journal*, Vol. XXVI, No. 1, p. 22). The suggestion that Canada will play a less vigorous role in the UN would therefore seem to represent a significant change in policy. It would however be in line with the theoretical framework and the emphasis on international objectives of *Foreign Policy for Canadians*.

85. Many witnesses had gained the same impressions as the Committee in respect to the more cautious Canadian attitude to the UN and especially to peacekeeping apparent in the papers. The United Nations Association in its brief, chided the paper for being "strangely silent on the positive need to build world order", for being content merely with efforts at harmonizing the actions of nations through the UN, and recommended "at least equal emphasis be laid on Canadian leadership toward improved peace-keeping capability" as on economic growth. The Canadian Peace Research Institute urged the Government "to make peacekeeping not economic growth Canada's foremost concern" (23:42) and emphasized the "rather enviable position as a leader in peacekeeping" which Canada had gained. Both Professor Holsti and Dr. Osgood criticized the prediction in the policy paper that the United Nations would play an increasingly peripheral role in internal and interstate conflicts in the next decade. Dr. Osgood judged that

"... the role of the U.N. in various kinds of peace-keeping operations would probably be enhanced over the years rather than diminished..." (14:17)

Professor Holsti pointed out the probability that there will be increasingly severe problems related to guerrilla warfare or civil warfare—conflicts which begin "not as international conflicts but as domestic conflicts and become multilateralized" (7:13). Finally, Mr. Guy Smith criticized the paper's more restricted attitude in relation to peacekeeping whereby Canada would participate only when it is believed there is a chance of success, leaving to others the thankless and perhaps hopeless tasks which "nevertheless the U.N. has decided are worth a gamble". He asks if such an attitude will not weaken the U.N.

"If all countries adopted a similar attitude, what would be the position of the U.N. ?... Would not this policy be better stated by saying that Canada in the U.N. will use its influence to ensure that peacekeeping missions are not mounted where there is no chance for success?" (22:32)

D. A more positive note

86. Surprisingly, however, a somewhat different and more positive approach to the United Nations, to peacekeeping and to disarmament is elaborated in the sector

de son «utilité dans le nouveau contexte international» (page 7). Un commentateur a noté que «l'aide exceptionnelle qu'apporte le Canada aux organisations internationales est devenue le caractère le plus marquant de ses relations extérieures depuis 1945» (P. Lyons, *International Journal*, Volume XXVI, No. 1, page 22). Par conséquent, l'idée que le Canada jouera un rôle moins actif aux Nations Unies semble représenter un changement politique important. Il semble néanmoins être conforme au cadre théorique et au principe de l'objectif national énoncé dans la brochure: *Politique étrangère au service des Canadiens*.

85. En ce qui concerne l'attitude plus circonspecte du Canada envers les Nations Unies et en particulier le maintien de la paix telle que le manifeste le Livre blanc, de nombreux témoins ont eu les mêmes impressions que le Comité. Dans son mémoire, l'Association des Nations Unies a reproché au Livre blanc d'être «Curieusement muet sur la nécessité de créer un ordre mondial», de se contenter des efforts d'harmonisation des actions des nations par l'intermédiaire des Nations Unies; elle a, d'autre part, recommandé «qu'au moins la même priorité soit accordée au rôle dominant du Canada pour l'accroissement des efforts en vue du maintien de la paix» qu'à la croissance économique. L'Institut canadien de recherches pour la paix a insisté auprès du gouvernement pour «que la principale préoccupation du Canada soit le maintien de la paix plutôt que la croissance économique» (23:42) et a souligné «la position plutôt enviable de chef de file du maintien de la paix» que le Canada a gagnée. Le professeur Holsti et le docteur Osgood ont tous deux critiqué la prévision du Livre blanc selon laquelle, au cours des dix prochaines années, les Nations Unies joueront un rôle de plus en plus marginal dans les conflits internes et internationaux. M. Osgood a déclaré:

«... au fil des années, le rôle des Nations Unies dans différentes sortes d'opérations de maintien de la paix augmentera plus certainement qu'il ne diminuera...» (14:17)

Le professeur Holsti a souligné la possibilité que surgissent des problèmes de plus en plus grave ayant trait à la guérilla ou à la guerre civile, des conflits qui commencent «non pas sous forme de conflits internationaux mais sous forme de conflits nationaux et qui s'étendent sur le plan international» (7:13). Enfin, M. Guy Smith a critiqué l'attitude plus réservée du Livre blanc en ce qui concerne le maintien de la paix, attitude selon laquelle le Canada n'entreprendrait d'action que lorsqu'il entreverrait des chances de réussite, laissant aux autres les tâches ingrates et peut-être vaines que «les Nations Unies ont en tout cas jugées dignes d'intérêt». Il demande si une telle attitude ne risque pas d'affaiblir les Nations Unies.

«Si tous les pays adoptaient une attitude semblable, que serait la position des Nations Unies? ... Ne serait-il pas plus juste de dire que le Canada utilisera son influence au sein des Nations Unies pour faire en sorte que les missions de paix ne soient pas montées lorsqu'elles n'ont aucune chance de réussite?» (22:32)

D. Un aspect plus positif.

Il est néanmoins surprenant de constater qu'une attitude différente, et plus positive, de celle manifestée dans la première brochure sur la politique générale envers les

paper on the United Nations than is apparent in the first general policy paper.

87. The Committee interprets the following as endorsements of active Canadian participation in and contribution to the U.N.

It is, therefore, ... a basic premise that Canada wishes to continue its policy of working actively to achieve the goal of making the United Nations an effective instrument for international co-operation and to improve its capacity to discharge its Charter responsibilities." (p. 5 of the U.N. paper)

After assessing the difficulties and limitations to peacekeeping, the Canadian policy "to work towards strengthening the authority of the United Nations, particularly the capacity of the U.N. to act as a peacekeeping agency" was reaffirmed as a valid policy for the future in this booklet, (p. 16, U.N. paper). Subsequently the U.N. Paper points to "Canada's exceptional knowledge and experience" in peacekeeping and states:

"Canada should continue to take an active part, based on that experience, in negotiations at the United Nations on the peacekeeping role of the organization." (p. 17, U.N. paper)

88. After examining the problems related to disarmament, the U.N. paper advocates an active policy on Canada's part:

"In the 1970's Canada should assign a high priority to working to stop the arms race in nuclear and other weapons as a means of contributing to Canadian security and to a less dangerous world environment. In particular, Canada should not rest content to see major nuclear powers determine exclusively the pace of progress or lack of it in the fields of arms control. Rather, Canada should pursue these arms-control objectives persistently and imaginatively in the contexts of the United States consultations with Canada and its other NATO allies concerning the crucial Strategic Arms Limitation Talks, the Conference of the Committee on Disarmament in Geneva and the United Nations in New York" (p. 15, U.N. paper).

The tone of all these statements is strong and affirmative and contrasts strikingly with the first general paper's cautious and restrained attitude.

89. The Committee would deduce from the U.N. booklet that Canada actually intends to continue its policy of active participation and co-operation in the U.N., and in respect to peacekeeping and disarmament, and it supports these expressed intentions.

E. Conclusion

90. The Committee agrees with Dr. Alcock that the world has become a very dangerous place and is therefore disturbed by the apparent downgrading of "international peace and security" in the general policy paper. It is inclined to agree with the United Nations Association's

Nations Unies et le maintien de la paix et le désarmement se dégage de la brochure sur les Nations Unies.

87. Le Comité interprète ce qui suit comme une adhésion à une participation active du Canada aux Nations Unies.

«Un autre postulat sera donc... que le Canada voudra poursuivre sa politique de participation active, pour aider à faire de l'organisation des Nations Unies un instrument efficace de coopération internationale, et à lui permettre de s'acquitter des obligations que lui prescrit sa charte.» (p. 5 de la brochure sur les Nations Unies)

Après avoir évalué les difficultés et les limites au maintien de la paix, la politique canadienne «de travailler à raffermir l'autorité des Nations Unies, et particulièrement leur capacité d'agir comme organisme de maintien de la paix» a été réaffirmée comme une politique valable pour l'avenir dans cette brochure. (p. 16, brochure sur les Nations Unies) Par la suite, la brochure sur les Nations Unies souligne «l'expérience particulière qui a été celle du Canada» en ce qui concerne le maintien de la paix et déclare:

«il serait donc naturel, étant donné notre intérêt fondamental à la paix et à la sécurité, que nous participions activement aux négociations au sein des Nations Unies sur le rôle de l'organisation dans le maintien de la paix.» (p. 17, brochure sur les Nations Unies)

88. Après avoir examiné les problèmes relatifs au désarmement, la brochure sur les Nations Unies préconise une politique active de la part du Canada:

Durant les années 70, le Canada devra assigner une haute priorité aux efforts pour freiner la course aux armements nucléaires et classiques car c'est la clé de la sécurité du pays et de son environnement. Le Canada ne devrait pas se contenter de laisser aux grandes puissances nucléaires l'exclusivité de déterminer le rythme du progrès en matière de contrôle des armements. Au contraire, il lui faudrait participer avec tenacité et imagination aux consultations que tiennent les États-Unis avec leurs alliés de l'OTAN, relativement aux négociations sur la limitation des armes stratégiques ainsi qu'à la conférence du Comité sur le désarmement à Genève et aux Nations Unies à New York.» (p. 15 brochure sur les Nations Unies)

Le ton de toutes ces déclarations est ferme et affirmatif et contraste fortement avec l'attitude circonspecte et restreinte de la première brochure générale.

89. D'après la brochure sur les Nations Unies, le Comité déduit que le Canada a réellement l'intention de maintenir sa politique de participation active et de coopération avec les Nations Unies, ainsi que sa politique relative au maintien de la paix et au détriment et, d'autre part, il est favorable aux intentions exprimées.

E. Conclusion

90. Comme monsieur Alcock, le Comité pense que le monde est devenu un endroit très dangereux et il est par conséquent gêné par la dévalorisation apparente de la «paix et de la sécurité internationale» dans le Livre de politique générale. Il a tendance à être d'accord avec la

criticism that the paper is "strangely silent on the positive need to build world order" and that it takes a passive attitude toward international peace and security. The contrast between the actual policies being followed as set out in the booklet on the United Nations, which the Committee in general supports, and these formulations in the first booklet point up the difficulty of developing a general rationale for Canadian foreign policy. In fact, the impression is conveyed that policies relating to this theme are mainly a matter of the allocation of Canadian financial resources, and that is in the national interest to restrict them accordingly. Surely working for peace and security has a larger connotation. In the final analysis, a rather narrow interpretation of the national interest emerges as the main justification for the diminished importance accorded this theme.

91. The basic fault may lie in the too-rigid application of the principle of national interest to all aspects of foreign policy. The domestically-oriented framework would appear to be too constraining for the complex motivations behind foreign policy decisions.

92. In this regard, the Committee has also found it difficult to understand that in foreign policy decisions, the theme of peace and security should be less emphasized than the quality of life theme. In a strictly domestic context such a ranking is understandable. The quality of life theme encompassed policies which will: "... produce richer life and human fulfillment for all Canadians. Many are internal by nature..." (p. 16). In the context of foreign policy, however, a parallel ranking of this theme can only lead to confusion. The paper itself tries to explain by stating that:

"Peace and Security depend mainly on external developments. On the other hand, the survival of Canada as a nation is being challenged internally by divisive forces. This underlines further the need for new emphasis on policies, domestic and external, that promote economic growth, social justice and an enhanced quality of life for all Canadians". (p. 32)

The Committee agrees that policies which ensure Canadian internal cohesion are vitally important. Nonetheless, as Professor Lalande pointed out:

"... to say that foreign policy is only the extension of domestic policy can lead to confusion as our main domestic and foreign objectives do not always have the same priority." (p. 9:13)

93. Throughout its study of the policy paper, the Committee has found the separation of "objectives" and "aims" from "themes" or "means" perplexing and artificial. The Committee has the impression that even the Minister has been confused at times by the framework's divisions of the "themes" from "objectives". In a press

critique de l'Association des Nations Unies, selon laquelle le Livre blanc est «curieusement muet sur la nécessité de créer un ordre mondial» et adopte une attitude passive en ce qui concerne la paix et la sécurité internationales. Le contraste entre la politique réelle adoptée, telle qu'elle est exprimée dans la brochure sur les Nations Unies, politique que le Comité soutient en général, et les idées exprimées dans la première brochure, souligne la difficulté de mettre au point une analyse raisonnée pour la politique étrangère canadienne. En réalité, on a l'impression que les politiques relatives à ce sujet constituent surtout une question d'attribution des ressources financières canadiennes, et qu'il est de l'intérêt national de les restreindre en conséquence. Il est certain qu'œuvrer pour la paix et la sécurité a une signification moins restreinte. En dernière analyse, une interprétation de l'intérêt national plutôt étroite devient la principale justification de la moins grande importance accordée à ce sujet.

91. Comme le rapport du Comité l'a déjà dit, l'application trop rigide du principe de l'intérêt national à tous les aspects de la politique étrangère est peut-être responsable de cet état de fait. Ce cadre, forcément tourné vers les problèmes nationaux, semble trop restreint pour les motivations complexes que renferment les décisions de politique étrangère.

92. A ce propos, le Comité a également eu du mal à comprendre que la priorité accordée à la paix et à la sécurité dans les décisions de politique étrangère soit moins grande que celle qui est accordée à la qualité de la vie. On peut comprendre une échelle de priorités de ce genre dans un contexte strictement national. Le thème de la qualité de la vie englobe des politiques qui: «... contribueront à l'enrichissement humain de la vie de tous les Canadiens. Plusieurs de ces politiques s'appliquent d'abord à l'intérieur...» (p. 16). Cependant, dans le cadre de la politique étrangère accorder à ce thème la même priorité ne peut qu'amener de la confusion. Le Livre blanc lui-même essaie de l'expliquer en déclarant que:

«La paix et la sécurité dépendent avant tout de ce qui se passe ailleurs. Mais la survivance du Canada en tant que nation est menacée à l'intérieur par des forces de division, d'où la nécessité d'une nouvelle priorité aux politiques intérieures et étrangères visant à la Croissance économique, recherchant la Justice sociale et rehaussant la Qualité de la vie pour tous les Canadiens.» (p. 32).

Le Comité reconnaît que les politiques qui assurent la cohésion interne du Canada sont de toute première importance. Néanmoins, comme l'a souligné le professeur Lalande:

«... reconnaître que la politique extérieure n'est que le prolongement de la politique intérieure, ne peut qu'engendrer la confusion parce que l'ordre prioritaire des objectifs internes et l'ordre prioritaire des objectifs externes peuvent souvent ne pas coïncider dans le temps.» (p. 9:13)

93. Au cours de son étude du Livre blanc, le Comité a trouvé embarrassante et artificielle la séparation des «but» et des «objectifs» des «orientations» et des «moyens». Le Comité a l'impression que même le ministre est parfois gêné par les divisions qui existent entre les orientations et les objectifs. A l'occasion d'une confé-

conference of June 25, 1970. arranged to introduce *Foreign Policy for Canadians*, Mr. Sharp said:

"... among the national objectives of Canada, probably the primary national objective is the maintenance of world peace, and certainly the prevention of war involving the great powers".

The Committee agrees and regrets that this position is not taken in the first policy paper. The Committee would submit that the framework, ingenious as it is, has proven to be a somewhat inflexible and often confusing guideline for foreign policy patterns. Particularly the theme of peace and security would seem to be of more importance in a foreign policy context than the paper accords it. It should be, in the Committee's opinion, given a high priority, equal and not subordinate to economic growth, the Committee is pleased to see from the Minister's statement that here too the operating perceptions of the Government appear to coincide with the Committee's approach on this point.

VI EMPHASIS ON PROMOTING GROWTH

94. The priority emphasis accorded to economic growth in the policy paper received both praise and criticism during the hearings. Even in its initial theoretical exposition of the basis of foreign policy, the policy paper was generally and perhaps mistakenly understood to have given special emphasis to the economic growth theme (p. 14). This interpretation could more correctly be made in regard to the mainly economic and technological endeavours which were set down as Canada's most effective types of contributions to the international scene (p. 19). However, in the operational pattern selected by the paper, the emphasis on economic growth, along with social justice and the quality of life, is clearly identifiable as having a higher priority than other themes such as peace and security, sovereignty and independence (p. 32, *Foreign Policy for Canadians*).

A. Approval of emphasis on economic growth

95. The business groups who came before the Committee generally welcomed the Government's concern with economic growth. Mr. Robert Fowler of the Canadian Pulp and Paper Association stated:

"As a general guide to economic policy, measures to foster economic growth, should have very high priority, as the White Paper suggests. This is not to say that the other five goals are of secondary importance. But without rapid economic growth it will not be possible to do much to enhance the quality of life, ensure a harmonious natural environment or promote social justice; or indeed to safeguard sovereignty and independence and work for peace and security. A satisfactory rate of economic growth will in itself contribute to the well being of Canadians by providing more and steadier jobs for our rapidly growing labour force and higher standards of living for all Canadians. It is also the essential base on which all the other national objectives can alone be built." (17:38)

rence de presse réunie le 25 juin 1970 pour présenter la *Politique étrangère au service des Canadiens*, M. Sharp a déclaré:

"... entre tous les autres, l'objectif national et fondamental du Canada est probablement de maintenir la paix internationale, et certainement de prévenir toute guerre où les grandes puissances se trouveraient engagées."

Le Comité approuve cette position et déplore qu'elle n'ait pas été prise dans la première brochure. Le Comité pense que ce cadre, dans sa simplicité, a prouvé qu'il manquait quelque peu de souplesse et qu'il prêtait souvent à confusion dans le domaine de la politique étrangère. En particulier, la question de la paix et de la sécurité semble être une orientation qui mérite qu'on y attache plus d'importance dans le cadre de la politique étrangère que ne lui accorde le Livre blanc. Il faudrait, selon le Comité, lui accorder une priorité égale et non subordonnée à la croissance économique. Le Comité est heureux de constater, d'après les déclarations du ministre, que dans ce domaine également les intentions du gouvernement coïncident avec les souhaits du Comité.

VI LA PRIORITÉ ACCORDÉE À LA CROISSANCE ÉCONOMIQUE

94. Au cours des audiences du Comité, la priorité que le Livre blanc accorde à la croissance économique a été l'objet d'éloges comme de critiques. Même dans l'exposé théorique initial sur les fondements de la politique étrangère, on a en général, et peut-être à tort, compris que le Livre blanc accordait une priorité particulière à la question de la croissance économique (p. 14). Cette interprétation serait plus juste en ce qui concerne les efforts principalement économiques et techniques que l'on considère comme les contributions les plus importantes du Canada sur la scène internationale (p. 19). Cependant, dans les champs d'action choisis par le Livre, les orientations de croissance économique ainsi que de justice sociale et de qualité de la vie se voient accorder une priorité maintenant plus grande qu'aux autres orientations telles que la paix et la sécurité, la souveraineté et l'indépendance (p. 32, *politique étrangère au service des Canadiens*).

A. Approbation de la priorité à la croissance économique

95. Les associations professionnelles qui ont témoigné devant le Comité ont en général bien accueilli l'intérêt que le gouvernement manifeste envers la croissance économique. M. Robert Fowler de l'Association canadienne de la pâte et du papier a déclaré:

"Parmi les directives générales concernant la politique économique, comme le propose le Livre blanc, il faudrait accorder une très grande priorité aux mesures visant à stimuler la croissance économique. Ceci ne veut pas dire que les cinq autres objectifs sont moins importants. Mais, sans une croissance économique rapide, on ne pourra pas faire grand-chose pour rehausser la qualité de la vie, créer un environnement naturel harmonieux ou promouvoir la justice sociale; ni même sauvegarder la souveraineté et l'indépendance et œuvrer pour la paix et la sécurité. Un rythme de croissance suffisant contribuera à améliorer le bien-être des Canadiens en créant des emplois plus nombreux et plus stables dont a besoin notre main-d'œuvre, qui connaît une expansion rapide, et à

He emphasized that the export trade in his industry had a value of \$2.25 billion. "That produces a considerable revenue for Canada and supports many jobs in many communities" (17:8) and urged that even more attention be paid to foreign policies affecting Canada's trading position. (17:40) The Canadian Export Association brief agreed and stated:

"...the definition and ranking of national policy objectives in this paper are most timely and commendable. Too many Canadians we fear, do not recognize or accept the fact that economic growth is essential to sovereignty, independence, a better environment and quality of life" (17:42)

To illustrate their point, the brief underlined the importance to the Canadian economy of exports; "...in 1969, 49.8 per cent of the output of all goods producing industries was sold in foreign markets." (17:42) The Canadian Chamber of Commerce brief also commended the priority given economic growth:

"From the solid development of Economic Growth can come advances in social justice, the quality of life and a harmonious natural environment" (21:61),

and further that:

"International economic policies are support policies for domestic economic policies..." (21:61)

The United Nations Association agreed that the "trade emphasis in the paper is excellent" but at the same time urged equal emphasis for the building of peacekeeping machinery (28:13). Mr. Guy Smith said:

"It is axiomatic and it is so stated in the paper that a healthy Canadian economy is the first prerequisite to an effective foreign policy" (22:27)

B. Criticism of the economic growth emphasis

96. On the other hand, there was a considerable number of witnesses who questioned this degree of emphasis on economic growth and criticized it for being selfish and inward looking. The Canadian Labour Congress regretted the priority emphasis on economic growth which it considered was selfishly devised at the expense of "the welfare of peoples of the developing countries whom we purport to assist in our aid programmes" (13:29). Professor Holsti stated his views as follows:

"Generally, I see the document as a businessman's dream because of its tremendous focus on trade and technological co-operation, and it clearly sets out that economic growth is the first priority." (7:12)

The Canadian Peace Research Institute strongly criticized the pre-eminent position given to economic growth.

"For a nation as rich as Canada to place Economic Growth as its first value choice is a Phillistine deci-

élever le niveau de vie de tous les Canadiens. C'est également la seule base sur laquelle tous les autres objectifs nationaux peuvent être édictés." (17:38)

Il a insisté sur le fait que la valeur des exportations de son industrie atteignait 2.25 milliards, «ce qui fournit un revenu considérable au Canada et crée de nombreux emplois dans de nombreuses villes» (17:8). Il a aussi expressément demandé que l'on accorde encore plus d'attention aux politiques étrangères touchant la position commerciale du Canada. (17:40) L'Association canadienne des exportateurs était d'accord sur ce point et déclarait:

«...la définition et l'échelle des priorités que le Livre blanc accorde aux objectifs de politique nationale sont très opportunes et dignes d'éloges. Nous craignons que trop de Canadiens ne reconnaissent pas ou n'acceptent pas le fait que la croissance économique est essentielle à la souveraineté, à l'indépendance, à un meilleur environnement et à une meilleure qualité de la vie» (17:42).

A titre d'exemple, le mémoire de l'association soulignait l'importance des exportations pour l'économie canadienne: «...en 1969, 49.8 p. 100 de la production de toutes les industries de transformation ont été vendus à l'étranger.» (17:42). Le mémoire de la Chambre de commerce du Canada était également en faveur de la priorité accordée à la croissance économique:

«Une croissance économique saine peut entraîner des progrès dans les domaines de la justice sociale, de la qualité de la vie et d'un environnement naturel harmonieux» (21:61).

et déclarait également:

«Les politiques économiques internationales sont l'élément clé des politiques économiques nationales...» (21:61).

L'Association des Nations Unies reconnaît que «la priorité que le Livre blanc accorde au commerce est excellente «mais», en même temps, recommande instamment une priorité égale pour la création des structures permettant d'assurer le maintien de la paix (28:13). M. Guy Smith a déclaré:

«Il est évident, ainsi que le dit le Livre blanc, que la condition essentielle à une politique étrangère efficace est que l'économie canadienne soit saine» (22:27).

B. Critiques de la priorité à la croissance économique

96. D'un autre côté, de très nombreux témoins ont critiqué la priorité accordée à la croissance économique parce que selon eux, elle est égoïste et égocentrique. Le Congrès du travail du Canada a déploré l'accent mis sur la croissance économique, ce qui lui semble une mesure égoïste au détriment «du bien-être des peuples des pays en voie de développement que nous prétendons aider par nos programmes d'assistance» (13:29). Le professeur Holsti a exprimé son opinion de la manière suivante:

«Dans l'ensemble, je pense que le document satisfait pleinement les hommes d'affaire car il accorde une place considérable à la coopération commerciale et technique et donne nettement la plus grande priorité à la croissance économique. (7:12)

L'Institut canadien de recherches pour la paix a fermement critiqué la part prédominante accordée à la croissance économique.

sion of the type the youth of the country are clearly rejecting. This is especially true since economic growth and increasing pollution and resource depletion are directly related" (23:54)

Dr. Hanna Newcombe of the Institute was of the opinion that

"The inward-looking and nationally selfish emphasis of the booklet shows right through, not just in the setting up of the priorities of the goals but right through all the booklets." (16:29)

Mr. Alan Heisey of the Toronto Progressive Conservative Forum said that his organization was opposed to the priority.

"...We rejected the preoccupation with economic well being, Canadian economic well being, as a first objective in our international affairs." (25:9)

C. Are all policies based on economic considerations.

97. In reflecting on this conflict of opinion over the priority accorded economic growth, the Committee attempted to discern to what extent actual Canadian policies promote economic growth.

98. Unquestionably, Canadian foreign policies in regard to G.A.T.T., the I.M.F., O.E.C.D. and other economic-oriented international organizations are formulated in the best interest of the Canadian economy. The promotion of exports and trade and tariff agreements constitute policies designed to promote economic growth. The same is true of part of the selective immigration policies which seek to bring in skilled workers into Canada, albeit regulations concerning families and relatives are quite liberal. The recently-signed agreement with the U.S.S.R. on co-operation in the industrial application of science and technology was signed with a view to increased technological exchange and expanded trade relations. The vast majority of Canadian policies vis-à-vis the United States relate to matters affecting the country's economic life. Some parts of funds allocated for development assistance projects contribute to Canadian economic growth in that procurement made by recipients is tied to Canadian sources. Further, there are clearly policies which reflect the UN Association's definition of foreign policy as a "a juggling act" (28:6). Such would be the policy toward Southern Africa where considerations of trade and social justice are equally balanced. (The Committee will defer comment on this policy until its special hearings on Southern Africa are completed).

99. On the other hand, there are also Canadian foreign policies which do not seem to have a direct relevance to economic growth at home. Canadian policies relating to peacekeeping, to disarmament, to Rhodesian sanctions, to trying to solve a Commonwealth crisis over Southern Africa have no effect, or possibly in some cases a negative effect on Canadian economic growth. The unilateral

«De la part d'une nation aussi riche que le Canada, placer la croissance économique si haut dans son échelle de valeurs est une décision de philistin, du genre de celle que la jeunesse du pays rejette clairement. C'est particulièrement vrai dans la mesure où la croissance économique, l'augmentation de la pollution et de l'épuisement des ressources sont étroitement liées.» (23:54).

Le docteur Hanna Newcombe, de l'Institut, a déclaré que :

«Les tendances ultra-nationalistes se manifestent dans tout le Livre blanc, non seulement dans l'établissement des priorités à l'égard des objectifs mais aussi dans les autres brochures.» (16:29)

M. Alan Heisey du forum du parti Progressiste Conservateur de Toronto a déclaré que son organisation était opposée à cette priorité.

«... Nous avons rejeté les considérations de bien-être économique, du bien-être économique du Canada, comme premier objectif de nos affaires internationales.» (25:9)

C. Toutes les politiques dépendent-elles de considérations économiques?

97. Après avoir étudié les divergences d'opinion sur la priorité accordée à la croissance économique, le Comité a cherché à savoir dans quelle mesure les politiques actuelles du Canada favorisent la croissance économique.

98. Il ne fait aucun doute que les politiques étrangères du Canada à l'égard des accords du G.A.T.T., du F.M.I., de l'O.C.D.E. et autres organisations internationales à vocation économique sont établies dans le meilleur intérêt de l'économie canadienne. La promotion des exportations du commerce et des accords tarifaires forme une politique destinée à promouvoir la croissance économique. Il en est de même pour une partie des politiques d'immigration sélectives qui tendent à faire venir au Canada des travailleurs qualifiés, bien que les règlements relatifs aux familles et aux parents soient tout à fait libéraux. L'accord de coopération avec l'Union Soviétique sur les applications industrielles de la science et de la technique a été signé récemment dans le but d'accroître les échanges techniques et de développer les relations commerciales. La grande majorité des politiques canadiennes vis-à-vis des États-Unis sont relatives à des questions touchant la vie économique du pays. Une partie des sommes allouées au projet d'aide au développement profite à la croissance économique du Canada dans la mesure où les achats effectués par les bénéficiaires dépendent du succès canadien. En outre, certaines politiques reflètent manifestement la définition de la politique étrangère que donne l'association des Nations Unies : «tour de passe-passe» (28:6). On peut classer ainsi la politique envers l'Afrique australe, où les considérations de commerce et de justice sociale sont équilibrées. (Le Comité parlera de cette politique lorsque ses audiences spéciales sur l'Afrique australe seront achevées).

99. D'un autre côté, il y a aussi des politiques étrangères du Canada qui ne semblent pas dépendre directement de la croissance économique nationale. Les politiques canadiennes relatives au maintien de la paix, au désarmement, aux sanctions contre la Rhodésie, aux tentatives de solution à la crise du Commonwealth au sujet de l'Afrique australe n'ont aucune répercussion, ou parfois

declarations regarding extraterritorial jurisdiction and pollution controls in the Arctic, and the Ministerial statements preventing the sale abroad of Denison Mines and Home Oil companies relate more to sovereignty and independence than to economic growth. The recognition of the People's Republic of China was not undertaken because of possible favourable effects on Canadian trade. The establishment of the International Development Research Centre reflects a concern with social justice in the world rather than with Canadian economic growth. The Government's policy on development assistance—which it characterizes in the policy paper as “an expanding area of the government's external activity” (p. 35) is motivated more by social justice than by economic growth concern. The amount of funds allocated to development assistance has been increased, while the percentage of tied aid is being reduced. It is evident therefore that a number of Canadian foreign policies do not appear to reflect a “economic growth” motivation.

D. How important is economic strength?

100. In assessing the appropriate emphasis to be given economic growth in any statement of Canadian foreign policy, such as the policy paper, the Committee was cognizant of the three principal objectives of the government in the domestic context, particularly the urgent need to stimulate economic growth and diminish unemployment in order that “Canada and all Canadians will enjoy enlarging prosperity in the widest possible sense” (p. 10) This objective in turn has an important application to the two other national aims; national unity and a sense of national identity.

101. As such, economic growth is an obvious and natural domestic concern for the government and inevitably foreign policies must be shaped to support it in the interdependent world of today. The policy paper in shifting from an older pattern of emphasis to a newer one accords economic growth “more emphasis than in the past”. (p. 32 *Foreign Policy for Canadians*) Mr. Sharp explained before the Committee that the government considers it is through “economic strength” that Canada can make the greatest contribution to the removal of poverty, to the ameliorization of racial problems in the world (1:14). “Emphasis on economic growth is not a self-seeking, fast-buck philosophy” he said (1:10). He emphasized the dependence of Canada on its export trade “Canada exports more per head of population than any other country...” “Our own economic well-being and that of all countries depend on a buoyant world market” he said. Further, he considered that:

“to act constructively in the community of nations, one must have a power base of some kind. In this limited sense Canada must be seen as an economic rather than a military power. Emphasis on economic growth enhances Canada's capacity to play its full part in the councils of the nations”. (1:10)

même des répercussions négatives sur la croissance économique du Canada. Les déclarations unilatérales concernant la juridiction extra-territoriale et la lutte contre la pollution dans l'Arctique, ainsi que les déclarations ministérielles interdisant la vente à l'étranger des sociétés *Denison Mines* and *Home Oil* relèvent plus de la souveraineté et de l'indépendance que de la croissance économique. La République populaire de Chine n'a pas été reconnue en raison des répercussions favorables éventuelles qu'une telle reconnaissance pourrait avoir sur le commerce canadien. La création du Centre de recherches pour le développement international reflète plutôt la recherche de la justice sociale dans le monde que la croissance économique du Canada. La politique du gouvernement en matière d'aide au développement—que celui-ci qualifie, dans le Livre blanc, de «domaine qui emploie une part croissante de l'activité extérieure du gouvernement» (p. 35) est plutôt basée sur des considérations de justice sociale que sur la croissance économique. Les sommes consacrées à l'aide au développement ont été accrues, et on a diminué le pourcentage de l'aide conditionnelle. Par conséquent, il est évident qu'un certain nombre des politiques étrangères du Canada ne paraissent pas refléter des motifs de «croissance économique».

D. Quelle est l'importance de la puissance économique?

100. Lorsqu'il a déterminé l'importance qu'il fallait attribuer à la croissance économique dans toute déclaration de politique étrangère du Canada, comme le Livre blanc, le Comité a tenu compte des trois objectifs principaux du gouvernement dans le contexte national notamment, le besoin urgent de stimuler la croissance économique et de réduire le chômage, afin que «le Canada et tous les Canadiens jouissent d'une prospérité générale et croissance». (p. 10). A son tour, cet objectif a une influence importante sur les deux autres objectifs: l'unité nationale et un sens d'identité nationale.

101. Il est évident et normal que le gouvernement s'intéresse, sur le plan intérieur, à la croissance économique en tant que telle, et il faut absolument concevoir les politiques étrangères de manière à ce qu'elles la soutiennent dans le monde interdépendant d'aujourd'hui. Le Livre blanc, en adoptant un nouvel ordre de priorités, accorde à la croissance économique «une plus haute priorité que dans le passé» (p. 32 *Politique étrangère au service des Canadiens*). M. Sharp a expliqué devant le Comité que pour le gouvernement c'est grâce à la «puissance économique» que le Canada pourra apporter sa plus grande contribution à l'élimination de la pauvreté, à l'amélioration des problèmes raciaux dans le monde (1:14). «Le fait d'accorder la priorité à la croissance économique ne correspond pas à une philosophie de petits profits», a-t-il dit (1:10). Il a souligné la dépendance du Canada à l'égard de son commerce d'exportation: «Le Canada exporte plus par habitant que tout autre pays...» «Notre propre bien-être économique et celui de tous les pays dépend d'un marché mondial soutenu» ajoute-t-il. En outre, il a déclaré que

«si l'on veut agir de manière constructive dans la communauté des nations, il faut pouvoir s'appuyer sur une puissance, quelle qu'elle soit. Dans ce sens restrictif, le Canada est une puissance économique plutôt que militaire. La priorité accordée à la croissance économique renforce la possibilité qu'a le Canada de jouer complètement son rôle dans le concert des nations». (1:10)

102. The Committee, in its recent study of International Development Assistance, has had occasion to consider in some depth the Canadian policies in this field. (see Committee Report: House of Commons Votes and Proceedings No. 146, June 4, 1971). Although the Committee made a critical assessment of some aspects of the Government's development assistance policies and recommended "a much more human attitude toward development" it can in no manner describe these policies in general as "selfish" and "inward-looking". The American witness, Dr. Osgood, agreed that the Canadian policies toward international development could hardly be called "hard-hearted" (14:9) Mr. Trivett of the United Nations Association said his organization had concluded that development of trade was of "enormous importance"—"that is what we live by, that is how Canada has succeeded and that is what we can do for other people". (28:12)

103. The Committee has concluded that, being exceptionally dependent on international trade, Canada must accord importance in its foreign policy to economic growth. The very existence of the country is dependent on a growing economy; and Canada's capacity to play a responsible international role derives equally from a strong economy and a united country.

104. The Committee therefore does not subscribe to the view that economic growth should be downgraded. But it is of the opinion, as has been explained in paragraphs 90 to 93 that peace and security should have been accorded a higher priority in the policy paper than it appears to have been given. Had this been done, the relative importance attached to economic growth might have attracted less criticism.

VII OMISSIONS

105. One of the risks in undertaking a fundamental review of foreign policy, Dr. Osgood pointed out, was:

"...of encouraging anxious questions as to why this, that or the other, not only country but issue was left out." (14:10)

The "anxious questions" have indeed been forthcoming and a compilation of the countries and issues mentioned by witnesses and informed commentators as having been omitted or inadequately dealt with has reached considerable proportions. In particular, criticism was heard concerning: the absence of separate sector papers on the United States, the Commonwealth, Africa and the Caribbean; the lack of adequate discussion of Canadian policies toward the Middle East, the EEC, Vietnam, the Strategic Arms Limitation Talks disarmament, Berlin, Eastern Europe, Greece, Spain and NORAD. By far the strongest criticism was levelled at the absence of a declaration of substantive policy toward the United States.

106. In defending the scope of the papers, the Minister pointed out that in the document:

"...we had purposely not presented any bilateral papers; we have not discussed bilateral relations with the United States, or with Britain, or with

102. Au cours de l'étude qu'il a faite récemment sur l'aide au développement international, le Comité a eu l'occasion d'étudier en détail les politiques canadiennes dans ce domaine. (voir le rapport du Comité: Procès-verbal n° 146 du 4 juin 1971). Bien que le Comité ait critiqué certains aspects des politiques du gouvernement en matière d'aide au développement et bien qu'il ait recommandé « une attitude beaucoup plus humaine à l'égard du développement », il ne peut en aucune manière dire que ces politiques, en général, sont « égoïstes » et « intéressées ». Notre témoin américain, M. Osgood, a reconnu qu'il était difficile de prétendre que les politiques du Canada à l'égard du développement international étaient insensibles ». (14:9). M. Trivett a déclaré que selon l'Association des Nations Unies, le commerce de développement était d'une « importance extrême »... « que c'était ce qui nous permet de vivre, ce qui avait permis au Canada de réussir et ce que nous pouvions faire pour les autres peuples ». (28:12)

103. Le Comité est arrivé à la conclusion que le Canada, qui dépend d'une manière exceptionnelle du commerce international, doit attacher de l'importance à la croissance économique dans sa politique étrangère. L'existence même de ce pays dépend de la croissance de l'économie, et ce n'est qu'avec une économie forte et un pays uni que le Canada pourra jouer un rôle international responsable.

104. Par conséquent, le Comité ne croit pas qu'il faille accorder moins d'importance à la croissance économique. Il pense néanmoins que, comme nous l'avons expliqué dans les paragraphes 90 à 93, on aurait dû accorder, dans le Livre blanc, une plus haute priorité à la paix et à la sécurité que celle qu'on semble leur avoir accordée. Dans ce cas, l'importance relative accordée à la croissance économique aurait peut-être soulevé moins de critiques.

VII. OMISSIONS

105. M. Osgood a fait remarquer que, lorsqu'on s'engage dans une révision fondamentale de la politique étrangère, on risquait:

«...de voir des gens inquiets demander pourquoi il n'a pas été question de tel pays ou tel problème» (14:10)

En effet, des questions de ce genre ont été posées, et la liste des pays et des problèmes que des témoins et des commentateurs informés ont signalé avoir été omis ou insuffisamment examinés, atteint des proportions considérables. En particulier, ont été critiqués: l'absence de brochure séparée sur les États-Unis, le Commonwealth, l'Afrique et les Antilles; l'étude insuffisante des politiques canadiennes à l'égard du Moyen-Orient, de la CEE, du Vietnam, des pourparlers sur la limitation des armements stratégiques (SALTalks), du désarmement, de Berlin, de l'Europe de l'est, de la Grèce, de l'Espagne et du NORAD. La critique de loin la plus sérieuse concernait l'absence d'une déclaration de politique distincte à l'égard des États-Unis.

106. Défendant la portée du Livre blanc, le ministre a fait remarquer que, dans ce document:

«...c'est volontairement que nous n'avons pas consacré de livre aux relations bilatérales; nous n'avons pas abordé la question des relations bilatérales avec les États-Unis, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec

France, or with the Soviet Union..." (Press conference, June 25, 1970)

Questioned concerning the sparse references to the Commonwealth, Mr. Sharp replied:

"I think it does reflect the reality of the world... and that is that the commonwealth is now not a policy-making body and it isn't a trade promotion organization. It is a place where we can meet with countries with some sort of common links with the past." (Encounter, TV interview June 26, 1970)

107. In effect, the foreign policy review, although quite comprehensive, does not seem to have been intended to touch on every important aspect of policy. Specifically the scope of the review appears, at least as described in the Prime Minister's press conference of May 29, 1968, to have been planned to achieve an examination of sectors or areas of policy where it was expected that policy changes were likely to be needed to meet the new requirements of the 70's. However, by giving the papers the comprehensive title "Foreign Policy for Canadians" and by preparing a general policy paper, the Government has conveyed an impression of having conducted an all-inclusive policy review—which quite evidently was not the case.

108. In not dealing specifically with problem issues such as the Middle East, Berlin, Vietnam, the Strategic Arms Limitation Talks, the Government was logically following its conclusions that Canada had a reduced capacity to influence the outcome of developments in these crisis situations. By taking a fixed policy position on these thorny issues, the Government would accomplish little. The reality of the two major world powers diminishes Canada's voice in these issues in which we are not directly involved, (Vietnam being a special case with Canada a frustrated member of a largely powerless control commission). The Committee appreciates the difficulties facing the Government in this respect. At the same time it believes that it would have been less confusing if the policy papers had been put forward for what they are, namely, a series of special studies of some major areas of Canadian foreign policy. The omissions would have been less provocative.

109. The Minister, Mr. Sharp, has defended before the Committee on several occasions the decision not to do a separate paper on Canadian relations with the United States. The general import of his argument is that one of the major premises of Canadian foreign policy is the overwhelming predominance of the United States in all aspects of Canadian life—cultural, economic and political. In order to deal effectively with the specific issues, he argued, they should be dealt with separately; a paper on energy, on investment, on trade, on defence, etc. To attempt to put everything into one document would be an impossible task, so complex and intricate the relationship has become. (Canada-US hearings, 1969-70, Minutes of Proceedings 28, May 12, 1970) Furthermore, he maintained:

"...we decided that we should not do one specifically on the United States partly because the general

la France, ni avec l'Union soviétique..." (Conférence de presse, 25 juin 1970)

Alors qu'on lui demandait pourquoi on y faisait si peu allusion au Commonwealth, M. Sharp a répondu:

"Je pense qu'il reflète la réalité du monde... c'est-à-dire que, maintenant, le Commonwealth n'est pas un organe chargé de prendre des décisions politiques ni un organisme chargé de promouvoir le commerce. C'est un endroit où nous pouvons rencontrer des pays qui ont les mêmes liens que nous avec le passé." (Encounter, interview télévisée du 26 juin 1970)

107. En fait, la révision de politique étrangère, bien qu'assez complète, ne semble pas avoir cherché à aborder tous les aspects importants de la politique. En particulier, il semble que cette révision, du moins selon ce qu'a dit le premier ministre dans sa conférence de presse du 29 mai 1968, avait pour but d'examiner les secteurs ou domaines de la politique où l'on pensait qu'il faudrait apporter des modifications pour faire face aux nouvelles réalités des années 1970. Néanmoins, en donnant à ce document le titre général de «Politique étrangère au service des Canadiens» et en préparant un Livre blanc à caractère général, le gouvernement a donné l'impression d'avoir effectué une révision complète de la politique, ce qui n'était évidemment pas le cas.

108. En ne traitant pas particulièrement de questions comme le Moyen-Orient, Berlin, le Vietnam, les pourparlers pour la limitation des armements stratégiques, le gouvernement s'en tenait logiquement à ses conclusions, autrement dit que le Canada ne pouvait avoir qu'une influence réduite sur les événements dans ces crises. En adoptant une attitude rigide à l'égard de ces problèmes épineux, le gouvernement n'apporterait pas grand chose. La réalité des deux grandes puissances mondiales diminue l'influence du Canada sur ces problèmes qui ne nous concernent pas directement, (à l'exception du Vietnam, qui est un cas spécial, le Canada étant un des membres frustrés d'une commission de contrôle qui n'a pratiquement aucun pouvoir). Le comité se rend compte des difficultés que rencontre le gouvernement dans ce domaine. Il pense néanmoins qu'il aurait été préférable de présenter le Livre blanc comme ce qu'il est, c'est-à-dire une série d'études particulières sur certains domaines importants de la politique étrangère du Canada. Ainsi, les omissions auraient donné lieu à moins de critiques.

109. Le ministre, M. Sharp, a défendu à plusieurs reprises devant le comité la décision de ne pas rédiger de brochure particulière sur les relations du Canada avec les États-Unis. Le sens général de son argument est que l'une des principales prémisses de la politique étrangère du Canada est la prédominance écrasante des États-Unis sur tous les aspects de la vie canadienne, culturelle, économique et politique. Il a déclaré que si on voulait s'occuper efficacement de ces problèmes particuliers, il fallait les étudier séparément; une brochure sur l'énergie, une sur les investissements, le commerce, la défense, etc. Essayer de tout mettre dans un seul document serait une tâche impossible, tant les relations sont devenues complexes et confuses. (Délibérations de 1969-70 sur les relations canado-américaines, fasc. n° 28 du 12 mai 1970) En outre, il a soutenu que:

"...Nous avons décidé qu'il ne fallait pas consacrer une brochure spéciale aux États-Unis en partie à

paper itself is so predominantly concerned with the United States." (press conference June 25, 1970)

The policy paper itself appears to be explaining the omission by pointing out "the numerous references to the United States in most of the papers". (p. 42)

110. The Committee was interested in hearing the assessment of its American witness, Dr. Osgood, on the subject of the omission of a U.S. paper:

"In intellectual terms it seems to me like a tremendous gap. I understand that it might be difficult to write such a paper, both for reasons of diplomatic tact and bureaucratic organization, since the United States' concern falls into so many bailiwicks, but I do not think that intellectually it would be difficult to write a whole book on U.S.-Canadian relations. Personally I think it would be beneficial with respect to the relations between the two states. Certainly considerations of diplomatic tact should not stop you from writing such a paper.

The difficulty in writing might stop you, but I think it would be beneficial both in terms of focusing your attention and our attention on the substantive issues and also in dramatizing, if you will, for a wider American audience, the importance of Canadian-American relations." (14:10)

Also, as Mr. Guy Smith, a former Canadian diplomat with experience in the United States, pointed out:

"...any foreign policy that does not start with a clear declaration of policy towards the United States must be based on quicksand; because of our geographic position, differences in size and power, and the enormous U.S. stake in Canada we do not have complete freedom of action... The Canadian economy, dependent as it is on our trade with, and on an unrestricted flow of capital from the U.S., must be operated with these limitations in view." (22:27)

111. As a result of a study of aspects of Canada-U.S. relations made by the Committee last year, its members have an appreciable idea of how complex and intricate the ties between the two countries are. There is scarcely an area of Canadian life upon which American factors do not impinge. The Committee recognizes the overwhelming difficulty which would face the authors of a comprehensive document on the subject.

112. Nevertheless, the Committee is of the opinion that, as Mr. Guy Smith said:

"Since...we are tied economically, geographically and strategically to the U.S., surely it is unrealistic to dismiss our relations with it by 'numerous references'." (22:26)

The Committee believes that an assessment even if couched in general terms, would have beneficial results

cause du fait que l'exposé général se préoccupe par lui-même et en premier lieu de ce pays." (Conférence de presse du 25 juin 1970)

La brochure semble elle-même expliquer cette omission lorsqu'elle signale «les nombreuses références que font ces rapports aux États-Unis». (page 42)

110. Le Comité désirait connaître le point de vue du témoin américain, le docteur Osgood, au sujet de l'absence d'une brochure sur les États-Unis. Ce dernier a dit:

«Du point de vue intellectuel, il s'agit là, à mon avis, d'une grave omission. Je comprends qu'il peut être difficile de rédiger ce genre de rapport pour des raisons de tact diplomatique et d'organisation bureaucratique étant donné que la question des États-Unis se répercute sur de nombreux domaines; je ne pense pas cependant qu'il serait difficile, du point de vue intellectuel, d'écrire tout un volume sur les relations canado-américaines. Je crois personnellement qu'un tel ouvrage serait avantageux pour les relations entre les deux pays. Des motifs de tact diplomatique ne devraient certainement pas empêcher la rédaction d'un tel document.

«La difficulté de la rédaction peut constituer un empêchement mais j'estime que ce rapport aurait l'avantage d'appeler votre attention comme la nôtre sur les questions réelles, et de faire ressortir de façon saisissante, si vous le voulez, à l'intention d'un plus large secteur du public américain, l'importance des relations canado-américaines.» (14:10)

Monsieur Guy Smith, ancien diplomate canadien qui a acquis de l'expérience aux États-Unis, a également souligné ce qui suit:

«...Toute politique étrangère qui ne définit pas clairement sa position envers les États-Unis repose sur des sables mouvants; en raison de notre position géographique, les différences entre notre importance et nos pouvoirs respectifs et les intérêts énormes des États-Unis au Canada, nous ne jouissons pas d'une complète liberté d'action...l'économie canadienne qui dépend de nos échanges avec les États-Unis et d'un apport ininterrompu de capitaux américains, doit être menée sans qu'on perde de vue ces exigences.» (22:27)

111. A la suite d'une étude que le comité a faite l'an dernier sur les divers aspects des relations canado-américaines, les membres de ce Comité ont acquis une idée assez nette de la complexité et de l'enchevêtrement des liens qui existent entre les deux pays. Il n'y a presque pas de domaine canadien d'activité qui échappe à l'influence des États-Unis. Le Comité admet que les auteurs d'un document général sur le sujet feraient face à une difficulté écrasante.

112. Le Comité fait néanmoins sienne l'opinion de M. Guy Smith selon laquelle:

«Puisque...nous sommes liés économiquement, géographiquement et stratégiquement aux États-Unis, il n'est sûrement pas réaliste de passer outre à nos relations avec ce pays en y faisant simplement de nombreuses références.» (22:26)

Le Comité estime qu'une évaluation, même traduite en termes généraux, aurait des résultats avantageux pour la

in terms of coordination of policies between Ministers and Departments. Preparation of the Government's forthcoming policy on foreign investment will facilitate the broader study, but a series of separate papers would not in themselves solve the problem of coordination.

113. The Committee has noted Mr. Sharp's reply when questioned on this subject last year in a hearing on Canada-U.S. relations:

"It may be that we will find it desirable to issue another paper later." (Minutes of Proceedings 1969-70, Committee on External Affairs and National Defence, No. 28, p. 14)

The Committee hopes that the Government will in due course give serious consideration to the preparation of a paper on Canadian relations with the United States.

VIII INTEGRATION OF FOREIGN POLICY OPERATIONS

"The Government has decided that there should be maximum integration in its foreign operations that will effectively contribute to the achievement of national objectives" (p. 39, *Foreign Policy for Canadians*).

The Government has decided that heads of posts abroad must be given clear authority over all operations at the post in accordance with approved operational plans; and that the head of post must represent and be accountable for all departments' interests in his area of jurisdiction". (p. 40)

114. With these two statements the Government indicated plans for projected changes designed to achieve "a strong and flexible organization for carrying out its reshaped foreign policy" (p. 39). The policy paper outlines the establishment of two new Committees to effect or plan the integration. The Interdepartmental Committee on External Relations (ICER) at the Deputy Minister level has responsibility to advise "on such matters as the formulation of broad policy on foreign operations" (p. 10). The Personnel Management Committee is to advise "on the staffing of posts abroad and in particular for developing, to the greatest degree possible, co-ordinated and common policies on the recruitment of foreign service personnel, career development, classification and evaluation standards" (p. 40).

115. On April 11, 1971, the Department of External Affairs announced the integration of the support services, that is, the mainly administrative personnel involved in all of the Government's foreign operations. However, as the paper points out, "an integrated management system cannot be established immediately or easily" and Mr. Ritchie, Undersecretary of State for External Affairs, told the Committee "the process... is a very complex one as we are finding more and more each day..." (24:5)

116. A number of witnesses, both businessmen and private individuals, commented on the need for better co-ordination between the various government departments dealing with foreign affairs. Mr. Crean of the International Council of the Chamber of Commerce,

coordination des politiques entre les divers ministères. Le document, aujourd'hui en voie de rédaction, portant sur la politique du gouvernement en matière d'investissements étrangers facilitera une étude plus étendue; cependant, ce n'est pas une série de publications séparées qui résoudre par elles-mêmes le problème de la coordination.

113. Le Comité a pris note de la réponse qu'a faite M. Sharp à une question posée l'an dernier au cours d'une séance sur les relations canado-américaines. Il a dit:

« Il se pourrait que nous jugions souhaitable de publier plus tard un autre document. » (procès-verbaux et témoignages, 1969-1970—Comité des Affaires extérieures et de la Défense nationale, n° 28, p. 14)

Le Comité espère que le gouvernement étudiera sérieusement en temps opportun la question de la rédaction d'un document sur les relations du Canada avec les États-Unis.

VIII INTÉGRATION DES SERVICES ÉTRANGERS

« Le gouvernement a décidé de procéder à une intégration aussi poussée que possible de ses services étrangers. Il croit que cela permettra d'atteindre plus sûrement ses objectifs. » (*Politique étrangère au service des Canadiens* p. 40)

« Le gouvernement a décidé que les chefs de mission à l'étranger doivent avoir, sur l'activité de leur mission, une autorité bien définie par le plan d'opération, et que le chef de mission doit être le représentant et le responsable des intérêts de tous les ministères sous sa juridiction. » (p. 41)

114. Le gouvernement a, par ces deux déclarations, fait savoir qu'il projetait des modifications destinées à mettre sur pied « une organisation souple et forte pour réaliser cette politique étrangère renouvelée » (page 40). Le document politique esquisse la formation de deux nouveaux comités pour effectuer ou planifier l'intégration. Le Comité interministériel des relations extérieures, présidé par un sous-ministre, aura pour mission de conseiller le gouvernement sur des questions comme celles « de la formulation d'une politique générale des opérations à l'étranger » (p. 40). Quant au Comité de gestion du personnel, il conseillera le gouvernement « sur l'affectation du personnel dans les missions à l'étranger. Il s'appliquera à développer la plus large coordination des politiques de recrutement, de formation, de classification et de cotation des agents du service étranger » (p. 41).

115. Le ministère des Affaires extérieures a annoncé, le 11 avril 1971, l'intégration des services auxiliaires, c'est-à-dire la plupart du personnel administratif participant à toutes les opérations étrangères du gouvernement. Comme le souligne toutefois l'exposé de politique « un système intégré de gestion ne peut pas être institué immédiatement ou facilement », et M. Ritchie, sous-secrétaire d'État pour les Affaires extérieures, de renchéir devant le comité: « le processus... est très complexe comme nous le constatons chaque jour davantage... » (24:5)

116. Un certain nombre de témoins, hommes d'affaires et particuliers, ont commenté la nécessité d'une meilleure coordination entre les divers ministères du gouvernement traitant des affaires étrangères. Monsieur Crean, du Conseil international de la Chambre de commerce, tout en

while acknowledging the complex problems involved in decision-making in foreign affairs urged that Canadian decision-making machinery be simple, flexible and nimble. He suggested that a co-ordinating authority for decision-making should be established, (probably the Department of External Affairs), and should be responsible to a Minister or group of ministers. Further he suggested that this co-ordinating authority be a...

"...clearing house not only in the interface between government and departments but also in collating information that is flowing in from other interested parties outside the government" (21:35)

Mr. Guy Smith, a former Canadian diplomat, considered that the root of the problem was that the very considerable expertise at the posts is not used in Ottawa due to a lack of full internal co-operation between divisions and between departments. There was little or no consultation of the head of post and his officers and

"other departments... more often than not seem to regard External as the opposition to pet ideas they wish implemented in any particular country or area instead of consulting the Embassy and accepting the fact that it should be the first and most reliable source of information and guidance." (22:33)

117. Another point made by witnesses who spoke on this subject concerned the need to develop further the process whereby private industry could be brought into international negotiations in which Canada takes part. Still others were concerned that support by diplomatic mission for Canadian exporters should not be prejudiced by whatever integration is undertaken.

118. The Committee is unclear what is envisaged in the plan to integrate the management system. The policy paper has given no details although Mr. Ritchie outlined to the Committee a project already underway of a "country planning and programming system" aimed "to bring together all activities carried out by the Canadian government in any given country in one program..." (24:5)

119. The Committee's views on this subject are limited. The Committee would stress as strongly as possible the importance to Canada of consistent and co-ordinated policies in foreign relations. It is, however doubtful that the Interdepartmental Committee formed by Deputy Ministers could by itself ensure such co-ordination. The real co-ordinating force, as Mr. Crean pointed out, must be at the ministerial, not the official level. When Ministers within the government disagree, their opinions flow down into their respective departments whose deputies are incapable of resolving such differences between themselves. Integration is therefore in the final analysis a political rather than an administrative problem.

120. The Committee is satisfied that plans to accord general authority to heads of mission can have beneficial results. It is important that all Canadian representatives

reconnaissant la complexité des problèmes que soulève la prise de décisions dans le domaine des affaires étrangères, a insisté pour qu'un mécanisme canadien de prise de décisions soit simple, souple et délié. Il a proposé que l'organisme coordinateur, qui relèverait probablement du ministère des Affaires extérieures, soit établi et qu'il rende compte à un ministre ou à un groupe de ministres. Il a, en outre, proposé que cet organisme coordinateur soit:

"...une chambre de compensation, non seulement sous l'angle des rapports entre le gouvernement et les ministères, mais aussi pour la collecte de renseignements qui parviennent d'organismes étrangers au gouvernement" (21:35)

Monsieur Guy Smith, ancien diplomate canadien, a déclaré que le fond du problème consistait dans la non-utilisation à Ottawa, par suite d'une absence de coopération interne entre les diverses directions et les ministères, de l'expérience considérable acquise par les services étrangers. On ne consultait pas souvent, sinon pas du tout, les chefs de mission ou leurs collaborateurs et

"d'autres ministères... semblent le plus souvent considérer le ministère des Affaires extérieures comme s'opposant aux idées favorites qu'ils désirent voir appliquer dans un pays ou une région quelconque, au lieu de consulter l'ambassade et d'accepter le fait qu'elle devrait être la première source d'informations et de conseils sur laquelle on peut le plus se fier." (22:33)

117. Un autre témoin a dit à ce propos qu'il y avait lieu d'élargir le processus par lequel l'industrie privée pourrait participer aux négociations internationales auxquelles le Canada était partie. D'autres témoins encore se sont préoccupés de l'appui que les missions diplomatiques donnaient aux exportateurs canadiens et ils ont été d'avis qu'aucune intégration ne devrait y porter préjudice.

118. Le Comité n'a pas entrevu clairement l'objectif du plan d'intégration du système de gestion. L'exposé politique n'en fournit aucun détail bien que M. Ritchie ait esquissé devant le Comité un projet déjà en cours qu'il a décrit comme «un système de planification et de programmation pour le pays» dans le dessein «de grouper en un seul programme, toutes les branches d'activité du Gouvernement canadien dans un pays déterminé...» (24:5 et 6)

119. Les opinions du Comité, à ce propos, sont limitées. Il insistera autant que possible sur l'importance pour le Canada de suivre des politiques cohérentes et coordonnées dans ses relations extérieures. Il est douteux, cependant, que le Comité interministériel composé de sous-ministres, puisse, par lui-même, assurer une telle co-ordination. L'élément coordinateur réel, comme l'a souligné M. Crean, se situe au palier ministériel et non à celui des hauts fonctionnaires. Lorsqu'un désaccord surgit entre les ministres du Cabinet, leurs opinions se reflètent sur les échelons de leur ministère respectif, et les sous-ministres ne sont pas à même de résoudre, entre eux, de telles divergences. En dernière analyse, l'intégration est donc une question politique plutôt qu'administrative.

120. Le Comité est convaincu que les plans voulant accorder un plein pouvoir aux chefs de missions peuvent présenter des avantages. Il est important que tous les

abroad should be promoting coordinated Canadian policies and that the resources of the mission should be directed toward the support of the more substantial Canadian concerns in the country involved. A degree of integration abroad should further this objective.

I CONCLUSION

121. The Committee has tried to make a general assessment as to what actual effect the *Foreign Policy for Canadians* has had on Canada's foreign policy. It should be kept in mind that the Committee's comments are related mainly to volume I, the general paper.

122. A number of witnesses doubted whether the review constitutes a renewal of Canadian foreign policy as envisaged by the Prime Minister's foreign policy statement of May 29, 1968: "We will seek a new role for Canada and a new foreign policy..." It is true that there have been some major policy changes introduced by the present government, such as the reduction of Canadian NATO troops, the establishment of the International Development Research Centre and the recognition of the People's Republic of China. However, these were decisions taken either before or during the process of review. It cannot therefore be argued that these new policies were a product of the review, although they do appear to have been influenced by it.

123. The Committee does see in *Foreign Policy for Canadians* a somewhat different shaping of Canadian foreign policy. Apart from some specific policy changes, cited immediately above, there is new emphasis on a Canadian role in development assistance which the Committee approves and on which it has commented in detail in its recent report on International Development Assistance (Issue No. 29). The downgrading of peace and security as a policy theme for Canadians has drawn critical comment from the Committee, although it should again be pointed out as has been done in paragraph 89 that the Committee fully supports the specific policies described in the booklet dealing with the United Nations which relate to a Canadian role in peacekeeping.

124. In spite of occasional discrepancies which point up the somewhat artificially abstract character of the first volume of *Foreign Policy for Canadians*, the Committee feels that the review process has been a valid and indeed a valuable exercise for a new government to make. The most important function of the process may have been the reconciliation of the differing approaches to foreign policy between the new cabinet and the Department of External Affairs. Before the review was completed, the Government was not prepared to place the sort of confidence and trust in the professional advice it was receiving which would lead to successful policy formulation. The process of analyzing and formulating a comprehensive foreign policy statement for the 70's, based on detailed examination of the actual situation seems to have ironed out these differences in large measure, providing a better mutual understanding of the objectives on the one hand and the problems of implementation on the other. As Mr. Sharp said to the Committee recently:

représentants canadiens à l'étranger soutiennent des politiques canadiennes coordonnées et que les ressources de la mission se destinent à appuyer les intérêts canadiens les plus importants dans le pays concerné. Une certaine intégration des services étrangers devrait favoriser cet objectif.

IX CONCLUSION

121. Le Comité a essayé de déterminer d'une manière générale quelles ont été les répercussions véritables de la *Politique étrangère au service des Canadiens* sur la politique étrangère du Canada. Il ne faut pas oublier que les observations du Comité s'appliquent principalement au volume 1, qui est le document général.

122. Certains témoins se sont demandé si cette révision constitue le renouveau véritable de la politique étrangère du Canada que le premier ministre envisageait dans sa déclaration du 29 mai 1968 sur la politique étrangère: « Nous tenterons de trouver un nouveau rôle pour le Canada et une nouvelle politique étrangère. » Il est vrai que le gouvernement actuel a apporté d'importantes modifications à sa politique, dont la réduction des forces canadiennes au sein de l'OTAN, la création du Centre de recherches pour le développement international et la reconnaissance de la République populaire de Chine. Néanmoins, ces décisions ont été prises soit avant, soit au cours de cette révision. On ne peut donc pas dire que ces nouvelles politiques ont été le fruit de la révision, bien qu'elles semblent avoir été influencées par celles-ci.

123. Dans la *Politique étrangère au service des Canadiens*, le Comité voit en effet une orientation quelque peu différente de la politique étrangère du Canada. Mises à part certaines modifications particulières de la politique, que nous venons de mentionner, on accorde une plus grande importance au rôle du Canada dans l'aide au développement, rôle que le Comité approuve et dont il a parlé en détail dans son récent rapport sur l'aide au développement international (fascicule n° 29). Le Comité a critiqué la priorité moindre accordée à l'orientation politique dans le domaine de la paix et de la sécurité, bien qu'il faille à nouveau souligner, comme on l'a fait au paragraphe 89 que le Comité soutient totalement les politiques particulières exprimées dans la brochure sur les Nations Unies qui ont trait au rôle du Canada dans le maintien de la paix.

124. Malgré quelques contradictions qui mettent en lumière le caractère trop abstrait des premiers volumes de la *Politique étrangère au service des Canadiens* le Comité pense que cette révision a été très bonne et utile pour un nouveau gouvernement. Son rôle le plus important a peut-être été de concilier les deux théories différentes du nouveau cabinet et du ministère des Affaires extérieures en matière de politique étrangère. Avant que cette révision ne soit réalisée, le gouvernement n'était pas prêt à faire confiance aux conseils que lui donnaient les personnes compétentes et qui auraient permis de formuler une politique avec succès. Il semble que l'analyse et l'élaboration d'une déclaration de politique étrangère d'ensemble pour les années 1970, fondées sur un examen détaillé de la situation actuelle ait aplani dans une grande mesure ces divergences, permettant une meilleure compréhension réciproque des objectifs ainsi que des problèmes que pose leur réalisation. Comme M. Sharp l'a déclaré récemment au Comité:

"The publication of the foreign policy papers last June has given the department a clear mandate from the government and a new sense of direction". (27:5)

125. The Committee has noted that Mr. Sharp's presentation of recent policy implementations on May 19, 1971, before the Committee, was designed to "make clear that the foreign policy papers are not a theoretical exercise but a present reality in our work." (27:6)

126. If this means that the government is pursuing the main lines of policy set down in the six booklets, this is a statement of fact and the Committee has no evidence that would contradict it. But if this statement is also intended to mean that the policy objectives and themes are providing a basis for calculating Canadian foreign policy, the Committee must assert its doubts that the conceptual framework devised as the rationale for Canadian foreign policy can actually be used operationally. The framework provides an excellent guide for examination and analysis of policies and is useful subsequently as a rationalization, but it is of doubtful value as a prescription for the specific formulation of policies. Dr. Osgood said he did not think the policy paper was intended:

"... as a cookbook from which you draw recipes that are readily applicable to any situation and which will produce more or less the same results." (14:5)

Rather, he thought, it was "essentially to indicate a basic thrust or direction" in foreign policy. (14:5) The Committee agrees. If the mechanics of the framework are taken too seriously, or adhered to too rigidly, much of the value of the review will be lost.

127. Although the Committee has agreed that the paper's re-affirmation of national objectives is timely and useful, it considers that the paper overemphasizes both the pursuit of national interests and the parallel in domestic and foreign policy priorities. What is lacking, in the Committee's opinion, is a recognition of Canada's place in an increasingly interdependent world; what is needed is a more generous and responsible approach to the national interest of Canada interpreted in the broadest sense. The policy paper concludes with the following question to Canadians: "What kind of Canada do we want?" In thinking about foreign policy, the Committee would submit it is also necessary to ask, as one witness did: "What kind of world do we want?" (23:43).

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (Issues Nos. 1, 2, 3, 5, 7, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 19, 21, 22, 23, 28, 30 and 31 is tabled).

Respectfully submitted.

IAN WAHN
Chairman

"La publication, en juin dernier, du Livre blanc sur la politique étrangère fournit au ministère l'occasion de connaître les intentions réelles du gouvernement et lui a donné une nouvelle orientation". (27:5)

125. Le Comité a remarqué la déclaration de M. Sharp sur la récente mise en œuvre de la politique, déclaration qu'il a faite devant le Comité le 19 mai 1971 pour «bien faire comprendre que les documents de politique étrangère ne constituent pas un exercice théorique mais une réalité présente dans notre travail.»

126. Si cette déclaration signifie que le gouvernement poursuit les principaux objectifs de politique énoncée dans les 6 brochures, c'est là une déclaration de fait et le comité n'a aucune preuve du contraire. Cependant, si cette déclaration a aussi pour but de démontrer que les objectifs et les thèmes de la politique fournissent une base pour le calcul de la politique étrangère du Canada, le Comité doit avouer qu'il doute que le cadre conceptuel élaboré comme raison d'être de la politique étrangère du Canada puisse se révéler utile. Ce plan constitue un excellent guide pour l'examen et l'analyse des politiques et peut aussi servir à la rationalisation; sa valeur est toutefois douteuse quand il s'agit de la formulation précise des politiques. M. Osgood a déclaré que le document sur la politique n'avait pas le même but:

«...qu'un livre de recettes d'où on tire une recette qui peut s'appliquer à n'importe quelle situation et qui donnera plus ou moins le même résultat.» (14:5)

Il croit plutôt que le document «vise essentiellement à indiquer l'orientation principale» de la politique étrangère. (14:5) Le Comité est d'accord. Dans la mesure où le cadre conceptuel n'est pas pris au sérieux ou suivi trop rigide, la valeur du rapport en sera rehaussée.

127. Le Comité est d'avis que la réaffirmation des objectifs nationaux exprimée dans les exposés est opportune et utile; il considère toutefois que l'exposé insiste trop sur la poursuite des objectifs nationaux et sur le parallèle des priorités politiques nationales et étrangères. Selon le Comité, on ne reconnaît pas suffisamment la place qu'occupe le Canada dans un monde de plus en plus interdépendant; il faut envisager de façon plus généreuse et plus responsable l'intérêt national du Canada, interprété dans son sens le plus large. L'exposé politique se conclut en posant la question suivante aux Canadiens: «Quel genre de Canada voulons-nous?» A propos de la politique étrangère, le Comité est d'avis qu'il est aussi nécessaire de se demander, à l'instar d'un témoin: «Quel genre de monde voulons-nous?» (23:43)

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (fascicules n° 1, 2, 3, 5, 7, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 19, 21, 22, 23, 28, 30 et 31) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,
IAN WAHN

APPENDIX "A"

CANADIAN NEWSPAPERS in which Committee placed advertisement

1. Calgary Herald
2. Edmonton Journal
3. Vancouver Sun
4. Vancouver Province
5. Victoria Times
6. Regina Leader-Post
7. Saskatoon Star Phoenix
8. Winnipeg Free Press
9. Winnipeg Tribune
10. Globe and Mail
11. Charlottetown Guardian
12. Halifax Chronicle Herald
13. Moncton—Le Progrès Évangeline
14. Fredericton Gleaner
15. La Presse
16. Le Soleil
17. Gazette
18. Toronto Daily Star

APPENDIX "B"

ORGANIZATIONS INVITED BY THE COMMITTEE TO SUBMIT WRITTEN BRIEFS

- Air Industries Association of Canada
 Atlantic Council of Canada (The)
 Arctic Institute of North America (The)
 Air Transport Association of Canada
 Army, Navy and Air Force Veterans in Canada
 Association of Canada Television and Radio Artists
 British Canadian Trade Association (The)
 Canada-Japan Trade Council
 Canadian Aeronautics and Space Institute
 Canadian Association of Broadcasters
 Canadian Bankers Association
 Canadian Chamber of Commerce
 Canadian Chamber of Shipping
 Canadian Catholic Conference
 Canadian Commission for UNESCO
 Canadian Council of Churches
 Canadian Council for International Cooperation
 Canadian Export Association
 Canadian Federation of Agriculture
 Canadian Importers Association
 Canadian Institute of International Affairs
 Canadian Institute on Public Affairs
 Canadian Jewish Congress
 Canadian Peace Congress
 Canadian Peace Research Institute
 Canadian Petroleum Association
 Canadian Press (The)
 Canadian Pulp and Paper Association
 Canadian Red Cross Society
 Canadian Textiles Institute
 Canadian UNICEF Committee
 Canadian University Service Overseas
 Confederation of National Trade Unions
 English Speaking Union of the Commonwealth (The)
 Fisheries Council of Canada

APPENDICE «A»

Journaux canadiens et annonces insérées pour le compte du Comité

1. Calgary Herald
2. Edmonton Journal
3. Vancouver Sun
4. Vancouver Province
5. Victoria Times
6. Regina Leader-Post
7. Saskatoon Star Phoenix
8. Winnipeg Free Press
9. Winnipeg Tribune
10. Globe and Mail
11. Charlottetown Guardian
12. Halifax Chronicle Herald
13. Moncton—Le Progrès Évangeline
14. Fredericton Gleaner
15. La Presse
16. Le Soleil
17. Gazette
18. Toronto Daily Star

APPENDICE «B»

LISTE DES ASSOCIATIONS ET SOCIÉTÉS QUI PEUVENT S'INTÉRESSER À LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DU CANADA

- L'Association des industries de l'aéronautique du Canada
Atlantic Council of Canada (The)
 Institut Arctique de l'Amérique du Nord
 L'Association du transport aérien du Canada
 L'Association des anciens combattants de l'armée, la marine et de l'aviation du Canada
 L'Association des artistes de la radio et de la télévision canadienne
 L'Association commerciale canado-britannique
 Le Conseil commercial Canada-Japon
 L'Institut canadien de l'aéronautique et de l'espace
 L'Association canadienne des radiodiffuseurs
 L'Association canadienne des banquiers
 La Chambre de commerce du Canada
 La Chambre des compagnies de navigation du Canada
 La Conférence catholique du Canada
 La Commission canadienne pour l'UNESCO
 Le Conseil des églises du Canada
 Le Conseil canadien pour la coopération internationale
 L'Association des exportateurs du Canada
 La Fédération canadienne de l'agriculture
 L'Association des importateurs du Canada
 L'Institut canadien des affaires internationales
 L'Institut canadien des affaires publiques
 Le Congrès juif du Canada
 Le Congrès canadien de la paix
 L'Institut canadien de recherche pour la paix
 L'Association canadienne des compagnies pétrolières
 La Presse canadienne
 L'Association canadienne de la pâte et du papier
 La Société canadienne de la Croix-Rouge
 L'Institut canadien des textiles

Investment Dealers Association of Canada
Mining Association of Canada (The)
Navy League of Canada (the)
Royal Canadian Legion
United Nations Association in Canada
World University Service of Canada
Canadian Labour Congress
Canadian Manufacturers Association
Canadian Executive Service Overseas
Canadian Association for Latin America
Canadian Council: International Chamber of Commerce
Motor Vehicle Manufacturers Association

Le Comité canadien du Fonds des Nations Unies pour l'enfance
Le Service universitaire canadien outre-mer
La Confédération des syndicats nationaux
L'Union anglophone du Commonwealth
Le Conseil canadien des pêcheries
L'Association des courtiers en valeurs du Canada
L'Association minière du Canada
Navy League of Canada (The)
La Légion royale canadienne
L'Association canadienne des Nations Unies
Entraide universitaire mondiale du Canada
Congrès du Travail du Canada
Association des manufacturiers canadiens
Service administratif canadien outre-mer
Association canadienne pour l'Amérique Latine
Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale
Association des fabricants de véhicules automobiles

APPENDIX "C"

ORGANIZATIONS WHO SUBMITTED WRITTEN BRIEFS

Arctic Institute of North America
Canada-Japan Trade Council
Canadian Association for Latin America
Canadian Chamber of Commerce
Canadian Council, International Chamber of Commerce
Canadian Council of Churches
Canadian Executive Service Overseas
Canadian Export Association
Canadian Federation of Agriculture
Canadian Friends Service Committee
Canadian Labour Congress
Canadian Manufacturer's Association
Canadian Peace Research Institute (Oakville and Dundas Office)
Canadian Pulp and Paper Association
Centre d'Études et de Documentation Européennes
Comité Moratoire du Vietnam
Committee for a Just Canadian Policy Towards Africa
Conference of Mennonites in Canada
Faculty Committee on Vietnam (Toronto University)
Fisheries Council of Canada
Friends of P.A.K. (Canadians for a free Greece National Steering Committee)
Navy League of Canada
Oxfam of Canada
Toronto Progressive Conservative Forum
United Church of Canada
United Nations Association in Canada
Voice of Women (British Columbia; Dundas, Ontario; Flin Flon, Manitoba; Fredericton, New Brunswick)
World Federalists of Canada
YWCA of Canada

INDIVIDUALS WHO SUBMITTED WRITTEN BRIEFS OR LETTERS

Mr. Michael Barrett, Toronto, Ontario
Mr. Malcolm Fitze-Earle, Toronto, Ontario
Mr. Jack C. Belobradic, Weston, Ontario
Mr. E. Bierston, Toronto, Ontario; Mr. S. Rosenfield, Montreal, P.Q.
Mr. R. Simkover, Montreal, P.Q.

APPENDICE «C»

ORGANISMES QUI ONT PRÉSENTÉ DES EXPOSÉS

Institut Arctique d'Amérique du Nord
Conseil commercial Canada-Japon
Association canadienne pour l'Amérique latine
Chambre du commerce du Canada
Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale
Conseil canadien des églises
Service administratif canadien outre-mer
Association canadienne des exportateurs
Fédération canadienne de l'agriculture
Canadian Friends Service Committee
Congrès du travail du Canada
Association des manufacturiers canadiens
Institut canadien de recherche pour la paix (bureaux de Oakville, et de Dundas)
Association canadienne de la pâte et du papier
Centre d'Études et de Documentation Européennes
Comité Moratoire du Vietnam
Comité pour une politique canadienne juste envers l'Afrique
Conférence des Mennonites du Canada
Faculty Committee on Vietnam (Université de Toronto)
Conseil canadien des pêcheries
Friends of P.A.K. (Canadians for a Free Greece Nat., Steering Committee)
Navy League of Canada
Oxfam du Canada
Forum progressiste Conservateur de Toronto
L'Église unie du Canada
Association des Nations Unies au Canada
Voix des femmes (Colombie-Britannique, Dundas (Ont.)); Flin Flon (Manitoba); Frédéricton (Nouveau-Brunswick)
Fédéralistes mondiaux du Canada
YMCA of Canada

PERSONNES QUI ONT PRÉSENTÉ DES MÉMOIRES OU DES LETTRES

M. Michael Barrett, Toronto (Ontario)
M. Malcolm Fitze-Earle, Toronto, (Ont.)
M. Jack C. Belobradic, Weston (Ont.)
M. E. Bierstone, Toronto (Ont.)
M. S. Rosenfield, Montréal (Qué.)

Mrs. M. Bladen, Vancouver, British Columbia
 Mr. Thomas J. Burns, Regina, Saskatchewan
 Mr. James E. Cameron, York University
 Mr. B. W. Davis, Bay Ridges, Ontario
 Mr. Fraser Duff, Markham, Ontario
 Dr. W. J. K. Hutton, Edmonton, Alberta
 Mr. David E. Kendall, Toronto, Ontario
 Professor N. H. Lithwick, Carleton University
 Professor Peyton V. Lyon, Carleton University
 Mrs. A. MacLeod, Nanaimo, British Columbia
 Mr. Alex E. MacRae
 Mr. Kenneth McAllister, Vancouver, British Columbia
 Group from Winnipeg, (Mr. David McConkey, etc.)
 Mr. Harmon D. Mah
 Mr. Adam Myktiuk, Toronto, Ontario
 Mr. Frank Panetta, Welland, Ontario
 Miss M. Pennington, Vancouver, British Columbia
 Mr. W. Piotrowski, Guelph, Ontario
 Mr. Lawrence Ryan, Victoria, British Columbia
 Mr. G. R. Saini, Fredericton, New Brunswick
 Mr. Peter and Mrs. Karen Sanford, Courtenay, British Columbia
 Mr. A. Semoni, Don Mills, Ontario
 Mrs. Evelyn Smith, South Pender Island, British Columbia
 Mr. R. G. C. Smith, Prescott, Ontario
 Mr. E. Storozuk
 Mr. G. Stevenson, Assistant Professor of Political Science, Carleton University
 Mr. H. T. Swift, Vancouver, British Columbia
 Mrs. S. Treleaven
 Mr. W. K. Wensley
 Mr. Don Wilson
 Mrs. R. H. Wright, Vancouver, British Columbia

M. R. Simkover, Montréal (Qué.)
 M^{me} M. Bladen, Vancouver (Colombie-Britannique)
 M. Thomas J. Burns, Régina (Sask.)
 M. James E. Cameron, Université York
 M. B. W. Davis, Bay Ridges (Ont.)
 Mr. Fraser Duff, Markham (Ont.)
 Docteur W. J. K. Hutton, Edmonton (Alberta)
 M. David E. Kendall, Toronto (Ont.)
 Professeur N. H. Lithwick, Université Carleton
 Professeur Peyton V. Lyon, Université Carleton
 M^{me} A. MacLeod, Nanaimo (Colombie-Britannique)
 M. Alex E. MacRae
 M. Kenneth McAllister, Vancouver (Colombie-Britannique)
 Un groupe de Winnipeg (David McConkey, etc.)
 M. Harmon D. Mah
 M. Adam Myktiuk, Toronto (Ont.)
 M. Frank Panetta, Welland (Ont.)
 M^{lle} M. Pennington, Vancouver, (Colombie-Britannique)
 M. W. Piotrowski, Guelph (Ont.)
 M. Lawrence Ryan, Victoria (Colombie-Britannique)
 M. G. R. Saini, Frédériciton (New Brunswick)
 M. Peter et M^{me} Karen Sanford, Courtenay (Colombie-Britannique)
 M. A. Semoni, Don Mills (Ont.)
 M^{me} Evelyn Smith, South Pender Island (Colombie-Britannique)
 M. R. G. C. Smith, Prsecott (Ont.)
 M. E. Storozuk
 M. G. Stevenson (Professeur adjoint de science politique, Université Carleton)
 M. H. T. Swift, Vancouver (Colombie-Britannique)
 M^{me} S. Treleaven
 M. W. K. Wensley
 M. Don Wilson
 M^{me} R. H. Wright, Vancouver (Colombie-Britannique)

APPENDIX "D"

ORGANIZATIONS INVITED TO GIVE SUPPLEMENTARY ORAL EVIDENCE

Canadian Chamber of Commerce
 Canadian Council, International Chamber of Commerce
 Canadian Export Association
 Canadian Federation of Agriculture
 Canadian Labour Congress
 Canadian Peace Research Institute (Oakville and Dundas Offices)
 Canadian Pulp and Paper Association
 Centre d'Études et de Documentation Européennes
 Fisheries Council of Canada
 Toronto Progressive Conservative Forum

INDIVIDUALS INVITED TO GIVE ORAL EVIDENCE

Professor K. J. Holsti, University of British Columbia
 Professor G. Lalande, University of Montreal
 Dr. Robert Osgood, Johns Hopkins University
 Mr. R. G. C. Smith, Prescott, Ontario.

APPENDICE «D»

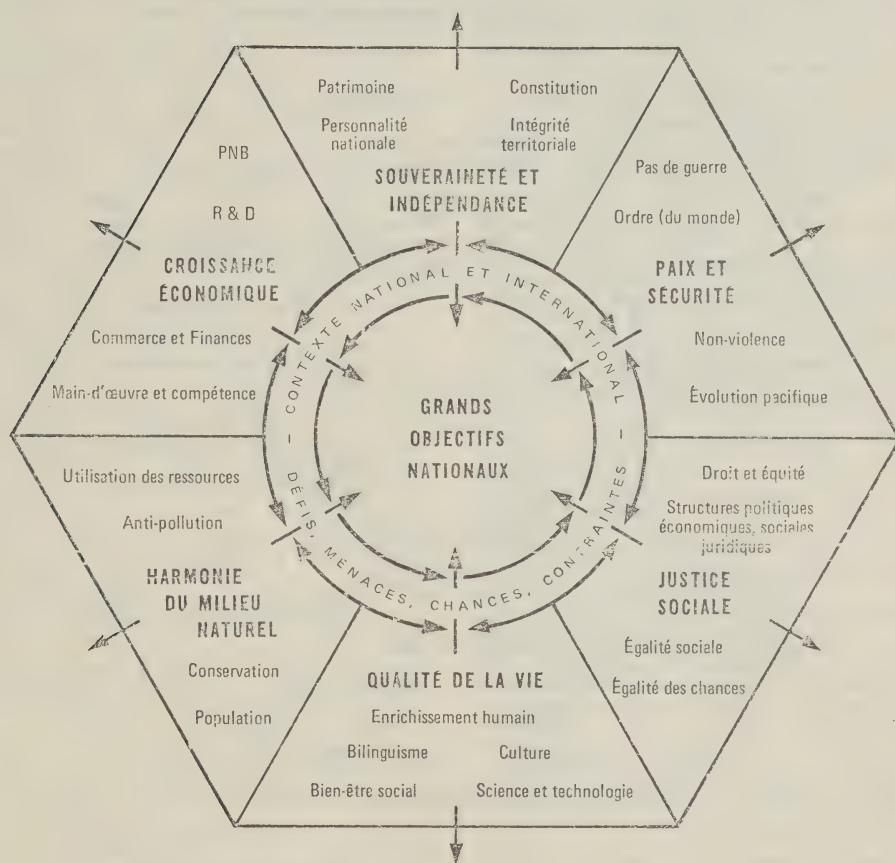
ORGANISMES INVITÉS À FAIRE UNE DÉPOSITION COMPLÉMENTAIRE

La Chambre de commerce du Canada
 Le Conseil canadien de la Chambre de commerce internationale
 L'Association canadienne des exportateurs
 La Fédération canadienne de l'agriculture
 Le Congrès du travail du Canada
 L'Institut canadien de recherche pour la paix (Bureaux d'Oakville, et de Dundas)
 L'Association canadienne de la pâte et du papier
 Le Centre d'Études et de Documentation européennes
 Le Conseil canadien des pêcheries
 Le Forum progressiste conservateur de Toronto

PERSONNES INVITÉES À TÉMOIGNER

Professeur K. J. Holsti, Université de la Colombie-Britannique
 Professeur G. Lalande, Université de Montréal
 Docteur Robert Osgood, Université Johns Hopkins
 M. R. G. C. Smith, Prescott, Ontario.

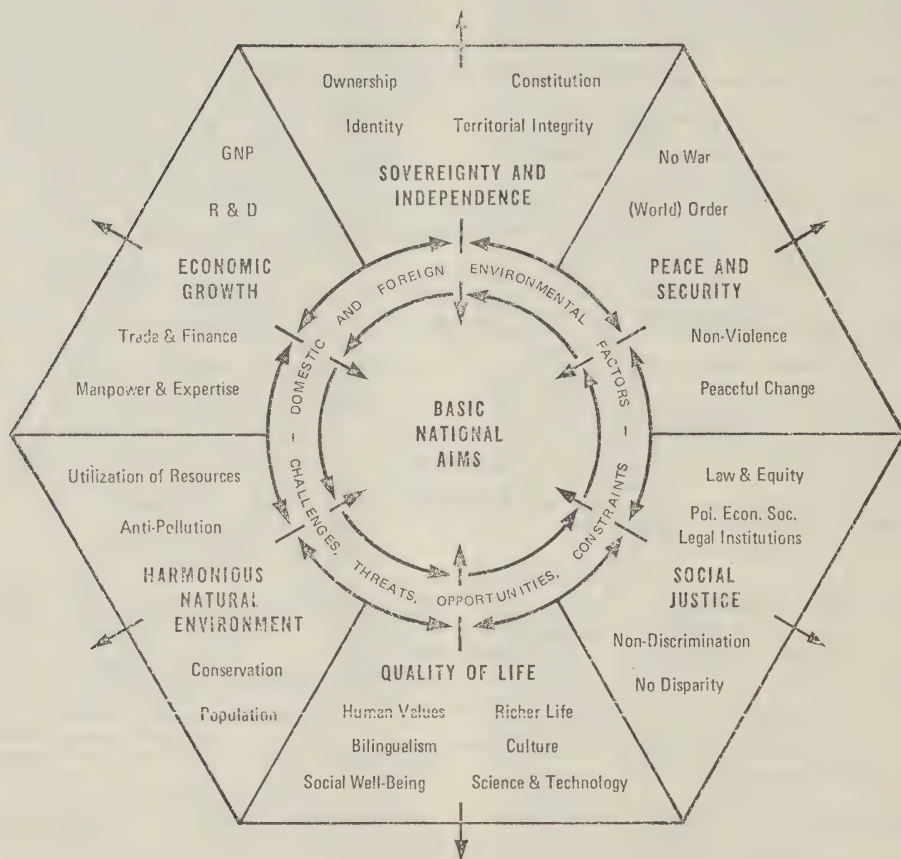
APPENDICE "E"



N.B.:

1. Dans chaque secteur, les mots-clés en minuscules indiquent le genre de problème qui peut surgir, mais pas nécessairement sous une seule orientation.
2. Les flèches droites indiquent les relations entre les grands objectifs nationaux et les moyens d'action à l'étranger. Les flèches à sens unique dans le cercle intérieur indiquent un contexte en évolution constante; les flèches à double sens dans le cercle extérieur indiquent les convergences des orientations politiques.

APPENDIX "E"



NOTE:

1. In each segment the "key words" in small print indicate the kind of policy questions that may arise, though not always under the same theme necessarily.
2. The straight arrows indicate the relationship between basic national aims and external functions. The one-way arrows in the inner circle indicate the ever-changing environmental factors; the two-way arrows in the outer circle signify the interrelationships among the policy themes.

APPENDIX "F"

Index to Foreign Policy for Canadians

June, 1970

How to use this index:

Each of the six volumes is represented by the first letter of its title—*Foreign Policy for Canadians* (F); *Europe* (E); *International Development* (I); *Latin America* (L); *Pacific* (P); *United Nations* (U). Thus an item to be found on Page 3 of *United Nations* will appear in the Index as "U 3".

Asian Development Bank, P 21

Asian Institute of Technology, P 21

Asian Studies, P 11

Association of Southeast Asian Nations, F 28

Australia, P 15, P 16, P 18

Belgium, E 15, E 28

Bilingualism, F 11, F 16, F 33, E 14-15, U 10, U 30-31, P 12-13

Britain, E 16, E 17

Canadian Broadcasting Corporation, L 10, E 29

Canadian International Development Agency, I 21

Canadian International Development Research Centre, F 33, U 13, P 21, I 19

Canadian Radio and Television Commission, F 33

Caribbean Free Trade Area, F 28

Central American Common Market, L 16

Centre for Latin American Monetary Studies, L 15

China, F 22, F 33, E 10, U 28, P 6, P 7, P 15-16, P 19, P 23-24

Colombo Plan *see* External Aid

Commission on International Development, I 5, I 7, I 13

Commonwealth, F 15, F 26, E 5, E 17, P 12

Conference of the Committee on Disarmament, E 6, E 23, E 25, U 15

Cuba, E 9

Cultural Relations, L 8-10, L 27-28, P 23, E 27-30

Customs Co-operative Council, E 22

Czechoslovakia, E 10

Developing Countries, F 25, L 12-15, L 28-29.

Development Assistance Committee, F 15, E 18

Diplomatic Posts, E 6

Disarmament, U 10, U 13-15

East-West Relations, F 21, F 22, F 23, E 22-25, U 6

Economic Commission for Asia and the Far East, P 21

Economic Commission for Europe, E 27

Economic Commission for Latin America, L 15

European Atomic Energy Community, F 22

European Coal and Steel Community, F 22

European Economic Community, F 22, F 28, E 6, E 8, E 16, E 17, E 21, P 18

European Free Trade Association, E 8, E 17

European Integration, E 19

Export Credits Insurance Corporation, L 17

Export Development Corporation, L 17

External Aid, L 14, P 20-21, I 5-21

Food and Agriculture Organization, L 15, E 6

Foreign Investment Insurance Programme, P 18

Foreign Policy, F 9, F 14-16, F 31-39

France, E 14-15

General Agreement on Tariffs and Trade, F 14-15, E 20, E 22, U 11, U 12

Germany, E 6, E 10, E 28

"Helpful Fixer" Role, F 8

APPENDICE «F»

Index—Politique étrangère au service des Canadiens
(Ouvrage en six brochures)

On trouvera ci-dessous la liste des abréviations utilisées dans l'index pour chaque brochure.

Politique étrangère au service des Canadiens—(PE); Amérique latine (A); Nations Unies (N); Le Pacifique (P); Europe (E); Développement international (D). Un sujet figurant à la page 10 de la brochure intitulée *Amérique latine* sera indiqué dans l'index de la façon suivante: «A 10».

Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, PE 15, E 22, E 24, N 11-12

Afrique du Sud, PE 23, N 10, N 17-20

Agence canadienne de développement international D 23

Agence de Coopération culturelle et technique, P 13, E 16

Agence internationale de l'énergie atomique, E 7

Aide extérieure, A 14-15, D 5-24, P 20-22

Allemagne, E 7, E 11, E 31

Armes nucléaires, Traité d'interdiction des, voir Désarmement

Association des États du Sud-Est asiatique, PE 29

Association européenne de libre-échange, E 9, E 18

Association internationale pour le développement, PE 16, E 20, D 10, D 19

Association latino-américaine de libre-échange, A 17

Australie, P 15, P 17, P 19

Banque de développement asiatique, P 22

Banque interaméricaine de développement, A 12-15, A 29-30

Banque internationale de reconstruction et de développement, E 20, A 15, D 10

Banque mondiale, D 17, N 11

Belgique, E 16, E 31

Biennale de Sao Paulo, A 9

Bilinguisme PE 11, PE 17, PE 34, E 15-16, P 13, N 10, N 30-31

CARIFTA (Caribbean Free Trade Area ou Zone de libre-échange des Antilles), PE 29

Centre canadien de recherches sur le développement international, PE 33, N 13, D 20-21, P 22

Centre d'études monétaires pour l'Amérique latine, A 15

Chine, PE 22, PE 33, E 12, N 28, P 6-7, P 16, P 20, P 24

Comité d'aide au développement, PE 16, E 20

Comité de coopération économique du Bassin du Pacifique, P 19

Comité de l'ONU sur l'utilisation pacifique de l'espace extra-atmosphériques, N 22

Comité interaméricain de l'Alliance pour le progrès, A 15

Commandement de la défense aérienne de l'Amérique du Nord (NORAD), PE 5

Commerce, A 16, A 31-33, N 27-28, P 14-20

Commission d'étude du développement international, D 5, D 7, D 14

Commission de Radiodiffusion et de Télévision canadiennes, PE 34

Commission de l'ONU sur le droit commercial international, N 28

Commission économique de l'Asie et de l'Extrême-Orient, P 21-22

Commission économique de l'ONU pour l'Amérique latine, A 15

Commission économique pour l'Europe, E 30

Commission mixte Canada-Mexique, A 19

- Human Environment *see* Pollution
 Human Rights, U 10, U 26-27
 Indochina, P 7, P 20, P 24
 Indonesia, P 5, P 7, P 16, P 20
 Information, L 10, L 27, E 28-30, P 22
 Inter-American Centre of Tax Administration, L 15
 Inter-American Committee of the Alliance for Progress, L 15
 Inter-American Conference on Social Security, L 29
 Inter-American Council for Education, Science and Culture, L 22
 Inter-American Development Bank, L 12, L 13, L 14, L 28-29
 Inter-American Economic and Social Council, L 15, L 22
 Inter-American Emergency Assistance Fund, L 29
 Inter-American Indian Institute, L 29
 Inter-American Institute of Agricultural Sciences, L 29
 Inter-American Statistical Institute, L 15
 Inter-American Treaty of Reciprocal Assistance *see* Rio Treaty
 International Atomic Energy Agency, E 6
 International Bank for Reconstruction and Development, L 15, E 18, I 10
 International Civil Aviation Organization, U 23
 International Development Association, F 15, E 18, I 10, I 18
 International Joint Commission, U 29
 International Labour Organization, L 15
 International Law, U 10, U 28-30
 International Monetary Fund, F 14, F 15, E 9, I 10
 International Telecommunications Satellite, U 22
 International Telecommunication Union, U 23
 Italy, E 28
 Investment, L 31-32, E 16
 Japan, F 23, E 8, E 20, P 6, P 7, P 8, P 10, P 15, P 16, P 17
 Korea, U 16, P 5, P 6, P 16
 La Francophonie, F 8, F 15, F 26, F 28, F 33, E 15, E 17, P 12
 L'Agence de Coopération culturelle et technique, E 15, P 13
 Latin American Free Trade Association, L 16
 Latin American Nuclear-Free Zone, L 11
 League of Nations, U 15
 Mexico-Canada Joint Committee, L 19
 Middle East, F 23, E 9, U 6
 Multiculturalism, F 11, F 16
 National Film Board, L 10
 National Policy, F 14
 National Research Council, L 8-9
 Netherlands, The, E 28
 New Zealand, P 15, P 16, P 18
 Non-Proliferation Treaty, U 14
 North American Air Defence Command, F 5
 North Atlantic Treaty Organization, F 5, F 8, F 29, F 33, F 38, E 5, E 6, E 9, E 11, E 12, E 23, E 24, E 25
 Organization of African Unity, F 28
 Organization for Economic Co-operation and Development, F 14, F 29, E 6, E 21, E 27
 Organization of American States, F 28, L 10, L 14, L 15, L 20-24
 Outer Space, U 22-24
 Pacific, F 28, F 29, F 33, P 4-25
 Pacific Basin Economic Co-operative Council, P 19
 Pan-American Health Organization, L 15, L 29
 Pan-American Institute of Geography and History, L 15
 Commission mixte internationale, N 29
 Commonwealth, PE 15, PE 26, E 5-6, E 19, P 12
 Communauté européenne de l'énergie atomique, PE 22-23
 Communauté européenne du charbon et de l'acier, PE 22
 Conférence de l'ONU sur le Commerce et le Développement, N 11-12, N 27-28, PE 16
 Conférence du Comité sur le désarmement, E 7, E 25, E 27, N 15
 Conférence interaméricaine de sécurité sociale, A 31
 Conseil coopératif des douanes, E 24
 Conseil économique et social interaméricain, A 15, A 23
 Conseil interaméricain pour l'éducation, la science et la culture, A 23
 Conseil national de recherches du Canada, A 8-9
 Consortium international des télécommunications par satellites, N 22
 Corée, P 5-6, P 16, N 16
 Croix-Rouge, Société de la, N 29
 Cuba, E 10
 Dénucéarisation de l'hémisphère sud-américain, A 11
 Désarmement, N 10, N 13-15, N 29
 Droit international, N 10, N 28-30
 Droits de l'homme (ONU) (Conventions sur les—) N 10
 (Déclaration universelle des—), N 25-27
 Échanges culturels, E 30-33, A 8-11, A 26-29, P 23-24
 Espace extra-atmosphérique, N 22-23
 États-Unis d'Amérique, PE 7, PE 21, PE 23-25, PE 29, PE 39, E 5, E 9-10, E 13-15, E 20-21, E 25, E 27-29, P 6-7, P 11-12, P 17, A 5-6
 Études asiatiques, P 11
 Fonds interaméricain de secours d'urgence, A 31
 Fonds monétaire international, PE 15, E 10, D 10
 Fonds spécial de l'OEA pour l'éducation, la science et la culture, A 10
 Force d'urgence de l'ONU, N 23, PE 7, E 19
 France, E 15-16
 Francophonie, PE 8, PE 15, PE 26, PE 29, PE 33, E 16, E 19, P 13
 Grande-Bretagne, E 17-18
 Indochine, P 7-8, P 21, P 25
 Indonésie, P 5, P 8, P 16, P 21
 Information, A 10-11, A 29, E 31-33, P 22-23
 Institut asiatique de technologie, P 22
 Institut indianiste interaméricain, A 31
 Institut interaméricain des Administrateurs fiscaux, A 15
 Institut interaméricain des sciences agricoles, A 31
 Institut panaméricain de géographie et d'histoire, A 15
 Intégration de l'Europe, E 21
 Investissements, A 33-34, E 17
 Italie, E 31
 Japon, PE 23, E 9, E 22, P 6-8, P 10, P 15-17
 Maintien de la paix, A 19-20, N 10, N 15-17, PE 37-39, E 19, E 26
 Marché commun—Communauté économique européenne, PE 22, PE 29, E 6, E 9, E 17-18, E 23, P 18
 Marché commun de l'Amérique centrale, A 17
 Milieu humain *voir* Pollution
 Missions diplomatiques, E 7
 Moyen-Orient, PE 23, E 11, N 6
 Nations Unies, PE 5, PE 15, PE 22, PE 26, PE 29, E 5, E 7, E 27, A 19, N 5-35
 Négociations pour la limitation des armes stratégiques, N 14-15
 Non prolifération, Traité de (*voir* Désarmement)
 Nouvelle-Zélande, P 15, P 17, P 19
 Office national du film, A 10-11

- Peacekeeping, F 37-38, L 18, L 19, E 17, E 18, E 24, U 10, U 15-17
- Pollution, F 27, L 11, E 18, U 10, U 21-22
- Quebec, E 14-15
- Red Cross, U 29
- Rio Treaty, L 23 (footnote)
- Sao Paulo Biennial, L 9
- Science and Technology, F 26, L 8-10, L 26-27, E 25-27
- Southern Africa, F 23, U 10, U 17-20
- Special Fund for Education, Science and Culture, L 10
- Strategic Arms Limitation Talks, U 14, U 15
- Taiwan, P 16
- Test Ban Treaty, U 29
- Third World, F 7, F 35, E 5
- Tourism, L 32, E 6, P 18
- Trade, L 15, L 29-31, U 28, P 14-19
- United Nations, F 5, F 15, F 22, F 26, F 29, L 18, E 5, E 6, E 25, U 5-35
- UN Commission for Human Rights, U 26
- UN Commission on International Trade Law, U 28
- UN Committee on the Peaceful Uses of Outer Space, U 22
- UN Conference on Trade and Development, F 15, U 11, U 12, U 28
- UN Development Programme, F 15, L 15, E 18, U 11, U 12, I 18
- UN Educational and Training Programme for Southern Africa, U 20
- UN Educational, Scientific and Cultural Organization, L 15, E 6, U 23
- UN Emergency Force, F 8, E 18, U 16
- UN Industrial Development Organization, E 6, U 11
- United States, F 7, F 21, F 23-25, F 29, F 30, L 5-6, E 5, E 7, E 8, E 9, E 11-12, E 13-14, E 16, E 17, E 18, E 20, E 25-26, P 6, P 7, P 11, P 12, P 17
- Universal Declaration of Human Rights, U 26
- University of the South Pacific, P 21
- U.S.S.R., F 21-22, F 24, E 9, E 10, E 13, P 6, P 7, I 9
- Vietnam, F 7, F 8, F 22, F 23, F 29, E 9, P 5, P 6
- Warsaw Pact, F 29
- World Bank, U 11, I 17
- World Health Organization, L 15
- World Meteorological Organization U 23
- Organisation de coopération et de développement économiques, PE 15, PE 29, E 7, E 23, E 30
- Organisation de l'Aviation civile internationale, N 23
- Organisation de l'Unité africaine, PE 29
- Organisation des États américains, PE 29, A 10, A 14-15, A 21-25
- Organisation de l'ONU pour l'alimentation et l'agriculture, A 15, E 7
- Organisation de l'ONU pour l'éducation, la science et la culture, A 15, E 7, N 23
- Organisation de l'ONU pour le développement industriel, E 7, N 11
- Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), PE 5, PE 7, PE 29, PE 33, PE 38, E 5, E 7, E 10, E 12-13, E 25-28
- Organisation internationale du travail, A 15
- Organisation météorologique mondiale, N 23
- Organisation panaméricaine de la santé, A 15, A 31
- Pacifique, PE 29, PE 33, P 4-26
- Pacte de Varsovie, PE 29
- Pays-Bas E 31
- Pays en voie de développement, PE 25, A 12-16, A 29-31
- Plan de Colombo voir Aide extérieure
- Politique étrangère, PE 9, PE 14-16, PE 31-40
- Politique nationale, PE 14
- Pollution, A 11, N 10, N 20-21, PE 27, E 20
- Programme d'assurance des investissements à l'étranger, P 18-19
- Programme de l'ONU pour l'éducation et la formation des Sud-Africains, N 20
- Programme de l'ONU pour le développement, A 15, D 19, N 11-12
- Québec, E 15-16
- Radio-Canada, E 32, A 10
- Relations Est-Ouest, PE 21-23, E 24-28, N 6
- Rôle du Canada, PE 8
- Science et technologie, A 8-10, A 27-28, PE 26, E 28-30
- Société d'Assurance du Crédit à l'exportation, A 17
- Société des nations, N 15
- Société pour le développement des exportations, A 17
- Taiwan, P 16
- Tchécoslovaquie, E 12
- Tiers Monde, PE 7, PE 36, E 6
- Tourisme, E 6, A 33, P 18
- Traité de Rio, A 24 (Note (2) au bas de la page)
- Traité interaméricain d'assistance réciproque voir Traité de Rio
- Union internationale des télécommunications, N 23
- Université du Pacifique Sud, P 21
- URSS, PE 21-22, PE 24, E 10, E 12, E 15, P 6-7, D 10
- Vietnam, PE 7, PE 22-23, PE 30, P 5-6, E 11
- Zone de libre-échange des Antilles, (voir CARIFTA)

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 32

Tuesday, October 5, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 32

Le mardi 5 octobre 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians" (Pakistan)

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens» (Pakistan)

APPEARING:

Honourable Mitchell Sharp,
Secretary of State for External Affairs.

A COMPARU:

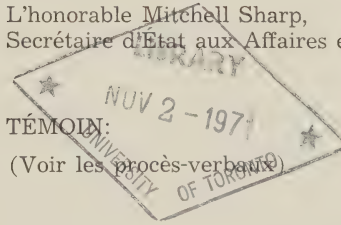
L'honorable Mitchell Sharp,
Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures.

WITNESS:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOIN:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Gibson
Asselin	Groos
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Haidasz
Brewin	Hopkins
Dupras	Hymmen
Forrestall	Laprise

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

MacDonald (<i>Egmont</i>)	Prud'homme
MacLean	Rowland
Macquarrie	Stewart (<i>Marquette</i>)
Marceau	St. Pierre
Nystrom	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Ouellet	Walker
Paproski	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Mr. Rowland replaced Mr. Douglas on September 28,
1971.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

M. Rowland remplace M. Douglas le 28 septembre
1971.

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, October 5, 1971.

(30)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 11.05 a.m., the Chairman, Mr. Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Asselin, Badanai, Barrett, Brewin, Dupras, Forrestall, Gibson, Hopkins, Hymmen, Lachance, MacLean, Macquarrie, Nystrom, Prud'homme, Rowland, St. Pierre, Wahn, Yewchuk—(19)

Also present: Mr. Murphy.

Appearing: The Honourable Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs.

Witness: Mr. N. Overend, Director, Asia Program for C.I.D.A.

The Committee pursued consideration of the Foreign Policy papers dealing more specifically with East Pakistan.

The Chairman introduced the Minister who gave an opening statement before answering questions thereon assisted by Mr. Overend.

It was *agreed* that certain tables contained at the end of the Minister's statement numbered 1, 2, 3, 4, 5 including the one entitled "East Pakistanis in India" as well as a "Report to the Canadian Government of Messrs. A. Brewin, G. C. Lachance and H. Macquarrie, M.P.'s, following fact finding mission in India and Pakistan" be printed as Appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence—(See Appendix "EE" and "FF" respectively)

At 12.47 p.m., the questions terminating, the Committee adjourned until 930 a.m. Tuesday, October 19, 1971.

Le greffier du comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 5 octobre 1971

(30)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 11h.05. Le président, M. Wahn, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Asselin, Badanai, Barrett, Brewin, Dupras, Forrestall, Gibson, Hopkins, Hymmen, Lachance, MacLean, Macquarrie, Nystrom, Prud'homme, Rowland, St-Pierre, Wahn, et Yewchuk—(19).

Autre député présent: M. Murphy.

Comparait: L'honorable Mitchell Sharp, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Témoin: M. N. Overend, directeur, Programme de l'A.C.D.I. pour l'Asie.

Le Comité poursuit l'étude des documents de politique étrangère, plus particulièrement ceux qui traitent du Pakistan oriental.

Le président présente le ministre qui fait une déclaration avant de répondre aux questions avec l'aide de M. Overend.

Il est convenu que certains tableaux contenus à la fin de la déclaration du ministre, portant les nos 1,2,3,4,5 et comprenant celui intitulé «Pakistan oriental en Inde» et «Un rapport au gouvernement canadien de MM. A. Brewin, C. Lachance et H. Macquarrie, députés, faisant suite à leur mission d'étude en Inde et au Pakistan» soient imprimés en appendices au procès-verbal et témoignage de ce jour—(Voir appendices «EE» et «FF»).

A 12 h. 47, à la fin de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 9 h. 30 du matin le mardi 19 octobre 1971.

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, October 5, 1971

• 1107

[Text]

The Chairman: Gentlemen, I believe we can begin.

In view of the continuing crisis in East Pakistan and the constant influx of Pakistani refugees into India it was decided, following informal consultation with the party representatives, to hold several meetings on this subject. If time permits following today's meeting, there will be a steering committee meeting to discuss the Committee's program further and to settle definitely the list of witnesses who will be coming before the Committee at our next meeting.

Perhaps I should mention also that we anticipate that the government may refer the defence white paper to this Committee. However, probably that will be in the new session, so we will not get started on that until next year.

As members will recall, the Committee was given an initial briefing on the Pakistan crisis on June 3 by the Department of External Affairs. Last Tuesday, September 28, the Department gave another interesting briefing on the subject to Committee members. I would like to take this occasion to thank Mr. Sharp and the departmental officials for arranging both briefings which we found very helpful.

Two weeks from today, on Tuesday, October 19, we will hear from representatives of Canadian voluntary organizations who have been active in the refugee relief program in India. Tentatively, we are thinking of asking Mr. Paul Ignatieff, on the Canadian UNICEF Committee and also an executive of the Combined Appeal for Pakistan Relief; Mr. Albert Batten of the Canadian Red Cross; Dr. Robert McClure representing OXFAM and the United Church; and Mr. John Wheeler of the Mennonite Central Committee. But there have been other suggestions as well, and we would like to settle the list definitely and just how we are going to proceed with these hearings at the subcommittee meeting which we will hold after this meeting.

This morning we are very pleased to have the Minister, Mr. Sharp, with us to bring us up to date on the situation in East Pakistan and in the refugee camps in India and to answer our questions.

Would you care to begin, Mr. Sharp.

Hon. Mitchell Sharp (Secretary of State for External Affairs): Thank you, Mr. Chairman.

The roots of the tragedy unfolding on the subcontinent lie in the very considerable differences between the two parts of Pakistan.

• 1110

East Pakistan is more populous than West Pakistan and produces more foreign exchange, while political power has been concentrated in the West. To this must be added the physical separation of the two "wings" by over a thousand miles of Indian territory and the generally low level of economic activity in Pakistan. These economic problems were intensified last year by the disastrous cyclone and tidal wave in the Bay of Bengal. Given the magnitude of this natural disaster, I think we were all impressed by the courageous decision of President Yahya Khan to proceed with the promised elections for a Constituent Assembly to draw up a new constitution for the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 5 octobre 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, je crois que nous pouvons commencer.

Face à la crise prolongée au Pakistan oriental et à l'afflux incessant de réfugiés pakistanais en Inde, il a été décidé, après des consultations officielles avec les représentants de divers partis, de tenir plusieurs séances sur ce sujet. Si nous avons le temps, un Comité directeur se réunira après la séance d'aujourd'hui afin de discuter plus en détail du programme du Comité et d'arrêter définitivement la liste des témoins qui seront entendus par le Comité lors de sa prochaine réunion.

Je dois peut-être mentionner également que nous nous attendons à ce que le gouvernement soumette à ce Comité son Livre blanc sur la défense. Toutefois, il ne le fera probablement qu'au cours de la prochaine session parlementaire, si bien que nous n'aurons pas à en débattre avant l'année prochaine.

Vous vous souviendrez que le Comité a été mis au courant de la crise pakistanaise le 3 juin par le ministère des Affaires extérieures. Mardi dernier, le 28 septembre, le ministère a communiqué aux membres du Comité un autre rapport très intéressant sur ce sujet. Je voudrais saisir cette occasion pour remercier M. Sharp et les fonctionnaires du ministère pour avoir préparé ces dossiers qui nous été très utiles.

Dans deux semaines exactement, le mardi 19 octobre, nous entendrons les représentants d'organismes bénévoles canadiens qui ont participé au programme d'aide aux réfugiés en Inde. Nous envisageons d'inviter M. Paul Ignatieff, du Comité UNICEF du Canada, ainsi qu'un responsable du Combined Appeal for Pakistan Relief, M. Albert Batten de la Croix rouge canadienne, le docteur Robert McClure représentant OXFAM et l'Église unie et M. John Wheeler du Comité central Mennonite. On nous a également suggéré d'autres noms et nous voudrions arrêter définitivement cette liste ainsi que la procédure que nous suivrons pour ces auditions lors de la réunion du sous-comité qui se tiendra après cette séance.

Ce matin, nous avons le plaisir d'avoir parmi nous M. Sharp, le ministre des Affaires extérieures qui nous mettra au courant de la situation actuelle au Pakistan oriental et dans les camps de réfugiés en Inde, et qui répondra à nos questions.

Je donne la parole à M. Sharp.

L'hon. Mitchell Sharp (Secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Je vous remercie, monsieur le président.

La tragédie qui déchire cette partie du continent asiatique a pour origine les différences considérables qui existent entre les deux parties du Pakistan.

Le Pakistan oriental est plus peuplé que le Pakistan occidental et produit davantage de ressources en devises étrangères; le pouvoir politique, toutefois, est concentré dans l'Ouest. À ces réalités s'ajoute le fait de la séparation physique des deux « ailes » du pays, entre lesquelles s'étend plus d'un millier de milles de territoire indien, et le niveau généralement peu élevé de l'activité économique pakistanaise. Les problèmes économiques ont pris une gravité aiguë l'an dernier à la suite du cyclone et du raz-de-marée qui ont sévi dans le golfe du Bengale. Si nous considérons l'ampleur de cette catastrophe naturelle, nous sommes tous impressionnés par la décision courageuse du Yahya

[Texte]

whole of Pakistan and restore the country to civilian rule and democratic government. It is ironic that such an excellent aspiration could have such unhappy consequences.

The Awami League, campaigning for a very large measure of provincial autonomy, won all but two of the seats in East Pakistan but none in West Pakistan, which would have given it an absolute majority in the Constituent Assembly. The four provinces in the west wing of the country elected parties having quite a different view of the future of their country. In this polarized situation, President Yahya tried to establish a *modus vivendi* between the various groupings within the country. His efforts did not succeed and within a few months East Pakistan was engulfed in a civil war.

There are varying estimates of the number of deaths that resulted but no question that a great many people were killed. The economy of Pakistan has suffered serious damage and the sufferings and privations of the people of East Pakistan have not come to an end. Though statistics may vary from a Pakistani estimate of about two million to an Indian estimate of 8.9 million, there is no doubt that an intolerable number of refugees have fled to India. They are still arriving, and their continued presence contains the seeds of international and communal strife. The refugees inevitably impose an extremely heavy burden on the economy of India which, itself, faces chronic and intractable problems of economic development.

On the political side, there are grounds for cautious optimism in a series of steps recently taken by the Government of Pakistan, which include: first, the establishment of an appointed civilian Council of Ministers, led by a Bengali civilian, Dr. A. M. Malik, to replace the military government in East Pakistan; second, the announcement of a federal amnesty to all those alleged to have committed offences during the disturbances, accompanied by a release of prisoners—the amnesty extends to refugees in India but not to Sheikh Mujib and certain other leading political figures in East Pakistan; third, the announcement of by-elections to fill 78 out of the 167 Awami League National Assembly seats—seats that had been declared vacant because of the incumbents' alleged activities in the secessionist movement; fourth, the acceptance of representatives of the United Nations to supervise the return of refugees and co-ordinate relief and rehabilitation operations.

While the Pakistan Government's moves are certainly in the right direction, there is no evidence yet that the flow of refugees has slackened significantly. A major impediment to halting the flow is the guerilla warfare between the so-called "Mukti Bahini", an irregular force operating in East Pakistan, and the Pakistan Army. This irregular force appears to be receiving material support and safe haven outside Pakistan, assistance that the Pakistan Government claims thwarts its efforts to restore normal conditions and for which they hold India largely responsible.

A second factor influencing the possible return of refugees to East Pakistan is the food situation. Our most recent information suggests that there may be a food shortage in certain areas but not amounting to a large-scale famine. The Pakistan Government has requested international assistance in meeting the immediate food needs of the affected areas. So far, Canada has channelled \$7 million in Food Aid to East Pakistan through the World Food Program of the United Nations and contributed \$500,000 to the United Nations to help defray the administrative and other costs of its relief program. When I was in

[Interprétation]

Khan de procéder à l'élection d'une Assemblée constituante qui rédigerait une nouvelle constitution pour l'ensemble du Pakistan et rétablirait au pays l'ordre civil et le gouvernement démocratique. C'est une ironie du sort que des aspirations aussi bien fondées aient pu être suivies de conséquences si malheureuses.

La ligue Awami, qui faisait campagne pour une mesure très importante d'autonomie provinciale, a remporté tous les sièges, sauf deux, au Pakistan oriental, mais aucun au Pakistan occidental, ce qui lui aurait donné la majorité absolue à l'Assemblée constituante. Les quatre provinces de l'aile gauche du pays ont élu des parties qui ont un point de vue très différent concernant l'avenir de leur pays. Placé devant cette polarisation, le président Yahya a essayé d'établir un *modus vivendi* entre les divers groupes du pays. Ses efforts ont échoué et dans l'espace de quelques mois, le Pakistan oriental sombre dans la guerre civile.

Les chiffres varient quant au nombre de morts causées par les troubles civils, mais le fait demeure qu'un grand nombre de personnes ont été tuées. L'économie du Pakistan s'est trouvée gravement handicapée et les souffrances et privations du peuple du Pakistan oriental ne sont pas terminées. Bien que les statistiques en la matière varient selon les sources, environ deux millions selon les Pakistanais, et 8.9 millions selon les chiffres donnés par l'Inde, il n'y a aucun doute qu'un nombre intolérable de personnes se sont réfugiées en Inde. Les réfugiés continuent d'arriver et leur présence continue renferme les germes de luttes communales et de frictions internationales. Les réfugiés imposent forcément un fardeau très lourd à l'économie indienne, qui se trouve elle-même placée devant les problèmes chroniques et déjà très difficiles de l'expansion économique.

Sur le plan politique, il y a lieu de manifester un optimisme prudent à la suite des mesures récemment prises par le Gouvernement du Pakistan, mesures qui comprennent: premièrement, l'établissement d'un conseil civil de ministres nommés, sous la direction d'une personnalité civile du Bengale, M. A.M. Malik, conseil qui remplacera le gouvernement militaire du Pakistan oriental; deuxièmement, l'annonce d'une amnistie générale qui serait accordée à tous ceux qui ont été accusés de délits pendant les troubles, et qui serait accompagnée d'une libération de prisonniers—l'amnistie s'étend aux personnes réfugiées en Inde mais non au cheik Mujib ni à certains autres leaders politiques du Pakistan oriental; troisièmement, l'annonce d'élections de remplacement devant pourvoir 78 des 167 sièges de l'Assemblée nationale de la ligue Awami, sièges qui ont été déclarés vacants en raison des activités présumées de leurs titulaires au sein du mouvement de sécession; quatrièmement, l'acceptation de représentants des Nations Unies chargés de superviser le retour des réfugiés et de coordonner les secours et le rétablissement.

Bien que les efforts du Gouvernement pakistanais marquent certainement un pas dans la bonne direction, le flot des réfugiés ne semble pas ralentir considérablement. Un des principaux obstacles à l'arrêt de ce flot est la guérilla qui se poursuit au Pakistan oriental entre les forces irrégulières dites "Mukti Bahini" et l'armée pakistanaise. Il semble que ces forces irrégulières reçoivent du matériel de l'extérieur et trouvent un refuge sûr en dehors du Pakistan; le Gouvernement pakistanais prétend que cette aide de l'extérieur, dont il tient l'Inde responsable en grande partie, entrave les efforts qu'il déploie pour normaliser la situation.

[Text]

New York last week I had the privilege of handing the cheque to U Thant. United Nations personnel are now in East Pakistan and more will be despatched, including some Canadians, to ensure proper distribution of food aid and relief material.

• 1115

The United Nations is giving urgent attention to the repair of port and transportation facilities damaged in earlier disturbances, and now the target of guerilla operations. Canada will be supplying material to help in this work.

There are reports that the Mukti Bahini have threatened to sabotage the United Nations relief operations in East Pakistan unless it is co-ordinated with them. A United States, vessel carrying relief food aid was damaged near Chalna last week by the guerillas, and there were three instances of attack on other types of shipping in that area the week before. This sort of activity, by adding to the suffering of the people and discouraging aid from the international community, can only do damage to the independence movement.

The suggestion that Canada and other donor countries should cut off all aid to Pakistan in an attempt to force the government there to adopt particular policies for solving their internal problems would not have the results desired. It would only make difficulties for international relief operations and hurt those whom we mean to help.

Since the outbreak of hostilities, we have not entered into any new development assistance commitments with the Government of Pakistan. Our decision was made on the basis of developmental policy considerations. The drastically altered economic situation has invalidated existing plans, and it would be wasteful to go on as if nothing had happened. Canadian technical assistance personnel withdrawn at the time of the original outbreak of violence will return as soon as conditions permit.

For some time we have not been sending arms to any part of the subcontinent, in accordance with established Canadian policy not to ship arms to areas of tension or potential conflict.

The international community has provided an estimated \$214 million for the relief of Pakistani refugees in India, bilaterally and through the United Nations. Estimates of relief costs for this year alone vary from \$400 million to well over \$600 million. This means that the Government of India will have to bear a considerable burden alone.

I should like to pay tribute to the extraordinary and effective efforts made by the Indian government. The refugee influx, according to Indian estimates, is equal to almost two thirds of India's annual population growth, and relief expenditures for the refugees will amount to one fifth of India's annual development budget.

Canada has thus far contributed more than \$4 million to help India to care for the Pakistani refugees, and has provided approximately \$300,000 worth of air transport for urgently required shelter materials. We are now considering plans for a further contribution. To assist in making our decisions, I have asked the President of CIDA to visit the subcontinent this month and report back to me.

The Combined Appeal for Pakistani Relief launched in Canada by a number of voluntary organizations earlier this summer has so far raised over \$1,350,000 of its objective of \$2.5 million. Contributions are still being accepted through Post Office Box 1,000, Station F, Toronto, or Post

[Interpretation]

Un deuxième facteur influe sur le retour possible des réfugiés au Pakistan oriental: la situation alimentaire. Il semble, d'après les derniers renseignements, que la nourriture fait peut-être défaut dans certaines régions mais qu'il n'y a pas de famine généralisée. Le Gouvernement pakis-

tanais a fait appel aux secours internationaux pour répondre aux besoins alimentaires immédiats des régions affligées. Jusqu'ici le Canada a envoyé des secours alimentaires d'une valeur de 7 millions de dollars au Pakistan oriental par l'entremise du Programme alimentaire mondial des Nations Unies et versé \$500,000 à cette organisation au titre des frais de gestion et autres frais qu'entraîne le programme de secours. J'étais à New-York, la semaine dernière, et j'ai eu le privilège de remettre le chèque à M. U. Thant. Les Nations Unies ont déjà envoyé du personnel au Pakistan oriental et en enverront encore, dont des Canadiens, pour assurer la distribution équitable des aliments et du matériel de secours.

Les efforts des Nations Unies portent particulièrement sur la remise en état des ports et des moyens de transport endommagés au cours des événements antérieurs et qui sont présentement la cible de la guérilla. Le Canada offrira du matériel à cette fin.

Selon certains rapports, le «Mukti Bahini» menace de saboter l'opération de secours des Nations Unies au Pakistan oriental si le mouvement n'est pas invité à participer à l'opération. Un navire des États-Unis chargé d'aliments de secours a été endommagé par des guérilleros près de Chalna la semaine dernière; à trois occasions, d'autres moyens de transport avaient été attaqués dans la même région la semaine précédente. Ce genre d'activité, qui aggrave les souffrances de la population et fait obstacle aux secours envoyés par la communauté internationale, ne peut que nuire au mouvement d'indépendance.

D'aucuns ont suggéré que le Canada et les autres pays donateurs cessent tout envoi d'aide au Pakistan afin de forcer le Gouvernement de ce pays à adopter certaines politiques propres à résoudre les problèmes internes du Pakistan. Mais on n'obtiendrait pas ainsi les résultats escomptés. On ne ferait que rendre plus difficiles les opérations internationales de secours et ajouter aux souffrances de ceux que nous désirons soulager.

Depuis le début des hostilités, nous n'avons pris aucun nouvel engagement d'aide au développement avec le Gouvernement du Pakistan. Notre décision est fondée sur l'examen des principes du développement. Le bouleversement radical de la situation économique a annulé les plans actuels et ce serait pur gaspillage que de continuer comme s'il n'était rien arrivé. Le personnel canadien préposé à l'assistance technique a été rappelé au début des hostilités; il retournera là-bas dès que la situation le permettra.

Nous n'expédions d'armes à aucune partie du sous-continent depuis un certain temps, conformément à la politique canadienne établie de ne pas envoyer d'armes aux régions où existent des tensions ou des menaces de conflit.

La communauté internationale a apporté des secours d'une valeur d'environ 214 millions de dollars aux réfugiés pakistanais de l'Inde, que ce soit en vertu d'accords bilatéraux ou par l'entremise des Nations Unies. Selon les prévisions, le coût des secours pour la seule année en cours serait de 400 à plus de 600 millions de dollars, ce qui veut dire que le Gouvernement de l'Inde devra en assumer à lui seul une grande partie.

[Texte]

Office Box 200, Station H, Montreal, and I commend this appeal to Canadians who wish to make a direct contribution.

The World Health Organization is co-ordinating the provision of medical and other voluntary personnel for work within the refugee camps, with the Government of India, and has indicated that there is no present need for volunteers without experience of working in refugee camps. There is a continuing need for supplies and means of distribution.

To give a clear picture of Canada's involvement in the relief efforts, I am making available to the Committee tables giving a breakdown of aid to the refugees in India and to East Pakistan at the federal, provincial and voluntary agency levels. I have the tables here, Mr. Chairman. I will be glad to hand them over at the conclusion, because I would like to refer to them while I have them before me.

These events have created serious tension between India and Pakistan, and have wider implications for the world community. The Prime Minister of Canada has had exchanges of view with both Prime Minister Indira Gandhi and President Yahya Khan on this subject. The Prime Minister also sent a message to President Yahya Khan, pointing out the value of magnanimity and humanitarian considerations with respect to the trial of Sheikh Mujibur Rahman. We have urged upon the Government of India the continuing need for patience in a situation of great tension and we have confidence that it will. Nevertheless, there is a danger that either party might find itself in a position where a resort to arms would seem to be its only course.

• 1210

The Secretary of the United Nations, U Thant, drew this danger to the attention of the Security Council in early July, but there was no inclination on the part of its members nor on the part of the countries most concerned to have the matter dealt with in that forum. More recently, the Secretary General has concentrated on the proposed stationing of representatives of the United Nations High Commissioner for Refugees on both sides of the border to facilitate and encourage the return of the refugees. The Government of Pakistan has agreed to accept the representatives. The Indian Government has refused on the grounds that it was offering no impediment to any refugee who wished to return. The Canadian Government nevertheless supports the view of the Secretary General and hopes that some such suggestion might still be found acceptable. During the present session of the General Assembly of the United Nations, Canada will try, in concert with others, to find a way to ease or contain the tension building up in the subcontinent. Resolutions of exhortation are not the answer, results are what count.

Pakistan and India have a responsibility to take the necessary action to bring about the stability that will reverse the flow of refugees into India. The international community has an obligation to help India deal with those refugees already on its territory and Canada is doing its part.

In the General Debate at the United Nations last week, I referred to the growing concern felt by people everywhere as tragedies such as this unfold while the United Nations stands by able only to provide humanitarian relief. In Canada, we believe in finding domestic solutions to domestic problems as do the peoples of other nations. Certainly this is the outcome to be hoped for in Pakistan. I regret to say that at the moment I cannot be very optimis-

[Interprétation]

Je voudrais rendre hommage aux efforts extraordinaires et efficaces que déploie le Gouvernement de l'Inde. Le nombre des réfugiés, selon les données de l'Inde, équivaut à environ les deux tiers de l'expansion démographique annuelle de l'Inde et les dépenses consacrées aux réfugiés atteindront un cinquième du budget annuel que ce pays consacre à son développement.

Le Canada a déjà donné plus de 4 millions de dollars pour aider l'Inde à secourir les réfugiés pakistanais et il a assumé les frais (environ \$300,000) relatifs au transport par avion du matériel nécessaire de toute urgence à la construction d'abris. Nous étudions présentement la possibilité d'un nouvel apport. A cette fin, j'ai demandé au président de l'ACDI d'effectuer une visite au sous-continent au cours de ce mois et de me faire rapport à son retour.

La Campagne collective d'aide aux Pakistanais lancée au Canada par un groupe d'organisations bénévoles au début de l'été a déjà recueilli plus de 1.35 million de son objectif de 2.5 millions de dollars. On peut encore verser sa contribution en écrivant à la B.P. 1000, Succursale F, Toronto (Ontario) ou à la B.P. 2000, Succursale H, Montréal (Québec). Je recommande cette campagne à tous les Canadiens qui désirent faire un apport direct.

L'Organisation mondiale de la santé coordonne, avec le Gouvernement de l'Inde, l'envoi du personnel médical et d'autres volontaires qui désirent travailler dans les camps de réfugiés. Elle nous informe qu'il n'existe présentement aucun besoin de volontaires ne possédant pas l'expérience de ce genre de travail mais qu'il existe un besoin permanent de matériel et de moyens de distribution.

Pour bien montrer les efforts déployés par le Canada dans ces opérations de secours, je dépose devant le Comité des tableaux indiquant les diverses formes d'aide accordées au Pakistan oriental et aux personnes réfugiées dans l'Inde aux échelons fédéral et provincial et à celui des agences bénévoles. J'ai apporté ces tableaux avec moi et je serai heureux, monsieur le président, de vous les remettre à la fin de la séance, mais pour l'instant j'aimerais les garder sous les yeux car je m'y reporterai au cours du débat.

Ces événements ont engendré des tensions graves entre l'Inde et le Pakistan et ils ont de vastes répercussions sur la communauté mondiale. Le Premier ministre a eu des échanges de vues sur ce sujet avec le Premier ministre de l'Inde, M^{me} Indira Gandhi et avec le président Yahya Khan. Il a également envoyé un message au président Yahya Khan pour lui demander de penser à la valeur de la magnanimité et des considérations humanitaires à propos du procès du cheikh Mujibur Rahman. Nous avons exhorté le gouvernement de l'Inde à continuer de faire preuve de patience dans cette situation de grande tension et nous sommes certains qu'il conservera cette attitude. Néanmoins, le danger existe que l'une ou l'autre partie se trouve dans une position où le seul moyen d'action lui semblerait être le recours aux armes.

Le Secrétaire général des Nations Unies, M. U Thant, a fait part de ce danger au Conseil de sécurité, au début de juillet, mais ni les membres du Conseil, ni les pays directement intéressés n'ont paru désirer que cette question soit traitée par l'organisme. Plus récemment, le Secrétaire général s'est appliqué à faire accepter le projet d'envoyer des représentants du Haut commissaire des Nations Unies pour les réfugiés de chaque côté de la frontière de manière à faciliter et à encourager le retour des réfugiés. Le gou-

[Text]

tic. As armed conflicts drag on in the Middle East, Indochina and now Pakistan it is clear that new means must be found for their resolution. The search for these new means will be a major preoccupation of the international community in the immediate future.

Thank you.

[Interpretation]

vernement du Pakistan a accepté d'accueillir ces représentants. Le gouvernement de l'Inde a refusé en expliquant qu'il n'empêchait aucun réfugié qui le désirait de rentrer chez lui. Le gouvernement canadien partage néanmoins le point de vue du Secrétaire général et espère qu'une autre suggestion du même genre trouvera crédit auprès des deux parties en cause. Durant la présente session de l'Assemblée générale des Nations Unies le Canada s'efforcera, de concert avec d'autres membres, de trouver un moyen de faire baisser ou de contenir la tension qui monte à l'intérieur du sous-continent. La réponse n'est pas dans l'adoption de résolutions d'exhortation; ce qu'il faut, ce sont des résultats.

Le Pakistan et l'Inde se partagent la responsabilité de prendre les moyens qui s'imposent pour instaurer la stabilité permettant de renverser le courant des réfugiés qui affluent en Inde. La communauté internationale a le devoir d'aider l'Inde à venir en aide aux réfugiés qui sont déjà sur son territoire. Le Canada s'y efforce pour sa part.

La semaine dernière, au cours du débat général des Nations Unies, j'ai parlé de l'inquiétude croissante qu'éprouvent tous les peuples du monde devant des tragédies du genre de celle qui se déroule actuellement et contre lesquelles les Nations Unies ne peuvent rien faire si ce n'est fournir des secours humanitaires. Au Canada, nous croyons, comme les peuples de toutes les nations, qu'il faut trouver des solutions internes aux problèmes internes. Il faut certainement espérer que ce sera le cas pour le Pakistan. Je regrette de ne pas pouvoir me montrer plus optimiste pour le moment. Si l'on considère la façon dont les conflits armés s'éternisent au Moyen-Orient, en Indochine et aujourd'hui au Pakistan, il est évident qu'il faudra trouver des moyens nouveaux de les résoudre. La recherche de ces nouveaux moyens sera la principale préoccupation de la communauté internationale dans l'avenir immédiat.

Je vous remercie.

The Chairman: Thank you, Mr. Sharp. Before calling for questions, I might mention, as I presume all of us know, that three members of our own Committee, Mr. Lachance, Mr. Macquarrie and Mr. Brewin visited the refugee camps. I presume they will be available for any questioning as well, either at this meeting after we have questioned Mr. Sharp or at our next meeting. In the meantime I have on our list of questioners the following names, Mr. Brewin and Mr. Macquarrie. I will call Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, this is such an immense subject and such a tragic one, too, that it is very hard to deal, in the short time we have available for questioning, with the complexity of the problems. The first question I would like to ask the Minister about concerns whether the Canadian contribution and, indeed, the contribution of the international world community is really adequate for the immensity of the problem and I refer to the refugee problem. At page 3 of the written text of the Minister's statement it says:

Estimates of relief costs for this year alone vary from \$400 to well over \$600 million.

My understanding was that the original estimate when there were about 2 million refugees was \$150 million and that moved up in a statement of the United Nations early in July or perhaps before that to \$400 million assuming at that time about 5 or 6 million refugees. Since then, according to the Indian Government and I have no reason to doubt the accuracy of their statements, the number of

Le président: Je vous remercie, monsieur Sharp. Avant d'en passer aux questions, je voudrais souligner que, comme la plupart d'entre vous le savent déjà, trois des membres de notre comité, MM. Lachance, Macquarrie et Brewin ont visité les camps de réfugiés. Je pense qu'ils seront prêts à répondre à vos questions, que ce soit au cours de la séance d'aujourd'hui après avoir entendu M. Sharp ou lors de notre prochaine réunion. En attendant, je vois que sur la liste des questions figurent les noms de MM. Brewin et Macquarrie. Je donne la parole à M. Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, il s'agit d'un sujet d'une telle ampleur et qui revêt un tel caractère de tragédie qu'il est très difficile, dans le peu de temps qui nous est alloué pour les questions, d'aborder tous les aspects de ce problème si complexe. Je voudrais d'abord demander au ministre si l'aide du Canada et, en fait, l'aide de la communauté internationale en général, est suffisante face aux problèmes énormes que posent les réfugiés. A la page 3 de la transcription du discours du ministre on lit que:

Selon les prévisions, le coût des secours pour la seule année en cours serait de 400 à plus de 600 millions de dollars.

Je crois savoir qu'à l'origine, lorsque le nombre des réfugiés était environ de deux millions, on estimait à 150 millions le coût des secours et qu'en juillet, ou peut-être avant, une déclaration des Nations Unies évaluait ce coût à 400 millions de dollars, le nombre des réfugiés étant passé entre-temps à 5 ou 6 millions. Depuis lors, selon les chiffres fournis par le gouvernement indien que je n'ai aucune

[Texte]

refugees has moved to 8 million. These original estimates were for a period of six months and I put it to the Minister, would the estimate of relief costs more realistically be put not from \$400 million to more than \$600 million? The period started in March and therefore the six months would be up in September—but, if we even take another six months as there seems to be no immediate prospect of the ending of this conflict and the need to look after the refugees, that a total contribution or cost of one billion dollars would be closer to the mark.

• 1125

As the Minister has pointed out, the international community has provided an estimated 240 million of this, and I just would like to ask the Minister whether perhaps this statement does not underestimate the immensity of the problem and that perhaps a figure of nearer a billion dollars would be more realistic.

Mr. Sharp: Mr. Chairman, the figures that I have given here are the best that we can arrive at. It is very difficult to know exactly how many refugees there are. Our view is that the figures of four hundred million dollars to six hundred million dollars for this year are somewhere close to the real costs.

I would say to the Committee, however, that we are only talking about this year, and if the refugees remain in India, then of course the cost continues to mount daily. Therefore, these figures are only for a very limited period. There can be no doubt about the central point that I make, namely, that an enormous burden is being placed upon India today; and we would all feel better, I think, if the international community as a whole was to respond more generously.

Mr. Brewin: You do suggest that Canada be considering more. Have you received from the United Nations High Commissioner for Refugees the detailed information regarding future requirements to keep the supplies flowing?

I am quoting from a statement of a press conference by Mr. Jamieson, who is the UN representative in India, at what they call the focal point, and on the 27th of September he said that:

... the High Commissioner, Sadrudin Aga Khan, would, within the next few days, approach all governments with detailed information regarding future requirements to keep the pipeline of supplies flowing ...

Have you received that, yet?

Mr. Sharp: No, we have not yet received it, Mr. Chairman. We are expecting that we will, however, and one of the reasons that I am sending Mr. Gérin-Lajoie to the sub-continent is for him to have an on-the-spot look at the situation.

If I may say, Mr. Chairman, I thought that the three members of Parliament have made a useful contribution to our understanding and I think they will agree that it is a good idea to have a senior man who is concerned with these questions to be there and see for himself what is going on. Therefore, we will be getting information from various sources.

[Interprétation]

raison de mettre en doute, le nombre des réfugiés est passé à 8 millions. A l'origine, l'évaluation du coût des secours portait sur une période de six mois et je vous demande donc, monsieur le ministre, s'il ne serait pas plus réaliste d'évaluer ce chiffre non pas à \$400 millions, mais à plus de \$600 millions? Cette période de 6 mois a commencé en mars et se serait donc terminée en septembre et, par conséquent, si cette situation se prolonge encore de 6 mois, ce qui est probable étant donné qu'il ne semble y avoir aucune solution immédiate à la crise, il serait plus juste d'évaluer à 1 milliard de dollars le coût de l'aide aux réfugiés.

Comme monsieur le ministre l'a fait remarquer, la Communauté internationale a consacré à ces réfugiés un montant estimé à 240 millions de dollars et je voudrais lui demander si les chiffres qu'il a fournis ne sous-estiment pas l'immensité de la tâche et si le chiffre de 1 milliard de dollars nécessaire pour secourir des réfugiés ne serait pas plus réaliste.

M. Sharp: Monsieur le président, les chiffres que j'ai donnés ont été déterminés de façon aussi précise que possible. Il est très difficile d'évaluer le nombre exact des réfugiés. A notre avis, les chiffres de 400 et 600 millions de dollars pour cette année correspondent pratiquement au coût réel des secours.

Je dois toutefois préciser ici qu'ils ne portent que sur l'année en cours et si les réfugiés restent en Inde, le coût total des secours augmentera bien sûr de jour en jour. Par conséquent, ces chiffres ne sont valables que pour une période très limitée. Il n'y a aucun doute sur les points principaux que j'ai développés dans mon discours, à savoir que l'Inde se voit imposer aujourd'hui un lourd fardeau et je crois que nous serions tous plus à l'aise si l'ensemble de la Communauté internationale se montrait plus généreuse.

M. Brewin: A votre avis, le Canada envisage de donner davantage. Le Haut commissaire des Nations Unies chargé des réfugiés vous a-t-il donné en détail le montant des crédits qui seront nécessaires pour maintenir les livraisons de vivres?

Je cite une déclaration de M. Jamieson, représentant des Nations Unies en Inde, prononcée lors d'une conférence de presse qu'il a tenue le 27 septembre:

Le Haut commissaire, Sadrudin Aga Khan, communiquera prochainement à tous les gouvernements le montant détaillé des crédits qui seront nécessaires pour maintenir les livraisons de vivres ...

Ces chiffres vous ont-ils déjà été communiqués?

M. Sharp: Non, nous ne les avons pas encore reçus, monsieur le président. Nous les attendons et si j'ai envoyé M. Gérin-Lajoie en Inde c'est notamment pour qu'il se rende compte sur place de la situation.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur le président, que les trois députés qui se sont rendus en Inde ont utilement contribué à notre compréhension des événements et je pense qu'ils seront d'accord avec moi pour dire qu'il est bon d'avoir sur place un haut fonctionnaire qui se préoccupe de ces questions et qui puisse se rendre compte par lui-même de la situation. De cette façon, nous obtiendrons des informations de différentes sources.

[Text]

Mr. Brewin: I am particularly stressing the United Nations because again, Mr. Jamieson, continuing, stated that:

the international community was aware of the continuing needs and it was with this in mind that Prince Sadrudin Aga Khan would be making a new effort to mobilize international resources.

I take it that you can assure this Committee that when you receive the new information from the United Nations High Commissioner for Refugees, that you will reassess the Canadian contribution in the light of what may turn out to be an increased and continuing demand?

Mr. Sharp: Yes, I can give that assurance, and I can speak on behalf of the government. This is not just a personal assurance that I give. My colleagues are agreed that we should make a further contribution. But we are waiting for a further indication of just how best to make the contribution.

Mr. Brewin: There are so many questions I would like to ask. I will just try one or two more, though.

One very vital thing, I think, comes at the end of the Minister's statement when he says:

• 1130

The search for these new means will be a major preoccupation of the international community in the immediate future.

I wonder if the Minister could be a little more explicit on what new means might be contemplated and what steps are being taken to advance the search for these means in dealing with these sorts of immense problems that affect humanity as a whole?

Mr. Sharp: Mr. Chairman, when I spoke in the United Nations last week I made some comments about this to the General Assembly. I was not very specific because it is very difficult to be specific. What is clear is that the United Nations suffers when these kinds of conflicts go on and the international community seems to be relatively powerless to deal with them.

I did say in my speech that even an approach from a humanitarian point of view does help because it helps to reduce tensions. However, the community must find other means as well. You may recall that in the international Red Cross meetings we had been pressing for international agreement and that those who were involved even in internal conflicts would agree to assistance being given to the innocent victims of such events. I think we have made some progress along these lines.

Speaking more philosophically, it seems to me that in this increasingly interdependent world we may also have to look at the question of the limits of national sovereignty, just as we feel in the question of human rights that there are reasons when comments can be made about internal conditions in a country that offend the principles of human rights, so in due course, we will have to move on to extend these principles to include other matters in which the community as a whole can have a proper interest.

Mr. Brewin: I wonder if your government has stopped arms shipments to either of the affected areas, either side of the conflict? I wonder if in the light of this general statement you have made and the crucial importance of

[Interpretation]

Mr. Brewin: J'insiste particulièrement sur les Nations Unies car M. Jamieson a déclaré en outre que:

La communauté internationale est consciente de la continuité des besoins et c'est pour cette raison que le Prince Sadrudin Aga Khan poursuivra ses efforts pour mobiliser les ressources internationales.

A mon avis, vous pouvez donner à ce Comité l'assurance que lorsque le Haut commissaire des Nations Unies chargé des réfugiés vous donnera ces renseignements, vous réexaminerez la contribution canadienne à la lumière des besoins croissants?

Mr. Sharp: Oui, je peux vous donner cette assurance et cela au nom de mon gouvernement. Il ne s'agit pas là d'une simple affirmation personnelle. Mes collègues et moi-même avons convenu que nous devrions fournir un effort plus important, mais nous attendons des chiffres plus précis pour fixer le montant de notre contribution et la forme qu'elle prendra.

Mr. Brewin: Il y a tant de questions que je voudrais vous poser, mais je me limiterai à une ou deux.

Je pense que l'un des points principaux a été soulevé par monsieur le ministre à la fin de son discours, lorsqu'il a dit:

La recherche de ces nouveaux moyens sera la principale préoccupation de la communauté internationale dans l'avenir immédiat.

Le Ministre pourrait-il nous parler de ces nouveaux moyens qu'on peut envisager et de ce qu'on fait pour activer la recherche de ces moyens qui permettraient de régler les gigantesques problèmes qui touchent l'humanité tout entière?

Mr. Sharp: Monsieur le président, lorsque j'ai pris la parole aux Nations Unies la semaine dernière, j'ai fait quelques remarques à ce sujet devant l'Assemblée générale. Je ne me suis pas montré très précis car c'était extrêmement difficile. Une chose est certaine, c'est que lorsque ces conflits se perpétuent et que la communauté internationale semble impuissante à les régler, les Nations Unies en pâtissent.

Dans mon discours, j'ai déclaré que même une démarche humanitaire contribue à réduire les tensions. La communauté doit également trouver d'autres moyens. Rappelez-vous, au cours des réunions de la Croix-Rouge internationale, nous avions réclamé à cor et à cri un accord international et nous avions demandé instamment que, même en cas de conflits internes, les parties intéressées s'entendent pour qu'on puisse apporter une aide aux victimes innocentes des événements. Je crois que nous avons fait quelques progrès dans cette voie.

De façon plus philosophique, il me semble que dans un monde toujours plus interdépendant, nous pourrions également être appelés à examiner le problème des limites de la souveraineté nationale, de même qu'en ce qui concerne les droits de l'homme, nous pensons qu'il y a de bonnes raisons pour commenter la situation interne d'un pays, si celle-ci est contraire aux principes de la Déclaration; par ailleurs, en temps voulu, nous pourrions élargir ces principes de façon à couvrir des questions qui touchent l'ensemble de la communauté.

Mr. Brewin: Je me demande si le gouvernement a cessé d'envoyer des armes aux régions en conflit, quelle que soit la partie en cause? Je me demande si, à la lumière de votre déclaration générale et, étant donné l'importance de

[Texte]

putting an end to the conflict whether your government has made any representations to the Government of the United States that it might be appropriate for it to also cease military assistance?

Mr. Sharp: In these matters, Mr. Chairman, although from time to time we do urge governments to cease and desist from practices that people consider offensive, we rather feel that our example is more important than our exhortations.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I would like to go on the list again.

The Chairman: Thank you, Mr. Brewin. That would be a helpful procedure to follow because we have quite a few people who want to ask questions.

The Minister has referred to the report which was prepared by the three members who visited India and Pakistan. It is an extremely useful report, and, unless someone disagrees, I would suggest that we attach it as an annex to our proceedings, as well as the tables which are appended to the notes of the Minister. Is that agreed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: So that I will not miss anyone, I have on my list the names of Mr. Macquarrie, Mr. Gibson, Mr. Rowland, Mr. Yewchuk, Mr. Nystrom, Mr. Allmand and Mr. Lachance. Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, I am quite overwhelmed that the words of my colleagues and myself will become living history.

I would like to ask the Minister if the President of Pakistan made a reply to the Prime Minister's message—the message to which the Minister referred on page 4—and could he give us the nature of that reply?

• 1135

Mr. Sharp: No, Mr. Chairman, he did not, and I would not be critical for the reason that the letter was not of such a nature as to require a reply. It was simply expressing our views. Other than the fact that it was received, that is all we really expected.

Mr. Macquarrie: Does the Canadian government have reason to believe that the Sheikh Mujib is alive?

Mr. Sharp: Yes, we have every reason to believe so. I have certainly been assured by representatives of the Pakistan government that he is.

Mr. Macquarrie: I notice Mr. Brewin, if I may, Mr. Chairman, referred to our government stopping the shipment of arms to both sides. Does this mean there has been any change in the pattern of our relations with India? Is this what you are...

Mr. Sharp: No, no, in fact, sir, there have not been any shipments of arms or any sale of arms to either side for some time now. As far as I know this has not in any way affected our relations with, I should say, either country.

Mr. Macquarrie: Has there been a decision made that would have the effect of altering our shipment of arms to India as was made in the case of Pakistan?

[Interprétation]

mettre fin au conflit, le gouvernement a fait des démarches auprès du gouvernement des États-Unis afin de l'amener à refuser son aide militaire; ce qui pourrait être très utile?

M. Sharp: Pour ce qui est de ces questions, monsieur le président, même si à l'occasion nous exhortons les gouvernements à abandonner des procédés qui semblent offensifs, nous pensons qu'il vaut mieux donner l'exemple plutôt que de lancer des appels aux autres.

M. Brewin: Monsieur le président, pourriez-vous me réinscrire sur la liste.

Le président: Je vous remercie, monsieur Brewin. Il serait bon de procéder ainsi car les personnes qui désirent poser des questions sont nombreuses.

Le ministre nous a parlé du rapport préparé par les trois députés qui ont visité l'Inde et le Pakistan. Ce rapport est extrêmement important et, si personne n'y voit d'objection, j'aimerais que nous annexions ce rapport au compte rendu des délibérations ainsi que les tableaux joints à la déclaration du Ministre. D'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Afin de n'oublier personne, je vais lire les noms des députés qui désirent prendre la parole: M. Macquarrie, M. Gibson, M. Rowland, M. Yewchuk, M. Nystrom, M. Allmand et M. Lachance. La parole est à M. Macquarrie.

M. Macquarrie: Monsieur le président, je suis tout ému d'apprendre que les interventions de mes collègues et de moi-même entreront dans l'histoire.

J'aimerais savoir si le président du Pakistan a répondu au message que lui avait adressé le premier ministre et que le Ministre mentionne à la page 4; pourrait-il nous parler du contenu de cette réponse?

M. Sharp: Non, monsieur le président, il n'a pas à nous donner de réponse et je ne le critiquerai pas, car la lettre n'appelait pas de réponse. Elle exprimait tout simplement nos thèses. Nous avons appris qu'elle a bien été reçue et, en fait, c'est tout ce que nous attendions.

M. Macquarrie: Le gouvernement canadien a-t-il de bonnes raisons de croire que le Sheikh Mujib est encore vivant?

M. Sharp: Oui, nous avons tous les motifs de le croire. Les représentants du gouvernement pakistanais me l'ont assuré.

M. Macquarrie: Si vous le permettez, monsieur le président, M. Brewin a parlé de l'arrêt des livraisons d'armes aux deux parties belligérantes. Dois-je comprendre que nos relations avec l'Inde s'en trouvent modifiées? Est-ce bien là ce que vous voulez dire?...

M. Sharp: Non, non en fait, monsieur, on n'a ni vendu ni livré d'armements aux parties en cause depuis un certain temps. Pour autant que je sache, cela n'a rien modifié nos relations avec ces pays.

M. Macquarrie: A-t-on pris une décision au sujet des livraisons d'armes à l'Inde, comme on l'a fait pour le Pakistan?

[Text]

Mr. Sharp: No, we did not have an incident such as arose over the shipment of arms where we had to decide whether we would stop a particular shipment after we had made a decision not to ship arms into that area. No such incident has arisen in respect of India so we have not had any problem of that kind.

Mr. Macquarrie: No arms or pacts have been going to India in these times.

Mr. Sharp: As far as I know . . .

Mr. Macquarrie: So, if this situation came up, then a definite decision on the part of the government would have its effect, but it has not yet come up.

Mr. Sharp: No.

Mr. Macquarrie: Could I ask the Minister, Mr. Chairman, just what kind of aid program is being carried out in Pakistan now? He refers to not taking on new projects and I quite understand this. What is on-going and how many Canadian personnel are in Pakistan at the present time? What is the nature of the programs being carried out?

Mr. Sharp: I think that question should probably be directed to an official of CIDA. I do not have the information with me, Mr. Chairman, but I do know that quite a number of Canadian personnel have returned. I am not even sure that there are many still there.

Mr. N. Overend (Director, Asia Section, Canadian International Development Agency): Mr. Chairman, Mr. Sharp, the number of CIDA personnel in East Pakistan, I think, at the moment is one or two. It has not been possible to resume the activities for which they were originally dispatched there. In West Pakistan, the program of assistance has gone on as previously. As the Minister has indicated, the commitments are being honoured.

Mr. Macquarrie: I did not quite get it. How many personnel are involved in the West Pakistani side in these on-going activities?

Mr. Overend: I cannot, Mr. Macquarrie, give you a definite answer. I could undertake to determine the data for you, but the number of consultants and their families I would expect to be somewhere in the neighbourhood of 100, at least, in East Pakistan.

Mr. Macquarrie: Could I ask the Minister if it is the case, according to our government's information, that the flow of refugees is still continuing into India? Has the government any point of view as to the reason for this continuing flow? I take it there is not the situation of near civil war that there was some months ago. Have we made any analysis now of the situation or the pressures of development that now bring about this continuing flux?

Mr. Sharp: My understanding, Mr. Chairman, is that one of the problems is the continuing conflict between the guerillas and the defence forces. This does produce a situation that leads some Pakistanis to get out of the area and to move into India. This is my understanding of the main reason for the continuing flow.

[Interpretation]

M. Sharp: Non, il n'y a pas eu d'incident comme celui qu'avait suscité une livraison d'armes lorsqu'il nous a fallu décider s'il y avait lieu d'arrêter une certaine livraison après avoir pris la décision de ne plus envoyer d'armes dans la région. Aucun incident de ce genre ne s'est produit en ce qui concerne l'Inde; aussi, nous ne nous sommes pas heurtés à ce genre de problèmes.

M. Macquarrie: Nous n'avons envoyé aucune arme à l'Inde et nous n'avons signé aucun contrat à cet effet depuis quelque temps.

M. Sharp: Pour autant que je sache . . .

M. Macquarrie: Ainsi, en pareille occurrence, le gouvernement devrait prendre une décision définitive à cet égard, mais ce n'est pas encore le cas.

M. Sharp: Non.

M. Macquarrie: Monsieur le président, pourrais-je demander au ministre quels genres de programme d'aide sont mis en œuvre au Pakistan à l'heure actuelle? Il nous dit qu'on n'envisage pas d'entreprendre de nouveaux programmes et je le comprends parfaitement. Quels sont les programmes en cours et quel est l'effectif canadien au Pakistan à l'heure actuelle? De quelle nature sont les programmes déjà entrepris?

M. Sharp: Cette question devrait sans doute s'adresser à un représentant de l'ACDI. Je ne dispose pas des renseignements nécessaires, monsieur le président, mais je sais qu'un grand nombre de représentants canadiens sont entrés au pays. Je ne sais même pas s'ils sont encore nombreux sur place.

M. N. Overend (directeur de la section asiatique, Agence canadienne de développement international): Monsieur le président, monsieur Sharp, l'effectif de l'ACDI au Pakistan oriental ne représente, à présent, qu'une ou deux personnes, et il s'est avéré impossible de reprendre les activités qui avaient motivé leur envoi sur place. Au Pakistan occidental, le programme d'aide s'est poursuivi normalement. Comme l'a signalé le ministre, nous honorons nos engagements.

M. Macquarrie: Je n'ai pas très bien compris. Quels sont les effectifs qui s'occupent de ces activités en cours au Pakistan occidental?

M. Overend: Je ne pourrais vous donner une réponse précise, monsieur Macquarrie. Je pourrais essayer de trouver ces renseignements pour vous, mais le nombre de conseillers et leurs familles représentent en tout, une centaine de personnes environ, au moins en ce qui concerne le Pakistan oriental.

M. Macquarrie: Si tel est le cas, pourrais-je demander au ministre si, d'après les renseignements dont dispose notre gouvernement, l'exode des réfugiés vers l'Inde se poursuit? Le gouvernement comprend-il les raisons qui expliquent cet exode permanent? Je crois savoir qu'on n'est plus aujourd'hui aux portes de la guerre civile, comme c'était le cas il y a un an. Avons-nous fait une analyse de la situation, à l'heure actuelle? Quelles sont les causes de cet exode permanent?

M. Sharp: Monsieur le président, je crois savoir que l'une des raisons pourrait se trouver dans la lutte que se livrent les guérilleros et les forces de défense régulière. Il en découle une situation qui force certains Pakistanais à quitter la région pour se rendre en Inde. Je crois que c'est là la raison principale de l'exode permanent.

[Texte]

• 1140

Mr. Macquarrie: This is my last question for now, Mr. Chairman, but I would like to get on the second round.

Do I take it then from the Minister that the refugees are coming from those areas in East Pakistan where, to use an old-fashioned word, sovereignty is uncertain and that they are not coming from the areas in which the fiat and the Pakistan army runs clear and strongly?

Mr. Sharp: That is my understanding.

Mr. Macquarrie: Thank you.

Mr. Gibson: Mr. Minister, I am interested in the portion of your address to us dealing with the problem of the United Nations Refugee Organization. The indication in your address was that India had been reluctant to have any presence from the United Nations Refugee Organization there. Has there been a full explanation by India why they do not want the presence of the United Nations?

Mr. Sharp: There has, Mr. Chairman. On each occasion that I have met a representative of the Government of India they have given me an explanation, which is contained in a sentence in my statement—mainly that they do not feel that they are placing any impediment upon the return of the refugees and therefore to have the United Nations observer on that side of the border is to admit some sort of responsibility for the situation. That is my understanding of their position.

Mr. Gibson: A report from the members who visited Pakistan indicated it would be unthinkable that India or any other authority should force the refugees back. Is a large percentage of the refugees returning, or are some of them returning?

Mr. Sharp: Some of them are returning, but my information is in very limited numbers. We all hope—and I think I speak for everyone concerned, for the Indians, the Pakistanis, the others who are interested in the situation there—that the refugees will return and that conditions will be created that will enable them to return. This is a point of view from which I know no difference of view or difference of opinion.

Mr. Gibson: Thank you, sir.

Mr. Rowland: Mr. Chairman, Canada has asked that the \$7 million in food aid that is normally sent to Pakistan be devoted exclusively to the East Pakistan area. In view of representations which I have heard, to the effect that this wish is not being honoured in fact, and also that some Canadian food aid is appearing on the black market in the western part of Pakistan, is the Canadian government satisfied that the wish is in fact being honoured by the Pakistani government?

Mr. Sharp: I do not know of these rumours, and this is the first time that they have been repeated to me. We had been, up until now, satisfied that the necessary precautions were being taken, and we are hoping of course that the presence of United Nations observers in Pakistan will help to give international reassurance. So I do not know the basis for these rumours; I have never heard them before.

[Interprétation]

M. Macquarrie: C'est ma dernière question, pour le moment, monsieur le président, mais j'aimerais reprendre la parole au second tour.

Dois-je comprendre, d'après les paroles du ministre, que les réfugiés qui quittent le Pakistan oriental viennent des régions où—si je puis employer une vieille expression—l'autorité souveraine n'arrive pas à s'affirmer et qu'ils ne viennent pas des régions où l'armée régulière pakistanaise a la situation bien en main.

M. Sharp: C'est mon avis.

M. Macquarrie: Je vous remercie.

M. Gibson: Monsieur le ministre, je m'intéresse tout particulièrement à la partie de votre discours qui traite de l'Organisation des Nations Unies pour les réfugiés. Vous avez laissé entendre dans votre déclaration que l'Inde ne voyait pas d'un bon œil la présence des observations de l'Organisation des Nations Unies pour les réfugiés. L'Inde a-t-elle expliqué clairement pourquoi elle se refusait à la présence des Nations Unies?

M. Sharp: L'Inde a expliqué sa position, monsieur le président. Chaque fois que j'ai rencontré un représentant du gouvernement indien, il m'a donné une explication que je reprends dans une phrase de ma déclaration à savoir qu'on n'estime pas entraver le retour des réfugiés et admettre un observateur des Nations Unies de l'autre côté de la frontière serait reconnaître certaine responsabilité dans la crise. Voilà comment je comprends la position du gouvernement indien.

M. Gibson: Le rapport présenté par les députés qui ont visité le Pakistan indique qu'il est impensable que l'Inde ou toute autre autorité puisse forcer les réfugiés à rentrer dans leur pays. Y a-t-il un grand nombre de réfugiés qui rentrent dans leur pays? Y en a-t-il au moins quelques-uns?

M. Sharp: Certains rentrent au pays, mais d'après mes renseignements, ils ne sont pas nombreux. Nous espérons tous—et j'ose espérer que je parle au nom de tous les intéressés, des Indiens, des Pakistanais, des autres qui s'intéressent à la situation dans cette partie du monde—que les réfugiés rentreront dans leur foyer et que les conditions le leur permettront. Je crois qu'il n'y a aucune divergence de vue à cet égard.

M. Gibson: Je vous remercie, monsieur.

M. Rowland: Monsieur le président, le Canada a demandé que les 7 millions de dollars d'aide alimentaire normalement envoyée au Pakistan soient consacrés exclusivement au Pakistan oriental. Étant donné les représentations dont on m'a fait part à l'effet que ce désir ne s'est pas traduit dans la réalité et qu'une partie de l'aide alimentaire canadienne se trouve sur le marché noir du Pakistan occidental, le gouvernement canadien est-il convaincu que le gouvernement pakistanais satisfait au désir exprimé?

M. Sharp: Je ne suis pas au courant de ces rumeurs et c'est la première fois que j'en entends parler. Jusqu'à présent, nous sommes convaincus que les précautions nécessaires ont été prises et, certes, nous espérons que la présence des observateurs des Nations Unies au Pakistan constitue une garantie internationale à cet effet. J'ignore donc sur quoi sont fondées ces rumeurs, c'est la première fois que j'en entends parler.

[Text]

Mr. Rowland: Do we have any direct involvement in the distribution of that aid, to satisfy ourselves that it is being conducted as we requested?

Mr. Sharp: Well, we have confidence in the United Nations.

Mr. Rowland: With respect to our confidence in the United Nations, Mr. Chairman, I should like to ask the Minister why it is that our aid is being offered largely on a bilateral basis rather than through the United Nations. For example, I believe Sweden has given some \$4.5 million in aid to that area directly through the United Nations.

Mr. Sharp: One of the problems that we have had is that we have been trying to encourage the local organizations in Canada and, if you will look at the table that is provided, you will see how we have made some of our moneys available. We felt that by making part of our contribution available through local Canadian organizations we would encourage them in their voluntary efforts to raise funds. We have looked at this and we are, as you can see, providing the money in various forms. Some of it goes through United Nations agencies, others through the Canadian Red Cross Society, Oxfam, Canadian church groups, the World Vision of Canada, CARE, and so on. We have felt that this gave some encouragement to the voluntary organizations to continue their work.

• 1145

Mr. Rowland: I would like to switch briefly to another area. Some of us recently had the opportunity of hearing the man who is representing the Awami League on this continent. He referred to the creation of conditions which caused 8 million East Pakistanis to flee from East Pakistan, and he alleged that this was part of a concerted effort on the part of the Pakistani government to change the balance of population within Pakistan to the extent that East Pakistan becomes a minority within the total state. Has the Government of Canada any information which might substantiate that charge?

Mr. Sharp: No, Mr. Chairman. We have been inclined to look at this problem from a humanitarian point of view and are trying to avoid getting mixed up in the internal political problems of Pakistan. It is not easy to do, but we have felt that we can be most useful in trying to create conditions under which tensions are relieved and encouragement is given to the refugees to return to Pakistan. I am sure the Indian government agrees with this and that there is nothing they would like better than to have those refugees return and no longer be a burden on the Indian economy.

Mr. Rowland: I have one final question, Mr. Chairman, which is related to the Minister's statement. It is a rare occasion that we get a chance to question the Minister. I do not want to devote too much time to it, but I would appreciate his comments.

It would seem to me that this whole Pakistan crisis has possibly pointed out some shortcomings in our diplomatic service. I am aware of CIDA volunteers being sent to East Pakistan only six weeks before the actual crisis broke out. There must have been some indications to our embassy that there was going to be trouble and I wondered, on that basis, why people would be sent that close to the actual occupation of East Pakistan by the West Pakistani army

[Interpretation]

M. Rowland: Participons-nous directement à la répartition de cette aide, afin de nous assurer qu'elle est dirigée là où nous le voulons?

M. Sharp: Nous faisons confiance aux Nations Unies.

M. Rowland: Vu la confiance que nous témoignons à l'endroit des Nations Unies, monsieur le président, j'aimerais demander au ministre pourquoi nous accordons surtout une aide bilatérale au lieu de passer par l'intermédiaire des Nations Unies. La Suède, par exemple, a donné quelque 4.5 millions de dollars d'aide à cette région par l'intermédiaire des Nations Unies.

M. Sharp: Un des problèmes que nous avons rencontrés, c'est que nous essayons d'encourager les organismes locaux au Canada et si vous voulez bien jeter un coup d'œil sur le tableau que vous avez reçu, vous remarquerez de quelle façon nous avons réparti les fonds. Nous estimons qu'en donnant une partie de notre aide par l'intermédiaire d'organismes canadiens nous pouvons stimuler leurs efforts bénévoles pour mobiliser des fonds. Nous avons tenu compte de ce fait et, comme vous pouvez le voir, nous accordons une aide sous différentes formes. Une partie de notre aide passe par les institutions spécialisées des Nations Unies, une autre par la Croix Rouge canadienne, l'Oxfam, l'église canadienne, la *World Vision of Canada*, CARE, etc. Nous avons cru donner ainsi un

certain encouragement aux organismes bénévoles à continuer leur œuvre.

M. Rowland: J'aimerais passer brièvement à un autre domaine. Certains d'entre nous ont eu récemment l'occasion d'entendre le représentant de la ligue Awami sur ce continent. Il a parlé de l'établissement de certaines conditions qui avaient amené 8 millions de pakistanais du secteur oriental à fuir cette région, et il a prétendu que cela résultait d'un effort concerté de la part du gouvernement Pakistanais pour modifier l'équilibre de la population du Pakistan de telle sorte que le Pakistan oriental devienne une minorité au sein de l'état tout entier. Est-ce que le gouvernement du Canada possède des renseignements quelconques qui pourraient étayer cette accusation?

M. Sharp: Non, monsieur le président. Nous avons été porté à considérer ce problème d'un point de vue humanitaire et nous essayons d'éviter de nous mêler aux problèmes politiques internes du Pakistan. Ce n'est pas chose facile, mais nous avons pensé pouvoir être des plus utiles en essayant de créer une atmosphère pouvant diminuer la tension et encourager les réfugiés à retourner au Pakistan. Je suis certain que le gouvernement de l'Inde est d'accord avec nous à ce sujet et qu'il désire plus que tout que ces réfugiés retournent chez eux et ne soient plus un fardeau pour l'économie de l'Inde.

M. Rowland: J'ai une dernière question à poser, monsieur le président, et elle se rapporte à la déclaration du ministre. Il est assez rare que nous ayons l'occasion de poser des questions au ministre. Je ne veux pas passer trop de temps à cela, mais j'aimerais bien entendre ses commentaires.

Il me semblerait que toute cette crise du Pakistan a pu dégager certaines déficiences dans notre service diplomatique. Je sais que des volontaires de l'ACDI ont été envoyés au Pakistan oriental 6 semaines seulement avant l'éclatement de la crise. Notre ambassade a dû avoir quelques indications à l'effet qu'il y aurait des troubles, et je me demandais alors pourquoi des gens ont pu être envoyés si près de la zone du Pakistan oriental qui est occupée par

[Texte]

and the troubles that resulted. The people that I am referring to have since had to withdraw from East Pakistan. And when they did leave the area there were occasions, when families were separated, that the wife was not able to receive any information about her husband's whereabouts for as long as two weeks from our embassy, despite repeated inquiries and despite the fact that her husband was in constant touch with the embassy.

I am not making an allegation that the service was inefficient or anything like that, but it seems to me these are anomalous situations. If the Minister cannot comment on them today, I would simply request that he look into this situation.

Mr. Sharp: I will, Mr. Chairman, look into these statements. Perhaps I could say that the outbreak of conflict in Pakistan came as a surprise to many people. One of the great mysteries, as I said, is that the effort of President Yahya Khan to proceed in a democratic way to get a new constitution for Pakistan did break down. There are many people who allege various things; I have heard as many versions of what happened as the number of people I have talked to.

Mr. Yewchuk: Could the Minister elaborate a bit on what form of medical aid the Canadian government has sent there, whether it be supplies, equipment or medical personnel?

Mr. Sharp: You will see in Table 2, in the Summary of Canadian contributions for Relief of Pakistani Refugees in India under the United Nations HCR.

• 1150

There has been distributed through UNICEF, The World Food Program, and the World Health Organization for food, shelter and medical supplies—there is some money there. And then the Canadian Red Cross, through the League of Red Cross Societies—there is medicine, shelter and clothing, and there is some probably in the later amount of \$100,000. OXFAM has supplied some medical facilities, and probably the Canadian Church Groups have too.

We ourselves, through the flights that we sent to the area, have sent ambulances, blankets, clothing, shelter material, as well as aircraft. So we have tried to supply what seemed to be most needed. We had been discouraged however from sending medical personnel. They say that is not the need; the need is for medical supplies and things of this kind.

Mr. Yewchuk: That is all, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Nystrom.

Mr. Nystrom: I have just a couple of things, Mr. Chairman. In view of the statement of the minister, how many United Nations personnel are now in East Pakistan supervising the distribution of food and supplies? Also, how many Canadians are there outside of the one or two CIDA people who are there?

[Interprétation]

l'armée du Pakistan occidental, avec les troubles qui en ont résulté. Les gens dont je parle ont été retirés du Pakistan oriental depuis ce temps. Mais lorsqu'ils ont quitté la région, il y a eu des cas où des familles ont été séparées, où la femme ne pouvait pas obtenir de notre ambassade des renseignements au sujet de son mari pendant des périodes allant jusqu'à 2 semaines, en dépit de demandes répétées et en dépit du fait que son mari était en communication constante avec l'ambassade.

Je ne suggère pas que le service était inefficace ou toute autre chose de ce genre, mais il me semble que ce sont là des situations anormales. Si le ministre ne peut pas commenter à ce sujet aujourd'hui, je demanderais simplement qu'il examine cette situation.

M. Sharp: Je vais étudier ces déclarations, monsieur le président. Je pourrais peut-être dire que le déclenchement du conflit au Pakistan a été une surprise pour bien des gens. L'un des plus grands mystères, comme je l'ai dit, est que les efforts du président Yahya Khan pour procéder d'une manière démocratique afin d'établir une nouvelle constitution pour le Pakistan ont échoué. Il y en a qui prétendent différentes choses; j'ai entendu, au sujet de ce qui s'est produit, une version différente pour chaque personne à qui j'ai parlé.

M. Yewchuk: Le ministre pourrait-il nous parler quelque peu du type d'aide médicale que le gouvernement canadien a envoyé là-bas; s'agissait-il de médicaments, d'équipements ou de personnel médical?

M. Sharp: Vous verrez au tableau 2, dans le résumé des contributions canadiennes à l'aide aux réfugiés pakistanais en Inde sous les auspices des Nations Unies et pour les réfugiés.

On a distribué par l'intermédiaire de l'UNICEF, du programme alimentaire mondial et de l'Organisation Mondiale de la Santé, des aliments, des abris et des médicaments. ... il y a donc là de l'argent qui a été employé. La Croix Rouge canadienne, par l'intermédiaire de la Ligue des sociétés de la Croix Rouge ... a envoyé des médicaments, des abris et des vêtements, et il y en a probablement aussi dans le montant suivant de \$100,000. OXFAM a fourni des installations médicales, et probablement que les églises canadiennes l'ont fait également.

Nous avons nous-mêmes expédié par avion des ambulances, des couvertures, des vêtements, du matériel pouvant servir à construire des abris, ainsi que des avions. Nous avons donc essayé d'envoyer ce qui nous semblait le plus nécessaire. On nous a toutefois déconseillé d'envoyer du personnel médical. On nous a dit qu'on n'en avait pas besoin; on avait surtout besoin de fournitures médicales et d'autres choses de ce genre.

M. Yewchuk: C'est tout ce que j'avais à dire, monsieur le président.

Le président: Monsieur Nystrom.

M. Nystrom: J'ai seulement une ou deux questions à poser, monsieur le président. Étant donné la déclaration du ministre, combien de personnes envoyées par les Nations Unies se trouvent actuellement au Pakistan oriental pour superviser la distribution des aliments et autres fournitures? En outre, combien y a-t-il de Canadiens en plus de la personne ou des deux personnes envoyées par l'ACDI?

[Text]

Mr. Sharp: I am informed that there are 45 United Nations personnel.

Mr. Nystrom: How many Canadians are there?

Mr. Sharp: We expect there will be some Canadians included, but we do not know yet for certain. You see, there was a misunderstanding. I remember Mr. Brewin in his question in the House to me, which I asked him to ask, about the \$500,000 contribution—that was not for supplies or anything like that.

I just want to say that this is all perfectly innocent. I did not see how else I was going to be able to satisfy the House of Commons that I had made a statement before I issued a press release. But that was for the payment of these United Nations observers. It was not for the supply of materials or anything of that kind.

Mr. Nystrom: I notice in your statement that you say that more of these observers and personnel are going to be dispatched. Do you know how many?

Mr. Sharp: No, I am not sure yet, but as Mr. Brewin indicated in some of his questions, we are just at the beginning of what may be a colossal operation. I hope it will be short-lived, but so far I am pessimistic. This is probably the greatest relief organization the United Nations has ever put together.

Mr. Nystrom: I was interested, as other members are, in the last two or three sentences of your report about teaching and searching new ways of handling disputes. I was wondering whether or not there is any role for Canada to play, in a political sense, towards mediating the conflict there.

I was thinking of our position in the Commonwealth and the relationship to India and Pakistan in the past. Can we play any role as a mediator, in your point of view, towards a settlement?

Mr. Sharp: So far as I am aware, no mediation effort has been welcomed by either side. Various efforts have been made by various people who would be in a more strategic position than Canada, and these were not acceptable. So I do not really think there is a mediating role for us at the present time.

Mr. Nystrom: I think that is all now, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Lachance.

M. Lachance: Merci, monsieur le président. J'aimerais dire que mes collègues et moi-mêmes, qui sommes allés en Inde et au Pakistan, avons apprécié l'invitation faite par les gouvernements de l'Inde et du Pakistan de visiter leur pays. Cette invitation a été acceptée et les frais de cette visite ont été défrayés par ces deux gouvernements. Certaines personnes ont fait des commentaires, pas ici mais ailleurs, insinuant que l'argent canadien devrait être utilisé de meilleures fins.

• 1155

Monsieur le président, j'aimerais demander si les représentants des Nations Unies nous ont fait part de la suggestion faite par le président Yahya Khan en ce qui a trait à la surveillance du retour des réfugiés. A la suite du voyage des représentants du Canada, vous a-t-on fait rapport de cette suggestion que le président Yahya Khan avait faite lors de leur rencontre avec lui?

[Interpretation]

M. Sharp: On m'a dit qu'il y a 45 personnes envoyées par les Nations Unies.

M. Nystrom: Combien y a-t-il de Canadiens?

M. Sharp: Nous pensons qu'il y aura quelques Canadiens dans le groupe, mais nous n'en sommes pas encore tout à fait certain. Voyez-vous, il y a eu un malentendu. Je me souviens de la question que M. Brewin m'a posée à la Chambre et que je lui avais demandé de me poser, au sujet de la contribution de \$500,000... ce n'était pas pour des fournitures ou autre chose de ce genre.

Je veux simplement dire que tout cela est parfaitement innocent. Je ne voyais pas comment j'aurais pu convaincre autrement la Chambre des communes que j'avais prononcé une déclaration avant d'avoir émis un communiqué. C'était pour le paiement de ces observateurs des Nations Unies. Il ne s'agissait pas de fourniture de matériaux ou autres.

M. Nystrom: Je remarque, dans votre déclaration, que d'autres observateurs et d'autres personnes seront envoyés. Savez-vous combien?

M. Sharp: Non, je n'en suis pas encore certain, mais comme M. Brewin l'a indiqué dans certaines de ses questions, nous ne sommes qu'au début de ce qui peut être une opération colossale. J'espère que cela sera de courte durée mais, quant à moi, je suis pessimiste. C'est probablement la plus grande organisation de secours que les Nations Unies ont montée jusqu'à présent.

M. Nystrom: Comme d'autres députés, je m'intéresse aux deux ou trois dernières phrases de votre rapport quand vous parlez de chercher et d'indiquer de nouveaux moyens de résoudre des conflits. Je me demandais s'il y avait un rôle que le Canada pourrait jouer, dans un sens politique, en ce qui concerne la médiation du conflit.

Je pensais à notre position au sein du Commonwealth et à nos relations passées avec l'Inde et le Pakistan. Pouvons-nous jouer un rôle de médiateur, d'après vous, en vue de parvenir à un règlement?

M. Sharp: Autant que je sache, aucune des deux parties n'a accueilli favorablement les offres de médiation. Des efforts ont été faits par différentes personnes qui seraient dans une position plus stratégique que le Canada, et ces efforts n'ont pas été acceptés. Ainsi donc, je ne pense vraiment pas que nous ayons actuellement un rôle de médiateur à jouer.

M. Nystrom: Je pense que c'est tout pour le moment, monsieur le président.

Le président: Monsieur Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. I would like to say that my colleagues and myself, who travelled to India and Pakistan, have appreciated the invitation from the Governments of India and Pakistan to visit their country. This invitation was accepted and the cost of this visit has been paid by those two governments. Certain people have made some comments, not here but elsewhere, suggesting that Canadian money should be used for better purposes.

Mr. Chairman, I would like to ask if the United Nations' representatives have informed us of the suggestion made

by President Yahya Khan concerning the supervision of the return of the refugees. Following the visit made by the Canadian representatives, did the officials of the High Commissioner's Office inform you of the suggestion made by President Yahya Khan in the course of their meeting with him?

[Texte]

Mr. Sharp: Mr. Chairman, I am not sure whether you can find the origin of these suggestion. It was certainly one that we very strongly favoured and we did suggest from time to time in various quarters. Whether it was our suggestion that was taken up or whether the credit should be shared with others, I am not certain; at any rate, we were very much in favour of this as a step in reducing tensions and also in trying to get the refugees back.

M. Lachance: Monsieur le président, je constate, dans les remarques au sujet de la réunion qui a eu lieu avec M. le ministre et des députés dernièrement, que l'on parle de l'allocation normale d'aide alimentaire au Pakistan à la page 4 on parle aussi de l'allocation normale d'aide alimentaire à l'Inde en vertu du programme de l'ACDI. Est-ce que cette allocation \$7 millions au Pakistan se faisait dans le passé et s'est continuée cette année ou si c'est une allocation additionnelle cette année pour le Pakistan?

Mr. Sharp: Perhaps I had better ask one of my officials to give a technical answer; maybe I can give a political one.

Mr. Overend: Mr. Chairman, Mr. Lachance, the food aid allocation referred to in the attachment of that document is referred to as the normal allocation; that is to say funds have been appropriated and approved for distribution under the aid program. The distinction in that case is to make a differentiation from the funds that were allocated for the refugees in India proper which were supplemental appropriations for the most part. I am not sure whether this answers your question.

Mr. Lachance: I am afraid it does not notanswer my question, it does not satisfy me anyway. I would like to know if in the previous year—there was a cyclone there—whether we had given some food aid at that time?

Mr. Overend: We did, Mr. Lachance, give additional assistance as a consequence of the floods of last November. This money was an additional \$2 million-dollar appropriation for relief operations.

Mr. Lachance: Additional millions to what?

Mr. Overend: To the food aid allocation and the regular economic assistance allocations of that year which totalled—I am citing from memory—\$27 million dollars.

• 1200

Mr. Lachance: Am I correct, Mr. Chairman, that the \$7 million this year is not in addition to what used to be done for the refugees in East Pakistan in the previous years?

Mr. Sharp: No, I think these questions are rather mixed up. It is quite clear that there are two programs referred to in these papers. First of all, there is the help to the Pakistani refugees in India. The food aid, the \$7 million, was for the East Pakistani population which needs food. We, from time to time, grant that kind of food aid and we had the money available for this purpose, but it was in direct response to that need. If we had needed to supplement the funds in order to provide \$7 million, we would have done so, but as it happens we had the money for the purpose and I think that is the only significance of the matter.

[Interprétation]

M. Sharp: Monsieur le président, je me demande si l'on peut savoir de qui émane cette proposition. C'est une idée que nous approuvons et que nous avons nous-mêmes proposée à plusieurs reprises à différents niveaux. Je ne sais pas si c'est notre idée qui a été reprise ou si elle émane également d'autres personnes; de toute façon, nous étions très favorables à cette mesure qui permettrait de régler certains conflits et de ramener les réfugiés chez eux.

Mr. Lachance: I notice, Mr. Chairman, in the comments concerning the recent meeting between the Minister and some members of Parliament, that something is said about the normal attribution of food supplied to Pakistan and on page 4 they mention also the normal attribution of food supplied to India under the CIDA program. Was this allocation of \$7 million to Pakistan made in the past, and was it continued this year, or is it an additional allocation to Pakistan for this year?

M. Sharp: Il vaudrait peut-être mieux que je demande à l'un de mes collaborateurs de vous donner une réponse technique; je pourrais peut-être vous en donner une d'ordre politique.

M. Overend: Monsieur le président, monsieur Lachance, l'attribution d'aide alimentaire dont il est question dans le supplément à ce document est désignée comme l'attribution normale; c'est-à-dire que des fonds ont été affectés à cette fin et la répartition en a été approuvée en vertu de ce programme d'aide. Néanmoins, il ne faut pas les confondre avec les fonds qui ont été attribués aux réfugiés installés en Inde même, qui étaient des crédits supplémentaires pour la plus grande partie. Cette réponse vous satisfait-elle?

M. Lachance: Je crains que non; cela ne me satisfait pas de toute façon. J'aimerais savoir si, l'année dernière, lors du cyclone qui a ravagé cette région, nous avons alors fourni une aide alimentaire.

M. Overend: Oui, monsieur Lachance, nous avons fourni une aide supplémentaire à la suite des inondations de novembre dernier. Cet argent était un crédit supplémentaire de \$2 millions destinés aux opérations de secours.

M. Lachance: A quoi ce crédit venait-il s'ajouter?

M. Overend: Aux fonds d'aide alimentaire et aux allocations normales d'assistance économique de cette année-là qui s'élevaient, si je me souviens bien, à 27 millions de dollars.

M. Lachance: Est-il exact, monsieur le président, que les sept millions de dollars accordés cette année ne s'ajoutent pas aux sommes qu'on avait l'habitude d'envoyer aux réfugiés du Pakistan oriental les années précédentes?

M. Sharp: Non. Je pense que les questions sont un peu mélangées. Il est très clair que les documents font mention de deux programmes. Tout d'abord, il est question de l'aide aux Pakistanais réfugiés en Inde. L'aide alimentaire de sept millions était destinée à la population du Pakistan oriental, qui en a besoin. Nous accordons de temps en temps cette somme d'aide alimentaire et nous disposons des fonds nécessaires, mais nous les avons envoyés en réponse directe aux besoins du moment. Si nous avions dû compléter les fonds de façon à fournir les sept millions, nous l'aurions fait, mais il se trouve que nous disposions des sommes nécessaires et voilà à mon avis le point important de la question.

[Text]

M. Lachance: Monsieur le ministre, d'après les rapports que vous avez des enquêteurs du Ministère, enfin des gens qui connaissent le problème, n'est-il pas vrai que la question de la famine au Pakistan oriental est peut-être encore un plus grave problème pour la population que pour les réfugiés. Je ne crois pas qu'il y ait une question de famine pour les réfugiés pour l'instant.

Mr. Sharp: Yes, that is so, of course, mainly due to the efforts of the Indian government to look after them, supplemented by the efforts of the international community. The problem in East Pakistan, of course, is more serious in terms of numbers. I suppose that there are 70 million people involved in East Pakistan and if there were to be a serious shortage of food, of course, more would suffer as a result. Indeed, they would be less well looked after than the Pakistanis who are in India who are receiving relief from India and from the international community. However, the latest information that we have, which is contained in my statement today, is that it is not famine, it is a more localized food problem than we had originally thought which is encouraging. Nevertheless, we are watching it carefully and so is everyone else to be sure that we do not face a serious shortage of food in East Pakistan. I am sure this Committee would agree that we should not deny the East Pakistani people food if they need it. That has nothing to do with politics.

M. Lachance: Disons que, dans le problème de la faim au Pakistan oriental, d'après les renseignements que nous obtenons, le problème du transport semble en être la pierre d'achoppement. Est-ce que le Canada, par l'entremise des Nations Unies ou autrement, pourrait aider à résoudre le problème? On m'a dit qu'en ce moment, les Nations Unies ne pouvaient pas obtenir plus d'aide parce que les moyens de communication et de transport au Pakistan oriental étaient inadéquats.

Mr. Sharp: Yes, this is a very serious difficulty, Mr. Chairman, there is no doubt about it. Many efforts are being made to supply extra boats and to try to improve the facilities for handling food.

For our part we have come to the conclusion that we are not as well able as other countries to supply that kind of help, so we are leaving it largely to other countries who are closer and who have the technical facilities. We have been concentrating our help in the supplying of food and other directions.

M. Lachance: Une dernière question, monsieur le président. J'en aurais beaucoup d'autres, mais enfin je tiendrais à me placer sur la deuxième liste, si c'est possible.

Si la question était soulevée aux Nations Unies, elle l'a été, je le comprends, au Conseil de sécurité, mais elle fut rejetée. La question sera soulevée aux Nations Unies, devant l'Assemblée générale; est-ce que le Canada sera en faveur de ce que cette question soit discutée, la question du problème des réfugiés? Pas la question politique, mais la question des réfugiés. La question politique, c'est une autre histoire. Enfin, j'aimerais avoir une réponse, d'abord sur la question des réfugiés, et aussi sur la question politique. Si elle est soulevée, quelle serait la position du Canada, s'il est possible de la connaître, la position du gouvernement canadien.

[Interpretation]

Mr. Lachance: Mr. Sharp, according to the reports from the investigators of your department, I mean the people who are familiar with the problem, is it not a fact that famine in East Pakistan may still be a more serious problem for the population than for the refugees. I do not think that there is any question of famine for the refugees at the moment.

Mr. Sharp: Oui, ceci est vrai, évidemment, principalement à cause des efforts qu'a fourni le gouvernement de l'Inde à leur égard, en plus des efforts de la communauté internationale. Le problème du Pakistan oriental est évidemment encore plus dense lorsqu'on le met en chiffres. Je pense qu'il y a 70 millions de personnes concernées au Pakistan oriental et, s'il devait y avoir un manque grave de nourriture, évidemment, un plus grand nombre de personnes en souffrirait. En fait, ils seraient moins bien traités que les Pakistanais qui sont en Inde et qui reçoivent des secours de la part de l'Inde ainsi que de la communauté internationale. Cependant, d'après les derniers renseignements dont nous disposons et qui figurent dans ma déclaration d'aujourd'hui, il ne s'agit pas de famine mais d'un problème alimentaire plus localisé que nous le pensions à l'origine, ce qui est encourageant. Toutefois, nous le suivons de près, comme tout le monde, pour être sûrs que nous ne faisons pas face à un manque grave de nourriture au Pakistan oriental. Je suis sûr que le comité sera d'accord sur le fait que nous ne devons pas refuser la nourriture aux peuples du Pakistan oriental s'il en a besoin. Ceci n'a rien à voir avec la politique.

Mr. Lachance: Let us say that, as far as the problem of food in East Pakistan is concerned, according to the information we can get, transportation seems to be the stumbling block. Could Canada, through the United Nations or otherwise, help to solve this problem? I was told that for the moment, the United Nations could not obtain more assistance because the means of communication and transportation in East Pakistan were inadequate.

M. Sharp: Oui, il s'agit là, monsieur le président, d'une difficulté très grave, sans aucun doute. De nombreux efforts sont faits pour fournir des atouts supplémentaires et nous essayons d'améliorer les moyens qui permettent d'acheminer la nourriture.

Pour notre part, nous en sommes venus à la conclusion que nous ne sommes pas aussi bien en mesure que d'autres pays de fournir cette sorte d'aide; nous en laissons le soin aux pays qui sont plus proches et qui disposent des moyens techniques. Nous avons fait porter nos efforts sur l'approvisionnement en nourriture ainsi que dans d'autres directions.

Mr. Lachance: This is my last question, Mr. Chairman. I would have many others to ask, but I would appreciate if my name could be entered on the second list, if possible.

I wonder what would happen if the question were raised in the United Nations—and I understand it has been raised in the Security Council, but it has not been heard. The question will be raised at the General Assembly of the United Nations; will Canada be in favour of this matter being discussed, namely the problem of refugees? I do not mean the political question, but the question of refugees. The political question is quite another matter. I would like to get an answer, first on the question of refugees, and then also on the political question. If it is raised, what would be the position of Canada and of the Canadian government, if it is possible to know it.

[Texte]

• 1205

Mr. Sharp: Mr. Chairman, we have no objection. Indeed, we would rather support a discussion of the humanitarian aspects of this problem. We are very concerned, however, that if there is such a discussion advantage may be taken of the opportunity to raise political issues that we think would be counter-productive. We can see very little to be gained by having a debate in the United Nations where one side or the other would be trying to pin blame for the present situation. We should now be concentrating our efforts on solving the problem, not deciding who was to blame at the beginning. This is the general position we have taken and it is the position I would take as the representative of Canada at the United Nations.

The Chairman: I have on my list the names of Mr. Allmand, Mr. Asselin and Mr. Forrestall. Have I missed anyone? If not, I will call on Mr. Allmand. In addition to this, I have the member's names for the second round of questioning. Mr. Allmand on his first round.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, at the end of your statement this morning, and in some of the other remarks that you made—I refer to the statement on page five at the end of your remarks where you say:

... we believe in finding domestic solutions to domestic problems as do the peoples of other nations.

In reply to Mr. Lachance you said that you would rather steer clear of political discussion. Does this mean that you have moderated your position as you expressed it in the House of Commons on June 16 when you said:

The preferred settlement, of course, will be one in which those individuals who have been elected pursuant to the recent elections in Pakistan should be given the responsibility of governing Pakistan, particularly East Pakistan.

At the time you made that statement it was a very forthright statement on the political situation and I got the impression from their statement this morning and the things that you have said in answer to questions that you have moderated your position. Is that correct or am I misreading what you have said?

Mr. Sharp: I would have no hesitation in saying again what I said then. This was my view and it was the view of the Canadian government. However, to illustrate the difficulties that one gets into in even making a statement of that kind, the following day it was suggested that I had somehow been in favour of separation and that I was thereby in favour of turning over the government of East Pakistan to people who were committed to separation. I never said any such thing. So, this illustrates the problem. What I said there is my firm belief.

In suggesting that a debate in the United Nations would probably not advance the cause of settlement, what I have in mind is that the kind of statements that would inevitably be made would go far beyond anything I have said of that kind and would involve charges and countercharges and would exacerbate the situation rather than contribute to its solution. What we now want is agreement. We do not want to have a debate about who was responsible for the original miscarriage.

Mr. Allmand: You said that your statement of June 16 is also one that is backed by the Canadian government; it is not just your personal statement.

[Interprétation]

M. Sharp: Monsieur le président, nous n'avons aucune objection. En fait, nous serions plutôt en faveur d'une étude des aspects humanitaires du problème posé. Une question nous préoccupe cependant: si une telle discussion a lieu, il se peut qu'on profite de l'occasion pour soulever des questions politiques, ce qui, à notre avis, constitueraient des obstacles. A notre avis, il ne serait guère utile d'organiser un débat aux Nations Unies où l'une ou l'autre des parties essaierait de trouver les responsables de la situation actuelle. Nous devrions maintenant concentrer nos efforts sur la solution du problème et non pas chercher à savoir à qui revient la faute initiale. Voilà la position générale que nous avons adoptée et c'est la position que je défendrais en tant que représentant du Canada aux Nations Unies.

Le président: J'ai sur ma liste les noms de M. Allmand, M. Asselin et M. Forrestall. Ai-je oublié quelqu'un? Sinon, je donne la parole à M. Allmand. J'ai également les noms des députés qui se sont inscrits pour la deuxième série de questions. Monsieur Allmand pour la première série.

M. Allmand: Monsieur le président, vous avez déclaré ce matin à la fin de votre intervention et dans certaines remarques que vous avez faites,—je me reporte à la page 5 de votre déclaration, à la fin des remarques, où vous dites:

«... nous croyons, comme les autres nations, qu'il faut trouver des solutions internes aux problèmes internes.»

En réponse à M. Lachance, vous avez dit que vous préféreriez vous tenir à l'écart de toute discussion politique. Cela veut-il dire que vous avez modéré la position que vous aviez adoptée à la Chambre des communes le 16 juin, en disant:

«la meilleure solution sera évidemment celle qui donnera aux personnes récemment élues au Pakistan, la responsabilité de gouverner le Pakistan, en particulier le Pakistan oriental.»

C'était là une déclaration, nettement orientée sur la situation politique; or, d'après ce que j'ai entendu ce matin et les réponses que vous avez faites, j'ai l'impression que vous avez légèrement modifié votre position. Est-ce exact ou ai-je mal compris ce que vous avez dit?

M. Sharp: Je n'ai aucune hésitation à répéter ce que j'ai dit alors. C'était mon opinion et celle du gouvernement canadien. Cependant, pour vous donner un exemple des difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on fait une déclaration de ce genre, sachez que le lendemain, on a dit que je m'étais en quelque sorte montré favorable à la séparation et que j'étais donc d'avis qu'il fallait confier le gouvernement du Pakistan oriental à ceux qui préconisaient la séparation. Je n'ai jamais rien dit de tel. Voilà le genre de problèmes qui se posent. Je crois fermement à ce que j'ai dit à ce moment-là.

Lorsque je dis qu'un débat aux Nations Unies ne favoriserait sans doute pas le règlement du problème, je veux dire que le genre de déclaration qu'on ferait obligatoirement, dépasserait largement ce que j'ai dit et entraînerait des accusations et des contre-accusations et aggraverait finalement la situation plutôt qu'il ne la résoudreait. Ce que nous cherchons maintenant, c'est un accord. Nous ne voulons pas savoir qui est responsable de l'incident.

M. Allmand: Vous avez dit que le gouvernement canadien approuvait votre déclaration du 16 juin. Il ne s'agit pas simplement de votre opinion personnelle.

[Text]

Mr. Sharp: That is right.

Mr. Allmand: At the end of your statement you seem to be pessimistic with respect to a political solution. In the earlier part of your statement you mentioned signs for optimism in certain things that the Pakistani government has done.

• 1210

On balance, what is your assessment of the chances for a political settlement? Can you give us one or is that too difficult a question?

Mr. Sharp: I think it is one that I would hesitate to answer.

Most of us know from our own experience that our prophecies about elections and about the future are invariably, well, not invariably, but about half the time, wrong. So I do not think there would be any point in giving my estimate of the chances.

What does impress me and the reason I am rather pessimistic in this statement is the continuing flow of refugees and the enormity of the problem. I do not think you can be anything else, at the moment, but rather pessimistic.

There have been some signs of change which, I believe, are in the right direction, but I think there is an awfully long way to go yet.

An hon. Member: May I have a supplementary question?

Mr. Allmand: Could I pursue this just for a moment?

An hon. Member: Go ahead.

Mr. Allmand: Mr. Sharp, I wanted to ask you if the moderate elements in those countries, let us say, in India, are keeping the upperhand or is there a chance for more extremist elements to come to the forefront? In addition, when you were at the United Nations, did you find that other countries are intervening, let us say, to support extremist elements?

At the beginning of the conflict, China seemed to be supporting Pakistan's position—made statements to that effect—and the Soviet Union was supporting India's position. At the present time, are other powers or outside forces trying to do anything to stimulate extremist positions within the countries, especially within India, which might escalate the conflict?

Mr. Sharp: Mr. Chairman, my impression from the conversations I had in New York last week is that nearly everybody is now trying to avoid extreme statements. This, to me, represented an improvement in the situation.

I spoke to representatives of many countries and they all were anxious to avoid any exacerbation of the situation. This is true of everyone I met.

So, I do believe there is now an appreciation of the terrible consequences, not only for the people of that continent, but of the world as a whole if there were to be, for instance, the eruption of war in that part of the world.

My answer to Mr. Allmand, Mr. Chairman, is that everyone seems to be working to reduce the temperature.

Mr. Allmand: A final question, Mr. Chairman. Are we in a position to assess the reaction of the Pakistani people to Canada at this time, both in the East and the West? Is there animosity being shown to Canada because of the positions we have taken or is there understanding?

[Interpretation]

M. Sharp: C'est juste.

M. Allmand: A la fin de votre déclaration, vous vous montrez pessimiste quant à la possibilité d'une solution politique. Dans la première partie de votre déclaration, vous avez mentionné certains signes d'optimisme à l'égard de ce que le gouvernement pakistanais avait réalisé.

Quelles chances donnez-vous, par contre, à un règlement politique? Pouvez-vous nous répondre ou est-ce une question trop difficile?

M. Sharp: C'est une question à laquelle j'hésite à répondre.

La plupart d'entre nous savent, de leur propre expérience, que nos prédictions sur les élections et sur l'avenir sont invariablement, ou du moins la moitié du temps, fausses. Je ne pense donc pas qu'il soit utile de vous donner mon opinion à ce sujet.

Ce qui m'impressionne et la raison pour laquelle je suis plutôt pessimiste dans ma déclaration c'est le flot continu des réfugiés et l'ampleur du problème. Je ne pense pas que, pour le moment, l'on puisse avoir une attitude autre que pessimiste.

Il y a eu certains signes d'évolution qui, à mon avis, vont dans la bonne direction, mais je pense qu'il y a encore un long chemin à faire.

Un député: Puis-je poser une question supplémentaire?

M. Allmand: Puis-je poursuivre le sujet pour un instant?

Un député: Je vous en prie.

M. Allmand: Monsieur Sharp, je voulais vous demander si les éléments modérés des pays en question, disons en Inde, prédominent toujours ou se peut-il que des éléments plus extrémistes viennent au premier rang? De plus, lorsque vous étiez aux Nations Unies, avez-vous eu l'impression que d'autres pays intervenaient, disons pour donner leur soutien aux éléments extrémistes?

Au début du conflit, la Chine a semblé soutenir la position du Pakistan—elle a fait des déclarations à cet effet—et l'Union Soviétique appuyait la position de l'Inde. A l'heure actuelle, d'autres puissances et forces extérieures essaient-elles de stimuler la position des extrémistes dans les pays en question, en particulier en Inde, ce qui pourrait aggraver le conflit?

M. Sharp: Monsieur le président, l'impression que j'ai retirée des conversations que j'ai eues à New York la semaine dernière est que presque tout le monde essaie maintenant d'éviter les déclarations extrémistes. Cela m'a paru être une amélioration de la situation.

J'ai parlé aux représentants de plusieurs pays et ils se sont tous montrés désireux d'éviter toute aggravation de la situation. Ceci s'applique à toutes les personnes que j'ai rencontrées.

Je crois donc que nous sommes maintenant conscients des graves conséquences, non seulement pour les peuples du continent en question, mais pour le monde entier, qu'entraînerait par exemple l'éclatement d'une guerre dans cette partie du monde.

Monsieur le président, je dirais en réponse à M. Allmand que chacun essaie de contribuer à adoucir le climat.

M. Allmand: Une dernière question, monsieur le président. Sommes-nous en mesure d'évaluer la réaction du peuple pakistanais envers le Canada, au moment présent, à la fois à l'Est et à l'Ouest? Y a-t-il des signes d'hostilité envers le Canada à cause des positions que nous avons adoptées ou y a-t-il une entente?

[Texte]

Mr. Sharp: All I can answer to that, Mr. Chairman, is that relations between our governments are normal and I am not being met everyday with protests from the Pakistani government. Indeed, I have not had any protests for quite some time.

They were naturally concerned when we stopped the shipment of arms that had been ordered, but on the whole, I think the Pakistani authorities understand that our purpose is to try to promote peace in that conflict; it is not directed against either side.

Mr. Allmand: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Asselin.

M. Asselin: Monsieur le président. Mes questions se rattachent peut-être à celles qu'on vient de poser. C'est un fait que la population canadienne est sensible à ce problème et à la situation qui se détériore de plus en plus au Pakistan. Je ne suis pas ici pour blâmer le gouvernement de ne pas avoir apporté plus d'aide qu'il aurait dû le faire pour soulager la misère humaine là-bas puisqu'en fait, en ce moment, il s'agit de régler le problème humain. C'est la première condition.

• 1215

Je déplore également, monsieur le président qu'étant donné que l'Organisation des Nations Unies n'a qu'un rôle d'observateur parce qu'à cause de la Charte des Nations Unies, on n'a pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un pays, je regrette l'impuissance et, ici, je fais une déclaration générale, je regrette l'impuissance des Nations Unies à ne pas prendre les moyens mis à sa disposition pour tâcher de régler des conflits aussi importants.

Je ne vois pas, monsieur le président, de quelle façon les Nations Unies ou les pays membres qui siègent aux Nations Unies pourront régler le problème sans attaquer le côté politique du problème. Évidemment c'est une question de diplomatie et comme vient de le dire le ministre, les pays aux Nations Unies s'abstiennent de faire des déclarations qui pourraient enflammer la situation, mais je déplore, comme député canadien, de voir l'impuissance des Nations Unies à intervenir d'une façon ou d'une autre pour tâcher de régler le problème politique au Pakistan.

On aura beau envoyer des médicaments, monsieur le président, pour tâcher de soulager ou d'arrêter l'hémorragie de personnes qui meurent de faim tous les jours. Ce problème ne se règlera pas si on ne peut trouver de solution politique.

Je me reporte à la déclaration du ministre que je retrouve à la page 4. Le ministre dit ceci:

... Durant la présente session de l'Assemblée générale des Nations Unies le Canada s'efforcera, de concert avec d'autres membres, de trouver un moyen de faire baisser ou de contenir la tension qui monte à l'intérieur du sous-continent. La réponse n'est pas dans l'adoption de résolutions d'exhortation; ce qu'il faut, ce sont des résultats.

Je crois qu'étant donné que notre pays fait partie du Commonwealth, il devrait assumer dans ce problème, au sein des Nations Unies, un rôle de leadership.

Évidemment, le ministre me laisse entendre ce matin qu'aucune nation membre des Nations Unies ne veut se mouiller les pieds en ce qui concerne le problème politique. Mais je voudrais savoir du ministre quels sont les moyens que le Canada entend prendre aux Nations Unies pour tâcher, de concert avec les autres pays amis, d'appor-

[Interprétation]

M. Sharp: La seule réponse que je peux apporter, monsieur le président, est que les rapports entre nos gouvernements sont normaux et je ne me heurte pas tous les jours aux protestations du gouvernement pakistanais. En fait, je n'ai entendu aucune protestation depuis un certain temps.

Le Pakistan s'est naturellement montré inquiet lorsque nous avons cessé l'expédition d'armes qui avait été demandée, mais de façon générale, je pense que les autorités pakistanaises comprennent que notre objectif est d'essayer de mettre fin au conflit; nous ne nous attaquons à aucun parti.

M. Allmand: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Asselin.

Mr. Asselin: Mr. Chairman, my questions might be related to those that have just been asked. Indeed, the Canadian people are aware of the problem and of the situation which is getting worse and worse in Pakistan. We are not here to blame the government for not having brought more assistance than it should have in order to alleviate the human misery that exists in that country, since right now we must ourselves solve the human problem. This is the first condition.

Moreover, Mr. Chairman, I regret deeply, since the United Nations have to play the part of an observer as envisioned by the charter of the United Nations, that they have no right to try and get involved in the internal affairs of a country. I regret the inability and this is a general statement, I regret the powerlessness of the United Nations to take the means available to them in order to settle conflicts as important as those.

I do not see, Mr. Chairman, how the United Nations or the member countries who sit within the United Nations Organization will be able to solve the problem without considering the political side of the question. No doubt, it is a question where diplomacy must be used and as the Minister has just mentioned it, parties who participate in the United Nations deliberations should abstain from making any statement that might give rise to a deterioration of the situation, but I deeply regret as a Canadian member of the House to see the powerlessness of the United Nations to intervene in one way or another in order to find a solution to the political problem in Pakistan.

Mr. Chairman, all the medication and all the food in the world sent there in order to alleviate sickness or prevent people from dying from hunger every day cannot solve this problem unless we can find political solutions first.

May I refer to the statement made by the Minister on page 4. This is what the Minister said and I quote:

... during the present session of the General Assembly of the United Nations, Canada will try together with other member nations to find a way to ease or contain the tension building up in the sub-continent. Resolutions or exhortations are not the answer, results are what count.

I believe that our country, as a member of the Commonwealth, should assume within the United Nations Organization the role of leadership in this particular problem.

Evidently, the Minister has let us understand this morning, that no member nation of the UN had the intention of getting involved as far as the political problem is concerned. However, I would like to know from the Minister what measures does Canada intend to take within the United Nations in order to try together with other friendly countries to bring about a political solution to the problem.

[Text]

ter une solution politique au problème. Le ministre le dit: «ce qu'il faut, ce sont des résultats».

Alors quels moyens le Canada entend-il prendre avec ces pays amis aux Nations Unies pour tâcher d'apporter des résultats dans le règlement du conflit?

Mr. Sharp: Well, Mr. Chairman, the first and, I think, the most important thing that can be done now is to mobilize national resources to look after the refugees and to create conditions in East Pakistan that will encourage the refugees to return. That is why we have placed first importance on humanitarian relief, both to the refugees in India and to the people of Pakistan. We have to create conditions in East Pakistan, both political and economic, that will encourage the refugees to return.

Somebody said here—Mr. Lachance—that there are more people in East Pakistan than there are in the refugee camps, and certainly if conditions are bad in East Pakistan, the refugees will say that they are better looked after in India than they are in Pakistan. So this is a contribution in itself to the reduction of tension.

As I said in my statement, we have also felt it desirable to communicate directly with the governments of India and Pakistan, urging moderation and magnanimity and so on.

• 1220

The question of whether a debate in the United Nations would help in this process is quite a different one and I think it is notable that so far neither Indian nor Pakistani has wanted to raise the question in the United Nations. I would think their judgment is much the same as ours, that this might be an invitation to extreme statements. If one could be sure that everybody would proceed to look to the future and not to the past it might be a useful contribution, but as I look at the debates that take place in the United Nations, at the debate that takes place almost annually on the Middle East situation, I would express the hope that this year the debate would be more useful in bringing about some agreement between Israel and the Arab countries than it has in the past.

The United Nations is a useful forum. I hope it will become more useful, as I have said, but under these circumstances I would have thought the role of the more quiet sort of diplomacy that is expressed in discussions between countries rather than in the General Assembly or in a committee of the United Nations is more productive.

M. Asselin: Une autre question, monsieur le président. Le Ministre peut-il nous dire si, lors de sa visite aux Nations Unies, le Canada a tenté de prendre l'initiative de rencontrer l'Inde ou le Pakistan pour leur faire accepter la proposition suivante: des pays qui siègent aux Nations Unies pourraient former un comité de médiateurs qui serait accepté par les deux parties. Ne serait-ce pas une façon pratique d'aborder le problème pour tâcher d'y trouver une solution politique?

Mr. Sharp: Mr. Chairman, we do our best in our modest way to help. We do not think the formation of a committee in the United Nations would at the moment be as effective as direct talks between the two governments or talks that go on between the great powers.

[Interpretation]

The Minister has declared it clearly: "What really counts are the results."

So then, what course of action does Canada intend to take together with other friendly nations in the United Nations in order to try and bring about results in the settlement of this conflict?

M. Sharp: A mon avis, monsieur le président, il faut d'abord et avant tout mobiliser les ressources nationales afin de s'occuper des réfugiés et créer au Pakistan oriental les conditions qui encourageraient le retour des réfugiés. C'est la raison pour laquelle nous avons mis l'accent sur l'aide humanitaire aussi bien aux réfugiés installés en Inde qu'au peuple du Pakistan. Il nous faut créer au Pakistan oriental des conditions politiques et économiques qui encourageraient le retour des réfugiés.

Quelqu'un a mentionné tout à l'heure, je crois que c'était M. Lachance, qu'il y avait plus de gens au Pakistan oriental qu'il n'en existe dans les camps des réfugiés, et que si les conditions au Pakistan oriental sont mauvaises les réfugiés diront qu'ils sont mieux soignés en Inde qu'au Pakistan. Par conséquent, cette façon de penser contribue en soi à atténuer la tension.

Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, nous avons cru qu'il était souhaitable de communiquer directement avec les gouvernements de l'Inde et du Pakistan, les exhortant à faire preuve de modération et de magnanimité, etc.

Quant à savoir s'il serait utile à l'heure actuelle qu'un débat à ce sujet se tienne au sein des Nations Unies, c'est un problème tout à fait différent et je crois qu'il faut remarquer que jusqu'à maintenant ni l'Inde ni le Pakistan n'ont voulu soulever la question aux Nations Unies. Je suppose qu'ils envisagent cette question de la même façon que nous, c'est-à-dire que cela pourrait donner lieu à des déclarations extrêmes. Si nous pouvions être certains que tous s'intéresseraient davantage à organiser l'avenir plutôt qu'à déplorer le passé, ce serait un apport des plus utile. Si on regarde ce qui s'est passé au cours des débats qui se sont tenus aux Nations Unies et qui se tiennent presque chaque année sur la situation au Moyen-Orient, j'espère qu'au moins cette année on cherchera plutôt à conclure un accord entre Israël et les pays arabes, ce qui n'a pu se faire dans le passé.

Les Nations Unies sont un forum des plus utile. J'espère qu'elles deviendront de plus en plus utiles comme je l'ai dit mais en raison des circonstances je pense que des moyens diplomatiques plus discrets, tels que des entretiens entre les représentants des pays concernés, plutôt qu'un débat à l'Assemblée générale ou à un comité des Nations Unies, pourrait donner de meilleurs résultats.

Mr. Asselin: May I ask another question Mr. Chairman. Can the Minister tell us if, during his recent visit to the United Nations, Canada has taken the initiative of meeting the representatives either of India or Pakistan in order to have them acknowledge the following proposition: countries which belong to the United Nations could form a Committee of mediation officers which might be accepted by the two parties. Would that not be a practical approach to the problem, in order to find a political solution?

M. Sharp: Monsieur le président, nous faisons du mieux que nous pouvons même si nos efforts sont modestes pour essayer de trouver une solution. Nous ne croyons que la formation d'un comité au sein des Nations Unies en ce moment serait aussi efficace que des discussions directe-

[Texte]

We have seen recently an example of an agreement reached between the Soviet Union and India which seems to be related to this problem and seems to have contributed to some stability in that area. We have seen the effect of international efforts to deal with the refugees and to help Pakistan. It is notable that in the various international agencies concerned with development, for example, they all share our view, namely that it would be a mistake, for example, to cut off aid to Pakistan because this would not help the situation. This is a view that is held universally now by all countries that are concerned.

So it seems to me, Mr. Chairman, that this conflict is of a fundamental character, it is not to be considered as a minor matter. It has a long history. It has broken out at this particular time in a valid form. It is not going to be solved overnight and I think events in the last few months are in the right direction. I am sorry I cannot be more optimistic than that.

Mr. Asselin: Thank you, Mr. Sharp.

The Chairman: Mr. Forrestall.

Mr. Forrestall: Thank you, Mr. Chairman. Will the Minister accept my apologies for being late? I would like to pursue, if I could, two areas, one Mr. Asselin has just opened up. I might begin by asking the Minister whether or not our assistance to this very human problem, this worldwide problem in a sense, is an unqualified form of assistance, that is to say as long as the problem exists will Canada continue to work along humanitarian lines to resolve the human sufferings?

Mr. Sharp: I believe so, Mr. Chairman. I detect in the government and in the people of Canada a willingness to help. The response that has been made to voluntary appeals is perhaps not as large as those organizations would wish for. Nevertheless, it is substantial and I believe it indicates a desire on the part of the people of Canada that the Canadian government should continue to provide substantial relief which we have been doing.

• 1225

Mr. Forrestall: Then it is a question of sensing and judgment; the point that Mr. Asselin as I understood him was attempting to raise would have to be looked into in a more serious vein and that is the political situation. That is a matter of judgment given the circumstances at some point in the future. Is this essentially the problem of the government?

Mr. Sharp: Yes. The problem that concerns me and I am sure it does the Committee, Mr. Chairman, is the magnitude of the refugee problem. It is imposing a tremendous burden upon India, and it is a source in itself of attention, the burden being placed on the government of India, and it is concerned as to how this is going to be dealt with. But the government of Pakistan would like to have the refugees returned. They have invited them to. They have

[Interprétation]

ment engagées entre les deux gouvernements ou des discussions qui pourraient avoir lieu entre les grandes puissances.

Nous avons tout récemment eu l'exemple d'un accord conclu entre l'Union soviétique et l'Inde qui semble être reliée à ce problème et qui semblent avoir apporté une certaine stabilité dans ce domaine. Nous avons remarqué l'effet des efforts internationaux en vue de pourvoir aux besoins des réfugiés et de fournir de l'aide au Pakistan. Il faut remarquer qu'au sein des divers organismes internationaux qui se préoccupent du développement, par exemple, on partage notre point de vue, c'est à dire que ce serait une erreur de ne plus fournir d'aide au Pakistan car cela ne rémédierait pas à la situation. C'est un point de vue qui est reconnu d'une façon universelle à l'heure actuelle par tous les pays concernés.

Il me semble donc, monsieur le président, que le conflit actuel a un caractère fondamental et ne doit pas être considéré comme une question de moindre importance. C'est un conflit qui a une longue histoire. Ce conflit a été motivé par des raisons valables. On ne pourra le résoudre du jour au lendemain et je crois que les événements qui sont survenus au cours des quelques derniers mois prouvent que nous avons fait un pas dans la bonne direction. Je regrette mais je ne peux avoir un point de vue plus optimiste que celui-là.

M. Asselin: Merci, monsieur Sharp.

Le président: Monsieur Forrestall.

M. Forrestall: Merci, monsieur le président. Je désire présenter mes excuses au ministre pour mon retard. J'aimerais poursuivre la discussion si vous me le permettez en abordant deux domaines dont l'un a été soulevé il y a quelques instants par M. Asselin. J'aimerais tout d'abord demander au ministre si notre aide à ce problème des plus humain et qui devrait préoccuper le monde entier est une forme réservée d'aide, c'est-à-dire aussi longtemps que ce problème existera, si le Canada continuera d'essayer d'y remédier selon des voies humanitaires en vue de soulager les misères humaines?

M. Sharp: C'est mon avis, monsieur le président. Il me semble que l'on peut déceler au sein du gouvernement et dans la population canadienne une volonté d'aide. La réaction aux appels pour des volontaires n'est peut-être pas aussi importante que ces organismes le désireraient. Néanmoins elle est quand même assez importante et je crois que cela indique un désir de la part du peuple canadien que son gouvernement continue de fournir des secours substantiels, et c'est ce que nous avons fait.

M. Forrestall: C'est donc là une question de sentiment et de jugement; le point que M. Asselin essayait—sauf erreur—de soulever, c'était que nous devrions aborder le problème d'une façon plus sérieuse sous son côté politique. C'est là une question de jugement étant donné les circonstances qui existeront à un moment donné dans l'avenir. Est-ce là essentiellement le problème du gouvernement?

M. Sharp: Oui. Le problème qui me préoccupe particulièrement—et je suis certain que les membres de ce Comité partagent mon point de vue, monsieur le président—c'est l'étendue incroyable du problème des réfugiés. C'est une situation qui impose un fardeau énorme sur les épaules des Indiens et c'est une source de préoccupation en elle-même car ce fardeau repose entre les mains du gouvernement de l'Inde qui se préoccupe de savoir comment il

[Text]

offered them amnesty. They have done all these things, but so far it has not worked, and some of the reasons I think are fairly evident from what we know. There are guerilla activities still going on. The situation in the border areas of East Pakistan are very much disturbed and it is not an atmosphere that is conducive to the return of these people.

Mr. Forrestall: Mr. Minister, I dislike dealing in a hypothetical way with the situation; could I get around it by asking you one or two very brief questions? Are you or any of your advisors in a position to indicate to the Committee the amount of aid that Canada has given to Pakistan in the last 10 years, in approximate figures?

Mr. Sharp: Yes. I have my officials here. It runs into the hundreds of millions, I should think. How much would you say in ten years?

Mr. Overend: The level of assistance to Pakistan has been about \$25 million a year. I think that would be a fair average. It is going to be incorrect for some years. The accumulative figure for the subcontinent is about \$1.2 billion. India's portion is, of course, larger.

Mr. Forrestall: That would be generally post-war aid?

Mr. Overend: Dating from 1951.

Mr. Forrestall: From 1951. This in a sense has been humanitarian, as opposed to . . .

Mr. Overend: The distinction between humanitarian and developmental assistance is easier made in times of stress. For example, referring to Mr. Lachance's earlier question, we have normal categories of assistance which are voted for economic development, for supplementing the agricultural deficits that these countries face, and when unusual situations come along there is sometimes resort to supplementaries to provide additional funds that are not available when something usual comes along such as the cyclone of last November or in the case of India this time the refugee burden which has been responded to by the donor community is something over and above the amounts of moneys provided for economic assistance. The capacity to shift moneys around in the short run is not easy to do. It is committed to ongoing projects.

Mr. Forrestall: That, Mr. Chairman, was my question. Does this—in a sense unqualified and I think supported by all of us, Mr. Chairman—in any way suggest an impairment or the possibility of impairment of other aid programs. For example, if we find ourselves involved in a protracted period of resolution of these problems in this troubled area of the world to the point of five, six, seven or eight years, is there any indication that this might impair our facility to assist in other ongoing programs?

[Interpretation]

pourra le résoudre. Mais le gouvernement du Pakistan voudrait que les réfugiés lui soient retournés. Ce gouvernement a aidé les réfugiés à le faire et leur a offert une amnistie. Bien que ce gouvernement ait procédé ainsi, jusqu'à maintenant cela n'a pas donné beaucoup de résultats, pour des raisons dont certaines sont assez évidentes d'après ce que nous savons de la situation. Les activités des guérilleros se poursuivent toujours. La situation dans les régions limitrophes du Pakistan oriental sont des plus perturbées et ce n'est pas là une atmosphère qui puisse amener le retour de ces réfugiés.

M. Forrestall: Monsieur le ministre, je n'aime pas traiter de questions hypothétiques; j'aimerais contourner le problème en vous posant une ou deux questions très brèves. Est-ce que vous ou l'un de vos conseillers sont en mesure de nous dire le montant d'aide que le Canada a donné au Pakistan au cours de la dernière décennie en chiffres approximatifs?

M. Sharp: Oui. Mes conseillers sont ici présents avec moi. Cette aide se chiffre dans les centaines de millions je crois. Pourriez-vous lui dire combien d'argent nous avons donné au cours des dix dernières années?

M. Overend: L'aide fournie au Pakistan est de l'ordre de 25 millions par année. Je crois que c'est une moyenne assez juste. C'est un chiffre qui ne sera pas exact d'ici quelques années. Les chiffres cumulatifs pour le sous-continent sont d'environ 2.2 milliards. La portion accordée à l'Inde est naturellement beaucoup plus élevée.

M. Forrestall: Ce serait là, en général, l'aide fournie après la guerre?

M. Overend: Cette aide date de 1951.

M. Forrestall: De 1951. Dans un certain sens cette aide a un côté humanitaire par opposition à . . .

M. Overend: La distinction entre l'aide humanitaire et de l'aide au développement peut se faire plus facilement dans les moments de tension. Par exemple, si je me réfère à la question précédente de monsieur Lachance, nous avons des catégories normales d'aide dont les crédits sont votés en vue du développement économique pour redresser le déficit agricole auquel ces pays ont à faire face et en cas d'événements extraordinaires, on peut parfois recourir à des réserves en vue de fournir des fonds supplémentaires qui ne sont pas habituellement disponibles lorsque survient une catastrophe comme le cyclone de novembre dernier ou, par exemple, dans le cas de l'Inde en ce moment, lorsque se pose un problème comme celui des réfugiés, qui a été pris en main par le consortium d'aide; ces sommes viennent s'ajouter aux montants de l'aide économique. Les possibilités de modifier l'affectation des crédits à brève échéance sont très limitées car ces sommes sont engagées pour des projets en cours.

M. Forrestall: Voilà monsieur le président, ce qu'était ma question. Cette façon d'agir—qui dans un certain sens, n'est pas tout à fait justifiée mais qui, pourtant, à l'appui de nous tous monsieur le président—ne pourrait-elle pas entraver, éventuellement, d'autres programmes d'assistance. Par exemple, si nous nous trouvons impliqués dans une situation où la solution de ces problèmes traînent en longueur dans cette région des plus perturbées du monde au point où nous devions attendre 5, 6, 7 ou même 8 ans, cela pourrait-il entraver notre disponibilité d'assistance à d'autres programmes en cours?

[Texte]

Mr. Sharp: Mr. Chairman, fortunately our aid program has been going up very substantially in recent years so that we have not felt the strain of emergencies of this kind. Theoretically, of course, if the situation in India and Pakistan continues as it is now, there would be a limitation on the increase that would be available for other countries.

• 1230

It is interesting to notice, for example, that the Canadian external aid program began in this part of the world—this was the Colombo Plan—and a very high proportion of Canadian aid has been directed to that subcontinent, to India and Pakistan, and will continue in that direction, but what is really happening is that we are enlarging the aid being given in other parts of the world over the years so to some extent if the situation in India and Pakistan were to continue as at present or were to deteriorate then we could not expand as rapidly in other parts of the world. This would be the net effect in my judgment.

Mr. Forrestall: Then a piece of fortuitous advice, Mr. Sharp, do not let us get ourselves so wrapped up in the on-going programs here that fear of getting into the political questions might result in the impairment of our other programs. When it comes to the point where you think it is time to perhaps shake the stick a little bit, do not be afraid to do it because I have some concern for the other programs as well as I do for the troubled areas there. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Forrestall. Are there any other members with questions on the first round? On the second round we have Mr. Brewin, Mr. Macquarrie and Mr. Lachance. I am not sure just what time the Minister has available. Perhaps we could keep the luncheon hour in mind. Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I have three questions, two brief ones and one which could be expanded at great length, but I will not do it. The two brief ones are, have we got some measuring stick or precaution in making our contributions to, say, other United Nations purposes to assess what is a fair share of the burden that Canada should take in dealing with international problems of this sort having regard to our own circumstances, our own gross national product, income and so on? Is there any sort of yardstick that we used in the past to determine this?

Mr. Sharp: Mr. Chairman, as you know, in the general question of developmental aid, we have had some yardsticks suggested to us by the United Nations and by former Prime Minister Pearson in his latest report, and we have been making some fairly substantial progress towards those goals. I think in the past year we were up to 42 per cent of G.N.P. on official aid.

A witness: Point four seven.

Mr. Sharp: Point four seven. I will just come to the other point if you do not mind, Mr. Brewin. I was going to develop an argument here. In terms of over-all we are up to .73 which is, you know, a very considerable advance over where we were before. When it comes to emergencies, so much depends upon the kind of emergency, whether we can meet some particular demand naturally because of what we have to supply and I am frank to admit that we do sort of look at what is considered to be internationally a fair sharing of the burden.

If you look at the table that was distributed you can see how it varies enormously from country to country on what

[Interprétation]

M. Sharp: Monsieur le président, heureusement notre programme d'aide a augmenté d'une façon importante au cours des récentes années de sorte que nous n'avons pas ressenti de tension occasionnée par des urgences de ce genre. Du point de vue purement théorique, si la situation en Inde et au Pakistan se maintient, l'accroissement de l'aide aux autres pays devra être modérée.

Il est, par exemple, intéressant d'observer que le programme canadien d'aide à l'extérieur a débuté dans cette partie du monde au moyen du plan de Colombo où une part très élevée de l'aide canadienne est allée à ce continent, aux Indiens et aux Pakistanais, et continuera des les orienter de ce côté; mais, en réalité, nous augmentons l'aide accordée aux autres régions du monde au cours des années, si bien que, si la situation en Inde et au Pakistan devait se prolonger, ou s'aggraver, nous ne pourrions secourir aussi avantagement d'autres parties du monde. C'est nettement ce qui en résulterait à mon avis.

M. Forrestall: Alors, un conseil en passant, M. Sharp. Ne nous laissons pas aveugler par les programmes d'aide à l'extérieur au point d'avoir à redouter que de glisser sur un terrain politique puisse mettre en danger nos autres programmes. Lorsque le moment arrive de jouer du bâton, n'ayons pas peur de le faire, car je m'inquiète autant de nos autres programmes que des conflits affectant ces régions. Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Forrestall. Est-ce que d'autres membres désirent profiter de ce premier tour pour poser des questions? Au second tour, nous entendrons MM. Brewin, Macquarrie et Lachance. J'ignore de combien de temps le ministre dispose. Peut-être ferions-nous bien de retenir l'heure du déjeuner. Monsieur Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, j'ai trois questions à poser: deux très courtes et une qui pourrait beaucoup s'étendre, mais je m'en abstiendrai. Voici les deux petites questions: avons-nous un moyen ou prenons-nous la peine d'évaluer nos contributions par rapport à des fins prévues par les Nations-Unies en vue de déterminer la juste part que doit assumer le Canada pour faire face aux problèmes internationaux de cette nature, eu égard aux circonstances qui nous entourent, à notre produit national brut, à notre revenu et ainsi de suite? L'avons-nous mesuré à l'aune dans le passé?

M. Sharp: Monsieur le président, vous n'ignorez pas que pour ce qui est de l'aide au développement en général, les Nations-Unies nous ont proposé un étalon, de même que l'ancien premier ministre Pearson dans son dernier rapport, et nous nous rapprochons assez rapidement de ce but. Si je ne m'abuse, notre participation à l'aide officielle s'élevait l'année dernière, à 0,42 p.100 de notre P.N.B.

Un témoin: 0,47 p. 100.

M. Sharp: 0,47 p. 100. J'en viens au point suivant, vous permettez monsieur Brewin. J'avais l'intention, de présenter ici un argument. Comme chiffre d'ensemble, nous avons 0,73 p. 100 soit, comme vous devez le reconnaître, un grand progrès par rapport à notre position antérieure. Dans les cas d'urgence, beaucoup dépend de la nature de l'urgence, de nos possibilités d'y répondre sans restrictions vue la nature de ce que nous avons à fournir—et j'avoue franchement que nous envisageons un partage international équitable du fardeau.

Vous observerez dans le tableau qui vous a été remis la variation extrême, d'un pays à l'autre, du chiffre d'aide

[Text]

might be termed a per capita basis. Canada in this sort of a way comes out as a reasonably generous contributor, but not as generous as the United States, about as generous as the United Kingdom. I will not make invidious comparisons with the rest, but we stand as a reasonably generous contributor. We did not ask how much other people were going to contribute. We made a sort of an estimate about how much we could contribute and get to the refugees. Then we announced our contributions and we found that other people must have been making rather similar sort of calculations, because our contribution was not out of line. We are also prepared to do more just as soon as we know how best to do it. So I do not know how I can answer the question any more than I can say, when I look at the voluntary organizations, whether or not the responses there have been satisfactory.

• 1235

Mr. Brewin: I am not suggesting at this moment that our contribution, vis-à-vis that of other countries, is good or bad. My over-all fear is that the total response of the world community is inadequate. In matters of this sort have we worked out some rough percentage figures? Suppose we are asked to contribute to United Nations refugee expenses in the Middle East, do we bear a certain proportion of 4 per cent, 5 per cent, 6 per cent? In other words, is there any measuring stick of percentage, not in regard to other countries but in regard to total needs?

Mr. Sharp: I think in well-established organizations the answer is yes, a sort of pattern develops, and you sort of work toward what you consider to be your share of the burden. But when you get a situation that we are faced with now in India, with the Pakistani refugees, we have no guide. This is an enormous problem and we have never faced anything like this before. So every country is responding in turn to the appeals that are made. I do not know how it is going to work out eventually. I am sure that in the long run there will be some attempt to share the burden a bit and to decide what each country should contribute. But when I look at this list I realize that there is no pattern whatever.

Mr. Brewin: You would not say 10 per cent might be too much or 1 per cent too little, or anything like that?

Mr. Sharp: In the United Nations we pay 4 or 4½ per cent.

Mr. Brewin: Thank you. I have one very minor question. The Mayor of Toronto made an interesting statement the other day, that he had had his office call up the Department of External Affairs about a proposed replica of a refugee camp to arouse interest in this problem—I think it was to be installed in Nathan Square in Toronto—and that he received an answer back that it should be discouraged, because to do anything like this might irritate Pakistan. Do you know anything about that, or is that in accordance with the policy of the Department?

Mr. Sharp: I never heard of it. The representative of Pakistan is listening to us today and I doubt very much whether their Government would be so sensitive.

Mr. Brewin: I doubt it too. Mr. Chairman, there is another question that I am not going to ask the Minister about now but I would like to discuss it with him fully at some future time. In his whole paper there is no recognition of the problem of self-determination of peoples, which seems to

[Interpretation]

par habitant. On s'aperçoit que le Canada contribue plutôt généreusement, bien qu'un peu moins que les États-Unis, mais cela est comparable à la participation du Royaume-Uni. Je ne veux pas me livrer à des comparaisons plus poussées mais il n'en reste pas moins que nous nous affichons avec assez de générosité. Nous n'avons pas cherché à savoir combien les autres allaient contribuer. Nous avons évalué grosso modo ce que nous devions contribuer et faire parvenir aux réfugiés. Nous avons ensuite informé le public de nos contributions et constaté que d'autres pays arrivaient à des calculs à peu près identiques, et notre contribution n'était donc pas incongrue. Nous sommes également prédisposés à faire davantage et de notre mieux. Je ne vois donc pas comment je peux mieux répondre à la question qu'en disant, après avoir constaté la part accomplie par les organismes bénévoles, si oui ou non leur apport a été suffisant.

M. Brewin: Je n'insinue pas présentement que nos contributions, comparées à celles d'autres pays, sont suffisantes ou non. Ce que je crains, c'est que le secours mondial ne suffise pas à remédier à la situation. Avons-nous, en prévision de circonstance semblable, établi des moyens rudimentaires? Et si, disons qu'on nous demande de contribuer aux dépenses des Nations Unies à l'égard des réfugiés du Proche-Orient, anticipons-nous une participation de 4%, 5%, 6%? Autrement dit, avons-nous des mesures fixes d'après lesquelles le pourcentage est établi, non pas par rapport à la contribution d'autres pays mais en fonction des besoins généraux?

M. Sharp: Je dirais oui pour les organismes bien établis. Une modalité s'impose et l'effort tend vers ce qui semble être un juste partage du fardeau. Mais, lorsque se présente une situation comme celle qui existe actuellement en Inde, concernant les réfugiés du Pakistan, nous n'avons rien pour nous orienter. Le problème est magistral; c'est une situation à laquelle nous n'avons encore jamais eu à faire face. Chaque pays, tour à tour se prête donc dans toute la mesure du possible aux demandes. J'ignore quel en sera le résultat final. Je ne doute point qu'en fin de compte, on voudra répartir les obligations et décider ce que sera la part de chaque pays. En consultant cette liste, je n'y vois aucune modalité.

M. Brewin: Vous n'iriez pas jusqu'à dire que 10% serait peut être exagéré ou 1% trop peu, ou autre approximation de ce genre?

M. Sharp: Aux Nations Unies, nous payons 4% ou 4½%.

M. Brewin: Merci. J'ai une autre toute petite question. Le maire de Toronto a fait une déclaration intéressante l'autre jour, selon laquelle il avait demandé à son bureau de communiquer avec le ministère des Affaires extérieures en vue de l'établissement d'un camp de réfugiés simulé afin d'évaluer l'intérêt public. Il me semble qu'on devait l'installer à Nathan Square à Toronto et qu'on lui a répondu que le projet devait être découragé, car il était de nature à blesser les Pakistanais. En êtes-vous informés ou est-ce la politique du Ministère?

M. Sharp: Je n'en ai jamais entendu parler. Le représentant du Pakistan nous écoute aujourd'hui et je doute beaucoup que son gouvernement soit à ce point susceptible.

M. Brewin: J'en doute également. Monsieur le président, je ne poserais pas mon autre question au Ministre maintenant mais j'aimerais discuter de la question en détails avec lui en quelque autre occasion. Rien, dans son projet de loi ne fait état de l'autodétermination, qui se rattache quant à

[Texte]

me to come into this whole complex situation, and some day I would like to ask him a little bit about that and its application to a country where the democratically-elected members are no longer able to function at all.

The Chairman: With that question, which you did not ask, and perhaps the Minister is not going to have an opportunity of answering, we will go on to the next questioner. Before doing so may I say that it is quite apparent that we cannot conveniently have the meeting of the steering subcommittee after this meeting. Perhaps I could announce that the steering subcommittee will meet in my office, Room 451-S, after orders of the day, if that is reasonably convenient. It will be just for four or five minutes.

I have Mr. Macquarrie and Mr. Lachance.

• 1240

Mr. Lachance: There is going to be a problem because Mr. Brewin and I are on the Constitution Committee, and I definitely cannot be at both places at the same time.

The Chairman: This afternoon?

Mr. Lachance: Yes, this afternoon at three o'clock.

The Chairman: We will cancel that meeting of the steering subcommittee, and I will arrange some other time which is mutually convenient.

We still have on this second round Mr. Macquarrie, Mr. Lachance and Mr. Allmand. Mr. Lachance, you have to leave. Mr. Macquarrie, you had some questions.

Mr. Macquarrie: Yes, and I will be even more brief and succinct than usual, if possible. And the questions were not given to me by the Minister either!

It strikes me that there is a pattern to the list of donor countries and as a Commonwealth enthusiast I am delighted to see it, the group participation on the part of the Commonwealth members, and I welcome that.

Does the Minister have any view that within the Commonwealth context—and this gives the three, India, Pakistan and Canada, a common denominator—is there anything that can be done within that organization?

Mr. Sharp: Mr. Chairman, efforts were made and were not successful. So at the moment I do not think there is much chance. The Commonwealth was suggested as a possible—that a possible role as a mediator, and certain members of the Commonwealth offered their services, but nothing happened.

Mr. Macquarrie: You see no avenue there.

Mr. Sharp: Not at the moment at any rate.

Mr. Macquarrie: That is regrettable. There might be some misunderstanding in my mind, or in someone else's.

When you were talking with Mr. Forrestall, and in answering my questions, I think you referred, Mr. Minister, to the guerilla activity in East Pakistan as being a factor continuing the flow of refugees. Would it be the Indian government's point of view—and they are the people who receive them—that it is the activities of the Mukti Bahini now which are responsible for the flow of these people?

[Interprétation]

moi à cette question complexe, et j'aimerais un beau jour l'interroger un peu à ce sujet et apprendre de quelle façon cela s'applique à un pays où les représentants sont élus suivant un procédé démocratique mais ne sont plus libres d'exercer leurs fonctions.

Le président: Vu que vous n'aviez pas posé cette question, et que le Ministre n'a peut-être pas la chance d'y répondre, nous allons passer au suivant. Cependant, avant de le faire, j'aimerais ajouter qu'il est très évident qu'il ne sera pas facile de réunir le sous-comité de direction après cette séance. Je pourrais peut-être annoncer que le sous-comité de direction se réunira dans mon bureau, pièce 451-S, après avoir terminé notre agenda, si tant est que cela convienne. La réunion ne durera que quatre ou cinq minutes.

Nous allons entendre M. Macquarrie puis M. Lachance.

M. Lachance: Il y a toutefois une difficulté, car M. Brewin et moi faisons partie du comité sur la Constitution et je ne peux absolument pas être aux deux endroits à la fois.

Le président: Cet après-midi?

M. Lachance: Oui, cet après-midi à 15 heures.

Le président: Nous allons annuler cette réunion du sous-comité de direction et je fixerai une autre réunion à une heure pouvant convenir à tous.

Nous devons encore entendre, au second tour, M. Macquarrie, M. Lachance et M. Allmand. Monsieur Lachance, vous devez nous quitter. Monsieur Macquarrie, vous avez des questions à poser?

M. Macquarrie: Oui, et je vais être encore plus bref et plus précis que d'habitude, si la chose est possible. Et les questions ce n'est pas le Ministre qui me les a fournies.

Je suis frappé de voir que la liste des pays donateurs soit dressée selon un certain mode et, comme je suis un partisan enthousiaste du Commonwealth, je me réjouis de constater que les pays du Commonwealth contribuent en groupe et je m'en félicite.

Le Ministre conçoit-il qu'au sein du Commonwealth, qui place sur un même pied les trois États de l'Inde, du Pakistan et du Canada, une action commune puisse y être prise?

M. Sharp: Monsieur le président, nous l'avons essayé mais sans succès. La chose me semble donc des plus problématiques pour le moment. Le Commonwealth a été mentionné comme médiateur possible et certains de ses membres se sont proposé, mais cela est resté lettre morte.

M. Macquarrie: Vous ne voyez aucune ouverture de ce côté?

M. Sharp: Pas pour le moment, du moins.

M. Macquarrie: C'est regrettable. Cela peut laisser un doute dans le mien comme dans d'autres esprits.

Au cours des propos que vous avez échangés avec M. Forrestall, et en réponse à mes questions, il me semble que vous avez mentionné, monsieur le Ministre, l'activité du maquis au Pakistan oriental comme étant un facteur dans l'accroissement du nombre de réfugiés. Le gouvernement indien est-il d'avis, et c'est l'Inde qui les reçoit, que ce sont présentement les activités du Mukti Bahini qui pressent la fuite de ces gens?

[Text]

Mr. Sharp: I was not expressing the view of the Indian government. I was expressing a personal view on the information I have now as to one of the factors that is causing the continuing flow of the refugees.

Mr. Macquarrie: Then I presume you do talk frequently with the Indian government.

Mr. Sharp: Yes.

Mr. Macquarrie: You do not know their view on this.

Mr. Sharp: At any rate, they should express their own view, not me.

Mr. Macquarrie: I wonder where we get our information if we do not get it from the Indian government, where these Pakistani refugees are going.

Mr. Sharp: There are others, other than government, who can give information. We have our own representatives.

Mr. Macquarrie: This is very interesting. In the days ahead I would like to have it developed.

Finally, I have one more question, sir. We are counselling the Indians in the direction of patience. I say it is easier to counsel that from this distance than to abide by it from theirs. Considering that the Indian government is still providing about two-thirds of the underwriting for this terrible burden, some day this must come out of the Indian people through increased taxation or deprivation or increased unemployment. How long can the Indian government exercise patience?

Mr. Sharp: I think, Mr. Chairman, that this is the central question. It is very difficult to conceive of this situation continuing indefinitely. That is the point Mr. Macquarrie is making, and it is one that I would agree with.

Mr. Macquarrie: It is where we all get depressed when we get to that point.

Mr. Sharp: Yes, we do.

Mr. Macquarrie: Thank you very much.

The Chairman: There are questions from Mr. Lachance and Mr. Allmand. Mr. Lachance.

Mr. Lachance: I have no questions, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, I forgot to ask this question when I was on my last round.

Mr. Sharp, with respect to your proposal that new means must be found for the resolution of conflict, have you asked officials in your department to work on this matter? Do you have people in the Department of External Affairs who have tried to develop proposals for this new type of means to solve these problems?

You also mentioned in answer to a question that we must reconsider the limits of national sovereignty. I think it was in answer to a question on this point. I am wondering if you are trying to develop something on this within the department.

• 1245

[Interpretation]

M. Sharp: Je ne me prononce pas au nom du gouvernement indien. J'ai exprimé une opinion personnelle, fondée sur les renseignements que je possède, concernant un des facteurs dont découle le flot continu de réfugiés.

M. Macquarrie: Je présume que vos échanges avec le gouvernement indien sont fréquents.

M. Sharp: Oui.

M. Macquarrie: Et vous ne savez pas ce qu'ils pensent de cette question?

M. Sharp: De toute manière, il lui appartient d'exprimer ses vues et non à moi.

M. Macquarrie: Je me demande d'où nous pouvons tirer nos renseignements si ce n'est du gouvernement indien auprès duquel les Pakistanais cherchent refuge.

M. Sharp: Il y a d'autres sources d'information que le gouvernement. Nous avons nos propres représentants.

M. Macquarrie: Ah, très intéressant. J'aimerais qu'on en parle davantage au cours des prochains jours.

J'ai une dernière question à poser. Nous engageons les Indiens à la patience. J'estime qu'il est plus facile de donner ce conseil à distance que pour eux de s'y conformer de loin. Vu que le gouvernement indien assume encore près des deux tiers de ce fardeau accablant, ce serait, en définitive, les Indiens qui devront en assumer le coût, en payant des surcharges d'impôt ou en se privant ou en subissant les conséquences du chômage. Pendant combien de temps encore le gouvernement indien doit-il prendre patience?

M. Sharp: Il me semble, monsieur le président, que c'est là le nœud de la question. On ne peut concevoir que cette situation dure indéfiniment. C'est ce que M. Macquarrie veut nous faire comprendre et j'abonde dans son sens.

M. Macquarrie: C'est le point qui nous concerne tous.

M. Sharp: Oui, en effet.

M. Macquarrie: Merci beaucoup.

Le président: M. Lachance et M. Allmand ont des questions à poser. Monsieur Lachance.

M. Lachance: Je n'ai pas de questions à poser, monsieur le président.

Le président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur le président, j'ai oublié de poser cette question à mon tour précédent.

Monsieur Sharp, à propos de votre suggestion relative à la nécessité de trouver de nouveaux moyens pour résoudre le conflit, avez-vous demandé à vos responsables d'étudier la question? Avez-vous le personnel voulu au ministère des Affaires extérieures pour élaborer des recommandations suggérant ces nouveaux moyens propres à résoudre ce problème?

Vous avez également mentionné, en réponse à une question, que nous devons remettre en question les limites de la souveraineté nationale. Il me semble que c'était en réponse à une question s'y rapportant. Je me demande si vous êtes

en train de mettre au point un certain plan d'action sur cette question dans votre ministère?

[Texte]

Mr. Sharp: Mr. Chairman, if I may venture an opinion, this is not a problem for officials but for politicians and it is of continuing concern, I think, to all those who have responsibility in government to be thinking about this problem because some of these internal problems do spill over and produce international problems. This is the problem that is concerning many of us.

There are domestic problems that are domestic problems and it would be quite nonproductive to have them introduced into an international forum, but there are internal problems that become so serious that they spill over and have international aspects. It is those that we should be concerned about. At the moment, since the overriding principle of the United Nations has been the inadmissibility of interference in internal affairs, then one is estopped from dealing with them.

I am expressing the view that in the future we shall have to learn how to deal with these conflicts that do have an international aspect, that spill over. As I was saying to Mr. Brewin, we now feel that we can express views about internal problems in other countries that offend human rights. This has become an overriding principle that overrides the principle of national sovereignty. This is not admitted by the countries that are criticized; nevertheless it is accepted within the United Nations as a valid principle. I am just saying—and I am talking in very philosophical terms—that it is in this direction that we must be thinking of moving.

Mr. Allmand: Mr. Sharp, in the General Assembly last year a resolution was passed requesting member countries to submit proposals for charter reforms to the Secretary General by July of 1972, I think it was. It seems to me that this question that you are philosophizing about—and a lot of people are philosophizing about—has been moved one step forward in view of the fact that the General Assembly has asked for proposals on charter reform and I was wondering, therefore, in view of the statement that you made, whether you are asking our officials to think about proposals for charter reform so that the United Nations could act or there might be a way of solving these problems in a new way. I hope this will be done. Perhaps that resolution of the General Assembly will give us an opening to put forward some proposals which would deal with the very questions that you have asked yourself in this report.

Mr. Sharp: Mr. Chairman, I can only repeat what I said before. This is not a technical question, it is a question for politicians to be thinking about. We have to remember that it is those of us who have been elected by our constituencies who have to think in terms of whether we would like other countries to interfere in our affairs and on what conditions. So, as I say, this is a question of overriding political concern. It is not a technical problem, in my view. The United Nations is not a world government and it shows no signs of becoming one, but I think we are beginning to make a bit of progress in establishing some universal principles. I am one of those people who believe that the process should be encouraged.

Mr. Allmand: Thank you.

The Chairman: Mr. Minister, you will no doubt be relieved to know that that completes the questions for this morning. I think the extent of the questioning and the time we have taken indicates how interested our members have been in the presentation and on their behalf I would like to thank you and your officials for being with us this morning.

[Interprétation]

M. Sharp: Monsieur le président, si je puis me permettre d'émettre une opinion, ce n'est pas un problème pour les haut fonctionnaires mais pour les politiciens et il préoccupe constamment, je crois, tous ceux qui ont une certaine responsabilité au sein du gouvernement car certains de ces problèmes internes peuvent aisément s'étendre et prendre une envergure internationale. C'est ce qui inquiète plusieurs d'entre nous.

Il y a des problèmes internes qui ne sont que des problèmes internes et il serait vain de les amener sur la scène internationale; mais il y a des problèmes qui deviennent tellement graves qu'ils débordent du cadre national et prennent des aspects internationaux. C'est de ceux-là qu'il faut nous préoccuper. A l'heure actuelle, étant donné que le principe premier des Nations Unies est la non-ingérence dans les affaires internes, on ne doit pas s'en occuper.

Je crois qu'à l'avenir, nous devons apprendre à traiter des conflits d'aspect international, qui débordent du cadre national. Comme je le disais à M. Brewin, nous croyons pouvoir prendre position face aux problèmes internes des autres pays lorsqu'ils portent atteinte aux droits de l'homme. C'est devenu un principe essentiel qui transcende le principe de la souveraineté nationale. Les pays critiqués ne l'admettent pas. Néanmoins, on l'accepte au sein des Nations Unies comme un principe valable. Je dis simplement, et je parle en termes purement théoriques, que nous devons songer à nous orienter dans cette voie.

M. Allmand: Monsieur Sharp, à l'Assemblée générale de l'an dernier, on a adopté une résolution demandant aux pays-membres de présenter au Secrétaire général, avant juillet 1972, des projets de réforme concernant la charte. Il me semble que cette question dont vous parlez tant et dont on parle tant a progressé puisque l'Assemblée générale a demandé qu'on émette des propositions en vue de réformer la charte et, par conséquent, étant donné votre déclaration, est-ce que vous demandez à vos collaborateurs de songer à des propositions en vue de réformer la charte de telle sorte que les Nations Unies puissent agir ou qu'il puisse y avoir un moyen de résoudre ces problèmes d'une façon différente. J'espère que cela se fera. Peut-être que la résolution adoptée par l'Assemblée générale nous permettra de présenter certaines propositions au sujet des questions que vous avez soulevées vous-même dans ce rapport.

M. Sharp: Monsieur le président, je ne peux que répéter que ce que j'ai déjà dit. Ce n'est pas une question d'ordre technique, c'est une question à laquelle doivent songer les politiciens. Nous ne devons pas oublier que c'est à nous, qui avons été élus, de nous demander si nous aimerions que d'autres pays interviennent dans nos affaires et sous quelles conditions. Ainsi donc, comme je l'ai dit, c'est une question d'ordre purement politique. Ce n'est pas un problème technique, à mon avis. Les Nations Unies ne constituent pas un gouvernement mondial et ne semblent pas en voie de le devenir mais je crois que nous commençons à progresser dans l'établissement de certains principes universels. Je suis l'un de ceux qui croient à ce progrès.

M. Allmand: Merci.

Le président: Monsieur le ministre, vous serez sans doute heureux d'apprendre que cela met fin aux questions pour ce matin. Je crois que le nombre des questions et le temps que nous y avons passé, indiquent à quel point nos députés ont été intéressés par votre déclaration et en leur nom, j'aimerais vous remercier, ainsi que vos collaborateurs, d'être parmi nous ce matin.

[Text]

We will now adjourn until Tuesday, October 19, at 9.30 a.m., when we will hear a number of representatives of the various relief organizations that are working with the refugees in this area.

Meeting adjourned.

[Interpretation]

Nous ajournons maintenant jusqu'au mardi 19 octobre à 09 h. 30. Nous entendrons un certain nombre de représentants des différents organismes de secours qui œuvrent auprès des réfugiés de cette région.

La séance est levée.

APPENDIX "EE"

TABLE 1

October 5, 1971.

Summary of Canadian contributions for relief of Pakistan refugees in India and population in East Pakistan	
For refugees	
Canadian Government	\$4,335,400
Provincial Governments	370,000
Combined Appeal for Pakistan Relief—Other Voluntary Agencies	1,606,438
Total	\$6,311,838
For population in East Pakistan	
Canadian Government	\$7,500,000*

*See note Table 4

TABLE 2

October 5, 1971.

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR RELIEF OF PAKISTANI REFUGEES IN INDIA

A. Government of Canada

Rapeseed to produce edible oil	
—shipped July 7	\$1,250,000
—shipped August 30	1,240,000
	2,490,000

UNHCR

—being disbursed through UNICEF, WFP, and WHO for food, shelter and medical supplies	370,000
—announced July 26 (\$350,000 UNICEF, \$50,000 WHO)	400,000
	770,000

Canadian Red Cross

—being channelled through the League of Red Cross Societies for medicine, shelter and clothing	150,000
—League of Red Cross Societies (announced July 26)	100,000
	250,000

Oxfam of Canada

—for food, clothing and medical facilities	150,000
--	---------

Canadian Church Groups

—for food, clothing, medicine: Mennonite Central Committee \$50,000, Canadian Council of Churches \$40,000, Canadian Catholic Organization for Development and Peace \$40,000, Canadian Lutheran World Relief \$40,000, Unitarian Services Committee \$40,000	210,000
---	---------

APPENDICE «EE»

TABLEAU 1

Le 5 octobre 1971

Tableau récapitulatif des contributions canadiennes visant à secourir les réfugiés pakistanais en Inde et la population demeurée au Pakistan oriental	
Réfugiés	
Gouvernement canadien	\$4,335,400
Gouvernements provinciaux	370,000
Campagne collective d'aide aux Pakistanais—Autres organismes bénévoles	1,606,438
Total	\$6,311,838
Population du Pakistan oriental	
Gouvernement canadien	\$7,500,000*

*Se reporter au renvoi du Tableau 4

TABLEAU 2

Le 5 octobre 1971

Tableau récapitulatif des contributions canadiennes visant à secourir les réfugiés pakistanais en Inde

A. Gouvernement du Canada

Graines de colza pour la production d'huile comestible	
—envoi du 7 juillet	\$1,250,000
—envoi du 30 août	\$1,240,000
	\$2,490,000

HCR

—Contributions accordées au FISE, au PAM et à l'OMS pour la nourriture, l'asile et les soins médicaux nécessaires	
—annonce du 26 juillet (FISE, \$350,000; OMS, \$50,000)	400,000
	770,000

Société canadienne de la Croix-Rouge

—Contributions accordées à la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge pour les médicaments, l'asile et la nourriture nécessaires	150,000
—Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge (annonce du 26 juillet)	100,000
	250,000

OXFAM—Canada

—pour la nourriture, les vêtements et les soins médicaux nécessaires	150,000
--	---------

Groupes religieux du Canada

—pour la nourriture, les vêtements et les médicaments: Comité central des Mennonites, \$50,000; Conseil canadien des Églises, \$40,000; Office catholique canadien pour le développement et la paix, \$40,000; Canadian Lutheran World Relief, \$40,000; Unitarian Services Committee, \$40,000	210,000
---	---------

Canadian Armed Forces	
—transport of ambulances, blankets, clothing, shelter material in 12 aircraft	285,400*
World Vision of Canada	40,000
CARE of Canada	40,000
Combined Appeal for Pakistani Relief (CAPR)	100,000
Total Canadian Federal Government Contribution	\$4,335,400

*Represents actual costs to the Department of National Defence for 2 flights Hercules aircraft and 10 flights by 707 aircraft. Cost for chartering commercial aircraft for same flights would be in excess of \$500,000.

Forces armées canadiennes	
—transport d'ambulances, de couvertures, de nourriture et de matériel d'abri effectué par douze avions	285,400*
World Vision of Canada	40,000
CARE—Canada	40,000
Campagne collective d'aide aux Pakistanais (CAPR)	100,000
Somme totale des contributions du Gouvernement fédéral canadien	\$4,335,400

*Le montant représente les dépenses réelles qu'occasionne au ministère de la Défense nationale deux vols d'un appareil de type Hercules et dix vols d'avions 707. Le coût des mêmes vols dans des avions commerciaux nolisés dépasserait \$500,000.

TABLE 3

October 5, 1971.

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR RELIEF OF PAKISTANI REFUGEES IN INDIA

B. Provincial Governments

Government of Ontario	
—ambulances and medical equipment, shelter	\$ 145,000
Government of Saskatchewan	
—rapeseed to supplement food requirements (shipped on same ship as CIDA rapeseed which left Vancouver July 7)	100,000
Government of British Columbia	
—donated to Canadian Save the Children Fund	100,000
Government of Manitoba	
—donated to Combined Appeal for Pakistani Relief	25,000
Total Canadian Provincial Governments' Contribution	\$ 370,000

TABLEAU 3

Le 5 octobre 1971

Tableau récapitulatif des contributions canadiennes visant à secourir les réfugiés pakistanais en Inde

B. Gouvernements provinciaux

Gouvernement de l'Ontario	
—ambulances, matériel médical et abris	\$145,000
Gouvernement de la Saskatchewan	
—graines de colza destinées à compléter les besoins en nourriture (envoi effectué à bord du bateau qui a expédié les graines de colza fournies par l'ACDI et a quitté Vancouver le 7 juillet)	100,000
Gouvernement de la Colombie-Britannique	
—don offert à la Société canadienne d'aide à l'enfance	100,000
Gouvernement du Manitoba	
—don offert à la Compagne collective d'aide aux Pakistanais (CAPR)	25,000
Somme totale des contributions offertes par les gouvernements provinciaux du Canada	\$370,000

TABLE 4

October 5, 1971.

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR
RELIEF OF CIVILIAN POPULATION OF
EAST PAKISTAN

A. Government of Canada

Wheat to be distributed through the World Food Programme	\$7,000,000*
Local costs for United Nations Relief Programme	500,000
Total Canadian Federal Government Contribution	\$7,500,000

*This is from normal CIDA food aid allocated to all of Pakistan. The Government of Pakistan has agreed that it be channelled to East Pakistan and be distributed by the World Food Programme.

TABLEAU 4

Le 5 octobre 1971

Tableau récapitulatif des contributions canadiennes
visant à secourir les citoyens du Pakistan oriental

A. Gouvernement du Canada

Blé devant être distribué par l'entremise du Programme alimentaire mondial	\$7,000,000*
Dépenses locales pour la mise en œuvre du Programme de secours des Nations Unies	500,000
Somme totale des contributions du Gouvernement fédéral du Canada	\$7,500,000

*Ce montant constitue la quantité normale de fonds affectés à l'aide alimentaire par l'ACDI à tout le Pakistan. Le gouvernement du Pakistan a accepté que les fonds soient canalisés dans le secteur oriental du pays et qu'ils soient distribués par l'entremise du Programme alimentaire mondial.

TABLE 5

September 28, 1971.

COMBINED APPEAL FOR PAKISTANI RELIEF

Canadian Catholic Organization for Development and Peace (CCODP)	\$ 203,029.04
Canadian Red Cross Society	31,493.94
Canadian UNICEF Committee	36,900.15
CARE of Canada	61,350.49
Canadian Save the Children Fund	10,679.76
OXFAM of Canada	341,041.05
UNHCR	380.00
World Vision	72,250.00
Canadian Council of Churches	
Council	5,259.98
Anglican	55,000.00
Baptist	13,000.00
Lutheran	25,000.00
Presbyterian	18,107.37
Salvation Army	2,844.49
United	125,175.65
Donations to CAPR Central Fund (Includes Ottawa canvass of \$24,238.60)	367,506.38
TOTAL	\$1,369,020.12

OTHER VOLUNTARY AGENCIES NOT
PART OF CAPR

Mennonite Central Committee	120,000.00
Unitarian Service Committee	117,418.00

TOTAL CANADIAN VOLUNTARY
AGENCIES

\$1,606,438.12
(ABOVE FIGURES DO NOT INCLUDE FEDERAL GOVERNMENT DONATIONS TO CAPR, ITS MEMBERS, OR OTHER VOLUNTARY AGENCIES)

TABLEAU 5

Le 5 octobre 1971

Campagne collective d'aide aux Pakistanais

Office catholique canadien pour le développement et la paix (CCODP)	\$ 203,029.04
Société canadienne de la Croix-Rouge	31,493.94
Comité canadien du FISE	36,900.15
CARE-Canada	61,350.49
Société canadienne d'aide à l'enfance	10,679.76
OXFAM—Canada	341,041.05
HRC	380.00
World Vision	72,250.00
Conseil canadien des Églises	
Conseil	5,259.98
Église anglicane	55,000.00
Église baptiste	13,000.00
Église luthérienne	25,000.00
Église presbytérienne	18,107.37
Armée du Salut	2,844.49
Église Unie	125,175.65
Donations faites au Fonds central du CAPR (comprend la campagne d'Ottawa, au cours de laquelle ont été recueillis \$24,238.60)	367,506.38

Total \$1,369,020.12

Autres organismes bénévoles indépendants du CAPR

Comité central des Mennonites	120,000.00
Unitarian Service Committee	117,418.00

Somme totale des contributions faites par des organismes bénévoles canadiens \$1,606,438.12

(Les chiffres figurant ci-dessus ne comprennent pas les donations faites par le Gouvernement fédéral au CAPR, à ses membres ou à d'autres organismes bénévoles)

EAST PAKISTANIS IN INDIA
STATUS OF CONTRIBUTIONS THROUGH
THE UN SYSTEM
SITUATION AS OF SEPTEMBER 8, 1971

Le 5 octobre 1971

Est-Pakistanaïs en Inde

État des contributions faites dans le cadre du système
des Nations Unies—Résultat obtenu le 8 septembre 1971

DONOR GOVERNMENTS	PLEDGED	Gouvernements donateurs	Engagements
Argentina	\$ 240,000.00	Argentine	\$ 240,000.00
Australia	560,035.84	Australie	560,035.84
Austria	99,789.58	Autriche	99,789.58
Barbados	2,500.00	Barbade	2,500.00
Belgium	200,000.00	Belgique	200,000.00
Botswana	7,000.00	Botswana	7,000.00
Canada	3,558,415.83	Canada	3,558,415.83
Ceylon	336,134.45	Ceylan	336,134.45
Chile	3,000.00	Chili	3,000.00
Cyprus	11,999.64	Chypre	11,999.04
Denmark	666,666.67	Danemark	666,666.67
Fiji	5,000.00	Fidji	5,000.00
Finland	477,783.09	Finlande	477,783.09
France	1,739,130.44	France	1,739,130.44
Germany (Fed. Rep.)	4,711,057.31	Allemagne (Rép. féd.)	4,711,057.31
Ghana	25,000.00	Ghana	25,000.00
Guyana	5,180.00	Guyane	5,180.00
Iceland	2,843.14	Islande	2,843.14
Iran	183,606.56	Iran	183,606.56
Ireland	215,982.72	Irlande	215,982.72
Jamaica	12,745.10	Jamaïque	12,745.10
Japan	5,000,000.00	Japon	5,000,000.00
Korea (Rep. of)	5,000.00	Corée (Rép.)	5,000.00
Liberia	20,000.00	Libérie	20,000.00
Libya	100,000.00	Libye	100,000.00
Liechtenstein	4,901.96	Liechtenstein	4,901.96
Malaysia	13,071.90	Malaisie	13,071.90
Mauritius	50,000.00	Maurice	50,000.00
Nepal	2,450.96	Népal	2,450.96
Netherlands	423,864.41	Pays-Bas	423,864.41
Norway	1,990,560.00	Norvège	1,990,560.18
Philippines	100,000.00	Philippines	100,000.00
San Marino	1,602.56	San Marin	1,602.56
Senegal	7,194.24	Sénégal	7,194.24
Singapore	13,147.08	Singapour	13,147.08
Spain	42,857.00	Espagne	42,857.00
Swaziland	1,999.90	Swaziland	1,999.90
Sweden	4,500,584.49	Suède	4,500,584.49
Switzerland	1,490,196.08	Suisse	1,490,196.08
Tanzania	8,403.36	Tanzanie	8,403.36
Thailand	12,300.00	Thaïlande	12,300.00
Tonga	250.00	Tongo	250.00
Trinidad and Tobago	10,058.44	Trinité et Tobago	10,058.44
Uganda	14,005.60	Ouganda	14,005.60
U.K.	7,199,403.06	Royaume-Uni	7,199,403.06
U.S.A.	70,500,000.00	États-Unis	70,500,000.00
Yugoslavia	20,000.00	Yougoslavie	20,000.00
UN Agencies:		Organismes de l'ONU	
UNHCR	500,000.00	HCR	500,000.00
UNICEF	600,000.00	FISE	600,000.00
WHO	155,000.00	OMS	155,000.00
WFP	3,097,280.00	PAM	3,097,280.00
TOTAL	\$109,775,893.53	Total	\$109,775,893.53

APPENDIX "FF"

July 19th, 1971.

Report to the Canadian Government of Messrs. A. Brewin, G.C. Lachance and H. Macquarrie M.P.'s, following fact finding mission in India and Pakistan

The major reason for going to India was to see at first hand the plight of the East Pakistan refugees who have been moving in such vast numbers across the border into India. It was our belief that the immense task of coping with this great influx of people should not be borne by India alone. We return more than ever convinced that the humanitarian issue is one of international concern and that generous effective assistance in looking after these unfortunate millions should be provided by the world community without delay.

While Canadian government and non-governmental agencies have helped, it is our fervent hope that a much greater measure of assistance will be forthcoming. We shall so recommend to our government, our parties, and the people of Canada. Having seen at first hand the immensity of the tragedy and the magnitude of the problem we could not do otherwise.

From our visits to camps, our interviews with the refugees and discussions with those bearing the responsibility of caring for these millions of people, we developed a high regard for the manner in which the Indian government is coping with this immense problem. Considering the magnitude of the task, India's efforts have indeed been remarkable and deserving of highest commendation.

Under any circumstances the provision of food and shelter for six million people would be an almost insuperable challenge to any country. Against the background of the difficulties created by terrain, weather and general climatic conditions the problem now faced by India is monumental in its immensity.

One matter very much in dispute was as to whether, the flow of refugees had ceased or whether, as we were told in India, the flow continued albeit on a somewhat reduced level.

On this point all that we are able to say is that near the borders between East Pakistan and West Bengal we, ourselves, saw and spoke to people trudging along the road who told us that they had walked for ten days to get across the border which they had crossed within the last twenty-four hours.

The Indians told us that the number of refugees who had crossed had increased while we were there from 6.4 million to 6.8 million.

In West Bengal we toured many individual camps each with a population of 10,000 to 100,000 thousand, larger than many Canadian towns and cities. To provide on short notice the basic necessities shelter, food, medical and sanitary services is a strain on the administrative capacity of any country. While in two busy days in the Calcutta and the North Bengal regions we saw many camps and thousands of people. We realize that time permitted us to view only a small portion of the refugee population.

APPENDICE «FF»

Le 19 juillet 1971.

Rapport de Messieurs A. Brewin, G.C. Lachance, et H. Macquarrie, députés, faisant suite à leur visite en Inde et au Pakistan.

La raison principale de notre voyage en Inde consistait à avoir une vue directe de la condition pitoyable des réfugiés du Pakistan oriental qui ont franchi en masse la frontière de l'Inde. Nous pensions que la lourde tâche de faire face à cette affluence ne devrait pas retomber sur l'Inde seule. Nous revenons plus que jamais convaincus que ce problème humanitaire en est un qui concerne toutes les nations et que la communauté mondiale devrait fournir sans délai une aide efficace et généreuse pour aider ces millions de malheureux.

Il est vrai que les organismes du gouvernement canadien et autres organismes privés ont déjà fourni une aide appréciable; toutefois, nous souhaitons ardemment qu'une aide plus considérable encore sera fournie. C'est notre recommandation à notre gouvernement, à nos partis, et au peuple canadien. Ayant vu de très près l'immensité de la tragédie et l'envergure du problème, nous ne pouvions agir autrement.

Les visites que nous avons faites aux camps, nos interviews avec les réfugiés, et les discussions que nous avons eues avec ceux qui ont la responsabilité de prendre soin de ces millions de personnes, ont fait naître chez nous une haute estime pour la manière avec laquelle le gouvernement de l'Inde s'acquitte de ce grave problème. Étant donné l'immensité de la tâche à accomplir, les efforts de l'Inde ont été remarquables et méritent les plus grandes louanges.

Quelles que soient les circonstances, nourrir et abriter six millions de personnes est une tâche presque insurmontable pour n'importe quel pays. Étant donné les difficultés de terrain, le temps et les conditions atmosphériques générales, le problème que doit affronter l'Inde actuellement est absolument colossal.

Une affaire très controversée était celle de savoir si le flot de réfugiés avait cessé, ou, si comme on l'a dit en Inde, celui-ci continue, quoique sur une échelle réduite.

Sur ce point, tout ce que nous pouvons dire, c'est que près de la frontière entre le Pakistan Oriental et le Bengale de l'Ouest nous avons vu des gens auxquels nous avons parlé, alors qu'ils achevaient sur la route, et ceux-ci nous ont dit qu'ils avaient marché pendant dix jours avant de franchir la frontière, ce qu'ils venaient de faire au cours des dernières vingt-quatre heures.

Les Indiens nous ont dit que le nombre de réfugiés qui avaient franchi la frontière avait augmenté pendant notre séjour et que le chiffre total était passé de 6 millions 140,000 personnes à 6,800,000 personnes.

Dans l'Ouest du Bengale, nous avons visité de nombreux camps individuels contenant de 10,000 à 100,000 réfugiés, plus grands par conséquent que de nombreuses villes ou agglomérations canadiennes. Fournir à bref délai les nécessités de base, la nourriture, l'abri, les services médicaux et sanitaires, constitue une tension pour l'administration de n'importe quel pays. Au cours de deux journées bien remplies, dans les régions de Calcutta et du Bengale du Nord, nous avons vu de nombreux camps et des mil-

Considering the extent of the burden upon India's economy it is not surprising that her leaders affirm that their country cannot for long sustain or retain these millions of people and that their return to their homeland must be brought about.

Initially, when the number of refugees in India was between one and two million, the Indian Government estimated that the total requirement to keep the refugees on a minimal standard of existence and shelter for 6 months would be 150 million dollars. It was at this time that the Canadian Government pledged an initial amount of 2 million dollars.

We are now told a revised figure has been prepared and approved by the United Nations authorities. This figure estimates the 6 months expenditure for the now nearly seven million refugees at 400 million dollars.

It is obvious that Canada and other nations will have to increase the scale of their giving if the burden on India is to be relieved. We recommend that Canada should now increase the provisional figure of its commitment to direct relief to five million dollars.

From our inquiries of many of the refugees it is clear that the great exodus of people was prompted by fear. We were given many sad and depressing accounts of violent actions by the West Pakistan military forces and other groups—many reported their homes burned, members of their families put to death and other incidents which led them to flee in terror to sanctuary across the Indian border.

Although mindful of the dangers of any effort to oversimplify a complex situation it would appear that unless there is established in East Pakistan an administration which the refugees do not regard with fear they will not voluntarily return to their homes. It would be unthinkable that India or any other authority should force them back at gun point. Therefore the political and administrative situation within Pakistan becomes germane to the situation.

While it has been a long-held contention that a nation's political structure is an internal matter the massive outflow of Pakistani citizens upon the soil of another state gives the question an international dimension which cannot be gainsaid.

Already some members of the world community have sought to put pressure upon Pakistan to withdraw martial law in East Pakistan and to make accommodation with the political party which won such an overwhelming electoral victory in the recent election. Consideration is also being given to terminating all economic aid to Pakistan and as in the case of Canada the shipment of arms to Pakistan is being stopped.

Whether these and other such acts of pressure will be effective is not certain. History records some significant and painful failures of such techniques of international persuasion.

liers de gens, et nous nous rendons compte qu'étant donné notre temps limité, nous n'avons vu qu'une faible partie des réfugiés.

Étant donné la charge immense que cela impose à l'économie de l'Inde, il n'est pas surprenant que ses chefs affirment que leur pays ne pourra pas nourrir ou conserver ces millions de gens encore longtemps et qu'il faudra qu'on assure leur retour dans leur pays natal.

Au début, quand le nombre des réfugiés en Inde variait de un à deux millions, le gouvernement indien avait estimé que le coût total pour assurer aux réfugiés un niveau minimum de subsistance et d'abri pendant six mois s'élèverait à 150 millions de dollars. C'est alors que le gouvernement canadien s'est engagé pour un montant initial de 2 millions de dollars.

On nous dit maintenant qu'un chiffre révisé a été préparé par les autorités des Nations Unies. D'après le chiffre, le coût de subsistance des réfugiés qui sont maintenant presque sept millions s'établit à 400 millions de dollars.

Il est évident que le Canada, et d'autres nations, devront augmenter leur aide si l'on veut soulager l'Inde de son fardeau. Nous recommandons que le Canada augmente maintenant le chiffre provisoire de son aide directe et le fasse passer à cinq millions de dollars.

Il ressort de nos enquêtes auprès de nombreux réfugiés que la peur a été l'origine de cet exode massif. On nous a fait des récits bouleversants et tristes de violences perpétrées par les forces armées du Pakistan de l'Ouest et par d'autres groupes; de nombreux réfugiés ont dit que leurs maisons avaient été incendiées, les membres de leur famille assassinés, et on parle d'autres incidents qui ont été à l'origine de leur fuite vers le sanctuaire qui se trouve au-delà de la frontière avec l'Inde.

Bien qu'il soit dangereux de simplifier à outrance une situation complexe, il semble que de leur propre gré les réfugiés ne voudront pas retourner chez eux à moins que soit établi au Pakistan Oriental un gouvernement qu'ils ne considèrent pas avec terreur. Il est impossible que l'Inde, ou toute autre autorité, les force à retourner sous la menace des armes. La situation politique et administrative à l'intérieur du Pakistan en dépend donc.

Alors qu'il est depuis longtemps admis que la structure politique d'une nation est une affaire interne, le déferlement massif de citoyens pakistanais sur le sol d'un autre état donne à cette question une dimension internationale indéniable.

Des membres de la communauté internationale ont déjà cherché à exercer des pressions sur le gouvernement pakistanais afin qu'il retire la loi martiale sur le territoire du Pakistan Oriental et qu'il en vienne à un arrangement avec le parti politique qui a remporté une victoire électorale si éclatante aux dernières élections. On étudie également la possibilité de mettre fin à toute aide économique au Pakistan et, pour le cas du Canada, l'expédition d'armes au Pakistan a été suspendu.

Il n'est pas certain que de telles mesures soient efficaces. L'histoire nous apprend certains échecs éloquentes et douloureux de cette technique de persuasion internationale.

In India one is overborne and traumatized by the magnitude of the sorrow and suffering of so many people. In Pakistan there are also elements of the tragic which are almost equally painful and depressing. The president's call for democratic elections and a popularly constituted constitution a few months ago opened great new opportunities for democratic growth in Pakistan. By all accounts the election was conducted properly and efficiently with a high degree of popular participation. That all the bright prospects for democracy throughout Pakistan and of the possibilities of adjustment of East Pakistan grievances should wither just before fruition is a source of profound regret to all who wish well to Pakistan.

At the present time, in the aftermath of the collapse of the planned constitutional changes, there are obviously great strains upon the Pakistan economy not to mention its social structure.

While recognizing that recent events may well prompt reconsideration of the question of overall aid programs it is not our view that a total cessation of aid to Pakistan by Canada would be an appropriate or useful response to the present situation. Although still affirming that immediate effective aid to the millions of refugees must be our highest priority we must not forget the needs of the many East Pakistan residents who remain in that troubled land. The prospects of serious economic problems and food shortage in the near future are serious enough to prompt us to look with compassion upon the needs of these people. It would seem realistic and commendable if Canadian aid could be channeled to the people of East Pakistan who are victims of the existing situation.

Great emphasis has been naturally put on the immense tragedy of the refugees who left Pakistan and have gone to West Bengal. This has occupied the centre of attention on the world stage. It is our view, however, that a tragedy of comparable proportions is building up in East Pakistan.

Inter Agency Committee on Relief Rehabilitation Department of the government of Pakistan has furnished a report to the United Nations dated 4th July. This emphasized that there would be a food gap in East Pakistan in 1971 and 1972 of two million tons. What was urgently needed was an international commitment of 250 thousand tons of food grains. In addition the report urged the necessity for the gift of 100 thousand tons of edible oil.

External funds would also be required for medical supplies to rehabilitate citizens returning from India. One of the most urgent needs is 15 coasters to repair damage to the transportation system to enable food to be taken from the ports to where it was needed.

Recently Senator E. Kennedy released a U.S. Aid Report following a field study made from June 3 to June 21 in East Bengal which expected serious food shortages in many areas by August 1.

As senator Edward Kennedy said "Unless emergency measures are taken immediately, millions of innocent people will die of hunger". For this reason we recommend an immediate commitment by Canada of substantial sums to meet this need in East Pakistan.

En Inde, l'ampleur de la désolation et de la souffrance de tant de personnes est bouleversante et traumatisante. Il y a également au Pakistan des témoignages de la tragédie qui sont douloureux et déprimants. Il y a quelques mois, l'appel du Président en vue de la tenue d'élections démocratiques et de l'organisation populaire d'une constitution a ouvert de nouveaux horizons à la démocratie au Pakistan. De l'avis général, les élections se sont déroulées dans l'ordre et une grande partie de la population s'est prévalu de son droit de vote. Que toutes les perspectives encourageantes d'une démocratie pakistanaise et d'une réparation des torts causés au Pakistan Oriental s'évanouissent avant leur réalisation affligent grandement tous ceux qui veulent du bien au Pakistan.

A l'heure actuelle, par suite de l'échec des changements constitutionnels prévus, il y a évidemment de fortes tensions dans l'économie pakistanaise, sans parler de celles qui se manifestent au niveau de la structure sociale.

Tout en reconnaissant que les récents événements peuvent très bien porter à réexaminer la question des programmes globaux d'assistance, nous sommes d'avis que la suspension de toute aide au Pakistan par le Canada ne constitue pas une réponse appropriée ou utile à la situation actuelle. Nous continuons d'affirmer qu'une aide efficace et immédiate aux millions de réfugiés doit constituer notre plus importante priorité; nous ne devons pas oublier pour autant les besoins des nombreux résidents du Pakistan Oriental qui n'ont pas fui cette terre troublée. De graves problèmes économiques et la disette sont des perspectives d'avenir qui nous animent d'un sentiment de compassion pour ce peuple. Ce serait raisonnable et louable si une aide canadienne pouvait être apportée au peuple du Pakistan Oriental, victime de la situation actuelle.

Naturellement, on a accordé beaucoup d'importance à la situation tragique des réfugiés qui ont quitté le Pakistan Oriental pour aller au Bengale Occidental, en Inde. Cette tragédie a retenu l'attention du monde entier. Il nous semble toutefois que la Pakistan Oriental sera bientôt le théâtre d'événements aussi tragiques.

Le comité interorganisme du département pakistanaise de l'Aide et de la Réhabilitation a soumis à l'O.N.U. un rapport daté du 4 juillet. On a souligné dans ce rapport qu'en 1971 et 1972 il manquerait au Pakistan Oriental deux millions de tonnes de céréales. Il importe donc qu'on fournisse, à l'échelle internationale, 250,000 tonnes de céréales. De plus, il était souligné dans le rapport qu'un don de 100,000 tonnes d'huile comestible s'imposait.

Il faudrait également des fonds provenant de l'étranger pour fournir des médicaments aux sinistrés et réhabiliter la population qui revient de l'Inde. Il faut de toute urgence disposer de 15 navires caboteurs pour pallier les dommages causés au réseau de transport et acheminer les denrées des ports jusqu'aux endroits critiques.

Récemment, le sénateur E. Kennedy a publié un rapport sur l'aide américaine, rapport qui fait suite à une étude menée du 3 au 21 juin au Bengale Oriental: selon ce rapport, une grave pénurie de produits alimentaires est à craindre dans plusieurs régions d'ici le 1^{er} août.

Comme l'a dit le sénateur Edward Kennedy: «Si des mesures d'urgence ne sont pas prises immédiatement, des millions d'innocents périront de faim». C'est pourquoi nous recommandons l'affectation immédiate par le Canada de larges sommes d'argent pour répondre à ce besoin au Pakistan Oriental.

In our discussions with President Yaha Khan, he indicated his readiness to talk at any time or any place with the Prime Minister of India. Believing that consultation is generally preferable to confrontation we transmitted the President's indication to the Indian governmental representatives. It would appear however that there is little prospect of such a meeting. Several Indian officials and parliamentarians observed that the essential dialogue was not between the heads of government in Pakistan and India but between President Khan and the leader of the Awami League Sheikh Muquib.

While in Pakistan we visited a reception centre established to meet the returning refugees. It was our impression that this centre was well managed with competent personnel. Regrettably only a small trickle of people have returned and the comparison with the massive flow which moved outward is all too obvious.

In discussing with President Yaha Khan the need for creating an atmosphere of trust in the refugees as a prerequisite to their return he expressed his willingness to have United Nations personnel in his country to assist in establishing such a climate of confidence. We regard this as a positive factor and one which should be reported to the world community.

We return with renewed conviction of the need for immediate and greatly increased action on the humanitarian side. We also feel the seriousness of the political situation with many potentially explosive possibilities cannot be overemphasized. Throughout our visit we heard of the threat of war between India and Pakistan arising out of the disasters which have occurred in East Pakistan and the movement of refugees to West Bengal.

We emphasized wherever we went that the eventuality of war could not possibly be a solution and would indeed aggravate the problems of the people of both countries including the refugees.

As observers anxious to find out as much as we could we did not regard our mission as one of passing judgment. Nor had we or have we any solution for the grim and gripping human tragedy. It is our hope that all nations will use every means to bring about an amelioration of the problems and avoid anything which would exacerbate an already dangerous situation.

Although it was a strenuous and difficult trip we are glad that we made it and would like to pay tribute to both the governments of Pakistan and India for the invitations to their countries. Without exception we were treated with kindness, graciousness and every consideration and to all those responsible we express our grateful thanks.

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS

1. We recommend to the Canadian people and specifically the Canadian Government that Canada's commitment to the "relief of refugees" be increased immediately from two million to five million dollars. We call upon the Canadian people through their voluntary organizations headed by the "Combined appeal for Pakistan relief" to give generously.

Lors des discussions que nous avons eues avec le Président Yaha Khan, il a dit être prêt à rencontrer le Premier ministre de l'Inde n'importe où, n'importe quand. Convaincus que la consultation est généralement préférable à la confrontation, nous avons mis les représentants du gouvernement de l'Inde au courant de la déclaration du Président. Il semble toutefois peu probable de réussir une telle réunion. Plusieurs fonctionnaires et parlementaires du gouvernement de l'Inde ont fait observer que l'essence du dialogue ne résidait pas entre les chefs de gouvernements du Pakistan et de l'Inde, mais bien entre le Président Khan et le leader de la Ligue Awami, le Sheikh Mujiib.

Durant notre séjour au Pakistan, nous avons visité un centre d'accueil mis en place pour recevoir les réfugiés qui avaient décidé de regagner leur foyer. On a eu l'impression que ce centre était bien administré par un personnel compétent. Il est toutefois regrettable de noter que seul un faible contingent de réfugiés a réintégré le pays et la comparaison avec l'exode massif n'en est que trop évidente.

En discutant avec le Président Yaha Khan de la nécessité de créer chez les réfugiés un climat de confiance, comme condition préalable à leur retour, il a dit être disposé à admettre l'arrivée d'observateurs des Nations Unies pour aider à la création d'un tel climat de confiance. C'est là un élément positif qui, à notre avis, devrait être porté à la connaissance de l'organisme mondial.

Nous revenons convaincus une fois de plus de la nécessité d'accorder une aide immédiate accrue au point de vue humanitaire. Nous réalisons également le caractère sérieux de la situation politique et nous ne pouvons trop insister sur la situation extrêmement explosive. Au cours de notre visite, nous avons senti la menace de guerre entre l'Inde et le Pakistan résultant des désastres qui se sont produits au Pakistan Oriental et de l'exode des réfugiés vers le Bengale de l'Ouest.

Nous avons souligné le fait, partout où nous sommes allés, qu'une guerre éventuelle ne saurait être la solution; au contraire, elle aggraverait les problèmes de la population des deux pays, y compris ceux des réfugiés.

En notre qualité d'observateurs désireux d'apprendre tout ce qu'il est possible d'apprendre, l'opinion que nous nous sommes faite ne l'a pas été à la légère. Nous n'avions et n'avons aucune solution à proposer pour cette sinistre tragédie humaine. Nous formulons l'espoir que toutes les nations utiliseront tous les moyens pour résoudre les problèmes et éviter tout ce qui pourrait envenimer une situation déjà dangereuse.

Malgré les fatigues et les difficultés du voyage, nous sommes heureux de l'avoir entrepris et aimerions rendre hommage aux gouvernements du Pakistan et de l'Inde pour les invitations qu'ils ont lancées, facilitant la visite de leurs pays. Nous avons tous, sans exception, été traités avec bonté, bienveillance et considération et nous en profitons pour exprimer notre profonde gratitude à tous.

RÉSUMÉ DES RECOMMANDATIONS

1) Nous recommandons au peuple canadien, et surtout au gouvernement du Canada, que l'engagement pris par le Canada de verser deux millions de dollars au fonds d'aide aux réfugiés soit porté à cinq millions de dollars. Nous faisons appel au peuple canadien, par l'intermédiaire de leurs organisations d'aide bénévole présidées par le «Combined Appeal for Pakistan relief» de donner généreusement.

2. We urge the setting aside of substantial funds for the provision of needed supplies of food grains, edible oil and transportation facilities to prevent famine in East Pakistan.

3. We ask the Canadian Government, either by itself or in collaboration with other nations, to bring the question to the attention of the United Nations as the conscience of mankind stressing (a) the right of humanitarian intervention on behalf of the world community (b) the willingness of the United Nations to make available observers to supervise and encourage the return of refugees from West Bengal to East Pakistan.

4. We urge upon the parties concerned namely the Government of Pakistan and representatives of East Pakistan that a political settlement be reached reflecting the clear expression of opinion in the election of last December for greater autonomy and a role in their own affairs.

2) Nous recommandons fortement la création d'un fonds pour assurer la fourniture de céréales alimentaires, d'huiles comestibles et de moyens de transport afin d'éviter la famine au Pakistan Oriental.

3) Nous demandons au gouvernement canadien de porter la question, seul ou en collaboration avec d'autres pays, à l'attention des Nations Unies, organisme reflétant la conscience humaine, en insistant sur: a) le droit d'intervenir sur le plan humanitaire de la communauté mondiale; b) la bonne volonté des Nations Unies de fournir des observateurs en vue de surveiller et d'encourager le rapatriement des réfugiés du Bengale de l'Ouest vers le Pakistan Oriental.

4) Nous recommandons fortement aux parties en cause, notamment le gouvernement du Pakistan et les représentants du Pakistan Oriental, d'en arriver à un arrangement politique, traduisant les sentiments bien clairs exprimés par l'électorat en décembre dernier, en vue d'une plus grande autonomie et d'un rôle dans leurs propres affaires.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 33

Tuesday, October 19, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 33

Le mardi 19 octobre 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians" (Pakistan)

CONCERNANT:

Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens» (Pakistan)

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Forrestall
Asselin	Gibson
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Haidasz
Brewin	Hopkins
Cullen	Hymmen
Dupras	Isabelle

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

Langlois	Nystrom
Laprise	Paproski
Legault	Rowland
MacDonald (<i>Egmont</i>)	Stewart (<i>Marquette</i>)
MacLean	St. Pierre
Macquarrie	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Marceau	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Mr. Cullen replaced Mr. Groos on October 6, 1971.

On October 14, 1971:

Mr. Legault replaced Mr. Walker.

Mr. Isabelle replaced Mr. Ouellet.

Mr. Langlois replaced Mr. Prud'homme.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

M. Cullen remplace M. Groos le 6 octobre 1971.

Le 14 octobre 1971:

M. Legault remplace M. Walker.

M. Isabelle remplace M. Ouellet.

M. Langlois remplace M. Prud'homme.

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, October 19, 1971.

(31)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:35 a.m. The Chairman, Mr. Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Asselin, Badanai, Barrett, Brewin, Cullen, Forrestall, Guay (*St. Boniface*), Haidasz, Hymmen, Isabelle, Lachance, Langlois, Legault, MacLean, Macquarrie, Wahn—(17)

Witnesses: From the Canadian Red Cross Society: Mr. Albert Batten, Former Executive Director. From OXFAM of Canada: Dr. Robert McClure, Member of the Board of Directors. From the Mennonite Central Committee: Mr. John Wieler, Associate Executive-Secretary. From the Canadian UNICEF Committee: Mr. Paul Ignatieff, Executive Director.

The Committee continued consideration of the Foreign Policy papers dealing more specifically with the situation in East Pakistan.

The Chairman introduced the witnesses, and each gave opening statements. All witnesses then answered questions.

In accordance with the motion passed at the meeting of October 23, 1970, the Chairman authorized that the briefs presented by Mr. Albert Batten, Dr. Robert McClure, the Mennonite Central Committee and the Canadian UNICEF Committee as well as a letter presented by the High Commissioner for India be printed as Appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See Appendices "GG", "HH", "JJ", "KK" and "LL" respectively).

It was agreed that memos and notes which were appendices to a letter sent by the High Commissioner for India To the Honourable Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs (Appendix "LL") be filed as an Exhibit with the Committee. (See Exhibit 1).

At 12:28 p.m., the questions terminating, the Committee adjourned to the Call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 19 octobre 1971

(31)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit ce matin à 9 h.35. M. Wahn, président, occupe le fauteuil.

Députés présents: MM. Allmand, Asselin, Badanai, Barrett, Brewin, Cullen, Forrestall, Guay (*St. Boniface*), Haidasz, Hymmen, Isabelle, Lachance, Langlois, Legault, MacLean, Macquarrie, Wahn—(17).

Témoins: De la société canadienne de la Croix-Rouge: M. Albert Batten, ancien directeur exécutif. D'OXFAM Canada: M. Robert McClure, membre du Conseil d'administration. Du Comité central des Mennonites: M. John Wieler, secrétaire exécutif associé. Du Comité canadien de l'UNICEF: M. Paul Ignatieff, directeur exécutif.

Le Comité poursuit l'étude des documents sur la politique étrangère traitant plus particulièrement de la situation au Pakistan oriental.

Le président présente les témoins, qui font des déclarations. Tous les témoins répondent ensuite aux questions.

Conformément à la motion adoptée à la séance du 23 octobre 1970, le président autorise que les mémoires présentés par M. Albert Batten, M. Robert McClure, le Comité central des Mennonites et par le Comité canadien de l'UNICEF, ainsi qu'une lettre présentée par le Haut Commissariat de l'Inde soient imprimés en appendices aux procès-verbaux et témoignages de ce jour. (Voir appendice «GG», «HH», «JJ», «KK», et «LL» respectivement).

Il est convenu que les mémoires et les notes annexés à une lettre envoyée par le Haut Commissariat de l'Inde à l'honorable Mitchell Sharp, secrétaire d'état aux Affaires extérieures (appendice «LL») soient insérés au dossier. (Voir pièce 1).

A 12 h.28, à la fin de la période de questions, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, October 19, 1971.

• 0937

[Text]

The Chairman: Gentlemen, I believe we can begin.

The tragic events in East Pakistan and the staggering influx of refugees into India continue to be of grave concern to this Committee.

Three members of the Committee—Mr. Andrew Brewin, Mr. Georges-C. Lachance and Mr. Heath Macquarrie—visited India and Pakistan in July and made a report which has been printed as an appendix to the proceedings of our last meeting.

Two weeks ago Mr. Sharp outlined to the Committee the measures the Canadian government has taken so far to alleviate the hardships of these people. He stated that the government was now considering plans for a further contribution. In this regard he has asked the president of CIDA to visit the sub-continent this month and report back to the government.

Some of the Canadian voluntary organizations have been involved in this crisis since the first refugees began to arrive in India. Today we have an opportunity to hear from representatives of four agencies who have been so involved. All four men were in the area during the summer.

I would like to present them now in the order in which they will speak: Mr. Albert Batten, Dr. Robert B. McClure, Mr. John Wieler, and finally, Mr. Paul Ignatieff.

Mr. Batten is the former Executive Director of the Toronto branch of the Canadian Red Cross Society. Dr. Robert McClure represents OXFAM of Canada; Mr. John Wieler represents the Mennonite Central Committee; and, Mr. Paul Ignatieff is the Executive Director of the Canadian UNICEF Committee. I believe he is also an officer of CAPR, the Combined Appeal for Pakistani Relief, which is the joint relief organization.

Mr. Albert Batten has served the Red Cross Society for more than 30 years, not only in Canada but in numerous overseas assignments including Korea and the Middle East. Mr. Batten also served in East Pakistan during the typhoon of 1965. He is the recipient of the Canadian Centennial Medal and a commemorative medal from Jordan.

• 0940

As a delegate of the League of Red Cross Societies, Mr. Batten spent three months this summer, May 25 to August 25, in India where he organized and co-ordinated the arrival and distribution of supplies in the Calcutta area and served as a liaison with UN agencies.

Doctor Robert McClure is on the Board of OXFAM and on the Board of CARE. He has worked for the Combined Appeal for Pakistani Relief, CAPR. He is the Past Moderator of the United Church of Canada. Subsequently he worked for many years in China and in India in the medical field, and he speaks Hindi. Under the sponsorship of the Canadian Red Cross Society, Doctor McClure was in Calcutta from July 1 to July 9 setting up an OXFAM medical warehouse—that is now the warehouse for all the agencies there—and visiting camps with drug deliveries. I understand that in recognition of his many services in humanitarian causes, Doctor McClure is to be invested with the Order of Canada on October 29.

On behalf of our Committee, may I congratulate you, Dr. McClure.

Mr. John Wieler is Associate Executive Secretary of the Mennonite Central Committee in Winnipeg. During June

TÉMOIGNAGE

(Enregistrement électronique)

Le mardi 19 octobre 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, je pense que nous pouvons commencer.

Les événements tragiques du Pakistan oriental et l'exode absolument effarant de réfugiés vers l'Inde continue de préoccuper sérieusement ce Comité.

Trois membres du Comité—MM. Andrew Brewin, Georges-C. Lachance et Heath Macquarrie—se sont rendus en Inde et au Pakistan au mois de juillet et ont fait un rapport qui a été imprimé en annexe au Procès-verbal de notre dernière réunion.

Il y a deux semaines, M. Sharp nous a exposé les mesures que le gouvernement Canadien a prises jusqu'à présent, pour adoucir les épreuves de ces populations. Il a déclaré que le gouvernement examinait à l'heure actuelle un projet d'accroissement de notre participation. Dans cette perspective, il a demandé au président de l'ACDI de visiter le sous-continent ce mois-ci et de faire un rapport au gouvernement.

Certaines des organisations bénévoles canadiennes travaillent sur place depuis que les premiers réfugiés ont commencé à arriver en Inde. Aujourd'hui, nous avons la chance d'entendre les représentants de quatre de ces organismes. Ces quatre personnes se trouvaient dans la région concernée au cours de l'été.

J'aimerais maintenant vous les présenter dans l'ordre selon lequel ils prendront la parole: M. Albert Batten, M. Robert B. McClure, M. John Wieler, et pour finir M. Paul Ignatieff.

M. Batten est l'ex-directeur administratif pour Toronto de la société canadienne de la Croix-Rouge. M. Robert McClure représente OXFAM Canada; M. John Wieler représente le Comité central Mennonite; et M. Paul Ignatieff est le directeur administratif du Comité canadien du FISE (UNICEF). Si je ne m'abuse, il fait aussi partie du CAPR, Combined Appeal for Pakistan Relief (fonds de secours pour les réfugiés pakistanais), qui fait partie de l'organisation conjointe de secours.

Albert Batten a servi la société canadienne de la Croix-Rouge pendant plus de 30 ans, non seulement au Canada

mais au cours des nombreuses missions outre-mer, y compris la Corée et le Moyen Orient. M. Batten était aussi au Pakistan oriental lors du typhon de 1965. Il a été décoré de la médaille du Centenaire du Canada et de la médaille commémorative de la Jordanie.

Délégué de la société de la Croix-rouge, M. Batten a passé trois mois en Inde cet été—du 25 mai au 25 août—où il a organisé et coordonné la réception et la répartition des approvisionnements dans la région de Calcutta, et il a servi d'agent de liaison entre les différents organismes des Nations Unies.

M. Robert McClure est membre du Conseil de l'OXFAM et du Conseil du CARE. Il a travaillé pour le fonds de secours aux réfugiés pakistanais (Combined Appeal For Pakistani Relief, CAPR). Il est l'ancien modérateur de l'Église unie du Canada. Subséquentement, il a travaillé pendant de nombreuses années en Chine et en Inde dans le domaine médical, et il parle Hindi. Sous le patronnage de la société canadienne de la Croix-rouge, M. McClure a travaillé à Calcutta du 1^{er} juillet au 9 juillet à l'établissement d'un entrepôt médical d'OXFAM—entrepôt qui sert maintenant à tous les organismes là-bas—et il a visité les

[Texte]

and July, Mr. Wieler spent three weeks visiting refugee camps, mainly in the Calcutta area, but he also spent a few days in Dacca. He is the only one of the four witnesses, I believe, to have visited East Pakistan at this time. Mr. Wieler has worked for the Mennonite group as Director of the Community Development Program in Greece from 1963 to 1966, and subsequently as the liaison officer in Europe and North Africa.

Mr. Paul Ignatieff, as well as being Executive Director of UNICEF, is also a Vice-Chairman of the Combined Appeal for Pakistani Relief, CAPR, an organization that I am sure you all know is the co-ordinated joint appeal for relief funds by most of the Canadian voluntary agencies. Mr. Ignatieff was in India during July for three weeks when he visited many of the refugee camps in the areas of West Bengal, Tripura, and Assam-Meghalaya.

I would also like to mention that another Canadian organization The Canadian Catholic Organization for Development and Peace, has been very helpful in sending material concerning the East Pakistan refugees. Although the organization has no one working directly in the field, they have received valuable documentation from their international affiliates, CARITAS and the Catholic Relief Services, which they have made available to us. Members may consult these through the Committee Clerk. Mr. Tom Johnston, a member of the Canadian Catholic Organization, is with us today to hear our witnesses. I am happy to welcome you, Mr. Johnston.

In view of the number of witnesses, the Committee has requested that each witness confine his opening remarks to 10 minutes. I would ask that the witnesses observe this time limitation as closely as possible; otherwise, the time for questioning by members will be too restricted. We have already circulated the four advance briefs sent by our witnesses.

The best procedure would be for each witness to speak to us bearing in mind the 10-minutes limitation. After all four witnesses have spoken, we could direct questions to all or any of them. It is with very much regret that we have to follow this procedure. Ordinarily we are happy to let the witnesses speak as long as they wish but in fairness to all of you, we thought this would be the best procedure to follow at this time. Mr. Batten.

Mr. Albert Batten (Former Executive Director, Canadian Red Cross Society): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, having circulated a very brief summary of my thinking on the situation in India, if I were just to summarize for a moment or two my feelings and perhaps relate some of the experiences with which I was confronted, it may give you a better idea.

[Interprétation]

camps en accompagnant les livraisons de médicaments. Si je ne m'abuse, M. McClure doit être décoré de l'Ordre du Canada le 29 octobre en reconnaissance de ces nombreux services pour des causes humanitaires.

Au nom du comité, j'aimerais vous féliciter, monsieur McClure.

M. John Wieler est secrétaire administratif adjoint du Comité central mennonite de Winnipeg. En juin et en juillet, M. Wieler a passé trois semaines à visiter les camps de réfugiés, principalement dans la région de Calcutta, mais il a aussi passé quelques jours à Dacca. Il est le seul de nos quatre témoins à avoir visité le Pakistan oriental à cette époque. M. Wieler a travaillé pour les Mennonites comme directeur du programme du développement communautaire en Grèce de 1963 à 1966, puis comme agent de liaison en Europe et en Afrique du Nord.

M. Paul Ignatieff, tout en étant le directeur administratif du FISE (UNICEF), est aussi vice-président du fonds de secours pour les réfugiés pakistanais (Combined Appeal for Pakistani Relief, CAPR), organisme qui, comme vous les savez, coordonne les fonds de secours communs de la plupart des organisations bénévoles canadiennes. M. Ignatieff était en Inde au mois de juillet et pendant trois semaines il a visité de nombreux camps de réfugiés dans les régions du Bengale occidental, de Tripura, et d'Assam Meghalaya.

J'aimerais aussi faire remarquer qu'une autre organisation canadienne, l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix (Canadian Catholic Organization for Development and Peace), a rendu de grands services en envoyant du matériel destiné aux réfugiés du Pakistan oriental. Bien que cette organisation ne soit pas représentée directement sur place, ses filiales internationales, CARITAS et les Services de secours catholiques, lui ont fait parvenir une documentation fort valable, documentation qui est à notre disposition. Les membres peuvent les consulter en les demandant au greffier du comité. M. Tom Johnston, membre de l'Organisation catholique canadienne, est parmi nous aujourd'hui pour écouter nos témoins. Je suis heureux de vous accueillir, monsieur Johnston.

Étant donné le nombre de témoins, nous demandons à ceux-ci à s'en tenir à 10 minutes pour leur exposé d'ouverture. Je demanderais aux témoins de respecter autant que possible cette limite de temps; autrement, cela réduira beaucoup trop le temps de question pour les députés. Nous avons déjà distribué les quatre mémoires envoyés par nos témoins.

La meilleure manière de procéder serait pour chacun des témoins de nous parler en se souvenant bien de la limite des 10 minutes. Après leur exposé, nous pourrions adresser nos questions aux quatre ou à l'un d'entre eux. C'est avec beaucoup de regret que nous devons nous en tenir à cette procédure. Généralement, nous sommes heureux de laisser parler les témoins aussi longtemps qu'ils le désirent, mais il nous semble que cette manière de procéder est la meilleure pour aujourd'hui. Monsieur Batten.

M. Albert Batten (Ex-directeur administratif de la Société canadienne de la Croix-rouge): Monsieur le président, mesdames et messieurs, ayant distribué un mémoire très bref de mon point de vue de la situation en Inde, le résumé de mes sentiments et la relation de certaines expériences que j'ai vécues pourra peut-être vous en donner une meilleure idée.

[Text]

One cannot but be impressed in a situation such as this with the enormity of the program. It is the largest refugee operation with which I have ever been confronted.

• 0945

The individuals concerned came from various parts of East Pakistan, many of them, perhaps the majority of them, from some of the jungle areas, and they were very much distressed because not only had they been driven away from their homes or left their homes for reasons of their own, but they had suffered many terror activities and very bad experiences, and consequently were in a severe state of shock. This was quite evident by the fact that they were so passive in many of the areas and under very difficult conditions.

One of the great problems with which we were confronted was that of the attitude of the Indian government towards the United Nations endeavours to raise the standards of the refugees to a much higher standing than was then being given, and there was a very good and valid reason for the Indian government's attitude in this respect.

In the first instance, I must pay tribute to the Indian government and the relief organizations that were taking part there because of the tremendous job which they did with such an enormous number of people coming into the country in a very short period of time. But if one were to travel around in the area, particularly in the Calcutta area, and see the normal people of India living under very distressing conditions and, indeed, much worse conditions than the refugees were living under, one could then readily understand that the Indian government could not raise the standard of the refugees very much higher than that of their own people otherwise there would be a great deal of trouble.

In the Salt Lake Camp, which was on the way to Dum Dum Airport at Calcutta, one could find the normal poor of India living in among the refugees in what was known as Salt Lake Camp, Sector 1. The refugees were moved from Sector 1 into a larger, concentrated area in Salt Lake, and one can still go through Sector 1 and find the poor of India living under the same conditions as they were living under at the time the pictures that were shown in some of the periodicals were taken. I, personally, have taken pictures of those people still living in the pipes. Now, one cannot expect the Indian government to raise the standard of the refugees to a much higher level than those of their own people.

Another problem with which we were confronted was the fact that the Indian government stipulated: "no foreign personnel working in the camps". There were a number of voluntary agencies doing a tremendous job in the field, both in this operation and prior to this operation. A number of organizations, such as Caritas, CASA and OXFAM, had ongoing programs and they simply expanded their programs to include the refugees.

Some of them brought in foreign personnel to assist and started working in the camps. Other organizations came in specifically for this program without authority from the Indian government and therefore they were not as welcome as one might have expected them to be. It was therefore the stipulation of the Indian government that it would be better if the foreign personnel were not in the camp situation and they requested them all to be withdrawn, which they were. And, indeed, some of the agencies that had come into India for this specific program were asked to leave.

[Interpretation]

Dans une situation telle que celle-ci, on ne peut être qu'impressionné par les dimensions du problème. C'est la plus gigantesque opération de réfugiés que j'ai jamais vue.

Les personnes concernées venaient de différentes régions du Pakistan oriental. Nombre d'entre eux, peut-être la majorité, venaient de la jungle, et grand était leur désarroi non seulement parce qu'ils avaient été chassés de leur maison ou parce qu'ils avaient quitté leur maison pour des raisons personnelles, mais parce qu'ils avaient souffert des activités terroristes et vécu de très mauvaises expériences et que par conséquent, ils se trouvaient en état de choc. Leur passivité face à des conditions très difficiles dans nombre des régions en était la preuve.

Un des grands problèmes auxquels nous avons dû faire face a été l'attitude du gouvernement indien envers les efforts des Nations Unies pour faire passer le niveau de vie des réfugiés à un niveau beaucoup plus élevé que ce qu'il était, et derrière l'attitude du gouvernement indien, il y avait une raison très bonne et très valable.

En premier lieu, il me faut louer le gouvernement indien et les organisations de secours qui ont participé, pour leur travail extraordinaire face à cette masse de personnes arrivant dans le pays dans une période de temps très brève. Mais si on avait l'occasion de voyager dans la région, en particulier aux alentours de Calcutta, et de voir la population locale indienne vivre dans des conditions pitoyables et, en fait, dans des conditions pires que celles des réfugiés, alors on comprendrait facilement pourquoi le gouvernement indien ne pouvait relever le niveau des conditions de vie des réfugiés au-dessus de celui de sa propre population, ce qui aurait provoqué beaucoup de

Dans le camp de Salt Lake, qui se trouve sur le chemin de l'Aéroport Dum Dum de Calcutta, on pouvait trouver les pauvres Indiens vivant parmi les réfugiés dans ce qui était alors connu sous le nom de Camp Salt Lake, Secteur n° 1. Les réfugiés ont été transférés du secteur 1 dans une région beaucoup plus grande et plus concentrée à Salt Lake, et on peut toujours traverser le secteur 1 et trouver les pauvres de l'Inde vivant dans les mêmes conditions qu'à l'époque de la parution des photos dans certains périodiques. J'ai personnellement pris des photos de ces gens qui vivaient toujours dans les tuyaux. Or, on ne peut pas attendre du gouvernement indien qu'il relève le niveau de vie des réfugiés au point qu'il dépasse sensiblement celui de sa propre population.

La déclaration du gouvernement indien: «Défense à tout personnel étranger de travailler dans les camps» a créé un autre problème. Un certain nombre d'organisations bénévoles faisaient ou continuaient de faire un travail extraordinaire sur place. Un certain nombre d'organisations telles que Caritas, CASA et OXFAM, avaient déjà des programmes en cours et ils n'ont fait qu'élargir leurs programmes pour inclure les réfugiés.

Certaines de ces organisations ont fait venir du personnel étranger pour prêter main-forte et ont commencé à travailler dans les camps. D'autres organisations sont venues spécialement dans le cadre de ce programme sans demander l'autorisation au gouvernement indien et par conséquent elles n'étaient pas aussi bien accueillies qu'on aurait pu le croire. D'où la déclaration du gouvernement indien à l'effet qu'il serait préférable que le personnel étranger ne demeure pas dans les camps et on leur a demandé de se retirer, ce qu'ils ont fait. Et en fait, on a demandé à certains de ces organismes qui étaient venus

[Texte]

There was perhaps more than one reason for this attitude. One was, of course, that if western personnel got into the area, then there would be a raising of the standards much beyond that which was to be expected; secondly, there was a certain risk involved with foreign personnel in the border areas because of the activities of the Mukti Fauj or freedom fighters.

• 0950

There was fighting going on in the Tripura area and in other sections. The risk of foreign personnel getting injured and creating an international situation was ever present. I presume this was another reason the Indian government would not wish foreign personnel to be in there.

I might say that the milk feeding program which was undertaken in collaboration with UNICEF by the Indian Red Cross Society, supported greatly by UNICEF, is active, is moving forward, is providing milk, Balahar, CSM, and PKSM—which are the high protein foods—to the refugee children of India to prevent the onset or the aggravation of malnutrition. One must realize that many of these youngsters came into India already suffering from malnutrition. It is a condition which seems to be endemic, particularly in the jungle villages of East Pakistan, I have seen that condition already existing there.

Mr. Chairman, this briefly summarizes it from my standpoint, and I will be glad to answer any questions I can.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Batten, for keeping to the 10-minute rule.

Before calling upon Dr. McClure, may I say that I have received from the High Commissioner for India a memorandum on this subject. Although I know all members have more than enough to read, I do feel, since he has been concerned enough to send this to us, that the Clerk should circulate it to members of the Committee now so that they may take a look at it. Copies will be mailed to those members who are not here now.

Perhaps we could hear from Dr. McClure now.

Dr. Robert McClure (Member of the Board of Directors, OXFAM of Canada): Mr. Chairman and members, I want to summarize some of the points that I have made in my brief, which is before you.

By way of introduction, let me say that what impressed me most—and I have been in relief work of one kind or another for almost 45 years—was that I have never before seen such fine co-operation between the different voluntary agencies. It was such a contrast actually, coming from Saigon where you have this notorious situation of 360 orphanages, no two of which ever co-operate with each other, to come to the Calcutta area and to see the work being done for refugees.

The second thing was this tremendous, wholehearted and automatic liaison. They have no time to sit down with IBM typewriters and dictating machines and make 100 copies of every order and that sort of thing. But they meet at breakfast, decide these things, and they are carried out that day. This impressed me.

[Interprétation]

spécialement en Inde pour ce programme de quitter le pays.

Il y avait peut-être plusieurs raisons derrière cette attitude. L'une d'entre elles, naturellement, était que si le personnel occidental pénétrait dans ce secteur, il y aurait eu une amélioration des conditions de vie dépassant de loin le niveau dont on s'y attendait; deuxièmement, le

personnel étranger courait certains risques dans les régions frontalières à cause des activités du Mukti Fauj ou «combattants de la liberté.»

Les combats se poursuivaient dans la région de Tripura et dans les autres régions. Par conséquent les dangers auxquels s'exposait le personnel étranger avec toutes les répercussions internationales qui en découlent étaient omniprésents. Voilà, à mon avis, une autre raison pour laquelle le gouvernement indien n'admettait pas la présence du personnel étranger dans ces endroits-là.

Je peux dire que les programmes d'alimentation laitière entrepris par la Société de la Croix-Rouge indienne en collaboration avec l'UNICEF fait énormément de progrès, fournissant aux enfants des réfugiés des aliments à haute teneur de protéines tels que le lait, le Balahar, le CSM, et le PKSM afin d'empêcher la sous-alimentation ou l'aggravation de celle-ci. Il faut aussi tenir compte du fait que plusieurs de ces jeunes arrivaient aux Indes souffrant déjà de sous-alimentation. Il s'agit d'une condition qui semble endémique surtout dans les villages de la jungle du Pakistan oriental.

Monsieur le président, ceci à mon avis résume la situation et je serais très heureux de répondre dans la mesure du possible à toutes vos questions.

Le président: Merci monsieur Batten d'avoir respecté la limite de dix minutes.

Avant de donner la parole au D^r McClure, j'aimerais dire que je viens de recevoir du Haut commissaire de l'Inde un mémoire à ce sujet et sachant bien que vous avez déjà suffisamment de documentation à ce sujet, je propose néanmoins que vous jetiez un coup d'oeil sur ce document puisque le Haut commissaire a pris la peine de nous l'envoyer. Je demanderais donc au greffier de le distribuer aux membres du Comité et un exemplaire sera envoyé à ceux qui ne sont pas présents.

Je donne maintenant la parole au D^r McClure.

Dr. Robert McClure (Membre du Conseil d'administration, OXFAM du Canada): Monsieur le président j'aimerais vous donner un bref résumé des quelques points que j'ai soulevés dans mon mémoire.

Pour commencer laissez-moi vous dire que dans les quarante-cinq années au cours desquelles j'ai travaillé dans le domaine de l'assistance aux sinistrés, je n'ai jamais vu un si bel exemple de coopération entre les organismes bénévoles. Le contraste entre la situation à Saigon et celle qui prévaut à Calcutta est frappant. A Saigon il y a 360 orphelinats qui sont absolument incapables de collaborer l'un avec l'autre. A Calcutta par contre, le travail fait au profit des réfugiés est admirablement coordonné.

La deuxième chose qui m'a fortement impressionné c'est l'enthousiasme et la spontanéité des communications. Là-bas ils n'ont pas le temps de s'asseoir et de taper des dizaines de copies de chaque ordre. Mais ils se réunissent le matin au petit déjeuner, arrêtent les décisions et les exécutent le même jour. Cette méthode m'a vraiment frappé.

[Text]

• 0945

The three points I have tried to make are these: the need for a political settlement; the need to encourage voluntary agencies, and what I regard as the need for Canadian government action.

The need for political settlement arises because our ideal of democracy is being challenged. When you have an election properly carried out, when the candidate gets 167 of the 169 seats available and we are unable by any international pressure to enforce, shall we say, the democratic process, unable to put any teeth in it, the people cannot forget about the democratic process and go on to find a military solution. This has a very profound effect on those who are watching the bullpitt—if you would like to call it that—of East Pakistan.

There is one other thing. I would like you to correct in paragraph 1b—my figures are wrong—the figure of 75 million. The minority in West Pakistan is 55 million and the East Pakistan population is 75 million, not 65 million. Here again you have this unique experience of a minority persecuting a majority which is almost unthinkable by our standards where we are so used to counting noses, taking ballots and what not.

Finally, the matter of war which is very much again in our papers these days. I must say that in talking to all the people I met out there, I met nobody who was keen on war. I met nobody who talked of war as a solution. I found a remarkable maturity among the people. If you said, "What about war" they would say, "This is a political problem, we must have a political solution and if we have a war first, the political solution will be all the more difficult to find." Remember, these people have had wars; they know what they are like. They had them in 1947-48; they had them in 1965, so they have had these things.

One must realize there is no possibility of calling this a religious war, a holy war with the Muslim fighting the Hindu. The Muslim form between 15 and 25 per cent of the refugee population and actually in the last few weeks the Muslims are forming a larger per cent of the refugee population, so a Benagali-Muslim is being displaced from his home by a Panjabi and Pentabi Muslim army, something I could not have imagined after my four years' experience in Arabia. I could never imagine a Muslim fighting a Muslim. In our part of Arabia, there were no words for a fellow member of my church, a fellow of the same denomination, except "my brother Muslim". A Muslim fighting a Muslim was just never imagined nor could one imagine the regional loyalties to be much greater than the religious loyalties.

To encourage voluntary agencies, I have tried to emphasize to Canadians that the Commonwealth spirit in Canada is very low at this time. If I were to take a reading, as you do, of blood sugar or something like that, I would say it is below its minimum level. However, we must not think this is the case in all the other parts of the Commonwealth. We would be very wrong to think this. If you were to go to Hong Kong, to Singapore, to Malaya, to Pakistan or to India and even Africa, you would find this feeling that we are members of a Commonwealth is very much alive and, therefore, it gives Canada, Australia and New Zealand actually an unique opportunity to function because we are the three members of the Commonwealth who have made it. We are the members of the family who have made good; that sort of thing.

[Interpretation]

Les trois points sur lesquels je veux insister sont les suivants. Premièrement, il faut régler les problèmes d'ordre politique. Deuxièmement, il faut encourager les organismes non lucratifs. Troisièmement, le gouvernement canadien doit prendre des mesures.

Il faut trouver une solution politique à ce problème parce que notre idéal de la démocratie est en jeu. Lorsqu'une campagne électorale a été menée honnêtement et qu'un candidat obtient 167 des 169 sièges disponibles, même si nous sommes incapables d'exercer aucune pression internationale pour assurer le respect de la démocratie, nous ne pouvons pas permettre aux gens d'oublier le processus démocratique et de recourir à une solution militaire. Cela a de profondes répercussions pour ceux qui observent la situation politique du Pakistan oriental.

J'aimerais vous faire remarquer une erreur dans le paragraphe 1b. Les chiffres que j'ai donnés sont inexacts. La minorité du Pakistan occidental est de 55 millions et la population du Pakistan oriental est de 75 millions et non 65 millions. C'est une situation unique où une minorité persécute une majorité. C'est presque impensable dans notre système où nous sommes tellement habitués à respecter les décisions de la majorité et à voter au scrutin etc.

Finalement, il y a la guerre dont on parle beaucoup dans les journaux ces jours-ci. Je dois dire que parmi tous ceux que j'ai rencontrés là-bas, personne n'était en faveur de la guerre. Personne ne recommandait la guerre comme solution. J'ai trouvé les gens très mûrs. Si on leur demande: «que pensez-vous de la guerre?» Ils répondent, «Le problème est politique; il faut lui trouver une solution politique. Si nous nous engageons dans une guerre, une solution politique sera d'autant plus difficile à trouver.» Il ne faut pas oublier que ces gens ont déjà connu des guerres; ils savent ce que c'est. Ils ont eu une guerre en 1947-1948 puis en 1965; ils connaissent bien la situation.

Il faut bien comprendre qu'une guerre sainte ou une guerre religieuse opposant Musulmans et Hindous est improbable. Entre 15 et 20 p. 100 des réfugiés sont musulmans et depuis quelques semaines leur proportion augmente. La situation est donc telle qu'on voit un Bengali musulman chassé de chez lui par une armée musulmane de Pendjabi et de Pentabi, ce que je n'aurais jamais pu concevoir après quatre ans d'expérience dans les pays arabes. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'un Musulman puisse combattre un autre Musulman. Dans notre région d'Arabie, il n'y avait pas de mots pour désigner quelqu'un de même obédience confessionnelle si ce n'est «mon frère musulman». Il était inconcevable qu'un Musulman se batte avec un autre Musulman de même que les loyautés régionales ne pouvaient l'emporter de beaucoup sur les loyautés religieuses.

Quant aux organismes bénévoles qu'il faut encourager, j'ai essayé de démontrer aux Canadiens que l'opinion face au Commonwealth est à un niveau très bas. Si on pouvait faire un relevé tel qu'on en fait pour déterminer le taux de sucre dans le sang, on verrait qu'on est même au-dessous du minimum. Néanmoins, il ne faut pas croire qu'il en va de même dans les autres pays du Commonwealth. Ce serait une erreur grave de le penser. Si vous alliez à Hong Kong, à Singapour, en Malaisie, au Pakistan, en Inde ou même en Afrique, vous verriez qu'on y a vraiment le sentiment de faire partie du Commonwealth, ce qui devrait fournir au Canada, à l'Australie et à la Nouvelle-

[Texte]

• 1000

I think it is also important for the voluntary agencies to keep alive in Canada a concern for the rest of the world. The very great danger of the affluence that has come to Canada is that along with affluence we develop apathy. I think this is very important.

Finally, I think the Canadian people need a great deal of motivation and education with respect to their obligations to the third world. I do not think this is a function of government. I think the government is bound to be suspect when it tries to motivate, because it will be assumed that somehow or other it is for your party. You might do it with the very best of feeling, the best of spirit, and I can promise you that it will be misunderstood in Canada. It will be twisted. However, I do think that motivation is needed and I think this is particularly the field of the voluntary agency. I think a great deal of this could be done if we so shaped our external aid that, for instance, we could say to a voluntary agency that we will give them matching grants, as CIDA has already done in many cases. If we could make that apply across the board I think we could encourage the voluntary agencies to come to do their stuff. Furthermore, I do not see why it should necessarily be limited to 50-50. I do not think those figures are carved in stone any place. I think it is a flexible thing and I think it might possibly be that if the government found that the people were sincere enough to make their contribution, there is no reason that the government should not give 80-20 instead of 50-50. This is my feeling on the matter.

With respect to the need for Canadian government action, I simply say again that we are in a special position being sister members of the Commonwealth. I would like to say that we are in a special position because we are the largest of the three sisters. As a matter of fact, we are the largest of what the Indians call the "Caesar's wife group", the ones who are above suspicion. They say there are seven nations that are above suspicion, that do not use fine print when they write treaties or are not suspect of using fine print. Some of their minds are very dirty out there. These nations are Canada, Sweden, Norway, Denmark, Finland and Switzerland, and we are the greatest of these.

Another thing is that we are a food-producing nation and we are a food-surplus nation. I think it is a great responsibility in the world today, with as much news as goes around the world, to be a food-surplus nation in a hungry world.

Finally, I would like to say Canada has a marvellous record at peacekeeping. We have kept peace in Cyprus, we have kept peace in Gaza, we have observers in Kashmir, we took part in the Laos Commission, and so on. We have a marvellous record. I was in Gaza a year ago and visited my old friends there and the Canadians left a marvellous record behind. We have such people as Chester Ronning, Lester Pearson, Hugh Keenleyside, this sort of people, and there is a younger generation coming now who could be trained in the international sphere to help represent Canadian government action in bringing peace to the world. Thank you very much.

[Interprétation]

Zélande une occasion unique d'agir puisque ce sont les trois seuls pays membres du Commonwealth qui aient réussi. Nous sommes les membres de la famille qui avons permis la réalisation de ce genre de choses.

Je pense aussi qu'il est très important pour les organisations bénévoles de maintenir éveillé l'intérêt du Canada pour le reste du monde. Le grand danger de la prospérité dont jouit le Canada, c'est qu'elle entraîne l'apathie. Je pense que c'est là une chose très importante.

Enfin, je pense que les Canadiens ont grand besoin d'être motivés et éduqués en ce qui concerne leurs obligations à l'égard du tiers monde. Je ne pense pas que ce soit là un rôle qui incombe au gouvernement. A mon avis, le gouvernement est sujet à caution lorsqu'il s'efforce de fournir des motivations. On présumera, en effet, que c'est pour son parti, d'une façon ou d'une autre. On peut le faire dans les meilleures intentions du monde, mais je puis vous assurer qu'on s'y méprendra au Canada, ces intentions seront déformées. Je pense, cependant, qu'il faut une motivation et c'est là, me semble-t-il, que les organisations volontaires ont un rôle. Je pense qu'on pourrait faire beaucoup dans ce sens, si notre aide extérieure, par exemple, était conçue de telle sorte que nous puissions dire à une organisation bénévole que nous lui donnerons des subventions équivalentes comme l'ACDI l'a déjà fait dans bien des cas. Si nous pouvions le faire d'une façon générale, je pense que cela encouragerait les organismes volontaires à faire leur part. Sans doute, je ne vois pas pourquoi il faudrait nécessairement se limiter à une proportion moitié-moitié. Je ne pense pas que cela soit gravé sur les tables de la loi. Je pense qu'il faut y apporter une certaine souplesse et peut-être que si le gouvernement estimait que les gens sont assez sincères pour faire leur part, il n'y a pas de raison pour qu'il ne participe pas dans la proportion de 80 à 20 au lieu de 50 à 50. C'est là mon sentiment à ce sujet.

En ce qui concerne la nécessité de voir intervenir le gouvernement canadien, je répète simplement que nous sommes dans une situation spéciale en tant que membres frères au sein du Commonwealth. Je tiens à dire que nous sommes dans une position spéciale car nous sommes le plus important des trois frères. En fait, nous sommes les plus importants de ce que les Indiens appellent «le groupe de la femme de César», ceux qui sont au-dessus de tous soupçons. Ils disent qu'il y a sept nations qui sont au-dessus de tous soupçons, qui n'utilisent pas les petits caractères lorsqu'elles signent des traités, ou qu'on ne peut soupçonner d'utiliser des petits caractères. Car il en est dont l'esprit est extrêmement tortueux. Parmi ces nations, on trouve le Canada, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Finlande et la Suisse, et nous sommes la plus importante de ces dernières.

Une autre chose à considérer, c'est que nous sommes non seulement une nation productrice d'aliments, mais encore une nation excédentaire à cet égard. Je pense que c'est une grande responsabilité, dans le monde d'aujourd'hui, et si l'on songe aux nouvelles qui nous parviennent tous les jours, que d'être une nation qui a des excédents de nourriture dans un monde en proie à la fin.

Enfin, j'aimerais dire que le Canada a une excellente réputation en ce qui concerne la maintien de la paix. Nous avons maintenu la paix à Chypre, nous l'avons maintenue à Gaza, nous avons des observateurs au Cachemire, nous avons fait partie de la Commission Laos et ainsi de suite. Nous avons de quoi être fiers. Il y a un an, je suis allé à Gaza et j'ai rendu visite à mes vieux amis; les Canadiens

[Text]

The Chairman: Thank you, Dr. McClure.

At our organizational meeting some time ago we passed a general resolution authorizing the printing of written submissions as appendices to our proceedings. So, unless someone disagrees, I will ask the Clerk to have the written submissions of our witnesses and also the written submission from the High Commissioner of India printed as appendices to our proceedings today. Mr. Wieler.

Mr. John Wieler (Associate Executive Secretary, Mennonite Central Committee): I think one of the outstanding impressions I have from the various reports I read, as well as from the comments that were made, is that there is such complete agreement among the people who have returned from that area. The situation has been adequately described in various newsmagazines, as well as what we have recently heard here, and I do not think I need to repeat it.

One of the problems I have had in conveying the message of the disaster there is in terms of figures. How can you describe a situation which runs into the millions? My mind does not go that far. I can comprehend a few hundred or perhaps several thousand, and I can probably stretch my mind to several hundred thousand, but when it comes to the millions my mind stops. When we read the reports and so on, and hear the comments, we simply have to multiply this many hundreds of times over to get the total picture.

• 1005

The situation there, as I saw it, was extremely depressing, to say the least. The gentlemen here have spoken mainly from the Indian side, so perhaps I should concentrate just a bit on the east side.

When we came into Dakar, everything was very quiet. There was an air of peace, you might say, or normalcy that was imposed, but the people to whom we spoke, the church leaders—we spoke to the Anglicans, the Catholics and Baptists—gave us a very different picture. The feeling of the people themselves, the Bengalese, was one that again expressed this agony, except in far tenser terms than what we had heard in India. After all, they were safe in India but the people on the other side did not feel that way.

In all of these experiences, the message came through time and again that we have to help these people who are so afflicted. The tragedy in East Pakistan defies description. There is no description because there is no reporting. There is also no intercommunication or very little, and very little transportation. Food stocks are sitting in ports and are not being distributed. The army has confiscated all the vehicles that the UN had. We heard this from the UN High Commissioner there. We had several vehicles there but they were confiscated. There were no railroads running, so one can imagine what happens. The tractors sent in to displace the bullocks and the oxen which were drowned during the catastrophe were sitting and rusting in depots. They were not producing food. Our crops were not being harvested nor were they being planted in many

[Interpretation]

avaient laissé après leur départ une réputation merveilleuse. Nous avons des gens comme Chester Ronning, Lester Pearson, Hugh Keenleyside, et des gens du même genre il y a maintenant une génération plus jeune qu'on pourrait former dans le domaine international afin d'aider à représenter l'action du gouvernement canadien en vue de ramener la paix dans le monde. Merci beaucoup.

Le président: Je vous remercie, docteur McClure.

A notre réunion d'organisation, il y a un certain temps, nous avons adopté une résolution générale nous autorisant à faire imprimer des documents écrits comme appendice à nos débats. Alors, si tout le monde est d'accord, je demanderais au greffier de faire imprimer comme appendice à nos débats d'aujourd'hui, les documents écrits de nos témoins ainsi que le document écrit du haut commissaire de l'Inde. Oui, monsieur Wieler.

M. John Wieler (Secrétaire adjoint, Comité central des Mennonites): Je crois que l'une des impressions les plus marquées que j'ai reçue des reportages que j'ai lus, aussi bien que des commentaires qui ont été faits, c'est qu'il y a un tel accord entre les gens qui reviennent de cette région. La situation a été très bien décrite dans les périodiques qui traitent de l'actualité et nous venons de la discuter ici, alors, je ne crois pas devoir répéter tout cela.

Un des problèmes que j'ai rencontré quand j'essayais de décrire ce désastre, c'est l'immensité de ce phénomène. Comment décrire une situation qui touche des millions et des millions de gens? Je ne peux pas saisir un tel chiffre dans mon esprit. Je peux comprendre quelques centaines ou peut-être quelques milliers de gens et je pourrais même réussir à envisager plusieurs centaines de milliers, mais quand il s'agit de millions de gens, c'est un concept que je ne peux pas saisir. Lorsque nous lisons les rapports, etc., et lorsque nous entendons les commentaires qui sont faits, il nous faut simplement multiplier ceci plusieurs centaines de fois pour obtenir une vue d'ensemble.

La situation telle que je l'ai vue est très déprimante, c'est le moins que je puisse dire. Le témoin a parlé principalement de ce qui se passait du côté de l'Inde, par conséquent, je devrais peut-être dire un petit peu ce qui s'est passé du côté oriental.

Lorsque nous sommes arrivés à Dacca tout était calme, une atmosphère de paix normale semblait régner ou avoir été imposée, mais lorsque nous avons parlé à certaines gens, aux dirigeants religieux, aux Anglicans, aux Catholiques et aux Baptistes, on nous a décrit les choses tout à fait différemment. Les gens eux-mêmes, les habitants du Bengale, indiquaient leur angoisse à nouveau, sauf que celle-ci était beaucoup plus poignante que celle dont nous avions eu connaissance aux Indes. Après tout, aux Indes ils étaient en sécurité mais de l'autre côté ce n'était pas la même chose.

Chaque fois, ce que l'on nous demandait, c'était d'aider ces gens qui étaient tellement affligés. La tragédie du Pakistan oriental dépasse tout ce que l'on peut décrire; de toute façon aucun compte rendu n'est fait. Il y a très peu de communications et de transports. Les stocks alimentaires restent dans les ports et ne sont pas distribués. L'armée a confisqué tous les véhicules des Nations Unies. C'est le nouveau commissaire des Nations Unies qui nous l'a dit là-bas. Il disposait de plusieurs véhicules mais ceux-ci ont été confisqués, aucun chemin de fer ne fonctionnait, par conséquent on peut s'imaginer la situation. Les tracteurs qui devaient servir à transporter les bœufs et ceux qui avaient été noyés pendant la catastrophe restaient là à se

[Texte]

areas. That is the situation and we could go on. Therefore, the need for food and for assistance was very extreme, and will be, especially in the coming months. Perhaps the crisis has not yet been felt in East Pakistan. This all pointed to the fact that in order to help there, a political solution is necessary.

If we have compassion—this was the feeling of our brothers there—not only for the East Pakistani, but also for the West Pakistani, it behooves us all—and this was expressed in our committee—to have compassion also for those people who do make mistakes. A very grievous mistake has been made. Therefore, we urge that the government do everything possible to help those people realize they have made this mistake. This is a very difficult one. I think this is perhaps the most difficult. It is much easier to send surplus food over there. However, there are refugees who want to go back. India does not want them nor does it need them. India has done a remarkable job of feeding them. We did not agree with all the policies. They hindered some of the agencies but the reasons have been expressed and we can appreciate them.

Therefore, in conclusion, we might just say that we encourage the people of Canada to take a very compassionate view of the situation there. We encourage Canada to look at East Pakistan, as well as India, as this crisis grows, especially as we hear these rumours of impending war, and they are very real. I might add that Pakistan has all the potential of another Viet Nam.

• 1010

Third, we urge our people to do everything possible to try to promote a political settlement. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Wieler.
Mr. Ignatieff.

Mr. Ignatieff: Mr. Chairman and members of this Committee, it is a great pleasure to appear before you today to talk about this situation which can only be described as a crisis, which could probably be one of the greatest human catastrophes ever seen on earth.

Mr. Chairman, my testimony is based on a mere three weeks in Pakistani refugee camps in India during July 7 to 27. During this period I inspected 21 camps and visited probably another 10 camps. I do not pretend in any way to be an expert on the situation.

Some of my testimony is based on reports received from my agency, The United Nations Childrens Fund, Mr. Labouisse, the Executive Director of UNICEF just returned over this past weekend from a visit to both East and West Pakistan, and India.

First of all, I will give you a first impression. It is not of numbers, of statistics, of problems of this nature, it is of the beauty, the simplicity and the quiet, passive dignity of the Bengali people. You cannot go to India or Pakistan, particularly from North America, without being overwhelmed by this fact. You are dealing with human beings, human beings in incredible numbers.

[Interprétation]

rouiller dans les dépôts. On ne produisait aucun aliment. Nos récoltes n'étaient pas faites et dans bien des régions aucun semi n'était fait. Voilà la situation et nous pourrions continuer en ce sens. Par conséquent, les besoins en vivres et en aide étaient les plus urgents et le seront encore plus dans les mois à venir. Peut-être que la crise n'a pas encore éclaté dans le Pakistan oriental. Tout ceci indique qu'afin d'apporter de l'aide dans ces régions, il faudrait trouver une solution sur le plan politique.

Si nous voulons nous montrer compatissants, c'était le sentiment indiqué par nos frères ici, non seulement à l'égard des Pakistanais orientaux mais à l'égard des Pakistanais de l'ouest, nous devons tous, et ceci a été exprimé dans notre comité, nous montrer compatissants aussi à l'égard de ces personnes qui ont commis des erreurs: une très sérieuse erreur a été commise. Par conséquent, nous demandons instamment au gouvernement de faire tout son possible pour faire comprendre à ces gens qu'ils ont commis cette erreur. Voilà qui est très difficile, c'est peut-être là la plus grande difficulté. Il est bien plus facile d'envoyer des surplus alimentaires là-bas, naturellement; toutefois il y a des réfugiés qui veulent rentrer chez eux. L'Inde n'en veut pas ou n'a pas besoin d'eux. L'Inde a effectué une tâche magnifique en les nourrissant. Nous n'étions pas d'accord avec toutes les politiques suivies. Ces dernières ont entravé l'action de certains organismes mais on a indiqué quelles étaient les raisons impliquées et nous pouvons les comprendre.

Par conséquent, en conclusion, nous dirons simplement que nous voulons encourager les Canadiens à se montrer très compatissants en ce qui concerne la situation de ce pays. Nous aimerions que le Canada examine la situation du Pakistan oriental tout autant que la situation de l'Inde, à mesure que cette crise s'aggrave, étant donné les rumeurs alarmantes d'une guerre imminente. Je dirais qu'au Pakistan il y a tous les éléments en puissance d'un autre Vietnam.

Troisièmement, nous exhortons notre peuple à faire tout son possible pour promouvoir un règlement sur le plan politique. Merci.

Le président: Merci, monsieur Wieler.
Monsieur Ignatieff.

M. Ignatieff: Monsieur le président et messieurs les membres du Comité, c'est avec grand plaisir que je comparais devant vous aujourd'hui pour vous parler de cette situation qui ne peut être décrite que comme une crise qui pourrait probablement devenir une des plus grandes catastrophes humaines que la terre n'ait jamais connue.

Monsieur le président, mon témoignage se base simplement sur ce que j'ai appris pendant les trois semaines passées dans les camps de réfugiés pakistanais aux Indes au cours de la période allant du 7 au 27 juillet. Pendant cette période, j'ai inspecté 21 camps et visité probablement dix autres camps. Je ne prétends en aucune façon être un expert sur la situation.

Certains de mes témoignages se basent sur des rapports reçus de mon organisme, le Fonds international des Nations Unies pour le secours à l'enfance. M. Labouisse, le directeur exécutif du FISE, vient de revenir cette fin de semaine d'une visite qu'il a rendue au Pakistan oriental et occidental et aux Indes.

Tout d'abord, je veux vous faire part d'une première impression. Il ne s'agit pas d'une question de statistiques ou de problèmes de ce genre. Ce qui m'a impressionné

[Text]

As an example, when I was there, there were 7 million refugees in the camps and as of last night, the latest figures are 9.3 million. It is approaching half the population of Canada. This is a staggering number, a staggering number.

Mr. Chairman, I am in complete agreement with what the witnesses today have said to you. I think we all see the situation in very much the same way. I would like to emphasize the points made by Mr. Batten about the gravity of the situation as it affects the Indian people, and I would like to quote an example. The official ration being fed mainly by the government of India is 2,210 calories a day. It consists of 400 grams of rice, 300 grams of vegetables, 100 grams of dal and 20 grams of edible oil. This number of calories is not a bad ration for an adult, half is for a child, yet it is estimated that two thirds of the population of Calcutta are lucky to receive 1,600 to 1,800 calories a day. So, just to emphasize the point raised by Mr. Batten, the government of India, is facing tremendous difficulties in providing assistance at standards which we in the West or in Europe regard as acceptable.

Yesterday, I talked to our headquarters and I asked them in their opinion what was the single most important thing I should emphasize to you today. Their answer was very simply this. It is still the unmet needs of the government of India and I would like to quote to you a few figures. The lowest estimate given to me in the cost of the refugee operation for the current fiscal year is \$700 million. That is the lowest figure. I have received figures based on a report issued in September by the United States government which estimates the cost to be about \$830 million. All foreign assistance provided to date is \$167 million. So when we say unmet needs or a gap in assistance, it is very real. It is very real, indeed, and it is this gap that must be met by the community. This is not just an Indian problem, it is an international problem of the first magnitude.

• 1015

The second point I would like to make it that the situation of the Pakistani refugees in India is inextricably bound with what happens in East Pakistan and unfortunately the total situation there, to say the least, is not clear and not defined. The United Nations has made and is making some progress there. If I could, I would like to correct one statement. That is, that the UN has supplied and is supplying vehicles and is using vehicles today. This was not the case earlier in the year. These vehicles are very clearly labelled, for example, "UN Humanitarian Relief" in Indian and in English and they are being used very carefully.

I must say there is considerable difficulty in operating relief activities in East Pakistan. Obviously there is a type of civil war or there is civil unrest—I guess that is the euphemistic term—going on there and the problems of providing humanitarian relief in that country are difficult, to say the least, and both sides of the conflict make it equally difficult. You cannot lay the situation on one side or the other.

Mr. Chairman, I could go on giving you statistics and giving you needs and emphasizing some of the points that have already been well expressed, but I will not do so. I would like to make two other observations.

First of all I will deal with what has happened in Canada in the nongovernmental sector. The combined appeal for Pakistani relief was formed in mid-June and to date has raised \$1,413,000. I must say, Mr. Chairman, that this is

[Interpretation]

c'est la beauté, la simplicité et la dignité passive des habitants du Bengale. Vous ne pouvez vous rendre aux Indes ou au Pakistan, particulièrement si vous venez de l'Amérique du Nord, sans être frappés par cela. Vous traitez avec des êtres humains, des êtres humains incroyablement nombreux.

Par exemple, lorsque j'étais là-bas, 7 millions de réfugiés se trouvaient dans les camps, et les chiffres, tels qu'ils étaient hier soir, indiquent 9.3 millions de réfugiés. Ceci représente l'équivalent de la moitié de la population du Canada. C'est un nombre incroyable.

Monsieur le président, je suis tout à fait d'accord avec ce que les témoins vous ont dit aujourd'hui. Je crois que nous avons tous à peu près la même façon de voir la situation. J'aimerais insister sur ce que M. Batten a dit de la gravité de la situation dans le cas des Hindous et vous donner un exemple: la ration de vivres officielle fournie principalement par le gouvernement des Indes est de 2,210 calories par jour. Elle consiste en 400 grammes de riz, 300 grammes de légumes, de 100 grammes de dhal (lentille orientale) et 20 grammes d'huile comestible. Ce nombre de calories est convenable pour un adulte, et la moitié conviendrait à un enfant, cependant on calcule que les deux tiers de la population de Calcutta ont de la chance s'ils reçoivent une ration fournissant 1,600 à 1,800 calories quotidiennement. Par conséquent, simplement pour souligner ce qu'a dit M. Batten, le gouvernement des Indes a les plus grandes difficultés à fournir de l'aide à un niveau qui, pour nous Occidentaux ou Européens, serait acceptable.

Hier, je me suis entretenu avec le personnel du bureau principal et je leur ai demandé ce qui, à leur avis, méritait d'être souligné comme étant le point le plus important à indiquer à votre Comité. Très simplement, ils m'ont répondu que c'était ce besoin du gouvernement des Indes auquel on n'avait pas encore répondu et je vous donnerai quelques chiffres. L'évaluation la plus basse que l'on m'a fait du coût de l'opération des réfugiés pour l'année finan-

cière en cours s'élève à 700 millions de dollars. D'après les chiffres d'un rapport publié en septembre par le gouvernement des États-Unis, le coût s'est avéré à environ 830 millions de dollars. Or, toute l'aide extérieure fournie jusqu'ici n'est que de 167 millions de dollars. Par conséquent, lorsque nous parlons des besoins auxquels on n'a pas répondu ou des lacunes dans l'aide, c'est quelque chose de très concret; et c'est cette lacune que la communauté doit combler. Ce n'est pas uniquement un problème indien, c'est un problème international de première importance.

Il y a un deuxième point sur lequel j'aimerais insister. La situation des Pakistanais réfugiés en Inde est inexplicablement liée à ce qui se passe au Pakistan oriental, et, malheureusement, la situation d'ensemble y est imprécise et instable, pour ne pas dire plus. L'organisation des Nations Unies a fait et continue de faire des progrès dans ce domaine. Si vous me le permettez, j'aimerais corriger une affirmation qui a été faite. On a dit que l'ONU a fourni et continue de fournir des véhicules, et qu'elle se sert de ces véhicules, aujourd'hui. Cela n'était pas le cas il y a quelque temps. Ces véhicules sont revêtus très clairement de la mention «secours humanitaire de l'ONU» en indien et en anglais, et on les utilise très soigneusement.

Il faut dire qu'il est très difficile de faire des travaux de secours au Pakistan oriental. Évidemment il y a une sorte de guerre civile ou de malaise civil—c'est un euphémisme—dans ce pays, en ce moment, et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de leur fournir des secours

[Texte]

strange to us who have been very closely involved with this effort. It has received about 10 per cent of the press coverage that was given during the time of the Nigeria-Biafra crisis and yet the amount of funds raised has exceeded that raised for Nigeria/Biafra. This is a very, very strange situation.

The answer to this is quite evident if you tour Western Canada, for example. I have just come back from touring major centres in Western Canada during the last three weeks and I was most encouraged and, indeed amazed at the amount of grass roots—if I may put it that way—feeling about this situation. Everywhere one goes one meets concerned Canadians who want to do more about this problem, and although it has not been covered as a hot news item, as a controversial item, there is a great and I think growing concern for this whole problem throughout Canada.

I should also mention, of course, that there are some very active Bangla Desh associations, particularly in Western Canada—Regina, Saskatoon and Calgary—these are people who are new Canadians and they, of course, are terribly concerned about the situation in their former homeland and they are very actively promoting the cause.

Mr. Chairman, in regard to possible action on the part of the Canadian government, I cannot but emphasize again how fortunate we are to be Canadians, as we all know. I went to India wearing basically three hats; as a Canadian, as an official of a combined appeal and as an official or semi-official of the United Nations Children's Fund, and by far the greatest credential was to have been a Canadian citizen. It is an honour and one cannot imagine, as Dr. McClure has so eloquently put it, how much this means to India.

However, I think we have a tremendous responsibility as Canadians, and particularly the Government of Canada, to use all possible influence in obtaining a peaceful settlement of this crisis. When I say that, I do not mean there is any simplistic answer. This problem has been plaguing the world from time immemorial. Great minds sat down in 1947 to try to solve partition then and did not really do it. This is still the greatest problem facing us. I think that the Canadian government has a particular role to play, interpreting to the government of India and the government of Pakistan, from a respective point of view, the feelings of Canadians and other governments in the developed world and above all providing assistance through all channel: bilateral channels, multilateral channels and voluntary or nongovernmental channels. It is a tremendous help and assistance to nongovernmental agencies to receive the support of the Canadian government. It acts as a tremendous stimulus to their own fund-raising efforts and it sustains their effort in supporting a situation such as this.

• 1020

Mr. Chairman, I close on that remark and am, as all other witnesses, only too willing to answer questions.

[Interprétation]

humanitaires. Les deux parties en cause sont responsables au même degré pour ces difficultés. On ne peut pas rejeter la faute exclusivement sur l'une ni sur l'autre.

Monsieur le président, je pourrais continuer en vous parlant des chiffres et des besoins et en soulignant quelques-uns des points qui ont déjà été bien exposés, mais je ne le ferai pas. J'aimerais faire encore quelques remarques.

D'abord je parlerai de ce qui s'est passé au Canada dans le secteur privé. L'appel conjoint en faveur de l'aide pour les Pakistanais a été fait à la mi-juin et jusqu'ici on a réuni 1,413,000 dollars. Je dois dire, monsieur le président, que ceux d'entre nous qui ont été associés à cet effort ont trouvé tout cela très bizarre. Cet appel à reçu peut-être 10 p. 100 de la publicité accordée aux efforts semblables pendant la crise du Biafra mais le montant des dons dépasse les fonds réunis pour le Biafra. C'est vraiment très bizarre.

On peut trouver l'explication si on voyage dans l'ouest du Canada. Je viens de faire un tour de 3 semaines des grands centres dans l'ouest du Canada et j'ai été très encouragé et même étonné par les sentiments qu'exprimait le peuple à cet égard. Partout on rencontre des Canadiens qui voudraient contribuer au règlement de ce problème. En effet, bien que ce problème n'ait pas reçu beaucoup de publicité et qu'il n'ait pas été présenté comme un sujet controversable, le peuple canadien à travers le pays en est de plus en plus conscient.

Évidemment, je devrais aussi mentionner les associations Bangla Desh très actives qui existent ici, surtout dans l'ouest du Canada—à Regina, Saskatoon et à Calgary—ce sont des néo-Canadiens qui s'inquiètent beaucoup de la situation dans leur ancienne patrie et qui soutiennent très activement la cause de leur peuple.

Monsieur le président, au sujet d'une intervention éventuelle du gouvernement canadien, je dois souligner quelle chance nous avons d'être canadien, comme nous le savons tous. Je suis allé en Inde en trois qualités: comme canadien, comme représentant d'un appel conjoint, comme représentant officiel ou semi-officiel de l'UNICEF, et c'est en ma qualité de citoyen canadien que j'ai été le plus honoré. En effet, c'est un honneur et on ne peut pas imaginer, comme le docteur McClure l'a si bien dit, quelle importance les Indiens y attribuent.

Néanmoins, je suis d'avis que nous, comme Canadiens, et surtout le gouvernement du Canada, avons la responsabilité énorme d'exercer toute notre influence afin que cette crise soit réglée de façon pacifique. Quand je dis cela, je ne veux pas dire qu'il y ait de solution simpliste. C'est un problème qui existe depuis toujours. Les grands esprits ont essayé de résoudre le problème de la séparation en 1947 et n'ont remporté qu'un succès partiel. C'est toujours

le plus grand problème auquel on se heurte. Je crois que le gouvernement du Canada a un rôle tout spécial à jouer: interpréter, auprès du gouvernement des Indes et du gouvernement du Pakistan, d'un point de vue respectif, les sentiments qu'ont à leur égard les Canadiens et les autres gouvernements du monde industrialisé et, surtout, de fournir de l'aide par toutes les voies disponibles: bilatérales, multilatérales, bénévoles ou non gouvernementales. Obtenir l'appui du gouvernement canadien est très important pour les organismes non gouvernementaux. Ceux-ci jouent le rôle d'un immense stimulant en ce qui concerne leurs efforts autonomes d'accumulation de fonds et le

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Ignatieff. I believe this is the first occasion on which our Committee has heard four witnesses at one time. This should be a quite interesting experiment and very useful in determining whether we can carry on this type of meeting in the future on occasion when it seems appropriate.

I suggest that members can direct their questions now to any or all witnesses. If any witnesses wish to add to another witness' reply to a question, I will be happy to call upon them to make supplementary replies.

I have Mr. Brewin, Mr. Allmand, Mr. Haidasz, Mr. Hymmen, Mr. Badanai.

Mr. Macquarrie: I sent you a note.

The Chairman: I had a written submission from Mr. Macquarrie at the very beginning so I will call upon you first, Mr. Macquarrie, followed by Mr. Brewin.

Mr. Macquarrie: Thank you, Mr. Chairman. It pays to write, my dear colleagues.

I am immensely gratified to have the opportunity to hear witnesses with such personal credentials and from organizations with such eminent credentials.

All our witnesses, Mr. Chairman, came up to the enormity of the question of the political settlement. Dr. McClure mentioned the Commonwealth; others mentioned the United Nations. After we have done what we can, perhaps not what we should on the humanitarian side, what do you feel would be a practical move on the part of this country and its government in any international arena to help somewhat in a movement towards a political settlement? I would be most grateful to have a little elucidation on that from any or all.

The Chairman: Dr. McClure.

Dr. McClure: I think there are two moves to be made. As concerned Canadians we could take the responsibility for bringing and keeping this before the members of the United Nations. I would like to see us keep this, introduce it for one thing and then support it later on until we do get some settlement.

It seems that there are two actions that can be taken very specifically. The United Nations has had experience in setting up this kind of machinery. Canadians could certainly suggest the machinery necessary for a cease fire just to stop military action within East Pakistan and on the border and let the agencies get on with their relief work looking towards something better. We have to get a cease fire first of all.

The second thing is that I do not think it is fair to put the load of feeding nine million refugees on India. This is absolutely ridiculous. When we had one and a quarter million refugees in the Middle East, we set up an organization and it was a beautiful organization. I worked with it for four years—not in it but with it—and I saw it from both the outside and the inside. I am very much impressed with the kind of thing we can do when we get a UNRWA and what we need now promptly is a UNRWA to get over this fantastic expenditure of \$710 million for food from a coun-

[Interpretation]

gouvernement soutient leurs efforts dans une telle situation.

Monsieur le président, sur cette remarque je termine et comme tous les autres témoins, je suis naturellement prêt à répondre aux questions.

Le président: Merci, monsieur Ignatieff. Je crois que c'est la première fois que nous avons eu l'occasion d'entendre quatre témoins devant le Comité. Cela devrait être une expérience très intéressante et très enrichissante de savoir si nous serons en mesure de procéder de la même façon à l'avenir lorsque cela semblera approprié.

Je préconise que les députés posent leurs questions maintenant, soit à un témoin, soit à tous les témoins. Si un témoin veut ajouter quelque chose à ce qu'a répondu un autre témoin je serais très heureux de leur permettre de donner des réponses complémentaires.

J'ai sur ma liste messieurs Brewin, Allmand, Haidasz, Hymmen, Badanai.

M. Macquarrie: Je vous ai fait parvenir un mot.

Le président: Monsieur Macquarrie m'a fait parvenir une requête par écrit dès le début de la réunion. Par conséquent monsieur Macquarrie vous avez la parole le premier, puis ce sera le tour de M. Brewin.

M. Macquarrie: Merci, monsieur le président. Mes chers collègues cela vaut la peine d'écrire.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir pu entendre les témoins surtout des témoins qui s'appuyaient sur de telles références et de telles organisations.

Tous nos témoins, monsieur le président, en sont venus à poser cette question d'une immense importance: celle du règlement politique. M. McClure a parlé du Commonwealth; d'autres ont parlé des Nations Unies. Après avoir fait ce que nous avons pu, peut-être pas ce que nous aurions dû faire du point de vue monétaire, qu'est-ce que vous préconiserez comme mesure pratique de la part de notre pays et de son gouvernement pour aider, sur le plan international, à en arriver à un règlement politique? J'aimerais bien avoir quelques éclaircissements dans ce domaine soit de la part d'un témoin soit de la part de tous les témoins.

Le président: Monsieur McClure.

M. McClure: Je crois qu'il y a deux mesures qui devraient être prises: comme Canadiens, nous devrions prendre la responsabilité, prendre l'initiative de demander aux Nations Unies de chercher un règlement politique et nous devrions nous efforcer d'insister là-dessus jusqu'à ce que nous ayons obtenu quelques résultats.

Il semble que deux mesures pourraient être prises en particulier: les Nations Unies ont déjà eu de l'expérience dans le domaine de l'établissement d'un tel rouage. Par conséquent, les Canadiens devraient demander que l'on établisse les rouages nécessaires pour obtenir un «*Cessez le feu*» pour que les opérations militaires cessent au Pakistan Oriental et à la frontière afin que les organismes puissent procéder à leur travail de secours et trouver une meilleure solution. Tout d'abord il nous faut obtenir un cessez le feu.

En deuxième lieu, je ne pense pas qu'il soit juste que ce soit les Indes qui doivent uniquement s'occuper de nourrir 9 millions de réfugiés. Cette situation est ridicule: lorsque nous avions 14 de million de réfugiés au Moyen-Orient, nous avons établi une organisation splendide. J'ai travaillé auprès de cette organisation pendant quatre ans, non pas dans son sein mais en collaboration avec elle et par conséquent j'ai pu l'apprécier de l'extérieur et de

[Texte]

try whose per capita income in 1970 was \$50 a year. We in the western world are not doing our stuff. I think we should set up this and take an active part in kicking it off and perhaps contributing our foodstuff to that country.

The Chairman: Does any other witness wish to add anything to what Dr. McClure has said? Mr. Ignatieff.

• 1025

Mr. Ignatieff: I would like to add something to the second part of Dr. McClure's question. I feel some restraint in regard to the first part, which is a political settlement, which I am afraid, for obvious reasons, in that we are providing assistance to both India and Pakistan, I do not wish to comment on. I just wish to make it clear why. But in regard to Dr. McClure's suggestion on setting up and supporting a United Nations or other combined effort, this in point of fact is in existence, but it does need to be supported.

We talked about co-operation, but there is a formal co-operation called the focal point system, in Geneva. It is under the chairmanship of the United Nations High Commissioner for Refugees and has the following UN agencies, the World Health Organization and UNICEF, as members. It also, for the first time, and very gratifyingly, has the League of Red Cross Societies in full membership. You do have a very practical machinery set up there; but what is needed is not political but policy support, if you can follow me, and financial support, for this particular focal point machinery.

Incidentally, the UN has also set up in East Pakistan a corresponding but entirely separate organization and it, too, is functioning, but it again needs the unqualified policy support and financial support of countries such as Canada. The UN is not a magic thing: it can only act with the full support of its member nations. It is often, unfortunately, the lowest common denominator of the support given by member nations and, therefore, I think Canada can and should provide leadership in supporting both these mechanisms.

The Chairman: Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Thank you. I am going to try and keep on this very same subject.

Dr. McClure also mentioned the Commonwealth and that interested me. I thought that, in the list of donations and contributors, there was a pattern, in that I saw the Commonwealth emerging in a quite gratifying way. Have you any thought as to how, as an institution, as an international organization of great merit, the Commonwealth might, as a commonwealth, rationalize, channelize and hopefully improve its efforts?

[Interprétation]

l'intérieur. Je suis très impressionné par ce que nous accomplissons lorsque nous pouvons obtenir les services d'un organisme tel que l'UNRWA, et ce dont nous avons besoin maintenant c'est d'un organisme similaire qui rapidement s'occupe de faire face à cette dépense de 710 millions de dollars destinée aux vivres et à laquelle doit faire face un pays dont le revenu par habitant en 1970 était de \$50 par an. Nous, dans le monde occidental, nous ne faisons pas notre part. Je crois qu'il nous faut rapidement rétablir un organisme et prendre une part active pour résoudre ce problème et peut-être contribuer nous-mêmes à l'envoi de vivres dans ce pays.

Le président: Est-ce qu'il y a un témoin qui veut ajouter quelque chose à ce que M. McClure vient de dire? Monsieur Ignatieff.

M. Ignatieff: Je voudrais ajouter quelque chose à propos de la seconde partie de la question de M. McClure. J'éprouve quelques réserves au sujet de la première partie, qui traite d'un règlement politique, et qui me fait un peu peur pour des raisons évidentes, et puisque nous accordons notre aide à la fois à l'Inde et au Pakistan, je ne veux pas faire de commentaires à ce sujet. Je voudrais simplement expliquer pourquoi nous le faisons. Mais au sujet de la proposition de M. McClure de mettre sur pied et de soutenir une action des Nations-Unies ou une autre action commune, cela existe déjà, et cela n'a pas besoin d'être soutenu.

Nous avons parlé de coopération, mais il existe une coopération de fait à Genève, c'est le système des régions en crise. Le Haut Commissaire des Nations-Unies pour les réfugiés en est le président, et l'Organisation mondiale de la Santé et le FISE en sont membres. La Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge en font maintenant partie à part entière pour la première fois, et c'est extrêmement satisfaisant. Donc, il existe là-bas un mécanisme très fonctionnel; mais nous n'avons pas besoin de soutien politique, mais plutôt de programmes, si vous me suivez, et de soutien financier, pour ce mécanisme particulier de régions en crise.

A ce propos, les Nations-Unies ont également mis sur pied au Pakistan oriental une organisation correspondante mais entièrement distincte, et cette organisation fonctionne également, mais elle a besoin du soutien financier sans restriction de pays tels que le Canada. Les Nations-Unies ne sont pas une organisation magique: elles ne peuvent agir qu'avec le soutien de leurs membres. Malheureusement, c'est très souvent le plus petit dénominateur commun du soutien apporté par les pays membres, et par conséquent je pense que le Canada peut et doit montrer le chemin dans le domaine du soutien de ces deux mécanismes.

Le président: Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Merci. Je vais essayer de m'en tenir au même sujet.

M. McClure a également mentionné le Commonwealth et cela m'intéressait. Il m'a semblé que dans la liste des contributions et des donateurs, il y avait un certain schéma, et que le Commonwealth contribuait d'une manière très satisfaisante. Avez-vous une idée de la façon dont une institution, en tant qu'organisation internationale de grand mérite, le Commonwealth, pourrait, en tant que Commonwealth, rationaliser, canaliser, et nous l'espérons améliorer ses efforts?

[Text]

Dr. McClure: Perhaps by using the Commonwealth secretariat. I would suggest that that would be one of the places. I do not know enough about that machinery. I am sure that there are people here who are much more familiar with it.

But I think that here, you have a ham and an egg business. I do not think that Commonwealth machinery will rise to its full potential until it is given challenge of this type. Given a challenge of this type, we might find that we have a latent machine there that would be very valuable.

The Chairman: Mr. Wieler.

Mr. Wieler: I would like to underline that. When I spoke about a political solution or settlement, I spoke of the internal Pakistan problem. We are very fortunate in being part of the Commonwealth. We are not enemies of West Pakistan by any means. In fact, our organization has been doing development work there for a long time. So we can understand both sides and be sympathetic.

The Chairman: Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: That is fine for now but I would like to come back again later, Mr. Chairman.

The Chairman: I will put you on the second round, Mr. Macquarrie.

Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I would like to ask two questions of detail arising out of the briefs and one which I think is much more fundamental which I can direct to all the witnesses, or perhaps Dr. McClure.

The first question I would like to ask is for Mr. Batten and relates to some figures on page three of his brief where he says:

The cost per refugee, as computed by the Indian Government, is Rs. 1 per day (approx. 13c.) equivalent to US \$1,100,000 per day. Providing that there be no further increase in the present number of refugees the cost for the next six months will be around US\$201,300,000.

That figure seems, on the face of it, to be quite inconsistent with the figures given to us by Mr. Ignatieff and apparently approved by the World Bank, where they speak of \$700 million. I think Mr. Ignatieff said "a minimum figure" of \$700 million. Other estimates given by the Indian government are a great deal higher. Is that because the figures you have, Mr. Batten, relate only to the cost of food? What is the explanation there?

• 1030

Mr. Batten: The cost of food is the main cost of the subsistence of the refugee in the camps. At the time I was there—this figure came out early in August—it was costing the Indian government one rupee per day to feed the refugees. This of course does not include all the extra costs that would be involved in operating such a situation. This is a feeding cost for the refugee.

Mr. Brewin: There is shelter, for example, which would be an added cost. There also would be sanitation and medical costs.

[Interpretation]

M. McClure: Peut-être en utilisant le secrétariat du Commonwealth. Il me semble que le secrétariat serait qualifié. Je ne connais pas suffisamment ce mécanisme. Je suis certain que plusieurs d'entre vous le connaissent beaucoup mieux que moi.

Mais je pense que'il s'agit d'un point important. Je ne pense pas que le Commonwealth atteigne sa pleine utilité tant qu'on ne lui aura pas posé un défi de ce genre. Devant un défi de ce genre, il se peut que nous nous apercevions que ce mécanisme est extrêmement utile.

Le président: Monsieur Wieler.

M. Wieler: Je voudrais dire un mot à ce sujet. Lorsque j'ai parlé de solution ou de règlement politique j'ai parlé des problèmes internes du Pakistan. Nous avons beaucoup de chance de faire partie du Commonwealth. Nous ne sommes pas ennemis du Pakistan occidental, en aucun cas. En fait, notre organisation œuvre dans ce pays depuis longtemps. Nous pouvons donc comprendre les deux parties et faire preuve de sympathie.

Le président: Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Cela suffit pour le moment, mais j'aimerais y revenir plus tard, monsieur le président.

Le président: Je vous inscris sur la seconde liste, monsieur Macquarrie.

Monsieur Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, je voudrais poser deux questions de détail au sujet des mémoires; la première est plus fondamentale et je la poserai à tous les témoins, ou peut-être à M. McClure.

La première question que je voudrais poser s'adresse à M. Batten, c'est au sujet de certains chiffres à la page 3 de son mémoire où il dit:

Le coût par réfugié, tel que calculé par le gouvernement indien, est de 1 roupie par jour (environ 13 c.) ce qui équivaut à un million cent mille dollars des É.-U. par jour. A condition qu'il n'y ait pas d'augmentation du nombre actuel des réfugiés, le coût pour les six prochains mois sera aux environs de 201 millions 300 mille dollars américains.

A première vue, ces chiffres semblent tout à fait différents de ceux qui nous ont été donnés par M. Ignatieff, et qui sont apparemment approuvés par la Banque mondiale, qui parlent de 700 millions de dollars. Je crois que M. Ignatieff a parlé d'un «chiffre minimum» de 700 millions de dollars. D'autres chiffres fournis par le gouvernement indien sont beaucoup plus élevés. Serait-ce parce que les

chiffres que vous avez, monsieur Batten, ont trait uniquement aux prix de la nourriture? Quelle en est la raison?

M. Batten: C'est la nourriture qui coûte le plus cher aux réfugiés des camps. Au moment où j'étais là-bas—ces chiffres ont été publiés au début du mois d'août—il en coûtait au gouvernement indien une roupie par jour pour nourrir les réfugiés. Évidemment, cela ne comprend pas tous les autres frais qui entrent en ligne de compte dans une telle situation. Il s'agit uniquement du prix de la nourriture pour les réfugiés.

M. Brewin: Il y a les frais de logement par exemple, qu'il faudrait ajouter. Il y aurait également le coût des installations sanitaires et des soins médicaux.

[Texte]

Mr. Batten: There will be costs over and above this matter for food. I did not include a lot of this cost in my estimates because a lot of these are being donated from other countries. This cost here is for the feeding and assistance to refugees in the camps. It is the cost per person per day, but not the administrative costs of the government and everything else included.

Mr. Brewin: You are not in any sense disputing the figures given us by Mr. Ignatieff.

Mr. Batten: No, I am not disputing that figure, because I do not have the information that Mr. Ignatieff has.

Mr. Brewin: I am quoting from a document furnished to us by the High Commissioner of India, where he says that the World Bank has informed the government of India, and perhaps also the United Nations, that it accepts as reasonable the estimate of \$700 million U.S. being expended by the end of December 1971 in the maintenance, feeding and care of Pakistani refugees. Have you heard that figure?

Mr. Batten: No, I have not had that figure, Mr. Brewin.

The Chairman: Excuse me, Mr. Brewin, but Mr. Ignatieff has a comment. Is this an appropriate time for it?

Mr. Brewin: Certainly.

Mr. Ignatieff: I think we are in entire agreement, Mr. Brewin. The World Bank figure of \$700 million is the minimum figure being worked on. The estimate I quoted of \$830 million is based on a U.S. executive branch submission of the United States government, and it is an interesting thing. The figure quoted by Mr. Batten is entirely consistent at 13 cents a day to feed, but the \$830 million is based on the following estimates. The estimates assume monthly recurring costs of about \$5.40 per refugee, including about \$4 for food. If you divide 30 into \$4 you get 13 cents, which is sufficient to provide about 1 pound of grain and so on. It also assumes about \$30 in one-time costs, including \$16 for bamboo huts, perhaps with roofs reinforced with polyethylene, \$3 for a single piece of clothing and about \$4 each for water, sanitation and transport. The remainder is for utensils bedding and medicines. Each million additional refugees adds about \$30 million to the one-time cost and \$5.4 million in recurring monthly costs. That figure of \$830 million is their estimate for the current fiscal year, which ends in April, 1972.

Mr. Brewin: I would like to ask Mr. Wieler a question regarding his statement on page 2 of his brief where he says that "we are grateful that arms shipments from the U.S.A. have ended". I just wondered where you got that information? My information is entirely to the contrary, that while I think the legislative branch of the U.S.A. government has expressed its wish to cut-off arm shipments from that country to East Pakistan the executive branch says it is under commitment to make supplies and is continuing to do so. What was the source of the statement that arms shipments from the U.S.A. have ended? It would be the best news I have heard for a long time if it were true.

[Interprétation]

M. Batten: Le coût de nourriture est de loin le plus élevé. J'ai passé sous silence une grande partie de ces frais dans mes estimations parce qu'une grande partie de ceux-ci sont couverts par des dons en provenance d'autres pays. Le coût mentionné ici est celui de la nourriture et de l'assistance fournie aux réfugiés dans les camps. C'est le coût par personne et par jour, mais il ne comprend pas les dépenses administratives du gouvernement ni le reste.

M. Brewin: Vous ne contestez donc pas les chiffres qui nous ont été donnés par M. Ignatieff.

M. Batten: Non, je ne les conteste pas parce que je n'ai pas les informations de M. Ignatieff.

M. Brewin: Je cite un document qui nous a été fourni par le haut commissaire de l'Inde où il dit que la Banque mondiale a informé le gouvernement indien, et peut-être également les Nations Unies, qu'il accepte comme raisonnables les prévisions selon lesquelles une somme de 700 millions de dollars américains sera dépensée d'ici la fin de décembre 1971 pour l'alimentation et les soins donnés aux réfugiés pakistanais. Avez-vous entendu ce chiffre?

M. Batten: Non, je n'ai pas eu ce chiffre monsieur Brewin.

Le président: Excusez-moi monsieur Brewin, mais M. Ignatieff désire faire une remarque. Peut-il le faire?

M. Brewin: Certainement.

M. Ignatieff: Je crois que nous sommes tout à fait d'accord monsieur Brewin. Le chiffre de 700 millions avancé par la Banque mondiale est le minimum prévu. Le chiffre de 830 millions que j'ai donné est basé sur un rapport soumis au gouvernement américain par le pouvoir exécutif et c'est un chiffre intéressant. Le chiffre cité par M. Batten correspond parfaitement aux 13c. par jour, mais le chiffre de 830 millions est fondé sur les prévisions suivantes. Ces estimés mentionnent un coût mensuel constant d'environ \$5.40 par réfugié, comprenant environ \$4 de nourriture. Si vous divisez \$4 par 30 vous obtenez le chiffre de 13 c., ce qui suffit à fournir une livre de céréales et ainsi de suite. Ces estimés mentionnent également environ \$30 pour les installations, à savoir, par personne, \$16 pour des huttes de bambou, avec peut-être des toits renforcés de polyéthylène; \$3 pour un vêtement et environ \$4 pour l'eau, le matériel sanitaire et le transport. Le reste est consacré à l'équipement, tels les lits et les médicaments. Chaque million de réfugiés supplémentaires signifie que les frais d'installation augmentent de 32 millions et le coût mensuel constant de 5.4 millions. Ce chiffre de 830 millions de dollars est ce qu'ils prévoient pour l'année financière en cours qui se terminera en avril 1972.

M. Brewin: Je voudrais poser une question à M. Wieler concernant la page 2 de son mémoire où il dit: «nous sommes heureux de constater que les envois d'armes des États-Unis ont pris fin». Je me demande où vous avez trouvé cette information? On m'avait dit au contraire, que bien que le pouvoir législatif américain ait exprimé le désir de cesser les envois d'armes au Pakistan oriental, l'exécutif rétorque qu'il s'est engagé à faire ces envois d'armes et qu'il continue à le faire. De quelle source tenez-vous que les États-Unis ont cessé d'envoyer des armes. Ce serait la meilleure nouvelle que j'aie entendu depuis longtemps si c'était vrai.

[Text]

Mr. Wieler: The news I got about July 25 was that all aid was cut off, but I may be a little off there. Military aid had stopped in March but the military aid in the pipeline had not stopped and no one was able to give anybody any figures. This was the great controversy. At first there was no military aid in the pipeline. Later on, there was a small amount given, then the figures grew into the many millions. A bill was passed, according to my information, on approximately July 25—I may be off there a little bit—suspending all aid to Pakistan.

• 1035

Mr. Brewin: All aid?

Mr. Wieler: All military aid. But I would have to check that.

Mr. Brewin: I wonder if any other members of the panel have any information on that.

The Chairman: Do any other witnesses know anything about that particular point which Mr. Brewin has raised about military aid to Pakistan? Apparently not.

Mr. Brewin: Well, perhaps Mr. Wieler can give us more detail, because as I say, my information is quite to the contrary, that the executive branch of the government of the United States is continuing to supply military aid to East Pakistan.

Just one more question, which I will address to Dr. McClure. Every one of the witnesses, and indeed everybody who has applied his mind to this problem, has spoken of the need for a political settlement and I think, Dr. McClure, you have implied that that involves acceptance of the democratic decision as shown in the election of East Pakistan. I put to you that far from there being any tendency towards a political settlement, there is a polarization of views. The Bangla Desh say that the federation was destroyed by the military events of March and that they now choose independence for Bangla Desh or East Pakistan as the only possible political settlement. The West Pakistani, particularly the military leaders, say that they will not yield to any amount of public pressure to grant what they call secession. So you have, it seems to me, a complete and utter impasse. I was wondering whether in these circumstances you think exhortation by the United Nations or by the Commonwealth or by Canada is the answer to the problem, and whether we perhaps do not have to look deeper to make sure that international pressure is put on those responsible for continuing military action, perhaps by withdrawing development aid or by other steps, perhaps even by the recognition of the independence of Bangla Desh. I am not blaming you for saying it because I quite agree with you. I wonder what sort of political settlement you think really makes sense in the present circumstances.

Doctor McClure: There is the possibility of a great difference of opinion here, because I think some would say that since there is the 1,100-mile separation between East and West Pakistan, had they not better recognize things like that. I think there is a change of attitude. I detected a change of attitude in early July and I think perhaps it had taken place much earlier than that, but that was certainly the time I noticed the change in attitude. Up to that time there had been some idea that if we had a cease-fire we could again bring peace and the people would be ready to take part in reforming Pakistan. I have the feeling that since July 1971, the Pakistani the Bengali, feels far too

[Interpretation]

M. Wieler: C'est aux environs du 25 juillet qu'on m'a dit que toute aide avait été suspendue mais il est possible que je me trompe. L'aide militaire avait cessé en mars, mais l'aide militaire officielle n'avait pas cessé et personne ne pouvait savoir de chiffres à ce sujet. C'était la grande controverse. D'abord, il n'y avait pas d'aide militaire officielle. Plus tard, il y en avait un peu, puis les chiffres ont augmenté et sont passés à plusieurs millions. D'après ce que je sais un bill a été adopté vers le 25 juillet, il est possible que je me trompe, qui suspendait toute l'aide au Pakistan.

M. Brewin: Toute l'aide?

M. Wieler: Toute l'aide militaire. Mais il faut que je vérifie cela.

M. Brewin: Je me demande si d'autres témoins savent quelque chose à ce sujet.

Le président: Y a-t-il un témoin qui sache quelque chose sur cette question, posée par M. Brewin, à propos de l'aide militaire au Pakistan? Apparemment non.

M. Brewin: Eh bien, peut-être que M. Wieler pourra nous donner plus de détails, car, comme je l'ai dit, je croyais que c'était le contraire; et que le département exécutif du Parlement des États-Unis tenait à envoyer une aide militaire au Pakistan oriental.

Une autre question, et je m'adresse à M. McClure. Tous les témoins, et tous ceux qui ont réfléchi à ce problème ont parlé de la nécessité d'un règlement politique et je crois M. McClure, que vous avez souvent sous-entendu que ce règlement signifiait une acceptation de la décision démocratique prise au cours des élections au Pakistan oriental. Je vous demande si, loin d'aller vers un règlement politique, il n'y avait pas plutôt une polarisation des points de vue. Le Bangla Desh dit que la fédération a été détruite par les événements militaires du mois de mars, et qu'à leur point de vue, le seul règlement politique possible réside dans l'indépendance du Bangla Desh ou du Pakistan oriental. Les Pakistanais de l'Ouest, et en particulier les chefs militaires, disent qu'ils ne céderaient à aucune pression de la part du public pour accorder ce qu'ils appellent une sécession. Il me semble donc que c'est là une impasse. Je me demande si dans ces circonstances, vous pensez qu'une exhortation par les Nations Unies, par le Commonwealth ou par le Canada, constitue la réponse au problème, et si nous ne devrions pas étudier le problème plus profondément pour nous assurer que ceux qui sont responsables des activités militaires soient sujets à une pression internationale, peut-être en supprimant l'aide au développement, ou peut-être même en reconnaissant l'indépendance du Bangla Desh. Je ne vous blâme pas de nous l'avoir dit, parce que je suis assez d'accord avec vous. Je me demande à quelle sorte de règlement politique vous pensez dans les circonstances actuelles.

M. McClure: Il est possible qu'il y ait une grande différence d'opinion ici, car, je pense, certains prétendraient que puisqu'il y a une distance de 1,100 milles entre le Pakistan oriental et le Pakistan occidental, il serait mieux de ne pas reconnaître cette chose. Je crois qu'il y a eu un changement d'attitude. J'ai remarqué un changement d'attitude au début du mois de juillet, et il est possible qu'il se soit produit bien avant, mais c'est à ce moment-là que je l'ai remarqué. Jusqu'à ce moment-là, on pensait que le cessez-le-feu permettrait de revenir à la paix et que les gens seraient prêts à reconstruire le Pakistan. J'ai l'impression que depuis juillet 1971 les Pakistanais et les Bengalis ne

[Texte]

deeply about this. Would you have a viable Pakistan with 75 million people who wanted to secede and still want to secede and feel that they have no part? I doubt that, when geographically there was no separation in the American civil war. There is a feeling that is as deep as that was but involving these millions of people and 1,100 miles between them. Personally I think East Pakistan can be written off.

The Chairman: I believe Mr. Batten and Mr. Wieler would like to comment. Mr. Batten.

• 1040

Mr. Batten: Mr. Chairman, I think the solution to the refugee problem hangs around this particular point. In my visits to the camps, in speaking with a great number of the refugees, and asking them when and under what conditions they would be prepared to go home—invariably the answer was, “yes, we are prepared to go home when and if we can go home in safety and we can go home to our own elected government, Bangla Desh, and until then we will not be prepared to go”.

Very few said they would not go back under any circumstances. The majority of them want to go home, but they want to go back to their own form of government, their elected government, and until some solution can be provided for this, India is going to be faced with a refugee problem similar to that of the Middle East, where it has been going on for more than 20 years.

The Chairman: Mr. Wieler.

Mr. Wieler: I would not want to propose any solution because I think the problem would have to be thoroughly studied from both sides to see what can be done. One of the problems the responsible leaders in East Pakistan had when I was there—and this was in summer, and things have changed perhaps—was to identify with the guerrillas, with the Mukti fauj as they were called there, simply because they were drawing in various elements quite unsympathetic to their cause. So there is another dimension in this. This makes it very complex. The refugees themselves all wanted to go home. We spoke to many, many people, and they certainly wanted to go home. Many of the people are not politically aligned, you might say. Certainly they voted for the one party. I do not think we can determine how this has come about sitting here in Canada. I would feel that we should at least try to help them to find that solution. “Them” means the West Pakistanis, every bit as much as the East Pakistanis. If no solution can be found, then at least we might have the satisfaction of saying we have tried.

The Chairman: do you want me to put you down for the second round, Mr. Brewin?

Mr. Brewin: All right.

The Chairman: Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Macquarrie and Mr. Brewin asked the questions I was going to ask.

The Chairman: Thank you. Dr. Haidasz.

Mr. Haidasz: Mr. Chairman, since we have the voluntary relief agencies as witnesses this morning, I would like to concentrate on the problems of shelter, food and medical care of the refugees. How are these people sheltered in the refugee camps?

[Interprétation]

sont plus de cet avis. Le Pakistan serait-il viable avec 75 millions de personnes qui désirent se séparer et qui ont conscience de ne jouer aucun rôle? J'en doute, et soutez-vous qu'il n'y avait pas de séparation géographique pendant la guerre civile américaine. Aujourd'hui, le sentiment des Pakistanais est aussi profond qu'à cette époque, mais en plus il y a une distance de 1,100 milles entre eux. Personnellement, je pense qu'on peut abandonner l'idée d'un Pakistan oriental.

Le président: Je crois que M. Batten et M. Wieler ont des remarques à faire. Monsieur Batten.

M. Batten: Monsieur le président, je crois que la solution au problème des réfugiés tourne autour de ce point particulier. Lors de ma visite des camps, m'adressant à un grand nombre de réfugiés et leur demandant quand et sous quelles conditions ils seraient prêts à retourner chez eux, la réponse fut invariablement celle-ci: «Oui, nous sommes prêts à rentrer chez nous lorsque nous pourrions y aller en toute sécurité et sous l'égide de notre gouvernement élu, le Bangla Desh, sinon nous ne sommes pas prêts à le faire.»

Très peu furent ceux qui dirent vouloir retourner sous n'importe quelle condition. La majorité d'entre eux veulent rentrer chez eux, mais ils veulent retrouver leur propre forme de gouvernement, leur gouvernement élu, et à moins de trouver une solution à ces problèmes, l'Inde connaîtra un problème de réfugiés semblable à celui du Moyen-Orient, qui existe depuis plus de vingt ans.

Le président: Monsieur Wieler.

M. Wieler: Je ne voudrais pas proposer de solution car il me semble qu'il faudrait étudier le problème sous ses deux aspects pour voir ce qu'on pourrait faire. L'un des problèmes que les responsables du Pakistan Oriental connaissent lorsque je m'y trouvais cet été, et les choses ont peut-être changé, était de s'assimiler aux guérilleros, les Mukti Fauj comme on les appelait là-bas, simplement parce qu'ils drainaient divers éléments qui ne partageaient pas leur cause. Il existe donc une autre dimension à ce problème, ce qui le rend très compliqué. Tous les réfugiés eux-mêmes désiraient rentrer chez eux. Nous avons parlé à de nombreuses personnes, et celles-ci voulaient rentrer chez elles. La plupart des gens n'ont pas d'affiliation politique, dirions-nous. Assurément elles votaient pour le parti unique. Nous nous trouvons ici au Canada, et je ne pense pas que nous puissions définir comment cela s'est produit. Selon moi nous devrions au moins essayer de les aider à trouver une solution. «Les» signifie les Pakistanais occidentaux autant que les Pakistanais orientaux. Si aucune solution ne peut être trouvée, nous aurions au moins la satisfaction de dire que nous avons essayé.

Le président: Voulez-vous que je vous inscrive pour le second tour, monsieur Brewin?

M. Brewin: S'il vous plaît.

Le président: Monsieur Allmand.

M. Allmand: M. Macquarrie et M. Brewin ont posé les questions que je voulais poser.

Le président: Je vous remercie. Dr Haidasz.

M. Haidasz: Monsieur le président, comme les agences de secours bénévoles sont représentées ce matin, j'aimerais m'en tenir au problème des abris, de la nourriture et des soins médicaux accordés aux réfugiés. Comment ces personnes sont-elles logées dans les camps de réfugiés?

[Text]

Mr. Batten: The refugees, Mr. Chairman, are sheltered under housing of various kinds. I hesitated here because the thought went through my mind as to "in camps". Are you thinking solely in camps, or in general how refugees are sheltered? When they cross the border, refugees come through in the thousands. Many of them proceed to camps where they are put into sheltered huts. These huts are built with matting which is made of bamboo on the dies and they are built up into a kind of house in many instances.

The larger camps are now being set up with this kind of housing, which is a much better kind of housing than the kind they first went into where there were tents. There was bamboo matting, anything at all that they could be provided with. But they were sleeping on the ground, and in the monsoon season, of course, the rains come down very heavily and in torrents and the ground is a quagmire. They were sleeping in that. The rains are now over.

The refugees who do not get into camps are reported to be with friends or relatives. Some of them probably are with friends or relatives living in their normal housing but others are living along the roadside in little low huts made out of anything at all that they can build for themselves. Some of them are living in the open. Does this answer your question, Dr. Haidasz?

• 1045

Mr. Haidasz: Yes. In view of the fact that the majority of these refugees will probably never return to their native land, are any attempts being made to settle them elsewhere or to provide better housing or shelter?

Mr. Batten: There is a plan to move many refugees to a big camp of 50,000 refugees being set up further inland; the name just escapes me.

Dr. McClure: There are two in Madhya Pradesh and there is one in Orissa.

Mr. Batten: They are setting up these large camps; some of them number 50,000. I saw one being set up for 300,000. In the Sahara there was one of 160,000 refugees. These are being set up on a village layout providing accommodation for them.

Now, one must realize that in the housing situation the sanitation problem is a tremendous problem. Many of these refugees have never known what it is to have the use of toilets. Therefore, a great health problem arises because the people relieve themselves just anywhere at all in and around the camps and in the fields. In some camps you have to watch where you are walking. The odours are terrible and the health problem is very serious. A sample set of sanitary toilets was established in the northern part of Dinajpur. This was a concrete structure with four toilet receptacles emptying into a large pit underneath. They were trying to encourage them to use this kind of sanitary facility. It was in a very experimental stage and I do not know whether it will encourage them to use it or not.

Dr. McClure: In your resettlement, sir, may I say there are 12 trains a day averaging 1,500 people a day moving out of the Calcutta area down to Madhya Pradesh in three centres and into Bihar in at least two centres. The Madhya Pradesh camps that Mr. Batten was talking about are designed by the military and then handed over to the refugee administration.

[Interpretation]

M. Batten: Les réfugiés, monsieur le président, sont logés dans des abris de différents genres. J'ai hésité ici parce que j'ai eu à l'esprit l'idée de «camps». Faites-vous seulement allusion aux camps, ou posez-vous la question générale de savoir comment les réfugiés sont abrités? Lorsqu'ils traversent la frontière, les réfugiés passent par milliers. La plupart d'entre eux se rendent dans des camps où ils sont logés sous des huttes. Ces huttes sont construites à l'aide de cloisons en bambou et dans la plupart des cas sont construites sous forme de maisons.

On met à présent en place des camps plus importants avec ce type d'abris, qui représentent un genre de logis plus confortables que les tentes du début. Il y avait des cloisons en bambou, et toutes sortes d'autres matériaux. Les gens dormaient à même le sol, et pendant la saison des moussons la pluie tombe sous forme de torrent et le sol devient un cloaque. C'est là-dessus qu'ils dormaient. Les pluies sont terminées à présent.

Les réfugiés qui ne vont pas dans les camps sont, paraît-il, chez des amis ou des parents. La plupart d'entre eux sont probablement avec des amis ou des parents habitant dans des conditions normales mais d'autres vivent le long des routes dans de petites huttes basses faites de tous les matériaux à leur disposition. Certains vivent en plein

air. Est-ce que cela répond à votre question, docteur Haidasz?

M. Haidasz: Oui. En tenant compte du fait que la majorité des réfugiés ne s'en retournera pas dans son pays d'origine, est-ce que l'on essaie de les établir ailleurs ou de leur donner des logements ou des abris plus confortables?

M. Batten: On a prévu de déplacer de nombreux réfugiés vers un grand camp de 50,000 réfugiés, établi plus à l'intérieur; je ne me souviens plus du nom.

M. McClure: Il y en a deux à Madhya Pradesh et un à Orissa.

M. Batten: Ils établissent ces grands camps, certains d'entre eux pour 50,000 réfugiés. J'en ai vu un pour 300,000 réfugiés. Au Sahara il y en avait un pour 160,000 réfugiés. Ces camps sont construits sur le schéma d'un village mettant les installations à leur service.

A présent, on doit se rendre compte que du point de vue de la situation du logement, le problème sanitaire est très important. La plupart de ces réfugiés n'ont jamais connu l'utilisation de toilettes. Par conséquent, se pose un grave problème sanitaire car les gens font leurs besoins absolument partout autour du camp et dans les champs. Dans certains camps il vous faut regarder où vous mettez les pieds. Les odeurs sont terribles et le problème de santé est très sérieux. Une unité sanitaire a été mise en place à titre d'essai dans la partie septentrionale de Dinajpur. Il s'agissait d'une structure en dur à quatre compartiments donnant dans un grand fossé sous-jacent. On les encourageait à se servir de ce genre d'équipement sanitaire. Il s'agissait d'un stade expérimental et je ne sais pas si cela les encouragera à en faire usage.

M. McClure: Monsieur, puis-je dire qu'il y a douze trains par jour, comptant en moyenne 1500 personnes allant de la région de Calcutta à destination de Madhya Pradesh en trois centres et à travers Bihar en au moins deux centres. Les camps de Madhya Pradesh que M. Batten a évoqués ont été mis en place par les autorités militaires et remis à l'administration des réfugiés.

[Texte]

Mr. Haidasz: Have any Canadian voluntary relief agencies supplied materials for housing to improve the shelter condition of the refugees?

Mr. Ignatieff: I think I might comment on that. I would like to reiterate that one of the things that we have to understand is why do the crude and terrible conditions still exist as illustrated by these photographs. There are in point of fact three stages of camps: those set up immediately early in the spring when the refugees started to flood out which were unorganized basically and set up by the sides of the roads; then the secondary stage camps set up in the border states of India, such as you have in those pictures; and McClure described in Orissa and Madhya Pradesh. Unfortunately, the plan was to close down the initial stage camps. This was the plan, but the refugees are still coming to them in estimates which range from 30,000 to 50,000 a day and they never have been able to clear these camps entirely. As fast as they get them cleared, they are filled up again. This is one of the problems.

In so far as shelter materials are concerned, many voluntary agencies have supplied these and an enormous quantity has been purchased in Canada by the United Nations orientated groups and indeed flown out by the Canadian Armed Forces. At the moment we estimate that UNICEF actually purchased over 300,000 tarpaulins that have been sent out. The factor is about 15 people to each tarpaulin, so that gives you an estimate of a cover for 3 million refugees.

Mr. Batten alluded to an important point which is that all the refugees are not in camps. I think this is a fact that is sometimes forgotten. Many of them are living with friends and relatives in areas surrounding the camps. That is another problem that would have to be contended with and it makes the counting and distribution of food equally difficult.

• 1050

Dr. McClure: May I say a word? I visited one of these people, a lawyer who happens to be a Rotarian. He lived about 40 miles out of Calcutta. He had eight people in his extended family, his mother and father, his children, that sort of thing. You must remember that the refugees, the city people, panic first in any civil disturbance like this. The farmer is the last to leave his farm and pull up stakes in any refugee situation. This lawyer had met his friends in East Pakistan at the various Bar Association meetings, and that sort of thing. He had 28 members of lawyers' families parked on him. I saw him in the middle of July and they had been parked there since April. He quietly took me behind the barn, so to speak, and said, "You know, Bob, this will have to end some time." He said, "With my own eight people I cannot support 28 refugees in our house. Everything is clogged up." Sooner or later, and this is a feature of it, the man who is now living with relatives, friends or acquaintances—the doctor with the fellow doctor, and that sort of thing—the time will come when he is going to be on relief.

Mr. Haidasz: Dr. McClure, in order to ascertain what special foods should be sent to these refugees, could I start

[Interprétation]

M. Haidasz: Est-ce que des organismes de secours bénévoles canadiens ont fourni du matériel pour améliorer les conditions de logement des réfugiés?

M. Ignatieff: Je pense pouvoir apporter des précisions à ce sujet. Je voudrais répéter qu'une chose qu'il nous faut comprendre c'est la raison pour laquelle ces conditions terribles et précaires, montrées par ces photos, sont toujours existantes. En fait, il y a trois étapes dans les camps: les camps établis immédiatement au printemps lorsque les réfugiés ont commencé à affluer, ces camps n'étaient pas vraiment organisés et ils étaient établis le long des routes; ensuite il y a les camps appartenant à la seconde étape établis dans les États frontaliers de l'Inde, tel que le montrent ces photos, et les camps de la troisième étape établis comme le docteur McClure l'a dit à Orissa et Madhya Pradesh. Malheureusement, on avait prévu de fermer les camps de la première étape. Tel était le plan, mais les réfugiés continuent à affluer à environ 30,000 à 50,000 par jour et on n'a jamais pu fermer complètement les camps. Dès que ces camps sont libérés, ils se remplissent à nouveau. C'est l'un des problèmes.

En ce qui concerne les matériaux destinés aux abris, de nombreux organismes bénévoles ont fourni de ces matériaux dont une énorme quantité a été achetée au Canada par des groupes qui appuient les Nations Unies et transportée par les forces armées aériennes canadiennes. À l'heure actuelle, nous estimons que le FISE a effectivement acheté plus de 300,000 toiles qui ont été transportées. À raison de quinze personnes par toile, vous avez une idée du nombre qu'il en faudra pour abriter trois millions de réfugiés.

M. Batten a fait allusion à un point important qui est que les réfugiés ne sont pas tous dans des camps. Je crois que c'est un fait parfois oublié. Plusieurs d'entre eux vivent

avec des amis et des parents dans des secteurs avoisinant les camps. C'est un autre problème dont il faudrait s'occuper et cela complique le calcul et la distribution des vivres, également.

M. McClure: Puis-je dire un mot? J'ai rencontré l'une de ces personnes, un avocat qui est membre du Club Rotary. Il vivait à environ quarante milles de Calcutta. En tout, sa famille comprenait huit personnes, y compris sa mère et son père, ses enfants, et autres parents. Vous devez vous rappeler que les réfugiés sont surtout des citoyens, car ce sont eux qui sont les premiers à prendre part dans toute guerre civile de ce genre. Le fermier est le dernier à quitter sa ferme et à mettre tout en jeu, dans tous les cas où il y a des réfugiés. Cet avocat avait rencontré ses amis au Pakistan Oriental aux différentes réunions de l'Association du Barreau et à d'autres réunions de ce genre. Des avocats ont installé chez lui vingt-huit membres de leur famille. Je l'ai vu au milieu de juillet et il m'a dit que ces personnes étaient installées là depuis avril. Il m'a tranquillement amené derrière sa grange, si l'on peut dire, et il a dit: «Vous savez, Bob, cela devra finir un jour.» Il a dit: «Je ne peux pas faire vivre 28 réfugiés dans ma maison en plus des huit membres de ma propre famille. On est les uns sur les autres.» Tôt ou tard, et c'est là la situation, l'homme qui vit présentement avec des parents, des amis ou des connaissances, le médecin qui vit avec un confrère, et ce genre d'arrangement, un jour viendra où cet homme devra avoir recours à l'assistance publique.

M. Haidasz: Monsieur McClure, afin de savoir quels aliments spéciaux il faudrait envoyer à ces réfugiés, puis-je

[Text]

off first by asking what diseases besides malnutrition are rampant in this area? Is cholera and typhoid fever still epidemic?

Mr. McClure: The infectious diseases. This cloud is always hanging over them. Remember, there are two cholera centres in the world, Tung Ting lake in China and the mouth of the Ganges, and these people are coming from cholera areas, by means of water communication, to one of the areas that we have known for 300 years as being a cholera centre. If we do not do this out of compassion we might at least do it out of horse sense, because in an aerial age and with our present pollution problems in Muskoka cholera could break out in our Muskoka Lakes just as nicely as it could there. Cholera, typhoid and the dysenteries—they are a terrific thing—are what finally kills the person who is malnourished. Perhaps you could say that if he is decently nourished he will have enough resistance to get over his dysentery or he can accommodate dysentery and still survive—or the malnourished one, the nursing mother, the pregnant woman. If a woman gets pregnant in a refugee camp I do not think there is a 5 per cent chance of either her or her baby living. This is why I am ready to all out on family planning in the refugee camps.

Mr. Haidasz: Have any estimates been made, Dr. McClure, of the number of the refugees who have already been vaccinated against cholera, for example, and typhoid fever?

Dr. McClure: A hundred per cent of those who are subject to it have been vaccinated against cholera. That was done extremely well.

Mr. Haidasz: In other words, there is no lack of cholera vaccine supplies coming to the area from different parts of the world?

Dr. McClure: I think our vaccine supply has been caught up with. However, I do not think vaccine is the answer to the filthy mess that I saw. In Calcutta we had a glorious bunch of pit latrines and when the rains came, instead of the stuff going into the latrines it was bubbling out of the latrines like a blooming fountain and it was one foot deep in a ditch all around every single longhouse—each longhouse with 300 people surrounded by the contents of the latrines. It is a tremendous job in a monsoon area.

Mr. Haidasz: Just one more question before I let someone else take over.

What foods do you think the Canadian government or the Canadian relief agencies should supply to this area? Is wheat a popular staple food among these refugees?

Dr. McClure: My answer is that some of the refugees eat wheat, although very few of the present refugees are naturally wheat eaters. The fact is that they are being supplied with food from India's—what do they call it—buffer stock. India has built up a buffer stock over the years since 1965 and 1966. They decided they would not be caught again. So India has very large quantities of buffer stock. It now has areas which five years ago had a negative balance in food and where food eating areas, food importing areas are now food exporting areas, and that stuff has been brought up into buffer stock. If Canada supplied wheat to feed the refugees, it would not necessarily go to the refugees. It

[Interpretation]

commencer par demander quelles maladies sévissent dans ce secteur, en plus de la sous-alimentation? Est-ce que le choléra et la fièvre typhoïde sont encore à l'état épidémique?

M. McClure: Il y a les maladies infectieuses qui menacent constamment ces personnes. Souvenez-vous qu'il y a deux secteurs principaux où sévit le choléra dans le monde, c'est-à-dire Tung Ting en Chine et l'embouchure du Gange, et ces personnes viennent de ces secteurs, au moyen des cours d'eau, et vont dans une des régions qui est connue depuis trois cents ans comme un secteur de choléra. Si nous ne le faisons pas par pitié, nous pourrions du moins le faire par bon sens, car dans une ère aérienne, et étant donné nos problèmes habituels de pollution à Muskoka, le choléra pourrait se déclarer dans nos lacs Muskoka aussi bien que là-bas. Le choléra, la typhoïde et la dysenterie—ce sont toutes des choses terribles—sont ce qui tue finalement la personne sous-alimentée. On pourrait peut-être dire que si une personne est bien nourrie, elle aura assez de résistance pour vaincre la dysenterie ou supporter la dysenterie et survivre, mais une personne sous-alimentée, que ce soit une mère qui allaite son enfant, ou une femme enceinte... Si une femme devient enceinte dans un camp de réfugiés, je ne crois pas qu'elle ou son enfant ait 5 p. 100 de chance de vivre. C'est pourquoi je suis prêt à approuver entièrement la planification familiale dans les camps de réfugiés.

M. Haidasz: Est-ce que l'on a évalué, monsieur McClure, le nombre de réfugiés qui ont déjà été vaccinés contre le choléra, par exemple, et la fièvre typhoïde?

M. McClure: Cent pour cent de ceux qui sont sujet ont été vaccinés contre le choléra. Cela a été extrêmement bien fait.

M. Haidasz: En d'autres termes, on ne manque pas de vaccin contre le choléra dans cette région, en provenance des différentes parties du monde?

M. McClure: Je crois que notre approvisionnement en vaccin a été complètement épuisé. Cependant, je ne crois pas que le vaccin soit la réponse au manque d'hygiène que j'ai vu. A Calcutta, il y avait tout un groupe de latrines et lorsqu'il pleuvait, le contenu des latrines se répandait comme une fontaine et s'accumulait sur un pied d'épaisseur dans un fossé tout autour de chaque bâtiment. Chaque bâtiment habitant 300 personnes était entouré du contenu de ces latrines. C'est tout un travail dans une région de mousson.

M. Haidasz: J'aurais une autre question avant de laisser la parole à une autre.

Quels aliments croyez-vous que le gouvernement canadien ou les organismes canadiens de secours devraient envoyer dans cette région? Le blé est-il un aliment de base populaire parmi ces réfugiés?

M. McClure: Ma réponse est que certains des réfugiés mangent du blé, bien que très peu des réfugiés actuels en aient l'habitude. Le fait est que les vivres leur sont fournies à partir de ce qu'on appelle les stocks supplémentaires de l'Inde. L'Inde a mis en place un stock supplémentaire d'année en année depuis 1965 et 1966. Ils ont décidé de ne plus se laisser surprendre. Ainsi l'Inde avait de grandes quantités en stocks supplémentaires. Il existe à présent des régions qui, il y a cinq ans, étaient en déséquilibre du point de vue alimentaire et où les régions consommatrices, les régions importatrices d'aliments sont à présent les régions exportatrices et c'est ainsi qu'on a

[Texte]

would go to buffer stock, and the wheat would be used to feed wheat-eating people and the rice would then be taken for the refugees. That is merely a transport problem.

• 1055

The Chairman: I believe Mr. Ignatieff has a point.

Mr. Ignatieff: I just would like to emphasize this buffer stock situation and the necessity to replace these buffer stocks. India has used them for the refugees, but India faces constant crises. For example, the Ganges is now in flood. This is just another little thing that adds to this whole problem. There are untold millions of flood refugees in the area that have to be fed, clothed, housed and looked after.

The other point I would like to make is that the Canadian government's contribution of rapeseed for rapeseed oil seemed to be, in the estimate of the World Food Program people in India, a very welcome contribution indeed. There is a national shortage of edible oil in India, and rapeseed and rapeseed oil were very, very welcome indeed. I cannot speak for WFP, but it would seem to me that further contributions of this nature would be welcome. I would suggest, however, that it be processed. This is just a personal opinion, but it takes so long to do anything in India. If the oil is processed it can be immediately distributed.

The Chairman: Mr. Wieler, have you a comment?

Mr. Wieler: Yes. Thank you for bringing it up. We checked the source of my information and that should have been Canada. I suppose we cut it off quite some time ago. The additional information I have is that the U.S. Executive Branch say that they are not making any new commitments but still ship arms under the existing commitments.

The Chairman: Dr. Haidasz, do you want to be put down on the second round of questioners?

Mr. Haidasz: Yes, please, Mr. Chairman.

The Chairman: Then, Mr. Hymmen.

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, you mentioned at the outset the unique situation with four representatives here, and I think unanimity of opinion amongst the four gentlemen is an indication of the over-all support of the Canadian community towards this very serious world tragedy. There are three problems; the political settlement, the situation in East Pakistan and the refugee situation in India. I want to ask Mr. Ignatieff a couple of questions on the latter, but just in passing, Mr. Wieler in his presentation suggested the impending famine in East Pakistan and the fact that transport equipment, trucks, had been impounded or destroyed by the army. Mr. Ignatieff did mention the presence of UN vehicles, and my question is this. I understand there is a necessity of water transport vehicles to take some of the food which Canada and other countries are sending in up the river. If improved transport can be provided, I also understand that a serious famine can be averted in East Pakistan. Am I right in that?

[Interprétation]

constitué des stocks alimentaires. Si le Canada fournissait du blé pour nourrir les réfugiés, ce blé n'aurait pas obligatoirement aux réfugiés. Il irait aux stocks supplémentaires, et

le blé serait utilisé pour nourrir les gens qui consomment le blé et par conséquent le riz serait destiné aux réfugiés. Il s'agit d'un simple problème de transport.

Le président: Je crois que M. Ignatieff a une remarque.

M. Ignatieff: Je voudrais mettre l'accent sur cette situation des stocks supplémentaires et la nécessité de les renouveler. L'Inde les a utilisés pour les réfugiés, mais elle connaît pourtant des crises constantes. Par exemple, le Gange est à présent en crue. C'est là un autre élément mineur qui s'ajoute à tout ce problème. Il y a des millions de réfugiés, en raison des inondations dont on ne parle pas et qu'il faut nourrir, vêtir, abriter et soigner.

L'autre point que j'aimerais mentionner est que la contribution du gouvernement canadien, sous forme d'envoi de colza à des fins de transformation en huile semble être, d'après les estimations des responsables du Programme alimentaire mondial en Inde, une contribution extrêmement bien accueillie. L'huile alimentaire manque à l'échelon national, et le colza et l'huile de colza sont en réalité extrêmement bien accueillis. Je ne parle pas pour WFP, mais d'après moi d'autres contributions du genre seraient également bien accueillies. Il s'agit là d'une opinion personnelle mais il faut tellement de temps pour faire quoi que ce soit en Inde. Si l'huile est traitée on peut la distribuer immédiatement.

Le président: Monsieur Wieler, avez-vous une remarque?

M. Wieler: Oui. Je vous remercie de l'avoir évoqué. Nous avons vérifié la source de mes informations et ce devrait être le Canada. Je crois que nous y avons mis un terme il y a quelque temps. Les renseignements supplémentaires que je détiens montrent que le département de l'Exécutif américain déclare ne pas prendre de nouveaux engagements mais poursuit ses livraisons d'armes en tenant compte des engagements existants.

Le président: D' Haidasz, voulez-vous être inscrit au second tour des questions?

M. Haidasz: Oui, s'il vous plaît, monsieur le président.

Le président: Eh bien, monsieur Hymmen.

M. Hymmen: Monsieur le président, vous avez fait allusion à la situation unique due aux quatre représentants ici présents, et je pense que l'unanimité d'opinion parmi ces quatre personnes prouve le soutien absolu de la communauté canadienne à l'occasion de cette tragédie mondiale très sérieuse. Il y a trois problèmes: le règlement politique, la situation au Pakistan oriental et la situation des réfugiés en Inde. Je veux poser à M. Ignatieff quelques questions sur le dernier point, mais juste en passant, M. Wieler dans son mémoire a évoqué la famine menaçante au Pakistan oriental et le fait que les équipements de transport, les camions, ont été confisqués ou détruits par l'armée. M. Ignatieff a mentionné la présence de véhicules de l'ONU et ma question est la suivante: je comprends qu'on ait besoin de moyens de transport par voie navigable pour acheminer en amont de la rivière la nourriture envoyée par le Canada et les autres pays. Si on peut fournir des moyens de transport améliorés, je crois que l'on pourra éviter ce problème de la famine au Pakistan oriental. Ai-je raison à ce sujet?

[Text]

Mr. Ignatieff: I think you are right. The extent of the famine has yet to be accurately established. This is one of the problems in dealing with the problem in East Pakistan as I understand it. We are just not too clear as to exactly what the extent is, how much planting was done, how much interruption there is. There is interruption, believe me. Yesterday I had reports of the fact of being in a village, coming out of the village, and I was interested to note that probably contrary to what I had been saying and had been led to believe, the refugees are still leaving as a result of the military action or intermilitary action as much as of the actual spectre of famine. I had begun to believe that probably most refugees were leaving East Pakistan because of the impending famine, but evidently the military action still goes on, as we know. There has been a little amelioration since Mr. Wieler was there in the takeover of the country under civil authority. The policing of the country is now done by civil police rather than by military people although the military action still continues.

• 1100

The UN has and is making many forms of contribution. The contribution that I am particularly aware of is of that of UNICEF. We are again involved with the provision of transport and many hundreds of vehicles are being put in. They are painted white, labelled "UN Humanitarian Relief" and are taking only foodstuffs and humanitarian medical supplies to the outlying areas. They do so with the full co-operation of the West Pakistan government and with some co-operation from the Mukti Fauj as it used to be called; but it is an extremely difficult operation.

There are many other UN and voluntary organizations involved. The League of Red Cross Societies has, I believe, put in a team, which Mr. Batten would know more about, of about 29 people. We have about 22 there.

The objective that we are trying to reach to get high-protein foods, which is related to an earlier question, to the outlying centres using schools as assembly points to get this high-protein food to children.

Malnutrition in adults is serious but in children it is absolutely critical, particularly between the ages of six months and two years. If it does not kill these children during that period, as Dr. McClure might agree with me, it maims them for the rest of their life, brain damage and physical damage. The sadness is that with a certain number of high-protein foods it can be avoided. We are trying to distribute high-protein foods in East Pakistan at this moment, using road transport through trucks, using water transport. The American Government has donated many coastal vessels which we are supplementing with outboard motor boats.

The Chairman: Mr. Batten, I believe, has a comment.

Mr. Batten: Thank you. Mr. Chairman. Mr. Ignatieff has just touched on the fact that the League Red Cross Societies now has been authorized and has delegations in East Pakistan that are also bringing in water transportation to move supplies inland. It was just a comment that I wanted to add to that.

Dr. McClure: Mr. Chairman, may I say one word about the high-protein food? It is important for you to realize

[Interpretation]

M. Ignatieff: Je crois que oui. On n'a pas pu définir d'une façon précise l'étendue de la famine. C'est l'un des problèmes relatifs à la situation du Pakistan oriental si je comprends bien. Nous ne sommes pas certains ; de l'étendue de ce problème, de la surface qui a été ensemencée et de l'interruption qui est intervenue. Il y a une interruption, je vous assure. Hier j'ai vu les rapports concernant le fait d'être dans un village, de sortir de ce village, et j'ai remarqué que peut-être contrairement à ce que j'avais dit et à ce que j'avais été amené à croire, les réfugiés partent toujours à la suite d'actions militaires ou inter-militaires aussi bien qu'en raison du spectre de la famine. J'avais commencé à croire que peut-être la plupart des réfugiés quittaient le Pakistan oriental à cause de la famine imminente, mais assurément les actions militaires se poursuivent comme nous le savons. Il y a eu une certaine amélioration depuis que M. Wieler est allé là-bas, en ce qui concerne la prise en main du pays par les autorités militaires. C'est maintenant la police civile et non la police militaire qui est

chargée de veiller à la sécurité du pays, bien que l'on ait toujours recours à l'armée dans certains domaines.

Les Nations Unies nous sont d'un grand secours et nous aident beaucoup. Je pense en particulier au FISE. Nous devons fournir les moyens de transport et nous avons mis en service plusieurs centaines de nouveaux véhicules. Ceux-ci sont blancs, portent l'inscription «Secours humanitaire de l'ONU» et transportent des vivres et des fournitures médicales dans les régions isolées. Le gouvernement du Pakistan occidental se montre très coopératif ainsi que le Mukti Fauj, comme on l'appelle, mais l'opération reste extrêmement difficile.

Nombre d'autres organismes bénévoles interviennent également. La Croix Rouge en particulier a constitué une équipe d'environ 29 personnes. M. Batten pourra vous en parler, il connaît bien cette question. Nous avons là-bas environ 22 personnes de cette équipe.

Nous tentons d'obtenir des aliments à haute valeur nutritive et de les faire parvenir aux écoles des villes isolées où ils sont distribués aux enfants.

La malnutrition pose un problème sérieux pour les adultes mais peut-être fatal chez les enfants, surtout entre les âges de six mois et deux ans. Si les enfants réussissent à passer ce cap, ils restent marqués pour toute leur vie, comme en conviendra M. McClure, ils souffrent de troubles mentaux et physiques. La chose est encore plus terrible si l'on sait que l'on peut l'éviter grâce à des aliments à haute valeur nutritive. Aussi essayons-nous en ce moment, de faire parvenir des aliments hautement nutritifs et riches en protéines au Pakistan oriental, soit par camion, soit par voie d'eau. Le gouvernement américain nous a fait don de plusieurs navires auxquels nous avons ajouté des bateaux à moteurs hors-bord.

Le président: Je crois que M. Batten a quelque chose à ajouter.

M. Batten: Je vous remercie, monsieur le président. M. Ignatieff vient de dire que la Ligue des sociétés de la Croix Rouge a maintenant reçu l'autorisation d'envoyer des délégués au Pakistan oriental. Je voulais simplement ajouter que ceux-ci ont également mis sur pied un réseau de transport par eau pour alimenter certaines régions.

M. McClure: Monsieur le président, puis-je dire un mot à propos des aliments à haute teneur protéique? Il faut que

[Texte]

how concentrated this is and what a tremendous service can be done by a relatively little bit of transport.

The intake of most of the high-protein foods needed for an adult, assuming that you have rice, potatoes, wheat, barley or sorghum—many of them still use sorghum— is only one ounce per person per day to make up the protein and mineral needs in a properly done high-protein food. When you move in a ton of that, it really does a tremendous amount of relief work.

The Chairman: Mr. Hymmen.

Mr. Hymmen: Mr. Chairman, on the other part of the question, Mr. Ignatieff mentioned that the very serious problem is the deficiency in the pledges and contributions by countries under the United Nations and the \$600 or \$700 million that India is going to be required to expend on their refugee program. I have the breakdown of the \$900 million and it may be significant to ask if the presence in Ottawa of the head of a world power, who is a member of the United Nations, that neither the USSR nor the other Eastern Bloc countries would have an opportunity to contribute through United Nations sources are included in this list? I am quite sure there are contributions of one sort or another by the Russian government and the other countries and possibly, if maybe I could be naive enough to suggest, from the Republic of Red China. Has anyone before us had any information on the assistance from these sources?

Mr. Batten: I do not have information on the extent of assistance but I do know that Russian planes were in there moving refugees and Russian supplies did come in to the Indian Government. To what extent I do not know, Mr. Hymmen.

Doctor McClure: I think some of the vaccine was of Russian origin. I am quite sure there are no supplies from mainland China to the refugees. Assistance from mainland China can be seen in the army in West Pakistan but not to the refugees.

• 1105

Mr. Ignatieff: I do not know what the contributions are. I do know that we had a very strange situation when I first arrived in India with the U.S.A. and the Russians flying supplies from Calcutta over to Assam, Tripura and Meghalaya in a common air lift; but as to the extent of the East bloc contributions, I have no idea or information on it.

Mr. Hymmen: On the question of the 800 million dollars, is there a breakdown? What proportion of this is for medical supplies, housing, supervision, and what proportion is actually for food to replace the food stocks of India?

Mr. Ignatieff: I will quote from this again, if I may, Mr. Chairman. The 830 million dollars—that is the highest estimate that I have heard—is the estimate proposed by the executive branch of the U.S. government, dated September 30th:

The direct estimated economic costs, providing food, water, clothing, shelter, medicine and skeletal public services for eight million destitute refugees to the end of the fiscal year 1972, would likely come to 830 million dollars, roughly equivalent to India's gross consortium "A" commitment last year. This estimate assumes monthly recurring costs of \$5.40 per refugee, including about \$4 for food, sufficient to provide about one

[Interprétation]

vous sachiez combien ces aliments sont concentrés et à quel point ils peuvent être utiles sans pour autant poser de grandes difficultés de transport.

Si l'on a du riz, des pommes de terre, du blé, de l'orge, ou du sorgho—on utilise encore beaucoup le sorgho—il suffit simplement d'ajouter une once d'aliment à haute teneur riche en protéique par personne et par jour pour répondre aux besoins en protéines et en minéraux d'un adulte. Vous voyez maintenant le soulagement que l'on peut apporter en transportant ne serait-ce qu'une tonne de ces aliments.

Le président: Monsieur Hymmen.

M. Hymmen: Monsieur le président, M. Ignatieff a également parlé de l'insuffisance de la participation financière des pays membres des Nations Unies. En effet, l'Inde va devoir consacrer 600 ou 700 millions de dollars à son programme d'aide aux réfugiés et elle ne dispose pas des fonds suffisants pour cela. J'ai ici la ventilation des 900 millions de dollars; il est peut-être bon de demander, maintenant que le chef de l'une des grandes puissances, membre des Nations Unies, se trouve à Ottawa, si l'Union Soviétique ou les pays du bloc de l'Est qui auraient pu offrir leur participation par l'intermédiaire des Nations Unies, sont inclus dans cette liste. Je suis sûr que le gouvernement soviétique et les autres pays, et peut-être même la République populaire de Chine, apportent une contribution quelconque. J'aimerais savoir si l'un de vous a des précisions sur l'aide émanant de ces pays.

M. Batten: Je n'ai pas de renseignements précis à ce sujet mais je sais en tout cas que des avions soviétiques ont transporté des réfugiés et que le gouvernement indien a reçu du matériel et des fournitures provenant de l'Union Soviétique. Dans quelle mesure, je ne sais pas, monsieur Hymmen.

M. McClure: Je crois que certains vaccins provenaient d'Union Soviétique. Je suis sûr, en tout cas, que la Chine populaire n'a rien envoyé aux réfugiés. La République populaire de Chine est venue en aide à l'armée du Pakistan occidental mais certainement pas aux réfugiés.

M. Ignatieff: Je ne sais pas quelles sont ces contributions. Je sais, en tout cas, que la situation était très curieuse lors de mon arrivée en Inde. En effet, les États-Unis et l'Union Soviétique transportaient des vivres et du matériel de Calcutta à Assam, Tripura et Meghalaya, dans le même avion. Cependant, je n'ai aucun renseignement sur les contributions apportées par le bloc de l'est.

M. Hymmen: Y a-t-il une ventilation des 800 millions de dollars? Quelles sont les sommes consacrées aux fournitures médicales, au logement, à la surveillance et quelle importance attache-t-on aux vivres devant remplacer les stocks existant en Indes?

M. Ignatieff: Je vais de nouveau vous citer quelques passages, si vous me le permettez, monsieur le président. Cette somme de 830 millions de dollars, qui est la plus élevée que je connaisse a été proposée par le gouvernement des États-Unis, le 30 septembre.

Pour fournir des vivres, de l'eau, des vêtements, des abris, des services publics élémentaires à 8 millions de réfugiés jusqu'à la fin de l'année financière 1972, on estime qu'il faut une somme de 830 millions de dollars, ce qui équivaut à peu près aux articles de dépenses du consortium «A» de l'Inde l'année dernière. On estime qu'il faut environ \$5.40 par mois par réfugié ce qui comprend environ \$400 pour la nourriture, c'est-à-dire

[Text]

pound of grain, some vegetable oil and pulses; and for children, some additional high-protein food and milk. It also assumes about \$30 in one-time costs, including \$16 for a bamboo hut, perhaps with a roof reinforced with polyethylene, about \$3 for a single piece of clothing, about \$4 each for water sanitation and transport, and the remainder for utensils, bedding and medicine.

Each million additional refugees adds 30 million dollars in one-time costs and 5.4 million dollars in recurring monthly costs to this already enormous relief bill.

Mr. Hymmen: A final question, Mr. Chairman. The list to which I referred earlier and the pledges by the different countries—were these entirely voluntary or were they worked out in liaison with the United Nations itself? In other words, if we are deficient here by several hundred million dollars, what can be done to increase the pledges from Canada and the rest of the countries in this list?

Mr. Ignatieff: I would say that most of the pledges and most governments have been in consultation with the United Nations, but there is no assessment factor at work here. They are voluntary, entirely voluntary. But I would suggest to this Committee that the Government of Canada, as I think we all have testified, has a very deep commitment and involvement in this situation, vis à vis our position as Canadians and our involvement with both India and Pakistan.

I have not seen the list: I am speaking from absolute ignorance, and I do not know how we stack up, quite frankly, as to whether we are high, low or in the middle; but I feel that whether we are high, low or in the middle is immaterial. When we look at the totality, we can really exert a tremendous influence on the rest of the world by giving more for this horrendous problem.

The Chairman: Mr. Badanai, you are next on the list if you have time for your question before you leave.

Mr. Badanai: Thank you, Mr. Chairman. Most of the questions which I intended to ask have been answered adequately. However, I would like to hear from Dr. McClure or Mr. Batten as to how Canada can help in the political settlement? You have already explained in a way, but I would like to hear, more specifically, in what way Canada can be helpful in a political settlement. I would also like to ask whether the United Nations organization has been involved in any way in this tragedy so far.

Mr. Batten: Mr. Chairman, is the question that of whether the United Nations is involved in the political settlement?

Mr. Badanai: Yes.

• 1110

Mr. Batten: I understand the United Nations High Commissioner for Refugees has consulted both with the officials of West Pakistan and India on this particular matter. I am not qualified to make any recommendations as to a political settlement and since I am a Red Cross person, we keep out of the political aspects of the situation. It is very important, however, that some method be devised to bring about a political settlement to resolve the problem of the refugees. As I say, I am not qualified to make recommen-

[Interpretation]

environ une livre de céréales, de l'huile végétale, et des plantes légumineuses; on prévoit, en plus pour les enfants, des aliments riches en protéines et du lait. On prévoit également une somme de \$30 dollars comprenant \$16 pour une hutte en bambou dont le toit sera peut-être renforcé de polyéthylène, environ \$300 pour un vêtement, à peu près \$4.00 pour les égouts et le transport et le reste pour les ustensiles, la literie et les médicaments.

Pour chaque million de réfugiés supplémentaires, il faut ajouter à cette somme déjà considérable, 30 millions de dollars à verser en une fois et 5.4 millions de dollars par mois.

M. Hymmen: Je voudrais poser une dernière question, monsieur le président. J'ai fait tout à l'heure allusion à une liste et aux contributions apportées par les différents pays. J'aimerais savoir si cela s'est fait de façon bénévole, ou bien par l'intermédiaire des Nations-Unies. En d'autres termes, s'il manque plusieurs centaines de millions de dollars, que peut-on faire pour augmenter les contributions apportées par le Canada et par les autres pays inclus dans cette liste?

M. Ignatieff: La plupart des gouvernements ont collaboré avec les Nations Unies mais aucune évaluation n'a été faite dans ce domaine. Tout cela est fait à titre purement bénévole. Je dirais cependant que le gouvernement canadien, comme nous l'avons tous dit d'ailleurs, est allé loin et a pris des engagements très importants.

Je n'ai pas vu la liste, je suis dans l'ignorance la plus complète et je dois avouer que je ne sais pas du tout où nous nous trouvons, si nous sommes parmi ceux qui participent le plus ou, au contraire, si nous sommes en bas ou au milieu de l'échelle. Je crois qu'en fait cela n'a pas grande importance. Si nous étudions la question dans son ensemble, nous voyons que nous pouvons exercer une très grande influence sur les autres pays du monde en tentant de faire davantage pour résoudre ce terrible problème.

Le président: Monsieur Badanai, c'est maintenant à vous. Vous pouvez, si vous le désirez, poser une question avant de partir.

M. Badanai: Je vous remercie, monsieur le président. Les témoins ont déjà répondu à la plupart des questions que je voulais poser. Toutefois, j'aimerais que M. McClure et M. Batten me disent dans quelle mesure le Canada peut contribuer à trouver une solution politique. Vous avez déjà donné quelques précisions à ce sujet, mais j'aimerais, savoir, plus exactement, comment le Canada peut intervenir pour que l'on parvienne à trouver rapidement une solution politique. J'aimerais également savoir si les Nations Unies ont été impliquées d'une façon ou d'une autre dans cette tragédie jusqu'à présent.

M. Batten: S'agit-il de savoir si les Nations Unies ont tenté de résoudre le problème politique?

M. Badanai: Oui.

M. Batten: Je crois que le Haut commissaire aux Nations Unies pour les réfugiés a consulté les hauts fonctionnaires du Pakistan occidental et de l'Inde à ce sujet. Je ne suis pas qualifié pour faire des recommandations en ce qui concerne le règlement politique du problème et, puisque je fais partie de la Croix-Rouge, je veux rester en dehors de toutes les questions politiques. Cependant, il faut absolument trouver un moyen de régler ce problème politique et de résoudre la question des réfugiés. Comme je viens de le

[Texte]

dations as to what that political settlement should be; all I know is that it must be done.

Dr. McClure: I am not representing anybody here but myself. My own suggestion would be very strongly that we first of all offer our hospitality in Canada for a committee to meet between Pakistan, east and west, and India and I see no reason that a thing like that could not be held either at Pugwash or at Banff just as well as at Geneva. I do not think it concerns Geneva. I would like to see Canada take a very advanced step, an imaginative step, and call these people together. And at the time I would like us to say we are ready to form a committee of senior statesmen and some of the junior people who are interested in international affairs. Thirdly, I think we should offer the services of our forces for peacekeeping, civil police, and that sort of thing.

Mr. Badanaci: Thank you.

Mr. Cullen: First of all I want to say, that we all should take our hats off to India for the part that they have played in this. I sometimes wonder if they think about where everybody was 50 years ago when they were having the same trouble. From what you tell me now, they are still having the same trouble around Salt Lake area number one. I think we can sympathize with the fact that we come in and make the situation better for the refugees than we in effect seem to have done in the past for the people of India. Yet, notwithstanding this ironic situation, they seem to be expending themselves a long way.

Dr. McClure, I was interested in the initiative you thought Canada should show, and you used the word "imaginative". I wonder, first of all, if people should not sit down and talk about such statements as this from the foreign minister of Bangla Desh, referring to the head of Pakistan:

It was evident that Lt. Gen. Tikka Khan's awful majesty of ruthless killing, looting, burning and raping has been turned into ignominious nullity on the soil of Bangla Desh.

Do you think that people who feel that way about each other would come to Banff, Ottawa or somewhere else and sit down and have a discussion?

Dr. McClure: I would answer that by saying I think there is a hang sight better chance they would come to Banff than they would anywhere near their own home town. I think they would get out of that atmosphere of talking to the public. It is like a labour leader at the time of a strike or something like that. I think the conference would have to be held in camera. I also think we would have to be free from the press for a long time, in negotiating and that sort of thing. That would be my opinion.

Mr. Cullen: Yes, but labour leaders and so on are not dealing with countries being destroyed.

Dr. McClure: But this happens in everything. Every time there was a war you always heard these sort of things. Yet somebody gets around the truce table, in spite of all that.

Mr. Cullen: There is another area that seems to bother most Canadians. I receive—and I am happy to say this—from my own church, which also happens to be yours, letters headed up: We sympathize with the people and we think Canada should take the initiative by way of a political solution. Should Canada go in there with an open mind or should Canada go into that kind of an atmosphere where it is obvious that there is a complete breakdown

[Interprétation]

dire, je ne suis pas en mesure de faire des recommandations à ce propos; tout ce que je puis dire, c'est qu'il faut trouver une solution.

M. McClure: Il ne s'agit que d'une opinion personnelle mais je pense que le Canada pourrait offrir l'hospitalité à un comité représentant le Pakistan oriental, le Pakistan occidental et l'Inde. Je ne vois pas pourquoi cette réunion ne pourrait avoir lieu à Pugwash ou à Banff tout comme à Genève. Je ne crois pas que Genève soit concerné. J'aimerais que le Canada prenne une initiative et demande à tous les représentants de ce pays de se réunir. Nous pourrions ajouter que nous sommes prêts à constituer un comité composé d'hommes d'État et de personnes plus jeunes intéressées par les affaires internationales. Troisièmement, nous pourrions offrir les services de nos forces policières et autres, afin de veiller à la sécurité.

M. Badanaci: Je vous remercie.

M. Cullen: A mon avis, nous pourrions tous tirer notre chapeau à l'Inde pour le rôle qu'elle a joué dans tout cela. Quelquefois, je me demande si l'Inde pense à l'attitude de chacun, il y a 50 ans, alors qu'elle se débattait avec les mêmes problèmes. D'après ce que vous me dites, ces problèmes n'ont pas changé. Nous devons admettre, je crois, que depuis que nous sommes intervenus, nous avons plus fait pour les réfugiés que nous n'avions fait par le passé pour les habitants de l'Inde. L'Inde ne semble pas s'être formalisée de l'ironie de cette situation.

La remarque que vous avez faite tout à l'heure, monsieur McClure, à propos de l'initiative du Canada m'a beaucoup intéressé. Mais je crois qu'il faudrait tout d'abord discuter de certaines déclarations en particulier à celle du ministre de Bangla Desh à propos du chef du Pakistan:

De toute évidence, l'orgie de tueries, d'incendies, de pillage et de viol du lieutenant général Tikka Khan a été réduite à néant sur le sol de Bangla Desh.

Pensez-vous qu'avec de telles opinions, ces gens vont venir à Banff, à Ottawa ou ailleurs pour s'asseoir autour d'une table de discussion?

M. McClure: Selon moi, ils s'assièrnt plus volontiers autour d'une table à Banff qu'ils ne le feraient dans leur propre pays. Ils sortiraient ainsi de cette ambiance et de ces discours publics. Un leader syndicaliste tiendrait le même genre de propos lors d'une grève par exemple. La conférence devait être tenue à huis clos. En outre, nous devrions éloigner la presse pendant un bon moment, pendant les négociations.

M. Cullen: Oui, mais les leaders syndicalistes ne discutent pas de pays en voie d'anéantissement.

M. McClure: Mais c'est valable pour tout. Chaque fois qu'il y a une guerre, on entend les mêmes propos. Cependant, quelqu'un s'assied malgré tout à la table de négociations.

M. Cullen: Les Canadiens semblent être également préoccupés par une autre question. Je reçois souvent—je suis heureux de pouvoir le dire—des lettres qui commencent ainsi: Nous comprenons le problème, nous voulons aider l'Inde et nous pensons que le Canada devrait prendre une initiative sur le plan politique. Le Canada devrait-il s'y rendre sans idées préconçues ou devrait-il s'y rendre avec l'idée qu'il est évident qu'il y a une séparation complète

[Text]

between East and West Pakistan and where we would opt for a separate state of East Pakistan? Should we take that kind of initiative? Is it our prerogative to do that, or do you think we would jettison our own meeting as a result of it?

• 1115

Dr. McClure: I think we would jettison our own meeting. We have to go in with an open mind, surely, and offer them a completely unbiased thing.

One of our difficulties is that, in reading our papers today, it is very difficult for us to provide the amount of compassion and sympathy we should be providing to the people in West Pakistan. Many of my medical colleagues are there—they are fine people—but they are completely shut off by the blinkers of censorship and so on. They do not get a thing in their papers. You would not know there was such a situation as East Pakistan. You could be in Lahore for a week and never see an item about it.

The Chairman: I believe Mr. Wieler has a comment.

Mr. Wieler: When I was in Dacca, I read the papers there. The big splash was the football game and who was going to win this big game; there was no reference to the problem at all. So the people themselves are not at all aware of what is actually happening.

That is one thing. The other thing is that many of our people in Calcutta are not using the name "Bangla Desh"—it is not a state, actually, at the moment, though there are certainly many sympathizers, etc. Before sitting down to a table or inviting them out, which I think is an awfully good idea, should we not have senior statesmen quietly visit West Pakistan—perhaps we are doing this through our diplomatic channels now—and actively pursue this, without having their minds made up on the solution at the moment?

Mr. Cullen: Any contact I have had with our officials in External Affairs—and I am not talking politically, I am talking about our pros in that department—leads me to think that our people are second to none, and I would be very much surprised if they are not working in that area. The kind of comments all four of you have made about Canada's position in the world community, but particularly in this area, is a credit to the kind of people that I am thinking about in External Affairs who do do this kind of work, who make this representation, and to people such as yourselves who go into these areas.

Mr. Wieler, you made a comment that things seemed to have calmed down a little bit as a result of the civil situation, and here again is a statement from the Foreign Minister of Bangla Desh in which he says:

The appointment of Dr. Malik was yet another attempt to throw dust in the eyes of the world. The people of Bangla Desh knew the designs behind this sort of restoration of civil administration.

Did you feel that putting him in there, when there is still a military junta, apparently, in West Pakistan, is a positive step forward, or do you think it is a camouflage of the true situation?

[Interpretation]

entre le Pakistan oriental et le Pakistan occidental et en disant qu'il faudrait opter pour un Pakistan oriental constitué en états distincts? Devrions-nous prendre ce genre d'initiative? Nous appartient-il de faire cela, ou croyez-vous

que nous compromettrions notre réunion par suite de cela?

M. McClure: Je crois que nous compromettrions notre propre réunion. Nous devons y aller sans idées préconçues, c'est certain, et nous devons leur offrir une solution tout à fait impartiale.

L'une de nos difficultés, c'est qu'en lisant les journaux de nos jours, il est très difficile pour nous d'accorder au Pakistan occidental la pitié et la sympathie que nous devons offrir à ces gens. Plusieurs de mes collègues médecins sont là-bas, ce sont de très bonnes personnes, mais ils sont complètement isolés par la censure et autre chose de ce genre. Ils ne peuvent pas se renseigner dans leurs journaux. C'est comme si la situation au Pakistan oriental n'existait pas. Vous pourriez être à Lahore pendant une semaine sans voir aucun article à ce sujet.

Le président: Je crois que M. Wieler a une observation à faire.

M. Wieler: Lorsque j'étais à Dacca, j'ai lu les journaux de l'endroit. Le grand événement était la partie de football et le gagnant possible de ce match; on ne faisait aucune référence au problème. Alors les gens eux-mêmes ne sont pas du tout au courant de ce qui se passe en vérité.

Voilà un point. L'autre point est que plusieurs de nos envoyés à Calcutta n'utilisent pas le nom "Bangla Desh". Ce n'est pas un état présentement, cependant, il y a certainement plusieurs sympathisants, etc. Avant de nous réunir autour d'une table ou de les inviter, ce qui est une très bonne idée à mon avis, ne devrions-nous pas envoyer des politiciens importants visiter le Pakistan occidental, peut-être que nous le faisons présentement sur le plan diplomatique, et ces personnes pourraient étudier la question tout en évitant d'avoir au départ des idées préconçues concernant une éventuelle solution?

M. Cullen: D'après ce que nos hauts fonctionnaires aux Affaires extérieures m'ont dit, et je ne parle pas du point de vue politique, mais je parle plutôt de nos spécialistes dans ce ministère, je suis porté à croire que nos représentants sont de tout premier ordre et je serais grandement surpris d'entendre qu'il n'y en ait pas dans cette région. Le genre de remarques que vous avez faites au sujet de la situation du Canada dans la communauté mondiale, et particulièrement dans cette région, est tout à l'honneur du genre de personnes auxquelles je pense, au ministère des Affaires extérieures, qui sont engagés dans ce genre de travail, qui font ces représentations, et également pour vous qui allez dans ces régions.

Monsieur Wieler, vous avez observé que les choses semblaient s'être calmées quelque peu par suite de la situation civile, et voici encore une déclaration du ministère des Affaires étrangères du Bangla Desh dans laquelle il dit:

La nomination de M. Malik était encore une tentative pour jeter de la poudre aux yeux du monde. Le peuple de Bangla Desh connaissait les intentions cachées derrière ce genre de restauration du gouvernement civil.

Avez-vous pensé que de l'installer là, alors qu'il y a encore une junte militaire au Pakistan occidental apparemment, soit un pas en avant ou croyez-vous que c'est un camouflage de la situation réelle?

[Texte]

Mr. Wieler: I do not think I made that statement.

Mr. Cullen: I heard this from one of you, that restoration of a civil authority or civil control had eased the situation somewhat. This does not seem to have been accepted by the Foreign Minister. I wonder if you would like to comment or if you can comment. I know your position is a little dicey as you are operating on both sides of the fence, and properly so; but it seems to me that there is an allegation here that it is not truly a civil authority but, in effect, a puppet.

Mr. Wieler: All of these manoeuvres are, of course, calculated. The general who was sent in there to calm the people after the elections—they picked the toughest guy they had, let us face it. Now they have replaced him with someone perhaps a little less tough, for a better image. It is very difficult to assess.

Mr. Cullen: One further question, Mr. Chairman. The thing that gets to most Canadians is the kind of thing that we have heard here today about the magnitude of the problem, that people numbering almost half the population of Canada are refugees, and the difficulty of the situation. It seems to me that you are all pointing to a political solution, and I would assume that one of these, without stating Canada's position or even my own, is that these people have to get out of India and back to their homes where you all say they wish to go; but, in effect, that cannot take place until there is a political solution.

I am wondering whether people from Bangla Desh and the refugees that are going to grow up in India are going to be more Indian than Pakistani. Do you see this as being an on-going problem for many years? Or can we see some light beyond the horizon?

• 1120

Mr. Ignatieff: As I know Dr. McClure and Mr. Batten would like to say, my impression is that the refugees are Bengali people. I spent my time in West Bengal, a state of India, and I could not differentiate between the East Bengali or the Pakistani Bengali and the Indian Bengali. They are the same people, entirely the same people.

Mr. Batten mentioned the psychological state of the refugees. This is something that has to be reckoned with. They have left their country, whatever the cause. In going through West Bengal, I would go to a hospital and I would look at the charts on the wall. The first thing on the list would be gunshots and other wounds. Then it would go down the line to the intestinal diseases mentioned by Dr. McClure. There would be one case of gunshot and other wounds and there would be 150 cases of gastroenteritis. At the time I was there, gastroenteritis was much more prevalent than cholera. There would be 50 cases of cholera, and various dysenteries lined up behind. I suggested to one doctor that they turn a chart upside down and they would have their priorities.

If you talked to a refugee woman who has been three weeks travelling by night on roads, hiding in rice paddies by day, she comes across the border and you say, "Madam, were you raped?" The answer probably is "yes", whether it is true or not. I do not care why they left, or how they left. I did not see anybody shot or mutilated when I was there. But they are frightened, and they have left their homes. They have come into the country, and they have been told when they came into the country, "You are here temporarily".

[Interprétation]

M. Wieler: Je ne crois pas avoir fait cette déclaration.

M. Cullen: Je vous ai entendu dire que la restauration d'un gouvernement civil ou d'un contrôle civil avait quelque peu calmé la situation. Cela ne semble pas avoir été accepté par le ministre des Affaires étrangères. Je me demande si vous aimeriez faire un commentaire. Je sais que vous êtes dans une position quelque peu délicate étant donné que vous travaillez des deux côtés de la clôture, et à juste titre; mais il me semble que vous alléguiez ici qu'il ne s'agit pas vraiment d'un gouvernement civil mais en réalité d'un gouvernement fantôme.

M. Wieler: Toutes ces manoeuvres sont bien sûr calculées. Le général qui a été envoyé là-bas pour calmer la population après les élections était l'homme le plus dur qu'il y avait, il faut le reconnaître. Maintenant, il a été remplacé par quelqu'un qui est un peu moins rigide, afin de donner une meilleure apparence. C'est très difficile à déterminer.

M. Cullen: J'aurais une autre question, monsieur le président. Ce dont les Canadiens sont le plus au courant c'est le fait que les réfugiés sont aussi nombreux que la moitié de la population du Canada et que la situation est extrêmement difficile. Il me semble que vous parlez tous d'une solution politique, et je supposerais que l'une d'entre elles, sans établir la position du Canada ou encore la mienne, est que ces personnes doivent quitter l'Inde et retourner à leur foyer, ce qu'elles désirent faire, selon vous tous; mais en réalité, cela ne peut pas se produire tant qu'il n'y aura pas de solution politique.

Je me demande si la population du Bangla Desh et les réfugiés qui grandiront en Inde seront plus Indiens que Pakistanais. Croyez-vous que ce problème durera bien des années? Ou pouvez-vous déjà voir une lueur d'espoir à l'horizon?

M. Ignatieff: Comme je sais que MM. McClure et Batten aimeraient dire, mon impression est que les réfugiés sont des Bengalis. J'ai vécu au Bengale occidental, un état de l'Inde, et je ne pouvais pas faire la différence entre un Bengali de l'Est—pakistanaï—et un Bengali indien. Ce sont tous les mêmes, c'est tout à fait la même population.

Monsieur Batten a mentionné l'état psychologique des réfugiés. C'est une chose dont il faut tenir compte. Ils ont quitté leur pays, pour quelque cause que soit. En traversant le Bengale occidental, si j'allais à un hôpital et regardais les tableaux sur les murs, la première chose que je verrais sur la liste serait des blessures par balle et autres blessures de ce genre. Ensuite, ce seraient les maladies intestinales mentionnées par le Dr. McClure. Il y aurait un cas de blessure par balle et autres blessures pour 150 gastro-entérites. Au moment où j'étais là, la gastro-entérite était beaucoup plus courante que le choléra. Il pouvait y avoir 50 cas de choléra, et différents cas de dysenterie qui les suivaient. J'ai suggéré à un médecin de retourner leur tableau pour connaître leurs priorités.

Si vous parliez à une réfugiée qui avait voyagé de nuit pendant trois semaines sur les chemins, se cachant dans des rizières de jour, et si vous lui demandiez, une fois qu'elle a passé la frontière: «Avez-vous été violée, madame?» La réponse serait probablement: «Oui», que ce soit vrai ou non. Je ne me préoccupe pas de la raison pour laquelle ils ont fui, ou comment ils ont fui. Pendant que j'étais là, je n'ai vu personne qui avait été blessé d'un coup de feu ou qui avait été mutilé. Mais ils étaient effrayés, et ils avaient quitté leur foyer. Ils étaient venus dans ce pays,

[Text]

The initial story was three months. Well, three months is long gone. So the psychological factor of having to leave, being told they are there temporarily, has a tremendous effect on the refugees, and this is one of the reasons, and it is specifically as Mr. Batten has said. But they want to go back. They know they are guests in India, but they are not going to go back until they have absolute assurance of safety, and that is not just a mythological political solution. There has to be real and substantiated safety.

Mr. Cullen: I have one more question, Mr. Chairman, and that has to do with the self-help aspect. Aside from building their own shelters and in effect looking after themselves, is there any self-help in the organizational field, the driving of trucks, the moving of foodstuffs, the digging of trenches for latrines, this kind of thing? Is that being done by the refugees, or is that being done by the Indians and outside agencies?

Dr. McClure: I saw very much done by the refugees. In the early days I do not think they realized how much talent there was in the refugee area. One Sunday we went out and we had a couple of young business administration students who had had some legal training—these students joined the group that was largely medical, and we thought, well what are these free-loaders coming on the trip for this Sunday. Let me tell you, they got to a camp and inside of three hours they had organized that camp with an educated leader from each of the 85 longhouses, and they had set up classes at night for adult literacy for these other things. The whole thing was done in a matter of three hours. It was all waiting there.

I know that this is being done in some of the camps. Logistically it may not have been done in all of the camps, but it certainly has been done in very many. And we certainly did not take in other hired coolies into refugee camps to dig the sewage drains and that sort of thing. That was certainly done by the refugees.

Mr. Cullen: Thank you.

The Chairman: Do you want to be put down on the second round? I have on my list for the first round Mr. Lachance, Mr. Isabelle, Mr. Guay and Mr. Nystrom, so we have to bear that in mind when considering the length of the questions. Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Thank you, Mr. Chairman. It seems that we all agree that there are many millions of refugees and it is a great tragedy. But it seems to me that the political settlement is the most important thing. I know that you are in a situation that it is a little difficult for you, because you have people working in this area. I would like to ask a few questions and have whatever answers you can give me.

• 1125
Have you noticed any lack of young people in the camps where you have been, from the ages of let us say 20 to 30? When my colleagues and I were there, I was told by a very serious person that there was a lack of young men in these camps.

Secondly, have you, in the course of your experience, seen or been told that there were training camps in India?

[Interpretation]

et lorsqu'ils y étaient arrivés, on leur avait dit: «Vous êtes ici temporairement».

Au début, on leur avait dit trois mois. Eh bien, ces trois mois sont écoulés depuis longtemps. Le fait qu'ils aient eu à fuir, qu'on leur ait dit qu'ils étaient là temporairement, a un terrible effet psychologique sur les réfugiés, et c'est l'une des raisons de nos préoccupations, et c'est exactement comme M. Batten l'a dit. Mais ils veulent retourner chez eux. Ils savent qu'ils ne sont pas chez eux en Inde, mais ils ne retourneront pas tant qu'ils ne seront pas absolument certains d'être en sécurité, et cela ne se fera pas seulement par une solution politique mythologique. Il leur faut une sécurité réelle et garantie.

M. Cullen: J'aurais une autre question à poser, monsieur le président, et elle a trait à la question des efforts personnels. En plus de construire leurs propres abris et de s'occuper d'eux-mêmes, est-ce qu'il y a d'autres travaux qui sont organisés pour qu'ils s'aident eux-mêmes, comme la conduite de camions, le transport des aliments, l'ouverture de tranchées pour les latrines, et ce genre de choses? Cela est-il fait par les réfugiés, ou encore par les Indiens et les organismes de l'extérieur?

M. McClure: J'ai vu beaucoup de choses qui étaient faites par les réfugiés. Dans les premiers jours, je ne crois pas qu'ils réalisaient tout le potentiel qui existait parmi les réfugiés. Un dimanche, nous avons rencontré deux jeunes étudiants en administration qui avaient quelques connaissances juridiques... ces étudiants se sont joints au groupe qui était en grande partie composé de personnel médical, et nous avons pensé «pourquoi ces jeunes sont-ils du voyage aujourd'hui»? Je vais vous dire qu'ils se sont rendus à un camp et qu'en moins de trois heures, ils ont organisé ce camp en désignant un chef instruit pour chacun des 85 abris, et ils ont établi des cours du soir pour les adultes. Tout cela s'est fait en trois heures. La possibilité était là; il s'agissait de le faire.

Je sais que cela se fait dans certains camps. Cela n'a peut-être pas été fait strictement dans tous les camps, mais certainement dans un très grand nombre. Et nous n'avons certainement pas engagé d'autres hommes du pays pour creuser des égouts dans les camps de réfugiés et y faire ce genre de travail. C'est certainement les réfugiés qui ont fait ce travail.

M. Cullen: Merci.

Le président: Voulez-vous que je vous inscrive pour la deuxième tour? J'ai sur ma liste pour le premier tour, MM. Lachance, Isabelle, Guay et Nystrom, et nous devons donc songer à cela pour déterminer la longueur des questions. Monsieur Lachance.

M. Lachance: Merci, monsieur le président. Il semble que nous soyons tous d'accord pour dire qu'il y a plusieurs millions de réfugiés et que c'est une grande tragédie. Mais il me semble que le règlement politique est la chose la plus importante. Je sais que vous êtes dans une position assez difficile, car vous avez des gens qui travaillent dans cette région. J'aimerais poser quelques questions et entendre les réponses que vous pouvez me donner.

Avez-vous remarqué l'absence de jeunes gens entre 20 et 30 ans dans les camps où vous avez été? Quand mes collègues et moi-même étions là-bas, une personne très sérieuse m'a dit qu'il y avait un manque de jeunes gens dans ces camps.

En second lieu, au cours de votre séjour, avez-vous vu ou vous a-t-on dit qu'il y avait des camps d'entraînement en

[Texte]

I was interested in Dr. McClure saying that there should be an UNWRA type of organization, which means that you envisage some kind of permanency, and which I hope will not come about. I guess this has to be envisaged but I would not like to think about permanency because of the magnitude of the problem, the amount of money involved—we are talking about seven or eight hundred million for one year. But if there is any permanency, what is going to happen? Is it for a year and a half, or two, or three, or four? I do not know. So there is only one thing that has to be done. It is a political settlement. But what kind of political settlement? Do you think that leaders of the different countries, West Pakistan, East Pakistan and Bangla Desh—do you think that their differences can be reconciled?

The Chairman: Where will we start? Does anyone want to take the initiative in answering those questions? Mr. Batten.

Mr. Batten: I can take one. I would like to answer the question with relation to the number of young people. I think you refer to young men rather than just young people.

Mr. Lachance: Young men. That would mean that they would be in training camps maybe, or killed in East Pakistan. I do not know.

Mr. Batten: There was a noticeable lack of numbers of young men in the camps. There were young men in, but not in the same proportion as young women and older people. The reason for this of course was that many of them were kept behind. They had either been arrested or they had been killed or injured, or they had gone on to fight with the freedom fighters, the Mukti Fary. As far as training camps were concerned, for freedom fighters—and I presume that this is the kind of training camp to which you refer—I did not see any. There is no doubt that there are areas where training is taking place, but I did not see any training of any kind going on in the refugee camps.

Mr. Lachance: But you have no doubt they exist.

Mr. Batten: There is no doubt that they are being trained somewhere, but I did not see any in the refugee camps.

The Chairman: Would you clarify that? Somewhere in India, or somewhere?

Mr. Batten: Somewhere. This could be on the Indian side of the border or on the East Pakistan side of the border, but somewhere in the border area, I would say.

As far as the long term for the refugees is concerned, I think we now have a long-term program on our hands, because until there is a political settlement, these refugees will be in India, and does any one of us here foresee a political settlement within the very immediate future? There is a certain length of time that one must foresee that these refugees will have to be cared for.

Another point I would like to mention is that Bengal is in two sections, East Bengal and West Bengal, and prior to the partition, and East Pakistan being created, this was all one province. East Bengal became East Pakistan, and if there is a military solution and the state of Bangla Desh is set up, I do not think it is going to stay in East Pakistan. I personally think that Bengal as a whole will become the future country of Bangla Desh if—and I make it very clear that it is "if"—such a situation has to be resorted to, because they are all Bengalis.

[Interprétation]

Inde? La proposition de M. McClure d'établir une organisation du genre de l'UNWRA m'a beaucoup intéressé, car cela signifie que vous envisagez une certaine permanence de la situation, et j'espère que cela ne sera pas le cas. Je pense que c'est une éventualité qu'il faut envisager, mais c'est une éventualité qui ne me plairait pas, à cause de l'étendue du problème, des sommes d'argent que cela représente—nous parlons de 700 ou 800 millions pour une année. Mais si cette situation devient permanente, que se passera-t-il? S'agit-il d'un an et demi, de deux, de trois, de quatre ans? Je ne sais pas. Il n'y a donc qu'une seule chose à faire. Il faut arriver à un règlement politique. Mais quel genre de règlement politique? Pensez-vous que les chefs de différents pays, du Pakistan occidental, du Pakistan oriental et du Bangla Desh—pensez-vous que leurs divergences d'opinions puissent être éliminées?

Le président: Par où commençons-nous? Qui veut répondre à ces questions? Monsieur Batten.

M. Batten: Je peux répondre à une d'entre elles. Je voudrais répondre à la question relative au nombre de jeunes gens. Je pense que vous parlez de jeunes hommes plutôt que de jeunes gens.

M. Lachance: Jeunes hommes. Cela signifierait peut-être qu'ils sont entraînés dans des camps, ou peut-être qu'ils ont été tués au Pakistan oriental. Je ne sais pas.

M. Batten: On pouvait remarquer l'absence de jeunes gens dans les camps. Il y en avait, mais pas autant que de jeunes femmes et de personnes plus âgées. Ceci, évidemment, est dû au fait que nombre d'entre eux avaient été retenus en arrière. Ils avaient été arrêtés ou bien ils avaient été tués ou blessés, ou bien ils avaient continué à lutter avec les combattants de la liberté, les *Mukti Fany*. En ce qui concerne les camps d'entraînement, pour les combattants de la liberté—et je suppose que c'est le genre de camp d'entraînement dont vous parlez—je n'en ai vu aucun. Il ne fait pas de doute qu'en certaines régions il y a des séances d'entraînement, mais je n'ai vu aucun entraînement, de quelque sorte que ce soit, dans les camps de réfugiés.

M. Lachance: Mais vous ne doutez pas qu'ils existent?

M. Batten: Il ne fait pas de doute qu'ils existent quelque part, mais je n'en ai vu aucun dans les camps de réfugiés.

Le président: Pouvez-vous expliquer cela? Quelque part en Inde, ou autre part?

M. Batten: Quelque part. Il se peut que ce soit du côté indien de la frontière ou du côté du Pakistan oriental, mais je dirais que c'est quelque part près de la frontière.

En ce qui concerne la possibilité que la situation des réfugiés se prolonge, je crois que nous avons maintenant un programme à long terme, parce que jusqu'à ce qu'il y ait un règlement politique, ces réfugiés resteront en Inde, et y a-t-il ici quelqu'un qui prévoit un règlement politique dans l'avenir immédiat? Nous devons prévoir de faire face aux besoins de ces réfugiés pendant un certain temps.

Je voudrais mentionner également que le Bengale est divisé en deux, le Bengale oriental et le Bengale occidental, et avant la création du Pakistan oriental, cela constituait une seule province. Le Bengale oriental est devenu le Pakistan oriental et, s'il y a une solution militaire et si l'on crée l'état de Bangla Desh, je ne pense pas qu'il continue de faire partie du Pakistan oriental. Personnellement, j'estime que le Bengale dans son ensemble deviendra un jour l'état de Bangla Desh si, et j'insiste sur le si, l'on a recours à pareils moyens, parce que tous sont Bengalis.

[Text]

• 1130

The Chairman: Does anyone else want to take any of those other questions which Mr. Lachance raised?

Dr. McClure: Mr. Chairman, I would like to confirm the idea that there are relatively few young men, relatively few. It may be their suspicious mind after being through the Sino-Japanese war and seeing guerilla country and that sort of thing. I think probably that the young men are very often not allowed out of East Pakistan, and they were therefore conscripted, if not into the army at least into the coolie force that is used to support the army. I know that these things are very often done.

There are so many rumours about training camps that I think there is no doubt about them, and I personally link it with some of the security regulations about not wanting expatriate people doing relief work in case some of them might stumble on to some of these camps. I feel no doubt there is.

The idea that the UNRWA type of organization is made for long term—I do not agree with that. I do not think UNRWA was made for long term. As a matter of fact, wherever it broke down, it broke down because it was not planned for long term. Particularly you must remember that the Arab in the Middle East was told he was going home. And after about 10 years he got the idea that perhaps he was not going home. And then we were very glad that we had an organization like UNRWA which could then be modified for a long term.

I would hope that we would have an organization that would do a better and more systematic job than we are doing now, and I would not like it even to infer that we are planning to keep it in existence for many years. I do think it would have to be quite a thorough job. I think when you move a man back he will have to get a new buffalo; he will have to get a new plow; it may cost you \$100. I think this is what they are estimating. It would cost about \$100 Canadian to resettle a man who goes to Madhya Pradesh. That is for his house. It is not up to mortgage standards in this country, but it is a house. It is a buffalo; it is a forked stick with an iron on the end called a plow; and he can do that for \$100. I think UNRWA would be the organization through which to do this sort of thing, if he goes back to East Pakistan to his own home.

To me—and it has not been mentioned here—I believe there is a difference between the Hindu refugee and the Moslem refugee. I think there is a difference in the psychology of the two refugees. I think many of the Hindu refugees are not going back. They would rather take a chance on whatever rehabilitation is available to them. They had the daylight scared out of them in 1948; they were second-class citizens in the dust-up in 1965. I am quite sure they have an inferiority complex as being second-class citizens even though they are Bengalis. They do have that feeling of very strong regional loyalty, but they are second-class citizens. I heard from their own mouth in several cases the same sort of thing that one hears among the Arab refugees in the Middle East, "We are gonners, we are dead, we will not be able to make it. But thank God our kids are going to have a better time." And I am quite sure the Hindu today feels that his children are going to find their better place in a Hindu country of India—Hindustan India.

[Interpretation]

Le président: Y a-t-il quelqu'un pour répondre aux autres questions soulevées par M. Lachance?

M. McClure: Monsieur le président, j'aimerais me rallier à l'opinion selon laquelle il y a peu de jeunes gens, relativement peu. Il se peut qu'ils se montrent circonspects après avoir connu la guerre sino-japonaise et la guerilla, etc. Selon moi, on interdit assez souvent aux jeunes gens de quitter le Pakistan oriental et puis, ils ont été appelés sous les drapeaux; ils ne font pas partie de l'armée; ils viennent au moins grossir les rangs des coolies qui constituent une force de soutien. Je sais que cela se passe souvent.

Il y a tant de rumeurs qui circulent au sujet des camps d'entraînement qu'on ne peut nourrir aucun doute à leur sujet, selon moi, et personnellement je fais un rapprochement avec les règlements de sécurité qui interdisent aux expatriés de participer aux travaux d'aide pour qu'ils ne voient pas ce qui se passe dans les camps. Je crois que cela ne fait aucun doute.

Lorsqu'on dit que des organismes comme l'Office de secours et de travaux de Nations-Unies pour les réfugiés ont des objectifs à long terme, je ne suis plus d'accord. Je ne pense pas que l'Office de secours et de travaux des Nations-Unies pour les réfugiés se soit vu confier une tâche à long terme. En fait, si cet organisme a échoué, c'est justement parce qu'il n'était pas prévu pour une tâche à long terme. Vous vous appellerez qu'on avait voulu rapatrier les forces de l'UNRWA au Moyen-Orient et après 10 ans, il a fallu se faire à l'idée que ces forces ne seraient pas rapatriées. Nous nous sommes réjouis alors d'avoir un organisme comme l'Office de secours et de travaux des Nations-Unies pour les réfugiés que l'on pouvait remanier en vue de lui confier une mission à long terme.

Je crois que nous pourrions mettre sur pied une organisation qui ferait un meilleur travail, plus systématique que celui que nous faisons à présent et je ne voudrais pas même laisser entendre que nous avons l'intention de le garder pendant de nombreuses années. Il s'agit sans doute d'une tâche énorme. Et si l'on rapatrie un réfugié, il lui faudra un nouveau buffle, il lui faudra une nouvelle charue, ce qui pourrait nous coûter 100 dollars. Voilà ce qu'on prévoit. Il faut compter environ 100 dollars canadiens pour réinstaller un homme qui se rend à Madhya Pradesh. Voilà pour ce qui est du logement. Évidemment ce ne sont pas là les normes de logement dans notre pays, mais cela représente quand même une maison, un buffle, une houe d'acier qu'on appelle pompeusement une charue, toutes ces choses qu'il pourra acheter avec 100 dollars. Je pense que c'est par l'intermédiaire de l'Office de secours et de travaux pour les réfugiés des Nations-Unies qu'on peut accomplir pareille chose pour les réfugiés qui rentrent dans leur foyer au Pakistan oriental.

Personnellement, je fais une distinction entre le réfugié hindouiste et le réfugié musulman et je crois qu'on n'a pas encore soulevé la question ici. Il y a surtout une différence d'ordre psychologique. J'ai l'impression que la plupart des réfugiés hindouistes ne rentrent pas dans leur foyer. Ils préfèrent attendre les dédommagements, quels qu'ils soient, qu'on pourrait leur accorder. Terrorisés en 1948, ils sont devenus des citoyens de second rang au cours de la querelle de 1965. Je suis persuadé que le fait d'être des citoyens de second rang leur donne un complexe d'infériorité bien qu'ils soient Bengalis. Ils ont un esprit de clocher très poussé mais ce sont des citoyens de second rang. Bien souvent ils m'ont tenu des propos que pourraient tenir les réfugiés arabes du Proche-Orient: «Nous n'avons plus

[Texte]

Mr. Lachance: What is the proportion of Hindus and Moslems among the refugees?

Dr. McClure: Between 75 and 85 are Hindus, and between 15 and 25 are supposedly Moslem.

Mr. Lachance: This would mean that about 80 per cent would try to remain in India.

Dr. McClure: This is my theory, and I think the Moslem takes a very different attitude to it. In talking to the Moslem, I found he took a very different attitude and he said, "These dirty punjabi Moslems have chased me out of my home. By gad, that is my home and I am going back there." And he has quite a different attitude. He goes straight off to the training camp. That is why you did not see him. And I think if you will take those men and if you will examine them for the marks of a Moslem, you will find that any young men in the refugee camps around Calcutta are not Moslem.

• 1135

Mr. Lachance: This will be my last question, Mr. Chairman. Mr. Wieler, in his brief on page 2, said: "From our observation the most imperative need is to stop the killing as we were told in Dacca". Did you have any personal experience of any killing at the time you were there, in a general way, not only one single killing?

Mr. Wieler: We came in there about the same time you were there. In fact, we made sure we did not meet.

Personally, of course, I did not see anybody killed. As you know, the streets were completely cleared at night, there was nothing going on. You could turn on the volume of your radio. You could not turn it off, because it was tuned in to a propaganda beam. This was the situation.

We did go to see some people there, though, some leaders—I do not want to identify them—who told us that everyone had thought it would be safer in the country than in the city. Everybody fled out of the city and Dacca was a deserted city for a few days, almost entirely deserted. However, when they got to the border areas or to their villages some of these people experienced that the opposite actually was true, in some cases anyway.

The person to whom I talked was a respected church leader there, who had gone to his village in the border area. He told us many stories. They are so gruesome that I do not think they need to be repeated. His urgent plea, and he was under extreme pressure, was to stop the killing. Do anything, just stop the killing. This was going on in the middle of July, approximately. Things may have changed.

He told us one story, which—no, no, I had better not repeat it. I do not think it is necessary. We did hear a lot of stories of these atrocities and the stories we got were the same as we heard in the camps except that the tenseness was there.

The Christian leaders there, including the Catholic leader, the Anglican and the Baptist, all three of them, told us that there was a lot of discrimination against the Hindus. They were not receiving ration cards, at that time. This may have changed again. Some of the stock-piled material that was not being distributed was being used quietly in supporting these people, but they could not do

[Interprétation]

aucun espoir, nous sommes morts, nous n'y arriverons jamais. Heureusement, nos enfants connaîtront des temps meilleurs.» Je suis convaincu que les hindouistes pensent à l'heure actuelle que leurs enfants trouveront une vie meilleure dans une Inde hindouiste.

M. Lachance: Quelle est la proportion d'hindouistes et de musulmans parmi les réfugiés?

M. McClure: Soixante-quinze à 85 p. 100 d'entre eux sont hindouistes et 15 à 25 p. 100 sont censés être musulmans.

M. Lachance: Ce qui voudrait dire que quelques 80 p. 100 des réfugiés essaieraient de s'installer en Inde.

M. McClure: C'est là ma thèse mais je pense que les musulmans ont un avis différent. Au cours de mes conversations, j'ai remarqué que le musulman adopte une attitude complètement différente, il dit: «Ces sales musulmans punjabi m'ont chassé de mon foyer. Juste ciel, c'est mon foyer et j'y retournerai.» Alors son opinion est aux antipodes de celle de l'hindouiste. Il se dirige directement vers le camp d'entraînement. Aussi, on ne le voit pas. Toutefois, si l'on essaie de retrouver sur ces personnes les signes de leur appartenance à l'Islam, on découvre bien vite qu'aucun de ces jeunes gens des camps de réfugiés autour de Calcutta ne sont musulmans.

M. Lachance: Voilà ma dernière question, monsieur le président. A la page 2 de son mémoire, M. Wieler déclare: «Selon nous, la première chose à faire, c'est d'arrêter la tuerie comme on nous l'a dit à Dacca». Avez-vous pu constater personnellement des massacres lorsque vous étiez sur place, des massacres généralisés, non pas le meurtre d'une seule personne?

M. Wieler: Nous nous sommes rendus là-bas à la même époque que vous. En fait, nous nous sommes arrangés pour ne pas nous rencontrer.

Évidemment, je n'ai assisté en personne à aucun massacre. Comme vous le savez, les rues étaient complètement vides la nuit, rien ne se passait. On pouvait mettre la radio mais il était impossible d'entendre autre chose que de la propagande. Voilà qui vous donne une idée de la situation.

Nous avons rencontré certains dirigeants dont je tairai le nom; d'après eux, tout le monde croyait que les campagnes seraient plus sûres que la ville. Tout le monde a fui la ville et, pendant quelques jours, Dacca n'était plus qu'une cité fantôme, presque déserte. Cependant, lorsque les gens arrivaient aux zones frontalières ou rentraient dans leurs villages, certains d'entre eux se rendaient compte que c'était exactement le contraire, du moins dans certains cas.

J'ai parlé à un chef religieux, respecté par tous les gens du pays, qui était rentré dans son village de la zone frontalière. Il nous a raconté bien des histoires. Elles sont tellement atroces qu'il vaut mieux les passer sous silence. Il demandait à cor et à cri et sous la pression extrême des circonstances qu'on arrête le massacre. Faites n'importe quoi, mais arrêtez le massacre. Cela se passait vers le milieu du mois de juillet mais il se peut que la situation ait évolué.

Il nous a raconté une histoire, et puis non, ... je crois que je ferais mieux de ne pas la répéter. Ce n'est pas nécessaire. Nous avons beaucoup entendu parler de ces atrocités et les histoires qu'on nous racontait là-bas étaient semblables à celles qui circulaient dans les camps, bien que racontées dans des conditions moins tendues.

Les dirigeants chrétiens, y compris les chefs de l'Église catholique, anglicane et baptiste, nous ont affirmé que les hindouistes étaient en butte à la discrimination. Ils ne

[Text]

this openly. When people came to them they tried to give them these supplies.

I think we should emphasize one other thing in all of this—and this is not speaking to the former point—that we must recognize the extreme difficulty that India is in, politically. They cannot say we will resettle you because of their own situation. This is dynamite, politically.

While I was there in June, I was told that in the last month, seven major airlines had pulled their offices out of Calcutta. The business community was pulling out in many areas. A lot of the big manufacturing firms were simply closing out because of the social problems that exist in Calcutta. Now, added all of this to this situation and when there are approximately 4 million people living in with relatives who also have to be fed, are not the recognized refugees, not the people in the camps, this puts on a tremendous pressure. They dare not use the religious issue if they wanted to make hay out of that. They dare not, because this would just flare up. So here is this dilemma that the government finds itself in.

The Chairman: Mr. Ignatieff, did you have a comment that you wished to add? Do you wish to be put down on the list for the second round, Mr. Lachance.

Mr. Lachance: Yes, please.

The Chairman: Before calling others on the first list of questioners because I know some of you must have to leave, perhaps I could just take a moment and mention the plans for tomorrow.

The Committee has arranged an informal meeting in the Railway Committee room called for 9:45 a.m. We hope Mr. Kosygin will be before our Committee tomorrow on an informal basis and will make a statement. Then he will be happy to answer questions from us in our capacity as representatives of the Canadian people. Your steering subcommittee has had several meetings to try to determine the best format for a meeting of this sort because we have not had experience with it before. Our colleagues in the External Affairs Committee of the Senate were anxious to attend, so a decision was taken to extend an invitation to the Senators who are on the External Affairs Committee of the Senate. Therefore, they will be with us as well and will be recognized for questions.

• 1140

It is our usual procedure in committee meetings, even on official ones, for other members of the House who are not on our Committee and for other Senators who are not on the External Affairs Committee of the Senate to be able to attend, so presumably they will attend, but they will not be recognized for questions unless we have time to deal with our questions.

The subcommittee did deal at some length with the question of whether the meeting should be open to the press and the steering subcommittee came to the conclusion that this really was something we should arrange in accordance with the wishes of our guest. It is my understanding since there is to be a press conference given by Mr. Kosygin after our meeting that possibly they may wish

[Interpretation]

recevaient pas de cartes de rationnement, à l'époque. Encore une fois, les choses ont peut-être changé depuis. Ils utilisaient une partie du matériel entreposé qui n'avait pas été distribué afin d'aider ces gens mais ils devaient le faire clandestinement. Lorsque les gens venaient à eux, ils essayaient de les ravitailler.

Nous devons encore souligner—je m'écarte là de la première question—les énormes difficultés politiques de l'Inde. L'Inde ne peut pas s'engager à réinstaller les réfugiés étant donné sa propre situation. La conjoncture politique est réellement explosive.

Lorsque j'étais sur place, en juin, j'ai appris que le mois précédent, sept grandes compagnies aériennes avaient transféré leurs bureaux à Calcutta. Les hommes d'affaires prenaient la fuite dans bien des régions. Un grand nombre de fabriques fermaient leurs portes étant donné les sérieux problèmes sociaux de Calcutta. Si l'on réunit tous ces éléments et si l'on sait qu'environ quatre millions de personnes vivent avec leur famille qu'il faut aussi nourrir, sans être officiellement considérées comme réfugiées car elles ne vivent pas dans les camps, on voit tout de suite combien la situation est tendue. Ils n'osent même pas se servir de la question religieuse comme argument. Ils n'osent pas, car cela ne pourrait qu'envenimer les choses. Voilà le dilemme auquel se heurte le gouvernement.

Le président: Monsieur Ignatieff, désirez-vous ajouter quelque chose? Voulez-vous que je vous réinscrive sur la liste des orateurs pour le second tour de questions, monsieur Lachance?

M. Lachance: Oui, s'il vous plaît.

Le président: Avant de donner la parole aux autres personnes que j'ai sur ma liste pour le premier tour des questions, comme je sais que certains d'entre vous doivent nous quitter, je pourrais peut-être vous expliquer en quelques mots notre programme de demain.

Le Comité a organisé de façon non-officielle une réunion qui se tiendra à 9 h. 45 du matin dans la salle du Comité des chemins de fer. Nous espérons que M. Kosyguine rendra une visite officielle au comité demain, et qu'il nous fera une déclaration. Ensuite, il se fera sans doute un plaisir de répondre aux questions que nous lui poserons en tant que représentants du peuple canadien. Votre sous-comité directeur s'est réuni à diverses reprises afin d'organiser au mieux une réunion de ce genre puisque c'est en quelque sorte une grande première. Nos collègues du comité des Affaires extérieures du Sénat ont manifesté leur désir d'assister à cette réunion, aussi nous avons décidé de lancer une invitation aux sénateurs du comité

des Affaires extérieures. Ils seront donc présents et pourront poser des questions.

Il est d'usage dans les réunions de comité, même dans les réunions officielles, que les autres députés qui ne font pas partie de notre Comité et les autres sénateurs qui ne font pas partie du Comité des Affaires extérieures du Sénat puissent assister aux délibérations; par conséquent, ils viendront sans doute mais n'auront pas le droit de poser des questions avant que nous en ayons terminé.

Le sous-comité s'est également demandé pendant un certain temps si la presse devait être admise et il a abouti à la conclusion qu'il valait mieux se conformer au désir de notre hôte, pour la circonstance. Comme M. Kosyguine doit donner une conférence de presse après notre réunion,

[Texte]

to have a private discussion with the members of the two Committees, but I will double check this today.

I will try to keep in touch with the representatives of the parties, but since there is not a great deal of time, I would like to have your authority, if I may, to make the best arrangements I see fit. Once I do get some more complete information from our guest, as I said, I will try to get in touch with party representatives, but I know sometimes that is a little difficult. Would I have your authority to do the best I can with regard to the meeting tomorrow in order to avoid having too chaotic a situation because with two committees meeting, there will be a lot of people who want to ask questions and it may be a little difficult to arrange in an efficient way? To that end, I have asked members of both committees to send in written questions to the Clerk or to me, not because I wish to censor in any way the questions that are asked, but merely to try to avoid duplications in the questions and also because of the fact that we will be limited to time, and questions and answers will have to be translated from Russian into English and French. So, if those who are most anxious to ask questions would not mind doing that, I think it might be helpful. Is that generally agreed by members of the Committee? I hope you will back me up on anything that I...

An hon. Member: Is he going to be with us for three hours, Mr. Chairman?

The Chairman: He is expected to arrive at about 10 o'clock. He has another appointment at 12.30 p.m. I do not know how much of that intervening time he will be able to spend with us. No doubt, he will require some rest after being subjected to our questioning.

Mr. Haidasz.

Mr. Haidasz: Mr. Chairman, to save time why do not you ask for simultaneous translation? Both their side and our side have enough interpreters. This should save some time.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Haidasz, we will consider that.

Right now, perhaps, then we could proceed if that is generally satisfactory. I still have on the first list of questioners Mr. Isabelle, Mr. Guay and Mr. Rowland.

Mr. Isabelle.

Mr. Isabelle: Mr. Chairman, thank you very much.

Just one short question and my question would be directed to Dr. McClure. With such a high concentration of population living in refugee camps, I believe the risk of population explosion is very great or very high, so my question is this. Are contraceptives distributed in refugee camps and, if they are, are they distributed by the Indian government or by some of our Canadian agencies?

Dr. McClure: No, there is very little family planning work being done in the refugee camps because of two things probably. First of all an East Pakistan refugee was way below Indian standards in his knowledge of family planning. We had no idea he was years behind—almost as backward as a Canadian. But he was very, very far behind the Indian and it is very difficult for that person to come out in his state of shock and everything like that and then have somebody talk family planning to him, particularly somebody from his host country. He immediately gets funny ideas going through his head.

[Interprétation]

il me semble que la délégation russe aimerait avoir une discussion privée avec les membres des deux comités, mais je vérifierai la chose aujourd'hui.

J'essaierai de rester en contact avec le représentant des partis mais comme il ne nous reste que peu de temps, j'aimerais que vous me donniez l'autorité nécessaire pour prendre tous les arrangements pour le mieux. Une fois que notre invité m'aura donné davantage de renseignements, comme je vous l'ai dit, j'essaierai d'en toucher un mot aux représentants des partis mais je sais que c'est parfois quelque peu difficile. M'autorisez-vous à prendre les mesures que je jugerai convenables pour la réunion de demain afin d'éviter qu'elle ne se déroule de façon désordonnée car comme il s'agit là d'une réunion de deux comités, des tas de gens voudront poser des questions et il sera peut-être difficile d'organiser tout cela de façon valable. A cet égard, j'ai demandé aux membres des deux comités de bien vouloir envoyer leurs questions par écrit au greffier ou à moi-même; je n'ai en aucune façon l'intention de censurer les questions, mais j'aimerais tout simplement éviter qu'elles ne se répètent d'autant plus que nous serons limités par le temps et que les questions et réponses devront être traduites en russe, en anglais et en français. Ainsi, si les personnes les plus désireuses de poser des questions veulent bien se plier à cette exigence, je crois que cela pourrait nous être utile. Tous les députés sont-ils d'accord sur ce point? J'espère que vous m'appuierez...

Une voix: M. Kossyguine restera-t-il avec nous pendant trois heures, monsieur le président?

Le président: Il doit arriver vers 10 heures. Il a d'autres obligations à 12h30. Je ne sais pas combien de temps il pourra nous consacrer au cours de cette période. Il est évident qu'il devra se reposer après avoir été soumis au feu de nos questions.

Monsieur Haidasz.

M. Haidasz: Monsieur le président, pourquoi ne pas demander l'interprétation simultanée pour gagner un peu de temps? Tout comme nous, leur délégation dispose d'assez d'interprètes, cela pourrait nous épargner du temps.

Le président: Je vous remercie, monsieur Haidasz, nous étudierons cette proposition.

A présent, nous pouvons poursuivre si tout le monde est d'accord. Sur la liste des orateurs du premier tour, je vois encore les noms de M. Isabelle, M. Guay et M. Rowland.

Monsieur Isabelle.

M. Isabelle: Monsieur le président, je vous remercie.

J'aimerais poser une brève question à M. McClure. Étant donné la densité de population dans les camps de réfugiés, je crois que nous courons un important risque d'explosion démographique; voilà ma question: distribuez-vous des contraceptifs dans les camps de réfugiés et si tel est le cas, est-ce le gouvernement indien ou l'une de nos agences qui s'en charge?

M. McClure: Non, l'on ne fait pas beaucoup de planification familiale dans les camps de réfugiés et cela tient à deux choses sans doute. Il faut dire en premier lieu que les réfugiés du Pakistan oriental n'étaient pas à la hauteur des normes indiennes dans leur connaissance de la planification familiale. Nous ne soupçonnions pas qu'il était des années en arrière, tout comme le Canadien. Les Pakistanais orientaux sont très en retard par rapport aux Indiens et il est extrêmement difficile de leur demander de sortir de cet état de choc pour leur parler de planification familiale surtout si l'on est dans leur pays. Immédiatement, ils ont des pensées bizarres.

[Text]

• 1145

The third thing is, of course, this tremendous point between the Moslem and the Hindu or the Hindu and the Moslem. Wherever you have religious differences, there is always the fear that the other religious group is trying to get me to stop reproducing.

We call it the battle of the bedroom. The Moslem is afraid the Hindu is going to win the battle of the bedroom and the Hindu is afraid the Moslem is going to win the battle of the bedroom and so on.

Lastly, there is this fear on the part of India that they are not able to set up a satisfactory program. Actually there is very little being done and I am afraid the same thing is going to happen as happened in the Middle East. Aside from the infertility that comes from malnutrition and that sort of thing, I am afraid there is going to be a tremendous disaster in this line because I believe that under refugee camp conditions, a woman who becomes pregnant is doomed. I do not think she has any chance of reaching even the third month. I personally recommended to the Indians that they even go so far as to put in abortion facilities to try to save the mother's life. The loop is not very satisfactory for that kind of condition. The better thing would probably be the distribution of pills. But they said they do not have the pill. They have not got enough pills for their people. I suggested that somebody else bring them in but there are all these other hang-ups. So far, nothing is being done, as far as I know, or very little.

I think it would be a tremendous gesture on the part of Canada if we could do it all through our Canadian Family Planning Association or Planned Parenthood Federation and that sort of thing. We could carry out this whole program. By the way, it would be a very dangerous subject for a government agency to take on, and I think this is where the voluntary agency comes in. We can be the chosen agent of a government to do a program if you give us the money.

Mr. Isabelle: Thank you.

The Chairman: Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): Mr. Chairman, I would like to say at the outset that the work that the witnesses and their organizations have been doing is highly commendable. I am also pleased to see them here this morning.

My questions will be relatively brief. I would like to say that at the Commonwealth Conference in Malaysia, it was agreed by the members of the Commonwealth that they should do more to help the situation. The only member I think was missing at the Conference was the Pakistan branch. While the Indians often made reference to the situation and at some time even tried to introduce a motion, which could not be accepted at the Commonwealth Conference, the figures of the refugees were always mentioned, as they are in many of the documents that you have here, and these are the figures that we have heard again today—eight million, nine million. A witness this morning said equal to half the population of Canada, more or less. Similar figures were mentioned at the Commonwealth Conference but every day we got a letter from the Pakistan Embassy in Malaysia, and I am going to make particular reference to the figures mentioned there as well as here, where it was reported that a lot of the people who are working or visiting or seeing the problem probably saw the masses and overestimated the figures. This came in the form of a letter, which is available. I

[Interpretation]

Troisièmement, il faut tenir compte de cet abîme qu'il y a entre les Musulmans et les Hindous ou les Hindous et les Mulsulmans. Aussitôt qu'on parle de différences religieuses, on craint toujours qu'un groupe antagoniste essaie de mettre un frein à la reproduction de l'espèce.

On appelle cette lutte «la guerre de la chambre à coucher». Les Mulsulmans craignent que l'Hindou ne soit le vainqueur de cette guerre et les Hindous éprouvent cette même crainte.

En dernier lieu, l'Inde craint de n'être pas en mesure de mettre sur pied un programme satisfaisant. En réalité, on fait très peu en ce sens, et le même phénomène se reproduira au Moyen-Orient. En plus de la stérilité qui découle de la malnutrition et ainsi de suite, je crains que le pire ne se produise vu que dans les conditions de cas de fortune, une femme enceinte est perdue. Elle n'atteindra même pas le troisième mois de grossesse. J'ai recommandé personnellement aux Indiens de mettre sur pied des installations d'avortement en vue de sauver la vie des mères. Le stérilet n'est pas une mesure satisfaisante quand la maman se trouve dans une telle condition. La meilleure formule serait, semble-t-il, la distribution de la pilule. Malheureusement, ils affirment ne pas avoir suffisamment de pilules pour la population. J'ai proposé que quelqu'un d'autre les y apporte mais il y a toutes sortes d'autres complications. Jusqu'ici, on a rien fait ou très peu.

Je pense que le Canada ferait preuve de noblesse et de grandeur d'âme, s'il pouvait prendre l'initiative grâce à notre Association de planification familiale du Canada ou de la Planned Parenthood Federation. Nous pourrions mener à bien l'ensemble du programme. A ce propos, je pense que l'initiative comporterait des dangers si un organisme du gouvernement en prenait l'initiative. C'est pourquoi nous pensons que les organismes volontaires ont un rôle à jouer. Nous pouvons être l'enfant élu du gouvernement pour mettre ce programme à exécution si vous nous en fournissez les fonds.

M. Isabelle: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Guay.

M. Guay (St-Boniface): Monsieur le président, je tiens à dire d'abord, que le travail des témoins et des organismes qu'ils représentent est extrêmement louable. Je suis aussi enchanté de les voir parmi nous ce matin.

Toutefois, je serai bref. A une conférence du Commonwealth en Malaisie, les membres du Commonwealth ont convenu qu'il fallait faire davantage pour venir en aide aux réfugiés. Le seul membre absent à cette conférence faisait partie de la délégation du Pakistan. Certes, les Indiens se sont souvent reportés à cette situation et ont même essayé de présenter une motion que la conférence ne pouvait accepter, mais, on a toujours fait état du nombre de réfugiés comme vous le voyez dans plusieurs documents que vous avez sous les yeux et c'est encore ces chiffres qui nous ont saisi aujourd'hui, soit 8 ou 9 millions. Donc, comme le disait un témoin ce matin, il s'agit de la moitié de la population du Canada, à peu près. On a fait mention de chiffres semblables à la conférence du Commonwealth mais on recevait quotidiennement une missive de l'ambassade du Pakistan en Malaisie qui donnait des chiffres que je vous indique à l'instant, puisqu'on ne cesse de répéter que plusieurs témoins ou travailleurs ou visiteurs de l'endroit ont probablement une optique exagérée des événements. Cette intervention nous est parvenue sous forme de lettre que vous pouvez consulter. Il n'y a pas très

[Texte]

asked some of the other members a while ago if they had kept their letters and they have. We will be able to see it. They said it is so highly exaggerated that the number is less than half of what is being told. In view of that, would it not be possible to get an impartial survey, maybe through the UN, which would be an objective survey, a realistic survey, to find out what are the real figures in regards to these refugees. It might very well be that the figures we are given, Mr. Chairman, are right, but there is always a doubt in my mind in this particular regard.

• 1150

Is there any way, through an impartial and objective survey, possibly by the UN, of getting realistic figures?

Mr. Ignatieff: Indeed, sir, the figures quoted today are as impartial as they can be. They are the figures supplied by the United Nations High Commissioner for Refugees. I think anybody who has been in India would tend to say that the accuracy of figures will always be in dispute. If you go to a camp and ask, as you walk in the door, how many refugees there are in this camp, you may be told 30,000. If you walk half way through and ask the question again you may be told 32,000; and when you leave the camp you may be told 28,000. You know, we are dealing with a developing country, we are dealing with a country under circumstances which are extremely difficult, and I think there are enough problems right now registering refugees for ration cards—which is one of the main sources of the figures in point of fact. I have heard criticism that ration cards could be given to Indian people rather than to just refugees. This is probably true, except that most of the people are being registered in basic staging areas. Some come over the border, undoubtedly there is some infiltration, but I would think it would be minimal. The highest figure I have had given to me is 9.3 million—I received this by mail about October 12—and it is consistent with the estimates of refugees arriving in India and consistent with previous figures. It could be out a million. Frankly, my personal opinion is give or take a million, but it still is a very oppressive fact that you have that many people. I would never want to get up, and I do not think any agency would, saying, to the last person, 9.2 million. But give or take a very reasonable margin, that is an accurate figure based on estimates of rations issued. Dr. McClure told how people are inoculated and how they have to get a ration card to eat and that therefore is a pretty accurate head count. You can also go into the esoteric discussion whether or not there is an advantage one way or the other to over or underestimate, and I think that discussion would take about an hour. It comes out that there really is not. If they overestimate then they are going to get into political problems at home with their own people, and if they underestimate they are not going to get foreign assistance. These are the two basic poles that are there and the result is they would rather polarize it.

Dr. McClure: If I may say a word about infiltration of the refugee camps, it is very cutely handled and infiltration is avoided. It would never occur to a westerner but it does occur to an oriental. We used it a great deal in China during the Sino-Japanese war. They put the refugees, as far as possible, from the same village and the same district

[Interprétation]

longtemps, j'ai demandé à d'autres députés s'ils avaient gardé leur correspondance et ils ont répondu par l'affirmative. Nous verrons bien. On dit que le chiffre est gonflé d'une façon exagérée et que le nombre réel doit être baissé de 50 p. 100. Compte tenu de ce fait, ne pourrions-nous pas procéder à une enquête impartiale par l'intermédiaire des Nations Unies, qui aurait un caractère d'objectivité et de réalisme, en vue de connaître le nombre réel des réfugiés? Il se peut fort bien, monsieur le président, que les chiffres qui nous sont donnés soient exacts mais j'ai toujours un doute à ce sujet.

Peut-on en arriver à des chiffres conformes à la réalité grâce à une enquête objective et impartiale que mènerait les Nations Unies?

M. Ignatieff: Monsieur, les chiffres cités aujourd'hui sont aussi impartiaux qu'ils peuvent l'être. Ils viennent d'une source sûre, soit le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Je pense que quiconque a visité l'Inde pourrait dire qu'on mettra toujours en doute l'exactitude des chiffres. S'il vous arrive de demander combien de réfugiés se trouvent dans un camp de fortune, on vous répondra peut-être qu'il s'agit de 30,000; vous avancez un peu dans le camp et on vous dit qu'il y en a 32,000 et quand vous quittez on vous parle de 28,000 réfugiés. Comme chacun sait, nous parlons d'un pays en voie de développement dont les circonstances sont extrêmement difficiles compte tenu du fait qu'il est problématique d'inscrire les réfugiés actuels en vue de leur donner des cartes de rationnement, ce qui constitue nos principales sources des chiffres de repère. On a formulé la critique suivante portant que les cartes de rationnement devraient être données à la population indienne en général et non pas seulement aux réfugiés. Cette critique est probablement fondée sauf peut-être que la population est enregistrée dans d'importantes zones de regroupement des réfugiés. Naturellement, on traverse les frontières et il y a infiltration, mais le pourcentage est infinitésimal. Le chiffre le plus élevé dont j'ai eu connaissance est 9.3 millions. C'était le 12 octobre que j'ai reçu cette donnée statistique par la poste qui ne contredit pas les renseignements donnés par l'Inde sur le nombre des réfugiés ni les chiffres précédents. On pourrait se tromper d'un million. A vrai dire, je propose qu'on soustraie ou ajoute un million mais il reste que le nombre de réfugiés actuel constitue un phénomène angoissant. Personne, ni un organisme ni moi-même, ne peut affirmer qu'il y a 9.2 millions de réfugiés. Par ailleurs, si l'on fait les ajustements qui s'imposent, on peut compter sur les chiffres exacts qui sont basés sur les estimations des rations émises. Le docteur McClure nous a parlé de la façon dont la population est inoculée et des cartes de rationnement qui sont distribuées. Il s'agit donc d'un calcul assez exact. On peut aussi se lancer dans des discussions ésotériques et se demander s'il est avantageux de surestimer ou de sous-estimer les chiffres—ce qu'on peut faire d'ici une heure. En réalité, ces deux approches n'offrent aucun avantage. Si l'on grossit les chiffres, l'on est en butte à des problèmes d'ordre politique interne et s'il y a sous-estimation, on ne reçoit pas d'aide étrangère. Voilà donc les deux pôles de base qui préfèrent se réunir en un point.

Docteur McClure: J'aimerais dire quelque chose au sujet de l'infiltration des camps de réfugiés. Ceux-ci sont ingénieusement dirigés et l'on évite l'infiltration. Un occidental n'y penserait même pas mais un oriental agit de cette façon. Cette formule a été très populaire en Chine au cours de la guerre sino-japonaise. Autant que possible, on

[Text]

into the same longhouse. In this way they are all there together. Now if an infiltrator comes in, in no time at all they begin to ask him where he is from. Then they say that this is funny, this fellow says he comes from our village, from Barnville, but we come from Barnville and we never saw this guy. The first thing you know he either leaves suddenly or is taken out. It is a very simple system. So the matter of infiltration is extremely well looked after. I think it is coped with marvellously well.

Mr. Lachance: Do you mean, Dr. McClure, that they move refugees from one camp to another?

Dr. McClure: They try. The refugee himself would like to be with his own people. For instance, in one of the camps that I was in, in one long row of long-houses were fishermen from more or less the same area of the coast. Now, the word gets around—do not ask me how—and if you are a fisherman you go there. If you are a fisherman from Lake Erie you would go to where the fisherman from Lake Erie are, and if you are a fisherman from Lake Ontario you go where they are.

• 1055

Mr. Guay (St. Boniface): This is my last question, Mr. Chairman. I would like to say in formulating this question that we have talked about the refugees living in pipes and their living conditions, and so on, but is it not the case that there are Indian people living in sewer pipes along the highways, and I am talking about Indians who are not refugees and who could also be in a dire position the same as the refugees in various parts of India.

Mr. Batten: That is quite true, Mr. Chairman. We already commented on the fact earlier that the people of India are in equally as bad a condition, if not worse, than many of the refugees.

Mr. Guay (St. Boniface): That is right.

Mr. Batten: And that in the Salt Lake Camp, which is on the outskirts of Calcutta, they were living together in sector 1 until they moved the refugees from sector 1 to sector 5, and there we still find the poor people of India living in these pipes and under the same conditions.

Dr. McClure: May I say that probably one of the great political things that Mrs. Gandhi faces is that she is going to be accused of doing more for her refugees than she is doing for her own people. She has this hanging over her.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rowland.

Mr. Rowland: Mr. Chairman, I would like to pursue the line of questioning that Mr. Guay started a moment ago, and especially refer to some of the remarks that Dr. McClure made at the end.

One of the great problems facing India, of course, with this massive influx of refugees is that she is paying far more than her fair share of the cost of their maintenance because the rest of us are not paying enough. I suggest. That is going to cause some terrific problems. Is there any danger of local conflict between local residents and the refugees if this situation persists with the refugees getting food aid and perhaps looking for work outside the camps, and so forth? Is there a chance of conflict there?

[Interpretation]

place les réfugiés du même village ou du même district dans une même bâtisse de cette façon, ils peuvent faire front commun. Si un infiltrateur s'amène, ils ont tôt fait de savoir d'où il vient. Chacun trouve étrange que cet homme qui prétend venir de Barnville n'ait jamais été vu ni connu auparavant. Bénéfice net, il quitte l'endroit où on le met à la porte. Il s'agit donc d'un système fort simple qui règle la question de l'infiltration d'une façon fort efficace. Je pense que cette formule est excellente.

M. Lachance: Voulez-vous dire, docteur McClure, que l'on transfère les réfugiés d'un camp à l'autre?

Docteur McClure: C'est ce qu'on essaie de faire. Le réfugié lui-même se plaît avec des gens qu'il connaît bien. Par exemple, j'ai visité un des camps qui comptait une longue rangée de maisons rectangulaires où tous les pêcheurs de la même région côtière se trouvaient réunis. On se le dit entre soi et si vous êtes pêcheur vous vous y rendez. Si vous êtes originaire du lac Érié, vous vous rendez avec les pêcheurs du lac Érié. Il en est de même si vous êtes un pêcheur du lac Ontario. Vous allez les rejoindre.

M. Guay (St-Boniface): Voici ma dernière question, monsieur le président. Nous avons parlé des réfugiés qui demeuraient dans des tuyaux d'égout dans des conditions déplorables. N'est-il pas vrai que la population indienne vit aussi des conditions aussi affreuses le long des grandes routes? Je songe aux Indiens qui ne sont pas réfugiés et dont la situation est aussi pénible que celle des réfugiés dans toute l'Inde.

M. Batten: Ce n'est pas exact, monsieur le président. Nous avons déjà dit un peu plus tôt que les Indiens sont dans une situation aussi pénible sinon plus que celle des réfugiés.

M. Guay (St-Boniface): C'est exact.

M. Batten: Pour ce qui est du Camp de Salt Lake qui se trouve dans la banlieue de Calcutta, les deux groupes ethniques vivaient ensemble dans le secteur 1 jusqu'à ce que les réfugiés du secteur 1 soient transférés au secteur 5 et nous trouvons toujours des indiens pauvres qui vivent dans ces tuyaux d'égout et dans les mêmes conditions inhumaines.

Docteur McClure: Un des problèmes politiques les plus cruciaux que doit envisager M^{me} Gandhi est sans doute qu'on l'accusera de faire davantage pour les réfugiés que pour son propre peuple. C'avait une épée de Damoclès suspendue sur sa tête.

M. Guay (St-Boniface): Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Rowland.

M. Rowland: Monsieur le président, j'aimerais continuer dans la même veine que M. Guay et me reporter à certaines remarques que M. McClure a faites en guise de conclusion.

Un des plus grands problèmes de l'Inde, qui doit faire face à l'afflux massif des réfugiés, est qu'elle participe financièrement beaucoup trop aux frais de soutien, parce que le reste du monde ne donne pas une part suffisante. Cette attitude causera des difficultés sans nombre. Peut-on prévoir un conflit d'origine locale entre les résidents et les réfugiés si ces derniers continuent de recevoir des victuailles et du travail à l'extérieur des camps de fortune? Voyez-vous un conflit à ce niveau?

[Texte]

Mr. Wieler: Frankly, I was amazed at the way the people received the refugees. This almost has to be seen to be appreciated. You get a crowd of people coming into a community—perhaps 2,000, maybe 10,000 or maybe 20,000—which is densely settled. They just move right in and the people have some complaints that some of the kids snatched from the market, and so on, and yet there is an admirable peace there. It should be understood that ethnically these are their own people. They are all Bengali and in that sense they are not foreigners, even though they come from East Pakistan.

Mr. Rowland: So, even if the situation persists, you do not anticipate any danger of that kind of conflict and antagonism growing out of it, beyond the political problems that Dr. McClure mentioned?

Mr. Wieler: No. I have not felt, seen or heard this. That is as far as I can go.

Mr. Rowland: The other question I would like to ask, Mr. Chairman, does not relate so much to this situation as to Canada's method of attempting to deal with it. Most of our aid has been channelled through organizations such as your's, rather than through a multilateral body like the United Nations. I would like your comments on that in terms of the rationale for undertaking that, given our desire to strengthen the UN. Is it solely because the UN is not able to operate effectively in India or what is the reason for that and what is the rationale for contributing our aid through private bodies rather than through the United Nations?

Dr. McClure: First of all, sir, statistically I do not think your figure is correct. Speaking for OXFAM—and I think I am right—we have had \$150,000.

Mr. Rowland: Our government is doing most of its aid bilaterally. That figure is correct. Whether it all goes through private agencies or whether it is a direct government grant is another thing, but the majority of it is not going through the UN.

Mr. Ignatieff: If I might comment on that.

The Chairman: I believe you had a comment on an earlier ...

Mr. Ignatieff: I will comment while wearing two hats. First of all, I stress that UNICEF of Canada is a nongovernmental organization. Secondly, about my work with CAPR, I think the point is that as I said earlier in my initial remarks, it is terribly important that you support all channels. For example, if you are giving massive food aid of rapeseed, the obvious channel is bilateral. Work it out in advance with the people who are co-ordinating the UN focal point machinery. The World Food Program is trying to assess the availabilities of food and this sort of thing. The Rehabilitation Commission will give you accurate information on what they need, so bilateral assistance is necessary and, obviously, it is an advantageous channel for a government. Our multilateral channels are also terribly important. They are giving specific large supplements to the bilateral aid and the governmental aid provided by the Government of India. When it arrives there, it is, of course, regarded as governmental or intergovernmental aid. The voluntary agencies are supplying, in totals, if you want, lesser amounts, but they are supplying very crucial

[Interprétation]

M. Wieler: Je suis étonné de la façon dont les gens reçoivent les réfugiés. Pour avoir une juste vue d'ensemble, il faut voir ce qui se passe. Il se présente parfois 2,000 personnes ou 10,000, voire même 20,000 personnes dans une communauté qui est déjà bien peuplée. Cette masse humaine arrive et la population se plaint que des enfants sont allés chaparder et pourtant il y règne une paix admirable. Il faut bien comprendre que du point de vue ethnique ces gens font tous partie d'un même peuple. Ce sont tous des Bengali qui ne sont pas des étrangers même s'ils viennent du Pakistan oriental.

M. Rowland: Donc, si cette situation persiste, vous ne prévoyez aucun danger de conflit réel ou d'antagonisme au-delà des problèmes d'ordre politique dont nous parlait le docteur McClure?

M. Wieler: Non, je ne le peux pas. Je n'ai ni vu ni entendu parler de ce genre de conflit. C'est tout ce que je puis dire.

M. Rowland: La question que je pose, monsieur le président, ne se rattache pas tellement à cette situation mais plutôt aux méthodes que le Canada adopte pour essayer d'y remédier. La plus grande partie de notre aide a été canalisée par des organismes tel que le vôtre au lieu de passer par un organisme multilatéral comme les Nations Unies. J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet. Pourriez-vous nous faire saisir les arguments qui militent en faveur de cette initiative compte tenu du fait que nous voulons renforcer les Nations Unies. Est-ce uniquement parce que les Nations Unies ne sont pas en mesure de fonctionner effectivement en Inde ou y a-t-il une autre raison? Pourquoi faisons-nous acheminer nos services par le truchement de nos organismes privés au lieu de nous adresser aux Nations Unies?

M. McClure: En premier lieu, monsieur, je crois que vos chiffres pèchent du point de vue statistique. En ce qui concerne OXFAM, il s'agit de \$150,000, si je ne m'abuse.

M. Rowland: Notre gouvernement donne cette aide de façon bilatérale. Ce chiffre est exact. J'ignore si cette somme passe par les mains des organismes privés, dans son ensemble, ou s'il s'agit d'une subvention gouvernementale directe mais je sais qu'on ne donne pas la majeure partie de ces fonds aux Nations Unies.

M. Ignatieff: Puis-je faire une intervention?

Le président: N'avez-vous pas dit quelque chose un peu plus tôt ...

M. Ignatieff: C'est à double titre que je voudrais faire cette remarque. D'abord je vous fais remarquer que l'UNICEF du Canada est un organisme non gouvernemental. Ensuite, au sujet de mon travail dans le cadre de l'effort concerté en vue de venir en aide aux réfugiés du Pakistan, je pense qu'il faut souligner, comme je l'ai déjà fait dans mes remarques préliminaires, l'importance de l'appui qu'il faut accorder à toutes les voies. Par exemple, si vous accordez une aide alimentaire massive sous forme de graine de colza, la voie tout indiquée est bilatérale. Il s'agit donc de s'entendre d'avance avec les gens qui coordonnent les mécanismes concernés des Nations Unies. Le programme alimentaire mondial essaie d'évaluer les réserves d'aliments et s'occupe des questions connexes. La Commission de Réadaptation vous donnera tous les renseignements nécessaires sur la nature des besoins, l'aide bilatérale est donc nécessaire et de toute évidence avantageuse pour les gouvernements. Nos voies multilatérales sont également très importantes. Elles constituent des compléments importants et bien précis à l'aide bilatérale et à

[Text]

supplementary assistance. They have a freedom of action which is important. They can start pilot projects and get things going on an experimental basis that can be expanded by the government and by the multilateral agencies. I think the important point is to use all channels to the maximum in getting the aid in. They are all complementary; they are not duplicating effort. In fact, I think one thing we have talked about is co-operation, but when you get into the duplication question, it is just about impossible. You can have five agencies, literally, working in one large camp of 45,000 and not duplicate themselves at all, in point of fact. Unfortunately, you will not find that because there are well over 1,000 camps and there are just not enough agencies to go around the camps. I think the answer to your question is to use the channels as they relate to what you are trying to do and I think every single one of them needs increased support bilateral, multilateral and NGO.

• 1200

The Chairman: Mr. Rowland.

Mr. Rowland: I have one final question in two parts. First of all, from your experience would you agree that our Canadian aid such as it is is being apportioned in a rational and most effective way among the various organizations, multilateral and bilateral? Is it being apportioned effectively that way? Secondly, are we giving our fair share in relation to other countries? Obviously not in relation to India, but in relation to other countries contributing to the area?

Mr. Ignatieff: I think you gave them \$4 million and I think the \$4 million was spread around pretty effectively. In so far as the total is concerned, this \$4 million was based on estimates somewhere between the original estimate of \$3 million, then it went to \$5 million, and now we are well up into \$8 million, \$9 million, give or take \$1 million. So the next round is due; in fact, I think it is overdue. I think the Chairman of this Committee said that Mr. Gérin-Lajoie is going to India to inspect the situation. I would hope that very soon after he returns, there would be another major grant of aid given by the Government of Canada. Give it before.

Mr. Rowland: Will you hazard a ball-park figure about what we should be giving if we were to be contributing? What is a fair proportion of the cost of that operation? I know it is a tough question.

Mr. Ignatieff: It is a question I really could not answer because I would not know what the totality is according to the resources. But I think you can look at it this way. You know the costs are \$700 million or \$800 million. If you take 3 to 5 per cent of that, which is somewhat what Canada does on an international basis, you will get an answer.

Dr. McClure: We have one suggestion from a study group that has done a great deal of study on this. They have suggested that a suitable objective for Canadian aid would be one day a month.

[Interpretation]

l'assistance accordée par le gouvernement de l'Inde. Lorsque cette aide parvient à destination, elle est évidemment considérée comme une aide gouvernementale ou intergouvernementale. Les organismes volontaires fournissent une aide moins considérable si l'on regarde les totaux, mais cette assistance supplémentaire qu'elles accordent est de toute première importance. Ils ont une liberté d'action qui constitue un atout important. Ils peuvent lancer des projets d'essais et leur donner une impulsion sur une base expérimentale tout en laissant aux gouvernements et aux organismes multilatéraux le soin de développer ces projets. Je pense que l'important est d'utiliser au maximum toutes les voies possibles pour apporter l'aide nécessaire. Elles se complètent les unes les autres; il n'y a pas de duplication. De fait la coopération est possible et on en a parlé; pour ce qui est de la multiplication des efforts, c'est presque impossible. Cinq organismes peuvent œuvrer dans un camp de 45,000 de réfugiés sans qu'il y ait duplica-

tion, c'est un fait. Il reste cependant qu'il a plus de 1,000 camps de réfugiés et que les organismes ne sont pas assez nombreux. Pour répondre à votre question, je pense qu'il faut utiliser les voies appropriées pour ce que l'on veut accomplir et que chacune a besoin de l'appui de tous, que cet appui soit bilatéral, multilatéral ou qu'il vienne d'organismes non gouvernementaux.

Le président: Monsieur Rowland.

M. Rowland: Une dernière question si vous me le permettez, et cette question se divise en deux parties. Premièrement, selon vous, l'aide canadienne telle qu'elle est accordée actuellement est-elle répartie d'une façon rationnelle et efficace dans les différentes organisations, qu'elles soient multilatérales ou bilatérales? Est-ce que cette répartition est efficace? Deuxièmement, faisons-nous notre part comparativement aux autres pays? Je ne parle pas de l'Inde évidemment, mais des autres pays qui accordent une aide dans cette partie du monde?

M. Ignatieff: Je pense que l'aide s'élève à 4 millions de dollars et ce montant est réparti d'une façon assez efficace. Pour ce qui est du total, ces 4 millions de dollars étaient fondés sur des prévisions qui s'établissaient au départ à près de 3 millions de dollars, puis ce fut 5 millions de dollars, enfin à plus de 8 ou 9 millions de dollars, à 1 million de dollars près. La deuxième tranche est donc échue, en fait, je pense qu'elle l'est depuis un certain temps. Le président du Comité a indiqué que M. Gérin-Lajoie se rendait aux Indes pour étudier la situation. J'espère que dès son retour le gouvernement du Canada sentira une autre subvention importante. Versez-la avant.

M. Rowland: Pouvez-vous nous dire à peu près ce que nous devrions verser s'il s'agissait d'une contribution? Quelle serait la part équitable du coût des opérations? Je sais qu'il est difficile de répondre à cette question.

M. Ignatieff: Je ne puis vraiment pas répondre à votre question puisqu'il m'est impossible de déterminer quelles sont les ressources totales. Toutefois, on pourrait considérer les choses de la façon suivante: on sait que le coût des opérations s'élève à 700 ou 800 millions de dollars. Prenez de 3 à 5 p. 100 de ce montant, ce qui est à peu près la part du Canada sur le plan international, et vous obtenez la réponse.

M. McClure: Un groupe d'étude qui a fait un travail considérable dans ce domaine a fait une proposition à ce sujet. On a fixé un jour par mois comme objectif pour le Canada.

[Texte]

Mr. Rowland: Pardon me?

Dr. McClure: One day a month. We would support the refugees for one day out of 30. That would be \$2 million or \$3 million a month.

The Chairman: Mr. Brewin has a supplementary.

Mr. Brewin: I would like Mr. Ignatieff to be a little more precise. Am I right? If \$8 or \$9 million is the total cost and Canada's normal contribution is 4.5 per cent, as Mr. Sharp told this Committee the other day, that amounts to approximately \$36 million. Perhaps my figures are wrong. If you extend it over a whole period, the \$36 million would be the normal Canadian contribution of which you said we have already contributed some \$8 or \$9 million.

• 1205

Mr. Ignatieff: Mr. Chairman, the figures I mentioned put the total cost between \$700 and \$800 million to put it in ballpark figures. These are very hard things to substantiate. I quoted an estimate of \$830 million.

An hon. Member: A supplementary Mr. Chairman.

Mr. Brewin: Let me finish.

Mr. Ignatieff: Based on that the figure is a matter of governmental policy. You can take it from there. That is about as far as I can go and this is really where you are.

Mr. Brewin: Mr. Sharp mentioned 4.5 per cent and you mentioned 3 to 5 per cent as the very rough ready measuring stick of Canada's contributions to these international purposes, related no doubt to our gross national product, ability to pay and size. I am suggesting that this figure would bring you out to somewhere near \$30 million.

Mr. Ignatieff: That is true.

Mr. Brewin: I have not worked out the exact figures but it is somewhere in the neighbourhood of \$30 million. I think you are suggesting that it might be a reasonable target for us to aim at.

Mr. Ignatieff: I would qualify this in this way. I am not trying to duck your question but it is not my prerogative to suggest these things or to make recommendations based on information that I have. You are quite right. If we are dealing with a problem that is costing this amount and if we do as we have done in the past, the figures you have quoted in that range would be the ultimate thing we are facing as one of the countries involved.

The Chairman: We are getting into a long list of supplementaries. Mr. Rowland, have you completed your remarks.

Mr. Rowland: I will pass.

The Chairman: Perhaps others who wish to speak could be put on the second round. We have already on the second round Mr. Macquarrie, Mr. Haidasz...

Mr. Haidasz: I will pass, Mr. Chairman.

[Interprétation]

M. Rowland: Pardon?

M. McClure: Un jour par mois. Nous nous occuperions des réfugiés un jour sur trente. Ce qui représente à peu près 2 millions ou 3 millions de dollars par mois.

Le président: M. Brewin a une question supplémentaire.

M. Brewin: Je demanderais à M. Ignatieff d'être un peu plus précis. Est-ce que j'ai raison? Si le coût total est de 8 ou 9 millions de dollars et que la contribution canadienne normale est de 4.5 p. 100, comme l'a indiqué M. Sharp au Comité il y a quelques jours, ce qui donne un montant d'environ \$36 millions. Mes chiffres sont peut-être inexacts. Mais étalés sur une plus longue période, les \$36 millions constitueraient la contribution canadienne normale dont nous avons déjà payé de \$8 à \$9 millions.

M. Ignatieff: Monsieur le président, les chiffres que j'ai cités portent le coût total à environ \$700 ou \$800 millions. Il est difficile de donner des chiffres plus précis. J'ai cité un chiffre approximatif de \$830 millions.

Une voix: Permettez-moi de poser une question supplémentaire, monsieur le président.

M. Brewin: Laissez-moi terminer.

M. Ignatieff: Le montant dépend ensuite de la politique gouvernementale. C'est de là que dépend le chiffre en dernier lieu. Voilà tout ce que je peux vous dire.

M. Brewin: Vous avez parlé de 3 à 5 p. 100, M. Sharp propose 4.5 p. 100 pour nous indiquer grosso modo la contribution du Canada à ces objectifs internationaux. Ce pourcentage est certainement lié à notre produit national brut, à notre capacité de paiement et à nos dimensions. Il me semble donc que notre contribution devrait être d'environ \$30 millions.

M. Ignatieff: C'est vrai.

M. Brewin: Je n'ai pas calculé les chiffres exacts, mais il s'agit d'un montant d'environ \$30 millions. Vous semblez penser qu'il s'agit là d'un objectif raisonnable que nous visons.

M. Ignatieff: Je suis bien d'accord avec vous. J'en essaie pas d'échapper votre question, mais il n'est pas de mon pouvoir de proposer de telles choses ou d'utiliser les informations pour formuler des recommandations. Vous avez raison. Si pour résoudre ce problème il nous faut déboursier ce montant, et si nous agissons comme par le passé, le montant que vous avez proposé serait tout ce qu'il nous faudra déboursier en tant que nation participante.

Le président: Nous avons toute une liste de questions complémentaires. Monsieur Rowland, est-ce que vous avez terminé avec vos observations?

M. Rowland: Je cède la parole.

Le président: S'il y en a d'autres qui veulent prendre la parole, je propose qu'on les inscrive pour la deuxième série de questions. Nous avons d'abord MM. Macquarrie, Haidasz...

M. Haidasz: Je céderai la parole, monsieur le président.

[Text]

The Chairman: Mr. Cullen.

Mr. Cullen: I will pass, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Lachance, do you still wish to be on the supplementary?

Mr. Lachance: It could either be a supplementary or a question.

The Chairman: I will call you after Mr. Macquarrie as you are second on the list.

May I put a question to the witnesses? Arising from the statement that for every one person whom they noticed with gunshot wounds there were 150 suffering from dysentery and other diseases, presumably resulting from the fact that they were living under poor conditions in refugee camps, is any attempt being made to convince people that the danger of staying in East Pakistan on that basis is 1/150 of the danger of leaving and seeking refuge in refugee camps. Is any attempt being made to point out the dangers that people leaving face when they do seek to enter refugee camps?

There is another related question. It seems to me that a movement of eight million refugees is almost unprecedented in world history and from my experience the great majority of people are not politically motivated in those numbers. People do not leave an area in those numbers because they do not like the régime. Could the witnesses give us their views as to the real reasons so many people have left in such an unprecedented number.

Mr. McClure: Mr. Chairman, whether it is in East Pakistan, central Europe or western Canada, only one thing makes a farmer leave his farm, take his wife, carry whatever he can on his back and strike out for a country he does not know: that is the fear of death—that is all.

• 1210

Mr. Batten: Mr. Chairman, I might add to that that there are a number who left because they got on the bandwagon. I spoke with people who had left, who really did not know why they had left, but others were leaving, so they got emotionally involved and had to leave with them. There is a percentage of this kind of refugee.

Dr. McClure: That is the city man.

Mr. Batten: Yes.

Dr. McClure: That is the urban man. The man who left early, particularly, saw the city going up in flames, so he left. The urban man will panic, but I claim the rural man will not panic.

The Chairman: Gentlemen, I unfortunately must leave, but as this is an important meeting Mr. Lachance will take over the Chair. I think you should continue as long as you have questions and as long as witnesses have patience, perhaps though planning on breaking it off at 12.30 p.m. so both the witnesses and the members can get something to eat.

Thank you very much.

The Vice-Chairman: I understand Mr. Guay has a supplementary question to Mr. Rowland's.

[Interpretation]

Le président: Monsieur Cullen.

M. Cullen: Je céderai la parole, monsieur le président.

Le président: Monsieur Lachance, est-ce que vous voulez toujours poser une question complémentaire?

M. Lachance: Ce serait ou bien une question ou bien une question complémentaire.

Le président: Vous aurez la parole après M. Macquarrie puisque vous êtes le second sur la liste.

Permettez-moi de poser une question aux témoins. Est-ce qu'on essaie de convaincre les gens qu'il est cent cinquante fois plus dangereux de quitter le pays et de chercher refuge dans un camp d'exilés que de rester au Pakistan oriental. En effet on a déclaré qu'il y a cent cinquante personnes qui souffrent de dysenterie et d'autres maladies, provoquées probablement par les conditions misérables existant dans les camps de réfugiés pour chaque personne blessée par balle. Est-ce que l'on a essayé d'expliquer aux personnes qui cherchent refuge dans un camp les dangers qui les attendent?

Dans le même ordre d'idée il faudrait noter que l'exode de 8 millions de réfugiés n'a pas de précédents dans l'histoire et il me semble que la vaste majorité de ces réfugiés n'ont pas de motifs politiques. On ne quitte pas un pays en si grand nombre parce que l'on n'aime pas un régime. Est-ce que les témoins pourraient nous donner leur opinion quant aux raisons véritables pour qu'un tel nombre de personnes quittent leur pays?

M. McClure: Monsieur le président, que ce soit le Pakistan oriental, l'Europe centrale ou l'ouest du Canada, une seule chose pousse un agriculteur à quitter sa ferme, à amener sa femme et à emporter tout ce qu'il peut et aller vers un pays qu'il ne connaît pas, c'est la peur de la mort, c'est la seule chose.

M. Batten: Monsieur le président, je voudrais ajouter à cela qu'un certain nombre d'entre eux sont partis parce qu'ils suivaient le mouvement. J'ai parlé avec des gens qui sont partis, et ils ne savaient pas très bien pourquoi ils l'avaient fait, sinon qu'ils avaient fait comme les autres. Je crois que parmi les réfugiés, il y en a une bonne proportion qui ont agi pour cette raison.

M. McClure: Cela vaut pour les citadins.

M. Batten: Oui.

M. McClure: Encore une fois, cela vaut pour le citadin. Ceux qui sont partis relativement tôt ont vu la ville brûlée et c'est ce qui les a incités à s'en aller. Je crois que les citadins sont sujets à la panique, mais je ne crois pas que ce soit le cas pour les habitants de la campagne.

Le président: Messieurs, je dois malheureusement partir, mais étant donné l'importance de la réunion, M. Lachance va me remplacer. Je crois que vous devriez poursuivre le débat jusqu'à ce que vous ayez épuisé vos questions ou la patience des témoins; peut-être également serait-il sage de prendre une pause à midi et demi de manière à permettre aux témoins et aux membres du comité de se restaurer.

Je vous remercie.

Le vice-président: Je crois que M. Guay voudrait compléter la question de Mr. Rowland.

[Texte]

Mr. Guay (St. Boniface): I have a supplementary to Mr. Brewin's and Mr. Rowland's, and it is a brief one. Notwithstanding what has been said before with regard to the contribution that should be made by Canada, if all countries that actually should participate in giving any grants did so, including the United States, all Commonwealth countries and everybody else, would that reduce the amount which the doctor mentioned a while ago with regard to Canadian participation?

Dr. McClure: No, I do not think it would. I think this is based on what Canada can do and what Canada would be expected to do. I would qualify that because I do think there are still the two channels that I want to see the Canadian government take. I do want to see the Canadian government matching grants of some kind to those raised by the voluntary agencies because I feel that one of the great difficulties in Canada is that we are not developing that sense of compassion, of obligation, of responsibility for our affluence that I see already developed in places like Switzerland, in places like Sweden, and that sort of thing. I do not want to live in that kind of Canada that does not have compassion. One of the ways we can do this, is by saying to everybody who will take up a voluntary contribution for Pakistan or for any of the world's relief agencies, not on a denominational basis, for every dollar you put in, if that is your concern as a Canadian citizen, the Canadian government will match it. We must develop those muscles of compassion.

Mr. Guay (St. Boniface): I am not only making reference to private donations or any organization, I also spoke about all governments in the Commonwealth and all those who should participate over and above. I hope that my question was clear and the same answer prevails. Does it?

Dr. McClure: Yes.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you.

The Vice-Chairman: On the second round of questions I have the name of Mr. Macquarrie and myself. Is there anyone else?

Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Thank you, Mr. Chairman. I would just like to turn for a while the attention to East Pakistan, which I think is where the thing began this particular socio-political explosion, and where it will end.

It is terribly important, I think, for the Canadian people to have some sort of idea what is going on there, although I know it is extremely difficult to get any clear lines of communication. It is impressive that still the refugees move. What, from your people who must be concerned, do you note by way of response to the government's sort of civilianization or steps towards civilianization? I would like your reaction to the charge which is often made that ships, coasters with food supplies, have been sunk by the Mukti Bahini and that, therefore, these nationalists or activists are injuring the flow of aid to their own people. I would like your response to a statement which was made in the Committee a week ago that the general activity, the military activity of the Bangla Desh people is now the most important factor, stimulating and prompting the movement of the refugees into India. If this is the case, it is extremely important.

• 1215

I would like to speak of the matter of the ships, that in fact these ships are being attacked by the Mucktininee,

[Interprétation]

M. Guay (St-Boniface): J'ai une brève question à ajouter à celles qui ont été posées par M. Brewin et par M. Rowland. Malgré ce qui a été dit auparavant au sujet de la contribution que devrait apporter le Canada, j'aimerais savoir, dans le cas où tous les pays censés apporter leur aide au moyen de subventions, et je pense en particulier aux États-Unis, à tous les pays membres du Commonwealth et tous les pays intéressés, dans le cas où tous ces pays apporteraient effectivement l'aide que l'on peut attendre d'eux, si cela réduirait le montant de la participation canadienne, dont a parlé le témoin?

M. McClure: Non, je ne le pense pas. Je crois que le montant de cette participation est fondé sur les possibilités du Canada et sur ce à quoi on est en droit de s'attendre de sa part. Je crois que le gouvernement canadien peut emprunter deux voies. Je souhaite qu'il soit en mesure de réunir des fonds comparables à ceux réunis par les organismes volontaires; je pense en effet que l'un des gros problèmes au Canada consiste dans le fait que notre richesse ne provoque en nous aucune compassion, ne nous inspire aucun sentiment de responsabilité comparables à ceux que l'on peut observer en Suisse, en Suède ou dans d'autres pays. Je n'aimerais pas être citoyen d'un Canada où les gens sont incapables de compassion. L'une des façons de stimuler un tel sentiment serait d'encourager une contribution volontaire pour le Pakistan ou l'une quelconque des zones éprouvées du monde, et non pas en fonction d'appartenances religieuses, mais bien en tant que citoyens canadiens. Nous devons stimuler cette compassion.

M. Guay (St-Boniface): Je ne pense pas aux dons privés ni à aucune organisation en particulier; je pensais au gouvernement des pays membres du Commonwealth et de tous ceux qui devraient apporter leur contribution. Je pense que ma question était claire, n'est-ce pas?

M. McClure: Oui.

M. Guay (St-Boniface): Je vous remercie.

Le vice-président: J'ai, pour le second tour de questions, le nom de M. Macquarrie et mon propre nom. Y a-t-il d'autres candidats?

Monsieur Macquarrie, vous avez la parole.

M. Macquarrie: Je vous remercie, monsieur le président. Je crois que les choses ont commencé au Pakistan, que c'est dans ce pays que l'on a assisté à cette explosion socio-politique; je pense que c'est également là que l'affaire trouvera sa conclusion et c'est pour cela que j'aimerais qu'on en vienne à la question du Pakistan oriental.

Je crois qu'il est extrêmement important que le peuple canadien ait une idée de ce qui se passe dans ce pays, bien que les communications soient difficiles à établir. Le fait que les réfugiés continuent à quitter le pays est très important. J'aimerais savoir ce que vous pensez de l'accusation souvent portée selon laquelle les navires, les caboteurs transportant des denrées alimentaires, ont été coulés par les Mukti Bahini et que, par conséquent, ces extrémistes ou ces nationalistes entravent l'aide qui est apportée à leur propre peuple. J'aimerais savoir quelle réponse vous apporteriez à la déclaration, faite dans notre comité voici une semaine, selon laquelle l'activité militaire du Bangla Desh est la cause la plus importante de la fuite des réfugiés vers l'Inde. Si tel est le cas, c'est extrêmement important.

Je voudrais précisément parler de ces bateaux car s'ils sont attaqués par les Mucktiniees, c'est qu'ils avaient

[Text]

because they are previously comandeered by the West Pakistani Forces and are used for military purposes. Now, this is a regrettable complication of an already horrendous situation, but I would be grateful for the reaction to these points of view and comments through your people who are familiar with the area.

Mr. Batten: Mr. Chairman, I am not able to make a comment on the ships being sunk because I have not any experience along there. I can, however, comment on why the refugees are still coming. Having spoken with many of the refugees, knowing that there is fighting going on in the area—the freedom fighters, the Mukti Fauj fighting there—it is evident, of course, that it does not matter whose bullets are flying around. The people are afraid of them. The fighting is going on in the villages and in the area. The people are going to get out of the way, and many of the people are coming in because of this kind of activity still going on, and the fear that is instilled into them by the fighting. If they are going to get killed, it does not matter whether it is a Pakistani bullet or a Mukti Fauj bullet that is going to do it. So there is a fear there, and this is one of the reasons why some of the people are still leaving. Another perhaps may be related to the fact that the crops in East Pakistan have not been tended as they should have been during the summer months, and there is a great fear of famine. This is a very potent point that was brought out while I was there, a fear of famine, a shortage of food, and knowing that there is food in the camps. Some of them are perhaps coming in because of that reason.

Mr. Wieler: I might add something to this. It is very difficult to give a very accurate picture, as you can well realize. I was there only for a very short period of time and I can speak only for that time because we do not have a person in there right now. We will have, hopefully, next week someone who will be able perhaps to relay some of the feelings back to us.

One of the very interesting facts that we learned there was that in some areas the country was peaceful. In some isolated areas there was no real problem. That was where the officer had good control of his troops and of the situation, in contrast to the general story that you heard. So there is actually a possibility of having order in East Pakistan right now. The accusation we heard time and again was that the troops which, of course, were not from the local area, which ethnically did not belong to the same group which had been brought in from the West, were sort of given free rein. They did what they felt like, and that has been described. So how much control the civil government has on this is very difficult for me to assess. I cannot really give an answer.

What we did here, and what has already been reported here also, is that there was a lot of damage being done by the guerrillas. Bridges were being blown up time and again. Trains were being destroyed. Another factor was the setting up of these peace committees in the various towns. I worked in another area where that had been practiced, where informants were being placed into—you know, it is a sort of civil authority which was planted into the community, and these were made up of factions, of course, which were not sympathetic to the majority of the people. Obviously, this caused civil war right in the community, so no one felt very secure or very safe. All of this, I think, simply reflects the situation which exists there, not only locally, but in the whole country. Therefore, the people are not safe.

[Interpretation]

auparavant été réquisitionnés par les troupes du Pakistan occidental et sont utilisés à des fins militaires. Voilà une complication regrettable à une situation terrible en soi, aussi aimerais-je connaître votre opinion au sujet de ce qui vient d'être dit, d'autant plus que vous avez été sur place.

M. Batten: Monsieur le président, je ne puis rien dire en ce qui concerne les raisons pour lesquelles ces bateaux ont été coulés. Je puis cependant vous dire quelque chose des raisons pour lesquels les réfugiés continuent à affluer. J'ai en effet eu l'occasion de parler à de nombreux réfugiés; comme ils savent que la lutte se poursuit dans cette région, notamment que les Mukti Fauj continuent à se battre, peu leur importe l'origine des balles. Ils en ont peur. La lutte se poursuit devant le village et dans l'ensemble de la région. Les gens cherchent à fuir la bataille et c'est la raison pour laquelle un grand nombre de réfugiés continuent à affluer car ils sont terrorisés par la guerre. Peu leur importe qu'ils soient tués par une balle pakistanaise ou Mukti Fauj. Donc une des raisons de l'exode est la peur. Par ailleurs, les récoltes du Pakistan oriental ont été négligées durant l'été ce qui a suscité la peur de la famine. C'est un point fort important que j'ai pu relever durant mon séjour, c'est-à-dire la peur de la famine alors que les réfugiés pensent qu'il y a de la nourriture dans les camps. Certains d'entre eux arrivent peut-être pour cette raison.

M. Wieler: Je pourrais encore ajouter quelque chose. Il est difficile en effet de vous fournir une image exacte. Je n'ai pas été dans cette région que pendant très peu de temps, aussi ne puis-je parler que de cette période car, pour l'instant, nous n'avons aucun représentant dans le pays. Cependant nous espérons avoir une personne sur place dès la semaine prochaine pour nous faire part de la situation.

Aussi nous avons pu relever le fait très intéressant que certaines régions du pays étaient parfaitement tranquilles. Aucun problème ne se pose dans certaines régions isolées. Il s'agit maintenant des régions où les officiers ont leurs troupes et la situation bien en main, ce qui n'est pas le cas généralement, ainsi que vous avez pu l'entendre. Donc, l'ordre peut en principe régner au Pakistan oriental à l'heure actuelle. On nous a répété à maintes reprises qu'on avait lâché la bride de troupes qui avaient été amenées de l'Ouest et qui n'appartenaient pas aux mêmes groupes ethniques que la population locale. Ces troupes s'en sont donné à cœur joie ainsi que vous avez pu l'entendre. Il est donc difficile de dire dans quelle mesure les autorités civiles sont à même d'exercer un certain contrôle. Je ne saurais vous donner une réponse.

On vous a déjà dit que de nombreux dégâts sont imputables aux guérilleros. Ils font sauter des ponts et des trains. Il faut également tenir compte de la constitution de ces comités de la paix dans diverses villes. J'ai eu également l'occasion de travailler dans une de ces régions où des indicateurs furent infiltrés dans la communauté et il s'agit bien entendu de personnes qui ne sont pas bien disposées envers la majorité de la population. Cela a évidemment causé la guerre civile à l'intérieur même de la collectivité, et plus personne ne se sentait en sécurité. Tout cela, à mon avis, reflète la situation qui prévaut là-bas, non seulement sur le plan local mais dans l'ensemble du pays. Les gens ne sont donc pas en sécurité.

[Texte]

Mr. Rowland: Mr. Chairman, I would like to ask a supplementary.

The Vice-Chairman: Mr. Rowland.

Mr. Rowland: My question is in respect of, I believe, Mr. Wieler's last remarks. You mentioned there were some areas of peace and gave as an illustration a location where the local army officer was running a good shop. Are there equivalent areas of peace which are in the hands of the guerillas, to your knowledge?

Mr. Wieler: Not to my knowledge, no. I did not hear of any, but...

Mr. Rowland: Yes, I understand.

Mr. Wieler: ... I do not say they do not exist. I do not know, I have not heard.

Mr. Macquarrie: Not that the numbers are so important. The earlier discussion mentioned five million or two million which does not trouble me so much, but it is likely there will be an increase rather than diminution of the para-military activity and, therefore, it is likely there will be a continued flow of refugees, so the enormity of our problem is made even greater. Have you had any suggestion of response at all to the efforts made by the Pakistan authorities? My colleagues and I were at a reception centre where there were few people. Has there been any indication of any real return to normalcy, any hopeful sign on the aspect of administration? Have you heard of anything?

Mr. Wieler: In a rather recent communiqué from that area—this was a report given by a foreigner who was working there, I think a fairly level-headed person—it was suggested that tension is not decreasing, it is increasing.

Mr. Macquarrie: I should think that. The only other comment I have is that I am amazed that Mr. Wieler would go out of his way to avoid meeting three such charming people as Mr. Brewin, Mr. Lachance and myself when he was in East Pakistan.

The Vice-Chairman: At least we can say that we have not avoided him. Are there any other questions? If not, I would like to ask my own question if I may.

I got the impression when I was in West Bengal and East Pakistan that even prior to the election, prior to the great problem of the refugees, such political difference and political unrest already existed in West Bengal and also in East Pakistan—this still exists, I think, in the Calcutta area, from what I have read in the newspapers and from what we were told by people we met there—that this is also a great problem. Have you noticed anything of that and do you have any comments to make in connection with this political unrest?

Mr. Wieler: Before the...

The Vice-Chairman: Yes and with the different parties. I understand there were Maoists, Leninists and all kinds of political groups causing unrest there.

Mr. Wieler: Are you referring to East Pakistan?

The Vice-Chairman: East Pakistan and also West Bengal.

[Interprétation]

M. Rowland: Monsieur le président, j'aimerais poser une question supplémentaire.

Le vice-président: Monsieur Rowland.

M. Rowland: Ma question porte, je pense, sur les dernières remarques de M. Wieler. Vous avez dit que la paix règne dans certaines régions et vous nous avez donné l'exemple d'un endroit où l'officier local de l'armée exploitait un commerce florissant. Y a-t-il des régions où règne la paix parmi celles qui sont entre les mains des guerilleros, à votre connaissance?

M. Wieler: Pas à ma connaissance, je n'en ai pas entendu parler mais...

M. Rowland: Oui, je comprends.

M. Wieler: Je ne dis pas qu'il n'y en a pas. Je n'en sais rien, je n'en ai pas entendu parler.

M. Macquarrie: Les chiffres ne sont pas très importants. Mais, au début de la discussion on a parlé de 5 millions ou de 2 millions, cela n'a pas tellement d'importance, mais il semble que les activités paramilitaires aient plutôt tendance à augmenter qu'à diminuer, et il semble donc en conséquence, que les réfugiés continueront d'affluer et ce problème, déjà énorme, ne va cesser de s'amplifier. Comment ont été accueillis les efforts faits par les autorités pakistanaises? Mes collègues et moi-même sommes allés à un centre d'accueil où il n'y avait guère de monde. Certains signes indiquent-ils un retour à la normale, sur le plan administratif? Avez-vous entendu parler de quelque chose de ce genre?

M. Wieler: Dans un communiqué récent émanant de cette région, un étranger qui y travaillait a fait un rapport; je crois que c'était un cadre très important; à son avis, la tension, loin de décroître, s'intensifie.

M. Macquarrie: Cela ne m'étonne pas. Par ailleurs, j'aimerais signaler que je suis surpris de voir que M. Wieler s'est efforcé d'éviter les trois charmantes personnes que nous sommes, M. Brewin, M. Lachance et moi-même, alors qu'il se trouvait au Pakistan oriental.

Le vice-président: Au moins, nous pouvons dire que nous ne l'avons pas évité. Y a-t-il d'autres questions? Sinon, je voudrais poser ma propre question si c'est possible.

Lorsque j'étais au Bengale occidental et au Pakistan oriental, j'ai eu l'impression que, même avant les élections, même avant ce grave problème des réfugiés, des différends politiques et une certaine agitation existaient déjà dans ces deux régions; je crois que cela continue dans la région de Calcutta, c'est ce que j'ai vu dans les journaux et c'est ce que m'ont dit des gens que j'ai rencontrés là-bas; c'est également un grave problème. Avez-vous remarqué quelque chose à ce sujet et avez-vous des commentaires à faire au sujet de cette agitation politique?

M. Wieler: Avant...

Le vice-président: Et au sujet des différents partis politiques. Je crois qu'il y a des Maoïstes, des Leninistes, et toutes sortes de groupes d'agitateurs politiques.

M. Wieler: Vous parlez du Pakistan oriental?

Le vice-président: Du Pakistan oriental ainsi que du Bengale occidental.

[Text]

Mr. Wieler: Oh, in West Bengal, of course, there are the Noxalites and what have you, all the "lites" you could think of. We had a small team in there right after the cyclone, but I cannot really answer that question. I do not know.

The Vice-Chairman: Is it an impediment to any political settlement?

• 1225

Dr. McClure: It is an urge for an urgent settlement on the part of India, because India would have to get some sort of a refugee settlement before the Noxalites get any worse, and certainly the Noxalites are still a very big factor right inside the city limits of Calcutta.

Imagine the statue of Gandhi having to be surrounded by barbed wire because a group of people who are fighting for liberation want to tear the statue to pieces! Why? For one reason. Gandhi preached the gospel of peaceful reform, and they do not want anything to do with peace. This is the Noxalite thing. And so the statue is guarded by two armed policemen and is surrounded by a high fence to keep the statue of Gandhi from being destroyed, in the middle of Calcutta.

The Vice-Chairman: Are the Noxalites very important in number?

Dr. McClure: Yes, they certainly are; and they are very important because nobody can find out much about them. This is it. What is their objective other than destruction? Where do they get their weapons? Where do they get their training? Who is supporting them? Nobody knows: it is the mystery of the thing. It is like a very well done urban guerilla thing, where you do not know even what they are struggling for.

Mr. Batten: There are 10 to 12 murders every night in Calcutta attributed to the Noxalites.

The Vice-Chairman: You would say that it is a real impediment to the political settlement of the refugees?

Dr. McClure: No, I do not think it is an impediment: I think it is an urge. It is a prod to India to get on with the refugee settlement; then she could deal with the Noxalite thing.

Mr. Wieler: May I just add something to this. This is very important because the situation is not what it was six months ago in reference to the Mukti Fauj. A lot of these have aligned themselves there, and some of it is more of an anarchistic type of involvement. I do not think some of our people here that are Bangla Desh organizers realize what is happening there. They sympathize with the national dream and so on, but the people that are nationalistic or love their homeland in East Pakistan have a very difficult time identifying now with some of these groups. This adds to the confusion and to the dilemma.

[Interpretation]

M. Wieler: Oh, dans le Bengale occidental, bien sûr, il y a les Noxalites et un peu de tout ce qu'on veut, tous les «lites» que vous pouvez imaginer. Nous avons envoyé une petite équipe là-bas juste après le cyclone, mais je ne peux pas vraiment répondre à cette question. Je ne sais pas.

Le vice-président: Cela empêche-t-il un règlement politique?

M. McClure: C'est, pour l'Inde, l'urgence d'un dénouement rapide, car l'Inde espère obtenir quelques compensations à l'égard du problème des réfugiés, avant que les Noxalites aggravent la situation, et les Noxalites représentent très certainement un facteur capital à l'intérieur des limites de la ville de Calcutta.

Imaginez le monument de Gandhi devant être entouré de barbelés parce qu'un groupe de militants de la libération veulent le mettre en pièces! Pourquoi? Pour une seule raison. Gandhi a prêché la résistance passive et ils ne veulent pas entendre parler de paix. Voilà en quoi consiste le mouvement Noxalite. La statue de Gandhi est donc gardée par deux gendarmes et entourée d'une haute clôture pour empêcher que l'image de Gandhi ne soit détruite en pleine ville de Calcutta.

Le vice-président: Est-ce que les Noxalites sont forts en nombre?

M. McClure: Oui, ils sont très nombreux et très puissants, parce que personne ne parvient à pénétrer leur secret. Les faits en sont là. Quel peut être leur objectif autre que celui de la destruction? Où obtiennent-ils les armes? Où reçoivent-ils leur formation? Qui les appuie? Personne ne le sait: C'est là tout le mystère. C'est une sorte de guerilla urbaine parfaitement au point dont on ignorait même l'objet.

M. Batten: On met au compte des Noxalites dix à douze meurtres chaque nuit à Calcutta.

Le vice-président: Et vous considérez que cela constitue une réelle entrave au règlement politique de la question des réfugiés?

M. McClure: Non, je n'estime pas que cela constitue une entrave: je crois que c'est une question urgente. La situation force l'Inde à chercher une solution au problème des réfugiés pour être libre ensuite de régler le cas Noxalite.

M. Wieler: Me permettez-vous d'ajouter un mot. Cette question est très importante car la situation n'est plus ce qu'elle était il y a six mois en ce que concerne les Mukti fauj. Un grand nombre de personnes se sont ralliées à ce mouvement dont les tendances sont plutôt anarchistes. Je ne crois pas que certaines personnes qui travaillent ici pour le Bangla Desh se rendent compte de ce qui se passe là-bas. Ces personnes se laissent bercer par les aspirations nationales et ainsi de suite, mais les vrais nationalistes, ceux qui aiment vraiment leur mère-patrie, au Pakistan oriental, ont beaucoup de peine présentement à se reconnaître parmi ces groupes. Cela ajoute à la confusion et au dilemme.

[Texte]

The Vice-Chairman: Are there any more questions or comments? If not, I want very much to thank, on behalf of the members of the Committee, our witnesses today, Mr. Batten, Dr. McClure, Mr. Wieler and Mr. Ignatieff.

Since no formal meeting of the Committee has been arranged, I will adjourn to the call of the Chair.

[Interprétation]

Le vice-président: Y a-t-il d'autres questions ou commentaires? Sinon, je dois remercier très sincèrement, au nom des membres du Comité, les témoins qui se sont présentés aujourd'hui: M. Batten, D^r McClure, M. Wieler et M. Ignatieff.

Comme la prochaine séance officielle du Comité n'a pas été fixée, le Comité s'ajourne à l'appel du président.

APPENDIX "GG"

PAKISTANI REFUGEES IN INDIA

prepared by
Albert Batten

Delegate, League of Red Cross Societies
May 25th to August 25th 1971

It is a well known fact that the political situation in East Pakistan created an immense problem for India which was already beset with many economic problems of her own. When the Pakistan Army made an unprecedented attack on March 25th 1971 both Moslems and Hindus fled in terror. Many of the refugees told of the tragedy, each according to his own experience. All told of terror and atrocities.

It is evident that the trouble was not confined to the capital city of Dacca, nor to any particular area, for the refugees appear to have travelled many miles from even the most remote areas. Indeed the majority seem to be from the jungle villages, although there are some from the more educated classes, doctors, lawyers and other intelligentsia being among them. Some of the more fortunate had jewels and cash; the majority had nothing but a few personal possessions. Some brought their cattle, goats or chickens, others came by rickshaw, bicycle or even by boat on which they established their homes. Most however, walked and walked until near exhaustion.

Within the first four weeks over 1,200,000 refugees had crossed the borders into West Bengal, Assam-Meghalaya and Tripura. By May 16th over 2,770,000 had arrived, at that time entering India at the rate of 150,000 per day. Three days later the number had increased to 3,259,000 and during the following five weeks the number had more than doubled. By August 23rd the total number of refugees exceeded 8,000,000. 65 per cent were registered in camps, the remainder were listed as being with friends or relatives. In actual fact they were living anywhere they could find a place to lay their heads under the most primitive kind of shelter they could find or improvise, along the roadside, in ditches, sewer pipes or just anywhere.

A problem of this magnitude could not fail to arouse world-wide interest with the resulting response of assistance and personnel arriving in India. The United Nations High Commission for Refugees acted as the Focal Point for the relief activities co-ordinating the programme for the World Food Programme, UNICEF, UN Development Programme, World Health Organization and those activities of the Indian Red Cross Society. A Co-ordinating Committee was established in New Delhi on which all were represented, as was the League of Red Cross Societies through its delegate in that city.

It must be recognized that the Indian State Governments assisted by the State Branches of the Indian Red Cross Society, and to a lesser degree by other voluntary agencies, both Indian and foreign, did a tremendous job in arranging shelter, food, emergency medical aid milk distribution etc. for the vast numbers of people arriving daily over an extensive area surrounding the entire border of East Pakistan. Eventually the Central Government took complete charge designating the responsibility for supplementary feeding (milk distribution centers) and supplementary medical care to the National Headquarters of the Indian Red Cross Society. The Bangla Desh Assistance Committee was also recognized by the Government as an official agency to receive supplies and equipment exempt from customs duty and taxes. A number of foreign volun-

APPENDICE «GG»

LES RÉFUGIÉS PAKISTANAIS EN INDE

préparé par
M. Albert Batten

Délégué de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge
Du 25 mai au 25 août 1971

La situation politique au Pakistan oriental a, comme chacun sait, posé un énorme problème à l'Inde qui connaît déjà de nombreuses difficultés économiques. Le 25 mars 1971, Musulmans et Hindous pris de panique ont fui devant l'attaque surprise de l'armée pakistanaise. De nombreux réfugiés ont parlé de cette tragédie telle qu'ils l'ont vécue; tous les récits mentionnaient la terreur et les atrocités.

Il ne fait aucun doute que cette situation ne se limitait ni à la capitale, Dacca, ni à aucune région bien définie; en effet, il semble que les réfugiés soient venus même des régions les plus reculées. Ils venaient pour la plupart des villages de la jungle, mais certains étaient issus des classes supérieures, médecins, avocats et autres représentants de l'intelligentsia. Les plus riches avaient emporté des bijoux et de l'argent, les autres n'avaient rien d'autre que quelques affaires personnelles. Ils étaient partis avec leurs vaches, leurs chèvres ou leurs poulets; en pousse-pousse, à bicyclette, ou même dans leurs maisons flottantes. La plupart cependant étaient partis à pied et avaient marché jusqu'à l'épuisement.

Au cours des quatre premières semaines, plus de 1,200,000 réfugiés ont franchi les frontières du Bengale occidental, de l'Assam-Meghalaya et du Tripura. Le 16 mai, plus de 2,770,000 étaient arrivés en Inde où ils arrivaient au rythme de 150,000 par jour. Trois jours plus tard, ils étaient 3,259,000 et ce nombre a plus que doublé au cours des cinq semaines suivantes. Le 23 août, le nombre des réfugiés dépassait 8 millions. 65 p. 100 d'entre eux étaient inscrits dans des camps, les autres logeaient chez des amis ou des parents. En réalité, ils vivaient dans tous les abris les plus primitifs qu'ils pouvaient trouver, le long des routes, dans les fossés, les égouts, partout.

Un problème de cette ampleur ne pouvait manquer d'attirer l'opinion internationale et de faire venir sur place l'aide et le personnel nécessaires. Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés organisa les secours et assura la coordination entre le Programme alimentaire mondial, l'UNICEF, le Programme des Nations Unies pour le développement, l'Organisation mondiale de la santé et la Société indienne de la Croix-Rouge. Toutes ces organisations étaient représentées au Comité de coordination installé à la Nouvelle Delhi; la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge était représentée par son délégué dans cette ville.

Il faut reconnaître que le gouvernement des États indiens, en collaboration avec les divisions de la Croix-rouge des divers états et d'autres organismes bénévoles de l'Inde et de l'étranger, ont déployé des efforts remarquables afin de fournir des lieux de refuge et des vivres et assurer l'assistance médicale et la distribution de lait pour le grand nombre de réfugiés qui pénètrent chaque jour dans le pays sur une grande partie du territoire limitrophe du Pakistan oriental. En définitive, le gouvernement central a pris en main la situation et désigné le siège national de la Croix-rouge pour assurer des soins médicaux et des vivres supplémentaires, notamment l'installation de centres de distribution de lait. Le gouvernement a également nommé le Comité d'aide au Bangla Desh comme organisme officiel chargé de recevoir le ravitaillement et le

tary agencies, ie. OXFAM, Catholic Relief Services, CARI-TAS and CASA were active in India with ongoing programmes before the influx of refugees began. They expanded their services to assist the refugees. The British Save the Children Fund and War on Want arrived in India for the specific purpose of establishing relief activities, unfortunately they had not cleared with the Central Government before they came. Others, ie. Medico-International, Terre des Hommes etc. attempted to set up programmes but were refused admission except to observe briefly the field activities. The Central Government established a hard and fast rule that there should be no foreign personnel brought in especially for this relief programme. Those foreign personnel working in the camps were withdrawn and those who had come especially for this purpose were asked to leave the country. This ruling caused great concern among those involved as well as those of us who were keenly interested in getting all the assistance possible for these unfortunate refugees. The Government, however, was adamant in its ruling contending that there were a sufficient number of qualified personnel in India to meet all needs. A great deal of criticism was levelled at the Government and the Indian Red Cross concerning the standard of relief, medical care, milk distribution etc. not being up to the standards desired by western personnel. The complaints were, of course, made by foreign personnel. It was, and still is, my personal opinion that while higher standards are to be desired the Indian Government can not be expected to provide more than a survival standard of care for at least two specific reasons, which are—

1—The poor people of India are indeed equally as bad off, and in many cases worse off, than the refugees, especially in the vicinity of Calcutta where the normal poor of India live in close proximity to the camps of Salt Lake and Sahara. There would certainly be serious trouble if the refugees were to be provided with all the amenities of life.

2—The Indian Government is desirous of encouraging the refugees to return to East Pakistan at the earliest possible moment, therefore it cannot be expected that a standard will be provided that might possibly encourage them to stay in India.

Food, water, shelter, medical care including hospitalization for the more serious cases are being provided. Large central camps are being arranged on ground that is higher than that in West Bengal (southern part) where the principle crops are rice and jute, both of which are grown in water consequently the ground in that area is water logged. The new camps will at least ensure that the refugees will be in a reasonably dry situation during the monsoon season. The Red Cross is undertaking an extensive Junior programme designed to provide the children with a programme of elementary education, arts and crafts, games and other recreational activities.

Cholera, gastro-intestinal diseases and malaria are endemic. Malnutrition is a source of concern as many of the children are normally affected with the condition due to a lack of sufficient protein in their diet. The Red Cross-UNICEF "Life Line" programme is designed to offset the advance of, and to prevent, the start of malnutrition by providing milk and high protein foods such as Balahar, CSM and PKFM for children, lactating and expectant mothers. The cost per refugee, as computed by the Indian Government, is Rs.1 per day (approx. .13c.) equivalent to

matériel exemptés des droits de douane. Avant le début de l'affluence des réfugiés, certains organismes privés étrangers, notamment OXFAM, CARITAS et CASA, ont déployé des efforts en Inde dans le cadre de programmes progressifs. Ils ont accru leurs services pour venir en aide aux réfugiés. Les membres de l'organisme connu sous le nom de *Save Children's Fund and War on Want* se sont rendus en Inde afin d'établir des services de secours mais, malheureusement, sans se mettre d'accord au préalable avec le gouvernement central. D'autres organismes, entre autres Medico-International et Terra des Hommes, ont tenté d'établir des programmes d'aide, mais n'ont pu entrer dans le pays que pour un bref examen de la situation. Le gouvernement central a décidé avec autorité qu'aucun personnel étranger ne devrait participer à ce programme d'aide. On a retiré les étrangers des lieux de refuge où ils travaillaient et demandé de quitter le pays aux gens qui étaient venus en Inde, spécialement pour accorder leur aide. Cette décision a suscité beaucoup d'inquiétude chez les personnes en cause et chez tous ceux qui étaient fortement intéressés à procurer toute l'aide nécessaire à ces malheureux réfugiés. Le gouvernement, toutefois, est demeuré inflexible dans sa décision tout en affirmant que l'Inde comptait un nombre suffisant de personnes compétentes pour répondre à tous les besoins. Le gouvernement indien et la Croix-rouge indienne ont reçu bon nombre de critiques concernant les normes de secours, d'aide médicale et de distribution du lait qui n'étaient pas au niveau souhaité par le personnel occidental. Les plaintes provenaient bien entendu, des étrangers. A mon avis, même si des normes plus élevées sont souhaitables, on ne peut demander au gouvernement d'assurer plus que les soins de survivance du moins pour deux raisons bien précises,

1—Les habitants pauvres de l'Inde sont vraiment aussi dépourvus que les réfugiés, et dans bien des cas, ils sont plus à plaindre, spécialement aux environs de Calcutta où la population pauvre de l'Inde vit tout près des abris de Salt Lake et de Sahara. Il y aurait certainement de sérieuses difficultés s'il fallait fournir aux réfugiés toutes les commodités de l'existence.

2—Le gouvernement indien désire encourager le retour des réfugiés au Pakistan oriental le plus tôt possible; c'est pourquoi il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils reçoivent le minimum, ce qui les encouragerait à demeurer aux Indes.

On assure le couvert, la nourriture et l'eau, les soins médicaux, notamment l'hospitalisation dans les cas les plus sérieux. On aménage de grands camps centraux sur un territoire plus élevé que celui du Bengale occidental, (la partie sud), où les principales cultures sont le riz et la jute, et qui se font dans l'eau, c'est donc une région où le terrain est imbibé d'eau. Les nouveaux camps assureront au moins aux réfugiés d'être passablement au sec au cours de la mousson. La Croix-rouge a mis en œuvre un plan important destiné aux jeunes, et qui assurera aux enfants l'enseignement primaire et celui des arts plastiques. Il leur assurera aussi des jeux et d'autres activités récréatives.

Le choléra, les maladies gastro-intestinales et la malaria sont à l'état endémique. La malnutrition est une source d'inquiétude car beaucoup d'enfants sont touchés par le manque de protéines dans leur régime. Le plan de la Croix-rouge et de l'UNICEF, appelé «protection de la vie», est établi pour arrêter la progression et prévenir le début de la malnutrition par la distribution de lait et d'aliments riches en protéines comme la Balahar, le CSM et le PKFM pour les enfants, les femmes enceintes et celles qui allaitent. Chaque réfugié, d'après les calculs du gouverne-

US \$1,100,000 per day. Providing that there be no further increase in the present number of refugees the cost for the next six months will be around US

Personal interviews indicate that the majority of the refugees are prepared to return to their homes if and when they can return in assured safety to a Government of their own choice (to Bangla Desh). Experience in refugee situations indicates that many will not return unless forced, they will require ongoing care if they cannot be absorbed into the economy of the country in which they are now located.

APPENDIX "HH"

BRIEF TO COMMONS COMMITTEE from DR. ROBERT B. McCURE.

In connection with Canada and the East Pakistan crisis there are three headings under which I should like to present the current needs. While I am speaking as an OXFAM representative, yet I wear a number of hats for I am on the committees for both CARE and OXFAM, I am in close touch with the United Church and the Interchurch efforts and my tour on behalf of the Combined Appeal for Pakistan Relief in August was sponsored by The Canadian Red Cross Society. As there is excellent co-operation in Canada among the voluntary agencies in raising these funds there is even better and smoother co-operation on the field in spending these funds. I have never seen such complete and whole-hearted co-operation in the field in any other relief program in my 45 odd years of relief experience in Asia.

The three needs to be mentioned are (1) The need for a political settlement. (2) The need to encourage voluntary agencies. (3) The need for Canadian Government Action.

(1) *Need for a Political Settlement:—*

(a) The most urgent need for a political settlement arises from our desire to support and further the progress of the democratic process in those lands all too new to democracy. Sheikh Mujabir Rahman came to the fore only by a perfectly above-board, political pre-election campaign, a free election properly conducted and a fair vote count. This gave him something like 167 seats out of 169 available. The developing world watches with great interest to see how democracy works and how serious we are in trying to make it work.

(b) In my experience this is almost a unique situation in that this is a case of a military *minority* of 55 million in West Pakistan denying the democratic decision of the 65 million *majority* in East Pakistan. The third world looks on to see do we or do we not believe in the democratic rights of a majority?

(c) Even if there is extension or prolongation of the civil and guerrilla type of warfare of the Bangla Desh group (the Muhkti Bahini) or even if there was to be an Indo-Pakistan war yet at the end the final solution would have to be by a political settlement. Prolonged and extended war does not make the achievement of such a settlement easier, in fact, it makes it much more difficult. This very mature and objective anti-war feeling I found to be very strong both amongst the East Pakistan refugees and among Bengali

ment des Indes, coûte une roupie par jour (à peu près 13 cents), ce qui veut dire que le coût quotidien total est à peu près \$1,100,000. S'il n'y a pas d'autre augmentation du nombre des réfugiés, le coût approximatif pour les six prochains mois s'élèvera à près de \$201,300,000.

D'après certaines interviews tout indique que la majorité des réfugiés est prête à retourner dans son pays si, à son retour, la sécurité lui est assurée par un gouvernement de son choix (le Bangla Desh). L'expérience démontre que beaucoup de réfugiés n'y retourneront pas à moins d'y être forcés, et ils auront besoin de soins continuels s'ils ne peuvent s'intégrer à l'économie du pays dans lequel ils demeurent actuellement.

APPENDICE «HH»

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU COMITÉ DE LA CHAMBRE DES COMMUNES Par M. Robert B. McClure

Lorsqu'il est question du Canada et de la crise au Pakistan oriental, les besoins actuels se répartissent à mon avis sous trois rubriques. Bien que je parle en qualité de représentant d'OXFAM, je fais aussi partie des comités de CARE et d'OXFAM, je me tiens au courant des efforts de l'Eglise unie et de diverses églises (Interchurch) et la société canadienne de la Croix-Rouge a parrainé le voyage que j'ai fait au mois d'août afin d'obtenir du secours pour le Pakistan. Si les organismes non lucratifs font preuve d'un excellent esprit de collaboration au Canada lorsqu'il s'agit de réunir des fonds, ils collaborent encore plus étroitement lorsqu'il s'agit de les dépenser. Je m'occupe de secours en Asie depuis 45 ans et jamais je n'ai vu une collaboration aussi étroite entre divers organismes.

Les trois besoins sont les suivants (1) Il faut régler les problèmes d'ordre politique. (2) Il faut encourager les organismes non lucratifs. (3) Le gouvernement canadien doit prendre des mesures.

(1) *Règlement des problèmes d'ordre politique:*

(a) Ce besoin est le plus urgent de tous parce que nous voulons appuyer et favoriser le processus démocratique dans un pays qui n'est pas encore habitué à la démocratie. Le Sheikh Mujabir Rahman a obtenu son poste à la suite d'une campagne électorale tout à fait honnête, l'élection a été libre et réglementaire et l'on a procédé au compte des votes de la façon la plus juste possible. Il a donc obtenu 167 sièges des 169 sièges disponibles. Le monde en voie de développement veut connaître la façon dont fonctionne la démocratie et il veut savoir si nous voulons vraiment essayer de la faire fonctionner.

(b) La situation est unique puisqu'une minorité militaire de 55 millions au Pakistan occidental refuse la décision démocratique d'une majorité de 65 millions au Pakistan oriental. Le tiers monde veut savoir si nous croyons ou non aux droits démocratiques de la majorité.

(c) Même si le groupe de Bangla Desh (les Muhkti Bahini) continue la guerre civile ou la guérilla, ou même s'il y avait eu un conflit indo-pakistanaï à la fin, il reste que le règlement des problèmes politiques constituerait la solution finale. Le fait de continuer la guerre ne facilite pas les choses, de fait, il les complique. Les réfugiés du Pakistan oriental et les Indiens Bengali s'opposent très fermement et très objectivement à la guerre. Par contre, les membres de l'intelligentsia médicale au Pakistan occi-

Indian citizens. On the other hand there was a hard pro-war attitude among the medical intelligentsia in West Pakistan and among some international newspaper correspondents. It should be noted that there is no danger of "a holy war" or "masjeed" in the present crisis for regional loyalties are providing to transcend religious loyalties so that it is the Bangali people in East Pakistan, both Moslem and Hindu who are being harassed by Punjabi and Pathan Moslem troops from West Pakistan. It is estimated that among refugees already in India between 15% and 25% are Moslems though 90% of the populace in East Pakistan is Moslem. Of the Bangla Desh freedom fighters it will be found that over 90% of them are Moslem.

(2) *Need to Encourage Voluntary Agencies:—*

(a) Because Canada is looked up to both in India and Pakistan as a large and affluent sister member of the Commonwealth family of nations some special response is expected of us. I cannot emphasize too strongly to Canadians that these Commonwealth ties mean far more in Asia and developing parts of Africa than they do in our Western world. With us it is trade links that count most strongly and up until recently the bonds of military alliances counted for more. Let us, in Canada, not forget that to hundreds of millions the Commonwealth link still counts.

(b) It is the duty and obligation of the voluntary agencies to cultivate the international interest and global awareness of the ordinary Canadian citizen. The government has great difficulty in performing any such function because of the suspicion of partisan political sentiments that exist in the Canadian social atmosphere.

(c) The education, information and motivation of Canadians to make them sensitive to injustice, political or economic oppression and to famine and hunger is recognized as being the role of the voluntary agencies and church groups throughout Canada.

(d) Cultivation of this concern or what I call training in "flexing the muscles of compassion" among Canadians can be assisted by the application of matching grants from government sources. So far such matching grants have been on a 50-50 basis. We see nothing sacred in this ratio and, given a useful cause, there is no reason, we feel, why the government could not even match by an 80% or a 60% grant and need not be limited forever to a 50% matching grant. Often development and relief money in more acceptable if government participation is well hidden such as in the present Pakistan crisis and formerly in family planning projects.

(3) *Need for Canadian Government Action:—*

(a) A special position is reserved for Canada, Australia and New Zealand because we are (i) sister members of the Commonwealth (ii) we never have had and are not suspected now of having any colonial nor territorial ambitions (iii) we are not in any way directly involved and (iv) we are neutral.

(b) Canada is the largest, most wealthy and the most powerful member of this group.

(c) Canada is a food producing and food-exporting nation as well as having a wide variety of manufactured products. In the present East Pakistan Crisis both food and development machinery are going to be required.

dental sont nettement en faveur de la guerre de même que certains journalistes. Il faudrait remarquer qu'il n'y a aucun danger «de guerre sainte» ou de «masjeed» parce que les loyautés régionales l'emporte sur les loyautés religieuses de sorte que les Bengali du Pakistan oriental, tant les Musulmans que les Hindous sont également harcelés par les troupes musulmanes Punjabi et Pathan du Pakistan occidental. On estime que de 15 à 25 p. 100 des réfugiés en Inde sont des Musulmans bien que 90 p. 100 de la population du Pakistan oriental soit musulmane. Quatre vingt dix pour cent des Bangla Desh qui se battent pour leur liberté sont des Musulmans.

(2) *Il faut encourager les organismes non lucratifs:*

(a) En Inde et au Pakistan, on considère le Canada comme un membre important et prospère du Commonwealth et on s'attend à une réaction spéciale de notre part. Je ne peux trop insister sur le fait que ces liens avec le Commonwealth sont beaucoup plus lourds de sens en Asie et dans les secteurs en voie de développement en Afrique que dans notre monde occidental. Dans notre cas, ce sont les liens commerciaux qui ont le plus d'importance et jusqu'à tout récemment, les alliances militaires en avaient encore plus. N'oublions pas au Canada que pour des centaines de millions, le lien avec le Commonwealth a encore de l'importance.

(b) Les organismes non lucratifs ont le devoir de cultiver chez le citoyen canadien ordinaire, l'intérêt pour les questions internationales et la conscience du monde global. Le gouvernement peut difficilement exercer cette fonction parce que l'on se méfie toujours de l'esprit partisan lorsqu'il est question de politique au Canada.

(c) On considère de nos jours que le rôle des organismes non lucratifs et des associations religieuses au Canada consiste à renseigner les Canadiens et à les rendre conscients de l'injustice, de l'oppression politique ou économique ainsi que des problèmes de la faim dans le monde.

(d) Le gouvernement peut participer à ce que je qualifie «d'exercice des muscles de la compassion» chez les Canadiens en fournissant des subventions à condition que celui qui reçoit la subvention fournisse le même montant. Jusqu'ici la proportion a toujours été de 50% contre 50%. Ce rapport n'a rien de sacré à notre avis et dans certains cas le gouvernement pourrait fournir 80% ou 60% du montant sans toujours restreindre la proportion à 50%. Les fonds destinés au secours et au développement sont souvent plus faciles à accepter si la participation du gouvernement n'est pas connue en général, comme dans le cas de la crise actuelle au Pakistan et, auparavant, dans celui des programmes de planification familiale.

(3) *Le gouvernement du Canada doit prendre des mesures:*

(a) Le Canada, l'Australie et la Nouvelle Zélande occupent une position spéciale pour les raisons suivantes (i) ils sont tous membres du Commonwealth, (ii) ils n'ont jamais voulu coloniser ou s'emparer de territoires et on ne leur prête pas de telles intentions (iii) leur participation n'est pas directe et, (iv) ils sont neutres.

(b) Le Canada est le membre le plus important, le plus riche et le plus puissant de ce groupe.

(c) Le Canada produit des aliments et en exporte et il fabrique une grande variété de produits. Au cours de la présente crise au Pakistan oriental on a besoin d'aliments et de machines et d'instruments divers.

(d) Canada is an expert nation at peace-designing and peace-keeping. We have such statesmen as Chester Ronning, Lester Pearson, Hugh Keenleyside and others and our armed forces have helped as patrols and observers in peace settlements and along armistice lines in Gaza, Kashmir, Congo and Cyprus.

Because of these features we appeal for more vigorous and more extended Canadian participation in the East Pakistan crisis both bilaterally and multilaterally through United Nations.

APPENDIX "JJ"

THE REFUGEE CRISES IN EAST PAKISTAN AND INDIA A STATEMENT BY THE MENNONITE CENTRAL COMMITTEE

October 19, 1971

The Mennonite Central Committee is an agency of the Mennonite and Brethren in Christ churches in the United States and Canada. We have been involved in worldwide relief, service and peace ministries for over 50 years.

This memorandum grows out of our profound concern for the suffering peoples of East Pakistan. I was commissioned by Mennonite Central Committee to visit and study the problem in India (West Bengal), June 24 to July 17, with a trip to Dacca, East Pakistan July 11-13. Vernon Reimer, MCC Director located in Calcutta, accompanied me during this time. A substantial part of my report is attached to this statement.

Mennonites have been working with refugees from Pakistan since 1947, primarily in and around Calcutta. We have been involved in relief activities during and after the disastrous cyclone of last November 12, in cooperation with the East Pakistan Christian Council.

It is not our purpose here to give a comprehensive survey of the situation as we have experienced it. Suffice it to say that East Pakistan is a human tragedy of monumental proportions. The eight and a half million refugees in India from Pakistan since March are more than the eight years of war in Vietnam have created. This is six times as many refugees as in the Middle East.

Add to this the tens of thousands, perhaps millions, homeless inside East Pakistan and the spectre of a massive famine this fall. All of this on top of the catastrophic cyclone of November 1970.

We are convinced that the situation in India and East Pakistan is far worse than generally admitted in North America and that perhaps the worst is yet to come unless massive measures are implemented immediately.

From our observation the most imperative need is to "stop the killing" as we were told in Dacca. Then some semblance of normalcy can return, the fear lessened and refugees return. We are convinced that the international community of nations can assist Pakistan to effect some sort of national reconciliation.

(d) Le Canada est un expert en matière de maintien de la paix. Nous avons des hommes d'état comme MM. Chester Ronning, Lester Pearson, Hugh Keenleyside et d'autres et nos forces armées ont participé au maintien de la paix et aux lignes d'armistice à Gaza, au Cachemire et au Congo et à Chypre.

Pour toutes ces raisons, nous exhortons le Canada à participer encore plus sérieusement aux activités de secours au Pakistan oriental tant sur le plan bilatéral que multilatéral par l'entremise des Nations Unies.

APPENDICE «JJ»

LE DRAME DES REFUGIÉS AU PAKISTAN ORIENTAL ET EN INDE UNE DÉCLARATION DU COMITÉ CENTRAL MENNONITE

Le 19 octobre 1971.

Le Comité central Mennonite est un organisme des «Mennonites and Brethren» des églises chrétiennes des États-Unis et du Canada. Depuis plus de 50 ans, nous nous occupons de soulager les souffrances dans le monde entier et d'aider nos frères dans le besoin.

Ce mémoire est l'expression de notre inquiétude profonde à l'égard des souffrances du Pakistan oriental. Le Comité m'a chargé de visiter et d'étudier le problème en Inde (Bengale de l'Ouest), du 24 juin au 17 juillet, avec une visite à Dacca, Pakistan oriental du 11 au 13 juillet. M. Vernon Reimer, directeur du Comité central Mennonite de Calcutta m'a accompagné pendant ce voyage. Une partie importante de mon rapport est annexée à cette déclaration.

Les Mennonites se sont occupés des réfugiés du Pakistan depuis 1947, principalement dans la région de Calcutta. Nous leur avons porté secours pendant et après le terrible cyclone du 12 novembre dernier, en collaboration avec le Conseil chrétien du Pakistan occidental.

Nous n'avons pas l'intention de vous donner ici un relevé complet de la situation telle qu'elle se présente. Il suffit de vous dire que le drame du Pakistan oriental est une tragédie humaine aux proportions monumentales. Les huit millions et demi de réfugiés du Pakistan qui sont entrés en Inde depuis le mois de mars dépassent le chiffre correspondant à huit années de guerre au Vietnam. Ils sont six fois plus nombreux que les réfugiés du Moyen-orient.

Ajoutez à ce chiffre les dizaines de milliers, de millions peut-être de sans-abri à l'intérieur du Pakistan oriental et le spectre d'une famine généralisée cet automne. Tout cela s'ajoute aux destructions consécutives au terrible cyclone de novembre 1970.

Nous sommes convaincus que la situation en Inde et au Pakistan oriental est bien plus grave qu'on ne l'admet généralement en Amérique du Nord et il est possible qu'elle s'aggrave encore davantage si des mesures tenant compte de la gravité de la situation ne sont pas prises immédiatement.

Selon nous, la première chose à faire, c'est d'arrêter la tuerie; d'après ce qu'on nous a dit à Dacca. Alors, avec le retour à une vie normale, la peur diminuera et les réfugiés pourront retourner dans leur pays. Nous sommes persuadés que la communauté internationale des nations peut aider le Pakistan dans la voie d'une sorte de réconciliation nationale.

It is also imperative that the people who are uprooted and suffering at this moment receive immediate help. We as a voluntary agency are in the midst of a \$350,000 program of assistance for the Calcutta region and in Dacca. This has helped only a very small number. We are encouraging other churches and relief agencies to mobilize for this emergency.

Mr. Reimer and I recommended to the MCC Executive Committee the following action that was subsequently adopted on July 22:

That we alert our constituent members to the fact that despite valiant efforts on the part of the government of India, aid from foreign governments, as well as various social and church agencies, the magnitude of the refugee problem is such that the only real solution is a political one. We encourage our constituency to carry this concern to persons and places that have power to influence policy, that this be done in a quiet and positive way, not a condemning manner, in order not to further jeopardize the plight of the affected people and in a way that this does not cause unnecessary embarrassment to the authorities responsible.

Specifically we want to express these concerns:

(1) That the Canadian Government use its influence to restore peace in East Pakistan. We are grateful that arms shipments from the U.S.A. have ended. The government of Pakistan should be encouraged to end the violence of its soldiers in East Bengal.

If peace is not soon achieved this war may become international in scope. In such a case we urge the Canadian Government to ask the United Nations to place in East Pakistan an international peacekeeping force to provide the stability through which peace can be restored.

(2) That the Canadian Government use its economic and technological resources to relieve the suffering in East Pakistan.

While some Canadian aid has reached the scene, East Pakistan and the refugees in India need tons of food, medicines, clothing and materials for shelter. All of this is needed *now* but will be even more imperative in a few months in the face of pending famine. We urge that a massive "food lift" with machinery for distribution be made in cooperation with the U.N. relief administration now present in East Pakistan. The burden India has carried in an admirable way in caring for the refugees is almost overwhelming. She likewise needs all the assistance that can be given.

Submitted by
John Wieler
Associate Executive Secretary
Mennonite Central Committee (Canada)

From the Report on
INDIA AND EAST PAKISTAN VISIT
June 22-July 20, 1971
John E. Wieler, MCC Special Commissioner

Il est également essentiel que tous ceux qui ont été déracinés et souffrent en ce moment reçoivent une aide immédiate. Nous mêmes, en notre qualité d'organisme bénévole, nous avons établi un programme d'assistance de \$350,000 pour la région de Calcutta et de Dacca. Ceci n'a permis d'aider qu'un petit nombre de gens. Nous encourageons les autres églises et les organismes de secours à mobiliser toutes leurs ressources pour ce cas d'urgence.

M. Reimer et moi-même avons conseillé au Comité d'action du MCC la mesure suivante, subseqüemment approuvée le 22 juillet:

Nous attirons l'attention de nos membres sur le fait qu'en dépit des courageux efforts du gouvernement de l'Inde, de l'aide prodiguée par les gouvernements étrangers ainsi que par les Églises et les divers organismes, l'ampleur du problème des réfugiés est telle que la seule solution possible est une solution politique. Nous encourageons tous nos membres à faire connaître le problème aux autorités et aux organismes en place. Cela doit se faire de façon tranquille et positive; il ne s'agit pas de condamner afin de ne pas aggraver davantage la situation de ceux qui souffrent et de ne pas mettre inutilement dans l'embarras les autorités responsables.

Nous voulons préciser tout particulièrement ce qui suit:

(1) Que le gouvernement canadien se serve de son influence pour rétablir la paix au Pakistan oriental. Nous sommes très heureux que l'on ait mis fin aux envois d'armes des États-Unis. Il faudrait encourager le gouvernement du Pakistan à mettre un terme à la violence de ses soldats au Bengale oriental.

Si la paix n'est pas bientôt conclue cette guerre risque de prendre une ampleur internationale. Dans cette éventualité, nous prions instamment le gouvernement canadien de demander aux Nations-Unies d'envoyer au Pakistan oriental un corps expéditionnaire international chargé de rétablir une certaine stabilité, prélude à la paix.

(2) Que le gouvernement canadien utilise ses ressources économiques et technologiques pour alléger les souffrances du Pakistan oriental.

Les Canadiens ont envoyé des secours sur les lieux, mais le Pakistan oriental et les réfugiés en Inde ont besoin de tonnes de nourriture, de médicaments, de vêtements et de matériaux pour s'abriter. Tout cela est nécessaire *maintenant* et le sera encore plus dans quelques mois car la famine menace. Nous demandons donc que l'on procède à des envois de vivres à une vaste échelle avec tous les *moyens de distribution nécessaires*, en collaboration avec les services d'assistance des Nations-Unies qui sont actuellement présents au Pakistan occidental. L'Inde ploie sous le fardeau qu'elle a assumé de façon admirable pour venir en aide aux réfugiés. C'est pourquoi elle a besoin de toute l'aide que nous pouvons lui apporter.

Présenté par
M. John Wieler
Secrétaire exécutif adjoint
Comité central Mennonite (Canada)

Extrait du Rapport sur la
VISITE DE L'INDE ET DU PAKISTAN ORIENTAL
du 22 juin au 20 juillet 1971
John E. Wieler, Commissaire spécial du CCM

The continuing and greatly increasing influx of Bengali refugees into India along with the reported suffering and needs of these people caused great concern to the MCC administration as well as to many constituent members of North America. This prompted assignment of the person to go to India and East Pakistan for an on-the-spot investigation and consultation together with Vernon Reimer for the purpose of arriving at recommendations which in turn would guide us in our attempts to meet some of the needs of these affected people. While we speak of the India and East Pakistan areas, the problem is basically one and should be seen as such.

REFUGEE NUMBERS

On June 11 the refugee figure was quoted at between 4 and 5 million, a vast increase from the 2.8 million quoted in the May 24 press release of the United Nations. By the time I left for India, the figure of 6 million was being used by the Indian government. After the first week in India, this was revised to where a round figure of 7 million is generally being quoted. In East Pakistan, unofficial and probably secret estimates place the figure between 5 and 6.5 million. Of late we have also seen the figure of 6,800,000 being used, but of necessity all of these are estimates since the refugees stream into India at whatever point they happen to be, not registering, many moving in with relatives and friends.

MORTALITY

Figures on persons that have been killed are completely unreliable. Estimates vary considerably. One figure which has been used by the U.S. in reports seen by us in India places this figure at close to 200,000. In East Pakistan we heard estimates placed at between 2 and 3 million. No one knows. Indiscriminate slaughter seems to be rampant. Part of the blame is being placed on the lack of officers to control the troops in outlying regions. Troops are therefore often left to their own devices and desires. We have also been informed that there are exceptions where a good officer is in charge. Here law and order exists. Again, this is very much the exception since all sources agree that there is much slaughter.

HEALTH

Diseases add much to the suffering of the refugees. In India, epidemics have been checked with mass vaccinations and inoculations. Not everyone is covered but enough have been treated to make sure that epidemics are controlled at least for this time. Even as far away as Raipur, I witnessed an official with syringe in hand, trying to jab a shot of cholera vaccine into anyone whom he could get a hold of. It was rather comical to watch him attempt to administer such a shot to one unwilling traveler. While the epidemic seemed to be checked in India, there is, nevertheless, such disease present in India. Many are infected or sick as they come over the border. In camps, dysentery, pneumonia, cholera, TB, and many other diseases are evidenced. With the breakdown of the infrastructure and transportation-communication system in East Pakistan, a rising threat of epidemics or increase in diseases is seen. As people live in congested camps, a compounding of disease problems is almost sure to result. Again, in East Pakistan it is feared that there will be a complete breakdown of production in the pharmaceutical industry which will then have predictable results. Disease,

L'affluence toujours grandissante en Inde des réfugiés du Bengale ainsi que les besoins et les souffrances de ces gens causent beaucoup de soucis au Comité central menonite et à bien des membres de cet organisme en Amérique du Nord. Cette situation a incité l'envoi d'une personne en Inde et au Pakistan oriental pour effectuer une enquête sur les lieux même, en collaboration avec Vernon Reimer, afin de formuler des recommandations qui aideront à répondre à certains besoins de ces malheureux. Même si nous mentionnons des régions tant de l'Inde et que du Pakistan oriental, il ne s'agit en fait que d'un seul problème et on devrait le considérer comme tel.

NOMBRE DES RÉFUGIÉS

Le 11 juin, on comptait 4 à 5 millions de réfugiés, ce qui constitue une hausse considérable par rapport au nombre de 2.8 millions donné le 24 mai dans un communiqué de presse des Nations-Unies. Avant mon départ pour l'Inde, le gouvernement indien signalait 6 millions de réfugiés. A la fin de ma première semaine passée en Inde, on mentionnait de façon générale le chiffre rond de 7 millions. Au Pakistan oriental, selon des sources officielles et probablement secrètes, le nombre se situe entre 5 et 6.5 millions. Récemment, on a même parlé de 6,800,000 réfugiés, mais il ne s'agit nécessairement que de chiffres approximatifs, car les réfugiés pénètrent en Inde de tous côtés, sans se faire enregistrer et souvent accompagnés de parents et amis.

MORTALITÉ

On ne peut se fier aux chiffres relatifs aux personnes tuées. Ils varient considérablement. En Inde certains rapports américains que nous avons examinés en dénombrent environ 200,000. Au Pakistan oriental, le nombre se situe entre 2 et 3 millions. Personne ne le sait vraiment. Des tueries aveugles semblent avoir lieu. Une partie du blâme porte sur le manque d'officiers pour surveiller les troupes dans les régions éloignées. Les soldats sont souvent libres d'agir à leur guise. Selon certains renseignements il existe des cas, rares, où un brave officier commande. Toutefois, il ne s'agit que d'exceptions, car toutes les sources de renseignements signalent l'existence de massacres.

SANTÉ

Les maladies ajoutent aux souffrances des réfugiés. En Inde, on a enrayé des épidémies grâce à des vaccinations et à des inoculations massives. On ne peut étendre ces soins à tout le monde, mais assez de gens en ont reçu pour assurer que les épidémies sont enrayées, du moins pour le moment. Même aussi loin qu'à Raipur, j'ai vu un homme, seringue à la main, qui essayait d'administrer un vaccin contre le choléra à tous ceux qu'il pouvait attraper. Il était vraiment amusant de le voir en train d'essayer d'inoculer un voyageur récalcitrant. Même si l'épidémie semble disparaître de l'Inde, bien des maladies sévissent encore. Bien des gens sont atteints ou malades en entrant dans le pays. Dans les abris, on constate la présence de la dysenterie, de la pneumonie, du choléra, de la tuberculose et de bien d'autres maladies. Par suite de l'écroulement de l'infrastructure et du réseau des transports et communications au Pakistan oriental, des épidémies ou des maladies plus nombreuses menacent d'éclater. Étant donné que les gens vivent dans des abris surpeuplés, il faut certainement s'attendre à ce que les maladies posent de nouveaux problèmes. Au Pakistan oriental, on craint la débâcle complète.

therefore, remains a major and increasingly important problem.

Field hospitals have been set up. In all cases, the facilities that I have seen do not come even near what one might call hospital or clinic. These facilities are more of a congregating place to which people flock for the few supplies that are dumped into existing sheds or tents. In one camp in particular, the situation was extremely bad. An isolation hospital and a structure built out of bamboo framing covered with very poor matting, was filled with beds. Unfortunately, this construction was in a low-lying area. Therefore, the grounds between the tent and the clinic as well as other living accommodations were completely inundated by water ranging from several inches to several feet in depth. Nearby was a large dugout where people took their daily baths, washed their clothes, etc. Except for the banks which occasionally indicated that a dugout existed, the whole area was one lake. It is then easy to understand how disease can spread, especially when this isolation hospital contained patients with cholera, typhoid, and other communicable diseases. To further compound the problem, the roof of the isolation hospital was like a sieve and when the daily monsoon rains came down, not only did the water rise on the floor but the patients themselves more often than not were drenched. In the examination room or clinic, flies crowded everywhere; floors were slippery with mud; heat and humidity all added to the spreading of infection. In this particular case, the hospital and clinic were moved in a few days to a new structure which was badly in need of tarpaulins. It also happened that in this particular case we were able to supply the tarps within a few days of the request. There is, therefore, a desire present to improve the lot of these people. This camp was relatively close to Calcutta, within contact distance from other agencies. One can only speculate what conditions must be like in places like Assam or Meghalaya, which is on the east side of East Pakistan.

Living conditions of families in the various huts and tents does nothing to improve health conditions. Mats are often placed on muddy floors in extremely crowded quarters. Little feet as well as big feet drag in bacteria which thrives in the hot, damp climate. Flies also help. Water comes from shallow wells which have been hurriedly pushed into the sub-soil. There is very little doubt that this is another potentially serious source of infection. While improvements are being made, the steady stream of refugees helps to multiply the problems faster than they can be solved.

FOOD SITUATION

In India all feeding and food distribution is the responsibility of the government who, according to all accounts, has been meeting these needs quite well. At least, these are the reports for the Calcutta area. We heard one report that there have been food shortages in outlying areas where, in fact, there have been some incidents where refugees became desperate. While the most serious needs are being met, infants and special needs for pregnant women and nursing mothers and the aged are often far from being cared for. Because the diet is quite imbalanced, serious malnutrition can be expected. At the very first camp we visited, a milk distribution for children and nursing mothers was taking place. It was also quite coincidental and very interesting to us that the milk had been supplied by MCC. There will be more needs along this line, especially

de l'industrie pharmaceutique, ce qui entraînerait des conséquences prévisibles. Les maladies constituent donc un problème grave qui ne cesse de s'aggraver.

On a installé des hôpitaux sur place. Dans tous les cas, les installations que j'ai vues ne ressemblent en rien à celles d'un hôpital ou d'une clinique. Elles constituent plutôt un centre de rassemblement où les gens viennent recueillir le peu de provisions déversées dans les tentes ou les huttes. Dans un camp en particulier, la situation est extrêmement mauvaise. On a rempli de lits un hôpital et un bâtiment construit de tiges de bambou mal tressées. Malheureusement, ces bâtiments se trouvaient dans une région basse. Par conséquent, le terrain qui sépare la tente et la clinique ainsi que les autres installations ont été complètement inondés. Près de là, se trouvait un vaste abri où les gens prenaient chaque jour leur bain et lavaient leurs vêtements. A l'exception des talus qui indiquaient parfois l'existence d'abris, un lac recouvrait tout le reste du terrain. Il est donc facile de comprendre comment les maladies pouvaient se propager, étant donné surtout que l'hôpital renfermait des patients atteints de typhoïde et de choléra ou d'autres maladies contagieuses. Pour compléter la situation, le toit de l'hôpital ressemblait à un tamis et au moment de la mousson quotidienne, non seulement le plancher était couvert d'eau, mais les patients eux-mêmes étaient trempés. Dans la salle d'examen ou clinique, il y avait des mouches partout; les planchers étaient glissants à cause de la boue; la chaleur et l'humidité contribuaient à propager la contagion. Dans ce cas particulier, on a déménagé en quelques jours l'hôpital et la clinique dans un nouveau bâtiment qui avait extrêmement besoin de toiles de sol, mais nous avons pu en obtenir peu de temps après les avoir demandées. On désire donc vraiment améliorer le sort de ces gens. Ce camp était situé assez près de Calcutta et à la portée d'autres organismes. On ne peut que se livrer à des conjectures en ce qui concerne la situation des régions d'Assam ou de Meghalaya qui se trouvent à l'est du Pakistan oriental.

La situation des familles logées dans les diverses huttes ou tentes n'améliorent aucunement les conditions sanitaires. Des nattes sont souvent installées sur des planchers baveux dans des abris extrêmement surpeuplés. Les petits comme les grands transportent des bactéries qui se développent à cause du climat chaud et humide. Les mouches sont également de la partie. L'eau provient de puits peu profonds qui ont été creusés de toute urgence dans le sous-sol. Il y a sans doute là, en puissance, une autre sérieuse menace d'infection. On apporte des améliorations, mais l'afflux constant des réfugiés fait que les problèmes surgissent plus vite qu'on ne peut les résoudre.

L'ALIMENTATION

En Inde, le gouvernement assume l'entière responsabilité de l'alimentation et de la distribution de vivres et, tout compte fait, il s'est bien acquitté de sa tâche, du moins d'après les rapports concernant la région de Calcutta. D'après un rapport, il semble qu'il y ait eu pénurie d'aliments dans des régions éloignées où se sont produits quelques incidents dus au désespoir des réfugiés. Bien qu'on puisse subvenir aux besoins des plus pressants, le plus souvent, les enfants, les femmes enceintes et celles qui allaitent, ainsi que les personnes âgées, ne reçoivent pas les soins nécessaires. On peut s'attendre à ce qu'il y ait de sérieux cas de malnutrition dus à un régime alimentaire mal équilibré. On avait organisé une distribution de lait pour les enfants et les femmes qui allaitent dans le tout premier camp que nous avons visité. C'est peut-être une

in supplying supplements such as vitamins and baby foods. Since all large supplies of food, even supplemental ones, must be consigned to government, it is difficult to assess what our help should be in this area. It may be possible to send a certain amount to our regular program in India which in turn then can be used as best seen fit locally.

All indications in East Pakistan are that a serious food shortage can be expected to occur. Contributing factors are the after-effects of the cyclone, the disruption of the distribution and transportation systems, and the chaotic social conditions in many areas. Harvesting present crops and planting new ones are being neglected in many areas. The problem of seed distribution is another. Shortage of draft animals, many of which have been drowned or died as a result of cyclone, which was to be corrected to a degree by mechanization, is yet another compounding factor. Tractors shipped earlier are sitting around in various spots rusting away. Many of these are still in port cities or near large centers. The supplies sent in earlier by various agents are not distributed. Thus, food will become a major need in another one to three months according to many persons we spoke to. Yet, at this particular time there is really no effective way in which food can be distributed.

SHELTER

One of the most urgent and pressing needs when I first arrived there was the need to provide shelter for the refugees. Government and large agencies were rather slow in getting started. Even with money in the pipeline, it takes a relatively long time to order large supplies. By the time I came to India, MCC had already begun purchasing and distributing tarpaulins, locally made and reasonably priced. A tarp, 12' x 15' made of 10 ounce material, waterproofed, can be purchased for approximately \$13—\$14. These tarps were ordered locally and usually delivered within two or three days, placed into our warehouse and re-shipped according to instructions received from the Christian Agency for Social Action, National Council of Churches in India. Within another day or two the tarps were out in the camps giving shelter to persons who had been badly waiting for them. These tarps have been especially useful for hospitals as well as for individual families. As already reported earlier, at one point the government issued a figure indicating the amount of tarpaulin or covering needed. This would be a 6' wide strip of material 700 miles long. At that point, approximately two weeks ago, only 200 miles of material had been received of which we had supplied approximately 10 miles. Since that time we have sent additional material into the area, not only from our own funds but also from funds received from other organizations. At this point I simply wish to say that it is exceedingly difficult to plan long-term involvement when at that particular moment mothers with young children were sitting out in the rain desperately in need of cover.

Because of the very great lack of shelter, many of the refugees build their own bamboo mat-covered huts which are adequate in the dry season but quite problematic during these rains. We have been experimenting with the use of polyethylene which is used to cover these mat-cov-

coincidence, mais nous avons été surpris d'apprendre que le lait avait été fourni par le CCM (Comité central Menno-nite). Il y a d'autres besoins à satisfaire dans ce domaine, notamment en ce qui concerne les compléments alimentaires comme les vitamines et les aliments pour enfants. Depuis qu'on doit confier au gouvernement toutes les grandes quantités de nourriture, même complémentaires, il est difficile de déterminer l'importance de notre aide dans ce domaine. Il serait peut-être possible d'envoyer une certaine quantité d'aliments dans le cadre de notre programme d'aide à l'Inde, qui pourrait être utilisée le mieux possible en fonction des besoins locaux.

Tout porte à croire au Pakistan oriental qu'il faille s'attendre à une sérieuse pénurie d'aliments. Les principaux facteurs en cause sont les séquelles du cyclone, l'interruption des systèmes de distribution et de transport, et les conditions sociales confuses qui existent dans de nombreuses régions. Dans de nombreuses régions, on néglige les récoltes et les semailles. La distribution des graines de semence est un autre problème. La carence en bêtes de trait, nombre d'entre elles étant mortes noyées à cause du cyclone, est un autre facteur déterminant, quoiqu'on ait essayé de corriger la situation par la mécanisation. Les tracteurs, qu'on avait envoyés plus tôt, sont éparpillés ici et là et rouillent, alors qu'il y en a encore beaucoup dans les villes portuaires ou près des grandes agglomérations. L'équipement envoyé par différents organismes n'est pas distribué. D'après plusieurs personnes à qui nous avons parlé, la nourriture deviendra un besoin pressant d'ici un à trois mois. A l'heure actuelle, il n'y a réellement pas de moyen efficace pour distribuer la nourriture.

ABRI

A mon arrivée, l'un des besoins les plus pressants était de fournir un abri aux réfugiés. Le gouvernement et les organismes importants ont été plutôt lents à agir. Même si l'on dispose d'importantes sommes d'argent, il faut pas mal de temps pour avoir beaucoup de choses. Au cours de mon séjour en Inde, le CCM avait déjà commencé l'achat et la distribution de toiles de sol, faites sur place et achetées à un prix raisonnable. Une toile de sol de 10 onces, de 12 pieds par 15 pieds et imperméable coûte de 13 à 14 dollars. Nous avons commandé ces toiles de sol sur le marché local et on nous les a livrées comme d'habitude de 2 à 3 jours plus tard. Nous les avons entreposées dans nos propres locaux et nous les avons ensuite expédiées en accord avec les ordres reçus de la «Christian Agency for Social Action, National Council of Churches» de l'Inde. Une journée ou deux après, les toiles parvenaient au camp et servaient à abriter les personnes qui les attendaient depuis longtemps. Ces toiles ont été surtout utiles aux hôpitaux et aux familles. Comme nous l'avons dit précédemment, le gouvernement a publié un chiffre précisant le nombre de pieds de toile de sol et d'abris nécessaires. Il s'agissait d'une bande de toile de 6 pieds de large et longue de 700 milles. Il y a environ deux semaines, ils n'avaient reçu que 200 milles de cette toile dont nous avions fourni environ 10 milles. Depuis lors, nous avons envoyé davantage de toile, payée par nous-mêmes et d'autres organisations. Permettez-moi de dire qu'il est très difficile de faire des projets d'avenir lorsque des mères et des enfants cherchent désespérément à s'abriter de la pluie.

A cause du terrible manque d'abris, beaucoup de réfugiés construisent leur propre abri de bambou recouvert d'une natte, ce qui va encore pour la saison sèche, mais qui est insuffisant pendant la saison des pluies. Nous avons essayé de couvrir ces abris avec du polyéthylène. L'expé-

ered huts. The experiment has not been completed although early indications are that we may be on to something which will give temporary help at a much lower cost. This polyethylene can also be placed under mats on the ground, preventing mud from coming through the mat and thus providing a dry sleeping area. This can be purchased locally. As already indicated, the need for shelter continues, especially with the continuing influx of refugees.

To meet some of the needs for shelter material and also for floor covering, MCC has begun a self-help project where refugees weave mats which can then be used by the new refugees coming in. Orders are given and the mats purchased from longer-term refugees. A percentage of the earnings is set aside which later will be used for educational purposes. A school is to be built for the children of these refugees. In my estimation this is a very healthy project and one for which we can budget quite liberally. Not only is shelter necessary but some occupational pursuits for these idle people is certainly therapeutic. At the same time the need for education is being recognized and partially met.

CLOTHING

One of the other top priority needs is that of clothing and blankets. Many of the refugee families come almost stripped. One sees many children running around naked which in itself is not too serious a problem during these warm days. Cooler weather will, however, be coming in several months. Even at this time it would seem more comfortable to be able to lie down on a blanket than on a simple mat. Small babies need some protection and this is where lightweight bedding material is rather essential. The clothing has not been made a high priority item with the government, which is probably wise. Yet at the same time, it takes little to realize that this is a very real need. Clothing can be purchased very cheaply from local sources.

GOVERNMENTAL ROLE

The government is very conscious of its role and responsibility in the refugee situation. A very distinct policy in the government is to make sure that any and all aid given to refugees that comes to India from outside sources in any form other than cash be directed and assigned to government. Thus, all foreign shipments automatically come into the hands of the government agencies set up to handle this. No doubt, there is a very real need to centralize and coordinate distribution. Yet, this also has been a discouragement to some agencies who simply do not agree to this policy. Fortunately, so far MCC supplies have come in under regular program which is covered by the Indo-U.S. agreement. Cash has been used to purchase material locally, thus avoiding some of the criticisms which we may have otherwise received. Basically we do not intend to turn over material aid to the government with perhaps one or two exceptions.

In East Pakistan the government policy or local situation seems to be somewhat different. While there is little or no organized relief activity going on, it seems that there are no particular problems for foreigners to get into the country. All foreign work in East Pakistan will be carried on under the umbrella of the UN who has agreed to coordinate these efforts. The UN, of course, deals directly with the East Pakistan government, making this a rather unique opportunity for the development of project, should

rien ne s'est pas complètement terminée, mais d'après les premiers indices, ce procédé semble apporter une aide temporaire et est moins onéreux. On peut aussi placer le polyéthylène sous les nattes, ce qui empêche la boue de s'infiltrer à travers celles-ci et permet ainsi aux réfugiés de dormir dans un endroit sec. On peut se procurer le polyéthylène sur le marché local. Comme on l'a dit précédemment, le besoin d'abris demeure, notamment à cause de l'afflux continu de réfugiés.

Pour subvenir à certains des besoins concernant les toiles d'abri et de sol, le CCM a mis sur pied un plan permettant aux réfugiés de tisser des nattes qui peuvent être utilisées par les nouveaux arrivants. Les commandes sont données et les nattes sont achetées aux anciens réfugiés. On met de côté une partie des gains et on les utilise à des fins éducatives. Il faut construire une école pour les enfants de ces réfugiés. D'après moi, il s'agit là d'un excellent projet que nous devons appuyer sans crainte. Il est non seulement nécessaire d'assurer un abri à ces réfugiés, mais il faut également les occuper. Par la même occasion, on reconnaît le besoin d'éducation et on y subvient partiellement.

L'HABILLEMENT

Un autre besoin essentiel est celui des vêtements et des couvertures. De nombreuses familles de réfugiés n'ont presque pas de vêtements. On voit souvent des enfants courir nus, ce qui n'est pas trop grave pendant cette période de chaleur, mais il fera plus froid dans quelques mois. Aëme maintenant, il semble qu'il serait plus confortable de s'étendre sur une couverture que sur une simple natte. Les petits enfants ont besoin de protection et c'est pourquoi il est essentiel de leur procurer de la literie légère. Le gouvernement a décidé que l'habillement n'était pas un sujet de première importance et sa décision est probablement sage, bien qu'on se rende rapidement compte qu'il s'agit là d'un véritable besoin. On peut trouver des vêtements à bon marché dans les magasins locaux.

RÔLE DU GOUVERNEMENT

Le gouvernement est très conscient de son rôle et de ses responsabilités en ce qui concerne les réfugiés. Le gouvernement veut s'assurer que toute aide venant de l'extérieur en faveur des réfugiés en Inde soit remise directement au gouvernement sauf les dons en argent. Ainsi, toutes les marchandises étrangères tombent automatiquement entre les mains des organismes gouvernementaux établis à cet effet. Il est évident qu'il est nécessaire de centraliser et de coordonner la distribution, bien que certains organismes ne soient pas d'accord avec cette politique. Heureusement, les approvisionnements MCC sont entrés en vertu du programme régulier couvert par l'accord Indo-américain. Le matériel a été acheté sur place, afin d'éviter toute critique. Au fond, nous n'avons pas l'intention de remettre au gouvernement l'aide en équipement sauf pour une ou deux exceptions.

Au Pakistan oriental, la politique gouvernementale ou la situation locale semblent quelque peu différentes. Bien qu'il n'y ait aucun organisme de secours, il semble que les étrangers n'aient aucune difficulté à entrer dans le pays. Tout travail d'aide au Pakistan oriental se fera sous la tutelle des Nations Unies qui ont consenti à coordonner ces efforts. Évidemment, les Nations Unies traitent directement avec le gouvernement du Pakistan oriental ce qui serait l'occasion unique de réaliser le projet si la situation

the political situation allow this. Whether church groups will all be ready to work under such an umbrella is not apparent at this time but it seems that effective work may in time be pursued. Government policy in East Pakistan, which is far from acceptable, has allowed the military to confiscate all vehicles which should be used for relief purposes today. How this is to be rectified is not as yet seen. One thing is very obvious and that is that very few agencies will be interested in offering material help unless there is assurance that this will not simply be turned over to the military.

PLANNING FOR FUTURE ASSISTANCE

It has been most frustrating to attempt to project rationally the type of activity we might follow in the next six months. The situation is very fluid and anything that even suggests stability would automatically create a problem for the Indian government. With millions of refugees coming into an already overpopulated area where unemployment is rampant and social unrest the order of the day, it is quite impossible to expect the government to publicly announce any plans for permanent resettlement. Indeed, it seems very unlikely that India would welcome additional population. With the Hindus being singled out and becoming East Pakistan's scapegoat, a further complication sets in. Hopefully India can remain cool, not allowing this to become an issue which could easily create civil strife which indeed may be part of the plan of the East Pakistan military. Incidentally, this very fact ought to be reason enough to spurn us on to cry out for justice for these unfortunate people. India certainly cannot do this. Plans are being made to move refugees from the border area and move them inland but this remains a proportionately small number. Many refugees have settled in with relatives and friends in West Bengal, making it hard to identify them but nevertheless creating even greater problems in the socio-economic dimensions. India's very firm policy of not allowing foreigners in the work with the refugee problem is a further discouragement. Then finally there is the continuing problem that the influx of refugees has not ceased.

The situation is very much different in East Pakistan. Here we were encouraged strongly by various persons to attempt to field personnel. This is also somewhat difficult to recommend at this time since activities are almost at a standstill. There would be value in assigning a mature person at this moment in that he could provide a neutral presence and encouragement and could possibly develop relationships with agencies in East Pakistan as well as establish programs. This may become increasingly important as tensions between India and Pakistan make administration from Calcutta more and more difficult, if not impossible. At the same time, it must be noted that foreign agencies in Dacca are very slowly tooling up. FAO is planning to go ahead, a British consortium consisting of Christian Aid, Oxfam, and War On Want have a team of seven persons down there who may be able to do something. The presence of foreigners in Dacca is also important in that an openness to the outside world is retained as long as possible. This in itself demands more responsibility on the part of East Pakistan—it would be a tragedy if everyone simply would withdraw and leave the people there to their own fate. Thus, the sending of a mature administrator, mechanics and personnel who could assist with logistics and distribution as well as other related activities, will be desirable.

politique le permettait. Pour le moment, il est difficile de savoir si tous les groupes communautaires seront prêts à travailler dans le cadre de cette entente, mais il semble qu'en temps voulu il sera possible d'effectuer du bon travail. Aujourd'hui, la politique du gouvernement du Pakistan oriental qui est loin d'être acceptable, a permis à l'armée de confisquer tous les véhicules qui devraient être utilisés pour les secours. Il est impossible de prévoir comment cette situation sera rétablie. Il est évident que très peu d'organismes accepterait de fournir de l'aide en équipement à moins d'être assurés que cette aide ne tombera pas aux mains de l'armée.

PLANIFICATION DE L'AIDE FUTURE

Il est très frustrant de tenter de planifier de façon rationnelle le type d'activité que nous pourrions poursuivre au cours des six prochains mois. La situation est très fluide et tout ce qui suppose une stabilité pose automatiquement un problème au gouvernement indien. Avec les millions de réfugiés qui entrent dans une région déjà surpeuplée où sévit le chômage et où règne le malaise social, il est tout à fait impossible de s'attendre à ce que le gouvernement annonce publiquement des plans de ré-établissement permanent. De fait, il est peu probable que l'Inde accepte un surcroît de population. Comme l'Indou est devenu le bouc émissaire du Pakistan oriental, de nouvelles complications surgissent. Il faut espérer que l'Inde restera calme et ne mettera pas que cette question dégenère en guerre civile ce qui fait peut-être partie du plan de l'armée du Pakistan oriental. D'ailleurs, ce seul fait devrait nous inciter à demander justice pour ce peuple infortuné. L'Inde ne peut certainement pas le faire. Il est question de transporter les réfugiés des régions frontalières vers l'intérieur du pays, mais en très petit nombre. Plusieurs réfugiés se sont installés chez des parents ou des amis au Bengal occidental ce qui rend leur identification très difficile et qui crée de graves problèmes socio-économiques. La politique ferme de l'Inde qui consiste à interdire à tout égarer de s'attaquer au problème des réfugiés constitue un autre inconvénient grave. Finalement, il y a le problème constant de l'arrivée incessante de réfugiés.

La situation est bien différente au Pakistan oriental. Là, diverses personnes nous ont fortement encouragé à tenter d'envoyer du personnel sur place. Cette proposition n'est pas recommandable en ce moment car les activités sont au point mort. Il serait avantageux, en ce moment, d'envoyer une personne sérieuse qui constituerait une présence et un encouragement neutres et qui pourrait établir des relations avec les organismes du Pakistan oriental et mettre un programme sur pieds. Cela pourrait prendre de l'importance à mesure que les tensions entre l'Inde et le Pakistan rendent l'administration de Calcutta de plus en plus difficile, sinon impossible. Il est à remarquer que les organismes étrangers à Dacca se préparent très lentement. L'OAA a l'intention d'aller de l'avant, un consortium britannique consistant de Christian Aid, OXFAM, et War on Want comptant une équipe de sept personnes sur les lieux, pourrait peut-être parvenir à faire quelque chose. La présence d'étrangers à Dacca est importante car elle constitue une porte ouverte sur le monde extérieur et doit être maintenue aussi longtemps que possible. Cette situation exige plus de responsabilités de la part du Pakistan oriental, ce serait une tragédie si chacun s'en allait tout simplement et laissait ce pauvre peuple à son sort. Ainsi, l'envoi d'un agent d'administration sérieux, d'un personnel pouvant aider à la mécanique et à la logistique ainsi qu'à la

DACCA VISIT

One significant difference when talking to nationals from those we interviewed in India was that these people were extremely fearful and tense. The stories were very much the same. Stories of murder, rape, plunder, burnings, etc., were every bit as gruesome and perhaps even a bit more real since these people were really not in need of any stories to verify their status. The Christians in Dacca have come to the point where they felt that their presence was needed, they would have to take the risks involved in being true to their faith, and also in the attempt to live a life worthy of disciples and also ready to die if necessary. The intensity with which they conveyed this decision spoke of the hell that these people had passed through. It was very obvious to us that they were very appreciative of our visit, a very real encouragement to the Christian brotherhood there. When asked what their message was to our constituency back at home and how we could help, they unhesitatingly said, "Stop the killing!" Any solution is better than the present blood-bath. Especially perturbing was the fact that arms were continuing to be supplied to the authorities by a country that in the East is considered Christian.

distribution et aux autres activités connexes, serait souhaitable.

VISITE À DACCA

En parlant aux gens du pays, nous avons constaté une différence importante avec ceux que nous avions interviewé en Inde: les gens de Dacca sont craintifs et tendus à l'extrême. Les histoires étaient à peu près les mêmes, des histoires d'émeutes, de viols, de pillages, d'incendies, etc. aussi macabres et peut-être encore plus réalistes car ils n'avaient pas besoin d'inventer d'histoires pour témoigner de leur état. A Dacca, les chrétiens se sont rendus compte que leur présence était nécessaire et qu'ils devaient prendre les risques qu'entraîne la fidélité à leur croyance en essayant de vivre une vie de disciples et même de mourir si nécessaire. L'intensité avec laquelle ces gens s'exprimaient décrivait l'enfer par où ils étaient passés. Il était très évident que ces gens appréciaient beaucoup notre visite et qu'elle était un réel encouragement à la communauté chrétienne de ce pays. Lorsque nous leur avons demandé quel message ils voulaient envoyer aux gens de notre circonscription et de quelle façon nous pouvions les aider, ils ont répondu sans hésiter: «Faites arrêter le massacre!» Toute solution voudrait mieux que ce bain de sang. Ce qui est particulièrement troublant, c'est que les armes sont fournies aux autorités par un pays que l'Est considère comme chrétien.

APPENDIX "KK"

PAKISTANI REFUGEE CAMPS IN INDIA
BY
PAUL IGNATIEFF—EXECUTIVE DIRECTOR
CANADIAN UNICEF COMMITTEE
July 7-27, 1971
CONTENTS

I SUMMARY REPORT

- Refugees and the Indian People
- Refugees—Their Condition and Attitude
- Foreign Assistance and Agency Involvement
- An Opportunity for Canada
- Summary of Recommendations

II DETAILED OBSERVATIONS

- The Canadian Airlift
- The Refugee Camps
- Food Distribution—Nutrition
- Medical Facilities—Environmental Sanitation
- Shelter
- Transport

III DISTRICTS AND CAMPS VISITED IN THE STATE OF WEST BENGAL

IV ADDITIONAL INFORMATION RECEIVED SINCE VISIT

I. SUMMARY REPORT

INTRODUCTION

1. One cannot spend three weeks inspecting 21 Pakistani refugee camps without developing a real sense of mission. And again, one cannot discuss this problem with Government and agency personnel assisting in this emergency without sensing their mission, too. Quite simply, my mission is now to try to generate all possible assistance for the Pakistani refugees in India from the Canadian public and the Government of Canada.

APPENDICE «KK»

CAMPS DE RÉFUGIÉS PAKISTANAIS EN INDE
par
PAUL IGNATIEFF—DIRECTEUR GÉNÉRAL
COMITÉ CANADIEN DE L'UNICEF
Du 7 au 27 juillet 1971
SOMMAIRE

I RAPPORT SOMMAIRE

- Les réfugiés et le peuple indien
- Les réfugiés, leurs conditions et leur attitude
- Aide étrangère et participation des organismes
- Une occasion pour le Canada
- Résumé des propositions

II OBSERVATIONS DÉTAILLÉES

- Transport aérien fourni par le Canada
- Les camps de réfugiés
- Distribution de vivres—Nutrition

- Installations médicales—Salubrité publique
- Abris

- Transports

III RÉGIONS ET CAMPS VISITÉS DANS L'ÉTAT DU BENGALE OCCIDENTAL

IV RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES REÇUS DEPUIS LA VISITE

1. RAPPORT SOMMAIRE

INTRODUCTION

1. On ne peut passer trois semaines à inspecter 21 camps de réfugiés pakistanais sans avoir l'impression d'accomplir une mission. En outre, on ne peut discuter de ce problème avec le gouvernement et le personnel de l'organisme qui aident dans cette situation d'urgence sans être aussi conscients de leur mission. Ma mission consiste tout simplement à obtenir le plus d'aide possible pour les réfugiés pakistanais en Inde de la part du public et du Gouvernement du Canada.

2. People who have worked in India often extoll the virtues of the Bengali people, yet many of the photos seen so far in Canada make them often appeal less than human. In fact, the most striking aspect of the refugee camps is the beauty, simplicity and passiveness of the Bengali people. Despite the mud, dust, hunger, fatigue and poverty, they continue to demonstrate their quiet, passive dignity.

3. The magnitude of the refugee problem defies description; it is undoubtedly the largest migration in accurately recorded history. The number of refugees who have now moved from East Bengal into India is equivalent to the entire population of Ontario (over 7 million). Only someone familiar with the logistics of supplying an army or a city the size of Toronto, could easily understand the problems being posed to the Government of India in providing adequate shelter, food and medical services for this number of people. Obviously a problem of this magnitude requires assistance on a world-wide scale.

4. This report is personal and does not necessarily represent the view of UNICEF, the Canadian UNICEF Committee or the Combined Appeal for Pakistani Relief. It is dedicated to the Pakistani refugees; to the people and Government of India who continue to supply such generous assistance and, finally, to all those agencies and their personnel who are providing a very real supplement to this assistance.

REFUGEES AND THE INDIAN PEOPLE

5. The assistance being provided to the refugees by the Government and people of India is incredible. 4.5 million of the 7 million refugees are in camps and are being provided with shelter, food and medical facilities, as available, at a scale which is often better than that available to a great proportion of the Indian population.

6. At the District level, the refugee camps are a mixed blessing. As they are being constructed and serviced, they are certainly providing local employment for Indians and funds through the local procurement of food and fuel; but at the same time, the Pakistani refugees are willing to work for less than the current wage scale, which presents a source of friction with the local population, which will become more serious at harvest time. Further, in the States of Assam, Meghalaya and Tripura, logistical problems are preventing the full distribution of rations. In addition, various subsidies have been paid to the refugees to purchase food, and this has caused local inflation.

7. The cost of servicing the refugee camps is a severe strain on the Indian National Budget (estimates of over \$1 million a day). Further, the States involved are deficit States, and this cost puts a further strain both on their economy and on the Central Government. Thus, naturally, the Government of India has started to mention the necessity of tax increases to cope with the problem. Add to this the emotional question of war or peace with Pakistan and one can easily see just how perplexing a problem this poses to the people and Government of India.

8. Given the almost insurmountable problem facing the Indian Government and people at normal times, one can easily understand the difficulty of setting higher priorities for Pakistani refugees in regard to the provision of

2. Les personnes qui ont travaillé en Inde ont souvent exalté les vertus du peuple bengali, toutefois, plusieurs photos qui ont été diffusées au Canada les font plutôt paraître comme inhumains. En fait, l'aspect le plus frappant des camps de réfugiés est la beauté, la simplicité et la passivité du peuple bengali. En dépit de la boue, de la poussière, de la faim, de la fatigue et de la pauvreté, les réfugiés continuent à faire preuve d'une dignité passive et tranquille.

3. L'étendue du problème des réfugiés défie toute description; c'est sans doute la plus grande migration enregistrée dans l'histoire. Le nombre de réfugiés qui sont passés du Bengale oriental en Inde est l'équivalent de toute la population de l'Ontario (plus de 7 millions). Seules les personnes familières avec la logistique d'approvisionnement d'une armée ou d'une ville de l'importance de Toronto peuvent comprendre les problèmes qui se posent au gouvernement de l'Inde en ce qui concerne les installations d'accueil, les vivres, les services médicaux nécessaires pour recevoir un tel nombre de personnes. Il est évident qu'un problème de cette envergure exige une aide à l'échelle mondiale.

4. Ce rapport est personnel et ne traduit pas nécessairement les opinions de l'UNICEF, du comité canadien de l'UNICEF ou du *Combined Appeal for Pakistani Relief*. Il est dédié aux réfugiés pakistanais; au peuple et au gouvernement de l'Inde qui continuent de fournir une aide aussi généreuse et finalement à tous les organismes et à leur personnel qui complètent cette aide.

LES RÉFUGIÉS ET LE PEUPLE INDIEN

5. L'aide fournie aux réfugiés par le gouvernement et le peuple indiens est incroyable. 4 millions et demi des 7 millions de réfugiés sont dans des camps et sont pourvus d'abri, de nourriture et d'installations médicales à un niveau qui est souvent meilleur que celui qui est offert à une grande partie de la population indienne.

6. Au niveau régional, les camps de réfugiés sont un bienfait relatif. La construction et les services de ces camps fournissent de l'emploi local aux Indiens et des fonds par le truchement de l'achat sur place de la nourriture et du combustible, mais par contre, les réfugiés pakistanais travaillent à un salaire inférieur au salaire courant, ce qui crée une certaine friction avec la population locale, friction qui s'aggravera au moment de la récolte. De plus, dans les états d'Assam, de Meghalaya et de Tripura, des problèmes d'ordre logistique empêchent la distribution totale des rations. De plus, diverses subventions ont été versées aux réfugiés pour l'achat de nourriture, ce qui a créé une inflation locale.

7. Le coût d'exploitation des camps de réfugiés est un lourd fardeau pour le budget national de l'Inde (plus d'un milliard de dollars par jour, selon les estimations). De plus, les états en cause sont des états déficitaires et ces coûts alourdissent le fardeau de leur économie et celle du gouvernement central. Par conséquent, le gouvernement de l'Inde a déjà mentionné la nécessité d'accroître les impôts afin de faire face à ce problème. Si on ajoute à cela la question de la guerre et de la paix avec le Pakistan, il est facile de comprendre l'ambiguïté du problème qui se pose au peuple et au gouvernement de l'Inde.

8. Étant donné le problème presque insurmountable auquel doivent faire face le gouvernement et le peuple Indiens en temps normal, on comprend aisément qu'il est difficile d'établir des priorités pour les réfugiés pakista-

managerial personnel for the refugee camps, the provision of medical facilities and personnel, and the already strained transportation system.

REFUGEES—THEIR CONDITION AND ATTITUDE

9. The condition and attitude of the Pakistani refugees vary considerably, according to the way in which they arrive in India from Pakistan, i.e. the time and distance travelled, the location of their camp, and their own resources. Refugees are psychologically at a very low ebb, since they have been forced to flee their own country and have been told that they are in India on a temporary basis only.

10. At the moment, the refugees are entirely passive and there are very few instances of political activity or agitation. One of the unfortunate aspects of this passivity is that the refugees are doing very little about solving their own problems. The structure of their community life and society seems to have completely broken down during the migration and there is very little leadership being provided by the refugees in the camps.

11. There are a few isolated instances of self-help projects, such as informal schools, basket weaving, wood carving, etc., which would lead one to suggest that community development and educational projects should be given a higher priority in the very near future.

12. In addition, whenever the refugees get a few items of merchandise together they start a market and the presence of these markets in a camp is a sign of its state of health.

13. At the moment, the majority of the Pakistani refugees are Hindu, but there are continuing reports that Muslims are now starting to cross the border. If these reports are well founded, the potential total number of refugees would be incalculable.

14. The more one talks with the refugees, the more one is convinced that they will not return to East Pakistan until the political situation has been dramatically changed and stabilized, and until they are assured that basic sustenance will be available, particularly in view of the current indications of growing famine in East Pakistan.

FOREIGN ASSISTANCE & AGENCY INVOLVEMENT

15. All foreign assistance to the Pakistani refugees in India is being co-ordinated under the Ministry of Labour, Employment & Rehabilitation, through the Department of Rehabilitation. Three official channels have been designated: namely, the Department of Rehabilitation, the Indian Red Cross Society and the Bangladesh Relief Committee.

16. Aid is organized as follows:

(a) *Inter-Governmental Aid*

All bilateral and the multilateral assistance provided through the "Focal Point" in Geneva (involving U.N. agencies and the League of Red Cross Societies) is channelled through the Department of Rehabilitation. The programs planned and operated by these organizations and agencies have to contend with the total

nais en ce qui concerne la dotation en personnel de gestion pour les camps de réfugiés, l'équipement et le personnel médicaux et le réseau de transport déjà surchargé.

CONDITION ET ATTITUDE DES RÉFUGIÉS

9. La condition et l'attitude des réfugiés pakistanais varient considérablement suivant la manière dont ils sont arrivés du Pakistan en Inde, c'est-à-dire le temps qu'ils ont mis à venir et la distance qu'ils ont du parcourir, l'emplacement de leur camp, et leurs propres ressources. Du point de vue psychologique, le moral des réfugiés est très bas, vu qu'ils ont été forcés de fuir leur patrie et qu'on leur a dit qu'ils étaient en Inde temporairement.

10. Les réfugiés sont pour le moment extrêmement passifs et on relève bien peu de cas d'activité ou d'agitation politique. L'un des aspects malheureux de cette passivité est le peu de souci que les réfugiés apportent à résoudre leurs propres problèmes. Il semble que la structure de leur vie communautaire et de leur société se soit entièrement effondrée au cours de leur migration et ils ont beaucoup de mal à s'organiser eux-mêmes.

11. Ici et là, on voit quelques projets animés par les intéressés comme, par exemple, des écoles improvisées, le tissage de paniers, la sculpture du bois, etc., qui laisseraient croire qu'on pourrait bientôt accorder une plus grande importance au projet d'éducation et d'expansion de la communauté.

12. De plus, du moment que les réfugiés réussissent à rassembler quelques articles, ils ouvrent aussitôt un petit commerce dont la présence dans un camp est signe de santé.

13. Pour le moment, la majorité des réfugiés pakistanais sont Hindous, mais selon de nombreux rapports, les musulmans commenceraient maintenant à franchir la frontière. Si ces rapports sont vrais, il faudrait s'attendre à un nombre incalculable de réfugiés.

14. Plus on parle avec les réfugiés, plus on est persuadé qu'ils ne retourneront pas au Pakistan oriental tant que la situation politique n'aura pas changé fondamentalement et ne se sera pas stabilisée, et tant qu'ils ne seront pas assurés de pouvoir y subsister, surtout que chaque jour apporte de nouveaux signes d'une famine grandissante au Pakistan oriental.

PARTICIPATION DE L'ORGANISATION À L'AIDE ÉTRANGÈRE

15. Toute l'aide étrangère donnée en Inde aux réfugiés pakistanais se fait sous les auspices du ministère du Travail, de l'emploi et de la réhabilitation, par l'intermédiaire de la direction de la réhabilitation. Trois voies officielles ont été désignées, nommément: la direction de la réhabilitation, la société de la Croix-Rouge et le Comité de secours du Bangladesh.

16. L'aide est produite comme suit:

a) *Aide inter-gouvernementale*

Toute l'aide bilatérale et multilatérale fournie par l'intermédiaire du «point focal» à Genève (y compris la participation des agences de l'ONU et de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge) se prodigue par l'intermédiaire de la direction de la réhabilitation. Les programmes conçus et réalisés par ces organisations et agences

problem and with providing assistance to the now over 1,000 refugee camps which have been organized.

(b) *Non-Governmental Aid*

The international and Indian NGOs are providing crucial supplementary assistance in the camps in which they operate. Their activities have been concentrated so far in the Districts of 24 Parganas, Nadia and Murshidabad. However, many of these agencies are starting pilot projects throughout the rest of West Bengal, Assam, Tripura and Meghalaya, and will undoubtedly increase the extent of their programs as clearances and resources are available.

17. One should make a clear distinction between the types and involvement of foreign NGOs in the light of the present Government of India regulations regarding the employment of foreign personnel in relief operations.

18. Most of the international NGOs involved in the relief operations are operating under a continuing contract with the Government of India in their regular development programs. These agencies usually operate their programs with Indian national personnel and are accustomed to operating programs under Indian conditions. There seems to be very little problem in the relationship between these agencies and the Department of Rehabilitation and the Government of India.

19. However, there are a few international NGOs who have come to India specifically for the Pakistani emergency. Often they lack experience in dealing with Indian conditions, have few on-ground facilities and have not employed Indian national personnel. Their programs are designed and are often operated on European models. It is this relatively small group of NGOs which has caused some friction with the Government of India and it will undoubtedly be the personnel of these agencies who will be first asked to leave if the Government of India does enforce its regulations in regard to foreign personnel.

20. The question of formal co-ordination and assignment of responsibilities between participating agencies is the responsibility of the Department of Rehabilitation. Regular Friday meetings between the Department and the participating agencies were held in Calcutta up to one week prior to the writer's arrival. Unfortunately, during the three weeks the writer was in the Calcutta area, these meetings were not held, probably due to the severe pressure on all concerned. It must be stressed that this lack of formal co-ordination is not critical at the moment as there is continual and good communication between most of the agencies involved. Further, there is absolutely no evidence of overlapping programming, since the magnitude of the relief problem is straining the resources of all agencies and organizations involved.

21. The only criticism one could make of the operations of the agencies and NGOs is the tendency to exaggerate somewhat the extent and involvement of some individual agencies' activities within the total scope of the assistance being provided. While this is understandable from a fund raising point of view, it is regrettable because it does cause

doivent viser à résoudre le problème dans son ensemble et à prodiguer de l'aide aux camps qui ont été organisés jusqu'ici et dont le nombre s'élève maintenant à plus d'un millier.

b) *Aide non-gouvernementale*

Les organismes non-gouvernementaux et internationaux prodiguent une aide complémentaire d'une importance cruciale dans les camps où ils ont accès. Jusqu'ici, l'activité des organismes qui la prodiguent s'est concentrée dans les districts des 24 Parganas, Nadia et Murshidabad. Toutefois, plusieurs de ces agences lancent des projets d'étude dans le reste du Bengal occidental, en Assam, Tripura et Meghalaya, et étendront sans doute leur programme au gré des autorisations et des ressources dont ils disposeront.

17. Il faut établir une distinction bien nette entre les genres de participation des agences étrangères d'aide non-gouvernementale à la lumière des règlements du gouvernement actuel de l'Inde concernant l'embauche de personnel étranger dans les opérations de secours.

18. La plupart des organismes non-gouvernementaux internationaux qui participent aux opérations de secours le font en vertu d'un contrat permanent avec le gouvernement de l'Inde et au titre de leur programme régulier d'expansion. Ces agences réalisent habituellement leur programme au moyen d'un personnel national indien et ont l'habitude d'effectuer ces programmes dans les conditions indiennes. Les rapports entre ces agences et la direction de la réhabilitation ainsi que le gouvernement de l'Inde semblent soulever très peu de problèmes.

19. Toutefois, il y a quelques agences non-gouvernementales internationales qui sont venues en Inde, tout particulièrement à l'occasion de la crise pakistanaise. Souvent, l'expérience nécessaire leur manque pour s'adapter aux conditions indiennes, elles ont peu d'installations sur les lieux et n'ont pas embauché de personnel national indien. Leurs programmes sont souvent élaborés et réalisés selon les modèles européens. C'est ce groupe relativement restreint d'agences non-gouvernementales qui a donné lieu à des frictions avec le gouvernement de l'Inde et ce sera sans doute le personnel de ces mêmes agences qui, le premier, se verra prié de quitter les lieux si le gouvernement de l'Inde met en application ses règlements relatifs au personnel étranger.

20. La question de l'attribution officielle et de la coordination des responsabilités entre les agences participantes échoit à la direction de la réhabilitation. La direction et les agences participantes se sont réunies chaque vendredi à Calcutta, jusqu'à une semaine avant l'arrivée de l'auteur du présent mémoire. Malheureusement, durant les trois semaines que l'auteur a passées dans la région de Calcutta, ces réunions n'ont pas eu lieu, probablement à cause des graves pressions qui s'exerçaient sur tous les intéressés. Il est bon de souligner que ce manque de coordination officielle n'est pas critique pour le moment et que les agences intéressées sont encore reliées par un réseau de bonnes communications. En outre, il ne semble y avoir absolument aucun empiètement dans la programmation, vu que l'ampleur de ce problème de secours draine les ressources de toutes les agences et organisations qui s'y intéressent.

21. La seule critique qu'on pourrait faire à l'égard du fonctionnement des agences et des organismes non-gouvernementaux, c'est qu'ils tendent à exagérer quelque peu l'étendue et la participation de quelques agences individuelles à l'égard de l'aide générale qui est prodiguée. Bien qu'une telle attitude soit justifiable chez celui qui veut

tension at the operations level, and may indicate to the general public that certain agencies are less effective than others which, in the overall, is hardly conducive to more public support.

AN OPPORTUNITY FOR CANADA

22. The Canadian government's recent decision against the provision of arms to Pakistan has created a unique affection for our country throughout India and gives us a unique opportunity to interpret the position of the developed world to the people and Government of India. The Government of Canada could further assist in interpreting India's attitudes to the developed world.

23. Particularly it is hoped that the Government of Canada could use this reservoir of influence to increase India's acceptance of foreign material and personnel.

24. One realizes that the plight of the Pakistani people has been before the Canadian public since last November. In a sense, the current refugee problem in India is an emergency within an emergency. Nevertheless, it is hoped that the people of Canada will show their compassion by trying to understand this very complicated situation and will give generously through donations to the Combined Appeal for Pakistani Relief. Currently, the Canadian public's donations have averaged 3c. per person. Surely we can raise this to the price of a 15c. cup of coffee.

SUMMARY OF RECOMMENDATIONS

A. The provision of supplementary feeding stations and sick bays to counter-act the malnutrition in children, now reaching crisis proportions, should be given the highest priority.

B. The improvement of environmental sanitation and medical facilities in the camps, particularly through the employment of additional and qualified managerial and medical personnel is urgently required.

C. The continuation of the priorities for shelter materials and transport, which are basic to the whole operation should continue to be assessed as the refugee influx continues.

D. An increase in bilateral, multilateral and non-governmental assistance provided to the Government of India for all aspects of the relief operation is absolutely essential.

II. DETAILED OBSERVATIONS THE CANADIAN AIRLIFT

25. A sincere vote of thanks is due to the Department of National Defense, the Canadian International Development Agency and the flight crews from 437 (T) Squadron Air Transport Command, for the airlifts provided for UNICEF material. So far seven Boeing 707 flights have been scheduled without charge to UNICEF at an estimated value of \$50,000 per flight, or a total contribution of \$350,000.

recueillir des fonds, elle est regrettable parce qu'elle exerce une tension au niveau de l'exécution et peut sembler indiquer au public en général que certaines agences sont moins efficaces que d'autres ce qui, de façon générale, ne joue pas en notre faveur aux yeux du public.

UNE OCCASION POUR LE CANADA

22. La récente décision du gouvernement du Canada de ne plus envoyer d'armes au Pakistan a soulevé en Inde un sentiment d'amitié extraordinaire envers notre pays et nous donne une occasion unique d'expliquer la position des pays développés face au peuple et au gouvernement indiens. Le gouvernement du Canada pourrait de plus aider à expliquer la position de l'Inde face aux pays industrialisés.

23. On espère particulièrement que le gouvernement du Canada pourra user de son influence pour amener l'Inde à accepter encore plus de personnel et de matériaux en provenance de l'étranger.

24. On se rend compte que la situation des Pakistanais est connue du peuple canadien depuis novembre dernier. Dans un sens, le problème actuel des réfugiés en Inde est un problème urgent dans une situation d'urgence. Néanmoins, on espère que le peuple canadien fera preuve de compréhension à l'égard de cette situation très délicate et donnera généreusement sa participation par l'intermédiaire de la «Combined Appeal for Pakistani Relief». Jusqu'à présent, le montant des dons s'élève en moyenne à 3c. par personne. Il est certain que nous pouvons l'augmenter jusqu'à 15c. prix d'une tasse de café.

RÉSUMÉ DES RECOMMANDATIONS

A. Il faudrait accorder la plus grande importance à l'établissement de centres de distribution d'aliments complémentaires et de centres de rétablissement pour remédier à la malnutrition des enfants qui atteint à l'heure actuelle une phase critique.

B. Il faut de toute urgence améliorer les conditions d'hygiène du milieu et les installations médicales dans les camps, particulièrement en augmentant le personnel compétent en médecine et en gestion.

C. Étant donné l'afflux continu de réfugiés, il faut continuer d'accorder la priorité au transport et aux toiles d'abris, fondement de toute l'opération secours.

D. Il est essentiel d'augmenter l'aide bilatérale, multilatérale et non-gouvernementale accordée au gouvernement de l'Inde concernant tous les aspects de cette opération de secours.

II. REMARQUES DÉTAILLÉES LE PONT AÉRIEN CANADIEN

25. Il faut remercier sincèrement le ministère de la Défense nationale, l'Agence canadienne de développement international et les équipages de l'escadron 437 (T) de l'aviation, pour le transport aérien du matériel de L'UNICEF. Jusqu'à maintenant, sept vols de Boeing 707 ont été mis gratuitement au service de l'UNICEF. Chaque vol coûte environ \$50,000, ce qui représente une contribution totale de \$350,000.

26. These flights are helping fulfill the first priority needs of shelter by transporting polyethylene sheeting and tarpaulins purchased in Canada by UNICEF. When the flights are completed, over 50,000 tarpaulins will have been supplied, providing shelter for approximately 750,000 refugees.

27. The flights require a minimum of three separate crews who incur most arduous flying conditions.

28. They leave from Trenton via Gander, Newfoundland; Lahr, Germany; Aquiteri, Cyprus; Bahrain, off the coast of Saudi Arabia, to Calcutta. The planes off-load in Calcutta and fly to Delhi for an overnight stop, and then return following the same route in reverse.

29. In Calcutta the flights are met by UNICEF personnel who arrange for immediate customs clearance and the forwarding of the material into the distribution channels into the refugee camps.

30. The material is then transported by locally hired trucks. The first shipments were consigned to camps in Assam, Tripura and Meghalaya and more recent shipments to camps in West Bengal.

31. One must emphasize the difficulty involved in expediting the off-loading and forwarding of material not only from the Canadian flights, but from those that originate in the USA, Europe and Japan. During the last four days that the writer was in Calcutta, over 7 flights arrived, all were cleared and the material forwarded on the day of arrival, with the close cooperation of the Indian Custom Officials.

OBSERVATIONS

A. It would be helpful if all future Canadian flights carried a detailed cargo manifest, with a detailed description of the goods carried, how they are packed and the quantities involved and the exact consignee. Possibly the UNICEF purchase order might be the best source of this information.

B. It would be helpful if all flight details were forwarded directly to the UNICEF Office in Calcutta, Telex CA303. The flight route, the ETD Trenton and the ETA Calcutta might be forwarded to the Canadian High Commission in Delhi for on-forwarding to UNICEF, Calcutta. Any changes in flight should also be telexed to UNICEF, Calcutta, so that adequate adjustments in ground handling schedules may be made.

C. It was noted that landing fees in Aquiteri, Cyprus, were charged at full commercial rates £305.0 Pounds Sterling. It is understood that this is substantially in excess of normal landing fees paid by Canadian military aircraft at this base and it is hoped that some arrangement might be made to have the lower charges made applicable to U.N. flights.

26. Ces vols aident à combler les premiers besoins prioritaires d'abri, en assurant le transport de feuilles de polyéthylène et de toile achetées au Canada par l'UNICEF. Lorsque les vols seront terminés, plus de 50,000 toiles auront été envoyées, assurant ainsi un abri à environ 750,000 réfugiés.

27. Les vols exigent un minimum de trois équipes différentes ce qui rend les conditions de vol difficiles.

28. Ils partent de Trenton et font escale à Gander, Terre-Neuve, de là se rendent à Lahr en Allemagne, ensuite à Aquiteri à Chypre; de là ils se rendent à Calcutta en faisant une dernière escale à Bahrain à l'intérieur de l'Arabie Saoudite. Les avions laissent leur cargaison à Calcutta et rendent à Delhi où l'équipage passe la nuit. Ils font ensuite le chemin inverse.

29. A Calcutta, des représentants de l'UNICEF vont à la rencontre des équipages, font les démarches nécessaires à la douane et assurent ensuite l'acheminement du matériel vers les camps de réfugiés.

30. Le matériel est alors transporté dans des camions loués sur le marché local. Les premiers envois ont été effectués vers les camps situés dans les régions d'Assam, de Tripura et de Maghalaya et, plus récemment, vers des camps situés au Bengale occidental.

31. On doit insister sur la difficulté rencontrée dans l'expédition et l'acheminement du matériel déchargé non seulement des avions canadiens, mais aussi des avions en provenance des États-Unis, d'Europe et du Japon. Au cours des 4 derniers jours que l'auteur de ces lignes a passé à Calcutta plus de 7 avions sont arrivés et avec l'étroite collaboration des douaniers indiens toutes leurs cargaisons ont été passées en douane et le matériel acheminé vers sa destination le jour même de son arrivée.

REMARQUES

A. Il serait utile qu'à l'avenir tous les vols canadiens soient accompagnés d'une déclaration détaillée de cargaison, comportant une description détaillée des marchandises transportées, de leur emballage et de leur nombre ainsi que le nom exact de leur expéditeur. Il est possible que la formule de commande du Fonds des Nations-Unies pour l'enfance soit la meilleure source de renseignements.

B. Il serait utile que tous les détails concernant le vol soient transmis directement au bureau du Fonds des Nations-Unies pour l'enfance à Calcutta, Télex CA303. L'itinéraire de vol, le ETD Trenton et le ETA Calcutta, pourrait-être communiqué au haut commissariat canadien de Delhi qui transmettrait ces renseignements à l'agence du Fonds des Nations-Unies pour l'enfance établi à Calcutta. Tout changement d'heure de vol devrait-être également communiqué par télex à l'agence du Fonds des Nations-Unies pour l'enfance, à Calcutta, afin que des ajustements appropriés soient apportés aux horaires de manutention au sol.

C. On a remarqué qu'à Aquiteri, à Chypre, des droits d'atterrissage ont été perçus aux pleins tarifs commerciaux de 305.0 livres sterling. On a laissé entendre que ces tarifs sont sensiblement plus élevés que les droits d'atterrissage que paient normalement les avions militaires canadiens faisant escale à cette base et l'on espère qu'une entente sera conclue afin d'appliquer des tarifs réduits aux avions affrétés par les Nations-Unies.

REFUGEE CAMPS

32. The refugee camps vary greatly according to their location, the aid they receive and the actual method in which they were set up. Generally speaking, reports indicate that the camps in Assam, Tripura and Meghalaya have better facilities than those in West Bengal, since there is more high land available and the refugee exodus has been more evenly controlled. The conditions in the camps are generally better than one would have expected. For example, there is really no "stench", probably due to the monsoon rains and the ever-present layer of woodsmoke from the thousands of individual family cooking fires. But this does not mean that there are no major problems.

33. The camps can be divided into three types:

(a) *Stage I*—These are the preliminary camps which still exist by the roadside and are more prominent near the border crossing points. It is in these camps that one sees the pathetic shelters, the basket houses, the rag tents, the lack of drainage, the lack of medical assistance and intermittent food distribution. But one must remember that these camps are regarded as "temporary" and that real efforts are being made to transfer the refugees to more permanent or Stage II camps as soon as possible.

(b) *Stage II*—These camps have been constructed by the Department of Rehabilitation and the State Governments of West Bengal, Assam, Tripura and Meghalaya on a longer term basis. The bamboo frame buildings, wells and sanitary facilities have been constructed by local contractors. Each refugee family is assigned to a space which soon becomes partitioned. The mud floors are kept scrupulously clean and each family usually has a cooking fire just outside its room. In Stage II camps attempts have been made to provide drainage ditches, tube wells and latrines. Medical facilities are also supplied as available in the district concerned.

The general condition of Stage II camps varies considerably from district to district, according to the type of land available and the pressure of refugees arriving. There has been some criticism that many camps are situated on low ground but it must be remembered that most of West Bengal is low ground or paddy fields. One indication of the efforts made by the Government of West Bengal is the fact that Salt Lake Camp, just outside Calcutta, is built on land designated as a good class housing development. In fact, the sewer pipes used by the refugees for shelter are part of this housing development.

(c) *Stage III*—The Government of India and a number of Indian industries and charities are constructing camps in interior states, such as Bihar and Orissa. Reports indicate that these camps are well planned and are being provided with good facilities.

34. Since April, over 4.5 million refugees have been housed in camps organized by the Central Government, in co-operation with the State Governments involved. This is a real accomplishment. However, major problems in the

LES CAMPS DE REFUGIÉS

32. Les camps de réfugiés varient énormément en fonction de leur lieu d'établissement, de l'aide qu'ils reçoivent et de la façon dont ils ont en fait été établis. En général, les rapports indiquent que les camps établis à Assam, à Tripura et à Meghalaya ont de meilleures installations que ceux qui se trouvent dans le Bengale de l'ouest, puisque de plus hautes terres sont disponibles dans ces régions et que l'afflux de réfugiés a été plus uniformément contrôlé. Les conditions prévalant dans les camps sont généralement meilleures que l'on pourrait espérer. Par exemple, il n'y a en fait aucune mauvaise odeur, probablement à cause des pluies de mousson et de la couche permanente de fumée émanant des milliers de feux de bois qu'allume chaque famille pour faire cuire ses aliments. Mais cela ne signifie pas qu'il n'existe pas de problèmes majeurs.

33. Les camps peuvent être divisés en trois sortes:

a) *Stade I*—Il s'agit des camps préliminaires qui existent encore au bord des routes et qui sont plus nombreux à proximité des points de passage de la frontière. C'est dans ces camps que l'on voit des abris de fortune, des maisons de paille, des tentes de hillons, le manque de drainage, le manque d'assistance médicale et la distribution irrégulière des vivres. Mais l'on doit se rappeler que ces camps sont considérés comme «temporaires» et que des efforts réels sont effectués pour transférer les réfugiés, dès que possible, dans des camps où ils pourront séjourner plus longtemps ou dans ceux du Stade II.

b) *Stade II*—Ces camps ont été construits par le ministère de la Réhabilitation et le gouvernement des États du Bengale de l'Ouest, d'Assam, de Tripura et de Meghalaya en vue d'un séjour plus prolongé. Les bâtiments dont la charpente est en bambou, les puits et les installations sanitaires ont été construits par des entrepreneurs locaux. Chaque famille de réfugiés se voit assigner un espace qui bientôt est entouré d'une cloison. Les sols en pisé sont d'une propreté scrupuleuse et habituellement chaque famille dispose d'un feu, juste à l'extérieur de la pièce qu'elle occupe, pour faire cuire ses aliments. Dans les camps de Stade II, on a essayé d'établir des postes de drainage, des puits artésiens et des latrines. Les réfugiés bénéficient également des services médicaux existant dans la région où ils se trouvent.

L'état général des camps du Stade II varie considérablement d'une région à l'autre, en fonction du genre de terre disponible et du nombre de réfugiés qui s'y rendent. On a critiqué le fait que plusieurs camps sont situés dans des terres basses mais l'on doit se rappeler que le Bengale de l'Ouest est formé de terres basses ou de rizières. Une preuve des efforts accomplis par le gouvernement du Bengale de l'Ouest est que «Salt Lake Camp» qui se trouve juste en dehors de Calcutta a été construit sur des terres considérées comme favorables à la construction d'habitations de bonne qualité. En fait, les tuyaux d'égoût dont les réfugiés se servent comme abris sont destinés à l'exécution de ce projet de construction d'habitations.

c) *Stade III*—Le gouvernement de l'Inde et un certain nombre d'industries et d'agences indiennes de bienfaisance construisent des camps dans les états de l'intérieur, tels que Bihar et Orissa. Des rapports indiquent que ces camps sont bien conçus et dotés d'installations satisfaisantes.

34. Depuis avril, plus de 4.5 millions de réfugiés ont été hébergés dans des camps organisés par le gouvernement central en collaboration avec le gouvernement des états intéressés. C'est un véritable exploit. Toutefois, des problè-

camps need to be solved if the current low death rate is to continue.

35. The question of safe water and environmental sanitation, with its relationship to water-borne diseases such as cholera, gastro-enteritis and dysentery, are probably the first and biggest problems to be solved. Directly related to this is the provision of adequate medical facilities, which are strained at the best of times in most of these states. As the monsoon continues, transportation problems will be more intense with the attempt to provide adequate food and fuel to the camps.

36. Underlying all these problems in the provision of adequate managerial personnel to operate camps of 25-50,000 refugees, each of which is equivalent to the population of cities such as Dartmouth, Cornwall, Lethbridge, Lachine or Victoria.

OBSERVATIONS

A. It is suggested that programs for environmental sanitation be given the highest priority and that every effort be made to increase the number of tube wells in State II camps through well drilling programs such as are currently operated by UNICEF. Adequate arrangements should also be made to have well heads capped with concrete or brick platforms wherever possible.

B. It is suggested that the managerial and logistical questions still need a great deal of attention. One cannot but contrast refugee camps with the Indian Army camps nearby. One source of managerial personnel might be through the recruitment of ex-Indian Army personnel and/or the secondment of Indian Army personnel, to assist in camp management and logistical questions.

C. At the moment, little is being done by the refugees to help in the operation and management of their camps. It is suggested, therefore, that community development programs might be started as soon as possible, to include such activities as self-help in the maintenance and operation of the camps. The development of basic cottage industries such as spinning, weaving and the manufacture of matting and baskets, and, above all, some basic form of education and schooling for children who form a high proportion of the refugee population.

FOOD DISTRIBUTION—NUTRITION

37. The Government of India, through contractors, is supplying the following official rations to each adult refugee:

mes majeurs existant dans les camps ont besoin d'être résolus si l'on veut maintenir au même niveau le taux de mortalité, qui est encore peu élevé.

35. La question de l'eau potable et de l'hygiène générale, qui est liée à celle des maladies transmises par l'eau tels que le choléra, la gastro-entérite et la dysenterie, sont probablement les problèmes initiaux et les plus épineux qui doivent être résolus. Se rapportant directement à ce problème, il y a la fourniture de services médicaux satisfaisants, qui dans la plupart de ces états sont surchargés de travail même durant les périodes les plus favorables. Tandis que la mousson se poursuivra, les problèmes de transport s'intensifieront je pense lorsqu'on essaiera de fournir aux camps une quantité satisfaisante de vivres et de combustible.

36. A la base de tous ces problèmes, il y a celui du recrutement de personnel de direction approprié pour administrer des camps de 25,000 à 50,000 réfugiés, nombre qui équivaut à la population de villes telles que Dartmouth, Cornwall, Lethbridge, Lachine ou Victoria.

OBSERVATIONS

A. Il a été proposé que la plus haute priorité soit accordée aux conditions d'hygiène et que tous les efforts soient accomplis pour accroître le nombre de puits construits dans les camps du Stade II par le truchement de programmes de forage de puits tels que ceux qui sont appliqués actuellement par le Fonds des Nations-Unies pour l'enfance. Les dispositions nécessaires devraient être prises chaque fois que possible, pour faire recouvrir les puits de plates-formes en béton ou en briques.

B. Il semble que les difficultés de gestion et les questions d'ordre logistique soient encore loin d'être résolues. On ne peut s'empêcher de remarquer le contraste qui existe entre les camps de réfugiés et les camps de l'armée indienne avoisinants. On pourrait faire appel à du personnel de direction en organisant un recrutement parmi l'ancien personnel de l'armée indienne ou en obtenant le détachement de personnel de l'armée indienne pour collaborer à la direction des camps et au règlement des questions d'ordre logistique.

C. A l'heure actuelle, les réfugiés ne jouent pas un rôle important en ce qui concerne l'aide au fonctionnement et à la gestion de leurs camps. On propose donc que des programmes de développement communautaire soient mis en marche aussitôt que possible; ces programmes devraient comprendre des activités telles que la participation des réfugiés au fonctionnement de leurs camps, la mise en valeur de l'artisanat de base, par exemple le filage, le tissage et la fabrication de paillassons et de paniers, et, surtout, ces programmes devraient prévoir une certaine forme d'enseignement fondamental pour les enfants qui constituent une proportion élevée des réfugiés.

DISTRIBUTION DES VIVRES—ALIMENTATION

37. Le gouvernement de l'Inde, par l'intermédiaire d'entrepreneurs, fournit les rations officielles suivantes à chaque réfugié d'âge adulte:

Ration	Approx. Calories	Approx. Protein
Rice, 400 grms.	1500	28 grms.
Dahl, 100 grms.	350	24 grms.
Vegetables, 300 grms.	180	5 grms.
Edible Oil, 20 grms.	180	0
820 grms.	2210 calories	57 grms.

38. Children receive one-half the adult ration, or 1000 calories and 22 grams of vegetable protein per day.

39. The caloric and protein value of the ration is theoretically adequate for adults; indeed it exceeds the caloric intake, of approximately two-thirds of the population of Calcutta, which is estimated at between 16-1800 calories per day.

40. Rations were being distributed in all the camps inspected but, due to logistic problems and the general shortage of edible oil, it is doubtful whether the full amount is available each day. However, reliable observers indicate that there is surprisingly little leakage in the distribution network.

41. The basic deficiency in the ration is animal protein and, therefore, children are not receiving the essential amino acids required to convert the calories and vegetable protein into essential nutrition. Further, the children also lack the essential vitamin "A". The result of this deficiency is, of course, severe malnutrition. Recently, Dr. V. Ramalingaswamy of the All Indian Institute of Medical Science, inspected the refugee camps in West Bengal, Assam, Tripura and Meghalaya. He reported that 60 per cent of the children seen were suffering from severe malnutrition and felt that the situation has passed the question of purely supplementary feeding and that curative measures were now absolutely essential.

42. The two basic points in having large numbers of children in controlled circumstances in the refugee camps:

(a) There is a rare opportunity to provide these children with controlled supplementary feeding, an opportunity that would not exist in normal village life;

(b) Under the controlled conditions of a refugee camp the occasional supplement of animal protein, such as fish, milk curd, eggs, etc., are not available and the children must depend entirely on organized supplementary feeding to provide them with the essential animal protein. Further, recent experience in Nigeria/Biafra has shown that the condition of children under these circumstances will deteriorate very rapidly under these controlled conditions unless an effective system for the distribution of supplementary feeding of milk, of protein foods such as PKSM, CSM, etc., are established.

43. The last day I was in Calcutta I was able to witness the start of "Operation Lifeline". This combined operation between UNICEF and the Indian Red Cross Society is designed to provide supplementary feeding to over 1,000 refugee camps. The fate of literally hundreds of thousands of children will very much depend on the success of this operation.

OBSERVATIONS

A. It is hoped that the highest priority will be given to the supplementary feeding programs called "Operation

Ration	Teneur approx. en calories	Teneur approx. en protéines
Riz, 400 g	1500	28 g
Dah, 100 g	350	24 g
Légumes, 300 g	180	5 g
Huile alimentaire, 20 g	180	0 g
820 g	2210 calories	57 g

38. Les enfants reçoivent la moitié de la ration des adultes, c'est-à-dire 1000 calories et 22 g par jour de protéines végétales.

39. Pour les adultes, la valeur en calories et en protéines de la ration est suffisante, en théorie; en réalité, cette ration dépasse la consommation en calories d'environ les 2/3 des habitants de Calcutta, dont la consommation quotidienne est évaluée à 16,000 à 18,000.

40. Dans tous les camps qui ont été inspectés, des rations étaient distribuées, mais, par suite de problèmes d'ordre logistique et du manque général d'huile alimentaire, on peut douter que la quantité entière soit disponible chaque jour. Cependant, des observateurs dignes de confiance nous ont fait savoir que la quantité de pertes dans le système de distributions était remarquablement minime.

41. La principale déficience de la ration est l'insuffisance de protéines; par conséquent, les enfants ne reçoivent pas les acides-aminés nécessaires pour transformer les calories et les protéines végétales en alimentation essentielle. En outre, l'indispensable vitamine «A» fait également défaut aux enfants. Cette insuffisance a évidemment pour résultat une malnutrition sérieuse. Le docteur V. Ramalingaswamy, de «All Indian Institute of Medical Science», a inspecté récemment les camps de réfugiés du Bengale de l'Ouest, de l'Assam, de la Tripura et de Meghalaya. Ses conclusions sont que 60 p. 100 des enfants qu'il a examinés souffrent de sous-alimentation grave; à son avis, la situation a dépassé le stade de l'alimentation purement supplémentaire et des mesures curatives s'imposent maintenant.

42. Les deux points fondamentaux, en ce qui concerne le groupement d'un nombre important d'enfants sous surveillance dans des camps de réfugiés sont les suivants:

a) Cette mesure offre une occasion exceptionnelle d'assurer à ces enfants une alimentation supplémentaire surveillée. Il serait impossible de le faire dans les conditions de vie normale au village;

b) Dans les conditions surveillées d'un camp de réfugiés, le supplément occasionnel de protéines animales, telles que poisson, le lait caillé, les œufs, etc. n'est pas disponible et les enfants doivent dépendre entièrement de l'organisation d'alimentation supplémentaire pour leur assurer ces protéines animales indispensables. En outre, des expériences récentes conduites au Nigéria/Biafra ont démontré que la condition des enfants dans de telles circonstances se détériore très rapidement, à moins qu'une méthode efficace de distribution d'alimentation supplémentaire en lait, en aliments riches en protéines, tels que PKSM, CSM, etc. ne soit établie.

43. Le dernier jour de ma visite à Calcutta, il m'a été donné de voir les débuts de l'«Opération secours». Cette opération mixte, lancée par l'UNICEF en collaboration avec la Société de la Croix rouge de l'Inde, est réalisée en vue de fournir une alimentation supplémentaire à plus de 1,000 réfugiés. Le sort de centaines de milliers d'enfants dépend en grande partie du succès de l'«Opération secours».

REMARQUES

A. Nous espérons que la priorité la plus élevée sera accordée aux programmes d'alimentation supplémentaire

Lifeline". It is also suggested that a similar priority be given to the establishment of sick bays to treat children suffering from severe malnutrition and the host of other diseases evident in the camps.

B. It is strongly suggested that every possible effort be made to include all the effective Indian and foreign non-governmental organizations in the supplementary feeding and sick bay programs. The foreign agencies who would seem to be particularly relevant are Catholic Relief Services/Caritas, CASA, CARE and OXFAM.

C. It is suggested that every effort should be made to ensure that the supplementary feeding programs are conducted under the strictest controls to ensure proper preparation of the milk and food substitutes (e.g. boiling of water) and that arrangements are made to ensure that the children consume the milk or food at the feeding station.

D. It is suggested that further donations of rape seed oil from Canada would be of real assistance as there is a national shortage of edible oil throughout India.

MEDICAL FACILITIES—ENVIRONMENTAL SANITATION

44. Widely reported outbreaks of cholera certainly served to focus world attention on the Pakistani refugee problem. While there are cases of cholera, there is no current epidemic in the refugee camps. The major diseases seen in the camps and nearby hospitals and clinics were gastro-enteritis, dysentery and some cholera.

45. In addition, children are suffering from conjunctivitis, scabies, worms and various forms of severe malnutrition.

46. Looking ahead, one can be anything but optimistic. Outbreaks of measles, diphtheria, typhoid and smallpox are probable as is a major outbreak of malaria at the end of the monsoon season. Later, when temperatures fall to between 45-50° in many areas where camps are located, colds and pneumonia can be expected. All these factors will undoubtedly increase the death rate.

47. Currently, the death rate is surprisingly low and this fact can only be attributed to the major efforts of the Government of India's programs of supplying basic shelter, food and some medical facilities, together with the supplement being supplied by many non-governmental organizations.

48. In West Bengal it is quite evident that medical facilities are taxed to the limit at normal times. Add to this refugees in large concentrations and one can readily understand and sympathize with the evident lack of proper medical facilities in most camps.

49. While undoubtedly there are great numbers of trained Indian medical and paramedical personnel, there seems to be some difficulty in recruiting and arranging for qualified people to work in refugee camps.

50. However, some progress has been made, both by the Indian Government and by NGOs such as the Indian Red Cross Society and Oxfam, who have recruited interns from other parts of India and have had their work superv-

connus sous le nom de «Opération secours». Nous proposons également qu'une priorité analogue soit consentie à l'établissement d'infirmières pour soigner les enfants qui souffrent de malnutrition grave et pour soigner les autres maladies qui existent dans les camps.

B. Nous insistons pour que tous les efforts possibles soient faits afin que les organismes indiens et les organismes étrangers non gouvernementaux participent tous aux programmes d'alimentation supplémentaire et d'infirmières. Les organismes étrangers qui semblent le plus aptes à aider en ce sens sont «Catholic Relief Services/Caritas», «CASA», «CARE» et «OXFAM».

C. Nous proposons que tous les efforts possibles soient faits pour assurer que les programmes d'alimentation supplémentaire seront mis en œuvre sous la surveillance la plus stricte afin de garantir que le lait et les substituts d'alimentation (par exemple, l'eau bouillie) soient préparés de la façon voulue et que les dispositions nécessaires soient prises pour que les enfants consomment le lait ou la nourriture au poste d'alimentation.

D. Nous faisons remarquer que d'autres dons d'huile de graines de colza en provenance du Canada seraient d'une grande utilité, étant donné qu'il y a travers l'Inde une disette nationale d'huile alimentaire.

INSTALLATIONS MÉDICALES—ASSAINISSEMENT DU MILIEU

44. Les nombreuses épidémies de choléra qu'on a signalées ont certainement attiré l'attention mondiale sur le problème des réfugiés pakistanais. Malgré plusieurs cas de choléra, il n'y a pas vraiment d'épidémie dans les camps de réfugiés. Dans les camps ainsi que dans les cliniques et les hôpitaux avoisinants, on constate surtout des cas de gastro-entérites, de dysenterie et certains cas isolés de choléra.

45. De plus, les enfants souffrent de conjonctivite, de la gale et des vers ainsi que de différentes formes de sous-alimentation grave.

46. On peut être tout sauf optimiste pour le futur. Les épidémies de rougeole, de diphtérie, de thyphoïde et de variole sont possibles de même qu'une épidémie importante de malaria à la fin de la mousson. Plus tard, lorsque les températures descendront jusqu'à 45-50 degrés dans bien des régions où se trouvent les camps, des rhumes et des pneumonies pourront se déclarer. Tous ces facteurs augmenteront sans aucun doute le taux de mortalité.

47. Ordinairement, le taux de mortalité est étonnamment faible et cela ne peut être dû qu'aux efforts importants des programmes instaurés par le gouvernement de l'Inde pour fournir le nécessaire en matière d'abris, d'aliments et de services médicaux, tandis que le supplément est fourni par de nombreux organismes non-gouvernementaux.

48. Au Bengale occidental, il est tout à fait évident qu'en temps normal, les services médicaux sont utilisés au maximum de leur capacité. Si l'on y ajoute un nombre considérable de réfugiés, on peut facilement comprendre la pénurie évidente de services sanitaires adéquats dans la plupart des camps.

49. Bien que le personnel médical et paramédical indien compétent soit sans aucun doute très nombreux, il semble qu'il soit difficile de recruter des gens qualifiés désireux de travailler dans les camps des réfugiés.

50. Cependant, des progrès ont été accomplis grâce au gouvernement indien et aux organismes non-gouvernementaux tels que la Croix-Rouge indienne et l'Oxfam qui ont recruté dans les autres régions de l'Inde des internes

used by qualified medical personnel, mainly on a voluntary basis. Unfortunately, the voluntary basis limits the amount of time each doctor or intern is available in the field and presents some administrative problems. Further, the scale of these operations is not sufficient to cover the more than 1,000 camps now in operation.

OBSERVATIONS

A. It is hoped that the Government of India and the State Governments concerned will consider giving adequate incentives to Indian medical and para-medical personnel for service in refugee camps. Interns might be allowed to count their service in camps as part of their qualifications; doctors and interns might also be paid a premium for service in camps.

B. It is hoped that the Government of India and the Indian Red Cross Society might request the provision of field hospitals from both government and international NGOs, such as the League of Red Cross Societies. The field hospitals could be donated on a permanent basis and foreign counterpart personnel could be provided to work with Indian personnel in setting up and running the field hospitals.

C. It is hoped that the highest priority will be given to the program for providing sick bays, as suggested by UNICEF, and that all government organizations and NGOs will be involved in these very necessary programs.

D. The question of environmental sanitation is the underlying basic cause of most medical problems in camps. It is therefore suggested that the highest priority will be given to programs of well drilling and the provision of environmental sanitation programs within the camps.

E. As cold weather approaches, it is very evident that the provision of Indian clothing will also become a high priority. It must be stressed that cash is a primary requirement in this case, as donated clothes from North America or Europe will not be familiar to refugees or easily utilized by them.

SHELTER

51. The provision of shelter material, which was given the highest priority, has been supplied mainly in the form of polyethylene film, woven sheeting and sewn tarpaulins. Various reports indicate that commitments have been made for approximately 219,000 tarpaulins, giving theoretical cover to 3,300,000 persons. One cannot but commend UNICEF's operation in this regard for supplying over 143,000 tarpaulins or 65% of the coverage so far purchased.

52. The Stage II camps have been constructed by contractors, and consequently the type of structure varies greatly from camp to camp. Generally, the structures are bamboo frame with roofs of thatch or polyethylene. One is constantly impressed with native ingenuity in using local materials, together with polyethylene, but sometimes the final results do leave a lot to be desired. Details of construction have been photographed and forwarded to UNICEF Headquarters.

dont le travail est supervisé par un personnel médical qualifié essentiellement à titre bénévole. Malheureusement, il s'agit d'un service bénévole ce qui limite le temps que les médecins et les internes peuvent consacrer aux soins sur place et présente certains problèmes d'administration. De plus, le champ de ces activités n'est pas assez vaste pour desservir plus que les 1,000 camps actuels.

REMARQUES

A. Nous espérons que le gouvernement de l'Inde et les autres gouvernements intéressés feront tout leur possible pour encourager les services médicaux et para-médicaux du pays à travailler dans les camps de réfugiés. On pourrait permettre aux internes de tenir compte de leur temps de service dans les camps pour l'obtention de leur diplôme; une prime pourrait aussi être accordée aux médecins et aux internes pour service dans les camps.

B. Nous espérons que le gouvernement de l'Inde et la Croix-Rouge indienne pourront demander l'établissement d'hôpitaux au gouvernement ainsi qu'aux organisations internationales de secours comme la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge. Les hôpitaux de campagne pourraient être établis à titre permanent et le personnel étranger pourrait travailler avec les services indiens à la mise en place et au bon fonctionnement des hôpitaux de campagne.

C. Nous espérons que la plus haute priorité sera accordée à la création de lits d'hôpitaux selon la proposition de l'UNICEF et que toutes les organisations gouvernementales et bénévoles participeront à la réalisation de ces programmes si nécessaire.

D. Les conditions sanitaires du milieu sont à l'origine de la plupart des problèmes médicaux dans les camps. C'est pourquoi nous proposons que l'on accorde la plus haute priorité au programme de forage de puits et à l'amélioration des conditions sanitaires qui règnent à l'intérieur des camps.

E. A l'approche de la saison froide, le manque de vêtements indiens se fait durement sentir. Nous devons souligner que les dons devraient être faits en espèces car les vêtements qui nous parviennent d'Amérique du Nord et d'Europe ne sont guère familiers aux réfugiés qui hésitent parfois à les utiliser.

ABRIS

51. On a fourni les matériaux nécessaires aux abris, auxquels on accordait la priorité absolue, surtout sous forme de toiles de polythène, de feuilles tissées et de bâches cousues. Divers rapports ont mentionné qu'on s'était engagé à fournir environ 219,000 bâches afin d'abriter en théorie 3,300,000 personnes. Dans ce domaine, on ne peut que louer le travail du FISE qui a acheté 143,000 bâches ou 65 p. 100 du matériel nécessaire aux abris.

52. Les campements de la Phase II ont été construits par des entrepreneurs, et par conséquent, le genre de structure varie considérablement d'un camp de réfugiés à l'autre. De façon générale, les structures sont faites de tiges de bambou avec des toits en chaume ou en polythène. On est constamment impressionné par l'imagination des gens du pays qui ont utilisé à la fois des matériaux locaux et du polythène, mais parfois les résultats laissent beaucoup à désirer. On a envoyé au siège du FISE des photographies de ces constructions.

53. Crude estimates of shelter requirements are based on the figure of 6-7 million refugees. If the present refugee exodus from East Pakistan continues at a level between 30-50,000 per day, the theoretical maximum requirements for shelter may have to be revised upward within the next few weeks.

OBSERVATIONS

A. It is suggested that further attention be paid to the final distribution of shelter materials, in order to speed up the distribution into camps. This is particularly important in the districts of 24 Parganas and Nadia, where the refugee influx continues at a very high rate.

B. It is suggested that a thorough re-evaluation be made of overall shelter requirements if the refugee influx continues at its present rate.

C. Since most of the Stage II camps consist of long buildings, it is questionable whether polyethylene sheeting of the type purchased in Canada needs to be supplied entirely in tarpaulin form. One-hundred-pound rolls of 6-foot material might prove extremely useful.

D. It is particularly important that all further shipments of polyethylene sheeting from Canada be accompanied by a detailed manifest, specifying the type of pack used and the quantities of materials contained in each package or roll.

TRANSPORT

54. The most acute problem is arranging for the supply of bulk material to the refugee camps in Assam, Tripura and Meghalaya. This has been severely complicated by the cessation of the airlift provided by the U.S.S.R. and the U.S. A. But probably of equal severity is the problem of organizing transport at the district level to supply food, fuel and drugs to the refugee camps from the major distribution points. It is here that UNICEF's procurement of approximately 750 vehicles will be invaluable.

55. An example of some of the difficulties in transportation and communication currently in India was a field trip taken by the writer from Calcutta to Farakha to inspect the flooding in Murshidabad in the Ganges Valley. The trip started at 4 a.m. and finished the following morning at 12:30 a.m. The driving time was 17 hours to complete a round trip of 376 miles, an average of 22 miles an hour. Suffice to say that driving a jeep on Indian roads at night—coping with pedestrian traffic, ox carts, not to mention the ever present buses and trucks driven in a suicidal manner—is truly an exhilarating experience.

56. This small example illustrates some of the problems of moving vast quantities of material by road in India. The pressure on Indian railroads is already well known. It also explains to a great extent the amount of time it takes to move materials from Calcutta out of the refugee camps.

53. Les chiffres approximatifs concernant les besoins en abris se fondent sur un total de 6 à 7 millions de réfugiés. Si l'exode actuel des réfugiés du Pakistan oriental se continue au rythme de 30,000 à 50,000 par jour, il faudra réviser, au cours des prochaines semaines, les besoins maximums théoriques concernant les abris.

REMARQUES

A. On suggère d'apporter plus d'attention à la distribution finale des matériaux nécessaires à la construction d'abris afin d'en accélérer la répartition dans les lieux de refuge, ce qui est particulièrement important dans les régions de Parganas et Nadia où l'affluence des réfugiés se continue à un rythme fort élevé.

B. On suggère de procéder à une réévaluation complète des besoins globaux concernant les abris si l'affluence des réfugiés se continue au rythme actuel.

C. Comme la plupart des camps de réfugiés de la Phase II comprennent de longs bâtiments, on peut se demander si le genre de toile de polythène acheté au Canada doit être fourni entièrement sous forme de bâches. Les rouleaux de 100 livres mesurant 6 pieds de long pourraient s'avérer extrêmement utiles.

D. Il importe de joindre à tous les autres envois de toiles de polythène en provenance du Canada une déclaration d'expédition détaillée précisant le genre d'emballage utilisé et les quantités de matériel contenues dans chaque paquet ou rouleau.

TRANSPORT

54. Le problème le plus épineux consiste à fournir du matériel en vrac aux abris de réfugiés en Assam, au Tripura et Meghalaya. La rupture du pont aérien assuré par l'URSS et les États-Unis a fortement compliqué la situation. Toutefois, on considère probablement comme aussi grave le problème d'organiser le transport au niveau régional en vue de fournir des vivres, du carburant et des médicaments aux camps de réfugiés à partir des centres de distribution les plus importants. Dans ce domaine, les quelque 750 véhicules fournis par le FISE auront une grande valeur.

55. Le voyage de reconnaissance que j'ai entrepris de Calcutta à Farakha afin d'examiner l'inondation à Murshidabad dans la vallée du Gange illustre bien les problèmes de transport et de communication qui sévissent actuellement en Inde. Nous sommes partis à 4 heures du matin et arrivés la journée suivante à midi trente. Nous avons conduit pendant 17 heures pour accomplir un trajet de 376 milles, soit une moyenne de 22 milles à l'heure. Point n'est besoin de dire qu'il s'agit vraiment d'une expérience hilarante que de conduire une jeep la nuit sur les routes de l'Inde, aux prises avec les piétons, les charettes tirées par les bœufs ainsi que les innombrables autobus et camions qui filent à folle allure.

56. Ce simple exemple illustre quelques-uns des problèmes rencontrés en Inde concernant le transport routier de vastes quantités de matériel. La tension exercée sur les chemins de fer indiens est déjà bien connue de tous. Cette situation explique le laps de temps nécessaire au transport du matériel à Calcutta jusqu'aux camps de réfugiés.

57. On the trip to Farakha we were able to observe at first hand the flooding in the Ganges Valley and the District of Murshidabad. One can only suppose that similar conditions exist in the State of Malda north of the Ganges, and will serve to complicate still further the basic problems of transportation and distribution.

58. Prior to the arrival of the 750 vehicles being supplied by UNICEF, distribution is being arranged through the hiring of local vehicles. While this is possible in major centres such as Calcutta and Siliguri, in rural areas where most of the camps are located, local transportation in the quantities needed is just not available. One must also mention that the rates for hiring local transportation are increasing due to the demand caused by the relief operations.

OBSERVATIONS

A. It is suggested that all vehicles procured are fully assembled and ready for operation.

B. It is suggested that all vehicles be delivered as near as possible to the Calcutta area to avoid delays in transshipment from other ports of entry.

C. It is hoped that manufacturers concerned will supply competent engineers and mechanics to supervise the pre-servicing of the vehicle and to expedite their delivery for licensing. It is noted that experienced personnel should be used in this pre-servicing process.

D. Adequate planning and servicing facilities should be arranged to receive and distribute this large number of vehicles in the Calcutta area and to ensure that the vehicles are pre-serviced and licensed as quickly as possible.

E. It is suggested that some consideration be given to the provision of a competent vehicle management group, able to supervise the utilization of these vehicles and to maintain adequate practical supervision of the vehicles as they are operated by governmental and other agencies' personnel.

ACKNOWLEDGEMENTS

Sincere thanks and appreciation go to the Government of Canada, Department of External Affairs, Department of National Defense, and the Canadian International Development Agency, for making these flights available to UNICEF and for transporting the writer to Calcutta. To the personnel of all the non-governmental relief agencies who made their time available and arranged transportation to camps in which they are providing assistance.

But above all, my thanks, appreciation and gratitude to the personnel of the United Nations Children's Fund, especially to Mr. Gordon Carter, Mr. John Grun and Mr. Gullmar Andersson, whose dedication and talents are making such a major contribution to the Pakistani refugees.

Respectfully submitted,
Paul V. Ignatieff.

57. Lors de notre voyage à Farakha, nous avons pu examiner l'inondation dans la vallée du Ganges et la région de Murshidabad. On ne peut que supposer que des conditions semblables existent dans l'État de Malda au nord du Ganges, ce qui compliquera plus encore les problèmes fondamentaux de transport et de distribution.

58. Avant l'arrivée des 750 véhicules fournis par le FISE, on assure la répartition grâce à des véhicules loués sur place. On peut procéder de cette façon dans les centres importants, notamment Calcutta et Siliguri, mais dans les régions rurales où se trouvent la plupart des camps de réfugiés, il y a une pénurie de moyens de transport locaux. Il faut également mentionner que les taux de locations des moyens de transport locaux sont à la hausse à cause de l'accroissement de la demande occasionné par les opérations de secours.

REMARQUES

A. On suggère que tous les véhicules fournis soient complètement assemblés et prêts à entrer en opération.

B. On suggère que tous les véhicules soient livrés aussi près que possible de la région de Calcutta afin d'éviter les délais de transbordement à partir d'autres ports d'entrée.

C. Il est à souhaiter que les fabricants intéressés fournissent des mécaniciens et ingénieurs compétents afin de surveiller la mise en état préalable des véhicules et d'accélérer l'obtention des permis. Il est à remarquer qu'un personnel compétent devrait se charger de la mise en état des véhicules.

D. Il faudrait prévoir des services et des installations d'entretien adéquats afin de recevoir et répartir le grand nombre des véhicules dans la région de Calcutta et s'assurer qu'ils soient mis en bon état et munis de permis le plus rapidement possible.

E. On suggère d'étudier la possibilité d'établir un organisme compétent chargé de la surveillance des véhicules et en mesure de contrôler de façon adéquate l'utilisation de ces véhicules par le personnel gouvernemental et celui d'autres organismes.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement le gouvernement du Canada, le ministère des Affaires extérieures, le ministère de la Défense nationale et l'Agence canadienne de développement international qui ont mis ces vols à la disposition du FISE et m'ont permis de me rendre à Calcutta. Je tiens également à remercier tous les organismes privés de secours qui nous ont accordé leur temps et leurs efforts et nous ont permis de nous rendre dans les camps de réfugiés où ils travaillaient.

Toutefois, avant tout, je tiens à remercier sincèrement le personnel du Fonds des Nations unies pour l'enfance, spécialement MM. Gordon Carter, John Grun et Gullmar Andersson, qui déploient tant d'énergie et de générosité pour venir en aide aux réfugiés du Pakistan.

Respectueusement soumis,
Paul V. Ignatieff.

DISTRICTS AND CAMPS VISITED IN THE STATE OF WEST BENGAL

1. 24 PARGANAS DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	8,582,000	
Pakistani Refugees.....	1,067,000	12% of Indian Population
Refugees in Camps.....	762,000	71% of Total Refugees
Total State Camps.....	58	13,137 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Calcutta.....	Salt Lake Sector 1.....	15,000	Caritas UNICEF/Gov't of West Bengal
	Salt Lake Sector 5.....	50,000	Medico S.C.F. Terre des Hommes
	Sahara.....	25,000	Salvation Army/CASA War on Want
Barasat.....	Banipur.....	15,000	Sisters of Charity Oxfam (Gobardanga Social Welfare Society)
Bangoan.....	Bangoan Station.....	20,000	Oxfam (Shram Daan)
	Changipara.....	30,000	Oxfam (Shram Daan)
	Gobardanga.....	40,000	Oxfam (Gobardanga Social Welfare Society)

2. NADIA DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	2,229,000	
Pakistani Refugees.....	612,000	27% of Indian Population
Refugees in Camps.....	487,000	79% of Total Refugees
Total State Camps.....	35	13,914 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Kalyani.....	Kalyani.....	35,000 (120,000 in area)	S.C.F. Caritas
Krishmanagar (Cathedral and Mission)	Shimuctala.....	35,000	C.R.S. Caritas
Krishmanagar.....	Bahadurpur.....	50,000	Indian Army

3. MURSHIDABAD DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	2,942,000	
Pakistani Refugees.....	332,000	11% of Indian Population
Refugees in Camps.....	213,000	64% of Total Refugees
Total State Camps.....	66	3,227 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Berhampore (Government Lodge)			—
Aurangaba.....	In Town.....	1,000	—
Raghunathganj.....	On Rail Line.....	15,000	—
Farakha (Ferry Terminal)			—

4. WEST DINAJPUR DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	1,846,000	
Pakistani Refugees.....	1,632,000	88% of Indian Population
Refugees in Camps.....	1,188,000	72% of Total Refugees
Total State Camps.....	87	13,655 average per camp

LISTE DES DISTRICTS ET DES CAMPS VISITÉS DANS L'ÉTAT DU BENGAL OCCIDENTAL

1. 24 DISTRICT DE PARGANAS

a) DONNÉES FONDAMENTALES:

Population indienne.....	8,582,000	
Réfugiés pakistanais.....	1,067,000	12 p. 100 de la population indienne
Réfugiés dans les camps.....	762,000	71 p. 100 du nombre total des réfugiés
Total des camps d'État.....	58	13,137 personnes en moyenne par camp

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisation sur place
Calcutta.....	Secteur 1 de Salt Lake.....	15,000	Caritas UNICEF-Gouvernement du Bangladesh occidental
	Secteur 5 de Salt Lake.....	50,000	Medico S.C.F. Terre des Hommes Armée du salut-CASA War on Want
	Sahara.....	25,000	Sœurs de Charité Oxfam (Gobardanga Social Welfare Society)
Barasat.....	Banipur.....	15,000	Oxfam (Shram Daan)
Bangoan.....	Bangoan Station.....	20,000	Oxfam (Shram Daan)
	Changipara.....	30,000	Oxfam (Gobardanga Social Welfare Society)
	Gobardanga.....	40,000	Oxfam (Gobardanga Social Welfare Society)

2. DISTRICT DE NADIA

a) DONNÉES FONDAMENTALES:

Population indienne.....	2,229,000	
Réfugiés pakistanais.....	612,000	27 p. 100 de la population indienne
Réfugiés dans les camps.....	487,000	79 p. 100 de l'ensemble des réfugiés
Nombre total de camps d'État.....	35	13,914 personnes en moyenne par camp

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisation sur place
Kalyani.....	Kalyani.....	35,000 (120,000 dans le secteur)	S.C.F. Caritas
Krishmanagar (Cathédrale et mission)	Shimuctala.....	35,000	C.R.S. Caritas
Krishmanagar.....	Bahadurpur.....	50,000	Armée indienne

3. DISTRICT DE MURSHIDABAD

a) ÉLÉMENTS D'INFORMATION:

Population indienne.....	2,942,000	
Réfugiés pakistanais.....	332,000	11 p. 100 de la population indienne
Réfugiés dans les camps.....	213,000	64 p. 100 du total des réfugiés
Total des camps d'État.....	66	3,227 personnes en moyenne par camp

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisation sur place
Berhampore (Government Lodge)	En ville.....	1,000	—
Aurangaba.....	A proximité de la voie ferroviaire.....	15,000	—
Raghunathganj.....			—
Farakha (Terminus du transbordeur)			—

4. DISTRICT DE DINAJPUR-OUEST

a) ÉLÉMENTS D'INFORMATION:

Population indienne.....	1,846,000	
Réfugiés pakistanais.....	1,632,000	88 p. 100 de la population indienne
Réfugiés dans les camps.....	1,188,000	72 p. 100 des réfugiés
Total des camps d'État.....	87	13,655 personnes en moyenne par camp

4. WEST DINAJPUR DISTRICT (Cont'd)

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Islampur.....	Rajasthan Mobile Hospital Centre.....	30,000	—
	Patigura.....	45,000	Bihar I.R.C.
	Matikunda.....	25,000	I.R.C.
Raiganj (Dak Bungalow West Bengal Dispensary)			
Raiganj.....	Malan.....	68,000	Hindusthan Steel I.R.C.

5. DARJEELING DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	766,000	
Pakistani Refugees.....	16,000	2% of Indian Population
Refugees in Camps.....	9,000	56% of Total Refugees
Total State Camps.....	1	9,000 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Siliguri (University of North West Bengal)			
Siliguri.....	Kativita.....	10,000	I.R.C. Rotary Caritas
Bagdogra (Airport and Army installations)			

6. JALPAIGURI DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	1,752,000	
Pakistani Refugees.....	486,000	28% of Indian Population
Refugees in Camps.....	160,000	32% of Total Refugees
Total State Camps.....	56	2,857 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Jalpaiguri.....	Berubari.....	10,000	I.R.C.
	2-3 small camps.....	15-20,000	None

7. COOCH BEHAR DISTRICT

a) BASIC DATA:

Indian Population.....	1,412,000	
Pakistani Refugees.....	665,000	47% of Indian Population
Refugees in Camps.....	454,000	68% of Total Refugees
Total State Camps.....	90	5,044 average per camp

b) CENTRES AND CAMPS VISITED:

Centre	Camp	Estimated Refugee Pop.	Agencies Observed
Cooch Behar (West Bengal District Hospital, Cooch Behar Relief Service)			
Dinhata.....	Dipchari.....	5,000	I.R.C.
	Basanti Hat.....	8,000	I.R.C.
	Betaguri.....	3,000	I.R.C.
	(I.R.C. Local H.Q.)		

NOTE: The Indian population figures are based on the 1971 census; the distribution of refugees is based on the figures released on July 9, 1971, which totalled 6,800,000. By July 26, 1971, this figure had risen to 7,050,000.

4. DISTRICT DE DINAJPUR—OUEST (Suite)

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisation sur place
Islampur.....	Unité mobile de Rajasthan		
	Centre hospitalier.....	30,000	—
	Patigura.....	45,000	Bihar I.R.C.
	Matikunda.....	25,000	I.R.C.
Raiganj (Dispensaire Bungalow Dak, Bengale occidental)			
Raiganj.....	Malan.....	68,000	Hindusthan Steel I.R.C.

5. DISTRICT DE DARJEELING

a) ÉLÉMENTS D'INFORMATION:

Population indienne.....	766,000		
Réfugiés pakistanais.....	16,000	2 p. 100 de la population indienne	
Réfugiés dans les camps.....	9,000	56 p. 100 du total des réfugiés	
Total des camps d'État.....	1	9,000 personnes en moyenne par camp	

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre de réfugiés	Organisations sur place
Siliguri.....	(Université du Bengale du Nord-Ouest)		
Siliguri.....	Kativita.....	10,000	I.R.C. Rotary Caritas
Bagdogra.....	(Aéroport et installations militaires)		

6. DISTRICT DE JALPAIGURI

a) ÉLÉMENTS D'INFORMATION:

Population indienne.....	1,752,000		
Réfugiés pakistanais.....	486,000	28 p. 100 de la population indienne	
Réfugiés dans les camps.....	160,000	32 p. 100 du total des réfugiés	
Total des camps d'État.....	56	2,857 personnes en moyenne par camp	

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisations sur place
Jalpaiguri.....	Berubari.....	10,000	I.R.C.
	2-3 petits camps.....	15-20,000	Aucun organisme

7. DISTRICT DE COOCH BEHAR

a) ÉLÉMENTS D'INFORMATION:

Population indienne.....	1,412,000		
Réfugiés pakistanais.....	665,000	47 p. 100 de la population indienne	
Réfugiés dans les camps.....	454,000	68 p. 100 du total des réfugiés	
Total des camps d'État.....	90	5,044 personnes en moyenne par camp	

b) CENTRES ET CAMPS VISITÉS:

Centre	Camp	Évaluation du nombre des réfugiés	Organisations sur place
Cooch Behar.....	(Hôpital de district du Bengale occidental, Service de secours de Cooch Behar)		
	Dipchari.....	5,000	I.R.C.
Dinhata.....	Besanti Hat.....	8,000	I.R.C.
	Betaguri.....	3,000	I.R.C.
	(I.R.C. Quartier général local)		

Nota: Les chiffres concernant la population indienne sont fondés sur le recensement de 1971; la répartition des réfugiés a été établie à partir des chiffres publiés le 9 juillet 1971, soit un total de 6,800,000 personnes. Dès le 26 juillet 1971, on atteignait 7,050,000 personnes.

INFORMATION NOTE

*Aid to Pakistan and
East Pakistani Refugees in India*

October, 1971

Background

UNICEF Executive Director, Mr. Henry R. Labouisse, left Headquarters on September 22nd en route to visit Pakistan and India where he will undertake general field observations and confer with officials. He hopes to be back in Headquarters about mid-October. Another Information Note will be issued then.

East Pakistan

Mr. Paul-Marc Henry was appointed by the Secretary-General on August 23rd as Assistant Secretary-General in charge of the United Nations East Pakistan Relief Operation (UNEPRO). He is currently on a second visit to East Pakistan. A United Nations staff is assembling in Dacca, and one of the first objectives is to bring in cereals, through the World Food Programme, to supplement the reduced food supply of the province.

Child feeding. UNICEF's part in the effort will centre on a supplementary child-feeding programme with a first objective of reaching 1,200,000 children both pre-school and school-age, through feeding centres in 1,200 primary schools. In preparation for the execution of the programme UNICEF is initially providing 35,000 tons of corn-soy-milk (CSM) and wheat-soy-blend (WSB) contributed by US/AID. This will provide a daily supplemental ration of 100 grams (dry) per child of a protein-rich cereal product, for the first 6 months.

Transport. Four hundred trucks are being provided through UNICEF for the transportation and distribution of foods. UNICEF has purchased 300 trucks at a total cost of \$1,590,000. One hundred heavy duty trucks are being acquired as a gift from Sweden. The first shipment of 100 trucks arrived in Chittagong around mid-September and the remainder is due to arrive in Chittagong end October/November. This is the first installment of road transport for the United Nations relief programme. An additional 200 trucks are being contributed by US/AID making a total of 600 now delivered or on the way. The need is substantially greater; it is proposed to hire local transport; it will probably also be necessary to supply additional trucks.

UNICEF is helping to set up a vehicle maintenance system in 17 districts, for which it has bought workshop equipment, tools, and spare parts.

Due to the importance of river transport, some outboard motors are being supplied from Thailand to test the possibility of expanding motorized small river transport.

Supply of children's food. Almost 7,000 tons of CSM/WSB have arrived in Chittagong and are being transhipped by coastal vessel to Dacca for the feeding programme. Arrangements have been completed for additional shipments totalling over 13,000 tons, all of which are scheduled to arrive in Chittagong by the end of October. The remaining 15,000 tons of CSM/WSB currently committed by US/AID to East Pakistan through UNICEF will be

NOTICE D'INFORMATION

*Aide au Pakistan et aux
réfugiés du Pakistan oriental en Inde*

Octobre 1971

Avis d'intérêt général

Monsieur Henry R. Labouisse, Directeur exécutif de l'UNICEF, a quitté le siège de l'Organisation le 22 septembre pour se rendre au Pakistan et en Inde où il pourra se rendre compte sur place de la situation et s'entretenir avec des représentants officiels. Son retour est prévu pour la mi-octobre. Une autre notice d'information sera alors publiée.

Pakistan oriental

Le 23 août, le Secrétaire général a nommé M. Paul-Marc Henry Secrétaire général adjoint responsable des opérations de secours des Nations Unies au Pakistan oriental (UNEPRO). Il effectue actuellement sa seconde visite au Pakistan oriental. Du personnel des Nations Unies se trouve à Dacca où il s'occupe en premier lieu de faire venir des céréales, par l'intermédiaire du Programme alimentaire mondial, afin de faire face à la pénurie de vivres dans la province.

Vivres destinés aux enfants. L'UNICEF participe aux secours en mettant sur pied un programme complémentaire d'aide à l'enfance; son premier objectif est de fournir des vivres à 1,200,000 enfants d'âge préscolaire et scolaire par l'intermédiaire de centres situés dans 1,200 écoles primaires. Pour lancer ce programme, l'UNICEF a déjà fourni 35,000 tonnes de lait enrichi de maïs et de soja (CSM) et de mélange de blé et de soja (WSB) accordées par l'US/AID. Ainsi, pendant les six premiers mois, chaque enfant recevra une ration supplémentaire quotidienne de 100 grammes (à sec) d'un produit céréalier riche en protéines.

Transport. L'UNICEF a fourni 400 camions pour le transport et la distribution des vivres. L'UNICEF a acheté 300 camions dont le coût s'élève au total à \$1,590,000. La Suède a fait don de 100 camions tout terrain. Les 100 premiers camions sont arrivés à Chittagong vers la mi-septembre; les autres sont attendus vers fin octobre ou début novembre. C'est la première partie du programme de secours des Nations Unies concernant le transport routier. L'US/AID fournira 200 autres camions, ce qui porte à 600 le total des camions livrés ou en cours de livraison. Mais cela ne suffit pas; on envisage le recours aux transports locaux; d'autres camions seront certainement nécessaires.

L'UNICEF participe à la création d'un réseau pour l'entretien des véhicules dans 17 districts; dans ce but, il a fait venir du matériel, de l'outillage et des pièces détachées.

Étant donné l'importance des transports par voie fluviale, la Thaïlande fournit quelques moteurs hors-bord afin de voir s'il est possible d'accroître le transport à moteur sur les petits cours d'eau.

Fourniture des vivres destinés aux enfants. Environ 7,000 tonnes de CSM/WSB sont arrivées à Chittagong puis expédiées par navires côtiers à Dacca dans le cadre du programme d'alimentation. Des accords ont été passés pour l'envoi de 13,000 tonnes supplémentaires; elles sont attendues à Chittagong vers fin octobre. Les 15,000 autres tonnes de CSM/WSB que l'US/AID a fournies au Pakistan oriental par l'intermédiaire de l'UNICEF seront sucrées,

sweetened, flavoured and pre-cooked (instant). The sugar represents an important nutritional benefit.

Start-up of feeding programme. The child-feeding programme is due to start now in the districts of Dacca, Khulna and Chittagong. If a satisfactory means of distribution can be brought into working order, the programme will be expanded to additional districts.

Supplies for treatment of child malnutrition. It is proposed to ship to East Pakistan 200 tons of calcium caseinate to be mixed with sugar and skim milk to provide about 1,000 tons of "K Mix II". This product proved invaluable in saving the lives of young children suffering from extreme cases of malnutrition in Nigeria, and it is now being used in India. The total cost of products and equipment, including freight, is estimated at some \$400,000, based on the assumption that skim milk can be obtained through the World Food Programme and sugar from other sources.

Staff. Of the 22 emergency staff assigned by UNICEF to the relief operation, 2/3 have now arrived in East Pakistan. The remainder are expected to arrive within the next 10 days. The cost for the team is estimated at about \$300,000 per year.

Health. While health needs within the emergency programme are likely to be handled by special requests coordinated through WHO, UNICEF has agreed to provide—at a cost of \$140,000 from its normal health service programme—a quantity of equipment for cholera control. This equipment has been air shipped to the SEATO Cholera Laboratory in Dacca.

Expenditures. For the above activities UNICEF has, at mid-September, entered into obligations to suppliers amounting to approximately \$2,000,000. These have been accepted as part of the United Nations Programme and are being reimbursed by UNEPRO.

East Pakistan Refugees in India

At mid-September the number of refugees who had crossed from East Pakistan into India were reported as over 8.6 million—an increase of more than 1 million since the August 18th Information Note.

The problems have been intensified by some of the worst flooding in East India's history. In addition to adding some 10 million temporary or permanent flood victims to the 8.6 million refugees, the flooding has made it difficult to move supplies to Central and North Bengal, Assam, Meghalaya and Tripura. Many camps have become inaccessible or have had to be hastily shifted away from the flood waters.

In singling out the main problems affecting children, UNICEF liaison officers in the field have cited widespread malnutrition among small children, arising largely as a consequence of poor sanitation and gastro-enteric diseases, because traditionally parents treat diarrhea in their children by feeding them only rice water.

UNICEF procurement. Since the last report (August 18) UNICEF has procured and shipped the equivalent of 100,000 tarpaulins for shelter in the camps and 525,000 blankets. In view of the critical need, an additional \$734,000 expenditure has been authorized for the purchase of blan-

aromatisées et précuites (instantané). Le sucre constitue un élément nutritif important.

Lancement du programme alimentaire. Le programme alimentaire pour les enfants doit commencer maintenant dans les districts de Dacca, Khulna et Chittagong. Si on arrive à mettre sur pied un système de distribution satisfaisant, le programme sera étendu à d'autres districts.

Produits destinés au traitement de la malnutrition infantile. On envisage d'envoyer au Pakistan oriental 200 tonnes de caséine de calcium qui, ajoutées au lait écrémé, donneront environ 1,000 tonnes de «K Mix II». Ce produit a permis de sauver la vie de nombreux enfants souffrant de malnutrition aigüe au Nigéria, et on l'utilise à l'heure actuelle en Inde. Le coût total des produits et du matériel, frais d'expédition compris, est évalué à environ 400,000 dollars, en supposant que le lait écrémé soit fourni par le Programme alimentaire mondial et le sucre par d'autres sources.

Personnel. Sur les 22 personnes envoyées d'urgence par l'UNICEF dans le cadre des opérations de secours, deux tiers sont maintenant arrivées au Pakistan oriental. Les autres doivent arriver dans les dix prochains jours. On estime que cette équipe coûtera environ 300,000 dollars par an.

Santé. Bien que les questions sanitaires dans le cadre du programme de secours seront certainement prises en charge et coordonnées par l'OMS, l'UNICEF a accepté de fournir une certaine quantité de matériel destiné à lutter contre le choléra; le coût de ce matériel, soit 140,000 dollars, sera financé par son programme sanitaire normal. Ce matériel a été envoyé par avion au laboratoire du choléra de l'OTASE à Dacca.

Dépenses. Pour les activités indiquées ci-dessus, au 15 septembre environ, l'UNICEF a contracté des obligations envers ses fournisseurs pour un montant approximatif de 2 millions de dollars. Ces obligations ont été acceptées comme faisant partie du programme des Nations Unies et seront remboursées par l'UNEPRO.

Les réfugiés du Pakistan oriental en Inde

A la mi-septembre, le nombre de réfugiés en Inde venant du Pakistan oriental était estimé à 8.6 millions; ce qui représente une augmentation de plus d'un million par rapport à la notice d'information du 18 août.

Les problèmes ont été aggravés par l'une des inondations les plus graves que l'Inde orientale ait jamais connues. Non seulement 10 millions de victimes sont venues s'ajouter aux 8.6 millions de réfugiés par suite des inondations temporaires ou permanentes mais ces inondations ont également entravé l'acheminement des secours vers le Bengale du Nord et du Centre, Assam, Meghalaya et Tripura. De nombreux camps sont devenus inaccessibles ou ont dû être rapidement mis hors d'atteinte des eaux.

Parmi les principaux problèmes touchant l'enfance, les agents de liaison délégués sur place par l'UNICEF ont mentionné une malnutrition très répandue chez les jeunes enfants, due principalement au manque d'hygiène et aux maladies gastro-antéritiques; en effet, la plupart des parents soignent les enfants atteints de diarrhée en les nourrissant uniquement de lait de riz.

Secours de l'UNICEF. Depuis le dernier rapport (du 18 août), l'UNICEF a envoyé dans les camps l'équivalent de 100,000 toiles de tente caoutchoutées et 525,000 couvertures. Devant la gravité de la situation, une somme supplémentaire de \$734,000 a été affectée à l'achat de couvertu-

kets. Twenty-three drilling rigs have also been made available to the camps for clean water supply. They have been used to drill hundreds of wells in refugee camps in Tripura, West Bengal and Madhya Pradesh.

Supplementary child feeding. The most important response to the specific needs of children would be the expansion of supplementary child feeding in the camps as a preventive measure. The shipment of food for such an expansion was reported in the last note, and latest reports indicate that the shipments have arrived in Calcutta. These include an initial supply of 5,000 tons of instant CSM (corn-soy-milk) and 5,000 tons of WSB (wheat-soy-blend) made available by US/AID. As reported earlier, an additional 5,000 tons of "balahar", a local high-protein weaning food, were purchased for the programme.

The local cost implications of expanding supplementary child feeding had to be considered by the Indian Ministry of Finance, and the project was given final approval by India on September 9th. It is to be operated by the Indian Red Cross with the help of other voluntary agencies. The Indian Red Cross has been distributing dried milk since July to a number of centres, now amounting to 900, reaching an estimated 900,000 children. With international help, the expansion of this programme is now about to begin. The target of reaching up to 2,000,000 children has been discussed.

The Focal Point (through UNICEF) and the League of Red Cross Societies will together provide approximately \$100,000 per month toward local recurring costs, in addition to supplies of children's foods and transport.

Nutrition therapy scheme. This curative programme for sick and malnourished children is designed to reach over 100,000 children in 500 sick bays. It will be operated by the Ministry of Health. As in the case of the supplementary feeding programme, UNICEF will provide budget support on behalf of the Focal Point. The estimated monthly cost of this programme is over \$290,000.

As mentioned earlier, K Mix II, a special treatment food for acute malnutrition and kwashiorkor cases is being provided for this programme. The product (a mixture of calcium caseinate, skim milk powder and sugar) is being mixed and packaged in India, and shipments of 15 tons weekly are planned. The calcium caseinate and milk were flown to India from Germany and Holland.

Expenditures. The total of expenditures approved by the Focal Point for activities already under way or being initiated by UNICEF is currently some \$22.5 million. Of this target total, orders valued at \$19.5 million have been placed, and shipments valued at \$6.6 million have arrived in India.

Unfilled needs. The United Nations Focal Point in New Delhi has indicated certain critical needs in the camps which at present are unable to be fulfilled due to lack of funds. Among these are more blankets (at an estimated cost of \$5 million); more plastic tarpaulins for shelter; cooking and eating utensils (900,000 family sets at an estimated cost of \$4.2 million); and straw mats for use as ground covering (900,000 families at an estimated cost of \$460,000).

Vingt-trois appareils de forage pour l'approvisionnement en eau potable ont été mis à la disposition des camps. Ils ont servi à creuser des centaines de puits dans les camps de réfugiés de Tripura, du Bengale occidental et du Madhya Pradesh.

Vivres supplémentaires pour les enfants. Si l'on veut enrayer définitivement la malnutrition infantile, il est urgent d'accroître les envois de vivres. La dernière notice a déjà fait état des mesures prises et, selon les dernières nouvelles les vivres sont arrivées à Calcutta. Elles comprennent le premier envoi de 5,000 tonnes de CSM instantané (lait enrichi de soja et de maïs) et de 5,000 tonnes de WSD (mélange de soja et de blé) fourni par l'US/AID. Comme nous l'avons déjà dit, 5,000 tonnes supplémentaires de « balahar », aliment local riche en protéines, ont été achetées dans le cadre de ce programme.

Le ministère des Finances de l'Inde a étudié les répercussions financières de cet accroissement des secours sur le plan local et, le 9 septembre, le gouvernement indien a approuvé le programme. Il sera pris en charge par la Croix-Rouge indienne assistée d'autres organisations bénévoles. Depuis le mois de juillet, la Croix-Rouge indienne a distribué du lait en poudre à un certain nombre de centres, 900 à l'heure actuelle, qui s'occupent de 900,000 enfants. Grâce à l'aide internationale, l'accroissement de ce programme est sur le point de devenir une réalité. L'objectif qui consiste à fournir des vivres à deux millions d'enfants a fait l'objet d'une controverse.

Le Foyer (par le truchement de l'UNICEF) est la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge fourniront ensemble près de 100,000 dollars par mois pour les dépenses périodiques régionales, outre les vivres et les moyens de transport pour les enfants fournis par ailleurs.

Programme de thérapie diététique. Ce programme curatif pour les enfants malades et sous-alimentés est prévu pour atteindre plus de 100,000 enfants dans 500 infirmeries. Le ministère de la Santé sera chargé de son exécution. Comme dans le cas du programme d'alimentation supplémentaire, l'UNICEF apportera son aide au budget au nom du Foyer. Le coût de ce programme est estimé à plus de 290,000 dollars par mois.

Comme mentionné plus tôt, ce programme comprend également la fourniture de K Mix II, un aliment de traitement spécial pour lutter contre la malnutrition aiguë et les cas de kwashiorkor. Le produit, (un mélange de caséinate de calcium de poudre de lait écrémé et de sucre est préparé et conditionné en Inde, et on prévoit des expéditions hebdomadaires de 15 tonnes. La caséinate de calcium et le lait ont été expédiés en Inde par avion depuis l'Allemagne et les Pays Bas.

Dépenses. Le total des dépenses approuvées par le Foyer pour les activités présentes ou entreprises par le Ministère se chiffre généralement à quelque 22 millions et demi. De ce total de base, des commandes évaluées à 19.5 millions ont été faites et des expéditions évaluées à 6.6 millions ont été livrées en Inde.

Besoins non satisfaits. Le Foyer des Nations-Unies à la Nouvelle Delhi a souligné certains besoins critiques dans les camps qui ne peuvent être satisfaits actuellement en raison du manque de fonds. Entre autres besoins, plus de couvertures (soit une dépense de 5 millions); plus de bâches en plastique pour les abris; des articles de cuisine (900,000 nécessaires familiaux, soit près de 4.2 millions); et des paillasses pour servir de tapis de sol (pour 900,000 familles, soit près de 460,000 dollars).

Financing

Since Secretary-General U-Thant's appeal on May 19th some \$111 million have been channeled through the United Nations Focal Point for aid to East Pakistani refugees in India. The Focal Point announced on September 27 that at present no more than \$3 million are available for new commitments, and that the High Commissioner for Refugees would be making a new effort to mobilize international resources.

The response to the United Nations Secretary-General's appeal for humanitarian relief in East Pakistan has been very much less. A statement of contributions and a new appeal is in preparation.

APPENDIX "LL"

October 16, 1971.

Excellency:

It was only a few days ago that the "*Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on External Affairs and National Defence*" House of Commons Issue No. 32 dated Tuesday, October 5, 1971 came into my hands. I had, of course, read with great interest the Press Release containing Notes for the basis of your Statement made October 5 before the Standing Committee. I wished naturally to consult the formal official record of the Proceedings and Evidence before submitting some points on this extraordinarily distressing issue of East Pakistani refugees in India for your consideration. I am further encouraged by your Reply in answer to a Question by Mr. Macquarrie, M.P. (page 28 of the Minutes) when you stated "at any rate, they (India) should express their own view, not me".

In the course of the past few months in which India has suffered some very unhappy developments not of her own making, I have had the opportunity of calling on many of the Directors General and other senior officials in the Department of External Affairs with a view to keep them posted with developments in so far as these were seen and understood by the Government of India. Your Excellency has also had the opportunity of personal discussion with Sardar Swaran Singh, our Minister of External Affairs, when he visited Ottawa in June, 1971 and also during meetings in New York.

In the United Nations context, our Minister of External Affairs, the Permanent Representative of India to the United Nations, and others, have addressed several communications to the Secretary-General of the U.N. and made many statements in various forums of the UN Organisation. I understand from the Department of External Affairs that all these have been made available to the Department in the normal course by Canada's Permanent Mission to the United Nations in New York.

From the Minutes of Proceedings and Evidence of the Parliamentary Standing Committee's Meeting held on October 5, I gather the impression that perhaps our efforts in conveying information on some aspects of the East Pakistani refugees situation have not succeeded in as adequate a measure as we would have wished them to. As some of these aspects appear to us to be of crucial importance in the understanding of this issue which in its magnitude and intensity and because of the barbarous atrocities involved in it is of a nature unprecedented in recorded human history, I consider it my duty to forward a number

Financement

Depuis l'appel lancé par le Secrétaire général U-Thant le 19 mai, on a fait parvenir quelque 111 millions de dollars par l'intermédiaire du Foyer des Nations-Unies pour l'aide aux réfugiés du Pakistan oriental en Inde. Le Foyer a annoncé le 27 septembre qu'il n'y a plus actuellement que 3 millions de dollars disponibles pour de nouvelles tâches et que le Haut Commissaire pour les réfugiés s'efforcera à nouveau de mobiliser des ressources internationales.

Les réponses reçues à l'appel du Secrétaire général des Nations-Unies en faveur d'une aide humanitaire au Pakistan oriental ont été très décevantes. Un état des contributions et un nouvel appel sont en préparation.

APPENDICE «LL»

Le 16 octobre 1971

Excellence,

J'ai pris connaissance «des procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale» Chambre des communes, fascicule N. 32, mardi 5 octobre 1971, il y a quelques jours à peine. Bien entendu, c'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu le communiqué de presse rapportant les grandes lignes de la déclaration que vous avez faite le 5 octobre devant le Comité permanent. Vous comprendrez sans doute mon désir de consulter le dossier officiel des procès-verbaux et témoignages avant de vous soumettre quoi que ce soit sur la question plus qu'angoissante des réfugiés du Pakistan oriental en Inde. De plus, je trouve votre réponse à la question de M. Macquarrie, député (page 28 des procès-verbaux), très encourageante: «De toutes manières, il lui appartient d'exprimer ses vues et non à moi.»

Au cours des derniers mois, l'Inde a été le théâtre d'événements malheureux dont elle n'a pas été l'instigatrice; j'ai eu la chance de rencontrer de nombreux directeurs généraux et autres hauts fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures; mon intention était de leur présenter les événements comme les voit et les comprend le gouvernement de l'Inde. Votre excellence a aussi eu la chance de discuter personnellement avec Sardar Swaran Singh, notre ministre des Affaires extérieures, lors de son passage à Ottawa en juin 1971 et lors d'autres réunions à New York.

Dans le contexte des Nations Unies, notre ministre des Affaires extérieures, représentant permanent de l'Inde aux États-Unis, et d'autres personnes, ont adressé plusieurs lettres au secrétaire général des Nations Unies et ont fait de nombreuses déclarations au cours de diverses assemblées de cette organisation. D'après ce que me dit le ministère des Affaires extérieures, tous ces documents ont été mis à la disposition du ministère comme d'habitude par la mission permanente du Canada aux Nations Unies à New York.

D'après les procès-verbaux et témoignages de la réunion du Comité parlementaire permanent du 5 octobre, j'ai l'impression que nos efforts d'information sur certains aspects de la situation des réfugiés du Pakistan oriental n'ont peut-être pas donné les résultats désirés. Puisque, à notre avis, certains de ces aspects sont essentiels à la compréhension de ce problème qui, à cause de son importance et des atrocités qui ont cours est sans précédent, je crois qu'il est de mon devoir de vous faire parvenir quelques notes explicatives, y compris l'opinion du gouvernement indien à ce sujet.

of explanatory notes incorporating the Government of India's views on them.

Accordingly, I have the honour to enclose brief notes on the subjects listed in Annexure I attached to this letter.

Your Excellency, I am sure, has accepted the view that this gigantic problem of East Pakistani refugees seeking shelter in India is a catastrophe of a truly international nature. Therefore, while India has borne, and continues to bear nearly 90% of the costs involved in the maintenance, feeding and shelter of the refugees, these costs, as the problem is not of India's making nor does it involve citizens of India, cannot legitimately be treated as India's responsibility. It is our earnest hope that in assessing the problem for what it is the international community, at some stage, will consider all the costs involved as a truly international responsibility to be met through international endeavour in which all nations of the world would contribute according to their ability or in the absence of any better system of calculation in accordance with their U.N. assessment rates, as calculated for the United Nations budget. In discharging its international responsibility Canada has already made a generous start and we truly applaud the sentiments of universal involvement and humanitarian purpose that have prompted the Government and the people of Canada to such action.

As Members of the Parliamentary Standing Committee would also be interested in the Government of India's views on these many issues and in accordance with Your Excellency's expressed wish that 'India and not Your Excellency should express their own view', I am enclosing 25 spare sets of this letter as also of each one of its enclosures with the request that these may kindly be made available to the Chairman and Members of the Parliamentary Standing Committee on External Affairs and National Defence.

As this Memorandum is being prepared over the current week-end and the next meeting of the Standing Committee is scheduled to be held on Tuesday, October 19, I am taking the liberty, in view of the lack of time, to forward to the Chairman of the Committee a copy of this letter and of its enclosures.

In conclusion, may I, with Your Excellency's permission, avail myself of this opportunity to emphasize on behalf of the Government and people of India, that as of date there are 9,300,000 reasons why we are deeply interested in ensuring the establishment of conditions, whatever method may be necessary to achieve them, which will enable the East Bengal refugees now in India to return to their homes in dignity, safety and honour, as expeditiously as possible.

Accept, Excellency, the assurances of my highest consideration.

Ashok B. Bhadkamkar

The Hon'ble Mitchell Sharp,
Secretary of State for
External Affairs,
OTTAWA K1A 0G2.
ANNEXE I

J'ai donc l'honneur de joindre à ma lettre quelques brèves remarques sur les sujets énumérés à l'annexe I, ci-jointe également.

Je suis convaincu que Votre Excellence pense que le problème des réfugiés du Pakistan oriental cherchant asile en Inde constitue une catastrophe d'ordre international. C'est pourquoi, bien que l'Inde ait assuré et continue d'assurer presque 90 p. 100 des frais d'entretien, de nourriture et de logement des réfugiés, elle ne peut légitimement en être tenue responsable puisqu'elle n'est pas l'instigatrice du problème et que ses citoyens ne sont pas en cause. Nous souhaitons sincèrement qu'en évaluant la gravité du problème, la collectivité internationale finira par envisager les frais en cause comme une responsabilité internationale devant être répartie entre toutes les nations du monde; celles-ci contribuant selon leur capacité ou, en l'absence d'un meilleur système, selon le taux d'évaluation calculé pour le budget des Nations Unies. En reconnaissant sa responsabilité internationale, le Canada a déjà fait preuve de générosité et nous louons sincèrement les sentiments d'universalité et d'humanitarisme qui ont poussé le gouvernement et le peuple du Canada à agir de la sorte.

Puisque les membres du Comité parlementaire permanent aimeraient également connaître l'opinion du gouvernement indien à ce sujet et que Votre Excellence a déjà souligné que «l'Inde et non Votre Excellence devrait exprimer son opinion», voici 25 copies de cette lettre et des autres documents; je vous prie de mettre ces derniers à la disposition du président et des membres du Comité parlementaire permanent des affaires extérieures et de la défense nationale.

Ce mémoire sera préparé pendant la fin de semaine et la prochaine réunion du Comité permanent doit avoir lieu le mardi 19 octobre; je me permets donc, compte tenu du manque de temps, de faire parvenir au président du Comité une copie de cette lettre et des autres documents.

Enfin, permettez qu'avec la permission de Votre Excellence, je profite de cette occasion pour souligner, au nom du gouvernement et du peuple indiens, qu'il y a jusqu'à maintenant 9,300,000 raisons pour lesquelles nous sommes très intéressés à assurer la création de conditions, quelle que soit la méthode nécessaire pour y parvenir, qui permettront aux réfugiés de l'est du Bengale, actuellement en Inde, de retourner chez-eux aussitôt que possible dignement, honorablement et en toute sécurité.

Veuillez accepter, Excellence, l'assurance de ma très haute considération.

Ashok B. Bhadkamkar

L'Hon. Mitchell Sharp
Secrétaire d'État aux
Affaires extérieures
OTTAWA K1A 0G2
ANNEXE I

LETTER OF 16 OCT. '71
FROM HIGH COMMISSIONER FOR INDIA
TO H.E. THE SECRETARY OF STATE FOR
EXTERNAL AFFAIRS, OTTAWA.
LIST OF SUBJECTS FILED AS AN EXHIBIT FOR THE
COMMITTEE

(1) "Mechanics of Registration of Refugees and Maintenance of Refugee Statistics".

(2) "Background and implications of the so-called Civilian Government established in East Bengal, including information on the antecedents of its members".

(3) "Causes of the influx of over 9 million refugees between March 25 and October 15, 1971 from East Pakistan into India and of their continued inflow at the rate of 30,000-40,000 per day".

(4) "Background and activities of the 'Mukti Bahini'.

(5) "Costs involved in the maintenance, feeding and shelter of East Pakistani refugees in India".

(6) "East Pakistani Refugees in India—total international assistance (governmental and private) pledged/received from various sources as of September 27, 1971".

(7) "United Nations involvement on the political aspects of the question".

(8) "Question of the stationing of U.N. Observers".

LETTRE DU 16 OCTOBRE 1971
DU HAUT COMMISSAIRE DE L'INDE
AU SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX
AFFAIRES EXTÉRIEURES, OTTAWA.
LISTE DE SUJETS CLASSÉS COMME DOCUMENTS
POUR LE COMITÉ

(1) «Mécanismes d'enregistrement des réfugiés et statistiques concernant les réfugiés».

(2) «Historique et rôle du soi-disant gouvernement civil établi dans l'est du Bengale, y compris les renseignements concernant les antécédents de ses membres».

(3) «Causes de l'entrée de plus de 9 millions de réfugiés du Pakistan oriental en Inde du 25 mars au 15 octobre 1971 et de leur afflux constant au rythme de 30 à 40,000 par jour».

(4) «Historique et activités du «Mukti Bahini».

(5) «Frais d'entretien, d'alimentation et de logement des réfugiés du Pakistan oriental en Inde».

(6) «Réfugiés du Pakistan oriental en Inde—aide internationale totale (gouvernementale et privée) promise ou reçue de diverses sources depuis le 27 septembre 1971».

(7) «Rôle des Nations Unies face aux aspects politiques de la question».

(8) «Question du lieu d'affectation des observateurs des Nations Unies».

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 34

Thursday, December 2, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 34

Le jeudi 2 décembre 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

External Affairs and National Defence

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians" (Pakistan)

CONCERNANT:

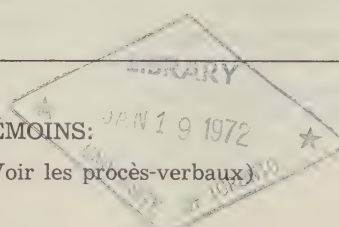
Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens» (Pakistan)

WITNESSES:

(See Minutes of Proceedings)

TÉMOINS:

(Voir les procès-verbaux)



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: M. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Forrestall
Asselin	Gibson
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Haidasz
Brewin	Hopkins
Cullen	Hymmen
Dupras	Isabelle

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Wahn

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

Langlois	Nystrom
Laprise	Paproski
Legault	Rowland
MacDonald (<i>Egmont</i>)	Stewart (<i>Marquette</i>)
MacLean	St. Pierre
Macquarrie	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Marceau	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Mr. McCleave replaced Mr. Paproski
on October 19, 1971

Mr. Paproski replaced Mr. McCleave
on November 30, 1971

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

M. McCleave remplace M. Paproski
le 19 octobre 1971

M. Paproski remplace M. McCleave
le 30 novembre 1971

MINUTES OF PROCEEDINGS

Thursday, December 2, 1971
(32)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met this day at 9:45 a.m., the Chairman, Mr. Ian Wahn, presiding.

Members Present: Messrs. Badanai, Brewin, Dupras, Forrestall, Guay (*St. Boniface*), Haidasz, Isabelle, Langlois, Legault, MacDonald (*Egmont*), MacLean, Macquarrie, Rowland, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(15).

Witnesses: From the Canadian International Development Agency: Mr. Paul Gérin-Lajoie, President, Mr. N. Overend, Director of Programming for Asia; *From the Department of National Health and Welfare:* Dr. John Davies, Chief, Epidemiology Division.

The Committee pursued consideration of the Foreign Policy papers dealing in particular with Pakistan.

The Chairman introduced the witnesses who gave an opening statement. Mr. Gérin-Lajoie then answered questions assisted by the other witnesses.

In accordance with a motion passed at the meeting of October 23, 1970 the Chairman authorized that the statement submitted by Mr. Gérin-Lajoie entitled "Report on the Mission to India and Pakistan" be printed as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "MM"*).

At 12.15 p.m., the questions terminating, the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le jeudi 2 décembre 1971
(32)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h 45 du matin sous la présidence de M. Ian Wahn.

Députés présents: Messrs. Badanai, Brewin, Dupras, Forrestall, Guay (*St. Boniface*), Haidasz, Isabelle, Langlois, Legault, MacDonald (*Egmont*), MacLean, Macquarrie, Rowland, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(15).

Témoins: De l'Agence canadienne de développement international: M. Paul Gérin-Lajoie, président, M. N. Overend, directeur des programmes pour l'Asie; *Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social:* M. John Davies, chef de la Division de l'Épidémiologie.

Le Comité poursuit l'étude des documents intitulés politique étrangère au service des canadiens et s'occupe surtout du Pakistan.

Le président présente les témoins, qui font une déclaration d'ouverture. M. Gérin-Lajoie, assisté des autres témoins, répond ensuite aux questions.

Conformément à une motion adoptée lors de la réunion du 23 octobre 1970, le président permet que la déclaration présentée par M. Lajoie et intitulée «Rapport sur la mission en Inde et au Pakistan» soit annexée aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (Voir Appendice «MM»).

A 12 h 15 de l'après-midi, l'interrogatoire terminé, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Nino Travella

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, December 2, 1971.

[Text]

The Chairman: Gentlemen, I think we can begin. In connection with the disturbing events in East Pakistan and the plight of refugees in India, in October the Committee heard testimony from the Secretary of State for External Affairs and from representatives of four Canadian voluntary relief organizations. Today we will hear Mr. Paul Gérin-Lajoie, President of CIDA, who returned early in November from a 10-day tour of the affected regions in India and Pakistan.

As members will recall, Mr. Sharp told us in October that the Canadian government wished to make further contributions to alleviate the situation. He consequently asked Mr. Gérin-Lajoie to visit the area and to make aid recommendations to the government on his return in the light of what he learned there.

Since that time the government announced on November 17 that it intended to increase by \$18 million its contribution to India for refugee relief, Mr. Gérin-Lajoie accompanied by CIDA officials toured refugee camps in India and visited Dacca in East Pakistan. He will be able to give the Committee an up-to-date first-hand account of the situation and to tell us his conclusions on what particular projects and through what channels the new Canadian aid can best be directed.

Since his return Mr. Gérin-Lajoie has also been in New York conferring with UN officials and other aid representatives concerning the situation in India and Pakistan. I am sure the Committee will be very interested in any impressions he brought back from these meetings as well.

C'est la deuxième fois que nous avons le plaisir d'accueillir M. Gérin-Lajoie au Comité et de lui poser des questions sur un sujet qui nous intéresse. En effet, en février, M. Gérin-Lajoie de Ringuette, président de l'Agence canadienne de développement international, s'est présenté devant le Sous-comité de l'aide au développement international et nous a parlé des problèmes qui se posaient dans ce domaine. Nous sommes heureux de vous revoir parmi nous ce matin. Si vous voulez prendre la parole dès maintenant, je suis certain que les membres du Comité auront des questions à vous poser ensuite. Monsieur Gérin-Lajoie.

M. Paul Gérin-Lajoie (président, Agence canadienne de développement international): Monsieur le président, je vous remercie de votre accueil.

Je suis très heureux que vous m'offriez l'occasion de comparaître de nouveau devant le Comité et de pouvoir répondre du mieux possible aux questions que les membres du Comité auront à me poser à la suite de la mission que j'ai dirigée en Inde et au Pakistan au cours des dernières semaines.

With your permission, Mr. Chairman, I should like to take this opportunity to express my gratitude to the governments of both India and Pakistan for having done everything in their power to make the visit of my mission most useful and also as pleasant as possible under the circumstances. During the very short period of time we were there, about 5 days in each country, we were able to meet as many people as we wished, a variety of people indeed—government people in both countries, in the cen-

TÉMOIGNAGE

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 2 décembre 1971

[Interpretation]

Le président: Messieurs, nous pouvons commencer. En rapport avec les événements troublant du Pakistan oriental, et le sort déplorable des réfugiés de l'Inde, le Comité a entendu en octobre le témoignage du Secrétaire d'État aux Affaires extérieures et celui des représentants de quatre œuvres d'assistance bénévole canadiennes. Aujourd'hui, nous entendrons M. Paul Gérin-Lajoie, président de l'ACDI, qui, au début novembre, est revenu d'un voyage de dix jours dans les régions sinistrées de l'Inde et du Pakistan.

Comme M. Sharp nous a dit en octobre, les membres du Comité s'en souviendront, que le gouvernement canadien désirait faire de plus amples contributions pour améliorer la situation. Il a, par conséquent, demandé à M. Gérin-Lajoie, de visiter la région, et de faire, à son retour, des recommandations d'assistance au gouvernement, à la lumière de ce qu'il aurait appris là-bas.

Depuis cette époque, le gouvernement a annoncé le 17 novembre qu'il avait l'intention d'augmenter de 18 millions de dollars sa contribution à l'Inde pour les réfugiés. M. Gérin-Lajoie, accompagné de fonctionnaires de l'ACDI, a visité des camps de réfugiés en Inde et a visité Dacca, au Pakistan oriental. Il a pu donner au Comité un rapport à jour sur la situation et lui présenter ses conclusions sur les projets particuliers et les voies à utiliser pour dispenser du mieux possible l'aide canadienne.

Depuis son retour, M. Gérin-Lajoie a rencontré à New York les fonctionnaires des Nations Unies et d'autres représentants d'œuvres de bienfaisance pour leur parler de la situation en Inde et au Pakistan. Je suis sûr que le Comité s'intéressera à toutes les impressions qu'il a pu recueillir de ces réunions.

For the second time, we have the pleasure to welcome here Mr. Gérin-Lajoie and ask him questions on a subject that interests us very much. In fact, when in February, Mr. Gérin-Lajoie from Ringuette was appointed Chairman of the Canadian Agency for International Development, he was here to tell the subcommittee for International Development Assistance about the problems in that area. We are very glad to see Mr. Gérin-Lajoie here again this morning. If you wish to speak now, I am quite sure that the members of the Committee will have questions to ask you afterwards. Mr. Gérin-Lajoie.

Mr. Paul Gérin-Lajoie (Chairman, Canadian Agency of International Development): Mr. Chairman, I thank you for your words of welcome.

I am very glad of this opportunity to appear before your Committee and try to answer as well as possible the questions put by the members following my mission in India and Pakistan during the last few weeks.

Avec votre permission, monsieur le président, je saisis l'occasion pour exprimer ma reconnaissance au gouverne-

ment de l'Inde et du Pakistan qui ont fait tout leur possible pour que la visite de ma mission soit utile, et l'ont rendu aussi agréable que possible, étant donné les circonstances. Le peu de temps que nous avons passé là-bas, environ 5 jours dans chacun des pays, nous a permis de rencontrer autant de personnes que nous l'avons désiré: fonctionnaires des gouvernements de ces deux pays, des gouvernements centraux, locaux et provinciaux. Nous avons également pu rencontrer des administrateurs de camps, aussi

• 0943

• 0945

[Texte]

tral governments and local state or provincial governments. We also were able to meet with local camp administrators as well as representatives from the United Nations various organizations and voluntary organizations.

Mr. Chairman, I was able yesterday, after consulting with the Secretary of State for External Affairs, to place at your disposal and the disposal of the members of your Committee the report I made to the Secretary of State upon my return from that mission to India and Pakistan. This document was distributed to you and your members yesterday and I do not plan to read it at this stage. I thought I would say just a few words of introduction and then answer any questions that you and your members might wish to raise.

Tout d'abord, j'aimerais rappeler, monsieur le président, que toute la question d'aide humanitaire à ceux qui souffrent des circonstances actuelles difficiles doit s'envisager d'une certaine façon sur l'arrière-plan politique que nous connaissons dans une assez bonne mesure. Toute la question des réfugiés qui se trouvent en Inde aujourd'hui et qui viennent du Pakistan oriental est le résultat d'une situation à caractère, principalement, politique. L'objet de ma mission n'était pas du tout d'étudier la question politique, ni d'examiner la situation militaire d'un côté ou l'autre de la frontière qui sépare les deux pays. Il était inévitablement bien sûr que ces questions soient soulevées par mes interlocuteurs au cours des conversations que j'ai eues, mais, les renseignements que j'ai ainsi obtenus ne sont que fragmentaires et ne pourraient servir à me former un jugement valable sur la situation politique et militaire. Je mentionne ceci comme arrière-plan parce que la question d'ordre humanitaire était, bien sûr, l'objet de ma visite et de celle de mes collaborateurs là-bas, elle a une origine politique et elle ne trouvera une fin que le jour où les questions d'ordre politique auront trouvé une solution satisfaisante aux yeux des personnes en cause et en particulier aux yeux des réfugiés dont il est principalement question dans le rapport de ma mission. Non seulement cette situation politique et militaire doit-elle être reconnue comme une toile de fond aux problèmes d'ordre humanitaire, mais il faut aussi reconnaître que la situation d'ordre politique et d'ordre militaire est très fluide et qu'elle évolue tous les jours. Nous en avons évidemment des illustrations frappantes dans les rapports qui paraissent dans les journaux. Ces rapports, bien sûr, ne peuvent être complets. Ce sont des morceaux d'information et il faut être très prudent évidemment dans la formation du jugement qu'on se fait au sujet d'une situation aussi fluide et en même temps aussi lointaine.

• 0950

Perhaps I should now say with regard to the substance of my report, after having referred very briefly to this background against which the humanitarian problem must be considered, that there are two problems. The one within India, which has to do with the refugees coming from East Pakistan, and the problem within Pakistan, which has to do with a variety of groups of persons.

One group—and this is not in order of importance, I am just separating them—is a group of refugees that are coming back from India into Pakistan. Another group is a group of persons within East Pakistan territory who have suffered from a lack of food or other essentials supplies as a result of the destruction of communications. Third, a group of people within East Pakistan who have suffered from the cyclones and floods of a year ago, mainly, and also the more recent floods.

[Interprétation]

bien que des représentants des différentes œuvres des Nations Unies et des organisations bénévoles.

Monsieur le président, j'ai pu hier, après consultation avec le Secrétariat d'État aux Affaires extérieures, mettre à la disposition des membres du Comité le rapport que j'ai fait au Secrétariat d'État à mon retour. Ce document vous a été distribué hier je n'ai pas l'intention de le lire maintenant. Quelques mots d'introduction me suffiront et je répondrai ensuite aux questions des membres du Comité.

First of all, I would like to mention, Mr. Chairman, that all the questions of humanitarian assistance to all the needy struggling under very difficult circumstances must be studied, keeping in mind the political background that we knew quite well. The whole question of the refugees in India from East Pakistan results from a situation which is mainly political. The reason for my mission was not to study the political question, nor to examine the military situation on either side of the border between the two countries. It was inevitable, of course, that those questions should be raised by the people with whom I was speaking, but my information about this is only fragmentary and would not be enough to form a valuable opinion on the military and political situation. I am mentioning this because the humanitarian question was of course the objective of my visit and that of my colleagues in those countries. It has a political origin and will be solved only when questions of a political nature have been given a satisfactory solution, satisfactory that is for the people concerned and in particular for the refugees who are the main concern in the report of my mission. Not only this political and military situation must be acknowledged as a background for the humanitarian problems, but we must also acknowledge that the political and military situation is very flexible and in constant evolution. Of course we cannot find very striking illustrations of this in the reports printed in the newspapers which cannot be complete and are only loose pieces of information. We must be very careful when we try to have an opinion about such a flexible and complex situation.

Peut-être devrais-je dire maintenant en ce qui concerne la substance de mon rapport, que, après avoir fait brièvement allusion à cette toile de fond sur laquelle les problèmes humanitaires doivent être étudiés, il existe deux problèmes. L'un en Inde même, qui concerne les réfugiés venant du Pakistan oriental, et le problème au Pakistan qui concerne une variété de personnes.

Le premier groupe de personnes, et ce n'est pas un ordre d'importance, est celui des réfugiés qui reviennent d'Inde au Pakistan. Un autre groupe, celui des personnes qui

dans les territoires du Pakistan oriental ont souffert du manque d'aliments et d'autres denrées essentielles à la suite de la destruction des communications. Un troisième groupe, ceux qui, au Pakistan oriental, ont souffert des cyclones et des inondations de l'an passé, et également des plus récentes inondations.

Ainsi, le problème est différent dans les deux pays et l'on doit les étudier séparément, comme je cherche à le faire dans mon rapport.

Le problème le plus frappant, de l'extérieur aussi bien que si on pénètre dans ces deux pays, est, bien sûr, celui des réfugiés venant du Pakistan oriental en Inde. Il y a un ample mouvement de population. Le gouvernement indien parle d'environ 9 millions et, même si ce chiffre est exact, il apparaît évident à tous les observateurs de l'extérieur que j'ai rencontrés au cours de ma tournée que les nom-

[Text]

So, the situation and the problems in both countries are of a different nature indeed and they have to be considered quite separately and distinctly, as I have tried to do in my report to the Secretary of State.

Of course, the most striking problem from the outside, and also when one gets into those two countries, is the problem of the refugees from East Pakistan into India. There is a large movement of population. A figure of roughly 9 million is given by the Indian government and whether it is possible to debate that precise figure or not, it appears quite evident to all outside observers that I met during my trip that the numbers of refugees from East Pakistan into India is very large. It numbers in the millions. Whether it is 6, 7, 8, 9 or 10 million, when one has reached those high figures I think it has taken a shape and taken an amplitude which does not change very much from one figure to another.

I visited quite a number of camps. I visited one near Calcutta which is called the Salt Lake Camp and where there are 200,000 refugees. I have visited smaller camps of 5,000 or 10,000 refugees. I have been with my colleagues to the border area, and I have been at Hasnabad, the terminal point of a railway line and a crossing point for quite a number of refugees. So we really have seen quite a variety of situations. But we have been limited, particularly on account of the time we could spend over there and the difficulties of communications from the security point of view. We have been unable to go to the parts of India outside West Bengal. You may recall—and might wish to refer in this respect for easy reference to the map which appears on the early pages of my report—that the provinces of Assam is to the north of East Pakistan and the province of Tripura is on the east side of East Pakistan. These we have not been able to visit. There are quite a number of camps in those states or provinces, as well as in West Bengal. Definitely the larger group of refugees is in West Bengal all along the border, so to speak—that is to say, within 25 or 40 miles from the border going from the south to the north of West Bengal.

• 0955

The problems we saw are enumerated in my report. There are food problems, particularly from the point of view of the children under age eight and, much more acutely, under the ages of two, three or four years—to the point, with the present eating situation for those young children, that there may be quite a number of that young population dying within the next six or twelve months, or suffering permanent serious disabilities.

There is the shelter problem, there is the clothing problem, there is the blanket problem—all those are being considered separately in the report.

Regarding the situation in East Pakistan, I have been with my colleagues in Dacca, where we met provincial government officials, later on in Islamabad, where I met central government officials including ministers, officials of departments and others.

Around Dacca we were able to make some visits and, particularly, to fly to a border area where there is a welcoming centre for returning refugees. Regarding the number of returning refugees, it is known that it is not large. From memory, the number of those who have gone through those special centres is only about 50,000. And it should be mentioned that it is estimated by the East Pakistan authorities, or by the Pakistan authorities generally, that another 200,000 people have returned into east Pakistan without going through those centres.

[Interpretation]

bres de réfugiés venus en Inde du Pakistan oriental sont très importants. Il s'agit de millions. Que ce soit 6, 7, 8, 9 ou 10 millions, lorsqu'on atteint ces chiffres, je pense qu'il importe peu de connaître le chiffre exact.

J'ai rendu visite à de nombreux camps. J'ai visité un camp près de Calcutta qu'on appelle le camp Salt Lake où se trouvent 200,000 réfugiés. J'ai visité des camps plus petits de 5 ou 10,000 réfugiés; je me suis rendu avec mes collègues dans la région frontrière et j'ai été à Hasnabad, dernière gare de chemin de fer et poste frontrière pour un grand nombre de réfugiés. Nous avons donc vu pas mal de situations différentes. Toutefois nous avons été plus particulièrement limités par le peu de temps que nous avons passé là-bas et les communications gênées par les mesures de sécurité. De l'Inde, nous n'avons pu visiter que le Bengal de l'Ouest. Vous savez—vous pouvez vous rafraîchir la mémoire en jetant un coup d'œil sur la carte qui figure dans les premières pages de mon rapport—que les provinces d'Assam se trouvent au nord du Pakistan de l'Est et que la province de Tripura se trouve à l'Est du Pakistan de l'Est. Je n'ai pu visiter ces provinces. Dans ces États ou provinces, il y a, tout comme au Bengal Ouest, un assez grand nombre de camps. Il est clair que le plus grand nombre de réfugiés dans le Bengal Ouest se trouve, pour ainsi dire, le long de la frontrière, c'est-à-dire sur les quelque 25 ou 40 milles de la frontrière du sud, au nord du Bengal de l'Ouest.

J'ai énuméré dans mon rapport les problèmes dont nous avons pris conscience. Il y a des problèmes de nourriture, en particulier pour les enfants de moins de 8 ans et, pour ceux de 4, 3 ou 2 ans ce problème est si aigu que nombre d'entre eux meurent au bout de six ou douze mois, ou souffrent d'incapacité grave permanente.

Il y a le problème du logement, du vêtements, des couvertures, qui sont tous étudiés séparément dans le rapport.

Quant à la situation dans le Pakistan de l'est, je me suis rendu à Dacca avec mes collègues et nous y avons rencontré des hauts-fonctionnaires du gouvernement provincial; nous sommes allés ensuite à Islamabad où j'ai rencontré

deux fonctionnaires du gouvernement central, y compris des ministres et des hauts fonctionnaires ministériels etc.

Nous avons pu visiter les environs de Dacca et nous nous sommes rendus par avion jusqu'à la région frontrière, où se trouve un centre d'accueil pour que les réfugiés qui retournent au pays. Ce centre, on le sait, est plutôt modeste pour le nombre de réfugiés. Seuls quelque 50,000 seulement se sont rendus dans ces centres spéciaux. Ajoutons que, selon les calculs des autorités du Pakistan de l'Est ou du Pakistan en général, il y a environ 200,000 autres personnes qui sont rentrées au Pakistan Est sans passer par ces centres.

Au Pakistan de l'Est, il n'y a pas de problème de famine, d'abri ou de médicament, en ce sens que si on considère le pays dans son ensemble et si l'on tient compte des ressources qui proviennent du pays de l'extérieur, les ressources sont suffisantes, disons, pour les 6 prochains mois.

Le problème réside dans les communications, au sein du territoire du Pakistan de l'Est; il est difficile de faire parvenir ces fournitures aux gens qui en ont besoin, parce qu'ils sont isolés par l'eau ou parce que le réseau de communications: chemins de fer, autoroutes, ponts, a été entièrement détruit. Le système de transport par eau est le plus utile dans les circonstances, parce que les rivières abondent. On manque de bateaux, en particulier de remorqueurs, mais dans l'ensemble, le système fonctionne, sauf dans certains endroits où la famine règne ou presque.

[Texte]

In East Pakistan there is no over-all starvation, shelter, or medical problem in the sense that when we take the country as a whole and the supplies from internal sources and external sources, as a whole there is no shortage of supplies, let us say, in the next six months.

• 1000

The problem is one of communications within east Pakistan territory, problem of these supplies really reaching the people who need them, the people who may be in areas which are isolated by water or by the general destruction of the communication system, that is the railway system, and highway and bridge system. The water transportation system is the one which works best under the circumstances because the water is plentiful and the rivers are there. There is a shortage of equipment for water transportation, particularly tugs, but on the whole this works with the reservation that there are pockets of near starvation more or less. However, the authorities in the country deal with that problem to the point that we received testimony from the Pakistan government, the east Pakistan provincial government and from the UN system representatives that there is, at the present time, no acute problem of food supply, shelter and clothing for any group of the east Pakistan population at the present time.

I think, Mr. Chairman, this gives you an over-all very general and limited view of the situation. I thought I would talk in this fashion just as a matter of introduction, but the written report which is in your hand is, of course, much more specific. I stand for any questioning on either what appears in the report or what I said, or what I have not said and have not written.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gerin-Lajoie. Perhaps we could have the agreement of the Committee to have the report of the president of CEDA to the Secretary of State for External Affairs printed as an appendix to our proceedings.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: I have on my list Mr. Macquarrie, Mr. Thompson, Mr. Dupras and Mr. Brewin. Mr. Macquarrie.

Mr. Macquarrie: Mr. Chairman, since the President returned from Indian and Pakistan there have been obviously very important and perhaps highly disturbing developments. I am sure the nature of his program is such that he is in constant touch with the political people in the Department of External Affairs since his program, as he so rightly points out, is based upon what in the long run happens politically.

I wonder if in the light of the events in Indian and Pakistan in the last few weeks, you have been considering any alteration in emphasis, content or scope of the program which you are administering. Have events there caused any rethinking, a choice of new directions or have there been any changes at all from the recommendations which you brought out before these rather dramatic and traumatic events took place down there?

Mr. Gerin-Lajoie: Mr. Chairman, I have put in my report a description of the situation as I have seen it and I think the main recommendations we came to come out of this report. However, I must say that I had the opportunity to discuss with the Secretary of State a working document which is a list of more specific recommendations as to how any government money—and since that time the government has announced an \$18 million supplementary contribution to be added to the \$4 million already contributed—

[Interprétation]

L'autorité pakistanaise s'occupe du problème et le gouvernement pakistanais, le gouvernement provincial du Pakistan de l'Est et des représentants des Nations Unies disent qu'aucune partie de la population du Pakistan Est ne manque pour le moment de nourriture, de logis ou de vêtements.

Monsieur le président, vous avez là une vue d'ensemble de la situation, en guise d'introduction. Le rapport écrit qui vous a été remis est naturellement plus détaillé. Je suis prêt à répondre aux questions.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gerin-Lajoie. Si les membres du Comité sont d'accord, nous pourrions annexer, au compte rendu de nos délibérations, le rapport du président de la CEDA au secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Des voix: Entendu.

Le président: J'ai sur ma liste M. Macquarrie, M. Thompson, M. Dupras et M. Brewin. Monsieur Macquarrie.

M. Macquarrie: Monsieur le président, depuis que le président est revenu de l'Inde et du Pakistan, certains événements aussi importants que troublants sont survenus. Je suis sûr qu'étant donné la nature de son programme, qui, comme il l'a pertinemment noté, repose sur l'évolution de la situation politique, il maintient un contact permanent avec les représentants politiques du ministère des Affaires extérieures.

Étant donné ce qui s'est passé en Inde et au Pakistan au cours des quelques dernières semaines, je me demande si vous considérez modifier votre programme, son importance ou sa portée. Ces événements vous ont-ils fait penser à une nouvelle orientation; avez-vous modifié les recommandations que vous aviez faites avant que ne surviennent événements dramatiques?

M. Gerin-Lajoie: Monsieur le président, j'ai inclus dans mon rapport une description de la situation telle que je l'ai vue et je pense que mes recommandations principales découleront de ce rapport. J'ajouterais toutefois que j'ai eu l'occasion de discuter avec le secrétaire d'État un document de travail, une liste de recommandations plus précises, sur la façon dont on utilise l'argent du gouvernement; le gouvernement a annoncé depuis qu'une contribution supplémentaire de \$18 millions serait ajoutée aux \$4 mil-

[Text]

is to be used. This, of course, is a subject as yet to be determined.

• 1005

It is obvious that with the situation developing as it is, it may become necessary to modify slightly the allocation of that money which might have been advisable, let us say, a week ago or two weeks ago. But on the whole, it remains that in India there is a need for shelter; there is a need for food; there is a very specific need for a children's feeding program.

Without regard to the political situation and how it develops, I think this has to be undertaken by the international community. I do not think that developments over there, political and military, as they have taken place in the last few days or may be taking place in the future, should change this particular aspect. Our contributions to the United Nations system should not be affected either, I think, at the present time at any rate, by the political and military developments.

There is one aspect of our possible contribution which might be affected. It is the direct financial contribution to the Indian government. I do not say that it will change, but if the situation were to deteriorate from the political and military standpoint, it would have to be, of course, a political decision in Canada on the part of Cabinet, not on the part of the CIDA administration, as to what stand Canada takes with regard to any possible financial contribution to the Indian government, either in the form of grant, of loan for commodity purposes, or any contribution to a debt relief program.

Mr. Macquarrie: Do I take it then that this is an item which you think might come up for reconsideration, but at the moment is not being reconsidered?

Mr. Gérin-Lajoie: That is so, sir. I have spoken, of course, of the Indian side. As you know, on the East Pakistan side we do not have a new program of contributions being envisaged at this very moment. The \$18 million or \$22 million announced by the Secretary of State are for East Pakistan refugees within Indian territory. Canada has supported United Nations efforts in different forms within East Pakistan territory. The UNEPRO organization, the United Nations East Pakistan operation, is one which Canada has supported through a contribution of \$0.5 million a few weeks ago.

We understand that there are problems of operation for the United Nations themselves and their personnel within East Pakistan at the present time. I do not have any specific information except the general news that the UN people are being withdrawn, at least to a large extent. There again, of course, any possible—I say “possible”—additional contribution for the East Pakistan side of the border would be affected, of course, by military and political developments.

Mr. Macquarrie: Of course. I would like to ask you another question, not precisely in your official role, but as one with a very key role of leadership, if I may say so, in humanitarian efforts.

At the present time you would have no reason to suggest to the Canadian people who have been contributing through various organizations of a nongovernment nature that they do otherwise than to continue to contribute as generously as possible.

• 1010

Mr. Gérin-Lajoie: Indeed no, sir. I think Canada, on the contrary, should continue both through government

[Interpretation]

lions déjà versés. Ce sujet reste naturellement à déterminer.

Vu la tournure des événements, il faudra peut-être modifier légèrement une allocation monétaire qui aurait été souhaitable, disons, il y a 1 ou 2 semaines. Mais dans l'ensemble il n'en reste pas moins que l'Inde a besoin d'abri, d'argent et d'un programme alimentaire précis pour les enfants.

Il faut, je crois, confier cette tâche à la Communauté internationale, quelle que soit la situation politique et son évolution. Je ne vois pas que les événements politiques et militaires qui se sont déroulés au cours des derniers jours ou qui se dérouleront peut-être à l'avenir, doivent changer cette façon de voir. Notre contribution aux Nations-Unies ne devrait pas non plus être modifiée, pour le moment néanmoins, par les événements politiques et militaires.

Il y a un aspect de notre contribution éventuelle qui risque d'être touché: la subvention en argent octroyée directement au gouvernement indien. Je ne dis pas qu'elle sera modifiée mais si la situation se gâtait du point de vue politique et militaire, le Cabinet canadien, non une administration de la ACID, devrait décider quelle attitude adopter quant aux subventions en argent versées éventuellement au gouvernement indien, sous forme de subsides, prêts ou contributions à un programme destiné au règlement des dettes.

M. Macquarrie: Dois-je comprendre que c'est là une question qu'il faudra étudier un jour mais non pour le moment?

Mr. Gérin-Lajoie: C'est exact monsieur. J'ai parlé de l'Inde, naturellement. Quant au Pakistan, vous savez que nous n'envisageons pas pour le moment de nouveaux programmes de contribution. Les 18 ou 22 millions de dollars annoncés pour le secrétaire d'état sont destinés aux réfugiés du Pakistan oriental, qui se trouve en territoire indien. Le Canada a encouragé les efforts que les Nations Unies ont faits de différentes façons au Pakistan oriental. L'UNEPRO, de reconstruire les opérations des Nations Unies au Pakistan oriental, en est une à laquelle le Canada a, il y a quelques semaines, accordé un appui de 0.5 million de dollars.

Nous savons que les Nations Unies et leur personnel éprouvent actuellement des difficultés de fonctionnement au Pakistan oriental. Je n'ai pas de renseignements précis, si ce n'est que l'ONU retire une bonne partie de son personnel. Là encore toute contribution supplémentaire éventuelle—je dis bien éventuelle—destinée au Pakistan oriental serait naturellement touchée par les événements militaires et politiques.

M. Macquarrie: Naturellement. Je voudrais vous poser une autre question, non pas à titre officiel, mais seulement comme quelqu'un qui joue un rôle clé de leadership si j'ose dire, dans la déploiement d'efforts humanitaires.

Pour le moment, vous n'avez aucune raison de suggérer aux canadiens qui ont apporté leur aide par l'entremise de divers organismes non gouvernementaux de changer d'attitude, et de cesser de contribuer aussi généreusement que possible.

M. Gérin-Lajoie: Précisément, monsieur. Je pense que le Canada, du point de vue humanitaire, devrait au contraire

[Texte]

sources and private sources to contribute as generously as possible to help relieve the situation from a humanitarian point of view.

Mr. Macquarrie: So do I.

Mr. Gérin-Lajoie: It is an appalling situation. Of course, one has to see it on the spot to fully realize it. Even after seeing TV programs or reading press reports in Canada, as I had before going, when one gets over there of course you get a much deeper feeling of the appalling situation from the purely human point of view.

Mr. Macquarrie: I quite underscore your answer, and I will pass for the time being Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Thomson.

Mr. Thomson: Thank you Mr. Chairman. I realize that things have developed rapidly since you were there, but does the deteriorating military situation affect the flow of refugees, or does the flow of refugees continue? Is the number increasing?

Mr. Gérin-Lajoie: I have not had any report on that point since my return. When I was over there, I was able to see that the flow of refugees coming into India was going on, not at the same pace, of course as a month or two ago. The figure mentioned to us by the Indian authorities was approximately 15,000 refugees per day coming in, compared to an average, I believe, of 50,000 per day, over the period April to September.

Mr. Thomson: Why is there this continuing heavy flow even though it has decreased? Did the Pakistani officials give any explanation of that, or is the situation that caused the original flow as you mentioned still continuing?

Mr. Gérin-Lajoie: I think the explanation given unanimously from all sides is that the flow of refugees goes on as the result of fear. The disagreement starts when you ask if this fear is justified or not.

When I was there, it was quite clear in East Pakistan that there were disturbances going on all the time, at various places in East Pakistan, and even around Dacca. That is not contradicted by anyone. The significance of the extent of those disturbances, which may be a subject of debate there, but those disturbances do go on. We have seen from press reports since our return, and this is the information I had confirmed from, should I say from private sources, or from officials of nonpublic sources so to speak, that the situation has not improved in the last fortnight.

Mr. Thomson: There is such a vast discrepancy between the Pakistani, and the Indian government figures. I think the people of Pakistan talk in terms of 2 million, and the Indian government of well over 9 million. Have you any opinion whether or not the Indian numbers on which we base the calculation of present need is exaggerated at all; that is, the figure of over 9 million. Is that reasonable statistics.

Mr. Gérin-Lajoie: Let me say that in my own mind I feel satisfied that we can work on the basis that the figure is, let us say anything between 7 to 9 million. What is the basis for that judgment of mine? Two points.

First, we, the members of my mission and I, saw the system used by the Indian government to register people. People are registered when they come in at border points. That is one, registration system. They are also registered when they ask for a ration card; once they are in the country they may apply for that at the border area, but

[Interprétation]

continuer à contribuer aussi généreusement que possible par l'intermédiaire du gouvernement et de son privé pour aider à redresser la situation.

M. Macquarrie: C'est bien mon avis.

M. Gérin-Lajoie: La situation est révoltante. Bien sûr il faut être sur place pour se rendre bien compte. Même après avoir vu les programmes de télévision ou lu les communiqués de presse au Canada—c'était mon cas avant de me rendre sur place—une fois là-bas au point de vue tourment humain vous vous rendez compte beaucoup mieux du caractère révoltant de la situation.

M. Macquarrie: Je souscris à votre réponse et je cède la parole pour le moment, monsieur le président.

Le président: Monsieur Thomson.

M. Thomson: Merci, monsieur le président. Je sais qu'il s'est passé beaucoup de choses depuis votre voyage mais est-ce que la situation militaire s'est assez détériorée pour empêcher l'afflux de réfugiés ou est-ce qu'ils continuent d'arriver? Leur nombre augmente-t-il?

M. Gérin-Lajoie: Je n'ai eu aucune information à ce sujet depuis mon retour. Là-bas, j'ai pu voir que les réfugiés continuent d'arriver en Inde, mais pas au même rythme, naturellement, qu'il y a un mois ou deux. Les autorités indiennes ont parlé d'environ 15,000 réfugiés par jour, comparé à environ 50,000 par jour, d'avril à septembre.

M. Thomson: Même s'il y a moins de réfugiés, ils continuent tout de même à arriver. Pourquoi? Les représentants du Pakistan vous ont-ils fourni une explication? Est-ce que la situation qui a suscité tout d'abord cette émigration est-elle toujours la même?

M. Gérin-Lajoie: On nous a expliqué de part et d'autre que les réfugiés continuent d'arriver parce qu'ils ont peur. Si on leur demande si cette crainte est ou non justifiée, ils ne sont pas d'accord.

Quand j'étais là-bas, il était manifeste que le Pakistan essayait de perpétuer l'agitation à divers endroits, même aux alentours de Dacca. Tous en conviennent. Pourtant si l'importance de ces troubles porte à discussion, ils ne s'en poursuivent pas moins. Selon les communiqués de presse que nous avons vus depuis notre retour ainsi que les sources privées, disons, non publiques, non officielles, la situation ne s'est pas améliorée depuis les 15 derniers jours.

M. Thomson: L'écart est si grand entre les chiffres fournis par le gouvernement pakistanais et le gouvernement indien. Je pense que les Pakistanais parlent de 2 millions de personnes et le gouvernement indien, de plus de 9 millions. Nous nous fondons sur les données du gouvernement Indien. Pensez-vous que ce chiffre de plus de 9 millions soit exagéré? Est-ce un chiffre raisonnable?

M. Gérin-Lajoie: Personnellement, je vous dirais que nous pouvons partir de ce chiffre, disons de 7 à 9 millions. Deux raisons m'amènent à me fonder sur ce chiffre.

Tout d'abord, nous avons vu, les membres de ma mission et moi-même, le système utilisé par le gouvernement indien pour inscrire les gens. L'inscription se fait à l'arrivée au poste de frontière, ou lors de la demande d'une carte d'alimentation; une fois dans le pays, ils peuvent en faire la demande à la frontière même, mais ils l'obtiennent généralement au camp et ils doivent s'inscrire à cette fin. Il

[Text]

they usually get their ration card at the camp and they have to register for this. There is a possibility—I say a possibility only—that some people register twice for rationing, that may happen in any country, but we have found no evidence of this at all. I was told by some people that it might be a possibility. In view of this well organized system for registration I feel that the figures given by the Indian government can be taken as a very reasonable and reliable basis for working from.

• 1015

Second, I had the opportunity to discuss this problem with United Nations' people and Work Bank people, and they are satisfied that the Indian figure is not too far from reality and is a basis to work on.

Mr. Thomson: My next question is in regard to whether or not in your opinion the aid that we are giving either in cash or in kind is actually reaching the need—and let us put it in two sections—on both sides of the border; because I presume the answer would be different.

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir.

On the East Pakistan side, the aid we have supplied is exclusively in kind and it is wheat worth \$7 million. This wheat has been shipped actually over a period of about two months, during October and November. None of it, when I was over there, and I do not think this situation has changed—Mr. Overend is there any change?

Mr. Overend: One ship, the last ship on the line, Mr. Gérin-Lajoie, has been diverted by the United Nations, we understand, to Singapore for temporary storage.

Mr. Gérin-Lajoie: The whole shipment was made up of four shiploads and the other three ships reached the Port of Chittagong, but there were long delays in unloading. Anyway, none of our shiploads had left Chittagong when I was over there. There is a very serious problem of communications and actually there is no proposal at the present time within my organization and I think no consideration by the Secretary of State, I will not speak of the Cabinet, for any additional food aid to East Pakistan within the next six months or so because my report on this point was that there is no need for additional food supply at least during the next six months. The shipments are there waiting for distribution and I have talked over this point not only with Pakistani authorities, but with United Nations UNEPRO representatives both over there and in New York.

Recently I had the opportunity to meet Mr. Paul-Marc Henry who is head of that organization appointed by the Secretary General of the United Nations, and there is a serious problem of communications and this is why there is such an accumulation and bottleneck in the harbour of the Port of Chittagong. The Pakistani authorities asked Canada for authorization to divert the last shipment of wheat from Chittagong to another Pakistan port, and the final decision that was taken after consultation with the UN, as mentioned a moment ago by Mr. Overend, was that it would be diverted to Singapore.

• 1020

With regard to the Indian side, the problem is so different. The Indian government is taking care of the refugees. The Indian government is supplying food to the refugees. The refugees are entitled to a ration and they get it. The Indian government supplies shelter, medicine, and so forth. The problem for the international community arises in this fashion, the Indian government has said, "This is a

[Interpretation]

se peut, je dis seulement il se peut, que certains s'inscrivent deux fois pour des cartes d'alimentation; cela peut se produire n'importe où, mais nous n'avons aucune preuve qu'il en soit ainsi. Certains m'ont dit que c'était possible. Étant donné que le système d'inscription est très bien organisé, j'estime que les chiffres fournis par le gouvernement indien peuvent être considérés comme une base de travail raisonnable et sûre.

Deuxièmement, j'ai eu l'occasion de discuter du problème avec les représentants des Nations Unies et de la

Banque mondiale. On ne croit pas que le chiffre fourni par le gouvernement indien soit très éloigné de la réalité et on s'en contente comme base de travail.

Mr. Thomson: J'aimerais vous demander si l'aide fournie sous forme d'argent ou sous d'autres formes répond actuellement à nos besoins. Donnez-nous, je vous prie, une réponse pour chaque côté de la frontière. Je suppose qu'elle sera différente.

Mr. Gérin-Lajoie: Oui, monsieur.

Au Pakistan oriental, l'aide fournie par nous est matérielle, soit environ 7 millions de dollars de blé. Ce blé a été expédié pendant deux mois, en octobre et novembre. Il n'y en avait pas, quand j'étais là-bas, je pense que la situation est changée. Monsieur Overend, est-ce qu'il y a des changements?

Mr. Overend: Un bateau, le dernier, monsieur Gérin-Lajoie, a été temporairement détourné par les Nations Unies vers Singapour pour entreposage.

Mr. Gérin-Lajoie: Il y avait quatre navires, et les trois autres sont arrivés au port de Chittagong, mais le déchargement a pris très longtemps. Quoi qu'il en soit, aucun de nos navires n'a quitté Chittagong pendant que j'étais là-bas. Il y a un grave problème de communications et ni mon organisme ni, je pense, le secrétaire d'État, je ne parlerai pas du Cabinet, n'envisagent pour le moment d'envoyer d'autre aide alimentaire au Pakistan avant six mois environ, car j'indique en effet dans mon rapport qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer d'aide alimentaire avant au moins six mois. Le grain attend là-bas qu'on le décharge. J'ai discuté de la question non seulement avec les pouvoirs pakistanais, mais aussi avec des représentants des Nations Unies à UNEPRO sur place et à New-York.

Récemment j'ai eu l'occasion de rencontrer M. Paul-Marc Henry qui est chef de l'organisme nommé par le secrétaire général aux Nations Unies, et il existe un sérieux problème de communications, c'est pourquoi il y a un tel embouteillage dans le port de Chittagong. Les autorités pakistanaises ont demandé au Canada l'autorisation d'envoyer les navires chargés de blé qui se trouvaient à Chittagong à un autre port pakistanais; après consultation avec les Nations unies, comme vient de nous le mentionner M. Overend, on a finalement décidé de les envoyer à Singapour.

Du côté indien, le problème est bien différent. Le gouvernement indien s'occupe des réfugiés. Il leur fournit de

la nourriture. Ils ont droit à une certaine ration et ils l'obtiennent. Le gouvernement indien leur fournit un abri, des médicaments etc. Voici comment se pose le problème pour la communauté internationale. Le gouvernement indien a déclaré: «Ce fardeau est bien au-dessus de nos forces.» Le Canada et la communauté internationale aident le gouvernement indien à faire face à ce problème

[Texte]

load which is much above our capacity to meet and also our normal realm of responsibilities". What Canada and the international community are doing is helping the Indian government to meet that problem by supplying food which is distributed by the Indian government, by supplying shelter which is being distributed by the Indian government and so forth.

I am satisfied that the shelter material has already been used. I saw some shelter material on the spot and some other equipment. There is a more serious problem for blankets. There again, it is a distribution problem. There are shiploads of blankets in Calcutta already and there are shiploads awaiting transportation in other countries. I heard of a large shipload in Denmark, for instance, and there are some in the U.S. namely, New York, and I am not quite sure, but in some other U.S. ports. There is a problem of transportation of blankets which are urgently needed because the cold season is just starting or started a few weeks ago. There is the transportation within West Bengal, which is a not too difficult problem to meet for the Indian authorities, and transportation to the Assam and Chicourah provinces which is a much more difficult problem to meet.

To answer your question in general terms, our supplies are reaching the people who need them.

Mr. Thompson (Red Deer): Mr. Chairman, I wanted to ask a question or two about the non-governmental organizations, but perhaps I should delay them.

The Chairman: If they are short, please proceed.

Mr. Thompson: With regard to this taking of a new approach, how are the grants which you give on the shared co-operative basis with the Canadian agencies arrived at or determined? Do you have a formula?

Mr. DesRoches: We have no mathematical formula. We have to make an evaluation, first, of the capacity of the organization to use the money, to use it efficiently and quickly. In this respect, for instance, UNICEF which is a private organization in Canada supporting an official organization of the UN centrally, is undoubtedly an efficient organization. The Red Cross is an efficient organization as well as other organizations which are basically church organizations of various groups. OXFAM which is a large organization is also efficient.

We determine the amount by taking into account what those organizations get from their own sources or through their own efforts with the general public. We sometimes consider what other countries are doing, for example, the league of Red Cross societies mainly and the Canadian Red Cross Society in particular, and we try to have some balance. So there is no mathematical formula. Considering the lump sums we provide to the voluntary organizations, this is also on the basis of the usual way of looking at them and providing them with a proportion of our total aid or aid funds.

• 1025

Mr. Thompson: Am I right in saying that the maximum proportion is on a 50-50 basis?

Mr. Gérin-Lajoie: That is usually the rule, but it is not a rule uniformly followed. In this case I think it has been followed, has it not, Mr. Overend? Mr. Overend, as you know, is the head of the Planning Division for Asia in CIDA.

[Interprétation]

en fournissant de la nourriture et des abris qui sont distribués par le gouvernement indien.

Je sais que ces abris sont déjà utilisés. J'ai vu certains matériaux sur place. Les couvertures posent un problème très sérieux. Là encore, il y a la question de la distribution. Il y a des cargaisons de couvertures qui se trouvent déjà à Calcutta; il y en a dans d'autres pays qui attendent d'être expédiées. On dit qu'il y avait un poste de chargement au Danemark; il y en a aux États-Unis, à New-York en particulier, et je ne suis pas certain, mais je pense qu'il y en a aussi dans d'autres ports américains. Il s'agit d'un problème de transport pour ces couvertures qui sont en grande demande, parce que la saison froide a commencé il y a quelques semaines. Le transport dans le Bengale ouest ne pose pas trop de problèmes aux pouvoirs indiens, mais c'est bien différent pour Assam et Chicourah.

Pour répondre à votre question en termes généraux, la nourriture arrive aux gens qui en ont besoin.

M. Thompson (Red Deer): Monsieur le président, je voulais poser une ou deux questions sur les organisations non-gouvernementales; toutefois je devrais peut-être les différer.

Le président: Si elles sont brèves, vous pouvez y aller.

M. Thompson (Red Deer): En ce qui concerne la nouvelle méthode, comment déterminez-vous les subsides que vous octroyez sur une base coopérative à frais partagés avec les organismes canadiens; avez-vous une formule?

M. DesRoches: Nous n'avons pas de formule mathématique. Nous apprécions tout d'abord l'aptitude de l'organisme à utiliser l'argent de façon efficace et rapide. A cet égard, l'UNICEF, qui est un organisme privé dépendant d'un organisme officiel des Nations Unies, est sans aucun doute efficace. La Croix Rouge est également efficace et il y en a d'autres, essentiellement religieux et de dénominations diverses. La grande organisation d'OXFAM est également efficace.

Déterminons le montant d'argent en tenant compte du fonds que retirent ces organismes de leurs propres sources ou par leur sollicitation auprès du public. Nous considérons parfois ce que font les autres pays, par exemple la ligue de la société Croix Rouge, en particulier la Croix Rouge canadienne; nous essayons d'atteindre un certain équilibre. Ainsi il n'existe pas de formule mathématique. Si l'on considère les sommes globales que nous donnons aux organisations bénévoles, ceci est aussi fondé sur la façon habituelle selon laquelle on leur accorde une partie de notre aide totale ou de nos fonds d'assistance.

M. Thompson: Ai-je raison de dire que la partie maximum est sur une base de moitié moitié?

M. Gérin-Lajoie: C'est là généralement la règle, mais elle n'est pas suivie d'une façon uniforme. Dans ce cas il me semble qu'on l'a suivie, n'est-ce pas, monsieur Overend? M. Overend, comme vous le savez, est le chef de la Division de la planification pour l'Asie à l'ACDI.

[Text]

Mr. Neil Overend (Director of Programming, Asia Program, CIDA): Yes, Mr. Chairman. For the last contributions made by funds approved for the refugee relief, it has averaged out on a matching basis.

There are exceptions. I am trying to recall one from memory but, as Mr. Gérin-Lajoie said, the effectiveness of an organization, the priority of its particular program, are also determining factors. There have been or could be cases where an exception to the matching formula would be adopted.

Mr. Thompson: When Dr. McClure came back, he made the suggestion in his reports that because of the efficiency and the capability of private organizations having smaller organizations working over there and getting their aid directly into the need, it would be well to raise their proportion, and I think he used the figure of 80-20 rather than 50-50 as a sound means of making even more efficient the aid we are giving. Have you considered such a policy of increasing your contribution?

Mr. Gérin-Lajoie: Increasing the contribution, yes, Mr. Chairman, but not on any specific formula basis. We consider each case on its merits, and when the government has to decide on the allocation of the new \$18 million, we are planning to recommend to the Minister a fairly large proportion for voluntary organizations. I must say that United Nations circles have high confidence in the work of most voluntary organizations.

One particular aspect that you have not mentioned is that in India particularly, where the government insists very much on using Indian staff for all relief operations, it is easier for voluntary organization representatives to operate, in small numbers of course, than for Canadian government officials.

Mr. Thompson: Thank you very much, Mr. Gérin-Lajoie.

The Chairman: I will put you down for the second round, Mr. Thompson. Mr. Dupras.

M. Dupras: Monsieur le président, je voudrais me joindre à mon collègue, M. Macquarrie, pour dire à M. Lajoie notre admiration pour sa dévotion au travail. On parlait tantôt de transport et il semble que le problème principal réside dans le transport des denrées acheminées vers le Pakistan. Est-ce que le Canada pourrait jouer un rôle utile dans l'amélioration du transport dans le pays?

M. Gérin-Lajoie: Au Pakistan Oriental, le problème du transport est un problème d'organisation, c'est un problème d'administration. Il faut des experts et l'Organisation des Nations Unies est consciente de ce problème et s'en occupe. J'ai eu l'occasion de dire aux responsables de ces programmes aux Nations Unies que si on désirait avoir des experts canadiens en organisation de transport, nous serions disposés à considérer la chose et probablement en mesure de répondre à un tel appel au moins en ce qui concerne une, deux ou trois personnes.

En ce qui concerne le territoire indien, le Canada pourrait être utile de diverses façons. D'abord, il faut dire que le système s'améliore actuellement par l'arrivée de camions fournis par la communauté internationale et les contributions financières que le Canada apporte aux divers organismes des Nations Unies servent dans une bonne mesure à acheter des camions. Déjà, de cette façon, nous contribuons à l'amélioration du système du transport routier. Le transport aérien qui pose un problème très

[Interpretation]

M. Neil Overend (Directeur de la programmation, programme pour l'Asie, ACIDI): Oui, monsieur le président. En ce qui concerne les dernières contributions faites à l'aide de fonds approuvés pour l'aide aux réfugiés, l'opération a été faite sur une base équilibrée.

Il existe des exceptions. J'essaie de me souvenir d'une exception, mais comme M. Gérin-Lajoie l'a dit, l'efficacité d'une organisation, la priorité de son programme spécifique, sont aussi des facteurs déterminants. Il y a eu ou il pourrait y avoir des cas où l'on adopterait une exception à cette formule d'équilibre.

M. Thompson: Lorsque le docteur McClure est revenu, il a proposé dans ses rapports qu'en raison de l'efficacité et de l'aptitude des organisations privées qui ont des organisations plus petites dans ces pays et qui fournissent leur assistance directement en fonction des besoins, il serait utile d'élargir leur proportion, et je pense qu'il a utilisé le chiffre de 80-20 plutôt que 50-50, ce qui permettrait de rendre plus efficace l'aide accordée. Avez-vous étudié la possibilité d'augmenter votre contribution?

M. Gérin-Lajoie: Augmenter la contribution, oui, monsieur le président, mais non pas d'après une formule particulière. Nous examinons les mérites de chaque cas, lorsque le gouvernement doit décider d'une subvention à partir des dix-huit nouveaux millions de dollars, nous faisons en sorte de recommander au ministre une proportion suffisamment importante pour les organisations bénévoles. Je dois dire que les Nations Unies font pleine confiance aux organisations bénévoles pour leur travail.

Un aspect particulier que vous n'avez pas mentionné, en Inde en particulier, où le gouvernement insiste beaucoup pour qu'on utilise le personnel indien dans toutes les opérations d'assistance, il est plus facile pour les représentants des organisations bénévoles de travailler, en petits nombres, que pour les représentants du gouvernement canadien.

M. Thompson: Je vous remercie, monsieur Gérin-Lajoie.

Le président: Je vous inscris pour le second tour, monsieur Thompson. Monsieur Dupras.

Mr. Dupras: Mr. Chairman, just as my colleague, Mr. Macquarrie, I would like to express my gratitude to Mr. Gérin-Lajoie for his devotion to his work. We were speaking about transportation and it seems to me that the main problem is the transportation towards East Pakistan. Should Canada play a specific part to improve the transportation in this country.

Mr. Gérin-Lajoie: In East Pakistan, the problem of transportation is one of organization, and administration. We need experts and the United Nations are quite aware of that problem and try to solve it. I have had the opportunity to tell the people responsible for those programs in the United States that we wanted to have Canadian experts in the organization of transportation, we would be ready to consider the question and probably able to meet such a need, at least as far as two or three people are concerned.

As far as the Indian territory is concerned, Canada could play a very useful part in various ways. First of all, we must say that the system is improving, new trucks are provided by the international community and the financial contributions made by Canada to the various agencies of the United Nations are used in part to buy trucks. By doing so, we contribute in the improvement of the road transportation system. The air transportation system is very serious, particularly when the provinces are very far from Calcutta which is the port of entry for most of the

[Texte]

grave, particulièrement en ce qui concerne les provinces éloignées de Calcutta le port d'entrée de la plus grande partie des secours extérieurs. Là, le Canada pourrait être utile en fournissant un avion, par exemple, mais il faudrait que ce soit dans des conditions acceptables pour les deux pays, l'Inde et le Canada. Par exemple, il semble difficilement concevable que le Canada fournisse ses propres avions sans exiger qu'ils soient pilotés ou surveillés par un personnel canadien habitué à ces avions et comptable auprès des autorités canadiennes en matière de transport particulièrement auprès du ministère de la défense nationale.

• 1030

L'Inde semble avoir des réticences face à l'utilisation d'avions étrangers avec un équipage étranger, à cause de la politique générale du gouvernement indien qui exige que les opérations de secours soient entre les mains d'Indiens. Le gouvernement indien dit : « Nous avons le personnel chez nous alors, utilisons les gens que nous avons. » Le gouvernement indien soulève des questions de sécurité qui ont un certain fondement. Il faut dire qu'en particulier, en ce qui concerne le problème d'atteindre la province de Tripura, le seul aéroport qui peut recevoir des gros avions est tout à fait à la frontière du Pakistan oriental et, comme il y a des incidents de frontière à peu près tout le tour du Pakistan oriental, il y a un problème de sécurité pour les avions qui y vont. D'autre part, il est possible d'utiliser des avions pour faire parvenir des secours par parachutes en le faisant à une certaine distance de la frontière. Tout cela pour dire qu'il y a des difficultés, mais que je crois, tout comme mes collègues, que le Canada pourrait aider à améliorer les conditions de transport si nous pouvons nous entendre sur des conditions mutuellement acceptables pour les deux pays, ce qui doit être considéré en fait dans les jours à venir.

M. Dupras : Si je comprends bien, des instances sont faites en ce moment ou seront faites en vue de répéter l'offre du gouvernement canadien d'assurer le transport soit par voie aérienne ou par route.

M. Gérin-Lajoie : Oui.

M. Dupras : Quand il s'agit de sauf-conduit, je pense bien qu'il n'y a aucune difficulté pour le transport routier.

M. Gérin-Lajoie : Non, il n'y a aucun problème en ce qui concerne le transport routier. Les communications ne sont pas désorganisées en Inde. Il y avait un problème pour obtenir des camions, mais ils arrivent en ce moment.

M. Dupras : Si ce problème était contourné, je pense bien que la menace de famine ou de maladie grave causée par la malnutrition pourrait être atténuée si le transport à l'intérieur du territoire était assuré ou s'il était corrigé.

M. Gérin-Lajoie : En fait, en Inde, il n'y a pas de problème aigu de malnutrition, sauf chez les enfants en bas âge. Dans ce cas-là, ce n'est pas un problème de transport, mais d'organisation de cliniques, ou de centres particuliers pour alimenter les enfants en bas âge selon des formules spéciales. Il existe des programmes qui on appelle *Special Nutrition Programs, Lifeline Alpha, Lifeline Beta*. Dans ces deux cas, c'est un problème d'organisation. Il s'agit d'avoir les hommes pour faire marcher le programme.

M. Dupras : Cela m'amène à une autre question, monsieur Lajoie. Quelle aide médicale en matière de personnel avons-nous procurée ou offerte jusqu'à maintenant?

[Interprétation]

external aid supplies. In that respect, Canada could play a very useful part by providing, for example, an aircraft but that should be done in acceptable conditions for the two countries, India and Canada. For example, it is very difficult to conceive that Canada provides her own aircraft without demanding those be used by Canadian crews and maintained by a Canadian staff used to those aircraft and responsible for those to the Canadian authority, namely to the Department of National Defence.

India, so it seems to me, has some reluctance to the utilization of foreign aircraft with foreign crews, because of the general policy of the Indian government who want

Indian staff in the assistance operations. The Indian government says, "we have our own personnel, so we should use the people we have". The Indian government raised these questions of security based on good reasons. I must say that in particular as far as Tripura province is concerned, the only airport where very big aircraft could land is right near the border between East Pakistan and India. Because of the very serious incidents all around East Pakistan there is, of course, a security problem for aircraft. It would be possible, to use aircraft and parachutes to send assistance supplies near the border. So as you can see there are very serious deficiencies but I think, and so do my colleagues, that Canada could be very useful and could improve the transportation conditions provided we agree on the mutually acceptable conditions for the two countries. The question is to be studied in the coming days.

Mr. Dupras : If I understand you well, some instances are made right now or will be in order to repeat the Canadian government proposals to provide transportation by air or road.

Mr. Gérin-Lajoie : Yes, that is right.

Mr. Dupras : As far as safe conduct is concerned, I think there is no problem for road transportation.

Mr. Gérin-Lajoie : No, there is no problem as far as road transportation is concerned, and communications are not disorganized in India. They have a problem to get trucks but it has been solved.

Mr. Dupras : If we could solve that problem, I think the threat famine and illness posed by malnutrition could be alleviated if transportation inside the country could be assured or corrected.

Mr. Gérin-Lajoie : In fact, in India there is no acute problem of malnutrition, except for very small children. In that case, it is not a problem of transportation but a problem of organize hospitals or specific centres to feed small children according to special formulae. There are programs, namely the Nutrition Programs, Lifeline Alpha, Lifeline Beta, and in those two cases it is only a problem of organization. The problem is to find people to make that program work.

Mr. Dupras : This brings my second question, Mr. Lajoie. What kind of medical assistance, as far as staff is concerned, have we offered until now?

[Text]

M. Lajoie: En matière de personnel, c'est un peu parce que le gouvernement indien prétend qu'il a le personnel sur leur territoire.

M. Dupras: En fait, est-ce qu'il l'a?

M. Lajoie: Je pense que dans l'ensemble il a le personnel, les médecins et les gardes-malades. Je pense que c'est une question d'organisation. Il faut faire venir évidemment les médecins d'autres parties du territoire indien et il faut des médecins qui soient de bons administrateurs pour un certain nombre d'entre eux, les directeurs. Nous mettons en lumière dans notre rapport que les camps ont besoin de médecins et d'un personnel technique médical, mais encore plus d'aides sociaux, de gens qui feraient le tour des tentes ou des logements, verraient les enfants, poseraient des questions et inciteraient les parents à amener les enfants aux centres d'alimentation ou de traitement parce que ces populations qui viennent de différents territoires ne sont pas habituées à prendre l'initiative de se présenter au médecin, soit qu'on ait peur du médecin ou soit qu'on en soit tout simplement ignorant. C'est le plus grand besoin. Nous l'avons signalé dès notre arrivée là-bas et nous avons l'intention d'insister auprès du gouvernement indien pour faire valoir cet aspect, mais encore là, ce sera au gouvernement indien à faire face à ce besoin. Nous sommes en mesure d'offrir peut-être quelques conseillers pour mettre la chose en place, mais la masse du personnel requis devra être fournie par l'Inde elle-même.

• 1035

M. Dupras: Ces offres du conseiller ont été formulées. L'Inde sait qu'il peut obtenir du personnel du Canada?

M. Gérin-Lajoie: Je ne dirais pas que le gouvernement indien en a été avisé officiellement, mais il l'a été de façon officieuse.

M. Dupras: Merci.

The Chairman: I have on my list for the first round, Mr. Brewin, Mr. MacLean, and Mr. Forrestall.
Mr. Brewin.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, I wonder if I might ask a little bit about the \$7 million of food aid. Perhaps this has been covered before but I would like to be clear about it. This is, of course, for East Pakistan. It does not have anything to do with the refugees. Has most of it already been shipped to Chittagong?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir. The last shipload was diverted to Singapore, after consultation.

Mr. Brewin: Yes, I heard you mention that. And, as far as you know, it has not got beyond Chittagong, with the exception of the shipload to Singapore?

Mr. Gérin-Lajoie: That was the situation when I was over there, at any rate, and I have no information that it has changed since that time.

Mr. Brewin: Yes.

Now, is this done through the United Nations world food program?

[Interpretation]

Mr. Gérin-Lajoie: As far as the staff is concerned, it is because the Indian government says that they have their own staff in India.

Mr. Dupras: Do they really have their own staff?

Mr. Gérin-Lajoie: I think that roughly speaking they have personnel, doctors and nurses. I think that the main problem is one of organization. They have to get doctors from the other parts of the Indian territory and they need doctors who are good administrators too. In our report, we point out they need doctors and a technical-medical staff, but they are in greater need of social assistance, that is to say, people to visit tents or housings to examine children, to ask questions and convince the parents to bring their children to the feeding or medical aid centres because those populations coming from various districts are not used to taking steps and seeing doctors, either because they are afraid of doctors or because they simply do not know them. That is the greatest need. We have pointed it out as soon as we arrived there and we have the intention to insist on that aspect for the Indian government, but even so, it is the Indian government who will have to solve that problem. We are able to provide them with advisors to get the thing started, but the majority of the personnel will have to be provided by the Indian government.

Mr. Dupras: The proposals for advisors have been made. Does India know she can have Canadian staff?

Mr. Gérin-Lajoie: I would not say that the Indian government was officially informed of it, they were only informal proposals.

Mr. Dupras: I thank you very much.

Le président: J'ai sur ma liste les noms de M. Brewin, M. MacLean et M. Forrestall.
Monsieur Brewin.

M. Brewin: Monsieur le président, je me demande si je pourrais poser des questions à propos des 7 millions de dollars d'aide alimentaire. Peut-être que cela a déjà été examiné mais j'aimerais avoir des précisions à ce sujet. C'est, bien sûr, en ce qui concerne le Pakistan oriental. Cela n'a rien à voir avec les réfugiés. Est-ce que la plus grande part des denrées alimentaires a été envoyée à Chittagong?

M. Gérin-Lajoie: Oui, monsieur. Le dernier envoi a été dirigé vers Singapour après consultations.

M. Brewin: Oui, vous en avez parlé. Et, selon vous, ces envois n'ont pas dépassé Chittagong, à l'exception de celui de Singapour?

M. Gérin-Lajoie: Telle était la situation lorsque je me trouvais là-bas, en tout cas, et rien n'indique que cela ait changé depuis.

M. Brewin: Oui.

À présent, s'agit-il de l'aide du programme mondial alimentaire des Nations Unies?

[Texte]

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir.

Mr. Brewin: Does that mean that the United Nations administers the distribution of the wheat when it gets there?

Mr. Gérin-Lajoie: Not the local distribution. The world food program has control of the shipment when it arrives over there, and that is how it is with that organization, that consultations had to take place for the diversion of the ship.

Mr. Brewin: And do they then turn it over to the local authorities for local distribution?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir.

Mr. Brewin: What precaution, if any—I see it is mentioned in your fuller report—is applicable, or what machinery exists, to ensure that at that stage of local distribution, it goes to the people in need?

Mr. Gérin-Lajoie: The United Nations system has a number of staff on the spot, and although they do not operate the distribution themselves, they can see or they try to see how the distribution is effectively done. That is the only way, but it is some way of knowing whether the food actually reaches its ultimate destination.

Mr. Brewin: I notice there is some reference in your report to plans for the future of the UN. At present, the UN has not a staff in East Pakistan able to do this job, has it?

Mr. Gérin-Lajoie: UNEPRO has started having some people. I think there were close to a hundred persons already when we were over there, but unfortunately these people are being withdrawn at the present time on account of the disturbances, the difficult military situation within East Pakistan. When I say "military" I mean the disturbances mainly between the Mukti Bahini, the guerilla groups and the government forces.

• 1040

Mr. Brewin: Does the same situation exist with regard to transport? I think I noticed somewhere in your report that East Pakistan authorities were hoping to acquire a thousand trucks for transportation, presumably, of relief supplies. Does any machinery exist to make sure these trucks are not diverted, say, to military uses?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir. First of all, they are clearly identified by their colour and by UN signs on them. Secondly, their movements are controlled or checked, so to speak, by a number of organizations, either the UN directly or UNICEF. For instance, UNICEF has—I am not sure of this—about 200 such trucks under its immediate control. I also should mention that the property title to the trucks remains in the UN system, so at any time they could, in theory, withdraw the trucks.

Mr. Brewin: I appreciate your addition of the words "in theory" there.

I have one other question and it is one which you may not wish to answer. At the end of your written report you refer to the political aspects of the problem and the

[Interprétation]

M. Gérin-Lajoie: Oui, monsieur.

M. Brewin: Est-ce que cela signifie que les Nations Unies s'occupent de la distribution du blé lorsqu'il parvient sur place?

M. Gérin-Lajoie: Pas en ce qui concerne la distribution locale. Le programme mondial d'alimentation contrôle les envois lorsqu'ils arrivent sur place, c'est là le rôle de cette organisation, des consultations sont nécessaires pour la répartition des envois.

M. Brewin: S'adressent-ils aux autorités locales pour la distribution locale?

M. Gérin-Lajoie: Oui, monsieur.

M. Brewin: Quelles précautions, s'il y en a, je vois que vous en avez parlé dans votre rapport, peuvent s'appliquer ou quel mécanisme existe-t-il, pour s'assurer qu'au niveau de la distribution locale, les envois atteignent les personnes qui en ont besoin?

M. Gérin-Lajoie: L'organisme des Nations Unies a un personnel sur place, et bien qu'il ne se charge pas de la distribution, il peut vérifier si la distribution est effectivement faite. C'est la seule façon, mais cela permet quand même de savoir si les aliments parviennent bien aux destinations prévues.

M. Brewin: Je vois que dans votre rapport que vous faites allusion au plan d'avenir des Nations Unies. A présent, les Nations-Unies n'ont pas de personnel au Pakistan oriental qui puisse faire ce travail, n'est-ce pas?

M. Gérin-Lajoie: L'UNEPRO commence à avoir du personnel. Je crois qu'il y avait environ une centaine de personnes lorsque nous étions sur place, malheureusement on est en train de retirer ces personnes maintenant à cause de la situation militaire au Pakistan oriental. Lorsque je dis «militaire», je veux parler des accrochages entre les guérilleros du Mukti Bahini et les forces gouvernementales.

M. Brewin: Cela va-t-il également pour les transports? Il me semble avoir remarqué dans votre rapport que les autorités du Pakistan oriental espéraient pouvoir acheter un millier de camions destinés, sans doute, au transport du matériel de secours. Y a-t-il un mécanisme en place qui permette de s'assurer que ces camions ne seront pas virés à des fins militaires, par exemple?

M. Gérin-Lajoie: Oui, monsieur. En premier lieu, ils sont facilement reconnaissables étant donné leur couleur et l'emblème des Nations Unies qu'ils portent. D'autre part, les mouvements de ces camions sont contrôlés ou vérifiés, si vous voulez, par un certain nombre d'organismes, soit directement par les Nations Unies ou encore par l'UNICEF. L'UNICEF, par exemple a sous son contrôle environ 200 de ces camions, mais je n'en suis pas sûr. Je devrais également vous signaler que le titre de propriété afférent à ces camions relève des Nations Unies de sorte que celles-ci pourraient en théorie récupérer ces camions à n'importe quel moment.

M. Brewin: J'aime bien l'expression «en théorie» que vous avez ajouté.

J'aimerais poser une autre question et il se peut que vous vous refusiez à y répondre. A la fin de votre rapport écrit, vous faites allusion aux aspects politiques du problé-

[Text]

impossibility of separating the eventual solution of this problem from a political settlement. In fact you say:

The experience of such conversations
... and you had many, I gather, in your mission ...
reinforced my conviction that the problem of these millions of refugees will only be solved through a political settlement.

If I may comment, I think nearly anybody who has been there and looked at the situation has the same opinion as you have expressed there. I just wondered if you would go beyond the realm of humanitarian reliefs and suggest to us what you think are some of the necessary elements to a political solution. We all say that a political solution is a good idea but what sort of political solution do you conceive to be possible?

Mr. Gérin-Lajoie: Of course, the situation is particularly difficult because of the fact it is an internal Pakistan affair and it is the policy of the Canadian government not to interfere in the internal affairs of any country. That is why the Secretary of State for External Affairs has mentioned on a number of occasions previous to this date that the government places the highest confidence in any effort made by the Secretary General of the United Nations to use, should I say, his good offices to help such a political settlement come. But I have no magic formula to suggest as to Canada's specific part in any such efforts.

Mr. Brewin: Do you think any political settlement is possible as long as substantial West Pakistani forces, in effect, are in occupation in East Pakistan?

Mr. Gérin-Lajoie: I would not care sir, to express any opinion on this point. Of course you appreciate my official responsibility is not political.

Mr. Brewin: Perhaps I should not have asked. I appreciate that I was going a little beyond the realm that you should be expected to answer. Thank you.

The Chairman: Mr. MacLean is next.

Mr. MacLean: In reference to the political situation, in passing I just want to say that if the political situation were not the way it is, if it were not very bad, I suppose there would not be any refugee problem. However, that is a fact, and it is this problem over which the world is agonizing at the present time—or at least some parts of the world. I want to ask you two or three questions about that.

• 1045

I think you said the estimated figure for refugees is from 7 to 9 million, which in very rough figures is 10 per cent of the East Pakistan population. Is that about right?

Mr. Gérin-Lajoie: Quite so.

Mr. MacLean: In other words, about one out of ten of the residents of East Pakistan are now refugees in India. Is there any pattern as to where these refugees come from? Do they come from all over East Pakistan? Do they come from the rural areas rather than the cities? Do they come from the areas that are in the control of the Mukti Bahini or do they come from the areas that are in the control of the Pakistan government, or is there any discernible pattern?

[Interpretation]

me et à l'impossibilité d'arriver à une solution éventuelle sans un règlement politique. Vous dites en fait:

L'expérience de telles conversations
et je suppose que vous avez dû en avoir beaucoup au cours de votre mission ...

confirme ma conviction que le problème de ces millions de réfugiés ne trouvera une solution que dans un règlement politique.

Si vous me permettez une remarque, je pense que tous les gens qui se sont rendus sur place et ont étudié la situation ont exprimé la même opinion que vous. Je me demande si vous ne pourriez pas vous écarter des questions humanitaires relatives au secours et nous dire quels sont, selon vous, les éléments indispensables à un règlement politique. Nous pensons tous qu'une solution politique serait une bonne chose mais quelle solution politique pouvez-vous envisager?

M. Gérin-Lajoie: Bien sûr, la situation est extrêmement complexe, étant donné que c'est une affaire intérieure pour le Pakistan et le gouvernement canadien a pour politique de ne pas intervenir dans les affaires intérieures d'un pays. Aussi, le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures a déclaré à maintes reprises avant cette date que le gouvernement place la plus haute confiance dans les efforts déployés par le Secrétaire général des Nations Unies et espère que ce dernier pourra faciliter un règlement politique, grâce à ses bons offices. Je n'ai, toutefois, aucune formule magique à vous proposer en ce qui concerne la participation du Canada à ces efforts.

M. Brewin: Pensez-vous qu'un règlement politique soit possible tant que les forces du Pakistan occidentales occuperont de fait le Pakistan oriental?

M. Gérin-Lajoie: Je préférerais ne pas donner d'avis sur cette question, monsieur. Je voudrais bien reconnaître que mes responsabilités officielles ne touchent pas l'aspect politique.

M. Brewin: Je n'aurais peut-être pas dû vous poser cette question. Je me rends compte que j'ai été quelque peu au-delà du domaine de votre compétence. Je vous remercie.

Le président: M. MacLean a la parole.

M. MacLean: Pour ce qui a trait à la situation politique, j'aimerais dire en passant que si la situation politique n'était pas ce qu'elle est, si elle n'était pas catastrophique, je suppose que nous ne connaîtrions pas le problème des réfugiés. Cependant, c'est un fait, et c'est avec ce problème que le monde se débat à l'heure actuelle, ou pour le moins, certaines régions du monde. J'aimerais vous poser deux ou trois questions à ce sujet.

Vous nous avez dit que le chiffre approximatif des réfugiés se situait entre 7 et 9 millions, ce qui représente en gros 10 p. 100 de la population du Pakistan oriental. Est-ce exact?

M. Gérin-Lajoie: Tout à fait.

M. MacLean: Autrement dit, un habitant sur dix du Pakistan oriental s'est à présent réfugié en Inde. Peut-on définir les régions d'où viennent ces réfugiés? Viennent-ils de toutes les régions du Pakistan oriental? Viennent-ils des régions rurales bien plus que des villes? Viennent-ils des régions qui sont aux mains des forces du Mukti Bahini ou des régions qui sont sous le contrôle des forces gouvernementales, y a-t-il un dénominateur commun?

[Texte]

Mr. Gérin-Lajoie: I was not supplied with any figures on that question, Mr. Chairman. The only feeling we got, of course, is that the refugees come from parts of East Pakistan other than the centre of it. They come from all around the centre. That is, the districts which are more or less close to the border area. When I say more or less, it may be quite a number of miles, of course, but all around.

Mr. MacLean: The fact that they are refugees, that they are migrants into an area where there is no normal housing, shelter or clothing—they have nothing except what they can carry with them—it seems to me that this creates a tremendous problem not only as far as food is concerned, although we seem to have been putting the accent on that in our discussion up to now, but surely there must be a horrendous problem with regard to sanitation, water supply, the prevention of epidemics, clothing and blankets. In other words, if these people had remained where they were it would chiefly be a problem of feeding them, but now that they are refugees you have all these added problems I just mentioned.

What success is being met with in coping with the basic problems of sanitation, water supply, blankets and shelter? With a population of 8 or 9 million people the death rate must be fairly high. I am referring to the elimination of these problems.

Mr. Gérin-Lajoie: Referring to that specific problem, the death rate is not particularly high. Should I say so, Dr. Davies? Dr. Davies accompanied me. The death rate is not abnormal in the camps. Dr. John Davies is from the Department of National Health and Welfare and was a member of our mission.

Mr. MacLean: What I really meant was that although the rate may not be abnormally high the absolute figure must be quite a problem even with a normal death rate under those circumstances.

Mr. Gérin-Lajoie: How would you answer that question, Dr. Davies?

Dr. John Davies (Chief, Epidemiology Division, Department of National Health and Welfare): Mr. Chairman, I do not have any accurate figures on the number of deaths, but in discussing this problem with some of the medical people who are looking after sick children, mainly children in the hospitals, there is quite a high death rate in the hospitals. In a couple of the camps that we visited there was a death rate of roughly 10 per cent of children who were suffering from malnutrition. I would say that as a rule the adults are able to get by in the conditions under which they are living. The main problem is with the very young children and infants who do not have an immunity to many of these infectious diseases and are malnourished because the foods are not suitable and an extra burden of new infection can tip the balance between survival and death.

[Interprétation]

M. Gérin-Lajoie: Je n'ai pu obtenir aucun chiffre à ce sujet, monsieur le président. Nous avons seulement l'impression que les réfugiés viennent des régions périphériques du Pakistan oriental et non du centre. Il s'agit des zones plus ou moins frontalières et lorsque je dis plus ou moins, cela peut vouloir dire un certain nombre de milles de la frontière, mais de toute façon ils viennent des régions périphériques.

M. MacLean: Comme ces personnes sont réfugiées, elles se déplacent vers une région où l'on ne dispose pas des logements nécessaires pas plus que des vêtements, elles n'ont rien de plus que ce qu'elles emportent dans leur exode. Il me semble que cela entraîne un très grave problème non seulement en ce qui concerne les denrées alimentaires bien que, selon toute apparence, nous ayons souligné cet aspect au cours de nos discussions, jusqu'à présent, mais il doit également y avoir un problème dramatique en ce qui concerne les installations sanitaires, l'approvisionnement en eau, la prévention des épidémies, ou encore les vêtements et les couvertures. Autrement dit, si ces personnes étaient restées dans leur foyer, il n'y aurait eu qu'un problème, celui de les nourrir mais à présent elles comme réfugiées tous les problèmes que je viens de mentionner se sont ajoutés aux difficultés initiales.

Dans quelle mesure a-t-on pu faire face aux problèmes fondamentaux que posent les installations sanitaires, l'approvisionnement en eau, les couvertures et les logements? Au sein d'une population de 8 ou 9 millions d'individus, le taux de mortalité doit être très élevé. Ma question porte donc sur l'élimination de ces problèmes.

M. Gérin-Lajoie: Au sujet de la dernière question soulevée, le taux de mortalité n'est pas très élevé. Est-ce exact, monsieur Davies? M. Davies m'a accompagné. Le taux de mortalité n'a rien d'anormal dans les camps. M. John Davies relève du ministère de la Santé nationale et du Bien-être et il a participé à notre mission.

M. MacLean: Entendons-nous, bien que le taux de mortalité n'ait pas augmenté dans des proportions anormales, le chiffre absolu doit poser un sérieux problème même s'il s'agit d'un taux de mortalité normal étant donné les conditions.

M. Gérin-Lajoie: Quelle serait votre réponse, monsieur Davies?

M. John Davies (Chef de la Division de l'épidémiologie, ministère de la Santé nationale et du Bien-être): Monsieur le président, je ne dispose d'aucun chiffre précis quant au nombre de décès mais, après avoir discuté de ce problème avec les personnes qui assurent les soins médicaux aux enfants malades, surtout dans les hôpitaux, il semble que le taux de mortalité soit assez élevé dans les hôpitaux. Dans les quelques camps que nous avons visités, le taux de mortalité s'élevait à 10 p. 100 en ce qui concerne les enfants sous-alimentés. En règle générale, je crois que l'on peut dire que les adultes s'adaptent à leurs conditions d'existence. Ce qui cause du souci, c'est surtout les enfants en bas âge et les bébés qui ne sont pas immunisés contre un bon nombre de maladies contagieuses et qui souffrent de malnutrition causée par une alimentation inadéquate,

sans parler du risque d'une nouvelle infection qui peut faire pencher la balance et en faire des cas de vie ou de mort.

[Text]

Mr. Gérin-Lajoie: Let me try to answer your specific questions, sir. The blanket problem and the shelter problem I have referred to are problems of supply. The supply is there, either from internal sources in India or external sources.

Concerning sanitation in camps, which is a very serious problem indeed, this situation I am told is very definitely improving. A member of our team, Paul Ignatieff, who was a witness before your Committee some weeks ago, was in the Indian camps last July and he was again in the camps as a member of my team and he noticed a very clear improvement in the sanitation conditions.

Yes, this is a very serious problem which we raised in our report, and we made the recommendation that Canada offer some help both in the form of equipment and maybe some services for organizing the system, but mainly equipment. If I may go into this in detail, we saw solid recently made individual concrete latrines which were filled up after one day or two and which remained filled. Therefore, there is this problem of organization and maybe of equipment for upkeep.

You raised the problem of clothing. Clothing presents an acute problem. We were able to see it for ourselves. Clothing cannot be appropriately supplied from the outside because they have to be of the Indian or Pakistani style, so help for that purpose has to be in financial form.

Mr. MacLean: This is perhaps a rather strange question and if you cannot answer it I would not be surprised, but what is the general morale of the refugees? You say they are refugees because of fear, but did most of them realize in advance what they were doing? In other words, do the refugees in the camps feel that they have done the right thing, that they have done the only thing under the circumstances? Or were they misinformed or had they the wrong idea of just what their conditions would be? Do they in large numbers regret having become refugees and now feel that they are not in a position to do anything about it?

Mr. Gérin-Lajoie: My answer is, first, that the members of my team and I have not met a single refugee who indicated he had any regret for having done what he did. Second, we were given no indication by anyone we met during our trip that any refugee had really regretted his actions. Of course, there are a number of refugees who have gone back to East Pakistan. I suppose they did regret what they had done, but we were given no such indications in India. We were able to meet quite a number of refugees, to talk with them, with our own Canadian interpreters, so we are satisfied that we got their spontaneous answers. That surprised us to some extent, because large numbers of those refugees come from rural areas in East Pakistan and they are not accustomed, as people living in urban areas, to being in small quarters as they are now. They seemed to prefer to be there than in what they feel would be the situation in their own country.

• 1055

Mr. MacLean: I have a final question. If the military situation continues to deteriorate, are not larger numbers of these refugees liable to become tragically victimized by

[Interpretation]

M. Gérin-Lajoie: Permettez-moi d'essayer de répondre à vos questions, monsieur. Le problème de couvertures et d'abris dont j'ai parlé en est un d'approvisionnement. Les fournitures existent, soit de source locale en Inde ou de source externe.

Pour ce qui est des conditions sanitaires dans les camps, situation très grave en effet, on m'assure qu'elle s'améliore définitivement. Un membre de notre équipe, M. Paul Ignatieff, qui a témoigné devant notre Comité il y a quelques semaines, a visité les camps indiens en juillet dernier et de nouveau lorsqu'il a fait partie de mon équipe et il a observé des améliorations marquées des conditions sanitaires.

En effet, c'est un très grave problème que nous avons souligné dans notre rapport et nous avons recommandé que le Canada accorde une aide, tant sous forme d'équipement que de service propre à l'organisation du système, mais surtout de l'équipement. Si vous me permettez d'élaborer ce point, nous avons vu récemment des cabinets d'aisance individuels construits en béton qui n'avaient pas été vidés depuis plusieurs jours. C'est donc dire qu'il y a ce problème d'organisation et peut-être celui de l'équipement d'entretien.

Vous avez parlé de la question du vêtement. La pénurie de vêtements est aiguë. Nous avons pu le constater nous-mêmes. L'extérieur ne peut fournir ces vêtements, car ils doivent être de coupe indienne ou pakistanaise, et il faut donc fournir des fonds à cette fin.

M. MacLean: C'est peut-être une question plutôt étrange, et si vous ne pouvez y répondre cela ne m'étonnera guère, mais quelle est l'attitude morale des réfugiés en général? Vous dites qu'ils sont des réfugiés poussés par la peur, mais est-ce que la plupart d'entre eux se rendaient compte d'avance de ce qu'il faisait? Autrement dit, les réfugiés des camps ont-ils le sentiment d'avoir bien agi, d'avoir fait la seule chose possible dans les circonstances? Ou ont-ils été mal renseignés ou avaient-ils une fausse idée de ce que serait leur condition? Regrettent-ils en grand nombre de s'être joints au rang des réfugiés et ont-ils maintenant le sentiment qu'ils ne sont pas en mesure de remédier à leur état?

M. Gérin-Lajoie: Voici ce que j'ai à répondre: premièrement, que les membres de mon équipe et moi-même n'avons vu aucun réfugié semblant regretter d'avoir agi comme il l'avait fait; deuxièmement, des personnes que nous avons rencontrées au cours de notre voyage rien n'indiquait que le réfugié regrettait vraiment ce qu'il avait fait. Naturellement, il y a un certain nombre de réfugiés qui sont retournés en Pakistan oriental. J'imagine qu'il regrettrait d'en être parti, mais nous n'en avons eu aucun indice en Inde en ce sens. Nous avons pu rencontrer un grand nombre de réfugiés, nous leur avons parlé par le truchement de nos interprètes, et nous sommes satisfaits d'avoir eu des réponses spontanées. Ça nous a surpris quelque peu, car un très grand nombre de ces réfugiés viennent des régions rurales du Pakistan oriental et ne sont pas habitués, comme les personnes vivant dans les régions urbaines, à être restreints dans leurs mouvements

comme ils le sont actuellement. Ils semblent préférer s'y trouver là plutôt que d'avoir à faire face à la situation tel qu'ils l'imaginent dans leur propre pays.

M. MacLean: J'ai une dernière question. Si la situation militaire continue de se détériorer, ne croyez-vous pas qu'un grand nombre de ces réfugiés risquent d'être les

[Texte]

the circumstances? Is it not quite possible that the situation might arise where effective aid to the refugees and to residents of East Pakistan who are not refugees would become desperate, and the situation would become so desperate that really effective aid might not be possible?

Mr. Gérin-Lajoie: A situation desperate from what point of view?

Mr. MacLean: From a military point of view. Supposing there is an outbreak of large-scale fighting in the general area.

Mr. Gérin-Lajoie: I do not see how that would affect the morale or the situation of people living in camps in India.

Mr. MacLean: I am not familiar enough with the situation, but it depends on how near they are to the border. It might have to become a closed area. They might have to be moved away. Communication and transportation might become more difficult. Facilities that are now used to aid the refugees might have to be requisitioned for military purposes, and things of this sort. There would be a further dislocation of normal...

Mr. Gérin-Lajoie: This situation we have not considered. Such an acute situation where there would be widespread war, and where there would be requisitioning by the government of transportation equipment and so forth—this situation we have not considered, and I really have no opinion in this respect.

You raised the general question of the morale of the people. Perhaps I should try and answer this as briefly as possible.

Generally speaking, we found that in the camps the morale was better than we might have expected, you know, people living in such difficult conditions, tents or huts being one next to the other without any room to circulate in between. We do not see any of us, of course, living under such conditions. So on the whole the real morale, the psychological situation of those people, was far from as bad as we might have expected.

The situation may vary from camp to camp. In some camps we saw some activities being organized for entertainment purposes. I think we have mentioned in the report the work of the Gandhi Foundation, which in some camps is effective. I was surprised to see quite a number of youngsters, let us say children between the ages of 8 and 15, or 8 and 13, being pretty active, pretty lively. Paul Ignatieff told us that when he compared the situation in July and the situation now, he saw the refugees in camps being more active and more lively now than before. Let us say when they queue for rationing, Paul Ignatieff mentioned to us that last July people were just waiting like distressed persons, and not moving in any way. This time some were pushing each other, and just teasing each other, and being more active.

Yet I must say that people have been in the camps we have visited for a relatively short period of time. The whole situation started last April, but most refugees we met have been there for much shorter periods, a few weeks only. So how would the situation be, let us say, in six months from now? That is another question, and I would not caution for any very high morale situation at that time.

[Interprétation]

victimes tragiques des circonstances? N'est-il pas très possible qu'il arrive un moment où une aide efficace aux réfugiés et aux résidents du Pakistan oriental qui ne sont pas réfugiés deviendrait désespérée au point qu'elle ne serait plus possible?

M. Gérin-Lajoie: Une situation désespérée à quel point de vue?

M. MacLean: Au point de vue militaire. Supposons que des combats d'envergure éclatent dans toute la région.

M. Gérin-Lajoie: Je ne vois pas comment cela pourrait affecter le moral ou la situation des personnes qui vivent dans les camps en Inde.

M. MacLean: Je ne connais pas assez bien la situation, mais cela dépend combien proche ils se trouvent de la frontière. Ils pourraient être cernés. Ils pourraient être obligés de se déplacer. Les communications et les transports pourraient devenir impraticables. Les installations disponibles pour aider les réfugiés présentement pourraient être réquisitionnées à des fins militaires et ainsi de suite. Il y aurait une désorganisation encore plus accentuée des...

M. Gérin-Lajoie: Nous n'avons pas prévu cette situation. Une situation aussi tragique qu'une guerre générale qui obligerait le gouvernement à réquisitionner transports et équipement et ainsi de suite—nous n'avons pas considéré une telle situation et je n'ai vraiment aucun avis à exprimer à ce sujet.

Vous avez parlé du moral des gens. Je devrais peut-être essayer d'y répondre le plus brièvement possible.

De façon générale, nous constatons que le moral dans les camps est supérieur à ce que nous avions prévu, vu les conditions difficiles dans lesquelles ces gens vivent: dans des tentes et des huttes, dans la promiscuité et sans espace où circuler. Nous ne pouvons naturellement imaginer l'un d'entre nous vivant dans ces conditions. Par conséquent dans l'ensemble, le véritable moral, la situation psychologique de ces gens, était loin d'être aussi mauvaise que nous l'avions prévue.

La situation peut être différente d'un camp à l'autre. Dans certains cas, nous avons observé certains divertissements bien organisés. Il me semble que nous avons mentionné dans le rapport le travail de la *Gandhi Foundation*, qui s'exerce avantageusement dans certains camps. J'ai été fort surpris de constater que les jeunes, des adolescents de 8 à 15 ans, ou de 8 à 13 ans semblaient très animés. M. Paul Ignatieff, nous a dit que, lorsqu'il a comparé la situation en juillet et leur situation qui existe présentement, il a observé que le réfugié dans certains camps était plus actif et plus animé que précédemment. Disons lorsqu'ils attendent en ligne pour obtenir leur ration, M. Paul Ignatieff nous a dit qu'en juillet dernier les gens attendaient avec un air de misère et de détresse sans bouger. Maintenant, ils se bousculent et se taquinent et sont beaucoup plus actifs.

Toutefois, je dois dire que ces gens se trouvent dans les camps que nous avons visités depuis assez peu de temps. L'exode dans son ensemble a commencé en avril dernier, mais la plupart des réfugiés que nous avons rencontrés s'y trouvaient depuis une période beaucoup moins longue. Quelques semaines seulement. Quand à savoir quelle sera la situation dans six mois environ, c'est une toute autre question et je ne me porterais pas garant d'un niveau moral très élevé à ce moment-là.

[Text]

Mr. MacLean: I have one brief supplementary question to that, and then I am finished. What do the refugees see as their future, or do they think about this at all? Do they think of being absorbed into the general population of India?

• 1100

Mr. Gérin-Lajoie: All I can tell you, sir, is the answer to the question which I was given and which the members of my team were given—because of our plans we were separated from each other. There were seven of us, accompanied by the High Commissioner. The answer we were given was invariably, "We would like to go back to our country." None said they wanted to stay in India, irrespective of their religious beliefs. The estimated proportion of the two religious groups as given to us by Indian authorities is about one out of every eight or nine refugees being Moslem, the others being Hindu. Yet all of them said, invariably, "We want to go back to our country; we want to go back when the situation has returned to normalcy." Here I do not express any judgment. I just report in quotes more or less the answers given to us—we want to return to our country when the army is no longer there, when independence has come—that kind of answer. As I say, I am quoting, not expressing any personal opinion.

Mr. MacLean: Thank you very much.

The Chairman: I have on my list for first-round questions, Mr. Forrestall, Mr. MacDonald, Mr. Guay and Dr. Isabelle. Mr. Forrestall.

Mr. Forrestall: I wonder, Mr. Chairman, if the witness would enlarge a little—and I will ask him if he will exercise some judgment—with respect to the duration of this very difficult problem. What type of planning have we done as Canadians? To your knowledge, what is being done by the nongovernmental, private agencies here in Canada and elsewhere in the world? And what planning is being done, and for what period are plans being projected by agencies such as the United Nations and its various agencies at present on the ground there?

Mr. Gérin-Lajoie: First of all, I might say that the Indian authorities do not make any long-term plans. They say they do not, and I do not think they do. For instance, when I asked the Finance Minister of India how long he plans for in financial terms for this situation, he said simply, "I plan until the end of December." For an outside observer, a Canadian or a United Nations representative, planning has to be for a longer period. So much the better if the situation settles down earlier. But even if the so-called political settlement comes, refugees will not go back overnight. That will be a process going on over an extended period of time.

Now, how are we planning and how is the United Nations system planning for the coming months? This point was raised in our mission. The members of my team and I are not satisfied with the lack of planning evident up to now. For instance, there was a number of appeals for blankets some months ago. The United Nations High Commissioner for Refugees Program in Delhi, and in Geneva as well, I believe, has requests for blankets some months ago, just to take that example, as early as last May, I believe. There has been from all sources a lack of realization of the importance of planning this whole relief operation, because it costs so much more when you have to do

[Interpretation]

Mr. MacLean: J'ai une brève question supplémentaire à poser à ce sujet, qui sera la dernière. De quelle façon les réfugiés envisagent-ils leur avenir, ou y pensent-ils seulement? Prévoient-ils être éventuellement intégrés à la population de l'Inde?

Mr. Gérin-Lajoie: Je ne peux vous répondre, monsieur, que par la réponse qu'on m'a donnée, et celle qu'on a donnée aux membres de mon équipe, car à cause de nos itinéraires nous étions séparés les uns des autres. Nous étions sept accompagnés du haut-commissaire. La réponse que nous avons reçue était toujours la même: «Nous aimerions retourner dans notre pays». Aucun réfugié n'a exprimé le désir de demeurer en Inde, indépendamment de leur croyance religieuse. D'après les autorités indiennes, les deux groupes religieux se partagent ainsi, un réfugié sur huit ou neuf étant musulman, les autres Hindoux. Cependant, tous nous répondaient invariablement la même chose: «Nous voulons retourner dans notre pays; nous voulons retourner lorsque la situation sera redevenue normale». Je n'exprime pas mon avis, je ne fais qu'apporter entre guillemets le genre de réponse qui nous fût donnée, nous voulons retourner dans notre pays lorsque l'armée n'y sera plus, lorsque nous serons indépendants, c'était là le genre de réponse. Je vous le répète, je ne fais que citer des réponses et n'exprime pas mon opinion personnelle.

Mr. McCleave: Je vous remercie beaucoup.

Le président: Pour le premier tour de questions, j'ai sur ma liste les noms suivants: MM. Forrestall, MacDonald, Guay ainsi que le Dr Isabelle. Monsieur Forrestall.

Mr. Forrestall: Je me demande, monsieur le président, si le témoin veut bien discuter un peu plus longuement sur le sujet, et j'aimerais lui demander d'exprimer son opinion, quant à la durée de ce problème très sérieux. Quelle planification avons-nous mise au point en tant que Canadiens? A votre avis, qu'est-ce qui se fait, au niveau des organismes non gouvernementaux privés, ici au Canada et ailleurs dans le monde? Quels sont les projets élaborés par les organismes relevant des Nations Unies et d'autres organismes actuellement sur les lieux, et quelle période ces projections touchent-elles?

Mr. Gérin-Lajoie: Tout d'abord, je dois dire que les autorités indiennes ne planifient pas à long terme. Ils disent ne pas en faire, et je ne crois pas qu'ils en font. Ainsi par exemple, lorsque je demandais au ministre des Finances de l'Inde quelle était la durée de ses plans d'ordre financier pour sa situation, il m'a tout simplement répondu: «J'ai arrêté des plans jusqu'à la fin de décembre». L'observateur de l'extérieur, le canadien ou le représentant des Nations Unies doit planifier pour une longue période. Tant mieux si la situation se règle plus tôt. Mais même si un règlement soi-disant politique intervient, les réfugiés ne retourneront pas du jour au lendemain. C'est un travail qui s'échelonne sur une longue période de temps.

Par ailleurs, quels sont nos plans et quel est le système de planification des Nations Unies pour les mois à venir? Nous avons soulevé ce point au cours de notre émission. Les membres de mon équipe et moi-même ne voyons pas d'un bon œil ce manque de planification évident jusqu'à ce jour. Par exemple, on a demandé des couvertures à plusieurs reprises, il y a quelques mois. Le haut-commissaire chargé du programme des réfugiés pour les Nations Unies à Delhi, et à Genève également, je crois, ont demandé il y a quelques mois des couvertures. Je prends cet exemple, je crois que les demandes ont été faites au début du mois de

[Texte]

things in a rush. For instance, rushing blankets to have them in use over there within the next two, three or four weeks requires air transportation that is so much more expensive, of course, than water transportation.

- 1105
- 1105

So, I cannot answer your question specifically except by saying that we, in CIDA, are conscious of the importance of planning ahead, that we will do our share in the international community to do that planning and to influence the other members also to plan for at least six months ahead.

Mr. Forrestall: Not one to two years, or anything of that magnitude?

Mr. Gérin-Lajoie: At the present time, my answer to your question is, no.

Mr. Forrestall: Could I ask a question totally unrelated to that? Most of the questions I wanted to ask have been pursued.

Has there been any suggestion or any discussion internally, here in Canada, of the possible use of the expertise that exists in the Canadian military forces for any of the relief operations in this troubled area?

Mr. Gérin-Lajoie: There are two answers. The first is that the Indian Government is of the opinion that they can staff the whole operation with their own nationals, so that settles most of your question.

Of course, the Minister of National Defence and his officials, one of them, Colonel Robert Christie, being a member of our team, all wish to do everything possible to help alleviate the situation. Colonel Christie, as a member of our team, was very keen on every particular occasion to discuss the transportation problem, to discuss the way the system could be improved and the way Canadians could help, but there is hardly any way we could do this except perhaps by supplying some air transportation—Canadian aircraft—and probably Canadian troops. That is our strict rule at the present time, at any rate.

As regards the rest of the transportation system and using our expertise, not equipment—that was your question—I see it as a very difficult suggestion to implement on account of the opinion of the Indian Government that they can do that by themselves.

Mr. Forrestall: I gather that all our attempts to mediate some of these problems may not have met with the greatest success in the world but I hope we continue, and I hope you keep up your good work.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. MacDonald (Egmont): I would like to come in with this question relating to transportation. Earlier, Mr. Gérin-Lajoie, in response to another question concerning the transportation of supplies coming into East Pakistan, you indicated, I think, that it was really more a matter of organization or distribution rather than of equipment?

[Interprétation]

mai. De tous les côtés, on n'a pas réalisé l'importance d'une planification pour l'ensemble de l'opération de secours, d'abord parce qu'il en coûte beaucoup plus parce qu'il faut faire les choses précipitamment. Expédier en

toute hâte des couvertures par exemple pour qu'on puisse les utiliser là-bas dans deux ou trois ou quatre semaines nécessite le transport aérien qui est beaucoup plus coûteux que le transport maritime.

Je ne peux donc répondre précisément à votre question, sauf pour dire que nous à l'ACDI sommes conscients de l'importance d'arrêter des plans d'avance, et nous participerons à la communauté internationale dans cette planification et tenterons d'influencer les autres membres pour qu'eux aussi puissent établir leurs projets au moins six mois d'avance.

M. Forrestall: Pas nécessairement un ou deux ans ou quelque chose de cette importance?

M. Gérin-Lajoie: Pour l'instant, je réponds non à votre question.

M. Forrestall: Puis-je poser une question qui n'a pas trait du tout à la précédente? La plupart des questions que je voulais poser ont reçu une réponse.

Y a-t-il eu ici au Canada des propositions ou des discussions concernant l'utilisation possible des experts dont nous disposons au sein des Forces armées canadiennes pour les opérations de secours dans ce secteur troublé?

M. Gérin-Lajoie: Il y a deux réponses. La première c'est que le gouvernement indien est d'avis qu'il peut fournir le personnel pour l'opération entière parmi ses propres ressortissants, ce qui règle en partie votre question.

Évidemment, le ministre de la Défense nationale et ses hauts fonctionnaires dont un fait partie de notre équipe, le colonel Robert Christie, veulent faire leur possible pour aider à soulager ces gens. Le colonel Christie comme membre de notre équipe, a discuté avec intérêt, à chaque occasion qui lui était donnée, le problème du transport, le moyen d'améliorer le système, la façon dont les Canadiens pourraient aider. Mais nous avons peu de façons de leur venir en aide sauf peut-être en fournissant le transport aérien, des avions canadiens et probablement des troupes canadiennes. C'est là notre décision, pour l'instant du moins.

Pour ce qui est des autres aspects du système de transport, l'utilisation de nos experts, non pas de notre équipement, c'est là je crois votre question, j'ai l'impression qu'il s'agit d'une proposition difficile à réaliser étant donné l'opinion du gouvernement indien voulant qu'ils peuvent tout faire par eux-mêmes.

M. Forrestall: J'ai l'impression que toutes nos tentatives de médiation n'ont pas eu beaucoup de succès dans le monde, mais j'espère que nous continuons nos efforts et notre bon travail.

Je vous remercie monsieur le président.

Le président: Monsieur MacDonald.

M. MacDonald (Egmont): Je voudrais continuer dans le même sens, sur la question du transport. Vous avez mentionné plus tôt, monsieur Gérin-Lajoie, en réponse à une autre question concernant le transport des approvisionnements qui arrivent au Pakistan oriental, qu'il s'agissait plutôt d'une question d'organisation ou de distribution que d'équipement, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. Gérin-Lajoie: In East Pakistan?

Mr. MacDonald (Egmont): In East Pakistan, yes, if I heard you correctly. I was wondering whether, in view of the difficulties with continued land transportation, we had offered to be of some other assistance. I think there was a specific recommendation, which I read somewhere, in terms of a Canadian aircraft which might transport supplies into more or less isolated areas in East Pakistan, and that this might be operated under some form of charter. I wonder how actively these possibilities are being pursued by CIDA at the moment with a view to freeing up the situation in East Pakistan to enable more of the supplies that are arriving in a central depot to be distributed where they are needed most.

• 1110

Mr. Gérin-Lajoie: In East Pakistan I think the problem would not be solved by the supplying of aircraft because of the lack of airfields. And that, in any event, would not solve the problem of making the port operations in Chittagong really work. I believe our air transportation recommendations dealt only with the Indian situation, not the East Pakistan situation.

Mr. MacDonald (Egmont): Yes, you are right.

Mr. Gérin-Lajoie: Of course, there are two main problems, from the transportation point of view in East Pakistan, one being the lack of organization, really, in the port administration, the other being the disruption of the rail and highway systems, the blowing up of highways and bridges and railway lines. So how can these be solved?

In respect of the second one, the dislocation, the Pakistani government proceeds with the repair of bridges and highways and so forth as quickly as it can. Of course the problem is a perennial and continuous one, particularly with the operations of the guerilla groups, which are still active.

Mr. MacDonald (Egmont): Has there been any offer from the standpoint of CIDA to assist in improving these transportation networks? Has there been any discussion with Pakistani officials to see if we might play some role in highway improvement or in railroad repair, as well as in the continued problem of attacks that exist with regard to the distribution of any relief supplies in the interior?

Mr. Gérin-Lajoie: Our mission had discussions with various government officials and ministers in Pakistan, both in Dacca and Islamabad. These discussions always related to the water transportation system; the question of repairs was never raised by the Pakistani authorities. I believe they have the staff to do this; it is just a question of operating the repair system fast enough to cope with the disrupting incidents.

Some discussion took place regarding the usefulness of any possible supply of water transportation equipment by Canada. We were given to understand very clearly, for instance, that tugs would be of real use to them if they had barges, not self-propelled ones, which could not be totally used because of lack of tugs. A few specific points like this were raised.

On the whole we were given to understand by the Pakistani authorities, UN sources and such other sources as USAID and World Bank, that the lack of transportation equipment was not extremely acute. There are problems, they could use more equipment, but the acuteness of the problem is a question of degree.

[Interpretation]

Mr. Gérin-Lajoie: Au Pakistan oriental?

Mr. MacDonald (Egmont): Oui, au Pakistan oriental, si j'ai bien compris. Je me demande, vu les difficultés du transport permanent sur terre, si nous avons offert une autre sorte d'aide. J'ai vu quelque part, qu'il y avait eu je crois une recommandation précise d'avions canadiens qui pourraient assurer le transport des approvisionnements dans des secteurs plus ou moins isolés du Pakistan oriental, opérations pour lesquelles on pourrait nolisier des avions par exemple. Je me demande jusqu'à quel point on étudie ces possibilités à l'ACDI présentement, afin d'alléger la situation au Pakistan oriental en vue de permettre aux approvisionnements qui arrivent à un dépôt central d'être distribués à ceux qui en ont le plus besoin.

Mr. Gérin-Lajoie: Je crois qu'au Pakistan oriental, le problème ne serait pas réglé par l'offre d'avions à cause de peu de terrains d'aviation. Et, de toute façon, on ne résoudrait pas ainsi le problème des opérations au port de Chittagong. Je crois que nos recommandations de transport aérien ne concernaient que la situation indienne et non pas celle du Pakistan oriental.

Mr. MacDonald: Vous avez raison.

Mr. Gérin-Lajoie: Il y a, évidemment, deux problèmes cruciaux: l'aspect du transport au Pakistan oriental et le manque d'organisation, dans l'administration portuaire et, d'autre part, la désorganisation des systèmes ferroviaire et routier et le bombardement des routes, des ponts et des lignes ferroviaires. Comment pouvons-nous résoudre tout cela?

Pour ce qui est du second aspect de la dislocation des réseaux, le gouvernement pakistanais procède à la réparation des ponts et des routes et le reste aussi rapidement qu'il le peut. Mais le problème est permanent, il est constant, à cause surtout des activités des groupes de guerilla qui sont toujours actifs.

Mr. MacDonald: Y a-t-il eu, du point de vue de l'ACDI, une offre visant à améliorer ces réseaux de transport? Avez-vous eu des discussions avec les hauts fonctionnaires pakistanais pour savoir si nous pouvons jouer un rôle dans l'amélioration des routes ou de la réparation des chemins de fer de même que pour résoudre ce problème constant des attaques et qui gênent la distribution des secours vers l'intérieur du pays?

Mr. Gérin-Lajoie: Nous avons discuté avec divers hauts fonctionnaires du gouvernement et avec des ministres au Pakistan, à Dacca et Islamabad. Ces discussions portaient toujours sur le réseau de transport par eau; la question des réparations n'a jamais été soulevée par les autorités pakistanaises. Je crois qu'ils ont le personnel pour le faire; il s'agit d'effectuer les réparations aussi rapidement que possible pour prévenir toute dislocation.

Au cours des discussions, on a parlé de l'utilité de fournir de l'équipement pour le transport par eau. On nous a dit très clairement, par exemple, que des remorqueurs leur seraient très utiles s'ils avaient des péniches, non pas les péniches motorisées qui ne pourraient servir à cause justement du manque de remorqueurs. On a parlé de quelques sujets de ce genre.

Dans l'ensemble, les autorités pakistanaises, les porte-parole des Nations Unies et d'autres sources comme USAID et la Banque mondiale nous ont fait comprendre que le manque d'équipement de transport n'était pas un problème très aigu. Il y a des problèmes, ils peuvent utiliser plus d'équipement mais l'acuité du problème est une question de degré.

[Texte]

Mr. MacDonald (Egmont): Did you detect a seeming unwillingness on the part of the Pakistani authorities to provide more effective means of land transportation in the somewhat diversionary suggestions of water transport to facilitate the distribution of relief in East Pakistan?

Mr. Gérin-Lajoie: Would you repeat your question?

• 1115

Mr. MacDonald (Egmont): It seems that in requesting the water transport, which was not immediately available, and in not taking the necessary steps to make the land transportation facilities more effective, there was a kind of *de facto* action taken by the Pakistani government that would make it rather difficult, if not in some cases impossible, to distribute relief. Do you think this is more or less done deliberately in order to hamper the distribution of relief supplies?

Mr. Gérin-Lajoie: Oh, no, I certainly would not agree with any such intimation. The Pakistani government, as far as we can see, is doing everything possible to keep the highway and railway network in usable condition; that is point one. Point two, a supply of trucks is coming in from the outside and this is already a large number. Out of a thousand, I think 200 were already there, I am not sure about the figure from memory. Anyway, new trucks were coming in every week and the Pakistani authorities were starting to use them. So the Pakistani authorities are doing everything possible, I think, to get the transportation system to work efficiently.

There is another aspect of the distribution system that has not been mentioned which is really a problem of organization. In villages and small towns, the normal commercial distribution system for food and even clothing is not working normally. The shops have been closed in many places. This is another aspect, of course, of the distribution problem. Even if you get food into a certain centre, the commercial system is not entirely re-established and in certain places does not work at all.

The government of East Pakistan, or the government of Pakistan operating in the East, has not been successful yet in organizing free distribution centres. That is a problem which the government is trying to cope with, but with which it has not successfully coped at the time we were there.

Mr. MacDonald: You did not detect in your visit there any hampering of the relief operation by the Pakistani military? There was no—what shall I say—molesting of nor any interference with the relief operation being attempted in East Pakistan by the military?

Mr. Gérin-Lajoie: No, not at all, sir. I would say on the contrary that I suppose the military organization is the only one working more or less efficiently in the country and it is ultimately the organization that operates the distribution system. It is doing, I think, what it can to have the system really working.

Mr. MacDonald: Was it your view that because of the support or the act of involvement of the Pakistani military that there might be some discrimination in the way the relief operation will be taking place with regard to the general population?

[Interprétation]

M. MacDonald: Avez-vous pu déceler un semblant de répugnance de la part des autorités pakistanaises à fournir des moyens plus efficaces de transport par route dans ces suggestions quelque peu distrayantes de transport par eau pour faciliter la distribution du secours au Pakistan oriental?

M. Gérin-Lajoie: Voulez-vous, s'il vous plaît, répéter votre question?

M. MacDonald: A mon avis, en demandant du transport par route, qui n'est pas disponible immédiatement, et en ne prenant pas les moyens nécessaires pour rendre les services de transport par route plus efficaces, il y a un genre d'action *de facto* par le gouvernement pakistanais qui rendrait plus difficile, sinon impossible dans certains cas, la distribution de secours. Croyez-vous qu'ils s'agit là de tactiques plus ou moins délibérées pour gêner la distribution des approvisionnements de secours?

M. Gérin-Lajoie: Oh non, je ne suis pas du tout d'accord avec cette hypothèse. Le gouvernement pakistanais, autant que nous pouvons en juger, fait tout son possible pour garder les routes et le réseau routier en état; c'est notre premier point. Deuxièmement, des camions arrivent de l'extérieur en grand nombre. Je crois qu'il y en a déjà 200 d'arrivés sur 1,000, je ne suis pas tout à fait sûr du chiffre. De toute façon, de nouveaux camions arrivent toutes les semaines et les autorités pakistanaises ont déjà commencé à les utiliser. Par conséquent, les autorités pakistanaises font leur possible, je crois, pour que le système de transport soit efficace.

Un autre aspect de la distribution n'a pas été mentionné; c'est celui du problème de l'organisation. Dans les villages et les petites villes, le système de distribution commerciale normal pour l'alimentation et même l'habillement ne fonctionne pas normalement. Les établissements sont fermés dans bien des endroits. C'est un autre aspect évidemment du problème de distribution. Même si vous apportez des aliments dans un centre, le commerce n'est pas entièrement réétabli dans certains endroits et dans d'autres pas du tout.

Le gouvernement du Pakistan oriental, ou le gouvernement du Pakistan qui fonctionne dans l'Est, n'a pas connu de succès jusqu'à maintenant dans l'organisation des centres de distribution gratuite. C'est un problème auquel fait face le gouvernement, mais au moment où nous étions là il n'avait pas réussi à le régler.

M. MacDonald: Lors de votre visite, vous êtes-vous rendu compte que les militaires pakistanais tentaient de gêner les opérations de secours? Y a-t-il eu, pourrais-je dire, des voies de fait ou des ingérences de la part des militaires du Pakistan oriental lors des opérations de secours?

M. Gérin-Lajoie: Oh non, pas du tout monsieur. Je dirais plutôt le contraire. Je crois que l'organisation militaire est la seule qui travaille plus ou moins efficacement dans le pays et c'est finalement l'organisation qui fait fonctionner le système de distribution. Elle fait ce qu'elle peut pour que ce système fonctionne véritablement.

M. MacDonald: Étiez-vous d'avis qu'à cause de l'aide ou des activités des militaires pakistanais il pouvait y avoir une certaine discrimination dans la façon dont l'opération de secours fonctionnait en regard de la population générale?

[Text]

Mr. Gérin-Lajoie: We had no such indications, sir.

We raised the question, I must say, not only with the Pakistan government but with UN people and the United States people and we were given no indication nor was there any implication that this was taking place on any significant scale at any rate.

Mr. MacDonald: On the Indian side, when you commented on the transportation problems you mentioned the difficulties of servicing many of these vehicles that were coming in and the fact that there might be quite a number of breakdowns, and you suggested a solution of seconding some of the Indian army personnel capable of running and, presumably, maintaining these vehicles. Was there any suggestion that because of we might send some people to do this specific kind of thing in terms of maintaining these vehicles in an effective working condition? Was that discussed or considered as a possibility?

• 1120

Mr. Gérin-Lajoie: I do not recall that it was considered during our discussions over there. This is one of our recommendations at this stage since we have been drafting our report and it is a point which we intend to raise with the Indian authorities, but again there is a problem of the Indian government taking the stand generally that it has the people to do every job that has to be done in the country. However, I certainly do not exclude the possibility that the Indian government may agree that we might be useful for a specific expert job for a limited period of time.

Mr. MacDonald: In view of the Indian government's strong feelings about maintaining its autonomy over this operation I presume that the ways in which we can use skilled personnel most effectively would be to make specific suggestions of this nature. For instance, there was some question about the adequacy of medical services being maintained and I think, again, this would go back to East Pakistan because of the number of doctors who left there. Has there been any follow-up to see if some skilled medical personnel might be made available to continue some of the important programs, malaria prevention, inoculation and what have you?

Mr. Gérin-Lajoie: We were not given any indication by government authorities or other people in East Pakistan that they needed outside medical personnel.

Mr. MacDonald: I think you observed in your report that there had been substantial loss of medical personnel because they formed part of the body of refugees who had left East Pakistan.

Mr. Gérin-Lajoie: Apparently the problem is not so much a lack of personnel—there is a certain problem—but it is a problem of mobility within the country. Over-all in Pakistan they have the medical staff to cope with the problem. It is a question of mobility of the personnel and a problem of organization. There again maybe I assumed that the parts of the country which are the most subject to diseases or epidemics are the most isolated parts and particularly with the water which is always, of course, a source of such problems. So, there again it is a problem of reaching the population and reaching the parcels of territory which need such services much more than having the bodies available.

[Interpretation]

M. Gérin-Lajoie: Nous n'avons eu aucune preuve dans ce sens, monsieur.

Nous avons soulevé la question, je dois dire, non seulement avec le gouvernement pakistanais mais également avec les représentants des Nations Unies et les Américains et il n'y a aucun indice et aucune supposition que cela pouvait se passer de façon importante du moins.

M. MacDonald: Du côté des Indiens, est-ce que vous avez parlé des problèmes de transport; vous avez parlé des difficultés d'entretenir beaucoup de ces véhicules qui arrivent et le fait qu'il pourrait y avoir un grand nombre de pannes. Vous avez également proposé une solution visant à appuyer le personnel de l'Armée indienne capable de conduire et probablement d'entretenir ces véhicules. A-t-on proposé, à cause de l'expérience des Canadiens dans ce domaine, qu'on envoie des gens s'occuper de l'entretien des véhicules? A-t-on envisagé cette possibilité?

M. Gérin-Lajoie: Je ne me souviens pas d'en avoir discuté là-bas. C'est l'une de nos recommandations puisque nous en sommes à la rédaction de notre rapport; c'est une question que nous entendons aborder avec les autorités indiennes, mais justement le problème est que le gouvernement indien considère actuellement qu'il a la main-d'œuvre nécessaire pour s'occuper de tous les travaux au pays. Il n'est pas impossible toutefois qu'il reconnaisse que nous pouvons lui être utile dans certains travaux spécialisés pour une période limitée.

M. MacDonald: Comme le gouvernement indien entend bien garder sa liberté d'action à cet égard, je suppose que l'emploi d'une main-d'œuvre spécialisée ne pourrait se faire que de cette façon. On a, par exemple, mis en doute l'efficacité des services médicaux qui sont offerts, à cause, je suppose, de la situation qui existe au Pakistan oriental et du nombre de médecins qui ont quitté le pays. A-t-on pris des mesures afin de savoir si le personnel médical nécessaire est disponible pour maintenir les programmes importants de santé comme la prévention de la malaria, la vaccination, etc.?

M. Gérin-Lajoie: Ni le gouvernement ni d'autres autorités du Pakistan oriental n'ont laissé entendre qu'ils avaient besoin de personnel médical de l'extérieur.

M. MacDonald: Vous avez indiqué dans votre rapport, je crois, que bon nombre d'employés des services médicaux faisaient partie du groupe de réfugiés qui ont quitté le Pakistan oriental.

M. Gérin-Lajoie: C'est moins une question de manque de personnel qu'une question de mobilité au sein du pays. Dans l'ensemble, il y a suffisamment de personnel médical au Pakistan. Le problème se situe au niveau de la mobilité du personnel et de l'organisation. J'ai peut-être voulu dire que les régions du pays qui sont les plus exposées aux maladies et aux épidémies sont les plus isolées, surtout pour la question de l'eau, qui est évidemment la source de tous ces ennuis. Il s'agit donc d'atteindre les populations et les régions qui ont le plus besoin de ces services plutôt que d'accroître le personnel.

[Texte]

Mr. MacDonald: If I could just finish with one question that is not related to this, but to questions raised by Mr. Brewin about the basic importance of a political solution to the problem, realizing that your concerns on behalf of CIDA were basically in terms of relief and on a humanitarian basis. You did mention you thought there might be a useful role to be played by the Secretary General of the United Nations with regard to this problem and in view of the deterioration, even since you were there as referred to by Mr. Macquarrie, I wonder if you could be a bit more specific about the kind of role you think the Secretary General might be able to play at this point.

Mr. Gérin-Lajoie: My answer is no. I have no specific suggestions in this respect. I might renew, though, the hope expressed by the Secretary of State for External Affairs that the Indian government might show a more open mind to the suggestion of the Secretary-General than the Indian government has shown up to the present. The Indian government has refused any presence of specific representatives of the Secretary-General for reasons which are publicly known and which were made quite clear again during Mrs. Gandhi's trip around Europe and North America. However, it has been the insistent hope expressed by the Secretary of State that the Indian government will change its mind on this and be more responsive to the offer of good services by the Secretary-General.

• 1125

Mr. MacDonald: Since you said earlier on that the political problem was basically one of an internal matter relevant to Pakistan, would you say that the Secretary-General would also have to exercise a fairly direct role with regard to Pakistan in order that there will be a working out of an effective political solution to the problem.

Mr. Gérin-Lajoie: Oh, indeed. If I understand your question correctly, the basic role that might be played by the Secretary of the UN would be to influence the situation within Pakistan. However, it is known to all that there are border incidents and it is known, of course, that there are refugee camps in India. It has been the official position of Canada—I am not expressing any new policy, of course, I have no authority to do that—that India should respond favourably to the offer of the Secretary General and welcome specific observers appointed for that purpose.

Mr. MacDonald: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Guay and then Mr. Isabelle. Mr. Guay.

Mr. Guay (St. Boniface): Mr. Chairman, some of the questions I wanted to ask have been answered, although I still have a couple in mind that I would like to ask Mr. Gérin-Lajoie.

When visiting Bombay, for example, and particularly if you are coming in from the airport to downtown Bombay at night, it is quite normal, I understand, to see all kinds of bodies along the road and in the sewer pipes that at the present time are all along the road from downtown Bombay to the airport, and these people have really taken over and I believe that the conditions are very poor. I have also seen in that small area that where their camps were in some kind of a ravine it was filled with water—I am speaking of Bombay now, I am not speaking of the refugees—and I think this is very, very poor. I have seen kids coming out of these little huts where the floor has somehow been raised, or they are in bunks in those things, and they come out of these huts and they are in water up

[Interprétation]

M. MacDonald: Je termine avec une question qui se rattache plutôt au point soulevé par M. Brewin concernant l'importance de trouver une solution politique aux problèmes, compte tenu évidemment du fait que l'ACDI se préoccupe surtout de l'aspect humanitaire de la question. Vous avez dit que, selon vous, le Secrétaire général des Nations Unies pourrait jouer un rôle utile dans le règlement de cette question. Comme la situation s'est détériorée depuis, comme l'a souligné M. Macquarrie, je me demande si vous pourriez nous donner plus de détails au sujet du rôle que le Secrétaire général pourrait jouer à votre avis dans les circonstances actuelles.

M. Gérin-Lajoie: Je n'ai pas de suggestion précise à faire. Qu'il me suffise de me joindre au secrétaire d'État aux Affaires extérieures pour exprimer l'espoir que le gouvernement indien accorde plus d'attention aux propositions du Secrétaire général qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. Le gouvernement indien a jusqu'à présent refusé de recevoir les représentants du Secrétaire général pour des raisons connues et qui ont été énoncées clairement une fois de plus au cours du voyage de M^{me} Gandhi en Europe et en Amérique du Nord. Toutefois, le secrétaire d'État espère que le gouvernement indien changera d'avis et acceptera les bons offices du Secrétaire général.

M. MacDonald: Vous avez dit plus tôt que fondamentalement c'était une question interne qui concernait le Pakistan. Croyez-vous également que le Secrétaire général aurait un rôle direct à jouer au Pakistan dans la recherche d'une solution politique au problème?

M. Gérin-Lajoie: Certainement. Je ne sais pas si c'est ce que vous voulez savoir, mais je pense que le rôle que pourrait jouer le Secrétaire général des Nations Unies serait certainement d'user de son influence à l'intérieur du Pakistan. Tout le monde est au courant toutefois des incidents de frontière et des camps de réfugiés en Inde. La position officielle du Canada—et je n'énonce pas de nouvelle politique ici, il ne m'appartient pas de le faire—est que l'Inde devrait accueillir favorablement l'offre du Secrétaire général et ouvrir ses portes aux observateurs spéciaux.

M. MacDonald: Merci.

Le président: Monsieur Guay, puis monsieur Isabelle. Monsieur Guay.

M. Guay (Saint-Boniface): Monsieur le président, on a déjà répondu à certaines des questions que je voulais poser, mais j'ai deux ou trois points sur lesquels je voudrais connaître l'opinion de M. Gérin-Lajoie.

Lorsqu'on visite Bombay, par exemple, et surtout lorsque l'on se rend de l'aéroport au centre ville, le soir, je pense qu'il n'est pas rare de voir toute une foule le long de la route et dans les fossés qui se trouvent actuellement le long de la route reliant Bombay à l'aéroport. Ces gens se sont installés là et je crois qu'ils sont dans des conditions très difficiles. J'ai également constaté dans cette région que là où des camps sont établis dans des creux, ceux-ci sont remplis d'eau—je parle de la situation à Bombay maintenant, pas des réfugiés—et les conditions de vie sont affreuses. J'ai vu des enfants nus sortir de ces petits abris dont on a pu, je ne sais trop comment, élever le plancher, il y a peut-être des lits superposés dans ces abris; lorsqu'ils sortent, ils sont dans l'eau jusque-là. J'ai vu des enfants

[Text]

to here and they are naked. I have seen naked kids laying alongside the road in downtown Bombay. I have seen the mother pulling insects out of their hair, fleas, or whatever it is, call it what you want.

I visited Bombay thoroughly with two or three other members of Parliament, one of which was Mr. Crouse of the loyal opposition. These are not refugees, and for people who do not have the opportunity to visit the refugee areas in East Pakistan as you have, we were both impressed and depressed by what we saw. Would you say that that what you have seen is worse than that?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, indeed, sir. As you may know, I had an opportunity to visit India last spring before the disturbances and the events of late March and April, and I even saw Calcutta at that time. I not only circulated at night, as you did, and saw the same kind of situation but I also visited some Butees in those slum areas of Calcutta.

In the present situation, first of all, there is a morale problem. The people feel that they are being thrown out of their country. Of course, in a way they go out of their own free will, but they say they are thrown out by the situation. The way they live close to each other in those huts, tents, or whatever the shelters are, is a situation which is worse than what you normally see in India. However, when you look at the worst conditions in the slum areas of Bombay or Calcutta before this refugee problem arose—well, I suppose it is something comparable when you look at the individual situations, but what is unique in this case is that the situation involves such large numbers, seven million or nine million or ten million, in such a restricted area. So it is the magnitude of the problem which is unique.

• 1130

Mr. Guay (St. Boniface): It is similar?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes.

Mr. Guay (St. Boniface): Well then of course it makes you feel that the situations are similar but they are not refugees. So there is also a problem there, I presume.

Mr. Gérin-Lajoie: Well Mr. Chairman, this problem is being raised by the Indian government itself and I was told by the representative of the High Commissioner for Refugees that Mrs. Gandhi herself raised the question because what the international community is trying to do for the refugees is provide them with living conditions which are better than a fairly large number of the Indian population. The answer given by the UN people and members of the international community generally is, first of all, that with this concentration of refugees it is a unique problem and something has to be done, from a purely humanitarian point of view; secondly, the fact that some large groups of population in India suffer from the lack of appropriate shelter, appropriate sanitation conditions and appropriate feeding conditions is no reason to let the refugees get sick and die in these camps or wherever they would happen to be after crossing the frontier. The Indian government, calling on the international community to help the Indian government at least financially and in other ways to cope with this problem is a step which should bring the Indian government to accept that the international community coming in with finance and help in kind should see to it that it reached the people who need it and that it is being done in an efficient manner. If we want to help the refugees it is not to let them starve, even if there are other people starving in India. Mrs. Gandhi has

[Interpretation]

nus couchés le long de la route qui mène à Bombay. J'ai vu des mères qui enlevaient des insectes ou des pous des cheveux de leurs enfants.

J'ai visité toute la ville de Bombay avec deux ou trois autres députés, dont M. Crouse, de l'opposition. Ces gens ne sont pas des réfugiés. Pour nous, qui n'avions pas eu l'occasion de visiter, comme vous, les camps de réfugiés du Pakistan oriental, ce fut une expérience qui nous a vraiment marqués. Est-ce que ce que vous avez vu était encore plus pénible?

M. Gérin-Lajoie: Oui. Vous le savez peut-être, j'ai eu l'occasion de visiter l'Inde au printemps dernier avant les troubles et les événements de mars et d'avril, je me suis même rendu à Calcutta à ce moment-là. Non seulement j'ai pu, comme vous, circuler le soir et voir cette misère, mais j'ai eu l'occasion de visiter des Butees dans les bidonvilles de Calcutta.

Pour le moment, c'est d'abord une question morale. Les gens croient qu'ils sont forcés de quitter leur pays. Évidemment, ils le quittent d'eux mêmes, mais ils disent que c'est la situation qui leur dicte la conduite à suivre. Les conditions dans lesquelles ils vivent, leurs cabanes, leurs tentes ou leurs abris sont pires que ce que l'on peut voir d'habitude en Inde. Toutefois, si vous prenez les pires conditions dans les bidonvilles de Bombay ou de Calcutta avant que le problème des réfugiés ne se pose, je suppose que vous avez quelque chose de comparable aux situations individuelles, mais ce qui est unique dans le cas présent est que la situation concerne de très grands nombres, sept millions ou neuf millions ou dix millions, dans une zone

très limitée. C'est donc l'amplitude du problème qui est unique.

M. Guay (St-Boniface): C'est semblable?

M. Gérin-Lajoie: Oui.

M. Guay (St-Boniface): Bien sûr, on a l'impression que les situations sont semblables mais ce ne sont pas des réfugiés. Donc, il y a là également un problème, je suppose.

M. Gérin-Lajoie: Monsieur le président, ce problème est soulevé par le gouvernement indien lui-même et le représentant du Haut Commissaire pour les réfugiés m'a dit que M^{me} Gandhi elle-même a soulevé la question, parce que ce que la communauté internationale s'efforce de faire pour les réfugiés consiste à leur donner des conditions de vie meilleures que celles d'un grand nombre d'Indiens. La réponse fournie par les gens des Nations-Unies et les membres de la Communauté internationale en général est, tout d'abord, qu'avec cette densité de réfugiés il s'agit d'un problème unique et qu'il faut faire quelque chose, d'un point de vue purement humanitaire; en deuxième lieu, le fait que certains groupes importants de la population de l'Inde souffrent du manque d'abri convenable, d'installations sanitaires et de nourriture saine, ne constitue pas une raison suffisante pour laisser ces réfugiés tomber malades et mourir dans ces camps ou n'importe où qu'ils se trouvent après avoir traversé la frontière. Le gouvernement indien fait appel à la communauté internationale pour qu'elle l'aide, au moins financièrement et par d'autres moyens, à faire face à ce problème. De ce fait, il devrait accepter que la communauté internationale qui lui fournit de l'argent et une aide en nature s'assure que cette aide est distribuée aux gens qui en ont besoin et que cela se fait d'une manière efficace. Si nous souhaitons aider les réfugiés, il ne faut pas les laisser mourir de faim, même s'il y a

[Texte]

accepted that position. There is a socio-psychological problem arising from the fact that there are special feeding programs for instance being organized in camps for children, while children outside camps, the normal internal population of India, need the same feeding programs.

Mr. Guay (St. Boniface): It seems terrible.

Mr. Gérin-Lajoie: The arrangement reached with the Indian government is that the population around the camps, at any rate, would get the same treatment, particularly the infant population. The position taken by us and by UN representatives and others is that perhaps what is being done or trying to be done at the present time should serve as a pilot project or an experiment for what eventually might be done over the whole Indian territory with the help, possibly or probably, of the international community.

Mr. Guay (St. Boniface): Mr. Chairman, I want to thank Mr. Gérin-Lajoie for that answer and for the work he is doing. I think he is doing wonderful work, he and his organization.

There is another matter bothering me that I would like to talk about. Are the refugees and the people in general in the area—I am not speaking of civil servants or government people but rather the population as a whole and particularly the refugees—aware who is giving them help or trying to give them help or trying to make conditions better for them?

• 1135

In other words, are they aware of the contribution that is being made by the Canadian people and the Canadian government at the present time? The reason I ask you this is because I did ask someone in southern India as to whether they were aware of the things we were doing, and he was not one of the poor that I was talking to; and he did not know a doggone thing about it, to my disappointment. I felt that if someone in that category did not know, then were those refugees aware of what we are trying to do for them and who is doing it.

Mr. Gérin-Lajoie: There is a difference between the general population of India and the refugee population. The refugee population is concentrated and word of mouth is, of course, a very efficient way of communication which does not exist to the same extent in the rest of the Indian territory.

The refugee population is aware that Canada is making a major effort, is bringing in a major contribution, to help alleviate their situation. Of course, I would not expect them to know in detail what is being done; but they know that help is provided in terms of food, in terms of shelter.

There is another way in which the refugee population is aware of some aspects of our contribution and that is through the voluntary organization work. There are, in the camps, hospitals—either general hospitals or special children's hospitals or maternity hospitals—and there are feeding centres for children, and so forth, operated by voluntary organizations and with their names on them. In many cases, the name of the donor country does not appear because very often it is an international organization, let us say, UNICEF. But it is not UNICEF, Canada; it

[Interprétation]

d'autres personnes qui meurent de faim en Inde. M^{me} Gandhi a accepté cette opinion. Il y a un problème socio-psychologique qui se pose du fait qu'il existe des programmes spéciaux d'alimentation, par exemple, qui sont organisés dans les camps pour les enfants, alors que les enfants qui vivent en dehors des camps, la population normale de l'intérieur de l'Inde, ont besoin des mêmes programmes d'alimentation.

M. Guay (St-Boniface): Ça a l'air terrible.

M. Gérin-Lajoie: L'accord passé avec le gouvernement de l'Inde est que la population qui se trouve autour des camps, au moins, ferait l'objet du même traitement, surtout les enfants. La position prise par nous et par les représentants des Nations Unies et autres—c'est que peut-être ce que l'on est en train de faire ou que l'on s'efforce de faire pour l'instant devrait servir de projet pilote ou d'expérience, pour ce qui pourrait en fin de compte être réalisé sur l'ensemble du territoire de l'Inde avec l'aide éventuelle ou probable de la communauté internationale.

M. Guay (St-Boniface): Monsieur le président, je voudrais remercier M. Gérin-Lajoie de cette réponse et du travail qu'il effectue. Je pense qu'il fait un travail formidable lui et son organisation.

Il y a une autre question qui m'inquiète et que j'aimerais aborder. Est-ce que les réfugiés et la population en général dans cette zone—je ne parle pas des fonctionnaires ou des gens du gouvernement, mais plutôt de la population dans son ensemble et des réfugiés en particulier—savent qui leur apporte de l'aide ou s'efforce de leur apporter de l'aide ou s'efforce de rendre leurs conditions de vie plus supportables?

En d'autres termes, est-ce qu'ils sont conscients de la contribution apportée par la population du Canada et le gouvernement du Canada à l'heure actuelle? Si je vous pose cette question c'est parce que j'ai demandé à quelqu'un dans le sud de l'Inde s'ils étaient conscients de ce que nous faisons, la personne à qui j'ai parlé n'était pas pauvre, et elle n'en savait rien du tout, à ma grande déception. Il me semble que si une personne de cette catégorie n'était pas au courant, ces réfugiés ne sont pas au courant non plus; nous essayons de faire quelque chose pour eux et ils ne savent pas qui le fait.

M. Gérin-Lajoie: Il y a une différence entre la population générale de l'Inde et la population réfugiée. La population réfugiée est concentrée et la parole est évidemment un moyen de communication très efficace qui n'existe pas dans la même mesure sur le reste du territoire de l'Inde.

La population réfugiée est consciente que le Canada essaie de faire un gros effort, et contribue largement à les soulager. Bien sûr je ne m'attends pas à ce qu'ils sachent en détail ce que nous faisons, mais ils savent que nous fournissons des aliments et des abris.

Il y a une autre façon dont la population réfugiée est consciente de certains aspects de nos contributions, c'est le travail de l'organisation volontaire. Il y a dans les camps des hôpitaux—hôpitaux généraux ou hôpitaux spécialisés pour enfants ou maternités—de même qu'il y a des centres d'alimentation pour les enfants etc., qui sont tenus par des organisations volontaires et portent leur nom. Dans bien des cas le nom du donateur ne figure pas, parce que très souvent il s'agit d'une organisation internationale par exemple l'UNICEF. Et ce n'est pas UNICEF Canada, c'est simplement l'UNICEF. Dans d'autres cas, le nom du

[Text]

is just UNICEF. In other cases, the name of Canada does appear and that helps make the name of Canada known as a donor or contributor.

Generally speaking, in the country—and here I am referring to the general development program of Canada; perhaps I should not open that drawer but, anyway, I will mention it—we have a tendency to play the publicity or information aspect at a pretty low key. We have the feeling in CIDA, and I believe this feeling is shared by the Secretary of State, that we are not contributing to the various developing countries in the world for the sake of getting recognition for it but rather to develop a better world-wide society, a more just society world-wide, as we are trying to do internally.

That does not mean that we do not want any information to be diffused; but there is some information—and it is no secret—that the American help or “aid” to foreign countries since the last war has been a subject of controversy in those countries over the political attitudes of the United States; and that is one reason for our having decided, up to now, to play publicity and even plain information at a fairly low-key level so that our presence, even in publicity terms, cannot be felt as a psychological burden for those countries.

• 1140

Mr. Guay (St. Boniface): While we are playing it, Mr. Chairman, on a very, very low key, and I appreciate that because after all a giver should not be a bragger, I think it would be a good thing that somebody somewhere knew that we were giving. But my main concern for asking the question is not really that aspect of it. It is rather to make sure that whatever donation or whatever agency is donated to the refugees in East Pakistan, be they governmental or otherwise, that the Pakistanis get the benefit of it in full and that is not divided and goes into somebody else's pocket before they have a chance to get a little bit of it.

If we are talking about the millions of dollars that the Canadian government is giving to the refugees in India, whatever agency gives any amount of help in merchandise, money or otherwise or through nurses, doctors or call it what you want—I am asking particularly where the funds, goods, clothing or blankets are concerned, does it all get to where we want it to get to? I am not skylarking. It is common knowledge for one of us who has been in the service during the war to know that it did not always get where it was supposed to get. It went into black markets through some other channels.

This is the reason why, and I want you to clear my mind on this. Are you sure that the full impact of the contribution whatever it may be, and particularly when it comes to cash money, that it gets where it should get, and that the refugees are getting the full benefit of it? If we play it at a low key, that is quite all right. But we have to make sure it gets there. That is my point.

Mr. Gérin-Lajoie: I certainly share your preoccupation, sir. The word “sure” is a very strong one. But generally speaking I am satisfied that in India and Pakistan the relief supply reaches the population it is intended for,

[Interpretation]

Canada figure et cela permet de faire en sorte que le Canada soit connu comme pays donateur ou contributeur.

D'une manière générale dans le pays—et là je me réfère au programme général de développement du Canada, peut-être je ne devrais pas en parler mais, en tous cas, je vais le faire—nous avons tendance à faire très peu de publicité. Nous avons l'impression à l'ACDI, et je pense que cette impression est partagée par le secrétaire d'État, que nous n'apportons pas une contribution aux divers pays en voie de développement du monde afin que cette contribution soit reconnue, mais plutôt afin de parvenir à une société mondiale meilleure, une société mondiale plus juste, tout comme nous le faisons à l'intérieur de nos propres frontières.

Et cela ne signifie pas que nous refusons la diffusion de l'information; mais on sait—et cela n'est pas un secret—que l'«aide» américaine aux pays étrangers depuis la dernière guerre mondiale constitue un sujet de controverse dans ces pays en ce qui concerne l'attitude politique des États-Unis; c'est une des raisons pour lesquelles nous avons décidé, jusqu'à présent, de faire de la publicité, et même de diffuser la simple information sur le ton de la confiance, afin que notre présence, même du point de vue de la publicité, ne soit pas ressentie comme un fardeau psychologique par ces pays.

M. Guay (Saint-Boniface): Monsieur le président, bien que nous ne donnions que très très peu de publicité à notre aide, et je le comprends car après tout on ne donne pas pour pouvoir s'en vanter, je pense qu'il serait une bonne chose que quelqu'un quelque part sache que nous apportons une aide. Mais la préoccupation principale qui motive ma question ne concerne pas réellement cet aspect-là du problème. Je voulais plutôt m'assurer que tous les dons qui sont faits pour venir en aide aux réfugiés du Pakistan oriental, quelle que soit la forme que prennent ces dons et qu'ils soient transmis par l'intermédiaire d'un organisme gouvernemental ou non, profitent effectivement aux Pakistanais et qu'il ne sont pas dispersés pour disparaître dans les poches de quelqu'un avant que les Pakistanais eux-mêmes ne puissent en bénéficier.

Si l'on songe aux millions de dollars que le gouvernement canadien consacre aux réfugiés pakistanais en Inde ainsi qu'à l'aide sous forme de marchandises, d'argent, de personnel médical ou infirmier, ou de tout ce que vous voudrez, et je pense particulièrement aux sommes en espèce, aux marchandises diverses, aux vêtements ou aux couvertures, je me demande si tout cela profite effectivement à ceux que nous voulons aider. Il ne s'agit pas là d'une question en l'air. Tous ceux qui ont servi pendant la guerre savent bien que l'aide n'atteignait pas toujours ceux à qui elle était destinée. Elle aboutissait souvent, par diverses voies, au marché noir.

C'est la raison pour laquelle je pose cette question et j'aimerais être rassuré à cet égard. Êtes-vous sûr que la totalité de notre aide sous quelque forme que ce soit, et particulièrement en ce qui concerne les sommes en espèces, profite bien à ceux à qui elle est destinée et que les réfugiés en reçoivent le plein montant? C'est très bien de faire preuve de discrétion, mais nous devons nous assurer que l'aide que nous accordons ne disparaît pas en cours de route. C'est là ce que je voulais dire.

M. Gérin-Lajoie: Je partage entièrement votre préoccupation, monsieur. Le mot «assurer» est très fort mais de façon générale je pense qu'en Inde et au Pakistan l'aide profite effectivement à la population à laquelle elle est

[Texte]

subject to what I said about the difficulties of distribution and transportation. I have no reason to believe at all as regards to either of the two countries, that our supplies are going to people for whom it is not intended. I have no such reasons to believe that.

Mr. Guay (St. Boniface): Thank you very much, Mr. Gérin-Lajoie and Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Isabelle.

Dr. Isabelle: Merci, monsieur le président. Monsieur Gérin-Lajoie, une simple question. Durant votre visite, vu que vous faisiez partie d'une mission qui comprenait également un médecin du ministère de la Santé, le Dr Davis, avez-vous regardé, parmi les réfugiés, le problème des femmes enceintes? J' imagine que parmi les réfugiés qui traversaient la frontière en aussi grand nombre il y avait quelques femmes qui étaient enceintes et que, deuxièmement, le fait de cohabiter ensemble pendant un certain temps va provoquer une explosion de population.

M. Gérin-Lajoie: Puis-je répondre tout de suite?

Une voix: Oui.

M. Gérin-Lajoie: J'ai soulevé la question de façon très directe et très ouverte dans un camp, à un moment donné, et la réponse amusée et amusante que le directeur du camp m'a donnée au sujet des relations matrimoniales dans les camps, c'est que les hommes n'étaient pas dans des conditions physiques et n'avaient par d'énergie physique absolument normale et que, par conséquent, l'hypothèse que vous soulevez de relations matrimoniales, peut-être plus fréquentes et plus soutenues que normalement, ne se présente pas. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de telles relations, mais qu'elles ne seront pas plus fréquentes que normalement. De toute façon, il est sûr qu'il y a un problème de femmes enceintes parce que les réfugiés sont là depuis quelques semaines seulement, alors il y a des femmes qui étaient enceintes depuis plusieurs semaines avant d'arriver et c'est un problème qui se pose dans le camp. Mais je vais vous laisser poser votre question et je m'excuse d'être intervenu sur un aspect particulier.

• 1145

M. Isabelle: Je vous remercie de votre réponse, mais si les forces de ces individus revenaient un peu à la longue, avez-vous prévu une espèce de programme de distribution de pilules antiovulatoires ou certaines de nos agences ou des agences canadiennes bénévoles s'occupent-elles de ce genre de programme?

Mr. Gérin-Lajoie: Sir, you might ask Dr. Davies this question. I must confess that I have not raised it.

Dr. Davies: I have heard the question raised, Mr. Chairman, but I cannot help but think that this is not a very practical means of doing something about the problem because of the number of pills that would have to be distributed and the need for regularity in taking these pills. I have a feeling that such a program would not work under the conditions under which these people are living, when they are faced with so many other problems in addition. The big problem of nutrition and of getting adequate food to eat is what is on their minds. So, if you are thinking about birth control tablets, it seems to me that this would not go down too well as a practical type of program for the women.

[Interprétation]

destinée, sous réserve, bien sûr, des difficultés de distribution et de transport que j'ai déjà mentionnées. Je n'ai aucune raison de croire, dans le cas de ces deux pays, que les fournitures que nous y envoyons soient détournées de leur destination au profit de gens à qui elles n'étaient pas destinées. Je n'ai aucune raison de le croire.

M. Guay (Saint-Boniface): Je vous remercie beaucoup, monsieur Gérin-Lajoie et monsieur le président.

Le président: La parole est à M. Isabelle.

Dr. Isabelle: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask a simple question to Mr. Gérin-Lajoie. During your visit, since you participated in a mission which included a physician from the Department of Health, Dr. Davis, have you considered the problem of pregnant women among the refugees? I suppose that among the refugees crossing the border there were a few pregnant women and that, certainly, this long co-habitation might result in a population boom.

Mr. Gérin-Lajoie: May I answer immediately?

An hon. Member: Yes.

Mr. Gérin-Lajoie: I raised the question very openly in a camp and the director of the camp gave me a very funny answer about the matrimonial relationships in the camps. He told me that the men were not in good physical condition and did not have normal physical energy; therefore, the problem you were alluding to does not arise. This does not mean there are no such relationships, but they are not more frequent than normally. Anyway, there is obviously a problem about pregnant women because the refugees have been there for a few weeks only, and some women have been pregnant for several weeks before their arrival. But I will let you ask your questions and I am sorry for my interruption on this particular subject.

Mr. Isabelle: I thank you for your answer. If, however, these individuals gradually recover their forces over a period of time, have you made plans for some sort of a program to distribute birth control pills, or are any of our agencies or Canadian volunteer organizations considering such a program?

M. Gérin-Lajoie: Monsieur, vous devrez poser votre question au Dr Davies. Il faut avouer que je ne l'ai pas abordée.

M. Davies: J'ai déjà entendu parler de cette question, monsieur le président, mais à mon avis, ce n'est pas une solution très pratique au problème étant donné la grande quantité de pilules qu'il faudrait distribuer. Il y a aussi le fait qu'il faut prendre ces pilules de façon systématique. Il me semble qu'un tel programme n'est pas applicable, étant donné les conditions dans lesquelles ces réfugiés vivent, avec tous les autres problèmes auxquels ils doivent faire face. Ils se préoccupent surtout du problème principal de la nutrition, d'obtenir assez à manger. D'après moi, alors, la distribution des pilules anticonceptionnelles ne serait pas un programme très pratique pour les femmes.

[Text]

Mr. Isabelle: It seems to me that if you are trying to cope with the nutrition problems, there might be a need for this kind of pill. Unless you have some kind of family planning program, you are going to multiply the existing problem by multiplying the individuals. I just wondered if such a program had been implemented or if anyone had thought of it.

Mr. Gérin-Lajoie: No.
La réponse est négative.

M. Isabelle: La deuxième question que je voudrais poser à M. Gérin-Lajoie, c'est que je m'aperçois que des provinces ont donné des subventions ou des sommes d'argent qui ont été versées au fonds de secours, et 4 ou 5 provinces dont l'Ontario a fourni des ambulances et du matériel médical. Je me demande si ce matériel médical est ajouté à ce que le Canada offre en fait de matériel médical ou s'agit-il simplement d'une espèce de chevauchement? Pour le même service, deux organismes s'occupent-ils de la distribution du matériel de secours médical?

M. Gérin-Lajoie: Il n'y a pas deux organismes pour les fins de distribution. La contribution du gouvernement d'une province, comme les contributions du gouvernement du Canada, sont canalisées par des organismes de distributions, des agences bénévoles, des organismes gouvernementaux, nationaux ou internationaux. Les gouvernements des provinces dans des cas de ce genre sont simplement des sources additionnelles de «*procurement in Canada in dollars*», mais il ne s'agit pas de sources de distribution.

M. Isabelle: Merci.

The Chairman: Before calling on Mr. Macquarrie for the second round, perhaps I could ask a question of Mr. Gérin-Lajoie.

If my recollection is correct, I believe there has been some evidence given to us that there is a relatively small proportion of young men of military age in the refugee camps. I would like to ask you if you noticed an unusually small number of men of military age among the refugees.

Mr. Gérin-Lajoie: I was not left with that impression. I do not know if it impressed my colleagues. There was such a variety of ages, starting from the moment of birth to later days of life. I do not know if my colleagues got the impression that there was a significant number of my young men of military age.

• 1150

Mr. Overend: Mr. Chairman, I was particularly alert at that question myself and I would say the demographic profile in the camps bulged at the top and at the bottom. It was an hourglass configuration. Definitely a higher proportion of the very young and the very old.

The Chairman: Was any explanation given as to why this was so? Where were the men of military age?

Mr. Overend: I asked camp administrators on two occasions and I got rather equivocal answers indicating either they did not come because they stayed behind and were involved in political action or were with the Mukti Bahini. In fact, on one specific occasion a young person was presented to me who claimed to be a so-called freedom fighter. I asked him why he and a few of his colleagues who were there were in the camps and I think his exact reply was that he was on leave, which he did not change despite my smile.

[Interpretation]

M. Isabelle: Il me semble qu'un tel programme pourrait être très utile, si vous voulez faire face au problème de la nutrition. A moins d'instituer un programme de régulation des naissances, vous allez multiplier le problème actuel en laissant multiplier les individus. Vous me demandez tout simplement si on avait mis en œuvre un tel programme ou bien si on pensait le faire.

M. Gérin-Lajoie: Non.
The answer is no.

Mr. Isabelle: I have a second question to ask Mr. Gérin-Lajoie. I have noticed that some provinces have given subsidies or money to the relief fund, and that four or five provinces, including Ontario, have provided ambulances and medical supplies. I would like to know whether these medical supplies are added to the supplies which Canada is offering, or is it a question of overlapping? Is the same service being offered by two separate organizations with regard to the distribution of medical relief supplies?

Mr. Gérin-Lajoie: As far as distribution goes, there are not two organizations. Contributions from a provincial government, like contributions from the Canadian government, are channelled by distribution organizations, volunteer organizations, and national or international government agencies. In such a case, therefore, the provincial governments simply represent additional sources of "procurement in Canada in dollars", but they are not distribution sources.

Mr. Isabelle: Thank you.

Le président: Avant de donner la parole à M. Macquarrie pour commencer la deuxième série de questions, j'aimerais poser une question à M. Gérin-Lajoie.

Si je me souviens bien, on nous a dit qu'il y a relativement peu de jeunes gens d'âge militaire dans les camps de réfugiés. Je voudrais vous demander si vous avez remarqué qu'il y avait très peu d'hommes de cet âge parmi les réfugiés.

M. Gérin-Lajoie: Je n'ai pas eu cette impression. Je ne sais pas si mes collègues ont remarqué ce fait. Il y avait des gens de tous âges de la naissance à la vieillesse. Je ne sais pas si mes collègues ont eu l'impression qu'il y avait un nombre important de jeunes gens en âge de servir dans les forces armées.

M. Overend: Monsieur le président, cette question m'intéressait particulièrement, et je dirais que la courbe démographique dans les camps était renflée au sommet et à la base. La courbe avait la configuration d'un sablier, c'est-à-dire qu'il y avait absolument une proportion plus élevée de très jeunes et de très vieux.

Le président: A-t-on donné des explications à ce fait? Y avait-il des hommes d'âge militaire?

M. Overend: J'ai demandé au directeur du camp à deux reprises et j'ai eu des réponses équivoques, indiquant qu'ils n'étaient pas venus parce qu'ils étaient restés en arrière engagés dans l'action politiques, ou parce qu'ils étaient avec le Mukti Bahini. En fait, une fois un jeune homme m'a été présenté et il se proclamait combattant de la liberté. Je lui ai demandé pourquoi lui et quelques-uns de ses camarades qui étaient ici se trouvaient dans les camps et je crois qu'il a répondu qu'il était en permission, réponse qu'il n'a pas changée en dépit de mon sourire.

[Texte]

The Chairman: My final question follows from the question raised by Dr. Isabelle. I can quite understand, as has been indicated, why in the first few weeks in camp the refugees would not be concerned with family planning. Would you not think, Mr. Gérin-Lajoie, this might become a serious problem if the refugees remain in camps for an extended period of time; and with the high infant mortality rate which has been indicated would it not be highly desirable to at least consider the possibility of doing what we can to minimize the number of new births or pregnancies among the refugees—because, as Dr. Isabelle has indicated, this would merely be multiplying the problem? I would think that if this were so the chance for survival of children that would be born or reach healthy maturity would be much less than under normal circumstances.

Mr. Gérin-Lajoie: Mr. Chairman, I certainly agree that it is a very valid question to raise, not only over here but over there. I wonder though to what extent Canada may be of any help in this respect. We in this Committee already may know that India has been in the forefront of developing countries making real efforts for establishing some family planning in the country for a period of close to 10 years. The Indian authorities no doubt are conscious of this problem in camps—although of course they look at the refugee problem as strictly a temporary one and might not consider this particular problem on account of the short-term perspective they take of such a problem.

This is a problem, Mr. Chairman, which I believe we might appropriately raise with the Indian authorities through our High Commission in New Delhi at the same time as we raise some other problems.

I would like to mention though, Mr. Chairman, that although there is a high infantile mortality at the present time we have seen the efforts which are being made now to organize feeding centres, childrens' hospitals and maternity hospitals. So, from the information we have gathered from various sources, there is a very clear and fairly rapid progress of the situation in this respect. I really believe the Indian authorities are making significant efforts, and largely successful ones, to organize this aspect of nutrition and help for children and expectant mothers. But of course it does not exclude the other aspect.

The Chairman: I think that concludes the first round of questioning. I have Mr. Macquarrie on the second round.

• 1155

Mr. Macquarrie: Thank you, Mr. Chairman. I will not raise a question as immediately exciting as yours and Dr. Isabelle's except to observe that perhaps with some of our own laws even in advertising we are hardly the most logical choice to give advice on this very important matter. I will say nothing further about the Indian side except to note the observations of our witness and the quotations from Mr. Ignatieff which certainly correspond with my own view which leads one to believe that this whole relief refugee operation by the Indian Government has been a most remarkable achievement, absolutely impressive, beyond all expectations.

I would like to ask the witness to return to the subject of the East Pakistan area and I will be careful not to

[Interprétation]

Le président: Ma dernière question fait suite à la question posée par M. Isabelle. Je peux très bien comprendre comme il l'a été indiqué, pourquoi au cours des premières semaines au camp les réfugiés ne se préoccupaient pas de la régulation des naissances. Ne penseriez-vous pas, monsieur Gérin-Lajoie, que cela pourrait devenir un problème grave si les réfugiés demeuraient dans les camps pour une période de temps prolongée; étant donné le taux élevé de mortalité infantile qu'on nous a indiqué, ne serait-il pas très souhaitable de songer du moins à essayer de faire tout en notre possible pour minimiser le nombre de nouvelles naissances ou le nombre des grossesses parmi les réfugiés car comme le docteur Isabelle l'a dit, cela ne ferait que multiplier le problème? Je pense que si c'était le cas, les chances de survie des enfants qui naîtraient ou leurs chances d'atteindre la maturité sans souffrir de maladie seraient beaucoup moindres que dans des circonstances normales.

M. Gérin-Lajoie: Monsieur le président, je suis d'accord que ces questions doivent être absorbées non seulement ici mais là-bas. Mais je me demande jusqu'à quel point le Canada peut être de quelque utilité à cet égard. Nous, au comité, savons déjà que l'Inde a été à l'avant-garde des pays en voie de développement en faisant des efforts réels pour établir une certaine régulation des naissances depuis environ 10 ans. Les autorités de l'Inde sont sans aucun doute conscientes de ce problème dans les camps bien qu'elles considèrent le problème des réfugiés comme strictement temporaire et qu'elles ne songent peut-être pas à ce problème particulier étant donné qu'elles ne l'envisagent qu'à court terme.

C'est un problème, monsieur le président, dont nous pourrions très bien discuter avec les autorités indiennes par l'entremise de notre Haut Commissariat à New Delhi en même temps que nous aborderions d'autres problèmes.

J'aimerais mentionner cependant, monsieur le président, que malgré le taux élevé de mortalité infantile à l'heure actuelle, nous avons vu les efforts fait maintenant pour organiser des centres d'alimentations, des hôpitaux pour enfants et des maternités. Par conséquent, d'après les renseignements que nous avons recueillis de différentes sources, il est évident que la situation évolue assez rapidement dans ce domaine. Je crois vraiment que les autorités indiennes font des efforts importants, et elles réussissent très bien l'organisation de l'alimentation et de l'aide aux enfants ainsi qu'aux femmes enceintes. Mais bien sûr, cela n'exclut pas l'autre aspect.

Le président: Je crois que cela termine le premier tour de questions. Pour le deuxième tour, j'ai le nom de M. Macquarrie.

M. Macquarrie: Je vous remercie, monsieur le président. Je n'aborderai pas une question aussi fascinante que la vôtre et celle du docteur Isabelle, mais je voudrais faire remarquer qu'étant donné certaines de nos lois, notamment dans le domaine de la publicité, nous ne sommes pas les personnes les plus indiquées pour donner un avis au sujet de ce problème extrêmement important. Je n'en dirai pas plus en ce qui concerne les Indiens, si ce n'est pour mettre en évidence les observations de notre témoin et les citations de M. Ignatieff, auxquelles je me rallie entièrement, car je crois que le gouvernement indien a fait un travail remarquable et impressionnant en ce qui concerne les secours donnés aux réfugiés; j'irai jusqu'à dire qu'il a été au-delà de toute attente.

[Text]

retraverse the ground which has been covered. When my colleague, Mr. Brewin, and I were in the area in July we learned, as I am sure your agency learned, from very authoritative forecasts that the food situation was likely to be most acute. In fact some of the reports used the word "famine". Well, happily this has not taken place and the situation seems not to have been developing so badly as forecast. Has part of this improved situation resulted from programs of the Pakistan Government itself in reference to distribution of food in East Pakistan. I have been told that some of the improvement has been because those people who grew jute began to grow rice. I was also told that it was because many people had left Pakistan but since the reports and the forecasts were produced after that had happened I do not put much stock in that. Have you been aware of a change of direction and emphasis on the part of the Pakistan Government? Now that is one aspect of it.

I was impressed to learn that some of the wheat which we are sending down, and not to be euphemistic I presume it is surplus Canadian wheat, was being diverted to Singapore which strikes me as a tremendous diversion. Your own report indicates that there is still a food gap. Could you tell us just how serious is the present need for food in East Pakistan? How serious are these factors which prevent a great port like Chittagong being operational to the effect that ships have to be diverted as far as Singapore and what are the prospects of Canadian aid of this kind being effective? I am still troubled about the total picture in reference to East Pakistan.

Mr. Gérin-Lajoie: First of all, Mr. Chairman, I believe I mentioned that the total supply of food for East Pakistan for the coming six months is sufficient. The fear of famine of a few months ago was based on two factors: first, the probable, at the time, lack of total supplies and second, the difficulties of transportation. With regard to the total supply the fears have not materialized for at least three reasons. First, the population of East Pakistan, as you have mentioned yourself, sir, has diminished substantially. Second, the crops have been much better than expected and third, the supply from the outside coming into the East Pakistan port has been large and efficient. The Americans, for instance, have sent quite a number of ships and that is part of the problem of Chittagong port I must say. The United States has sent quite a large number of shiploads, and three or four months ago the U.S. government feared the effect of strikes in American ports, and they wanted to ship abroad as much wheat and other cereals as possible before the full effect of the strikes developed. That is one factor that has contributed to the bottleneck in the Chittagong port.

• 1200

For those three reasons the general supply has been enough and is enough for the present period. But as from the next Canadian fiscal year, there will be a need of continuing external supply at about the same level as now or a little higher, depending on the result of the coming crops. Actually the December crop was already promising a few weeks ago to be very substantial and very successful, contrary to some fears of a few months ago. This was indicated to us by as reliable a source as the Pakistani

[Interpretation]

Pour en revenir au Pakistan oriental, je veux poser une question au témoin et je tente d'éviter les questions déjà traitées. J'étais sur place au mois de juillet et M. Brewin et moi-même avons appris, tout comme votre organisme, j'en suis sûr, que le problème alimentaire allait devenir très aigu, selon les prévisions des autorités compétentes en la matière. Certains rapports utilisaient le terme «famine». Heureusement, cela ne s'est pas produit et la situation ne s'est pas détériorée au point prévu. Pensez-vous que l'amélioration de la situation soit le fruit des programmes du gouvernement pakistanais qui a distribué des denrées alimentaires au Pakistan oriental? Je me suis laissé dire que cette amélioration était le résultat de la reconversion des cultivateurs du jute qui se sont mis à cultiver du riz. Je me suis également laissé dire que cela provenait du fait que bien des gens avaient quitté le Pakistan, mais puisque la publication des rapports et des prévisions a suivi ces événements, je ne crois pas à cette hypothèse. Avez-vous pu remarquer un changement d'attitude au sein du gouvernement pakistanais? Voilà un aspect de ma question.

J'ai été fortement impressionné d'apprendre qu'une partie du blé que nous envoyons là-bas, et pour parler sans ambages, je suppose qu'il s'agit de l'excédent de blé canadien, qu'une partie de ce blé, donc, avait été détournée vers Singapour; la question des détournements me semble poser un problème énorme. Votre propre rapport signale qu'il y a toujours pénurie alimentaire. Pourriez-vous nous dire quelle est la portée de cette pénurie alimentaire au Pakistan oriental? Les conditions sont-elles mauvaises au point d'empêcher un grand port comme Chittagong de fonctionner, puisque des navires ont été détournés jusqu'à Singapour, et dans quelle mesure le Canada peut-il espérer apporter une aide efficace dans les circonstances actuelles? La situation d'ensemble du Pakistan oriental m'inquiète toujours.

M. Gérin-Lajoie: En premier lieu, monsieur le président, je crois avoir dit que l'approvisionnement en denrées alimentaires du Pakistan oriental est suffisant pour les six mois à venir. Les craintes de famine d'il y a quelques mois se fondaient sur deux éléments: d'une part, la pénurie probable, à l'époque, et, d'autre part, les difficultés de transport. En ce qui concerne la pénurie de denrées alimentaires, ces craintes ne se sont pas matérialisées étant donné trois raisons principales. Premièrement, la population du Pakistan oriental, comme vous l'avez fait remarquer vous-même, monsieur, a considérablement diminué. Deuxièmement, les récoltes ont dépassé les prévisions et, troisièmement, l'aide de l'extérieur reçue dans les ports du Pakistan oriental s'est avérée importante et efficace. Les Américains, par exemple, ont envoyé un grand nombre de navires, et c'est là une des causes du problème qui se pose au port de Chittagong, je dois l'avouer. Il y a trois ou quatre mois le gouvernement des États-Unis a envoyé un nombre considérable de cargaisons. Le gouvernement américain s'inquiétait de l'effet des grèves dans les ports américains et il voulait expédier le plus de blé et de céréa-

les possibles avant que les conséquences des grèves se fassent sentir de façon aiguë. C'est un élément qui a contribué à l'embouteillage dans le port de Chittagong.

Pour ces trois raisons-là, l'approvisionnement général a été suffisant et suffit pour le moment. Mais à compter de la prochaine année fiscale canadienne, on aura besoin d'approvisionnements en provenance de l'extérieur au même niveau qu'à présent ou un peu plus même, compte tenu des prochaines récoltes. En fait, il y a quelques semai-

[Texte]

government officials and ministers themselves, apart from UN sources.

Is there an additional point Mr. Overend could make perhaps?

Mr. Overend: Yes. Mr. Macquarrie, one of the problems about Chittagong, which you specifically focused on, is that the port itself has always been strained. It is the principal port of importation for East Pakistan, and from there it becomes a function of distribution. Twenty-five per cent of East Pakistan's distribution has been carried by rail, and 60 per cent by water. According to the information we had in the early months of the disturbances there, the water portion of transportation had been badly disrupted. Country boats and barges had been dispersed, sunk, or the operators had left. It was a problem of remobilizing the water transport.

Also, we understand that the specific reason for the ships being diverted, the fourth Canadian vessel being diverted to Singapore, as part of some other diversions requested by the UN, was not just one of congestion. Some dock handling equipment had been damaged by guerilla action at one time. Also there have been attacks against ships using the channels coming into Chittagong and to Chalna, which is also a port used for some importation.

The very fluid situation at the moment has caused the UN to ask for this diversion. Singapore will not necessarily be a wasteful step; we understand that the Singapore government has offered the UN storage facilities. I am told it is at no cost.

Mr. Macquarrie: The reason why I am concerned is that the testimony as to the breakdown of what we will call internal transportation would lead one to think logically that this is marring and inhibiting the distribution of food. Yet we find that the shortage is not acute.

I notice that your report indicates a gap of 2.3 million tons of grain up to June of 1972, and arrangements have been made by Pakistan to import 1.7 million. Does that 1.7 million that they have made arrangements for include such things as our own and such things as the American wheat that moved over there rather rapidly?

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, sir.

Mr. Macquarrie: So there is still a gap.

Mr. Gérin-Lajoie: That is uncertain on account of the result of the coming crops.

Mr. Overend: I might add, Mr. Gérin-Lajoie, that East Pakistan's normal importation of cereal grains runs on the order of 1.8 million tons. So the extent between, say, normal consumption levels and famine, is—let me back up and start on that again. It was expected and estimates this year, based on FAO calculations, were that there would be about 2.3 million tons required this year. This assumed that some distribution would still remain as a problem.

• 1205

This has not remained acute. The figure Mr. Gérin-Lajoie gave that Pakistan so far has planned on an importation of 1.7 million tons indicates that they may be able to

[Interprétation]

nes, la récolte de décembre laissait déjà croire qu'elle serait très substantielle et toute une réussite, contrairement aux craintes exprimées il y a quelques mois. Ceci nous a été indiqué par des fonctionnaires supérieurs et des ministres du gouvernement pakistanais dignes de confiance ainsi que par des sources aux Nations Unies.

Est-ce que M. Overend pourrait apporter une précision de plus?

M. Overend: Oui. M. Macquarrie, un des problèmes concernant le port de Chittagong, dont vous avez parlé en particulier est que le port même a toujours été surchargé. C'est le premier port d'importation pour le Pakistan oriental et de là ça devient une fonction de la distribution. Vingt-cinq pour cent de la distribution du Pakistan oriental s'est faite par voie ferrée et soixante pour cent par voie maritime. D'après les informations que nous avons reçues dans les premiers mois de l'émeute, le transport par eau a été sévèrement disloqué. Des bateaux et des chalands régionaux ont été dispersés ou coulés ou dans certains cas, les navigateurs les avaient abandonnés. Le problème était de remobiliser le transport par eau.

On nous a également laissé entendre que la raison pour laquelle les navires sont détournés (le quatrième navire canadien détourné à Singapour faisant partie d'autres détournements demandés par les Nations Unies) n'était pas simplement une raison d'embouteillage. Du matériel de débarquement avait été endommagé par les activités des guerilleros à un moment donné. Il y a eu aussi des assauts contre les navires utilisant les chenaux d'accès à Chittagong et à Chalna qui est aussi un port utilisé pour fins d'importation.

C'est en raison de la situation très inconstante à l'heure actuelle que les Nations Unies ont demandé ce détournement. Le détournement à Singapour ne sera pas nécessairement du temps perdu. Nous comprenons que le gouvernement de Singapour a offert des installations d'entreposage aux Nations Unies et on me dit que l'offre est sans frais.

M. Macquarrie: Ce qui m'inquiète, c'est que le témoignage en ce qui a trait au transport intérieur nous porterait à croire que ceci trouble ou empêche la distribution des approvisionnements. Nous croyons toutefois que l'insuffisance n'est pas aiguë.

Votre rapport indique un manque de 2.3 million de tonnes de céréales jusqu'au mois de juin 1972 et que le Pakistan a pris des dispositions pour importer 1.7 million. Est-ce que ce 1.7 million de tonnes de céréales comprend nos céréales et le bé américain qu'on a expédié de façon assez accélérée?

M. Gérin-Lajoie: Oui.

M. Macquarrie: Alors, il reste une insuffisance.

M. Gérin-Lajoie: C'est encore indéterminé à cause des prochaines récoltes.

Mr. Overend: Je pourrais ajouter, M. Gérin-Lajoie, que l'importation normale des céréales par le Pakistan oriental est de l'ordre de 1.8 million de tonnes. Alors, la marge entre, disons, les niveaux de consommation normale et la famine—permettez-moi de revenir et de recommencer. L'OAA prévoit qu'environ 2.3 millions de tonnes seront nécessaires cette année. On peut donc prévoir que la distribution sera encore un problème.

Cette situation n'a pas persisté à l'état aigu. Le chiffre mentionné par M. Gérin-Lajoie, à savoir que le Pakistan jusqu'à présent prévoit des importations de l'ordre de 1.7

[Text]

meet their over-all requirements above that importe figure. You suggested that one of the reasons for this is the classical response of a peasant society that is organized partly for commercial crops and which, in times of trouble, reconvert their land to growing food for the family.

Mr. Macquarrie: You have reason to believe, based upon observations of your own people and others there, the food situation in East Pakistan is not one of extreme or even of gravity. I am interested in this because the Canadian public naturally, I hope, wants to be helpful to those who are suffering as refugees and those who might be suffering in an area of great tension and problems.

Mr. Gérin-Lajoie: Yes, that is correct, sir.

Mr. Macquarrie: Could I ask in a technical way—not being from the prairies I do not know this—what is the life expectancy of wheat in this part of the world? How long can it languish in the holds of a ship at Singapore before moth and rust doth corrupt it?

Mr. Overend: Even though I come from a port city, Mr. Macquarrie, I am afraid I cannot answer your question.

Mr. Macquarrie: I suppose some time you will reach the stage, if you cannot get it into one of the ports of East Pakistan, where it will be wasted.

Mr. Gérin-Lajoie: I think we could say, Mr. Chairman, that the life expectancy, to use your expression, extends over a few months, more than a few months. You keep grain in silos, for instance, for pretty long periods of time.

Mr. Macquarrie: That is in the western prairies. I was thinking of where it is now in the south seas.

Mr. Gérin-Lajoie: Even in that part of the world they have silos, for instance. They can keep grain, although I am not sure under what conditions, but I doubt very much if there is any refrigeration system or anything of that nature. Apparently for the time being there is no problem, but after six months, I do not know.

Mr. Macquarrie: The Pakistan authorities suggested to you that it would be most helpful if fertilizers and insecticides could be provided—I suppose agricultural producers everywhere are happiest when they are producing at their best. Has there been any reaction to this suggestion of the Pakistan authorities?

Mr. Gérin-Lajoie: Our reaction is that we should look at the economic aspect of the operation, whether it would be reasonable to supply Canadian fertilizers, bearing in mind the cost of Canadian fertilizers and the transportation cost of it, compared with fertilizers which would be bought by the national authorities in those countries from closer countries, in Asia mainly. I do not know if it has been studied in more detail since we have come back, and perhaps Mr. Overend could tell us.

Mr. Overend: Pakistan had imported fertilizers from a variety of sources. I understand for urea and the nitrogenous group of fertilizers that the cost and transportation gave them a much better price by a source in the East from Persian Gulf countries and from Japan. Canada had on previous occasions supplied some fertilizers under its

[Interpretation]

millions de tonnes, indique qu'il est peut-être possible de répondre aux exigences générales dépassant ce chiffre. Vous avez indiqué qu'une des raisons qui explique ce fait est la réponse classique d'une société paysanne, organisée en partie pour les récoltes commerciales et qui, en temps de crise, recommence à cultiver ses terres pour subvenir aux besoins de la famille.

M. Macquarrie: Vous avez raison de croire, d'après les observations de votre propre équipe et d'autres personnes, que la situation alimentaire au Pakistan oriental n'est pas désespérée, ni même grave. La chose m'intéresse, car la population canadienne, je l'espère, compte naturellement aider ceux qui souffrent, qu'il s'agisse de réfugiés et de ceux qui pourraient souffrir dans une zone où il existe beaucoup de tension et de grandes difficultés.

M. Gérin-Lajoie: C'est bien ça, monsieur.

M. Macquarrie: Pourrais-je demander, même si la chose est du domaine technique—je ne suis pas des Prairies et j'ignore ceci—quelle est la longévité du blé dans cette partie du monde? Combien de temps peut-il demeurer dans les cales des navires à Singapour, avant que les insectes et la rouille ne le détériorent?

M. Overend: Bien que je sois originaire d'une ville portuaire, M. Macquarrie, je crains ne pouvoir répondre à votre question.

M. Macquarrie: Je suppose que vous en arrivez au point où, si vous ne pouvez le livrer au port du Pakistan oriental, il sera perdu.

M. Gérin-Lajoie: Je pense que nous pourrions dire, monsieur le président, que la longévité du blé, pour employer votre expression, est de quelques mois, plus de quelques mois. Ainsi, le grain est conservé dans les silos pendant des périodes de temps assez longues.

M. Macquarrie: Dans les Prairies, ça va, mais je parle des endroits où il est présentement emmagasiné, dans les mers méridionales.

M. Gérin-Lajoie: Même dans cette partie du monde, on dispose de silos pour l'emmagasinement. On peut conserver le grain, bien que je ne puisse vous dire dans quelles conditions, mais je doute beaucoup qu'il y ait un système de réfrigération ou autres dispositifs de cette nature. Il ne semble pas y avoir de problèmes pour le moment mais, dans six mois, je ne saurais dire.

M. Macquarrie: Les autorités pakistanaises vous ont précisé qu'il serait surtout utile si des engrais chimiques et des insecticides étaient fournis—je présume que les agriculteurs partout au monde sont surtout heureux quand ils produisent au maximum. Les autorités pakistanaises ont-elles réagi à cette suggestion?

M. Gérin-Lajoie: Nous estimons devoir considérer l'aspect économique de l'opération, établir s'il serait logique de fournir des produits chimiques produits au Canada, compte tenu du prix des engrais chimiques canadiens et du coût des transports, en comparaison des engrais qui seraient achetés par les autorités nationales dans ces pays et les pays avoisinants, l'Inde en particulier. Je ne sais si l'étude de la question a été poussée plus avant depuis notre retour. Peut-être M. Overend pourrait-il nous le dire?

M. Overend: Le Pakistan a importé des engrais de diverses sources. Je crois comprendre que, vu le coût des engrais et du transport, les engrais du groupe composé d'urée et de nitrogène leur coûtent beaucoup meilleur marché, s'il les font venir des pays de l'est du golfe persique et du Japon. Le Canada avait déjà fourni en diverses

[Texte]

aid program, but I think, as Mr. Gérin-Lajoie touched on in the report, the focus at the present time is on the humanitarian urgencies, and the question of resumption of economic development assistance as such has not been raised.

Mr. Macquarrie: This will be my last question on East Pakistan. We had some testimony, if I may use that word, from others that considerable quantities of food were being lost as a result of military action in East Pakistan. Is it your impression that this is the case?

Mr. Gérin-Lajoie: I had no such impression and we had no indication that food supplies from outside East Pakistan were being lost at all by such action. We were given to understand that there is a loss of local food supply through such action, but not foreign food supplies.

• 1210

Mr. Macquarrie: My final question, Mr. Chairman...

Mr. Gérin-Lajoie: If I may explain Mr. Chairman, what I meant is that local food supply may be destroyed on the spot, you see, not mainly in the transportation system, but the outside food supply is being transported. We have had no indication yet that United Nations' vehicles or any transportation equipment with foreign supply of wheat or cereals or food generally has been thus destroyed.

Mr. Macquarrie: Or ships, or coasters, or other carriers either?

Mr. Gérin-Lajoie: There was one ship, one coaster, but not with Canadian food on it.

Mr. Macquarrie: A final question, Mr. Chairman. A few days ago Dr. Isabelle and I were talking about instant potatoes in the House of Commons. Since his reply I have heard from some very distinguished nutritionists and medical people that I should not let go of this particular item because of the great food value of the potato and its great ease of transportation. Have any of your people in the agency, your specialists in dietary matters and medicine, given any thought to this food which would lend itself to air transport, whereas wheat would not.

Mr. Gérin-Lajoie: This was given preliminary consideration at the time of the writing of the report and as to the precise form that food aid with high protein content would take, it is under consideration at the present time. We look forward to the possibility of supplying such high protein content food but no final conclusion has been reached.

Mr. Macquarrie: May I say that is my final question, Mr. Chairman, and I thank the witness for his most excellent presentation as befits a distinguished lawyer, and even more important, a political scientist. Thank you, sir.

The Chairman: That concludes our questioning, and on behalf of the entire Committee I would...

[Interprétation]

occasions des engrais chimiques en vertu de son programme d'aide, mais je pense, comme M. Gérin-Lajoie le souligne dans le rapport, que le point culminant à l'heure actuelle, se centre sur le secours humanitaire et qu'il n'est pas question pour le moment de continuer l'aide au développement économique.

M. Macquarrie: Ce sera ma dernière question concernant le Pakistan oriental. Nous avons entendu des témoignages, si je puis dire, de personnes qui nous ont dit que des quantités énormes d'aliments étaient perdus par suite de l'activité militaire en Pakistan oriental. Avez-vous l'impression qu'il en est ainsi?

M. Gérin-Lajoie: Je n'ai pas eu cette impression et rien n'indique que les approvisionnements comestibles importés en Pakistan oriental étaient perdus le moins dement par suite de cette action. On nous a donné à entendre qu'il y avait perte des approvisionnements locaux de nourriture

par suite de cette activité, mais non des approvisionnements en provenance de l'étranger.

M. Macquarrie: Ma dernière question, monsieur le président...

M. Gérin-Lajoie: Permettez-moi d'expliquer, monsieur le président. Je voulais dire que les approvisionnements locaux peuvent être détruits sur place, pas particulièrement au cours du transport, mais que les denrées alimentaires venant de l'extérieur sont transportées. Nous n'avons eu encore aucune indication selon laquelle les véhicules des Nations Unies ou l'équipement de transport du blé en provenance de l'étranger ou des céréales ou denrées alimentaires en général auraient été détruits.

M. Macquarrie: Aucun navire caboteur, ou autres transporteurs?

M. Gérin-Lajoie: Il y a eu un navire, un caboteur, mais qui ne transportait pas d'aliments en provenance du Canada.

M. Macquarrie: Une dernière question, monsieur le président. Il y a quelques jours, le Dr Isabelle et moi parlions des pommes de terre en poudre à la Chambre des communes. Depuis sa réponse, j'ai été renseigné par de grands spécialistes de la nutrition et du monde médical qui m'ont conseillé de ne pas sacrifier cet aliment, à cause de sa grande valeur nutritive et de son transport facile. Est-ce que des membres de votre organisme ou spécialistes en diététique et en médecine, ont considéré l'à-propos de cet aliment, facile à transporter par air, alors que ce n'est pas possible pour le blé.

M. Gérin-Lajoie: Nous y avons d'abord pensé, au moment de rédiger le rapport, ainsi qu'à la forme d'aide que devaient assumer les secours en aliments d'une haute teneur en protéine et nous y pensons présentement. Nous envisageons de fournir des aliments ayant cette haute teneur en protéine, mais nous n'avons pas encore pris de décision à ce sujet.

M. Macquarrie: C'est ma dernière question, monsieur le président, et je remercie le témoin d'avoir fait un exposé en tout point digne d'un avocat distingué et, qui plus est, un savant politique. Merci, monsieur.

Le président: Cela met fin aux questions et je voudrais, de la part du Comité...

[Text]

Mr. Gérin-Lajoie: Mr. Chairman, would you allow me to add just one word?

The Chairman: Yes.

Mr. Gérin-Lajoie: From time to time some questions are raised in the press or in private conversations about the efficiency and the pace of Canadian aid. How long does it take to reach its destination after all the decision-making process has been followed? I am pleased to report a small incident. While we were in Dacca and while I was in New York the week before last, United Nations' officials mentioned to us that Canada's food supplies had been the first to reach East Pakistan through the United Nations' system. I was very pleased to hear this and I thought it would be a matter of satisfaction for the members of this Committee and I am pleased to have had the opportunity to place it on record. I do not mean to say that the Canadian operations are always perfect and fast and ideal, but we are doing everything we can in CIDA to improve our operations to make sure that we really deliver what we promise, so to speak, and this is an illustration of the efficiency we may reach, at least in some circumstances.

The Chairman: It is indeed highly interesting to have that last information, highly satisfactory, Mr. Gérin-Lajoie.

I think the number of questions indicates the extent of the interest and the concern of members of the Committee in this subject. I know all members of the Committee would like me to extend their thanks as well as my own to you for the way you presented your evidence today and the extremely helpful information you have given us.

Also, perhaps even more important, our congratulations and thanks for the work you are doing on behalf of Canada.

The meeting is adjourned.

[Interpretation]

M. Gérin-Lajoie: Monsieur le président, me permettez-vous d'ajouter un seul mot?

Le président: Allez.

M. Gérin-Lajoie: Des questions sont soulevées de temps à autre dans la presse ou au cours de conversations intimes concernant l'efficacité et la régularité de l'aide canadienne. Combien de temps faut-il pour que l'aide parvienne à destination, une fois les décisions prises? Je suis heureux de rapporter un petit incident. Alors que nous étions à Dacca et que je me trouvais à New York, il y a deux semaines, les officiels des Nations Unies nous ont dit que les approvisionnements de nourriture envoyés par le Canada étaient parvenus les premiers en Pakistan oriental, grâce au réseau des Nations Unies. J'ai été très flatté de l'apprendre et j'ai pensé que cela ferait également plaisir aux membres du Comité de le savoir. Il m'est agréable de pouvoir le faire consigner au procès-verbal. Je n'irai pas jusqu'à dire que les opérations canadiennes sont toujours parfaites, les plus rapides et accomplies de façon idéale, mais l'ACDI fait tout en vue d'améliorer les opérations et de s'assurer que nous livrons vraiment ce que nous avons promis en quelque sorte, et ceci témoigne de l'efficacité à laquelle nous pouvons prétendre, du moins dans certaines circonstances.

Le président: Il est en effet fort intéressant d'obtenir ce dernier renseignement. C'est très satisfaisant, monsieur Gérin-Lajoie.

Il semble que les nombreuses questions posées indiquent tout l'intérêt que portent les membres du Comité à la question. Je sais que tous les membres du Comité tiennent, comme moi, à vous remercier de la façon dont vous avez présenté votre témoignage et des renseignements extrêmement utiles que vous nous avez communiqués.

Plus importants peut-être encore sont les travaux que vous accomplissez au nom du Canada et dont nous vous sommes reconnaissants. Acceptez nos remerciements.

La séance est ajournée.

APPENDIX "MM"

REPORT ON THE MISSION TO INDIA AND
PAKISTAN
from October 24th to November 4th, 1971
by the President of the
Canadian International Development Agency
Mr. Paul Gérin-Lajoie
November 25, 1971

APPENDICE «MM»

RAPPORT DE LA MISSION EN INDE ET AU
PAKISTAN
du 24 octobre au 4 novembre 1971
par le Président de
l'Agence canadienne de développement international
M. Paul Gérin-Lajoie
le 25 novembre 1971

APPENDIX

CONTENTS

Introduction

Chapter 1

The general background

The number of refugees in India

The location of refugees

Continued flow of refugees

Indian Government considerations

Conditions for refugees

East Pakistan, disruption and shortages

United Nations operations in East Pakistan

Chapter 2

Specific points on India

Nutrition program

Blankets, clothing and shelter materials

Transportation and truck maintenance

Paramedical staff and social aides

Debt relief

Canadian assistance so far

Chapter 3

Specific points on East Pakistan

Cyclone relief

Threat of famine

Medical services

Transportation

Future of United Nations operations

Rehabilitation and reconstruction

APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Chapitre 1

Situation générale

Nombre de réfugiés en Inde

Où se trouvent les réfugiés?

Afflux continu de réfugiés

Point de vue du Gouvernement de l'Inde

Situation des réfugiés

Pakistan oriental, désorganisation et pénuries

Opérations des Nations unies au Pakistan oriental

Chapitre 2

Observations au sujet de l'Inde

Programmes alimentaires

Couvertures, vêtements et matériel de construction d'abris

Transports et entretien des camions

Personnel paramédical et aides sociaux

Soulagement de la dette

Aide canadienne à ce jour

Chapitre 3

Observations au sujet du Pakistan oriental

Secours aux victimes des cyclones

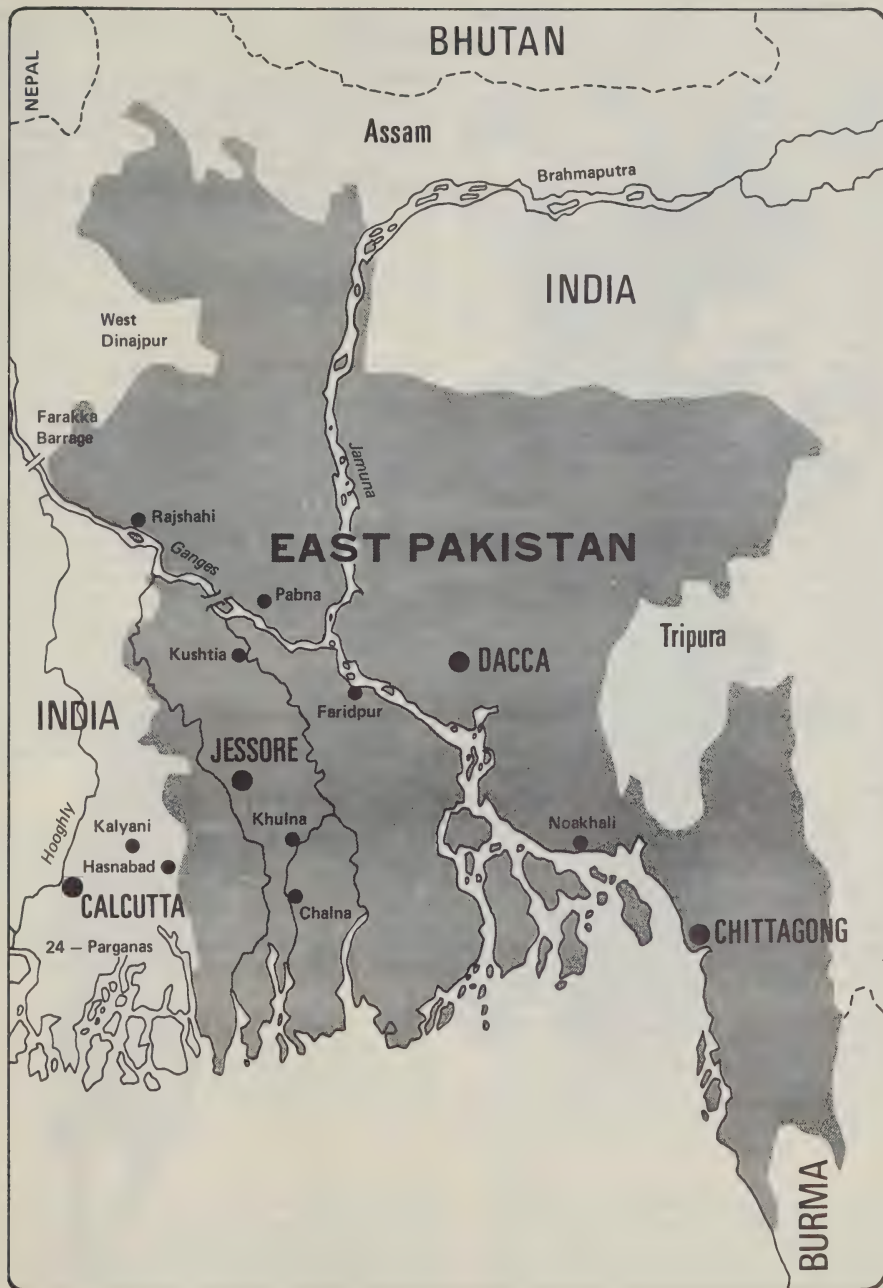
Menace de famine

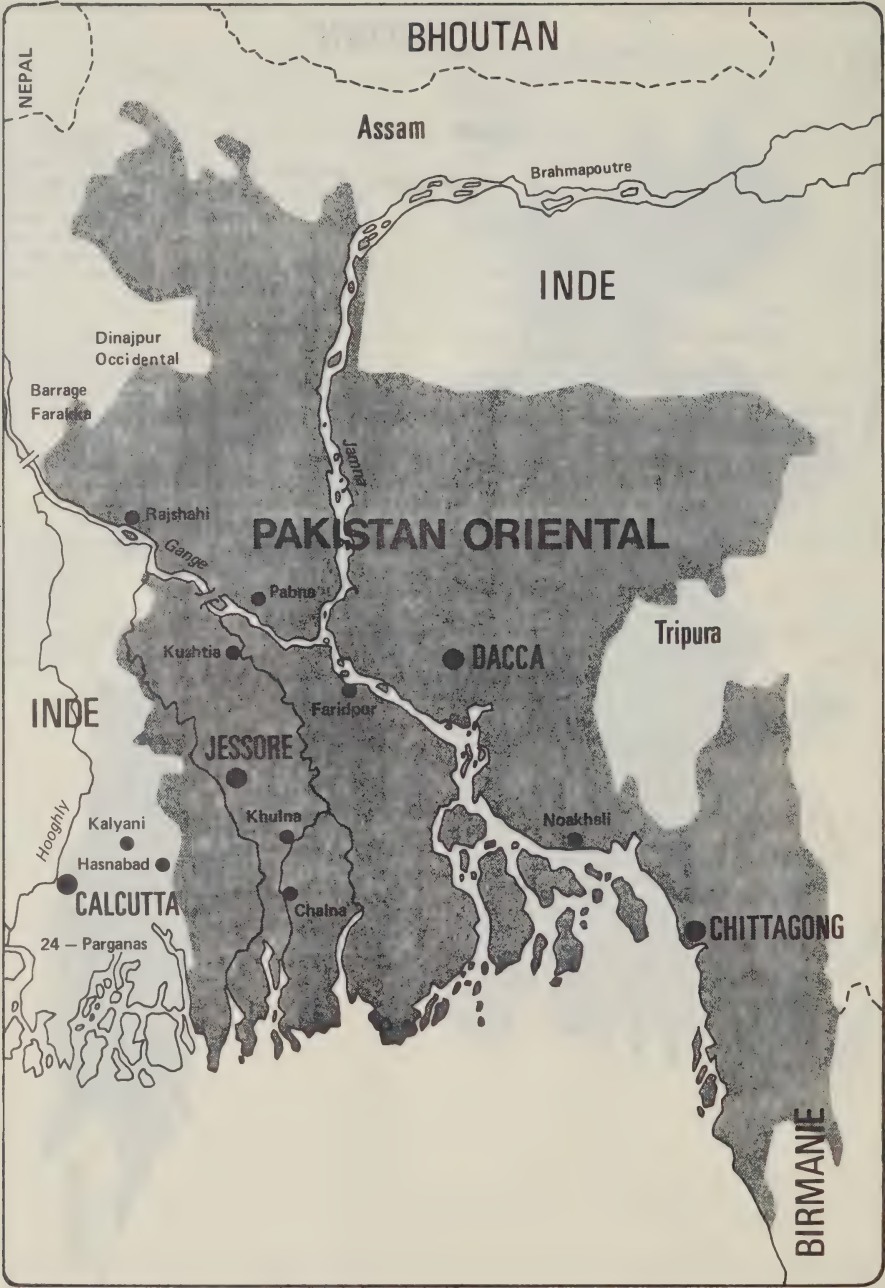
Services médicaux

Transports

L'avenir des opérations des Nations unies

Réadaptation et reconstruction





APPENDIX

Introduction:

In a statement to the Commons Standing Committee on External Affairs on October 5th, the Secretary of State for External Affairs said that Canada was considering plans for a further contribution towards the relief of Pakistani refugees, and announced that he had asked me to visit India and Pakistan and report back to him. I therefore led a seven-man mission which spent 12 days from October 24th to November 4th on this work. The Mission's aim was to study on the spot what were the most pressing needs of the Pakistan refugees who have fled to India and of the displaced people still in East Pakistan, and to gain a more precise view of how Canadian humanitarian assistance can most effectively be

Besides CIDA officials composed of Mr. Clyde Sanger, Special Assistant to the President, Mr. Neil Overend, Director of Programming and Mr. Fred Smith, Asia Programming, the team included Dr. John Davies, an epidemiologist from the Department of National Health and Welfare; Colonel Robert Christie, Director of Operations in the Department of National Defence, one of whose major concerns was to study transportation problems; and Paul Ignatieff, executive director of the Canadian UNICEF Committee, who came as representative of the many voluntary agencies in Canada which have responded vigorously to the appeal to help the refugees.

The 12 days were divided between five centres. A day was spent at Geneva interviewing officials of the League of Red Cross Societies and of the UN High Commission for Refugees. Two days were spent in New Delhi, meeting India Government ministers and officials, as well as doctors and heads of voluntary agencies concerned with the refugee problem. Then, during a three-day stay in Calcutta, the team interviewed officials of the West Bengal state government, and visited up to a dozen refugee camps.

To cross the border into East Pakistan, the team had to detour via Bangkok. It then spent most of two days in Dacca, meeting members of the East Pakistan provincial government, United Nations officials and flying back close to the West Bengal border to visit a reception centre for returning refugees. Finally, two days were spent in Islamabad, where the team interviewed officials of the Pakistan Government.

The members of my team and myself are grateful for the help, the hospitality and—above all—the frankness shown by officials of all these governments and agencies, and hope that in return the following report will contribute something towards alleviating the sufferings of millions of human beings.

*Chapter 1 The General Background**(a) India:*

The number of refugees: There has been argument about the number of people who have fled from East Pakistan into India since March 1971. In September the Pakistan officials announced they had surveyed each of the province's 19 districts and the total number missing

APPENDICE

Introduction:

Dans une déclaration qu'il a faite devant le comité permanent de la Chambre des Communes sur les Affaires extérieures, le 5 octobre, le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures a mentionné que le Canada étudiait la possibilité d'envoyer des secours supplémentaires aux réfugiés pakistanais; il annonçait par la même occasion qu'il m'avait demandé de me rendre en Inde et au Pakistan et de lui faire rapport de la situation. Je suis donc parti à la tête d'une mission de sept membres qui a consacré 12 jours, du 24 octobre au 4 novembre, à cette tâche. Le but de la mission était d'étudier sur place les besoins les plus pressants des réfugiés pakistanais en Inde et des personnes déplacées à l'intérieur même du Pakistan oriental, et d'obtenir une idée plus précise des modalités concrètes que pourrait prendre l'aide humanitaire du Canada.

Outre les fonctionnaires de l'ACDI, Messieurs Clyde Sanger, adjoint spécial au président, Neil Overend, Directeur de la Programmation, Fred Smith du Programme de l'Asie, la mission comprenait le docteur John Davies, épidémiologue du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, le colonel Robert Christie, directeur des opérations au ministère de la Défense nationale, dont l'une des principales préoccupations était d'étudier les problèmes de transport, et M. Paul Ignatieff, directeur exécutif du Comité canadien de l'UNICEF, qui représentait les nombreux organismes bénévoles du Canada qui ont répondu avec empressement à l'appel lancé en faveur des réfugiés.

La visite de douze jours a conduit la mission dans cinq villes. Une journée passée à Genève a permis des entretiens avec les autorités de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge et du Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés. Après un séjour de deux jours à New Delhi, où les membres de la mission ont rencontré des ministres et des fonctionnaires du Gouvernement de l'Inde, ainsi que des médecins et les directeurs d'organismes bénévoles intéressés au problème des réfugiés, le groupe est resté trois jours à Calcutta pour y discuter avec les autorités du Gouvernement de l'État du Bengale occidental et visiter une douzaine de camps de réfugiés.

Pour se rendre au Pakistan oriental, il nous a fallu effectuer un détour via Bangkok. La mission a ensuite séjourné pendant presque deux jours à Dacca, où elle a rencontré les membres du gouvernement provincial du Pakistan oriental et les représentants des Nations unies. De là, le groupe s'est rendu visiter un centre d'accueil établi près de la frontière du Pakistan occidental pour les réfugiés qui reviennent. La mission a enfin passé deux jours à Islamabad à s'entretenir avec les autorités du Gouvernement pakistanais.

Les membres de la mission sont reconnaissants de l'aide et de l'hospitalité que les autorités de ces gouvernements et de ces organismes leur ont accordées et surtout de la franchise dont chacun a fait preuve. Ils espèrent que le présent rapport contribuera en retour à soulager quelque peu les souffrances de millions d'êtres humains.

*Chapitre premier—Situation générale**a) Inde*

Le nombre de réfugiés. Le nombre exact de réfugiés qui ont fui le Pakistan oriental vers l'Inde depuis mars 1971 est discuté. Les autorités pakistanaises ont annoncé en septembre qu'un relevé effectué dans chacun des 19 districts de cette province indiquait qu'un total de 2,002,623 person-

was 2,002,623. The Indian Government estimate, at the time we were in Calcutta, was 9,600,000. The Indian figures are based on the registration of every individual refugee, whether living in a camp or outside with friends. Registration is mandatory under their Foreigners Registration Act and necessary also for the issuing of ration cards. We found that observers on the Indian side believed that, while it was possible that a number of refugees had registered more than once in order to obtain extra rations, the system was nevertheless reasonably efficient and the calculation of numbers fairly accurate. By contrast, the disruption of ordinary life inside many of the districts of East Pakistan—a disruption admitted in the government's decision to postpone indefinitely the census planned for the last weeks of 1971—must have placed obstacles in the way of the Pakistan authorities in taking an accurate household survey in September.

The location of refugees: Most of the refugees fled westwards and southwards across the border into West Bengal. Figures we were given by the Chief Secretary of that state are that 4.8 million refugees are in 600 camps set up in West Bengal, and another 2.3 million refugees are living with friends or relatives outside these camps. They are not evenly spread throughout West Bengal, however: some 2 million refugees are in the single district of 24-Parganas, the area covering Calcutta and land to the east of it; while, north of the Ganges, the local population of West Dinajpur has actually become outnumbered by the refugees. The team saw a trainload of refugees setting off from the border for relocation a few hundred miles west in Bankura district; but such trains leave Hasnabad only two or three times a month, carry only 1200 passengers—and some 2000 new refugees were said to have registered in the Hasnabad area on the day before we visited it. The border areas, it seems, are becoming ever more crowded.

The problem in the territory of Tripura is possibly the most acute: geographically it is almost surrounded by East Pakistan; its main line of communication for relief supplies runs more than 800 miles round the north of East Pakistan through Assam; and its local population of 1.5 million has been almost doubled by the influx of refugees. The airfield at the capital, Agartala, is very close to the border and has reportedly been shelled several times recently. Any emergency airlift of relief supplies to Tripura could have to contend with this hazard.

Continued flow of refugees: The number of refugees crossing into India has diminished, but the daily rate is still high. The figure usually quoted by Indian officials as the average daily rate during late October was 15,000 to 16,000. This means the flow is still continuing at the rate of 450,000 to 500,000 a month.

Indian Government considerations: Three points in particular were made to my team by Indian ministers and officials. The first point was that the crisis had not grown out of any quarrel between India and Pakistan, but from a dispute between the citizens of Pakistan. Therefore they resisted any move—such as the request to place UN

nes manquaient à l'appel. Au moment de notre séjour à Calcutta, le Gouvernement de l'Inde estimait que le nombre de réfugiés atteignait 9,600,000. Les chiffres du gouvernement indien sont fondés sur l'enregistrement de tous les réfugiés, qu'ils habitent dans les camps ou à l'extérieur, chez des amis. L'enregistrement est obligatoire en vertu de la Loi de l'enregistrement des étrangers et nécessaire, en outre, pour l'obtention des cartes de rations. Nous avons constaté que les observateurs du côté indien, bien qu'il soit possible qu'un certain nombre de réfugiés ait réussi à se faire enregistrer plus d'une fois pour obtenir des rations supplémentaires, croient que le système est passablement efficace et les chiffres assez précis. Par contre, le bouleversement de la vie quotidienne dans bon nombre de districts du Pakistan oriental—bouleversement reconnu de fait par la décision du gouvernement de retarder indéfiniment le recensement prévu pour la fin de 1971—a dû entraver, en septembre, les efforts des autorités pakistanaïses pour effectuer un relevé précis du nombre des familles.

Où se trouvent les réfugiés? La plupart des réfugiés ont fui vers l'ouest et le sud pour traverser la frontière du Bengale occidental. D'après les chiffres qui nous ont été donnée par le Premier secrétaire de cet État, il y a 4.8 millions de réfugiés dans 600 camps au Bengale occidental et 2.3 millions de réfugiés qui habitent chez des amis ou des parents en dehors des camps. Ils ne sont pas répartis de façon uniforme dans le Bengale occidental cependant; on en trouve deux millions dans le seul district de 24-Parganas, c'est-à-dire la ville de Calcutta et le territoire qui s'étend à l'est de cette ville, tandis qu'au nord du Gange, le nombre de réfugiés dépasse même la population indigène du Dinajpur occidental. La mission a été témoin du départ d'un train rempli de réfugiés qu'on transplantait de la région frontalière au district de Bankura, à quelques centaines de milles à l'ouest; mais ces trains ne peuvent transporter que 1,200 passagers et il n'y en a que deux ou trois par mois qui partent d'Hasnabad, tandis qu'environ 2,000 nouveaux réfugiés, nous a-t-on rapporté, s'étaient enregistrés dans la région d'Hasnabad la veille même de notre visite. Il semble que les régions frontalières deviennent de plus en plus surpeuplées.

Le problème du territoire de Tripura est peut-être le plus grave de tous. Il est presque encerclé par le Pakistan oriental et sa principale voie de communication pour les approvisionnements de secours s'étend sur plus de 800 milles pour contourner le Pakistan oriental par le nord via l'Assam; l'afflux de réfugiés a presque doublé sa population indigène de 1.5 million. L'aéroport de sa capitale, Agartala, est très près de la frontière et, d'après les rapports, il aurait été bombardé à plusieurs reprises. Toute tentative visant à assurer l'envoi de secours dans le territoire de Tripura au moyen d'un pont aérien s'expose à ce danger.

Afflux continu de réfugiés Le nombre de réfugiés qui traversent la frontière de l'Inde a diminué, mais le rythme quotidien des arrivées est encore très élevé. À la fin d'octobre on en comptait de 15,000 à 16,000 par jour selon les chiffres des autorités indiennes, ce qui signifie que le nombre des réfugiés se maintient à un rythme de 450,000 à 500,000 par mois.

Point de vue du Gouvernement de l'Inde Les ministres et les fonctionnaires indiens ont mis en lumière trois points en particulier. Le premier est que la situation de crise n'est pas le résultat d'une querelle entre l'Inde et le Pakistan mais bien d'un conflit entre Pakistanais. C'est pourquoi ils s'opposent à toute mesure, comme la tentative

observers on Indian territory, or the mediation offer by U Thant—which cast the problem in the mould of an India-Pakistan dispute.

The second point was that the influx of refugees had placed an intolerable strain on the Indian economy. A World Bank report calculates that the cost of maintaining the refugees with the barest rations and shelter may mount as high as \$700 million for the full financial year to March 31st 1972. Up to the end of October the international community had pledged some \$240 million assistance. A new appeal by the UN High Commission for Refugees which is coordinating international aid through its "Focal Point" in Geneva and Delhi may raise an equal amount, but India will nevertheless have borne a large part of the burden. It will have diverted not only funds but staff from normal development schemes: the state of West Bengal, we were told, has drafted 20,000 staff to help in the camps.

The third point flows from the second. Concentrating so much effort upon saving and supporting these millions of refugees has inevitably meant that, for the time being, the Indian authorities have been able to do less than they would have wished for their own population whose needs are also acute. For two months this summer, floods raged through West Bengal and the Chief Secretary told us that in 12 of the state's 15 districts more than 8 million of his people were made homeless. The support which the authorities could give to these Indian citizens—about 2 kilograms of food per week—was less than the refugees from East Pakistan received.

In the light of these points, it is remarkable how little tension there has been between the local population and the refugees; the Indian Government deserves the highest praise for the efforts made on behalf of the refugees. At the same time, it is easy to understand why the Indian Government insists on regarding everything to do with the refugees as "only temporary". Mr. Khadilkar, India's Minister of Rehabilitation, commented that to shift many refugees away from the border would give them "a sense of permanency". (West Bengal, during the last 20 years, has already taken in and absorbed some 6 million refugees from East Pakistan, and is not anxious to absorb any of the millions who have fled there since March). When we asked Mr. Chavan, the Finance Minister, over how long a time-period he was planning for relief measures to continue, he replied simply: "I only plan for the end of December".

Conditions for refugees: In general terms, most adult refugees in the camps seem to be able to recover from the hardship of escape across the border, and to withstand the deprivations of camp existence. Exceptions among the adults are the older people. The greatest strain falls on the health of children under the age of 8 years, of which there are an estimated 2 million among the refugees. Some doctors told us that in their camps cases of severe malnutrition ran as high as 20 percent among children of this age-group. According to one estimate, it was probable that hundreds of thousands of them will die within six months or a year, if conditions for these children are not altered within a short time.

de placer des observateurs des Nations unies sur le territoire indien et l'offre de médiation faite par U Thant, qui placerait le problème dans l'optique d'un conflit indo-pakistanaïs.

Le deuxième point est que l'afflux de réfugiés constitue un fardeau intolérable pour l'économie indienne. Selon un rapport de la Banque mondiale, le coût de l'entretien des réfugiés, même si l'on réduit les rations et les abris au strict minimum, pourra atteindre 700 millions de dollars pour l'année budgétaire se terminant le 31 mars 1972. A la fin d'octobre, la collectivité internationale s'était engagée à fournir 220 millions de dollars environ. Un nouvel appel lancé par le Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés, qui coordonne l'aide internationale par l'entremise de ses bureaux à Genève et à Delhi, permettra peut-être de doubler ce montant, mais l'Inde devra néanmoins assumer la plus grande partie du fardeau. Elle devra utiliser à cette fin non seulement les fonds mais aussi le personnel affectés à d'autres projets de développement; on nous a dit que le Bengale occidental avait recruté 20,000 personnes pour travailler dans les camps.

Le troisième point mis en lumière découle du second. L'effort énorme fourni par l'Inde pour sauver et secourir ces millions de réfugiés l'oblige inévitablement, pour l'instant, à négliger sa propre population, dont les besoins ne sont guère moins pressants. Le Premier secrétaire nous a révélé que les inondations qui ont frappé le Bengale occidental pendant deux mois cet été ont laissé sans abri plus de 8 millions de personnes dans 12 des 15 districts de cet État. Les secours que les autorités indiennes étaient en mesure d'offrir à ces citoyens indiens, soit environ 2 kilogrammes de nourriture par semaine, étaient inférieurs à ce que recevaient les réfugiés du Pakistan oriental.

A la lumière de ces considérations, il est remarquable qu'il y ait eu si peu de tension entre la population indigène et les réfugiés; le Gouvernement de l'Inde mérite tous nos éloges pour les efforts qu'il a déployés en faveur des réfugiés. Par ailleurs, il est facile de comprendre les raisons pour lesquelles le Gouvernement indien insiste pour donner un caractère «temporaire» à tout ce qui concerne les réfugiés. Le ministre indien de l'Établissement, M. Khadilkar, nous a expliqué que l'on donnerait aux réfugiés «un sens de permanence» si l'on en déplaçait un grand nombre loin des frontières. (Au cours des vingt dernières années, le Bengale occidental a déjà accueilli et absorbé plus de 6 millions de réfugiés du Pakistan oriental et ne désire aucunement absorber les millions de réfugiés qui ont afflué depuis mars). Lorsque nous avons demandé au ministre des Finances, M. Chavan, sur quelle période de temps il prévoyait que les mesures de secours s'étendraient, il nous a répondu simplement: «Mon plan s'arrête à la fin de décembre».

Situation des réfugiés: En général, la plupart des réfugiés d'âge adulte qui se trouvent dans les camps semblent capables de se remettre des privations et de la fatigue de leur exode vers l'Inde et d'endurer les privations de la vie de camp. Les exceptions chez les adultes sont les personnes âgées. Ceux dont la santé souffre le plus de la situation sont les enfants de moins de huit ans et ils sont environ 2 millions parmi les réfugiés. Certains médecins nous ont révélé que dans leurs camps la sous-alimentation atteint jusqu'à 20 p. 100 des enfants de cet âge. On va même jusqu'à dire que si leur situation ne s'améliore pas avant longtemps, il est probable qu'ils mourront par centaines de milliers d'ici six mois ou un an.

One serious result of the fact that the Indian Government regards the refugees' stay on Indian soil as "temporary", and that the UNHCR feels inhibited from spending funds through its "Focal Point" in New Delhi before it has actually received these funds from donor countries, is the lack of proper forward planning. Problems are faced and tackled only at an awkwardly late stage. Even after six months of experience, most problems are dealt within emergency and crisis terms. To take the example of blankets: although the UNHCR gave advance warning last May of the sort of requirements for the winter that has just begun, the actual procurement of blankets began so late that there is now talk of an emergency airlift from Europe. It seems equally likely that, unless more forecasting of needs and forward planning takes place, there will be another last-minute rush for shelter materials to cope with the next monsoon period.

(b) *East Pakistan*: The problems faced inside East Pakistan are essentially different from those faced by India along its borders. In East Pakistan the problem is basically one of the dispersal and displacement of people, rather than their concentration.

Because of the civil disturbances which have swept the country since March, it is almost possible to forget the size of the disaster a year ago when the cyclone and 20-foot tidal wave crashed over the delta island and left an estimated 300,000 dead. But some agencies—for example, the Red Cross—are concentrating their efforts on re-housing and rehabilitation in the cyclone area; and the disruption caused there a year ago has not been repaired and contributes to the general disruption of communications and ordinary life which East Pakistan faces today.

This disruption is admitted by all officials. The railways used to carry about two-thirds of the food grains imported into the province to help feed its 75 million people; now the railways are said to be operating at 25 percent capacity, with the line northwards from the port of Chittagong especially vulnerable to guerilla activity. Roads and road bridges are frequently blown up, to the extent that Pakistan planning officials in Islamabad speak of river transport as being the most reliable in the present disturbed conditions. But even in that sector there have been problems, due to a shortage of suitable river transport.

It is upon these considerations that predictions about food shortages are based. The general view is that East Pakistan is not likely to have an acute overall shortage of grains. The gap between domestic production and consumption up to June has been estimated by the Pakistan authorities as 2.3 million tons, and arrangements have already been made for most of that deficit to be supplied by grain imports from aid donors, including Canada. The pressing problem which the authorities now face is to clear these supplies through the ports and move them upcountry and out to the islands. Movement through Chalna and Khulna in the west, where guerilla frogmen have been operating, is especially difficult. The possibility,

Une des conséquences sérieuses du fait que le Gouvernement de l'Inde considère le séjour des réfugiés sur son territoire comme «temporaire» et que le Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés ne se sent pas autorisé à dépenser des fonds par l'entremise de son centre d'opérations à New Delhi tant que ces fonds ne lui sont pas effectivement versés par les pays donateurs, c'est le manque de planification et de prévision. On ne s'attaque aux problèmes que sur le tard. Même après l'expérience acquise depuis six mois, la plupart des problèmes sont abordés lorsqu'ils deviennent des situations d'urgence et de crise. Prenons l'exemple des couvertures: malgré les avertissements du Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés en mai dernier au sujet des besoins qui se présenteraient au cours de l'hiver qui vient de commencer, on s'est pris tellement en retard pour obtenir des couvertures qu'on parle maintenant de les faire transporter de toute urgence (et à un coût élevé) par avion d'Europe. Il semble également certain que, à moins de se soucier davantage de prévoir les besoins et de planifier par anticipation, il y aura une autre course de dernière minute pour l'obtention d'éléments d'abris lors de la prochaine mousson.

b) *Pakistan oriental* Les problèmes qui se posent au Pakistan oriental sont très différents de ceux qui se posent dans les régions frontalières de l'Inde. Au Pakistan oriental le problème est fondamentalement celui de la dispersion et du déplacement des personnes et non de leur concentration.

A cause des troubles civils qui balaient le pays depuis mars, il est presque possible d'oublier l'ampleur du désastre qui a frappé le pays il y a un an lorsqu'un cyclone et un raz-de-marée haut de 20 pieds se sont abattus sur les îles du delta, y faisant environ 300,000 morts. Certains organismes, la Croix-Rouge, par exemple, consacrent pourtant une grande partie de leurs efforts à reloger et à rétablir les sinistrés de cette zone; mais les dégâts causés, il y a un peu plus d'un an, n'ont pas encore été réparés et ils y contribuent au manque général de communications et au bouleversement de la vie quotidienne dont le Pakistan oriental souffre en ce moment.

Les autorités pakistanaises reconnaissent cet état de choses. Les chemins de fer transportaient autrefois environ les deux-tiers des céréales importées dans cette province pour en alimenter les 75 millions d'habitants; on estime que les chemins de fer fonctionnent présentement à 25 p. 100 de leur capacité, la ligne vers le nord depuis le port de Chittagong étant particulièrement exposée aux activités de la guérilla. Les routes et les ponts routiers sautent tellement souvent que les autorités pakistanaises de planification à Islamabad disent que le transport fluvial est le plus sûr dans la situation actuelle. Mais il existe des problèmes même dans ce secteur à cause de la pénurie de moyens de transport fluvial adéquats.

C'est en se fondant sur ces considérations qu'on fait des prévisions sur la situation alimentaire. On considère en général que l'ensemble du Pakistan oriental ne souffrira vraisemblablement pas d'une pénurie grave de céréales. Les prévisions des autorités pakistanaises établissent l'écart entre la production et la consommation d'ici à juin 1972 à 2.3 millions de tonnes et on a déjà pris des arrangements pour suppléer à la majeure partie de ce déficit par l'importation de céréales des pays donateurs, dont le Canada. Le problème pour les autorités est de faire sortir ces approvisionnements des ports et de les acheminer vers l'intérieur du pays et les îles. Le transport est particulièrement difficile entre Chalna et Khulna dans l'ouest par

then, is that there will be "pockets of starvation" in several of East Pakistan's 19 districts.

The major cash crop of people of East Pakistan has also suffered from the civil disturbances and the disruption. In 1970 the jute crop amounted to 6.45 million bales. This year, after harvesting took place in August, estimates of a crop of between 4.5 and 5.5 million bales were made. Chalna is normally the major outlet for this export crop, and disturbances in that area are slowing down the movement of jute.

As well as the disruption of the economy's structure there has been widespread displacement of people in East Pakistan which goes beyond the exodus of millions of refugees across the border. Unknown numbers of people have moved out of the countryside into town centres because of fear, while other people who are normally town-dwellers have scattered. On the one hand, the "Mukti Bahini" guerrilla forces claim to have recruited large numbers of young Bengalis; on the other hand, the authorities are recruiting and giving basic rifle training to thousands of men from 18 to 45, who are employed as "razakhars" or guards. From several sources we heard that school attendance had fallen drastically. It is clearly difficult to lead what might be called an ordinary and normal life today in East Pakistan.

The government is taking certain steps in hopes of restoring normalcy and leading to political stability. It announced by-elections in December for 78 seats in the National Assembly, to replace certain Awami League supporters who had been disqualified after their election last December. While the team was in Dacca, it was announced that in 53 of these seats the candidate chosen by a six-party alliance in opposition to the Awami League had been declared elected unopposed. A similar pattern of mainly uncontested by-elections is becoming clear for the Provincial Assembly also. Whether these developments will contribute to political stability remains to be seen.

As part of its stated policy to draw back the refugees who have fled to India, the East Pakistan government has set up 29 reception centres near to its borders where returnees can be welcomed, inoculated, given 15 days' food and some cash, and sent with a letter of commendation to their home villages. The government figure is that 50,000 returnees had passed through these centres up to the end of October, while another 186,000 refugees had returned home by their own routes. Of these returnees they say that 28 percent are Hindu, the rest Moslem.

United Nations operations: Besides the work of a UNICEF group which is organising a feeding program for children through 1200 school centres, there are two other UN operations of particular importance in East Pakistan. The UN High Commission for Refugees has a team of five staff visiting the reception centres for returnees and following up sample cases to see if the returnees have been properly treated when they return home. The UNHCR hopes to extend this supervision, and also promote house-building schemes. The second operation is that of a new group known as the UN East Pakistan Relief Operation (UNEPRO). Like the "Focal Point" in Delhi which coordinates requests from the Indian Government, UNEPRO

suite des activités des hommes-grenouilles de la guérilla. Il est donc possible qu'il y ait des zones éparpillées de famine dans plusieurs des 19 districts du Pakistan oriental.

La principale culture commerciale de la population du Pakistan oriental a aussi souffert des troubles et des perturbations civils. La récolte de jute s'est élevée à 6.45 millions de balles en 1970. Après la récolte, en août dernier, les prévisions officielles étaient d'entre 4.5 et 5.5 millions de balles. Chalna est normalement le principal débouché de ce produit d'exportation et les troubles qui sévissent dans cette région retardent le transport du jute.

En plus du bouleversement de la structure économique du pays, le Pakistan oriental souffre d'un éparpillement généralisé de la population qui dépasse l'exode des millions de réfugiés. Un nombre incalculable de gens, poussés par la peur, ont quitté les régions rurales pour se réfugier dans les agglomérations urbaines tandis que beaucoup de gens qui habitent normalement les villes se sont dispersés. D'un côté, la guérilla Mukti Bahini prétend avoir recruté un grand nombre de jeunes Bengalis, tandis que de l'autre, les autorités recrutent et donnent un entraînement de base de maniement des armes à des milliers d'hommes de 18 à 45 ans qui servent de «razakhars» ou de gardiens. Plusieurs sources nous ont révélé que la fréquentation scolaire a diminué énormément. Il est manifestement difficile de mener ce qu'on pourrait appeler une vie ordinaire et normale au Pakistan oriental à l'heure actuelle.

Le Gouvernement prend des mesures dans l'espoir de normaliser la situation et de rétablir la stabilité politique du pays. Il a annoncé pour décembre des élections partielles devant combler les 78 sièges de l'Assemblée nationale laissées vacants lorsque certains membres de la Ligue Awami ont été disqualifiés après leur élection en décembre dernier. Pendant notre séjour à Dacca, on a annoncé que pour 53 de ces sièges les candidats présentés par une alliance de six partis contre la Ligue Awami ont été déclarés élus par acclamation. Les élections partielles pour l'Assemblée provinciale semblent également présenter des situations analogues où les candidats présentés n'ont pas d'adversaires. Il reste à voir si ces événements contribueront à la stabilité politique.

Dans le contexte de sa politique déclarée visant à faire revenir au pays les réfugiés qui ont fui en Inde, le Gouvernement du Pakistan oriental a établi 29 centres d'accueil près de ses frontières. Les réfugiés qui s'y présentent sont accueillis et vaccinés; on leur donne des rations pour 15 jours et un peu d'argent liquide et on les envoie dans leur village avec une lettre de recommandation. D'après les chiffres officiels, 50,000 réfugiés ont été accueillis dans ces centres avant la fin d'octobre tandis que 186,000 autres réfugiés sont retournés dans leur foyer par leurs propres moyens. Les statistiques précisent que 28 p. 100 des gens qui sont rentrés au pays sont hindous et les autres musulmans.

Opérations des Nations unies Outre le travail d'un groupe de l'UNICEF qui organise un programme alimentaire pour les enfants par l'entremise de 1,200 centres scolaires, il existe deux opérations des Nations unies qui sont d'une importance particulière au Pakistan oriental. Une équipe de cinq membres du Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés visite les centres d'accueil établis pour les réfugiés qui rentrent au pays et suit certaines personnes choisies au hasard pour s'assurer qu'elles sont bien traitées lorsqu'elles retournent dans leurs foyers. Le Haut-Commissaire espère être en mesure d'étendre cette surveillance et de lancer des programmes de construction de maisons. La seconde opération est celle d'un

passes on requests for assistance from the East Pakistan Government to the United Nations and the international community. It also tries to see that incoming supplies, whether of food grains or of transport, move to where they are needed. In addition, it is in the process of deploying its staff who will number more than 100 to nine stations in different districts; these stations will be in daily radio contact with UNEPRO headquarters to monitor the arrival of food supplies and their distribution to ration shops, and to check on the use of transport provided by the international community. In charge of UNEPRO is Mr. Paul-Marc Henry, whom U Thant appointed as his Special Representative in East Pakistan: UNEPRO constitutes the major initiative thus far taken by the United Nations on behalf of the people of East Pakistan.

Chapter 2 Specific points on India

Nutrition programs: It is evident that the amount of malnutrition varies considerably between camps. In some camps the team was told that cases of severe malnutrition ran as high as 20 percent among children under the age of 8; at Barasat camp, a Harvard doctor has done a survey which shows only 5 percent severe malnutrition but 20 percent Vitamin A deficiency. Despite these variations, it is clear that malnutrition has become a major problem. It is part of the vicious circle in which unsanitary conditions produce infectious diarrhoea and prevent a child from taking food; the malnourished child is exposed further to infection, and consequently wants to eat even less, until it wastes away. The vicious circle has to be broken in several places—through improved sanitation, through drugs, and through supplementary feeding. Supplementary feeding has been a priority for some officials and voluntary agencies for several months, but the two "Lifeline" programs which were conceived by UNICEF have only recently got under way.

Under *Lifeline Alpha*, the plan has been to set up 1000 feeding centres to give special protein foods (Balahar or Wheat Soya Blend or Corn Soya Mix) to 2000 children each as well as to expectant and lactating mothers. Some 780 centres are now operating: 650 of them are run by the Indian Red Cross, and the rest by other agencies (including CARITAS, OXFAM, CARE and CASA). The team saw some centres operating most impressively: the Save the Children Fund centre at Salt Lake camp was feeding 10,000 children in a four-hour period every day. Other centres obviously suffered from not having enough supervisory staff to make sure the children ate the food on the spot—the only guarantee that the food is not sold or else perhaps consumed by an older child.

nouveau groupe connu sous le nom d'Opération de secours des Nations unies au Pakistan oriental (UNEPRO). Comme centre des opérations du Haut-Commissaire à Delhi qui coordonne les demandes d'aide provenant du Gouvernement de l'Inde, l'UNEPRO transmet les demandes d'aide provenant du Gouvernement de l'Inde, l'UNEPRO transmet les demandes d'aide exprimées par le Gouvernement du Pakistan oriental aux Nations unies et à la communauté internationale; elle s'efforce également de faire en sorte que les secours reçus, que ce soit sous forme de céréales ou de moyens de transport, soient acheminés vers les endroits où le besoin s'en fait sentir. En outre, l'UNEPRO utilise présentement son personnel de plus de 100 personnes dans neuf centres d'opération dans différents districts. Ces centres seront en contact quotidien par radio avec le siège de l'UNEPRO afin de suivre de près les arrivages de denrées alimentaires et leur distribution aux centres de rations et de vérifier l'usage que l'on fait des moyens de transport fournis par la communauté internationale. Le directeur de l'UNEPRO est M. Paul-Marc Henry, que U Thant a envoyé comme son représentant personnel au Pakistan oriental. L'UNEPRO constitue donc l'initiative principale prise jusqu'ici par les Nations unies en faveur de la population du Pakistan oriental.

Chapitre 2—Observations au sujet de l'Inde

Programmes alimentaires Il est évident que le pourcentage des réfugiés souffrant de malnutrition varie considérablement entre les camps. Dans certains camps, l'équipe a appris que les cas graves de malnutrition allaient jusqu'à 20 p. 100 chez les enfants de moins de 8 ans; au camp de Barasat, un médecin de Harvard a fait une enquête qui montre que la malnutrition atteint 5 p. 100 des réfugiés mais que la carence de vitamine A en atteint 20 p. 100. Malgré ces variations, il est clair que la malnutrition est le principal problème à résoudre. C'est là le cercle vicieux et infernal des conditions extrêmes d'insalubrité qui provoquent chez l'enfant une diarrhée infectieuse, l'empêchant d'absorber les aliments; l'enfant mal nourri est de ce fait bien plus exposé à l'infection, qui le pousse à manger encore moins, jusqu'à ce qu'il dépérisse complètement. Dans plusieurs endroits ce cercle vicieux a été rompu grâce à l'amélioration de l'hygiène, aux médicaments et aux suppléments de nourriture. Ce dernier élément constitue depuis plusieurs mois l'activité prioritaire de certains organismes publics et bénévoles, mais les deux programmes «Lifeline», conçus par l'UNICEF, n'ont démarré que dernièrement.

Le programme *Lifeline Alpha* prévoit la mise sur pied de 1000 centres d'alimentation distribuant des aliments protéinés spéciaux (Balahar, mélange blé et soja ou mélange maïs et soja) à 2000 enfants ainsi qu'aux femmes enceintes et à celles qui allaitent. Quelques 780 centres de ce genre fonctionnent déjà: 650 d'entre eux sont dirigés par la Croix-Rouge indienne et le reste par d'autres organismes, dont CARITAS, Oxfam, Care et CASA. L'équipe a pu visiter certains centres qui fonctionnent de façon tout à fait remarquable: le centre du Fonds d'aide à l'enfance situé au camp de Salt Lake nourrissait 10,000 enfants en quatre heures chaque jour. Dans d'autres centres, on a pu constater facilement que le personnel de surveillance était trop peu nombreux pour veiller à ce que les enfants mangent leur ration sur place, seule manière de s'assurer que la nourriture ne soit pas vendue ou même mangée par un enfant plus âgé.

Lifeline Beta has had an even slower start. Originally under this scheme 500 sick bays were to be set up to provide intensive nutritional care for children under the age of five with severe malnutrition. Each sick bay is to accommodate 200 to 230 children under constant care for 15 days, before moving them on to supplementary feeding. The number of centres was subsequently cut to 100, and delays took place while it was decided which Minister should be in charge (the Health Ministry is now responsible for recruiting doctors and nurses) and while the West Bengal government was persuaded that the refugees needed this sort of special treatment which was not available to the local population.

The team visited Sainer Bagan camp in the Basirhat sub-division, where one of the first *Lifeline Beta* centres had been established and where doctors who were destined for other camps were supposed to be coming for a short orientation course. It was evident that this program had not yet picked up full momentum, that doctors were not yet sure of their role, that nurses were difficult to recruit.

These observations led the team to recommend that Canada should do everything possible to help improve without delay these crucial programs. One possibility is the support of organisations which can provide "social aides" (see below). Another possibility is the assurance of more supplies of milk powder. The suggestion was also raised that Canada contribute shipments of canned fish, but the UN "Focal Point" warned that it would need to be in vast quantities if it was to become an integral part of the supplementary food diet for millions of children each day.

Other needs, if the vicious circle of disease-illhealth-malnutrition is to be broken, were made clear. One is the provision of pump trucks to empty latrines and septic tanks. Another is assistance with the well-drilling programs to provide drinking water at the camps.

Blankets, clothing and shelter materials: The importance of improving the forecasting of needs and forward planning is evident when the story is examined of how each of these materials is being supplied.

UNICEF recognized at an early stage that blankets would become a priority need as soon as the cold weather began in Assam and Tripura in October; and it had already acquired 2 million blankets by July. However, three months of crucial lead-time were lost while administrative responsibilities between governments and agencies were sorted out. By November UNICEF through its worldwide procurement network had obtained 5 million blankets, but to get them there in time may now involve a more expensive airlift instead of ordinary shipping costs to Calcutta. Their last-minute arrival at Calcutta also presents problems for domestic distribution. But the need for these blankets, even in the West Bengal camps near to the coast, is so obvious that no donor agency can shrink from any effort to get them there as quickly as possible.

Le programme *Lifeline Beta* a démarré plus lentement que le précédent. Ce projet prévoyait à l'origine l'installation de 500 postes infirmiers qui assureraient de façon intensive l'alimentation des enfants âgés de moins de 5 ans souffrant de malnutrition grave. Chaque poste doit s'occuper de donner des soins constants à 200 ou 300 enfants pendant quinze jours, avant de les mettre au régime des suppléments alimentaires. Par la suite, le nombre de centres était réduit à 100 et des délais survenaient pendant que l'on se demandait quel ministère allait assumer la responsabilité de cette tâche (le ministère de la Santé est maintenant chargé du recrutement des médecins et des infirmières) et que l'on tentait de convaincre le gouvernement du Bengale occidental que ce traitement spécial était nécessaire aux réfugiés mais que la population locale ne pourrait pas en profiter.

L'équipe a visité ensuite le camps Sainer Bagan, situé dans le sous-district de Basirhat, où l'un des premiers centres *Lifeline Beta* a été mis sur pied et où les médecins devant travailler dans d'autres camps vont suivre un bref cours d'orientation. Il était évident que ce programme ne fonctionnait pas encore au mieux de ses possibilités, que les médecins ne connaissaient pas encore suffisamment leur rôle et que les infirmières étaient difficiles à recruter.

D'après ces observations, l'équipe en est venue à recommander que le Canada fasse tous ses efforts pour améliorer sans délai ces programmes cruciaux. L'un des moyens, pour ce faire, consiste à fournir une aide aux organisations pouvant recruter des "aides sociaux" (voir plus bas). Une autre suggestion veut que le Canada envoie des chargements de poisson en conserve mais le Centre d'opération des Nations unies à Delhi a prévenu que ces chargements devraient se faire en grandes quantités si l'on voulait que le poisson devienne partie intégrante du régime alimentaire supplémentaire de millions d'enfants chaque jour.

D'autres moyens de briser le cercle vicieux de la maladie-mauvaise santé-malnutrition ont été mis au jour. Par exemple, il faudrait des camions-pompes pour vider les latrines et les fosses sceptiques. Il faudrait également soutenir le programme de forage de puits pour alimenter les camps en eau potable.

Couvertures, vêtements et matériel de construction d'abris Lorsqu'on examine comment se fait l'approvisionnement de chacun de ces éléments, on voit avec évidence qu'il est important de mieux prévoir les besoins et de mieux planifier l'avenir immédiat.

Dès le début, l'UNICEF s'est rendu compte qu'il faudrait très rapidement fournir des couvertures, c'est-à-dire dès que les premiers froids d'octobre s'installeraient dans l'Assam et le Tripura, et dès juillet l'organisation s'était procurée 2 millions de couvertures. Cependant trois précieux mois s'écoulaient avant que l'on ait défini les responsabilités administratives des divers gouvernements et organismes. En novembre, l'UNICEF avait réuni, grâce à son réseau mondial d'achats, 5 millions de couvertures. Mais il faut maintenant les envoyer sur place à temps et cela peut obliger à recourir à un pont aérien coûteux plutôt que de les envoyer par bateau et de ne payer que les frais du transport ordinaire jusqu'à Calcutta. Leur arrivée dans ce port à la dernière minute pose aussi des problèmes de distribution à l'intérieur du pays. Mais le besoin de couvertures est tel, même dans les camps du Bengale occidental situés près de la côte, que les organismes donateurs ne peuvent pas, c'est évident, refuser de faire un effort pour les envoyer le plus rapidement possible.

Clothing is a different matter. The most appropriate clothing is locally produced, and what is needed is funds channelled to the UNHCR's "Focal Point" so that it is in a position to reimburse the state governments for buying clothes for the refugees in their charge. The team felt, however, that steps could have been taken by the UNHCR to forecast and publicize this need more clearly and widely, since this publicity could help the raising of funds in donor countries.

Shelter materials were a top priority in the 1971 monsoon period, and will certainly become so again in 1972. Canada has supplied 60 percent of all shelter material obtained outside India and, in general, the woven polyethylene materials supplied from Canada have stood up well to the monsoon, although the combination of hot sun and rain has begun to destroy the threading, as the team observed in several camps. A massive demand for shelter materials will be clear by April—both to replace canvas and other materials which have rotted after a year's use, and to cover those more recent arrivals who are facing their first monsoon in camps. Donors should move now in starting to meet this demand, and save transportation costs by shipping in good time, rather than again resorting to an airlift.

Transportation and truck maintenance: The first large consignments of trucks started arriving in Calcutta in September, and began moving upcountry when road communications were repaired after the floods some weeks later. By the time of the team's visit, the situation was greatly improved and some 500 five-ton trucks were operational. The Indian authorities expect a total of 1000 trucks, as well as 800 jeeps and the 121 ambulances they already possess.

If the great majority of these are kept in roadworthy condition, the task of providing the camps with daily food supplies will be dramatically eased. But maintenance is clearly going to be a big problem. As well as makes such as Bedfords and Leylands which are familiar to Indian mechanics, the international community has shipped in other trucks (such as Isuzus from Japan) which are new and strange. The Indian Government is not planning to set up maintenance workshops, but will have a group of inspectors moving about to check on the state of vehicles. The Canadian team felt this was an inadequate provision to face what is soon likely to be a major problem. Perhaps the solution will be found in the Indian Army seconding some of its capable personnel to run the transportation network of relief vehicles.

There may be emergencies in domestic distribution out of Calcutta with which truck transport cannot deal. The isolated situation of Tripura may call for an airlift or a systematic airdrop of supplies. India faces a dilemma here: its resources in aircraft are stretched to the limit, yet for reasons of maintaining strict sovereignty it hesitates to accept aircraft and aircrews from other governments. If this hesitation were overcome, Canada could doubtless provide a C-130 aircraft to help in this work. Possibly the solution to this dilemma may be to offer such aircraft to India under private charter.

Les vêtements posent un autre problème. Les plus appropriés sont fabriqués dans le pays et le Centre d'opération du Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés a surtout besoin de fonds pour rembourser les gouvernements des États qui achètent des vêtements pour les réfugiés qui sont à leur charge. Selon les membres de l'équipe, cependant, le Haut-Commissaire aurait pu prendre des mesures pour prévoir et faire connaître ce besoin de façon plus claire et plus générale, car cette publicité aurait pu contribuer à la levée de fonds dans les pays donateurs.

Les matériaux pour la construction d'abris étaient une des priorités à combler lors de la mousson de 1971 et ils auront certainement la même importance en 1972. Le Canada a fourni 60 p. 100 des matériaux obtenus hors des frontières de l'Inde et, en général, les matériaux de polyéthylène tissé ont bien résisté à la mousson bien que l'effet conjugué de soleil brûlant et de la pluie ait commencé à détériorer la toile, comme l'équipe a pu l'observer dans plusieurs camps. Il est clair que d'ici avril, on aura besoin de matériaux de construction d'abris en quantités massives, aussi bien pour remplacer les toiles et les autres matériaux qui auront pourri après une année de service que pour abriter les nouveaux arrivants qui affronteront leur première mousson dans un camp. Les pays donateurs devraient commencer dès maintenant à combler ce besoin et économiser sur les frais de transport en envoyant le nécessaire à temps, plutôt que de recourir encore une fois à un pont aérien.

Transports et entretien des camions Les premiers gros contingents de camions sont arrivés en septembre à Calcutta et ont pu se diriger vers l'intérieur du pays quelques semaines plus tard, une fois que les routes eurent été réparées à la suite des inondations. Au moment de notre visite, la situation s'était beaucoup améliorée et près de 500 camions de cinq tonnes étaient en service. Les autorités indiennes en attendent un total de 1000, en plus des 800 jeeps et des 121 ambulances qu'elles possèdent déjà.

Si la plupart de ces véhicules sont bien entretenus, l'approvisionnement quotidien des camps en produits alimentaires sera considérablement simplifié. Mais il saute aux yeux que l'entretien des camions sera un problème important. À côté des marques *Bedford* et *Leyland*, auxquelles les mécaniciens indiens sont habitués, la communauté internationale a fait parvenir à l'Inde des camions de marques différentes (par ex: les camions Isuzu du Japon), qu'ils connaissent mal encore. Le Gouvernement indien ne prévoit pas installer des ateliers d'entretien mais il enverra un groupe d'inspecteurs un peu partout pour vérifier l'état des véhicules. L'équipe canadienne a eu l'impression que ce ne serait pas suffisant pour éviter ce qui peut devenir très vite un problème grave. La solution consisterait peut-être à ce que l'armée indienne prête un certain nombre de ses techniciens pour diriger le réseau des véhicules de transport de secours.

Il peut se produire, en ce qui concerne la distribution intérieure en dehors de Calcutta, des urgences pour lesquelles le transport par camion sera inadéquat. La situation d'isolement de Tripura peut nécessiter l'organisation d'un pont aérien ou le parachutage systématique des approvisionnements. L'Inde est plongée dans un véritable dilemme à cet égard. Sa flotte aérienne est employée au maximum de ses possibilités, cependant, parce que l'Inde veut conserver la stricte souveraineté de son territoire, elle hésite à accepter des avions et des équipages des gouvernements étrangers. Si elle pouvait vaincre cette hésitation, le Canada pourrait certainement fournir un avion C-130

Paramedical staff and social aides: The supplementary feeding schemes and the Lifeline programs depend for success to a great extent upon having sufficient managerial staff who can supervise several of these camp operations. The camps also need capable people to supervise the on-the-spot feeding schemes, and to move widely round the camps seeking out the children who are suffering from malnutrition and need to be brought in for medical and nutritional care. But these people do not need to be qualified nursing staff. What is needed is a group of practical-minded assistants who can talk to the refugees in their own idiom and persuade them to take certain basic steps to protect their children's health at an early stage. In a broader way also such aides can play a crucial role in building up morale in a camp, by helping to organise activities that take people beyond the fundamental business of securing food. The team saw some evidence, in camps in Nadia district, of how a group from the Gandhi Peace Foundation acting as animateurs could achieve remarkable results in this respect.

This work can perhaps best be described as the job of paramedical staff and social aides. Obviously the people best suited to do it are Indians and people of the area. The part which Canada and other outside governments and agencies can play in this important work may be confined to providing financial support, or it may include some advisory services. But a strong expression of support can be important in itself in helping such a program take root on a wide scale.

Debt relief: As already mentioned in Chapter 1, the Indian Government has so far shouldered the main burden of the cost of feeding and sheltering the refugees. Not only has this expenditure cut deeply into the government's domestic funds that were originally allotted for national development it has also included imported items that have cost India some of its scarce foreign exchange. The possible cost to India in 1971-72 of importing various necessities for the refugee relief program beyond the amounts offered by donor countries has been calculated, in one World Bank estimate, at between \$70 and \$100 million. Some donor countries are therefore actively considering a form of debt relief arrangement in which the advantage to India is that it would quickly provide a new source of funds to meet local costs in the refugee program.

Canadian assistance so far: Up to the end of October the Canadian Government had contributed \$4,335,400 to the relief of Pakistan refugees in India; contributions from the governments of Ontario, Manitoba, Saskatchewan and British Columbia had amounted to \$370,000; and funds raised by Canadian voluntary agencies totalled \$1,703,378. This total of \$6,408,778 from all Canadian sources places this country among the top half-dozen donors in responding to this crisis. Major items have been two shipments of rapeseed which is crushed to provide edible oils; medical supplies, shelter materials and clothing; and cash to the UNHCR and to voluntary agencies operating in the camp areas. A full summary of these contributions, updated from the statement which the Secretary of State for Exter-

pour faciliter ce travail. Une solution à ce dilemme serait peut-être d'offrir cet avion à l'Inde à titre privé.

Personnel paramédical et aides sociaux: Le succès des programmes de suppléments alimentaires et des programmes *Lifeline* dépend en grande partie de la quantité des cadres disponibles pour superviser les activités de plusieurs camps. Il leur faut des personnes capables de surveiller les services d'alimentation sur place et de se déplacer dans l'ensemble du camp afin d'identifier les enfants qui souffrent de malnutrition et qui ont besoin de soins médicaux et de nourriture. Il n'est cependant pas nécessaire que ces personnes soient des infirmiers qualifiés. Ce dont on a surtout besoin c'est d'un groupe d'aides à l'esprit pratique capables de parler la langue des réfugiés et de les persuader de prendre certaines précautions fondamentales pour protéger la santé de leurs enfants dès le début. Dans un contexte plus général, ces aides pourront contribuer fortement à créer un bon esprit dans le camp en aidant à organiser des activités qui occupent les gens à autre chose que la recherche de leur nourriture de base. L'équipe a été témoin, dans les camps du district de Nadia, des réalisations remarquables obtenues à cet égard par des membres de la Fondation Gandhi pour la paix, qui servaient d'animateurs pour les activités du camp.

Ce travail conviendrait parfaitement au personnel paramédical et aux aides sociaux, et il est évident que les personnes toutes désignées pour cette tâche sont les Indiens et la population locale. Le rôle que peuvent jouer le Canada et les autres gouvernements et organismes étrangers dans cette œuvre importante se limite à l'apport de capitaux et peut aussi comprendre des services consultatifs. Mais il peut être très important que le Canada affirme bien haut son appui pour aider à l'extension de ce programme.

Soulagement de la dette: Comme on l'a déjà mentionné au premier chapitre, le Gouvernement indien a, jusqu'à présent, assumé le gros du fardeau que représentent les dépenses d'alimentation et de logement des réfugiés. Non seulement ces dépenses ont rogné considérablement les réserves que le Gouvernement destinait à l'origine au développement national, mais elles ont aussi drainé une partie des devises étrangères de l'Inde puisqu'elle a dû importer des secours pour les réfugiés. La Banque mondiale estime que les dépenses consenties par l'Inde en 1971-1972 pour l'importation de quantités supplémentaire de blé, de riz, de coton brut et d'autres produits indispensables, en plus des sommes offertes par les pays donateurs, pourraient atteindre entre 70 et 100 millions de dollars. Certains pays donateurs étudient activement les moyens de soulager la dette de l'Inde, moyens qui auraient pour avantage de fournir rapidement au pays une nouvelle source de fonds pour défrayer les coûts locaux du programme de secours aux réfugiés.

Aide canadienne à ce jour: D'après les chiffres établis à la fin d'octobre, le gouvernement canadien a donné jusqu'à présent \$4,335,400 aux réfugiés pakistanais en Inde; les contributions des gouvernements de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan et de la Colombie-Britannique se montent à \$370,000; et les fonds recueillis par les organismes bénévoles du Canada s'élèvent à \$1,703,378. Toutes ces sommes totalisent \$6,408,778, ce qui place notre pays dans les six pays donateurs qui ont le plus contribué. Nos contributions principales se composent de deux cargaisons de graines de colza, que l'on broie pour obtenir de l'huile alimentaire, de médicaments, de matériaux de construction d'abris et de vêtements, ainsi que des sommes d'argent versées au Haut-Commissaire des Nations unies

nal Affairs, Mr. Mitchell Sharp, made to the Commons Standing Committee for External Affairs on October 5, is given as tables I to IV.

pour les réfugiés et aux organismes bénévoles qui œuvrent dans les camps. On trouvera sur les tableaux I à IV un bilan détaillé de ces contributions, mis à jour à partir de la déclaration faite par le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures, M. Mitchell Sharp, devant le Comité permanent de la Chambre des communes sur les Affaires extérieures le 5 octobre dernier.

TABLE I

November 28, 1971

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR RELIEF OF PAKISTANI REFUGEES IN INDIA

A. Government of Canada

Rapeseed to produce edible oil

—shipped July 7	\$1,250,000
—shipped August 30	1,240,000
	<hr/> 2,490,000

UNHCR

—being disbursed through UNICEF, WFP, and WHO for food, shelter and medical supplies	370,000
—announced July 26 (\$350,000 UNICEF, \$50,000 WHO)	400,000
	<hr/> 770,000

Canadian Red Cross

—being channelled through the League of Red Cross Societies for medicine, shelter and clothing	150,000
—League of Red Cross Societies (announced July 26)	100,000
	<hr/> 250,000

OXFAM of Canada

—for food, clothing and medical facilities	150,000
--	---------

Canadian Church Groups

—for food, clothing, medicine: Mennonite Central Committee \$50,000, Canadian Council of Churches \$40,000, Canadian Catholic Organization for Development and Peace \$40,000, Canadian Lutheran World Relief \$40,000, Unitarian Services Committee \$40,000	210,000
---	---------

TABLEAU I

le 28 novembre 1971

TABLEAU DES SECOURS CANADIENS AUX RÉFUGIÉS PAKISTANAIS EN INDE

A. Gouvernement du Canada

Graines de colza pour l'extraction d'huile comestible

—expédiées le 7 juillet	\$1,250,000
—expédiées le 30 août	1,240,000
	<hr/> \$2,490,000

Haut-Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés

—partagé entre le FISE, le PAM et l'OMS pour l'achat d'aliments et de médicaments et la construction d'abris	370,000
—annoncé le 26 juillet (\$350,000 pour le FISE et \$50,000 pour l'OMS)	400,000
	<hr/> 770,000

Croix-Rouge

—canalisé par l'intermédiaire de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge pour l'achat de médicaments et de vêtements et la construction d'abris	150,000
—Ligue des sociétés de la Croix-Rouge (annoncé le 26 juillet)	100,000
	<hr/> 250,000

OXFAM-Canada

—pour l'achat d'aliments et de vêtements et la fourniture de service médicaux	150,000
---	---------

Groupes confessionnels canadiens

—pour l'achat d'aliments, de vêtements et de médicaments: Mennonite Central Committee \$50,000; Conseil canadien des Églises, \$40,000; Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, \$40,000; Canadian Lutheran World Relief, \$40,000; Unitarian Service Committee of Canada, \$40,000	210,000
--	---------

Canadian Armed Forces	
—transport of ambulances, blankets, clothing, shelter material in 12 aircraft	285,400*
World Vision of Canada	40,000
CARE of Canada	40,000
Combined Appeal for Pakistani Relief (CAPR)	100,000
Total Canadian Federal Government Contribution	\$4,335,400

* Represents actual costs to the Department of National Defence for 2 flights Hercules aircraft and 10 flights by 707 aircraft. Cost for chartering commercial aircraft for same flights would be in excess of \$500,000.

Forces armées canadiennes	
—transport, par 12 avions, d'ambulances, de couvertures, de vêtements, de matériaux de construction d'abris	285,400*
World Vision of Canada	40,000
Care-Canada	40,000
Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais (ACAP)	100,000
Apport total du Gouvernement fédéral du Canada	\$4,335,400

*Représente le coût réel au ministère de la Défense nationale de deux vols par un avion «Hercules» et dix vols par un Boeing 707. Il aurait coûté plus de \$500,000 pour nolisier des avions commerciaux pour ces vols.

TABLE II

November 28, 1971

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR RELIEF OF PAKISTANI REFUGEES IN INDIA

B. Provincial Governments

Government of Ontario	
—ambulances and medical equipment, shelter	\$145,000
Government of Saskatchewan	
—rapeseed to supplement food requirements (shipped on same ship as CIDA rapeseed which left Vancouver July 7)	100,000
Government of British Columbia	
—donated to Canadian Save the Children Fund	100,000
Government of Manitoba	
—donated to Combined Appeal for Pakistani Relief	25,000
Total Canadian Provincial Governments' Contribution	\$370,000

TABLE III

November 28, 1971

SUMMARY OF CANADIAN CONTRIBUTIONS FOR RELIEF OF CIVILIAN POPULATION OF EAST PAKISTAN

A. Government of Canada

Wheat to be distributed through the World Food Programme	\$7,000,000*
Local costs for United Nations Relief Programme	500,000

* This is from normal CIDA food aid allocated to all of Pakistan. The Government of Pakistan has agreed that it be channelled to East Pakistan and be distributed by the World Food Programme.

TABLEAU II

le 28 novembre 1971

TABLEAU DES SECOURS CANADIENS AUX RÉFUGIÉS PAKISTANAIS EN INDE

B. Gouvernements provinciaux

Gouvernement de l'Ontario	
—achat d'ambulances et de matériel médical, construction d'abris	\$145,000
Gouvernement de la Saskatchewan	
—envoi de graines de colza pour répondre aux besoins alimentaires (expédiées sur le même navire que celles de l'ACDI qui ont quitté Vancouver le 7 juillet)	100,000
Gouvernement de la Colombie-Britannique	
—dons à la Société canadienne de secours aux enfants	100,000
Gouvernement du Manitoba	
—dons à l'Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais (ACAP)	25,000
Apport total des gouvernements provinciaux du Canada	\$ 370,000

TABLEAU III

le 28 novembre 1971

TABLEAU DES SECOURS CANADIENS À LA POPULATION CIVILE DU PAKISTAN ORIENTAL

A. Gouvernement du Canada

—Blé distribué par le PAM	\$7,000,000*
—Frais locaux des Opérations de secours des Nations Unies	500,000

*Ce montant provient de l'aide alimentaire que l'ACDI fournit normalement à l'ensemble du Pakistan. Le Gouvernement du Pakistan est d'accord pour que cette aide aille au Pakistan oriental et soit distribuée par le PAM.

International Emergency Relief 6000 blankets, 2.2 million capsules tetracycline, 7.5 metric tons canned fish (excludes aid transportation costs, absorbed by Canadian Armed Forces) 35,000

Total Canadian Federal Government Contribution \$7,535,000

—Secours internationaux d'urgence
6,000 couvertures
2.2 millions de capsules de tétracycline
7.5 tonnes métriques de poisson en boîte (ne comprend pas les frais de transport aérien absorbés par les Forces armées canadiennes) 35,000

Apport total du Gouvernement fédéral du Canada \$7,535,000

TABLE IV

November 28, 1971

COMBINED APPEAL FOR PAKISTANI RELIEF

Canadian Catholic Organization for Development and Peace (CCODP)	\$ 257,101.51
Canadian Red Cross Society	41,770.25
Canadian UNICEF Committee	42,056.00
CARE of Canada	75,890.46
Canadian Save the Children Fund	11,295.72
OXFAM of Canada	585,049.67
UNHCR	680.00
World Vision	84,475.00
Canadian Council of Churches	
Council	7,030.93
Anglican	55,000.00
Baptist	19,000.00
Lutheran	25,000.00
Presbyterian	33,494.18
Salvation Army	5,341.40
United	229,371.18
Donations to CAPR Central Fund (Includes Ottawa canvass of \$24,238.60)	410,072.00
Total	\$ 1,832,628.34

OTHER VOLUNTARY AGENCIES NOT PART OF CAPR

Mennonite Central Committee	251,000.00
Unitarian Service Committee	205,000.00

Total Canadian Voluntary Agencies \$ 2,288,628.34

(Above figures do not include Federal Government donations to CAPR, its members, or other Voluntary Agencies.)

Chapter 3 Specific points on East Pakistan

Cyclone relief: Working with the Pakistan Red Cross, the League of Red Cross Societies has 18 delegates in the area and most of them are concentrating on cyclone relief work. This consists of establishing an early warning network, through a distribution of transistor radios; the stockpiling of relief supplies (medical supplies, blankets and some food) in convenient depots around the delta area; and surveying the additional needs of islanders. The

TABLEAU IV

le 28 novembre 1971

APPEL CONJOINT POUR L'AIDE AUX PAKISTANAIS

Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix (OCCDP)	\$257,101.51
Société canadienne de la Croix-Rouge	41,770.25
Comité canadien de l'UNICEF	42,056.00
Care-Canada	75,890.46
Société canadienne de secours aux enfants	11,295.72
OXFAM-Canada	585,049.67
Haut-Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés	680.00
World Vision of Canada	84,475.00
Conseil canadien des Églises	
Conseil	7,030.93
Anglicane	55,000.00
Baptiste	19,000.00
Luthérienne	25,000.00
Presbytérienne	33,494.18
Armée du Salut	5,341.40
Église Unie	229,371.18
Dons à la caisse centrale de l'ACAP (y compris la somme de \$24,238.60 recueillie à Ottawa)	410,072.00

TOTAL \$1,832,628.34

AUTRES ORGANISMES BÉNÉVOLES QUI NE FONT PAS PARTIE DE L'ACAP

Mennonite Central Committee	251,000.00
Unitarian Service Committee	205,000.00

TOTAL—ORGANISMES BÉNÉVOLES DU CANADA \$2,288,628.34

(Ces chiffres ne comprennent pas les dons du gouvernement canadien à l'appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais, à ses membres, et aux autres organismes bénévoles)

Chapitre 3—Observations au sujet du Pakistan oriental

Secours aux victimes des cyclones La Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, qui travaille en collaboration avec la Croix-Rouge pakistanaise, compte dans la région 18 délégués, dont la majorité concentrent leurs activités sur les secours aux victimes des cyclones. Leur travail consiste à établir un système d'alerte en distribuant des transistors, à emmagasiner des approvisionnements de secours (médicaments, couvertures et certains aliments) dans des entre-

Red Cross had large amounts of relief supplies for the cyclone area stored in Chittagong and Dacca before the civil disturbances, and the team was told in Geneva that these supplies were now moving out to depots in the delta. There are also some house rebuilding programs which are being supported by international agencies: mention was particularly made of a CARE home-building scheme for cyclone victims, and of work by the Mennonite Central Committee in helping resettle cyclone victims.

Threat of famine: As outlined in Chapter 1, the general view is that there is not likely to be an overall food grain shortage in East Pakistan during the next seven months. Production of grains in the province this year are expected to exceed 9 million tons. This is a low figure in comparison with previous years but the population has also been considerably reduced. On this basis the food gap up to June 1972 is estimated by Pakistan authorities to be 2.3 million tons of grains, and arrangements have already been made to import 1.7 million tons. Canada has put its total 1971-72 food aid allotment of \$7 million to Pakistan into the form of wheat shipments to East Pakistan, and three ships carrying Canadian wheat were arriving at Chittagong in late October and early November.

In a fluid situation of this nature, priorities are bound to change often. At present the most pressing problem is one of unloading ships and moving the supplies upcountry, as well as of distributing the domestic production of rice and other grains around the whole country as needed. Studies done of distribution difficulties, both by an US-AID team and by UNEPRO staff, identify five of East Pakistan's 19 districts as being in greatest danger of having "pockets of starvation": these are Faridpur, Kushtia, Pabna, Rajshahi and Noakali—the first four in the northwest part, the last towards the southeast.

UNICEF has launched an emergency relief program designed to distribute 20,000 tons of protein foods with a base of either corn or wheat (CSM and WSB) to some 1,200,000 children of primary and pre-primary school age during the next six months. This feeding program began in early October, and UNICEF officials in Dacca told the team that the within three weeks it was operating through 197 centres in four districts: the target is to reach children in six districts through 1200 centres.

Medical services: With the disruption of ordinary life described in Chapter 1, and with the exodus of many doctors across the border into India, there is a severe danger of the breakdown of medical services. In particular, there is a danger that several special programs, such as the campaign to eradicate malaria, will because of a hiatus of some months suffer a setback from which it will take years to recoup. The cholera control program, however, is being maintained as a top medical priority.

pôts appropriés situés autour de la région du Delta, à enquêter sur les besoins supplémentaires des populations insulaires. La Croix-Rouge avait entreposé à Chittagong et à Dacca, avant que ne surviennent les troubles civils, de grandes quantités d'approvisionnements de secours destinés à l'aire cyclonale, mais la mission a appris à Genève, que l'on acheminait ces stocks vers des dépôts dans la région du Delta. De plus, des organismes internationaux subventionnent certains programmes de reconstruction d'habitations. On a particulièrement fait mention d'un programme de construction d'habitations de CARE à l'intention des victimes de cyclones ainsi que de travaux entrepris par le Comité central des Mennonites en vue du rétablissement des sinistrés.

Menace de famine Comme il a été mentionné au chapitre premier, on croit de façon générale que le Pakistan oriental ne connaîtra pas de pénurie de céréales au cours des sept prochains mois. On s'attend à ce que cette année la production de céréales de la province dépasse les 9 millions de tonnes. Cette quantité est faible par rapport à celle des années précédentes mais il faut tenir compte du fait que la population a considérablement diminué. Les autorités pakistanaises estiment, tout compte fait, que d'ici juin 1972 il manquera environ 2,3 millions de tonnes de céréales et des dispositions ont déjà été prises pour l'importation de 1,7 millions de tonnes. Le Canada a fixé son apport d'aide alimentaire au Pakistan pour 1971-1972 à 7 millions de dollars qu'il envoie au Pakistan oriental sous forme de blé; trois cargaisons de blé canadien arrivaient effectivement à Chittagong à la fin d'octobre et au début de novembre.

Dans une situation aussi floue, il faut s'attendre à des changements fréquents dans l'ordre des priorités. Le besoin le plus pressant à l'heure actuelle est de décharger les navires et d'acheminer les approvisionnements vers l'intérieur du pays ainsi que de répartir la production nationale de riz et d'autres types de céréales dans le pays entier, selon les besoins de chaque région. Des études sur les problèmes de distribution, entreprises par une équipe de l'ADI (Agency for international development (des États-Unis)) et par le personnel de l'UNEPRO ont révélé que 5 des 19 régions du Pakistan oriental sont sérieusement menacées de contenir des zones éparpillées de famine: ce sont Faridpur, Kushtia, Pabna et Rajshahi dans le Nord-Ouest, et Noakhali dans le Sud-Est.

L'UNICEF a lancé un programme de secours d'urgence visant à distribuer, au cours des six prochains mois, 20,000 tonnes d'aliments protéinés à base de maïs ou de blé (mélange maïs et soja ou mélange blé et soja) à environ 1,200,000 enfants d'âge scolaire et pré-scolaire. Le programme alimentaire a été amorcé au début d'octobre et les employés de l'UNICEF ont informé les membres de la mission qu'en trois semaines il avait été étendu à 197 centres scolaires répartis dans 4 districts; l'objectif est qu'il profite aux enfants de 1,200 écoles dans six districts.

Services médicaux La désorganisation de la vie quotidienne décrite au chapitre premier et l'exode de nombreux médecins en Inde risquent fort d'entraîner un arrêt complet des services médicaux. On redoute notamment que par suite d'un retard de quelques mois, certains programmes spéciaux, comme la campagne d'enraiment de la malaria, subissent une régression qu'il faudra des années à neutraliser. Cependant, le programme de contrôle du choléra est toujours considéré comme des plus importants sur le plan médical.

Transportation: The Pakistan authorities have made large-scale requests through the UN East Pakistan Relief Operation (UNEPRO) for transportation with which to tackle the major problem of disruption of communications. These include a request for 1000 five-ton trucks, as well as river transport (tugs, minibulkers and ferryboats) and some shallow-draught coasters.

The trucks are arriving from various sources. They are being operated by the Food Department, but title to the trucks is retained by UNICEF as a guarantee that they will be used exclusively for civilian supply purposes. As for river transport, officials in Islamabad told us that four tugs were on their way but six others were needed, while landing craft tanks (LCTs) were being requested as ferryboats.

Future of United Nations operations: The main scope of present UN operations has been outlined either in Chapter 1 or earlier in this chapter. What can usefully be added here is a sketch of the plans for extending their work which the different UN groups gave us in Dacca.

The UNHCR staff, now only five in number and based in Dacca, hope to extend their work to the point of having men stationed permanently near the borders to watch the arrival and reception of returning refugees. At present they have only been able to carry out spot-checks at irregular intervals at most of the 29 reception centres.

The UNEPRO expects to have nearly 100 staff deployed within the next few weeks at nine district stations (besides two other points which will be manned by UNICEF staff). They will monitor the arrival of food supplies and their distribution through the whole system down to ration stores; they will also check that the transport provided from overseas is being used for the civilian purposes agreed upon; and they may also report on changing conditions affecting the ordinary people, such as a rise or fall in prices of basic commodities in particular districts. As well, UNEPRO intends to recruit two railway coordinators who may help solve problems of disruption on the railways, and five "port monitors". Perhaps most important, UNEPRO is setting up 21 district and zonal workshops for the maintenance of trucks.

In an attempt to make clear that this UN work is essentially "neutral" and humanitarian, UNEPRO and UNICEF officials are operating in vehicles with large "UN" markings. They disputed a report in a London-based journal that they were only able to move out of Dacca under military escort, and said they intended to differentiate their operations completely from those of the Pakistan military forces. So far they have avoided any collision with the "Mukti Bahini" guerilla forces.

Rehabilitation and reconstruction: We heard from officials in Islamabad a good deal about their plans for rehabilitating the economy after the twin blows of the 1970 cyclone and this year's civil disturbances. These plans

Transports Les autorités pakistanaises ont lancé un appel par l'entremise de l'opération de secours des Nations unies au Pakistan oriental (UNEPRO) pour obtenir les moyens de transport nécessaires pour faire face au grave problème de la rupture des communications. Ces demandes portent sur l'obtention de 1,000 camions de cinq tonnes, sur des moyens de transport fluvial (bateaux-remorqueurs, péniches de chargement en vrac et bacs) ainsi que de caboteurs à faible tirant d'eau.

Des camions ont été envoyés de toutes parts. Ils sont mis en service par le ministère de l'Alimentation mais l'UNICEF en conserve le titre de propriété afin de s'assurer qu'ils sont utilisés exclusivement aux fins de transport des approvisionnements. Pour ce qui est du transport fluvial, des fonctionnaires d'Islamabad nous ont fait savoir que quatre remorqueurs devaient incessamment arriver mais qu'il en fallait six autres et qu'on espérait obtenir des péniches de débarquement pour servir de bacs.

L'avenir des opérations des Nations Unies La portée principale des activités qu'exercent présentement les Nations unies a été décrite soit au chapitre premier soit au début du présent chapitre. Il suffit d'ajouter que les différents groupes des Nations unies nous ont fait part à Dacca de leurs projets visant à étendre leur activité.

Le personnel du Haut-Commissaire des Nations unies pour les réfugiés, qui, à l'heure actuelle, ne compte que cinq membres affectés à Dacca, espère élargir son activité au point de placer des représentants en permanence près des frontières pour surveiller l'arrivée et l'accueil des réfugiés qui retournent chez eux. Jusqu'à présent, ils n'ont pu faire que des vérifications au hasard et à intervalles irréguliers dans la plupart des 29 centres d'accueil.

L'Organisation de secours des Nations unies au Pakistan oriental prévoit répartir environ 100 experts au cours des prochaines semaines dans 9 centres régionaux (en plus de deux autres centres où seront postés des employés de l'UNICEF). Ils surveilleront l'arrivée des aliments et leur distribution dans l'ensemble du réseau jusqu'aux centres de distribution des rations; ils s'assuront également que tous les moyens de transport fournis d'outre-mer ne servent que pour les fins civiles, comme il en a été convenu; ils pourront également faire rapport des phénomènes nouveaux qui touchent la population tels qu'une hausse ou une baisse des prix des produits de base dans certaines régions. De plus, l'UNEPRO a l'intention d'engager deux coordonnateurs chargés d'aider à résoudre les problèmes relatifs aux services ferroviaires ainsi que cinq «contrôleurs de port». Mais l'initiative la plus importante de l'UNEPRO réside peut-être dans l'établissement d'ateliers régionaux pour l'entretien des camions.

En vue de montrer que cette activité des Nations unies est essentiellement «neutre» et humanitaire, le personnel de l'UNEPRO et de l'UNICEF se déplace dans des véhicules marqués du sigle de l'ONU en grandes lettres. Ils ont démenti un article paru dans un journal londonien rapportant qu'ils ne pouvaient sortir de Dacca sans une escorte militaire et ont fait savoir qu'ils voulaient établir une nette distinction entre leurs activités et celles des forces armées du Pakistan. Jusqu'à présent, ils ne se sont pas encore heurtés aux guérillas du Mukti Bahini.

Réadaptation et reconstruction Les autorités d'Islamabad nous ont beaucoup parlé de leurs programmes visant à rétablir l'économie à la suite du cyclone de 1970 et des troubles civils de cette année, qui sont survenus coup sur

were not so much hinged upon the needs of the refugees when they return en masse as upon the needs of the people still in East Pakistan and upon the importance of reviving the general economic activity of the province.

The Economic Advisor to President Yahya Khan gave the team some details of a relief program and a works program for East Pakistan designed to help resettle the displaced population and to provide employment. He also spoke of a special \$550 million scheme added to the province's original development plan which would put particular emphasis on housing, food production and improvement of communications—all under the banner of resettlement and rehabilitation.

The needs in this wide area are manifold, and Pakistan officials made it clear they were relying on foreign financing to provide a large part of the resources. The requirements varied. The Relief Commissioner in Dacca spoke of the need for cash to bolster the funds he was providing to returned refugees through the reception centres. Mr. Ahmed, the Economic Advisor, said he would prefer donor countries to provide fertilisers and insecticides rather than food aid, since these would stimulate food production and rural employment. Planning Commission officials also asked if Canada would consider sending a team of experts to study the problems of power supplies for the three main industrial areas, of transport equipment, and of the resuscitation of intermediate markets. It was represented to the team by several officials in Islamabad that the revival of general economic activity was an inseparable part of rehabilitation.

In reply to this argument, I said my mission had come to study the situation from the viewpoint of providing humanitarian relief. I pointed out that it had been agreed in the Pakistan Aid Consortium meeting in June 1971 that the renewal of economic assistance to Pakistan "depends on creation of conditions favorable to the effective utilisation of aid". I said I thought there was, in present circumstances, a thin but definite line which could be drawn between humanitarian relief and long-term economic assistance.

Conclusion:

Since the completion of our mission, tensions around the borders of India and Pakistan have increased even further, to the dismay of all those who hope for a peaceful settlement and a swift return to normal life for the refugees. While we were in both India and Pakistan, we were constantly aware of these border tensions and of the political factors intertwined with the issue of the refugees. My report concentrates upon humanitarian matters, because that was the objective of my mission. But we were taking into account these political factors, at every stage of our visit, and nearly every conversation we had in either country moved from the topic of refugee relief to political considerations, and back again. It was only realistic that conversations ran this course.

Ces programmes n'étaient pas tant axés sur ce que seront les besoins des réfugiés lorsqu'ils retourneront en masse dans leurs foyers que sur les besoins de la population qui est demeurée au Pakistan oriental et sur l'importance de relancer l'activité économique de la province en général.

Le conseiller économique du président Yahya Khan a communiqué à la mission quelques détails d'un programme de secours et d'un programme de travaux au Pakistan oriental destinés à faciliter le rétablissement des personnes déplacées et à créer des emplois. Il a également parlé d'un programme spécial de 550 millions de dollars, qui s'ajoute au programme original de développement régional et qui mettrait l'accent sur le logement, la production alimentaire et l'amélioration des communications. Ces efforts s'inscrivent sous le signe du rétablissement et de la réadaptation.

Les besoins de cette région sont nombreux et les autorités pakistanaïses ont clairement fait savoir qu'elles comptaient sur l'aide financière étrangère pour une grande partie des ressources nécessaires. Les besoins n'étaient pas partout les mêmes. Le Commissaire aux secours à Dacca a demandé des dons en espèces afin de grossir les fonds versés par l'entremise des centres d'accueil aux réfugiés revenant au pays. Le conseiller économique, M. Ahmed, a laissé entendre qu'il préférerait voir les pays donateurs fournir des engrais et des insecticides plutôt que des aliments car on stimulerait ainsi la production alimentaire tout en créant des emplois dans les régions rurales. Les membres de la Commission de la planification ont également demandé au Canada d'étudier la possibilité d'envoyer une équipe d'experts chargée d'examiner les problèmes touchant les ressources en énergie des trois grandes régions industrielles, les moyens de transport et le relancement des marchés intermédiaires. Plusieurs fonctionnaires d'Islamabad ont démontré à l'équipe que la reprise de l'activité économique en général faisait partie intégrante de la réadaptation.

En réponse à ce raisonnement, je leur ai fait comprendre que la mission avait été renvoyée dans le but d'étudier la situation du point de vue des secours humanitaires à fournir. J'ai fait remarquer que lors de la réunion du Consortium d'aide au Pakistan, tenue en juin 1971, il avait été convenu que le renouvellement de l'assistance économique au Pakistan «dépend de la création de conditions favorables à une utilisation efficace de l'aide». J'ai ajouté que, dans les circonstances actuelles, il existait une distinction ténue mais certaine entre les secours humanitaires et l'assistance économique à long terme.

Conclusion:

Depuis la fin de cette mission, la tension s'est accentuée à la frontière indo-pakistanaïse, au désarroi de tous ceux qui espèrent un règlement pacifique et un retour rapide à la vie normale pour les réfugiés. Lors de notre séjour en Inde et au Pakistan, nous étions constamment conscients de ces tensions frontalières et des facteurs politiques entremêlés dans la question des réfugiés. Mon rapport se concentre sur des points humanitaires, car tel était l'objet de ma mission. Mais nous prenions en considération ces facteurs politiques à chaque étape de notre mission. Et l'ensemble de nos conversations dans chaque pays oscillait toujours entre le problème des réfugiés et les considérations politiques. C'était normal que les conversations englobent tous ces aspects.

The experience of such conversations reinforced my conviction that the problem of these millions of refugees will only be solved through a political settlement. It would be myopic for anyone concerned with humanitarian relief not to acknowledge that the refugees can only be viewed in the full setting of the political background. We acknowledged this background and then focussed down upon the matter enclosed in that setting. But it is fitting to end by drawing back again those several paces and recognizing that the issue of refugee relief is a sequel to political explosions, and that only the assuaging of political forces can cool the ground for the return to their own homes of these millions of men, women and children.

L'expérience de tels conversations et contacts confirme ma conviction que le problème de ces millions de réfugiés ne trouvera une solution que dans un règlement politique. Ce serait faire preuve de myopie que de ne s'attarder qu'aux aspects des secours humanitaires sans les considérer à la lumière de tout l'ensemble politique. Nous avons reconnu cet ensemble et avons analysé la situation dans ce contexte. Il convient donc, en conclusion, de ne pas nous arrêter aux problèmes immédiats des réfugiés, mais de remonter aux causes lointaines de leurs malheurs en rappelant que le problème des secours est une séquelle d'explosions politiques et que seul l'allègement de la tension politique peut préparer la voie à un retour à leur foyer de ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 35

Tuesday, December 21, 1971

Chairman: Mr. Ian Wahn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule no 35

Le mardi 21 décembre 1971

Président: M. Ian Wahn

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

External Affairs and National Defence

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent des*

Affaires extérieures et de la Défense nationale

RESPECTING:

Papers entitled "Foreign Policy
for Canadians" (Pakistan)

CONCERNANT:

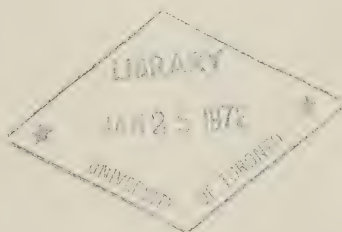
Les documents intitulés «Politique étrangère
au service des Canadiens» (Pakistan)

INCLUDING:

The Fifth Report to the House

Y COMPRIS:

Le cinquième Rapport à la Chambre



Third Session

Twenty-eighth Parliament, 1970-71

Troisième session de la

vingt-huitième législature, 1970-1971

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL
AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Chairman: Mr. Ian Wahn

Vice-Chairman: Mr. Georges Lachance

Messrs.

Allmand	Forrestall
Asselin	Gibson
Badanai	Guay (<i>St. Boniface</i>)
Barrett	Haidasz
Brewin	Hopkins
Cullen	Hymmen
Dupras	Isabelle

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Président: M. Ian Whan

Vice-président: M. Georges Lachance

Messieurs

Langlois	Nystrom
Laprise	Paproski
Legault	Rowland
MacDonald (<i>Egmont</i>)	Stewart (<i>Marquette</i>)
MacLean	St. Pierre
Macquarrie	Thompson (<i>Red Deer</i>)
Marceau	Yewchuk—(30).

(Quorum 16)

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

ORDER OF REFERENCE

Monday, December 20, 1971.

Ordered,—That the White Paper entitled "Defence in the 70s", laid upon the Table September 7, 1971, be referred to the Standing Committee on External Affairs and National Defence.

ATTEST:

ORDRE DE RENVOI

Le lundi 20 décembre 1971.

Il est ordonné,—Que le Livre blanc sur la politique de défense dans les années 70, déposé sur le Bureau le 7 septembre 1971, soit déferé au comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale.

ATTESTÉ:

Le greffier de la Chambre des communes

ALISTAIR FRASER

The Clerk of the House of Commons

REPORT TO THE HOUSE

The Standing Committee on External Affairs and National Defence has the honour to present its

FIFTH REPORT

Pursuant to its Order of Reference of Monday, October 26, 1970, your Committee has considered the subject of "Foreign Policy for Canadians" dealing more specifically with international assistance required as a result of recent events in East Pakistan and the massive movement of refugees into India, and has agreed to the following as its report:

Your Committee held three formal meetings dealing with the crisis from October 5, 1971 to December 2, 1971. It heard the Honourable Mitchell Sharp, Secretary of State for External Affairs accompanied by officials of the Department of External Affairs, in addition to receiving several off-the-record briefings by officials of that Department.

The Committee received valuable information from Mr. Paul Gérin-Lajoie, President of the Canadian International Development Agency. It benefitted from evidence given by the following representatives of Canadian voluntary organizations:

Mr. Albert Batten, Former Executive Director of the Canadian Red Cross Society;

Mr. Paul Ignatieff, Executive Director of the Canadian UNICEF Committee;

Dr. Robert B. McClure, Member of the Board of Directors of OXFAM of Canada;

Mr. John Wieler, Associate Executive-Secretary of the Mennonite Central Committee.

The following documents, in addition to the Tables at the end of this report, were printed as Appendices to the Minutes of Proceedings and Evidence:

Reference	Description
"FF"	Report to the Canadian Government of Messrs. A. Brewin, G. C. Lachance and H. Macquarrie, M.P.'s following fact-finding mission in India and Pakistan.
"GG"	Brief received from Mr. Albert Batten, Delegate, League of Red Cross Societies.
"HH"	Brief received from Dr. Robert B. McClure.
"JJ"	"The Refugee Crisis in East Pakistan and India"—A statement by the Mennonite Central Committee.
"KK"	"Pakistani Refugee Camps in India"—A brief by Mr. Paul Ignatieff, Executive Director, Canadian UNICEF Committee.
"LL"	Letter presented by the High Commissioner for India.
"MM"	Statement submitted by Mr. Paul Gérin-Lajoie entitled "Report on the Mission to India and Pakistan".

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Conformément à son ordre de renvoi du lundi 26 octobre 1970, le Comité a étudié les documents intitulés «Politique étrangère au service des Canadiens» en examinant plus précisément l'assistance internationale rendue nécessaire par les récents événements au Pakistan oriental et l'affluence massive de réfugiés en Inde et il a convenu de présenter le rapport qui suit:

Le Comité a tenu trois réunions officielles du 5 octobre 1971 au 2 décembre 1971 afin d'étudier la crise. L'honorable M. Mitchell Sharp, secrétaire d'État aux Affaires extérieures ainsi que des hauts fonctionnaires du ministère sont venus témoigner. De plus, des fonctionnaires de ce ministère nous ont fourni quelques précisions à ce sujet.

Le Comité a obtenu des renseignements importants de M. Paul Gérin-Lajoie, président de l'Agence canadienne de développement international. Les représentants suivants d'organismes canadiens privés ont présenté des témoignages intéressants:

M. Albert Batten, ex-directeur administratif de la Société de la Croix-Rouge canadienne;

M. Paul Ignatieff, directeur administratif du Comité canadien du FISE;

M. Robert McClure, membre du conseil d'administration d'OXFAM—Canada;

M. John Wieler, secrétaire administratif associé du Comité central mennonite.

Outre les tableaux présentés à la fin du présent rapport, les documents suivants ont été imprimés en appendices aux procès-verbaux et témoignages:

Référence	Description
"FF"	Rapport présenté au gouvernement canadien par MM. A. Brewin, G. C. Lachance et H. Macquarrie, députés, envoyés en mission en Inde et au Pakistan.
"GG"	Mémoire présenté par M. Albert Batten, délégué de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge.
"HH"	Mémoire de M. Robert B. McClure.
"JJ"	Situation des réfugiés au Pakistan oriental et en Inde—exposé présenté par le Comité central mennonite.
"KK"	Les camps de réfugiés Pakistanais en Inde—mémoire présenté par M. Paul Ignatieff, directeur administratif du Comité canadien du FISE.
"LL"	Lettre présentée par le Haut-commissaire de l'Inde.
"MM"	Exposé présenté par M. Paul Gérin-Lajoie et intitulé «Rapport de la mission en Inde et au Pakistan».

Memos and notes appended to a letter sent by the High Commissioner for India were filed as Exhibit 1 with the Committee.

I Introduction

In recent months the Committee has been keenly concerned with the tragic events in East Pakistan and the seemingly unending influx of millions of refugees into India. During the summer, three members of the Committee, Mr. Andrew Brewin, Mr. Georges C. Lachance and Mr. Heath Macquarrie, spent two weeks in the affected areas of India and Pakistan. On their return these members stressed that assistance was urgently needed for the unfortunate millions of refugees. Their report of July 19, 1971 recommended among other things that the Canadian Government increase substantially its contributions and it called upon the Canadian people to give generously to voluntary organizations united in the Combined Appeal for Pakistan Relief.

Subsequently the Committee held three formal meetings on the East Pakistan crisis. On October 5, the Secretary of State for External Affairs gave the Committee an analysis of the civil disturbances and the refugee situation and described Canadian involvement in relief efforts. He told the Committee that he had asked the President of the Canadian International Development Agency (CIDA) to visit the subcontinent in order to assist the Government in its decisions on a further federal contribution. On October 19, the Committee heard as witnesses the representatives of four Canadian voluntary organizations; the Canadian Red Cross, OXFAM of Canada, the Mennonite Central Committee and the Canadian UNICEF Committee. All four of these witnesses had recently been to the affected area and were able to recount their first-hand observations. On December 2, the President of CIDA appeared before the Committee and reported on his fact-finding tour. In addition to these formal open meetings, the Committee had the benefit of several off-the-record background briefings on the situation from the Department of External Affairs.

The Committee has concluded that a brief summary of Canadian contributions for the relief of refugees in India and the civilian population in East Pakistan might be useful at this time. The members of the Committee were deeply concerned that the outbreak of war between India and Pakistan might result in diminished attention to the plight of the refugees. This problem still exists and is likely to persist for some time. In addition, the war and the conditions resulting from it have brought increased dangers and dislocations for many millions of people in the East Pakistan area and they too will need international support, now that hostilities have ceased. The Committee therefore urges most strongly that the Government do nothing to reduce its involvement in humanitarian assistance to refugees in India and the people in the East Pakistan area.

Des notes annexées à une lettre envoyée par le Haut-commissaire de l'Inde ont été déposées auprès du Comité et constituent la pièce 1.

I Introduction

Au cours de ces derniers mois, notre Comité s'est sérieusement préoccupé des événements tragiques du Pakistan oriental et de l'afflux incessant de millions de réfugiés vers l'Inde. Au cours de l'été, trois membres de notre Comité, MM. Andrew Brewin, Georges C. Lachance et Heath Macquarrie, ont séjourné deux semaines dans les régions touchées de l'Inde et du Pakistan. A leur retour, ces députés ont souligné qu'il était urgent de fournir de l'aide à ces millions de malheureux réfugiés. Leur rapport du 19 juillet 1971 recommandait entre autres que le gouvernement canadien accroisse fortement ses contributions et il incitait les Canadiens à faire généreusement des dons aux organismes d'aide privée bénévole œuvrant dans le cadre de l'Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais.

Ulérieurement, notre Comité a tenu trois réunions officielles sur la crise du Pakistan oriental. Le 5 octobre, le secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures a fait devant le Comité une analyse des troubles civils et de la situation des réfugiés et il a décrit la participation du Canada aux efforts de secours. Il a dit à notre Comité qu'il avait demandé au président de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) de se rendre sur le sous-continent afin d'aider le gouvernement fédéral à prendre des décisions concernant le versement d'autres contributions. Le 19 octobre, des représentants de quatre organismes canadiens de bienfaisance ont comparu devant notre Comité; il s'agissait de la Croix-Rouge canadienne, d'OXFAM du Canada, du Comité central mennonite et du Comité canadien du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance. Ces quatre témoins avaient récemment séjourné dans la région touchée et étaient en mesure de raconter ce qu'ils avaient vu sur place. Le 2 décembre, le président de l'ACDI a comparu devant notre Comité et a fait un compte rendu de sa tournée d'enquête. Outre ces réunions officielles publiques, au cours de plusieurs séances officieuses, des représentants du Ministère des Affaires extérieures ont expliqué la situation aux membres de notre Comité.

Notre Comité a conclu qu'un bref résumé des contributions canadiennes en vue de secourir les réfugiés se trouvant en Inde ainsi que la population du Pakistan oriental pourrait s'avérer utile actuellement. Les membres de notre Comité se sont inquiétés fortement de ce que l'état de guerre entre l'Inde et le Pakistan risquait de faire passer au second plan la condition des réfugiés. Ce problème existe et risque de subsister encore quelque temps. En outre, inévitablement, la guerre et ses conséquences ont augmenté les dangers et le désordre pour plusieurs millions de Pakistanais de l'Est; ces derniers auront également besoin du soutien international, particulièrement maintenant que les hostilités ont pris fin. Par conséquent, notre Comité incite le gouvernement à ne pas réduire sa participation à l'aide humanitaire aux réfugiés se trouvant en Inde et aux Pakistanais de l'Est.

II Canadian Assistance

(a) To the East Pakistan refugees in India.

At the end of November, Canadians had contributed nearly \$7 million dollars (\$6,994,000), through governmental and non-governmental sources, for refugees in India. Of this, \$4,335,000 has come from the federal government, \$370,000 from the province and \$2,289,000 through Canadian voluntary agencies, the majority of whom formed a Combined Appeal for Pakistan Relief (CAPR).

The federal government's contribution of \$4,335,000 has included \$2,490,000 of rapeseed for edible oil. Most of the remainder, \$1,845,000, has been disbursed through the various interested voluntary agencies working in the field (see Table I). The contributions from provincial governments are detailed in Table II, and the amounts raised by the Canadian voluntary agencies themselves, excluding the federal grants, are given in Table III.

On November 17, the Secretary of State for External Affairs announced that the government intended to supplement its contributions by \$18 million which would bring the total federal contribution to over \$22 million and the total contribution by Canadians to over \$25 million. This additional amount puts Canada amongst the top three or four donor countries in the world in its total contributions.

The Government has not yet announced through what channels it intends to allocate the \$18 million of assistance and how much each of the possible channels would receive. Aid could go through the direct bilateral channel to the Indian Government in the form of goods, food, services or direct financial contributions; through the multilateral channels of the UN and its agencies, particularly the United Nations High Commission for Refugees (UNHCR); or through the Canadian voluntary agencies working in the field. The president of CIDA told the Committee that his organization was recommending that a fairly large proportion of the aid go to Canadian voluntary agencies.

(b) To East Pakistan.

Through the World Food Program the Canadian Government has shipped \$7 million in food aid (wheat) for the relief of suffering in East Pakistan. This is normal food aid originally allocated by CIDA to all of Pakistan but now channelled to East Pakistan by agreement with the Pakistan Government. Canada has also provided \$500,000 to the United Nations to help defray the cost of the United Nations relief operations there. Further, the International Emergency Relief has been provided with blankets, medicine and canned fish at a cost of \$35,000 excluding transportation costs which were absorbed by the Canadian Armed Forces. The total value of Canadian contributions to East Pakistan stands at \$7,535,000 at the end of November.

II L'aide canadienne

a) Aux Pakistanais de l'Est réfugiés en Inde.

A la fin de novembre, par le truchement d'organismes gouvernementaux et privés, les Canadiens avaient fourni environ 7 millions de dollars (\$6,994,000), au profit des réfugiés en territoire indien. Sur ce total, le gouvernement fédéral a fourni \$4,335,000, les provinces \$370,000 et \$2,289,000 ont été obtenus par l'intermédiaire des organismes canadiens d'aide privée bénévole dont la majorité a formé l'Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais.

Dans cette contribution de \$4,335,000 versée par le gouvernement fédéral, il y avait pour \$2,490,000 de graines de colza destinées à la fabrication d'huile comestible. En grande partie le reste, \$1,845,000, a été versé par l'intermédiaire des divers organismes d'aide bénévole intéressés opérant sur place (voir le tableau I). Les contributions versées par les gouvernements provinciaux sont énumérées au tableau II, et les sommes recueillies par les organismes canadiens d'aide bénévole, à l'exclusion des subventions fédérales, figurent au tableau III.

Le 17 novembre, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a annoncé que le gouvernement avait l'intention d'ajouter 18 millions de dollars à ses contributions, ce qui en porterait le total à plus de 22 millions de dollars et le montant total versé par les Canadiens à plus de 25 millions de dollars. Ce montant supplémentaire placera le Canada parmi les trois ou quatre premiers pays donateurs du monde pour la totalité de ses contributions.

Le gouvernement n'a pas encore annoncé par quels intermédiaires il a l'intention d'octroyer ces 18 millions de dollars et quelle somme chacun de ces intermédiaires éventuels recevrait. Cette aide pourrait être fournie directement au gouvernement indien sous la forme de marchandise, de vivres, de services ou de contributions financières directes, ou par les diverses filières des Nations Unies et de ses organismes, en particulier le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR); ou encore par l'entremise des organismes canadiens d'aide bénévole opérant sur place. Le président de l'ACDI a dit à notre Comité que son organisme recommandait qu'une portion assez importante de l'aide soit remise à ces derniers.

b) Au Pakistan oriental

Le gouvernement canadien, par l'intermédiaire du Programme mondial de l'alimentation, a versé une somme de 7 millions de dollars d'aide alimentaire (blé) pour secourir le Pakistan oriental. Il s'agit de l'aide alimentaire normale qui avait été attribuée initialement par l'ACDI à l'ensemble du Pakistan mais qui, à la suite d'un accord avec le gouvernement pakistanais, est maintenant dirigée vers le Pakistan oriental. Le Canada a également versé aux Nations Unies la somme de \$500,000 pour aider à payer les frais des opérations de secours des Nations Unies dans cette partie du Pakistan. En outre, le fonds international des secours d'urgence a reçu des couvertures, des médicaments et du poisson en conserve pour une somme de \$35,000, à l'exclusion des frais de transport qui ont été pris en compte par les forces armées canadiennes. A la fin de novembre, la valeur totale des contributions versées par le Canada au Pakistan oriental s'élevait à \$7,535,000.

III Refugees in India

(a) The number of East Pakistan refugees in India.

There has been a great discrepancy between the Pakistan government's and the Indian government's count of the number of refugees in India. Pakistan has said there are between 2-4 million whereas India has said there are over 9 million. The president of CIDA, after talking to UN and World Bank officials and scrutinizing the situation himself, including the Indian method of registration which he described as "reasonably accurate" and "fairly efficient" decided that a figure of between 7 to 9 million should be used. The Committee accepts this assessment. The vast majority of these refugees are Hindu and well over 60% of them have gone to the already crowded Indian state of West Bengal. The evidence presented to the Committee indicated that there were relatively few young men of military age among the refugees in the refugee camps. Until the outbreak of open warfare, the refugees were continuing to pour into India although at a somewhat reduced rate (15,000 a day in October as compared to 40,000-50,000 a day in August). Before the outbreak of war, it had been estimated by the Pakistan Government that 240,000 refugees, a majority of them Moslems, had gone back to East Pakistan.

(b) The cost to India.

The World Bank Report estimated that if the refugees were to remain in India, the cost to India of this enormous number of refugees could amount to \$700 million for the full financial year to March 31, 1972. At the end of November the international community had pledged only \$277 million, and of this \$180 million had been pledged through the United Nations System. A new appeal to help bridge this gap has been launched by the United Nations High Commission for Refugees (UNHCR).

The cost of the influx to India must also be measured in terms of the disruption and postponement of ongoing development programmes so vital to the future well-being of India. Not only materials and trained personnel but also domestic funds allocated to national development have had to be diverted from pressing national projects. It has been estimated that India has been obliged to use scarce foreign exchange funds (perhaps \$70 to \$100 million in 1971-72) over and above the amounts offered by donor countries in order to import various necessities for the relief programme. In addition, internally, the Indian Government runs the risk of economic dislocation and even communal strife for providing 9 million refugees with a minimum standard of food and shelter which many of their own population do not have.

These costs would be a tremendous burden for any country but they could prove to be crushing for a country struggling as India has been to strengthen its fragile economy.

III Réfugiés en Inde

a) Nombre de réfugiés du Pakistan oriental en Inde.

Il existe un écart considérable entre les chiffres donnés par le gouvernement du Pakistan et ceux fournis par le gouvernement de l'Inde quant au nombre de réfugiés qui se trouvent en Inde. D'après le Pakistan, ils sont de 2 à 4 millions, tandis que l'Inde a déclaré qu'ils dépassent 9 millions. Le président de l'ACDI, à la suite de conversations qu'il a eues avec de hauts-fonctionnaires des Nations Unies et de la Banque Mondiale et après avoir examiné lui-même la situation à fond, y compris la méthode d'inscription utilisée par l'Inde, qu'il a qualifiée de «raisonnablement exacte» et «assez efficace», a décidé qu'il fallait s'en tenir à un chiffre de 7 à 9 millions. Le Comité accepte cette évaluation. La grande majorité de ces réfugiés sont des Hindous et plus de 60 pour 100 d'entre eux se sont dirigés vers l'État indien du Bengale occidental déjà surpeuplé. D'après le témoignage présenté devant le Comité il y avait relativement peu de jeunes gens en âge d'être soldats parmi les réfugiés du camp. Jusqu'à l'ouverture des hostilités, les réfugiés ont continué à se déverser en Inde bien qu'à un rythme quelque peu réduit (15,000 par jour en octobre contre de 40 à 50,000 par jour en août). D'après les évaluations du gouvernement pakistanais, 240,000 réfugiés, pour la plupart des Musulmans, étaient retournés au Pakistan oriental avant la déclaration de guerre.

b) Ce qu'il en coûte à l'Inde.

D'après le rapport de la Banque Mondiale, si les réfugiés restaient en Inde, les frais que cet énorme afflux de personnes entraînerait pour l'Inde pourraient s'élever à 700 millions de dollars pour la totalité de l'année financière entière se terminant le 31 mars 1972. À la fin de novembre, le fonds de secours international n'avait recueilli que 277 millions de dollars et sur cette somme, 180 millions provenaient d'organismes des Nations Unies. Une nouvelle campagne pour aider à faire la soudure a été organisée par le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR).

Le coût de cette affluence de réfugiés vers l'Inde doit également être mesuré en fonction de la désorganisation et du retard causés aux programmes de développement en cours, qui sont tellement importants pour la prospérité future de l'Inde. Non seulement des matériels et du personnel compétent, mais également des crédits intérieurs affectés à l'expansion ont dû être détournés de projets nationaux urgents. On estime que l'Inde a été obligée d'utiliser ses devises peu abondantes (peut-être de 70 à 100 millions de dollars en 1971-1972), en plus des sommes offertes par les pays donateurs, afin d'importer les diverses nécessités exigées pour le programme de secours. En outre, sur le plan intérieur, le gouvernement de l'Inde court le risque d'une crise économique et même de connaître des conflits pour fournir à 9 millions de réfugiés le minimum indispensable de nourriture et d'abri qu'une bonne partie de sa propre population ne possède pas.

De tels frais représenteraient une énorme charge pécuniaire pour n'importe quel pays mais ils se révèlent un poids écrasant dans le cas d'une nation qui a dû, comme l'Inde, lutter afin de raffermir une économie précaire.

IV East Pakistan

Early in the crisis in East Pakistan, it had been feared that the area, only recently severely dislocated by a disastrous cyclone, would face a major food shortage if not a famine. Later the situation appeared to have improved, at least up until the outbreak of open warfare. Although the President of CIDA spoke of the possibility of "pockets of starvation" in certain districts, he considered that certain factors including the good harvest in August, the substitution of food crops for jute crops and the importation of foreign food supplies had greatly increased the food supply. At the same time the population had decreased with the outflow of refugees. The Committee has noted that the President of CIDA stated on December 2, that he would not be recommending additional food aid to East Pakistan within the next six months as there was a sufficient supply in his estimation. Even before the outbreak of war between India and Pakistan, the crucial problem related to East Pakistan's food supply was the distribution system.

V Distribution of Aid

(a) East Pakistan

During recent months, the major East Pakistan port of Chittagong has been so clogged with food shipments that the fourth Canadian grain-carrying vessel had to be diverted to Singapore for temporary storage. Warehouses in the port are full. Yet the distribution of this food in East Pakistan has remained sadly inadequate. Transportation and communication facilities, already disrupted by last year's cyclone have been further hampered by guerilla activities. Rail transport has had its capacity reduced by 75 %, road transport is limited by an inadequate supply of trucks and by damaged bridges and roads, water transport has suffered from an inadequate supply of transport vessels and from guerilla activities. When the food supply does get through to various areas there has been the additional problem that the normal commercial distribution system is not working. Shops had been closed in many cases and the Pakistan government was not successful in organizing free distribution outlets.

The Committee noted the opinion of the President of CIDA that before the outbreak of war the West Pakistan army authorities had done what they could to distribute the food supplies in view of the existing difficulties. Before war broke out the UN East Pakistan Relief Operation (UNEPRO) and UNICEF staffs were endeavouring to monitor the arrival and distribution of food supplies in East Pakistan. However, the UN supervision of relief distribution was forced to cease operation when the war broke out.

The Committee was pleased to learn from the President of CIDA that Canada's contribution of food to East Pakistan was the first to reach that country through the United Nations System. However, unfortunately, as a result of the distribution problems above-mentioned, this food was still in warehouses in Chittagong in late October.

IV Le Pakistan oriental

Au début de la crise au Pakistan oriental, on a craint que la zone, qui venait à peine d'être gravement bouleversée par un cyclone désastreux, allait devoir affronter une disette sérieuse, sinon la famine. Plus tard, la situation a semblé s'améliorer, au moins jusqu'à la déclaration des hostilités. Le président de l'ACDI a même mentionné l'éventualité dans certaines régions de «poches de famine», mais il estime que certains facteurs, dont les récoltes satisfaisantes du mois d'août, la substitution de cultures alimentaires à celles de la jute et l'importation d'approvisionnements étrangers ont grandement augmenté les réserves alimentaires. En même temps, la population diminuée, par suite du départ des réfugiés. Le Comité a pris note du fait que le président de l'ACDI, comme il l'a déclaré le 2 décembre, ne recommande pas l'envoi d'autre aide alimentaire au Pakistan oriental au cours des six prochains mois étant donné qu'à son avis, l'approvisionnement est suffisant. Avant même que déboutent les hostilités entre l'Inde et le Pakistan, le système de distribution des vivres constituait pour le Pakistan oriental un problème crucial.

V Distribution de l'aide

a) Le Pakistan oriental

Au cours des derniers mois, l'important port de mer de Chittagong au Pakistan oriental a tellement reçu de denrées alimentaires qu'on a dû détourner un quatrième cargo canadien chargé de grain vers Singapour pour y être entreposé temporairement car les entrepôts du port sont remplis à craquer. La distribution de la nourriture au Pakistan oriental se fait encore très lentement. Les moyens de transport et de communications, déjà coupés par le cyclone de l'année dernière ont été de nouveau interrompus par les manœuvres des guerilleros. L'efficacité du transport par chemin de fer a été réduite de 75 p. cent; le transport routier est limité à cause du manque de camions, de routes et des ponts endommagés; enfin, le transport par voie fluviale a souffert d'un manque de navires et des activités des guerilleros. Lorsque la nourriture est acheminée aux différentes régions, le circuit normal de distribution commerciale ne fonctionne pas. On a fermé des magasins dans de nombreux cas et le gouvernement pakistanais n'a pas réussi à organiser un système de distribution gratuit.

Le Comité a remarqué que, selon le président de l'ACDI, les autorités militaires du Pakistan occidental ont fait avant le déclenchement des hostilités, ce qu'elles pouvaient pour distribuer les vivres, compte tenu des difficultés. Avant le début de la guerre, les membres du personnel de l'opération secours de l'ONU au Pakistan oriental (OSONUPO) et ceux de l'UNICEF souhaitaient diriger l'arrivée et la distribution de la nourriture au Pakistan oriental. Cependant, l'ONU a dû cesser de surveiller la distribution de secours au début de la guerre.

Les membres du Comité ont appris avec satisfaction, de la bouche du président de l'ACDI, que la contribution alimentaire du Canada au Pakistan oriental a été la première à atteindre le pays par l'intermédiaire du système mis en place par les Nations Unies. Malheureusement, à cause des problèmes de distribution mentionnés ci-haut, ces produits alimentaires étaient encore dans les entrepôts du port de Chittagong à la fin d'octobre.

(b) In India.

From the accounts of all visitors to the refugee camps, it is agreed that India deserves high praise for its efforts in supplying the millions of refugees with minimum shelter facilities and food under the most difficult circumstances. At the insistence of the Indian Government, Canadian aid as well as that from other donor countries and international agencies is channelled to the refugees in the camps through the Indian Government administration which has, from the beginning, exercised control of the organization of relief. Voluntary agencies in co-ordination with the United Nations High Commission for Refugees and the Indian administration have been an important source of supplementary assistance. The Committee heard testimony which described the crucial importance of the voluntary agencies which have the flexibility and freedom essential to initiate new pilot projects. The Committee noted that CIDA officials considered the main problems in the camps to be the extra nutritional needs of children, sanitation facilities, blankets, clothing and shelter materials, transportation and truck maintenance, and paramedical staff and social aides. Although much remains to be done, it is agreed that Canadian aid has been adequately distributed to the refugees in the Indian camps for whom it is intended.

The Committee noted the testimony of CIDA officials and by representatives of voluntary agencies that there appears to be a lack of long-term planning on the part of the Indian administration in regard to refugee relief. Although it is understandable that India wishes to regard the refugees as "temporary", it will obviously be a considerable length of time before most of the refugees can be repatriated even under the best of conditions.

VI A New Situation

The outbreak of war between India and Pakistan presented the international community with a new situation. India has recognized East Pakistan as the independent state of Bangla Desh and West Pakistan forces there have surrendered unconditionally. During recent weeks UN officials have not been able to function in East Pakistan and international relief operations have been interrupted there.

(a) Mediation.

It was particularly distressing for Canada to see two members of the Commonwealth at war. The Canadian Government was among many governments which urged the parties to exercise restraint and which sought to establish machinery for negotiation before hostilities erupted. However, while fighting continued, the Committee did not believe that Canada could play a useful role in mediating the conflict. The surrender of Pakistan forces in East Pakistan and a cease-fire between India and Pakistan created an entirely new situation and the Committee cannot anticipate future needs at this stage.

Now that fighting has stopped, there may be need for some kind of United Nations presence. The Committee is pleased to note that the Secretary of State for External Affairs has stated that Canada would be prepared to

b) En Inde.

D'après tous les visiteurs des camps de réfugiés, il est certain que l'Inde a droit à des éloges quant aux efforts qu'elle fait pour donner aux millions de réfugiés le minimum vital dans des conditions très difficiles. A la demande expresse du gouvernement de l'Inde, l'aide du Canada, aussi bien que celle provenant d'autres pays et d'offices internationaux, est acheminée vers les réfugiés dans les camps par les administrateurs du gouvernement de l'Inde qui a, depuis le début, gardé le contrôle de l'ensemble de l'organisation du programme d'aide. Les organismes bénévoles, en collaboration avec l'administration indienne et le Haut commissariat de l'ONU pour les réfugiés ont beaucoup contribué à l'aide apportée. Le Comité a entendu des témoignages sur l'importance vitale de ces organismes qui avaient la souplesse et la liberté nécessaires pour mettre en œuvre de nouveaux projets pilotes. Le Comité a constaté que, selon les fonctionnaires de l'ACDI, les problèmes essentiels des camps étaient les besoins nutritifs des enfants, les installations sanitaires, les couvertures, l'habillement et les abris, le transport et l'entretien des camions, le personnel paramédical et les aides sociaux. Quoiqu'il en reste beaucoup à faire, on convient que l'aide canadienne a été bien distribuée aux réfugiés dans les camps de l'Inde à qui elle était destinée. Les membres du Comité ont remarqué les témoignages des fonctionnaires de l'ACDI et des représentants des organismes bénévoles en ce qui concerne le manque de planification à long terme dont font preuve les administrateurs du gouvernement indien pour le secours aux réfugiés. On comprend facilement que l'Inde considère les réfugiés comme « temporaires », mais il s'écoulera beaucoup de temps avant que la plupart d'entre eux puissent être rapatriés dans les meilleures conditions possibles.

VI Une nouvelle situation

La déclaration de guerre entre l'Inde et le Pakistan créait une nouvelle situation au sein de la communauté internationale. L'Inde a reconnu le Pakistan oriental comme l'état indépendant du Bangla Desh et les troupes du Pakistan occidental se sont rendues sans condition. Au cours des dernières semaines, les fonctionnaires de l'ONU n'ont pas pu travailler au Pakistan oriental et les opérations de secours international ont été interrompues.

a) Médiation.

Il était particulièrement pénible pour le Canada de constater que deux pays du Commonwealth sont en guerre. Le gouvernement canadien était l'un des nombreux gouvernements qui ont expressément demandé aux deux pays de se contenir et qui ont cherché à établir des mécanismes de négociation avant le début des hostilités. Cependant, le Comité ne pensait pas que le Canada puisse jouer un rôle utile de médiation dans ce conflit. La reddition des forces pakistanaises au Pakistan oriental et le cessez-le-feu entre l'Inde et le Pakistan ont créé une situation complètement nouvelle et le Comité ne peut prévoir quels seront maintenant les besoins.

Les hostilités ayant maintenant pris fin, la présence des Nations Unies pourrait s'avérer utile. Le Comité est heureux de constater que le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a déclaré que le Canada était prêt à participer

participate in any supervisory arrangements if asked. The Committee recalls that Canada already has men attached to the UN observer mission in Kashmir.

The Committee considers that it is important to preserve Canada's acceptability as a contributor to a possible peacekeeping mission and its capability to assist in the repatriation and resettlement of refugees. In this crisis, Canada's most valuable function is to provide humanitarian assistance. Such involvement accords with the sentiments of Canadians.

(b) Continuation of Aid.

The Committee is deeply concerned lest the military action have the unfortunate effect of diverting the world's attention from the plight of the hapless millions, not only in Indian refugee camps, but those in East Pakistan who have been buffeted first by cyclones, then by the civil disturbances and now by war and its aftermath. The Canadian Government should go ahead with the distribution of its \$18 million for the refugees, since continued assistance remains essential on humanitarian grounds. There appears to be no reason why Canadian aid should not go forward as long as Canada is sure that the aid is reaching the refugees for whom it is intended.

It is impossible to know at this stage how the political situation in the area will develop. The need for a large scale programme for the repatriation and resettlement of refugees appears inevitable. But apart from the requirement for food and shelter, there will be a need for outside assistance in resettling and in reviving the economic activity of the area of East Pakistan. The Canadian Government will have to re-examine its development assistance commitments to both East and West Pakistan in the light of recent events. In any case there will be a clear need for assistance in both areas and planning should begin now. It is the Committee's conviction that Canada must stand ready to use its development assistance funds as well as refugee relief funds in the most prompt, efficient and useful way.

(c) Future Needs

In his evidence to the Committee, the Secretary of State for External Affairs spoke of the need to clarify through the United Nations or otherwise by international agreement, the right to provide humanitarian assistance in the event of internal conflicts.

The situation of the refugees from East Pakistan and the hardship and death of masses of non-combatants indicate the necessity of a new development along the lines suggested by Mr. Sharp.

The right, and indeed obligation, of the world community to provide humanitarian assistance in such situations must be spelled out if such tragedies are to be alleviated.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 32, 33, 34 and 35*) is tabled.

Respectfully submitted,

IAN WAHN,
Chairman.

à tout accord de supervision si on le lui demandait. Le Comité rappelle que le Canada a déjà un personnel détaché à la mission d'observation de l'ONU au Cachemire.

Le Comité considère qu'il est important que le Canada conserve la possibilité de contribuer, en qualité de participant, à une opération éventuelle de maintien de la paix au Pakistan oriental ou de participer autrement aux opérations de rapatriement et de réinstallation des réfugiés. La chose la plus valable que le Canada pourrait faire serait d'offrir une aide humanitaire, engagement conforme à l'altruisme dont font preuve les Canadiens.

b) Maintien de l'aide.

Le Comité craint sérieusement que les hostilités n'aient malheureusement pour effet de détourner l'attention mondiale de la pénible situation dans laquelle se trouvent des millions d'infortunés, non seulement dans les camps de réfugiés indiens mais aussi dans ceux du Pakistan oriental qui ont été éprouvés d'abord par les cyclones, puis par des troubles civils et maintenant par la guerre et ses conséquences. Le gouvernement canadien doit continuer la distribution de ses 18 millions de dollars en faveur des réfugiés car il demeure essentiel de maintenir l'aide pour des raisons humanitaires. Il ne semble y avoir aucune raison que le gouvernement du Canada ne maintienne pas son aide dans la mesure où il est sûr qu'elle atteigne les réfugiés à qui elle est destinée.

Actuellement, il est impossible de prévoir l'évolution de la situation politique de cette région. Il semble qu'il faudra inévitablement mettre en œuvre un vaste programme de rapatriement et de réinstallation des réfugiés. Cependant, le Pakistan oriental aura besoin de nourriture et d'abris mais également de l'aide extérieure pour se redresser et revivifier son économie. Le gouvernement canadien devra reconsidérer ses engagements d'aide au développement du Pakistan oriental et occidental à la lumière des événements récents. De toute façon, il faudra certainement aider ces deux pays et il faudrait planifier cette aide dès maintenant. Le Comité est convaincu que le Canada doit être prêt à utiliser ses fonds d'aide au développement et ses fonds d'aide aux réfugiés le plus rapidement et le plus efficacement possible.

c) Les besoins à l'avenir.

Lorsqu'il témoignait devant le Comité, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a souligné la nécessité de préciser, par l'intermédiaire des Nations Unies ou autrement par des accords internationaux, le droit de fournir une assistance humanitaire en cas de conflit.

La situation des réfugiés du Pakistan oriental, ainsi que la situation difficile et le décès des non-combatants montre nettement la nécessité de prendre de nouvelles mesures dans le sens que suggérait M. Sharp.

Le droit, et certes l'obligation, de la communauté mondiale de fournir une assistance humanitaire dans des situations de ce genre doit être mis en relief si l'on veut alléger de telles tragédies.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicule n° 32, 33, 34 et 35*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le Président,
IAN WAHN.

TABLE 1**

November 28, 1971

Summary of Canadian Federal Contributions for Relief of Pakistani Refugees in India

Government of Canada
Rapeseed to produce edible oil

shipped July 7	\$1,250,000
shipped August 30	1,240,000
	<u>\$2,490,000</u>

United Nations High Commission for Refugees
(UNHCR)

being disbursed through UNICEF, WFP, and WHO for food, shelter and medical supplies	\$ 370,000
announced July 26 (\$350,000 UNICEF, \$50,000 WHO)	400,000
	<u>\$ 770,000</u>

Canadian Red Cross

being channelled through the League of Red Cross Societies for medicine, shelter and clothing	\$ 150,000
League of Red Cross Societies (announced July 26)	100,000
	<u>\$ 250,000</u>

OXFAM of Canada

for food, clothing and medical facilities	\$ 150,000
---	------------

Canadian Church Groups

for food, clothing, medicine: Mennonite Central Committee \$50,000, Canadian Council of Churches \$40,000, Canadian Catholic Organization for Development and Peace \$40,000, Canadian Lutheran World Relief \$40,000, Unitarian Services Committee \$40,000	\$ 210,000
--	------------

TABLEAU 1**

le 28 novembre 1971

Tableau des secours Canadiens aux réfugiés
Pakistanaïens en IndeGouvernement du Canada
Graines de colza pour l'extraction d'huile comestible

expédiées le 7 juillet	\$1,250,000
expédiées le 30 août	1,240,000
	<u>\$2,490,000</u>

Haut-Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés

partagé entre le FISE, le PAM et l'OMS pour l'achat d'aliments et de médicaments et la construction d'abris	\$ 370,000
annoncé le 26 juillet (\$350,000 pour le FISE et \$50,000 pour l'OMS)	400,000
	<u>\$ 770,000</u>

Croix-Rouge

canalisé par l'intermédiaire de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge pour l'achat de médicaments et de vêtements et la construction d'abris	\$ 150,000
Ligue des sociétés de la Croix-Rouge (annoncé le 26 juillet)	100,000
	<u>\$ 250,000</u>

OXFAM-Canada

pour l'achat d'aliments et de vêtements et la fourniture de service médicaux	\$ 150,000
--	------------

Groupes confessionnels canadiens

pour l'achat d'aliments, de vêtements et de médicaments: Mennonite Central Committee \$50,000; Conseil canadien des Églises, \$40,000; Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, \$40,000; Canadian Lutheran World Relief, \$40,000; Unitarian Service Committee of Canada, \$40,000	\$ 210,000
---	------------

** These charts were contained in the Statement which the president of CIDA, Mr. Gérin-Lajoie gave to the Committee on December 2, 1971.

** Ces tableaux sont tirés de la déclaration que le président de l'ACDI, M. Gérin-Lajoie, a faite au Comité le 2 décembre 1971.

Canadian Armed Forces

transport of ambulances, blankets, clothing, shelter material in 12 aircraft	\$ 285,400*
World Vision of Canada	40,000
CARE of Canada	40,000
Combined Appeal for Pakistani Relief (CAPR)	100,000
Total Canadian Federal Government Contribution	<u>\$4,335,400</u>

Forces armées canadiennes

transport, par 12 avions, d'ambulances, de couvertures, de vêtements, de matériaux de construction d'abris	\$ 285,400*
World Vision of Canada	40,000
Care-Canada	40,000
Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais (ACAP)	100,000
Apport total du Gouvernement fédéral du Canada	<u>\$ 4,335,400</u>

* Represents actual costs to the Department of National Defence for 2 flights Hercules aircraft and 10 flights by 707 aircraft. Cost for chartering commercial aircraft for same flights would be in excess of \$500,000.

* * *

On November 17, 1971 the Federal Government announced its intention to increase its contribution to refugees in India by \$18 million.

TABLE II

November 28, 1971

Summary of Provincial Contributions for Relief of Pakistani Refugees in India

Government of Ontario	
ambulances and medical equipment, shelter	\$ 145,000
Government of Saskatchewan	
rapeseed to supplement food requirements (shipped on same ship as CIDA rapeseed which left Vancouver July 7)	100,000
Government of British Columbia	
donated to Canadian Save the Children Fund	100,000
Government of Manitoba	
donated to Combined Appeal for Pakistani Relief	25,000
Total Canadian Provincial Governments' contribution	<u>\$ 370,000</u>

* Représente le coût réel au ministère de la Défense nationale de deux vols par un avion «Hercules» et dix vols par un Boeing 707. Il aurait coûté plus de \$500,000 pour nolisier des avions commerciaux pour ces vols.

* * *

Le 17 novembre 1971, le gouvernement fédéral a annoncé qu'il avait l'intention d'augmenter de 18 millions sa contribution aux réfugiés en Inde.

TABLEAU II

le 28 novembre 1971

Tableau des secours Canadiens aux réfugiés Pakistanais en Inde

Gouvernement de l'Ontario	
achat d'ambulances et de matériel médical, construction d'abris	\$ 145,000
Gouvernement de la Saskatchewan	
envoi de graines de colza pour répondre aux besoins alimentaires (expédiées sur le même navire que celles de l'ACDI qui ont quitté Vancouver le 7 juillet)	\$ 100,000
Gouvernement de la Colombie-Britannique	
dons à la Société canadienne de secours aux enfants	\$ 100,000
Gouvernement du Manitoba	
dons à l'Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais (ACAP)	\$ 25,000
Apport total des gouvernements provinciaux du Canada	<u>\$ 370,000</u>

TABLE III

November 28, 1971

Combined appeal for Pakistan relief

Canadian Catholic Organization for Development and Peace (CCODP)	\$ 257,101.51
Canadian Red Cross Society	41,770.25
Canadian UNICEF Committee	42,056.00
CARE of Canada	75,890.46
Canadian Save the Children Fund	11,295.72
OXFAM of Canada	585,049.67
UNECR	680.00
World Vision	84,475.00
Canadian Council of Churches	
Council	7,030.93
Anglican	55,000.00
Baptist	19,000.00
Lutheran	25,000.00
Presbyterian	33,494.18
Salvation Army	5,341.40
United	229,371.18
Donations to CAPR Central Fund (Includes Ottawa canvass of \$24,238.60)	410,072.00
Total	\$ 1,832,623.34

Other voluntary agencies not part of CAPR

Mennonite Central Committee	251,000.00
Unitarian Service Committee	205,000.00
Total Canadian Voluntary Agencies	\$ 2,288,628.34

(Above figures do not include Federal Government donations to CAPR, its members, or other Voluntary Agencies.)

TABLEAU III

le 28 novembre 1971

Appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais

Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix (OCCDP)	\$ 257,101.51
Société canadienne de la Croix-Rouge	41,770.25
Comité canadien de l'UNICEF	42,056.00
Care-Canada	75,890.46
Société canadienne de secours aux enfants	11,295.72
OXFAM-Canada	585,049.67
Haut-Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés	680.00
World Vision of Canada	84,475.00
Conseil canadien des Églises	
Conseil	7,030.93
Anglicane	55,000.00
Baptiste	19,000.00
Luthérienne	25,000.00
Presbytérienne	33,494.18
Armée du Salut	5,341.40
Église Unie	229,371.18
Dons à la caisse centrale de l'ACAP (y compris la somme de \$24,238.60 recueillie à Ottawa)	410,072.00
Total	\$ 1,832,628.34

Autres organismes bénévoles qui ne font pas partie de l'ACAP

Comité central Mennonite	\$ 251,000.00
Unitarian Service Committee	205,000.00
Total—Organismes bénévoles du Canada	\$ 2,288,628.34

(Ces chiffres ne comprennent pas le don du gouvernement du Canada à l'appel conjoint pour l'aide aux Pakistanais, à ses membres, et aux autres organismes bénévoles.)

MINUTES OF PROCEEDINGS

Tuesday, December 21, 1971
(33)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and National Defence met, *In Camera*, at 9:40 a.m. this day, the Chairman, Mr. Wahn, presiding.

Members present: Messrs. Allmand, Badanai, Barrett, Brewin, Cullen, Dupras, Gibson, Guay (*St. Boniface*), Haidasz, Hopkins, Hymmen, Isabelle, Lachance, Langlois, Legault, Macquarrie, Marceau, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(19).

The Committee considered the Report on the Pakistan situation as presented by the Subcommittee on Agenda and Procedure.

Mr. Brewin moved an amendment thereto:

That a new section be added at the end of the Report to read as follows:

(c) Future needs

In his evidence to the Committee, the Secretary of State for External Affairs spoke of the need to clarify through the United Nations or otherwise by international agreement, the right to provide humanitarian assistance in the event of internal conflicts.

The situation of the refugees from East Pakistan and the hardship and death of masses of non-combatants indicate the necessity of a new development along the lines suggested by Mr. Sharp.

The right, and indeed obligation, of the world community to provide humanitarian assistance in such situations must be spelled out if such tragedies are to be alleviated.

After debate thereon, the proposed motion was agreed to.

It was agreed:

That the Committee adopt the Report as amended.

It was agreed:

That the Chairman report to the House accordingly.

On motion of Mr. Barrett, *it was agreed:*

That the Clerk be authorized to advertise in major daily newspapers throughout the country inviting the submission of briefs on the White Paper entitled "Defence in the 70's".

At 10:50 a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le mardi 21 décembre 1971
(33)

[Traduction]

Le Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale se réunit à huis-clos à 9 h 40 du matin sous la présidence de M. Wahn.

Députés présents: MM. Allmand, Badanai, Barrett, Brewin, Cullen, Dupras, Gibson, Guay (*Saint-Boniface*), Haidasz, Hopkins, Hymmen, Isabelle, Lachance, Langlois, Legault, Macquarrie, Marceau, Thompson (*Red Deer*), Wahn—(19).

Le Comité étudie le rapport sur la situation au Pakistan présenté par le sous-comité du programme et de la procédure.

M. Brewin propose l'amendement suivant:

Que l'article suivant soit ajouté à la fin du rapport:

c) Les besoins à l'avenir.

Lorsqu'il témoignait devant le Comité, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures a souligné la nécessité de préciser, par l'intermédiaire des Nations Unies ou autrement par des accords internationaux, le droit de fournir une assistance humanitaire en cas de conflit.

La situation des réfugiés du Pakistan oriental, ainsi que la situation difficile et le décès des non-combattants montre nettement la nécessité de prendre de nouvelles mesures dans le sens que suggérait M. Sharp.

Le droit, et certes l'obligation, de la communauté mondiale de fournir une assistance humanitaire dans des situations de ce genre doit être mis en relief si l'on veut alléger de telles tragédies.

Après débat, on adopte la motion proposée.

Le Comité convient:

D'adopter le rapport modifié

Le Comité convient:

Que le président présente le rapport à la Chambre.

Sur une motion de M. Barrett, *il est décidé:*

Que le greffier sera autorisé à publier dans les principaux quotidiens du pays une annonce invitant les personnes intéressées à présenter un mémoire sur le Livre blanc intitulé «Défense dans les années '70».

A 10 h 50 du matin, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nino Travella

Clerk of the Committee

